La rencontre de l'Autre dans le théâtre français de la Saint-Barthelémy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophique (XVIIème-XVIIIème siècles).

Vanessa Boulaire

▶ **To cite this version:**

Vanessa Boulaire. La rencontre de l'Autre dans le théâtre français de la Saint-Barthelémy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophique (XVIIème-XVIIIème siècles).. Musique, musicologie et arts de la scène. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2013. Français. NNT : 2013PA030058 . tel-00955571

HAL Id: tel-00955571
https://theses.hal.science/tel-00955571

Submitted on 4 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

École Doctorale 267 : Arts & Médias
Institut de Recherche en Études Théâtrales (IRET)
Laboratoire de recherche : SeFeA

Thèse de doctorat en Études théâtrales

Vanessa BOULAIRE

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français, de la Saint-Barthélemy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophiques (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles)

Thèse dirigée par Madame le professeur Sylvie CHALAYE
soutenue le 28 mai 2013

Jury :
Mme Sylvie CHALAYE, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Gilles DECLERCQ, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Amos FERGOMBÉ, Professeur, Université D'Artois
M. Pierre FRANTZ, Professeur, Université Paris-Sorbonne Paris 4
Mme Jacqueline RAZGONNIKOFF, Historienne du théâtre

Illustration de couverture : **Arlequin Mahomet**, scène 11 par Robert Bonnart dans Le Sage et D'Orneval, *Le Theatre de la foire ou L'Opéra comique*, Ganeau, 1721, p. 109.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

École Doctorale 267 : Arts & Médias
Institut de Recherche en Études Théâtrales (IRET)
Laboratoire de recherche : SeFeA

Thèse de doctorat en Études théâtrales

Vanessa BOULAIRE

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français, de la Saint-Barthélemy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophiques (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles)

Thèse dirigée par
Madame le professeur Sylvie CHALAYE

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3
ED 267 Arts et Médias
EA 3959 Institut de Recherche en Études Théâtrales
Centre Bièvre – 1 rue Censier 75005 Paris

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout d'abord et très sincèrement à Sylvie Chalaye sans qui cette thèse n'aurait jamais vu le jour. Merci Sylvie pour m'avoir encouragée et soutenue durant ces années. Merci également pour avoir su me guider lors de mes hésitations et pour la confiance que vous m'avez témoignée tout au long de cette longue aventure. Vos conseils et relectures m'ont progressivement appris le travail de la recherche et de la rédaction. Je vous dois beaucoup.

Je tiens à remercier chaleureusement toute l'équipe du laboratoire de recherche Scènes Francophones et Écritures de l'Altérité (SeFeA) pour son accueil, le partage de nos états d'âme et difficultés mais aussi pour son enthousiasme pour le sujet de mes recherches.

Je tiens aussi à remercier les membres du jury, qui ont accepté de lire et d'évaluer ce travail de thèse.

Merci également à toutes les personnes qui ont contribué à l'élaboration de cette recherche, que ce soit en tant que conseil, oreille amicale à mes préoccupations, ou encore moteur, de près ou de loin.

Dans cette longue traversée, l'appui et la confiance de mes proches ont été essentiels dans l'aboutissement de ce travail. Je pense, bien sûr, à mes parents, Marie-Claude et René, pour leur soutien tant moral que financier, ainsi qu'à ma sœur Marine. Merci.

RÉSUMÉ

Les Grandes Découvertes de la Renaissance amènent les Européens à rencontrer de nouveaux peuples dont l'apparaître, les croyances et les modes de vie sont si éloignés, qu'ils vont incarner ensemble l'Autre absolu : le négatif, l'antagoniste de l'Européen blanc et chrétien d'alors. Le théâtre va offrir la possibilité à tous ceux qui ne voyagent pas de rencontrer cet Autre et c'est cette rencontre que nous étudions ici, dans le répertoire du théâtre français, car elle est non seulement une situation dramatique par nature, mais elle va également se faire anthropologique puisqu'elle joue à convoquer d'autres continents sur scène. Toutefois le théâtre n'est qu'artifice et sur scène, l'Autre n'est pas réel puisque créé par des dramaturges français, joué en français par des acteurs français et pour un public français.

Nous nous proposons d'étudier cette rencontre depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la Révolution française, deux événements névralgiques de l'Histoire de France, qui ont à voir avec la violence de l'altérité religieuse et de l'altérité sociale et qui correspondent à deux périodes de renouvellement de l'art dramatique.

Nous nous interrogerons donc sur l'identité de cet étrange étranger, si éloigné socialement, politiquement et géographiquement et sur la manière dont le théâtre s'empare de cet Autre si spectaculaire. Les personnages exogènes devenant sur scène de véritables figures à facette, nous poserons la question de savoir si la démarche n'est pas en réalité d'aller au devant de l'Autre dans le seul but de l'interroger sur ce qu'il est pour se définir soi-même. Si l'Amérindien est sauvage, n'est-ce pas pour se conforter sur le fait d'être civilisé ? Si le More est cruel, n'est-ce pas pour se rassurer sur le fait qu'on ne l'est pas ? L'Autre ne sert-il pas en réalité qu'à parler de soi ?

Mots clés : altérité – théâtre – rencontre – figures – détour - exotisme.

SUMMARY

Encountering the Other in French theatre
from St. Bartholomew's Day to the French Revolution :
the political and philosophical interplay
(17th and 18th centuries)

With the Great Discoveries of the Renaissance, Europeans encountered new peoples whose appearance, beliefs and lifestyles were so divergent they came to embody the absolute Other : the negative, the antagonist of the then white and Christian Europeans. Theater came to offer the opportunity for those who did not travel to meet this Other, and it is this encounter that we study here, within the French theatrical repertoire, for it was not only a dramatic situation by definition, but became equally an anthropological one, since it endeavoured to summon forth the representation of other continents on stage. Theater, however, is only an artifice, and on stage, the Other is not real since it is created by French playwrights and performed in French by French actors, for a French public.

We will study this encounter from the St. Bartholomew's Day Massacre to the French Revolution, two critical events in the history of France marked by the violence of religious and social alterity, and which correspond to two periods of renewal for the dramatic arts.

We will examine the identity of this strange foreigner, so socially, politically and geographically removed, and how theater captures this most spectacular of Others. Exogenous characters becoming on stage truly multifaceted figures, we will ask whether this approach is not in fact to reach out to the Other with the sole purpose of questioning what is to be oneself. If the Amerindian is savage, is it not to reinforce one's civility? If the Moor is cruel, is it not to be reassured that one is not? Would the Other not simply be a means to discuss oneself?

Keywords: Alterity – theater – encounter – characters – deviation - exoticism.

Sommaire

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français, de la Saint-Barthélemy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophiques (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles)

Remerciements p. 5

Résumé p. 7

Sommaire p. 9

Introduction p. 13

Chapitre I : p. 25
Les grandes découvertes et la rencontre avec l'altérité

I. Nouveaux horizons et invention de l'exotisme p. 28

A. À la découverte du monde et de ses habitants p. 29

B. Les témoignages : récits de voyage p. 32

C. D'autres horizons, d'autres hommes p. 37

II. De la découverte exotique à l'exploitation économique p. 41

A. Nouveaux territoires, nouvelles perspectives p. 42

B. Le prétexte religieux p. 43

C. L'enjeu commercial p. 45

D. De la domination à l'asservissement de l'autre p. 47

III. Approche philosophique de l'altérité et contradictions moralistes p. 49

A. Le débat de Valladolid p. 50

B. *Des Cannibales*, Montaigne p. 52

C. La théorie du bon sauvage p. 55

D. Des textes anti-esclavagistes p. 57

IV. Le nouveau monde : le défi des arts de représentation p. 64

A. L'altérité dans les arts décoratifs p. 65

B. Un monde nouveau s'invite au théâtre p. 76

C. Le théâtre de l'altérité en France p. 82

Chapitre deuxième : p. 87
La mise en scène d'un monde nouveau ou les artifices scéniques de la rencontre exotique

I. Spectaculaire des tableaux vivants p. 90
A. Les décors p. 91
B. Les costumes p. 100
C. La mise en scène des coutumes p. 109
D. Témoignages des mises en scène de la Renaissance p. 119

II. Travestissement et déguisement p. 135
A. Exploitation des caricatures théâtrales p. 136
B. Déguisement et dénouement dramatique p. 140
C. Exploitation comique du déguisement p. 148

III. Théâtre de l'altérité, modes et faits d'actualité p. 161
A. L'altérité s'adapte aux différents genres théâtraux p. 162
B. Théâtralisation d'anecdotes historiques et de faits divers p. 181

IV. L'exotisme théâtral, du merveilleux au fantastique p. 187
A. Le théâtre de l'altérité, du rêve au merveilleux p. 189
B. Voyages et destinations fantastiques p. 197

Chapitre troisième : p. 209
L'Autre dans tous ses états ou l'invention d'une figure théâtrale à facettes

I. L'Amérindien p. 212
A. Une figure visuelle p. 214
B. Le bon sauvage, naïveté et gentillesse p. 228
C. Le guerrier sauvage p. 249
D. L'impact étranger sur le caractère amérindien p. 263

II. L'homme oriental : Empire Ottoman et Afrique du Nord p. 281
A. Le peuple p. 283
B. Le sérail p. 305
C. Le sultan, un homme à visages multiples p. 317

III. L'Asiatique : l'antagonisme des caractères p. 341
A. Légèreté et comédies p. 343
B. Orient extrême mais Orient avant tout p. 348
C. Rigueur et tradition p. 351

D. Une cruauté exacerbée p. 370
IV. Le personnage noir : de l'Africain à l'esclave p. 394
A. La barbarie moresque p. 395
B. Le masque noir p. 404
C. Un sauvage bon mais surtout civilisé p. 413
D. L'impossible esclave p. 417

Chapitre quatrième : p. 423
De l'artifice scénique à l'argument philosophique
I. L'altérité comme faire-valoir de la société occidentale p. 427
A. L'altérité au service de la valorisation du héros européen p. 427
B. L'Autre, encenseur de la vie en France p. 435
C. L'altérité pour justifier l'idéologie coloniale p. 441
D. L'altérité, miroir des relations commerciales p. 449
II. Distancier les religions p. 456
A. Valoriser le christianisme par la mise à distance de l'islam p. 457
B. Le fanatisme en ligne de mire p. 472
III. L'altérité, miroir de l'Europe et de ses actions p. 493
A. Comparer pour éduquer : le gouffre entre la société occidentale et le reste du monde p. 494
B. La France vue par un étranger : l'altérité pour dénoncer p. 504
C. La France sous le masque de l'altérité : européaniser pour éduquer p. 514
IV. Du spectacle de l'altérité à la tribune politique p. 523
A. L'altérité, artifice d'un discours anticolonialiste p. 524
B. L'altérité, détour pour un discours prérévolutionnaire p. 541

Conclusion p. 561
Annexes p. 569
Index p. 665
Table des matières p. 671

Introduction

« *Tout ce que tu dis parle de toi : singulièrement quand tu parles d'un autre.* »

Paul Valéry
(*Mauvaises pensées et Autres*, 1942)

« *L'acteur, sur une scène, joue à être un autre, devant une réunion de gens qui jouent à le prendre pour un autre.* »

Jorge Luis Borges
(*L'Auteur, et autres textes*, 1960)

Les Grandes Découvertes de la Renaissance amènent les Européens à rencontrer de nouveaux peuples qui se révèlent être différents en tous points : ils se vêtent différemment, ont d'autres modèles d'organisation sociale, n'ont ni les mêmes croyances ni les mêmes aspirations pour vivre heureux, ils se nourrissent autrement et ont même un physique différent… Tout chez eux diffère de l'Européen au point qu'ils vont incarner ensemble un Autre absolu : le négatif, l'antagoniste de l'Européen blanc et chrétien d'alors.

La rencontre avec l'Autre va bouleverser l'Européen dorénavant confronté à un Autre que lui. Les explorateurs avaient ramené de leurs voyages quelques « spécimens » de peuples rencontrés au cours de leurs périples comme Paraguaçu, jeune brésilienne présentée à Henri II en 1547 ou encore les trois sauvages que Montaigne rencontra en 1562 à Rouen. La présence de Mores lors des fêtes royales s'accroît à l'orée du XVII^{e} siècle et la venue d'émissaires ottomans fascine toujours plusieurs décennies plus tard. Toutefois ces face-à-face ne sont réservés qu'aux seuls courtisans présents lors de l'exhibition de ces personnes devant le roi. Le théâtre va, lui, donner l'opportunité à tous les Européens de rencontrer cet Autre, à tous ceux qui ne voyagent pas la possibilité de faire l'expérience de cette rencontre et c'est cette rencontre, rendue possible par l'artifice du théâtre, que nous nous proposons d'étudier. Non seulement elle est une situation dramatique par nature mais elle va également devenir anthropologique et productive car l'Autre participe de l'imaginaire des grands voyages et offre donc l'opportunité de convoquer tout un continent sur scène. Cette rencontre est d'autant plus intéressante qu'au moment où elle se produit, le théâtre est lui aussi en plein renouvellement puisque nous sommes alors à la fin du XVI^{e} siècle.

Le XVI^{e} siècle est en effet riche d'événements, pourtant l'un d'entre eux est resté comme l'une des pages les plus sombres de l'Histoire de France, symbole du refus de l'acceptation de la différence et de la peur de l'Autre: le massacre de la Saint-Barthélemy. Plus de 30000 Protestants sont tués par un véritable déchaînement fanatique de la royauté qui veut écarter du pouvoir l'influence protestante auprès de Charles IX ainsi que par le peuple, qui ne comprend pas le revirement du roi qui, après des décennies de guerres de Religion, offre sa sœur

pour épouse à Henri de Navarre, chef de file des Protestants contre lequel il s'était battu si longtemps. Ce fut la première fois qu'un roi ordonnait la mort d'une partie de son peuple. Ce massacre des Protestants organisé par les dirigeants catholiques n'est pas uniquement lié à la différence de culte. Le protestantisme était en ce temps l'expression d'une révolution sociale qui gagnait l'Europe. La différence étant un danger, ordonner la mort des chefs de ce parti était un moyen de mettre fin à ce mouvement. Les grands bouleversements d'ordre artistique qui ont eu lieu en France durant le XVI^{e} siècle ne peuvent donc pas être sans lien avec ces événements. La redécouverte du théâtre grec grâce aux manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie et l'essor de l'imprimerie viennent amplifier le fait que l'art dramatique s'invente désormais sans l'Église et s'aventure sur le terrain de l'opinion publique. Le théâtre devient dès lors une forme artistique privilégiée et éclectique : les dramaturges vont s'inspirer de la commedia dell'arte, revisiter le théâtre antique et créer des dramaturgies liées à leur contemporanéité. Le théâtre s'épanouit dans le Baroque avant d'évoluer au temps des Lumières.

Un autre événement sanglant et spectaculaire marque la fin de ce dernier : la Révolution française. La religion n'est cette fois plus au cœur du conflit mais le pouvoir royal l'est encore. En deux siècles, la société française a évolué et ne veut plus ni de la monarchie absolue, ni de la société d'ordres et de privilèges. Les philosophes des Lumières se disputent sur le modèle idéal, la classe bourgeoise s'est développée grâce, entre-autres, au commerce lié aux voyages et le pouvoir religieux est décrié. 1789 voit alors le soulèvement d'un peuple qui, pour défendre ses droits et les proclamer, n'hésite pas à montrer sa cruauté.

Ces deux événements emblématiques de l'Histoire de France, cataclysmes nationaux indéniablement marqués par le rejet de l'altérité religieuse et la violence de l'altérité sociale, marquent donc d'autant plus efficacement les cadres historiques de cette thèse que le théâtre évolue à ces mêmes périodes puisqu'en amont, le temps était aux mystères et autres formes dramatiques religieuses et qu'à l'heure révolutionnaire, l'art dramatique s'ouvre au militantisme. L'Histoire de France et l'Histoire du théâtre sont donc indissociables dans ce travail car les deux événements névralgiques que sont la Saint-Barthélemy et la Révolution française participent à l'évolution de l'art dramatique.

Si le théâtre démocratise la rencontre avec l'exotisme, cet art n'est qu'artifice. L'Autre au théâtre n'est pas réel. On joue à être cet Autre qui surgit avec les Grandes Découvertes, cet Autre si éloigné politiquement et géographiquement, cet Autre si spectaculaire. Mais ce nouveau personnage n'est qu'illusion car créé par des dramaturges français, joué par des acteurs français et donc allégorie de la pensée française.

La démarche n'est finalement peut-être pas tant d'aller au devant de l'Autre que de parler de soi et de l'interroger sur ce qu'il est pour se définir soi-même. Si l'Amérindien est sauvage, n'est-ce pas pour se conforter sur le fait d'être civilisé ? Si le More est cruel, n'est-ce pas pour se rassurer sur le fait qu'on ne l'est pas ? L'Autre ne sert-il pas en réalité qu'à parler de soi ? L'expérience de la rencontre au théâtre s'avérant illusoire, comment y adhérer ? Ne s'agit-il pas simplement de délimiter, grâce à l'outil dramaturgique de l'altérité, ce que nous ne sommes pas pour se définir soi et ses limites ? L'Autre au théâtre n'est-il finalement que l'ombre de l'Européen, son négatif ?

Le choix de mettre en scène des personnages issus de l'altérité ne peut donc être anodin. Il y a certes l'attraction de l'exotisme, de situations nouvelles mais dans la France d'alors, qui veut se purger du passé, mettre en scène l'altérité qui n'est, qui plus est, que relative puisque jouée par des comédiens français, dans la langue française, pour un public français, la rencontre avec L'Autre exogène sert inévitablement à revenir à soi car il semble n'être qu'un artifice esthétique relevant du divertissement. L'Autre au théâtre se fait argument philosophique qui ramène à soi et qui a entretenu l'eurocentrisme. L'Autre est alors une fenêtre ouverte sur le monde et, paradoxalement, un lieu d'enfermement des représentations, une « boîte à clichés ».

Résolument ancrée dans une approche spécifique aux études théâtrales, notre recherche se veut au carrefour des sciences humaines, c'est pourquoi d'un point de vue méthodologique nous prendrons appui autant sur l'histoire que sur l'anthropologie ou la sociologie, et soulèverons les enjeux politiques et philosophiques qui sous-tendent l'esthétique des divertissements.

Cette recherche s'inscrit dans la dimension historique du travail du laboratoire Scènes Francophones et écritures de l'Altérité (SeFeA) qui se consacre

aux dramaturgies traversées par l'histoire coloniale et l'histoire des migrations tout en gardant un lien avec le contemporain puisque l'émergence des figures à facettes construites par les dramaturges ne sont pas sans conséquence sur l'appréhension actuelle de l'Autre. Des stigmates sont nés sous la plume des dramaturges et ceux-ci, ancrés dans l'inconscient collectif depuis plusieurs siècles, trouvent encore des échos aujourd'hui.

C'est également l'aspect théâtral qui importe ici car si la représentation de l'Autre dans la littérature d'Ancien Régime a fait l'objet de plusieurs recherches, le monde dramatique a peu été interrogé à ce sujet, tout au moins dans sa globalité. Nous avons par contre pu nous appuyer sur des travaux très intéressants concernant une figure, ou une période plus restreinte ou différente des deux siècles ici étudiés. Léon-François Hoffmann[1] a été précurseur dans ce type de recherches mais celles-ci sont très en amont de notre travail. L'ouvrage de Christian Biet et de son équipe[2] sur le théâtre de la cruauté analyse des personnages emblématiques de cette thèse en dévoilant le lien entre le texte et l'Histoire d'alors. Les investigations de Gilles Declercq[3] sur la dramaturgie classique furent essentielles ainsi que la thèse de Fabien Cavaillé[4]. Les différentes études de Georges Forestier[5] sur l'esthétique de l'identité et le XVII^e^ siècle furent riches en enseignements de même que les nombreuses parutions de Pierre Frantz[6] sur le théâtre du XVIII^e^ siècle. Les publications de Martial Poirson[7] sur les liens entre art dramatique et implications historiques et politiques furent également d'une grande aide dans mes recherches de même que la publication de l'édition critique sur trois œuvres de Chamfort. Les travaux de Sylvie Chalaye[8] furent de

[1] HOFFMANN Léon-François, *Le Nègre romantique : personnage littéraire et obsession collective*, Payot, 1973.
[2] BIET Christian (dir.), *Le Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVIe-XVIIe siècle*), Robert Laffont, 2006.
[3] DECLERCQ Gilles, *L'Art d'argumenter, structures rhétoriques et littéraires*, Fleurus, 1995; *Iconographie théâtrale et genres dramatiques, mélanges offerts à Martine de Rougemont*, PSN, 2008.
[4] CAVAILLÉ Fabien, Alexandre Hardy et le rêve perdu de la renaissance. Spectacles violents, émotions, concorde civile au début du XVIIe siècle, thèse de doctorat. Université Sorbonne-Nouvelle. 2009.
[5] FORESTIER Georges, *Esthétique de l'identité dans le théâtre sur la scène française du XVIIe siècle*, Droz, 1996. ; *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, Paris, PUF, 2003.
[6] FRANTZ Pierre, *L'Esthétique du tableau dans le théâtre du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1998.
[7] POIRSON Martial et RAZGONNIKOFF Jacqueline, *Théâtre de Chamfort. La Jeune Indienne, Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir*, Lampsaque, 2009.
[8] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998 ; *Le Nègre en image*, L'Harmattan, 2002.

véritables supports sur l'appréhension d'une figure particulière, celle du Noir, au théâtre et sur la latitude d'ouverture possible de la réflexion aux autres arts et aux autres sciences. Concernant l'Orient, l'ouvrage collectif d'Anne Duprat et Emilie Picherot[9] me fut précieux. Aidé de ces formidables outils, chercher à faire apparaître ce que la spécificité de la représentation théâtrale, en trois dimensions, apportait de plus que les autres arts dans l'exposition et présenter ces nouveaux peuples comme une seule altérité face à l'identité européenne devenait possible.

Pour mener à bien ces recherches, il était nécessaire de définir un répertoire sur l'altérité des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle dans lequel nous retrouverions toutes les figures d'altérité ainsi que les divers paysages exotiques. Il fallut pour cela mener un véritable travail de fouille afin d'identifier les œuvres concordant avec notre sujet car si de nombreux chefs-d'œuvre classiques nous sont aujourd'hui parvenus, l'altérité exogène y est peu présente ; c'est pourquoi il était important de déterrer des pièces méconnues, ce qui s'avéra d'autant plus enthousiasmant qu'au fur et à mesure de la découverte d'œuvres oubliées, un véritable trésor artistico-anthropologique se révélait. Identifier le répertoire fut donc le premier pas de notre enquête. Les pièces ne présentant pas la rencontre entre Europe et mondes nouveaux furent évincées car, bien que celles-ci correspondaient aux critères préfigurant les figures et paysages de notre étude, elles ne présentaient pas le contact entre l'Européen et l'Autre.

Si l'on avait pensé dans un premier temps que l'Africain serait le plus présent, il s'avéra au contraire que très peu de dramaturges offrirent la parole au More quand, au contraire, les personnages originaires de l'Empire Ottoman naissaient nombreux sous la plume des dramaturges. Cela s'explique aisément par la proximité géographique de l'Europe et de la terre des sultans. Notons également qu'au XVIII^e^ siècle, l'Amérindien sauvage investit fréquemment les planches quand, à l'inverse, les émissaires d'Asie de l'Est se font très rares. Élaborer le corpus était donc le premier pas de cette thèse et constituait un véritable enjeu.

Environ soixante-dix pièces le composent : comédies, tragédies, opéras, ballets mais aussi œuvres du théâtre officiel et du théâtre de Foire. Nous avons pris

[9] DUPRAT Anne et PICHEROT Émilie (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVIe-XVIIe siècles)*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

le parti de ne choisir que des auteurs français, bien que leurs travaux aient parfois été joués par les comédiens italiens, mais pas les œuvres composées par ces derniers. Durant les deux cents ans sur lesquels s'étendent nos recherches, la France connut de nombreux événements ainsi que différentes ères sociales et politiques ; nous avons essayé de choisir des œuvres datant de ces différentes périodes. Nous trouvons alors des tragédies cruelles faisant suite à la sombre période des guerres de Religion, des pièces transférant les actions du théâtre antique en terre ottomane et répondant aux règles classiques instituées au temps de Richelieu, des œuvres principalement comiques, exotiques et dansantes datées du règne de Louis XIV, puis viennent les vaudevilles de la Foire très appréciés au début du siècle des Lumières avant les œuvres à portée philosophique et enfin quelques premières ébauches du théâtre révolutionnaire. Malgré cela, environ deux tiers de ce corpus datent du XVIII^{e} siècle.

Joindre ce corpus en annexe à ce travail devenait alors plus qu'une évidence, une nécessité, car nombre des œuvres étudiées sont très peu connues et ont nécessité un travail de recherche important pour y avoir accès. Le choix fut fait de non pas effectuer un travail d'édition, qui pourra faire l'objet d'une entreprise ultérieure, mais un travail « archéologique » en les retranscrivant telles que l'édition de l'ouvrage consulté les présentait. Cet effort de fac-similé permet aux lecteurs d'avoir accès à ces œuvres au plus prêt de ce qu'elles sont, de la forme sous laquelle elles existent encore. L'ancien français est naturellement très présent. Il faut également noter que ce que l'on pourrait croire être des fautes d'orthographe ou de frappe ne le sont pas. Il s'agit simplement de la retranscription de l'orthographe de l'édition originale, avec ses instabilités car, souvenons-nous que malgré l'arrivée de l'imprimerie, l'orthographe de la langue française ne s'est fixée qu'au XIX^{e} siècle. Il ne s'agissait donc pas de fautes puisque peu importait le choix de l'écriture d'un mot. C'est pourquoi l'on peut alternativement retrouver certains mots avec différentes orthographes tels que *visir* et *vizir*, des titres parfois dotés de majuscule, comme *le roi* ou *le Roi* ou encore lorsque le dramaturge fait appel à des personnages historiques certains choisissent la forme francisée du nom lorsque d'autres préfèrent l'originale comme Bajazet ou Bayezid. Nous avons ici pris le parti d'utiliser les mêmes écritures que l'édition de référence lorsque nous parlons d'une pièce et l'orthographe actuelle

lorsque les propos sont généraux. Le choix d'œuvres méconnues, bien qu'enthousiasmant, fut une difficulté car peu d'études existent à leur sujet pour étayer nos recherches toutefois ces recherches furent menées en concomitance avec l'étude des dictionnaires et des annales dramaturgiques dont les dates de parution sont proches de la création des pièces. Ces études, souvent narratives, constituent une formidable source de témoignages de la création de ces pièces.

Afin d'étudier la représentation de l'Autre dans le théâtre français d'alors et les enjeux politiques et philosophiques qu'elle porte, une étude diachronique s'avérait peu efficace bien qu'il faille nécessairement comprendre le paysage politique pour comprendre le contexte d'écriture et de représentation des œuvres. Le premier chapitre de ce travail s'attache donc à présenter la France de cette époque pour une mise en situation et discerner dans quel cadre se déroule la rencontre avec l'altérité. Les crises religieuses, philosophiques et géographiques seront expliquées ainsi que la crise baroque avec une mise en avant de l'art théâtral de cette période. Pour cela, nous reviendrons sur l'Histoire des Grandes Découvertes, c'est-à-dire du monde et de ses habitants, de laquelle provient l'invention de l'exotisme. Nous étudierons ensuite l'exploitation économique qui découle de la découverte exotique à travers les nouvelles perspectives que propose l'étendue des nouveaux territoires. Nous reviendrons alors sur l'enjeu commercial qui résulte de l'appropriation de ces terres mais aussi sur la justification religieuse de cette démarche ainsi que sur l'évolution rapide des relations avec les peuples autochtones. Découvertes et altérités deviennent l'un des sujets de prédilection des philosophes d'alors. Nous rappellerons donc la pensée de Montaigne sur ce sujet, à travers l'étude de son œuvre *Des Cannibales.* Celle-ci nous mènera à nous intéresser à la théorie du bon sauvage sur laquelle dissertent plusieurs intellectuels avant de nous conduire vers l'étude de plusieurs textes anti-esclavagistes. Pour terminer ce premier chapitre, nous reviendrons sur la manière dont les Arts se sont imprégnés de ce nouveau monde et de ses habitants, notamment les arts décoratifs et les arts du spectacle desquels ressortiront profils et archétypes de quelques peuples du monde.

Le spectaculaire dramatique forme le deuxième chapitre puisqu'il sera question de l'étude visuelle des œuvres sur lesquelles est basée cette thèse.

Jusqu'au XVII^{e} siècle, les Français ne connaissaient de l'altérité que les représentations picturales auxquelles ils avaient eu accès ; le théâtre leur offre désormais de véritables tableaux vivants. Nous examinerons le spectaculaire de ceux-ci à travers les décors, les costumes ainsi que les mises en scène des coutumes étrangères, tout cela participant à la création d'idées, de préjugés sur l'Autre. Nous n'avons retrouvé malheureusement que très peu de témoignages des mises en scène contemporaines à cette période, notre étude est donc basée principalement sur les indices proposés par les dramaturges lors de l'écriture de leurs pièces. La rencontre exotique est aussi l'opportunité de renouveler des artifices scéniques tels que les travestissements et les déguisements. Caricatures et effets comiques sont très présents dans ce théâtre. Cela formera notre examen de l'exploitation comique du déguisement de l'Autre. Nous reviendrons également dans cette partie sur l'intérêt porté à l'altérité dans tous les genres théâtraux ainsi que sur la mise en scène de faits d'actualité, sources d'inspiration des dramaturges. Enfin nous aborderons les thèmes du merveilleux et du fantastique, présents dans l'exotisme théâtral.

Si de la mise en scène de l'altérité naissent des figures visuelles, celle-ci sont en réalité des figures théâtrales à part entière car elles dévoilent plusieurs facettes. Le personnage amérindien sera le premier sur lequel portera notre intérêt. Nous expliquerons dans un premier temps ses particularismes visuels, puis nous l'étudierons comme étant la personnification théâtrale de la figure du bon sauvage, naïf et chaleureux. Tous les personnages américains ne correspondent cependant pas à cette figure car il existe en opposition à celle-ci un personnage récurrent de guerrier sauvage, d'homme des bois contrarié par la présence européenne. Ce sont ensuite les personnages orientaux qui nous intéresserons et notamment le particularisme de la mise en scène du peuple ottoman. Le sérail et les personnages qui le composent forment un véritable théâtre dans le théâtre de par son site extraordinaire ainsi que par la présence de nombreux esclaves et des femmes du harem. Tous ces protagonistes n'existent au théâtre que par leur confrontation au roi des rois, le sultan. Personnage dramatique par excellence, il jouit d'une popularité exemplaire sur scène malgré ses actes cruels. En proie à de nombreuses passions, malmené par un entourage ambitieux, il se révèle sur les planches comme un personnage à visages multiples. Troisième figure de l'altérité,

l'Asiatique. Ici trois personnalités sont exploitées au théâtre. La première est proche de celle de l'Ottoman ce qui finalement n'est que peu surprenant puisqu'elle appartient à la communauté orientale. La deuxième est celle incarnée principalement par les personnages chinois, dont les caractéristiques sont la rigueur et la tradition. Enfin la dernière est celle du barbare qui fait, elle, preuve d'une cruauté exacerbée. Le quatrième et dernier personnage est celui du Noir. Il est emblématique car bien que son existence soit connue depuis de nombreux siècles, il est le moins bien traité et le plus absent. Parfois barbare mais le plus souvent simple masque, il est toujours sauvage mais ne peut être encore reconnu comme esclave au théâtre.

Le quatrième chapitre interrogera alors les raisons de l'invention de ces figures. Parler de l'autre ne peut être anodin, d'autant plus qu'il ressort des chapitres précédents que les personnages incarnant des altérités n'ont pas de particularismes individuels. Tous correspondent à des figures théâtrales, visuelles et caractérielles. L'Autre ne peut être qu'un artifice scénique et donc logiquement un outil dramaturgique. Nous verrons alors le rôle particulier du personnage exogène lorsqu'il est auprès du Blanc chrétien et l'état de leur relation, puisque l'Autre n'est autre que dans son rapport à nous. La religion et ses émissaires étant au cœur des débats des Lumières, nous tenterons alors d'établir le lien entre la chrétienté européenne et la mise en scène des croyances de l'altérité. Nous reviendrons ensuite sur l'inévitable lien qui unit l'Autre à nous, à la façon dont on se retrouve dans son regard et dans ses dires et aux critiques que les personnages venus d'ailleurs émettent sur la société française. Pour terminer ce travail, un dernier point fera état du spectacle de l'altérité dans son lien à la dénonciation politique, en revenant sur l'étude des débats portant sur la colonisation et l'esclavage qui s'ouvrent à l'aube de la Révolution française.

Beaucoup d'écrits sont publiés pendant ces deux siècles sur le monde tel qu'on le découvre désormais, notamment des romans, pourtant le théâtre par la présentation sur scène de ses personnages va avoir une réelle spécificité dans l'exposition de l'altérité. La rencontre, qui prend vie sur scène, se révèle souvent être une confrontation (Mahométans/Chrétiens, Américains/colons, …) car l'autre

ne va finalement pas être un personnage comme un autre, ce qui signifie donc nécessairement de la part du dramaturge un engagement.

Chapitre I :
Les Grandes Découvertes et la rencontre avec l'altérité

Le XVI^{e} siècle est une période majeure dans l'Histoire de l'Europe et de la France en particulier. Le Moyen-Âge se clôt avec le développement de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb laissant place à une nouvelle ère : la Renaissance. L'Europe aspire à de nouvelles ambitions et divers événements vont aider à sa mutation. Les découvertes d'espaces inconnus sont à l'origine d'une nouvelle économie qui privilégie le pouvoir foncier à celui de l'argent ; la pensée humaine prend une direction moderne, confortée par les travaux de quelques hommes tels que Nicolas Copernic ou Ambroise Paré, auteurs d'une véritable révolution scientifique… Ces évolutions entraînent de fait une créativité artistique et littéraire nouvelle ainsi qu'une évolution des esprits. Pourtant, et au-delà de ces aspects socio-économiques, une réflexion anthropologique va voir le jour au sein des milieux intellectuels sur cet étrange étranger qui remet en cause la centralité de l'Europe dans le monde. Nous allons ici montrer le paradoxe de la simultanéité de la conquête du monde par les Européens et de l'invention de la Renaissance par les intellectuels et les artistes.

Ce premier chapitre de notre travail comprend quatre parties. La première est consacrée à la mise en lumière de la rencontre de l'exotisme. En effet, si l'Europe connaît l'existence des Africains et des Asiatiques, leur réalité est encore très lointaine et peu réelle dans l'inconscient général. Cette méconnaissance des hommes peuplant la terre entraîne, lors de l'exploration du monde, divers quiproquos dont le plus représentatif est celui de l'identification et de la nomination des autochtones d'Amériques, lorsque Colomb croit avoir atteint les Indes. C'est pourquoi les grandes expéditions maritimes et les grandes découvertes qui en découlent vont progressivement modifier cette réalité et cette conscience de l'autre car, non seulement l'Europe découvre un nouveau « genre » d'humain, l'Amérindien, homme sauvage à l'opposé de l'Européen d'alors, mais on s'intéresse davantage aux autres cultures et peuples et on s'interroge à leur sujet.

La deuxième partie aborde la rencontre avec l'exotisme, cette fois sous un angle économique. Auparavant, l'espace européen était délimité et ne pouvait s'agrandir que vers l'Est et au prix de quelques guerres. La découverte du Nouveau Monde offre une possibilité d'expansion du territoire, opportunité que les grands

États européens ne laisseront pas passer. Ces nouvelles terres procurent à une catégorie sociale en devenir, la bourgeoisie, la possibilité de s'imposer grâce à la mise en place d'une économie coloniale. L'État est lui-même intéressé par ces nouveaux revenus et, sortant des guerres de Religion, prétexte l'évangélisation des nouveaux peuples pour aller s'enrichir sur leurs terres. L'esclavage va être l'élément principal sur lequel sera construite cette nouvelle économie, affectant de fait les liens naissants entre les peuples des différents continents.

Aux bouleversements géographiques, sociologiques puis économiques va succéder, dans la troisième partie, l'étude de nouvelles approches philosophiques. En effet, la prise de conscience de ce nouveau monde et la domination des Européens sur ces autres peuples vont plonger le monde intellectuel dans de nouvelles réflexions. Michel de Montaigne sera l'un des premiers à s'exprimer dans le livre premier des *Essais*, intitulé *Des Cannibales*, sur la perception de l'Autre et la relativité des cultures. Ce mythe du bon sauvage ne fera que croître au cours des siècles suivants, car si les théoriciens s'appuient principalement sur les récits de voyages des explorateurs, les philosophes des Lumières vont s'approprier cette théorie et en débattre dans de nombreux textes. Enfin, ces études anthropologiques vont de fait donner jour à des positions sur l'humanité et l'égalité de tous les hommes, dénonçant alors les pratiques esclavagistes.

La quatrième et dernière partie étudiera les répercussions de cette prise de conscience de l'altérité dans les arts de la représentation de cette période. Nous reviendrons dans un premier temps sur son impact dans les arts décoratifs et l'artisanat de cette époque, après quoi nous resserrerons notre approche sur le théâtre français qui, en plus de se vouloir miroir du monde, réinvente les codes de l'Antiquité pour offrir le spectacle d'un monde nouveau. Désormais, et de plus en plus, cette nouvelle connaissance du monde sera présente sur scène, offrant au public une ouverture sur l'immensité des continents qu'il ne connaît pas mais le fait pourtant rêver. Nous proposerons ensuite une première réflexion sur les principaux courants qui semblent se dégager de ce nouveau théâtre, le théâtre de l'altérité.

Ce premier chapitre a donc pour dessein de mesurer l'importance des mutations qui ont eu lieu du XV^e^ au XVII^e^ siècles, heures des Grandes Découvertes, des avancées vers l'inquiétant étranger et de la prise de conscience que d'autres modèles existent dans le monde, de l'impact qu'elles ont eu sur la société et donc de fait dans les sciences et les arts, et plus particulièrement le théâtre français.

I. Nouveaux horizons et invention de l'exotisme

Durant de nombreux siècles, chaque région du monde pensait en être le centre, reléguant à de vagues contrées lointaines les autres continents. L'Europe se pensait ainsi le cœur du monde, le bassin méditerranéen s'articulait autour de Jérusalem quand l'Asie s'autoproclamait Empire du milieu. Chacun n'avait qu'une très faible connaissance de l'autre. Les voyages étaient longs, difficiles et laborieux, et les témoignages des voyageurs se transmettaient surtout par voie orale, jusqu'à l'invention de l'imprimerie au XV^e^ siècle, limitant de fait leur portée de diffusion.

L'Europe avait en tête une vision erronée de la géographie du monde, puisque les Indes Orientales, future Amérique, n'avaient pas été encore découvertes. Déserts et océans, par leur immensité, se font les limites territoriales naturelles de ce monde du Moyen-Âge. Il est alors représenté avec les cartes dites du « T dans l'O », inspirées des connaissances bibliques : Jérusalem est au centre, l'Europe occupe le demi cercle supérieur, l'Asie le quart sud-est et l'Afrique le quartier sud-ouest, le tout encerclé par une rivière circulaire. Les espaces inconnus sont remplis de dessins d'animaux et d'êtres imaginaires. Le progrès viendra des récits des navigateurs, de l'évolution de l'astronomie et du développement de la cartographie.

À noter également que, durant nombre de décennies, les doctrines philosophiques ou politiques, les enseignements religieux et simplement la loi du bon sens de l'époque, freinèrent les diverses visions de nouvelles représentations du monde. Philosophes et hommes de sciences furent en éternels conflits.

A. À la découverte du monde et de ses habitants

Le progrès des sciences et l'évolution des idées vont de pair dans la découverte et la compréhension du monde. Les sciences mathématiques et géographiques sont parmi celles qui vont nettement progresser au cours du Moyen-Âge, grâce au monde arabo-musulman et aux traductions des écrits grecs nouvellement redécouverts. Leur diffusion en Europe est rapide et très vite les Universités vont les inclure dans leurs enseignements. Ces sciences vont aboutir à des créations techniques qui vont permettre d'aller à la découverte du monde, encore mal connu au siècle de Louis XI.

Le procédé de Gutenberg permet l'impression en couleur et les illustrations, ce qui aidera à la construction de l'imaginaire visuel collectif du monde et de ses habitants dont la couleur est la première des différences. Des cartes du monde et d'autres plus précises dans le domaine maritime vont être diffusées à un public important, faisant naître de nouvelles ambitions de découvertes et d'approfondissement de la connaissance du monde auprès d'un public dorénavant beaucoup plus large. Cette invention va être à l'origine de l'apparition d'un nouveau métier, celui d'imprimeur libraire, qui va émerger dans les grandes villes et plus particulièrement dans les quartiers universitaires. Leurs presses seront également mises aux services de la littérature et du théâtre permettant la diffusion et l'étude des textes. Le théâtre sort ainsi du seul cadre du spectacle et devient un genre littéraire à part entière.

Les marchands arabes sont les premiers à utiliser la boussole, restreinte pendant plusieurs siècles à une utilisation terrestre, comme outil d'aide à la navigation lors de leurs expéditions vers l'Asie dès le XI^{e} siècle. Il faudra attendre les Croisades pour qu'elle soit révélée aux Européens. Les expéditions vont désormais être plus fiables, d'autant plus que la cartographie fait elle aussi des progrès, ce qui va contribuer à l'augmentation du nombre de voyages et à l'accroissement des distances parcourues. L'astrolabe nautique, instrument pour calculer la latitude du navire, qui se répand au XVI^{e} siècle, permettra également de sécuriser les voyages maritimes. Dorénavant, l'océan n'est plus une ceinture infranchissable mais une route vers le commerce et bientôt vers de nouvelles terres.

L'un des premiers territoires à aiguiser la curiosité de l'Europe est l'Asie. Celle-ci n'est pas une terre inconnue, comme l'Amérique, mais reste un lieu à explorer tout comme l'Afrique. Cette partie du globe est connue depuis l'Antiquité, de l'Asie orientale à l'Asie Mineure. Les conquêtes de l'Empire Perse vont elles jusqu'à l'Inde. Au cours des siècles, on découvre l'importance de l'Asie : les Romains envoient dès le IIe siècle une ambassade en Chine, les Arabes motivés par le commerce et la guerre fournissent d'amples informations au Moyen-Âge. C'est alors le début des missions chrétiennes dans un premier temps au Turkestan et en Chine, car c'est à la création de l'Empire Mongol, au XIIIe siècle, et aux ambassades européennes qui y furent déléguées, que l'on doit une meilleure connaissance de l'Asie. Il est d'usage d'attribuer la connaissance en Europe de l'Asie à Marco Polo (1254-1324) grâce à son Livre *Le Devisement du monde*, paru en italien en 1298 puis traduit en français en 1307. Il parcourut la Chine, l'Afghanistan et la Mongolie pour les besoins de son commerce. Si l'aller avait été fait par la terre, le voyage retour s'effectue par la mer : il découvre Ceylan, l'Inde Occidentale, l'Iran. Plus qu'un livre sur sa propre expérience, Marco Polo relate à travers des anecdotes l'étendue du pouvoir de Kubilaï Khan[10] : son empire s'étend sur la Chine, la Mongolie, l'Afghanistan, l'Iran, la Russie, son armée est présente au Japon, au Vietnam, en Birmanie, le commerce est établi avec l'Inde et l'Afrique… Le récit de ses vingt-quatre années passées à parcourir l'Asie et une partie de l'Océan Indien a aiguisé l'envie de dirigeants et d'aventuriers de parcourir le monde et de l'apprivoiser. Découvrir l'immensité du monde et la puissance d'un personnage tel que Gengis Khan est un véritable bouleversement pour les européens du Moyen-Âge. Le Vénitien est l'un des précurseurs des grandes découvertes.

Au XVe siècle, le continent africain reste un mystère géographique. L'Afrique du Nord est bien connue mais nul ne sait où cette terre prend fin ni même qu'il est possible de la contourner pour atteindre l'Asie. Le Portugal, sous l'égide de son roi Jean 1er (1385-1433), sera le premier pays à mener une politique de grandes expéditions, motivée par le désir d'évangélisation, la recherche de nouveaux territoires et la soif d'or. La priorité est l'exploration des côtes africaines : Madère

[10] Kubilaï Khan (1215-1294), petit-fils de Gengis Khan, Khan mongol puis empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Yuan. Il chargea Marco Polo de plusieurs missions entre 1274 et 1291.

est investi en 1418, l'archipel des Açores exploré entre 1427 et 1457. En 1434, Gil Eanes est le premier occidental à passer Bojador, au sud du Maroc, limite du monde connu. Les côtes du Sénégal et le Cap Vert sont prospectés en 1445. Le pape Nicolas V donne alors à Lisbonne les droits sur les terres africaines en 1455. L'équateur est franchi en 1472 et le cap de Bonne-Espérance atteint en 1487. Il faut noter que si les côtes africaines sont parcourues, l'intérieur des terres ne suscite pas le même intérêt. L'accès en semble ardu et économiquement peu viable malgré l'ivoire et les métaux précieux. En effet l'intérêt de ces explorations est principalement d'ordre économique et le franchissement de la pointe sud de l'Afrique par Bartolomeo Diaz en 1487 est synonyme d'une route maritime entre l'Europe et les Indes, permettant de mettre fin au monopole que les Italiens détiennent sur le commerce, de par leur position centrale, et de contourner l'Empire Ottoman. Vasco de Gama (1469-1524) est le premier à effectuer ce parcours en 1498, devenant ainsi le premier Européen à atteindre l'Inde par la mer.

La dernière décennie du XV^{e} siècle est en réalité agitée par la rivalité entre les deux grandes puissances de l'époque, l'Espagne et le Portugal, dans la course aux épices et donc dans la découverte de la route des Indes. Les Portugais cherchent par l'est, d'où l'exploration des côtes africaines, quand les Espagnols choisissent de tenter leur chance à l'Ouest. Christophe Colomb adhère à l'idée d'une Terre ronde, ce qui le persuade qu'une route existe par l'Atlantique, la Chine doit être de l'autre côté de cet océan. Il quitte l'Espagne le 3 août 1492, débarque sur l'île de Guanahani, aux Bahamas le 12 octobre. À la recherche d'or, il explore les îles voisines, pensant longer le littoral chinois. Il effectuera trois autres voyages au cours desquels il atteindra l'actuel Honduras, qu'il pense être l'isthme malaisien. S'il est persuadé d'avoir découvert une nouvelle partie des Indes, il mourra sans avoir su que sa découverte allait changer le monde. Amerigo Vespucci s'approprie la découverte du Nouveau Monde dans son ouvrage *Mundus Novus* publié en 1506 ; il est le premier à avoir pressenti qu'il s'agissait d'un nouveau continent et non des Indes, mais c'est le cosmographe Waldseemüller qui baptisera cette nouvelle terre Americi Terra lors de la réédition de la *Cosmographia de Ptolémée*. L'idée

d'atteindre les Indes par l'Ouest n'est pas abandonnée pour autant, Magellan[11] est le premier à faire le « tour du monde », actant la fin des Grandes Découvertes. Nous sommes alors en 1522.

L'Europe connaît dorénavant le monde dans ses grandes lignes, il ne lui reste plus qu'à explorer les littoraux et l'intérieur des terres. Ainsi la côte Est de l'Amérique, du Groenland au cap Horn, est sillonnée dans les trente années qui suivent la découverte de ce nouveau continent. Dorénavant, la réelle grandeur de la Terre est connue, de même que la taille des océans. L'Europe, grâce à l'heureuse erreur de Christophe Colomb, découvre un nouveau monde dans lequel elle établit des colonies, installe des plantations et réduit en esclavage les natifs pour augmenter la main d'œuvre nécessaire pour un commerce florissant. Toutefois, l'histoire de la colonisation ne commence pas avec les découvertes d'Outre-Mer, elles n'ont fait qu'accroître ce phénomène car l'expansionnisme existait depuis déjà plusieurs siècles, notamment avec les Croisades dont le but était de se réapproprier la Terre Sainte. Le commerce et la volonté européenne d'évangéliser le monde seront à l'origine de l'exploration du monde, ce sur quoi nous reviendrons dans la deuxième partie de ce chapitre.

B. Les témoignages : récits de voyages

Beaucoup de ces voyageurs relatèrent, par des journaux de bord, des croquis, des carnets de route, des correspondances, leurs aventures en terres étrangères, le voyage en lui-même, les peuples rencontrés… Si ces témoignages sont parfois exagérés (on ne retient et présente que des situations inattendues, exceptionnelles – nudité, cannibalisme, athéisme - qui deviennent alors généralités sur lesquelles l'imaginaire européen se construit), ils sont pourtant des documents anthropologiques auxquels l'Europe de la Renaissance va prendre goût. Le développement de l'imprimerie permet une diffusion plus large et plus rapide de ces documents de plus en plus nombreux dont les lecteurs raffolent. La littérature

[11] Il s'agit en réalité de l'expédition qu'il avait organisée dans ce but car seul un des cinq navires et dix-huit des deux cent soixante cinq hommes reviennent à Séville. Magellan lui-même meurt durant ce périple, aux Philippines, en 1521.

va alors s'emparer de cette thématique du voyage, dont le théâtre se fera l'écho scénique. Nous sommes dans le début du partage du rêve et des voyages.

Ces récits vont avoir un réel impact sur leurs lecteurs qui, eux, ne voyageant pas, ne connaissent que la métropole et ses usages. Ils vont permettre d'aiguiser l'imaginaire personnel et collectif concernant le monde car pour la première fois, et grâce à leurs lectures, nombre de lecteurs vont avoir l'impression de voyager et découvrir le monde. Ces imaginaires sont à la source des préoccupations de ce travail.

Marco Polo est donc un précurseur du genre avec son *Devisement du monde* dès 1298. Jean de Mandeville choisit de narrer son voyage en Orient (Égypte, Palestine, Inde, Chine) à son retour, sous le titre du *Livre des merveilles du monde* (1355), récit dans lequel, en plus de raconter son voyage et ceux de missionnaires, il va émettre la possibilité d'un tour du monde par la mer. Le moine André Thevet, protégé de Jean de Lorraine, voyagera de la Crête à la Syrie, en passant par la Palestine et Constantinople. Il est ensuite pressenti pour aller établir une colonie au Brésil où il ne restera que peu de temps, toutefois, il relatera cette aventure dans un ouvrage intitulé *Les Singularités de la France Antarctique* en 1557 dans lequel on trouve, pour la première fois, l'évocation des produits locaux comme par exemple le manioc, l'ananas ou le tabac et des descriptions d'animaux exotiques comme le toucan ou le tapir. Son ouvrage décrit également la tribu des Tupinamba. La même année, Hans Staden relatera ses neuf mois de captivité au sein de cette tribu cannibale dans *Nus, féroces et anthropophages*, ouvrage avec de nombreuses gravures représentant les Indiens et leurs cérémonies. Jean de Léry, dans son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* (1578), atténue les propos de ses prédécesseurs car s'il peint aussi ces Indiens, il dit les respecter autant que les craindre et n'hésite pas à faire une première comparaison de leurs mœurs avec celles de l'Europe. Joachim Du Viert profitera que le Seigneur de Razilly ait ramené en France trois Tupinamba en 1613 pour les convertir au catholicisme pour les peindre.

Il existe aussi de cette époque le témoignage de missionnaires franciscains et dominicains. Bernhard Von Breydenbach, chanoine de Mayence, publie en 1486 le premier livre de voyage illustré, *Pèlerinage en Terre Sainte*, dans lequel il décrit

les régions et les peuples rencontrés et où il peint des scènes du quotidien. Claude d'Abbeville relate l'*Histoire de la mission des pères Capucins en l'isle de Maragnan* (1614) dans laquelle il se fascine pour les mœurs des peuples rencontrés. L'année suivante, le moine Yves d'Évreux raconte son expérience d'évangélisation du Brésil, de la plantation d'une croix à son arrivée à son expérience de pasteur chez les Indiens du Marahnam. Il revient également sur la géographie de ce lieu. Ce témoignage est paru sous le titre de *La Suite de l'Histoire des choses mémorables advenues sur le Maragnon*. En 1678, on découvre l'ouvrage d'un certain Scheffer sur l'*Histoire de la Laponie*. Dans son *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, le père Tachard associe son intérêt pour la religion à des descriptions scientifiques. L'Abbé de Choisy publie plusieurs ouvrages dont son *Journal du voyage de Siam fait en 1685 & 1686*, travail journalistique pour certains, au cours duquel il était coadjuteur du chevalier de Chaumont. Ce dernier relate également ce même voyage à but religieux (obtenir la conversion du roi) et économique (négocier pour la Compagnie Française des Indes Orientales) dans *Relation de l'ambassade à la cour du Roy de Siam*. En 1693, c'est au tour du père de La Loubière d'écrire sur la culture et la civilisation du royaume de Siam dans un livre éponyme. Il parle de la boxe, des massages, de mathématiques, mais aussi des costumes, des dames de la cour et d'éléments tels les parasols ou les marionnettes. Il aborde également le bouddhisme. Des recueils de lettres de Jésuites, missionnaires dans de nombreuses parties du monde, parurent entre 1702 et 1776 sous la forme de trente quatre volumes. *Les Lettres du père d'Entrecolles* furent elles rendues publiques en 1735 : envoyées de Chine lorsqu'il y était missionnaire, il y dévoile les secrets de fabrication de la porcelaine chinoise.

On voit apparaître à la fin XVII^{e} siècle, un intérêt pour les ouvrages généraux sur le monde de la mer et des pays lointains. Ainsi, un *Dictionnaire des termes propres de marine* voit le jour en 1687, un *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en Amérique* compare les mœurs et le commerce de ces deux continents, le tout illustré par des cartes et des figures. La même année est traduite la *Description de l'Afrique contenant les noms, la situation & les confins de toutes ses parties, leurs rivières, leurs villes & leurs habitations…* d'Olfert Dapper. Alexandre-Olivier Exquemelin, ancien pirate et corsaire, rédige une *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (1686). Lucien Lanier publie une *Étude historique*

sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703. P.J. Gueroult propose un *Recueil de vues de tous les bâtiments de la mer Méditerranée* (1710) ; quatre ans plus tard, Jean-Baptiste Van Mour réunit ses œuvres dans un *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant tirées sur les Tableaux peints d'après Nature en 1707 & 1708 par les ordres de M. Ferriol Ambassadeur du Roi à la Porte*. Ce fut ensuite un *Recueil de voyages au Nord* qui vit le jour, regroupant cartes, figures et témoignages sur le commerce et la navigation. *Nouveaux Voyages aux isles de l'Amérique* (1722), de Jean-Baptiste Labat, revient sur l'histoire de ce continent (guerres et événements remarquables), ses mœurs, ses religions et son gouvernement. Jean-Frédéric Bernard commenta les dessins de Bernard Picart dans les divers volumes de *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples* parus dès 1723. L'un fut consacré aux coutumes des peuples idolâtres des Indes occidentales et orientales, un autre aux Mahométans. Le père Lepers entreprit de raconter *La Tragique Histoire des flibustiers* (1730), Charles de Brosses revint sur l'*Histoire des navigations aux terres australes* (1756) lorsque Rousselot de Surgy préféra compiler des récits de voyages dans *Mélanges intéressants et curieux* (1763) et qu'un *Abrégé chronologique ou histoire des découvertes faites par les Européens* fut publié en 1766.

Parallèlement, l'intérêt pour les ouvrages individuels continue de croître : Guillaume Chenu de Laujardière émet l'un des rares témoignages positifs sur les Cafres dans sa *Relation d'un voyage à la côte des Cafres* (1686), rédigé après avoir vécu un an parmi eux, suite à un naufrage. L'Anglais Robert Knox rédige sa *Relation du voyage de l'Isle de Ceylan, dans les Indes orientales* (1693). Il aborde de façon précise la religion, les mœurs et tout ce qui touche à cette île sur laquelle il fut prisonnier pendant dix-neuf ans. William Dampier publie son *Voyage autour du monde* en 1699, François Leguat raconte l'île Maurice, le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène dans *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes orientales* (1708). Écrivain du roi, Robert Challe embarqua sur un navire de la Compagnie des Indes et diffusa ensuite son *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales par une escadre de six vaisseaux* (1721). La Barbinais Le Gentil parla de la Chine dans son *Nouveau voyage autour du monde* (1727). Dans ses *Mémoires* (1729), le comte de Forbin évoque ses campagnes dans les Antilles, en Afrique et son rôle en tant qu'Ambassadeur de

France auprès du roi de Siam. René Duguay-Trouin rédigea également ses *Mémoires* (1730) dans lesquelles il raconte ses années de corsaire, puis les diverses expéditions qu'il mena avec la marine, notamment la prise de Rio de Janeiro, ainsi que son poste au Conseil des Indes. John Byron revient dans *Premier voyage* (1748) sur son naufrage dans le détroit de Magellan et l'accueil que lui firent les Alakalufs. James Cook raconte les découvertes de l'Australie, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande dans ses *Relations de voyages autour du monde* (1768). Yves-Joseph Kerguelen proposa d'abord *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro fait en 1767 & 1768* (1771), puis *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes* (1782) de même que Louis-Antoine de Bougainville écrivit dans *Voyage autour du monde* sur son expédition lors de laquelle il embarqua des scientifiques. Il y propose une analyse, que Diderot dénoncera par la suite, sur diverses populations du monde. Puis viennent les *Mémoires de voyages* (1773) de Samuel Wallis racontant, entre autre, la découverte de nombreuses îles du Pacifique.

Ces listes ne sont bien évidemment pas exhaustives, il ne s'agit ici que de démontrer que nombre de documents, récits, journaux, gravures, étaient disponibles au lecteur intéressé par le sujet. Rappelons toutefois que la lecture était réservée aux élites et que ce sont les arts de la représentation, sur lesquels nous reviendrons dans la quatrième partie de ce chapitre, qui « populariseront » ces récits sur le monde. Cependant, certains des ouvrages ont été détruits très rapidement, notamment ceux évoquant l'Amérique du Sud, comme par exemple celui du moine Yves d'Évreux, afin de préserver la relation entre la France et l'Espagne à l'occasion du mariage de Louis XIII et Anne d'Autriche. À noter également que le royaume de Siam est très présent dans ces divers témoignages ce que l'on peut facilement expliquer par l'intérêt que portait Louis XIV à cette puissance.

Il ressort de ce catalogue d'œuvres liées au voyage que l'Asie émerveille encore l'Occident grâce aux fastes des diverses cours, au commerce d'objets précieux et tant appréciés de l'Europe quand, à l'inverse, Afrique et Amérique semblent être peuplées d'hommes primaires, parfois cannibales, et aux mœurs incompréhensibles pour les Européens d'alors, plus préoccupés par

l'appropriation de leurs richesses et l'obtention des conversions au catholicisme des divers chefs et rois que par une connaissance de ces peuples. Les témoignages en faveur de ces hommes si différents viennent des aventuriers qui, suite à un naufrage ou une détention, durent rester de long mois immergés dans ces civilisations, thématique que le théâtre s'appropria à plusieurs reprises, notamment pour évoquer le bon sauvage. Malgré la multiplication des récits de voyages, le sud de l'Amérique et surtout l'Afrique sont encore mal connus au siècle des Lumières, et les descriptions souvent exagérées de leurs habitants font d'eux d'étranges créatures.

Ces différents récits vont devenir la source d'inspiration de nombreux hommes de lettres et d'artistes. Incontestablement, ces témoignages sont empreints de spectaculaire et même de théâtralité, sensation renforcée par la difficulté de transmission et de partage de ces découvertes puisque rappelons-le, lors de l'écriture des premiers ouvrages du genre, l'Occident n'a pas les mots pour parler de là-bas, il ne s'agit que de descriptions et de croquis ; la subjectivité est donc forcément présente de même qu'une certaine intentionnalité dans le discours. L'art visuel, et le théâtre particulièrement, permettra alors dans une idée de partage de proposer un témoignage que les mots ne permettent pas mais que la représentation propose.

C. D'autres horizons, d'autres hommes

L'Europe prend ainsi conscience qu'elle n'est plus seule sur la Terre : les Asiatiques et les Mahométans sont de plus en plus en contact avec les Européens grâce au commerce, l'image de l'Africain n'est plus celle d'un monstre au visage noir, d'une créature proche du Malin, vivant dans cette Éthiopie lointaine et inconnue. L'Amérindien est lui, en cours de découverte. Tous ces hommes, si différents par leur physique, leur religion, leur culture, fascinent l'Europe à qui ils rappellent les personnages exotiques des mythes médiévaux. Une volonté de découvrir celui qui est différent naît au XVI^{e} siècle.

Le commerce est à l'origine de l'intérêt porté aux Asiatiques. La multiplication d'importation d'objets et de nouvelles matières attire l'Europe, qui

est de plus émerveillée par le faste de cour du levant. Marco Polo est l'un des témoins des plus prolifiques sur la description des mœurs des Indes Orientales. Par exemple de Ganzhou, il note le multiculturalisme : vivent ensemble idolâtres (bouddhistes), musulmans et chrétiens. Il évoque également la grande polygamie des hommes et l'esclavage. L'île de Zanzibar semble également l'avoir marqué notamment par la grande taille et la force de ses habitants qu'il compare à des géants. Il les décrit comme étant noirs, aux cheveux crépus, avec un nez retroussé et vivant dans une quasi nudité. On y trouve des éléphants, des girafes, des lions et des léopards, et des moutons tous blancs à tête noire. Le Père Louis le Comte propose un témoignage sur la médecine chinoise dans ses *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*. Il y souligne l'importance du pouls dans le diagnostic et la théorie des médecins chinois selon laquelle les maladies étaient dues à des vents malins que seule l'acuponcture pouvait éloigner. Il évoque également le ginseng pour ses vertus médicinales, plante qui allait devenir en Europe l'un des symboles des richesses merveilleuses de l'Asie. Le Jésuite émet aussi l'hypothèse que la sagesse chinoise, fortement incarnée dans le philosophe adoré Confucius, soit le fruit de l'esprit de Dieu[12].

En ce qui concerne la découverte des Africains et des Amérindiens, l'approche est semblable. Dessins et récits sont à l'origine de l'intérêt que l'Europe va bientôt leur porter car si quelques autochtones sont ramenés en Europe au retour des expéditions pour les présenter aux diverses cours, cette rencontre est réservée à très peu de gens. Il devient dans un premier temps usuel d'accompagner les témoignages d'une carte du monde afin de permettre au lecteur de localiser les territoires lointains. Ces cartes sont illustrées de nombreux dessins d'autochtones sur les zones terrestres et d'animaux marins sur les mers. Ceux-ci sont souvent effrayants et très grands afin de mettre en exergue les dangerosités des navigations. Samuel de Champlain raconte d'ailleurs dans ses *Voyages* l'existence d'un monstre appelé Gougou. En Afrique comme en Amérique du Sud, les hommes sont très souvent représentés dans leur nudité qui, bien qu'étant une réalité due au climat, apparaissait pour les Européens qui gageaient leur statut social et leur fortune dans leurs costumes, pour un signe d'absence totale de

[12] BRUNEL Georges (dir.), *Pagodes et dragons, Exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, Éditions Paris Musées, 2007.

richesse et de raffinement. L'Habit est signe de civilisation. Ces gravures représentaient ces hommes dansant ou se battant dans leur décor et le plus souvent, dans leur quotidien, entourés d'objets typiques telles que des huttes, des flèches et le palmier, toujours présent dans la peinture de l'Amérique du Sud. Beaucoup de similitudes existent dans la représentation des Africains et des Amérindiens, tous sauvages, et altérité parfaite de l'Européen.

La présence d'hommes noirs sur le sol français est encore extrêmement rare, toutefois cela diffère dans ses pays frontaliers, notamment l'Espagne qui est en affaires permanentes avec les Sarrazins qui ont depuis longtemps pour esclaves ou à leur service des Africains. Avec la multiplication des voyages, la représentation d'Africains augmente. Ils ne sont plus des monstres, mais des hommes aux coutumes insolites. Le Noir est donc soit un sauvage en son pays, soit un esclave, au mieux un guerrier en Europe. Il n'est plus un descendant de Cham, fils maudit de Noé[13] mais un enfant du royaume du légendaire Prêtre Jean[14].

C'est la découverte de l'Amérique et de ses habitants qui sera véritablement à l'origine de la prise de conscience de l'existence de l'altérité car beaucoup de documents relateront ces rencontres avec les tribus du Nouveau Monde. Les travaux de Théodore de Bry, Jean de Léry et de Hans Staden seront parmi les plus influents. Les Indiens sont toujours représentés en extérieur, ce qui permet de les entourer de plantes et d'animaux exotiques, comme le perroquet, et de peindre leurs armes, telle la massue. Une scène revient fréquemment : la peinture du rituel

---

[13] *Nouvelle encyclopédie théologique ou Nouvelle série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse*, Tome quarante-deuxième, Chez J.-P. Migne éditeur, 1853, p. 1465 : « C'est un fait de la tradition universelle, que l'Afrique a été peuplée par les descendants de Cham, fils de Noé ; ils s'établirent d'abord dans l'Égypte, peu de temps après le déluge ; ils en furent chassés un peu plus tard par une autre branche de la famille humaine, et furent refoulés vers l'Éthiopie, où ils étaient déjà établis. La race de Cham fut dès l'origine en hostilité avec les deux autres races de Sem et de Japhet. Plusieurs causes amenèrent cet état de choses ; l'autorité paternelle, toute puissante et sacrée alors, avait maudit la race de Cham pour le crime de son père, et l'avait prophétiquement soumise à la servitude de ses frères, de là une inimitié déclarée et un droit presque acquis aux autres races sur celles-ci (…) »

[14] *La légende du prêtre Jean*, À la librairie centrale, Toulouse, 1869, p.8-9 : « C'est vers le milieu du douzième siècle qu'on reçut, en Europe, la première nouvelle de l'existence de ce souverain chrétien, auquel on donna le nom de Prêtre Jean ou Prestre Jehan. (…) Au quinzième siècle, cette légende, qui s'était un peu affaiblie, reprit une vogue nouvelle, par suite des voyages de découverte entrepris à cette époque, seulement on transféra dans l'Inde la résidence prétendue de ce souverain. Les Portugais provoquèrent d'actives démarches à cet égard. Une ambassade de l'état nègre de Benin leur apprit, vers 1484, qu'à vingt mois de marche derrière ce royaume régnait un puissant roi chrétien appelé Ogané. (…) Covilha rencontra effectivement, dans l'Habesch, un état chrétien, et de la sorte la légende parut enfin justifiée. Depuis cette époque, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, l'Abyssinie fut désignée sous le nom de royaume du Prêtre Jean (…) »

cannibale des Tupinamba, souvent associée à la représentation de prisonniers, généralement Européens, que l'on distingue aisément par la différence très marquée de la couleur de la peau, liés à un poteau. Au cours de leurs récits, les voyageurs ont peu décrit le physique des personnes rencontrées, c'est pourquoi les Brésiliens seront peints de la même façon que les habitants de Carthagène, du Pérou ou de l'actuel Mexique même si leurs cultures différaient. Un personnage stéréotypé est créé : il a une partie du crâne rasée, des pierres ou autres matériaux ornent son visage… Des amalgames sont faits entre les diverses cultures indigènes car la coiffe de plumes lors de cérémonies était un usage principalement aztèque quand la massue des Tupinamba servait à tuer le sacrifié par exemple, mais peu importait au lecteur à qui l'on ouvrait les portes de l'Amérique et qui de fait, prenait alors conscience de ses habitants. Les natifs du Canada étaient représentés différemment, avec des fourrures, de longs cheveux et des boucles d'oreille mais aucune distinction n'était faite entre les différentes tribus. Au cours des décennies, les récits se préciseront, différenciant les us et coutumes des diverses ethnies comme l'usage de hamac aux Antilles contre des lits en écorce au Canada ou encore des canots chez les uns et des pirogues chez les autres.

Un point très important dans la découverte de l'altérité est la spiritualité, le rapport au sacré. Si l'Europe pense que l'absence de religion chez ses peuples, prétexte colonialiste sur lequel nous revenons dans la partie suivante de ce chapitre, explique leur état de nature, ces diverses tribus ont pourtant des pratiques rituelles qui s'expriment le plus souvent par des danses et des offrandes : lors de funérailles au Canada par exemple, il était d'usage de mettre auprès de la sépulture de la nourriture, éventuellement des armes et des objets précieux, car la croyance était en l'immortalité de l'âme. Autre pratique, éloignée de la religion, mais dont l'acceptation facilitait les relations « politiques » : le calumet de la paix, que Champlain explique avoir fumé pour marquer différents accords avec la tribu des Montagnais lors de définition des territoires ou d'accords guerriers passés contre les Iroquois. Ces différents usages seront d'ailleurs mis en scène dans diverses pièces du théâtre de l'altérité naissant.

À travers ces peuples étrangers, l'Europe découvre entre émerveillement et frayeur une multitude d'altérités aussi bien physique, culturelle, alimentaire, sensorielle que religieuse. Marco Polo avait comparé les Asiatiques dans *Le Devisement du monde* à des êtres tout droit sortis des fables médiévales, il semble que l'impression fut la même pour ceux ayant été en contact avec les peuples d'Afrique et des Amériques. L'Europe oscille entre deux visions de leurs habitants si proches par de nombreux aspects : ils sont d'une part associés aux enfers chrétiens, au diable par les mœurs cannibales de certaines tribus (ce que certaines peintures d'animaux étranges proches des créatures de l'antiquité accentuent), qu'à des milliers de kilomètres, en Europe, on généralise et on craint ; d'autre part, certains voient en eux la bonté originelle car peu de vices ont été décelés chez ces hommes qui n'éprouvent de plus aucune honte à montrer leur nudité, ce que certains interprètent comme la preuve qu'ils n'ont pas participé au péché originel. Cette impression de bonté et de naïveté est intensifiée par la nature généreuse qui les entoure, même si plusieurs voyageurs ont parlé de la rudesse de l'hiver au Canada.

II. De la découverte exotique à l'exploitation économique

Au-delà des voyages et de la curiosité à l'égard des étranges peuples rencontrés, les grandes découvertes vont sonner le début de l'expansionnisme européen et affirmer la domination de l'Occident sur le monde. Rappelons-nous que les expéditions portugaises et espagnoles ne s'étaient pas mises en place par simple esprit de découverte mais dans un double but commercial (aller en Asie s'approvisionner en ressources diverses) et économique (contourner l'Afrique pour éviter les intermédiaires arabes et vénitiens). La pensée économique mercantiliste qui se développe en Europe dès le XVI^{e} siècle associée à la découverte de nouveaux espaces va alors très vite bouleverser la récente relation construite avec les peuples exotiques car l'Europe va les déconsidérer pour mieux les exploiter.

A. Nouveaux territoires, nouvelles perspectives

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, l'Europe découvre au fil des décennies des XVI^e^ et XVII^e^ siècles l'immensité du monde. Les océans sont franchis, les déserts dépassés.

Depuis de nombreux siècles, les royaumes d'Europe s'affrontent lors de guerres de prestige sous des prétextes de religion et d'équilibre de puissance. Si jusque-là en Europe on se bat pour l'acquisition d'un comté ou d'une province, les frontières naturelles limitant une réelle expansion, les colonies vont être considérées comme une opportunité extraordinaire pour agrandir la superficie du royaume et vont alors très vite être considérées comme partie intégrante de celui-ci. La possession de ces nouveaux territoires va être un enjeu supplémentaire : l'accroissement de l'espace territorial allant de pair avec le renforcement de l'autorité royale.

Portugais et Espagnols sont les premiers à annexer des terres et implanter des colonies pour s'emparer des richesses de ces nouveaux territoires. Ils sont ensuite imités par les grandes puissances européennes, Hollande, France et Angleterre qui veulent leur quotité dans le partage du monde. Les Grandes Découvertes sont alors le point de départ de l'européanisation du monde. L'Afrique voit des colonies s'installer tout au long de ses côtes : Ceuta, Tanger, le Cap-Vert, la Guinée, le Mozambique ou encore l'Angola deviennent portugaises, Les Canaries sont investies par les Espagnols, la Hollande s'empare du Cap et de l'île Maurice. Les Français s'installent en Gambie, au Sénégal, à la Réunion et aux Seychelles durant la période que nous étudions. En effet, jusqu'aux explorations maritimes du XV^e^ siècle, seule l'Afrique septentrionale était fréquentée par les Européens que le Sahara réfrénait. Peu de colonies sont fondées en Asie durant cette période, par contre, de nombreux Comptoirs sont créés. Le Nouveau Monde est le territoire qui attire le plus de convoitise : Espagne et Portugal se partagent l'Amérique du Sud : les Lusitaniens prennent possession des côtes Est, c'est-à-dire du Brésil, leurs adversaires explorent et s'installent à l'Ouest (Chili, Pérou, Argentine, Bolivie) et au Nord (Colombie, Venezuela, …). Les Espagnols s'emparent également du Mexique (qu'ils nommeront d'ailleurs Nouvelle-Espagne) et d'îles des Caraïbes. La France qui démarre sa politique d'expansionnisme s'établit dans l'arc antillais ainsi qu'au Québec (dès le premier voyage de Jacques Cartier en 1534) et à la Nouvelle

Orléans. Elle se dispute jusqu'au XVIII^{e} siècle ce vaste espace avec son voisin anglais qui, lui, investira la façade Atlantique. La Russie ne s'intéressera ni à l'Amérique ni à l'Afrique. Par contre, elle envahit l'Asie du Nord jusqu'à atteindre l'Océan Pacifique en 1641[15].

Les dramaturges français respectèrent cette implantation géographique dans leurs pièces dont l'action se jouait à l'étranger : Du Hamel représente les Français au Canada (*Acoubar*) de même que Sauvigny (*Hirza ou les Illinois*), les Portugais sont confrontés à l'hostilité africaine (*Les Portugaiz infortunez*), les Espagnols affrontent des Péruviens (*Alzire ou les Américains*) et les Anglais sont mis en scène dans des contrées peu définies comme l'était l'Amérique centrale (*L'Héroïne américaine*). Les naufrages dans les îles sont le lot des Français et des Espagnols (*L'Isle sauvage*, *La Colonie*). Chaque pièce du corpus étudié le démontre, je n'ai ici cité que quelques exemples.

Il est certain que l'esprit de découverte fut le moteur des premières expéditions, mais ce furent deux autres motivations, le commerce et la christianisation, qui inciteront à explorer ces territoires que les Européens devinaient pleins de possibilités nouvelles.

B. Le prétexte religieux

Guerres, territoires et religions ont de tout temps été liés. Les Croisades en sont le plus célèbre exemple de l'Histoire de l'Europe. Sous prétexte de délivrer les Lieux Saints occupés par les musulmans, notamment le tombeau du Christ à Jérusalem, le pape Urbain II décide un premier pèlerinage armé. Sept autres tentatives auront lieu au cours des deux siècles suivants, qui se révèleront être en réalité de véritables entreprises de conquête pour imposer la chrétienté et affirmer l'autorité papale[16].

Depuis le Moyen-Âge, l'Église avait également mis en place des missions chrétiennes dont le but était d'évangéliser des contrées lointaines. Toutefois, religion et pouvoir étaient étroitement liés et ces missions prenaient

[15] FERRO Marc, *Histoire des colonisations, Des conquêtes aux indépendances XIII^{e}-XX^{e} siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 1994.
[16] FLORI Jean, *Les Croisades*, Éditions Jean-Paul Gisserot, Coll. « Histoire », 2001.

inévitablement des tournures politiques lorsque les mérites d'un peuple étaient mis en avant et que l'on attendait la conversion parfois forcée de souverains étrangers pour étendre la chrétienté[17].

La découverte des Amérindiens et la rencontre avec les peuples africains vont développer ces missions. Dans leurs écrits, les explorateurs parlent des croyances de ces peuples, racontent certains rites mais en Europe cela n'est pas perçu comme des religions car la comparaison se faisait avec l'organisation de l'Église romaine et le pouvoir politique qu'elle avait pris. Cette lecture erronée est trop simple mais bien utile pour justifier la christianisation de ces nouvelles tribus, d'autant plus en cette période de guerres de Religion qui se répandent en Europe. C'est pourquoi les termes de sacré et de spiritualité sont préférés en ces temps de colonisation et l'on impute l'absence de religion de ces sociétés à leur état de nature, ce qui renforce le sentiment d'aide apporté par l'évangélisation. Mais obtenir la conversion d'une tribu, c'est s'assurer un soutien, une alliance en cas de conflit, raison pour laquelle les missionnaires devaient gagner le plus d'âmes possible. L'Église voit donc en l'Afrique et l'Amérique des espaces infinis ouverts à la chrétienté lorsque le pouvoir politique comprend que par la religion, les nouveaux peuples peuvent asseoir la puissance du royaume en l'intégrant ou en s'en faisant l'allié. Le rapport au religieux est d'ailleurs souvent présent dans les œuvres théâtrales de la Renaissance, que ce soit par l'évangélisation des peuples (principalement dans les pièces relatant la colonisation espagnole en Amérique du Sud), la mise en scène de certains rites, l'évocation des divers dieux ou l'interrogation des « bons sauvages » sur le Dieu européen.

La religion, par sa relation étroite avec le pouvoir politique, était donc prétexte à colonisation. Elle sera également l'une des justifications occidentales de l'esclavage et de la traite des Noirs. Rappelons-nous que dans l'imaginaire collectif, le peuple africain était issu de la lignée de Cham, le fils maudit de Noé. Leur rédemption viendrait donc par l'esclavage qui les rapprocherait de la lumière divine et les laverait du péché de leur aïeul : aider les Africains à se défaire de leur malédiction par la traite et l'esclavage était présenté comme une noble cause dont le seul et unique but était leur salut. Un geste purement humaniste en somme ! À la

[17] DELACROIX (dir.), *Histoire universelle des missions catholiques*, Volume 2, Grund, 1958.

fin du XVII[e] siècle, la Sorbonne, autorité scientifique et morale du royaume, dut s'exprimer sur l'esclavage. Elle statua que l'achat et la vente d'esclaves acquis légitimement (prisonniers de guerre, condamnés, auto vente) sont permis par les droits divin et humain. Leur conclusion spécifie ensuite que si l'acquéreur est chrétien et fait cet achat dans le but de convertir l'esclave et de le conduire à Dieu avant de lui rendre sa liberté, l'esclavage est un acte totalement légal et justifié. Toutefois, relativisons ce jugement très officiel, car la Sorbonne continuera de condamner l'esclavage des Africains[18].

L'Église, bien que demandant que les esclaves soient traités correctement par leurs maîtres, cautionnait donc l'esclavage en l'assimilant à une institution de droit divin et participait à ce trafic humain.

C. L'enjeu commercial

Le XVI[e] siècle est une époque charnière dans l'Histoire de la France. Notre pays a encore un pied dans le Moyen-Âge et le second tourné vers l'avenir et l'Époque Moderne. Ce temps, malgré les impôts, les asservissements et de nombreux conflits territoriaux, n'est pas aussi sombre ni aussi violent que dans l'imaginaire populaire car il s'agit également de celui des changements. Les guerres se sont déplacées en territoires extérieurs, on ne se bat plus pour un fief, mais pour repousser ses frontières ; l'Europe découvre de nouveaux horizons, la France a survécu à la guerre de Cent ans… La monarchie quant à elle s'affirme au détriment du rapport féodo-vassalique et au profit de nouvelles libertés individuelles. La classe bourgeoise prend place peu à peu sur l'espace anciennement occupé par les seigneurs. Les rapports de force et de pouvoirs évoluent en France, la hiérarchie sociale fait de même. L'explosion du commerce fait entrer le XVI[e] siècle dans un système économique et politique nouveau : la découverte de nouveaux territoires et de leurs habitants sera l'un des rouages majeurs de cette nouvelle économie ainsi qu'un enjeu dans les négociations politiques, provoquant des guerres intercoloniales.

L'exploration de l'Afrique et de l'Amérique se faisait dans un but

[18] MPISI Jean, *Traite et esclavage des Noirs au nom du christianisme*, L'Harmattan, 2008.

d'expansionnisme mais bientôt, le Nouveau Monde, grâce à son climat, apparut comme un territoire extrêmement propice aux cultures de la canne à sucre, que l'Europe avait découvert par les Arabes et dont elle raffolait. Dans ce même temps, l'Amérique révéla une abondance de matières premières, notamment l'or dont l'Ancien Monde avait besoin pour son commerce avec l'Asie. Pour ces deux raisons, l'Europe annexa purement et simplement le nouveau continent pour l'exploiter. Les Indiens sont d'abord assimilés à des alliés commerciaux mais très vite, les grandes plantations implantées dans les colonies vont avoir besoin d'une importante main d'œuvre pour cultiver les denrées tropicales tant convoitées par l'Europe et exploiter les mines d'argent. Dans un premier temps, ce sont les Indiens des hauts plateaux qui sont exploités mais ceux-ci ne supportent pas le climat des îles et ne survivent pas aux virus importés du Vieux Monde. Les colons vont alors faire appel aux prisonniers et volontaires européens mais ils ne sont pas assez nombreux. La solution viendra des Africains. Espagnols, Portugais et Italiens pratiquaient le commerce d'hommes depuis l'Empire Romain. Ils étaient achetés sur les marchés marocains pour en faire des domestiques. L'immoralité de cette pratique devait déjà être sous-jacente car si les ventes d'êtres humains se retrouvent au théâtre, il ne s'agit jamais d'achats d'Africains par des Européens mais toujours d'une trame basée sur l'injustice de la vente d'un prisonnier européen à un Oriental.

C'est ainsi que fut mis en place le trop célèbre « commerce triangulaire ». Au départ des ports Européens (en France, les ports normands – Le Havre, Rouen, Caen, Honfleur - sont les premiers puis suivent ceux de la côté atlantique – Bordeaux, Nantes, La Rochelle -) les bateaux à destination des côtes africaines sont chargés de divers produits dont armes, étoffes, alcools, cuivres, verroteries. Les marchands vont les troquer contre des esclaves aux négriers arabes et aux roitelets africains. Une fois l'échange effectué, les navires reprennent la mer en direction de l'Amérique chargés d'esclaves africains qui sur place seront vendus aux colons, qui vont les utiliser dans leurs plantations, contre les produits tant désirés en Europe : sucre, café, coton, tabac, or, vanille, cacao… Le commerce fut donc l'une des grandes raisons de la normalisation du commerce d'êtres humains, qui se banalisa rapidement. En France l'esclavage était interdit sur le sol métropolitain mais son commerce, très lucratif, ne l'était pas. Beaucoup de

Français investirent dans ce commerce et firent grâce à lui fortune. Les marchands négriers étaient d'ailleurs respectés et considérés comme tout à fait normaux et ils contribuèrent à l'essor des villes.

À la fin du XVIe siècle, un autre commerce lié au Nouveau Monde intéressa la France : celui de la fourrure, très populaire en Europe pour la confection de chapeaux. Jusque-là, la colonisation du Canada avait été un échec car seuls des familles de pêcheurs et les marchands intéressés par l'exploitation de cette ressource s'y étaient installés ne souhaitant finalement y établir qu'un simple comptoir d'échange. Henri III en décida autrement, voulant faire de la Nouvelle-France une communauté religieuse et développer le commerce de ses richesses[19].

Le commerce lié aux colonies ne cessa de se développer par la suite notamment par le projet du mercantilisme initié par Colbert (développer l'économie d'un pays et faire son enrichissement au moyen du commerce extérieur : les colonies devaient se limiter à fournir les matières premières pour ne pas concurrencer les manufactures de la métropole). Les colonies sont alors davantage structurées sur les plans politiques et administratifs, de nombreuses Compagnies sont créées.

La France n'affronte donc pas de front l'esclavage autant que ses voisins, car elle le refuse en métropole. Toutefois, cette position est doublement hypocrite car non seulement la traite négrière est légalisée mais en plus l'esclavage est pratiqué et autorisé dans ses colonies, loin des regards : l'économie qui y était liée était bien trop lucrative pour s'y refuser. Le théâtre français se fera l'écho de l'ambiguïté de cette position car si la vente d'esclaves sur les marchés est la trame de quelques pièces, le vrai sujet de l'esclavage ne sera que très peu présent sur les scènes avant la Révolution française.

D. De la domination à l'asservissement de l'Autre

L'esclavage exista sous de nombreuses formes au cours de l'Histoire. La France métropolitaine ne le pratiqua que peu au sens où nous l'avons décrit précédemment, cependant durant de nombreux siècles, une pratique proche par la

[19] DELACAMPAGNE Christian, *Histoire de l'esclavage, De l'Antiquité à nos jours*, Le Livre de Poche, coll. « Histoire », 2002.

relation entre dominant/dominé, par l'avilissement d'une catégorie sociale sur une autre se pratiquait, ce fut le système féodal du servage. Ce transfert d'oppression fit que l'esclavage est resté jusqu'à son abolition au XIXe siècle et ce, malgré quelques périodes d'interdiction, un simple fait de société, ordinaire et légal. Il faudra attendre la seconde moitié du XVIIIe siècle pour entendre les premières voix contestataires.

L'esclave, homme, femme ou enfant, était perçu comme un sous-homme, entre objet et être humain que l'on obtenait lors d'une guerre, d'un achat ou d'un legs. Ces personnes étaient principalement natives de l'Afrique Noire (Sahara, Bassin du Nil, Grands Lacs). Capturés lors de razzias, vendus par leur famille, ou prisonniers de guerre, ils étaient ensuite amenés sur les grands marchés aux esclaves se trouvant dans les capitales de l'Afrique du Nord : Tripoli, Tunis, Marrakech, Alger. Dès lors, ils étaient privés de liberté et soumis à l'autorité tyrannique de leur maître, contraint au travail forcé sous peine de violence. Logés dans des cases sans mobilier, nourris essentiellement de riz et de fruits, les conditions de vie et d'hygiène n'étaient aucunement adaptées au lourd travail agricole qu'on leur imposait. Les journées étaient plus que longues, femmes enceintes et enfants devaient également travailler. Le mariage entre esclaves n'était pas légalisé, de ce fait, une famille pouvait à tout moment être séparée par son maître. L'accès à l'instruction était très rare et très peu de droits leurs étaient accordés, par crainte de soulèvement[20].

L'enrichissement de l'Europe par la découverte de métaux précieux et la culture de denrées exotiques, la volonté d'affirmer sa puissance et son prestige par la conquête de nouveaux territoires et la justification spirituelle d'évangéliser des peuples « primitifs » sont donc non seulement la cause de l'anéantissement de la population amérindienne estimée à 35 millions d'individus au début du XVIe siècle puis à seulement 4 millions un siècle plus tard mais également à l'origine de la traite négrière vers l'Amérique et de l'esclavage qui en découla pour répondre au besoin européen de main d'œuvre. En résultera une stigmatisation et une déconsidération de l'homme noir. Cela se répercuta forcément dans la représentation de ces hommes dans les arts. Le théâtre notamment réserva des rôles de personnages africains, serviteurs ou esclaves en Europe et dans le

[20] FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Librairie académique Perrin, 1998.

Nouveau Monde, chefs cruels en leurs pays, répercutant l'idéologie coloniale et esclavagiste et stimulant le racisme anti Noir. L'européanisation du Nouveau Monde, c'est-à-dire l'introduction de l'argent et d'un système administratif calqué sur celui des colons, aura également pour conséquence l'anéantissement des structures économiques et sociales amérindiennes et le rejet de leurs croyances. Ces divers thèmes seront également exploités par les dramaturges.

Colonisation, esclavage et traite des Noirs participent activement à la mutation de la société européenne vers la Modernité. Suite à la découverte du monde, et particulièrement de l'Amérique, l'Europe entre dans une nouvelle économie de conquête avec ce que cela suppose de rapport de force : guerre, évangélisation, soumission des peuples à un ordre nouveau. L'esclavage est le résultat de ce phénomène. La France se différencie de ses voisins méridionaux en ne le pratiquant que très peu sur son sol métropolitain, toutefois cette position en faveur de la liberté est une imposture puisqu'elle le légalise dans ses colonies pour l'enrichissement de l'État et l'évangélisation du monde, imposant par cela son joug sur les terres conquises. L'ambigüité de cette position se retrouvera dans la littérature et la dénonciation de cette odieuse pratique viendra des intellectuels. La relation à la nouvelle altérité que représente Africains et Amérindiens est donc troublée, biaisée car après la rencontre avec l'exotisme, l'Europe s'attache à prouver l'infériorité de ces hommes, réitère leur avilissement pour que la morale populaire ne s'indigne pas de la traite, dont la rentabilité est préférée à l'inhumanité.

III. Approche philosophique de l'altérité et contradictions moralistes

La Renaissance cherche à retrouver l'authenticité de la pensée des Anciens, que des siècles de lectures chrétiennes ont dénaturée, et malgré les récentes thèses héliocentristes de Copernic (1473-1543), le courant humaniste, né en Italie au XIV^{e} siècle, va prendre de l'importance. Modèle de vie et de pensée dans un premier temps, courant culturel, politique et philosophique ensuite, l'humanisme place

l'homme au centre du monde, proposant un modèle mobilisant les qualités intellectuelles, affectives et sociales de la nature humaine sans pour autant exclure Dieu, car cet idéal ne peut être que chrétien et donc européen.

L'éducation occupe une place centrale de cette pensée ; Érasme, comme Rabelais, la voudra libérale et non sévère ou punitive. La primauté de la pensée des Anciens, jugée idéale pour l'instruction des intellectuels, fait passer au second plan l'intérêt pour les voyages et les grandes découvertes qui ont lieu en parallèle et les études qui en découlent. De longues décennies seront nécessaires à la prise de conscience des lettrés que « la dimension de l'univers avait changé et avec elle, celle de l'homme »[21]. Toutefois, de la barbarie des guerres de Religion et du sort que l'Europe inflige aux habitants du Nouveau Monde, va germer une réflexion chez les philosophes sur ces êtres si lointains et si différents.

A. Le débat de Valladolid

Dès les découvertes de Christophe Colomb et l'installation de colonies dans diverses parties du monde, les Européens réduisent en esclavage les autochtones pour s'approprier leurs richesses et les convertir au catholicisme. Des cédules royales espagnoles précisent l'interdiction des travaux forcés, le droit au salaire contre travail mais celles-ci ne sont pas respectées d'autant plus qu'une bulle papale d'Alexandre IV proclame la souveraineté de l'Espagne sur les Indes Occidentales. En 1537, Paul III condamne une nouvelle fois l'asservissement des Indiens, affirmant leur droit, en tant qu'être humain, à la propriété et à la liberté ; malgré cela les pillages, les massacres, l'asservissement des Amérindiens et le commerce d'esclaves africains persistent dans ce Nouveau Monde espagnol. Ces mêmes années, des Indiens sont ramenés en Espagne : ils ne laissent d'aucuns indifférents : certains les considèrent comme des sauvages, d'autres les trouvent fascinants. L'Église elle-même en vient à s'interroger sur ces êtres, se demandant s'ils sont des hommes, descendants de Dieu, ou à l'inverse une race inférieure dont la servitude et la conversion sont nécessaires. L'interrogation porte également sur les méthodes de propagation de la foi ; la force et les armes sont-elles justifiées ?

[21] Monique Mund-Dopchie lors d'une conférence intitulée *La Renaissance et ses découvertes : aux origines de l'identité européenne*, donnée le 17 novembre 2009 au Palais provincial de Namur

Charles Quint demande alors la mise en place d'un débat objectif pour savoir « la manière dont devaient se faire les conquêtes dans le Nouveau Monde, suspendues par lui, pour qu'elles se fassent avec justice et en sécurité de conscience »[22]. Deux séances de discussions ont lieu en 1550 au Collège Saint-Grégoire de Valladolid. Elles opposent deux spécialistes des Indiens : le frère dominicain Las Casas, protecteur officiel de la cause indienne, et le prêtre humaniste Sepulveda, défenseur de la juste guerre espagnole d'Amérique. Ils seront départagés par un jury composé de quinze personnes toutes attachées à des instances ayant à voir avec la conquête américaine.

S'ouvre alors un débat anthropologique, biologique, philosophique et théologique dont l'équité est menacée par les intérêts économiques et les préjugés d'autant plus que l'Église, à qui revient la décision finale, exerce une influence sur la politique et connaît des heures difficiles dues au calvinisme. L'altérité, qui devrait se trouver au centre de cette controverse, est en partie éclipsée par les intérêts commerciaux car admettre que les Indiens sont à égale mesure que les Européens des êtres humains implique l'arrêt de leur asservissement et du pillage de leurs biens. Or l'économie coloniale profite à tous. Las Casas est désavoué, mais promet que Dieu vengera les cruautés que les Espagnols infligent aux Indiens. Charles Quint reprend sa politique colonisatrice en interdisant les pillages et les cruautés arbitraires et si le travail des autochtones devient obligatoire mais rétribué, les abus persisteront. L'esclavage des Indiens, officiellement aboli en 1542, perdurera jusqu'au XVII^{e} siècle, où il sera remplacé par celui des Noirs. Cette divergence d'opinion sur le statut des personnages de l'altérité sera sans cesse débattue dans le théâtre de la Renaissance. Chaque pièce présentera toujours un opposant et un défenseur du droit de ces hommes, les arguments diffèreront selon la trame de la pièce.

Las Casas est donc l'un des précurseurs du discours dénonciateur des pratiques coloniales infligées aux Indiens. Ce mouvement contestataire va bientôt être accompagné d'une interrogation plus générale sur le droit d'un peuple à s'approprier le territoire d'un autre, sous le prétexte de l'évangélisation chrétienne

[22] DUMONT Jean, *La vraie controverse de Valladolid : premier débat des droits de l'homme*, Critérion, 1995, p. 334.

et une réflexion sur « le droit de l'homme à l'existence et la reconnaissance de sa condition »[23].

B. *Des Cannibales*, Montaigne[24]

Au cours du XVIe siècle, les philosophes sont encore des scientifiques pour qui la philosophie est intimement liée aux sciences et à la religion et qui placent naturellement l'Européen, blanc et chrétien, au sommet de la pyramide de la hiérarchisation des habitants de la Terre. Michel de Montaigne (1533-1592) va pourtant aborder la question de l'altérité au sens où nous l'entendons d'une manière originale pour son temps.

Fils d'une riche famille de négociants, homme politique et penseur humaniste, Montaigne prône la tolérance et la liberté de pensée en tempérant entre autres le conflit opposant catholiques (Henri III) et protestants (Henri de Navarre). Pour preuve de son amitié, Henri IV lui propose le poste de conseiller du roi mais l'écrivain refuse pour se consacrer à l'écriture de ses *Essais*, composés d'une centaine de textes en prose, disparates dans leurs contenus, réunis en trois livres. Son dessein est de comprendre les hommes et le monde, c'est pourquoi il se prend lui-même pour sujet d'étude. Il semble que ce soit la première fois qu'une œuvre étudie une seule personne, ce qui vaudra à l'écrivain les foudres de nombreuses critiques. Il veut par ce travail oublier les certitudes aveugles et concevoir une nouvelle idée du monde par la culture, les voyages et la curiosité. De nombreux préceptes humanistes s'y retrouvent : justice, mort, amitié, liberté, éducation… Le chapitre qui ici nous intéresse est le trentième du premier livre, intitulé *Des Cannibales*, daté de 1579.

Montaigne débute cet essai par une démonstration de la distance qu'il faut garder avec certains termes, ce qu'il démontre avec une citation du Grec Pyrrhus employant le terme « barbare » pour parler des Romains et de leur armée. Dès les

[23] GAST Francis, *La Controverse de Valladolid : épistémologie et rhétorique en fiction* (http://umb-www-01.u-strasbg.fr/arts/documents/pdf_jour_etud/LaControversedeValladolid_2.pdf)

[24] Cette étude prend appui sur le texte paru chez Gallimard, coll. « Folio plus Classiques », 2008, faisant elle-même référence à l'édition de 1595 fournie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.

premières lignes, l'écrivain note qu'il faut « se garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voie commune ». Il met ensuite à distance l'hypothèse répandue en son temps que l'Amérique puisse être l'Atlantide de la mythologie, île que le déluge aurait engloutie et mise à une aussi grande distance de l'Espagne, qu'elle touchait quasiment autrefois, puis émet une mise en garde contre les témoignages souvent altérés et exagérés des « fines gens » notamment en matière d'exploration du monde. Arrive enfin le cœur du sujet : en s'appuyant sur ce qu'on a pu lui en dire, Montaigne avoue ne trouver « rien de barbare et de sauvage » en la nation de la France Antarctique (le Brésil actuel) car selon lui, « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » or la France n'a « autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes ». Il admet le terme « sauvage » au sens étymologique du terme (de *silva*, forêt) mais regrette que l'actuelle société ait tant étouffé les beautés et les richesses de la nature que dorénavant « partout où sa pureté reluit, elle [fasse] une merveilleuse honte ». Pour étayer sa thèse, il s'appuie sur Platon selon qui seule la nature pouvait produire les plus belles et les plus grandes choses du monde. Et s'il convient dans les lignes suivantes que ces nations soient « barbares » ce n'est que « pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle » car seule la « pureté » des « lois naturelles leur commandent encore ». Il regrette alors que les philosophes de l'Antiquité n'aient pu connaître ces hommes et imaginer leur « naïveté si pure et simple ». Il note que cette nation est à l'opposé complet de la République imaginée par Platon : pas de « trafic », « de lettres », « nulle science de nombres », aucune « supériorité politique » ni de « richesse, ou de pauvreté », « nuls contrats », (…). On ne trouve chez eux pas plus de vices (« mensonge », « trahison », « avarice »…). Leur pays est agréable, sans maladie et avec de grandes ressources naturelles de nourriture.

Débute alors la narration des us et coutumes des Indiens (habitation, repas, danse, chasse, spiritualité, bijoux, …). Il s'arrête sur le fait qu'ils tuent les prophètes ayant fait une mauvaise prédication et torturent leur devin avant de les immoler. Il revient ensuite sur leur art de la guerre, à laquelle « ils vont tous nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois » et dont le trophée est « la tête de l'ennemi » qu'ils attachent à « l'entrée de leur logis ». Le prisonnier est

quant à lui toujours bien traité, avant d'être tué, rôti et partagé. Des « lopins » sont gardés pour les absents. Montaigne précise que ce cannibalisme n'est qu'une pratique sociale motivée par « une extrême vengeance ».

Le philosophe se place ensuite du côté des Indiens pour qui les Portugais deviennent les gens de « l'autre monde ». Ces derniers ont pour habitude de torturer les Indiens avant de les tuer par pendaison. Montaigne fait remarquer que les Européens sont de plus « grands maîtres » de par leur vice, qu'ils ont d'ailleurs semé sur cette nouvelle terre. Il en vient alors à la conclusion que la torture « sous prétexte de piété et de religion » est davantage barbare que de « rôtir et manger » un homme après sa mort d'autant plus que la guerre des Indiens est « noble et généreuse » : ils ne cherchent pas à agrandir leur territoire mais à défendre leur terre qui leur fournit les « nécessités naturelles ». Ils sont fiers, ne veulent que la reconnaissance de leur victoire, pas de biens, et préfèrent mourir que demander grâce car seule la valeur de l'homme compte, et non pas celle de ses armes. Encore une fois, ce propos est étayé par des exemples de l'Histoire antique. La polygamie est ensuite évoquée mais encore ici, Montaigne relativise cet usage par un exemple biblique. L'auteur en vient à évoquer la réponse que des Indiens firent, lors de leur rencontre avec Charles IX à Rouen en 1562, à la question de savoir ce qu'ils avaient trouvé de plus admirable dans la vie française. La première de leur réponse fut de s'étonner que la France choisisse un enfant pour Roi plutôt qu'un des hommes « portant barbe, fort et armé » qui l'entouraient. La seconde fut leur incompréhension face aux différences sociales existant entre les hommes.

Ce trentième essai est donc bien plus qu'une présentation des Indiens, que l'auteur semble admirer pour leur naturel. Nonobstant, souvenons-nous que Montaigne n'est jamais parti en Amérique et que sa connaissance des Indiens se limite à ses lectures et à sa rencontre avec trois d'entre eux sur le sol français à Rouen en 1562. Cela nous permet alors d'avancer qu'ils sont ici un argument philosophique dont la description des us et coutumes suggère, par comparaison, une critique sévère de l'ethnocentrisme européen qui rejette l'altérité indienne car elle ne correspond simplement pas à ses mœurs. Montagne convient donc que les habitants de la France Antarctique sont des sauvages, au seul motif qu'ils ne sont pas encore pervertis par les vices occidentaux et que leur naïveté est naturelle.

Néanmoins, il accepte le terme de barbarie à condition qu'il puisse être également appliqué aux Français qui, s'ils ne sont pas anthropophages, sont bien plus cruels et vicieux. Montaigne est l'un des premiers à écrire sur les Indiens en toute objectivité, à adopter leur point de vue et à écrire son admiration pour le bonheur de la vie qui précède la civilisation. Par cela, il innove en introduisant le relativisme dans la réflexion sur les habitants du Nouveau Monde, combinaison habile que les dramaturges emprunteront lors de la mise en scène de l'altérité, particulièrement dans les comédies confrontant la naïveté des nouveaux peuples aux mœurs européennes (*Arlequin Sauvage*, *L'Isle sauvage*, *La Péruvienne*…). Se mettre à la place de l'autre, ici l'étonnant étranger, est non seulement l'essence même du théâtre et des questionnements qu'il inspire, mais cela ouvre également ici une réflexion sur le fait que ce soit des Européens qui aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècle jouaient les personnages de sauvages, considération sur laquelle nous reviendrons ultérieurement dans ce travail.

C. La théorie du bon sauvage

Le positionnement en faveur des peuples vivant au contact de la nature se retrouve dès les premiers écrits des explorateurs dont certains véhiculent une image idyllique des sauvages : Amerigo Vespucci, par exemple, raconte dans ses lettres avoir vécu avec les indigènes pendant près d'un mois. Il en ressort une admiration pour leur physique et leur morale naturelle[25]. Jacques Cartier, lui, relate dans ses *Voyages au Canada* (1545) sa rencontre avec un habitant d'Hochelaga. Il le décrit certes comme un sauvage mais non pas barbare car son âme serait « aussi pure que des enfants ». Les discours sur les sauvages sont quasi unanimes : ils ne sont ni effrayants ni dangereux mais au contraire purs, accueillants, vivant tranquillement dans la nature, grâce à leurs qualités morales (franchise, loyauté, bon sens, hospitalité, courage…). Ils ne connaissent ni l'envie ni la jalousie.

[25] « Ils n'ont de vêtements, ni de laine, ni de lin, ni de coton, car ils n'en ont aucun besoin; et il n'y a chez eux aucun patrimoine, tous les biens sont communs à tous. Ils vivent sans roi ni gouverneur, et chacun est à lui-même son propre maître. Ils ont autant d'épouses qu'il leur plaît […]. Ils n'ont ni temples, ni religion, et ne sont pas des idolâtres. Que puis-je dire de plus? Ils vivent selon la nature. » Amerigo Vespucci, *Mundus novus*, 1503.

La représentation picturale de ces hommes va préférer le spectaculaire de certaines de leurs pratiques à leur moralité, les philosophes feront l'inverse. En effet, dans ces témoignages, l'homme sauvage est souvent magnifié. De cette idéalisation va être créée une théorie, celle du « bon sauvage », représentant indifféremment un Amérindien ou un Africain. Il est un homme simple et innocent, sans religion ni contrainte sociale, vivant dans le plus simple appareil dans une nature luxuriante, loin de la civilisation et des sciences. Sa morale est naturelle. Ce bon sauvage semble vivre en un autre temps, et dans des lieux où le bonheur est assuré par la nature bienveillante. Le « bon sauvage » est le fruit de l'imaginaire de tous les grands lecteurs des récits de voyages qui foisonnent à partir du XVIe siècle : il est, en quelque sorte, un personnage composite fait à partir des nombreuses descriptions des hommes primitifs vivant dans un « âge d'or » naturel »[26]. De plus, ce bon sauvage ne peut être un être inférieur car il est l'enfant de Dieu au même titre que tous les hommes : Dieu étant dévoilé par la Nature, cet être naturel est donc inévitablement bon. Il personnifie le parfait équilibre entre l'homme et la nature.

Le bon sauvage est une allégorie qui incarne la pureté originelle. Toutefois cette poétisation des indigènes s'est amplifiée au cours des XVIIe et XVIIIe siècles par opposition à la société européenne qui ne cherche qu'à s'enrichir et est écrasée sous le poids de l'absolutisme royal et des conformismes social et religieux. Le bon sauvage est également une proposition des intellectuels pour accéder au bonheur par et pour une autre vie car ce mythe, très caricatural, permet de s'interroger sur l'homme et la société et donc, encore une fois, de faire le procès de la société européenne guidée par le luxe et le pouvoir. Le bon sauvage n'existe qu'à travers son message[27]. Rousseau sera l'un des avocats de la vie naturelle et des sauvages puisque selon lui, l'état primitif porte vers la vertu et ignore le mal. Il défend cette thèse dans plusieurs de ses écrits dont *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) et *Émile ou De l'éducation* (1762). Le théâtre se fera aussi la scène de débats sur ce bon sauvage. Plusieurs pièces de notre corpus le démontrent ; nous reviendrons sur l'étude théâtrale de ce sujet dans les

[26] BOULANGER Jany, *Le Mythe du bon sauvage*, Cégep du Vieux Montréal. (http://www.cvm.qc.ca/encephi/Syllabus/Litterature/18e/bonsauvage.htm)
[27] LESTRINGANT Franck, *Le Huguenot et le Sauvage, l'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion*, Droz, 2004.

prochains chapitres.

Cette théorie du bon sauvage n'est pas uniquement un outil philosophique et littéraire sur la condition de l'homme européen car au-delà de son état de nature, il ouvre la réflexion sur les diverses façons de vivre et sur la société et donc sur la légitimité d'un peuple à imposer son style de vie à un autre. Il est l'une des origines de la remise en cause de la colonisation et de l'esclavage. Pourtant, une fois encore, ce débat n'est réservé qu'à l'élite intellectuelle car en 1765, la définition du mot « sauvage » dans le dictionnaire de l'Académie française reste inchangée[28].

Ce « bon sauvage » sera le personnage principal de plusieurs ouvrages de la Renaissance et particulièrement au siècle des Lumières. L'un des plus célèbres aujourd'hui est le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, Voltaire donna le jour à son Candide ou encore Marin Le Roy de Gomberville fit de la princesse Alcidiane l'héroïne sauvage de *Polexandre* (1632). Plusieurs personnages sauvages prirent possession des planches du théâtre français comme l'Arlequin Sauvage de François Delisle de La Drevetière, la Péruvienne de Marc-Antoine Rochon de Chabannes ou encore Betti, la jeune Indienne de Chamfort, héros de pièces que nous étudierons par la suite.

D. Des textes anti esclavagiste

Depuis la découverte de l'Amérique et l'accroissement des échanges commerciaux, la mode pour l'exotisme ne cesse de croître au sein des cours royales européennes. On aime avoir un cabinet de curiosités, se déguiser en sauvage lors de fêtes ou encore exhiber à ses cotés un enfant noir, un négrillon, souvent offert aux dames raffinées en quête de nouveau passe-temps. Il n'est rien de plus qu'un objet de divertissement animé, un « animal de compagnie » pour passer le temps, d'ailleurs, dès qu'il sera grand, il sera congédié et expulsé dans les colonies. Le dénigrement de ces jeunes Africains conforte l'idéologie occidentale hiérarchisant les êtres humains et plaçant les Blancs au sommet de la pyramide

[28] « Sauvage : certains peuples qui vivent ordinairement dans les bois, presque sans religion, sans lois, sans habitation fixe, & plutôt en bête qu'en homme. Les peuples sauvages de l'Amérique, de l'Afrique. » in *Dictionnaire de l'Académie françoise*, Chez les libraires associés, 1765.

intellectuelle. Si les intellectuels dissertent sur le bon sauvage, les préjugés persistent et s'accentuent au sein de la haute société qui ne perçoit chez le Noir qu'un être humain dénué d'intelligence.

L'esclavage humain existe depuis la nuit des temps : il était le sort réservé aux prisonniers de guerre dans l'Antiquité. Si les marchands vénitiens vendaient au Moyen-Âge indifféremment Noirs et Blancs aux Arabes, ce sera tout de même la traite négrière qui, comparable à un système industriel, prendra le moins en compte l'humanité des esclaves et sera la cause de la décimation de la population africaine. L'idéologie de la hiérarchisation des êtres humains était déjà défendue par Hippocrate qui expliquait l'infériorité de l'homme noir par sa théorie des climats (les civilisations se développent dans les zones tempérées quand les températures basses ou élevées ne produisent que des hommes barbares). Au Moyen-Âge, les préjugés défavorables s'amplifient puisque l'on croit dorénavant les Éthiopiens descendants de Cham. Certains récits de voyage vont entretenir l'image du Noir obscur. Nous pouvons lire dans la *Description de l'Afrique* (1556) de Léon l'Africain que « les gens de la Terre des Noirs sont des bruts sans raison, sans intelligence (…) ils vivent comme des bêtes », Alphonse de Saintonge écrira dans sa *Cosmographie* (1544) que certains Africains n'ont « point de tête » et que d'autre n'ont « qu'un seul œil au front ». De nombreux autres exemples d'assimilation du Noir à une bête sauvage existent jusqu'au XVIII^{e} siècle. Une fois encore, ces descriptions se font souvent par pure opposition à la civilisation blanche et chrétienne.

Les « sauvages » ne trouvent donc leur salut à la Renaissance qu'auprès de certains intellectuels. C'est dans ce contexte que débute la colonisation du Nouveau Monde qui va organiser le commerce européen d'êtres humains.

En France, l'esclavage est interdit depuis l'édit[29] publié en 1315 par Louis X Le Hutin qui, en réalité, faisait référence au servage et non à la traite humaine et se limitait au sol européen. Le pape Paul III condamne l'esclavage en 1537 mais cela n'aura aucune répercussion dans le Nouveau Monde.

L'importation de captifs africains en Amérique débute dès 1502 et prend de

[29] Édit royal du 3 juillet 1315 déclarant que « selon le droit de nature, chacun doit naître franc » affranchissant de fait tout esclave touchant le sol de France.

l'ampleur au fur et à mesure des découvertes et de l'accélération du commerce triangulaire. En France, les marchands négriers sont issus de la bourgeoisie des grandes villes portuaires (Le Havre, Bordeaux, Marseille, La Rochelle) et ce commerce n'est qu'une partie de leur marché. À la fin du XVII^{e} siècle, les esclaves sont plus nombreux en Amérique que les colons blancs. Il faut donc légiférer afin d'éviter des révoltes. En 1685, Louis XIV légalise l'esclavage dans les colonies en promulguant le code noir, rédigé par Colbert. Y sont définies les obligations des planteurs mais aucune protection n'est accordée contre les sévices des maitres. Il n'est en effet pas question d'interdire l'esclavage mais seulement d'en limiter les abus car dorénavant, toutes les économies européennes dépendent du commerce qui y est lié. Il ne s'agit pas de politique mais de commerce, d'autant plus que la traite négrière concerne également les pays orientaux. À la fin du XVIII^{e} siècle, plus de 80 000 esclaves seront amenés d'Afrique aux Antilles par an[30].

Des voix vont s'élever contre ces pratiques au siècle des Lumières parallèlement aux idées prérévolutionnaires. Les échos des conditions effroyables imposées aux Africains durant les traversées et dans les plantations ne laissent pas indifférents les moralistes et philosophes, les Quakers d'Europe et d'Amérique clament l'égalité des hommes et sont rejoints par des Églises protestantes. Se créent alors des Sociétés anti-esclavagistes aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France. La Société des Amis des Noirs est fondée en France en 1788 par Jacques-Pierre Brissot. La littérature va se faire l'écho de cette voix dissidente.

Voltaire semble influencé par les images défavorables des Noirs. En 1736, dans le *Traité de métaphysique*[31], il parle des peuples africains comme vivant « encore comme des animaux » et « dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs » toutefois il dénonce ouvertement la maltraitance liée l'esclavage. *Candide ou L'optimisme* dévoile la condition misérable du Noir lors de la rencontre du Héros avec un nègre de Surinam qui explique que son malheur est dû à un commerçant blanc[32] :

> « Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. (…)Les chiens, les singes et

[30] GISLER Antoine, *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII^{e}-XIX^{e})*, Karthala, 1981.
[31] VOLTAIRE, *Traité de métaphysique*, Tome XXII, Chez H. Temple Patterson, 1634.
[32] VOLTAIRE, *Candide ou L'Optimisme*, Éditons de la Sirene, Chapitre 19, 1759, p. 136.

> les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible. »

Voltaire sera hostile à toutes les formes de servage, qui non seulement privent les hommes de leurs libertés mais est un « état antiéconomique » allant à l'encontre du développement de l'industrie et du commerce. Préconisant l'abolition du servage, il allait ensuite étendre son combat à l'abolition de la traite des Noirs dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) dans lequel il soutient que l'Europe, puisqu'elle est civilisée, ne devrait s'autoriser de déplacer de force des personnes pour les faire travailler contre leur gré et dans de telles conditions [33]. Dans la logique de cet engagement, il félicita par exemple Montesquieu dans son *Commentaire sur l'Esprit des lois*[34] pour avoir combattu cette pratique, ainsi que les Quakers pour avoir libéré leurs esclaves en 1769. Nombre de ses essais reviennent sur sa position en défaveur de l'esclavagisme.

L'Histoire des deux Indes[35] est un récit de l'Abbé Raynal qui connut un certain succès en grande partie grâce à l'ajout d'articles de ses amis. Parmi ceux-ci, dans le sixième volume, se trouve un réquisitoire de Diderot contre l'esclavage, qu'il dépeint comme un acte d'une intolérable cruauté devenu courant. Il se met dans la peau d'un nègre le temps de sept paragraphes afin de dialoguer avec son oppresseur. Au cours de ce monologue[36], il dénonce le code noir qui a légalisé l'esclavage et propose l'impunité aux colons, rejette l'excuse de l'ancienneté de cette pratique car « le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes de crimes ». Il explique ensuite, toujours dans un langage simple pour une compréhension de tous, que si « les nègres sont bornés » c'est parce que « l'esclavage brise tous les ressorts de l'âme », qu' « ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans », et qu'ils reconnaissent la supériorité de l'esprit

[33] CHARBONNAUD Roger, *Les Idées économiques de Voltaire*, Ayer Publishing, 1907, p. 33.
[34] *Œuvres complètes de Voltaire*, tome XXXI, « Commentaire sur l'Esprit des lois, section « Esclavage », Hachette et C[ie], 1893, p. 305.
[35] Le titre complet est L'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, paru en 1770 à Amsterdam, mais cette œuvre est davantage connue sous le titre écourté *Histoire des deux Indes*.
[36] Id., p. 128

européen car « nous avons perpétué leur ignorance »[37]. La liste des défauts imputés aux Africains continue ainsi et chacun d'entre eux se justifie par la « criminelle politique ». L'auteur en appelle à la justice, à la raison et au droit des hommes à disposer d'eux-mêmes, d'autant plus que par le retour historique rédigé au début de cet essai, Diderot rappelle à ses lecteurs que des Européens ont également été réduits en esclavage contrant ainsi l'argument prétendant que cet état était réservé aux Africains.

Diderot et D'Alembert confient la rédaction de l'article « traite des Noirs » de leur *Encyclopédie* au Chevalier Louis de Jaucourt. Il condamne ce procédé dès les premières lignes : « un négoce qui viole la religion, la morale, les lois naturelles, et tous les droits de la nature humaine »[38], puis réfute les justifications économiques de l'esclavage. Les valeurs pré-républicaines se retrouvent ensuite dans l'argument selon lequel « les rois, les princes, les magistrats ne sont point les propriétaires de leurs sujets, ils ne sont donc pas en droit de disposer de leur liberté, et de les vendre pour esclaves ». Plus qu'un article, ce texte est à la fois une démonstration logique de l'impossibilité de défendre l'esclavage car l'esclave est une « marchandise illicite » « dont l'acquisition était interdite par toutes les lois de l'humanité et de l'équité » et une prise de position clairement affichée en faveur des esclaves dont le sort indigne l'auteur. Le Chevalier de Jaucourt est également l'auteur de l'article « esclavage » de cette même encyclopédie. Il s'appuie également ici sur le fait que l'esclavage va « directement contre le droit des gens et contre la nature » et y ajoute que c'est un abus de la religion chrétienne qui donne « un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professe pas, pour travailler à sa propagation ». Jaucourt soutient l'entrée en résistance des esclaves.

Un texte de Montesquieu est également resté célèbre pour sa position contre l'esclavage, il s'agit du sixième chapitre du livre XV de *L'Esprit des lois*, intitulé *De l'esclavage des Nègres*, édité en 1748. L'académicien y fait l'éloge de l'esclavage mais de façon ironique, faisant de son texte une diatribe décrédibilisant les justifications de l'esclavage. Son argumentation s'appuie en grande partie sur

[37] Id., p. 130.
[38] *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, Tome seizième, Chez Samuel Faulche & Compagnie, Neufchastel, 1765, p. 532.

les préjugés de la différence physique[39], qui justifieraient la violence à l'égard des esclaves africains. Un autre argument est la raison économique car après avoir « exterminé » les peuples américains, l'Europe a due « mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves »[40]. Montesquieu utilise ensuite l'excuse religieuse pour dévaluer les hommes noirs et les déshumaniser[41]. Le moraliste s'appuie donc sur l'opinion que les Français ont des Africains pour légitimer l'esclavage plus que nécessaire pour le commerce d'Amérique. Il termine cette satire en laissant supposer que les véritables barbares sont les Européens qui asservissent deux continents pour leurs richesses[42]. La force de ce texte réside dans la subtilité de la dissonance entre l'exposition de la barbarie des faits et le calme de la main qui les rédige, réduisant à néant le discours esclavagiste.

Jean-Jacques Rousseau s'exprime également sur l'illégitimité de l'esclavage dans *Du Contrat social*. Dans le chapitre intitulé *De l'esclavage*[43], il constate que l'esclavage n'étant pas la volonté de celui qui le subit, est une contrainte extérieure et donc intrinsèquement illégale[44].

Dans son *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*[45], l'Abbé Roubaud s'élève à son tour contre la pratique esclavagiste car il rejette l'idée de la différence et de l'inégalité entre Blancs et Noirs, qui n'est qu'un détail d'apparence

[39] « Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre » (lignes 7-8)
[40] Lignes 3 à 6.
[41] « On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans u corps tout noir » (lignes 9-10) ; « Il est impossible que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens » (lignes 21 à 23).
[42] « De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle, qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? » (lignes 24 à 27)
[43] ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social ou Principes du droit politique*, Chez Marc-Michel Rey, Amsterdam, 1762, Livre I, chapitre IV.
[44] « Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, le droit d'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, esclavage, et droit, sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement. Soit d'un homme à un homme, soit d'un homme à un peuple, ce discours sera toujours également insensé : *Je fais avec toi une convention toute à ta charge et toute à mon profit, que j'observerai tant qu'il me plaira, et que tu observeras tant qu'il me plaira*. »
[45] ABBÉ ROUBAUD, *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Chez Des Ventes de la Doué, Paris, 1770.

physique dû au climat[46]. Le Africains ne sont donc en aucun cas une race inférieure que les Blancs peuvent soumettre à leur autorité d'autant plus que « par le droit de nature, tout homme, Nègre ou Blanc, a la propriété de sa personne, c'est-à-dire, de ses facultés et de leur exercice »[47].

Le marquis de Condorcet milite également en faveur de l'abolition de l'esclavage dans *Réflexions sur l'esclavage des Nègres*[48]. Comme ses prédécesseurs, il réfute les arguments des partisans de l'esclavage qu'il ne pense plus justifiable ni moralement ni économiquement. Il propose donc une politique de suppression progressive de l'esclavage.

De nombreuses autres personnalités des Lumières prirent position contre l'esclavage, ceux que nous avons ici cités ne sont qu'un panel représentatif des diverses raisons de cette voix en faveur de l'abolition de cet inhumain procédé. Si le discours de certains de ces théoriciens restent ambigu quant à l'égalité des Noirs et des Blancs, tous prônent le respect des hommes et le refus de la maltraitance des esclaves.

La diffusion de nombreux récits de voyages et témoignages de rencontres avec des peuples nouveaux, comme les Amérindiens, ou d'autres que l'on côtoyait déjà, Africains et Asiatiques, va entraîner une réflexion sur la place de l'homme européen blanc et chrétien dans ce monde que l'on découvre. La hiérarchisation des races existe et c'est l'Africain, le Noir, qui en pâtira par le truchement du prisme de l'esclavage. Si tout cela reste encore loin des préoccupations du peuple français, les intellectuels, écrivains, moralistes, philosophes, vont prendre position en faveur du respect des hommes. L'évolution des sciences, l'héritage de l'humanisme, les valeurs défendues par le siècle des Lumières, vont non seulement bouleverser la société française mais également aller à l'encontre des intérêts économiques pour défendre le droit des hommes. Ces nouvelles notions prennent forme grâce la prise de conscience et l'acceptation de la nouvelle notion d'altérité.

---

[46] Idem, Tome XIII, P. 41-42 : « c'est avec fondement qu'on attribue au climat la couleur des négres, puisqu'en Afrique, sous les mêmes parallèles, la côte Orientale a des habitans plus ou moins noirs (…) Les blancs deviennent noirs en Afrique, du moins dans la suite des générations, & les négres deviendroient de même blancs ou basanés en Amérique, puisqu'à la seconde génération, ils ont déjà beaucoup perdu de la noirceur Africaine.

[47] Idem, Tome XII, p. 198-199.

[48] CONDORCET, *Réflexions sur l'esclavage des Nègres*, Chez la Société Typographique, Neufchatel, 1781.

Le théâtre se fera le relais de ces diverses positions : le personnage du bon sauvage trouvera à de nombreuses reprises sa place sur les planches car les critiques émanant de sa bouche permettaient d'éviter plus aisément l'étau de la censure. C'est également à cause de celle-ci que le sujet de l'esclavage ne pouvait être abordé aussi ouvertement, car les censeurs avaient conscience de l'horreur de cette pratique et sa représentation scénique aurait mobilisé l'opinion publique en faveur de son abolition. Il fallait donc l'empêcher pour en protéger l'économie florissante.

IV. Le nouveau monde : le défi des arts de représentation

Les arts ne vont pas rester insensibles aux bouleversements en cours puisqu'ils sont intrinsèquement liés à la société. La mutation du monde va trouver un écho dans la Renaissance artistique, mouvement de rénovation culturelle. La chute de Constantinople au XV^{e} siècle va être à l'origine de la migration de nombreux artistes et intellectuels vers les différentes cours d'Europe. Leurs influences associées au nouveau contexte politique de l'Europe vont ouvrir de nouvelles voies thématiques et techniques aux créateurs des différents arts. L'économie florissante générée par la découverte de l'Amérique permet non seulement de magnifier les villes mais également le développement du mécénat, auparavant principalement religieux. Dorénavant la noblesse et les grands marchands s'intéressent à l'art, les cours princières européennes deviennent des lieux privilégiés, berceaux de cultures. Une révolution artistique, mêlant humanisme, mythologie et philosophie, est entreprise par des artistes qui sortent de l'anonymat. La vision du monde change, l'artiste la représente transcrivant dans le même temps les inquiétudes nées de ces mutations.

Cette renaissance artistique va engendrer un nouveau style, le Baroque. Arrondis, fresques, exubérances, trompe l'œil, surcharges, grandeurs seront ses caractéristiques pour contrecarrer la proportionnalité de la Renaissance. Imaginaire et spectaculaire sont privilégiés. Cette étonnante et novatrice proposition artistique sonne comme l'un des modes d'expression choisis par les

artistes en réponse à la déstabilisation provoquée par la prise de conscience de ce nouveau monde et de la rencontre avec l'altérité, jamais envisagée jusque là.

L'art, assujetti à l'Église et au sacré durant le Moyen-Âge, devient un moyen d'expression à portée sociale : la neutralité de l'artiste est impossible. De ce fait, peintres, dramaturges, sculpteurs, écrivains exercent sur les spectateurs une influence plus ou moins consciente sur les questions morales et sociales dont la croissance progresse de pair avec la connaissance du monde et de ses habitants.

A. L'altérité dans les arts décoratifs

1. Les objets exotiques

Nobles et riches marchands étaient sans cesse à la recherche de nouveaux objets venus du bout du monde pour orner leurs demeures et faire de leurs cabinets de curiosité le plus en vogue. La présentation des collections demandait une certaine mise en scène de ces objets représentant le monde pour mettre en valeur le fantastique naturel qui s'en dégageait. Si les livres permettaient la narration des pratiques et des mœurs des diverses cultures exogènes, le « cabinet ethnologique »[49] proposait la présentation d'objets curieux provenant de ces autres cultures dont l'intérêt résidait dans leur rareté et leur étrangeté. Cependant, ce n'est pas tant l'objet en lui-même qui est intéressant que sa réception en Europe.

Des liens commerciaux avec l'Asie sont établis dès le XIVe siècle. Des porcelaines sont importées en France et, très vite, elles vont devenir des objets décoratifs luxueux que les grandes maisons vont aimer exposer sur leurs murs.

Paravent à 12 feuilles de Coromandel

L'inclination pour les objets asiatiques va s'accroître à mesure que l'on rapporte toujours tant et plus de curiosité du Levant : céramiques, carillons, éventails, jades… puis se sont des meubles qui

[49] MOTSCH Andreas, *La Collection des mœurs de Johannes Boemus ou la mise en scène du savoir ethnographique* in *Le Théâtre de la curiosité (XVI-XVIIe siècle).* Actes du Colloque international du 8 mars 2007, Centre de Recherche V.-L. Saulnier, Paris, PUPS, coll. "Cahiers Saulnier", 2008.

seront importés vers les cours européennes à partir du XVII^{e} siècle, car les marchands savent ce marché fructueux. Les paravents incrustés de pierres et décorés de paille d'or connaissent un grand succès, de même que le mobilier laqué, armoires, coffres, tables, tous agrémentés de décors chargés inspirés de la dynastie des Qing, dont l'un des principaux motifs était le phénix. Le raffinement de l'artisanat asiatique se retrouvait dans l'orfèvrerie et le mobilier mais également dans les travaux de bronze et d'ivoire ainsi que dans les arts du pinceau, calligraphie et peinture. Il était à la mode d'avoir chez soi un salon ou une chambre à la mode asiatique. Cet intérêt pour les objets orientaux s'accompagnait le plus souvent d'une attraction pour les usages de ces pays lointains comme le thé. Louis XIV, lui-même fasciné par la Chine, participa activement à cette mode en collectionnant les objets provenant de ce lointain pays dont les richesses commerciales étaient associées au luxe : soie, épices, porcelaines, pierres précieuses, parfums, ivoire…

Les objets ramenés d'Afrique furent également très prisés par les cours européennes. L'exotisme de ces objets était tout autre car il n'était pas ici question d'art « décoratifs » mais d'objets du quotidien comme des cuillères, des salières, des bracelets ou des poignées de dagues commandés par les Européens pour satisfaire le marché européen. Le commerce est établi principalement avec le Sierra Leone, le Royaume du Benin et le Congo où l'ivoire, matériau toujours prisé par l'Europe, est particulièrement bien sculpté pour ces objets qu'on leur demande de faire. L'Afrique produit aussi des sculptures en bronze et en bois mais elles sont le symbole de leurs croyances et sont de ce fait dépréciées par les nombreux missionnaires chrétiens. L'exotisme importé d'Afrique est très particulier car les objets convoités n'existaient pas pour la plus part en Afrique avant l'arrivée des Européens. C'est la créativité dont faisaient preuve les sculpteurs d'ivoire pour les décorer qui était à la mode car ils parvenaient à intégrer aux objets leur esthétisme notamment par la représentation d'animaux africains comme le serpent, le crocodile et le héron. Le commerce de l'ivoire entre Europe et Afrique allait de pair avec celui des esclaves expliquant son importance.

Salière du Bénin. XVI^{e} siècle

Le commerce avec les Amérindiens était d'un tout autre ordre : si sur place la fourrure était le bien le plus recherché des européens, ce sont les denrées liées au trop bien connu commerce triangulaire qui remportaient les suffrages des Européens : Tabac, coton, sucre, rhum… L'exotisme des plantes et des animaux d'Amérique était également très apprécié.

Les artistes européens intègrent ces nouvelles images exotiques dans leur travail : sur des tapisseries, dans l'ornement de meubles, dans les images des vitraux… Ils cherchent aussi à imiter l'artisanat de certains pays. Par exemple, l'engouement pour les céramiques chinoises au décor « blanc et bleu » les firent se détourner de la poterie pour se perfectionner à leur tour dans l'art de la porcelaine, qui devrait dorénavant elle aussi privilégier les fonds blancs pour mettre en valeur l'éclat des autres couleurs.

Ces objets exotiques, notamment le mobilier, auront une influence lors de la création des décors de théâtre. De même que les costumes et les accessoires, ces artifices participeront à transposer l'action et à faire voyager le spectateur de manière bien plus évidente que le texte lui-même. Le décorum se retrouvera donc à l'intérieur des maisons de même que sur les planches, permettant l'accès à un plus grand nombre.

2. La peinture

L'intérêt pour l'exotisme ne se limitait pas aux objets venus d'autres continents : il se portait aussi sur les tableaux de maîtres.

Au cours du Moyen-Âge, l'art visuel était principalement lié à l'iconographie religieuse. La découverte du monde, la multiplication des voyages allaient nourrir l'imaginaire des artistes. La peinture est le support dans lequel nous retrouvons aujourd'hui le plus de preuves de représentation de l'altérité étrangère qui nous intéresse dans cette recherche.

L'histoire de la représentation du personnage noir suit l'évolution des relations entre Afrique et Europe. Dans l'Antiquité gréco-romaine, il est grotesque, monstrueux. Le Moyen-Âge le transforme en symbole des ténèbres et du mal, ou

incarnant l'étranger mal-aimé et parfois même le diable. Il est alors très peu présent. C'est au XIVe siècle qu'une première métamorphose s'opère : que ce soit par identification à une ascendance du légendaire prêtre Jean où une transposition des rois mages en rois des trois Indes, l'un de ces rois mages devient noir. Plusieurs peintures de *L'Adoration des mages* en sont des exemples (Gérard David (1455-1523), Rogier Van Der Weyden (1399-1464), …). Toutefois, certains peintres tels que Leonardo de Vinci ou Gentile da Fabriano semblent avoir du mal à accepter de représenter un serviteur de Dieu à la peau noire, ce que certains chercheurs[50] expliquent par la forte présence de serviteur noirs en Italie au XVe siècle. Ils opteront pour la présence d'un prince noir dans le cortège accompagnateur.

L'Adoration des mages. G. David.

Le personnage noir apparaît également lorsqu'il y a une volonté de montrer l'égalité des hommes devant le Seigneur. C'est le cas dans le triptyque de Hans Memling *Le Jugement dernier* (1467) où un Africain se trouve parmi les élus pour les cieux et un autre parmi le groupe jeté en enfer amorçant ainsi la réflexion humaniste du siècle suivant ou dans *Le Jardin des Délices* (1505) de Jérôme Bosch.

Le Jardin des délices. J. Bosch

À partir du XVIe siècle, ce sont pourtant dans des rôles de serviteurs que nous retrouverons le plus grand nombre de Noirs. Il porte un parasol dans le *Portrait de la marquise Elena Grimaldi* (1623) d'Anthony Van Dyck, apporte une lettre à *Bethsabée* (1634) chez Rubens, fait le service dans *Une Sultane prenant le café que lui présente une négresse* (1747) de Carle Vanloo. Les Africains sont également au service des Blancs dans la représentation de scènes bibliques : un serviteur noir emporte le cercueil dans *La Résurrection de Lazare* (1305) de Giotto, Andrea Mantegna représente *Judith et sa servante Abra* (1500). La multiplication des rapports avec le

Bethsabée. Rubens

[50] SACHS Ignacy. *L'image du Noir dans l'art européen*. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 24e année, N. 4, 1969. pp. 883-893.

monde influe sur deux nouvelles représentations du Noir par la suite. Tout d'abord, Rembrandt reprend le thème de l'évangélisation des peuples lointains, thème issu des Actes des apôtres, parmi les plus en vogue depuis le XVI^e^ siècle, dans *Le Baptême de l'Eunuque* (1641). Parmi les peintres de cette scène se trouvent Thomas Blanchet, Claude Vignon, Théodore Chassériau, Nicolas Bertin.

Deux Maures. Rembrandt.

La réflexion anthropologique de cette période se retrouve également dans la peinture de portraits de Mores : ainsi Rubens peint une toile représentant quatre esquisses du visage d'un Noir dans *Les Têtes de nègres* (1617), Rembrandt peint *Deux Maures* (1661), Quentin de La Tour est l'auteur du *Portrait d'un jeune homme noir* (1741). Tous cherchent à peindre dans ces portraits les passions communes à tous les hommes. Van Dyck, de Crayer ou Watteau s'y essaient aussi. Il existe également quelques portraits d'ambassadeurs africains peints lors de leurs visites en Europe.

Dom Miguel de Castro, ambassadeur au Congo. A. Eckhout

Le personnage noir tient donc un rôle particulier dans la peinture de la Renaissance : allégorie du mal et du sombre dans le cas d'iconographie religieuse, serviteur lors de scène quotidienne, le Noir sert l'altérité au plan plastique pour créer un effet de contraste avec le personnage blanc qui est alors magnifié, tant sur le plan de la spiritualité que dans sa place dans la société car il faut bien noter que très peu d'œuvres mettent en scène uniquement des personnages noirs ; ils sont le plus souvent le faire-valoir des personnages à la peau blanche. Ces mêmes phénomènes se retrouveront au théâtre car ils ne sont pas tant le résultat de préjugés esthétiques que l'une des conséquences de l'économie coloniale grandissante et florissante. Au XVII^e^ siècle particulièrement, l'art est lié au pouvoir, beaucoup d'artistes subsistent grâce aux mécènes, or les fortunes de ces protecteurs vont de pair avec le commerce triangulaire. Afin d'éviter une possible polémique, il est donc préférable de limiter le contact avec des Noirs et leur représentation. C'est pourquoi nulle œuvre ne représente l'esclavage ou y fait référence, seuls ambassadeurs et ravissants négrillons sont

peints. Il faut d'ailleurs préciser qu'on cherche par tous les moyens possibles à les éloigner de l'image de l'esclave africain, raison pour laquelle ils sont souvent vêtus à l'oriental avec plumes, turbans et culottes bouffantes. Accoutrés de la sorte, ils attirent d'autant plus la sympathie. Ces portraits seront les mêmes au siècle des Lumières car il faut attendre les dernières décennies pour que le discours sur l'inhumanité de l'esclavage émerge. La littérature toutefois se fait l'écho d'un attrait physique pour l'Africain mais ce tabou lié à la couleur de la peau, né de l'insouciance de jeux de cours, ne se retrouve pas dans les arts de la représentation avant la Révolution[51].

La sculpture est un art moins prisé à cette époque c'est pourquoi peu de témoignages nous sont restés. Parmi ceux-ci, se trouve Le buste de Ne Vunda sculpté par Francisco Caporale dans du marbre coloré. Ambassadeur plénipotentiaire du royaume du Congo au Vatican, il mourut seulement trois jours après son arrivée à Rome où il était venu rencontrer le pape Paul V à la demande de son roi. Ce buste, exposé aujourd'hui dans la Basilique Santa Maria Maggiore, reste l'un des symboles de la conversion des rois du Congo pour mettre fin au patronage du Portugal. Le monument au Doge Pesaro réalisé par Baldassarre Longhena fut achevé en 1669. Quatre Mores ornent la partie inférieure, donnant l'impression de porter le monument. Certains interprèteront cette scène come le symbole de l'économie coloniale reposant sur leurs épaules. La noirceur du marbre tranche avec la blancheur de leurs vêtements. Ce tombeau se situe dans l'église Santa Maria Gloriosa dei Frari. Le bronze et le marbre étaient les deux matériaux phares pour la sculpture de figures du Noir.

Buste de Ne Vunda. F. Caporale

Monument aux doges. B. Longhena

À l'exception de sa représentation seul ou parmi d'autres Africains, la représentation du Noir dans l'art européen de la Renaissance est toujours basé sur un système d'inégalité avec le Blanc : symbole du mal et des vices puis esclaves ou

[51] CHALAYE Sylvie, *Le Nègre en image*, L'Harmattan, 2002.

serviteurs. Mais l'exotisme est à la mode et on le retrouve très souvent dans l'arrière-plan des peintures où animaux étranges et objets curieux foisonnent. Les œuvres ainsi plus légères portent moins à controverse et connaissent un grand succès. Le Noir est donc dévalorisé mais il est de bon ton d'avoir le portrait de l'un d'eux chez soi.

Autre grande figure de l'altérité dans la peinture de cette époque, le Turc. Deux cas de figure se présentent ici. Beaucoup d'artistes résidaient pour un temps plus ou moins long à la cour ottomane. De nombreux portraits furent alors réalisés comme celui de *Mehmet II* par Gentile Bellini, *La Sultane Reine* par Joseph-Marie Vien ou *Mehmet Aga assis par terre* de Jean-Etienne Liotard, ainsi que des scènes de la vie quotidienne comme par exemple *Le grand Turc donnant un concert à sa maîtresse* et *Deux Sultanes faisant de la broderie* de Carle Vanloo, ou *L'Audience de l'ambassadeur de France auprès du sultan Osman II* peint par Antoine de Favray, ou encore *Quatre Musiciens turcs accroupis*, *Guerrier tenant la poignée de son sabre* ou *Dame de Constantinople assise sur un divan* réalisés par Liotard, Antoine Watteau peignit un *Persan assis*, et François Boucher un *Persan à mi-corps*. Ces représentations sont extrêmement caricaturales : les femmes sont représentées dans des scènes légères (fumant, brodant, discutant …), les hommes en soldats ou déployant leur richesse. Le stéréotype se retrouve également dans le modèle lui-même. Le Turc est LE modèle oriental et ce sont ses traits physionomiques qui sont peints, peu importe les régions dont sont originaires les sujets. Ils sont cependant très occidentalisés dans leur représentation car certaines de leurs coutumes, comme les danses jugées indécentes et le port du voile incompréhensible, sont encore très mystérieuses. Les tableaux du sultan et de sa cour sont les scènes les plus

Mehmet Aga. J-E Liotard.

Deux Sultanes faisant de la broderie. C. Vanloo

Dame de Constantinople… J-E Liotard

fréquentes de l'altérité orientale dans l'art pictural, ajoutant à la représentation anthropologique de l'Orient un trait plus politique[52].

L'Ambassadeur de France Vergennes... A. Favray

Les Français résidant en terre ottomane aimaient également se faire peindre en situation, sous l'apparence de l'Autre : Favray réalisa ainsi *L'Ambassadeur de France Vergennes en robe ottomane*, *Madame de Vergennes en costume oriental* ainsi qu'un autre nommé *Cérémonie de réception du Comte de St Priest à la Sublime Porte*. Le Consul de France, Gaspard de Pèleran, se fit peindre en habits turcs par Jean-Etienne Liotard. Ces œuvres étaient très appréciées en France car l'exotisme des personnages (turbans, grandes barbes …), l'éclat et la richesse des costumes et le faste des décors ne laissaient pas indifférent par le témoignage de la grandeur de cette Cour. L'image du Turc devint plus familière et l'on voulut alors se faire peindre à la turque, sans voyager jusqu'à la Sublime Porte, ce que fit Jean-Marc Nattier qui exécuta un tableau de *Mademoiselle de Clermont en sultane*, Madame de Pompadour commanda à Carle Vanloo un portrait d'elle en sultane. Watteau fit lui un tableau de la visite de l'ambassade persane reçue à Versailles le 19 février 1715. Cette liste est bien sûr incomplète car un trop grand nombre d'œuvres serait à citer mais nous sommes ici dans l'utilisation de l'image de l'autre pour se représenter soi, ce qui n'allait pas dans le sens du réalisme. Cela fit alors de certains artistes qui n'avaient jamais voyagé des « peintres de Turcs »[53]. L'exotisme oriental fascine l'Occident aussi parce qu'il exhale un certain érotisme lors des scènes de harem ou de hammam, agrémenté de soieries et de pierreries[54].

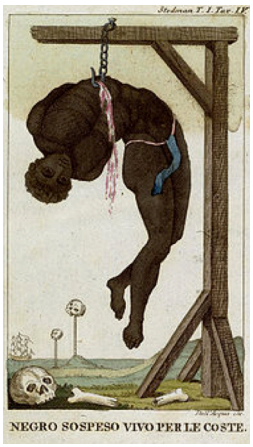
Cérémonie de réception du Comte de St Priest à la Sublime Porte. A. Favray

Mlle de Clermont en sultane. J-M Nattier

[52] APOSTOLOU Irini, *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIIIe siècle, une iconographie de l'Orient méditerranéen*, PUPS, Coll. « Imago Mundi », 2009.
[53] BOPPE Auguste, *Les Peintres du Bosphore au XVIIIe siècle*, ACR Édition, Coll. « Les orientalistes », 1989.

Le Nouveau Monde apparaît également dans quelques peintures, bien qu'au XVII[e] et XVIII[e] siècles, leurs représentations se trouvaient plutôt dans les récits de voyages. Il devint un thème très exploité au XIX[e] siècle. Frans Post réalisa *La Demeure d'un Labrador* au Brésil en 1650, Thomas Davies *A View near Point Levy opposite Quebec* en 1788. Dans un autre style, William Blake peignit en 1792 *Un Nègre pendu par les côtes à un échafaud* pour dénoncer la barbarie des punitions infligées aux esclaves. François Desportes fit une nature morte des *Fleurs et fruits d'Amérique*, que l'on retrouve aujourd'hui au dessus de la porte du salon rond du grand Trianon. Albert Eckhout conçut vingt-six tableaux lors de son séjour chez le gouverneur hollandais au Brésil représentant les différentes civilisations de ce pays et les végétaux que l'on y trouvait. Quelques rares peintres proposèrent toutefois leur vision des pratiques anthropophages américaines, inspirée des journaux de voyages. Jan Van Kessel le Vieux réunit ainsi dans son œuvre *Scène de cannibalisme* (vers 1665) décapitation, jeu des enfants avec des membres arrachés, préparation du brasier, nudité, le tout rehaussé par les couleurs flamboyantes de quelques plumes. Plusieurs portraits ont aussi été réalisés lors de la visite en Europe d'ambassadeurs venus des Amériques. Frédéric III commanda ainsi pour son cabinet de curiosités le portrait de deux esquimaux du Groenland venus au Danemark en 1654.

Demeure d'un Labrador au Brésil. F. Post



Un Nègre pendu par les côtes. W. Blake

Negra et Mameluca. A. Eckhout

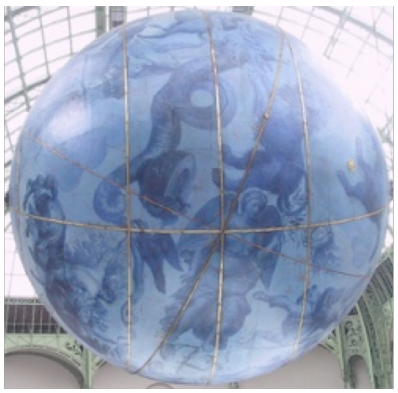
Scène de cannibalisme. J. Van Kessel

[54] SCOTT Philippa, *Turqueries*, Éditions Thames & Hudson, Coll. « Le Génie du lieu », 2001.

Le personnage exogène dans la peinture de la Renaissance n'est finalement qu'une touche d'exotisme dans le tableau, il n'atteint pas une position égale à celle de l'homme blanc. Il est certain qu'on admire le faste turc, que l'on aime la présence d'un négrillon ; pourtant Noirs et Turcs ne peuvent atteindre pleinement le statut d'une personne car ils semblent n'être que la personnification des autres mondes que l'on aime observer et placarder chez soi. Ils ne sont qu'une touche supplémentaire d'exotisme dont la nouveauté chromatique fonctionne de manière endogène à l'intérieur du tableau.

3. Les globes de Coronelli

Vincenzo Coronelli, moine franciscain, encyclopédiste fécond et spécialisé en cartographie, avait fabriqué pour le duc de Parme des globes de 1,75m de diamètre. Le cardinal d'Estrées, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV à la cour de Rome, avait pu les contempler et commanda à Coronelli deux globes de tailles supérieures pour offrir à son roi : deux globes de 3,87m et 2,5 tonnes chacun furent construit. Oubliés dans un premier temps, ils sont transférés au château de Marly en 1704. De nombreux peintres et dessinateurs participent à la réalisation de ce tableau géant (la surface de chaque globe fait environ 50m^2) imaginé par Coronelli dont chaque détail est pensé avec soin. Ils sont un formidable témoignage ethnographique de la vision du monde de l'Europe en cette fin de XVII^e siècle.



Globe céleste

Le globe céleste est censé représenter la configuration du ciel le jour de la naissance du Roi Soleil mais les planètes et étoiles y sont placées à égale distance de la Terre, qui se trouve au centre du globe. Les constellations sont représentées sous forme d'animaux et personnages inspirés de la mythologie (le Centaure, Pégase …) à côté desquels le nom de celles-ci figure en français, latin, grec et arabe et parfois l'explication de leur découverte. Le soleil trouve également sa place sur ce globe, d'autant plus important pour un présent pour Louis XIV dont il était l'icone. Les milliers d'étoiles sont figurées par des clous de bronze dorés.

Le globe terrestre est à l'image des cartographies de cette époque. Coronelli fit un grand travail de recherche de documents auprès des navigateurs de l'époque pour obtenir une représentation de la terre géographique le plus proche du réel possible. Cependant entre sa conception en 1680 et leur réelle observation en 1704, des découvertes avaient encore eu lieu et les sciences avaient progressées. Coronelli fut largement critiqué pour ses manquements et les globes délaissés. Lorsque certaines zones ou côtes sont encore mal connues, Coronelli place un dessin sur cet emplacement, ce qui est notamment le cas des îles de l'Océanie et de la terre Australe. Car ce globe fourmille de nombreuses scènes et dessins, comme il était d'usage de le faire pour certaines cartes du monde, évoquant les connaissances humaines, météorologiques, naturelles que l'on avait pour ces endroits. Ainsi la chasse à la baleine et production de son huile symbolisent le Groenland, ivoire et chasse aux lions et autruches remplissent l'espace africain, la scène traditionnelle de cannibalisme est représentée en Amérique du sud (entourés de palmiers, des hommes nus tiennent un prisonnier, ils ont des lances et des massues. Un autre captif est attaché à un poteau, un troisième homme est dépecé. Des Indiens sont en train de faire rôtir les membres, d'autres ont déjà commencé leur repas humain.), un peu plus loin nous retrouvons l'exploitation de la canne à sucre et des métaux précieux. Caravanes et chevaliers tartares, éléphants de Siam animent le continent asiatique. Les océans sont aussi le théâtre de décors, remplis de poissons et autres créatures étranges, de bateaux de pêche, de vaisseaux de guerre et d'embarcations exotiques. Quelques

Globe terrestre

Le Bénin sur le Globe terrestre : pagne, palmier…

La région du Mississipi sur le Globe terrestre : cannibalisme, nudité…

explications d'événements historiques sont également placées sur les villes ou régions concernées.

Exceptionnels par leurs impressionnantes tailles, ces globes l'étaient aussi par leur rôle d'encyclopédie dessinée, indiquant mœurs et coutumes de chaque région du monde mais renseignant également sur la faune et la flore de celles-ci. Par leur création, Coronelli avait parfaitement su satisfaire le goût du spectaculaire tant en vogue durant les années du règne de Louis XIV, d'autant plus lorsque le sujet était lié à l'exotisme. La grandiloquence des scènes caricaturales des mœurs des autres continents et la portée prodigieuse de la mise en scène de voyages se retrouvaient de la même façon au théâtre. Invitation aux voyages et aux découvertes, ode à la grandeur des interventions de Louis XIV, les deux globes de Coronelli davantage décoratifs que scientifiques à leur réception initiale sont aujourd'hui une formidable démonstration de la vision qu'avait l'Europe du monde.

B. Un monde nouveau s'invite au théâtre

Exotisme et spectaculaire sont deux des principaux rouages de l'art baroque ; l'art théâtral sera le plus propice à leurs expressions, particulièrement lorsqu'il sera question de l'altérité exotique. Le théâtre, comme la peinture, va servir à traduire par la représentation ce que les livres racontent. L'engouement pour les récits de voyage va se répercuter sur les scènes et permettre à un plus grand nombre de découvrir ces destinations lointaines et leurs peuples. Au Moyen-Âge, la Bible avait été mise en image et l'Église l'avait mise en scène lors de mystères et de miracles pour permettre à un maximum de personne d'y avoir accès. La Renaissance fera de même avec la découverte des nouveaux mondes et les altérités qui leur sont inhérentes.

1. Theatrum mundi

L'art en général, et le théâtre particulièrement, se fait à chaque époque de l'Histoire l'écho des interrogations et mutations philosophiques, politiques, éthiques. La redécouverte des textes de l'Antiquité, la prise de conscience du

monde tel qu'il est réellement, les mutations socio-économiques vont aboutir à la Renaissance artistique et au théâtre baroque dont l'une des principales thématiques sera la réflexion sur le theatrum mundi : le théâtre est notre monde et le monde n'est que théâtre.

Il n'est pas question ici d'un unique questionnement dramaturgique, s'y mêle une interrogation métaphysique. Ce procédé du théâtre dans le théâtre apparaît sur les scènes européennes à la fin du XVI[e] siècle, mais il faut savoir que depuis le Moyen-Âge latin, et hors des considérations artistiques, le terme « theatrum » représente l'univers entier, ordonné, hiérarchisé et structuré par Dieu, dont il est le créateur et le juge, auquel s'expose l'humanité à travers ses actions[55]. Le monde est sa Création dont il actionne, selon certaines théories, les ficelles. La vie serait donc comparable à une pièce de théâtre dont le monde serait la scène. Dieu en serait le dramaturge et le metteur en scène. Louis Van Delft[56] reprend à ce sujet une citation de 1561 de François Baudoin (juriste et historien): « Nous avons été placés par Dieu dans ce monde comme dans un très vaste amphithéâtre, d'abord comme spectateurs, puis comme acteurs ». Virginie Cassidy[57] explique que cette vision du théâtre du monde implique alors deux conjonctures : la première est que l'homme est le spectateur du monde qui l'entoure ainsi que l'acteur de son propre rôle distribué par la Nature, Dieu. La seconde en est sa métaphore satirique : une dénonciation du port du masque en société par les Hommes. L'humanisme s'interroge également sur ce thème et en propose deux visions. La première est religieuse : le monde est une scène sous le triple regard (auteur, metteur en scène et spectateur) de Dieu qui n'interagit que par son regard. L'autre allégation est particulièrement sceptique puisque l'on envisage le jeu de l'acteur, et donc la vie des hommes, comme étant absurde puisque la mort en est le seul dénouement[58].

Nous retrouvons cette interrogation sur la nature de la vie humaine dans la littérature de la Renaissance et sur les planches du théâtre baroque. La question du

---

[55] LARUE Anne (dir.), *Théâtralité et genres littéraires*, La Licorne, Poitiers, 1996.
[56] VAN DELFT Louis, *Les Spectateurs de la vie, Généalogie du regard moraliste*, PUL, 2005, p. 38 reprenant lui-même Ann Blair dans *The Theater of Nature*, Princeton University Press, 1997, p. 158.
[57] CASSIDY Virginie, *Les Enjeux du divertissement dans « Les Nouvelles françaises » de Jean Regnault de Segrais*, UMI, 2007.
[58] Voir FORESTIER Georges, *Le Théâtre dans le théâtre sur la scène française du XVII[e] siècle*, Droz, 1996, p. 41.

libre arbitre, soulevée par Saint Augustin, y est débattue mais les arts français trouvent davantage de réponse dans le versant pessimiste de la proposition du saint[59]. « L'accent est sur la culpabilité, la corruption. La créature humaine est en quelque sorte condamnée à la « comédie », au masque, au règne du faux et de l'illusion »[60]. Ce théâtre du monde serait donc incisif, acrimonieux. *Les Fables* de La Fontaine sont un exemple de cette écriture, puisque protégé par leur animalité, le discours des personnages suggère une morale, chacune différente, et tente d'en tirer une leçon. Chaque fable illustre un fragment de la vie.

Au théâtre, les thèmes repris par ce theatrum mundi ne sont jamais très éloignés de la folie, de l'illusion et du rêve (champ lexical proche de celui associé à l'exotisme) notamment durant le règne de Louis XIII, où de nombreux dramaturges, parmi lesquels Rotrou, Corneille, Scudéry, s'essaient à cet exercice. Tous les genres sont alors exploités, jusqu'au repli sur la comédie à l'approche du sacre du Roi Soleil. L'invention de la comédie-ballet par Molière n'en est alors pas étrangère puisque son théâtre se veut être la satire des orgueils et des apparences. L'exemple des deux premiers intermèdes du *Malade imaginaire*, en plus de se référer à l'altérité, en propose une parfaite illustration[61]. Il s'agit de « danses mêlées de chansons » pour le premier quand le deuxième est un spectacle offert par Béralde à son frère Argan, « Égyptiens vêtus en Mores ». Le théâtre dans le théâtre est ici évident puisque les personnages se transforment eux-mêmes en spectateurs. La structure dramatique est dédoublée de même que les personnages. Le spectacle se met en scène en insérant en son sein un autre spectacle.

Cette technique connaît un véritable succès dans la France Baroque du XVII^{e} siècle. Il n'est pas toujours question que d'intermèdes, mais parfois de divertissement entier. Il faut dire que l'évolution sociologique en cours y trouve, dans une certaine mesure, son reflet. Au fur et à mesure que l'aristocratie perd de

[59] « XXI : Du libre arbitre. Suivant l'ordre de Dieu, nos actes émanent de notre volonté, parce que nous voulons ce que nous pouvons, quand il s'agit du bien. Le mal est en notre pouvoir, mais il ne doit pas être dans notre volonté. Le grand et le seul privilège du libre arbitre, c'est de vouloir pleinement le bien qu'on peu faire ; si vous ne pouvez pas faire le bien que vous voulez, tâchez de vouloir faire le bien que vous pouvez. (…) » in Œuvres complètes de Saint Augustin, Volume 22, Le livre des vingt-et-une sentences, L. Viviès, 1870, p. 350.

[60] Citation de Van Delft reprise par Virginie Cassidy dans *Les Enjeux du divertissement dans « Les Nouvelles françaises » de Jean Regnault de Segrais*, UMI, 2007, p. 33.

[61] Exemple emprunté à Georges Forestier dans *Le Théâtre dans le théâtre sur la scène française du XVII^{e} siècle*, Droz, 1996, p. 11.

son pouvoir politique au profit de la monarchie absolue, elle se réfugie dans l'art, par le mécénat, mais aussi dans l'art du paraître, l'importance d'exister au travers de son propre rôle. Dans cette pièce, le personnage principal est évidemment le souverain et Versailles le théâtre car la théâtralisation atteint la vie publique du roi (lever, diner …). Cette théâtralisation de la vie est l'une des raisons du goût pour les spectacles de cour et les comédies-ballets où en plus de s'exposer par la danse, les auteurs leur offraient un autre rôle.

Philosophie et art théâtral sont donc immanquablement liés dans cette conception du théâtre du monde. Le théâtre offre d'ailleurs par sa nature un reflet du monde dans lequel il se met lui-même en scène et propose son introspection. L'art n'est pas étranger non plus à la renaissance de cette conception philosophique puisqu'elle se réveille des bouleversements de la révolution culturelle baroque qui l'a réinterrogé suite aux nouvelles découvertes et conceptions sur le monde et la religion. Le public a donc la double position d'acteur devant Dieu et de juge face aux acteurs[62].

Le théâtre nous propose donc à travers le theatrum mundi une lecture, une proposition du monde. Le théâtre de l'altérité sera inévitablement lié à celui-ci par différents aspects : le travestissement des personnages en étranger, mais aussi de l'acteur en cet autre, la transposition du monde européen en d'autres territoires, le comportement adopté vis-à-vis de l'altérité … Ces différentes questions seront abordées au cours de ce travail car finalement, nous allons nous apercevoir que par la mise en scène de l'altérité, l'un des discours des dramaturges est de renvoyer son reflet au public et à travers lui, à la société, pour qu'il s'interroge sur sa véritable nature et les raisons de son comportement, ce que la technique du théâtre dans le théâtre né du theatrum mundi propose. Ce questionnement s'amplifiera d'autant au cours des décennies que la religion sera mise à distance.

2. Le monde s'invite au théâtre

Les événements qui marquent la fin du Moyen-Âge (invention de l'imprimerie, regain d'intérêt pour l'Antiquité et Grandes Découvertes) vont se

[62] Voir FORESTIER Georges, *Le Théâtre dans le théâtre sur la scène française du XVII^e siècle*, Droz, 1996, p. 40.

répercuter dans le théâtre qui, à son tour, va connaître une profonde mutation. Tout d'abord, il se professionnalise. Les acteurs désirent vivre de leur art et pour cela les spectacles sont transférés dans des lieux clos, afin de faire payer l'entrée ; le nombre de personnages est restreint, pour diviser les recettes entre moins de personnes ; les pièces gréco-latines correspondent à ces critères. Nouveau répertoire et nouvelles conditions de représentation vont alors privilégier un public aisé. Celui-ci s'intéressera davantage au texte, sera en quête d'auteurs. Le théâtre devient un genre littéraire. C'est ainsi que nait en Italie la commedia dell'arte : les comédiens « de l'Art » sont professionnels, forment des troupes et jouent tous les genres. Des personnages caricaturaux apparaissent, les costumes et les masques font partie intégrante du spectacle, de même que l'improvisation. Leur succès les amène à se produire en France, en Espagne et en Allemagne où l'on apprécie particulièrement leur farce. Grâce à eux, le théâtre se popularise à nouveau car ils jouent en privé comme en public, en intérieur comme en extérieur.

La fin du XVI^{e} siècle amorce également l'ère du théâtre baroque. Par opposition à la rigueur du classicisme et de ses règles, le baroque privilégie les sujets grandioses, les épopées grandiloquentes et les drames héroïques aux mises en scène spectaculaires. Le mélange des genres est courant, ce qui force l'attention, suscite l'admiration que ce soit dans le texte où les figures de styles et galimatias sont nombreux ou sur les planches où machineries et effets sont prisés. Le baroque est également lié au progrès des connaissances et à la découverte du monde. L'Europe cherche sa place dans ce nouveau monde, remet en question nombre de ses connaissances, c'est pourquoi le mouvement y est plus important que le calme des pièces du passé. La découverte du monde et de nouveaux êtres ouvre de nouvelles perspectives aux artistes, à la fois inquiétantes et pleines d'espoir, que l'on retrouve dans le baroque à travers un mysticisme mystérieux. Le héros baroque sort des sentiers battus pour vivre dans ce nouveau monde de l'illusion, entre dédoublements, ambiguïtés et méprises ; la mascarade sera l'une de ses issus. La technique du miroir est alors particulièrement du goût des dramaturges car elle permet de détourner les interdits, et ainsi de mettre en scène certains

thèmes houleux sans les exposer frontalement aux réticences. Symboles et allégories en sont souvent la clé[63].

Comme nous l'avons vu précédemment, la vie est théâtre, mais, justement, le théâtre de cette époque se veut tableau de la vie et représentation du monde. Une dramaturgie liée à la contemporanéité s'épanouit dans ce théâtre baroque qui propose de reconstituer ce monde. Or précisément, le monde devient un nouveau monde. Le théâtre sera l'un des exécutoires artistiques favoris de ces chamboulements par l'association du theatrum mundi à l'exposition de la nouveauté, comme le faisait à l'intérieur des maisons les cabinets de curiosité. Dorénavant, la présentation du monde, de la multiplicité des fils d'Adam et des philosophies qui leurs sont liées se fera sur scène. Le théâtre sera le réceptacle privilégié de cette nouveauté car il s'en fait le tableau animé, vivant que les autres arts ne peuvent égaler dans le dessein de la représentation de la nouveauté du monde.

Le merveilleux et le voyage sont à la mode, le théâtre propose d'aller vers cet inconnu depuis son fauteuil, de faire rêver le spectateur. Les dramaturges, qui ne sont jamais allés jusque dans les contrées lointaines qu'ils présentent, s'inspirent des récits de voyage, eux-mêmes déjà enjolivés. Ils présentent alors sur scène un monde et des êtres différents de la réalité, romancés, mais cet exotisme trouve son public car ce dernier est ravi de découvrir un univers multipolaire, de faire de nouvelles rencontres. Nouvelles couleurs, nouveaux personnages, fantastique, les spectateurs sortent de leur quotidien et d'Europe grâce au spectacle[64]. La France qui sort à peine du bain de sang des guerres de Religion, des successives épidémies et famines, a besoin de légèreté et de nouveauté. Cela se retranscrit entre autre par de nouvelles formes littéraires et nouveaux horizons auxquels le théâtre du voyage répond parfaitement. C'est également l'une des raisons du peu d'attachement à la vérité ethnologique mise en scène. Dorénavant, le théâtre est une porte ouverte sur le monde et ses objets curieux qui éveillent intérêt et admiration.

[63] DUBOIS Claude-Gilbert, *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, PUB, 1993.
[64] MOUREAU François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie à l'âge classique*, PUPS, 2005.

C. Le théâtre de l'altérité en France

L'Europe a conscience que le monde n'est plus celui qu'il pensait, toutefois, sa connaissance reste encore très approximative. L'une des causes est le vocabulaire employé : le terme « sauvage » est indifféremment usité pour parler d'un Amérindien ou d'un Africain, les Indes ont beau être dites occidentales ou orientales, Nouveau Monde et Orient s'y mélangent … mais cela importe peu car le mystère qui entoure ce nouveau monde attire de plus en plus au fil des ans grâce aux récits, aux gravures mais également à la traduction d'ouvrages lointains comme celle, en 1704, des *Mille et une nuits* par Antoine Galland. Ces recueils seront l'une des clés de l'intégration de l'altérité dans l'imaginaire. Auparavant, les contrées intéressaient, les peuples y vivant surprenaient mais l' « Autre » était peu existant en tant que personne.

L'art théâtral va aider à assimiler l'existence de ces nouveaux peuples en les animant ainsi qu'en leur donnant une réalité tangible. La littérature en faisait la description, la peinture le portrait, le théâtre va réunir les deux et permettre de fournir des clés indispensables à la connaissance de l'Autre et ainsi de créer une rencontre entre les nouveaux mondes et la France. Il n'est certes pas question de représentation anthropologique ni même réaliste de ces nouveaux peuples, car les costumes de sauvages sont indifféremment employés pour des personnages de diverses nations, de même que ces rôles sont joués par des acteurs européens et donc blancs, portant un masque ou se grimant parfois la peau. L'autre était donc identifiable par le vêtement qu'il portait ainsi, bien sûr, que par le décor et les accessoires qui l'entouraient sur la scène.

Jean-Michel Racault[65] propose une définition du théâtre qui correspond, selon mon avis, à une parfaite description du théâtre de l'altérité en France du règne de Henri III à la fin de celui de Louis XVI : « Le théâtre serait donc, à l'articulation du magique et du politique, cet étrange domaine où le pouvoir bascule, change de nature et change de camp, ce lieu qui n'est ni île ni continent, mais qui permet le passage de l'un à l'autre comme s'effectue le glissement du fictif au réel et inversement. »

[65] RACAULT Jean-Michel, *Insularité, théâtralité et pouvoir* in *Le Cabinet de curiosités : mélanges offerts à Claude Wanquet*, Claude Wanquet et Colombe Couëlle (dir.), Université de la réunion, Éditions L'Harmattan, 2000, p. 344.

Magique, le théâtre l'est indéniablement puisqu'il permet la mise en scène de personnages jugés alors comme étranges, par leurs différences et leurs lointaines origines, ainsi que de leurs insolites pratiques, mais qui parviennent à attirer la sympathie du spectateur. Politique, le théâtre, et particulièrement celui attenant à l'altérité, l'est indiscutablement. Par le fait qu'il recrée le monde en miniature sur ses planches d'une part, et d'autre part parce que les sujets de l'altérité sont inévitablement liés aux nouveaux mondes et donc à la colonisation et à l'économie, comme nous l'avons vu précédemment. L'angle d'approche est forcément lié à une opinion, un parti pris. Enfin, quant à l'incertitude du lieu, tant le véritable que son homologue allégorique, la mise en scène de l'altérité relevait effectivement de lieux incertains. En effet, le public, qui ne voyage qu'à travers ces spectacles, n'a pas de véritables connaissances de la nouvelle géographie mondiale et le texte ne fournit d'ailleurs pas toujours d'indications sur le lieu de l'action. Le spectateur sait simplement qu'elle a lieu dans une contrée lointaine, ailleurs. Au delà de cette première approche, le théâtre va permettre de créer un pont entre l'Europe et le reste du monde mais également par certaines connotations, de proposer un miroir au public puisque naturellement, l'homme lorsqu'il voit l'image d'un autre, s'y compare et le juge. Le théâtre de l'altérité oscille donc entre le réel et l'imaginaire.

Nous retrouvons ce dualisme dans l'intérêt du choix de ces sujets par les dramaturges : deux principaux courants se distinguent dans le théâtre de l'altérité. Dans un premier temps, nous pouvons distinguer les pièces qui mettent en scène l'altérité pour ses possibilités spectaculaires. Couleurs, exotismes, êtres étranges et nouvelle manne d'intrigues : l'altérité est mise au service de la dimension théâtrale, dans laquelle artifices et masques sont à l'honneur. Le public en raffole et peu importe que l'intrigue soit liée à cette altérité, seuls les éléments visuels prévalent et donnent l'illusion d'un voyage lointain. Le théâtre continue d'alimenter l'imaginaire populaire, nourri de mythe exotique mais sans réelle connaissance de l'altérité. Nous reviendrons sur les effets de mise en scène de l'altérité en détail dans le chapitre suivant. Dans un second temps, nous retrouvons des œuvres au service d'un engagement moral et/ou politique. Ces pièces, à l'inverse des premières, ne donnent que très peu d'information sur les aspects visuels désirés par l'auteur car l'intérêt réside cette fois dans le texte. Les peuples

lointains, souvent dans leur rencontre avec l'Europe, sont le véritable cœur de l'intrigue. Certes, ils sont encore une fois loin d'être représentés dans leur vérité ethnographique : très occidentalisés, le scénario l'est également, de même que leur langage qui reflète le plus souvent un français parfait. On ne pourra mettre en scène les problèmes d'incompréhension linguistique et si le « petit nègre » apparaît au XVIII^e^ siècle, ce sera davantage dans un souci d'infériorisation de l'Autre. L'étrange étranger devient enfin une personne à part entière, on s'intéresse à son statut, sa religion, ses mœurs mais pour finalement réfléchir sur son propre sort car l'altérité ne peut exister sans l'image qu'elle nous renvoie : par l'observation d'autrui et l'image qu'on lui donne, le peuple français va pouvoir se définir. À travers ces pièces, le théâtre ne propose plus un simple voyage mais un voyage intellectuel, ce que nous développerons dans les troisième et quatrième chapitres de cette thèse.

L'altérité prend donc vie en France grâce à l'art théâtral qui expose et anime ces divers objets d'admiration et de curiosité. Cette confrontation au monde évolue au fil des décennies. L'altérité, au sens que nous avons définit auparavant, apparaît au théâtre vers la fin des guerres de Religion, temps sanguinolents et cruels. Nous retrouvons cette bestialité dans quelques pièces, principalement venues de Rouen ou d'auteur anonyme, qui mettent en scène la barbarie de l'esclavage et de la colonisation. Ce temps ne dure que peu car très vite, Paris et sa cour, pour oublier cette sinistre période, se tournent vers la frivolité. On veut s'amuser, se déguiser, danser ; les sujets exotiques s'y prêtent à merveille. Mascarades et ballets sont les favoris. Et pourtant, cette période est également celle du classicisme et du retour à l'Antiquité. Les dramaturges trouvent donc la solution en transférant les sujets tragiques de la Rome Antique à l'Empire Ottoman : le texte est noble et la scène reflète l'inclinaison pour l'exotisme. C'est ensuite au tour du théâtre de Foire de s'emparer de ces thèmes lointains. Nous sommes maintenant au début du XVIII^e^ siècle, nombre de parution de textes étrangers ont connu de fulgurants succès, la nouvelle géographie du monde est dorénavant acquise, ses habitants trouvent donc logiquement leur place sur les scènes, face au peuple d'autant plus que la mode était aux parodies des tragédies des théâtres royaux. Le siècle des Lumières est aussi celui des philosophes et le théâtre est l'un des moyens pour aborder certains sujets sensibles sans attirer les foudres de la censure : sous couvert de

personnages issus de l'altérité, les grands thèmes politiques, sociaux et religieux peuvent être abordés plus librement.

Le théâtre permet donc de rendre réelle l'altérité, de créer une rencontre entre Ancien et Nouveaux Mondes, même si le jugement est forcément orienté par les intentions de l'auteur. Suscitant dans un premier temps l'exaltation et la curiosité, l'altérité va devenir un outil dramaturgique au service du questionnement politique.

« La relativité des positions du regardeur, du créateur d'images et du spectateur crée différentes conceptions, différents regards sur l'Autre. Elles font dès le départ l'objet d'un déplacement, celui, physique, de l'artiste qui transporte avec lui son bagage artistique, sa formation à une époque donnée. (…) Les images de l'Autre fonctionnent sur la mise en œuvre d'ensembles de références complexes qui agissent selon des modes de cristallisation, de congruence, de dissemblance, voire d'invraisemblance.[66] »

L'art, grâce à la multiplicité des contacts entre l'Europe et le monde, humanise l'Autre dont l'image se construit à partir de figures constituées dans l'imaginaire. L'Europe cherche à le connaître, à le comprendre et à l'exploiter. Les Arts font de même.

[66] LE FUR Yves (dir.), *Songes d'horizons*, in *D'un regard l'autre, Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Musée du Quai Branly, 2006, p. 14.

Chapitre II :
La mise en scène d'un monde nouveau ou les artifices scéniques de la rencontre exotique

Les trois siècles qui séparent la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb de la Révolution française correspondent à ce que la tradition historique désigne comme l'Époque Moderne. L'Europe, à la fin du XV^{e} siècle, était ancrée dans le Moyen-Âge mais ne connut pas de transition brutale lors de ces fastes décennies de découvertes des mondes nouveaux et ce, même si grâce à la récente invention de l'imprimerie, le savoir et les idées pouvaient circuler plus promptement.

Deux événements majeurs ont lieu à cette même époque : Constantinople, dernière citadelle chrétienne en terre orientale, tombe aux mains des Turcs ottomans et le royaume de France sort victorieux de la guerre de Cent Ans, consolidant l'État et faisant naître une conscience nationale.

Désormais la politique de l'Europe doit tenir compte de nouvelles préoccupations internationales, qui vont bientôt se répercuter sur l'économie, la philosophie et les arts.

Nous l'avons vu précédemment, le théâtre se métamorphose sous l'influence de la Renaissance. Drames liturgiques, mystères de la Passion et miracles qui composaient le théâtre médiéval n'avaient pour unique but que celui d'étendre l'influence de l'Église par l'invocation du salut de l'humanité, sans recherche de tension dramaturgique. Mais avec le temps, divertissements et spectacles prennent le pas sur le rôle didactique de ces représentations. Parallèlement, le théâtre se professionnalise, se joue de plus en plus dans des salles dédiées à cet usage et les dramaturges redécouvrent les écrits antiques. Les règles du théâtre classique sont alors établies et, par opposition à celles-ci, le théâtre baroque voit le jour.

Le théâtre change alors profondément. Sa vocation restera néanmoins inchangée : le but est de faire adhérer le public à un point de vue particulier. La différence est qu'il ne sera plus d'ordre religieux mais politique et social.

Le théâtre est un art tangible, éphémère. Sensible à l'air du temps, il reflète le monde qui l'entoure, avec un miroir parfois déformant mais il reproduit toujours sur scène les questionnements qui lui sont contemporains. Les problématiques liées à la découverte du monde et de ses habitants, à l'aventure de

ces voyages seront inévitablement à l'origine de nombreuses pièces, dans le texte, bien évidemment, mais aussi et avant tout sur scène puisque l'art théâtral est en premier lieu l'art de la représentation par excellence.

Le dessein de ce deuxième chapitre est donc de présenter les diverses mises en scène de ces extraordinaires voyages, de ces nouveaux mondes et de l'altérité qui leur est immanente puisque cette nouvelle source de sujets va être particulièrement prisée au lendemain des guerres de Religion, notamment à Paris, où l'on veut oublier les atrocités commises à cette occasion. Tous veulent de la distraction, du mouvement, de la couleur, de la fête : le thème de la rencontre exotique va parfaitement répondre à ce besoin de gaieté, parfois même de légèreté. Certes, altérité et nouveaux mondes riment avec réflexions anthropologiques et sociales mais nous développerons l'usage qu'en fait le théâtre dans les prochains chapitres. Notre attention est ici portée sur la dimension spectaculaire de ces diverses mises en scène comme participant au spectacle du nouveau.

Le théâtre renaissant se veut innovant et spectaculaire, les sujets liés à l'altérité le sont par leur essence même, l'artifice sera l'un des stratagèmes des plus attendus par les spectateurs pour combler ses attentes.

Quatre parties structurent ce deuxième chapitre de notre travail. La première s'intéresse au spectaculaire des tableaux vivants. Il sera question ici d'inventorier les différentes exploitations visuelles que les sujets de l'altérité et du voyage permettent à travers non seulement les décors et les costumes mais également la représentation de certaines coutumes étrangères et surprenantes pour le peuple de France.

Travestissements et déguisements seront les objets de la deuxième partie car ils seront une ruse dramaturgique très souvent employée par les auteurs qui savent parfaitement que son exploitation scénique sera particulièrement appréciée du public. Substitutions d'identité, mascarades et affublements reprenant les usages étrangers seront au cœur de cette réflexion qui s'interrogera aussi bien sur l'importance de l'apparence, les caricatures, leur utilisation dans les ballets qui rythment chaque acte et bien évidemment dans leur rôle dans le dénouement dramatique.

La troisième partie de ce chapitre démontrera que la mise en scène de l'altérité n'est pas qu'un simple effet de mode puisqu'elle sera exploitée au cours des deux siècles que nous étudions par chaque genre de spectacle, pour un public populaire et pour la cour royale. Pour cela, nous devrons de fait revenir sur la part d'inspiration de faits divers.

L'exotisme est un liant entre monstruosité, fantastique et merveilleux, le démontrer sera la volonté de cette quatrième partie. De la façon d'appréhender le sujet de l'altérité dépendra la réception et donc l'opinion du public envers l'originalité qui lui est proposée. Celui-ci, déjà friand de nouveauté et amateur de la mise en scène de l'étrange, fera naître, grâce à l'exotisme, le fantastique. Les thèmes du rêve et du voyage seront ici au cœur de cette réflexion car on vient au théâtre pour se divertir, oublier la dure réalité mais également à cette époque, pour découvrir une certaine facette du monde qui n'est pas accessible à tous. Voyager à travers le monde, et notamment vers le Nouveau Monde, en faisait partie. Le but est ainsi de faire rêver le spectateur en lui présentant un monde souvent idéalisé et offrant de nouvelles perspectives.

L'objectif de ce chapitre est donc de s'intéresser à la question de la mise en scène du voyage, du spectaculaire, de l'exotisme. La représentation de l'altérité n'était au départ qu'une fantaisie pour s'amuser et ce sont cette approche visuelle et les stratagèmes dramaturgiques liés à l'altérité que nous présenteront ici.

I. Spectaculaire des tableaux vivants

Jusqu'à la réhabilitation du théâtre, la France n'avait accès à l'altérité du monde qu'à travers les récits et les images qui lui étaient présentés. Les artistes peintres se sont emparés de ce sujet peu de temps après en avoir eu connaissance, puis vint le tour des dramaturges. Souvenons-nous que très peu de ces artistes eurent l'opportunité de voyager et donc de rencontrer les diverses populations. Il y avait donc dans la représentation qu'ils en faisaient une grande part d'invention d'autant qu'ils s'inspiraient des croquis des illustrateurs qui ne faisaient souvent

que faire des ébauches d'après les récits sans avoir eux-mêmes vus en réalité ce qu'ils dessinaient.

L'altérité fit son apparition au théâtre, s'adaptant pour cela aux nouvelles contraintes de cet art. Elle se distilla à parts plus ou moins égales selon les genres et les époques entre le contenu narratif et l'espace scénique. C'est dans un premier temps l'exploitation visuelle de cette mise en scène de l'altérité qui va retenir notre attention. Toutefois, nous ne pouvons écarter le texte de ce chapitre car très peu de témoignages concernant le domaine de l'espace scénique nous sont parvenus. Les diverses études qui vont suivre dans ce chapitre seront donc principalement basées sur les indices que les dramaturges auront insérés dans leurs ouvrages davantage que sur l'étude des mises en scène qui en furent faites car s'il existe quelques gravures et comptes rendus de spectacles d'alors, très peu concernent les pièces de notre corpus.

A. Les décors

Premier élément sur lequel nous portons notre attention, la scène et son infrastructure décorative. Le décor peut être soit une image, une parure pour embellir la scène, soit un instrument au service du texte et de son message. Les auteurs de l'altérité feront l'usage de ces deux méthodes, qui elles-mêmes se retrouvent dans les actions en intérieur ou à l'extérieur.

Dans un premier temps, nous aurions pu penser que les dramaturges choisissant des sujets liés à l'altérité et aux mondes lointains auraient tous la volonté de décrire l'espace dramatique de leur pièce. Ce n'est pourtant pas le cas, peut-être car, aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, la fonction de metteur en scène n'existait pas encore et que nombre des auteurs montaient eux-mêmes le spectacle, les annotations et indices quant au décor souhaité devenant alors de fait inutiles ; peut-être également car dans de nombreux cas, la priorité était le message délivré par le texte plus que la représentation de l'altérité. Ainsi, environ la moitié des pièces de notre corpus ne donnent pas d'indications sur le décor.

1. Bref rappel de l'Histoire des décors[67]

Si le Moyen-Âge portait une attention particulière aux costumes et aux décors de ses mystères, le retour du théâtre populaire et souvent amateur rima avec une attention nettement moins soutenue pour la mise en scène. On se contente ainsi, durant le XVI^e^ siècle, de recouvrir les trois murs de la scène de tapisseries et lorsque le spectacle a lieu en plein air, d'un fond d'étoffes flottantes en arrière plan. Perrault écrivit que « la scène était formée d'un plancher continu, n'avait point de coulisses ; trois morceaux de tapisserie, dont deux tendus latéralement, et le troisième dans le fond, décoraient et déterminaient l'espace occupé par les acteurs »[68]. Le prix des tapisseries augmenta de façon considérable, elles furent alors remplacées par de grandes tentures de toile ou d'étoffe tendues sur des charpentes.

En ce temps là, les auteurs n'indiquaient que très rarement lors de la parution de leurs pièces les décors imaginés. Il en existait quelques types comme le palais à volonté ou une place publique, qui suffisaient à toutes les pièces selon leur genre ; ainsi le palais servait le plus généralement aux tragédies lorsque les farces préféraient un salon. Toutefois, chacun de ces décors étaient d'une extrême simplicité. Il faut attendre la forte influence italienne du XVII^e^ siècle pour qu'un certain luxe envahisse la scène avec corniches et dorures. À cette même période, le dispositif scénique évolue en donnant une disposition oblique aux châssis supportant les toiles. Celles-ci en plusieurs parties et en biais offrent dorénavant un espace d'entrées et de sorties pour les acteurs. Ces décors proposant une perspective régulière furent appliqués jusque sous Louis XIV.

Au XVII^e^ siècle comme au XVIII^e^, même les plus grands succès théâtraux ne connaissaient que quelques représentations ce qui, ajouté aux faibles moyens des théâtres, faisait qu'un soin très relatif était accordé aux mises en scène et obligeait l'utilisation d'un même décor pour toutes les pièces d'un même genre. Parfois un changement de décor était tout de même effectué. Il ne concernait alors que la toile du fond qui était enlevée pour en laisser apparaître une autre.

Les décors de l'opéra étaient semblables à ceux du théâtre : les murs étaient recouverts de toiles ou de peintures signifiant un paysage mais ici les parterres

[67] Cette partie se réfère à l'*Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène* de Germain Bapst, Librairie Hachette et C^ie^, 1893.
[68] Perrault Charles, *Parallèle des anciens et des modernes*, livre III, p. 191.

étaient davantage ornés d'arbres et de fleurs, d'accessoires souvent dorés ou argentés et embellis de plumes.

La règle des trois unités du théâtre classique permit donc au XVII^{e} siècle de satisfaire la question du réalisme comme les soucis financiers : l'unique décor (grâce à l'unité de lieu) était quelconque mais relevé par des costumes plus fantaisistes.

L'imitation de la réalité prit de l'ampleur au siècle des Lumières en parallèle de la révolution philosophique et littéraire. Le théâtre s'intéresse alors à de nouveaux sujets car l'aristocratie perd de son prestige au bénéfice de la bourgeoisie. Empereurs, rois et seigneurs vont laisser leur place sur les scènes aux bourgeois. On cherche davantage à représenter l'individu que l'humanité dans les comédies quand les tragédies préfèrent dorénavant représenter des faits historiques plutôt que l'Antiquité. On désire alors présenter des décors correspondant au sujet de l'action qui se déroule sur scène. La mise en scène gagne de ce fait en importance car l'on veut un décor et des accessoires particuliers, appropriés au jeu des acteurs et facilitant la compréhension du public : les choses sont alors représentées telles qu'elles sont en réalité ou tout au moins telles que les livres les décrivent. La représentation des mondes étrangers sur les scènes françaises prend d'ailleurs de l'importance à cette période : on recherche maintenant à présenter l'autre tel qu'il est et dans son univers.

1. Les indices textuels

Souvent, seule la ville où se déroule l'action est donnée, à la suite de la liste des personnages : *Alzire et Les Américains* a lieu « dans la ville de Los Reyes, autrement Lima », *Mahomet second* « à Byzance », *Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée* « à Mitropoli au centre de l'Europe », *Héraclius, empereur d'Orient* « à Constantinople », l'action de *La Belle Esclave* est « en Alger » … d'autres précisent l'emplacement dans la ville : *Bajazet* se joue « à Constantinople, dans le sérail du Grand Seigneur », *Jugurtha* « dans la ville de Cirthe, dans le camp de Jugurtha », *Le Menuisier de Bagdad* a lieu « à l'intérieur du sérail de Mohamed », *Zaïre* « au sérail de Jérusalem », l'action de *Zulime* est placée « dans un château de

la province de Tremizène, sur les bords de la mer d'Afrique », Alexis Piron ne donne même pas la ville de ses *Huit Mariannes* mais uniquement « au sérail du Sultan ». D'autres sont encore moins précis puisque Saint Foix ne précise pour sa *Colonie* que « une Isle de l'Amérique » et *La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman* ou *La Tragédie mahommetiste*, par exemple, ne donnent aucune indication de lieu. À noter également que toutes les pièces dont l'intrigue est en Europe ne donnent que la ville de l'action et parfois nous ne l'apprenons qu'au cours des dialogues comme dans *La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand Turc* où l'on ne découvre qu'à la cinquième scène du premier acte que nous sommes à Lyon :

> « Ce n'est que depuis hier Mademoiselle, j'arrivai par le Coche & je n'ai que deux jours à rester à Lion »

Cependant ces divers cas, et même ceux où il est précisé qu'il s'agit du sérail ou d'un château, ne laissent aucunement envisager ce à quoi pouvait ressembler le décor et s'il était représentatif d'un quelconque exotisme.

D'autres pièces donnent davantage d'informations sur l'espace scénique attendu. Pour exposer clairement leur idée sur la mise en scène souhaitée, certains dramaturges utilisent les didascalies, le plus souvent au début de la pièce ou de chaque acte si un changement doit avoir lieu. C'est par exemple le cas dans *Arlequin Mahomet* lorsqu'à la quatrième scène :

> « Boubekir va chercher son coffre, sur lequel sont peints des groupes de nuages & un croissant. Il fait entrer Arlequin dedans »

ou lorsque pour finir la sixième scène, Lesage explique :

> « Le Théâtre change en cet endroit, & représente un Bois & un Château dans l'enfoncement. Un jeune Prince paroît appuyé contre un arbre dans l'attitude d'un homme accablé de douleur. »

Il n'y a toutefois rien d'exotique dans cette description.

Sauvigny prend le parti de détailler le décor qu'il envisage pour *Hirza ou Les Illinois* dès le début de la pièce, avant la première réplique.

> « On voit dans l'enfoncement le Saut de Niagara. D'un côté, des rochers, des cabanes & quelques arbres ; de l'autre, un tombeau élevé sur des piliers matachés, & décoré de chevelures en forme de trophée ; au pied du tombeau est un Autel sur lequel sont les armes du Défunt, ses flèches, son casse-tête & son manitou. Hiaskar est appuyé & paroit consterné ; les autres Guerriers, le Conseil des Vieillards, Oukéa & plusieurs Femmes sauvages sont épars çà & là

> dans des attitudes de douleur & de désespoir : Hirza est au milieu. Elle regarde le tombeau de son pere, et laisse voir plus de colere que d'abattement. »

Il ne revient sur le décor par la suite que par quelques éléments donnés par les personnages au cours d'une discussion.

Olympe de Gouges précise elle aussi les changements de décor à chaque acte. Le premier représente :

> « Le rivage d'une île déserte, bordée et environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on aperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés, en avant, est l'ouverture d'une cabane entourée d'arbres fruitiers du climat ; l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paraît impénétrable »

Le deuxième indique :

> « Un salon de compagnie meublé à l'indienne »

Et le troisième et dernier acte :

> « Un lieu sauvage où l'on voit deux collines en pointes et bordées de touffes d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé, dont le sommet est une plate-forme, et dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène (…) ».

Arnould pose également le décor au début des trois actes de sa pantomime *L'Héroïne américaine* :

> « Le Théatre représente un Forêt. Dans le fond, & sur le côté gauche, est une Cabane. » (Acte I).
> « Le Théatre représente un Paysage aride ; dans le fond, une chaine de rochers contre lesquels la mer vient se briser. On aperçoit dans le lointain un Vaisseau Anglois à l'ancre. » (Acte II).
> « Même décoration qu'au second Acte. » (Acte III).

Mais il ne s'arrête pas à cela. Dans la description de plusieurs scènes, il ajoute des éléments. Par exemple nous apprenons que Inkle « se couche sur une natte de jonc » (Acte I, scène 8) et que Jarika apporte « du gibier & des fruits » (Acte I, scène 9).

Jean-Jacques Rousseau fait de même dans sa tragédie *La Découverte du Nouveau Monde*. À la suite de la liste des personnages, le philosophe précise que « La scène est dans l'île de Guanahan » puis énonce l'emplacement exact de l'action au début de chaque acte :

> « Le théâtre représente la forêt sacrée où les peuples de Guanahan venaient adorer les dieux. » (Acte I)

> « Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres et de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte espagnole, au son des trompettes et des timbales. » (Acte II)
> « Le théâtre change, et représente les appartemens du Cacique. » (Acte III)

Toutefois, ce sont les seuls éléments que proposera Rousseau, sans donner plus de détails sur l'apparence de la forêt ou la décoration de l'appartement du Cacique, cela venant peut-être du fait que le but de cette œuvre n'était pas de dépeindre tant le Nouveau Monde que la nature sauvage de ses habitants et le choc lors de leur rencontre avec l'Ancien Monde.

Dans *Achmet et Almanzine*, Alain-René Lesage fait de même. Il annonce dans un premier temps que « La scène se passe à Constantinople, d'abord dans la maison du grand vizir et ensuite au sérail », puis précise au début du premier acte que « Le théâtre représente un péristyle de la maison du grand vizir », que « Le théâtre représente un magnifique appartement du sérail » pour le deuxième acte puis que nous sommes dans « les jardins du sérail avec un pavillon dans le fond » au troisième.

Louis Fuzelier fait également le choix de décrire le décor de chacune des entrées de ses *Indes Galantes* par des didascalies non seulement lors de l'énumération des personnages mais ensuite par des précisions au début de scène. Ainsi nous apprenons dans un premier temps que la scène des *Incas du Pérou* est « Dans un Desert des Montagnes du Perou terminé par un Volcan », que « Le sommet en est couronné par la bouche d'un Volcan, formée de Rochers calcinez couverts de cendres » (Scène 1), puis que « Le Volcan se rallume, & le Tremblement de terre recommence » (Scène 8). De la même façon, concernant l'entrée du *Turc généreux*, on apprend avec la liste des différents rôles que « la Scene est dans le Port d'une isle Turque de la Mer des Indes », puis que « Le Théatre représente les Jardins d'Osman Bacha, terminez par la Mer » (Scène 1), que « Le Ciel se couvre de nuages sombres, les vents sifflent, les flots s'élevent » (Scène 2). Le peintre François Boucher fut en charge des décorations des *Indes galantes*, pour lesquelles il peignit « une de ces merveilleuses féeries orientales où la nature ensoleillée étale ce qu'elle a de plus gai et de plus chatoyant : fleurs animées des parterres les plus éclatants, richesses accumulées des nababs les plus fastueux du Bengale, pierres précieuses brillant au soleil de l'Orient, monuments

aux masses imposantes faits de marbres sculptés dont les silhouettes éclatantes de blancheur se détachent sur des forêts séculaires »[69].

Le dernier exemple de didascalies présentant le souhait de décor de l'auteur se trouve dans *Les Trois Sultanes*. Favart annonce dans un premier temps que « La Scène est à Constantinople, dans le sérail du grand seigneur » avant d'ajouter une description détaillée de l'intérieur du sérail, avant la première parole :

> « Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs. »

Il réitère cela au commencement du deuxième acte :

> « Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries avec deux tasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les esclaves se retirent. »

Il semble que Favart ait eu une idée très précise de la mise en scène qu'il souhaitait pour sa comédie et l'on peut remarquer qu'il décrit des objets très particuliers, semblables à ceux évoqués auparavant lors de la partie sur les objets exotiques prisés en France. Il reste toutefois une exception dans la précision de l'énonciation de ces décors.

Une autre particularité dans cette catégorie, *La Négresse ou Le Pouvoir de la Reconnaissance*. Radet et Barré présentent la scène par des didascalies au début de leur comédie :

> « Le Théâtre représente un désert. Au fond, une chaine de rochers escarpés ; sur le devant une grotte dont l'entrée est cachée par des arbres. Tandis que l'Orchestre joue l'ouverture, une troupe de Negres armés pour la chasse traverse le Théâtre. »

Mais ils n'annoncent ni par le titre de leur œuvre ni dans cette brève présentation le lieu de l'action ; il faudra attendre la huitième scène pour savoir que Dorval et Frontin ont fait naufrage « dans quelqu'une des isles d'Afrique ».

---

[69] POUGIN Arthur, *Rameau. Étude sur sa vie et ses œuvres*, Paris, 1876 dans *Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène* de Germain Bapst, Librairie Hachette et C[ie], 1893, p. 478-479.

En effet, très souvent les dramaturges prenaient le parti d'annoncer le lieu de l'action au début de leur pièce, que ce soit une ville, un sérail, une île puis ne donnaient d'autres éléments nous informant sur le décor qu'au détour d'un vers ou d'une réplique. C'est par exemple le cas dans *Le Grand et dernier Solyman* où Jean Mairet annonce que l'action se passe « en Alep ville de Syrie ». On apprend par la suite la présence d'un « Balcon » ou d'une « porte » (Acte III, scène 1). Dans *La Veuve du Malabar*, Lemierre annonce d'entrée de jeu que « la scène est dans une ville maritime, sur la côte de Malabar ». Il faut attendre la troisième scène et l'évocation de « remparts » pour savoir que les bramines ne sont pas à l'extérieur, et le mot « temple » n'arrive qu'à la deuxième scène du troisième acte pour situer précisément l'action. Un changement de décor intervient au dernier acte pour la grande scène du bûcher, sur laquelle nous reviendrons par la suite : « Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers ; un bûcher dressé au milieu de la place. »

À quelques exceptions près, le signalement du décor reste relativement vague. L'action est située, on connaît le pays, si nous sommes face à un intérieur ou bien en extérieur mais peu d'autres paramètres sont fournis, laissant libre cours à l'imagination du lecteur.

2. Des tableaux types

Malgré le peu d'indications données par les dramaturges, nous pouvons deviner la préfiguration de décor modèle.

Le plus évident est la représentation d'une forêt souvent sur une île ou en Amérique. On y aperçoit une grotte (*L'Héroïne américaine*, *L'Isle sauvage*, *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, *Le Français en Huronie*) ou une cabane (*Zamore et Mirza*, *L'Héroïne américaine*, *Hirza ou les Illinois*), des rochers, de nombreux arbres et bosquets. On y trouve également des fruits (*L'Héroïne américaine*, *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, *Zamore et Mirza*), et on craint d'y faire une rencontre sauvage comme le tigre de Radet et Barré.

La description des îles ou des côtes sur lesquelles font naufrage les Européens sont également souvent très proches : des rochers sont toujours

présents et très souvent « escarpés » (*Le Ballet du Naufrage heureux*, *L'Héroïne américaine*, *L'Isle sauvage*, *La Découverte du Nouveau Monde*, *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, *La Veuve du Malabar*, *Le Français en Huronie*, *Zamore et Mirza*), une forêt les borde.

Il en va de même pour les décors orientaux, principalement axés autour d'un sérail. Si nous sommes à l'intérieur, nous imaginons une pièce fastueuse, où défilent de nombreux serviteurs que ce soit pour jouer de la musique, danser ou servir de nombreux mets (*Ibrahim ou L'Illustre bassa*, *Les Pèlerins de La Mecque*, *Les Trois Sultanes*, *Bajazet, Le Menuisier de Bagdad, Les Huit Mariannes*), c'est-à-dire accomplir de menues tâches, nous rappelant l'exploitation visuelle que faisait d'eux la peinture. Si la scène représente l'extérieur, il s'agit généralement du jardin du sérail (*Arlequin Mahomet*, *Les Indes galantes*, *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*), sur lequel donne un balcon (*Achmet et Almanzine*, *Le Grand et Dernier Solyman*) et où parfois des drapeaux sont implantés (*Perside ou La Suite d'Ibrahim bassa*).

Nous avons finalement assez peu d'indications sur la scénographie envisagée par les dramaturges concernant leurs diverses pièces relatant un fait de l'altérité. Nonobstant, si nous pouvons en conclure que le décor importait peu à ceux qui ne donnaient pas d'informations à ce sujet, ce serait aller trop vite en besogne car le fait qu'il ne soit pas évoqué dans le texte ne signifie aucunement la neutralité de la scène d'autant plus qu'en ces temps, décors et accessoires étaient très souvent réutilisés d'une pièce à l'autre, et l'on peut donc imaginer un décor exotique pour une grande majorité de ces œuvres. Cela est d'autant plus vrai que l'on sait que la France aime l'exotisme de l'altérité, il n'y a donc pas de raison qu'une pièce touchant à ce thème ne cherche pas à le retrouver par le visuel. C'est d'ailleurs pourquoi nous ne retrouvons à travers ce corpus conséquent que quelques lieux types (île, forêt, sérail), les mêmes qu'en peinture, car l'on cherche à répondre à la demande du public par le peu d'éléments qu'il connaît et envisage du monde.

Les décors étaient principalement constitués de toiles peintes tendues sur des châssis de bois. Jardin ou forêt exotique étaient donc facilement envisageables et d'autant plus « réels » grâce à la précision des peintures et aux découpes.

Nous étudierons en dernier point de cette partie quelques croquis représentant les personnages principaux de ces pièces. Le décor dans lequel ils évoluaient apparaît sur certains d'entre eux, nous feront donc une parenthèse sur ceux-ci, à ce moment-là.

B. Les costumes

Si l'on retrouve sur scène des décors semblables à ceux que l'on retrouve en arrière plan des tableaux cités précédemment, l'altérité visuelle se retrouve également dans les costumes portés par les acteurs. Nous l'avons dit dans le chapitre précédent, tissus et peaux faisaient partie des échanges commerciaux avec les autres continents, notamment la soie avec l'Asie et la fourrure avec l'Amérique du Nord. Les vêtements traditionnels étaient également très prisés des riches européens pour enrichir leurs cabinets de curiosités, de même que les bijoux et accessoires traditionnels. Étudions maintenant la place qui leur était réservée sur les planches du théâtre français car comme l'écrit Sylvie Perault[70], le costume donne sens à l'intangible, il permet de proposer une traduction visuelle de l'essence de la pièce. L'acteur endosse plus qu'un rôle, il devient un archétype, l'expression d'une idée. Endosser les vêtements d'un personnage étranger signifiait souvent représenter plus qu'un rôle : incarner un peuple.

1. Vêtements

De même que pour les décors, nous avons assez peu d'informations quant à l'apparence des personnages, que ce soit par les éléments des différents textes ou par des témoignages et lorsque nous en avons, ils ne sont absolument pas précis.

Par exemple, nous apprenons au quatrième acte d'*Acoubar*, que Pistion va se « déguiser en Sauvage soldard » avec l'aide de Fortunie qui en a « quelques habits ». Mais nous n'en saurons pas davantage. Par contre, nous sommes informés

[70] PERAULT Sylvie, *Une Approche ethnologique du costume de spectacle. Du port au savoir-faire. Des revues parisiennes aux planches des théâtres*, Éditions Universitaires Européennes, Sarrebruck, 2011.

dès le premier acte que les gendarmes d'Acoubar ont eux « le corps brillan vestu d'une cuirace ». De la même façon, dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, Isabelle Grimaldi mentionne qu'Ibrahim « prist l'habit des Turcs » (Acte II, scène 1) mais sans plus de détails. Or il s'agit bien pour elle de nous signifier qu'il est musulman en apparence puisqu'elle ajoute ensuite qu'il n'en a pas pris la foi. Lorsque que Crispin se déguise en ambassadeur d'Afrique, Nicolas Du Perche précise au commencement de la cinquième scène qu'il est « en habit d'Affriquain », mais encore une fois, nous n'avons pas de précisions supplémentaires. Dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, Zoé apporte à Frontin un « habit de [sa] nation » pour qu'il puisse passer inaperçu ; ici encore, nous n'en savons pas davantage. Au cours de *La Péruvienne*, Le Capitaine s'étonne devant l'accoutrement de Zilia (« quel vêtement sauvage », scène 2). Nous pouvons en déduire qu'il est fort éloigné de celui porté par les habitants occidentaux de cette île, mais nous n'en savons guère plus. Nouvel exemple, Hali et son épouse Guzulbek dans *Le Menuisier de Bagdad*. Dès les premières répliques, Nourédin explique à Mirza qu'on « est à le revêtir des habits qui conviennent à sa nouvelle grandeur : sa femme est aussi à sa toilette » (Scène 1) puis, lorsque les époux se retrouvent, Guzulbek « toisant Hali » trouve que son nouveau vêtement lui « va comme de cire » et que « l'on diroit qu'[il a] été Bacha toute [sa] vie ». Elle demande alors si elle a « l'air d'une Bassechate », ce qu'il acquiesce avant que Nourédin le confirme en affirmant que « Les Houris du grand Prophète ne [la] verroient pas sans jalousie » (scène 4). Nous devinons donc qu'ils sont tous deux richement vêtus, à la manière d'un Bacha et de son épouse, toutefois, Guillemain laisse libre cours à notre imagination. Lesage n'en dévoile pas plus sur l'accoutrement des personnages des P*èlerins de la Mecque* car il ne précise seulement qu'Amine et Arlequin sont « en pèlerine » (Acte III, scène 1 et 2). Chrétien Des Croix ne s'étend pas non plus sur l'apparence des Africains. Seul Pantaleon s'en étonne (« Quels sont ses vestemens ! » (Vers 484)). Le Pontife remarque également à la vue de leurs « habits » (Vers 495) qu'André et les siens ne sont pas d'ici. La comédie des *Trois Sultanes* est également pauvre en indications vestimentaires : nous apprenons qu'Elmire se change « avec un habit plus riche » (Acte I, scène 5) puis que Roxelane est « vêtue en vile esclave » (Acte III, scène 3). Nous pouvons également deviner que le sultan porte un turban suite aux dires d'Osmin (« Ce marabou coiffé de linge », acte II, scène 2). Dans son *Sicilien ou*

L'Amour peintre, Molière reste évasif sur ce sujet : Hali y est « habillé en turc » à partir de la septième scène, Climène est « voilée » (Scène 14) et les danseurs de la mascarade du Sénateur sont « vêtus en Maures », « Des habits merveilleux » (Scène 19). Le dramaturge s'étend davantage dans *Le Bourgeois gentilhomme* : dès son entrée, Monsieur Jourdain parle de ses « bas de soie », fait admirer à ses maîtres de Musique et de Danse, l' « indienne » que son tailleur lui a fait pour ressembler aux gens de qualité, puis « il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu », ce qu'il explique être un « petit déshabillé pour faire le matin ses exercices ». (Acte II, scène 2). Nous retrouvons dans cette peinture de Molière une caricature du goût à la mode pour tout ce qui a trait à l'exotisme. Par la suite, nous apprenons que Cléonte se déguise « en Turc » (Acte IV, scène 6) et que Jourdain, pour son intronisation, est également « vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre ». Piron ne donne pas d'indices sur la tenue des personnages du *Fâcheux Veuvage* jusqu'au déguisement d'Arlequin en sage indien (« habillé en espèce de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c. » (Acte III, scène 1). Derniers détails vestimentaires de ce corpus, les accoutrements des *Huit Mariannes*, importants puisque leurs tenues font partie intégrante de leurs rôles et de ce qui les distingue. Ainsi les trois premières Marianne sont voilées. La deuxième lors de sa seconde apparition porte « un grand manteau de Reine, tout couvert de clinquant » (Scène 14), la troisième est aussi « richement habillée en Reine » (Scène 11). Les quatre de la Foire ne sont par contre pas très exotiques puisque « courte-vêtues, en corset & en cotillons rouges » (Scène 16). Piron précise à la première scène que le sultan est « habillé à la turque ».

Pour sa comédie du *Marchand de Smyrne*, Chamfort ne donne pas de précision sur l'apparence de ses personnages, cependant Martial Poirson[71] nous apprend que « pour les costumes, le tailleur Pontus dépense 262 livres, essentiellement pour du voile, des rubans (dans les tons de rose, de gris et d'or), des gazes rayées ou dorées (pour Mlle Hus et Mlle Doligny), des cabochons et des turbans (pour Feulie et pour les danseurs), 2 habits d'icoglans, une coiffure arménienne (Préville), un habit pour Desnoyers (danseur) ».

[71] CHAMFORT, La *Jeune indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

Peu d'indications vestimentaires sont donc présentes sur l'ensemble de ce corpus. Toutefois, beaucoup de pièces sont de circonstance, pour profiter de l'engouement général pour l'exotisme des divers continents. *Le Sicilien ou L'Amour peintre* avait été créé dans le seul but d'offrir à Louis XIV « des Turcs et des Maures »[72], de même que Molière composa *Le Bourgeois gentilhomme* pour se moquer de l'Ambassadeur Turc qui avait dénigré le superbe habit porté par le roi lorsqu'il le reçut, en affirmant que les chevaux du Grand Seigneur étaient plus richement ornés lorsqu'ils sortaient[73]. De nombreux ballets, dont *Le Ballet du naufrage heureux* étaient composés pour permettre à la cour de se déguiser en Africain. Dans cette sorte de spectacle, action dramatique et mise en scène étaient sans intérêt, le principal plaisir résidait dans l'invention et le port de costumes extravagants. Nous pouvons d'ailleurs nous appuyer sur un croquis[74] des *Ballets de l'Afrique* pour illustrer cela : culottes bouffantes, couvre-chefs démesurés, vêtements rayés, que l'on devine d'une multitude de couleurs. Le More des ballets semble tenir le rôle d'un bouffon haut en couleur. Sauvigny reconnaît pour sa part avoir élaborer *Hirza ou Les Illinois* pour dénoncer les actions de certains colons mais aussi « pour le plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux »[75]. Il semble donc possible d'affirmer que malgré le peu d'indices textuels, les personnages issus de l'altérité intéressaient non seulement pour leur caractère mais aussi pour leur apparence sur scène. Pour confirmer ce propos, rappelons-nous que le Duc de Guise, pour remercier Desfontaines de lui avoir dédicacé *Perside ou L'Illustre bassa*, offrit à la troupe de magnifiques costumes orientaux.

2. Des personnages stéréotypés

Malgré le peu d'informations liées à l'apparence que les dramaturges souhaitaient pour leurs personnages issus de l'altérité, quelques figures types apparaissent.

---

[72] *Œuvres complètes de Molière précédées de L'Histoire de la vie et des ouvrages de Molière par Jules Taschereau*, Marescq et Cie éditeurs, 1857, p. 29.
[73] FOUCAUD Édouard, *Histoire du théâtre en France*, Tome I, Publications modernes, 1845, p. 304.
[74] Une entrée des *Ballets de l'Afrique*, spectacle du *Grand Bal de la douairière de Billebahaut*, Imprimerie du Louvre, 1626 reproduit dans *Du Noir au nègre, L'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, de Sylvie Chalaye, L'Harmattan, 1998, p. 54.
[75] Préface de l'édition de Chez la veuve Duchesne, 1767.

Premier exemple, l'Amérindien. Martial Poirson, dans la Notice de son Édition critique de *La Jeune Indienne*[76] expose que souvent, peu d'efforts de mise en scène était faits et que seule la robe tigrée portée par Mademoiselle Doligny rappelait visuellement l'exotisme de cette comédie. Il explique qu'en effet, « tout tissu rayé, tigré, ou évoquant une peau de bête, est synonyme d'exotisme dans les conventions du siècle, à une époque où la révolution du costume n'est encore que balbutiante ».

Si effectivement nous n'avons que très peu d'indices supplémentaires quant aux vêtements portés par les personnages américains (Montèze évoque « ces soldats presque nus » (Acte II, scène 4), dans *Alzire ou Les Américains*), tous sont armés. Dans cette même tragédie, Voltaire les affuble « d'armes fragiles » (Acte II, scène 4) face aux épées espagnoles, Sauvigny équipe les Illinois de haches (Acte II, scène 3). Jarika, l'*Héroïne américaine*, « s'arme de son arc » (Acte I, scène 7) pour partir à la recherche de nourriture et ses compatriotes la menacent d'un « sabre » (Acte I, scène 10) que l'on peut imaginer venir des colons anglais puisqu'ils en sont eux aussi équipés (Acte III, scène 9). Arnould envisage les Sauvages à la façon dont les explorateurs les avaient décris : en plus de l'arc, ils ont également des « scalpels » et des « casse-tête » (Acte III, scène 15) rappelant les outils utilisés lors de certains rituels anthropophages. Fidèle à cette image, le Sauvage du *Français en Huronie* déconseille à Frontin et Valcour de rester sur ses terres, « une massue à la main » (Scène 7). L'arme semble donc indissociable de l'image de l'Amérindien, confortant son image de « sauvage d'Amérique ».

Autre stéréotype, l'homme oriental. À aucun moment, dans aucune des pièces du corpus nous n'avons d'indication sur les vêtements qu'il porte, tout au plus, lorsqu'ils sont évoqués, les dramaturges restent toujours évasifs : « habits des Turcs » chez Georges de Scudéry, « vêtus à la turque » pour Nicolas Barbier, Haly est « habillé en Turc » chez Molière, de même que le sultan des *Huit Mariannes*. Par contre, souvent le port du turban est dévoilé et il est même l'accessoire le plus prisé lors d'un déguisement : Arlequin dit avoir « pris le turban » (Acte I, scène 7) depuis qu'il est arrivé à Constantinople afin de se fondre parmi les autochtones

[76] Chamfort, *La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

dans *Achmet et Almanzine*, un turban vert est remis à Arlequin de la soi-disant part du Grand Turc, élément essentiel de son habit turc et signe par sa couleur du statut qu'il apporte, le Muphti revient « coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs » pour introniser en Mamamouchi Monsieur Jourdain ; Despine cache ses cheveux sous un turban pour se faire passer pour un homme dans *Le Grand & Dernier Solyman*.

À cela, s'ajoute parfois une barbe, élément indispensable d'Arlequin pour se faire passer pour Mahomet chez Lesage, et en sage dans *Le Fâcheux Veuvage*. Il n'est pas rare non plus qu'à l'Ottoman ou au Turc soit associé un sceptre (les Janissaires apportent « la Couronne et le Sceptre de Thacmas » à l'Acte II d'*Ibrahim*) comme symbole de leur victoire, et Alexis Piron dans sa comédie caricaturale des *Huit Mariannes*, précise qu' « il a pour sceptre, un grand sifflet » (Scène 1), ce qui laisse sous-entendre que souvent les personnages de sultan étaient affublés de cet accessoire, puisque cette comédie est une parodie des œuvres à succès de l'opéra et du théâtre classique.

Il n'est pas rare non plus qu'une arme soit mentionnée. La suite de l'Iman du *Fâcheux Veuvage* a « le sabre à la main » (Acte I, scène 11), Mustapha propose à Ormonte de prendre son « espée » (*Le Grand & Dernier Solyman*, acte III, scène 10), le sultan « met la main sur son sabre, et le tire à moitié » lorsqu'il retrouve Rézia et Ali (*Les Pèlerins de la Mecque*, acte III, scène 11) enfin, Altaire, chef des Maures dans *Pierre le Cruel*, « étend son épée » (Acte IV, scène 8).

On imagine donc aisément les personnages masculins orientaux vêtus à la façon dont les peintres peignaient les hommes « à la mode turque », les accessoires venant appuyer l'image de puissance que l'on attribuait aux Orientaux.

Enfin nous pouvons remarquer que le voile est un paramètre très présent dans les comédies à sujets orientaux. Certes, il est un outil parfait pour user du stratagème du travestissement et de l'échange de personnages, ce sur quoi nous reviendrons dans la prochaine partie, toutefois il est un élément que l'on ne retrouve comme symbole de l'altérité uniquement dans l'art théâtral, et non en peinture. Alain-René Lesage le fait porter à Achmet dans la comédie éponyme, Amélie a « un voile sur la tête » lorsqu'on l'amène à Hassan et Dornal dans la dernière scène du *Marchand de Smyrne*, Climène est également « voilée » lors de son entrée dans *Le Sicilien* (Scène 14) et avoue même avoir eu « le visage un peu

découvert », ce qui entraîna les foudres de son mari, enfin, comme nous l'avons dit précédemment, les trois premières sultanes d'Alexis Piron portent elles aussi le voile. Le voile est donc un élément incontestable de l'altérité féminine orientale.

Un quatrième stéréotype se détache de notre corpus : le Noir galant et bouffon, personnage privilégié dans les ballets de cour. Attiré par les beautés blanches, il cherche à séduire les femmes du ballet. Il n'est aucunement représentatif de son statut dans le monde, il n'est présent que pour le plaisir du masque et du déguisement car c'est son apparence qui distrait. S'enlaidir en se noircissant la peau ou en portant des masques grossiers amuse grandement la noblesse d'autant plus que son accoutrement bariolé et sa gestuelle viennent compléter le personnage. Sylvie Chalaye[77] cite comme parfait exemple de cela la description de l'un des More dans le *Ballet de Monseigneur le duc de Vandosme* :

> « … jeune More, vestu d'une camizolle de damas bleu chamarrée de passements d'or en travers, portant des culottes à la vieille Gauloize de toile d'argent, le haut découpé par de grandes ballafres bordées de gallon d'or et de soye jaulne ; les canons justes, chamarrez comme la camizolle : ceint par dessus d'une ceinture blanche où pendoit une fauconnière de toille d'argent en incarnat façonné, pleine de confiture et de dragées. Il avoit en l'une des jambes un bas de soye rouge lié d'une gerretière de taffetas vert à longues franges d'or ; à l'autre un bas de soye vert lié d'une gerretière de taffetas rouge à dentelles de fils d'argent ; un bonnet d'escarlatte sur la teste, chamarré de clinquants d'or, et dessus un long panache de plumes de coq jaulnes et noires ; le masque, dont le sourcil et les moustaches estoient argentez. Lequel More au son desdits viollons, ayant fait quelque tour de souplesse, une baguette dorée à la main, s'en alloit vers ladite forest faire entrer deux pages porte-flambeaux, vestus en Magots verts ».

Comique par son apparence et son comportement, le More des ballets allait devenir un sympathique bouffon, exotique par sa couleur, personnage particulièrement prisé jusqu'au XVIII^{e} siècle. « Intrinsèquement spectaculaire » par « l'incongruité de son apparence »[78], il n'est pas, à l'inverse des précédents exemples, l'incarnation d'une image stéréotypée d'autochtones lointains, il est

[77] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre, L'Image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, 1998, p. 55 reprenant la description de la Première et plaisante entrée du Ballet de Monseigneur le duc de Vandosme, dansé au Louvre et à l'Arsenal en 1610, Toussainct du Bray éd., Paris, 1612

[78] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre à travers le théâtre français (1550-1960), L'image du Noir de Marguerite de Navarre à Jean Genet*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1995, p. 54.

devenu un personnage théâtral à part entière. Nous reviendrons sur le ballet de cour et ses personnages comiques dans la troisième partie de ce chapitre.

3. La couleur de peau

Lorsque l'on envisage des personnages issus de l'altérité au sens où nous l'avons défini, la couleur de la peau est forcément un élément clé.

La couleur de la peau semble suffire à forger l'identité du personnage car dans plusieurs cas, elle seule définit son aspect ou son identité. L'exemple le plus fort se trouve dans *Le Ballet du Naufrage heureux* puisque seule la noirceur du More le rend intéressant. D'ailleurs, la seconde partie de ce ballet ne porte que sur cela. Autre exemple, seule la phrase de Rosette « … & cet homme noir qui étoit avec elle, est le sauvage dont nous vous parlions » (*L'Isle sauvage*, Acte I, scène 1) parle de l'apparence physique d'Osmarin. Nous ne savons rien d'autre sur son physique ou son apparence. Il n'existe que par sa peau noire. Nous ne trouvons pas plus d'indications sur l'allure du More de *La Tragédie du more cruel*. Il dit à son sujet qu'il ne sera jamais « plus blanc et plus vermeil que le corail et le lait » (Vers 336) et l'auteur le qualifie de « noir renégat » dans le sonnet final. Il n'est sinon que défini comme More par la famille, ce que l'on peut deviner être utilisé comme synonyme. De la même façon, Olympe de Gouges ne s'arrête pas sur les détails physiques pour décrire son couple de héros car l'unique élément quant à leur apparence physique est une remarque de Valère qui avoue à Sophie n'avoir « pas vu de plus jolie négresse » (*Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage*, Acte I, scène 7) en parlant de Mirza. S'il s'agit ici du seul indice que la dramaturge nous propose dans son texte, nous savons aujourd'hui qu'Olympe de Gouges souhaitait que les acteurs se griment en noir mais que ceux-ci y étaient plus que réfractaires[79]. Le drame, bien que rédigé en 1785, dut attendre quatre années avant d'exister sur scène.

La couleur de la peau est également un élément clé lors d'un travestissement. Lorsque Lélie évoque un ambassadeur africain, dans la pièce du même nom, devant Crispin, la réaction de celui-ci est immédiate : il ne veut « en

[79] Voir à ce propos les annexes de l'édition *L'Esclavage des nègres, ou L'Heureux Naufrage*, Olympe de Gouges, L'Harmattan, 2006. Étude et présentation de Sylvie Chalaye et Jacqueline Razgonnikoff.

avoir/ Rien a faire à cette Homme noir » (Scène 2), et s'il accepte une ressemblance « par les traits & la taille », Lélie reconnaît qu'il n'en a « pas en couleur » (Scène 2). Crispin va tout de même accepter d'aider son maître en se faisant passer pour l'ambassadeur d'Afrique et s'il est noté qu'il en porte les habits, nous devinons à la sixième scène qu'il s'est noirci le visage puisque dit être « Noir comme un diable ». Radet et Barré utilisent aussi le stratagème du déguisement dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*. Nous savons que les autochtones, dont Zilia et Zoé, sont noirs puisque Frontin trouve « bien dommage que [Zilia] soit noire » dès la première scène. De ce fait, lorsque Zilia apporte à Frontin de quoi se faire passer pour un sauvage, elle lui propose non seulement des habits de sa nation mais aussi du « Noir beaucoup » (Scène 2). Avoir la peau noire est donc nécessaire pour leur ressembler et est l'élément le plus important du déguisement.

Divers stratagèmes étaient employés par les comédiens pour se noircir la peau comme l'utilisation du jus de réglisse pour le visage ou plus simplement l'utilisation de masques de tissu. Pour le corps, d'autres astuces étaient préférées comme le port de gants ou de collants.

Ces divers exemples ont tous pour point commun de décrire des personnes issues d'Afrique Noire, ou voulant le paraître. Aucune fois, la couleur de la peau d'une personne asiatique, ottomane, amérindienne ou d'Afrique du Nord n'est mentionnée. Nous pouvons d'ailleurs penser que les acteurs jouant ces divers rôles ne se grimaient pas le visage puisque même Delisle de la Drevetière inclut ce paramètre dans son *Arlequin sauvage* : lorsque le marchand propose à Arlequin d'acheter sa marchandise, il ne se pose pas la question de son origine, il le pense être français. Or, au début du XVIII^{e} siècle, il n'était pas courant de voir des personnes typées amérindiennes se promener dans les rues de Marseille, et on aurait donc du se douter du quiproquo à venir. C'est pourtant Lelio qui devra mettre fin à cette discorde en expliquant que « ce pauvre homme est un Sauvage » (Acte II, scène 3) qui ne connaît pas leurs coutumes.

La représentation de l'altérité physique ne passait donc par la coloration de la peau que lorsqu'il s'agissait de personnages noirs. Seul le vocabulaire utilisé pour parler des autres étrangers, ainsi que les costumes, permettaient de définir la

nationalité ou l'origine de ces personnages. Masques, suie ou peinture étaient donc de mise pour prendre l'apparence d'un Africain quand un costume proche du traditionnel était l'élément principal de la représentation des autres altérités. De plus, dans la mesure où le costume était le témoin du rang et de la notoriété de l'acteur, nous pouvons imaginer que la fantaisie devait être de mise lors de la création des costumes qui n'avait pour exemple que les peintures de l'époque.

C. La mise en scène de coutumes

Si la peinture avait pour principaux sujets, lorsqu'il s'agissait d'altérité, le portrait de figures importantes ou la représentation de coutumes et cérémonies traditionnelles, ce n'est pas le cas du théâtre qui ne semble appuyer son action théâtrale que sur ces traditions. Beaucoup d'entre elles sont citées ou narrées mais peu sont jouées.

1. Danses, cérémonies et intermèdes

Les danses sont les rituels d'altérité les plus fréquentes. Elles sont, par exemple, dites « à la chinoise » (*Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée*, acte I, scène 4) ou « américaines » (*Les Sauvages civilisés*, acte II, scène 4) mais le plus souvent, seuls les danseurs nous sont précisés. Dans *Les Pèlerins de La Mecque*, ce sont des danseurs européens appelés également « danseurs étrangers » (Acte II, scène 8), pour contraster avec l'orientalisme de la pièce. Quatre danseurs et quatre danseuses « représentans les quatre Parties du Monde » animent *La Princesse de Chine*, ce sont des danses « de Peruviens et Peruviennes » dans *Les Indes Galantes* (*Les Incas du Perou*, scène 5). Mais au-delà de leur nationalité, ce sont les statuts ou fonctions qui sont généralement cités. Ainsi, la danse d'esclaves est très à la mode puisque se retrouve dans *Les Pèlerins de La Mecque* (Acte I, scène 11), *Le Fâcheux Veuvage* (Acte II, scène 8), *L'Algérien ou Les Muses comédiennes* (Troisième intermède) … *Les Trois Sultanes* mélangent Esclaves et Derviches (Acte III, scène 10), *Arlequin Mahomet* termine par une danse d'Esclaves et d'Eunuques quant à *L'Algérien*, après avoir fait danser des esclaves, ce sont les danses de

Bostangis qui mettent un terme au premier acte. Zoé et Zilia se mettent également à danser lorsque Dorval leur joue de la flûte (*La Négresse* … , scène 5).

Ces diverses danses n'ont pas toutes de réelles justifications dramaturgiques, toutefois le public en était friand puisqu'il venait parfois s'y mêler. Il fallait donc répondre à cette attente et trouver prétexte à cette animation musicale. Il s'agit souvent d'intermèdes, d'une fête finale, ou encore d'une cérémonie. C'est le Roy d'*Arlequin Mahomet* qui commande « Que cette nuit on chante, on danse » lors de la dernière scène pour fêter la future union de sa fille et du Prince. Favart fait danser Derviches, esclaves et Baladins turcs à la fin de ses *Trois Sultanes* pour célébrer et animer l'hymen de Soliman et Roxelane quand Radet et Barré préfèrent un bref divertissement au milieu de la pièce (scène 6) pour marquer la bonne entente entre les Sauvages et Dorval avant de voir l'arrivée du vaisseau français. Cahusac entrecoupe sa comédie d'intermèdes, où chaque fois musique et danses sont de rigueur. Molière opta pour une cérémonie turque à la fin du quatrième acte du *Bourgeois gentilhomme*. Lesage et D'Orneval font eux terminer chacun des trois actes des *Pèlerins de La Mecque* par une fête, prétexte à divertissements. Certaines fois, les fêtes finales sont annoncées au cours de la pièce, c'est par exemple le cas dans *Achmet et Almanzine* : Arlequin et Pierrot discutent d'une fête que le sultan veut offrir à ses sultanes ; il a pour cela demandé à Arlequin de réunir tout le monde le soir même « pour chanter et danser sur le rivage, à la vue de son balcon » (Acte I, scène 7). Tous dansent lors du vaudeville final.

Les danses, intégrées à divers niveaux dans la dramaturgie, se prêtent particulièrement à la mise en scène de l'altérité puisqu'elles exposent costumes et musiques inspirés de pays lointains. Elles se prêtent tout autant au goût prononcé des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles pour les divertissements car proposent non seulement un vrai spectacle mais offrent aussi très souvent la possibilité d'y participer. Ces danses sont alors de véritables tableaux insérés dans la représentation, mêlant exotisme et festivités car bien souvent, ce sont des esclaves qui danses ; or ceux-ci, particulièrement dans les pièces à sujet turc, doivent être originaires d'Afrique et donc noirs. Ces intermèdes dansés ou cérémonies finales font alors inévitablement écho aux ballets auxquels la cour aime participer. C'est d'ailleurs pour mêler l'art

théâtral et le goût d'alors pour les ballets que Molière créa ses fameuses comédies-ballets.

2. Us et traditions

Exposer l'altérité ne signifie pas uniquement présenter des hommes et des femmes différents par leur physique, leur culture ou leur religion, c'est aussi faire découvrir leurs usages.

La première coutume qui nous intéresse est celle du mouchoir. Autrefois, l'Europe était à la fois interloquée et fascinée par une pratique orientale : le don du mouchoir par le sultan à l'une des femmes du sérail pour lui signifier qu'elle était celle choisie pour favorite ce jour-là. Déconcertant et inimaginable sur le territoire français, cet usage allait trouver sa place dans l'art théâtral car il était incontestablement simple et visuel, élément dramatique et scénique. On le retrouve par exemple dans *Achmet et Almanzine*. Certes, on ne voit pas la remise du mouchoir par le sultan à Almanzine mais celle-ci vient, acte III scène 3, après l'avoir reçu, le montrer à celui qu'elle aime comme preuve de l'échec de leur stratagème. Elle dit préférer mourir que s'offrir à Soliman. Nous retrouvons l'usage du mouchoir dans *Les Huit Mariannes*. Elles se disputent les faveurs du sultan et lui demandent alors de jeter le mouchoir pour mettre fin à cette discorde et les accorder (Scène 19). S'il ne le fait dans un premier temps, il se décide ensuite pour l'une d'entre elles, Marianne-Arlequin devenue Silvia, et pour preuve de cela, lui dit que « le mouchoir est à [elle] ». Alexis Piron ne précise pas si le mouchoir fait partie de la scénographie qu'il envisageait pour cette scène, toutefois, nous pouvons le penser. Il est une nouvelle fois utilisé dans *Les Trois Sultanes* mais cette fois, cette allégorie très théâtrale est tournée en dérision par l'une des captives du sérail. Roxelane est l'une des prisonnières de Soliman. Face à ses concurrentes, elle accumule les effronteries mais fait tout de même succomber le sultan qui se décide à lui donner le mouchoir (Acte II, scène 14). Elle le prend pour le présenter à sa rivale, Délia, qui l'accepte de bon cœur. Vexé, il lui arrache des mains pour l'offrir à la troisième prétendante, Elmire, qui s'en réjouit. On retrouve le mouchoir dans trois autres pièces, mais seulement par la narration. C'est le cas dans *Les Pèlerins*

de La Mecque lorsque Rézia raconte que le sultan lui jeta le mouchoir (Acte II, scène 6) mais qu'elle parvint à réfréner ses avances en lui demandant du temps pour que des sentiments naissent. Claude de L'Estoile y fait également allusion dans *La Belle Esclave* lorsque le Roy dit vouloir offrir Clarice au Grand Seigneur qui, il est certain, ne pourra la voir sans lui jeter le mouchoir (Acte I, scène 3). Il est une nouvelle fois évoqué et peut-être même présent sur scène dans *Le Menuisier de Bagdad* : Mirza veut aller aider Guzulbek à se préparer et lui assure que lorsque Hali se souviendra d'elle à nouveau, ce sera elle qui lui apportera le mouchoir de sa part. Cela ne satisfait évidemment pas Guzulbek, que son époux rassure immédiatement en annonçant que ce sera elle qui l'aura tous les jours. Le mouchoir est donc un formidable outil visuel, parfois comique, symbolisant l'indécision de Soliman envers les femmes.

François Delisle De La Drevetière nous présente une toute autre coutume dans son *Arlequin sauvage*, toute aussi simple et visuelle, mais qui n'est certainement qu'une invention du dramaturge pour illustrer la naïveté de son personnage. Arlequin est sous le charme de Violette, qui veut être courtisée selon l'usage français, par de belles paroles. Arlequin n'y parvient pas et explique alors que dans ses bois, pour déclarer son amour à une fille, on lui présente une allumette. Si elle la souffle, cela signifie qu'elle lui accorde ses faveurs, dans le cas inverse, l'homme doit s'effacer. Il illustre ses propos en en allumant une, qu'il présente à Violette ; celle-ci la souffle. Arlequin veut alors de suite l'emmener avec lui pour « faire l'amour à la sauvage » (Acte I, scène 5), mais Flaminia et Pantalon lui expliquent que cela est impossible. Cet usage est une très bonne illustration de la candeur que l'on attribuait aux « bons sauvages » dont Arlequin est ici un représentant, car il est simple et poétique, et parfaitement adapté aux planches de théâtre.

Hirza ou Les Illinois met en scène deux autres usages caractéristiques des amérindiens. Sauvigny précise d'ailleurs dans la préface de sa pièce avoir « mis en usage le Calumet & les Colliers, parce que le *Calumet* est une sorte de passe-port, & les *Colliers* sont les garants de tous les traités qui se font ; les *Manitous* sont à-peu-près comme les Dieux Pénates des Payens ; chaque Sauvage s'en choisit un à sa fantaisie, & le port toujours sur soi ». Il cherchait, semble-t-il, à rendre sa tragédie particulièrement visuelle puisque non seulement il utilise ces deux symboles mais

il détaille, comme nous l'avons noté auparavant, particulièrement le décor qu'il espérait. Ce sont donc les Français qui apportent le Calumet de la paix et des colliers (Acte II, scène 6) à Oukéa et Hiaskar pour mettre fin au conflit initié par Fontalbar. Ce sont ici les colons qui s'adaptent aux traditions du Nouveau Monde mais Oukéa note justement qu'ils veulent les « flatter » pour « mieux [les] détruire » ensuite, qu'ils cherchent à les « séduire » pour les vaincre plus vite. On retrouve les colliers au quatrième acte lorsque Monréal demande à ses amis Illinois d'être cléments envers son père. Oukéa, en gage d'amitié et de respect, lui donne un collier. Ce ne sont pas ici des éléments liés à l'intrigue mais ce sont les symboles traditionnels de la paix et de l'attachement, leur place est donc une évidence sur scène.

Charles-Simon Favart expose des habitudes traditionnelles quelque peu différentes des exemples précédents dans ses *Trois Sultanes*. Il n'est pas ici question d'un objet original, d'un procédé étranger ou d'une cérémonie traditionnelle mais d'usages quotidiens turcs. Assez précis dans le décor qu'il souhaitait, le dramaturge l'est également quant aux postures qu'il souhaite que ses personnages adoptent puisqu'il précise par exemple, que « Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa » (Acte I, scène 7) ou encore qu'il « fait un geste de la main » pour que les esclaves se retirent (Acte II, scène 1) puis qu'il « sort en faisant une inclination à Roxelane » (Acte II, scène 6). Favart expose également ce qu'est un traditionnel « dîner à la turque » lorsque Roxelane veut organiser une soirée pour le sultan : « ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils disposent une table ronde d'argent massif ». Cela est une véritable immersion dans une maison orientale à laquelle le public français n'avait pas l'habitude d'avoir accès. Il ne s'agit donc pas ici de présenter un rituel original mais d'entrer dans le quotidien du sultanat oriental.

Faits et gestes du quotidien des peuples étrangers ainsi que coutumes ordinaires viennent investir les planches du théâtre de l'altérité afin d'illustrer au mieux les différences de mœurs entre la France et ces lointains pays qui l'émerveillent. Visuelles et originales, ces traditions sont donc de plus parfaitement théâtrales.

3. Rituels cérémoniels

Le théâtre de l'altérité s'est également attaché à reproduire des scènes de cérémonies traditionnelles. En effet, si de nombreux objets symboliques ont été utilisés au service de la dramaturgie, la mise en scène de mœurs est aussi présente.

Le premier exemple se trouve dans *L'Héroïne américaine*. Lors de notre étude sur la peinture, nous avons noté que les scènes se rapportant à l'anthropophagie et donc à la mise à mort de prisonniers étaient, bien que simplistes, prisées du public européen qui souvent réduisait les peuples d'Amérique à leur cannibalisme. Il n'est pas ici question de dévorer Inkle, prisonnier anglais de la tribu de Jarika, toutefois la description de sa captivité rappelle incontestablement ces scènes : « marche composée de Sauvages », « en dansant », « on prépare le poteau où doit être attaché le prisonnier » qui est « enchaîné ». Deux des Sauvages sont « armés » : « l'un d'un scalpel & l'autre d'un casse-tête », ce qui est la description des « cérémonies ordinaires des Sauvages lorsqu'ils se disposent à faire mourir un prisonnier ». Inkle « est conduit & attaché au poteau », le feu est allumé et l'on est sur le point de « commencer les tourmens qu'ils ont coutume de faire souffrir à leurs prisonniers » (Acte III, scène 15). Arnauld voulait indubitablement mettre en scène le rituel de sacrifice humain de certaines tribus amérindiennes, double symbole de la barbarie que certains attachaient aux Sauvages et de leur bonté puisque Jarika va lui sauver la vie malgré le mal qu'il lui a fait.

Jean-Jacques Rousseau s'intéresse aux rituels religieux des habitants du Nouveau Monde dans sa tragédie : à la cinquième scène du premier acte, l'action se situe « dans la forêt sacrée où les peuples de Guanahan venaient adorer les dieux ». Le Cacique demande au Grand-Prêtre de l'aide : « Prêtres sacrés des dieux qui protègent ces îles,/ Implorez leur secours sur mon peuple et sur moi ;/ Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi/ Qui vient troubler ces lieux tranquilles./… ». Le Grand-Prêtre en alternance avec le chœur débute alors ce qui ressemble à une prière ou une incantation, ce qui marquera la fin du premier acte. C'est au tour de Carime d'implorer les dieux à l'acte suivant et pour représenter cela, Rousseau précise dans la troisième scène qu'elle est « en action de se prosterner ». Il ne s'agit pas de rituels particulièrement étranges ici toutefois, ils sont spectaculaires par leurs différences d'avec les rituels religieux français, et l'on peut penser que les

voir représenter sur scène était d'autant plus intrigant pour le spectateur du XVIII[e] siècle peu habitué à assister à ce genre de cérémonie.

La Tragédie d'Antoine-Marin Lemierre s'articule autour d'une coutume indienne antique (le titre complet de cette pièce est d'ailleurs *La Veuve du Malabar ou L'Empire des Coutumes*), qui préconise qu'une femme meurt en se jetant dans le feu suite à la mort de son époux, sans quoi elle serait déshonorée. Après de longues tergiversations durant les quatre premiers actes, le cinquième met en scène « un bûcher dressé au milieu de la place ». À la quatrième scène, « elle monte sur le bûcher », à la suivante, Le Général « montant sur le bûcher » l' « arrache à cette mort funeste ». L'Esprit des journaux nous informe que « Dans la nouveauté, le bûcher où devoit se jetter la veuve étoit représenté par une espèce de petit trou d'où sortoit quelques petites flammes, & Lanassa, déclamant sur le bord de ce trou, (…) Montalban sortoit avec les siens par un autre trou, & venoit par derrière tirer Lanassa de celui où elle alloit tomber »[80] puis qu'à la reprise de la pièce, dix ans plus tard, pour effrayer et émouvoir davantage le public, « un vaste bûcher très-exhaussé & très-enflammé » fut créé, « la veuve y montant au milieu des feux, & un bel acteur (La Rive) l'enlevant avec des bras d'Hercule du milieu de ces flammes qui alloient la dévorer, tout cet appareil parut admirable, & l'étoit »[81]. Cette coutume cruelle associée à une scénographie forte fit le succès de cette comédie et c'est dans la représentation de ce sacrifice humain, inimaginable en France, plus que dans l'exotisme du décor ou des personnages que se trouve l'exposition de l'altérité et d'un monde nouveau. Ce thème de la mort d'une épouse à la suite au trépas de son conjoint est également traité par Alexis Piron dans *Le Fâcheux Veuvage* mais de façon bien moins tragique. Il n'est pas ici question de s'immoler mais de descendre sous une montagne pour y attendre la mort, ce qui théâtralement parlant est nettement moins spectaculaire d'autant plus que Balkis y va de bon cœur puisque sait déjà comment en sortir et qu'Arlequin se console d'y passer la fin de sa vie avec du vin.

Nous retrouvons dans *Le Bourgeois gentilhomme* une autre sorte de cérémonie : Molière s'inspire des protocoles d'intronisation pour simuler la prétendue nouvelle dignité de Monsieur Jourdain, se faire nommer Mamamouchi.

[80] *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, par une société de gens de lettres, Tome IX, Septembre 1793, Chez la veuve Valade, p. 203.
[81] *Loc. cit.*

La cérémonie turque mêle danse et musique pour former un intermède complètement détaillé par le dramaturge. Muphti, Dervis et Turcs sont représentés sur scène, les déplacements se font autour d'un tapis, Mahomet est invoqué, on se prosterne et l'on chante dans un jargon proche du turc, le sabir. Lors de la deuxième entrée, l'alcoran entre dans le ballet, le muphti « fait une seconde invocation burlesque », puis Jourdain se fait coiffer d'un turban à la suivante, le tout, toujours entremêlé de chants et de danses ; viennent ensuite sabre et bâton avec lesquels Jourdain est asséné de coups. La cérémonie ressemble alors davantage à une farce bouffonne qu'à une réelle intronisation, au cours de laquelle nous retrouvons de nombreux clichés visuels associés à l'Orient.

La traite d'esclave est une autre pratique étrangère à la France ; seul Chamfort l'intègre à l'une de ses pièces, *Le Marchand de Smyrne*. Aucune information ne nous est fournie sur la mise en scène de la vente mais à la façon dont l'auteur a écrit sa pièce, nous pouvons deviner qu'il pensait à une représentation on ne peut plus simple de cela, les prisonniers alignés et les acheteurs potentiels se succédant auprès du vendeur.

Le ballet des *Indes galantes* utilise également des cérémonies pour finir deux de ses entrées. C'est une cérémonie d'adoration au Soleil qui met fin aux *Incas du Pérou*. Peu de détails nous sont fournis par les créateurs de ce ballet, toutefois nous prenons connaissance à plusieurs reprises au cours de l'entrée du fait que la fête du Soleil va avoir lieu. Elle est annoncée par un prélude, qui voit l'arrivée des Incas, de sacrificateurs et de Péruviens. Huascar qui est l'ordonnateur de cette fête, s'adresse au « Brillant Soleil » avec le soutien du Chœur. Des danses se mêlent à la prière lorsqu'un tremblement de terre, tel une réponse à ces paroles, vient y mettre fin : de peur, tous se dispersent. Huascar et Carlos « reprennent le Rondeau » malgré cela jusqu'à ce que le volcan, qui faisait office de décor depuis le début de l'entrée, vomisse « des Rochers enflammez qui écrasent le criminel Huascar ». Chants, danses, prières et réponse divine composent cette fête du Soleil. L'entrée des *Sauvages* est construite autour de « la Cérémonie du grand Calumet de la paix », qui doit sonner la victoire des « Colonies Françoises & Espagnoles» sur les Sauvages. Dès la première scène de cette entrée, « On entend les Fanfares des Trompettes Françoises » annonçant la fête à venir. Après des discussion sur les différences entre l'amour européen et l'amour sauvage, la cérémonie débute à la

sixième scène : les Françaises sont « en habits d'Amazones ». Sont également présents guerriers, sauvagesses et bergers. Adario, chef des Sauvages, s'adresse à son peuple qui lui répond en chœur en reprenant ses paroles et en effectuant la « Danse du grand Calumet de Paix ». C'est un « Ballet général des Guerriers François & Sauvages » qui termine cette entrée. La mise en scène de l'altérité se trouve donc ici davantage dans la présence de sauvages qui reconnaissent leur défaite face aux Européens que dans l'exposition d'une cérémonie traditionnelle, cependant chants et danses, s'ils sont un tant soit peu exotiques peuvent suffire à faire voyager les spectateurs.

La mise en scène de cérémonials est donc importante pour certains dramaturges car ils font partie intégrante de la présentation des peuples exposés au public. Assister à ces fêtes traditionnelles offre au public l'opportunité d'apprendre à mieux connaître l'Autre, de le découvrir à travers ses rituels mais aussi d'amplifier l'évasion proposée par le dramaturge. Elles participent au voyage et à la rencontre. Rappelons-nous, de plus, que le théâtre se veut un divertissement festif et amusant, et que ces cérémonies, souvent accompagnées de danses, chants et musiques, répondent parfaitement à la demande du public.

4. La mise en scène des serviteurs noirs

La Renaissance présentait souvent dans ses tableaux des personnages noirs dans le rôle de serviteurs, détachés à la réalisation de petites tâches ayant souvent trait au bien-être de son maître : porter un parasol, amener une boisson … L'art dramatique s'approprie à son tour ces personnages. Très rares sont les pièces dont le personnage principal est noir ; elles sont un peu plus nombreuses à les utiliser en second rôle, mais le plus souvent, les personnages africains sont de simples serviteurs que le dramaturge ne dote même pas de la parole.

Bien évidemment, nous ne retrouvons pas d'esclaves d'origine africaine dans les pièces dont l'action se déroule en France, puisque l'esclavage sur le sol métropolitain était interdit, ni en Amérique où les Européens sont accompagnés de leurs valets mais n'ont pas d'esclaves à leur disposition, tout du moins, aucune des

pièces de ce corpus ne présente ce cas. L'apparition de ces personnages n'a lieu que dans les pièces orientales, où il est vrai que les sultans avaient des esclaves africains, ainsi que dans *Le Sicilien ou L'Amour peintre* et dans la *Tragédie du More cruel*, ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où l'Italie et l'Espagne pratiquaient le servage des hommes.

Nous ne pouvons décemment pas parler de la présence des esclaves sur scène comme un élément du décor, néanmoins ils sont présents dans une très nette majorité des comédies turques mais n'y ont pas de répliques (la seule exception de parole donnée à un esclave se trouve dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, où dans la première scène, les deux esclaves avertissent Roxelane de l'arrivée du sultan, puis un simple « Il vient » leur est à nouveau attribué dans la troisième scène du troisième acte.). Ils font partie de la scénographie : considérés presque comme des objets animés, ils sont une touche supplémentaire d'exotisme.

Le plus souvent leur présence n'est due qu'à l'organisation d'une fête à laquelle ils participent par des danses et/ou des chants : *Achmet et Almanzine* annonce la présence d'esclaves du grand vizir avec les autres personnages, nous les retrouvons dans le vaudeville final de l'acte I dans lequel ils chantent et dansent avec Pierrot et Usbeck. Le même scénario se retrouve dans *Les Pèlerins de La Mecque* : une troupe d'esclaves servant Rézia chante et danse pendant le changement de décor qui clôt le premier acte. « Une troupe d'Esclaves & d'Eunuques viennent former une danse qui finit la Pièce » dans *Arlequin Mahomet*. Léandre, dans *Le Fâcheux Veuvage*, a également deux esclaves qu'il fait danser pour effrayer Arlequin ; quatre esclaves dansent pendant qu'Hali chante dans *Le Sicilien*, puis « Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie ». Fuzelier précise, quant à lui, que les acteurs dansants de l'entrée du *Turc généreux* sont des « esclaves affriquains ». Dans *Les Trois Sultanes*, Osmin propose dans un premier temps de faire danser les esclaves pour divertir le sultan (Acte I, scène 3) puis ils « forment plusieurs danses variées » pour clore la comédie. De même, dans *Le Corsaire de Salé*, nous est signifiée une troupe d'esclaves dansants.

Lorsqu'ils ne sont pas une simple présence (les deux esclaves de Roxelane dans *Ibrahim* sont présentes dans toutes les scènes où l'est la sultane ; une « suitte d'Afriquains », la suite de *L'Ambassadeur d'Affrique* est présente mais aucune parole ou action ne lui est attribuée ; il est signifié avec la liste des personnages du

Barbier de Bagdad la présence d'esclaves d'Almanzor mais ils ne sont pas cités ensuite), ils servent aux mêmes tâches du quotidien que celles dans lesquelles les représentaient les artistes peintres. Une esclave sert de messagère dans *Le Grand et Dernier Solyman* en jetant un mouchoir contenant une lettre ainsi que dans *L'Esclave ou Le Marin généreux*, où deux d'entre eux sont chargés de porter des objets à diverses personnes. Ils font autrement des mises en place : « plusieurs Esclaves sont occupés à divers préparatifs ; les uns apportent des flambeaux, les autres des réchaux, d'autres de grandes aiguières, des vases, des habits, &c » dans *L'Indienne* de Framery, ils entourent le dîner de Hali et Guzulbek dans *Le Menuisier de Bagdad*, le nouveau Bacha est d'ailleurs gêné de voir « tout ce monde à [les] voir manger », ils portent des présents pour le Bacha dans *Les Indes galantes* de même que dans *Les Trois Sultanes* où ils installent également le décor et servent Soliman.

Personnages subalternes par leurs rôles sans conséquences, les serviteurs noirs sont pourtant récurrents dans les pièces à sujet oriental. Ils sont une touche d'exotisme supplémentaire rappelant le pouvoir et l'autorité des cours ottomanes. Leur présence au théâtre diffère donc leurs rôles lors des ballets et mascarades de cour qui, s'ils les dotent de parole, n'a pour seul but que de présenter « un fourmillement de grotesque, un pêle-mêle de masques délirants, une bacchanale bariolée de silhouettes multiformes »[82].

D. Témoignages des mises en scènes de la Renaissance

Il ne reste malheureusement que très peu de témoignages des mises en scène de ces diverses pièces à l'époque où elles furent créées. Toutefois, après cette longue étude textuelle, intéressons nous aux quelques croquis qui nous sont parvenus. Nous nous sommes ici limités aux documents illustrant des mises en scènes antérieures à la Révolution française pour que cela corresponde aux dates de mes recherches.

[82] ROUSSET Jean, *L'Île enchantée, la scène et la salle, l'Intérieur et l'extérieur*, Corti, paris, 1976, p. 165-183 dans *Du Noir au nègre, L'image du Noir au théâtre (1550-1960)* de Sylvie Chalaye, L'Harmattan, 1998, p. 45.

Figure 24

De la mise en scène de l'Amérique et de ses habitants, seules les quelques illustrations de la Pièce de Voltaire *Alzire ou Les Américains* sont restées, notamment plusieurs représentant l'ultime scène de la tragédie (Gusman est sur le point de mourir et demande à tous ceux qui l'entourent – son père, les Américains, Montèze, les soldats - de pardonner à Alzire et Zamore). La première (figure 24) date, si ce n'est pas de la création de la pièce en 1736, de l'une des toutes premières mises en scène car elle fut publiée en 1739[83] : l'intérêt ne réside pas ici dans les vêtements des principaux protagonistes puisque Zamore s'était habillé d'un vêtement de soldat espagnol pour approcher Gusman et Alzire porte une simple robe claire, ressemblant à la mode occidentale. Dans la mesure où elle a épousé un Espagnol au cours de la pièce nous pouvons envisager que ce vêtement européen reflète son acte d'acceptation de leur colonisation. C'est ici la représentation des Américains qui est intéressante car bien qu'ils soient en arrière plan, nous distinguons parfaitement leur quasi nudité : seul un linge les recouvre de la taille à mi-cuisses. Ils ont les cheveux très courts, peut-être même sont-ils rasés. Si le décor semble assez simple, nous apercevons par les grandes ouvertures deux symboliques palmiers.

Figure 25

Une autre image (figure 25) de cette même scène existe, éditée en 1751[84], Si l'on

[83] *Œuvres de Voltaire*, Tome 3, Jacques Desbordes, Amsterdam, 1739.
[84] *Œuvres de Mr. De Voltaire*, Tome 5, Lambert, 1751.

discerne cette fois que les têtes chauves des américains, un homme est vêtu différemment des autres : il porte un habit simple ressemblant à une tunique, elle lui arrive aux genoux, un tissu attaché sur le torse lui couvre les épaules, telle une cape, il est pieds nus et porte un couvre chef orné de plumes. Il pourrait ici s'agir de l'Américain Montèze. Des palmiers sont encore visibles par les ouvertures.

Figure 26

En 1768, une nouvelle gravure paraît [85] (figure 26), qui diffère davantage. La scène est sur une place extérieure, entourée de bâtiment de types coloniaux, aucun palmier n'est visible. Les Américains sont cette fois chaussés de sandales, Zamore porte un vêtement qui lui recouvre partiellement le torse et porte une coiffe ornée de plumes, il a ici les mains enchaînées. Alzire est également à la mode amérindienne : elle porte une longue robe blanche par dessus laquelle on retrouve la même « jupe » que celle de ses compatriotes. Sa tête est également recouverte. Il existe également une gravure représentant Zamore dans la tragédie de Voltaire (figure 27). Toutefois, si elle fut éditée en 1786, nous ne savons de quelle mise en scène elle date. Elle mérite tout de même que nous nous y intéressions. Cette image est en couleur et nous permet donc de constater que le costume était très coloré. Le principal intérêt dans cette représentation de Zamore est l'ajout sur sa poitrine (il est difficile de savoir s'il s'agit d'un

Figure 27

[85] *Collection complette des œuvres de Mr. de Voltaire*, Tome 3, Cramer, Genève, 1768-1777.

vêtement ou si c'est à même la peau) d'un grand soleil jaune rappelant inévitablement la croyance des Péruviens selon laquelle ils étaient les enfants du Soleil. Zamore ne porte pas ici de couvre-chef, cependant la représentation de ses cheveux se rapproche davantage des perruques européennes de l'époque (cheveux blancs et bouclés) que de l'image qui était alors propagée des Amérindiens (cheveux noirs et lisses). L'image de l'Amérindien véhiculée par les gravures représentant l'*Alzire* de Voltaire n'évolue donc pas au cours du XVIII[e] siècle. Les diverses mises en scène semblent reproduire l'image que l'Europe avait de l'Amérique du Sud à cette époque.

Davantage d'illustrations de pièces, dont l'action se déroule en Asie, sont aujourd'hui encore accessibles. La première gravure[86] (figure 28) représente les héros du vaudeville *Zémine et Almanzor* qui se passe en Astracan, l'un des royaumes tartares. Nous y voyons la princesse Zémine sur la droite vêtue d'une robe semblable à celles portées par les occidentales. Cependant, de ses cheveux retenus en arrière, part un voile qui lui retombe sur le bras. Ce détail permet d'orientaliser instantanément ce costume. En ce qui concerne les deux hommes qui se trouvent au centre, ils sont habillés de la même manière : large pantalon associé à ce qui ressemble à un samue (veste traditionnelle), la taille est marquée d'une large ceinture et un long manteau est porté par-dessus ce costume. Ils sont donc habillés des vêtements traditionnels asiatiques, à l'image de ceux portés par les différents empereurs tatares, chinois ou japonais. Ils portent également tous deux un turban, cela n'est par contre pas

Figure 28

[86] *Le Sage et D'Orneval, le Théâtre de la foire*, Tome 8, Pierre Gandouin, 1734.

conforme à la tenue asiatique. Nous pouvons voir qu'il s'agit ici encore d'un code théâtral pour intensifier l'exotisme de la pièce ; peu importe l'exactitude du costume : Le turban est symbole d'Orient. Cette gravure illustre la parution de 1734, soit seulement quatre ans après l'écriture de cette pièce. Nous pouvons penser que lors de la première représentation à la Foire Saint-Laurent, les acteurs étaient habillés de la sorte. Le décor est quant à lui totalement neutre.

Une illustration[87] de La *Princesse de la Chine* nous est également parvenue (figure 29). Le décor représente la salle du divan, dépeinte dans la scène précédent celle ici représentée, c'est-à-dire la huitième du troisième acte. Le Roi et la Princesse sont chacun sur leur trône, les Mandarins sont assis sur les côtés de la scène de sorte qu'ils entourent Noureddin et Pierrot qui se présentent face aux altesses. Noureddin est sur le dessin presque de dos, nous ne distinguons de sa tenue qu'un très long manteau et un turban. Le Roi, bien qu'assis au fond de la scène, semble porter une longue robe traditionnelle agrémentée d'une large ceinture, un long manteau aux très larges manches par-dessus. Un turban orne sa tête. La Princesse porte une robe corsetée. Turbans associés aux longs et amples vêtements riment encore ici avec la mode asiatique destinée aux personnages.

Figure 29

1st-art-gallery.com
Figure 30

De *L'Orphelin de la Chine*, nous pouvons admirer quatre esquisses, malheureusement seule la première dont je vais ici parler date de la création de l'œuvre, c'est-à-dire de 1755. Il s'agit d'un portrait de l'acteur Lekain, interprète du rôle de Gengis Khan, empereur tartare (figure 30). Il porte un vêtement très ouvert sur le devant, qui semble soyeux, agrémenté au col et aux manches de ce qui ressemble à de la fourrure. De cette

[87] LESAGE et D'ORNEVAL, Le Théâtre de la Foire ou L'Opéra-comique, Chez Z. Chatelain, 1731

même matière est faite sa coiffe, une sorte de toque, à laquelle sont ajoutées de généreuses plumes rouges. Ce costume semble donc refléter parfaitement la grandeur de ce personnage.

Une autre esquisse[88] (figure 31) représente la sixième et dernière scène du cinquième acte de la tragédie. Nous y voyons Gengis Khan suivi de ses Gardes empêcher Idamé et Zamti de mettre fin à leurs jours. L'Empereur a une jupe-culotte très ample, une veste croisée, un couvre-chef tel que celui décrit précédemment et un sabre. Sa suite suit cette mode avec plus de sobriété, et si l'on distingue peu ce qui couvre leurs têtes, il ne s'agit ni de turban, ni de plumes. Face à eux, Idamé porte une logue jupe par-dessus laquelle est superposé ce qui ressemble à un kimono : tunique au décolleté croisé et aux manches très larges sur l'avant-bras. On devine que Zamti porte le même genre de vêtement : une jupe très longue sur laquelle est superposée une tunique, le tout serré à la taille par une très large ceinture qui semble en métal.

Figure 31

À cette tenue très traditionnelle s'ajoute ce qu'on appelle aujourd'hui un chapeau chinois. Notons également la présence d'une lanterne au-dessus d'eux, touche asiatique du décor. Une gravure représentant le couple mandarin dans l'avant dernière scène de cette pièce existe, datée cette fois de 1786[89]. Le décor est le même que dans le croquis précédent, à l'inverse des costumes. Les époux portent toujours de longs et larges vêtements, Idamé porte par dessus une longue veste traditionnelle qui semble cette fois être ornée de motifs. On découvre ici les

[88] *Collection complette des œuvres de Mr. De Voltaire*, Tome 5, Cramer, Genève, 1768-1777.
[89] VOLTAIRE, *Oeuvres complètes*, Tome 4, Kehl de Beaumarchais, 1785-1789.

grosses bottes de Zamti, ainsi qu'un chapeau différent dit chapeau « empereur » auquel est accrochée une longue plume de paon.

Une dernière esquisse représentant cette œuvre (figure 32), nous est parvenue. Si elle fut publiée dans un livre paru en 1835[90], nous ne savons quelle mise en scène elle illustre mais il est très intéressant de s'y arrêter pour étudier les costumes : Zamti est pour la première fois représenté tête nue, avec une grande barbe. Sur une robe blanche est superposée une tunique noire dont la coupe et les motifs symbolisent parfaitement l'Asie. Il a de plus une très longue écharpe blanche. Idamé porte elle aussi une longue robe blanche dont les manches sont extrêmement évasées. Par dessus celle-ci une tunique pale est portée, resserrée à la taille par une ceinture blanche rappelant l'écharpe de son époux. Tous deux ont les pieds chaussés de petites chaussures aux bouts pointus et relevés.

Figure 32

La recherche de la mise en scène de l'asiatisme passe donc inévitablement par les costumes des personnages. L'on avait pourtant noté précédemment la quasi inexistence de didascalies dans cette œuvre sur l'aspect visuel souhaité par l'auteur, ce qui n'empêchait aucunement les mises en scène de répondre au goût du public, laissant même peut-être davantage de liberté aux costumiers.

Il existe également une illustration de *La Veuve du Malabar* de Lemierre (figure 33[91]). Datée de 1817, elle est donc hors de notre champ de recherche toutefois, nous

Figure 33

[90] *Collection des figures de Voltaire*, Paris 1835.
[91] *Répertoire du Théâtre François ou Recueil des Tragédies et Comédies*, Tome 5, Foucault, 1817.

n'en sommes pas très loin et il est intéressant d'y voir le voile de Lanassa ainsi que sa robe, plus proche du style de celle de la chinoise Idamé que des toilettes des Françaises d'alors. Il faut également noter que les personnages entourant le couple de héros sont selon le texte les bramines, qui ici portent tous barbes et turbans. Leurs costumes sont donc très semblables à ceux que nous allons examiner ensuite, les Ottomans.

De même que la majorité des pièces dites exotiques sont à sujet oriental, le plus grand nombre de gravures représentant des pièces de ce corpus sont celles illustrant l'Empire Ottoman et ses régions voisines.

La plus ancienne illustration[92] date de 1645 (figure 34), et représente la neuvième scène du deuxième acte d'*Ibrahim ou L'Illustre bassa*. Nous retrouvons dans cette scène Ibrahim, Achomat et Soliman or ici seuls deux hommes sont mis en avant, dans le sérail extérieur du palais de Constantinople, qui est orné de nombreux croissants, symbole turc. Le duo est habillé de façon identique : turban agrémenté de plumes, moustache pointue, tunique mi-longue avec fermeture à boutonnage brandebourg, sur les épaules un manteau attaché comme une cape, une ceinture nouée à la taille et des bottes arrivant à mi-mollet. Quelques menus détails différencient tout de même ces deux hommes : celui de gauche porte des anneaux aux oreilles, le vêtement posé sur ses épaules rappelle moins le style militaire et est bordé de fourrure dirait-on sur le dessin, enfin ses chaussures sont plus élaborées ; il semble donc que c'est ici Soliman qui est présenté car plus richement paré.

Figure 34

[92] SCUDERY, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, Quinet et de Sercy, 1645.

Figure 35

Chronologiquement, vient ensuite une gravure[93] de *La Généreuse Ingratitude* (figure 35). La scène est dite dans la forêt d'Alger ; il est vrai que quelques arbres sont représentés mais il s'agit davantage d'une place entourée de maisons à l'architecture très simple, en arrière-plan se dessinent des montagnes. Trois hommes vêtus similairement sont représentés (tuniques arrivant aux genoux, aux boutonnières brandebourg, ceinture nouée à la taille). Si ces vêtements sont simples et légèrement orientaux, ce sont les turbans à plumes qui marquent davantage leur exotisme.

Nous avons auparavant évoqué les pièces dont l'orientalisme ne se trouvait pas dans les dialogues mais uniquement sur scène, par le choix de personnages ottomans. C'est ainsi le cas de *Bajazet*, dont la plus ancienne illustration (figure 36) date de 1678[94]. Tout y est ici exagérément représenté à la mode orientale : de grands tapis persans recouvrent un sol en damier noir et blanc, de grands voilages sont accrochés aux murs, laissant apparaître par une ouverture un bâtiment qu'un croissant surplombe. En arrière-plan est présent un petit page noir qui porte un manteau à la mode turque ainsi qu'un turban, sur le devant de la scène sont exposées les quatre personnages féminins de la tragédie. La sultane Roxane est agenouillée, elle porte une robe aux motifs très fournis, un voile part de sa coiffe pour lui retomber sur le bras, Atalide est vêtue d'un robe faisant penser à une djellaba ; de nombreuses

Figure 36

[93] QUINAULT, *La Généreuse Ingratitude*, Quinet, 1656.
[94] *Œuvres de Racine*, Tome 2, Abraham Wolfgang, Amsterdam, 1678.

plumes très garnies ornent sa coiffure. Elle est retenue par les deux esclaves Zaïre et Zatime dont l'apparence des tenues rappelle les tragédiennes grecques.

Cette même scène fut à nouveau représentée en 1700[95] de façon presqu'identique, un petit chien en plus, puis à nouveau dessinée en 1723[96] (figure 37). Les mêmes détails s'y retrouvent, la différence la plus intéressante est l'accoutrement de Roxane dont la robe, si elle semble plus simple, est très décolletée et les manches évasées. Sa coiffe dont part encore un long voile, est cette fois pointue. La nouvelle gravure effectuée en 1767 [97] copie les précédentes mais cette fois, les vêtements apparaissent plus voluptueux et les femmes portent toutes des turbans féminins.

Figure 37

Les œuvres de Voltaire ont laissé de nombreux témoignages. Pour ce qui est de *Zaïre*, un portrait de Mademoiselle Dubois (figure 38), qui interprétait l'héroïne, existe [98] : elle est vêtue d'une robe à paniers très colorée agrémentée pour l'orientaliser d'un voile partant d'une coiffe de plumes posée par-dessus une perruque poudrée en blanc, comme il en était la mode à Paris. Des gravures de la scène finale de mises en scènes ultérieures existent : la première (figure 39) est datée de

Figure 38

Figure 39

[95] *Œuvres de Racine*, Tome 2, Pralart, 1700.
[96] *Œuvres de Racine*, Tome 2, J. Tonson & J. Watts, Londres, 1723.
[97] LUNEAU de BOISJERMAIN, *Œuvres de Jean Racine avec des commentaires*, Tome 3, Louis Cellot, 1768.
[98] LECOMTE Hippolyte, *Costumes de Théâtre de 1600 à 1820*, Delpech, 1821.

1739[99]. Tous portent des habits longs et clairs, très simples, et des turbans. Une autre représente le jeu de 1751[100], Zaïre porte une robe corsetée avec un long manteau ouvert par-dessus, lorsque les hommes ont des tenues un peu plus recherchées qu'auparavant : superposition de tissus, serrés à la taille par une longue ceinture blanche, ils portent des manteaux ainsi que des turbans en linge surmontés d'un croissant. Ici le décor est visible, on y retrouve les traditionnels tapis et grands voilages. Éditée en 1757, une troisième esquisse[101] de cette scène existe. Elle a lieu cette fois sur une terrasse extérieure. Les costumes se distinguent difficilement toutefois les dames portent des robes à paniers et des turbans, l'homme au premier plan est vêtu à la turque, un turban à plume sur la tête. Le célèbre acteur Lekain joua le rôle d'Orosmane en 1773 et si plusieurs croquis le représentent dans le personnage du sultan, ils sont tous différents…

Tout d'abord, le portrait (figure 30) que j'ai décrit auparavant pour son rôle de Gengis Khan est parfois également attribué à sa prestation dans *Zaïre*, il ne s'accorde pourtant pas avec les deux portraits (figures 40 et 41) en plain pied que nous avons autrement, dans lesquels la coiffe est semblable : le turban ressemble presque à un bonnet sur lequel quelques plumes auraient été ajoutées. Quant aux costumes, tous deux sont très colorés, longs, et portés sur des bas bouffants. Le vêtement qui les recouvre est pour l'un croisé sur le devant, de même que pour les personnages tartares, serré par une ceinture, avec de gros motifs faisant penser à des arabesques et de la fourrure aux épaules, et pour l'autre la tunique plus importante est recouverte par un manteau à rayures jaunes et rouges, bordé de fourrure. La constante dans la représentation de Lekain est donc des vêtements riches et colorés, digne d'un sultan, quand les gravures

Figure 40

Figure 41

[99] *Œuvres de Voltaire*, Tome 3, Jacques Desbordes, Amsterdam, 1739.
[100] *Œuvres de Mr. De Voltaire*, Tome 4, Lambert, 1751.
[101] *Collection complette des œuvres de Mr. De Voltaire*, Tome 1, Cramer, Genève, 1757.

illustrant la neuvième scène du cinquième acte représentent le sultan plus simplement.

Du *Fanatisme ou Mahomet le prophète*, il existe aussi plusieurs aperçus, lesquels présentent Mahomet et Zopire toujours à la mode turque, parfois ils portent des turbans, d'autres fois des barbes mais ils sont toujours conforment à l'image de la mode des grands musulmans. Notons toutefois que dans la gravure de 1748[102] (figure 42), seul Mahomet porte une barbe.

Figure 42

La seule différence ici notable est la représentation de Zopire, jouée par Brisart, qui face à un Mahomet très emplumé et apprêté, porte les cheveux longs et détachés (figure 43[103]), ce que l'on retrouve également dans une gravure de 1783[104]. Un autre portrait[105] (figure 44) représentant cette tragédie retient l'attention, il s'agit de Mademoiselle de Garcins jouant Palmire. Son costume diffère quelque peu des robes habituellement portées pour les rôles de femmes orientales : la robe blanche est relativement simple, ceinturée sous la poitrine, ornée en son bas et au col. Elle porte une coiffe plumée à laquelle est accroché un long voile qui cette fois lui recouvre entièrement l'arrière.

Figure 43

Figure 44

[102] *Œuvres de Mr de Voltaire*, tome 5, Dresde, George Conrad Walther, 1748.
[103] LEMAZURIER P. D., *Galerie historique des acteurs du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à nos jours*, Tome 1, Joseph Chaumerot, 1810.
[104] VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Tome 3, Kehl de Beaumarchais, 1785-1789.
[105] LE VACHER DE CHARNOIS Jean-Charles, *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, Janinet, 1786-1789.

Dernière œuvre de Voltaire sur laquelle nous revenons, *Zulime*. Si l'action se déroule en Afrique, les personnages sont tout de même vêtus à la mode turque comme le dévoile la gravure (figure 45) la plus ancienne que l'on ait de cette tragédie qui, bien que composée en 1740, date d'une publication de 1764[106]. La princesse porte une longue robe et un turban, Bénassar et Mohadir, de longs manteaux, des turbans et un sabre, enfin Ramire et Atide, leurs esclaves espagnols, sont pieds nus, simplement habillés, rien ne leur recouvre la tête.

Figure 45

Il reste deux tragédies à sujet oriental dont nous avons des témoignages visuels. La plus ancienne est *Rhadamisthe et Zénobie*. Les costumes vont de fait être différents de ceux précédemment étudiés pour la simple raison que l'action se déroule au I[er] siècle. Un portrait de Monsieur de Naudé dans le rôle de Pharasmane[107] le présente en uniforme militaire antique et bien qu'il ne fut publié qu'à la fin du XVIII[e] siècle, nous pouvons penser que les mises en scène antérieures le représentaient de la même façon. De cette même pièce, il existe une représentation de Mademoiselle Sainval et de Lekain en Zénobie et Rhadamisthe [108] dans laquelle la reine d'Ibérie n'est aucunement orientalisée (elle porte une robe corsetée à paniers) quant au roi d'Arménie son vêtement rappelle les toges romaines. Pas d'exotisme représenté ici : l'époque de l'action domine sur le lieu.

Figure 46

Seconde tragédie, *Tamerlan ou La Mort de Bajazet*. Nous retrouvons ici (figure 46) les costumes classiques des

[106] *Collection complette des œuvres de Mr. De Voltaire*, Tome 5, Cramer, Genève, 1764.
[107] LE VACHER DE CHARNOIS Jean-Charles, *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, Janinet, 1786-1789.
[108] *Les Métamorphoses de Melpomène et Thalie ou Caractères dramatiques des comédies françaises & italiennes*, Robert Sayer, Londres, 1772.

personnages ottomans : manteaux ceinturés et turbans pour les hommes, longue robe et long voile fin pour la femme qui se trouve au premier plan de la gravure[109] à laquelle nous avons accès. Les traditionnels grands voilages pour orientaliser le décor sont également peints.

En ce qui concerne l'illustration de comédies, d'opéras-comiques ou encore de vaudevilles s'appropriant le sujet turc, peu d'archives existent et toutes datent du XVIII[e] siècle. Il s'agit majoritairement de pièces jouées aux Foires, et toutes furent composées par Lesage et d'Orneval.

L'image présentée sur la couverture de ce travail représente une illustration d'*Arlequin Mahomet*. Nous y retrouvons les costumes utilisés pour les rôles orientaux. Il faut simplement noter que ce qui distingue Mahomet des autres personnages est sa grande barbe blanche. Cependant, dans la mesure où cette comédie nous présente Arlequin qui prend l'apparence du prophète, la barbe peut être l'élément distinctif théâtral de Mahomet au théâtre de la Foire. Cette barbe est un élément du déguisement.

La figure 47 illustre la dernière scène d'*Arlequin roi de Serendib*, exposant Mezzetin, Arlequin et Pierrot [110]. Mezzetin et Pierrot, qui jouent des rôles féminins, portent des robes comme nous avons pu en voir précédemment : tissu à motif et corset, et ont revêtu par dessus l'habituel long manteau aux manches très évasées. Il n'est pas évident de distinguer ce qui orne leurs têtes, turbans ou plumes. La représentation d'Arlequin est par contre particulièrement intéressante, non pas pour le long manteau qui l'habille, mais parce que pour la première fois, un personnage est représenté avec la peau noire sur une de ces esquisses.

Figure 47

[109] *Les Œuvres de Mr Pradon*, Antoine Schelte, Amsterdam, 1695.
[110] *Le Sage et d'Orneval, Le Théâtre de la foire*, Tome 1, Ganeau, 1721.

Nous retrouvons dans les croquis d'*Arlequin Hulla*[111] des vêtements comparables à ceux utilisés pour la tragédie (manches évasées, boutons en brandebourg, etc.), les turbans ont simplement ici des formes pointues. Il en est de même sur l'esquisse présentant la dix-huitième scène du *Corsaire de Salé*[112], Zaila et Balkis ont de longs manteaux par-dessus leurs robes, Pégelin est habillé d'un manteau de style allemand et d'un turban rehaussé d'une plume. Nous sommes par contre dans son jardin à Salé, qui ne présente rien de marocain. Ces mêmes accoutrements se retrouvent sur la gravure de *La Reine du Barostan*[113]. Sur l'unique scène gravée des *Pèlerins de la Mecque*[114], le plus grand nombre de personnages sont en pèlerins et ne nous intéressent donc peu. Par contre nous y distinguons le sultan, qui est encore ici représenté avec turban, épée, et long vêtements.

Une gravure[115] (figure 48) datée de 1728 expose la quatrième scène du deuxième acte d'*Achmet et Almanzine*. Outre les nombreux croissants incrustés dans le décor par ailleurs très simple alors qu'il doit figurer le sérail du sultan, Achmet et Almanzine sont richement habillés à la mode orientale. Nous pourrions nous étonner de voir ici Achmet, un homme, porter une coiffe de laquelle part un long voile, ordinairement parure réservée aux femmes, mais cela s'explique par le fait que dans cet acte, il se déguise en femme, pour se faire passer pour sa sœur et ainsi accéder au sérail. Il est cependant surprenant de le voir porter un voile qui ne lui couvre pas le visage comme le laisse supposer le texte.

Figure 48

[111] *Le Sage et d'Orneval, Le Théâtre de la foire*, Tome 2, Ganeau, 1721.
[112] *Le Sage et D'Orneval, le Théâtre de la foire*, Tome 7, Pierre Gandouin, 1734.
[113] *Op. cit.*
[114] *Le Sage et D'Orneval, le Théâtre de la foire*, Tome 6, Pierre Gandouin, 1734.
[115] *Le Sage et D'Orneval, le Théâtre de la foire*, Tome 6, Pierre Gandouin, 1737.

Il ne nous reste plus alors que la grande comédie-ballet de Molière dans laquelle nous sommes face au travestissement d'Européens en Turcs. Deux gravures de la cinquième scène du quatrième acte du *Bourgeois gentilhomme*, scène précédant la cérémonie turque, existent et sont quasi similaires. Si malheureusement Monsieur Jourdain n'y est pas encore déguisé en Mamamouchi dans la première[116], nous pouvons y voir six hommes accoutrés à la mode orientale, parmi lesquels Cléonte et Covielle. Une fois encore les vêtements sont semblables à ceux des autres pièces : longs vêtements, certains à motifs, fermetures brandebourg, écharpes nouées à la taille, turbans et bonnets à plumes sur la tête. Le second croquis[117] (figure 49) présente Monsieur Jourdain en train de se faire habiller par les soi-disant représentants du sultan. Ils sont habillés de la même manière que le sont les personnages turcs, toutefois deux d'entre eux ont des couvre-chefs différents de ceux précédemment vus, ce qui permet de les reconnaître en tant que Muphtis. L'un s'apprête à lui mettre un turban quand l'autre lui dépose un manteau sur les épaules. S'il existe également des gravures du *Sicilien où L'Amour peintre*, aucune d'entre elles ne représente le déguisement d'Haly en Turc ou Isidore voilée. Nous constatons donc que les vêtements pour paraître en Turc dans des comédies, donc à dessein de faire rire, sont les mêmes que ceux en usage dans les pièces mettant en scène des personnages orientaux.

Figure 49

Nous n'avons malheureusement pas retrouvé d'image exposant la mise en scène de personnage noir, à l'exception de celle d'*Arlequin roi de Serendib* (figure 45) car les quelques gravures ou croquis d'œuvres dans lesquelles se trouvent au moins un personnage noir ne représentent que les personnages blancs venus d'Europe comme Sophie et Valère dans le cas du drame d'Olympe de Gouges.

[116] *Les Œuvres de Monsieur Molière*, nouvelle édition, Tome 4, Wetstein, Amsterdam, 1691.
[117] *Les Œuvres de Monsieur de Molière*, Nouvelle Édition, Tome 3, Brunel, Amsterdam, 1691.

L'art théâtral reprend donc les figures qui ont fait le succès des tableaux représentants les nouveaux mondes et l'altérité qui leur est attachée. Des éléments types font partie des mises en scène de l'altérité. Ces sujets se prêtent particulièrement bien à la volonté de présenter au public des divertissements colorés, originaux car avec l'arrivée sur scène de nouveaux et nombreux personnages, une nouvelle étendue de possibilités s'offre aux dramaturges, qui grâce aux éléments visuels (costumes, décors, personnages, rituels …) proposent pour la première fois aux spectateurs de voyager à travers le monde. Et si la représentation de ces lieux lointains et de leurs habitants n'est pas exacte, peu importe. Des codes attenants à cette mise en scène de l'exotisme sont mis en place et suffisent à s'évader. Ainsi, si les textes de littérature comme les témoignages et les tableaux de maîtres n'étaient répandus que dans les classes dominantes de la société, le théâtre permet de démocratiser l'accès à la culture, au monde, et donc à l'altérité.

II. Travestissement et déguisement

L'altérité est d'abord perçue sur un plan visuel, ce que nous venons d'étudier. Le dramaturge peut ainsi proposer un univers spectaculaire au public à travers les différents outils théâtraux : costumes, objets ou attitudes différentes des occidentales qui, devenus conventionnels, s'adaptent à leur exploitation dramatique. Ces nouveaux codes vont alors être utilisés et détournés au profit de l'action dramatique et du comique à travers les inévitables stratagèmes du travestissement et du déguisement, tant appréciés des amateurs du théâtre.

Bien que ces deux procédés aillent à l'encontre de la règle de la vraisemblance du théâtre classique, nous les retrouvons indifféremment à la Foire comme sur les scènes officielles, principalement dans des pièces du genre comique ; cela n'est en rien étonnant puisque cet artifice devint l'une des clés du succès de la *comedia* espagnole, genre dominant du théâtre classique ibère de Lope de Vega à Calderón, ainsi que l'une des ruses favorites de la commedia dell'arte, née en Italie au XVI^{e} siècle et qui connut un succès florissant en France au XVII^{e}

siècle. L'importance du déguisement dans le théâtre français de l'âge classique allait donc logiquement s'accroître, d'autant plus que la littérature romanesque du XVII[e] siècle s'en étant déjà emparée, son incursion dans la production théâtrale était inévitable[118].

Les diverses thématiques liées à la mise en scène des altérités du monde ne pouvaient laisser de côté ces deux procédés visuels. Travestissement et déguisement se retrouvent donc fréquemment dans le théâtre de l'altérité de l'Ancien Régime, exploités de différentes façons. Ainsi plus d'une vingtaine de pièces du corpus attenant à cette thèse reprennent cette technique.

A. Exploitation des caricatures théâtrales

Nous l'avons étudié précédemment, la mise en scène de l'autre passe inévitablement par la création de stéréotypes visuels, principalement vestimentaires. Le public pouvait ainsi, à la simple vue d'un personnage en deviner l'origine et le statut. Les dramaturges en usent donc volontiers et pour une compréhension simple, reprennent les costumes qui caractérisent chaque figure de l'altérité et travestissent leurs personnages par quelques accessoires superficiels.

1. Hommes et femmes d'Orient

Véronique Lochert explique qu'au théâtre, l'altérité orientale est d'abord perçue au niveau visuel, que ce soit par des costumes, des objets ou des comportements sollicitant ainsi tous les domaines du spectaculaire. Toutefois, le principal signe reste le costume dit « à la turque » ou « à la mauresque » permettant surtout « de construire des oppositions visuelles entre Chrétiens et Musulmans, captifs et maures. Le costume oriental masculin repose principalement sur le turban, signe nécessaire et suffisant du vêtement turc, qui rend les déguisements particulièrement aisés dans les comédies françaises de la

[118] BILLAUD Isabelle, LAPERRIERE Marie-Catherine, *Représentation du corps sous l'Ancien Régime : discours et pratiques*, Presses Universitaires de Laval, 2007.

seconde moitié du siècle. Le costume féminin est pour sa part caractérisé par le voile, qui dissimule le visage et facilite les méprises »[119] ; cela se confirme par l'étude textuelle effectuée précédemment. Toutefois, si les esquisses représentent les personnages turcs avec des turbans, le voile des femmes n'est jamais gravé de façon à recouvrir leur visage.

Une nette majorité de l'exploitation du déguisement reprend ces deux accessoires. L'exemple le plus fort se trouve dans *La Vangeance de Colombine* : s'il est simplement précisé que Scaramouche et Pierrot « sont tous deux vêtus à la Turque » (Acte I, scène 1) pour se faire passer pour des officiers du Grand-Turc, et font quelques « Cérémonies » (Acte I, scène 2) pour se présenter, l'élément clé pour orientaliser Arlequin va résider dans le « Turban vert qui a trois pieds de Diamètre » (Acte I, scène 2) que les deux compères vont lui remettre pour preuve de sa nouvelle parenté avec le sultan. De la même manière, lorsque Arlequin veut se faire passer pour Mahomet dans la pièce de Lesage, « il a un pourpoint noir avec un turban et une longue barbe blanche » (Scène 11). En ce qui concerne le déguisement de Cléonte dans *Le Bourgeois gentilhomme*, Molière précise uniquement qu'il est « en Turc » (Acte IV, scène 6), le turban est donc implicitement évoqué (de même que pour Haly « habillé en turc » dans *Le Sicilien ou L'Amour peintre*, scène 7) cependant, lors de la cérémonie d'anoblissement de Monsieur Jourdain, il précise lors de la deuxième entrée du ballet que « Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs » et que les deux Dervis qui l'accompagnent « ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées ». Enfin, pour faire du Bourgeois un mamamouchi, on lui met « un turban sur la tête » (troisième entrée du ballet), ce qui est le seul élément du costume à être précisé. Cela se retrouve ensuite dans *Le Grand et dernier Solyman* lorsque Despine, pour se faire passer pour un homme afin d'approcher Solyman, se coiffe d'un turban. Jean Mairet n'indique pas la transformation par des didascalies et ne nous en apprend pas davantage, nous savons uniquement qu'Alvante, qui l'a démasqué, « lui oste son Turban » dans lequel elle avait caché ses cheveux longs (Acte III, scène 8). De la

[119] LOCHERT Véronique, *Le Spectacle de l'Orient sur les scène européennes au XVII^e siècle*, in DUPRAT Anne et PICHEROT Émilie (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*, PUPS, 2008, p. 263-277.

même façon, Attalide, pour se faire passer pour son frère au troisième acte d'*Achmet et Almanzine*, apparaît « sous les habits d'Achmet » (scène 9), se prosterne devant le sultan puis « ôte son turban et laisse tomber ses longs cheveux sur ses épaules » pour dévoiler sa réelle identité. Le turban est donc l'élément essentiel du déguisement turc car aisément identifiable par le public et parfaitement adapté à la dissimulation des longues chevelures féminines lors d'un travestissement. Le fait qu'il soit à plusieurs reprises de taille démesurée dans les comédies parodiques (*La Vangeance de Colombine* et *Le Bourgeois gentilhomme*) ne fait que confirmer cela en se moquant de cet accessoire.

Le voile est le second élément privilégié dans le costume turc et particulièrement prisé pour la mise en scène de déguisement et de travestissement puisqu'en recouvrant le visage, il permet des rebondissements dramaturgiques. Toutefois, ce qui nous intéresse pour l'instant est son usage comme symbole visuel de l'orientalisme porté dans le dessein de se faire passer pour une femme musulmane, notamment par un personnage masculin. Ainsi Alain-René Lesage, après le stratagème du turban pour déguiser Attalide en homme, utilise le procédé féminin équivalent pour travestir Achmet et le faire passer pour sa sœur : le voile (Acte II, scène 3 : « Achmet en sultane voilée »). Le cas des *Huit Mariannes* est quelque peu ambigu car si Scaramouche, Pantalon et Arlequin se voilent pour rentrer dans la peau des différentes Mariannes, c'est davantage pour l'effet comique de la parodie –il permet la surprise, le rebondissement - que pour un réel travestissement. Toutefois, ici encore, le voile est l'élément principal de leur costume de femme d'Orient.

Le voile se retrouve ensuite comme symbole oriental féminin, mais porté non pas dans le but de se travestir mais dans celui de cacher son identité : Amélie, par exemple, est amenée au marchand de Smyrne « vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête » (Scène dernière). Molière choisit également de voiler Climène dans *Le Sicilien ou L'Amour* peintre pour feindre la jalousie de son soi-disant époux lorsqu'elle se serait en partie dévoilée le visage. La dramaturgie s'empare de ce symbole et l'utilise au profit de son intrigue.

Le voile est donc moins souvent présent sur scène que le turban, car de par sa fonction première il dissimule le visage de celle qui le porte, ce qui n'est pas le

but recherché au théâtre sauf, comme nous le verrons ensuite, s'il s'agit au contraire de masquer l'identité d'une personne dans un but dramaturgique. Il reste cependant le symbole privilégié de la représentation d'une femme orientale que les dramaturges détourneront au profit de la comédie.

2. La simplicité sauvage

Sans parler de réelle caricature, le déguisement de sauvage se retrouve également dans le théâtre des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle. Nous n'avons pas véritablement d'informations dans les textes sur ce à quoi il pouvait ressembler, mais nous pouvons deviner sa simplicité par sa mise en opposition avec l'élégance européenne. Premier exemple, il suffit à Pistion de vêtir quelques habits de sauvage dans *Acoubar* pour ne plus paraître tel le gentilhomme français qu'il est, mais pour se confondre avec les Canadiens. Autre exemple, Frontin non seulement se grime le visage en noir dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*, mais s'habille aussi d'un habit de la nation de Zoé. L'inverse est tout autant révélateur puisque lorsqu'un sauvage porte des vêtements à la mode, on le prend pour un occidental : ainsi Arlequin « se déguise » en Français dans *Arlequin sauvage* (Lélio devra d'ailleurs expliquer qu'il n'est pas originaire de France, justifiant de la sorte son comportement, ce qui confirme ainsi que les costumes au théâtre fonctionnaient sur des codes), de même que les habitants de l'île de la Frivolité n'acceptent pas l'apparence de la Péruvienne et l'habillent d'une « Toilette dressée » (Scène 6) pour l'embellir.

Il n'est pas au théâtre question de la nudité des amérindiens si souvent évoquée par les explorateurs et mise en parallèle avec leur naïveté, ni des divers artifices naturels dont ils se couvraient autrement : peintures sur le visage et le corps, pierres dans les lèvres et les narines, coquillages autours des bras et jambes, ou encore plumes et fourrures pour se confectionner des coiffures et manteaux. Le théâtre exploite différemment cette simplicité et préfère de simples vêtements au tissu tigré pour marquer l'opposition avec l'artifice vestimentaire des civilisés, agrémenté de fards et nombreuses parures. Le costume reflète et incarne l'opposition philosophique entre la naïveté pensée du bon sauvage et l'apparat

luxueux de la finesse européenne. Ici, ce n'est pas tant la vraisemblance qui prime que l'allégorie vestimentaire.

Déguisement et travestissement sont donc fréquents au théâtre mais hormis l'exploitation des signes visuels extérieurs que sont le turban et le voile, et à quelques rares occasions la simplicité du vêtement de l'Américain, il s'agit davantage de prendre la place d'un autre dans un but purement dramaturgique, comme nous allons le voir ensuite. Une dernière caricature se trouve dans le corpus, mais étant seule à traiter de ce sujet, nous ne pouvons la généraliser. Il s'agit du déguisement d'Arlequin dans *Le Fâcheux Veuvage* en sage indien, pour lequel il est « habillé en espèce de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c. » (Acte III). Il ne s'agit aucunement ici de l'allure des sages indiens, mais bien d'une caricature des personnages de charlatans/magiciens que l'on retrouve notamment dans les contes des *Milles et une nuits*, tant appréciés en ce début du siècle des Lumières.

B. Déguisement et dénouement dramatique

« La vision du monde baroque se place sous le signe de l'illusion, impliquant une confusion du rêve et de la réalité, du vrai et du faux, du théâtre et du monde. »[120] L'identité en est l'ambigüité majeure, ce que va exploiter le théâtre d'alors grâce entre autre au déguisement, car s'il est exploité pour son intérêt visuel, il est également un élément de la dramaturgie puisque le déguisement d'un personnage participe à l'action dont le spectateur devient complice. Cette fonction dramatique du déguisement va, à force d'être exploitée dans la littérature, se dévaluer pour ne devenir qu'un simple procédé.

1. Les amours contrariés

L'un des desseins les plus fréquents pour lequel le déguisement est usité est l'amour, que ce soit pour se rapprocher de l'être aimé, le sauver ou le venger.

[120] BERTRAND Dominique, *Le Théâtre*, Bréal, coll. « Grand Amphi Littérature », 1996, p. 196.

L'amour et l'amitié sont souvent menacés, ce qui est habituellement le sujet de la pièce, déguisement et travestissement vont alors être le moyen d'y remédier.

Achmet et Almanzine présente plusieurs de ces cas de figure : dès le premier acte, un premier déguisement a lieu. Pour ne pas livrer sa fille Attalide au sultan, Amulaki décide de la remplacer par une esclave, Almanzine, que l'on pare telle la fille du Grand-Vizir, ce qui permet de ne pas séparer la fille de son père. Or son fils, Achmet, est tombé amoureux de l'esclave, et Almanzine a été reconnu par le chef des Eunuques. Attalide doit maintenant se rendre au sérail non plus pour y devenir la favorite mais l'esclave des esclaves. Achmet propose alors une solution qui non seulement sauverait sa sœur mais le rapprocherait d'Almanzine : il veut prendre la place de sa sœur et pour cela se travestit en sultane voilée, voile qui le préserve de se faire démasquer mais permet d'aller déclarer son amour à celle qu'il aime. Il prend des risques conséquents avec ce stratagème puisqu'il était interdit à tout homme de pénétrer dans le sérail. Son ami Pierrot s'en inquiète et c'est pourquoi, à son tour, il décide de prendre l'apparence de sa soi-disant nourrice, pour le rejoindre. Il prétend être d'origine française, le voile ne lui est donc pas nécessaire ; cela est ici davantage une exploitation comique du travestissement, qu'un outil dramaturgique. Après une tentative de fuite des deux amants, Soliman découvre leur ruse, ce qui attise sa colère, colère qui va être très vite calmée lorsqu'Attalide, travestie en son frère, dévoile sa véritable identité. Le Sultan est charmé et va alors pardonner à tous ceux ayant agi par amour, ce sentiment faisant sur lui-même son travail de tolérance et de pardon. Lesage use donc quatre fois des déguisements dans sa comédie et si l'on ne peut évincer les intérêts visuels et comiques de ceux-ci, ils sont à chaque fois au service de l'intrigue puisque agissent telles des solutions à chaque nouveau rebondissement.

La trame de l'*Ambassadeur d'Affrique* porte également sur les amours freinés par une tierce personne : Lélie et Lucresse s'aiment mais Géronte, le tuteur de cette dernière, l'a promise à un vieux docteur, Ariste. Lélie décide donc de demander de l'aide à son valet Crispin : il veut qu'il se déguise en ambassadeur d'Afrique (pour cela, il va se noircir le visage et porter des habits appropriés), lui se fera passer pour son intendant. S'il prend l'identité d'une autre personne, rien n'indique que Lélie change d'apparence, bien que nous puissions le supposer ; son seul discours avéré par la présence de Crispin déguisé et grimé et de sa suite lui

donne raison. Cependant, si Ariste renonce à épouser Lucresse grâce au tour que Crispin et Lélie lui jouent, c'est l'annonce finale de la mort de Géronte qui permettra réellement l'union du jeune couple. L'amour est ici le déclencheur du déguisement.

L'amour est encore au cœur de l'intrigue dans *La belle Esclave*. Toutefois, si Alphonse et Clarice mentent en se faisant passer pour frère et sœur plutôt que pour amants dans l'espoir que le Roy d'Alger ne les sépare pas, il n'y a pas de déguisement au sens de changement de costumes. L'amour n'est que la justification d'une fausse identité. Dans *La Colonie* de Saint-Foix, un travestissement, Crispin en femme laide, et une substitution d'identité, Rustaut se fait passer pour Monsieur Cléon, sont mis en scène. S'il s'agit bien ici de faire avancer l'intrigue qui n'est autre la remise en cause du mariage de Valère et Henriette pour des causes financières face à une nouvelle loi de l'île, tous deux sont français et se déguisent en personnages eux aussi français. Si le changement de costume a bien lieu, l'altérité n'entre pas en jeu ici.

C'est pour se venger de la mort de son amant Perside, qu'Éraste, dans *La Rhodienne ou La Cruauté de Soliman* et dans *Perside ou La Suite d'Ibrahim Bassa*, décide de revêtir son armure et d'aller au combat contre Soliman. Ces tragédies, et celle de Mainfray particulièrement, sont « plus généralement fondé[es] sur le déguisement et les fausses apparences : en témoignent l'apaisement général qui précède la catastrophe de l'exécution d'Éraste, la fausse amitié de Soliman à l'égard du jeune chevalier, ou bien encore le travestissement de Perside, qui mène à la plus grande confusion à la fin de la pièce »[121]. Mais encore une fois, s'il y a bien travestissement, l'altérité n'entre pas réellement ici en ligne de compte.

Chez Molière également, l'amour est à l'origine de déguisements. Tout d'abord dans *Le Bourgeois gentilhomme*, sur lequel nous reviendrons pour étudier le comique lié à l'accoutrement de Monsieur Jourdain, le refus de ce dernier de voir sa fille épouser celui qu'elle aime, Cléonte, le pousse à prendre les traits du fils du Grand Turc. Cléonte entraîne dans sa ruse son valet Covielle et ensemble, ils vont faire croire au Bourgeois qu'il se fait introniser Mamamouchi lors d'un simulacre de cérémonie turque afin qu'il consente à l'union entre les deux jeunes gens. Si

[121] CAMPANGNE Hervé Thomas, *De L'Histoire tragique à la dramaturgie : Mainfray et Desfontaines lecteurs de Jacques Yver*, Dix-septième siècle 2/2005, n° 227, p. 211-226.

l'intrigue n'est pas la même dans *Le Sicilien*, ce sont pourtant aussi des sentiments amoureux qui vont pousser Adraste et son valet Hali à se déguiser pour pouvoir approcher Isidore. Ainsi, Hali va d'abord se faire passer pour un artiste turc afin de pouvoir dévoiler à la belle les sentiments de son maître ; si Dom Pèdre le démasque, le message est tout de même passé. S'en suit alors le déguisement d'Adraste en peintre pour, à son tour, approcher celle qu'il aime lorsqu'en même temps Hali apparaît cette fois vêtu en seigneur espagnol pour occuper le Sicilien. Adraste bénéficiera ensuite de l'aide de sa sœur pour parvenir à ses fins puisqu'à son tour, elle se fait passer pour une autre qui, sous couvert de ne pas avoir bien porté son voile, est pourchassée par son époux. C'est alors Isidore qui pourra repartir voilée à sa place. Si l'amour est la raison pour laquelle les personnages ont recours au stratagème des déguisements, ceux-ci permettront à l'intrigue d'avancer et d'évoluer dans le sens voulu par les protagonistes. La ruse du voile, qui permet de cacher l'identité de celle qui le porte, permettra le dénouement désiré.

C'est encore pour parvenir à unir son maître Léandre à celle qu'il aime, Balkis, qu'Arlequin va se déguiser en sage indien dans *Le Fâcheux Veuvage*. En effet, il veut faire croire qu'il a le pouvoir de ressusciter les morts et le prouve en ramenant Balkis à la vie. Aboulifar n'est dans un premier temps pas dupe cependant, lorsqu'on vient lui apprendre le trépas de son épouse, il redoute de devoir mourir à son tour, et accepte l'union de sa fille et de Léandre si Arlequin parvient à faire revenir sa femme à la vie.

Le thème des amours contrariés est donc assez présent sur les scènes du théâtre de l'altérité et les déguisements et travestissements vont être l'un des outils pour faire avancer l'action dans le sens souhaité et parvenir aux fins désirées : conquérir l'être cher. Le déguisement sert alors le dénouement de ces diverses pièces, tragédies comme comédies, en unissant un couple qui, sans lui, aurait certainement été séparé. L'essentiel du rôle de ce procédé tient donc par ses liens avec l'intrigue.

2. Changer d'identité

Lorsque le déguisement, ou le travestissement, n'a pas pour vocation de permettre de réunir un couple d'amants, il a pour but de faire adopter à l'un des personnages une nouvelle identité, toujours dans l'espoir de faire évoluer l'action vers le dénouement souhaité. Il a alors encore ici une fonction dramaturgique nécessaire pour dénouer l'intrigue.

Plusieurs cas de figure sont alors possibles. Le premier est d'arriver sur scène, dès le commencement de la pièce, dans la peau d'une autre personne. Cela se retrouve par deux fois dans la tragédie de Crébillon, *Rhadamisthe et Zénobie* : cette dernière est connue des autres personnages sous le nom d'Isménie, identité qu'elle adopta après que son époux Rhadamisthe ait tenté de la noyer, et est maintenant captive de Pharasmane, roi d'Ibérie, son oncle et ancien beau-père, qui ne sait qui elle est véritablement. À cette situation compliquée, s'ajoute l'arrivée de l'ambassadeur de Rome, qui est en fait Rhadamisthe, que tout le monde pense mort depuis de longues années. De ce fait, lorsqu'il se présente à son père sous son nom d'emprunt, Néron, celui-ci ne le reconnaît pas, de même que son frère Arsame. Par contre, lorsque les anciens époux se voient, ils se reconnaissent. Ce n'est pas ici le déguisement de ces deux personnages qui est à l'origine du bouleversement de l'intrigue, bien qu'elle réside dans cette confusion d'identité, c'est au contraire la reconnaissance mutuelle du couple qui va bouleverser les plans initialement conçus. Il n'est d'ailleurs pas réellement question de déguisement, mais de changement d'identité.

L'Algérien ou Les Muses comédiennes met également en scène une confusion d'identité sur laquelle est basée l'histoire puisque suite à leur enlèvement par un corsaire, les trois Françaises furent achetées par Hassan, mais se protégèrent sous les fausses identités de Fatime, Fatmé et Agariste. Lorsque l'amant de l'une d'elle, D'Oberval, arrive au sérail le quiproquo va s'amplifier et être découvert par l'Algérien suite à une erreur de prénom. Si l'on peut imaginer que les trois femmes étaient vêtues de costumes orientalisés de par leur place au sérail, elles resteront tout au long de la comédie habillées de la sorte. S'il s'agit bien ici de déguisement, puisque les trois femmes veulent se faire passer pour d'autres, il n'est pas évoqué au cours de la pièce et est en réalité ce sur quoi l'histoire est fondée mais n'intervient pas comme un ressort dramaturgique.

Si Scaramouche et Pierrot arrivent sur scène en Turcs dans *La Vangeance de Colombine*, le cas diffère quelque peu des deux précédents. En effet, si Arlequin va être dupe de leur déguisement, le public ne l'est pas car nous sommes ici dans une pièce parodique. Ainsi, qu'Arlequin se fasse berner par ses deux compères est davantage d'ordre comique que dramaturgique bien que nous soyons encore une fois dans une volonté délibérée de se faire passer pour quelqu'un d'autre. Toutefois, ici la trame ne repose pas sur ce changement d'identité, mais il est une ruse pour faire avancer cette dernière. Ainsi lorsque le déguisement ou la substitution d'identité a lieu avant que la pièce ne commence, il n'intervient pas tant comme fonction dramaturgique que comme élément de l'histoire qui va permettre à celle-ci, lors de la découverte de la véritable identité de basculer vers le dénouement. Ce n'est donc pas tant ici le costume qui a de l'importance que l'identité.

Ce que nous présentent Pierre Mainfray et Desfontaines diffère non seulement car les déguisements ont lieu au cours de la pièce (au cinquième acte, dans les deux tragédies) mais surtout parce que Perside va adopter le costume de son défunt amant pour défier les meurtriers de celui-ci, ce qui causera à son tour sa mort. Ce sont ici les deux seules pièces de notre corpus présentant la prise d'identité d'un des autres personnages présents dans les actes précédents sur scène. Le déguisement joue donc ici un double rôle dramaturgique puisqu'il va travestir la Rhodienne, lui faire adopter une position psychologique toute autre, car dorénavant elle cherche à se venger, mais ce costume de soldat va aussi la mener à sa perte car, ne la reconnaissant pas, Soliman va ordonner la mort de celui qui vient le braver. Cet accoutrement est donc un déguisement de circonstance puisqu'il va permettre de mener Perside vers la vengeance, et si elle n'arrivera pas à ses fins, il permettra le funeste dénouement de ces tragédies.

Le déguisement peut aussi avoir le but de cacher sa propre identité, c'est-à-dire passer inaperçu, protéger sa vie. Nous retrouvons ce cas dans *Les Pèlerins de la Mecque* par exemple, lorsque le groupe décide d'aller se réfugier au Caravansérail, de se déguiser en pèlerins pour ne pas se faire remarquer et ainsi se protéger de la colère du sultan. Le dessein de Frontin est équivalent dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*. S'il demande à Zoé de lui apporter du

« noir » et des « habits de sa nation », c'est pour se déguiser en l'un d'entre eux afin de pouvoir sortir et de préserver sa vie si d'autres autochtones venaient à le croiser puisque par la simple blancheur de sa peau, il risque sa vie. Il en est encore de même dans *La Belle Esclave* : Alphonse et Clarice mentent sur leurs liens en espérant qu'ainsi ils ne seront pas séparés s'ils prétendent être frère et sœur plutôt qu'amants. Ces divers cas n'ont pas de réelle influence sur le dénouement de la pièce, ces déguisements sont davantage présents dans les deux premiers exemples pour le comique visuel qu'ils entraînent.

Le déguisement est aussi simplement parfois adopter une nouvelle identité, peu importe laquelle, pour sortir d'une situation dramatique et/ou créer une situation particulièrement théâtrale. Premier exemple, le voile porté par Amélie dans *Le Marchand de Smyrne*. Il s'agit clairement ici de faire monter la tension et le suspens, car si ce n'est qu'elle vient d'être achetée comme esclave par un couple musulman, ces derniers ont expliqué au cour de la comédie ne pas être pratiquants de façon démesurée. Il ne semble donc pas que le port du voile soit imposé à cette esclave mais qu'il est là pour augmenter l'effet de surprise de Dornal et de son ami Hassan lorsqu'ils la reconnaitront et réaliseront qu'elle est, elle aussi, sauvée. Pistion accepte, dans *Acoubar*, de se déguiser en sauvage afin de pouvoir participer au tournoi organisé par Acoubar engageant les troupes de Guylan contre celles des autochtones. En se faisant passer pour l'un de ces derniers, Pistion espère non seulement prouver son courage et sa vertu à Fortunie mais également remporter ce tournoi. La victoire de Pistion en sauvage va ensuite aboutir à un duel entre lui et Acoubar. Le roi de Guylan y trouvera la mort ce qui permettra au couple d'amants d'être réuni. Le déguisement de Pistion a donc pour unique but de faire avancer l'intrigue en prouvant la supériorité française sur les orientaux.

Alzire ou Les Américains met également en scène un déguisement que l'on pourrait qualifier d'inversé puisque c'est ici Zamore, un Amérindien, qui revêt l'habit de soldat espagnol afin de parvenir à pénétrer dans le palais. Si ici l'action est narrée par Émire puis Montèze, Zamore termine le cinquième acte de cette tragédie dans cette tenue. Il aura donc su se faire passer pour un autre et arriver à ses fins, mais cela n'apparaît pas sur scène, le déguisement devenant un simple costume aux yeux des spectateurs. Le cas diffère quelque peu dans *Arlequin*

Mahomet car si Arlequin adopte les traits du prophète, il s'agit presque d'un concours de circonstances : Arlequin s'est enfui dans un coffre volant pour échapper à ses créanciers et c'est lorsqu'il entend la suivante implorer Mahomet qu'il décide de se faire passer pour lui. Il n'en a encore pas l'allure et rétorque pouvoir changer d'apparence selon son gré (Scène 10). Lorsqu'il revient à la scène suivante, il s'est cette fois déguisé pour entrer pleinement dans le rôle qu'il joue, ce qui lui permet de réunir les jeunes amants tout en s'amusant. L'intrigue de ce vaudeville réside donc uniquement dans l'usurpation d'identité que le déguisement vestimentaire va venir renforcer. Cela est en partie similaire dans *L'Ambassadeur d'Affrique* car le simple fait que Crispin se noircisse la peau et porte un costume adéquat le fait passer pour un ambassadeur africain. Certes il en rajoute dans son comportement, cependant c'est son déguisement et particulièrement le fait qu'il se grime la peau qui fait qu'il est accepté dans ce statut. Cela permet alors de faire avancer l'intrigue dans le sens désiré.

Comme nous l'avons vu précédemment, le déguisement et le travestissement sont au cœur du *Sicilien ou L'Amour peintre*, et si leur raison d'être est de réunir Adraste et Isidore, les différents personnages ont besoin de se faire passer pour d'autres afin de mener à bien leur entreprise car leur véritable identité est un obstacle à leur amour. Il en est de même pour les déguisements de Covielle et Cléonte dans le *Bourgeois gentilhomme* ou de Lélie et Crispin dans *L'Ambassadeur d'Affrique* : se présenter sous une nouvelle identité est nécessaire pour tromper Jourdain et Ariste et ainsi faire avancer l'intrigue dans le sens souhaité. Le déguisement de Jourdain diffère car il ne sert que le comique de la pièce et non véritablement l'action. Le procédé est d'ailleurs repris dans *Le Fâcheux Veuvage* puisque la transformation d'Arlequin en sage indien tient surtout à détourner l'attention d'Aboulifar en amenant une nouvelle situation permettant ainsi d'avancer vers le but fixé initialement. Dernier exemple, *Les Pèlerins de La Mecque*. Si tous décident de se faire passer pour des Pèlerins et ainsi se fondre parmi les autres, ce n'est pas tant pour ce que cela représente, car il semble qu'en présence d'un autre groupe, ils auraient certainement cherché à se mélanger à lui. Il s'agit bien encore une fois de changer d'identité pour ne pas se faire remarquer.

Changer d'identité, se faire passer pour un autre est donc souvent nécessaire au théâtre pour que l'intrigue avance. L'altérité offre bien souvent un déguisement original parfait, puisque quoi de plus efficace que de se grimer la peau ou se cacher derrière des atours du sexe opposé pour ne pas être reconnu ? Adopter l'apparence d'un autre, et particulièrement quand des signes extérieurs d'altérité sont présents, est donc un procédé théâtral idéal.

Le déguisement et le travestissement au théâtre ne sont donc pas uniquement des procédés visuels, ils sont en premier lieu au service de l'intrigue, pour lui faire prendre la voie désirée. Bien souvent, les personnages déguisés sont pourtant reconnus par ceux dont ils voulaient se cacher mais c'est justement grâce au fait qu'ils soient démasqués que le dénouement peut enfin avoir lieu car, si le vêtement est mensonger, il sert l'action. La confusion devient le moteur de l'action, notamment dans le conflit ; le déguisement devient gage de liberté.

C Exploitation comique du déguisement

Le déguisement et le travestissement abondent sur les scènes du théâtre français de la Renaissance, mais leur utilisation et signification divergent au cours de ces décennies puisque si nous les retrouvons au service du tragique jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, la comédie et notamment les vaudevilles et opéras-comiques de la Foire les exploitent à de très nombreuses reprises dès le XVI^{e} siècle et l'arrivée du théâtre italien à Paris. Maurice Dumoulin aura d'ailleurs à ce propos cette phrase : « Suivant l'ordinaire protocole des vaudevilles, chacun se cache où il peut, derrière les portes, dans des placards. On se déshabille, se déguise, se travestit… »[122] Le déguisement, le changement d'apparence et d'identité, crée souvent des situations comiques, il était d'ailleurs un des éléments indispensables des fêtes et des ballets de l'époque, tant appréciés à la Cour. Parfois simple comique visuel, parfois dissimulant une satire sociale, le déguisement reflète avant tout le plaisir du jeu de scène, certaines pièces étant montées seulement autour de ce stratagème.

[122] DUMOULIN Maurice, compte rendu de *Mes oncles s'amusent* de Hugues Delorme et Francis Gally, *Le Théâtre*, vol. 1, 187, octobre 1906.

Se déguiser est donc à la mode et particulièrement apprécié des acteurs comme des spectateurs mais lorsque le goût pour l'altérité vient s'y mêler, le plaisir s'accroît grâce à l'exotisme qu'il lui confère.

1. L'exagération parodique

Le théâtre est avant tout un art visuel et lorsqu'il emploie l'artifice du déguisement, bien souvent il le fait de manière burlesque et caricaturale. Le comique du déguisement entraîne alors souvent un comique de situation lors de la tromperie flagrante de la victime car le déguisement vise toujours à se sortir d'une situation ambiguë, certains personnages en subiront les conséquences malheureuses.

Revenons dans un premier temps sur l'exemple présent dans *Le Fâcheux Veuvage*. Léandre est attristé car Balkis refuse de partir avec lui sans la bénédiction de ses parents. Il demande alors à Arlequin de se faire passer « pour un sage indien qui rendra la vie aux morts » (Acte II, scène 12) de façon à ce que lorsque Aboulifar et le Cadi viendront l'implorer de l'aider, il puisse les manipuler pour arriver à ses fins : que le premier renonce à épouser Balkis et que le second offre sa fille à Léandre. Alexis Piron précise alors pour la première fois dans son opéra-comique l'accoutrement qu'il attend pour ce « nouveau » personnage : Arlequin paraît habillé « en espèce de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c. » (Acte III, scène 1). Le fait que le dramaturge propose ici l'unique didascalie vestimentaire de son œuvre nous fait penser qu'il attachait au visuel du sage une grande importance pour son apparition au troisième acte ; cela, ajouté à l'emploi du terme « espèce » de magicien confirme son souhait de déguisement comique, décalé et donc parodique. En effet, à vouloir trop bien faire pour aider Léandre, Arlequin est allé trop loin dans la parodie du sage indien, qui nous fait finalement également penser par sa description à un magicien. Son comportement amplifie en plus le comique de son apparence puisque pour éloigner des fâcheux qui viennent lui demander son aide, il leur demande « cent choses très-rares » comme « une plume de notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne : une langue de bigot, qui n'ait point médit : un pucelage de comédienne :

du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon » (Acte III, scène 1). Son accoutrement exubérant et finalement peu exotique, ses propos certes amusants mais nullement crédibles en prenant pour exemple diverses tares de la société française nous prouvent donc que Piron n'a aucunement cherché à reproduire fidèlement le personnage d'un sage indien mais bien d'en faire une caricature amusante destinée à faire rire le public plus qu'à apporter de la vraisemblance à sa pièce. Cela se confirme d'ailleurs lorsque Arlequin fait semblant d'entrer « en fureur » en prononçant « Odi profanum & arceo », accompagné de « plusieurs contorsions » et fait « des cercles avec sa baguette » (Acte III, scène 8). Il s'agit ici clairement d'une parodie des cérémonies indiennes. S'y ajoute alors un comique de répétition quand Arlequin recommence « les mêmes grimaces » (Acte III, scène 12) quatre scènes plus tard. Cette exagération dans la représentation du sage va alors d'autant plus apporter du comique que si le Cadi semble dupe et renonce à épouser la jeune femme, Aboulifar ne l'est pas dans un premier temps, forçant les personnages à jouer d'ingéniosité. Tout est donc ici prétexte à rire : le déguisement d'Arlequin en sage indien, ainsi que son comportement et les situations que cela entraîne. Nous pouvons même ici penser que ce pastiche était le clou du spectacle puisque jusque là le dramaturge n'avait qu'assez peu utilisé l'aide des didascalies pour décrire sa pièce, or pour se troisième acte il y fait à de nombreuses reprises recours et emploie un vocabulaire très spécifique au comique.

La mise en scène de la cérémonie turque durant laquelle Monsieur Jourdain est métamorphosé en mamamouchi dans *Le Bourgeois gentilhomme* est finalement similaire dans l'approche parodique de la notion de la représentation de l'altérité. Nous savons en effet que le Bourgeois aime particulièrement être à la mode, donc être vêtu en conséquence, et être en représentation au point d'en faire trop. Toutefois, cela ne l'effraie pas puisqu'il imagine que cela lui permettra d'être assimilé à la noblesse, mais amuse d'ores et déjà le public devant lequel il se ridiculise. Refusant la main de sa fille à Cléonte sous prétexte qu'il n'est pas gentilhomme, Jourdain va être la proie facile d'un plan élaboré par Covielle. Dès l'annonce de son idée, il précise qu'il s'agira d'une « mascarade », une « bourle » qu'il veut faire au « ridicule » qui se laissera facilement duper (Acte III, scène 14). Lorsque le valet se présente donc « déguisé » (Acte IV, scène 5, le vêtement ou les éventuels accessoires ne sont pas décrits ni évoqués) devant Monsieur Jourdain,

celui-ci ne s'en étonne pas et se laisse berner facilement : un déguisement et quelques phrases arabisantes suffisent à lui faire croire que le fils du Grand Turc veut épouser Lucile et que par conséquent, pour être digne de son futur gendre, il doit être fait Mamamouchi, une dignité turque égalant les plus grands seigneurs de la terre. Jourdain est aux anges, ne s'étonne aucunement de l'arrivée du Turc chez lui, ni de sa ressemblance avec Cléonte, car seul son futur statut lui importe. La cérémonie peut alors commencer : Turcs, musique, danses sont au rendez-vous et commencent cet intermède burlesque. De nombreux symboles orientaux sont mis en scène : tapis avec lesquels on danse, invocations à Mahomet « en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces », prosternations … Le déguisement du Muphti décrit à la deuxième entrée du ballet est particulièrement caricatural, la longue description faite par Molière en témoigne : « coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ». L'utilisation de l'expression « grosseur démesurée » confirme le souhait d'un visuel exagéré. Le dramaturge précise ensuite que Jourdain est « épouvanté » de cette cérémonie, ce qui insiste sur l'ampleur de la mascarade, puis il est mis « à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, serve de pupitre au Mufti ». Encore une fois, la cérémonie tourne à la parodie et le Bourgeois est ridicule ; Molière précise même le « burlesque » de l'interprétation des invocations. Jourdain se fait alors poser un turban sur la tête par les danseurs, qui lui remettent ensuite un sabre (troisième entrée) avant de lui asséner quelques coups de bâton (cinquième entrée). Tous se retirent alors, Jourdain se croit véritablement anobli. Cette cérémonie ainsi que les déguisements des divers personnages et ces nouveaux rôles qu'ils sur-interprètent vont donc dans le sens du comique de la parodie puisque non seulement la supercherie prête à rire, mais la transformation à vue de Jourdain, ainsi que le comportement de ceux qui se prêtent au jeu, vont dans le sens de l'exagération des cérémoniels orientaux devenant presque alors une bouffonnerie. Les juxtapositions et les jeux de langages font rire car ils entretiennent le burlesque de la cérémonie en créant un langage fantaisiste. Molière exploite donc dans sa comédie l'Orient par le biais de l'altérité visuelle qu'il rend spectaculaire grâce à la richesse des costumes, du maquillage et du gestuel et comique par l'usage des

déguisements, du langage allégorique à consonance turque et des simulacres de cérémonies turques.

La Vangeance de Colombine présente également une parodie exagérée de personnages turcs. En effet, lorsque Scaramouche et Pierrot vêtus à la turque sonnent chez Arlequin pour lui remettre un paquet de la part du grand Turc (Scène 2), ce dernier est surpris d'être connu du sultan. Pierrot, qui étonnamment porte une hotte, en sort d'abord « un Turban vert qui à trois pieds de Diamêtre » (Scène 2). Non seulement préciser la grande taille du couvre-chef est de la part de Nicolas Barbier une volonté de le tourner en dérision mais pour appuyer cette moquerie, il fait dire à Pierrot qu'il s'agit d'un « bonnet » (Scène 2), une attention sûrement bienveillante de la part du Grand Turc qui ne souhaite pas qu'Arlequin s'enrhume. La parodie continue lorsque Scaramouche, pour appuyer sa ruse, relève la couleur verte de ce turban qui est celle réservée par sa Hautesse pour honorer un homme de la « plus grande marque de distinction » et ajoute que seul un membre de sa famille est autorisé à porter cette couleur. Il est alors temps de regarder la lettre qui est jointe, lettre elle aussi démesurée puisque « a deux ou trois aûnes[123] de longueur & de largeur ». Les premiers mots sont « Mon beau-frère », aussitôt les deux compères se prosternent devant Arlequin, en s'excusant de ne pas l'avoir davantage respecté. Arlequin est interloqué mais à la lecture de la lettre, admet facilement l'anecdote qui y est narré, ordonne alors qu'on lui « donne vite ce Turban », puis « on lui met un habit à la Turque qui est dans la Hotte » et enfin commande qu'on aille dire au grand Turc son arrivée prochaine. Dès lors, Arlequin se comporte à la mesure de l'importance de sa soi-disant nouvelle position sociale : il est outré qu'on ait pu lui demander de l'argent, regrette de ne pas « avoir fait donner des coups de bâton » (Scène 3), imagine sa rencontre avec le Grand Turc, bien trop familière pour être crédible, après avoir répété à plusieurs reprises leur lien de parenté, envisage que « toute la Noblesse du pais » vienne en foule pour l'accueillir. Il pense alors au banquet qui lui aurait été préparé mais ici encore la profusion de mets français discrédite ses propos. Colombine, en entendant le récit que lui fait Scaramouche de la supercherie, s'étonne de la facilité avec laquelle Arlequin s'est fait duper et s'en réjouit. Cela continue au second acte puisque

[123] Ancienne mesure de longueur, utilisée principalement pour les tissus, variant selon les régions de 0,676m à 1,118m.

Arlequin, toujours vêtu à la turque, se réjouit de sa nouvelle popularité engendrée par son statut de beau-frère du Grand-Turc, qu'il a visiblement largement ébruité. Conscient d'être déguisé (« elle ne me connoit pas sous ce déguisement », acte II, scène 1), il veut s'amuser aux dépens de Colombine mais celle-ci le reconnaît. Il lui apprend qu'il va quitter Lyon le lendemain, propose de l'emmener avant d'expliquer avoir besoin de quantité de gens pour composer sa suite. Il veut ainsi des officiers de bouche, de chambre, de garde-robe, des médecins, des musiciens, etc., comme en ont ordinairement les grands seigneurs. Le déguisement est donc ici à l'origine de la tromperie mais va également être révélateur d'une nouvelle personnalité puisque sitôt vêtu à l'orientale et un turban sur la tête, Arlequin se transforme en noble turc, incarnant les travers y attenant de façon tout autant parodique que l'est son accoutrement.

L'altérité est donc prétexte à la mise en scène de stéréotypes, qui lorsqu'ils sont particulièrement exagérés et parodiques font rire. Le déguisement est la vitrine du comportement qu'il engendre et lorsque ce sont la comédie ou le vaudeville qui l'emploient, le comique se fait alors souvent dans l'exubérance parodique.

2. Le travestissement grossier

La mise en scène de l'altérité est, comme nous l'avons précédemment évoqué, prétexte au travestissement, cependant, et afin de répondre à l'attente du public pour la démesure, il se fait de façon bien souvent grossière.

Les deux cas les plus probants sont Pierrot dans *Achmet et Almanzine* et Crispin dans *La Colonie*. Pourtant, bien que nous soyons dans des pièces représentant un certain exotisme, la première se déroule au sérail de Constantinople et la seconde sur une île d'Amérique, les deux personnages vont se travestir en Françaises. Pierrot cherche en effet à rejoindre Achmet dans le sérail et prétexte alors être la nourrice d'Attalide. Au cours de son discours, il dévoile être originaire de France, malheureusement aucun indice n'est donné sur son déguisement. Achmet craint que Pierrot, entouré de trop de beautés, ne se fasse prendre mais Pierrot est confiant, ose même converser avec Soliman. Pourtant une

fois seul (Acte II, scène 11), il se réjouit de « rencontrer à chaque pas de gentilles créatures », doit d'ailleurs se retenir devant Roxane et Arroya à qui il explique être originaire de la banlieue de Paris, dont il vante la qualité de vie des femmes. Le travestissement est donc ici davantage l'occasion de vanter le style de vie parisien que d'empiéter sur le terrain de la représentation de l'altérité. Nous retrouvons ce même phénomène chez Saint-Foix qui fait prendre à Crispin l'apparence d'une femme laide pour qu'une union avec Rustaut vaille celle de Valère et Henriette. Pourtant si la scène a lieu en Amérique, tous ses habitants sont des expatriés français. Le travestissement, si ce n'est qu'il est comique par l'interprétation qu'en fait Crispin et la situation dans laquelle il se retrouve, n'est encore pas ici vraiment lié à l'altérité que nous cherchons à étudier.

Plusieurs exemples de travestissements discourtois en femme orientale sont exposés dans *Les Huit Mariannes.* Cependant dans la mesure où cette pièce se veut être un vaudeville allégorique (le sultan incarne le public, les sultanes les nombreuses reprises de la même pièce, ici différentes versions de *Marianne*), la parodie est forcément de mise. Le ton est donné dès la liste des personnages que l'on trouve en amont du texte puisque sont apposés à leurs côtés les noms des acteurs les incarnant. Nous pouvons alors dès lors voir que trois des Marianne vont être jouées par des acteurs : Scaramouche sera Marianne l'inconnue, Pantalon jouera celle de l'Abbé Nadal et Arlequin prendra l'allure de celle de Voltaire. Quoi de plus simple alors lorsqu'un homme doit représenter une femme, qui plus est orientale, qu'un voile pour cacher son visage ? C'est ainsi qu'apparaît Scaramouche qui refuse de se dévoiler. Polichinelle la trouve tout de même bien à son goût et décide de repartir avec elle malgré la colère du sultan. La deuxième, celle de Voltaire, apparaît également voilé, puisqu'interprétée par Arlequin et porte cette fois à la main une coupe à l'antique. Pour dédramatiser cette reine qui cherche à s'empoisonner à la fin de la tragédie du philosophe, Arlequin doit la faire parler « avec un accent gascon » (Scène 8), décrédibilisant de fait le personnage et ce qu'elle représente. Le ridicule est ensuite accentué lorsque pour montrer sa beauté, elle se dévoile, invraisemblance religieuse et sociale ; le grotesque s'amplifie lorsque le Sultan avoue ne pas la trouver à son goût. Elle insiste, tente d'exercer un chantage au suicide mais rien n'y fait, le Sultan l'y pousse. Elle se ridiculise alors encore en avouant que le breuvage n'était pas du poison, puis

encore davantage en implorant le Sultan de l'aimer. Rien n'est ici respecté : ni la femme, ni l'Orientale, ni l'éventuelle Sultane. C'est alors au tour de Pantalon d'entrer en scène, encore une fois « voilé & richement habillé en Reine » (Scène 11). Le Sultan pense cette fois avoir trouvé son âme sœur, avoue ressentir quelques transports mais lorsqu'il aperçoit son visage après l'avoir dévoilé, il demande à ce qu'on l'éloigne. Le voile n'est encore qu'un simple accessoire pour jouer avec la beauté des femmes : il n'est pas tant symbolique que comique. Les quatre Mariannes de la Foire qui apparaissent ensuite ne sont pas de meilleures incarnations car s'il ne s'agit plus de travestissements mais de déguisements, la femme n'est pas présentée plus avantageusement : il n'est plus question de rire du voile, mais de la légèreté de certaines femmes : elles sont ici « courte-vêtues, en corset & en cotillons rouges » (Scène 16). Travestissements et déguisements n'ont donc aucune vocation ici de crédibilité, seul le rire est recherché et le voile permet de le provoquer lorsqu'il sert à cacher un visage disgracieux. Les femmes sont donc soit de fâcheuses importunes soit des « Salopes », comme le dit Marianne-Arlequin en voyant les quatre de la Foire (Scène 16). Si l'exotisme turc est présent de facto dans ce vaudeville par le choix du sujet, il n'est pas repris à des fins dramatiques et le voile est l'un des rares éléments visuels de cette altérité, pourtant détournée par le rire.

Lesage et D'Orneval vont également mettre en scène un travestissement grossier dans leurs *Pèlerins de La Mecque*. Au troisième acte, tous partent se cacher au Caravansérail et se déguisent en pèlerins et pèlerines pour mieux échapper au Sultan du Caire et à ses gardes. Ils sont donc à couvert, pourtant Amine distingue Arlequin qui est « en Pèlerine » (Acte III, scène 1). Il lui explique être arrivé « le dernier au Magasin d'habits, où il ne s'est plus trouvé que des habits de pèlerines » mais elle n'hésite pas à se moquer de lui, lui disant qu'il n'a « Ni l'empreinte féminine, ni le poinçon masculin » (Acte III, scène 1). Ce travestissement n'a encore cette fois aucune portée dramatique, il n'est encore prétexte qu'à l'amusement puisqu'il va favoriser une saynète, à la septième scène de ce dernier acte. Un Calender aperçoit Arlequin en pèlerine, mais ne connaissant pas sa véritable identité, la trouve bien « joli' fille ». Arlequin décide de s'en divertir, pour s'occuper jusqu'au diner. Le Calender essaie donc de le séduire, mais Arlequin calme ses ardeurs et le menace même de lui « casse[r] la gueule » car il dit préférer « la

délicatesse » aux avances grossières du Calender. Sentant l'odeur du repas, Arlequin repousse alors son prétendant, et « troussant sa jupe », « il prend sa batte, et il chasse le Calender » (Acte III, scène 7), content de son tour. Le jeu dû au travestissement continue ensuite lors de l'arrivée du Sultan. Il est bien précisé dans les didascalies que « Arlequin, et toutes les Femmes » crient lorsque le Sultan met la main à son sabre. Encore une fois, aucune portée dramaturgique n'est à prendre en compte, il ne s'agit finalement que d'une exploitation scénique et comique de ce stratagème de changement d'identité.

Les travestissements comiques engendrés par la mise en scène de l'altérité du monde sont donc toujours potaches lorsqu'ils interviennent notamment dans le cadre du théâtre de Foire. Les vêtements et accessoires des vêtements des étrangers sont à chaque fois détournés au profit du rire, de façon parfois exagérée.

3. Le comique satirique

Derrière les déguisements se cache également bien souvent un message à caractère incisif. Représenter l'Autre permet généralement de s'exprimer sur lui ou bien au contraire de le faire s'exprimer sur la société à laquelle appartient l'auteur. Nous n'étudierons dans cette partie que ce qui est à proprement parler lié à l'apparence du déguisement ; nous aurons en effet la possibilité de nous exprimer sur les messages cachés des différents dramaturges dans le quatrième chapitre de cette thèse.

Le premier exemple se trouve chez Nicolas Barbier, dans *La Vangeance de Colombine*. Si Scaramouche et Pierrot se font passer pour des émissaires du Grand Turc, le second craint de ne pas retenir tout le texte du piège qu'ils doivent tendre à Arlequin. Son compère lui suggère donc de faire le muet, ainsi « au cas qu'Arlequin l'interroge il n'aura qu'à faire signe avec la main devant sa bouche » (Scène 1). Or, tout sot qu'il est, Pierrot demande à Scaramouche s'il doit commencer « à ne dire mot » (Scène 2) une fois face au dupe. Il lui répond de se taire. Après quelques échanges, Scaramouche en vient à expliquer leur présence à Arlequin, mais celui-ci le questionne sur l'homme qui l'accompagne. « Pierrot fait des signes avec la main devant la bouche » mais Arlequin ne comprend pas. Pierrot

lui demande alors s'il ne voit pas « que cela veut dire qu'[il est] muet ? ». Arlequin s'étonne « qu'en [leur] Païs les muets parlent », et ajoute n'avoir « jamais entendu parler un muet ». Pour se sortir de cette impasse, Scaramouche en vient alors à expliquer qu'en Turquie, « les Charges de muet s'achêtent, & ceux qui les exercent ne sont obligés de se taire que lors qu'ils sont dans le Serail » ; cela met fin au quiproquo. Si l'on ne peut réfuter l'intérêt comique de cette méprise, il semble également évident que derrière elle se cache une moquerie sur les différentes charges existant en Turquie et particulièrement au sérail, phénomène que la France ne peut comprendre. Cette comédie fut composée en 1703, soit l'année précédent la parution de la traduction des *Mille et une nuits* et France. Le sérail est donc un lieu dont on a assimilé l'existence mais encore assez peu connu. S'il évoque pour certains les plaisirs raffinés ou la quintessence de l'amour, il n'est pourtant qu'une prison dorée dans laquelle sont enfermées des centaines de femmes pour les plaisirs du Sultan. Seuls quelques rares hommes y ont accès, le sultan, bien sûr, l'eunuque, chargé de maintenir l'ordre et les « muets du sérail », bourreaux des jeunes frères du futur sultan, qui devaient accomplir leur besogne en silence, avec une cordelette de soie. Il semble donc évident que derrière cette idiote interprétation du sot, se cache un trait d'humour satirique envers l'ordre et la hiérarchie turque.

Derrière le déguisement d'Arlequin en Mahomet se devine également une satire du prophète islamique. Le simple fait de faire interpréter Mahomet par Arlequin est déjà, de par ce que le personnage représente, une boutade envers la religion musulmane. Son comportement n'est ensuite pas du tout adapté à ce personnage ni même les réactions qu'il suscite auprès de ceux qui l'aperçoivent. Il est d'abord confondu avec un follet par la Princesse qui s'étonne ensuite davantage de sa « jeunesse » (Scène 10) que de la possibilité de le voir apparaître et du respect dont elle devrait faire preuve. Arlequin s'amuse de la position de Mahomet et de la naïveté qu'elle entraîne : il assure pouvoir changer d'apparence quand bon lui semble, promet de rouer de coups le Kam, appelle « compère » le Prince ou encore « belle brunette » la Princesse et utilise du vocabulaire des plus familiers. Certes, le comique de cette pièce réside dans l'interprétation d'Arlequin, mais cela va forcément de pair avec le décalage dans son jeu et un certain manque de respect envers le prophète musulman. Après quelques recherches, il ne semble pas qu'il

existe d'équivalent avec les représentants de la religion chrétienne. Le déguisement forme ici un trio avec le rire et la moquerie.

Nouvel exemple, *L'Ambassadeur d'Affrique*. Pour permettre à son maître Lélie d'épouser Lucresse, Crispin se noircit le visage, endosse le costume d'ambassadeur africain et se fait accompagner d'une suite. La satire va alors être double : d'un côté, Nicolas Du Perche va se moquer du comportement des ambassadeurs étrangers dans le texte écrit pour Crispin, de l'autre il s'amuse de la crainte des Européens face aux habitants du continent africain. Dès l'entrée de l'ambassadeur, Lélie, qui se fait passer pour l'intendant de l'Africain, avoue au Docteur qu'il « tremble de peur » devant son maître, très autoritaire. Il lui suggère donc de ne pas dévoiler ses sentiments pour Lucresse. Crispin prend en effet son rôle très à cœur, et dès lors, l'interprète de manière particulièrement caricaturale dans l'autorité due à son statut et par des expressions très imagées liées à l'idée erronée que l'Europe se fait de l'Afrique au XVII^{e} siècle, notamment autour du cannibalisme. Crispin dit être plus « mal servy » que le « plus petit homme qui vive », il « perds patience », se demande si son « intendance agrera-telle de [l']ouyr » car « d'Amour la tyrannie [le] reduict presque a l'agonnie et [le] rostit jusqu'aux boudins » puis menace de tous les avaler « vifs » s'ils ne font venir Lucresse. Lorsque le Docteur s'étonne qu'elle soit sa maitresse, l'Ambassadeur rétorque que non seulement ce ne sont pas ses affaires mais que de plus, un « homme de [son] crû » « s'abbaisse en [lui] prestant l'oreille ». Il se met alors à baragouiner dans une langue qu'il veut faire passer pour africaine (« Kamdem SKoreille Horleam scanem tourtoury »). Lélie s'empresse de jouer les traducteurs disant qu'il est « fort marry » de « tant d'audace » et veut le départ du Docteur. Nous ne savons si c'est parce qu'il craint l'Africain, ou respecte l'Ambassadeur, ou bien les deux, toujours est-il que le Docteur tombe dans le piège, s'empresse de s'excuser et s'offre même à son service. Crispin s'amuse à le questionner sur ce qu'il boit, mange, fume, s'il sait garder un secret et finit par accepter de l'engager. Le Docteur est ravi et renonce à l'amour car il « veux désormais que l'estude/ Soit [son] unique passion ». Lorsque Crispin lui demande son nom, le Docteur répond qu'il doit le savoir car son « esprit n'ignore rien ». Crispin continue ensuite son jeu de langue avec un valet « en habit d'Affriquain ». Lélie traduit qu'il s'impatiente de

ne voir Lucresse[124]. Après avoir berné le Docteur, vient le tour de Beatris. Crispin souhaite le bonjour à cette « blondine à l'ame tendre ». Elle dit avoir peur de « tous ces diablotins ». Crispin recommence à s'amuser aux dépens du vieil homme en lui demandant de déclarer pour lui son amour à Lucresse et n'hésite pas à se moquer et à l'insulter lorsqu'il le fait. Crispin se lance alors dans une déclaration comique commençant par « Holà future ambassadrice », lui disant être un « Ambassadeur ambassadant » et dit mettre son « ambassade à cul », qu'il se « desambassade » pour l'aimer et que « Noir comme un diable » espère être « aimer en retour » et demande au « Hibou dont le cœur gronde », le Docteur, de se taire (scène 6). Le dramaturge ironise donc sur le comportement des représentants des pays étrangers lorsqu'ils arrivent en France (bien que l'anecdote à l'origine du *Bourgeois gentilhomme* ne se produise que quelques années plus tard, il est difficile aujourd'hui de ne pas en faire un parallèle) tout autant que sur la crainte qu'ils inspirent par leur caractère et la couleur de leur peau. Le travestissement et l'artifice de l'utilisation de l'exotisme permettent donc une caricature du rapport entre Africains et Européens, qui est en réalité due à une ignorance complète de cette région du monde. Nous pouvons également voir dans le personnage que joue Crispin une parodie des jeux auxquels se prêtaient la noblesse lors des ballets de cour puisque Crispin qui avoue avoir peur des Noirs est cependant, une fois grimé, le premier à s'en amuser et à vouloir faire de Beatris une « Affriquaine » (Scène 8).

Nous retrouvons une autre approche du rapport entre Noir et Blanc dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance*. Si Dorval ne semble craindre les habitants de l'île dans laquelle il s'échoua uniquement par peur qu'ils ne l'emprisonnent, Frontin craint les « nègres » car les assimile à des animaux sauvages (« qu'un Tigre sauvage,/ Ou qu'un Lion plein de rage,/ Ou qu'un Negre anthropophage », Scène 1) et si toutefois son jugement est moins excessif envers les femmes, il trouve tout de même « bien dommage qu'elle[s] soi[en]t noire[s] » (Scène 1). Le Valet décide donc de se travestir en « sauvage » pour pouvoir librement circuler et ainsi aller guetter un éventuel bateau qui viendrait les sauver. Zoé lui a pour cela apporté du « Noir » et un « habit de sa nation » (Scène 2) et dit le trouver bien « joli » « noirci » (Scène 4). Pourtant, l'intérêt du déguisement de Frontin ne sera finalement qu'anecdotique dans cette comédie car il servira des

[124] Toutes les citations sont empruntées à la cinquième scène de la comédie.

divertissements secondaires. La dixième scène est en réalité une saynète dédiée à ce maquillage puisque Pasquin et les matelots ont reconnu Frontin malgré son déguisement, or celui-ci pense leur faire une blague. Pour jouer un autochtone, il fait alors « différentes grimaces & postures ridicules à l'imitation des Negres », émet des « Koui, koua ». L'imitation naïve que propose Frontin est donc à l'image de la considération qu'il leur porte, mais bientôt il va être pris à son propre jeu car craignant et dépréciant les Africains pour la principale cause de leur couleur de peau, il ne va pas réussir à se démaquiller lorsqu'il le voudra, « s'essuyant vainement la figure » (Scène 10). C'est ici une proposition classique de l'arroseur arrosé. La satire insiste ici sur le préjugé de couleur de peau, ici stigmatisé par le déguisement de Frontin, mais cette soi-disant « faille esthétique » est contrebalancée par leurs belles âmes vantées par Dorval. Le Valet sera toutefois puni de ses préjugés en devant assumer ce qu'il rejetait chez les Africains.

Le Masque, souvent railleur, a donc pour l'une de ses nombreuses fonctions la satire, parfois réductrice mais servant très souvent le comique scénique. En effet, déguisements et travestissements vont au-delà de leur simple fonction d'apparence, car ils entraînent et provoquent des réactions qui vont servir la satire.

Le costume est au service d'une identité volontairement trompeuse, moteur de l'action. L'usage de déguisements ou de travestissements n'est donc de fait jamais anodin sur les scènes du théâtre français, d'autant plus lorsqu'ils permettent de devenir un habitant d'une autre nation, d'une autre culture. Le sens du costume change selon l'identité du personnage, au profit de la caricature, de la satire ou peut aussi simplement être exagéré pour le simple jeu qu'il permet. Pourtant, derrière les déguisements se cache couramment un discours essentiel car « le costume complet garantissait l'impunité des discours dénonciateurs. Sans masque, pas de révélation ; au déguisement inachevé répond une parole masquée, imparfaite, à double entente. Ôter ou mettre le masque, on le voit, est un moteur spectaculaire et idéologique des sotties »[125]. Le jeu du costume peut alors fonctionner comme une dénonciation politico-sociale davantage que comme une

[125] AUBAILLY Jean-Claude. , *Les masques de la communication dramatique à la fin du Moyen Âge* dans *Les Cahiers de Varsovie,* 19, 1992, p. 87-98.

identité trompeuse et ainsi permettre de dénoncer les vices de la société, puisque dans la peau d'un autre, l'expression de la vérité est davantage aisée ; nous reviendrons sur cela dans le quatrième chapitre de cette thèse.

III. Théâtre de l'altérité, modes et faits d'actualité

Inspiré et nourri du monde qui l'entoure, le théâtre va être le reflet non pas du monde mais d'un monde, celui des classes supérieures : de l'aristocratie aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles (rois, empereurs et grands du monde sont les héros favoris des dramaturges), puis de la nouvelle bourgeoisie au siècle des Lumières lorsque celle-ci prend le pouvoir financier et intellectuel (la mise en scène de l'Antiquité laisse place aux faits contemporains et l'individu est privilégié à l'humanité). Celles-ci attendent de l'art qu'il réponde à ses envies et ses attentes, c'est pourquoi au cours des deux siècles que nous étudions, ressortent certaines formes théâtrales qui présentent comme par écho les diverses périodes de la France moderne prérévolutionnaire. Les sources d'inspiration sont hétéroclites mais pourtant toujours puisées dans les préoccupations de ce temps, parfois frivoles, d'autres fois graves. Toujours est-il que l'on s'inspire et s'interroge sur le monde pour représenter un nouveau monde.

Alors bien évidemment, la présence du monde islamo-ottoman empiète sur le tableau des autres régions du monde, car son peuple et sa culture sont les plus assimilés en Europe de par leur connaissance antérieure aux autres et une certaine proximité géographique ; toutefois, Amérique, Asie et Afrique vont petit à petit s'imposer sur les scènes françaises au fur et à mesure de leur perception et de leur compréhension.

Le théâtre se fait alors écho du rêve et de la curiosité dont le public fait part pour le monde que l'on découvre. L'altérité va investir les différents genres théâtraux, parfois avec fantaisie, souvent avec un intérêt pittoresque, confirmant l'intérêt du public parisien et versaillais pour la représentation de ces différentes cultures du monde qui s'ancrent petit à petit dans l'inconscient collectif. Le spectaculaire, agrémenté de beaucoup de préciosité, permet des effets inédits. Le

monde intrigue, le théâtre s'impose comme un art majeur, l'un n'aurait peut-être pas connu un tel engouement sans l'autre, si l'art dramatique n'avait su mettre en scène et adapter l'altérité aux diverses modes de ce genre.

A. L'altérité s'adapte aux différents genres théâtraux

De la violence des guerres de Religion à l'engagement révolutionnaire, le théâtre fut toujours la scène d'un discours engagé, subversif ou parfois simplement dans l'ère du temps. La mise en scène de l'altérité n'allait donc pas déroger à cette règle mais au contraire devenir un sujet récurrent des planches pour à son tour adopter et s'adapter à l'actualité et donc, de fait, suivre l'inclination selon les décennies pour certains genres théâtraux dont tous auront pour point commun l'intérêt du visuel qu'engendre la représentation de l'altérité.

1. Le théâtre de la cruauté[126]

Lorsque Luther lança le mouvement de réforme de la religion catholique et fonda au début du XVI^e^ siècle la religion protestante pour s'opposer aux abus de l'Église romaine, sans doute ne pensait-il pas que de sanglantes répercutions allaient s'en suivre. À la mort de Henri II, en 1559, nombre de Français issus des classes aisées avaient adopté le protestantisme et voulurent profiter de la régence de Catherine de Médicis pour imposer le modèle républicain protestant hollandais quand, en parallèle, d'autres nobles catholiques voulurent s'imposer aux côtés de la famille royale. D'horribles hostilités s'installèrent et allaient dès 1561, et pendant près de quarante ans et huit guerres, mettre à feu et à sang Paris, hostilités dont le massacre de la Saint-Barthélemy devint l'un des symboles. Ce conflit religieux, alimenté par le contexte politique et social, eut pour conséquence des affrontements militaires ainsi que civils, qui engendrèrent massacres en grand nombre, emprisonnements aléatoires … Furent dénombrés plus de 3000 morts à Paris et entre 10000 et 30000 dans toute la France. S'en suivit une remise en cause

[126] Expression empruntée à l'ouvrage dirigé par Christian Biet (*Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Robert Laffont, 2006), ouvrage de référence de cette partie.

de la politique monarchique et de la question religieuse, mais au-delà de ça, resta dans l'inconscient collectif le souvenir d'une période dramatiquement violente et sanglante, laissant une France désolée et ravagée par les famines et disettes que ces guerres provoquèrent, ouvrant la voie à l'absolutisme qui, selon Richelieu, était le seul moyen de réunifier et de consolider la France.

La France est donc choquée et dévastée par ces quatre décennies de conflits sanguinolents. L'art va très vite intégrer cette violence et la souffrance qui en émane et en littérature, ce sont les nouvellistes qui en feront en premier la clé de leurs succès, en s'inspirant le plus souvent de réelles anecdotes cruelles. Ces écrits tragiques sont « des récits plus ou moins brefs, racontent des « cas » de vengeance ou de violence édifiants, étonnants et extraordinaires, au sein d'une histoire simple (…) Le dénouement funeste laisse finalement la place à une réflexion sur l'infraction et sur la transgression figurées par le crime ou la vengeance»[127], à laquelle une certaine morale religieuse s'associe toujours pour amener le spectateur à s'interroger et le guider vers le bon chemin.

Fin XVI^{e} siècle, alors que l'Angleterre connaît de grands succès élisabéthains grâce aux plumes de Shakespeare ou Marlowe, que l'Espagne succombe aux comédies de Tirso de Molina ou Calderón, la France oscille entre les tréteaux du Pont-Neuf et quelques tragédies humanistes parisiennes. Pourtant à cette même période va naître un théâtre dit « de l'échafaud » dont Rouen (ville en pleine expansion et croissance économique grâce au commerce maritime et à sa proximité d'avec Paris) sera la capitale, s'inspirant du tragique d'outre-Manche et du spectaculaire ibérien qui permettra, grâce au regain d'intérêt progressif de la France pour l'art dramatique, de poser les bases du classicisme. Ce théâtre relève « du courant sanglant, furieux, violent, qui marque l'esthétique du temps (…) dès lors, on verra sur les scènes normandes, et plus largement françaises, des meurtres, des viols, des martyres représentés avec tous les effets scéniques possibles afin que le public soit véritablement saisi par l'action en même temps que par la force du discours »[128]. Ces spectacles sanglants sont, selon Fabien

[127] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVI^{e}-XVII^{e} siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. IX.
[128] *Ibid*, p. XVII.

Cavaillé[129], les symptômes de la profonde crise morale que la France traverse avant l'avènement du Classicisme. Ils créèrent d'ailleurs à leur époque un conflit de position sur l'intérêt de représenter sur scène des actes sanglants. Si Corneille y semble favorable dans le but de créer de l'émotion chez le spectateur (attirance ou répulsion), d'autres dramaturges comme Jean de La Taille s'inscrivent dans la lignée de Horace : il serait préférable de narrer les scènes de violence pour une question d'éthique mais également de difficulté de représentation matérielle et scénique, risquant de nuire à la vraisemblance chère aux penseurs du XVII^{e} siècle[130].

Si plusieurs textes de cette époque nous sont restés grâce aux éditeurs normands, nous n'avons malheureusement que peu (ou pas) d'indications quant à ces tragédiens dont la plume fut souvent anonyme ou sur leurs mises en scène.

Ainsi donc, les sombres et sanglantes heures de ces guerres civiles françaises vont nourrir l'imaginaire de notables (souvent avocats ou parlementaires) qui vont s'adonner à l'écriture et à l'art théâtral pour exorciser le mal-être social d'alors. La mise en scène de personnages issus de l'altérité va alors être l'un des exécutoires de cette cruauté et élargir les nouveaux champs thématiques de la barbarie de ce temps.

Le premier à emprunter cette voie est Jacques Du Hamel, avocat à la cour du Parlement de Normandie, avec sa tragédie *Acoubar* (1586). Rouen, de par sa position géographique (il est le port fluvial de Paris) est l'un des ports français des plus prolifiques grâce aux échanges commerciaux avec les Amériques et ville de départ des colons pour le Canada. Les Rouennais sont donc les témoins privilégiés du commerce triangulaire et de la colonisation. Acoubar, véritable héros de cette tragédie selon Marianne Closson[131], s'entoure d'une armée, affronte les tempêtes pour venir au secours de celle qu'il aime, et invoque diables et démons pour réussir son entreprise. Pourtant Fortunie veut préserver son amour pour Pistion et

[129] CAVAILLÉ Fabien, *Alexandre Hardy et le rêve perdu de la Renaissance. Spectacles violents, émotions et concorde civile au début du XVII^{e} siècle*, Thèse de Doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 2009, p. 10.
[130] Ibid, pp. 12 à 50.
[131] CLOSSON Marianne, Les Amours de Pistion et de Fortunie (1601) ou les paradoxes romanesques de l'altérité diabolique in , Voyager avec le diable, Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^{e}-XVII^{e} siècles), Grégoire Holtz et Thibaut Maus de Rolley (dir), Presses Universités Paris-Sorbonne, 2008, p. 127.

pour cela, elle va présenter à leur roi Castio un fervent réquisitoire contre la colonisation, quelle qu'elle soit. Vient alors le temps d'une réflexion sur la religion, Fortunie invitant les autochtones à défendre leurs croyances qu'elle pense pourtant démoniaques alors que la présence du Français Pistion s'expliquait par sa volonté évangélisatrice de remettre ce peuple dans le droit chemin, au sein de l'Église chrétienne. Mais la véritable cruauté de cette tragédie se révèlera dans le dernier acte, lorsque suite à la victoire de Pistion déguisé en sauvage à l'occasion du tournoi organisé par le roi de Guylan, Fortunie feint d'insister pour qu'Acoubar venge l'offense de la victoire sauvage en se battant avec le vainqueur. Si Acoubar refuse dans un premier temps, il cède sous l'insistance de sa maîtresse. La princesse espère en réalité la victoire de son amant et la mort d'Acoubar. Pistion va alors à son tour dévoiler sa sombre personnalité lorsque, pourtant vainqueur de son ennemi, il va le tuer malgré la promesse de ce dernier de lui laisser son titre et Fortunie. Si le chœur rejette la faute de cette injuste mort sur Cupidon, la plume de Du Hamel révèle pourtant le caractère violent et haineux du colon français qui n'hésite pas à se montrer déloyal et tuer un homme pour obtenir ce qu'il veut. Cet ultime duel illustre parfaitement la cruauté de cette époque où les intérêts personnels priment sur la morale.

Autre impitoyable tragédie normande, *Les Portugaiz infortunez* (1608). Il s'agit encore d'un terrible drame lié à la colonisation puisque Chrétien Des Croix met ici en scène les mésaventures d'Européens échoués sur des terres inhospitalières d'Afrique. Christian Biet propose une double lecture de la cruauté de cette œuvre. En premier lieu, il s'agirait d'un sadisme psychologique : si le spectateur ne peut qu'être terrifié par la mésaventure des Portugais, celle-ci doit également leur provoquer un certain plaisir de se savoir loin de ces tracas mais également plaisir cruel et terrible de se réjouir que cela arrive à des Portugais, rivaux de la France dans la colonisation du monde et dans le commerce, et non à des compatriotes. Toutefois, la réelle barbarie de cette tragédie réside dans la trame de la pièce et le comportement monstrueux des Africains. En effet, si le Pontife veut venir en aide aux naufragés, le lieutenant Serif reste très réservé car il ne peut oublier les méfaits de colons blancs en d'autres pays d'Afrique. Si le roi Mocondez refuse de leur venir en aide, son épouse se montre davantage

compatissante après une entrevue avec Eleonor. Mais le roi, plutôt que de céder, élabore un terrible stratagème pour évincer les naufragés : comme gage de leur bonne foi, Mocondez demande aux Portugais de lui remettre leurs armes et leurs vêtements. Ces derniers s'exécutent avant de réaliser le piège qui leur était tendu. Ils partent alors cacher leur nudité et se réfugient sur une terre terriblement aride qui se révèle sans nourriture et entraîne la mort des plus faibles, femmes et enfants. Nicolas Chrétien Des Croix propose donc un horrible spectacle et dans le refus d'assistance des Noirs envers des Blancs (car il s'agit bien d'une hostilité due à la couleur de la peau) et dans le dénuement total dans lequel se retrouvent les Portugais perdus et désœuvrés en terre étrangère. La lecture de cette pièce se révélant déjà très forte, assister au spectacle en 1608, période à laquelle les naufrages sont fréquents (ce qui devaient d'autant plus toucher les spectateurs rouennais, peuple maritime) et l'Afrique crainte, devait réveiller un mélange d'appréhension et de terreur face à ce spectacle si cruel.

La même année parut une autre œuvre terrifiante : *La Tragédie d'un More cruel*. Si l'auteur fit le choix de rester anonyme et si aucune indication quant à d'éventuelles représentations ne nous est parvenue, la simple lecture suffit à satisfaire un quelconque goût pour le macabre, d'autant plus que dès la première édition de cette tragédie, des gravures viennent illustrer chaque acte à son commencement, ne laissant au doute sur sa scénographie. Avant même le début du texte, l'horreur s'affiche donc à travers l'estampe[132] du More dans son statut d'esclave battu par son maître avant d'être affranchi. Il ne s'agit pas ici d'illustrer le texte de la tragédie mais de révéler l'une des faces de la barbarie que l'on nous présente ici par la suggestion des actes cruels et sanglants commis par Riviery sur le More, antérieurs à l'intrigue mais replaçant le lecteur dans le contexte extrêmement violent et cruel de l'esclavage imposé aux Africains. Les quatrième et cinquième gravures peignent l'autre face de la sauvagerie de cette pièce, illustrant bien cette fois-ci la cruauté des actions que le More oblige Riviery à commettre pour se venger. Nous reconnaissons dans la première esquisse Riviery prêt à se couper le nez comme le lui demande son ancien esclave pour sauver la vie de sa famille qu'il retient en otage en haut d'une tour. La seconde représente la chute

[132] Voir le frontispice de l'édition de la pièce parue chez Abraham Cousturier, Rouen, 1620.

d'un des enfants du haut de la tour, après le viol de sa mère, et devant son père, impuissant face à ces terribles événements. Si par la suite dans les tragédies classiques, les actions et notamment les meurtres sont narrés, ici rien ne laisse place à l'imagination puisque non seulement ces faits forment la trame de cette tragédie mais les images ajoutées par l'éditeur viennent les renforcer. La cruauté de cette tragédie résulte donc non seulement dans la narration d'actes terribles (esclavage, viol, mutilation, infanticides, suicide) qui par accumulation font de cette pièce une œuvre affreusement violente mais également dans la représentation de celles-ci que ce soit par des gravures ou sur scène. Cette cruauté est née d'un besoin de vengeance car comme l'explique Sylvie Chalaye[133], ce n'est pas tant « l'inhumanité des maîtres » envers leurs esclaves qui est ici jouée que celle des esclaves qui, s'ils parviennent un jour à renverser la situation, leur mèneront une guerre terrible et perverse. Cette fois encore, comme nous le rappelle Christian Biet[134], « le spectacle de la mort est donc sans cesse présent et le goût pour le macabre est général : on recherche les sensations fortes avec une certaines prédilection, l'image de la mort en action, sa dynamique ». Le public, avide de scénarios barbares après quarante années de guerres civiles, ne peut qu'être satisfait d'autant que l'échafaud sur lequel se jouait le théâtre d'alors ne pouvait que lui rappeler les échafauds des exécutions ordonnées par les tribunaux, le public devenant alors le juré de ce tribunal théâtral.

La Tragédie mahommetiste, datée de 1612, correspond également à ce genre qu'est le théâtre de la cruauté, c'est pourquoi, bien qu'elle ne soit qu'une pièce annexe à notre corpus (il n'y a pas ici de rencontre entre deux peuples), elle mérite que nous nous attardions un moment sur son étude. Comme dans la tragédie précédente, sont joués sur scène un infanticide et un meurtre mais cette fois-ci l'horreur du sanglant n'apparaît pas par une mutilation mais lorsque la Soltane n'hésite pas à croquer le cœur et boire le sang du meurtrier de son cadet. Christian Biet, toujours dans son recueil sur le théâtre de la cruauté[135], analyse cette pièce comme la transposition de la France après le meurtre de Henri IV. L'ombre du

[133] CHALAYE Sylvie, *Le More cruel, un drôle de monstre théâtral à découvrir*. (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=8956)
[134] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 550.
[135] *Op cit.*, p. 604-610.

défunt roi (Henri IV/ Amurat) revient pour prévenir la reine veuve (Marie de Médicis/ La Soltane Reine), droite et juste, des malheurs à venir en ce pays cruel (Turquie/ France). Le chœur, tout en aspirant à la paix, se fait l'écho des difficultés du passé (successions et guerres) et l'on s'interroge alors pour savoir si Paris/Constantinople va réussir à surmonter cette épreuve sans retomber dans la barbarie du passé. En effet, la France de 1612 a peur que « les guerres recommencent, que le souverain, investi d'un nom de redoutable prophète ne soit un tyran, que la religion soit un instrument sanglant »[136]. La cruauté de cette pièce réside donc et dans les actes sanguinolents commis sur scène et dans la terreur planant au-dessus des personnages incarnant le peuple de France ; le public, en plus d'assister à un horrible spectacle, ne peut donc que s'identifier et craindre pour son avenir.

L'altérité est donc au cœur du théâtre de la cruauté, en vogue depuis les guerres de Religion jusqu'au premier quart du XVII^{e} siècle. Si elle n'est pas un élément essentiel pour traiter de sujets graves et sanglants, la découverte du monde et les actions barbares que les Européens vont imposer aux autres continents vont nourrir cette dramaturgie en présentant sur scène des exactions originales dues aux sentiments violents et vengeurs inspirés par celles-ci. Altérité et cruauté sont indéniablement liées, particulièrement au théâtre, car si l'on connaît la barbarie des colons envers leurs esclaves et les autochtones, la réplique scénique de ces relations et donc de l'Autre est spectaculairement violente : il est dans les tragédies précédemment citées principalement question de meurtre, d'amputation, d'anthropophagie, de mise à nu… La cruauté reflète la violence de la rencontre. Sans aucun doute, les textes de ce théâtre dit de la cruauté cherchent la catharsis car sous l'expression et la présentation de tant de violence est certainement dissimulée la tentation de la purger de ce monde en mutation. Nous retrouvons d'ailleurs ici les idées d'Antonin Artaud[137] puisque lorsqu'il évoque le théâtre de la cruauté, il soutient que « nous ressentons le besoin urgent d'un théâtre que les événements ne dépassent pas, dont la résonnance en nous soit profonde, domine l'instabilité du temps (…) d'un théâtre grave, qui bousculant

[136] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVI^{e}-XVII^{e} siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 610
[137] ARTAUD Antonin, *La Théâtre et son double*, Gallimard, coll. Folio essais, 1964, pp. 131-161.

toutes nos représentations, nous insuffle le magnétisme ardent des images et agit finalement sur nous à l'instar d'une thérapeutique de l'âme dont le passage ne se laissera plus oublier»[138]. Nous présenterons dans les deux chapitres suivants d'autres recherches sur l'analogie entre altérité et cruauté, davantage tournées sur le rôle de la cruauté dans l'invention de cet Autre.

Particulièrement marquant parce qu'il montre sur scène ce qui sera par la suite seulement narré par les personnages pour satisfaire la règle classique de la bienséance, ce théâtre barbare et impitoyable initié par des dramaturges normands va venir à Paris, où il évoluera vers une cruauté davantage psychologique sous la plume d'auteurs tels que Pierre Mainfray (*La Rhodienne, ou La cruauté de Soliman*, 1618) ou Jean Mairet (*Le Grand et Dernier Solyman*, 1630).

2. Les ballets de cour

Durant cette sombre période de guerres civiles, la France et en particulier le pouvoir a besoin de légèreté. En marge de la misère et de la guerre, la vie courtisane continue, oubliant pour quelques heures la sombre réalité. Importé d'Italie par Catherine de Médicis, le ballet eut besoin de plusieurs décennies avant de connaître un réel succès à la cour de France qui préférait alors mêler poésie aux armes lors de carrousels et tournois. Petit à petit, costumes et travestissements furent introduits, notamment pour figurer l'ennemi, puis des spectacles furent créés pour signifier l'entrée du roi. Toujours davantage d'occasions étaient prétexte à se réunir lors de ces festivités (mariages, naissances, traité de paix …) auxquelles la mascarade vint bientôt se mêler, avant de donner naissance aux ballets. Charles IX offrit de nombreuses fêtes à sa cour mais c'est à l'occasion du mariage de sa sœur Marguerite de Valois avec le futur Henri IV, en 1572, que l'on date la première expérimentation de ballet de cour (« Après une sorte de joute, donnée dans une salle du Louvre, où Charles IX et ses frères défendaient l'entrée du paradis contre le roi de Navarre et les siens, qu'ils repoussaient en enfer, on vit descendre du ciel Mercure et Cupidon, portés sur un coq (…) les trois chevaliers se levèrent de leurs sièges, traversèrent le paradis, allèrent aux Champs-Élysées

[138] *Op cit.*, p. 132.

quérir les douze nymphes, et les amenèrent au milieu de la salle, où elles se mirent à danser un ballet fort diversifié et qui dura une grosse heure »[139]) mais c'est le *Ballet comique de la Royne*, donné en 1581, qui est réellement considéré comme premier véritable ballet de cour, associant au spectacle une intrigue dramatique.

Le ballet était comme l'indique son nom, une succession d'entrées dansées par des personnes souvent masquées et toujours parées de vêtements éclatants, souvent des déguisements. Les airs variaient selon les parties qui représentaient chacune un sujet plaisant souvent en rapport avec le merveilleux. Il ne s'agissait pas de grande littérature mais d'un spectacle total mêlant musique, chants, pantomime, allégories, chorégraphie le tout dans une scénographie recherchée. Tous les protagonistes se réunissaient à la fin pour le grand ballet le plus souvent auréolé d'un feu d'artifice. Au cours du dix-septième siècle, cet art évolua du simple divertissement à un spectacle aux louanges des grands de la cour (des vers virent d'ajouter à la représentation, rarement déclamés mais inscrits dans le livret distribué aux spectateurs), proférant ainsi une discrète propagande politique et morale.

Toutefois, avant que le ballet ne soit détourné par Richelieu en l'honneur du pouvoir et par Louis XIV au service d'allégories mythologiques à sa gloire, le ballet se voulait divertissant, c'est-à-dire comique, et parfois même proche de la bouffonnerie. Seule la gaieté était recherchée et le déguisement en était l'élément clé, car quoi de plus réjouissant que de prendre l'apparence d'une catégorie de la société dont on aimait se moquer (*Ballet des barbiers* (1598), *des Juifs* (1600) *des Filous* (1607) …) ou celle de peuples lointains qui se prêtaient parfaitement à l'usage de déguisements originaux ? Ainsi eut lieu le *Ballet des Étrangers* (1598), *des Turcs et des Maures nègres* (1600), *des princes de la Chine*, *des Princesses des îles* (1601), *des Janissaires* (1604), *des Indiens* (1608), *des petits Maures* (1623), *de l'Afrique* (1623), *des effets de la nature* (1632), *des Princes indiens* (1634)… Ces divertissements étaient alors l'occasion de revêtir des déguisements bariolés, ornés de plumages. Malheureusement si quelques témoignages racontant ces ballets existent, très peu de leurs livrets et d'indices sur l'apparence des danseurs nous sont parvenus aujourd'hui.

[139] *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, I, 362, cité par Saint-Foix dans ses *Essais sur Paris*, cité par Victor Fournel dans *Les Contemporains de Molière, Hotel de Bourgogne (suite) et Théâtre de la cour (Ballets et mascarades*), Tome deuxième, Firmin Didot Frères, 1866, p. 178.

L'altérité se prêtait particulièrement bien à ce genre qu'est le ballet puisque l'apparence (couleur de peau et vêtements) avait un rôle primordial. L'exotisme des sujets et des déguisements était alors particulièrement apprécié notamment lorsqu'Amérindiens et Noirs étaient mis en scène. La seconde partie du *Ballet du Naufrage heureux* (1626) prouve d'ailleurs bien cela puisque son seul argument est la noirceur de la peau du More, aucunement sa condition de même que le *Ballet des Muses* donné à Saint-Germain-en-Laye en 1667 dans lequel Louis XIV s'amusa à figurer l'un des quatre maures aux côtés de Monsieur Le Grand et des marquis de Villeroy et de Rassan.

Le Noir n'est jamais lors de ces ballets mis en scène dans sa condition d'esclave, comme le précise Sylvie Chalaye[140]. Aucune réflexion sociale ou anthropologique n'a lieu, il n'est qu'un joyeux compagnon que la France et ses beautés ont attiré. Ces personnages n'ont généralement aucune substance, ils n'ont été créés que pour exister en temps que masque : leur présence sur scène n'est due qu'à celui-ci. Toutefois, dans l'univers précieux de l'aristocratie, jouer un Africain ou un More devient également un plaisir intellectuel voir poétique puisque en revêtant tant de laideur, le jeu de charme auprès des dames n'en est que davantage un défi puisqu'il faut « charmer les esprits, faute de charmer les yeux »[141]. Les compliments galants fusent, flattant tant et plus la blanche beauté des femmes qui en redemandent. Endosser le costume africain était également l'occasion de discourir sans prendre de détours aussi bien quant aux grivoiseries qu'aux propositions érotiques. Et si lors du *Ballet du monde renversé* (1625), une dame choisit le roi d'Ethiopie pour amant, ce n'est que pour davantage se moquer des Africains car elle reçoit pour cadeaux de mariage oignons et citrouille.

Les ballets du XVIII^e^ siècle offriront à leurs personnages un soupçon de consistance supplémentaire, y compris lorsque ceux-ci sont originaires des quatre coins du monde : Fuzelier présente par exemple Péruviens, Turcs, Indiens et Sauvages dans ses *Indes Galantes*, et si les intrigues restent d'une extrême simplicité et si le but premier de l'auteur reste de présenter à son public la diversité visuelle des peuples du monde, l'altérité est tout de même davantage valorisée. Le *Ballet de la Douairière de Bilbao* (1626) présente une intrigue

[140] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre, l'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 45.
[141] *Ibid*., p. 52.

improbable mais néanmoins simple qui permet également un défilé de plusieurs nations : la renommée de la Douairière s'est répandue à travers le monde et même chez les morts de sorte que le roi de Cusco revient sur terre accompagné d'une troupe d'Américains habillés en perroquets. À leurs danses se succèdent celles du Grand Turc et des peuples de l'Asie, des Baillifs du Groenland, Frisland et peuples du Nord puis du Cacique des peuples d'Afrique et ceux de l'Europe. Ce fut Louis XIII qui joua le personnage de Mahomet, rôle évidemment grotesque lors d'un ballet mais preuve supplémentaire du goût de la cour pour les déguisements, les jeux de scène et pour l'altérité, particulièrement si celle-ci prête à rire.

L'altérité dans les ballets était donc l'occasion de s'amuser pour les aristocrates qui prenaient un certain plaisir à endosser « l'image de la monstruosité », à « prendre des allures repoussantes pour rire »[142] et ainsi à amuser les spectateurs. Altérité et ballet s'associent donc uniquement pour le spectaculaire nouveau qu'ils véhiculent, l'artifice est la nature même du ballet et jouer une personne de culture différente offre la possibilité d'un spectacle qui en plus d'être innovant, amuse le public. Il s'agit comme pour *Les Plaisirs de l'île enchantée* de mettre en scène des « monstres ». Le plaisir de l'exotisme est principalement visuel. Dans le cas du ballet de cour, ballet rime avec comique, couleur et bestiaire.

3. Les turqueries

De fortes relations s'étaient établies entre l'Empire Ottoman et la France, politiques bien sûr, mais également commerciales et culturelles. La France sort depuis peu du Moyen-Âge et hormis les quelques privilégiés de la noblesse, les Français vivent dans la pauvreté et un grand manque d'hygiène (qualité de l'eau souvent médiocre, mauvaise évacuation des déchets, entassement humain …), inconfort hérité des temps féodaux que les choix militaires et le train de vie royal, extrêmement coûteux, n'ont fait qu'accroître sans tenir compte de la misère du peuple. Face à cette réalité, l'Orient fascine par son faste et sa modernité, dus en

[142] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre, l'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 51.

grande partie à sa position stratégique lors des échanges entre l'Asie et l'Europe. Soierie, épices, coton transitent par le Grand Bazar de Constantinople, c'est également là-bas que l'on se met à boire du café avant d'exporter cette mode… Moyen Orient et civilisation arabe exercent une réelle influence sur la vie quotidienne française. Pourtant à cette fascination se mêle une certaine crainte face à ce géant géopolitique dont le territoire s'arrête aux portes de l'Europe et d'ailleurs si Louis XIV admire le sultan Mehmet IV qui ne cesse d'agrandir son royaume, il prêtera main forte à la Crète pour repousser l'avancée des Turcs. Les relations diplomatiques restent malgré tout privilégiées à cause de l'intérêt commercial défendu par ministres et vizirs et sont quotidiennement travaillées par le biais des ambassadeurs.

Les artistes vont de fait être attirés par cet Orient qui les fascine, et comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre de ce travail, vont s'en inspirer car en plus d'être une échappatoire aux références grecques de la Renaissance, et de proposer un nouveau terrain de jeu miroir de la France, la Turquie va offrir une pléiade de nouveaux sujet à traiter : religion islamique, intrigue de sérail, etc.

Le théâtre s'empare de ces sujets turcs par le biais des tragédies dans la première moitié du XVII^{e} siècle (*Le Grand et Dernier Soliman* de Mairet en 1630, *Soliman* de Dalibray en 1637, *Ibrahim ou L'Illustre bassa* de Scudéry en 1642, etc.), mais avec l'avènement de Louis XIV et le génie de Molière, la comédie s'imposera, reprenant avec légèreté les sujets orientaux devenant des objets de fantasme colorés, vivants, amusants, caricaturaux. En effet, l'un des principaux attraits de cette couleur orientale était d'offrir un renouvellement dans la mise en scène de spectaculaire ; l'intérêt de ces pièces résidait dans l'atmosphère qu'elles proposaient : décors orientaux, riches vêtements, musiques arabisantes ainsi que jeu sur les accessoires turcs et non dans une recherche de jeu de contes orientaux, permettant ainsi de multiplier les détails exotiques et les allusions aux mœurs d'Asie.

La plus célèbre de ces turqueries est bien évidemment le chef d'œuvre de Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*. Vexé par un commentaire désobligeant sur son vêtement qu'il pensait superbe, Louis XIV demanda à Molière un ballet turc ridicule. Le dramaturge averti de la présence de l'auteur de la remarque lors de la représentation, l'ambassadeur turc Soliman Aga, proposa cette comédie comme

réplique élégante au manque de savoir-vivre de son invité. Molière explique donc qu' « à partir d'habillements réels, [il a] outré quelques détails pour que ces habits devinssent caricaturaux. De même qu'à partir de rituels véritables, [il a] imaginé de les restituer pour [son] ballet, et d'en grossir les effets en les pastichant par des onomatopées burlesque »[143]. En effet, cette caricature turque réside dans le ridicule visuel qu'elle propose et ce n'est d'ailleurs pas anodin que les deux personnages principaux de cette cérémonie turque aient été interprétés par Molière (Monsieur Jourdain) et Lully (Le Grand Muphti). La naïveté du Bourgeois est donc associée à la démesure orientale pour offrir un spectacle caricatural si réjouissant et bien que *Le Bourgeois gentilhomme* n'ait pour turquerie que la cérémonie clôturant le quatrième acte, c'est celle-ci qui participa à l'immense succès que connut cette comédie. L'Orient offre donc une altérité visuelle et agrandit l'univers spectaculaire par une nouvelle richesse de costumes, des objets, du maquillage, du gestuel. Molière s'était déjà amusé avec le sujet turc trois ans auparavant, pour *Le Sicilien ou L'Amour peintre*, comédie en un acte composée pour terminer le *Ballet des Muses* auquel « il manquait à faire voir des Turcs et des maures »[144]. Musique et sérénades se mêlent naturellement à la comédie lorsque Haly, esclave turc, convie les musiciens à chanter sous les fenêtres d'Isidore afin qu'elle apparaisse à sa fenêtre, procurant ainsi à Adraste l'occasion de déclarer sa flamme. La turquerie réside alors dans le divertissement dansé par des « Turcs de fantaisie »[145] que Haly donne pour détourner l'attention de Dom Pèdre. Ils chantent alors des galimatias à consonance orientale (« Chiribirida houcha la … », Scène VIII). Ici encore le sujet turc est motif à un divertissement, à un spectacle offert en sus de la comédie.

Nicolas Barbier utilise ce même procédé de la turquerie pour sa *Vangeance de Colombine*. Il n'est pas ici question de mise en scène de cérémonie orientale toutefois, de même que chez Molière, le sujet oriental n'est prétexte qu'à travestissement et déguisement dans l'unique but de faire rire par les ridicules de situation et d'accoutrement des soi-disant officiers du Grand-Turc et de son

[143] ROLLAND Jean, *Le Petit Molière ou la naissance à la gloire d'un jeune prodige du théâtre*, Éditions Pierre Téqui, 1999, p. 134.
[144] Entrée XIV du *Ballet des muses*.
[145] DUROSOIR Georgie, *Molière à Saint-Germain-en-Laye* dans *Des États du Languedoc à la cour du Roi-Soleil*, Catherine Cessac (dir.), Les Presses du Languedoc, 2004, p. 61_68.

supposé beau-frère. Cette comédie repose uniquement sur la représentation parodique de l'Empire Ottoman. Alain-René Lesage utilise également les stratagèmes visuels de la turquerie dans son *Achmet et Almanzine*. Voile, turban, sérail… nous sommes face à une fable orientale qui n'hésite pas à tourner en dérision plusieurs symboles turcs pour le plus grand plaisir du public, qui s'en amuse grâce à sa reconnaissance des nombreux codes visuels. Cette comédie est également turquerie lorsqu'elle s'amuse des Turcs qui comme les Français sont devenus de véritables courtisans offrant à leurs favorites fêtes et mascarades pour obtenir leurs faveurs. *L'Algérien ou Les Muses comédiennes* est également dans cette même optique d'apporter de l'exotisme sur scène car si l'action se déroule au sérail, il y est davantage question des usages français. Ainsi, encore cette fois, sont présentés au public costumes et décors orientaux ; le double mariage final figurant une fois de plus une fête traditionnelle mêlant chants et danses. Le spectacle qu'offrit Favart lors de la représentation de ses *Trois Sultanes* est encore sur ce même modèle. Il s'agit ici d'une turquerie « d'allures »[146] puisque nous sommes chez le sultan, dont l'autorité pâtit de son intérêt pour les femmes. Il se fait d'ailleurs ensorceler par la Française Roxelane qui est « dans le sérail aussi à son aise que dans son boudoir »[147]. L'intérêt de cette turquerie réside alors dans l'insolence de Roxelane qui refuse toutes les traditions turques exposées sur scène. Celles-ci ont cette fois encore un grand intérêt visuel pour les spectateurs : pipe de Soliman, mise en place d'un dîner turc… Cette comédie est l'une des dernières turqueries que l'on connaît aujourd'hui.

La puissance de l'Empire Ottoman était au cours des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles l'une des préoccupations de la France, la dédramatiser sur les scènes de théâtre était donc un moyen de l'apprivoiser, notamment en minimisant l'influence des hommes de pouvoir, qu'ils soient sultans, muphtis ou vizirs. Cette époque étant également celle de l'apogée du goût pour la danse, mêler ballets et sujets turcs garantissait donc un certain succès, peu importait que l'intrigue ait lieu ou non au sérail, notamment auprès des rois pour qui seul comptait le spectacle d'une turquerie : aux danseurs, poètes et musiciens de composer un divertissement

[146]WOGUE Jules, *La Comédie au XVIIe et XVIIIe siècles : Scènes choisies*, H. Paulin et Cie, 1905, p. 385.
[147]*Loc. cit..*

plaisant. Le théâtre exploite donc la mode et le goût pour les sujets turcs, offrant la possibilité de déguisements à foison et de simulacre de cérémonies orientales, pour jouer du visuel et s'en amuser.

« Les premières tentatives de comédies avaient figuré l'Orient burlesque ; même on habilla à la turque les sujets chinois ou les personnages indiens, comme si les sultans de Constantinople et les cadis musulmans eussent reçu la mission et la jalouse spécialité de faire rire. La Turquie se réalisa presque toujours en une image plaisante, et peut-être est-ce à ce moment qu'on commença à installer les « têtes de Turc » parmi les divertissements des champs de foire »[148]

4. Le théâtre de foire

Les foires de Saint Germain et de Saint Laurent furent fondées en 1482. La vente d'animaux, de tissus et autres marchandises étaient leur activité première mais acrobates, jongleurs, danseurs de cordes mais aussi chiens savants ou charlatans venaient y donner des représentations. Des tentatives de théâtre eurent lieu dès 1595 mais elles se heurtèrent au monopole de l'Hôtel de Bourgogne. Au cours du XVII^{e} siècle, les troupes foraines parvinrent tout de même à imposer de véritables petites comédies et lorsqu'en 1697, les comédiens italiens se font expulser, ils s'emparent de leur répertoire. Mais la Comédie Française, puis l'Académie royale de Musique, craignent cette concurrence et font interdire la représentation à la foire de pièces dialoguées en 1704. Les acteurs forains imaginèrent alors plusieurs stratagèmes pour faire face à cette interdiction mais ceux-ci furent à leur tour prohibés (interdiction de parler en 1707 pour contrer les monologues ou les dialogues venant des coulisses, interdiction de chanter et de danser en 1709 pour ne pas concurrencer le privilège de l'opéra…). Viennent alors les pièces muettes ou pantomimes, où l'on use d'écriteaux ou de rouleaux de papiers sur lesquels on inscrit quelques répliques en 1710 avant de mêler passages chantés à la comédie parlée en 1714. On commence alors à parler d' « opéra-comique ». Finalement le Parlement vota la suspension de ces spectacles

[148] MARTINO Pierre, *L'Orient dans la littérature française au XVII et XVIII^{e} siècle*, B. Franklin, 1971, p. 240.

en 1719 avant de les rétablir en 1724[149]. L'incendie de la Foire Saint Germain sonnera le déclin de son théâtre.

De nombreux artistes travaillèrent à cet art et son répertoire compte plusieurs centaines de pièces. Le premier but de ce théâtre était d'amuser grâce à un spectacle original et inventif toutefois, peu inquiété par la censure et faussement naïf, il propose en réalité un assez juste miroir de la société et tente par ce reflet de faire évoluer les mœurs et la morale en s'appuyant sur les idées philosophiques en vogue au XVIII[e] siècle. Cela semble plus aisé qu'au théâtre officiel, car saisonnier, et sans protectorat ou pensions, la parole des dramaturges est plus libre. L'actualité devient alors l'un des sujets privilégiés, de même que l'exotisme, qui grâce à la présence de personnages tels qu'Arlequin ou Pierrot, permet de mettre en scène une satire souvent allégorique de la société. D'une certaine manière, ce théâtre de foire peut être considéré comme prérévolutionnaire, il est d'ailleurs l'aïeul du théâtre Bourgois, puisque parmi ses thèmes de prédilection se retrouvent la dénonciation des privilèges, l'égalité devant la loi et la laïcisation des esprits[150].

Les comédies proposées à la Foire sont donc courtes, vivantes et plaisantes. Les sujets liés à l'altérité vont alors s'y prêter parfaitement tout en permettant de garder les thèmes privilégiés de cet art très visuel : équivoques amoureuses, reconnaissances, déguisements…

Alain-René Lesage est l'un des dramaturges les plus prolifiques en matière de mise en scène de sujet orientaux sur les scènes de l'opéra-comique de la Foire. Ayant collaboré aux *Milles et uns Jours* de Pétis de la Croix[151], paysages orientaux et africains lui étaient particulièrement familiers. Il composa notamment *Les Pèlerins de La Mecque*, *Arlequin Hulla*, *Achmet et Almanzine*, *Arlequin Mahomet*, *Arlequin roi de Serendib*, *Les Captifs d'Alger*, *Le Corsaire de Salé*, *La Princesse de Chine* ou *Zémine et Almanzor*. Louis Fuzelier aima également peindre des tableaux exotiques, notamment lors de ses collaborations avec Lesage, mais également pour ses propres compositions. Ainsi parmi son répertoire se trouvent *Arlequin grand vizir*, *Les Indes galantes*, *La Reine des Péris*, *La Reine du Monomotapa* ou encore *Achmet*

[149] Voir CAMPARDON Émile, *Les Spectacle de la foire*, Berger-Levrault, 1877.
[150] Voir MARTIN Isabelle, *Le Théâtre de la Foire. Des tréteaux aux boulevards*, Voltaire foundation, Oxford, 2002, p. 201.
[151] Voir DUFRENOY Marie-Louise, *L'Orient romanesque en France 1704-1789*, Beauchemin, Montréal, 196.

Coprogli. Rappelons-nous également *La Péruvienne* de Rochon de Chabannes, *Le Fâcheux Veuvage* d'Alexis Piron ou *Moulinet premier* de Favart.

Vaudevilles, pantomimes et opéras-comiques ont tous pour point commun de s'appuyer sur des coutumes orientales, de les exploiter comiquement et surtout, ce qui est ici très important, de les exploiter visuellement à l'aide de décors et costumes. Rappelons-nous par exemple les nombreux déguisements des *Pèlerins de La Mecque* (en Calender, en Sultane puis en pèlerins) le tout entouré de décors changeant à chaque acte faisant, comme l'écrit Benjamin Pintiaux en s'appuyant sur le travail d'Isabelle Martin[152], « passer de l'exotisme du « Grand Caire » au merveilleux d'une grande salle « goût des Indes » puis à la menace d'une salle « des Hospices ». Il en est de même dans *Achmet et Almanzine*, où travestissements et déguisements se déroulent au sérail ou bien encore dans *Arlequin Mahomet* où des tours de magie viennent agrémenter décors et personnages orientaux ou dans *La Péruvienne* dans laquelle les habitants de l'île de la Frivolité se moquent de la façon dont est habillée la Péruvienne.

Le visuel est donc indissociable des intrigues du théâtre de la Foire. Elles s'appuient dessus, les trames semblent être construites autour de ces éléments scéniques. Cela n'est en rien étonnant puisque ces opéras-comiques sont les dignes héritiers des turqueries et de la mascarade, ils reprennent les clés du succès de ces deux genres de spectacle. La simple présence de personnages hérités de la Commedia dell'arte tels que Scaramouche, Pierrot ou Arlequin confirme que la satire n'est pas l'unique dessein de ce théâtre. Le public s'arrêtait au théâtre pour s'amuser, et voir ces drôles de protagonistes se frotter aux intrigues de l'exotisme provoquait forcément le rire car cela provoquait des situations hautement burlesques (Arlequin déguisé en pèlerine se fait courtiser par un Calender, ou bien voulant se faire passer pour Mahomet mais n'adoptant pas le comportement adéquat, ou encore prenant goût pour l'alcool alors qu'il refusait dans un premier temps d'en borie par conviction religieuse …). Ce théâtre de la Foire propose donc une alternative comique aux sujets féériques évoqués dans les contes des *Milles et*

[152] PINTIAUX Benjamin, *Le Monde musulman dans l'opéra-comique du XVIII^e siècle : l'itinéraire des Pèlerins de La Mecque dans récits d'Orient* dans *Les Littératures d'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*, Anne Duprat et Émilie Picherot (dir.), PUPS, 2008 se référant à MARTIN Isabelle, *Le Théâtre de la Foire, des tréteaux aux boulevards*, SVEC 2002, 10, Oxford, 2002.

une nuits : décors orientaux, costumes hauts en couleurs, comportement burlesque des personnages.

Benjamin Pintiaux[153] ajoute une analyse pertinente à son étude des *Pèlerins de La Mecque* en s'attardant sur la musique dans la représentation. En effet, rappelons-nous que le principe des opéras-comiques était de mêler dialogues et textes chantés sur des airs populaires librement repris. Or ces musiques n'ont rien d'oriental ni même d'exotique mais sont tout de même jouées pour les pièces empruntant aux sujets de l'altérité, permettant de ce fait au public de chanter également. Dès lors, elles participent également à la bouffonnerie vaudevillesque : Amine et Rézia chantent sur « Les filles de Nanterre », le sultan sur « Le fameux Diogène » ou « Je ne suis pas si diable » dans l'œuvre de Lesage et D'Orneval. Soliman s'étonne de la tristesse d'Almanzine sur l'air des « Filles de Nanterre » puis sur « Nous autres bons villageois ». De plus, le premier air qui retentit dans cette œuvre est celui des « Pèlerins de Saint-Jacques ». Il s'agit donc certes d'un effet comique mais également une ouverture vers l'assimilation d'un parallèle entre monde musulman et monde européen. Il en est de même dans *La Princesse de la Chine* : Nourredin chante entre autres sur « Que je suis à plaindre en cette débauche », et le Roy sur « Pour un doux baiser, Bergère ». Chacune des pièces jouées sur les scènes de Saint Germain et de Saint Laurent et mettant en scène des personnages étrangers fourmillent d'exemples de ce type. Ce décalage musical ajoute donc aux effets comiques, parodiques et spectaculaires offerts par les dramaturges sans pour autant réellement interagir sur l'action ou la mise en scène de l'altérité ; au contraire, la musique accentue le second degré avec lequel sont abordés les thèmes du monde.

L'altérité est donc présente au cours de ces deux siècles de renaissance théâtrale en France sous les différentes formes plébiscitées par le public : au service du sanglant et de la cruauté au temps des guerres de Religion, prétexte à la danse lors des ballets de cour pour permettre au pouvoir d'oublier les sombres heures passées, entouré d'une cour toujours plus frivole, à l'origine des turqueries tant appréciées de Louis XIV mais aussi à la Foire où un public plus nombreux et

[153] *Op. cit.*, p. 306-307.

populaire s'amuse de la mise en scène des mœurs exotiques. Ce succès de l'altérité, nous allons le voir par la suite, est en parti dû au double discours que la mise en scène de l'autre propose mais il est à l'origine toujours davantage populaire grâce à l'explosion de couleurs, de costumes et décors orientaux, de jeux avec des traditions surprenantes pour le public d'alors et la possibilité de s'adapter aux différents genres en vogue, aux différentes catégories sociales de public, et aux différentes scènes. La mise en scène des personnages issus de l'altérité est malléable et fort appréciée du public. Il reste cependant certain que derrière cette mise en scène de l'autre, ce désamorçage comique, se cache une façon de purger l'anxiété qu'il suscite.

Ajoutons également que si l'altérité entre en scène en tant que thème original de genres théâtraux en vogue, elle peut aussi être discrètement omniprésente sans occuper le devant de la scène. C'est par exemple le cas de la Chine. Louis XIV porte un intérêt particulier pour ce pays et c'est donc logiquement sous son règne que courant sinophile s'amplifie en France. Il faut attendre la fin du XVII^{e} siècle pour que le public assiste pour la première fois à un spectacle dit « chinois » avec la comédie de Jean-François Regnard en 1692 qui, si elle porte le titre *Les Chinois*, met en réalité en scène un famille française qui sera confrontée durant seulement deux scènes à Arlequin en docteur chinois. Toutefois, à cette même période, l'Académie royale de Musique introduit dans ses ballets quelques personnages dits chinois et en 1700 est organisée une mascarade chinoise à la cour du roi Soleil. Les *chinoiseries* seront à la mode tout au long du XVIII^{e} siècle des salles officielles aux théâtres de foire, l'œuvre de Voltaire, *L'Orphelin de la Chine*, en marquant l'apogée en 1755. Cependant peu d'œuvres ont pour réel sujet la Chine ; elle n'est le plus souvent présente qu'à travers quelques détails et répliques et ce, dès le XVII^{e} siècle. Par exemple, dans *L'Entrée en France de Don Quichotte de La Manche* (1625), un ambassadeur de la reine de la Chine vient remettre une lettre à Don Quichotte dans laquelle la souveraine lui demande son appui contre le Khan de Tartarie. Dans *L'Illusion comique*, Corneille fait se remémorer le capitaine Matamore d'un fameux tournoi lorsqu'il était « en la Chine » (Acte II, scène 4). Toutefois, avec le développement du commerce, la Chine est le plus souvent associée aux marchandises : Molière évoque les « oranges de la Chine » dans *L'Avare* (Acte III, scène 7), de même que dans *La Foire Saint-Germain*, le Garçon

pâtissier propose des « oranges de la Chine » puis du « thé » (Acte I, scène 1). C'est également par la présence d'objets sur scène que la Chine est présente dans le théâtre français, reflétant bien ainsi la mode de l'époque. Dans *La Maison de campagne* de Dancourt (1688), se trouve des porcelaines imitées du style chinois ou dans *La Loterie* (1697), le « coffre de la Chine » suscite la curiosité (Scène 29). Ce goût pour les objets chinois se retrouve encore par la suite puisqu'en 1762, dans Le Tambour nocturne, le Marquis ne veut plus manger dans le service de vermeil doré car « cela n'est plus à la mode » c'est pourquoi il décide qu'il mangera désormais dans « des assiettes de la Chine » (Scène 7). La Chine est donc peu exploitée par les dramaturges en tant que sujet mais sa présence sur scène se fait l'écho de la mode de l'Ancien Régime pour les produits chinois.

B. Théâtralisation d'anecdotes historiques et de faits divers

Outre les pièces inspirées de contes arabes comme *Arlequin Mahomet*, vaudeville pour lequel Lesage adapta *Malek et Schirine* que l'on retrouve dans les *Mille et un jours* de Pétis de La Croix et que Cailhava adaptera également pour le théâtre de foire dans *Le Cabriolet volant*, *Les Pèlerins de La Mecque* qui reprend la trame de l'un de ces contes persans ou *Le Fâcheux Veuvage*, pièce pour laquelle Piron adapte l'une des histoires des *Mille et une nuits* et hormis les adaptations de romans comme *Acoubar* dont le titre entier indique qu'il s'agit « d'une tragédie tirée des *Amours de Pistion et Fortunie en leur voyage de Canada* » d'Antoine du Périer, de nouvelles comme la trilogie d'*Ibrahim*, de *Perside* et de *La Rhodienne* adaptée d'*Éraste et Perside* de Jacques Yver, parue *dans Printemps d'Yver* en 1572, ou de pièces étrangères comme *Le Grand et Dernier Solyman*, tragédie pour laquelle Mairet a repris *Il Solimano* de Bonarelli della Rovere, imprimée à Venise en 1619, nombre de pièces de ce corpus lié à l'altérité se sont inspirées de faits divers.

Il est vrai que l'Histoire fut la première des inspirations avec notamment la mise en scène de hauts personnages et de moments-clés de l'Histoire. Prenons par exemple la tragédie de Buirette *Pierre le Cruel*. Elle s'inspire de l'échec du mariage entre Pierre I^{er} et Blanche de Bourbon, qui fut le point de départ d'un affrontement

européen, l'Angleterre et le Prince Noir s'alliant au souverain quand la France s'appuya sur son demi-frère Henri de Transtamare. Deuxième exemple, *Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie*. Lagrange-Chancel exploite ici le conflit opposant les deux frères pour le trône de Numidie et le cœur d'Artémise, que Rome tente d'apaiser. Nicolas Pradon propose quant à lui sa vision de l'homme qu'était Tamerlan (guerrier turco-mongol, devenu émir) tâchant « contre l'opinion de certaines Gens, qui voulaient qu'il fut tout-à-fait brutal (…) d'apporter un tempérament à sa férocité naturelle, et d'y mêler un caractère de grandeur & de générosité, puisqu'il refusa l'Empire des Grecs, et qu'il a été un des plus grands Hommes du Monde »[154], quand Corneille s'appuie sur l'Histoire lointaine pour présenter Héraclius, sous le règne de qui l'Empire romain d'Orient devint l'Empire Byzantin même s'il avoue, dans la lettre au lecteur précédant son œuvre, « ne pas suivre l'Histoire telle qu'elle s'est déroulée mais l'avoir façonnée de façon à enrichir sa tragédie ».

Jean-Jacques Rousseau s'empara également de l'Histoire dans sa *Découverte du Nouveau Monde*, tragédie lyrique dans laquelle il relate l'arrivée de Christophe Colomb sur l'île de Guanahan, première île des Antilles qu'il découvrit. S'il n'est pas ici question de politique, il s'agit bien de l'un des événements historiques majeurs de l'Histoire. La comédie anonyme d'*Arlequin réviseur et médiateur* s'approprie également un fait historique puisqu'elle présente son interprétation satirique de la réunion des ambassadeurs européens qui aboutit au Discours critique du congrès d'Aix la Chapelle et du traité de paix qui y fut signé le 18 octobre 1748 pour mettre fin à la guerre de succession d'Autriche. Bien d'autres exemples comme ceux-ci existent.

L'Histoire est donc une source d'inspiration inépuisable pour les dramaturges d'autant plus réjouissante lorsqu'elle permet de s'évader en dehors des frontières européennes et alors d'exposer des personnages dont l'apparence diffère de celles auxquelles le public d'alors est habitué. Mais au-delà de l'Histoire et de ses personnages si singuliers, ce sont bientôt les faits divers qui vont envahir les scènes françaises. Ceux-ci vont permettre grâce à leur véracité supposée de faire plonger le public au cœur d'une nouvelle théâtralité où va se confronter le

[154] Extrait de sa Lettre au lecteur, précédant la pièce dans l'édition *Les œuvres de Mr Pradon, divisées en deux tomes*, Nouvelle édition, Tome premier, Compagnie des Libraires Associés, Paris, 1744.

réel et le théâtre, rendant alors le fait tragique d'autant plus dense que la frontière où cesse cette réalité pour laisser la place à la fiction sera souvent floue. Deux visions d'un même événement vont alors s'affronter mais aussi devenir complémentaires pour servir le spectacle car ce ne sera pas tant une reproduction fidèle de la réalité qui sera recherchée que la présentation sous un angle différent d'un événement connu de tous ; le simple fait divers prend des proportions différentes quand il est exposé sur scène, aux yeux de tous.

L'exemple le plus évident de notre corpus se retrouve dans l'œuvre de Chrétien Des Croix. Le dramaturge met en scène la récente mésaventure du naufrage du galion S. Joao de Sepulveda en 1552, que le Père Maffei relata dans *Historiarum Indicarum*[155]. Cette anecdote se prêtait parfaitement à une adaptation théâtrale car comme l'explique Bernard Martocq[156], elle « apportait un contre point tragique à l'épopée glorieuse des Découvertes, du fait qu'elle mettait en scène des grands de ce monde durement éprouvés eux et leurs enfants, du fait des circonstances particulières de leur mort où la cruauté et la fourberie des uns étaient contrebalancées par l'amour et la folie chez les autres ». Nous ne savons pas aujourd'hui si cette tragédie fut jouée au XVII[e] siècle, d'autant plus que la question de la nudité des personnages sur scène se pose toutefois, si tel fut le cas, l'un des enjeux de la représentation résidait dans le renversement du regard des Européens sur les Africains : ce sont ici les Blancs qui sont suspects et intriguent les Noirs*. Les Portugaiz infortunez* marquent également le début d'un plébiscite par le public en faveur de l'exotisme, et si Chrétien des Croix colore ses répliques d'indices liés à l'altérité africaine, on peut envisager que la scénographie ait également répondu à cette attente notamment par les costumes. Nous reviendrons ultérieurement sur une lecture anticoloniale de cette tragédie, toutefois nous ne pouvons évincer ici le spectaculaire de la leçon mise en scène par le dramaturge dans la mise à nu et la mort des personnages les plus faibles. Il semble que

[155] Le récit fut édité au Portugal sous le nom *Historia da muy notavel perda do Galeao grande sam Joao. Em q. se contam os innumeraveis trabalhos e grandes desaventuras q. aconterceram ao Capitao Manuel de Sepulveda. E o lametavel fim q. elle e sua molher e filhos e toda a mais gente ouverao. O qual se perdeo no anno de M.D.LII a vinte e quatro de junbo, na terra do Natal en xxxi graus*. Publié la même année que le naufrage, en 1552 à Lisbonne, d'autres éditions auront lieux en 1592, 1614, 1625 et 1633, et l'anecdote sera reprise dans différents ouvrages tels que le *Dictionnaire bibliographique* d'Inocencio Francisco Da Silva.

[156] MARTOCQ Bernard, *Le Naufrage de Sepulveda dans une pièce française du XVIe siècle : Les Portugaiz infortunez* dans *Vents du large,* textes réunis par Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 123-140.

Chrétien Des Croix ait effectué des recherches poussées sur la présence portugaise en Afrique, pour davantage de vraisemblance. Bernard Martocq liste dans son étude divers documents auxquels le dramaturge a certainement dû se référer car ceux-ci existaient en grand nombre. Il cite par exemple *L'Historie de Portugal*[157] traduit par Simon Goulard et la traduction de Jean Bellere de la *Verdadeira informaçao das terras do Preste Joao*[158], et note une similitude entre le discours de Pantaleon à la reine Mélinde et celui rapporté de Vasco de Gama au roi de Melinde, expliquant de fait le choix du nom du personnage de la souveraine. S'inspirant donc d'un épisode véridique, le dramaturge semble avoir cherché à reproduire des circonstances et des personnages fidèlement réels et alla pour cela, s'en instruire dans des ouvrages relatant les nombreux voyages des explorateurs et anthropologues. L'appropriation de ce fait tragique par Chrétien Des Croix allait donc forcément trouver un écho auprès des spectateurs rouennais, peuple de marins, pour lesquels le naufrage en des terres hostiles était l'une des craintes; la mise en scène de rescapés ne pouvait donc que résonner dans l'inconscient de ce public et faire de ce fait divers une formidable trame tragique.

Chamfort s'approprie lui aussi une histoire vraie pour écrire sa *Jeune Indienne*. Le personnage de Betti est en réalité une adaptation théâtrale de Yariko, jeune sauvageonne indienne qui recueillit un homme blanc, officier anglais, échoué sur les côtes américaines où elle vivait, le cacha à ses compatriotes, lui sauvant ainsi la vie puis s'enfuit par amour avec lui à La Barbade où il la vendit comme esclave. Cet événement fut d'abord narré par Richard Ligon dans sa *Véridique histoire de l'Ile de la Barbade*[159], puis reprise par Charles Steel, journaliste au Spectator, dans l'édition du 13 mars 1711. Le chroniqueur y dénonce le comportement du séducteur Thomas Inkle qui abusa de la naïveté de Yariko, position que reprend Chamfort dans sa comédie[160], avant d'inspirer de nombreux autres artistes. Toutefois Chamfort adapte cette anecdote car si Belton n'ose avouer son amour pour elle à sa famille dans un premier temps, il aime

[157] *Histoire de Portugal (…) comprise en vingt livres dont les douze premiers sont traduits de Jerosmo Osorius, les huit suivants prins de Lopez de Castagnede et d'autres historiens*. Nouvellement mis en français par Simon Goulart, Chevillot, Paris, 1581.
[158] *Historiale description de l'Ethopie, contenant vraye relation des terres et païs du grand Roy et Empereur Prest-Jan*, de Francisco Alvares, traduit par Jean Bellere, K. Bellere, Anvers, 1558.
[159] LIGON Richard, *A true and Exact history of the Islands of Barbadoes*, 1657
[160] *Anecdotes dramatiques*, Tome premier, Chez la Veuve Duchesne, 1775, p480 : « le sujet de cette petite comédie est l'histoire d'Inkle et Yarico du *Spectateur* anglais. »

sincèrement Betti. À l'inverse, Arnould qui s'inspire de cette même histoire pour son *Héroïne américaine*, présente un héros masculin tout autant calculateur que fut le vrai. Il nomme d'ailleurs son personnage Inkle, comme se prénommait le vrai Anglais, et l'intrigue de la pantomime reprend l'histoire véridique de cet amour malheureux puisque le premier acte reprend le sauvetage de l'officier par l'indienne, le deuxième, l'arrivée d'un vaisseau anglais et le troisième la vente par Inkle de celle qui ici s'appelle Jarika; Chamfort à l'inverse avait prit le parti de mettre en scène le retour du couple d'amants au sein de la colonie anglaise, comme une suite à ce fait divers. L'histoire de la duperie d'une jeune Américaine par un Européen est donc reprise, interprétée et adaptée de deux manières. Le fait qu'Arnould en fasse une pantomime prouve bien l'intérêt visuel et scénique de cette rencontre entre deux êtres que tout oppose quand Chamfort préfère y voir une réelle histoire d'amour. Toujours est-il que cette anecdote sert la représentation sur scène de l'opposition physique et comportementale entre ces deux personnes originaires de continents différents.

Le cas du *Bourgeois gentilhomme* diffère quelque peu car si cette comédie ne met pas en scène un fait divers elle est née de l'un d'entre eux. Un ambassadeur turc était venu pour la première fois à la Cour de Louis XIV. Pour le recevoir convenablement et parce qu'il aimait briller en toute occasion, le roi le reçut dans l'un de ses plus beaux habits, chargé de pierreries et organisa une réception en son honneur. Lorsque quelques courtisans l'interrogèrent sur le faste et la grandeur de la cour du roi de France, Saïd Effendi admira la bonne mine du roi, sans dire un mot sur la beauté de son vêtement. On l'y poussa alors, et il eut pour réponse « qu'il n'y avait rien là de fort admirable pour un homme qui avait vu le Levant ; et que quand le Grand-Seigneur sortait, son cheval était plus richement orné que l'habit qu'il venait de voir »[161]. Pour ne pas perdre la face devant cet homme qui était de plus un homme d'un rang peu élevé, il fut demander à Molière une pièce « où l'on put faire entrer quelque chose des habillements et des manières des Turcs »[162] et Colbert, sachant que le Turc assisterait au spectacle et que le dramaturge travaillait à son *Bourgeois gentilhomme*, lui recommanda un spectacle

[161] *Les Œuvres de Monsieur de Molière*, nouvelle édition, Chez Pierre Fickelscherr, Jene, 1761, p. LXXXVIII-XCI

[162] FORESTIER Georges, *Esthétique de l'identité dans le théâtre français (1550-1680), Le déguisement et ses avatars*, Droz, 1988, p. 341.

ridicule pour venger et amuser le roi. C'est ainsi que Molière créa la cérémonie turque qui n'est pas qu'invention et parodie car « l'Ambassadeur Turc, Saïd Effendi, voyant représenter *Le Bourgeois gentilhomme*, et la Cérémonie burlesque dans laquelle on le fait Mamamouchi, regarda ce divertissement comme une profanation, lorsqu'il entendit prononcer le mot sacré Hou, avec dérision, & avec des postures extravagantes. Molière ignorait que le Hou des Arabes, qui répondait à ces mots sum qui sum, avait passé chez les Turcs, qui ne prononçaient ce mot qu'avec une crainte respectueuse »[163]. Le spectaculaire de cet événement réside dans les jeux de langage, les danses ainsi que dans les vêtements et le comportement. Le fait divers est ici l'occasion d'en créer un particulièrement visuel et devient lui-même théâtral.

Ce n'est pas tant l'exactitude et la véracité du fait qui compte alors lorsqu'il est mis en scène mais la transmission d'une vérité souvent sans concession sur la société. La transposition sur scène du fait et la réflexion qu'elle présente sur l'ici et maintenant de son action propose alors une réalité décalée qui devient spectaculaire en proposant des effets de mise en scène. Le spectateur est alors de fait renvoyé à lui-même et à son quotidien en assistant à une scène qu'il sait avoir été réelle. L'altérité est associée à l'actualité et, ensemble, elles sont détournées au profit d'une parole, d'une vision du monde que les dramaturges proposent et exposent sur les scènes du théâtre.

Pièces de circonstances, commandes, écritures à la mode, le théâtre s'inspire et interprète sans cesse l'actualité pour répondre à la demande du public qui aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles n'est pas que simple spectateur puisque intervient sur scène au cours des ballets par exemple ou n'hésite pas à créer la polémique durant le spectacle si elle a lieu d'être. L'altérité est alors une formidable source pour les artistes pour l'offre de sujets qu'elle propose ainsi que pour sa représentation sur scène qui, ne serait-ce que par les costumes et quelques coutumes, permet de s'évader et d'offrir un spectacle original. La transposition de l'Histoire récente dans des œuvres répondant à des critères de genres à la mode

[163] BRET Antoine, *Œuvres de Molière avec des remarques grammaticales, des avertissements et des observations sur chaque Pièce*, tome cinquième, par la Compagnie des Libraires associés, Paris, 1788, p. 775.

correspond alors parfaitement à la demande du public. La mise en scène de l'altérité possède donc un atout privilégié pour son exploitation théâtrale : sa force visuelle qui très appréciée du public d'alors va être adaptée aux divers genres en vogue.

IV L'exotisme théâtral, du merveilleux au fantastique

Deux nouvelles notions réapparaissent sous le règne de Louis XIV, notions auxquelles l'altérité allait prendre part : le merveilleux et le fantastique.

Esthétique littéraire à laquelle de nombreuses personnalités du monde intellectuel allaient s'essayer (Chapelain, Houdart de La Motte, Corneille, Boileau, Bossuet …), le merveilleux associe poétique et mélancolie, renvoie à un ailleurs ou à un passé, mêle rimes et bel esprit tout en s'interrogeant toujours sur « les questions vitales de notre littérature : vérité, couleur locale, nouveauté, originalité, indépendance »[164]. Le merveilleux s'épanouit alors dans la redécouverte des textes anciens, notamment ceux qui, comme *L'Iliade* ou *L'Odyssée*, les deux chefs d'œuvres de Homère, s'accomplissent dans la mythologie, l'évocation d'un passé légendaire où poème mythique et poème philosophique s'entremêlent et va prendre de l'ampleur lors de la querelle des Anciens et des Modernes où la question des sujets religieux prête à controverse, certains, menés par Boileau, affirmant que la fable entacherait l'évangile. Querelle, mythologie et merveilleux ont donc en commun l'acceptation de l'autre, que l'altérité exotique va venir enrichir grâce au recours aux traditions folkloriques, à l'imaginaire oriental, aux diverses croyances. L'imaginaire merveilleux mais parfois inquiétant, l'attirance de l'autre et l'appropriation de l'histoire à laquelle le surnaturel vient se mêler vont alors ouvrir une brèche vers le fantastique[165], « notion indéfiniment extensible, désignant tout ce qui ne reproduit pas fidèlement l'image « photographique » du

[164] DELAPORTE P. V., *Du Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, Slatkine Reprints, Genève, 1968, p. 2.
[165] Voir définition du terme Merveilleux au sens littéraire dans *La Grande Encyclopédie*, Larousse, 1981.

réel, c'est-à-dire toute fantaisie, toute stylisation et donc tout l'imaginaire dans son ensemble »[166].

En effet, si le fantastique a existé en tout temps et en toutes cultures, l'acceptation du surnaturel va s'amplifier grâce à la littérature et notamment aux contes dans lesquels étrange et merveilleux se côtoient. La frontière entre la réalité et l'imaginaire n'est pas clairement établie que ce soit pour le lecteur ou pour les personnages, car comme l'annonce Anne Bouvier Cavoret dès l'introduction de son livre, le fantastique est un « des arts du vertige »[167] et du doute, dans lequel le raisonnement scientifique commence à prendre le pas sur des croyances religieuses qui s'essoufflent.

Or si ces deux notions se sont particulièrement développées dans les contes et les romans, les dramaturges tentent également de les appliquer au théâtre où il n'est pas question de simples récits ou d'effets spéciaux à l'heure où les premières machineries se mettent en place. Ce sont des acteurs qui vont devoir s'atteler aux rôles fantastiques tels que des spectres ou des dieux par exemple devenant des objets irrationnels dans un monde d'autant plus réel qu'il est cette fois sur scène, face aux spectateurs. L'altérité va offrir de nouvelles possibilités dans l'exploration de ces nouveaux domaines lors notamment de la mise en scène de nouvelles croyances et traditions mais également et plus simplement de nouvelles terres jusque-là inconnues du grand public et de leurs habitants qui vont sous la plume de certains dramaturges devenir des « monstres fantastiques » vivant dans un monde semblant irréel car infiniment éloigné de la vie française mais « engendrant malaise, terreur ou horreur, tout en procurant un certain plaisir »[168], rappelant ainsi la catharsis aristotélicienne, créant alors un lien évident entre l'art théâtral et le fantastique.

[166] Définition proposée par Tamara This-Rogatcheva dans sa communication *Figures des fantômes au théâtre* lors du Séminaire d'Art et Lettre *Les Phantasmes et les Icônes du fantastique*, Université Paris XII, 2004.
[167] BOUVIER CAVORET Anne, *Théâtre, merveilleux, fantastique*, Éditions Ophrys, 2005, p. 5.
[168] BOZZETTO Roger, *Le Fantastique dans tous ses états*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2001, p. 8.

A. Le théâtre de l'altérité, du rêve au merveilleux

Le théâtre espace de représentation du monde l'est donc au sens large du terme car également espace de la représentation de l'imaginaire et des rêves. La mise en scène de l'exotisme mêle par son essence rêve et merveilleux puisque nombre des personnages représentant les contrées les plus éloignées de la France apparaissent aux yeux du public comme de véritables créatures étranges habitant des mondes mystérieux. À l'heure où l'esthétique baroque commence à s'épanouir en France, le merveilleux envahit les scènes françaises.

1. Une réalité poétiquement erronée

Le théâtre propose une vision du monde, dont la véracité et l'authenticité ne sont pas nécessaires tant qu'elles permettent de délivrer le message souhaité. Lorsque les dramaturges choisissent pour trame un sujet étranger, bien souvent ils ne le connaissent pas personnellement, n'ont jamais visité ces pays lointains et ont rarement eu l'occasion d'être en présence de l'un de ses autochtones, du moins lorsque les continents asiatique, africain et américain sont concernés. Mettre en scène des intrigues qui s'y déroulent propose donc nécessairement, et bien souvent volontairement, une scénographie et/ou une intrigue dont l'imaginaire et l'inventivité priment sur la réalité.

L'exemple le plus flagrant de cela se trouve être l'œuvre de Rochon de Chabannes, *La Péruvienne*. Tout dans cet opéra-comique n'est que chimère : l'action se déroule sur l'Isle de la Frivolité, un lieu fictif, habitée de personnages tout aussi surprenants puisque s'y trouvent la fée Bagatelle, un petit Maître, une Joueuse, le Capitaine du Régiment de la Folie, l'Amour, un Petit-Collet, une troupe de fous, etc. Si le décor décrit par le dramaturge semble être celui habituellement proposé pour un îlot, ce qui compose la théâtralité de cette œuvre favorise le fictif au réel. On apprend ainsi que les habitants vivent la nuit et dorment le jour (Scène 2) ; Zilia, la Péruvienne, se voit offrir l'amour du petit Maître dès leur rencontre et celui-ci, devant son refus, lui suggère de prendre un amant car l'amour est éphémère. Face à ses étranges personnages, Zilia devient un « singulier être » (Scène 6) quand ce sont d'ordinaire les Amérindiens que l'Europe pense être si

curieux. Évidemment, ce texte, si peu réel qu'il soit, sert le message décriant la société aristocrate européenne ; toutefois est représentée sur scène une pièce où le merveilleux domine.

Le Ballet du naufrage heureux évoque de même un monde irréel. Créée en 1626, cette œuvre exprime la légèreté tant souhaitée au lendemain d'une longue période de guerre, et peu importe si elle se fait au détriment des hommes noirs puisqu'ils sont eux-mêmes perçus comme d'étranges créatures. Ainsi le Marchand, qui vient de faire naufrage sur une île, ne s'inquiète aucunement de son sort, il ne fait que s'émerveiller de ce qui l'entoure, pensant même que le spectacle que la nature lui offre vaut davantage que les richesses qu'il vient de perdre. Il profite alors de sa solitude pour disserter sur son ancienne vie. On ne peut imaginer que suite à un naufrage, et aussi beaux que soient les alentours, quelqu'un réagisse de la sorte. L'onirisme du personnage participe du spectacle lors de la première partie de ce ballet. La seconde partie est fort différente : encore plus irréelle dans ce qu'elle met en scène, un alchimiste met des Mores dans son fourneau pour favoriser l'amour, cette action imaginaire est cette fois l'occasion de s'amuser pour les acteurs et spectateurs de ce ballet.

D'autres pièces présentent des trames particulièrement utopiques : La tragédie de Crébillon, *Rhadamisthe et Zénobie* par exemple, où il n'est question que d'identités cachées : de toute sa famille, seul Rhadamisthe reconnaît Zénobie en Isménie et elle seule reconnaît son ancien époux revenu en tant qu'ambassadeur romain et roi d'Arménie. Ni Pharasmane, ni Arsame, père et frère de Rhadamisthe ne le reconnaissent : cela est surprenant mais sert parfaitement l'intrigue. *Arlequin réviseur et médiateur* s'apparente également à une fable. En effet, si le premier acte représente la négociation d'un traité de paix entre plusieurs pays européens, discréditée d'entrée de jeu par le rôle du médiateur interprété par Arlequin, le deuxième acte prend une tournure mythologique et donc irréelle puisque la déesse Europe accepte d'aller s'amuser en Asie avec ses nymphes pour ne pas assister à l'horreur de la prochaine guerre sur le continent. Cette comédie n'est donc que métaphore dans son texte ; toutefois, si cette pièce fut jouée, ce que nous ne savons pas, sa mise en scène devenait de fait fantastique.

En ce qui concerne la représentation de l'Orient, les contes des M*ille et une Nuits* furent une véritable source d'inspiration, dont la féérie va se retrouver au théâtre. Le premier exemple se trouve dans l'*Arlequin Mahomet* : Lesage n'hésite pas à faire voler Arlequin dans un coffre volant (de même que Cailhava le fera dans son *Cabriolet volant*), ce qui n'étonne aucun des autres personnages, de même que voir apparaître Mahomet. Le conte est également très présent dans la comédie *Le Miroir* de Marc-Antoine Petit puisque seule la parole d'un Génie détermine le comportement du prince Amurât et qu'une seule des centaines de filles rencontrées rougit en se regardant dans le miroir. Nouvelle extravagance irréelle, le verdict du Calife du *Menuisier de Bagdad* qui dicte au Bacha Mohamed et au menuisier d'intervertir leurs places. Le Bacha est ainsi puni et le menuisier dédommagé. Pourtant cela est complètement irréel mais fonctionne pour la fable. Un autre exemple se retrouve dans *Le Fâcheux Veuvage*, opéra-comique dans lequel Alexis Piron mêle tradition, magie et entourloupe pour le plus grand bonheur des spectateurs mais la possibilité que cette histoire représente une quelconque réalité est impensable.

Le théâtre existe pour mettre en scène des histoires, peu importe qu'elles soient véridiques, représentatives, crédibles ou non. Quand l'altérité vient s'y fondre, par la méconnaissance des sujets qui y sont liés et l'exotisme fantastique qui y est intrinsèquement lié, la véracité des sujets abordés est de fait mise à mal mais favorise le spectacle.

2. L'exploitation de la naïveté

La rencontre entre Européens et habitants des mondes lointains favorise l'étonnement et l'adoption de comportements peu habituels dont la naïveté est la première des causes. En effet, la candeur de certains personnages permet au dramaturge de les exposer à des situations peu conventionnelles, que seule la littérature peut envisager par son ouverture au merveilleux.

Revenons quelques instants sur *Arlequin Mahomet*. Le subterfuge de ce dernier n'aurait pu perdurer si La Princesse et sa Suivante n'avaient cru se

retrouver face au Prophète. Elles s'étonnent certes de son apparence et de ses paroles. Il en est de même pour le Roi et le Kam qui dans un premier temps pensent bien que celui qui se dit être Mahomet n'est qu'un fripon cependant, grâce à son coffre volant, Arlequin leur donne des coups, ce qui les fait fléchir, et ainsi obtient l'union du Prince de Perse et de la Princesse. Cette mise en scène et cette situation sont parfaitement adaptées au théâtre de Foire où fut joué ce vaudeville, toutefois le comique tient dans l'absurdité de la situation que les personnages acceptent pourtant sans mal. C'est à l'inverse de la naïveté d'Arlequin dont se joue sa maîtresse dans *La Vangeance de Colombine* : la simple conséquence du déguisement en Turcs de Pierrot et Scaramouche suffit à Arlequin pour les croire lorsque ceux-ci prétendent qu'il est le nouveau beau-frère du Grand-Turc. Si Arlequin est surpris, il ne remet jamais en doute leur parole et endosse le costume adéquat pour sa nouvelle fonction sans se douter un seul instant de la supercherie, pourtant flagrante lors de la scène sur la charge de muet ou le déploiement de l'immense turban vert, soi-disant preuve de leur discours. Nouvel exemple, l'acceptation des personnages de Dorvigny de se trouver face à un nègre blanc. Madame Simplex, par simple désir d'avoir le plus extraordinaire des cabinets de curiosités, croit naïvement Crispin, qui se fait alors passer pour un capitaine de galion, lorsqu'il dit avoir ramené d'un certain pays de l'Afrique un Nègre aussi blanc qu'eux et qui, bien évidemment, ne parle pas puisque cela est plus simple pour la suite de la tromperie.

De nombreuses pièces du corpus de cette thèse s'appuient ainsi sur la crédulité de quelques personnages pour faire avancer l'intrigue, souvent fantaisiste, mais qui fonctionne grâce à l'acceptation d'une situation si peu crédible. Crispin, qui s'est simplement déguisé et noirci le visage se fait accepté immédiatement comme ambassadeur d'Afrique dans la comédie de Du Perche, sans que le Docteur ne s'étonne ni de la présence d'un ambassadeur chez Géronte ni de la volonté de celui-ci d'épouser Lucresse. De la même façon, Monsieur Jourdain, dans *Le Bourgeois gentilhomme*, accepte sans sourciller que le fils du Grand Turc soit amoureux de sa fille sans l'avoir pourtant rencontrée et par simple désir d'être anobli, ne s'étonne pas réellement d'être fait Mamamouchi. Toujours chez Molière, dans *Le Sicilien ou L'Amour peintre* cette fois, Dom Pèdre se fait berner à deux reprises par les astuces d'Adraste qui se fait dans un premier temps

passer pour peintre puis pour un jaloux, ce qui permet à Climène de sortir voilée à la place d'Isidore. La naïveté se retrouve également dans *Le Ballet du Naufrage heureux*, puisque les Mores acceptent d'être enfournés sur les simples mots de l'Alchimiste ou encore dans *Le Fâcheux Veuvage*, car si le Cadi et Aboulifar n'avaient été dupes du déguisement d'Arlequin en mage indien, Balkis et Léandre n'auraient pu être réunis.

La naïveté des « bons sauvages » est également présente sur les scènes françaises. Il est certain, et nous l'approfondirons par la suite, qu'elle sert avant tout à dénoncer le comportement occidental, cependant sans les bons soins que Jarika, *L'Héroïne américaine* d'Arnould, a procuré à Inkle, il n'aurait pu retrouver les siens mais elle se serait épargner d'être trahie par celui à qui elle avait donné son cœur. Radet et Barré abordent cette candeur sauvage différemment dans leur *Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*. Zoé et Zilia sont éblouies à chaque fait ou geste de Dorval, comme par exemple lorsqu'il joue de la flûte, mais cette naïveté va également être source de la dernière tension de la comédie, lorsque le père de Dorval évoque l'impossibilité de l'union entre un Blanc et une Noire en Europe. C'est encore cette ingénuité que l'on retrouve comme argument principal dans *L'Isle sauvage* de Saint Foix car elle permet à Beatrix de manipuler ses filles même si cela reste dans l'unique but de les protéger.

Pour finir sur ce sujet, notons également que certaines tragédies sont également fondées sur cette naïveté. *La Tragédie du More cruel* en est le principal exemple : en affranchissant le More, Riviery pense effacer ses méfaits ; or l'esclave va profiter de la première occasion pour mettre en place sa cruelle vengeance. Le public va alors être mis face à de terribles scènes de violence. Dans ce même ordre d'idée se trouve la tragédie de Chrétien Des Croix puisque les Portugais, ne pensant pas à ce que la colonisation a fait subir à certains peuples africains, se livrent entièrement aux premiers Cafres qu'ils rencontrent. Ces derniers, par crainte de subir le même sort que leurs voisins mozambicains, vont les dépouiller de tous leurs biens. C'est également la crédule confiance due à l'amour qui perdra *Zulime* : aimant Ramire, prisonnier de son père, elle ne se doute pas que son comportement (il est distant sans pour autant la repousser) va de pair avec sa volonté de s'enfuir et avec le fait qu'il soit déjà marié et non avec quelques hésitations quant à leur différence de culte ou la crainte qu'elle ne les perde.

La naïveté de certains personnages, qu'ils soient Européens ou étrangers, va donc bien souvent dans le sens de la fable, est un liant entre la trame, l'espoir ou le rêve et le merveilleux. Souvent à l'origine des situations à venir, ce caractère est incontestablement lié à la poétique de certains textes dramaturgiques.

3. Le More de mascarade

Nous l'avons dit précédemment, bien souvent les personnages noirs présents sur scène s'apparentent davantage à des objets décoratifs animés qu'à de réels protagonistes. Rarement au cœur d'une intrigue, si ce n'est pour leurs actes horribles dans des tragédies (*Les Portugais infortunez*, *La Tragédie du more cruel*) ou ceux pour lesquels ils sont incriminés (*Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage*), ils sont quelquefois des personnages secondaires sur lesquels s'appuient les Européens (*La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*, *Pierre Le Cruel*, *Le Barbier de Bagdad*, etc.) mais la nette majorité des pièces dans lesquelles des personnages d'origine africaine sont présents sur scène ne leur offre pas un rôle mais la simple participation à un divertissement, rappelant de fait les mascarades de cour. Sylvie Chalaye[169], à ce propos, cite l'avertissement au lecteur rédigé par Thomas Corneille pour son *Inconnu* (1675)[170], qui confesse que les quelques Mores présents dans sa comédie ne sont que de « petits ornements » intégrés aux divertissements offerts à la comtesse : au premier acte, un More accompagne les deux personnages allégoriques Amour et Jeunesse venus réciter un compliment puis, lors du divertissement final, « Les Maures du petit Théâtre se joignent aux Amours pour faire une Entrée » (Acte V, scène 4). Ils deviennent « un motif galant de la préciosité »[171] en intégrant une chambre voulue par le dramaturge érotique et sensuelle :

> « Au-devant des deux premiers pilastres qui sont de chaque côté, il y a deux guéridons faits en Maures, portant chacun une girandole. Au-dessus de la corniche de ces pilastres qui sont fort enrichis, on voit

[169] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre à travers le théâtre français (1550-1960), L'image du Noir de Marguerite de Navarre à Jean Genet*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1995, p. 83.
[170] CORNEILLE Thomas, *L'Inconnu*, Jean Ribou éd., 1675.
[171] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre à travers le théâtre français (1550-1960), L'image du Noir de Marguerite de Navarre à Jean Genet*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1995, p. 83.

> deux corbeilles de fleurs. La frise qui règne sur la façade, représente deux grandes Consoles d'or, avec des festons de fleurs qui ceignent le fronton ; et entre les deux consoles il y a un Rond orné d'une Bordure dorée, dans lequel on voit une médaille. La suite de la chambre est enrichie d'arcades, de pilastres, de Panneaux remplis d'ornements différents, de coloris, de festons de fleurs, de porcelaines, de vases d'or, d'argent et de lapis, et d'ovales percées à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui sont d'azur rehaussé d'or, on voit cinq Statues toutes d'or, représentant des Amours ; et dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de Girandoles. De fort riches ornements en embellissent le plafond ; Il est percé en cinq endroits, d'où sortent cinq Lustres. Plusieurs esclaves magnifiquement vêtus marchent au-devant de ce théâtre, et semble le conduire quand il s'avance. » (Acte 4, scène 5)

Le spectacle proposé associe chant poétique d'un couple de Maures et lancer de flèches de quatre Amours. Thomas Corneille offre donc dans son œuvre une proposition galante du théâtre dans le théâtre dans laquelle les Maures ne sont que des marionnettes colorées, « les travestis d'une comédie galante »[172]. De même que dans les ballets, ils ne sont présents que lors de jeux de masque : ces personnages de Mores de mascarade appartiennent donc incontestablement au domaine du merveilleux, d'autant plus lorsqu'ils sont le soutien d'allégories telles qu'ici, les Amours.

Le More de mascarade permet ainsi, en plus du plaisir du jeu et du déguisement, d'offrir une alternative au monstre dramatique des tragédies : il est un histrion spectaculaire que l'on aime interpréter pour son apparence surprenante et merveilleuse puisqu'il est le parfait opposé du courtisan blanc. C'est d'ailleurs le propos du *Ballet du Naufrage heureux*, dans lequel le More n'est réduit qu'à sa différence physique, sa noirceur ; il n'existe qu'à travers sa couleur de peau. Nous pouvons également avancer que si Charles Palissot de Montenoy fit le choix de faire de l'Arlequin du *Barbier de Bagdad* un homme noir, ce n'est pas uniquement dans le but de reproduire le schéma de la possession d'esclaves africains par des hommes influents d'Orient. En effet, à plusieurs reprises, la présence d'Arlequin ne semble justifiée qu'afin de pouvoir disserter et s'amuser de sa peau foncée. Présent dès la deuxième scène auprès d'Almanzor, aucun indice

[172] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre à travers le théâtre français (1550-1960), L'image du Noir de Marguerite de Navarre à Jean Genet*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1995, p. 83.

textuel ne nous laisse deviner les origines d'Arlequin mais lorsque Fatmé le rencontre (Scène 3), elle ne peut s'empêcher de rire et de demander qui est « cette plaisante figure ». Continuant de glousser, elle s'étonne que « cela parle » puis réitère à sa réplique suivante en disant « la bonne figure ! ». Arlequin ne comprend pas ce qu'il y a de « si risible » mais continuant de rire, elle dit n'avoir « rien vu de si comique », qu'il est une « drôle de chose » , regrette qu'Almanzor ne lui ait pas été « montré » auparavant et ne veut pas qu'il s'éloigne car elle le trouve « trop divertissant ». Lorsqu'Arlequin lui dit qu'elle manque de respect au chef des eunuques, elle répond qu' « il en a bien la mine », continue toujours de s'esclaffer tout en disant « n'avoir jamais tant ri ». Arlequin revient sur les planches à la sixième scène, mais ce n'est cette fois uniquement que pour donner une touche comique à l'arrivée du barbier puisqu'il se ridiculise en tombant et en l'entraînant dans sa chute; sa présence n'est pas autrement justifiée ici. Il devient alors le faire-valoir de l'agacement de son maitre (Scène 8) en s'extasiant sur les multiples connaissances du barbier mais encore cette fois, son rôle se limite à ce comique puis il devient la malheureuse victime du Cadi qui le croit être voleur (Scène 12). Celui-ci dit « connaître cette figure-là », « un balourd », « fort laid », « une physionomie très-remarquable », « une figure assez patibulaire ». Arlequin existe donc dans cette pièce pour les seules deux raisons qu'on accorde au More de mascarade : la couleur de sa peau qui le rend si remarquable et amusant et pour sa maladresse qui participe au comique de cette œuvre.

Le More de divertissement est un élément indissociable du merveilleux : il est encore perçu à l'âge classique comme un être différent, non pas inhumain, mais tout de même proche de la catégorie des monstres et autres « bêtes de foire », car venant d'une région tellement lointaine qu'elle semble presque imaginaire. Les dramaturges participent d'ailleurs à ce ressenti en faisant de la présence noire sur scène un élément du conte davantage qu'un outil du réel.

L'influence des contes orientaux est remarquable lorsqu'il s'agit de mettre en scène l'altérité. Le merveilleux est donc l'une des alternatives présentes au théâtre, notamment à la Foire et dans les comédies souvent inspirées de la féérie des *Mille et une Nuits*.

B. Voyages et destinations fantastiques

Si le merveilleux est présent dans les textes et scénographies du théâtre français de l'altérité, son pendant, le fantastique, l'est également. Aventures difficiles et personnages irrationnels vont participer à l'effroi non pas uniquement des spectateurs mais aussi des protagonistes qui leur sont opposés, offrant ainsi une nouvelle alternative dans la manière d'aborder l'étranger. L'imagination devient l'une des clés de ce genre.

1. Naufrages en terres inconnues

Le naufrage est un thème récurrent dans les pièces de théâtre exposant des contrées lointaines puisqu'une dizaine de personnages de celles composant le corpus ici étudié y sont confrontés. Souvent la conséquence malheureuse d'une tempête, le sinistre maritime va pourtant entraîner les protagonistes vers la découverte d'une contrée et/ou d'un peuple auxquels ils vont s'attacher. Il n'est pas surprenant que ces mésaventures soient un thème récurrent du théâtre et même de la littérature et des arts d'alors puisque, souvenons-nous, les histoires de naufrage faisaient partie presque quotidiennement de l'actualité, en particulier dans les ports européens desquels partaient de nombreux navires d'exploration du monde et de commerce.

Commençons cette étude avec la tragédie de Nicolas Chrétien Des Croix, *Les Portugaiz infortunez*. L'action débute après le naufrage subi par Pantaleon et les siens, mais dès le prologue, ce sujet est abordé par le Génie, également connu sous le nom du Démon du Cap de Bonne-Espérance, et l'Ange Raphaël, protecteur des voyageurs. Le premier explique que pour punir les Européens de leur ambition colonisatrice, il fait se succéder à son Cap les tempêtes :

> « … Le monde ils ont ployé sous leur gouvernement.
> Tout passe par leurs mains, devant leurs citadelles
> De toute marchandise ils tirent les gabelles ;
> …
> Dans peu de jours rendait la Mecque son esclave
> …
> Et font en l'Orient presque ce qui leur plaît.
> …
> Je ne tiens plus à rien ; Céfala, Mozambique,
> Vont éprouvant déjà leur pouvoir tyrannique,

Une religion de jour en jour y croît
Qui ruinant mon culte un seul Souverain connoît.
...
Je veux enfler les vents d'orages non ouïs,
Faire mugir les flots, et remplir l'air de bruits,
Susciter la tempête, et de la mer les rages
Pour de ces convoiteux empêcher les voyages. » (Vers 36 à 65)

Si le Démon semble rejeter toute forme de commerce, d'argent et d'occupation d'un territoire car il ne comprend pas que les hommes ne se contentent de ce qu'ils ont, l'Ange défend au contraire ces voyages car ils permettent l'évangélisation du monde. Tout deux incarnent donc les idées liées au colonialisme, les Portugais en sont ici les victimes. Raphaël explique d'ailleurs qu'il a laissé le Génie s'en prendre à eux car leur voyage était d'ordre commercial et non religieux. Le Naufrage est donc ici prétexte à une discussion sur les raisons de la colonisation ainsi que sur le châtiment des hommes qui s'y risquent. Si dans l'exemple de cette tragédie, une partie des Lusitaniens en réchappent, ils vont finir par le regretter car leur sort va être pire. La mer apparaît dans cette œuvre comme un élément violent et indomptable qui va de pair avec la peur et la fascination que suscitaient les voyages en ce début de XVII^{e} siècle ; la description que Pantaleon fait à la reine Mélinde de la dislocation de leur bateau, du fracas de leurs biens et de la perte d'une partie de l'équipage ne fait qu'accentuer la violence de cette aventure, faisant de fait appel au *pathos* des spectateurs, qui ne pouvaient rester indifférents quand nombre de leurs concitoyens étaient confrontés à cette même tragédie. Le naufrage, trame de cette pièce, est ici une punition qui va être à l'origine de nombreux malheurs.

C'est également à la suite d'un « cruel naufrage » que Dorval et Frontin, les héros de *La Négresse ou Le pouvoir de la reconnoissance*, se retrouvent sur une île d'Afrique. Leur sort ne sera toutefois pas aussi dramatique que celui des Portugais car s'ils doivent se cacher des autochtones pour protéger leurs vies, l'aide des sœurs Zoé et Zilia adoucit leur séjour en « ces funestes climats » (Scène 1). Si Dorval ne semble pas malheureux en ce lieu, Frontin espère en partir au plus vite car il craint « qu'un Tigre sauvage,/ Ou qu'un Lion plein de rage, / Ou qu'un Negre anthropophage » ne les dévore.

Une aventure similaire se retrouve dans *L'Isle sauvage*. Béatrix et ses filles firent naufrage dix ans auparavant sur cette île inconnue et furent secourues par

Osmarin. Rosette et Léonor y semblent heureuses à l'inverse de leur mère, qui les sait en survie grâce à leur sexe, dans cet endroit qui refuse la présence de Blancs en raison de leur ancienne tyrannie. Or leur quiétude va être remise en cause lorsqu'à son tour Félix fait naufrage en cette île : alors qu'il pêchait avec son père, un coup de vent fit tourner sa barque. Il leur raconte avoir déjà fait un premier naufrage alors qu'il était enfant ; il habitait depuis avec son père sur une autre île où ils vivaient en toute amitié parmi les sauvages. C'est ce deuxième naufrage qui va être au cœur de l'intrigue aussi bien pour disserter sur la possibilité de coexistence entre Noirs et Blancs que sur les mensonges que Béatrix pense devoir inventer pour éloigner ses filles du danger que représente la présence d'un homme blanc auprès d'elles. Le naufrage est donc présent à trois reprises dans l'œuvre de Saint-Foix, sans doute car il avait conscience de l'intérêt du public pour ses destinées incroyables, d'autant plus quand elles se terminent de manière heureuse.

La première scène de *La Péruvienne* relate celui de son héroïne. Il s'agit de l'un des rares naufrages qui soit joué sur scène puisque d'ordinaire il est narré par ceux qui durent le subir, l'action débutant après celui-ci. Rochon de Chabannes précise dans les premières didascalies que « La Piéce commence par une Tempête. On voit arriver le vaisseau de la Péruvienne ; il est agité par les vents & fait naufrage ». Elle dit alors avoir perdu tout son bonheur car, si elle est saine et sauve, elle ne sait où se trouve son amant avec qui elle voyageait et va devoir affronter seule ce nouveau monde. Déterville, « un fol préservé du naufrage » (Scène 7) sera retrouvé par la suite.

Olympe de Gouges fait également débuter son drame par « un navire qui vient se briser sr la côte » car « une tempête agite les flots ». Il ne s'agit pas ici d'une mésaventure concernant le couple de héros de cette histoire mais ce dramatique accident sera par la suite salvateur pour tous les personnages de la pièce. En effet, non seulement Sophie et Valère réchappent de cet accident mais il va les conduire, grâce à leur rencontre avec Mirza et Zamore, auprès du gouverneur de l'île. Ce dernier se trouve être le père de Sophie, or ils avaient justement entrepris ce voyage dans le dessein de retrouver cet homme. Ces retrouvailles vont alors permettre au jeune couple de Français de sauver à leur tour le couple d'esclaves.

Nous apprenons également au deuxième acte du *Fâcheux Veuvage* que c'est suite à un naufrage dans l'île d'Aboulifar, que Léandre rencontra sa maîtresse Balkis. Quant au *Ballet du Naufrage heureux*, le cas diffère quelque peu puisque que le Marchand est seul mais est heureux de s'être échoué sur cette île dont il admire la beauté. Ce ballet est la seule œuvre qui ne donne pas d'informations sur la survie ou non du personnage ayant subi le naufrage ; toutefois, comme dans tous les précédents exemples, à l'exception des *Portugaiz infortunez*, il est un rescapé.

Le naufrage est donc un thème récurrent au théâtre et a lieu, dans le cas de la mise en scène de l'altérité, toujours en terres inconnues ce qui va forcer la rencontre entre deux peuples. Il survient toujours au commencement de l'œuvre, comme point de départ dramatique de l'aventure à venir quand il pourrait à l'inverse être le dénouement tragique d'une œuvre. Nous retrouvons aussi ce sujet dans *L'Habitant de la Guadeloupe* lorsque Vanglenne fait croire à ses cousins avoir perdu tous ses biens lors de son « naufrage sur les côtes d'Espagne » (Acte I, scène 3), alors qu'il rentrait de son long séjour outre Atlantique ainsi que dans *Arlequin sauvage* lorsque Lélio et Scapin se remémore la peur d'Arlequin lorsqu'ils firent naufrage et qu'il préféra regagner la côte à la nage plutôt que d'attendre un chaloupe.

Cependant le thème de la mer est fréquemment présent chez d'autres dramaturges, puisque près de la moitié des œuvres du corpus y font écho. Ainsi Acoubar affronte une tempête pour venir en aide à Fortunie dans la tragédie de Du Hamel quand Dorise, Isabelle et Clarice furent enlevées par des corsaires d'Alger pour être vendues comme esclaves dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, de même qu'Isabelle et Inès, prisonnière du *Corsaire de Salé*. Monréal fils vint pour sa part en Amérique dans le but de retrouver son père qui, lui, était venu coloniser cette contrée dans *Hirza ou Les Illinois*, il en est de même pour Colomb et son équipage dans *La Découverte du Nouveau Monde* et pour Inkle et ses compatriotes anglais dans *L'Héroïne américaine*. Le commerce est également à l'origine de voyages maritimes, c'est d'ailleurs « une chaloupe remplie d'espagnols » (Acte III, scène 5) revenant des Indes qui a sauvé de la noyade Don Gusman, le père de Félix, dans *L'Isle sauvage* et qui va permettre le retour des deux familles dans leur pays. Cas quelque peu différent, Léandre, dans *Le Fâcheux Veuvage*, fait croire qu'il va

effectuer un voyage en France afin d'aller chercher assez de richesses pour obtenir la main de celle qu'il aime.

Le voyage est encore présent dans d'autres œuvres sans qu'il soit précisé s'il a eu lieu par la mer ou par la terre. Ainsi, Amurât part durant six mois en dehors de l'Inde à la recherche de celle qui rougira dans *Le Miroir*. Dans *Le Voyage aux Indes*, Lucas part faire du commerce en Asie, l'Algérien de Cahusac dit avoir beaucoup voyagé en France et dans cette même comédie-ballet, d'Orneval voyage pour se distraire après la perte de sa maîtresse. Dans *Le Marchand de Smyrne*, c'est suite aux voyages forcés liés à l'esclavagisme que Hassan et Dornal se rencontrent puis se retrouvent, quant le More cruel accompagne la famille de Riviery dans leur château au bord de la mer. L'intrigue des *Pèlerins de la Mecque* est également très liée au thème du voyage puisque c'est pour fuir Balsora qu'Ali va en Perse où il tombe amoureux de Rézia. Celle-ci fut enlevée par un corsaire et vendue au Sultan du Caire, où Ali arrive justement au début de l'opéra-comique. C'est également par un voyage que se termine cette pièce puisque tous décident d'aller en pèlerinage à La Mecque. C'est aussi suite à un voyage que Belton et Betti arrivent à Boston dans *La Jeune Indienne*, qu'Éraste, dans *La Rhodienne ou La Cruauté de Soliman*, est nommé bacha à Constantinople alors qu'il venait de fuir Rhodes ou encore que Nérestan revient à Jérusalem sauver *Zaïre*. *Le Nègre blanc* évoque également le voyage puisque c'est alors qu'il revient d'un voyage en Amérique, que Valère se fait passer pour un nègre blanc originaire d'Afrique, trophée de Crispin qui, lui, se présente comme commandant espagnol revenant du Mexique. Dans cette même pièce Monsieur Défaut dit avoir « fait un voyage sur mer (…) jusqu'à Terre-Neuve » durant lequel il a « essuyé une rude tempête », « manqué de périr vingt fois », rencontré des « bancs de glace » (Scène 5).

Le fantastique est donc ici présent par deux de ses aspects. Dans un premier temps parce qu'à cette époque de la Renaissance, les voyages dans des contrées lointaines étaient de l'ordre de l'invraisemblable, les Français d'alors ne quittant que très peu leur ville et encore moins souvent leur pays ; voyager en Amérique, en Inde ou en Afrique s'attachait donc à l'extraordinaire et lorsque dans un deuxième temps, un drame tel qu'un naufrage venait s'y ajouter, survivre s'apparentait au surnaturel. Le fantastique est par définition lié à une atmosphère particulière et

spectaculaire, attisant la peur du héros, c'est en cela que le voyage appartient à ce thème particulièrement quand il s'agit de traverser des océans, affronter des peuples hostiles et découvrir d'autres cultures.

2. Magie, spectres et autres phénomènes étranges

Pour être réussie, l'œuvre fantastique implique incertitude de l'esprit, angoisse et dénouement ambigu. Si cela se fait par simple récit en littérature, le théâtre utilise de vraies personnes face au public pour créer la fiction et mettre en scène des personnages irréels ou surnaturels ; sont alors présents sur scène un dieu, un diable ou bien encore un fantôme[173]. L'appréhension par le public de ces personnages diffère lorsqu'ils sont présents à quelques mètres d'eux de lorsqu'ils sont simplement évoqués. La mise en scène de peuples étrangers, encore mal connus du public français, se prête alors parfaitement à l'utilisation de procédés fantastiques car l'Orient est associé à la magie des *Mille et une Nuits* et les habitants du Nouveau Monde ne sont que rarement dissociés de leurs croyances si différentes du christianisme européen. Tout cela va offrir un nouveau et large champ de possibilités aux dramaturges.

Le premier exemple de phénomène surnaturel se trouve dans la pièce la plus ancienne, *Acoubar*, dans laquelle Du Hamel mêle magie et divinités. Nous apprenons dès l'argument de la pièce qu'Acoubar « consulta la science des Magiciens de son pays » pour se renseigner sur le sort de Fortunie et que ceux-ci avaient appris par « des hurlemens de leurs démons forcez » qu'Acomat l'avait enlevée et menée en terre étrangère, « les Isles de Canada », « où Mars & Venus (…) étoient favorables ». Cet « Oracle » le résolut à prendre la mer pour partir à sa recherche. La tragédie débute alors par l'arrivée du roi de Guylan et des siens près des côtes canadiennes mais « le furieux Neree » (Vers 46), un dieu marin, provoqua « un orage cruel » (Vers 48) qui aidé des « Zephirs » (Vers 49), personnifications des vents d'ouest dans la mythologie grecque, les empêchèrent d'accoster. Il dit alors penser que ces lieux furent quittés d' « Astree » (Vers 71), déesse de la justice. Acoubar décide alors d'avoir une nouvelle fois « recours à [ses] Magiciens »

[173] Voir BOUVIER CAVORET Anne (dir.), *Théâtre, merveilleux, fantastique*, Ophrys, 2005.

(Vers 132) pour accéder au Canada et pouvoir délivrer Fortunie. Apparaît alors le personnage nommé par le dramaturge « le Magicien » qui dit avoir « commander aux demons » (Vers 159), fait « rebrosser » « Le Soleil » (Vers 162), « commandé (…) A Pluton à Minos, aux spectres, & aux lares » (Vers 165-166) et « la lune changee » (Vers 181) de même qu'aurait fait « Prothee » (Vers 182) en retenant « le cours de Titan dans les Cieux » (Vers 183)... La magie semble donc ici indissociable des faits mythologiques et des appels aux Dieux puisque le Magicien continue ensuite en rappelant leur avoir « immolé tant d'offrandes » (Vers 270), invoque Neptune (Vers 265), Mars (Vers 266), puis Junon et les prie de semer parmi eux « les nuages obscurs » (Vers 276). Fantastique et surnaturel prennent donc place dans ce premier acte pour venir en aide à celui qui ne veut que sauver celle qu'il aime ; Acoubar sait les forces de Castio supérieures et a donc naturellement recours à son ami magicien pour qu'il jette l'épouvante dans l'armée ennemie.

La magie se retrouve sous une autre forme dans *Le Miroir*. De même que dans la tragédie précédente, des personnages surnaturels sont présents sur scène : il s'agit cette fois de Génies. Almoradin est présenté comme le Prince des Génies de l'air, auprès duquel Amurât devait se rendre pour obtenir son bonheur. Celui-ci apparut après que le maître d'Aladin ait touché un « Talisman » (Scène 1) et lui ait demandé en échange de son bonheur la première Indienne qu'il trouverait, animée d'un amour pur et sincère, qu'il reconnaîtrait grâce à son rougissement face au miroir. Après en avoir rencontré des centaines, seule Zelmire, la maîtresse d'Amurât, rougit lorsqu'il lui présente l'objet, ce qui a pour effet immédiat de faire retentir du tonnerre (Scène 7) et de faire apparaître « sur un nuage » (Scène 8) Almoradin qui ne tarde pas à invoquer les esprits pour faire exécuter ses lois : l'effet est immédiat, « quatre genies enlevent Zelmire » (Scène 8). Amurât est désespéré mais elle réapparait auprès de statues montées sur piédestal ; elle est plus élevée que ces dernières et se trouve au-dessus d'elle « un Baldaquin que des Amours soutiennent » (Scène 9). Marc-Antoine petit a bien évidemment adapté l'un des contes orientaux créé autour du personnage d'Almoradin et de ses pouvoirs magiques.

Nouvelle apparition de la magie et d'un personnage qui y est lié dans *L'Aveugle de Smyrne*. Aristée, accusée d'infidélité, est placée par sa mère et Atlante

au Temple de Diane pour y devenir prêtresse. Le Prince du Sénat a par la suite quelques doutes et dit à son ami Terfile avoir consulté l'Oracle de la déesse. Nous sommes jusque là face à l'exposition de croyances antiques qui prennent de l'ampleur dans le domaine du fantastique quand Atlante avoue ensuite avoir fait appel à Amech, « ce Mage admirable », « cet homme si fameux » qui peut rendre « l'ame & le jour aux morts, « ce Medecin expert », un « docte personnage » (Acte IV, scène 1), lequel lui a alors remis une poudre qui « tient du Miracle ou de l'Enchantement » et va ôter la vue à son fils Philarque afin de faire se réaliser l'Oracle. Est-ce par souci du respect de la vraisemblance ou par simple simplicité dans l'exposition scénique, toujours est-il que dans la tragi-comédie des cinq auteurs de Richelieu, tout cela n'est que narré. Seul le baiser et les larmes d'Aristée qui seront à l'origine du recouvrement de la vue du jeune héros seront joués sur scène, rappelant une nouvelle fois la fin heureuse des contes tels ceux de *La Princesse et du Crapaud* ou de ceux de Charles Perrault, publiés seulement quelques décennies plus tard.

Le Nègre blanc fait également allusion à des éléments liés à la magie. Bien sûr ici tout fait appel à l'imaginaire des spectateurs et à la naïveté de Madame Simplex. Celle-ci croit sur parole Crispin lorsqu'il dit avoir ramené un nègre blanc sourd et muet, puisque « ces sortes de gens » le sont ordinairement (Scène 2). Monsieur Défaut regrette par la suite de ne pas avoir en sa possession un breuvage dont on lui avait conté qu'il avait la qualité de rendre amoureux qui le boirait. Si Madame Simplex ne croit pas en l'existence de cette sorte de « drogues », Crispin rebondit sur l'anecdote et prétend avoir « un anneau dont un Mandarin [lui] a fait présent en Chine, qui a la double vertu de rendre amoureuse la personne qui la porte au doigt, & de faire parler un muet » (Scène 13). Le procureur et la mère d'Angélique le croient tous deux sur parole. L'anneau est alors passé au doigt de Valère qui se met à parler et déclare son amour à sa maîtresse. Dorvigny joue ici davantage sur la naïveté des Européens à croire tout et n'importe quoi sur les peuples vivant à l'autre bout de la Terre et aux pouvoirs qu'on leur accorde qu'il n'implique réellement la magie. Toutefois, si Crispin ne s'était pas fait passer pour un voyageur et s'il n'avait pas eu l'idée de présenter la bague comme offerte par un Chinois, nul n'aurait cru à ce stratagème, qui ne fonctionne que grâce à la mode des curiosités du monde et à la méconnaissance de ces lointaines contrées. Cette

anecdote d'un anneau magique venu de Chine se retrouve aussi dans la tragédie lyrique de Quinault, *Roland*. Le héros galant aime Angélique qui est elle amoureuse de Médor. La jeune femme utilise alors son anneau magique du Cathay pour se rendre invisible et pouvoir ainsi s'enfuir avec son amant.

Dans *Le Fâcheux Veuvage*, Alexis Piron choisit à son tour de mêler coutumes extraordinaires et surnaturel. Nous l'avons étudié auparavant, le dramaturge met ici en scène la tradition indienne selon laquelle un conjoint doit suivre dans la mort sa défunte moitié (coutume appelée sati). Mais nous apprenons dès le début de l'opéra-comique que cela va ici être tourné en dérision puisque parmi l'énumération des personnages se trouvent « deux esclaves de Léandre, habillés en vents », « une troupe de démons » et une autre « de vents ». Ainsi, dans le double dessein de jouer un tour à Arlequin et de retrouver Balkis, le Français va organiser « une espèce de fête magique »[174]. Dans un premier temps, un des démons joue avec la bouteille d'Arlequin, en la faisant disparaître, puis en la remplaçant par une plus grande. Ce dernier ne semble pas particulièrement étonné et s'en prend alors à cet « Officieux démon, / Habitant de cet antre » qui le taxe (Acte II, scène 3). Lorsque cependant, à la scène suivante, il assiste à une « entrée de démons », il est « épouvanté » et tente de s'enfuir mais les étranges créatures l'en empêchent. Léandre s'approche mais Arlequin le prend pour « monsieur le diable » qui le fait « mourir d'effroi ». Dans un deuxième temps, après que Léandre a tout expliqué à son valet et que Balkis et Pirouzé sont seules dans la caverne, « on entend tout-à-coup une symphonie. L'obscurité cesse, & une grande lumière se répand dans la caverne » (Acte 2, scène 7). La danse des vents en l'honneur de Balkis débute avec la participation d'Arlequin qui a à son tour pris le déguisement de vent. La présence de démons et de vents semble donc naturelle dans cette grotte car si Arlequin, qui est rappelons-le d'origine française ici, est dans un premier temps apeuré, ce n'est aucunement le cas des deux Indiennes. Balkis a d'ailleurs elle-même recours à un stratagème magique plus tôt dans la pièce. Piron, reprenant l'idée de la potion que Shakespeare fait boire à Juliette pour se faire passer momentanément pour morte, fait prendre à Balkis une « poudre » (Acte I, scène 3) qui la fera croire décédée. C'est ensuite Arlequin qui va prendre l'apparence d'un « sage indien » à la demande de son maître. Lorsqu'il apparaît au troisième acte, il

[174] *Chef d'œuvre de Piron*, Chez Bélin et Brunet, Paris, 1788, p. 167.

est habillé « en une espèce de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c » (Acte III, scène 1) et demande d'ailleurs aux divers importuns « cent choses très-rares » comme « une plume de notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne: une langue de bigot, qui n'ait point médit : un pucelage de comédienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon » pour s'en débarrasser. Pour rendre la vie à Balkis à la demande du Cadi, Arlequin débute une « cérémonie » pour laquelle il entre « en fureur », « fait plusieurs contorsions, & forme des cercles avec sa baguette » tout en prononçant « Odi profanum & arceo » (Acte III, scène 8), appelle « Démons, Lares, Génies !/ Puissant Démogorgon !/ Salaël ! Faribroth !/ … » (Acte III, scène 9). Tout cela est vraiment une parodie de folklore exotique et Aboulifar traite d'ailleurs Arlequin de « charlatan » dès la scène suivante et pense bien qu'il s'agit d'une « grande fourberie » (Acte III, scène 12) pourtant lorsque Pirouzé vient leur apprendre le décès de sa femme, Aboulifar ne doute plus et demande au sage de rendre la vie à sa femme. Cette caricature est possible uniquement car l'action se déroule à mille lieues de l'Europe, sur une île d'Asie. Déguisement, magicien, incantation sont ici les clés du détournement comique de l'altérité.

Cette même appréhension de l'Orient se retrouve dans le vaudeville *Arlequin Mahomet*. En effet, Arlequin ne semble aucunement surpris que son ami Boubekir, voyageur et mathématicien, lui offre un coffre volant, une « machine » « divine » de son invention. Il peut affirmer que ce n'est pas de la magie mais de la « Mécanique » (Scène 4), toujours est-il qu'Arlequin va voler dedans à plusieurs reprises durant la pièce et c'est d'ailleurs grâce à ce coffre qu'il va se faire passer pour Mahomet. De plus, si le Roi et le Kam pensent avant même de l'avoir vu qu'il s'agit d'un « fripon » (Scène 11), en le voyant apparaître, personne ne s'étonne d'être face au prophète. Une nouvelle fois encore, magie et apparition vont de pair avec la parodie, ici de la religion islamique.

Pour finir avec les personnages extraordinaires, notons également la présence, certes sur l'île de la Frivolité, de la Fée bagatelle auprès de *La Péruvienne* parmi un Maître, une Joueuse et un Capitaine.

On aime encore croire à la Renaissance que les civilisations des pays lointains diffèrent en tout point de l'Europe, que tout y est mystérieux voir même

magique. Il s'agit en réalité de la part du public d'une grande méconnaissance de ces peuples et de leurs croyances que l'on apparente alors davantage à de la « sorcellerie » ou du mysticisme. Toujours est-il que les spectres et autres êtres interstitiels investissent les scènes théâtrales et l'inconscient. Le fantastique, qui s'insère par définition entre réalité et fiction, envahit ici l'espace scénique pour le plus grand bonheur des spectateurs à qui l'on offre un spectacle des plus originaux.

Entre féérie et peur de l'inconnu, l'altérité et les continents autres que l'Europe fascinent le public théâtral des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle, à qui l'on offre la possibilité de voyager tout en restant dans son fauteuil et à qui l'on présente un éventail de nouvelles intrigues que l'on aime mystérieuses et envoûtantes, deux qualificatifs attribuables aussi bien à l'altérité qu'au fantastique. L'altérité est alors elle-même merveilleuse et fantastique.

Ce deuxième chapitre de cette thèse ne peut donc se clore que sur une seule conclusion : le théâtre de la Renaissance, notamment lorsqu'il y s'agit d'altérité, est un univers de poésie et d'enchantement, pays impossible où tout est fantaisie imprévu et charme. Le roi et la cour sont les premiers à aimer les déguisements, la danse, les divertissements car ils sont dans l'apparat au quotidien ; c'est alors ce qui est reproduit sur scène et auquel ils aiment prendre part, pour s'amuser cette fois. Sont alors représentés sous leurs côtés les plus saisissants, les événements récents et considérables, que la foule est avide de voir.

« … Ce besoin de rompre violemment avec la prose de la vie réelle pour se reposer et errer au hasard dans le poème de la comédie idéale. C'est ce besoin, ou ce sentiment, comme on voudra l'appeler, qui a produit la pantomime et le ballet, la féérie du Pied de Mouron et le théâtre fantastique de Shakespeare ; c'est lui qui a produit et baptisé les Léandres, les Valères, les Clitandres, les Aramintes, les Isabelles, les Éliantes et les belles Dorimènes, qui font porter par de petits pages la queue de leur robe dorée. »[175]

Ce théâtre est incontestablement visuel : couleurs, danses, déguisements ou fantaisies se confondent avec drames, stéréotypes et cruauté ; pourtant derrière le spectacle se dissimule un discours engagé sur cet « autre ».

[175] *Musée des familles : lectures du soir*, Volume 13, Imprimerie de Dennuyer et C^ie^, 1846, p. 203.

Chapitre III :
L'Autre dans tous ses états ou l'invention d'une figure théâtrale à facettes

Le théâtre de l'altérité offre une fenêtre sur le monde, propose de voyager depuis les salles de spectacle grâce à la mise en scène de décors parfois exotiques, de costumes traditionnels, d'exposition de coutumes aussi originales qu'improbables en Europe et ce, dans les différents genres théâtraux appréciés au cours des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Offrant une alternative aux sujets de l'Antiquité, prisés par les dramaturges de la Renaissance mais que la Querelle des Anciens et des Modernes divisera, l'altérité va fournir un formidable réservoir de nouveaux visages, créant ainsi une émergence de figures théâtrales.

Celles-ci vont être exploitées avec un éclat particulier par les auteurs qui vont les façonner et les transformer de pièces en pièces, faisant de ces nouveaux personnages de la scène française des figures parfois contrastées, mais toujours emblématiques et obsédantes, ne laissant jamais les spectateurs indifférents. Le théâtre nous invite à entrer dans le voyage et nous transporte dans ces autres mondes grâce à leurs représentants, qui vont, nous allons ici le voir, osciller entre ce qu'ils figurent et ce qu'ils font voir car leurs identités sont en réalité en perpétuelle mouvance puisque fondées sur les attitudes et le langage. Accaparant les regards, ces nouvelles figures théâtrales, emblématiques et subversives, vont participer à faire de la scène non seulement un lieu de rencontre, mais également de confrontation et d'interrogation.

Pourtant ce théâtre est, comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, dans la mise en scène de l'artifice de l'exotisme et nous sommes donc davantage dans l'invention de l'autre, d'un autre, que dans sa réelle présentation à un public qui ne le connaît finalement que très peu. Les dramaturges jouent ici sur les différences radicales d'approches dans la construction des figures de l'altérité. Le personnage exogène est alors enfermé dans une image toute faite et n'existe souvent que pour son appartenance à un groupe comme les « Mores » ou les « Sauvages » et non comme personnage à part entière.

Ce troisième chapitre de cette thèse s'articulera donc autour de quatre parties, qui s'intéresseront chacune aux habitants d'une partie du monde et nous permettront de réfléchir sur la construction des figures que le théâtre, sous la plume des auteurs, invente. Les dramaturges vont en effet jouer sur l'idée de fabrication de types de personnages à facette qui vont tant marquer l'imaginaire,

par la matérialisation scénique qu'offre le théâtre à l'inverse de la littérature, qu'ils vont nourrir le racisme par les préjugés que l'illusion théâtrale, prise pour réelle par ce public ignorant la réalité de ces altérités nouvelles, présente dans la construction de ces stéréotypes.

Nous étudierons dans un premier temps les personnages représentant les habitants du Nouveau Monde, nouvelles figures sur les planches françaises à cette époque. S'ils sont joués par des acteurs blancs qui ne se colorent pas la peau, ils sont pourtant par leurs rôles identifiés comme sauvages, bons ou mauvais, et donc davantage proches des Africains ; ils se retrouvent d'ailleurs par cette même appellation. Personnage aux croyances originales, non civilisé, l'Amérindien incarne davantage l'antithèse de l'Européen qu'un peuple nouvellement découvert. Les personnages féminins et masculins relèvent de deux approches complètement distinctes : les femmes sont le plus souvent naïves et bonnes quand les hommes peuvent être cruels et toujours suspicieux envers les Européens. L'Amérindien personnifie à la fois la réflexion philosophique sur la civilisation et les enjeux coloniaux.

L'Empire Ottoman sera au cœur de notre deuxième chapitre. Le monde turco-ottoman était connu de tous en France grâce aux échanges variés entre les deux contrées mis en place depuis François 1er et un vaste courant orientaliste était bien réel. Territoire étranger le plus représenté sur les scènes du théâtre français à cette époque, son peuple fascine autant qu'il est craint. Du sultan et son entourage au peuple musulman, des intrigues de sérail aux conflits avec l'Europe, le théâtre inhérent au Moyen-Orient est très apprécié du public grâce à l'évocation des grands thèmes classiques : jalousie, complots, guerres et amours contrariées.

C'est ensuite la figure de l'Asiatique qui retiendra notre attention. Peu de pièces mettant en scène ces personnages ont été recensées, pourtant toutes les représentent à l'identique, forts et fiers mais également barbares si ce n'est dans leurs actions, du moins dans leurs traditions. La Chine retiendra l'attention de nos recherches de par sa spécificité d'être l'une des rares nations dont la civilisation est reconnue et à la mode en Europe durant la période que nous étudions ici.

Il sera alors temps, dans la quatrième partie, d'examiner la figure du Noir, personnage le moins considéré, figure dématérialisée. Parfois désigné comme Africain, d'autre fois n'existant que par son statut d'esclave, le personnage noir est souvent exotique, toujours sauvage. Qualifié de « More » au XVII^{e} siècle, puis de « nègre » au temps des Lumières, incarnation du diable pour les uns, compagnon exotique pour les autres, il est très certainement celui sur lequel le plus de clichés et de préjugés sont véhiculés. Il n'est pas ici de héros noir, preuve s'il en est que le théâtre se fait bien l'écho de la pensée d'alors en proie aux réticences face aux Africains, trop différents pour être acceptés tels qu'ils sont ; il ne peut alors qu'être un subalterne, celui par qui le héros blanc sera magnifié. Il faut également ici se rappeler que si l'esclavage était interdit en France, le sujet restait tabou car bien évidemment pratiqué dans les colonies ; la présence sur scène d'esclaves sera donc uniquement réservée à la peinture des mœurs orientales ou à la dénonciation de cette pratique, il faudra néanmoins attendre la période prérévolutionnaire pour y assister.

Lors de ces différentes travaux, nous étudierons nécessairement le lien qui unit ces divers peuples aux Européens, qu'il soit d'ordre amoureux, colonial, économique ou religieux ; toujours est-il que dresser le portrait de ces « Autres » ne peut se faire nécessairement que dans la rencontre ou dans la relation établie entre les populations (nous ne pouvons parler de nations et de sociétés puisque certains d'entre eux existent justement pour leur supposée absence de civilisation). Nous nous appuierons cependant sur certaines pièces qui ne mettent pas ces relations au grand jour mais qui conforteront nos études de ces nouvelles figures théâtrales.

I L'Amérindien, ce sauvage.

> « Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitants qu'on y trouve ; ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais sans presque aucune raison humaine (Fontenelle, *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, 1686).

Voici une vision largement répandue de ce que l'Europe, et nombre de ses intellectuels, croient savoir de l'Amérique et de ses habitants. Cette opinion est assurément sans fondement puisque très peu d'entre eux ont eu l'opportunité de rencontrer des Amérindiens.

Alors que l'Europe des Temps Modernes côtoyait depuis plusieurs siècles Ottomans et Africains, la découverte des Nouvelles Indes va également être celle d'un nouveau peuple, les Indiens d'Amérique. Pourtant, comme le prouve cet écrit de Fontenelle, homme de lettres qui, après de longues études chez les Jésuites se tourna vers le barreau avant de lui préférer la littérature, extrait d'un livre de littérature scientifique destiné au plus grand nombre, cette nouvelle *race* ne pouvait être perçue comme l'égale des Occidentaux. À leur sujet, les voyageurs et missionnaires rapportèrent leur quotidien au contact de la nature, vivant de chasse et de pêche, organisés en tribus nettement séparées et opposées les unes aux autres. Certaines d'entres elles sont d'ailleurs anthropophages ce qui, associé à certains de leurs rituels, fait qu'ils sont perçus depuis l'Europe comme des êtres symbolisant un maillon dans l'évolution de l'animal à l'homme, de même que l'étaient les Africains.

L'Europe envisage donc les indigènes américains tels que les peignent les quelques artistes intéressés à ce sujet, s'inspirant des récits de voyages : des hommes vivants presque nus au milieu des bois, revêtant peaux et plumes pour leurs étranges rituels ; des enfants de la nature, aucunement civilisés, sans conscience de la propriété[176], pratiquant l'idolâtrie, les sacrifices humains, le cannibalisme et la sodomie mais malgré cela reconnus aussi comme des guerriers courageux et braves[177].

Si l'expédition de Colomb accoste en 1492 et connaît un grand retentissement en Europe, l'Amérique du Sud va être le domaine réservé des

---

[176] Christophe Colomb écrit au sujet des Indiens : « Ce roi et tous les siens allaient nus comme leur mère les avait enfantés, et leurs femmes de même sans nul embarras. Ils sont comme tous les Canariens, ni nègres ni blancs (…) Tout ce qu'ils ont, ils le donnent pour n'importe quelle bagatelle qu'on leur offre, au point qu'ils prennent en échangent jusqu'à des morceaux d'écuelle ou de verre cassé… Pour n'importe quoi qu'on leur donne, sans jamais dire que c'est trop peu, ils donnent aussitôt tout ce qu'ils possèdent (…) aussi bien de l'or qu'une calebasse », cité par Marc Ferro, *Histoire des colonisations des conquêtes aux indépendances, XIII^e^-XX^e^ siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 1994, p. 57-58.

[177] De GOMARA Lopez, *Histoire Generalle des Indes occidentales, et terres neuves, qui jusques à present ont esté descouvertes, traduite en francois par le S. de Genillé Mart. Fumée*, Chez Michel Sonnius, 1587, p. 301.

explorations de la péninsule ibérique quand l'Angleterre et la France vont s'intéresser aux côtes septentrionales de ce nouveau continent. Découvrant les richesses de ces nouvelles terres, l'Europe va très vite justifier le pillage de leurs biens, notamment de l'or, comme un juste salaire pour l'apprentissage aux autochtones de la religion chrétienne et de la vie en société.

C'est pourtant la vie à l'état de nature sauvage qui va inspirer les intellectuels français mais si l'on date l'arrivée du premier Amérindien sur le sol français en 1505[178], le théâtre ne va mettre en scène les Américains qu'à partir du XVIII[e] siècle[179], catégorisant les personnages de façon relativement distincte, avec originalité et intérêt puisque c'est la première fois que les Amérindiens vont être présentés et représentés sur scène. D'un côté se trouvent les Amérindiens du sud, que l'on retrouve fréquemment sous l'appellation d'enfants du Soleil, en conflit avec les colons espagnols ; de l'autre se trouvent les tribus indiennes reflétant davantage l'image traditionnelle de l'Indien d'Amérique. Parmi ceux-ci, une figure émerge, celle du sauvage.

A. Une figure visuelle

1. Retour historique : l'exhibition d'Amérindiens

Christophe Colomb ne sut pas qu'il avait découvert les Amériques, pensant débarquer sur une île indienne, toutefois il rencontra des autochtones qui, par leurs différences physiques, retinrent son attention :

> « … Les naturels de cette île avaient le teint olivâtre. Comme beaucoup de sauvages, leur visage et une partie de leur corps étaient peints en couleurs variées ; ils avaient les cheveux noirs et raides comme une brosse, mais relevés autour de la tête, au moyen de fibres, sans vêtement aucun, les hommes et les femmes bien faits,

[178] Essoméricq serait le fils d'un chef Indien du Brésil ramené en France par Paulmier de Gonneville comme preuve de son séjour en Indes occidentales. Cependant ce voyage ainsi que le navigateur et donc, de fait, la présence de cet homme ont été remis en cause par Jacques Levêque de Pontharouart en 1993 (PERRONE-MOISÉS Leyla, *Le Voyage de Gonneville a-t-il vraiment eu lieu ?*, colloque international « Voyageurs et images du Brésil », Les récits de conquête et de colonisation, 10 décembre 2003.)

[179] La première pièce française dont l'action se déroule en Amérique serait une tragédie perdue de Louis Ferrier de la Martinière, *Montézume*, créée en 1702 à la Comédie Française, selon Pierre Peyronnet lors de son intervention au colloque L'Amérique des Lumières de 1976.

> d'une stature moyenne ; leur figure était assez agréable mais très imberbe. »[180]

Ainsi, il ramena de son premier voyage six Indiens, puis trente lors du suivant et encore davantage par la suite. Chaque fois il les présenta à la cour d'Espagne comme preuves vivantes du succès de ses expéditions et nécessaires pour le financement des suivantes.

Le navigateur fut par cela l'un des premiers instigateurs de l'exhibition d'êtres humains car par la suite des milliers d'hommes et de femmes vont être montrés dans les cours royales d'Europe mais aussi dans les foires et autres rassemblements. En ce qui concerne la France, les Indiens d'Amérique vont être présentés en grand nombre en 1550 à Rouen : une fête brésilienne est organisée pour l'entrée dans la ville de Henri II, à l'occasion de son mariage. Moins d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la découverte du continent sud-américain mais à cette occasion, une cinquantaine de Tupinamba vont simuler combats et danses au cours d'un « scyaumachie sauvage (…) drame bizarre et qui n'avoit certainement aucun antécédent en Europe depuis la découverte du Brésil »[181]. Avoir recours aux pompes du Nouveau Monde était une alternative aux figurations de l'Antiquité.

Nanette Jacomijn Snoep [182] explique que de tout temps, les diverses civilisations ont eu peur de l'autre, du *sauvage* : pour les Grecs, ce furent les Scythes, peuple nomade d'origine indo-européenne, au Moyen-Âge, l'homme des bois cristallisait les peurs. Avec la découverte du Nouveau Monde, l'Europe trouve un nouveau sauvage : l'Amérindien qui, puisqu'il vit presque nu ou dans le cas contraire se couvre de plumes et de peaux de bête, et mange de la chair humaine, n'est pas sans rappeler le monstre moyenâgeux. Dès lors, il n'est plus étonnant qu'il devienne cet objet de curiosité que l'on montre à toute l'Europe, puisqu'après l'Espagne et la France, Amazoniens et Mexicains défilent parés de plumes et d'objets du Nouveau Monde en Allemagne puis c'est à Amsterdam, au début du XVIII^{e} siècle, que sont créées des cabines de curiosités vivantes, exposant la faune exotique et des Amérindiens.

---

[180] BAGUET A., consul honoraire du Brésil et conseiller de la société, *Les trois Voyages de Christophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde*, Imprimerie Veuve de Backer, 1893, p. 19.
[181] DENIS Ferdinand, *Une Fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550 suivie d'un fragment du XVIe siècle roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésie en langue tupique de C. Valente*, J. Techener, 1850, p. 7.
[182] JACOMIJN SNOEP Nanette, *Des Amérindiens, premiers « sauvages » exhibés, aux collections de « monstres »* in *L'Invention du sauvage. Exhibitions*, Beaux Arts éditions, novembre 2011.

L'ambiguïté du comportement européen à l'égard des Indiens reste surprenante car dans le même temps que l'on exhibe ces nouveaux peuples d'Amérique, leurs chefs politiques sont reçus avec honneurs, car il doit être prouvé qu'ils ne sont pas des monstres pour inciter de nombreuses personnes à aller s'installer dans les nouvelles colonies.

Notons également que si ces peuples d'Amérique ne portent pas la terrible noirceur des Africains, ce sont leurs mœurs qui surprennent le plus. Non seulement ils vivent dans des endroits stériles, variant des montagnes aux déserts et du rude climat canadien aux chaleurs péruviennes, mais encore ces hommes ont des comportements et des traditions originales que les voyageurs vont prendre plaisir à décrire et dépeindre non sans parfois exagérer. De leurs cultes idolâtres aux bûchers anthropophages et de leurs pulsions guerrières à leur naïveté naturelle, les Amérindiens vont devenir en quelques siècles des personnages hauts en couleurs dans l'univers du spectacle vivant français d'alors.

2. Une expressivité visuelle

Dans l'imaginaire collectif baroque, l'Indien d'Amérique est envisagé comme un être exotique et coloré, se peignant le visage ou se coiffant de plumes, vivant de la chasse à l'arc au milieu des bois. C'est ainsi que les premiers rôles d'Amérindiens vont être perçus lors de ballets de cour puisque, de même qu'il était fort apprécié d'endosser pour quelques instants le masque noir du More africain, nombreux seront ceux qui vont s'amuser à prendre l'apparence d'un sauvage d'Amérique. Par exemple en 1633, dans le *Ballet de la Puissance d'Amour*, Louis XIII sera un vaillant français qui vainc tour-à-tour Turcs, Espagnols, Maures, Polonais et deux Indiens. L'Américain est une nouvelle altérité sur laquelle on aime figurer sa supériorité. Nouvel exemple, en 1662, attestant le plaisir de prendre les traits de ces sauvages, Henri II de Lorraine apparaît en « roy américain », à la tête d'un quadrille de Sauvages, « empanachés et le visage barbouillé ». Dans *Le Ballet de l'espérance*, en 1709, le Père Gabriel-François le Jay offre le spectacle de Mexicains portant des lingots d'or en signe de-paix. Pierre Peyronnet ajoute un nouvel exemple à ceux-ci, confirmant l'intérêt pour cette nouvelle altérité visuelle

puisqu'en septembre 1725, ce sont de vrais Indiens d'Amérique que l'on fait danser sur la scène du Théâtre-Italien :

> « Deux Sauvages de la Louisiane, grands, bien faits, et âgés de vingt-cinq ans, dansèrent trois danses ensemble et séparément (…)
> La première [fut] appelée danse de la paix.
> La seconde danse montrait les préparatifs & les horreurs de la guerre.
> La troisième, après avoir offert l'image d'un combat, exprimait les charmes de la victoire.
> Il ne fut pas aisé de reconnaître ce que ces danseurs voulaient figurer, tant leurs mouvements rudes et forts semblaient s'éloigner de la nature. Peut-être ils nous auraient trouvés aussi inintelligibles, si nous avions eu à représenter les mêmes choses »[183]

Le théâtre va à son tour mettre en scène ces orignaux d'Amérique en exploitant davantage que pour les autres peuples leurs différences d'appréhension visuelle. Ce n'est pas tant les costumes qui vont ici être au centre de l'intérêt des dramaturges comme ce fut le cas pour les Ottomans, ni même la couleur de la peau, comme l'incitait l'exposition de personnages noirs, ce sont les mœurs qui vont être ici particulièrement évoquées car cela permet de proposer un spectacle original.

Il n'est par exemple pas question d'épées et de fusils, si ce n'est pour les colons européens. Les Américains sont un peuple de sauvages vivant au milieu des bois, c'est ainsi qu'ils vont être présentés, avec leurs armes traditionnelles (dans la préface d'*Hirza ou les Illinois*, Sauvigny explique d'ailleurs que les sauvages ne sont « uniquement occupés de la chasse ou de la guerre »). Dès la tragédie d'*Acoubar,* les « gendarmes sauvages » utilisent « arcs & fleches » (Vers 206) pour repousser le roi de Guilan. De même que *Les Sauvages civilisés* spécifie dans la description de la décoration du premier acte que l'on aperçoit sur l'avant-scène « un trophée d'arc, de flèches & de casse-têtes », Sauvigny détaille lors de l'initiale présentation du décor que « les armes du défunt, ses flèches, son casse-tête & son manitou » sont bien visibles, puis il évoque les « flèches meurtrières » (Acte II, scène 4) des Français. La pantomime de *L'Héroïne américaine* précise également que Jarika, pour pourvoir à la nourriture d'Inkle « s'arme de son arc » (Acte I, scène 7). Elle reviendra deux scènes plus tard avec « du gibier & des fruits ». Lorsqu'ensuite elle veut protéger son amant des sauvages, Arnauld précise qu'elle « enlève sa

[183] D'ORIGNY, *Annales du Théâtre-Italien depuis son origine jusqu'à ce jour*, Tome I, 1788, p. 88 cité par PEYRONNET Pierre, *Un Personnage américain dans le théâtre français des XVII et XVIIIe siècles : le Sauvage* in *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976)*, Droz, 1977, p. 39.

massue » à l'un d'eux (Acte II, scène 7). Que ce soit pour la chasse ou pour le combat, les armes des Amérindiens sont primaires et originales pour les spectateurs du XVIII[e] siècle. Ces accessoires semblent être des éléments incontournables des pièces à sujet américain pour évoquer la sauvagerie primitive des protagonistes.

L'évocation récurrente d'autels et de tombeaux va également dans ce sens du magnétisme visuel lié à ces sujets notamment lorsque cela entraîne la mise en scène de cérémonies sauvages. En effet ces deux termes existent dans le vocabulaire d'alors mais sont liés à la religion chrétienne. Or ici, leurs sens diffèrent quelque peu. Les autels évoquent toujours le lieu du culte mais il s'agit ici davantage d' « idolâtrie » comme le dit Gusman (*Alzire ou Les Américains*, acte I, scène 1) ; quant au tombeau, plus qu'un monument funéraire, il est souvent le symbole de la passation du pouvoir.

Chronologiquement, l'entrée des *Incas du Pérou* des *Indes galantes* est la première à évoquer la croyance des Américains. Les Péruviens sont ici des enfants du Soleil ; les autels sont leur lieu de culte. Huascar s'y réfère une première fois lorsqu'il reproche aux Européens leur intérêt pour l'or qui « de [leurs] Autels ne fait que l'ornement » (Scène 3). La seconde évocation de ces lieux arrive lors de l'ultime scène : Huascar interprète le réveil du volcan comme une punition pour avoir « trahy les Autels ». Trahir les autels engendre donc la colère des cieux. Ce terme est récurrent dans la tragédie de Voltaire puisqu'il prononcé à quinze reprises, le plus souvent au pluriel toutefois, la majorité de ces emplois se rapporte à la religion chrétienne, nouvellement établie au Pérou. Ainsi, Alzire avoue avoir abandonné « ses dieux » car elle croyait que « la paix habitait au pied de ses autels », mais réalise qu'elle fut trompée (Acte I, scène 4). C'est dans la bouche de Zamore que se trouvent les premières allusions aux croyances américaines dès l'ouverture du deuxième acte, lors de sa première apparition sur scène. Il s'adresse aux Péruviens en leur rappelant que les « Espagnols ont détruit sous leurs coups/ [leur] pays et [son] trône, et [leurs] temples et [eux]. ». Ils n'ont alors « plus d'autels » ni d'empire (Acte II, scène 1). Il réitère ses récriminations lorsqu'il exprime devant Montèze sa soif de vengeance envers les Espagnols qui ajoutèrent aux pillages et aux meurtres, la destruction de « ce temple, et ces autels chéris/ Où

[leurs] dieux [les] attendaient » (Acte II, scène 4). C'est ensuite Alzire qui jure à Zamore l'avoir toujours aimé, même lorsqu'elle l'a cru mort. Elle lui explique qu' « [elle] adorai[t] [sa] mémoire au pied de [leurs] autels » et avoir dit « à la terre, au ciel » son amour pour lui (Acte III, scène 4).

Le cas de *La Découverte du Nouveau Monde* diffère quelque peu car il n'est pas ici question d'autel mais de « la forêt sacrée où les peuples de Guanahan venaient adorer les dieux », qui compose le décor du théâtre. Le Cacique s'étonne d'y trouver Carime « seule en ces bois sacrés ». Elle explique qu'elle y pleurait ses « malheurs » alors que le chef avoue sentir « cent présages affreux » qui « semblent du ciel annoncer le courroux » (Acte I, scène 1). Alors qu'elle s'éloigne, le Cacique débute ce qui s'apparente à une prière, une adresse aux dieux. Il y évoque ce lieu « terrible », « révéré », « séjour des dieux de cet empire » et leur demande de l'aide (Acte I, scène 2). Nous apprenons par la suite que « les prêtres » effectuent en ces lieux des « mystère[s] » (Acte I, scène 4) : tous craignent l'arrivée imminente des enfants du Soleil et veulent leur clémence. Le Cacique craint en réalité qu'ils ne soient « jaloux de [son] bonheur suprême » mais son épouse l'implore de « n'irrit[er] les dieux » ni de « braver les cieux » (Acte I, scène 4). Arrive alors le Grand-Prêtre qui reconnaît en cette forêt « le séjour de [leurs] dieux formidables ; / Ils rendent en ces lieux leurs arrêts redoutables » puis précise que « tout doit frémir à leur aspect ». Le Cacique l'implore de demander aux « dieux qui protègent ces îles » leur secours (Acte I, scène 5). Un véritable cérémoniel est ici mis en scène. Il est particulièrement intéressant car en différents points, il diffère des traditions européennes d'alors.

Le polythéisme est également suggéré dans *Manco-Cápac* lorsque Manco annonce qu' « il n'est plus qu'une loi. / Qu'un trône, qu'un autel, & qu'un peuple » signifiant ainsi que les Antis, peuple sauvage qu'il veut civiliser, adoraient plusieurs dieux (Acte I, scène 3). Lorsqu'ensuite il retrouve à sa nièce, enlevée par ces derniers, il craint qu'elle ne fût « à leurs affreux autels peut-être réservée », dénigrant de fait leurs croyances (Acte I, scène 7).

De même, dans *Hirza ou Les Illinois*, Hiaskar se désole de la victoire de l'Europe car dorénavant « [leurs] Dieux sont vaincus » ce à quoi Hirza lui répond que sa lâcheté avilit « [leurs] Dieux & [leur] pays » (Acte I, scène 1). Elle prie alors « les Grands Dieux » de se réveiller « au cri de la vengeance », pour les aider à

vaincre les occupants français (Acte I, scène 5). Guerres et croyances vont ici de pair ; cela était d'ailleurs indiqué dès la présentation du décor puisqu'il y est précisé que se trouve « un Autel sur lequel sont les armes du Défunt, ses flèches, son casse-tête & son manitou ». Les Dieux sont également ceux qui ont « fécondé l'amour & la nature », c'est pourquoi il faut « aux Dieux de [leurs] climats offrir des sacrifices » et élever des autels pour rendre les « serments encor plus solennels » (Acte II, scène 2). De plus lorsqu'elle demande à Monréal de devenir son époux, elle précise qu'en s'engageant, il consacrerait « [sa] foi, / Aux Dieux de [ses] ayeux » (Acte IV, scène 3). La France est dans cette tragédie présentée comme vainqueur des Amérindiens, pourtant ici, à l'inverse de l'Amérique du sud, les colons n'ont pas encore imposé leur foi aux tribus indiennes. Cela se démontre une fois de plus lorsque Oukéa, chef des Vieillards, demande à Hirza de venger la mort de son père sans quoi les « Dieux sur [eux] grossir[ont] les tempêtes » car à l'inverse du pardon et de la bonté chrétienne, les dieux amérindiens sont dépeints comme ayant besoin de vengeance. Hirza en appelle alors aux « mânes » de Thamar, son défunt père qui ne peut reposer en paix tant que sa mort ne sera pas punie (Acte IV, scène 3).

Le culte amérindien est également mis en scène dans *Les Sauvages civilisés*. La première réplique est en réalité une prière d'Otambo au soleil « le père des âges », « auteur de l'Univers ». Le chœur des femmes l'implore également de hâter le retour des guerriers : elles espèrent qu'il aura « en leur faveur décid[é] la victoire ». Du bruit vient interrompre les supplications ; Esraim demande aux Vieillards de « prier les Dieux » puisque cela leur incombe. Pour cela ils « gravissent (…) la montagne » (Acte I, scène 1). Par la suite, Otambo rappelle que « la volonté des Dieux » exige de venger la mort de leur chef par la mort de leurs ennemis et fait pour cela dresser les bûchers mais Louise l'interrompt prétextant que « si [leurs] Dieux aimoient ce sacrifice, ils régneroient sur des déserts », ce à quoi son fils ajoute que « De ces Dieux que créa la féroce imposture,/ Les barbares de sang arrosent les autels ;/ Mais sur l'autel de la Nature,/ Le Sauvage innocent protège les Mortels » (Acte I, scène 4). Un Illinois, Alphanor, refuse la paix proposée par les Chérokis et va donc rejoindre le camp des Osages pour venger la mort de son père. Il en appelle alors au « Grand Areski, vengeur inexorable,/ Divinité toujours impitoyable », que le dramaturge précise être le « Mars des Américains », promettant que ses « Autels vont fumer de plus d'un sacrifice » (Acte

II, scène 4). Pendant ce temps, les Chérokis ont voté favorablement pour une alliance avec les Illinois. Pour la sceller, « on fait la chaîne des mains », Otambo accepte le calumet de la paix et tous s'adressent au Soleil et aux dieux (Acte III, scène 2).

En Amérique, chaque tribu indienne appréhendait la mort d'une certaine façon : incinération du corps, échafaudage funéraire, jeûne, multiplicité des vies de l'âme, ou errance malheureuse de l'âme jusqu'à la construction d'un tombeau où elle puisse habiter, d'où l'importance pour certaines tribus de rapporter les corps des guerriers tombés au combat. Indéniablement la mort et les croyances étaient liées, c'est pourquoi il n'est pas étonnant de trouver dans le corpus étudié diverses allusions à des tombeaux.

Revenons sur *Les Sauvages civilisés*. Le corps du Chef chéroki Artamon, mort au combat, est rapporté « couvert de fourrures & de branches de cyprès » et posé sur une haute pierre triangulaire (Acte I, scène 2). Otambo déclare qu'il faut s'occuper de « l'auguste sépulture » et par « [leurs] chants de douleur attrist[er] la nature » (Acte I, scène 5). Le deuxième acte décrit le tombeau : « en gazon & orné de fleurs ; le trophée de ses armes sur le dessus ; & au côté, une large pierre gravée d'hiéroglyphes » (Acte II, scène 1). Il fait ici partie intégrante du décor. Louise, l'épouse de défunt, va d'ailleurs « se prosterne[r] » « au mausolée d'Artamon », et ce terme de *mausolée* prouve bien l'importance que l'auteur donnait à la somptuosité du monument funéraire. Elle prie son époux de protéger ses enfants du malheur. Nous retrouvons ensuite Altemar, Illinois ayant quitté les siens par refus de cautionner la paix avec les Chérokis et recueilli par les Osages, et Alphanor, chef de ces derniers. Celui-ci lui apprend que la paix entre les deux tribus doit être jurée bientôt sur le tombeau et qu'en plus de cet affront, un mariage unissant le fils du défunt à Florida, Illinoise élevée par les Chérokis, doit être prononcé. Altemar et Alphanor mettent donc au point un stratagème pour empêcher ces deux cérémonies : l'un d'entre eux va se revêtir de l'armure qui orne le tombeau et ainsi lorsque durant l'union, il sera demandé au défunt de sortir du tombeau avec furie s'il s'oppose à l'union, Altemar surgira, « imitant l'ombre » et Alphanor pourra combattre « le peuple épouvanté » (Acte II, scène 4). Le troisième acte présente donc la succession des deux cérémonies. Otambo, qui officie pour

celles-ci, est placé sur le tombeau, aux côtés des autres Vieillards. La ruse a fonctionné, les Osages sèment le trouble parmi les Chérokis mais ces derniers en sortiront tout de même vainqueurs. Cet opéra présente plusieurs mises en scènes de cérémonies indiennes. Tombeau et autel sont ici au cœur de la scène et de l'intrigue.

L'intrigue de *Hirza ou Les Illinois* étant pareillement fondée sur le décès de leur chef, père de Hirza, il est naturel que le tombeau du défunt soit également présent sur scène. Il est ici « élevé sur des piliers matachés, & décoré de chevelures en formes de trophée ». L'Autel sur lequel repose ses armes est dressé au pied du tombeau. Les Illinois sont tous réunis autour de lui ; si certains montrent leur douleur, Hirza en appelle, dès la première scène, à la vengeance puisqu'il est mort sous les coups des Français. De même que dans l'exemple précédent, l'enfant du défunt chef, ici Hirza, doit se marier pour donner un nouveau chef aux siens. Son amant Monréal propose donc que « le plus doux des nœuds/ Au pied de ce tombeau [les] unisse » (Acte II, scène 2), comme le veut la tradition. C'est encore sur ce tombeau que va se rendre Hiaskar pour combattre Monréal qui refuse non seulement que leur chef soit français mais également que Hirza en aime un autre. Enfin Oukéa y déposera le fer qui tua Thamar pour que Hirza s'en serve pour sa vengeance. Si elle l'attrape, elle le retournera contre elle-même.

Le tombeau dans ces deux pièces à sujet amérindien apparaît donc comme une véritable scène sur la scène. Il est un lieu de recueillement mais aussi de cérémonies et de prises de décision. Il est également évoqué dans les autres pièces dont l'intrigue se déroule aussi en Amérique mais il n'est pas cette fois présent comme décor (Montèze évoque par exemple le tombeau qu'ils avaient dressé pour Zamore le pensant mort dans *Alzire ou Les Américains*, acte II, scène 4). Il devient soit un synonyme de la mort soit une référence aux esprits des disparus susceptibles de revenir se manifester. Mettre en scène ces éléments visuels, armes et monuments, participe à la création d'une figure de l'altérité de par les différences de mœurs que l'on présente alors. Leur originalité intrigue et participe à établir la différence entre Européens et Américains.

3. Des personnages typiques

Nouvelle preuve de l'intérêt visuel que portaient les dramaturges d'alors aux peuples américains, l'évocation systématique d'une de leurs traditions dont les spectateurs d'alors n'étaient pas coutumiers. Deux pièces présentent le conseil des Vieillards, *Hirza et Les Illinois* et *Les Sauvages civilisés*. Toutes deux exposent à travers celui-ci l'organisation des différentes tribus indiennes qui avaient pour point commun ce conseil. Sages et forts de leurs expériences, les anciens étaient en charge des décisions politiques et communautaires, décidant ainsi de la paix ou de la guerre ou encore de la désignation d'un nouveau chef.

L'intrigue de *Hirza ou Les Illinois* repose en grande partie sur eux. Oukéa est présenté comme le chef du Conseil des Vieillards et occupe un rôle de première importance. Il est tout d'abord le chef provisoire des Illinois, en attendant que Hirza choisisse un époux. De plus, il est celui qui exige que la mort de Thamar soit vengée, mais aussi celui qui refuse que Monréal, un Français, remplisse ces deux conditions. Hirza respecte cela car bien qu'elle assure aimer Monréal, elle comprend que les origines de son amant soient un problème pour le Conseil. Oukéa ne peut donner sa confiance au Français puisqu'il trahit, en combattant à leurs côtés, ceux de son pays. Il espère sa mort et pense à l'un de leurs prisonniers français pour accomplir ce geste. Il affirme alors à Hirza que quand bien même elle l'épouserait, il ne pourrait avoir « le droit de commander » (Acte II, scène 2). Chef provisoire de la tribu illinoise, Oukéa est également celui qui refuse toute alliance avec la France car il a compris que ses émissaires cherchent à les séduire pour mieux les vaincre. Lorsqu'ensuite Monréal père veut mourir pour que la paix règne enfin, Oukéa exige que sa « voix au Conseil vienne se faire entendre » (Acte III, scène 4) puis il revient annoncer à Hirza « du Conseil des Vieillards (…) l'ordre suprême » (Acte IV, scène 5) : elle doit être celle qui venge la mort de son père ; il lui remet pour cela l'épée qui causa cette mort.

Les Sauvages civilisés présente également un homme de cette posture. Il s'agit ici d'Otambo, exposé comme chef des Vieillards chérokis, ce à quoi il est ajouté que « Les Anciens sont les Pontifes de ces Sauvages ». Par sa position, Otambo est le détenteur du calumet de guerre ainsi que le porteur des adresses aux Soleil. Il est celui qui interprète dès la première scène les bruits extérieurs comme l'annonce d'un carnage à venir. Les Vieillards se joignent alors à lui pour

encourager les Chérokis et leur demander d'être « dignes de [leurs] Aïeux ». Esraim répond que « Le partage/ De [leur] âge/ Est de prier les Dieux », ce qu'ils s'empressent d'aller faire (Acte I, scène 1). Otambo est également, de même qu'Oukéa dans la tragédie précédente, le plus prompt à réclamer la vengeance de leur défunt chef. Pourtant lorsqu'il revient au troisième acte, c'est pour accueillir les Illinois qui viennent proposer leur alliance. Il explique alors que chez les Chérokis, si « l'honorable vieillesse est respectée », il est également demandé « conseil à la jeunesse ». Il « reveille les suffrages et remonte à sa place », c'est-à-dire « sur le premier degré du tombeau, ayant douze Vieillards à ses côtés ». Il proclame alors le résultat en faveur de la paix et accepte le calumet de Roanoke (Acte III, scène 2). C'est enfin Louise qui narre la sagesse d'Otambo lorsqu'elle apprend à Idamir que « ce sage Vieillard,/ L'ami de Dieu, conseille [aux] Sauvages/ De [l'] arracher des mains barbares Osages…./ Ce projet salutaire est par tous adopté » (Acte III, scène 6). Il lui doit donc la vie. Les Chérokis ont alors choisi Idamir pour nouveau chef, c'est alors Otambo qui lui remet sa couronne.

Nous trouvons donc dans ces deux œuvres une réelle mise en scène de la hiérarchie existante dans ces tribus. Les Anciens sont les sages qui prodiguent conseils et prières. Malheureusement aucun des deux dramaturges n'a précisé si leurs costumes devaient différer de ceux des guerriers de leurs groupes respectifs. Ajoutons également que ce respect pour les Anciens se retrouve également dans *La Jeune Indienne* lorsque Betti demande à Mowbrai, qu'elle nomme d'ailleurs « respectable vieillard », d'être « [son] juge et [son] guide » (Scène 8) pour expliquer le comportement de Belton qui doit épouser Arabelle alors qu'il lui avait promis un amour éternel.

Toutefois si aucune des pièces se référant à l'Amérique ne donne d'indications sur la divergence des costumes selon la position occupée par les protagonistes, quelques indices sur les différences d'aspect des tribus sont donnés, notamment dans *Les Sauvages civilisés*. Le premier acte expose les Chérokis. Nous y apprenons l'usage d'arcs, de flèches et de casse-têtes, ainsi que de rames, de calumets et de coquillages. Il est également précisé que leur calumet de guerre est rouge orné de plumes noires (Acte I, scène 1). Il est dit des guerriers chérokis qu'ils sont « nuds », portant simplement des « ceintures de palmes, arcs, carquois »

et qu'ils sont armés de casse-tête et de haches (Acte I, scène 2). Le Chœur précise qu'avant d'aller se battre, les Chérokis doivent se « [peindre] des couleurs funèbres » (Acte II, scène 3). La tribu adverse apparaît au deuxième acte. Il s'agit des Osages. Leur apparence diffère nettement car « leurs cheveux peints en rouge sont entrelacés de plumes jaunes & noires. Des serpens & des peaux de tigres leurs servent de ceintures-carquois, décorée d'arbre, arcs & boucliers, avec la figure Dareski » (Acte II, scène 4). Notons par contre que les Illinois ne sont pas dépeints ; certainement parce qu'ils se rallient dès leur entrée en scène aux Chérokis. L'appartenance à différentes tribus et l'opposition de celles-ci passe donc nécessairement par une différenciation scénique, largement inspirée des réels signes physiques de ces groupes.

Cette pièce est la seule qui présente un affrontement entre deux tribus sur scène. *Hirza ou Les Illinois* l'évoque par la bouche d'Oukéa qui se demande s'il faut, malgré leur victoire sue les Onontaguès, « braver au même instant l'Algonkin, le Huron,/ Et l'Iroquois farouche » (Acte I, scène 1) mais ne l'expose pas. Cependant Monréal revient victorieux après deux ans d'absence, ramenant « des iroquois qu'il a vaincus » avec l'aide des « fiers Illinois » (Acte I, scène 3) mais aucune indication sur leur éventuelle présence sur scène n'est donnée. Le véritable ennemi des sauvages américains au théâtre est le colon européen, qu'il soit anglais, espagnol ou français. Nous reviendrons sur ce thème par la suite.

4. Une beauté adulée

Lorsque l'Amérindien est évoqué comme figure visuelle, un élément ne peut être omis ; il s'agit de la constante constatation ou mise en exergue de la beauté des natives d'Amérique. Cela n'est en rien étonnant puisque les explorateurs rapportèrent de leurs différents voyages en Amérique la beauté de ces femmes qui, à l'image de l'extrait à suivre, ne valorise pas le comportement des colons :

> « Pendant que j'étais dans la barque, je capturai une très belle femme caraïbe, et l'ayant amenée dans ma cabine et elle étant nue selon leur coutume, je conçus le désir de prendre plaisir. Je voulus mettre mon désir à exécution, mais elle ne voulut pas (…). Je pris une corde et la rossai bien, à la suite de quoi elle éleva des hurlements inouïs (…)

> Finalement nous vînmes à un accord tel que je puis te dire qu'elle semblait avoir été élevée dans une école de putains »[184]

Si bien évidemment de telles situations ne sont pas mises en scène à l'époque ici étudiée, cela prouve bien l'intérêt porté par les Européens aux Amérindiennes, expliquant de fait le nombre d'allusions au physique superbe de ces femmes.

Dans *La Découverte du Nouveau Monde*, lorsque Digizé propose à son époux de fuir, il lui répond que bien qu' « [il] adore [ses] appas » (Acte I, scène 3), il ne peut abandonner son peuple. Lorsqu'au deuxième acte, les Espagnols débarquent, l'un d'entre eux annonce aux « jeunes beautés, guerriers terribles » (Acte II, scène 1) qu'ils vont devoir se soumettre. Ce même Alvar, apercevant Carime, s'étonne de tant d' « éclat » et de « tant de charmes » en ces déserts et se demande en la contemplant s'il doit « en [elle] admirer l'ouvrage/ De la nature ou de l'Amour » puis ajoute que ses « appas ont de désavantage/ Ces lieux grossiers » (Acte 2, scène 3). Cette attirance pour la beauté de Carime sera à l'origine de la clémence des Espagnols envers le peuple du Cacique car de celle-ci naît un amour entre Alvar et Carime, qui va influencer Colomb dans sa décision. Notons de plus que les remarques sur l'agréable physique de la jeune femme vont généralement de pair avec un critique ses compatriotes ou son pays.

La Péruvienne fait également forte impression lorsqu'elle fait naufrage sur l'Île de la Frivolité. Le Petit Maistre dit la trouver « éblouissante », « intéressante ». Il l'interpelle alors, l'appelant « charmante Reine » et lui assure qu' « on a point d'ennemis quand on a tant d'attraits » puis avoue être « frappé de [ses] beaux yeux » (Scène 4). Par la suite, la Bagatelle arrive et, en accord avec le Petit Maistre, décide de lui apprendre « l'art d'embellir sa beauté ». Après avoir habillé Zilia, elle l'appelle « belle » lorsqu'elle lui montre son reflet dans le miroir et assure pour voir la « rendre encor plus belle ». Le Militaire se joint à eux et s'exclame à son tour que la Péruvienne est pleine « d'attraits », notamment « le bel œil, la bel bouche » (Scène 6). Après l'avoir maquillée, tous la trouvent fort charmante mais lorsqu'elle se regarde à nouveau dans le miroir, Zilia trouve au contraire qu'ils l'ont rendue laide.

---

[184] Propos de Michel de Cuneo, compagnon de Colomb in FERRO Marc, *Histoire des colonisations des conquêtes aux indépendances, XIII^e^-XX^e^ siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 1994, p. 58.

Cet enthousiasme pour la beauté des femmes américaines se retrouve aussi dans *La Jeune Indienne*. En effet, alors que Mowbrai veut présenter à Belton sa fille, il l'interroge sur « cette enfant » que tous « entourent en l'admirant » car son habit de sauvage, « sa longue chevelure » font d'elle une « aimable créature » (Scène 3).

Cela est moins explicite dans *Le Français en Huronie*, pourtant il semble évident que la beauté de Zamire a participé à faire succomber Valcour. Il rappelle dans un premier temps à Frontin que son « adorable amante » a « plus d'attraits » que toute autre femme (Scène 1), puis explique à son ami Valcour qu' « un coup d'œil » suffit à le « désarm[er] » lorsqu'il vit Zamire pour la première fois (Scène 2).

Les Sauvages civilisés aborde également ce même sujet mais en toute fin de pièce. Alors que Florida est émue par l'humanité de son époux, ce dernier lui répond que « [son] succès n'est dû qu'à [sa] beauté » (Acte III, scène 6).

La pantomime de *L'Héroïne américaine* s'attarde également sur le physique de la jeune femme puisqu'il est précisé que Inkle est « touché de la beauté de la jeune Américaine » (Acte I, scène 7) puis, lorsqu'elle part chasser, il n'attend que le « plaisir de revoir bientôt l'objet de sa tendresse » (Acte I, Scène 8). À l'arrivée du vaisseau anglais, le Capitaine est à son tour « touché de la beauté de la jeune Américaine » (Acte II, scène 10). Cette œuvre est de plus la première à formuler l'attirance d'un Américain pour l'une des femmes de sa nationalité : après avoir examiné Jarika, le Chef des Sauvages « lui déclare qu'il la trouve belle » et lui propose alors de l'épouser (Acte I, scène 13).

Pour conclure cette étude, notons qu'aucune des trois grandes tragédies de ce corpus se référant à l'Amérique (*Alzire*, *Hirza* et *Manco-Cápac*) ne s'attarde sur le physique de leur héroïne ; seules leurs qualités morales sont louées. Ajoutons également que le physique d'un seul homme est vanté et ce, dans un cas particulier puisqu'il s'agit d'Arlequin dans *Arlequin sauvage*. Flaminia et sa suivante le rencontrent dans Marseille, et alors qu'Arlequin tente de séduire Violette, sa maîtresse avoue le trouver « fort joli », ce que Violette confirme (Scène 5). Toutefois ce sont ici les seules indications physiques.

Ce n'est donc pas tant autour de la couleur de leur peau ou de leur costumes que les personnages originaires d'Amérique sont façonnés par les dramaturges mais par la mise en scène de leur mœurs et coutumes. Celles-ci diffèrent tant des

traditions européennes qu'assister au spectacle scénique du quotidien de ce nouveau peuple suffit à faire de l'Amérindien un personnage extraordinaire.

B. Le bon sauvage, naïveté et gentillesse

Nous l'avons étudié dans le premier chapitre, une figure philosophique émerge au XVIII[e] siècle : le bon sauvage. Si cette idée naquit dans la littérature dès l'Antiquité[185], elle ne fut plus qu'une illusion perdue suite au péché originel ; pourtant, suite aux découvertes géographiques de la péninsule ibérique, ce mythe ressurgit. Le bon sauvage n'était plus une légende puisque dorénavant le contact était établi avec de vrais sauvages. Figure de l'altérité par excellence, le bon sauvage amérindien n'allait pas tarder à investir les planches du théâtre français.

1. Un monde sauvage

L'un des éléments les plus évidents concernant la perception de sauvagerie de ces nouveaux Hommes était leurs lieux et conditions de vie. Dans une grande majorité des œuvres dont l'action se déroule au sein du Nouveau Monde, le dramaturge insiste sur l'entourage dans lequel vivent les protagonistes : la nature, hostile ou brute. Cela va aller de pair avec le caractère des personnages.

Jacques Du Hamel est le premier à dépeindre le Canada comme un lieu sauvage. En effet, dans sa tragédie *Acoubar*, il présente les « isles de Canada » (Argument et acte I, vers 73) en proie à « la tempeste » (acte I, vers 38), au « flot pluvieux qui par l'air va bruyant » (Acte I, vers 39) ainsi qu'à « l'orage » (Acte I, vers 41) et au « tonnerre grondant » (Acte I, vers 89 et 265), connaissant aussi « une gresle rude » (Acte II, vers 267). Mais le temps n'est pas l'unique raison de cette dureté car la nature semble tout autant éprouvante. Il y est question de « roches » (Acte II, vers 33, 109, acte IV, vers 145 et acte V, vers 53) et de « rochers » empêchant l'accostage (Acte I, vers 229, Acte II, vers 228 et même de « hauts rochers aux effroyables croupes », acte IV, vers 18), de « hauts precipices »

[185] Voir à ce sujet LOVEJOY A. and Boas G., *Primitivism and related ideas in Antiquity*, Baltimore, 1935.

qui font « frissonne[r] de peur » (Acte I, vers 155) le roi de Guilan. Les Gendarmes d'Acoubar se disent de plus « esgarez au milieu des bocages » (Acte II, vers 258), quand Fortunie compare les « ombres d'un bocage » où elle se trouve à son « martyre cruel » (Acte III, vers 278-279), bocages dans lesquels vivent des « sangliers dont les sauvages gueulles irritees » (Acte V, vers 150) menacent de « devorer comme le jeune Adon » les âmes perdues (Acte V, vers 152) et « les Corbeaux glontons se repaistr[ent] » des corps de tous les morts (Acte II, vers 289). À de nombreuses reprises sont aussi suggérés les bois dans lesquels sont craints les assauts d' « un lyon » (Acte IV, vers 20) puisque ces bois sont « esgaré » et « rustiques » (Acte V, vers 33). La mer bordant les côtes n'est pas plus clémente puisque le dramaturge évoque « le flot pluvieux » (Acte I, vers 38) et « les flots orageux » (Acte III, vers 252). Nous pouvons également deviner que le Canada n'est pas encore civilisé au sens européen puisque Pistion envisage de bâtir « des villes » (Acte I, vers 74) quand les Sauvages sont heureux que Castio règne sur « [leurs] bois » qui forment « [leur] belle province » (Acte II, vers 208-209). Pistion a ces quelques vers qui résument en quelque sorte l'atmosphère ambiante ressentie par les personnages et par le lecteur dans ce nouveau lieu :

> « Parmy ces grands desers parmy ces noires ombres,
> Parmy ces lieux obscurs, parmy ces landes sombres,
> Dans ces antres voisins qui portent sur le front
> Les horribles coupeaux de quelque estrangemont,
> Je ne contemple icy refuy de la fortune
> Favorable jadis ny Titan ny la Lune.
> Une nuict sans cesser m'environne à l'entour
> Et fuis incessamment apres l'ombre du jour. » (Acte V, vers 101-108)

Ce Nouveau Monde est hostile, Acoubar le dit lui même lorsqu'il déclare que « la terre, le ciel, & la mer [lui sont] contraire » (Acte I, vers 126).

Près d'un siècle et demi plus tard, la vision européenne de l'Amérique semble moins rude mais tout aussi sauvage. Ainsi en 1721, lorsque Arlequin arrive à Marseille, dans *Arlequin sauvage*, il répond venir « d'un grand bois » à la question de son pays d'origine puis réitère l'affirmation selon laquelle il vit dans des bois lorsqu'il explique la tradition de l'allumette (pour séduire une femme) qui y est courante (Scène 5). Le terme de « forêt » est également à plusieurs reprises employé par Lélio qui lui explique qu'ici « nous ne vivons point en commun, comme [ils font] dans [leurs] forêts », ce à quoi Arlequin lui répond qu'il ne

connaissait « dans les forêts ni les richesses, ni la pauvreté » (Scène 4) puis demande à y retourner.

Au XVIII[e] siècle, de nombreuses colonies françaises sont implantées de l'autre côté de l'Atlantique et l'Amérique n'est plus le continent sauvage découvert par Colomb deux siècles auparavant. Nonobstant cela, certaines pièces persistent dans cette peinture. *Les Mariages de Canada* en est un exemple car s'il est vrai que l'intrigue se déroule dans « la ville de Québec », une seule et unique réplique suffit à prouver que les Français de métropole continuent d'envisager l'endroit comme le peignaient les explorateurs. Mezzetin, qui arrive tout juste au Canada demande si « le jardinage, et le labourage » suffisent « pour vivre en ce lieu sauvage » (Scène 13). Il est, avec son épouse, désigné pour aller vivre sur les bords du fleuve Saint-Laurent ; cette dernière espère alors qu'ils pourrons survivre aux côtés des Hurons et se dit qu'il ne serait pas impossible qu'à leur tour ils deviennent « aussi sauvages » (Scène 15).

L'année suivante est composé *Le Ballet des Indes galantes*. L'entrée des *Incas du Pérou* propose à son tour une vision sauvage de l'Amérique. Il est précisé que le théâtre représente « un Desert du Perou, terminé par une Montagne aride » dont « le sommet est couronnée par la bouche d'un Volcan, formée de Rochers calcinez couverts de cendres ». Cette didascalie annonce dès la première scène la volonté de percevoir cette terre comme brute.

Voltaire nous propose ensuite de rester en Amérique du Sud avec sa tragédie *Alzire ou Les Américains* dont l'action se déroule au Mexique. La vision est ce pays est ici double. Les Espagnols nouvellement établis perçoivent encore ce lieu tel un « sauvage hémisphère » aux « climats brûlants » et « affreux », un « brûlant tropique » dont la « ville naissante » est « encor mal assurée » (Acte I, scène 1). L'intérêt réside donc dans l'or dont regorgent « ces immenses contrées (Acte I, scène 2). Zamore explique ensuite avoir errer « dans les sables mouvants, dans le fond des forêts./ De la zone brûlante et du milieu du monde ». Il a aujourd'hui rassemblé les Américains dans les « forêts » d'où ils observent les constructions espagnoles, « lieux infernaux » construits sur les ruines de leurs temples (Acte II, scène 1). Il déplore « cet univers aujourd'hui désolé » (Acte II, scène 2) de même que ses compatriotes sont convaincus que les nouvelles architectures (« de ces remparts l'étrangère structure:/ (…) Ces angles, ces fossés,

ces hardis boulevards/…. , Acte II, scène 6) sont les pièges qui les perdront. La vision proposée du Mexique est donc ambivalente, encore sauvage pour les uns et déjà trop européanisée pour les autres. Toutefois il ne s'agit ici que d'une ville puisque forêts et « déserts » restent à proximité (Acte IV, scène 5).

En exposant l'arrivée de Colomb et de ses équipages sur l'île de Guanahan, Rousseau n'était pas exposé à ce problème car si l'île est habitée, elle semble encore vierge. Le premier acte a lieu dans « la forêt sacrée » mais nul autre détail n'est fourni. Le second acte met en scène le débarquement sur le « rivage entrecoupé d'arbres et de rochers » mais ici encore rien de plus n'est dévoilé. Alvar laisse tout de même échapper qu'il se trouve en un « lieu sauvage » mais ce seront les seuls indices de la tragédie.

En 1749, Saint-Foix s'attache à son tour à exploiter le continent américain. Il y est à nouveau question de « furieuse tempête » qui causa l'arrivée de la colonie sur cette île inconnue (Acte I, scène 1). Une ville y fut construite et les terrains alentours partagés pour la culture. Néanmoins nous apprenons également que la colonie n'occupe qu'une partie de cette île car il est dit que toute fille refusant de se marier « sera chassée de la Colonie, & exposée dans les bois à la merci des sauvages » (Acte I, scène 2). La quiétude française semble donc réservée à une partie de cette île puisque le reste est encore aux mains des sauvages contre lesquels ils doivent se battre parfois (Acte III, scène 3).

Si l'intrigue de *Manco-Cápac* se déroule à Cusco, celle-ci est la première ville qui fut construite au Pérou, il n'est donc pas étonnant que la forêt soit de nombreuses fois mentionnée. Manco évoque « des forêts à l'envi » et les « grottes profondes » dans lesquelles se réfugient les Antis. Il parle d'ailleurs de « leurs forêts », faisant ainsi une réelle opposition entre ceux qui se sont rattachés à lui et vivent dans la ville et les Antis, vivant sauvagement dans les bois (Acte I, scène 2). Lorsqu'il retrouve sa nièce Imzaé, retenue « trois ans, dans leurs forêts, livrée à tant d'horreurs », il s'étonne qu'elle n'haïsse point ses ravisseurs mais elle avoue avoir trouvé « dans leurs déserts » (Acte I, scène 7), « ses vastes forêts » (Acte IV, scène 2) l'amour. Il raconte ensuite avoir poursuivi Huascar « dans ces bois ténébreux,/ Ces rochers escarpés, ces sentiers tortueux » (Acte IV, scène 2). Le chef des Antis parle de ses bois constellés des « débris des rochers » (Acte II, scène 3), « ces forêts tranquilles,/ Du bonheur des humains seuls & premiers asyles »

(Acte IV, scène 4). Tamzi est celui qui fait une sombre peinture du Pérou depuis l'arrivée de Manco ; il rappelle « [leurs] champs ensanglantés, [leurs] plaines ravagées,/ En déserts effrayans » (Acte I, scène 4). Nouvellement civilisé, le Pérou reste encore ici à l'état sauvage.

Belton, amoureux de *La Jeune Indienne*, est de retour à Charlestown, colonie anglaise située dans l'actuelle Caroline du sud. Il raconte à son ami Mylford sa tentative de voyage avortée à cause d'« un orage affreux » qui le fit s'échouer sur « une Île sauvage », un « triste pays » (Scène 1) et alors même qu'il y fut recueilli par un vieillard et sa fille, il est heureux d'être de retour « parmi les hommes » bien qu'il reconnaît également avoir été heureux « au fond [des] déserts », « au bout de l'univers » mais s'interroge sur le bienfait d'avoir ravi Betti « à ce climat sauvage » (Scène 2). Lorsque par la suite, il s'agace qu'elle ne comprenne pas l'importance de l'or, il lui explique que dorénavant elle n'est « plus dans [ses] bois », expression qu'elle réutilise quelques répliques plus tard (Scène 4). L'île sauvage dans laquelle Belton et Betti se rencontrèrent n'est donc réellement décrite toutefois il semble clair que la vie y était en parfaite opposition à celle menée dans les colonies.

Nous retournons ensuite en Amérique septentrionale avec la tragédie *Hirza ou Les Illinois* dont l'action est proche du « Saut de Niagara ». Le paysage est composé de « rochers menaçans», de « cabanes » et d'arbres, nous sommes au sein d'une véritable tribu amérindienne. Hiaskar évoque les « flots furieux,/ Qui des monts inégaux couvrant les vastes cimes/ Tomb[ent] en mugissant d'abîmes en abîmes ». Les combats ont lieu en terre canadienne, « des remparts de Québec aux monts du Labrador » (Acte I, scène 1). Les indices géographiques s'arrêtent à cette première scène d'exposition, mais la mise en situation est une nouvelle fois sans équivoque. Les forêts et plaines canadiennes sont par la suite évoquées mais davantage comme champs de bataille que comme description du Nouveau Monde.

Nous restons au Canada pour la comédie suivante, œuvre de Dumaniant, cette fois en Huronie. Ici encore la description du décor ne laisse aucun doute sur la volonté de dépeindre cet endroit comme « un lieu sauvage » puisque « la scène est dans « un Bois » ; on aperçoit « dans le fond une montagne, sur un des côtés une caverne, & un grand arbre ». Frontin ouvre alors la pièce en disant se trouver en « un triste séjour » puis se moque de son maître qui envisage de rester « vivre au milieu de ces bois », « habiter ces climats & devenir Huron » pour l'amour de

Zamire. Valcour reconnaît que sans l'aide de celle-ci, « égarés dans ces bois », parmi « ces rochers menaçants, l'épaisseur de ces bois », ils n'auraient pas survécus. Frontin n'aspire pourtant qu'à quitter ces lieux qu'il décrit ainsi :

> « Où l'on estime peu l'esprit & les talents,
> Où le mérite seul est de courir les champs,
> De traverser les lacs, de gravir les montagnes,
> Où l'on ne fait l'amour qu'au milieu des campagnes,
> Parmi le froid, la neige, entouré d'animaux,
> Tous moins cruels encor que Messieurs vos rivaux,
> Gens fort mal éduqués, qui par galanterie,
> Avant de s'expliquer nous arrachent la vie,
> Qui nous ayant hachés comme chair à pâtés,
> Dans nos crânes après boivent à nos santés.
> Hier au soir encore, à travers le feuillage
> Je vis roder, Monsieur, un grand & gros sauvage,
> Dont l'air rébarbatif me glaça de terreur. » (Scène 1)

Une nouvelle fois, l'Amérique est dépeinte comme une terre hostile, peuplée de sauvages. Lorsque Dorval arrive à son tour, il s'étonne de retrouver son ami dans « ce lieu sauvage », « ce climat horrible » (Scène 2) pourtant proche de Boston puisque Valcour s'y perdit en chassant. Frontin est ravi de cette rencontre qui va lui permettre de quitter « ces tristes bois » où « la mort de tous côtés s'y présente à vos yeux », car il craint les Hurons et en aperçoit justement un traverser « la plaine » (Scène 3). En plus d'être un terrain de guerre entre Français et Anglais, la Huronie est donc présentée comme un territoire encore très sauvage.

L'Héroïne américaine ne précise pas le lieu de l'action, si ce n'est que « la scène est en Amérique » et que « le Théâtre représente une Forêt ». Néanmoins nous retrouvons tout le vocabulaire traditionnellement attaché au Nouveau Monde : il y est question d'une forêt proche de la mer, de cabanes, de grottes (Acte I), de « paysage aride » et de « rochers contre lesquels la mer vient se briser » (Acte II). Les habitants se nourrissent simplement de gibiers chassés, de fruits et boivent l'eau du ruisseau (Acte I, scène 9). Une nouvelle fois, l'Amérique est présentée à l'état naturel.

Dernière œuvre de notre corpus, *Les Sauvages civilisés*. L'intrigue est cette fois placée « auprès de Chérok ». Le décor est particulièrement détaillé puisque nous apprenons qu'il représente « un vaste terrain, bordé d'arbres d'Amérique », que s'y trouve « une fontaine jaillissante d'un rocher ». Dans le fond se trouve « une montagne » et sur la droite « un vaste horizon ». Le village des Chérokis est au pied

de la montagne. Le décor change pour le deuxième acte. Toujours des montagnes au loin, « l'une chauve, l'autre d'une belle verdure, & laissant échapper une source au sommet ». Nous apercevons également le fleuve Ohio, un « pont de liane », une plaine, « une cabane appuyée contre un rocher ». Le troisième acte se déroule dans ce même décor. Cette dernière œuvre de notre corpus reprend donc les traditionnels éléments du paysage américain. Otambo, l'un des Chéroks, utilise l'expression « climats sauvages » (Acte I, scène 1) pour évoquer leur contrée et à plusieurs reprises les différentes tribus parlent des bois pour aller s'y réfugier. Nous apprenons également que les Osages forment un « peuple qui vit au fond des forêts » (Acte II, scène 4), quant au Chœur, il utilise l'expression « ces forêts » en opposition à l'Europe (Acte III, scène 2 et 6).

Ces nombreux exemples sont donc la preuve que l'Amérique est perçue par l'Europe comme une contrée sauvage. Si cela semble assez naturel à l'heure de l'écriture d'*Acoubar*, cette vision semble quelque peu dépassée en 1789 puisque les États-Unis notamment ont déjà proclamé leur indépendance depuis plus de vingt ans. Il est vrai quelques villes sont citées au cours de ces œuvres mais la représentation du Nouveau Monde proposée aux spectateurs français d'alors reste majoritairement celle d'une contrée à l'état naturel. Il n'est pas question de choisir pour lieu de l'action une plantation, seule l'Amérique vierge de civilisation intéresse les dramaturges.

Parfois hostile, parfois édénique, l'Amérique est présentée telle une terre sauvage sur les scènes françaises. De fait, les Amérindiens ne pouvaient à leur tour être présentés que comme des Sauvages. Ajoutons à cela que, de la même façon que les intempéries étaient la cause d'arrivées involontaires en l'Afrique, la présence d'Européens est principalement due à des naufrages survenus suite à des tempêtes car s'ils veulent se rendre dans les colonies, Inkle (*L'Héroïne américaine*), le Gouverneur et ses gens (*La Colonie* de Saint-Foix), Fontalbe (*La Colonie* de Framery) ou encore Belton (*La Jeune Indienne*) n'avaient aucunement l'intention de visiter ces contrées, de même que Valcour et Frontin n'avaient pas plus envie d'être au milieu des bois de Huronie dans lesquels ils se sont perdus.

Tout est donc à l'état de nature dans cette Amérique nouvellement découverte : le pays, le climat et donc de fait, les natifs. C'est alors le parti

qu'adoptent les dramaturges pour représenter ce continent que tout oppose à l'Europe et ses habitants. Si les Européens nouvellement arrivés en Amérique craignent la sauvagerie des autochtones qu'ils se figurent par l'aspect hostile de ce nouveau monde, ils reconnaissent leur douceur et leur bonté dès lors qu'ils en ont fait connaissance.

2. Une figure majoritairement féminine

Les pièces dont l'action se déroule en Amérique ne présentent pas toutes la figure du bon sauvage, au sens philosophique des Lumières : certaines s'attachent à peindre les tribus amérindiennes, d'autres décrivent l'arrivée des Européens sur ce nouveau continent. Toutefois les pièces ayant pour protagoniste principal l'un d'entre eux ont pour particularité de privilégier une figure féminine pour incarner ce rôle.

La première d'entre elles se trouve être *La Péruvienne*. Zilia faisait voile avec Déterville vers le pays de celui-ci, l'île de la Frivolité, allégorie des cours d'Europe, quand ils firent naufrage. Il fut en Amérique son « bienfaiteur » et son « amant » ; elle avoue qu'il gagna « [son] cœur » en échange de sa générosité. Elle pleure dorénavant son sort car elle pense qu'il n'a pas survécu à l'intempérie. Le Capitaine pour la consoler lui dit qu'elle trouvera un autre amant mais elle rétorque qu' « une Indienne jamais n'oublie » celui qu'elle a aimé (Scène 3). Seule quelques instants, elle panique car si elle « croy[ait] changer que de climats », elle constate qu'en réalité « tout porte ici le sceau de la folie » (Scène 3), insistant par là sur l'énorme fossé entre les deux continents.

Alors qu'arrive le Petit-Maistre, elle préfère s'éloigner car son « extravagance » l'effraie et elle préfère « la solitude » pour « soupirer sans contrainte » Déterville. Malheureusement le Petit-Maistre ne l'entend pas ainsi, et lui assure que bientôt l'amour renaîtra dans son cœur. Elle lui explique alors sa perception de l'Amour sincère et des « sentiments de l'âme » qui persistent car « la perte de l'objet qu'on aime/ N'en ôte pas le sentiment » contrairement à ce qu'il semble penser. Elle continue en arguant que ce n'est pas un coup d'œil mais « le

sentiment [qui] nourrit la flamme » sans quoi, tel « le papillon », on se brûle les ailes or elle préfère « la plaintive tourterelle » qui « gémit, sans jamais changer » puisque « notre cœur ne forme qu'une chaîne,/ Et le goût en assortit les nœuds ». L'habitant de l'île semble déçu, il espérait « mettre à la mode ce minois » mais une nouvelle fois elle rejette ses dires car « il vaut mieux quand on est sensé/ Etre inconnu que méprisé » puis ajoute que « l'orgueil sert à nous rabaisser », ce pour quoi elle privilégie la simplicité (Scène 4).

Zilia aperçoit ensuite Arpagine, qui est « en fureur », ce qu'elle interprète aussitôt comme les causes de l'amour. Certaine de comprendre son désarroi, elle s'approche et lui offre son oreille (Scène 5). Entre alors en scène La Bagatelle qui demande à la Péruvienne si elle est bien « ce singulier être » dont elle vient faire la connaissance. Zilia rétorque que « la vertu donne un travers/ A [ses] maximes » raison pour laquelle elle préfère la « critique à [son] éloge ». L'habitante de l'île lui fait alors remarquer son allure contraire à la mode, mais ici encore Zilia donne son avis selon lequel « l'usage » est « un travers » dont il faut s'écarter car « L'insensé vit pour le monde,/ Et le sage vit pour lui ». Tous protestent à cela car ce ne sont « les sentimens de la noblesse » ; Zilia confirme que ce ne sont pas « les nobles sentimens » mais se laisse tout de même faire. Elle découvre alors ce qu'est un miroir et ainsi son reflet, trouvant cette « invention » ravissante, mais lorsqu'elle se mire une fois maquillée, elle se trouve « laide » et « se débarbouille » aussitôt. La Bagatelle regrette alors que « l'Art à la nature cède » (Scène 6). Finalement tout est bien qui finit bien puisque Déterville est retrouvé. Zilia court à lui précisant qu' « on ne trahit point sa vertu,/ En se rendant à ce qu'on aime », ce qui a pour unique conséquence de faire rire ceux qui l'entourent (Scène 8).

Zilia incarne ici le bon sauvage en opposition aux habitants de l'île détournés de la bonne ligne de conduite par la vie en société. Chaque scène met en avant l'une de ses qualités : son amour pur et fidèle pour son amant, puis l'amitié, ou plutôt l'écoute et la compassion pour autrui. Elle est également présentée comme une personne calme et vertueuse, guidée par les préceptes essentiels de la nature.

La Jeune Indienne de Chamfort est une autre figure féminine du bon sauvage. Désorientée par sa récente arrivée à Charlestown, elle va sans cesse s'étonner du comportement européen.

La première scène expose Belton qui narre ses mésaventures à son ami Mylford. Il lui explique avoir fait naufrage mais avoir été secouru par « un Vieillard et sa fille » qui accoururent en l'apercevant et lui prodiguèrent des « tendres soins » : ils le « nourri[rent] », « pourvu[rent] à [ses] besoins et soutin[rent] sa faiblesse ». Ce souvenir le fait s'exclamer « Voici donc les mortels parmi nous avilis », soulignant ainsi la personnalité bienveillante et hospitalière du père et de la fille. À la mort du père, il décida « d'être utile à [son] tour/ À celle dont les soins » l'avaient sauvé et qui était de plus devenue, au cours de ces cinq années passées sur cette «Île sauvage », sa « compagne ». Ils décidèrent donc de tenter de retourner dans la colonie nourricière de Belton.

Ayant appris que le mariage prévu avant son départ était toujours d'actualité, Belton regrette d'avoir ravi Betti « à ce climat sauvage » car s'il la dit « généreuse » et « courageuse », au « cœur tendre et sublime avec simplicité », il sait que cela ne pourra perdurer et espère que sa « faiblesse à Betti semblera pardonnable » (Scène 2). Mowbrai apparaît à la scène suivante. S'ils discutent dans un premier temps de leurs affaires, la conversation ne tarde pas à se diriger sur « cette enfant », « l'aimable créature » que tous admirent (Scène 3).

La quatrième scène voit enfin l'arrivée de la jeune femme sur scène. Celle-ci s'étonne que d'être « assiége[r] sans cesse » et que tous lui posent des questions dans le même temps. Elle dit à son amant faire de « [son] mieux » pour leur répondre mais devant les excès de rire se demande si « le rire marque toujours la joie » car il n'en est pas ainsi chez elle. Belton lui explique alors que par ses réponses, elle leur fait plaisir ce qui la satisfait. Lisant ensuite l'inquiétude sur le visage de son amant, elle lui en demande les raisons. Il lui répond craindre son sort en ce lieu mais elle n'est pas inquiète puis qu'il l'aime, cela « suffit ». Belton tente alors de lui expliquer qu'il faut ici être riche pour être heureux mais elle ne sait ce qu'est « la richesse » puis s'étonne de l'intérêt porter à l'or, « ce métal stérile » puisqu'il ne s'en est pas servi lorsqu'il vivait à ses côtés. Elle ajoute ensuite, que dans la mesure où il connaît bien des gens ici, « ils [lui] en donneront tous s'il [lui] est nécessaire » car « ne voudront jamais laisser souffrir leur frère ». Belton veut

alors lui faire comprendre qu'elle n'est plus « dans [ses] bois » car il y a en ces lieux des lois. Il lui avoue alors être effrayé par la pauvreté mais elle avoue ne pas comprendre car « manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas » est la seule misère qu'elle connaisse or ici ils ne peuvent « manquer du nécessaire ». Elle lui rappelle que chez elle « la terre est inépuisable » puis se renseigne sur la manière d'obtenir de l'or. Belton lui explique qu'il faut servir qui en possède, ramper sous ses lois, ce qu'elle trouve déraisonnable et insensé car n'admet pas que « quiconque a de l'or, oblige un autre à faire/ Ce qu'il juge à propose, tout ce qui peut lui plaire » et se demande donc s'ils en laissent aux « malhonnêtes gens », ce que Belton confirme. Elle ne comprend pas ce manque de sagesse qui les met tous en péril et par comparaison estime que « la flèche qui dans l'air cherchait [sa] nourriture » était « moins terrible » bien que « moins sûre ». Elle annonce préférer dans ce cas partir dans « un pays plus heureux » où si les champs sont fertiles, ils pourront soit demander de l'argent qu'assurément on leur donnera soit travailler ; Belton doit alors lui apprendre que son sexe est épargné de tout travail. Elle comprend alors mieux l'immobilité des femmes d'ici mais rétorque que selon elle, « le travail eut toujours des appas » pour lesquels elle « exerça [ses] bras » dès l'enfance. Si Betti semble trouver que cela n'a aucun sens, elle ne s'en inquiète pas car dans la mesure où le travail est permis aux hommes, Belton ne fera que lui rendre ce qu'elle a fait pour lui sur l'île (Scène 4).

Mylford revenant, Betti n'hésite pas à lui dire que Belton n'a pas d'or, au le plus grand désarroi de son amant. Le jeune homme lui répond que son bien est le leur et elle qu'ils ne prendront pas tout. Belton lui explique que cela n'est qu'un discours de politesse, Betti croit elle que « l'on rejette ici les dons de l'amitié » et ne comprend décidemment pas que « la parole ne présente aucun sens » quand « des cris dans [ses] forêts parlaient plus clairement/ Que ce langage vain que [leur] cœur dément ». Elle ne peut croire que « les dons » soient perçus comme « une tache ». Mylford s'amuse d'entendre « la voix de la Nature », puis la tutoyant, lui demande de se retirer pour parler à Belton. Une nouvelle fois elle les interroge à ce propos, demandant s'il s'agit de « quelque secret » et regardant « tendrement » Belton, lui rappelle que lorsqu'elle se confiait à lui, elle n'éloignait pas son père (Scène 5).

L'intrigue concernant le mariage entre Belton et Arabelle reprend son cours. Betti réapparaît à son tour et voyant son amant détourner les yeux, comprend qu'il lui cache encore quelque chose mais elle décide de rester en voyant approcher Mowbrai car elle dit aimer « ce Vieillard » (Scène 7). Ce dernier annonce que le contrat est prêt et dit à Betti qu'elle servira la jeune femme. Elle réfute cela, disant ne vouloir « servir que son ami ». Mowbrai se dit attendri puis réalise qu'elle n'était pas au courant du mariage prévu. Betti dit à Belton qu'il est « cruel » de « trahir l'amante la plus tendre » et demande au « vieillard », comme cela se fait chez elle, d'être « [son] juge et [son] guide ». Elle n'admet pas que « [leurs] lois » puissent « trahir [sa] flamme ». Elle veut quitter ses lieux « qui d'un amant chéri font un amant parjure » et « où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ». Elle veut savoir « de la fidélité quel est le gage ici », puisqu'il lui a promis « cent fois l'amour le plus fidèle ». Mowbrai lui demande si elle a un écrit de cela, ce qui semble l'outrager. Elle explique que « [ses] soins dans un climat qu'[il nomma] sauvage,/ Les dangers que pour [lui elle a] mille fois courus » sont ses « titres », et qu'il lui promit, devant son père, qu'ils s'aimeraient à jamais. Elle reproche ensuite à son amant de lui avoir « donné ce nom qu'[elle] déteste ». Belton lui demande de lui pardonner, ce qu'elle fait de suite (Scène 8).

Mowbrai est touché par « ce cœur si généreux » (Scène 9). Le Notaire arrivant, il lui demande de changer sur le contrat de mariage le nom d'Arabelle par celui de Betti et annonce que sa dot sera « ses vertus ». À l'heure de la signature, elle avoue ne pas savoir écrire mais Belton la rassure. Finalement elle s'étonne que sans cet homme elle n'eut pu aimer son amant et lui réclame le papier ainsi « s'il cessait de [l'] aimer, [elle] le lui montrerai[t] ».

Dans cette comédie, Betti incarne la naïveté et le naturel du bon sauvage. Elle découvre au fur et à mesure les coutumes occidentales qu'elle a du mal à concevoir tant elles sont en opposition avec la nature. Une nouvelle fois, générosité, bonté et vertus sont son caractère.

Dans *Le Français en Huronie*, l'intrigue a cette fois lieu sur le sol de Zamire, la « jeune Sauvage ». Une nouvelle fois, la jeune femme est dotée de nombreuses qualités telles que la compassion et la générosité puisqu'elle a sauvé et protégé Valcour et Frontin des affres de la forêt mais aussi des sauvages. Valcour raconte à

Dorval que, alors qu'il se croyait perdu dans cet endroit, il aperçu la jeune femme qui ne comprit pas pourquoi cet « étranger » voulut « lui déchirer le flanc » alors qu'elle n'avait rien fait contre lui mais lui pardonna puisque « le premier des devoirs humains » est « la sensibilité, l'amour de son semblable » (Scène 2). À la quatrième scène, inquiète de ne pas trouver son amant, sa « douleur » provoque la pitié de Frontin, pourtant apeuré dans cette forêt, qui la rassure sur les sentiments de son maître et lui apprend qu'il est parti se battre (Scène 4).

Zamire est inquiète et ne parvient à dissiper son « effroi » car elle dit ne pas savoir si elle pourrait survivre « s'il [l'] abandonnait » (Scène 5). Elle se dit prête à le suivre « par-tout » pour ne pas le perdre (Scène 8).

Valcour revient annoncer qu'il doit partir au combat. Elle veut le suivre car elle dit « ne [pouvoir le] quitter ». Elle veut « partager les dangers qu'[il brave] » car « l'amour » le permet ici ; elle pourra ainsi « veill[er] » sur lui mais il parvient à lui faire entendre raison (Scène 10). Lorsqu'elle apprend de Frontin la mort de son amant elle dit avoir tout perdu mais ce dernier revient, pour la plus grande fierté de la jeune femme. Valcour lui demande de la suivre en France et de « montrer à [sa] Patrie/ La touchante vertu par la grâce embellie » (Scène 13).

Le personnage de Zamire est ici moins prédominent que ne l'était celui de Betti malgré cela, c'est une nouvelle fois une jeune femme courageuse et généreuse, douce et déterminée, aimante et pleine de pitié, qui est ici présentée.

Dernier personnage de cette trempe, *L'Héroïne américaine*. Il s'agit ici d'une pantomime, seuls les actes de la jeune femme peuvent donc en déterminer le caractère qui va se révéler être l'égal de ses prédécesseurs. Attendrie par le sort d'Inkle, Jarika veut l'aider. Elle l'aide à échapper aux Sauvages, l'emmène chez elle où elle lui procure repos et nourriture avant de le faire se cacher dans une grotte voisine. Bien que menacée par ses compatriotes, elle préfère mourir que de trahir celui qui est devenu son amant. Sa beauté fait succomber le chef des autochtones mais fidèle, elle avoue avoir déjà donné son cœur. Elle retourne ensuite voir l'Anglais et lui annonce l'arrivée d'un vaisseau de sa Nation. Amoureuse, elle veut l'y conduire, ce qu'elle fait en le tenant par la main, et partir avec lui. Malheureusement, ils sont découverts. Elle le cache dans les rochers puis n'hésite pas à prendre la massue d'un des sauvages pour le défendre. Ensemble, ils

vainquent, Inkle la présente au Capitaine anglais. En attendant le départ, elle s'endort au pied d'un arbre mais à l'heure de lever l'ancre le Capitaine propose au jeune homme d'acheter Jarika pour en faire une esclave, ce qu'il ne met pas longtemps à accepter. Enchaînée, elle pleure. Finalement, elle sera sauvée par le Chef, vainqueur des ennemis européens et Inkle est fait prisonnier. Jarika s'isole car elle ne peut se résoudre à faire la fête et alors qu'on s'apprête à immoler Inkle, elle accourt et demande sa grâce, allant jusqu'à menacer de se tuer si elle n'obtient gain de cause. Attendri par la générosité de la jeune femme, le Chef lui accorde la grâce. Inkle tombe aux genoux de son ancienne amante mais elle le repousse « lui faisant sentir quelle différence elle met entre l'infamie de sa conduite & la noblesse de celle du Chef ». Il est ensuite précisé qu'elle vouera une haine éternelle à lui et à sa nation et qu'elle épousera le Chef.

Tout se joue ici dans l'opposition des deux personnages principaux : Jarika est belle et naïve mais déterminée, Inkle est lâche et cupide.

Les autres pièces à sujet amérindien ne mettent pas en scène la figure du bon sauvage comme dans ces exemples, cependant chaque personnage féminin américain est vertueux. Phani, princesse péruvienne des *Indes Galantes*, ne peut croire que le ciel soit jaloux de la victoire de l'espagnol Carlos, qu'elle aime sincèrement. *Alzire* est également une amante dévouée envers Zamore qu'elle croit mort, unique raison pour laquelle elle accepte d'épouser Gusman comme le lui demande son père. Elle aime son peuple et espère que cette union lui permettra de le protéger ainsi elle met de côtés ses propres sentiments pour le bien de tous. Imzaé, nièce de *Manco-Cápac*, prône quant à elle le pardon et la paix. Elle incarne également le pardon car bien que retenue trois années par les Antis, elle ne les hait pas. Elle est de plus tombée amoureuse de l'un d'entre eux et elle est prête non seulement à sacrifier son trône pour lui mais aussi ses jours. Ce même caractère se retrouve chez *Hirza* qui ne peut se résoudre à tuer le père de son amant pour venger le sien. Elle aimait son père, elle aime Monréal et les Illinois et ne parvient pas à les départager, préférant se donner la mort que de voir la perte de l'un d'eux. C'est enfin Florida et Louise qui incarnent cette bonté sauvage dans *Les Sauvages civilisés*. Toutes deux sont en faveur de la paix et de l'amour plutôt que la vengeance.

Non seulement présentées comme étant de très jolies femmes, les Amérindiennes sont aussi dotées de nombreuses qualités (reconnaissantes, attentionnées, maternelles, etc.) et semblent vouer un amour entier à leurs amants pour qui elles sont prêtes à tout quitter. Leur beauté extérieure n'a donc d'égale que leur beauté d'âme qui est valorisée par l'hospitalité dont elles font preuve envers l'étranger qui deviendra leur amant car comme l'explique Yaël Ehrenfreund[186], cette qualité véhicule nécessairement les idées d'admission, d'inclusion et d'intégration proposant alors au spectateur la vision d'un être bien plus charitable et accueillant que l'Européen ne l'était envers les autres peuples.

Arlequin sauvage est la seule œuvre présentant un homme dans ce rôle. Si quelques autres personnages masculins sont emprunts de bons sentiments et naïfs, ils ne sont pas, contrairement à Arlequin, l'incarnation du bon sauvage. Arlequin a été amené des Indes à Marseille par Lélio et de même que Betti à Charlestown, il va découvrir les mœurs françaises tout en nous dévoilant les siennes, qui seront source de morale. Dès la première scène une mise à distance est évidente : au lieu de le nommer, Scapin parle du « Sauvage » de Lélio lorsqu'il se remémore la colère de ce dernier lors de leur naufrage et des injures qu'il leur prodiguait pour l'avoir exposé à ces dangers. Ensemble ils s'amusent qu'il n'ait pas attendu les chaloupes mais que son instinct de survie lui dicta de se jeter à la mer et de nager plutôt que de rester avec les autres. Scapin se moque également d'Arlequin car « il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit ». C'est justement ce que recherchait Lélio en le menant en Europe sans l'instruire de leurs coutumes car « la vivacité de son esprit qui brilloit dans l'ingénuité de ses réponses » vont permettre de voir « en lui la nature toute simple opposée (…) aux Lois, aux Arts & aux Sciences » (Scène 1).

Cependant Delisle de La Drevetière propose avec cette œuvre davantage une critique de la société européenne qu'une présentation des mœurs sauvages d'Arlequin. Lorsqu'il s'étonne de la hiérarchie sociale, et du pouvoir de quelques hommes sur le plus grand nombre, Lélio lui rétorque qu'il n'est « plus parmi les Sauvages, qui ne suivent que la nature brute & grossiere » (Acte I, scène 1).

[186] EHRENFREUND Yaël, *Hospitalité et théâtralité dans les représentations de soi et d'autrui : la Sauvage, le Juif oriental et le sublime Français* in *L'Hospitalité au XVIIIe siècle*, Alain Montandon, Christian Cajus (dir.), Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 61- 71.

Lorsqu'il apprend ce que sont des Lois, il est stupéfait d'apprendre que ces règlements sont nécessaires pour être sage et honnête. S'en suit un débat sur la raison et l'éducation entre Lélio et Arlequin mais ce dernier ne parvient pas à admettre que la raison ne leur suffise pas pour distinguer le bien du mal. Il craint alors d'être venu chez les fous pourtant comme le note Gilbert Chinard[187], il ne dit cela qu'avec « son naïf bon sens » car il n'a pas encore assez vu de la société pour la condamner. Nul mépris ou indignation n'est encore perceptible, tout au plus de la pitié amusée. Le premier obstacle qu'il doit affronter relève du domaine des sentiments car Arlequin est tombé sous le charme de Violette. Il tente de la séduire comme il le ferait chez lui mais apprend à ses dépends qu'en France, même l'amour est soumis à des lois quand il suffit d'une allumette en Amérique pour connaître le cœur d'une femme. Les femmes d'Amérique ne sortent pas vertueuses de cette exemple toutefois elles ne jouent pas le jeu de l'hypocrisie.

Croisant ensuite un marchand, Arlequin se méprend sur ses intentions car il prend ses dires au pied de la lettre. Il pense dans un premier temps reconnaître un signe d'hospitalité quand le marchand lui propose sa marchandise[188] puis il s'étonne devant le portrait d'une femme qu'il en existe de si petite. Apprenant qu'elle fut faite à l'aide d'un pinceau, il demande s'il en fut de même pour lui car il explique que lui vient « d'un pais d'ignorans, ignorantissimes, où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sçauroient faire d'autres sans femmes » (Acte I, scène 6). Finalement, pour satisfaire le marchand qui lui a dit qu'il serait ravi qu'il prenne toute sa marchandise, Arlequin emporte tout mais ne comprend pas ce qu'est l'argent qu'il lui réclame en échange et trouve particulièrement malpoli que le marchand lui demande de lui rendre ses biens si Arlequin ne peut le payer en échange ; il ne le fera donc pas. Arlequin a ici un commis un vol malgré lui puisqu'il ignore les lois en vigueur ; il ne pensait qu'à rendre service à un homme mais en aucun cas il n'aurait commis consciemment de délit. La découverte des mœurs européennes par Arlequin nous permet de découvrir quelques traits de son caractère : il est simple et généreux, cherchant le plaisir avant tout, le sien lorsqu'il rencontre une femme à son goût et celui des autres en cherchant à les satisfaire.

---

[187] CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et XVIIIe siècle*, Slatkine, 2000, p. 227.

[188] Certaines tribus amérindiennes offraient aux nouveaux arrivés des peaux et fourrures en signe de bienvenue selon Gilbert Chinard, op. cit.

Mandés par le marchand, des archers arrivent et entourent Arlequin qui se demande qui sont ces « Sauvages de mauvaise mine » (Acte II, scène 1). Alors qu'il refuse de les suivre chez le Juge, arrive Lélio qui veut savoir où Arlequin est emmené car « il [lui] appartient » et leur explique que « ce pauvre homme est un Sauvage ». L'affaire est finalement arrangée mais lorsque le marchand dit vouloir rendre à Arlequin les coups de bâton qu'il a reçu, l'Amérindien refuse car « quand [il] donne quelque chose, c'est de bon cœur ». Arlequin reproche à Lélio de l'avoir conduit dans ce pays où tout est faux. Celui-ci se justifie en lui répondant qu'ici ils ne vivent pas « en commun » comme dans ses « forêts » (Acte II, scène 4) et tente d'expliquer le système monétaire qu'Arlequin trouve sans intérêt dans un premier temps puisque l'argent ne ni être mangé ni être bu. S'en suit une discussion sur la pauvreté et la richesse qui n'a pour seule conséquence que de décevoir une nouvelle fois Arlequin puisqu'il réalise être pauvre en ce pays, être « un misérable & un esclave » alors que dans les forêts, il était « [son] Roy, [son] Maître & [son] valet ». Il refuse de servir Lélio car il tient à « être homme, libre, & rien de plus » (Acte II, scène 4).

Le bon sens d'Arlequin va ensuite être mis en scène : Lélio veut provoquer en duel Mario pour déterminer lequel des deux obtiendra Flaminia. Arlequin met fin à leur querelle en suggérant de demander à la jeune femme celui qu'elle préfère et explique que celui des deux qui ne sera pas choisi ne devra pas « se fâcher mal à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort ». Lélio note que bien qu'il ne soit « qu'un sauvage », « sa raison toute simple lui suggere un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages » et convient qu'ils seraient « plus Sauvages que lui » s'ils refusaient (Acte II, scène 5).

Arlequin s'amuse ensuite des vêtements qu'on lui fait porter et trouve amusant qu'un « harnois » fasse qu'il soit « plus beau ». (Acte III, scène 1) alors que rien n'est de lui. Flaminia et Violette le rejoignent mais il ne se rappelle plus les formules pour déclarer son amour à la jeune femme. Il s'excuse alors en disant qu'il « le dirois bien dans les bois, mais ici [il est] bête comme un cheval ». Il trouve alors un miroir, et de même que l'objet avait intrigué la jeune Indienne, il le trouve fort bien pensé et suggère qu'ils en créent pour représenter l'âme et les pensées (Acte III, scène 4).

Enfin lors de la dernière scène, la morale sauvage est appelée au service d'un choix : Flaminia lui demande qu'il choisisse pour elle qui de Lélio ou Mario deviendra son époux car il « aime la vérité, & la dit toujours lorsqu'il la connoît ». « La nature & la raison » lui dicte d'épouser Lélio, qu'elle aime et non Mario qui est le choix de son père.

Chacun est ici le sauvage de l'autre : Arlequin ne parvient pas à comprendre la logique occidentale quand Lélio est assez souvent dédaigneux envers la simplicité d'Arlequin. Cependant Arlequin présente le même caractère que les figures féminines étudiées auparavant. Il est naïf, guidé par la gentillesse et la simplicité. Jean-François de La Harpe[189] n'est pourtant pas tendre dans la critique de ce personnage car s'il le considère comme « un précepteur de morale, un censeur de la société et de ses lois », il ajoute :

> « Si Arlequin vient des Indes, où le numéraire peut n'être pas connu dans sa tribu sauvage, il a eu plus de temps qu'il n'en fallait pour apprendre dans le voyage ce que c'est que l'échange des marchandises contre l'or et l'argent, lui qui connaît au moins celui des productions de son pays contre celles du nôtre. (…) Ce n'est pas non plus à un sauvage de trouver incompréhensible qu'on attache du prix à la parure : qui peut savoir mieux que lui combien un sauvage s'enorgueillit d'avoir des plumes sur la tête et un morceau d'écarlate sur le corps ? (…)»

Ce mélange de mœurs du Nouveau Monde et des usages européens va en réalité servir une critique de l'Europe et de ses comportements que nous étudierons dans le prochain chapitre.

3. La nudité

La nudité est l'une des caractéristiques associées à l'état originel de l'homme puisque c'est ainsi que le christianisme représente le premier couple créé par Dieu. C'est la perte de l'innocence qui conduit à l'adoption de vêtements ; il est ensuite inconcevable de revenir vers cet état initial[190]. Ajoutons à cela que de leurs multiples périples, voyageurs et missionnaires rapportèrent de nombreux

[189] DE LA HARPE Jean-François, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, tome troisième, seconde partie, Chez Verdière, Paris, 1817, p. 332-334.
[190] DICKASON Olive Patricia, *Le Mythe du sauvage*, Les Éditions du Septentrion, 1993, p. 66, rapportant les propos de Jean Charron.

témoignages et gravures signifiant la nudité des sauvages du Nouveau Monde. Le lien est donc tout trouvé entre ces deux figures et il n'est pas étonnant que la nudité soit l'un des termes récurrents du mythe du bon sauvage puisqu'elle cristallise ce rapport.

C'est donc naturellement que les Amérindiens étaient représentés dans les tableaux figurant le Nouveau Monde nus ou dans une partielle nudité. Lorsque le théâtre va s'adonner à la mise en scène de ces sujets, cela s'avèrera difficile de mettre en scène des acteurs dans leur entière nudité c'est pourquoi les quelques témoignages concernant les costumes de ces rôles, parlent de vêtements confectionnés dans des tissus aux motifs exotiques (tigrés, rayés). Pourtant la nudité reste une réalité outre-Atlantique et surtout un argument supplémentaire dans la démonstration de nombreux dramaturges sur le comportement naturel de ces hommes. La nudité n'est donc pas montrée sur scène mais évoquée à plusieurs reprises.

Dans *Les Sauvages civilisés*, la nudité semble être une marque de distinction entre les différentes tribus car si les Illinois ne le sont pas, il est bien précisé que ce sont des « Guerriers Chérokis nuds » (Acte I, scène 2) qui s'apprêtent à combattre. Un bémol subsiste dans cet exemple puisque les Cherokees ne sont pas de vraies incarnations du bon sauvage cependant ils sont, parmi les trois tribus évoquées dans cette œuvre, celle la personnifiant le plus : ils sont aimants, prônent la paix et le partage quand leurs adversaires ne cherchent que la vengeance.

Une allusion se trouve également dans la tragédie de Voltaire. Zamore veut se venger des colons espagnols et notamment de Gusman, responsable de nombreux meurtres et pillages. Montèze, natif américain comme lui, tente pourtant de l'en dissuader car « ces soldats presque nus et mal disciplinés » ne pourront rien face à « ces fiers géants » (Acte II, scène 4). Cette nudité est ici une nouvelle fois une allégorie de la différence entre monde civilisé et monde sauvage.

Ce thème est brièvement abordé dans *Arlequin sauvage* lorsqu'Arlequin veut épouser Violette. Flaminia lui dit qu'il faut avoir des biens pour entretenir et nourrir son épouse mais Arlequin répond naturellement que s'il n'a pas d'argent pour l'habiller « elle ira toute nue ». Devant le refus de la jeune femme, Arlequin propose de lui donner ses habits et dit que lui « [ira] nud » (Acte III, scène 4). Flaminia lui apprend alors que « cela n'est pas permis ici » et qu'il serait même mis

« aux petites maisons » pour cela toutefois cet échange prouve bien la volonté de l'auteur d'évoquer la nudité des sauvages américains.

Le thème de la nudité n'est donc que survolé dans ce corpus néanmoins, en ce siècle des Lumières durant lequel Rousseau dira que la raison est l'instrument qui adapte l'homme nu à un milieu social habillé, elle est un élément incontestable du manque de civilisation des Amérindiens. Cette facette du personnage amérindien ne peut toutefois être qu'évoquée car mettre en scène la nudité aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles n'était pas concevable car bien qu'allant dans le sens de la vraisemblance, cela allait à l'encontre de la bienséance.

4. Le malheur du déracinement

Deux pièces nous présentent des *bons sauvages* exilés en terre étrangère, il s'agit de *la Jeune Indienne*, Betti, et d'*Arlequin sauvage*. S'ils ont tous deux pour point commun de découvrir les mœurs occidentales, et de nombreuses récriminations à émettre envers celles-ci, ils clament également tous deux le désir de rentrer dans leur monde car ils ne trouvent pas leur place au sein de la société occidentale.

Betti a accepté de quitter son île par amour pour Belton, pour ne pas être séparée de celui qui n'envisageait pas de rester sur cette terre sauvage. Il explique en effet que l'inquiétude pour la santé de son père associée à l'ennui et à l'espoir d'être « utile » à Betti, en « rendant les soins » (Scène 1) qu'elle lui avait procuré, le motivèrent à tenter de retourner dans sa colonie. Lorsque Betti découvre les institutions sociales en vigueur à Charlestown, elle surpasse assez aisément leur méconnaissance en leur trouvant des parades simples et naïves et bien que l'on s'étonne que le jeune homme ne l'ait pas avertie de ces usages avant de l'emmener dans cette aventure, elle ne s'effraie pas de tant de différence.

Elle s'attriste une première fois que Mylford et Belton lui demandent de s'éloigner pour pouvoir discuter librement mais sa véritable déception survient lorsqu'elle réalise le « projet criminel » de mariage entre son amant et Arabelle. C'est une véritable trahison pour elle, un « crime » pour lequel elle implore l'aide des lois et du Vieillard Mowbrai, faisant ainsi appel au recours des deux

civilisations. Elle réalise dans « quels affreux climats » elle fut conduite et demande à être « arrach[ée] des lieux témoins de [son] injure », cet « exécrable séjour, asile du malheur,/ Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur (…) ». Elle reproche à Belton de ne l'avoir « laiss[ée] dans le fond des forêts » et demande qu'il la « tire de ces lieux » (Scène 8).

Betti était donc prête à accepter beaucoup de compromis par amour, mais la trahison de Belton est trop dure et elle refuse de vivre à Charlestown si elle ne peut le faire à ses côtés. Ils se réconcilieront finalement, elle choisira donc de rester auprès de son amant au lieu de rentrer chez elle.

La situation d'Arlequin diffère quelque peu puisqu'il semble que la seule raison qui l'ait mené en France est qu'il « appartient » (Acte I, scène 3) à Lélio et que celui-ci avait décidé de s'amuser en ramenant un sauvage sans « l'instruire de [leurs] coutumes » (Acte I, scène 1). Après avoir appris ce que sont les lois, la raison, les usages de l'amour et avoir rencontré le marchand, Arlequin comprend que « les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, & tout est emprunté chez eux ». Seul, il reconnaît « avoir peur (…) de vivre avec de tels animaux » (Acte I, scène 7).

La situation s'envenime alors que les archers veulent emmener Arlequin en prison. Heureusement Lélio arrive pour leur expliquer pourquoi le sauvage s'est comporté de la sorte mais celui-ci reproche à son maitre de l'avoir « mené de si loin que pour [lui] jouer ce tour » (Acte II, scène 3), puis alors qu'ils ne sont plus que tous les deux, Arlequin lui dit souhaiter que « le diable [l']emporte (…) pour [le] punir de [l']avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté qu['ils font] semblant d'avoir n'est qu'un piège qu['ils tendent] à la bonne foi ». Il le blâme ensuite de l'avoir « tiré de [son] pais pour [lui] apprendre qu['il est] pauvre » et l'avoir « cruellement tiré de cet heureux état » dans lequel il était dans les bois, maître de lui-même. Il se met alors à pleurer et veut être « ramen[é] où [il fut] pris » afin d'aller « oublier dans [ses] forêts qu'il a des pauvres & des riches dans le monde » (Acte II, scène 4). Ses sentiments pour Violette le convaincront après cela de rester.

À l'inverse de Betti, Arlequin a du mal à accepter les lois françaises et regrette son pays où seul, il vivait sous ses propres règles mais tous deux

éprouvent quelques difficultés à s'adapter à la société, dont l'éblouissement passe vite, regrettant la simplicité de leur ancienne vie. Le dénouement en faveur de la victoire du bon sauvage (leur mariage respectif) sera la clé de leur désir de rester dans le monde civilisé car il semble que seul l'amour les aide à surmonter les affres de la civilisation, révélant ainsi un caractère que certains qualifieraient d'antisocial. Libres enfants de la Nature en leur patrie, ils ne sont plus que des bêtes curieuses lorsqu'ils se trouvent en territoire civilisé européen.

Le bon sauvage est donc une figure fortement exploitée dans le théâtre des Lumières. Simple, naïf, aimable et généreux, l'Amérindien est l'élément manquant entre l'homme sauvage bestial redouté du Moyen-Âge et l'homme civilisé d'alors, offrant un pendant folklorique à la christianisation du Nouveau Monde mais dénonçant également le malaise européen envers les dérives de la civilisation. Une confusion entre Noirs et Indiens existe dans certaines pièces, telle *L'Héroïne américaine* et *Zamore et Mirza*, mais finalement peu importe la couleur de la peau ou si ce bon sauvage vit en Afrique ou en Amérique, il n'est en réalité que la personnification du reflet de l'Européen d'alors, la personnification de la liberté du Nouveau Monde face à une Europe embourbée dans ses codes. Le personnage amérindien « fournit aux écrivains le prototype de l'homme naturel qui n'a point été corrompu par la civilisation, et aux critiques de la société européenne la vision d'un autre ordre social fondé sur la lois de la nature »[191].

C. Le guerrier sauvage

Si les personnages incarnant le bon sauvage sont principalement féminins, les protagonistes masculins abondent dans les œuvres théâtrales consacrées à l'Amérique. Naturellement aussi bon que la femme, l'Indien a néanmoins deux caractéristiques bien distinctes : se battre est sa première occupation et son caractère est méfiant.

[191] BENHAMOU Paul, *Variations du mirage américain au siècle des Lumières* in *L'Amérique des Lumières : partie littéraire du colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976*), Droz, 1977, p. 14.

1. Le sauvage canadien

Face à l'aimable femme se trouve généralement, dans le théâtre français d'alors, un homme nettement moins enclin à la délicatesse. Avant l'arrivée des colons ou vivant à leurs côtés, ces hommes semblent avoir pour principale préoccupation le combat.

Dans l'argument d'*Acoubar*, Jacques Du Hamel emploie un vocabulaire qui ne laisse aucune place au doute quant à ses intentions de décrire la rusticité des Canadiens. Il les nomme « les Sauvages de ce pays », les « rustiques sauvages », et bien que leur société semble en partie organisée, puisque Castio est leur roi, ils ne sont aucunement préparés au combat. En effet, toujours dans l'argument préliminaire, le dramaturge explique que Castio « se voyant assailli, & ne sçachant de quel costé l'ambuscade estoit faite, au lieu de se joindre aux siens se jetta dans les troupes » ennemies. Acoubar évoque une « race non aguerie » responsable d'une « telle tuerie » (Acte I, vers 17-18), de « coüards » (Acte I, vers 83) « mutins » (Acte I, vers 90) que malgré tout il craint puisqu'il concède que « nul gendarme tant fier qu'il soit & courageux,/ N'oseroit seulement se descouvrir à eux » (Acte I, vers 150-151), raison pour laquelle il a recours à l'aide du magicien. Pistion, qui vit au Canada depuis quelques années lors du déroulement de l'intrigue, reconnaît la vaillance de l'armée canadienne mais ne semble pourtant pas optimiste sur une hypothétique victoire (« Les soldats aprestez/ Deffendent en mourrant nos propres libertez » Acte II, vers 51-52, « quel desordre en son camp » Acte II, vers 55, « Peuple non aguerry aux traverses de Mars », Acte II, vers56, etc.) et se proclame, pour éviter le désastre, chef de guerre du Canada. Fortunie ne semble pas davantage confiante sur le sort des Américains (« Vous n'estes point bastans contre si grande armee », Acte II, vers 93) mais Pistion lui répond qu'ils sont maintenant engagés. Les Sauvages canadiens se savent donc « impareils en la guerre » (Acte II, vers 142), inférieurs à leur ennemi, néanmoins ils ne rechignent aucunement à aller combattre pour se défendre face à leur ennemi, responsable de cette guerre. Les Sauvages prennent d'ailleurs la parole, ils veulent combattre et défendre leurs biens. Ils se disent être « un peuple belliqueux » (Acte II, vers 204) et jurent de se battre « tant que [leurs] muscles gros aux veines estendues/ Pousseront de [leurs] arcs leurs fleches jusqu'aux nues » (Acte II, vers 205-206).

Guerrier et peu farouche, les Canadiens de Du Hamel forment un peuple de guerriers.

Restons au Canada. Dans *Les Mariages de Canada*, aucun autochtone n'est présent sur scène mais les Hurons sont tout de même évoqués lors du vaudeville final. Colombine, nouvellement arrivée en Amérique espère les apprivoiser sans quoi ils deviendront « peut-être aussi sauvages ».

L'incarnation du guerrier canadien se trouve également dans Hirza ou *Les Illinois*. Dans sa préface, Sauvigny explique les sauvages sont « uniquement occupés de la chasse ou de la guerre ». Son choix délibéré de faire apparaître sur scène calumets et colliers n'est pas non plus anodin puisqu'il apprend au lecteur qu'ils sont « les garants de tous les traités qui se font ». Enfin il ajoute que « c'est au plus célèbre Guerrier à faire l'éloge d'un Guerrier qui vient de mourir », qu' « ils ont des chansons de guerre & de mort ». Avant même le début de sa tragédie, le dramaturge veut donc transmettre la vision qu'il se fait des Illinois dont la vie semble axée autour des combats. Notons aussi que seules les fonctions de deux personnages sont annexées à leur nom. Celle de Hiaskar est l'une de celles-ci, il est « Chef de Guerre ». Si cela n'est pas de même pour le spectateur, il semble que Sauvigny ait cherché à conditionner le lecteur de son œuvre afin qu'il perçoive les Amérindiens comme un peuple de guerriers. La pièce peut alors commencer et elle débute sur le chagrin de Hirza qui pleure le chef avant de pleurer son père. Il a été tué par les ennemis, le calumet de la paix a donc été brisé. Hiaskar incarne le guerrier Illinois. Accablé par la perte de Thamar, il cherche dans un premier temps à raisonner Hirza : il ne faut pas selon lui se « hâter » vers l'ennemi, il prétend avoir une « haine » plus sure. Sachant qu'il va devoir aller « porter la guerre », il déclare vouloir y mourir « en Héros & non pas en victime » (Acte I, scène 1). Il rassemble les « Troupes de Guerriers de la suite de Monréal » et les siennes et les motive au combat par quelques vers :

« Faisons tête à l'orage ;
Amis, voici l'instant de montrer un courage
Qui triomphe du fort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux se déploie ;
Et le François superbe, en contemplant sa proie.
D'un triomphe assuré semble déjà jouir :
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier soupir ;
Et je vendrai si cher la victoire & ma vie,

Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie. » (Acte I, scène 4)

S'il se montre ici en guerrier courageux, sa valeur s'accentue à l'acte suivant lorsqu'il reconnaît l'impact bénéfique de la présence de Monréal parmi eux, et les victoires dont ils lui sont redevables. C'est pourquoi il refuse de « l'assassiner, quand on peut le combattre » sans quoi il se conduirait en « indigne Guerrier » (Acte II, scène 1). Hiaskar, face au Français, lui avoue alors l'honorer pour avoir levé « au Ciel un front victorieux » mais ajoute avoir « juré sa mort » si « [son] ambition dès ce jour ne s'arrête » car il refuse de le voir en Chef des Illinois. C'est pourquoi il lui dit l'admirer et le haïr à la fois, sentiments motivés par « [son] amour pour les [s]iens, [sa] vertu, [son] audace » car il explique à Monréal que « Le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté » (Acte II, scène 3). Monréal l'accusant d'orgueil, Hiaskar jure que sa « haine » est « à son comble » : il veut sa mort (Acte II, scène 4). Il explique alors à Oukéa avoir « vainement » parlé car, à cause de « franchise », Monréal ne reconnaît en lui qu'un rival amoureux (Acte II, scène 5). Arrive alors Monréal père, portant le calumet de la paix. Hiaskar l'arrête car seule leur « intrépidité » stoppera leurs « ennemis » dont il veut punir l'audace. L'Illinois veut défendre cette terre qui est la leur, « les ossemens » de leurs ancêtres y sont et en attestent (Acte II, scène 6). Lors des retrouvailles entre Monréal père et fils, le premier s'adresse à Hiaskar, « guerrier valeureux », espérant trouver un accord. Hiaskar propose alors de laisser la vie sauve à leurs compatriotes en échange du sang du meurtrier de Thamar (Acte III, scène 4). Lorsque Hirza apprend le lien de parenté entre les deux Français, Hiaskar en profite pour vanter ses qualités à la jeune femme. Il se dit fier, « ne vi[vant] que pour la guerre & pour la liberté » (Acte IV, scène 1) ; ainsi alors que Monréal propose sa vie à la place de celle de son père, Hiaskar lui laisse la parole à la condition qu'il « parle mais sans colere » car les Amérindiens lui ont appris « à vaincre la douleur ». Si tous approuvent qu'il meure pour son père, Hiaskar rappelle également que « Venger Thamar sans doute est juste & nécessaire » (Acte IV, scène 5). Lors du dernier acte, Hirza s'apprête à immoler le père de son amant mais Hiaskar l'interrompt. Il lui annonce avoir « vengé » sur les Français prisonniers les mânes de Thamar, qui lui révélèrent le nom de son véritable meurtrier. Cette tragédie présente donc un guerrier fier et valeureux, dont le combat occupe les journées.

Le Canadien est donc incontestablement présent sur les scènes françaises comme représentant d'une catégorie de sauvage. Il n'est plus ici question de *bon sauvage* mais de guerriers quelque peu rustres dont la seule préoccupation est le combat. Les Canadiens vivent en vraie tribu, ils sont un groupe dont un leader va ressortir pour les besoins dramatiques. Cette figure, en plus de représenter une certaine réalité, va également être nécessaire à l'action dramatique comme opposant au colon européen.

2. L'homme des bois du Nouveau Monde

À l'inverse des exemples précédents, plusieurs pièces mettent en scène des groupes sociaux dont la présence géographique est plus indéterminée puisque le décor n'est plus le camp d'une tribu mais les forêts américaines. Moins en butte à la guerre, ces hommes restent néanmoins toujours armes au point pour se défendre.

Les Hurons disposaient d'un territoire très étendu, couvrant une partie de l'actuel Canada et des États-Unis. Le texte précise la situation géographique de l'intrigue puisque Valcour et Frontin expliquent s'être perdus dans les bois entourant Boston au cours d'une partie de chasse. *Le Français en Huronie* présente un personnage dont la simple identification justifie la présence dans cette partie puisque bien que rôle doté de parole, l'Amérindien de cette œuvre n'a pas de nom ; il est défini comme « un sauvage » dans la liste initiale des personnages et c'est ainsi qu'il sera présenté dans cette pièce. « Le Théâtre représente un lieu sauvage », un bois près d'une montagne. Frontin, qui s'y cache depuis quelques jours avec son maître Valcour, parle des autochtones comme de « Gens fort mal éduqués » qui ne cherchent qu'à tuer les étrangers et les « hâch[er] comme chair à pâtés ». Il se rappelle avoir vu la veille « un grand & gros sauvage,/ Dont l'air rébarbatif [le] glaça de terreur » (Scène 1). Frontin raconte ensuite à La Fleur avoir fait fuir « deux de ces Goulus » mais alors qu'ils entendent du bruit, tous deux prennent peur. Frontin avoue regretter la quiétude de la ville car ici « La mort de tous côtés s'y présente à vos yeux. / On voit que Hurons, Iroquois, & leur clique » qui sont tous sans pitié lorsqu'ils aperçoivent « ce grand Sauvage » courir droit sur

eux ; heureusement ce n'est que Zamire, la jeune Huronne dont Valcour s'est épris (Scène 3). Un Sauvage fait alors irruption sur scène et veut « sans pitié immoler [Frontin] » sous prétexte que « [sa] rage est légitime ». Frontin ne sait quel est son crime mais « demande pardon » au « Très-illustre Huron » lorsqu'il comprend qu'il est pris pour son maître et tente de s'enfuir. Le Sauvage lui barre le passage et explique à Zamire que sa « fureur » est la réponse à son amour méprisé, « indigné, furieux » et veut « immoler (…) un rival odieux ». En effet il semble que la loi de ce bois prescrive le duel et que la belle « soit le prix du vainqueur ». Pour se défaire de ce « diable d'homme », Frontin ment en avouant que Valcour ne reviendra pas, ce que très naïvement le Sauvage accepte (Scène 7). Cela renforce sa volonté d'immoler le Français car il désire cette fois venger l'affront fait à Zamire (Scène 8). Revient enfin Valcour. De suite, le Sauvage lui annonce être dévoré « de la soif de [son] sang ». Valcour ne comprend pas ce « Barbare » dont le cœur est dévoré par la haine mais qui est prêt à se battre, porté par l'amour. Le Sauvage rétorque qu'il est lui porté par la « fureur », « lève sa massue, s'avance sur Valcour qui met l'épée à la main ». Zamire s'interpose en leur demandant d'armer leur bras contre leur ennemi commun. Le Sauvage demande à Valcour de le suivre pour ainsi lui « montrer le chemin de la gloire » (Scène 9). La dernière scène présente les deux hommes revenir victorieux du combat. Le Sauvage reconnait en Valcour un Héros qu'il « admire » car il explique qu'alors qu' « [il] volai[t] au combat, furieux, égaré », il fut attaqué par les ennemis. Il reconnaît devoir la vie au Français puis il loue le comportement de ce dernier auprès de ses hommes. Enfin le Huron explique que Valcour « a dompté la haine » en lui sauvant la vie et promet de dompter sa jalousie pour voir en lui un ami (Scène 13). Le Sauvage est donc dans un premier temps perçu comme un monstre des bois, ne cherchant qu'à se battre, et sans aucune pitié. Dans un second temps, son attachement aux personnes qu'il admire est privilégié, toutefois il accepte Valcour pour l'unique raison qu'il fut victorieux au combat, gage sauvage de la valeur d'un homme. Le Sauvage est ici un véritable homme des bois dont le premier automatisme est la violence.

Saint-Foix s'intéressa également au Nouveau Monde sans pourtant mettre en scène ses natifs dans *La Colonie*. S'ils ne sont pas physiquement présents, les Américains sont pourtant évoqués à trois reprises, toujours sous l'appellation de « sauvages ». Le Gouverneur est le premier à suggérer leur présence dans l' « Isle

de l'Amérique » où se déroule l'action lorsqu'il se rappelle l'arrivée involontaire des Français en ce lieu suite à un naufrage. Trouvant l'endroit à leur goût, et « malgré les Sauvages », ils s'y installèrent (Acte I, scène 1). C'est ensuite Valère qui mentionne les Amérindiens lorsqu'il explique à Frontin que Henriette doit être présentée au mariage sans quoi « elle sera chassée de la Colonie, & exposée dans les bois à la merci des sauvages » (Acte I, scène 2). Il semble donc clair que les nouveaux arrivants craignent les aborigènes, des sauvages reclus dans les bois. Une des répliques de Frontin confirme cela lorsqu'il explique à Valère que Rustaut, malgré son air grossier est un homme estimé dans la colonie car « il s'est toujours distingué dans les différens combats qu'[ils ont] eu à soutenir contre les Sauvages » (Acte III, scène 3). De même que chez Dumaniant, l'Américain est présenté comme un primitif vivant dans les bois.

Cette même impression ressort à la lecture de *L'Héroïne américaine*. Si les deux Américaines exposées dans la première scène sont dénommées « Femmes Caraïbes », la suivante présente sous le nom de « Sauvages » les hommes qui entourent Jarika, terme employé dans la liste initiale des personnages. Ils se déplacent en « troupe » notamment lorsqu'ils poursuivent Inkle ((Acte I, scène 3). Le fait que la jeune femme « appréhende que [Inkle] ne tombe entre les mains de ses ennemis » signifie qu'elle connait le sort réservé aux prisonniers et refuse qu'il le subisse (Acte I, scène 4), c'est pourquoi « elle s'élance dans la forêt » à son secours. « Les Sauvages, qui étoient à la poursuite d'Inkle, reviennent & paroissent furieux de ce que l'ennemi leur ait échappé » mais finissent par quitter les lieux (Acte I, scène 5). Elle éclate de joie « en voyant qu'elle a sauvé les jours » d'Inkle ; cela démontre la violence infligée par les autochtones aux prisonniers (Acte I, scène 6). Si les Sauvages sont présentés comme violents, ils ne semblent pas naïfs pour autant puisqu'ils reviennent se saisir de Jarika, persuadés qu'elle a aidé l'Anglais à se cacher. « Ils se saisissent d'elle, & la menacent de la mort » », « le sabre levé sur sa tête », mais leurs menaces ne l'intimident pas (Acte I, scène 10). Le chef des Sauvages semble si ce n'est plus humain tout au moins plus réfléchi car témoin de la scène, « il leur défend de frapper, et leur ordonne de s'éloigner », ce qu'ils font (Acte I, scène 11). C'est en réalité un coup de cœur pour la belle Américaine qui l'a fait agir ainsi. Il veut alors, de même que le Huron l'avait voulu pour gagner le cœur de Zamire, mériter le cœur de Jarika par le courage et il court

affronter l'ennemi. Ce premier acte nous présente donc des Américains sauvages à l'image du Huron. Ils vivent dans les bois, les armes à la main ; ils espèrent conquérir une femme en prouvant leur bravoure. Le deuxième acte nous apprend que les Sauvages surveillent leur ennemi et se préparent à le combattre. Rusé, leur chef « s'est aperçu de la manœuvre de l'ennemi » et ordonne à ses compagnons de faire de même (Acte II, scène 4). Ils capturent Inkle, lui assènent des coups de « massue » (Acte II, scène 7) puis ils s'enfuient. Nous les retrouvons ensuite à la poursuite de divisions anglaises mais ils perdent la bataille et s'enfuient à nouveau. Malgré cela, quelques-uns d'entre eux ont été faits prisonniers, « sont enchaînés deux à deux » et conduit au vaisseau. Ce deuxième acte nous présente des Sauvages combatifs mais inférieurs aux Anglais, cependant lorsque le Chef assiste à la vente de Jarika par Inkle, il est « révolté de cette atrocité » (Acte III, scène 4) et veut le punir. Les « Caraïbes » (Acte III, scène 5) reprennent les armes, se rangent « en pelotons » et courent à l'ennemi. Cette troupe n'est composée que d'hommes puisque les « Femmes sauvages » les observent de loin (Acte III, scène 7). Une troupe de Sauvages revient victorieuse. Le Chef a délivré Jarika et lui rend sa liberté. Inkle court sur lui les armes à la main mais alors que l'Américain est sur le point d'être victorieux, le Capitaine anglais arrive. Les Sauvages surgissent alors, les vainquent et font prisonnier Inkle. Ils « se rassemblent & se remettent en ordre » puis ils demandent la mort d'Inkle (Acte III, scène 13). S'en suit les « Cérémonies ordinaires des Sauvages lorsqu'ils se disposent à faire mourir un prisonnier. Il est conduit & attaché au poteau. On allume le feu ». Finalement le Chef épargnera la vie de l'Anglais à la demande de Jarika, malgré le « mécontentement » des Sauvages. Elle reconnaît la « noblesse » de leur Chef et lui offre sa main. Les Sauvages d'Arnould vivent donc dans les bois, une massue à la main. Ils sont intransigeants envers leurs ennemis mais sont ici plus organisés que ce que l'on pourrait envisager, notamment lors de leurs combats.

Dernière pièce de cette étude, *Les Sauvages civilisés*. Le simple titre de cette pièce prouve le caractère brut et naturel que l'on attribuait encore aux Sauvages d'Amérique au XVIII^{e} siècle, puisque non seulement l'expression « sauvage » est encore d'actualité pour cet opéra daté de 1789 mais il est besoin de préciser que ceux présentés sur scène sont civilisés, signifiant de fait le caractère exceptionnel de cela. Nous sommes cette fois à Chérok, dans l'Est des actuels États-Unis. De

même que les Illinois au Canada, les Chérokis sont organisés et vivent au sein d'un village. Toutefois, il est précisé dès la première scène qu'ils vivent dans des « climats sauvages » et courent « dans ce bois » lorsqu'ils entendent les chants adverses (Acte I, scène 1). Leurs guerriers vont « nuds », uniquement vêtus de ceintures et d'armes (Acte I, scène 2). Ici encore, il est question de la mise à mort des prisonniers lorsque Florida ose espérer que « l'humanité chez les Sauvages [naisse] » car si la mort ne vient pas du combat, elle ne peut être que l'issue du« bûcher » (Acte I, scène 4). Ce premier acte nous présente des Amérindiens guerriers, s'apprêtant à la barbarie mais finalement leur humanité naissante leur fait préférer le pardon à la mort. Le deuxième acte met en scène la tribu des Osages et ce sont eux qui vont apparaître tel de véritables sauvages. Ils forment un « peuple qui vit au fond de[s] forêts/ Et s'abreuve du sang des captifs ». Ils acceptent l'arrivée de l'Illinois Alphanor puisque sa présence sera l'excuse pour aller porter « par-tout le carnage » et faire régner « l'invincible loi du plus fort ». Fiers et furieux, comparant la paix à de la lâcheté, ils veulent « verser du sang » et faire « fumer de plus d'un sacrifice » les autels, c'est pourquoi ils préfèrent élaborer un stratagème que d'aller à la va-vite affronter leurs ennemis. Attendant le moment idéal, les Osages se cachent dans le bois (Acte II, scène 4). Alors que les Chérokis veulent consacrer leur vie « A la Paix, à l'Amour » (Acte III, scène 1), ce qui n'est pas sans rappeler l'idéologie du *bon sauvage*, les Osages cherchent l'inverse. A l'aide de « leurs casse-têtes » et de « leurs couteaux » ils « répandent l'épouvante » n'épargnant ni les femmes ni les Vieillards. Ici encore le bûcher est réservé aux prisonniers (Acte III, scène 4).

Les peuples amérindiens vivant dans la partie centrale de l'Amérique sont de même qu'au Canada portés par la guerre. Elle est au centre de leur quotidien. Pourtant ils semblent vivre davantage au contact de la nature, au milieu des bois. Ils apparaissent comme des hommes rudimentaires, sauvages.

Arrêtons-nous ici quelques instants pour aborder le thème du cannibalisme. De nombreux explorateurs et missionnaires avaient rapporté que des tribus amérindiennes étaient anthropophages. C'est alors ainsi qu'étaient souvent peints ceux-ci, comme nous l'avons étudié dans la première partie de ce travail, mangeant un membre, ou préparant un bûcher. Deux œuvres de ce corpus font ici allusion à

cette pratique. *Le Français en Huronie* nous présente Frontin apeuré par les Sauvages car explique-t-il, après avoir « hâchés comme chair à pâtés » leurs ennemis, dans leurs « crânes après boivent à [leurs] santé » (Scène 1). La Fleur, nouvel arrivant dans le bois, s'enquiert justement auprès de lui s'il est vrai que « ces Messieurs [les] trouvent à leur goût ». Frontin lui narre en réponse que « deux de ces Goulus (…) voulaient [le] happer pour [le] croquer rôti » la veille mais ajoute qu'il risque moins que lui car « Hurons, iroquois, & leur clique, / (…) n'ont jamais pitié que d'un humain étique » mais « d'un œil en dessous lorgnent un garçon gras » or justement il a « ce teint couleur de rose,/ Cet air frais & vermeil, cet embonpoint charmant » qui le rendent, pense-t-il, très appétissant (Scène 4). Lorsqu'ensuite Frontin se trouve face-à-face avec le Sauvage, il lui promet tous ses biens s'il lui « laiss[e] la peau » et ajoute pour se justifier qu'il serait « un trop mauvais morceau » car trop maigre encore (Scène 7). Le cannibalisme est abordé ici sous l'angle de la comédie car Frontin est le seul à craindre d'être dévoré, néanmoins le sujet revient à trois reprises, prouvant l'intérêt porté à cette pratique par l'Europe.

Les Osages des *Sauvages civilisés* s'adonnent également à cette pratique. Alphanor nous le révèle lorsqu'il fait appel à ce peuple qui « s'abreuve du sang des captifs qu'il fait » (Acte II, scène 4). Otambo nous le confirme au troisième acte lorsqu'il s'adresse au tombeau d'Artamon avec cette phrase : « (…) tremblés hordes rivales,/ Osages, iroquois, barbares Cannibales » (Acte III, scène 3).

Ce sujet, s'il est peu exploité dans l'ensemble du corpus, est tout de même présent. Il est certain qu'à la veille de la Révolution française, l'Amérique n'est plus un nouveau monde et les différentes tribus ont été mises à mal par l'implantation de colonies qui forment dorénavant les États-Unis d'Amérique. La pratique du cannibalisme s'est donc amoindrie. La scénographie nécessaire à la mise en scène de cette pratique devait de plus décourager les dramaturges.

3. Les enfants du Soleil

Dernière division du Nouveau Monde à étudier, les scènes de l'Amérique du Sud. Une réelle distinction existe entre les natifs du Nord, souvent associés à

l'image de l'Indien d'une tribu vivant dans les bois, et les peuples du sud, premiers hommes rencontrés dans le Nouveau Monde, qui pensaient être les enfants du Soleil. Malgré cela, le combat reste leur occupation première.

Voltaire est le premier dramaturge de notre corpus à mettre en scène cette civilisation à travers les personnages d'Alzire, Montèze et Zamore dans *Alzire ou Les Américains*. L'Espagnol Alvarez parle d'eux comme du « peuple du Mexique », « ces mortels nouveaux », lorsque son fils, Gusman, se dit être en un « sauvage hémisphère » et ajoute que « ce peuple orgueilleux » a l'interdiction d'entrer dans la « ville naissante » bâtie par les Colons. Il pense que « l'Américain farouche est un monstre sauvage » quand son père lui répond qu'il est « farouche en sa simplicité » mais « [les] égale en courage, et [les] passe en bonté ». Alvarez tient ces propos car se rappelle un « jeune Américain » qui épargna sa vie, preuve s'il en faut du caractère non « sanguinaire » de ces hommes pour prouver la « grandeur d'âme » du « peuple infortuné (…) nommé sauvage ». Cette première scène expose donc clairement les deux appréhensions opposées des habitants du Nouveau Monde par les Européens. Certains voient en eux des barbares primaires quand d'autres ne voient qu'un peuple meurtri mais bon par nature. Alzire n'est pas à l'image de Hirza prête à prendre les armes pour défendre son pays mais par amour pour celui-ci, elle accepte de se marier à Gusman, qui dit admirer son « orgueil » et sa « sincérité » (Acte I, scène 6), qualités héritées de la nature, afin de protéger les siens. La véritable incarnation du guerrier du Soleil se trouve en la personne de Zamore. Il veut servir Alzire et Montèze et encourage « ses illustres compagnons » à l'accompagner dans sa guerre contre Gusman, qui a détruit leur pays (Acte II, scène 1). S'il reconnaît en Alvarez un père, il refuse le « joug » que leur impose sa « nation cruelle » (Acte II, scène 2), c'est pourquoi il a organisé, depuis trois ans qu'il était cru mort, le rassemblement de ses amis pour se défendre. Montèze est ravi de le retrouver mais réfrène ses ardeurs car il pense que « ces soldats presque nus et mal disciplinés » ne pourront combattre les troupes espagnoles. Zamore se prépare tout de même au combat, ne serait-ce que pour l'honneur d'Alzire (Acte II, scène 4). Les Américains trouvent « étonnants » les structures et les armes espagnoles mais ne sont en rien épouvantés. L'un d'entre assure à Zamore que les « soldats » lui ouvriront le chemin du combat (Acte II, scène 6). Zamore est donc bien décidé à se battre pour sa patrie et pour ceux qu'il aime. Il sait que ses forces

sont moindres comparées à celles de ses ennemis mais rien ne semble pouvoir l'arrêter : il a besoin, après trois années de repli, d'aller se battre pour ses idéaux. Alvarez, Montèze et leurs enfants sont alors avertis que « d'armes et d'ennemis [les] champs sont inondés » et que « le nom de Zamore/ Est le cri menaçant qui les rassemble encore ». « À ce bruit belliqueux », « sous leurs boucliers d'or » et « en bataillons serrés » les Américains apprennent « le grand art de la guerre » (Acte III, scène 6). Ce sont pourtant les Espagnols qui sortent vainqueurs de ce combat et Zamore fait prisonnier. Contre de l'or donné à un soldat espagnol, Alzire parvient à faire à faire mener son amant à ses côtés. Toujours motivé par son combat, il parvient à s'emparer des armes du soldat et de ses vêtements et à pénétrer dans le palais pour tuer Gusman. Montèze raconte avoir vu Zamore « égaré, furieux », armé d'une épée, s'élancer sur Gusman et le frapper avant de se rendre, expliquant avoir fait son devoir (Acte V, scène 2). Ce personnage est une nouvelle fois prompt au combat. Son fonctionnement et ses ennemis diffèrent des précédents exemples mais c'est bien ce caractère guerrier qui ressort. Comme le note Gilbert Chinard[192], Zamore est une figure théâtrale des fiers guerriers que les poètes espagnols admiraient et avaient célébrés.

La fable des *Incas du Pérou*, première entrée des *Indes Galantes* diffère totalement. Huascar est l'ordonnateur de la fête du Soleil ; il veut se servir de sa position pour empêcher Phani, qu'il aime, d'épouser Carlos, vainqueur espagnol. Elle-même hésite car des « fiers Incas [elle] crain[t] la violence » à l'annonce de ce mariage. « Le peuple est barbare, implacable » malgré « la plus intrépide valeur » dit-elle avant d'accepter l'union (Scène 1). Huascar a un « projet » pour faire échouer la cérémonie, « un barbare artifice » mêlant flammes et sang (Scène 4). Il n'utilise pas les armes pour se battre mais invoque le Soleil pour qu'il lui vienne en aide, aide qui arrive sous la forme d'un tremblement de terre. Carlos l'interprète comme un signe du ciel, ce qui convainc Phani. Le combat de Huascar n'est ni physique ni armé comme cela l'était précédemment. C'est un combat

[192] « Après avoir vu son pays conquis, ses compagnons réduits à l'esclavage, ses amis et lui-même dépouillés de leurs possessions ancestrales, sa fiancée enlevée et aux mains d'un ennemi qui veut l'épouser, (…) il refuse de se convertir à une religion à laquelle il ne peut croire, car ceux qui la prêchent n'en mettent point les préceptes en pratique. Le désespoir farouche de Zamore, ses imprécations contre le tyran Gusman, son obstination à se venger, en font un caractère vraiment puissant ». CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et XVIIIe siècle*, Slatkine, 2000, p. 240.

psychologique qu'il mène ici. Le caractère combatif des Américains se retrouve donc également, sous une forme différente, dans ce personnage.

La peinture de ce tempérament est moindre dans l'œuvre de Rousseau. *La Découverte du Nouveau Monde* présente le Cacique comme un homme sage nonobstant, le dramaturge fait tout de même dire à son personnage qu'il a « tant de fois enchaîné la victoire,/ Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire » dès la deuxième scène, démontrant bien que si le combat n'est pas au cœur de l'intrigue, le personnage est fidèle au stéréotype amérindien. Lorsqu'à la scène suivante, son épouse lui conseille de fuir, il refuse catégoriquement car cela serait un signe de faiblesse et d'abandon de la vertu. Alors que Alzire et Zamore se disaient être des enfants du Soleil, le peuple du Cacique craint justement l'arrivée de ceux-ci, « ces hommes terribles,/ Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles ». Ils sont les ennemis redoutés[193]. Malgré sa crainte, le Cacique se dit prêt à braver ces « Dieux puissans, dieux jaloux » pour combattre leur « injuste vengeance » (Acte I, scène 4). La prédiction du Grand-Prêtre annonce la victoire des enfants du Soleil mais pourtant, le Cacique pense à son peuple et court auprès de lui. Digizé et Carime s'inquiètent alors du bruit et des cris qu'elles entendent et pensent aussitôt aux « transports violens » du Cacique « en fureur » (Acte III, scène 2). Colomb décide justement d'épargner ses « faibles ennemis » et se réjouit de leur esclavage car « avec tant de fierté, d'audace et de courage,/ Ils n'en seront que plus punis » (Acte III, scène 3). Le Cacique reconnaît avoir voulu « immoler » Colomb, qui n'a vaincu qu'avec l'aide de ses armes à feu, armes que le Cacique pense être les « foudre de [son] père » puisqu'il pense être face à un « fils du soleil ». Le colon espagnol lui accorde sa grâce et « lui rend son épée » car « en ce climat sauvage,/ On éprouve autant de courage,/ On trouve plus de vertu » qu'en Europe. L'âme guerrière du Cacique est donc fortement suggérée dans cette œuvre.

Manco-Cápac est la dernière pièce de cette réflexion. Manco est descendu avec les siens sur Terre pour aider les sauvages, les Antis, en les civilisant. La tragédie débute par une intervention du roi des enfants du Soleil qui demande à son peuple d'arrêter le carnage et de « désarm[er] » (Acte I, scène 1) les Antis, premier indice concernant leur caractère guerrier. Nous apprenons ensuite que

[193] Les Enfants du Soleil sont les descendants de Manco Capac, fils du dieu Soleil Inti et premier gouverneur de l'empire Inca. Certaines communautés se revendiquaient de la lignée de cet homme, comme Alzire et Huascar quand d'autres craignaient leur arrivée, comme le Cacique ou les Antis.

ceux-ci, cette « race inhumaine », vivent « dans les bois » et qu'ils découvrirent la ville lorsque Manco en éleva une. Manco évoque leur « férocité », leurs « grottes profondes » et « leurs fureurs » par opposition au peuple civilisé qui l'accompagne. Les Antis détiennent en outre la nièce de Manco « dans ces forêts ». Un Chef péruvien s'inquiète de la volonté de Manco de vouloir réunir les deux civilisations car il craint que « ce peuple (…) inquiet & farouche,/ Que nul frein ne retient, que nul bienfait ne touche » ne puisse « oublier ses forêts » (Acte I, scène 2). C'est ensuite Tamzi, Grand Prêtre du Soleil, qui s'offusque du désir de son roi d' « adopter ce peuple inexorable,/ Des mortels éperdus », « cette race indomptée » qui « rempli d'effroi la terre épouvantée », responsables de « [leurs] champs ensanglantés, [leurs] plaines ravagées,/ En déserts effrayants » changées (Acte I, scène 4). C'est ensuite au tour d'Imzaé de s'exprimer à leur sujet. Nièce de Manco, elle assure ne pas haïr ses « cruels ravisseurs » car ils sont dit-elle « plus hardis que cruels » et affirme que « rien n'éteint en eux la sensibilité/ Soutien de la justice & de l'humanité » (Acte I, scène 7). Les Antis sont dépeints dans ce premier acte comme des barbares cruels au premier abord mais dont l'humanité est pourtant bien présente lorsqu'on les côtoie. Manco s'adresse à eux en ouverture du deuxième acte. Il leur reproche que « par le feu de la guerre,/ [leurs] criminelles mains [aient] désolé la terre » mais Huascar, Chef du peuple sauvage (c'est ainsi que Leblanc de Guillet le définit dans la liste des personnages), refuse qu'il leur parle en maître. Manco lui demande alors de comparer ces bois « sanglant théâtre où règnent tant d'horreur » et la splendeur de ses palais ; ils doivent donc accepter un joug mais vivre libres (Acte II, scène 2). Huascar est indigné et veut réveiller « ces mortels hardis, élevés pour la guerre,/ Libres, indépendans, maîtres de leurs destins » car il veut à se battre. Zelmis tente de le convaincre de ne pas « rallumer un vaste embrasement » mais Huascar veut éliminer Manco, qui lui « arrache [sa] liberté ». Il veut se battre avec « [leurs] arcs, [leurs] glaives foudroyans » : il préfère mourir que se rendre (Acte II, scène 3). Si le troisième acte présente Huascar animé par le désir de vengeance, nous apprenons également qu'il a refusé de tuer Zérophis, fils de Manco, car il refuse de punir le fils pour les crimes du père. Il explique également que le jeune homme, qui ne connaît pas sa véritable identité, a faillit tuer Manco lors de la bataille qui a eu lieu initialement mais que cela serait « tromper la nature » si le fils devait tuer le père. Huascar part alors assembler ses

« cohortes » pour préparer le combat (Acte III, scène 2). Tamzi, qui s'est allié avec l'Anti en espérant faire tomber Manco et devenir roi, « introdui[t] les Sauvages » dans le palais (Acte III, scène 3). La bataille a finalement eu lieu et Huascar repart après avoir massacré un garde « se perdre au sein de ses vastes forêts » (Acte IV, scène 2) mais il est rattrapé par un chef péruvien. Manco lui propose alors d'échanger son fils contre sa grâce mais Huascar refuse laissant penser que c'est pour « rallumer la fureur des combats ». Le chef des Antis assure qu'une bonne entente entre leurs deux peuples est impossible tant que Manco cherche « des sujets & non des amis » puis annonce vouloir retourner « dans ces forêts tranquilles,/ Du bonheur des humains seuls & premiers asyles/ Où le sauvage errant, sans travaux & sans soins,/ Vit au hazard des fruits offerts à ses besoins,/ Sans droit que ses besoins, sans loix que la nature » (Acte IV, scène 4).

Les Antis sont donc comme les personnages étudiés auparavant : leur nature profonde est bonne mais encline au combat et ces quelques vers de *Manco-Cápac* traduisent parfaitement la situation de l'Amérindien, tout au moins, le stéréotype du personnage de théâtre d'alors. Tous sont nés bons, au cœur de la nature mais pourtant la violence va leur être imposée pour se défendre, car un point commun réunit les combats des différents protagonistes américains : ils sont tous animés, à différents degrés, par un désir de vengeance. Le bon sauvage est devenu un guerrier pour se défendre.

D. L'impact étranger sur le caractère amérindien

Plus que tout autre continent, l'Amérique a été bouleversée par sa rencontre avec d'autres civilisations. Chacune des pièces de ce corpus en apporte sa vision, faisant un focus sur un aspect des changements provoqués au contact de l'Autre, que ce soit sur le plan religieux, politique ou culturel. Initialement sauvage parce que vivant au cœur de la nature, l'Amérindien est devenu le sauvage des peuples qui lui étaient étrangers.

1. Guerres et alliances

L'arrivée des Européens sur le sol américain était motivée par la soif de l'or et sous prétexte d'évangélisation, l'agrandissement des territoires. Pour parvenir à leur dessein, l'usage des armes et la mise en esclavage des Amérindiens allaient devenir monnaie courante face à la résistance inéquitable des natifs du Nouveau Monde. La thématique de ces affrontements et des alliances engendrées occupe une place de premier ordre dans le théâtre français d'alors. Français et Anglais se battent au Nord quand seuls les Espagnols sont mis en scène en Amérique du Sud.

Jacques Du Hamel est le premier à aborder ce sujet, à la fin du XVI^{e} siècle, dans *Acoubar*. La bataille oppose ici le roi de Guylan au Canada, terre d'accueil de Pistion et Fortunie qui y ont trouvé asile pour vivre leur amour quand la jeune femme était promise à Acoubar. L'argument de la pièce nous donne de premières informations sur les différents camps. Les Canadiens, conduits par leur « Roy Castio, & assistez d'un jeune Seigneur François », accueillent la flotte d'Acoubar par une bataille navale pour l'empêcher d'accoster. Si le but premier du voyage de la flotte était de venir chercher Fortunie, il est tout de même précisé que le roi « cuid[ait] avoir gagné un Royaume nouveau ». Plusieurs batailles ont donc lieu. La première victoire revient aux Canadiens qui ont « repoussé mis à bas » (Acte I, vers 111) leurs assaillants mais ceux-ci, avec l'aide de leur magicien, et après « trois jours entiers » (Acte I, vers 142) de combats, parviennent à atteindre la terre. Dans ce premier acte, Acoubar se pose en victime : sa maîtresse lui a été enlevée et il se trouve, faible, face à une horde de sauvages en terre hostile. Plein de ressources, il obtient néanmoins de l'aide et sort vainqueur de la première série de combats. Le chœur qui clôt cet acte tempère ce discours puisqu'il note que certains humains « se plaisent aux bois » quand d'autres, « les autres ambitieux/ Envieux/ Des richesses de ce monde/ Les vont cherchans ». Fortunie tente de convaincre Pistion de ne pas combattre car elle est certaine de la supériorité d'Acoubar mais le Français refuse de faire « banqueroute » (Acte II, vers 50) à Castio dont « les soldats aprestez/ deffendent en mourant [leurs] propres libertez » alors qu'ils sont « non aguerry aux traverses de Mars » (Acte II, vers 51-56). Par sa « vaillance » (Acte II, vers 69), il est de plus certain de mettre en valeur la France car « A un peuple affligé on ne refuse rien », puis ajoute qu' « après la victoire [il] bastira des villes » (Acte II, vers 72-74) dévoilant ainsi sa nature colonisatrice puisqu'il pense

que son aide nécessaire contribuera à élever le Canada en province française. L'affrontement devient alors insidieusement une quête de territoire que la France et Guylan se disputent. Fortunie persiste à vouloir le faire renoncer car, pragmatique ou pessimiste, elle lui rappelle que les hommes d'Acoubar sont entraînés à la guerre (« ont toujours vescu sous les drapeaux de Mars », acte II, vers 427) et équipés « en Gendarmes » (Vers 429), « vestu d'une cuirace » (Vers 432) quand ceux de Castio auprès de qui il veut combattre n'ont que de « sauvages armes » (Vers 428). Pistion privilégie tout de même la loyauté envers le roi Castio; il se doit d'aider cette « Isle sauvage » (Acte II, vers 460), de soutenir ce « peuple estranger » (Acte II, vers 504). Castio arrive enfin en scène et se défend d'être l'instigateur de cette guerre mais les Canadiens se doivent de protéger leur « belle province » (Acte II, vers 554) de l'asservissement. Malgré sa combativité, Castio est touché et avant de mourir, il demande au « brave François » (Acte II, vers 595) Pistion de rallier ses gens et de sauver sa couronne. L'intrigue reprend son droit à la victoire d'Acoubar et Fortunie devient le centre des attentions. Cette tragédie associe le Canada et la France par devoir moral mais aussi intéressé de la part du représentant du Louvre face à l'ennemi perse.

Les Mariages de Canada n'aborde pas directement le thème de la guerre, de même qu'*Arlequin sauvage*, cependant la première pièce évoque le Canada comme « la nouvelle France » (Scène 1) et veut « apprivois[er] » les Hurons (Scène 19) et la seconde met en scène un Américain mené à Marseille pour qu'un Français s'amuse de leur différences culturelles. La France occupe donc déjà les terres américaines et impose sa présence aux autochtones. Saint-Foix dans sa *Colonie* ne met pas non plus en scène les Américains toutefois il évoque l'antagonisme entre les Français et ces derniers dans une unique réplique : Frontin rappelle à Valère que Rustaut « s'est toujours distingué dans les différens combats qu['ils ont] eu à soutenir contre les Sauvages » (Scène 3).

Les Incas du Pérou, première entrée du ballet *Les Indes galantes* est la première œuvre à exposer clairement l'aversion des Américains pour les occupants européens. Si Phani aime Carlos, officier espagnol, Huascar le lui reproche car telle « Perside » elle est éprise de l'un des « Vainqueurs inhumains », ces « Barbares », ces « Tyrans » que seul l'or attire (scène 3). Il est certain que la

jalousie attise sa haine mais nous apprenons également que les Espagnols ont « détruit [les] superbes aziles » incas, les temples du Soleil (Scène 5).

Alliances et affrontements sont le cœur de la trame d'*Alzire ou Les Américains*. Le Pérou est dorénavant occupé par les Espagnols et a pour nouveau gouverneur Gusman, qui succède, sur l'ordre du conseil de Madrid, à son père Alvarez. Celui-ci avait su se faire accepter par les autochtones et avait même convaincus certains d'entre eux, parmi lesquels l'ancien souverain Montèze, de se convertir au christianisme. À l'inverse, Gusman se montre belliqueux et veut dompter cet hémisphère et son peuple sauvage. Zamore, péruvien, ne l'entend pas ainsi et mène donc une campagne pour tenter de leur résister ce qui le mènera à poignarder l'Espagnol. Alzire, quant à elle, n'accepte pas non plus cette colonisation cependant, par amour pour son père et pour préserver son peuple, elle accepte d'épouser Gusman afin que la paix règne enfin. L'arrivée des Espagnols sur le sol américain est synonyme de combat car leurs méthodes pour conquérir cette terre et leur volonté d'imposer leur croyance ne peuvent être acceptées des Péruviens. La conversion de Montèze au catholicisme procure la justification de cette invasion mais pour le peuple, il n'est pas envisageable de se laisser faire. Plusieurs batailles occupent alors les conversations.

C'est justement l'arrivée de Colomb que Rousseau met en scène dans *La Découverte du Nouveau Monde*. Les habitants de l'île de Guanahan sentent la menace arriver mais ils n'imaginent pas qu'elle vienne des navires européens qui approchent puisqu'ils ne connaissent pas encore cette partie du monde. Ils croient que ce sont les enfants du Soleil, « ces hommes terribles,/ Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles » qui arrivent (Acte I, scène 4). Le Grand Prêtre prédit que le « règne du Cacique » est dorénavant terminé et que ses peuples vont perdre « leur liberté, leur innocence ». Arrivent alors les Espagnols sur leurs « monstres ailés » (Acte I, scène 5). Le chœur espagnol ouvre le deuxième acte par des chants de victoire. Colomb, « l'étendard de Castille à la main » pense ces « climats » « trop négligés des cieux », il plante le drapeau castillan et déclare que cette terre perd « la liberté » et est désormais sous un joug « encor plus précieux ». Il dit que « l'Argonaute » lui servit « de guide », espère être « l'égal de tous ces héros » et veut étonner « ce peuple sauvage ». Alvar renchérit, veut que la « Fière Castille » étende « partout ses lois » car « un monde entier n'a pu suffire », « maîtres des

élémens, héros des combats » il veut répandre « la terreur, le ravage » car il pense que le « ciel », en rendant possible l'accès à « ces climats », les leur offrit. Il veut soumettre « l'univers » à « l'empire d'Isabelle » (Acte II, scène 1). Ce sont alors « des décharges de mousqueteries » qui résonnent au troisième acte. Colomb veut épargner ses « faibles ennemis » et espère « qu'ils sentent leur faiblesse avec leur esclavage » (Acte III, scène 2). Le Cacique « désarmé » est amené devant Colomb et avoue avoir voulu l' « immoler » (Acte III, scène 4). Si Carime obtiendra sa grâce, un parti-pris pour les Américains est évident. Le dramaturge fait d'eux un peuple faible face à des Espagnols armés et déterminés à les réduire en esclavage avant même toute négociation. La quiétude de ce peuple qui vivait en toute tranquillité sur cette île est, à cause de l'arrivée européenne, terminée.

Hirza ou Les Illinois offrent aussi une vision des combats imposés par l'arrivée des Européens sur le sol canadien car s'il est vrai que la tribu illinoise affrontait auparavant « l'Algonkin, le Huron,/ Et l'Iroquois » (Acte I, scène 2), ils doivent dorénavant également combattre Français et Anglais qui s'affrontent sur le territoire américain pour en obtenir la royauté. Pour cela, des alliances se sont formées. Monréal nous apprend que « l'Anglois façonnait au frein de l'esclavage » les Iroquois (Acte I, scène 3) mais Hirza refuse que les Français leur imposent ce même joug. Elle aime Monréal, bien qu'il soit français, car lui-même se bat contre ceux de sa nation à qui il reproche d'avoir tué son père ; il a de plus appris aux Illinois « l'art sanglant de la guerre » en combattant « les Alliés de la fiere Angleterre » (Acte I, scène 1). Les Illinois doivent donc choisir entre le « combat ou des fers » (Acte I, scène 4) car l'Europe « ose aspirer à [leur] donner des maîtres » (Acte I, scène 5), ce à quoi ils refusent de céder. Notons que les Illinois ne veulent pas être « bourreau » pour autant et préfèrent faire prisonniers leurs ennemis que de les tuer (Acte II, scène 1). Hiaskar rappelle alors que « le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté » c'est pourquoi il refuse le joug d'un maître étranger (Acte II, scène 3). Leur « intrépidité » seule pourra arrêter « la fougue des François », car cette terre est la leur, en témoignent « les ossemens » de leurs ancêtres ; les Français n'ont aucun « droit » à venir « habiter [leurs] déserts » (Acte II, scène 6). L'intrigue réelle de cette tragédie résulte dans la vengeance du meurtre du père de Hirza mais elle nait de ce climat de guerre dans lequel est entré le Canada suite à l'arrivée des Européens.

La situation diffère quelque peu dans *Le Français en Huronie*. Zamire est sous le charme du Valcour, malgré ses origines. En apprenant que « des Bataillons Français ont paru sur la rive » elle craint d'avoir été trompée par son amant et ajoute qu'il n'y a pas chez elle d' « offense » sans vengeance si tel s'avérait être le cas. Frontin la rassure sur les intentions de son maître et lui explique qu'après avoir retrouvé des Français, il a dû les suivre pour « battre les Anglais » (Scène 4). Une guerre sévit donc sur le sol huron, mettant à mal les autochtones. Pourtant lorsqu'arrive le sauvage, nous découvrons qu'il ne veut pas s'en prendre à Frontin à cause de sa nationalité mais parce qu'il le croit être l'amant de la jeune femme dont il est lui-même amoureux. L'arrivée des Européens a tout de même un impact sur le quotidien huron puisque nous apprenons ensuite, lorsque Zamire veut séparer le sauvage et Valcour, qu'ils doivent se battre ensemble pour aller de leurs « ennemis confondre l'arrogance ». Elle rappelle à son compatriote que, « allié des Français », il doit porter sa « valeur contre ces fiers Anglais » pour triompher ensemble (Scène 9). Les Hurons prennent donc dorénavant part à des guerres qui ne sont les leurs que par leur alliance avec les Français.

L'Héroïne américaine expose une nouvelle facette de l'animosité entre Ancien et Nouveau Monde. L'avertissement de la pantomime relate le fait réel duquel s'est inspiré le dramaturge : la trahison d'un Anglais envers une Caraïbe qui lui avait sauvé la vie quelque temps auparavant[194]. Le conflit est ici clairement dû au comportement européen qui venait dépeupler les îles de leurs habitants pour en faire des esclaves (« Inkle (…) conduit deux Femmes Caraïbes enchaînées », acte I, scène 1). Il est donc naturel que le peuple de Jarika ne veuille pas de leur présence à ses côtés. Apercevant Inkle, une troupe de Sauvages poursuit l'Anglais. Il parvient à leur échapper grâce à la jeune femme qui, incarnation du bon sauvage,

[194] « Le trait suivant, rapporté dans l'Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes, a fourni le sujet de cette Pantomime. Voyez tome V, page 271. « Des Anglois débarqués sur les Côtes du Continent pour y faire des Esclaves, furent découverts par les Caraibes qui servoient de butin à leurs courses. Ces Sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jetta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrétement, & le reconduisit après quelque temps sur les bords de la mer. Ses Compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, qui lui avoit donné son cœur avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la Nation Angloise, un de ses Poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité ce monument infâme d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des Nations. » On a suivi, le plus qu'il a été possible, ce sujet historique ; les changemens qu'on s'est permis, étoient nécessités par l'action théatrale. (Dans l'édition de chez Guillot, 1786).

veut l'aider, mais les Sauvages « paroissent désespérés de voir que leur ennemi a disparu » et vont jusqu'à menacer l'une des leurs de mort pour découvrir où se cache « l'Etranger » (Acte I, scène 10). Lorsqu'ensuite, ils apprennent l'arrivée d'un vaisseau, les Sauvages courent avec « courage (…) du côté où ils ont aperçu l'ennemi » (Acte I, scène 13). Ce premier acte expose donc clairement le dissentiment des Américains envers la nation d'Inkle. Le conflit est établi puisqu'à plusieurs reprises Arnould a choisi le terme *ennemi* pour signifier les Anglais et c'est ce que va mettre en scène le deuxième acte. Les Sauvages vont « reconnoître l'ennemi » (Acte II, scène 1), puis ils se préparent « à les combattre » (Acte II, scène 2). De son côté le Capitaine anglais « forme trois divisions » (Acte II, scène 3) ; il est imité par le Chef des Sauvages « qui s'est aperçu de la manœuvre de l'ennemi » et « il forme aussi trois divisions » (Acte II, scène 4). Les Anglais se mettent alors « en embuscade » (Acte II, scène 5) mais entre-temps Inkle s'est fait surprendre par cinq sauvages (Acte II, scène 6). La bataille débute alors, « on attaque & on se défend de part & d'autre » (Acte II, scène 8) mais la victoire est anglaise. Des Sauvages ont été « faits prisonniers » et sont « enchaînés deux à deux » (Acte II, scène 9). En accostant sur l'île des Caraïbes, les Anglais viennent semer le trouble chez les Américains en voulant faire d'eux des esclaves. La seule alternative qui leur est offerte est le combat pour sauver leur vie : le refus de toute présence blanche, même si elle n'est réduite qu'à un seul homme, est la conséquence logique de la menace anglaise.

Le cas des deux dernières œuvres, *Manco-Cápac* et *Les Sauvages civilisés*, diffère des exemples précédents car l'Europe n'intervient pas directement sur scène. Cependant l'auteur de la seconde pièce communique dans son avertissement ses intentions : il a voulu dans ses personnages représenter la société française. Si des combats ont donc lieu, ce n'est qu'entre les différentes tribus américaines et par suite entre les différentes catégories sociales françaises d'alors mais ce n'est pas une représentation d'un conflit entre Europe et Amérique. Cela diverge dans *Manco-Cápac* car si aucune nation européenne n'est non plus présente sur les planches, l'Ancien Monde est toutefois incarné par les Incas. Manco est venu sur terre aider les sauvages, c'est-à-dire les civiliser. Pour cela il prône certaines valeurs telles que le respect, l'égalité, la justice ou encore la paix ; le lien avec le discours officiel européen des actions menées en Amérique est donc

évident. Leblanc de Guillet a choisi la métaphore inca pour représenter les colons. L'arrivée de ceux-ci est contraire à la volonté des Antis, le peuple sauvage. Une guerre se prépare donc.

Différents peuples amérindiens sont présentés sur les scènes du théâtre français et si certains avaient pour habitude de combattre les tribus adverses, l'arrivée des Européens va rendre chacun d'entre eux méfiant et semer la guerre.

2. Catholicisme et idolâtrie

La croyance des Amérindiens est un sujet récurrent dans les pièces que nous étudions. À l'exception d'*Alzire ou Les Américains* où elle est liée au sujet principal, elle ne reste pourtant le plus souvent qu'en marge du discours principal, des allusions de-ci de-là ou le prétexte à une décision.

Les dramaturges n'évoquent cependant que « les dieux » ou comme nous l'avons précédemment dit, « les autels ». Ainsi, dans *Les Incas du Pérou*, Huascar parle « au nom des Dieux », il veut servir « le Ciel » et se sent inspiré par « le Dieu de [ses] climats », le Soleil qui veille sur eux. À l'inverse Phani redoute « le Dieu » qui guide les Espagnols car il les a dotés d'une grande puissance, en témoignent « leurs Villes [qui volent] sur les eaux » et « leur invincible bras [qui disposent] du tonnerre » (Scène 3). Ainsi lorsque Carlos explique à sa maîtresse que le tremblement de terre « du Soleil n'est point l'ouvrage », elle lui fait confiance et l'épouse (Scène 7). Sans l'intervention de l'Espagnol sur le bien-fondé de cette croyance, Phani aurait certainement agi différemment. *La Découverte du Nouveau* Monde met également en scène la croyance américaine envers le dieu Soleil ainsi que la chrétienté ibérique. Le pied à peine posé à terre, Colomb note que ces climats ont été « trop négligées des cieux », puis annonce vouloir y répandre « la terreur, le ravage » puis que « le ciel en fit [leur] partage/ Quand il rendit l'abord de ces climats/ Accessible à [leur] courage » (Acte II, scène 1). De leur côté, Carime comme le Cacique, croit que ces nouveaux arrivants sont des enfants du Soleil puisqu'ils sont armés « des foudres de [leur] père » qui les rendent victorieux. Enfin, lorsque que la jeune femme demande à Colomb d'épargner le Cacique et son

épouse, l'Espagnol veut savoir s'ils daignent « recourir à la moindre prière » pour prendre sa décision (Acte III, scène 4). Il n'est donc pas encore question de conversion des Amérindiens à la religion chrétienne, toutefois chacune des deux croyances influe sur le déroulement de la rencontre.

La victoire des Français sur Thamar fait dire à Hiaskar, chef de guerre de *Hirza ou les Illinois* que « L'Europe est triomphante & [leurs] Dieux sont vaincus » dès sa première réplique. Hirza lui demande alors de ne pas « avilir (…) [leurs] Dieux & [leur] pays » mais il rétorque que « [leurs] Vainqueurs sont armés par un pouvoir céleste », leur désir de vengeance ne suffit donc pas à envisager une victoire (Acte I, scène 1). Revient ensuite Monréal. Il jure sur les « Dieux » de Hirza, en apprenant la mort de son ami Thamar, de punir le meurtrier. Elle lui avoue alors regretter que « le Canada chancelle » par la faute « des Dieux ennemis » (Acte I, scène 3). Elle invoque les « Grands Dieux » en les implorant de ne pas céder « à des Dieux étrangers » (Acte I, scène 6). Ce premier acte met en parallèle les tensions internationales et les oppositions religieuses. L'acte trois présente ensuite une situation originale. Si d'ordinaire ce sont les Amérindiens qui doivent se convertir au catholicisme, Monréal avoue à son père lors de leurs retrouvailles qu'il s'apprête en épousant Hirza à « oublier [son] culte & [sa] patrie ». Il n'adopte pas pour autant les croyances de sa maîtresse mais il dit faire d'elle son « Dieu », son père lui reproche alors d'être « un Chrétien plus idolâtre qu'elle » (Acte III, scène 3). Lorsqu'il l'implore d'épargner son père, Hirza lui répond qu'en l'épousant, son père devient le sien. Il doit donc « consacre[r] ici [sa] foi,/ Aux Dieux de [ses] ayeux » mais Monréal répond ne pas pouvoir car alors que son bras fume encore du sang de ses victimes françaises, il ne peux se sacrifier « Aux Autels de [ses] Dieux » même si « cent fois [ses] sacrilèges mains/ Ont encensé [ses] Dieux, l'objet de [ses] dédains ». Il confesse qu'il « y répugnoi[t] » mais le faisait pour lui plaire. Hirza semble tomber des nues et interprète ce refus comme l'échec de son ambition de devenir chef des Illinois bien qu'il tente de la convaincre que ce n'était que des preuves d'amour (Acte IV, scène 3).

Alzire ou Les Américains est l'œuvre la plus probante en matière d'intrusion coloniale dans les croyances amérindiennes. Dès la première scène, Alvarez, gouverneur espagnol, expose les raisons coloniales de leur présence : faire briller « le nom de l'Europe et le nom catholique », ce qui semble être accompli puisqu'il

parle des Américains en temps que « chrétiens nouveaux » mais se rappelle aussi leur ancien « monde idolâtre ». Son fils accepte de libérer les prisonniers à la seule condition « qu'ils soient chrétiens » car « ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie/ Est un titre en ces lieux pour mériter la vie ». Dorénavant « un seul Dieu » doit régner sur le Nouveau Monde. Montèze, souverain d'une des contrée d'Amérique du sud et père d'Alzire, a d'ailleurs « pour le vrai Dieu (…) quitté ses faux dieux » et su convaincre sa fille de faire de même (Acte I, scène 1). Cette scène d'exposition prouve d'ores et déjà l'importance du sujet religieux dans cette tragédie. Montèze et Alvarez se sont liés d'amitié grâce, notamment, à la religion puisque « c'est par [Alvarez] que le ciel à [Montèze] s'est fait connaître ». En unissant leurs enfants par les liens du mariage, ils forment les premiers « vœux solennels (…) qu'en ces lieux on forme [aux] autels » (Acte I, scène 2). Alzire est toutefois réticente à s'engager dans cette union. Pour la convaincre, son père lui assure que par sa « foi », elle « protège les vaincus, commande à [leurs] vainqueurs » mais elle lui rappelle que son promis « osa détruire/ Des enfants du Soleil le redoutable empire ». Montèze clôt la discussion car elle doit « [son] âme entière à la loi des chrétiens ;/ Dieu [lui] ordonne par [lui] de former ces liens ;/ Il [l]'appelle aux autels, il règle [sa] conduite » (Acte I, scène 4). Le deuxième s'ouvre sur Zamore qui regrette que « [leurs] vastes contrées/ A des dieux ennemis » aient été livrées, que les « temples » et les « autels » aient été détruits (Acte II, scène 1). Alvarez vient alors l'avertir qu'il lui rend sa liberté, provoquant la stupéfaction du héros amérindien qui lui demande ce qui lui vaut cette clémence. Alvarez répond qu'elle est le fruit de « Dieu, [sa] religion, et la reconnaissance ». Zamore croit alors que les Espagnols qui ont dévasté l'Amérique n'ont pas le même Dieu que lui mais Alvarez explique qu' « ils l'outragent » par leurs agissements, abusant de leur pouvoir (Acte II, scène 2). Par la suite, Montèze et Zamore se retrouvent. Le premier explique être motivé par « la soif de [se] venger (…) et [ses] dieux » mais le second lui répond qu'Alzire et lui ont été instruits « de nouvelles vertus, (…) un grand exemple à suivre », qu'ils ne connaissent plus « ces dieux », « ces fantômes affreux » abattus « sous le Dieu qu['ils] adore[nt] ». Il reconnaît avoir « quitté les chimères » de son ancienne religion et espère que Zamore fera de même (Acte II, scène 4). Montèze ordonne alors aux gardes d'empêcher les « païens, élevés dans des lois étrangères » d'accéder « aux autels » où ils pourraient « profaner les mystères » chrétiens (Acte

II, scène 5). Alzire débute le troisième acte en reconnaissant avoir « trahi [sa] foi » en épousant Gusman (Acte III, scène 1) puis avoue à Zamore, qu'elle vient de retrouver, avoir « tout quitté, [ses] dieux, [son] amant, [sa] patrie » car, le croyant mort, elle « a détesté [leurs] dieux » laissant le pouvoir de son père agir sur elle (Acte III, scène 4). Au quatrième acte, Zamore reproche à Alzire d'être l' « épouse d'un chrétien » quand elle devrait « détester/ Ce Dieu, ce destructeur des dieux de [leurs] ancêtres » qui l'arrachent à lui et lui donne des maîtres (Acte IV, scène 4). Il part préparer son combat, elle implore le « Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible » dont elle « connai[t] peu [les] lois » d'assouvir sa vengeance sur elle si son amour pour Zamore l'offense. Elle demande ensuite s'il est « le Dieu que d'un autre univers », si « les seuls Européans » né pour lui plaire ou si tous les humains sont « l'ouvrage de [ses] mains (Acte IV, scène 5). Apprenant que Zamore a poignardé Gusman pour se venger, Alzire s'étonne que « ce Dieu qu['elle] ser[t] la laisse sans secours » et défende « à [ses] mains d'attenter sur [ses] jours » quand les dieux le lui permettaient et autorisent les Européens à « dépeupler la terre » (Acte V, scène 3). Arrive alors Alvarez qui laisse le choix à Zamore de mourir ou de « croire un Dieu » dont « la loi pardonne à qui se rend chrétien ». L'Amérindien se demande s'il aime suffisamment la vie pour quitter « [ses] dieux pour le Dieu de Gusman », s'il doit mourir ou « viv[re] en traître ». Demandant à Alzire de trancher, elle reconnaît que « des lois des chrétiens [son] esprit enchanté » crut y « voir la vérité » mais que « renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,/ C'est le crime d'un lâche et non pas une erreur ». Ils doivent donc, selon elle, mourir. Zamore acquiesce, il préfère « mourir avec [elle] que se déshonorer » (Acte V, scène 5). Gusman, mourant, est amené auprès d'eux. Il prend ces quelques instants de répit avant de succomber comme l'occasion de leur pardonner et faire grâce à Zamore pour lui prouver la « clémence » chrétienne justifiant ainsi « que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois » car leurs dieux lui ont « commandé le meurtre et la vengeance » quand le sien lui « ordonne de [le] plaindre et de [lui] pardonner ». Zamore se dit « immobile, égaré, confondu » que « les vrais chrétiens [aient] tant de vertu » et avoue être attiré par le charme de son dieu (Acte V, scène 7). L'arrivée des Européens va donc de pair avec la découverte pour les Amérindiens d'une

nouvelle religion. Si pour apaiser les relations, et par convictions, certains s'y sont convertis, elle reste la cause de nombreux conflits mais également la clé du pardon.

Le choc de la rencontre des civilisations européennes et amérindiennes est en parti dû à la confrontation de leurs croyances. Si le plus souvent ce sont les Européens qui veulent faire se convertir les natifs du Nouveau Monde au catholicisme, le cas inverse arrive également lorsque par exemple Hirza veut que Monréal croie en ses dieux. Chacun veut encourager l'autre à adopter sa croyance. Notons cependant que le thème religieux n'existe que dans les pièces mettant en scène les affrontements entre les deux mondes, l'Ancien catholique face au Nouveau idolâtre. Lorsque la nature du bon sauvage est au cœur de l'intrigue, ce sujet n'est jamais abordé : Betti, la jeune Indienne, Zamire, la Huronne ou Jarika, l'héroïne américaine, n'évoquent jamais cela.

3. Le désir de vengeance

La rencontre entre Américains et Européens a une nouvelle conséquence sur le caractère des premiers : en plus d'être créatrice de conflit et de bouleverser les croyances amérindiennes, un sentiment va naître ou s'exacerber chez nombre de protagonistes américains : le désir de vengeance.

Le premier exemple se trouve dans l'œuvre de Louis Fuzelier, *Les Indes galantes*. L'entrée des *Incas du Pérou* présente les amours contrariées de Phani et Carlos. Ce dernier veut épouser sa maîtresse mais elle diffère sans cesse l'union car de « [ses] fiers Incas [elle] crain[t] la violence » (Scène 1). Elle avait vu juste car Huascar est non seulement jaloux des sentiments de la jeune femme pour un Espagnol mais il reproche de plus aux colons d'avoir pour unique intérêt l'or, « le seul Dieu que [leurs] Tyrans adorent » (Scène 2). L'ordonnateur de la fête du Soleil a alors pour « projet » « un barbare artifice » (Scène 4). Il fait donc croire à la jeune femme que « le ciel jaloux de sa gloire » (Scène 6) a provoqué le tremblement de terre pour la dissuader de suivre Carlos et alors qu'elle veut s'enfuir, il la met la met en garde contre son « Amour jaloux ». Cependant l'Espagnol n'est pas dupe et convainc Phani de l'épouser, Huascar se désole alors que « [son] cœur irrité/ Ne puisse être vangé d'un si cruel outrage » (Scène 7).

Ce thème est s'avère très présent dans la tragédie de Voltaire puisque c'est à quarante reprises que nous trouvons un dérivé du mot vengeance dans la tragédie d'*Alzire ou Les Américains*. Gusman est le premier à évoquer ce sentiment qu'il veut que ses hommes oppose à la sauvagerie américaine. Toutefois ce désir de réparation est avant tout amérindien. Alzire regrette la disparition de Zamore car en plus d'être son amant, il était « le vengeur de l'État » (Acte I, scène 4). Effectivement, lorsque le deuxième acte s'ouvre sur un discours de ce dernier aux Américains, il cherche à les persuader qu'il faut obtenir « la vengeance ou la mort », il veut la mort de Gusman, « cet insolent vainqueur », pour « venger [son] pays » détruit. Il reconnaît ouvertement ses « vastes desseins », les « vertus de [son] cœur, la vengeance et l'amour ». Il ajoute ensuite pour convaincre ses hommes que « périr sans se venger » serait se déshonorer (Acte II, scène 1). Lorsqu'il retrouve Montèze, son discours est le même : c'est « la soif de [se] venger » qui l'a « conduit en ces lieux » et pour l'en convaincre, il lui rappelle ce « jour épouvantable » où leur Empire fut détruit par « ce fier Espagnol » et lui explique que laissé pour mort il y a trois ans, il a depuis rassemblé des hommes dont la « commune haine » les motive pour « périr sous ces murs, ou venger l'Amérique ». Montèze tente de l'en dissuader mais Zamore, confiant en leur infériorité, croit que « pour venger enfin [ses] peuples abattus,/ Le ciel, au lieu de fer, [leur] donna des vertus ». Montèze s'attriste que Zamore soit enivré « de vengeance et d'amour », maintenant que lui a découvert les vertus de l'Europe (Acte II, scène 4). Un des Américains conseille à Zamore de lancer leur offensive aux portes de la ville, certain que lorsque leurs ennemis « dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs », détruiront eux-mêmes par leur violence, leur ouvrage (Acte II, scène 6). Le troisième acte présente les retrouvailles des amants. Zamore lui apprend ses projets qu'elle approuve en lui confirmant qu'il doit « [se] venger », punir le crime (Acte III, scène 4). Zamore apprend de la bouche de sa maîtresse qu'elle vient d'épouser leur ennemi, qui arrive justement accompagné de son père. Il le met en garde contre « [son] bras vengeur » puisque le sang de Gusman « pourrait venger la terre » (Acte III, scène 5). Finalement Gusman et les Espagnols ont vaincu les assauts américains, ils ont triomphé « de tous les vengeurs de ce triste univers » (Acte IV, scène 1). Au cinquième acte, Alzire apprend que Zamore a poignardé Gusman, geste qui atténua « sa colère » puisqu'il présenta le fer juste

après à Alvarez, déclarant avoir « vengé [son] injure » pour le que vieil homme « venge la nature » à son tour ». Alzire plaint le sort de son époux, bien qu'elle confesse qu'il l'a mérité, mais reconnaît également le courage de Zamore qui ne fit que « venger son outrage » (Acte V, scène 2). Celui-ci est arrêté et conçoit que ce soit maintenant au tour d'Alvarez de le punir. Le père de Gusman regrette « cet horrible plaisir que donnent les vengeances » mais lui propose plutôt de se convertir pour l'apaiser (Acte V, scène 5). Gusman, qui est toujours en vie, pour le convaincre d'aimer son Dieu lui expose son point de vue selon lequel les dieux lui ont commandé ce « meurtre et la vengeance » quand le sien ordonne le pardon (Acte V, scène 7). Le désir de vengeance est le sentiment qui ici guide l'action mais c'est l'arrivée espagnole fit naître ce sentiment dans le cœur américain.

La Découverte du Nouveau Monde présente une situation différente car la vengeance ne naît pas de l'arrivée des colons sur le territoire américain mais elle la rend possible. Le Cacique a en effet repoussé les avances de Carime et celle-ci a décidé de « [s']en venger ». Voyant arriver ceux qu'elle croit être les enfants du Soleil, elle décide de « leur livrer ce qu['elle] aime » (Acte II, scène 2). Apprenant qu'ils ne sont pas les dieux, elle veut tout de même les aider à soumettre l'île et les guider vers « ses biens les plus chéris » et à travers « les détours de ces routes secrètes ». Alvar, sous le charme de la belle Amérindienne, lui promet la mort du Cacique car « il est cent [chemin] pour la vengeance » et qu' « il faut venger [ses] pleurs et [ses] appas ». Ensemble, ils chantent alors « Vengeance, Amour, unissez-vous (…)» (Acte II, scène 3). Seule, Carime était peu dangereuse mais avec l'aide des Espagnols, son champ d'action est bien plus large même si finalement elle le regrettera et obtiendra des colons leur clémence.

Le désir de vengeance est également très présent dans *Manco-Cápac* où rappelons-nous, les Européens ne sont pas présents mais sont incarnés par la société Inca de Manco qui veut civiliser le peuple des Antis. Manco veut donc prendre sous sa protection les Antis, peuple sauvage qui « adore au fond des bois les Dieux de la vengeance » quand « le Dieu du citoyen, dans la société,/ Doit être un Dieu de paix, d'amour, d'humanité » (Acte I, scène 4). Pour cela, il leur déclare la guerre et en ressort victorieux. Un grand nombre d'Antis est retenu prisonnier mais il leur assure vouloir les garder en vie pour en faire des citoyens. Huascar, leur chef, refuse d'être soumis à son joug pour garder son entière liberté et

« respirant une juste vengeance » continuer à se battre. Zelmis lui reproche son « aveugle colère » et son « ressentiment », puis argue que leurs forces ne sont pas équitables mais Huascar persiste, assurant que si leurs mains les « vengent dans [leurs] bois des monstres frémissans », ils peuvent s'opposer à ces nouveaux tyrans (Acte II, scène 3). Il est alors fier d'annoncer aux sauvages que « le Ciel se prépare à venger [leur] outrage » et leur demande de se préparer à « venger [leur] gloire ou mourir avec elle » (Acte III, scène 1). Pour arriver à ses fins, Huascar va jusqu'à s'associer avec Tamzi, grand-prêtre du Soleil désireux de prendre la place de Manco. Cependant, lorsque ce dernier apprend que le fils de son roi est toujours en vie, il interroge son complice sur les raisons qui l'ont poussé à le garder en vie, car il voit, en apprenant cela, le trône s'éloigner à tout jamais. Huascar lui répond connaître « la vengeance & non la perfidie », que par ce geste il éteignait le sang impur des rois incas sans pour autant punir le fils à la place du père. Tamzi veut continuer « à servir [la] vengeance » de Huascar mais s'interroge sur le bien-fondé d'envoyer le fils au combat et risquer qu'il tue son père (Acte III, scène 2). Alors qu'Imzaé et Zelmis cherchent à obtenir la paix pour enfin vivre leur amour, impossible tant que la guerre gronde entre leurs deux peuples, Zelmis regrette que l'inflexible Huascar excite de ses compatriotes « leur bras à la vengeance » d'autant plus que Manco ne lui accordera la main de sa maitresse à l'unique condition qu'il parvienne à rétablir la paix entre les deux camps. Imzaé lui avoue savoir qu'un traître veut sa mort et réveille par ses propos la rancune de son amant qui veut à son tour « vole[r] & venge[r] [son] injure » (Acte III, scène 6). Finalement Huascar et Manco trouveront un arrangement en négociant l'identité du fils du roi Inca contre la liberté des Antis, toutefois notons bien que sans la volonté d'intrusion des Incas, Huascar n'aurait pas eu besoin de combattre pour venger cet affront. Une nouvelle fois, la présence des défenseurs de la civilisation est la cause de combat et de rancœur entraînant un besoin de se venger.

C'est encore cette même émotion qui mène l'intrigue de *Hirza ou Les Illinois* puisque la tragédie s'ouvre sur les Indiens qui pleurent sur le tombeau de Thamar, leur chef tué par des Français. Tous veulent se venger, notamment Hirza, la fille du défunt qui veut « que le sang des François coule avant [ses] pleurs » et ordonne « pour apaiser son sang qui fume encore, » d'aller « frapper, exterminer des monstres » coupables. Oukéa, chef des Vieillards cautionne ce discours : « il est

tems de venger [ses] père & [leurs] climats » de l'Europe. Il rappelle également à la jeune femme qu'elle doit se marier pour leur donner un chef. Elle épousera celui qui aura « vengé [son] père », lorsque « les Chefs ennemis seront en [son] pouvoir ;/ Quand [ses] yeux les voyant au milieu des tortures,/ [Elle pourra] de [ses] mains déchirer leurs blessures (…). Elle pense notamment à Monréal, son amant français opprimé par les siens, qui a autant de « droit de s'en venger » car par son geste, « il vengera [son] père, & le sien & lui-même » (Acte I, scène 1). Hirza jure à son père que « [sa] main [le] vengera », qu'elle fera « couler le sang de [son] bourreau,/ Ou quarante François [le] suivront au tombeau ». Monréal à son tour promet que son « fer sera funeste » pour jouir « d'une pleine vengeance » (Acte I, scène 3). Venger la mort de son chef est également nécessaire pour Hiaskar car il refuse que « L'Europe ose aspirer à [leur] donner des maîtres » ; il veut donc « triompher ou mourir » (Acte I, scène 5). Hirza en appelle alors aux « Grands Dieux » pour qu'ils se réveillent « au cri de la vengeance » pour « venger [leurs] enfants » (Acte I, scène 6). Ce premier acte montre très clairement que la tristesse de la perte d'un des leurs fait se réveiller chez les Illinois un besoin de vengeance envers les cruels Français. Pour pleurer cette perte et pouvoir nommer un nouveau chef, il faut punir les coupables. Le deuxième acte débute par la narration de la victoire de Monréal face aux Français dont il a préféré faire « cent prisonnier » pour assurer « la vengeance » plutôt que de devenir « leur bourreau » (Acte II, scène 1). Oukéa croit que cela n'est que feinte mais Hirza est heureuse que « [son] amant [ait] vengé [son] père ». Elle ajoute qu'étant le « vengeur de Thamar » il a mérité d'être son époux mais Oukéa lui refuse le droit de commander (Acte II, scène 2). Monréal assure n'avoir agi que comme « un fils qui venge son père » (Acte II, scène 3). Oukéa et Hiaskar n'admettent pas le discours de Monréal et ne sont pas convaincus de cette prétendue vengeance. Hiaskar est le seul capable de les venger selon Oukéa, mais il envisage également que l'un des prisonniers soit « digne de [les] venger » (Acte II, scène 5). Ils lui proposent de sauver les prisonniers français en tuant leur ennemi commun, le Français, qui a trahi de ses compatriotes et veut devenir chef des Illinois ; chacun ainsi y trouvera sa vengeance (Acte II, scène 6). Finalement Monréal père et fils vont se retrouver, mettant à mal le désir de vengeance de Hirza qui ne sait plus que faire à part se

donner la mort pour ne pas avoir à choisir entre venger son père ou aimer son amant. Hiaskar mettra fin à ce dilemme. Devant le trouble général, il annonce avoir « vengé sur [les prisonniers français] les mânes de [son] père » en les tuant (Acte V, scène 5). Le nœud de l'intrigue nait donc de la guerre entre la France et le Canada car s'il n'y avait pas eu de combats et donc de victimes, les Illinois n'auraient pas ressenti le besoin de se venger. Sauvigny, dans la préface de sa tragédie, écrit d'ailleurs avoir voulu peindre « le désir de la vengeance, l'ambition, l'amour, la jalousie ».

Ce n'est pas le règne colonial des Européens qui fait naître la jalousie dans la comédie du *Français en Huronie*, mais l'amour né entre l'un des leurs et une Huronne. Alors qu'elle craint que son amant ne l'ait délaissée pour rejoindre ses troupes, Zamire déclare que si « dans l'Europe une amante outragée (…) ne se voit point vengée », en Amérique le comportement diffère (Scène 4). Frontin la rassure dans un premier temps mais lorsque, pour ne pas brusquer le Huron qui l'effraie, il annonce la mort de Valcour, le Sauvage en profite pour suggérer à Zamire de « songe[r] à la vengeance » et se propose pour percer le cœur de « ce farouche étranger ». Zamire refuse car elle ne pourrait survivre à la mort de son amant mais le Sauvage ne l'entend pas ainsi. Jaloux, il « n'attend que la vengeance » (Scène 8). Voyant le Français arriver, le Sauvage lui dit que « [sa] haine voit en [lui son] rival abhorré ». Valcour refuse « de souffrir un outrage » et est prêt à s'en « venger » mais Zamire les arrête (Scène 9). Combattre côte à côte fera changer les avis des deux hommes mais ici encore, l'amour entre l'Américaine et le Français est source de jalousie, jalousie qui va elle-même engendrer un désir de vengeance que les Hurons n'auraient pas connu sans la présence européenne sur leurs terres.

Le comportement anglais est également source de vengeance chez les habitants du Nouveau Monde dans *L'Héroïne américaine*. Cela se retrouve tout d'abord dans leur refus catégorique d'héberger sur leur territoire un étranger en raison des maux infligés aux autochtones. Témoins d'un nouveau comportement honteux lorsqu'Inkle a vendu Jarika alors que celle-ci lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises, « Le Chef des Sauvages, révolté par cette atrocité, se retire en se promettant d'en tirer une prompte vengeance » (Acte III, scène 4). Les Caraïbes refusent d'abandonner l'une des leurs et combattent pour la libérer. Les Sauvages en sortent victorieux et Inkle est fait prisonnier. « Les Sauvages demandent au Chef

la mort d'Inkle, pour les venger des incursions & des cruautés des Anglois. Il la leur promet, & se retire avec eux » (Acte III, scène 13). Le dénouement épargnera le jeune homme à la demande de Jarika, portée par sa générosité mais ici encore, c'est le comportement européen qui crée le besoin de vengeance chez les Américains.

La vengeance est donc un ressenti, s'il n'est nouveau, tout au moins exacerbé par la présence des Européens sur le sol américain. Elle génère chez eux une rancœur, un dégoût pour les colons et leurs actions qui les mènent à la violence car c'est généralement le meurtre qui est envisagé pour se venger car l'Amérindien, qu'il incarne ou non le bon sauvage, est encore un personnage simple, brut : si quelqu'un l'a offensé ou lui veut du mal, il doit le payer quand l'Européen justifie ses actes soit par l'amour soit par les bienfaits de la colonisation. Il n'est pas étonnant que cette violence apparaisse sur les scènes françaises car les guerres entre colons et Indiens d'Amérique éclatent au XVII[e] siècle[195], il est donc naturel de retrouver ce thème au siècle suivant.

Deux personnages types se dégagent donc de ce corpus sur l'Amérique du siècle des Lumières : la femme incarne majoritairement la naïveté et la douceur du bon sauvage quand l'homme, sur la défensive, vit l'arme à la main. Cette opposition transfigure particulièrement lorsqu'ils sont face à l'étranger que chacun aborde différemment puisque généralement la femme le protège puis en tombe amoureuse alors que les hommes refusent son approche par crainte de ce qu'il va lui imposer. Une troisième figure se dégage mais, les croyances mises à part, se retrouvent dans ces deux catégories : les enfants du Soleil. Tous ont pour point commun d'attiser la curiosité des personnages européens à l'image de Betti, *La Jeune Indienne* qui s'étonne que tous s'empressent autour d'elle (Scène 4) : elle est une figure de l'altérité nouvelle, la scène dévoile l'intérêt de tous pour cet être curieux.

Le personnage de l'Amérindien est toujours un sauvage, quelque soit son sexe et son lieu de vie, il est présenté comme vivant dans les bois, en tribu,

[195] Après le temps des explorations, vient celui de la colonisation. Dès le XVI[e] siècle, les Espagnols investissent l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, pendant que l'Angleterre et la France s'intéressent aux côtes canadiennes. L'établissement des premières colonies va de paire avec les premiers conflits et les premières alliances entre tribus et colons.

n'occupant ses journées qu'à la chasse et à l'amour. Le percevant ainsi, l'Européen va chercher à combler ce néant. Malgré cela, chaque ethnie est hiérarchisée, chacun y occupe une place précise.

L'apparence physique importe finalement assez peu ici, entraînant parfois quelques confusions sur le personnage comme dans *L'Héroïne américaine* ou *Arlequin sauvage* : l'on s'interroge parfois sur les intentions de l'auteur lors de l'écriture du texte, pensait-il à un natif américain ou un homme noir puisque des centaines de milliers d'Africains furent exilés en Amérique dans le cadre du commerce triangulaire. Toujours est-il que les amours entre un Européen et une sauvage d'Amérique sont possibles, contrairement à l'union entre Blancs et Noirs, particulièrement lorsqu'elles vont permettre le bon déroulement de la colonisation et de la christianisation.

Le Nouveau Monde offre donc aux dramaturges un éventail de personnages exceptionnels et particulièrement théâtraux. Ceux-ci investissent les planches au siècle des Lumières car sont l'allégorie parfaite des questionnements d'alors et incarnent la nouveauté tant dans la façon dont ils sont mis en scène que dans l'exposition de ces nouvelles tribus que le public découvre grâce à l'art dramatique. Le personnage amérindien incarne donc une réelle altérité pour le public français d'alors, tant dans ses mœurs que dans son caractère.

II. L'homme oriental : Empire Ottoman et Afrique du Nord

L'altérité la plus présente sur les scènes françaises, populaires et royales, se trouve être celle du monde turco-musulman : nombre d'intrigues se déroulent à Constantinople/Byzance (*Achmet et Almanzine*, *Arlequin odalisque*, *Bajazet, Héraclius*, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, *La Rhodienne ou La Cruauté de Soliman*, *La Tragédie mahommetiste*, *Les Trois Sultanes*, *Les Veuves turques*, *Mahomet second*, *Perside*), Bagdad (*Le Barbier de Bagdad*, *Le Menuisier de Bagdad*), Smyrne (*L'Aveugle de Smyrne*, *Le Marchand de Smyrne*), Salé (*Le Corsaire de Salé*), Basra (*Arlequin Mahomet*), Alger (*La Belle Esclave*, *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*), Alep (*Le Grand et Dernier Solyman*) ou encore au Caire (*Les Pèlerins de La Mecque*)

ou à Jérusalem (*Zaïre*), le plus souvent dans la demeure du sultan ou d'un autre grand homme politique, ou dans un sérail. D'autre fois, l'intrigue présente le déplacement à l'étranger d'un homme oriental (*Acoubar*, *Arlequin réviseur*, *Le Sicilien ou L'Amour peintre*); leur personnalité reste toute autant intéressante à étudier.

Peu importe leur rang social, plusieurs expressions reviennent fréquemment au cours des textes étudiés pour appeler l'homme issu de cette altérité. Ainsi « mahométans » se trouve dans *Achmet et Almanzine*, « ottomans » est privilégié dans *Bajazet*, « Turcs » est employé dans *Ibrahim*, *L'Algérien*, *Le Grand et Dernier Solyman*, *Le Marchand de Smyrne*, *Les Huit Mariannes*, *Les Indes galantes* (dans l'entrée *Le Turc généreux*), *Mahomet second*, *La Rhodienne* (qui y ajoute l'adjectif « idolastres »), *La Tragédie mahommetiste* (il est ici question d' « indomptables Turcs »), « Mores » et « Africains » sont préférés dans *La Belle Esclave* et *Pierre le Cruel* (où l'on préfère « Maure »), et l'on trouve également « musulman » dans *Zaïre*.

Le courant orientaliste a beaucoup été étudié en Europe au cours des deux siècles qui nous intéressent, toutefois seule l'élite intellectuelle savait distinguer les différentes régions et les différents peuples qui formaient cet Orient mystérieux quand la masse populaire n'y voyait qu'un empire au cadre mal défini peuplé de musulmans. Le théâtre va d'ailleurs dans ce sens, puisque comme nous l'avons précédemment étudié, les personnages de ces pièces sont vêtus « à la turque » sans autre précision : « Le costume oriental masculin repose principalement sur le turban, signe nécessaire et suffisant du costume turc (…). Le costume féminin est pour sa part caractérisé par le voile (…) et par les bijoux qui matérialisent ces « perles de l'Orient » »[196]. Cette vaste région du monde que l'on appelle alors indifféremment Turquie, Sublime Porte ou encore l'Empire Turc représente un Orient flou et la dénomination de « Turc » recouvre alors tout Musulman quel qu'il soit, pourtant de cela vont se dégager des personnages aux caractéristiques bien définies et des situations propres à ce monde empruntant à parts égales aux tragédies grecques et à l'actualité rapportée notamment par Le Gazette de France

[196] LOCHERT Véronique, *Le Spectacle de l'Orient sur les scène européennes au XVII^e siècle*, in DUPRAT Anne et PICHEROT Émilie (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*, PUPS, 2008, p. 267.

qui informait, entre autre, sur l'actualité turque et le relation franco-ottomane car faisait la part belle aux nouvelles de l'étranger.

A. Le peuple

Le peuple ottoman est assez peu présent dans le théâtre que nous étudions ici, car une nette majorité des œuvres mettent en scène le sultan et son entourage. Le peuple n'est pas pour autant absent de ces diverses œuvres dont l'action se tient au sein de l'Empire Ottoman ou dans des régions africaines voisines : plusieurs personnages issus de la classe moyenne tiennent des rôles principaux ou secondaires dans quelques œuvres de la Foire et ils semblent être une force que les sultans ne peuvent ignorer dans diverses œuvres officielles. Cet éventail de personnages ne se retrouve pas dans les œuvres portant sur l'Amérique ou l'Afrique or, à l'inverse de ces deux exemples, l'Empire Ottoman est dépeint comme une civilisation reconnue que les dramaturges aiment confronter à la société européenne. La présence sur les planches de cette catégorie sociale n'est donc pas sans intérêt.

Notons également qu'une nette majorité de ces œuvres place son action après 1453, c'est-à-dire après la prise de Constantinople par les Turcs ottomans menés par Mehmet II. Plus de 4000 morts sont comptés, la ville est pillée et les survivants sont réduits en esclavage. Le sultan fait alors venir des immigrants de tout son empire pour rendre sa splendeur à l'ancienne Byzance, symbole déchu de l'Antiquité classique et de la frontière entre chrétienté et islam. La prise de Constantinople n'importe pas tant sur l'impact géographique que sur le renforcement de l'unité de l'Empire Ottoman et met, de plus, fin à toute éventuelle nouvelle croisade dont l'objectif serait de sauver cette ville. Mehmet s'empare ensuite des derniers territoires grecs chrétiens indépendants comme le Despotat de Morée ou Trébizonde. L'Empire Ottoman acquiert dès lors le statut de grande puissance que les sultans suivants renforceront, faisant prendre conscience à l'Europe de l'intensité de la menace ottomane.

1. La voix du peuple

Si le personnage du sultan est le plus présent lors des mises en scènes de l'Orient, le peuple n'est que très peu représenté sur scène pourtant il est bien présent, dans ce théâtre, par son évocation et son influence lors de prise de décision.

Il apparaît comme une force invisible dans les tragédies du XVII^{e} siècle et intervient indéniablement chaque fois qu'un événement est à venir soit par la narration de ses actes soit par l'anticipation de sa réaction. Cependant s'il représente parfois une réelle contre puissance ou un allié certain, le peuple n'est aussi souvent qu'un argument supplémentaire pour parvenir à ses fins. C'est par exemple le cas dans le *Zaïre* de Voltaire, tragédie dans laquelle les habitants de Jérusalem ne sont évoqués qu'une seule fois, lorsque Orosmane vient annoncer à Zaïre que la cérémonie pour leur hymen est prête, et que « [Son] peuple prosterné pour [elle] offre ses vœux » (Acte III, scène 6). Par cette déclaration, le soudan tient à faire savoir à sa maîtresse que son peuple soutient cette union, qu'elle ne doit rien craindre. La Grange-Chancel, dans *Jugurtha*, ne fait appel de la même façon au peuple qu'à une unique occasion: lorsque Scaurus, ambassadeur romain, tente de convaincre Adherbal d'épouser Ildione pour mettre fin au conflit entre les deux prétendants au trône de Numidie. Ils doivent s'unir car « Du peuple & du sénat ce sont les volontés,/ Et [il est] perdu si [il] leur résiste » (Acte III, scène 6). Le débat n'a donc pas ici lieu d'être : la population numide veut cette union en faveur d'un retour à la paix, Adherbal doit s'y soumettre s'il veut garder son statut et oublier Artémise, celle qu'il aime réellement. Dans *La Tragédie mahommetiste*, c'est l'ombre d'Amurât, roi défunt des Ottomans qui évoque le peuple pour prévenir la Soltane de la fureur de leur fils Mahumet, le nouveau roi, puisqu'il veut « exercer, sur son peuple sujet,/ Mille et mille tourments » (Vers 19-20) pour ainsi, par « une sanglante rage » (Vers 22), avertir tous ses sujets de son pouvoir : il est un souverain absolu régnant sur un peuple d'esclaves. Du Crest de Genlis fait également référence au peuple dans *Vathek*, lors d'une discussion entre Almanzor et Giaffer, amis de Vathek, le fils du Calife. Almanzor soutient que ce dernier a une position difficile car s'il est un homme public qui doit se méfier de la flatterie, « il ne peut avoir (sur tout dans les commencemens de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon Prince »

(Acte II, scène 1). Il espère qu'un jour on dira du Prince qu'il fut « équitable et bon » et qu'il aura « fait la félicité de ses peuples » (idem). Faire le bonheur de son peuple est donc ce que doit rechercher tout souverain ; l'idéologie du dramaturge est exposée : un roi doit se comporter envers ses sujets comme un père envers son fils. Jean Mairet, dans *Le Grand et Dernier Solyman*, n'évoque les sujets du roi de Turquie que comme un « peuple de curieux que le spectacle attire » (Acte III, scène 6). Ils suivent en effet Despine, alors vêtue en homme, que Giaffer vient d'arrêter. Enfin dernier exemple de tragédie dans laquelle est évoqué le peuple, *La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman*. Il n'est pas ici question des Ottomans mais du peuple de Rhodes, que Soliman veut soumettre à ses forces et pour cela, le Capitaine des Janissaires dit qu'ils les affligeront « d'une étroite famine », qu'ils mettront « leur cité en ruine » et les tueront « par le fer » si Perside refuse de se rendre (Acte V, scène 2). Le peuple est ici une monnaie d'échange contre l'amour de la Rhodienne, ainsi qu'un élément de chantage puisqu'on peut aisément s'attaquer à lui pour obtenir ce que l'on veut. Brusor s'adresse donc « à ceux de Rhodes » qui représentent une unité que Pierre Mainfray dote même de la parole dans une unique réplique (Acte V, scène 2) : ils refusent catégoriquement de ce rendre, ce qui donnera suite au dénouement fatal de cette œuvre. Il n'est, dans ces exemples, que des allusions aux différents peuples concernés ; d'autres tragédies s'appuient davantage sur cette force discrète.

Dans *Mustapha et Zéangir*, Chamfort fait de nombreuses allusions à la population turque. C'est tout d'abord à cause d'elle qu'Osman explique à Roxelane n'avoir pas pu tuer Mustapha, comme elle le lui avait commandé, car leur « ennemi [est] des peuples révéré,/ Chéri de ses soldats, par-tout idolâtré » (Acte I, scène 1); le peuple se serait donc vengé de la mort de leur héros. L'épouse de Soliman dit alors penser qu'un prince trop aimé du peuple crée la méfiance de son père, et se perdra donc seul (« ces transports du peuple et de l'armée,/ Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons… » (Idem). À la scène suivante, elle avoue à son fils Zéangir son espoir de le voir prendre la succession de son père et ainsi régner sur « Cent peuples (…) étonnés d'être unis ». L'engouement de tous pour Mustapha est à nouveau évoqué de la bouche même du Prince qui s'étonne qu'on lui ait dérobé « l'empressement flatteur/ D'un peuple dont la joie honoroit [son] entrée » (Acte II,

scène 1) puisqu'après huit ans d'absence, il fut mené aux portes du sérail en secret. Achmet, son ancien gouverneur lui conseille de se méfier de cette gloire qui provoque la jalousie du Vizir et de Roxelane qui espère placer Zéangir sur le trône quand l'engouement populaire affermit la place de Mustapha. Ce dernier explique que s'il dut rentrer pour pleurer sa mère, il ne demanda pas à « tous ces chefs, ces soldats » de l'accompagner mais que tous « le peuple et l'armée » décidèrent de le suivre, craignant pour sa vie. Tout cela n'est qu' « amour » et non un « camp guerrier » (Idem). Lorsque par la suite la sultane se trouve face à son époux, elle cherche à le convaincre que Mustapha n'est pas digne de confiance, que seul l'appât du trône le guide et pour cela dénonce « un peuple ingrat », « un peuple de mutins, esclaves factieux » qui le soutient pour sa jeunesse quand le sultan est un héros par ces actes passés. Soliman vient alors à avouer « redouter ses sujets » dont il craint la fureur (Acte IV, scène 3). Le sultan, après les aveux de Mustapha quant à l'amour qu'il porte à la fille de leur ennemi, fait finalement confiance à son fils aîné, que même Zéangir soutient. Mais revient Osman qui veut à nouveau enflammer la colère du sultan, en lui apprenant que le « de nombreux Janissaires (…) dans les murs de Byzance ont semé la terreur » et que « les flots d'un peuple immense inondent la mosquée » en soutien au Prince. Le Visir conseille à Soliman d'aller s'imposer face à cette « foule insolente » mais Mustapha demande à son père l'autorisation de l'accompagner devant « ces braves guerriers qu'on veut rendre suspects/ Quand leur douleur soumise atteste leurs respects » (Acte IV, scène 5). Enfin, le dernier acte débute par les plaintes du Prince car le Sultan craint « ce peuple consterné, ce silence, ces larmes » (Acte V, scène 1) qui ne sont en réalité qu'une façon de la part du peuple de pleurer son innocence car s'il l'aime, il chérit la gloire et la vieillesse de Soliman ; mais Osman vient l'avertir que le sultan marche « contre les révoltés ». Il se désole alors de n'avoir que « le peuple qui [le] plaint » sans aucun ami dans le sérail. Mustapha comprend alors que c'est Roxelane qui excite ce « peuple épouvanté, le soldat frémissant » afin d'effrayer Soliman et de l'écarter lui de la succession (Acte V, scène 3). Le peuple n'est ici présent que dans le récit de ses actes et de ses partis pris, sans être représenté sur scène. Pourtant il est à l'origine de la jalousie de Soliman envers son fils, que la foule adore, il est manipulé par la sultane, qui consciente de son impact, l'utilise pour se servir de ses réactions contre son beau-fils face au sultan. Le peuple, ici

composé de citoyens et de membres de l'armée, a su créer un héros mais est également à l'origine de sa perte.

Jean Sauvé de Lanoue offre également une place de choix au peuple byzantin dans *Mahomet second*. Dès les premiers vers Achmet refrène les ardeurs du Visir contre l'empereur des Turcs car il lui rappelle que « Mahomet sçait gagner les peuples qu'il enchaîne », « il recueille l'amour » des peuples qu'il soumet, les fait devenir siens en leurs offrant « ses grâces » mais le Visir répond avoir déjà « banni de son camp l'austère discipline,/ Des chefs et des soldats [avoir] corrompu les cœurs » et « du murmure au mépris » les a conduit (Acte I, scène 1). Mahomet arrive alors et annonce que maintenant il commande « aux peuples asservis », il espère la paix car il sait les « peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs ». Il se dit fléchi par l'amour (il aime Irène, fille du prince grec Théodore) qui lui dicte que « [son] peuple a ses droits » et veut être uni « au reste des mortels » : il a « vaincu » des peuples, les a « conquis », il veut à présent les gouverner ; « Il n'aspire plus/ Qu'à rendre heureux son peuple » (Acte I, scène 4). Le deuxième acte n'évoque le peuple qu'une seule fois, il s'agit cette fois des chrétiens grecs, « peuple gémissant » d'Irène. Elle réalise qu'en acceptant le sceptre, elle pourra protéger les siens face au géant musulman, qui ne la laisse cependant pas indifférente (Acte II, scène 3). Le mariage doit donc avoir lieu mais Irène reçoit une lettre de son père l'avertissant que les « musulmans jaloux » refusent cette union, ce que Mahomet prend pour un affront et demande qu'elle les « méprise ». Elle dit ne pouvoir les négliger car « épouse de leur roi » elle serait « leur mère » et craint de « foudroyants éclats » à leurs égards de la part du sultan et elle refuse de trahir « des peuples suppliants ». Mahomet pense alors que c'est dans son « camp » que doit avoir lieu leur union : il veut pour témoins « [ses] peuples, [son] armée » et prévient que si son peuple ne fléchit pas, il mourra. Irène ne veut elle qu' « apaiser enfin [ses] peuples offensés (Acte III, scène 4). Le contraste est très net ici dans la relation qu'ont les deux personnages principaux à leurs peuples. Si Irène est prête à se sacrifier pour la quiétude du sien, Mahomet ne le considère que comme un peuple esclave sur qui il a toute autorité. Dès la scène suivante, l'Aga vient prévenir Mahomet que les soldats se révoltent, car son « amour les irrite », qu'ils sont « amass[és] », s'écri[ent], se plai[gnent] avec colère » car pensent avoir « perdu ce sultan redouté ». Mahomet promet de

confondre « cette armée insolente » et assure que sa fureur va se retourner contre eux. Il veut faire « trembler » les siens. Revient ensuite Théodore qui demande à Mahomet de laisser Irène partir car l' « armée infidèle » de Mahomet lui a rendu ses droits. L'empereur des Turcs s'étonne de « l'ordre que [ses] soldats prétendent [lui] dicter » et rappelle qu'il n'est pas un de « ces rois tremblans, subordonnés,/ D'un peuple impérieux esclaves couronnés ». Il se prétend lui-même despote d'un « peuple ingrat » et promet sa double victoire sur les siens : « en couronnant [ses] feux [il] conserve [sa] gloire ». Théodore craint pour la vie de sa fille car « un peuple tout entier a conjuré sa mort » (Acte IV, scène 3). Le bras de fer entre Mahomet et son peuple s'amplifie car si les Turcs n'entendent pas laisser leur roi épouser une chrétienne, lui veut leur prouver sa suprême puissance. Tadil vient ensuite l'avertir que « le muphti (…) soulève à son aspect un peuple téméraire », que tous le suivent, la ville, le saphi, etc. (Acte IV, scène 4). C'est alors au tour de Nassi de venir informer Irène et Théodore. Il leur raconte que « Le soldat en fureur/ Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur/ Divisés d'intérêts, réunis par la haine » mais que, lorsque Mahomet est arrivé, « tout se disperse:/ Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse (…) chaque trait perce un séditieux ». Dans le même temps, « les soldats (…) poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus », « rien ne les arrête » : « ils demandent le sang d'une tendre victime ». Elle refuse de laisser « le peuple arbitre de [son] sort », préfère mourir en chrétienne. (Acte IV, scène 7). Mahomet n'hésite donc pas à mettre la ville à feu et à sang pour se faire entendre des siens, « peuple ingrat », ces « sujets » dont la « colère » est « des musulmans l'effrayant caractère ». L'Aga tente de le raisonner car « d'un peuple desarmé boire l'encens frivole » n'est pas régner (Acte V, scène 3). Le dénouement arrive après que Mahomet ait laissé partir Irène. Il apprend que ses troupes veulent toujours sa mort mais il refuse qu'elle meure sans être leur souveraine. On apprend alors qu'elle s'est présentée aux Turcs qui cédèrent à ses charmes, mais Mahomet arriva et la poignarda pour prouver une nouvelle fois à ces « traitres » sa puissance (Acte V, scène 9). Le peuple est ici une réelle force face à Mahomet. De même que dans la précédente tragédie, il va pousser leur chef à agir contre son gré car celui-ci refuse d'obéir à un souverain qu'il pense faible. Par les désordres publics qu'il provoque, le peuple va être à l'origine de la fureur de leur maître et de la mort de celle qu'ils ont fini par accepter.

Vingt ans plus tôt, Vivien de Chateaubrun avait lui aussi fait une tragédie de ce même sujet. Si bien sûr quelques points diffèrent, le rapport de Mahomet à son camp reste le même. En effet, un mécontentement monte chez les Janissaires qui trouvent que la passion du sultan pour Irène le détourne de la guerre (Acte I, scène1). Lorsqu'arrive justement Mahomet à la scène suivante, il demande à Thémiste « que fait l'armée » et des explications sur « les insolens murmures » d'un « front séditieux » que « le soldat » lève. Il veut tout savoir de cette « troupe rebelle ». Thémiste, qui veut que Mahomet retourne au combat pour se venger et reprendre le trône de Grèce, lui explique alors que tous regrettent « d'avoir vaincu » et « de ne vaincre plus », que le « camp se languit inanimé ». Il rappelle également la fierté de la troupe quand l' « œil triomphant », le Sultan les appelait aux combats, « trop contens de mourir, s'ils mourroient à [ses] yeux » mais qu'aujourd'hui « les yeux d'une esclave enchaînent leur valeur » (Acte I, scène 2). Toutefois, l'empereur refuse de libérer celle qu'il aime de peur de voir se relever « des peuples soumis » (Acte I, scène 4). Le peuple de Mahomet, comme dans l'œuvre de Lanoue, attend donc de son chef qu'il soit un guerrier victorieux auprès duquel il aime combattre. Au deuxième acte, « la foule menaçante » (Acte II, scène 2) exige la mort d'Irène, « le desordre est par tout dans le camp » dont « leur propre furie » est le dorénavant le seul chef. Mahomet veut « une affreuse vengeance » pour « punir leurs murmures » et leurs « affronts ». Il remet une lettre à l'adresse de son peuple dans laquelle il promet s'être affranchi de l'amour, mais ce n'est en réalité qu'une feinte pour endormir « leurs transports » : il a fait appel à une armée voisine pour « baigner dans le sang qui vouloit [le] trahir ». Achmet craint de « perdre tout le camp » (Acte II, scène 3). Lorsqu'Irène se présente à Mahomet, elle lui demande de « contenter » les siens, elle est prête pour cela à mourir. Cet acte confirme la toute puissance que s'accorde Mahomet sur son peuple. Ensuite, Ali avertit Mahomet qu' « un bruit sourd & confus répandu dans Bizance (…) On parle d'assassins & de complots formez,/ On voit prés du Palais courir des gens armez ». (Acte IV, scène 7). C'est Irène qui narre la suite du conflit : si des « Grecs s'armoient » pour le trépas de Mahomet, Thémiste parvient à ce que son maître ne les vit pas. Ce dernier rencontra par contre « Des Turcs venus au camp au bruit d'un hymenée » et sont « passé pour auteurs de cette trahison,/ Et payé du Sultan le barbare soupçon. » (Acte V, scène 1). Mahomet se réjouit d'avoir

puni « les mutins », « ces perfides » (Acte V, scène 2) mais Ali vient le prévenir qu'un traitre grec est parmi eux ; Mahomet réalise que « eux seuls [lui] donnent de l'ombrage ». Finalement Irène er Thémiste choisissent de se donner la mort. De même que dans la précédente œuvre, le peuple est à la merci de la fureur du sultan, même s'il est ici moins pressant et oppressant. Mahomet n'hésite pas à tuer qui le gêne, et le peuple à mourir pour défendre ses idées. Il faut également ici noter que Mahomet semble être un empereur malgré tout aimé puisque des Turcs ont fait le déplacement pour venir assister à son mariage.

Georges de Scudéry ne fait appel au peuple de Soliman qu'à partir de la seconde moitié du quatrième acte de *Ibrahim ou L'Illustre Bassa*, c'est-à-dire lorsque le couple d'amants, Isabelle et Ibrahim, décide de fuir hors de l'Empire car menacé par l'amour que le sultan porte à la Monégasque et la jalousie de la Sultane envers le Justinien. Malheureusement pour eux, Roxelane et Rustan ont eu vent de ce prochain départ et la Sultane pense qu'il part à Alep ou Alexandrie « y souslever le Peuple, & les Soldats aussi,/ Pour aporter la guerre, & le desordre icy » (Acte IV, scène 6) afin de sauver sa maîtresse et gagner une couronne. Ils avertissent Soliman, qui les fait arrêter. Roxelane argue en faveur de la mort d'Ibrahim en rappelant à son époux qu'il « a suborné du peuple, une troupe insensée » qui risque, si le Bassa l'ordonne, de venir « porter la flame, & sa fureur » jusqu'au sérail. Rustan ajoute que s'il ne meurt, « les Soldats qu'il conduit à la guerre (…) pourront se revolter, en faveur de ce traistre » (Acte V, scène 2). Soliman ne parvient pourtant à prononcer l'arrêt de mort de celui qui lui sauva la vie. Achomat de plus vient défendre auprès du sultan la vie de celui qui est pourtant son rival, assurant parler au nom de « tous les gens de guerre » : ils veulent le « secourir » ou si sa mort est prononcée « tous mourir » aussi. Finalement, Soliman laisse la vie à Ibrahim et Isabelle et leur permet même de rentrer en Italie. Arrive un Capigi qui leur raconte que « comme Rustan sortoit, tout le Peuple en furie, / Qui de vostre prison, venoit d'estre adverti,/ A poignardé ce traistre, avecques le Muphti » (Acte V, scène 17). Le peuple de Constantinople est donc ici assez peu présent mais c'est encore une fois par son évocation et le risque de sa rébellion que naît l'intrigue, puisque c'est le danger qu'il s'associe à Ibrahim qui met sa vie en danger. Il tient de plus ici le rôle de justicier puisque venge l'éventuel emprisonnement du Grand Visir.

Corneille, dans son *Héraclius*, fait également à plusieurs reprises des allusions au peuple. Alors certes, la tragédie cornélienne n'est pas contemporaine de nos réflexions (Héraclius vécut au VII^{e} siècle), toutefois nous allons ici voir que cela importe peu car il décrit de même que dans les œuvres précédemment étudiées. Dès la première scène, pour amener l'intrigue, Phocas dit savoir que « Byzance ouvre l'oreille » car « le peuple, amoureux de tout ce qui [lui] nuit » « embrasse ce faux bruit » : il ressuscite Héraclius, que Phocas a tué enfant pour accéder au trône. Crispe lui rappelle que « le peuple est crédule » mais que lorsque son fils épousera la sœur de Héraclius, que « le peuple (…) aime et révère », la descendance de Phocas sera légitime (Acte I, scène 1). L'empereur d'Orient pense que c'est justement Pulchérie qui sème cette « erreur populaire » parmi « ces mutins ». Héraclius, que l'on pense être Martian, le fils de Phocas, demande surtout à son père de prendre soin de lui ca « le peuple aime Maurice », et est déjà « au nom d'Héraclius à demi soulevé » (Acte I, scène 3) et suggère de la laisser « sujette » plutôt que de la tuer ou de la faire monter sur le trône. Phocas désapprouve. Pulchérie espère que les conflits vont vite se résoudre car elle sait « le peuple ébranlé » par ce possible retour d'un descendant de Maurice, l'ancien empereur (Acte I, scène 4). Ce premier acte pointe donc l'importance d'une rumeur parmi le peuple, prêt à se soulever pour rendre le pouvoir à qui de droit. Héraclius demande de l'aide à Léontine pour sauver celle qu'il sait sa sœur de la mort ou de l'inceste mais se réjouit que le « grand peuple à demi révolté » le presse de se faire connaître. La gouvernante croit qu'il n'est pas encore temps de le donner « pour chef à cette populace » et lui demande se fier à elle davantage « qu'à ce peuple inconstant » car elle veut sa reconnaissance (Acte II, scène 2). Eudoxe, sa fille, le met aussi en garde car « le peuple » retiendra un parricide si Héraclius s'en prend à Phocas. Léontine veut que ce soit de Martian, en réalité le vrai fils de Phocas, que vienne sa mort. Arrive alors Exupère, patricien, qui avoue être à l'origine de la rumeur car averti de tout cela par une lettre laissée par Maurice, il voulut savoir « combien parmi le peuple [Héraclius] aurait de pouvoir ». Comme tous le veulent pour maître, « le peuple est mutiné », leurs « amis assemblés » (Acte II, scène 5). À l'acte suivant, Phocas croit détenir Héraclius, Exupère lui conseille de le faire mourir pour que « le peuple (…) n'attende encore ce prince ». Phocas pense également qu'il le faut « pour ôter tout doute à cette populace ». Exupère ajoute

que la mort doit être publique sans quoi « ces obstinés mutins ne le croiront jamais » et que Héraclius dise avant sa mort « Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius ». Cependant l'empereur craint que « ce peuple » ne l'arrache de l'échafaud. Exupère ne le pense pas mais conseille d' « envoyer des soldats à chaque coin de rue (…) de l'hippodrome avec ses avenues (…) dans tous les lieux publics » pour ne pas qu' « un peuple sans chef » se réunisse avant l'exécution (Acte III, scène 4). Il semble ici qu'il suffise donc de prévoir la réaction du peuple pour la devancer car s'il est en faveur d'Héraclius, il n'osera se révolter. Le quatrième acte débute par Héraclius qui pense devoir mourir mais Eudoxe veut le convaincre au contraire de se montrer « au peuple qui l'attend » or le prince pense qu'un autre a pris sa place et que « sa prison a rendu le peuple tout de glace », qu'alors on le croira pas (Acte IV, scène 1). Les scènes suivantes ne se rapporte qu'au dévoilement de l'échange d'enfants et à savoir qui est le vrai Héraclius jusqu'à ce que Crispe annonce que Exupère a « dompté [les] mutins » et fait prisonniers « leurs chefs » (Acte V, scène 4). Amyntas vient enfin annoncer que Phocas est mort de la main d'Exupère qui était à l'origine de la « mutinerie » du peuple et qu'il était d'intelligence avec les « chefs » arrêtés et qu'aucun des soldats de Phocas ne vint les appréhender. Léontine dévoile alors la véritable identité de chacun ; Héraclius veut rendre hommage à « la céleste puissance » en montrant « Héraclius au peuple qui l'attend » (Acte V, scène 7). Le peuple a donc ici une double importance car c'est de la rumeur qui enfle en son sein que nait le conflit et c'est de sa main qu'il prend fin. Il a toujours été fidèle à son empereur déchu et n'hésite pas à comploter contre l'usurpateur pour rendre le trône à qui de droit.

Dans *Bajazet*, Racine offre également une place intéressante au camp d'Amurât. Dès la première scène Osmin narre le comportement du sultan auprès des siens : « il se rend accessible à tous les janissaires » tout en affirmant « sa puissance nouvelle » pourtant ceux-ci « à regret (…) marchent sous ses loix ». Le résultat de la prochaine bataille « reglera leur conduite ». Si Amurât gagne, ils seront « soumis » à « une basse obéissance », à l'inverse, en cas de défaite, « fiers de sa disgrâce,/ A la haine bientôt ils ne joignent l'audace », car c'est en réalité Bajazet, frère du sultan, vers qui « tous les cœurs penchent » : « ils l'appellent au trône ». Acomat, grand vizir, inquiet de sa situation, voudrait fermer les portes de Byzance au retour d'Amurât dont « un peuple dans ses murs prêt à le recevoir (…)

suit le frein de la religion » et permettre à Bajazet de sortir du palais car « Les peuples, prévenus de ce nom favorable,/ Savent que sa vertu le rend seule coupable ». Le vizir a alors répandu un « bruit confus » au sein de « ce peuple alarmé », qu'Amurât veut éloigner son frère (Acte I, scène 2). Une nouvelle fois ici, nous retrouvons donc un peuple aux idées définies sur son souverain mais qui pourtant se fait manipulé par les grands de l'Empire. Roxane veut donc épouser Bajazet mais également mettre entre ses mains « un empire tranquille » et lui dit que « l'armée » est en sa faveur et qu'elle lui assure le « peuple que dans ses murs renferme ce palais ». Il confirme attendre « tout du peuple et de l'armée » mais, amoureux d'Atalide, il ne sait comment repousser les avances de Roxane (Acte II, scène 1). Acomat lui conseille d'accepter pour sauver « braves janissaires » et « peuple byzantin » mais Bajazet rétorque que s'il leur est si cher, « que des mains de Roxane ils viennent [l'] arracher ». Acomat désapprouve car « le sang des Ottomans/ ne doit point en esclave obéir aux serments » (Acte II, scène 3). Pour protéger sa maîtresse, Bajazet a finalement accepté le mariage. La sultane « montre au peuple épouvanté/ du prophète divin l'étendard redouté » pour « qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple" et Acomat se prépare à le proclamer empereur (Acte III, scène 2). Bajazet vient annoncer ses intentions à Atalide et assure pourvoir maintenant disputer à Amurât « les cœurs du peuple et de l'armée » (Acte III, scène 4). Roxane vient le cherche pour paraître, « que tout le sérail », « tout ce peuple nombreux » reconnaisse son maître (Acte III, scène 5). C'est ici la dernière évocation du peuple ottoman, les deux derniers actes étant uniquement dédiés au dénouement de la tragédie. Le peuple chez Racine n'est pas privilégié par son évocation ou sa présence mais par le pouvoir qu'il représente lorsqu'il est acquis à un homme. C'est en effet grâce à sa victoire au combat que le sultan Amurât obtient le soutien de son peuple et c'est cette force et ses alliés qui vont lui permettre de déjouer le complot qui se trame contre lui et d'en sortir victorieux.

Le peuple est donc une force invisible de ces grandes tragédies. Dévoué à son sultan, prêt à mourir pour lui, il est également important dans les grandes décisions politiques car les dirigeants connaissent sa force en cas de désaccord. Le peuple est indéniablement l'une des clés incontournables du dénouement dramaturgique.

Quelques comédies font également référence à la population orientale. Dans *La Belle Esclave*, tout d'abord, le peuple est par son acharnement à rechercher la princesse disparue, celui qui fera échouer le plan de son enlèvement. En effet, Selim devait la faire embarquer vers des lieux sûrs mais « le port noircy de peuple », « tout un peuple accouru sur la rive, / Pour y chercher le corps de la belle Captive » le décida à rebrousser chemin (Acte IV, scène 2). Suite à cela, la fourberie de Haly échoue et est découverte, mais va permettre aux amoureux de se retrouver. Charles-Simon Favart fait pour sa part appel au peuple à la toute fin de sa comédie. Roxelane et Soliman se sont finalement avoués leurs sentiments réciproques mais la Française refuse d'être son amante sans être son épouse. Soliman répond qu'il ne peut satisfaire à sa demande car elle est une esclave chrétienne française et qu'il ne peut donc pas l'épouser, que cela ne dépend pas de lui, mais que les « lois », « le muphti, le visir, l'aga » puis enfin « [son] peuple » ne le permettraient pas. Elle lui demande alors ci ce dernier a « le droit de gêner [son] cœur » puisque dans la mesure où il le rend « heureux », il ne peut lui défendre de l'être ni de « borner les désirs de son maître » (Acte III, scène 9). Ces arguments, associés à la preuve des bienfaits d'une sultane amoureuse, décident finalement Soliman à l'épouser. Il est donc question dans ces deux comédies du lien unissant un sultan à son peuple. L'exemple suivant porte une parole incontestablement prérévolutionnaire que nous approfondirons dans le quatrième chapitre de cette thèse. Dans *Le Menuisier de Bagdad*, Guillemain fait de Guzulbek et Hali un couple admirable, au bon cœur. Ils décident de pardonner à Mohamed qui refusait de les payer et d'aller parler en sa faveur au Calife et ainsi « prouver à la Cour, que les gens du peuple sont bons ; qu'on a tort de leur faire du mal, puisqu'ils ont du plaisir à pardonner ». L'allusion à l'opposition entre la noblesse et le peuple de France est donc ici évidente, cette pièce ayant été composée en 1789.

Le peuple ottoman n'est donc pas tant présent dans ce théâtre de l'altérité par sa présence sur scène que par son évocation textuelle. Il représente, comme nous l'avons à plusieurs reprises mentionné, une réelle puissance autonome qui s'allie au sultan ou au contraire le désavoue jusqu'à sa perte. Il est un réel juge du pouvoir, prêt s'il le faut à se sacrifier pour défendre ses convictions et son sultan qu'il semble très souvent adorer. Il n'est donc pas neutre, il est engagé, prend parti

dans les affaires du royaume. La réciproque est également valable : jamais le sultan ou ses proches ne l'oublient dans leurs prises de décisions, et s'ils choisissent la voie opposée à ce que dicte ce peuple, ils finissent par en être les victimes. Le peuple turc est également dépeint comme un peuple guerrier, avide de victoires et qui reconnaît alors son chef davantage au combat qu'au palais.

2. Artisans, commerçants et prolétaires, représentation de la population

À l'inverse des prestigieux dramaturges du théâtre grec, les auteurs de l'altérité ont également pris pour personnages, parfois même principaux, des gens du peuple, le plus souvent des artisans, non pas dans la lignée d'un Molière voulant se jouer de certaines professions tels que les médecins ou les notaires, mais au contraire pour présenter un certain quotidien de la vie dans ces pays.

Ainsi, nous retrouvons des personnages secondaires traditionnels du théâtre français d'alors comme une nourrice dans *La Rhodienne* de Pierre Mainfray ou un geôlier dans *L'Aveugle de Smyrne* de la Société des cinq auteurs de Richelieu, mais ceux-ci portent des noms à consonance peu orientale et rien ne nous laisse supposer leurs origines puisque la première est nommée Myrthille et le second Silène. Alain-René Lesage met également en scène un pêcheur dans son *Achmet et Almanzine* mais c'est ici Arlequin qui campe ce personnage et l'on apprend lors de ses retrouvailles avec son ami Pierrot leur nationalité française. D'autres pêcheurs sont évoqués dans cette comédie et, si le spectateur peut naturellement penser qu'ils sont originaires de l'Empire de Soliman, aucun indice textuel ne nous le confirme.

Cependant, plusieurs dramaturges du XVIII^{e} siècle vont mettre en lumière certains représentants du peuple ottoman, peut-être parce que cette culture se dévoile chaque jour davantage à la France qui elle-même connaît de grandes mutations sociales. Alain-René Lesage est le premier d'entre eux. Son *Arlequin Mahomet* a pour principal protagoniste Arlequin qui dit avoir « voulu tâter du commerce (…) dans la Perse » (Scène 1) mais rien ne nous indique qu'il soit de Surate où débute l'action. Son voisin, Dahi, marchand de profession, vient

l'informer que les créanciers sont à sa poursuite et repart aussitôt, laissant Arlequin soliloquer sur la manière dont les marchands se sortent d'affaire dans de pareils cas. Arrive alors Boubekir, autre représentant du peuple, annoncé par le dramaturge comme « voyageur et mathématicien », qui lui propose sa dernière invention, un coffre volant non par magie mais par « Mécanique » qu'il espère pouvoir fournir « A tous les Banqueroutiers » (Scène 3). Il n'y a donc ici aucune volonté de la part de Lesage de vouloir exposer sur scène une représentation fidèle du peuple turc mais il nous offre tout de même un tableau de celui-ci dans lequel se retrouvent des commerçants au quotidien difficile, ne pouvant laisser insensible le public populaire de la Foire Saint-Laurent de 1714, lors de laquelle cette pièce chantée fut jouée. Boubekir incarne également et bien qu'il s'en défende, si ce n'est le magicien, un homme aux quelques pouvoirs surnaturels tel un génie car son coffre n'est pas sans rappeler le célèbre tapis volant de la mythologue perse et arabe alors récemment popularisée en France par le succès des contes des *Mille et une nuits*.

Lesage introduit une dizaine d'année plus tard dans *Les Pèlerins de La Mecque* un autre personnage traditionnel des histoires arabes : le Calender (dans l'islam, un moine mendiant). Ce dernier chante « une vieille chanson composée par Mahomet » accompagné d'une sonnette et d'une tirelire pour demander la charité. Si dans un premier temps Arlequin se moque du comportement du calender, il change d'avis bien vite quand ce dernier lui propose de devenir son « Confrère », lui expliquant qu'ils font partie d'une « Société de Philosophes Musulmans, qui, sous le masque de la sévérité, suivent les maximes relâchées des Epicuriens » (Acte I, scène 2) et avoue bien vite vivre dans de très bonnes conditions, ne manquant de rien, puis précise que certains d'entre eux ont même épousé cette vie plutôt que de travailler. Arlequin est séduit et endosse alors la tenue requise. Il s'amuse à imiter son compagnon mais plutôt que d'apprendre les paroles, il chante une chanson paillarde, ce qui ne semble poser aucun problème au Calender et en profite pour se tester auprès de son maître qui arrive. Les aspects religieux et/ou philosophiques de ce choix de vie n'ont donc pas raison d'être dans cet opéra-comique car Lesage détourne cette fonction au profit du comique de la pièce et il n'hésite pas à pousser la caricature d'escrocs de ses personnages lorsqu'au dernier acte, le Calender dénonce Arlequin et ses amis auprès des autorités pour obtenir la récompense

promise par le sultan. Nous ne sommes donc pas avec ces deux œuvres dans une volonté de représenter véritablement le peuple cependant ces satires laissent entrevoir quelques grandes lignes sur le quotidien de ce peuple : la pauvreté, le commerce mais également le divertissement. De plus, ces premiers exemples rappellent le thème de la métamorphose physique auparavant étudiée : ce sont les gens du peuple qui se déguisent pour contrer leurs problèmes financiers.

Afin de poursuivre dans la bouffonnerie triviale tout en continuant de s'adresser au peuple français, Lesage met ensuite en scène la piraterie musulmane. Néanmoins, son *Corsaire de Salé* n'est pas une simple pièce comique supplémentaire. En effet Salé, ville dans laquelle se déroule l'action, était née moins d'un siècle plus tôt à l'arrivée des musulmans expulsés par le roi d'Espagne[197] qui, pour survivre, s'étaient adonnés à la piraterie, laquelle s'avéra prospère. Lesage utilise indifféremment les termes de « corsaire » et de « pirate » car si le premier était défini en France par une activité autorisée lorsqu'elle s'en prenait aux ennemis du royaume, le pirate était lui un hors-la-loi, agissant pour son propre profit. Or à Salé, tout en travaillant pour eux-mêmes, ces derniers devaient malgré tout reverser une partie de leurs profits au roi. Ils étaient donc, pour le public parisien friand de ces histoires de piraterie présentés, comme des travailleurs certes originaux mais membres indiscutables de la société. Nous entrons donc avec cet opéra-comique dans le quotidien d'un corsaire qui, de même qu'un bourgeois français, a une maison, une épouse, un valet. Lorsque Catalpan vient remettre vingt cinq mille écus en pierreries de la part du pirate Osmin, cela rappelle simplement que la piraterie d'alors était un commerce comme un autre. La vie des prisonnières n'est d'ailleurs pas en danger, seule la rançon est recherchée. Le train de vie aisé de Pégelin est manifeste dans cette œuvre car nous apprenons au fil des répliques que des fêtes sont offertes quotidiennement aux captives pour les divertir, qu'il a à son service plusieurs esclaves et il exagère même la rançon demandée afin de garder la belle Isabelle à ses côtés plutôt que de toucher l'argent, qui n'est donc de fait pas un problème ; état de fait confirmé par le statut de l'épouse du corsaire, Zaïla, fille du Bacha de la ville qui propose, pour

[197] Voir à ce sujet MAZIANE Leïla, *Salé au XVIIe siècle, terre d'asile morisque sur le littoral Atlantique marocain*, in *Cahier de la Méditerranée*, n° 79, 2009.

éloigner celle qu'elle sait être sa rivale, de l'offrir au roi du Maroc afin de lui prouver sa fidélité. Le fait que Pégelin soit corsaire est ici presqu'un élément d'exotisme car il se comporte tel un marchand prospère, partagé entre ses intérêts financiers et son attirance pour une belle captive.

De nombreuses allusions aux corsaires et à la piraterie se retrouvent au fil des pièces de ce corpus. Colombine fut prise par un corsaire qui attaqua le vaisseau dans lequel elle voyageait dans *Arlequin odalisque* (Scène 9), il en est de même pour Rézia qui fut prise puis vendue par un corsaire alors qu'elle courrait après Ali (*Les Pèlerins de La Mecque*), un « Corsaire d'Alger » surprit le « vaisseau » des trois Françaises dans L*'Algérien ou Les Muses comédiennes*, Acte I, scène 1). Émilie fut également enlevée par un « Corsaire inhumain » dans *Le Turc Généreux*, deuxième entrée des *Indes galantes*, de même que la sœur d'Arlequin dans *La Vangeance de Colombine*, ce sur quoi repose la supercherie jouée à Arlequin (Acte I, scène 2). Dans *Le Marchand de Smyrne*, Hassan se dit être ravi que les corsaires n'aient pas fait de prises depuis quelque temps (Scène 2). Il est aujourd'hui avéré que les captifs, hommes ou femmes, retenus prisonniers dans l'attente d'une rançon, bénéficiaient d'un traitement correct, comme nous le présente des ces diverses œuvres[198].

Dernière œuvre du dramaturge que nous étudierons dans cette partie, *Achmet & Almanzine*, pour le personnage d'Usbeck, marchand d'esclaves. S'il n'est pas ici un personnage important, il semble tout de même essentiel de noter qu'il semble naturel à Achmet et sa famille de faire appel à lui pour se procurer une esclave. Achmet parle de lui comme du « fameux » marchand, certain de trouver « chez lui » ce qu'ils recherchent. Pierrot confirme que Usbeck est « la perle des marchands » chez qui viennent se fournir les seigneurs car il a de « tout tems/ De belle marchandise » (Acte I, scène 1). Arrive alors celui-ci, « accour[ant aux] ordres » d'Amulaki. Il dit lui amener « la fleur de [son] magasin », c'est-à-dire deux belles esclaves qui pourront prétendre être Attalide. Il propose aux futurs acquéreurs de les examiner et ordonne aux deux femmes de prendre un air gai. Usbeck, en marchand avisé, a bien fait d'amener deux femmes pour que ses clients

[198] À ce sujet, KAISER Wolfgang, *Le commerce des captifs : les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, École française de Rome, 2008.

aient le choix car Amulaki décide d'acheter les deux puis interpelle le « patron » pour lui demander de faire venir tous les esclaves qu'il a à vendre (Acte I, scène 4). Alain-René Lesage ne présente donc pas ici tant l'homme que le commerçant qui a su tirer parti de la richesse et du désœuvrement dans lequel se trouve son client, car c'est ici la relation commerciale de l'offre et de la demande qui est jouée. Usbeck semble habitué à côtoyer les grands de sa ville et sait comment satisfaire leurs désirs tout en faisant des affaires. Le Marchand réapparait à la quinzième scène car il « amène toute sa boutique » au grand vizir, puis participe au vaudeville qui termine ce premier acte.

Nous trouvons un autre marchand d'esclaves, Scapin, dans *Le Miroir* de Marc Antoine Petit. Amurât est à la recherche de la jeune femme qui rougira lorsqu'elle se regardera dans le miroir remis par le Génie. Malgré un long voyage à travers l'Inde, il n'a pas trouvé celle qu'il cherchait et fait donc venir à son retour au palais le Marchand. Scapin, après s'être prosterné devant le prince, lui dit être « un homme d'honneur », que « le métier qu[']il fait]/ En est une preuve certaine ». Il explique avoir dû faire de « grand frais » pour ces esclaves mais qu'elles sont « l'élite » des « plus rares beautés », c'est pourquoi il demande à être payé de suite car s'il dit ne « point craindre pour [son] argent », il explique tout de même que « le tems est si dûr ». Il promet même à Aladin, suivant d'Amurât, une esclave gratuite s'il parvient à le faire payer au plus vite. Malheureusement, l'acheteur répond seulement qu'il verra, ce que Scapin sait être « le langage de tout mauvais payeur ». Pour contrer cela, il se met à faire l'éloge de sa marchandise, « trente esclaves Georgiennes, (…) plus de deux cents Indiennes », toutes des beautés. Il continue l'énumération avec « trente esclaves de Perse » mais Aladin lui fait noter qu' « il n'y en a que vingt ». Le Marchand trouve ce dernier « chicaneur », le valet le traite de « fripon » mais Scapin continue, présentant à Amurât la quittance, lequel lui répond ne vouloir qu'une seule d'entre elles. La discussion s'arrête finalement là car la transaction n'est pas le sujet de la comédie, toutefois, ici encore il apparaît clairement que le Marchand vend des esclaves comme il vendrait toute autre marchandise et que comme tout commerçant, il a besoin d'être payer rapidement d'autant plus qu'il a ici, pour satisfaire son client, dû faire de grandes dépenses. Pourtant, si nous ne connaissons pas l'issue du compromis, nous savons qu'aucune

des esclaves ne conviendra et il n'est donc pas certain que le prince finira par payer le marchand. Scapin est à la merci du bon vouloir d'Amurât.

Nous trouvons dans le corpus étudié un troisième marchand d'esclaves, cette fois dans une comédie de Chamfort, *Le Marchand de Smyrne*. Cette œuvre arrive nettement plus tard que les précédentes puisqu'elle paraît en 1770, période non seulement prérévolutionnaire et donc en proie aux réflexions sur l'égalité des hommes mais aussi temps de domination de l'islam et de l'Empire Ottoman sur la Méditerranée dans la vision européenne qui craint particulièrement les pirates qui réduisent en esclavage les chrétiens, les forçant même parfois à se convertir sous la menace ou à alimenter les marchés d'esclaves d'Afrique du Nord[199]. Molière fut l'un des premiers dramaturges à évoquer ces enlèvements notamment dans *L'Avare*, où Marianne connut « dix ans d'esclavage » (Acte V, scène 5) à la suite d'un naufrage. Chamfort place donc son action à Smyrne, ville réputée en France pour être une ville cosmopolite en plein essor commercial ainsi que le port de mouillage des corsaires qui y vendent leurs prises. Le marchand se nomme ici Kaled, il est Arménien et « méprisé » du couple de héros dont il est le voisin car « il vend des hommes ». Il en a en ce jour plusieurs à vendre, chose qui était devenue rare. Hassan y voit l'occasion de remplir son vœu d'en libérer un et court chercher sa bourse car il dit savoir que « il ne faut pas qu'un bon Musulman paraisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là » (Scène 3) [200]. Kaled se réjouit des bonnes affaires qu'il a déjà conclues en ce jour : il a dès lors vendu un vieil esclave et un médecin français ; mais arrive justement l'acheteur du dernier, mécontent du comportement que le Français adopte. Il rappelle à Kaled lui avoir déjà acheté un savant qui le mécontenta lors de sa dernière prise et insiste sur le prix excessif de ces hommes. Kaled se défend en prétextant que ce sont justement les esclaves savants qui lui coûtent le plus cher, d'autant plus que les « mauvais marchés [le] ruinent ». Il refuse alors de reprendre le médecin et dit ne pas craindre le Cadi car il « soutient le commerce » (Scène 6). Il

[199] Voir l'introduction de Martial Poirson in Chamfort, *La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

[200] Le XVIII[e] siècle vit la migration de nombreux Arméniens en Empire Ottoman suite à la guerre entre la Russie, la Perse et la Turquie. Il s'établirent notamment dans le commerce ce qui leur valu une réputation d'avarice et de manque de compassion d'autant plus que beaucoup avaient été forcé à la conversion lors de l'occupation de leur pays par les Arabes peu de temps auparavant. Voir sur ce sujet *Voyage dans l'Empire ottoman*, G.-A. Olivier, Agasse, Paris, 1801, vol. 1.

pense rentrer chez lui quand arrive le vieil esclave turc de l'épouse de Hassan. Kaled le repousse car il pense savoir qu'il ne lui achètera rien mais ce dernier dit vouloir une femme et remarque qu'il n'y en a qu'une. Hassan, lui, l'estime à quatre cents sequins et rétorque, quand le vieillard dit trouver cela bien cher, qu'elle est française et donc recherchée. L'époux de celle-ci tente de faire échouer la transaction mais Kaled le fait taire car il y trouve son « profit » et lui fait remarquer, lorsque Dornal lui dit que « trafiquer de ses semblables » n'est pas un bon métier, que les Français vendent bien des « Nègres » et qu'il n'y a donc que « la différence du blanc au noir » (Scène 8). La vente s'effectue donc et Kaled est heureux de ne pas avoir fléchi car il a failli se détourner de l'intérêt commercial au profit de sa sensibilité (Scène 9). Arrive alors Hassan qui demande des nouvelles du commerce. Kaled sait qu'il faut « toujours se plaindre » et répond donc que « le temps est dur ». Hassan examine les esclaves. Kaled se réjouit lorsque Dornal est reconnu car il est certain qu'ainsi « il le payera » car « cela doit bien se vendre » et en demande alors cinq cents sequins. Hassan ne négociant pas, Kaled regrette de ne pas avoir demandé plus et essaie de lui soutirer davantage d'argent puis de lui vendre un des esclaves dont il ne parvient à se défaire (Scène 10). Les retrouvailles ont donc lieu par la suite et les deux hommes, Hassan et Dornal, décident de faire profiter les autres prisonniers de leur bonheur. Ils font alors rappeler Kaled qui ne cherche plus qu'à les vendre « au prix coûtant » (Scène dernière). Tous sont alors réunis pour le ballet final. Lors de la reprise de la pièce en 1793, le ballet devient un divertissement dans lequel Kaled déclare que « [son] commerce » est « à bas » car « l'homme libre ne se vend pas ». Il se dit cependant « consol[é] » de voir que « la Liberté engendre la fraternité ». Le rôle du marchand est donc bien plus important dans cette œuvre que dans les précédentes. Tout d'abord car le marchand de Smyrne fait trafic d'esclaves européens, contrairement aux précédents exemples, touchant de fait davantage le public français de l'époque. Or s'il est évoqué dans quelques autres pièces, celle-ci est la seule présentant la vente d'Européens sur scène. Ensuite, Il estime le prix de sa marchandise selon le profit qu'il peut en tirer et fait comprendre que ce n'est ni le statut ni l'esprit d'un homme qui fait sa valeur d'esclave mais bien au contraire son physique et son ardeur au travail. Cette pièce est la seule où l'homme, en temps que marchandise, est monnayé sur scène. Comique par son avarice, évoquant l'égalité des hommes en

déclarant que vendre des Européens n'est pas pire que de vendre des Africains, le marchand d'esclaves est finalement ici l'incarnation de l'orientalisme de cette pièce construite « sur fond de trafic d'esclaves, de piraterie, de récits de voyages et d'aventures, dans le décor exotique d'un Moyen-Orient fort en vogue »[201]. Personnage typique des pièces orientalistes, le marchand d'esclaves est présenté tel un commerçant anodin, connaissant les mêmes difficultés financières que ses collègues et bien évidemment à la merci de l'acheteur, toujours une personne issue des classes supérieures.

Nouvel exemple de mise en lumière d'un représentant du peuple : *Le Barbier de Bagdad*. Palissot de Montenoy fait de cet homme le personnage-clé de sa comédie tout en se moquant de cet homme qui se dit non seulement barbier mais également astrologue, philosophe et médecin. Autrefois au service du père d'Almanzor, Arlequin, valet de ce dernier, est resté en contact avec lui car il apprécie cet homme et ses histoires, à l'inverse d'Almanzor qui ne le considère que comme un « maudit barbier » (Scène 2). La possibilité de rencontrer Zulime s'offre à Almanzor, qui demande alors un barbier au plus vite, or celui auquel il fait habituellement appel n'est pas disponible ; Arlequin suggère alors de recourir à leur voisin. Ce dernier fait « de grandes révérences » (Scène 6) à Almanzor, qui semble alors étonné, le complimente, pleure le défunt père du chef de la maison et finit enfin par demander pour quel service il a été appelé. Almanzor s'agace du temps que cela prend car il veut au plus aller voir celle qu'il aime, pourtant le barbier doit retourner chercher ses rasoirs. Alors qu'il s'apprête enfin à commencer, le barbier « ouvre une fenêtre, prend son astrolabe, va consulter les astres », donne son avis sur l'horoscope du jour, puis énumère ses sciences. Almanzor s'impatiente de plus en plus, il dit ne pas croire « qu'il y ait dans tout la Perse un babillard de cette espèce » (Scène 8) quand Arlequin est pour sa part en admiration devant tant de connaissances. Lorsque le barbier commence à disserter sur la famille, il met Almanzor hors de lui : il veut qu'il sorte mais le barbier refuse de partir sans l'avoir rasé et propose même de s'attacher à son service puis se met à chanter avec Arlequin. Par la suite, le barbier comprend que la jeune femme qu'Almanzor est parti voir se trouve être la fille du Cadi et voyant justement celui-

[201] POIRSON Martial, *La Figure du Turc généreux*. (www.orientalisme.net)

ci arriver, il invente une histoire pour le retenir et ainsi aider Almanzor. Après un long quiproquo, le barbier finit par expliquer la situation au Cadi, qui autorise l'union entre sa fille et Almanzor. Ce n'est donc pas tant pour ses qualités d'artisan que le barbier est ici un personnage intéressant que pour son attachement au fils d'un homme qu'il respectait énormément. Sa fidélité va jusqu'à prendre son parti face à un homme de loi quand Almanzor n'a cherché qu'à le repousser au fil des scènes. Il est à la fois attachant et agaçant, dévoué et concerné. Cela transparaît non pas à travers la mise en scène de la vie de ce barbier, de ses conditions de vie mais dans son attachement à la classe supérieure pour laquelle il s'inquiète et à laquelle il s'est attaché.

Dernière mise en scène d'un artisan, *Le Menuisier de Bagdad*. Si Charles-Jacob Guillemain ne le présente pas en temps que tel, cette comédie est pourtant la plus intéressante dans l'étude du peuple car elle montre l'homme. Il n'a pas été respecté par le Bacha Mohamed qui, au lieu de le rémunérer pour son travail, préféra lui donner des coups de bâton comme il en était « la coutume chez quelques Bacha » (Scène 1). Il s'agit ici, et ce le sera tout au long de la pièce, d'une présentation des relations entre classes sociales. Le Bacha n'a pas respecté cet homme car il en était supérieur ; le Calife va alors punir l'un et indemniser l'autre en inversant leur statut. Mohamed doit aller vivre « dans le pauvre manoir du Menuisier » (Scène 1) avec quarante sols par jour, Hali devient lui Bacha. Mirza, gardienne des femmes du sérail, espère dès l'annonce faite que « ce bon artisan » leur rende leur liberté. Hali s'étonne de sa richesse et du comportement qu'on adopte désormais envers lui. Il veut qu'on l'appelle par son nom plutôt que par mille superlatifs, et demande un simple « pot-au-feu » (Scène 3) pour le diner. Sa femme, très heureuse de sa nouvelle position, s'inquiète tout de même de la future constance de son époux à son égard. Il la rassure, dit à Mirza que seule Guzulbek aura le mouchoir et rend leur liberté aux belles captives. Lorsqu'arrive ensuite le moment du souper, Hali est gêné de « tout le monde » (Scène 11) qui le regarde manger et de la cérémonie que cela engendre. Pour le « plaisir de partager », Hali fait porter le dessert chez leurs « pauvres voisins », avant de se remémorer leur bonheur quand ils allaient sur les bords de l'Euphrate même si cela augurait ensuite de devoir retourner travailler. Si Guzulbek ne semble pas regretter ce

temps, Hali trouvait que « le travail donnoit plus de prix au plaisir ». Ils décident alors d'aller parler en faveur du Bacha déchu et ainsi prouver « à la Cour, que les gens du peuple sont bons ; qu'on a tort de leur faire du mal » (Scène 13). Ils en viennent à souhaiter qu'il soit offert à Mohamed « une retraite paisible à la campagne », ainsi il y « apprendroit à connoître les gens de la campagne ; il verroit qu'on a tort de ne pas les rendre plus heureux : que les Bachas ne devroient pas tout prendre au village, pour tout donner à la ville ». C'est d'ailleurs ce que demande Hali, « un petit bien-être honnête, avec une petite maison à la campagne » où il invitera Mohamed pour lui montrer « que les petits gens n'ont jamais cessé d'estimer la Noblesse ; & qu'on n'en veut qu'à l'arrogance & à la dureté ». Cette comédie est donc un appel au respect et au partage. Hali et Guzulbek étaient heureux du peu qu'ils avaient et n'aspirent qu'à une vie simple et heureuse. Le mot d'ordre est ici l'égalité, ce qui n'est pas surprenant pour une œuvre jouée en 1789 : il y est rappelé que tous descendent du même homme et que le Calife doit être égaux envers tous, que les riches devraient penser aux miséreux et qu'il faut davantage un père qu'un roi au peuple. Hali est profondément bon et fier de ce qu'il est. Cependant, il faut également noter que la punition infligée par le Calife à Mohamed, c'est-à-dire de descendre au rang de menuisier, est présentée comme très sévère. Guillemain a ici décidé de faire de Hali un menuisier mais sa profession n'entre jamais en compte dans la pièce, il aurait tout aussi bien pu appartenir à un autre corps de métier car seule son appartenance au peuple compte avec le fait d'avoir été en affaire avec plus grand socialement que lui.

Le peuple ottoman est assez peu présent au théâtre, il n'a que de petits rôles à l'exception des deux derniers exemples dans lesquels il n'existe pourtant qu'à travers son rapport aux classes dominantes. Il est présenté comme peu argenté, mais malgré tout assez heureux. Hormis les artisans qui, en période prérévolutionnaire font écho au peuple de France, les rares dramaturges à avoir mis en scène certains de leurs représentants le font par le biais de professions qui n'existent pas en Europe et ajoutent ainsi une touche d'orientalisme au texte. Si l'homme du peuple n'est finalement qu'assez peu respecté par les nobles, le peuple en tant que masse existe lui bel et bien en tant que pouvoir. Figure proche du

citoyen français, c'est ici sont aspect physique et les particularités liées au lieu où il demeure (religion, esclaves, …) qui le différencie des protagonistes auxquels était habitué le public français.

B. Le sérail

Le sérail est un lieu mystérieux pour le public français : à la fois lieu public et politique quand il représente le palais du gouvernement, il est également un lieu privé lorsqu'on se réfère au harem, partie fermée du palais, dans lequel résident l'ensemble des femmes du palais (épouses et concubines du maître), alors appelées favorites. Le sultan n'est pas le seul à disposer d'un harem ; tout homme riche et puissant peut disposer du sien. La France a découvert et est fascinée par ce lieu depuis son alliance avec l'Empire de Soliman contre Charles Quint.

Nous allons ici nous attacher à l'étude de ce lieu confiné et clos, le harem, pourtant nous le désignerons par le terme de *sérail* car si de nombreuses pièces de ce corpus s'y déroulent, seul Cahusac emploie le mot *harem* dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, ce lieu n'est sinon désigné que par l'expression ambiguë de *sérail*. Cela permettait certainement d'installer une certaine confusion vis-à-vis des censeurs tout en s'offrant une plus grande liberté dans le déroulement de l'intrigue.

1. Le site, théâtre somptueux

L'action de nombreuses œuvres à sujet oriental prend place au sérail du sultan (*Achmet & Almanzine*, *Mahomet second*, *Mustapha & Zéangir*, *Les Huit Mariannes*) également dénommé Grand-Seigneur (*Bajazet*, *Les Trois Sultanes*), dans les jardins de celui-ci (*Arlequin odalisque*, *Scanderberg*), au sérail de dehors à Constantinople (*Ibrahim ou L'Illustre Bassa*, *Perside ou La Suite d'Ibrahim Bassa*, *Les Veuves turques*), mais aussi dans celui du Grand Caire (*Les Pèlerins de La Mecque*), d'Alep (*Le Grand et Dernier Solyman*), de Jérusalem (*Zaïre*) ou dans les jardins d'un harem ou sérail d'Alger (*L'Algérien ou Les Muses comédiennes*).

Lorsqu'il s'agit d'une mise en scène extérieure, il est toujours présenté au public de superbes jardins, avec des « bosquets » permettant de se cacher (*L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, Acte II, scène 2), « bien haut muré, bien fermé » (*Arlequin odalisque*, scène 2) pour éviter l'entrée d'intrus ou la fuite de captives. Chamfort fait lui référence aux « remparts du sérail » (*Mustapha & Zéangir*, Acte IV, scène 5) pour appuyer la prestance du lieu. Auger précise dans sa comédie que s'y trouve dans le fond « un kiosque » et de l'autre côté « un souterrain, fermé d'une grille, qui conduit à la mer ». Nous apprenons dans *Les Pèlerins de La Mecque* qu'une « porte secrète » permet de sortir des jardins du sérail de même que Voltaire fait référence à « une secrète issue » (Acte IV, scène 5) dans *Zaïre* et Houdar de La Motte place l'action de *Scanderberg* dans les « Jardins du Serail avec une Grotte ». Mais voici ici les seuls indices textuels concernant les décors extérieurs d'un sérail. Il n'y a pas davantage de précisions lorsque nous sommes à l'intérieur. Il est question à plusieurs reprises dans *Achmet & Almanzine* d'un balcon, lieu permettant le lien avec l'extérieur, pour fuir comme pour faire passer des messages. Il n'est sinon que les descriptions somptueuses des *Trois Sultanes* et des *Pèlerins de La Mecque*, étudiées dans la partie précédente dans le chapitre des décors.

Si les femmes habitant le sérail ne s'y trouvent pas de leur plein gré, les tragédies font référence au « palais terrible » (*Mustapha & Zéangir*, Acte I, scène 1) et à sa « triste austérité » (*Zaïre*, Acte I, scène 1), les comédies dédramatisent elles le lieu en évoquant les nombreuses fêtes que le sultan offre aux captives. Le sérail est même présenté dans *Arlequin odalisque* comme « des agréables demeures/ Asyle des plus doux » où les « tranquilles heures/ S'écoule[nt] au sein des plaisirs » (Scène 10). Il faut également noter que les favorites comme Zulima dans cette dernière pièce, Almanzine dans chez Lesage, Rézia des *Pèlerins*, Clarice de *La Belle esclave* (de nombreux autres exemples se retrouvent dans le corpus) ont chacune leur appartement privé au sein du sérail comme cela était réellement le cas pour chacune des favorites.

Enfin un dernier point est à relever concernant ce lieu, l'interdiction formelle faite aux hommes de le pénétrer. Lorsqu'Achmet veut aller retrouver Almanzine, son père lui rappelle que « s'introduire dans le sérail (…) c'est le plus grand de tous les crimes » puni par « une mort certaine » (Acte I, scène 12). Dans

Bajazet, Osmin est désorienté qu'il lui soit demandé d'entrer « dans ces lieux/ Dont l'accès était même interdit à [leurs] yeux » et hésite à y suivre Acomat car « Jadis une mort prompte eût suivi cette audace » (Acte I, scène 1). De même, Scudéry, dans sa tragédie, permet à Roxelane d'inviter Rustan car « c'est un droit qu'on accorde à la Sultane Reine ;/ Et malgré la coustume, & sa sévérité, / Le Serrail de dehors, a cette liberté » (*Ibrahim*, Acte I, scène 1). Les trois Françaises de *L'Algérien* s'étonnent également de savoir « Dans ces jardins un homme », pensent que la détentrice de l'information « extravague » car « la chose est impossible, et choque le bon sens. Un François au Serrail ! Quelle folie ! » (Acte I, scène 2) mais cela n'est rendu possible que par l'amitié qui le lie à Hassan et l'ouverture d'esprit de ce dernier. *Zaïre* relate d'ailleurs la mésaventure d' « un de ces chrétiens » qui « au sérail en secret allait s'introduire » et fut « mis dans les fers » (Acte IV, scène 4). L'entrée du sérail est donc exclusivement réservée aux hommes y travaillant, les eunuques. Cela est un fait ajoutant à la théâtralité car offre ainsi la possibilité d'arrêter ceux ayant tout de même tenté de s'y introduire et cela ouvre la voie au travestissement car Achmet comme Arlequin dans *Arlequin odalisque* endossent des vêtements féminins pour y entrer. Enclos au cœur de la ville, il est à la fois une forteresse et un piège.

Le sérail est un lieu somptueux mais appréhendé de deux manières opposées. C'est un endroit gai, festif et beau, lié au merveilleux dans les comédies, une « enclave galante »[202] (car si quelques unes des captives disent tout de même s'y trouver en prison, cela ne l'est toujours que parce qu'elles sont éloignées de leur amant) quand il est perçu comme un lieu de détention austère dans les tragédies, lieu de contraintes placé sous la menace de quelques grands au pouvoir absolu. Sylvie Recquemora-Gros[203] note à ce sujet, en s'appuyant sur l'exemple de Bajazet, que souvent le seul indice de lieu est que la scène est à Constantinople, dans le sérail mais que « rien dans la pièce ne permet de construire une quelconque topographie des lieux » mais que le texte offre quelques expressions allusives tells que « endroit écarté » ou « chemin obscur » (Acte I, scène 1), créant

[202] PIOFFET Marie-Christine, *L'Imagerie du sérail dans les histoires galantes du XVII^e siècle*, *Figures de l'Orient*, Tangeance, n° 65, hiver 2001, p. 8-22.
[203] REQUEMORA-GROS Sylvie, *Scènes de Sérail : la construction d'une barbarie théâtrale et romanesque au XVII^e siècle*, in DUPRAT Anne et PICHEROT Émilie (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e-XVII^e siècles)*, PUPS, 2008, p. 256.

une ambiance terrifiante. Le sérail devient alors le lieu de l'enserrement et de la mort, « où les personnages sont prisonniers physiquement et psychologiquement. Zone interdite et fatale, le sérail est donc un lieu sans issue, où l'espoir est vain. »

Toujours est-il qu'au théâtre, politique, amour et captivité sont indissociables quand l'action se déroule dans un sérail, antichambre du pouvoir facilitant les secrets et les manipulations, que cela concerne le domaine privé comme le domaine public. Il offre la possibilité de l'angoisse du huit-clos.

2. Des travailleurs peu ordinaires

Le choix du sérail comme lieu d'action offre la possibilité de mettre en scène des personnages peu coutumiers des scènes françaises. Certes ceux-ci sont le plus souvent des personnages muets, toutefois non seulement ils offrent par leurs statuts une touche d'exotisme mais encore ils permettent à l'action d'avancer tout en éclairant sur la hiérarchie et le quotidien du sérail.

Une première catégorie existe, celle des personnages politiques, présents au palais et éventuellement autorisés à entrer au sein du harem ou à rencontrer une des femmes. Il s'agit des Grand Vizirs (*Achmet & Almanzine*, *Bajazet*, *Ibrahim*, *Le Grand et Dernier Solyman*, *Mustapha & Zéangir, Scanderberg, Perside* …), Bassa (*Ibrahim*, *La Rhodienne*, *Perside*), Muphti (*Ibrahim*, *Scanderberg*), personnage religieux mais impliqué dans la vie publique, Capitaine ou Aga des Janissaires (*La Rhodienne*, *Mustapha & Zéangir*, *Scanderberg*). Mais ceux-ci sont des personnages secondaires proches du maître et non des employés attitrés du sérail.

La seconde catégorie regroupe les hommes travaillant au sein de ce lieu, car s'il existe bien quelques personnages féminins travaillant au harem, comme Mirza, la gardienne des Femmes du sérail de Mohamed dans *Le Menuisier de Bagdad* ou Salomé dans *Les Veuves turques*, les différentes charges étaient attribuées à des hommes.

Nous retrouvons par exemple à plusieurs reprises des Bostangis. Il s'agit du titre francisé de *bostanci* en turc, signifiant jardinier. Ils étaient en réalité les gardes des jardins du sérail. Osman en est le capitaine dans *Scanderberg*, toutefois son rôle se borne à être le gardien à qui se confie le héros dans la première scène

de la pièce pour exposer les faits, puis le garde à proprement parler. Dans *Les Trois Sultanes*, le sultan fait appel à eux afin qu'ils retrouvent Roxelane (Acte III, scène 7). Ils sont les acteurs du second intermède de *L'Algérien ou les Muses comédiennes*, dans laquelle ils interprètent une pantomime exprimant « leurs différens emplois dans les Jardins ». Deux d'entre eux sont français et préfèrent boire du vin que participer à la danse. *Arlequin odalisque* nous en présente un autre, qui a lui un rôle plus intéressant car en échange de vin et de quelques sequins, il laisse entrer Arlequin dans le jardin. Son rôle ne s'arrête pas là car en amont, il a également monté le stratagème en parlant à Colombine et en cachant des habits pour l'intrus. À cause de cela, Colombine lui fera à la fin de la pièce du chantage pour qu'il les aide à s'enfuir. L'intrigue ne peut avoir lieu sans recourir à lui.

Autres personnages typiques des sérails, les eunuques, hommes castrés chargés de la garde du harem. *Achmet et Almanzine* met en scène Ali, leur chef. Il est celui qui reconnaît Almanzine pour être la fille du bacha de Babylone et non celle d'Amulaki, comme on a voulu le faire croire au sultan. Il connaît la jeune femme pour avoir été l'esclave de son père (Acte I, scène 12). Ali revient au deuxième acte car il est celui qui amène Achmet en sultane voilée à Almanzine puis quelques scènes plus tard, Soliman lui demande d'aller lui chercher la jeune femme. Il soutient qu'Amulaki doit être puni pour sa faute mais « se retire d'un air mécontent » lorsqu'il n'est pas satisfait de la punition (Acte II, scène 5). Soliman fait encore appel à lui au troisième acte pour lui demander son avis sur la résistance d'Almanzine. Le chef des eunuques répond qu'il ne s'agit que de « pudeur », réfute les dires du sultan quand celui-ci dit craindre qu'elle ne le repousse davantage s'il se montre plus pressant puis lui explique que le comportement de la jeune femme n'est fait que pour attiser les désirs du sultan. Soliman se dit alors rassuré par son « ami » (Acte III, scène 4). Après cela, il intervient en faveur de Soliman quand la supposée nourrice ne répond pas au sultan et s'étonne lorsqu'on lui apprend qu'Attalide se serait jetée du balcon (Acte III, scène 5). Il est alors le premier à comprendre à la scène suivante le stratagème mis en place. Il fait remarquer au sultan que la nourrice « se trouble », il se moque de l'histoire qu'elle leur raconte. Ali, en attendant le sort que Soliman réserve aux deux usurpateurs, note qu'ils ne sont que de « coupables sujets » mais s'étonne d'une « pareille audace ». Le sultan lui demande quel traitement il leur infligerait,

ce à quoi il répond que les deux ne méritent qu'un « léger châtiment » car ils ont fauté par amour. Pour cela il conseille de les faire « étrangler seulement ». Il recommande par contre davantage de sévérité à l'égard d'Amulaki et précise que ce ne serait que « trop de clémence » que de ne le faire « qu'empaler ». Soliman se montre plus compréhensif que son chef des Janissaires, qui non content de lui rappeler encore une fois leur « outrage », devine qu'Achmet doit se cacher sous le voile d'Attalide (Acte III, scène 7). Zerbin, l'un des eunuques, vient annoncer « qu'une partie des janissaires » est à la recherche d'Amulaki (Acte III, scène 8). Finalement la tromperie entière est dévoilée. Si le sultan se dit troublé, Ali insiste sur le « crime », incite son maître à suivre ses « transports », mais Soliman ne parvient qu'à faire remarquer à Ali le charme d'Attalide. Ali « enrage » (Acte III, scène 9). Revient Zerbin accompagné d'Achmet. Apercevant Pierrot et Arlequin se querellant, il les sépare, demande au sultan leur châtiment puis les fait sortir. Il annonce ensuite que « Ali a prévenu [ses] désirs en préparant une mascarade (Acte III, scène 12). Ali n'est donc pas seulement le chef des eunuques, il est également un ami de Soliman, un conseiller auquel Soliman n'hésite pas à demander conseil même s'il se montre finalement bien moins compréhensif et plus hostile. Nous retrouvons un autre chef des eunuques dans *Arlequin odalisque*. Ici le rôle est bien moins conséquent puisqu'il n'apparaît que dans quatre scènes. Lors de la scène 10, il chante aux côtés des femmes du sérail l'arrivée du sultan parmi elles pour effectuer le choix de sa prochaine favorite. La scène suivante le voit faire l'annonce de la présence de sa hautesse. Il réapparait scène 24 ; il est alors à la recherche du sultan car il veut l'instruire qu'il a vu deux femmes s'enfuir du sérail. Plusieurs eunuques sont réunis lors de la dernière scène, Arlequin les montre en espérant ne pas connaître le même « sort que ces messieurs-là ». Alexis Piron, dans son œuvre *Les Huit Mariannes*, présente également un chef des eunuques. Il est ici joué par Apollon. Nous ne nous attardons pas sur cette pièce comme sur les précédentes car il ne s'agit pas ici de véritable mise en scène d'un sérail mais seulement d'une parodie des pièces le faisant. Notons tout de même que l'eunuque est l'esclave du sultan (« Le Public a mandé son esclave Apollon ? (…) le Maître n'est point content de son esclave », scène première) dont l'une des charges est de peupler le sérail de jeunes beautés, service qu'il avait momentanément suspendu car il explique devoir subir « mille outrages » avec les insolentes captives. *Scanderberg* présente

également des eunuques, mais ceux-ci n'ont pas de répliques et n'apparaissent qu'à la troisième scène du cinquième acte. Ils semblent faire partie du chœur qui félicite le prince pour ses amours. La charge de chef des eunuques est également évoquée dans *Le Barbier de Bagdad*. En effet, Almanzor promet à Arlequin que s'il parvient à épouser Zulime, il le nommera chef des eunuques de sa nouvelle maison, une « dignité considérable » qui lui donnerait des « entrées par-tout » dans le sérail (Scène 2). Arlequin en est très flatté et veut que dorénavant on le considère ainsi, ce qui amuse particulièrement Fatmé bien qu'elle remarque qu' « il en a bien la mine » (Scène 3) (quelques répliques plus tôt, elle se moquait de son visage noir). *Les Trois Sultanes* présente également Osmin, chef des Eunuques. Fidèle esclave de Soliman, il s'adresse à lui avec des superlatifs, le conforte dans son choix envers la belle Elmire mais n'hésite pas à dire au sultan, qui l'interroge sur sa fonction, que « le gouvernement des femmes » est « un rude travail », il se plaint d'ailleurs du comportement de l'une d'elle mais l'effet n'est pas celui escompté puisque cela retient l'attention de Soliman. C'est pourquoi il lui demande de faire le choix de sa favorite au plus vite afin de rétablir la paix entre les rivales. Il est ici l'ami, le confident du sultan : il tente de le conforter dans ses choix tout en obéissant à ses ordres. Une troupe d'eunuques est également présente dans *Arlequin Mahomet* mais elle n'intervient qu'à la fin de la pièce pour former une danse. Les eunuques sont donc assez présents sur scène. À la fois esclaves et confidents du sultan, ils se montrent généralement plus sévères que ce dernier.

Nouvelle charge présente sur scène bien évidemment sans répliques : les muets. Présentés comme serviteurs, ils sont aussi des bourreaux, les exécuteurs des arrêts de morts prononcés par le sultan (ou toute autre personne d'importance du sérail) étranglant leurs victimes avec un cordon de soie[204] pour ne pas faire couler de sang. Ils étaient appelés muets non pas parce qu'ils étaient atteint de mutisme mais parce qu'ils communiquaient par signes et attouchements sur certaines parties du corps représentant les diverses lettres de l'alphabet. Ainsi l'un d'eux apporte une lettre à Soliman dans *Les Trois Sultanes*. Après l'avoir lue, il « frappe des mains », signal adressé aux « noirs », aux « muets » et aux « bostangis » des ordres à exécuter. Preuve qu'ici ils sont dotés de la parole,

[204] *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous*, volume 13, Michel Lévy Frères, 1857, p. 408.

Soliman demande au porteur de la lettre d'aller annoncer à Elmire sa volonté (Acte III, scène 7). *Arlequin odalisque* est une œuvre dans laquelle ils sont présents dans de nombreuses scènes. Souvent spectateurs, Soliman les appelle d'un « Holà ! » quand il a besoin de leurs services. Il leur demande ici d'escorter « par-tout [les] pas » d'Arlequin, en « honneurs dûs à une Sultane favorite » (Scène 12). Cela permet une pantomime à la scène suivante, dans laquelle Arlequin tente de leur parler mais ceux-ci « font des signes » pour « montrer qu'ils n'ont pas de langue » et qu'ils ne peuvent donc pas lui répondre. Zulima, la sultane actuelle est d'ailleurs elle aussi accompagnée de muets (Scène 14). Elle avoue ainsi à Colombine son intention de « faire étrangler par les muets qui [lui] sont dévoués » sa rivale, expliquant que ceux suivant Arlequin ne sont pas un obstacle car leur chef est sa « créature », un seul mot de sa part suffira donc à accomplir le crime (Scène 15). Malgré leur mutisme, les muets sont donc des personnages hautement théâtraux puisqu'ils offrent à la fois la possibilité de scènes comiques visuelles, nous rappelant l'entourloupe menée par Scaramouche et Pierrot à l'encontre d'Arlequin dans *La Vangeance de Colombine*, tout en incarnant la barbarie des sérails. Georges de Scudéry fait appel aux représentants de cette charge dans *Ibrahim ou L'Illustre Bassa*. Ils sont quatre « avec leurs Cordes d'Arc à la main ». Soliman les appelle lorsqu'il décide de la mort d'Ibrahim. Il demande à ce « qu'on mene les Muets (…)/ Avecques leurs Cordeaux » (Acte V, scène 4) et resteront sur scène jusqu'à la fin de la tragi-comédie, prêts à agir aux ordres du sultan. Racine fait également appel à eux dans son *Bajazet*. Dans un premier temps, Roxane assure à Bajazet avoir sous sa puissance « cette foule de chefs, d'esclaves, de muets » qui lui ont « vendu dès longtemps leur silence et leurs vies » (Acte II, scène 1). Lorsqu'elle réalise qu'il l'a trompé, la sultane veut par sa mort se venger et demande donc « que par la main des muets s'arme son supplice » (Acte IV, scène 5). Lorsqu'ils sont prêts, elle se rassure de savoir que « les muets attendent leur victime » (Acte V, scène 3) puis demande finalement à Bajazet de la suivre pour voir « dans les mains des muets » sa rivale, Atalide, expirer et lui offre par là une dernière chance de « vivre et régner » à ses côtés (Acte V, scène 4).

Nous retrouvons au cours des diverses pièces se référant au sérail d'autres personnages aux services des maîtres. Il y a bien sûr de nombreux esclaves, et

même des esclaves pour les esclaves (« Qu'elle soit l'esclave des esclaves », *Achmet & Almanzine*, Acte I, scène 12). Il est souvent mentionné que ces esclaves sont noirs, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'à cette époque, l'importation d'esclaves africains était pratiquée en Empire Ottoman de même qu'un trafic d'esclaves blancs existait, principalement des Circassiens ou des Turcs d'Asie centrale. Tous pouvaient être attachés à des travaux domestiques ou agricoles mais ils pouvaient également accéder à des fonctions prestigieuses. Quelques conseillers ou chefs sont ainsi dits esclaves mais n'en ont pas le comportement qu'aujourd'hui nous entendons par-là. Il est également très souvent mentionné, comme nous l'avons dit dans la partie précédente, que de nombreuses fêtes étaient animées par des danses d'esclaves (*Les Trois Sultanes*, *L'Algérien*. *Le Menuisier de Bagdad*, …). Nous retrouvons également de nombreux gardes (*Achmet & Almanzine*, *Zaïre*, *La Rhodienne*, etc., présentés sous le nom de Capigi dans *Ibrahim*).

Ces divers personnages ont donc des rôles plus ou moins importants selon l'intrigue mais sont dans les tragédies les exécuteurs des sombres désirs du couple souverain et dans les comédies à l'écoute des moindres désirs de ceux-ci. Tous sont fidèles et dévoués, appuyant la suprématie de leurs maitres. De plus, s'ils ne sont jamais au cœur de l'intrigue, tous participent à faire avancer l'action par les tâches qui leur sont attribuées. Le théâtre français représente donc les véritables personnages de la vie du sérail de Constantinople. Les différentes charges sont respectées mais les dramaturges vont jouer de leur incongruité pour le public français pour les détourner. Ces personnages sont donc de parfaites figures de l'altérité de par l'inexistence de ses responsabilités en Europe et permettent alors de nombreux détours dramaturgiques.

3. Les femmes du harem, des captives ambitieuses

Le sérail était un lieu fermé dans lequel résidaient toutes les favorites et esclaves du sultan. Elles y étaient très nombreuses, faisant même dire à Racine par la bouche d'Osmin que cela en dépeuplait l'Europe et l'Asie (*Bajazet*, acte I, scène 1). Le Bostangi d'*Arlequin odalisque* parle lui de « cent femmes, deux cents femmes,

autant qu'[ils veulent] » (Scène 2) ; Soliman dans *Les trois Sultanes* compte « mille beautés », Osmin parle lui de « cinq cents rivales » puis d'un « nombre superflu d'inutiles femelles » (Acte I, scène 1). Elles sont de tout âges puisqu'on apprend que Zaïre y a été enfermée enfant (Acte II, scène 1) quant Le Public se plaint que son « vieux sérail » ne soit plus pourvu « d'agréable jeunesse » (*Les Huit Mariannes*, scène première). De plus, comme cela était le cas au temps de l'écriture de ces pièces, toutes nationalités s'y côtoient. Almanzine est originaire de Babylone, Auger évoque une esclave égyptienne (Scène 4) et « une foule » d'esclaves noires (Scène 8) dans *Arlequin odalisque* et l'on sait aujourd'hui que Roxelane, épouse de Soliman était originaire de l'actuelle Ukraine. *L'Algérien ou Les Muses comédiennes* met en scène une esclave turque aux côtés de trois Françaises, quant aux *Trois Sultanes*, la première est espagnole, la deuxième est circassienne et la dernière française. Dans *Le Marchand de Smyrne*, Chamfort évoque une esclave espagnole (Scène 6) sans oublier qu'Amélie est française.

Une hiérarchie existait au sein de ces femmes. Les épouses du sultan (Zulima dans *Arlequin odalisque*, Zaïre, Roxane dans *Bajazet* ou *Scanderberg*, Roxelane dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, *Mustapha & Zéangir*, etc.) règnent au sein du harem puis viennent les concubines, les favorites et enfin toutes les autres femmes qui selon les pièces se considèrent comme esclaves ou prisonnières. Cependant même les sultanes restent les esclaves de leur époux. Elles sont toutes enfermées, car elles sont femmes et donc liées à la vie privée du sultan : elles représentent un interdit à la fois sexuel et politique. Les dramaturges vont faire le choix de mettre en scène certaines esclaves célèbres telle que Roxelane, et reprendre certaines anecdotes historiques pour créer la trame de leur intrigue. La sultane Roxelane (1500-1558) est une esclave d'origine ukrainienne qui passa ses premières années au sérail à étudier et à soigner ses relations avec la mère de Soliman afin qu'elle le lui présente. Chose faite, elle lui donne cinq enfants (Mehmed, Cihangir, Bayezid, Selim et une fille, Mihrimah), annonce une subite conversion à l'islam afin de se faire affranchir et obtient ensuite de Soliman non seulement de se faire épouser mais aussi de devenir sa seule épouse légitime. Légitime et autoritaire, elle parvient à perdre Ibrahim, grand vizir depuis treize années, ami de Soliman mais dont elle craint le pouvoir. Elle intervient également dans la succession du sultan car l'ainé de Soliman, Mustafa, était le fils d'une autre.

Elle le fit donc éloigner et monta un complot contre lui qui se termina par un infanticide puisque Soliman tua son fils[205]. La place de successeur au trône restait donc vacante pour ses enfants. L'Histoire raconte que cette femme était intelligente et manipulatrice, amoureuse mais surtout avide de pouvoir. C'est ainsi qu'elle devint un personnage privilégié du théâtre français, fasciné par cette femme qui parvint à ses fins, grâce à des traits de caractères idéaux pour devenir un personnage tragique.

Si elles ne peuvent sortir du sérail, elles jouissent à l'intérieur de celui-ci d'une certaine liberté. Almanzine obtient qu'Attalide devienne son esclave, Rézia peut donner des diners quand elle le souhaite, avec l'aide de ses esclaves (*Les Pèlerins de La Mecque*), Roxelane impose un diner à la française et fait éteindre sa pipe au sultan (*Les Trois Sultanes*). D'autres sont autorisées à recevoir des hommes, comme Zaïre ou Roxelane dans l'œuvre de Scudéry. De plus, de nombreux divertissements sont organisés pour les distraire et elles parviennent certaines fois communiquer avec l'extérieur avec l'aide de personnages comme l'Arlequin d'*Achmet & Almanzine*. On apprend également que certaines d'entres elles reçoivent des présents du sultan. Ainsi Rézia a reçu des pierreries de la part du sultan, et *Les Trois Sultanes* ont chacune différents habits pour les différentes circonstances (Acte I, scène 5).

Malgré ces quelques plaisirs, beaucoup ont une crainte en commun : devoir succomber aux attentes du maître car elles ne sont pas complètement maitresses de leur corps. Ainsi, Almanzine craint les avances de Soliman et assure à son amant qu'elle préfère se « percer le sein » que d'y répondre favorablement (Acte III, scène 1). De même, Perside ne veut pas « servir à Solyman de jouët & plaisir » car elle devine qu' « il veut [lui] faire outrage,/ Et desire, cruel, ravir [son] pucelage » mais de même qu'Almanzine, elle choisirait plutôt « d'un brillant poignard [de se transpercer] le cœur » (Acte III, scène 1). Dans *Les Pèlerins de La Mecque*, Rézia signifie à Ali qu'elle parvient pour l'instant à faire patienter le sultan de même qu'Arlequin repousse ce dernier dans *Arlequin odalisque*. Cette crainte du viol de leur intimité ne semble préoccuper les hommes que s'ils sont leurs amants ; Hassan, défenseur de l'égalité des hommes et antiesclavagiste, tient des propos quelque peu surprenants à son épouse : il dit penser qu'un homme en esclavage est

[205] DE SAINT PIERRE Isaure, *La Magnifique*, Albin Michel, 2002.

plus malheureux qu'une femme qui « n'est jamais à plaindre » car « la beauté est toujours dans sa patrie » (*Le Marchand de Smyrne*, scène 3). « Curieusement, l'imaginaire romanesque opère ici un renversement par lequel les dames confinées au harem et à la merci des suffrages masculins exercent sur eux leur empire »[206].

Pour autant, nombreux sont celles et ceux pensant qu'entrer au sérail s'avère être une chance. Pierrot et Arlequin soutiennent par exemple à Amulaki qu'Attalide ne pourrait espérer « une destinée plus glorieuse », que celle d'épouser le sultan et faire « de petits Solimans » (*Achmet & Almanzine*, acte I, scène 1). Zulima, sultane favorite d'*Arlequin odalisque*, ne veut pas que Soliman l'abandonne même si « tant de femmes (…) ne cherchent qu'à lui plaire » (Scène 4) car son « cœur pour [lui] brûle » (Scène 25). Elmire et Délia n'ont d'ailleurs d'autre but que de séduire l'empereur des Turcs dans la comédie de Favart, «[l'] aimer, [le] chérir est [leur] plaisir unique » (Acte I, scène 6). Plusieurs femmes aiment d'ailleurs sincèrement le maître des lieux mais comme le précise Attalide « ce n'est point au Sultan/ Qu'[elle] se donne/ C'est à Soliman » (*Achmet & Almanzine*, acte III, scène 10) et de la même façon Zaïre aime Orosmane davantage que le soudan et s'est convertie à l'islam par amour pour lui. Lorsque par contre, le sultan ne parvient à obtenir l'amour de l'une d'elles, il est prêt, comme Mahomet le propose à Irène dans le *Mahomet second* de Chateaubrun, à l'épouser en espérant que le rôle de sultane la décide (Acte II, scène 4).

Chaque captive ne vit donc pas de la même façon son emprisonnement au sérail car s'il s'agit bel et bien d'une odieuse demeure pour certaines, d'autres n'y voit que l'espoir de séduire le sultan. Le sérail devient alors un lieu où règnent jalousie et manipulation.

Lorsqu'il est au sein de son harem, le sultan redevient un homme partagé entre ses passions et ses devoirs. Il est dans chacune des pièces présenté comme un grand amoureux de l'amour car si son cœur n'est parfois réservé qu'à une seule des belles captives, souvent il oscille pour d'autres. L'étude des personnages de sultan ne va pas avoir lieu ici mais dans la partie suivante car il est bien plus que le maître du sérail.

---

[206]PIOFFET Marie-Christine, *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du grand siècle*, PUPS, 2007, p. 119.

Le harem était avant tout un lieu destiné à la reproduction du maître, chose essentielle à la pérennité de l'empire. Il était du devoir de la mère du sultan de sélectionner de nombreuses jeunes femmes, belles pour plaire à son fils et intelligentes pour éduquer un héritier. Le théâtre présente ce lieu comme une prison dorée où l'on perd sa liberté mais où l'on y gagne en frivolité. Beaucoup des femmes y habitant avaient été enlevées lors de razzias ou d'actes de piraterie mais à l'exception de quelques héroïnes, nombreuses sont celles qui, sous le charme du sultan et motivées par l'ambition, cherchent à séduire le maître des lieux. C'est alors l'occasion de créer un carrefour de rencontres entre diverses cultures et de mettre en scène des personnages nouveaux et originaux tels que les eunuques ou les bostangis.

Cette mixité de personnages et l'exotisme du lieu offraient aux dramaturges de nouveaux horizons. Le sérail, « par nature le palais des passions et plus particulièrement de la passion amoureuse »[207] mais également antichambre du pouvoir, devenait le théâtre de nombreuses intrigues de sérail, mêlant complots et amours, manipulations et secrets, captivité et pouvoir. Il va en effet s'avérer que rares seront les innocents au sérail, à défaut de sang sur les mains, beaucoup auront des intentions criminelles.

C. Le sultan, un homme à visages multiples

S'il est un personnage récurrent dans la quasi-totalité des œuvres ayant trait à l'Orient, il s'agit du sultan (*Alménorade*, Arlequin *odalisque*, *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, *Les Huit Mariannes*, *Les Pèlerins de La Mecque*), également appelé soudan (*Zaïre*), roi (*Le Grand et dernier Solyman*, *La Tragédie mahommetiste*) ou empereur (*Achmet & Almanzine*, *Héraclius*, *La Rhodienne*, *Les Trois Sultanes*, *Mahomet second*, *Mustapha & Zéangir*, *Perside ou La Suite d'Ibrahim bassa*, *Scanderberg*, *Tamerlan ou La mort de Bajazet*). Les quelques pièces ne faisant pas appel à son personnage ont néanmoins souvent recours à leurs successeurs (Bajazet est le frère du sultan, Héraclius est son fils), à d'autres hommes de haute

[207] CHATAIGNIER David, *Représentation de la tyrannie dans les tragédies à sujet turc du Grand Siècle français*, Journée d'Etude des Doctorants du CRHT, thème "Théâtre et politique", juin 2005, éd. en ligne sur le site du CRHT.

importance politique (le Roy de Basra dans *Arlequin Mahomet*, Atlante est Prince du Sénat dans *L'Aveugle de Smyrne*, le Roy d'Alger dans *La Belle Esclave*, le calife Motassem dans *Vathek* et *Acoubar* est roi de Guilan) incarnant le pouvoir du sultan auprès du public français.

Ce personnage est en effet presque inéluctable car il offre, selon qu'il soit présenté sous le visage du sultan ou sous celui de l'homme, la possibilité de voir en lui le pouvoir ottoman et/ou l'homme turc. Admiré ou jalousé, cruel ou amoureux, ce personnage est toujours passionné.

1. Une popularité exemplaire

Nous l'avons étudié dans le premier chapitre de ce travail, l'Empire Ottoman fascine l'Europe par ses richesses et ses nombreux succès militaires mais pour ces même raisons, la terrifie car elle voit en lui une redoutable menace située aux portes de son territoire. Un homme incarne cette même puissance, « le représentant de son gouvernement monarchique exceptionnel », le sultan, « maître incontestable et incontesté qui règne sur un peuple d'esclaves »[208]. S'il règne sur un système politique qui ne connaît pas d'égal en Europe, il est un personnage exceptionnel, dans la vie comme sur scène.

Lorsque les personnages s'adressent à lui, ce n'est qu'avec des superlatifs ou des qualificatifs élogieux. Lesage utilise les expressions « Sa hautesse » (ainsi qu'Auger dans *Arlequin odalisque*) et « bon sultan » dans *Achmet & Almanzine*, « monarque », « maître d'un Empire », « souverain » et « sultan d'Egypte » dans *Les Pèlerins de La Mecque*. L'Estoille préfère « grand Monarque », « grand roi », « monarque généreux », « majesté » ou le « meilleur des Roys » pour évoquer le roi d'Alger mais préfère les formules « grand seigneur », « roi des rois », « prince des Turcs », « plus puissant des rois », « superbe roi » lorsqu'il parle de Soliman dans *La Belle Esclave*. Mainfray privilégie lui « grand seigneur », « aigle des rois », « grand prince », « monseigneur », « majesté » ou encore « empereur d'Asie »

[208] CHATAIGNIER David, *Représentation de la tyrannie dans les tragédies à sujet turc du Grand Siècle français*, Journée d'Etude des Doctorants du CRHT, thème "Théâtre et politique", juin 2005, éd. en ligne sur le site du CRHT.

lorsqu'il évoque le sultan, alors que nous retrouvons, dans *La Tragédie mahommetiste*, « roi » et « empereur puissant » pour Mahumet et « grand roi », « sage » et « maître » pour le défunt Amurât. Mairet est plus tempéré dans *Le Grand et Dernier Solyman* puisque nous pouvons seulement entendre « majesté », « sire », « seigneur » ou « grand roi » alors que son fils Mustapha est comparé à un « demy-dieu ». Desfontaines choisit également la sobriété dans sa *Perside* puisque seuls « seigneur », « hautesse », « maître » et « grand empereur » s'y trouvent. Certains personnages s'adressent également au sultan en le nommant par son prénom, ce qui n'apparaît pas pour autant comme un signe de proximité. Nous pouvons ici constater que les sombres tragédies du XVII^e^ siècle favorisent l'emploi de termes simples mais faisant référence à la fonction quand les comédies du XVIII^e^ privilégient les qualificatifs élogieux.

Plusieurs points communs existent à tous ces sultans. Le premier est qu'ils sont tous, si ce n'est amoureux, très sensibles aux charmes féminins, ce qui leur vaudra des déconvenues, origines de la plupart des intrigues de ce corpus. Toutefois, ce n'est pas ici un élément de leur aura si particulière.

La deuxième constante de ces personnages est qu'ils sont dans une très grande majorité bons et généreux. Il est vrai que ce n'est bien évidemment pas le cas de dans *La Tragédie mahommetiste* puisqu'il vient de faire tuer son jeune frère et que même sa mère la sultane le dit enragé et haineux (bien que le fratricide soit courant pour s'assurer du trône et annihiler toute crainte de complot). À l'inverse, son défunt père l'était. Ainsi Soliman, dans *Les Pèlerins de La Mecque*, après avoir eu des égards pour la distance que sa prisonnière mettait entre eux, pardonne à Ali et Rézia d'avoir voulu s'enfuir. Touché par leur histoire, il se montre clément et leur propose de rester vivre sous son protectorat au Caire. Dans *Achmet & Almanzine*, tous se réjouissent de l'opportunité d'Attalide de l'épouser car il est aimé de son peuple. Sa gentillesse se retrouve dans ses paroles : aimable, il veut amuser les femmes de son sérail pour les distraire, patient envers la fausse Atalide, il accepte de ne pas la brusquer et pour la rassurer, accepte sa requête d'avoir à ses côtés sa soi-disant nourrice. Il fait également confiance aux hommes qui travaillent pour lui lorsqu'il se confie à Ali et sa bonté va jusqu'à lui faire accepter qu'Amulaki viennent rendre visite à sa fille au sein même du harem pour ne pas en être séparé.

Il est ici humain, généreux et compréhensif, ce pourquoi Atalide accepte de se donner à l'homme davantage qu'au sultan. Achmet parle également de bonté lorsqu'il apprend qu'Almanzine lui est rendue. *Arlequin odalisque* présente un sultan dont la simplicité est moins explicite, cependant Zulima aime passionnément cet homme présenté comme frivole mais qui pourtant remet ses rendez-vous amoureux après ses devoirs politiques. Indulgent, il pardonne également aux amoureux de lui avoir menti et se montre même touchant lorsqu'il avoue rire pour la première fois devant Arlequin. Dans *Bajazet*, bien qu'Amurât soit une personne absente de la scène, Osmin parle de lui comme d'un chef accessible à tous malgré son pouvoir absolu. De plus, bien que soupçonneux envers son frère Bajazet, le sultan a ici choisi de lui laisser la vie sauve contrairement à ce qui était alors d'usage dans les familles royales ottomanes : tuer ses frères pour ne pas être concurrencé dans l'accès au trône. Cette sympathie existe également en la personne de Bajazet qui, amoureux depuis l'enfance d'Atalide, préfère sauvegarder cette relation que de profiter de l'opportunité qui lui est offerte de monter sur le trône. Vivre et régner sont délaissés à la faveur de l'amour. *Ibrahim ou L'Illustre bassa* présente également Soliman comme un homme dont la raison et la bonté dominent la vengeance. Ancien grand vainqueur, le sultan jouit ici d'une gloire certaine auprès de son peuple et de ses amis, qu'il a su choisir parmi ses ennemis puisque malgré ses origines, Ibrahim est devenu un confident, un ami de toute confiance. Ainsi, après avoir eu quelques remords d'aimer la maîtresse de son fidèle ami, il préfère les unir et sacrifier son amour à les tuer. Ces mêmes qualificatifs se retrouvent dans *Perside* où il est dit sage et vertueux, noble et généreux. Dans *La Belle Esclave*, c'est le roi d'Alger qui est dépeint comme un homme amical, bon et généreux. Il se montre également infiniment reconnaissant envers Soliman de qui il tient son Empire, c'est pourquoi il veut remercier le roi des rois en lui offrant la plus belle femme de son palais. Tous deux sont puissants et bons. Les paroles d'Éraste prouvent son respect pour le grand turc dans *La Rhodienne*. Malgré leurs origines différentes, Soliman a su trouver un ami en lui et lui a confié une charge importante au sein de son palais. Fier et sur de lui, le sultan est le digne successeur de ses illustres ancêtres. Jean Mairet, développe une nouvelle qualité en faveur du Sultan dans *Le Grand & dernier Solyman* : il est un père fier des exploits de son fils et a du mal à concevoir que celui-ci puisse

comploter contre lui. Il affirme cependant que si tel est le cas, il saura être juste et le punir car la raison d'état est ce qui compte le plus. C'est d'ailleurs pour cela qu'il se résout à accepter le mariage de Mustapha et Despine, malgré ses ressentiments personnels. Solyman fait également part dans cette tragédie de son respect pour ses ennemis en qui il reconnaît de valeureux guerriers. Chateaubrun a préféré mettre en scène Mahomet dans les jeunes années de son règne mais les mêmes qualités se retrouvent, il est un jeune ambitieux rendu populaire par ses nombreuses victoires. Orosmane, l'amant de Zaïre, est également empreint de multiples qualités. Il est tolérant, glorieux et respectueux : il préfère perdre Zaïre que de la forcer à rester auprès de lui contre son gré. Pour terminer, *Les Trois Sultanes* met en scène un sultan dont le seul intérêt semble être la gent féminine. Pourtant, ici encore, il est aimé de celles qu'il retient pourtant prisonnières au sein de son sérail, car il se montre simple, n'aimant pas les flatteries.

La représentation du sultan, souvent escorté de nombreux subalternes, donne lieu à des scènes de pompe. Malgré cela, l'homme, que ce soit Soliman, Mahomet ou Amurât, existe aux côtés des fonctions politiques du sultan et est admiré pour ses nombreuses qualités humaines ainsi, bien évidemment, que pour ses exploits militaires.

En effet, la troisième constante de ce personnage, est la reconnaissance de ses nombreux faits d'armes et de son statut de chef des armées. Précisons tout de même que cela n'est vrai que dans les tragédies puisqu'aucune des comédies ne les évoque car ils n'y sont en réalité que des personnages secondaires davantage présents pour leurs amours que pour leur pouvoir. Toujours est-il qu'Amurât, frère de *Bajazet*, doit sa popularité et le soutien de ses troupes à ses succès. Il n'existe d'ailleurs qu'en tant que chef de guerre puisque c'est Roxane qui exerce le temps de son absence, le pouvoir politique. Il est puissant et victorieux, toutefois si le prochain combat se termine en défaite pour son camp, il y perdra sa gloire, événement qui ne se produit pas puisqu'il revient à Byzance en vainqueur. Dans cette tragédie, le souvenir de Soliman est également évoqué : son bras victorieux était craint de tout l'univers et il fut par ses victoires celui qui éleva la grandeur ottomane. Dans *La Rhodienne*, Soliman est également un chef de guerre respecté, que ses nombreuses victoires ont rendu (trop) sûr de lui. Il se compare alors naturellement à Phébus ou Thétis, prouvant ainsi qu'il est digne de ses illustres

ancêtres. Se plaçant naturellement sur un piédestal, la seule personne à qui il se confie est Mahomet. Dans *Le Grand et Dernier Solyman*, Mustapha et son père doivent également leurs renommées à leurs exploits : Mustapha revient triomphant, vaillant et fier de son dernier exploit guerrier. Il est le digne fils de son père, ancien grand vainqueur et conquérant dont la puissance guerrière est remarquée pour l'une de ses nombreuses qualités. Il en va de même dans *Mahomet second* car si le sultan s'autorise un repos amoureux c'est justement parce qu'il le trouve mérité après « Huit Royaumes conquis, & la Grece enchaînée » (Acte I, scène 2). Cela se retrouve également dans *Acoubar*. Le roi de Guilan est présenté comme un homme courageux, n'hésitant pas à affronter tempêtes et sauvages pour aller secourir Fortunie. Il est le chef d'une armée écrasante, victorieuse des Canadiens.

Tragédies et comédies, XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, présentent donc un sultan certes laissant parfois ses sentiments prendre le dessus sur l'équité dans sa vie personnelle, mais il semble être un chef politique exemplaire, aimé de son peuple pour ses exploits qui menèrent à sa puissance et pour ses qualités humaines, que seules les turpitudes de l'intrigue viennent entacher. Ce personnage est l'allégorie de la grandeur ottomane qui fascine tant la France au sortir du moyen-Âge. Si ses traits sont quelque peu caricaturaux par moments, il est l'ennemi superbe que l'on aime craindre. Le sultan est un personnage fantasmé, qui ne connaissait pas de précèdent au théâtre car il présente par sa puissance mille visages et offre à son Empire la même opportunité.

2. Un innocent coupable

L'Orient au théâtre était d'abord perçu sur le plan visuel. Avec ce personnage, un nouveau genre d'intrigue va voir le jour car si l'on relate les exploits guerriers du sultan, ce seront les violences privées, et donc les intrigues de sérail, qui vont accaparer la scène tragique devenant l'une des caractéristiques des pièces orientales.

Le sultan est chaque fois présenté comme le maître absolu qui, parce qu'il est entouré de personnages jaloux et avides de pouvoir, va se faire manipuler et

prendre de dramatiques décisions. David Chataignier schématise très justement l'intrigue de ces œuvres : « un héros (Mustapha, Ibrahim, Éraste) en vue à la cour du sérail est jalousé par des comploteurs qui veulent sa perte afin de faire triompher leurs intérêts. Ces comploteurs mettent en place une machination afin de convaincre le sultan de faire exécuter ce même héros. Pour ce faire, ils s'appuient sur les ressorts de ce qui nous pourrions nommer la politique tyrannique du sérail »[209].

Le sultan n'est que rarement le héros de ces tragédies, pourtant il sera par l'inclusion de son pouvoir tyrannique dans sa vie personnelle le responsable malheureux de bien des afflictions et donc le personnage central de celles-ci. En effet, s'il est un personnage public admiré et respecté, il est dans le privé un homme parfois faible, hésitant entre « l'abandon à ses passions et la tempérance de la raison », caractère ambivalent, que Chataignier rapproche de la définition de Georges Forestier d'un caractère d'un personnage de théâtre du XVII[e] siècle, auquel il faut ajouter la convenance[210]. Ainsi le personnage du sultan est roi et doit donc être l'ambassadeur de la vertu et de la générosité. Mais il n'est pas que roi, « c'est un tyran, et qui plus est, un tyran turc »[211] et se retrouve donc tiraillé entre la passion du pouvoir et la passion amoureuse, deux caractéristiques attribuées aux Turcs en ce temps. Les comploteurs vont alors pouvoir jouer de cette dualité pour tenter d'atteindre leur but.

Deux pièces sont particulièrement représentatives de ce schéma : *Ibrahim ou L'Illustre bassa* et *Perside ou La Suite d'Ibrahim bassa*. Dans la première, la sultane reine Roxelane veut stopper l'ascension du grand vizir Ibrahim, à qui le sultan confie chaque jour davantage de responsabilités. Jalouse, elle veut mettre un terme à l'ascension de celui-ci et va pour cela utiliser une ruse amoureuse. Elle sait en effet que son époux aime Isabelle, pourtant maîtresse de son ami Ibrahim, mais elle n'a que faire de l'amour du sultan pour une autre tant qu'elle garde son rang ; or le pouvoir grandissant d'Ibrahim va à l'encontre de son statut. Lorsque Soliman voit ses avances repoussées par Isabelle, le bassa Rustan, complice de Roxelane,

[209] CHATAIGNIER David, *Représentation de la tyrannie dans les tragédies à sujet turc du Grand Siècle français*, Journée d'Etude des Doctorants du CRHT, thème "Théâtre et politique", juin 2005, éd. en ligne sur le site du CRHT.
[210] FORESTIER Georges, *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, PUF, 2003.
[211] CHATAIGNIER David, *op. cit.*

l'incite à « agir en Roy » (Acte II, scène 4). Ce dernier va alors jurer la mort d'Ibrahim si Isabelle ne cesse de le rejeter. Soliman est à la fin du deuxième acte en pleine confusion : il admire le guerrier Ibrahim mais souhaite le voir disparaître, il ne peut se résoudre à perdre son ami mais ne parvient pas non plus à renoncer à Isabelle. La sultane tente alors d'attiser la jalousie d'Acomat, en lui faisant croire à une union entre Ibrahim et Astérie, il préfèrerait ainsi la sultane à l'esclave, mais ce dernier refuse de trahir son « général » (Acte III, scène 4) même pour la sultane. Lorsqu'il retrouve enfin Isabelle, Ibrahim ne sait plus s'il doit tenter de ravir le pouvoir au sultan ou mettre fin à ses propres jours pour faire cesser le conflit, il envisage finalement la fuite. Il demande donc au sultan de les laisser quitter le palais mais Soliman refuse. La décision est donc prise de fuir. Malheureusement Rustan a entendu qu'une galère les attendait et s'il pense à juste titre que le couple veut rentrer dans son pays, Roxelane craint elle qu'ils ne partent « souslever le Peuple, & les Soldats aussi » (Acte IV, scène 6) pour prendre la couronne et feint donc la surprise du départ d'Isabelle devant son époux. Soliman, blessé de la trahison de son ami, décide de sa mort et malgré la lettre d'explications qu'Ibrahim lui a laissé, il donne l'ordre qu'on l'arrête « vif ou mort » (Acte IV, scène 9). Rustan obéit. Soliman est blessé par le comportement d'Ibrahim et bien que Roxelane et Rustan disent l'avoir arrêter « les armes à la main » (Acte V, scène 2), soulevant le peuple, le sultan ne peut se résoudre à tuer le vizir à qui il doit la vie. Roxelane fait alors appeler le Muphti, dont elle a fait la puissance, pour qu'il parle en son sens et si cela porte dans un premier temps ses fruits, Soliman décide finalement non seulement de laisser aux amants la vie sauve mais aussi de leur rendre leur liberté. Finalement c'est le peuple qui rendra justice en tuant les trois traîtres. L'amitié et le devoir ont ici eu raison de l'amour et de la jalousie. Il est intéressant de noter qu'une réelle conjoncture entre l'Histoire et le théâtre existe, car le dramaturge a ici construit son intrigue en s'inspirant d'une réalité historique[212]. Il faut

[212] « L'Ibrahim réel est en effet un de ces anciens esclaves, qui sont devenus, comme la pratique ottomane le permettait, au terme d'une étonnante ascension, les principaux détenteurs du pouvoir. Né en Grèce, en 1493, il intervient dans l'histoire de l'Empire ottoman alors que Soliman n'est que prince héritier. On ne sait s'il a été assassiné sur ordre de Roxelane, jalouse de l'influence qu'il exerçait sur le sultan, ou étranglé sur ordre su sultan lui-même, qui l'aurait soupçonné de comploter contre lui avec Charles Quint », GUELLOUZ Suzanne, *Figures de captifs dans Ibrahim ou L'Illustre bassa des Scudéry*, in *La Guerre de course en récits (XVIe-XVIIIes). Terrains, corpus, séries*, dossier réalisé par l'équipe du Projet ANR CORSA, mis en ligne en novembre 2010, p. 272

néanmoins noter quelques modifications considérables concernant notamment le personnage du sultan qui laisse dans la tragédie la vie sauve à son vizir.

Deux années plus tard, en 1644, Desfontaines écrit la suite de cette histoire. Cette fois, Soliman aime Perside, amante d'Éraste, général en chef des armées du sultan. L'intrigue est un peu plus compliquée car en réalité le bacha Achmat aime Herminie, qui est elle-même amoureuse du sultan. Pour parvenir à ses fins amoureuses et évincer son rival politique, Achmat va prétendre qu'Éraste est à la tête d'un complot et suggérer au sultan de le faire mourir car il est un rival amoureux et politique pour les deux. Le sultan, affaibli par ses sentiments pour Perside, accepte et le héros meurt, car si Soliman change finalement d'avis, il est déjà trop tard. Herminie tue alors le déloyal Achmat et Perside, en voulant venger son amant, est à son tour tuée par les soldats de Soliman qui ne l'avait pas reconnue. « Toute l'énergie tragique de l'intrigue s'exprime dans l'incompatibilité de l'héroïsme innocent avec (…) la personne du sultan qui ne peut souffrir la moindre concurrence ou résistance, faisant d'un héros humain un coupable politique »[213]. Soliman est ici un despote oriental malgré tout très humain, déchiré entre passion et raison, mais surtout trahi par son entourage.

Cette même trame avait déjà été mise en scène en 1618 par Pierre Mainfray. Le dénouement était le même puisque sur les conseils de son bacha Brusor, Soliman avait fait exécuter son rival et néanmoins ami Éraste : après avoir autorisé les deux amants à se retrouver, le sultan avait changé d'avis. Il avait alors accusé Éraste de faux crimes pour lui faire trancher la tête, ce que Perside ne supporta pas. Elle fit armer ses soldats, revêtit l'armure de son amant et alors qu'elle refusait de se rendre, Soliman ordonna sa mort, la prenant pour un soldat effronté. Lorsque le sultan apprit qu'il avait tué celle qu'il aimait, il fit tuer Brusor qui était l'initiateur du stratagème et sans qui rien de cette tragédie ne serait arrivé. Si le macabre plan n'avait pas pour cible Soliman, c'est tout de même le souverain qui se retrouve responsable de l'ordre malheureux, dépassé par ses sentiments et sa confiance en son entourage.

Le sultan se fait une nouvelle fois abuser par son entourage dans *Le Grand et Dernier Solyman*. Dans cette tragédie, son épouse Roxelane haït Mustapha, fils de

---

(http://www.oroc-crlc.paris-sorbonne.fr/index.php/visiteur/Projet-CORSO/Ressources/La-guerre-de-course-en-recits.)

[213] Article 54 du catalogue de la vente aux enchères publiques de la bibliothèque de M. Dubourg, libraire à Avignon dans les années 20, février 2007, présentant l'œuvre de Desfontaines.

Solyman et d'une autre sultane, car elle voit en lui le rival de son fils né la même nuit, mais en seconde position. Elle n'a pourtant plus de ses nouvelles car de peur qu'il ne fut assassiné dans son enfance, elle l'avait fait porter à un vieillard dont elle n'eut plus jamais de nouvelles. Malgré cela, elle continue d'espérer le trône pour Selin. Dans le même temps, Rustan, grand vizir et gendre de Solyman, jalouse également Mustapha car il pense être dépossédé de ses charges quand il doit rester au palais au lieu d'aller combattre et revenir glorieux de la guerre. Tous deux décident de s'allier pour faire croire au sultan que son fils conspire contre lui. Despine, fille de leur ennemi et jeune amante du guerrier, leur apporte une aide imprévue en donnant à son gouverneur une feuille signée de la main de son père, que ce dernier va rédiger pour ses propres intérêts, allant dans le même sens que ceux des deux conspirateurs. Lorsque celle-ci est remise entre les mains de Solyman, Rustan et Roxelane incitent à une lecture biaisée. Prenant son fils pour un traître, il décide de sa mort. Finalement, Rustan sera tué par Bajazet qui n'avait pas supporté le manque de respect à l'égard du jeune couple, Roxelane se donnera la mort quand elle réalisera que Mustapha était en réalité Selin. Abusé par deux de ses proches, Solyman est malgré tout responsable de la mort de son fils innocent, héros jalousé des comploteurs pervers. Solyman est ici coupable parce qu'il est tyran et assouvit la moindre de ses passions, lesquelles mènent incontestablement et tragiquement à la mort.

Acoubar présente également un triangle amoureux incluant le roi. La différence est qu'il se fait ici berner par les deux autres membres de ce trigone. Acoubar aime Fortunie, raison pour laquelle il part à sa recherche pensant la secourir des horribles sauvages. Or elle est amoureuse de Pistion, qui l'aime en retour. Si le souverain parvient à vaincre les Québécois, alliés du Français, il se perd en acceptant un duel pour contenter la princesse.

L'intrigue diffère dans *Bajazet*, car le triangle amoureux n'inclut pas le sultan. C'est ici la sultane favorite Roxane, qui exerce le pouvoir absolu durant l'absence de son époux, qui aime le frère de celui-ci et lui propose de l'épouser et de régner ou de mourir. Le grand vizir Acomat, averti des sentiments de la reine, veut pour sa part punir le sultan qui l'a éloigné du pouvoir et de la guerre et va donc manipuler Roxane et Bajazet pour préparer sa vengeance et accéder au trône. Bajazet, bien que déjà uni secrètement à Atalide, et après plusieurs refus, accepte

l'union pour épargner leurs vies mais la sultane comprend alors que les deux sont liés. Elle reçoit justement une lettre d'Amurât qui, victorieux à Babylone, annonce son retour et ordonne la mort de Bajazet. Mais après une ultime entrevue durant laquelle Bajazet refuse encore une fois de l'épouser, Roxane le fait pendre avant d'être elle-même poignardée sur ordre du sultan, averti de sa trahison. La conspiration d'Acomat échoue mais lui n'est pas inquiété. Encore une fois, trahisons et amours malheureuses se mêlent au sein du sérail.

Dernière tragédie abusant Soliman, *Mahomet second*, plus tardive que les précédentes puisque datée de 1714 ; cependant complots et trahison sont encore une fois au cœur de l'intrigue. Ce ne sont pas tant les sentiments amoureux du sultan pour une jeune esclave qui sont ici mis en jeu que l'amitié de Mahomet pour Osmin. Celui-ci est en réalité Thémiste, fils de son ennemi, qui grâce à ce déguisement et « une haine étouffée » contre le « Trône des Sultans » (Acte I, scène 1) veut se venger de l'orgueilleuse puissance de Mahomet et de sa victoire sur l'Empire grec. Le chef des janissaires n'hésite pas à mentir au sultan, à lui faire croire que son camp se languit de ne plus aller au combat. Mahomet pourrait laisser partir sa captive, à qui l'on impute le manque d'ardeur au combat du roi, mais Mahomet ne peut se résoudre à laisser partir la belle. C'est alors le sultan qui en vient à mentir à son peuple pour le calmer : par une lettre qui lui est adressée, il affirme être « affranchi des chaines des l'amour » mais il veut en réalité punir ses hommes pour leurs « affronts » (Acte II, scène 3). Le maître absolu prend alors le pas sur l'homme car il préfère punir son peuple et Irène, qui a refusé une nouvelle fois de l'épouser, que de se comporter en chef de guerre et contenter les siens, cela à cause de la manigance de Thémiste, qui ne fait que répéter que l'amour du sultan pour Irène a été « fatal à [sa] gloire » (Acte III, scène 2). Lorsque finalement le jeune perse apprend qu'Irène est en réalité sa sœur, la machination est trop avancée pour être arrêtée. Le sultan n'a plus confiance en Osmin et veut « tout immoler dans [sa] juste colere » (Acte IV, scène 4) mais s'adoucit dès lors que le mariage est envisagé, oscillant entre ses passions. Malgré cela, Irène se donne la mort pour préserver l'identité de son frère. Une nouvelle fois la vengeance échoue.

Le personnage du sultan est dans chaque tragédie ambivalent : avide de pouvoir, il peut s'y montrer cruel mais l'amour (et/ou l'amitié) dont il est abusé, le

fait sortir de ce schéma. Les conspirateurs, qui sont chaque fois des personnes qu'il pensait de confiance, l'incitent toujours à privilégier ses propres désirs et à affirmer sa tyrannie pour se faire entendre. Malgré cela, sa bonté ou ses remords, attisés par la tempérance de la raison, sont chaque fois trop tardifs ; des victimes sont alors à déplorer suite à ses mauvais choix, dus à des conseils intéressés. Initialement innocent, il devient coupable malgré lui, tiraillé par ses passions. Nous retrouvons ici la théorie du double corps du roi, citée par David Chataignier[214], selon laquelle il faut établir

> « … une distinction entre le monarque en tant qu'individu privé et le monarque comme persona ficta, incarnation de l'État. Dans un même corps elle permet de différencier le roi du Roi. Le premier, homme particulier, possède un corps de chair soumis aux mêmes contingences que celui de ses sujets ; le second possède un corps symbolique qui ne meurt pas »[215].

Dans ces tragédies, le sultan est divisé entre ces deux entités : l'amour incite son corps physique à s'imposer mais les quelques éclairs de lucidité, souvent tardifs, lui rendant compte de l'amoralité de sa conduite laissent alors place au corps symbolique. Les mauvais conseillers qui l'entourent connaissent justement ce tiraillement et en jouent pour l'abuser. La confusion le rend humain et coupable, innocent et tyrannique.

Ce schéma existe également dans les comédies. L'impact n'est pas le même, le dénouement non plus. Toutefois le sultan y est également le bouc émissaire de la volonté d'autrui. Prenons l'exemple d'*Achmet & Almanzine*. Soliman a ordonné à Amulaki de lui offrir sa fille. Celui-ci s'y oppose, un stratagème est alors mis en place pour berner le souverain. La différence est qu'ici, au lieu de punir les initiateurs du complot, il leur pardonne, obtenant alors ce qu'il souhaitait initialement. De la même façon, Clarice et Alphonse mentent au roi d'Alger dans *La Belle Esclave* pour rester ensemble, allant à l'encontre de la volonté du monarque qui désire offrir la jeune femme au sultan. Une nouvelle fois, le pardon sera accordé au couple de héros, mais le roi devra se résoudre à offrir une autre jeune femme, allant contre sa volonté initiale. Cela se retrouve dans chacune des pièces mettant en scène un souverain. Il est toujours la dupe d'un membre de son

[214] CHATAIGNIER David, *op. cit.*
[215] *Le Roi-machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Les Éditions de Minuit, 1981, p. 11.

entourage, qui lui présente les outils politiques qu'il a à sa disposition, mêlant politique et passion ; seuls l'aboutissement et la gravité de la tromperie diffèrent.

Soliman est un personnage tragique par excellence au sens de la définition de Michel Corvin[216] puisqu'il choisit généralement de sacrifier son bonheur personnel à une exigence morale qui cause son malheur. Il est tiraillé entre la nécessité de la situation et sa liberté. Le doute lui est alors nécessairement associé et la clémence sera finalement le ressort de nombreux dénouements, malgré son entourage composé de personnages antagonistes comme Roxelane ou Rustan qui, pour favoriser leurs intérêts personnels, n'hésitent pas à se jouer du sultan.

3. Un homme cruel

Maître absolu, homme à femmes, le sultan au théâtre est également un personnage au fort caractère, même si le fait qu'il se fasse abuser et manipuler à chaque fois pourrait laisser penser le contraire.

Lorsqu'il est contrarié, le monarque ne connaît pas la demi-mesure. La colère l'emporte et il devient un véritable tyran, incarnant la Turquie que l'Europe craint : menaçante, barbare et cruelle. Il faut d'ailleurs se rappeler que nombre d'intrigues des pièces orientales de ce corpus s'étaient inspirées d'histoires vraies ou du moins rapportées comme telles par les voyageurs notamment lorsqu'elles mettent en scène des personnages historiques tels que Bajazet, Roxelane, Mahomet ou encore Isabelle Grimaldi. Toutefois, si aujourd'hui nombre de ces pièces sont appréciées davantage pour les amours malheureuses que pour la représentation d'un peuple étranger, les critiques contemporaines d'alors saluaient la peinture des mœurs, la politique sanglante du sérail et le despotisme du sultan. Racine revendique par exemple dans la préface de *Bajazet* le respect des mœurs turques. Dans la première préface[217], il explique que le sujet est véritable :

> « C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Cézy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet (…) J'ai

[216] CORVIN Michel, *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Bordas, 1995, P. 904.
[217] Cette préface est celle que racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

été obligé pour cela de changer quelques circonstances ; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation ; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Sur-tout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye. »

Les récits historiques des fratricides, les personnages littéraires stéréotypés furieux et jaloux, un goût naissant pour l'orientalisme au temps des tragédies funestes du début du XVII[e] siècle, cela suffit à faire de Soliman et des autres sultans, des personnages théâtraux exceptionnellement tragiques et funestes. Le sérail est un lieu à leur image (dans son Épître à la duchesse de Montmorency, Mairet écrit : « vous y verrez nager un Throsne dans un fleuve de sang & de larmes, & par des accidens effroyables, la plus grande & la plus heureuse Maison de tout l'Orient devenir presque en un moment & le Theatre & le subjet des Tragedies de la fortune » ; Desfontaines fait dire à Éraste que le sérail est « le theâtre tragique/ Des noires actions d'une ardeur impudique, / Est tout accoustumé de souffrir sans horreur/ Ces prodiges nouveaux de rage & de fureur » (Acte IV, scène 8) …), le peuple turc est cité pour ses mœurs sauvages (*L'Algérien* est aimable car s'est européanisé : « Des Turcs il brave les usages,/ (…) ont adoucis ses mœurs, poli sa probité,/ Que le séjour d'Alger eut pu rendre sauvages ; Il n'a du Musulman que la simplicité ;/ Il s'est défait de sa sombre rudesse » (acte I, scène 1), Dans *La Rhodienne*, Éraste évoque, Acte III, scène 1 « des Turcs l'aigre couroux », *La Tragédie mahommetiste* évoque les « indomptables Turcs » et leur « severe loi », vers 562 et 721, Scaramouche et Pierrot expliquent à Arlequin dans *La Vangeance de Colombine* que ceux qui portent le turban vert sans être de la famille du sultan seront « brûlé sur le champ » (Acte I, scène 2)), l'armée est également décriée (*La Belle Esclave* : « on donnoit cette Ville au pillage/ Qu'à l'ennuy les soldats la couvroient de carnage,/ Qu'ils changeoient chasque ruë en un fleuve de sang,/ Et qu'ils ne respectoient âge, sexe ny rang » (Acte I, scène 1), Mosech évoque les « indomptables Turcs » dans *La Tragédie mahommetiste* (Acte V), Voltaire parle dans *Zulime* des « cruels Turcomans », « destructeurs sauvages » (Acte I, scène 1) qui prirent Trémizène …), les luttes que se livrent les Grands dans le sérail sont, comme nous venons de l'étudier, des exemples de furie orientale et la Turquie

n'est pas non plus épargnée (*L'Algérien ou Les Muses comédiennes* : « dans tous les pays qu'on appelle Turquie,/ On paroît ignorer tout le prix de la vie,/ Que le printems de l'âge est obscurci/ Par la honte des fers, la crainte, le soucis » Acte II, scène 1 ; Bajazet dans *Le Grand et dernier Solyman*, parle de « cette Terre infame » (Acte V, scène 9), Roxelane évoque « ce maudit pays » dans *Les Trois Sultane* (Acte II, scène 3), Éraste parle de la « terre des infidèles » et d'un « exil amer » dans *La Rhodienne*, acte II, Vers 206 et 211); l'homme à la tête de cet empire est alors forcément à cette image.

En effet le sérail prend sa dimension politique lorsque son maître s'affiche sous le masque d'un tyran. Dès lors qu'il est contrarié, il veut tuer. C'est par exemple le cas dans *Achmet & Almanzine*. Dès le premier acte, en apprenant qu'Amulaki lui a menti sur l'identité de sa fille, il promet « la mort la plus cruelle » pour son « ministre infidèle » et « pour punir le perfide,/ [il veut] d'un vil travail,/ Occuper Attalide (…) qu'elle soit l'esclave des esclaves » (Acte I, scène 12). Sa réaction est la même dans *Arlequin odalisque* lorsqu'il découvre la véritable identité d'Arlequin, il n'a qu'une phrase pour réaction : « tu vas mourir » (Scène 25). Une nouvelle fois sa « rage » intempestive se dévoile dans les Pèlerins de *La Mecque* lorsqu'il retrouve Rézia et Ali, il veut les « immole[r] ici », « massacr[er] ces malheureux » et pour cela, « il met la main sur son sabre, et le tire à moitié ». S'il se ravise finalement, c'est pour mieux se retourner contre le Calender. Il veut qu' « on l'empale, pour avoir trahi » (Acte III, scène 11). La fureur du sultan est dans cet exemple d'autant plus exacerbée qu'elle éclate durant le troisième acte donc le décor « représente une grande Salle de Caravansérail, ou Hôpital ». Celui-ci est inquiétant et rappelle inévitablement que l'Orient turc demeure une menace. Le sultan se montre quelque peu plus tempéré dans *Les trois Sultanes* : il prévient une première fois l'effronterie de Roxelane en l'avertissant qu' « on punit au sérail le caprice et l'audace » (Acte I, scène 10) et, puisqu'elle réitère ses insolences, il ordonne « qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves », punition supérieure à celle d'être bannie. (Acte II, scène 14).

Ce ne sont que des exemples tirés de comédies, pour lesquels il se ravisera. Malgré cela, il reste, dans certaines d'entre elles, perçu comme un véritable « bourreau [qui] verse le sang » (*Les Pèlerins de La Mecque*, acte III, scène 11).

Osmin, esclave français dans *L'Algérien*, fait d'ailleurs du sultan le portrait inverse d'un dithyrambe. Le sultan est « un Maître absolu [dont] on sert la tyrannie », les femmes doivent « fei[ndre]/ Que son amour [les] honore, et [les] touche » ; il ajoute que « le Tyran ne [les] couronne/ Que pour [les] enchaîner un peu plus près de soi » et que « Se faire détester est son affreux emploi ». Il quitte alors le sujet du sérail pour s'attaquer à son joug militaire : « vos Sultans en imposant des fers,/ Se flattent de régner sur cent Peuples divers:/ Leur Empire s'étend jusqu'aux lieux où nous sommes. / Mais quels sont les humains soumis à leur pouvoir ?/ Des esclaves tremblans qu'ils dédaignent de voir » (Acte II, scène 1). Soliman rappelle d'ailleurs à Roxelane dans l'œuvre de Favart qu'il est « un maître à qui tout doit obéir en silence » (Acte I, scène 10).

Cependant, ce sont les tragédies qui font du sultan un véritable personnage despotique. La plus ancienne d'entre elles est *La Tragédie mahommetiste*, datée de 1612. Son titre entier[218] dévoile à lui seul l'infinie cruauté de cet homme et un grand nombre de vers viendront la confirmer, d'autant plus que la plus part seront prononcés par ses géniteurs, la Sultane et l'Ombre de son défunt père. Ce dernier débute la tragédie en assurant qu'une « pâle haine » (Vers 9) « gagnera le cœur de Mahumet », ce « fils pour qui [il] souffre » (Vers 13), « condamné par l'arrêt des hauts cieux » (Vers 15). Il serait empli « d'une rage félonne » (Vers 18), « une sanglante rage » (Vers 22) puis il continue disant que « sa nature est encline à tout mal » (Vers 23) et que « son cœur/ Ne se peut comparer qu'à l'infernale horreur » (Vers 23-24). Il serait « une bête hideuse » (Vers 27), un « tyran » (Vers 28). Vient avec le deuxième acte les interrogations de Mosech ; il se demande quel « malheureux démon » (Vers 209) pousse Mahumet à « être de [son] sang un cruel homicide » (Vers 210) car il veut « souill[er] [ses] mains au sang de [ses] deux frères » (Vers 211) malgré leur très jeune âge mais le sultan que « l'horreur » (Vers 219), la « rancœur » (Vers 221) et la « fureur de [son] cœur » sont « trop opiniâtre » (Vers 224), ce à quoi Mosech répond qu'il « flambe de courroux » (Vers

[218] *Tragédie mahommetiste ou l'on peut voir et remarquer l'infidelité commise par Mahumet fils ayné du Roy des Othomans, nommé Amurat à l'endroit d'un sien amy & son fidelle serviteur, lequel Mahumet pour seul jouir de l'Empire fit tuer son petit frere par ce fidelle amy, & comment il le livra en la puissance de sa mère pour en prendre vengeance, chose de grande cruauté.* (Édition de Chez Abraham Cousturier, Rouen, 1612, reprise dans *Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVIe-XVIIe siècle)*, Christian Biet (dir.), Robert Laffont, Paris, 2006).

232) et lui demande d' « apaise[r] cette rage/ Qui, jalouse, [lui] tient le cœur et le courage » (Vers 237-238). Mahumet dit sentir « La fureur et l'ardeur de [son] âme enivrée » (Vers 248) contre ceux qui prétendent à sa couronne, car cette fureur n'est en réalité que crainte et jalousie. « Ils mourront, ils mourront par cette main ici » (Vers 252) assure-t-il car il est libre « de faire occire/ Publiquement [ses] frères » (Vers 255-256). Il se dit saisit par « l'horreur et le frisson » (Vers 263), que « les fureurs et leurs flambeaux ardents » (Vers 265) lui rongent cœur et âme. Puis il réitère avec assurance « ils mourront, ils mourront, et en dépit de tous ! » (Vers 273). Il veut être le seul maître. Alors que la nourrice tente de fuir avec l'enfant et le nourrisson, « Mahumet sortant de furie, une dague en son poing » les rattrape. L'Enfant se désole d' « être contraint de fuir (…) pour éviter d'un roi la bouillante colère. / Ce méchant Mahumet » qui veut les « accrevanter de coups » (Vers 318-320). Le troisième acte débute avec la narration du crime par le Messager. Il annonce au chœur que si l'Enfant a pu fuir, le « tyran criminel » (Vers 345), le « tyran ravisseur » (Vers 367), le « méchant » (Vers 372), « ce tigre forcené, ce lion furieux » (Vers 416) a fait tuer le plus jeune par Mosech. La nourrice apprend à la Soltane la tragédie. Entre rage et désespoir, elle dit vouloir se venger du criminel de « ce cruel misérable, plus cruel mille fois/ Que les ours et lions et les tigres des bois » (Vers 519-520). Le cinquième et dernier acte débute par quelques craintes de Mahumet mais Mosech le rassure, nul ne peut faire aucun dommage au « magnanime Empereur et le Roi très –puissant » (Vers 561). La sultane vient alors rejoindre le « tyran » (Vers 615). Elle lui reproche de ruiner « la maison, les enfants et la mère » (v ; 618) avant même l'enterrement de son père. Elle dit qu'il n'est qu'un « abominable homme », « cruel détestable » (Vers619), « méchant misérable » (Vers 620). Elle dit vouloir mourir, et ajoute que s'il veut « régner tout seul », « tenir le sceptre » (Vers 717) et « demeurer le seul » (Vers 718) elle « prie les dieux/ D'envoyer sur [son] chef la vengeance des cieux » (Vers 719-710). Il se dit pourtant « fils obéissant » (Vers 724). Elle lui demande alors de lui donner le meurtrier Mosech car ses « maux » (Vers 741) « prendront fin par la mort de ce malheureux homme » (Vers 743). « Roi des meurtres inhumains » (Vers 756), Mahumet accepte bien que Mosech n'ait fait qu'obéir « à la fureur d'un roi » (Vers 858).

L'une des premières œuvres présentant un sultan sur les planches du théâtre français le présente donc comme un tyran sanguinaire, qui n'hésite pas devant le fratricide et la perte d'un ami pour contenter sa mère dont il vient pourtant de tuer le plus jeune enfant pour la simple raison qu'il craint qu'un jour futur le pouvoir lui soit retiré. Tout est horreur et cruauté dans cette tragédie, à l'image de ce terrible roi. Il serait alors la personnification de la Turquie : « l'hyperbole de la cruauté, de la violence, de la barbarie comme de la civilisation, du calcul, de la trahison, de l'injustice de la loi, de l'illégitimité de la foi, de la tyrannie absolue »[219].

Six années plus tard, en 1618, Pierre Mainfray présente un autre sultan dans dont le caractère est annoncé derechef dans la seconde partie du titre : *La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman*. Si la situation diffère, le personnage sera également un tyran. Il est narcissique. Sa première réplique est exclusivement consacrée à sa grandeur :

> « (…) sur ce globe habitable
> Prince ny Roy qui soit à moy seul comparable.
> Je suis sans parangon, je suis l'Aigle des Roys,
> Qui donne à qui me plaist les sceptres & les loix :
> Je suis seul Empereur des deux tiers de la terre,
> Je fay quand il me plaist & la paix & la guerre,
> Je suis le boulevard des illustres Payens,
> Je garde le tombeau du grand Dieu des Chrestiens,
> Je suis le seul prevost du Paradis terrestre,
> Je fay subir chacun sous ma Royale dextre,
> Je tiens de l'Univers les resnes en la main,
> Je suis l'antique fleau du Pontiphe Romain,
> Et des Princes Chrestiens qui comme à voir il semble
> N'oseroient m'assaillir tous amassez ensemble,
> Tant ils craignent le nom du puissant Solyman
> Extrait du noble sang du grand Prince Otthoman,
> Qui quittant Boristhène émerveillable fleuve
> Fit retentir par tout le foudre de ton glaive. » (Acte II, scène 2)

Puis il ordonne, après s'être rappelé les exploits de ses illustres aïeux, de « donne[r] tout au pillage & usant de rigueur » pour qu'il soit « de Rhodes le vainqueur ». La victoire ne suffit pas, il veut anéantir son ennemi. Perside se rappelle également qu' « inhumain barbare », il a « destruit [leurs] cité/ Prophané [leurs] autels & l'hospitalité,/ Esgorgé [les] vieillards my-tremblans de vieillesse/

[219] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 605.

(…)[les] Vierges violé, démoly [les] tombeaux,/ Et fait jeter les corps pour pasture aux corbeaux ». Elle émet ici un véritable réquisitoire contre la barbarie turque dont le sultan est le chef de file. Elle craint maintenant au sérail de « servir à Solyman de jouët & plaisir » car sa « lubrique rage » lui rappelle le « barbare Gelon[220] » (Acte III, scène 2). Ses craintes se confirment car au quatrième acte, il pense, en décrétant la mort d'Éraste, obtenir les faveurs de Perside, et ce, malgré l'amitié qui l'unit au chevalier rhodien. Lorsque Perside apprend le décès de son amant, sa haine se retourne sur Solyman, « Gelon inhumain », « cruel Empereur,/ Esgout d'impiété, sentine de tout vice », « barbare sans foy » (Acte V, scène 1). Pour autant le sultan persiste dans sa volonté d' « emporter la victoire » maintenant que l' « obstacle » qui « offusquoit [sa] gloire » a été « surmonté ». Dans le même temps, les Rhodiens se rebellent. Le Capitaine des Janissaires suggère de leur infliger « une estroitte famine », de mettre « leur cité en ruine » et de les égorger mais ils refusent d'être les « esclaves » de »ce traistre gelon qui met barbarement/ Ses fidelles subjects au cendreux monument ». À nouveau Perside le présente comme un « Tigre inhumain (…) sans Dieu & sans foy », « une ame barbaresque & sanglante & ingratte ». Ne croyant pas qu'il s'agisse véritablement de la prisonnière, Solyman ordonne de tirer et lorsqu'il s'aperçoit de son erreur, il décide de faire pendre Brusor, celui qui le conseilla (Acte V, scène 2). Solyman est ici un tyran détesté, cruel et sans pitié.

Le Grand et dernier Solyman est également un terrible guerrier. Il s'était promis d'anéantir la Perse (« au seul bruit de nos armes/ La perse espouvantée auroit recours aux larmes », acte I, scène 3) et attend que son prince vienne « embrasser [ses] genoux » comme le veux l'usage. Il semble satisfait d'avoir « ses campagnes noyéez/ Ses Chasteaux demolis, ses Villes foudroyéez » et d'avoir « Promené dans son Camp & le fer, & le feu ». Il conseille alors à son fils de mettre « plus bas que l'herbe/ L'ennemy qui resiste ». Sa sauvagerie se transforme en inhumanité lorsqu'après avoir appris l'amour unissant Mustapha à Despine, et croyant possible qu'il cherche à le trahir, il fait croire au couple qu'il consent à leur union. S'en suit alors une « scene Equivoque de Soliman » (Acte V, scène 1). Il feint d'accepter Despine et de préparer l'union mais fait en réalité préparer une hache et des liens. Il propose tout de même à son enfant de se rendre au quel cas « le

[220] Tyran de Géla au V^e^ siècle avant Jésus-Christ.

corps de [son] Amante exposé tout un jour/ Servira de spectacle aux Pages » (Acte V, scène 4) mais les deux jeunes gens sont tués. Ici encore, par crainte de perdre le pouvoir, et ce, au profit de sa descendance, Solyman n'hésite pas à tuer son propre fils.

C'est encore à cause de l'amour que Soliman va se montrer terrifiant dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa*. Il sait que le « crime » qu'il s'apprête à commettre est « injuste », « extrême » et « cruel » : pour une « injuste envie », il « ose perdre Ibrahim », « ravir au seul homme qu['il] aime » Isabelle. Mais il est de ses propres dires « celuy qui peut tout » (Acte I, scène 2). Apprenant son amour pour elle, isabelle le dit être un « Prince redoutable », un « invincible Sultan » mais elle ne comprend pas pourquoi le sultan veut perdre Ibrahim après l'avoir sauvé. Elle refuse qu'il lui inflige « une effroyable mort » (Acte I, scène 3) car le souverain est « lasche, cruel », il « trahit son amitié, viole son serment » ; il est un « tiran enexorable », un « Barbare » (Acte I, scène 4). Rustan incite alors Soliman à « agir en Roi » car « la vertu des Puissans, est la force supréme/ La terreur, est l'esclat, qui sort du Diademe ». Il ne doit point hésiter à faire « trembler Isabelle » et « trahir Ibrahim » (Acte II, scène 4). C'est alors ce que fait le sultan, il affirme sa position royale sur Ibrahim et sur le sérail rappelant être « capable (…) de perdre toute chose » car son « cœur, va jusqu'à la furie » et « Que l'extreme vangeance, est le plaisir des Rois » puis il répète être « capable (…) de perdre, & perdre tout, pourveu qu['il] se vange » (Acte II, scène 6). Il interdit formellement le départ d'Isabelle (Acte IV, scène 1) puis ordonne que l'on arrête Ibrahim « vif ou mort » (Acte IV, scène 9). En définitive, il décide que pour le punir d'avoir voulu s'enfuir, « le trespas est trop peu » et qu' « il merite un suplice » pour sentir « les effects, d'un pouvoir absolu » (Acte V, scène 1). Finalement quelques remords l'empêcheront d'aller au bout de sa volonté, toutefois, si Soliman n'avait juré sur Alla protéger la vie d'Ibrahim, il aurait fait tuer son ami par simple ambition amoureuse.

Deux années plus tard, Desfontaines écrit *Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa*. À nouveau épris de la maîtresse de son ami, il va encore se comporter en tyran pour tenter d'arriver à ses fins. Perside lui rappelle alors « la fureur de [ses] armes », sa « furie » car sa « main degoute encor du sang de [sa] patrie » (Acte I, scène 4) puis évoque son « action & si lache & si noire » (Acte III, scène 5). Achmat

et Hermine rappellent alors que « ou regne Soliman il n'est point d'autre maistre » (Acte Iv, scène 1). Éraste et Soliman s'affronte enfin à la fin du quatrième acte. Le premier rappelle au sultan sa « cruauté » et assure que « ce Serrail le théâtres tragique/ Des noires actions d'une ardeur impudique,/ Est tout accoustumé de souffrir » puisque sa « rage » et sa « fureur », font que « l'assassinat y passe en abitude » et que « le meurtre & l'inceste ont des approbateurs » (Acte IV, scène 8). Soliman demande donc à ce qu'Éraste meure. Lorsque le crime est commis, Soliman se rend dans les appartements de Perside qui refuse d'ouvrir. Soliman ordonne donc d' « agir la force avec la violence » et de tout brisez. Ne la reconnaissant pas dans les habits de son défunt amant, il commande de la tuer. Transpercée d'une flèche, elle montre à ce « Tygre couronné » l'effect de sa « rage » et de ses « cruautez le déplorable ouvrage ».

Dernière œuvre du XVII^{e} siècle, *Bajazet*. Le champ lexical concernant la tyrannie du sultan est nettement moins étayé ici car ce personnage n'est que très peu présent. Toutefois nous pouvons tout de même noter que s'il laissa la vie sauve à son jeune frère Bajazet, ce n'était que pour assurer au trône une descendance en cas de défaite (« le cruel Amûrat, / Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,/ N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance », acte I, scène 1) et « laissa dans le sérail Bajazet enfermé ». « Fidèle à sa haine », Roxane devait néanmoins le « sacrifier » au moindre soupçon. Un premier billet fut envoyé pour demander sa mort, mais intercepté, l'acte ne fut commis. Lorsqu'Amurât annonce son retour après la victoire, il dit penser que « Bajazet en vit plus » et attend de la sultane qu'elle se montre à lui « sa tête à la main » (Acte IV, scène 3). Si le héros meurt pendu par les ordres de Roxane, elle est elle-même tuée par Orcan qui agit sur les ordre du sultan qui avait été informé de sa trahison et avait donc voulu « sacrifier l'amante après l'amant » (Acte V, scène 11). Nul compromis ici, le sultan condamne ceux l'ayant offensé.

Chateaubrun reprend également la tyrannie turque comme sujet dans *Mahomet second*. Nous sommes cette fois en 1714 et pourtant l'homme est encore présenté sous les traits d'un « tyran » qui sème « l'horreur » parmi « les peuples qu'il enchaîne ». Achmet précise qu' « il saccagea Byzance en vainqueur implacable » et « cruel », le Visir qu'il se livre « dans ses brulants accès (…) aux plus cruels excès » et que « de larmes, de douleurs il couvrira la terre ». Il se rappelle

alors que « le cruel », « monstre de cruauté » l'obligea « à massacrer [son] fils » et qu' « a ses transports fougueux rien en peut s'opposer ». S'il aime Irène, celle-ci en voit en lui qu'un « Barbare » qui tua tous les siens (Acte I, scène 4). Lorsque Mahomet apprend le retour d'Osmin, il ne s'en inquiète aucunement car il sait que « Parmi les autres rois, [il est] le seul Roy » et il ne craint pas l' « insolente audace » de ses troupes, ni « leur courroux » ou « leur nombre effroyable » (Acte II, scène 1). Apprenant la rébellion de la foule, le sultan veut les tromper par une lettre pour endormir « leurs transports » et veut avec l'aide d'une armée voisine punir ses propres hommes pour leurs « affronts » (Acte II, scène 3). Il attend ensuite qu'on lui amène Irène, affirmant que si elle n'ouvre pas son cœur, il la punira. (Acte II, scène 4) mais elle lui rappelle qu'il a « embrasé sa partie » et « opprimé la liberté des Grecs » à l'inverse de ses prédécesseurs, qu'il est « tyran dans [ses] fureurs, tyran dans [ses] plaisirs » et que « partager [ses] grandeurs » reviendrait à « partager [ses] crimes ». Ne supportant plus ce discours, il annonce que « le fer est prêt » pour elle (Acte II, scène 5). Il pense ensuite avoir été trahi par Osmin et veut « tout immoler dans [sa] juste colere » (Acte IV, scène 4), s'apaise en apprenant la possibilité du mariage et veut aller faire taire les « indignes fureurs » (Acte IV, scène 7). Il se dit lui-même animé par une « horrible fureur », de « transports affreux ». Il veut accomplir ses projets et se conseille alors lui-même : « Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre (…) immolons à ma gloire une grande victime ». Il veut « effray[er] l'univers » (Acte V, scène 2). Il reparle alors de « rage » et de « fureur » en « [son] sein », affirme qu'il ira « jusqu'au dernier des crimes » puis promet qu'il sera le « tyran » attendu de son peuple car « la cruauté perfide et l'aveugle fureur (…) ont germe dans [son] cœur » puis il « jure de poursuivre une inhumaine gloire » par « des torrents de sang » (Acte V, scène 3).

Dernière tragédie présentant un sultan : *Zaïre*. S'il est ici moins cruel, il sait qu'il peut à son gré « dicter [ses] volontés », et presse Nérestan de partir après leur accord car son humeur commence à lui « déplaire (Acte I, scène 4). Le Français inclut alors Orosmane dans le groupe des « barbares maîtres » qui imposent « des jours de sang et de calamités » à leurs ennemis, expression reprise par Lusignan juste après (Acte II, scène 1) pour désigner le sultan. Lorsqu'au moment de leur mariage, Zaïre s'enfuit en pleurant, Orosmane s'emporte. Il ne connaît pas les liens fraternels unissant Zaïre et Nérestan, et veut punir le Français en confondant

« dans son sang le sang de son amante ». Il ne peut souffrir ce « caprice » ni demander des éclaircissements « indignes » de lui. Il veut alors que « la terreur habite aux portes du palais/ Que tout ressente ici le frein de l'esclavage » (Acte III, scène 7). Il s'emporte à nouveaux lorsqu'on lui remet une lettre destinée à Zaïre. Il demande qu'on la lui montre, « qu'elle tremble » et « de cent coups de poignards que l'infidèle meure » puis reconnaît qu'il ne s'agit là que d'un excès de « rage » (Acte IV, scène 5). Toutefois lorsqu'il lui est rapporté qu'elle attend l'auteur de la lettre, le sultan veut être seul « à sa fureur extrême » (Acte V, scène 6). De « rage », il pleure et assure que « ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre ». Ils sont les signes avant-coureurs « du sang qui va couler » de ses « vengeances ». (Acte V, scène 8). Entendant la voix de Zaïre et la croyant coupable d'infidélité, il la poignarde (Acte V, scène 9). Nérestan le dit alors « barbare », « cruel », Fatime le compare à un « tigre altéré de sang » (Acte V, scène 10).

Les sultans sont des hommes assoiffés de puissance et de victoire, absolutistes et égoïstes lorsqu'ils privilégient leur amour à l'opinion du peuple, qu'ils n'hésitent alors pas à punir. Avides de pouvoir, fiers, cruels, souvent ils s'emportent et ont besoin de faire couler le sang pour affirmer leur suprématie. La tragédie-proverbe *Alménorade* est d'ailleurs une parfaite illustration : le sultan aime Alménorade mais croit qu'elle en aime un autre, Orcanor. Il lui a donc demandé de venir et veut « de cent coups de poignard » (Vers 25) percer son cœur. Il tire donc son poignard pour frapper son rival, lui dit qu'il va périr, mais le souffleur l'interrompt et le contredit. Le sultan se tourne alors vers la jeune femme à qui il dit à son tour qu'elle va périr mais une nouvelle fois le souffleur lui dit qu'il fait erreur, ce à quoi le sultan répond qu' « il faut bien qu['il] tue quelqu'un » (Vers 127) et frappe le souffleur. Le sultan est le symbole des interrogations françaises sur les composantes de la barbarie turque.

Les sultans sont l'incarnation au théâtre du monde effrayant, puissant et barbare qu'est l'Empire ottoman pour les hommes du XVII^{e} siècle. Pourtant ils n'entrent dans cet état de fureur qu'après s'être fait manipuler par l'un de leurs proches. En effet, avant cette trahison, et lorsque finalement ils se repentent à temps, les monarques turcs savent également être humains, généreux et aimants. Les guerres et la domination de leur empire sur les contrées voisines et

notamment la Perse font leur puissance et la renommée de leurs fils vient toujours de là.

Le sultan est un homme ambivalent, admirable et inquiétant, généreux et cruel, à l'image de son Empire, offrant un spectacle recherché par le spectateur qui avait conscience de l'horreur qui allait lui être présentée dans le cas des tragédies. La figure théâtrale de ce personnage correspond à l'image que l'Europe avait de l'empereur turc. Puissant mais inquiétant, allié mais concurrent, les nombreux aspects de son caractère et de sa position en font une figure emblématique du théâtre mettant en scène l'altérité ottomane.

Le peuple turc tient donc une place privilégiée dans le théâtre français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles où deux stéréotypes ressortent. D'un côté se trouve le bon Turc, heureux et tolérant, de l'autre se trouve un homme dont la cruauté dépasse la vengeance, ennemi des Chrétiens et incarnation de la joie maligne[221]. Ce dernier est particulièrement présent dans les tragédies macabres du règne de Louis XIII et de la Fronde quand le premier est un personnage fétiche des turqueries et des œuvres de la Foire. Cela correspond indéniablement à la perception française de l'Empire Ottoman qui jusque courant XVII^e^ pensait inévitable la chute de l'Empire, avant de l'admirer à nouveau dès la fin de ce même siècle pour sa magnificence. L'environnement dans lequel est construite l'intrigue est généralement le sérail, particulièrement théâtralisé : huis-clos, prison dorée où les esclaves semblent vivre heureux, il est permet d'attiser tous les sentiments, d'autant plus que le personnage ottoman est quelqu'un de particulièrement passionné, partagé entre le pouvoir, l'amour, le désir de succession, la jalousie.

Le Maure et le Turc ne sont alors pas réellement différenciés. Tout peuple de confession musulmane vivant en Orient et Afrique septentrionale est sous le joug du puissant sultan ; ensemble ils ne forment donc qu'une grande unité et peuvent être indifféremment présentés sur les planches françaises. Il symbolise une autre figure, d'autres mœurs, mais aussi l'altérité, au sens où nous la définissons, la plus proche géographiquement et intellectuellement.

[221] Nom attribué au XVIIe siècle à la joie que l'on a du mal de l'autre. Voir CAVAILLÉ Fabien, L*e Malin plaisir : les perversions de la vengeance dans la tragédie baroque française* in *Revue d'études théâtrales, Le Théâtre et le mal*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 89.

J'ai dans cette partie fait le choix délibéré de ne pas m'attarder sur les héros de ces diverses œuvres pour deux raisons. La première est qu'ils ne sont généralement pas d'origine turque et que ce sera donc dans la confrontation des civilisations que nous reparlerons d'eux comme personnifiant la France. La seconde est que lorsqu'ils sont, tel Bajazet, ottomans, leur personnage est créé pour l'intrigue, pour faire face et contrecarrer les projets malheureux, en réponse aux comploteurs, au sultan ou au peuple. Ce n'est donc pas leur appartenance à un groupe social, leur lien à l'altérité, qui les rend extraordinaires mais leurs décisions et donc le besoin de leur présence pour la théâtralité. En effet, l'Empire Ottoman est en réalité davantage théâtralisé que décrit, il est catégorisé puis réinvesti par les dramaturges qui auront trouvé en lui la possibilité d'un reflet de la société de la société française, ce que nous étudierons dans le dernier chapitre de cette thèse car il n'est pas anodin de situer une intrigue en Orient lorsqu'on se fascine pour les réalisations scientifiques, philosophiques et artistiques musulmanes mais que l'on se dispute également les voies commerciales. Certains personnages historiques sont ainsi mis en scène mais leurs histoires sont adaptées, de la même façon les dramaturges font le choix d'utiliser une version francisée de leurs noms : par exemple, Cihangir devient dans l'œuvre de Chamfort Zéangir, Bayezid est chez Racine Bajazet.

Le sujet oriental au théâtre est incontestablement composite. Il est à la fois une réalité politique et une altérité religieuse. Les Ottomans impressionnent par leurs richesses mais sont également les protagonistes du théâtre d'horreur vers lequel incline le public français. Héros modernes, ils succèdent aux grands personnages grecs ou romains, hommes et femmes, les Turcs tiennent une place primordiale dans le théâtre français des XVII^{e} et XVIII^{e} siècle.

III L'Asiatique : l'antagonisme des caractères

Autre figure d'altérité, représentante de la partie du monde la plus connue au XVII^{e} siècle, l'homme habitant l'Extrême Orient. Cette région du monde n'est pas, comme ont pu l'être l'Afrique ou l'Amérique, un territoire considéré comme

nouveau. Les Européens ont toujours su l'existence de l'Asie sans réellement la connaître mais en affectionnant les produits qui en étaient originaires, notamment les épices et les soieries. Si les cartes géographiques sont assez rudimentaires, sans proportions définies entre les diverses parties, la France distingue tout de même différents pays : la Chine, la Tartarie ou encore le Siam.

L'intérêt pour ces contrées lointaines va s'accroître grâce aux nombreux missionnaires jésuites qui y voyagèrent et relatèrent à leur retour le quotidien de ces civilisations si éloignées et si différentes de la leur. Histoire des différents pays visités, gouvernements, religions et philosophie, tout diffère en cet immense continent. À cette période, c'est aussi le commerce qui va permettre d'accroître les liens franco-asiatiques, notamment grâce à l'initiative du Cardinal de Richelieu qui crée les Compagnies des Indes orientales et du Levant[222]. De nombreux émissaires vont alors être envoyés en Asie, notamment en Siam, aujourd'hui Thaïlande, et en Chine.

Comme le précise le Professeur Jacques Weber[223], cette partie du monde est vaste et complexe, il n'est donc question ni de conquérir ni de coloniser mais d'établir des liens commerciaux et politiques avec l'Asie. Les relations nouées sont donc principalement intellectuelles entre la France et l'Asie et cela va se retrouver sur les scènes du théâtre français. Le personnage asiatique, qu'il soit indien, circassien ou tartare, n'apporte pas un intérêt visuel comme ont put le faire les protagonistes originaires d'autres parties du monde. C'est la civilisation dont il est issue et les mœurs auxquelles les Français ne sont pas coutumiers qui vont retenir l'attention des dramaturges. Quelques comédies légères vont mettre en scène ces différences mais ce sont surtout des tragédies qui auront la part belle dans ce corpus ainsi que des personnages au caractère dur.

---

[222] En 1664, dans son *Discours d'un fidèle sujet du roi touchant l'établissement d'une Compagnie française pour le commerce des Indes orientales, adressé à tous les Français*, l'académicien François Charpentier, qui exprime la pensée de Colbert, écrit : « Entre tous les commerces qui se font dans toutes les parties du monde, il n'y en a point de plus riche, ni de plus considérable que celui des Indes orientales. C'est de ces pays féconds qu'on rapporte ce qu'il y a de plus précieux parmi les hommes, et ce qui contribue le plus, soit à la douceur de la vie, soit à l'éclat et à la magnificence » in *La Percée de l'Europe sur les océans vers 1690 – vers 1790 : actes du colloques du Comité de documentation historique de la Marine*, Numéro 1, Presses paris Sorbonne, 1997, p. 149.

[223] WEBER Jacques, *Les Comptoirs, la mer et l'Inde au temps des Compagnies* in *La Percée de l'Europe sur les océans vers 1690 – vers 1790 : actes du colloques du Comité de documentation historique de la Marine*, Numéro 1, Presses paris Sorbonne, 1997, p. 149.

A. Légèreté et comédies

Nous avons déjà dit que les travaux des missionnaires avaient connu un succès important en France, de nombreuses images des habitants du Levant avaient été peintes pour le plus grand bonheur du public qui admirait leurs vêtements et leurs manières. Les auteurs saisirent donc cette occasion pour amuser le public, plutôt que de l'instruire. Deux manières d'appréhender l'immense pont culturel entre l'Europe et le Levant vont être utilisées dans les comédies dont l'action se déroule en Asie. Dans un premier temps, nous étudierons celles ironisant sur les pratiques de cet Orient lointain puis nous nous attarderons sur celles qui mettent à l'honneur le déguisement, la substitution d'identité.

1. Des mœurs satirisées

Pour cerner un personnage, il faut en connaître les mœurs et habitudes. Chaque protagoniste étudié jusqu'ici l'a été pour son appartenance à une civilisation autre que l'européenne. Plusieurs dramaturges ont alors choisi de présenter des traditions originales sous l'angle du rire pour s'en moquer et/ou les dédramatiser.

La première d'entre elles est la sati. Cette tradition prévoit la mort au bûcher d'une femme dont le mari vient de mourir. Elle est, dans *Le Fâcheux Veuvage*, doublement adaptée car il n'est pas question d'immolation mais de descente aux catacombes encore en vie et cette loi s'appliquerait aux époux quelque soit leur sexe. L'intrigue sur ce sujet est la suivante : « Arlequin était aimé de Pirouzé ; mais, par avarice, il lui a préféré une vieille, fort riche, qu'il a épousée. Il ne savait pas, en faisant ce mariage d'intérêt, que dans ce pays, il y avait une loi qui défendait à l'un des deux époux de survivre à l'autre, et dès que l'un mourrait on enterrait l'autre vivant avec lui »[224]. Arlequin apprend cette coutume « qui ne brise pas la chaine/ De deux époux » et qui fut instituée pour « intéresser les époux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie » (Acte I, scène 8) et justement son épouse meurt juste après. Il n'a pas l'intention « d'aller sous la montagne » et veut s'échapper mais il échoue. Il n'a que deux heures pour mettre

[224] *Chef d'œuvre de Piron*, Chez Bélin et Brunet, Paris, 1788, p. 167.

ses affaires en ordre (Acte I, scène 11). Léandre dit trouver cette caverne affreuse car de pauvres gens y périssent misérablement tous les jours néanmoins il ne se prive pas pour voler les richesses qui y sont ensevelies. Quant à Arlequin, pour se consoler de son sort, c'est accompagné d'une bouteille de vin qu'il y descend. Cette tradition est donc tournée en dérision puisque les personnages ne la respectent pas ; de plus, aucun n'y mourra, un passage secret permettant les allées et venues.

Framery met également en scène une adaptation de la Sati dans une comédie du nom de *L'Indienne*. L'usage du pays veut que veufs et veuves périssent dans les flammes d'un bûcher sous huitaine après la mort du conjoint mais il existe ici une loi qui permet aux Bramines de se remarier, pourvu que ce soit à une veuve, sauvant ainsi deux victimes du feu. La dédramatisation de cette coutume vient ici de Mendès, l'esclave de Caleb, le Grand-Prêtre. Dans la première scène, il répète plusieurs fois « la mauvaise manie/ Que de se faire brûler » et ajoute trouver le mariage bien impérieux puisque la mort d'épouses fait « autant de rôti », ce qui le rebuterait à donner à la sienne le moindre « soufflet » de peur de mourir (Scène 1). Lorsqu'ensuite il rencontre Azora, il lui apprend le « petit accident » de son maître, qui « va se brûler » selon leur « belle coutume ». Il se demande « quel barbare a pu » inventer cette loi et ajoute qu'il « ne se brûlerai[t] pas le bout du doigt pour la Sultane favorite du Grand-Mogol » car « [il craint] trop la brûlure » (Scène 2). Le Grand Bramine ne semble pas décidé à épouser Azora car il veut mourir sous l'admiration de la foule. Lorsque son esclave lui fait remarquer la beauté de sa prétendante, il dit ne pas l'avoir remarquée étant donné qu'il lui a fait « baisser son voile » mais s'interroge aussitôt sur le bienfondé de son sacrifice (Scène 7). Lorsqu'Azora revient le voir avant qu'il ne s'immole, il lui demande donc à plusieurs reprises d'ôter son voile, ce qu'elle finit par faire. Caleb dit alors « qu'il [s]'embrase » à sa vue et pense qu'il serait « grand dommage » de brûler tous ses atouts (Scène 10). Pour faire accepter leur union par les Prêtres, ils prétendent alors que Brahma leur a parlé et ordonné de s'unir plutôt que de s'adonner à leurs « sacrifices sanguinaires » car « les tempêtes ne sont grossies que par les cendres humaines qu['ils] livre[nt] aux vents » (Scène 11). Le Bramine qui voulait par dévotion se rendre au bûcher se détourne donc de la piété par simple intérêt pour la beauté d'une jeune femme, puis il n'hésite pas à mentir aux prêtres sur les

volontés de Brahma pour parvenir à ses fins. La tradition selon laquelle un époux doit suivre son conjoint dans la mort est une nouvelle fois raillée.

Cette même loi est également évoquée dans *Zéloïde*. Elle n'est pas dans cette œuvre brocardée toutefois elle remet en cause le combat entre Orosmin et Arimant car si ce dernier est vaincu, la mort de Zéloïde doit suivre, ce que refuse le premier. Il ne sait alors que faire entre venger son père ou épargner la vie de la jeune femme.

Le rapt de femmes originaires d'Asie pour être mises en servage dans des harems orientaux est également dénoncé dans ce corpus. S'il est exact que la comédie des *Trois Sultanes* ne se déroule pas sur le sol asiatique, elle met en scène l'une de ses ressortissantes en la personne de Délia, qui est présentée comme étant circassienne. Si ce rôle n'est que secondaire, il rappelle néanmoins que les esclaves formant le harem du sultan ottoman étaient de toutes origines, y compris asiatique. Délia est ici mise en avant pour ces talents de cantatrice mais lorsque Soliman l'aperçoit il fait remarquer qu' « elle a de la figure » (Acte I, scène 6). Elle est timide, « tremblante » mais fière de chanter pour celui qu'elle appelle « le soleil » et interprète une chanson à son honneur. Il la trouve aussi belle que talentueuse. Elle se satisfait d'avoir attisé la jalousie de la favorite (Acte I, scène 8) mais lorsqu'il refuse un deuxième chant, elle se vexe lui reprochant son ton imposant et jugeant qu'il aurait besoin d'une leçon. Par la suite Osmin demande au sultan son avis sur « cette belle esclave, au gosier merveilleux » mais s'il connaît son nom, son attirance semble déjà évanouie. La beauté et le talent de la Circassienne sont donc vantés dans cette pièce cependant sa présence rappelle également que beaucoup de jeunes femmes originaires d'Asie étaient enlevées pour remplir les sérails orientaux.

Plusieurs dramaturges ont donc pris le parti d'aborder des sujets graves mais sous l'angle de la légèreté pour les dénoncer et s'en moquer.

2. Le déguisement asiatique

Deux pièces exposent des personnages qui prennent l'apparence de Chinois. La première est l'œuvre de Regnard, *Les Chinois*. Octave, pour obtenir la main d'Isabelle, imagine que ses valets Arlequin et Mezzetin se déguisent successivement en chasseur, capitaine et docteur chinois, ses trois rivaux que le père de la jeune fille n'a jamais vus, pour faire tomber son choix sur lui Arlequin endosse donc le costume d'un faux docteur chinois et est équipé d'un « cabinet de la Chine ». Il dit être « philosophe, orateur, médecin, astrologue, jurisconsulte, géographe, logicien, barbier, cordonnier, apothicaire (…) c'est-à-dire un homme universel ». Il ajoute ensuite savoir « tout ce qu'on peut savoir dans les sciences et dans les arts : [il] sai[t] danser, voltiger, pirouetter, cabrioler … » et composer des opéras (Acte II, scène 4). Pour en faire une démonstration, il ouvre le cabinet de la Chine, « on en voit sortir la Rhétorique et une grosse pagode ». Il fait chanter cette dernière, l'interroge sur « le zodiaque » puis ne sachant expliquer ce qu'est une pagode, qui se trouve être Mezzetin déguisé, il le fait chanter également. Celui-ci dit alors venir « du Congo », prouvant la méconnaissance générale de l'Asie et de l'Afrique (Acte II, scène 5). Roquillard trouve tout cela admirable mais Isabelle et Colombine n'en sont pas convaincues. Comme le précise l'avertissement de la pièce, le dessein de Regnard était de peindre l'opposition entre comédiens italiens et français mais en y ajoutant la nouveauté exotique du décor d'un Extrême-Orient imaginaire et en ironisant sur sa prétendue connaissance scientifique, il justifie le nom de sa comédie.

Il n'y avait pas aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècle de pièce de théâtre chinoise jouée à Paris, seules quelques œuvres françaises se disaient chinoises, comme celle-ci. Comme le note Ting Tchao-Ts'ing[225], la Chine ainsi présentée ne pouvait qu'attirer la sympathie des spectateurs mais était bien loin de présenter la véritable identité de ce peuple. Hommes de Sciences et de Lettres, aux multiples aptitudes, ils en deviennent presque des charlatans et cela n'est pas sans rappeler l'anneau que Crispin, dans *Le Nègre blanc*, dit détenir d'un Mandarin, lequel aurait « la double vertu de rendre amoureuse la personne qui le porte au doigt, & de faire parler un

[225] TCHAO-TS'ING Ting, *Les Descriptions de la Chine par les Français (1650-1750*), thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat ès-Lettres, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1928, p. 99.

muet » (Scène 13) » ou celui de la reine du Cathay dans *Roland*, qui permet de se rendre invisible.

Le second exemple diffère car nous allons maintenant parler d'*Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée*. Dans cette pièce, le personnage d'Arlequin ne se déguise pas en la personne du médiateur, il est ce personnage, l'ambassadeur de l'Empereur de la Chine présent à Mitropoli pour mettre fin aux guerres européennes qui durent depuis des siècles. Son personnage incarne la sagesse, la paix, l'équité, c'est en tout cas ce qu'il recherche lors de la rédaction du traité de paix dont il a la charge. Son conseiller, également chinois, surpris de l'article II laisse échapper « par le grand Confucius » puis Arlequin, accueillant l'ambassadeur turc, lui explique que le soir même se tiendra une soirée comprenant une « partie chinoise » mais que si les Européens aiment s'amuser, lui restera travailler (Acte I, scène 3). Colombine le convaincra de se distraire, tous danseront « à la Chinoise » (Acte I, scène 4). Il retrouve ensuite tous les ministres européens mais il les interrompt sans cesse, pour leur faire expliquer leurs raisonnements qui ne lui semblent pas logiques. Cependant tous louent sa « perspicacité », sa « justesse de jugement » et son « impartialité » et se demandent si cela est dû au fait de sa nationalité. Arlequin chuchote à son conseiller qu'ils sont des « animaux » car en voulant le complimenter, ils disent des sottises (Acte I, scène 8). Europe arrive alors pour reprocher à Arlequin son traité qui laisse entrevoir une guerre de plus, il lui explique qu'elle sera la dernière. Elle regrette qu'il ne soit « resté au fond de l'Asie » mais il parvient à la convaincre de la pertinence du traité et lui propose de venir séjourner chez son « auguste sœur l'Asie » jusqu'à la fin du conflit. Ainsi elle sera loin des nouvelles et « jeux, danses & plaisirs » seront ses seules occupations. Elle n'est pas dupe, elle sait qu'il veut l'éloigner « d'un déluge de sang humain ». Cette pièce est en réalité une critique du système européen mais qu'Arlequin soit celui de qui vient la réprimande permet de relativiser cela. Il est ici le représentant d'une nation juste, en paix, équitable mais qui connaît aussi la barbarie des guerres parfois inévitables. Que ce soit Arlequin qui soit le médiateur permet d'offrir une double personnalité à son personnage. Un double discours est lisible sur lequel nous reviendrons lors de l'étude politique de la mise en scène de cette altérité.

Le choix de faire des comédies sur certains sujets tels que la sati, ou une dérivée de cette coutume hindoue, l'esclavage ou encore la position politique de la Chine permet une approche moins brutale et offre la possibilité d'entrevoir le caractère particulier que prête la France aux personnages asiatiques. Ces premiers cas nous présentent des personnages à la foi incontestable et de rang élevé. Bien que tous appartiennent à la sphère intellectuelle et/ou artistique, l'attrait du sexe opposé pour sa beauté ou sa position sociale prédomine.

B. Orient extrême mais Orient avant tout

Nous avons précédemment longuement étudié les personnages originaires de l'Empire Ottoman, ce qui correspond grossièrement aux Proche et Moyen-Orient. En nous intéressant maintenant aux régions plus à l'est, c'est l'Extrême-Orient qui est au cœur de notre réflexion, auquel il faut ajouter l'Inde, où quelques œuvres se déroulent. Malgré cette large étendue géographique, de nombreux points communs existent dans la façon de traiter les personnages de ces régions faisant du Levant une annexe éloignée de l'Empire des sultans.

1. Les réminiscences des contes orientaux

La parution en 1704 de la traduction des contes des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland offrit une ouverture nouvelle sur l'Orient et l'altérité dont nombre de dramaturges s'inspirèrent. Quelques années plus tard, François Pétis de La Croix, secrétaire interprète à la Cour de France, publia les *Mille et Un Jours*, recueil auquel il est aujourd'hui avéré qu'Alain-René Lesage contribua. Ces contes, transmis oralement jusqu'au XIII^{e} siècle, sont d'origine persane cependant il semblerait que certains d'entre eux soient venus d'Inde et d'Iran. Il apparaît donc qu'à l'exemple de Lesage qui, pour élargir son répertoire avait revu certains de ces contes de façon à les adapter au théâtre de la foire, plusieurs dramaturges, en quête d'orientalisme, élargirent leur paysage dramatique à l'Asie, tout en gardant les mêmes trames.

Ainsi, *Le Miroir* met en scène Almoradin, prince des Génies de l'air, qui apparut à Amurât lorsque celui-ci toucha un talisman. Cela n'est pas sans rappeler l'Histoire du Pêcheur et du Génie : un pêcheur vieux et très pauvre trouve un jour dans ses filets un vase. Lorsqu'il réussit à l'ouvrir une épaisse fumée en sort (…) dont il se forma un génie deux fois aussi haut que le plus grand des tous les géants. La prédiction est un également un sujet privilégié des Contes comme nous le retrouvons dans *Zémine et Almanzor*, ou encore la haine qui fait vouloir à un héros prendre la place d'un autre, comme nous le présente Dorat dans *Zulica* Ce n'est alors pas le Vizir qui veut prendre la place du Calife mais un Prince qui veut prendre celle de l'Empereur bien qu'ils soient du même sang.

Il existe donc un réel sentiment de proximité entre les œuvres dont l'action se déroule en Asie et celles qui mettent en scène l'Empire Ottoman. Sans indices de la part du dramaturge, il serait même difficile de cerner le lieu d'action de certaines pièces telles que *Le Miroir* dans laquelle Aladin précise qu'Amurât avait « reçu la loi de sortir de l'Inde » (Acte I, scène 1), ce sans quoi nous aurions pu légitimement penser être en Turquie puisque « la Scène est dans un salon du palais d'Amurât », nom francisé de Murad, patronyme de plusieurs souverains turcs.

Enfin certaines pièces évoquent la présence d'esclaves. S'il est certain que l'esclavage était répandu en Inde et en Chine, surtout depuis l'arrivée des Tartares, et qu'il n'est donc pas étonnant de retrouver des rôles d'esclaves qui sont en fait des serviteurs, comme Mendès, esclave guèbre de Caleb dans *L'Indienne*, il est plus surprenant de voir un prince indien partir à la recherche de d'esclaves du sexe féminin pour son harem dans *Le Miroir* ou un chef de Guerre, Arimant, épouser une esclave de son camp dans *Zéloïde*. Cela n'était pas des pratiques de ces endroits comme elles l'étaient dans les sultanats ottomans.

2. Présence ottomane

Un autre élément fait que parfois, une confusion est possible quant au lieu où se déroule l'action des pièces de ce corpus : la présence de personnage d'origine turque.

Par ordre chronologique, *Tamerlan ou La Mort de Bajazet* est la première pièce retenant notre attention. Si Tamerlan est d'origine turque, il est plus généralement considéré comme Mongol puisque c'est en Asie qu'il acquit ses titres et que son mariage avec la fille de Gengis Khan le fit entrer dans lignée du fondateur de cet Empire. Nicolas Pradon lui oppose dans cette tragédie Bajazet, qui fut l'un des empereurs turcs et le quatrième sultan ottoman. L'action se déroule à Samarcande, ville dans laquelle les deux hommes ont historiquement combattu toutefois la présence du sultan, personnage prisé du théâtre classique, crée un réel lien avec l'atmosphère turque. Cette œuvre met également en scène sa fille, Astérie, déjà présente dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa* et Andronic, prince d'origine turque réfugiée à la cour de Tamerlan comme l'avait avant lui fait Éraste auprès de Soliman.

Dans l'œuvre *Le Miroir*, la confusion est plus forte. Tout laisse à croire que nous sommes en Empire Ottoman puisque « la scène est dans un salon du palais d'Amurât » et que ce nom est celui de cinq sultans ottomans. À ses côtés se trouve Aladin, patronyme connu pour être l'un des héros des *Mille et Une nuits*, contes arabo-persans. L'environnement semble donc ici aussi être celui de la Turquie pourtant Aladin précise bien leur voyage les forçât à quitter l'Inde.

La tragédie de *Zulica* oppose, elle, Timur empereur de Tartarie à Zéhangir. Ici encore cela prête à confusion car si différentes écritures existent pour le même nom, il est historiquement celui d'un des fils de Soliman que Chamfort mettra en scène une quinzaine d'années plus tard dans *Mustapha et Zéangir*. Pourtant il est ici précisé que Zéhangir est un prince du même sang que Timur à la lecture de la pièce puisque cette précision se trouve lors de l'énoncé des personnages. Un spectateur n'a pas accès à la même précision, une confusion est donc possible.

Ajoutons également que dans plusieurs œuvres, l'étranger sur la terre asiatique se trouve être d'origine ottomane. Cela est par exemple le cas dans *Zéloïde* où Arimant est face à Métrobate et Orosmin, originaires de Bagdat, dans *Tamerlan*, tragédie opposant l'empereur des Tartares à celui des Turcs ou encore dans *Le Miroir*, comédie dans laquelle le prince indien aime Zelmire.

Nous retrouvons donc ici certains héros ottomans en guerre ou prisonniers en Asie. Cela ne fait certes que trois exemples néanmoins, associés aux décors et

costumes très ressemblants (les personnages asiatiques portaient généralement un chapeau conique et des bottes chinoises aux extrémités pointues et remontées toutefois les personnages de guerriers tartares étaient vêtus de même, portant de plus sabre et foulard. Une ambiguïté sino-arabe était donc présente sur scène) et à des trames relativement similaires, toutes ces pièces semblent faire partie d'une seule unité, celle de l'Orient.

C. Rigueur et tradition

Si quelques comédies tournent en dérision les mœurs asiatiques, c'est le caractère sournois et sévère attribué aux Orientaux qui ressort de la majorité des pièces. Cela va de pair avec leur quotidien, leur manière de vivre et bien entendu quelques-unes de leurs mœurs que les dramaturges ont choisi de dénoncer en les présentant sur les scènes du théâtre français.

1. Un comportement vertueux

Dans toute œuvre théâtrale, les dramaturges opposent à la rigueur de certains personnages la vertu des autres mais dans ce corpus sur l'Asie, ce n'est plus l'accueil et la gentillesse qui spécifient leur caractère mais la droiture et l'humilité.

Fortunie, infante d'Astracan dans *Acoubar*, présente dès la fin du XVI^{e} siècle les prémices de ce tempérament, et ce, dès sa première réplique dans laquelle elle reproche à son amant Pistion de la laisser pour aller se battre risquant ainsi, si la défaite se profilait, de « trahir desloyal l'honneur de Fortunie » (Acte II, vers 18) et d'offrir aux « Dieux » un spectacle de nonchalance (Acte II, vers21). Toutefois celui-ci s'en va ; elle lui souhaite donc « d'avoir les Dieux pour [lui] autant que la vertu » (Acte II, vers 124). Le troisième acte présente la débâcle de Pistion et des Sauvages. Elle veut « accompagne[r] de cris la route de l'armée » qui a combattu pour elle et « gémi[r] la fuite des soldats » (Acte III, vers 2-3). Elle culpabilise de n'avoir pas guerroyé à leurs côtés mais ajoute que « trop de témérité n'est tenuë à courage » (Acte III, vers 105). Pistion revient du combat blessé. Elle le soigne avec

« cet herbe qu[’elle a] mise aux parties mal-saines » (Acte III, vers 169) mais alors qu’il dit souffrir terriblement elle lui répond qu’ « il faut tout endurer pour n’endurer la mort » (Acte III, vers 176). Pendant qu’il se repose, Fortunie s’entretient avec Acoubar qu’elle conjure, puisqu’il est victorieux, de se contenter « du sang de la charge donnee » et de laisser en paix les « fuyards » (Acte III, vers214-215). Fortunie est un personnage à fort caractère, porteur de valeurs et d’idéaux qui regrette particulièrement la mort de nombreux Canadiens pour son honneur. Elle attend de Pistion et Acoubar un comportement à la hauteur de leur position.

Dans *Rhadamisthe et Zénobie*, la jeune femme incarne la droiture due à son rang princier. Si elle a menti sur son identité, se faisant appeler Isménie, cela n’était que pour se protéger. Elle raconte à sa confidente Phénice la mésaventure qui l’a conduit à se cacher : trompé par son père, Rhadamisthe, prît le trône de Mithridate, père de la jeune femme qui éleva également Rhadamisthe. « Pour sauver un père malheureux », Zénobie promit sa main au jeune rebelle et hâta le mariage. Le peuple mécontent protesta et pour faire taire la révolte, Rhadamisthe la laissa pour morte dans l’Araxe. Elle fut sauvée mais pleura dès lors « un époux malheureux » car malgré son acte, elle s’attrista d’apprendre son trépas. Elle erra dix années, fut aidée d’Arsame, « prince généreux » mais frère de Rhadamisthe, et aujourd’hui, elle s’inquiète du sort de l’Arménie, sa patrie mère (Acte I, scène 1). Cette première scène présente un personnage que le sort a accablé mais qui, malgré les épreuves, reste à l’écoute d’un père et d’un peuple. Bien qu’éprise d’Arsame, Pharasmane veut l’épouser. Étant sa prisonnière et toujours dans le souci de préserver l’Arménie, elle ne peut refuser ses avances mais lui précise que ce n’est pas en lui offrant « la suprême grandeur », puisque par ces nœuds elle deviendra reine, qu’il « assujettir[a] [son] ame » (Acte I, scène 4). Arsame se fait également ambassadeur de la vertu au troisième acte : s’il implore Rome de lui venir en aide pour préserver Isménie, il refuse de trahir son père et d’attirer « les Romains au sein de l’Ibérie » (Acte III, scène 2) en complotant pour lui ravir le trône. Rhadamisthe admire son frère, un « cœur si grand, si magnanime,/ Qu’un amour malheureux n’entraîne dans le crime », dont « rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi » et s’interroge sur son comportement loin d’être aussi vertueux (Acte III, scène 3 : « Dieux, de tant de vertus n’ornez-vous donc mon frère,/ Que

pour me rendre seul trop semblable à mon père ? »). Lorsqu'enfin les deux anciens époux se retrouvent, Zénobie lui avoue avoir peur de le « haïr » mais lui « pardonne » ses faits passés car « que servent les regrets où [son] cœur s'abandonne ? ». Rhadamisthe lui demande alors de lui rendre son cœur et sa main et de le suivre en Arménie dont César l'en a fait roi (Acte III, scène 5). Si Zénobie a « honte » de délaisser Arsame (Acte IV, scène 1), elle sait que suivre Rhadamisthe est son « aveugle devoir » d'autant plus qu'elle reconnaît avoir toujours quelques sentiments pour celui qui fut son époux (Acte IV, scène 2). Par honnêteté, elle avoue à Arsame qu'il a « un rival, mais le plus redoutable », et qu'il s'agit de Rhadamisthe (Acte IV, scène 3). Malgré cela, Arsame se dit heureux de retrouver son frère et lui explique qu'il ne put avoir des sentiments pour la jeune femme uniquement car son identité lui était inconnue. Face aux doutes de Rhadamisthe envers la confiance qu'il doit leur accorder, Zénobie lui rappelle qu'il est le meurtrier de son père mais que malgré cela, elle l'aime encore (Acte IV, scène 4). La dignité du comportement de Zénobie et Arsame ainsi que leur amour impossible font d'eux de réels personnages tragiques. Tiraillés entre leurs devoirs et leurs familles, chacun assume ses responsabilités dans le dévouement et la responsabilité les plus totales. Dignes de leurs positions, leur grandeur d'âme est d'autant plus valorisée qu'ils sont face à deux monstres de cruauté.

Le Fâcheux Veuvage présente également un personnage dont le comportement s'avère exemplaire en la personne du Cadi. Aboulifar lui promet la main de sa fille mais leur grande différence d'âge fait pressentir au juge musulman qu' « elle ne voudra point de [lui] » car il a « déjà besoin de béquille », est « laid comme un diable » et pense qu'il s'agirait d' « un meurtre » de forcer une jeune femme de quatorze ans à épouser un homme de soixante puisqu'une loi impose qu'un époux suive son défunt conjoint dans la mort (Acte I, scène 1). Devant l'insistance d'Aboulifar, le Cadi cède mais la jeune femme ne l'entend pas ainsi et met au point un stratagème pour y échapper. Lorsque celui-ci est découvert, le Cadi renonce car il doit consacrer ses jours « à la raison » et préfère que Balkis soit pour un jeune homme (Acte III, scène 6). Le Cadi a donc l'opportunité d'épouser une jeune femme mais devant les réticences de celle-ci, il préfère s'effacer pour qu'elle vive librement son amour, prolongeant de fait son propre célibat auquel il désirait y mettre un terme.

Almanzor est l'incarnation de la vertu dans la comédie éponyme. S'il n'a pas de grands sacrifices à faire, Pierrot, son confident, ne cesse de louer ses qualités. Il le dit être « tout en prudence et valeur » bien qu'il soit cru fils de villageois et joint « à l'art militaire (…) les talents du ministère ». Sachant « si bien se conduire », il fut nommé Vizir et put prendre à son service Pierrot aux côtés duquel il avait grandi. Malgré son nouveau rang, Almanzor « mène une vie assez frugale » et a la réputation de mépriser « les richesses » pour les « répand[re] tout en largesses » (Scène 1). C'est ensuite au tour du Roi de se montrer intègre car alors qu'Alinguer, riche prince de Russie lui demande la main de Zémine, il la lui refuse ayant déjà « promis Zémine au vizir ». « [Sa] parole est donnée », il refuse de s'en « dédire » même au bénéfice de l'héritier d'un empire. Le Roi justifie sa constance par le fait que non seulement Almanzor est l'appui de son empire mais que dans la mesure où « pour l'opulence [il fait] éclater un généreux mépris », il ne peut lui prouver « [sa] reconnaissance » qu'en lui offrant Almanzine. Alinguer admet que l' « on vante sa vertu sublime,/ Et chacun l'honore et l'estime » mais il informe le Roi qu'Almanzor cacherait un secret (Scène 6). Pendant ce même temps, Zémine annonce à son amant qu'ils ont la bénédiction de son père pour se marier. Almanzor en est ravi mais s'étonne que le Roi, connaissant ses origines, permette cette union. Zémine lui rappelle alors que « la vertu » a déjà permis de faire des bergers des potentats (Scène 7). Almanzor remercie le Roi de le laisser épouser Zémine mais le souverain a changé d'avis en apprenant qu'il amassait secrètement de l'argent. Almanzor s'en défend, assurant que s'il « hai[t] quelque vice,/ C'est celui de thésauriser » (Scène 9). Pierrot les conduit tous au cabinet secret. Almanzor supplie le Roi de lui épargner « la honte » mais devant son refus, ressort avec son « merveilleux trésor », son habit de berger, qu'il garde précieusement pour, explique-t-il, lui « rappeler [sa] naissance ». Ravi, le Roi lui apprend alors qu'il n'est pas le fils de Kalem mais le sien et qu'en lui faisant croire à des origines modestes, il apprenait ainsi son devoir de futur roi, mais cette nouvelle attriste les deux amants car elle nuit à leur amour. Il leur révèle alors les avoir échangés à la naissance, rendant ainsi leur union possible pour le plus grand bonheur de tous (Scène 10). Apprécié de tous pour ses nombreuses qualités, Almanzor se révèle également davantage préoccupé par ses amours que par la découverte de ses origines, faisant ainsi de lui un homme profondément bon et désintéressé.

Force et habilité sont deux qualificatifs du caractère de l'ambassadeur de Chine dans *Arlequin réviseur et médiateur*. Si sa position le lui impose, la mise en scène d'un tel personnage aurait pu servir à se moquer de cette fonction, surtout en attribuant ce rôle à Arlequin mais il n'en est rien ; Arlequin va se comporter tel l'ambassadeur du « plus brillant Empereur que le soleil échauffe ». Il a conscience que les guerres européennes sont dues à d'ancestrales querelles mais que certains y sont mêlés malgré eux. Arlequin veut donc rédiger le meilleur traité possible, sans risquer de créer un nouveau chaos même s'il avoue savoir que toutes les parties ne pourront être satisfaites, il veut simplement faire au mieux (Acte I, scène 2). Pendant qu'Arlequin rédige le traité, les ministres européens se divertissent, au désespoir de Colombine qui aimerait aller se divertir à leurs côtés (Acte I, scène 4). Le doute assaille Arlequin qui ne sait que privilégier entre droits anciens et traités récents car il craint que certains de ses conseillers aient pu avoir « [la pate] engraissée » lorsqu'ils lui prodiguent des conseils. Pour faire au mieux, il décide que seuls trois articles composeront son traité mais tient à prévenir la possibilité que l'un d'entre eux puisse un jour faire ombrage à l'Asie (Acte I, scène 7). Les ministres européens louent l'incroyable justesse de ce traité et s'interrogent sur la possibilité que cela soit dû à ses origines (Acte I, scène 8). Europe est la seule qui désapprouve le pacte car elle est certaine qu'il sera à l'origine d'une nouvelle guerre. Arlequin confirme ses craintes mais explique ce choix par le fait qu'elle ne durera cette fois pas plus de deux années, « la plus courte qu'il n'y ait jamais eu », et que le pays qui en sortira vainqueur sera ensuite celui qui gouvernera. Pour lui éviter d'assister à ce désolant spectacle, il lui propose de venir se reposer en Asie pendant les combats et lui explique que tant que l'Europe privilégiera la misère et la guerre à l'industrie, la culture et la tranquillité, rien ne pourra évoluer. En digne ambassadeur asiatique, Arlequin se veut prévenant et juste. Il sait que l'Europe n'est pas encore prête à la paix et recherche alors la meilleure issue à son conflit.

Dans l'épître de *L'Orphelin de la Chine*, Voltaire explique s'être inspiré d'une œuvre chinoise qui appartenait à cet art de « faire des portraits vivants des actions des hommes, & d'établir des écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogue » et rappelle que les Chinois ont « véritablement connu le véritable esprit de la société. Rien ne rend en effet les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison que de les rassembler ». Il termine

cette introduction en affirmant avoir « voulu peindre les mœurs Tartares et des Chinois » pour inspirer « la vertu ». Le discours du dramaturge est donc on ne peut plus clair : ses personnages incarneront ce que nous cherchons ici à démontrer. Ainsi, Zamti prend la résolution de livrer son fils à la place de celui de son empereur quand la vertueuse Idamé voit sa conduite menée par son devoir, balancée entre le péril de son enfant et ses alarmes maternelles. En mourant sous les fers de Gengis, l'Empereur demande à Zamti de conserver « le jour au dernier de [ses] fils », qui lui a été confié. Le Mandarin n'a pu que le promettre, ranimant ainsi « [sa] force languissante » car bien que son empire soit en train d'être renversé, et qu'il soit le témoin de toutes les horreurs de l'invasion barbare (il se demande d'ailleurs pourquoi avoir « ador[é] la vertu » et « la sagesse » puisque « la force a tout détruit »), son devoir prime : il doit sauver le descendant des rois chinois (Acte I, scène 2). Octar, général de Gengis-Khan, sait que l'enfant est entre les mains du couple de Mandarins et leur ordonne de le lui remettre dans la journée sans quoi tous deux mourront. Zamti ne peut se résoudre à la mort de cet enfant de descendance royale et décide de livrer son propre fils au lieu de l'orphelin. Ce dévouement est terrible mais nécessaire à Zamti qui veut servir au mieux l'esprit de son pays car bien que l'empire soit détruit, il « était fondé sur le droit paternel/ Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,/ Le respect des sermens » (Acte I, scène 4). Zamti pleure de livrer son fils mais y est résolu ; à l'inverse Idamé refuse d'immoler son fils, même pour « sauver [son] roi ». Il tente de la convaincre, lui rappelant qu'elle doit être « citoyenne avant que d'être mère », que cela est leur « devoir », qu'ils doivent « plus au sang de [leur] malheureux maître/ Qu'à cet enfant obscur à qui [ils ont] donné l'être ». Idamé rétorque ne pas connaître « cette horrible vertu » et ne peut « livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas », d'autant plus que s'il a promis à l'empereur de sauver son fils, il n'a pas fait « le serment d'assassiner [son] fils ». Elle ne peut se résoudre à la mort de son enfant sans mourir elle-même et l'a donc « arraché des mains des ravisseurs » car elle ne doit « point [son] sang à leur cendre ». Apprenant son geste, Zamti ne peut s'empêcher de crier sa surprise en apprenant que « [son] fils est vivant ! ». Nature et héroïsme semblent s'affronter en cet instant mais très vite, Zamti revient à ses devoirs de sujet. Son épouse s'emporte alors : « le nom de sujet n'est pas plus saint (…) que ces noms si sacrés, et de père, et d'époux » et si elle veut également

sauver l'orphelin, cela ne doit pas être « au prix d'un parricide » (Acte II, scène 3). La tension tragique est alors à son comble lors de cet affrontement de vertu : doivent-ils sauver leur fils ou leur roi ? Doivent-ils privilégier leur patrie ou leur sang ? Idamé respecte la vertu et la douleur de son époux mais y oppose son devoir de mère. Au troisième acte, Zamti résiste face à Gengis : il refuse de lui indiquer où est caché l'enfant de même qu'il n'est pas plus disposé à lui livrer son épouse. Gengis propose alors à Idamé le divorce, que la loi tartare autorise, en échange de quoi il aura les vies de l'orphelin et de Zamti. Ce dernier lui propose à son tour de se donner la mort, pour la laisser libre d'épouser le Tartare mais elle refuse les deux propositions et profite de ce temps qui lui est offert pour emmener le fils du défunt empereur aux Coréens car malgré tout, elle veut sauver la vie de cet enfant, mais refuse de lui sacrifier la vie du sien. Les deux enfants sont sains et saufs mais Gengis reste le vainqueur. Idamé veut donc mourir aux côtés de son époux car elle refuse que sa vie dépende « d'un maître » et de « tant de dépendance ». Elle sort un poignard et demande à son époux de la frapper avant de se donner la mort. Zamti admire que « jusqu'au bout [sa] vertu persévère » (Acte V, scène 5) et alors qu'il s'apprête à la poignarder, Gengis paraît et les arrête, promettant de chérir les deux enfants. Admirant le comportement de Zamti, « la raison, la justice et les mœurs », la « sagesse » et le « courage », il lui offre le ministère (Acte V, scène 6).

Zulica est aussi un personnage dont le comportement est loué. « Ses exploits » ont fait sa renommée auprès de l'Empereur Timur et du peuple qui l'aime. Zéhangir veut pour sa part accéder au trône de Timur ; sachant le favori très épris de sa fille Amétis, il veut lui proposer le mariage contre le meurtre du souverain. Le Prince pense que ce chantage fonctionnera car s'il sait Zulica être « ardent & facile », « vertueux », il croit que par amour, il se détournera du droit chemin (Acte I, scène 1). Les deux hommes se rencontrent, à la surprise de Zulica qui pense que seul « l'intérêt de l'Etat » peut les rassembler. Zéhangir, sans donner de nom, lui explique le complot envisagé (Acte I, scène 2). Seul, Zulica s'alarme de devoir « [s']armer d'un poignard ». Amétis parle de celui à qui elle fut promise comme du « Héros dont le zele/ Promet à cet Empire un défenseur fidele », et qui « consacre son repos au bonheur des Sujets ». Elle ajoute ne pas croire qu'il puisse « démentir cette vertu sublime » qui le caractérise. Pourtant son amour va le pousser à envisager de quitter le droit chemin, il ira jusqu'à prétendre vouloir

percer le cœur d'un rival et se venger de Zéhangir, multiples sentiments à l'encontre de sa nature initiale. C'est alors Amétis qui se montre vertueuse car si elle assure qu'elle se donnera la mort si son père la force à épouser un autre homme que Zulica, elle demande à ce dernier de « respecte[r] son pere » car quand bien même « sa haine [la] poursuit » elle dit l'aimer encore et que « s'il enfreint ses devoir, [elle a] les [siens] à remplir ». Zulica note alors sa « vertu » (Acte II, scène 3). Lorsque Zulica avoue à Amétis le contrat passé avec Zéhangir, elle se désole s'être responsable d'un tel forfait et s'étonne qu'il ait pu prétendre « offrir à [son] Amante,/ Du sang de l'Empereur [sa] main encor fumante ». Elle lui dit ne pouvoir « applaudir au meurtre, armer la perfidie ». Amétis décide alors d'aller voir son père ; certaine qu'il « peut changer », elle refuse de se « dérober au malheur qui l'accable » (Acte III, scène 4). À l'acte suivant, Zulica, qui vient d'empêcher Zéhangir de commettre un infanticide, met Amétis sous garde rapprochée. Celle-ci le lui reproche car encore une fois elle veut aider son père. Elle exhorte alors son amant, au nom de « l'hymen qui dut serrer [leur] nœuds » de « dérob[er] Zéhangir au coup qui le menace » ; elle veut « qu['il] sauv[e] [son] père » (Acte IV, scène 4). Le cinquième acte a lieu après le combat entre les forces de Zéhangir et celles de Timur, qui revient victorieux. Amétis, apprenant cela, demande à l'empereur d'être condamnée à ses côtés. Elle explique que si « le succès avait favorise son crime,/ De [son] zèle pour [Timur] [elle] eut été la victime. (…) ». Seul à présent, « il faut bien que sa fille, en ces affreux momens,/ Tache, en les partageant d'adoucir ses tourmens » car elle voit en lui « un malheureux, & non pas un coupable » (Acte V, scène 3). L'amour pour un père et le devoir moral sont les deux sentiments qui déterminent ici le personnage d'Amétis qui choisit coûte que coûte de rester aux côtés d'un père, pourtant prêt à la perdre.

La tragédie *La Veuve du Malabar* met en scène l'obéissance et la sagesse à travers le personnage de Lanassa, qui doit se rendre au bûcher suite au décès de son époux. Dans la même situation, Azora, héroïne de *L'Indienne*, cherche par tous les moyens à sauver sa vie, lorsque la veuve de Lemierre est résignée à accepter son sort. Dès les premières scènes, les bramines rappellent que la Veuve doit mourir car elle ne dispose pas de son sort et que préférer la vie la « couvriroit d'affront » (Acte I, scène 2). Lanassa est « à son trépas (…) résolue » car comme le signifie le Grand Bramine, « sans souffrance il n'est point de vertu » (Acte I, scène

3). Lanassa avoue à Fatime n'avoir connu que « des malheurs au monde, le veuvage et l'hymen » c'est pourquoi elle accepte ce sort d'autant que « l'honneur est [son] tyran » puisqu'elle fut forcée à épouser cet homme alors qu'elle en aimait un autre (Acte II, scène 1). Le Jeune Bramine arrive pour la mener au bûcher mais elle reconnaît en lui son frère, qu'elle croyait mort, et pense qu'il va l'exhorter au sacrifice pour son « honneur ». Contre cette coutume et voulant préserver la vie de sa sœur, il lui propose de fuir ensemble mais elle refuse car cela nuirait à sa famille (Acte II, scène 3) et ne veut pas connaître le « déshonneur » (Acte II, scène 5). Si elle regrette de devoir mourir pour un époux qu'elle n'aimait pas, elle refuse catégoriquement de se soustraire à ce sacrifice pour l'honneur des siens. Son frère vient lui apprendre que les assiégeants français réclament l'annulation du sacrifice mais elle exclut qu'un étranger la voie car ses yeux « souilleroient la victime », de plus il risquerait sa vie pour elle, ce qu'elle ne veut pas. Elle croit également que son « trépas sert mieux » son peuple, évitant ainsi les représailles du Grand Bramine. Elle « cour[t] à la mort » (Acte IV, scène 5) mais le général français, qui se trouve être son ancien amant, l'en sauvera. Pour éviter d'attiser la guerre que se mènent les Français et les Indiens et éviter le déshonneur, Lanassa préfère mourir, même pour un mari qu'elle n'a jamais aimé, que de sauver sa vie. Elle choisit d'obéir aux lois de son pays, bien qu'elle les trouve injustes et affronte cette épreuve avec dignité malgré son entourage qui tente de l'en dissuader.

Le devoir moral est présenté comme le principal trait de caractère de plusieurs personnages asiatiques. Qu'il soit d'ordre religieux, politique ou familial, il attise leur vertu car il est au cœur de leur réflexion et de leur combat. Le personnage asiatique peut donc se révéler être droit et constant dans sa volonté de défendre ses idées et ses valeurs lorsque cela lui semble juste, et ce malgré diverses opportunités qui ouvrent une voie à un dénouement favorable. Humilité, honneur, vertu sont alors des qualificatifs inhérents à ces personnages, notons le, souvent féminins.

2. Des mœurs austères

Cette ligne de conduite exemplaire de la part de ces personnages tient en partie du fait de leur quotidien, rythmé par des traditions rigides et sévères. Le théâtre français s'intéresse particulièrement à la sati et au fanatisme religieux, qui sont présentés comme intrinsèquement liés dans plusieurs pièces.

S'il utilise le rire pour évoquer la loi indienne, Alexis Piron émet dans *Le Fâcheux Veuvage* une sévère critique de la sati. Certes il prend des libertés puisqu'il veut ici appliquer à l'époux restant, quel que soit son sexe, la sanction de la mort et que celle-ci semble moins cruelle car il ne s'agit pas de se jeter dans les flammes ; néanmoins, le sort du survivant n'est pas vraiment plus enviable puisqu'il va se faire enfermer dans des « grottes obscures (…) qui servent de sépultures/ A tant de malheureux époux », des « cavernes de la montagne affreuse, où tant de gens périssent misérablement tous les jours » (Acte II, scène 1). Cette loi semble d'autant plus terrible que les mariages sont le plus souvent arrangés, et unissent comme nous le prouvent les deux couples concernés, des personnes de générations différentes. La mort du plus âgé entraîne alors inéluctablement celle du plus jeune, comme cela est le cas pour Balkis, qui est contrainte à cette union par son père. C'est d'ailleurs ce qui freine ici le Cadi car si épouser la jeune femme lui plairait, il se sait bien trop vieux pour elle puisqu' « elle a quatorze ans, [il en a] soixante ». Malgré sa fonction, le Cadi regrette cette « loi, pour les époux trop dure » mais Aboulifar, le père de Balkis, privilégie son avarice et le statut auquel il accèdera en faisant de lui son gendre au bonheur de sa fille, et s'il avoue trouver « fâcheux » que sa fille soit enterrer jeune, il dit aussi que ce « malheur honorable » sera « honneur » et « gloire » (Acte I, scène 1). Dès la scène d'exposition, cette pratique indienne est donc révélée aux yeux du public, démontrant bien que d'argument dramatique, elle devient également un enjeu idéologique qui va être débattu au cours de cet opéra-comique. Refusant et d'épouser le vieil homme et de désobéir à son père, Balkis décide d'absorber une poudre qui la fera passer pour morte, ainsi son corps sera descendu sous la montagne mais les gardes qu'elle a soudoyés la nourriront jusqu'à ce que revienne son amant Léandre. Dans le même temps, Arlequin, qui délaissa Pirouzé pour épouser une vieille opulente, découvre, lors du trépas de celle-ci, le sort qui lui est réservé après avoir dit au médecin de ne pas hésiter à la « saigner », la « purger » et de la « seringuez bien », sans espérer

pour autant qu'elle survive puisque seul son argent n'a pour lui de l'intérêt (Acte I, scène 5). C'est Alibajou qui lui apprend « la coutume du pays » qui dicte que « la mort ne brise pas la chaîne/ De deux époux » car « quand on en descend l'un des deux/ Sous la montagne,/ Il faut, dans ce repaire affreux,/ Que l'autre l'accompagne ». Arlequin ne peut croire que l' « on enterre ici les maris tout vifs avec leurs femmes ». Son compère lui confirme pourtant que « cette loi a été institué, pour intéresser les époux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie ». À cet endroit, Piron rajoute tout de même un élément raillant cette coutume puisqu'il ajoute que « un pain & une bouteille de vin, pour toute provision » accompagne le survivant (Acte I, scène 8). « Le vénérable Iman de la montagne » vient donc chercher Arlequin (Acte I, scène 10) et le félicite pour sa générosité et son amitié qui vont le ramener « auprès de sa moitié », ce qui fera sa « félicité » pour « la postérité » (Acte I, scène 11). Finalement chacun obtiendra ce qu'il désire, la théâtralité prenant le dessus sur la réflexion. Concernant cette coutume néanmoins, derrière ces différents tours, le discours désapprobateur du dramaturge est explicite.

Notons également que lorsque Léandre dit trouver « cette loi cruelle », Aboulifar répond que cela est pourtant « le comble de la gloire pour une femme » de périr aux côtés de son maris (Acte III, scène 13). Cela peut aujourd'hui nous choquer, et cela a certainement également dû heurter les contemporaines de Piron cependant le statut de la femme en Inde était bien différent de celui de l'Européenne[226].

---

[226] « Voici ce qui est rapporté à propos de la femme, dans le Veda, un des livres saints de référence du brahmanisme :*La loi brahmanique établit une discrimination entre l'homme et la femme dans la valeur humaine et dans les autres droits : la femme est dépouillée de sa personnalité civile et est mise sous le joug de l'homme dans les différentes phases de sa vie comme le stipulent les lois de Manu qui préconisent que la femme n'a le droit, dans aucune des phases de sa vie, d'accomplir quelque chose de son propre gré, même s'il s'agit d'actes ordinaires dans sa maison. Pendant l'enfance, elle est sous la tutelle de son père ; a l'adolescence, elle est sous la tutelle de son mari. A aucun moment de sa vie, la femme ne jouit de la moindre liberté ou autonomie. » (Les Ecrits Saints des anciennes religions, Ali Abdul Wahid Wafi, P 168.)*

Elle ne se remariait pas après la mort de son mari car elle n'avait pas le droit de lui survivre : il fallait qu'elle meure aussi à la mort de son mari, en étant incinérée sur le même bûcher que lui. Il est dit dans leurs livres religieux : *"Il est bon pour la femme de se jeter sur les bois apprêtés pour l'incinération de la dépouille de son mari. Lorsque la dépouille était déposée sur le bois, la veuve s'avançait voilée, le prêtre brahmane lui ôtait le voile, elle enlevait ses bijoux et ses parures qu'elle distribuait a ses proches, puis défaisait ses tresses. Le prêtre la tenait par la main droite et faisait trois fois le tour du bucher avec elle, les incantations étaient ensuite prononcées sur le tas de bois. Elle soulevait le pied de son mari a la hauteur de son front en signe de soumission, puis se retournait pour s'asseoir près de sa tête en posant sa main droite sur lui. Enfin le feu était allumé et on la brûlait en*

Le second titre donné par Lemierre à *La Veuve du Malabar*, *L'Empire des coutumes*, est réalité le vrai titre de cette tragédie car si Lanassa est au cœur de l'intrigue, ce sont les différents points de vue concernant la dure loi indienne qui sont débattus au cours des cinq actes : sacrifices humains et fanatisme des prêtres sont les deux réels sujets de cette œuvre. Le Jeune Bramine et l'officier français, avant de savoir les liens personnels qui les unissent chacun à la Veuve, défendent la thèse que la coutume selon laquelle les veuves doivent se brûler avec leurs maris défunts est contraire à l'humanité et à la raison, quand au contraire le Grand Bramine défend corps et âme cette tradition ancestrale. La mise en scène de la sati est en réalité prétexte à dénoncer les excès du fanatisme religieux et des victimes et des représentants de la sainteté. Philippe Pratx[227] voit pour sa part une représentation de l'Inde peu documentée puisqu' « elle se limite à celle des palmiers et de la sati : celle où les veuves sont poussées à l'immolation dans les flammes ». C'est donc le Grand Bramine le premier à s'enquérir si la veuve va « conform[er] sa conduite aux mœurs de [leurs] climats » et mettre « sa gloire à le suivre [son époux] au trépas », et ce dès la première scène. Il rappelle aux bramines qui sont à ses côtés qu'il s'agit d' « un usage saint, inviolable, antique » puis que « la religion, jointe à la politique/ Le maintient jusqu'ici dans ces états divers » (Acte I, scène 1). Le Jeune Bramine s'étonne que malgré les combats imminents contre les Européens, ils doivent préparer ce « spectacle cruel » mais le Grand Bramine répond qu'elle ne dispose pas de son sort et que « l'affront dont en vivant elle se couvriroit,/ Sur ses tristes parens à jamais s'étendroit » ; elle serait alors « sans honneur et sans bien (…) l'esclave et le rebut des siens,/ Vile à ses propres yeux dans cet état servile ». Le plus jeune regrette le destin tragique des femmes :

---

même temps que le corps de son mari. Ils prétendaient que cela lui assurerait la félicité dans l'autre monde et qu'elle resterait avec lui au ciel pendant trente-cinq millions d'années… (L'Histoire de la Civilisation, W. Durant.)

De plus, par cette incinération, elle purifiait sa famille maternelle et sa famille paternelle ainsi que la famille de son mari et son mari lui-même de tous ses péchés. Elle était considérée comme une des femmes les plus pures, les plus nobles et les plus illustres. Cette pratique était si répandue, qu'on a comptabilisé près de 6000 cas pour la seule décennie 1815-1825. Cette coutume était pratiquée jusqu'à la fin du 19e siècle où elle a été abolie contre le gré des prêtres hindous.

Il arrivait que la femme ait parfois plusieurs époux, et son statut était alors exactement comme celui de la prostituée. » (http://www.womeninislam.ws/fr/la-femme-dans-la-societe-indienne.aspx)

[227] Introduction à l'édition LEMIERRE Antoine Marin, *La Veuve du Malabar*, Édition Virtuelles Indes Réunionnaises, 2009.

« … Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes !
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux.
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi ! Pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère »

Il lui est alors reproché de n'avoir ni « le cœur indien, ni bramine » et rappelé que « la femme naît pour [les hommes] » et qu'elle n'a donc pas « ses droits à part » de même que dans « les nations profanes » puisque « on doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes ». Le Grand Bramine ajoute que cette pratique est à l'image de l'Inde où « tout est extrême » :

« Des fakirs, des joghis les tourmens volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;
Quelques-uns se jeter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, et sur la terre épars :
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure,
Tous braver la douleur et domter la nature. »

Le Jeune Bramine n'y voit que mépris de la vie et haine de soi lorsque le ciel demande d'aimer tous les humains (Acte I, scène 2). Lors de la scène suivante, le Grand Bramine s'enquiert de savoir si la veuve est prête à se sacrifier ; il lui est répondu qu'elle est résolue à s'immoler dès ce jour, faisant « de sa vie un sublime abandon ». Le premier se réjouit de « sa conduite soumise » car il veut malgré l'avancée des Européens, « de la loi des bûchers mainten[ir] la rigueur » puisque « nous naissons pour les maux » et que « sans souffrance il n'est point de vertu »

(Ante I, scène 3). Le gouverneur indien demande à ce « que l'on diffère l'appareil du bûcher » pour ne pas risquer « de l'Européen révolte[r] le génie » mais le Grand Bramine veut au contraire « conserver [leurs] mœurs » et « Brama sur ces bords souten[ir] mieux la cause » car il croit que « de tels sacrifices » rendent « à [leurs] guerriers les dieux propices ». De plus, « cet usage (…) par la religion fut encore adopté » car « plus la coutume est dure, et plus elle est puissante » faisant ainsi se courber les peuples face au « bramine austère ». S'il venait à la différer, « la rigueur volontaire/ Seroit traitée alors de démence et d'erreur » or « le peuple admire, il adore et frémit » quand « L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermit » (Acte I, scène 5). Ce premier acte présente donc une tradition particulièrement cruelle mais ancestrale, que le Grand Bramine défend car il y voit une soumission nécessaire pour la survie de la société indienne et pour le respect de la religion et de ses représentants. Lanassa, qui ouvre le deuxième acte, explique à Fatime ne pas chercher à fuir son sort puisque « ces tombes de feu » font partie des mœurs de son pays : « vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,/ [Elle] n'[a] point d'autre choix ; c'est la loi qu'on [leur] fit », et bien qu'elle reconnaisse cette coutume comme « injuste, affreuse », elle existe et donc suffit. Fatime s'interroge sur qui fut la « femme assez foible [qui] y céda la première » alors que l'époux est « affranchit de ce joug homicide » mais ne parvient pas à faire changer d'avis la veuve qui ne voit que son honneur quand bien même elle n'aima jamais son mari mais un autre homme, un Français, avec qui elle ne put se marier car cela aurait été « violer [leurs] lois » (Acte II, scène 1). Arrive le Jeune Bramine venu chercher Lanassa. Fatime lui reproche d'être accompagné du deuil et de la terreur, de « réclamer une affreuse promesse », mais s'il comprend être perçu comme « inhumain, inflexible », il explique que son chef lui reproche d'être trop sensible. Il avoue être « rempli d'horreur pour ce barbare office », « cet odieux bûcher » auquel il va assister pour la première fois. La veuve lui reproche alors de « montrer tant d'effroi », de s'engager aux autels « sans l'esprit du bramine » et de s'associer « a des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié » mais lorsqu'elle reconnaît en lui son frère, elle explique qu'il « doi[t] vouloir [sa] mort », s'ils sont parents pour leur honneur. Lui y voit une once d'espoir mais elle rétorque qu'il ne peut changer l'usage et l'opinion. Il s'étonne que « tant de fanatisme [ait] pu [l]'aveugler », lui demande d'attendre l'issue des combats car si l'Européen est victorieux, il est

certain qu'il abolira cette loi mais elle refuse encore une fois car si l'inverse se produisait, elle « aurai[t] laissé voir [sa] foiblesse ». De plus, plus elle tarde plus son dévouement se transforme en supplice. Le Jeune Bramine suggère alors qu'ils fuient l'Inde et « ces effroyables mœurs » mais une nouvelle fois elle doit lui expliquer qu'en agissant de la sorte, c'est sa famille qui en subirait les conséquences, ce qu'elle ne peut accepter. Il annonce alors vouloir quitter « ces profanes autels qu['il] doi[t] détester » juste après lui avoir sauvé la vie car « il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain, / Qui [le] sépare assez de ce temple inhumain » (Acte II, scène 3). Lanassa est partagée entre le bonheur d'avoir retrouvé son frère et la volonté qu'il exprime de vouloir la soustraire à son sort, il devient alors « l'ennemi pour n'être point barbare » (Acte II, scène 5). Le troisième acte fait place aux Français. Un officier avertit le Général qu' « un spectacle d'horreur,/ Que du cruel bramine apprête la fureur » et que « la foule inonde ce rivage » pour y assister. Il raconte qu' « une veuve, au gré de leur féroce attente,/ Dans les feux dévorans va se plonger vivante » comme l'ordonne la coutume. Il explique que « cette cérémonie effroyable et sacrée/ Est une fête aux yeux de ce peuple insensé » avant d'ajouter que l'or et les diamants dont elle se pare sont des offrandes aux autels mais surtout le « butin du bramine », entretenant « la soif qui le domine ». Deux vers terminent cette intervention sans laisser nul doute sur la position du dramaturge :

> « C'est le triomphe ici de la cupidité,
> Celui du fanatisme et de la cruauté »

Le Général approuve ces propos car il s'étonne que « la religion consacre leur furie » et refuse d'être témoin de « leur barbarie » (Acte III, scène 3). Face au Grand Bramine, il s'étonne que « ces mœurs abominables/ Que les européens traitent encor de fables,/ Tant ils ont peine à croire leur férocité » soient maintenues par son autorité quand les temples devraient servir d'asiles aux malheureux et les mains des ministres divins ne produire que des bienfaits. Il lui reproche de faire « des cruautés une loi de l'état,/ Et l'apanage affreux de [son] pontificat ». Les deux hommes continuent d'opposer leurs positions sur cette pratique, le Français y voyant un preuve d'inhumanité quand le second n'y discerne que respect et dévouement (Acte III, scène 5). Alors que le Grand Bramine refuse qu'une entrevue soit organisée entre la veuve et le Général, un officier français vient avertir son

chef que « l'indien fanatique/ Ne demandoit la trêve, en ces funestes lieux,/ Que pour favoriser un spectacle odieux, / Pour laisser au bramine, impunément barbare,/ Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare » (Acte III, scène 7). Mourir pour respecter la tradition ne semble pas si cruel à Lanassa, c'est mourir pour un époux qu'elle n'aimait pas et sans avoir pu revoir son amant qu'elle regrette. Le Grand Bramine note son courage et la félicite de transmettre « l'exemple à d'autres héroïnes », conservant ainsi l'honneur des siens et rachetant également les péchés de son défunt époux. Elle lui répond reprocher aux dieux « leur trop de rigueur », car s'ils voulaient sa mort, ils auraient dû en charger la nature plutôt que la loi. Elle ajoute espérer être la dernière victime (Acte IV, scène 2). Le drame reprend ensuite ses droits car apprenant qu'en voulant l'aider l'étranger risque sa vie, Lanassa veut hâter son trépas. Elle s'élance dans les flammes mais Montalban, suite à une ruse, parvient à l'arracher à cette mort certaine. Cette loi est donc reconnue à la quasi unanimité, le Grand Bramine faisant exception, comme une atrocité sans nom cependant, son ancienneté la rend inévitable, bien que des voix étrangères s'opposent à sa mise en pratique. C'est ici le fanatisme qui est décrié à travers cet exemple de mœurs auquel il pousse.

Nicolas-Étienne Framery dénonce également cette pratique dans son œuvre *L'Indienne* mais à la différence de Lemierre, il a fait le choix d'une comédie pour représenter cette tradition indienne. De même que dans *Le Fâcheux Veuvage*, cette pratique est ici destinée à tout époux perdant son conjoint, qu'il soit un homme ou une femme mais une nouvelle règle est prévue : la possibilité d'une union entre une jeune veuve et un bramine lui-aussi nouvellement veuf. C'est ici Mendès, esclave du Grand-Prêtre Caleb qui ouvre cette comédie. Tout en s'occupant des divers préparatifs à l'immolation de son maître, il chante ne pas comprendre « la maudite manie/ Que de se faire brûler » même si cela est perçu comme une « gloire infinie ». Pour lui, cela est de la « folie » de ne pas préférer la vie et regrette qu'en Inde l'amour ait « toujours un bûcher en perspective » (scène 1). Arrive Azora qui est à la recherche de Caleb. Mendès l'informe qu'il « va se brûler » car « comme il est Grand-Prêtre, & qu'il veut donner le ton, il fait dresser son bûcher en grande cérémonie, selon [leur] belle coutume ». La jeune femme explique à Mendès que non seulement son époux était laid et violent mais qu'il est maintenant

décédé et qu'elle doit donc se « sacrifie[r] », quand bien même elle ne pouvait « le souffrir », sans quoi elle sera « déshonorée à jamais ; isolée » et ne trouvera donc pas de nouvel époux. L'esclave réitère son jugement négatif quant à cet « exécrable usage », certainement inventé par un « barbare » ; Azora conforte cet avis mais ajoute que « toutes ces vieilles coutumes, dont on ignore l'origine, sont toujours respectées, si pernicieuses qu'elles soient » et s'étonne d'apprendre que cela n'est pas l'usage dans les autres pays du monde. Elle explique alors vouloir rencontrer Caleb car « quand une femme devient veuve ; elle est honnêtement obligée de se sacrifier sous huitaine, à moins qu'un Brahmine, devenu veuf dans le même temps, ne veuille l'épouser tout de suite ». Elle veut donc « lui offrir [sa] main pour sauver le reste » (Scène 2). Seul avec son maître, Mendès argumente en faveur de la jeune veuve, assurant que « c'est une bien meilleure action de sauver la vie à une femme jolie & jeune, que de mourir pour une vieille » mais Caleb, qui pleure son épouse, ne l'entend pas. Il s'assure que « les flambeaux, les parfums, les guirlandes » soient en place pour la cérémonie et demande à aller « avertir le Grand-Collège des Brahmines » car il veut que son sacrifice soit fait en grande pompe, « qu'il y ait beaucoup de monde à [le] voir passer » (Scène 4). Enfin Azora se présente au prêtre à la cinquième scène. Il refuse tout d'abord qu'elle lui parle sans être « voilée de la tête jusqu'aux pieds ». Elle s'exécute et lui fait part du décès de son époux. Caleb compatit et lui propose alors l'honneur « d'être brulée à [sa] gauche » alors qu' « il y a plus de cent cinquante ans que ce suprême bonheur n'a été accordé à aucune femme dans toute l'étendue des Indes ». Si le Grand-Prêtre est fier de s'immoler en mémoire de son épouse, Azora veut lui prouver « le ridicule de cette coutume », une « loi qui détruit l'humanité ». Caleb l'accuse alors d'impiété, elle lui reproche alors sa « rigueur » lorsqu'elle « cherche à sauver [sa] vie ». Elle oppose alors la « gloire » qu'il aura en se faisant brûler au « bonheur » qu'elle lui promet en l'épousant, mais cela ne suffit pas à le faire changer d'avis. Elle fait appel à « la raison », puis à « la pitié » mais il ne veut toujours pas, sous prétexte d'avoir trop aimé son épouse, c'est pourquoi il se doit d'être « inflexible » (Scène 5). Caleb s'enquiert auprès de Mendès de savoir si tout est prêt. Il se réjouit d'apprendre que beaucoup de monde va assister à son sacrifice mais s'étonne que certains, « les plus sages » puissent en parler en mal, l'accusant « d'un orgueil ridicule ». Lorsqu'ensuite Mendès lui dit que d'autres admirent son courage, Caleb reconnaît

qu' « il est doux de penser qu'on vivra dans l'avenir ». Mendès lui répond que la gloire n'est qu'éphémère et s'étonne qu'il ait repoussé la « plus jolie femme d'Agra ». Caleb avoue ne pas l'avoir vue puisqu'il lui a demandé de se voiler et se demande alors s'il ferait « mieux de ne pas faire le sacrifice » mais le Tambour du rite résonne et le fait revenir à sa première idée (Scène 7). La cérémonie débute, un Grand-Prêtre invoque Brahma (Scène 8) mais Azora parvient à obtenir un nouvel entretien. Elle tient cette fois le discours inverse, s'excuse d'avoir oser avouer préférer la vie après la perte de son époux et annonce « [se] soumettre à [sa] rigueur ». Caleb reconnaît alors à son tour avoir « porté un peu trop loin » la chose. Il lui demande de relever son voile, révèle qu'Abesnagar était parfois insoutenable et face à la beauté de la jeune femme, déclare que « ce serait un meurtre » de la brûler, qu'il serait « grand dommage » de « brûler tout cela ». Il s'interroge sur la réaction des prêtres et du peuple s'il venait à changer d'avis, ce à quoi Azora oppose la promesse d'une longue vie heureuse (Scène 10). Le Grand-Prêtre regrette de voir un fou « au lieu d'un grave Brahmine, qui doit être enseveli dans la douleur, & se préparer au grand sacrifice » mais Azora lui fait croire qu'alors qu'ils parlaient, « un coup de tonnerre terrible s'est fait entendre ». Brahma aurait alors déclaré réprouver « [leurs] sacrifices sanguinaires » et aurait chargé Caleb « d'annoncer ses ordres » : que le peuple change « désormais les flambeaux funéraires en flambeaux d'hyménée » et que l'union entre les deux protagonistes en soit le premier exemple. De même que dans l'exemple précédent, le sacrifice humain est ici dénoncé car il fait suite pour l'un au décès d'un époux détesté et pour l'autre s'apparente d'avantage à la recherche de la gloire qu'à la réelle dévotion envers sa défunte femme ou à de l'honneur. Le fanatisme est ici moins présent, cependant il n'est pas non plus anodin que Framery ait choisi de faire de son personnage principal un brahmine, car ce statut le renforce dans l'idée de dévotion et accentue son ridicule désir de gloire.

Une autre pièce évoque cette loi sans pour autant la mettre en scène, il s'agit de *Zéloïde*. Orosmin raconte avoir fait un songe dans lequel lui apparaissait Zéloïde « expirante au milieu des flammes d'un funèbre bûcher ». La « douleur & l'effroi » qu'il ressenti à ce « spectacle » le réveilla (Scène 2). Lorsqu'il provoque Arimant en duel, ce dernier se réjouit de l'accepter en lui rappelant les « loix de ce pays » qui

veulent que « lorsque l'époux meurt, sa femme [soit] brûlée avec lui sur le même bûcher » (Scène 4). En le tuant, Orosmin prendrait donc également l'habit de meurtrier de Zéloïde. Il ne sait alors plus que faire car il doit choisir entre la mort de son père ou celle de la jeune femme. Il ne peut se résoudre à voir ses traits « dévorés par les flammes », à la livrer « à la mort la plus cruelle » car « le bûcher » serait allumé par sa faute. Il imagine alors d'ors et déjà (et c'est l'unique fois qu'elle est ici évoquée) « les cris [de] la douleur » (Scène 6). À la dernière scène, Arimant se reproche son comportement et assure que « si dans ces lieux, par une loi barbare, [sa] mort n'entraînoit pas [celle de Zéloïde] », il se serait déjà donné la mort (Scène 10). La mise en scène du spectacle du bûcher n'est ici pas nécessaire pour dénoncer cette pratique. Sa simple évocation offre de nouvelles perspectives aux personnages et modifie leur comportement pour que Zéloïde n'ait pas à commettre ce sacrifice.

Cette tradition du bûcher à la mort d'un époux fait donc partie des sujets de prédilection des dramaturges français en cette seconde moitié du XVIII^{e} siècle dans leur volonté de représenter les mœurs indiennes. Liée à une dévotion religieuse exagérément soutenue, elle n'est qu'austérité à laquelle pourtant les Indiens se soumettent par tradition et pour défendre leur honneur et leur vertu. Notons qu'une également que Lemierre évoque dans sa tragédie une autre coutume tout aussi cruelle : Le Jeune Bramine révèle un « usage meurtrier » qui est répandu au Bengale :

> « Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
> Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
> Fuit le premier soutien de son être fragile ;
> Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
> Dans les ondes du Gange il est précipité » (Acte II, scène 3)

Rigueur et traditions font partie intégrante de la représentation de l'Inde et de ses représentants sur les planches françaises d'alors. L'un va de fait de pair avec l'autre car devant tant de rigorisme, les personnages ne peuvent qu'avoir un comportement à son image. Dévoués et croyants, les protagonistes indiens prônent l'honneur et le respect quand bien même cela doit passer par la soumission et la mort.

D. Une cruauté exacerbée

Une partie des personnages représentant le continent asiatique incarnent donc valeurs et traditions, cela dans une certaine rigueur. Face à ceux-ci s'expose un autre groupe, guidé par des sentiments durs et violents. En effet, les thèmes de la mort, de la vengeance et de la guerre sont particulièrement présents dans ce corpus, laissant entrevoir une partie du monde habitée par des hommes avides de cruauté.

1. Une indifférence certaine pour la mort

Dans l'ensemble de pièces portant sur les pays du Levant résulte une constante, présente dans une nette majorité des œuvres : au moins un des personnages présent sur scène évoque son détachement face à la mort.

Chronologiquement, Fortunie, héroïne d'*Acoubar* est la première d'entre eux. Dès sa première réplique, elle reproche à son amant Pistion d'aller combattre des ennemis plus forts que l'armée canadienne. Ne voulant ni survivre à sa mort, qu'elle pense certaine, ni devenir le trophée du vainqueur s'il doit être Acoubar, elle l'implore de lui ôter la vie en preuve de son amour :

> « Avant ton departir pour un dernier adieu
> Ne me refuse point d'ensanglanter ce lieu :
> Fay moy ce bon office : à jamais redevable
> J'adoreray le coup de ton fer pitoyable
> (…) je tiendray cela ottage de ta foy.
> La glace dans mes os me seroit bien plus chere
> Que l'absence de toy ma divine lumiere. » (Acte II, vers 23- 30)

Pistion et ses soldats battus, elle pense devoir « choisi[r] une peine, un tourment, une mort » (Acte III, vers 11) afin de ne pas rester seule. En effet, elle craint qu'il ne soit mort et pense devoir « apres son trepas (…) par tout suyvre ses pas » (Acte III, vers47-48) car « [sa] mort, s['il est] mort, à la mort [l]'achemine » (Acte III, vers 58). Finalement ils se retrouvent. Elle assure alors préférer que « [son] esprit aille croistre les morts » (Acte III, vers 131) car « [elle] ne [s]'attriste plus de la mort » (Acte IV, vers 89) plutôt que de risquer de le perdre une nouvelle fois, avant de mettre au point une ruse pour perdre leur ennemi et pouvoir vivre aux côtés de celui qu'elle aime. C'est ici l'amour mais aussi la crainte de décroître socialement et

de devoir s'associer à un homme qu'elle n'aime pas qui pousse Fortunie à envisager la mort.

Ce trait est également présent dans la tragédie de Crébillon, *Rhadamisthe et Zénobie*. Dès son épître, le dramaturge fait remarquer que l'un de ses personnages « affronte la mort avec intrépidité », caractère incontournable de la peinture d'un « héros ». Lors de la première scène, Zénobie déclare que « la vie [est] le comble des maux » et que, dès lors qu'elle aura dévoiler son secret, Phénice ne s'opposera plus à sa mort (Acte I, scène 1). Rhadamisthe, de son côté, se remémore qu'après avoir jeté Zénobie dans l'Araxe, « à [son] seul désespoir, [il] abandonnai[t] [ses] jours » en se précipitant « parmi des furieux ardens à [le] poursuivre » excités par son propre père à sa mort. « Percé de coup, [il] alloi[t] perdre la vie » mais un Romain le sauva. Il arpenta alors l'Asie mais « trouv[a] toujours la gloire où [il] cherch[ait] la mort ». Averti des projets de son père, il se fit nommer ambassadeur de Rome et veut désormais «[se] venger, servir Rome, ou courir à la mort » (Acte II, scène 1). Par la suite, il retrouve son épouse Zénobie, qu'il croyait avoir tué. Il lui demande, au lieu de lui pardonner son geste, de le punir et de ne point « épargne[r] [son] sang » car « tout veut qu['il] périsse ». « Frappe » la conjure-t-il (Acte III, scène 5). À l'approche du dénouement, son frère, Arsame, se dit également prêt à mourir mais espère « que [sa] mort soit utile en ces lieux » pour son frère et Zénobie. Se confiant à Mitrane, il lui dit être « dans [ses] derniers moments » et « [il] ne demande point qu['il] sauve [ses] jours » (Acte V, scène 5). Arrive justement son père, qui lui apprend avoir tué l'ambassadeur. Si celui-ci ne sait pas encore qu'il a tué son fils, Arsame pleure la mort de son frère et implore son père de « frappe[r] », de ne pas « épargne[r] » sa vie (Acte V, scène 6). Rhadamisthe, poignardé, est sur le point d'expirer et vient mourir aux yeux de son père. Il reconnaît qu' « [il] ne méritoi[t] pas de jouir de la vie » et veut réconforter son épouse en lui disant que par son trépas, « Mithridate est vengé » (Acte V, scène 7). Les deux frères n'ont donc pas peur de mourir, et sont prêts à laisser leur vie si cela peut réparer quelque injustice.

Perdre la vie semble également moins important pour Zamti, héros de *L'Orphelin de la Chine*, que de ne pas tenir sa promesse faite à l'Empereur mourant. Pour sauver l'enfant, il traversa ses ennemis qui avaient les armes à la main. Son

épouse avoue elle que pour fuir le carnage provoquer par Gengis Khan, « et si [elle] n'étai[t] mère, (…) [elle] abrèger[ait] un destin » et dirait « mourrons, et, lorsque tout succombe,/ Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe ». Zamti acquiesce car après avoir assister à ce spectacle morbide, « qui pourrait redouter et refuser la mort ? ». Il ajoute que « le coupable la craint, le malheureux l'appelle,/ Le brave la défie, et marche au-devant d'elle ;/ Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets » (Acte I, scène 5). C'est pourquoi, bien qu'il aime son fils, il s'apprête à le remettre à ses ennemis à la place de son fils. Idamé ne pouvant sacrifier son fils, lui a sauvé la vie. Zamti en est heureux mais satisfaire la haine de Gengis est nécessaire ; il suggère alors à Zamti d' « abandonne[r] [sa] vie/ Aux détestables mains d'un conquérant impie », d' « immole[r] son époux », ce qu'elle refuse. Elle préfère proposer à Gengis « à la place du fils, [de] sacrifier la mère », ce à quoi elle est « prête » (Acte II, scène 3). Face à l'officier tartare, elle affirme alors qu'ils n'obtiendront l'enfant « qu'avec [sa] vie » (Acte II, scène 4) puis devant Gengis, elle convient qu'il doit se venger et qu'elle s'y est attendue. Le Tartare ne veut pas sa mort, pourtant elle réitère ses propos, affirmant que « s'il faut toujours du sang », il doit « frappe[r] ce triste cœur qui cède à son effroi ». Zamti affirme alors face à Gengis ne pas être son sujet, qu'il peut lui « arrache[r] la vie » car il ne tremble plus pour ses jours (Acte III, scène 3). Une nouvelle fois, Idamé se dit « prête à périr auprès de son époux,/ Plutôt que de découvrir l'asile impénétrable » où l'enfant est caché. Ensemble « ils jurent d'affronter le plus cruel trépas (…), ils demandent tous deux que la mort les unisse » (Acte III, scène 5). Gengis s'interroge sur ce couple où « L'un voit périr son fils sans crainte ni murmure:/ L'autre, pour son époux, est prête à s'immoler » (Acte IV, scène 2). Alors qu'Idamé doit choisir entre son mariage et la vie de l'orphelin, Zamti lui rappelle que son seul devoir « est de sauver [leur] roi:/ [Ils] lui d[oivent] [leurs] jours ». Il est résigné à mourir pour son pays (Acte IV, scène 6), car ce n'est pas tant la vie de l'enfant en elle-même qui prime que la survie de la lignée royale et la dernière volonté d'un roi. Finalement, Idamé a remis l'orphelin à l'armée tartare, qui n'a pas encore mis fin à ses jours. Appelée auprès de Gengis, elle lui demande une nouvelle fois qu'il se venge et éteigne son inhumanité dans son sang à elle mais celui-ci n'accepte plus qu'elle le repousse une nouvelle fois et décide de la mort des quatre Chinois. Idamé et Zamti décident alors de se donner la mort plutôt que de l'attendre des mains d'un

barbare mais Gengis les arrêtera à temps. La mort est donc ici la seule alternative envisagée par le couple pour sauver leur enfant et celui de leur roi. Guidés par le courage et la vertu, ils l'envisagent sereinement.

Dans l'œuvre de Dorat, *Zulica*, c'est Amétis qui déclare qu'elle n'hésitera pas à s'immoler si son père, plutôt que de lui permettre d'épouser Zulica, la force à un autre hymen. Elle assure qu'elle obéira en allant jusqu'à l'Autel mais que dans le moment même où elle aura rempli son devoir, « [elle] immoler[a] son cœur au seul mortel qu['elle] aime ». Ainsi son trépas la rendra « fidelle à la Nature, fidelle à l'Amour » (Acte II, scène 1). Si Amétis est prête à mourir, son père déclare qu'il la tuera si Zulica venait à le trahir. À l'inverse de Tamzi dans l'exemple précédent, Zéhangir ne veut pas sacrifier son enfant pour une bonne cause, mais par simple vengeance (Acte II, scène 3). Ne sachant que faire, Zulica finit par révéler à Amétis ce à quoi il s'est engagé pour obtenir sa main. Face à la réaction de celle-ci, il assure ne pas vouloir attenter à la vie de son roi et préfère que « la [sienne] soudain soit ravie ». Il dit même qu'il serait « heureux ! Si par [sa] mort [il] pouvoi[t] réparer » cet engagement (Acte III, scène 4). À l'acte suivant, il joint le geste à la parole en s'interposant entre Amétis et son père et ordonne à Zéhangir de le frapper lui plutôt qu'elle. Ce dernier va lui aussi faire preuve de détachement envers sa mort, peut-être même savoure-t-il qu'elle soit proche, car il se réjouit de mourir sans nommer son complice. Il dit de plus ne pas « crain[dre] la mort [car] elle est [son] seul asile ». Dans un accès de bonté, Timur lui laisse la vie sauve, lui rend sa liberté et lui donne même un poignard, lui offrant l'occasion de le tuer mais Zéhangir le retourne contre lui (Acte V, scène 4). Les quatre principaux personnages de cette tragédie s'offrent donc à la mort de leur plein gré à un moment donné. Si différentes raisons les animent, il n'en reste pas moins qu'aucun n'est effrayé par cette perspective.

La mort est cœur du sujet de *La Veuve du Malabar* puisqu'il y est question de l'immolation d'une veuve suite au décès de son époux. La mort est ici la seule alternative au déshonneur et il apparaît qu'elle lui est préférée. Un Bramine vient signifier au Grand Bramine Lanassa qu'elle s'y apprête « sans gémir et sans être abattue », qu'elle est « à son trépas seulement résolue », faisant « de sa vie un sublime abandon » (Acte I, scène 3). Fatime s'étonne qu'elle soit si « tranquille » face à la mort mais la veuve lui explique qu'elle n'a point d'autre choix » puisque la

loi l'exige. Elle explique que de plus, n'ayant pu épouser un étranger qu'elle aimait, l'hymen comme le veuvage lui sont contraire, raison pour laquelle elle est résolue à cette mort : « je meurs, c'est peu » puisque sa vie fut « un premier sacrifice,/ Qui de [sa] mort peut-être égale le supplice » (Acte II, scène 1). Lorsque son frère l'implore d'attendre la fin de la guerre, elle refuse car « au lieu d'un dévouement, [sa] mort ne [serait] qu'un supplice » et lorsqu'il suggère leur fuite, elle repousse également cette proposition car fuir la mort serait se « déshonorer » (Acte II, scène 3). Savoir que c'est son frère qui va la mener au bûcher rend cependant ce geste plus difficile avoue-t-elle. Décidée à respecter cette tradition, Lanassa endosse dans un premier temps ses richesses avant de les enlever pour les remettre en offrande. Lorsqu'elle apprend que son sacrifice amplifie les tensions entre les Français et les Indiens, elle « cour[t] à la mort » pour ne pas « favoriser (…) une aveugle furie » (Acte IV, scène 5). La mort est ici la continuité logique d'une vie malheureuse. Si néanmoins elle fait débat au sein des bramines et des Français, Lanassa a su depuis longtemps que cela était sa destinée, c'est pourquoi elle préfère s'y soumettre de bonne grâce que de retarder ce moment fatidique.

Si *L'Indienne* de Framery parle de « malheurs » à l'évocation de sa future mort et cherche en proposant à Caleb de l'épouser une échappatoire, le Grand-Prêtre court pour sa part au trépas de sa propre volonté. La loi lui permettant de s'unir à une jeune veuve ne l'intéresse pas, « comme il est Grand-Prêtre, & qu'il veut donner le ton, il fait dresser son bûcher » comme le veut la coutume (Scène 3). À l'inverse de Lanassa, la veuve du Malabar, ce n'est pas ici une résignation, mais une volonté de quitter le monde de la manière la plus glorieuse qu'il soit, raison pour laquelle il s'assure du bon déroulement de la cérémonie et d'un public nombreux. « [Son] parti est pris », il se désole qu'il n'en soit pas de même pour Azora (Scène 5). Toutefois, dès que Caleb apprend que son sacrifice ne fait pas l'unanimité au sein du peuple et que Mendès lui fait remarquer la beauté de la jeune veuve, il préfèrera rester en vie mais ce n'est pas tant par crainte du trépas que par désir de jouir de la vie.

L'Indien Arimant, époux de *Zéloïde*, ne craint pas non plus de mourir sous les coups d'Orosmin puisqu'il sait qu'elle entraînera inéluctablement celle de son épouse. L'on en vient alors presqu'à croire qu'il souhaite perdre le duel pour que son adversaire soit responsable du décès de la jeune femme.

La mort, dans la religion hindoue, permet de se libérer de l'état actuel pour passer à un état meilleur. C'est pourquoi mourir n'est pas si dramatique pour les habitants de l'Inde. De plus, la crémation y est libératrice de l'âme du mort et permet également, les fleuves y étant tous sacrés, de mêler les cendres à l'eau. Au delà de la dénonciation de la cruelle tradition du bûcher, c'est ici davantage la différence culturelle de la perception de la mort que les dramaturges mettent en scène dans ce corpus car si les Français perçoivent la mort comme une fin, les Indiens l'appréhendent comme un cycle[228]. Pourtant Philippe Pratx[229] ne voit dans ces œuvres, notamment dans la tragédie de Lemierre, qu'une peinture de lieux « où la vie n'a pas plus de prix que chez tous ces autres peuples « sauvages » que seule la civilisation européennes pourra « extirper des ténèbres ». Pour ce qui concerne la Chine, dès le XVIII[e] siècle, il était enseigné lors de l'étude de ces pièces[230], « l'inconcevable mépris que ces peuples [les Japonais et les Chinois] font de la vie » et que c'est ce trait de mœurs que Voltaire voulait rappeler et louer dans son œuvre où il n'est pas question d'une tradition cruelle mais d'une dévotion à l'autre.

2. L'omniprésence de la guerre

Cette mise à distance de la mort ne peut être sans rapport, outre la culture de ce continent, avec la peinture de contrées au cœur de combats. L'Inde, la Chine et la Tartarie, sont le plus souvent représentées sur scène comme des nations en guerre.

La plus ancienne pièce de notre corpus révélant ceci est *Tamerlan ou La Mort de Bajazet*. Nicolas Pradon a placé son action « dans le Camp de Tamerlan » et il est clair, dès l'énonciation initiale des personnages qu'elle va opposer Tamerlan « Empereur des Tartares » à Bajazet « Empereur des Turcs ». Dès les premiers vers, Andronic évoque son empereur comme « ce superbe Vainqueur, déjà l'effroi du monde » qui « unit à ses Etats celui de Trébizonde » et qui fait « trembler tant

[228] Voir à ce sujet GUITTAT Aurélie, MORALES Fanchon & ZELANTI Pierre, *La Perception de la mort : une étude comparative entre l'Inde et la France*, Université Blaise Pascal – Clermont Ferrand. (http://lapsco.univ-bpclermont.fr/persos/dambrun/TDPIC/PIC1_2005_Inde.pdf)
[229] Introduction à l'édition LEMIERRE Antoine Marin, *La Veuve du Malabar*, Édition Virtuelles Indes Réunionnaises, 2009.
[230] SAINT-MARC Girardin, *Cours de littérature dramatique ou De L'Usage des passions dans le drame*, Charpentier, 1843, p. 406.

de Rois ses voisins ». Il s'étonne que n'ayant « respiré que guerre & que carnage », il désire se marier une seconde fois. À son tour, Léon précise que Byzance « rentre en l'obéissance » car « La prise de Sebate, & tant d'autres combats/ Où Tamerlan vainqueur employa [son] bras,/ Et Bajazet captif, & l'Europe alarmée,/ La font trembler ». Il ajoute qu'un « coup d'état » espère couronner Andronic car la politique de Tamerlan selon laquelle « d'une main il attaque & prend une Couronne, /Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne » ne satisfait plus notamment Andronic, qui avait pourtant appelé Tamerlan en renfort pour sauver le trône de Grèce lorsque Bajazet avait pris le parti de son frère. Ils firent donc tous « la guerre » (Acte I, scène 1). Lorsque Tamerlan dit vouloir vaincre l'un de ses ennemis, Andronic lui demande lequel est-ce, « le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite » (Acte I, scène 3). S'il est vrai que nous ne sommes pas ici en Tartarie il n'en reste pas moins que Tamerlan et ses hommes y sont en guerre et appelés « tartares » par leurs alliés et leurs ennemis. Au-delà d'un combat pour un trône existe une opposition entre peuple.

Hostilités et combats sont dans *Rhadamisthe et Zénobie* plus qu'un décor : ils sont la source de l'intrigue. Un premier conflit éclata entre Pharasmane et Mithridate, alors qu'ils se partageaient jusque-là sereinement l'Arménie. Leurs enfants mêlés au combat furent tous deux crus morts. À l'heure du début de l'intrigue, Arsame, frère de Rhadamisthe, revient victorieux de l'Albanie, pays duquel il espère obtenir le trône puisqu'il a ses « Ennemis domtés », tout « soumis (…) au prix de [son] sang » et que désormais « tout retentit au bruit de [sa] victoire », et il évoque même ses « victoires » mais Pharasmane lui répond qu'il n'a fait que « le devoir d'un fils et d'un sujet fidèle» (Acte I, scène 3). L'omniprésence de la guerre dans cette tragédie se trouve également dans la présence de deux ambassadeurs venus décidés du sort de l'Arménie, car devant le chaos de cette région et craignant Pharasmane, Rome a décidé d'intervenir pour éviter « une guerre douteuse » (Acte II, scène 1). L'un d'entre eux se trouve être Rhadamisthe qui, voulant contrer son père, parvint à acquérir ce titre sans dévoiler sa véritable identité. Tous se battent donc pour le trône d'Arménie : Rhadamisthe en a été nommé roi par Rome, Pharasmane l'a gagné par la guerre, et le peuple ne voulant pas de ce dernier à sa tête, propose le trône à Arsame. Le roi refuse l'intrusion romaine et se demande si ce n'est pas « la guerre que Néron [lui] déclare ». Il

s'amuse que les Romains veuillent l'arrêter par « de vains discours indignes » puisque « la nature, marâtre en ces affreux climats/ Ne produit, au lieu de l'or, que du fer, des soldats » (Acte II, scène 2) : il est prêt à aller « jusque chez les Romains (…) porter la guerre/ Et de ces fiers tyrans venger toute la terre » (Acte V, scène 1). Pour prouver sa puissance et atteindre son apogée, le roi d'Ibérie n'hésite pas un instant à combattre et déclarer la guerre à qui se met sur son chemin, Arméniens ou Romains, faisant vivre son peuple et sa famille dans un état de conflits permanents.

L'Opéra-comique *Zémine et Almanzor* mentionne aussi la guerre. Pierrot raconte l'ascension d'Almanzor qui fut « dans l'âge convenable, à la guerre [envoyé] » combattre « les ennemis ». « Ce Guerrier à l'art militaire » devint vizir l'année précédente « comme il revenoit de l'armée (…) avec une troupe de gens de guerre » (Scène 1). Ce n'est toutefois ici qu'une allusion mais cela prouve une nouvelle fois la volonté du dramaturge à transmettre au public l'idée que la guerre fait partie du quotidien des protagonistes.

C'est « dans le Camp d'Oxithra » que se déroule l'action de *Zéloïde*. Suite à la narration du meurtre d'un esclave devant lui, Arimant explique que « le Conseil de guerre » le laisse libre du sort de l'assassin qui a poignardé « sous les yeux même d'un des Chefs de l'armée » un homme. Il ajoute savoir que le meurtrier est le père d'Orosmin, ancien esclave que la fortune a « tiré de l'esclavage & conduit dans [leurs] armées » (Scène 1). Apprenant que le vieil homme est son père, Orosmin assure à Arimant que « tenant dans ce camp un rang égal au [sien] », il obtiendra « de l'armée, & par la voie des armes » la possibilité de justifier son père. Arimant est ravi d'accepter « ce combat » (Scène 4). La guerre n'est pas au cœur de l'action de l'œuvre de Saint-Foix mais elle en est le décor.

La trame de *L'Orphelin de la Chine* naît elle de la guerre : l'empereur tartare Gengis Kan vient de massacrer la famille royale de Chine dans son palais. Seul le plus jeune enfant du roi a été sauvé par Idamé, mais le sachant encore en vie et entre les mains du Mandarin, le Tartare exige que l'enfant lui soit remis pour être exécuté. Idamé se désole que « ce palais sanglant, ouvert à des tartares,/ Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares », de même qu'Asséli qui regrette « cette guerre homicide » dont ils ignorent les atrocités à venir ; toutefois elle sait que la cause impute à « ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits/ Font un vaste

tombeau de la superbe Asie ». Dorénavant « le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux ». Asséli a ouï-dire que « les coréens (…) rassemblaient une armée » pour combattre ce tyran, Idamé s'inquiète de savoir « si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur » (Acte I, scène 1). Lorsque Zamti les rejoint, il confirme qu' « il n'est plus, cet empire/ Sous le glaive étranger [il a] vu tout abattu ». « Les corps entassés » parsèment le sol du palais, le « pillage » a commencé. Il dit également attendre les Coréens mais sait qu' « ils viendront, mais trop tard » (Acte I, scène 2). C'est donc un climat de guerre et de violence qu'est construit le canevas de l'intrigue : les personnages sont enfermés dans un huit-clos au cœur des combats.

Chez Dorat, la guerre ne règne pas. C'est à un complot que *Zulica* et son entourage doivent faire face. Azor affirme que « les fers Géorgiens brûlent » de servir Zéhangir, qui veut par tous moyens acquérir le trône de Timur, car « ce feu renfermé/ Embraseroit l'Etat, s'il étoit rallumé ». Zéhangir évoque justement « l'armée » qu'il aimerait commander (Acte I, scène 1). Lorsqu'Amétis parle de Zulica, elle évoque un « Heros », « défenseur fidele » de l'Empire, « formé (…) au grand Art des Guerriers » qui profite de « la paix » pour servir au mieux le peuple (Acte II, scène 1). Timur reconnaît que « le feu des factions renait de tous côtés » mais qu'il n'est pas cette fois l'œuvre de ses « ennemis » mais de ses sujets car « Accablé par la guerre & ses tristes succès,/ La révolte [l]'attend dans le sein de la paix » (Acte III, scène 1). À l'instant de l'action, l'empire géorgien n'est plus en guerre mais l'a été précédemment puisque les guerriers qui s'y sont démarqués ont été nommés à de hautes fonctions et que le peuple reste en état d'alerte. Elle reste un souvenir omniprésent.

Ce thème est une nouvelle fois présent dans *La Veuve du Malabar*. Le Jeune Bramine annonce dès les premiers vers que « Les Européens, accourus vers [leurs] ports,/ De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords ». « Leurs coups redoublés ébranlent » la ville et font « de ce rivage un théâtre d'horreur ». « Le tumulte des arme » se répand dans les murs (Acte I, scène 2). Le Grand Bramine annonce ensuite que « l'européen jaloux,/ Au métier des combats plus exercé que nous, (…)/ Dans [les] remparts forcés est prêts d'entrer en maître » (Acte II, scène 3). Il veut alors maintenir et hâter le sacrifice de la veuve pour leur donner un grand exemple mais le gouverneur demande à ce que le bûcher soit différé pour ne pas « se distraire (…) de défendre [leurs] murs » et ne pas risquer « une

cérémonie/ Qui de l'européen révolte le génie » (Acte I, scène 4). Le Grand Bramine refuse de remettre le sacrifice pensant même qu'il peut aux « guerriers rendre les dieux propices » (Acte I, scène 5). Lorsque le Jeune Bramine reconnaît en la veuve sa sœur, il l'implore d'attendre « que la guerre ait fixé le sort de [leur] ville » pour se donner la mort, car il espère que si les Français gagnent, ils interdisent cette coutume (Acte II, scène 3). Fatime vient alors les avertir qu' « une trêve avec ces étrangers/ Arrête le carnage et suspend les dangers » et annonce qu' « à céder l'indien se résout », la ville serait alors « prête à changer la loi » (Acte Ii, scène 5). La résignation à mourir de Lanassa vient qu'elle fut amoureuse d'un Français qui se trouve justement être le général à la tête de l'armée ennemie. Apprenant l'existence de « ces mœurs abominables », il décide de sauver la jeune femme, ce qui le renforce dans sa détermination à fonder « l'humanité » sur ces bords. Il affirme ensuite qu'il éteindra leurs « infâmes bûchers » et qu'après leur victoire du lendemain, « en ces funestes lieux, qu'on n'y souffrira plus un usage odieux » (Acte III, scène 5). Il lui est confirmé que la trêve qu'il accorda n'avait pour seul but que de « favoriser le spectacle odieux » (Acte III, scène 6). À l'acte suivant, le Jeune Bramine apprend à sa sœur que le chef des « assiégeans » exige qu'elle vive mais elle refuse de le rencontrer (Acte IV, scène 4). Dans le même temps, le Grand Bramine, « jaloux de garder sa victime » anime « ce peuple irrité » contre l'étranger, « l'ennemi de [leurs] lois, l'ennemi de [leurs] dieux ». Elle ne veut alors pas que le Général risque sa vie pour elle, et demande à aller au bûcher au plus vite (Acte IV, scène 5). Le cinquième acte s'ouvre sur la journée suivante. Le Jeune Bramine raconte à Fatime que tout est perdu car des « traitres corrompus » ont la nuit dernière enflammé le camp et que leur chef est mort (Acte V, scène 1). Alors qu'elle est sur le point de se jeter dans les flammes, Montalban apparaît et la sauve. Se faire passer pour mort n'était qu'une ruse pour atteindre le bûcher. La mise en scène de la guerre est ici partie prenante car elle interfère directement dans le jugement que le spectateur a de cette tradition ainsi que dans son dénouement. C'est également pour ne pas risquer d'accroître les tensions et que le peuple en soit victime que Lanassa veut mourir au plus vite.

La guerre est donc un thème omniprésent dans ce corpus, parfois simple évocation, parfois au cœur de l'intrigue, les personnages sont dans tous les cas

créés autour de cette notion. Il règne un certain esprit de violence et terreur dans chacune de ces œuvres alimenté par l'évocation des nombreux combats et conflits, passés et actuels. Le personnage asiatique, qu'il soit d'origine chinoise, indienne ou tartare est majoritairement un homme de guerre.

3. Un caractère barbare

Dans cette atmosphère de guerre et de dédain pour la mort, vient s'ajouter un dernier point commun à de nombreux personnages : leur férocité. Il faut bien sûr pour faire des tragédies mettre en scène des actions funestes qui souvent se terminent par la mort de l'un des protagonistes mais cela n'implique pas forcément l'exposition et/ou la narration de cruautés sur scène. Les dramaturges vont pourtant avoir recours à cette matière pour construire beaucoup de leurs personnages.

Fortunie, infante d'Astracan dans la tragédie *Acoubar*, est le personnage le plus ancien à dévoiler des signes de cette violence. Elle est également le seul personnage féminin de ce registre. Acoubar veut organiser un tournoi pour fêter sa victoire or, elle le déteste. Il est « [son] haineur » (Acte III, vers 6). Certain d'en sortir victorieux, elle pourra ainsi publiquement lui remettre son cœur et une bague qu'elle aura gagée pour le vainqueur. Pistion veut y participer pour prouver sa valeur, elle avoue avoir « une ruse fort bonne ». Il devra se déguiser en sauvage, grâce à des habits qu'elle lui remet, et « haster d'esperons » son cheval (Acte IV, vers 243). Après deux assauts réfléchis, il en sortira vainqueur et elle pourra lui remettre son prix. C'est ainsi que cela se déroule et le Hérault demande à ce que le diamant soit remis au vainqueur. Fortunie feint d'être outrée de la victoire du soi-disant sauvage et demande à Acoubar de se « venge[r] » de cette offense au roi. Elle dit craindre que le vainqueur anime contre eux la terre et les cieux. Le roi finit par accepter de le suivre pour lui ravir le joyau. Elle continue sa manipulation en le conseillant s'y aller seul car « d'une telle offence/ Il ne faut pas qu'aucun aye la cognoissance » (Acte V, vers 73-74). Elle se réjouit alors de son stratagème : « je le tien : il est pris » (Acte V, vers 77) et espère que Pistion les vengera et « l'assomme » (Acte V, vers 81), les sauvera « par la mort » d'un prince miserable »

(Acte V, vers 86). Elle prie pour qu'il « employe [son] courage, & n'espargne plus rien » (Acte V, vers 95). Alors que Pistion voulait s'en tenir au premier combat puisque bien qu'il fut vaincu, Acoubar lui laissa la vie sauve, Fortunie parvient à le pervertir au point qu'il va tuer son rival, à qui il doit pourtant la vie. Elle est animée par un sentiment de vengeance, qui d'une aimable personne dans les premiers actes va la transformer en princesse sanguinaire.

Lors de sa création, en 1675, le héros de *Tamerlan ou La Mort de Bajazet* de Nicolas Pradon déçoit l'audience car dès lors que Tamerlan fait face à Astérie, qu'il aime, il cesse d'être brute et renonce à mettre à mort son ennemi et prisonnier. Trop amoureux et pas assez prince tartare aux mœurs rigoureuses, certains auteurs[231] virent en ce caractère et dans le fait que le personnage était bien trop éloigné de son image historique la cause de l'échec de cette tragédie. Pourtant il faut attendre jusqu'au cinquième acte pour que Tamerlan s'humanise jusqu'à devenir généreux car s'il est parfois tendre et soumis, il est également cruel et impérieux notamment lorsqu'il offre à Astérie le choix entre accepter de l'épouser ou voir mourir son père et Andronic, alternative cruelle. Nicolas Pradon s'explique sur la nature de son héros dans son adresse au lecteur[232] :

> « J'ai fait un honnête homme de Tamerlan contre l'opinion de certaines gens, qui vouloient qu'il fut tout-à-fait brutal (…). J'ai tâché d'apporter un tempérament à sa férocité naturelle, & d'y mêler un caractère de grandeur & de générosité, qui est fondé dans l'Histoire, puisqu'il refusa l'Empire des Grecs (…) »

L'empereur des Tartares n'est donc pas la brute attendue, néanmoins il reste d'un naturel féroce et cruel. Dès la première scène de la tragédie, Andronic parle de « ce superbe vainqueur » comme étant « un implacable ennemi », « l'effroi du monde » qui fait « trembler tant de Rois ses voisins », au « cœur si fier & si sauvage », qui ne respire « que guerre & que carnage » (Acte I, scène 1). Bajazet note ensuite que Tamerlan, le « Tyran », « a suspendu sa haine » pour une « douceur barbare » (Acte I, scène 2). Andronic assure ensuite à l'empereur que ses ennemis « ont trop senti la force & le poids de [ses] coups » (Acte I, scène 4). Tamerlan reconnaît que

---

[231] Voir BARBAFIERI, *Du Bon Usage de la douceur dans la peinture du héros tragique* in PRAT Marie-Hélène et SERVET Pierre (dir.), *Le Doux aux XVIe et XVIIe siècles : écriture, esthétique, politique, spiritualité. Colloque des 28 et 29 mars 2003, Université Jean Moulin-Lyon 3*, Droz, 2004, p. 167.

[232] Au lecteur, *Les Œuvres de M. Pradon divisées en deux tomes*, Nouvelle édition, Tome premier, Compagnie des libraires associés, 1744.

jusqu'à sa rencontre avec Astérie, « [il] n'avoi[t] respiré que le sang & la guerre », motivé par « la colère » et que « le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre » mais elle répond que son amour lui fait « horreur » puisque « [son] bras teint du sang de [son] frère » menace la vie de son père (Acte II, scène 2). Astérie et Andronic ne savent s'ils doivent sacrifier leur amour à leurs proches et leurs trônes face au choix que Tamerlan leur impose, cependant ils savent qu'ils doivent en craindre « la haine & la vengeance » si Bajazet tente de fuir (Acte II, scène 4). Sa tentative de rébellion à échouer mais il continue de défier Tamerlan. Celui-ci lui rappelle alors que s'il n'obéit pas, « [il] sera [sa] première victime », et ce, sous les yeux de sa fille. Bajazet lui reproche « [sa] haine immortelle » qui sert « [sa] fureur ». Tamerlan ordonne que l'on « punni[sse] sa rage » (Acte III, scène 2). Andronic lui demande de « modére[r] ce courroux », mais l'empereur ne peut accepter que Bajazet le « brave » en « os[ant] lui refuser sa fille, [son] Esclave ». Il déclare se rendre « à la haine », qu'il « répandra son sang pour calmer sa furie ». Bien que victorieux, Tamerlan n'accepte pas l'audace de son ennemi (Acte III, scène 3). Si Astérie se résout à épouser Tamerlan pour sauver la vie de son père, elle continue de lui reprocher « [sa] main sanglante » envers son frère. Le roi perce alors le secret de son cœur et l'avertit que la « rage » peut l'emporter sur l'amour si elle l'outrage ; il jure « malheur à qui sera Rival de Tamerlan » (Acte IV, scène 3). « Irrit[é] », Tamerlan veut « répandr[e] du sang » puisque « Maîtresse, Pere, Amant, tous sont [ses] ennemis » et jure qu'il passera à l'acte si elle ne l'épouse pas (Acte IV, scène 4). Il est certain qu'ici Tamerlan n'est pas dépeint comme un monstre de cruauté toutefois il est craint de ses adversaires, et s'il n'avait éprouvé quelques sentiments amoureux, il est certain que le dénouement eut été différent au vue des qualificatifs que tous lui attribuent.

Même dans *Les Chinois*, comédie de travestissement, l'Asiatique est quelque peu brute. Arlequin n'est pas violent ou cruel mais très agressif. À son arrivée, il ordonne que tous se taisent, comparant son auditoire à une « canaille ignorante et indocile » alors qu'ils n'ont pas encore échangé le moindre mot. Ils ne sont tous que « des ânes » face à sa science. Il avoue n'avoir « que faire de [leurs] conseils ». Si ce docteur chinois est venu pour se marier, il annonce que « dès le lendemain de

la noce », il fera mettre Isabelle « aux Magdelonettes »[233] et « persuadé que la suivante est une carogne (…) [il] lui donner[a] tant de coups d'étrivières » (Acte II, scène 4). Nous retrouvons ici une allusion à la position sociale inférieure de la femme, précédemment évoquée.

Suivant l'ordre chronologique de l'écriture de ces pièces, c'est à l'œuvre de Crébillon que nous devons maintenant nous intéresser. Elle est l'un des exemples les plus probants dans la présentation de la cruauté d'Asie car elle met en scène deux barbares, père et fils. Lors de la première scène, Zénobie se confie à Phénice. Elles évoquent la « fureur » du roi Pharasmane, « ce barbare (…) qui fait trembler l'Asie », ce « cruel », « perfide ». La Princesse raconte le meurtre de Mithridate, commandité par l'ambitieux Pharasmane, et son propre attentat, par Rhadamisthe, devenu son « barbare époux » juste avant. Il était en ce jour poussé par « sa fureur » et « remplit tout, à son tour, de carnage et d'horreur », pour se venger de son père et du peuple, « les cruels », qui l'accablèrent. « Terrible et furieux », Rhadamisthe fut « inhumain » suite à la trahison de son père. Celui-ci, « son barbare père », « prétextant sa fureur sur la mort de son frère », « jaloux », n'hésita pas à commettre un infanticide. Elle erra alors jusqu'à ce qu'Arsame, « fils d'un père perfide, inhumain et jaloux », frère de l'autre, « vint, foudre à la main, ravager ces climats ». Phénice lui conseille de demander l'aide de Rome pour lutter « contre un prince inhumain » (Acte I, scène 1). Arsame à son retour, évoque son « inflexible père », « roi fier et terrible » (Acte I, scène 2). Pharasmane arrive et à la désagréable surprise de retrouver son fils. Ce n'est pas un père heureux de retrouver son fils victorieux que le dramaturge nous présente ici mais un homme jaloux et méfiant, qui s'étonne de ce retour puisque n'en avait pas donner l'ordre et le somme de partir avant la fin du jour car « [ses] transports jaloux/ Ne veulent point ici de témoins » (Acte I, scène 3). Zénobie lui reproche de vouloir l'assujettir, Pharasmane lui répond en être « irrité » et qu'elle doit alors « redoute[r] [son] pouvoir, ou du moins [son] courroux » et la menace que « [ses] pleurs (…)/ D'un téméraire fils ne vengent [son] amour » (Acte I, scène 4). Pendant ce temps, Rhadamisthe retrouve Hiéron. Il lui parle de « [sa] fureur », dit être « un furieux » qui a commis trop de « crimes » pour mériter son amitié étant un « objet digne

[233] Couvent de Paris accueillant anciennes prostituées et « victimes de la séduction ». Voir ALHOY Maurice et LURINE Louis, *Les Prisons de Paris*, Gustave Havard, 1846, p. 404.

d'horreur, mais digne de pitié ;/ Traître envers la nature, envers l'amour perfide,/ usurpateur, ingrat, parjure, parricide ». Il explique avoir « souill[é] du sang » ses serments, et dit ne pouvoir compter « [ses] crimes » car « [sa] barbarie/ De [sa] jalouse rage a porté la furie ». Il lui raconte alors « cette main criminelle », « [sa] jalouse fureur », lorsqu'il « donn[a] la mort » à Zénobie, son épouse, « n'écoutant plus rien que [sa] fureur extrême/ Dans l'Araxe aussitôt [il] la traîn[ait] », poussé par « [son] barbare cœur ». Hiéron l'interroge sur ses intentions actuelles, mais Rhadamisthe ne sait que répondre si ce n'est qu'il est « furieux, incertain/ Criminel sans penchant ». Il ne sait en effet « si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine » qui l'ont fait nommer ambassadeur car il voudrait « se venger de la nature entière », reconnaissant qu'un « poison se répand dans [son] cœur » où « tout y devient fureur ». Il sait que Rome l'a envoyé en ces lieux « moins comme ambassadeur, que comme un furieux (…) [pour] porter sa fureur jusques au parricide » (Acte II, scène 1). Pharasmane refuse toute autorité romaine. Il assure à Rhadamisthe, qu'il n'a pas reconnu, s'ouvrir « par le fer » les chemins de l'Arménie et lui dit que « l'affront le plus sanglant/ [Le] vengeroit bientôt d'un ministre insolent », puis il lui conseille d' « évite[r] sa colère » (Acte II, scène 2). Rhadamisthe, pour combattre « un roi, père cruel et tyran », espère obtenir le secours de son frère pour « [se] venger des fureurs de [leur] père » (Acte III, scène 2). Après une entrevue avec Arsame, il veut encore plus se venger de ce « père jaloux, père injuste et barbare » puisque « c'est contre tout [son] sang que [son] cœur se déclare ». Son frère refuse de l'aider car il « n'est pas fait au crime comme [lui] » (Acte III, scène 3). Zénobie et Rhadamisthe se retrouvent à la fin de ce troisième acte. Il lui dit avoir été « cruel », « jaloux, désespéré » poussé « jusqu'à la barbarie » par sa « rage ». Elle ajoute qu'il fut « cet inhumain, ce traître/ Cet époux meurtrier », mais lui pardonne (Acte III, scène 5). Cependant, très vite, elle s'interroge sur le bien fondé de le suivre car « sa barbare main/ Fit tomber tous les [siens] sous un fer assassin » (Acte IV, scène 2). Par la suite, Rhadamisthe apprend que Zénobie a dévoilé leurs deux identités à Arsame et trouve cela criminel. Son frère s'étonne de « la noire fureur de [sa] jalousie » puisque lui ne savoure que le moment de retrouver un frère qu'il croyait mort. Encore une fois, Zénobie compare son époux à un « barbare », car si elle a éprouvé des sentiments, tous le croyaient

mort. De plus, elle lui rappelle le « sang qu'a versé [sa] fureur meurtrière » et lui reproches de s'abandonner « à la fureur de [ses] soupçons jaloux » (Acte IV, scène 4). Après cela, Mitrane vient sur les ordres de Pharasmane s'assurer d'Arsame. Il lui avoue craindre pour ses jours car « les transports du roi/ N'ont jamais (…) répandu plus d'effroi. Furieux, inquiet, il s'agite » (Acte IV, scène 7). En effet, le cinquième acte s'ouvre sur la colère de Pharasmane qui prend son fils pour « un traître, un rebelle ». Il assure alors qu' « un ennemi de plus ne [le] fait pas trembler ». Sa fureur s'anime contre son cadet et le roi accuse Rome de « [lui] offrir de plus qu'une victime ». Il veut « jusque chez les Romains (…) porter la guerre » car « [il] hai[t] les Romains » (Acte V, scène 1). Hydaspe vient ensuite l'avertir que les deux ambassadeurs enlèvent Zénobie. Refusant « de [sa] fureur interrompre le cours », il ne laisse pas le temps à Arsame de lui dévoiler que l'ambassadeur de Rome est Rhadamisthe (Acte V, scène 4). Arsame en appelle aux « Dieux, témoins des fureurs que le cruel médite ». Il ne croit pas que le nom de son frère « eût fléchi le cruel,/ Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel » et apercevant son père, il s'interroge sur le sang qui l'a fait naître, comprenant que « [son] frère n'est plus » (Acte V, scène 5). Pharasmane dit avoir « vengé [son] injure, et [en être] satisfait ». Il explique l'avoir « cherché lui-même » parmi « [les siens] expirés sous ses coups » et que « [sa] main a dans son sein plongé ce fer vengeur ». Face à la réaction d'Arsame, Pharasmane comprend qu'il a frappé son fils et pourquoi il était « avare de [son] sang quand [il] versoi[t] le sien » (Acte V, scène 6). La haine de Rhadamisthe pour son père va jusqu'à ce qu'il revienne « expirer à [ses] yeux ». Dans un dernier souffle, il explique lui avoir caché son identité car toujours il fut toujours « si redoutable,/ Que jamais [ses] enfants, proscrits et malheureux,/ N'ont pu [le] regarder comme un père » (Acte V, scène 7). *Fureur*, *barbarie*, *cruauté* et leurs dérivés grammaticaux sont extrêmement présents dans cette tragédie. Jean-Philippe Grosperrin[234] note d'ailleurs que Crébillon était bien moins avare de ces champs lexicaux que ses contemporains. Ainsi les répétitions de ces termes provoquent une impression de saturation générale, augmentant l'intensité de la compétition qui oppose Pharasmane et Rhadamisthe. Se trouvent dans cette

[234] GROSPERRIN Philippe, B*arbarie et voix de la nature dans les tragédies de Crébillon*, in *Nature et culture à l'âge classique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Centre de recherches « Idées, thèmes et formes 1580-1789 », Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 105.

tragédie 21 occurrences de *cruel/cruauté* (13 désignent le père, 8 le fils), 20 de *barbarie* (10 pour chacun des deux). Quand au terme *inhumain*, il en relève 9 dans le texte dont 7 pour le père. La récurrence de la présence du terme *sang* vient ajouter à l'impression générale de cruauté qui ressort de cette œuvre. Notons, de plus que, si le personnage de Rhadamisthe est à la fois composé de grands remords et de grands crimes, faisant de lui un personnage tragique par excellence, Pharasmane attend la toute dernière scène pour regretter l'un de ses gestes. Il est un criminel terrible quand son fils « est un homme en qui tous les sentimens sont extrêmes, qui aime avec fureur, dont la passion est une espece de fievre ardente qui lui ôte la raison, enfin que le péril affreux où il se trouve, toutes les circonstances qui l'accompagnent, toutes les noires pensées qui doivent l'assaillir, ont jeté dans un égarement qui nous fait regarder comme involontaire tout ce qu'il a pu alors intenté »[235]. Il redoute que ce caractère soit l'héritage de son père.

La méchanceté d'Aboulifar dans *Le Fâcheux Veuvage* n'est pas sanglante comme peut l'être celle de Pharasmane toutefois elle est tout autant inhumaine puisque par simple avarice, il veut donner la jeune fille en mariage à un vieil homme, avançant de fait la mort de sa fille puisqu'elle sera dans l'obligation de le suivre au tombeau. Il reconnaît que cela sera « fâcheux » mais sa volonté de devenir le gendre du Cadi domine (Acte I, scène 1). Lorsqu'à la scène suivante, Balkis émet quelques protestations, Aboulifar rétorque qu'il ne « parle plus en père [mais] en maître » (Acte I, scène 2). Au troisième acte, Léandre vient demander la main de la jeune femme à Aboulifar mais ce dernier lui répond simplement qu' « il y a une bonne raison pour [lui] la refuser, c'est qu'elle est morte ». Le Français remarque « avec quel sang-froid [il] annonc[e] une nouvelle si funeste ». Le père de Balkis répond qu'elle mérite cette « insensibilité » mais aucunement leurs « regrets » puisque « la petite rebelle/ De mourir a pris le parti/ Tant pis pour elle ». Une nouvelle fois Léandre constate sa « dureté » (Acte III, scène 4). Annonçant de but en blanc au Cadi qu' « il n'y a plus de Balkis » (Acte III, scène 5), Aboulifar dit simplement qu'à la place il peut prendre sa fille cadette. La cruauté d'Aboulifar s'exprime dans cette pièce dans son détachement face à la vie de ses enfants.

[235] DE LA HARPE Jean-François, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, Volume 15, Chez tous les principaux libraires, 1800, p. 60.

Dans *Zéloïde*, Poullain de Saint-Foix expose un personnage particulièrement cruel, Arimant. La tragédie débute par l'exposition de la « rage » de cet homme qui se dit trahi par une esclave et un étranger devenus son épouse et son ami. Il explique à Phanès les avoir surpris dans les bois la veille et croit qu'ils étaient en train de s'avouer leurs sentiments réciproques. « La jalousie » se réveilla en lui et il allait « les sacrifier à [sa] juste fureur » lorsqu'il fut interrompu. « Le hasard retarda donc [sa] vengeance » mais il assure en réserver une bien pire pour Orosmin. Arimant évoque une nouvelle fois « la noire jalousie, le dépit & la rage » qui l'envahirent puis l'assassinat de l'un de ses esclaves par Métrobate, le père des enfants que la victime avait enlevé des années auparavant. Arimant est seul juge de la punition et se réjouit de pouvoir se « venger sur un malheureux vieillard » des actions d'Orosmin, qu'il sait être son fils. En arrachant un père à son fils, il sait que « l'injure est cruelle » et « la vengeance (…) atroce ». Il annonce vouloir aller « hâter la mort » de Métrobate pour « revenir ensuite ici l'annoncer [à Orosmin], jouir de son désespoir, (…) le tuer » (Scène 1). À cet instant, Arimant n'a que des soupçons sur l'infidélité de son épouse avec Orosmin pourtant le militaire veut à tout prix se venger, de façon la plus cruelle possible. Alors qu'Orosmin explique à son ami Araspe avoir été surpris par Arimant alors qu'il faisait ses adieux à Zéloïde, ce dernier devine que cette rencontre a du « souffler dans le cœur [d'Arimant] tout le poison de la plus noire jalousie » et avoue que connaissant l'homme, « dans les premiers transports de sa fureur, il n'est point d'excès & d'emportems dont il ne soit capable ». Orosmin confirme éprouver des « pressentimens funestes » puis s'inquiète pour l'inconnu qui va être livré au supplice car Arimant le chargeait d'un « ton sanguinaire & farouche » (Scène 2). Orosmin trouve Arimant « barbare » de vouloir la mort du vieil homme et veut aller lui « reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne » car « son action [est] horrible » (Scène 3). Arimant avoue sa « haine » à celui qui fut son ami et reconnaît vouloir la mort de Métrobate uniquement car il est son père. Il ordonne de le conduire « au supplice » puis promet que « [sa] main aujourd'hui versera tout [son sang] ». Il se réjouit d'offrir le spectacle à un fils de voir son père « expirer sous la main d'un bourreau ». Orosmin lui reproche sa « rage » et le provoque en duel pour le plus grand bonheur d'Arimant puis que s'il en sort vainqueur, « [sa] main infâme confondra le sang de [son] père avec le

[sien] » et s'il doit mourir, il entraîne Zéloïde « sur le même bûcher ». Une nouvelle fois Orosmin lui dit être « barbare (Scène 4). Quelques temps plus tard, Araspe vient avertir son ami que « l'audace d'Arimant est à son comble ; qu'avec insulte & mépris », il est prêt à combattre (Scène 7). Lorsqu'Arimant revient suite au combat auprès de son épouse, elle l'accuse d'être un « époux cruel », Métrobate renchérit en le traitant une nouvelle fois de « barbare » car tous deux pensent que « [sa] main vient [de] massacrer » Orosmin. Le militaire avoue alors que « la rage que [lui] inspiroit une indigne & cruelle jalousie » lui ont fait perdre raison (Scène 9). Cette petite tragédie met donc en scène un personnage que la jalousie pousse à la cruauté. De simples soupçons lui font espérer une vengeance terrible que tous savent possible puisqu'Arimant semble réputé pour son caractère barbare.

Voltaire fit de Gengis Khan, dans *L'Orphelin de la Chine*, un personnage ambivalent, qui lui valut quelques reproches car « il est féroce, il est doux, il est emporté » quand il aurait fallu en faire « un Tartare féroce, violent emporté »[236]. L'action prend donc place au temps de la prise de Pékin par les Tartares. Gengis Khan a résolu d'exterminer la dynastie chinoise en massacrant le dernier descendant. Or celui-ci a été sauvé par le mandarin Zamti et son épouse qui le substituent à leur propre enfant. Le subterfuge est découvert et l'Empereur tartare les condamne tous à mort jusqu'à ce qu'il reconnaisse en Idamé, celle qu'il aima autrefois. Il lui offre alors le choix de se donner à lui ou de mourir aux côtés de sa famille. Si finalement Gengis épargne la famille chinoise c'est que Voltaire voulait faire triompher « la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare »[237]. Ainsi Idamé et Asséli craignent les « tartares (…) ces peuples barbares » et disent ignorer « à quelle atrocité/ Le vainqueur insolent porte sa cruauté ». Elles appellent « ce tyran » le « Catai sanglant » car il « s'appesantit sur tout ce qui respire » et « [ses] affreux exploits/ Font un vaste tombeau de la superbe Asie ». Elles craignent également son lieutenant qui « dans sa furie/ Porte au palais (…) le fer et les flambeaux » (Acte I, scène 1). Zamti vient leur apprendre qu'il se murmure que « ce roi des fiers enfants du nord (…) Vient, toujours implacable, et toujours indigné,/ Consommer sa colère et venger son

[236] GRIMM Friedrich Melchior (Freiherr von) et DIDEROT Denis, *Correspondance littéraire, philosophique et critique : adressée à un souverain d'Allemagne*, Longchamps, 1813, p. 440.
[237] *Œuvres complètes de Voltaire*, A. Sautelet, 1827, p. 367.

injure » (Acte I, scène 3). Arrive Octar qui leur déclare que s'ils ne lui remettent pas le fils du défunt empereur, « le sang et le carnage/ Vont de [son] maître encor signaler le courroux » (Acte I, scène 4). Le deuxième acte s'ouvre sur les pleurs d'Idamé qui explique à son mari avoir arraché des mains des « cruels vainqueurs » leur fils que Zamti voulait faire passer pour le fils de l'empereur. Tous deux se disent prêt à remettre leur vie « au vainqueur sanguinaire » pour sauver les nourrissons (Acte II, scène 3). Approche ensuite Gengis. Il annonce avoir porté « la terreur » et veut maintenant « la paix » : « la mort du fils des rois suffit à [sa] vengeance » assure-t-il, il veut donc « étouff[er] dans son sang la fatale semence » (Acte II, scène 5). Idamé se jette aux genoux d'Oscar, implorant que « malgré ses cruautés » Gengis épargne son enfant. Le Tartare demande alors à la rencontrer car ce ne sont pas « de vaines plaintes,/ Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes » qui vont le soumettre (Acte III, scène 1). Elle lui dit s'attendre à ce qu'il la tue mais il veut la rassurer en lui répondant qu'il « immole à [sa] victoire » seulement « le dernier rejeton d'une race ennemie ». Il avoue également haïr son époux et que, depuis qu'elle le repoussa des années auparavant, « [ces] climats ont mérité [sa] haine » (Acte III, scène 2). Gengis s'entretient ensuite avec Zamti. Il lui rappelle que « rien n'échappe aux coups de [sa] vengeance » et que s'il ne lui obéit, « [son] supplice » sera inexorable. Il doit lui remettre l'enfant « ou subir le trépas ». Zamti le brave, Gengis ordonne qu'on l'emmène, Idamé reproche au « cruel » de lui avoir pris «[son] empereur, [son] fils, et [son] époux » (Acte III, scène 3). Gengis se sent faiblir face à Idamé mais il veux punir Zamti : il n'est pas question de « laisser respirer un vaincu qu['il] abhorre » car il sait « trop user de violence » (Acte III, scène 4). Son seul intérêt réside dans l'amour d'Idamé ; par contre « c'est peu de cet enfant ; c'est peu de son supplice ». Son seul souhait est « d'être aimé de l'ingratte, ou de [se] venger d'elle,/ De la punir » (Acte III, scène 6). Dans le même temps, la guerre continue et puisque les Coréens ont proclamé l'enfant roi, Gengis veut « sa tête à la main » marcher contre eux car il a « trop de cet enfant différé le supplice » (Acte IV, scène 1). Pour parvenir à ses fins, Gengis propose à Idamé un choix inhumain : divorcer de son mari et l'épouser ou avancer la mort de celui-ci. Asséli s'étonne de la proposition du « tyran du monde » puisque « ce vainqueur sanguinaire » avait su fléchir « sa férocité » (Acte IV, scène 5). Asséli s'attriste du pouvoir de « ce conquérant sauvage ». Idamé lui narre alors que « fumant de

carnage » Gengis l'a fait appeler pour mieux l'accabler. « Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante,/ Vingt fois il a levé sa main toute sanglante » sur l'enfant mais elle est parvenu à le faire renoncer. Il est sorti en criant « vengeance ». Elle se remémore que « tout en rage », il lui assura « sa haine ». Asséli voit en lui un « lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne » (Acte V, scène 1). Gengis revient ensuite, affirmant ne pas avoir assez « déployé [sa] colère » et annonce vouloir la « punir » pour assouvir sa « vengeance » à laquelle son âme « est trop accoutumée ». Elle lui demande d'être l'unique victime de « la main meurtrière/ Dont [elle] espérait en vain fléchir la cruauté ». Comme elle repousse ses avances, « [son] juste courroux/ [Lui] rend la cruauté (…) [Son] époux, [son] prince, et [son] fils » vont « payer de leur sang [sa] fierté rebelle ». Il reconnaît être « barbare », « un ennemi sanglant, féroce, sans pitié/ Dont la haine est égale à [son] inimitié ». Elle obtient pour dernière volonté un entretien avec son époux et alors qu'ils sont sur le point de se donner la mort, Gengis les en empêche et leur accorde son pardon. Hormis le caractère cruel et sanglant du chef de guerre tartare, c'est la vengeance qui attise la cruauté de Gengis. Notons cependant, qu'au final, Gengis n'aura commis de crimes que dans ses combats guerriers puisqu'il ne met pas à exécution ses menaces sur la famille du Mandarin.

Zulica présente également un personnage cruel en la personne de Zéhangir. L'absence de Timur, empereur de Tartarie, a réveillé l'ambition de Zéhangir, prince du sang royal. Il est sur le point de s'emparer du trône quand le retour de Timur dérange ses projets. Zéhangir promet alors la main de sa fille à Zulica, favori de l'empereur et amant d'Amétis, s'il assassine son bienfaiteur. Zéhangir est certain que ce meurtre soulèvera le peuple et qu'ainsi, lui pourra « sans danger le punir de son crime » et prétendre au trône. Peu importe si « [sa] haine [a] besoin d'un malheureux amour », seul le pouvoir n'a d'intérêt pour le prince. Il a pleinement conscience que « de cet événement » sa fille doit être « l'instrument ». « De [son] ambition & victime, & complice,/ Avec [lui], s['il] meur[t], il faut qu'elle périsse » (Acte I, scène 1). Zéhangir a donc fait appeler Zulica et lui a avoué que « [sa] haine est prête d'expirer ». Il lui explique que pour obtenir sa fille, il lui doit « un cruel sacrifice » et « [s]'armer d'un poignard » (Acte I, scène 2). Seul, Zulica qualifie Zéhangir de « barbare » puisqu'il veut le forcer au crime et le perdre (Acte I, scène 3). Amétis reproche à son père « inflexible » de devoir le « combattre sans cesse »

car il lui apprend qu'il la destine à un mariage mais qu'elle ne connaîtra l'identité de celui à qui elle est destinée « qu'en lui donnant la main ». Elle lui assure qu'elle s'immolera s'il lui impose « un devoir si cruel » (Acte II, scène 1). Zéhangir force ensuite sa fille à informer Zulica qu'elle ne l'épousera, aveu inhumain lorsque tous deux s'aiment encore. Elle le dit « cruel » car « sans horreur [la] livre à [son] bourreau », il le trouve « perfide » de son « cruel outrage » (Acte II, scène 3). Zéhangir rappelle à Zulica qu' « il faut servir [sa] haine » et « à [ses] desseins prêter un bras venger/ Immoler un Tyran » (Acte II, scène 5). Zulica ne sait plus que faire car « le cruel (…)[l]'enchaîne à son forfait » (Acte II, scène 6). Il interroge alors Amétis sur son « Pere furieux », elle reconnaît que ce dernier « triomphe en secret lorsqu'il [la] sacrifie » (Acte III, scène 4). *Haine* et *rage* sont alors deux termes qui reviennent sans cesse lorsque les amants évoquent Zéhangir. Zulica espère pouvoir réconcilier les deux princes mais Zéhangir n'a pour seule réponse son espoir de « tyrannie » et refuse de changer (Acte IV, scène 2). Amétis les rejoint, Zéhangir comprend alors qu'elle connaît son ambition et lui affirme alors que plutôt que de « désarmer [sa] colère », elle devrait « crain[dre] plutôt le courroux & le pouvoir d'un pere ». Zulica s'interpose entre sa maîtresse et ce « pere criminel », attisant « la fureur qui [le] guide » et lui offre l'opportunité de fuir avant qu'il appelle les gardes. Zéhangir part mais il assure qu'il reviendra, « armé par la vengeance,/ Les inonder de sang (…)/ Et d'un même poignard, conduit par la fureur,/ L'immoler à [ses] yeux & [lui] percer le cœur » (Acte IV, scène 3). Zulica empêche Amétis de suivre « ce lache assassin,/ Qui brûloit (…) de [lui] percer le sein » (Acte IV, scène 4). Finalement Timur sort vivant et vainqueur de ce complot. Il regrette l' « aveugle furie » de Zéhangir. Bien qu'enchaîné, celui-ci promet de lui « apport[er] la mort » puis se réjouit de le quitter « entouré d'assassins » et de laisser de « noirs soupçons augmenter [son] supplice » en refusant de donner le nom de son complice. Zulica avoue tout à son roi, Zéhangir préfère se donner la mort car « humilié (…) [il] doi[t] haïr la vie » (Acte V, scène 4). La cruauté de Zéhangir s'apparente ici à du vice puisqu'il prend plaisir à manipuler ceux qui l'entourent en leur offrant des choix inhumains. Il est prêt pour assouvir son désir de puissance à voir mourir sa fille, et s'il le faut, de ses propres mains. Toutefois c'est le triomphe de la morale sur la violence et la victoire du rationnel sur la cruauté que Dorat a ici cherché à mettre en scène.

Cruauté et fanatisme vont de pair dans *La Veuve du Malabar* puisque c'est pour respecter les lois divines que le Grand Bramine pousse la veuve au bûcher, quand bien même elle n'était pas heureuse auprès de son époux. Il y a de la violence dans la description du sacerdoce et de la cruauté dans ce culte. Lorsque le Jeune Bramine évoque la « preuve barbare » exigée par la foi, le Grand Bramine lui répond qu'une veuve ne « dispos[e] de son sort » puisque « la femme naît pour [l'homme] » (Acte I, scène 1). Le Jeune Bramine regrette que ce ne soit « point seulement par la haine et le crime,/ Que la cruauté règne, et proscrit le bonheur ;/C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,/ De piété, de loi ; la coutume bizarre/ A su légitimer l'excès le plus barbare ». Son chef rappelle que « nous naissons pour les maux » e qu'il faut « de Brama, dans ce temple, entend[re] la voix terrible » dont il se fait l'écho (Acte I, scène 3). Il refuse donc, comme le demande le gouverneur, de « différer ce qu'il faut maintenir » car il veut « de Brama sur ces bords souten[ir] mieux la cause » (Acte I, scène 5). Bien que le Jeune Bramine comprenne ensuite qu'il est le frère de Lanassa et que son honneur est donc en jeu si elle venait à refuser le bûcher, il la pousse dans ce sens, à l'inverse « des cruels qui, pour hâter [sa] mort, [l]'assiègent aux autels » (Acte II, scène 3). Du côté français, l'Officier vient avertir le Général qu'un « cruel bramine apprête la fureur » d'un sacrifice, « triomphe (…) du fanatisme et de la cruauté ». Le Général s'étonne que « la religion consacre leur furie » et refuse de « souffrir leur barbarie » (Acte III, scène 3). Le Général dit au Bramine qu'il est « barbare » de maintenir « ces mœurs abominables/ Que les européens traitent encor de fables,/ Tant ils ont de peine à croire à leur férocité » puis le condamne de faire « des cruautés une loi de l'état ». Il n'admet pas qu'on puisse assister « d'un œil sec » au spectacle d'une femme qui s'élance dans les flammes et entendre « les cris de sa douleur ». Montalban ne croit pas possible que « [ses] dieux [l]''exiteroient à tant de barbarie » et ajoute qu'il n'est « pas même un homme » puisque ne connaît pas le sentiment d'humanité, tout au plus est-il un « monstre ». Le Bramine reconnaît que la loi est « cruelle » mais « l'équité l'autorise » (Acte III, scène 5). Le Général veut arrêter les « inhumains » (Acte III, scène 6). Lorsque le Bramine vient chercher Lanassa, le Général lui reproche de persister à vouloir « dans [sa] fureur la traîner au bûcher ». Il lui dit à nouveau ne voir en lui qu'un « cruel » motivé par la « rage » (Acte IV, scène 9). Cela incite l'homme de religion à hâter la cérémonie

et venger leurs traditions. Alors que le Grand Bramine annonce au nom de Brama avancer la cérémonie, le Jeune tente une nouvelle fois de dissuader le « barbare » en lui avouant être le frère de la veuve mais rien ne fait dévier le chef religieux de ce qu'il croit être juste (Acte V, scène 3). La cruauté du ministre de Brahma consiste en son intransigeance envers le maintien de cette loi. La barbarie de cette tradition se reflète en son administrateur.

Ces divers exemples sont chacun accentués par la douceur et/ou la vertu de personnages qui leur sont opposés. Ainsi la gentillesse d'Orosmin accroît la violence d'Arimant, l'humanité du Jeune Bramine intensifie la volonté de voir mourir la veuve chez son chef, ou encore la vertu d'Idamé aggrave la cruauté de Gengis. Chaque barbare est face à un une personne de qualité.

Une réelle proximité se retrouve entre les peintures de l'Asie et de l'Empire Ottoman, le faste et la frivolité en moins au Levant compensés par un renforcement de la violence et de la vertu, faisant du personnage asiatique une alternative plus extrême dans ses caractéristiques caractérielles que ne l'était le Musulman. Il semble donc qu'il ait existé de la part des dramaturges une volonté de mettre à distance la cruauté ottomane en la déplaçant sur les terres asiatiques.
Cela ne portait à aucune conséquence étant donné le peu de respect de la géographie d'alors et la différence des relations entretenues entre l'Europe et ces deux parties du monde. Nous pouvons donc conclure ici que l'une des deux principales figures du personnage asiatique se trouve être l'avatar cruel de l'Ottoman. Il n'est plus ici question de la succession des tragédies romantiques antiques ou des intrigues de sérail ; le terrible Mongol et/ou Tartare incarne la cruauté musulmane.

Il existait bien sûr des liens entre la France et l'Asie mais davantage avec le Siam et l'Inde, où en plus des relations commerciales Louis XIV notamment espérait faire triompher le christianisme, qu'avec la Tartarie. Ces accointances diplomatiques se retrouvent dans la différence de peintures des mœurs de ces diverses nations puisqu'il apparaît clairement suite à l'étude de ce corpus que, vu de la France, l'Inde y est le pays de Brama et de ses traditions cruelles, l'Empire de Gengis Khan est celui de la violence et la Chine, la nation de la sagesse, une civilisation reconnue dont le raffinement est à la mode. C'est pourquoi les rares

personnages d'origine chinoise incarnent des médiateurs, défenseurs du droit et de la vertu, secondes figures théâtrales de l'Asie. Il n'y avait pas en France au XVII^e^ siècle de représentation d'œuvres du continent asiatique, toutes celles dites « chinoises » étaient donc tout droit sorties de l'imaginaire européen.

IV. Le personnage noir : de l'Africain à l'esclave

Si les personnages d'origine orientale se distinguaient sur scène grâce à la spécificité de leurs costumes et accessoires attenants, l'Africain sera lui différencié des autres protagonistes par la couleur de sa peau. Il est noir avant toute autre chose.

Quelques textes antiques évoquent des peuples originaires d'Afrique, toutefois il faudra attendre les décennies transitionnelles entre le Moyen-Âge et les Temps Modernes pour que la France s'interroge sur l'homme noir, sujet qui ne tardera pas à investir les arts. Dès lors, l'évocation et la représentation d'Africains seront associées au malheur, à la mort, aux ténèbres mais aussi à l'exotisme par excellence. Cela débute par l'évocation d'un roi mage noir dans la littérature ecclésiastique du XV^e^ siècle, et notamment Jean de Hildeshei[238] qui décrit avec truculence la caravane animalière qui le suit. Le sujet de l'Épiphanie inspire alors les peintres, toutefois certains rechignent encore à représenter un homme noir ; il faudra attendre le XVI^e^ siècle pour que cela soit communément admis. Mais si ce personnage a tantôt des allures orientales, il en revêt parfois d'autres indiennes lorsqu'on découvre les Amériques : « c'est dire qu'on ne connaît pas grand chose de l'homme noir, il représente surtout l'Autre, l'envers du Blanc »[239]. Il devient par cette opposition très vite celui qui se rapproche de l'Enfer, thèse soutenue par ceux qui pensent les Noirs « descendus de la lignée du dit Cham, maudit de son père, ils ont esté aussi distinguez des autres hommes pour mémoire éternelle de malédiction »[240].

[238] Cité par Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 24.
[239] *Loc. cit.*
[240] Chambonneau, cité par William Cohen, *Français et Africains : les Noirs dans le regard des Blancs 1530-1880*, Gallimard, 1981, P. 35.

En ce qui concerne le théâtre, nous savons aujourd'hui que quelques mystères représentaient l'arrivée des rois mages à Jérusalem, cependant rien ne laisse penser que l'on se grimait pour incarner le roi d'Ethiopie car ce genre dramatique était joué par et pour le public des villes provinciales, loin des préoccupations de l'iconographie de la cour. C'est alors à Marguerite de Navarre, l'une des premières femmes de lettres françaises, prônant l'art et les idées nouvelles, qu'est attribuée la première œuvre dramatique présentant un personnage noir : *La Comédie de l'adoration des trois rois à Jésus Christ*. Reprenant le thème liturgique, l'un des mages est recouvert d'une carapace noire. Destinée à éduquer les jeunes filles de la cour, cette œuvre utilise allégories et symboliques. Il est alors simple de deviner que la noirceur était une punition divine : Dieu noircit les infidèles.

C'est donc dans ce contexte que les lecteurs/ spectateurs vont appréhender le personnage africain. On ne connaît de lui que sa couleur due aux brûlures des flammes (parfois du soleil, parfois de l'Enfer) et son impiété renforcée par les souvenirs des Croisades. Présentés comme torturés et maudits, les malheureux descendants de Cham portent « la couleur de leur disgrâce »[241]. Véritable figure dématérialisée et caricaturale, elle sera celle pour qui la notion de masque sera la plus importante tant le fardeau dû au peu de connaissance et à la censure pèse sur les personnages d'origines africaines.

A. La barbarie moresque

À l'orée du XVII^e^ siècle, la France est épuisée par les troubles et la violence qu'elle connut lors des décennies précédentes. Guerres de Religions, successions royales problématiques, massacres de la Saint-Barthélemy, famines et épidémies, l'univers littéraire ne peut se dégager de cette noirceur et va s'en faire l'écho. S'inspirant de faits divers réels, motivés par les histoires tragiques, nombre d'auteurs vont travailler à narrer cette cruauté repoussoir qui ne tardera pas à investir les planches du théâtre. Le spectacle du sinistre et de la mort est apprécié. Les deux premières œuvres que nous allons ici étudier furent jouées à Rouen,

[241] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 37.

troisième ville française, à proximité de Paris qui, grâce au flux humain drainé par le commerce, formait un public déjà initié aux sombres tragédies espagnoles de Cervantès ou Lope de la Vega et anglaises de Shakespeare.

1. L'appréhension de l'homme noir

Les deux pièces les plus anciennes présentant au moins un personnage noir sont également les plus impitoyables de celles du corpus, il s'agit de *La Tragédie d'un More cruel* et des *Portugaiz infortunez*, toutes deux datées de la première décennie du XVII^{e} siècle. Le lexique employé pour parler des Africains n'est pas neutre. Dès les premiers vers, une réelle mise à distance est effectuée. La première, pour évoquer l'esclave, emploie des expressions telles que « meschant More usant d'une cruauté rare » (Vers 86), « ce cruel » (Vers 89), « ce mauvais garçon » (Vers 108) avant que le les crimes ne soient perpétrés car la Demoiselle est effrayée par cet homme de « la gent barbaresque » (Vers 110). Lorsqu'ensuite elle est détenue avec ses enfants, et que le More dit vouloir punir son maître, elle le dit être un « déloyal né de race meurtrière » (Vers 429), un « monstre infernal » (Vers 435), un « Tartare cruel » ou encore un « chien sale et inique » (Vers 438). Le chasseur, averti des actes du More, parle de lui comme d'un « Barbare Turc » (Vers 474) au cœur « félon et plein de cruauté » (Vers 476). Son collègue le perçoit comme « un animal, un traître » (Vers 497). Avant d'être tuée, la Demoiselle renchérit dans la métaphore animalière pour évoquer son violeur. « Chien enragé », « traître animal » (Vers 611), « cruel animal » (Vers 639) sont quelques exemples de cela. Chrétien des Croix qualifie les habitants de Manique de « Caffres noirs » (Vers 473). Leur apparence physique est ici très détaillée car elle surprend les Portugais. En effet si le Pontife est surpris par la voix et le poil (Vers 495) de ces derniers, « tesmoins » (Vers 496) de leur différence, la reine note les petites « mammelles » d'Eleonor précisant que dans son pays, les femmes les ont « longues » (Vers 1611). Les Portugais s'étonnent pour leur part des vêtements africains (Vers 484), puis interrogent le Pontife sur leur couleur :

> « Mais sçavez-vous d'où vient vostre noire couleur ?
> Est-ce point du soleil la brulante chaleur,
> Qui dessechant la peau, la rend comme brulée,

Ou bien l'aridité de la terre hallée,
Ou bien que la semence, et le sang par trop cuit
Cause que vostre chair si noirement reluit ?... » (Vers 507-512)

Ces six vers non seulement réitèrent les croyances européennes sur l'explication de la couleur de la peau des Africains mais démontrent également toute la crédulité et le manque de connaissances des Européens, expliquant de fait la méfiance qu'ils éprouvent pour cet être si différent physiquement : la différence fait peur. Le Noir est ici réduit à sa couleur. Cependant, les Lusitaniens n'ont d'autres choix que d'implorer l'aide de leur roi Mocondez. Le chœur les met en garde car « les Mores sont tousjours remplis de trahison » (Vers 599). Ils craignent d' « irriter » « ces Noirs » (Vers 607) et leur chef, « ce vilain Sarazin » (Vers 610), « ce Roy barbarement impie » (Vers 887) car «comme ils sont méchans » (Vers 759), ils risquent de le « faire quelque injure » (Vers 760) aux naufragés, lesquels préfèrent alors être armés pour la rencontre. Eleonor semble sereine lorsqu'il est temps pour elle d'aller plaider leur cause auprès de la reine car elle pense que « la gent la plus sauvage » s'émouvra de leur triste sort malgré cela elle reste sur ses gardes car elle sait « ce peuple noir (…) rempli de malice » (Vers 1486). Les enfants tremblent « de peur » (Vers1409) de voir les « Cafres » (Vers 1410) approcher et demandent qu'on les sauve de « ces Mores vilains » (Vers 1411). Mais à la fin du troisième acte, le Chœur avertit que le malheur est proche : il connaît de « ces Caffres noirs » (Vers 1523) « leur ame traitresse » (Vers 1525). En effet, après les avoir privés de tous leurs biens, Sose les définit comme un « peuple pernicieux » (Vers 2027) et Eleonor de « diabolique race » (Vers 1062), de « miserables volleurs, traistres, pernitieux » (Vers 2067), « plus brutalle cent fois qu'une ourse furieuse » (Vers 2070).

Le physique des personnages noirs n'est ici que peu exploité, cependant il semble que Nicolas Chrétien Des Croix se soit largement inspiré des traits accordés aux Africains à la Renaissance et s'est pour cela inspiré des récits des voyageurs[242]

[242] LANNI Dominique, *Une entrée spectaculaire sur la scène littéraire française : le représentation des « caffres » dans Les Portugaiz infortunez de Nicolas Chrétien des Croix* (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4021): «Pour que ces Cafres évoquent une *réalité* aux yeux des spectateurs et dans l'imaginaire des lecteurs, Chrétien doit les parer de signes distinctifs. S'il renvoie le lecteur à "ce qu'en escrit Jean Botero Benese, en ses relations universelles ; le docteur Camerarius au 2.volume de ses Meditations Historiques livre 3. chap.17. & Goulard en ses Histoires admirables", de nombreux détails révèlent qu'il s'est

D'autres œuvres du corpus ici étudié, tragédies et comédies, évoquent subrepticement la crainte de l'Africain et la défiance qu'il inspire. La Grange-Chancel fait ainsi dire à Scaurus, ambassadeur romain dans la tragédie *Jugurtha* (1692), que « l'on corrompt aisément la foi des africains » (Acte III, scène 4) après avoir reconnu que le « maure » est « le plus craint de tous [leurs] ennemis » (Acte I, scène 3) : si « le numide est puissant ; les maures sont terribles./ S'ils s'unissoient ensemble, ils seroient invincibles » (Acte III, scène 5). *La Belle Esclave* (1640) nous apprend que « la franchise n'est pas une vertu d'Afrique,/ Les Mores pour tromper font jouer cent ressorts,/ Et ne sont pas moins noirs de l'âme que du corps » (Acte II, scène 6) puis nous explique qu'il en faut pas « s'estonner de [leur] noire pratique » car « il se voit tous les jours des Monstres en Afrique » (Acte IV, scène 1).

Cette même appréhension se retrouve également dans certaines œuvres du XVII[e] siècle. Par exemple, Beatrix pense que c'est la crainte de la race blanche qui « rend les sauvages si barbares », capables de « supplices cruels & inévitables » (*L'Isle sauvage*, acte I, scène 2). D'Oberval explique à Dorise avoir peur des « Esclaves noirs » qui, armés d'un poignard et d'un cordon, peuvent ôter à un homme sa masculinité (*L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, acte III, scène 4). Il est ici intéressant de souligner que le dramaturge a préféré l'emploi de l'expression « esclaves noirs » plutôt que d'employer le nom de leur fonction,

---

principalement inspiré des ouvrages de voyageurs et chroniqueurs imprimés en français à la fin du seizième siècle et au tout début du dix-septième. Parmi ceux-ci figurent les contributions de Fernão Lopez de Castañeda, de Jerónimo Osório da Fonseca, de Jan Huyghen Van Linschoten et de Willem Lodewijckz et de l'auteur anonyme du *Journal du voyage de l'Inde orientale*. Le portrait que ce dernier brosse des Sauvages du Cap – "c'est un peuple richement difforme et laid de visage : quand ils parlent, ils glossent de la bouche comme cocqs de guinee: leur accoutrement est un peau fait comme vn manteau, couvrant la partie superieure du corps, et puent contre vent loin vne brassee" – est assez révélateur du regard porté par les voyageurs européens sur cette population durant le dernier tiers du seizième siècle. (…)Physiquement, les indigènes sont noirs et leurs cheveux sont crépus mais ces éléments sont présents dans d'autres textes. "Tutta la gente di questa regione generalmente è negra delli capelli ritorti" écrit João de Barros. D'autres auteurs l'ont noté avant lui : cette indication n'a donc rien d'original. (…)Les "tetins lons" auxquels la reine Melinde fait allusion réfèrent à une caractéristique physique signalée pour les femmes cafres par Fernan Alvares et pour les femmes mexicaines par Francisco Lopez de Gomara. "Lés jeunes vont mal en ordre, écrit Fernan Alvares, léquels étans paruenues en l'age de vint, ou vint et cinq ans, se delectent à porter dés Tetins si lons, qu'il leur batent iusques sur la ceinture : reputans cela pour une chose qui lés embellit merueilleusement, et leur donne vn grand lustre : ayant le cors découuert, et orné, de la ceinture en sus, de pâtenotres enfilees auec cordes." "Elles ont les mammelles grandes, écrit Francisco Lopez de Gomara, et si longues que par dessus leurs espaulles elles donnent à teter à leurs enfans."

puisqu'il se réfère ici aux muets, prouvant bien que la couleur de ces hommes participe à l'effroi qu'ils inspirent.

2. Détails sur l'Afrique et ses mœurs

L'action de la tragédie anonyme se déroule en Espagne et ne nous informe pas sur les origines du More. Cependant, il est intéressant de noter que ce personnage est ici musulman puisqu'il s'adresse au « Prophète Mahom » dès le premier vers de l'œuvre et réitère ses adresses à plusieurs reprises. Cette caractéristique religieuse le définit tout autant que la couleur de sa peau, elle vient s'ajouter à son fardeau si l'on en croit la crainte que l'esclave inspire à ses maîtres. Le choix de l'emploi du mot *more* n'est d'ailleurs pas anodin. Ce personnage n'a pas de nom, il n'est qu'un more. Or ce terme désignait initialement les habitants du Maghreb mais, au fil des siècles, il fut employé pour qualifier un musulman. Il semble que ce soit dans ce sens et donc pour définir l'esclave que le choix de cette appellation fut fait car s'il est intéressant de noter qu'aucune allusion à la couleur de la peau de cet homme ne se trouve dans le texte, les gravures éditées au commencement de chacun des cinq actes de la tragédie nous présentent un homme noir. Ce n'est donc pas tant sa couleur qui importe ici que sa religion.

À l'inverse, Nicolas Chrétien des Croix propose à travers son œuvre de nombreux détails sur la vie des habitants de Manique. Dès le premier acte, le Pontife informe les Portugais sur plusieurs sujets (accueil de l'étranger, croyances, polygamie, etc.), leur expliquant :

> « Ici les étrangers ne sont pas bien venus,
> (…)
> Pour n'estre de ceux là qu'on appelle corsaires,
> Et qui pillent les biens en diverses manieres.
> Les larrons on punist, avecques les sorciers,
> Comme tout adultere, et perfides meurtriers.
> Nous croions Mosini le grand moteur du monde
> Parce qu'il est du bien une source feconde :
> Les habitans ne sont aucunement courtois
> Mais avec tout respec ils honorent leurs rois :
> L'on ne tient point encor pour actions infames
> Qu'un homme ait tant qu'il peut entretenir de femmes :
> Nous celebrons aussi deux choses seulement,
> Le naistre de nos rois, et leur enterrement,

De sept jours, en sept jours nous faisons d'eux memoire,
Et méme des deffunts nous festivons la gloire.
Se decevoir l'un l'autre à chacun est permis,
Et l'on n'est recherché pour delict commis. » (Vers 531-548)

C'est ici le Pontife qui parle, représentant par définition du clergé local.

Serif est celui qui ouvre le deuxième acte. Il nous apprend avoir été désigné par le roi pour « veiller dessus sa Republique » (Vers 666), car échaudé par la colonisation de Cefala et du Mozambique, le roi lui a confié la charge de veiller sur l'indépendance de leur territoire. Il affirme à son tour se méfier des étrangers, surtout ceux « qui ont blanche la face » (Vers 673) car son pays est libre et épargné de la guerre et il refuse qu'ils viennent « emporter [leurs] biens, et [les] domter aussi » (Vers 676). Il explique n'être pas dupe de leurs manières qui consistent à leur apporter « de petits instrumens » (Vers 679) pour les séduire et les rendre « captifs » (Vers 684) comme ce fut le cas dans les pays voisins. Son rôle est donc de prévenir Manique du danger blanc. Par la suite, le chœur nous apprend que les armes africaines sont « de longs bois » (Vers 801) et puis Sose précise que les habitants de Manique furent étonnés du bruit des armes européennes, signifiant ainsi leur méconnaissance des armes à feu. A l'ouverture du troisième acte, Mocondez, le roi, formule une nouvelle fois l'aversion africaine pour les peuples blancs. Il est persuadé que c'est la crainte qu'il inspire qui les retarde. Serif acquiesce et regrette que certains des Africains acceptent « pour un bœuf, un mouton ou pour de la castille (…) quelque riche ustencille ». Bien que les trois hommes soient à la tête de l'état, aucun ne semble connaître le « païs que l'on apelle Europe » (Vers 1122). Dans un premier temps, Mocondez refuse catégoriquement d'accueillir les naufragés car il ne veut pas de la présence d'une « estrangere race » (Vers 1138) chez lui, de plus nous apprenons que « nul étranger ne peut devant le Roy parestre » (Vers 1150). Le Pontife plaide leur misère mais le roi veut les punir de ce qu'il prend pour de la témérité et en faire un exemple pour les « autres vagabonds » (Vers 1208), affirmant par là également sa « puissance heroique » (Vers 1210) ; il accepte finalement de les rencontrer à la seule condition que les étrangers soient désarmés. Son épouse, Mélinde, est impatiente de rencontrer des « visages blonds » (Vers 1276) car elle a ouï-dire qu'ils sont les détenteurs de « riches ornemens » (Vers 1291) qu'elle aimerait également posséder. Lors de son entrevue avec Eleonor, elle s'étonne de leurs

différences physiques, se demande qui est « ce Christ » (Vers 1845) évoqué par la jeune femme, puis avoue ne pas savoir à quoi peut servir une montre ni connaître le système de la division du temps en heures (Vers 1903-1916). La souveraine prend les Portugais en pitié suite au récit effectué par Eleonor mais son époux campe sur sa position, lui dit qu'elle n'a pas à « se mesler/ des affaires d'Estat » quand celles des femmes est de « coudre, et filer » (Vers 1991-1992). Le roi ordonne alors « de prendre tout ce qu'ils ont (…) jusqu'à les laisser desnuez de chemise » (Vers 2013-2014).

Il n'est pas question dans la description de cette civilisation de sauvagerie ou d'anthropophagie, mais bien d'une société organisée, dite républicaine bien que monarchique. Si toutefois elle ne connaît ni l'Europe ni les objets manufacturés qu'on y trouve, elle n'est pas désireuse de détenir ces marchandises. De plus, les rôles sociétaux sont respectés : le Pontife défend l'entraide et la compassion et Serif argue en faveur du respect des lois pour maintenir l'ordre. Le roi est pour sa part plus virulent que sa position ne l'encourage, quant à la reine Mélinde, elle est seule à vouloir s'ouvrir au reste du monde, cependant elle semble partagée entre la frivolité et la compassion.

3. Cruauté et vengeance

Si Sose et Pantaleon se remémorent la bienveillance du roi Alagos, qui les reçu après leur naufrage, ils sont également tous deux d'accord quant au fait qu'il n'y ait en Ethiopie d'autres rois noirs aussi aimables (*Les Portugais infortunez*, vers 885-898).

Le théâtre va en effet se faire l'écho de la méchanceté et de la cruauté des Africains. Au-delà du refus d'aide aux Portugais, et bien que son aversion pour les Blancs soit compréhensible puisque les pays alentour ont été envahis par les Européens, Mocondez agit envers eux de manière particulièrement inhumaine lorsqu'il les prive de tous leurs biens, y compris de leurs vêtements. La cruauté devient alors intime, particulièrement lorsqu'elle s'applique à un groupe composé notamment de femmes et d'enfants dans un grand désarroi. Prendre les armes des Lusitaniens peut sembler cohérent mais les priver de la totalité de leurs affaires

équivaut à les empêcher de troquer et donc cela revient à les priver de nourriture. Les forcer à la nudité, en plus de toucher à l'intimité, force à l'annihilation de tout espoir. Il me semble alors que l'hostilité des indigènes envers les Portugais va au-delà du refus de porter assistance à un Blanc perdu au fin fond d'une contrée exotique : ils leur font espérer puis subir. Il s'agit ici de barbarie perverse.

Dominique Lanni[243] argumente d'ailleurs en faveur d'un parti pris du dramaturge non pas forcément pour l'exotisme dont la mode commence à croître en France mais davantage pour utiliser la démesure du sordide car comme le précise l'article, la dépossession des biens advient après une unique rencontre, soulignant la perfidie de roi de Manique, chef de Caffres « sournois, fourbes, captieux ». Ils condamnent de fait Eleonor à l'enfouissement pour cacher sa nudité, les enfants à une longue et terrible agonie ; s'ensuit la mort fatale de ces trois personnages. Puis nous apprenons celle de Sose, qui dans un dernier élan avait tenté de trouver quelque nourriture pour sa famille mais il se fait dévorer par les bêtes sauvages habitant cette terrible contrée.

Il faut en effet noter que le More cruel comme les Caffres de Manique n'apparaissent que dans de terribles situations : suite à la déportation esclavagiste en Europe pour le premier et après avoir essuyé une tempête et s'être échoué en terre hostile pour les seconds. Il n'est que très rarement de la volonté des personnages européens mis en scène à cette époque d'aller dans des pays lointains et inconnus, si ce n'est pour porter la parole divine et établir des liens commerciaux. La majorité échoue sur une île ou comme dans la tragédie de Chrétien Des Croix dans un « pays stérile, inconnue contrée,/ En un lieu sablonneux, où ne croist aucun fruict,/Et où rien d'aliment la terre ne produict » » (Vers 454-456), un « inculte lieu » (Vers 1733) « bornez de rochers, de vallons efroiables,/ Sans trace de chemin, rien que halliers, que sables,/ Que de fonds afreux de bouë et d'horribles torrents,/ De cruels animaux » (Vers 1773-1776). De telles régions hostiles ne peuvent donc enfanter que de terribles hommes athées et donc barbares. Ce même thème est présent dans de nombreuses pièces ; la rencontre entre Européens et Africains n'est que rarement le choix de l'un des deux partis : Béatrix et ses filles sont arrivées sur *L'Isle sauvage* suite à un

[243] LANNI Dominique, *Une entrée spectaculaire sur la scène littéraire française : le représentation des « caffres » dans Les Portugaiz infortunez de Nicolas Chrétien des Croix* (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4021)

naufrage. De même, Dorval et Frontin n'ont rencontré *La Négresse* et sa sœur qu'après avoir essuyé une tempête qui causa leur naufrage, ce qui est également la cause de l'arrivée de Valère et Sophie sur l'île où se cachent *Zamore et Mirza*. Lorsque ce ne sont pas les raisons climatiques qui créent la rencontre, c'est alors la piraterie.

La religion tient une place très importante dans la vie du More mais cela va s'avérer être pire que d'être étranger à la foi chrétienne puisqu'il est musulman, cause indéniable de cruauté. Bien qu'affranchi par son maître, qui pense que ce généreux geste va lui permettre d'expier les terribles actes qu'il a infligés à son esclave, le More ressent un besoin impérieux de se venger et de rendre les coups à Riviery. Mais sa cruauté va aller bien au-delà des châtiments injustement reçus, puisqu'il va forcer un homme à se mutiler puis être l'auteur d'un viol, de deux infanticides, du meurtre d'une femme avant de se suicider. Violence, cruauté et vengeance sont donc au centre de la scène, motivées plus par une haine autrement insurmontable que par le déchaînement d'une cruauté bestiale. Certes, l'inhumanité dont le More fait preuve est la conséquence terrible de sa mise en esclavage mais il est perçu dans une première lecture comme un violeur et un bourreau, personnalité terrible que son adoration pour le prophète musulman ne fait qu'accentuer puisque plus il se montrera cruel, plus sa croyance lui sera reprochée. Ajoutons également que si le suicide est un pêché pour l'Église catholique, le More se donne la mort en invoquant Mahomet. Ce personnage ajoute au fardeau de l'esclave l'image d'infidèle. Nous retrouvons alors la perception moyenâgeuse de la couleur noire, symbole non seulement de la mort et de la souffrance, elle est aussi liée aux hérétiques.

À la cruauté et à la barbarie, il faut ajouter d'autres termes pour définir la personnalité de ce More car si la vengeance semble lui procurer un certain plaisir, méthodique, il a su échafauder un piège pernicieux et attendre la bonne occasion pour le mettre en place. Fureur et joie se mêlent alors lorsqu'il est temps de passer à l'acte. Malicieux, il a su tromper la confiance de Riviery pour parvenir à ses fins. Colérique, furieux, il est animé par la haine, qui va lui procurer semble-t-il un réel plaisir à accomplir les différents actes impitoyables[244].

[244] CAVAILLÉ Fabien, *Le malin plaisir : les perversions de la vengeance dans la tragédie baroque française*, in *Revue d'études théâtrales*, *le théâtre et le mal*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005.

Nous n'avons pas de réelles certitudes quant à d'éventuelles représentations de ces deux tragédies à l'orée du XVII^e siècle néanmoins, si elles n'étaient pas destinées à être jouées, elles l'étaient à être lues. Elles présentent toutes deux des personnages dont « l'immonde cruauté n'a d'égale que leur extrême perversité »[245]. Le physique est secondaire dans ces œuvres, c'est le caractère fallacieux, perfide et cruel du Noir qui est ici revendiqué, bien qu'il ne soit que la conséquence des actes des Blancs.

Notons également que deux autres pièces, postérieures à celles-ci donnent une explication supplémentaire sur le comportement des Africains. Voltaire explique par exemple dans *Zulime* qu'ils ont été assujettis aux « cruels Turcomans », ces « destructeurs sauvages » (Acte I, scène 1), de même que *Les Trois Sultanes* rappelle que Soliman fait trembler l'Afrique (Acte III, scène 5).

À la fois proche et lointain, l'Africain est à ce titre inquiétant car proximité et altérité n'ont d'autre aboutissement que la peur, c'est pourquoi l'une des solutions pour exorciser cette crainte de l'Autre est de voir en lui un double maléfique[246], immoral, bestial et cruel.

Avec ces deux tragédies, le personnage noir fait une entrée tonitruante dans le théâtre français, après les écrits de Montaigne ou de Jean Bodin. Géographie, polygamie, religion, « tout cela ancre une réalité africaine jamais évoquée jusque là sur la scène française »[247].

B. Le masque noir

Au cours du XVII^e siècle, la France établit des relations commerciales et politiques avec l'Afrique. Des ambassadeurs se déplacent d'un continent à l'autre, les voyageurs européens rapportent l'existence de rois, empereurs et autres gouvernants des diverses pays d'Afrique ; malgré cela, l'Africain reste l'homme

[245] LANNI Dominique, *Une entrée spectaculaire sur la scène littéraire française : le représentation des « caffres » dans Les Portugaiz infortunez de Nicolas Chrétien des Croix* (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4021)
[246] Expression empruntée à Claude Geets, *La Peur de la différence*, Pensée plurielle 1 /2003 (n° 5).
[247] MARTOCQ Bernard, *Le naufrage de Sepulveda dans une pièce française du XVIe siècle : Les Portugaiz Infortunez* in *Vents du large*, textes réunis par Jacqueline Penjon, Georges Boisvert et Anne-Marie Quint, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 129.

noir. Sa différence physique fait de lui un sujet d'altérité par excellence puisqu'à l'opposé de la beauté blanche, tant prisée durant les décennies baroque. Sa présence sur les planches allait donc devenir incontournable.

1. Une touche de couleur

Nous avons déjà évoqué l'intérêt des ballets de cour pour le More. Son apparence, considérée comme spectaculaire, offrait de multiples possibilités de jeu car lorsqu'il n'est pas sauvage, le Noir dans les spectacles vivants d'alors n'est qu'une figure, un physique. Bien sûr, il occupe des fonctions différentes selon les pièces mais son identité africaine ne ressort pas de celles-ci. Il n'y est d'ailleurs le plus souvent qu'employé du sultan au sérail et c'est son statut d'esclave qui l'y a mené, et donc ses origines africaines, ou bien une rencontre incongrue dans un pays lointain. Nonobstant, toutes ces œuvres ont pour point commun de toujours laisser une grande place à l'aspect physique de ces personnages.

Cela se confirme par la présence très fréquente de troupes d'esclaves dits noirs ou africains dans les comédies et opéras de cette époque. Ils ne sont qu'une touche de couleur dans le tableau proposé, personnages et décors à la fois, une troupe exotique pour divertir un public peu habitué à rencontrer des personnes originaires d'Afrique ou pour lesquels on se plaît à en prendre le masque. Molière termine par exemple *Le Sicilien ou L'Amour peintre* par une danse des Maures, pour contribuer aux plaisirs de Louis XIV, en lui offrant la possibilité de se prêter à cela. La scène mêle des musiciens chantants, des esclaves turcs dansants et quatre Maures, interprétés par le roi qui dansa vêtu en Maure de qualité, Monsieur Le Grand et les Marquis de Villeroy et de Rassan ainsi que quatre Mauresques, jouées par Madame, Mademoiselle de la Vallière, Madame de Rochefort et Mademoiselle de Brancas[248]. Il était amusant et à la mode de prendre, le temps d'un divertissement, l'apparence d'un Africain.

Autre preuve de cette appréhension du Noir comme d'un masque, la fréquence d'utilisation par les dramaturges du stratagème du déguisement : pour parvenir à leurs fins, ou échapper à ce qu'ils pensent être de dangereux sauvages,

[248] CAILHAVA D'ESTENDOUX Jean-François, *De l'art de la comédie ou détail raisonné des diverses parties de la comédie, et de ses différents genres*, Volume 3, Chez Didot aîné, 1772, p. 289.

plusieurs personnages blancs du théâtre vont se grimer le visage en noir pour se faire passer pour un Africain. Tout cela n'est qu'artifice et masque. Le Noir au théâtre n'est perçu, encore une fois, que par la couleur de sa peau (Frontin dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*, Arlequin dans *Arlequin odalisque*. Crispin dans *L'Ambassadeur d'Affrique*, etc.)

Le plus souvent, les personnages noirs n'ont pour occupation que simples services, car de nombreuses pièces les mettent en scène dans leur statut d'esclave ou bien de serviteur. De même que la peinture les représentait tenant un parasol ou portant une lettre, ils sont ici une simple touche exotique cantonnée à de petits rôles. La comédie des *Trois Sultanes* expose cela lorsque « Huit esclaves noirs entrent et font (…) tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin, .. » (Acte II, scène 7) pendant que les autres protagonistes discutent ou encore quand le sultan « frappe des mains. A ce signal, les noirs (…) paroissent, reçoivent ses ordres et courent les exécuter » (Acte III, scène 7). Ils ne sont que quelques apparitions colorées.

2. L'attirance n'est pas beauté

Le ressenti de cette différence physique diverge selon le personnage qui fait face au Noir. *Arlequin odalisque* présente une gamme de ces possibilités. Le goût du sultan pour les femmes de toutes origines est ici certain puisque nous apprenons que parmi les prisonnières du sérail se trouvent des femmes noires. (Scène 9), ce qui va permettre à Arlequin de se confondre parmi elles puisque pour pénétrer le lieu clos, il s'est fardé en Égyptienne (Scène 2). À l'heure de son choix, le sultan dit trouver qu'Arlequin est un « objet charmant », précisant que « la plus aimable des blanches/ Jamais ne [lui] plu tant », que contrairement aux « fades beautés », « cette brune » est « piquante, [le] ravit et [l'] enchante ». Il la trouve « délicieuse, adorable », mais un bémol ne tarde pas à suivre : il dit la vouloir pour amante « quoiqu'elle ait le teint noir ». Il offre alors le mouchoir à la « belle négresse » (Scène 11). Un tête-à-tête entre les deux forme la scène suivante. Le sultan, pour la charmer, parle d' « amour » inspiré par sa « beauté sans prétention » puis vante sa « bouche vermeille », ses « joli[s] bras », son « gentil corsage » mais non pas sa

couleur. Cette énumération d'atouts physiques qui omet volontairement la couleur de la peau de ce personnage a bien évidemment pour dessein de créer un effet comique. C'est Arlequin qui, pour se défaire de lui, le repousse au prétexte qu'il est « noir comme le diable » mais cela ne rebute par le sultan qui rétorque que ce « teint (…) a mille charme » car lui rappelle « un char d'ébène », ajoute que « la nuit est noire comme [lui] / Et cependant (…) semées d'astres radieux » (Scène 12). Arlequin ne sait comment se sortir de cette situation, d'autant plus que les « vilains marabouts », les muets, l'empêchent de s'enfuir (Scène 14).

La plus véhémente sur cette présence noire va être Zulima. Jalouse que le sultan se soit lassé d'elle, l'ancienne favorite est vexée d'être remplacée par « une négresse ! ». Cela va même au-delà, elle prend cela pour une humiliation notamment lorsqu'elle parle de « honte » et d' « outrage » qu'une « négresse » (elle répète ce terme à plusieurs reprises) puisse être sa « rivale ». Il semble qu'elle ne puisse envisager qu'une femme noire puisse être son égale car parle ensuite d'Arlequin comme d'un « rebut de la nature ». Zulima veut pour se débarrasser de cette rivale faire appel à sa « créature », le chef des muets (Scène 15). Ce terme de créature est ici ambigu car nous ne savons si elle fait référence au statut d'esclave de l'homme ou à sa couleur, rapprochant une nouvelle fois dans l'inconscient collectif l'homme noir de l'animal. Elle renouvelle ensuite ses critiques face au Bostangi, lui demandant s'il est informé de « l'indigne choix » du sultan (Scène 16).

L'heure du rendez-vous entre le sultan et Arlequin arrive alors. Le premier cherche sa « charmante maitresse » (Scène 22) mais c'est Zulima qui se présente et constate que nul ne l'a averti du départ de la « créature », locution désignant cette fois la jeune femme noire (Scène 23). S'ensuit une intervention du chef des eunuques qui les avise qu'il a vu deux femmes sortir du sérail et pense que « l'une est la négresse au mouchoir » car il a « remarqué son teint noir » (Scène 24).

La présence noire dans cette comédie relève uniquement de l'ordre du spectaculaire, du dramatique. Ce qui compte n'est pas tant ses origines que sa couleur. D'ailleurs d'aucuns ne cherchent à la connaître, elle n'est qu'un physique, qu'une figure théâtrale. À cela s'ajoute le fait qu'il s'agisse d'Arlequin travesti et grimé et non d'une réelle femme noire, ajoutant à l'incongruité de la situation et à son comique : ce personnage ne peut être beau. Toujours est-il que si elle est

attirante, elle ne pourra jamais égaler la magnificence blanche et orientale, puisque le simple fait de l'envisager est déjà un affront pour les protagonistes féminins.

La dévalorisation d'une beauté noire est aussi présente dans *La Négresse*. Dorval est épris de Zilia, à qui il doit la vie. Il dit d'elle qu'elle a du charme, qu'elle est douce et paisible mais Frontin lui répond qu'il est quand même bien « dommage qu'elle soit noire » malgré « les traits les plus réguliers, la plus jolie petite taille… » (Scène 1). La couleur de sa peau est ici présentée comme son seul défaut.

L'aimable apparence de Mirza semble être un facteur de confiance dans *Zamore et Mirza*. Sophie avoue en effet à Valère trouver que « sa physionomie est douce et prévient en sa faveur » ce à quoi il répond ne jamais avoir « vu de plus jolie négresse ». La déconsidération de ce physique avantageux vient alors de Mirza elle-même qui assure ne pas être « la plus jolie » puis les questionne sur les beautés européennes puisque, dit-elle, « les Français sont tous bons » et doivent donc être aussi beaux qu'eux le sont. Beauté et gentillesse vont donc visiblement de pair de même que peau noire et esclavage (Acte I, scène7).

Une femme noire peut donc être jolie mais il est clairement établi à travers ces divers exemples que son physique ne pourra jamais égaler celui d'une Blanche. En effet si les personnages à la peau noire sont sensuels, attirants ils ne sont pas considérés comme beaux puisqu'à cette époque seule la blancheur de la peau est recherchée. C'est le masque exotique qu'ils incarnent qui est vanté. Ces personnages sont une touche de couleur sur les scènes françaises, que l'on aime examiner pour leur différence exotique, séduisante pour certains, repoussante pour d'autres.

3. Laideur et brûlures

Remarques et allusions concernant le physique vilain des hommes noirs fourmillent au gré des vers des diverses œuvres étudiées. Alors que la beauté amérindienne est sans cesse vantée par les protagonistes européens, la physionomie noire leur déplaît bien qu'elle soit liée, selon leurs dires, aux

conditions climatiques de leurs terres d'origines comme le suggérait la pensée d'alors.

Dans son *Bajazet*, Racine évoque un personnage à quelques reprises ; il s'agit d'Orcan. Uniquement mentionné, il n'apparaît pas face au public. Néanmoins sa couleur semble être un élément déterminant. Lorsque Roxane est surprise d'apprendre que c'est cet homme qu'Amurât envoie, Zatime le lui confirme, précisant qu'il est bien le plus fidèle serviteur, celui « né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains » (Acte III, scène 8). C'est ensuite Atalide ne peut évoquer cet homme sans préciser avoir vu « le visage odieux » (Acte Iv, scène 1). Ces précisions physique semblent avoir pour but de préparer le spectateur au dénouement final car si Orcan agit sous les ordres du sultan, ce sera lui le bourreau. De plus, Bajazet fait une remarque sur les « climats brûlants » (Acte II, scène 1) de l'Afrique. S'il ne mentionne pas ici l'homme, nous ne pouvons ignorer ce qualificatif, rappelant inévitablement la conviction défendue par certains selon laquelle le climat africain était le responsable de la couleur de ces hommes.

Cette thématique de la brûlure est, comme nous l'avons vu précédemment, aussi suggérée dans *Les Portugais infortunez* lors de la rencontre entre le Pontife et les Lusitaniens, qui l'interrogent sur l'origine de sa « noire couleur » et lui demandent si la cause est « la brulante chaleur » du soleil, ou si l'aridité de la terre ne serait pas responsable d'un « sang par trop cuit » (Vers 507-511).

C'est autour de ce même thème qu'est construit *Le Ballet du Naufrage heureux*. L'Estoille y suggère que les Mores non seulement brûlent d'amour pour les femmes de la cour mais sont également noirs car leur peau aurait brulé sous les rayons ardents du soleil d'Afrique. La seconde partie de ce ballet met en scène, pour résoudre cela et les rendre « plus beaux, / Qu'ils ne semblent désagréables », un alchimiste qui va fondre les Mores dans son fourneau et en ressortir du charbon « fait que des cœurs des Amans ». Les Africains sont donc doublement brûlés : par leur amour et par leurs origines. De nombreux ballets s'articulaient autour de ce thème et il était fréquent que les personnages originaires des contrées lointaines insistent sur leur teint. Sylvie Chalaye[249] relève plusieurs de ces exemples : « toute noire est notre peau » (*Les Jeunes Maures amoureux*), « vous nous voyez noircis des

[249] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre. L'Image du Noir au théâtre (1550-1960),* L'Harmattan, coll. « images plurielles », 1998, p. 45-50.

vapeurs de la foudre » (*Les Trois Mores*), « nous sommes tout noirs d'habits et de visage » (*Pour les trois Mores aux dames*), etc. Jamais ces mascarades n'abordaient de sujets graves tels que l'esclavage car le plaisir de jouer un More résidait dans celui d'apparaître noir. Cette couleur était l'essence même de ces personnages.

C'est encore cette différence physique qui est au centre de la comédie *L'Isle Sauvage*. Béatrix et ses filles sont tolérées sur cette île car elles sont du sexe féminin sans quoi elles ne seraient déjà plus en vie, les sauvages noirs qui peuplent cet endroit (Osmarin est ainsi présenté dans la liste des personnages précédant la pièce) ne voulant plus de contact avec des Blancs. Elles doivent donc la vie à cet homme qui les aide, malgré cela elles se disent entourées de « ces vilains noirs » d'où le plaisir de voir Félix s'échouer sur leur île car avec « sa figure, le son de sa voix, sa conversation » il supplante allègrement tous ces autochtones, qui par comparaison, semblent repoussants et bêtes (Acte I, scène 5). Béatrix va profiter de cette pensée pour mettre en place une ruse : elle va expliquer à ses filles que s'ils sont « si noirs, si laids », cela résulte de l'amour (Acte III, scène 2). Ne voulant pas devenir « noire, hideuse pour le reste de ses jours » (Acte III, scène 3), Rosette va alors songer à arrêter de fréquenter Félix et c'est ce qu'elle va lui expliquer : « le monde est ici noir & vilain, parce que ce sont des Sauvages grossiers » à l'inverse de l'Europe où « tout le monde est blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation » (Acte III, scène 4).

Cette prétendue laideur est également présente dans *Le Nègre blanc*. En effet, Madame Simplex se réjouit d'être face à un nègre blanc car « il n'est pas comme les autres Nègres qui sont vilains », celui-là a « une jolie figure ». Un Africain qui n'a pas la peau noire est une formidable découverte pour elle, il reste une curiosité mais dont la laideur a été écartée. Dans ce même esprit, une remarque est à relever dans l'œuvre dans la comédie *La Négresse ou Le pouvoir de la reconnaissance*. Pour se moquer de Frontin qui veut se faire passer pour noir, Pasquin refuse de croire que l'homme face à lui soit son ami car Frontin était un « joli garçon » doté « de la plus charmante figure » au « teint d'une fraicheur admirable ». Le discours implicite est donc évident : cette même beauté, une fois noircie, devient vilaine. Il ne semble encore une fois pas possible d'être noir et beau. Cela participe indéniablement à la construction d'un préjugé de couleur, de laideur.

Palissot de Montenoy reprend également cette idée du physique disgracieux dans *Le Barbier de Bagdad*. Pour empêcher le Cadi de rentrer chez lui et découvrir Almanzor en compagnie de Zulime, le Barbier invente une histoire incriminant Arlequin : l'esclave lui aurait volé ses emplettes. Pour être certain de reconnaître le voleur, le Cadi qui pense « connaître cette figure-là », demande s'il s'agit d'un « balourd », « un homme fort laid », « une physionomie très-remarquable » à la « figure assez patibulaire ». Arlequin est donc connu et reconnaissable parce qu'il est noir.

Enfin cela est également présent dans *La Dispute*. Alors que Mesrou explique aux enfants la séparation occasionnelle est nécessaire pour faire perdurer l'amour, Eglé rétorque que « cela peut [leur] être bon à [eux] autres qui [sont] tous deux si noirs, et qui [ont] dû [s']enfuir de peur la première fois qu['ils se sont] vus ». Azor acquiesce ces dires : il croit également qu'ils n'ont pas eu d'autre choix que se « supporter l'un l'autre ». Eglé conclut en ajoutant que le couple noir n'a « rien de beau à [se] montrer » quand lui peut admirer son beau teint blanc (Scène 6).

Si certaines femmes peuvent être considérées comme attirantes, le théâtre présente le Noir le plus souvent comme un homme disgracieux, au physique désagréable. Certes il est souvent aimable, gentil mais il ne peut être autrement perçu que comme une figure laide. Le Noir dans le théâtre français d'alors n'est est la marionnette d'un jeu climatique ; son physique détermine ce qu'il est.

4. Un drôle d'animal

Ne pouvant être l'égal de l'homme blanc, les personnages d'hommes noirs sur les planches du théâtre baroque sont parfois présentés avec un comportement proche de l'animalier ou tel le maillon manquant entre l'animal et l'homme.

Le Barbier de Bagdad offre certainement l'un des échanges des plus explicites quant à ce sujet. À la troisième scène, Fatmé aperçoit Arlequin qui est le chef des eunuques d'Almanzor, et se met à rire, interrogeant le seigneur sur « cette plaisante figure ». Elle s'étonne, tout en continuant de rire que « cela parle ». Il lui est expliqué qu'il est l'un des esclaves noirs, nommé Arlequin mais celle-ci ne peut

arrêter de s'esclaffer, toujours amusée de « la bonne figure ». Arlequin, agacé, lui demande ce qu'elle trouve de si risible, à quoi elle répond simplement n'avoir « rien vu de si comique ». Pour mettre fin à cela, Almanzor demande à Arlequin de s'en aller, mais Fatmé, continuant de glousser, demande à ce « qu'il ne s'en aille pas, il est trop divertissant ». Elle trouve qu'il est un « drôle de chose » et regrette qu'il en lui ait pas été « montré » plus tôt car même « le singe de Zulime n'est pas, à beaucoup près, si plaisant ». Lorsqu'elle apprend qu'il est le chef des eunuques, son rire reprend de plus belle car elle dit que « vraiment, il en a bien la mine ». Il est vrai que dans cette pièce, le rôle d'Arlequin ne se cantonne pas uniquement à son apparence, cependant cet intermède ne pouvait être oublié ici car il représente bien la pensée de l'époque qui consistait à croire que l'Africain était inférieur à l'Occidental. L'emploi du mot *chose* pour parler d'Arlequin va également dans ce sens : le Noir n'est pas toujours considéré comme un homme.

Cela se retrouve également dans *Le Nègre blanc*, comédie dans laquelle les personnages, pour parler de l'Africain emploient les démonstratifs cela : « cela ne parle pas » (Scène 2), « cela vient d'Afrique » (Scène 7). Il n'est pas encore tout à fait considéré comme un homme. D'ailleurs la quatrième scène en joue lorsque Madame Simplex est ravie d'apprendre l'existence de nègre blanc, ce qui lui confirme celles des « Sauvages, & les Hommes Marins, les Patagores, les Turcs ». Tout cela n'est que curiosité à ses yeux.

La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance propose également une vision quasi animalière des Mores. Dès la première scène Frontin dit craindre « qu'un Tigre sauvage,/ Ou un Lion plein de rage,/ Ou qu'un Negre anthropophage » ne l'attaque, faisant un rapide et étrange amalgame. De plus, après l'arrivée du navire français, Frontin, qui s'est noirci le visage pour se faire passer pour un habitant de l'île, va saluer les matelots. Il veut tester son maquillage et les « salue par différentes grimaces & postures ridicules à l'imitation des Negres » (Scène 10).

Cette perception de l'homme noir comme une étrange créature est toujours due à des remarques d'Européens qui sont, malgré quelques attachements à des autochtones, méfiants envers cette race noire.

Art visuel et spectaculaire par excellence, le théâtre présente de nombreux protagonistes noirs. Ceux-ci sont cependant toujours perçus à un moment donné par la couleur de leur peau. Personnages secondaires, ils sont avant tout une présence noire.

C. Un sauvage bon mais surtout non civilisé

Au XVIII[e] siècle, les philosophes s'interrogent sur la figure du bon sauvage suite aux récits de certains explorateurs qui relatent une image idyllique de ces hommes après avoir vécu à leurs côtés durant quelque temps. Outre leur physique c'est leur morale naturelle qui est au centre de cette réflexion : accueillants, francs, loyaux, courageux sont autant d'adjectifs qualifiant ces hommes vivant au contact de la nature. Magnifiée par les voyageurs, l'idéalisation va alors donner naissance à un stéréotype, celui du bon sauvage, un être simple et innocent, sans religion ni contrainte sociale. Allégories de la pureté originelle, ces bons sauvages vont bientôt investir les scènes françaises principalement sous la figure de l'Amérindien. Certains personnages noirs vont également incarner allégorie, toutefois ce n'est pas tant son caractère naturel qui sera mis en avant mais son appartenance à un monde peu ou pas civilisé.

L'homme noir est assimilé à un sauvage également parce que sa terre d'origine est perçue par l'Europe d'alors comme un pays lointain, aux confins de la terre, cristallisant dans le même temps peurs et fantasmes. Terre aride et brûlante, désertique et escarpée, l'Afrique ne peut enfanter que des sauvages.

L'exemple le plus évident de notre corpus se trouve être la comédie *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*. Dès la première scène, Dorval explique à Frontin que les peuples noirs ont « accueilli les Européens ; ils les ont reçus dans leur Isle avec douceur & amitié. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils leur offroient des secours avec la plus naïve joie ». C'est exactement ainsi que les deux jeunes négresses Zoé et Zilia vont sauver les deux hommes qui suite à un terrible naufrage se trouvent prisonniers de cette île. Leurs « mœurs [n'étant] pas naturellement cruelles », depuis « six mois », elles leurs offrent « l'image de la

candeur, de la bonté ». Dorval décrit Zilia comme « douce, paisible,/ tendre, sensible,/ heureuse du bien qu'elle fait,/ son ame pure,/ de la Nature,/ est l'ouvrage le plus parfait ». Frontin ajoute à qu'elle est « la bonté même », ce que Dorval approuve puisque la jeune femme leur a donné « un sûr azyle » et « conserve en secret » leur présence sur l'île, bien que les Blancs ne soient plus les bienvenus sur cette terre. Chaque jour, les jeunes sœurs apportent aux deux Français de quoi se sustenter et préviennent « [leurs] besoins, [leurs] souhaits ». Les deux jeunes femmes ne sont donc pas encore apparues aux yeux du public mais leur portrait est fait. Elles sont de doux anges noirs de la nature, bienveillantes et aimables.

Lorsqu'elles arrivent avec les provisions du jour, Dorval remercie une nouvelle fois Zilia pour sa « bonté » et « ses tendres soins » mais elle refuse cette expression justifiant que seul le savoir « bien aise » la flatte car son seul plaisir est de l'aider. Il remarque alors qu'elle porte « une guirlande de coquilles » et l'interroge sur cet objet. Elle lui explique simplement que ne sachant « pas savoir comme [lui] écrire sur papier », elle écrit avec des coquilles, chacune d'entre elles signifiant un événement :

> « Tiens, d'abord coquille premiere,
> Veut dire jouer si beau pour moi,
> Où mauvais tems, venus en colère,
> Ont fait à moi
> Présent de toi.
> Puis vois-tu couleur pas brillante :
> Ces jours-là, toi chagrin bien grand,
> Mais après, coquille éclatante ;
> C'est premier jour où tu content.
> Cette autre rappelle de même,
> Jour pour moi bien cher à jamais,
> Où moi, pour dire à toi je t'aime,
> Apprendre premier mot français.
> Veux-tu derniere plus jolie ?
> Marquer jour avant celui-ci…
> Moi songerai toute ma vie…
> Et toi bien souvenir aussi.
> A présent parure finie ;
> Toujours la porter sur mon cœur : » (Scène 3)

Dorval est sous le charme de tant de candeur ; elle en profite alors pour lui demander de lui demander de jouer de la flûte puis ajoute aimer encore mieux

lorsqu'il chante. Elle aimerait alors entendre les deux dans le même temps mais cela est impossible.

Zilia appelle ensuite ses amies. Certaines femmes avaient surpris Dorval et Zilia ensemble et promis de garder le secret si elles pouvaient le rencontrer. Dorval et Frontin prennent peur mais elle les rassure : « dans [leurs] désertes campagnes,/ Pas jamais mauvaise foi. (…) Si nature bonne mère/ Refuser à [elles] beauté:/ [Leur] donner faveur plus chere,/ Franchise & fidélité » (Scène 4). Dorval est rassuré. Arrivent les femmes qui « considérant Dorval avec intérêt », n'osent s'avancer. Zilia demande à Dorval de reprendre sa flûte, ce qui a l'effet immédiat de les charmer : elle « se mettent à danser ». Frontin essaie alors de communiquer avec les femmes qui n'ont pour seules réponses que des « koui, koui, koua » (Scène 5).

À la douzième scène, Frontin apprend à Zilia que le père de Dorval veut l'acheter pour en faire l'esclave de son fils. Elle se réjouit du « grand plaisir à servir bon ami » mais lorsqu'il ajoute qu'elle sera la bonne de sa future épouse et leurs enfants, la jeune femme s'attriste que Dorval prenne « autre femme » et ne veut plus partir mais mourir. Finalement, Dorval père se montrera généreux, et autorisera même l'amour entre son fils et la jeune femme.

Zilia et Zoé sont ici deux incarnations des bienfaits de la nature, génitrice de ce qui fait le bonheur de l'âme et du cœur. Tout est naturel chez elles, y compris la confiance puisque la mauvaise foi n'existe pas autour d'elles. Le bonheur y est simple comme une danse au son de la flûte. Âmes de la nature, les jeunes sœurs sont douces, charmantes et humaines mais aussi naïves et franches. Leur bon sens permet aussi une remise en cause des conventions déraisonnables de la société européenne.

Olympe de Gouge fait également de Zilia une jeune naïve. Si elle n'est pas « sauvage » au sens de vivre dans la nature, elle n'a pas reçu d'éducation comme Zamore et l'interroge alors sur le comportement des Occidentaux. Réfugiés sur île déserte, Zamore reconnaît que l'instruction que le gouverneur lui a inculquée a ajoutée « à la sensibilité de [ses] mœurs sauvages » mais il sait également que dorénavant ils n'ont « plus de protecteurs que la Nature » (Acte I, scène 1). Mirza adore son amant, « un cœur si tendre, si compatissant », et dit comprendre grâce à

son malheur « combien il est doux de soulager le malheur des autres » (Acte I, scène 2). Lorsque celui-ci aperçoit Valère et constate qu'il n'est pas l'un de ses persécuteurs, il ne peut, « malgré [ses] craintes » s' « empêcher de le secourir » (Acte I, scène 4). Il affirme n'avoir fait « qu'obéir à la voix de [son] cœur », puis d'un commun accord, le couple d'esclaves offre l'hospitalité aux deux naufragés (Acte I, scène 6). Mirza prend alors Sophie en affection et veut prendre soin d'elle, ce qui lui vaut d'être qualifiée d'ingénue (Acte I, scène 7).

Ce premier acte expose donc le caractère et la nature des deux personnages noirs. Tout chez eux n'est que générosité et langage du cœur, et ce, malgré les terribles traitements que leur ont fait endurer les hommes blancs.

Nouvel exemple du manque de civilisation des personnages noirs : Mesrou et Carise, les deux protagonistes noirs de *La Dispute* de Marivaux. Tous deux furent choisis pour élever les deux couples d'enfants blancs que le père du Prince avait choisis d'isoler pour une expérimentation personnelle. Il fallait pour cela reconstituer les conditions du début de l'humanité : l'isolement et l'absence de civilisation pour étudier leur comportement naturel. Pourtant le couple noir est présent au quotidien à leurs côtés mais il semble que cela ne vienne aucunement entraver l'expérience. Nous pouvons donc en déduire que ceux-ci n'incarnent pas la civilisation ou l'humanité, que « Carise et Mesrou ne sont pas de nature à introduire un quelconque germe de civilisation dans l'espace parfaitement aseptisé (…) c'est que l'image de l'homme noir ne saurait renvoyer à une vie sociale et civilisée »[250]. La couleur noire de la peau de ces deux personnages suffit à garantir le succès de la mise à distance de la société et de la civilisation quand bien même ils sont considérés comme de bonnes gens.

Quand il n'est pas décoratif, le personnage noir devient un argument philosophique. Il ne pense pas encore vraiment par lui-même. Il présente alors de nombreuses qualités, telles que la candeur et la douceur. Notons également que si nombre de ces bons sauvages craignent le retour de colons blancs, l'amitié reste possible entre eux. Le sauvage noir a une place légitime dans les mises en scène

[250]CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 80.

d'alors, pourtant une distance est préservée entre le monde civilisé et son monde sauvage car les dramaturges ne proposent que des rôles dans lesquels le More est attendu : soit il est cruel soit il ne connaît rien au monde civilisé, justifiant, comme on le pensait alors la mission coloniale. Ainsi, si l'on s'émerveille de la naïveté naturelle et pleine de bon sens du personnage amérindien récemment découvert, cette même caractéristique est moins appréciée chez l'Africain chez l'on regrette son manque de civilisation. Utiliser une figure féminine pour conjuguer ces deux aspects du terme *sauvage* permet une approche moins agressive de ce nouveau personnage.

D. L'impossible esclave

Reste alors une dernière figure emblématique du personnage noir, l'esclave africain, descendant logique du sauvage puisqu'après avoir discouru sur ses vertus naturelles, le débat est remplacé par celui de la discrimination. De nombreuses pièces, dans la liste initiale des personnages, signifient la présence d'esclaves noirs ou africains dans la pièce, mais ceux-ci sont, comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, cantonnés à des rôles dérisoires, ornements exotiques attachés aux divertissements finaux et intermèdes ou au service du sultan, au sérail. Il est vrai que dans ce cas, ils sont et restent des esclaves mais pas réellement au sens de la servitude. Ils occupent diverses fonctions comme muet ou gardien de harem.

L'esclavage allant de pair avec la traite des Noirs est quelquefois évoqué à la fin du XVIII^{e} siècle comme dans *Le Marchand de Smyrne* ou *La Négresse* mais n'est jamais exposé aux yeux du public, absence que l'on doit certainement à la censure car si philosophes et romanciers dénoncent cette pratique[251], les critiques restent couchées sur papier. Exposer aux yeux d'un public l'esclavage des Noirs n'était envisageable. Rappelons-nous que si l'esclavage était interdit sur le territoire métropolitain, la France l'exerçait dans ses colonies. Sujet sensible, mieux valait ne pas exposer cette pratique à un public. La seule œuvre évoquant cette traite

[251] Un débat existe en France durant le siècle des Lumières sur la légitimité de l'esclavage des Noirs. Les intellectuels se demande cette pratique est ou non conforme à la morale, à la religion ainsi qu'à la liberté économique qui naît dans les années 1750-1760. Les économistes libéraux défendront la thèse selon l'esclavage est contraires à leurs doctrines. Voir à ce sujet DORIGNY Michel, METELLUS Jean, MONSEL Philippe, *De L'Esclavage aux abolitions : XVIIe-XXe siècles*, Éditions Cercle d'art, 1998.

européenne est finalement *La Tragédie du More cruel* dans laquelle l'esclave se plaint en réalité plus du traitement que son maître lui inflige et des conséquences psychologiques que de son statut. Cependant cette pièce était destinée à un public rouennais, éloigné de la censure parisienne, et qui plus est à la lecture. L'impact n'était donc de fait pas aussi intense quant à l'appréhension du statut d'esclave ; c'était la cruauté de l'homme qui était alors mise en exergue. De plus Blancs et Noirs ne cohabitaient pas encore sur le sol métropolitain. Quelques vers sur ce sujet se trouvent également dans un opéra anonyme, *Les Sauvages civilisés*. Dans cette œuvre, la critique émane des sauvages Chérokis scandalisés du sort des « Africains,/ Courbés sous le fardeaux des Planteurs inhumains ». Mais nous sommes ici déjà dans le théâtre révolutionnaire, et la critique est alors clairement exprimée : « que le Sauvage/ asse honte à l'Européen/ Et lui fasse abolir un indigne servage » (Acte III, scène 6).

La dramaturge Olympe de Gouges va tout de même s'y atteler dans son œuvre *Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage*, renommée *L'Esclavage des Noirs* à l'heure révolutionnaire. Composé en 1781, ce drame ne sera imprimé qu'en 1787[252] et présenté sur scène qu'à la fin de l'année 1789 car bien qu'accepté au répertoire de la Comédie Française dès 1784, diverses excuses et événements feront que sa représentation sera sans cesse repoussée.

Zamore et Mirza sont deux esclaves au service de Monsieur de Saint-Frémont, gouverneur de l'île indienne où ils se trouvent. Cet homme est bon envers eux, il a même élevé Zamore presque comme un fils, l'aimant et lui donnant de l'instruction. Malheureusement, pour défendre Mirza, l'esclave a dû tuer un contremaître qui voulait abuser d'elle. Il est alors condamné à mort par le juge qui veut faire de lui un exemple pour éviter toute révolte au sein des esclaves[253]. Mais Zamore et Mirza s'enfuient sur une île voisine sur laquelle ils font la connaissance de deux jeunes Français, Sophie et Valère. Les deux couples vont réciproquement s'aider, les premiers en les accueillant et en leur apprenant la présence du gouverneur, les seconds en prenant publiquement la défense des deux esclaves.

[252] Chez l'imprimeur Cailleau. Olympe de Gouges alimenta la préface de ses diverses échanges avec la maison de Molière.
[253] La société colonialiste était composée de très peu de Blancs pour beaucoup d'esclaves. Elle était donc brutale et répressive. Les punitions devaient être sévères et visibles pour servir d'exemples et refréner les révoltes d'esclaves, fréquentes mais toujours matées.

Zamore est de nature bonne et généreuse mais il a conscience de l'injustice de leur condition, de l'état auquel ils sont réduits et de l'impact néfaste des Blancs sur le Noir, ce que Mirza peine à comprendre puisqu' ils sont « fait comme [eux] » et que les Noirs sont « des hommes comme eux : pourquoi donc une si grande différence de leur espèce à la [leur] ? ». Zamore lui explique que la barbarie des maîtres fait « frémir la Nature » et que leur « espèce malheureuse s'est habitué à ces châtiments » (Acte I, scène 1). Malgré cela, et de même que Zilia avait choisi de sauver Dorval, Zamore et Mirza vont naturellement vers Sophie et Valère qui, comme eux, « sont deux infortunés ». Mais il est cette fois spécifié une différence. Valère remarque que Zamore « n'es[t] point un Sauvage : [il] n'en [a] ni le langage ni les mœurs » (Acte I, scène 6).

Le personnage de Mirza est fidèle aux héroïnes qui l'ont précédée, simple et naïve. Zamore est à l'inverse une nouvelle figure emblématique en cette fin de siècle : sauvage et esclave, il est instruit. Il allie ses vertus naturelles à celles de la civilisation[254].

L'esclave dans le théâtre du siècle des Lumières n'est pas montré chaînes aux pieds. Il est un sauvage domestiqué, plié au besoin de l'expansionnisme occidental colonial. Pourtant si le terme *esclave* ou l'expression *servitude* reviennent régulièrement dans les diverses pièces étudiées, ce sont davantage des synonymes de *prisonnier* : les personnages sont privés de leur liberté mais ne sont pas asservis.

Annonciateur de la Révolution à venir, ce drame indien offre un nouveau statut au personnage noir : victime et martyr, il est dorénavant également révolté, décidé à prendre son destin en main et à se battre pour ses droits d'homme[255]. La figure théâtrale de l'esclave noir n'est finalement pas exploitée en tant que telle, ce personnage n'est finalement qu'un argument.

---

[254] EHRENFREUND Yaël, *Hospitalité et théâtralité dans les représentations de soi et d'autrui : la Sauvage, le Juif oriental et le sublime Français* in *L'Hospitalité au XVIIIe siècle*, Alain Montandon, Christian Cajus (dir.), Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 61- 71.

[255] MERCIER Roger, *L'Afrique noire dans la littérature française. Les premières images (XVII-XVIIIe siècles)*, Université de Dakar, 1962.

Le théâtre des XVII et XVIII[e] siècle offre plusieurs visages à l'homme noir à travers divers personnages stéréotypés. Exotique, sauvage, esclave, il n'est sur les planches ni citoyen, ni étranger mais noir. Aucune œuvre ne présente de personnage noir soldat ou à la tête d'une plantation comme cela existait parfois dans les colonies. Sa couleur est sa caractéristique principale, agissant tel un symbole en cas de conflit.

Il n'existe que dans son rapport au Blanc à l'exception de la tragédie de Voltaire, *Zulime*, dans laquelle ce sont les passions de la jeune femme qui sont au centre de la pièce mais celles-ci sont dictées par l'amour et non par la fureur. Aucun indice concernant la couleur de la peau de la famille de Bénassar n'est présent dans ce texte, de même que si l'on sait qu'elle n'est pas chrétienne, nous ne savons pas quel dieu elle adore. C'est davantage l'Afrique qui y est dépeinte, comme une région sans cesse persécutée, jadis par les chrétiens, aujourd'hui par les Turcs. Il semble que le dramaturge ait davantage voulu composer une pièce à sujet africain pour continuer son tout du monde (*Zaïre* paru en 1732, *Alzire et les Américains* en 1736, *Zulime* en 1740 puis viendra *L'Orphelin de la Chine* en 1755) que mettre en scène l'Africain. Échec public, Voltaire reconnut que son « voyage d'Afrique ne [lui] réussit point »[256].

Homme sauvage que la France et le Blanc doivent amener à la civilisation ou More cruel, il n'est pas encore perçu comme l'égal de l'Occidental, qui reste suspicieux à son égard car il perçoit chez lui de par son caractère naturel, bestialité et sexualité. C'est pourquoi il est exhibé : il est différent. Il n'est pas avec lui question d'approche géographique ou anthropologique, il n'est que l'incarnation d'un fantasme.

Bien que très présent sur scène (pas moins de vingt pièces de notre corpus présentent des rôles noirs et une dizaine supplémentaire évoquent les habitants de l'Afrique), ils ne sont pourtant dans une grande majorité que des apparitions, des touches exotiques au milieu de personnages à la beauté baroque blanche, permettant un jeu de contraste visuel et idéologique. Le Noir au théâtre est donc davantage exhibé que découvert, il est un être spectaculaire plus que pédagogique,

[256] *Lettre de Voltaire à l'auteur du Mercure sur la tragédie de Zulime*, 23 juin 1761 in *Œuvres de Voltaire avec des remarques et des notes*, Tome III, Delangle frères, Paris, 1829, p. 209-211

et bien que la population noire se soit établie en France dès la fin du XVII^{e} siècle, il reste le pendant de l'homme blanc, référent universel. Les personnages sont évidemment très stéréotypés et leur évolution suit les clichés colonialistes : de Noir, il devient sauvage puis nègre, terme méprisant de l'époque colonialiste. Figure théâtrale emplie de préjugés, le Noir au théâtre est enfermé dans de fausses cloisons qui arrangent les dramaturges car il est ainsi l'incarnation parfaite de l'altérité.

À chaque région du monde, l'invention d'une figure théâtrale que l'on pourrait condenser très schématiquement ainsi : l'Africain est noir, l'Ottoman est musulman, l'Amérindien est sauvage et l'Asiatique barbare.

Pour la première fois dans les arts français, ces différentes figures viennent à la rencontre du public puisque le théâtre a le pouvoir de réduire la distance linguistique, et vont alors s'opposer sur les planches l'apparence et l'essence de ces diverses altérités. Il est certain que les personnages ne sont pas des portraits exactes mais des représentations symboliques des différentes cultures, davantage théâtralisées que décrites. Cela n'est en rien innocent puisque par la mise en scène de la différence, les dramaturges proposent de la mettre à distance.

Lorsque les expositions d'exhibitions assurent que voir cet autre revient à le connaître, en ces temps où sont appliquées aux êtres humains les sciences et analyses auparavant réservées aux animaux et aux plantes pour établir des classifications notamment raciales[257], le théâtre offre un discours à deux lectures : une première où l'on revient sur ces stéréotypes et une seconde où l'on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec l'homme européen, persuadé à cette époque qu'il est supérieur aux autres et conditionnés par ces préjugés. En effet, la représentation du monde et des différentes civilisations au théâtre va de pair avec un partage géographique et intellectuel : l'Européen, lorsqu'il n'est pas le maître, incarne la civilisation face à des peuples esclaves et/ou sauvages de même qu'il est chrétien lorsque l'Autre est hindou, musulman ou impie. Le rapport dominant/dominé est mis en scène. Malgré cela, l'amitié, parfois même l'amour, va

[257] EN 1735, Carl von Linné divise le genre humain en quatre variétés et va jusqu'à déterminer les attributs de certains groupes : les Indiens d'Amériques sont rouges de peau, colériques, combatifs ; les Africains Noirs de peau, lents et flegmatiques ; les Asiatiques sont jaunes de peau, inflexibles, sévères et avaricieux et les Européens pâles et sanguins mais astucieux et inventifs. Voir à ce sujet *L'Invention du Sauvage. Exhibitions*, Beaux Arts édition, hors-série 2011.

être possible lorsque le Blanc montre sa volonté de découvrir l'Autre et de découvrir sa culture. Politique et Philosophie vont alors s'inviter dans ce théâtre de l'altérité qui offre, derrière la peinture de l'Autre, une peinture de l'Europe. Il n'est donc pas non plus anodin de ne pas retrouver sur scène des peuples tels que ceux du Groenland, auxquels s'intéressèrent les peintres[258] mais non les dramaturges, puisque n'offrant pas la possibilité d'un discours réfléchi. Ces quatre grandes familles perdureront d'ailleurs sur les scènes françaises aux siècles suivants quand les peuples découverts par la suite, notamment ceux des mers du sud, ne trouveront jamais leur place au théâtre[259].

[258] Quatre Groenlandais est un tableau peint en Norvège en 1654 lors de leur voyage vers Copenhague où ils devaient être exhibés à la cour de Frédéric III du Danemark.
[259] En 1785, une pièce intitulée *Omai ou Un Voyage autour du monde* sera présentée au Théâtre Royal de Covent Garden. Elle est créée en l'honneur de ce Maori ramené au Royaume-Uni par James Cook.

Chapitre IV :
De l'artifice scénique à l'argument philosophique et politique

Maintenant que nous avons identifié les quatre grandes figures de l'altérité présentes sur les planches du théâtre français de la fin du XVI[e] siècle jusqu'à la Révolution française et leurs caractéristiques, interrogeons-nous sur la place qui est offerte à ce nouveau monde et à cette nouvelle forme d'altérité dans un théâtre qui se réinvente et sur les fonctions qu'elles remplissent pendant cette période que nous allons considérer des points de vue politique et culturel. Un dialogue entre Histoire et théâtre s'établit, positionnant les pièces dans un engagement théâtral.

Parler de l'autre, c'est avant tout parler de soi, se révéler et cela est d'autant plus vrai ici que la réalité peinte par les dramaturges est nécessairement déformée par leur sédentarité. S'ils s'inspirent de la littérature de voyage, celle-ci, de même que leurs écrits, propose une déformation maitrisée de la réalité, nécessaire à un discours subversif. S'ils s'inspirent des modes du temps pour l'orientalisme et l'exotisme, le but est également de dévoiler les contradictions idéologiques d'une époque en crise. Il n'est alors pas anodin de mettre en scène l'Européen face à l'Autre, quand bien même ce dernier est complètement fantasque ou bien loin de la vérité historique : « l'étranger est, au théâtre, un opérateur dramatique, dans le sens où il sert de révélateur : il autorise la confrontation de deux modes de vie ou de pensée, de deux histoires et de deux cultures»[260]. Une réflexion sur le positionnement de l'Europe dans le monde apparaît alors pour la première fois au théâtre.

L'art théâtral agit dès lors comme un miroir posant la question de notre regard sur l'autre mais interrogeant aussi le monde dans lequel vit l'Occident d'alors et les préjugés qu'il engendre. L'Autre est mis en scène pour sa différence, pourtant sa référence n'est autre que l'Européen.

Rappelons-nous également qu'à l'inverse de l'élitisme de la littérature, le théâtre est une forme populaire qui amène la collectivité sur le terrain de l'opinion publique. Représenter sur scène les mondes lointains, qui inspirent à la fois de l'épouvante et de la fascination, est donc une rêverie de même qu'un exutoire. L'art dramatique est une fenêtre sur le monde, qui se propose d'animer un débat sous le couvert du masque.

[260] SERMAIN Jean-Paul, *Le Corps étranger dans le théâtre de Marivaux : une dramaturgie de la présence*, Dix-huitième siècle, 2006/1, n° 38, p. 541.

Si la philosophie se veut théoricienne, le théâtre est l'art de la représentation, de l'évolution et souvent de la manipulation au-delà des stéréotypes : à cette époque les minorités sont considérées comme subalternes, les mettre en scène a bien pour dessein de délivrer un message. Il est donc important d'identifier le comportement qui traduit cette fabrication de l'autre, particulièrement lors de la rencontre avec l'Ancien Monde puisque c'est de cette conjoncture que naît l'altérité.

L'altérité dans le théâtre d'alors est sélective, majoritairement exotique et tropicale ; les Inuits ne sont par exemple pas représentés sur les planches. Elle correspond à un découpage du monde en territoires. Les pièces sont dès lors un témoignage de la société qui se regarde, façonnant l'autre selon ses besoins et offrant à cet art un rôle plus que jamais social. L'évolution de l'appréhension de ces personnages de l'altérité est alors évidente, oscillant de la confrontation à la romance au fur et à mesure que le rapport à l'autre évolue et d'enjeux esthétiques à des contributions politico-philosophiques.

Ce dernier chapitre se divise en quatre parties. La première d'entre elles a pour but de démontrer que mettre en scène l'autre sert avant tout à se valoriser soi, ici la société occidentale, par la mise sur un piédestal du personnage blanc et chrétien, valeureux guerrier ou amoureux transi, puis dans un deuxième temps par l'opportunité de faire l'éloge de la France et de ses coutumes. C'est également ici l'occasion de propager un discours positif sur la colonisation et la nécessité d'aller apporter son aide et son savoir aux peuples étrangers ainsi que de propager un discours en faveur de la politique extérieure du royaume.

Nous étudierons ensuite le thème de la religion, très présent, bien que nous ne soyons plus dans un théâtre religieux. Une nouvelle fois, l'exotisme va se révéler être un usage pour la forme car derrière les critiques faites à l'encontre de l'islam se trouve généralement un argumentaire sur le protestantisme qui, rappelons-le, fut au cœur des conflits qui déchirèrent la France du XVI^{e} siècle. C'est également une réflexion sur le fanatisme que proposent certains auteurs. Ne pouvant mettre en scène le clergé français, l'altérité offre une alternative grâce à l'exposition de pratiques excessives de certaines religions du monde.

Il sera alors temps de s'intéresser à l'altérité comme reflet de l'Europe et de ses actions. Grâce, entre-autres, au procédé de Montesquieu, nous dévoilerons comment les auteurs dramatiques sont parvenus à dresser un portrait de la société occidentale derrière le masque de l'altérité. Certains ont pour cela fait venir sur le territoire français des protagonistes issus de l'altérité, d'autres ont préféré émettre certaines critiques la concernant par le biais du discours de l'étranger qui découvre les mœurs occidentales quand une troisième catégorie privilégie d'européaniser certains de ses personnages pour mettre en garde le public.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre, et donc de cette thèse, étudiera ce théâtre qui se veut tribune. Investir les planches est l'occasion pour nombre de dramaturges de s'engager, de dénoncer des faits, le plus souvent politiques, et parfois à l'inverse de l'air du temps. L'exotisme devient un moyen détourné d'aborder certains sujets que la censure n'accepterait pas sans cette mise à distance. Le sujet de la colonisation et de son impact sur les peuples étrangers est ainsi récurrent et certaines œuvres du XVIII^{e} siècle laissent poindre une amorce de discours prérévolutionnaire, en abordant des thèmes tels que l'esclavage, l'égalité des hommes ou encore le rejet de l'absolutisme.

Engagement véritable de la part des artistes ou simple ressort dramaturgique, l'usage de l'altérité au théâtre n'a pas pour simple dessein de mettre en scène des personnages colorés et exogènes. L'étude de l'évolution de l'appréhension des personnages le démontre que ce soit en Amérique où l'Européen est d'abord arrivé accidentellement avant de devenir colon et alors l'autochtone est passé du statut de sauvage à celui d'esclave, ou par le caractère composite de ce qu'est la Turquie, du fascinant ennemi politique au fastueux despote de sérail, il faut identifier le comportement qui mène à la fabrication de cet autre, notamment lorsqu'il va à l'encontre de la réalité. D'une marotte pour s'amuser, l'altérité au théâtre devient un élément de réflexion sur la société occidentale. La différence permet un discours à double fond.

I. L'altérité comme faire-valoir de la société occidentale

Pendant des siècles, l'homme blanc s'est considéré comme supérieur aux autres, référence à partir de laquelle il envisageait l'Autre. Cette prépondérance blanche et chrétienne était d'ailleurs enseignée aux enfants. Il était donc naturel que la société européenne soit représentée et transcendée dans les différentes mises en scène lors de sa rencontre avec un personnage issu de l'altérité, sans possibilité d'égalité avec les autres peuples et qu'elle soit le référent lorsque cela n'était pourtant qu'une appréhension des différentes cultures. Mais le théâtre a depuis toujours, quand il y est question d'Histoire, vocation, si ce n'est à propagande, au moins à faire adopter par l'opinion publique un point de vue.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, l'Autre n'existe que par la rencontre et pour qu'il y ait action dramatique, un conflit est nécessaire, qu'il concerne les mœurs, la religion ou tout autre sujet mais un des partis concernés doit en sortir victorieux. Puisque l'Autre ne peut plus être ignoré depuis que les voyages se multiplient, il va devenir un outil dramatique au service d'une idéologie.

A. L'altérité au service de la valorisation du héros européen

Nous avons, dans le corpus étudié, privilégié les pièces dans lesquelles anciens et nouveaux mondes se rencontrent pour valoriser le caractère de chacun des protagonistes. En ressort une évidence : aux côtés d'un représentant de l'altérité, le héros blanc est toujours mis en valeur, que ce soit par son caractère ou ses actions.

1. Mettre en scène la bravoure

Face au personnage issu de l'altérité se trouve généralement un ambassadeur de l'Europe. S'il n'est français, italien ou espagnol, il peut être perse car face au protagoniste musulman ottoman, l'habitant de Byzance fait figure d'opposition par son culte chrétien.

Grâce à leur point commun d'appartenir à des milieux privilégiés ou d'être représentant d'une fonction honorable, tous voyagent donc et rencontrent les autochtones de différentes parties du monde. L'action dramatique nécessite une intrigue, celle-ci va naître de la rencontre avec ces étrangers. Diverses mésaventures se produisent et toutes vont être l'occasion de mettre en valeur le courage de l'Européen face au personnage exogène ou au contraire pour lui venir en aide.

Le sultan Orosmane a fait prisonnier Nérestan et Lusignan dans *Zaïre*. Le chevalier français obtient du sultan sa liberté qu'il met à profit pour trouver suffisamment d'argent pour libérer les esclaves chrétiens de l'Ottoman. Éraste, malgré son amitié avec Soliman, doit affronter le sultan pour sauver Perside de ses avances dans les deux tragédies *La Rhodienne* et *Perside*. De même, Ibrahim s'oppose au sultan et à son entourage pour Isabelle dans l'œuvre qui porte son nom. L'arrivée au Canada d'*Acoubar* force également Pistion à prendre les armes pour défendre Castio et Fortunie. *Les Portugais* de Chrétien Des Croix vont braver leur peur des Cafres pour sauver leurs épouses et enfants, Riviery va s'automutiler à la demande du *More cruel*, Montalban affronte flammes et bramines pour venir en aide à *La Veuve du Malabar*, Valère et Sophie s'opposent au juge et à l'intendant de l'île pour que Zamore ait la vie sauve chez Olympe de Gouges, Monréal se bat contre les ennemis de *Hirza et Les Illinois*. Cela transparait également dans les comédies et dans les farces du théâtre de foire : Arlequin va s'interposer entre le roi de Basra et sa fille dans *Arlequin Mahomet*, Léandre et Arlequin vont détourner la loi indienne pour sauver la vie de Balkis dans *Le Fâcheux Veuvage*, Pierrot se déguise en nourrice et ose pénétrer dans le sérail pour venir en aide à *Achmet et Almanzine*, l'esclave Roxelane ose défier le sultan pour obtenir ses faveurs dans *Les Trois Sultanes*…

Pour défendre des vies et se porter garant de la justice, les personnages européens n'hésite donc pas à prendre leurs armes ou instiguer des stratagèmes. Ces situations naissent d'un rencontre avec un personnage exogène et c'est contre l'un d'eux qu'il doit se défendre. Il est en effet victime de la cruauté, de la jalousie ou des lois de l'Autre mais les diverses situations qu'il va devoir affronter vont l'en

voir sortir vainqueur car même s'il meure, son honneur sera sauf et son comportement admiré.

Aventurier au grand cœur, prisonnier de guerre, soldat missionnaire ou colon aux bonnes intentions, le protagoniste européen est l'incarnation de la bravoure, face aux éléments et aux ennemis. Il incarne ce héros aventurier qui fait rêver la France d'alors et, malgré la rivalité qui l'oppose à certain de ses ennemis, il s'attire également l'amitié et l'amour des autochtones. Attentif, généreux, courageux, le personnage blanc et chrétien apparaît en véritable héros face à l'Autre que l'on découvre seulement.

Notons bien que cette mise sur un piédestal du caractère européen n'est possible que parce qu'il est au contact d'un faible ou d'un impitoyable étranger. Le personnage incarnant l'altérité n'est alors bien souvent qu'un moyen de mettre en avant le personnage blanc.

2. Les relations amoureuses

Comme nous venons de le voir, l'Européen semble être cette incroyable personne empreinte de toutes les qualités face à cet autre imparfait. L'amour est un élément qui va venir ajouter à ce sentiment d'être à part, les relations amoureuses étant ici un facteur de propagande. En effet, ces sentiments vont donner l'opportunité aux protagonistes de défendre leur maîtresse, tel le prince des contes en vogue à cette période. La mise en scène de ces relations va permettre à la fois d'embellir l'image de l'Européen tout en gâtant celle de leur adversaire étranger. Si deux cas de figure se présentent, la jeune femme est elle aussi européenne ou au contraire elle est originaire d'un autre continent, cela ne modifie en rien le comportement du héros.

Ce n'est pas tant le caractère du héros qui nous intéresse ici que le comportement qu'il se voit dans l'obligation d'adopter parce qu'il se trouve face à un personnage étranger. Les situations, si elles n'impliquaient que des Européens, différeraient et ne verraient pas comme dénouement la mise en valeur du protagoniste européen puisqu'il le serait tous. Or ici, il va être seul face aux autres.

Ainsi, Pistion n'hésite pas à affronter *Acoubar* pour l'amour de Fortunie, quand bien même celle-ci était promise au roi de Guylan. La princesse d'Astracan refuse de suivre celui qui traversa des océans pour elle ; Pistion, pour permettre à leur amour d'exister, tuera son rival. Quant à Éraste, il a dans un premier temps dû fuir Rhodes après qu'un présent qu'il a fait à Perside se soit retourné contre lui, puis il doit se battre contre le sultan, qui était pourtant devenu son ami, pour défendre le lien qui l'unit à la jeune femme. Il perdra la vie par amour. Dans *Alzire ou Les Américains*, Gusman aime Alzire mais ses sentiments ne sont pas réciproques. En mourant lors de la scène finale, il pardonne pourtant à son rival Zamore de l'avoir poignardé. Nouvel exemple, le personnage d'Arlequin se travestit et prend le risque de pénétrer dans l'enceinte du sérail pour retrouver Colombine dans *Arlequin odalisque*. Dans *La Veuve du Malabar*, Montalban qui se languit de son amour passé va la sauver des flammes, allant ainsi à l'encontre du cérémonial bramine mais apparaissant alors non seulement comme un amant fidèle mais aussi comme un héros sauvant d'une mort cruelle la jeune femme. Cette fois, l'acte est représenté sur scène, venant ainsi accroître la portée héroïque du geste du Français.

Le héros européen est aussi à l'origine d'un amour si fort que plusieurs personnages féminins quittent famille et patrie pour le suivre. C'est ainsi le cas de *La Péruvienne*, de Betti, *La Jeune Indienne* ou de Zilia et Zoé, qui embarquent aux côtés de Dorval et Frontin dans *La Négresse*.

L'image de la France est donc embellie grâce aux diverses histoires d'amour mises en scène. Toutefois deux schémas sont particulièrement éloquents sur ce sujet. Le premier est le cas du triangle amoureux formé par un Français, un sultan et une jeune femme. L'incompatibilité de l'amour entre le croissant et la croix est explicite que ce soit dans *La Rhodienne*, Le Grand et dernier Solyman, *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, *Perside* ou encore *Mahomet second*. La puissance ottomane est dévoilée par la force de Soliman mais son échec récurrent quant à l'acceptation de ses sentiments par celle qui lui préfère un Français, quand bien même ce dernier est esclave, démontre bien la volonté des dramaturges à ne pas tant présenter l'impossibilité de cet amour que l'affirmation de la position de la France sur l'Empire Ottoman. Si l'on reprend l'exemple d'*Ibrahim ou L'Illustre bassa*, il est

possible d'analyser l'amour en sens unique de Soliman pour Isabelle comme une métaphore du rapport entre l'Europe et l'Empire Turc car des siècles de Croisades ont installé dans l'inconscient européen une animosité à l'égard des Turcs, vainqueurs de ces guerres. Ainsi l'enlèvement d'Isabelle est un rappel de cette supériorité et ne peut qu'influencer le spectateur en faveur du couple formé par les deux amants. L'amour entre chrétiens et musulmans ne semble alors pas poser de problème malgré les enjeux politiques, pourtant cette différence de culte sera une excuse itérative fournie par les belles pour repousser les avances du monarque turc. Rappelons que les sérails étaient remplis d'esclaves chrétiennes mais les auteurs ont majoritairement fait le choix d'exposer des amours à sens unique entre les deux confessions : les musulmans aiment les chrétiens, l'inverse n'existe pas. De ce fait, l'intensité de l'amour entre les amants chrétiens est renforcée, ce qui valorise une nouvelle fois l'image du chrétien et donc de l'Européen : les amants s'aiment, sont fidèles l'un envers l'autre et prêts à mourir l'un pour l'autre.

Le deuxième canevas que l'on retrouve est celui de l'amour entre un Européen et une *sauvage*. Les ballets de cour avaient pour usage de présenter le More épris de la belle Française, notamment parce qu'il était attiré par sa blancheur mais cette attirance n'était bien évidemment jamais partagée[261]. Cela va être de même au théâtre, l'amour du personnage exogène pour un Européen permet d'exalter ce dernier. Le théâtre va lui se permettre de mettre en scène les sentiments que partagent un Blanc et une Noire ou une autochtone d'Amérique. Lorsque ce dernier cas de figure est mis en scène, comme dans la pièce de Chamfort *La Jeune Indienne* par exemple ou dans la tragédie de Sauvigny *Hirza ou Les Illinois*, la couleur de la peau n'est jamais évoquée. À l'inverse, dans l'œuvre de Radet et Barré *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*, le thème de la noirceur est omniprésent. Dorval et Zilia s'aiment malgré leur différence qui n'est un problème que pour leur entourage puisque les Américains refusent la présence blanche sur leur territoire quand la France a publié un édit interdisant les mariages mixtes en 1778. Ils quitteront tout de même l'Amérique pour aller se marier en France « malgré les lois de la reconnaissance » (Scène 14). Une nouvelle fois encore, en bravant les interdits, c'est la France, sous le couvert des rôles de

[261] Seul dans Le Ballet du monde renversé un More deviendra l'amant d'une belle ; le sous-entendu est évident, cela serait le monde à l'envers. Voir à ce propos, CHALAYE Sylvie, *Du Noir au Nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, coll. Images plurielles, 1998, p. 56.

Dorval et de son père, qui grandissent l'image du royaume français: l'amour est plus fort que les lois mais va aussi et surtout être rendu possible grâce au grand cœur des Français.

Les relations amoureuses en plus d'ajouter à l'ossature dramatique ont donc une véritable portée propagandiste par la mise en valeur du héros blanc, prêt à donner sa vie pour celle qu'il aime, à braver la puissance ottomane ou les lois françaises. Il est certain que le désespoir amoureux par lequel passent les personnages relève de la sensibilité des Lumières et permet l'évolution et l'affirmation des personnages. Mais ce qui importe ici c'est que l'amour est supérieur à l'altérité qui n'est, une nouvelle fois, qu'une ruse dramaturgique pour encenser le bon Européen.

3. Le Français valorisé dans le traitement de l'image du colon

Si l'Européen est mis en scène avec de nombreuses qualités, il faut tout de même noter une différence notable dans la peinture de certains de ses traits en fonction de sa nationalité, en particulier lorsque l'un des thèmes de la pièce concerne la colonisation.

Les Portugais de Chrétien Des Croix ne trouvent par exemple aucun secours auprès du peuple de Manique car ce dernier craint qu'en acceptant sur ses terres des Blancs, son pays perde sa souveraineté et qu'il devienne en proie à la guerre. Lors de la première rencontre entre les naufragés et le Pontife, ce dernier avait expliqué que les étrangers ne sont pas bienvenus car la plupart d'entre eux sont des corsaires venus pour les piller. C'est en effet pour y maintenir l'ordre que la méfiance leur semble obligatoire car ils refusent que, de même que cela s'est passé au Cefala et au Mozambique, les étrangers « qui ont blanche la face », « viennent de pays fort eloignez d'ici/ Pour emporter [leurs] biens et [les] domter » (Vers 673-676). Les remontrances à l'encontre des Blancs colons se perpétuent dans les actes suivants mais nous reviendrons plus en détail sur ces points lors de notre étude de la mise en scène de la colonisation. La trame des *Portugais infortunez* est très largement inspirée d'un fait divers et permet de critiquer le comportement des

premiers colons, Portugais et Espagnols, ce qui justifie leur malheur. Cette tragédie permet donc de rappeler que la France à l'inverse des pays ibériques n'est pas à l'origine du malheur des autres peuples.

Les Espagnols sont également au cœur des remontrances des dramaturges français. Gusman gouverneur ibérique d'*Alzire ou les Américains* et Colomb dans la tragédie de Rousseau en sont deux exemples. Nous sommes à leurs côtés en Amérique du Sud mais il leur est reproché, de même qu'aux Portugais en Afrique, de n'être que des « brigands d'Europe », « de sang enivrés » et de « trésors avides » (*Alzire*, Acte II, scène 1), procédant allègrement au pillage et au meurtre pour assouvir leur avarice et leur soif d'or. Colomb a d'ailleurs à peine posé le pied sur le sol américain qu'il plante le drapeau de Castille et veut donner des lois à ce nouveau monde, trop négligé des cieux. Alvar, officier castillan, acquiesce et veut répandre « la terreur, le ravage » pour soumettre l'univers à l'empire d'Isabelle (Acte II, scène 1).

L'Européen a beau être valeureux, il n'en reste pas moins cruel envers les autochtones quand il est espagnol ou portugais. Le personnage exogène dévoile que les représentants de ces nationalités ne sont pas là pour lui venir en aide en l'éduquant ou en lui portant la bonne parole mais pour le piller et s'approprier des terres qui ne sont pas les leurs. La mise en scène de l'altérité auprès d'un Européen offre donc la possibilité, une nouvelle fois, de prouver la supériorité des habitants de l'Ancien Monde sur ceux des contrées récemment mises en lumière mais cette parole étrangère est également l'opportunité de classifié les Européens selon leur nationalité en fonction de leur comportement.

Il n'en est effectivement pas de même lorsque les colons sont français. Dans *Hirza ou Les Illinois* par exemple, Fontalbar est décrit comme un tyran qui persécute les autochtones pour sa gloire mais ce personnage n'est qu'évoqué, il n'a pas d'existence physique sur scène à l'inverse de Monréal qui se range du côté des Illinois pour les aider à combattre et garder leur indépendance. De la même façon, Pistion s'allie à Castio, roi du Canada, pour empêcher *Acoubar* d'envahir son territoire. Tous prennent donc les armes pour protéger leur « belle province » de l'asservissement d'un « estrange Prince » (Acte II, vers 554-555). La trame est différente dans *La Veuve du Malabar*, puisqu'il n'est pas vraiment question de

colonisation, toutefois Montalban, général français, s'oppose aux bramines et à leur tradition pour venir au secours d'une veuve que l'on doit immoler. Il ne reconnaîtra en elle son ancienne maîtresse seulement après l'avoir sauvée des flammes. Il agit ici en véritable héros.

Cette différence d'approche du personnage a donc pour entre autres pour but de justifier la colonisation française aux Amériques car il faut y aller éduquer ces sauvages mais on promet de mieux se comporter envers eux que les prédécesseurs Portugais et Espagnols ont pu le faire, ce qui justifie leur malheur (tous meurent, à l'exception de Colomb). Ajoutons à cela l'exemple proposé par Favart dans sa comédie des *Trois Sultanes*. Elmire est espagnole, Roxelane est française, toutes deux sont esclaves au sérail de Soliman. La première incarne l'austérité et le flegme ibérique, elle rejette l'idée des fêtes, est fière mais court se changer pour une tenue plus luxueuse dès que Soliman lui avoue avoir des sentiments quand la seconde est frivole, têtue mais également amusante et désintéressée. Le public ne peut donc qu'espérer la victoire de Roxelane sur le cœur du sultan au détriment d'Elmire. Par cette concurrence, s'exprime la rivalité opposant les deux pays. Pourtant, une nouvelle fois ici, c'est parce qu'elle sont en présence d'un non-européen que cet affrontement à lieu.

Derrière le comportement amoureux se cache un autre affrontement des nations d'Europe dans lequel la France est cette fois opposée à l'Angleterre. En effet lorsqu'un personnage français s'éprend d'une représentante des figures de l'altérité que nous étudions, il lui est fidèle et affirme ses sentiments malgré la morale d'alors. Dorval de *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance* en est un exemple, Déterville dans *La Péruvienne* en est un autre, Valcour dans *Le Français en Huronie* en est un troisième. À l'inverse Belton a du mal à assumer les sentiments qu'il éprouve pour Betti, *La Jeune Indienne*, lorsqu'il est de retour à Charlestown. Il met du temps à avouer le lien qui les unit à ses proches, pense devoir en épouser une autre alors qu'il a juré à Betti sa main et seules les larmes de la jeune femme parviendront à renverser la situation faisant consentir le Quaker Mowbrai à leur amour. Dans la pantomime *L'Héroïne américaine*, le comportement du personnage anglais est bien pire puisqu'alors que Jarika lui a sauvé la vie et a

défendu son parti face à ses compatriotes, Inkle n'hésite que très peu de temps avant de vendre la jeune américaine au Capitaine anglais comme esclave.

De même, dans le comportement que des maîtres observent à l'égard de leurs esclaves, la France sort grandie. Valère et le Gouverneur dans *Zamore et Mirza* font respecter les esclaves, le dernier des deux ayant même instruit Zamore en espérant lui offrir une vie meilleure par la suite. À l'inverse, Riviery, maître du *More Cruel* dans la tragédie éponyme, a fait subir à son esclave de terribles châtiments corporels sans véritable raison, ce qui sera à l'origine de son terrible désir de vengeance.

Les Européens peuvent donc se montrer violents, avides des biens d'autrui, fourbes s'ils sont originaires des pays avec lesquels la France est en concurrence pour le commerce et la colonisation, mais cela ne transparaît pas dans les personnages français. Aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, les conquérants espagnols sont sévèrement critiqués en France mais cela a lieu dans un but manifestement politique.

Le personnage européen n'est pas une figure théâtrale de même que celles de l'Amérindien, de l'Ottoman ou de l'Africain mais la référence. Ce constat est possible puisque suite à cette étude, nous voyons bien ici que les diverses figures de l'altérité ne servent pas tant à découvrir l'autre que de donner le moyen de chercher sa propre identité.

B. L'Autre, encenseur de la vie en France

Si les personnages originaires de la Vieille Europe et particulièrement les Français sont magnifiés sur les scènes du théâtre lorsqu'ils sont en présence étrangère, une ode aux conditions de vie au sein du royaume de France émane des différents textes étudiés. Les expatriés de la métropole narre l'agréable souvenir de leur vie passée à l'oreille attentive d'un membre représentatif de l'altérité qui va à son tour dévoiler son espoir de découvrir un jour le bonheur de vivre en France. Ce ne sont souvent que de simples allusions au détour d'une discussion, mais leur

récurrence démontre la volonté de ces dramaturges à profiter de la présence étrangère pour louer leur pays nourricier.

1. Un public inédit et à l'écoute

Le corpus que nous étudions ici met en scène de nombreux personnages français partis à l'étranger pour différentes raisons et quelquefois définitivement. Ce départ est parfois une décision de leur part, d'autres fois ils y ont été forcés mais un point commun réunit nombre d'entre eux : l'évocation du bonheur de vivre en France, particulièrement en comparaison avec les aventures qu'ils vivent désormais. Cela retient d'autant plus notre attention que dans une grande majorité des cas, la narration de ce bonheur passé se fait à une personne rencontrée dans le lieu de leur exil. L'une des nouveauté de la mise en scène de l'Autre réside en cela : il est une oreille nouvelle et attentive au discours du Français.

Pierrot, qui a emprunté le déguisement de la nourrice d'Almanzine, explique à Arroya, l'une des sultanes d'*Achmet et Almanzine*, être originaire de la banlieue de Paris, acquiesce au fait que la France soit un bon pays pour les femmes ajoutant même qu'elles y gouvernent tout pour le plus grand plaisir des hommes qui suivent leur goût. Roxanne ajoute que les français ont pourtant la réputation d'être volages mais il rétorque que les femmes en font autant car elles jouissent d'une entière liberté et qu'elle y serait donc bien plus heureuse même en n'y étant qu'une simple paysanne (Acte III, scène 3). Seule sa présence au sein du harem et donc sa rencontre avec des femmes de diverses nations offrent au dramaturge l'opportunité d'un tel discours dans une comédie de sérail.

La situation diffère dans *Zaïre*, où Voltaire fait à son tour quelques éloges de la France, concernant notamment ses exploits guerriers et le désir de chacun d'y retourner (Acte II, scène 1 et 3). Celles-ci ne sont pas rendues possibles parce qu'un entretien à lieu entre un Français et un Ottoman mais parce que les Français sont retenus prisonniers dans le palais turc. C'est donc leur emprisonnement par un roi étranger, dans un pays aux mœurs bien différentes, qui offre l'opportunité de vanter la France et ses habitants lors de huit-clos.

Le schéma équivaut dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes.* C'est ici Clarice qui se remémore sa rencontre avec D'Oberval à Marseille, où ils s'aimèrent et furent heureux (Acte I, scène 1). Cette nostalgie n'est encore présente que par l'enfermement dans un sérail algérien. Celui-ci ayant lieu contre son gré et dans un pays autre que le sien, il lui inspire le souvenir nostalgique de ses années passées heureuses en France. Dans cette comédie, des intermèdes sont joués entre chaque acte. Celui donné entre les deux premiers actes met en scène des Bostangis dont un duo de Français. Ceux-ci chantent à leur tour leurs regrets de ne plus pouvoir boire de vin à table depuis qu'ils sont dans ces lieux malheureux. Ils espèrent retourner dans cette heureuse France, pays des plaisirs et des biens où l'on peut, disent-ils, rire, chanter, danser et boire. Puis c'est au tour d'Osmin, esclave français du sérail, de vanter les mérites de son pays natal, terre de la liberté, des biens et des plus tendres amours. Cette fois, ce discours est tenu face à une esclave turque. Tous deux sont malheureux de leur condition ; cela donne l'opportunité au Français de louer les conditions de vie heureuses au royaume de Louis, notamment pour les femmes par comparaison avec l'Algérie et la Turquie (Acte II, scène 1).

Une autre femme, également retenue dans le sérail d'un sultan, pense avec mélancolie à son ancienne vie en France. Il s'agit de Roxelane, l'une des *Trois Sultanes* de Favart. D'un caractère effronté et franc, la jeune Française n'hésite pas à tenir tête au sultan et à ses ministres ni à les reprendre sur leurs manières qu'elle juge souvent malpolies. Soliman est celui qui évoque la France en premier, imaginant que son aplomb est l'apanage des gens de là-bas. Elle réagit alors, regrettant de ne pas y être car non seulement l'ennui s'empare d'elle au sérail mais elle fait de plus remarquer qu'il n'y a point d'esclave chez elle et qu'on ne respire en France que les plaisirs, la liberté et l'aisance (Acte II, scène 3). Pour la divertir, le sultan lui propose d'organiser un dîner, ce qu'elle accepte à la condition de le faire selon ses règles, en suivant les coutumes françaises. Elle exige donc une table et des chaises, des bougies, du vin (Acte II, scène 8) puis explique que dans les soupers donnés à Paris, tout est prétexte à discussion, car les traits d'esprit viennent souvent de la méconnaissance des sujets abordés (Acte II, scène 14). Elle mentionne ensuite les amants qu'elle eut dans sa patrie lors d'une discussion avec Soliman sur le harem et la réciprocité de leurs sentiments (Acte III, scène 5). C'est donc une nouvelle fois l'emprisonnement qui offre l'opportunité de tels discours

ainsi que la présence du sultan à qui, par effronterie, la jeune femme s'amuse faire remarquer que la vie est bien plus belle ailleurs que chez lui.

Béatrix, naufragée malheureuse de *L'Isle sauvage*, regrette également la société européenne dans laquelle elle aurait aimé élever ses filles. S'il est ici question d'Espagne, le mimétisme avec la France est certain. Elle se remémore ce pays policé, où la vertu et la modestie sont de mise au milieu d'une vie remplie d'occupations toujours variées : assemblées, spectacles, loisirs de toutes espèces… Elle assure qu'il est possible d'y vivre dans la paix de l'âme et des avantages de la beauté, ce que cette île ne permet pas (Acte III, scène 2). C'est cette fois l'isolement sur une île étrangère qui inspire la nostalgie de ce personnage. De plus, si elle raconte ce mode de vie à ses filles, celles-ci ne le connaissent pas puisqu'elles ont grandies loin de leur terre natale. Elles perçoivent donc l'Europe avec les yeux de l'altérité, ce qui ajoute à la portée de ce discours.

Les deux œuvres suivantes présentent des situations similaires : un séjour non désiré en terre étrangère toutefois cette fois les Français vont se confier à des autochtones, qui n'ont eux jamais connus l'Europe. *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnaissance* met en scène Dorval et Frontin après qu'ils se sont échoués sur une île. Alors qu'un vaisseau français arrive pour les secourir, Frontin avoue se sentir renaître à l'idée de rentrer en son pays (Scène 11). Il explique ensuite à Zilia que la France est un pays enchanté, où règne l'abondance, le plaisir et la gaîté (Scène 12). Nous retrouvons dans *Le Français en Huronie* un autre valet du nom de Frontin qui, à son tour, rêve de revoir son pays et de revivre en ville, au cœur des esprits et des talents (Scène 1), de s'asseoir au coin du feu, rire, boire et danser (Scène 3).

Dans *Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage* se trouvent également quelques références à la France toutefois celles-ci sont mitigées. Valère et Sophie expliquent au couple d'esclaves que si les Français voient avec horreur l'esclavage, ils ne sont pour l'instant pas libres d'agir, mais ils assurent qu'un jour prochain cela arrivera[262] (Acte I, scène 7). C'est parce qu'ils sont face à des étrangers n'ayant jamais visité leur pays que ce discours est rendu possible. C'est ensuite Madame de Saint-Frémont qui avoue à son époux savoir que la France, sa patrie, lui fut chère. Ce dernier le reconnaît et dévoile son secret mais la confidence nécessite

[262] À ce sujet, une tirade de Valère s'étend davantage sur ces propos, expliquant notamment que la France n'est libre qu'en apparence mais ce dialogue sur la liberté n'apparaît que dans des versions ultérieures (et donc postrévolutionnaire) à celle que nous avons choisi d'étudier.

également d'expliquer les lois injustes qui régissent entre autres la cour (acte II, scène 5). C'est donc l'exil dans un pays lointain qui rend ce discours intéressant.

Une autre pièce évoque également la France mais les allusions ne viennent plus de français expatriés mais d'un Parisien expliquant son retour à la capitale. Cela se trouve dans *L'Habitant de la Guadeloupe*, comédie dans laquelle Vanglenne explique que c'est l'amour de la patrie qui l'incita à revenir en France (Acte I, scène 3 et Acte II, scène 2).

La rencontre sur scène entre Européens et autochtones de diverses contrées offre la possibilité aux dramaturges de tenir un discours sur la France et ses pays frontaliers nouveaux. Ceux-ci n'ont jamais voyagé et découvrent les usages et le bonheur qui y règnent en écoutant les voyageurs raconter leur passé. Si toutefois les naufragés ne sont pas confrontés à l'altérité, c'est leur présence forcée en terre étrangère qui les incite aux souvenirs. Une nouvelle fois, l'altérité est au service de la mise en valeur de la société occidentale.

2. Le discours de l'altérité sur le pays des libertés

Les personnages issus de l'altérité vont, suite à l'écoute de ces divers discours, rêver à leur tour de connaître un jour non pas l'Europe mais la France puisque l'altérité n'est en fait qu'un prétexte pour émettre un discours flatteur sur le pays des dramaturges.

De même que nous venons de le voir, c'est souvent la rencontre entre un Français et un étranger qui va créer l'occasion de l'expression de ce désir de connaître la France. Les premiers exemples se trouvent une nouvelle fois dans *Zaïre*. Fatime ne s'est jamais rendue dans le pays de Zaïre mais elle regrette que cette dernière ne lui parle plus de sa nation où les femmes sont adorées, libres et épouses d'un seule homme car il semble la faire rêver. À l'inverse de Zaïre, elle espère toujours, malgré les deux années écoulées, que Nérestan viendra les libérer et ainsi peut-être découvrir la France (Acte I, scène 1).

L'Algérien a lui aussi une réelle envie de quitter son Algérie natale pour venir s'installer en France. Ce sont d'ailleurs des projets qui vont se concrétiser à la

fin de la comédie. Lorsqu'il demande à Clarice de l'épouser, il lui explique avoir pour projet de s'exiler des lieux de sa naissance pour s'installer en France, et jouir des plaisirs délicats auxquels il n'a pas accès ici. L'expression de ce désir de s'installer en France est une nouvelle fois née de la présence simultanée sur scène d'un Français et de cet admirateur de la France car c'est en côtoyant son ami D'Oberval que Hassan se remémore ses voyages passés en France, durant lesquels il admirait notamment les Arts et le bon temps qu'il y passa aux côtés de son ami. Cahusac profite de cet échange pour faire dire à l'Algérien que s'il a déjà visité de nombreuses cours d'Europe et d'Asie, son cœur penche pour Paris (Acte II, scène 3).

Lorsque l'expression de l'amour de la France n'est pas due à une discussion entre Français et étrangers comparant les différentes mœurs de leurs pays respectifs, elle vient d'un certain mal-être d'une de ces personnes représentant l'altérité en son pays qui dévoile son intention de quitter ce lieu qui ne lui convient plus pour la France, dont elle a entendu vanter les mérites et qui à coups sûrs, la rendront plus heureuse.

Ainsi, si l'île de la Frivolité, lieu de l'action de *La Péruvienne*, est une métaphore de la société de cour, cela n'empêche pas La Bagatelle d'exprimer son désir de la quitter pour rejoindre L'Amour en France puisque l'île ne correspond plus à son train de vie.

Dans *Le Menuisier de Bagdad*, Guzulbek et Hali ont décidé de rendre leur liberté aux femmes du sérail puisque la seule présence de son épouse suffit au nouveau Bacha. Fatmé confie alors à Mirza vouloir prendre le temps de réfléchir à l'usage qu'elle va faire de cette liberté car la lecture ayant été sa seule occupation pendant sa détention, et prenant du plaisir dans la littérature de voyage, elle a découvert la France. Elle apprend à Mirza que leur sexe est triomphant dans ce pays aimable, empire de la beauté. Elle envisage donc d'aller y tenter sa chance et propose à Mirza de l'accompagner. Celle-ci est d'abord réticente car la lecture de la Gazette lui a appris les troubles qui y régnaient mais Fatmé pense que le moment est justement propice puisqu'il y souffle un vent de liberté. Mirza est convaincue, Fatmé heureuse d'avoir une compagne pour ce voyage (Scène 10). Le Commissionnaire, d'origine française, surprend leur conversation et avoue que

bien qu'il en arrive, si l'occasion se présentait, il y retournerait sur le champ. Il leur parle de son pays, attisant plus que jamais leur envie de se rendre en ce charmant pays (Scène 15).

La mise en scène de l'altérité devient donc l'opportunité pour plusieurs dramaturges de vanter les mérites de la France. Seuls sur scène, des Français pourraient tenir ce discours mais le fait qu'il se fasse en présence de personne n'ayant jamais foulées son sol ou par ces personnes pour qui la France ne devient alors qu'un rêve peut-être accessible, renforce considérablement l'impact de ce discours.

Notons de plus que cela ne se produit qu'en faveur de la France. Si d'autres personnages européens espèrent revoir un jour leur contrée, à l'image de Béatrix emprisonnées sur *L'Isle sauvage* qui espère un jour revoir l'Espagne, ils ne font pas l'éloge de sa qualité de vivre et du bonheur du peuple. Cet argumentaire est réservé à la France et aux Français.

Le théâtre va donc à la rencontre de l'Autre pour donner le sentiment que ce pays est celui où il fait meilleur de vivre et habité par la société la plus civilisée. L'altérité n'a dans ces exemples pour unique dessein que de valoriser la société occidentale.

C. L'altérité pour justifier l'idéologie coloniale

En cette fin de XVI^{e} siècle, la France met en place sa politique de colonisation. De nouvelles terres découvertes, des voyages plus fréquents, une lutte acharnée entre les grandes familles royales européennes (les monarques s'affrontent dans des guerres de prestiges), tout est réuni pour que chaque nation veuille étendre son emprise sur les terres lointaines. L'annexion de certains territoires par un peuple conquérant se fait sans se soucier des autochtones pour lui permettre d'accroître son espace vital, s'emparer des richesses et s'assurer un approvisionnement en matières premières. La motivation est donc idéologique, stratégique et économique ; il est important de contrôler les routes commerciales,

la traite négrière, empêcher l'expansion de puissances concurrentes, acquérir une position stratégique, augmenter la puissance et le prestige de la nation.

Une nouvelle fois certains dramaturges, par la mise en scène de l'altérité, vont chercher à démontrer que cet impérialisme sur ces contrées lointaines, l'Europe accomplit une mission civilisatrice car rappelons-nous bien que si elle est invoquée par le discours officiel, la vérité est que nombre de notables, dont certains hommes de lettres, s'enrichissent grâce à ces conquêtes de territoires.

1. Démontrer la valeur européenne

Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, il n'existe pas d'autres pensées que celle plaçant l'homme blanc au dessus des autres peuples, d'autres alternatives ne sont même pas encore envisagées. Il est donc la référence et pour la justifier, le théâtre propose de mettre en contact habitants de l'Europe et des nouveaux mondes. La volonté propagandiste de certaines œuvres va alors rendre cohérent le discours prônant la valeur des Européens, leur supériorité et la nécessité de leur action dans ces pays puisque la présence de leurs habitants va la justifier.

Jacques Du Hamel est le premier à présenter cela dans *Acoubar*. Nous sommes au Canada mais une princesse d'Astracan y a été menée, le roi de Guylan navigue vers cette destination et parmi ce mélange d'altérité se trouve un Français. Sa présence sur les terres de Castio n'y est pas expliquée ; peu importe, il est présent et va être l'élément nécessaire à la résolution du conflit impliquant les trois aux personnages issus de l'altérité. L'amour que Fortunie lui porte va le pousser à s'engager aux côtés de son ami Castio, roi du Canada, qui ne rechigne pas à être aidé pour défendre ses terres face à l'ennemi commun de ces trois personnages, Acoubar. Cet engagement dans ce conflit qui ne le concerne finalement que peu va pourtant être l'opportunité pour le dramaturge de mettre en scène ses nombreuses qualités : il se doit d'aider Castio et le Canada à qui il faut venir en aide, il veut « par [sa] vaillance/ Lon remarque les traits de la valeur de France » (Acte II, vers 69-70), car cela sera « de l'honneur pour [la France] parmy ces Isles » (Acte II, vers 73) et permettra ensuite d'y bâtir des villes et « leurs Louvres somptueux (Royalles entreprises)/ Porteront à l'entour [ses] armes &

devises ». C'est ensuite à Fortunie de tenir un discours sur la France. Face à Acoubar, elle prend le parti de son amant qui l'avait sauvé de la mort six mois auparavant, justifiant son acte par le simple fait que la France est sa mère nourricière et que « comme la valeur en ce peuple est », le sort des femmes lui importe (Acte III, vers 258), puis d'ajouter que « plus qu'autre nation [la France suit] volontaires/ Pour combattre invaincus l'ombre de leurs banieres » (Acte III, vers 261-262). La mise en scène d'une belligérance impliquant personnages représentatifs de diverses altérités est donc l'occasion de valoriser le caractère français.

Dans *Les Portugaiz infortunez*, le face-à-face entre l'Europe civilisée et l'Afrique sauvage va également permettre de confronter l'antagonisme des caractères de leurs représentants. Face à la naïveté, l'ignorance et la simplicité bestiale que l'on prête ici aux peuples africains se trouvent la technologie et l'audace. En effet les soldats de Mocondez ne sont armés que de leur longs bois ; malgré leur supériorité numérique, le tir des armes portugaises leur font peur et les font fuir. Cette ascendance technique se retrouve dans d'autres œuvres telles que *La Découverte du Nouveau Monde* dans laquelle Carime et Digizé prennent peur du bruit des mousqueteries qu'elles pensent être du tonnerre ou dans *Alzire ou les Américains*, où l'héroïne n'admet pas que le peuple de vainqueurs soit armé du tonnerre divin, droit implicite de dépeupler la terre. L'évocation des appareils inouïs comme les « châteaux ailés qui volaient sur l'eau » (Acte I, scène 1) donnent également l'opportunité aux auteurs de mettre en scène le monde civilisé face au monde sauvage, primitif, où il est naturel d'aller s'imposer. L'altérité est donc ici un faire-valoir du développement technologique européen qui, implicitement, prouve une nouvelle fois la supériorité des habitants de l'Ancien Monde.

L'un des éditeurs de Voltaire, Moland, publie en amont de la tragédie d'*Alzire* un avertissement dans lequel il reprend une critique des censeurs[263] qui reproche au dramaturge son manque de clarté et de vraisemblance sur le sujet

[263] Pour Montez/ Alvarez/ Est en peine:/ Car son fils fier et brutal/ Traite horriblement mal/ La race américaine./ Vers pompeux,/ Deux à deux,/ Il débite ;/ D'ailleurs tout manque au sujet:/ Clarté, vraisemblance et/ Conduite./ Tendre Alzire, tu déplores/ Ton triste hymen, quand Zamore/ Sort d'un trou:/ Mais par où ?/ On l'ignore./ Mis au cachot, il arma/ Dans les bois mille Ma/ Tamores./ En amour,/ C'est un tour/ Trop précoce/ Qu'aller, loin de son époux,/ Courir le guilledoux/ La nuit même des noces./ Mal en prend/ A Gusman/ Qui, pour preuve/ De foi chrétienne en sa fin,/ Lègue à son assassin sa veuve.

qu'il aborde, le mauvais traitement infligé aux Américains par les colons et la révolte des premiers, le tout sous couvert de l'excès de religion. Or, comme Voltaire le précise dans son discours préliminaire, c'est le véritable esprit de religion qu'il cherche ici à dénoncer davantage qu'un quelconque engagement sur le colonialisme, et la mise en scène de ce sujet sous couvert d'altérité lui offre une liberté de parole bien plus large. Il expose par les dires d'Alvarez la nécessaire présence espagnole pour venir en aide au Pérou, malgré les excès de certains, par la conversion d'Alzire et de son père l'impact européen et le prêche de la bonne parole et, par le mariage entre Gusman et la jeune femme, l'unité future des peuples. L'altérité permet donc à Voltaire de tenir un double discours : satisfaire les lobbys colonialistes en prouvant l'impact bénéfique des Européens dans le Nouveau Monde et dénoncer les abus de religion.

« Ces sauvages, uniquement occupés de la chasse ou de la guerre, ne connoissent à-peu-près que le physique de l'amour. Si j'ai donné un sentiment plus tendre à la femme, son amour est l'ouvrage d'un François. ». Voici les propos tenus par Sauvigny dans la préface de *Hirza ou Les Illinois*. Le dramaturge dévoile donc lui-même ses intentions et les moyens d'y parvenir : mettre en scène un sauvage permet de valoriser le caractère français. Sa position sur la supériorité du peuple européen sur les Amérindiens est donc évidente et les bénéfices que ces derniers vont pourvoir tirer de la présence française à leurs côtés manifeste. Peu de vers soutiennent cette position, cela est omniprésent dans la pièce car si tous sont d'accord sur la cruauté de Fontalbar, Monréal et son père sont deux personnages aimés et admirés pour leur aide. Certains Illinois envisagent même la possibilité de voir l'amant de Hirza à la tête de la tribu. Il faut dire que le Français est présenté comme vainqueur de nombreux ennemis de la tribu dont il s'est fait adopter et tous admirent le guerrier ce qui est alors l'occasion rêvée pour faire dire à ses personnages que certaines tribus canadiennes ont déjà reconnu pour arbitre suprême Louis, qui compte dorénavant les habitants du Nouveau Monde au rang de ses enfants. Il explique que seul Fontalbar aime porter la guerre quand les autres représentants français les aiment (Acte II, scène 6).

Lorsque Rousseau choisit de mettre en scène le débarquement de Colomb en Amérique et de créer la rencontre avec les habitants de Guanahan, cela n'est, une nouvelle fois, pas un hasard ; son dessein est simple : exposer l'admiration

qu'il a pour cet homme qui apparaît ici comme « l'homme providentiel, pour Rousseau, s'agissant de la création de La découverte du Nouveau Monde : le personnage résume d'abord à lui seul le contexte politique du moment de la composition (prédominance de la France et de l'Espagne, risque de conflits liés au partage des colonies) ; il permet, par l'incertitude que génèrent son identité et sa nationalité indécises, d'étendre ce contexte à l'Europe entière, et de mettre en relief le caractère universel de problèmes davantage liés à la configuration politique d'une époque qu'à la vertu d'un seul homme, fût-il aussi vertueux que l'amiral génois ; il ouvre enfin la voie à une (re) découverte de valeurs (état de nature, homme originel) qui ne seront que trop exploitées par Rousseau et qui s'accommodent évidemment fort mal d'un quelconque souci d'exaltation ou d'émulation. »[264]. Cela s'expose une nouvelle fois par le biais de la rencontre avec un peuple nouveau et le comportement qu'il adopte.

Le choix d'une intrigue au Nouveau Monde offre aussi l'avantage d'évoquer les conflits franco-anglais qui s'y passent. *Le Français en Huronie* expose cela en plus de la relation franco-américaine. Zamire vante l'ardeur et le courage de son amant Valcour mais lui demande de ne pas s'en prendre au Sauvage, jaloux de leur union, mais d'aller briller aux champs de bataille où son bras et sa vaillance sont nécessaires. Elle ajoute avoir vu les Français abandonner leur camp et voler au combat et veut qu'il aille partager leur victoire. Elle rappelle ensuite au Huron qu'il est l'allié des Français, raison pour laquelle il doit alors porter sa valeur à leurs côtés, contre les Anglais. Si l'amour les sépare, l'honneur doit les rassembler pour triompher. Tous deux partent ensemble (Scène 9). Lorsqu'ils reviennent, victorieux, le Sauvage avoue estimer Valcour, un héros qu'il admire pour lui avoir sauvé la vie en terrassant de nombreux ennemis. Il explique que face à lui, tout fléchit, tout cède, que lorsqu'il combat, il triomphe avant d'admettre qu'en prenant son parti, Valcour a su éteindre la haine de son rival. Le Huron conclut que la présence française lui enseigne des vertus, et que pour cela, il verra dorénavant Valcour tel un guide (Scène 13). C'est une nouvelle fois le personnage français qui est mis en exergue lors de ces rencontres.

[264]FRANTZ Pierre (dir.), *L'Épique : fins et confins*, PUF, Collection littéraire, 2000, p. 222.

Le thème de la colonisation est abordé sous différents angles dans le corpus choisi, toutefois il apparaît clairement que mettre en scène ce sujet est l'occasion de mettre en avant les qualités européennes et les bienfaits qui pourront découler de la présence des habitants de l'Ancien Monde aux côtés des peuples dit sauvages. La valeur et la vaillance des héroïques colons sont sans cesse rappelées, particulièrement lorsqu'il est temps d'aller combattre. La mise en scène de la vaillance française, faire-valoir de l'idéologie coloniale, diminue et abaisse d'autant les personnages étrangers, fragilisés face à tant de grandeur.

L'impact de ce discours est ici bien différent que s'il ne s'agissait que de personnages français ou espagnols dissertant sur leurs actions à l'étranger. Déplacer l'action dans ces lieux, mettre en scène la réunion des deux mondes par les conflits ou l'amitié qui unissent les protagonistes donne ici de l'importance et du crédit au discours prônant la supériorité européenne. L'altérité est devenu un outil supplémentaire pour légitimer les actions européennes à l'étranger et un gage de plus pour présenter l'Européen investie d'une mission.

2. L'altérité pour preuve d'une aide nécessaire

Mettre en scène le colon européen au contact de l'autre est, outre la possibilité de vanter ses qualités, également un moyen d'affirmer que par sa présence, il va aider le peuple soumis.

Le premier exemple se trouve dans la tragédie de La Grange-Chancel, *Jugurtha*. Le dramaturge nous transporte dans cette œuvre au deuxième siècle avant Jésus Christ, temps de la suprématie romaine et de son intrusion en Afrique du Nord. Rome veut ici aider les représentants des trônes numides à retrouver la paix et propose pour cela son égide. Au temps de l'écriture de cette pièce, Louis XIV est à l'apogée de son règne et aime qu'un parallèle soit fait entre son règne et celui des plus grands. Cette méditation sur l'histoire romaine est donc nécessairement une réflexion sur la France du roi Soleil et sa politique d'expansion. Scaurus, ambassadeur de Rome, a été mandaté pour soutenir Adherbal face à son rival Jugurtha et ainsi mettre fin aux troubles qui agitent l'Afrique. Ce sont ici les qualités de juge, de médiateur que l'intrusion européenne au sein d'un conflit

étranger révèle. L'amitié entre Scaurus et Adherbal est indéniable toutefois l'Europe est craint qu'une union entre les deux frères remette en cause sa suprématie. Anticipant cette éventualité, elle s'impose entre les deux parties pour dénouer le conflit et faire en sorte que chacun y trouve sa part. la mise en scène de la guerre qui oppose Adherbal et Jugurtha est l'opportunité de mettre en valeur l'intervention européenne.

La nécessité de la présence européenne aux côtés des peuples des nouveaux mondes est relatée dans plusieurs œuvres, chacune défendant un aspect de l'aide qu'elle peut apporter mais toutes imagent leur propos par la rencontre entre ceux-ci. La présence française dans *La Veuve du Malabar* permet par exemple, outre un dénouement héroïque, de dévoiler la prise de position de l'armée de Louis pour la défense des plus faibles. En effet, le Général regrette qu'un peuple entier soit asservi aux lois extrêmes des bramines. Il entre en guerre contre les représentants de Brama et veut convaincre les Indiens d'épouser le culte chrétien qui n'exige d'eux que leur foi. Par leur présence, les Français portent la parole de Dieu et veulent ainsi aider les habitants du Malabar à sortir de la furie de leur religion, dont les mœurs sont abominables au point que les Européens croient encore qu'il s'agit de fables lorsqu'elles leur sont narrées. À la barbarie du Grand Bramine, le Général oppose la douce humanité et assure qu'après leur victoire, ces funestes lieux ne souffriront plus d'usages odieux (Acte III, scène 5). La représentation de l'Inde des Brâhmanes est ici proche de la caricature car elle se limite à celle des palmiers et de la sati, où la vie n'a que peu de prix, de même que chez tous les peuples sauvages, mais cette prise de position permet de présenter au public la culture européenne qui, civilisée, est la seule à pouvoir et donc à devoir leur venir en aide. L'Inde est montrée comme fragile et sans défense contre ses propres démons, la France se doit de la protéger contre ceux-ci. Le Général endosse le costume du défenseur de la civilisation mais il n'est en réalité que « la main » de ce bon Louis XVI :

> « Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
> Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
> L'entière extinction d'un usage inhumain.
> Louis, pour l'abolir, s'est servi de ma main :
> En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
> La splendeur de son règne en devient plus auguste.

D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, et lui l'humanité. » (Montalban, Acte V, scène 6)

Les vers de Lemierre, qui sont les derniers de cette tragédie, se font alors sans détour pure propagande, écornant au passage, si l'on lit entre les lignes, l'ennemi anglais, qui agit lui pour de mauvaises raisons[265].

La présence européenne ne peut donc être que bénéfique pour les peuples du reste du monde puisqu'elle leur apporte la civilisation ; lorsqu'en plus il s'agit de Français et non d'Espagnols ou d'Anglais, les raisons ne peuvent que défendre l'humanité face à l'usage de la violence et du pillage des autres colons. Ainsi heureusement que Pistion se trouve au Canada car, de par sa nationalité, il sait se battre et diriger des troupes. Il peut ainsi venir apporter son aide au peuple canadien et prendre la place de Castio à la tête de l'armée à la mort de ce dernier. Il est celui qui vainc Acoubar et éloigne de ce fait la menace perse. Sa présence est nécessaire.

L'Europe des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles expose que les sauvages, africains ou américains, ne sont pas des personnes tant différentes du Blanc chrétien qu'anormales notamment du fait de leur athéisme et de leur mode de vie considéré comme primitif face à une Europe qui se targue d'être un modèle de civilisation. Les Portugais de Chrétien des Croix craignent le peuple de Manique car il n'a ni foi ni loi et il ne connaît pas même le dieu chrétien. Il faut donc lui venir en aide, ce que défend dans le prologue de cette tragédie l'Ange Raphaël, archange de l'église catholique face au génie qui regrette que le monothéisme se répande à ses dépends. L'Ange défend la volonté européenne d'évangéliser le monde car elle permet de répandre l'amour de l'Autre. C'est une fois encore de par la rencontre, la discussion que naît la possibilité d'un tel dialogue. Mettre en scène l'Autre aux côtés des Européens apporte la preuve de la nécessité du bienfait de l'homme civilisé d'Europe sur les autres peuples. C'est également ce que nous présente Leblanc de Guillet dans *Manco-Cápac*. S'il n'oppose pas dans cette œuvre Vieille Europe et Nouveau Monde, l'antagonisme entre Incas et Antis est le miroir de la volonté d'un groupe à venir en aide à un autre : Manco est dans cette tragédie venu sur terre pour civiliser les Antis, c'est-à-dire mettre fin à leurs fureurs

[265] Voir l'introduction à l'édition http://www.indereunion.net/IREV/lemierre/veuve1.htm

sanguinaires, leur apprendre l'égalité et le respect, former une ville et instaurer paix et justice.

Face à la sauvagerie des uns, au manque de connaissances des autres, la présence européenne est présentée à travers ces exemples comme nécessaire puisqu'elle se fait le relais de nombreux bienfaits, souvent sous l'égide de la bonté du roi. Cela n'est rendu possible que par l'instrumentalisation de l'Autre et cela explique de ne pas retrouver sur scène des personnages issus de l'altérité devenus des hommes importants : il n'est pas montré au théâtre de propriétaire de plantation ou de général noir par exemple, à l'image de Toussaint Louverture. Édifier l'horreur ou ce que l'on présente comme l'infériorité permet de mettre en avant la France et l'Europe. Par définition, le colonialisme est la pratique de domination d'un peuple par un autre afin de légitimer l'occupation d'un territoire permettant une domination politique et une exploitation économique. Le théâtre permet selon l'angle d'approche choisi par le dramaturge, ici la rencontre entre des protagonistes référents de l'altérite et d'autres de l'Europe coloniale, de justifier cette invasion. Cela confirme les dires de Cheikh A. Diop[266] : l'art ne montre que ce qu'il veut bien et avec des méthodes définies pour arriver à ce but. Les représentants de l'altérité au théâtre sont ici des faire-valoir de la société européenne, ce qui se prouve également par le fait que l'on distingue des traits humains lorsque les auteurs nous présentent une individualité mais que ceux-ci deviennent caricaturaux lorsqu'ils évoquent un collectif d'étrangers.

D. L'Altérité, miroir des relations commerciales

Au delà de l'affirmation des vertus d'une œuvre civilisatrice, établir des relations avec des pays extérieurs à l'espace européen est nécessaire pour la France que ce soit dans les domaines politique ou commercial ; depuis que l'Europe a conscience du monde tel qu'il est vraiment, tout évolue très vite : il faut être le premier à établir des liens avec les autres pays du monde. Les dramaturges vont une nouvelle fois faire appel à l'altérité pour traiter ce sujet.

[266] DIOP Cheikh A., *Nations nègres et culture : de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Tome 1, Présence africaine, 1979, p. 49.

1. L'avertissement de Chrétien des Croix

Si le prologue est une caractéristique du temps de l'écriture des *Portugaiz infortunez*, l'auteur choisit d'y présenter un face-à-face entre le Génie du Cap et l'Ange Raphaël, patron des voyageurs dans la religion catholique et annonciateur du jour du Jugement soufflant dans sa corne le souffle de la vérité dans l'islam. Leur échange tient davantage à un avertissement qu'à l'exposition du drame à venir car contrairement à l'Ange, le Génie, détenteur de « la clef d'Orient, et des tresors du monde » (Vers 5), admire les Portugais qui ont osé et trouvé ce passage par le cap leur permettant « de toute marchandise [de tirer] les gabelles » (Vers 38) et de faire « en l'Orient presque ce qui leur plaist » (Vers 44). Mais il dévoile ensuite sa colère envers l'Europe qui impose son culte sur ses terres et empiète sur des territoires par soif d'or, ce « désiré métal » (Vers 108) et d'ambition allant jusqu'à exposer un véritable discours anticolonialiste. L'Ange Raphaël lui oppose un discours contraire : il veut venir aider tout peuple chrétien qui « abolira du tout la folle loy paienne » (Vers 178) du territoire indien ; il est le messager de Dieu et, à ce titre, « escorter[a] tousjours ceux qui auront envie/ De prodiguer pour luy leur richesse et leur vie » (Vers 181-182). Le Génie ne l'entend pas ainsi et assure que le capitaine portugais fera les frais de sa puissance car seule son « ame ambitieuse » (Vers 209) le motive. Son navire revient d'ailleurs « chargez de lingots d'or et de mille joyaux » (Vers 240) d'Orient et le Capitaine s'avère trop certain de la réussite du passage du Cap.

Le véritable enjeu de cet échange est donc la réelle motivation de la colonisation : le discours évangélisateur défendu par l'Ange Raphaël contre la réalité commerciale et dominatrice affirmée par le Génie qui n'entend pas laisser les Européens régner sur le monde. Toutefois il y est bien question des difficiles relations entre les différents pays certains trouvant leur compte dans des échanges commerciaux quand d'autres n'y voient que la volonté de domination d'un peuple par un autre, favorisant le commerce au détriment de la culture. La preuve en est ici qu'un accord, une entente doit être trouvée entre Europe et Afrique pour ouvrir la route vers l'Inde. Les échanges avec l'Orient ne doivent pas être préjudiciables à l'Afrique sans quoi celle-ci est en mesure de réfréner l'ardeur commerciale de l'Ancien Monde. Ainsi, comme l'explique Alexander Maynor Hardee dans

l'introduction de l'édition Droz[267], le dramaturge met en garde ses contemporains sur les problèmes engendrés par les conquêtes, l'exploitation et l'asservissement des peuples et ouvre une réflexion sur la raison de ces déplacements puisque les pays européens sont « riches d'assez de fruicts pour leur donner repas » (Vers 101). C'est donc nécessairement par avidité d'or et de diamants que ceux-ci risquent leur vie dans ces voyages. Chrétien des Croix met donc ici en garde l'homme blanc qui, s'il a su dompter les mers, risque par trop d'ambition de périr.

L'emploi de l'altérité est donc double ici. La première étant la mise en scène d'un Génie et de l'Ange Raphaël, deux personnages eux-mêmes incarnation de l'altérité Europe/Afrique, pour disserter sur ce sujet plutôt que les muses des Arts comme il était fréquent à l'époque ou une simple discussion entre deux hommes. La seconde étant le choix de Portugais et d'Africains plutôt que de Français en Amérique septentrionale. Tout cela démontre une nouvelle fois que l'emploi de l'altérité sur scène n'a pour unique but que de mettre en garde le Français s'il se comportait de la même façon que le Portugais. Lusitaniens et Africains le prévienne.

2. Le sujet ottoman nécessairement politique

Faire le choix d'un sujet ottoman, de le mettre en scène avec des protagonistes de cette nationalité et de leur faire rencontrer un Européen a inévitablement une portée politique. L'altérité turque va alors servir la mise en scène d'un certain nationalisme français.

L'Europe a déjà établi de sérieuses relations avec l'Empire des sultans lorsque les dramaturges s'emparent du sujet turc, notamment la France et François 1er qui avaient vu en Soliman un allié possible et nécessaire face à la puissance de Charles Quint. Ce fut la première alliance diplomatique non idéologique entre un empire chrétien et un autre non chrétien. En effet, à seulement quelques années d'intervalles, François 1er est fait prisonnier par l'Empereur germanique et la France est dans une situation dramatique car elle est sur le point d'être partagée entre les royaumes de Charles Quint et de Henri VIII

[267] DES CROIX Nicolas-Chrétien, *Les Portugaiz Infortunez*, Droz, 1991.

d'Angleterre. Louise de Savoie, mère du roi de France, envoie donc des émissaires à Istanbul pour demander l'aide de Soliman face aux Habsbourg. Il y répond favorablement, exhortant même François par écrit à prendre courage et ne pas se laisser abattre. C'est ensuite à Soliman d'être vaincu à Vienne, en 1529, par Charles Quint malgré son artillerie innovante. La rudesse de l'hiver exceptionnellement précoce et le manque de nourriture auront raison de l'armée turque. Le sultan a donc lui aussi besoin d'un allié pour vaincre cette grande puissance européenne. Pendant plusieurs années les deux gouvernements travaillent sur les termes de l'audacieuse alliance franco-turque entre le roi très chrétien et le sultan calife. En débouche notamment un traité de commerce dans lequel la France obtient de la Sublime Porte un droit de pavillon qui permet à ses marchands de commercer librement, sans intermédiaire ordinairement obligatoire et onéreux, avec l'ensemble de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire un énorme espace économique et riche. Pendant plusieurs siècles la France sera l'allié économique privilégié du Royaume des sultans mais cette amitié économique ne se traduira pourtant qu'une seule fois par une alliance militaire, quand en 1543, la flotte turque aide la France à assiéger Nice, possession du Duc de Savoie, allié de Charles Quint. De cette entente entre l'empire turc et le royaume français découleront beaucoup de choses sur les plans politique, commercial et culturel.

Malgré cela, le ressenti français à l'égard des Turcs diffère de l'entente commerciale. Les différents pays européens se disputent les routes de Méditerranée avec l'Empire Ottoman, le Turc est avant tout perçu comme le non chrétien, le musulman, etc. Il n'est donc pas étonnant que le théâtre mette en scène ces conflits idéologiques en présentant un sultan soit cruel soit obnubilé par ses amours, en dénonçant l'inhumanité du sérail où l'on enferme les femmes pour son seul plaisir. La présence conséquente de corsaires est également dénonciatrice du commerce des humains et l'on dénigre la religion musulmane en montrant ses adeptes buvant de l'alcool (*Arlequin Mahomet*, *Arlequin odalisque*, *Achmet et Almanzine*, *Les Trois Sultanes* …).

Ainsi, bien que de nombreuses qualités soient reconnues au peuple turc, la culture et le comportement français sont souvent loués face aux mœurs ottomanes. Molière fait ainsi remarquer dans *L'École des Maris* que ses personnages ne sont pas « chez les Turcs pour renfermer les femmes ?/ Car on dit qu'on les tient pour

esclaves en ces lieux/ Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu » (Acte I, scène 2). Chamfort fait quelques excès de chauvinisme dans *Le Marchand de Smyrne* où par exemple Hassan note la qualité des maris français à qui il donne raison de n'avoir qu'une seule épouse (Scène 1). Si par la suite Kaled fait remarquer leur inconstance, la même scène met en avant la qualité des Françaises dont la beauté reconnue est recherchée dans les harems (Scène 8). Le Turc est ensuite ravi de rencontrer en André un Français (« Bonnes gens que les Français, ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami ! », Scène 10), à qui il donne son amitié avant de s'extasier sur la générosité des gens de cette nation. De nombreux exemples tels que ceux-ci se trouvent dans les pièces que nous avons ici choisies.

L'alliance militaire et mercantile entre ces deux nations n'a pourtant pas effacé l'animosité existant dans l'inconscient européen envers les Turcs, vainqueurs des Croisades, toutefois elle correspond également à l'avènement de Soliman dont les nombreuses victoires fascinent, au même titre que sa puissance et ses richesses. L'Europe le surnommera d'ailleurs le Magnifique lorsque sur ses terres il est qualifié de Législateur. Une différence de traitement du personnage turc existe donc dans le théâtre d'alors comme nous l'avons précédemment étudié : si le roi ottoman peut être pris pour exemple, le peuple n'équivaut pas celui de France. Le fait que le théâtre de Foire ait choisi ce thème pour mettre en scène Arlequin dans de nombreux rôles n'est en rien anodin car ce personnage avait pour caractéristiques auprès du grand public d'être peu intelligent, crédule, fainéant, très souvent en quête de nourriture et une bouteille à la main, signifiant par cela qu'il ne fallait pas tenir compte de ses propos. Arlequin par son essence dévalorise les rôles qu'il interprète or nous le trouvons fréquemment sous les traits d'un Turc ou d'un exilé en terre ottomane dans le théâtre du XVIII^{e} : dans *Achmet et Almanzine*, il a pris le turban pour se faire accepter et plutôt que de pêcher, il se fait le porteur des messages du sérail, dans *Arlequin Mahomet* il n'hésite pas à se faire passer pour le Prophète, *Arlequin odalisque* le présente travesti pour intégrer le sérail, *Les Pèlerins de La Mecque* le font devenir un Calender pour gagner quelque argent enfin, dans *Le Barbier de Bagdad*, il est un valet désobéissant bien plus intéressé par les histoires du barbier que par les ordres de son maître. De nombreux autres exemples pourraient suivre.

Il existe donc des cycles dans la manière d'appréhender au théâtre le Turc qui correspondent à la réalité des relations existant alors entre les deux pays. Il est dans un premier temps l'ennemi de la chrétienté et donc représenté dans des tragédies comme un barbare. La magnificence du règne de Soliman est alors vantée sous le règne de Louis XIV que l'on cherche et à flatter par un parallèle entre leurs puissances et à éduquer en lui présentant un grand roi. L'Empire Ottoman est désigné comme renaissant sous le règne du roi Soleil, celui-ci s'en sert comme faire-valoir. Les relations s'améliorent alors à l'orée du XVIII^{e} siècle, vient le temps des comédies et turqueries. L'altérité visuelle de l'Orient s'accroît à travers les costumes, objets, mais aussi la musique et les scènes de pompes dans lesquelles de nombreux figurants sont présents pour signifier l'entourage du sultan et son pouvoir (janissaires, gardes…).

Ce lien existant entre la France et l'Empire Ottoman est, qui plus est, souvent présenté sous l'angle du commerce dans le corpus ici étudié. Il s'agit tout d'abord du seul peuple dont le commerce est présenté sur scène avec des pièces comme *Le Barbier de Bagdad*, *Le Marchand de Smyrne*, *Le Menuisier de Bagad* ou encore *Arlequin Mahomet*, vaudeville dans lequel Arlequin s'est ruiné en voulant « tâter du commerce » (Scène 1). Ce thème est également sous-jacent dans *La Veuve du Malabar*, bien que cette tragédie ne soit non pas ottomane mais orientale, où le Jeune Bramine déclare que les Européens ont « accourus vers [leurs] ports » et « De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords » (Acte I, scène 2). Le Général devient alors le porte parole du véritable intérêt que l'Europe trouve en Orient puisqu'il explique que « [son] roi (…) ne veut seulement, pour les soins du commerce, / Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indonestan, / Puissent se reposer » (Acte III, scène 1).

L'altérité offre donc le reflet des relations commerciales et politiques de l'Europe mais celui-ci est alors bien sûr déformé car, à l'heure où le théâtre est l'un des plus grands moyens de communication, la France est le plus souvent mise en avant lors de la rencontre entre autochtones et Européens.

À l'image des sauvages heureux de voir le chef bien aimé des colons de retour dans *Le Ballet de Neptune*[268], le personnage français est souvent mis en valeur dans ce théâtre pour sa vaillance, son courage ou encore ses idées. Soldat héroïque au Malabar, la présence de l'armée française dans ce pays lointain, sous le couvert de venir en aide à un peuple en proie au fanatisme religieux, permet surtout de s'y implanter pour y commercer. Il en est de même au Nouveau Monde. Si les lieux paraissent d'un premier abord hostiles, la rencontre avec un être naïf va justifier d'aller instruire et civiliser l'Amérique quand la réelle priorité sera de s'y implanter pour profiter de ses richesses.

Les dramaturges s'autocensurent bien souvent car aborder des sujets politiquement audacieux, c'est prendre le risque de ne pas être joué. L'un des exemple de cela est l'acceptation du drame d'Olympe de Gouges par les Comédiens Français puis leur refus de représenter la pièce sur scène car nombres de places du théâtre étaient réservées par les riches parisiens, souvent propriétaires coloniaux, qui menacèrent de supprimer leurs abonnements si cette œuvre contestataire était mise en scène.

L'altérité devient alors le faire valoir de l'Europe et de la France lorsque certains de ces sujets sont abordés et dans toute œuvre présentant l'Autre. L'altérité ne semble être finalement qu'une stratégie, un dispositif permettant la manipulation du regard du spectateur : l'Européen est magnifié, le Français presque divinisé. L'autre ne sert qu'à les mettre sous la lumière. Il n'a rien, fait souvent peur, n'est pas civilisé, le Français lui a tout. L'autre n'est finalement convoqué que pour faire rire, faire peur ou même émoustiller mais seul l'Européen ressort grandit de la rencontre. En identifiant le moindre, le supérieur ressort, ici l'homme blanc et chrétien.

Le Cardinal de Richelieu et Louis XIV sont les premiers grands hommes politiques à avoir assimilé cela et comme tout deux influent sur l'art dramatique et la production littéraire, l'altérité est de plus en plus présente sur scène. Jusqu'au règne du roi Soleil, le théâtre était principalement tragique, cruel, en conflit avec la religion ; son accession au trône verra l'arrivée de l'orientalisme, du spectacle, de

[268] MOUREAU François, *Danses amérindiennes à la cour, dans le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Age classique*, PUPS, coll. « imago mundi », 2005.

la couleur : il aime le sujet turc car il veut être l'égal de l'ancien sultan ottoman : la littérature connaîtra donc un cycle dans lequel Soliman domine. L'Amérique s'invite aussi sur scène, la présence d'hommes noirs est de plus en plus fréquente : le Code noir a été promulgué en 1685 et trouve un écho sur scène non pas dans l'exposition de l'esclavage mais dans la présence de certaines figures.

Si le théâtre de l'altérité fait preuve d'un véritable engagement moral et politique, offrant plus qu'un voyage, un périple intellectuel, le discours est souvent biaisé par le prosélytisme auxquels sont soumis certains dramaturges et la propagande qui émane de leur œuvre. L'autre n'est bien souvent pas représenté tel qu'il est mais de façon à glorifier l'Européen.

II. Distancier les religions

La dimension religieuse est omniprésente lors du début de nos recherches. Le XVI^{e} siècle s'est terminé avec deux événements majeurs, le massacre de la Saint-Barthélemy et la conversion de Henri IV, qui ont de fait renforcé l'impact du clergé pourtant déjà très important notamment grâce à sa richesse. Église et monarchie sont donc irrévocablement liées.

Art théâtral et religion sont également indissociables car à l'origine du théâtre européen se trouve la religion : né dans les églises, au cœur du culte chrétien, avec les drames liturgiques en latin, l'art théâtral se développe ensuite dans les mystères sur les places publiques avant de voir apparaître quelques tragédies bibliques au XVI^{e} siècle.

Théâtre, politique et religion ne peuvent donc être appréhendés séparément dans ce travail, bien que le siècle classique envisage avec plus de réticence les sujets chrétiens malgré quelques grands succès tels que *Polyeucte* ou *Athalie* et que les Lumières l'évoquent le plus souvent pour les dénigrer. L'émergence de l'altérité va pourtant être prétexte à appréhender ce thème sous différents nouveaux angles. L'islam va ainsi apparaître sur les scènes françaises, Amérindiens et Africains vont eux découvrir le christianisme. Le personnage exogène va se donc trouver au cœur des tensions religieuses et de l'opposition

entre institutions religieuses et espace laïc. La création théâtrale, par la voix contestataire qu'elle représente, va alors mettre en garde le peuple français contre les excès liés au culte.

Pour autant ce théâtre, bien qu'il aborde le thème de la religion, n'est plus un théâtre religieux comme celui des siècles précédents. L'identité musulmane de l'Ottoman, la filiation supposée de l'Africain à Cham ajoutée à son image d'infidèle, l'idolâtrie amérindienne, font de l'altérité un sujet inévitablement religieux. Cela, associé à l'actualité brûlante dans ce domaine à l'époque étudiée, à la vocation d'évangélisation du colonialisme et à l'utilisation dramaturgique de l'autre pour valoriser le personnage européen, rend nécessaire dans notre recherche une étude de cette thématique.

A. Valoriser le christianisme par la mise à distance de l'islam

La très forte présence de personnages musulmans dans notre corpus rend le sujet de leur croyance inévitable car nous l'avons déjà dit précédemment, leur religion fait partie intégrante de leur identité sur les planches, notamment dans la fréquence de la désignation de ceux-ci par les Européens sous l'appellation de musulmans. Cela n'a rien de surprenant puisque la religion a un lien indéfectible avec la guerre et donc avec l'Histoire de France et de Turquie. L'époque que nous avons ici choisi d'étudier fait suite à des siècles de Croisades ; ces hommes venus d'Orient sont donc nécessairement perçus comme musulmans avant d'être turcs, tartares ou de toute autre nationalité.

Les intrigues de sérail prédomineront dans les tragédies françaises du XVII^{e} siècle puis dans les comédies des Lumières. Un cycle de composition autour du personnage de Soliman primera avant que la mise à mort de son fils par lui-même ne prenne le devant de la scène, faisant du meurtre de l'héritier au trône par son propre père le principal thème de plusieurs œuvres dont certaines font partie de notre corpus. À l'image de la prédominance de ce champ notionnel, la religion musulmane est portée sur le devant de la scène, à différents niveaux selon les œuvres, pour la dévaloriser et la lier à la barbarie de certains personnages, venant ainsi agrémenter l'hostilité au Turc.

1. Détourner le regard français par le dénigrement de l'islam

Au sein de notre corpus, plusieurs éléments participent à la dévalorisation de l'islam face au public français pour qui il n'est finalement que le culte de l'altérité orientale et relativement peu connu.

Le premier point de cette dévaluation est une moquerie : les dramaturges français aiment tourner en dérision l'interdiction de boire de l'alcool qu'impose le culte de Mahomet[269]. Cela ne se retrouve que dans les farces du théâtre comique mais est réellement récurent. Nicolas Barbier est le premier à railler cette interdiction dans *La Vangeance de Colombine*. Arlequin, à qui Scaramouche et Pierrot ont joué un tour, croit dorénavant être le beau-frère du Grand Turc et imagine donc son arrivée au Palais de ce dernier. Il imagine qu'il sera invité à passer à table où il sera convié à « gouter [leur] vin » (Acte I, scène 3) et il s'étonnera de tant de bons mets spécialement préparés pour lui. Or cela fait partie d'un comique de situation envisagée car le vin, comme tous les plats qu'il énumère, ne sont en rien turcs mais définitivement français. Cela va de pair avec le personnage d'Arlequin dont les caractéristiques en ce début de XVIII^{e} siècle sont la gloutonnerie et la bouffonnerie. Cela n'est donc ici que prétexte à faire rire puisque le premier acte parodie les usages turcs : après les moqueries sur la charge de muet puis sur la couleur des turbans vient celle du vin. Cette même mise en opposition des mœurs françaises et turques est présente dans *Arlequin Mahomet*. Arlequin est poursuivi par ses créanciers mais trouve le temps de remplir le coffre magique dans lequel il va fuir de « fromage, des cervelas, du vin » (Scène 5), rien de très oriental.

Lesage et D'Orneval raillent réellement l'islam par le biais du Calender dans *Les Pèlerins de La Mecque*. Celui-ci est un moine mendiant « tenant une sonnette et une tirelire », qui « chante en s'accompagnant d'un violon barbot » « une vieille chanson composée par Mahomet, dans le style obscur de l'Alcoran » pour demander « la charité ». Écoutant les malheurs d'Arlequin, il lui conseille de devenir son confrère car il lui explique appartenir à « une Société de Philosophes Musulmans, qui sous le masque de la sévérité, suivent les maximes relâchées des

[269] Le Coran met en garde contre l'ivresse de l'alcool avant d'en interdire la consommation dans une sourate médinoise : "Ô les croyants! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'une abomination, œuvre du Diable. écartez-vous en, afin que vous réussissiez." (« La table servie (Al-Maidah) », V, 90)

Epicuriens » puis que l'argent qu'ils récoltent leur offre « cent mets divers/ Et cave munie/ Des vins les plus chers » (Acte I, scène 1). La description qui est faite de ce personnage est donc peu encline à inspirer le respect du public d'autant plus que le représentant de la religion musulmane, par son goût pour le vin, dénigre aussi l'alcoran. Lors de la scène finale, une nouvelle attaque est faite lorsque tous les personnages, en chemin pour un pèlerinage à La Mecque, chantent la présence de pèlerins, donc de musulmans, dans les « Guinguettes (…) Sacrifier à Bacchus » offrant ainsi leurs hommages au « Dieu du vin » davantage qu'au Prophète (Acte III, scène 13).

Une fête est organisée par le Sultan pour son sérail dans *Achmet et Almanzine*. Soliman, Almanzine et Pierrot assistent à la fête depuis un balcon quand Arlequin, qui a pris le turban pour devenir pêcheur à Constantinople, est à côté de ses confrères sur le rivage. Tous sont donc censés être musulmans, à l'exception de Pierrot, mais tous chantent un vaudeville vantant l'alcool[270]. Auparavant une réplique de Pierrot avait déjà dénigré l'engagement spirituel de son ami Arlequin lorsqu'il lui avait proposé qu'ils se revoient bientôt pour siroter « Et même, en cachette, / Quand il [lui] plaira, / malgré [son] prophète ». Arlequin avait répondu par l'affirmative ne voyant « pas d'mal à ça » (Acte I, scène 7).

Une observation sur le vin se trouve également dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*. Le second intermède est animé par les Bostangi du sérail de Hassan ; parmi eux deux sont français et chantent leur ennui à se trouver dans ce pays triste car le vin y est proscrit :

> « Que le sorbet est détestable !
> Quel plaisir de boire du vin !
> A l'aspect de ce jus divin,
> L'ennui s'envole et tout devient aimable :
> Mais ces lieux malheureux sont maudits du destin,
> C'est pour boire de l'eau que l'on se met à table.
> Que le sorbet est détestable !
> Quel plaisir de boire du vin !
> A l'aspect de ce jus divin,
> L'ennui s'envole et tout devient aimable »

[270] « Qu'on vous présente une liqueur, / D'un goût piquant, d'un goût flatteur (…) Si la boisson est insipide, / Quelle se vide/ Lentement ! (…) Cajolez, après un festin, / Le tendron qui chérit le vin/ … » (Acte II, scène 12).

Cette ode au plaisir français de boire du vin va avec le discours constant dans cette comédie qui met en avant les plaisirs de la vie en France par opposition avec la rudesse orientale.

Favart s'amuse à son tour de l'interdiction faite par Mahomet de boire une boisson alcoolisée dans *Les Trois Sultanes*. Parmi les femmes du sérail se trouve Roxelane, une française. Celle-ci a particulièrement retenu l'attention de Soliman qui lui offre l'opportunité d'organiser un dîner. Ravie de pouvoir ordonner à sa guise, elle veut organiser un repas selon les coutumes françaises : chaises, table, bougies et « la meilleure chose », du vin. « Les esclaves paroissent scandalisés » et lui font comprendre qu'il est impossible d'en trouver dans le sérail. Elle ordonne qu'ils aillent en chercher chez le Muphti (religieux musulman interprète de la loi musulmane) qui, elle en est certaine, en aura car il « saisit tout le vin » pour s'assurer « qu'aucun vrai musulman n'en boit » (Acte II, scène 8). Roxelane obtient gain de cause : les esclaves reviennent avec tout ce qu'elle a ordonné dont « une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin » (Acte II, scène 13). Tous passent à table, Roxelane demande à Délia de verser à boire à Soliman qui s'étonne de trouver à sa table du vin, de même qu'Osmin son chef des Eunuques. Elle leur explique qu'il est « la source de l'allégresse » et « l'âme du plaisir », s'étonne du dédain avec lequel Osmin lui donne le flacon et elle décide pour se moquer de le servir en premier. Alors qu'il refuse de « goûter ce breuvage odieux », Soliman, pour plaire à la belle Française, le lui ordonne. Osmin s'exécute en grimaçant et « dit avant que de boire : Ô Mahomet ! Ferme les yeux » mais dès lors la boisson avalée, il dit « Bon ! Bon ! » puis il avoue se résigner et tend à nouveau son verre. Roxelane demande ensuite à Délia de verser « à Soliman les trésors de la vigne ». Le sultan demande à en être dispensé mais finit par céder et boit. « Osmin saisit ce moment pour boire en cachette, à même le flacon ». Nous ne retrouvons plus ensuite d'allusion à cette boisson malgré tout, Soliman et Osmin en ont bu malgré leur foi et si nulle appréciation n'est donnée pour Soliman, Osmin a succombé au plaisir du nectar.

Auger choisit à son tour de mettre en scène le penchant d'un musulman pour la boisson interdite dans *Arlequin odalisque*. C'est en soudoyant le Bostangi de garde à l'entrée du sérail qu'Arlequin est parvenu à intégrer l'enclos interdit. La pièce débute sur l'entrée du gardien « demi-ivre » ; il se demande « à quelle fin/

Mahomet, cet homme divin, / De l'aimable jus de raisin/ Proscrit l'usage » puis ajoute que « le prophète n'était pas sage/Quand il [leur] défendit le vin ». Il va jusqu'à dire aimer à croire que ce jour-là, « lui-même venait d'en trop boire » ! Il explique son retard à Arlequin par le fait qu'il lui ait fait boire de l' « excellent vin… et beaucoup » (Acte I scène 2). L'intrigue se déroule ensuite, grâce à la faiblesse du musulman et alors que ce dernier est sur le point de faire s'évader Arlequin et Colombine pour fuir le sultan, Arlequin lui assure que pour le remercier il lui enverra de Paris « cent bouteilles de vin d'Espagne » puisqu'il sait qu' « [il] l'aim[e] bien le vin d'Espagne. Le Bostangi refuse car la « Perfide liqueur » a manqué de lui « porter à la tête d'une rude manière ». Il se justifie, expliquant l'avoir bu car il lui avait été offert mais reconnaît que « sa vapeur vient vous saisir » et qu'il ne veut plus « d'un plaisir/ Que la crainte accompagne ». Arlequin n'en croit pas un mot et lui explique que « qui a bu boira » (Scène 18). En plus de tourner en dérision l'interdiction de boire de l'alcool à laquelle sont soumis les musulmans, Auger tient par cette raillerie son astuce dramatique pour faire entrer Arlequin dans le sérail. La charge est donc double ici puisque grâce au « nectar divin », le Bostangi commet deux fautes : il va à l'encontre de la loi de Mahomet et de celle du sultan en laissant entrer un homme dans l'enclos.

Si dans le théâtre de Calderón se retrouve l'association chrétienne du pain et du vin et qu'en France, le XVIII^{e} siècle, qui a vu croître les vignobles, a suscité une littérature qui fait la part belle au vin, le thème du vin, en plus d'être un argument dramaturgique, est surtout un révélateur des conceptions contradictoires de la religion musulmane et une manœuvre pour dénigrer cette croyance ou du moins de mettre à mal la foi de ses adeptes.

Toutefois faire boire un musulman n'est pas le seul argument pour dévaloriser l'islam. Alain-René Lesage, avant même de faire boire Arlequin dans *Achmet et Almanzine*, lui avait offert une conversion à l'islam pour obtenir la simple autorisation de venir pêcher sous les fenêtres du sérail et ainsi d'y récolter les messages et remerciements des jeunes captives. La foi n'a donc aucune emprise sur lui, devenir musulman n'est qu'un moyen facile pour obtenir ce qu'il recherche. L'islam est donc un peu moqué ici à travers le personnage d'Arlequin qui du jour

au lendemain a pris le turban et n'hésite pas à tromper ses nouvelles valeurs pour quelques vers.

Une taquinerie similaire se trouve dans *Arlequin Mahomet* puisque le dramaturge, qui est le même que dans la pièce précédente, n'hésite pas à donner le costume du Prophète à un personnage, qui plus est est connu pour sa bouffonnerie. La scène dans laquelle il apparaît sous sa fausse identité tourne alors en dérision Mahomet car alors que la princesse croit voir « quelque Folet », la Suivante s'étonne de se trouver face à une personne jeune. Son vocabulaire reste celui du théâtre de Foire de même que son comportement : il est plus intéressé par la « belle brunette » qui l' « échauffe en [son] harnois » que par l'hypothétique mort de la Princesse (Scène 10).

Une nouvelle dévalorisation de l'islam se trouve *Ibrahim ou L'Illustre bassa* ainsi que dans de nombreuses autres tragédies : lorsque Soliman ou tout autre représentant de la puissance orientale renonce à l'un de ses désirs au profit d'un Européen ou d'un chrétien. Ainsi, dans la tragédie de Scudéry, le sultan laisse finalement partir Ibrahim et Isabelle, tandis qu'il voulait la mort du premier et les faveurs de la seconde ; certains chercheurs[271] voient en ce triomphe de la juste cause un clin d'œil à la supériorité de la religion chrétienne.

Cela peut également se retrouver dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, œuvre dans laquelle Hassan renonce à l'amour de Clarice pour qu'elle puisse vivre avec son ami D'Oberval librement. Cela n'a finalement rien d'un dénouement surprenant puisque dès la première scène Clarice et Isabelle reconnaissent les nombreuses qualités de l'Algérien (bienfaiteur, amical, reconnaissant, paternel, généreux…) et arrivent à la conclusion qu'il n'a « du Musulman que la simplicité ».

Tenir un discours déconsidérant ou dévalorisant l'islam permet donc de mettre à distance cette religion, de la rendre plus accessible, moins effrayante, que ce soit par la moquerie ou une lecture dans les faits et gestes des personnages permettant de valoriser la chrétienté ; si le dénouement favorise un personnage

[271] GUELLOUZ Suzanne, *Figures de Captifs dans Ibrahim ou L'Illustre Bassa des Scudéry*, in *La Guerre de Course en récits (XVIe-XVIIIes). Terrains, corpus, séries*, dossier en ligne du projet CORSO, novembre 2010 (http://www.oroc-crlc.paris-sorbonne.fr/index.php/visiteur/Projet-CORSO/Ressources/La-guerre-de-course-en-recits)

européen et/ou chrétien, c'est donc que le Musulman qui était à ses côtés sur scène a dû renoncer. Dénigrer l'islam c'est en réalité valoriser le christianisme.

2. Amours et amitiés franco-turques, ruses idéologiques

Nous avons choisi, pour composer notre corpus, des pièces qui majoritairement offrent la mise en scène d'une rencontre entre Européens et étrangers, entre chrétiens et adeptes d'un autre culte. Si certaines pièces présentent l'antagonisme entre personnages de ces mondes différents, souvent des sentiments bienveillants naissent entre les représentants de ces sociétés ; la réciprocité est souvent vérifiée en amitié, moins souvent en amour. La différence de culte sera alors au cœur du débat.

Nous avons évoqué, lors de notre étude de l'invention de figures théâtrales, le sultan, ou le représentant de l'autorité musulmane de la pièce, tombant bien souvent amoureux de l'une de ses captives qui se trouve généralement être de foi chrétienne. La différence de culte va alors servir d'argument dramaturgique pour repousser les avances du maître des lieux.

Le premier exemple illustrant ces propos se trouve dans *La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman*. Le conflit qui oppose Rhodes à la Turquie et donc ses représentants Perside à Solyman est, outre la volonté du sultan d'affirmer son pouvoir sur l'Europe, celui du monde musulman contre le monde chrétien. La succession de répliques illustre cela : Perside reproche au sultan d'avoir profané les autels de sa ville, « clef de la Chestienté » et ne voit les Turcs que comme des « traistres payens ». Elle pleure d'être enfermée dans le sérail contre sa volonté et refuse de « servir à Solyman de jouët & plaisir » et assure que jamais elle ne s'offrira à lui. Perside n'est en effet pas une captive comme les autres. Maîtresse d'Éraste, elle a aussi réveillé les sentiments du sultan qui vient devant elle « son amour (…) lamenter ». Pour cela, il s'adresse justement à « Mahom, Prophete plain de gloire » qui en lui offrant cette princesse, le fit esclave de son cœur. Il s'étonne alors de sa métamorphose et regrette que Perside « mesprise [son] amour ». En effet, si son cœur est réservé à Éraste, elle ne voit en Solyman « qu'un barbare Gelon du sang Chrestien sanglant » (Acte III). Outre son amour pour Éraste,

Perside ne peut accepter les avances de Solyman car chacune de ses répliques est un réquisitoire contre la barbarie turque et donc musulmane puisque les représentants de Constantinople font sans cesse appel à Mahomet dans cette œuvre.

Un triangle amoureux similaire se retrouve dans *Ibrahim ou L'Illustre Bassa* : le sultan aime Isabelle qui elle aime Ibrahim. Soliman dans un monologue s'apitoie sur son sort : lui qui a « vaincu de si forts ennemis », lui que « cent climats différents, [lui] donnent des Esclaves », ne peut se résigner à oublier la si « charmante » et si « belle » Isabelle (Acte I, scène 2). La jeune captive assure Soliman de son amitié mais repousse ses avances par amour pour Ibrahim. Le sultan insiste, reconnaissant sa faiblesse et sa trahison envers son ami Ibrahim mais Isabelle finit par lui répondre que s'il ternit sa gloire par cet aveu, il s'en prend aussi à « [sa] constance & [sa] foy » à elle (Acte I, scène 3). Le deuxième acte offre davantage de place à la différence de culte des protagonistes. Nous y apprenons qu'il fut permis à Ibrahim de « garder sa croyance » et qu' « il prit l'habit des Turcs, sans en prendre la foy » (Acte II, scène 1). Astérie va ensuite entretenir la sultane sur « cette Esclave Chrestienne » (Acte II, scène 2), puis c'est au tour de Rustan d'inciter Soliman à s'affirmer en « grand Monarque » devant Isabelle, la « Chrestienne » (Acte II, scène 4). Le sultan écoute ces conseils et retourne auprès d'Isabelle qui le rabroue tout en lui expliquant ses raisons :

> « Quand j'aurois pour toy, l'amour & le desir,
> Qu'avec plus de raison, j'ay pour le Grand Visir ;
> Quand ma Religion, pourroit estre la tienne ;
> Roxelane est ta femme, Isabelle est Chrestienne » (Acte II, scène 6).

La princesse italienne pense donc clore la discussion par l'affirmation de leur différence de croyances. La religion prend donc une place de premier ordre dans ce deuxième acte car outre la liberté accordée à Ibrahim, Astérie utilise la chrétienté d'Isabelle comme argument contre elle ; Isabelle, elle, utilise ce même argument pour se défendre des mœurs turques.

La Belle Esclave, Clarice, de Claude de L'Estoile utilise également cet argument de croyances différentes face au Roy. Alphonse et Clarice se retrouvent enfin après plusieurs mois de séparation. Alphonse demande au Roy d'Alger de rendre la liberté à cette prisonnière qu'il fait passer pour sa sœur mais le Roy refuse, prétextant s'être déjà engagé par écrit à l'offrir au Grand Seigneur. Elle

expose plusieurs arguments pour ne pas être envoyée au sérail mais le Roy lui assure que sa beauté lui laisse entrevoir une union possible avec le maître des lieux. Pour lui laisser entrevoir son erreur, Clarice répond ceci :

> « Mais se peut-il jamais qu'un tel Prodige avienne
> Que le Prince des Turcs espouse une Chrestienne ?
> Et dans Constantinople, au mépris de ses Loix,
> Face ensemble briller le Croissant ou la Croix ? »

Le Roy rétorque qu'elle n'aura qu'à « chang[er] de foy, pour avoir son Empire » mais elle dit préférer « marcher droit au Martyre » et se coucher « sur des charbons ardens » (Acte I, scène 3).

Desfontaines ne met pas en avant la religion de ses personnages dans *Perside ou La Suitte d'Ibrahim Bassa* pourtant la princesse de Cythère est retenue par Soliman suite à une guerre opposant leur deux patries, guerre à laquelle la différence de culte n'est pas étrangère. Apercevant la jeune femme, le sultan tombe immédiatement sous le charme de sa beauté et lui propose en échange de ses faveurs « grandeur, sceptre, couronne, / Richesses, dignitez » mais celle-ci sans évoquer ses sentiments pour Éraste, lui répond qu' « Apres avoir senty la fureur de [ses] armes/ [Ses] faveurs ont pour [elle] peu de charmes » car « [sa] main degoute encor du sang de [sa] patrie ». Si Rhodes a succombé, elle garde son indépendance (Acte I, scène 4). La religion n'est pas l'axe qu'a choisi le dramaturge pour écrire sa tragédie néanmoins, en la faisant débuter lors du conflit opposant Rhodes à Soliman, l'intérêt religieux ne peut être exclu. Ce thème est implicitement présent.

Nouvelle situation similaire dans *Zulime*. La princesse de Trémizène veut fuir avec Ramire, un esclave espagnol et chrétien sans savoir qu'il est marié. Ce dernier, pour préserver sa vie et celle de son épouse, n'a jamais promis son cœur à la jeune femme mais celle-ci ne se rend pas compte de son erreur. Lorsque vient le moment de partir, Ramire tente de la raisonner de ne pas abandonner famille et trône pour lui mais elle persiste à vouloir tout quitter pour son amour. Il lui explique alors qu' « Un obstacle fatal opposé par les cieux » empêche d'envisager un futur commun : « la religion » car si ici il est admis d'épouser quelqu'un d'un autre culte, « en Espagne autrefois cette indulgence [était] admise » mais est dorénavant perçu comme « un crime odieux » (Acte II, scène 2).

Il est possible d'analyser l'amour en sens unique de ces différents protagonistes musulmans pour de belles chrétiennes comme une métaphore du rapport entre l'Europe et l'Empire turc car suite à des siècles de Croisades, l'inconscient européen garde une certaine animosité à l'égard des Turcs, vainqueurs de ces conflits. Ainsi l'enlèvement d'Isabelle, de Ramire et des autres prisonniers seraient un rappel de cette supériorité et ne peut qu'influencer le spectateur en faveur du couple formé par les amants chrétiens. Il est également intéressant de remarquer que, malgré les enjeux politiques, l'amour entre chrétien et musulman ne semble pas poser de problème du coté oriental. Rappelons que les sérails étaient peuplés d'esclaves chrétiennes, expliquant ceci et l'excuse des esclaves de la différence de confessions pour refuser les avances. Il existe néanmoins certaines pièces dans lesquelles musulmans et chrétiens s'aiment à l'image de *Zaïre*, mais celle-ci n'est chrétienne que de naissance et par amour pour son père non par réelle foi. L'amour est donc le plus souvent à sens unique : les musulmans aiment des chrétiens mais l'inverse n'existe pas. Par ce stratagème, les dramaturges dévalorisent subrepticement l'image du Musulman. De réels enjeux idéologiques se dissimulent donc derrière la mise en scène d'aventures amoureuses entre Français et ambassadeurs de l'altérité.

Toutefois l'essor du commerce en Europe nécessite une alliance mercantile avec l'Empire Ottoman qui correspond historiquement avec l'avènement de Soliman qui fascine par ses victoires, sa puissance et ses richesses. Il ne peut donc être complètement mauvais comme ses compatriotes et c'est pourquoi il peut entretenir une amitié, cette fois réciproque, avec un chrétien.

3. Souligner le caractère cruel de l'islam

Une pratique se révèle fréquente pour mettre à distance le culte de Mahomet : le lier à la cruauté des personnages, le rendre responsable de certains comportements barbares.

Éraste, héros de la tragédie de Pierre Mainfray, a dû quitter la Perse chrétienne suite à un malentendu et a trouvé refuge auprès de Solyman. Si l'entente est réciproque entre les deux hommes, le chrétien regrette d'avoir été

forcé à s' « exill[er] en la terre infidèle/ Des idolastres Turcs absent de [ses] amis » (Vers 206-207). Ceux-ci sont effectivement dans une période d'expansion de leur territoire grâce à leurs nombreuses victoires militaires, « aux despens des Chrestiens » (Vers 293). Solyman se rappelle les conquêtes de ses aïeuls et veut dans leur lignée « belliquement dans Rhode empieter » (Vers 328). Il propose à Éraste d'y mener son armée pour se venger des « ingrats citoyens » (Vers 356) qui l'avaient banni mais celui-ci refuse. Le sultan nomme alors Tenedos pour « exterminer ceux de [cette] nation » et faire « de son cousteau/ De Rhodes la cité un funeste tombeau » et lui ordonne de « donne[r] tout au pillage & us[er] de rigueur ». Solyman veut donc ici mettre à feu et à sang la cité chrétienne pour s'auréoler d'une nouvelle gloire. Le troisième acte débute sur un monologue de Perside qui reproche à Solyman, « inhumain barbare », d'avoir entre-autres « prophané [leurs] autels », « esgorgé [leurs] vieillards », les « Vierges violé » dans Rhodes, « clef de la Chrestienté ». Elle impute ces terribles actions aux « traistres payens ». De son côté Solyman se confie à Mahomet (« O renommé Mahon, Prophete plein de gloire » (Vers 457), « Mahom » (Vers 557) sur ses sentiments non réciproques pour la jeune femme qui, elle, se lamente à « ses grands dieux « (Vers 486) et au « Ciel » (Vers 489-490-504) du sort que lui fait subir l'horrible sultan («un barbare Gelon du sang Chrestien sanglant » (Vers 500), « lubrique rage » (Vers 502). Apprenant la mort de son amant au cinquième acte, Perside s'adresse à son dieu puis laisse éclater sa haine contre Solyman (« O Gelon inhumain, ô cruel Empereur / Esgoust d'impieté, sentine de tout vice » (Vers 776-777), « tigre Hircanien » (Vers 779), « barbare sans foy » (Vers 780), « ce traistre gelon » (Vers 827), « Tigre inhumain », « sans Dieu & sans foy » (Vers 832)), « Fleau des Princes Chrestiens » (Vers 875). L'aversion entre l'Europe chrétienne incarnée par Perside et Éraste et la Turquie musulmane représentée par Soliman et Tenedos exprime les rapports conflictuels existants à cette époque et suppose que la barbarie turque est due au culte de Mahomet.

Le Grand et Dernier Solyman expose à son tour l'association de la cruauté et de l'islam dès le premier acte. Solyman se réjouit d'avoir « du sang des [Perses] ses campagnes noyéez », « ses Chasteaux demolis », « ses Villes froudroyées » et est certain de la poursuite et de la réussite de son entreprise car « le Ciel seconde, & [ses] pas & [ses] vœux » (Acte I, scène 3).

Une réplique similaire se trouve dans *Ibrahim*. Lorsque le couple de héros est sur le point de s'enfuir, Rustan les retrouve et « jure par Alla, / Par [leur] Grand Prophete, & le pouvoir qu'il a » que s'ils ne se rendent pas, ils mourront (Acte IV, scène 11). Soliman tient le même discours dès la scène suivante : blessé par le comportement d'Ibrahim, il tient les propos suivants :

> « Comme Esclave qui fuit, il merite un suplice ;
> Comme ingrat & Chrestien, son crime est capital ;
> Il est perfide, Esclave, & Chrestien, & Rival ;
> Ainsi qu'il meure donc, cet objet de ma haine,
> & finissons d'un coup, & ses jours, & ma peine » (Acte V, scène 1)

Être chrétien, par opposition à être musulman, est donc un motif supplémentaire dans la colère de Soliman et attise l'affirmation de l'absolutisme de son pouvoir. Le sultan se rappelle avoir juré « par Alla » garder sain et sauf son Bassa lorsque jadis il lui sauva la vie, et ajoute ensuite que cette promesse « par Alla, le Dieu de l'Univers » lui fait craindre « les Anges noirs » dont il « redoute leurs fers » (Acte V, scène 2) pourtant le Muphti va réussir à lui faire ordonner la mort du Chrétien. Les hauts représentants du culte de Mahomet, par jalousie et avidité de pouvoir, vont donc vouloir la mort d'un homme qui n'a pour seuls méfaits que ceux d'être aimé et d'être d'un culte différent.

Une unique phrase faisant le lien entre islam et cruauté se trouve dans *Jugurtha*. C'est Scaurus, l'ambassadeur romain, qui la prononce : « le numide est puissant ; les maures sont terribles » (Acte III, scène 5). Rappelons-nous que l'expression *maure* au XVII^{e} siècle est employée pour désigner un Musulman, qu'il soit turc ou africain.

Lorsque Chateaubrun choisit de faire de Mahomet le personnage principal de sa tragédie, cela n'est en rien anodin car *Mahomet second* est clairement une déclaration anti-Mahomet. Il est présenté à la fois comme avide de pouvoir, cruel, fier de l'asservissement du peuple grec, privilégiant ses propres désirs à la vie des peuples alentours et à l'avis de son camp. Il en est de même avec l'œuvre de Voltaire *Le Fanatisme ou Mahomet*, pour laquelle il détourna la vérité historique pour charger la religion musulmane et son prophète.

L'atmosphère générale qui ressort des tragédies à sujet turc est cruelle et sombre, l'ambiance est celle d'un climat de tensions. La cruauté des protagonistes

est finalement assez peu associée dans les textes à leur religion, bien que suffisamment présente pour s'y intéresser ; nonobstant cette réflexion, il faut tout de même noter qu'à l'inverse, la foi chrétienne des « victimes » de ces barbares est, elle, lexicalement très présente. L'inconscient du spectateur/lecteur fait alors naturellement son travail et par opposition associe la violence au culte de l'islam. Deux tragédies anonymes vont tout de même exposer cela.

La première est *La Tragédie d'un More cruel*. Le titre annonce d'ores et déjà cet état de fait. Dès les premiers vers, le More s'adresse au prophète Mahon. Il implore son « Saint Prophète » (Vers 5) de lui venir en aide dans son désir de vengeance : il veut rendre les coups qu'il reçut injustement de son maître. La mort ne l'effrayant aucunement, il l'envisage pour assouvir cette vengeance et marquer les esprits. Dans une ultime supplique, il demande à Mahon de l'assister dans « ses desseins » (Vers 38) et de permettre « que ce tyran soit par [lui] châtié » (Vers 40). Riviery annonce à son épouse vouloir affranchir son esclave mais celle-ci lui rappelle qu'un de leurs amis fut poignardé par son « serviteur more » (Vers 83-84), d' « une cruauté barbare » (Vers 85), un « méchant More d'une cruauté rare» (Vers 86), « ce cruel toutefois enflammé de colère (Vers 89), « actif à faire du mal » (Vers 90). Elle craint que leur esclave ne leur joue « quelque tour à la façon mauresque » (Vers 109) puisque « rien n'est si méchant que la gent barbesque » (Vers 110). Lorsque l'heure de la vengeance arrive, le More avoue craindre le châtiment qu'il prévoit pour l'innocente famille du bourreau mais il doit punir l'infâme pour ses actes. Il veut éveiller son « horrible rage » (Vers 370) pour « assouvir [sa] colere » (Vers 393) et « les estrangler tous trois & sans misericorde » (Vers 398) et invoque pour cela une nouvelle fois Mahomet :

> « Profeste c'est à toy a qui je me reclame
> C'est à toy a qui j'ay du tout voué mon ame,
> C'est à toy Mahommet en qui du tout j'ay mis
> Ma force, tout ainsi comme tu as promis
> O Seigneur je te rends une grace infinie
> D'autant que j'aperçois que ta bonté sallie
> A mon simple vouloir, Seigneur j'aperçois bien
> Que tu m'as fait icy venir pour mon grand bien,
> Et que tu ne veux pas permettre telle injure
> Sans mestre revengé au double par usure,
> C'est assez, c'est assez Mahon ma entendu
> Il faut aller exprez faire le residu » (Vers 405-416)

La Demoiselle sait que la fin est proche et regrette d'être en présence de ce « cruel desloyal né de race meurtrière » (Vers 429). Elle est alors violée par l'esclave qui se rit de la prière qu'elle fait à son dieu pour lui venir en aide. Les chasseurs entendent alors les cris des enfants mais avouent que même à trente, il n'est sûr qu'ils arrivent à bout de ce « barbare Turc » (Vers 474) « car son cœur est félon et plein de cruauté » (Vers 476). L'un d'entre eux va alors avertir Riviery que « l'incirconcis », « l'esclave more » (Vers 541) retient en captivité Madame et ses enfants. Violentée, la Demoiselle s'adresse à ses garçons, pour leur dire qu'elle regrette qu'ils servent « d'une injuste vengeance/ A ce chien enragé a ce traitre animal/ De [leur] foy chrestienne ennemy capital » (Vers 610-612). Une nouvelle fois elle supplie son dieu de leur venir en aide, ce qui semble amuser le More car son « Christ » (Vers 647) ne peut empêcher sa main de les tuer et ranime son envie de vengeance cruelle. Le More a maintenant également tué un des enfants, Riviery est prêt à tout pour sauver la vie du second. Alors que le More lui demande de se mutiler le nez, Riviery veut l'assurance de sauver sa vie par cet acte qu'il est prêt à commettre. Le more lui « jure le haut Dieu que soudain sera fait/ Tout ce qu['il a] promis » (Vers 857-858). Riviery s'exécute et le More est certain que son acte « plust à Mahommet » (Vers 871). C'est maintenant au tour de la femme de mourir, elle veut prier avant, ce que le More lui accorde bien que de « [son] Dieu l'impuissante recherche » (Vers 917) ne serve. Le More a donc accompli sa vengeance en tuant la famille de Riviery et sait qu'il est dorénavant à son tour de mourir. C'est alors à « Mahon à qui [il] sacrifie/ Aux vagues de la mer [sa] misérable vie » (Vers 955-956). Ce personnage n'a pas d'autre dénomination que celle de More. La couleur de sa peau et sa croyance sont donc les deux éléments qui le définissent ici et sont donc inévitablement les raisons de ce comportement. Si la vengeance est légitime, la cruauté ne l'est pas et pourtant le dramaturge a fait ici le choix délibéré de l'associer au culte de Mahomet, cité à de nombreuses reprises par le More. Ce dernier a besoin du soutien de son prophète pour accomplir ses actes barbares et lui offre sa vie au terme du cinquième acte en retour de cette aide. Une certaine rivalité des croyances est ici mise en scène : Mahomet, dieu du More, contre le Dieu chrétien des Riviery. Ce duel de religions s'insinue tout au long de la pièce, d'abord dans la prière du premier monologue du More qui en appelle à l'aide de son prophète pour se venger puis dans la prière de Riviery

lorsqu'il envisage d'affranchir son esclave. Quand l'esclave se révèle à la Demoiselle, elle l'attaque de suite sur sa religion, de même que les chasseurs se méfient d'un incirconcis qui ne doit pas pouvoir pardonner. Et plus le More va se montrer cruel plus on va l'attaquer sur ses croyances. Il va lui, avoir un comportement différent envers le dieu de ses maîtres. Il se moque ouvertement de lui quand Madame Riviery lui demande de lui venir en aide puis quand elle va faire son ultime prière. Enfin si le suicide est un péché pour l'Église catholique, le More se donne la mort en invoquant Mahomet. Nous sommes donc dans la suite logique de la mise en scène d'une altérité religieuse ayant débutée au cours du XVI^{e} siècle par les confrontations entre pièces catholiques et pièces protestantes, puis l'arrivée au compte-goutte sur la scène de l'étranger et de ses croyances, comme nous l'avons étudié dans les deux pièces précédentes.

La Tragédie mahommetiste est la narration, comme l'indique le titre complet de cette œuvre anonyme, de l'infidélité commise par Mahumet, qui pour jouir seul de l'Empire fait tuer son frère. Il ne s'agit pas ici du prophète mais de Mahomet second, fils d'Amurât second. Fils ainé du défunt sultan, la couronne lui revient de droit pourtant « la fureur et l'ardeur de [son] âme enivrée » (Vers 247) lui rendent nécessaire la mort de ses deux frères par sa main car « La loi des Ottomans » (Vers 252 » lui permet de les faire mourir pour sa puissance. Il se dit saisit d'horreur et de frisson, une étrange fureur lui ronge le cœur, il se sait enragé et impute cela à ses dieux (Vers 268). Pourtant Mahumet ne se comporte pas ici de façon si cruelle pour plaire à son Dieu mais au contraire pour affirmer sa puissance supérieure à la sienne :

> « Je déteste le ciel ! Est-il Dieu qui puisse être
> Descendu de là-haut pour de moi être maître ? » (Vers 895-896)

La religion musulmane n'est ici jamais évoquée textuellement pourtant est elle omniprésente. Nous savons que c'est d'islam qu'il s'agit puisque les personnages appartiennent à la famille royale ottomane. À neuf reprises ils prononcent le mot *cieux* et cinquante deux fois ils évoquent *dieu* ou leurs *dieux*. L'atmosphère régnant sur scène est donc empreinte de spiritualité par la répétition de ces termes et pourtant c'est un spectacle d'horreur auquel nous assistons puisque deux meurtres sont commis ainsi qu'un acte d'anthropophagie lorsque la sultane goûte au cœur du meurtrier de son enfant.

Les Turcs sont les ennemis de la chrétienté depuis plusieurs siècles avant le début de nos recherches et le monde musulman est, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, l'Empire Ottoman. Pour preuve dans le corpus étudié, le grand Mongol ou nombre de personnages asiatiques sont musulmans pourtant cela ne détermine pas leur identité comme celle du sultan ou de tout autre Turc. Il n'est donc en rien étonnant que les dramaturges français aient choisi d'évoquer le sujet de l'islam en le mettant à distance. Deux méthodes ressortent de notre étude : les comédies se moquent et/ou dévalorisent le culte de Mahomet quand les tragédies le stigmatisent, en l'associant notamment à la cruauté de ses représentants. Cette religion adversaire du christianisme est donc utilisée comme contre-modèle répulsif. Néanmoins, la connaissance de ce culte va s'approfondir au siècle des Lumières, ce qui permettra sa réhabilitation progressive dans les arts à travers notamment le personnage du bon musulman.

Néanmoins nous avons vu dans la partie précédente de ce chapitre que le personnage et les intrigues issus de l'altérité servent en réalité de faire-valoir au personnage européen. Or l'époque que nous étudions fait suite aux guerres de Religion entre Catholiques et Protestants qui ont, pendant plus de trente ans, mis à feu et à sang le royaume de France et que Henri IV parvient à apaiser par sa conversion et l'Édit de Nantes. Il semble donc évident que derrière cette mise à distance de l'islam se cache une mise à distance de toutes les religions autres que le christianisme et donc du protestantisme, faisant une nouvelle fois ici de l'exotisme une forme, un stratagème, ayant pour dessein d'éloigner les tensions récentes.

B. Le fanatisme en ligne de mire

L'Église est, au cours des deux siècles que nous étudions, une vraie force politique et financière dont l'influence est incontestable. L'oppression religieuse est une réalité et se révèle être un régime d'intolérance qui s'exprime dans de nombreux domaines idéologiques, politiques ou encore législatifs. Suite à la guerre déclarée entre Catholiques et Protestants au XVI^e^ siècle, radicalisme et intransigeance vont être les maîtres mots du discours et des pratiques du clergé.

Les excès de foi et de ferveur vont prêcher ont faveur de la suprématie de cette confession.

Pourtant nous l'avons vu à plusieurs reprises, la parole des artistes n'est pas libre. Plusieurs d'entre eux, particulièrement des philosophes, vont donc avoir recours au stratagème du détournement pour dénoncer les abus du pouvoir du clergé en France et tenter de lutter contre ce pouvoir.

1. Voltaire et le fanatisme

Voltaire est l'un des dramaturges les plus virulents contre le fanatisme. Il est d'ailleurs le rédacteur de la définition du mot *fanatisme* dans le dictionnaire philosophique de 1764 : « « On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre et cruelle. C'est une maladie qui se gagne comme la petite vérole ». Bien avant cela, bien que déiste, il se refuse à l'athéisme prôné par Diderot, il rejette toute incarnation de cette puissance divine et donc tous les prétendus prophètes, Jésus comme Mahomet. Néanmoins l'islam lui semble plus rationnel que le christianisme car il rejette la trinité et aime qu'il ne soit pas dirigé par un clergé perverti. Ses trois tragédies illustrent le combat contre le fanatisme et l'intolérance qu'il mena tout au long de sa vie tout en attaquant par des biais détournés le christianisme puisque selon ses propres dires, « tant qu'il y aura des fripons et des imbéciles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde, et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde »[272].

La première œuvre à portée religieuse qu'il compose est *Zaïre*, en 1732. « S'inspirant de l'histoire d'Esther et de l'Othello de Shakespeare, Voltaire essayait surtout avec cette pièce de faire œuvre de propagandiste déiste, en soulignant l'inanité des particularismes religieux »[273]. Il présente ici un combat entre l'amour et la religion. Née chrétienne mais élevée dans la religion musulmane, la jeune femme ne sait plus quel culte adopter lorsque son père lui rappelle qu'elle l'héritière du trône chrétien alors que son amour pour le sultan Orosmane, elle

[272] Lettre à Frédéric II, datée du 5 janvier 1767 in *Œuvres complètes de Voltaire*, *Correspondance avec le roi de Prusse*, Tome IV, Wodon, 1828, p. 136.
[273] SCLIPPA Norbert, *La loi du père et les droits du cœur, Essai sur les tragédies de Voltaire*, Droz, 1993, p. 89.

admire d'ailleurs qu'il soit le « vainqueur des chrétiens », ainsi que son éducation au sein du sérail la poussent vers l'islam. Fatime se réjouit du bonheur de sa maîtresse mais s'étonne qu'en tant que chrétienne, un « frein » ne la retienne dans son projet de mariage. Zaïre ne comprend pas pourquoi Fatime lui rappelle ses « ennuis », « ce ciel » qui lui a « caché le sang qui l'a fait naitre » car seule une croix, « signe des chrétiens » qu'elle portait quand elle fut trouvée, est « un gage secret de la fidélité » qu'elle doit à Dieu. Elle est maintenant musulmane mais avoue souvent penser aux « charitables lois » dont Nérestan, un ancien prisonnier français, lui parla si souvent. Malgré cela, Fatime insiste, s'étonne qu'elle « devienne « des chrétiens (…) l'ennemie » en épousant « leur superbe vainqueur » (Acte I, scène 1). Nérestan revient comme il l'avait juré délivrer Zaïre et dix autres chevaliers mais Orosmane refuse de libérer Lusignan, chrétien français qui régnait jadis sur cette contrée et Zaïre. Nérestan est revenu par simple devoir délivrer les Chrétiens et regrette que Zaïre, « égarée en ce funeste lieu, /Pour un maître barbare abandonna son dieu ». Son ami Chatillon n'a pour seule réponse que les Musulmans agissent toujours ainsi avec les enfants chrétiens, qu' « ils séduisent l'enfance », malgré cela, il espère revoir « cette infidèle » (Acte II, scène 1). Elle arrive justement et lui demande de chasser de son regard « la plainte et le reproche ». Elle se rappelle leur enfance commune mais veut rester auprès d'Orosmane. Elle s'en attriste pourtant et promet de « protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère » puis annonce que Lusignan est libre. Nérestan s'étonne de tant « de vertu dans une âme infidèle ». Le vieil homme reconnaît ensuite en Zaïre et Chatillon ses enfants, se demande si « dieu » qui la lui rend, la lui rend « chrétienne ». Elle pleure et reconnait être « sous les lois d'Orosmane » musulmane. Lusignan s'effondre du fait qu'après avoir combattu 60 ans pour la gloire de Dieu, perdu son temple et vécu 20 ans dans « un cachot affreux », il retrouve une fille qui est l'ennemi de dieu. Il lui dit qu'elle descend de « vingt rois, tous chrétiens », que « c'est le sang des héros » et « des martyrs ». Zaïre avoue alors, pour contenter son père être toujours chrétienne (Acte II, scène 3). Alors que le sultan dit ne pas craindre Louis et les Chrétiens, Nérestan annonce à sa sœur que la mort de leur père est proche et qu'il continue en mourant de demander si elle est chrétienne, ce qu'elle confirme car elle ne renoncera pas à son sang et jure « de vivre désormais sous cette sainte loi ». Nérestan explique que cela implique de « détester l'empire de [ses] maitres, /

Servir, aimer ce dieu qu'ont aimé [leurs] ancêtres ». Elle doit se faire baptiser. Elle demande quel serait son châtiment si toutefois elle s'unissait à l'un des ennemis. Nérestan lui promet « la mort la plus prompte ». Elle avoue qu'elle allait épouser Orosmane et demande la mort car elle l'aime. Il dit la plaindre, qu'elle doit choisir entre vivre fidèle ou périr en martyre et lui demande de « ne point accomplir cet hymen odieux », ce qu'elle promet (Acte III, scène 4). Déjà elle s'adresse à Dieu, se demandant comment ne pas le trahir, elle hésite entre « fille de Lusignan ou femme d'Orosmane », entre « amante ou chrétienne » (Acte III, scène 5). Orosmane vient annoncer que la cérémonie de leur mariage est prête et ravit le peuple mais perdue dans ses sentiments, elle ne sait plus que faire. Fatime lui assure que « le dieu des chrétiens » lui donnera le courage de briser « des liens si chers et si puissants » puis que si elle choisit de ne plus voir « son auguste famille », le dieu qu'elle sert l'adopterait « pour fille ». Zaïre se désespère d'avoir trahi Orosmane sur l'ordonnance divine et implore « Père, mère, chrétiens » de lui reprendre la vie. Elle veut expirer « innocente ». Elle s'insurge contre le fait que Dieu fasse d'Orosmane sa victime et dit espérer encore que « ce Dieu » dont on lui a « peint la clémence » ne reprouve pas « une telle alliance » et envisage même qu'en la « laissant au trône de Syrie/ Il soutiendrait par [elle] les chrétiens de l'Asie ». Elle veut aller tout expliquer à Orosmane mais Fatime la retient car « cet aveu peut perdre » Nérestan : Orosmane est « le protecteur de la loi musulmane » et ne « peut souffrir » « un dieu qu'il doit haïr (Acte IV, scène 1). Orosmane se dit cruellement blessé par le comportement de la jeune femme et qu'une autre prendra sa place ; sa seule réaction est de s'en prendre à « Dieu témoin de [ses] larmes » qui lui a « tout ravi » (Acte IV, scène 2). Orosmane ne comprend pas la réaction de sa maîtresse, elle lui assure alors que tout lui sera dévoilé le lendemain. Mélédor vient remettre à Orosmane une lettre « à Zaïre adressée » interceptée par les gardes. Elle vient d'un des chrétiens libérés qui voulait s'introduire dans le sérail. Il a été mis « dans les fers » (Acte IV, scène 4). Orosmane y lit qu'on y indique à Zaïre « une secrète issue » « vers la mosquée », qu'on y espère qu'elle sera « fidèle ». Orosmane entre dans une grande rage, veut la mort de Zaïre, et finalement il exige qu'on mette le chrétien face à elle. Il ne sait ce qu'il veut maintenant qu'il pense connaître « ce secret plein d'horreur », il ne comprend pas qu'elle le trahisse. Il se rappelle Nérestan, « héros plein d'honneur, / Ce chrétien si

vanté » qui l'égalait « en vertu », et Zaïre « une esclave chrétienne » pour qui il a tant fait (Acte IV, scène 5). Orosmane demande la vérité à Zaïre pour régler leur sort, qu'il ne lui pardonnera un autre amour qu'à cet instant. Elle s'indigne qu'il doute de son cœur et assure que tout autre lui serait odieux mais il pense être berné par sa maîtresse. Zaïre ne peut se résoudre à abandonner Orosmane et ne comprend pas pourquoi ce dieu si clément lui demande tant. Orosmane, lui, pense lui être trahi mais ne pouvant accuser sa maitresse, rejette toute la faute sur le Chrétien. Le billet est finalement remis à Zaïre qui veut obéir à son frère. Fatime la reprend : ce sont les « ordres éternels », « ce n'est point Nérestan » mais Dieu qui l'appelle et lui assure que seuls ses sentiments l'aveuglent. Elle décide donc d'obéir à son frère et ensuite de tout avouer à son amant puis prie le dieu de ses aïeux (Acte V, scène 4). Croyant être trompé, Orosmane poignarde Zaïre pour venger son injure lorsqu'il entend Nérestan pleurer celle qu'il appelle sa sœur. Ce dernier explique au sultan qu'elle l'aimait réellement mais que son cœur balançait entre son dieu et son amour.

Le dramaturge axe son approche idéologique sur le contraste entre la tolérance musulmane représentée par Orosmane et le fanatisme et le chauvinisme chrétiens. Il souligne ici « l'inanité des particularismes religieux. La tragédie nait de l'exclusivisme intransigeant des Chrétiens auquel Voltaire oppose, par la bouche de Zaïre, ses propres notions de relativisme en matière de religion »[274] Il s'étonne des exigences des Chrétiens et notamment pour quelles raisons leur dieu condamnerait Orosmane pourtant généreux et juste. Voltaire illustre ici son idée que seule l'éducation détermine l'orientation religieuse et l'étaye par les propos inverses tenus par Lusignan et Nérestan, pour qui les droits du sang prévalent. À cause de leur intolérance et de leur manque de compréhension, Zaïre mourra. L'islam est en réalité peu abordée si ce n'est par simple opposition de culte aux Chrétiens car ce n'est finalement pas tant le culte qui importe ici que l'intolérance, au nom d'une religion, et les conséquences dramatiques qu'elle entraîne. Lusignan, alors qu'il pourrait simplement se satisfaire du plaisir du retrouver une fille qu'il n'avait pas vu depuis de nombreuses années, n'a pourtant aucun remords à exalter le christianisme pour la convaincre de souscrire à sa même foi, évoquant alors le

[274] SCLIPPA Norbert, *La loi du père et les droits du cœur, Essai sur les tragédies de Voltaire*, Droz, 1993, p. 89.

sang des martyrs. Il se prête en réalité à une sorte de chantage affectif. De même Nérestan aurait pu être simplement heureux de découvrir en Zaïre une sœur mais il se montre encore plus intransigeant et accable la malheureuse, déchirée entre son père, son frère et sa passion :

> « Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
> Vous demandez ma mort, et vous la méritez
> Et si je n' écoutais que ta honte et ma gloire,
> L' honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,
> Si la loi de ton dieu, que tu ne connais pas,
> Si ma religion ne retenait mon bras,
> J' irais dans ce palais, j' irais au moment même,
> Immoler de ce fer un barbare qui t' aime,
> De son indigne flanc le plonger dans le tien ». (Acte III, scène 4)

Puis, lorsqu'il découvre le corps inanimée de sa sœur, sans chagrin il ne perçoit dans cette mort que la vengeance divine :

> « Hélas ! Elle offensait notre dieu, notre loi ;
> Et ce dieu la punit d'avoir brûlé pour toi. » (Acte V, scène 10.)

Zaïre n'est pas martyre consentante de sa foi, mais victime du fanatisme ; imposer la coutume aux dépens du sang fait entrer dans une logique de conquête[275]. Les deux héros s'aiment malgré leurs différentes religions, leurs différences de statut social. C'est l'intégrisme religieux qui viendra à bout de cet amour. Le crime inutile d'Orosmane, qui se trompe sur les liens qui unissent Zaïre et Nérestan ajoute à l'horreur des religions qui dénaturent les cœurs et les liens familiaux. Voltaire oppose et expose ici la lutte entre religion et nature humaine.

Quatre ans plus tard, en 1736, Voltaire compose *Alzire ou Les Américains*. Le discours de Voltaire est très clair quant à ses intentions avec cette œuvre, qu'il expose dans un discours préliminaire à la pièce :

> « On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature. La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèles aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter,

[275] À ce sujet : TROUSSON Raymond, *Voltaire entre Zaïre et les Lettres philosophiques*, à la séance mensuelle du 9 juin 2007, p.4.
(http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson090607.pdf)

> voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. »

Nous sommes ici au Pérou après la colonisation espagnole. Alvarez se réjouit que son fils lui succède mais il lui rappelle de faire « régner le prince et le Dieu » qu'il sert sur « cette riche moitié d'un nouvel univers ». Il dit regretter que les Espagnols soient devenus de tristes vainqueurs « que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs » et face à la férocité apparente de son fils, lui rappelle qu'il doit « régner désormais/ Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ». Gusman profite de ce discours pour accepter de libérer des prisonniers à la seule condition qu'ils « soient chrétiens » pour qu'ils « tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi ». Leur discussion se tourne ensuite vers Alzire et Montèze, souverain local, qui a déjà « quitté ses faux dieux » « pour le vrai Dieu ». L'union entre la Péruvienne et l'Espagnol tant espérée par ce dernier « joindra les deux mondes » et ainsi tous les cœurs seront « espagnols et chrétiens » (Acte I, scène 1). Les deux patriarches s'entretiennent ensuite. Montèze reconnaît que « c'est par [Alvarez] que le ciel à [eux] s'est fait connaître », les faisant céder à la vertu. Toutefois il regrette que les Espagnols « à la rage impitoyable/ [Ait] rendu comme eux leur Dieu même haïssable » car Dieu dorénavant de pair avec « leur fureur » (Acte I, scène 2) ; puis il s'adresse à « Dieu, destructeur des dieux qu['il avait] trop servis » (Acte I, scène 3). En pleurs, Alzire dit à son père que s'il a obtenu d'elle qu'elle épouse Gusman, elle est désespérée de s'unir à « ce fier Gusman » dont « le fer osa détruire/ Des enfants du Soleil le redoutable empire ». Son père lui demande de quitter « un vain préjugé, l'ouvrage de [leurs] prêtres » transmis par leurs ancêtres. Elle assure avoir abandonné ses dieux comme il le lui demanda, mais lui rappelle qu'il lui avait assuré « que la paix habitait au pied de ses autels, / Que sa loi, sa morale, et consolante et pure » la guérirait du chagrin de la mort de Zamore mais cela se révèle inexact. Elle dit à son père penser que son Dieu la vengera de cette union forcée (Acte I, scène 4). Zamore ouvre le deuxième acte. Il veut la mort de Gusman car sa fureur les a privés de « trône » ni de « temples » et « d'autel » car en voulant faire régner son sang et son culte, « ces brigands d'Europe », « ces assassins » se sont « de sang enivrés » (Acte II, scène 1). Lorsqu'Alvarez, suite à l'accord de son fils, vient libérer les prisonniers, Zamore

s'étonne de trouver un Espagnol sachant pardonner. Ce dernier lui explique que sa volonté d'aider « les mortels malheureux » lui vient de « Dieu ». Zamore s'étonne les « tyrans cruels », « monstres désaltérés » « qui dépeuplent la terre », « dont l'infâme avarice est la suprême loi » aient un dieu différent. Alvarez répond qu'ils « l'outragent », qu'ils « ont tous abusé de leur nouveau pouvoir » (Acte II, scène 3). Zamore retrouve ensuite Montèze et lui avoue que « la soif de se venger », Alzire et ses « dieux » l'amène ici. Le vieil homme tente de lui faire comprendre qu'ils ne sont pas tous « tyrans », qu'ils ont « apporté de nouvelles vertus, / des secrets immortels, et des arts inconnus », « moins pour [les] conquérir qu'afin de [les] instruire » et espère que Zamore apprendra à connaître « les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore ». Le Péruvien tombe des nues en découvrant que Montèze a pris non seulement le parti des Espagnols mais a aussi souscrit à leur religion (Acte II, scène 4). Lorsqu'enfin Alzire et Zamore se retrouvent après trois années de séparation, elle avoue avoir dû par devoir tout quitter : « dieux », « amant », « patrie » (Acte III, scène 4). Face aux deux hommes qui l'aiment, elle impute une partie de son malheur au dieu chrétien :

> « Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
> Au Dieu que vous servez eut à la fin recours;
> C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
> Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
> C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
> Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
> Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
> Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle. » (Acte III, scène 5)

Une révolte éclate ; Gusman en sort triomphant. Son père lui demande alors de faire preuve de clémence, d'être « homme et chrétien » et de pardonner à Zamore. Celui-ci croit cela impossible, il veut laisser cours à sa « juste furie » car il est jaloux des sentiments qu'Alzire éprouve pour cet homme (Acte IV, scène 1). Alzire vient à son tour implorer Gusman d'épargner Zamore expliquant que cela « séduirait » son peuple. Elle lui assure en échange sa « foi », son « respect » (Acte IV, scène 2). Elle réalise qu'en demandant la vie de Zamore, elle précipite sa mort et ne peut s'empêcher de voir en Gusman et Alvarez des « tyrans » à « la fureur despotique », qui croient « que pour eux le ciel fit l'Amérique/ Qu'ils en sont nés les rois » (Acte IV, scène 3). Elle le fait donc évadé mais refuse de fuir avec lui par devoir envers son peuple. Zamore ne comprend pas son dévouement à « ce temple chrétien »,

« ce Dieu, ce destructeur des dieux » de leurs ancêtres mais elle rétorque avoir promis peu « importe à quel dieu » (Acte IV, scène 4). Elle prie le « Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible » de se venger sur elle et non sur Zamore car il doit être le dieu de tout l'univers et non seulement des « Européans », il ne peut être « tyran d'un monde, et de l'autre le père ». Elle entend soudain des cris et le nom de Zamore (Acte IV, scène 5). Zamore a frappé Gusman de son épée puis s'est rendu. Alzire plaint Gusman mais comprend le geste de Zamore. Elle ne comprend pas que Dieu la « laisse sans secours », et qu'il défende qu'elle attente à ses jours quand ses anciens dieux le lui permettaient. Elle ne comprend pas que « ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre » ait « le droit affreux de dépeupler la terre » (Acte V, scène 3). Zamore est condamné, de même qu'Alzire. Alvarez perdu dans ses sentiments envers l'assassin de son fils qui fut également autrefois son libérateur lui apprend qu'une solution existe pour les sauver tout deux : « croire un Dieu qui [l']inspire » car « ici la loi pardonne à qui se rend chrétien ». Il croit qu'en agissant ainsi il va arrêter la colère des Espagnols. Zamore se demande s'il chérit la vie à ce point et s'étonne qu'en quittant ses dieux pour celui de Gusman, il rachèterait son ignominie. Alzire préfère qu'ils meurent ensemble et dit ceci :

> « Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
> Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse:
> Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
> Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
> Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie
> Par mon âme en secret ne fut point démentie.
> Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
> C'est le crime d'un lâche et non pas une erreur:
> C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
> Et le Dieu qu'on préfère et le Dieu que l'on quitte:
> C'est mentir au ciel même a l'univers à soi.
> Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
> Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
> Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle » (Acte V, scène 5)

Gusman, mourant, est amené auprès d'eux. Il reconnaît avoir fait « gémir l'humanité du poids de son orgueil » et que sa vie est une juste vengeance pour tout le sang qu'il a versé. Il accorde donc sa grâce à Zamore, « superbe ennemi » puis demande aux Américains de se rappeler que sa « clémence » surpasse ses crimes et qu'il faut instruire leurs rois « que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois » car si les dieux de Zamore lui ont « commandé le meurtre et la

vengeance » le sien « ordonne de plaindre et pardonner ». Zamore se dit « immobile, égaré, confondu » devant « tant de vertu » des vrais Chrétiens et reconnait que ce ne peut être que « la loi d'un Dieu même » car il n'a jamais connu « tant de grandeur d'âme » (Acte V, scène 7).

La religion est donc très présente dans cette tragédie. Elle est ce qui justifie la colonisation de l'Amérique car les Espagnols vont au Pérou au nom de Dieu et pour y instruire et convertir les Américains. Alvarez veut d'ailleurs régner sur les Chrétiens davantage que sur les Péruviens, au nom d'un Dieu de paix. Pourtant, la religion est aussi le cœur même de la guerre, on se bat et on tue pour ses dieux. Alzire ne comprend d'ailleurs pas que le Dieu des Européens ne les protège pas tous, que tous les hommes, sa création, ne soient pas égaux devant lui.

Toujours dans son discours préliminaire, Voltaire écrivit ceci : « On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir. » Nous sommes donc ici dans une dénonciation générale de la colonisation et, au-delà de ça, de la religion qui entraîne tous ces maux et le déchirement entre les peuples. Gusman est la représentation qu'un christianisme mal entendu, et guidé par un faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme. « On voit dans Alzire les vertus nobles, mais sauvages et impétueuses de l'homme de la nature, combattre les vices de la société corrompue par le fanatisme et l'ambition (…) On y voit à la fois comment la société corrompt l'homme en mettant des préjugés à la place de l'ignorance »[276]

La même année Voltaire donne en représentation *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*. Cette fois, la volonté de lutter contre les excès de religion est clairement établie et l'auteur l'écrit à son ami le roi de Prusse à qui il envoie un manuscrit :

> « Votre Majesté sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme. (…) Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture, qui

[276] CONDORCET, *Vie de Voltaire* in VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Volume 1, Chez Alexandre Houssiaux, 1852, p. 16.

> met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ? »

D'Alembert fut en charge de l'examen de la pièce et jugea qu'elle devait être représentée comme mise en scène de la haine des fanatiques. Représentée à Lille en 1741, le public trouva la pièce d'un goût si nouveau et le sujet traité avec tant de sagesse que les acteurs furent invités à donner des représentations privées. Le succès fut également au rendez-vous l'année suivante lorsqu'elle fut donnée à Paris toutefois se trouvaient également ce soir-là quelques personnes, « l'abbé Des Fontaines et quelques hommes aussi méchants que lui [qui] dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie et cela fit tant de bruit, que le cardinal de Fleury, Premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer »[277]. Ils furent en effet choqués que Mahomet ordonne un meurtre sous prétexte de la religion, craignant d'entraîner le retour des Ravaillac et Jacques Clément ; or c'est précisément pour prévenir le retour d'un homme de la sorte que Voltaire écrivit cette pièce.

Le dramaturge reconnaît que la trame de sa tragédie est effroyable puisqu'il la résume ainsi : c'est un jeune homme né avec de la vertu qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense.

Dans cette tragédie, Voltaire s'en prend ouvertement à Mahomet puisque rappelons-le, le philosophe n'acceptait pas l'idée de prophète. S'il met en scène un crime dont l'homme n'est pas coupable, il refuse de le respecter car sa politique ne prônait ni la paix ni la sagesse. Au contraire, il fut à l'origine d'une sédition dans son pays sous prétexte qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel et qu'il aurait reçu du ciel la bonne parole. De plus, pour la faire appliquer, il utilise une cruelle violence. Voltaire refuse donc de mettre sur un piédestal un homme qui fait la guerre à son pays et ose le faire au nom de Dieu. Voltaire ne cherche pas ici à mettre en scène l'Histoire ou la vérité mais au contraire à mettre en garde son public contre la fourberie et le fanatisme et ce qu'ils peuvent entraîner de plus abominable. La

[277] Avis de l'éditeur in VOLTAIRE, *Mahomet le prophète*, Christian Bourgeois éditeur, 2006, p. 10.

première scène fait alors un portrait terrible du soi-disant prophète, « imposteur à La Mecque », de « faux zèle » enivré qui « répand le fanatisme et la sédition » et « croit qu'un dieu terrible/ L'inspire, le conduit, et le rend invincible », dont « le bras enchaîne et ravage la terre » (Acte I, scène 1).

Pour assouvir sa gloire et la trêve avec Zopire devant prendre fin le lendemain, Mahomet annonce au shérif que ses enfants ne sont pas morts mais sont ses prisonniers et qu'en échange de le servir en prophète et annoncer l'Alcoran à son peuple, il lui rendra son fils et épousera sa fille. Zopire refuse préférant à son bonheur personnel servir sa patrie et donc refuse de se convertir à son culte. Mahomet envisage alors la mort de Zopire, certain que le peuple fléchira ensuite mais ne peut être l'assassin. Son lieutenant Omar suggère alors que Séïde soit chargé du crime. Puisqu'à « la religion (…) tout est soumis/ Et à la nécessité (…) tout est permis » (Acte II, scène 6). Séïde commettra le crime, ce qui permettra à Mahomet d'asseoir sa gloire et de lui ravir Palmire. Le prisonnier explique à Palmire que « Dieu daigne [l']appeler. / [Son] bras doit le servir, [son] cœur va lui parler » et qu'en « jur[ant] à Dieu de mourir pour sa loi » il va se rapprocher de son maître. Tous deux reconnaissent éprouver quelques bons sentiments pour Zopire, bien qu'il les retient prisonniers et le haïssent d'autant plus qu'il a su les séduire. Palmire avoue que « Sans la religion que Mahomet [lui] inspire », elle aurait quelques remords d'accuser Zopire de vouloir la guerre car le prophète leur a parlé des complots du shérif : « le prophète l'a dit, il ne peut [les] tromper ». Ils vont donc « à la voix de ce Dieu qu'à l'envi [ils] serv[ent] », entreprendre de faire ce que Mahomet leur dicte (Acte III, scène 1). Mahomet prétend donc que ses paroles sont la volonté de Dieu : « il faut venger son culte, il faut venger Dieu même ». Séïde répond à Mahomet « pontife et prophète, à qui [il est] voué » qu'il a « sur [son] être une entière puissance ». Ce dernier lui explique que ses mains doivent au nom de Dieu « épouvanter les profanes humains » et qu'il doit donc faire ce que Dieu ordonne, de « ses décrets divins [être] l'aveugle exécuteur », il doit tuer Zopire. Séïde croit alors les dires de Mahomet « entendre Dieu ». Ce dernier parle, « [il] obéi[t] » (Acte III, scène 6). Seul, il s'étonne de devoir tuer un vieillard mais « Dieu [l'ayant] choisi pour ce grand sacrifice ; [il] en [a] fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse » (Acte III, scène 7). Il a toutefois quelques réticences à tuer cet homme qui le protège mais comme lui rappelle Palmire, « le Dieu qu[e Mahomet]

annonce avec tant de hauteur, / (…) est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur » (Acte IV, scène 3). Ils aperçoivent Zopire. Séïde tire son poignard et explique qu'il va ainsi « servir le ciel » car « ce glaive à [leur] Dieu vient d'être consacré/ Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré ». Séïde tue Zopire, il vient « d'obéir » (Acte IV, scène 4).

Par cette terrible action, Voltaire espère immoler le fanatisme sur scène et emploie, pour l'arracher des âmes, ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire. Composée pour instruire les Hommes et leur inspirer de la bienveillance, deux desseins ressortent de cette tragédie : démontrer que tout homme qui commande un crime au nom de Dieu est un imposteur et rendre le christianisme odieux. Voltaire soutient qu'il peut y avoir un culte sans pour autant y avoir de sacrifice, prêche une morale au cœur de laquelle se trouvent l'Homme et la tolérance. Humaniste, Voltaire veut libérer les Hommes du fardeau que l'Église leur impose.

Voltaire lutte à travers ces trois tragédies contre ceux qui regrettent l'heureux passé où l'Église dominait le monde. Il veut briser les fers entravant la liberté de penser face au christianisme traditionnel et dépassé faisant de « l'intolérance un droit et un devoir, de sorte que la liberté de penser était une hérésie »[278]. La philosophie des Lumières s'oppose en effet aux conservateurs catholiques, nostalgiques du Moyen-Âge et de leur puissance, qui pour y revenir n'hésiteraient pas à employer la force. Tolérance, liberté et fraternité sont le cœur de la réflexion. Il reproche l'hypocrisie et les détournements de pensée auxquels s'adonnent de nombreux membres des Saintes Compagnies. Voltaire se soulève également contre la révélation, raison pour laquelle les ministres de Dieu, criant eux-mêmes que leur foi leur fut révélée, se liguent contre lui. L'Église est née de la croyance d'un droit divin, organe infaillible de la vérité, or selon le philosophe la religion vient de l'humain et ne peut donc qu'être imparfaite mais perfectible. Les deux idéologies ne peuvent donc qu'être conflictuelles.

[278] LAURENT François, *Étude sur l'histoire de l'humanité : la philosophie du XVIIIe siècle et le Christianisme*, Librairie Internationale, 1866, p. 417.

Plusieurs écrits[279] révèlent la lutte acharnée à laquelle Voltaire s'est adonné toute sa vie durant pour la destruction du catholicisme et comme il l'écrit à D'Alembert, « notre principale occupation en cette vie doit être de détruire ce monstre »[280]. Condorcet explique que Voltaire s'en prenait à tout le christianisme :

> « La critique des ouvrages que les chrétiens regardent comme inspirés, l'histoire des dogmes qui, depuis l'origine de cette religion, se sont successivement introduits, les querelles ridicules ou sanglantes qu'ils ont excitées, les miracles, les prophéties, les contes répandus dans les historiens ecclésiastiques et les légendaires, les guerres religieuses, les massacres ordonnées au nom de Dieu, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la vois des prêtres, le sang des rois coulant sous le fer des assassins ; tous ces objets reparaissent ans cesse dans tous ses ouvrages, sous mille couleurs différentes. (…) Il prodiguait le ridicule »[281].

Le théâtre et l'altérité sont alors deux des armes que Voltaire utilise pour mettre en scène ses idées et les partager avec le plus grand nombre. Il lui permet de peindre le fanatisme sous son plus dangereux aspect car allant de pair avec de grandes qualités : la tendresse d'Alzire et de Palmire renforce inévitablement la lumière sur la dureté de Mahomet, Gusman ou même Zamore. Le dramaturge prône une morale selon laquelle la bienveillance mutuelle doit être au centre de tout sentiment malgré les divergences de croyances.

Pourtant Voltaire déguise lui aussi son véritable discours sur le fanatisme car si c'est bien la cruauté et les excès des Catholiques qu'il veut dénoncer, l'altérité ne lui sert à son tour que mise à distance du véritable sujet. C'est à la France qu'il s'attaque mais non pas réellement aux conséquences du fanatisme dans les colonies mais sur le sol métropolitain. L'altérité est une méthode d'autocensure finalement car écrire sur les sujets brûlants assurerait l'échec d'une œuvre. Présenter le même sujet sous le couvert de l'altérité permet un discours bien plus grand bien que moins explicite au premier abord. Voltaire est en effet très critique à l'égard de la révocation de l'Édit de Nantes. Les Protestants ont la vie difficile et le philosophe veut défendre leur cause, ce qu'il fait notamment dans deux autres de ses écrits, non théâtraux, *L'Ingénu* et *Traité sur la tolérance*.

---

[279] *Ibid.*, p. 421.
[280] Lettre à D'Alembert du 30 janvier 1762 cité dans LAURENT François, *Étude sur l'histoire de l'humanité : la philosophie du XVIIIe siècle et le Christianisme*, Librairie Internationale, 1866, p. 421.
[281] CONDORCET, *Vie de Voltaire* in VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Volume 1, Chez Alexandre Houssiaux, 1852, p. 107.

2. L'exemple indien

À l'époque que nous étudions ici, l'hindouisme appliquait encore le sati, terrible sacrifice rituel et publique des veuves, sur le bûcher funéraire de leur époux. En 1770, deux dramaturges vont le mettre en scène.

Le premier d'entre eux est Antoine Marin Lemierre dans une pièce intitulée *La Veuve du Malabar*. Lanassa doit se rendre au bûcher comme l'usage le veut. Le Grand Bramine exige que la cérémonie ait lieu le jour-même car les troupes françaises sont aux portes des remparts. Deux hommes tentent toutefois de l'empêcher de commettre cet acte : un jeune bramine qui reconnaît en elle sa sœur et le Général français, qui apprenant l'existence de cette coutume veut l'abolir par refus de fanatisme religieux.

Pour le Grand Bramine, le sati est un « usage saint, inviolable, antique » maintenu par « la religion, jointe à la politique » (Acte I, scène 1). Le Jeune Bramine ne partage pas cette opinion car il ne comprend pas qu'on attende « de sa foi cette preuve barbare ». Il trouve « horrible » « un si funeste sort » car « en ces climats » la femme n'a « que ses charmes » puisqu'en mourant le mari laisse ses biens à ses enfants et si elle refuse la mort, on lui reproche « d'avoir aimé la vie » et on la prive « avec indignité des droits sacrés de la maternité » faisant du même coup perdre aux enfants leurs deux parents ; elle est « esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus ». Le Grand Bramine le justifie par des exemples similaires dans d'autres pays, tel qu'au Japon, au Niger ou même en Turquie où « on a vu le sultan/ Au lacet meurtrier abandonner ses frères ». Le Jeune Bramine reste convaincu qu'avec « cette aveugle loi », « le ciel (…) donne l'esclavage et la mort » d'autant plus que porter une « main meurtrière » sur l'homme est comme « repousser les presens » de dieu (Acte I, scène 2). Il déplore que « la cruauté » existe aussi sous « les noms sacrés de justice, d'honneur, de piété, de loi » mais reconnaît également que seul l'homme s'impose les pires « maux ». Le Grand Bramine lui explique que « nous naissons pour les maux » et que « sans souffrance il n'est point de vertu » (Acte I, scène 3). Il est alors demandé de repousser la cérémonie pour se consacrer à la bataille avec l'ennemi européen mais le Grand Bramine refuse ; certain de soutenir « mieux la cause » de Brama, pensant même que par « de tels sacrifices » aux guerriers rendre « les dieux propices ». De plus, « plus la coutume est dure, et plus elle est puissante » et impose le respect « pour le bramine austère ». « Le peuple

admire, il adore et frémit ; l'ordre nait, l'encens fume et l'autel renait » (Acte I, scène 5). Le Jeune Bramine part alors chercher la veuve pour la conduire au bûcher bien qu'il soit « rempli d'horreur pour ce barbare sacrifice ». Elle ne comprend pas l'écart entre ses pensées et son engagement religieux. Il lui explique avoir lui-même réchappé d'une terrible coutume du lieu où il naquit, qui veut que lorsqu'un nouveau-né refuse par trois fois le sein de sa mère, il est jeté dans le Gange. Elle reconnaît en lui son frère et croit qu'il va l'exhorter au sacrifice pour son « honneur » mais il refuse de « respecter des coutumes de mort » avant de s'étonner de « tant de fanatisme » (Acte II, scène 3). Fatime vient lui apprendre que les Français sont vainqueurs et que le Général mettra fin à la loi qui l'accable mais elle n'y voit que son « déshonneur » certain (Acte II, scène 5). Le Général a en effet accordé une trêve car il ne suspecte pas « la foi de l'indien » et « la guerre a des lois que partout on respecte ». Il pense par cette courte trêve servir « les assiégés » car « déjà trop de sang » a été versé. Il regrette que « ce peuple entier » soit « en esclave asservi par le bramine altier » qui les alarme « sur les mœurs, sur le culte » (Acte III, scène 1). Un officier vient l'avertir qu'« un spectacle d'horreur, que du cruel bramine apprête la fureur » : « une veuve (…) dans les feux dévorans va se plonger vivante ». Elle est déjà dans le temple et « cette cérémonie effroyable et sacrée » est attendue du peuple. « L'or et les diamans, les perles, les rubis (…) offrande à ces autels, et butin du bramine n'entretiennent que trop la soif qui le domine ». L'officier parle de « cupidité », « fanatisme » et « cruauté ». Le Général remarque que la « religion consacre leur furie », il refuse d'être témoin de sa mort (Acte III, scène 3). Alors que le Grand Bramine veut toujours que le « digne sacrifice » ait lieu (Acte III, scène 4), le Français continue à s'étonner que « ces mœurs abominables que les européens traitent encor de fables », tant elles sont féroces, soient maintenues par « l'autorité » du Grand Bramine. Les temples doivent « servir d'asiles » aux « malheureux mortels », les « ministres des cieux sont des anges de paix » et « le sacerdoce auguste et respecté » ne doit pas être rival du trône. Il reproche au Grand Bramine de faire « des cruautés une loi de l'état et l'apanage affreux de ton pontificat », de voir une femme s'élancer dans les flammes « d'un œil sec ». Il veut la sauver et fonder « l'humanité » « sur ces bords ». Le Grand Bramine répond être un prêtre, « organe des cieux ». Face à cette réponse, le Général est sidéré que ses dieux l'excitent « à tant de barbarie ». Le

Bramine rétorque qu'il n'est pas apte à « juger des mœurs de [sa] patrie, pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli sur des siècles sans nombre un usage établi ». Le Général traite à nouveau de « barbare » le Bramine, qui semble ne pas connaître « la douce humanité » et affirme qu'il éteindra leurs « infâmes bûchers » puis, qu'après leur victoire du lendemain, « en ces funestes lieux, qu'on n'y souffrira plus un usage odieux » malgré son « endurcissement en système érigé » (Acte III, scène 5). Le Grand Bramine refuse un entretien entre la Veuve et le Général car « se soustraire aux regards est pour elle un devoir » ; elle doit de plus faire « des expiations, des soins religieux » (Acte III, scène 6). Un officier arrive et confirme au Général que la trêve fut demandée par le gouverneur « que pour favoriser un spectacle odieux/ Pour laisser au bramine, impunément barbare, / Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare » (Acte III, scène 7). Lanassa s'apprête à rejoindre son bûcher mais reproche aux dieux « leur trop de rigueur » et dit espérer être la dernière victime, que l'humanité « reprenne en ces climats son empire et ses droits ». Mais pour le Bramine, l'humanité n'est que « foiblesse » et « impuissance du bien » (Acte IV, scène 2). Le Jeune Bramine revient vers sa sœur et lui dit que le chef des « assiégeans » exige qu'elle vive. Il explique que seule « l'humanité » l'anime (Acte IV, scène 4). Fatime explique elle que le Bramine, « jaloux de garder sa victime » anime « ce peuple irrité » contre l'étranger, « l'ennemi de [leurs] lois, l'ennemi de [leurs] dieux » (Acte IV, scène 5). Comme Lanassa reste persuadée que son trépas les sert davantage que sa vie, elle court à la mort ; son frère s'attriste que « le fanatisme aveugle ses victimes » (Acte IV, scène 7). Finalement la Veuve sera sauvée des flammes par le Général.

Tous les propos ici tenus sur la religion sont proches de ceux tenus par Voltaire, précédemment cités. Il faut révéler au peuple sa fragilité et le protéger de ses propres démons. Si le dramaturge a calomnié les bramines, naturellement pacifiques, l'éloignement géographique permet la liberté de parole car c'est bien évidemment le caractère français que l'auteur a ici voulu présenter. Cette tragédie était dite *philosophique* car Lemierre avait du fanatisme « la simplicité, la franchise, la confiance aveugle sans en avoir la férocité et la sombre fureur »[282]. Le second

[282] *Cours de littérature dramatique, ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice historique sur sa vie*, Tome troisième, Pierre Blanchard Librairie, 1819, p. 238-239.

titre de la pièce, *L'Empire des coutumes* est ici le titre véritable, indiquant les intentions du dramaturge.

Nicolas-Étienne Framery fit le choix de la comédie pour son *Indienne* ; certains[283] voient en cette œuvre une petite *Veuve du Malabar* puisqu'il y est question d'une Indienne qui vient de perdre son mari. À l'inverse de Lanassa, elle n'a aucune envie de périr au bûcher. Mais il existe ici une alternative : épouser un bramine qui a lui-même perdu son épouse dans les huit jours précédents. L'auteur suppose ici que les hommes doivent de même que les femmes mettre fin à leurs jours au décès de leur conjoint.

Présumant que les prêtres s'assujettissent plus que d'autres à cet usage cruel, pour montrer l'exemple, Framery met en scène le Grand-Prêtre dans cette situation. Azora perçoit cette tradition comme « toutes ces vieilles coutumes, dont on ignore l'origine, [mais qui] sont toujours respectées, si pernicieuses qu'elles soient ». Mendès trouve également le peuple bien « sot » de respecter une si cruelle coutume. La Veuve vient donc offrir sa main à Caleb pour épargner leurs deux vies. Son esclave croit cependant que « bien que la loi n'est pas rigoureuse pour les hommes comme pour les femmes », il préfèrera mourir (Scène 2). À l'inverse d'Azora qui était malheureuse en ménage, Caleb pleure sa défunte épouse néanmoins le faste de la cérémonie semble plus important à ses yeux que le sacrifice en lui-même puisqu'il s'enquiert de la préparation des flambeaux, des parfums et demande à faire sorte « qu'il y ait beaucoup de monde à [le] voir passer » (Scène 4). Azora arrive devant lui. Il refuse de lui parler tant qu'elle ne sera pas entièrement voilée puis lui offre l'opportunité d'être brûlée à sa gauche, alors qu' « il y a plus de cent cinquante ans que ce suprême honneur n'a été accordé à aucune femme », ce qui fera sa « gloire ». Elle explique que ce n'est pas ce qu'elle est venue chercher car cette coutume est « ridicule » à ses yeux puisque « toute loi qui détruit l'humanité est nécessairement criminelle ». Le prêtre lui reproche son impiété et ses « blasphèmes », puis il refuse le bonheur qu'elle lui offre car « le Grand-Collège est averti. Toute la Ville est sur la place ». La veuve le blâme pour son insensibilité (Scène 5). Une nouvelle fois, Caleb s'enquiert des

[283] *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790*, Volume 7, Furne, 1829, p. 127.

Brahmines et de la foule présente sur la place pour assister à son sacrifice puis de ce qui est dit à son propos. Mendès lui apprend que du bien et du mal sont dits de son geste prochain et que le mal venait des « plus sages » qui affirmaient « Qu'il n'est jamais permis de sacrifier à un frivole point d'honneur, une vie qu'on doit à l'Etat ; que ne pouvant vous supposer d'amour pour votre femme, il fallait bien vous accuser d'un orgueil ridicule ». Bien sûr Mendès joue ici le jeu d'Azora et Caleb commence à regretter de devoir brûler pour ces gens-là. Si d'autres admirent son courage, Mendès lui rappelle que le prochain événement fera oublier son sacrifice et donc, que contrairement à ce qu'il espère, il ne vivra pas dans l'avenir grâce à sa réputation. Caleb se dit qu'il est de toute manière trop tard pour revenir sur sa décision puisque la foule l'attend ; il refuse de devenir « la fable de la Ville ». Mendès continue d'insister en faveur d'Azora, expliquant à son maître qu'en sauvant une vie, il en sortirait grandi surtout que ce sont ses successeurs qui lui ont mis en tête, selon lui, cette idée de bûcher pour « s'emparer de [sa] dignité » (Scène 7). Revient alors Azora, qui joue cette fois de ses charmes. Caleb étant moins pressé d'aller se faire brûler, il reconnait qu'il serait « grand dommage » de brûler une si belle femme. Seul le souci de sa gloire le retient encore de lui proposer le mariage. Elle lui assure alors que ce n'est pas en étant entouré de flammes qu'il en acquerra mais qu'elle peut lui offrir une vie de plaisir car il n'est dit nul part qu'un Brahmine doit y renoncer (Scène 10). Le Grand-Prêtre revient alors les chercher mais Azora lui narre une histoire selon laquelle, alors qu'ils étaient seuls tous les deux, un coup de tonnerre retentit avant que Brahma ne s'adresse à Caleb. Il dit ceci : « Je réprouve vos sacrifices sanguinaires. Les tempêtes ne sont grossies que par les cendres humaines que vous livrez aux vents. C'est vous, Caleb, que je charge d'annoncer mes ordres ; dites à mon peuple qu'il change désormais les flambeaux funéraires en flambeaux d'hymenée, & comme il faut toujours prêcher d'exemple, commencez par faire votre épouse d'Azora, parce que je vous l'ai choisie, & faites-moi beaucoup de Serviteurs, & ne m'en détruisez plus » (Scène 11).

Le verbe du dramaturge est donc moins fort à l'encontre du fanatisme que celui de Lemierre toutefois il parvient à sa manière à dénoncer les pratiques excessives de la religion et la nécessité permanente de sacrifices et de malheurs quand le plaisir peut les remplacer. Poullain de Saint-Foix fait également allusion à

la sati dans *Zéloïde*. Elle prend par à la cruauté d'Arimant qui se réjouit de savoir que s'il doit mourir sous les coups d'Orosmin, cela entraînera inévitablement la mort sur le bûcher de son épouse Zéloïde qu'il croit être la maîtresse de son ennemi (Scène 4 et 6).

Le fanatisme est donc un sujet cher aux dramaturges philosophes du siècle des Lumières car il va à l'encontre de l'humanité, que tous prônent. D'une certaine façon Alexis Piron s'était déjà essayé à cet exercice dans son *Fâcheux Veuvage*. Il y mettait en scène une tradition similaire, la coutume du pays, qui voulait que la mort ne brise pas la chaîne de deux époux. Cette loi avait été instaurée pour intéresser les époux à se soigner tendrement l'un l'autre. La religion est moins présente dans cette comédie. Leblanc de Guillet s'interroge également sur la position des représentants des cultes dans sa tragédie *Manco-Cápac*. En effet, Tamzi, Pontife antis, doute qu'il faille pardonner l'intrusion des enfants du Soleil. Manco s'étonne alors de « la rage inhumaine », « la haine » et « la furie » qui anime le Pontife. Idamore croit qu'il est animé par un « projet atroce et ajoute que « zele ou fureur, en lui tout est trompeur et faux » puis il ajoute qu'en incitant au « carnage », il est certain que Tamzi aurait ensuite accusé Manco auprès de son peuple pour s'en sortir grandi (Acte I, scène 5). Manco s'étonne auprès du « ciel » qu'un de ses envoyés puisse abuser de sa posture (Acte I, scène 6). Mirzime confirme qu'il cherche à « aigrir la violence » de Huascar envers Manco pour qu'il le tue et qu'il puisse ainsi seul régner (Acte II, scène 7). Bien que Grand-Prêtre, Tamzi n'a donc qu'une seule obsession : le pouvoir.

L'actualité religieuse est donc forte à l'époque moderne, de même que les nombreuses réflexions qu'elle inspire. Certains ne songent qu'à imposer le christianisme, d'autres à se méfier des autres cultes quand certains dénoncent le fanatisme. Nous n'avons pas abordé ici le lien entre colonialisme et christianisme car bien que coloniser un territoire offre l'opportunité d'y porter la parole sainte, la religion ne reste qu'une raison du discours officiel pour prétexter l'annexion d'un territoire. La réalité est non seulement violente puisque certains colons n'hésiteront pas à détruire autels et tombeaux et à imposer leur religion par la force mais également tout autre car l'avidité de richesses supplantait la volonté

d'éducation religieuse. L'histoire religieuse de la colonisation a deux faces : le discours officiel, celui des missionnaires qui narrent leur actions bénéfiques, et l'officieux, celui d'une conquête brutale et violente menée au nom de principes religieux.

L'altérité dans la mise en scène du sujet religieux est donc avant tout un moyen détourné de dénoncer les actions des Catholiques européens et particulièrement certaines de leurs actions plus que cruelles envers les Protestants. Accuser la religion de l'autre, c'est avant tout s'interroger sur la sienne ; l'exotisme n'est alors qu'un outil dramaturgique pour éloigner les tensions contemporaines ainsi que les censeurs. La diversité des religions est un réel élément de l'altérité. Or la société de l'Ancien Régime est fondée sur la notion d'appartenance à un ordre davantage qu'à une classe sociale. Le premier « ordre », le clergé, dominait symboliquement le second, la noblesse, et bien sûr le troisième, ceux qui n'appartenaient pas aux deux premières. La Révolution approchant, ces ordres vont être discutés et l'altérité et les diverses religions vont contribuer à l'ouverture du discours puisqu'il va de soi que pour un Européen, les religions de l'Orient, de l'islam à l'hindouisme, la cruauté du christianisme espagnol ou encore l'athéisme des « sauvages » sont des étrangetés absolues ouvrant à la réflexion. Or penser à l'autre, c'est nécessairement penser à soi puisque tous ces peuples n'avaient pas eu la révélation chrétienne[284].

L'humanisme prêché dans ces diverses œuvres est né en partie du souvenir sanglant de la discorde entre Catholiques et Protestants. Les guerres de Religion touchent à leur fin au commencement de la période que nous étudions mais les hostilités restent d'actualité et ce, pour de nombreuses décennies. Il est alors possible d'interpréter certains personnages de l'altérité comme les représentants de la minorité des adeptes de Luther. En effet un malaise existe envers celui qui n'est pas catholique, or pire que cela, les Cafres des *Portugaiz infortunez*, ne sont pas même chrétiens. C'est ce que vont leur reprocher tout au long de la tragédie les Lusitaniens, et particulièrement le seigneur Sose, qui était parti conquérir et évangéliser l'Inde. À Manique, personne ne connaît Dieu, ou le Christ. Cet athéisme

[284] *MOUREAU François, Le Théâtre des voyages : une scénographie de l'âge classique, Presses Paris Sorbonne, 2005.*

est la cause principale de cette cruauté. À l'inverse, Chamfort choisit de mettre en scène un Quaker, figure protestante prérévolutionnaire, dans *La Jeune Indienne*.

III. L'altérité, miroir de l'Europe et de ses actions

Mettre en scène l'altérité offre l'opportunité de présenter de l'Autre, que l'on découvre petit à petit, de faire voyager le spectateur sans qu'il ait à quitter la France mais c'est aussi et surtout se mettre en scène soi, car le théâtre de l'altérité est avant tout un théâtre miroir qui déplace l'autre dans un espace utopique pour raconter l'ici ou, comme nous allons l'étudier, faire venir l'autre pour qu'il remette en cause cet ici. L'altérité est un artifice dramaturgique, philosophique et politique pour éduquer le spectateur tout en détournant le regard des censeurs.

Le théâtre de l'ailleurs, de même que le récit de voyage, représente l'Autre que l'auteur imagine puisque peu d'écrivains, romanciers ou dramaturges, ont déjà franchi les frontières françaises et encore moins les frontières européennes. Cette représentation de l'Autre est donc inévitablement frappée d'ethnocentrisme, à commencer par le langage puisque, pour des questions de mise en scène et de manque de connaissance, la quasi-totalité des figures de l'altérité présentes dans notre corpus parle un français parfait. Il faudra attendre la fin du XVIII^{e} siècle pour que quelques auteurs utilisent sur scène le *petit nègre*, que nous ne retrouvons dans les œuvres ici étudiées que dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*.

Le goût pour l'exotisme va croissant au fil des décennies des deux siècles que nous étudions. Pourtant, certainement grâce à la théâtralisation de faits divers avérés, seule la mise en scène de la rencontre entre colons et colonisés, entre voyageurs européens et autochtones des différents continents, trouve une place privilégiée dans l'inspiration des dramaturges ; très peu de pièces présentent uniquement les colonisés entre eux, cela dévoile nécessairement quelque chose : une métaphore de la réalité contemporaine occidentale.

Malgré la récurrence de nombreuses trames (magnanimité orientale, récits d'esclaves libérés, éloge du bon sauvage…), un autre discours se cache derrière elles. Les personnages révèlent souvent deux facettes, à l'image du sultan à la fois

amoureux transi et bourreau potentiel ou parce que les faits banalisés pour le Blanc sont dénoncés chez le Noir ; la représentation de l'Autre n'est pas toujours négative, loin de là. Toutefois la création des figures de l'altérité est une réalité : elle offre la possibilité d'une comparaison entre deux mondes pour faire un procès à chacun d'eux et renvoyer ainsi une contre-image de l'Européen.

Différents artifices dramaturgiques vont être employés pour détourner le discours pour finalement parler de soi, l'Européen chrétien, davantage que de l'autre.

A. Comparer pour initier : le gouffre entre la société occidentale et le reste du monde

Les Grandes Découvertes ne modifièrent pas fondamentalement les représentations que l'Occident se faisait du monde puisque la colonisation « occidentalisa » en quelque sorte les pays nouvellement révélés, auxquels il fut souvent donné le nom de villes ou de régions de l'ancienne Europe (Nouvelle Castille, Nouvelle Amsterdam, Nouvelle France…). Les représentations scéniques des différents continents s'en trouvèrent d'autant plus occidentalisées, pourtant, plusieurs dramaturges axent le sujet de leurs œuvres sur les différences parfois abyssales entre les êtres et leurs sociétés, établissant ainsi de fait une comparaison entre deux mondes.

1. La morale chinoise

Le XVIII^{e} siècle connaît en France un tournant intellectuel qui conduit à une nouvelle culture occidentale. L'image de la Chine, de même que celle de la Grèce antique ou du monde arabe, a joué un rôle considérable dans ce processus car rapportée par les nombreux missionnaires, notamment des Jésuites, elle devient une référence importante pour les philosophes des Lumières qui veulent faire évoluer la société.

Jusqu'à la découverte de la route maritime directe vers l'Orient, la Chine reste un mystère pour l'Occident, tantôt royaume islamique, tantôt pays

légendaire. Les diverses missions, la volonté de Louis XIV d'établir des relations commerciales avec cette contrée lointaine et la large diffusion en Europe de la philosophie de Confucius font progresser l'intérêt des intellectuels français pour ce pays. Deux points retiennent particulièrement leur attention : la croyance en un dieu mais non en la révélation et l'importance de la raison, bien qu'il s'agisse de deux concepts occidentaux non pertinents dans le contexte de la culture chinoise. L'attention se porte également sur le système éducatif et les examens impériaux sélectionnant tous les officiels de l'Empire. De tout cela ressortent des philosophies comportementales fort intéressantes pour les philosophes des Lumières qui en viennent à admirer d'une certaine façon l'idéal du roi philosophe.

Raison naturelle, culture traditionnelle, les Jésuites, pour promouvoir le christianisme, ont offert à l'Occident une image idéalisée de la Chine sur les plans idéologique et social. Or les Lumières sont fondées sur les mêmes conceptions de base : une méthodologie et des valeurs communes mais à cela s'ajoute en France, le début du rejet du dogme et des conventions traditionnelles[285].

Une nouvelle fois Voltaire est au cœur de cette étude avec *L'Orphelin de la Chine*. Il est rappelons-nous fermement opposé au christianisme et à toute forme de religion prônée par un prophète mais reste un fervent défenseur du déisme. Une morale universelle existe selon lui ayant Dieu pour origine. Dans cette idée, il réfléchit à la possibilité de remplacer la religion par la morale, basée sur la raison naturelle, dissimulée depuis des siècles derrière les préjugés religieux traditionnels. Il défend alors qu'ainsi des lois justes peuvent être établies de même qu'un gouvernement et une société équitable.

Il s'inspira pour composer sa tragédie de *L'Orphelin de la famille Zhao* de Ji Junxiang, dans laquelle il trouva, en plus des éléments de la tragédie classique, des valeurs qu'il voulut présenter à ses contemporains. C'est ici le gouffre entre la vanité française et la morale chinoise qu'il met en scène. Georges Brandes a mis l'accent sur « l'attention que Voltaire portait à la civilisation pacifique d'une Chine très ancienne, païenne, mais aux mœurs pures; ensuite, la glorification des vertus strictement humanistes : la fidélité, l'esprit de sacrifice et l'attachement

[285] Zhan Shi, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIIIe siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 347 | janvier-mars 2007 (http://ahrf.revues.org/8523).

indéfectible à un idéal strictement humain. Pour finir, l'Orphelin est l'expression évidente d'une philosophie de la vie qui serait en opposition marquée avec l'esprit satirique de Candide »[286]. Surement espérait-il ainsi inspirer aux Français l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Dans son épitre adressé à l'un des membres de l'Académie, Voltaire écrit également admirer les Tartares, splendides vainqueurs, qui ne cherchent aucunement à changer les mœurs de la nation vaincue mais qui de plus protègent les Arts et adoptent ses lois. Il y voit « un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare (…) Les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde ».

Les trois personnages principaux de la tragédie incarnent tour à tour des valeurs estimables. Zamti et Idamé veulent mettre à l'abri l'enfant royal et ils risquent pour cela leur vie. Zamti est même prêt, par dévouement pour son pays, il a prêté serment, et par devoir, à donner son propre enfant à la place du prince chinois. Face à Gengis, il préfère mourir que dévoiler la véritable identité du nourrisson. Idamé à l'inverse préfère mourir et abandonner sa famille que faire prendre un risque à son enfant. Enfin Gengis reproche pour sa part à son armée d'avoir porter trop loin la vengeance et la violence. Il ordonne alors que soient respectés les monuments consacrés aux Arts et aux Sciences et que le sang des innocents cesse de couler. Un instant de faiblesse pendant lequel les sentiments qu'il éprouve pour Idamé ont pris le dessus lui fait proposer, contre la vie sauve de tous les Chinois menacés, de divorcer de son époux, ce que la loi tartare autorise, pour l'épouser lui. L'amour qu'elle porte à son époux est supérieur au statut qu'elle pourrait acquérir en l'épousant ; elle repousse ses avances. Toujours par dévotion envers son pays, Zamti lui conseille ce divorce qui permettrait d'épargner tant de vies à l'exception de la sienne car il avoue que cette union serait trop affreuse pour lui et qu'il se donnerait alors la mort. Le couple chinois a finalement tenté de fuir avec les deux enfants mais les troupes de Gengis les ont arrêtés. Sur le point de se donner la mort pour rester ensemble, Gengis les arrête à temps et surpris de tant de courage et de vertu, il leur pardonne et laisse la vie sauve aux deux enfants, espérant que le couple serve de modèle des cœurs vertueux.

[286] DALI Shen, *L'Influence de la Chine sur la culture française*, (http://www.chinatoday.com.cn/lachine/2004/0402/08.htm)

Zamti est donc ministre dévoué et vertueux. Lorsque le roi mourant lui demande de sauver les jours de son dernier enfant, voici ce qu'il répond :

« Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis ! » (Acte I, scène 2)

Puis lorsqu'il donne l'ordre que son fils soit sacrifié, voici ce qu'il ajoute :

« Il peut sauver mon Roi, je me charge du reste
(…)
Dans son fatal berceau, saisis mon fils unique.
(…)
Je suis père, & ce cœur qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit encor plus que tu ne peux m'en dire » (Acte I, scène 6)
« Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être » (Acte II, scène 3)

Et alors qu'Azir vient l'entretenir sur le sort de son fils, c'est « De l'espoir de l'Empire, & du fils de [son] Roi » (Acte II, scène 2) qu'il veut entendre parler. Face au reproche de sa femme, il lui explique qu'elle doit être « citoyenne avant que d'être mere » (Acte II, scène 3). Gengis se pose lui en conquérant victorieux mais humble, soucieux du bien-être du peuple vaincu :

« On a poussé trop loin le droit de ma conquête :
que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais ;
J'envoyai la terreur & j'apporte la paix ». (Acte II, scène 5)

L'exotisme de cette tragédie réside surtout dans les différentes qualités que Voltaire peine à trouver en France. Il répond également avec cette œuvre aux paradoxes[287] exposés par Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité* puisqu'il adresse une lettre au philosophe accompagnant sa tragédie lors de la première impression de celle-ci. Toujours intéressé par l'empire chinois, auquel il a recours pour illustrer sa pensée puisque déçu par certains aspects de l'Europe, le dramaturge philosophe abordera une nouvelle fois le sujet chinois l'année suivant cette tragédie dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

Deuxième œuvre présentant l'éthique chinoise, *Arlequin réviseur et médiateur*. L'auteur anonyme en faisant le choix de prendre un médiateur d'origine chinoise pour évoquer ce qui fut en réalité le traité de paix d'Aix-la-Chapelle.

[287] Rousseau écrit une dédicace élogieuse à la république de Genève dont, dit-il, il est fier d'être citoyen. Il ne rejette donc pas toute forme de société. Le paradoxe est qu'il faut revenir à l'état de nature pour comparer les sociétés or la société corrompt la nature humaine.

L'opinion française est très remontée contre son gouvernement suite à la signature de ce traité : elle lui reproche de n'avoir pas su exploiter le succès de ses armées. En effet, alors que la guerre de Succession d'Autriche se termine sur un succès français, la France non seulement n'exige rien lors des négociations mais perd même une pie de ses territoires et reconnaît l'occupation de la Silésie par la Prusse sans aucune justification. Louis XV est un jeune roi qui craint les conflits. Le marquis de Saint-Séverin, représentant de la monarchie à Aix explique ceci : «Sa Majesté très-chrétienne a le souci de faire la paix non en marchand mais en roi»[288]. Le peuple français est mécontent de travailler « pour le roi de Prusse » quand bien même leur roi agit en roi chrétien.

Nous sommes donc avec cette comédie dans une critique de l'Europe qui serait plus forte si ses guerres, ses traités, ses alliances étaient correctement menés, comme ici avec un médiateur juste. Choisir la nationalité chinoise n'est alors pas un hasard car l'auteur va ici défendre l'égalité, la partialité. Par effet miroir, et parce que l'auteur anonyme aime à répéter que pendant que le Chinois travaille les ministres européens se divertissent, le système européen est remis en cause et critiqué. Non seulement les anciens traités étaient incohérents et invalides mais par leur faute, une nouvelle guerre sera nécessaire. De toute manière, du point de vue oriental, l'Europe se confond dans des guerres dont elle-même ne connaît plus la raison c'est pourquoi Arlequin propose à Europe de venir se reposer au calme en Asie où elle sera loin des conflits européens. Il est certain que ce dont elle a besoin est l'industrie, la culture et la tranquillité, elle trouvera cela dans son pays.

De la même sorte que le médiateur était chinois, Regnard choisit de présenter dans sa comédie un médecin chinois. Ce dernier à peine arrivé sur scène s'en prend déjà à son auditoire qui ne sait « que par expérience » lorsque lui à le savoir de la « science ». Il énumère ensuite ses nombreuses qualités : « philosophe, orateur, médecin, astrologue, jurisconsulte, géographe, logicien, barbier, cordonnier, apothicaire (…) c'est-à-dire un homme universel ». Il se vante ensuite

[288] BOUCHER Jean-Jacques, *Le Comte du Lowendal, Ulrich-Frédéric Woldemar : Maréchal de France 1700-1750*, Fernand Lanore, 2012, p. 173.

de connaître toutes les formes d'art, danse, voltige, escrime, musique et théâtre (Acte II, scène 4).

Ce Chinois, joué par Arlequin, est bien évidemment une caricature du savoir asiatique ; il n'en est pas moins représentatif de l'admiration, voire de la jalousie, que la France éprouve pour ses nombreux savoirs.

La Chine est donc représentée sous les vertus confucéennes d'unité, de modération, de tolérance, de critique de soi, d'amitié, d'humilité, d'humanité et d'hospitalité[289] car les Européens ont pris connaissance des « détails » d'un empire puissant, susceptible de fournir un excellent cadre de référence aux philosophes des Lumières et de les aider à fixer l'objet de leur réflexion. De la même façon que Voltaire, Dorat fera de ses héros Timur et Zulica de fervents défenseurs des Arts et des sciences. C'est donc une nouvelle fois ici un artifice que de mettre en scène l'altérité chinoise car ce n'est pas tant leur morale qui intéresse les dramaturges que celle de la France qui en est bien trop éloignée.

2. Les vertus originelles

L'homme naturel, souvent appelé le bon sauvage, est la figure qui intrigue et intéresse le plus grand nombre de dramaturge du XVIII^e^ siècle. Comme nous venons de le dire à plusieurs reprises, les intellectuels commencent à rejeter la société française dont les priorités ne sont pas les bonnes à l'évidence puisqu'un gouffre se creuse entre les idéologies populaires et gouvernementales. Les dérives des dirigeants et leurs inactions, une société menée par l'argent et l'apparence sont autant de choses à dénoncer.

Amérindiens et Africains, ou plutôt le sauvage, peu importe la couleur de sa peau ou ses origines, vont alors offrir l'exemple d'une vie simple mais heureuse à l'état de nature si souvent décrite dans les nombreux récits de voyage. Les dramaturges créent donc une figure théâtrale issue de ces narrations : l'homme sauvage est devenu au XVIII^e^ siècle sous la plume des philosophes le bon sauvage. Pourtant aucune œuvre ne présente ces êtres seuls chez eux ; un représentant de

[289] COUTEL Charles, *Lumières de l'Europe, Voltaire, Diderot, Condorcet*, Paris, Ellipses, 1997.

l'Europe est systématiquement présent à leurs côtés : il doit être le témoin de leurs bonnes mœurs et en faire l'éloge.

Montaigne fut l'instigateur de l'éloge du sauvage venu d'Amérique, nous l'avons étudié dans le premier chapitre de cette thèse sur l'approche philosophique de l'altérité. Il vante leur sens esthétique et leurs qualités intellectuelles et refuse de leur attribuer le qualificatif de sauvage au sens étymologique car vivre dans la nature ne les rend pas inférieurs. Ce n'est pas parce qu'ils ne vient pas avec les mêmes codes sociétales que l'Europe qu'ils ne sont pas des hommes. Au contraire, l'écrivain soutient que la proximité avec la nature leur offre davantage l'opportunité d'exercer un jugement, de réfléchir et de prendre des décisions puisqu'ils ne sont pas perverti par la société et son dictat de lois.

Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* fait, 170 ans plus tard, le même éloge de l'état primitif de la civilisation car cela lui permet la critique du progrès. Il prône l'absence de propriété et d'inégalité. L'état de nature dans lequel l'homme n'était qu'un animal sauvage et solitaire, une brute stupide n'est pas ce qu'il recherche. Selon le philosophe, l'état sauvage qu'il appelle également second état de nature, est l'âge parfait puisque l'homme vit en harmonie avec la nature. Il incombe la dérive humaine non pas à la vie en groupe mais à la propriété, point originel de l'âge malheureux de la civilisation.

La figure du bon sauvage intrigue donc les penseurs européens et plusieurs dramaturges vont faire le choix de le présenter sur scène pour qu'il expose sa façon de vivre à l'étranger si éloignée de celle de la société française.

Rousseau s'essaie à l'art dramatique lorsqu'il veut aborder l'arrivée de Colomb en Amérique. Le premier acte n'expose que des autochtones qui sentent une menace arriver, troublant leur « assurance ». Le Cacique expose son amour sain et dévoué à son épouse, puis affirme honorer « la vertu » (Acte I, scène 1). Lorsque Digizé lui propose de fuir la menace que tous ressentent, il refuse car il ne le peut : il est cacique et donc « père » de son peuple. Fuir serait un désaveu de vertu or « [il] aime encor son peuple autant que [sa] femme,/ Et la vertu plus que tous deux ensemble » (Acte I, scène 3).Au troisième acte, les Espagnols ont conquis

l'île. Carime vient s'excuser les avoir aider auprès du couple royal et assure ne pas connaître « l'art de feindre ». Elle espère que tous renoncent « à la violence » car, explique-t-elle, « A peine a-t-on puni l'offense/ Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance/ Que le regret d'être vengé » (Acte III, scène 2). Bien que vaincu, le Cacique persiste dans la défense des siens et assure à son ennemi Colomb que s'il n'avait pas eu « ces foudres brûlans », ses fusils et canons, il n'aurait pas connu la victoire. Finalement Carime parvient à attendrir l'Espagnol grâce à sa « vertu » ; ce dernier lui propose alors de venir « montrer l'exemple à l'Espagne étonné,/ Quand on pourrait punir, de savoir pardonner ». Il demande également au Cacique son amitié pour qu'il soit le dépositaire que :

> « (…) en ce climat sauvage,
> On éprouve autant de courage,
> On y trouve plus de vertu. » (Acte III, scène 4)

La découverte de Christophe Colomb ici mise en scène « ouvre la voie à une (re) découverte de valeurs (état de nature, homme originel) qui ne seront que trop exploitées par Rousseau »[290]. Les colons sont ici venus prendre l'innocence et la liberté du peuple de Guanahan, ce pour quoi il est pourtant à mourir pour garder. Le terrain d'entente sera l'amour, qui viendra à bout du conflit. Découvrir ce nouveau monde permet ici à Colomb de se découvrir lui-même, bon par nature. L'homme naturel s'équilibre dans cette œuvre entre ses désirs et les ressources dont il dispose car l'homme naturel est d'abord un être de sensations et de sensations seulement écrit le philosophe dans ses essais. Par cette réflexion, le philosophe-dramaturge espère ouvrir les yeux du peuple français et lui indiquer le chemin à suivre.

L'Isle sauvage met en scène des qualités certainement oubliées par la haute société européenne : hospitalité et générosité. En effet, pour sauver la vie des trois femmes banches, Osmarin s'occupent d'elles malgré la loi de son île le lui interdisant. Béatrix qualifie cela « d'humanité ». Toutefois il refuse la présence de Félix car il craint qu'il puisse un jour épouser l'une des filles, or un couple blanc mettrait fin à coup sur à l'inexistence d' « inégalité de rang ». Il explique à cette

[290] FRANTZ Pierre (dir.), *L'Épique : fins et confins*, PUF, Collection littéraire, 2000, p. 222

mère que « le penchant, les desirs forment toute la convenance de [leurs] mariages ; & l'amour en a bien-tôt réglé les cérémonies » (Acte I, scène 2).

L'accueil dont fait preuve Osmarin, au péril de sa vie, véhicule alors les qualités d'admission et d'intégration, de courage et d'empathie. Venir en aide est une priorité. Cette hospitalité révèle également un sentiment de peur car il craint ici d'être découvert par les siens et d'en être exclu. Ce sentiment est terriblement humain et démontre que la nature humaine dite sauvage ou primitive est la même que chez le civilisé qui se plie au règles imposées par la société pour ne pas en être exclu. Pourtant lorsque le sauvage est déraciné et amené en Europe, les Occidentaux ne sont pas très accueillant et le regarde comme une bête curieuse, distrayante. L'inverse n'est pas réciproque. Yaël Ehrenfreund[291] explique cette divergence par le fait que le sauvage est valorisé : c'est « l'apologie de la simplicité, du dénuement, voire de la nudité et celle complémentaire, du bon sens, de la raison naturelle ». Les deux filles de Béatrix font également un accueil chaleureux à Félix, bien qu'elles ne le connaissent pas. « Ce ne sont point nos mœurs que l'auteur a voulu peindre ; c'est, au contraire, la nature telle qu'elle est, avant que l'éducation la corrige ou la rectifie »[292]. L'un des desseins du dramaturge avec cette œuvre est donc nécessairement le rappel au spectateur de leur nature profonde malheureusement pervertie par la société.

Ce dévouement pour un autre, même inconnu et différent, est le même qu'Arnauld peint dans *L'héroïne américaine* ou Radet et Barré dans *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*. Tous les personnages de ces œuvres, malgré un passé difficile avec l'homme blanc, ne peuvent envisager de ne pas lui venir en aide. La bonté est ici mise en avant. Betty et son père avait également accueillis Belton dans *La Jeune Indienne*, Les Illinois acceptés Monréal malgré la guerre qui les opposait au clan français dans *Hirza*, etc. L'accueil prime sur la peur et la haine.

La mise en scène de l'altérité est donc une nouvelle fois manipulée pour délivrer un message au spectateur français : s'inspirer des nombreuses qualités innées mais oubliées.

---

[291] EHRENFREUND Yaël, *Hospitalité et théâtralité dans les représentations de soi et d'autrui : la Sauvage, le Juif oriental et le sublime Français* in *L'Hospitalité au XVIIIe siècle*, Alain Montandon, Christian Cajus (dir.), Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 61- 71

[292] *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres*, Tome cinquième, Paris, Chez Babault, Capelle et renard, Treuttel et Wurtz et Le Normant, 1810, p. 168.

Belton, s'il fut heureux de rencontrer Betty, *La Jeune Indienne*, ne semble pas avoir apprécié les quatre années de son séjour forcé dans une île sauvage. Il survécut pourtant grâce à la chasse du père de la jeune femme qui, elle, lui portât tous les soins nécessaires à son rétablissement et à son bonheur mais l'inquiétude de ne plus revoir les siens existait. Par la suite, Betti demande de l'argent à Mylford puisque Belton lui a appris qu'il était chez lui nécessaire mais que malheureusement il n'en détenait pas. Par amitié et certainement par amusement, Mylford offre son aide mais Belton refuse par bienséance, honteux des dires sa maîtresse. Betti explique alors que dans ses bois, la parole n'a qu'un sens et le langage n'est point démenti par le cœur. Elle s'étonne également que « le don puisse être une tache » surtout de la main d'un ami. Mylford se réjouit d'entre « la voix de la Nature » (Scène 5). Enfin, lorsque Betti apprend que Belton doit épouser une autre femme qu'elle, elle regrette sa grotte d'où elle ignorait qu' « il était des malheureux au monde » (Scène 8). Simplicité et honnêteté sont donc incarnés par la jeune sauvage qui découvre avec fracas les mœurs de la société. Elle n'avait besoin que du strict minimum, vivait uniquement d'amour dans la plus simple simplicité. Par ses nombreuses contradictions et la tendresse que la jeune femme lui inspire, Belton défend lui aussi malgré tout les valeurs de Betti. Enfin l'utilisation des expressions « voix de la Nature » et « cri de la Nature » par le dramaturge dévoile un certain rousseauisme[293].

Sauvigny évoque également la bonne nature humaine des sauvages dans la préface de sa tragédie *Hirza ou Les Illinois*. Sa volonté de peindre sur scène les grandes passions humaines associée au « plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux » le décida pour « mettre en opposition les mœurs des Sauvages avec celles du peuple le plus policé de l'Europe ». Il explique avoir décidé pour cela de présenter un homme vertueux et un plein de vices de chaque nation car il sait qu'il en existe depuis que les sauvages ont été forcé de vivre avec les Européens quelques-uns « très-méchans ». Cela prouve bien l'admiration du dramaturge pour la nature autrefois pacifiste et bonne des Amérindiens. Il explique qu'à l'inverse il a voulu peindre l'Amérindien vertueux à l'image des sauvages non abusés, « avec moins de passions & de besoins, plus désintéressés, plus francs ; ils suivent

[293] Rousseau pensait puiser dans la Nature un principe d'ordre, d'authenticité, et le secret d 'une forme de morale naturelle parfaitement illustrée par L'Émile, publié deux ans avant la pièce (*Émile* IV et II)

presque machinalement les impulsions subites du cœur, ces premiers mouvemens de la pitié qui vous rendent généreux & bons ».

Le jugement libre des bons sauvages offre donc une critique de la société d'alors d'une manière indirecte car plus que la critiquer, il met en lumière la simplicité et la générosité de celle des autochtones. Africains et Amérindiens ne sont pas des sauvages mais de bons sauvages. Leur exotisme se révèle être un argument pour ouvrir à la réflexion. Ils sont heureux de vivre avec la nature et la découverte de la société occidentale va les étonner voire les effrayer. Ces bons sauvages incarnent la nature que la civilisation européenne a oublié et corrompue et se trouvent donc dans un dénuement quasi animal lorsqu'ils découvrent la richesse matérielle, culturelle et conceptuel de l'Occident. Le bon sauvage est pur, vertueux et heureux grâce à son état primitif, il ignore le mal et s'y oppose quand l'Europe lui impose. Il incarne ce que l'excès de société a fait perdre à l'Homme.

Mettre en scène la vie de l'autre, c'est donc nécessairement la comparer à la sienne. Morale asiatique, bonté sauvage, exposer les valeurs positives de l'autre permet de proposer au public français l'opportunité d'un bonheur venu d'ailleurs. La société européenne n'est plus satisfaite et c'est pourquoi les dramaturges vont puiser leurs ressources dans l'exposition scénique d'un monde si ce n'est idéal, dans tous les cas meilleur car vertueux. Les différents exemples que nous avons ici étudiés tendent à prouver que l'importance réside dans l'éducation car c'est elle qui influe sur l'évolution de la société.

L'altérité est donc une nouvelle fois au service du personnage français. Elle tend, par l'exposition de sa simplicité et de ses bonnes mœurs, à l'éduquer et lui montrer le chemin à suivre pour vivre heureux. En exposant un personnage incarnant l'altérité, la comparaison avec le protagoniste européen et donc avec le public français est inévitable. Comparer les sociétés et mettre en scène le gouffre qui les sépare n'a ici qu'un seul but : éduquer le Français en lui rappelant les vertus à suivre.

B. La France vue par un étranger : l'altérité pour dénoncer

Un autre détournement de l'altérité est présent dans notre corpus : faire découvrir à son représentant la société française et lui donner la parole sur son ressenti à son propos. Ce recours au regard non prévenu de l'autre, le plus souvent un bon sauvage, ouvre la parole à une libre critique de notre propre société. Ce regard neuf, proposé par le mythe du bon sauvage, fait alors contrepoids à la société européenne qui évolue en perdant ses valeurs. Il offre également l'opportunité de remettre en cause le développement de l'idée de mission civilisatrice du colonialisme car les représentants de ces populations pensées comme inférieures vont se révéler dévoiler une parole juste.

1. L'Autre sur le territoire européen

Plusieurs dramaturges utilisent la ruse de la présence étrangère sur le sol européen pour émettre une critique de la société occidentale. Tous reprennent le relativisme apporté par Montaigne dans ses écrits.

Delisle de La Drevetière est le premier à s'essayer à cet exercice avec son *Arlequin sauvage*. Le personnage d'Arlequin évolue sous sa plume : il n'est plus le balourd auquel le spectateur s'attend mais tend vers une représentation de l'esprit et de la morale. Ce dernier a ici été ramené par Lélio de son Amérique natale à Marseille sans avoir été instruit des coutumes européennes : Lélio voulait se réserver le plaisir de l'observer découvrir la société et d'assister à l'opposition entre sa vivacité et sa nature toute simple et les lois, les arts et les sciences. La première réplique d'Arlequin est sans appel :

> « Les sottes gens que ceux de ce pais : les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches, on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir. » (Acte I, scène 3)

Il s'étonne en effet de l'existence de classes sociales :

> « (…) des Sauvages insolens qui commandent aux autres, & s'en font servir, & que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des

> lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens. » (Acte I, scène 3)

Il compare alors les Français à « de sots animaux ». Lélio répond que cela est ainsi dans les nations civilisées, régies par des lois. Arlequin ne sait pas ce que signifie le mot *loi* et lorsque Lélio le lui explique, il s'étonne de la nécessité de ces lois pour « être sages & honnêtes gens ». La discussion entre les deux hommes dérive sur la raison. Lélio explique qu'associée à l'éducation, elle permet de corriger les défauts mais Arlequin, qui fait alors remarquer que les sauvages sont dotés de la même raison, ne comprend toujours pas en quoi les lois sont utiles puisque la raison apprend à faire le bien et le mal et s'étonne « qu'il y eut des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ». C'est ensuite au tour des excès de langage dans les compliments mondains de retenir l'attention d'Arlequin qui explique trouver « tout ce discours inutile » (Acte I, scène 3).

Ce sont ensuite les thèmes de l'amour et de la galanterie qui sont exposés sur scène. Arlequin est sous le charme de Violette, qui avoue le trouver joli. Puisque la simplicité d'Arlequin veut qu'on aime ce que l'on trouve joli, il en déduit être aimé de la jeune femme. Violette va lui apprendre que l' « On n'aime pas si facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choses », qu'il faut séduire par de jolies paroles et de tendres caresses. Ne connaissant pas les compliments adéquats, il s'étonne cette fois que l'amour soit si difficile de ce côté de l'Atlantique (Acte I, scène 5).

C'est ensuite le commerce qu'Arlequin découvre. Ne pouvant payer ce qu'il a pris au Marchand, celui-ci menace de l'amener devant le Juge. Arlequin en déduit que « la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait estre bons par force » (Acte I, scène 6). Tout deux se battent et Arlequin finit par arracher la perruque du Marchand, il s'étonne alors de cette chevelure artificielle et en déduit une nouvelle fois que « les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, & tout est emprunté chez eux, la bonté chez eux la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure » (Acte I, scène 7).

Arlequin évite finalement la prison grâce à l'intervention de Lélio mais il est fâché contre ce dernier de l' « avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté qu['ils font] semblant d'avoir n'est qu'un piege qu['ils] tende[nt] à la bonne foi de ceux qu['ils veulent] attraper ». Lélio en vient alors à lui expliquer ce que sont

l'argent et les cautions, qui valent plus que la parole. Arlequin comprend donc que « [leur] parole ne vaut donc gueres », qu'ils ne sont tous ici que de « vilaines gens » avec qui « il faut prendre de telles précautions » mais reconnaît apprécier le système monétaire et veut à son tour posséder de l'argent. Lélio lui explique alors « les riches & les pauvres », la nécessité des uns à travailler pour les autres et la vie oisive de ces derniers, toujours marquée par le besoin constant de nouvelles choses. Arlequin en conclut donc que « les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses » et finit par donner son avis sur les nations civilisées :

> « Il faut que je te lise la verité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des foux qui croyez être sages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des esclaves qui croyez être libres.
> (…)
> Parce que c'est la verité. Vous êtes foux ; car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles : vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans de l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos frères, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous passer de Loix comme nous. (…) » (Acte II, scène 4)

Il clôt cette discussion en avouant à Lélio avoir « du mépris » pour tous ses concitoyens.

Il s'apprête finalement à la manière de la France et s'étonne qu'une perruque et un bel habit fassent de lui un bel homme puisque ces beautés ne sont pas les siennes, toutefois il s'en accommode. Il croise alors un Passant qui de fil en aiguille en vient à lui expliquer ce que sont des procès, des avocats, la chicane. Arlequin ne comprend pas que les hommes doivent se faire représenter par des hommes qui « embrouillent [leurs] affaires » et que « Les gens de ce pays [aient] le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice » (Acte III, scène 2).

Arlequin retrouve ensuite Flaminia et Violette et s'amuse de ce que Lélio lui a dit, que « c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propre ». Il croit que le

Français a voulu lui jouer un tour mais Flaminia lui confirme cette vérité. Le sauvage reste bouche bée qu'il y ait des « honnêtes gens dans le monde, qui jugent du merite des hommes par les habits » (Acte III, scène 4).

Arlequin conclut la pièce en disant qu'il reconnaît que « ce que [leurs] Loix peuvent faire de mieux chez [eux], c'est de [les] rendre aussi raisonnables que [les sauvages sont] » (Acte III, scène 5).

Si chacun est le sauvage de l'autre, le sauvage d'Amérique n'a ici pour seule dessein que de mettre à jour que les Français sont en réalité des sauvages de par leur comportement. Arlequin est ici « un précepteur de morale, un censeur de la société et de ses lois »[294]. Ce mélange de mœurs du Nouveau Monde et des usages européens sert une critique du l'Europe et de ses comportements. La victoire d'Arlequin obtenant la main de Violette symbolise alors le triomphe de la vérité, du bon sens, de la vertu et de la simplicité sur les conventions sociales, de la nature sur la société puisqu'ici est mis à jour que sans les lois, le côté sombre ou méchant de l'Européen prendrait l'ascendant, que les voleurs et autres malfaiteurs, les truands agiraient de bon cœur. Il compare alors la société à celle de fous et au fur et à mesure des scènes, il passera de l'amusement de la découverte des drôles de mœurs européennes, au dégoût et à l'envie de fuir puisque même l'amour est soumis à des lois sévères. L'amour à la sauvage d'Arlequin n'est d'ailleurs pas sans rappeler le libertinage, la coquetterie à l'opposé du mariage chrétien conventionnel et arrangé le plus souvent. Mais plus que cela, les véritables tares de la société dénoncées ici sont l'argent et l'importance du paraître, en instant sur les inégalités sociales et ce qu'elles engendrent comme la corruption. En cela, nous retrouvons le refus de la politique sociale de Louis XIV appuyée par l'Église, la machine très compliquée qu'est la société et l'homme « enchaîné dès son berceau, garroté des doubles liens de la superstition et de la politique »[295] perçus par Diderot. La superficialité l'emporte dorénavant sur la bonne nature humaine. On est ici dans l'annonce du *Contrat social* de Rousseau à venir, ce que l'on retrouve dès les premières répliques de Lélio. La mise en scène de l'altérité sert donc de

[294] DE LA HARPE Jean-François, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, tome troisième, seconde partie, Chez Verdière, Paris, 1817, p. 332.
[295] DIDEROT, *Œuvres complètes*, Club français du Livre, tome 15, p. 235 cité dans MORAUD Yves, *De la Hontan à Chateaubriand : L'Amérique ou l'exigence utopique de l'unité*, in *L'Amérique des Lumières, partie littéraire du colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976*), Droz, 1977, p. 2.

révélateur des maux, des incohérences et des contradictions de la société et de l'Europe.

L'île de la Frivolité, lieu de l'action de *La Péruvienne*, est très clairement comme nous l'avons déjà évoqué une métaphore de la société de cour. La Péruvienne regrette de se trouver dans ce lieu où « tout porte ici le sceau de la folie » (Scène 3), où chaque habitant incarne une « nouvelle extravagance » (Scène 4). Elle se fait courtiser par le Petit-Maistre, ce qui l'offense. Elle lui explique alors ce qu'est l'amour véritable mais ce dernier vante les amours légères ainsi que les amants. Elle s'indigne :

> « Vous effarouchez les plaisirs,
> Le sentiment nourrit la flamme.
> Contraignez un peu vos desirs,
> Laissez les passer dans votre ame.
> Vous imitez le papillon
> Qu'attire une flamme perfide :
> Il périt près du tourbillon,
> Qui de loin avoit été son guide » (Scène 4)

Puis elle continue ses remontrances ; inconstance et orgueil sont au cœur du débat.

C'est alors Arpagine, la Joueuse, qui s'avance sur scène et à la vue de l'état dans lequel la mettent les jeux, la Péruvienne déclare, avant de savoir ce qu'ils sont, leur faire « censure » et lui assure qu'en choisissant ceux « pris dans la nature » elle serait plus heureuse (Scène 5).

Arrive ensuite la Bagatelle. Face à la cour de cette dernière, la Péruvienne annonce que « l'insensé vit pour le monde, / Et le sage vit pour lui » et qu'il est parfois bon de s'écarter de l'usage. Elle déplore qu'ils préfèrent sur cette île « les sentimens de la noblesse (…) Et non les nobles sentimens ». Tous s'amusent ensuite à l'habiller d'une belle toilette et à la farder. Ayant découvert le miroir, elle se laisse faire mais lorsqu'enfin elle se découvre, elle s'étonne qu'ils l'aient rendue « laide » (Scène 6).

Cet opéra-comique est léger et frivole, comme l'indique le lieu de l'action. La volonté du dramaturge de dénoncer les mœurs de la société est faible mais malgré cela bien présente. La parole étrangère permet ici de se moquer des habitudes européennes : on se moque des femmes allant au bal pour différentes raisons, on critique les jeux de cartes et d'argent ce qui permet à Zilia de prôner le naturel, la

simplicité et l'amour vrai face à l'usage, le paraître et la frivolité amoureuse. La rencontre entre Européens et Amérindiens offre la possibilité d'une morale en vogue : la domination de la nature sur l' « Art » du paraître, que la scène finale avec la descente de l'Amour confirme.

C'est ensuite Chamfort qui émet une critique de la société européenne grâce à son personnage de Betti, *La Jeune Indienne*. Belton et elle viennent d'arriver à Charlestown, colonie anglaise à laquelle le jeune homme est attaché et dans laquelle il retrouve famille et amis. Betti va y découvrir les mœurs des civilisés.

Betti n'entre en scène qu'à la quatrième scène, une fois l'intrigue posée. Elle expose à Belton son étonnement d'être au centre de toutes les attentions et s'étonne que tant de gens « ri[ent] avec excès », ce qui lui fait se demander si « le rire ici marque toujours la joie ». Voyant ensuite Belton soucieux, elle l'interroge et ce dernier finit par lui expliquer que pour être heureux en ces lieux, il faut de la richesse, ce qu'ils n'ont pas, et que contrairement à ce qu'elle croit, l'amour ne suffit pas car il existe des besoins plus pressants. Elle s'étonne de ces propos car il a vécu quatre années à ses côtés sans se servir d'argent puis le rassure en disant être certaine que ses nombreuses connaissances le lui en donneront pour ne pas « laisser souffrir leur frère ». Elle l'attendrit mais il explique avoir peur de la pauvreté et que la société assaille les hommes « de différens besoins:/ Ils naissent chaque jour ; chaque instant les ramène », puis ajoute que la pauvreté ici n'est pas de manquer que « d'un vêtement, d'un abri, d'un repas ». Elle remarque alors que l' « on doit dans ce pays être bien malheureux » mais que les hommes de la société ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes puisqu'ils ont inventé d'autres besoins d'agrément et de commodité. Elle apprend alors que l'or est soit le produit d'un héritage soit de la vertu, et s'étonne « qu'avec de l'or ici [ils] pa[ient] la vertu », que « quiconque a de l'or, oblige un autre à faire/ Ce qu'il juge à propos » et que les « mal-honnêtes gens » puissent également en détenir car « cela n'est pas sage » puisqu'ils pourraient en « faire un dangereux usage ». Belton lui apprend ensuite que les femmes ne travaillent pas ici, ce que Betti n'explique que par le fait que « [leurs] femmes sont languissantes, débiles » (Scène 4).

Mylford se présentant comme l'ami de Belton, Betti l'instruit de leur problème financier. Il leur offre son bien, mais Belton explique qu'il ne peut

l'accepter. Betti ne comprend pas que « l'on rejette ici les dons de l'amitié » et en déduit donc que « la parole ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole », et leur reproche « que les dons puissent être une tache » (Scène 5).

Elle apprend ensuite le mariage prévu entre Arabelle et Belton quand son amant lui avait offert son cœur. Elle veut avoir recours aux lois, puisque « ici contre le crime » on y a recours puis s'étonne, face à Mowbrai » que leurs lois l'autorisent à la trahir. Elle veut alors quitter ces « affreux climats » car elle refuse de rester dans cet :

> « Exécrable séjour, asyle du malheur,
> Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ;
> Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage…
> De la fidélité quel est ici le gage ? »

Apprenant que des témoins peuvent venir à son secours, elle explique à Mowbrai qu'il lui promit cent fois son amour face au Ciel mais cette parole n'étant pas écrite et donc insuffisante fait qu'elle s'emporte :

> « Qu'ai-je entendu ?
> Quoi ! Tu peux demander un écrit ? L'oses-tu ?
> Un écrit ! Oui, j'en ai… Les horreurs du naufrage,
> Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
> Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;
> Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
> Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire :
> Par-tout à chaque pas l'amour sut les écrire,
> Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,
> Sur le bard du rivage et sur le sein des mers.
> Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
> Qu'un tigre ou que la faim t'aurait cent fois ravie ;
> Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour…
> Entre mon père et lui partageant mon amour…
> Mon père !... Ah ! Je l'entends à son heure dernière,
> Au moment où nos mains lui fermaient la paupière,
> Nous dire : mes enfans, aimez-vous à jamais.
> Je t'entends lui répondre : oui je te le promets » (Scène 8).

Les paroles de Betti ne sont pas tant ici un réquisitoire contre la société qu'un éloge à la vie passée dans les bois qui, par répercussion, devient une critique de la société qui ne prête aucune vérité aux faits de la vie s'ils ne sont pas écrits. Lorsqu'arrive d'ailleurs le Notaire, qui finalement unit les deux amants, elle s'étonne qu'une feuille de papier et une simple signature, d'autant plus absurde

que Belton guide sa main puisqu'elle ne sait pas écrire, soient nécessaires pour qu'elle puisse l'aimer (Scène 10).

C'est une nouvelle fois par la mise en exergue des contradictions des valeurs de la Vieille Europe et des peuples sauvages qu'émane une critique de la société. Comme l'écrit Martial Poirson[296], certaines observations de Betti, plus ou moins subversives, accusent les valeurs de la colonie anglaise et pointent certaines contradictions internes de la pensée des Lumières. Le personnage exogène sert ici de porte-parole à la dénonciation des étiquettes, des rangs sociaux, et du manque de franchise de la parole et de la soif d'or. Cette liberté de parole dont Chamfort dote Betti contribue également à effriter la figure emblématique de l'homme blanc dominant car si Betti ne s'était pas révoltée et n'avait pas défendu ses arguments, le mariage entre eux deux n'aurait certainement pas été prononcé. Quand bien même le jeune Anglais ne voulait pas décevoir son père et ses amis, son aveu de la peur de la pauvreté est révélateur. L'altérité est donc encore dans cette œuvre au service de la critique du système occidental.

2. Critiques depuis l'étranger

La mise en contact de deux mondes offre nécessairement la comparaison entre ceux-ci et alors, de même que sur le sol de la Vieille Europe, les représentants de l'altérité vont s'adonner à la critique de la société occidentale depuis l'étranger. La scénarisation de ces incriminations va toutefois être différente ici car, à l'inverse des exemples que nous venons d'étudier, la pièce ne va pas être fondée sur le discours révélateur de l'autre. Les diatribes vont apparaître de-ci de-là, ou tout au plus se concentrer sur une seule scène.

Une première révélation se trouve dans *Arlequin Mahomet* ; il s'agit ici davantage d'une moquerie que d'une réelle critique. Le commerce d'Arlequin n'a pas été fructueux, Boubekir lui suggère donc d'acquérir l'un de ses coffres volants pour fuir. Il espère pouvoir bientôt fournir tous les « Banqueroutiers » et explique qu'il a fait pour cela « provision/ Pour Paris & pour Lyon » (Scène 4).

[296] Martial Poirson in *Chamfort, La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

Louis-Simon Auger s'en prend à la frivolité française dans *Arlequin odalisque*. Le Bostangi s'étonne en effet qu'Arlequin prenne autant de risques pour rejoindre son épouse Colombine dans le sérail car :

> « (…) parmi la race chrétienne,
> On assure que maint époux,
> Pour être éloigné de la sienne,
> Ferait plus de chemin que vous. » (Scène 2).

Le cas est différent dans *Le Menuisier de Bagdad* car, en plus d'annoncer la Révolution à venir, Mirza et Fatmé veulent quitter le sérail pour découvrir la France, pays des libertés. Cependant Mirza craint que ce ne soit pas le bon moment car les gazettes relatent les troubles qui l'agitent. Fatmé reconnaît alors que « quelques méchants » s'opposent encore à la paix mais que bientôt « les loups vont laisser les brebis tranquilles » (Scène 10). Indirectement, toutes deux disent donc sur scène que la politique actuelle est mauvaise car dirigée par des hommes médiocres.

Le Fâcheux Veuvage n'émet pas non plus de critique directe sur les Français néanmoins Léandre et Arlequin ont tous deux pour point commun d'être des voleurs. Léandre a fait croire à Balkis qu'il retournait en France s'enrichir puis qu'il reviendrait avec assez de richesse pour obtenir sa main mais en réalité, il vole les richesses immenses ensevelies sous la montagne funéraire. Arlequin quant à lui s'est marié avec une vieille femme dans le seul but de vivre largement de son héritage. Une nouvelle fois ici la société française est percée à jour et dénigrée.

Chamfort se permet également quelques vérités sur le caractère européen dans *Le Marchand de Smyrne*, lorsque Nébi, mécontent de ses esclaves chrétiens veut les rendre à Kaled. Le médecin français est un fripon, le savant ne sait distinguer le maïs du blé mais affirme connaître les bonnes méthodes agricoles, le généalogiste ne jugeait les personnes qu'à leurs aïeuls, etc. Ce ne sont donc pas ici de terribles critiques que Nébi proclame, toutefois sa parole étrangère permet ici d'appuyer le dénigrement des Chrétiens qui ne sont tous que des bons à rien.

Je ne vais pas reprendre ici les critiques des Africains de Chrétien des Croix pour ne pas me répéter, d'autant plus qu'une étude sur la dénonciation de la colonisation est à venir dans la partie suivante, toutefois ici encore c'est parce que les personnages sont sur le sol étranger et que les reproches émanent de la bouche

des étrangers qu'ils sont possibles. Cela est également vrai pour les propos que Zamore tient à l'égard de Gusman et des Espagnols dans *Alzire ou Les Américains*, ou ceux des Illinois à l'encontre des Français dans *Hirza*.

L'Héroïne américaine dénonce également l'avidité des Européens. Comme il s'agit d'une pantomime, aucun mot ne vient appuyer ce propos ; toutefois, lorsque Inkle abandonne Jarika aux fers du Capitaine contre un peu d'argent, le message est bien là.

L'altérité a donc ici un double rôle : mettre à jour les défauts européens et aider les habitants du Vieux Monde à guérir de leur aveuglement concernant les dérives de leur société. Cela est rendu possible grâce à la parole lucide des personnages de l'altérité qui veulent alors inculquer aux Européens quelques bonnes valeurs oubliées chez eux.

La France et l'Europe apparaissent comme les lieux du désenchantement, de l'égoïsme, de la lâcheté et des inégalités sociales mais aussi des places frivoles où l'importance du paraître domine. Le théâtre permet ici de mettre en scène l'écart entre les hommes naturels et les hommes corrompus ce qui a pour effet immédiat de mettre en évidence les dérives de la société occidentale. Une nouvelle fois, l'Autre et l'Européen sont chacun le sauvage de l'autre, une énigme pour son contradicteur mais dorénavant cet Autre devient un argument dramaturgique, précepteur de la morale.

La mise en scène de l'altérité ouvre cependant aussi à l'optimisme puisque ces dénonciations n'empêchent pas les liens de se créer et donc, dans un avenir plus ou moins proche, d'évoluer à l'image d'Arlequin, incarnation du bon sens et de la vérité dans *Arlequin sauvage*, qui obtient tout de même la main de Violette.

C. La France sous le masque de l'altérité : européaniser pour éduquer

Faire le choix de mettre en scène l'altérité asiatique a souvent pour but de présenter l'incroyable gouffre entre sa société et celle d'Europe. Le personnage dit sauvage a pour sa part la naïveté suffisante pour dénoncer les dérives occidentales.

Reste alors une troisième grande figure théâtrale, celle de l'Ottoman, qui va quant à elle offrir un artifice scénique unique : l'altérité-miroir.

1. L'altérité de proximité : L'Orient, reflet de la France

L'Ottoman, s'il offre de l'exotisme grâce à son costume, est avant tout un personnage symbole et c'est certainement pour cela qu'au théâtre, sa principale caractéristique est d'être musulman car ses autres traits de caractères ou son mode de vie sont, tout au moins sous la plume des dramaturges, très proches de ceux de l'Européen. Je ne vais pas ici revenir sur le descriptif des figures turques créées par le théâtre classique ; il ressortait de notre étude, outre les habitants du sérail, le face-à-face entre le peuple et le sultan. Cela a ici son importance car seul le peuple de l'Empire Ottoman est évoqué et représenté au théâtre. Quelques tribus amérindiennes sont citées, mais pour leur opposition entre-elles ou leur alliance à l'Européen ; quant à l'Asiatique, seuls quelques personnages représentatifs de cette société sont présents.

La dualité peuple/sultan n'est donc pas sans rappeler l'affirmation de l'absolutisme en France face à la voix du peuple qui se fait, au fil des décennies que nous étudions de plus en plus entendre. En outre, la figure du sultan évolue avec un certain parallélisme à l'Histoire de France ou plutôt à ce que les différents monarques français veulent donner comme image.

Au commencement du XVII^{e} siècle, l'image du sultan et des Mahométans est relativement négative : se mêlent l'absolutisme exercé sur les femmes du sérail et sur les esclaves y travaillant ainsi que le souvenir omniprésent des Croisades et des victoires ottomanes. Sont alors composées de nombreuses tragédies macabres et d'autres à sujet gréco-romain mais placées dans le décor oriental, composées autour d'intrigues de sérail et de la cruauté, si ce n'est du souverain, de son entourage. Le temps va ensuite apaiser petit à petit les tensions, les relations politico-commerciales vont favoriser une fréquentation plus soutenue de commissaires et de voyageurs venus de la Sublime Porte et Louis XIV désireux que son image rayonne à travers l'Europe trouve en l'image de Soliman un parfait alter-ego. Son règne va alors correspondre à un cycle d'écriture dans lequel Le

Magnifique est au centre. L'heure est également à la fête et aux plaisirs ; les tragédies laissent place aux comédies et turqueries. Malgré cela, la peur des corsaires et des pratiques barbares reste d'autant plus présente dans l'inconscient collectif qu'elle est un formidable thème dramaturgique. Dans le même temps, la France admire le raffinement que l'Orient dégage : ce sont alors les adaptations des contes des *Milles et Une Nuits* qui sont prisées au XVIII^e^ siècle, au théâtre de Foire comme sur les scènes officielles. Enfin, c'est le Turc généreux qui investit les scènes en cette fin de siècle des Lumières. Souvent il rend sa liberté à ses esclaves, amorçant ainsi le thème de l'esclavage en France.

L'image du sultan oscille au gré de la popularité du roi de France. Cela ajouté au fait que sa représentation et de celle de son entourage sont très occidentalisées, fait que le sujet ottoman est au théâtre une métaphore de la réalité occidentale, offrant une réflexion sur les institutions et la société française. La musique populaire du théâtre de Foire, les ballets et les danses qui les accompagnent n'ont d'ailleurs rien d'orientales, ce qui participe également à l'occidentalisation de ces étrangers.

Revenons sur quelques exemples de notre corpus. Christian Biet et son équipe[297] proposent une analyse très intéressante de *La Tragédie mahommetiste*, dans laquelle ils voient une transposition de la France après le meurtre de Henri IV (la tragédie anonyme date de 1612, Henri IV est assassiné en 1610). Selon leur étude, l'ombre d'Amurât, revenant des ténèbres offre une sorte de prologue dans lequel le monde ottoman et celui de la France d'après 1610 sont mis en contact. Constantinople, allégorie du monde antique et topique, lieu de la cruauté et de la tyrannie, offre une représentation des méandres dans lesquels risque de se perdre la France suite au meurtre de son roi. L'ombre de ce défunt grand roi revient pour faire part aux spectateurs de ses inquiétudes. Elle est soutenue par le chœur qui souhaite que l'Empire retrouve la paix suite aux trop nombreuses guerres. Ces guerres seraient alors les guerres de Religion et les conflits de succession difficiles qui ont accablé le XVI^e^ siècle. Constantinople devient donc ici une ville miroir mais qui accentue les traits et amplifie le débat : le décès du roi va-t-il faire sombrer

[297] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 607-610.

l'État à nouveau dans le chaos ? Constantinople et Mahumet incarnent encore en ce début de siècle en France la cruauté et la violence sanglante. Ce choix de situation implique donc de fait la violence absolue. Le spectateur assiste alors à une caricature violente de son propre monde et de l'espace politique menacé par la barbarie de certains. L'habitude ottomane de fratricide par le nouveau sultan de ses cadets pour s'assurer le trône schématise alors la loi salique française et l'interroge car depuis l'accession au trône de Henri IV, nombreux sont les détracteurs de cette loi ; de plus, la France vit sans cesse dans l'inquiétude de la succession du roi et de l'arrivée de son héritier. Cette tragédie questionne également l'absolutisme : la fureur d'un seul homme peut plonger l'empire entier dans l'horreur. L'exotisme permet ici la mise à distance et donc le grossissement des traits et leur schématisation. « Sous l'hyper-représentation de la violence ottomane, la pièce s'interroge sur les rigueurs interprétatives de la loi qui régit l'héritage de la Couronne, émet bien des doutes sur le passage d'un père glorieux à un fils dont on peut douter qu'il soit aussi juste, aussi grand et aussi légitime, réfléchit sur le rôle de la femme du roi défunt et sur son incapacité, par nature, à bien gouverner, à bien se gouverner, à résister à la fureur et à l'autorité de son fils. »[298]. Nous sommes en effet en 1612, sous la régence de Marie de Médicis, épouse du défunt roi et mère de Louis XIII. Derrière Constantinople, c'est donc Paris qui est représenté sur scène, royaume catholique abandonné de Dieu puisque c'est en son nom, que le crime a été commis. Constantinople n'est donc qu'un décor renvoyant au spectateur l'image de la terrible situation dans laquelle se trouve la France.

Chateaubrun composa en 1714 *Mahomet second*. L'image du sultan rappelle sans aucun doute Louis XIV, qui règne alors depuis 70 ans sur la France. Le dramaturge propose cette lecture dès la première scène de sa tragédie lorsqu'il écrit ceci :

> « Les Grecs sont sous son nom les arbitres des loix,
> Leur mérite au Serail leur obtient des emplois.
> Ses Edits dépeuplant le reste de la Grece,
> Chaque jour dans ces murs attirent la noblesse :
> Mais ses feintes bontez n'ont point gagné les Grecs,
> Ses perfides bienfaits leur sont toûjours suspects : »

[298] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 609.

C'est l'exacte attitude adoptée par le roi de France envers la noblesse pour la surveiller qui est ici adaptée à Mahomet face aux Grecs. L'auteur met donc en garde le souverain contre le soulèvement du peuple en cas de mauvaise gestion du royaume. Il est également tout à fait possible de voir dans le personnage d'Irène, pour l'amour de qui Mahomet se détourne de la guerre, l'une des maîtresses de Louis XIV et certainement même Madame de Maintenon, qui s'était attiré la haine de la cour et de la famille royale du fait de sa liaison avec le roi, qui l'épousa d'ailleurs secrètement.

Caroline du Crest de Genlis fait également le contre-éloge de la cour dans *Vathek* mais déplace pour cela son action dans le Palais du Calife Motassem. Giaffer s'en fait le porte-parole lors d'un entretien avec Almanzor. Il met en garde le gouverneur contre les agissements du Visir, qui le hait parce qu' « il raisonne & juge en Courtisan » et ne voit donc que son ambition. Almanzor reconnaît « qu'à la Cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la justice » et doit « détruire les préventions & confondre l'imposture ». Giaffer continue en insistant sur « la perversité des Courtisans », tous « corrompus ». Almanzor se fait alors l'avocat du diable :

> « Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractérisent ; mais n'ont-ils pas aussi beaucoup d'excuses ? la vie dissipée d'un courtisan lui laisse à peine le temps de réfléchir ; & ce n'est que la réflexion qui peut assurer nos principes & nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de séduction un homme en place n'est-il pas exposé ? Il faut qu'il satisfasse à la fois l'avidité de ses parens, de ses amis, de ses créatures : cette foule mercenaire, dont il est sans cesse entouré, s'empresse à le corrompre par la plus basse adulation ; il n'en reçoit jamais un conseil désintéressé ; on ne l'entretient que de projets d'agrandissement ; on cherche à tourner tous ses desirs vers les honneurs & la fortune ; & sur-tout, chacun s'occupe avec soin à lui rendre odieux ses ennemis particuliers. Jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un Ministre, que le faste, la magnificence, & les grâces répandues avec profusion sur ses Protégés ; personne n'aura la noblesse de lui dire que dans un rang élevé, la seule marque de la véritable grandeur est la modération ; & l'unique gloire desirable, l'estime publique. Enfin, il est livré à plus de dangers qu'un Souverain ; il a comme lui tous les piéges de la flatterie à redouter ; il a de plus la tentation des richesses & des honneurs ; & il ne peut avoir (sur tout dans les commencemens de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon Prince. » (Acte II, scène 1)

La discussion entre les deux hommes continue par la suite mais il est clair ici que le discours tenu sur la cour du Calife s'applique également à la cour du roi de France. Ceci est d'autant plus intéressant que la comédie de madame de Genlis fait partie de ce que l'on appelle le théâtre d'éducation, destiné donc aux enfants de cercles privés, expliquant de fait la brièveté de cette œuvre, adaptée à son public. Ce théâtre n'affiche pas sa morale ouvertement mais elle est suggérée par le dénouement de l'intrigue. Il s'agit de plus de la seule œuvre de la dramaturge donc l'action est déplacée en dehors des frontières européennes. Les codes régissant le rapport à l'Autre ainsi que l'affirmation des stéréotypes vont donc nécessairement dans le sens d'une comparaison nécessaire et moralisatrice. Le sujet de cette pièce est l'éducation du prince Vathek mais c'est Almanzor, son précepteur, qui est mis en avant. Ce n'est donc pas tant le caractère arabe des personnages qui ressort que l'idéologie française de Genlis qui se reflète en eux[299].

Des situations et des discours similaires se retrouvent dans de nombreuses tragédies à sujet turc.

Présenter sur scène le sultan ottoman et sa cour ne signifie pas pour autant systématiquement en faire la sombre analogie de la monarchie française (politique des passions, roi innocent coupable, etc.). En effet, si bien souvent l'entourage du sultan s'avère cruel, le personnage du souverain est aussi souvent créé comme l'image à suivre pour le roi de France.

Le prince oriental Acoubar, de la tragédie éponyme, est le véritable héros de cette tragédie puisqu'il affronte tempêtes et combats pour venir délivrer Fortunie. Dans *Ibrahim ou L'Illustre bassa*, Roxelane et Rustan sont cruels et manipulateurs mais pas Soliman. Il faut se rappeler qu'à l'époque de l'écriture de la pièce, Soliman le Magnifique est devenu, par ses victoires, sa puissances et ses richesses, le nouveau modèle « de réussite » pour les rois d'alors et c'est pour ces différentes raisons qu'il est représenté sous un meilleur trait que ses compatriotes. À l'inverse de son épouse, Soliman est ici dépeint comme généreux et bienfaisant. Il a su reconnaître en Ibrahim, ennemi Perse, un homme bon et, bien qu' « esclave », il

[299] Voir à ce sujet les travaux de Marie-Emmanuelle Plagnol, *L'Étranger sur les scènes privées* dans *Le Même et l'autre : Regards européens*, Alain Montandon (dir.), Presses Université Balise Pascal, Clermont-Ferrand, 1997 et *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIIIe siècle*, Voltaire Foundation, Oxford, 1997.

partage avec lui le pouvoir, et l'a d'ailleurs nommé Bassa. Il le laisse de plus pratiquer son culte chrétien et a enlevé Isabelle pour lui. Il fait de longues tirades dans lesquelles à chaque fois il s'interroge sur la conduite qu'il doit suivre en tant que Sultan et en tant qu'homme. Ces deux postures le tiraillent car s'il doit être juste comme roi, la jalousie l'emporte sur l'homme. La valorisation du personnage du souverain offre alors la possibilité de critiquer positivement comme négativement la gestion du territoire.

« La vraie Turquie d'Europe, c'est la France »[300] affirme Chamfort. Rien d'étonnant donc à lire dans la quasi-totalité des sujets des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle une métaphore de la France dans les mises en scène ottomane. Le miroir turc renvoie cependant deux images inverses. La première est celle du contre-modèle à éviter, particulièrement dans les œuvres dont les dates sont proches de celles de la Fronde, élaborant un mythe noir et cruel du despotisme dans lequel ne doivent pas tomber les partisans de l'absolutisme. L'atmosphère étouffant du sérail focalise alors sur les craintes publiques d'un pouvoir démesurément centralisé. Le sérail est ainsi « le lieu mythique de la démesure d'une France à la recherche de la juste mesure, un lieu mythique moderne, une sorte de *Far-East* du Grand Siècle »[301]. Pourtant si l'Empire Ottoman effraie, il fascine tout autant : en plus de son faste, sa puissance émerveille d'autant plus que les gazettes désignent l'Empire de la Sublime Porte comme renaissant durant le règne du Roi Soleil : elles ont la sensation que les Turcs vont aller jusqu'à Vienne et renverser les Habsbourg. Il devient alors naturel que plusieurs dramaturges aient travaillé à faire de Soliman, car il s'agit toujours de ce sultan et non de ses prédécesseurs, le personnage modèle en tant que faire-valoir du positionnement du pouvoir royal.

L'Orient est donc le miroir théâtral de l'Europe, dont l'image est déformée pour mettre en garde et éduquer les spectateurs, royaux ou populaires.

---

[300] Citée par Martial Poirson in *Chamfort, La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.
[301] REQUEMORA-GROS Sylvie, *La Construction d'une Barbarie théâtrale et romanesque au XVII^e^ siècle*, citant une expression de Jean Emelina, *La Géographie tragique : espace et monde extérieur*, Seventeeth Century French Studies, n°12, 1990 in *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVI^e^-XVII^e^ siècles)*, Anne Duprat et Émilie Picherot (dir.), PUPS, 2008, p. 261.

2. Autres exemples de mœurs européennes déguisées

L'Empire ottoman n'est pas le seul lieu dramatique dans laquelle la France voit son image, quelques exemples existent dans les autres régions du monde.

Le parallèle entre Manco et le roi de France est à peine dissimulé dans l'œuvre de Leblanc de Guillet. Manco n'est pas un simple souverain. Ce personnage est un bon roi, généreux, qui veut venir en aide à son peuple en lui indiquant le chemin à suivre. Il doit forcer le bon vouloir des habitants pour cela et prendre les armes car il est certain du bienfondé de sa position. Il connaît de plus le pardon car il croit que son fils est mort par la faute des Antis ; malgré cela il leur pardonne et veut s'allier avec eux. Toutefois, s'il sait les combats parfois nécessaires, il regrette le carnage, les fureurs sanguinaires de certains, car son simple désir est de faire régner la justice et la paix dans son pays. Lorsque parfois il doute, c'est à Dieu qu'il s'adresse. Il est l'incarnation de l'absolutisme mais non pas du despotisme : il sait qu'il ne doit y avoir « qu'une loi, qu'un trône, qu'un autel, & qu'un peuple, & qu'un Roi » (Acte I, scène 3), s'en réjouit mais pense avant tout à son peuple, qu'il veut protéger. Manco est donc présenté comme un roi juste, qui sait devoir se tenir aux lois régissant son royaume. Certains refusent bien évidemment le pouvoir émanant d'un seul homme mais Zelmis s'en fait l'apôtre :

> « Un Roi juste & sensible !
> Qui, maître de nos jours, libre de se venger,
> N'offre que des bienfaits à qui l'ose outrager,
> Et qui, s'il a des Dieux usurpé la puissance,
> N'en imite du moins que l'auguste clémence ! » (Acte II, scène 2)

Ce discours est la position de nombreux Français quant aux devoirs d'un roi idéal. Ainsi après Soliman, le personnage de Manco incarne la figure du roi idéal. Le premier Inca triomphe face aux Antis « dont le cœur s'abandonne/ Aux loix d'un pere tendre & d'un Roi qui pardonne » (Acte V, scène 4). Le lexique de la paternité du roi envers son peuple est très présent dans cette tragédie et nous permet une nouvelle fois de faire un lien entre ce personnage et le roi de France puisque depuis le XIII^{e} siècle, les relations entre le roi et ses sujets se veulent être la métaphore traditionnelle du roi père de ses sujets. L'attachement paternel est de même la condition première de l'existence d'une volonté de servir loyalement le

souverain[302]. Dès le premier acte, Manco explique d'ailleurs voir les humains « plus en pere, qu'en maître » (Acte I, scène 3), Zelmis avant de savoir les liens qui l'unissent à Manco et bien qu'il soit avec les Antis explique « qu'il est pour son peuple, un pere, un bienfaiteur » (Acte II, scène 4) ; plusieurs autres paroles vont dans ce sens.

Grimm[303] écrit à propos de cette pièce que les écrits de Jean-Jacques Rousseau sont à l'origine et de l'idée et du sujet, que la simple lecture l'expose mais il est aussi d'avis que si Leblanc a cru peindre un bon roi en montrant un homme doux, débonnaire et ne se fâchant de rien, il croit également qu'il en a fait un imbécile. Malgré cet avis défavorable, le dessein du dramaturge est clair : par l'utilisation de l'altérité, il voulait exposer au roi ce qui était attendu de lui puisque cette pièce fut donnée à la Comédie Française.

Voltaire, nous l'avons dit, fait l'apologie de la Chine dans plusieurs de ses ouvrages, soulignant le caractère rationnel de la culture de ce pays. Plaçant le confucianisme au centre de ses recherches, il en vient à croire que la Chine fut de tout temps gouvernée par une classe caractérisée par l'intelligence, la raison et le déisme, devenant un modèle pour toutes les sociétés du monde. Ces louanges de la Chine ont néanmoins une raison première : critiquer le christianisme, puisqu'il préfère baser sa philosophie sur la croyance défendue par les écrits de Confucius de la bonté de la nature humaine plutôt que sur le péché originel du christianisme. Voltaire met en scène ces idées dans *L'Orphelin de la Chine* mais l'étude de cette œuvre révèle également qu'il attribue à la Chine et à la morale chinoise ses propres principes. Cela se démontre notamment dans l'amitié qu'il établit entre Zamti et le défunt roi. Il défend un sentiment sacré, libre et intérieur quand Confucius la définissait comme une relation sociale fondée sur la parenté, primant sur toute autre relation[304].

---

[302] Voir à ce sujet ALADJIDI Priscille, *Le Roi, père des pauvres : France, XIII^e^-XV^e^ siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 39.

[303] GRIMM Friedrich Melchior, DIDEROT Denis, MEISTER Jacques-Henri, TASCHEREAU Jules-Antoine, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790*, Tome troisième, Furne, 1829, p. 256.

[304] Propos défendu par Zhan Shi, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIIIe siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 347 | janvier-mars 2007 (http://ahrf.revues.org/8523).

L'emploi de l'altérité est donc une nouvelle fois pour Voltaire le biais pour exprimer ses propres conceptions et convictions. Il expose ainsi sur scène l'image d'un absolutisme éclairé et rationnel, défendu par l'amitié entre les deux hommes mais aussi par le respect de Gengis à l'encontre des vaincus. La culture chinoise ici mise en scène devient alors le catalyseur des réflexions occidentales.

Un autre exemple apparaît dans notre corpus, très bref cette fois. Après que Valère et Sophie aient dit à Zamore et Mirza dans le drame d'Olympe de Gouges comprendre le malheur des esclaves pour eux-mêmes en vivre un similaire en France, Azor et Betzi dissertent sur les relations entre esclaves, le gouverneur et « les naturels du pays » qui se trouvent alors être les plus cruels. Dans cette œuvre, prônant l'abolition de l'esclavage, les deux couples de Français se font la voix de cette position, il faut donc bien leur opposer d'autres personnages, ici les Indiens. Pourtant par le comportement de ceux-ci, c'est bien l'esclavagisme que la France tolère à l'étranger ainsi que le commerce d'humains par lequel s'enrichissent les propriétaires coloniaux et donc européens que la dramaturge dénonce.

L'altérité se fait donc miroir de l'Europe au théâtre. Certains dramaturges choisissent l'exposition sur scène de la différence des mœurs entre certaines régions du monde et l'Europe, d'autres préfèrent donner la parole à une altérité qui finalement n'importe que pour sa découverte de la société européenne quand un troisième groupe grime les personnages européens sous le masque étranger. Le but est le même, parler de soi, de la société et en faire sa critique.

Cela relève de la philosophie et de la politique et c'est pourquoi, quelques auteurs vont faire le choix de la rencontre avec l'Autre pour commencer à aborder une question houleuse, les prémices de la Révolution française.

IV. Du spectacle de l'altérité à la tribune politique

Quelques pièces développent une réelle dénonciation politique, plus engagée qu'un discours sur le pouvoir royal, sa cour et le traitement des sujets. Le

discours révolutionnaire n'en est qu'à ses prémices dans notre corpus car seuls quelques dramaturges s'y essaient, et peu d'entre eux abordent de front ce sujet. Tous ont pour point commun de trouver en l'altérité le moyen de s'affranchir de l'autocensure qu'ils s'imposent en détournant le regard du spectateur sur l'exotisme des personnages mais en faisant adopter à ces derniers un discours qui fait preuve d'un début d'engagement.

Le théâtre est un espace public et en cela, chaque parole porte à conséquence. Auteurs et comédiens hésitent donc à exposer des idées subversives faisant parfois de la scène, un lieu de déni, de non-dit. L'exotisme va alors se révéler être l'un des usages privilégiés pour faire passer des idées en contournant les sujets tabous, et ce, particulièrement au XVIII^{e} siècle.

Le théâtre devient par ce biais une tribune depuis laquelle les dramaturges vont essayer de saisir l'opinion publique en lui présentant une réalité de ce qu'est le monde et des relations entre les différents continents. L'engagement politique dévoilé sur scène va alors souvent se révéler a contrario de ce à quoi l'on s'attend, amenant le spectateur vers une nouvelle dimension et un nouveau discours, qui ne transparaissent pas toujours au premier abord.

L'impact de la mise en scène théâtrale est alors primordial, loin de la simple narration de l'action offerte par la littérature. Le théâtre montre, manipule parfois, anime le débat toujours. Cela s'avère d'autant plus exact qu'il faut se rappeler qu'en ces deux siècles que nous étudions, les Français ont eu une mauvaise connaissance du monde, et particulièrement du Nouveau Monde : « … l'image de l'Amérique est pour le moins vague ou brouillée en France à l'époque de Champlain. Quand il n'y a pas confusion entre les deux Indes, l'Amérique est essentiellement l'empire luso-espagnol. La Nouvelle France, l'Acadie et le Canada – l'Amérique septentrionale – n'apparaissent guère dans ce que l'on pourrait appeler le sentiment collectif. La Cour, qui est d'une certaine manière l'élite politique du royaume, n'est pas plus en avance sur le reste des Français »[305]. Chaque nation est alors à la fois ridicule pour l'autre mais aussi inquiétante de par son étrangeté due au manque de connaissance.

[305] MOUREAU François, *Danses amérindiennes à la cour* in *Le Théâtre des voyages : une scénographie de l'âge classique*, Presses Paris Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2005, p. 444.

La représentation de l'altérité au théâtre offre donc la possibilité d'aborder de nombreux thèmes de multiples façons puisque le public est à Paris lorsqu'il lui est présenté un monde dans lequel il n'a jamais voyagé. Cela permet un exorcisme à distance car la volonté de faire des pièces sur l'Autre n'est pas toujours présente, notamment lorsqu'il s'agit d'Orient, néanmoins l'association d'un exotisme visuel à des mœurs souvent francisées, ouvre un vaste éventail de discours. L'un des exemples les plus évidents se trouve être la tragédie *Héraclius* pour laquelle Corneille s'inspira du théâtre espagnol de Guillen de Castro et de Lope de Vega, fondé sur l'horreur, qui eux-mêmes puisaient dans l'histoire de leur pays et les longues relations conflictuelles qu'il entretenait avec l'Afrique du Nord et l'Orient. L'orientalisme de cette tragédie se trouve uniquement dans les costumes et le décor toutefois le discours sur un trône usurpé et les infanticides, sujet d'actualité dans la France d'alors, résonne pleinement. La mise à distance que permet l'usage de l'altérité autorise un discours critique.

A. L'altérité, artifice d'un discours anticolonialiste

Aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, si la vie dans les colonies est perçue depuis la France comme dure et laborieuse, elle est guidée par Dieu. Pourtant un obstacle persiste : les autochtones. L'Europe prône le discours d'une mission évangélisatrice et éducatrice pour justifier ses nombreux et coûteux voyages à travers le monde mais les dramaturges ne vont pas tarder à s'interroger sur la légitimité d'un peuple à investir l'espace d'un autre et lui imposer ses lois. Amérindiens et Africains sont souvent appréhendés comme le symbole de la vie primitive, qui démunis de civilisation moderne ne peuvent être les égaux des Européens. Il va pourtant naître au milieu de cette pensée un discours tout autre, condamnant les iniquités des conquérants et défendant les droits de ces hommes.

Un petit nombre de dramaturges vont chercher, à travers leurs écrits, à éveiller la conscience de leurs contemporains aux problèmes de la colonisation (conquête, exploration, asservissement), faisant suite aux idées de Jean de Léry, Las Casas ou Montaigne.

1. Dénoncer les réelles raisons de la colonisation

Malgré la censure, certains dramaturges vont avoir la volonté et vont parvenir à émettre quelques réserves quant aux bienfaits de la colonisation à travers la parole de quelques personnages ou en dissimulant plusieurs vérités au sein du discours.

La première d'entre elle est l'avidité de pouvoir de certains colons qui, sous prétexte d'agir au nom de leur roi, se permettent de nombreuses incartades sous forme d'abus d'autorité. Cela est rendu possible par la distance existant entre les espaces conquis et le territoire européen.

Pistion, soldat français d'*Acoubar*, en est le premier des exemples. Lors de l'ultime combat entre Pistion et Acoubar, le premier est en position de force et malgré les promesses du roi de Guylan de lui donner son titre et de lui abandonner Fortunie, le chevalier ne flanche pas et le frappe. Malgré l'absence de résistance de son adversaire, Pistion a donc choisi de tuer cet homme. Le Chœur, qui termine ce cinquième acte, jette la faute sur Cupidon qui, croit-il, a causé une injuste mort mais le Français reprend la parole dans un dernier monologue dans lequel certes il se réjouit de maintenant pouvoir jouir de Fortunie mais aussi, et surtout, de la couronne du royaume de Canada, puisque rappelons-le, le roi de ce pays, Castio, est mort dans le second acte. Ses deux adversaires abattus, il est dorénavant libre d'être le seul maître. Il s'autoproclame roi, et assure qu'il ne laissera aucun gendarme canadien (les soldats de Castio) lui barrer son chemin :

> « Tu es mort neantmoins : desormais je peux bien
> Jouyr de Fortunie & ne craindre plus rien.
> Je suis Roy du pays : & sans doute de guerre
> Pourray doresnavant gouverner ceste terre :
> Je n'ay plus de pareil, duquel l'ambition
> Se voulut égaler au sort de Pistion.
> (…)
> Je ne pardonneray à pas un des Gendarmes
> Si pour me resister ils se mettent en armes :
> « J'estime bien que non : ayant frape le chef
> « Les membres en ont peur, & craignent le mechef.
> Le Lyon qui a peu malgre les voix hurlants
> Des dogues éveillez, passer jusques aux tentes
> Du berger endormy, lors qu'il l'a devore
> Demembre puis apres le troupeau à son gré. » (Pistion, acte V)

Il est certain que cet homme fut poussé au combat par sa maîtresse toutefois il ne semble pas le regretter puisqu'il va profiter de l'occasion offerte pour accéder au pouvoir. Pistion incarne donc la France dans cette tragédie puisqu'il est le seul personnage de cette nationalité. Toutefois si ses qualités sont exagérément vantées tout au long de ce texte, c'est un personnage ambivalent. Décrit au long des quatre premiers actes comme un noble chevalier français, de la barbarie émane de lui lorsqu'il tue son rival sans y être forcé et alors que le roi persan lui avait auparavant laissé la vie sauve dans une situation semblable. C'est donc bien par ambition personnelle qu'il commet ce crime. Ce meurtre est, me semble-t-il, le moyen que le dramaturge a utilisé pour dénoncer cette soif de domination sur une terre étrangère que la France commence à ressentir en envoyant des bateaux à la conquête d'une Amérique encore sauvage, c'est tout du moins ainsi qu'elle est perçue de France. Ce désir de puissance corrompt les esprits les meilleurs et leur fait commettre des actes répréhensibles, tels que ce meurtre.

La situation diffère dans *Hirza ou Les Illinois* mais il s'agit aussi ici de fustiger les mœurs. Le personnage de Fontalbar incarne ce discours anticolonialiste. Certes il n'est pas un personnage présent sur scène, seulement cité, malgré cela Billardon de Sauvigny ne cache pas son discours puis qu'il explique son intention dès la préface :

> « … l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir passager, a presque toujours occasionné le malheur des peuples qui, loin des yeux du Souverain, sont dans la dure nécessité de leur obéir. Frappé de cette grande vérité, j'ai voulu la mettre sur la scene ; mais des raisons malheureusement invincibles m'ont empêché d'exécuter mon plan d'une maniere aussi étendue que je l'avois conçu. Elles m'ont même arrêté quelques tems ; cependant le plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux l'a emporté »

Monréal, bien que d'origine française, a su se faire accepter des Illinois et combat même à leurs côtés, dans l'espoir de pouvoir un jour épouser Hirza. Quelques résistances à son égard persistent cependant car l'un des ennemis de la tribu est Fontalbar, chef de l'armée française, qui a justement au début de la tragédie mis fin à la trêve et tué Thamar, père de la jeune femme et chef des Illinois. Le jeune homme déclare vouloir se venger de la France et de son « lâche oppresseur », ce « tyran oppresseur « (Acte I, scène 3). Monréal père, prisonnier des Amérindiens, veut, lui, porter la paix. Il cherche à expliquer que seul Fontalbar

« excita l'ouragan furieux » et qu'en chef de l'armée française, il imposa « le ravage en ces lieux » (Acte II, scène 6). Il tente alors de leur faire entendre raison : les Illinois ne doivent pas réveiller la colère du monarque français quand celui-ci leur tend les bras mais Oukéa, chef des Vieillards ne croit pas en ses dires, certain qu'il ne cherche qu'à les séduire pour mieux les vaincre, et lui demande pour preuve de sa volonté d'apaisement de perdre leur rival commun, le Français qui combat les siens et veut devenir le chef des autres. Monréal père accepte car il pense avoir Fontalbar en face de lui. Le Mercure de France nous éclaircit sur la situation antérieure au premier acte finalement peu expliquée dans la tragédie :

> « Fontalbar, Gouverneur du Canada, jaloux de la grande réputation de Monréal père, Officier François, l'avoit noirci à la Cour par des imputations calomnieuses & l'avoit fait emprisonner. Le jeune Monréal, fils de ce brave & malheureux Officier, en arrivant de France, avoit pris le parti de son père & avoit voulu venger son innocence. Fontalbar l'avoit condamné à ma mort. »[306]

Malgré l'instance de l'officier français à rappeler aux Illinois l'ancienne alliance qui les unissait et sa supplication de ne pas confondre un peuple entier et le comportement d'un seul homme, qui seul excite la guerre, la tyrannie de Fontalbar est la cause d'une paix impossible entre les deux peuples.

Gusman, gouverneur espagnol du Pérou dans *Alzire ou Les Américains*, tient également un rôle dont la position le fait abuser de son pouvoir. Son père et prédécesseur dit regretter que les vainqueurs castillans aient abusé de la victoire par de nombreuses cruautés qui pense-t-il ont obscurci la victoire. Gusman rétorque devoir faire régner le prince et le Dieu dans cet hémisphère et à se titre se faire craindre car « le reste du monde (…) a besoin qu'on l'opprime » et que seule « la sévérité produit l'obéissance » (Acte I, scène 1). Ainsi si Alvarez était un gouverneur apprécié de tous, Espagnols et Péruviens, son fils est un personnage tyrannique et fier. Zamore, chef de file des Péruviens parle même de « fureur » (Acte II, scène 1) quand il évoque ce personnage qui a mis à feu et à sang son pays sans que cela ne soit nécessaire mais par simple volonté d'imposer son pouvoir. Alors qu'il est sur le point de mourir à la dernière scène, Gusman se repent d'avoir fait « gémir l'humanité du poids de son orgueil ».

[306] *Mercure de France dédié au roi*, Juin 1767, Au Bureau du Mercure, 1767, p. 184-185.

Derrière tant de barbarie se cache souvent la peur de l'autre. Le colon craint ces nouveaux êtres qu'il rencontre et croit sauvages, c'est pourquoi il veut les soumettre pour mieux les contrôler. L'Autre est bien souvent enfermé dans une représentation figée. Lorsque l'Européen évoque un autre peuple que le sien au théâtre, ses propos convergent le plus souvent vers une figure unique, à tous les hommes de ce groupe sont attribués des mêmes traits de caractères. Si la mise en scène et l'étude de ces personnages exogènes va démontrer l'inverse, que ceux-ci ont bien évidemment chacun une identité propre, l'Autre reste une figure qui inquiète et à ce titre, le colon va souvent privilégier la guerre et l'emprise à une alliance.

Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie est l'œuvre qui représente le mieux cela. La Grange-Chancel a choisi de déplacer son action au temps de l'Empire Romain, libérant de fait la parole quand bien même un parallèle avec l'annexion du monde par l'Europe d'alors reste évident. Pays partagé entre plusieurs souverainetés, il fut réuni en une seule province lors de la domination de Rome. À la mort de Micipsa en 118 avant JC, le territoire fut partagé entre ses trois fils. Adherbal fit assassiner son frère Hiempsal puis déclara la guerre à son frère adoptif Jugurtha, qu'il vainc et chasse du royaume. Ce dernier se rend alors à Rome où il demande l'aide du Sénat et obtient son soutien pour l'obtention de la moitié du royaume dans la mesure où son frère garderait le trône de l'autre moitié. Cependant sa volonté de régner sur l'ensemble de la Numidie reste forte. Un conflit entre Adherbal et Jugurtha est à nouveau inévitable au grand mécontentement de Rome. C'est l'intrusion romaine au cœur d'une dispute qui ne la concerne pas mais qu'elle va faire par peur de l'ennemi africain que le dramaturge met en scène. Scaurus, ambassadeur de Rome, est présent pour soutenir le parti d'Adherbal. Dès son arrivée il annonce que « Rome veut être instruite » du conflit et rappelle qu'en parlant devant lui, on parle devant le sénat. Suite à l'exposé du désaccord, l'ambassadeur déclare vouloir le repos de l'Afrique sans quoi ce trouble sera la cause de la colère de Rome. Il explique ensuite en aparté que Rome n'a pas oublié que jadis, Micipsa l'avait bravé en s'associant aux Maures, ses ennemis. Adherbal est finalement vaincu. Scaurus milite alors en faveur d'une union entre ce dernier et Ildione mais Arthémise y voit une vengeance de Rome qui n'a jamais apprécié que son père leur tienne tête puisqu'il refusait son union avec le prisonnier. En

privé Scaurus confirme ces dires : une union entre le Numide Jugurtha et la Maure Arthémise serait terrible à cause de la puissance du peuple du premier et de l'invincibilité de celui de la seconde. Il avoue alors que « s'ils s'unissoient ensemble, ils seroient invincibles », sauver Adherbal n'est qu'un « prétexte honnête ». Il défend donc davantage sa « patrie » que son ami car « Jugurtha régnant seul dans tout ce vaste état/ Deviendroit trop puissant & suspect au sénat ». Il reconnaît ensuite qu'un mariage entre Adherbal et Ildione resserrerait « les nœuds d'une éternelle paix » (Acte III, scène 5).

Il apparaît donc clairement ici que Rome s'interpose dans ce conflit par peur des peuples africains qui, alliés, viendraient compromettre la suprématie romaine. L'émancipation de peuples auparavant considérés comme inférieurs inquiète la puissance européenne. Les relations internationales sont bouleversées.

Une dénonciation de l'intrusion d'un peuple chez un autre est donc ici dénoncée. Déplacer cette action dans le temps et sur un autre continent libère la parole.

Davantage de pièces vont dénoncer la réelle volonté de coloniser. La religion catholique est le fondement idéologique de la colonisation ibérique : agrandir son territoire permet l'expansion de la chrétienté. Pourtant les pays européens vont rapidement trouver un autre intérêt dans cette annexion de territoire : le pillage des richesses. Pour assouvir cette soif d'or, rien ne va arrêter le colon, ni la destruction de civilisation ni le meurtre. Le personnage du colon va se révéler être un voyageur qui ne s'intéresse qu'au gain sans penser aux risques et périls des gens qu'il faut vaincre, ici les représentants de l'altérité, pour y parvenir.

Revenons sur l'exemple des *Portugaiz infortunez*. Mayor Hardee note très justement dans son introduction[307] que le roi africain va faire de ces Portugais « un exemple de vengeance symbolique pour avertir tous les ravisseurs », et ce malgré la répétition de leurs bonnes intentions. Mocondez a une réelle aversion pour les étrangers car la plupart se sont avérés n'être que des corsaires venus piller son pays. Ils sont donc dorénavant interdits d'entrée sur son territoire (Vers 531-534) ce qui permet de garantir la paix et la liberté (Vers 670). Il sait en effet que les hommes aux visages blancs n'hésitent pas à porter la guerre en Afrique « pour

[307] Édition Droz, 1991, p15.

emporter [leurs] biens et [les] domter » (Vers 675-676), comme ce fut le cas dans les pays voisins du Céfala et du Mozambique. Le pilote du galion de Sose, André de Vasco avait précédemment regretté « l'avare faim de l'or » (Vers 342) qui les mène le plus souvent à la mort. La rancœur des Africains envers les Blancs est alors à nouveau signalée au troisième acte par une nouvelle évocation des « pillage[s] » (Vers 1068) et de l'unique dessein de ces étrangers d' « emporter les trésors d'une riche patrie » (Vers 1072) dont « ses métaux jaunes-blonds » (Vers 1104). Le roi continue encore d'argumenter à leur encontre, les comparant cette fois à « des brigands, des traistres, des mutins » (Vers 1175) et le chœur se range à leur avis, rappelant qu'ils ne sont que des « méchans volleurs » (Vers 1191). Cela a pour effet de raviver la haine de Mocondez qui réaffirme sa volonté de punir ces « barbares blonds » (Vers 1206), « que la faim de [leur] or de [leur] lieu natal chasse » (Vers 1218). Les Portugais ne lui donnent pas tort car lorsque Eleonor rencontre la reine de Manique, elle reconnaît que le but des Européens était de rejoindre le Mozambique où « la gent Portugaise / Tranquillement sejourne, et trafique à son aise » (Vers 1729-1730). Malgré la bonne entente des deux femmes, le roi africain reste persuadé que « ces écumeurs de mer » (Vers 1921) viennent les voler et s'approprier ses terres et va pour cela les priver de tous leurs biens avant que l'inverse ne se produise. Cette œuvre n'est donc pas un simple tableau exotique. Un réel discours de mise en garde des problèmes émanant de la conquête territoriale et de son exploitation est présent. La problématique est d'ailleurs exposée dès le prologue. L'Ange Raphaël représente les voyageurs et leur ardeur chrétienne ; il est face au Génie du cap de Bonne Espérance, détenteur de la clé de l'Orient. Ce dernier se fait le porte-parole de l'anticolonialisme : il veut venger les peuples africains et orientaux de tous ces voleurs étrangers, à commencer par le navire de Sépulvède, chargés de lingots d'or et de joyaux, qui aborde justement le contournement de la pointe sud-africaine. Dans sa colère, il se rappelle les différentes conquêtes de l'Histoire mais en nommant les Portugais, sa rage grandit encore car en trouvant le moyen de contourner le continent africain, ils ont également trouvé celui de s'imposer, eux et leur religion. Le Génie s'interroge sur les raisons de ces expéditions qui de plus sont dangereuses et ne trouve pour seule réponse dans ces voyages que l'avidité des Portugais.

Ces récriminations se retrouvent lorsque les dramaturges nous font faire un long périple sur l'Atlantique : Afrique ou Amérique, les Européens ne voyagent que pour l'unique raison de déposséder les territoires nouvellement découverts de leurs richesses. Revenons une nouvelle fois sur la tragédie d'*Alzire*. Dès la première scène, Alvarez fait l'aveu que les Espagnols sont des « destructeurs implacables (…) d'or et de sang toujours insatiables ». La convoitise des Européens fait partie des reproches que Zamore liste aux siens en parlant des conquérants espagnols, ces « maîtres avides », « ces brigands d'Europe (…) de trésors avides » (Acte II, scène 1). Nous retrouvons alors dans cette tragédie, de même que chez Chrétien Des Croix, le terme de pillage lorsque deux Péruviens échangent à propos du comportement du gouverneur. Ils en viennent à regretter « l'or, ce poison brillant » qui « attire ici l'Europe » (Acte II, scène 4). C'est ensuite au tour d'Alzire d'évoquer cette soif d'or lorsqu'elle supplie Gusman d'épargner son amant lui assurant que cela « séduirait » son peuple davantage « que tout l'or de ces lieux » (Acte IV, scène 2).

L'entrée *Les Incas du Pérou*, première des *Indes galantes*, fait également référence à l'or, le seul dieu que les tyrans des Péruviens, les Espagnols, adorent (Scène 3).

Évoquer ce vol des richesses n'est toutefois pas simple en ces temps de surveillance accrue de la production littéraire mais cela est sous-jacent dans d'autres œuvres parmi lesquelles *La Découverte du Nouveau Monde*. Le pied à peine posé sur l'île de Guanahan, Colomb plante l'étendard castillan en terre et le Chœur d'Espagnols se réjouit de leur triomphe qui va leur permettre de gouverner ce nouveau monde, « fait pour porter leurs fers ». Alvar ajoute que la Castille va pouvoir sur toute la nature exercer son empire et répandre en ces lieux « la terreur, le ravage » (Acte II, scène 1). Hiaskar et Oukéa, Illinois aux côtés d'*Hirza* reprochent l'intrépidité française qui leur fait croire que les terres canadiennes sont les leurs quand « les ossements » des ancêtres américains y sont enterrés et attestent de l'inverse (Acte II, scène 6).

L'hypocrisie de colonisation décrite avant l'arrivée de l'absolutisme revient au cœur du discours au XVIII^{e} siècle lorsque les intellectuels s'intéressent à l'art théâtral pour exposer leurs opinions et dévoiler la vérité au public. Messieurs

Radet et Barré, à l'heure prérévolutionnaire, font de Dorval leur porte-parole lorsqu'il explique à Frontin que l'aversion que les Noirs ont à leur encontre vient que « Jadis ils ont accueilli les Européens ; ils les ont reçus dans leur Isle avec douceur & amitié. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils leur offroient des secours avec la plus naïve joie ; mais les cruautés & les perfidies des blancs les ont bientôt fait chasser sans retour par les habitans du pays, dont les mœurs ne sont pas naturellement cruelles » (Scène 1).

Le théâtre se fait donc, dans ses quelques exemples, l'écho dissident par quête de vérité du discours officiel sur la colonisation. L'exposition sur scène de situations dues à l'arrivée des colons permet aux personnages issus de l'altérité de s'exprimer et donc de dévoiler au public que par simple soif d'or et de territoires, les Européens déciment des civilisations, en Afrique comme en Amérique. En effet, pour atteindre les richesses de la Nouvelle Inde, les représentants des diverses monarchies européennes vont combattre les autochtones et les vaincre bien qu'ils soient en nombre inférieur par leur audace et leur supériorité technologique. L'Amérique verra s'effondrer sa population : de 35 millions au début du 16e siècle, les Amérindiens ne seront plus que 4 millions un siècle plus tard et ce, à cause du travail forcé, des déportations et des maladies importées d'Europe. Cette baisse démographique correspond également à une baisse de main d'œuvre, puisque l'on exploite les autochtones pour extraire les richesses, ce qui engendrera la traite des Noirs.

2. Des conséquences dramatiques : l'aversion entre peuples

Un nette majorité des œuvres de notre corpus ont pour point commun de mettre en scène un fait regrettable et imputable au manque de prudence des Européens lors de leur arrivée en terre étrangère : l'antipathie réciproque entre civilisation de l'Ancien et du Nouveau Monde. Le parti pris général est d'en imputer la faute aux Européens.

L'antagonisme entre le personnage blanc et le personnage noir est exprimé dans toutes les œuvres mettant en scène ceux-ci. Vont en découler deux

conséquences : la violence du Noir en réaction au comportement du Blanc et l'interdiction pure et simple de la présence blanche au sein du territoire noir. Celles-ci vont alors, par effet d'un cercle vicieux, rendre l'Européen méfiant et craintif envers ces sauvages.

Exemple le plus ancien de cette représentation sur scène : *Les Portugaiz infortunez*. Le Pontife est le premier à exprimer la répulsion des siens envers les hommes blancs en leur apprenant que les « étrangers ne sont pas bien venus » (Vers 531) dans son pays puisque leurs prédécesseurs n'avaient pour seul but que de piller leur terre. Si son comportement est pourtant bienveillant envers les naufragés, puisqu'il va plaider leur cause auprès du roi, Pantaleon se demande s'ils peuvent avoir confiance en cet homme, ce à quoi le Chœur affirme que « Les Mores sont tousjours remplis de trahisons » (Vers 599). Nous ne savons pas alors s'il s'agit d'une prédiction de leur future infortune ou simple commentaire. Pantaleon craint tout de même de n'avoir à faire qu'à un « vilain Sarazin » (Vers 610). Lorsque Serif ouvre le deuxième acte, c'est par une tirade expliquant que c'est pour maintenir l'ordre au sein de leur pays que la méfiance est obligatoire envers les étrangers à la peau banche. Tavar, au nom du peuple africain, le remercie d'empêcher « les Blancs » de leur « faire la guerre » (Vers 694). C'est alors à Sose de douter de recevoir l'aide des Noirs car « ils sont méchants » (Vers 759) dit-il alors qu'ils ne leur ont encore fait aucune entourloupe. Extrêmement méfiant envers « ces Mores » (Vers 796), il demande aux siens de se tenir sur leurs gardes, armés de leurs « harquebuses » (Vers 795). Le peuple de Manique arrive à leur rencontre, également armé car tout aussi méfiant. Le roi Mocondez est le plus véhément envers les « hommes étrangers qui ont la peau blanche » (Vers 1069) et promet dans une grande contradiction que « le premier des Blancs qui viendra dans ces lieux » (Vers 1082), issu d'un « peuple trompeur » (Vers 1086) en sera puni pour sauvegarder le pacifisme ambiant. En plus de leurs pillages, Il leur reproche également d'avoir baptisé le fleuve qui traverse son pays du nom « grossiers » (Vers 1093) de Saint Esprit, puis s'étonne que certains pays voisins comme Monomotapa acceptent que les « Blancs vagabonds » (Vers 1103) emportent « ses métaux jaunes-blonds » (Vers 1104), ce à quoi Serif s'empresse de répondre que c'est parce que ce « peuple barbare » (Vers 1109) leur apporte d'autres choses rares en échange. Le Pontife vient alors lui annoncer l'arrivée

d'« une povre trope / Sortie d'un pais que l'on appelle Europe » (Vers 1121-1122). Mocondez ne veut rien savoir si ce n'est qu'il faut les désarmer et les chasser car « Chez soi il ne faut tenir une estrangère race » (Vers 1138). Le Pontife s'en retourne informer les Portugais que les lois en vigueur à Manique n'autorisent pas les étrangers à approcher du roi mais que Eleonor pourra rencontrer la reine. Blancs et Noirs ne se sont donc pas encore rencontrés que les faits passés et les préjugés anéantissent toute possibilité d'entente et de respect. Suspicion et défiance sont ressenti par les Portugais envers ces hommes qu'ils ne peuvent imaginer être leurs égaux, quand les habitants de Manique ne perçoivent en l'homme blanc que fourberie et spoliation. Malgré tout un certain parti est ici pris envers les Portugais - même si comme le suggère l'équipe de recherche de Christian Biet[308] il n'est pas impossible que le dramaturge ait pu trouver une quelconque satisfaction, par un effet de cruauté, dans l'infortune de ces Portugais alors concurrents de la France dans la répartition des nouveaux territoires – par la mise en abîme de la cruauté africaine qui se dévoile dans le refus d'accueil, la nudité forcée et dans le fait qu'on les laisse espérer puis subir d'autant plus que cela ne peut apparaître comme de la barbarie d'hommes primitifs, comme certains percevaient encore les africains à cette époque, puisque Chrétien Des Croix, comme le fait remarquer Christian Biet, a pris le parti de les faire utiliser un français exemplaire et les place dans une République parfaitement ordonnée si l'on en croit les titres des divers personnages de Manique.

Une trame similaire existe dans *L'Isle sauvage* de Poullain de Saint-Foix. Béatrix et ses filles, espagnoles, ont fait naufrage dans une île peuplée uniquement de sauvages noirs. Osmarin, l'un d'entre eux, protège cette famille alors que l'île est régentée par une loi qui interdit la présence blanche car elle « éprouva long-temps les fureurs & la tyrannie des blancs ». Osmarin les sauva car eut pitié de leur sexe mais l'arrivée de Félix risque de tous les perdre. Béatrix explique qu'elle ne pouvait le laisser périr et que c'est la peur des Blancs qui « rend les sauvages si barbares » (Acte I, scène 2). Une nouvelle fois Blancs et Noirs ne peuvent vivre ensemble car le peuple d'Osmarin a trop de rancœur et de crainte envers les Blancs et le mal qu'ils leur ont fait. Toutefois, seule la couleur de la peau est reprochée aux uns

[308] BIET Christian (dir.), *Théâtre de la Cruauté et récits sanglants en France (XVIe-XVIIe siècle)*, Robert Laffont, 2006, p. 707.

comme aux autres puisque hormis ce détail, tous parviennent à vivre ensemble, malgré les préjugés liés au physique.

La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance expose également l'accès des Blancs à un espace occupé par des Africains. La générosité naturelle de Zoé et Zilia a fait qu'elles ont décidé de chérir et cacher Dornal et Frontin. Ce dernier craint d'être découvert par les habitants de l'île car « ces maudits Negres ont juré de sacrifier tous les blancs qui aborderoient dans leur Isle » et ajoute que ce n'est pas de leur faute s'ils ne sont « pas noirs comme eux ». Dorval répond que l' « aversion » vient que « Jadis ils ont accueilli les Européens ; ils les ont reçus dans leur Isle avec douceur & amitié. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils leur offroient des secours avec la plus naïve joie ; mais les cruautés & les perfidies des blancs les ont bientôt fait chasser sans retour par les habitans du pays, dont les mœurs ne sont pas naturellement cruelles » (Scène 1).

Cette mésentente se retrouve une nouvelle fois dans *L'Héroïne américaine*. Ici pas de loi interdisant la présence des Blancs mais une aversion réelle entre peuples. Anglais et sauvages se surveillent car les premiers enchaînent les autochtones pour ensuite les vendre comme esclaves et les seconds guettent les premiers pour les exposer à leur fureur. En effet, les Noirs cherchent à éviter l'invasion des Européens ; pour preuve, le Chef court vers l'ennemi défendre son territoire lorsqu'un vaisseau arrive. L'heure n'est pas à la discussion mais au combat, cette pièce étant une pantomime, ce choix est évidemment davantage visuel lors de représentations sur scène.

Cette même aversion pour les Européens se retrouve dans les œuvres présentant une rencontre entre Amérindiens et Européens. Si la présence des habitants de l'Ancien Monde n'est pas bannie, leur attitude conquérante passée ou actuelle nuit aux bonnes relations.

Les Indes galantes expose cela lors de l'entrée *Les Incas du Pérou* dans laquelle Phani hésite à épouser Carlos, l'un des « Vainqueurs inhumains », des « tyrans » (Scène 3).

Voltaire est plus expressif dans sa tragédie péruvienne. Dès la première scène, alors qu'Alvarez regrette le comportement des siens envers le peuple de Lima, Gusman évoque « l'Américain farouche », « monstre sauvage », « soumis au

châtiment » « orgueilleux » qui doit craindre ses « maîtres » », les Espagnols car selon lui « la sévérité produit l'obéissance » et « Le reste du monde (…) a besoin qu'on l'opprime ». Alvarez dit haïr « ces rigueurs tyranniques » mais ne convainc pas son fils de changer d'opinion (Acte I, scène 1). Alzire se dit elle terrifiée par ceux qui ont détruit son empire et sa famille d'autant plus qu'elle doit pour apaiser les tensions épouser un étranger contre son gré, « ce fier Gusman » dont « le fer osa détruire/ Des enfants du Soleil le redoutable empire » (Acte I, scène 4). Bien qu'il soit vainqueur et gouverneur de ce nouvel hémisphère, Gusman parle encore des autochtones comme de ses « ennemis » qu'il a su « dompter » (Acte I, scène 6). Dans le clan américain, c'est Zamore qui motive ses troupes pour se battre contre la « fureur » de Gusman qui les a privé de leur trône, leurs temples et leurs autels. Seule la « vengeance » contre « ces brigands d'Europe », « ces assassins », « de sang enivrés » compte dorénavant (Acte II, scène 1). Étonné d'être libéré par Alvarez, Zamore s'étonne que les « tyrans cruels », « monstres désaltérés » « qui dépeuplent la terre », « dont l'infâme avarice est la suprême loi » puissent agir ainsi au nom d'un culte différent du leur. L'ancien gouverneur reconnaît qu'ils « ont tous abusé de leur nouveau pouvoir », imposant leur « joug », leur « cruauté » ce qui a eu pour seul résultat de voir le refus des Amérindiens d'accepter cette présence et de « vivre avec eux » (Acte II, scène 3). Zamore reprend ses récriminations auprès de Montèze après lui avoir expliqué que laissé pour mort depuis trois ans, il « assemble des amis » depuis pour « venger l'Amérique » de « ces fiers géants, ces tyrans de la terre » (Acte II, scène 4). La présence et le comportement des Espagnols ont donc pour effet d'attiser la haine des Américains à leur égards. Si les deux anciens, Alvarez et Montèze, ont su trouver dans l'altérité des bienfaits, la fougue des plus jeunes ne laisse pas prédire un avenir harmonieux entre les peuples. Les Espagnols sont d'ailleurs présentés comme cruels, abusant de leur suprématie, tyranniques, menteurs. Les Américains sont simples, courageux, bons mais terrifiés car l'on ne voit en eux que des sauvages, des ennemis.

Manco-Cápac est également une mise en scène des méfaits de la colonisation. Manco, roi des enfants du Soleil vient sur terre pour civiliser les sauvages, de même que le prétendait les Européens. Il demande dès la première scène à ses enfants de mettre un terme au « carnage » des Antis et de les désarmer pour stopper « leurs fureurs sanguinaires » car tous doivent se respecter en égaux

et en frères. Tamzi, grand prêtre anti s'étonne des dires de Manco car il ne croit pas que ce dernier veuille adopter sa « race indomptée ». Chacun doute de l'autre, aucune confiance n'est établie (Acte I, scène 4). Manco est finalement vainqueur et alors qu'il s'adresse aux Antis, Huascar l'interrompt pour lui demander quels sont ses « droits pour leur parler en maître & leur donner des loix ». La réponse est simple : il lui demande de comparer ces bois « sanglant théâtre où règnent tant d'horreur » et « ces palais, dans ces brillans asyle, ces mortels fortunés, ces citoyens tranquiles ». Un joug, même s'il n'est pas leur choix, leur est donc nécessaire, ainsi ils vivront « libres mais sous la loi » (Acte II, scène 2).

Cet antagonisme se retrouve comme nous l'avons déjà indiqué dans *Hirza ou les Illinois*. L'Europe triomphante avilit les dieux et le pays d'Hirza selon ses dires ; elle veut se venger de leurs « vainqueurs », « ces Tyrans heureux », « armés d'un pouvoir céleste » car refuse d'être sous leur « esclavage » (Acte I, scène 1). Hiaskar sera leur chef et déclare qu'il est temps de « montrer un courage/ Qui triomphe du fort », il faut choisir entre le « combat ou des fers » car « le François superbe » « d'un triomphe assuré semble déjà jouir » (Acte I, scène 4). Il implore alors ses « ancêtres » contre « l'Europe » qui « ose aspirer à [leur] donner des maîtres » (Acte I, scène 5) puis Hirza prie les « Grands Dieux » de se réveiller « au cri de la vengeance » car le « Canada » a « le sein meurtri des coups que l'Europe a portés », les « bras ensanglantés » et qu'il n'est pas de raison à céder « l'Empire de la terre/ A des Dieux étrangers » (Acte I, scène 6). La haine envers les colons français est si forte que, bien que Monréal soit intégré à la tribu depuis plusieurs années et ait prouvé sa loyauté, les Illinois ne peuvent envisager qu'il soit un jour à la tête de la tribu. Ils sont d'autant plus suspicieux à son égard, particulièrement Oukéa, que s'il trahit la France en combattant à leurs côtés, rien ne prouve qu'il ne les trahira pas à leur tour. De même lorsque Monréal père, prisonnier depuis de longs mois, veut porter le calumet de la paix, Oukéa n'a pas confiance, il veut les « séduire » pour les « vaincre ». Hiaskar répond lui que seule leur « intrépidité » « arrêtera la fougue des François », que « leur audace » sera punie car « de quel droit » les Français viennent-ils « habiter [leurs] déserts » quand eux ne viennent pas les « troubler au bout de l'univers ». (Acte II, scène 6). Il n'est pas question pour Hirza et sa tribu de subir le joug des Français comme les Iroquois celui des Anglais. Dans sa préface, Billardon de Sauvigny s'explique :

> « Le desir de la vengeance, l'ambition, l'amour, la jalousie ont souvent fait traîtres, & l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir passager, a presque toujours occasionné le malheur des peuples qui, loin des yeux du Souverain, sont dans la dure nécessité de leur obéir. (…)
> Plusieurs Officiers du Canada que j'ai consultés, m'ont assuré que les Sauvages, accoutumés à vivre avec les Européens & si souvent trompés par eux, sont devenus très-méchans, & tels à-peu-près que j'ai cherché à peindre Oukéa »

Intéressons-nous maintenant au *Français en Huronie*. Une nouvelle fois l'entente entre représentants de l'Ancien et du Nouveau Monde ne va pas être particulièrement cordiale. Lorsque Frontin évoque les Hurons, il parle de « gens fort mal éduqués » qui tuent à coup de hache (Scène 1). Alors qu'une guerre entre la France et l'Angleterre se déroule actuellement aux alentours de Boston, Dorval, français et donc allié des Hurons, parle malgré tout d' « ennemi » en pensant au Huron. Armé lors de sa rencontre avec Zamire, huronne, celle-ci ne comprit pas pourquoi un « étranger » voulut « lui déchirer le flanc » quand elle n'avait rien fait et l'interrogea sur « cette soif de [son] sang » (Scène 2). Par la suite, Frontin qui a peur des Amérindiens car il ne voit en eux que des cannibales, se retrouve face à l'un d'entre eux. « Une massue à la main », ce dernier dit à Frontin qu'il n'y a pas d' « azile en ces lieux » pour lui et qu'il va « sans pitié » l'immoler (Scène 7). Il est vrai que c'est ici davantage le rival que l'étranger que le Huron veut punir néanmoins il ne peut admettre qu'un « farouche Etranger » aime l'une des siennes (Scène 8).

La colonisation est ici sans cesse décriée par les Américains. Ce nouveau monde, l'Europe, qu'ils ne connaissent pas et s'impose à eux, leur fait la guerre au nom de l'autorité suprême de leurs rois pour y faire régner leur Prince et leur Dieu. Pourtant les personnages ne sont pas dupes : ils savent que c'est l'or produit par leur pays, associé à une soif de domination du monde, qui attire le malheur sur eux.

De même que La Grange-Chancel avait exprimé cette aversion pour l'intrusion européenne dans *Jugurtha*, Crébillon dénonce l'ambition et l'arrogance romaine dans *Rhadamisthe et Zénobie* :

> « Le rôle de Pharasmane (…) donnoit lieu à l'auteur de déployer dans toute sa force la haine vivre et profonde dont il étoit pénétré lui-même pour ces tyrans de l'univers ; car c'étoit le nom, peut-être bien mérité,

> qu'il donnoit toujours aux Romains, dont les annales réveillent tant d'idées de gloire, et dont la gloire a tant fait de malheureux. Il regardoit, disoit-il, comme un des plus grands fléaux qui eussent désolé l'humanité, les conquêtes de cette nation insolente et cruelle, et les chaînes dont elle avoit accablé tant de peuples ».[309]

Impossible de ne pas ici faire une comparaison entre cette œuvre et la politique d'expansion coloniale de la France contemporaine du dramaturge ni les récriminations faites sur cette pratique par les philosophes d'alors.

Le théâtre dénonce donc les méfaits de la colonisation dus à une société auto-satisfaite mais sans parvenir à les mettre réellement en scène ; ce sont les conséquences de la mise en place de cette politique européenne auxquelles nous assistons. Il était en effet impossible de présenter l'abus d'autorité européenne rendue possible grâce aux armes et la violence qui en découla. Zamore, héros d'Olympe de Gouges dénonce lui ouvertement la réalité du colonialisme, mais cette réplique participa aux problèmes rencontrés par la dramaturge lors de la création du drame :

> « Ils se servent de nous dans ces climats comme ils se servent des animaux dans les leurs. Ils sont venus dans ces contrées, se sont emparés des terres, des fortunes, des naturels, des îles, et ces fiers ravisseurs des propriétés d'un peuple doux, et paisible dans ses foyers, firent couler tout le sang de leurs nobles victimes, se partagèrent entre eux leurs dépouilles sanglantes, et nous ont faits esclaves pour récompense des richesses qu'ils ont ravies, et que nous leur conservons. Ce sont leurs propres champs qu'ils moissonnent, semés de cadavres d'habitants, et ces moissons sont actuellement arrosées de nos sueurs et de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheureuse s'est habituée à ces châtiments. » (*Zamore et Mirza*, Acte I, scène 1)

L'animosité entre Blancs et Noirs et entre Européens et Amérindiens, à l'image de celle existant entre Numides et Romains, est par contre au cœur de chaque œuvre, et le discours des représentants de l'altérité permet d'expliquer que leur violence n'est pas gratuite, n'est pas une simple réaction sauvage. Ils se sont vus envahir, piller et imposer des lois et un dieu sans avoir la capacité de se défendre. La violence et la haine sont des réponses au comportement européen. Seul Lemierre

[309]PARRELLE, *Éloge de Crébillon* in *Œuvres de Crébillon avec les notes de tous les commentateurs*, Tome premier, Werdet et Lequien Fils, 1828, p. 11.

dépeint ce comportement dans sa tragédie *La Veuve du Malabar*, mais il est amoindri par l'horrible coutume indienne. Malgré tout, le préjugé selon lequel les Français manquent de prudence chez l'étranger est présenté au spectateur. Le général Montalban ne respecte pas assez le caractère, les mœurs et les usages du peuple indien même si, comme l'explique Geoffroy[310], si ce personnage avait été raisonnable et non fougueux, il aurait été un bien mauvais personnage de tragédie.

Les dramaturges dénoncent donc l'impact néfaste des Européens sur l'Africain, qui n'a pour seule solution que d'interdire le Blanc chez lui, et sur les Amérindiens qui, accablés par le vol de leur or et de leurs terres sur fond de guerre, sont devenus violents et malheureux. Aucun ne veut subir l'esclavage non justifié de l'Europe.

Le choix de mettre en scène l'altérité offre donc la possibilité de mettre en scène l'impact de la colonisation. Elle aura par alors pour effet de mettre à distance l'Européen et d'augmenter les préjugés sur les peuples étrangers.

B. L'altérité, détour pour un discours prérévolutionnaire

De la vague d'anticolonialisme et des recherches philosophiques sur le bon sauvage va naître une amorce de discours préfigurant la Révolution à venir. L'Homme devient le centre de nombreuses préoccupations, les injustices sont dénoncées, l'absolutisme rejeté. Le théâtre français va devenir la tribune de ces doléances et l'altérité un moyen de les illustrer en contournant la censure. Les dramaturges exposent sur scène divers abus sociétaux tels que l'esclavagisme, la position des femmes, l'égalité des Hommes et les injustices quelles qu'elles soient.

1. La mise en scène de l'altérité pour argumenter contre l'esclavagisme

Aborder le thème de l'esclavage s'avère complexe pour les dramaturges des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles car si la volonté de dénoncer cette pratique est bien présente, la liberté de parole sur ce sujet est altérée par les enjeux politiques et économiques

[310] GEOFFROY Julien-Louis, *Cours de littérature dramatique ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy*, Tome troisième, Chez Pierre Blanchard, 1819, p. 241

mais surtout par les lobbies et l'autocensure. En effet la royauté ne se prononçait pas en faveur de l'esclavage mais la France et l'Europe construisent une nouvelle économie sur le trafic négrier et l'asservissement des peuples noirs avant que ceux-ci ne deviennent des systèmes de pensée. De plus les plaisirs liés à ce trafic, tels que le sucre, participent à une tolérance de cette pratique si éloignée de la cour et donc au déni de cette réalité si cruelle. Évoquer l'esclavage s'il permet sa justification morale peut alors être accepté mais ce thème reste un sujet sensible en France car si une réflexion sur la liberté et l'égalité des hommes naît au cours de ces deux siècles, nombres de courtisans, hommes de Lettres et aristocrates, s'enrichissent grâce au commerce dans le Nouveau Monde et donc indirectement grâce à l'esclavage. Il est donc plus simple de taire ce qu'ils se passe au loin.

Peu d'auteurs vont alors évoquer cette terrible pratique car sa représentation serait trop biaisée, guidée par la nécessité de convaincre malgré son immoralité. Nous ne retrouvons d'ailleurs dans notre corpus aucune plantation. Il va falloir attendre la seconde moitié du XVIII^{e} siècle pour déceler sur scène un discours condamnant l'esclavage.

Bien sûr les termes *esclave* et *esclavage* se retrouvent dans une très grande majorité des pièces que nous avons étudiées mais soit pour signifier l'asservissement d'un peuple par les colons (*Jugurtha* refuse de devenir l'esclave des Romains (Acte IV, scène 2), *Hirza* ne veut pas subir l'esclavage des Français (Acte I, scène 1) de même que les Iroquois furent façonnés « au frein de l'esclavage » des Anglais (Acte I, scène 3), les Tartares de Gengis annoncent l'esclavage pour les Chinois suite à leur victoire (*L'Orphelin de la Chine*, Acte I, scène 3), …), soit pour désigner le statut d'un personnage dans l'énumération des personnages (Ramire, Atide et Idamore sont des esclaves espagnols dans *Zulime*, Zaïre et Fatime esclaves du soudan dans *Zaïre*, Banou est l'esclave servant de Rézia dans *Les Pèlerins de La Mecque*…) ou encore pour évoquer l'emprisonnement forcé au sérail, tels des synonymes de prisonnier et de captivité (Clarice, isabelle et Dorise se disent en esclavage dans le sérail de Hassan (*L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, Acte I, scène 2), Zénobie évoque ses dix ans d'esclavage et d'ennui (Acte I, scène 1) avant que Pharasmane ne lui propose de passer du statut d'esclave à celui de reine en l'épousant (*Rhadamisthe et Zénobie*, Acte I, scène 3), Arimant se remémore que Phanès était une ancienne esclave (Zéloïde, scène 1)…).

Ainsi lorsque Claude de L'Estoille choisit d'intituler sa tragi-comédie *La Belle Esclave*, il se réfère au statut de prisonnière de Clarice qui, de par sa beauté, risque d'être offerte au sultan. Le vocabulaire de l'esclavage et la présence d'esclaves, rappelons-nous les nombreuses troupes d'esclaves dansant et chantant dans les pièces orientales, existent donc sur les planches françaises d'alors ; mais il n'est pas ici question de la traite négrière et du sort de ces malheureux.

La première tragédie à présenter au public un esclave noir, privé de liberté et devant obéir au doigt et à l'œil d'un maître est la *Tragédie d'un More cruel*. Si d'un premier abord cette pièce peut être perçue comme la mise en scène de la violence et de la cruauté du Noir, là n'est pas le dessein du dramaturge puisque dès l'argument de la pièce, il écrit « un certain esclave (…) se ressouvenant de plusieurs coups de bastons que son maistre luy avoit fait endurer du temps de ces premiers services proteste s'en venger ». C'est donc en réponse au comportement de son maître blanc que l'esclave africain va devenir violent. L'esclave, appelé More par le dramaturge, liant ainsi les deux états, débute la tragédie par un long monologue dans lequel il explique avoir été retenu en « extorsion » (Vers 4) par un « cruel tyran » (Vers 7) qui lui assénait de nombreux coups même pour des « choses si tres maigres » (Vers 10). Cherchant les raisons de ces épreuves, il va jusqu'à assurer à Mahomet être un « humble serviteur » (Vers 11), qui toujours respecte sa « sainte loi » (Vers 12). En cela, il ne croit pas avoir mériter un tel sort car il dit n'avoir jamais offensé son maître mais reçoit malgré tout de cet « homme cruel » son « feu inique » (Vers 17). Il sait n'être qu'un « esclave et pauvre domestique » (Vers 18), toutefois rien ne justifie la méchanceté de son maître. La vengeance lui apparaît alors comme nécessaire et inévitable ; prêt à mourir pour l'assouvir, il veut marquer les esprits. Pour cela, il décide alors de feindre l'obéissance jusqu'au moment opportun pour sa « secrète entreprise » (Vers 33). Lorsqu'ensuite Riviery, le maître espagnol, entre en scène, il est justement en train de penser à son esclave et se dit soucieux et fâché (Vers 42) d'avoir été des « cruels et inhumains » (Vers 44) lorsque, suite à une colère, il donna à son « More un grand nombre de coups » (Vers 48). Il résolut donc d'être moins « inhumain » (Vers 56) envers « le pauvre captif » (Vers 57) qui a pourtant toujours été « fidèle servant » (Vers 60) et pense même à l'éventualité de l'affranchir. La Demoiselle, son épouse, s'inquiète de cet adoucissement car elle se rappelle l'aventure arrivée

à l'abbé de Saint-Simplician qui avait « baillé seulement un soufflet / À un sien serviteur more » (Vers 83-84). Ce dernier, d' « une cruauté barbare » (Vers 85), « méchant More d'une cruauté rare» (Vers 86), « ce cruel toutefois enflammé de colère (Vers 89), « actif à nous faire du mal » (Vers 90), dans une « cruauté ressente » (Vers 92) le poignarda. Elle craint que leur More ne fasse de même car les derniers coups qu'il a reçus sont trop récents : il pourrait alors leur jouer « quelque tour à la façon mauresque » (Vers 109) puisque « rien n'est si méchant que la gent barbesque » (Vers 110). À l'ouverture du deuxième acte, nous apprenons que Riviery a affranchi le More mais que celui-ci, bien qu'il soit « délivré d'un joug tant inhumain » (Vers 138), veut toujours que son « maître cruel » (Vers 142) paie pour les « plaies et ulcères » (Vers 140) qu'il lui a infligé. Il était « enchaîné en si cruelle peine » (Vers 144), a subi des coups qui « sans mesure / grêlaient sur [son] dos» (Vers 148-149), il veut une « revange » (vers 151). Il dit ne jamais pouvoir se remettre de cette « tyrannie » (Vers 155) et va attendre le moment opportun pour mener son plan à bien. Riviery partant à la chasse, il suggère à son épouse d'aller, accompagnée des enfants, dans leur château du bord de mer. Le More les y conduira. Elle reste persuadée que « ce garçon » (Vers 261) peut vouloir se venger des coups qu'il a reçus et puisse les mettre en danger. Riviery, pour la rassurer, appelle le More et lui demande la confirmation qu'il veut l' « honorer et [le] servir le reste de [sa] vie » (Vers 268), « obéir aux édits de son maître et seigneur » (Vers 270). La réponse du More est empreinte d'ironie. Non seulement il y répète les termes « seigneur et maître » (Vers 272) mais il affirme que bien évidemment, tout juste « délivré de grande servitude » (Vers 275), il ne veut que le « servir » (Vers 277), et non à l'inverse rendre « pour un bienfait le mal » (Vers 278). L'opportunité de la vengeance se présente donc, attisée par les dires du maître qui, parce qu'il vient de l'affranchir, pense que ses méfaits passés sont oubliés. Mais il n'en est pas ainsi pour le More qui n'y voit que l'occasion rêvée d'égorger « ceux qui ne [lui] ont fait outrage » (Vers 322). Il hésite à tuer des innocents pour sa propre vengeance mais reprend ses esprits car il ne peut laisser le coupable Riviery impuni, de même qu'il ne sera jamais « plus blanc et plus vermeil que le corail ou le lait » (Vers 336). Il doit, pour le punir « d'avoir batu un More » (Vers 337), lui apprendre « qu'il faut chastier les humains/ Non comme les jumens & les jeunes poulains,/ A qui est dedié l'esperon, la houcine » (Vers 339-

341). L'heure de la vengeance se présentant, le More avoue éprouver du « souci », du « chagrin », de la « crainte » et de la « peur » (Vers 395) pour ce qu'il va faire mais il doit « châtier [son] déloyal trompeur » (Vers 396). Par son exclamation « Qu'est-ce que je tarde ! » (Vers 400), nous comprenons qu'il a du mal à accomplir ces meurtres et pour se donner du courage, il invoque le « prophète Mahon » (Vers 403). Cette tragédie du More cruel est doublement barbare : dans les atrocités réitérées que Riviery a fait subir à son esclave puis dans les sanguinolents actes que commet le More, inévitable retour de la violence endurée. La haine du More envers Riviery est tellement forte et insupportable que seule une violence dure et crue peut l'apaiser. Cette tragédie appartient au rare répertoire de pièces prérévolutionnaires faisant écho à l'esclavage. Elle alerte bien sûr l'esclavagiste contre un retournement de situation possible, car il devra payer pour ce mal fait à des hommes mais cette *Tragédie du more cruel* pousse la réflexion au delà. Comme l'écrit Sylvie Chalaye[311], ce n'est pas tant « l'inhumanité des maîtres » qui est ici jouée que la mise en garde contre celle des esclaves qui, s'ils parviennent un jour à renverser la situation, pourraient leur mener une guerre terrible et perverse. Rien en effet ne pourra faire oublier, pas même l'affranchissement que Riviery offre au More, ce qu'un esclave doit subir des années durant. L'Espagne et le Portugal pratiquent la traite négrière vers l'Amérique dès le XVI^{e} siècle. La France autorise ce trafic humain seulement en 1610, au moment de l'écriture de cette pièce, mais uniquement sur les sols américains. L'esclavage n'existe pas sur le sol français. Cette annonce partage les milieux intellectuels, contradiction que l'on retrouve dans cette tragédie entre les remords de Riviery et le monstre dramatique que l'auteur a fait de ce personnage abject. Le More est sans aucune controverse un assassin, un violeur, un bourreau mais malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser que ses crimes sont en partis justifiés par ce qu'il a enduré.

Le Marchand de Smyrne est la seule œuvre à mettre en scène une vente d'esclaves. Il n'est pas ici question de vente d'Africains mais d'Européens. Une réplique de la comédie va pourtant nous laisser voir une transposition possible : alors que Dornal est choqué que Kaled « trafiqu[e] de ses semblables », le marchand lui répond simplement « Ne vendez-vous pas des Negres ? Eh bien ! Moi,

311 CHALAYE Sylvie, *Le More cruel, un drôle de monstre théâtral à découvrir*. http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=8956

je vous vends… N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir. » (Scène 8). Chamfort s'inspire ici, d'après Martial Poirson[312], du dernier épisode de l'histoire de Zeïla, traité par Dorat[313] et du récit de la vieille qui, dans *Candide* raconte les tribulations d'une esclave, vendue à Alexandrie, puis à Smyrne et enfin Constantinople. Smyrne est réputée à l'époque comme la plaque tournante d'un fructueux commerce, port de mouillage des corsaires qui ont pour habitude de s'y débarrasser des conquêtes et prises de guerre. La transposition du discours est donc simple. Nous sommes ici dans une comédie, le discours sur l'esclavage est donc plus superficiel que dans l'œuvre précédente nonobstant cela, quelques répliques laissent entrevoir l'engagement de l'auteur, à l'image de celle précédemment citée. Hassan se réjouit dans un premier temps que les corsaires n'aient pas fait de prises humaines depuis quelque temps car il aurait connu l'enfer de l'esclavage si un Chrétien ne l'avait délivré à temps. Arrive Fatmé qui vient annoncer que leur voisin, que Hassan « méprise tant, parce qu'il vend des hommes », vend à nouveau des esclaves (Scène 3). Zayde s'éloigne alors pour ne pas voir les esclaves, « ces malheureux » qui l'attendriraient trop (Scène 4). Kaled, le marchand d'esclaves, se réjouit du succès de sa « marchandise ». Il pense que les « pays où l'on ne connaît point l'esclavage » sont mauvais car il n'y aurait pas fait fortune. Cette phrase n'est aucunement anodine car elle permet ici de dénoncer l'asservissement humain pour un simple profit financier. L'analyse de cette œuvre par Poirson concorde parfaitement avec l'idée de théâtre tribune. Telle une annonce prérévolutionnaire, « Chamfort milite en faveur de l'assistance mutuelle des peuples et la solidarité des hommes, au-delà des différences sociales et culturelles. (…) L'Orient sert habilement de couverture à une satire mordante qui touche au racisme et aux inégalités sociales (…) L'esclavagisme est ouvertement mis en cause, et avec lui le honteux commerce que certains font de leurs semblables ; verve satirique sur la société occidentale qui tolère le commerce des

[312] CHAMFORT, *Le Marchand de Smyrne*, Édition introduite, établie et annotée par Martial Poirson avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.
[313] DORAT Claude Joseph, *Lettre de Zeïla, jeune sauvage, esclave à Constantinople, à Valcour, officier françois*, Chez Bauche, Genève et Paris, 1765.

noirs, mais sur d'autres formes d'esclavage, y compris celui imposé à la condition féminine »[314].

L'œuvre qui ose affronter hardiment le thème de l'esclavage est celle d'Olympe de Gouges, *Zamore et Mirza*. Écrite pour dénoncer l'esclavage des Noirs, cette pièce eut pour premier titre *Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage*, afin de lui permettre de contourner la censure. Il faudra attendre plusieurs années pour qu'elle soit jouée et publiée sous son vrai titre *L'Esclavage des Noirs ou L'Heureux Naufrage.* Sensible au sort des plus malheureux et aux inégalités sociales, la dramaturge adhère à la Société des Amis des Noirs en 1788 pour lutter contre la traite et le souhait des colons qui voulaient un statut particulier pour les îles. Cette tragédie va toutefois déranger. Olympe De Gouges écrit cette pièce au début des années 1780 pour, écrit-elle[315], « solliciter en leur faveur l'opinion publique » et « éveiller la bienveillance sur ces déplorables victimes de la cupidité ». Les Comédiens Français vont dans un premier temps refuser de la jouer car si critiquer la traite et évoquer les horreurs de l'esclavage était toléré sous la plume des philosophes et des romanciers, qui n'atteignaient finalement que très peu l'opinion publique, le représenter sur scène est trop audacieux pour cette époque. Le parti des colons[316] et des armateurs, qui organise le commerce des esclaves, menace d'ailleurs à plusieurs reprises d'intervenir pour empêcher la représentation de cette pièce et Olympe de Gouges reçoit plusieurs lettres de menaces. Il lui faudra attendre plusieurs années et plusieurs modifications pour voir sa tragédie représentée sur scène : elle doit notamment substituer aux Nègres des sauvages et présenter sa pièce comme un drame indien[317] car si les colonies évoquent un monde exotique, qui n'est pas pour déplaire aux comédiens, peupler la scène

[314] Introduction de Martial Poirson in Chamfort, *La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

[315] DE GOUGES Olympe, *Les Comédiens démasqués*, 1790, p. 3 cité par Olivier Blanc, *Olympe de Gouges*, Syros, 1981, p. 47.

[316] « La Comédie Française subissait les pressions des colons qu'ils menaçaient de faillite en voulant résilier leurs abonnements. Ceux-ci louaient à l'année une quarantaine de loges dont chacune rapportaient entre 1500 et 2000 livres par an. Voilà qui conférait aux colons un droit de regard sur les programmations et leur donnait un véritable moyen de contrôle sur les pièces susceptibles d'ameuter l'opinion publique. » Africultures n°6 mars 1998, p. 27.

[317] L'auteur s'explique à ce sujet dans sa préface : « Je finis cette préface en observant au lecteur que c'est l'Histoire des Nègres que j'ai traitée dans ce drame, et que la Comédie m'a forcée à défigurer par le costume et la couleur, et qu'il m'a fallu y substituer des sauvages ; mais que cet inconvénient ne peut pas faire prendre le change à l'histoire déplorable de ces infortunés qui sont des hommes comme nous, et que l'injustice du sort a mis au rang des brutes. »

d'esclaves noirs pose problème. Cette pièce sera finalement jouée alors que la Révolution résonne déjà dans Paris. Elle ne connut qu'un faible succès, que certains incombent au moyen par lequel l'auteur a voulu arriver à son but moral. Olympe de Gouges voulait intéresser les Français au malheur de ceux qui ont perdu leur premier bien, la liberté. Or elle charge son héros d'un meurtre qui, bien qu'excusé par les circonstances, doit être soit puni par la loi. Un personnage moins criminel aurait donc certainement inspiré plus d'intérêt à la cause antiesclavagiste et plus d'horreur pour les tyrans[318], malgré sa générosité et son éducation. Néanmoins la dramaturge annonce ses intentions dès les premières scènes de sa pièce et cherche à faire ressentir au public ce que peut vivre un esclave en s'interrogeant sur les différences entre Noirs et Blancs et les raisons qui ont fait que les Blancs réduisent les Noirs en « pauvres esclaves » alors qu'ils sont « des hommes comme eux ». Zamore, qui a reçu une éducation et peut donc réfléchir à cette injustice, explique à Mirza son point de vue sur l'inégalité qu'ils doivent subir dans un réquisitoire contre l'asservissement :

> « Cette différence est bien peu de chose ; elle n'existe que dans la couleur, mais les avantages qu'ils ont sur nous sont immenses. L'art les a mis au-dessus de la nature : l'instruction en a fait des dieux, et nous ne sommes que des hommes. Ils se servent de nous dans ces climats comme ils se servent des animaux dans les leurs. (…) La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheureuse s'est habituée à ces châtiments. Ils se gardent bien de nous instruire. Si nos yeux venaient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, et nous pourrions secouer un joug aussi cruel que honteux ; mais est-il en notre pouvoir de changer notre sort ? L'homme avili par l'esclavage a perdu toute son énergie, et les plus abrutis d'entre nos sont les moins malheureux. » (Acte I, scène 1)

Zamore compare donc leur condition à celles d'animaux, espère que leur sort va changer car « une morale douce et consolante » (Acte I, scène 1) en Europe découvre l'erreur de l'esclavage et il rêve d'une vie paisible or la réalité est toute autre : ils vont certainement mourir sans être entendus ni jugés car il leur est interdit d'être innocent. Sophie et Valère vont se faire la voix de l'Égalité en argumentant face à l'intendant indien que les Noirs sont des hommes comme les autres (Acte I, scène 9). De Gouges insiste sur l'importance du fait que Zamore soit

[318] *L'esprit des Journaux, français et étrangers*, par une société de gens de Lettres, Tome II, Chez la veuve Valade, 1790, p. 328-329

éduqué car cela permet de l'éloigner du rôle de sauvage naïf ordinairement réservé aux personnages noirs sur scène. Or comme l'explique Valère, Zamore n'est « point un sauvage » car n'en a « ni le langage ni les mœurs » et se demande même s'il est « le maître de cette île » (Acte I, scène 6). Cela va alors offrir l'occasion d'un parallèle entre les esclaves des colonies et les Français qui ne sont « libres » qu'en apparence car ils subissent le despotisme de leur roi (Acte I, scène 7). Le deuxième acte offre la parole à deux autres esclaves, Betzi et Azor. Ceux-ci se réjouissent que le Gouverneur soit « bon » avec eux, comme « tous les Français » à l'inverse des « naturels du pays bien plus cruels ». Azor, de même que Zamore l'avait fait avec Mirza, explique à Betzi que « dans les premiers temps » ils n'étaient pas esclaves et qu'il y a « encore des climats où les nègres sont libres » (Acte II, scène 1). Zamore et Mirza ont finalement été attrapés, ils doivent donc bientôt mourir. Betzi s'étonne qu'ils ne soient ni « entendus » ni « jugés ». Azor lui explique qu'il n'y a rien d'étonnant dans cela : après avoir vendus « comme des bœufs », ils ne peuvent qu'être coupables. Betzi s'indigne de ce « commerce d'homme », Azor se rappelle avoir été acheté « à la côte de Guinée », Caroline vient à rêver qu'ils ne seront « pas toujours dans les fers », mais sans devenir « maitres » car seraient « méchants » et que « pour être bon, il ne faut être ni maître ni esclave » et dit avoir lu « que pour être heureux il ne fallait qu'être libre et bon cultivateur » (Acte II, scène 2). Dans cette réplique de Caroline, nous retrouvons la mise en garde de *La Tragédie d'un More cruel* envers les représailles possibles du peuple africain. Certainement pour que son œuvre soit autorisée à être jouée, la dramaturge préfère rendre les Indiens responsables du mauvais traitement infligé aux esclaves plutôt que les Français. Après la remarque de Zamore auparavant citée, c'est au Gouverneur de regretter que « les mœurs » du pays du juge l'aient familiarisé avec des « traitements durs » qu'il exerce « sans remords » sur des hommes timides et il vient alors dire espérer « qu'avant peu il n'y aura plus d'esclaves » (Acte II, scène 6). Le commandeur indien donne justement l'ordre de tirer sur le couple de héros mais Valère et Sophie s'interposent, demandant que l'on attende le gouverneur qui est « français » et donc « juste » mais le juge explique qu'ils ne sont « pas ici en France », qu'on ne peut les adoucir « en faveur d'un esclave » (Acte III, scène 8).

L'opéra *Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant* va également discrètement dénoncer l'esclavage en à travers une réplique du Cherokee Idamir

qui se scandalise du sort de « ces Africains,/ Courbés sous les fardeaux des Planteurs inhumains » et veut entraîner les siens à faire évoluer cela :

> « Amis, que le Sauvage
> Fasse honte à l'Européen
> Et lui fasse abolir un indigne servage » (Acte III, scène 6).

Pour la première fois ici la question de l'abolition de cette horrible pratique est présente sur scène.

Mettre en scène l'esclavage au théâtre n'est encore que difficilement possible avant la Révolution française mais il apparaît clairement qu'un discours subversif et dénonciateur est en train d'arriver. L'Europe asservit et exploite le Noir dans ses colonies mais « s'est emparée de son image et l'a détournée en l'assujettissant à des motivations esthétiques ou idéologiques bien loin des réalités de l'Afrique et de la traite qu'elle subissait »[319]. L'Art théâtral ne s'est pas fait l'écho des horreurs de la traite et de l'esclavage car, à l'inverse de la littérature qui suggère, le théâtre montre et informe. Exposer la violence, les chaînes n'était pas possible dans un art si populaire malgré le souci de vraisemblance. Toutefois, à l'approche de la Révolution française, les dramaturges détournent la parole en l'axant sur les répercussions possibles de l'esclavage. Le statut du personnage noir évolue du travestissement grotesque à l'Africain meurtri, malgré la volonté des Lumières de camoufler le Noir en sauvage pour ne pas voir en lui le nègre[320] que l'on trafique.

La représentation artistique du Noir et de l'esclavage va pourtant avoir de réelles répercussions sur la relation entre humains et la perception d'un peuple par un autre. Ce n'est pas le racisme qui a provoqué l'esclavage et la traite mais c'est la mise en place d'un système économique qui a entrainé la deshumanisation d'une catégorie d'hommes et leur réduction au rang d'objet. Les Africains sont devenus des nègres parce que les européens voulaient des esclaves et ensuite ils sont devenus des esclaves parce qu'ils étaient des nègres. Malgré cette réalité, et si le théâtre ne rechigne pas à utiliser le vocabulaire de l'esclavage, il s'obstine, en

[319] CHALAYE Sylvie, *La Tragédie de l'irreprésentable*, in Africultures, n°20, *La Traite en Afrique un tabou*, septembre 1999.
[320] Nous utilisons ici le terme nègre au sens du dictionnaire de Trévoux, lorsqu'il vient d'entrer en usage au XVIII[e] siècle, signifiant esclave, celui qui est originaire d'Afrique et fait l'objet d'un commerce.

grande majorité, à le présenter comme un simple esclavage domestique et non comme celui du travail forcé aux colonies. Ainsi Zilia et Zoé, les sœurs de *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*, sont ravies d'aller servir Dorval et Frontin en France quand le Capitaine le leur annonce.

Malgré la déclaration de l'abolition de l'esclavage en 1793, le sujet de la traite reste évité sur les scènes françaises sur lesquelles il est plus aisé de célébrer l'union fraternelle vantée pendant la Révolution. Ainsi les esclaves vont louer la générosité du libérateur blanc, les mariages mixtes vont être célébrés quand ils étaient condamnés sous l'Ancien Régime. La figure noire devient celle du domestique affranchi, toujours faire-valoir du héros blanc. En effet seules huit pièces vont traiter de la question de l'esclavage colonial entre 1789 et 1799.

2. L'Altérité au service de l'égalité des hommes

Dénoncer l'esclavage ne va pas sans se battre pour l'égalité des hommes ; derrière le discours officiel de nombreuses pièces de notre corpus, particulièrement celles que nous venons d'étudier, se cache le début des revendications pour l'égalité des hommes, quels qu'ils soient. Alors que quelques dramaturges s'aventurent sur le terrain difficile de la dénonciation de la traite, un plus grand nombre va se faire le porte-parole de la lutte contre les injustices et pour liberté des hommes en général.

Dans *Le Marchand de Smyrne*, outre une réflexion du marchand Kaled qui ne fait pas de différence entre esclaves blancs et noirs, ce dernier réitère ses propos sur la valeur égale des hommes lorsque Hassan ne propose que 100 sequins pour acheter André, le domestique de Dornal, quand il en a donné cinq fois plus pour le maître. Il argumente qu' « un domestique… Après tout, c'est un homme comme les autre ». Hassan s'étonne que Kaled ait « de la morale à présent » mais paie davantage. Certes les propos du marchand sont ici seulement destinés à faire débourser à l'acheteur une somme supérieure, toutefois il ne différencie pas les hommes selon la couleur de leur peau ou leur statut social. Il est intéressant de noter ici qu'un divertissement final fut rajouté lors de la reprise de la comédie durant la Révolution. Dans celui-ci Kaled se désole de son commerce mais se

console de la fraternité engendrée par la liberté. Son épouse est ravie d'avoir libéré Amélie qui sera libre de ses choix amoureux plutôt que d'être envoyée dans un sérail qui la priverait de ses libertés. Comme l'analyse très justement Martial Poirson[321], « L'Orient sert habilement de couverture à une satire mordante qui touche au racisme et aux inégalités sociales. La bonté, la tolérance religieuse et la reconnaissance servent de ressort à l'intrigue, pudiquement recouverte d'un voile d'exotisme fort au gout du jour et dans l'esprit du temps.»

Olympe de Gouges prône également l'égalité des œuvres dans son drame à travers la naïveté de Mirza. Si Zamore a reçu une éducation de la part du Gouverneur, et ce malgré la couleur de sa peau et son statut d'esclave, Mirza incarne ici la candeur sauvage. Elle interroge Zamore sur la différence entre eux et leurs persécuteurs :

> « … pourquoi les Européens et les habitants ont-ils tant d'avantages sur nous, pauvres esclaves ? Ils sont cependant faits comme nous, nous sommes des hommes comme eux : pourquoi donc une si grande différence de leur espèce à la nôtre » (Acte I, scène 1)

Zamore reconnaît que la différence « n'existe que dans la couleur », qui est bien peu de chose mais confère aux maîtres une supériorité accentuée par les arts et l'instruction. La rencontre des deux couples va alors se passer en toute amitié, grâce notamment à l'éducation de Zamore qui rassure les Européens. Ils vont envisager de vivre ensemble sur l'île et Valère prendra la défense de son sauveur face aux colons qui ne perçoivent l'esclave que comme appartenant à « cette maudite race », née « pour être sauvages et domptés comme les animaux ». Sophie s'indigne car « la nature ne les a point faits esclaves ; ils sont homme comme vous » (Acte I scène 9), pourtant ce point de vue n'est pas celui des maîtres qui ne laissent aucune opportunité à Zamore de s'expliquer sur son crime et le condamnent à mort sans l'avoir jugé. Pour défendre la vie de Zamore, les « deux Européens excit[ent] une révolte générale parmi les esclaves » avec un « discours séditieux ». Monsieur de Saint-Frémont regrette ce « pays d'esclavage » dans lequel il faut être barbare et sans reconnaissance pour le labeur de ces êtres exploités injustement. Il dit espérer « qu'avant peu il n'y aura plus d'esclaves » (Acte II, scène 6).

[321] Introduction de Martial Poirson in Chamfort, *La Jeune Indienne et Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir,* Paris, Lampsaque, « Studiolo », 2009, avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

En décembre 1789 est jouée une comédie dont le thème principal est l'égalité. Bien sûr à cette date le Tiers-Etat s'est déjà proclamé Assemblée Nationale, le régime féodal a été aboli et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen proclamée mais Louis XVI est toujours roi de France et les Sans-Culottes n'arpentent pas encore les rues parisiennes. Guillemain offre donc en représentation *Le Menuisier de Bagdad* qui présente l'histoire d'une punition originale : le Calife souverain devait juger un différent opposant le Bacha Mohamed à Hali, un menuisier. Ce dernier se plaint qu'au lieu d'avoir été payé pour son travail par le premier, il fut roué de coups de bâton. Le Calife décide qu'ils doivent dorénavant inverser leur statut : le menuisier devient Bacha et le Bacha menuisier. Nouredin, maître d'hôtel du sérail, se réjouit d'apprendre à Mirza que le Calife « est aujourd'hui un père, aux yeux de qui tous ses enfans sont égaux » car convaincu de l'égalité des hommes, il n'a pas épargné le Bacha. Mirza lui donne bien raison car « de celui qui mangea la pomme/ Tout descend, Esclave & Bacha ». Elle est certaine que Hali va rendre la liberté aux femmes du sérail car « les petites gens n'ont pas le même appétit que le grand monde » (Scène 1). Hali s'étonne de sa nouvelle richesse et que tout le monde le « salue ventre à terre » en utilisant des allégories pour s'adresser à lui alors qu'il est fier de porter le nom de son père. Puis devant l'énoncé du menu du diner, il s'étonne que « les riches mangent tant que cela (…) sans songer au misérable / Que l'besoin n'quitte jamais » (Scène 3). Hali et son épouse Guzulbek se réjouissent de leur nouveau train de vie et ne comprennent pas que Mohamed n'ait pas su se faire aimer quand « c'est si aisé aux grands ». Ils veulent donc tirer leçon de sa mésaventure et se jurent de ne jamais devenir « durs & insensibles » car « si des riches qu'ont des cœurs de pierre-à-fusil, c'est qu'ils sont le malheur d'avoir toujours été heureux » (Scène 5). Mirza présente alors le sérail au couple récemment promu mais Guzulbek la met en garde : elle est la seule « daronne d'ici » et ne vivra pas dans un appartement séparé de son mari. Hali acquiesce à ses dires, elle seule aura le mouchoir. Mirza s'étonne de ce choix car « le grand Prophète a dit que les grands, les riches, sur-tout les Bachas, auroient à son exemple plusieurs femmes ». Guzulbek répond connaître tout aussi bien « son Alcoran » mais que rien ne l'y oblige. Mirza se réjouit car elle interprète leur amour comme « un sûr garant de liberté [des beautés captives] » et espère profiter des bontés du nouveau Bacha en se voyant attribuer un mari. Elle appelle alors les

jeunes femmes à se présenter devant leurs « deux libérateurs » (Scène 6). Fatmé, l'une des femmes du sérail, confie vouloir profiter de sa liberté pour aller en France où leur « sexe triomphe ». Mirza la met en garde car les gazettes rapportent que des troubles agitent la France ; Fatmé y voit justement le moment idéal car « Quoi de plus beau que l'hommage d'un amant qui par sa valeur obtient sa liberté ? ». Elle est certaine que l'ordre règnera prochainement et que « les loups vont laisser les brebis tranquilles » (Scène 10). Hali semble pour sa part ne pas s'habituer à son nouveau statut. Il pense néanmoins à ses pauvres voisins chez qui il a donné l'ordre de porter le dessert car « c'est ce qui [lui] fera le plus chérir l'opulence, le plaisir de la partager ». Il se remémore alors les agréables pique-niques qu'ils s'offraient quand ils avaient un peu d'argent. Guzulbek se rappelle surtout le « collier de misère qu'il falloit reprendre le lendemain » mais pour Hali « le travail donnoit plus de prix au plaisir ». Pris de pitié pour Mohamed, Hali décide, puisqu'il doit rendre visite au Calife, de parler un peu en sa faveur car s' « il a ben des torts envers [eux] », « il est beau de rendre le bien pour le mal ». Il veut « prouver à la Cour, que les gens du peuple sont bons ; qu'on a tort de leur faire du mal, puisqu'ils ont du plaisir à le pardonner » (Scène 13). Finalement Hali a obtenu que Mohamed retrouve son rang et n'attend de lui qu'une maison à la campagne dans laquelle il espère le recevoir pour lui montrer « que les petits n'ont jamais cessé d'estimer la Noblesse ; & qu'on n'en veut qu'à l'arrogance & à la dureté ». Mirza espère qu'un jour « unis par la simplicité,/ Vivre tous en amis sincère,/ Sans étiquette & sans fierté » (Scène 16). L'inversion des statuts est l'exemple le plus éloquent sur la volonté d'égalité des Hommes car il est ici rappelé que tous descendent du même homme et que le calife doit être le père de tous les enfants égaux. Malgré cela, devenir menuisier après avoir été bacha est présenté comme une punition bien sévère.

Leblanc de Guillet avait également évoqué l'égalité des hommes dans la tragédie *Manco-Cápac*. En effet, dès la première réplique, le premier Inca s'adresse aux enfants du Soleil pour leur demander le carnage des Antis et de les « respecte[r] en eux leurs égaux & leurs frères » malgré leur divergence de culture. Huascar, chef des Antis, demande à Manco quels sont ses « droits pour leur parler en maître & leur donner des loix ». Manco assure qu'un joug leur est nécessaire pour vivre « libres mais sous la loi », qu'ils soient tous indifféremment « Citoyens » (Acte II, scène 2).

L'égalité non pas entre classes mais entre sexes est évoquée dans *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*. Nous avons vu précédemment qu'Osmin est heureux de bientôt retourner vivre dans son pays, la France. Il aimerait qu'Axelie l'accompagne et pour cela lui explique que à l'inverse de « [son] Sexe ici dans l'esclavage », « en France il goûte l'avantage/ de vivre libre, et de donner des loix ». D'une certaine façon, le jeune bramine de *La Veuve du Malabar* défend aussi les droits de la femme. Ému par le sacrifice qu'une femme doit faire à la mort de son époux, le Grand Bramine explique qu'elle ne dispose pas « de son sort ». Elle n'a rien puisqu'en mourant le mari laisse ses biens à ses enfants et si elle refuse la mort, on lui reproche « d'avoir aimé la vie » et on la prive « avec indignité des droits sacrés de la maternité » faisant du même coup perdre aux enfants leurs deux parents ; elle est « esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus ». Le Grand Bramine ajoute alors que « la femme nait pour » les hommes sans « droits à part » : « on doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes » (Acte I, scène 1). C'est pour lutter contre cette injustice que le Jeune Bramine, qui se trouvera renforcé dans ses convictions en apprenant que la veuve est sa sœur, va tenter d'imposer son point de vue et faire en sorte que la jeune femme ne meure pas pour un homme, qui plus est ne l'a jamais aimé.

La mise en scène de l'altérité au théâtre permet donc d'ouvrir le discours à de nouveaux thèmes dont celui de l'égalité des hommes. Les abus du despotisme, la démocratisation de la philosophie ainsi que la narration des voyageurs relatant que dans certaines contrées tous les habitants sont égaux et vivent en frères donnent à réfléchir aux dramaturges. Que ce soit par la richesse, le statut social ou les origines, le théâtre va se faire une voix dans la lutte contre les injustices et dans la défense de l'égalité. L'évolution de certains types de personnages est alors en partie liée au prône de cette défense de l'égalité : les personnages turcs passent du statut de barbare à celui de gentil, l'homme sauvage devient au XVIIIe siècle le bon sauvage, noir ou amérindien, quant au Noir après avoir été cruel il devient naïf et amical puis esclave ou domestique en Orient.

3. Le rejet de l'absolutisme

Le mot absolutisme est né en 1796 à la fin de la Révolution française pour qualifier le régime politique antérieur, il caractérise depuis lors les monarchies européennes des XVI-XVIII^{e} siècles. Ce système politique, légitimé par le droit divin, est né en réaction contre la féodalité et pour asseoir le pouvoir royal contre celui de l'Église romaine, du clergé, de la noblesse et du parlement ; le pouvoir est alors concentré entre les mains du souverain qui en exerce tous les attributs (législatif, exécutif et judiciaire). Le roi administre donc l'économie, lève des impôts chaque fois plus onéreux et exerce la justice à sa convenance. En France, François 1er est le premier à imposer son autorité sur les domaines religieux et financier en imposant notamment le concordat de Bologne[322] malgré l'opposition du parlement. En 1614, à la demande des États généraux, le principe du pouvoir divin entre parmi les lois fondamentales du royaume de France. Le roi détient une puissance parfaite et entière qu'il ne partage avec personne. Richelieu sera l'un des grands ouvriers de l'absolutisme, sa pensée est que la puissance est la seule chose nécessaire à l'État. Comme la personne du roi se confond avec l'État, aucune opposition ni aucun partage du pouvoir ne doit exister. Traumatisé par l'humiliation de la fuite durant « la nuit des rois » pendant la Fronde, Louis XIV a un profond ressentiment contre la noblesse et l'éducation inculquée par Mazarin le pousse également vers une idéologie absolutiste. À l'inverse de Richelieu qui prônait une équipe gouvernementale et un ministre principal, Louis XIV soutient que seul le roi incarne le pouvoir et doit donc seul l'exercer, il est l'unique à connaître la raison d'État. Certains attribuèrent au Roi Soleil cette formule imageant cette volonté d'être le seul maître : « L'État, c'est moi ». Au XVIII^{e} siècle, les positions des philosophes vont diverger sur ce pouvoir absolu. Diderot et Rousseau s'y opposeront quand certains acceptent le despotisme éclairé, c'est-à-dire utiliser l'autorité absolue pour faire aboutir au progrès et au bonheur. Le peuple refusant le progrès, il faut le lui imposer.

[322] Le concordat de Bologne est signé à Rome le 18 août 1516. Il donne au roi de France un pouvoir sur l'Église dans son royaume dont ne disposait aucun autre souverain catholique.

Au théâtre, impossible bien sûr de mettre en cause le pouvoir royal, pourtant quelques répliques vont prouver le soutien des dramaturges aux philosophes rejetant l'absolutisme.

La première pièce, *Arlequin reviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée*, ne récuse pas tant le despotisme qu'elle s'en moque. Arlequin tient ici le rôle d'ambassadeur de Chine devant rédiger le traité de paix entre les pays européens. Sont présents tous les ambassadeurs plénipotentiaires de toutes les têtes couronnées, républiques, princes et états d'Europe ; un invité surprise arrive, l'ambassadeur de la sublime Porte Ottomane. Il a été envoyé par le Grand Empereur car ce dernier possédant des terres dans l'Europe, ne veut pas que ses intérêts soient oubliés. Arlequin l'accueille et lui explique que des divertissements sont organisés pour les ministres en attendant que le traité soit rédigé. Mehmet Effendi réplique que « Leurs deliberations tirent au long, parce qu'ils ne donnent que le titre de plenipotentiaires à leurs Ministres, qui, au moindre petit incident sont obligés, d'envoier des courriers pour savoir les intentions de leurs cours, en attendant il faut bien s'occuper à quelque chose » (Acte I, scène 3). S'il ne s'agit là que d'une réplique, l'anonymat de l'auteur de cette tragédie s'explique peut-être seulement par elle car ces quelques lignes dévoilent publiquement l'absence de pouvoir des ministres face au roi, seul décideur.

Une scène du *Menuisier de Bagdad* se fait l'annonce de la fin du despotisme. Il s'agit de la quinzième, qui présente un échange entre le Commissionnaire français et Fatmé. Elle lui demande s'il était présent en France « à l'instant où la liberté a triomphé ». Il acquiesce et lui explique que jusque-là,

> « Le gros mangeoit le petit :
> V'là-t-y pas qu'une secousse
> Met un frein z-à c't appétit.
> L'petit se met dans la tête,
> Qu' les cho's n'alliont pas d'travers :
> L'petit qui n'est pas si bête,
> Vous r'tourne l' monde à l'envers »

Fatmé s'en réjouit car « le peuple est le faisceau de la Fable : les branches séparées se brisent aisément ; mais réunies, elles ont une force invincible ».

Une analogie entre la situation française et la trame de *Manco-Cápac* est, comme nous l'avons précédemment écrit, évidente ; un parallèle entre le premier Inca et le roi de France devient alors inévitable. Celui-ci affirme dans un premier

temps qu' « il n'est plus qu'une loi./ Qu'un trône, qu'un autel, & qu'un peuple, & qu'un Roi » et veut « s'enivrer d'une gloire si pure » (Acte I, scène 3). Vainqueur des Antis, Manco leur reproche d'avoir « brav[é] seuls des loix l'autorité suprême », la sienne mais Huascar, leur chef l'interrompt en lui demandant « quels sont [ses] droits/ Pour [leur] parler en maître & [leur] donner des loix » car il n'est à leurs yeux qu' « un Tyran détestable » (Acte II, scène 2). Huascar s'adresse alors aux siens sous le nom de « citoyens » et leur demande de refuser ce « joug honteux » du « tyran dangereux » qui « par sa coupable adresse,/ De l'Univers qu'il trompe a surpris la foiblesse/ En a detruit la force ; & ses coupables soins,/ Sous le nom de plaisirs, lui donnant des besoins,/ Ont su former par eux cette effroyable chaine/ Où la liberté tombe & languit incertaine ». Un des sauvages s'étonne alors que les hommes aient pu élever leur égal au-dessus d'eux-mêmes (Acte II, scène 3).

La Tragédie mahommetiste est quant à elle une mise en garde contre la tyrannie d'un roi. Composée au début du XVII^{e} siècle, cette tragédie arrive avant l'absolutisme totalitaire que la France connaîtra par la suite ; cependant la monarchie a d'ores et déjà évolué en ce sens et l'auteur prend donc les devants. Mahumet clame ici que la vie de ses frères importe moins que le fait que « seul [il] ser[a] maître » (Vers 282) car il veut « Dominer lui tout seul » (Vers 322).

La pièce la plus éloquente à ce sujet est une nouvelle fois celle d'Olympe de Gouges. À la septième scène du premier acte, Valère explique à Mirza que « les Français voient avec horreur l'esclavage » mais qu'ils ne peuvent « s'occuper d'adoucir [le] sort » de ceux-ci pour l'instant car n'étant pas assez libres. Mirza s'étonne alors que Valère se plaigne de ne pas être libre et voici ce que le Français lui répond :

> « Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pesants. Depuis plusieurs siècles, les Français gémissent sous le despotisme des ministres et des courtisans. Le pouvoir d'un seul maitre est dans les mains de mille tyrans qui foulent son peuple. Ce peuple un jour brisera ses fers, et reprenant tous ses droits écrits dans les lois de la nature, … ».

Un parallèle entre l'esclavage des Africains et le servage que les Français doivent subir d'un roi tout puissant est donc ici établi. Chacun est à sa façon sous la coupe d'un maître dont il ne peut se défaire.

L'absolutisme et le despotisme du souverain sont des thèmes présents dans de nombreuses œuvres, toutefois ils sont souvent liés au personnage d'un sultan ottoman. Ce pouvoir est admiré ou décrié mais, alors que les œuvres à sujet turc connaissent leur apogée durant le règne de Louis XIV, annoncer la fin de ce régime n'est pas envisageable. Critiquer la politique ottomane est alors un moyen détourné de le faire, comme nous l'avons étudié auparavant.

Le discours prorévolutionnaire commence donc à émerger sur les scènes françaises en cette fin de XVIII^{e} siècle. Peu de pièces s'en font le porte-voix, toutefois seules quelques répliques suffisent pour insuffler un vent de liberté dans ce théâtre de l'altérité où l'Autre devient l'élément nécessaire à l'ouverture du discours. Car si le débat sur la légitimité de l'esclavage ou de l'absolutisme existe depuis plusieurs décennies avant la Révolution, le questionnement sur la conformité à la morale, à la religion et à l'économie fait dorénavant partie du débat. De même que les personnages tels que les valets prennent de l'importance dans les œuvres françaises en cette fin de XVIII^{e} siècle, le personnage exogène va s'imposer non plus par son apparence mais par son discours porteur de revendications de justice et d'égalité sociale. L'Autre va devenir le révélateur des ridicules pour forcer le public à se corriger et des vices pour en inspirer l'horreur.

Le théâtre est donc un divertissement mais également un outil pédagogique. En faisant de la scène une tribune publique, les dramaturges représentent vices et vertus pour éclairer les spectateurs ainsi que l'esprit public renvoyant le reflet de la société dont il exprime passions et folies.

L'altérité, en plus de présenter sur scène des figures exotiques, des situations nouvelles et d'offrir au spectateur l'opportunité de partir à la découverte du monde est avant tout un outil, un moyen détourné pour les dramaturges de parler de la France et de sa société. En effet si les personnages exotiques sont les autres, ceux qui les fabriquent sont en Europe, et dans le cas de notre travail, en France. Les figures représentées nous tendent donc nécessairement un miroir puisqu'elles racontent comment l'Occident perçoit le monde et comment il veut le montrer. Il n'y a pas de mise sur un plan d'égalité des différentes cultures, l'européenne est nécessairement au dessus des autres.

L'Autre n'est alors qu'un objet théâtral qui sert à autre chose que parler de lui. Il sert à faire la vérité sur soi mais cela demande un travail de la part des

dramaturges de désaccoutumance des modèles français et de considération de ces personnages sans passion ou préjugés. Cet Autre, pour lequel il n'y a alors finalement que peu d'unité de traitement, est déshumanisé puisque les textes ici étudiés démontrent qu'on ne cherche pas tant à le connaître qu'à l'utiliser pour faire rire, faire de la politique ou valoriser la société française. En étant l'envers du Blanc européen, chaque personnage exogène force le public à s'investir personnellement, par l'émotion, l'engagement ou le jugement. Le spectateur voit l'Autre en regardant l'Européen qui regarde cet autre. Mais comme celui-ci n'est jamais la finalité, son regard s'en retourne automatiquement pour aller vers celui qu'il connaît. L'Autre reste alors, malgré son originalité visuelle, invisible : peu importe qu'il soit Indien ou Africain, c'est l'impact sociétal qui importe.

L'altérité offre donc au dramaturge, à l'intellectuel, au philosophe la possibilité d'une évaluation critique des autorités religieuses, politiques et philosophiques. L'esprit des penseurs des Lumières est occupé par la réflexion sur l'être humain et sa place dans la société. Le théâtre offre la réunion de toutes ces préoccupations.

Argument philosophique et/ou politique, l'altérité au théâtre n'est alors qu'un simulacre. Comme le théâtre c'est le masque, il est également un simulacre. Ce théâtre de l'altérité est donc un simulacre de simulacre, un théâtre dans le théâtre.

Conclusion

« Exhiber la différence a quelque chose de rassurant pour le public de voyeurs qui peuvent se dire qu'eux-mêmes ne sont pas « comme ça » ! C'est affirmer *a contrario* une normalité. C'est tenir l'autre à distance, lui refuser, en quelque sorte, l'humanité, ajouter à l'étranger (…) l'étrangeté. »

Marc Verhaverbeke

(*On t'appelle Vénus*, Les points sur les i éditeurs, 2002)

Sauvages, Cafres, Mores, Tartares, Noirs, Mahométans, enfants du Soleil, Chinois, Musulmans, Bramines, Pontifes… le théâtre français convoque de nombreux nouveaux personnages au lendemain de la découverte du monde et de ses habitants et rapidement, la mode ne sera plus aux costumes du théâtre antique mais à ceux des représentants des différents peuples de la Terre : la toge romaine cède sa place au turban turc. Pourtant si la mise en scène de l'altérité participe à une nouveauté visuelle très prisée en ce temps, notamment à la cour, l'exotisme n'est qu'un aspect secondaire dans le choix de ces sujets.

Le temps des grandes explorations maritimes et terrestres, les récits de voyages principalement écrits par les voyageurs et missionnaires, qui n'hésitaient pas parfois à laisser davantage libre cours à leur imagination qu'à la retranscription exacte de leurs aventures, eurent en France un impact saisissant, faisant de la découverte des continents et des autochtones une mode qui dura plusieurs décennies. Ces voyages devinrent rapidement un enjeu de puissance. Sous des prétextes religieux d'évangélisation, les pays européens se livrèrent à de grandes conquêtes territoriales, mêlant explorations de terres inconnues et guerres lointaines afin d'affirmer leur puissance par la surface terrestre de colonies et pouvoir ainsi surtout exploiter les richesses qu'ils y trouveraient. Cet enjeu commercial eut des conséquences dramatiques sur les peuples exogènes qui, bien qu'en supériorité numérique, n'avaient pas accès aux mêmes technologies que les colons pour se défendre. Après l'enthousiasme de la découverte de peuples considérés sauvages, l'Europe devint rapidement un bourreau asservissant les plus faibles. Cette rencontre avec l'altérité et les bribes de comportement qui parvinrent jusqu'en France firent bien sûr réagir les intellectuels qui

philosophèrent au sujet du sauvage, duquel il naquit la théorie du bon sauvage, et de l'esclavage. L'art, se nourrissant de son temps, reprit à son tour ces thèmes, particulièrement les arts décoratifs et les arts du spectacle dont le théâtre, qui se découvrait à cette même période une forme libérée du joug de l'Église.

Les dramaturges reprirent donc les thèmes de l'altérité déjà exploités par les peintres et de concert, les artistes créèrent des figures constituées dans leur imaginaire. Les Français ont de l'intérêt pour les personnes qui diffèrent d'eux et vont exploiter leurs figures. La mise en scène théâtrale se nourrit donc de l'altérité et la replace dans de véritables tableaux vivants : décors, costumes, présentations de rituels cérémoniels et autres traditions surprenantes pour le public français… la rencontre exotique est présentée sur scène entourée de véritables artifices scéniques. Le thème de l'altérité fournit aux auteurs de nouvelles situations dans lesquelles ils vont pouvoir réinventer leurs subterfuges dramaturgiques. Déguisements et travestissements sont largement exploités de même que le souvenir d'anecdotes diverses et de faits historiques. Le théâtre en s'ouvrant au monde voit évoluer ses pratiques et c'est alors tous les genres théâtraux, comédies, tragédies, opéras, vaudevilles, etc. qui vont reprendre les thèmes liés à l'altérité. L'engouement pour ces sujets est général car ils répondent, en plus de leur nouveauté et de leur attrait visuel, à un goût pour l'imaginaire et le fantastique. La mise en scène de l'altérité va donc de pair avec l'imprévu, la fantaisie et le charme.

Incontestablement visuel, ce théâtre présente un grand nombre de nouveaux personnages. Ceux-ci, bien qu'inspirés des peuples exogènes se révèlent être des figures théâtrales à facettes. Le personnage amérindien, bien qu'il soit toujours sauvage, n'est pas appréhendé de la même façon selon le sexe : la femme est belle, douce et naïve quand l'homme vit dans les bois, l'arme à la main. Ils sont tous deux l'allégorie parfaite des questionnements d'alors. Les Ottomans et autres Orientaux sont les personnages que l'on retrouve le plus fréquemment sur les scènes françaises car ils sont aussi, parce qu'on les fréquente depuis plus longtemps, ceux qui ressemblent le plus aux Européens. Le peuple et ses artisans sont présents en nombre et le sérail n'est pas sans rappeler la cour du roi de France. Deux figures sont principalement exploitées : le bon Turc, heureux et tolérant, et le Musulman, cruel et barbare. Les personnages orientaux sont incontestablement composites car ils incarnent à la fois une réalité politique et une

altérité religieuse. Une proximité existe entre ces personnages et ceux d'Asie, bien que le faste et la frivolité laissent place à la violence et à la vertu. Quant aux personnages noirs, bien que très présents sur scène, ils ne sont qu'une touche exotique au milieu de la beauté blanche et du faste turc le plus souvent. Davantage exhibé que découvert, incarnation parfaite de l'altérité, le personnage noir suit l'évolution des clichés colonialistes.

Derrière la contemplation de ces figures se cache un discours politique et philosophique car l'altérité n'a en réalité pour seul dessein que de revenir à soi. Faire-valoir du héros blanc, opportunité de discourir sur les excès de religion, miroir de l'Europe et objet d'une amorce d'un discours prérévolutionnaire, l'altérité n'est qu'artifice scénique et argument libérateur de la parole.

Les dramaturges ont façonné de véritables figures théâtrales à multiples facettes bien que d'un premier abord les personnages venus d'ailleurs se limitent à leurs particularismes : ils sont Noirs avant d'être Africains, Musulmans avant d'être Ottomans ou Sauvages avant d'être Amérindiens. Ils ont néanmoins tous pour point commun d'être étranges car non-Européens et de venir de milieux tropicaux, à l'exception des Canadiens mais le climat n'est pas une référence pour les intrigues s'y déroulant. Aucune intrigue n'a lieu par exemple chez les Inuits. L'Autre lointain est dans un premier temps pensé comme celui de l'outre-mer, que ce soit la mer Méditerranée ou les océans. Son exotisme est alors implicite. Il vient nécessairement de loin, ses différences physiques et culturelles le prouvent ; chaque territoire correspond à une altérité, participant ainsi au découpage du monde. Cet Autre est anormal puisque différent et le public paie pour le voir, pour voir cette originalité. Pour autant, ce n'est pas parce qu'il est matérialisé qu'il est véritable.

Bien au contraire, l'étude de ces figures de l'altérité montre que cet Autre est en réalité factice et déshumanisé dès lors qu'il est sur scène et la manière dont il est mis en scène ne peut être neutre car sa différence renvoie à un discours social et politique. L'Autre est fabriqué et sa présence n'est sollicitée que pour servir la présence du Français. Il n'est finalement qu'un objet dramaturgique au service de la valorisation du héros blanc ou offrant la possibilité d'un débat controversé sur la

société européenne. L'Autre, en temps que personnage, n'a en définitive que peu d'importance seul : il n'existe réellement que dans sa rencontre avec l'Européen.

Étudier la réunion entre la Vieille Europe et les nouveaux mondes permet de réaliser que là où l'on croyait parler de cet Autre exogène, nous parlions finalement de nous : en définissant ses contours, ce sont les nôtres qui nous apparaissent. Cela est de plus mis en exergue par le théâtre puisque l'art dramatique est l'art de jouer ce que l'on est pas et à l'époque que nous venons d'étudier, cela est d'autant plus fort que c'est un Blanc qui va jouer un Noir, un Chrétien qui va interpréter un Musulman, etc. L'acteur n'est pas ce qu'il incarne, il endosse le costume de l'Autre absolu. Ainsi, même en jouant à être cet Autre extrême, nous revenons inévitablement à nous.

Nous pouvons dès lors nous interroger sur l'origine des cristallisations et idées reçues d'aujourd'hui, qui enferment le Noir dans la singerie ou le Musulman dans la barbarie. En effet, ce passé qui a inventé des masques pour tous ceux qui ne correspondent pas aux critères physiques, religieux et sociétaux d'alors, et l'a diffusé massivement par le biais du spectacle, n'est-il pas le créateur des préjugés et stéréotypes encore actuels aujourd'hui ? Puisque les dramaturges ont participé à la construction de figures sans chercher à reproduire le réel, l'Histoire du théâtre n'a-t-elle pas une part de responsabilité ?

Les préjugés qui traversent la société d'aujourd'hui ont une histoire. Le théâtre a participé à son histoire en enfermant certains personnages et donc certaines personnes dans des cases. Il a participé à créer le regard négatif porté sur la couleur de la peau ou le culte adopté et ce regard empli de préjugés existe encore aujourd'hui. Bien que le mot *racisme* soit anachronique pour ce qui est de la période étudiée, cette thèse met incontestablement en évidence qu'un racisme culturel, poétique est né à cette époque, soutenu par un racisme scientifique classifiant les êtres, et qu'il est lié au racisme d'aujourd'hui. Si celui-ci est dangereux car touchant à l'estime de soi, les spectacles d'alors n'avaient pas ce fardeau à porter puisqu'ils étaient destinés au public français alors exclusivement

Blanc et chrétien. Celui-ci était alors conforté dans son sentiment de supériorité face à cet Autre qui, rappelons-le, ne lui était connu que par le théâtre.

Nous nous construisons dans le regard de l'Autre ; le théâtre a donc participé à la hiérarchisation plus ou moins inconsciente des Hommes, au même titre que le code noir sur le plan politique. Il est donc une nouvelle fois important de comprendre l'Histoire pour se comprendre et l'Histoire du théâtre participe de cela car elle permet de comprendre l'origine des scories que l'on trouve dans le présent.

Stéréotypes et préjugés ont en effet traversé les siècles particulièrement en ce qui concerne le personnage noir : si au temps de la Révolution, le théâtre aborde le thème de l'esclavage, le XIX^e^ siècle le présente à nouveau en bon nègre puis en nègre romantique. C'est ensuite le temps de l'exhibition de ces hommes si différents, aux côtés d'Amérindiens mais aussi d'autres « anormaux » dans les zoos humains créés durant les expositions coloniales pour présenter au public les peuples colonisés dans une reconstitution de leur environnement. Ces événements avaient également un part de théâtralité puisque puisqu'il était demandé à ceux qui y étaient exhibés de ressembler à l'image que l'Occident avait d'eux ; il était demandé par exemple à l'Américain de jouer à être l'Indien qu'on attendait de lui. De plus, de même qu'au théâtre, le public payait son entrée pour venir y assister. Les figures de l'altérité s'ancraient donc de plus en plus dans l'inconscient occidental. Ces spectacles ne s'arrêtèrent pas au milieu du XX^e^ siècle pour des raisons morales mais pour de simples raisons financières. L'exposition *Exhibitions. L'Invention du sauvage* qui a eu lieu au Musée du Quai Branly retraçait l'histoire de l'exhibition d'exotiques. Elle a été élue meilleure exposition 2011 aux Globes de cristal art et culture, ce qui prouve l'intérêt pour ces questionnements sur l'altérité et ses mises en scène. Cette exposition confirme également l'intérêt de notre travail car le théâtre et la pratique scénique ont participé à l'exhibition de l'altérité, ils en sont les précurseurs et pour cela, l'Histoire du théâtre doit être interrogée à son tour d'autant plus qu'elle ne l'a que peu été avant l'époque coloniale sur le sujet de l'altérité exogène.

Les illusions offertes par le théâtre ne sont donc pas sans danger puisqu'elles participent à la création de clichés qui, dans le cas de l'altérité, existent

encore aujourd'hui. À l'inverse de la littérature ou de la peinture, le théâtre est spectaculaire mais s'il offre du vivant, il ne propose pas de réel puisqu'il représente l'Autre selon certains critères. Par sa représentation vivante, le théâtre conditionne le public et crée un frein émotionnel envers l'altérité. Il stigmatise l'Autre sur sa différence par le travail qu'il fait sur les imaginaires.

Le conditionnement religieux de l'Ancien Régime justifiant la colonisation et ne pouvant reconnaître d'autres croyances que celle du Dieu chrétien, ne permet donc pas de découvrir l'Autre objectivement. Il ne peut être envisagé comme notre égal alors même que l'altérité n'est finalement en ce temps qu'une invention morale prônant l'impossibilité d'une égalité. Ces Autres exogènes sont alors enfermés dans une infériorité pendant des siècles, enfermés dans leur apparence et dans leur différence.

La prise de conscience est en cours mais comment le XXI^{e} siècle peut-il déconstruire cela ? Il y a une réelle complexité à détruire ce que l'Occident a construit durant des siècles. Un auteur contemporain comme Michel Azama s'y essaie avec son spectacle *Aztèques*. Lorsqu'auparavant les dramaturges présentaient l'arrivée des Européens sur les sols étrangers, l'accent était mis sur les bienfaits qu'ils apportaient, mêlant la connaissance et la modernité, même si la manière était certaines fois décriée. Aujourd'hui, plus de discours officiel à avancer si l'on veut être joué et la vérité sur ce qui se passait dans ces nouveaux mondes est accessible à tous. C'est pourquoi Michel Azama peut aborder la chute du dernier empereur aztèque face aux conquérants espagnols sous un angle différent. Le passé et le présent s'interrogent au sujet de la colonisation et les Aztèques ont véritablement la parole. Le but de ce spectacle n'est pas de refaire l'Histoire mais de la questionner et ainsi l'interroger et s'interroger sur l'Autre. Remarquons une nouvelle fois que c'est la mise en scène de la rencontre qui permet l'introspection car le recul que nous avons aujourd'hui associé la mise en scène de la rencontre souligne l'incohérence des hommes venaient prêcher l'amour de Dieu mais qui en réalité massacraient en son nom.

Chacun est donc le sauvage de l'autre. Chacun est pour l'autre une énigme, parfois même un monstre. De nombreux préjugés sont nés à cette époque quant à l'appréhension de l'autre car on ne cherche pas vraiment à le connaître ; seules ses

différences sont exploitées puisqu'il est autre à cause de celles-ci. Les différences entre catholicisme et islamisme ne sont pas évoquées, l'organisation des sociétés exogènes importe peu… c'est ainsi que la stigmatisation de l'Autre est née et perdure malheureusement aujourd'hui. L'histoire culturelle et artistique d'un pays est inévitablement liée à son histoire sociale. Le théâtre s'en fait alors le témoin tout en participant à son évolution. La mise en scène de l'autre est nécessairement frappée d'ethnocentrisme car la société française répercute sur lui tout ce qu'elle n'accepte pas chez elle.

Il faut alors continuer d'étudier les textes anciens comme ceux de notre corpus et continuer de les présenter au public mais en prenant garde de ne pas réitérer les erreurs du passé. Il ne faut en aucun cas ranger pudiquement ce pan de notre passé littéraire. Nous, contemporains, avons la responsabilité de montrer ces textes anciens par de nouvelles mises en scène pour montrer le décalage qu'il y avait alors et ainsi déconstruire ces stéréotypes. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, par exemple, expurger du répertoire français les œuvres de Molière sous prétexte qu'il présentait lui aussi le Maure dans le contexte d'alors. Il faut au contraire l'intégrer dans la réflexion d'aujourd'hui puisque dorénavant au fait des tenants et des aboutissements de ces écritures, nous pouvons les convoquer sur scène. L'Histoire du théâtre fait ainsi avancer l'Histoire contemporaine et l'Histoire contemporaine du théâtre.

Les œuvres théâtrales se font donc le témoignage d'une société qui se regarde par ricochet ; la négation de l'Autre est donc inévitable. L'altérité théâtrale devient un argument à la réflexion sociale et l'étude du personnage exogène fait du théâtre un lieu d'écriture de l'Histoire comme espace d'expression d'un point de vue sur ceux qui sont devenus aujourd'hui les minorités. La mise en scène de l'altérité offre donc l'opportunité d'une introspection mais elle est aussi une clé pour comprendre le monde quand bien même la découverte de l'Autre suscita plus de rejet que d'ouverture, plus de diabolisation que d'acceptation. L'analyse de la mise en scène de l'altérité nous force à réfléchir à nos propres convictions ainsi qu'à notre propre rapport à l'autre.

Annexes

CHRONOLOGIE DES PIÈCES ÉTUDIÉES

Année	Titre	Auteur
1586	Acoubar ou La Loyauté trahie	J. Du Hamel
1608	Les Portugaiz infortunez	N-C. Des Croix
1608	Tragédie d'un More cruel	Anonyme
1612	La Tragédie mahommetiste	Anonyme
1618	La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman	P. Mainfray
1626	Le Ballet du naufrage heureux	C. De L'Estoile
1630	Le Grand et Dernier Solyman	J. Mairet
1637	L'Aveugle de Smyrne	5 auteurs
1640	L'Ambassadeur d'Affrique	N. Du Perche
1642	Ibrahim ou L'Illustre Bassa	G. De Scudéry
1643	La Belle Esclave	C. De L'Estoile
1644	Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa	Desfontaines
1647	Héraclius, empereur d'Orient	P. Corneille
1667	Le Sicilien ou L'Amour peintre	Molière
1670	Le Bourgeois gentilhomme	Molière
1672	Bajazet	Racine
1676	Tamerlan ou La Mort de Bajazet	N. Pradon
1692	Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie	La Grange-Chancel
1692	Les Chinois	J-F. Regnard
1703	La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc	N. Barbier
1711	Rhadamisthe et Zénobie	P-J de Crébillon
1714	Arlequin Mahomet	A-R. Lesage
1721	Arlequin sauvage	L-F Delisle de la Drevetière
1725	Le Fâcheux Veuvage	A. Piron
1725	Les Huit Mariannes	A. Piron
1726	Les Pèlerins de la Mecque	Lesage & D'Orneval
1728	Achmet et Almanzine	A-R. Lesage
1729	Le Corsaire de Salé	Lesage & D'Orneval
1730	Zémine et Almanzor	A-R. Lesage
1732	Zaïre	Voltaire
1734	Les Mariages de Canada	A-R. Lesage
1735	Les Indes galantes	L. Fuzelier
1735	Scanderberg	A. Houdar de La Motte
1736	Alzire ou Les Américains	Voltaire
1736	Le Fanatisme ou Mahomet le prophète	Voltaire
1739	Mahomet second	J.S. De Lanoue
1740	La Découverte du Nouveau Monde	J-J. Rousseau
1740	Zulime	Voltaire
1742	Les Veuves turques	G-F. Poullain de Saint-Foix
1743	L'Isle sauvage	G-F. Poullain de Saint-Foix
1744	L'Algérien ou Les Muses comédiennes	L. de Cahusac
1747	Zéloïde	G-F Poullain de Saint-Foix
1747	Le Miroir	M-A. Petit
1749	Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée	Anonyme
1749	La Colonie	G-F Poullain de Saint-Foix
1754	La Péruvienne	M-A. Rochon de Chabannes
1755	L'Orphelin de la Chine	Voltaire
1758	Le Barbier de Bagdad	C. Palissot de Montenoy
1760	Zulica	C-J. Dorat
1762	Les Trois Sultanes ou Soliman second	C-S. Favart
1763	Manco-Cápac	Le Blanc de Guillet
1764	La Jeune Indienne	S-R-N. de Chamfort
1767	Hirza ou Les Illinois	Sauvigny
1768	Alménorade	Carmontelle
1770	La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes	A-M. Lemierre
1770	Le Marchand de Smyrne	S-R-N. de Chamfort
1770	L'Indienne	N-E. Framery
1772	Pierre le Cruel	Dormont de Belloy
1775	La Colonie	N-E. Framery
1776	Mustapha et Zéangir	S.-R.-N. de Chamfort
1778	Le Français en Huronie	Dumaniant
1779	Vathek	C-S-F du Crest de Genlis
1783	Le Nègre blanc	Dorvigny
1784	L'Habitant de la Guadeloupe	L-S. Mercier
1784	Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs	O. de Gouges
1786	L'Héroine américaine	M. Arnould
1787	La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance	Radet & Barré
1789	Arlequin odalisque	L-S. Auger
1789	Le Menuisier de Bagdad	C-J. Guillemain
1789	Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant	Anonyme

TABLEAUX RECAPITULATIFS

Lieux de l'action

				Amérique			Asie				
Année	**Titre**	utopie inconnu	Europe	Canada	Pérou	île	Chine	Tartarie	Inde	Afrique	Emp. Ottoman Af. Du nord
1586	Acoubar	/	/	Canada	/	/	/	/	/	/	/
1608	Les Portugaiz infortunez	/	/	/	/	/	/	/	/	oui	/
1608	Tragédie d'un More cruel	/	Majorque	/	/	/	/	/	/	/	/
1612	Tragédie mahommetiste	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Turquie
1618	La Rhodienne ou La Cruauté …	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1626	Le Ballet du naufrage heureux	Pas d'indice	/	/	/	/	/	/	/	/	/
1630	Le Grand et Dernier Solyman	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Alep
1637	L'Aveugle de Smyrne	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Smyrne
1640	L'Ambassadeur d'Affrique	/	Paris	/	/	/	/	/	/	/	/
1642	Ibrahim ou L'Illustre Bassa	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1643	La Belle Esclave	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Alger
1644	Perside ou La Suitte d'Ibrahim …	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1647	Héraclius, empereur d'Orient	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1667	Le Sicilien ou L'Amour peintre	/	Sicile	/	/	/	/	/	/	/	/
1670	Le Bourgeois gentilhomme	/	Paris	/	/	/	/	/	/	/	/
1672	Bajazet	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1676	Tamerlan ou La Mort de Bajazet	/	/	/	/	/	/	/	oui	/	/
1692	Jugurtha ou Adherbal roy …	/	/	/	/	/	/	/	/	Numidie	/
1692	Les Chinois	/	France	/	/	/	/	/	/	/	/
1703	La Vangeance de Colombine	/	Lyon	/	/	/	/	/	/	/	/
1711	Rhadamisthe et Zénobie	/	/	/	/	/	/	Artanisse	/	/	/
1714	Arlequin Mahomet	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Surate puis Basra
1721	Arlequin sauvage	/	Marseille	/	/	/	/	/	/	/	/
1725	Le Fâcheux Veuvage	/	/	/	/	/	/	/	une île	/	surement
1725	Les Huit Mariannes	/	/	/	/	/	/	/	/	/	sérail du sultan
1726	Les Pèlerins de la Mecque	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Au Grand Caire
1728	Achmet et Almanzine	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1729	Le Corsaire de Salé	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Salé
1730	Zemine et Almanzor	/	/	/	/	/	/	Astracan	/	/	/
1732	Zaïre	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Jérusalem
1734	Les Mariages de Canada	/	/	Québec	/	/	/	/	/	/	/
1735	Les Indes galantes	Prologue	/	Entrée IV	Entrée I	/	/	/	/	/	Entrée II et III
1735	Scanderberg	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Andrinople
1736	Alzire ou Les Américains	/	/	/	Los Reyes	/	/	/	/	/	/
1736	Le Fanatisme ou Mahomet le prophète	/	/	/	/	/	/	/	/	/	La Mecque
1739	Mahomet second	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Byzance
1740	La Découverte du Nouveau Monde	/	/	/	/	Guanahan	/	/	/	/	/
1740	Zulime	/	/	/	/	/	/	/	/	Trémizène	/
1742	Les Veuves turques	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1743	L'Isle sauvage	Île sauvage	/	/	/	Île sauvage	/	/	/	/	/
1744	L'Algérien ou Les Muses …	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Alger
1747	Zéloïde	/	/	/	/	/	/	/	Oxithra	/	/
1747	Le Miroir	/	/	/	/	/	/	/	Inde	/	/
1749	Arlequin réviseur et médiateur	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Mitropoli
1749	La Colonie	/	/	/	/	une Isle	/	/	/	/	/
1754	La Péruvienne	Frivolité	/	/	/	/	/	/	/	/	/
1755	L'Orphelin de la Chine	/	/	/	/	/	Cambalu	/	/	/	/
1758	Le Barbier de Bagdad	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Bagdad
1760	Zulica	/	/	/	/	/	/	Samarcando	/	/	/
1762	Les Trois Sultanes	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1763	Manco-Capac	/	/	/	Cusco	/	/	/	/	/	/
1764	La Jeune Indienne	/	/	Charlestown	/	/	/	/	/	/	/
1767	Hirza ou Les Ilinois	/	/	Canada	/	/	/	/	/	/	/
1768	Alménorade	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Palais du sultan
1770	La Veuve du Malabar	/	/	/	/	/	/	Malabar	/	/	/
1770	Le Marchand de Smyrne	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Smyrne
1770	L'Indienne	/	/	/	/	/	/	Inde	/	/	/
1772	Pierre le Cruel	/	Castille	/	/	/	/	/	/	/	/
1775	La Colonie	/	/	/	/	Une isle	/	/	/	/	/
1776	Mustapha et Zéangir	/	/	/	/	/		/	/	/	Constantinople
1778	Le Français en Huronie	/	/	Huronie	/	/	/	/	/	/	/
1779	Vathek	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Palais du Calife
1783	Le Nègre blanc	/	Paris	/	/	/	/	/	/	/	/
1784	L'Habitant de la Guadeloupe	/	Paris	/	/	/	/	/	/	/	/
1785	Zamore et Mirza	/	/	/	/	Une île	/	/	/	/	/
1786	L'Héroine américaine	/	/	Amérique	/	/	/	/	/	/	/
1787	La Négresse ou Le Pouvoir de la …	/	/	/	/	/	/	/	/	île	/
1789	Arlequin odalisque	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Constantinople
1789	Le Menuisier de Bagdad	/	/	/	/	/	/	/	/	/	Bagdad
1789	Les Sauvages civilisés	/	/	Chérok	/	/	/	/	/	/	

Religions évoquées

Année	Titre	Catholisme	Islam	Croyance Amérindienne	Hindouisme
1586	Acoubar	/	/	/	/
1608	Les Portugaiz infortunez	oui	/	/	/
1608	Tragédie d'un More cruel	/	oui	/	/
1612	La Tragédie mahommetiste	/	loi Ottomane	/	/
1618	La Rhodienne ou La Cruauté de Soliman	Rhodiens	Ottomans	/	/
1626	Le Ballet du naufrage heureux	/	/	/	/
1630	Le Grand et Dernier Solyman	/	/	/	/
1637	L'Aveugle de Smyrne	/	/	/	/
1640	L'Ambassadeur d'Affrique	/	/	/	/
1642	Ibrahim ou L'Illustre Bassa	oui	oui	/	/
1643	La Belle Esclave	Siciliens	Algériens	/	/
1644	Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa	/	/	/	/
1647	Héraclius, empereur d'Orient	/	/	/	/
1667	Le Sicilien ou l'Amour peintre	/	/	/	/
1670	Le Bourgeois gentilhomme	/	/	/	/
1672	Bajazet	/	/	/	/
1676	Tamerlan ouLla Mort de Bajazet	/	/	/	/
1692	Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie	/	/	/	/
1692	Les Chinois	/	/	/	/
1703	La Vangeance de Colombine	/	/	/	/
1711	Rhadamisthe et Zénobie	/	/	/	/
1714	Arlequin Mahomet	/	oui	/	/
1721	Arlequin sauvage	/	/	/	/
1725	Le Fâcheux Veuvage	/	/	/	oui
1725	Les Huit Mariannes	/	/	/	/
1726	Les Pèlerins de la Mecque	/	oui	/	/
1728	Achmet et Almanzine	/	/	/	/
1730	Zémine et Almanzor	/	/	/	/
1732	Zaïre	oui	oui	/	/
1734	Les Mariages de Canada	/	/	/	/
1735	Les Indes galantes	/	/	oui	/
1735	Scanderberg	/	/	/	/
1736	Alzire ou Les Américains	oui	/	oui	/
1736	Le Fanatisme ou Mahomet le prophète	/	oui	/	/
1739	Mahomet second	Grecs	oui	/	/
1740	La Découverte du Nouveau Monde	Espagnols	/	Américains	/
1740	Zulime	Espagnols	Africains	/	/
1742	Les Veuves turques	/	oui	/	/
1743	L'Isle sauvage	/	/	/	/
1744	L'Algérien ou Les Muses comédiennes	/	/	/	/
1747	Zéloïde	/	/	/	oui
1747	Le Miroir	/	/	/	/
1749	Arlequin réviseur et médiateur	Européens	/	/	/
1749	La Colonie	/	/	/	/
1754	La Péruvienne	/	/	/	/
1755	L'Orphelin de la Chine	/	/	/	/
1758	Le Barbier de Bagdad	/	oui	/	/
1760	Zulica	/	/	/	/
1762	Les Trois Sultanes	/	oui	/	/
1763	Manco-Capac	/	/	oui	/
1764	La Jeune Indienne	/	/	/	/
1767	Hirza ou Les Ilinois	oui	/	/	oui
1768	Alménorade	/	/	/	/
1770	La Veuve du Malabar	/	/	/	oui
1770	Le Marchand de Smyrne	Français	Turcs	/	/
1770	L'Indienne	/	Guèbre	/	Indiens
1772	Pierre le Cruel	Européens	Maures	/	/
1775	La Colonie	/	/	/	/
1776	Mustapha et Zéangir	/	Ottomans	/	/
1778	Le Français en Huronie	/	/	/	/
1779	Vathek	/	/	/	/
1783	Le Nègre blanc	/	/	/	/
1784	L'Habitant de la Guadeloupe	/	/	/	/
1785	Zamore et Mirza	/	/	/	/
1786	L'Héroine américaine	/	/	/	/
1787	La Négresse ou Le Pouvoir de la ...	/	/	/	/
1789	Arlequin odalisque	/	/	/	/
1789	Le Menuisier de Bagdad	/	/	/	/
1789	Les Sauvages civilisés	/	/	oui	Chinois

FICHES SIGNALÉTIQUES

Acoubar ou la Loyauté trahie

Jacques du Hamel

1586
Tragédie

Structure
5 actes, non divisés en scènes.

Personnages
7 personnages (+ Les Sauvages et les Gendarmes d'Acoubar), de Guylan (région de Perse), d'Astracan (ville russe située sur les bords de la mer Caspienne), de France et de Canada.

Temps et lieux
Au Canada, contemporain de l'auteur (XVI^{e} siècle).

Mots-clés
Guerre, magie, mort, amour, rivalité, sauvage, étranger, déguisement, religion,.

La Fable / Résumé

« Acoubar, Roi de Guilan, est en guerre contre Castio, Roi de Canada. Connaissant les forces supérieures de son adversaire, il a recours à un Magicien de ses amis, qui jette l'épouvante dans l'armée ennemie, de sorte que Castio perd la bataille et la vie. Acoubar prend prisonniers l'Infante Fortunie dont il est amoureux, et Pistion qui est aussi amoureux de cette Princesse. On lui conseille de faire mourir son rival. Le Roi a horreur d'une action aussi lâche, et lui donne la vie et la liberté. Cependant il ordonne un tournoi en l'honneur de la Princesse. Pistion, déguisé en Sauvage, en remporte le prix, et le reçoit des mains de sa maîtresse. Celle-ci, comptant sur la valeur de son amant, et craignant que le Roi ne la force de l'épouser, lui persuade qu'il va de sa gloire de combattre l'étranger, et qu'il lui serait honteux de laisser emporter le prix du tournoi. L'amoureux Acoubar ne peut rien refuser à Fortunie, et se présente sur la lice pour combattre le Sauvage déguisé. Après un assez long combat, le Roi tombe blessé. Alors il demande la vie à son adversaire, et lui rappelle qu'il n'y a pas longtemps qu'il la lui a donnée. Il lui offre même de lui céder et l'Infante et sa couronne ; mais le barbare Pistion, sans l'écouter, le massacre impitoyablement. »[323]

Source de l'intrigue

Cette tragédie prend son sujet dans le roman intitulé *Les Amours de Pistion et Fortunie en leur voyage de Canada* d'Antoine du Périer, sieur de la Salargue.

---

[323] *Bibliotheque du Theatre François, depuis son origine*, Tome premier, chez Michel Groell, Dresde, 1768, p. 280.

Les Portugaiz infortunez

Nicolas-Chrétien Des Croix

1608
Tragédie

Structure
Un prologue, 5 actes non divisés en scènes.

Personnages
Le Génie (Démon du Cap de Bonne-Espérance), l'Ange Raphaël (Tuteur des voyageurs)
Un groupe de Blancs (Portugais), un groupe de Noirs (Manicains, Éthiopiens)

Temps et lieux
Afrique du Sud, Cap de Bonne-Espérance, 1552.

Mots-clés
Exotisme, Afrique du Sud, naufrage, colonisation, évangélisation, Cafres, peur, affrontement, nudité.

La Fable / Résumé

Un groupe de Portugais fait naufrage, lors de son retour au pays, près du cap de Bonne Espérance. Les rescapés doivent remonter la côte à pied pour rejoindre le Mozambique où arrivent des bateaux de commerce portugais. Mais ils vont rencontrer des Noirs hostiles qui refusent de leur donner de la nourriture et qui parviennent à les déposséder de tous leurs biens, y compris de leurs vêtements. Épuisés tant physiquement que mentalement, beaucoup d'entre eux vont mourir et être enterrés dans le sable.

Source de l'intrigue

Lorsque cette tragédie apparaît, il est d'usage de prendre ses sujets dans la légende et l'histoire antique ou biblique mais Chrétien Des Croix choisit d'y mettre en scène une mésaventure récente, celle du naufrage du galion S. Joao de Sepulveda en 1552, narrée par le Père Maffei dans *Historiarum Indicarum.*

Tragédie françoise d'un More cruel envers son Seigneur nommé Riviery, gentilhomme espagnol, sa demoiselle et ses enfans.

Anonyme

1608
Tragédie

Structure
5 actes non divisés en scènes

Personnages
7 personnages parlants, 8 en scènes. Un More et des espagnols.

Temps et lieux
Espagne / Majorque, XVI[e] siècle.

Mots-clés
More, esclavage, vengeance, viol, infanticide, mutilation, Mahomet.

La Fable / Résumé

« Riviery gentil-homme Espagnol, pensant avoir la fortune si favorable qu'il luy sembloit que le Ciel ne luisoit que pour son seul sujet, ayant faict construire un Chasteau sur le bord de la mer : se delibere d'y faire quelque sejour, un certain esclave nourry de long-temps en sa maison, se ressouvenant de plusieurs coups de bastons que son maistre luy avoit fait endurer du temps de ces premiers services proteste s'en venger, l'occasion venant opportune ce Seigneur mettant soubz le voille d'oubli les vieilles rancœurs de son Esclave le met en plaine liberté, qui ocasionna l'afriquain de dessimuller son entreprise : un jour son maistre envoye quelques vivres au Chasteau sa femme & ces enfans le tout conduits par lesclave, où les ayant en sa possession ferme la forteresse prend la damoiselle à force luy donne plusieurs coups, prend les enfans les tuë l'un apres l'autre en la presence de son seigneur qui estoit nouvellement revenu de la chasse qui voiant un si piteux spectacle supplie à jointes mains au More de lui redonner sa femme ce qu'il accorde, au moien que ce pauvre miserable ce couppe le nez ce qu'il fit pour obeïr à ce cruel qui apres se mocquant de lui ne laisse d'envoier la pauvre damoiselle par force de coups de poignard haut en bas du Chasteau, avec ces pauvres petits, & le traistre de peur de ne tomber vif entre les mains de son maistre ce precipite du haut de la tour dans la mer. »[324]

Source de l'intrigue

L'auteur précise dans l'argument reprendre le sujet de la trente et unième histoire des *Histoires tragiques* de Bendel. Il s'agit en fait de l'une des 214 *Nouvelles* de Matteo Bandello (1480-1561). 18 d'entres-elles furent traduites par Pierre Boaistuau et François de Belleforest et éditées sous le titre *d'Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel et mises en langue française* en 1559.

---

[324] Argument précédant la pièce dans l'édition : *Tragédie françoise d'un more cruel envers son seigneur nommé Riviery, gentilhomme espagnol, sa dame et ses enfans*, A. Cousturier, Rouen, 1620.

Tragédie mahommetiste où l'on peut voir et remarquer l'infidélité commise par Mahumet, fils ayné du Roy des Othomans, nommé Amurat à l'endroit d'un sien amy et son fidelle serviteur, lequel Mahumet pour seul jouir de l'Empire fit tuer son petit frère par ce fidelle amy, et comment il le livra en la puissance de sa mère pour en prendre vengeance, chose de grande cruauté
Anonyme

1612
Tragédie

Structure
5 actes non divisés en scènes

Personnages
7 Ottomans, 2 chœurs. .

Temps et lieux
Constantinople.

Mots-clés
Mahomet, fratricide, pouvoir, anthropophagie, vengeance.

La Fable / Résumé

« Mahomet, fils d'Amurat, s'empresse, à la mort de son père de supprimer tous ses frères, potentiels concurrents au trône. Mosech, son fidèle serviteur tente pourtant de l'en dissuader, mais tout animé par la fureur, Mahumet lui ordonne de tuer lui-même le plus jeune de ses frères, un bébé encore dans les langes »[325]. Son deuxième frère parvient à s'échapper. Surgit alors la sultane, mère des trois garçons, avec son enfant mort dans les bras. Elle exige de Mahumet d'être vengée. Le sultan lui cède alors la vie de Mosech pour qu'elle assouvisse sa rage. Elle lui arrache le cœur et boit son sang.

Source de l'intrigue

Inspiré du récit de Nicolas Moffan, *Le Meurtre exécrable et inhumain commis par Soltan Solyman, Grand Seigneur des Turcs, en la personne de son fils aîné Soltan Mustaphe*, chez Cavailler, 1556.

[325] CLOSSON Marianne, *L'Imaginaire démoniaque en France (1550-1650), génèse de la littérature fantastique*, Droz, 2000, p. 440.

La Rhodienne ou la Cruauté de Soliman. Tragédie où l'on voit naïvement décrites les infortunes amoureuses d'Eraste et de Perside.

Pierre Mainfray

1618
Tragédie

Structure
5 actes, non divisés en scènes.

Personnages
9 personnages, 3 Rhodiens, 6 Turcs.

Temps et lieux
Constantinople, XVI[e] siècle.

Mots-clés
Perse, amitié, amour, jalousie, meurtre, trahison, vengeance.

La Fable / Résumé

« Eraste Rhodien le miracle des Chevaliers de son temps, ayant occis un Gentilhomme pour l'occasion d'une chaisne d'or que luy avoit donnée sa maistresse Perside, le parangon des autres beautez, se retire à Constantinople vers Soliman, qui ayant remarqué ses vaillances au siege de Gaselle & Belgrade, luy donna l'estat de Baccha, peu apres ce Solyman, faisant envahir l'Isle de Rhodes, receut en don comme un miroir de perfection la belle Perside, dequoy ne pouvant jouir pour l'extresme affection qu'elle portoit à Eraste, les allie ensemble, & fait Eraste gouverneur de Rhodes ; mais se repentant apres de sa liberalité esperant jouir de Perside, mande Eraste, & le chargeant de faux crimes, luy fait trancher la teste, puis va derechef devant rhodes, avec une armée, où Perside qu'il pensoit avoir, vestüe des armes de son cher Eraste, fut tuée, dont Soliman irrité, fit pendre son cousin le Baccha Brusor, en une Pyramide, eslevée sur un magnifique tombeau, qu'il fit faire pour apaiser les mânes d'Eraste, & Perside, & ce qui incita Solyman de faire pendre Brusor, se fut parce qu'il luy avoit conseillé de faire décapiter Eraste, pour jouir de Perside. »[326]

[326] Argument de la pièce présent dans l'édition de chez David du Petit Val de 1621.

Le Ballet du Naufrage heureux

Vers de Claude de l'Estoile et Pierre Cotignon

1626
Ballet représenté au Château du Louvre

Structure
Plusieurs récits en strophes inégales puis un dialogue.

Personnages
Une quinzaine de représentations de personnages curieux.

Temps et lieux
Une île puis le cabinet de l'alchimiste.

Mots-clés
Naufrage, soleil, amour, mores, beauté.

La Fable / Résumé

Suite à un naufrage, un marchand réfléchit sur le monde et la vie de Cour. S'en suit un dialogue entre l'Alchimiste et les Mores.

Source de l'intrigue

Le couronnement de Louis XIII permet à la France de respirer à nouveau, les guerres s'éloignent, l'économie se stabilise, la monarchie s'impose. La cour, composée principalement d'anciens princes féodaux, se rassemble de plus en plus autour du roi et, pour s'occuper, donne des fêtes somptueuses où plusieurs genres artistiques se croisent : ballet, théâtre, chant mêlés à des jeux et des banquets extraordinaires. On aime y créer la surprise et se déguiser. L'exotisme est de plus à la mode grâce aux Découvertes des siècles précédents et le personnage noir trouve alors une place au sein de ces fêtes, de même que tout personnage un tant soi peu extravagant comme ceux de la vie politique et mondaine.

Le Grand et Dernier Solyman ou la mort de Mustapha

Jean Mairet

1630
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
12 personnages, 7 Turcs, 2 Persans, 2 esclaves (dont une Chypriote), 1 étrangère.

Temps et lieux
Alep (Syrie), XVI^{e} siècle.

Mots-clés
Échange d'identité, pouvoir, jalousie, amour, lettre, guerre.

La Fable / Résumé

« Enfant préféré de Solyman, Mustapha est haï de sa belle-mère Roxelane, qui voit en lui le rival de son fils pour la possession du trône, et de son beau-frère Rustan, rongé par l'envie. Tous deux s'unissent pour faire croire au sultan que le jeune homme en veut à son pouvoir et ils obtiennent sa condamnation à mort. »[327]

Source de l'intrigue

Mairet aurait repris pour cette pièce *Il Solimano* de Bonarelli della Rovere, imprimée à Venise en 1619.

[327] BERTAUD Madeleine, *La Jalousie dans la littérature au temps de Louis XIII, Analyse littéraire et histoire des mentalités*, Librairie Droz, Genève, 1981, p. 398.

L'Aveugle de Smyrne

Boisrobert, Colletet, Corneille, L'Estoile, Rotrou.

1637
Tragi-comédie

Structure
5 actes, en vers.

Personnages
10 Turcs.

Temps et lieux
Smyrne

Mots-clés
Infidélité, temple, sort, méfiance, amour.

La Fable / Résumé

« Philarque, fils d'Atlante, Prince du Sénat de Smyrne, aime, & est aimé d'Aristée. Cependant il la soupçonne d'infidélité, & la quitte. Aristée se retire dans le temple de Diane, pour y devenir Prêtresse. Philarque reconnoît son injustice, & va demander pardon à sa Maîtresse, & tâche à la faire sortir de sa retraite en offrant de l'épouser. Atlante, pour empêcher ce mariage, fait venir un Mage, qui avec une poudre, rend Philarque aveugle. Désespoir du pere, qui avec une autre poudre veut rendre la vûe à son fils, mais inutilement. Cependant on fait sortir Aristée du Temple de Diane, & Atlante consent que Philarque épouse sa maîtresse ; les amans s'embrassent, à plusieurs reprises, en se disant force fadeurs. Les pleurs d'Aristée rendent la vûe à Philarque & tout finit joyeusement. » [328]

[328]PARFAICT Claude et François, *Histoire du théâtre françois, depuis son origine jusqu'à présent*, Tome 5, Chez Le Mercier et chez Saillant, 1745, p. 426-427.

L'Ambassadeur d'Affrique

Nicolas Du Perche

1640
Comédie

Structure
1 acte, 8 scènes.

Personnages
7 français et une Suite d'Africains.

Temps et lieux
Paris, XVII[e] siècle.

Mots-clés
Manigance, travestissement.

La Fable / Résumé

« Lélie est éperdument épris de Lucresse, mais il apprend qu'un vieux barbon de docteur l'a demandée à son tuteur et que celui-ci ne devrait pas tarder à lui accorder sa main. Pour décourager le fâcheux, Lélie sollicite l'aide de son valet. (…) Finalement Crispin se noircit le visage et endosse le costume d'Ambassadeur africain, tandis que Lélie se fait passer pour son intendant et fait croire au docteur que l'Ambassadeur, homme ombrageux, qui supporte mal la contradiction, s'est mis dans la tête d'épouser Lucresse. Aussi serait-il très dangereux de se poser en rival (…) »[329]

Source de l'intrigue

Du Perche se serait inspiré du *Mort vivant* de Boursault (1662).

[329] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre, L'Image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », Paris, 1998, p. 62-63.

Ibrahim ou l'Illustre bassa

Georges de Scudéry

1642
Tragi-comédie

Structure
5 actes

Personnages
9 principaux (Justinian, Monégasque, Turc), des Troupes, des esclaves, des muets, des musiciens.

Temps et lieux
Au sérail de dehors à Constantinople, première moitié du XVI[e].

Mots-clés
Sérail, esclave, religion, fuite, comportement royal, relation entre pays/peuple.

La Fable / Résumé

« Roxelane, pour perdre l'Illustre Bassa, s'épuise en intrigues ; elle est au moment de triompher. Soliman revient à lui-même, s'occupe du soin de sa propre gloire, de la reconnaissance qu'il doit à un héros qui lui a sauvé sa couronne et sa vie, et met en liberté cet illustre bienfaiteur. »[330]

Source de l'intrigue

Inspiré, adapté d'une nouvelle de Jacques Yver, *Eraste et Perside*, l'une des 5 histoires du *Printemps d'Yver* paru en 1572.

Un roman parut sous ce titre en 1641 sous le nom de Georges de Scudéry mais il est aujourd'hui reconnu qu'il fut écrit par sa sœur, Madeleine de Scudéry. L'année suivante, en 1642, une pièce de théâtre, également titrée *Ibrahim ou l'Illustre Bassa* est jouée à Paris. S'il est d'usage de penser que cette tragi-comédie fut composée par George de Scudéry, des doutes persistent.

On apprend dans la dédicace à Monseigneur le Prince de Monaco qui précède la pièce que l'auteur est redevable d'une dette au Prince et qu'il lui offre cette pièce mettant en scène son illustre nom pour lui rendre hommage.

La pièce *Le Grand et dernier Solyman ou la Mort de Mustapha* de Jean Mairet serait également à l'origine du roman de Scudéry.

---

[330] *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des Théâtres*, Tome cinquième, Chez Babault, Capelle et Renand, Treutel et Wurtz, et Lenormant, Paris, 1810, p. 41.

La Belle Esclave

Claude de l'Estoille

1643
Tragi-comédie

Structure
5 actes

Personnages
7 personnages : 4 algériens, 3 Siciliens.

Temps et lieux
Alger.

Mots-clés
Guerre, amitié, sérail, christianisme, promesse, mensonge, enlèvement.

La Fable / Résumé

« Près d'être uni par les plus doux liens à la belle Clarice, le prince Alphonse la perd à la prise de Mégare, où vraisemblablement elle a dû finir ses jours ; lui-même se trouve esclave en Afrique. Un Roi du pays, qui l'a pris en amitié, lui permet de choisir, entre toutes les femmes qu'on lui amène, celle qui lui plaira davantage : pourtant, il en excepte une, dont il veut, dit-il, faire présent au Grand-Seigneur : c'est la belle Clarice, cette amante dont Alphonse pleure la perte. Ils se reconnaissent bientôt ; mais ils n'osent faire éclater leurs sentimens, que sous les noms de frère et de sœur. Quelque bonne volonté que le Roi ait pour Alphonse, il craint de lui accorder la liberté de Clarice. Alphonse, au désespoir, implore les bontés de la Reine, et obtient cette grâce. Cependant le Roi donne des ordres pour qu'on ramène Clarice ; alors un certain Haly vient annoncer qu'elle s'est précipitée dans la mer. Alphonse se désole ; mais bientôt la Reine découvre la fourberie de cet Haly, qui, épris des charmes de Clarice, voulait se l'approprier. Enfin on la rend à son cher Alphonse, et le Roi pardonne au fourbe, en faveur de la joie commune. »[331]

[331] *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des Théâtres*, Tome second, Chez Barault, Capelle et Renand, Treutel et Wurtz, et Le Normant, Paris, 1809, p. 11.

Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa

Nicolas Marie dit Desfontaines

1644
Tragédie

Structure
5 actes

Personnages
9 personnages, rhodiens et turques.

Temps et lieux
Constantinople, au sérail de dehors, XVI[e] siècle.

Mots-clés
Amour, trahison, vengeance, pouvoir, mort.

La Fable / Résumé

« Suite ou plutôt épisode nouveau de la tragicomédie de Scudéry *Ibrahim bassa* (1643), la *Perside* de Desfontaines se fait l'écho de la disgrâce d'Ibrahim, grand vizir du sultan tyrannique Soliman au travers d'une nouvelle victime de Soliman : Éraste, général en chef émérite des armées turques du tyran. Héro, vainqueur de récentes victoires, amant et aimé de Perside, il est jalousé par ses pairs (bassas comme lui) qui souhaitent sa perte complotent contre lui auprès de Soliman – également épris de Perside - en l'accusant d'intelligence avec l'ennemi afin de le faire exécuter (…) toute l'énergie tragique de l'intrigue s'exprime dans l'incompatibilité de l'héroïsme innocent avec le monde du sérail, lieu de la tyrannie politique absolue du monde oriental incarnée par la personne du sultan qui ne peut souffrir la moindre concurrence ou résistance, faisant d'un héro humain un coupable politique. Les vers de la scène dernière prononcés par Perside blessée et à l'agonie « tirant sa flèche de son sein » sont particulièrement violents »[332].

Source de l'intrigue

Comme son titre l'indique, il s'agit ici d'une suite à l'œuvre de Scudéry *Ibrahim ou l'Illustre bassa*, Desfontaines adapte donc une nouvelle fois la trame de la nouvelle de Jacques Yver, *Eraste et Perside*.

[332] (http://www.bibliorare.com/cat-vent_drouot1-2-02-07-1.pdf)

Héraclius, empereur d'Orient

Pierre Corneille

1647
Tragédie

Structure
5 actes

Personnages
10 personnages, byzantins.

Temps et lieux
Constantinople, VII[e] siècle.

La Fable / Résumé

« Un usurpateur a pris le pouvoir en exterminant les héritiers mâles de l'empereur : un nourrisson a néanmoins été sauvé grâce à une substitution d'identité, et une seconde substitution l'a fait passer pour son fils : ainsi celui qui est le vrai Héraclius passe pour le fils du tyran, l'autre est son véritable fils. Vingt ans plus tard, les deux jeunes gens croiront tous deux être Héraclius l'héritier légitime du trône, affrontant jusqu'à la mort celui dont ils ne savent plus s'il est leur père ou leur ennemi. »[333]

Source de l'intrigue

Il est probable que Pierre Corneille ait été fortement influencé par le théâtre et la littérature espagnols de Guillén de Castro et de Lope de Vega fondés sur l'horreur et la terreur, qui eux-mêmes puisaient dans l'histoire de leur pays et les longues relations conflictuelles qu'il entretenait avec l'Afrique du Nord et l'Orient. Il existe d'ailleurs une pièce espagnole de Calderón de la Barca intitulée *En este vida todo es verdad y todo mentira*. Il semble qu'une querelle exista sur laquelle des deux pièces inspira l'autre.

Le dramaturge s'appuie également sur l'Histoire mais cette fois, l'Histoire lointaine puisque Héraclius prit le pouvoir en 610 après avoir tué le tyran Phocas. Sous son règne l'empire romain d'Orient devient l'Empire byzantin, les pouvoirs sont réunis, le titre de « césar » est supprimé au profit d'imperator (empereur) ou basileus (titre donné au grand roi de Perse). Héraclius va délaisser Constantinople pour aller se battre contre les Perses, d'une branche chrétienne différente de la sienne, et laisse alors le champ libre au aux armées arabes musulmanes encore portées par la foi de Mahomet, mort quelques années plus tôt. Mort en 641, Héraclius est celui qui mit fin au monde romain et qui laissa son empire dans une confusion totale sur les plans frontaliers et religieux. Dans une lettre au lecteur précédent sa pièce, il avoue ne pas suivre l'Histoire telle qu'elle s'est déroulée mais l'avoir façonnée de façon à enrichir sa tragédie.

---

[333] Quatrième de couverture de l'édition Cicero.

Le Sicilien ou l'Amour peintre

Molière

1667
Comédie

Structure
20 scènes.

Personnages
6 personnages (français, siciliens, et grecs), deux laquais
Musiciens, des esclaves, des maures (personnages du ballet)

Temps et lieux
On imagine la Sicile, au temps de Molière.

Mots-clés
Jalousie, esclave, amour, voile, justice.

La Fable / Résumé

« Dom Pèdre, gentilhomme sicilien, garde jalousement la jeune Isidore, aimée d'un gentilhomme français, Adraste. Ce dernier apprend que don Pèdre veut faire peindre la jeune fille et prend la place du peintre, qui se trouve être un de ses amis. Les deux amants s'entendent et, pour faire sortir Isidore de la maison de don Pèdre, imaginent la ruse suivante : Adraste fait semblant de poursuivre une de ses esclaves qu'il envoie se réfugier chez don Pèdre. Sur l'intervention de celui-ci, Adraste dit qu'il pardonne à la jeune Zaïde, et que si elle veut quitter la maison du gentilhomme sicilien, il ne lui sera pas fait de mal. Mais, à la place de Zaïde, c'est Isidore, couverte d'un long voile, qui sort de la maison et s'enfuit avec son amant. En vain don Pèdre a recours au juge, qui donne justement une mascarade et refuse d'écouter ses doléances. »[334]

Source de l'intrigue

« Le livret du ballet des Muses dit que le Sicilien avait été composé uniquement pour offrir au roi des Turcs et des Maures. (…)

Molière se hâta de composer le Sicilien, et de le substituer à *Mélicerte* et à la *Pastorale comique*, dont il n'étoit pas content. (…) Cette pièce, destinée à faire partie d'une fête de cour, se terminoit par un ballet général, plaisamment lié à l'action. (…) Il étoit difficile d'imaginer un sujet qui prêtât davantage aux divertissements, et de combiner une action où ils pussent être mieux placés. La singularité des mœurs siciliennes, le mélange des nations, la variété des costumes, l'amour ombrageux et tyrannique d'un noble messinois ou palermitain en contraste avec l'amour respectueux et tendre d'un gentilhomme françois, des scènes de nuit, des sérénades galantes, des voiles, cette invention de la coquetterie ou de la jalousie, que l'une peut si facilement tourner contre l'autre … » [335]

---

[334] *Théatre complet de Molière*, Tome V, Bibliothèque Larousse, Paris, p. 88.
[335] LOUANDRE Charles, *Œuvres complètes de Molière*, Tome deuxième, Charpentier, Paris, 1832, p 526-527.

Le Bourgeois gentilhomme
Molière

1670
Comédie-ballet

Structure
5 actes.

Personnages
17 Français

Temps et lieux
Paris, XVII[e] siècle.

Mots-clés
Travestissement, turquerie, manipulation, gentilhomme, mariage.

La Fable / Résumé

« Bourgeois entiché de noblesse, M. Jourdain entend acquérir les manières des gens de qualité. (…)Il se pique également de courtiser Dorimène, amenée sous son toit par son amant, un comte désargenté, qui entend bien profiter de la naïveté de sa dupe. Sa femme et Nicole sa servante, se moquent, puis s'inquiètent de le voir ainsi toqué de belles manières, et tentent de le ramener à la réalité du prochain mariage de sa fille Lucile avec Cléonte. Mais ce dernier n'étant pas gentilhomme, M. Jourdain refuse obstinément cette union. Covielle, le valet de Cléonte, imagine alors de déguiser le jeune homme en " Grand Turc " et de l'introduire dans la maison pour honorer M. Jourdain et lui offrir la distinction de " Mamamouchi ". »[336]

Source de l'intrigue

« La cour de Versailles a sorti ses plus grandes richesses en cette année 1669 afin de recevoir pour la première fois l'ambassadeur du Grand Turc. Celui-ci paraît peu impressionné par toutes ces dorures ; on découvre de surcroît qu'il n'est pas le moins du monde le haut personnage auquel on s'attendait, mais un émissaire de rang bien plus modeste. Tous ces ors sont par conséquent complètement déplacés. Afin que la cour ne perde pas la face, il est décidé que serait composée une pièce de théâtre « où l'on put faire entrer quelque chose des habillements et des manières des Turcs ». En naît *Le Bourgeois gentilhomme*, comportant « un ballet turc ridicule », selon le vœu de Louis XIV, qui permet au pouvoir royal de trouver une réplique élégante au manque de savoir-vivre de son invité. » [337]

---

[336] http://www.alalettre.com/moliere-oeuvres-bourgeois-gentilhomme.php
[337] http://mediatheque.citemusique.fr/masc/?INSTANCE=CITEMUSIQUE&URL=/MediaComposite/CMDP/CMDP000000900/02-2.htm)

Bajazet

Jean Racine

1672
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
7 personnages (5 Ottomans et 2 esclaves)

Temps et lieux
Byzance, XVII[e] siècle.

Mots-clés
Guerre, pouvoir, sultane, amour, lettre, manipulation.

La Fable / Résumé

« Tandis que le sultan Amurât fait une guerre lointaine, sa favorite Roxane exerce le pouvoir ; elle a puissance de vie et de mort sur le jeune Bajazet, frère du sultan, prisonnier et formant avec la tendre Atalide l'inévitable couple victime. Impérieuse et jalouse, Roxane offre à Bajazet la vie et le trône, s'il l'épouse. Il refuse et la catastrophe s'en suit. »[338]

Source de l'intrigue

Inspiré de *The History of the Present State of the Ottoman empire* de Rycaut, 1669, traduit en français dès l'année suivante

L'auteur nous l'explique lui-même dans sa préface : « Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Cézy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet ; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendues conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances ; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation ; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Sur-tout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées ».[339]

---

[338] MAURON Charles, L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine, Chez Champion-Slatkine, Paris-Genève, 1986, p. 95.

[339] Cette préface est celle que racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

Tamerlan ou la Mort de Bajazet

Nicolas Pradon

1676
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
7 personnages (Tartares, Turcs, Grec) et une suite de Gardes.

Temps et lieux
Dans le camp de Tamerlan.

La Fable / Résumé

« Tamerlan victorieux, & prêt d'épouser Araxide, héritière de la Couronne de Trebizonde, devient épris des charmes d'Astérie, fille de Bajazet. La violence de sa passion lui fait étouffer tout ressentiment, il offre à ce Prince, son Captif, la liberté, & son amitié, s'il veut consentir à son Hymen avec sa fille, & charge Andronic, Prince Grec, réfugié à sa Cour, de lui faire cette proposition, tandis qu'il se réserve le plaisir de l'annoncer à la Princesse qu'il aime ; & pour empêcher Araxide de se plaindre, Tamerlan lui destine pour époux ce même Andronic qu'il vient de nommer Empereur de Grece. En formant ces projets, Tamerlan s'est flatté de pouvoir convaincre la haine de Bajazet, & il ignore la passion mutuelle d'Astérie, & du Prince de Grece, qui forme le nœud de la Tragédie. Bajazet, toujours inflexible, refuse fièrement l'alliance de son ennemi, & fait un effort pour recouvrer la liberté, ou périr. Le sort le trahit, & le rejette dans ses fers. Heureusement l'espérance de toucher le cœur d'Astérie, retient la colère de Tamerlan. Il ne fait usage que de la clémence. Bajazet en ressent les effets jusqu'au moment qu'il prend la terrible résolution de terminer par le poison une vie importune. Au reste, Tamerlan est si doux, qu'après qu'il a reconnu l'intelligence d'Andronic & d'Astérie, il se laisse braver, & s'en tient à de foibles menaces ; mais comme il est en train de pardonner, il leur fait grâce, & déclare à Andronic, que ne prétendant plus à la main d'Astérie, il va recevoir celle de la Princesse de Trébizonde. »[340]

Source de l'intrigue

« J'ai fait un honnête homme de Tamerlan, contre l'opinion de certaines Gens, qui vouloient qu'il fut tout-à-fait brutal, & qu'il fit mourir jusqu'aux Gardes. J'ai tâché d'apporter un tempérament à sa férocité naturelle, & d'y mêler un caractère de grandeur & de générosité, qui est fondé dans l'Histoire, puisqu'il refusa l'Empire des Grecs, & qu'il a été un des plus grands Hommes du Monde : Cela se peut voir dans Calchondile, & sur tout dans une Traduction d'un Auteur Arabe, où la vie de Tamerlan & ses grandes actions sont écrites tout au long. »[341]

---

[340] Histoire du Théâtre François depuis son origine jusqu'à présent, Tome onzième, Chez P. G. Le Mercier et Saillant, Paris, 1747, p. 430-431.
[341] Extrait de sa Lettre au lecteur, dans l'édition Les Œuvres de Mr Pradon divisées en deux tomes, Nouvelle édition, Tome premier, Cie des Libraires Associés, 1744.

Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie

Charles-François-Joseph-Victor de La Grange-Chancel

1692
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
10 personnages de Numidie, de Mauritanie et de Rome.

Temps et lieux
Cirthe, Numidie, Empire Romain, 2e siècle avant JC.

Mots-clés
Amour, succession, république, jalousie, domination, meurtre, mort.

La Fable / Résumé

« Au lieu de nous offrir, comme dans l'histoire, un Jugurtha qui a soif de régner et soif du sang de son frère, un Africain artificieux et féroce, qui trompe et déteste les Romains, c'est l'amoureux de la princesse Artémise, d'une fille de Bocchus, et il hait beaucoup moins dans son frère Adherbal un concurrent au trône de Numidie, qu'un rival aimé de cette Artémise ; et puis Ildione, fille de Jugurtha, aime Adherbal, qui ne l'aime point (…) Adherbal est égorgé, et Artémise s'empoisonne, et Ildione se tue ».[342]

Source de l'intrigue

« Petit-fils de Masinissa, il partagea le pouvoir avec ses cousins Adherbal et Hiempsal, qu'il fit assassiner alors qu'ils étaient protégés par Rome. Il obtint des sénateurs, à prix d'argent, d'échapper à une condamnation. Mais quand il prit Cirte et en massacra les défenseurs numides et romains, le sénat lui déclara la guerre. Marius, élu consul en 107, réorganisa l'armée romaine et prit Capsa (Gafsa).Enfin Bocchus, roi des Maures, livra Jugurtha à Sulla, questeur de Marius. Jugurtha orna le triomphe de Marius avant de mourir étranglé. La guerre de Jugurtha a été écrite par Salluste (42-40 avant J.-C.). »[343]

Rome, au cours de sa conquête, divisa l'Afrique du Nord en quatre provinces : la Proconsulaire (capitale Carthage), la Numidie, les deux provinces procuratoriennes de Mauritanie, séparées par la Moulouya.

Après la chute de Carthage (146 avant J.-C.), Rome transforma son territoire en province (Africa, le tiers nord-est de l'actuelle Tunisie) et, à l'issue de la guerre de Jugurtha (112-105 avant J.-C.), étendit son protectorat vers l'ouest : le royaume numide fut divisé et sa partie orientale donnée au roi de Mauritanie..

---

[342] LA HARPE, *Cours de Littérature ancienne et moderne*, Tome deuxième, Firmin Didot Frères, Paris, 1840, p. 435.
[343] Article « Jugurtha » de l'encyclopédie en ligne Larousse
http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jugurtha/126244

Les Chinois

Jean-François Regnard

1692
Comédie

Structure
1 prologue, 4 actes

Personnages
9 Européens (Français et Italiens)

Temps et lieux
Dans la campagne française, contemporain de l'auteur.

Mots-clés
Déguisement, mariage, chinois.

La Fable / Résumé

Isabelle aime Octave mais son père, avant d'autoriser ce mariage, veut examiner différents prétendants. Pour le dégoûter de ceux-ci, Arlequin se déguise en chasseur ridicule, en Chinois et en capitaine.

Source de l'intrigue

Regnard n'avait jusque-là travaillé que pour le théâtre italien. Le but était ici de faire rire aux dépens des comédiens français par le triomphe des Italiens.

La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc

Nicolas Barbier

1703
Comédie

Structure
Un prologue et 3 actes.

Personnages
13 personnages et une troupe de musiciens.

Temps et lieux
Lyon, contemporain de l'écriture.

Mots-clés
Vengeance, déguisement, Arlequin, turban

La Fable / Résumé

Colombine demande à Scaramouche de l'aide pour se venger d'Arlequin. Il se présente donc avec Pierrot, vêtus en Turcs, pour lui remettre une lettre du Grand Turc lui annonçant qu'il est son beau-frère. Arlequin n'en doute pas, se comporte dès lors comme tel et se réjouit de sa nouvelle popularité. Arlequin donne alors rendez-vous à Colombine pour qu'elle parte avec lui mais Scaramouche et Colombine pensent qu'il va l'enlever. Ils se battent, Colombine en rit jusqu'au moment où elle le croit mourant. Arlequin avait à son tour voulu lui jouer un tour ; ils finissent par se réconcilier.

Source de l'intrigue

« Avant 1697, le répertoire des Italiens comprenait déjà bon nombre d'airs parodiés des opéras de Lully, mais aucune parodie d'un opéra en entier. D'après les éléments connus jusqu'à présent, c'est seulement en 1703, lorsque la troupe des Italiens en exil dirigée par Tortorti se trouve de passage à Lyon, que l'on représente sur la scène italienne la première parodie d'un opéra. Il s'agit d'une pièce du lyonnais Nicolas Barbier qui s'intitule La Vengeance de Colombine ou Arlequin beau frère du grand Turc. Cette comédie à tiroirs, qui s'apparente plutôt au genre de la revue qu'à la comédie proprement dite, se conclut par une parodie de l'opéra de Tancrède de Danchet et Campra (1702), étalée sur cinq scène constituant la plus grande partie du troisième acte et presque entièrement chantées. Tout d'abord une symphonie non précisée annonce le début de la parodie ; ensuite les personnages commencent à chanter sur des airs choisis de l'opéra, le texte modifié restant cependant reconnaissable. »[344]

[344] MENANT Sylvain et QUERO Dominique (dir.), Séries parodiques au siècle des Lumières, Presses de l'Université Paris Sorbonne, Paris, 2005, p. 151-152

Rhadamisthe et Zénobie

Prosper Joylot de Crébillon

1711
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
8 personnages (3 Ibériens, 5 Arméniens) et des Gardes.

Temps et lieux
Artanisse

Mots-clés
Pouvoir, domination, empire romain, déguisement, guerre, infanticide.

La Fable / Résumé

« Meurtrier de son oncle par une ambition de famille, assassin de sa femme, qui l'a poignardé pour la soustraire aux outrages d'un ennemi, Rhadamisthe retrouve, à la cour de Pharasmane son père, Zénobie, vivante et cachée sous un nom étranger. Il apprend bientôt qu'elle est aimée à la fois de son père et de son frère. Il l'enlève. Poursuivi par Pharasmane, et près d'être atteint, la piété filiale le désarme, et il aime mieux mourir de la main paternelle que se défendre. Pour Zénobie, un instant touchée d'un intérêt trop tendre pour le frère de Rhadamisthe, la vue de son mari, qu'elle avait cru mort, la rend toute à son devoir, et elle le suit dans sa fuite, aussi vertueuse et aussi touchante, entre son mari et son amant, que Pauline entre Sévère et Polyeucte. »[345]

Source de l'intrigue

Crébillon regardait « comme un des plus grands fléaux qui eussent désolé l'humanité, les conquêtes de cette nation insolente et cruelle, et les chaines dont elle avait accablé tant de peuples »[346]

« C'est sous le règne de Tigrane II le Grand (95-55), allié au puissant roi du Pont, Mithridate VI Eupator dont il a épousé la fille, que l'Arménie atteint son apogée et devient un empire qui s'étend de la Caspienne à la Méditerranée, du Caucase à la Palestine. (…) L'histoire de Tigrane a notamment inspiré Crébillon. »[347]

---

[345] *Revue contemporaine*, septième année, Tome premier, Volume 36, Bureaux de la revue contemporaine, Paris, 1858, p.562
[346] PARRELLE Louis, *Œuvres de Crébillon avec les notes de tous les commentateurs*, Tome premier, Werdet et Lequien fils, Paris, 1828, p. 10-12
[347] http://www.armeniens.culture.fr/rubrique37.html?id_document=522

Arlequin Mahomet

Alain-René Lesage

1714
Opéra-comique, vaudeville.

Structure
1 acte, 13 scènes.

Personnages
8 personnages, 4 archers, une troupe d'esclaves et d'Eunuques.

Temps et lieux
Surate (Inde), puis Basra (Irak)

Mots-clés
Argent, déguisement, amour, musulman.

La Fable / Résumé

Pour fuir des créanciers, Boubekir propose à Arlequin un coffre volant. Il accepte et s'enfuit alors. Il survole alors un château dans le jardin duquel il voit un Prince qui pleure car lui explique-t-il, la Princesse qu'il aime est également aimée d'un Kam. Il s'envole alors vers Basra où il rencontre la jeune femme et sa suivante qui implorent justement Mahomet au moment où Arlequin les survole avec son coffre. Il décide alors de s'amuser en se faisant passer pour le grand prophète. Il va ainsi argumenter en faveur des deux amants auprès du roi de Basra, qui finira par accepter cette union.

Source de l'intrigue

Inspiré du conte Arabe *Malek et Schirine* tiré des *Mille et un jours* de Pétris de la Croix, Cailhava écrira également pour le Théâtre de Foire sur ce sujet *Le Cabriolet volant*.

Arlequin sauvage

Louis-François Delisle de La Drevetière

1721
Comédie

Structure
3 actes.

Personnages
9 personnages, plus l'Hymen, l'Amour et des troupes.

Temps et lieux
Marseille, XVIII[e] siècle.

Mots-clés
Déracinement, lois, argent, amour, possession, mœurs, naufrage.

La Fable / Résumé

« Arlequin, (…), est un sauvage que Lelio, jeune capitaine d'un navire qui revient d'Amérique, a ramené à sa maîtresse comme une bête curieuse. Arlequin qui n'a jamais vu de « robes noires », c'est-à-dire de prêtres ; ce libre enfant de la nature est transporté, sans transition, de sa tente de Peau-Rouge dans une maison parisienne, et, le premier moment d'éblouissement passé, va commencer à juger et critiquer notre société, en l'opposant non pas comme le faisait Usbeck à la même date à une autre forme de société, mais à l'heureuse et complète liberté du Nouveau Monde. ».[348]

Source de l'intrigue

« M. Chinard a relevé, comme source d'inspiration de Delisle, les Dialogues curieux du baron de Lahontan, publiés en 1703 et 1705. »[349]

---

[348] CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, Hachette, Paris, 2000, p. 226.
[349] ATTINGER Gustave, *L'Esprit de la Commedia dell'arte dans le théâtre français*, Slatkine, 1950, p. 407.

Le Fâcheux Veuvage

Alexis Piron

1725
Opéra-comique

Structure
3 actes.

Personnages
17 personnages et 4 troupes.

Temps et lieux
Une île de l'Asie.

Mots-clés
Loi, veuvage, mariage, poudre magique, manipulation.

La Fable / Résumé

« Aboulifar a une jeune fille, de quatorze ans, nommée Balkis, qu'il veut marier à un vieux Cadi, de soixante. Elle ne peut se résoudre à cette union, parce qu'elle aime un jeune François, (…); et, pour se soustraire aux persécutions de son père, elle prend d'une poudre somnifère, (…) Léandre revient sur ces entrefaites (…). Il imagine une espèce de fête magique ; et, à l'aide de quelques esclaves, qu'il déguise sous la forme de vents et de démons, il s'introduit dans la cavité de la montagne pour en délivrer son amante. Pirouzé, par attachement pour Balkis, a feint d'être morte de désespoir de la perte de sa maîtresse, et s'y est fait descendre avec elle ; mais Arlequin s'y trouve enfermé d'une manière bien différente. Il étoit amant aimé de Pirouzé ; mais, par avarice, il lui a préféré une vieille, fort riche, qu'il a épousée. Il ne savoit pas, en faisant ce mariage d'intérêt, que dans ce pays il y avoit une loi qui défendoit à l'un des deux époux de survivre à l'autre, et que dès que l'un mouroit on enterroit l'autre vivant avec lui. (…). Mais Léandre le retire de-là, ainsi que Balkis et Pirouzé, et pour obtenir la main de Balkis il veut faire croire à son père qu'Arlequin est un grand sorcier, qui a le pouvoir de rendre la vie aux morts, qu'il a ressuscité Balkis ; et il la lui demande en mariage, pour prix de lui avoir procuré ce faiseur de prodiges si merveilleux. Aboulifar soupçonne la fourberie ; mais on lui vient dire que sa femme est morte aussi, et la peur d'être obligé de la suivre aux catacombes, le détermine à prier Arlequin de lui faire revoir la lumière. Arlequin se trouve fort embarrassé. On s'empresse d'obtenir d'Aboulifar, pour prix de la prétendue résurrection de son épouse, son consentement au mariage de Léandre avec Balkis ; et Pirouzé déclare ensuite que la mère de sa maîtresse n'est pas plus morte qu'elle ne l'étoit elle-même. Enfin Léandre et Balkis, Arlequin et Pirouzé sont unis, et la Pièce finit par des danses, que forment les esclaves amenés par Léandre. »[350]

Source de l'intrigue

Le sujet est inspiré des *Mille et une Nuits*.

---

[350] *Chef d'œuvre de Piron*, Chez Bélin et Brunet, Paris, 1788 , p. 167.

Les Huit Mariannes

Alexis Piron

1725
Vaudeville, parodie.

Structure
Un acte, 28 scènes.

Personnages
15 personnages.

Temps et lieux
Dans le Sérail du Sultan, XVIII[e] siècle.

Mots-clés
Parodie, sultan, beauté, Apollon, usurpation d'identité.

La Fable / Résumé

« La Pièce est allégorique et fait honneur à l'imagination de son Auteur. La scène est dans le sérail du grand Seigneur. Ce grand seigneur est le Public. Les Pièces de Théâtre, tant anciennes que modernes, sont ses Sultanes, favorites ou disgraciées. Apollon est l'Eunuque qui a soin d'en peupler son sérail ; et, tout Dieu qu'il est, on le traite avec assez de mépris : l'Auteur ayant voulu, sans doute, nous faire connaître par là que les meilleurs Poètes sont les *Esclaves nés de quiconque les achète.* Apollon envoie au Sultan public jusqu'à huit Mariamnes ; savoir, celle de Tristan, une qui 'n appoint paru, (par un anonyme. Elle fut lue aux Comédiens qui la refusèrent, et l'Auteur la fit imprimer.) deux qui ont été jouées sur le Théâtre Français, (celle de l'Abbé Nadal et celle de Voltaire, jouées dans la même année) et les quatre qu'on a vues sur le Théâtre de la Foire (Parodies des quatre Tragédies précédentes, par Fuzelier). Le Parterre n'a pas trouvé bon que ces quatre dernières puissent grossir le nombre (dans la Pièce de Piron), parce que son équité ne saurait souffrir les doubles emplois. Le Sultan public, à qui toutes ces Mariamnes sont présentées, les chasse ignominieusement de son sérail, et leur défend d'en approcher jamais. Cet ordre absolu n'empêche pas que celle qui vient de réussir n'y rentre (celle de Voltaire, retouchée et redonnée un an après sa première représentation) ; et le Sultan ne peut se défendre des nouveaux charmes qu'elle fait briller à ses yeux… ».[351]

Source de l'intrigue

« Par le titre seul des *Huit Mariannes*, on comprend bien qu'on veut tourner en ridicule tous ceux qui ont traité ce sujet, sans en excepter même ceux qui y ont réussi. »[352]

---

[351] *Chefs-d'œuvre de Piron et de Duvaure*, Tome premier, Billois, Paris, 1810, p. 164-165
[352] *ibid.*

Les Pèlerins de La Mecque

Lesage & d'Orneval

1726
Opéra-comique.

Structure
3 actes.

Personnages
10 personnages (Perse, Balsora, Caire, France, Européens) , des troupes d'Esclaves, de Danseurs et de Pèlerins.

Temps et lieux
Grand Caire.

Mots-clés
Pauvreté, Calender, déguisement, sérail, amour, justice.

La Fable / Résumé

« Ali est arrivé au Caire, avec Arlequin, son valet ; et, se trouvant sans ressource, ils sont prêts à se mettre parmi les Calanders, qui vivent d'aumônes, lorsqu'une esclave de la Favorite du Sultan du Caire vient dire à Ali que sa maîtresse, qui l'a vu, au travers de sa jalousie, desire l'entretenir dans une maison séparée du Sérail, qu'elle a fait préparer à cet effet. Ali est informé de la mort de Rézia, mais il veut lui rester fidele, à jamais, et il refuse de se rendre à l'invitation. Cependant, Arlequin prend les clefs de la maison et force son maître à y entrer, au moins, pour remercier la Favorite de la bonne volonté qu'elle lui montre. Deux belles femmes qu'Ali prend, l'une après l'autre, pour la Favorite, en reçoivent un accueil froid, et l'assurance de la fidélité inviolable qu'il a jurée à la mémoire de sa maîtresse. Mais ces deux femmes ne sont que deux suivantes, envoyées pour l'éprouver, et la Favorite, qui paroit, enfin, n'est autre que Rézia, elle-même, qui, en courant après Ali, a été prise par un Corsaire, et vendue au Sultan du Caire, dont elle est aimée, et qu'elle a su retenir jusques-là dans les bornes du respect auprès d'elle. Pendant que le Sultan est à la chasse, les deux amans se disposent à fuir ensemble ; mais le retour précipité du Sultan les embarrasse, et ils vont se réfugier chez les Calenders, où se trouve une troupe de Pélerins, des deux sexes, qui est prête à partir pour la Mecque, et avec laquelle ils se proposent de s'en aller. Le Sultan, furieux de l'évasion de Rézia, promet un riche présent à qui lui découvrira sa retraite ; et un des Calanders, qui est de Balsora, auquel Ali s'est fait connoître et s'est confié, avec Rézia, a la lâcheté de les aller déceler. Le Sultan vient les chercher, lui-même, et veut les faire périr, lorsqu'entendant prononcer leurs vrais noms et apprenant qu'elle est leur naissance, il leur pardonne et les unit. »[353]

Source de l'intrigue

Inspiré des *Mille et un Jours* de Pétis de La Croix, auquel Alain-René Lesage participa.

---

[353] *Chefs-d'œuvre de Lesage*, Paris, 1789, p. 103.

Achmet et Almanzine

Alain-René Lesage

1728
Opéra-comique.

Structure
3 actes.

Personnages
13 personnages, Turcs, esclaves, Pierrot & Arlequin.

Temps et lieux
Constantinople, XVI[e] siècle.

Mots-clés
Amour impossible, désir, emprisonnement, providence, souffrance.

La Fable / Résumé

« Almanzine, achetée pour le Serrail du Sultan, est aimée d'Achmet, fils du Grand-Visir. Achmet se déguise en fille, & entre au Serrail en qualité d'Esclave, afin de se procurer la facilité de voir Almanzine, sans laquelle il ne peut plus vivre. Les deux Amans se livrent au plaisir de s'aimer & de se voir. Le bon Sultan donne à Almanzine la prétendue Esclave pour la servir. Secondés par les soins de Pierrot, qui s'est aussi déguisé en femme pour avoir accès au Serrail, Achmet & Almanzine trouvent moyen de se sauver. Le Sultan entre en fureur lorsqu'il apprend la supercherie : il s'apaise ensuite, & pardonne de bonne grâce. »[354]

Source de l'intrigue

« Le sujet est tiré d'un petit Roman, intitulé V*oyage de Zulma dans le pays des Fées*, actuellement peu connu, mais qui est assez amusant pour mériter que nous le fassions connoître. »[355]

[354] DE LA PORTE Joseph, *Dictionnaire dramatique*, volume 1, Chez Lacombe, Paris, 1776, p. 7.
[355] *Bibliothèque universelle des romans*, Chez Lacombe, Paris, 1776, p. 129.

Le Corsaire de Salé

Lesage & d'Orneval

1729
Opéra-comique

Structure
19 scènes.

Personnages
4 marocains, 4 espagnols, esclaves.

Temps et lieux
Salé, dans le jardin de Pégelin.

Mots-clés
Corsaire, prisonniers, argent, amour.

La Fable / Résumé

Pégelin est corsaire. Il retient en captivité deux Espagnoles, Isabelle et Inès, dont lui et son valet sont tombés amoureux malgré l'amour qu'ils portent également à leurs épouses respectives. Ces dernières, pour éloigner leurs rivales, demandent à ce que les prisonnières soient offertes au roi du Maroc. Pour retarder ce moment, Pégelin et Pierrot préparent une ruse mais arrivent les amants espagnols des deux belles, pour payer la rançon demandée. Pégelin leur demande une somme astronomique pour ne pas les leur rendre mais Zaïla, l'épouse du corsaire, remet les bijoux qu'un créancier vient de lui donner à Dom Juan, amant d'Isabelle, pour que ce dernier ait de quoi payer Pégelin.

Zémine et Almanzor

Alain-René Lesage

1730
Opéra-comique

Structure
12 scènes.

Personnages
4 personnage d'Astracan, 1 prince Russe, 2 Français.

Temps et lieux
Au palais d'Astracan, près de la mer.

Mots-clés
Echange, argent, amour, berger.

La Fable / Résumé

« Zémine, crue fille de Timur-Can, Roi d'Astracan, est au moment d'épouser le Visir Almanzor, qu'elle aime et dont elle est aimé. Mais Alinguer, Prince de Russie, qui est aussi amoureux de Zémine, et qui a appris qu'Almanzor tient soigneusement caché, dans un cabinet secret, une fortune immense, qu'il a acquise aux dépens du Roi, fait part à ce dernier de cette découverte afin de perdre son rival Le Roi ordonne la recherche du trésor annoncé, mais on ne trouve dans le cabinet secret du Visir qu'un habit de Berger et une houlette, qu'il conservoit et se remettoit souvent sous les yeux pour se rappeler s'il venoit à être privé un jour de la faveur du Roi. Celui-ci, transporté de joie, embrasse Almanzor, et lui révele qu'il est son fils, que le desir de le rendre digne de régner l'a engagé à le faire élever d'abord dans l'état le plus abject, pour le faire passer successivement dans les plus importans de la vie civile et dans ceux de l'administration des affaires publiques. Timur-Can ajoute que Zémine est fille de l'Emir Abénazar, qui a bien voulu l'échanger, à sa naissance, contre Almanzor, dont, selon ses intentions, il s'est fait passer pour le pere sous le nom du pauvre Berger Kalem. Almanzor est uni à Zémine, de laquelle Pierrot, confident du jeune Prince, épouse une des suivantes ; et une troupe de Bergers et de Bergeres vient terminer la Piece par un Divertissement. »[356]

Source de l'intrigue

« Le sujet est tiré de l'Historie de Perse. (…) On voit que le dénouement de cette Piece est le même que celui de la Comédie d'Esope à la Cour, de Boursault, (…) et que ce dénouement a été tiré de la Fable de La Fontaine intitulée Le Berger et le Roi. »[357]

---

[356] *Petite Bibliothèque des théâtres*, Chez Belin, 1789, p. 120-121.
[357] *Loc. cit.*

Zaïre
Voltaire

1732
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
4 de Jérusalem, 2 français, 3 esclaves.

Temps et lieux
Au sérail de Jérusalem. à l'époque de la septième croisade, en 1249 au moment de la guerre de saint Louis

Mots-clés
Amour, religion, jalousie, tolérance, fanatisme.

La Fable / Résumé

Le sultan Orosmane est amoureux de son esclave, Zaïre, qui, née chrétienne mais élevée dans la religion musulmane, partage son amour. Elle attend la délivrance promise par le jeune chevalier français Nérestan qui, libéré sur parole, est parti depuis deux ans en France pour se procurer la rançon de certains prisonniers. Il revient comme convenu en rapportant la rançon de Zaïre, de Fatime, sa confidente, et de dix chevaliers. Le sultan généreusement en libère cent, mais ni Zaïre qu'il veut épouser, ni le vieux Lusignan, dernier représentant de la branche des rois chrétiens de Jérusalem. Celui-ci est finalement libéré et reconnaît ses enfants qu'il croyait mort. Mourant, il demande à sa fille de revenir à la foi de ses pères. Elle promet à Nérestan de recevoir le baptême et de différer son mariage avec un infidèle, mais elle ne confie rien au sultan. La jeune fille est alors partagée entre l'amour et la religion. Zaïre a une entrevue avec son frère mais Orosmane les surprend. Jaloux, croyant être trompé suite à la lecture d'une lettre ambiguë de Nérestan où il demande un rendez-vous, il poignarde Zaïre. Il s'aperçoit alors de son erreur et se tue sur le corps de Zaïre, après avoir ordonné la mise en liberté de tous les chrétiens.

Source de l'intrigue

« S'inspirant de l'histoire d'Esther et de l'Othello de Shakespeare, Voltaire essayait surtout avec cette pièce de faire œuvre de propagandiste déiste, en soulignant l'inanité des particularismes religieux. »[358]

[358] SCLIPPA Norbert, *La loi du père et les droits du cœur, Essai sur les tragédies de Voltaire*, Droz, 1993, p 89-95.

Les Mariages de Canada

Alain-René Le Sage

1734
Opéra-comique

Structure
1 acte, 19 scènes.

Personnages
10 Français.

Temps et lieux
Québec, contemporain de l'auteur.

Mots-clés
Mariage, éloignement, colonie.

La Fable / Résumé

Damis et Mezzetin arrivent en Nouvelle France. Damis espère y retrouver Lucile et pour cela ils se rendent à la maison de Mme Bourdon, où vont les jeunes Françaises juste arrivées en la colonie pour être mariées au plus vite. Ils y rencontrent le Chevalier, ancienne connaissance parisienne, qui leur explique avoir été envoyé à Québec pour être éloigné de Clarice et qu'il doit bientôt en épouser une autre. Boniface apprend ensuite à Damis et Mezzetin qu'une Lucile est arrivée ici mais déjà mariée à un certain Clitandre. Le mariage était en réalité un arrangement factice, pour ne pas avoir à se marier. Damis est heureux mais Clitandre s'inquiète qu'on le sache à nouveau célibataire. Finalement, Mezzetin retrouvera Colombine, venue au Canada pour le fuir et la promise du Chevalier se révèlera être Clarice, elle aussi envoyée au Canada par son père pour l'éloigner du Chevalier qu'il croyait toujours en France. Tous se marient et partent ensemble sur les bords du St Laurent pour s'établir.

Les Indes galantes

Louis Fuzelier

1735
Ballet héroïque

Structure
Un prologue, 4 entrées.

Personnages
Divinités (prologue), 2 Incas du Pérou et 1 Espagnol (première entrée), 1 Turc, 2 Français et des esclaves africains (deuxième entrée), Perses (troisième entrée), 1 Français, 1 Espagnol, 2 Sauvages, (quatrième entrée).

Temps et lieux
Jardins d'Hébé (prologue), Pérou (première entrée), Ile turque de la mer des Indes (deuxième entrée), Indes (troisième entrée), Amérique (quatrième entrée).

La Fable / Résumé

Le prologue : Hébé invite les 4 nations (France, Espagne, Italie, Pologne) aux jeux et à la musique, Bellone à la gloire et aux conquêtes guerrières. Arrive Amour qui décoche ses flèches hors de l'Europe, vers l'exotisme. Les amours se dispersent.

Le Turc généreux : Osman, pacha, aime Émilie, son esclave chrétienne qui elle aime Valère, prisonnier sur une galère.

Les Incas du Pérou : Don Carlos, officier espagnol, et Phani, princesse péruvienne, s'aiment. Mais elle est également aimée de Huascar, grand Prêtre du Soleil.

Les Fleurs : Tacmas entre déguisé dans le jardin de son favori Ali. Fati, son esclave est également déguisée. S'en suit un quiproquo.

Les Sauvages : Damon, français, et Don Alvar, espagnol, aiment tous les deux Zima, indienne, qui elle aime Adario, chef des armées de la Nation Sauvage.

Source de l'intrigue

« Ce serait en 1725, à partir du spectacle donné par deux indiens de Louisiane dansant au son de leurs instruments, que J-Ph Rameau composa la pièce pour clavecin *Les Sauvages*, qui parut vers 1728 dans son *Troisième Livre de clavecin, Nouvelles suites de pièces de clavecin*. Cette pièce aurait alors connu un succès certain. Ainsi le compositeur en fit-il le thème central du dernier tableau, plus exactement la quatrième « entrée », *Les Sauvages*, qu'il ajouta en 1736 à son opéra-ballet *Les Indes Galantes*. Cette œuvre, dont Louis Fuzelier écrivit le livret, fut crée par l'Académie Royale de Musique le 23 août 1735 dans la Salle des Tuileries. Elle comportait à l'origine un prologue, suivi de deux « entrées » : *Le Turc généreux*, *les Incas du Pérou*. C'est ensuite que furent progressivement adjointes les deux « entrées » suivantes : *Les Fleurs*, *Fête persane*, puis *Les Sauvages*. »[359]

[359] BOUDINET Gilles, *Art, Cultures, Valeurs* éducatives : L'harmonie et le sublime, la monade et la raison : variations philosophiques et musicales des Lumières à la Postmodernité, Broché, 2008, p. 31.

Scanderberg

Antoine Houdar de La Motte

1735
Tragédie lyrique

Structure
1 prologue, 5 actes.

Personnages
7 Turcs, 1 Albanais, Grecs, esclaves de différentes nations, 2 Scithes, 1 Asiatique, une Italienne.

Temps et lieux
Andrinople, XVe siècle.

Mots-clés
Amours, haine, jalousie, complot.

La Fable / Résumé

La sultane Roxane aime Scanderberg qui, lui, aime la favorite Servilie qui lui rend cet amour mais doit repousser celui d'Amurât, le sultan. « L'amour de Roxane finit par tourner à la haine, sous l'effet de la jalousie : ayant surprit le projet d'évasion de Scanderberg et de Servilie, elle les trahit auprès d'Amurât. (…) Tenue d'épouser Amurât, Servilie se tue sous les yeux de son maître et de son amant ; celui-ci va pour se percer à son tour, mais Amurât, choqué de tant de fureur, prévient son geste fatal. »[360]

Source de l'intrigue

« La Motte a imaginé une action dont la vie de Scanderbeg n'offre aucune trace : ce Prince y est amoureux d'une fille du despote de Servie, & préfère l'amour à la gloire. Ce caractère, absolument étranger à celui du Héros d'Albanie, a dû le jour au système alors généralement suivi à l'Opéra »[361].

[360] ZOTOS Alexandre, *De Scanderbeg à Ismaïl Kadaré : propos d'histoire et de littérature*, Université de Saint-Étienne, 1997, p. 29-30.
[361] *Mercure de France du 20 mai 1786*, Au bureau du Mercure, 1786 , p. 138.

Alzire ou Les Américains

Voltaire

1736
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
7 Péruviens, 1 Espagnol.

Temps et lieux
Los-Reyes (Lima), après Magellan.

Mots-clés
Fanatisme, Pérou, Sauvages, or, mariage, meurtre, fureur, christianisme.

La Fable / Résumé

« Montèze, roi d'une partie du Potoze, et sa fille Alzire, sont tombés avec un grand nombre d'Américains, au pouvoir de Gusman, gouverneur du Pérou Guzman aime sa captive Alzire, qui s'est convertie au christianisme, ainsi que Montèze. Alzire, fiancée autrefois à un chef américain qu'elle croit mort, hésite néanmoins à se rendre aux vœux de Gusman ; elle cède enfin aux prières de son père et d'Alvarez, père de Gusman. A peine est-elle unie au vainqueur de sa patrie, qu'elle retrouve son premier fiancé, Zamore, qui était resté confondu dans la foule des prisonniers. Zamore avait juré de se venger de Gusman, alors qu'il n'avait qu'à lui reprocher que les injustes rigueurs d'un vainqueurs impitoyable ; sa fureur est sans bornes quand il apprend que ce Gusman qui lui a tout enlevé, puissance, richesses, liberté, vient encore de lui ravir celle qu'il aime et dont il est aimé. En vain, Alzire lui donne les moyens de fuir ; comme elle refuse de partir avec lui, Zamore, à la faveur d'un déguisement parvient jusqu'à Gusman et le frappe d'un coup mortel. Il attend, calme et fier, le châtiment de son crime : Gusman, avant d'expier, lui pardonne et lui rend Alzire. » [362]

Source de l'intrigue

« On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature. La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèles aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses. »[363]

---

[362] *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, volume 1, Larousse & Boyer, 1864 , p. 242.
[363] Discours préliminaire à la pièce.

Le Fanatisme ou Mahomet le prophète
Voltaire

1736
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
2 Mecquois, 4 Musulmans

Temps et lieux
La Mecque, vers 622.

Mots-clés
Politique, fanatisme, amour, descendance.

La Fable / Résumé

« La pièce se déroule à La Mecque et met en scène Mahomet, instigateur d'une mutinerie contre Zopire, le shérif de la ville sainte musulmane. Pour arriver à ses fins, le prophète, décrit comme un personnage malveillant et sans scrupule, à l'aide de son lieutenant Omar, profite de la naïveté de Séide, jeune esclave épris de Palmire. Il parvient à le convaincre de tuer Zopire en lui promettant des fiançailles avec sa dulcinée ainsi qu'une vie d'affranchi. Séide, malgré les réticences de sa bien-aimée, assassine le shérif. Cependant, genre dramatique oblige, Zopire, agonisant, leur révèle la perfidie de Mahomet et leur apprend qu'il est, à tous deux, leur père. L'esclave entreprend alors de se venger du faux prophète. Mais il est déjà trop tard : Mahomet a empoisonné Séide et annonce à qui veut l'entendre que Dieu châtie ses blasphémateurs. Il compte ensuite s'emparer de la fille du shérif pour en faire l'une de ses multiples épouses. Séide expire et Palmire se tue en se précipitant sur le poignard de son frère. Enfin, Mahomet regrette son geste, cependant, il comprend aussi qu'il est trop tard pour se raviser. »[364]

Source de l'intrigue

Voltaire prône la tolérance et condamne toute forme de prosélytismes et par là les guerres de religions. C'est pour cela qu'il haït les Jansénistes, qu'il attaque en seconde lecture de cette œuvre.

[364] Postface de Jérôme Vérain dans l'édition *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*, Édition des Mille et unes nuits, 2006.

Mahomet second

Jean-Baptiste Vivien de Chateaubrun

1714
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
7 personnages, descendants de Comnene et Turcs.

Temps et lieux
Constantinople.

Mots-clés
Pouvoir, déguisement.

La Fable / Résumé

« Un prince grec, frere d'Irene, a conçu le projet de faire une révolution en immolant Mahomet, et en rétablissant les Comnenes sur le trône de Constantin : pour cacher sa conspiration, il a pris le turban, et s'est enrôlé dans l'armée musulmane, où, par des prodiges de valeur, il est parvenu, sous le nom d'Osmin, aux premiers grades militaires. Il communique ses desseins à un Grec qui lui est resté fidèle, et lui demande quel est l'état de Constantinople depuis sa longue absence. » [365]

[365] PETITOT, *Répertoire du Théâtre François ou Recueil des tragédies et comédies restées au Théâtre depuis Rotrou*, Tome quatrième, Chez Perlet, Paris, 1803, p. 5.

La Découverte du Nouveau Monde

Jean-Jacques Rousseau

1740
Opéra, tragédie lyrique.

Structure
3 actes.

Personnages
5 Américains de Guanahan, 2 Espagnols (dont C. Colomb), des sacrificateurs américains.

Temps et lieux
Île de Guanahan (San Salvador), 1492.

Mots-clés
Colonisation, vertu, amour.

La Fable / Résumé

« … dans l'île de Guanahan, île des Antilles appelée plus tard San Salvador, première terre sur laquelle Christophe Colomb mit le pied, le 12 octobre 1492. (…) c'est la passion d'une jolie indienne pour le Cacique de l'île, hélas ! fort amoureux de son épouse, de sorte que la jalousie la pousse à trahir les siens au moment où Christophe Colomb et les Espagnols débarquent. »[366]

Source de l'intrigue

Rousseau s'est ici inspiré de la véritable découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et image la rencontre entre Espagnols et autochtones.

[366] GOUHIER Henri Gaston, *Rousseau et Voltaire, Portraits dans deux miroirs*, Librairie Philosophique J. Vrin, 1983, p. 23.

Zulime
Voltaire

1740
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
4 Africains de Trémizène, 3 Espagnols.

Temps et lieux
Trémizène.

Mots-clés
Esclave, mensonge, amour, peuple.

La Fable / Résumé

Zulime, fille du shérif de Trémizène, aime Ramire, prisonnier espagnol de son père mais elle ne se doute pas que son comportement (il est distant sans pour autant la repousser) va de pair avec sa volonté de s'enfuir et avec le fait qu'il soit déjà marié et non avec quelques hésitations quant à leur différence de culte ou la crainte qu'elle ne le perde.

Source de l'intrigue

Le sujet est le même que *Bajazet* et *Ariane* : « En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée. »[367]

[367] Avertissement des éditeurs de l'édition de Kehl.

Les Veuves turques

Germain-François Poullain de Saint-Foix

1742
Comédie

Structure
13 scènes en prose.

Personnages
5 Turcs.

Temps et lieux
Constantinople

Mots-clés
Mariage, palais, jalousie.

La Fable / Résumé

« Osmin, jeune Turc, se plaint à Salomé, marchande juive, de ce qu'elle s'est fait attendre : ensuite, il lui fait compliment sur ce qu'elle est à la mode, et sur ce que tout ce qu'il y a de considérable dans Constantinople l'entoure. Salomé lui répond que, loin d'être flattée de tant de faveurs, elle en est fort ennuyée. Elle prend de là occasion de faire la critique de s plus grands personnages de la cour. Cette juive négocie un mariage entre Osmin et Fatmé, jeune veuve, sœur du gouverneur de la ville. Celle-ci fait quelque difficulté ; à la fin, elle consent à épouser Osmin ; mais à condition qu'il la venge de Zaïde, qui l'emportait sur elle dans le cœur de son premier mari. Pour jouir d'une vengeance durable, elle veut qu'Osmin épouse aussi Zaïde, et qu'il lui rendre tous les chagrins qu'elle lui a fait éprouver. Salomé vient à bout de déterminer Zaïde, et Osmin devient le mari de deux femmes ennemies et rivales. » [368]

Source de l'intrigue

« Saïd Effendi, dernier Ambassadeur de la Porte Ottomane à la Cour de France, arriva à Paris à la fin de l'année 1741, accompagné de son fils & de son gendre. Il y demeura près de six mois, & se fit généralement aimer. Madame la Duchesse de **** lui voulut donner une petite Fête ; elle en parla à M. de Saint-Foix, en lui marquant qu'elle souhaiteroit de faire représenter, devant cet Ambassadeur, une Comédie qui fût absolument dans les mœurs Turques. La Piece fut faite, jouée & applaudie, comme d'ordinaire. L'Ambassadeur la demanda à l'Auteur, qui le pria de lui permettre de la lui dédier. Le fils d'Effendi s'amusa à la traduite en sa Langue. » [369]

---

[368] *Annales dramatiques ou Dictionnaire général des théâtres*, Tome neuvième, Chez Babault, 1812 , p. 317.
[369] DE LA PORTE Joseph, *Anecdotes dramatiques*, Tome second, Chez la Veuve Duchesne, 1775, p. 168.

L'Isle sauvage

Germain-François Poullain de Saint-Foix

1743
Comédie

Structure
3 actes.

Personnages
5 Espagnols, 1 Sauvage noir.

Temps et lieux
Une Isle sauvage.

Mots-clés
Naufrage, amour, éducation, noirceur.

La Fable / Résumé

« Beatrix, dame espagnole, habite, depuis dix ans, avec ses deux filles, une isle qui n'est peuplée que de sauvages noirs. Osmarin, l'un d'entr'eux, protège cette famille de blancs. Il fait plus, il aide à sauver la vie à Félix, jeune Espagnol que la tempete vient de jeter dans la même isle. Félix ne se croit que le fils d'un simple pêcheur ; ce qui ne l'empêche pas d'être agréablement traité par Léonor et Rosette, filles de Béatrix. On ne leur a pas encore appris à distinguer le noble du roturier, et, dans une isle peuplée de sauvages noirs, un pêcheur blanc vaut un prince. »[370]

Source de l'intrigue

« Ce ne sont point nos mœurs que l'auteur a voulu peindre ; c'est, au contraire, la nature telle qu'elle est, avant que l'éducation la corrige ou la rectifie. »[371]

[370] *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres*, Tome cinquième, Chez Babault, Capelle et Renard, Treuttel et Wurtz et Le Normant, 1810, p. 168.
[371] *Loc. cit.*

L’Algérien ou Les Muses comédiennes

Louis de Cahusac

1744
Comédie-ballet

Structure
1 prologue, 3 actes.

Personnages
8 muses, Apollon, La Satire, Les Arts, les Talens, la Renommée (Prologue)
1 Algérien, 4 Français, 1 Turc, 1 Esclave.

Temps et lieux
Jardin du sérail d’Alger.

Mots-clés
Amour, sérail, corsaire, France, quiproquo.

La Fable / Résumé

Un prologue est joué par des muses qui encensent Louis et la France. Ce sont elles qui vont jouer les personnages de la pièce.

Hassan, algérien proche des mœurs françaises, retient en son sérail trois Françaises. Isabelle est sous le charme, mais Clarice qu’il courtise ne l'est pas car elle aime d'Oberval. Dorise, tante de Clarice qui aime aussi d'Oberval, vient leur annoncer que ce dernier est au sérail. Elles sont inquiètes car n'ont pas donné leurs vrais noms à Hassan. Hassan demande Clarice en mariage, ce qu'elle refuse, puis il lui confirme la présence d’un ami français au palais. Nous apprenons alors que Hassan veut quitter l’Algérie, s’installer en France mais espère avant cela épouser la jeune femme. Pour la convaincre, il la présente à son ami qui se trouve être d’Oberval, l’amant de celle-ci. Clarice avoue devant les deux hommes aimer déjà et parvient à donner rendez-vous secrètement à d’Oberval. Dans le même temps, Dorise accepte de donner sa nièce pour femme à Hassan. Un quiproquo dans les prénoms suivra faisant éclater la vérité sur les sentiments de chacun. Finalement Hassan demande Isabelle en mariage et laisse Clarice à d'Oberval.

Source de l’intrigue

Pièce de circonstance, composée à l’occasion du rétablissement de la santé de Louis le Bien-Aimé.

Zéloïde

Germain-François Poullain de Saint-Foix

1747
Tragédie

Structure
1 acte

Personnages
3 Indiens, 3 esclaves de Bagdad.

Temps et lieux
Inde, Camp d'Oxithra, près du Ganges

Mots-clés
Jalousie, esclave, révélation, duel, sati.

La Fable / Résumé

Arimant a surpris Zéloïde, ancienne esclave devenue son épouse, et son ami Orosman dans le bois. Persuadé qu'ils sont amants, il est jaloux et alors qu'il part se venger, il voit un vieil homme tuer un de ses esclaves. Ce dernier, dans un dernier souffle, avoue avoir enlevé le fils de Métrobate à Bagdat et l'avoir vendu à des corsaires il y a bien longtemps. Il se trouve que cet enfant est Orosmin, et Métrobate le tueur. Arimant veut donc se venger d'Orosmin en tuant son père. Dans le même temps, Orosmin explique qu'il s'apprêtait à fuir le camp pour s'éloigner de Zéloïde qui l'avait auparavant troublé, et que c'est alors qu'il partait qu'il croisa par hasard la jeune femme, à qui il dévoila son émoi. C'est à cet instant qu'Arimant les a surpris. Il reconnaît ensuite son père pour le plus grand plaisir d'Arimant qui, le défiant en duel, est certain d'en sortir vainqueur car s'il gagne il tuera aussi Métrobate, et s'il perd, la loi de ce pays veut que son épouse, Zéloïde, soit brulée. Orosman sera donc responsable soit de la mort de son père soit de celle de Zéloïde. Pendant le combat, Zéloïde rencontre Métrobate et son tour reconnaît en lui son père. Elle comprend alors que c'est son frère contre qui son époux se bat. Finalement Orosmin a battu Arimant mais ne l'a pas tué, Arimant apprend la vérité. Tous pardonnent à Arimant.

Le Miroir

Marc Antoine Petit

1747
Comédie

Structure
1 acte, 10 scènes, en vers.

Personnages
6, Indiens, esclave

Temps et lieux
Dans un salon du palais d'Amurat.

Mots-clés
Surnaturel, amour, voyage

La Fable / Résumé

Amurât et Aladin reviennent après de long mois de voyages. Zelide et Zelmire, leurs maitresses sont fâchées, car elles pensent qu'ils sont allés chercher de nouvelles beautés pour les remplacer. En fait, Amurât avait un jour vu une inscription lui disant qu'Almoradin détenait la clé de son bonheur. Il alla donc voir le génie qui lui demanda de lui trouver et lui offrir la jeune Indienne qui rougirait face au miroir. Or ils ne l'ont pas trouvé pendant leur périple, mais Zelmire, qui se regarde pendant cette narration dans le miroir, rougit. Almoradin la prend à Amurât pour mieux la lui offrir ensuite.

Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée.

Anonyme

1749
Comédie

Structure
2 actes.

Personnages
4 Chinois, 5 Européens, 1 Turc, 1 Déesse, Nymphes.

Temps et lieux
Mitropoli (Grèce), 1749.

Mots-clés
Médiateur, ambassadeur, Europe, Asie, Guerre.

La Fable / Résumé

Arlequin, ambassadeur de Chine, est là pour mettre fin aux guerres européennes qui durent depuis des siècles. Il doit revoir le traité suite au décès de l'un d'eux. Arlequin dicte le 1er article, une paix chrétienne. Le conseiller s'en moque car ne pourra être constante. Arrive Effendi envoyé par le Grand Empereur ottoman, qui a appris que les possesseurs d'Europe ont choisi l'Empereur chinois pour négocier une paix constante et veut avoir sa part, puisqu'il a également une part d'Europe. Effendi se moque des procédures européennes. Colombine s'ennuie avec les Européens quand Europe se réjouît d'une paix entre ses enfants. Arlequin demande conseil au jurisconsulte européen, qui préfère les anciens droits aux nouveaux traités qui dépendent trop des descendants. Arlequin ne partage pas cet avis car il faudrait remonter à la création du monde. Il s'étonne ensuite de tous ces traités européens et de leurs arrangements, qui n'ont lieu que dans cette partie du monde. Arlequin ne croit pas en l'équilibre des forces européennes. Europe est furieuse de ce traité qui va entrainer une guerre, Arlequin relativise en prétextant qu'elle durera 2 ans maximum. Elle veut qu'on désigne un vainqueur de suite, mais Arlequin répond que c'est impossible, d'ailleurs des manifestes circulent déjà sur l'état de l'Europe. Il propose alors à Europe de venir en Asie, où l'Empereur gouverne un vaste empire en paix, le temps que la paix revienne chez elle. Europe espère encore que ses pays se contenteront de ce qu'ils ont, Arlequin rétorque que seuls les petits le sont mais sont aussi les victimes. Europe a du mal à s'y résoudre, mais Arlequin lui dit que la guerre est le seul moyen puisque c'est ce qu'ils ont toujours fait.

Source de l'intrigue

Discours critique du congrès d'Aix la Chapelle et du traité de paix qui y fut signé le 18 octobre 1748.

La Colonie

Poullain de Saint-Foix

1749
Comédie

Structure
1 Prologue, 3 actes.

Personnages
5 Européens, 1 Américain.

Temps et lieux
Une Isle de l'Amérique.

Mots-clés
Naufrage, mariage, argent.

La Fable / Résumé

« Elle roule entièrement sur le déguisement d'un valet déguisé en fille, qu'un paysan veut épouser parce que cette même fille a 1000 piastres en mariage. Ce valet, qui, par la situation, ne sait comment se soustraire aux sollicitations intéressées du manant, lui fait entendre qu'il est grosse, pour le dégoûter du mariage »[372]

Source de l'intrigue

« Le fond du sujet porte, en partie, sur un ancien usage. Il faut remonter jusqu'au tems des Assyriens. Ces peuples avaient une coutume, également singulière et ingénieuse, pour faciliter les mariages. On assemblait tous les ans, dans un même lieu, les filles en âge d'être mariées. Elles étaient mises à prix, et ce prix était proportionné à leur degré de beauté. L'argent, qui provenait de cette enchère, servait à marier les plus laides. C'est la méthode que le gouverneur de la colonie suit dans cette pièce. »[373]

---

[372] *Journal et mémoires de Charles Collé sur les hommes de Lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772),* nouvelle édition, Tome premier, Firmin Didot Frères, Paris, 1868, p. 104.
[373] *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des Théâtres*, Tome second, Paris, Chez Babault, Capelle et Renard, Treutel et Wurtz, et Le Normant, 1809, p. 397.

La Péruvienne

Marc-Antoine Rochon de Chabannes

1754
Opéra-comique

Structure
9 scènes.

Personnages
1 Péruvienne, 5 habitants de l'Isle de la Frivolité, 1 Français.

Temps et lieux
Isle de la Frivolité.

La Fable / Résumé

La Péruvienne, Zilia, fait naufrage et arrive dans une île inconnue. Elle ne sait pas où se trouve son amant, Déterville avec qui elle voyageait. Elle entend des bruits de guerre annonçant l'arrivée d'un Capitaine à qui elle explique qu'elle faisait voile avec Déterville pour son pays. Elle pense être arrivée dans ce pays mais s'effraie de la folie qu'elle y trouve : les avances du Petit-Maitre, les jeux d'Arpagine, l'intérêt pour l'apparence de la Bagatelle, etc. Zilia découvre à travers eux les travers de la société. Revient le Capitaine qui les avertit d'un nouveau naufragé. Il s'agit de Déterville. L'Amour emmènera finalement la Bagatelle en France et Déterville et Zilia règneront alors sur cette île, où ils serviront d'exemple.

Source de l'intrigue

« Au XVII^e^, comme au XVI^e^ siècle, les conquérants espagnols continuent d'être sévèrement critiqués, dans un but parfois manifestement politique. Les Indiens bénéficient de l'horreur inspirée par leurs bourreaux et deviennent des modèles de vertu. C'est au XVIII^e^ siècle, que les Inka font fureur dans notre pays, mais ce sont des Inka « bons pères de famille », tels peuvent les concevoir les lecteurs de Garcilaso et de Las Casas. Quoiqu'ils ne soient pas aussi à la mode que les « bons sauvages » du Paraguay ou de l'île de Tahiti, ils figurent en bonne place dans les comédies et les ballets. Les *Indes Galantes* de Rameau (1735) content les amours d'une fille d'Inka avec un officier espagnol ; Voltaire, qui cite Garci-laso, Herrera, Zárate et Las Casas, consacre à la conquête du Pérou un chapitre bref et peu instructif dans son *Essai sur les mœurs* ; par contre il écrit *Alzire*, (…). A notre point de vue, cette pièce est totalement dénuée d'intérêt, car l'auteur n'a nullement cherché à se documenter sur l'histoire et les coutumes des Indiens. L'invasion américaine s'aggrave dans la deuxième partie du XVII^e^ siècle. Sur la scène se succèdent *la Péruvienne* de Boissi (1748), *la Péruvienne* encore de Rochon de Chabannes (1754), *Manco-Cápac* de Leblanc (1763), *Azor ou les Péruviens* de Du Rozoi (1770). »[374]

[374] BAUDIN Louis, *l'Empire socialiste des Inka*, http://herve.dequengo.free.fr/Baudin/ESI/ESI_A1.htm

L'Orphelin de la Chine
Voltaire

1755
Tragédie

Structure
5 actes

Personnages
3 Tartares, 4 Chinois.

Temps et lieux
Palais de Cambalu (aujourd'hui Pékin), XIII^e^ siècle.

Mots-clés
Guerre, fidélité, amitié, infanticide, vertu.

La Fable / Résumé

« Gengis-Khan a résolu d'exterminer la dynastie chinoise, qu'il vainc en massacrant tous les membres à l'exception du plus jeune, « sauvé par le mandarin Zamti et son épouse Idamé qui l'ont substitué à leur propre enfant. Le subterfuge est découvert et tous sont condamnés à mort. Gengis reconnaît alors en Idamé celle qu'il a aimé en vain autrefois. Il la somme soit de se donner à lui soit de périr avec toute sa famille. Au moment où elle va se donner la mort, Gengis intervient. Gagné par tant de grandeur d'âme, il pardonne. »[375]

Source de l'intrigue

Le sujet de la tragédie est tirée d'une pièce chinoise, *Tchao chi Kou eul*, *L'Orphelin de la Chine*, traduite par le père Prémare et publiée en 1735.

[375] COUVREUR Manuel, *L'Orphelin de la Chine* (http://www.memo.fr/article.asp?ID=VOL_OEU_035)

Le Barbier de Bagdad

Charles Palissot de Montenoy

1758
Comédie

Structure
1 acte, 17 scènes, en prose.

Personnages
6 personnages (5 de Bagdad, Arlequin, esclave noir), Esclaves,.

Temps et lieux
Bagdad

Mots-clés
Amour, esclave, stratagème

La Fable / Résumé

Almanzor est amoureux de Zulime, la fille du Cadi. Il profite de l'absence de ce dernier pour aller lui rendre visite mais avant cela, il demande à Arlequin d'appeler le Barbier pour se présenter à son avantage. L'habituel étant indisponible, Arlequin fait appel à un autre barbier, qu'il aime beaucoup car il se prétend également astrologue, philosophe, etc. Le bavardage de cet homme agace Almanzor car cela le retarde. Finalement, il rejoint Zulime à temps mais le Cadi revient plus tôt que prévu. Le Barbier va alors l'interpeller pour aider Almanzor et trouve pour seul argument de se plaindre d'Arlequin qui lui aurait volé quelques affaires. Entendant le tapage de la bastonnade dont est victime Arlequin, Almanzor apparaît à la fenêtre. Après l'éclaircissement de la situation le Cadi autorise le mariage de sa fille.

Source de l'intrigue

Inspirée des *Mille et Une Nuits*, du Calife Haroun Al Raschild et de la sagesse de ces décisions.

Zulica

Claude-Joseph Dorat

1760
Tragédie

Structure
5 actes

Personnages
6 Tartares

Temps et lieux
Samarcando (aujourd'hui Ouzbékistan)

Mots-clés
Chantage, pouvoir, infanticide, complot, arts, générosité, pardon.

La Fable / Résumé

« Timur, Empereur de Tartarie, a été, de climats en climats, recueillir les sciences & les arts inconnus à ses Sujets. Son absence a réveillé l'ambition de Zéangir, Prince du sang Royal, qui est prêt à s'emparer du trône, quand l'arrivée de Timur dérange ses projets. Il croit enfin le moment propre à les exécuter, & pour cela il choisit Zulica, Favori de l'Empereur. Ce Zulica aime Amétis, fille de Zéangir ; elle lui est promise, sous condition qu'il assassinera son bienfaiteur & son maitre. Il frémit d'abord, troublé par ses remords, il instruit Amétis des projets de son pere, & de la part que lui-même est forcé d'y prendre. Elle lui ordonne d'avertir l'Empereur du péril qui le menace : il doit seulement lui taire le nom du Chef de l'entreprise. L'impatient Zéangir lui en laisse à peine le tems : il le somme d'exécuter sa promesse. Pour tout réponse, Zulica essaye de l'adoucir lui-même. Zéangir lui reproche sa foiblesse & sa lâcheté. Il veut l'en punir dans Amétis ; il veut immoler sa propre fille, pour se venger de l'inconstant Zulica. Elle paroit, & Zéangir, qui ne l'entendoit pas, lui ordonne de le suivre. Zulica s'y oppose ; ils sont prêts d'en venir aux mains, & Amétis demeure immobile. Zulica la fait retenir par des Gardes. Zéangir furieux se retire pour s'aller mettre à la tête de son parti. L'Empereur, instruit de ce qui se trame, croit l'apprendre à Zulica, qui brigue l'honneur d'aller en chef combattre les révoltés. Il n'obtient que celui de combattre à côté de son maître. Zéangir est défait & pris. Il ne nomme point Zulica pour avoir été son complice ; mais il jette de nouveaux soupçons dans l'ame de l'Empereur. Zulica s'accuse lui-même & obtient son pardon. Timur porte la clémence jusqu'à pardonner à Zéangir. Ce n'est pas tout ; il tire un poignard, le lui donne, & l'exhorte à l'immoler : il est assez heureux pour que Zéangir se donne la préférence. »[376]

[376] *Dictionnaire dramatique*, Tome troisième, Chez Lacombe, 1776, p. 426.

Les Trois Sultanes ou Soliman second

Charles-Simon Favart

1762
Comédie

Structure
3 actes.

Personnages
2 Turcs, 1 Espagnole, 1 Circassienne, 1 Française.

Temps et lieux
Au sérail de Constantinople.

Mots-clés
Amour, sérail, fête.

La Fable / Résumé

Soliman se désole que son amour pour Elmire ne soit pas réciproque : le sultan avait demandé à Elmire de rester un mois au sérail pour qu'elle s'y habitue sans quoi, il lui rendrait sa liberté. Le délai arrive à sa fin. Elmire reconnaît vouloir rester mais Soliman craint alors que ce ne soit que par intérêt. Il organise alors une fête. On fait venir Délia du Sérail, qui est cantatrice. Il est sous le charme, Elmire est jalouse. Osmin, chef des eunuques, fait ensuite entrer l'effrontée Roxelane, que Soliman trouve charmante. Après une discussion sur leurs mœurs différentes, elle l'invite à diner à la française. Elle dit à Osmin d'inviter en secret Délia et Elmire. Elmire demande à Osmin de plaider sa cause devant Soliman, Roxelane l'entend et se moque, puis avoue à Elmire ne pas être intéressée d'un amant qui soit également un maitre. Délia est également présente car Roxelane veut en réalité leur prouver la supériorité des femmes. Elle sert du vin, veut que la discussion soit animée. Elle chante, Soliman, sous le charme, lui tend le mouchoir qu'elle remet à Délia. Soliman le reprend pour le donner à Elmire et veut que Roxelane soit mise au rang des plus viles esclaves. Soliman ne sait plus où il en est, Elmire est désœuvrée. Soliman revient voir Elmire, lui dire qu'elle a gagné et qu'il lui donne Roxelane. Elle veut la faire libérer, mais il veut rendre Roxelane jalouse. Roxelane se moque encore d'eux, même en esclave, disant qu'il la préfère à Elmire. Roxelane dit à Soliman qu'elle est son esclave mais qu'il ne peut rien sur son cœur. Elle le conseille en amie, il fond d'amour. Elle avoue ne pas le haïr lui mais sa puissance. Il la libère. Une lettre d'Elmire annonce le départ de Roxelane, Soliman veut l'empêcher. Roxelane veut aimer que s'il l'épouse. Il accepte de partager le trône.

Source de l'intrigue

Inspiré du conte de Marmontel *Soliman II*.

Manco-Cápac, premier Ynca du Pérou

Antoine Blanc dit Leblanc de Guillet

1763
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
6 Incas, 1 Anti, Péruviens

Temps et lieux
A Cusco, 1er millénaire.

Mots-clés
Sauvages, civilisé, pouvoir, filiation, dieux.

La Fable / Résumé

Manco, roi des enfants du Soleil, est venu sur terre pour aider les sauvages, les civiliser. Huascar et les siens qui vivent dans la foret ne veulent pas de son autorité. Ils ont d'ailleurs enlevé son fils, que Manco croit mort, et sa nièce, que Manco retrouve une fois la bataille gagnée. Elle lui dit être amoureuse d'un des sauvages, Zelmis, qui se trouvera être par la suite Zerophis, le fils de Manco. Parallèlement, Huascar le chef des sauvages se rebelle et Tamzi, grand prêtre du Soleil veut éliminer Manco et devenir roi. Finalement, après s'être associés, Huascar tuera Tamzi, et Huascar vaincra. Tous seront heureux derrière lui.

Source de l'intrigue

Le dramaturge voulait mettre en opposition « la liberté naturelle & la contrainte des lis, pour faire sentir les dangers de l'une, & la nécessité des autres pour le bonheur du genre humain »[377].

[377]CHAUDRON et DELANDINE, *Nouveau dictionnaire historique*, Tome second, Chez Bruyset ainé, Lyon, 1804, p. 328

La Jeune Indienne

Sébastien-Roch-Nicolas dit Chamfort

1764
Comédie

Structure
1 acte, en vers.

Personnages
1 américaine, 4 anglais.

Temps et lieux
Charlestown, colonie anglaise de l'Amérique Septentrionale.

Mots-clés
Amour, voyage, argent, bon sauvage, société.

La Fable / Résumé

« Belton quitte son père établi a Boston, et s'embarque pour voyager. Son vaisseau fait naufrage, et il est porté sur les bords d'une île sauvage. Belton est secouru par un vieillard de cette île, accompagné de sa fille. Il reste avec eux pendant quatre ans, au bout desquels le vieillard meurt. Sa fille Betti et le jeune Belton quittent l'île et arrivent dans une ville. Betti est surprise des usages qu'elle y trouve établis ; ce qui donne lieu à de la morale et de la critique. Elle apprend ensuite que Belton, qu'elle aime, doit épouser une autre à qui il a été promis. Elle éclate en reproches, Belton en est touché ; et la pièce finit par son mariage avec la jeune indienne. »[378]

Source de l'intrigue

« C'est dans La Véridique histoire de l'Ile de la Barbade, de Richard Ligon[379] que figure la première allusion à l'histoire de cette jeune sauvageonne, Yarico, abandonnée et vendue comme esclave par un officier anglais qui l'a séduite. Charles Steele, dans le *Spectator* du mardi 13 mars 1711, reprend avec force détails la touchante histoire de Yarico et de son séducteur Thomas Inkle, présentée comme réponse à l'intrigue, considérée comme insultante pour le sexe féminin, de la Matrone d'Éphèse, tirée de Pétronne. Dès lors, le sujet qui inspire Chamfort[380] va faire florès en littérature et en musique (…)»[381]

---

[378] Résumé de Chamfort dans son *Dictionnaire dramatique*.
[379] Richard Ligon, *A true and Exact history of the Islands of Barbadoes*, 1657.
[380] Anecdotes dramatiques, vol. I, p480 : « le sujet de cette petite comédie est l'histoire d'Inkle et Yarico du *Spectateur* anglais. »
[381] Édition introduite, établie et annotée par Martial Poirson avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.

Hirza ou les Ilinois

Billardon de Sauvigny

1767
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
3 Illinois, 2 Français.

Temps et lieux
Saut du Niagara.

Mots-clés
Amérindiens, colonisation, vengeance, amour.

La Fable / Résumé

Hirza pleure la mort de son père, Thamar, chef des Illinois tué par un Français. Oukéa est désigné comme chef provisoire et annonce que l'époux de la jeune femme deviendra le nouveau chef. Or Hirza aime Monreal, un autre Français qui vit à leur côté depuis plusieurs années mais aucun ne veut de lui, à cause de ses origines, pour nouveau chef. Oukéa suggère que la vengeance vienne d'un de leur prisonnier, un troisième Français, qui se révèle être Monréal père. Ce dernier, pour apaiser les tensions entre Américains et colons, dit être le meurtrier de Thamar, ainsi il mourra et la paix reviendra mais Monréal fils ne peut se résoudra à perdre son père tout juste retrouver. Il libère alors d'autres prisonniers pour que la colère des Illinois ne les punisse pas et veut mourir à la place de son père. Pendant que chacun s'interroge sur la conduite à adopter et que les amants ne parviennent à trouver de solution, Hiaskar, un guerrier Illinois, est allé tuer les prisonniers français pour venger Thamar mais dit avoir appris que le réel meurtrier de Thamar n'est pas Monréal père mais Fontalbar. Hirza se donne la mort.

Source de l'intrigue

« Le desir de la vengeance, l'ambition, l'amour, la jalousie ont souvent fait traîtres, & l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir passager, a presque toujours occasionné le malheur des peuples qui, loin des yeux du Souverain, sont dans la dure nécessité de leur obéir.

Frappé de cette grande vérité, j'ai voulu la mettre sur la scene ; mais des raisons malheureusement invincibles m'ont empêché d'exécuter mon plan d'une maniere aussi étendue que je l'avois conçu. Elles m'ont même arrêté quelques tems ; cependant le plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux l'a emporté ; j'ai cru qu'il en résulteroit peut-être quelques beautés que je devrois au sujet. Plus je l'ai médité, plus j'ai senti mon enthousiasme croître et mon ame s'élever, plus le sujet m'a paru vraiment tragique & moral ; deux choses que l'on doit réunir autant qu'il est possible. »[382]

[382] Préface.

Alménorade

Louis Carrogis dit Carmontelle

1768
Tragédie

Structure
5 scènes.

Personnages
6 Ottomans, Le Souffleur

Temps et lieux
Palais du sultan

Mots-clés
Jalousie, soif de tuer.

La Fable / Résumé

Le sultan est amoureux d'Alménorade mais il sait que celle-ci aime le Prince Orcanor. Il confie alors à Hassan faire revenir son rival pour le tuer. Le voyant arriver, il met la main sur son poignard mais le souffleur lui indique qu'il n'est pas encore temps de tuer. Alménorade arrive également et félicite le sultan du succès de ses armées. En retour, il lui demande sa main mais elle refuse car son cœur est à un autre. Le sultan la met en garde, Alménorade s'inquiète. Sa suivante Elmire lui conseille alors de tromper le sultan pour conserver son amant. Les amants se retrouvent et envisagent de s'enfuir mais le sultan arrive. Alménorade veut faire croire au sultan qu'Orcanor en aime une autre. Finalement le sultan veut toujours tuer Orcanor mais le Souffleur lui indique que cela n'est pas prévu. Le sultan veut tout de même tuer et s'en prend finalement au souffleur lui-même.

La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes

Antoine Marin Lemierre

1770
Tragédie

Structure
5 actes, en vers.

Personnages
7 Indiens, 2 Français, peuple et soldats indiens, officiers français.

Temps et lieux
Sur la cote de Malabar, sous le règne d'un Louis.

Mots-clés
Fanatisme, tradition, colonisation.

La Fable / Résumé

Une veuve, Lanassa, doit s'immoler pour suivre son défunt mari dans la mort. Elle est résolue à commettre cet acte sans quoi sa famille porterait cette honte mais espère être la dernière à devoir subir ce sort. Le Grand Bramine, qui doit orchestrer cette cérémonie en défend les valeurs puisque l'usage saint le veut ainsi mais le Jeune Bramine la trouve inhumaine. Alors que ce dernier est auprès de Lanassa, il lui raconte une anecdote qui leur fait comprendre qu'ils sont frère et sœur. Pendant ce temps, les Français sont aux portes du palais et leur Général, ayant entendu parler de cette coutume, veut l'en empêcher. Il avoue de plus à un officier être à la recherche d'une femme qu'il aima autrefois. Alors que le Jeune Bramine tente tout pour faire renoncer sa sœur au bûcher, le Grand Bramine et le Général ne trouve aucun terrain d'entente. Lanassa est finalement amenée au bûcher, et alors que son frère crie son nom, le Général réalise qu'elle est la femme qu'il recherche et la sauve des flammes.

Le Marchand de Smyrne

Sébastien-Roch-Nicolas, dit Chamfort

1770
Comédie

Structure
1 acte et en prose.

Personnages
6 Turcs, 3 Français, 1 Espagnol, 1 Italien.

Temps et lieux
Smyrne, fin du XVIII[e] siècle.

Mots-clés
Esclave, amitié, religion, amour.

La Fable / Résumé

« Le Marchand de Smyrne raconte, sur fond de trafic d'esclaves, de piraterie, de récits de voyages et d'aventures, dans le décor exotique du Moyen-Orient fort en vogue, la façon dont un riche musulman sauve de l'esclavage, par une succession de hasards heureux, un jeune aristocrate chrétien qui lui avait précisément rendu le même service dans des circonstances similaires quelque temps auparavant, cependant que sa femme sauve, dans les mêmes conditions, l'amante du jeune homme. »[383]

Source de l'intrigue

« Abandonnant le stéréotype du sultan qui règne férocement sur un sérail de prisonnières attachées à leur famille par les corsaires et livrées aux désirs d'un maitre inhumain, Fuzelier présente l'une des premières figure du turc généreux, comme le sera plus tard le sultan de Mozart dans *L'Enlèvement au sérail*. Chamfort, sur le même mode, et dans la lignée du dernier épisode de l'histoire de Zéïla, traitée par Dorat, s'inspire lui aussi du récit de la vieille qui, dans Candide, de Voltaire, raconte les tribulations d'esclave, vendue à Alexandrie, puis à Smyrne et enfin Constantinople. Smyrne est réputée à l'époque comme la plaque tournante d'un fructueux commerce, port de mouillage des corsaires qui ont pour habitude de se débarrasser des conquêtes et prises de guerre de la course sans craindre les poursuites ».[384]

---

[383] Édition introduite, établie et annotée par Martial Poirson avec la collaboration de Jacqueline Razgonnikoff.
[384] *Loc. Cit.*

L'Indienne

Nicolas-Etienne Framery

1770
Comédie

Structure
1 acte, 11 scènes, en prose.

Personnages
3 Indiens, 1 Guèbre.

Temps et lieux
Palais du Grand-Prêtre, contemporain de l'auteur.

Mots-clés
Fanatisme, mort, gloire.

La Fable / Résumé et Source de l'intrigue

« Le sujet de l'Indienne, qu'il fallait appeler tout simplement la petite Veuve du Malabar, (…) cette Indienne n'est autre chose qu'une petit veuve aussi qui vient de perdre son mari, et qui n'a nulle envie de se brûler avec lui. L'auteur suppose que les hommes se brûlent dans l'Inde sur les cendres de leurs femmes, comme les femmes sur les cendres de leurs maris : première absurdité. Il suppose que les prêtres surtout s'assujettissent plus que d'autres à cet usage cruel, parce qu'ils ont intérêt de le soutenir : seconde absurdité qui croira que dans aucun pays du monde les prêtres se soucient de prêcher d'exemple, surtout quand la façon en est si chère ? Il suppose encore que si c'est le grand-prêtre lui-même qui se dévoue au bûcher après la mort de sa femme, et qu'il se trouve en même temps une veuve dans le cas de se brûler sur les cendres de son époux, ce grand-prêtre est le maître de renoncer à la gloire du bûcher et de sauver la vie à la veuve en s'unissant à elle par un nouveau mariage. »[385]

[385] *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790*, Nouvelle Edition, Tome septième 1770-1772, Furne, 1829, p. 128.

Pierre le cruel

Pierre-Laurent Buirette dit Dormont de Belloy

1772
Tragédie

Structure
5 actes, en vers.

Personnages
3 Espagnol, 1 Anglais, 2 Français, 1 Maure.

Temps et lieux
Castille, aux environs de 1360.

Mots-clés
Guerre, More, Alliance, Europe.

La Fable / Résumé

Blanche de Castille est crue morte de tous ; elle est en fait retenue prisonnière par Fernand qui a préféré la cacher que de la tuer comme le lui avait demandé Pèdre, pour favoriser sa maîtresse. Arrive Edouard qui la retrouve après des soupçons. Pèdre est en guerre, il arrive dans ce même château. On apprend que son frère Transtamare aime Blanche, ce que l'on devine être réciproque. Edouard refuse de rendre Blanche à Pèdre qui veut s'en servir pour remonter sur le trône, il attend les directives des Français. Pèdre est aidé des Maures, qui retiennent Guesclin, dont Altaire est à la tête. Henri vient chercher du Guesclin, et apprend que Blanche est en vie. Charles avait promis Blanche à Henri avant de la penser morte. Ils se retrouvent. Henri, Edouard et du Guesclin s'allient, et veulent la paix. Blanche s'inquiète du sort que Pèdre va leur réserver. Pèdre ne veut tenir parole, et veut faire tomber son frère Henri. Henri est prêt à accepter le compromis proposé par Edouard. Du Guesclin l'en dissuade. Un combat se prépare. Pèdre ne tient pas promesse et promet sa clémence si Blanche l'épouse. Henri n'y croit pas et demande à Blanche de ne pas le croire. Elle ne sait plus que faire. Elle préfère mourir avec Henri que d'épouser Pèdre. Edouard, trahi, protège Henri et un duel entre Edouard et Pèdre se prépare mais Guesclin est sur le point de gagner le camp, Pèdre doit partir. Guesclin semble vainqueur et va avec Henri chercher Blanche quand Edouard dit avoir encore une chose a faire. Pèdre veut se venger sur Edouard, Altaire l'en empêche. Guesclin semble avoir vaincu Altaire, Pèdre n'aurait plus rien, sauf Blanche. Fernand reste fidèle à Pèdre. Edouard est encore prêt à pardonner et défendre Pèdre si Henri n'est pas digne. Pèdre veut tuer Blanche, elle boit le poison. Elle ne meurt pas, Henri est vainqueur et pardonne à Pèdre, qui en voulant tuer son frère se tue tout seul.

Source de l'intrigue

Extrait de l'Histoire de la rivalité entre la France et l'Angleterre

La Colonie

Nicolas-Etienne Framery

1775
Comédie

Structure
2 actes.

Personnages
4 Français.

Temps et lieux
Dans une île nouvellement habitée.

Mots-clés
Colonie, mariage.

La Fable / Résumé

Suite à une trahison de Bélinde, Fontalbe, gouverneur de l'île, veut épouser Marine, simple villageoise. Elle a survécu à un naufrage lors d'un voyage avec ses patrons et Blaise. Sur cette île, toutes les nouvelles jeunes filles doivent se marier sous 8 jours ou partir. Elle accepte d'épouser Fontalbe. Arrive Blaise qui a survécu au naufrage, elle lui explique la situation. Blaise décide de choisir une autre fille et voit arriver une femme qui était dans le bateau lors du naufrage. Il s'agit de Bélinde qui explique son histoire. Pour échapper à la loi du mariage, Blaise lui propose de faire croire qu'ils sont mariés. Fontalbe et Bélinde se rencontrent et s'expliquent mais Blaise arrive et appelle Bélinde sa femme comme convenu. Fontalbe retourne auprès de Marine. Tout deux croient que les deux autres sont mariés. Bélinde donne un billet à Blaise pour Fontalbe et décide de partir sur la barque. Fontalbe réalise que Bélinde n'a pu épouser un jardinier et la cherche. Blaise donne le billet de Bélinde à Fontalbe qui comprend alors toute l'histoire.

Source de l'intrigue

Parodie de l'opéra de Sacchini *L'Isola d'amore*.

Mustapha et Zéangir

Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort

1776
Tragédie

Structure
5 actes.

Personnages
8 Turcs, 2 Perse.

Temps et lieux
Constantinople, autour de 1550.

Mots-clés
Jalousie, succession, fraternité, révolte.

La Fable / Résumé

Roxelane, épouse du sultan Soliman, veut pour successeur de son époux son fils Zéangir mais elle doit pour cela écarter Mustapha, fils ainé du sultan né d'une autre femme. Elle obtient en échange de la promesse de la main de sa fille, l'aide du grand vizir Osman. Les deux frères entretiennent pourtant une réelle amitié malgré leurs sentiments communs pour une femme, Azémire. Mustapha admire son père et n'est aucunement pressé de prendre sa place quant à Zéangir, il espère voir son frère sur le trône, sans envisager lui ravir la succession. Roxelane et Osman propagent l'idée d'une trahison de la part de Mustapha envers le sultan, en s'appuyant sur une lettre qui avait un tout autre but. Azémire dévoile aux deux frères ce complot mais le sultan tombe lui dans le piège et croit en la traitrise de son fils malgré le soutien que lui apporte Zéangir. Parallèlement une révolte éclate durant laquelle Mustapha est tué. Zéangir se tue pour punir sa mère, Soliman veut la garder en vie pour qu'elle pleure.

Source de l'intrigue

Inspiré de l'Histoire ottomane.

Le Français en Huronie

Antoine-Jean Bourlin dit Dumaniant

1778
Comédie

Structure
1 acte, 13 scènes, en vers.

Personnages
4 Français, 2 sauvages.

Temps et lieux
En Huronie.

Mots-clés
Sauvage, bois, guerre, peur, amour.

La Fable / Résumé

Valcour et Frontin se sont perdu lors d'une partie de chasse dans les bois de Huronie. Ils ont été sauvés par Zamire, jeune et belle Huronne avec qui Valcour entretient désormais une relation privilégiée. Si Frontin a peur de ces bois à cause des bêtes et des sauvages, Valcour est prêt à renoncer à la France pour rester auprès de celle qu'il aime. Arrivent Dorval et son valet La Fleur, venus dans ces lieux à cause de la guerre. Dorval et Valcour repartent tout deux au combat laissant les deux valets dans les bois pour attendre le retour de Zamire afin qu'elle ne croit pas avoir été abandonnée par son amant. Les deux hommes sont effrayés mais expliquent la situation à la jeune femme. C'est un sauvage armé d'une massue qui les rejoint alors. Amoureux de Zamire, il croit que Frontin est son amant et veut le tuer. Valcour revient finalement et il est prêt à se battre pour sa maîtresse mais Zamire parvient à leur faire entendre qu'ils sont alliés contre les Anglais et doivent combattre côte à côte et non l'un contre l'autre. Les deux hommes pensent que ce sera alors l'occasion de prouver leur valeur et partent combattre. Lorsque finalement ils reviennent, le sauvage s'efface pour Valcour qui lui a sauvé la vie durant la bataille.

Vathek

Caroline Félicité du Crest de Genlis

1779
Comédie

Structure
2 actes.

Personnages
7 Arabes.

Temps et lieux
Palais du Calife

Mots-clés
Education, complot, mariage, manipulation.

La Fable / Résumé

Nasser et le Visir se méfient d'Almanzor, gouverneur de Vathek, fils du Calife, et de son amitié pour Boubakir : ils soupçonnent sa gentillesse d'être en réalité de la manipulation. Osmin a appris à son père le Visir que Vathek aime Zulica, la fille d'Almanzor, mais les deux compères pensent que cela est faux et arrangé par le gouverneur. Afin de dévoiler le complot, le Visir a obtenu du calife de demander la main de la jeune femme pour Osmin mais Almanzor refuse ; Vathek en est soulagé car il aime réellement Zulica. Alors que le Calife ne croit pas les propos du Visir car Almanzor est son ami, le Visir lui remet un mot qui circule contre eux deux. Osmin a lui bien compris le véritable amour de Vathek pour la fille d'Almanzor et pense que ce dernier l'a également deviné, d'où le refus de lui donner sa fille. Vathek avoue alors ses sentiments à son père. Si le Visir tente une nouvelle fois de dénigrer le gouverneur, le Calife refuse de le juger sans l'entendre. Finalement, Almanzor explique ne pouvoir donner la main de sa fille car elle a épousé deux mois plus tôt Nadir, le fils d'un de ses amis. Vathek comprend qu'il a été manipulé par Osmin et le Vizir. Almanzor plaide la cause du Vizir.

Source de l'intrigue

« Il y a eu en effet un Calife nommé Vathek, fils de Motassem. Ce Motassem, surnommé le *Huitainier*, fut le huitième Calife Abasside, & un très-grand Prince. On trouvera indiqués dans des Notes les traits de cette petite Pièce, qui sont tirés de l'Histoire des Arabes »[386]

Ce comte arabe était destiné à l'éducation des jeunes enfants.

[386] Extrait de l'avertissement.

Le Nègre blanc

Louis-François Archambault dit Dorvigny

1783
Comédie

Structure
1 acte, 14 scènes, en prose.

Personnages
6 Français.

Temps et lieux
Paris, contemporain de l'auteur.

Mots-clés
Nègre, voyage, curiosité, stratagème, mariage.

La Fable / Résumé

« Valère, maître de crispin revient des Amériques et craint que pendant son absence Angélique ne lui ait pas été fidèle. Sa mère, Madame Simplex, l'a promise à un procureur du nom de Defaut et Valère ne sait comment s'introduire sans la maison pour revoir sa maîtresse. Crispin sait que Madame Simplex adore les curiosités, ce qui lui donne idée. Il se fait passer auprès d'elle pour un Capitaine de Vaisseau espagnol qui revient du Mexique et a fait le tour du monde en rapportant dans ses bagages un « Nègre blanc ». Bien sûr Crispin n'oublie pas de préciser que « cela ne parle pas ». Après de multiples explications pseudo-scientifiques sur le phénomène, Madame Simplex est conquise et souhaite l'acheter pour l'exposer dans son cabinet de raretés. (…) Plus tard Crispin prétend être en possession d'un anneau magique qui rend amoureux au point de faire parler les muets. Madame Simplex ne résiste pas à l'envie de l'essayer sur son nègre. Le résultat est impressionnant ! Valère déborde de transports amoureux et parle comme un livre »[387]. Il parviendra alors à la faire accepter qu'il épouse sa fille.

[387] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au Nègre, L'Image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, coll. « Images plurielles, p. 85-87.

L'Habitant de la Guadeloupe

Louis-Sébastien Mercier

1784
Comédie

Structure
3 actes.

Personnages
10 Français.

Temps et lieux
Paris, contemporain de l'auteur.

Mots-clés
Voyage, argent, commerce.

La Fable / Résumé

Monsieur et Madame Dortigny sont un couple bien méprisable. Elle joue aux jeux d'argent, ce que lui reproche son époux, usurier de profession. Elle s'intéresse également aux vieux malades et cherchent à abuser de leur gentillesse et de leur testament. Dortigny, fier de son organisation, explique justement être récemment tombé sur une lettre d'un cousin germain qui était parti voilà plus de dix ans chercher fortune dans le Nouveau Monde. Ils évoquent alors Madame Milville, sœur de Dortigny, reléguée à un quatrième étage par la mort de son mari qui ne lui a laissé que deux jeunes enfants et la pauvreté. Vanglenne, le cousin, s'annonce justement chez les Dortigny. À son allure modeste, le couple devine qu'il est dans le besoin. Il explique avoir effectivement tout perdu dans le naufrage de son voyage retour et leur demande de l'aide. Les Dortigny prétextent être eux même dans la difficulté pour ne pas lui donner d'argent mais acceptent de donner l'adresse de Mme Millville. Vanglenne se retire au moment de l'arrivée de l'agent de change Mulson. Ce dernier s'étonne du peut d'égard fait à l'un des hommes les plus riches du royaume. Les Dortigny se rendent compte de leur erreur de jugement. A l'inverse Madame Milville accueille ce cousin qu'elle n'a jamais connu car trop jeune à bras ouvert et, à l'écoute de son histoire, lui propose de partager le peu qu'elle a. Face à tant de générosité, Vanglenne explique que son comportement n'tait qu'un test et lui offre de l'épouser.

Source de l'intrigue

« Le fond de la pièce est tiré d'un roman anglais intitulé *Miss Sidney Bidulph* qui renferme un trait de morale si puissant qu'il n'a pas résister à l'envie de le développer davantage en le mettant sur scène. »[388]

[388] *Journal encyclopédique ou Universel*, Tome V, partie II, Everard Kints, 1786,, p. 266

Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage ou L'Esclavage des Noirs

Olympe de Gouges

1781/1784
Drame

Structure
3 actes en prose.

Personnages
5 esclaves noirs, 6 Français, 2 indiens.

Temps et lieux
Une île, fin XVIII[e].

Mots-clés
Esclavage, injustice, colonie.

La Fable / Résumé

« Voulant échapper à une peine injustes, deux esclaves, Zamore et Mirza, trouvent refuge sur une île déserte. Un navire vient se briser sur la côte. Seuls rescapés, Sophie et son mari Valère sont émus par le sort des esclaves et vont tout mettre en œuvre pour obtenir leur grâce auprès du gouverneur de la colonie… »[389]

Source de l'intrigue

Le but était ici de critiquer la traite et évoquer les horreurs de l'esclavage. « Émue par les atrocités que supportent les Noirs des colonies, Olympe de Gouges écrit cette pièce au début des années 1780 pour, comme elle le confie dans ses mémoires, « solliciter en leur faveur l'opinion publique » et « éveiller la bienveillance sur ces déplorables victimes de la cupidité »[390]

[389] Quatrième de couverture, *Zamore et Mirza ou L'esclavage des Noirs*, présentation de Sophie Mousset, Olympe de Gouges, Librio, coll. « Théâtre », Paris, 2007.
[390] CHALAYE Sylvie, *L'Esclavage des nègres. Version inédite du 28 décembre 1789*, L'Harmattan, 2006, p. XVII.

L'Héroïne américaine

Jean-François Mussot dit Arnould

1786
Pantomime

Structure
3 actes.

Personnages
3 Anglais, 1 sauvage, soldats anglais, sauvages.

Temps et lieux
En Amérique.

Mots-clés
Sauvages, esclavage, trahison, hospitalité.

La Fable / Résumé

Alors que Jarika, jeune sauvage est venue en aide à Inkle, celui-ci ne va pas hésiter à la trahir et la vendre pour esclave contre un peu d'argent. S'en suit une bataille entre Anglais et Sauvages que ces derniers gagnent.

Source de l'intrigue

« Le trait suivant, rapporté dans l'Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes, a fourni le sujet de cette Pantomime. Voyez tome V, page 271. « Des Anglois débarqués sur les Côtes du Continent pour y faire des Esclaves, furent découverts par les Caraibes qui servoient de butin à leurs courses. Ces Sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jetta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrétement, & le reconduisit après quelque temps sur les bords de la mer. Ses Compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, qui lui avoit donné son cœur avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la Nation Angloise, un de ses Poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité ce monument infâme d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des Nations. »

On a suivi, le plus qu'il a été possible, ce sujet historique ; les changemens qu'on s'est permis, étoient nécessités par l'action théatrale. »[391]

[391] Avertissement de l'édition.

La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance

MM. Radet & Barré

1787
Comédie

Structure
1 acte, 15 scènes, 1 pantomime, 1 vaudeville final, en prose.

Personnages
2 négresses, 5 Français, matelots, nègres et négresses.

Temps et lieux
Une île d'Afrique.

Mots-clés
Amour, naufrage, travestissement, esclavage, sauvage.

La Fable / Résumé

« Dorval, un jeune Français, a fait naufrage avec son valet Frontin sur une île d'Afrique habitée par des Nègres. Voilà plusieurs mois qu'ils se terrent dans une grotte. »[392] Ils sont aidés par deux sœurs autochtones, Zoé et Zilia, qui veulent partir avec eux en France. Frontin, qui avait peur d'être découverts par les habitants de l'île s'était grimé le visage en noir, ce qui amuse ses compatriotes lorsque la couleur ne veut plus partir.

[392] CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre, L'image du Noir au théâtre (1550-1960*), L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998, p. 102.

Arlequin odalisque

Louis-Simon Auger

1789
Comédie-parade

Structure
25 scènes.

Personnages
2 français, 4 Ottomans, esclaves, muets…

Temps et lieux
Constantinople.

Mots-clés
Sultane, esclaves, bostangi, travestissement, grimage.

La Fable / Résumé

« Colombine, prise par un Corsaire, a été enfermée dans le sérail d'un grand Seigneur. Arlequin instruit de ce malheur, arrive à Constantinople et, au moyen d'une somme d'argent, parvient à pénétrer jusqu'auprès de sa maîtresse.

C'est précisément le jour où le Serail doit s'assembler, afin que le Sultan, qui vient de renvoyer la Sultane favorite, fixe son choix sur une Odalisque. Arlequin, en apprenant cette nouvelle, craint que le sultan ne choisisse Colombine ; mais il est bien surpris lorsque sa hauteur le prenant lui-même pour une jeune et aimable Négresse, lui jette le mouchoir. Comment se tirera-t-il de là ? La Sultane disgraciée gagne le bostangi, et lui ordonne de faire à l'instant sortir du Sérail la prétendue Négresse. Colombine qui instruit Arlequin de ces circonstances, fait aussi consentir le bostangi à son évasion. Déjà ils franchissent le mur lorsqu'on les arrête. On les ramène au Sultan, où il croit trouver sa Négresse, et où il rencontre la Sultane, qu'il vient de quitter. On se doute bien que cet amant réconcilié avec sa favorite, pardonne à Arlequine t à Colombine et leur rend la liberté. »[393]

Source de l'intrigue

Certaines scènes sont inspirées de *Madame Angot au Sérail de Constantinople*.

[393] *Courrier des spectacles* du 12 Messidor au VIII de la République, p. 2.

Le Menuisier de Bagdad

Charles-Jacob Guillemain

1789
Comédie

Structure
1 acte, 16 scènes, en prose et vaudevilles.

Personnages
4 Turcs, 2 Français.

Temps et lieux
Au sérail de Mohamed.

Mots-clés
Justice, égalité, sérail, liberté.

La Fable / Résumé

Nouredin raconte à Mirza que le calife souverain a donné tort au Bacha Mohamed leur maître qui, au lieu de payer le menuisier, lui donna des coups de bâton. Dorénavant les rôles sont inversés, le menuisier devient Bacha et le Bacha menuisier. Nouredin explique à Hali l'opulence qui l'attend mais Hali répond qu'il n'a pas besoin de tant de chose. Guzulbek, son épouse, est ravie de son nouveau statut. Les époux se promettent fidélité malgré leurs nouvelles fonctions et les nombreuses femmes du harem. Mirza explique les principes du Sérail mais Hali ne veut que sa femme. Mirza en profite pour demander la liberté des filles et la sienne, ce qui est accordé. Fatmé les remercie au nom de toutes. Guzulbek leur conseille d'aller chercher maris.

Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant

Anonyme

1789
Opéra

Structure
3 actes.

Personnages
4 Chérokis, 2 Illinois, Osages.

Temps et lieux
Chérok, en Amérique.

Mots-clés
Guerres, tribus, paix, tombeau.

La Fable / Résumé

Les Chérokis attendent le retour de leur guerriers qui arrivent aussitôt en vainqueurs, accompagnés d'Illinois prisonniers mais ils rapportent également le corps de leur défunt chef Artamon, mort au combat Tous pleurent le défunt chef, même Florida, une Illinoise adoptée par Louise, veuve d'Artamon et mère d'Idamir et Esraim. Otambo, chef des vieillards, fait dresser les bûchers pour leurs prisonniers mais Idamir ne veut pas répandre davantage le sang car son père, en mourant, ne demanda pas la vengeance mais la clémence. Si les Illinois en sont ravis, Alphanor, leur chef, en est vexé et part. S'en suit la cérémonie des funérailles d'Artamon, durant lequel Otambo demande le mariage de l'aîné des fils. Louise propose la main de son fils Idamor à sa fille adoptive Florida ; tous deux en sont ravis. Le chœur appelle à retourner au combat. Esraim se réjouit d'aller à la guerre pour la première fois mais Idamir, nouveau chef, préfère se référer aux Vieillards que de se précipiter. Alphanor revient accompagné des Osages pour réduire tous ses ennemis en esclavage. Ils veulent profiter du mariage d'Idamor et Florida pour les attaquer. Ils se cachent pour cela derrière le tombeau d'Artamon. Otambo mène la cérémonie mais lorsqu'il invoque Artamon, Alphanor surgit. La bataille fait rage et Idamor est fait prisonnier. Il est sauvé par son frère et Roanoke parvient à toucher Alphanor. Idamore prône alors la paix, ce qui le fait acclamer par les Chérokis qui le proclame nouveau roi.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Objets exotiques

FIGURE 1 : Paravent à 12 feuilles de Coromandel p. 65
FIGURE 2 : Salière du Bénin p. 66

Tableaux

FIGURE 3 : L'Adoration des mages, Gérard David p. 68
FIGURE 4 : Le Jardin des délices, Jérôme Bosch p. 68
FIGURE 5 : Bethsabée, Rubens p. 68
FIGURE 6 : Deux Maures, Rembrandt p. 69
FIGURE 7 : Dom Miguel de Castro, ambassadeur au Congo, Albert Eckhout p. 69
FIGURE 8 : Buste de Ne Vunda, Francisco Caporale p. 70
FIGURE 9 : Monument aux doges, Baldassarre Longhena p. 70
FIGURE 10 : Mehmet Aga, Jean-Étienne Liotard p. 71
FIGURE 11 : Deux sultanes faisant de la broderie, Carle Vanloo p. 71
FIGURE 12 : Dame de Constantinople, Jean-Étienne Liotard p. 71
FIGURE 13 : L'Ambassadeur de France Vergennes, Antoine Favray p. 72
FIGURE 14 : Cérémonie de réception, Antoine Favray p. 72
FIGURE 15 : Mademoiselle de Clermont en sultane, Jean-Marc Nattier p. 72
FIGURE 16 : Demeure d'un Labrador, Frans Post p. 73
FIGURE 17 : Un Nègre pendu par les côtes, William Blake p. 73
FIGURE 18 : Negra et mameluca, Albert Eckhout p. 73
FIGURE 19 : Scène de cannibalisme, Jan Vam Kessel p. 73

Les Globes de Coronelli

FIGURE 20 : Globe céleste p. 74
FIGURE 21 : Globe terrestre p. 75
FIGURE 22 : Illustration du Bénin sur le globe terrestre p. 75
FIGURE 23 : Illustration de la région du Mississipi sur le globe terrestre p. 75

Mises en scène, costumes et décors

FIGURE 24 : Mise en scène d'*Alzire et Les Américains*, 1736. p. 120
FIGURE 25 : Mise en scène d'*Alzire et Les Américains*, 1751. p. 120

FIGURE 26 : Mise en scène d'*Alzire et Les Américains*, 1768. p. 121
FIGURE 27 : Gravure de Zamore, *Alzire et Les Américains*, éditée en 1786. p. 121
FIGURE 28 : Mise en scène de *Zémine et Almanzor*, 1734. p. 122
FIGURE 29 : Mise en scène de *La Princesse de la Chine*, non datée. p. 123
FIGURE 30 : Lekain (Gengis Khan), *L'Orphelin de la Chine*, en 1755. p. 123
FIGURE 31 : Mise en scène de L'Orphelin de la Chine, 1786. p. 124
FIGURE 32 : Idamé et Zamti, *L'Orphelin de la Chine*, non datée. p. 125
FIGURE 33 : Mise en scène de La Veuve du Malabar, 1817. P. 125
FIGURE 34 : Mise en scène d'*Ibrahim ou L'Illustre bassa*, 1645. p. 126
FIGURE 35 : Mise en scène de *La Généreuse Ingratitude*, non datée. p. 127
FIGURE 36 : Mise en scène de *Bajazet*, 1678. p. 127
FIGURE 37 : Mise en scène de *Bajazet*, 1723. p. 128
FIGURE 38 : Mademoiselle Dubois dans le rôle de Zaïre. p. 128
FIGURE 39 : Mise en scène de *Zaïre*, 1739. p. 128
FIGURE 40 : Lekain dans le rôle d'Orosmane, *Zaïre*. p. 129
FIGURE 41 : Lekain dans le rôle d'Orosmane, *Zaïre*. p. 129
FIGURE 42 : Mise en scène du Fanatisme ou Mahomet, 1748 p. 130
FIGURE 43 : Lekain et Brisart, Mahomet et Zéphire, *Le Fanatisme ou…* p. 130
FIGURE 44 : Melle de Garcins (Palmire), *Le Fanatisme ou Mahomet*, 1788. p. 130
FIGURE 45 : Mise en scène de *Zulime*, 1764. p. 131
FIGURE 46 : Mise en scène de *Tamerlan ou La Mort de Bajazet*, non datée. p. 131
FIGURE 47 : Mise en scène d'*Arlequin roi de Serendib*, non datée. p. 132
FIGURE 48 : Mise en scène d'*Achmet et Almanzine*, 1728. p. 133
FIGURE 49 : La Cérémonie turque, *Le Bourgeois gentilhomme*, non datée. p. 134

Couverture des différents volumes

Thèse de doctorat : *Arlequin Mahomet*, scène 11 dans Le Sage et D'Orneval, *Le Theatre de la foire ou L'Opéra comique*, Ganeau, 1721.

Corpus Volume 1 : *Ibrahim ou L'Illustre bassa* de Georges de Scudéry dans l'édition de Quinet et de Sercy, 1645.

Corpus Volume 2 : *Alzire ou Les Américains* in *Collection des figures de Voltaire*, Taylor Institution Library, Oxford, 1835.

Bibliographie

Le Corpus

Anonyme, *Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée pour ne rompre jamais, Aux dépens de la Compagnie*, Londres, 1749.

Anonyme, *Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant*, Chez Godefroy, 1789.

Anonyme, *Tragédie Françoise d'un more cruel envers son seigneur nommé Riviery, gentil homme espagnol, sa femme et ses enfans*, A. Cousturier, Rouen, 1620.

Anonyme, *Tragédie mahommetiste*, A. Cousturier, Rouen, 1612.

ARNAOULD, *L'Héroïne américaine*, Chez Guillot, 1786.

AUGER Louis-Simon, Ar*lequin odalisque, comédie-parade en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles*, au Magasin des pièces de théâtre, 1799.

BARBIER Nicolas, *La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc*, Chez Ibrahim Bex, Constantinople, 1703.

BILLARDON DE SAUVIGNY Edme-Louis, *Hirza ou Les Illinois*, Chez la veuve Duchesne, 1767.

CAHUSAC Louis de, *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, chez Prault Fils, 1744.

CHAMFORT, *La Jeune Indienne*, chez Cailleau, 1764.

CHAMFORT, *Le Marchand de Smyrne*, chez Nicolas-Augustin Delalain, 1770.

CHAMFORT, *Mustapha et Zéangir*, in *Œuvres complètes de Chamfort*, Tome second, Maradan, 1812.

CORNEILLE Pierre, *Héraclius, empereur d'Orient* in *Œuvres de P. Corneille, nouvelle édition revue et augmentée par Ch. Marty-Laveaux*, 1997.
(http://www.areopage.net/Textes/Heraclius.htm)

CREBILLON Prosper Jolyot de, *Rhadamisthe et Zénobie*, in *Répertoire général du théâtre français*, Tome 12, H. Nicolle, 1818.

DE GOUGES Olympe, *Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs*, Librio, 2007.

DE SCUDERY Georges, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, N. de Sercy, 1643.

DES CROIX Nicolas-Chrétien, *Les Portugaiz infortunez*, Droz, Genève, 1991.

DU CREST DE GENLIS Caroline, *Vathek* in *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Tome quatrième, Lambert, 1785.

DU HAMEL Jacques, *Acoubar : tragédie tirée des Amours de Pistion et Fortunie en leur voyage de Canada*, R. Du Petit-Val, Rouen, 1611.

DU PERCHE Nicolas, *L'Ambassadeur d'Affrique*, Vernoy, Moulins, 1666.

DELISLE DE LA DREVETIERE Louis-François, *Arlequin Sauvage*, Charles-Estienne Hochereau, 1722.

DESFONTAINES, *Perside ou La Suitte d'Ibrahim Bassa*, T. Quinet, 1644.

DORAT Claude-Joseph, *Zulica*, N.B. Duchesne, 1760.

DORMONT DE BELLOY, *Pierre le Cruel*, in *Œuvres complettes de M. de Belloy*, Tome cinquième, Moutard, 1779.

DORVIGNY, *Le Nègre blanc*, Cailleau, 1783.

DUMANIANT, *Le Français en Huronie*, Chez Cailleau, 1787.

FAVART Charles-Simon, *Les Trois Sultanes ou Soliman second*, in *Répertoire général du théâtre français*, Tome 46, H. Nicolle, 1818.

FRAMERY Nicolas-Etienne, *La Colonie*, chez la Veuve Duchesne, 1775.

FUZELIER Louis, *Les Indes galantes*, Ballard, 1736.

GUILLEMAIN Charles-Jacob, *Le Menuisier de Bagdad*, Cailleau, 1790.

HOUDAR DE LA MOTTE Antoine, *Scanderberg*, Jean-Baptiste-Christophe Ballard, 1735.

L'ESTOILE Claude de, *La Belle Esclave*, F. Rouvelin, 1643.

LA GRANGE-CHANCEL, *Jugurtha*, in *Œuvres de Monsieur de la Grange-Chancel, Nouvelle Édition revue & corrigée par lui-même*, tome premier, les Libraires associés, 1763.

LA NOUE Jean Sauvé de, *Mahomet second*, in *Répertoire général du Théâtre français*, Tome 30, H. Nicolle, 1818.

LE BLANC DE GUILLET, *Manco-Cápac*, premier Ynca du Pérou, Belin, 1782.

LE GRAND Marc-Antoine, *Les Nouveaux Débarqués*, in *Œuvres de Le Grand*, Tome IV, Compagnie des Libraires Associés, 1770.

LE METEL François, COLLETET Guillaume, CORNEILLE Pierre, L'ESTOILE Claude de, ROTROU Jean, *l'Aveugle de Smyrne, tragi-comédie par les cinq autheurs*, Chez Augustin Courbé, 1638.

LEMIERRE Antoine Marin, *La Veuve du Malabar ou l'Empire des coutumes*, www.indereunion.net.

LESAGE Alain-René, *Achmet et Almanzine*, in *Théâtre de la foire : recueil de pièces représentées aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent*, Garnier frères, 1878.

LESAGE Alain-René, *Arlequin Mahomet*, in *Le Théâtre de la foire, ou l'Opéra comique, contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux foires de S.-Germain et de S.-Laurent*, E. Ganeau, 1721.

LESAGE Alain-René, *Les Mariages de Canada*, in *Œuvres choisies de Lesage*, Tome seizième, Leblanc, 1810.

LESAGE Alain-René, *Zémine et Almanzor*, in *Œuvres choisies de Le Sage*, Tome Seizième, Leblanc, 1810.

LESAGE & D'ORNEVAL, *Le Corsaire de Salé* in *Œuvres choisies de Le Sage*, Tome treizieme, Chez Leblanc, 1810.

LESAGE & D'ORNEVAL, *Les Pèlerins de la Mecque*, Flahaut, Paris, 1726.

MAIRET Jean, *Le Grand et Dernier Solyman ou La Mort de Mustapha*, Chez Augustin Courbe, 1639.

MAINFRAY Pierre, *La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman*, D. Du Petit Val, Rouen, 1621.

MERCIER Louis-Sébastien, *L'Habitant de la Guadeloupe*, chez Poinçot, 1785.

MOLIERE, *Le Bourgeois gentilhomme*, Larousse, 1990.

MOLIERE, *Le Sicilien ou l'amour peintre*, www.toutmoliere.net.

PALISSOT DE MONTENOY Charles, *Le Barbier de Bagdad*, in *Œuvres complètes de M. Palissot*, Tome premier, Léopold Collin, 1809.

PETIT Marc-Antoine, *Le Miroir comédie en un acte et en vers, représentée par les Comédiens Italiens*, Chez Cailleau, 1747.

PIRON Alexis, *Le Fâcheux Veuvage*, in *Œuvres complètes d'Alexis Piron*, Tome IV, M. Rigolet de Juvigny, Neuchatel, 1777.

PIRON Alexis, *Les Huit Mariannes* in *Œuvres complettes d'Alexis Piron publiées par M. Rigolet de Juvigny*, Tome cinquième, Lambert, 1776.

PRADON Nicolas, *Tamerlan ou La Mort de Bajazet* in *Les Œuvres de Mr Pradon divisées en deux tomes*, Nouvelle édition, Tome premier, Compagnie des Libraires Associés, 1744.

RACINE, *Bajazet*, http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre445.html#page_5

RADET & BARRE, *La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance*, Brunet, 1787.

REGNARD Jean-François, *Les Chinois* in *Œuvres de J.F. Regnard*, Nouvelle édition, Tome sixième, Chez E. A. Lequien, 1820.

ROCHON DE CHABANNES Marc-Antoine, *La Péruvienne*, Duchesne, 1754.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *La Découverte du Nouveau Monde*, in *Œuvres complètes de J.J. Rousseau*, Tome II, Didier Libraire, 1834.

SAINT-FOIX, *L'Isle sauvage*, in *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Tome Premier, chez la Veuve Duchesne, 1778.

SAINT-FOIX, *La Colonie*, in *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Tome Premier, chez la Veuve Duchesne, 1778.

SAINT-FOIX, *Les Veuves turques*, in *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Tome second, chez la Veuve Duchesne, 1778.

SAINT-FOIX, *Zéloïde*, in *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Tome Premier, Chez la Veuve Duchesne, 1778.

VOLTAIRE, *Alzire ou Les Américains*, www.voltaire-integral.com.

VOLTAIRE, *L'Orphelin de la Chine*, www.numilog.com.

VOLTAIRE, *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*, Christian Bourgeois Éditeur, 2006.

VOLTAIRE, *Zaïre*, Chez J-B Bauche, 1736.

VOLTAIRE, *Zulime*, in *Théâtre classique des Français, Tome XIX, théâtre choisi de Voltaire, Tome seizième*, Treuttel et Würtz, 1831.

Annales théâtrales, répertoires et dictionnaires

Annales dramatiques, ou dictionnaire général des théâtres, par une société de gens de lettres, Chez L'Auteur, Capelle et Renard, Treutell et Wurtz, Le Normant, 1812.

Annales Poétiques depuis l'Origine de la poésie française, tome XIX, Chez Merigot le jeune, 1781.

Biographie Littéraire des Romanciers célèbres, depuis Fielding jusqu'à nos jours, Tome premier, in *Œuvres de Sir Walter Scott*, Aug. Wahlen, Bruxelles, 1828.

Chefs-d'œuvre de Houdar de la Motte et de Guyot de Merville, chez Billois, 1810.

Chef d'œuvre de Piron, Chez Bélin et Brunet, 1788.

Chefs d'œuvres dramatiques de Belloy, Tome premier, chez Belin et Valade l'ainé, 1791.

Chefs d'œuvres dramatiques de Sauvé de La Noue, Tome premier, chez Belin et Valade, 1791.

Choix de pièces de Théâtre de La Noue, Chez Cazin, 1787.

Dictionnaire de la conversation et de la lecture, Tome XXV, Belin-Mandar, 1836.

Dictionnaire portatif des Théâtres, contenant l'origine des différens Théatres de Paris, Chez C. A. Jombert, 1754.

La Littérature sous Richelieu et Mazarin in *Revue de Paris*, Nouvelle Série Année 1839, Tome troisième, Au bureau de la revue de Paris, 1839.

Les Œuvres de Monsieur de Molière, nouvelle édition, Chez Pierre Fickelscherr, 1761.

Les Œuvres de M. Pradon divisées en deux tomes, Nouvelle édition, Tome premier, Compagnie des libraires associés, 1744.

Œuvres de Chamfort, Imprimerie des Sciences et Arts, 1795.

Œuvres complètes de Voltaire avec des remarques et des notes, Tome II, Delangle Frères, 1828

Petit Larousse de l'Histoire de France, Larousse, Pioltello, 2009.

Petite Bibliothèque des Théâtres, Chez Bélin et chez Brunet, 1788.

Répertoire de la Littérature ancienne et moderne, tome onzième, Chez Castel de Courval, 1825.

Répertoire du Théâtre François ou recueil des tragédies et comédies restées au théâtre depuis Rotrou, M. Petitot, Tome sixième, Perlet, 1803.

Répertoire général du théâtre français, Tome 12, H. Nicolle, 1818.

Séries parodiques au siècle des Lumières, textes réunis par Sylvain Menant et Dominique Quéro, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

Théâtre des auteurs du second ordre, Tome XXVII, chez Ménard Fils, 1814.

Théâtre des auteurs du second ordre ou recueil des tragédies et comédies restées au théâtre français, Mame Frères, 1810.

ARNAULT Antoine, *Biographie nouvelle des contemporains*, Antoine Jay, Tome onzième, Emile Babeuf, 1823.

BARBOUX François et MAHOT Françoise, *L'ABCdaire des Arts asiatiques*, Flammarion, 2002.

BEDIER Joseph et HAZARD Paul (dir.), *Histoire de la littérature française*, Tome I, Larousse, 1923.

BRET, *Œuvres de Molière avec des remarques grammaticales, des avertissements, et des observations sur chaque pièce*, Tome quatrième, chez Tardieu-Denesle, 1821.

CORVIN Michel, *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Bordas, 1995.

D'ORIGNY, *Annales du Théâtre-Italien depuis son origine jusqu'à ce jour*, Tome I, 1788.

DE LA PORTE Joseph*, Dictionnaire dramatique contenant l'histoire des théâtres, les règles du genre dramatique, les observations des maîtres les plus célèbres et des réflexions nouvelles sur les spectacles,* Volume 3, Lacombe, 1776.

DUFRENOY Marie-Louise, *L'Orient romanesque en France 1704-1789*, Beauchemin, Montréal, 1975.

LEMAZURIER P. D., *Galerie historique des acteurs du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à nos jours*, Tome 1, Joseph Chaumerot, 1810.

FAVART A.P.C. et son Petit-fils, *Mémoires et correspondances littéraires, dramatiques et anecdotiques de C. S. Favart*, Tome premier, Chez Léopold Collin, 1808.

GEOFFROY Julien-Louis, *Cours de littérature dramatique ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy*, Tome troisième, Chez Pierre Blanchard, 1819.

LE VACHER DE CHARNOIS Jean-Charles, *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, Janinet, 1786-1789.

LEBRETON Théodore, *Biographie Normande*, troisième volume, A. Le Brument, Rouen, 1861.

LEPEINTRE, *Suite du répertoire du théâtre français*, *Comédies en prose*, Tome II, Chez Mme Veuve Dabo, 1822.

NODIER Ch. et LEPEINTRE P., *Œuvres choisies de Favart*, Madame Dabo-Butschert, 1824.

PALISSOT, *Mémoires pour servir à l'Historie de notre littérature, depuis François 1er jusqu'à nos jours*, Tome I, chez Gérard, 1803.

PARRELLE, *Œuvres de Crébillon avec les notes de tous les commentateurs*, Tome premier, Werdet et Lequien fils, 1828.

PIRON Alexis, *Œuvres choisies*, Tome premier, P. Didot l'Ainé, 1810.

QUERARD J-M., *La France littéraire ou dictionnaire bibliographique*, Chez Firmin Didot Frères, 1829.

ZERBINI Laurick, *L'ABCdaire des Arts africains*, Flammarion, 2004.

Histoire et esthétiques théâtrales

Article « Jugurtha » de l'encyclopédie en ligne Larousse
http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jugurtha/126244

Le Théâtre de la curiosité (XVI-XVIIe siècle). Actes du Colloque international du 8 mars 2007, Centre de Recherche V.-L. Saulnier, Paris, PUPS, coll. "Cahiers Saulnier", 2008.

La Guerre de course en récits (XVIe-XVIIIes). Terrains, corpus, séries, dossier réalisé par l'équipe du Projet ANR CORSA, mis en ligne en novembre 2010, (http://www.oroc-crlc.paris-sorbonne.fr/index.php/visiteur/Projet-CORSO/Ressources/La-guerre-de-course-en-recits.)

Le Roi-machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV, Les Éditions de Minuit, 1981.

Les Contemporains de Molière, Hotel de Bourgogne (suite) et Théâtre de la cour (Ballets et mascarades), Tome deuxième, Firmin Didot Frères, 1866.

Les Métamorphoses de Melpomène et Thalie ou Caractères dramatiques des comédies françaises & italiennes, Robert Sayer, Londres, 1772.

ARTAUD Antonin, *La Théâtre et son double*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1964.

ATTINGER Gustave, *L'Esprit de la Commedia dell'arte dans le théâtre français*, Slatkine, 1950.

AUBAILLY Jean-Claude, *Les masques de la communication dramatique à la fin du Moyen Âge* dans *Les Cahiers de Varsovie,* 19, 1992.

AYDA Adile, *Molière et l'envoyé de la Sublime Porte*, communication au VIII[e] Congrès de l'Association, le 4 septembre 1956 in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1957, n° 9.

BAPST Germain, *Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène*, Librairie Hachette et C^ie^, 1893.

BERTRAND Dominique, *Le Théâtre*, Bréal, coll. « Grand Amphi Littérature »,1996.

BIET Christian (dir.), L*e Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVIe-XVIIe siècle)*, Robert Laffont, 2006.

BLANC André, *Histoire de la Comédie-Française de Molière à Talma*, Perrin, 2007.

BLANC Olivier, *Olympe de Gouges*, Syros, 1981.

BOURGEOIS Alain, *Shakespeare devant la négritude* in *Ethiopique*, n°8, octobre 1976.

BOZZETTO Roger, *Le Fantastique dans tous ses états*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2001.

BOUVIER CAVORET Anne, *Théâtre, merveilleux, fantastique*, Éditions Ophrys, 2005.

CAMIER Bernard et DUBOIS Laurent, *Voltaire et Zaïre, ou le théâtre des Lumières dans l'aire atlantique française*, in *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 4/2007 (n° 54-4), p. 39-69. URL : www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2007-4-page-39.htm

CAMPANGNE Hervé Thomas, *De l'Histoire tragique à la dramaturgie : Mainfray et Desfontaines lecteurs de Jacques Yver* in *Dix-septième* siècle 2/2005 (n° 227).

CAMPARDON Émile, *Les Spectacle de la foire*, Berger-Levrault, 1877.

CAILHAVA Jean-François, *Etudes sur Molière ou observations sur la vie, les mœurs, les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces*, Chez Debray, 1802.

CAILHAVA Jean-François, *De L'Art de la comédie ou détail raisonné des diverses parties de la comédie, et de ses différents genre*, Tome troisième, Chez Fr. Amb. Didot aîné, 1772.

CASSIDY Virginie, *Les Enjeux du divertissement dans « Les Nouvelles françaises » de Jean Regnault de Segrais*, UMI, 2007.

CAVAILLÉ Fabien, *Alexandre Hardy et le rêve perdu de la Renaissance. Spectacles violents, émotions et concorde civile au début du XVII^e^ siècle*, Thèse de Doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 2009.

CAVAILLÉ Fabien, L*e Malin plaisir : les perversions de la vengeance dans la tragédie baroque française* in *Revue d'études théâtrales, Le Théâtre et le mal*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005.

CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre à travers le théâtre français (1550-1960), L'image du Noir de Marguerite de Navarre à Jean Genet*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1995,

CHALAYE Sylvie, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960),* L'Harmattan, coll. « Images plurielles", 1998.

CHALAYE Sylvie, *La Tragédie de l'irreprésentable*, in Africultures, n°20, *La Traite en Afrique un tabou*, septembre 1999.

CHALAYE Sylvie, *Le More cruel, un drôle de monstre théâtral à découvrir*. (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=8956)

CHATAIGNIER David, *Représentation de la tyrannie dans les tragédies à sujet turc du Grand Siècle français*, Journée d'Etude des Doctorants du CRHT, thème "Théâtre et politique", juin 2005, éd. en ligne sur le site du CRHT.

CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*, Hachette, Paris, 2000, p. 226.

CLAVARON Yves et DIETERLE Bernard (dir.), M*étissages littéraires, Actes du XXXIIe Congrès de la Société Française de Littérature et Comparée*, Saint-Etienne, 8-10 septembre 2004, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2005

DE GOUGES Olympe *L'Esclavage des nègres, étude et présentation de Sylvie Chalaye et Jacqueline Razgonnikoff*, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », 2006.

DE LA HARPE, *Cours de Littérature ancienne et moderne*, Tome deuxième, Firmin Didot Frères, 1840.

DE LA HARPE Jean-François, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, tome deuxième, Auguste Desrez, Paris, 1837.

DE LA HARPE Jean-François, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, tome troisième, seconde partie, Chez Verdière, Paris, 1817,

DU CASSE A., *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France*, Tome second, E. Dentu, 1864.

DELAFARGE Daniel, *La Vie et l'œuvre de Palissot 1730-1814*, Slatkine, 1971.

DELAPORTE P. V., *Du Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, Slatkine Reprints, Genève, 1968.

DECLERCQ Gilles, *L'Art d'argumenter, structures rhétoriques et littéraires*, Fleurus, 1995.

DECLERCQ Gilles, DE GUARDIA Jean, *Iconographie théâtrale et genres dramatiques, mélanges offerts à Martine de Rougemont*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008.

DORAT Claude Joseph, *Lettre de Zeïla, jeune sauvage, esclave à Constantinople, à Valcour, officier françois*, Chez Bauche, Genève et Paris, 1765.

DOUDET Estelle, *Théâtre de masques : allégories et déguisements sur la scène comique française des XVe et XVIe siècles*. in *Apparence(s)* [En ligne], 2 | 2008, mis en ligne le 28 août 2008

DUBOIS Claude-Gilbert, *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, PUB, 1993.

DUPRAT Anne et PICHEROT Émilie (dir.), *Récits d'Orient dans les littératures d'Europe (XVIe-XVIIe siècles)*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008

FORESTIER Georges, *Esthétique de l'identité dans le Théâtre Français (1550-1680*) : *Le déguisement et ses avatars*, Droz, 1988

FORESTIER Georges, *Le Théâtre dans le théâtre sur la scène française du XVII^e siècle*, Droz, 1996.

FORESTIER Georges, *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, PUF, 2003.

FOUCAUD Édouard, *Histoire du théâtre en France*, Tome I, Publications modernes, 1845.

FRANTZ Pierre (dir.), *L'Épique : fins et confins*, PUF, Collection littéraire, 2000.

FRANTZ Pierre, *L'Esthétique du tableau dans le théâtre du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1998.

HOFFMANN Léon-François, *Le Nègre romantique : personnage littéraire et obsession collective*, Payot, 1973.

GALLY Francis, *Le Théâtre*, vol. 1, octobre 1906.

GROSPERRIN Philippe, B*arbarie et voix de la nature dans les tragédies de Crébillon*, in *Nature et culture à l'âge classique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Centre de recherches « Idées, thèmes et formes 1580-1789 », Presses Universitaires du Mirail, 1997.

JULLIEN Adolphe, *La Cour et l'opéra sous Louis XVI*, BiblioLife, 2008.

LAGARDE André et MICHARD Laurent, *XVI^e siècle, Les grands auteurs français du programme*, Bordas, coll. « Textes et Littérature », Loos, 1965.

LANNI Dominique, *Une entrée spectaculaire sur la scène littéraire française : la représentation des « caffres » dans Les Portugaiz infortunez de Nicolas Chrétien des Croix* (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4021)

LARUE Anne (dir.), *Théâtralité et genres littéraires*, La Licorne, Poitiers, 1996.

LECOMTE Hippolyte, *Costumes de Théâtre de 1600 à 1820*, Delpech, 1821.

LO Shih-Lung, *La Chine dans le théâtre français du XIX^e^ siècle*, Thèse de Doctorat, Université Sorbonne-Nouvelle Paris 3, 2012.

LUCAS Hippolyte, *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre Français depuis son origine jusqu'à nos jours*, deuxième édition, Tome I, Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Bruxelles & Leipzig, 1862.

MARCHAL-NINOSQUE France, *Le Théâtre d'Antoine-Marin Lemierre, une école des citoyens* in *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2003/1, Vol. 103.

MARTIN Isabelle, *Le Théâtre de la Foire. Des tréteaux aux boulevards*, Voltaire foundation, Oxford, 2002

MARTINO Pierre, *L'Orient dans la littérature française au XVII et XVIII^e^ siècle*, B. Franklin, 1971.

MARTOCQ Bernard, *Le Naufrage de Sepulveda dans une pièce française au XVIe siècle : Les Portugaiz infortunez*, in *Vents du Large*, textes réunis par Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002.

MAURON Charles, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Chez Champion-Slatkine, Paris-Genève, 1986.

MENANT Sylvain et QUERO Dominique (dir.), *Séries parodiques au siècle des Lumières*, PUPS, 2005.

MERCIER Roger, *L'Afrique noire dans la littérature française. Les premières images (XVII-XVIIIe siècles)*, Université de Dakar, 1962.

MOUREAU François, *De Gherardi à Watteau : présence d'Arlequin sous Louis XIV*, Klincksieck, 1992.

MOUREAU François, *Danses amérindiennes à la cour, dans le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Age classique*, PUPS, coll. « imago mundi », 2005.

MOUREAU François, *Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Age classique*, PUPS, coll. « imago mundi », 2005.

PALMEZEAUX C., *Fontenelle, Colardeau et Dorat ou éloges de ces trois écrivains célèbres*, Chez Cerioux, Fuchs, Levrault, Mongiz, 1803.

PERAULT Sylvie, *Une Approche ethnologique du costume de spectacle. Du port au savoir-faire. Des revues parisiennes aux planches des théâtres*, Éditions Universitaires Européennes, Sarrebruck, 2011.

PERRAULT Charles, *Parallèle des anciens et des modernes*, livre III, Coignard, 1697.

PEYRONNET Pierre, *Un Personnage américain dans le théâtre français des XVII et XVIIIe siècles : le Sauvage* in *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976)*, Droz, 1977.

PIOFFET Marie-Christine, *L'Imagerie du sérail dans les histoires galantes du XVII^e^ siècle*, *Figures de l'Orient*, Tangeance, n° 65, hiver 2001.

PIOFFET Marie-Christine, *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du grand siècle*, PUPS, 2007.

PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *L'Étranger en bien et en mal sur les scène privées de la fin du XVIIIe siècle* in *Le Même et l'autre : Regards européens*, Alain Montandon (dir.), Presses Université Balise Pascal, Clermont-Ferrand, 1997.

PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIIIe siècle*, Voltaire Foundation, Oxford, 1997.

POIRSON Martial, *La Figure du Turc généreux*. (www.orientalisme.net).

POIRSON Martial et RAZGONNIKOFF Jacqueline, *Théâtre de Chamfort. La Jeune Indienne, Le Marchand de Smyrne, Mustapha et Zéangir*, Lampsaque, 2009.

PRAT Marie-Hélène et SERVET Pierre (dir.), *Le Doux aux XVIe et XVIIe siècles : écriture, esthétique, politique, spiritualité. Colloque des 28 et 29 mars 2003, Université Jean Moulin-Lyon 3*, Droz, 2004.

ROLLAND Jean, *Le Petit Molière ou la naissance à la gloire d'un jeune prodige du théâtre*, Éditions Pierre Téqui, 1999.

SAINT-MARC Girardin, *Cours de littérature dramatique ou De L'Usage des passions dans le drame*, Charpentier, 1843.

SAND Maurice, *Masques et bouffons (comédie italienne)*, Michel Lévy frères, 1860.

SERMAIN Jean-Paul, *Le Corps étranger dans le théâtre de Marivaux : une dramaturgie de la présence*, Dix-huitième siècle, 2006/1, n° 38.

THIS-ROGATCHEVA Tamara, *Figures des fantômes au théâtre* communication lors du Séminaire d'Art et Lettre *Les Phantasmes et les Icônes du fantastique*, Université Paris XII, 2004.

TOMILSON Robert, *La Fête galante : Watteau et Marivaux*, Droz, Genève, 1981.

TROUSSON Raymond, *Voltaire entre Zaïre et les Lettres philosophiques*, à la séance mensuelle du 9 juin 2007, p.4.
(http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson090607.pdf)

VAN DELFT Louis, *Les Spectateurs de la vie, Généalogie du regard moraliste*, PUL, 2005.

VENDRIX Philippe (dir.), *L'Opéra-Comique en France au XVIIIe siècle*, Pierre Mardaga éditeur, coll. « Musique », Liège, 1992

VOLTAIRE, *Commentaire sur Corneille*, Librairie de Firmin Didot Frères, 1851.

VOLTAIRE, Le*ttre de Voltaire à l'auteur du Mercure sur la tragédie de Zulime, 23 juin 1761* in *Œuvres de Voltaire avec des remarques et des notes*, Tome III, Delangle frères, 1829.

WOGUE Jules*, La Comédie au XVIIe et XVIIIe siècles : Scènes choisies*, H. Paulin et Cie, 1905.

ZAISER Rainer (dir.), *Œuvres & critiques, Le Théâtre de Voltaire,* Revue internationale d'étude de la réception critique des œuvres littéraires de langue française, GNV, Tübingen, 2008.

Histoire et enjeux socio-politiques

ALADJIDI Priscille, *Le Roi, père des pauvres : France, XIII^e^-XV^e^ siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

BELY Lucien, *La France moderne 1498-1789*, PUF, Mercuès, 2008.

BENOT Yves, *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, textes réunis et présentés par Roland Desné et Marcel Dorigny, Paris, Éditions la Découverte, 2005.

BODIN Félix, *Résumé de l'Histoire de France jusqu'à nos jours*, cinquième édition, Lecointre et Durey, 1823.

BOUCHER Jean-Jacques, *Le Comte du Lowendal, Ulrich-Frédéric Woldemar : Maréchal de France 1700-1750*, Fernand Lanore, 2012.

CESSAC Catherine (dir.), *Des États du Languedoc à la cour du Roi-Soleil*, Les Presses du Languedoc, 2004

DE SAINT PIERRE Isaure, *La Magnifique*, Albin Michel, 2002.

DELACAMPAGNE Christian, *Histoire de l'esclavage, De l'Antiquité à nos jours*, Le Livre de Poche, coll. « Histoire », 2002.

DORIGNY Marcel et ZINS Max Jean, *Les Traites négrières coloniales : histoire d'un crime*, Cercle d'art, 2009.

DURANT Will, *L'Histoire de la Civilisation*, Broché, 1962.

FERRO Marc, *Histoire des colonisations des conquêtes aux indépendances XIII^e^-XX^e^ siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 1994.

FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*, Librairie académique Perrin, 1998.

GISLER Antoine, *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII^{e}-XIX^{e})*, Karthala, 1981.

KAISER Wolfgang, *Le commerce des captifs : les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, XV^{e}-XVIII^{e} siècle*, École française de Rome, 2008.

LESTRINGANT Franck, *Le Huguenot et le Sauvage, l'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion*, Droz, 2004.

MAZIANE Leïla, *Salé au XVIIe siècle, terre d'asile morisque sur le littoral Atlantique marocain*, in *Cahier de la Méditerranée*, n° 79, 2009.

MICHELET, *Précis de l'Histoire de France jusqu'à la Révolution française*, Hachette, Paris, 1833.

MONSEL Philippe, *De L'Esclavage aux abolitions : XVIIe-XXe siècles*, Éditions Cercle d'art, 1998.

SAINT-PRIEST, *Mémoire sur l'ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant*, Ernest Leroux éditeur, 1877.

SASSEN Saskia, *Pourquoi l'Etat-nation a-t-il surgi du féodalisme ?* in *Critique de l'Etat, territoire, Autorité et droits, de l'époque médiévale à nos jours*, Demopolis/ Monde diplomatique, Paris, 2009.

SAUGERA Éric, *Bordeaux port négrier XVIIe-XIXe siècles*, Karthala Éditions, 1995.

SIMONDE DE SISMONDI Jean-Charles-Léonard, *Histoire des Français*, Tome huitième, chez Treuttel et Würtz, 1826.

ZHENG Lihua et DESJEUX Dominique, *Chine-France : approches interculturelles en économie, littérature, pédagogie, philosophie et sciences humaines*, L'Harmattan, 2000.

VIGNOLLE Camille, *18 octobre 1748 : La Prusse triomphe au traité d'Aix-la-Chapelle*, http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=17481018

Histoire et religions

Luther, Fêtes et saisons n° 378, octobre 1983.

Nouvelle encyclopédie théologique ou Nouvelle série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse, Tome quarante-deuxième, Chez J.-P. Migne éditeur, 1853.

CARNOY Dominique, *Représentation de l'islam dans la France de XVIIe siècle : la ville des tentations*, L'Harmattan, 1998.

CHELINI Jean et Blandine, *Histoire de l'Église, Nos racines pour comprendre notre présent*, Centurion, Aix en Provence, 1992.

COMBY Jean, *Pour lire L'Histoire de l'Église*, Tome 2, du XVe au XXe siècle, Éditions du Cerf, 1986.
DELACROIX (dir.), *Histoire universelle des missions catholiques*, Volume 2, Grund, 1958.

DELUMEAU Jean, *Des Religions et des hommes*, Le Livre de Poche, La Pochothèque, Encyclopédies d'Aujourd'hui, Varese, 1999.

FLORI Jean, *Les Croisades*, Éditions Jean-Paul Gisserot, Coll. « Histoire », 2001.

LAROUCHE Jean-Marc et MÉNARD Guy (dir.), *L'Étude de la religion au Québec*, *Bilan et prospective*, Les Presses de l'Université de Laval, 2001.

LAURENT François, *Étude sur l'histoire de l'humanité : la philosophie du XVIIIe siècle et le Christianisme*, Librairie Internationale, 1866.

MPISI Jean, *Traite et esclavage des Noirs au nom du christianisme*, L'Harmattan, 2008.

Histoire et découverte du monde

La légende du prêtre Jean, À la librairie centrale, Toulouse, 1869.

La Percée de l'Europe sur les océans vers 1690 – vers 1790 : actes du colloques du Comité de documentation historique de la Marine, Numéro 1, PPS, 1997.

Le Voiage de Siam, du P. Bouvet, communication de Madame Janette Gatty au XXVI^{e} Congrès de l'Association, le 24 juillet 1974*, Cahier de l'Association internationale des études françaises*, volume 27, 1975.

L'Afrique au XVIIe siècle : mythes et réalités, VIIe colloque du Centre international de rencontres sur le XVIIe siècle, Tunis, mars 2002. Colloque. Gunter Narr Verlag, Tubingen, 2003.

Un Français au Chili, 1841-1853 in *Cahiers du monde hispanique et Luso-Brésilien*, Numéros 56-57, Université de Toulouse, 1992

Histoire de Portugal (…) comprise en vingt livres dont les douze premiers sont traduits de Jerosmo Osorius, les huit suivants prins de Lopez de Castagnede et d'autres historiens. Nouvellement mis en français par Simon Goulart, Chevillot, Paris, 1581

ABBÉ ROUBAUD, *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Chez Des Ventes de la Doué, 1770.

BAGUET A., consul honoraire du Brésil et conseiller de la société, *Les trois Voyages de Christophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde*, Imprimerie Veuve de Backer, 1893.

DE GOMARA Lopez, *Histoire Generalle des Indes occidentales, et terres neuves, qui jusques à present ont esté descouvertes, traduite en francois par le S. de Genillé Mart. Fumée*, Chez Michel Sonnius, 1587.

HAKLUYT Richard, *The principal navigations, voyages, traffiques & discoveries of the English nations*, J. M. Dent & sons, 1910.

HOLTZ Grégoire et MAUS de ROLLEY Thibault (dir.), *Voyager avec le diable, Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XVe-XVIIe siècles)*, PUPS, 2008.

LIGON Richard, *A true and Exact history of the Islands of Barbadoes*, Parker, 1673.

MOLLAT Michel, *Explorateurs du XIII^e^ au XVI^e^ siècle : Premiers regards sur des mondes nouveaux,* édition du CTHS, 2005.

OLIVIER Guillaume-Antoine, *Voyage dans l'Empire ottoman*, vol. 1, Agasse, 1801.

RAYNAL, *Histoire des Deux Indes*, Amsterdam, Edition Genève, 1780.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres élémentaires sur la botanique*, Lettre XVI in *Œuvres complètes de J.J. Rousseau*, Nouvelle édition, Tome cinquième, 1789.

SULTE Benjamin, *Histoire des Canadiens-français 1608-1880*, Wilson, Monréal, 1882.

TCHAO-TS'ING Ting, *Les Descriptions de la Chine par les Français (1650-1750*), thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat ès-Lettres, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1928.

VESPUCCI Amerigo, *Mundus novus*, 1503.

Anthropologie et questions philosophiques

Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790, nouvelle Edition, Tome septième, Chez Furne et Lagrange, Paris, 1829.

L'Amérique des lumières, partie littéraire du colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976), Droz, Genève, 1977.

L'Invention du sauvage. Exhibitions, Beaux Arts éditions, novembre 2011.

Lettres de Mesdames de Scudéry, de Salvan de Saliez et de Mademoiselle Descartes, chez Léopold Collin, 1806.

APOSTOLOU Irini, *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIIIe siècle, une iconographie de l'Orient méditerranéen*, PUPS, Coll. « Imago Mundi », 2009.

BILLAUD Isabelle et LAPERRIERE Marie-Catherine, *Représentations du Corps sous l'Ancien Régime : Discours et Pratiques*, Presses Université Laval, 2007.

BOPPE Auguste, *Les Peintres du Bosphore au XVIII^e siècle*, ACR Édition, Coll. « Les orientalistes », 1989.

BOULANGER Jany, *Le Mythe du bon sauvage*, Cégep du Vieux Montréal (http://www.cvm.qc.ca/encephi/Syllabus/Litterature/18e/bonsauvage.htm)

BROUGHAM Henry, *Voltaire et Rousseau*, Amyot, 1845.

BRUNEL Georges (dir.), *Pagodes et dragons, Exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, Éditions Paris Musées, 2007.

CHALAYE Sylvie, *Le Nègre en image*, L'Harmattan, 2002.

CHARBONNAUD Roger, *Les Idées économiques de Voltaire*, Ayer Publishing, 1907.

COHEN William, *Français et Africains : les Noirs dans le regard des Blancs 1530-1880*, Gallimard, 1981.

CONDORCET, *Réflexions sur l'esclavage des Nègres*, Chez la Société Typographique, Neufchatel, 1781.

CORNEILLE Thomas, *L'Inconnu*, Jean Ribou éd., 1675.

COUTEL Charles, *Lumières de l'Europe, Voltaire, Diderot, Condorcet*, Paris, Ellipses, 1997.

DALI Shen, *L'Influence de la Chine sur la culture française*, (http://www.chinatoday.com.cn/lachine/2004/0402/08.htm)

DESMET-GREGOIRE Hélène, *Le Divan magique, L'Orient turc en France au XVIIIe siècle*, L'Harmattan, 1994.

DICKASON Olive Patricia, *Le Mythe du sauvage*, Les Éditions du Septentrion, 1993.

DIOP Cheikh A., *Nations nègres et culture : de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Tome 1, Présence africaine, 1979.

DUMONT Jean, *La Vraie Controverse de Valladolid : premier débat des droits de l'homme*, Critérion, 1995.

FOGLIA, *Essais de Montaigne*, Éditions Bréal, 2005.

GEETS Claude, *La Peur de la différence*, Pensée plurielle 1 /2003 (n° 5).

GOUHIER Henri Gaston, *Rousseau et Voltaire, Portraits dans deux miroirs*, Librairie Philosophique J. Vrin, 1983.

GRIMM Friedrich Melchior (Freiherr von) et DIDEROT Denis, *Correspondance littéraire, philosophique et critique : adressée à un souverain d'Allemagne*, Longchamps, 1813.

GUITTAT Aurélie, MORALES Fanchon & ZELANTI Pierre, *La Perception de la mort : une étude comparative entre l'Inde et la France*, Université Blaise Pascal – Clermont Ferrand.
(http://lapsco.univ-bpclermont.fr/persos/dambrun/TDPIC/PIC1_2005_Inde.pdf

LANNI Dominique, *Des Êtres, des lieux et des mots : les « noirs », les « cafres », les « sauvages du cap » et les « hottentots » et l'imaginaire exotique des lettrés français à l'apogée de l'âge baroque*
(http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4022)

LE FUR Yves (dir.), *D'un regard l'autre, Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Musée du Quai Branly, 2006.

LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, Denoel, Folio essais, Saint-Armand, 2011.

MONTAIGNE Michel de, *Des Cannibales*, Gallimard, coll. « Folio plus classiques », Barcelone, 2008.

MONTANDON Alain (dir.), *Le Même et l'autre Regards européens*, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1997.

MONTESQUIEU, De *L'esprit des lois*, Broché, 1998.

MORRIS Michèle R., *Images of America in revolutionary France*, Georgetown University Press, 1990.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Broché, 1996.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social ou Principes du droit politique*, Chez Marc-Michel Rey, Amsterdam, 1762,

ROUSSEAU Jean-Jacques, *.J. Rousseau citoyen de Genève à M. d'Alembert* in *Œuvres complètes de J.J. Rousseau*, nouvelle Edition avec les notes historiques et critiques de tous les commentateurs, Discours, Armand-Aubrée, Paris, 1832

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, Tome troisième, Lebigre Frères, 1836.
SACHS Ignacy, *L'Image du Noir dans l'art européen* in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 24e année, N. 4, 1969, p.883-893.

SCLIPPA Norbert, *La loi du père et les droits du cœur, Essai sur les tragédies de Voltaire*, Droz, 1993.

SCOTT Philippa, *Turqueries*, Éditions Thames & Hudson, Coll. « Le Génie du lieu », 2001.

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme*, Librairie Générale Française, coll. « Biblio essais », 1986.

VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, Éditons de la Sirene, 1759.

VOLTAIRE, *Lettre de Voltaire à AM de la Roque*, 1732, in *Lettres choisies de Voltaire*, Eugène Fallex, tome premier, Ch. Delagrave et Cie, 1867.

VOLTAIRE, *Traité sur la tolérance*, Gallimard, coll. « Folio », 1975.

VOLTAIRE, *Traité de métaphysique*, Tome XXII, Chez H. Temple Patterson, 1634.

WANQUET Claude et COUELLE Colombe (dir.), *Le Cabinet de curiosités : mélanges offerts à Claude Wanquet*, Université de la réunion, Éditions L'Harmattan, 2000.

Zhan Shi, *L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIIIe siècle : de l'apologie à la philosophie pratique* , *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 347 | janvier-mars 2007 (http://ahrf.revues.org/8523).

Index

Index par titre des œuvres du corpus

A

Achmet et Almanzine · 96, 99, 105, 110, 111, 118, 133, 138, 141, 153, 175, 177, 178, 281, 282, 295, 309, 428, 436, 452, 453, 459, 461, 599, 644, 648, 675
Acoubar ou La Loyauté trahie · 43, 100, 139, 146, 164, 181, 200, 202, 217, 228, 229, 234, 250, 264, 282, 318, 322, 326, 351, 370, 380, 428, 430, 433, 442, 448, 519, 526, 573, 647, 674
Alménorade · 317, 339, 626, 675
Alzire ou Les Américains · 43, 93, 104, 120, 121, 146, 218, 222, 227, 230, 241, 259, 261, 266, 270, 271, 275, 420, 430, 433, 443, 477, 478, 479, 480, 481, 485, 514, 528, 532, 537, 606, 618, 643, 644, 649, 675
Arlequin Mahomet · 2, 94, 99, 109, 110, 118, 132, 147, 177, 178, 181, 191, 206, 281, 295, 311, 318, 428, 452, 453, 454, 458, 462, 512, 594, 644, 648, 675
Arlequin odalisque · 281, 298, 305, 306, 307, 309, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 331, 406, 430, 452, 453, 460, 513, 640, 646, 675
Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée · 93, 109, 182, 190, 282, 347, 355, 497, 616, 646, 675
Arlequin sauvage · 108, 112, 139, 200, 227, 242, 246, 247, 265, 281, 505, 514, 595, 675

B

Bajazet · 20, 93, 99, 127, 131, 281, 282, 292, 305, 307, 308, 312, 313, 314, 317, 320, 321, 326, 329, 331, 337, 341, 350, 375, 381, 409, 588, 589, 610, 644, 648, 649, 674

H

Héraclius, empereur d'Orient · 93, 182, 281, 291, 317, 525, 585, 646, 674
Hirza ou Les Ilinois · 43, 94, 95, 98, 103, 112, 200, 217, 219, 222, 223, 225, 227, 232, 241, 251, 252, 259, 267, 271, 274, 277, 428, 431, 433, 444, 502, 503, 514, 527, 532, 538, 542, 625, 646, 675

I

Ibrahim ou L'Iillustre Bassa · 99, 101, 105, 118, 126, 142, 173, 181, 281, 282, 290, 305, 307, 308, 312, 313, 314, 317, 320, 323, 324, 336, 350, 428, 430, 462, 464, 465, 468, 519, 582, 584, 644, 646, 647, 674

J

Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie · 93, 182, 284, 398, 446, 468, 529, 539, 542, 590, 647, 652, 674

L

La Belle Esclave · 93, 112, 146, 281, 282, 294, 318, 320, 328, 330, 398, 464, 543, 583, 647, 674
La Colonie · 43, 142, 153, 234, 254, 617, 631, 647, 649, 675
La Découverte du Nouveau Monde · 95, 99, 200, 219, 226, 261, 266, 270, 276, 443, 532, 609, 649, 675
La Jeune Indienne · 18, 104, 201, 224, 227, 232, 234, 237, 280, 300, 430, 431, 434, 493, 502, 503, 510, 512, 520, 547, 552, 624, 646, 657, 675
La Négresse ou Le Pouvoir de la … · 193, 194, 198, 406, 412, 413, 493, 502, 536, 551, 639, 649, 675
La Péruvienne · 55, 101, 178, 189, 199, 206, 226, 235, 430, 434, 440, 509, 618, 649, 675
La Rhodienne ou la cruauté de Soliman · 94, 142, 169, 181, 201, 281, 282, 285, 295, 308, 313, 317, 320, 321, 330, 334, 428, 430, 463, 577, 648, 674
La Vangeance de Colombine · 94, 137, 145, 152, 156, 174, 192, 298, 312, 330, 458, 592, 646, 675
La Veuve du Malabar · 98, 99, 115, 125, 358, 362, 373, 375, 378, 392, 428, 430, 433, 447, 454, 486, 541, 555, 627, 644, 648, 675
Le Barbier de Bagdad · 194, 281, 302, 311, 411, 453, 454, 620, 648, 675
Le Bourgeois gentilhomme · 102, 103, 115, 137, 142, 150, 173, 186, 192, 587, 644, 648, 674
Le Corsaire de Salé · 118, 177, 281, 600, 648, 675
Le Français en Huronie · 98, 99, 227, 239, 253, 258, 268, 434, 438, 445, 633, 647, 675
Le Menuisier de Bagdad · 93, 99, 101, 112, 119, 281, 294, 303, 308, 313, 440, 513, 553, 641, 647, 676
Le Miroir · 191, 201, 203, 299, 349, 350, 615, 648, 675
Le Sicilien ou L'Amour peintre · 103, 105, 118, 137, 138, 143, 174, 192, 282, 405, 586, 648, 674
Les Chinois · 180, 346, 382, 591, 649, 674
Les Indes galantes · 99, 119, 177, 265, 274, 282, 536, 604, 647, 675
Les Mariages de Canada · 230, 251, 265, 603, 648, 675
Les Pèlerins de la Mecque · 105, 145, 648
Les Trois Sultanes · 97, 99, 109, 111, 118, 119, 281, 305, 309, 311, 313, 315, 317, 321, 404, 428, 452, 460, 622, 647, 675

M

Mahomet second · 93, 281, 282, 287, 305, 316, 317, 322, 327, 337, 430, 468, 471, 517, 608, 647, 675
Manco-Cápac · 219, 227, 231, 241, 261, 263, 269, 276, 448, 491, 537, 554, 557, 618, 623, 647
Mustapha et Zéangir · 18, 102, 104, 285, 300, 350, 512, 520, 547, 552, 632, 646, 657, 675

P

Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa · 99, 103, 142, 145, 181, 265, 281, 285, 305, 308, 315, 317, 319, 320, 323, 325, 334, 336, 428, 430, 463, 465, 467, 577, 582, 584, 647, 674
Pierre le Cruel · 105, 181, 282, 647

R

Rhadamisthe et Zénobie · 131, 144, 190, 352, 371, 376, 539, 542, 593, 646, 675

S

Scanderberg · 305, 306, 308, 310, 314, 317, 605, 647, 675

T

Tamerlan ou La Mort de Bajazet · 131, 182, 317, 350, 375, 381, 589, 644, 648, 674
Tragédie d'un More cruel · 107, 194, 545, 575, 646
Tragédie Mahommetiste · 94, 167, 281, 282, 284, 317, 319, 330, 332, 471, 516, 558, 576, 646, 674

V

Vathek · 284, 318, 518, 519, 634, 646, 675
Voltaire · 154

Z

Zaïre · 93, 128, 129, 201, 282, 284, 305, 306, 307, 313, 314, 315, 316, 317, 321, 338, 420, 428, 436, 439, 466, 473, 476, 477, 542, 602, 644, 649, 653, 657, 675
Zamore et Mirza ou L'Heureux Naufrage · 98, 99, 107, 194, 249, 403, 408, 418, 419, 435, 438, 523, 540, 547, 549, 637, 646, 675
Zéloïde · 345, 349, 350, 368, 374, 377, 387, 491, 542, 614, 649, 675
Zémine et Almanzor · 122, 177, 349, 377, 601, 644, 648, 675
Zulica · 349, 350, 357, 373, 378, 390, 499, 621, 634, 647, 675
Zulime · 93, 131, 193, 302, 311, 330, 404, 411, 412, 420, 465, 542, 610, 620, 644, 649, 658, 675

Index par nom des dramaturges du corpus

A

Arnould · 95, 104, 185, 193, 256, 269, 638
Auger Louis-Simon · 306, 314, 318, 460, 513, 640

B

Barbier Nicolas · 104, 119, 152, 156, 174, 194, 195, 281, 302, 311, 411, 453, 454, 458, 592, 620, 648, 677
Buirette Pierre-Laurent · 181, 630

C

Cahusac Louis de · 110, 201, 305, 440, 613
Carmontelle · 626
Chamfort Sébastien-Roch-Nicolas de · 18, 57, 102, 104, 116, 184, 237, 285, 300, 306, 314, 341, 350, 431, 453, 493, 510, 512, 513, 520, 546, 547, 552, 624, 628, 632, 646, 650, 657
Chrétien Des Croix Nicolas · 101, 165, 183, 193, 197, 397, 402, 428, 432, 532, 535, 574
Corneille Pierre · 78, 164, 180, 182, 187, 194, 195, 291, 525, 580, 585, 610, 646, 658
Crébillon Prosper Jolyot de · 144, 190, 371, 383, 385, 539, 540, 593, 652, 655

D

D'Orneval Jacques Philippe · 2, 110, 122, 132, 133, 155, 179, 201, 458, 598, 600, 644
Delisle de La Drevetière Louis-François · 57, 108, 112, 242, 505, 595
Desfontaines · 103, 142, 145, 319, 325, 330, 336, 465, 584, 653
Dorat Claude-Joseph · 349, 373, 378, 391, 499, 546, 621, 628, 656
Dorvigny · 192, 204, 635
Du Crest De Genlis Caroline · 284, 518, 634
Du Hamel Jacques · 43, 164, 200, 202, 228, 250, 264, 442, 573
Du Perche Nicolas · 101, 158, 192, 581
Dumaniant · 232, 255, 633

F

Favart Charles-Simon · 97, 110, 113, 175, 178, 294, 316, 332, 434, 437, 460, 622, 651
Framery Nicolas-Étienne · 119, 234, 344, 366, 374, 489, 629, 631
Fuzelier Louis · 96, 118, 171, 177, 274, 597, 604, 628

G

Gouges Olympe de · 95, 107, 134, 199, 418, 428, 455, 523, 540, 547, 548, 552, 558, 637, 653
Guillemain Charles-Jacob · 101, 294, 303, 553, 641

H

Houdar de La Motte Antoine · 306, 605, 650

L

Lanoue Jean-Baptiste Sauvé de · 287, 289, 650
Leblanc de Guillet Antoine · 262, 270, 448, 491, 521, 522, 554, 618, 623, 648
Lemierre Antoine-Marin · 98, 115, 125, 358, 362, 366, 369, 375, 448, 486, 488, 490, 540, 627, 656
Les cinq auteurs · 204, 295
Lesage Alain-René · 2, 94, 96, 101, 105, 110, 122, 132, 133, 137, 138, 141, 155, 175, 177, 179, 181, 191, 295, 296, 297, 299, 306, 318, 348, 458, 461, 594, 598, 599, 600, 601, 603, 644, 648

M

Mainfray Pierre · 142, 145, 169, 285, 295, 318, 325, 334, 466, 577, 653
Mairet Jean · 98, 137, 169, 173, 181, 285, 319, 320, 330, 579, 582
Mercier Louis-Sébatien · 580, 589, 636
Molière · 78, 102, 103, 104, 110, 111, 115, 134, 137, 138, 142, 151, 170, 173, 174, 180, 185, 186, 192, 295, 300, 405, 418, 452, 568, 586, 587, 650, 651, 652, 653, 657

P

Palissot de Montenoy Charles · 195, 302, 411, 620, 648, 654
Petit Marc-Antoine · 191
Piron Alexis · 94, 102, 105, 106, 111, 115, 149, 178, 181, 191, 205, 310, 343, 360, 361, 491, 596, 597, 648, 650
Poullain de Saint-Foix Germain-François · 387, 490, 535, 611, 612, 614, 617

Pradon Nicolas · 132, 182, 350, 375, 381, 589, 648, 650

R

Racine · 127, 128, 292, 312, 313, 329, 341, 409, 588, 610, 656
Radet & Barré · 639
Regnard Jean-François · 180, 346, 498, 591, 649
Rochon de Chabannes Marc-Antoine · 57, 178, 189, 199, 618
Rousseau Jean-Jacques · 56, 62, 95, 96, 114, 182, 231, 247, 261, 266, 433, 444, 497, 500, 501, 503, 508, 522, 556, 609, 649, 661, 662, 663, 664

S

Sauvigny · 43, 94, 103, 104, 112, 217, 251, 279, 431, 444, 503, 527, 538, 625
Scudéry Georges de · 78, 104, 173, 290, 307, 312, 315, 324, 462, 582, 584, 662

V

Voltaire · 57, 59, 60, 104, 120, 121, 124, 125, 128, 129, 130, 131, 154, 177, 180, 218, 230, 246, 259, 275, 284, 306, 330, 355, 375, 388, 404, 420, 436, 443, 468, 473, 476, 477, 481, 482, 484, 485, 488, 495, 497, 499, 519, 522, 523, 536, 597, 602, 606, 607, 609, 610, 618, 619, 628, 644, 649, 650, 653, 656, 657, 658, 662, 663, 664, 675

Table des matières

Remerciements p. 5

Résumé p. 7

Sommaire p. 9

Introduction p. 13

Chapitre I : Les Grandes Découvertes et la rencontre avec l'altérité

I. NOUVEAUX HORIZONS ET INVENTION DE L'EXOTISME 28

A. À LA DECOUVERTE DU MONDE ET DE SES HABITANTS 29
B. LES TEMOIGNAGES : RECITS DE VOYAGES 32
C. D'AUTRES HORIZONS, D'AUTRES HOMMES 37

II. DE LA DECOUVERTE EXOTIQUE A L'EXPLOITATION ECONOMIQUE 41

A. NOUVEAUX TERRITOIRES, NOUVELLES PERSPECTIVES 42
B. LE PRETEXTE RELIGIEUX 43
C. L'ENJEU COMMERCIAL 45
D. DE LA DOMINATION A L'ASSERVISSEMENT DE L'AUTRE 47

III. APPROCHE PHILOSOPHIQUE DE L'ALTERITE ET CONTRADICTIONS MORALISTES 49

A. LE DEBAT DE VALLADOLID 50
B. *DES CANNIBALES*, MONTAIGNE 52
C. LA THEORIE DU BON SAUVAGE 55
D. DES TEXTES ANTI ESCLAVAGISTE 57

IV. LE NOUVEAU MONDE : LE DEFI DES ARTS DE REPRESENTATION 64

A. L'ALTERITE DANS LES ARTS DECORATIFS 65
1. LES OBJETS EXOTIQUES 65
2. LA PEINTURE 67
3. LES GLOBES DE CORONELLI 74
B. UN MONDE NOUVEAU S'INVITE AU THEATRE 76
1. THEATRUM MUNDI 76
2. LE MONDE S'INVITE AU THEATRE 79
C. LE THEATRE DE L'ALTERITE EN FRANCE 82

Chapitre II: La mise en scène d'un monde nouveau ou les artifices scéniques de la rencontre exotique

I. SPECTACULAIRE DES TABLEAUX VIVANTS 90

A. LES DECORS 91
1. LES INDICES TEXTUELS 93
2. DES TABLEAUX TYPES 98
B. LES COSTUMES 100
1. VETEMENTS 100
2. DES PERSONNAGES STEREOTYPES 103
3. LA COULEUR DE PEAU 107
C. LA MISE EN SCENE DE COUTUMES 109
1. DANSES, CEREMONIES ET INTERMEDES 109
2. US ET TRADITIONS 111
3. RITUELS CEREMONIELS 114

4. La mise en scene des serviteurs noirs 117
D. Temoignages des mises en scenes de la Renaissance 119

II. TRAVESTISSEMENT ET DEGUISEMENT 135

A. Exploitation des caricatures theatrales 136
1. Hommes et femmes d'Orient 136
2. La simplicite sauvage 139
B. Deguisement et denouement dramatique 140
1. Les amours contraries 140
2. Changer d'identite 144
C Exploitation comique du deguisement 148
1. L'exageration parodique 149
2. Le travestissement grossier 153
3. Le comique satirique 156

III. THEATRE DE L'ALTERITE, MODES ET FAITS D'ACTUALITE 161

A. L'alterite s'adapte aux differents genres theatraux 162
1. Le theatre de la cruaute 162
2. Les ballets de cour 169
3. Les turqueries 172
4. Le theatre de foire 176
B. Theatralisation d'anecdotes historiques et de faits divers 181

IV L'EXOTISME THEATRAL, DU MERVEILLEUX AU FANTASTIQUE 187

A. Le theatre de l'alterite, du reve au merveilleux 189
1. Une realite poetiquement erronee 189
2. L'exploitation de la naïvete 191
3. Le More de mascarade 194
B. Voyages et destinations fantastiques 197
1. Naufrages en terres inconnues 197
2. Magie, spectres et autres phenomenes etranges 202

Chapitre III: L'Autre dans tous ses états ou l'invention d'une figure théâtrale à facettes

I L'AMERINDIEN, CE SAUVAGE. 212

A. Une figure visuelle 214
1. Retour historique : l'exhibition d'Amerindiens 214
2. Une expressivite visuelle 216
3. Des personnages typiques 223
4. Une beaute adulee 225
B. Le bon sauvage, naïvete et gentillesse 228
1. Un monde sauvage 228
2. Une figure majoritairement feminine 235
3. La nudite 245
4. Le malheur du deracinement 247
C. Le guerrier sauvage 249
1. Le sauvage canadien 250
2. L'homme des bois du Nouveau Monde 253
3. Les enfants du Soleil 258
D. L'impact etranger sur le caractere amerindien 263
1. Guerres et alliances 264
2. Catholicisme et idolatrie 270
3. Le desir de vengeance 274

II. L'HOMME ORIENTAL : EMPIRE OTTOMAN ET AFRIQUE DU NORD 281

A. LE PEUPLE 283
1. LA VOIX DU PEUPLE 284
2. ARTISANS, COMMERÇANTS ET PROLETAIRES, REPRESENTATION DE LA POPULATION 295
B. LE SERAIL 305
1. LE SITE, THEATRE SOMPTUEUX 305
2. DES TRAVAILLEURS PEU ORDINAIRES 308
3. LES FEMMES DU HAREM, DES CAPTIVES AMBITIEUSES 313
C. LE SULTAN, UN HOMME A VISAGES MULTIPLES 317
1. UNE POPULARITE EXEMPLAIRE 318
2. UN INNOCENT COUPABLE 322
3. UN HOMME CRUEL 329

III L'ASIATIQUE : L'ANTAGONISME DES CARACTERES 341

A. LEGERETE ET COMEDIES 343
1. DES MŒURS SATIRISEES 343
2. LE DEGUISEMENT ASIATIQUE 346
B. ORIENT EXTREME MAIS ORIENT AVANT TOUT 348
1. LES REMINISCENCES DES CONTES ORIENTAUX 348
2. PRESENCE OTTOMANE 349
C. RIGUEUR ET TRADITION 351
1. UN COMPORTEMENT VERTUEUX 351
2. DES MŒURS AUSTERES 360
D. UNE CRUAUTE EXACERBEE 370
1. UNE INDIFFERENCE CERTAINE POUR LA MORT 370
2. L'OMNIPRESENCE DE LA GUERRE 375
3. UN CARACTERE BARBARE 380

IV. LE PERSONNAGE NOIR : DE L'AFRICAIN A L'ESCLAVE 394

A. LA BARBARIE MORESQUE 395
1. L'APPREHENSION DE L'HOMME NOIR 396
2. DETAILS SUR L'AFRIQUE ET SES MŒURS 399
3. CRUAUTE ET VENGEANCE 401
B. LE MASQUE NOIR 404
1. UNE TOUCHE DE COULEUR 405
2. L'ATTIRANCE N'EST PAS BEAUTE 406
3. LAIDEUR ET BRULURES 408
4. UN DROLE D'ANIMAL 411
C. UN SAUVAGE BON MAIS SURTOUT NON CIVILISE 413
D. L'IMPOSSIBLE ESCLAVE 417

Chapitre IV: De l'artifice scénique à l'argument philosophique

I. L'ALTERITE COMME FAIRE-VALOIR DE LA SOCIETE OCCIDENTALE 427

A. L'ALTERITE AU SERVICE DE LA VALORISATION DU HEROS EUROPEEN 427
1. METTRE EN SCENE LA BRAVOURE 427
2. LES RELATIONS AMOUREUSES 429
3. LE FRANÇAIS VALORISE DANS LE TRAITEMENT DE L'IMAGE DU COLON 432
B. L'AUTRE, ENCENSEUR DE LA VIE EN FRANCE 435
1. UN PUBLIC INEDIT ET A L'ECOUTE 436
2. LE DISCOURS DE L'ALTERITE SUR LE PAYS DES LIBERTES 439
C. L'ALTERITE POUR JUSTIFIER L'IDEOLOGIE COLONIALE 441
1. DEMONTRER LA VALEUR EUROPEENNE 442
2. L'ALTERITE POUR PREUVE D'UNE AIDE NECESSAIRE 446
D. L'ALTERITE, MIROIR DES RELATIONS COMMERCIALES 449

1. L'AVERTISSEMENT DE CHRETIEN DES CROIX 450
2. LE SUJET OTTOMAN NECESSAIREMENT POLITIQUE 451

II. DISTANCIER LES RELIGIONS 456

A. VALORISER LE CHRISTIANISME PAR LA MISE A DISTANCE DE L'ISLAM 457
1. DETOURNER LE REGARD FRANÇAIS PAR LE DENIGREMENT DE L'ISLAM 458
2. AMOURS ET AMITIES FRANCO-TURQUES, RUSES IDEOLOGIQUES 463
3. SOULIGNER LE CARACTERE CRUEL DE L'ISLAM 466
B. LE FANATISME EN LIGNE DE MIRE 472
1. VOLTAIRE ET LE FANATISME 473
2. L'EXEMPLE INDIEN 486

III. L'ALTERITE, MIROIR DE L'EUROPE ET DE SES ACTIONS 493

A. COMPARER POUR INITIER : LE GOUFFRE ENTRE LA SOCIETE OCCIDENTALE ET LE RESTE DU MONDE 494
1. LA MORALE CHINOISE 494
2. LES VERTUS ORIGINELLES 499
B. LA FRANCE VUE PAR UN ETRANGER : L'ALTERITE POUR DENONCER 505
1. L'AUTRE SUR LE TERRITOIRE EUROPEEN 505
2. CRITIQUES DEPUIS L'ETRANGER 512
C. LA FRANCE SOUS LE MASQUE DE L'ALTERITE : EUROPEANISER POUR EDUQUER 514
1. L'ALTERITE DE PROXIMITE : L'ORIENT, REFLET DE LA FRANCE 515
2. AUTRES EXEMPLES DE MŒURS EUROPEENNES DEGUISEES 521

IV. DU SPECTACLE DE L'ALTERITE A LA TRIBUNE POLITIQUE 523

A. L'ALTERITE, ARTIFICE D'UN DISCOURS ANTICOLONIALISTE 525
1. DENONCER LES REELLES RAISONS DE LA COLONISATION 526
2. DES CONSEQUENCES DRAMATIQUES : L'AVERSION ENTRE PEUPLES 533
B. L'ALTERITE, DETOUR POUR UN DISCOURS PREREVOLUTIONNAIRE 541
1. LA MISE EN SCENE DE L'ALTERITE POUR ARGUMENTER CONTRE L'ESCLAVAGISME 541
2. L'ALTERITE AU SERVICE DE L'EGALITE DES HOMMES 551
3. LE REJET DE L'ABSOLUTISME 556

Conclusion p. 561

Annexes p. 569
- Chronologie des pièces étudiées p. 570
- Tableaux récapitulatifs
  - Lieux de l'action p. 571
  - Religions évoquées p. 572
- Fiches signalétiques des œuvres du corpus
  - Acoubar ou La Loyauté trahie p. 573
  - Les Portugaiz infortunez p. 574
  - Tragédie d'un More cruel p. 575
  - Tragédie mahommetiste p. 576
  - La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman p. 577
  - Le Ballet du naufrage heureux p. 578
  - Le Grand et Dernier Solyman p. 579
  - L'Aveugle de Smyrne p. 580
  - L'Ambassadeur d'Affrique p. 581
  - Ibrahim ou L'Illustre Bassa p. 582
  - La Belle Esclave p. 583
  - Perside ou La Suitte d'Ibrahim bassa p. 584
  - Héraclius, empereur d'Orient p. 585

- Le Sicilien ou L'Amour peintre p. 586
- Le Bourgeois gentilhomme p. 587
- Bajazet p. 588
- Tamerlan ou La Mort de Bajazet p. 589
- Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie p. 590
- Les Chinois p. 591
- La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc p. 592
- Rhadamisthe et Zénobie p. 593
- Arlequin Mahomet p. 594
- Arlequin sauvage p. 595
- Le Fâcheux Veuvage p. 596
- Les Huit Mariannes p. 597
- Les Pèlerins de La Mecque p. 598
- Achmet et Almanzine p. 599
- Le Corsaire de Salé p. 600
- Zémine et Almanzor p. 601
- Zaïre p. 602
- Les Mariages de Canada p. 603
- Les Indes galantes p. 604
- Scanderberg p. 605
- Alzire ou Les Américains p. 606
- Le Fanatisme ou Mahomet le prophète p. 607
- Mahomet second p. 608
- La Découverte du Nouveau Monde p. 609
- Zulime p. 610
- Les Veuves turques p. 611
- L'Isle sauvage p. 612
- L'Algérien ou Les Muses comédiennes p. 613
- Zéloïde p. 614
- Le Miroir p. 615
- Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée p. 616
- La Colonie p. 617
- La Péruvienne p. 618
- L'Orphelin de la Chine p. 619
- Le Barbier de Bagdad p. 620
- Zulica p. 621
- Les Trois Sultanes ou Soliman second p. 622
- Manco-Capac p. 623
- La Jeune Indienne p. 624
- Hirza ou Les Illinois p. 625
- Alménorade p. 626
- La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes p. 627
- Le Marchand de Smyrne p. 628
- L'Indienne p. 629
- Pierre le cruel p. 630
- La Colonie p. 631
- Mustapha et Zéangir p. 632
- Le Français en Huronie p. 633
- Vathek p. 634
- Le Nègre blanc p. 635
- L'Habitant de la Guadeloupe p. 636
- Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs p. 637
- L'Héroïne américaine p. 638

- La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance p. 639
- Arlequin odalisque p. 640
- Le Menuisier de Bagdad p. 641
- Les Sauvages civilisés p. 642
- Table des illustrations p. 643

Bibliographie p. 645

Index p. 665
- par titre des pièces du corpus p. 666
- par nom des dramaturges du corpus p. 668

Table des matières p. 671

ANNEXES

CORPUS : Volume 1

Sommaire p. 2
Tragédie mahommetiste, anonyme (1612) p. 4
La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman, Mainfray (1618) p. 19
Le Grand et Dernier Solyman, Mairet (1630) p. 34
L'Aveugle de Smyrne, Les cinq auteurs (1637) p. 71
Ibrahim ou L'Illustre bassa, Scudéry (1642) p. 103
La Belle Esclave, L'Estoile (1643) p. 142
Perside ou La Suite d'Ibrahim bassa, Desfontaines (1644) p. 170
Héraclius, empereur d'Orient, Corneille (1647) p. 198
Le Sicilien ou L'Amour peintre, Molière (1667) p. 229
Le Bourgeois gentilhomme, Molière (1670) p. 243
Bajazet, Racine (1672) p. 294
Tamerlan ou La Mort de Bajazet, Pradon (1676) p. 321
Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie, La Grange-Chancel (1692) p. 345
Les Chinois, Regnard (1692) p. 366
La Vengeance de Colombine ou Arlequin beau-frère … , Barbier (1703) p. 385
Rhadamisthe et Zénobie, Crébillon (1711) p. 412
Arlequin Mahomet, Lesage (1714) p. 434
Le Fâcheux Veuvage, Piron (1725) p. 443
Les Huit Mariannes, Piron (1725) p. 478
Les Pèlerins de La Mecque, Lesage et d'Orneval (1726) p. 494
Achmet et Almanzine, Lesage (1728) p. 524
Le Corsaire de Salé, Lesage et d'Orneval (1729) p. 556
Zémine et Almanzor, Lesage (1730) p. 571
Zaïre, Voltaire (1732) p. 584
Scanderberg, Houdar de La Motte (1735) p. 614
Le Fanatisme ou Mahomet le prophète, Voltaire (1736) p. 631
Mahomet second, De Lanoue (1739) p. 656
Les Veuves turques, Poullain de Saint-Foix (1742) p. 679
L'Algérien ou Les Muses comédiennes, Cahusac (1744) p. 693
Zéloïde, Poullain de Saint-Foix (1747) p. 727
Le Miroir, Petit, (1747) p. 736
Arlequin reviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée, anonyme (1749) p. 749
L'Orphelin de la Chine, Voltaire (1755) p. 762
Le Barbier de Bagdad, Palissot de Montenoy (1758) p. 788
Zulica, Dorat (1760) p. 804

Les Trois Sultanes ou Soliman second, Favart (1762) p. 822
Alménorade, Carmontelle (1768) p. 854
La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes, Lemierre (1770) p. 858
Le Marchand de Smyrne, Chamfort (1770) p. 882
L'Indienne, Framery (1770) p. 893
Pierre le cruel, Dormont de Belloy (1772) p. 906
Mustapha et Zéangir, Chamfort (1776) p. 935
Vathek, Du Crest de Genlis (1779) p. 962
Arlequin odalisque, Auger (1789) p. 985
Le Menuisier de Bagdad, Guillemain (1789) p. 1002

CORPUS : Volume 2

Sommaire p. 2
Acoubar ou La Loyauté trahie, Du Hamel (1586) p. 3
Les Portugaiz infortunez, Des Croix (1608) p. 26
Tragédie d'un more cruel, anonyme (1608) p. 66
Le Ballet du naufrage heureux, L'Estoile (1626) p. 81
L'Ambassadeur d'Affrique, Du Perche (1640) p. 85
Arlequin sauvage, Delisle de la Drevetière (1721) p. 99
Les Mariages de Canada, Le Sage (1734) p. 130
Les Indes galantes, Fuzelier (1735) p. 146
Alzire ou Les Américains, Voltaire (1736) p. 164
La Découverte du Nouveau Monde, Rousseau (1740) p. 195
Zulime, Voltaire (1740) p. 205
L'Isle sauvage, Poullain de Saint-Foix (1743) p. 231
La Colonie, Poullain de Saint-Foix (1749) p. 246
La Péruvienne, Rochon de Chabannes (1754) p. 269
Manco-Cápac, Le Blanc de Guillet (1763) p. 279
La Jeune Indienne, Chamfort (1764) p. 306
Hirza ou Les Illinois, Sauvigny (1767) p. 318
La Colonie, Framery (1775) p. 339
Le Français en Huronie, Dumaniant (1778) p. 355
Le Nègre blanc, Dorvigny (1783) p. 367
L'Habitant de la Guadeloupe, Mercier (1784) p. 387
Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs, De Gouges (1784) p. 425
L'Héroïne américaine, Arnould (1786) p. 449
La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance, Radet & Barré (1787) p. 457
Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant, anonyme (1789) p. 475

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français,
de la Saint-Barthélemy à la Révolution française :
enjeux politiques et philosophiques
(XVII^e^ et XVIII^e^ siècles)

Les Grandes Découvertes de la Renaissance amènent les Européens à rencontrer de nouveaux peuples dont l'apparaître, les croyances et les modes de vie sont si éloignés, qu'ils vont incarner ensemble l'Autre absolu : le négatif, l'antagoniste de l'Européen blanc et chrétien d'alors. Le théâtre va offrir la possibilité à tous ceux qui ne voyagent pas de rencontrer cet Autre et c'est cette rencontre que nous étudions ici, dans le répertoire du théâtre français, car elle est non seulement une situation dramatique par nature, mais elle va également se faire anthropologique puisqu'elle joue à convoquer d'autres continents sur scène. Toutefois le théâtre n'est qu'artifice et sur scène, l'Autre n'est pas réel puisque créé par des dramaturges français, joué en français par des acteurs français et pour un public français.

Nous nous proposons d'étudier cette rencontre depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la Révolution française, deux événements névralgiques de l'Histoire de France, qui ont à voir avec la violence de l'altérité religieuse et de l'altérité sociale et qui correspondent à deux périodes de renouvellement de l'art dramatique.

Nous nous interrogerons donc sur l'identité de cet étrange étranger, si éloigné socialement, politiquement et géographiquement et sur la manière dont le théâtre s'empare de cet Autre si spectaculaire. Les personnages exogènes devenant sur scène de véritables figures à facette, nous poserons la question de savoir si la démarche n'est pas en réalité d'aller au devant de l'Autre dans le seul but de l'interroger sur ce qu'il est pour se définir soi-même. Si l'Amérindien est sauvage, n'est-ce pas pour se conforter sur le fait d'être civilisé ? Si le More est cruel, n'est-ce pas pour se rassurer sur le fait qu'on ne l'est pas ? L'Autre ne sert-il pas en réalité qu'à parler de soi ?

Mots clés : altérité – théâtre – rencontre – figures – détour- exotisme.

Encountering the Other in French theatre
from St. Bartholomew's Day to the French Revolution :
the political and philosophical interplay
(17^th^ and 18^th^ centuries)

With the Great Discoveries of the Renaissance, Europeans encountered new peoples whose appearance, beliefs and lifestyles were so divergent they came to embody the absolute Other: the negative, the antagonist of the then white and Christian Europeans. Theater came to offer the opportunity for those who did not travel to meet this Other, and it is this encounter that we study here, within the French theatrical repertoire, for it was not only a dramatic situation by definition, but became equally an anthropological one, since it endeavoured to summon forth the representation of other continents on stage. Theater, however, is only an artifice, and on stage, the Other is not real since it is created by French playwrights and performed in French by French actors, for a French public.

We will study this encounter from the St. Bartholomew's Day Massacre to the French Revolution, two critical events in the history of France marked by the violence of religious and social alterity, and which correspond to two periods of renewal for the dramatic arts.

We will examine the identity of this strange foreigner, so socially, politically and geographically removed, and how theater captures this most spectacular of Others. Exogenous characters becoming on stage truly multifaceted figures, we will ask whether this approach is not in fact to reach out to the Other with the sole purpose of questioning what is to be oneself. If the Amerindian is savage, is it not to reinforce one's civility? If the Moor is cruel, is it not to be reassured that one is not? Would the Other not simply be a means to discuss oneself?

Keywords: Alterity – theater – encounter – characters – deviation - exoticism.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3
ED 267 Arts et Médias
EA 3959 Institut de Recherche en Études Théâtrales
Centre Bièvre – 1 rue Censier 75005 Paris

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

École Doctorale 267 : Arts & Médias
Institut de Recherche en Études Théâtrales (IRET)
Laboratoire de recherche : SeFeA

Thèse de doctorat en Études théâtrales

Vanessa BOULAIRE

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français, de la Saint-Barthélemy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophiques (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles)

ANNEXES : CORPUS volume 1

EMPIRE OTTOMAN
ASIE
CHINE

Thèse dirigée par Madame le professeur Sylvie CHALAYE
soutenue le 28 mai 2013

Jury :
Mme Sylvie CHALAYE, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Gilles DECLERCQ, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Amos FERGOMBÉ, Professeur, Université D'Artois
M. Pierre FRANTZ, Professeur, Université Paris-Sorbonne, Paris 4
Mme Jacqueline RAZGONNIKOFF, Historienne du théâtre

SOMMAIRE

Tragédie mahommetiste, anonyme (1612)
La Rhodienne ou La Cruauté de Solyman, Mainfray (1618)
Le Grand et Dernier Solyman, Mairet (1630)
L'Aveugle de Smyrne, Les cinq auteurs (1637)
Ibrahim ou L'Illustre bassa, Scudéry (1642)
La Belle Esclave, L'Estoile (1643)
Perside ou La Suite d'Ibrahim bassa, Desfontaines (1644)
Héraclius, empereur d'Orient, Corneille (1647)
Le Sicilien ou L'Amour peintre, Molière (1667)
Le Bourgeois gentilhomme, Molière (1670)
Bajazet, Racine (1672)
Tamerlan ou La Mort de Bajazet, Pradon (1676)
Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie, La Grange-Chancel (1692)
Les Chinois, Regnard (1692)
La Vengeance de Colombine ou Arlequin beau-frère … , Barbier (1703)
Rhadamisthe et Zénobie, Crébillon (1711)
Arlequin Mahomet, Lesage (1714)
Le Fâcheux Veuvage, Piron (1725)
Les Huit Mariannes, Piron (1725)
Les Pèlerins de La Mecque, Lesage et d'Orneval (1726)
Achmet et Almanzine, Lesage (1728)
Le Corsaire de Salé, Lesage et d'Orneval (1729)
Zémine et Almanzor, Lesage (1730)
Zaïre, Voltaire (1732)
Scanderberg, Houdar de La Motte (1735)
Le Fanatisme ou Mahomet le prophète, Voltaire (1736)
Mahomet second, De Lanoue (1739)
Les Veuves turques, Poullain de Saint-Foix (1742)
L'Algérien ou Les Muses comédiennes, Cahusac (1744)
Zéloïde, Poullain de Saint-Foix (1747)
Le Miroir, Petit, (1747)

Arlequin reviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée, anonyme (1749)

L'Orphelin de la Chine, Voltaire (1755)

Le Barbier de Bagdad, Palissot de Montenoy (1758)

Zulica, Dorat (1760)

Les Trois Sultanes ou Soliman second, Favart (1762)

Alménorade, Carmontelle (1768)

La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes, Lemierre (1770)

Le Marchand de Smyrne, Chamfort (1770)

L'Indienne, Framery (1770)

Pierre le cruel, Dormont de Belloy (1772)

Mustapha et Zéangir, Chamfort (1776)

Vathek, Du Crest de Genlis (1779)

Arlequin odalisque, Auger (1789)

Le Menuisier de Bagdad, Guillemain (1789)

Illustration de couverture : *Ibrahim ou L'Illustre bassa* de Georges de Scudéry dans l'édition de Quinet et de Sercy, 1645.

Tragédie mahommetiste

(Tragédie, 1612)

Anonyme

Édition : *Tragédie mahommetiste où l'on peut voir et remarquer l'infidélité commise par Mahumet, fils ayné du Roy des Othomans, nommé Amurat à l'endroit d'un sien amy et son fidelle serviteur, lequel Mahumet pour seul jouir de l'Empire fit tuer son petit frère par ce fidelle amy, et comment il le livra en la puissance de sa mère pour en prendre vengeance, chose de grande cruauté*, chez Abraham Cousturier, Rouen, 1612 in *Le Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVI^e^-XVII^e^ siècle)*, Christian Biet (dir.), Robert Laffont, Paris, 2006.

LES ENTREPARLEURS

L'OMBRE
MAHUMET
La SOLTANE REINE, *femme du roi des Ottomans*.
MOSECH
LE FILS AÎNÉ[394]
LA NOURRICE
LE MESSAGER
LE PREMIER CHŒUR
LE SECOND CHŒUR

[394] Il y a ici confusion sur le rang de naissance des protagonistes. Mahumet est le fils aîné ; le cadet apparaît dans les didascalies de l'acte II sous l'appellation « Deuxième fils » et « Le fils seul », ainsi que dans le texte, apostrophé par son prénom « Percide » par la nourrice ; le benjamin est un nourrisson qui ne prend pas la parole.

ACTE I

L'Ombre commence, la Nourrice, le Chœur, la Soltane.

L'Ombre
Les désastres et malheurs que je sens approcher
Sur toi Constantinople et sur mon bien le plus cher,
M'incitent de sortir de l'effroyable lieu
Où habite Pluton des ténèbres le dieu,
Pour ici présager d'une voix casse[395] et morte,
Les plus proches malheurs que le destin t'apporte.
Le destin, envieux de ton aise et repos,
Qui de mille malheurs te remplira les os,
Te tiendra sous ton joug et d'une pâle haine
Comblera ton Empire de malheur et de peine[396],
Et pour mieux t'accabler d'un plus triste malheur,
De Mahumet ton roi, il gagnera le cœur.
Ce roi sorti de moi, mon fils pour qui je souffre
Plus de mal pour son mal que, dans le cruel gouffre,
Ne fait le condamné par l'arrêt des hauts cieux,
Du vautour remangé, vengeance des grands dieux[397].
Je vois la pâle sœur[398] qui de près le talonne,
Soigneuse à le remplir d'une rage félonne
Pour lui faire exercer, sur son peuple sujet,
Mille et mille tourments. Il ne veut pour objet
Que sa volonté même et n'a en son courage
Rien sinon que l'horreur d'une sanglante rage.
Sa nature est encline à tout mal et son cœur
Ne se peut comparer qu'à l'infernale[399] horreur.
Que l'Astre[400] soit maudit et[401] le jour que naquit
Un corps si furieux ! Que n'a plutôt produit
La mère misérable une bête hideuse
Qu'un tel tyran rempli d'une âme malheureuse !
Prenne que ce clair dieu dans l'océenne mer
Ait plongé ses chevaux[402] : tu le verras armer
Pour meurtrir l'un des tiens, Soltane, ton enfant,
Afin que seul il soit du sceptre triomphant.
Ton royal cœur, marri d'une telle tuerie,
Armera en discord la turquesse patrie,
Fera sentir l'effort d'une main dépitée
Sur l'esclave maison ainsi déconfortée[403],
Achèvera le cours de tes caduques ans
Sans jouir du plaisir que la mère aux enfants
Doit avoir librement ; car telle t'est donnée[404].

[395] Casse : cassé.
[396] Voir la remarque finale sur la pièce de la Notice, p. 610.
[397] Prométhée.
[398] L'une des Furies.
[399] Infernal : des Enfers.
[400] L'Astre : Phébus, ou l'étoile, l'horoscope sous lequel il est né.
[401] Et : ici, ainsi que.
[402] Comprendre : attends que le char du soleil soit entré dans la mer, c'est-à-dire qu'il fasse nuit.
[403] Déconforter : ici, mettre en désordre, affaiblir.

Or vis, chétive Dame, et retiens en ton cœur
Que nul, tant soit-il grand, n'est exempt de malheur[405].

La Soltane
Ne tarissez mes yeux, au fleuve n'allez boire
Qui à son doux goûter fait perdre la mémoire[406],
Ains sans cesser, coulez, pleurez, et gémissez
Et vos sources humides jamais ne tarissez !
Faites de plus en plus croître vos eaux roulantes
Tout au long de mon sein sans cesser écoulantes[407],
Faisant incessamment un grand fleuve dans moi
Pour l'amour de mon roi, mon mari, mon émoi.
Hé ! Quel confort aurais-je ? Las ! Que pourrais-je avoir[408]
De meilleur que pleurer, acquittant mon devoir ?
Rien ne console tant le pauvre misérable
Que les soupirs tirés de son cœur lamentable.
Puisque mon cher mari est jà aux sombres lieux,
Que pourrais-je espérer, las, que pourrais-je mieux,
Mais il a plu aux dieux après lui me laisser.

La Nourrice
Princesse de grand cœur, voulez-vous point cesser
De tant vous contrister de ces pleurs et sanglots,
Et des autres malheurs tenant le cœur enclos,
Ce cœur brave et royal. Vous voulez-vous jà rendre
Au malheur importun, sans vous vouloir défendre
Encontre ses efforts ? Las ! Reprenez courage,
Ne perdez votre esprit, ayez cœur davantage
Et malgré ce malheur, surmontez la rigueur,
Montrant avoir en vous un magnanime cœur.

La Soltane
Mais nourrice comment, comment pourraient mes yeux
Oublier ce grand roi, mon mari, mon mieux ?
Hé ! Qui serait le cœur si dur, impitoyable,
Qui se peut abstenir de pleurer, pitoyable,
Pour la perte du roi ? Qui est le cœur d'acier,
Ou bien d'un marbre froid, ou si d'un lion fier,
Qui se peut exempter d'un triste déconfort
Voyant son cher mari à ses yeux blême et mort ?
Hé, dieux ! Ce souvenir fait mon cœur tressaillir
Et tout mon sang ému d'une frayeur bouillir.
Non ! Non ! Ce mont crêté[409], où sans cesser dévale
Le soufre bouillonnant d'une horreur infernale,
Ne fait, de sa chaleur, si soudain rehausser
Ses bouillons bleunotants[410] comme je sens lancer
Et réclamer encor mon sang, qui toujours double
Comme, à son souvenir, mon malheur se redouble[411].
Et pourquoi fière Parque, n'exerces-tu sur moi
Ta violente main ? Meurtrière, pourquoi,
Pourquoi me laisses-tu désespérément vivre
Sans me rendre à ton port où je serai délivre ?

La Nourrice
Madame, ces soupirs que vous poussez dehors,
Arrachés du profond de votre dolent corps,
Ne vous servent de rien fors enaigrir la peine
Et donner aliment à votre douleur vaine.
Si les dieux ont permis que vous viviez encor,
Pourquoi ne prenez-vous le temps comme il vient or ?

La Soltane
Le temps que je désire c'est d 'accompagner l'ombre
De mon mari passé en ce triste lieu sombre.

La Nourrice
Pourquoi désirez-vous le manoir[412] écarté
De joie et de plaisir pour fuir la clarté
De ce luisant Phébus et de ce ciel encore
Qui nous montre, au matin, une luisante aurore ?

La Soltane
Je ne cherche autre jour qu'un obscurci cercueil
Qui me peut délivrer d'ennuis, peines et deuil.

La Nourrice
Ne désirez la mort car elle est toujours prête
À nous trancher le fil qui pend sur notre tête.

La Soltane
Le plus grand bien pour moi, c'est une brève mort.

La Nourrice
Hélas ! Ayez, Madame, ayez meilleur confort :
Il n'est si dur ennui qu'enfin le temps n'efface.

La Soltane
Le mien ne doit périr que dedans l'onde basse[413],
Le mien ne doit finir qu'en l'homicide gouffre
Où est ores celui pour quoi[414] ce mal je souffre.

---

[404] Comprendre : c'est la destinée qui t'est promise. *Sic* : vers orphelin.
[405] On suppose qu'après ce monologue, l'Ombre sort de scène.
[406] Le Léthé, fleuve des Enfers.
[407] Comprendre : qui ne cessent de couler.
[408] Sic : vers de quatorze syllabes. Le « e » du pronom personnel « je » doit s'élider, ce qui rétablit la métrique (voir la remarque finale sur la pièce de la Notice, p. 610).
[409] Allusion au mont Etna, volcan où se trouvent les forges de Vulcain, dieu du feu dans la mythologie romaine.
[410] Bleunotant : teint de bleu, comme la couleur du soufre incandescent.
[411] Comprendre : j'entends clamer mon sang, qui toujours redouble ses cris, comme redouble mon malheur au souvenir de mon mari.
[412] Manoir : lieu, habitation.
[413] Onde basse : les fleuves des Enfers.
[414] Pour quoi : pour lequel.

La Nourrice
Désirez-vous cela qu'un chacun de nous fuit
Et qui nous peut donner une éternelle nuit,
Sans confort à jamais de revoir la clarté
De ce monde ici-bas pour en être écarté[415] ?
Vivez tant qu'il plaira à nos éternels dieux,
Auteurs de notre vie, de la terre et des cieux.
Ne plaignez plus le roi, il a eu heureux âge
Et vécu un beau temps, ne pleurez davantage.
Trop commune est la mort : on n'y peut reculer
Ni sa roue arrêter quand elle veut là rouler.
Elle n'exempte aucun : les plus grands de la terre
Comme les plus petits dans son gouffre elle enserre.
Voyons-nous pas souvent, d'un seul coup, arracher
Du vent un puissant arbre et, au bas, trébucher
Comme les plus faibles[416], bien que sa grand'racine,
Large, grosse, en cent lieux les abîmes voisine,
Quoiqu'ell' soit sur un roc qui d'un front orgueilleux
Lui tient raide l'échine en mille et mille lieux ?
Ce grand guerrier César qui d'une heureuse main,
Avait tant honoré cet Empire romain
Par ses belliqueux faits, qui même à la fortune
Semblait lui commander de lui être opportune,
De lui suivre partout et, malgré les malheurs,
Envieux du repos, le comble de tous heurs,
Son projeté destin, plus hautain et plus fort,
Le seul bien attirer, l'abattant blême et mort[417].
Nous ne pouvons jamais fuir la destinée
Sur nous dès l'heure et lors que nous naissons au monde,
Et rien ne la peut plus faire heureuse ou féconde.
Prenez doncques courage et priez les divins
De garder vos enfants si doux et si bénins[418] :
L'un d'eux possède jà le sceptre de l'Empire,
Et ce petit, ici, à tel honneur aspire.

La Soltane
Nourrice, je connais, je connais clairement
Que vos propos sont vrais, ce qui cruellement
Me travaille mon cœur et qui, sans cesser, tâche
De m'arracher la vie mais…

La Nourrice
Ô lâche[419],
Que vous êtes, hélas, et de cœur et de corps !
Mais quoi ! Ne voulez-vous pas donc repousser hors
Le mal qui vous époint, et ne voulez, Madame,
Donner quelque confort à votre chétive âme ?

La Soltane
Bien que j'aie perdu ce que j'avais plus cher,
Je crains en un malheur derechef trébucher.
On dit communément qu'un malheur n'est content
Si après lui ne marche un autre quant et quant.

La Nourrice
Je n'ai pas aperçu qui vous aie fait tort.

La Soltane
N'est-ce pas un malheur quand on reçoit la mort ?

La Nourrice
Non pas celle du roi : la mort ne se doit prendre
Pour un malheur, sinon quand en un âge tendre
Le malheur fait finir[420] par glaive, feu, cordage,
Empêchant de jouir le plus beau de son âge.
Ne prenez pas la mort du roi pour un malheur :
Il a joui, des ans, le plus beau de son heur.

La Soltane
Ah, dieux ! Qu'il ne vous plaît qu'il fût encor' en vie !

La Nourrice
Las ! Madame, soyez…

La Soltane
L'Empire et la patrie
Fleuriraient en ses mains, et je crains que celui[421],
Ce jeune roi, mon fils, me cause un dur ennui.
Toutefois Jupiter, qui chacun de nous garde,
Veuille dessous sa main nous tenir en sa garde[422].

Le premier Chœur
Heureux qui peut dessous sa main
Avecque sa famille
Vivre et avoir pour son besoin
Ce qui lui est utile,

Sans être atteint d'un veil rongeard[423],
Ambition qui le cœur ard[424]
D'un usurier de ville.
Heureux est l'homme bien habile.

---

[415] Comprendre : parce qu'il en est écarté.
[416] Le « e » sourd devant une consonne se prononce et compte donc pour une syllabe dans l'alexandrin.
[417] Comprendre : César, qui avait honoré l'Empire romain par ses victoires et semblait commander à la Fortune, alors qu'il pouvait enfin goûter le repos qu'il méritait à Rome, a trouvé la mort. Allusion à l'assassinat de César lors des ides de Mars.
[418] Bénin : doux.
[419] Sic : vers de dix syllabes. Dans l'édition originale, les deux dernières syllabes sont attribuées à la Soltane. Toutefois, nous proposons ici une autre lecture qui semble plus claire.
[420] Finir : mourir.
[421] Celui : celui-ci.
[422] Garde : ici, sauvegarde. On supposera que, après le dialogue, les deux personnages sortent de scène et que le Chœur, ensuite, s'exprime.
[423] Veil Rongeard : désir qui ronge.
[424] Ardre : consummer, brûler.

Heureux et plus heureux cent fois
Est le rustique ménager
Qui vit sans péril et danger,
Exempt des périlleux effrois,
Exempt de tous les vains honneurs,
Qui tient sous le joug des grands rois :

Il vit paisible en sa maison,
N'ayant soin que de sa moisson,
Qui aux moyens ardent[425] espère
Nourrir sa maison ménagère.
Tous les grandeurs qu'il veut pour soi,
C'est d'être paisible à recoi.

Ne requérant plus rien aux dieux
Que l'exempter des envieux,
Tout son désir, tout son plaisir,
C'est de voir son ménage en paix,
D'une amitié qui le repait[426],
Chassant le triste déplaisir.

La Discorde aux cheveux crineux[427]
Ne fait son séjour avec eux,
Ains la vierge Concorde[428]
Saintement les accorde.
Ô dieux précieux,
Vers les hommes tant gracieux[429],
Si vous avez le temps passé
De vos douceurs récompensé
Notre bon roi défunt et maître,
Douez son fils d'un heureux sceptre,
Et nous alors, d'un léger corps,
Étant allègres et dispos,
Mènerons joyeuse cadence,
Tout d'un accord, d'une accordance,
En rond le cœur gai, les pieds nus,
Serez pour nos dieux retenus[430].

[425] Ardent à : désireux de.
[426] Repaître : ici, satisfaire.
[427] La Discorde, divinité malfaisante, est représentée hagarde et les cheveux hérissés de serpents, attachés de bandelettes sanglantes. « Crineux » s'applique à des cheveux longs et rudes.
[428] Concorde est fille de Jupiter et Thémis, symbole d'union et d'abondance.
[429] Gracieux : aimable, bienveillant.
[430] Comprendre : nous vous reconnaîtrons comme nos dieux.

ACTE II

Mosech, Mahumet, la Nourrice, le Deuxième fils.

Mosech
Quel malheureux démon ainsi vous pousse et guide
D'être de votre sang un cruel homicide ?
Souillerez-vous vos mains au sang de vos deux frères
Pour vous bâtir après un gouffre de misères ?
N'aurez-vous point pitié de ces pauvres innocents[431]
Qui ne vous font offense, étant si jeunes d'ans ?
L'enfant ne doit pâtir par une mort amère
Le tort qu'auparavant avait commis le père :
Réfrénez donc vos sens et, plus courtois et doux,
Désanimer[432] l'on peut cet embrasé courroux.

Mahumet
Que j'apaise l'horreur qui tout le cœur me ronge ?
Que je mette à néant le souci qui me plonge
Dans un mont ambrasse, rempli d'une rancœur
Qui me brûle les os, et ma chair et mon cœur ?
Non, non, cela n'est pas si aisé à rabattre[433] :
La fureur de mon cœur est trop opiniâtre.

Mosech
Sire, considérez qu'ils n'ont jamais commis
Offense contre vous ni contre vos amis.
Quel remord ou regret à vous qui êtes sage,
Magnanime Empereur et de vaillant courage,
Répandre, ô brave roi, le sang de votre père,
Qu'il a mis comme vous, incarnant vos deux frères[434] :
Ils sont fils d'Amurat aussi bien comme vous.
Ce nonobstant cela vous flambez de courroux !
Hé ! Ne craignez-vous point que les dieux de l'Empire
De ce haut firmament vous brasseront[435] un pire[436]
Cruel, ord et énorme, exemplaire méchef
Que cil que vous voulez jeter dessus le chef
Des innocents enfants ? Apaisez cette rage
Qui, jalouse, vous tient le cœur et le courage ;
Soyez sûr que le bon souffre pour le mauvais,
Bien qu'à nous offenser il ne pensât jamais.
Les dieux voient nos fautes commettre de là-haut
Et ne laisse[437] impuni aucun de son défaut[438],

[431] *Sic* : vers de treize syllabes.
[432] Désanimer : ci, calmer.
[433] Rabattre : Apaiser.
[434] Comprendre : le sang de votre père qui a donné la vie à vous et à vos frères.
[435] Brasser : tramer.
[436] « Pire » accompagne ici les adjectifs qui le suivent pour construire des comparatifs, comme « plus » en français moderne. Le complément de ces comparatifs est introduit par « que » au vers 236.

Ains, flambant de courroux, ils nous jettent un foudre
Qui nous peut tout d'un coup écrabouiller en poudre.
Bannissez donc ces maux, celui-là n'est pas sage
Qui peut prévoir le mal ne dompte son courage[439].

Mahumet
Je sens, dedans mon cœur, encore fort' imprimées
La fureur et l'ardeur de mon âme enivrée
Devers ceux qui ce jour tendent en[440] ma couronne.
Et qui faudra un jour que leur chef environne[441].
Ils mourront, ils mourront par cette main ici !
Jupiter ne pourrait obtenir leur merci.
La loi des Ottomans veut-elle pas que moi
Qui suis l'aîné enfant règne seul comme roi,
Permettant librement à moi de faire occire
Publiquement mes frères ?

Mosech
Il faut adoucir l'ire.

Mahumet
Adoucir l'ire, quoi[442] ?
Tais-toi, ne parle plus et te tiens recoi,
Garde qu'en tes propos ta vie se hasarde !
Tu me penses[443] apaiser de parole mignarde ?
Tu me veux remontrer[444], Mosech, retire-toi.
Laisse-moi si tout seul remâcher à part moi
L'horreur et le frisson qui me saisit, et même,
Une étrange fureur et brûlement extrême.
J'ai toutes les fureurs et leurs flambeaux ardents
Qui me rongent mon cœur et mon âme au-dedans ;
Enragés, ils me gênent le cœur et les entrailles,
Puis m'attisant le feu de mordantes tenailles,
Ah ! Vous, dieux !

Mosech
Et comment, qu'est ceci[445] ?
C'êtes-vous, ô mon roi, or ce malheur ici[446] ?

Mahumet
Quel malheur, quel démon, quel furie, quel nuisance[447]

[437] Nous conservons l'orthographe originale car l'accord du verbe avec son sujet pluriel ne peut être fait pour des raisons métriques.
[438] Comprendre : les dieux ne laissent aucun pêcheur impuni.
[439] Comprendre : celui qui ne peut prévoir le mal et qui pourtant ne réfrène pas son désir n'est pas sage.
[440] Tendre en : aspirer à.
[441] Comprendre : et qu'il faudra un jour que cette couronne soit posée sur leur tête.
[442] Il manque un hémistiche pour obtenir un alexandrin complet.
[443] Le « e » reste ici muet pour garder un vers de douze syllabes.
[444] Remontrer : faire des remontrances.
[445] *Sic* : vers de neuf ou dix syllabes.
[446] Comprendre : c'est bien vous qui êtes ici dans ce malheur ?

Peut empêcher le cours de ma grande puissance ?
Ils mourront, ils mourront, et en dépit de tous !

Mosech
Mettez fin à votre ire et n'entrez en courroux,
Celui-là bien souvent qui veut d'autrui la mort,
La Parque tromperesse l'engloutit en son port.

Mahumet
Non, ne m'en parle plus : avant que ce beau jour
Soit fini et que cil qui, courrier[448], fait le tour
Du beau ciel et serein, je jure par mon sceptre
Que mes frères mourront et seul je serai maître !
Non, je veux effacer des Ottomans la race
Avant qu'au ciel les feux ordinaires[449] aient place.

Mosech
Ô dieux quelle fureur ! Ne permettez, bons dieux,
Un fait si exécrable, un fait si merveilleux[450],
De ce roi qui si fort se tourmente et martyre.

Ici la Nourrice sort du château, fuyant, tenant le petit enfant en maillot[451] entre ses bras, accompagné de l'autre frère avec elle. Puis elle dit :
Hé bons dieux, que ferai-je ? En quel lieu écarté
De ce palais royal où la belle clarté
Ne luit aucunement à présent, m'enfuirai-je ?
J'entends ce roi cruel, par ce palais d'audace
Et nul ne s'oserait présenter à sa face[452].
Il porte dans sa main une dague pointue
Et vous cherche, ô enfants, c'est afin qu'il vous tue.
Il vous tuera vraiment : Percide, sauve-toi !
Sauve-toi, mon mignon, hors de devant ce roi ;
Que les dieux tous puissants de leurs mains pitoyables
Te puissent, mon cher cœur, être en tout favorables !
Je crois que ce petit en ce maillot encor
Avec son petit ris et ses beaux cheveux d'or,
Réfrèneront du cœur la rage de son frère
Et lui feront peut-être éteindre sa colère.
Mais le voici venir, épris d'une rancœur.
Je crains que cette dague il ne mette en ton cœur.

Mahumet *sortant de furie[453], une dague en son poing, et accompagné de Mosech, courant après la Nourrice, tout ému de colère, dit ainsi :*

[447] Nous conservons l'orthographe originale de « quel » accompagnant les noms féminins pour la métrique.
[448] Courrier : messager. La métaphore désigne ici Phébus, dieu du Soleil.
[449] Feux ordinaires : les étoiles. Comprendre : avant la nuit.
[450] Merveilleux : étonnant, surprenant.
[451] Enfant en maillot : enfant en bas âge, nouveau-né.
[452] Comprendre : personne dans le palais n'aura la témérité d'affronter le roi.
[453] De furie : avec rage.

Pourquoi me tenez-vous, laissez-moi, ou je jure,
Je jure Jupiter et la ronde voûture[454]
Que ce poignard sera enfoncé dans le sein
De celui qui voudra me retenir la main !
Ha ! Je t'ai vue Nourrice, je t'ai vue couarde[455],
Je t'ai vue en furie. Ta poitrine vieillarde,
Ni tes cheveux grisons ne m'empêcheront pas
D'avoir de mes deux frères aujourd'hui le trépas.

Le fils *seul*.
Ô dieux, vous montrez bien que vous n'avez plus cure
Des hommes, vos enfants : ils vont à l'aventure[456].
Vous ne vous souciez de nous, pauvres humains,
Ouvrage industrieux de vos divines mains,
Vous ne vous souciez de punir les méchants
Commettant tant de maux. Voyez-moi, pauvre enfant,
Issu de noble race, en tous biens fleurissant,
Être contraint fuir, abandonnant ma mère,
Pour éviter d'un roi la bouillante colère.
Ce méchant Mahumet, mon frère qui, sur nous,
Veut moi et le pauvret acravanter de coups.
Il cherche notre mort, il veut notre héritage
Dominer lui tout seul. Que n'est en mon courage
Jointe une brave force, et que n'ai-je le bras
Robuste et vigoureux pour m'opposer, hélas,
À toutes ces fureurs ! Mais je jure les cieux,
L'air, la mer et la terre, l'édifice des dieux,
Qu'un jour je vengerai ce tort par lui commis,
Sur son corps, sur ses biens et sur tous ses amis.
Puisque je suis contraint sans plus longue demeure,
Quitter sans dire adieu ma mère et mon demeure.

[454] Voûture : voûte.
[455] *Sic* : vers de treize syllabes sauf si l'on élide deux ou trois « e » dans « vue » ou « nourrice ».
[456] À l'aventure : au hasard.

ACTE III

Le Messager, le deuxième Chœur, la Nourrice, le premier Chœur.

Le Messager *commence le troisième acte*.
Ô Jupiter ! Ô dieux ! Ô éléments ! Ô terre !
Ô Enfers ! Ô esprits ! Ô éclatant tonnerre !
Ô vous, astres des cieux qui régnez à ce jour,
Quittez là-haut le ciel et n'achevez le tour,
Cachez-vous dans le sein de notre terre-mère
Pour ne voir comme moi une telle misère !

Le deuxième Chœur[457]
Cet homme ici m'effraie et fait forger en moi
Un soupçon qu'il y a quelque fâcheux émoi.

Le Messager
Ô dieux ! Ô dieux ! Comment, comment est-il possible
Que je vive ayant vu un cas si très-horrible[458] ?

Le Chœur
Mon ami, parle à moi et, courageux, reprends
Pour me conter l'effroi de tes égarés sens.

Le Messager
Je vous conterai tout, mais, pour éviter l'ire
D'un tyran criminel, je retiendrai mon dire.

Le Chœur
Quel homme crains-tu tant que n'oses[459] déclarer
Ce que le temps enfin nous fera révéler ?

Le Messager
Je crains la fureur d'un.

Le Chœur
Mais ne crains de le dire.

Le Messager
Si j'étais découvert, j'éprouverais son ire
Et, plus tôt qu'un éclair qui se perd parmi l'air,
M'enverrait chez Pluton achever mon parler.

Le Chœur
Laisse ces vains propos et crois pour tout le seur[460]

[457] L'apparition de ce deuxième chœur est assez problématique : seules les didascalies initiales et cette réplique signalent son existence alors qu'il semble se confondre par la suite avec le premier chœur. On peut aussi comprendre qu'un second chœur monte en scène pour dialoguer avec le Messager tandis que le premier chœur n'apparaît qu'aux entractes.
[458] Si très-horrible : extrêmement horrible.
[459] Comprendre : que tu n'oses.

De ne souffrir pour cil qui a commis l'horreur.
Les dieux ne sont cruels qu'à ceux qui le desservent[461]
Et leurs foudres vengeurs que pour iceux réservent.
Mais conte-moi le cas que tu tiens horrible.

Le Messager
Ô Fortune ! Ô malheur ! Ô cris irrémissibles[462] !
Sachez que Mahumet l'Empereur, à grand tort,
A fait par son Mosech mettre son frère à mort,
Le plus jeune des deux qui tétait la mamelle
Encore tendrement de sa lèvre tant belle.

Le Chœur
Las, bons dieux ! Quel forfait, quel tort et quelle offense
Lui a commis l'enfant pour en prendre vengeance
Si cruelle sur lui ? Dis-le moi sans tarder,
Et la raison aussi qui l'a fait hasarder.

Le Messager
Je vous conterai tout, mais suis-je ici asseur[463] ?
Je crains d'être surpris du tyran ravisseur.

Le Chœur
N'aie crainte d'aucun, mais seulement regarde
Qu'en me contant le fait, ton esprit me retarde.

Le Messager
Sitôt Mahumet sut la mort de son père,
Il arrêta d'occire et l'un et l'autre frère.
Mais le méchant n'a pas pu attraper le grand,
Prévoyant bien sa mort, a les champs pour garant[464],
Car, avant que l'aurore eût débruni[465] les cieux
Et qu'elle eût découvert sa clarté à nos yeux,
Il s'en était fui[466], laissant dans le berceau
Son frère entre les mains de l'aîné, son bourreau.
Or, comme étant tout prêt d'exécuter sa rage,
Mosech lui vint à dire un semblable langage :
« Sire, apaisez votre ire. On se repent souvent
D'un mal trop tôt venu où pend maint accident.
L'homme sage et prudent doit toujours regarder[467].
Au malheur qui l'aguette il le faut précéder.
Garder faut[468] les édits des divins Immortels
Qui nous sont ordonnées pour vous, pauvres mortels. »
Rien ne sert tout cela. Autant vaudrait abattre
Les rochers sourcilleux[469] qu'un cœur opiniâtre
Comme cil du tyran, car son méchant projet
Veut toujours se ranger au malheureux sujet.
« Il faut, dit-il, qu'il meure. Sus, Mosech, à ce coup,
Fais mourir cet enfant dépêchement du tout[470].
Ne me contredis pas si tu ne veux ainsi,
N'exécutant mon dire, recevoir mort aussi. »
Mosech, plus étonné que si un grand rocher
Fût venu tout d'un coup sur son dos trébucher[471],
Se tient morne et pensif, puis de voix pitoyable
Le prie tout tremblant l'avoir pour excusable.
Mais tout ce qu'il peut dire ne peut en rien briser
Le feu de Mahumet ni son feu détiser[472],
Et pour vous dire tout, il fut contraint de faire
Telle exécution pour à ce roi complaire.
Il prend doncques l'enfant et avecques un remords,
Un remords qui le ronge, met l'innocent à mort.

Le Chœur
Ô la grande pitié ! Ô dieux, quelle misère !
Mais, pendant tout cela, la douloureuse mère
Que n'était-elle alors à ce piteux hasard ?

Le Messager
Elle était retirée dans une chambre à part
Pleurant la mort du roi, son cher mari, son bien,
Non la mort de son fils dont ne sait encor rien.

Le Chœur
Ô dieux ! Que de soupirs, de sanglots et de larmes
Lui viendront derechef rengrèger ses alarmes[473] !

La Nourrice[474]
Ô Ciel trop inhumain ! Comment as-tu pu voir
Un fait si odieux sans pitié en avoir ?
Où est ores Jupin ? Où est ton rouge foudre
Pour l'accabler, briser et rédiger[475] en poudre,
Ce tigre forcené, ce lion furieux
Qui a commis ce fait si vil et odieux ?
Et vous tous, autres dieux, faites-en la vengeance
Ainsi que vous pouvez selon votre puissance.
Ruinez[476], accablez, foudroyez et rompez
Et sur ce fier tyran vos foudre occupez,
Et non pas seulement le privez de la vie

[460] Pour tout le seur : pour sûr, avec certitude, assurément. Nous conservons l'orthographe pour la rime.
[461] Déservir (ou desservir) : mériter.
[462] Original : « irrémissible » (l'accord de l'adjectif ne peut être fait pour respecter la rime).
[463] Asseur : assuré, en sécurité.
[464] Comprendre : le plus grand des frères prévoyant sa mort, s'est échappé à travers champs pour sauver sa vie.
[465] Débrunir : éclairer.
[466] Diérèse.
[467] Regarder : prévoir, être sur ses gardes.
[468] Comprendre : il faut garder.
[469] Sourcilleux : proéminent, élevé.
[470] Dépêchement du tout : immédiatement, sur-le-champ.
[471] Trébucher : tomber.
[472] Détiser : éteindre, affaiblir.
[473] Alarme : frayeur, épouvante, appréhension.
[474] Le personnage apparaît vraisemblablement ici, portant le corps de l'enfant mort.
[475] Rédiger : réduire.
[476] Diérèse.

Mais sans fin le gênez d'une horrible furie.
Ô divins ! C'est bien peu, c'est bien peu pour punir
Ce fait si malheureux. Si se peut obtenir
Quelque tourment plus grief qui m'est ores caché,
Je vous prie derechef qu'il y soit attaché.
Et tout ainsi, ô Ciel, que l'on ne voit souvent
Arriver ici-bas un semblable accident,
Ainsi vous punirez des maux qui se réservent
À ceux qui, malheureux et damnés, les desservent.
Ô cher enfant, hélas ! Que plût aux Immortels
Que j'eusse au lieu de toi reçu les coups mortels !
Car je en vois plus rien qui me soit agréable
Fors ton corps que la mort m'a laissé, misérable,
De laisser veuf de vie, de sentiment et d'âme,
Sur lequel mille fois d'heure en heure me pâme.
Mais quoi ! Le sort cruel qui un chacun destine
Nos vies, heurs, malheurs, à tous ell' prédestine,
Sans qu'on puisse jamais l'éloigner d'un point seul[477],
La mort qui d'un long somme nous envoie au cercueil.
Las ! N'avions-nous assez de quoi nous contrister
De la mort d'Amurat, sans nous persécuter
De celle de son fils qui ne l'a survécu
Que trois jours pour le plus, qui s'est vu abattu
Le quatrième[478] en fuyant ? Ô dieux ! Que dira ores
La soltane du fait qu'elle ne sait encore ?
Pauvrette, tu prépares les tristes funérailles
De ton pauvre mari qui te coud les entrailles
D'un triste déplaisir, tu peux bien quant et quant
Faire un même devoir pour ton petit enfant.
Tes yeux à juste droit pourront jeter des eaux
Et faire pour jamais deux larmoyants ruisseaux.
Qu'ils pleurent, sans cesser, la cause de leur maître
Pour provoquer les dieux à punir ce faux traître.

Le Chœur
Ô dieux, quelle misère !
La reine en deuil croissant,
Pour son fils mort gisant
Est prête à se défaire !

Hélas ! Que j'ai grand peur !
Tout le corps me pantelle,
Je crains qu'une fureur
Lui entre en la cervelle.

D'un mal toujours croissant
De plus en plus entrant,
Je la vois, ce me semble,
Souvent changer couleur
Et rapaiser son pleur,
Puis son mal se rassemble.

[477] Comprendre : sans que l'on puisse jamais reculer la mort d'un seul moment.
[478] Synérèse.

ACTE IV

La Soltane, La Nourrice.

La Soltane *commence le quatrième acte.*
Hélas ! Mon cher enfant, mon plaisir, mon support,
On t'a cruellement fait endurer la mort.
Las ! Bons dieux de là-haut qui voyez toutes choses,
Dieux tous bons qui avez dans vos poitrines closes
Les secrets d'ici-bas enfermés dedans vous,
Pourriez-vous voir ce fait sans flamber de courroux ?
Avez-vous oublié vos divines sentences ?
Laissez-vous donc moisir vos fouets de vengeance ?
Vous avez vu des cieux un si lâche forfait
Et n'avez, ô ingrats, puni un tel méfait !

La Nourrice
Ah ! Destin envieux de notre aise et repos !
Ah ! Malheur qui nous ronge et le cœur et les os !
Destin plus furieux que les Furies mêmes,
Frémissantes d'horreur et de fureur extrême !

La Soltane
Voyez, peuples, voyez, voyez le dur effort
D'un roi prodigieux ! Voyez la triste mort
D'un innocent enfant, considérez son âge
Et admirez d'un roi le furieux courage !
Quel acte plus cruel, plus mortel et plus ord
Fut oncques jamais vu que la cruelle mort
De ce mien petit, depuis que la grand' masse[479]
Était tout en un tas, lorsque la terre basse,
Le feu et la moite eau, et encore la mer
Était en son chaos, on vint désaccoupler ?
Et nos prédécesseurs qui depuis ont vécu
Et ceux qui après eux encor ont survécu
De leur temps ont-ils vu un fait si exécrable
Comme ce roi, mien fils, a commis, misérable,
Sur son frère, son sang, cet enfant, mon émoi
Pour lequel je frémis d'horreur, d'ennui, d'effroi ?
Je suis comme un vaisseau sur la mer tourmenté,
Que les vents vont poussant d'un et d'autre côté,
Agité çà et là, ores touchant les cieux,
Ores en un clin d'œil il dévale au plus creux,
Car l'ire qui me point hors de raison m'emporte,
La douleur puis après tient ma raison plus forte,
Me reglace le cœur et bonace[480] me rend,
L'autre[481], plus furieux, plus forcément[482] reprend
Mon cœur aiguillonné et, tout mêlant de rage,
De gros flambeaux ardents allume mon courage.

[479] La grand' masse : le monde.
[480] Bonace : calme de la mer, accalmie, beau temps. Comprendre : me calme.
[481] L'autre : l'autre côté, l'ire.
[482] Forcément : avec force.

Ainsi époinçonnée[483] d'un et d'autre côté,
Je ne sais où sera mon vaisseau arrêté,
Je ne sais où mon cœur arrêtera sa place
Ou dans le rouge feu, ou dans la rouge glace.
Quoi ? Que sans me venger, je voie mon fils mort
Sans venger sur quelqu'un cet exécrable tort,
Je ne puis l'endurer, je ne saurais, Nourrice,
Je ne puis endurer un si grand maléfice[484].
Ô rage des Enfers ! Ô cheveux serpentins[485],
Engloutissez tout vif et prenez pour butins
Ce cruel misérable, plus cruel mille fois
Que les ours et lions et tigres des bois.
Et si dedans vos mains empourprées de sang
D'un criminel effort avez ouvert le flanc,
Accourez tous ici et avec vos flambeaux,
Punissez ce méchant de mille et mille maux.

La Nourrice
Madame, n'imprimez si fort en votre tête
Un spectacle si grand car la vengeance est prête
Des dieux pour le punir. Non, ayez bon espoir
Vous verrez un méchef dessus sa tête choir[486].

La Soltane
Vivre je ne puis plus, je recherche la mort,
Je la veux devancer, c'est mon but et confort,
Comme un pauvre captif qui, par un long espace[487],
A toujours espéré quelque faveur ou grâce
Et à qui, tout d'un coup, on lui vient rapporter
Nouvelle de sa mort pour tôt l'exécuter,
Ou bien comme un guerrier dans un fort enfermé,
Résistant, haletant, contre un camp bien armé,
Il perd toute espérance, il se voit en cent lieux
Forcer, rompre ses murs, il brandit furieux
Or une pique en main, ores un coutelas[488]
Qu'il en peut à grand peine lever tant il est las,
Enfin il reprend cœur, il tue, il frappe, il perce,
Il s'expose au hasard, il tue, il renverse[489],
Bref au plus belliqueux il résiste à l'effort,
N'espérant aussi bien qu'une cruelle mort.
Aussi, pauvre chétive délaissée d'espérance,
Lasse de voir le jour, je prendrai la vengeance
De toi, mon cher enfant. Et puis vienne Clothon
Retrancher le filet du fatal peloton[490]
De ma vie misérable. Aussi bien ai-je envie,
Après la mort du roi, donner fin à ma vie.
Mais premier que mourir, je veux faire descendre
Dans le val de Pluton[491] pour honorer sa cendre
Le meurtrier[492] de mon fils, vengeant le cruel tort
Qu'il a fait envers toi, te faisant mettre à mort.
Je ne veux plus montrer un cœur dissimulé.
Il faut, il faut qu'il soit par moi exterminé.

[483] Époinçonné : tiraillé.
[484] Maléfice : ici, malheur.
[485] Métonymie désignant les Furies.
[486] Choir : tomber.
[487] Par un long espace : longtemps.
[488] Coutelas : ici, épée.
[489] *Sic* : vers de onze syllabes. « Tue » compte vraisemblablement pour deux syllabes.
[490] Peloton : pelote de fil, allusion aux Parques.
[491] Les Enfers.
[492] Synérèse.

ACTE V

Mahumet, Mosech, la Soltane, la Nourrice, les Bachas[493]

Mahumet *commence le cinquième acte.*
Mosech, que puis-je craindre et que dois-je or douter ?
Est-il nul ce jourd'hui qui osât attenter
Rien dessus mon Empire et encor sur mon sceptre ?
Je suis seul gouverneur et demeure le maître ?

Mosech
Magnanime Empereur et le Roi très-puissant
Des indomptables Turcs, en tous biens florissant,
Nil[494] ne vous peut porter ni faire aucun dommage.
Vous êtes empereur seul à tel avantage,
Riche de biens, d'honneurs et d'esprit encore plus,
Favorisé des rois et des princes au surplus.
Voulez-vous davantage, voyant que la fortune
Semble se délecter à vous être importune[495] ?
Elle vous rit toujours et d'un fatal bonheur
Veut du tout enrichir de vertus votre cœur.

Mahumet
Celui, Mosech, qui vit en quelque doute ou peur
Ne se peut dire seul de son bien possesseur.

Mosech
Qui est cil si hardi, soit d'arrogance ou d'ire,
Fût-ce un superbe roi, d'assaillir votre empire
Même[496] sous votre main gouverné et conduit,
Sous laquelle on verra tout un monde réduit ?

Mahumet
Je ne veux plus, Mosech, penser à autre chose
Fors à régner en paix, après la pompe close
Que je prétends dresser ce jour et faire prendre
À l'ombre de mon père des Immortels la cendre
Que je lui ai vouée[497]. Tu en auras la charge.
De tout ce qu'il faudra, de cela je te charge.
Mosech, prends garde à tout.

Mosech
Mon Empereur puissant,
J'espère t'obéir et, d'un cœur fléchissant[498],
Te montrer en tous lieux mon très humble service.

Mahumet
Je l'ai connu toujours ; aussi, le bénéfice
J'espère te donner selon droit et raison,
T'honorant, après moi, plus grand de ma maison.
Plutôt le beau soleil perdra sa grand' lumière,
Avant que séparer notre amitié première !

Mosech
Ce grand Dieu qui tout peut veuille, mon Empereur,
Sur moi entretenir toujours un si bon heur
Et, d'un ferme vouloir, veuilles en toute sorte
Me sauver. Mais je vois la reine qui apporte
En ses bras croisés, son enfant qui par nous
A été mis à mort ; elle s'en vient vers vous,
Pâle, morte, transie, et d'un regard farouche
Guignant deçà, delà, ne peut ouvrir la bouche,
Ores jette la vue sur l'enfant puis sur nous,
Et ne sait par quel point décharger[499] son courroux.

Mahumet
Elle fait comme l'ourse quand ell' voit renversé
Son petit de la dent d'un sanglier[500] hérissé.
Elle vient pour le joindre, ores d'un saut avant,
Ores d'un saut arrière, elle va poursuivant
Et ne l'ose approcher, craignant que de son croc
Ne lui fende le ventre en redoublant son choc.

Mosech
Je l'ai vue ébranlée, tournant deçà la vue,
Regardant de travers, comme tout éperdue,
Ne présument rien moins qu'une ardente fureur.

La Soltane
Meurtrier de ma vie, d'ici-bas la terreur,
Non digne de l'Empire que tu tiens, homicide,
Mais digne vraiement[501] du fleuve Achérontide[502],
Du Styx, ou du Coltide, ou de l'empire basse
Que tient le noir Pluton en l'infernale glace !
Est-ce ainsi, ô tyran, que tu veux méchamment
À ton règne donner un tel commencement,
Qu'avant l'enterrement de ton seigneur et père,
Ruines la maison, les enfants et la mère ?
Ô abominable homme, ô cruel détestable,
Ô cruauté brutale, ô méchant misérable !
Sacrifier au père, ô triste récompense,
Le fils qui est son sang et sa propre substance !
C'est ce mort que tu vois qu'il te recommanda
D'en avoir cure et soin et lors il t'accorda
L'empire que tu tiens, t'en chargeant en même heure
De lui être courtois, le pensant en main seure.

---

[493] Bacha : soldat de la garde royal du sultan.
[494] Nil : du latin *nihil*, « rien ».
[495] Importune : le sens de la phrase suppose « opportune ».
[496] Même : ici, surtout.
[497] Comprendre : je ne veux plus penser qu'aux funérailles que j'ai réservées à mon père pour le mettre au rang des Immortels.
[498] Fléchissant : soumis.
[499] Décharger : laisser libre cours.
[500] Synérèse.
[501] Orthographe archaïque conservée pour respectée la métrique du vers.
[502] Achérontide : de l'Achéron.

Mais il eût mieux valu le laisser au milieu
D'une grande forêt, au plus dangereux lieu,
Voire où les plus cruels animaux dont retraite,
Au danger de leurs dents et de l'haleine infecte
Des plus venimeux tigres. Est-ce obéi au père ?
Est-ce la sainte amour d'un charitable frère ?
Est-ce le juste soin de tuteur d'arracher
La vie à l'orphelin qu'il doit tenir si cher ?
Un pauvre enfant, hélas ! Sans force, sans courage,
Sans vigueur, sans soutien, connaissance ni âge !
Ah ! Amurat, hélas ! Que ne vois-tu gisant
Ici mort à mes bras ton plus petit enfant !
Que ne vois-tu aussi ce roi brutalisé[503]
Plus qu'un tigre cruel, qui a jà déguisé
Le sens d'un homme humain à celui d'une bête,
Qui n'a plus que fureur et terreur en sa tête !
Il se moque des pleurs de moi, ta sœur fidèle,
Ton épouse loyale, ô la douleur cruelle !
Ha ! Dieux tout-puissants !

Mahumet

Madame ce n'est…

La Soltane

Ores
Rompez, brisez son cœur et tronçonnez encore
Non seulement le sien, mais faites dedans l'air
En mille et mille endroits, par morceaux, éclater
Le corps de tous les siens qui, compagnons, se baignent
En ses meurtres méchants et partout l'accompaignent[504] !
Ô grand Dieu tout puissant et tout juste, pourquoi
N'abolis-tu d'un coup cette infernale loi ?
Que ne me tues-tu ? Arrache, fais l'office,
Fais de mon triste corps un dernier sacrifice,
Comme de mon enfant ! Aussi bien n'ai-je pas
Envie de fuir mon douloureux trépas !
Que je vive après vous, mon roi, et toi, mon âme,
Mon fils, mon cher enfant qui ces douleurs me trame ?
Non, je ne veux plus vivre sous la sévère loi
De toi, roi plein d'horreur, de rages et d'effroi !
Ce me serait moi-même attacher à mon col
La cadène forçade[505] pour donner à ce fol,
À ce fol roi, triomphe du reste de mes jours,
Bravant[506] brutalement, oubliant les amours
Faites si saintement de son père et de moi
Duquel il a reçu vie et sang du bon roi.
Bel exemple pour vous qui avez des enfants
Encore jeunes, tendres et de forces et d'ans :
Ne les mettez si haut aux honneurs et gardez
Que fardés ne vous trompent du bien que prétendez[507] !
Voyez ce roi barbare, voyez ce cruel tigre,
Qui de mes pleurs se rit et mes propos dénigre !
Ah, justice ! Ah, dieux ! Ah, ciel ! Ô vous, démons,
Démons, hôtes d'enfer, arrachez mes poumons,
Mes entrailles, mon ventre ! Renversez en un tas
La cour, le roi, ses gens, et gardiens bachas,
Moi, ma suite, et encor' la terre que dessous
Mes pieds je sens crouler[508] d'un pétillant courroux !
Ramassez de vos crocs, dans vos maisons fumeuses
De soufre flamboyant, nos âmes malheureuses !
Hélas ! Je n'en puis plus, la force me défaut.
Soutenez-moi le corps, le courage me faut[509].

La Nourrice

Ayez plus de vertu !

La Soltane

Je sens glacer mon cœur.

La Nourrice

Hé ! Bons dieux, qu'est-ce ici ?

La Soltane

Je perds sens et vigueur.

Mahumet

Nourrice, qu'on la lève !

La Nourrice

Ce n'est rien qu'une glace
De ses yeux, de son front et de sa belle face.
Elle n'aspire plus ! Ô dieux puissants et forts !
L'âme s'en est volée[510] et a quitté le corps.
Je la sens aspirer. Dame, fuyez la mort !

La Soltane

La mort, hélas ! La mort me fait beaucoup de tort !
Qu'elle, soudainement, un de ses dards ne tire
Pour m'envoyer d'un coup au lieu où je désire,
Ou bien que ce tyran ne m'arrache soudain
La vie de mon corps de sa meurtrière main !
Il serait trop humain, car le tyran est lâche
Qui fait mourir celui qui de vivre se fâche.

Mahumet

M'estimez-vous, Madame, si parricide et ord,
Si enclin à tout mal que je veuille la mort
Ni de vous ni d'aucun ? Plutôt viennent les dieux

[503] Brutalisé : rendu une bête brute.
[504] Accompaigner : accompagner. Nous conservons l'orthographe pour la rime.
[505] Cadène forçade : chaine du forçat.
[506] Braver : provoquer.
[507] Comprendre : et prenez garde que, masqués, ils ne vous dérobent le bien auquel vous avez droit.
[508] Crouler : s'agiter.
[509] Faillir : manquer.
[510] Comprendre : s'est envolée.

Me lancer mille feux et mille éclairs des cieux !
Mais quoi ! La loi le veut, ô ma chère Soltane :
Ainsi l'a ordonné notre loi ottomane.

La Soltane
Un roi peut, quand il veut, une coutume offendre[511].

Mahumet
Qui oserait cela follement entreprendre ?

La Soltane
Un roi qui, en sa main, tient la force et pouvoir
Peut rompre, peut briser tout ce qu'il peut avoir !

Mahumet
Un roi doit en tout temps, quoi que l'on en présume,
Garder l'ancienne loi et la vieille coutume !

La Soltane
Un roi n'est pas tenu d'observer une loi
Que les dieux te défendent et à toi et à moi.
Tuer un innocent et en ouvrir le flanc
Pour le sacrifier au père, étant son sang[512] ?
Ô loi sortie vraiment des barbares iniques,
Plus cruelles cent fois que celles plutoniques[513] !
Non seulement, méchant, tu voulais observer
Cette loi, mais c'était pour ton but achever :
Tu veux régner tout seul, tu veux tenir le sceptre
Et t'en faire seigneur et demeurer le maître.
Or bien, vis et demeure ! Mais je prie les dieux
D'envoyer sur ton chef la vengeance des cieux !

Mahumet
Si la sévère loi des Ottomans qui veut
Cette dure coutume, reculer on n'y peut.
Mais pour montrer en tout que je vous suis, ô Reine,
Un fils obéissant et dessus tous idoine[514],
Demandez, jouissez, prenez de mon empire
Tout ce qui vous plaira, et repoussez votre ire.
Ceux-là qui, bien souvent, ont le courage fier
Et veulent, obstinés, le malheur défier,
L'attendant au hasard de leurs superbes vies,
Sont souvent abattus avecques leurs furies.

La Soltane
Ainsi que tu dois donc craindre, par ce meurtre commis,
L'orage des grands dieux qui te sont ennemis,
Et redouter le choc de l'instable fortune
Qui vacille ores bien, ores mal, importune.

[511] Offendre : transgresser.
[512] Comprendre : étant du même sang.
[513] Plutonique : de Pluton.
[514] Idoine : juste.

Mahumet
Vous me rompez l'esprit ! Donnez fin à débat :
Je sens dedans mon cœur un furieux combat
D'une ire qui m'époint. Je ne veux plus ouïr
Ses clameurs et ses cris !
La Soltane
Pour mon cœur réjouir,
Donne-moi le Mosech qui a ôté la vie
À l'enfant que tu vois. Lors, ma peine assouvie,
Mes maux, mes pleurs, mes cris, mes larmes et sanglots
Qui me gênent partout et ma chair et mes os,
Prendront fin par la mort de ce malheureux homme
Qui a tué mon fils pour qui le mal m'assomme.

Mahumet
Je le veux. Sus, bachas ! Qu'il me soit lié fort
Afin qu'elle lui donne ou la vie ou la mort :
Je le donne au vouloir de la chère Soltane.

Mosech
Comment, Sire, donner[515] notre loi ottomane
Que tant vous révérez ! Est-elle ores par vous
Perdue maintenant par le faible courroux
D'une femme débile ? Hé ! Sire, gardez l'ordre
Que doit tenir un roi, gardez que puisse mordre
La vile lâcheté sur votre grand honneur
Et qu'un pleur puisse faire amollir votre cœur.

Mahumet
Je veux que sur le champ tu sois mis en ses mains.

Mosech
Tu veux donc être roi des meurtres inhumains ?

Mahumet
Comment, Mosech ! Fais-tu contre moi un débat ?

Mosech
Pour ce qu'à faire mal à chacun tu t'ébats,
Même à tes servants, à tes amis aussi.
Après avoir donc fait, ô roi plus endurci
Qu'un rocher de l'aimant[516], ton vouloir exécrable,
Pour guerdon et loyer tu les rends misérables,
Tu les livres aux bourreaux et, en tout impiteux,
Tu les tues et massacres et les rends malheureux.
Je ne puis autrement croire que ta nature
Ne soit semblable à celle d'une lionne dure.

Mahumet
Cesse, Mosech ! Et plus ta langue ne profère
Désormais un seul mot : avise de te taire !

[515] Donner : ici, abandonner.
[516] Comprendre : d'aimant.

Ah ! Trop outrecuidé sot et mal avisé,
Tu veux en ma présence faire encor' du rusé.

Mosech
Sire, pardonnez-moi.

Mahumet
Le pardon tu auras
Quand misérablement par sa main tu mourras.

Mosech
Pour quel crime mourrai-je ?

Mahumet
Cesse ! Ne parle plus.

Mosech
Le premier, si hardi qui s'y avancera
Pour me prendre, soit sûr que sur-le-champ mourra.

Mahumet
Ah, fol ! Penses-tu donc t'exempter d'être pris ?

Mosech
J'espère m'exempter de ce cas[517] entrepris.

Mahumet
Quoi donc ! Seul tu seras plus fort que mon empire ?

Mosech
Les dieux m'exempteront, s'il leur plaît, de ton ire.

Mahumet
Eh quoi ! N'est-il aucun qui l'osât approcher ?

Mosech
Je jure Jupiter, par pièces, le trancher.
S'avance qui voudra : cette épée en mon poing,
Poussée d'un raide bras, entrera en son sein.

Mahumet
Je déteste le ciel ! Est-il Dieu qui puisse être
Descendu de là-haut pour de moi être maître ?
Quel furieux démon te commande ici-bas
Toi, toi, qui devant moi, ne veux fléchir ton bras,
Les genoux contre terre honorant ma puissance ?
Ains contre mon vouloir tu te mets en défense ?

Mosech
Sire, pardonnez-moi. Quoi ! Pour vous obéir,
Faut-il, pour mon guerdon, qu'on me fasse mourir ?
Je n'ai donc que raison de me mettre en défense
Pour soutenir vers tous mon droit et innocence.

La Soltane
N'as-tu pas fait mourir mon innocent enfant ?

Mosech
Oui[518], pour obéir à ce roi très-puissant.
La Soltane
Ton cœur, plus endurci qu'un sanglier écumant
Enragé dans un bois, n'amollit nullement,
Cruel tyran, meurtrier odieux et barbare !
Ô nature maudite engendrée d'un Tartare,
Ô ciel, ô foudre ailée, ô tonnerre, bourreaux
Ô démons, ô griffons, horreur des animaux,
Ô Cerbère hurlant, vous, monstres enragés
Qui là-bas, chez Pluton, sous lui êtes rangés,
Engouffrez ce méchant ! Mais roi, tiens-moi ta foi
Et ce meurtrier, ici, en mes mains, livre-moi !
Ta puissance n'est-ell' pas plus forte qu'un seul homme ?

Mahumet
Mosech, rends-toi à moi.

Mosech
Que plutôt on m'assomme.

Mahumet
Rends-toi dessus ma foi.

Mosech
Voulez-vous m'exempter ?

Mahumet
Tu n'auras point de mal, je jure Jupiter.

Mosech
Doncques je le ferai.
Ici Mosech met les armes bas, puis se rend au roi et dit :
Ô mon Seigneur et Sire,
J'embrasse les tiens pieds et ton puissant empire.

Mahumet
Or je te tiens captif ! Maintenant nul ne peut
Empêcher mon vouloir de faire ce qu'il veut.

Mosech
Non ! Je le vous confesse, le pardon je demande.

La Soltane
Le pardon ce sera une mortelle amende !

Mahumet

[517] Cas : affaire.

[518] Diérèse.

Je le livre en vos mains.

Mosech

Ô roi trop malheureux,
Plus que Néron cruel, méchant et vicieux !
Me livres-tu ainsi aux bourreaux pour m'occire ?
Pour avoir honoré ce tien puissant empire
Tout le long de mes jours, est-ce donc là le gain
Que j'espérais de toi que me mettre au lien
D'une femme cruelle oppressée de rage
Pour son fils mort ici ? Je crois que ton courage
Est semblable à un tigre ou bien à quelque chien
Qui, enragé, détruit et qui n'épargne rien :
Tu n'es fils d'Amurat si puissant et si sage,
Ains de quelque démon plein d'infernale rage.

La Soltane

Nourrice, qu'on m'apporte une dague pointue
Afin que, sur-le-champ, ce malheureux je tue.

La Nourrice

Que vous pourra servir la mort d'un innocent ?

La Soltane

Celui n'est innocent qui le meurtre consent.

La Nourrice

Hélas ! N'ensanglantez votre main dans son sang.

La Soltane

Ce poignard que je tiens entrera dans son flanc.

La Nourrice

Et que voulez-vous faire ? Quoi ! Vous-même l'occire ?
Et faites-le plutôt par un autre détruire.

La Soltane

Par un autre, non, non ! De ma main il mourra :
Un autre ne pourrait si bien faire cela.
Mon cœur ne serait point déchargé de sa rage.
Il faut que, de son sang, je paisse mon courage[519].

Mosech

Entendez mes raisons et pesez justement.

La Soltane

Ah, cruel, trop cruel ! Tu as injustement
Fait mourir mon enfant. Le vois-tu étendu,
Mort, suffoqué par toi ? Il te sera rendu,
Non d'une telle mort, mais la plus détestable
Qu'on pourrait aviser en ce val lamentable.
Je veux, sur toi, mon cœur et mes deux mains souiller
Et, de ce poignard-ci le tien ventre entailler
Pour en tirer le cœur et, de mes dents grinçantes,
Le rompre et en remplir mes entrailles brûlantes
De rage et de fureur ! Les infernaux efforts,
Les bourreaux de Pluton ne sont pas assez forts :
Ils ne me serviraient que de nuire à ma rage.
Je veux moi seule avoir plus qu'eux tous de courage.
Je n'ai que faire d'eux pour mon cœur échauffer
À te tuer, méchant ! Or, tiens, reçois ce fer
Au plus creux de ton sein : voilà le paiement
De ton meurtre frais[520] fait.

Mosech

Ô dur contentement[521]
Pour avoir obéi à la fureur d'un roi.

La Nourrice

Les cheveux me hérissent ! Je frémis dedans moi
De l'horreur que je vois. Jupiter ! Quelle audace,
Mais quelle fureur porte sa flamboyante face,
Quel regard assuré, quel bras nerveux s'étend,
Quel branlement de chef, quel grincement de dent !
Je tremble, ô Dieu, quel cœur ! La face lui dégoutte[522]
De sueur pour l'ardeur qui dans elle se boute[523].
Ô quel piteux massacre, ô horrible tourment !
Je n'ose m'approcher.

La Soltane

Ô, doux contentement !
Ce n'est rien que ceci : il faut, il faut encore
Que j'en tire le cœur et que je le dévore.
Ici elle tire son cœur, puis dit :
Je le tiens, le voici, ô cœur vil, exécrable !
Tu as commis la mort de mon fils lamentable :
Comment pouvais-tu, cœur plus dur qu'un diamant,
Qu'un marbre, qu'un rocher ou de quelque l'aimant ?
Je te mangerai, cœur ! Et, d'un courage fort,
Je te tronçonnerai de la cruelle mort.
De toi, mon cher enfant, je suis ores vengée
Mais je veux de son sang en boire une goulée.
Ici la Soltane boit de son sang.

La Nourrice

Madame, c'est assez ! Laissez tous ces efforts,
Cessez de plus grever[524] ce misérable corps.
Pour Dieu, laissez-le là ; il n'a plus sentiment.

La Soltane

Ô Dieu ! Que je reçois un grand contentement.
Je sens ores, dans moi, une heureuse allégresse ;
Je me sens ores exempte d'une horrible détresse

[519] Comprendre : il faut que je repaisse mon cœur avec son sang.

[520] Frais : récemment.
[521] Contentement : paiement d'une dette.
[522] Dégoutter : couler goutte à goutte.
[523] Se bouter : exercer une poussée.
[524] Grever : accabler.

Qui tantôt me gênait ; je sens mon cœur léger
Sauter et trépeler[525] : je le sens soulagé.
Allons prendre repos. Je suis, je suis contente.
Voilà le plus grand bien de toute mon attente.
Mais enfin, de ce roi, je m'attends[526] aux grands dieux
Qui, d'un foudre vengeur, l'enverront au plus creux
Du val plutonien : car leurs divinités
Punissent des humains les inhumanités.

[525] Trépeler : tressaillir.
[526] S'attendre : s'en remettre.

La Rhodienne ou
La Cruauté de Solyman

(Tragédie, 1618)

Pierre Mainfray

Édition : MAINFRAY Pierre, *La Rhodienne ou La Cruauté de Soliman, tragédie où l'on voit naïvement décrites les infortunes amoureuses d'Éraste et de Perside*, Chez David Du Petit Val, Rouen, 1621.

ARGUMENT

Eraste Rhodien le miracle des Chevaliers de son temps, ayant occis un Gentilhomme pour l'occasion d'une chaisne d'or que luy avoit donnée sa maistresse Perside, le parangon des autres beautez, se retire à Constantinople vers Soliman, qui ayant remarqué ses vaillances au siege de Gaselle & Belgrade, luy donna l'estat de Baccha, peu apres ce Solyman, faisant envahir l'Isle de Rhodes, receut en don comme un miroir de perfection la belle Perside, dequoy ne pouvant jouir pour l'extresme affection qu'elle portoit à Eraste, les allie ensemble, & fait Eraste gouverneur de Rhodes ; mais se repentant apres de sa liberalité esperant jouir de Perside, mande Eraste, & le chargeant de faux crimes, luy fait trancher la teste, puis va derechef devant Rhodes, avec une armée, où Perside qu'il pensoit avoir, vestüe des armes de son cher Eraste, fut tuée, dont Soliman irrité, fit pendre son cousin le Baccha Brusor, en une Pyramide, eslevée sur un magnifique tombeau, qu'il fit faire pour apaiser les mânes d'Eraste, & Perside, & ce qui incita Solyman de faire pendre Brusor, se fut parce qu'il luy avoit conseillé de faire decapiter Eraste, pour jouir de Perside.

AUX LECTEURS
en l'honneur de l'Autheur.

Sur l'eschaffaut superbe en une Tragedie
On void le brave Acteur d'une façon hardie,
Faire tonner les vers de son grave subjet.
Mais Mainfray, sans acteurs, sans eschaffauts, sans armes,
Nous fait voir dés Amours, des combats, des alarmes,
Bref ses vers semblent estre Histrions en effet.
M.D.C.

A.P. MAINFRAY SUR sa Rhodienne,

SIX AIN.
Apolon dés le Berceau,
Te fit sur le mont Jumeau,
Gouster de l'eau Pegaside,
Aussi par tes Doctes vers,
Tu vivras en l'univers,
En la mort de ta Perside.
I.M.R.

NOMS DES ACTEURS

PERSIDE *Damoyselle Rhodienne*,
MYRTHILLE *nourrice de Perside*,
ERASTE *Chevalier Rhodien*,
SOLYMAN *Empereur des Turcs*,
BRUSOR *Baccha de la Romaigne*,
TENEDOS *Baccha de la Natolie*,
MUSTAPHA *page de Solyman*,
LE MESSAGER,
CAPITAINE des Janissaires.

ACTE I

Perside, Myrthille nourrice.

Perside
Falloit-il qu'en ce monde, ô Ciel, je fusse née,
Pour estre à tout malheur sans tresve destinée
Ainsi comme je suis, ayant trop de leger
Donné foy aux propos d'un traistre mensonger,
Qui pour troubler mon heur a fait (remply d'envie)
Exiller de mes yeux la vie de ma vie,
Eraste mon Amant, dont les splendides yeux
Effaçoient la clarté du Soleil radieux :
Helas ô fier destin, ô Dieux, ô Ciel, ô Astres,
Falloit-il sur mon chef verser tant de desastres,
Tant de cruels tourmens, de malheurs & d'ennuis,
Changer mon miel en fiel & mes beaux jours en nuits ;
Perdant cil portoit au cœur & sur la face
De Mars & Cupidon la vaillance & la grace,
Grace qu'eust charmé & dedans ses rochs pris
Les plus superbes cœurs & les plus beaux esprits :
Mais que vay-je disant, & pourquoy importune
Vay-je accusant les dieux, le ciel & la fortune
De ce triste meschef, ignoray-je comment,
Je suis de son malheur le fatal argument ?
Non non, je ne me doy plaindre que de moy mesme,
Seule helas j'ay ourdy ce sanglant stratagesme
Par lequel ce guerrier de Rhodes le Soleil
Est absent de mes yeux ou peut-estre au cercueil :
Aussi comme je suis de ses maux l'origine,
Je seray le subjet de ma propre ruine.

Myrthille
Quel vautour devorant trouble vostre repos
Et vous fait éclatter de si piteux propos ?
Quel soucy, quel courroux, quelle fiere disgrace
Chasse le vermillon qui orne vostre face :
Quel malheur incognu, quel destin inhumain
Vous fait vostre estomach plomber de vostre main :
Non ne vous engagez dedans ce labirinthe,
Ne changer pas ainsi vostre miel en absynthe,
En tristesses vos ris, en espines vos fleurs,
Vos chansons en regrets, vos œillades en pleurs,
Et ce beau front poly jadis si agreable
A un spectre de mort à l'œil épouventable :
Recitez moy plustost d'où naissent ces douleurs,
Et je feray calmer l'orage de vos pleurs.

Perside
Hé quoy ignores-tu pauvre Myrthille encore
D'où naist cet accident qui mon ame devore :
Ne sçay-tu point comment Eraste mon amant,
Pour qui confite en dueil je me vay consommant
S'est éclipsé de moy pour avoir son espée
Dans le cœur de l'amant de Lucine trempée.

Myrthille
Je ne sçay point cela, ce meschef m'est nouveau,
Mais qui l'a incité de le mettre au tombeau ?

Perside
Je t'en vay reciter l'histoire veritable.
Eraste second Mars qui n'a point de semblable
En vaillance & beauté mon amour recherchant
Trouva mon cœur illustre à son desir panchant,
Le voyant si bien né que sans aucun obstacle
Un chacun l'estimoit de Rhodes le miracle :
Quelque peu en apres ce gracieux Amant
Me donne une émeraude & un riche diamant,
Ensemblement conjoints d'un art si admirable
Que l'on n'eust pas sceu voir un presens plus louable.
Moy pour me revancher de ce rare thresor,
Je luy donne une chaisne à petits chaisnons d'or,
Pour luy faire paroistre avec liesse extréme
Que s'il maimois beaucoup je l'aimois tout de mesme :
Or le Prince de Cypre un peu de temps apres
A Rhodes arrivé pour celebrer exprés
Son Hymen destiné pour honorer la feste
Et se monstrer à tous aussi vaillant qu'honneste
Fit dresser des tournois où plusieurs cavaliers
A l'envy paroissoient sur les rangs les premiers :
Eraste entre ceux-là plain d'amoureuse flame
Desirant témoigner sa vaillance à sa Dame,
Y comparut aussi d'armes verdes armé,
Autant superbement qu'un Achil renommé,
Portant ma chaisne d'or pour arres & pour gage
D'un espoir pretendu de nostre mariage :
Là parmy ces Heros de gloire desireux,
Il se va témoignant si brave & genereux,
Que couchant sur le pré hommes, chevaux & armes,
Il se fait pour un Mars recognoistre des Dames :
Et non content d'avoir vaincu tant de guerriers,
Il abbat mesmement Philippes de Villiers
Grand Maistre & gouverneur de Rhodes nostre ville :
Ayant donc surmonté cette troupe virille
L'en benissois en moy les destins & les dieux,
Voyant les plus hardis s'estimer glorieux
De toucher son harnois, de resonner sa gloire,
Luy offrir leur service ou chanter sa victoire.

Myrthille
De qui donc blasmez-vous les astres & les dieux.

Perside
Ce n'est pas encor tout, le destin envieux
Voulant aneantir nostre amitié parfaite,
En causa du depuis la totale deffaite :
Eraste donc ainsi d'un chacun caressé,
Pour estre recognu fut tellement pressé
Qu'il ne pouvoit quasi respirer son haleine,
Et le Prince de Cypre estant en mesme peine
Pour le voir luy tira son armes de son chef,
Mais las en luy tirant par un cruel meschef,
Il fit rompre le fil de la chaisne honorable
Que j'avois consacree à ce Mars redoutable,
Qui fut aussi tost prise estant tombée en bas
D'un autre cavalier qui talonnoit ses pas :
Eraste au mesme instant s'advisant de sa perte
S'en informe à chacun, la demande en cachette,
Mais ne la trouvant pas pour tout son vain effort
Il souffre mille morts pires que n'est la mort :
D'ailleurs cil qui l'avoit la remarquant si belle
En fait un beau present à une damoiselle
Qui possedoit son cœur, mais pour faire la fin,
Moy ignorant cela, voicy qu'en un festin
J'advise en oeilladant mainte dame mondaine
Cette-cy qui son col illustroit de ma chaine,
Dont mon cœur devenant comme un marbre glacé
Se trouva sur le champ grandement offencé,
Croyant que mon Eraste en son endroit peu chiche
Luy eust en m'oubliant presenté ce don riche,
Neanmoins réfrénant ma jalouse fureur,
Je dissimulay lors cette amere douleur
Esperant me vanger quand mon fidelle Eraste
Viendroit prendre un baiser sur ma lévre incarnate :
Au bout de quelque temps revenant donc vers moy,
Ne pouvant plus celer mon pitoyable émoy,
Je luy dis, quoy ingrat, mensonger & perfide,
Oses-tu bien encor te monstrer à Perside,
D'elle te baffouër, & sous un faux propos
Inquieter son aise & troubler son repos :
Quoy & qui eust pensé qu'une ame si bien née
(Ou si pleine de fard) eust esté destinée
Pour renverser ma joye & se mocquer de moy
Apres avoir receu des arres de ma foy :
Allez, retirez-vous luy dy-je tout à l'heure,
Et ne venez jamais frequenter mon demeure.

Myrthille
Il fut bien estonné de vous ouyr parler.

Perside
Il ne pouvoit juger s'il estoit cheu de l'air,
Ou s'il estoit mué comme Niobe en roche,
S'il devoit s'évader ou de moy faire approche,
Puis son glaive tirant comblé de déconfort
Il se fut offencé voire donné la mort
Sans ma fille de chambre assez sage & discrette
Qui pour lors empescha qu'il ne se fut moleste :
Or Eraste jugeant d'où naissoit mon dédain,
Tasche à reconquester sa chaisne d'or soudain,
Va Lucine accostant, & masqué d'artifice
Feint luy vouloir offrir son cœur & son service,
Tellement qu'en jouant contre sa chaisne d'or,

Il va reconquestant ce celebre thresor
Dont il se tint heureux, aussi pour contr'échange
Il luy donne un carquan par honneste revange :
Mais comme le malheur suit le contentement,
Venant par devers moy avec cet ornement
En escharpe en son col, voicy où il rencontre,
Ne pouvant éviter son fatal malencontre,
Celuy qui quand il fut oppressé d'un chacun,
Le trouva à ses pieds par un heur opportun,
Qui voyant à son col ce precieux ouvrage,
Dit qu'il l'avoit vollé, & d'un cœur plein de rage
Tenant l'espée au poing veut Eraste offencer,
Mais luy ce cavalier desirant devancer
N'attend son estocade, ains d'allegre vitesse
Luy portant le premier le jette à la renverse
Roide mort estendu sans aucun mouvement.
Eraste apres ce coup remply d'estonnement,
Craignant que cette mort volant de place en place
Ne le fit repentir de sa cruelle audace,
Son Corrival estant fort bien apparenté,
La chaisne d'or au col quitta cette cité
Afin de s'évader peut-estre dans la Grece,
Dedans la Romanie ou la Peloponesse,
Dont je meurs sans mourir d'une cruelle mort.

Myrthille
Encor vous convient-il prendre quelque confort.

Perside
Mon dueil sera sans fin & mon mal sans remede
Tant que je ne verray mon loyal Ganymede.

Myrthille
Il vous faut en vos maux prendre un peu de repos.

Perside
Hà ne me parlez point jamais de ces propos,
Car je serois cent fois plus qu'une louve ingratte
Si je ne regrettois mon cher amant Eraste,
Des braves cavaliers le soleil & l'honneur.

Myrthille
Vous estes l'argument de son cuisant malheur.

Perside
C'est aussi le subject qui mon ame transpore
Et me fait affliger & gemir de la sorte,
Car jalouse en mon cœur ne sçachant pas encor
Qu'Eraste avoit perdu sa riche chaisne d'or,
Je l'ay si bien mis hors des bornes de soy mesme,
Que je l'ay introduit à ce malheur extréme.

Myrthille
Cela devoit venir, sus donc recréez-vous
Car si le ciel fasché a versé son courroux
Dessus vostre bon heur changeant vostre influence,
Il vous fera revoir quelque jour sa presence.
Perside
Les dieux vueillent benins vostre voix exaucer.

Myrthille
Ils nous donnent du mal pour nous récompenser :
Allons, ne trouvez plus cet accident estrange,
Car en cet univers toute chose se change.

ACTE II

SCENE I

Eraste
Quel astre rigoureux plein de fatalité
Gouvernera l'ascendant de ma nativité :
Quel destin inhumain, quelle triste influence
Dominoit dans le ciel le jour de ma naissance,
Veu que je suis le blanc où les dieux & le ciel
Décrochent sans cesser leur rigueur & leur fiel :
Quoy les dieux & le ciel m'ont-ils mis sur la terre
Pour me faire à l'envy une si dure guerre ?
Non je ne le croy pas, mais c'est quelque demon
Qui veut faire éclipser la grandeur de mon nom,
Changer mes ris en pleurs, & reduire en fumée
Si peu que j'ay acquis de gloire & renommée :
O jalouse Perside où Cypris & l'Amour
Font comme dans Cythere un éternel sejour :
C'est pour vostre subject, c'est pour vostre querelle
Que je suis exillé en la terre infidelle
Des idolastres Turcs absent de mes amis,
De ceux qui doucement m'ont sur la terre mis,
Et de ceux-là encor qui avec asseurance
M'ont appris à combattre & de courre une lance :
Mais ce qui me contente en cet exil amer,
C'est que tu ne me peux d'inconstance blasmer,
Cognoissant par le temps que je perdis la chaisne
Pour laquelle j'ay eu tant d'ennuy & de peine
Le jour que je conquis aux tournois tant d'honneur :
Neanmoins tu croyois (changeant à coup de cœur)
Comme un second Jason, que je l'avois baillée
A Lucine qui jà l'avoit entortillée
Au col & s'en bravoit, chaque jour à mon dam,
Comme ferois un gay des despouilles dun Pan :
Or soit ce que s'en soit, je benis la fortune
Si douce elle ne t'est plus qu'à moy importune,
Car j'ay un jour espoir par ma dexterité
De moissionner le fruit de ta chaste beauté,
Encor que du depuis cognoissant ton offence
Tu ayes eu loisir d'en faire penitence :
Pour moy quoy que banny j'ay assez trouvé d'heur
Proche de Solyman des Turcs le grand Seigneur
Que je sers maintenant, qui en diverse place
Ayant veu de ses yeux ma belliqueuse audace,
Outre ce que j'estois aux armes renommé
M'a de charges chargé & du depuis aimé,
N'ignorant que mon cœur & mon glaive fidelle
Le rendit triomphant du siege de Gaselle
Qui s'estoit revolté & avoit pris dessein
D'éclipser le servage & secouër son frein :
Qu'ay-je fait du depuis au siege de Belgrade
Bien que je n'eusse encor commandement ny grade,
Quand dépitant la mort entre tant de soldarts
Je mis son estandard sur le haut des ramparts :
Recognoissant aussi mes exploits militaires
Il me fit Colonnel des braves Jannissaires,
Puis en apres Baccha, charge à la verité
Qui ne se va donnant qu'à qui l'a merité :
Bref tout rit à mes vœux, tout me paroit propice,
Les plus grands de la Cour s'offrent à mon service,
Solyman mesme craint de m'aller irritant,
La fortune pour moy n'a plus rien d'inconstant :
Mais parmy tant de bien, d'honneur & d'allegresse,
Perside seule va pertubant ma liesse,
Elle est le cher aymant qui me va attirant,
Et le cruel vautour qui me va martirant,
Encor qu'elle ait esté ainsi qu'un autre Helaine
L'argument de mon mal & l'object de ma peine.
Mais soit ce que s'en soit, exempt de sa beauté
Je ne vis toutesfois que plein d'anxieté,
Car si vivant çà bas quelque bien me contente,
C'est quand son beau pourtrais en moy se represente,
N'ayant point de plaisir qu'il ne soit ennuyeux
Que quand je vay songeant aux éclairs de ses yeux.
Mais entre tant de maux, de desastre & disgrace,
Ce qui fait la douleur remarquer sur ma face,
C'est que je voudrois bien sçavoir asseurément
Si elle est vive au monde ou morte au monument :
Que si la pasle Atrope a butiné sa vie,
Je n'auray plus de vivre en l'Univers l'envie,
Car le ressort qui tient le filet de mes jours,
C'est l'espoir de cueillir le fruit de ses Amours.
Que si elle est vivante en cette terre basse,
J'espere encor revoir les beaux traits de sa face,
Si Perside perfide, inconstante & sans foy
N'a ma fidellité enseveli dans foy,
Et ainsi qu'un rocher du tout impitoyable
Oublié mon amour qui n'a point de semblable :
Mais c'est assez parlé de mon triste malheur,
Je m'en vay à la Cour trouver le grand Seigneur.

SCENE II

Solyman, Brusor, Eraste, Tenedos.

Solyman
Soit que le clair Phoebus pour darder sa lumiere
Face du firmament déboucler la barriere,
Ou que devers le soir il aille dans les eaux
De l'humide Thetis abbreuvant ses chevaux,
Si ne voit-il pourtant sur ce globe habitable
Prince ny Roy qui soit à moy seul comparable.
Je suis sans parangon, je suis l'Aigle des Roys,
Qui donne à qui me plaist les sceptres & les loix :

Je suis seul Empereur des deux tiers de la terre,
Je fay quand il me plaist & la paix & la guerre,
Je suis le boulevard des illustres Payens,
Je garde le tombeau du grand Dieu des Chrestiens,
Je suis le seul prevost du Paradis terrestre,
Je fay subir chacun sous ma Royale dextre,
Je tiens de l'Univers les resnes en la main,
Je suis l'antique fleau du Pontiphe Romain,
Et des Princes Chrestiens qui comme à voir il semble
N'oseroient m'assaillir tous amassez ensemble,
Tant ils craignent le nom du puissant Solyman
Extrait du noble sang du grand Prince Otthoman,
Qui quittant Bon Helène émerveillable fleuve
Fit retentir par tout le foudre de ton glaive.

Brusor
Vos ayeuls delaissans les costaux Scythiens
Se sont tant augmentez aux despens des Chrestiens,
Qu'ores du grand enceint de cette lourde masse
Il ne leur va restant qu'une petite espace.

Solyman
L'illustre Obocara suprint Jerusalem
Auparavant nommée & Solyme & Salem :
Le vaillant Otthoman conquit la Bithinie,
Et Pruse par assaut ville de la Mysie :
Orchan fils d'Otthoman n'ayant le cœur failly
Print Nice Orestiade & Phillipopoly,
Voire venant és mains par son exploit bellique
Surmonta combattant l'Empereur Andronique :
Amurat le premier imitant Otthoman
Print Pherres la cité, fit la guerre à Susman
Grand Duc de la Servie & vainquit les Bulgares,
De vray il fut aussi ocis de ces barbares
Apres s'estre trouvé tousjours victorieux
En trente sept combats malgré ses envieux,
Puis mourant vaillamment és plaines de Cosole,
Son corps fut mis à Pruse en un riche mausole :
Bajazet vint apres qui ne se dementant
Surmonta Philadelphe & alla conquestant
La ville d'Artzica sur le Roy d'Armenie,
Puis conquesta Thessalle, Argos & Paonnie,
Mais Tamerlan voulant de ses jours triompher
Luy fit finir ses jours en un cageot de fer.
Mechmet luy succeda qui surprint la Carie,
Presques le Negrepont, Epyre, l'Achaye,
Macedone, Lesbos, Trebisonde, le Pont,
Cappadoce, Phrigie & le riche Hellespont,
Asie la Mineur, Cilicie, Andrinople,
Et la grande cité dite Constantinople.
Mon geniteur Selin imitant ces guerriers,
Pour se ceindre le chef de mille verds lauriers
S'empara mesmement du Bosphore de Thrace :
Et moy pour imiter de ce Prince la trace
Je veux belliquement dans peu Rhode empieter :
Or que les Roys Chrestiens se veulent disputer,
C'estoit son seul dessein quand il estoit en vie,
Et luy deffunt je veux accomplir son envie.
Eraste mon soucy, puis qu'à cette cité
Tu dois ta nourriture & ta nativité,
Que tu cognois le tort que tous ces insulaires
Me font ramant icy avecques leurs galleres,
Que tu sçais de ce lieu l'adresse & le secret,
Et que tu es autant genereux que discret,
Je veux que tu conduise en ce lieu mon armée,
Et que par ta valeur ma grande renommée
Vole au Septentrion au lieu plus recullé :
Tu sçay qu'on t'a à tort de Rhodes exillé,
Parquoy pour te vanger je veux que là tu aille
Renverser à ses pieds sa superbe muraille.

Eraste
Grand Prince je ne peux assez dire combien
Vous me faites d'honneur, de faveur & de bien
M'elisant pour guider vostre gendarmerie :
Neanmoins, Monseigneur, si vous aymez ma vie,
Ou si j'ay quelque part en vostre affection,
Que je n'aille cedant à vostre intention,
Que ma main ne renverse & ne porte nuisance
A Rhode à qui je dois ma vie & ma naissance,
Afin que je ne sois de la postérité
Blasmé d'ingratitude & d'infidellité.

Solyman
Quoy avez-vous si peu de cœur & de courage,
Ne vous souvient-il plus Eraste de l'outrage
Que vous firent jadis vos ingrats citoyens,
Vous bannissant de Rhode exempt de tous moyens.

Eraste
Cela n'est pas du tout esteint en ma memoire,
Mais le tout ballancé je n'aurois point de gloire
Pour si peu de subject, de reduire au tombeau
Rhodes qui m'a servy de mere & de berceau :
Ce n'est point, grand Seigneur, que je n'aye l'envie
De consacrer pour vous & mon sang & ma vie
Au moindre commander de vostre Majesté :
Vous n'ignorez comment je me suis comporté
Au siege de Belgrade & devant à Gazelle.

Solyman
J'ay tousjours recognu ton service fidelle,
Mais puis que je cognois que ton affection
Ne veut exterminer ceux de ta nation
Imitant Thermistocle exempt de sa patrie,
Tenedos sera chef de ma gendarmerie,
Et sans aucun respect fera de son cousteau
De Rhodes la cité un funeste tombeau.

Tenedos
Grand Empereur des Turcs j'accepte cette charge
Et m'est desjà advis qu'ombragé de ma targe
La demy-picque au poing, j'apperçoy vos soldats
De Rhodes renverser les indomptez rampars.

Solyman
Mon ost à petits pas couvre jà les campaignes
Pour n'estre travaillé traversant les mantaignes,
Donnez tout au pillage & usant de rigueur,
Faites tant que je sois de Rhodes le vainqueur.

Brusor
Tenedos en ses mains tient desjà la victoire,
Il ne peut autrement, car je ne sçaurais croire
Qu'un ost si populeux à qui rien ne defaut
N'emporterast la cité par grace ou par assaut.

Tenedos
Je m'y comporteray devant tous les gendarmes
Comme un Baccha qui sçait l'exercice des armes.

Solyman
Vous n'estes apprentif à ce mestier de Mars,
Vous sçavez comme il faut gouverner des soldats,
Dresser un gabion, mettre en rang les batailles,
Et planter les Beliers pour briser les murailles
D'une ville rebelle ou de quelque cité
Qui desire garder sa chere liberté.

Tenedos
Sire pour mon loyer je veux perdre la teste
Si je ne fay dans bref de Rhodes la conqueste.

Solyman
Allons donc Tenedos partir il vous convient.

Eraste
Prenez l'occasion puis qu'ore elle vous vient.

ACTE III

SCENE I

Perside, Solyman, Mustapha.

Perside
O rigoureux meschef, ô autre destinée,
Falloit-il que je fusse helas au monde née
Pour estre le jouët de l'aveugle malheur,
Moy dans l'extraction, l'enfance & la grandeur
Promettoit à chacun quelque chose de rare :
O cruel Solyman, ô inhumain barbare,
N'estoit-ce assez d'avoir destruit nostre cité,
Prophané nos autels & l'hospitalité,
Esgorgé nos vieillards my-tremblans de vieillesse,
Jetté nos forts rampars & nos tours à l'enverse,
Nos Vierges violé, démoly nos tombeaux,
Et fait jetter les corps pour pasture aux corbeaux,
Sans me faire tirer d'un devot monastere
Pour augmenter mes pleurs & croistre ma misere :
Hà, je plains ton malheur Rhodes chere cité,
Boulevard du Levant, clef de la Chrestienté,
A qui malgré le sort & du ciel l'inclemence
Je doy ma nourriture & ma chere naissance.
Hà où estoit ton bras Eraste mon Amant,
Cependant qu'on alloit nos peres assommant,
Qu'on violloit nos sœurs, qu'on poignardoit nos meres,
Et que l'on nous faisois mille douleurs ameres :
Helas où estois-tu, dy-je encor, second Mars,
Que tu ne paroissois armé sur nos rampars
La pique dans la main, le pavois sur la teste,
Et que tu ne grellois ainsi qu'une tempeste
Un orage de feux sur ces traistres payens
Qui se sont enrichis de nos propres moyens.
Hà si nous t'eussions eu (comme un second Achille)
Ton aspect eut chassé les Turcs de nostre ville,
Ville qui pour t'avoir sans subject mécognu
Meritoit le loyer qui luy est advenu.
Pour moy bien qu'avec droit je plaigne ma fortune,
Elle ne me seroit neanmoins importune
Si en perdant mes biens, mon pere & ma cité
Je ne perdois encor ma chere liberté :
Mais quoy pour ma beauté jadis tant estimée,
Faut-il helas, faut-il que je sois enfermée
Dans un estroit Sarrail pour malgré mon desir
Servir à Solyman de jouët & plaisir :
Je sçay que je luy ay puis peu esté donnée,
Mais avant qu'à ses vœux il me voye inclinée
L'air sera sans oyseaux, les plaines sans moutons,
Le soleil sans clarté & la mer sans poissons :
Que si à tous hazards il me veut faire outrage,
Et desire, cruel, ravir mon pucelage,
J'auray recours au fer, & d'un brillant poignard

Je me transperceray le cœur de part en part,
Car je n'ay point en moy d'autre soin ny envie
Pour sauver mon honneur que de perdre la vie :
Mais le voicy venir, il me faut écarter,
Puis qu'il vient son amour en ce lieu lamenter.

Solyman
O renommé Mahom, Prophete plain de gloire,
Je veux plus que jamais à ton Alcoran croire,
Puis que de mon armée & de moy soucieux
De Rhodes tu me rends maistre & victorieux,
Et que tu m'as donné une Princesse brave
Qui maistresse de moy mon cœur Royal esclave :
Quelle metaporphose ô dieux, quel changement !
Le ciel m'a fait vainqueur mais non entierement,
Puis qu'ayant reduit Rhode à la basseur de l'herbe
Je suis après vaincu d'une dame superbe
Qui encor qu'elle soit totallement à moy,
Mesprise mon amour, ma grandeur & ma foy :
Si je veux l'accoster elle fait la farouche,
Elle n'a rien sinon qu'un Eraste en la bouche,
Et pour tout passe temps, allegresse & confort
Ne desire sinon l'inexorable mort :
En fin comme en beauté elle est incomparable,
Elle est en son malheur du tout inconsolable,
Et rien sinon le temps qui fait transmuer tout
Ne me fera venir de son amour à bout :
Car ainsi comme elle est l'épitome des belles,
Elle est semblablement l'abbregé des cruelles :
Mais ce qui la retient de me donner son cœur,
Et qui luy fait user envers moy de rigueur,
C'est ce nom qu'à tous coups sans tresve elle revoque,
Ne seroit-ce point bien Eraste qu'elle invoque,
Ils sont tout d'une ville & d'une nation,
Ils peuvent s'entr'aimer de pure affection :
Mais il faut écouter les accens de sa plainte.

Perside
Que ne fus-je ô grands dieux dés le berceau esteinte ?
Que ne fus-je portée au centre d'un tombeau
Des le jour que je veis le Delphien flambeau :
O ciel inexorable à ma douleur cruelle,
Ciel jaloux, ciel ingrat, tasniere criminelle,
N'estoy-je pas assez engagée au malheur
Sans redoubler encor ma peine & ma douleur,
Tu m'as premier ravy mon cher Amant Eraste
Dont l'œil comme un Soleil en l'univers éclatte,
Puis pour croistre mon mal & ma calamité
Tu m'exclus de moyens, de joye & liberté,
Et au debris de Rhode inhumain mise en proye
Ainsi qu'une Hesionne au pillage de Troye.
Puis pour tout reconfort tu permets maintenant
Qu'un barbare Gelon du sang Chrestien sanglant
Non content de me voir sous sa main en servage
Veut submettre mon corps à sa lubrique rage,
Non c'est par trop vescu en cette anxiété,
Il faut vaincre le sort & le ciel irrité,
Et m'avancer la mort pour recouvrir la vie
Puis que la mesme mort son secours me dénie.
Adieu donc mon Eraste, adieu Eraste adieu,
Je ne veux plus survivre apres toy en ce lieu,
Soit que tu sois vivant ou aux champs d'Elisée,
J'espere encor revoir ta face tant prisée,
Sus donc brillant poignard d'un genereux effort
Fay moy vaincre en un coup mon malheur & la mort.

Solyman
Hà grands dieux immortels que desirez-vous faire,
Pourquoy vous voulez vous ma déesse défaire,
Pourquoy desirez-vous d'un poignard inhumain
Vous transpercer le cœur & offencer le sein,
Pourquoy mesprisez-vous le doux air de la vie,
Qui vous meut à cela, qui à ce vous convie,
Est-ce pour mon subjet que vous voulez mourir,
Est-ce en dépit de moy que vous voulez perir,
Non non commandez vous, forcez vostre desastre,
Et n'empourprez de sang vostre estomach d'albastre,
Reprenez vos esprits, ravissez vostre cœur,
Et le rendez du sort & du malheur vaincoeur.
Elle se va pasmant, elle perd le courage,
Une froide sueur roulle sur son visage,
Elle ferme les yeux, elle ne parle plus,
Un sincope profond tient ses membres perclus :
Hà ciel plain de rigueur, hà fortune cruelle,
Voulez-vous me ravir une chose si belle.
Hau Page Mustapha, mon amy sus avant.

Mustapha
Sire que vous plaist-il.

Solyman
Volle comme le vent
A la Cour vers Eraste, & sans parole vaine
Dits-luy qu'il vienne icy pour m'oster hors de peine.

Mustapha
Je m'en vay y courir plus fort qu'un postillon.

Solyman
Son teint va reprenant un peu de vermeillon.

Eraste
Où est le grand Seigneur, je n'ay point veu sa face
Dans son palais d'yvoire il y a bonne espace,
Mais voicy Mustapha, je vay luy demander.

Mustapha
Mahon : comme je croy vous fait icy guider,

Suivez moy promptement le Seigneur vous demande.

Eraste
Allons je ne veux point une faveur plus grande.

Solyman
Eraste mon amy dittes moy verié,
Avez-vous autresfois cognu cette beauté.

Eraste
Quel miracle est cecy, hà ma chere Perside,
Quel genie immortel en ce serrail vous guide,
Qui vous a mise icy, & quoy & avez-vous
Plus que Rhode échappé des Turcs l'aigre courroux.

Perside
Quelle joye est cecy qui mon ame contente,
Quel heur inesperé devant moy se presente,
Hé quoy mon cher Amant, qui eust jamais pensé
Revoir vostre beau chef par fillons compassé :
Vienne donc maintenant l'impitoyable parque
Me faire traverser l'Acherontide barque,
Je n'ay plus de regres d'obeir à sa loy,
Puis qu'en mon dur exil libre encor je vous voy.

Solyman
Je proteste Mahom & mon cher Diadéme
Que je suis à present presque hors de moy mesme,
Voyans ces deux amans s'entrecherir ainsi :
Et quoy mon cher Eraste, & quoy d'où vient cecy,
Qui vous a de vous deux donné la cognoissance.

Eraste
Seigneur pardonnez-moy si en vostre presence
J'ay temeraire osé, de joye transporté,
Baiser pudiquement cette aimable beauté.

Solyman
Je ne m'informe pas de cette outrecuidance,
Mais d'où vient seulement pareille cognoissance.

Perside
Hà Dieu je sens mon cœur d'aise tout transporté.

Eraste
Je vous vay en peu dire la verité,
Grand Seigneur, cette dame en vos mains en servage
Et moy vostre subjet sommes d'un pareil age,
Nous nasquimes tous deux dans Rhodes la cité,
Esgaux de biens, de cœur, de flame & de beauté,
Mais comme avec le temps s'augmentoit nostre flame,
Pour gaigner l'amitié de cette chaste dame
Je luy fay un present d'un celebre diamant,
Elle qui m'honorait aussi pour son amant
Me donne ses faveurs assavoir une chaisne
Qui m'a fait endurer un abysme de peine,
Car emportant le prix dans Rhodes d'un tournois
Je perdis ce present que plus que moy j'aimois,
Lequel fut recueilly au milieu de la presse
D'un faquin qui en fit sur l'heure une maistresse,
Mais moy la dégageant par un prix de valeur
Cettuy me la voyant me prend pour un voleur,
Et comme pour m'occir adextre il s'évertue,
Je tire mon estoc, je l'enfille & le tue,
Mais d'autant qu'il estoit fort bien apparenté
Je m'écarte & me sauve en icelle cité,
Où vostre Majesté m'a donné plus d'offices
Que ne meritoient pas mes fidelles services,
Neanmoins je ne sçay par quel art & dessein
Perside que voilà vous est venuë en main.

Solyman
Elle a esté au sac de vostre ville prise,
Et à moy aussi tost donnée que conquise,
Dont je fus bien joyeux esperant quelque jour
En avoir la victoire & posseder l'amour,
Mais puis que le destin qui tout ordre dispose
Apres tant de malheurs a permis cette chose,
Je vous veux assembler par un loyal hymen
Pour combler de plaisir vostre ennuyeux tourment.

Eraste
Faisant effectuer nostre plus douce envie
Vous nous obligerez le temps de nostre vie
De vous faire paroistre avec humilité
Que nous tenons nostre heur de votre Majesté.

Solyman
Et vous puis que le ciel maintenant vous assemble
Ne désirez-vous pas vous allier ensemble.

Perside
Sire puis que le ciel apres tant de malheurs
Change nos pleurs en ris & nos chardons en fleurs,
Je ne veux m'opposer contre la destinée,
Car je suis seulement pour mon Eraste née.

Solyman
Allons donc aux autels du puissant Dieu nopcier
Trouver un Thalisman qui vous puisse allier
Car pendant que le ciel à vos vœux s'accommode
Je vous fais gouverneurs en mon Isle de Rhode.

Mustapha
Voyez comme les dieux d'un sinistre malheur
Font naistre bien souvent à la fin un grand heur.

ACTE IV

SCENE I

Solyman, Brusor, Baccha.

Solyman
Je sens un fier vautour qui devore mon ame,
Et un Ethne de feux qui sans tresve m'enflame,
Me brusle, ard & tenaille ainsi que les damnez
Qui au cocyte sont de Minos condamnez.
Hà que je manquois bien de prudence & cervelle
Quand je me despouillay d'une chose si belle,
Que le grand Juppiter eust bien le ciel quitté
Pour se rendre amoureux d'une telle beauté.
O chaste Rhodienne, ô beauté plus qu'humaine,
Peur qui je vay souffrant une éternelle peine,
Soit que Titan se couche, ou que l'Aurore encor
Attelle sous les eaux son char aux franges d'or.

Brusor
Quoy Seigneur, voulez-vous de vous estre homicide
Pour ne pouvoir jouyr de la chaste Perside,
Vous l'avez mariée avec son cher Amant,
Et or vous vous allez pour elle consommant.
La faute en vient de vous, car si de son œillade
Vostre cœur se sentoit lethargique ou malade,
Vous deviez sagement vostre mal alleger,
Et non la mariant vous mettre en tel danger :
Mais encor neanmoins qu'elle soit à Eraste,
Elle seroit vers vous inhumaine & ingratte
Si elle ne mettoit en repos vostre esprit.

Solyman
C'est un cœur de rocher, je luy ay jà écrit,
Mais elle m'a mandé pleine d'outrecuidance
Que je veux seulement essayer sa constance.

Brusor
Vous ne deviez jamais la donner à autruy.

Solyman
Elle se mouroit jà de douleur & d'ennuy,
Puis son œil n'eust jamais dessus moy tant de force
Qu'il a eu, mon Brusor, puis le jour de sa nopce,
Car je croy qu'en ce jour sa vermeille beauté
Eust bien le Ciel, les Dieux & l'Amour enchanté.

Brusor
Mais quoy que ferez-vous pour pouvoir jouyr d'elle
Puis qu'elle est à vos plaints inflexible & cruelle.

Solyman
Je ne sçay, mais tu peux trouver l'invention
Pour la faire ceder à mon affection.

Brusor
Je la sçay, mais grand Roy il y pend de la vie.

Solyman
Il n'importe il convient accomplir mon envie.

Brusor
Puis que vous n'emportez sur elle que du vent
Tant qu'Eraste sera en ce monde vivant,
A cause de leur veüe & de leur accointance,
Vous ne pourrez avoir d'elle la jouyssance.

Solyman
Que pourray-je donc faire en ce cruel tourment.

Brusor
Il faut mander Eraste icy secrettement,
Puis alors qu'il sera devant vostre presence
De crimes & forfaits charger son innocence.

Solyman
Et quoy que luy dira-je amy conseille moy.

Brusor
Qu'il vous aura manqué de promesse & de foy,
Qu'il vous aura donné des fables à entendre,
Qu'il aura aux Chrestiens Rhodes desiré rendre,
Et commis envers vous mille infidellitez,
Puis ne pouvant nier ces crimes inventez,
Devant tous vos Bacchats sans faire d'autre enqueste
Vous luy ferez trancher incontinent la teste.

Solyman
Il faut faire cela pour conquester son cœur.

Brusor
Vous ne serez jamais autrement le vaincoeur.

Solyman
Allons donc je luy vay tost depescher un page
Pour le faire venir s'enlacer au cordage.

SCENE II

Eraste, Perside, Mustapha.

Eraste
Tant plus de noirs brouillards le ciel est épaissi,
Plus estans dissipez il paroit éclaircy,
Plus Phoebus est caché d'une nuée ombreuse,
Plus il nous monstre apres sa face radieuse :

Aussi plus l'homme au monde est pressé de malheur,
Plus le ciel coup sur coup le comble de bon heur,
Diane quelquesfois est sans sa clarté belle,
Mais tous les mois aussi sa face renouvelle.
Si en Hyver Cybelle est pleine de glaçons,
L'Esté charge ses flancs de fertiles moissons,
Si l'Automne frilleux pallit ses landes vertes,
Le Printemps à son tour de fleurs les rend couvertes.
Neptune ne vomit tousjours la mer aux cieux,
Aussi le dur destin, les astres & les dieux
Ne vont lanceans tousjours leurs foudres sur nos testes,
Ainsi le beau temps regne en apres les tempestes,
Et plus l'homme vivant est d'ennuys oppressé,
Plus il se voit en grade & en honneur haussé.
Nous en pouvons parler nous à qui les desastres,
Le ciel, le sort, les dieux, les hommes & les astres
Ont mis en jeu le mal qu'on pourroit inventer,
Afin de nous destruire & de nous tourmenter,
Et puis changeant en heur leur fureur importune
Ils ont fait à nos vœux toute chose opportune.

Perside
Si le ciel quelquesfois s'est aigry contre nous,
Si les dieux sur nous chefs ont versé leur courroux,
C'estoit pour chastier nostre coulpable offence,
En esprouvant nos cœurs au feu de la souffrance.

Eraste
Perside je benis l'Eternel de ferveur,
Non pour estre de Rhode unique gouverneur,
Ou pour estre chery en la Cour de mon Prince,
Mais pour n'avoir destruit ma natale province,
Pour n'avoir point servy en ce saccagement
D'autheur, de fleau, de feu, de foudre & d'argument,
Et pour estre fait grand par amour ou contrainte
Renié de mon Dieu la foy & la loy sainte.

Perside
Je benis l'Eternel pour un autre bienfait
Lequel il m'a du ciel à mon grand besoin fait,
C'est qu'en tout mon malheur, ma prise, ma tristesse,
Il m'a tousjours gardé l'honneur de ma jeunesse,
Mais changement de propos, monsieur, ne voy-je pas
Un courrier qui vers vous semble haster le pas.

Eraste
C'est quelque messager que Solyman envoye.

Perside
S'il vient pour nostre bien qu'il arrive avec joye.

Eraste
C'est ma foy Mustapha qui marche droit icy.

Mustapha
Mahom vous gard', monsieur, & vous madame aussi,
Le seigneur Solyman Empereur de l'Asie
Apres mille saluts de par vons supplie
De vous trouver en bref en la Royale Cour,
Où d'ordinaire il fait son triomphant sejour,
D'autant que sa grandeur discretement desire
Y tenir un conseil pour le bien de l'Empire.

Eraste
De le desobeir je serois à blasmer,
Puis qu'il me fait l'honneur que de m'en informer.

Perside
Ce voyage, monsieur, martirera ma vie,
Mais puis qu'il faut marcher humblement je vous prie
De ne tant differer à revenir icy.

Éraste
Ma belle pour cela ne soyez en soucy,
Mon voyage sera & bref & profitable,
Mais allons Mustapha premier nous mettre en table
Puis apres le repas quittant cette cité
Nous irons à la Cour trouver sa Majesté.

Perside
Allons mon doux amy, la table est jà dressée,
Et la viande aussi pour servir disposée.

ACTE V

SCENE I

Messager, Perside.

Le Messager
O Ciel plein de rigueur, ô destin courroucé,
O aveugle malheur qui eust jamais pensé
Que le vaillant Eraste au midy de sa gloire
Eust esteint par sa mort son nom & sa memoire,
Luy dy-je qui jadis des autres cavaliers
Se voyoit couronné de palmes & lauriers :
O dieux, ô ciel, ô sort, ô parques infidelles,
Hé que dira Perside en oyant ces nouvelles.
Je ne luy feray point cette chose sçavoir
Bien qu'il faille envers elle accomplir mon devoir,
Mais la voicy venir, écoutons son langage,
Puis je luy prediray mon sinistre message.

Perside
O grand Dieu éternel destournez de mon chef,
D'Eraste & mes subjects ce desastreux meschef,
Bannissez loin de moy ces songes & cet ombre
Qui se complaint à moy cependant la nuict sombre
Mais qu'est-ce à dire, ô ciel, je ne peux reposer,
Les hiboux prés de moy ne font que croasser,
Ne seroit-ce point bien quelque mauvais augure
Qui me veut denoncer quelque triste advanture,
Je ne sçay, mais voicy me semble un messager,
Il pourra Dieu aidant mon cœur desaffliger,
Bien qu'il semble tout triste & pasle de visage.
Amy où allez-vous maintenant en voyage.

Le Messager
Je vous viens apporter plein de compassion
Un deluge de pleurs remply d'affliction.

Perside
Dy moy donc promptement, n'accrois ma faſcherie.

Le Messager
Vous n'avez plus d'espoux, il est privé de vie.

Perside
Comment privé de vie, ô pitoyables dieux,
Qui se seroit vers luy monstré si furieux.

Le Messager
Le Scythe Solyman qui dessous une feinte,
N'ayant des puissans dieux ny du ciel mesme crainte,
L'a fait par Mustapha de vos yeux exempter
Pour le faire en sa Cour à tort décapiter,
Disant pour tout subject qu'il avoit voulu rendre
Rhodes aux Roys Chrestiens.

Perside
Que me fay tu entendre
O triste messager, tu me navres le cœur,
O Gelon inhumain, ô cruel Empereur,
Esgoust d'impieté, sentine de tout vice,
N'as-tu point craint du ciel & des dieux la justice,
Hà tigre Hircanien sur Caucasse enfanté,
Hà barbare sans foy d'une louve allaité,
As-tu bien eu le cœur dy moy bouc temeraire,
D'exposer au tombeau ce celebre exemplaire,
De ce qui fut jamais de vertu & de beau.
Je sçay ce qui t'a meu de le mettre au tombeau,
Mais tu n'auras l'honneur de me surprendre au piege.

Le Messager
Non content de cela il veut mettre son siege
Devant cette cité pensant jouyr de vous.

Perside
Plustost le Tout-puissant contre moy en courroux
Me mutille en morceaux de son impiteux foudre.

Le Messager
Laissez là ces soûpirs, il vous convient resoudre,
Puis que le ciel vous à ce desastre produit.

Perside
Plustost l'eau sera feu & le jour sera nuict,
Que j'aille dedans moy esteignant la memoire
De mon espoux qui fut des cavaliers la gloire,
Mais pour vanger ma perte & ma calamité,
Je m'en vay au palais d'un courage indompté
Faire armer nos soldats, afin que nostre ville
Ne soit pillée encor de ce Scythe incivile.

SCENE II

Solyman, Brusor, Tenedos Capitaine des Janissaire, Perside.

Solyman
Puis que j'ay surmonté mon grand competiteur
Qui Perside empeschoit de me donner son cœur,
Qui me servoit d'obstacle & offusquoit ma gloire,
Il me faut maintenant emporter la victoire
De cette deïté qui comme le Soleil
Ne voit rien qui égalle en clarté son bel œil.
Mais quoy ils m'ont fermé les portes au visage
Pensant abastardir mon genereux courage,
Mais je vay protestant Mahom & le dieu Mars
Que je renverseray derechef les rampars

Si je n'ay en mes mains la gentille Perside,
Pour qui de son espoux j'ay esté homicide :

Brusor
Sire que le courroux ne vous vueille enflamer,
Il faut les Rhodiens soudain faire sommer
De vous l'a mettre és mains, premier que vostre force
Démantelant leurs murs à ce faire les force.

Tenedos
Vostre conseil est bon.

Solyman
Il en faut d'encruser,
Mais s'ils veulent cela insolens refuser

Capitaine des Janissaires
Nous les affligerons d'une estroitte famine,
Nous mettrons derechef leur cité en ruine,
Nous les égorgerons vous faisant par le fer
De Perside avant peu vaillamment triompher.

Solyman
Il les faut donc sommer sans davantage attendre.

Brusor *parlant à ceux de Rhodes*.
Holà hau citoyens desirez-vous vous rendre
Au seigneur Solyman, qui touché d'amitié
Veut avoir de la ville & du peuple pitié.

Rhodiens *armez au dongeon de Rhodes*
Non c'est parlé en vain, le peuple ny la ville
Ne se rendra jamais esclave ny serville
A ce traistre gelon qui met barbarement
Ses fidelles subjects au cendreux monument.

Solyman
Rendez moy la cité, n'endurer pas un siege.

Perside
Tu ne nous prendras pas dans ton perfide piege,
Mais quoy quelle asseurance aura on or à toy,
Dy moy Tigre inhumain, qui sans Dieu & sans foy
D'une ame Barbaresque & sanglante & ingratte
As fait injustement mourir mon cher Eraste,
Tu penses par sa mort accomplir ton desir,
Tu penses par sa mort m'avoir à ton plaisir,
Mais plustost le Soleil esteindra sa lumiere
Dans le sein de Thetis son humide hosteliere.

Tenedos
C'est quelqu'un qui Perside au dongeon contrefait.

Perside
Non non je suis Perside au dongeon en effect.
Perside qui premier qu'on voye aux cieux Hecatte
Ira aux champs d'Elise avec son cher Eraste
Qui t'a servy vivant aussi fidellement
Que tu t'es comporté vers luy iniquement.
Mais puis que son esprit revoit son archétipe,
Puis qu'il est remonté à son divin principe,
Qu'atome il se va joindre avec son unité,
Que la mort la conduit à l'immortalité,
Que cet astre se voit en sa sphere premiere,
Que ce rayon est joint au corps d sa lumiere,
Je veux vivre avec luy, je veux suivre ses pas,
Triomphant du destin, de toy & du trespas.
O destins courroucez, ô ciel rempli d'envie,
Puis que vous desiriez triompher de sa vie,
Pourquoy me laissez-vous, pourquoy helas pourquoy
Ne mourray-je avec luy & luy avecques moy,
Pensez-vous qu'en sa mort je le puisse survivre,
Non non une moitié sans l'autre ne peut vivre,
En l'heur & au malheur subtile nostre accord,
Sa vie fut ma vie & sa mort est ma mort,
Il fut mon beau soleil, je fus sa belle flame,
Il fut mon cher espoux, je fus sa chere femme,
Or si la flame suit au couchant son soleil,
La femme doit suivre son espoux au cercueil,
Ame donc de mon corps dépars toy je te prie,
Mourons pour acquerir une seconde vie,
Envole-toy couarde, afin qu'en un tombeau
Nous soyons rassemblez par un hymen nouveau.

Capitaine des Janissaires
Avons-nous en ce lieu amené nos gendarmes,
Passé tant de dangers & pris és mains les armes
Pour écouter ainsi ce soldat discourir.

Solyman
Tirez, tirez à luy, & le faites mourir,
Puis qu'il nous attedie icy de son langage.

Perside
Hà lyon Lybien, sanglant Antropophage,
Fleau des Princes Chrestiens, de l'honneur ennemy,
Tu ne me rendras point mon visage blêmy
Pour m'envoyez la mort, mais me privant de vie
Tu sembleras plustost approuver mon envie.

Solyman
Tirez sur ce soldat qui me fait courroucer.

Tenedos
Je le vay d'une balle à l'envers renverser.

Solyman
Quoy ? Qu'est-ce là soldats, sa langue envenimée
Semble braver la mort & nostre illustre armée,

Tirez quoy qu'en apres il puisse advenir.

Capitaine des Janissaires
Je vay cat arrogant de ce coup-là punir.
Perside *naurée à mort*.
Ne disputez plus tant car la parque meurtriere
Me va passer du Stix la paixeuse riviere,
Pour me faire revoir Erase mon espoux,
Adieu donc au cœur de roc, la rage & le courroux
Desastres irritez ainsi qu'une tempeste
Te puisse écarbouiller ta malheureuse teste.

Brusor
Ce soldat s'est caché ou il est tombé mort.

Tenedos
Donnons à la cité un merveilleux effort,
Eschelons les rampars, abatons les murailles,
Et jonchons le pavé de ces viles canailles,
Qui semblent s'opposer à vostre Majesté.

Solyman
Pour en laisser l'exemple à la postérité
Faisons tous de leur ville un tombeau déplorable
Où la paste Attropos paroisse épouvantable,
Où Enion se plaise, où Mavors soit sanglant
Et les corps inondez dans les fleuves de sang,
Mais parmy tant d'horreurs que l'on sauve Perside
Dont l'aimable portrait dessus mon cœur preside.

Capitaine des Jannissaires
Nul ne va resistant, entrons dans la cité.

Brusor
Courage nous avons le rampart conquesté,
Courage, entrez soldats, nous avons la victoire,
Et sans jouer du fer acquis beaucoup de gloire.

Solyman
Puis que les Rhodiens n'ont vers moy resisté
Je leur donne la vie avec la liberté,
Que chacun seulement m'aille cherchant Perside.

Tenedos
Montons dans ce dongeon je serviray de guide.

Solyman
Mais voyons celuy-là que nous avons tué
Pour s'estre à discourir par trop évertué,
Ostez-luy son armes, je veux voir son visage,
Comment dieux, ciel, destins, demons, horreurs & rage
Qu'avez-vous fait soldats, quoy vous avez occis
Perside qui tenoit captifs tous mes esprits
Dans ses beaux cheveux d'or ! Hà perfide canaille
Il faut que de mon glaive en pieces je vous taille,
Fuyez si vous voulez je suivray vos pas,
Hà que je suis dolent de ce cruel trespas,
Et d'avoir abregé injustement la vie
A ce vaillant Eraste honneur de la Turquie.
O Amans bien-heureux que vous mes sens troublez
Par la mort desunis & ores assemblez
Pour chasser de mon chef tous sinistres encombres
Et appaiser là bas vos bien-heureuses ombres,
Je vous veux eslever un mausolle ou cercueil
Qui sera comme vous en beauté sans pareil,
Car en jaspe, diamans, jayet, porphire, ebene,
Il fera honte à ceux d'Arthemise & Porsene,
Puis dessus ce tombeau je feray faire encor
Une superbe pointe où l'on pendra Brusor
Lequel me conseilla envenimé d'envie
De despouiller Eraste & d'honneur & de vie,
Appaisant par sa vie & ce riche cercueil
Cette chaste Diane & ce second Soleil :
Or je vay de ce pas Brusor donc faire prendre,
Pour le tombeau construit dessus le faire prendre.

FIN.

Le Grand et Dernier Solyman ou La Mort de Mustapha

(Tragédie, 1630)

Jean Mairet

Tragédie représentée par la troupe Royalle

Édition : MAIRET Jean, *Le Grand et Dernier Solyman ou La Mort de Mustapha*, Chez Augustin Courbe, 1639.

ÉPIÎTRE

A sa tres haute, tres vertueuse, et tres inconsolable Princesse, Marie Felice des Ursins, Duchesse de Montmorency.

Madame,

Je me declarerois tout à fait indigne de la nourriture que je me glorifie d'avoir prise aupres de vostre Grandeur, & des incomparables bien-faits que j'ay receus de feu Monseigneur de tres glorieuse & tres pitoyable memoire tout ensemble : Si pour satisfaire à mon devoir, je ne tirois de temps en temps de mon etude & de ma plume, ainsi que je fay tous les jours de mon cœur, & de ma bouche, des tesmoignages authentiques de ma recognoissance & de mon zele. C'est par cette puissante raison (MADAME) que n'ayant jamais eu de plus forte ny de plus legitime passion que celle de vous obeyr, & de vous plaire : je m'expose neantmoins au hazard de vous estre importun, en vous divertissant pour quelque temps de la continuelle meditation des choses du Ciel, & de vostre malheur, hors de laquelle il ne semble pas que vostre esprit desolé puisse trouver aucun repos ; Il est vray qu'ayant à vous demander une ou deux heures pour la lecture de quelqu'un de mes Poëmes, j'ay pour le moins apporté cette circonspection à cellui-cy, que de ne le faire pas d'une nature qui fut tant de foit peu contraire à celle de vostre humeur presente, qui ne se plaist qu'aux choses tristes : en effet, MADAME, l'inestimable perte que vous avez faite avec toute la France, de l'un des plus grands hommes qu'elle ait jamais portez, ne pouvoit estre bien tesmoignée que par un dueil pareil au vostre, qui fait honte generalement à tout ce que la fable & l'histoire nous racontent d'une Porcie, d'une Penthée, d'une Alceste, & d'une Artemise ; les plus fameux exemples que nous ayons de la douleur & de la foy des plus honnestes femmes ; apres la mort de leurs maris ont ils des circonstances & des merveilles qui puissent estre justement comparées à celles que la force de vostre Amour nous a produites depuis sept ans ? Non certes, MADAME, car s'il est vray que l'Amour & la Vertu seules peuvent produire ces miracles, il est veritable aussi que pour leur conservation & leur durée, elles ont encore besoin d'une certaine disposition d'ame comme la vostre, & laquelle paravanture ne se rencontra pas toute entiere en celles de ces illustres Heroines.

Dans le vif sentiment d'un insigne malheur,
La flame quelquefois est bien tost avalée
Aysement par le feron finit sa douleur,
On boit la cendre esteinte, on dresse un Mausolée.
Mais vivre de regrets, & mourir un tourment,
Aussi fort en son cours qu'en son commencement,
Ou garderiour & nuicten parfaite Vestale
Ce feu dont vous bruslez pour un parfait Espoux ;
C'est un acte d'Amour, & de foy conjugale
Que nul autre n'esgale,
Dont la production n'appartenoit qu'à vous.

Il faut advoüer (MADAME) que l'on remarque en vous depuis sept années une maniere de s'affliger si particuliere, que sans participer où du desespoir, où de la rage, elle a neantmoins toutes les marques essentielles d'une tres-grande, & tres veritable douleur : vous avez apporté ce merveilleux temperament à l'impetuosité de votre deuil, que de le maintenir tousjours dans toutes les reigles les plus estroites que la vertu, l'amour & le devoir puissent prescrire aux plus belles ames, en de pareilles infortunes, sans toutesfois vous esloigner jamais de celles de la Philosophie Chrestienne, dont la rigueur ne s'estend pas jusques à nous defendre de regreter les creatures, pourveu que nous le fassions avec une parfaite resignation de nos volontés à celle du Createur : Aussi dans les plus violents accez de vostre mal, on ne vous à point ouy murmurer ny, contre les decrets du Ciel ; ny contre les arrests de la terre, & par des invectives inutiles, accuser d'injustice où de cruauté, les ordonnances de l'un & de l'autre ; au contraire de peur de rendre vostre peine insuportable à ceux qui vous approchent, vous avez la plus grand'partie du temps cette discretion, & cette bonté que de là renfermer au dedans, sans en laisser paroistre au dehors, des tesmoignages plus importuns que els larmes, & les soûpirs : De-là vient que vostre

souffrance estant presque toute restrainte dans l'esprit & dans le cœur, il est impossible qu'elle ne s'y fasse beaucoup mieux sentir qu'en ces courages ordinaires, de qui les plaintes immoderées en consument une partie ; une chose (MADAME) entonne tout le monde en vostre aventure, c'est de voir que les forces de vostre corps ayant peû resister tant de temps aux durs assauts que la tristesse donne à vostre ame : De moy je confesse ingenument, qu'â moins que de l'imputer à miracle, je n'en puis deviner la cause, si ce n'est peut estre que par une longue habitude vous puissiez vivre de douleurs, de la mesme sorte que Mitridate avoit pû vivre de poisons ; au lieu de vous aller delasser comme il vous est encore permis, de l'ennuyeuse closture du Chasteau de Moulins, dans l'agreable liberté de celle du Chasteau de Fere, de qui l'assiette pour le moins, & les promenoirs eussent contribué quelque chose au divertissement de vostre ennuy, vous vous estes choisi vous mesme une demeure si estroite, & si peu fortable à la grandeur de vostre naissance, qu'on la peut justement nommer une volontaire prison : C'est dans cette retraite solitaire & saincte, qu'apres les exercices de pieté, tantost le souvenir des perfections de vostre incomparable Espoux, tantost celuy de vos felicitez passées, & tantost la consideration de vos miseres presentes vous desrobent insensiblement toutes les heures de vostre vie, à la reserve de deux ou trois que vous donnez chaque jour à vos domestiques, afin de les consoler de vostre presence ; Je ne doute point (MADAME) que ce discours ne semble estrange à plusieurs & ne leur fasse dire que j'ay mauvaise grace de r'affraichir vos douleurs, que je reporte indiscretement le fer dans vostre playe, & qu'il me fierois mieux de me taire absolument que de vous entretenir sur une funeste matiere dont ceux qui cherchent vostre repos ne vous devroient jamais parler, afin de vous en laisser perdre insensiblement le souvenir & l'amertume, mais sans offencer ces Critiques ne connoissant pas si parfaitement que moy la trempe & la nature de vostre cœur, ils ont mauvaise grace eux mesme d'en mesurer la force, & les sentimens à ceux des courages ordinaires. Il est certain que la plus grand'partie des plus affligez ne sont pas marris d'obtenir du Temps, & de l'oubly qui l'accompagne la quietude ou l'indolence qu'ils n'oseroient apparemment esperer de la Raison ; de la vient que non seulement ils ne souhaitent pas qu'on les entretienne de leur infortune mais encore qu'ils evitent autant qu'ils peuvent tous les discours, & tous les objects qui sont capables de reblesser leur imagination & d'y repeindre ces tristes images que la suitte des jours, & leur propre consentement avoient finalement effacées, C'est je l'avoue pour cette sorte d'Esprits, qu'il faut avoir la discretion de ne proposer jamais que des matieres de joye, ou pour le moins de divertissement. C'est à ces yeux la plus las qu'affoiblis de pleurer, & de voir des chambres tendues de noir, qu'on ne doit offrir que du verd gay, des fleurs, & des roses sans espines, C'est ainsi qu'il est necessaire d'en user, pour s'acquerir leurs bonnes graces, mais ce n'est pas ainsi que je veux traiter avec vous, ayant autrefois estudié trop soigneusement vostre naturel pour ignorer aujourd'huy que cette imprudente procedure me seroit plustost un moyen de n'arriver jamais aux vostres. Non non (MADAME) je suis trop bien instruit de l'excessive grandeur de vostre perte pour m'opposer en vous consolant à celle de vostre douleur, dont la longueur, la violence, & l'esgalité tiennent les sages de nostre Siecle, en perpetuelle admiration de vostre vertu, ouy, MADAME, il est hors de doute que vous avez perdu, le plus brave, le plus genereux, le plus liberal, le plus vaillant en un mot le plus aymable, & le plus accomply Heros, soit pour la paix, soit pour la guerre, de qui l'humaine imagination se puisse faire une parfaite Idée, & je suis asseuré, que la nourriture qu'il m'a donnée, ne rendra point suspectes à ceux qui l'ont bien connu, les merveilles que j'en escris, ny celles que j'en escriray, puisque ce sont des veritez que l'Envie la plus impudente auroit honte de contester ; de façon, MADAME, que loin d'arrester des pleurs dont le cours est si legitime, je vous exhorterois moy-mesme à leur effusion eternelle, si vostre genereuse tristesse avoit besoin d'estre solicitée ; ne faites donc jamais de treve avec vos ennuis : mais regrettez encore davantage s'il est possible une si belle vie, & si regretable en son malheur, que la Justice elle mesme contrainte qu'elle fut, de la sacrifier à la rigueur de ses loix, où pour mieux dire, aux plus severes maximes de la raison d'Estat, ne peut s'empecher de mouiller son bandeau de larmes, elle qui dés la naissance des Republiques, des Monarchies & des Empires doit estre accoustumée, & comme endurcie aux spectacles sanglans que ses balances exigent tous les jours de son Espée : Et pour ce que les puissances de l'ame toutes spirituelles qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir besoin du secours des sens, soit pour fortifier, soit pour entretenir l'exercice de leurs operations : je presente à vos yeux l'ouvrage de tous les miens le plus capable ce me semble de nourrir vostre melancholie, & de vous donner une plus vive apprehension de vostre infortune, vous y remarquerez deux Amants si parfaits & neantmoins si malheureux dans l'innocence de leurs Amours & de leurs vies, qu'ils nous seroient quasi soupçonner le Ciel d'injustice, si luy mesme ne nous avoit advertis il y a long temps par la bouche de ses Oracles, que des jugemens sont des gouffres & des abismes ; vous y descouvrirez des intrigues & des meschancetez de Cour, qui vous confirmeront dans la sage resolution que vous avez prise, de ne vous remettre jamais sur une Mer qui vous a tesmoigné son infidelité par un si pitoyable naufrage, vous y verrez nager un Throsne dans un fleuve de sang

& de larmes, & par des accidens effroyables, la plus grande & la plus heureuse Maison de tout l'Orient devenir presque en un moment & le Theatre & le subjet des Tragedies de la fortune, enfin MADAME, vous y trouverez des choses des sentimens & des paroles assez conformes à l'Estat present de vostre esprit & de vostre condition, recevez-le donc s'il vous plaist avec cette merveilleuse bonté que j'ay tant de fois esprouvée, en attendant que je desgage bien tost ma parole envers vous, par une production de mon esprit & de mon zele, plus noble & plus considerable que cette-cy, là certes si je ne me trompe, je parleray si bien des morts, sans offencer les vivans, que de long-temps la memoire de leurs belles actions ne les suivra dans le Tombeau ; C'est jusques où s'estendront asseurement le respect & la fidelité que doit avoir pour vostre grandeur.

MADAME,

Son tres-humble, tres-obeyssant,
& tres-obligé serviteur.
MAIRET.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Amy ou non amy Lecteur, (puis qu'en fin tu peux estre l'un & l'autre) afin que la ressemblance du tiltre & du sujet de ce Poeme ne t'abuse point, je t'advertis que le Solyman qu'on mit en lumiere il y a deux ans, n'est point de moy : Ce n'est pas que son Autheur qui ne s'est pas soucié d'y mettre son nom, ne soit plus honnest-homme & plus advancé dans le Parnasse que je ne suis : mais quoy qu'il en soit, n'estant pas d'humeur à m'enrichir injustement du bien d'autruy : Je te declare encor un coup, que voicy le seul qui est veritablement de ma façon, possible ne l'en-estimeras-tu pas davantage, n'importe, si tu n'as rien de meilleur à faire, donne toy la patience de le lire avec un peu d'attention, & tu verras que je l'ay composé avec beaucoup de soin, & que si c'est une imitation du Comte Quido Baldi, au moins n'est elle pas des plus serviles.

LES ACTEURS

SOLYMAN, *Roy de Thrace, ou de Turquie*.
MUSTAPHA, *Fils de Solyman*.
ACMAT, *Conseiller de Solyman, & amy de Must*.
RUSTAN, *Grand Vizir, gendre de Soliman, & ennemy mortel de Must*.
BAJAZET, *Lieutenant & amy de Mustapha*.
ORCAMBRE, *Vieil esclave de la Sultane*.
OSMAN, *Confident de Rustan*.
ALVANTE, *Gouverneur de Despine*.
DESPINE, *Fille du Roy de Perse, Amazone, & Amante de Mustapha*.
ROXELANE, *Sultane est femme de Solyman*.
HERMINE, *Esclave & favorite de la Sultane*.
ALICOLA, *Vieille estrangere qui fait la reconoissance de Mustapha*.

La Scene est en Alep ville de Syrie, la piece est dans toutes les reigles de la Tragedie.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

La Sultane, Hermine.

Sultane
Helas comment veux-tu chere & fidelle Hermine
Qu'au Prince Mustapha je fasse bonne mine ?
Luy qui de jour en jour s'esleve triomphant
Pour le dernier malheur de mon dernier enfant,
Luy qui presque en naissant fut le meurtrier d'un autre
Et qui ne peut manquer d'estre encore le nostre.

Herminie
Madame je sçay trop que vous avez raison
De craindre pour vous mesme, & pour vostre maison
Puisque la loy d'Estat, veut que les Rois de Thrace,
Commencent de regner par la fin de leur race,
Et que pour s'establir, les barbares qu'ils sont
Perdent esgallement tous les freres qu'ils ont,
Mais comme jeune esclave il est vray que j'ignore
Le sort de l'autre fils que vous plaignez encore.

Sultane
Le vingtiesme Soleil fait son cours maintenant
Depuis qu'Haly Bassa ce fameux Lieutenant,
Entra dans la Russie, & l'ayant saccagée
M'offrit à Solyman de trois lustres agee,
Sans un plus long discours ma fortune suffit
A dire les honneurs & les biens qu'il me fit ;
En ce commencement d'advanture prospere,
Il me falloit un fils pour un si digne pere
Je l'eus donc tost apres, mais avec un malheur,
Qui m'est un vieux sujet de nouvelle douleur,
Le Prince aymoit aussi la Sultane Circasse
Qui portoit comme moy les marques de sa grace,
Si bien que nostre gloire, estoit à qui plustost
Mettroit hors de ses flancs son glorieux depost,
Enfin nous esprouvons a la neufiesme Lune
Avec pareil hazard, differente fortune
Elle accoucha d'un fils, & moy d'un fils aussi.

Herminie
Ou donc vostre malheur ?

Sultane
Escoute le voicy.
Le fils dont ma Rivale accoucha la premiere
Un jour avant le mien avoit veu la lumiere
Or sachant que par là cet enfant fortuné
S'estoit acquis le sceptre en qualité d'Aisné,
De peur que quelque jour venant a la Couronne
Il ne perdist le mien comme la loy l'ordonne,
Ma sage prevoyance, & mon affection
Me firent consentir a cette invention :

Je dis la larme à l'œil, à mon fidelle Orcambre
Qui par l'ordre du Roy me servoit a la chambre,
Le dessein que j'avois, & qui l'estonna bien,
De mettre un enfant mort à la place du mien
Il fut pour cet effet au quartier de Bisance
Ou ceux qui sont de nous, separez de creance,
En un lieu separé logent confusément
Là son triste dessein s'accomplit aysément,
Car à peine entroit il dans la seconde rue
Qu'une femme de peu, se présente à sa veue,
Avec un enfant mort couché dans son giron
Et du sexe, du mien, & de l'age environ,
Enfin pour faire court l'adventure fut telle
Qu'avec beaucoup d'argent, il eut parole d'elle,
Qu'elle luy donneroit le mort quand il viendroit
Et nourriroit le vif en tel lieu qu'il voudroit
Cela fait, il revint d'une course legere
Puis retourna de mesme à la mesme estrangere,
De qui suivant l'eschange il retira le mort
Sans dire du vivant la naissance, ou le sort.

Herminie
Et vostre Majesté depuis cette infortune
En à t'elle point eu quelque nouvelle ?

Sultane
Aucune
Orcambre millefois s'en est enquis sous main
Et son extresme soin a tousjours este vain.

Herminie
Ce vous est donc Madame un regret bien sensible
De l'avoir exposé ?

Sultane
Plustost s'il est possible
Je le souhaite encor plus perdu qu'il n'est pas
Et voudrois que son frere eut marché sur ses pas,
Puisque de Mustapha la grandeur insolente
Le menace aussi bien d'une fin violente,
Et que du grand Seigneur, l'esprit preoccupé
Au mespris de ma grace, à mon espoir trompé,
Apres que la Circasse eut acheve sa vie
(Helas, & plust au Ciel que son fils l'eut suivie)
J'heritay de l'oreille, & de l'ame du Roy,
Qui depuis ce temps la brula toute pour moy
Et dans cette faveur ou tout me sembloit rire
J'eslevay mon Selin, à l'espoir de l'Empire,
Mais Dieux, il paroist bien qu'alors que je le fis
J'ignorois ton destin ô miserable fils
Et que je te gardois aussi bien qu'à moy mesme
Un funeste cordeau, plustost qu'un Diadesme.

Hermine
Tout passé qu'est le Roy dans un âge panchant
Son fils paraventure, est plus pres du couchant
La guerre est pour sa vie un agreable orage
Qui la porte sans cesse à deux doigts du naufrage,
Esperez donc Madame & puis qu'il faut le voir
Allez vous preparer à le bien recevoir,
Et changeant vos froideurs en des caresses feintes
Masquez d'un front serain vostre haine, & vos craintes.

Sultane
Ce peut il que le front soit en tranquillité
Ou le cœur est en trouble, & l'esprit agité.

SCENE II

Alvante, Despine.

Alvante
Partons, partons Madame, & fuyons de bonne heure
Loin de cette odieuse, & suspecte demeure,
Ou la temerité vous ayant fait revenir
C'est le seul desespoir qui vous y peut tenir.

Despine
Ouy, mais nostre retour auroit-il bonne grace
Sans avoir veu le Camp du jeune Roy de Thrace ;
Quoy repasser en Perse, avant qu'avoir connu
Pour quel exploit de guerre il est icy venu ?
Ce seroit negliger la plus noble partie
Du dessein qui n'aguere en causa ma sortie.

Alvante
N'avez vous pas desja par cent moyens divers
Du camp des ennemis les desseins découvers
Qui sont tels que leur foudre à partir toute preste
Avant qu'en voir l'esclair nous fondra sur la teste.

Despine
Ah ! Mon pere un desir tout à fait esloigné
De celuy qu'en partant je vous ay tesmoigné,
D'Arsassie en Alep à cause ma venue
Sous l'habit estranger qui me rend inconnue,
Apprenez que j'exerce en cette occasion
Un plus noble mestier que celuy d'Espion,
Et que c'est un motif de haine en apparence
Mais d'amour en effect qui fait mon asseurance.

Alvante
D'Amour ? Ô justes Dieux, & pour qui ?

Despine

Pour celuy.

Alvante
Qui celuy ? Parlez donc.

Despine
Qui commande aujourd'huy.

Alvante
Pour le Prince peut-estre ?

Despine
Il est vray pour luy mesme.

Alvante
Vous aymez Mustapha ?

Despine
Bien plus que je ne m'ayme.

Alvante
Malheureux qu'ay-je ouy, mais ou, quand & comment
Vous estes vous perdue en cet aveuglement.

Despine
Nous sommes presque au bout de la seconde année
Qui void de mon amour la course infortunée
Je trouve que pour l'heure il n'est pas à propos
De conter comme quoy, je perdis le repos,
Suffit que vous sçachiez qu'il faut que je le voye.
Et que dela depend ma tristesse, ou ma joye.
Or le plus grand dessein qui m'arreste en ce lieu
C'est d'y voir si je puis ce jeune Demy dieu,
Pour luy faire garder la foy qu'il m'a donnée
De s'unir avec moy soubs un sainct Hymenée
N'ayant pû le delay plus longuement souffrir
Sur une occasion si tardive à s'offrir.

Alvante
Madame excusez moy, ma douleur est si forte
Que j'en perds le respect qu'il faut que je vous porte,
Insensée, en quel gouffre, & de honte, & d'horreur,
Vous à précipitée une si ongue erreur ?
Trahir son rang, son sang, ses autels, sa patrie,
Et pour derniere tache à sa gloire flestrie
S'offrir comme en trophée, à son propre ennemy
Dieux ! Ce n'est pas faillir ny se perdre à demy.

Despine
Alvante apaisez vous vostre douleur m'afflige
Comme en m'injuriant vostre zele m'oblige
Mais representez vous, que le conseil est vain
A qui depuis deux ans, a l'amour dans le sein,
Et que vous ayant dit & monstré ma blessure
J'ay besoin de remede, & non pas de censure.
C'est pourquoy donnez moy, plus traitable & plus doux.
Le secours desiré que j'espere de vous.

Alvante
Ah Dieux si vous pouviez changer cette pensee
Que l'on peut justement appeler insensee,
Que vous verriez bien tost vostre seule vertu
Triompher de ce Monstre à ses pieds abbatu.

Despine
Si mon amour est monstre, il est monstre en constance
Et partant vainement j'y ferois resistance
Dieux ! & soit le succez de mes presages faux
Que cet aveuglement nous causera de maux.
Nuls, pourveu seulement, qu'Alvante me seconde

Alvante
Allons nous en d'icy j'entens venir du monde
Que le Ciel nous assiste…

Despine
Amour le peut bien mieux,
Amour l'ame du Ciel, & le maistre des Dieux.

SCENE III

Solyman, Mustapha, Rustan, Osman, Acmat.

Solyman
Moy qui m'estois promis qu'au seul bruit de nos armes
La Perse espouventée auroit recours aux larmes,
Elle qui tant de fois avec tant de malheur
A de mes Conquerans esprouvé la valeur.
Moy dis je qui croyois que son Prince plus sage
Apres un si funeste & long apprentissage
Viendroit jusqu'à Bisance embrasser nos genoux,
Pour impetrer la vie & le sceptre de nous,
Puisque c'est une adresse au vaincu necessaire,
De vaincre en supliant un puissant adversaire
Nous voicy toutesfois dans Alep arrivez
Sans que luy ny les siens si soient encor treuvez
Que fait-il ? Qu'attend il ? Ou quel vent d'esperance
Enfle encor son orgueil contre toute aparence ?
Est-il en ce danger de jugement perclus ;
Ou si par avanture, il ne luy souvient plus
Que j'ay du sang des siens ses campagnes noyéez
Ses Chasteaux demolis, ses Villes foudroyéez
Et que mes Lieutenans ont encor depuis peu
Promené dans son Camp & le fer, & le feu ?
Voudroit-il de nouveau, d'une audace importune
Pour la centiesme fois esprouver la fortune ?
Elle qui luy faisant tout le mal qu'elle peut

Nous monstre à ses despens le bien qu'elle nous veut,
O, qu'il est abusé d'une ignorance estrange
S'il pense que pour peu la fortune se change
Elle fut autrefois le favorable appuy
Du trôsne des Persans, qu'elle abbat aujourd'huy,
Mais portant son amour, d'une Couronne à l'autre
Il faut bien qu'à son tour elle passe à la nostre,
Et que ce Roy vaincu, souffre les mesmes fers
Que de ses devanciers tant d'autres ont soufferts
Partez donc aussi bien on voit de la muraille
Parlant à Mustapha.
Que desja tout le Camp, vous attend en bataille,
Là vous commencerez de gloire environné
A jouyr du pouvoir que je vous ay donné.
Si vostre ame guerriere, & bouillante d'audace
Abborre le repos comme il fau qu'elle fasse,
Que des le point du jour on connoisse demain
L'effet du Sceptre d'orque vous avez en main
Faites marcher vos gens tout droit au sein de Perse.
Et moy qui veut tenir une route diverse
Aussitost apres vous je conduiray les miens
Par ou plus grand peril meine aux flots Caspiens.

Mustapha
Ah ! Sire pleut au Ciel, qu'il vous eut pris envie
De me laisser en Perse abandonner ma vie,
Pendant que de la guerre y portant tout le faix
Vous gouteriez en Thrace une profonde paix,
D'ou vos seules vertus sans partir d'une place
Nous pourroient inspirer la conduite & l'audace,
De mesme que le cœur dans son siege arresté
Donne au corps les esprits & la vivacité,
Sinon permettez moy de prendre vostre route
Ou le plus grand peril se trouvera sans doute,
Que s'il faut que j'y tombe, & rende sous les coups
L'Ame, & le sang Royal, que j'ay receu de vous
Ma cheute pour le moins sut elle encore pire
Ne fera point couler la masse de l'Empire.

Rustan
Il dit vray.

Soliman
Vostre cœur me plaist, & j'en fais cas
Mais l'ordre neantmoins ne se changera pas
Je veux me reservant ce perileux voyage
Que le plus grand ouvrier ayt le plus grand ouvrage,
Faites donc simplement les choses que je veux
Ainsi le Ciel seconde, & vos pas & mes vœux.

Mustapha
Je pars donc ô Seigneur, & pour tres humble grace
Baise encore à genoux les vostres que j'embrasse.

Solyman
Va mon sang, va mon fils, apprens qu'un conquerant
Doit cheminer par tout comme un feu devorant
Pardonne à qui te cede, & mets plus bas que l'herbe
L'ennemy qui resiste, & le vaincu superbe,
Enfin que ta valeur aille jusqu'à ce point
Que le plus fort l'avoue & n'en rougisse point,
Acmat suivez le donc, & faites qu'on luy donne
La moitié de mon Camp selon que je l'ordonne
Puis revenez au temple ou je suis attendu.

Acmat
Je le feray Seigneur.

SCENE IV

Rustan, Osman.

Rustan
O ! Dieux qu'ayje entendu ?

Osman
Ah quel sujet d'envie a l'esprit de mon maistre
Il en est furieux autant qu'on le peut estre.

Rustan
Que vous en semble Osman, estre à peine arrivé
Et recueillir le fruit donc je me voy privé ?
Usurper hautement tous les droits de la guerre
Que ma charge me donne, & sur mer & sur terre,
Mais quoy, possible encor tant il est insensé
Il croit que son merite est mal recompensé,
Et qu'estant fils du Roy, tout ce qu'on luy peut rendre
Est tousjours au dessous de ce qu'il doit pretendre,
Comme si la vertu se mesuroit au sang
Ou le prix du merite à la grandeur du rang,
Et puis qui ne sçait pas que ma femme Roxale
M'allie estroictement à la maison Royale,
Mais il est encor temps de luy faire achepter
Un Sceptre mal acquis que je devois porter.

Osman
Ouy Seigneur la vangeance, est bien deue à l'outrage
Mais elle le seroit encore davantage
Si vous n'aviez vous mesme advancé vostre ennuy
Pour estre l'artisan de la gloire d'autruy,
Vous avez tant voulu qu'on vantat sa vaillance
Son esprit, son credit, son soin, sa vigilence,
Comme encor ce matin j'ay fait aupres du Roy
Que vous mesme à la fin l'avez mis dans l'employ
Puisqu'au lieu du soupçon & de la jalousie
Dont l'ame du Sultan, devoit estre saisie

Vostre espoir qui vous trompe & vostre art qui vous nuit
Ont veu naistre l'estime, & l'amour qui la suit.

Rustan
Il est vray ; mais je veux que le mesme artifice
Serve à le faire choir du feste au precipice,
Je vay trouver la Reyne, & suivant mon dessein
Luy porter plus avant la crainte dans le sein
Dont comme d'un venin, je pretens qu'elle mesme
En infecte le Roy qui la croit, & qui l'ayme.

SCENE V

Despine, Alvante.

Despine
Mon pere est-il donc vray que vous avez pitié
De ma longue souffrance & de mon amitié ?

Alvante
Il est bon de tromper cette Amante insensée
Pour luy causer le bien que j'ay dans la pensee
Ouy ma fille, & partant reprenons le discours
Dont nous avons tantost interrompu le cours.

Despine
Oyez donc en deux mots la fin de mon histoire ?
Je vous ay desja dit j'ay bonne memoire
Comme cet ennemy si vaillant & si fier
Par le nombre vaincu se rendit prisonnier,
Quand il sceut que j'estois la Princesse Despine
Or voicy d'ou nos feux ont pris leur origine
Il fut mis dans ma tente ou le vingtiesme jour
Dont il eut connoissance & sa naissance
Apres un grand soupir témoin de son amour
En hardy par le mien qu'il avoit pû connestre
Il m'aprit en secret, & son nom & son estre,
Son courage si grand, & si bien remarqué
Au combat qu'il rendit quand il fut attaqué,
Sa grace & son visage en sont toutes les marques
Qui brillent d'ordinaire en celuy des Monarques,
Et de son entretien l'inevitable appas
Me charmere si bien que je n'en doutay pas.

Alvante
Adjoutez aux raisons que vous venez de dire
Que l'on croit aysement les choses qu'on desire.

Despine
Il est vray Alvante, & c'est aussi pourquoy
Je receus volontiers son Amour & sa foy,
D'autant mieux que je creus qu'une paix fortunée
(Au moins nos peres morts) suivroit nostre Hymenée.

Alvante
Et pourquoy s'il vous plaist ne l'accomplistes vous ?

Despine
Pour ce qu'estant blessé de quantité de coups
Je ne souhaitay pas que la chose fut faite
Qu'il ne fut asseuré d'une sante parfaite
(Mais hélas, qu'en Amour on craint avec raison)
En attendant le temps de cette guerison
Voicy que de nostre heur la fortune jalouse
Vient arracher l'Espoux du sein de son Espouse
Il vous souvient assez que les Scithes hardis
Me donnerent bataille, & que je la perdis,
Avec tant de malheur que les miens me laisserent
Sans deffendre mon Camp que les autres forcerent,
Si bien qu'en Mustapha, mon espoir & mon cœur
Tomberent sous la main du superbe vainqueur,
Qui l'ayant reconnu le rendit à la Thrace
Qui la tousjours gardé depuis cette disgrace,
Voilà de ma douleur le sujet esclaircy
Et l'espoir de salut qui me retien icy,
J'attens donc maintenant l'assistance promise
Et de vostre conseil, & de vostre entremise
Sans laquelle il est vray que difficilement
Je puis me descouvrir aux yeux de mon Amant
Ne pouvant l'aborder ny luy parler moy-mesme
Sans nous jetter tous deux en un peril extresme,
Puisque de tant de Chefs qui ne le quittent pas
Quelqu'un peut m'avoir veue au milieu des combats.

Alvante
Vous monstrez bien encor par cette sage crainte
Qu'Amour n'a pas en vous toute raison esteinte
Je prens donc desormais cette charge sus moy
Mais vous trouverez bon auparavant.

Despine
Et quoy.
Proposez seulement.

Alvante
Que je vous aille prendre
A nostre hostellerie, ou vous m'irez attendre
Sans errer plus longtemps autour de ce Palais.

Despine
Et bien mon cher Alvante, ouy je vous le promets
Portez luy donc ma lettre, ou sont en peu de lignes
Depeints mes longs travaux, & mes malheurs insignes.

Alvante
Et cet autre papier que vous m'avez donné

Est-ce une lettre encor ?

Despine

Non, c'est un blanc signé
Qu'autrefois par larcin je pris au Roy mon pere
Pour en tirer un jour le fruict que j'en espere,
Vous le luy donnerez & luy mesme pourra
Y mettre de sa main tout ce qui luy plaira,
Puisqu'il n'est parmy nous ny place ny Province
Qui voyant le Cachet & le seing de son Prince
Ne s'offre incontinant à recevoir sa loy
Comme s'il en estoit le veritable Roy,
Enfin la nudité de ce papier luy donne
Des richesses sans nombre, avecque une Couronne.

Alvante

Madame asseurez vous qu'avec juste raison
Je m'en vay travailler à vostre guerison.

Despine

Allez & que l'Amour le plus grand Dieu du monde
Fasse que le succez à mes souhaits responde.

Alvante

Vous voyez le logis, allez y seulement.

SCENE VI

Alvante, Osman.

Alvante

O Dieux fut il jamais un tel aveuglement
Avoir pû concevoir ces feux illegitimes
Leur donner nourriture avecques tant de crimes
Et me choisir encor pour l'instrument fatal
Des maux qu'elle prepare a mon pays natal
Plustost que cela soit O ! Ciel que ton tonnerre
Me creuse un monument au centre de la terre
Il déchire les papiers.
C'est ainsi que je fay vostre commission.
C'est ainsi que je sers à vostre passion,
Et que je contribue à cet hymen funeste
Que la terre condamne, & que le Ciel deteste.

Osman, *survenant, & caché dans un coin*.

Il s'en va mal content que peut-ce estre, allons voir
Les papiers deschirez qu'il vient de laisser cheoir
Lisons, à quelque main que le poulet s'addresse
Il parle ouvertement d'Amour & de promesse
Tasche encor d'adjuster ces fragments ramassez
Sans passer plus avant, cettuy-ci montre assez
Par ces mots bien liez de *Septre hereditaire*
Que leur intelligence est, de tres-haut mystere
Mais il faut recueillir jusqu'au moindre morceau
Dieux, qu'est-ce que je voy. Le sein, & le grand Sceau
Du Prince des Persans qui tiennent tout ensemble
Ah vrayment le secret va plus loin qu'il ne semble
Va l'exposer au Roy, puisque le cas est tel
Qu'un silence indiscret te rendroit criminel,
Taire une trahison c'est presque la commettre
Non non, porte à Rustan, cette importante lettre,
Ce merveilleux esprit qui fait tout par compas
Y trouvera le sens que tu n'y trouves pas.

ACTE II

SCENE PREMIERE

La Sultane, Rustan, Herminie.

Rustan
Enfin il est venu suivy de trente Princes
Qui pour le suivre en Perse ont quitté leurs Provinces,
Si bien que jamais Roy n'a mis en moins de temps
Ny tant d'amis sus pied ny tant de combatans,
Regardez maintenant si le danger vous presse
Et s'il vous faut avoir une molle tendresse.

Sultane
Il est vray, je voy bien, que sans vostre secours
Nous ne sommes pas loin du dernier de nos jours,
Cherchez donc un remede au mal qui nous menace
Et dites franchement ce qu'il faut que je fasse.

Rustan
Madame, le Roy seul nous peut tous conserver
Il faut pour cet effet que nous l'allions treuver
Et luy rendre son fils suspect & redoutable
Par un discours adroit autant que veritable
Or voicy le profit qui nous en reviendra,
C'est que desja du moins le Roy luy restraindra,
De sa commission l'excessive puissance,
La dessus, l'Orgueilleux prendra quelque licence.
Et n'ayant pas encor tout l'esprit qu'il luy faut
S'emportera sans doute à se plaindre tout haut.
Par aventure aussi fera-t'il quelque chose
Qui de nouveaux soupçons sera nouvelle cause
Accident qui l'esloigne, ou le fait prisonnier,
Que si le sort vouloit qu'on en vint au dernier
Sans doute la fortune acheveroit le reste
Et son ambition luy deviendroit funeste.

Herminie
Ouy. Mais s'il obeit, & garde le respect ?

Rustan
Il ne laissera pas d'estre encore suspect
Estant bien malayse qu'aux peres de son âge
Le credit des enfans ne donne de l'ombrage
Et que d'un successeur, qui marche sur leurs pas
La trop grande splendeur ne les offusque pas

Sultane
Mais les simples soupçons ne pourront pas suffire
A luy faire advancer la mort qu'on luy desire.
Ainsi nostre malheur est tousjours en sa main.

Rustan
Nous empeschons au moins qu'il n'arrive demain
Et c'est beaucoup gagner dans un mortel orage
Que d'avoir differé le temps de son naufrage
Mais voicy l'Empereur, presentez vous à luy.

Sultane
Son visage troublé marque un secret ennuy.

Rustan
Tant mieux nostre entreprise en sera plus aysée
Puis qu'il à desja l'ame au trouble disposée.

SCENE II

Solyman, Sultane, Rustan, Osman, Herminie.

Sultane
Ah ! Seigneur quel sujet de crainte ou de douleur
Trouble de vostre front le calme & la couleur ?

Solyman
J'ay crainte, j'ay douleur, pourtant je ne puis dire
N'y le mal que je crains n'y pourquoy je soupire,
J'ay pris ces passions que je ne connoy pas
Au temple dont le seuil à tremble sous mes pas

Sultane
O Dieux.

Rustan
Souventes fois le Ciel en ses augures
De nos maux advenir crayonne les figures.

Solyman
Un cœur comme le mien, que sonstient la vertu
En peut-estre esbranlé mais non abbatu.

Sultane
Mais un prudent esprit doit tout mettre en usage
Pour deviner l'effet d'un sinistre presage,
Afin que le malheur dont il est adverty
Par sa precaution, puisse estre diverty.
Mais ô Dieux, si j'osois expliquez ma pensée

Solyman
Achevez, poursuivez la parole avancée.

Sultane
Non non, je ne veux pas vous annoncer des maux
Sur des sujets de peur qui possible sont faux
Quoy qu'ils me semblent vrais avec trop d'apparence.

Rustan
Vous pouvez donc les dire avec plus d'asseurance
Et vostre Majesté ne les doit plus celer
En si juste sujet de craindre & de parler.

Sultane
C'est donc de mon amour l'extresme violence
Qui me force ô Seigneur, à rompre le silence,
Et c'est en sa faveur qu'il faut me pardonner
Le fascheux entretien que je vous vay donner.

Soliman
Parlez asseurement, puisqu'il n'est chose aucune
Qui provenant de vous me puisse estre importune.

Sultane
Je crains, Sire, & la peur dont je sens les glaçons
S'accroist tousjours en moy par de nouveaux soupçons
Je crains dis je ô grand Roy que quelqu'un ne conspire
Et contre vostre vie, & contre vostre Empire,
C'est à quoy la douleur qui vous fait souspirer
Et les signes du Ciel se doivent referer.

Soliman
Mais quel cœur assez haut oseroit l'entreprendre ?

Sultane
Il faut bien l'avoir tel, pour y vouloir pretendre
D'ou vient que mes soupçons s'arrestent malgré moy.
Sur un dont le pouvoir me donne de l'effroy
Et qui peut mieux que tous entreprendre ce crime
En ayant moins que tous de sujet legitime,
C'est vostre propre fils de qui je veux parler.

Soliman
De qui ?

Sultane
De Mustapha.

Soliman
Quoy ?

Sultane
Pourquoy vous troubler
Je ne dis rien Seigneur, non non, aux Dieux ne plaise
Puisque ma voix vous trouble il faut que je me taise
Non je n'asseure rien, mais presque à tout moment
Les sujets de douter augmentent mon tourment.

Rustan
Quand je devrois (Seigneur) tomber en vostre haine
Je confirme en cecy le discours de la Reyne.

Soliman
Mais quel soupçon du Prince, & d'ou le concevoir ?

Sultane
Ah sire, estes vous donc à vous apercevoir
Qu'avec ce doux accueil, cette humeur si traitable
Cette vertu sublime ou fainte, ou veritable
Cet excez de largesse ou de profusion
Dont il use envers tous en tous en toute occasion,
Et par cette valeur que tout le monde estime
Il seme dans les cœurs les appas de son crime,
Sa conduite d'ailleurs nous peut faire juger
Qu'il est d'intelligence avecque l'estranger,
Ce long voyage en Perse, & qu'il y voulut faire
Sous couleur d'espier notre vieil adversaire,
Me donne à soupçonner que durant sa prison
Il a dressé le plan de quelque trahison.
Et que le Roy Thacmas luy promit assistance
Sous l'espoir de la Paix, & de la recompense
C'est pourquoy maintenant, qu'un grand nombre d'amis
Pare, & grossit un camp à son Sceptre soubmis
Que son ambition qui n'a point de limite
Par le bruit des boucliers se reveille & s'irrite
Je craindrois que son bras si puissamment armé
N'achevat le projet que son cœur à formé

Soliman
Le Sceptre qu'il possede, au repos le convie
Puisqu'un bien possedé ne donne plus d'envie.

Sultane
Sire l'experience a pû vous enseigner
Qu'on sent croistre en regnant le desir de regner.

Rustan
Seigneur à ces raisons, qui ne sont pas petites
Adjoutez, s'il vous plaist, celles qu'il vous à dites,
Pour vous persuader, qu'il seroit à propos
Que vostre Majesté demeurast en repos,
Cependant que luy seul exposeroit sa vie
A tous les accidens dont la guerre est suivie,
Sur tout j'ay remarqué qu'il vouloit obtenir
De prendre le chemin que vous voulez tenir,
Non qu'il y fut poussé par un desir de gloire
Comme possible alors il vous là fait accroire :
Mais pour joindre plustost le perfide Estranger
Afin d'aller tous deux d'un cours prompt & leger,
Envelopper la Thrace, & surprendre Bisance
Dont la plus grande force est en vostre presence.

Sultane
Et quoy cela de plus ? Dieux qu'en toutes façons
Nous avons bien sujet d'accroistre nos soupçons,
Ah Seigneur, pensez y, desrobez vostre teste

Aux coups de cette foudre, à tomber toute preste,
Et si mes pleurs chez vous ont trop peu de credit
Croyez au moins le Ciel dont la voix vous le dit

Soliman
Madame mettez fin à vostre inquietude
Avec cette promesse, & cette certitude
Qui suivant vos advis je prendray comme il faut
Les advertissements qui me viennent d'en haut
Entrons…

Osman, *survenant comme le Roy sort*.
J'ay tant cherché qu'enfin je le rencontre.
Tirant Rustan à part.
Seigneur, j'ay des papiers qu'il faut que je vous montre.

SCENE III

Despine, Alvante.

Despine
Et l'ingrat à pû faire un acte si maudit ?

Alvante
Il a fait pis encor que je ne vous ay dit
Et n'estoit pas besoin de m'attendre au passage,
Pour apprendre plustost un si facheux message.

Despine
Doncques le desloyal à si tost oublié
Ou rompu les serments dont il s'estoit lié,
Donc mon ardente amour pour cette ame glacée
D'un insolent mespris sera recompensée
Et mon affliction ira jusqu'à ce point
Que je perdray l'honneur parce qu'il n'en à point,
Que de mes chastes feux l'innocence eternelle
Par le crime d'autruy deviendra criminelle,
Enfin qu'on ternira le lustre de mes jours
Du reproche honteux de mes folles amours,
Le traistre avez vous dit, appelle mon voyage
Du nom d'effronterie & de libertinage ?
Ce luy seroit trop peu le perfide qu'il est
De ne vouloir pas voir ma foy qui luy déplaist
S'il ne blâmoit encor mes fidelles offices
Et si de mes vertus il ne faisoit des vices.

Alvante
Que l'antidote agisse avec tous ses efforts
Tant qu'il jette la peste, & le venin dehors.

Despine
Et quand le desloyal à ma lettre rompue
A ce esté devant vous ?

Alvante
Ouy Madame à ma veue

Despine
Et vous n'avez rien dit à cette indignité ?

Alvante
Voicy les propres mots qui l'ont tant irrité.
Ah Seigneur (ay-je dit) est-ce ainsi que l'on traitte
Les innocens tesmoins d'une amitié parfaite,
Et que la foy d'un Prince estimé si parfait
Sera desavouée, ou n'aura point d'effet ?
Est-ce à toy respond il son confident infame
A me représenter ny l'honneur ny le blâme,
Va, ne t'offres jamais à mon royal aspect
Et retourne en ta Perse apprendre le respect,
Pour Despine, dy luy, qu'aux filles de sa sorte
On ne peut trop blâmer l'ardeur qui la transporte,
Et que j'ay trop de gloire, & trop de jugement
Poursuivre une beauté qui vit peu sagement,
Aujourd'huy que le feu de nos dernieres guerres
Va respandre sa flame au milieu de ses terres,
Il luy sieroit bien mieux d'estre parmy les siens
Que d'errer vagabonde à la mercy des miens,
J'allois luy repartir quand d'un regard farouche
De respect & de crainte il ma fermé la bouche
L'image de l'enfer en ses yeux à paru
La frayeur de la mort dans mes os à couru
Et comme si mes pieds eussent jetté racine
J'ay resté quelque temps immobile.

Despine
O Despine,
Despine infortunée, & dont le reconfort
Doit estre seulement la vengeance ou la mort.

Alvante
Pour vous faire raison d'un si sensible outrage
Il faut que le mespris pique vostre courage.

Despine
O grands Dieux des desseins tous de fer & de feu
Pour le tort qu'on me fait sont encore trop peu,
Sus donc restes honteux d'une amour offensée
Tendresses, & pitié, sortez de ma pensée
Au contraire entrez y, despit, desdain, courroux
Haine, rage, & fureur, je m'abandonne à vous.
Partons, partons dicy, cher & fidelle Alvante
Et puis qu'il me refuse en qualité d'Amante
Et que de mes faveurs il fait si peu de cas,
Qu'il esprouve ma haine au milieu des combats
C'est là que tu m'auras pour mortelle ennemie

Lasche qui m'as traitée avec tant d'infamie,
C'est là que par ma main autrefois esprouvée
Tu perdras la clarté que je t'ay conservée,
Allons fidelle Alvante, allons il faut partir
Et se mettre en estat de promptement sortir,
C'est pourquoy de ce pas courez, à l'Escurie
Et puisqu'elle est si loin de nostre hostellerie,
Volez y s'il se peut, & faites s'il vous plaist
Que nous ayons dans peu nostre equipage prest,
Et pour moy je retourne au logis ou nous sommes
Preparer au depart mes femmes, & vos hommes.

Alvante
Je le feray Madame.

Despine
Allez.

Alvante
Cela vaut fait
O destins que ma fourbe à fait un bel effait.

SCENE IV

Despine, *seule*.
Mais quel est mon dessein, folle, mal advisée
Et par ma propre faute à bon droit meprisee,
Et quoy si la fureur m'emporte à me vanger
De l'outrageux mépris de ce lasche estranger,
La raison veut aussi que ma rage insensée
Esclate dessus moy qui me suis offensée,
Qui me suis procuré le trouble ou je me voy
Et qui plus que tout autre ay failly contre moy,
Sus mon cœur imprudent, sus mon ame coupable
De plaisir ou d'espoir desormais incapable
A la mort, à la mort, mais allons la chercher
Devant les yeux cruels de ce vivant rocher,
Afin que de mon sang sa robbe ensanglantée
Trouble au moins de remors son ame espouventée,
Et qu'au lieu du regret ce spectacle d'horreur
Luy jette dans l'esprit l'Enfer & sa terreur.

SCENE V

Rustan, Osman.

Rustan
C'est sa main, c'est sa lettre, & la Reine en à d'elle
Qui nous pourrons servir de preuve & de modelle,
Enfin je ne croy pas qu'apres un si grand coup
L'Esprit de Solyman nous resiste beaucoup,
Mais d'autant qu'il est Pere, & qu'en cette advanture
Il nous faut avec l'art garder que la Nature
Ne calme en luy les flots que j'y veux souslever
Voicy l'invention que je viens de treuver
Mon Secretaire Ormin ne voit point d'escriture
Dont sa plume à peu pres n'imite la peinture
Je viens de luy prescrire, & la forme & le sens
D'une lettre ou je veux que le Roy des Persans
Traitte d'intelligence avec le fils du nostre
Que nous mettrons apres en morceaux comme l'autre,
Il apprendra par là que la Prince à promis
D'entrer en alliance avec ses ennemis,
Et que pour cet hymen la fureur qui le guide
Doit allumer la torche avec un parricide,
Si bien qu'en cette mer battu de tant de vents
En son cœur agité flots sur flots eslevans
Avec l'aveugle amour qu'il porte à la Sultane
Sa raison à la fin perdra la Tramontane,
La fortune & l'amour ont l'outrage advancé
Mais il faut achever ce qu'ils ont commencé,
Et sur un incident fortuit & veritable
En forger un expres de nature semblable,
Or ce qui me fait prendre un si hardy dessein
C'est que j'ay du Persan le Cachet, & le sein,
Sur quoy ce grand Colosse, & d'art, & d'imposture
Avec son pied d'estail trouve sa couverture.
Pour luy ses grands emplois le divertissent tant
Qu'il ne verra jamais les pieges qu'on luy tend,
Et d'ailleurs que sçait-on, si lors que je l'opprime
Le chastiment en luy ne previent point le crime ?
Que sçait-on, & pour moy j'y trouve assez de jour
Si la rebellion ne suit point son amour ?
Possible en le perdant, possible apres sa perte
La verité du fait nous sera decouverte
Cependant il est bon qu'en le faisant perir
Il couvre le hazard qu'il nous feroit courir.

Osman
C'est bien dit & pour moy s'il faut que je vous serve
Je le feray tousjours par tout & sans reserve
Aux despens de la vie aux despens de l'honneur
Ne connoissant que vous de maistre & de Seigneur.

Rustan
Croy si j'attains aussi la grandeur ou j'aspire
Que ta condition n'en deviendra pas pire,
A propos garde bien qu'un langage indiscret
Ne fasse entrer la Reine en ce dernier secret,
J'ay tantost remarqué qu'elle ne suit qu'à peine
Les violents conseils que m'inspire la hayne
Je luy treuve un Esprit, mol, lent, irresolu
Qui veut, & ne veut plus ce qu'il aura voulu,

En un mot, sans la peur du danger qui la presse
Et que j'accrois tousjours avec beaucoup d'adresse
Je ne sçay si son cœur qui craint plus qu'il ne hayt
Acheveroit l'affaire, au gré de mon souhait.

Osman
Seigneur à quelque employ que vostre ordre m'appelle
Je suis esgalement circonspect, & fidelle.

SCENE VI

Soliman, Acmat.

Acmat
Si le Prince avoit eu cette damnable envie
Ce qui ne fut jamais (au peril de ma vie)
Il a comme l'on sçait trop d'esprit & de sens
Pour joindre sa foiblesse, à celle des Persans
Il a couru la Perse, & la doit bien connestre.

Soliman
Trop trop pour mon salut, & pour le sien peut-estre.
Ce fut en ce voyage & durant sa prison
Qu'il estreignit le nœud de cette trahison,

Acmat
S'il y fit voyage, il l'y fit par vostre ordre :
Et la dent du soupçon n'a pas sujet d'y mordre,
Non Seigneur, & s'il plaist à vostre Majesté
Je suis plege envers tous de sa fidelité,

Soliman
Vous advancez beaucoup, Acmat.

Acmat
N'importe Sire
Il n'est rien neantmoins qui m'en fasse desdire,
Sa vertu precieuse à tous les gens de bien
N'est pas moins mon garand que la mienne est la sien.

Soliman
Sa vertu qu'il estalle avec tant de pompe
Est le masque & l'appas sous lequel il vous trompe.

Acmat
Ah Seigneur, le soupçon, ce monstre sans pitié
Loge bien tost la hayne, ou logeoit l'amitié,
C'est pourquoy cependant qu'il vous en reste encore
Devorez-le vous mesme avant qu'il vous devore,
Eh de grace aydez vous, estouffez ce serpent
Dans le mesme venin qu'il souffle, & qu'il respant,
Vous mesme ayez soupçon du soupçon qui vous ronge
Et vous en desmeslez comme d'un mauvais songe,
Quand un songe effrayant trouble nostre sommeil
Nous nous en delivrons avec un prompt reveil,
Ainsi nous evitons en ouvrant la paupiere
Le danger d'un brasier, celuy d'une Riviere,
Un Tigre, un Assassin, & cent genres de morts
Qui font fremir de crainte, & l'esprit & le corps,
En cette occasion l'advanture est pareille,
Dans l'erreur du soupçon vostre raison sommeille,
Esveillez là Seigneur, & vostre Majesté
Trouvera le repos avec la verité,

Soliman
Je le desire Acmat, & desja je l'espere
Tant vos sages discours ont un effait prospere
J'ay tantost commandé qu'on le fit revenir
Noradin, en à l'ordre allez le retenir.

Acmat
Je vay de vostre part luy dire qu'il attende.

Soliman
Et qu'il ne parte point que je ne le commande
O Dieux, je conclu bien pour la derniere fois
Que les bons Conseillers font le tresor des Rois,
Les puissantes Raisons qu'il vient de me desduire
Vont ranger mes soupçons au point de se destruire,
Et si je n'ay la paix, je sens bien pour le moins
Que desja leur vertu donne treve à mes soins.

SCENE VII

Rustan, Soliman.

Rustan
Ny paix ny treve encor guerre guerre mortelle
Fers au Prince, ennemy, mort au fils infidelle,

Soliman
Hola quest-ce Rustan ?

Rustan
Un prodige d'horreur
Qui vous doit mettre au sein la haine & la terreur
Montrant les papiers
O sort tu fais bien voir en ces marques funestes
Que Soliman est cher aux puissances Celestes,
Osman passoit n'aguerre à ce qu'il m'a conté
Un coin qui du Palais est le moins frequanté,
Lors qu'un homme, ou surpris de crainte à sa venue
Ou d'autre passion qui nous est inconnue,
(Peut-estre de remords) a doucement coulé
Ces fragments sur la terre, & puis s'en est allé,
Luy d'un soin curieux les tire de la fange
Et puis d'un art heureux les place, & les arrange,

Enfin ayant connu quel estoit le forfait
Il me la descouvert, voyez : le coup est fait.
Il change de couleur.

Soliman
L'ame triste esperdue,
Entre l'estonnement, & l'horreur suspendue,
Bref d'esprit & de corps, esgallement perclus
Je me cherche en moy mesme, & ne m'y treuve plus.

Rustan
Que les tristes pensers ou vostre ame s'abisme
Ne vous empeschent pas de prevenir son crime
Puisque vostre salut consiste à le punir.

Solyman
Ouy, je vay commander qu'on le fasse venir
Sous couleur de luy dire une affaire importante.

Rustan
Mais s'il faisoit refus d'abandonner la tente ?

Solyman
On verroit dans son sang son crime se laver
Au milieu de son Camp ou je l'irois treuver.
Entrons ! Ô Ciel ! Ô Sort.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Mustapha, Bajazet, Soldat.

Soldat *accourant.*
Grand Prince, Bajazet vous conjure d'attendre
Pour secret important que vous devez entendre,
Voyez le qui fait signe, & s'avance à grands pas.

Mustapha
Ses Chefs le suivent-ils ?

Soldats
Seigneur je ne croy pas.

Mustapha
Puisqu'il l'aisse le Camp, ou tumulte ou querelle
Ou plus triste accident au quartier me r'apelle.

Bajazet, *arrivant*.
Ah Seigneur gardez bien d'entrer dans le Palais
Si vous n'avez dessein de n'en sortir jamais,
Là si vous l'ignorez la mort vous est certaine
Par le traistre Rustan, & la meschante Reyne.

Mustapha
Et le sçavez vous bien ?

Bajazet
Ouy Seigneur je le sçay
Si bien & si vrayment, qu'il n'est rien de plus vray,
Je r'entrois dans le Camp d'ou vous sortiez à peine
Lors qu'un Page du Roy, fils du fidelle Ormeine,
Et frere de Dragut que vous connoissez tant
M'est venu descouvrir ce secret important.
Il m'a dit qu'à travers de la tapisserie
D'un petit cabinet qui joint la gallerie,
Il a veu Roxelane, & Rustan à genoux
Qui conivroient le Roy de s'asseurer de vous,
A ce que par ces mots de *Suplice* & de *faute*
Qu'ils proferoient souvent d'une voix assez haute,
Et par vostre nom propre, il en a pis juger
Or de quelle imposture ils ont pu vous charger,
Qui ne peut estre enfin que d'extreme importance,
Ny quelle est du Sultan la derniere sentence
Au bruit d'un survenant la peur d'estre surpris
Est cause ce dit-il qu'il ne la point apris,
Mais il juge pourtant, que las de se defendre
L'Esprit de Solyman estoit prest à se rendre,
C'est pourquoy souvez vous comme vous le devez
Tandis qu'il en est temps, & que vous le pouvez.

Mustapha
Prendre sitost l'alarme, & sur la foy d'un Page
C'est m'anquer à la fois d'esprit, & de courage.

Bajazet
Quand un advis s'accorde avec la verité
De quelque part qu'il vienne il doit estre escouté.

Mustapha
Mais qui vous fait treuver cettuy-cy veritable ?

Bajazet
Le raport que j'y treuve avec le vraysemblable,
Vous scavez que Rustan est enragé de voir
Que vous nous commandez avec tant de pouvoir,
Et qu'il se voit reduit depuis vostre arrivée
A vivre avec sa charge en personne privée,
Or je ne doute point que ce lasche & malin
Ne scache que la Reyne, aymant son fils Selin
Par une consequance evidente & certaine
Vous regarde en marastre avec des yeux de haine,
Et ne la fasse agir comme un puissant ressort
A remuer l'esprit du vieillard qu'elle endort.

Mustapha
Mais comment sçauroient-ils le mettre en deffiance
D'un qui vit sans reproche avec sa conscience,
Leur charme est-il si fort sur le sens paternel
Que d'un fils innocent en faire un criminel ?

Bajazet
La noire calomnie, & l'envie au teint blesme
Arresteroient la dent sur l'innocence mesme
Qui sçait si par hazard ces courages pervers
Ont point de vostre amour les secrets decouvers ?
Et si c'est point par la que l'un & l'autre espere
De rendre vostre foy suspecte a votre Pere.

Mustapha
Ouy celuy la peut estre, & la meschanceté
Seroit bien au plus haut qu'elle ayt jamais esté,
Il est vray que j'adore une beauté divine
J'ayme, & vous le sçavez la vaillante Despine,
Mais je vous jure encor ce que par cy devant
Sur ce mesme propos j'ay juré si souvent
Qu'au milieu des ardeurs de la plus belle flame
Dont le flambeau d'Amour puisse brusler une ame,
Je garderay tousjours le respect, & la foy
Que mon Pere & Seigneur doit attendre de moy,
Mais apres cette guerre à ma charge commise
Soit vaincu, soit vainqueur, & sans plus de remise
Je luy veux demander cette jeune beauté
Pour prix de mes travaux ou de ma loyauté,
Et si de son refus ma priere est suivie
Alors je finiray ma miserable vie,
Avec ce double tiltre au fond du mouvement
De fils respectueux, & de fidelle Amant :
Et le Ciel reprendra mon ame infortunée
Pure comme elle estoit quand il me l'a donnée
Luy mesme, & Bajazet peuvent voir si je ments
Eux qui sçavent ma vie, & mes deportements.

Bajazet
En vain le Ciel & moy sçauront vostre innocence
Si la terre & le Roy n'en ont pas connoissance,
Les Rois quoy que d'un sang le plus proche des Cieux
N'ont pour voir dans nos cœurs que de terrestres yeux,
Et dans l'Estat qu'ils sont & celuy que nous sommes
Nous commandent en Dieux mais nous jugent en hommes,
Evitez donc Seigneur un danger apparent
Contre qui l'innocence est un mauvais garant
Et je ne doute point si vous me voulez croire
Que l'art des imposteurs ne serve à vostre gloire,
Et que la verité cette fille du temps
N'adjoute un nouveau lustre à vos jours esclatans.

Mustapha
Non brave Bajazet, quelque sort qui m'attende
J'yray trouver le Roy, puis que le Roy me mande,
Apres l'ordre receu de son commandement
J'avance ses soupçons par mon retardement,
Et suivant vos conseils je perds mon innocence
Par le crime qui suit la desobeyssance.

Bajazet
Seigneur que l'interest de tant de gens de bien
Dont vous estes l'Amour, l'Espoir & le soustien
Vous fasse au moins surseoir ce voyage funeste.

Mustapha
Je fay ce que je doy, le Ciel, fasse le reste
Mais que veut cette Esclave avecque ce mouchoir
Qu'elle à semblé jetter plustost que laisser choir.
L'esclave paroist au Balcon ou sur une porte.

Bajazet
Donnez le moy Soldat, n'avez vous point pris garde
Qu'elle s'est retirée afin qu'on y regarde,
C'est sans doute un advis qu'elle vous veut donner
Et le nœud que j'y voy me le fait deviner,
Il denoue le coin du mouchoir.
Ah Seigneur ce billet n'est point coup d'avanture
C'est pourquoy hastez vous d'en faire la lecture.

Lettre d'Hermine à Mustapha
Prince vos ennemis brassent vostre trespas
Recevez sans soupçon l'advis que je vous donne,

Afin que ce bien fait ne vous estonne pas
En voicy le sujet qui n'est sceu de personne.
La Chypre est mon pays, ce fut ou mon bonheur
Me fit choir en vos mains quand je fus asservie,
Là vous pristes le soin de me sauver l'honneur
Et je le prens icy de vous sauver la vie.

Mustapha
O Dieux secourez moy.

Bajazet
Si vous le connoissez
Et la terre & le Ciel vous secourent assez,
Les conseils, les advis, vous pleuvent l'un sur l'autre
Et bien loin d'empescher vostre perte & la nostre,
Vous courez au peril que l'on vous a montré.

SCENE II

Page
O Seigneur, qu'à propos je vous ay rencontré
Retournez vistes au Camp, ou s'espand un murmure
De malheureux presage, & de naissance obscure
Le bruit de vostre mort dont vos Chefs sont troublez
Dans le grand Pavillon les avoit assemblez,
Mais le Conseil tenu, la plus grande partie
A resté dans larmée, & l'autre en est sortie,
Ceux-là pour ordonner, ceux-cy pour s'enquerir
Et tous pour vous vanger, ou pour vous secourir,
J'ay laissé les derniers dans la place du change
Qui feront dans Alep, une rumeur estrange,
Si vous mesme Seigneur, ne courez au devant
Pour leur faire sçavoir que vous estes vivant.

Mustapha
Ah mon fidelle amy, donnez vous cette peine
Allez les asseurer que leur frayeur est vaine
Dites leur que je vis.

Bajazet
Je leur dirois plustost
Que si vous n'estes mort vous le serez bien tost,
Mais enfin quand j'irois pensez vous qu'ils me croyent ?
Il est besoin pour vous & pour eux qu'ils vous voyent
Pour vous qui craingnez tant de vous rendre suspect
Et pour eux dont les cœurs demandent vostre aspect.

Mustapha
O ! Dieux le mal s'accroit pendant que je consulte
Allons donc à la place apaiser ce tumulte.

SCENE III

Rustan, *seul, allant chez la Reyne*.
Cet importun Acmat qui parle avec le Roy
S'il sçait nostre secret ne luy dit rien pour moy,
Que si de ses conseils il forme une machine
Qui de mon ennemy retarde la ruine,
La Reyne à qui le Roy ne peut rien refuser
Est la machine aussi qu'il luy faut opposer,
La peur qui par mon art la rendu plus hardie
Va la faire resoudre à quoy que je luy die.

SCENE IV

Soliman, Acmat.

Soliman
Il sort en colere.
Point point, le caractere est bien virifié
D'abord autant que vous, je m'en suis defié,
Mais plus j'ouvre les yeux plus j'y voy de lumiere
Et la seconde preuve asseure la premiere.

Acmat
Apres le jugement de V. M.
Je n'ose plus douter de cette verité,
Mais pour tant de papiers (avec vostre licence)
Je doute que le Prince en ayt moins d'innocence
La malice ennemie a semé ce poison
Afin d'en infecter vous & vostre maison,
Et perdre vostre fils par ces lettres maudites
Luy qui perdra bientost ceux qui les ont escrites,
Si comme le dessein il en à le pouvoir
Que sans l'appuy du vostre il ne sçaurait avoir.

Soliman
Pour un esprit malsain, ou qui veut qu'on le flatte
Cette explication est assez delicate,
Non, pour moy qui veux voir, & mon mal & mon bien
Mais suivez vostre sens, & je suivray le mien,
Quand il sera venu, s'il a dequoy respondre
Aux accusations qui le peuvent confondre,
En ce cas (mais le Ciel ne nous ayme pas tant)
Il est fils glorieux & moy Pere content
Je luy confirmeray la charge qu'il exerce
Et la commission du voyage de Perse
Sinon je sçauray bien punir son attentat
Par l'ordre des Majeurs, & les loix de l'Estat.
Sans que des partisans, ny tous ces trente Princes
Qui pour suivre son crime ont quité leurs Provinces,
Ny tout un Camp gagné par sa profusion
Le puissent garantir en cette occasion.

SCENE V

Rustan, Sultane, Hermine.

Rustan
A ce dernier effort employez je vous prie
Tout ce que vous avez de force & d'industrie.

Sultane
Le Ciel grand Empereur, ayt soin de vous garder
Mais à quoy pensez-vous ? Qu'avez vous à tarder ?
Que vos justes fureurs n'ont desja mis en poudre
Ce front qui sur tout autre est digne de la foudre,
Ce fils audacieux qui n'a que trop vescu
Apres les crimes noirs, dont il est convaincu,
Il a desja conclu vostre mort & la mienne
Et vous estes encore à consulter la sienne,
Que fait en ce danger vostre cœur endormy
Qu'il n'agit point du tout ou n'agit qu'à demy ?
De quoy vous sert ce don de sagesse profonde
Dont la vaste estendue embrasse tant de monde,
Luy qui vous fait prevoir les choses de si loin
Si pour les maux presents il vous manque au besoin ?
Non, je ne pense pas qu'en ce forfait enorme
L'Esprit de Soliman s'assoupisse ou s'endorme,
Et que pour n'estre pas obligé d'y pourvoir
Il faigne d'ignorer un mal qu'on luy fait voir
Puisque cette paresse, ou cette indigne feinte
Le feroient soupçonner de foiblesse, & de crainte,
C'est qu'il luy reste encore un amour Paternel
Qui luy parle en faveur de ce fils criminel,
Et le rend nonchalant à punir son offence
Sous l'espoir mal conçeu de sa resipicence,
Mais croyez cher Seigneur qu'un cœur ambitieux
Veut tomber aux Enfers ou s'eslever aux Cieux,
Qu'il fait de son audace, ou son throne, ou sa tombe
Amoureux du Fardeau, sous lequel il succombe,
Sire, souvenez vous que des pensers pareils
Ont rarement fait place à de sages Conseils,
Et que si l'insolent à ce coup vous eschape
Vous ne le verrez plus, que son bras ne vous frape,
Car auquel autre que luy voudroit tremper ses mains,
Dans le sang sacré sainct du meilleur des humains ?

Rustan
Bon !

Acmat
O mauvais discours.

Solyman
Ne pleurez plus Madame.
Rendez à cela prez l'asseurance à vostre ame
J'y donneray bon ordre, & tel qu'à l'advenir
J'en auray moins sujet de craindre & de punir.

Rustan
L'affaire va tres-bien.

Solyman
Avant que le jour passe
On sçaura qui des deux doit regner sur la Thrace,
Icy Solim fera quelque pas.
Noradin la laissé qui venoit sur ses pas
Il sera tost icy.

Hermine, *Sentiment caché*.
Je ne le pense pas.

Solyman
Allez vivez en paix.

Sultane
Ah Seigneur l'apparence,
La paix pourroit elle estre, ou n'est pas l'asseurance.

SCENE VI

Soliman, Acmat, Rustan.

Rustan
Seigneur à dire vray, la Reyne à bien raison
Desormais les Conseils ne sont plus de saison,
Ou la chose est visible ou les preuves sont claires
Les consultations ne sont plus necessaires,
Sire, fassent les Dieux que je puisse mentir
Mais vostre Majesté pourroit s'en repentir.

Acmat
En une occasion de pareille nature
On ne peut proceder avec trop de mesure,
Et quoy que vous disiez les Conseils violents
Traisnent le repentir plustost que les plus lents,
Il s'agit en cecy d'une teste choisie
Apres celle du Roy, la plus chere à l'Asie,
D'un Prince beau, vaillant, des bons tousjours aymé
Redouté des meschants & de tous estimé,
Il s'agit de l'amour d'une puissante armée
De Soliman luy mesme, & de sa renommée,
Bref il s'agit de tout, & je ne pense pas
Qu'on puisse apporter un trop juste compas.

Rustan
Acmat doresnavant si vous voulez bien faire
Ou parlez autrement ou songez à vous taire,
En matiere d'Estat on prend part au forfait

Pour trop parestre amy, de celuy qui l'a fait.

Acmat
Ma foy, de qui trente ans ont fait l'experience
Suffit pour mon estime, & pour ma conscience.

Rustan
Mais le Roy cependant depuis vos beaux discours
N'a rien fait que resver & souspirer tousjours.

Acmat
Qu'il resve, à la bonne heure, en ce peril extresme
Son meilleur Conseiller, c'est son sens, c'est luy mesme,
Il est plus entendu ny que vous ny que moy
Mais s'il me vouloit croire, il n'en croiroit que soy.

Soliman
Ô Fils ! Ô Fils ! Ô Dieux ! Mais qu'est-ce que veut dire
Ce peuple curieux que le spectacle attire

Rustan
Il suit un prisonnier qui vient.

Soliman
Ou ?

Rustan
Le voilà.

Soliman
Je le voy, que peut ce-estre ?

SCENE VII

Giaffer, Despine, Soliman, Rustan, Acmat.

Giaffer
Amis, demeurez là
Que le respect du Royaume soit une barriere
Jeune homme advancez vous.

Despine
O ! Plaisante carriere
O ! Belle occasion pour courir a la mort.

Giaffer
Sire, j'estois en garde à la porte du Fort
Ou j'ay veu ce jeune homme, esgaré, triste, blesme,
Tel enfin qu'à vos yeux il se fait voir luy mesme
Le soupçon que j'ay pris qu'il venoit de tenter
Ou de faire un forfait, me l'a fait arrester,
D'abord nous n'avons sceu non plus que d'une Idole
Luy tirer de la bouche une seule parole,
Enfin, long temps apres par sa confession
Il s'est trouvé Persan, & de plus Espion.

Soliman
Espion & Persan ?

Despine
Ouy, ouy, je le confesse.

Acmat
O ! L'imprudent garçon !

Soliman
Voyez la hardiesse.

Rustan
Ou plustost l'impudence.

Soliman
Esloignez vous Soldats,
Icy Soliman parle bas avec Rustan.
Rustan, approchez vous.

Acmat
Puis qu'il parlent tout bas,
Je leur deviens suspect, & tiens pour veritable
Que le Prince est perdu.

Soliman
Vien, ça, vien miserable
Connois-tu ces papiers ce cachet & ce sein,
Tu rougis ne ments pas, tu le ferois en vain
Respons, les connois tu ?

Despine
Je les doy trop connestre
Ouy je les connois bien, O ! Le lasche, ô ! Le traistre,

Rustan, *sentiment caché*.
O Dieux, qu'heureusement en cette occasion
Je tire mon profit de sa confusion.

Soliman
Et c'est à Mustapha, que le paquet s'adresse ?

Despine
O Ciel !

Soliman
Que tardes-tu, veux tu que l'on te presse
Parle au lieu de trembler, tu trembleras apres

Rustan

Il pourroit à la fin le presser de si pres
Qu'il me gasteroit tout.

SCENE VIII

Alvante
O Fille sans conduite
Helas en quel estat vous trouve-je reduite,

Soliman
A la fin t'on silence aigrira mon courroux
Et tu n'en auras pas un traitement plus doux,
Respons ou les tourments.

Rustan
Seigneur, sans violence
Recevez en l'adveu que vous fait son silence,
Le malheureux qu'il est respond en ce taisant.

Soliman
Bien donc ostez le moy cet objet desplaisant
Et qu'une prompte mort soit le digne salaire,
Que merite envers moy son dessein temeraire
Tu mourras scelerat.

Despine
Je l'ay bien merité

Alvante
Ah Sire.

Rustan
Et quoy, que veut ce vieillard effronté.

Alvante
Si j'obtenois de vous un moment d'audiance
Je n'abuserois pas de vostre patience.

Solyman
Quel es-tu ?

Alvante
Serviteur de cet infortuné
Que vous avez vous mesme à la mort destiné.

Solyman
Et que demandes-tu ?

Alvante
Je demande sa grace
Utile & glorieuse au grand Roy de la Thrace.

Soliman
Il resve le bon homme.

Rustan
Il n'en faut pas douter

Acmat
Seigneur à tout hazard vous devriez l'escouter.

Soliman
Je le veux, leve toy, mais avant toute chose
Aprens que je chastie alors que l'on m'impose.

Rustan
Voicy l'homme d'Osman, mais le sort soit loué
Ma fourbe est à couvert, l'autre à tout avoué.

Alvante
Grand Roy, ce prisonnier est si cher à son Prince
Qu'il le rachepteroit d'une grande Province.

Despine
Alvante, taisez vous, ou parlez s'il vous plaist
Mais laissez ma fortune en l'assiette qu'elle est.

Alvante
Bien plus, c'est que jamais la plus riche victoire
Ne vous peut aporter tant de fruit ny de gloire,
Comme l'humanité vous en fera venir
Si vous luy pardonnez au lieu de le punir.
Puisqu'ainsi vous rendrez si vous le voulez faire
La moitié de la Perse à vos loix tributaire,

Soliman
Mais enfin, quel est-il ? Oste nous de soucy.

Alvante
Cette cy grand Monarque, & non plus cettuy-cy
D'un Roy tres malheureux, fille tres malheureuse,
Est la belle Despine aux armes si fameuse,
Voyez.

Despine
Que faites-vous ?

Alvante
Ses beaux cheveux pendans
Que le Turban & l'Art resserroient au dedans.

Despine
Icy il luy oste son Turban.
O zele injurieux ?

Acmat

O merveilleux spectacle !

Rustan
Or que fera le Ciel de ce nouveau miracle !

Soliman
Mais toy qui tiens nos sens, & nos yeux esbahis
Quel sort, ou quel dessein t'ameine en mes pays ?
Aprens nous ce secret.

Alvante

Je vous l'apprendray Sire

Despine
Escoute le plustost de moy qui le vay dire
J'y viens pour espier, apprendre, & rendre vains
Tes forces, tes conseils, tes injustes desseins
En un mot si le Ciel m'avoit assez aymée
Pour t'opprimer toy mesme aux yeux de ton Armée.

Alvante
Ah Sire, plaignez-la mais ne la croyez pas
Pour un autre sujet elle court au trespas,
Une autre occasion la rendit inconnue
Et l'amour pour tout dire à causé sa venue.

Despine
Ah pourquoy voulez vous augmenter sans profit
Ma honte & mes douleurs ?

Solyman
En effet il suffit,
Nous n'avons pas besoin d'estre informez du reste

Rustan
Sire, vous le voyez, la chose est manifeste.

Acmat
O Dieux !

Solyman
Peut estre Acmat vous n'en douterez plus
Mais sans perdre le temps en discours superflus
Ces Vers disent à Rustan en particulier.
Je m'en vay donner ordre à ce qui me regarde
Tant pour faire avancer & redoubler ma garde,
Qu'afin que dez ce soir tout l'appareil soit prest
Pour l'excecution de mon dernier arrest,
Vous Rustan, cependant ayez soin qu'on la meine
Comme fille Royalle, au quartier de la Reyne,
La nous luy ferons voir lors qu'il en sera temps
Cet espoux pretendu qui vient & que j'attends,
Suy moy vieillard.

Alvante
Ô fille ! Ô malheureux Alvante.

Despine
Et moy dans mon malheur satisfaite & contente.

SCENE IX

Rustan, Despine, Giaffer.

Rustan
Mais je rumine icy, le vieillard suit le Roy
Il seroit à propos, qu'il fust aupres de toy,
Va luy persuader qu'il vaut mieux qu'il le laisse
Pour estre sous ta garde aupres de sa Maistresse
Il court apres le Roy qui est entré dans le Palais.
Soldats attendez moy, je ne tarderay pas.

SCENE X

Mustapha, Ormonte, Despine.

Mustapha
Ormonte.

Ormonte
Monseigneur.

Mustapha
Retourne sur tes pas
Tu verras Bajazet qui du bout de la rue
Me suit avec les siens sans me perdre de veue,
Va t'en à sa rencontre & luy dis de ma part
Que s'il veut m'obliger il se tienne à l'escart
Prens aussi mon espée afin que l'innocence
De ce flanc desarmé soit la seule deffence.

Despine
Ah spectacle, ah douleur.

Mustapha
Oste encor le Baudrier.

Despine
O ma gloire, ô mon cœur, voicy vostre meurtrier
C'est bien tres justement que tu quittes l'espée,
Ame dans la bassesse, & la fraude trempée
Quitte encor, puisqu'au moins tu connois tes defaux
Le nom de Cavalier que tu portes à faux,
Cherche pour te cacher la solitude & l'ombre,
Ou parmy les rochers dont tu croistras le nombre,

Demeure avec les Ours si semblables à toy
Cruel, ingrat, meschant, sans honneur, & sans foy.

Mustapha
O Sort, cette rencontre est-ce un charme ? Est-ce un songe ?
Ou possible une erreur ou mon desir me plonge.

Despine
Non non, ta cruauté m'a reduite à ce point
Au gré de ton desir qui ne t'abuse point,
Ouy mon cœur est outre de veritables peines,
Ouy mon corps est charge de veritables chaisnes,
Ouy, ma mort qui me plaist, puis qu'il te plaist ainsi
Sera dans peu de temps tres veritables aussi.

Mustapha
O Ciel il est vray, c'est la beauté que j'ayme
Mais, vous plus insolents que l'insolence mesme,
Rendez moy ce tresor indignement gardé.

Rustan, *arrivant la dessus avec Alvante*.
Tout beau, tout beau Seigneur, le Roy la commandé.

Mustapha
Je ne conteste point ce que le Roy commande,
Mais avecque raison je doute qu'il entende
Qu'on exerce en son nom envers cette beauté
Et si peu de respect, & tant de cruauté,
Mais ce discours à part, souffrez je vous supplie,
Que pour la bienseance, au moins on l'a deslie.

SCENE XI

Mustapha, Bajazet, Rustan, Despine, Giafer, Alvante, Soldats.

Bajazet, *seul s'approchant du Prince*.
Il parle avec Rustan, & semble le prier
Le traistre est dangereux, il faut s'en defier.

Mustapha
Consulter si long temps en matiere si claire
C'est respondre autant vaut, qu'on ne le veut pas faire
Soldats desliez là.

Rustan
Soldats n'en faites rien.

Mustapha
Rustan, ou sommes nous ? Me connoissez vous bien ?
Sçavez vous qui je suis & ce que je peux estre ?

Rustan
Icy il leur fait signe de la pousser dans le Palais, ce qu'il fait.
Quand je vous connoistray pour le fils de mon maistre.

Bajazet
Regardez l'insolent.

Mustapha
Vous auriez en ce cas,
Le respect qu'on me doit & que vous n'avez pas,
Cependant vos soldats ont achevé l'audace
Mais vous le payerez.

Rustan
Tel tremble qui menace.

Bajazet
Traistre ton insolence est sans comparaison
A ce vers il met la main à l'espée.
Mais ce bras pour le Prince en aura la raison,
Porte dans le Palais ton crime, & ton suplice.

Mustapha
Rustan tombe dans la porte du Palais.
O Dieux qu'avez vous fait ?

Bajazet
Un acte de Justice
Seigneur ?

Mustapha
Mais qui me perd,

Bajazet
Mais plustost qui vous met,
En l'Estat glorieux qu'un Empire promet
N'esperez que par là, garantir vostre vie,
Le danger vous y presse, & je vous y convie
Enfin vous le devez puisqu'a bien discourir
Il vous faut desormais ou regner ou mourir,
Cent mille hommes armés sont tous prests à vous joindre
Avec cent braves Chefs dont je seray le moindre
En voicy quelques vins, & j'ay parole d'eux
Icy les Capitaines arrivent.
Sus sus Mars, & le Sort, ayment les hazardeux,
Advancez Compagnons, & d'une voix commune
Eslevons ce Soleil au trosne de la Lune.
Il doit dire cecy se prosternant la face contre terre à la mode des Turcs.
Vive donc Mustapha.

Les Capitaines *tous d'une voix*,
Vive nostre Empereur.

Mustapha
Mais qu'il meure plustost.

Bajazet
O Dieux quelle fureur.

Mustapha
Apellez vous fureur, un desir legitime
D'amoindrir, ou plustost d'empescher vostre crime,
Non non, il vaut bien mieux qu'une innocente mort
M'offre seul en victime, aux choleres du Sort
Que si j'executois mes injustes envies
Par la perte de tant & de si belles vies.

Bajazet
Ne craignez point pour nous, vous pour qui nous craignons.

Mustapha
Genereux Bajazet, & vous chers Compagnons
Quelque espoir de salut que le Camp me propose
J'entre dans le Palais, ou ma vie est enclose,

Bajazet
Mais ou vous trouverez la mort qui vous attent.

Mustapha
Je ne sçay, mais mon ame y demeure pourtant
Si le Ciel me permet de vous revoir encore
Je vous aprendray mieux ce secret que j'ignore,
Adieu.
Il se jette dans le Palais.

Bajazet
Je suis aveugle en cette obscurité
Cependant donnons ordre à notre seureté,
Allons mes Compagnons, allons treuver les autres
Et ne faisons qu'un corps de leurs bras & des nostres
Tant pour vanger le Prince à sa perte obstiné
Que pour nous garentir dans son Camp mutiné.
Ils s'en vont l'espée haute frapant leurs boucliers.

ACTE IV

A cet Acte le dedans du Palais doit paroistre jusqu'à la fin de la piece, & le dehors aux trois autres.

SCENE PREMIERE

Mustapha, Osman.

Osman
Je vay donc O Seigneur, s'il plaist à vostre Altesse
Dire à mes Compagnons qui gardent la Princesse,
L'ordre qu'ils ont du Roy de vous la faire voir.

Mustapha
Je ne vous retiens pas, faites vostre devoir.

Osman, *sentiment caché*.
C'est moy qui te retiens avec mon imposture.

Mustapha, *seul.*
Il tient un billet.
Examinons encor cette estrange escriture
Ordre de Soliman à Mustapha
Allez voir vostre Despine
A fin de l'entretenir,
Tandis que je determine
Ce qu'elle doit devenir.
O Dieux ! Ce mot de *Vostre*, est un feu de colere.
Qui me rend desormais cette nuit assez claire
A ce peu de clarté qui luy confusement
La source de mon mal se descouvre aysement,
N'ayant aucun sujet d'entrer en defiance
Ny de mon procedé ny de ma conscience,
L'Amour seul aura fait le trouble ou je me voy
Mais je ne puis sçavoir ny comment ny pourquoy
Non je ne comprens pas quelque effort que je fasse
Pour quelle occasion, ou pour quelle disgrace
Ce deplorable objet de mon affection
A dementy son sexe & sa condition
Je ne puis concevoir l'advanture derniere
Qui rend cette beauté suspecte, & prisonniere,
Surtout je me confonds, je m'égare & me pers
Comme si je tombois dans la nuit des Enfers,
Quand je pense aux discours dont cette ame indignée
A tantost contre moy sa fureur tesmoignée,
Quand ce cruel abord, ce regard furieux
Et ce reproche injuste autant qu'injurieux,
Par leurs tristes objets dont l'image est si fraische,
Font encore en mon cœur, une mortelle bresche
Je meurs : si mal traité de l'Amour & du Sort
Que j'ignore en mourant la cause de ma mort,
Je ne m'estonne pas que Rustan, & la Reyne
Poussez l'un de l'envie, & l'autre de la hayne.

Par leurs inventions m'ayent rendu criminel
Et provoque sur moy le courroux paternel,
Ce sont tours d'ennemis, & d'esprits sanguinaires.
Qui par toutes les courts sont assez ordinaires
Ce sont coups d'envieux, & de courages bas
Qui mesme en m'accablant ne me surprennent pas,
Mais que je sois l'horreur des beaux yeux de Despine
Et que mon bon Genie ayt juré ma ruine,
O Dieux d'un si grand coup, mon esprit abbatu
Fait de son desespoir sa derniere vertu.
Tandis que je determine
Ce qu'elle doit devenir.
A bien examiner cette derniere ligne
On nous garde à tous deux un traitement indigne.
L'estat ou je l'ay veue, & l'estat ou je suis
Montrent qu'on nous reserve à d'estranges ennuis.
Dans ce Palais funeste, ou l'effroy m'environne
Chacun craint mon abord, me fuit, ou m'abandonne,
Comme un lieu desolé par la peste, & le feu
Ou que celuy du Ciel à frapé depuis peu.
Le Roy qui sous couleur d'une affaire importante
M'a fait en diligence abandonner la Tente
Sçait que je suis venu tesmoigner mon devoir
Son ordre cependant me deffend de le voir
Mais j'aperçois venir l'Esclave bien faisante
Qui semble deplorer ma fortune presente.

SCENE II

Hermine, Mustapha.

Hermine
Si vous eussiez pû suivre ô Prince infortuné
Le salutaire advis que je vous ay donné,
Je ne respandrois pas des pleurs qui me trahissent
S'il faut qu'ils soient connus de ceux qui vous haissent
Et qui me puniroient d'une cruelle mort
S'ils sçavoient seulement que je plains vostre sort,
La Reyne à qui pour vous je deviens infidelle
Pour apprendre de moy ce que vous dites d'elle,
A voulu me choisir sur tous ses Espions
Afin de remarquer toutes vos actions,
Mais puis qu'à Famagouste, ou je suis asservie
Vostre extresme bonte me conserva la vie,
En me sauvant l'honneur qu'on me vouloit ravir
Je la veux exposer afin de vous servir.

Mustapha
Il ne seroit pas juste Esclave genereuse
Ny que vostre vertu vous rendist malheureuse,
Ny que mon imprudence à garder vostre escrit
Vous mist la deffiance, & le trouble en l'esprit,
C'est pour quoy cachez mieux cette douleur visible
Qui sans me profiter vous peut estre nuisible,
Et pour vostre billet tenez pour asseuré
Et croyez sur ma foy que je l'ay déchiré.

Hermine
Ah Seigneur au hazard d'estre un jour descouverte
Que ne peuvent mes soins empescher vostre perte.

Mustapha
Et n'ay-je aucun amy qui travaille pour moy ?

Hermine
Nul que le bon Acmat qui plege vostre foy
Et si je crains d'ailleurs, c'est delà que j'espere.

Mustapha
Mais pour jetter le sort sur l'esprit de mon Pere
Quels mots si merveilleux, ont dits mes ennemis ?
De quoy m'accuse-t'on ? Quel crime ay-je commis ?

Hermine
Quantité disent-ils, sur tous deux effroyables
Qui pour estre trop grands doivent estre incroyables
D'estre d'intelligence avec le Roy Persan
Et d'avoir conspiré la mort de Solyman.

Mustapha
O Dieux ! Est il possible, ô devoir, ô nature !
Mais surquoy fondent-ils cette horrible imposture ?

Hermine
La Reyne qui souvent me parle à cœur ouvert
Ne m'a pas jusqu'icy ce secret descouvert,
Mais ce qui vous doit perdre avec plus d'aparence
C'est le Camp qui murmure, avec trop d'asseurance
Et la temerité de vostre Bajazet
Qui devoit moderer son courage indiscret
Rustan, vit bien encor, mais sa blessure est telle
Que d'un commun accord on la juge mortelle
Depuis qu'il est au lit de tous les sens perclus
Son sang quand par la playe on arreste son flus
Eschappe par le nez, les oreilles, la bouche
Et s'ouvre cinq canaux, pour un seul qu'on luy bouche.

Mustapha
Il se des malheurs il en cueille le fruit.

Hermine
Seigneur parlons plus bas, quelqu'un à fait du bruit
C'est Osman qui m'appelle, adieu je me retire,
La Reyne m'envoyoit sous couleur de vous dire
Qu'aussitost que Despine aura changé d'habits,
Je vous l'ameneray comme on me la permis.

Mustapha, *seul*.
Il n'en faut point douter quelque rang que je tienne
La mort de ce meschant advancera la mienne,
Et Bajazet luy mesme, en pensant m'obliger
Me fait plustost courir à l'extreme danger,
O Ciel ! Mon seul espoir & mon dernier refuge
Puis que mes ennemis ont prevenu mon Juge,
Entreprens ma deffence & montre à l'univers
Que tu n'assistes point aux conseils des pervers,
Ou si par les raisons d'une sagesse acculte
Le sang de l'innocent doit calmer ce tumulte,
Contente toy du mien, & conserve aux humains
L'ouvrage le plus beau, qu'ils ayent eu de tes mains.
Espargne ma Despine, ah je l'a voy venir
O Dieux !

SCENE III

Mustapha, Despine, Hermine.

Hermine
Ne craignez pas de vous entretenir
Je me tiendray si loin & de l'un & de l'autre
Que je n'entray point son discours ny le vostre.

Despine
Et bien cruel autheur de tous nos desplaisirs
Nous allons contenter tes injustes desirs,
C'est trop peu que nos mains aux septres destinées
Ayent esté devant toy par les tiens enchainées,
Il te faut faire aux yeux de ta barbare Cour
Un spectacle d'horreur, d'un miracle d'amour.
Il faut qu'en ton Palais ou j'ay fait une entrée
Digne de l'equipage ou tu m'as rencontrée,
Je vomisse à la fois l'ame, & le sang Royal
Afin d'en assouvir ton esprit desloyal,
Desja par tes mespris à tous maux preparée
J'aproche de la fin que tu m'as procurée,
Et l'on ne m'a presté ces habits eclatans
Que pour en faire honneur à la mort que j'attens.
Tu me vois maintenant semblable à ces victimes
Que l'on paroit jadis pour expier les crimes,
Je leur suis toutefois dissemblable en ce point
Que les tiens par mon sang ne s'effaceront point,
Au contraire, Assassin, si l'on croit sur la terre
Qu'il regne une Justice au dessus du tonnerre,
Le Ciel par tes remors, & ses foudres grondants
Te doit persecuter & dehors & dedans,
Mesme ne pense pas que tes actes perfides
N'esmeuvent tost ou tard le sang des Arsacides,
Qui le fer à la main viendront vanger sur toy
Ton excez d'insolence & ton manque de foy.
Ne pouvois tu chercher l'amitié Paternelle
Qu'en faisant à ma gloire une tache eternelle,
Devois tu l'achepter au prix de ma pudeur ?
Moy qui brulois pour toy d'une si saincte ardeur
Moy qui venant t'offrir mon cœur, & mes Provinces
Croyois treuver en toy la merveille des Princes,
Assassin, qui me dois la franchise & le jour
Par les droits de la guerre, & les loix de l'amour.

Mustapha
Je l'avoue, & veux bien belle & grande Princesse
Commencer mon discours par ou le vostre cesse,
Ouy, je vous doy la vie, & l'accomplissement
De ce que vous promit mon amoureux serment
En fin je vous doy tout, mes l'excez de mes dettes
Vous peut-il excuser du tort que vous me faites ?
Doit-il authorisez les outrages sanglants
Que font à mon honneur vos transports violents ?
Je ne reçois de vous à toutes mes aproches
Que mespris eternels, & qu'eternels reproches.
Vous appellez sur moy la cholere des Dieux
Et prenez tant de peine à me rendre odieux.
Que ces mots de *meschant*, d'*ingrat* & de *parjure*,
Me sont dans vostre bouche une vulgaire injure,
Cependant il est vray que je ne suis rien moins
Et bien tost mes malheurs vous en seront tesmoins,
Mais quoy que le repos regne en ma conscience
Si ne puis-je endurer avecque patience
Des termes dont un jour vous vous repentirez
Avec plus de raison qu'ils ne sont proferez,
Sur tout je sens le coup d'un poignard qui me frappe
A ce mot d'Assassin, alors qu'il vous eschappe,
C'est de vostre injustice, & de vostre rigueur
Le trait le plus mortel, qui m'ayt percé le cœur
Outre qu'avec horreur, mon esprit se figure
Qu'il est de consequence, & de mauvais augure,
Ne me donnez donc plus ô Reyne des beautez
Des tiltres si facheux, & si peu meritez,
Mais plustost s'il vous plaist commencez à m'apprendre
Des secrets que je brusle, & que je crains d'entendre,
Rendez sur vostre sort, mon esprit esclaircy
Quel sujet vous ameine, & vous retient icy,
Bref perdez tout à fait mon ame espouventée
Ou l'ostez du dedale, ou vous l'avez jettée.

Despine
Ah l'innocent esprit !

Mustapha
Quels maux ay-je donc faits ?

Despine
Traistre tu fais semblant d'ignorer tes forfaits

Pour y pouvoir encore adjouter l'impudence
Comme si leur merite estoit en l'abondance.

Mustapha
Et bien puis qu'il vous plaist je suis traistre imposteur
Desloyal homicide, impudent & menteur,
Mais avec tout cela je ne connoy de crime
Que la necessité du malheur qui m'opprime.

Despine
Je voy bien, tes forfaits te semblent tous si beaux
Que pour avoir sujet de les trouver nouveaux,
Ou de t'imaginer que tu les faits encore
Tu veux en les niant qu'on te les rememore,
Ainsi les grands voleurs au meurtre abandonnez
Se plaisent au recit des coups qu'ils ont donnez,
Soit donc puis qu'il te plaist que je t'en entretienne
Prens encor cette gloire aux despens de la mienne,
Quoy deschirer ma lettre avec brutalité
Dire à mon Gouverneur indignement traité,
Que tu ne connois point cette foy d'Hymenée
Que tu t'en mocquerois quand tu l'aurois donnée,
Parler de mes faveurs en termes mesprisants
En faire le rieux, avec tes Courtisant.
Et traiter en Esclave une fille Royalle,
N'est-ce rien, ame lasche, ingrate, & desloyale ?
Sont-ce des actions que tu puisses nier ?
Ou qu'un seul demy jour t'ayt deu faire oublier ?
Bien bien, resjouis toy d'un spectacle barbare
J'ay voulu rechercher la mort qu'on me prepare
Ayant ton Pere mesme à ma perte anime,
Afin qu'il me punist de t'avoir trop aymé.

Mustapha
Madame arrestez-vous, si vous n'avez envie
Que je perde a vos yeux, & le sens, & la vie
Je sens le desespoir, & ce qu'il fait d'efforts
Quand par les maux de l'ame, il surmonte le corps,
Ah Dieux ! Mais dites moy, quel monstre entre les hommes
A semé le desordre, & l'erreur ou nous sommes ?
Quel meschant imposteur, ou quel mauvais demon
A pris pour vous tromper ma figure & mon nom ?
Si j'ay receu de vous, ny lettre, ny message,
Si loin d'avoir tenu ce damnable langage
Je n'ay parlé de vous, & plus souvent & mieux
Que devant les autels on ne parle des Dieux !
Si jamais j'ay conçeu cette lasche pensée
De retirer la foy, que je vous ay laissee,
Et sur tout si jamais (hors un amy discret)
Personne à sceu de moy nostre amoureux secret,
Je rends les Elements de mes crimes complices
S'ils ne s'accordent tous à faire mes supplices
Que ceux qui vont en haut, & ceux qui vont en bas
Retournent pour me perdre à leurs premiers combas,
Que le Ciel me confonde, & bref que vostre hayne
Soit mon dernier malheur, & ma derniere peine.

SCENE IV

Alvante, Despine, Mustapha.

Alvante, *survenant la dessus*.
Les voilà mais sans doute ils ne sont pas contents
Et j'en sçay la raison.

Despine
O Ciel, & tu l'entents
Et tu ne punis pas cet impudent blaspheme ?
Quoy fut-ce pas Alvante ?

Alvante
Ouy le voicy luy mesme,
D'agreable nouvelle agreable porteur
Luy qui de vos ennuis fut l'innocent autheur
Ouy Madame c'est moy, c'est moy mesme & nul autre
Qui cause innocemment, & son trouble & le vostre,
Ayant creu que le Ciel detestoit vos amours
J'ay voulu par adresse en traverser le cours,
Pour cette occasion j'ay vos lettres rompues

Despine
Mais par l'ordre du Prince ?

Alvante
Il ne les à point veues

Despine
O Dieux !

Alvante
Le seul Alvante à tout fait & tout dit
Pour vous emplir le cœur de hayne, & de despit,
Mais que l'esprit humain, à peu de connoissance
Et du vouloir du Ciel & de sa providence,
Il luy plaist aujourd'huy d'accomplir vos desirs
Et moy qui desormais, prens part à vos plaisirs,
Je viens vous aporter ce message de joye
Par le commandement du Roy qui vous l'envoye
Regardez maintenant, s'il vous faut affliger.

Despine
Quels prodiges O ! Dieux !

Mustapha
Ah divin messager.

Ta fourbe obtient de moy sa grace, & son excuse
Pourveu qu'en ce rencontre, une seconde ruse
Ne me donne pas lieu de me plaindre de toy.

Alvante
Non, non, sur ma parole, allons treuver le Roy.

Despine
Je crains avec raison quelque nouvelle feinte
Car comme à t'il si tost & sa cholere esteinte,
Et porté sa pensée à me favoriser ?
Mon Pere on vous abuse, afin de m'abuser.

Alvante
Ma fille, point du tout, ce vieillard venerable
Qui tantost d'un accueil, & d'un mot favorable
M'a raproché du Roy dont j'estois rebuté.
A pour vos interests si long temps disputé
Qu'enfin le Roy vaincu des raisons qu'il à dites
(Et possible en faveur de ses propres merites)
D'une levre riante, & d'un œil adoucy
S'est tourné devers moy pour me parler ainsi
Va vieillard va treuver ta belle & grande Reyne
Mon cher fils l'entretient dy luy qui nous l'ameine,
Les plus judicieux ne me blameront point
De joindre encore mieux ce que l'amour à joint

Mustapha
Dieux, d'ou vient que le dueil, comme un subit orage
Trouble mal à propos l'air de vostre visage ?
Le soupçon de ma foy, cause t'il point en vous
Quelque injuste regret de m'avoir pour espoux ?

Despine
Au contraire Seigneur, apres la connoissance
Que j'ay de mon erreur, & de vostre innocence
Je croy meriter moins d'estre vostre moitié.

Alvante
Laissez pour d'autres temps ces combats d'amitié
Et venez ou pour vous le destin se prepare
A faire quelque chose, & de grand, & de rare,

ACTE V

SCENE PREMIERE

Soliman, Mustapha, Despine, Acmat, Osman.
Scène Equivoque de Soliman

Soliman
Ouy, loin de rendre vains mille amoureux serments
Et donnez & receux entre ces deux Amans,
Loin de rompre le nœud qu'ils serrerent ensemble
Je veux qu'un plus estroit aujourd'huy les assemble.

Acmat
Ainsi vous vous donnez le repos & la paix,

Soliman
Je le sçay bien Acmat, c'est pourquoy je le fais
Ce n'est pas Mustapha que mon cœur n'y resiste,
Cette sorte d'hymen me deplaist & m'attriste
Mais par raison d'Estat, je le feray pourtant
Plustost que par dessein de vous rendre content.

Mustapha
O le plus grand des Roys, & le meilleur des Peres
Ainsi vous soient tousjours toutes choses prosperes,
Comme vous obligez cette Princesse & moy
A vous garder tousjours le respect & la foy.

Despine
Ah Seigneur couronnez cette faveur insigne
D'une autre dont encor je m'estime peu digne
Permettez qu'à genoux, je baise encor ces mains
Sous qui tremble desja la moitié des humains.
Et qui bien tost sur l'autre estendront leurs conquestes.

Soliman
C'est trop il nous sied mal, sçachant ce que vous estes
De voir à mes genoux le sang du Roy Thacmas
Il la releve
Et de plus le sujet ne le merite pas.

Mustapha
Sire c'est à vos pieds que je prens la licence
D'esclaicir vostre esprit avec mon innocence.

Soliman
Levez vous, & brisons ces discours superflus
Vous pouvez bien penser que je n'y pense plus
Et verrez par un trait bien digne de memoire
Qui je n'en ay rien creu que ce qu'il en faut croire
Non non ne parlez plus de vous justifier
Parlons d'aller au Temple & d'y sacrifier,
Pour obliger le Ciel & vous estre propice

Entrez Entrez Osman, & bien le sacrifice ?

Osman
Sire j'en suis tesmoin, tout est prest dez long temps
Et l'autel & le Prestre, & les trois assistans.

Soliman
Osman aprochez vous.
Il luy parle à l'oreille.

Despine
O l'avanture estrange
Dieux comme en peu de temps, a fortune se change !

Mustapha
Acmat cet entretien me donne à soupçonner.

Acmat
Pourquoy ? Je n'y voy rien qui vous doive estonner
C'est homme est à Rustan, & le Roy je m'assure
Luy demande en secret l'estat de sa blessure

Soliman
Faites mais promptement.

Osman
Je vay m'en acquiter.

Soliman
Une affaire pressant, m'oblige à vous quiter
Ne vous ennyez pas couple d'Amans fidelles,
Si les presents nouveaux ont des graces nouvelles
Je vay vous envoyer un meuble precieux
Qui vous doit occuper les esprits & les yeux,
Vous Acmat suivez moy, ces amoureuses ames
Pourront mieux sans tesmoin entretenir leurs flames.

SCENE II

Mustapha, Despine.

Despine
Dieux, le Prince paslit je crains quelque malheur
Seigneur d'ou peut venir cette morne pasleur.
Qui du teint de la mort à peint vostre visage ?

Mustapha
Ah que ce mot est de mauvais presage.

Despine
Quoy vous trouvez-vous mal ? Ou si c'est qu'à mon tour
Il faut que je vous fasse un reproche d'amour ?
Au lieu de tesmoigner une excessive joye
Du bien inesperé que le Ciel nous envoye,
Vostre œil s'est obscurcy, vostre teint a changé
Comme si nostre hymen vous avoit affligé.

Mustapha
Ah ne m'imposez pas une peine plus grande
Que celle que je sens du coup que j'aprehende,
O divine beaute, pleut il pleut il au sort
Que vous fussiez en Perse, & que je fusse mort.

Despine
Je ne puis deviner quelle estrange advanture
Vous oblige à des vœux de semblable nature.

Mustapha
Aussi n'avez vous pas abservé comme moy
Les divers mouvements du visage du Roy,
Vous n'avez pas pris garde à ce sens Equivoque
Qui fait qu'en nous flattant il semble qu'il se moque
Sur tout j'ay remarqué qu'au sortir de ce lieu
Son œil m'a semblé dire un eternel Adieu
De rage, ou de pitie deux larmes eschapées
En ont visiblement les paupieres trempées.

Despine
Mais pourquoy nous flatter, luy qui peut d'un clin d'œil
Nous envoyer tous deux de la chambre au cercueil ?
Quel fruit espere-t'il d'un si lasche artifice ?

Mustapha
Le plaisir d'agraver nostre dernier suplice
Par le sanglant despit, & la confusion
Qui suivent le mespris & la derison.

Despine
C'est donc moy seulement que sa hayne regarde
Car pour vous cher amant la nature vous garde
Si ce n'est que mon crime ou plustost mon amour,
Ne luy soit un sujet de vous priver du jour,
Ou que sçachant peut-estre à quel point je vous ayme
Il veuille en vous perdant perdre un autre moy mesme,
Et par ce chastiment injuste & non commun
Me donner deux arrests & deux trespas pour un
Que si pour vous sauver.

Mustapha
N'achevez pas le reste
D'un discours tout ensemble obligeant & funeste
Cette preuve d'amour en l'estat ou je suis
En augmentant la mienne, augmente mes ennuis
Mais changeons de propos, on vient d'ouvrir la porte.

Despine
C'est le present du Roy qu'un Page nous apporte.

Page
Grand Prince en attendant vos ornements Royaux
Recevez s'il vous plaist quelques rares joyaux,
Que de la part du Roy j'aporte à vostre Altesse
Pour en parer dit-il, vous & vostre Maistresse.

Mustapha
Il faut que le present soit d'un prix nompareil
Puis que vous l'aportez avec tant d'appareil
Levez donc ce drap d'or & voyons ce qu'il cache.

Despine
O spectacle mortel

Mustapha
Une trenchante hâche
Des liens, & du linge à nous faire un bandeau !
O don, si tu n'es riche, au moins es tu nouveau.

Page
Avec vostre congé, Seigneur, je me retire
Mais vous comprenez trop ce que je n'ose dire.

Mustapha
Enfin le voicy donc ce meuble precieux
Qui devoit occuper nos esprits & nos yeux,
Quelle occupation, quel meuble, & quelle veue
O present, dont sur tout le partage le tue,
Present, accompagné de crainte & de terreur
Present, qui fais fremir la Nature d'horreur,
Et qui tesmoignes bien que le Ciel abandonne
Celuy qui le reçoit, & celuy qui le donne.

Despine
Ces transports de douleur me semblent cher Espoux
Dignes de vostre sort mais indignes de vous,
Alors qu'en un combat vostre extresme vaillance
Vous gagna mon estime avec ma bienveillance,
Vous traitastes la mort avec tant de mespris
Que dez la je vous creus, & sans peur, & sans prix,
Pourquoi n'usez vous donc de la mesme constance
En une occasion de pareille importance ?

Mustapha
Alors chere beauté, je n'estois pas Amant
Mais la Parque aujourd'huy nous frape egalement
Et cette circonstance est le masque terrible
Qui me la fait treuve, plus dure, & plus horrible,
Voicy le traistre Osman suivy de ses soldats
Serrez vous contre moy.
Il se retire en un coin du Theatre.

SCENE III

Osman, Mustapha, Despine.

Osman, *à ses satellites*.
Sus donc ny manquez pas.

Mustapha
Osman, n'aprochez point faites moy cette grace.

Osman
Seigneur excusez moy, s'il faut que je le fasse
C'est de la part du Roy.

Mustapha
Je dois croire que non
Puis que le Roy mon Pere est trop juste & trop bon
Pour me faire mourir contre toutes les formes
Et creut-il mes forfaits encore plus enormes.

Osman
C'est son ordre pourtant & vous le sçavez bien.

Mustapha
Je vous ay desja dit que je n'en croyois rien.
C'est l'ordre des meschans à qui l'affaire touche
Je n'en recevray point que de sa propre bouche,
Et si quelqu'un de vous entreprend d'aprocher
Il ne fit jamais pas qui luy coustat si cher.

Osman
Faire rebellion, & se mettre en defence
C'est vouloir entasser offence sur offence
Et vous ferez bien mieux.

Mustapha
Impudent discoureur.
Tu sçauras si mon bras.

Osman
Evitons sa fureur.

Mustapha
Il va pour fraper Osman.
La cholere m'emporte à l'aspect de ce traistre
Qui trempe à nostre mort aussi bien que son maistre.

Despine
Telle estoit des Heros la vaillante chaleur
Mais quand nostre puissance esgaleroit la leur,
Pouvons nous tenir bon en l'estat ou nous sommes
Contre un Roy qui commande à tant de milliers d'hommes,
C'estoit à vos amis à faire souslever
Et le Camp & la ville, afin de nous sauver

Mais ne l'ayant pas fait nostre esperance est morte.

Mustapha
On ne presseroit pas mon trespas de la sorte
Si le Roy n'avoit crainte, ou s'il ne connoissoit
Qu'on veut me delivrer à quel prix que ce soit
Si bien que mes amis par des soins qui me nuissent
Avancent les desseins de ceux qui me destruisent.

Despine
Grand Dieux c'est maintenant que nous sommes perdus
Nos ennemis plus forts viennent les arcs tendus.

SCENE IV

Solyman, Mustapha, Despine, Osman, Soldats.

Osman, *& ses Soldats pour la deuxiesme fois*.
Advancez Compagnons la fleche sur la corde
Et tirez sans respect ou sans misericorde,
Suivant l'ordre du Roy, qu'il faut effectuer
Nous devons à ce coup les prendre, ou les tuer.

Mustapha
Commencez donc Meurtriers, couvrez moy de vos flesches
Afin que mon esprit sorte par mille bresches,
Mais pour me prendre vif, n'aprochez point de moy
Ou le fer que je tiens.

Soliman, *mettant la teste à la fenestre*.
Mustapha !

Despine
C'est le Roy
Voyez à la fenestre.

Mustapha
Ouy c'est luy qui m'apelle.

Soliman
Vous faites hors de temps, le brave, & le rebelle
Desormais ces efforts sont vains, & superflus
Donnez donc vostre teste & ne contestez plus.

Mustapha
Ah Sire s'il est vray que vous m'ayez fait naistre
Mais le cruel qu'il est à fermé la fenestre
De peur que mon discours, ne vint à l'emouvoir.

Soliman
Je l'ouvre encore un coup pour vous faire sçavoir
Que si j'entens de vous ny murmure ny plainte,
Si le moindre des miens en reçoit une attainte
Le corps de vostre Amante exposé tout un jour
Servira de spectacle aux Pages de ma Cour.

Mustapha
Ô menace effroyable ! Ô rigoureux suplice.

Despine
Il sufit, qu'on vous traicte avec un peu de Justice
Sans qu'on me traicte encore avec indignité,
Mais ce donc cher Amant à la necessité,
Quittez donc cette hache, en sui vostre innocence
Ne rencontre aussi bien qu'une foible defence
Non non, à mon advis, il est plus à propos
Tant pour nostre vertu que pour nostre repos,
D'aprivoiser la Mort en payant de constance
Que de l'effaroucher en faisant resistance,
Mettez les armes bas, un semblable malheur
A besoin de constance, & non pas de valeur,

Osman, *à ses Soldats*.
Enfin il se rendre.

Mustapha
Bien donc je m'abandonne
Osman fay desormais ce que le Roy t'ordonne.

Un Soldat
Seigneur on vous lîra si vous le permettez.

Mustapha
Accablez moy de fers, prenez vos seuretez
Pour veu que par ma charge elle soit soulagée.

Despine
On les lie separement.
Non non, je ne veux point ny leur extre obligée
Ny souffrir en mourant un traitement plus doux
Que celuy que leurs mains exercent envers vous.

Mustapha
Il dit ces vers regardant à la fenestre ou à l'endroit ou Soliman a paru, car cela s'entent de Rustan, & de la Sultane.
O ! Mes fiers ennemis quel demon vous conseille
De perdre avecque moy cette rare merveille
Elle qui ne devoit en aucune façon
Vous mettre dans l'esprit la crainte ou le soupçon,
Elle qui parmy nous n'eut empesché personne
D'affecter les honneurs, les biens, ou la Couronne,
Elle enfin dont le crime est de m'avoir chery
Si c'est crime d'aymer un malheureux Mary,
Ainsi mon seul respect vous la rend criminelle
Et par contagion mon malheur passe en elle.

Despine

Icy le Page entre.
C'est plustost nostre hymen qui vous rend criminel
Et qui vous fait l'objet du courroux Paternel,
Ainsi l'ardente amour que vous m'avez portée
A causé vostre perte, & l'a precipitée,
Mais un Page du Roy tire Osman à quartier
Ne desesperons pas, il luy donne un papier.

Mustapha
Nostre sort en tout cas ne scauroit estre pire,

Osman
Ouy Page on le fera selon qu'il le desire.

Mustapha
Et bien que veut le Roy ?

Osman
Il lui présente le billet.
Voyez le s'il vous plaist.

Mustapha
Osman, depeschez vous ;
Mustapha lit.

Despine
O Dieux !

Mustapha
Je suis tout prest
Il passe le premier et rentre.
L'eschafaut est-il loin ?

Osman
Dans la salle prochaine.

Mustapha
Nous irons à la mort avecques moins de peine.

SCENE V

Sultane, Orcambre.

Orcambre
Puis qu'elle veut sçavoir les secrets de mon Art
Pour luy me (dit il) ce livre de ma part,
Dont les sacrez feuillets sont autant de peintures,
Qui luy marquent au vray toutes ses adventures
Sous des portraits obscurs ou l'on ne connoit rien
Et sous de naturels, qu'elle connoistra bien
C'est ainsi que le Ciel a permis qu'elle voye
Ce qui peut advancer sa tristesse ou sa joye,
Et bien l'avez vous veu ?

Sultane
Elle entre tristement avec un grand livre à la main.
Je l'ay veu, je le voy
Et ne trouve par tout que des sujets d'effroy,
Mais apres ceste triste & derniere figure
Quels mots treuve-je escrits ?

Orcambre
Faites en la lecture.

Sultane
La Reyne lit tout haut ces Vers.
Oracle
De ces portraits obscurs, & si mal figurez
Le visage inconnu deviendra connoissable
Quand de sa propre main, la Parque impitoyable
Du sang de ton cher fils les aura colorez.
O detestable Oracle, O Mere infortunée
Par la mort de tes fils, à la mort destinée,
Donc mon dernier espoir, mon aymable Selin
Aura comme son frere, une tragique fin,
Celle de Mustapha, que j'ay tant poursuivie
N'asseurera donc pas ma fortune & sa vie,
Ah crainte, ah desespoir, ah mortelle douleur !
O Livre qui predis, & qui portes malheur
Non tu ne fus jamais un ouvrage Celeste
Va reporte aux Enfers ta peinture funeste,
Ah Dieux que rudement vous me voulez punir
Du soin trop curieux d'apprendre l'advenir.

Orcambre
Madame, Hyarbe est homme.

Sultane
Ouy mais homme Prophete,
Des volontez du sort veritable interprete
Et tel pour mon malheur, que vivant comme il vit
Il oblige le Ciel à faire ce qu'il dit.

SCENE VI

Hermine, Alicola, Sultane, Orcambre.

Hermine
Parlant à la vieille qu'elle introduit pour parler à la Reyne, il faut qu'elles entrent sur le Theatre par le mesme endroit que Mustapha sera sorty pour aller à la mort.
Sa bonté pour le moins fait que je m'imagine,
Que vous luy parlerez ?

Alicola
Suffit.

Reyne
Et bien Hermine
Rustan, est il tousjours comme je l'ay quité ?

Hermine
Plus foible, & plus muet qu'il n'a jamais esté
A peine sa vigueur pouvoit elle suffire
A trois ou quatre mots, qu'il s'efforçoit d'escrire.

Sultane
Et le Roy que fait-il ?

Hermine
Il vient de s'enfermer
Avec un desespoir qu'on ne peut exprimer,
Car plus la bienseance à ses douleurs contraintes
Plus il pousse en secret, de souspirs & de plaintes

Sultane
Et le Prince ?

Hermine
Ah Madame il est mort autant vaut.

Sultane
O Dieux !

Hermine
Desja Despine, estoit sur l'eschaffaut
Les cheveux retroussez, & les espaules nues
Quand cette femme & moy, nous en sommes venues.

Sultane
Quelle femme ?

Hermine
Advancez.

Sultane
Qu'elle advance, & pourquoy ?

Alicota *se jettant à genoux*.
Pour la gloire du Ciel, pour le repos du Roy,
Pour celuy de l'estat, & de ma conscience.

Sultane
Le fait merite bien qu'on luy donne audience.
Parlez,

Alicota
Mais le secret ne veut estre esclarcy ?

Sultane *parlant à Orcambre*.
J'entens, retirez vous, Hermine & vous aussi.

Alicota
Puissante Majesté si l'amour en m'excuse
J'attens la mort de vous, & du Roy que j'abuse,
Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'ay sceu les moyens
D'oster à Mustapha, les honneurs & les biens,
Je l'ay pû des vingt ans, mais quoy qu'il m'en advienne
Il a fait ma fortune, & j'ay souffert la sienne,
Depuis neuf ou dix ans que je le suy partout
J'ay couru l'Orient de l'un à l'autre bout.
Et je venois encore avec cette esperance
De voir trembler la Perse au bruit de sa vaillance,
Mais helas puisqu'au lieu d'assujettir autruy
L'impitoyable Parque à triomphé de luy
Je voy bien que le Ciel à permis sa disgrace
Afin que le fardeau du grand Sceptre de Trace,
Qu'il destine à regir l'univers tout entier
Ne chargeat point les mains d'un injuste heritier.

Sultane
Comment ! Osez vous bien, encore en ma presence
Vous moquer de moy mesme, avec tant d'impudence ?

Alicola
Il n'est point fils de Roy.

Sultane
Quoy ! Ne sçait-on pas bien
Qu'il l'eut de la Circasse un peu devant le mien ?

Alicola
Croyez qu'il n'eut jamais la Circasse pour Mere
Ny le grand Soliman pour veritable Pere,
L'enfant dont vous parlez (quoy qu'on vous en ayt dit)
Mourut le mesme jour que les vostre nasquit
Si bien que la Circasse, ambitieuse, & fine
Fit tant que la Nourrice (on l'apelle Aydine)
(Et nous nous connoissons dez nos plus jeunes ans)
M'envoya l'enfant mort avec force presens
Par un certain Esclave appellé Cephalisse,
Qui me dit de sa part que je l'ensevelisse,
Et me pria sur tout que pour le jour suivant
Par mon invention il en eust un vivant,
Il l'eut, & la Circasse extremement adroite
Mena si bien la fourbe & la tint si secrette,
Que Mustapha luy mesme à tousjours ignoré
Ce qu'apres son trespas je vous ay declaré.

Sultane
L'advanture est estrange, & l'enfant, bonne femme
Estoit sans doute à vous ?

Alicola
Non, tres-puissante Dame.

Sultane
A qui donc ?

Alicola
Je ne sçay.

Sultane
Vous l'aviez enlevé.
Peut estre ?

Alicola
Excusez moy, mais je l'avois treuvé
Ou plustost le hazard sans que je m'en meslasse
Me l'avoit mis en main.

Sultane
Ce discours m'embarasse

Alicola
Je l'eus sans y penser d'un Esclave inconnu
En eschange du mort que j'avois retenu.

Sultane
Dieux qu'est-ce que j'entens, hola Valet de Chambre.
Il sort en haste.

Orcambre
Que vous plaist-il Madame ?

Sultane
Aprochez vous, Orcambre
Songez, regardez bien la femme que voicy
Ne l'avez vous point veue en d'autres lieux qu'icy ?
Et toy femme dy moy pourrois tu reconnoistre
L'homme dont nous parlons s'il venoit à parestre ?

Alicola
Le temps aura changé son visage & le mien
Je ne sçay.

Sultane
Regardez, considerez vous bien.

Orcambre
Madame à dire vray ma memoire m'abuse
Ou j'ay de cette vieille une image confuse

Alicola
Madame, assurément sur la foy de mes yeux
Voilà ce mesme Esclave, Ouy c'est luy mesme.

Sultane
O Cieux.

Alicola
Celuy dont j'eus l'enfant est en vostre presence.

Orcambre
Que dis-tu ? Quel enfant ?

Alicola
Celuy que dans Bisance
Tu m'aportas vivant en de tres riches draps,
En eschange du Mort que j'avois dans mes bras

Orcambre
Que te donnay-je encore ?

Alicola
Attens, cette ceinture
Que j'ay tousjours sur moy depuis cette advanture
Voy, le reconnois-tu ?

Sultane
Ciel qu'est ce que je voy.

Orcambre
O Sort !

Alicola
Est-ce elle mesme ?

Orcambre
Ouy c'est elle, ouy c'est toy
Toy mesme assurement à qui je l'ay donnée.

Sultane
Icy elle s'escrit fort haut.
O ! Miserable Enfant, O Reyne infortunée.

Hermine, *sort au cry de la Reine*.
Quels cris ay-je entendus ? Madame qu'avez vous ?

Sultane
Helas vous l'allez voir venez, suivez moy tous

Hermine
Dieux que sera cecy, le desespoir l'emporte
Mais un Page du Roy qui l'arreste à la porte,
Luy presente un papier, & luy parle tout bas.

Orcambre

C'est quelque autre secret que nous ne sçavons pas.

Sultane, *apres avoir leu le billet*.
Page dites au Roy qu'en ce nouveau malheur
Je souffre autant que luy de perte, & de douleur,
Et que par un effet de preuve indubitable
Il connoistra dans peu que je suis veritable,
Orcambre c'est de moy que vous saurez tantost
Ce que cette Estrangere a fait de son depost,
Menez la cependant dans la chambre voisine.
Enfin le Prince est mort chere & fidelle Hermine
D'ou vient que par ce Page ayant sçeu son trespas.
Un contraire dessein arreste icy mes pas,
Il est mort, & de plus O destin pitoyable !
Il est mort innocent & Rustan meurt coupable
Voy, comme ce meschant en advertit le Roy
Par ces mots trop tardifs, & trop dignes de foy.

Hermine, *lit la lettre de Rustan mourant*.
Effrayé de la peur d'un suplice eternel
Je confesse avoir fait la detestable lettre
Qui rend envers le Roy, le Prince criminel,
Si l'estat ou j'estois eut pu me le permettre
J'eusse donné plustost, cet adveu solemnel.
Osman avec Ormin, esclarcira le reste
De ce secret funeste.
O Ciel il est tres-vray qu'un accident pareil
Devroit faire d'horreur esclipser le Soleil,
Mais à considerer les malheurs qui le suivent
Je plains bien moins les morts, que ceux qui les survivent
Tant je crains pour le Roy qu'il n'en meure d'ennuy.

Sultane
Hermine, ce malheur me touche autant que luy
Que si par de hauts cris, & d'excessives plaintes,
Je n'en tesmoigne pas les mortelles attaintes,
Aprens que pour un temps les extremes douleurs
Estourdissent l'esprit, & restraignent les pleurs,
Suffit que Soliman avant que le jour vienne
Connoistra ma douleur si semblable à la sienne
Que tel qui me deteste, & mon ambition
Passera de la hayne à la compassion.

Hermine
Mais la Cour desormais doit estre satisfaite
De la confession que l'Imposteur à faite,
Par ou vous deschargeant, cet esprit detesté
Garde encor la justice à vostre Majesté,
Qui plaingnant Mustapha comme le fils d'un e autre
Fera ce qu'elle doit pour son bien & le nostre.

Sultane
Mon dueil m'oblige bien à de plus grands efforts
Qu'à plaindre le destin, des vivants, ou des morts.
Icy sçavant Hyarbe, icy tes Propheties
A la derniere pres, sont toutes esclaircies,
Ces trois vers se disent comme un sentiment caché.
Il faut donc l'accomplir, Hermine cours en haut
Et dans mon Cabinet apreste ce qu'il faut
Pour faire un mot au Roy de qui je suis en peine.
Va viste, & je te suy.

Hermine
J'obey grande Reyne.

SCENE VII

Soliman, Alvante, Acmat.

Alvante
Et c'est ainsi grand Roy que pensant les guerir
J'ay travaillé moy mesme à les faire perir,

Soliman
Ah je connoy trop tard qu'ils n'ont fait autre crime
Que me tenir secrette une amour legitime,
Quels Royaumes offerts quels articles de Paix
Te pourront reparer le tort que je te fais,
Malheureux Roy Tacmas, dont l'illustre Heritiere
A treuvé dans ma Salle un sanglant Cimetiere,
Mais puisque du malheur je souffre la moitié
Ma propre affliction te doit faire pitié,
Tu pers je le confesse une vaillante fille
Et moy je pers un fils l'honneur de ma famille,
Si bien que l'accident entre nous divisé
Ne doit faire à ta grace un chemin plus aysé,
Quitons donc desormais, & la hayne & les armes
Tirons au moins ce bien du sujet de nos larmes.
Que ceux que l'Orient à tant veu quereler
S'accordent pour se plaindre, & pour se consoler.

Alvante
Helas il n'est plaisir en quelque temps qu'il vienne
Qui console jamais sa douleur ny la mienne.

Acmat, *survenant chaudement*.
Sire le coup est fait, Osman est arresté
Qui confirme l'adveu de la meschanceté,
Et jusque au moindre chef en descharge la Reyne

Soliman
Dieux c'est bien en ceci que la sagesse humaine,
Peut estre comparée, à la garde d'un Fort
Qui sur la foy d'un traistre indignement s'endort,
Icy fidelle Acmat sous ombre de franchise
Ces perfides flatteurs ont ma raison surprise
O ! Faute irreparable !

Acmat

Il faut doresnavant
Empescher que le mal ne passe plus avant,
Bajazet, & les siens entrez par les fenestres
Sont dans la grande Court, qui demandent les traistres
Pour moy c'est mon advis qu'on les aille apaiser.

Soliman
Acmat suivez le donc, qu'on les aille exposer
Et leur dites de plus que ma douleur extresme
A leur juste fureur m'abandonne moy mesme
Je m'en vay chez la Reyne enfermer mon ennuy
Parlant d'Alvante
Emmenez ce vieillard, & qu'on ayt soin de luy.

SCENE VIII

Soliman, Orcambre

Orcambre
La rencontre du Roy m'espargnera la peine,
De le chercher plus loin.

Soliman
Que dit ? Que fait la Reyne
Orcambre ?

Orcambre
Puissant Roy, ces mots qu'elle a tracez
Si vous daignez les voir, vous le diront assez.

Soliman, *apres avoir leu bas*.
Dieux que sera cecy ! Quelle estrange advanture !
Orcambre, tire moy de cette nuict obscure.
Oste moy du dedale ou se pert mon esprit

Orcambre
Ouy Seigneur si je puis !

Soliman
Oy ce qu'elle m'escrit.
Il lit tout haut.
Lettre de la Sultane à Soliman
Adieu mon Cher Espoux, mon extreme misere
Ne peut avoir de fin qu'en celle de mes jours,
Je suis de Mustapha, la veritable Mere
Qui de sa belle vie ay terminé le cours,
Orcambre apres ma mort, & la vieille Estrangere
Vous pourront esclaircir la nuict de ce discours.

Orcambre
Ah Sire ce discours est de trop longue haleine
Il faut songer plustost à conserver la Reyne,
Qui doit perdre à la fois le sens, & la clarté
Si ma doute est d'accord avec la verité.
Puisque la mort pour elle, est un bien souhaitable
Si le mal que je crains, se trouve veritable.

Soliman
O Ciel que de malheurs, l'un à l'autre enchainez
Vont rendre pour jamais mes jours infortunez
La perte de mon fils ne peut elle suffire
A destourner de moy, les restes de ton ire.
Allons, courons, Orcambre ou le sort en fureur
Nous garde encor peut estre, un spectacle d'horreur.
Bajazet entrant furieusement l'espée à la main.

SCENE IX

Bajazet, Acmat, suite de Bajazet.

Bajazet
Sus sus braves guerriers, à la vangeance, aux armes
Faisons couler un fleuve & de sang & de larmes,

Acmat
Ha vaillant Bajazet.

Bajazet
Acmat ne craignez rien
Je n'en veux qu'aux meschants, & je vous connoy bien

Acmat
Grand Prince en ce peril, ma peur ny ma priere
Ne sont pas pour ma vie.

Bajazet
Arriere donc arriere
Car enfin vainement vous pririez pour autruy
Quoy les seuls innocens mourront donc aujourd'huy ?

Acmat
Je voy des Criminels les deux testes coupées
Que portent vos Soldats aux bouts de leurs espées ?

Bajazet
Ouy, c'est teste pour teste, & trespas pour trespas
Mais les proportions ne s'y rencontrent pas,
Et pour la dignité de l'une, & de l'autre ombre.
Il faut que leur victime ayt son prix par le nombre,
Il faut de mille corps en sacrifice offerts
Pour deux que nous perdons ensanglanter nos fers,
Il faut de la marastre à jamais detestée
Faire aux yeux du Tyran qui l'a trop escoutée,
Un exemple effroyable aux Reynes advenir.

Hermine, *sortant de la Chambre de la Reyne*.
Helas elle est à plaindre & non pas à punir

La mort de Mustapha l'a si fort affligée
Quoy que les imposteurs l'en ayent trop d'eschangée,
Que de ce gros poinçon ou brille un diamant
Qui de ses beaux cheveux fut le riche ornement,
Se transperçant le cœur d'une main violente
Elle a fait un passage à son ame innocente.

Bajazet
Quoy vos yeux sont tesmoins qu'elle a perdu le jour ?

Hermine
Et passé chez les morts sans espoir de retour.

Acmat
O fortune !

Hermine
Et le Roy qui se lasse de vivre.
Si l'on n'y met bon ordre est tout prest à la suivre.

Bajazet
Vous autres qui l'aimez, vous pouvez s'il vous plaist
Luy rendre ce devoir tout injuste qu'il est.

Acmat
O jour noir d'accidents, horribles & funestes !
Solyman, Solyman, qu'as tu fait aux Celestes ?

Bajazet, *aux siens*.
Compagnons suivez moy ! Perdons, saccageons tout
Desertons ce Palais de l'un à l'autre bout,
Que tous les serviteurs, & les proches des Traistres
Portent l'iniquité des parents & des Maistres,
Que l'ardeur de tuer par le meurtre croissant
Confonde le coupable avecques l'innocent.
Et que cette vangeance, en cruautez celebre
Soit à nostre Heros une pompe funebre,
Mesme afin qu'un si juste & si prompt châtiment
Passe jusqu'aux sujets privez de sentiment,
Que le perfide sein de cette Terre infame
Soit lavé par le sang & purgé par la flâme.

FIN.

L'Aveugle de Smyrne

(Tragi-comédie, 1637)

François le Métel de Boisrobert, Guillaume Colletet, Pierre Corneille, Claude de L'Estoile, Jean de Rotrou

Édition : *L'Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie par les cinq autheurs, Chez Augustin Courbé, 1638.

A MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE COVALIN,
COLONEL DES SUISSES, &C.

Monseigneur,

J'aurois fort mauvaise grace de vous offrir cette Tragi comedie, si je ne croyois que vous n'aurez pas moins de divertissement à la lire, que vous en avez eu à la voir representer ; ou si je n'étois bien asseuré que les bonnes choses, de la nature de celle-cy, vous plaisent plus d'une fois ; Et qu'il est peu de personnes, qui aiment plus passionnement que vous vous faites, tout ce qui porte le caractere de la Vertu. Puis que c'est une vérité manifeste, il me sieroit mal, de la vouloir publier ; & quand je m'étudierois à la faire, mes paroles n'adjoûteroient rien à vostre Gloire, veu qu'elle éclatte assez d'elle mesme. Pour vous bien louer, MONSEIGNEUR, je n'ay seulement qu'à dire, que vous estes digne imitateur des HEROS de vostre illustre Maison ; que leurs Vertus sont nées avecque vous, comme la Valeur & la Generosité sont naturelles aux Lions, & qu'elles vous mettent generalement dans l'estime de tout ce qu'il y a d'honnestes gens, qui ont l'honneur de vous approcher. Aussi vous sont-ils toujours considerables pour leurs bonnes qualitez, & particulierement pour les Ouvrages de leur Esprit. Ce qui me fait croire, MONSEIGNEUR, que celuy-cy vous sera d'autant plus agréable, que les beautés & les grâces n'en sont pas vulgaires. Que si je prens la hardiesse de vous le presenter, encore qu'il ne soit pas de moy ; c'est pour ce qu'ayant eu le soing de luy fire voir le jour, il est raisonnable que je l'aye aussi de luy chercher un Azile, & qu'asseurement il n'en sçauroit avoir un meilleur que sous vostre protection, ny moy un plus grand bon-heur que celuy d'estre avoue,

MONSEIGNEUR,
Vostre tres-humble, & tres-obeissant serviteur,
BAUDOIN.

AU LECTEUR.

Si l'Invention est l'Ame de la Poësie, je ne doute point, LECTEUR, que vous ne trouviez parfaitement animée cette Piece de Theatre, où sont exprimées avec un Art merveilleux les amertumes & les douceurs de la plus noble de toutes les Passions. Bien qu'elle ait pour titre L'AVEUGLE, les lumieres ne laissent pas d'en estre si vives, qu'elles sont advouer à nos Muses, que c'est Apollon qui les a luy-mesme produites.

Amour, à qui les Poëtes donnent la gloire d'avoir autresfois developé le Cahos, demesle icy d'étranges intrigues ; & par un trait de Magie, qui luy est naturel, il se sert des yeux de la Beauté qu'il a blessée, pour rendre la veue qu'à son exemple ceux qui se voilent de son Bandeau, soient à la fin clair-voyans. Il leur cache ses Mysteres pour un temps, puis il les revele tout à coup ; & pour leur apprendre qu'il est sçavant dans les secrets de l'advenir, il est ensemble l'illustre sujet, & l'Interprete miraculeux de la pluspart des Oracles. En voicy un qui ne s'éclaircit que par luy, apres avoir este prononcé dans le Temple de Delphes en termes obscurs ; d'où cet absolu Monarque des Cœurs, tire des sujets de joye, & des succés agreables. Il montre par là, qu'il n'est pas toujours Autheurs des Tragedies, comme quelques-uns l'ont voulu dire, puis qu'il rend icy Comique l'evenement du dernier Acte de ce Poëme. Vous le reconnoistrez LECTEUR, si vous avez la patience de le voir entierement ; & pourrez juger de ce que vaut cét Ouvrage, soit par l'excellence de sa Matiere, soit par la Forme que luy ont donnée quatre celebres Esprits. Ce qui leur promet (quelque sentiment contraire que leur modestie leur fasse avoir) que cette Tragicomedie aura l'aprobation qu'elle merite, & qui se doit attendre en semblables Pieces, du Jugement qu'on en peut faire sur le papier, plutôt que de l'aplaudissement du Theatre.

ACTEURS

ATLANTE, *Prince du Senat*.
PHILARQUE, *Fils d'Atlante*.
ELIANE, *Fille d'Atlante*.
OLINTHE, *Mere d'Aristée*.
ARISTEE, *Maistresse de Philarque*.
PHILISTE, *Rival de Philarque*.
TERFILE, *Confident de Philarque, & amy d'Atlante*.
ALCINON, *Guide de Philarque*.
PAULINE, *Confidente d'Aristée*.
SILENE, *Geollier*.

La Scene est en l'Isle de Smyrne.

ACTE I

SCENE I

Philarque, Terfile.

Terfile
Les bras ainsi croisez, & les larmes aux yeux,
Frappant du pied la terre, & regardant les Cieux,
Que veut dire Philarque ?

Philarque
Ah ! J'ay trop de courage,
Pour commettre jamais un si perfide outrage.

Terfile
Quel fascheux accident luy causant ces transports,
Agite également son esprit & son corps ?

Philarque
Au secours ma Raison, j'ay besoin de tes armes.

Terfile
Ses mots entrecoupez de souspirs & de larmes,
Ses farouches regards, son geste, & sa couleur,
Tesmoignent qu'il succombe aux traits de la douleur.

Philarque
Ouy, je mourray plustost, que jamais il arrive,

Terfile
Quoy ?

Philarque
Vous m'avez surpris.

Terfile
Quelle peine excessive
Fait que depuis trois jours je vous voy soupirer ?

Philarque
Helas ! J'ay bien sujet de me desesperer.

Terfile
Ne m'apprendrez-vous point d'où vostre mal procede ?

Philarque
J'ay deux forts Ennemis ; mon mal est sans remede.

Terfile
Hé bien, est-ce là tout ?

Philarque
Ils sont à redouter.

Terfile
Nous sommes deux aussi, courons les surmonter ;
Nous en viendrons à bout, s'ils ne sont invincibles.

Philarque
Les pourriez-vous trouver, puis qu'ils sont invisibles ?

Terfile
Hé quoy, ne sont-ce pas des hommes comme nous ?

Philarque
Non, ces deux Ennemis redoutent peu nos coûs ;
Et les efforts d'un Dieu me seroient necessaires.

Terfile
Mais encor, qui sont donc ces puissans Adversaires ?
Où sont-ils ?

Philarque
Dans mon cœur ; il leur sert de séeour.

Terfile
Dans vostre cœur, hé qui ?

Philarque
La Vengeance, & l'Amour.

Terfile
Ce sont deux Passions, dont la moindre est capable
De rendre pour jamais un esprit miserable :
Mais encor, quel sujet vous porte à vous vanger ?
Et quels maux en aymant, vous peuvent affliger ?

Philarque
Deux mots vous l'apprendront, puis qu'il vous prend envie,
Cher amy, de sçavoir l'histoire de ma vie.
Mon Pere eut autrefois assez de cruauté,
Pour vouloir sans raison forcer ma volonté,
Et me faire espouser une autre que la Belle,
A qui je suis lié d'une chaine eternelle.
Je fais ce que je puis, pour arrester sa main,
Comme il alloit signer cet Arrest inhumain :
Je parts, pour éviter ce triste Mariage ;
Je m'esloigne de Smyrne, & fais un long voyage.
Il fut à mon depart touché de desplaisir,
Et cesse à mon retour de forcer mon désir ;
Qui grace aux Immortels, a mon ame asservie
Au plus aymable Objet qui respire la vie ;
Mais qu'avec cette joye il mesle de douleurs !

Terfile
Pourquoy joint-il ainsi les épines aux fleurs ?

Philarque
Il pense que Philiste ait ma Sœur subornée.

Terfile
Que vostre sœur ainsi se soit abandonnée ?

Philarque
Il le croit, & s'attend que par un lasche effort,
Sans me battre avec luy, je luy donne la mort,
Dieux ! Cette lascheté n'est-elle pas extrême ?

Terfile
Le faire ainsi mourir ?

Philarque
Plutôt mourir moy-mesme.

Terfile
Ce qu'il veut n'est pas juste.

Philarque
Il parle absolument,
Et veut que j'obeïsse à son commandement.

Terfile
Mais que luy dites vous ?

Philarque
Que je ne le puis faire,
Parce que la Raison m'ordonne le contraire
Qu'en traistre je le tue ? & vengeant un affront,
Qu'il m'en demeure un autre imprimé sur le front ?
Croit-il bien réparer la honte de sa Fille,
Déshonorant son Fils, & toute sa Famille ?
Voudroit-il abuser par cet assassinat,
Du tiltre glorieux de Prince du Senat ?
Se vanger en Tyran, & par cette licence,
Faire dans toute l'Isle abhorrer sa puissance ?
M'a t'il fait Assassin ? Suis-je lasche, & sans cœur ?
Il m'a donné la vie, il veut m'oster l'honneur ;
Qu'il me laisse l'honneur, & je luy rends la vie :
Ouy, j'ayme beaucoup mieux qu'elle me soit ravie,
Que d'aller faire un coup de Lasche & de Cruel ;
Je veux bien voir Philiste en un juste duel :
Mais je croy, qui plus est, que mon Pere s'abuse,
C'est, c'est peut-étre à faux que Philiste on accuse.
Retirez moy de doute, & faites, justes Dieux,
Esclatter l'Innocence, ou le Crime à mes yeux ;
Et je soûtiendray l'une, ou je vengeray l'autre,
Adfin de conserver mon honneur, & le vostre.
Mais j'apperçoy mon Pere.

Terfile

Allez le consoler.

Philarque
L'éxcez de la douleur m'empesche de parler.

SCENE II

Atlante, Philarque, Terfile.

Atlante
O Ciel qui si long temps m'avez este propice,
Qu'ay-je fait, pour tomber du feste au precipice ?

Philarque
Rien mon Pere.

Atlante
Ah mon fils ! Hé bien, avois-je tort ?
Philiste & vôtre sœur n'étoient-ils pas d'accord ?
J'étois un vieil Réveur, & dans vôtre créance,
Je suposois un crime à la mesme Innocence,
Mais je les ay surpris, je les tiens en prison,
Et sans vôtre secours, j'en auray la raison,
L'effort de vôtre bras ne m'est plus necessaire,
Pour donner à ce Traître un supplice exemplaire ;
Il mourra dans les fers, accable de tourmens,
Autant de fois & plus qu'il vivra de momens.

Philarque
Mais s'il est Innocent ?

Atlante
Ah que viens-je d'entendre !
Pouvez vous bien sans crime un tel crime defendre ?
Ils sont dans ces prisons, & je vay de ce pas,
Par un honteux supplice avancer leur trépas.

Philarque
Mon Pere,

Atlante
Ha ! Laissez moy.

Philarque
Dieux ! Que pensez vous faire ?

Atlante
Mon devoir.

Philarque
Mais plutôt ;

Atlante
Rien ne m'en peû distraire.

Terfile
Il faut vous consoler, & dans cet accident,
Ne parêtre pas moins courageux que prudent.

Philarque
Comment me consoler au milieu de deux peines,
Dont je ne puis suffrir les rigueurs inhumaines ?
L'une, c'est de cacher, malgré mon Desespoir,
Le gouffre d'Infamie, où ma Sœur vient de choir.
Et l'autre est de donner un peu d'air à la flame,
Que deux Soleils vivans allument dans mon ame ;
Deux beaux yeux, où l'Amour fait sa gloire éclater,
Armez de traits de feu, qu'on ne peut eviter.

Terfile
Comment appellez vous cette jeune Merveille,
Qui vous force à brûler d'une ardeur nompareille ?

Philarque
Je vous ouvre mon cœur, avecque liberté,
Je meurs en adorant une Divinité,
Qui paroist en ces lieux sous le nom d'Aristée.

Terfile
Mais l'avez vous aussi dans vos fers arrestée ?

Philarque
Si je n'en suis aymé, je n'en suis pas hay,
Ou ses yeux, & les miens mille fois m'ont trahy :
Je sçay bien que du feu dont je brûle pour elle,
Il est jusqu'en son cœur volé quelque étincelle.
Elle sçait bien aussi quelle est ma passion ;
Elle la dissimule avec discrétion ;
Mais sa mère l'ignore, & je n'ose entreprendre,
De luy dire l'ardeur qui me réduit en cendre.

Terfile
Hé pourquoy ? Quel sujet vous en peut retenir ?

Philarque
A quoy me serviroit de l'en entretenir ?

Terfile
A terminer vos maux par un doux Hymenée.

Philarque
Au Temple de Diane elle l'a destinée ;
Et je croy que bien tost cette chaste Beauté,
Choisira pour retroaite un lieu de pureté,
Plutôt qu'une Maison de gloire dépouillée,
Qu'un Amour dissolu pour jamais a souillée.

Terfile
Il vous faut éclaircir de cette trahison,
Et puis vous songerez à vôtre guerison.
Philarque
Courons donc au Logis ; & s'il nous est possible
Apprenons si mon Pere à mes maux insensible,
Sçaura par les témoins qui peuvent déposer,
Les convaincre, aussi bien qu'il les sçait accuser.

Terfile
Allons, je le veux bien.

Philarque
Mais devant que je sorte,
Allez à la Prison, & frappez à la porte ;
Peut-étre n'a-t-il dit que pour m'épouventer,
Qu'il les a fait ainsi l'un & l'autre arrester.

Terfile
J'y vay tout maintenant ; poursuivez vôtre route.

Philiste
Qui heurte ?

Terfile
C'est assez, j'oy Philiste sans doute.

Philiste
Quel est cet Importun qui heurte de la sorte,
Sans vouloir seulement m'en dire la raison ?
N'est-ce point un Esprit, qui frappant à ma porte,
Veut que j'ouvre plutôt mon Cœur que ma Prison ?
Hé bien, il faudra que je l'ouvre,
Et que librement je découvre,
Mon crime, & mon affection ;
L'un me perd, l'autre est ma deffence ;
L'un merite punition,
L'autre est digne de recompense.

Pouvons nous trop oser sous l'Amoureux Empire,
Pour vaincre la Beauté, qui nous force à l'aimer ?
Libre je déplaisois à l'Objet que j'admire,
Et peut-estre Captif m'en feray-je estimer.
Ne sera t'elle pas forcée,
De me louer en sa pensée,
Puis qu'en l'adorant je me pers ?
Ma prise m'est une Victoire ;
Je triomphe au milieu des fers,
Et ma honte cede à ma gloire.

Rien ne paroist si grand que mon amour fidelle,
Et mon crime en pouvoir le surpasse pourtant,
On crit qu'elle a failly ; mon crime passe en elle,
Et jamais mon amour n'en a sceu faire autant.
Il n'entra jamais dans son ame
Le moindre rayon de la flame,
Qui comble mon cœur de soucy :
Elle me hait, je la seconde ;
Car je me hais moymesme aussi,
Afin de n'aimer qu'elle au monde.

Je n'aime qu'elle au monde, & veux malgré l'Envie,
Pour l'ôter de l'orage, & la conduire au port ;
Faire voir qu'on s'attaque à la plus belle vie,
Qui tombera jamais sous les traits de la Mort.
Que si je n'ay pas la puissance,
De monstrer que son innocence,
Ne se peut sans crime accuser ;
Au moins la Loy la plus cruelle,
Ne me pourra pas refuser,
La gloire de mourir pour elle.

Un incroyable excès & d'Amour,& de peine,
Fait qu'avecque raison j'ay toujours souhaitté,
De pouvoir posseder cette Belle Inhumaine,
Ou de pouvoir au moins mourir pour sa beauté.
Maintenant l'un m'est impossible,
Mais l'autre m'est bien infaillible :
Je vay mourir en la servant ;
Et la mort m'est un avantage,
Puis que ce beau Rocher vivant,
Est la cause de mon Naufrage.

Peut-estre cette Ingratte, apres tant de services,
Aura-t'elle regret à la mort d'un Amant ;
Qui soutiendra toujours, au milieu des supplices,
Qu'il est seul Criminel, & qu'il meurt justement ;
Mais que pourtant sa faute est belle ;
Qu'il est moins Traitre que Fidelle,
Et moins coupable qu'Amoureux :
Qu'Aristée est la Vertu mesme,
Et que Philarque est trop heureux,
D'étre luy seul tout ce qu'elle aime.

SCENE III

Terfile, Philarque.

Terfile
Tout ce que dit Atlante en cette occasion,
Est, comme son esprit, plein de confusion.

Philarque
Il n'a point de leur crime une assez claire marque,

Mais on vient de nommer Aristée & Philarque :
N'avez vous pas ouy ces malheureux Amans,
Proférer nos deux Noms au fort de leurs tourmens ?

Terfile
Ouy, mais à quel propos vous nomment-ils ensemble ?
D'où vient que dans ce lieu vos deux noms on assemble ?

Philarque
Ils joignent justement nos Noms en leurs discours,
Puisque nos cœurs sont joints, & le seront toûjours ;
Allons en leur parlant tâcher de les surprendre.

Terfile
Mais quoy, de leurs Prisons vous pourront-ils entendre ?

Philarque
Je viens de les ouïr, sans doute ils m'entendront.

Terfile
Mais à vôtre parole ils vous reconnoitront.

Philarque
Je la déguiseray.

Terfile
Dieux quelle réverie !
Mais que leur direz-vous ?

Philarque
Approchez je vous prie,
Un mensonge en pourra tirer la verité,
Il est mort le Méchant, & l'a bien merité.

Aristée *en Prison.*
Qui donc est mort ?

Philarque
Celuy qui tient vostre franchise,
Et venoit vous parler, quand on vous a surprise.

Aristée
Qui l'a tué ?

Philarque
C'est moy, j'ay terminé son sort.

Aristée
Ha ! C'est donc toy méchant qui merites la mort.

Philarque
La raison ?

Aristée
Laisse moy, cherche qui te réponde :
Sa mort me fait mourir, va, le Ciel te confonde.

Terfile
Pour une Prisonniere elle a peu de douceur ;
Mais qui vous parle ainsi ? Seroit-ce vostre Sœur ?
Philarque
Et qui donc ?

Terfile
Je ne sçay, mais sa voix, ce me semble,
Et celle qui parloit, n'ont rien qui se ressemble.

Philarque
Ce sejour triste & noir, plein d'un air eschauffé,
Où le son de la voix est soudain étouffé,
Et la peur, & le mal, dont elle est affligée,
Ont en moins d'une nuict sa parole changée.
Mais allons vers Philiste, & tâchons d'en tirer
Ce que jamais ma Sœur n'a voulu déclarer,
Elle est morte à la fin, & sa mort est Tragique.
Il va à la prison de Philiste,& frappe à la porte, & dit :

Philiste *en Prison*.
Qui donc est morte ainsi ?

Philarque
Cette jeune Impudique,
Qui de feux dissolus embrasoit vos esprits,
Et venoit vous parler, quand on vous a surpris.

Philiste
Impudique ! Bons Dieux, tu vomis un blaspheme :
Elle étoit Innocente, & ma faute est extreme,
Impudique ! Ha plutôt dy qu'avec la Beauté
On a mis au tombeau la mesme Chasteté.

SCENE IV

Atlante, Philarque, Terfile.

Atlante
Que voye-je ? Parlez vous à ces deux miserables ?

Philarque
Je parle aux Prisonniers, Innocens, ou Coupables.

Atlante
Innocens ? J'ay pitié de toy, si tu le crois ;

Philarque
Arreste ; si ma Sœur n'a déguisé sa voix,
Quelqu'autre Prisonniere a répondu pour elle.

SCENE V

Heliane, Pauline, Atlante, Philarque, Terfile.

Atlante
Heliane paroist sur le Theatre.
Dieux ! Qui l'a fait sortir, étant si Criminelle ?
Ne l'apperçoy-je, pas qui s'en vient droit à nous ?

Heliane
Triste jusqu'à la mort, j'embrasse vos genous,
Pour sçavoir.

Terfile
Les sanglots luy coupent la parole.

Atlante
Qui l'a mise dehors ? Que le Ciel me console,
Mais tout le monde au moins connoit visiblement,
Que si je l'accusois, c'étoit bien justement :
Ses pleurs & ses sanglots, avec trop d'apparence,
Me demandent pardon de sa cruelle offense.

Heliane
Vous demander pardon ? Ha ! Dieux que dittes vous ?
Qu'ay-je fait qui vous picque, & vous mette en courrous ?
Vous demander pardon ! Je serois insensée,
N'étant pas seulement coupable de pensée.

Atlante
Impudente, confesse, & ne differe plus ;
Sanglots, Plaintes, Sermens sont icy superflus.

Heliane
Si j'ay perdu l'honneur, je veux perdre la vie ;
Le garder, ou mourir, est toute mon envie,
Et je ne sçay quel crime on me peut imposer ;
Mais je sçay que sans crime on ne peut m'acuser.

Atlante
Quel endroit cette nuict te retenoit cachée,
Alors que dans la chambre en vain je t'ay cherchée ?

Heliane
J'étois devant l'Autel, où je priois les Dieux,
De vous toucher le cœur, & vous ouvrir les yeux.

Pauline
Il est vray ;

Atlante
Que sans vous elle s'est échappée,
Pour s'en aller trouver celuy qui l'a trompée ;
Et qui favorisé des ombres de la nuit,
L'attendoit sans témoins ;

Heliane
D'où vient ce mauvais bruit ?
Mon cœur ne fut jamais saisi de cette envie,
Vous me donnez la mort.

Atlante
Je t'ay donné la vie.

Heliane
Me la conservez vous, si vous m'ostez l'Honneur ?

Atlante
Helas ! Le seul Philiste en est le ravisseur ;
Et par ce coup funeste, en prive ma Famille.

Heliane
Il demeure pourtant entier à vôtre Fille.

Atlante
Dieu le voulut ainsi !

Heliane
Veuillez le seulement ;
Vous le verrez bien tôt, avec étonnement.

Atlante
Ouy, ton crime, & ma mort, ma honte, & ton supplice.

Heliane
Mais plutôt ma Vertu, qui s'opose à tout Vice,

Atlante
Tes discours & tes pleurs ne m'appaiseront pas.

Heliane
La raison le doit faire, ou je cours au trépas.

Atlante
Tay toy.

Heliane
Mon innocence en un estat si triste
Parlera donc pour moy.

Atlante

Connois tu bien Philiste ?

Heliane
Je le dois bien connoitre.

Atlante
Où penses-tu qu'il soit ?

Heliane
Je croy qu'il est chez luy.
Atlante
Ton esprit te déçoit ;
Approche toy d'icy, mais n'ouvre pas la bouche.

Heliane
Quel moyen de parler dans le mal qui me touche ?

Atlante
Philiste, nous sçavons tout ce qui s'est passé,
Vous perdez temps de feindre, elle a tout confessé.

Philiste *en Prison*.
Son innocence donc vous est assez conneue.

Heliane
Vous a t'on pas surpris ? & ne l'a t'on pas veue,
La nuit avecque vous ?

Philiste
Je ne sçaurois celer,
Que nous étions sortis la nuict pour nous parler.

Atlante, *se tournant à Heliane*.
Entens tu ce qu'il dit ? As tu la hardiesse,
De le nier encore, apres qu'il le confesse ?

Heliane
J'entens de ces discours les mots, mais non le sens,
Je n'ay jamais brûlé que de feux innocens.

Pauline
Dieux ! Qui nous peut jouer une telle partie ?

Heliane
Les Dieux m'en sont témoins, je ne suis point sortie,
Et n'ay point veu Philiste.

Atlante
Insigne fausseté !
Que de feintise est jointe à sa meschanceté !
Tu n'as point veu Philiste ?

Heliane
Accablez moy de chaines,
Et je diray toujours, au milieu de mes gesnes,
Je n'ay point veu Philiste.

Atlante
Ha ! Tu meriterois
D'étre mise en Prison, pour la seconde fois.

Heliane
Je n'y suis point entrée, & j'y seray contente,
Pourveu que dans mes maux, je me trouve innocente :
Mais le tort qu'on me fait me met au desespoir.
Atlante
Infame, cache toy, je ne te puis plus voir.

Terfile
Ses pleurs demandent grace.

Atlante
On luy fera Justice,
Ouy, je veux à son crime égaler son supplice.

Philarque
Quels celestes flambeaux dissiperont mes nuits ?
Quel Dieu débrouillera le Cahos ou je suis ?
Rentrons, & par argent, ou bien par artifice,
Tirons la vérité de sa vieille Nourrice.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE I

Atlante, Philarque.

Atlante
Voilà pas un étrange & bizarre accident ;
On les appris tous deux ensemble ; & cependant,
Elle étoit dans sa Chambre, & n'en est point partie,
Si l'on croit mon Portier, elle n'est point sortie,
Sa Nourrice & mes gens sont tous d'un mesme accort,
Pour la favoriser, & seul j'auray le tort.
On se plait à tromper les vieilles gens sans cesse,
Les valets sont toujours contr'eux pour la jeunesse ;
Quelqu'un pourroit pâtir de mon juste courrous.

Philarque
Certes, ce déplaisir me touche autant qu'à vous ;
Mais parmy ces malheurs, qui choquent la Constance,
Monstrez vôtre Vertu par vôtre resistance.

Atlante
Hélas qu'il est aisé de sembler genereux,
Et d'étre Philosophe, alors qu'on est heureux !
Que nous sommes touchez d'un sentiment contraire !
Ha qu'un Pere ayme bien plus fortement qu'un Frere !
Ton cœur est endormy, laisse le réveiller ;
Fay le Frere & le Fils, & non le Conseiller.

SCENE II

Atlante, Heliane, Pauline, Philarque, Silene.

Philarque
Voicy ma Sœur qui vient.

Atlante
Rien ne t'est impossible ;
Par tout tu trouves l'art de te rendre invisible :
Tes tours sont merveilleurx ! Tu sors de la Maison,
Sans qu'on s'en aperçoive, & puis de la Prison,
J'admire ton esprit, dont la souplesse est rare.

Pauline
Dieux ! Rendez luy les sens, le bon homme s'égare.

Heliane
Les miens d'étonnement se trouvent tous confus :
Moy sortir de Prison, où jamais je ne fus ?
Moy sortir du logis ? Je n'en suis point partie,
De mon devoir aussi je ne suis point sortie.

Atlante
Sus, il t'y faut rentrer : qu'on ouvre la Prison.

Heliane
Hé, mon Pere, escoutez ma voix, & la raison.

Atlante
Je la mets en vos mains ; vous me respondrez d'elle,

Silene
Silene doit ouvrir la Prison, & comme Heliane y doit entrer, Aristée doit sortir.
La Prison est fort seure, & Silene est fidelle.

Atlante
Mais qu'est-ce que je voy ?

Philarque
Mes yeux me trompez vous ?

Heliane
Que j'ay d'estonnement !

Philarque
Et que j'ay de courrous !

SCENE III

Aristée, Philarque, Atlante, Heliane.

Aristée
Et bien, que voulez vous ? Délivrer l'Innocente ?
La Vertu sera-t'elle enfin assez puissante ?
Vos cœurs se seront-ils amollis, jusqu'au point,
De vouloir reunir ce que l'Amour a joint ?
O Dieux ! Je voy Philarque, objet seul que j'adore ;
Mais comme est il sans fers, puisque j'en porte encore ?
Qui l'a peu delivrer ? Qui me peut retenir ?
Luy veut on pardonner, & me veut on punir ?
Seroit-il Inconstant, comme je suis Loyalle ?
Encor que nous ayons une Innocence égalle,
Je voy bien qu'aujourd'huy nôtre sort ne l'est pas,
Maintenant sans frayeur je verrois le trépas.
Que mon cœur est ravy dans sa peine malheureuse !
Non, par les sentimens dont ce cœur est charmé,
Je ne sçaurois souffrir que dans l'objet aymé :
Vos malheurs font les miens, qui vous nuit, m'importune,
Et l'heur que vous avez fait ma bonne fortune :
Tant que vous n'aurez point les maux que j'ay soufers,
Je m'estimeray libre, au milieu de mes fers.

Philarque
Que voyez vous mes yeux ? Mon Amour maltraittée,
La Vertu de ma Sœur, le Crime d'Aristée,
Par sa légèreté mon espoir abattu,
Et le Vice qui regne, où regnoit la Vertu.
Las ! En cet accident, qui cause mon martyre,
Que ne diray-je point ? Ou que luy dois-je dire ?
Dois-je avoir du respect ? Dois-je la quereller ?
Quoy ! Me pourray-je taire ? Ou pourray-je parler ?
Ha ! Que ne suis-je mort, voyant qu'elle est capable
D'une légèreté qui la rend si coupable.
Il n'est point de raison qui la puisse excuser,
Et n'en est point aussi qui me puisse appaiser.

Aristée
Moy coupable ! & de quoy ? Faites le moy connétre,
Ne l'étant que pour vous, je ne pense pas l'étre.

Atlante
Tirons nous à l'écart, afin que librement,
Ils puissent demesler leur mécontentement.

Heliane
Amour vuidera mieux, sans témoins, leur querelle.

Philarque
Hélas ! Que me sert-il d'avoir este fidelle ?

Aristée
Mais, Philarque, apres tout, je ne voy point vos fers.

Philarque
Aussi n'en ay-je plus, je les ay trop souffers.

Aristée
Que vôtre liberté me va causer de joye !
Et que je doy bénir la main qui me l'envoye !
Qui vous oste ces fers, en ce jour fortuné ?
Dites moy.

Philarque
Celle là qui m'avoit enchaisné.

Aristée
Je ne vous entens point, comment ! Est-ce une femme ?

Philarque
En pouvez vous douter ?

Aristée
Ouy, j'en doute, mon ame ;
Car un homme m'a prise.

Philarque
Un homme ! Je le croy,
Et ce qui me déplait, c'est un autre que moy.

Aristée
Que dites vous, bons Dieux ! D'où vous nait ce caprice ?
Voudriez vous l'avoir fait ?

Philarque
Seroit-ce une injustice ?
Je le dis franchement, je serois satisfait,
Et nul autre que moy ne devroit l'avoir fait.

Aristée
Que vous estes changé ! Qui peut vous reconnêtre ?

Philarque
Ah ! Si je ne le suis, j'ay bien sujet de l'estre.

Aristée
Mais enfin, cher Philarque, aydez à ma raison.
Comment avez vous pû sortir de la Prison ?
Icy mon esprit cede, ici je rends les armes.

Philarque
Vous m'avez jette hors de celle de vos charmes :
En nulle autre Prison ce Cœur ne fut jamais,
Et libre, il deviendra plus sage desormais.

Aristée
En nulle autre bons Dieux ! Voyez, voyez vos Lettres,
Le Ciel confond toûjours l'artifice des Traitres.

LETTRE
Pour sçavoir si j'arrive au port,
En suitte d'un si long voyage,
Et si mon cœur vaincra le sort,
Et triomphera de l'orage ;
Je me sers d'un amy si fidelle & discret,
Que j'ose luy fier ma vie, & mon secret.

Apprenez moy, chere Beauté,
Si vôtre cœur toûjours fidelle,
A flechy la severité,
D'une Mere injuste & cruelle.
Car si la cruauté s'oppose à mes amours,
Je consacre aux Autels le reste de mes jours.
PHILARQUE

Dans ces obscuritez je reste sans lumiere.

Aristée
Achevez donc de lire, & voyez la derniere.

LETTRE

Nos ennemis seront confus,
Si vous osez tenter une belle Avanture ;
Amour, aussi bien que Mercure,
Pourroit tromper les yeux d'Argus.
Rendez vous donc sur ce rivage,
Qui me sera plus doux, qu'il ne paroist sauvage ;
Mais pour me rendre heureux un jour,
Venez y seule, avec Amour.

PHILARQUE

Philarque
Je reconnois mon nom, je voy que l'écriture
Est fort bien contrefaite, ô l'étrange imposture !

Aristée
Peux tu désavouer qu'elles partent de toy ?
Perfide, es-tu sans yeux, aussi bien que sans foy ?
Les peux tu bien nier à celle qui confesse,
D'avoir en t'écrivant témoigné sa foiblesse ?
Rends mes Lettres, Ingrat, rend les moy dans ce lieu,
Et nous disons apres un eternel Adieu.

Philarque
Las ! À mon grand regret, je n'ay rien à vous rendre,
Car je n'ay rien receu.

Aristée
Tu t'en voudrois defendre ;
Va, le plus Inconstant qui respire le jour,
Le Ciel me vengera de ton perfide amour.
Est-ce donc là le fruit de ma perseverance ?
Des pleurs, & des sanglots poussez en ton absence ?
Ingrat, est-ce le prix des soins & des travaux,
Souffers depuis trois ans, à vaincre tes Rivaux ?
Je n'ay rien eu que toy de cher à la pensée ;
J'ay tout fuy pour te suivre, & tu m'as délaissée :
Il n'est rien que pour toy mon cœur n'ait entrepris,
Et tout ce que j'ay fait attire ton mépris ;
Mes parens irritez ont veu ma resistance
Vaincre tous leurs efforts, mépriser leur puissance,
Pour t'aymer, pour te plaire, & vivre en tes liens ;
Et tu cedes sans peine aux volontez des tiens,
Pour me nuire, Infidelle, & pour me faire outrage ?
Les preuves de ma foy, celles de mon courage,
T'obligent-elles donc, lâche, & perfide Amant,
A paroitre infidèle, & foible également ?
On dit, mais on se trompe, en tenant ce langage,
Que l'homme est seul constant, & la femme volage ;
Cependant j'ayme encor, & mon œil affligé,
Te void non seulement changeant, mais tout changé.
J'ay vaincu ma raison, qui t'étoit si contraire ;
Et toy, pour me traiter en mortel adversaire,
Tu delaisses la tienne, aussi bien que ta foy
La tienne qui combat asseurément pour moy.

Philarque
Pensez belle Aristée.

Aristée
Ah ! Philarque, ton crime
N'a point devant mes yeux d'excuse legitime.

Philarque
Escoutez, je vous jure.

Aristée
Ah ! Parjure tu mens,
N'irrite point le Ciel avec tes faux sermens ;
Tu n'as rien à me dire, apres l'affront insigne,
Que tu fais à ce cœur, dont tu n'étois pas digne :
Mais si j'ay peu me vaincre, & faire un tel effort
Dessus moy, pour t'aymer en dépit de mon sort :
Scache que je puis bien me surmonter encore,
Pour ne te plus aymer, Ingrat, que je déplore ;
Et quand mesme il seroit impossible à mon cœur,
De n'aymer pas ce lasche & perfide Vainqueur,
Au moins j'abhorreray son inconstance extresme,
Qui luy doit désormais faire horreur à luy-mesme.

Philarque
Souffrez que je vous die en deux mots seulement.

Aristée
Quoy ! Que me diras tu ? Veux tu perfide Amant,
Ou me faire un reproche, ou me faire une excuse ?
Tu ne peux t'excuser, car ton crime t'accuse,
Et ma pure Innocence auroit peine à souffrir
Ton injuste reproche, il me feroit mourir.
Hélas ! Qui t'a forcé, foible & mauvais courage,
De joindre à l'Inconstance & l'affront & l'outrage ?
N'as-tu peu me quitter qu'en traistre & suborneur ?
Surprise au rendez-vous qui cause mon malheur :
Dy moy ce que j'ay fait, pour meriter ta haine ?
N'est-ce pas une place ou chacun se promene ?
N'y suis-je pas venue, Ingrat, dessus ta foy ?
Ay-je rien fait de lache, & d'indigne de moy ?
Avois-je autre dessein que de t'y faire instance,
D'une honneste amitié, d'une ferme constance ?
Depuis trois ans passez, que mon aveuglement,
Dedans ton amitié m'engagea follement,
T'ay-je dit un seul mot, qui m'ait porté dommage,
Et dont ton vain esprit pût tirer avantage ?
Tu sçais que non, Barbare, & veu que tu ne peux,
Me perdre par ma faute, ainsi que tu le veux,
Tu me perds par moy mesme, ah ! Que penses tu faire ?
Donc ma ruine, Ingrat t'est glorieuse & chere ?
Doncque ton foible esprit, follement transporté,

En tire grand plaisir, & grande vanité ?
S'il est vray qu'en effet ton ame en soit ravie,
Si mon malheur te plait, que ne prends tu ma vie,
Pour achever ma perte en la diminuant ?
Tu le peux aisément, qui t'en garde méchant ?
Tu portes au costé, des armes pour la prendre,
Je n'en ay point icy, qui me puissent defendre,
Et quand bien j'en aurois, je n'en userois pas ;
Sans defence, & sans peur, j'attendrois le trépas :
J'y cours avecque joye, & ce Cœur magnanime,
Te punit mieux ainsi de l'excez de ton crime.

Philarque
Vous faire mal, bons Dieux ! Plutôt mourir cent fois,
Ah ! Vous estes ma vie ;

Aristée
Ingrat, si je l'étois,
Pour me vanger de toy, je me tûrois moy-mesme,
Ne pouvant plus souffrir ta perfide extrême.
Fay mieux, puisque ton ame insensible à pitié,
N'a jamais sceu respondre à ma tendre amitié ;
Puis que tu n'as peu suivre, à faute de courage,
L'avis de mon Amour, suy celuy de ma rage :
Penses-tu par ma mort faire un nouveau forfait ?
C'est plutôt expier le premier dés-ja fait.
Voudrois tu bien, infâme, encore ouvrir la bouche ?
Ne croy pas que jamais ton repentir me touche :
Je ne te parle plus, va, face le pouvoir
De nos Dieux, que jamais tu ne puisses me voir :

Philarque
Arrestez, Aristée, arrestez, inhumaine.

Heliane
Ah ! Pour la retenir nôtre assistance est vaine.

Atlante
Peux tu la regretter ?

Philarque
Helas ! Elle s'enfuit ;

Atlante
Et qui plus est, ton Cœur l'accompagne, & la suit.

Philarque
Il est vray, je l'advoue.

Atlante
Elle va chez sa mere ;

Philiste
Je brûle également d'Amour, & de Colere,
Seroit-elle Innocente ? Ah ! Je n'en doute point.

Atlante
Mais que dira Philiste ?

Philarque
Esclarcissons ce point.

Atlante
Sus, avérons son crime ;

Philarque
Ou bien son Innocence :

Atlante
Voy bien si son discours aura quelque apparence :
Silene vient d'ouvrir, advancez donc un pas,
Et l'interrogez bien, je ne paroistray pas.

SCENE IV

Philiste *en Prison.*
Philiste sort de prison, Silene ayant ouvert la porte.
Et bien, que voulez vous d'un Amant misérable ?
Faites qu'il souffre seul, puis qu'il est seul coupable ;
Ou vueillez soulager la douleur qu'il ressent,
Puisque ce cœur coupable, est pourtant innocent.
Si j'ay pris un dessein, qui n'est pas legitime,
L'amour qui fait la faute, en efface le crime :
Pour tromper un Rival, l'artifice est permis ;
On peut tout employer contre ses ennemis :
Depuis assez longtemps la Fortune irritée,
Me fait souffrir l'orgueil de la belle Aristée :
Quatre fois le Soleil a reveu ses Maisons ;
Et quatre fois cet Astre, autheur de toutes choses,
A veu fondre la neige, & fait naistre les roses ;
Depuis que ses beaux yeux captiverent mes sens
Sous le joug rigoureux de leurs attraits puissans.
Avec de grands respets mon ame l'a servie,
Mon cœur, pour s'immoler a mesprisé la vie ;
Il a beaucoup souffert, beaucoup dissimulé ;
Il a veu sa froideur, lors qu'il estoit brûlé ;
Et loin de l'émouvoir, par un juste reproche,
Les torrens de mes pleurs n'ont touché qu'une roche.
Enfin connoissant bien, que par vôtre retour
Cet espoir, qui fait naistre, & fait vivre l'amour,
M'alloit abandonner, la pasle Jalousie,
M'a logé des bourreaux dedans la fantaisie ;
Elle m'a fait juger, que vous teniez son cœur,
Qu'au triomphe d'Amour vous estiez le vainqueur,
Et que tant de mépris, que je recevois d'elle,
Venoient moins d'un esprit farouche que fidelle ;

Que je n'étois hay, que pour ce qu'elle aymoit,
Et que malgré sa glace, un autre l'enflammoit.
Dans ces vifs sentimens, que la Rage me donne,
La Raison fuit de moy, la Vertu m'abandonne :
Ainsi je me resous en cette extrémité,
De vaincre mon Vainqueur par une lascheté.
J'écris sous vôtre nom à la belle Aristée ;
La par des mots de flame, elle est sollicitée,
De m'accorder le bien que je la puisse voir,
Sur le bord de cette onde, où chacun va le soir.

Philarque
Quel estoit le dessein d'une telle entreprise ?

Philiste
Mon cœur s'imagina, qe se voyant surprise,
Pour sauver son honneur, elle consentiroit
A cet heureux Hymen, où son Amour l'embarque,
Et Philiste est heureux, sous le nom de Philarque.
Mais Dieux ! Quelle inconstance accompagne le sort ?
J'ay fait enfin naufrage, estant si pres du port :
Devant que luy parler, pour disgrâce dernière,
On m'a fait prisonnier, comme elle prisonniere.
Je connois clairement, qui c'est qui m'a trahy ;
C'est Clearque, un des miens, que j'ay toujours hay ;
A qui je dis hier, en secret par finesse,
Qu'Heliane m'aymoit, qu'elle estoit ma maistresse,
Que tous les autres objets m'estoient indifferens,
Que j'allois l'enlever, malgré tous ses parens ;
Ce que j'ay dit expres, pour sauver Aristée,
Que parmy mes transports, j'ay toujours respectée :
Ce bruit s'est divulgué, lon a creu ce causeur ;
Voyla comme j'offence, & le Frere, & la Sœur ;
J'en demande pardon à tous deux, & j'espere,
De l'obtenir par vous, d'Atlante vôtre Pere.

Heliane
Philiste, en ce discours que vous me soulagez !
Les Dieux sont un Azile à tous les affligez ;
Ah ! Qu'ils font bien parestre, en prenant ma defence,
Que leur Bonté suprême a soin de l'Innocence,
L'ayse que j'en ressens, ne se peut exprimer.

Atlante
A ce juste plaisir je me laisse charmer ;
Pour te voir Innocente, & pour estre coupable,
De t'accuser à tort, ma joye est incroyable.

Philarque
Demande ton pardon à l'Objet de ma Foy,
Obtien-le d'Aristée, & tu l'auras de moy.

Philiste
Je n'en demande point à la Belle offensée,
Pour elle aucun remords n'agite ma pensée ;
Les fautes que peut faire un amour vehement,
Méritent recompense, & non pas chastiment.
Quand nous voulons gaigner l'objet qui nous engage,
Qui l'offence le plus, l'oblige d'avantage :
Il faut en ce seul point aller jusques au bout,
Car aymer sagement, c'est n'aymer point du tout.
Vous estes plein d'ardeur pour la belle Aristée,
Mais Dieux ! Qu'il est facile à l'ame bien traittée,
De conserver un feu, si doux & si charmant,
Et lors qu'on est heureux, qu'il fait bon estre amant !
Moy, qu'on n'a jamais veu que d'un œil de colere,
Qui ne faisant qu'aymer, ne fais rien que déplaire,
Dont le sort est cruel, comme le vôtre est doux,
Il le faut confesser, j'ayme bien mieux que vous.

Philarque
De subtiles raisons vos paroles sont pleines,
Mais c'est injustement que vous plaignez vos peines,
Et que vous condamnez cette ingrate Beauté,
Dont vôtre cœur se plaint d'étre si mal traitté.
Vous avez ses faveurs, & ses lettres pour gages
De son bon traittement.

Philiste
O foibles témoignages !
Cruel ressouvenir d'où naissent mes douleurs,
J'ay des Lettres Philarque, & vous seul des faveurs,
Elles n'allegent point mes disgrâces passées,
Puisque c'est à vous seul qu'elles sont adressées.

Atlante
Quelles faveurs bons Dieux !

Philarque
Faites les moy donc voir.

Philiste
Ainsi l'ont ordonné le Sort & le Devoir.

LETTRE
Mon cher & bien aymé Philarque,
Ma Mere a toûjours sa rigueur,
Mais nul n'aura jamais mon cœur,
Que les Dieux, ou vous, ou la Parque.
ARISTEE

Philarque
Elle s'adresse à moy ; je n'en sçaurois douter,
Mon cœur n'a desormais plus rien à redouter.

Atlante
Il ne m'a point menty, c'est là son écriture,
Sa colere est trop juste, ah cruelle Avanture !

Retirez vous, Philiste, un homme de haut cœur
Pardonne à son Rival, quand il en est Vainqueur.

Philarque
Je la tiens innocente.

Atlante
Ah Ciel, quelle foiblesse !
Tu veux encor baiser une main qui te blesse ?
Tu veux croire un Rival, esprit tout hebeté,
Et tu ne rougis point de ta simplicité ?
Quoy donc, ton lâche cœur n'ayme point la vengeance ?
Quoy, ne peuvent-ils pas estre d'intelligence,
Et s'accorder tous deux, pour mieux te decevoir ?
Bons Dieux assistez moy, va, je ne te puis voir.

Philarque
Je ne sçaurois souffrir de te voir mal traittée,
Te voyant Innocente, adorable Aristée :
Le crime qu'on impose à ton ardante amour,
Prouve qu'elle est pour moy plus claire que le jour ;
Je soustiendray par tout cette juste querelle,
Et jusques à la mort je te seray fidelle.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III

SCENE I

Atlante, Terfile.

Atlante
Terfile, quel mal-heur est comparable au nôtre,
Je sors d'un precipice, & rentre dans un autre,
Que nous sommes à plaindre ! & qu'un Pere aujourd'huy,
Souffre pour ses Enfans de misere & d'ennuy !
Tantôt triste & confus, je croyois que ma Fille,
Perdoit en se perdant l'honneur de sa Famille ;
Je la treuve Innocente, & dans le mesme jour,
Mon Fils devient coupable, & ce mal vient d'amour,
Cet Amant aveuglé, de qui l'ame obstinée
Court apres une Ingratte, au vice abandonnée,
Ne void pas qu'il me tue, & qu'il va procurant
Nôtre honte commune, en se déshonorant.

Terfile
Vôtre courroux contre elle est-il bien legitime ?
Atlante estes vous bien asseuré de son crime ?

Atlante
Ouy, j'ay de bons témoins de ses folles Amours,
Et cependant mon Fils l'idolatre toujours.
Il la veut épouser, cette Maitresse infâme,
De qui la Vertu feinte avoit ravy mon ame,
Aussi bien que la sienne, avant ce changement,
Qui l'abandonne toute à son nouvel Amant :
Mais pour rompre ce nœud, qui ne sçauroit me plaire,
Je suis tantôt tombé d'accord avec sa Mere,
Que la volage iroit recluse dans ce jour,
Aux Filles de Diane, ou de force, ou d'Amour.
Ouy, nous l'enfermerons cette Jeune étourdie,
Dont l'humeur a paru si libre, & si hardie.
Sa Mere, qui sans doute a veu son repentir,
Dit que la mal-heureuse y veut bien consentir,
Confuse du mépris qu'elle croid que fait d'elle
Cet Amant, qui luy fut si cher, & si fidelle.

Terfile
Atlante, croyez moy, pensez y meurement,
Gardez de faire tort à vôtre jugement,
Souffrez que la Raison vous conseille, & vous ayde,
Avant que vous resoudre à ce fascheux remede,
Mais qui vient ?

SCENE II

Philarque, Atlante.

Philarque
Votre esprit, éclaircy que je croy,
N'en doute plus, mon Pere.

Atlante
Il est vray ; mais dequoy ?

Philarque
De la Foy d'Aristée, & de son Innocence.

Atlante
J'entens de ta stupide, & grossiere Ignorance,
Fol, aveugle, insensé, qui ne reconnois pas
Les vices que l'Amour cache sous tant d'appas ;
Où se va perdre enfin ta Raison égarée ?
Veux tu qu'une Beauté, qui s'est déshonorée,
Soit aujourd'huy ta femme ?

Philarque
Ah ne l'offensez point,
Mon Pere, je me suis éclaircy sur ce point,
Las ! Si quelque défaut à sa Vertu s'attache,
C'est de nous seulement que luy vient cette tache ;
Il est vray, ce grand cœur, que vous avez blâmé,
S'est fait tort en un point, c'est de m'avoir aymé.

Atlante
C'est en un autre objet qu'elle t'aymoit, l'Ingrate,
Et je plains en cela ton esprit, qui se flatte.

Philarque
Il a surpris ses yeux, sans surprendre sa foy,
Elle alloit luy parler, pensant parler à moy.

Atlante
Tu crois doncques ce cœur d'Innocence capable ?

Philarque
Ouy, mon Pere, ou je suis de tout crime coupable.

Atlante
Dy ce que tu voudras, je te jure & promets,
Que mon cœur à tes vœux n'adherera jamais ;
Et je pourray plutôt, que souffrir cette honte,
Qu'une Fille impudique aujourd'huy nous affronte :
Fay mieux, si ton esprit treuve tant de douceur,
Dedans cette Maison, Philarque prends sa Sœur,
Dont le visage au sien a tant de ressemblance,
Que la voix seulement en fait la difference :
Je sçay qu'elle est muette, & je veux toutesfois,
S'il te plait de l'aymer, consentir à ton choix,
On ne la peut blâmer, sans luy faire une injure,
Car ce défaut qu'elle a luy vient de la nature,
Où celuy d'Inconstance, & d'Infidelité,
Qu'on remarque en sa Sœur, luy vient de volonté.

Philarque
Avant que de changer, je cesseray de vivre ;
Ce conseil seroit bon, & je voudrois le suivre,
Si la mauvaise humeur, qu'on blasme justement
Aux femmes, dans leur langue estoit entièrement :
N'employez point, mon Pere, icy vôtre puissance ;
Vueillez moy dispenser de cette obeissance.

Atlante
Pense à ce que tu dis ; si tu ne la veux pas,
Tu verras aujourd'huy consacrer les appas
A la chaste Deesse ; & ton ame abusée,
Se repentira tard de l'avoir mesprisée.

Philarque
Dieux, si vous cessez d'estre amis des Innocens,
Vous n'aurez plus de moy, ny de vœux, ny d'Encens.

Terfile
Il est desesperé,

Atlante
Que sa poursuitte vaine,
Luy donne, comme à moy, de tourment & de peine !
Mais j'apperçois Olinthe, allons la recevoir.

SCENE III

Atlante, Olinthe.

Atlante
Que fait vôtre Aristée ?

Olinthe
Elle est au desespoir.
Quand elle sceu par moy, que l'on se plaignoit d'elle,
Que son fidelle Amant la croyoit Infidelle,
Et qu'il ne vouloit plus adorer ses appas ;
Apres avoir cent fois souhaitté le trépas,
Quoy donc, m'a t'elle dit, d'une voix foible & triste,
On me peut soupçonner d'avoir aymé Philiste ?
Philarque, à qui mon cœur céda sa liberté,
M'accuse d'Inconstance, & d'Infidelité ?
Apres tant de sermens cet Ingrat est capable
De me croire aujourd'huy si lâche, & si coupable ?
Et bien, ma Mere, & bien, il connoîtra dans peu,

Si j'ay, comme il a creu, bruslé d'un autre feu :
Je m'en vay de ce pas me vouer à Diane,
Menez moy droit au Temple, où, si j'étois Profane,
Et qu'un Amour infâme eût este mon vainqueur,
Je n'irois pas offrir, ny mes vœux, ny mon cœur.

Atlante
Elle a donc pris le voile ?

Olinthe
En ce dessein constante,
Elle l'eût déja pris, & j'en estois contente,
Mais deux de ses parens croyans qu'on luy fait tort,
Et qu'elle est Innocente, ont tous fait leur effort,
Pour empécher qu'au Temple elle ne fut receue,
Leur attente pourtant sera tantôt deceue ;
Car elle y doit entrer, sous le nom de sa Sœur,
Et puis vous asseurer qu'elle y va de bon cœur.

Atlante
Pourquoy s'y résout-elle, avec tant de constance ?

Olinthe
C'est, ou pour exercer une juste vengeance
Sur son ingrat Amant, s'il est vray que pour prix,
De son Amour extreme, elle en ait du mespris,
Ou bien pour le guérir, si constant en sa flame,
Il ne peut aujourd'huy l'obtenir pour sa femme ;
Et si par nos refus, ils sont persécutez,
Dans l'agreable espoir, dont ils se sont flattez.

Atlante
Je rendray sur ce point vôtre ame satisfaite,
Nous la ferons passer tantôt pour la Muette ;

Olinthe
Et je feindray si bien, que Philarque trompé,
Y sera, s'il la void, le premier attrappé.

Atlante
Allez ; mais je revoy cet Amant deplorable,
Qui veut avecque luy me rendre miserable :
A son teint pasle & triste, à ses yeux languissans,
Je voy qu'Amour toujours est maistre de ses sens,
Et qu'il persiste encor dans son mesme caprice ;
Il ne m'apperçoit point.

SCENE IV

Philarque, Atlante.

Philarque
O Dieux ! Quelle Injustice ?
L'avois-je pas bien dit, qu'on l'accusoit à faux,
Et que son ame étoit sans tache, & sans deffaux ;
Je viens de m'enquerir dans tout le voisinage,
Qui ne connut jamais une Fille si sage ;
Je voy que tout le monde admire sa Vertu.

Atlante
Où s'égarent tes sens, Philarque, d'où viens-tu ?

Philarque
Ah ! Mon Pere est-ce vous ? Que vos rigueurs m'étonnent !
Et qu'on doit bien prier les Dieux qu'ils vous pardonnent !
Offençant Aristée, en qui les justes Dieux,
Gardent ce que le Ciel a de plus précieux :
Helas ! Vous vous rendez coupable envers eux mesmes.
Et vos traits médisans sont autant de Blasphemes.

Atlante
Apres un tel affront, encore elle te plaist,
Tu la crois pure & chaste ?

Philarque
Ouy si Diane l'est :
Désabusez vous donc, & perdez la licence
D'outrager l'Honneur méme, & la mémé Innocence.
Tout le monde admirant sa conduite, & ses mœurs
Benit l'égalité de ses douces humeurs.
J'apprens de tous costez, que son ame resiste
Avec aversion, à l'amour de Philiste ;
Et que le seul Philarque, outré de desplaisirs,
Est le but malheureux, où tendent ses désirs.
Mon Pere, par l'ardeur de la première flame,
Qu'un doux & saint Hymen alluma dans vôtre ame,
Par ces chastes baisers, qui m'ont donné le jour,
Par ces doux mouvemens de tendresse & d'Amour,
Et par tous les respects dont mes devoirs fidelles,
Ont tasché de payer les graces paternelles,
S'il reste dans vôtre ame un rayon d'amitié,
Jettez sur mon amour un regard de pitié :
Si vous ne m'accordez une si juste grâce,
Je ne quitteray point ces genoux que j'embrasse,
Qu'abattu par l'excés de mes vives douleurs,
Je n'expire à vos pieds, tous mouillez de mes pleurs.

Atlante
Pour guerir de son cœur la blessure profonde,
Voicy l'occasion la plus belle du monde.
Sa maistresse paroist ; Philarque, leve toy.
Puisque ton cœur blessé persevere en sa foy ;
Et qu'en ce bon dessein tu fondes ta Constance,
Sur l'Honneur d'Aristée, & sur son Innocence :
J'approuve ta recherche ; & sans plus m'obstiner

Contre cette Beauté, je te la veux donner,
La voyla qui paroist.

SCENE V

Philarque, Atlante, Olinthe, Aristée.

Philarque
O Dieux ! Le puis-je croire ?
Passer si promptement de la Mort à la Gloire ?
Trouver tant de tendresse, apres tant de rigueur ?
Ah ! C'est d'un faux espoir que l'on flatte mon cœur,
Afin de le sauver de la mort infaillible,
Où le precipitoit sa douleur trop sensible.

Atlante
On ne t'abuse point, parle luy seulement.

Philarque
Ah ! Pere généreux, si dans ce mouvement,
Vos bontez en effect secondent mon envie,
Je vous suis par deux fois obligé de la vie,
Aristée, Aristée, est-ce vous que je voy ?
Elle passe, en branslant la teste devant moy.
Et ne me répond point ; c'est-elle ce me semble,
Non, c'est asseurément sa Sœur, qui luy ressemble,
Et qui dans son défaut ne m'a point entendu,
Si c'estoit Aristée elle m'eût répondu.

Atlante
Il ne la connoit point, la fourbe est bien conduite,
Tout va bien jusqu'icy, voyons un peu la suitte.

Philarque
Mais Dieux ! Si c'étoit elle, & que ses doux appas,
Ennuiez de nous plaire ; Ah ! Ne le croyons pas.
Si je la soupçonnois de la moindre Inconstance,
La mort au mesme instant suivroit ma repentance ;
Éclaircissons nous mieux encore sur ce point,
Est-ce vous Aristée ? Elle ne respond point,
D'où vient ce grand silence ? Ostez ce Voile sombre,
Qui cache vos beautez, dont je ne voy que l'ombre,
Descouvrez ces Soleils de mille traits armez,
Sous ce nuage abscur, qui les tient enfermez,
Ce n'est point Aristée ; elle seroit moins dure
Au sentiment cruel des peines que j'endure.

Atlante
Enfin je te la donne, & j'en conclu l'accord :
Quoy ! Ne la veux tu pas ?

Philarque
Je veux plutôt la mort.

Atlante
Par ce que tu me dois, je conjure ton ame,
Philarque, de la prendre en qualité de femme,
De recevoir ses vœux, de luy donner ta foy,
Quand tu ne l'aymerois que pour l'amour de moy.

Philarque
Je cheriray toujours, & d'une ardeur extréme,
Celle qui tient mon cœur, pour l'amour d'elle-mesme.

Atlante
Mépriser Aristée, au lieu de la cherir !
De quelle humeur es-tu ?

Philarque
Ce nom me fait mourir,
Et c'est aussi le seul qui peut me faire vivre.

Atlante
Tu fuis, pauvre Insensé, ce que tu voulois suivre,
Pense à ce que tu fais, on s'en va de ce pas,
Pour jamais dans ce Temple enfermer ses appas.

Philarque
J'y consens de bon cœur.

Atlante
Or sus donc, qu'on, l'y meine.

Philarque
Croyez que cét Objet me donne peu de peine.

Atlante
Tu pousseras tantôt des regrets superflus,
Pour n'avoir pas voulu ce que tu veux le plus.

Philarque
Trompez vous donc, mon Pere, ainsi mon esperance ?
La flattez vous ainsi d'une vaine apparence ?

Atlante
Tu connoitras tantôt, sans sortir de ces lieux,
Qui t'a trompé de moy, Philarque, ou de tes yeux.

Philarque
Ce ne sont point mes yeux, je connois Aristée,
Mais la méconnoissant, l'aurois-je rejettée ?
Souvent l'Amour aveugle, & porte son Bandeau,
Sur les yeux des Amans, qui suivent son flambeau :
Quand une Passion est grande, elle est muette.
Doncques pour trop charmé de ses divins appas,
Pourrois-je en les voyant, ne les connoitre pas ?
Et par la raison mesme, ou par excès de haine,
Peut-elle estre muette ? Icy ma plainte est vaine,

Il faut mourir constant dans mon premier dessein,
Les Dieux ne voudroient pas me l'arracher du sein ;
Quand bien ils le voudroient, ils ne sçauroient le faire,
Et leur desobeir en ce point, c'est leur plaire,
Philarque sans ce bien ne peut aymer le jour,
Tant qu'il aura de vie, il aura de l'amour.

Atlante
Dy ce que tu voudras, mais tu l'as rejettée,
On vient de l'enfermer ton aymable Aristée,
Appren le de sa Mere, elle revient à nous.

Olinthe
C'est fait, vôtre Aristée.

Philarque
Ah Dieux ! Que dittes vous ?

Olinthe
Qu'autrefois vous aymiez d'une amour si profonde,
Philarque, pour jamais a pris congé du monde ;
Et c'est à vos froideurs, dont j'ay conneu l'éxcés,
Que nous sommes tenus de cét heureux succés ;
Vôtre consentement aujourd'huy nous convie,
De consacrer aux Dieux le reste de sa vie.

Philarque
Vous me raillez, Olinthe, & n'avez pas raison
De gêner mon esprit icy hors de saison ;
D'assez d'autres ennuis mon ame est agitée.

Olinthe
Je ne me raillle point, vous perdez Aristée ;
En se taisant, Philarque, elle vous a surpris,
Et ce fâcheux silence a trompé vos esprits.

Atlante
Te disois-je pas bien, obstiné, que ton ame
S'abusoit en ce point.

Olinthe
Ah mon Pere ! Ah Madame !

Atlante
Elle a pû vous parler au partir de ce lieu,
Mais elle a sagement evité cét Adieu ;
Car son cœur éloigné de tout penser profane,
Ne songeoit plus à vous, pour penser à Diane.

Philarque
Quoy ! Je la perdray donc ?

Atlante
Tu t'affliges de rien.

Olinthe
Je vous donne sa sœur, avec tout nôtre bien,
C'est son portrait vivant.

Atlante
Je l'estime autant qu'elle.

Olinthe
Le défaut de sa voix ne la rend pas moins Belle.

Philarque
Quoy ! Je la perdray donc ? & l'ayant veu partir,
Mon cœur à ce départ aura peu consentir ?
Quoy ! Donc cette Beauté, Divine, & sans exemple,
Sera pour tout jamais recluse dans ce Temple ?
Et mon cœur qui la cherche entre les Immortels,
N'aura pas le crédit d'approcher des Autels ?
Détruiriez vous la Foy que nous avons jurée,
Pere sans amitié, Mere dénaturée ?
Et par vos cruautez, Barbares en ce point,
Voudriez vous désunir ce que le Ciel a joint ?
Pensez vous que Diane approuve l'Injustice,
Contre nous concertée avec tant d'artifice,
Et que nos chastes feux indignement traitez,
Ne luy plaisent pas mieux que vos severitez ?

Atlante
Te l'ay-je pas offerte, & ton ame obstinée,
S'est t'elle pas toûjours contre moy mutinée ?
Ton reproche est injuste, & touche peu mon cœur,
Plains toy de ta sottise, & non de ma rigueur.

Philarque
Quand vous l'avez offerte, estoit-il bien croyable,
Que vous fussiez sitost devenu pitoyable ?
Et n'avois-je pas droit de démentir mes yeux,
Quand vous m'avez fait voir ce Chef d'œuvre des Cieux ?
Hélas ! S'il m'eust esté permis de la connestre,
Quand, ainsi qu'un éclair, je l'ay veu disparestre,
Non seulement muette, elle eût eu tout pouvoir,
Dessus mes sens charmez du plaisir de la voir,
Mais avec des deffauts bien plus considerables,
Mon cœur eût respecté ses beautez adorables ;
Enfin quoy qu'il arrive, ô Pere sans pitié,
Elle sera l'objet de ma sainte amitié,
Et malgré vos rigueurs, ma pauvre ame agitée,
Jusques dans le tombeau suivra son Aristée.

Atlante
Retirons nous, Olinthe, il n'a pas l'esprit sain.

Philarque
Que ne me plongiez vous un poignard dans le sein,

Pere Ingrat & cruel, si vous aviez envie,
De m'ôter aujourd'huy la moitié de ma vie ?

Atlante
Il va dans sa colere injurier le Ciel,
Allons, laissons le plaindre, & vomir tout son fiel.

Olinthe
Apres ces mouvemens, pleins de trop de licence,
Il rentrera peut-estre en son obéissance.

Philarque
Triste & foible Raison, dans quel aveuglement,
As-tu tantôt laissé tomber mon jugement ?
Quel charme au doux aspect de ce parfait visage,
De mes sens égarez a suspendu l'usage ?
Mes yeux n'étoient ouverts, que pour me decevoir ;
Je voyois miserable, & ne pouvois pas voir
L'object où j'avois l'ame, & la veue arrestée ;
Où pouvoit étre alors la langue d'Aristée ?
Un seul mot de sa bouche eût pû me divertir
De l'erreur dont mes yeux n'ont sceu me garantir.
Je ne l'ay pû connoître en ce profond silence,
Qui fait tout mon malheur, & toute mon offence ;
Adorable Aristée, objet doux & charmant,
Qui m'as par ton silence osté le jugement ;
Beauté vrayment fatale à ce cœur miserable,
Tu sembles de ma faute estre seule coupable ;
Cependant je t'adore, & bénis tes appas,
Je me condamne seul, je ne t'accuse pas.
Et seul, sans murmurer, je souffre le supplice
D'un crime, dont au moins ta rigueur est complice.
Mais que dis-je insensé ? Peut-estre, & je le croy,
Que cette ame innocente endure autant que moy ;
Et c'est ce qui me trouble, & rengrege ma peine :
Ma créance pourtant est encore incertaine.
Helas ! S'il arrivoit qu'Inhumaine en ce point ;
Elle connût ma peine, & ne la sentit point ;
Ce mépris à mon cœur seroit insupportable,
Et ma mort en ce cas seroit inevitable :
Que si tout au contraire elle verse des pleurs,
Au sentiment cruel de mes justes douleurs ;
S'il est vray qu'elle souffre une peine aussi dure,
A mon occasion, que celle que j'endure ;
Sa souffrance me tue, & me perce le cœur,
Sa pitié m'est funeste, autant que sa rigueur ;
Soit qu'en mes déplaisirs je l'éprouve à cette heure,
Ou rude, ou favorable, il faudra que je meure.
Mais, malheureux Philarque, ou tendent ces discours ?
Le sort en est jetté, mon mal a pris son cours :
Je succombe aux ennuis, qui regnent dans mon ame,
En vain je vous appelle, en vain je vous reclame :
J'afflige mon esprit de regrets superflus,
Merveilles des beautez, je ne vous verray plus.
Au moins dans mon malheur, qui n'eut jamais d'exemple,
Permettez que j'expire aux Portes de ce Temple :
Je ne quitteray point ce funeste sejour,
Où j'ay perdu l'espoir, sans perdre aussi le jour.
Mais faisons en le tour, voyons si d'avanture,
Je pourray découvrir les tourmens que j'endure,
A celle qui les cause, & si je ne puis pas
Rendre ses yeux divins tesmoins de mon trépas.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV

SCENE I

Atlante, Terfile.

Atlante
Aimable Confident, fidelle Secretaire,
De tous mes intérêts sacré depositaire,
Terfile amy prudent, dont les sages advis
Me rendroient plus heureux, s'ils étoient mieux suivis ;
Enfin malgré tes soins mon malheur continue,
De moment en moment, mon espoir diminue,
Et l'esprit de Philarque envers moy criminel,
Rend comme son amour, mon regret eternel ;
Ce Fils méconnoissant, & fatal à son Pere,
S'oppose insolemment aux plaisirs que j'espere,
Cét Ingrat veut ma perte à la sienne adjoûter,
Et qui me doit le jour, tâche de me l'ôter.

Terfile
Vôtre colere, Atlante, excede son offense ;
Que Philarque ait manqué d'un peu d'obeissance,
Et qu'il ait méprisé mes utiles conseils,
On en voit peu mourir pour des crimes pareils ;
Quoy que de vos bontez ce jeune Amant abuse,
La faveur qui le perd, elle mesme l'excuse :
Amour est un Tyran, dont l'injuste pouvoir,
N'a jamais respecté, ny Raison, ny Devoir.

Atlante
A te l'ouïr defendre avec tant d'injustice,
De ses feux criminels on te croiroit complice !
Je voy son désespoir, je sçay qu'il veut perir,
Mais je veux comme luy me perdre ou le guérir.

Terfile
Pourquoy vous donnez vous ce soin qui vous devore ?
C'est inutilement que Philarque l'adore ;
Puisqu'elle s'est vouée à Diane aujourd'huy,
Elle n'a plus pouvoir de se donner à luy.

Atlante
Le Dépit ou, l'Amour, a fait sortir du monde,
Cette Fille coupable, en charmes si feconde.
Et peut-estre qu'aussi, le Dépit, ou l'Amour,
La fera revenir au monde quelque jour.
De plus, quand la Prestresse apprendra cette ruse,
Dont Olinthe aujourd'huy son Innocence abuse,
Quoy que fasse Aristée, on la fera sortir :
Philarque qui sçait tout, ira l'en advertir.
Sur ce sujet, Terfile, il faut que je confesse,
Que dans le desespoir, où Philarque me laisse,
J'ay touchant son Destin l'Oracle consulté,
Et Diane en ces mots m'a dit sa volonté.
ORACLE
Ton Fils t'obeïra, c'est le vouloir des Dieux,
Qu'il perde l'usage des yeux ;
Pour épouser apres, par une Loy secrette,
La Vertueuse, & la Muette.
Par un excès d'Amour, on m'ôtera mon bien,
Mais je ne perdray rien,
Donc que de cét espoir ton ame se console,
Je leur redonneray la veue, & la parole.

Terfile
Cét Oracle est obscur

Atlante
Il l'est extremement
Aussi pour en tirer quelque éclaircissement,
Sous pretexte du mal que tu sçais qui m'acable,
J'ay fait venir Amech.

Terfile
Quoy, ce Mage admirable ?
Cét homme si fameux, dont les moindres efforts
Rendroient en un besoin, l'ame & le jour aux morts ?
Atlante, sans mentir, son merite est extresme.

Atlante
Je n'en doutay jamais, Terfile, c'est luy-mesme,
Scache donc, cher amy, que l'ayant consulté,
Sur le triste sujet, qui trouble ma santé.
J'ay voulu réciter l'Oracle en sa presence,
Pour tâcher d'en avoir la vraye intelligence,
Ou bien pour obliger ce Medecin expert,
A veiller au salut de mon Fils qui se perd.

Terfile
Que vous a respondu ce docte personnage ?

Atlante
Les grands Dieux (m'a t'il dit) ont seuls cét avantage,
D'expliquer leur pensée, & l'homme est indiscret,
Dont l'esprit curieux veut sçavoir leur secret ;
Tâche à te consoler, le mal qui te possede,
N'ira pas plus avant, le Temps est ton remede ;
Mais de guerir ton Fils, je ne l'espere pas,
Son amour durera jusqu'apres le trépas,
Car dés qu'une belle ame en ressent la blessure,
On a beau consulter, & l'Art, & la Nature,
Rechercher le secours du Ciel, & des Enfers,
Rien ne sçauroit briser le moindre de ses fers :
Contre l'effort puissant de ce Dieu qui le blesse,
Je manque de pouvoir, je connois ma foiblesse,
Et l'art des Medecins ne fait qu'un vain effort,
Quand il pense combattre, ou l'Amour, ou la Mort.

Mais (a t'il adjousté) si le priver de veue,
Peut divertir l'effet du charme qui le tue,
Je puis faire en ce point, ce que les Dieux ont dit,
J'ay des secrets cachez, rien ne m'est interdit,
Je puis par la faveur d'un secours salutaire,
La retirer du mal que j'auray sceu luy faire.
A ce mot, je l'advoue, un tel estonnement
A surpris mon esprit en cét heureux moment,
Que j'eusse creu passer pour ingrat, ou Profane,
De ne le tenir pas pour Prestre de Diane :
En effect, si j'apprens qu'il ait eu le pouvoir
De rendre cét Amant incapable de voir,
Terfile dois-je plus douter de mon remede ?
Et que selon mes vœux l'oracle me succede ?
Philarque espousera, quelque amour qu'il ait eu,
Celle qu'on scait muette, & pleine de vertu :
Il sera le mary de la sœur d'Aristée ;
Pour cela, cher amy, j'ay son offre acceptée.

Terfile
Mais que pretendez vous plus clairement
L'insigne lâcheté qu'Aristée a commise,
Ou que pour ce défaut l'Ingratte le méprise.

Terfile
Ce secret est fort beau, mais dangereux aussi.

Atlante
J'en ay pris le hazard, n'en sois plus en soucy,
Et sçache qu'aussi tost que j'ay pû m'y resoudre,
Il m'est allé querir une certaine Poudre,
Qui doit contre mon Fils agir si promptement,
Qu'elle tient du Miracle, ou de l'Enchantement,
Ainsi, la main tremblante, & le visage pâle,
Ayant pris cette Poudre, à Philandre fatale,
Afin que mon dessein eût bien-tost son effect,
J'ay de celle qu'il ayme, un billet contrefait ;
A l'Ingrat maintenant cette Lettre est portée ;
Mais croyant y baiser le beau nom d'Aristée,
Ses yeux par la vertu du secret enfermé,
Perdront en un moment le jour qu'ils ont aymé.

Terfile
Quoy que le mal fût grand, vôtre remede est pire ;
Atlante & mon devoir me force à vous le dire ;
Helas ! Si de ses yeux la clarté s'obscurcit,
Si du Mage sçavant le secret réussit ;
Quels Tragiques dessens peut enfanter la Rage,
Que la Fureur n'inspire à ce jeune courage ?
Peut-estre que les Dieux par cét aveuglement,
Ont entendu parler de l'Esprit seulement ;
Et sur un sens douteux, vôtre humeur violente,
Veut au lieu de l'Esprit que le corps s'en ressente,
C'est estre trop cruel.

Atlante
Quand le mal sera fait,
Je puis, comme tu sçais, en détourner l'effet,
Quelques crimes si grands, dont Philarque m'offence,
Croy que le sang s'oppose aux traits de ma vengeance,
Je luy rendray le bien, que je luy veux ravir ;

Terfile
Quel secours assez prompt vous y pourra servir ?

Atlante
La plus pure des eaux du Temple de Diane,
Si le Mage ne ment ; mais que veut Heliane ?

SCENE II

Heliane, Atlante, Terfile.

Heliane
Je vous cherche par tout, pour vous entretenir,
Du plus rude accident qui peust nous advenir ;
Philarque ne void plus ; sa douleur & ses larmes
Ont privé ses beaux yeux de lumiere, & de charmes.

Atlante
Ton frere ne void plus !

Heliane
Helas ! Sur ce mal-heur
Consultez seulement mes pleurs, & ma couleur :
L'excés de son ennuy me rend Inconsolable ;
Et si jamais la Parque, a mes vœux implacable,
Triomphoit de ses jours, quoy qu'ils soient mal-heureux,
Il ne faudroit ouvrir qu'un Tombeau pour tous deux.

Atlante
Ce mal inopiné me surprend, & m'estonne.

Heliane
Le petit Alcinon a soin de sa personne ;
Cét enfant qu'il cherit, luy tend ses foibles bras,
Et luy donne ses yeux, pour guides de ses pas.

Atlante
Quel surcroist de malheur, que le Destin m'envoye !
Mais deusse-je en mourir, il faut que je les voye ;
Son crime, quoy que grand, ne m'en peut retenir ;
Va, treuve le moyen de les faire venir.

Heliane
Je vay vous obéir ; Je les voy, ce me semble,

Atlante
Tu ne te trompes pas ; ils arrivent ensemble ;
Cachons nous.
Terfile
Vainement vous faites tant de pas ;
Si Philarque est Aveugle, il ne vous verra pas.

Atlante
Alcinon void pour luy.

SCENE III

Philarque, Alcinon, Atlante, Terfile, Heliane.

Philarque
Cruelles Destinées.
Doncques tant de douleurs, l'une à l'autre enchaisnées
N'auront jamais pour moy, ny relasche, ny fin ?
Où suis-je dy le moy, mon mignon ?

Alcinon
Au jardin.

Philarque
Y sommes nous tous seuls ?

Alcinon
N'en soyez point en doute ;
Ceux que j'ay veu là bas, ont pris une autre route.

Atlante
Ne vous disois-je pas, qu'il a les yeux perçans.

Philarque
Belles fleurs, dont l'odeur est si douce à mes sens,
Parterres tous brillans d'une vive peinture,
Rameaux entrelassez, amour de la Nature ;
Rares compartimens, promenoirs pleins d'appas,
Fontaines que j'entens, & que je ne voy pas,
Sourds & muets tesmoins de ma peine infinie,
Admirez de mon sort l'extreme tyrannie :
Tout mon mal & mon bien deux Enfans l'ont produit,
L'un m'a crevé les yeux, & l'autre me conduit ;
L'un est mon precipice, & l'autre mon adresse ;
L'un me traitte en Esclave, & l'autre me caresse :
Ainsi de mon Destin le caprice voulut,
Que l'un d'eux fust ma perte, & l'autre mon salut :
Effects prodigieux d'une cause incogneue,
Grands Dieux, si jusqu'à vous ma plainte est parvenue.
Tirez moy de la peine où l'Amour m'a réduit ;
Mais peut-estre je resve, Alcinon, il est nuit.

Alcinon
S'il est nuit, ç'en est une, où le Soleil éclaire,
Et je le sens plus chaud, qu'il ne l'est d'ordinaire :
Il seroit à propos de vous mettre à couvert,
Sous les arbres touffus de ce Boccage vert.

Philarque
Allons où tu voudras :

Atlante
Cachons nous mieux, Terfile,
Des yeux de cét Enfant la lumiere est subtile :

Alcinon
Nous voicy dans l'allée, où mille arbres pliez,
Pour former un Berceau, sont ensemble liez.

Philarque
Mon Fils, veux-tu me faire une faveur extreme ;
Ne sois point si long-temps ennemy de toy-mesme :
Suy le doux mouvement de tes jeunes desirs,
Hors de mon entretien cherche quelques plaisirs ;
Puisque ton amitié merite une Couronne,
Va me choisir des fleurs, & que je te la donne.

Alcinon
J'ay veu proche du bois, & sur le bord de l'eau,
Un Parterre émaillé ; si charmant, & si beau,
Que je rencontreray dequoy vous satisfaire :

Philarque
Il semble qu'on l'ait fait seulement pour te plaire,
Dépesche toy, mon Fils, va, laisse moy rêver,
Quand je t'appelleray, tu me viendras treuver.

Alcinon
Je vay, puisqu'il vous plaist.

Philarque
Philarque miserable,
Si tu doutois encor du malheur qui t'acable,
N'accuseroit-on pas dans ce déreglement,
Ton esprit & ton corps d'un mesme aveuglement ?
Ah ! Mes yeux sont blessez d'une fatale atteinte,
De leurs foibles rayons la lumiere est esteinte ;
Ce feu que je fais vivre, & qui me fait mourir ;
A desseiché l'humeur qui la souloit nourrir,
Mais un point me console en ma douleur extréme,
Je n'étois qu'Amoureux, & je suis l'Amour mesme :
Ouy, je suis tout pareil à ce Maistre des Dieux,
N'ayant plus comme luy de prudence, ny d'yeux ;
Quelque obstacle pourtant qu'on oppose à ma flame,
Le supplice du corps ne va point jusqu'à l'ame :

Je voy mon Aristée, en ne la voyant pas,
Bien que j'en sois absent, je la suy pas à pas ;
Et quand je l'entretiens de ma flame secrette,
Sa bouche me répond, bien qu'elle soit muette.
Quelques fois je luy dis ; Rare & chaste Beauté,
Je ne perds malgré moy, le bien de la clarté,
Qu'apres estre tombé, pour t'aymer, & te plaire !
Dans un aveuglement tout à fait volontaire.
Lors elle me répond, Philarque, assure toy,
Que je ne manque aussi, ny d'Amour, ny de Foy.
Leur excès violant, tient ma langue captive ;
Mais mon cœur t'entretient de sa peine excessive ;
Et mon penser fidelle, autant qu'ingenieux,
Te parle incessamment, comme l'on parle aux Dieux.
Sa seule passion a causé son silence,
Elle la fait resoudre à cette violence,
D'entrer dans ces lieux saints, aux hommes interdis,
Dont sa seule présence a fait un Paradis.
Helas ! Pour ne voir point ce malheur qui me tue,
Que n'avois-je perdu l'usage de la veue,
Ou celuy de la voix, lors que j'ay refusé,
Cét objet que j'adore, & que j'ay méprisé ;
Mais pourquoy l'ay-je fait ? La Jalousie offence,
Quand elle est mal fondée, & n'a point d'apparence.
La mienne estoit tres-juste, elle avoit fondement,
Et l'accident passé m'excuse entierement ;
Mon ame a pour le moins toûjours esté remplie,
En ce funeste estat, d'amour plus que de vie :
Car la jalouse humeur d'un esprit amoureux,
N'est rien que son Amour, malade, & langoureux.

Atlante
Il me fait grand pitié.

Philarque
Je l'ay trop offencée,
Quand bien d'un autre amour elle eût esté blessée,
Et qu'adorant Philiste, elle eût manifesté,
Son humeur infidèle, & sa legereté :
Charmé de ses appas, que ne l'aymois-je telle ?
Non non, je ne l'ay pû, sans estre indigne d'elle,
Devois-je la quitter, pour la voir en prison ?
Ha ! Je m'accuse, Amour, je n'ay pas eu raison,
Puis qu'en effet mon cœur étoit en cette Belle,
N'étois-je pas aussi prisonnier avec elle ?
Nos yeux de l'œil du Ciel supportent moins l'ardeur,
Quand il sort de la nue, avecque sa splendeur.
Au sortir de prison, comme d'une autre nue,
J'ay moins souffert l'éclat de l'Astre qui me tue.
Mais, ô fait merveilleux ! Prodige sans pareil !
Ce bel Astre d'Amour surpasse le Soleil ;
On en souffre l'éclat au travers des nuages,
Et ce n'est qu'au travers des funestes ombrages,
Dont on obscurcissoit sa Vertu, que deux dards
De ses yeux, vrays Soleils, ont esteint mes regards :
Icy par la rigueur de nos Loix immortelles,
On arrache les yeux à ceux qui sont rebelles,
Je ne le fus jamais ; & toutesfois je croy,
Pour avoir paru tel à l'objet de ma Foy,
Quand j'ay de son Amour rejette l'innocence,
Que le Ciel a bien fait de punir mon offence :
Ouy, le Ciel m'a puny par mon aveuglement ;
Et comme il est bon Juge, il l'a fait justement.

Atlante
Dieux, qu'il est eloquent ! La clarté de sa veue,
Passe dans son esprit.

Terfile
Que son ame est émeue !

Philarque
Pluton Dieu des tresors, la Fortune & l'Amour,
Ont tous les yeux fermez à la clarté du jour ;
Et dans l'aveuglement, que les Dieux autorisent,
Ils aveuglent aussi tous ceux qu'ils favorisent.
Pluton ny ses tresors ne me connoissent pas,
La Fortune jamais ne m'avança d'un pas,
Il faut donc que d'Amour la puissance celeste,
M'ait aujourd'huy reduit en un estat funeste ;
Et cela fait qu'au lieu de pleindre mon mal-heur,
Je me plais, & me flatte en ma juste douleur ;
Puisqu'en effet les yeux sont les portes des vices,
De mon aveuglement, je feray mes delices.
Hé bien, je suis privé de la clarté des Cieux,
Est-ce pour s'étonner ? Beaucoup vivent sans yeux,
Mais nul certainement, ne void privé de vie ;
Comment donc ne seroit ma lumiere ravie,
Veu que je suis privé de l'Objet precieux,
Qui fait toute ma vie, & luit seul à mes yeux ?
Quand elle m'a paru si rude, & si farouche,
Elle m'a menacé de n'ouvrir plus la bouche :
S'en allant en colere, elle a prié les Dieux,
Que je fusse privé de l'usage des yeux ;
Si donc je ne puis plus, ny la voir, ny l'entendre,
C'est l'effet de ses vœux, m'en voudrois-je defendre ?
Non, ne revoquons pas un si fatal Arrest,
Consentons sans murmure, à tout ce qui luy plait,
Mon cœur ayant receu le poison qui le tue,
Par les conduits mortels de ma fatale veue,
Il semble que les Dieux, au lieu de m'afliger,
Quand ils les ont fermés, ont voulu m'obliger.
Celuy perdit les yeux, qui vid Minerve nue ;
Je les perds seulement, pour l'avoir méconnue.
Il fut trop en effect, moy trop peu curieux,
Je n'ay veu que son voile, & j'ay fasché les Dieux :
Admirez de mon sort l'extreme violence ;
Celuy qui vid Minerve, expia cette offence,

Je m'offence tout seul, en ne la voyant pas,
Et je souffre un tourment pire que le trépas.
Mais las ! Je m'extravague, en ma douleur extresme,
Et le mal que je sens me met hors de moy-mesme.
Un homme, à vôtre advis, auroit il l'esprit sain,
Qui mourant se plaindroit de ne voir plus la main,
Qui d'un coup de poignard l'auroit privé de vie ?
Et moy, qui sens ma veue en un moment ravie,
Je me plains seulement, lorsque je me souviens,
De ne voir plus les yeux, qui m'ont ravy les miens.

Mes desirs sont bien temeraires,
Je veux deux choses bien contraires,
Voulant ce qu'elle veut, & desirant la voir :
Elle ne le veut pas, cette Belle inhumaine ;
Et partant c'est chose certaine,
Que je le veux, sans le vouloir.

Mais je retourne encor en mon extravagance,
Et sens que la cadance,
De mes tristes discours,
Est inégale, ainsi que le sort de mes jours.

Pour exprimer ce que j'endure ;
Ainsi que mon Amour, ma Plainte est sans mesure ;
Arrestons-en le cours, je me suis emporté,
Ce chastiment m'est deu, je l'ay bien merité.

Si le Ciel aujourd'huy, mon repos persecute ;
Ce n'est donc plus qu'à moy, qu'il faut que je l'impute ;
De tous les déplaisirs que mon ame ressent,
Je suis le seul Auteur ; mon Pere est innocent :
Dieux, comblez moy d'ennuis, ma perte est arrestée,
Mais conservez les jours d'Atlante, & d'Aristée.

Atlante
Ah ! Ma Fille, c'est trop, l'excés de sa bonté,
A fléchy ma rigueur ; mon cœur est surmonté,
Je me rends.

Heliane
Attendez.

Philarque
Alcimon, ma lumiere,
Revien me secourir de ta faveur premiere,
Alcinon ? Ton silence estonne mes esprits,
Comme je suis aveugle, es-tu sours à mes cris ?
Alcinon ? Alcinon ? Ah douleur sans seconde,
Mon esperance & luy sont tous deux dedans l'onde ;
Sans doute il est tombé dans ce proche canal,
Qui nous est à tous deux également fatal :
Imprudent que je suis, trop coupable Philarque,
De ton esprit troublé sa mort est une marque.
J'ay failly le quittant, & je dois aujourd'huy,
Estre nommé moins sage, & plus enfant que luy :
Dé-ja l'eau de mes pleurs la clarté m'a ravie,
Alcinon me guidoit, l'eau l'a privé de vie ;
Ainsi par la rigueur de ce traistre Element,
Je demeure sans veue, & la perds doublement,
O rage ! Ô désespoir ! Quel Demon favorable
Soulagera mon cœur de ce fais qui l'accable ?
Grands Dieux, qui d'une nuit couvrez mes plus beaux jours,
Parmy tant de malheurs, qui sera mon recours ?

Atlante
Moy, qui veux apaiser ta douleur violente.

Philarque
Justes Cieux !

Atlante
Ne crains rien, Philarque, c'est Atlante.

Philarque
Ah mon Pere !

Atlante
Ah mon Fils ! Cesse de t'affliger,
Ton Astre est adoucy, son aspect va changer ;
Quand je t'ay fait du mal, j'en sçavois le remede,
Tes regrets m'ont touché, ma vengeance leur cede,
Et mon cœur, autrefois à ta perte animé,
Void sa colère éteinte, & mon bras desarmé :
Mais nous aurons ailleurs un entretien plus ample,
Hastons ta guerison, toy va jusqu'à ce Temple ;
Et puis que son enceinte abonde en belles eaux,
Apporte m'en icy dans de petits vaisseaux ;
Et sur tout, Heliane, use de diligence,
Pour soulager ton Frere, & mon impatience.

Heliane
J'y cours.

Philarque
Cét Element à mon bien est fatal,
Pourroit-il me guerir, m'ayant fait tant de mal ?

Atlante
Il te rendra le jour.

Philarque
Ouy, si jamais les ondes,
Ouvrans le large sein de leurs vagues profondes,
Me rendoient Alcinon, qu'elles ont englouty.

Atlante

Croy que cela n'est point, ou qu'il en est sorty ;
Je le voy tout chargé de fleurs, qu'il a cueillies,
Et comme son chapeau, ses mains en sont remplies.

Philarque
Dieux ! Seroit il possible ?

Atlante
Il accourt.
Philarque
Alcinon ?

Alcinon
Me voicy de retour.

Philarque
C'est donc toy, mon mignon ?

Alcinon
Si j'ay mis trop long temps, il faut qu'on me pardonne,
J'eusse apporté plutôt ces fleurs, que je vous sonne,
Mais courant dans le bois, je m'étois égaré.

Philarque
Mon Fils, je te croyois par les eaux devoré ;
Et craignois que les Dieux t'ayant pris pour Narcisse,
De ton propre miroir n'eussent fait ton supplice :
Je leur suis obligé de ton heureux retour.

Atlante
Philarque, il faut songer à te rendre le jour ;
Donc puisque je le veux, & qu'Heliane arrive,
Vien recouvrer le bien, dont ma rigueur te prive :
Mon Fils, tu reverras la lumiere des Cieux,
Si de l'eau qu'elle apporte, on te lave les yeux.

Heliane
Ce Temple n'a pour tout que trois vives fontaines,
Dont j'ay puisé de l'eau dans ces trois Porcelaines.

Atlante
Approche, je languis, donne moy ton mouchoir ;
Courage ; & bien, mon Fils, commences tu de voir ?

Philarque
Non.

Atlante
Il faut que d'icy ta guerison procede.
Vois-tu bien ?

Philarque
Aussi peu ;

Atlante
Voicy donc ton remede.

Philarque
Ma guérison n'est pas l'ouvrage des Mortels ;
La main d'où je l'attens, merite de Autels.

Atlante
Je seray donc le Dieu qui fera ce Miracle,
Ne vois tu point encor ?
Philarque
Non.

Atlante
D'où vient cét obstacle ?
Cette dificulté commence à m'étonner ;
Je fais ce que le Mage a voulu m'ordonner ;
Qui rend donc aujourd'huy mon secours inutile ?
Amech nous le dira, va le querir, Terfile.

Terfile
L'Hyparque d'Hellepont, sur le point de mourir,
Aux secrets de cét homme a voulu recourir ;
Et je l'ay veu partir, pour ce fâcheux voyage.

Atlante
Ah Dieu ! De son forfait voilà le témoignage,
De ce pretexte faux le Traitre s'est couvert,
Afin d'authoriser sa fuitte qui nous perd :
Ce Sorcier, dont le crime est digne de la foudre,
A trahy mon espoir, & la fatale poudre,
Par qui je suis autheur de ton aveuglement,
Est l'effet malheureux d'un charme seulement,
Le perfide a voulu que l'Enfer fût complice
De son noir attentat, & de mon injustice ;
Et ce traitre a bien sceu, par un si lâche tour,
Contenter ma rigueur, mais non pas mon amour :
Mais l'Oracle en est cause, ah ! Ce penser me tue,
Les Dieux ont bien voulu, qu'il fût privé de veue,
Mais non pas que ma haine, & ma credulité,
Me rendissent l'autheur de cette cruauté :
Helas ! Je suis puny, d'avoir par cét outrage,
Offensé la Nature, & détruit mon ouvrage :
Appren, Philarque, appren, qu'un sensible remors,
Me cause des tourmens pires que mille mors ;
Apres t'avoir reduit en cét état funeste,
Te plaire desormais, est le soin qui me reste :
Si j'ay blessé le corps, je gueriray l'esprit ;
Cette rare Beauté, dont l'éclat te surprit,
N'est plus qu'une Victime à ta gloire apprêtée :
Cher Philarque, en un mot je te donne Aristée :
Et veux, récompensant le mal que je t'ay fait,
Qu'une cause mauvaise, ait un heureux effet,

Philarque
Ne me flattez vous point d'une esperance vaine ?

Atlante
Non, mon Fils, c'en est fait, j'ay pitié de ta peine :

Philarque
Helas ! Pour acheter un bien si precieux,
Ce n'estoit pas assez que de perdre les yeux ;
Démembrez tout ce corps ; pourveu que je ne meure,
Je seray trop content, si le cœur me demeure.
Atlante
Ah ! Ce cœur par ma faute a beaucoup enduré,
Ton mal-heur doit finir, il n'a que trop duré :
Je m'en vay de ce pas, mesnager la sortie
De la Beauté qui fait ta meilleure partie.
Dispose ton esprit a luy donner sa foy ;
Et pour me rendre heureux, mon Fils, console toy.
Mais l'Oracle m'a dit, qu'il auroit la Muette.
Quoy donc, apres avoir d'une hayne indiscrète,
Offensé si souvent ; ce que j'aimois le mieux,
Pourray-je violer ce que je dois aux Dieux ?
Il faut qu'en ma faveur, l'Oracle l'interprete ;
Aristée a tantôt paru comme Muette ;
Je la voy vertueuse, & c'est cette Beauté,
Dont les Dieux aujourd'huy mon espoir ont flatté :
Diane la receut, pour plaire à mon envie ;
Elle me la rendra, pour me donner la vie.
Donc encore une fois, mon Fils, console toy ;
Je m'en vay te querir cét Objet de ta Foy.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V

SCENE I

Atlante, Philarque aveugle, Terfile, Alcinon.

Atlante
Console toy, mon Fils, nous avons ta Maistresse ;
Ce n'est plus dans un Temple où l'on void ta Deesse.
Nous l'avons desgagée, & pour rompre ses fers,
Il n'est point de tourmens que nous n'ayons souffers :
L'adresse de sa Mere, & l'effort de ses larmes,
Ont fait ce que n'eust peu la puissance des charmes ;
Et nostre soin commun a si bien reussi,
Que si tu voyois clair, tu la verrois icy.

Philarque
Quelque yeux penetrans que l'on donne à Lyncée,
Je voy plus clair que luy, des yeux de la pensée ;
Quelque part que tu sois, beau miracle des Cieux,
Je te voy, ma Deesse, ainsi qu'on void les Dieux,
C'est pour toy que je vis, c'est en toy que j'espere.

Terfile
Ces compliments sont bons, mais non pas à ton Pere :
Modere tes desirs, aussi bien que tes pas.

Philarque
Un amour violent ne se modere pas,

Atlante
Certes j'ay pour Philarque une telle tendresse,
Que je chéris l'amour qu'il a pour sa Maistresse.

Philarque
Est elle icy, Terfile ?

Terfile
Appaise ta langueur,
Ta maistresse est icy, puis qu'elle est dans ton cœur.

Philarque
Il est vray, ses beautez sont peintes dans mon ame ;
Dans mon aveuglement je voy luire sa flame.
Bel Astre de ma nuict, je beny ton retour ;
Mais vois-tu, cher amy, l'objet de mon amour ?

Terfile
Je voy bien ton amour dans l'excés de ton Zele,
Mais non pas cét Objet, qui te rend si fidelle.

Atlante
Tu le verras bien-tost.

Philarque
Que n'ay-je encor des yeux !
Mais comment à t'on pû la tirer de ces lieux ?

Atlante
Déjà la sage Olinthe, en diverse maniere
Avoit joinct la menace avecque la prière,
Sans avoir pû fléchir cét esprit revolté
Contre les justes loix de son authorité :
Lors que par mes advis, qu'elle croit salutaires,
Elle a dit en un mot à ses Filles austeres,
Que l'on avoit trouvé l'art de les decevoir,
N'ayant pas Lycoris, qu'elles pensoient avoir ;
Qu'elles tenoient l'Aisnée, & non pas la Cadette,
Une Fille qui parle, au lieu d'une Muette.
Olinthe a beau jurer, & faire des sermens,
Prendre à tesmoin les Dieux, & tous les Elemens ;
Elle n'imprime rien dans leurs fausses creances,
Que de nouveaux soupçons, & d'autres deffiances :
Ainsi tous nos desseins s'en alloient renversez.

Philarque
Mais comment ces soupçons se sont ils effacez ?

Atlante
Deux Filles ont surpris leur compagne Aristée,
Les yeux levez au Ciel, de zele transportée ;
Qui dans ces lieux sacrez, & dans le fonds du bois,
Invoquoit en pleurant Diane à haute vois :
Cette voix a d'abord passé pour un Miracle ;

Philarque
Et c'est de mon bon-heur le veritable Oracle :
Je suis sans yeux, mon Pere, & pourtant je voy bien,
Que de cét accident doit naistre tout mon bien,
Mais je vous interromps.

Atlante
Cette voix d'Aristée,
A la grande Prestresse est soudain rapportée,
Qui la fait appeller, pour éclaircir ce point :
D'abord qu'elle luy parle, elle ne respond point :
La Verité la presse, & sa bouche est contrainte,
De descourvrir enfin le sujet de sa feinte ;
La Prestresse consent qu'elle quitte ces lieux ;
A ce mot deux ruisseaux s'écoulent de ses yeux,
Un long soupir se mesle aux discours de sa bouche.

Philarque
La douleur qu'elle sent, est celle qui me touche.

Atlante
On la veut retirer de ces austeritez,
Elle oppose a cela mille difficultez ;
Elle nous confond tous de responses subtiles,
Et rend par ses raisons les nostres inutiles ;
Alors je l'entreprens, & d'un discours flatteur,
Je luy dy que Filiste estoit un Imposteur ;
Et pour ne rien cacher de sa malice extreme,
Je provoque Filiste à la conter luy mesme,
Luy que j'avois exprès fait sortir de prison,
Par ce chemin secret qui meine à la maison.
Puis je dy que ton cœur adorant ceste Belle,
S'entoit tousjours le feu qui l'embrasa pour elle ;
Quand un traict de ses yeux te rendit son Amant
Qu'elle estoit cause enfin de ton aveuglement.

Philarque
Hé bien, qu'a t'elle dict. ?

Atlante
Lors pasle & toute esmeue,
Pour plaindre avecque toy la perte de ta veue,
Elle a quitté le voile, & la profession,
Qu'elle avoit embrassée à ton occasion.

Philarque
Dieux ! Que me dites vous ?

Atlante
Un discours veritable :

Philarque
O puissance du Ciel, que tu m'es favorable !
Je ne meritois pas ce fruict de ta bonté,
Mon espoir estoit mort, tu l'as ressuscité.

SCENE II

Atlante, Philiste, Philarque, Terfile, Alcinon.

Atlante
Filiste vient tout seul, qu'as-tu fait d'Aristée ?

Filiste
Elle vient apres oy, mais d'ennuis agitée ;
Pour la tirer de là, que de peines bons Dieux !
J'eusse aussi-tost tiré tout les Astres des Cieux.

Atlante
C'est un effect d'Amour, dont le pouvoir m'estonne.

Filiste
Diane l'avoit prise, Amour nous la redonne.
Philarque, en ton mal-heur que je t'estime heureux !

Je te voy plus aymé, que tu n'es amoureux,
Aristée est à toy, la voicy qui s'advance.

Philarque
O de mes maux passez l'aimable recompense !
Courons vers cét Objet, si charmant, & si cher.

Alcinon
Tu t'éloignes, Philarque, au lieu de t'approcher.

Philarque
Helas ! Si je le fais, c'est contre ma pensée :
Pardon divin Objet, dont mon ame est blessée,
Et croy, quand je m'esloigne, en cherchant tes appas,
Qu'à l'erreur de mon pied mon cœur ne consent pas,
Qu'on me mene à l'Autel, car je suis la Victime,
Que j'y veux immoler, pour expier mon crime.

SCENE III

Olinthe, Aristée, Philarque, Terfile, Atlante, Alcinon, Heliane.

Olinthe
Ma Fille, cognois-tu ton malheureux Amant ?

Aristée
T'aurois bien peu d'Amour, & moins de jugement.

Philarque
Quel rayon de plaisir dissipe ma tristesse !
Ou je réve, ou j'entens la voix de ma Maistresse ;
Que ne puis-je la voir, aussi bien que l'ouir !
Faites, mon beau Soleil, ceste ombre évanouir,
Et puis que dans mon sein vostre ardeur est enclose,
Comme j'en sens l'effect, faictes m'en voir la cause,
Est-ce vous ?

Aristée
Ouy, je suis celle que vous pensez.

Philarque
Helas ! & moy je suis celuy que vous blessez.
Je suis ce Malheureux, cét Amant déplorable,
Qui pour avoir fasché le sujet adorable,
De qui la volonté me doit estre une Loy,
Ne sçaurois plus le voir, bien qu'il soit devant moy,
Et dans l'aveuglement de ma faute grossiere,
Les Dieux ont eu raison d'esteindre ma lumiere ;
Puis qu'en voyant son bien, elle l'a méprisé,
Pour suivre ceste erreur, dont j'estois abusé.
Infidèles clartez, contre moy révoltées,
Dans quelle extrémité vous estes-vous jettées ?
Quand vous vistes sortir ma Nymphe de prison,
Pourquoy l'accusiez-vous de quelque trahison ?
Vous lisiez sur son front, qu'elle en est incapable,
Et vous rendiez pourtant l'Innocence coupable.
Tyrans de mon repos, regards mal-asseurez,
Jadis guides trompeurs de mes sens esgarez,
Me la fistes vous pas encore méconnoistre,
Quand sous un voile austere on me la fit paroitre ?
Quoy que de ces erreurs je sois assez puny,
Et qu'en effet je souffre un tourment infiny ;
Qu'il ne soit point de dueil, que le mien ne surpasse,
Je ne croy pas encor meriter vôtre grâce ;
Vous demander pardon, n'est-ce point trop oser ?

Aristée
Rare & fidelle Amant, ne viens point t'accuser ;
Je te croy trop parfait, pour t'estimer capable,
D'un mal dont mon Destin a seul este coupable.

Philarque
O bonté merveilleuse !

Atlante
Elle est grande en effect ;

Olinthe
Et Philarque a raison d'en estre satisfait.

Philarque
Encore que mon cœur n'ait plus lieu de se plaindre,
Lors que j'espere tout, j'ay quelque chose à craindre.
J'aprehende en l'excés du trouble où je me sens,
D'avoir ainsi perdu le plus beau de mes sens ;
Qu'ainsi que de mes yeux la lumiere est esteinte,
Votre ardeur ne s'éteigne ;

Aristée
Estouffez cette crainte,

Philarque
Mais si tous mes mal-heurs, me font voir vôtre foy,
Que feray-je pour vous, Aristée ?

Aristée
Aymez moy.
Je jure par ce Dieu, dont vous sentez les charmes,
(Et je vous le confirme encore par ces larmes)
Que vostre amour me touche, & qu'il m'est precieux ;
Que je sens plus que vous la perte de vos yeux ;
Que sans eux je vous ayme, & que je meure d'envie,
De vous rendre le jour, aux despens de ma vie.

Philarque

Faictes, belle Aristée, un choix digne de vous ;
Quoy que plus mal-heureux, mon sort sera plus doux.

Aristée
Ton sort, qui m'est fatal, t'a privé de la veue,
Hé bien j'en paroistray, comme toy dépourvue,
Car mes yeux n'estans faits, que pour toy mon espoir,
De qui seront-ils veux, si tu ne les peux voir ?
Si tu ne veux que moy, rien ne manque à ta joye,
Amour, veut que par tout, je te suive, & te voye.

Philarque
Vous m'aimerez sans yeux ?

Aristée
N'ayme t'on pas l'Amour ?

Philarque
On l'ayme comme Amant, bien que privé du jour.

Aristée
Hé bien n'es-tu pas tel ? Mon ame en est ravie,
Je te chéris ainsi cent fois plus que ma vie,

Philarque
Y dois-je consentir, en l'estat ou je suis ?

Aristée
En oses-tu douter ? Tu le dois.

Philarque
Je ne puis.
Offrir à vos Autels une offrande imparfaicte ;

Aristée
Tu me rejettois donc, lors que j'estois muette ?

Philarque
Vous me parliez du cœur :

Aristée
Hé que fait ton esprit ?
Il me void, tu le sçais, c'est luy qui te prescrit
De m'aimer ardamment ; en ton scrupule extreme,
Pren mes yeux, puis en toy je m'aimeray moy-mesme,
Ou si tu l'aimes mieux, digne object de ma Foy,
Je les arracheray, pour estre égale à toy.

Philarque
C'est trop, n'en dy pas tant, je me noyé en mes larmes,
Prens moy tel que je suis, mon Cœur te rend les armes ;
Jusqu'icy mon amour m'a défendu d'oser
Ce que ce mesme Amour ne peut plus refuser.

Aristée
Ha ! Que tu me ravis, asseure-toy, Philarque,
Qu'ainsi nous braverons le Destin, & la Parque,
Nous n'aurons qu'un flambeau, qu'une vie, & qu'un cœur,
Je seray ta maistresse, & toy mon doux Vainqueur :
Ouy, ta nuict me sera plus belle qu'une Aurore ;
Le Soleil ne void point, cependant on l'adore,
Il conduit, il éclaire, il forme les appas
De ce monde admirable, en ne le voyant pas ;
Ainsi, quoy que sans yeux, Objet charmant & rare,
Tu seras mon Soleil, ma conduite, & mon Phare.
Tu n'en as plus besoin, Philarque, asseure toy,
Que les miens te sçauront bien mieux guider que moy,
Puis que toujours collez dessus l'objet que j'aime,
Ils ne pourront manquer, si ce n'est à moy mesme.
La perte de tes yeux accroistra ton amour,
Te cachant mes défauts, qui paroissent au jour,
Et l'usage des miens, qui cherchent à te plaire,
Tirer a mesme effect, d'une cause contraire,
Puis que je ne veux plus desormais m'en servir,
Que pour connoitre en toy, ce qui me peut ravir.
Penetrant au travers de cette nuict obscure,
L'éclat de ta Vertu, si constante & si pure.
Quand on a les yeux clos, dans cét aveuglement,
L'esprit penetre mieux, & void plus clairement :
Ainsi tu verras mieux, dans ta lumiere esteinte
La vive Passion, dont mon ame est atteinte :
Dieux ! Me voulez vous mettre au comble de tous biens !
Ou rendez luy ses yeux, ou luy donnez les miens.

Philarque
Quel secret mouvement est celuy qui l'emporte ?
Amour, vis-tu jamais une flame si forte !
Me souhaitter ses yeux, pour finir ma langueur !
Qu'elle garde ses yeux, & me donne son Cœur.
Quand on la crût muette, à l'égal d'une souche,
Helas luy vins-je offrir, & ma langue, & ma bouche,
Ce n'est pas que son feu soit plus grand que le mien,
Mais c'est que mon ouvrage est moindre que le sien.

Aristée
Lors que j'estois Muette, ou que je feignois l'estre.
Mon ame vous parloit, sans le faire parestre :
Vous ne pouviez respondre à mes secrets discours,
Un langage muet ne trouve que des sourds ;
Et comme si le cours des Fortunes humaines
Tousjours aux premiers maux adjoutoit d'autres peines,
Maintenant que je parle, & que vous m'entendez,
Vous ne me sçauriez voir, quand vous me répondez,
Que ceste affliction sensiblement me touche !

Philarque
Je vous parle du Cœur, bien mieux que de la Bouche,
Et si je n'eus des yeux que pour voir vos attraits,
Dans mon aveuglement j'en vois encor les traits.

Des yeux de mon esprits, je voy vostre visage,
Comme on void le Soleil au travers d'un nuage.

Atlante
C'est assez, mes Enfans, souspirer vos mal-heurs,
Voicy le jour fatal qui doit secher vos pleurs :
Embrassez vous, tous deux, tous deux n'ayez qu'une ame,
Philarque est ton espoux, Aristée est ta femme.
Philarque
J'auray mon Aristée ?

Atlante
Ouy Philarque ?

Philarque
Ha bons Dieux !
Vous me tirez d'un gouffre, & m'elevez aux Cieux.
O favorable Autheur du bien de ma naissance !
Quel heur est comparable à ceste jouissance ?
Recevez ce baiser de vostre cher Espoux,
Et captivez ce corps, dont l'esprit est à vous.

Aristée
Recevez ce baiser de celle qui vous ayme,
Et qui pour estre à vous, cesse d'estre à soy mesme.

Olinthe
Dieux ils pleurent de joye, et noyent dans leurs pleurs,
Le fascheurx souvenir de leurs tristes mal-heurs.

Philarque
Quel prodige, bons Dieux ! Ô merveille inconneue !
Vos pleurs m'ouvrent un œil, & me rendent la veue.

Aristée
Dites vous vray, mon ame ! Helas que voyez vous ?

Philarque
Tout ce que l'on peut voir, de charmant, & de doux ;
En vous voyant, je voy mille grâces écloses :
Sans vous je ne voy rien, vous m'estes toutes choses.

Aristée
Sans doute il void le jour !

Philarque
Je le voy dans vos yeux ;
Mais plus beau mille fois, qu'on ne le void aux Cieux ;
Et par le doux éclat des rayons qu'il m'envoye,
Il me rend tout d'un coup la lumiere, & la joye,
Mon Pere, que le Mage a dit avec raison,
Que j'obtiendrois enfin l'heur de ma guerison,
Par la vertu d'une eau la plus pure du monde !
Vous estes une source en pureté feconde,
Et l'Oracle s'accorde avec la Verité,
En parlant de vos pleurs, miracle de Beauté :
Ainsi ne pensez plus que vous soyez coupable
De mon Aveuglement, qui fut inevitable ;
Au contraire aujourd'huy vous me témoignés bien,
Que l'autheur de mon estre est celuy de mon bien ;
Me rendant la Beauté que lon m'avoit ravie,
Vous me rendez ensemble, & les yeux, & la vie.

STANCES
Philarque
Quoy que j'ayme ma guerison,
Je cheris mon remede avec plus de raison,
Mon ame en est ravie, & mes sens s'en étonnent ;
O larmes ! Ô baisers ! Ô biens delicieux !
Si dés que je voy clair, vos douceurs m'abandonnent,
Pour vous goûter encor, je veux estre sans yeux.

Aristée
Quoy que d'un vray plaisir je ressente les charmes,
Puisque mon cher Philarque a besoin de mes larmes,
Je veux toûjours pleurer, pour charmer son ennuy ;
Mon départ l'affligeoit, mon regard le console ;
Je luy rends la lumiere, il me rend la parole,
Il ne vit plus qu'en moy, je ne vis plus qu'en luy.

Atlante
Puis que vous n'étes pas de pitié dépourveue,
Baisez-le, pour luy rendre entierement la veue :
Il ne void que d'un œil.

Aristée
Hé quoy, mon cher amy.
Pensez vous que je face un miracle à demy ?

Olinthe
Elle baise Philarque, & sans ceremonie ;
Mais si de ces baisers la puissance infinie,
Donne en effet des yeux, dont les traits sont aigus,
Je crains.

Atlante
Que craignez-vous ?

Olinthe
Qu'il ne devienne Argus.

Philarque
Que ce bon-heur est grand, que le Destin m'envoye !
Mon Cœur nage à souhait, dans un fleuve de joye.

Atlante
Il fait tout ce qu'il peut, pour recouvrer ses yeux.

Philarque

Ils sont tous deux gueris, ô charme gracieux !
Mais de peur de les perdre, il faudra que sans cesse,
Je les tienne collez, sur ceux de ma Maistresse ;
Source de mon amour, comme de ma clarté,
Ne me refusez pas cette felicité.

Aristée
Hé bien, soyez heureux, & que pas un n'en doute.

Alcinon
Vous n'estes point aveugle, ou bien je ne voy goute.
Vous voyez Aristée, aussi bien comme nous,
Et vous la baisez tant, que j'en deviens jalous,
Vous l'aymez plus que moy, c'est pour ce qu'elle est belle ;
Qu'elle vous meine donc, je vous laisse avec elle.
Adieu, mon Oncle, Adieu, je tourne ailleurs mes pas.

Philarque
Arreste, mon mignon, tu ne t'en iras pas.
Je chéris Aristée, ainsi que ma Maistresse,
Et toy comme mon Fils ; vien, qu'elle te caresse :
Aymez-le, je vous prie.

Aristée
Hé bien, je l'aimeray,
Je luy feray caresse, & je le baiseray.

Alcinon
Elle a par ses baisers ma colere appaisée,
Ha ! Que je verray clair, puisque je l'ay baisée !

Aristée
Tu veux que je le guide, Alcinon, je le veux,
Pour le mener au Temple, où je dois mille vœux ;
J'en ay fait un pour toy, qu'il est temps que j'acquitte :
Ne le différons plus, mon cœur, allons vite.

Philarque
Je vous suivray par tout, où vous voudrez aller.
J'iray, quand sur l'Autel on devroit m'immoler :
Là je reclameray dans l'ardeur de ma flame,
La Deesse du Temple, & celle de mon ame.

Heliane
Il faut que je vous suive en ce lieu de repos,
Mais pour y demeurer :

Philarque
Ma sœur, à quel propos
Oserois-tu troubler les plaisirs de ton frere ?

Heliane
Croy que jamais Hymen te seroit prospere,
Si prenant Aristée, entre les bras des Dieux,
Quelqu'autre n'occupoit un lieu si precieux :
Je veux à cét effet, me ravir à moy-mesme,
Et n'aimer jamais rien, à cause que je t'aime.

Philarque
Cette amitié t'impose une contraire loy.

Heliane
Les Dieux, & la Raison veulent cela de moy.
Philarque
Ce dessein est trop prompt :

Heliane
Mais il est legitime ;
Et je seray bien-tost ou Prestresse, ou Victime.

Philarque
Mon cœur en est troublé :

Heliane
Le mien en est ravy.

Philarque
Mon triomphe sera de ta perte suivy.

Heliane
Ne me dérobez point la gloire qui m'est deue,
Ce que l'on donne aux Dieux, est-ce chose perdue ?

Philiste
Vous consommez le temps en discours superflus,
Terminez ce debat, & ne contestez plus.
Sous le nom de Rival, ou plustost d'adversaire,
J'ay les Dieux offensez, je les veux satisfaire.
C'est à moy seulement, qu'il doit estre permis,
De reparer ainsi le mal que j'ay commis.
Quand on veut expier un forfaict punissable,
On laisse l'Innocent, pour prendre le Coupable.

Heliane
Enfin mon cœur touché se consacre aux Autels

Philiste
Et moy, qu'un repentir blesse de coups mortels,
Ravy de ta vertu, digne d'avoir un Temple,
En me donnant aux Dieux, je suivray ton exemple.

Atlante
Je n'ay point de raisons, pour les en divertir.

Olinthe
Puisque le Ciel le veut, il y faut consentir.

Atlante
Ainsi de point en point l'Oracle s'effectue ;
Philarque m'obeit, & recouvre la veue ;
La vertu d'Aristée éclatte vivement,
Son silence, & sa voix, l'aprouvent clairement ;
Diane ne perd rien, un coup de la Fortune,
Luy donne en ce moment deux Victimes pour une ;
Et l'amour a produit tous ces heureux effets,
Dont nos yeux sont ravis, & nos cœurs satisfaits

FIN.

Ibrahim ou L'Illustre Bassa

(Tragi-comédie, 1642)

Georges de Scudéry

Édition : *Ibrahim ou L'Illustre Bassa*, Georges de Scudéry, N. de Sercy, Paris, 1643.

À Monseigneur le Prince de Monaco, Duc de Valentinois, Pair de France,

Chevalier des Ordres du Roy, &c.

Monseigneur,

C'est une Princesse de vostre Illustre Famille, qui va vous rendre ses devoirs : & un Prince de vos Alliez, qui va vous demander vostre protection. Apres le favorable accueil qu'ils ont reçeu l'un & l'autre de la Cour de France, ils ont creu qu'ils n'en estoient pas absolument indignes : & espéré que Vostre Excellence, ne les desavoueroit point. Mais quelque glorieux que soit leur espoir, la vanité ne les aveugle nullement : & comme ils croyent qu'ils doivent toute leur réputation, à l'Illustre Nom de GRIMALDI, ils veulent par une reconnoissance publique, s'en acquitter aujourd'huy envers vous. Pour moy MONSEIGNEUR, il s'en faut peu que je ne m'estime Prophete, comme les anciens Poetes se le disoient ; que je ne prenne ce que j'ay escrit dans mon Roman, pour une inspiration lumineuse, de la fureur d'Apollon ; & que je ne croye comme eux, *que le Dieu parloit en moy*. En effect, vit-on jamais une rencontre plus extraordinaire, que celle ou dans le mesme temps que par une Fable, je chassois les Castillans & les Napolitains de MONACO, V. E. par une véritable valeur, les en chassoit effectivement ? Je me tiens le plus heureux de tous les hommes d'avoir prédit ce que vous avez fait : & d'avoir este le Prophete, puis que vous deviez estre le Heros. Ce n'est donc pas sans raison que je vous dedie un Outrage, ou vous avez tant de part : & qui n'a tiré toute sa gloire, que de celle de vostre Nom. J'y suis neantmoins encor obligé, par une cause particulière, qui ne regarde que moy : Ce n'est point un présent que je vous fay, c'est une debte que je vous paye : (Si toutefois il est quelque chose qui puisse payer les faveurs d'un Prince comme vous.) Il y a douze ans que V. E. m'obligea sensiblement à MONACO ; & douze ans que j'en conserve la mémoire. Je sçay que les grandes ames comme la vostre, font du bien à tant de personnes, qu'elles n'en peuvent pas garder le souvenir : & mesme qu'elles sont assez généreuses pour tascher de le perdre : Mais MONSEIGNEUR, il n'est pas juste que je sois ingrat, parce que vous estes généreux : & que je ne m'aquite point, parce que vous avez oublié que je vous doibs. C'est donc icy que pour suivre la coustume je devrois faire un Panegiryque au lieu d'une Lettre ; & que parler de vostre Illustre Maison, & de vostre Illustre Personne, en des termes dignes de la grandeur de l'une, & du mérite de l'autre. Toutefois, que pourrois-je dire à toute la Terre, qu'elle ne sçache aussi bien que moy ? Tout le Monde ne sçait-il pas, que la Republique de Gennes n'a que trois Noms, qui s'osent égaler au vostre ? & que hors ces trois, toute la Ligurie n'a rien, qui ne soit au dessouz de luy ? Est-il quelqu'un qui puisse ignorer, que la Famille de GRIMALDI, a presques autant eu de héros qu'elle a eu d'Hommes ; & que la valeur luy est une qualité héréditaire ? Nommerois-je icy un PIERRE GRIMALDI, qui fut avec une Armée qu'il commandoit, au secours de l'Empire de Grece ; & qui par une mort aussi belle que sa vie, rendit son Nom immortel ? Parlerois-je d'un ANTOINE GRIMALDI, qui avec une puissante Flotte, fit trembler toute l'Espagne ; Qui la remplit d'espouvante & de terreur ; Qui dénonça la guerre à trois Roys en mesme temps ; & qui vit fuyr devant luy, toutes les forces de Majorque & de Minorque, jointes à celles des Espagnols ? Ferois-je mention d'un JEAN GRIMALDI, en faveur duquel l'Histoire rend ce glorieux tesmoignage, *qu'il valoit plus luy seul que toute une Armée*, & qui avec des Troupes beaucoup plus foibles, que celles de ses ennemis, les deffit entièrement, leur prit huict mille prisonniers ; & entre eux, treize Capitaines d'une réputation si haute, que par une vanité militaire, ils les nommoient les *treize Scipions* ? Que si de ces tumultueuses Vertus, nous voulions passer aux Vertus paisibles, que ne pourrois-je point dire, de cet ANSALDO GRIMALDI, que la Republique appelloit, & que l'Histoire appelle encor, *l'amour & les délices du Genre humain*, aussi bien que Rome y nommoit Titus ? Elle luy fait le plus grand Eloge, qu'un homme puisse mériter : & je ne le tiens pas moins glorieux à sa mémoire, que cette Statue de marbre, que la Republique luy fit eslever, sans la Salle du Palais. Mais MONSEIGNEUR, qu'irois-je chercher, parmy les Superbes Monumens de vos Devanciers ? & pourquoy m'arrester à des Vertus mortes, ou j'en voy tant de vivantes ? il vaudroit mieux passer de leurs Tombeaux, aux Arcs de Triomphe que vous méritez ; & de la valeur qu'il n'est plus, à celle dont toute l'Europe parle avec tant d'admiration. Il vaudroit mieux dis-je, apprendre à la Postérité, ce que notre siècle a veu avec estonnement : & luy faire sçavoir que vous fustes le Conquerant de vostre Estat, & le Vainqueurs des Tirans. Il vaudroit mieux luy faire connoistre, que les charmes de vostre personne, & les rares qualitez de vostre esprit, ont eu une approbation universelle, dans la plus pollie de toutes les Cours : Et que le plus Grand Roy de la Terre, & la plus Grande Reine de l'Univers, ont rendu des tesmoignages publics, de l'estime qu'ils en faisoient. Ouy MONSEIGNEUR, ce dessein seroit grand & illustre, & véritablement digne de vous. Mais je ne suis pas digne de luy, Je connoy trop ma foiblesse pour l'entreprendre : & la hardiesse que j'ay eue, d'en faire seulement une légère esbauche, me donne tant de confusion, qu'à peine oseray-je vous dire, que je suis & veux tousjours estre,

MONSEIGNEUR,
DE V. E.
Le très-humble, très-obeissant, & très-obligé Serviteur.
DE SCUDERY.

ACTEURS

IBRAHIM *Grand Visir, autrement Justinian, de la Race des Paleologues*.
ISABELLE GRIMALDI *Princesse de Monaco*.
SULTAN SOLIMAN *Empereur des Turcs*.
ROXELANE *Sultane Reine*.
ASTERIE *Fille du Grand Seigneur*.
RUSTAN *Bassa*.
EMILIE *Parente d'Isabelle*.
ACHOMAT *Bassa*.
ISUF *Muphti, ou Grand Prestre de la Religion de Mahomet*.
TROUPE des Grands de la Porte.
DEUX CAPIGIS, *ou Capitaines des Gardes*.
TROUPE DE JANISSAIRES.
DEUX FEMMES ESCLAVES, *de la Sultane Reine*.
QUATRE MUETS, *avec leurs Cordes d'Arc à la main*.
TROUPE de Joueurs *de Haut-bois à la Turque & d'Ataballes.*

La scène est au serrail de dehors à Constantinople.

ACTE PREMIER

Roxelane, Rustan, deux esclaves de la Sultane Reyne, Soliman, Astérie, Isabelle, Emilie.

SCENE PREMIERE

Roxelane, Rustan, deux esclaves de la Sultane Reyne.

Roxelane
Rustan, ne craignez rien, ne soyez point en peine ;
C'est un droit qu'on accorde à la Sultane Reine ;
Et malgré la coustume, & sa severité,
Le Serrail de dehors, a cette liberté :…
Icy quand il me plaist, peuvent entrer les hommes ;
Et Roxelane enfin, regne aux lieux où nous sommes.

Rustan
Madame, je sçay bien quel est vostre pouvoir,
Et je n'ignore point nos Loix, ny mon devoir.
Que vostre Majesté me fasse donc entendre,
Quel service important, un Bassa luy peut rendre ;
Car si mes actions, sont en son souvenir,
Je croy que le passé, respond de l'advenir ;
Qu'elle a lieu de juger, que je luy suis fidelle,
Et que mes volontez, ne relevent que d'elle :
Voila sur ce suject, quels sont mes sentimens ;
Qu'elle me parle donc, par ses commandemens.

Roxelane
Tousjours le mesme soing, occupe ma pensée ;
Tousjours par mesme object, mon Ame est offençée :
L'image d'Ibrahim, revient à tous propos,
Me presenter sa gloire ; & troubler mon repos.
Par luy seul je languis, par luy seul je soûpire ;
Avecque Soliman, il partage l'Empire ;
Toute chose succede au gré de son desir ;
Et je le voy Sultan plustost que grand Vizir.
Sur toute autre raison, sa vanité l'emporte ;
Il a desja gagné tous les Grands de la Porte
Et par l'esclat puissant de ses tresors offers,
D'Esclave qu'il estoit, il les a mis aux fers.
Maintenant il agit, il commande, il ordonne,
Il ne luy manque plus, que la seule Couronne ;
La moitié de la Terre, obéit à sa Loy ;
Et bref par un prodige, il regne & n'est point Roy.
Cependant Roxelane, & triste, & mesprisée,
Augmente son triomphe, & luy sert de risée :
Elle souffre, elle cede, hâ j'en frémis d'horreur !
Elle qui possedoit, l'Empire, & l'Empereur.
J'ay veu tout l'Orient, souz mon obeïssance ;
Les bornes de l'Estat, l'estoient de ma puissance ;
Mon pouvoir s'estendoit, de l'un à l'autre bout ;
Je faisois les Bassas, je disposois de tout ;
J'eslevois, j'abaissois, & tenois où nous sommes,
La fortune du Monde, & le destin des hommes :
Maintenant un Esclave, ennemy de mon bien,

Fait le sort de l'Empire, & dispose du mien.
Oüy, ce jeune insolent, me choque, & me traverse :
S'il revient triomphant, du voyage de Perse,
A quel excez d'orgueil, ne montera-t'il pas,
Luy qui sera plus haut, que je ne l'ay veu bas ?
Hâ Rustan, songez-y ! C'est la cause commune :
Icy vostre interest est joint à ma fortune :
Travaillons donc ensemble, afin de nous vanger,
Et renversons l'Empire, ou le faisons changer.

Rustan
Que vostre Majesté, quelque mal qui la presse,
S'asseure en mon courage, autant qu'en mon adresse.
La mort de Mustapha, peut assez témoigner,
Que j'entreprendray tout, pour vous faire regner.
Enfin soit par la fraude, ou par la force ouverte,
Puisque vous le voulez, je vous promets sa perte :
Et quoy que son pouvoir, soit sans comparaison,
Je vous donne le choix, du fer ou du poison.

Roxelane
Soit ; mais auparavant, tentons une autre voye,
Que le sort favorable aujourd'huy nous envoye.
Je sçay que le Sultan, ayme cette beauté,
Qui n'a pour son amour, que de la cruauté ;
Et bien que le Visir, soit aymé d'Isabelle,
Je voy qu'il l'a regardé, & qu'il la trouve belle :
Quelquesfois l'amitié, l'emporte sur l'Amour ;
Mais quelquesfois aussi, l'Amour regne à son tour.
Il estime Ibrahim, il peut tout dans son Ame,
Mais quel pouvoir n'a point, une nouvelle flâme ?
Et quels droicts si sacrez, luy peut-on opposer,
Que cette passion, ne fasse mespriser ?
J'ay veu que mon merite, occupoit sa memoire ;
Que mon affection, faisoit toute sa gloire :
Et malgré tout cela, sans en avoir sujet,
Il me quitte aujourd'huy, pour un indigne objet.
Nulle fidelité, n'est si bien establie,
Qu'un esprit aveuglé, ne mesprise, & n'oublie.
Mais d'un penser fascheux, passons dans un plus doux :
Il fera pour autruy, ce qu'il a fait pour nous :
Quoy que le Grand Visir, de tout l'Estat dispose,
Il suffit de sçavoir, qu'ils aiment mesme chose :
C'est par là que l'espoir, nous peut estre permis :
Car enfin deux rivaux, ne sont jamais amis.
Or pour faciliter cette belle entreprise,
Enflamez Soliman, encor qu'on le mesprise,
Vantez luy cet objet, qu'on luy voit adorer ;
Dites-luy que les Rois peuvent tout esperer ;
Que tout doit obeïr aux Maistres de la Terre ;
Et qu'il doit triompher, en amour, comme en guerre.
Par là, nostre ennemy sera privé du jour :
Car ainsi l'amitié, s'esteindra par l'Amour.
La Sultan cessera, d'aimer son adversaire,
Et verra que sa perte, est un mal necessaire.
Joint que le Grand Visir, descouvrant ce dessein,
En concevra luy-mesme, un despit dans le sein,
Qui le pourra porter, à quelque violence,
Et porter le Sultan, contre son insolence.

Rustan
Mais songez-vous Madame, à ce que vous tentez,
Et faut-il que Rustan, outrage vos beautez ?

Roxelane
Ce sentiment est bon dans une Ame vulgaire,
Mais pour moy, cette amour, ne m'importune guere :
Si l'Empereur me laisse, au rang ou je pretens,
Qu'il aime, que je regne, & nous serons contens :
S'il adore une Esclave, & s'il faut qu'il soupire,
Qu'elle regne en son cœur, & moy dans son Empire :
Car pour dire le vray, je crains plus en ces lieux,
Le pouvoir d'Ibrahim, que celuy de ses yeux.
Non, non, à cela prés, employons toute chose :
La raison nous l'ordonne, & mon cœur s'y dispose :
Taschez donc de remettre, achevant nos desseins,
Les resnes de l'Empire en de plus nobles mains.
Servez à cette amour, puisque je le commande,
Et sçachez que le Sceptre, est ce que je demande.

Rustan
Mais en obeïssant, vous devez me haïr !

Roxelane
L'on ne peut m'offencer, quand on veut m'obeïr.
Allez, allez Rustan, commencer cet ouvrage ;
Restablir ma puissance, & vanger mon outrage ;
Ne craignez point un mal, qu'on me voit dédaigner ;
Et songez que mon cœur, a pour objet, Regner.

Une Esclave
Le Sultan vient Madame, il entre dans la salle :

L'autre Esclave
O Dieu qu'il paroist triste ! & que son teint est pasle !

Une esclave
Il ne vous a point veuë,

L'autre esclave
Il avance tousjours :

Roxelane
Gardons de l'interrompre, il réve à ses amours.

SCENE SECONDE

Soliman
Injuste Soliman, que ton crime est extréme !
Ne sçaurois-tu cruel, te surmonter toy-mesme ?
Est-ce un labeur si grand, qu'il ne t'est point permis,
Apres avoir vaincu de si forts ennemis ?
Quoy, faut-il que tu sois, (ô funeste memoire !)
L'ennemy de ton bien, & celuy de ta gloire ?
Et que par un malheur, hors de comparaison,
Tu ne puisses aimer, sans perdre la raison ?
Quel suplice à mon cœur, & quel trouble en mon Ame !
Quoy, ne sçaurois-je aimer, & sans honte, & sans blâme ?
Et quel Astre ennemy de la gloire des Rois,
Me force à violler toutes sortes de droits ?
Cent climats differents, me donnent des Esclaves,
Capables de regner sur le cœur des plus braves ;
La Grece n'a rien veu, de beau ny de charmant,
Qui ne soit au Serrail, par mon commandement :
& cependant, malgré cette gloire supréme,
J'ose vouloir ravir au seul homme que j'aime,
Par une lascheté, qu'on ne peut trop blasmer,
L'unique & seul objet, que son Cœur peut aimer :
J'ose perdre Ibrahim, par cette injuste envie ;
Luy de qui je tiens seul, & l'Empire, & la vie ;
& qui pour me sauver, au milieu des hazards,
S'est veu cent fois couvert, & de sang, & de dards !
Hâ ! Non, mourons plustost, dans un tourment si rude,
Que de nous diffamer, par une ingratitude :
& nous privons enfin, d'un bien si souhaité,
Puisqu'on ne peut l'avoir, sans une lascheté.
Mais Dieu ! Dans mon esprit, l'image d'Isabelle,
M'aparoist malgré moy, si charmante, & si belle ;
L'Amour là peind si bien, dedans mon souvenir,
Que toute ma raison, ne sçauroit plus tenir.
Il faut croire en un mot, en mettant bas les armes,
Qu'on ne sçauroit manquer, en adorant ses charmes,
Que le souverain bien, se trouve en sa prison ;
& que suivre ses pas, c'est suivre la raison.
Je sçay ce que je dois aux soins d'un grand Ministre ;
Je sçay que sans son bras, un accident sinistre,
Alloit m'oster d'un coup, & le Sceptre, & le jour ;
Mais je n'ignore pas, ce qu'on doit à l'Amour :
& malgré la douleur, que ce remords me donne,
Je dois mes premiers soins, à ma propre personne :
Le cœur le plus fidelle, & le plus affermy,
Rarement se veut perdre, en sauvant son amy,
& quoy que puisse dire, une amitié suspecte,
Où voit-on que l'Amour la craigne & la respecte ?
& parmy les mortels, quelle severe loy,
Veut qu'un autre en mon cœur l'emporte contre moy ?
Peut-estre qu'Ibrahim voyant ce que j'endure,
Aura quelque pitié, d'une peine si dure,
Qu'il cedera luy mesme, a ce Cœur amoureux,
& que pour me sauver, il sera genereux.
Ouy, c'est par ce penser que mon cœur se console :
Il quitta sa Maistresse, en gardant sa parole ;
& peut-estre qu'encor, par un dessein plus beau,
Il voudra m'empescher, de descendre au Tombeau.
Car que ne doit-il point, à ce cœur qui soupire,
Luy que je fais regner, sur un si grand Empire ;
Luy qui verra les maux, que mon Ame a souffers ;
Luy que je retiray du sepulcre & des fers ?
Brusle donc Soliman, d'une ardeur legitime ;
& cheris cet objet, puisqu'on le peut sans crime.
Mais helas, quand le Ciel, & quand le Grand Visir,
Consentiroient ensemble, à mon juste desir,
Je n'aurois pas vaincu, la fierté d'Isabelle,
Qui veut paroistre encor, plus constante que belle,
Qui depuis si long-temps, aime avec tant d'ardeur,
Celuy qu'elle prefere, a toute ma grandeur,
& qui par un regard, & modeste, & severe,
Ordonne que je meure, & que je la revere.
Mais qui peut resister, à celuy qui peut tout ?
& quels sont les desseins, dont on ne vienne à bout ?
Espere Soliman, espere, & continue :
Plus la peine a duré, plus elle diminue ;
Ouy, chassons le passé, de nostre souvenir,
& pour nous consoler, regardons l'avenir.
Le mal devient plaisir, quand à la fin il cesse :
Allons donc au jardin, chercher cette Princesse :
Elle a beaucoup d'orgueil, mais j'ay beaucoup de cœur ;
& la difficulté, fait le prix du Vainqueur.

SCENE TROISIESME

Emilie, Isabelle, Soliman.

Emilie
Le Sultan vient Madame, il faut cesser de plaindre :

Isabelle
Cessons de soupirer, & commençons de craindre.

Soliman
Ne pouvant estre heureux, & vous abandonner,
Je viens me satisfaire, & vous importuner.

Isabelle
Seigneur, ta Majesté cognoist trop Isabelle,
& sçait trop le respect, que son cœur a pour elle,
Pour croire qu'elle puisse, (oubliant son devoir)
N'estre pas satisfaite, en l'honneur de te voir.

Soliman
Qu'Ibrahim est heureux ! D'aimer une personne,
Digne (non de son cœur) mais bien d'une Couronne !
Qu'Ibrahim est heureux, d'en estre tant aimé !
Qu'Ibrahim la quitant, en doit estre blasmé !
Qu'Ibrahim est coupable, allant à cette guerre,
Fust-ce pour conquester, l'Empire de la Terre :
Qu'Ibrahim qui luy plaist, la devroit irriter !
Pour moy je fusse mort, avant que la quitter.

Isabelle
Mais plustost qu'Ibrahim, est cher à ma memoire,
De ce qu'il fait ceder, son amour à ta gloire !
& que son amitié Seigneur, te doit ravir,
Puisqu'il quitte Isabelle, afin de te servir !
Ouy, sans doute sa faute, est belle, & pardonnable ;
& le Grand Soliman, est tousjours raisonnable.

Soliman
Plust au Ciel pour ma gloire, & pour la vostre aussi,
Que ce cœur genereux, le creust tousjours ainsi !

Isabelle
Sans doute il croira tout, de ta vertu sublime,
Si toy mesme Seigneur, ne destruis son estime.

Soliman
Mais je voudrois encor, pouvoir sans vous fascher,
Vous descouvrir un mal, que je ne puis cacher,
& que vostre bonté, comme luy fust extreme :
Je sçay bien que je vay me destruire moy-mesme ;
Que je vay m'afliger, que je vay me trahir ;
& qu'enfin ce discours, me va faire haïr.
Mais avant que parler, de ce qu'on ne peut taire,
Dites-moy si l'erreur, qui n'est point volontaire,
Est indigne de grace, & de vostre bonté,
Comme lors que le crime, est en la volonté ?

Isabelle
Seigneur, responds toy-mesme, à ce que tu demandes
La foiblesse n'est point, parmy les Ames grandes :
& comme elles ont droit, d'agir absolument,
Quand on les voit faillir, c'est volontairement.
Rien ne sçauroit forcer, dedans une Ame saine,
La supreme raison, qui regne en souveraine.
Toutes les passions, dont les cœurs sont surpris,
Sont les pretextes faux, des plus foibles esprits,
Qui voulans desguiser leurs laschetez visibles,
Donnent à leurs vainqueurs, le titre d'Invincibles.

Soliman
Helas je sçavois bien, en mon sort malheureux,
Que vous ne me seriez qu'un Juge rigoureux !
Que vostre cruauté, rendroit ma peine extreme !
Qu'ainsi vous ingeriez, des autres par vous mesme !
& que ce cœur ingrat, tesmoignant son courroux,
Blasmeroit en autruy, ce qui n'est point en vous !
Mais aimable Isabelle, avec quelle injustice,
Condamnez-vous mon Ame, a ce cruel suplice !
Puisqu'il est belle ingratte, impossible à vos sens,
De ressentir jamais, les douleurs que je sens.
Qu'avez-vous à combattre, adorable inhumaine ?
De foibles ennemis qu'on surmonte sans peine :
Vous avez la vertu, qui leur peut resister ;
Vous avez la raison, qui vous les fait dompter :
Mais la mienne au contraire, apres s'estre endormie,
Devient ma plus cruelle, & plus fiere ennemie ;
Car elle me fait voir, cent rares qualitez ;
& m'entretient de gloire, & de prosperitez,
Ce n'est pas que d'abord, elle se soit rendue ;
L'impuissante qu'elle est, s'est assez deffendue,
Et c'est pourquoy je cede, aux armes du vainqueur,
Puisque je n'ay plus rien, pour deffendre mon cœur :
& c'est pourquoy le monstre, aux yeux d'une cruelle,
Le mal prodigieux, que je souffre pour elle.

Isabelle
Garde, garde, Seigneur, de la faire perir,
Et d'accroistre ton mal, au lieu de le guerir.

Soliman
Qu'il s'accroisse, il n'importe ; & puisque rien ne m'aide,
C'est à moy de chercher, la mort, ou le remede.
Car que peut faire un Prince, en cette extrémité,
Qui n'a force ny cœur, raison ny volonté ?
Qui voit sa mort certaine, en cachant son martyre ;
Qui ne peut plus aimer, ny souffrir, sans le dire ;
& bref, qui se veut perdre en ce funeste jour,
Ou toucher de pitié, l'objet de son amour ?

Isabelle
Helas !

Emilie
Ô juste Ciel !

Soliman
Enfin je voy Madame,
Que vostre cœur m'entend, & qu'il connoist ma flame :
Et je rends grace au Ciel, de ce que sans parler,
Le mien vous a fait voir, ce qu'il ne peut celer :
Car malgré mon Amour, dans mon respect extreme,
J'aurois eu de la peine, a dire, je vous aime.
Mais puisque vous sçavez, l'amour que j'ay pour vous ;
Mais puisque ce bel œil, voit mon mal & ses coups ;
Faites que ce qui sert à tout cœur qui soûpire,
Ne nuise pas au mien, qui vit souz vostre Empire.
Car je connois assez, que plus je feray voir,

Quelle est ma servitude, & quel est son pouvoir,
Plus je tesmoigneray, qu'il regne en ma pensée,
Plus sa fierté croira, qu'elle en est offencée.
Mais pour vous satisfaire, et pour vous empescher,
En voyant mon erreur, de me la reprocher,
Je confesse moy-mesme, ô divine Isabelle,
Que je suis criminel, comme vous estes belle ;
Que vostre protecteur, ne peut qu'injustement,
Joindre à sa qualité, celle de vostre Amant ;
Qu'ayant pour Ibrahim, une extreme tendresse,
Je ne devrois jamais, adorer sa Maitresse
Qu'ayant pour Isabelle, un respect si profond,
J'ay tort de luy monstrer, ce que ses beaux yeux font ;
& bref, qu'aimant la gloire, & m'y laissant conduire,
Je devrois estouffer, ce qui la peut destruire.
Mais confessez aussi, que tout cœur genereux,
Ne se monstre jamais, plus grand, plus amoureux,
Que lors que pour l'objet, qui regne en sa memoire,
On luy voit negliger, & l'honneur, & la gloire ;
Qu'il destruit l'amitié, qu'il force la raison ;
Qu'il haït sa liberté, qu'il cherit sa prison ;
Qu'il veut vaincre ou mourir, aimant une rebelle ;
& se perdre en un mot, où se faire aimer d'elle.
C'est l'estat où je suis, objet rare & charmant :
C'est où veut aspirer, ce cœur en vous aimant :
Mais si quelque pitié, trouve place en vostre Ame,
Au lieu de condamner, & ce cœur, & sa flame ;
Songez que s'il se rend, il a bien combattu ;
& que la cruauté, n'est pas une Vertu.
Songez que le Visir à qui je porte envie,
Tient de Soliman seul, sa grandeur & sa vie
& pour estre plus douce, à ce cœur mesprisé,
Plaignez au moins le mal, que vous avez causé.

Isabelle
Helas est-il possible, ô Prince redoutable,
Que tout ce que j'entens, puisse estre veritable ?
& que le plus grand cœur, qui respire aujourd'huy,
Ait un penser indigne, & de nous, & de luy ?
Non, non, cela n'est point, & ne peut jamais estre :
Il a des passions, mais il en est le Maistre ;
& tout ce vain discours, est une invention,
Pour esprouver nostre Ame, & nostre affection.
Mais afin d'arrester cette cruelle feinte,
Qui porte en mon esprit, & l'horreur, & la crainte ;
Que ta Hautesse sçache, en l'estat qu'est mon sort,
Que cette injuste amour, avanceroit ma mort.
Je sçay ce que je dois, à tes illustres fais,
& je le sçay trop bien, pour les ternir jamais.
Je souffrirois plustost, l'effroyable suplice,
& je t'estime trop, pour estre ta complice.
Quand le Grand Soliman, se devroit irriter,
Pour son propre interest, il luy faut resister :
Il faut suivre sa raison, suive celle d'un autre,
& par là, conserver & sa gloire, & la nostre.
Mais je fais un outrage, à ton nom glorieux,
De croire que ton cœur, soit un cœur vicieux :
& j'ay tort de respondre, avec tant de tristesse,
A ce qui n'est qu'un jeu, qui plaist à ta Hautesse.

Soliman
Plust au cruel destin, qui s'opose à mon bien,
Que pour vostre repos, ainsi que pour le mien,
Vous fussiez veritable, & cette flame feinte !
Je serois sans douleur, & vous seriez sans crainte :
Mais aimable Isabelle, il n'est que trop certain,
Que je porte vos fers, & le Sceptre à la main !
& si quelque mensonge, est en cette avanture,
C'est en ne disant pas, tout le mal que j'endure.
Je sçay (je vous l'ay dit) qu'en mon ardent desir,
J'offense esgallement, le Ciel & le Visir ;
Qu'une sainte amitié, s'efface en ma memoire ;
Que j'outrage à la fois, Ibrahim & ma gloire ;
Que je perds ce grand homme, en me perdant ainsi ;
& qu'en le trahissant, je me trahis aussi ;
Que je perds mon appuy, soit en paix, soit en guerre ;
Mais estant criminel, envers toute la Terre,
Voyez ma passion, malgré vostre courroux,
& que je suis au moins, innocent envers vous :
Puisqu'à bien raisonner, l'Ame estant enflamée,
Aime, & n'outrage point une personne aimée.
Aussi bien qu'Ibrahim, engage vostre foy ;
Aussi quelque rigueur, que vous ayez pour moy,
Si vous n'avez pitié, de mon sort déplorable,
Vostre cœur est injuste, autant qu'inexorable.
Je ne demande point, en ce bien-heureux jour,
Vostre cœur pour mon cœur, & l'amour pour l'amour ;
Mais je veux seulement, en l'ardeur qui m'enflame,
Que la compassion, console un peu mon Ame :
Vous avez fait mes maux, veuillez donc les charmer :
& plaignez moy du moins, ne me pouvant aimer.

Isabelle
Seigneur, pour la pitié que ta voix me demande,
Ton esprit est trop bon, ta fortune est trop grande.
La pitié pour des Rois, ne peut s'imaginer :
Ils doivent en avoir, & non pas en donner.
Aussi ne puis-je croire, à moins qu'estre insensée,
Qu'un sentiment si bas, puisse estre en ta pensée.
Car Seigneur, le moyen qu'on puisse concevoir,
Qu'apres avoir donné la Vie & le pouvoir,
A l'illustre Bassa, qu'on aimoit, & que j'aime ;
Tu voulusses Seigneur, le poignarder toy-mesme ?
Que s'il faut à la fin, croire ce que je voy,
Il auroit mieux valu, pour toy, pour luy, pour moy,
Laisser son Ame au point où l'on l'avoit reduite,
Que de ne le sauver, que pour le perdre en suite ;
Mais le perdre grand Prince, avec plus de rigueur,

Perdant avec le jour, Isabelle, & ton cœur.
Invincible Sultan, ne fais rien en tumulte :
Que ton cœur genereux, soy mesme se consulte :
Il trouvera sans doute en faisant quelque effort,
Que ta bouche avec luy, n'est nullement d'accort :
Qu'elle le veut trahir ; qu'il n'est point d'avec elle,
& qu'Ibrahim y regne, & non pas Isabelle :
Que sa Vertu le charme, & non pas ma beauté,
& qu'il est tousjours bon, l'ayant tousjours esté.

Soliman
Non, ce n'est point ainsi, que je me justifie :
Non, ma bonté n'a rien, ou mon Ame se fie :
Croyez moy criminel, autant que malheureux,
Pourveu que vous croyez, que je suis amoureux.

Isabelle
Quoy Seigneur tu te perds ! & tu perds la memoire,
Que peut-estre à l'instant, que tu ternis ta gloire,
& que tu veux ternir, ma constance & ma foy,
Ibrahim va combattre, & s'exposer pour toy !
& respandre son sang, au milieu des alarmes,
Pour celuy qui me force, à respandre des larmes ;
Pour celuy dont l'amour, me va mettre au Tombeau,
S'il ne change un dessein, qui n'est ny grand ny beau.

Soliman
Je sçay ce que je dois à l'illustre courage,
Qui me fait vaincre en Perse, à l'instant qu'on l'outrage :
Ouy, je sçay que ses jours, doivent m'estre un Tresor ;
Mais je sçay que les miens, me doivent l'estre encor :
& quoy qu'il puisse faire, aux lieux où je l'employe,
Hà que j'ay bien fait plus, pour luy, contre ma joye !
Ouy, puy, j'ay combattu mes sentimens jaloux,
J'ay dessendu mon cœur, trois mois, & contre vous.
J'ay bruslé sans me plaindre, au milieu de la flame,
Cachant vostre portrait, & mon mal dans mon Ame.
L'amour & l'amitié, s'esgalloient en rigueur,
& cent fois l'une & l'autre, ont deschiré mon cœur.
& je ne sçache point, de tourmens si terribles,
De suplices si grands, de peines si sensibles,
Que ce cœur n'ait souffers, avant que d'offenser,
Ce rival que j'aimois, par le moindre penser.
Mais estant à la fin, au terme necessaire,
De mourir malheureux, ou de ne ma plus taire,
J'ay choisi le dernier, avec quelque raison :
Car cet heureux captif, qui regne en sa prison,
Ayant pu par honneur vous quitter pour me suivre,
Le pourra pour ma gloire, et pour me faire vivre ;
Il rendra ce respect, à nous, à nostre amour ;
& se ressouviendra, qu'il nous a deu le jour.

Isabelle
Seigneur ; si le Visir peut estre dit coupable,
Ce ne fut que pour moi, qu'il s'en trouvera capable ;
Ainsi mesme sa faute, est encor aujourd'huy,
Ce qui doit t'empescher, d'en commettre envers luy.
Car que n'a merité, cette Ame infortunée,
Qui pour garder la foy, qu'elle t'avoit donnée,
Quitta cruellement, l'objet de son amour,
Encor qu'elle l'aimast, cent fois plus que le jour ;
& qu'elle sentist bien, que loing de sa presence,
Une Effroyable mort, puniroit son offence ?
Hâ ! Ne te flatte point, en cette occasion,
& ne te trompe pas, à ta confusion !
Pense mieux d'Ibrahim, pense mieux d'Isabelle :
Elle mourroit pour luy, comme il mourroit pour elle
Avant que la quitter, Isabelle mourroit.
& quand par un prodige, aussi grand qu'impossible,
Ibrahim a tes maux, pourroit estre sensible ;
Quand il me parleroit, pour tes feux, contre luy ;
Je ne pecherois point, par l'exemple d'autruy.
Je ne l'aimerois plus, s'il n'aimoit plus la gloire ;
Mais en vain son erreur, cederoit la victoire,
Je vous regarderois, en cet evenement,
Toy, comme un ennemy, luy comme un lasche
Amant.

Soliman
Dieu ! Perdrai-je en ce jour, l'espoir avec la Vie ?

Isabelle
Perds plustost Isabelle, où ton injuste envie.

Soliman
Faut-il que je perisse, avec ce vain desir ?

Isabelle
Veux-tu perdre Isabelle, & perdre le Visir ?

Soliman
Ciel je l'ay tant aimé !

Isabelle
Mais Ciel il t'aime encore !

Soliman
L'amour force mon cœur !

Isabelle
Mais il te deshonore.

Soliman
Il force ma raison ;

Isabelle
Qui peut contraindre un Roy !

Soliman

Tu me nuis Ibrahim !

Isabelle

Las il combat pour toy !

Soliman

Il trouble mon repos ?

Isabelle

Tu perds son Isabelle ;
Hâ ! Cesse de l'aimer !

Soliman

Cessez donc d'estre belle.

SCENE QUATRIESME

Isabelle, Emilie.

Isabelle

Quel malheur est le mien ! Qui vit jamais un sort,
Comparable à celuy qui va causer ma mort ?
Le plus grand des mortels, & le plus sage encore,
Devient lasche, cruel, me perd, se deshonore ;
Paye un cœur genereux, d'un ingrat traitement ;
Trahit son amitié, viole son serment ;
Choque le droit des gents, paroist impitoyable,
Devient de Protecteur, Tiran inexorable ;
& pendant qu'Ibrahim, combat pour son honneur,
Il veut perdre le mien, avec tout mon bonheur.
Mais que dis-je bon Dieu ? Peut-estre, helas peut-estre,
Que cette passion, dont il n'est plus le Maistre,
Le rend bien plus cruel, que je ne le dépeints ;
Je sçay ce qu'elle peut, je la voy, je la crains.
Celuy qui peut trahir, une amitié fidelle ;
Qui n'a plus aucun soin, ny de l'honneur, ny d'elle ;
Qui cede laschement, qui paroist abattu ;
& qui n'écoute plus, ny raison, ny vertu ;
Peut encor, (je fremis à ce penser timide,)
Joindre à la trahison, le sang & l'homicide :
Peut encor, (ô penser qui me perce le sein !)
Faire mourir celuy, qui choque son dessein.
Mais toute cette peine, ou l'on t'a condamnée,
Vient de toy criminelle, autant qu'infortunée :
Ouy, la seule Isabelle, est dedans ses malheurs,
La cause de son mal, & celle de ses pleurs.
Elle seule inspira, sans une Ame amoureuse,
Le cruel sentiment, d'estre trop genereuse :
Elle fit qu'Ibrahim, osa l'abandonner ;
Bref elle y consentit, pouvant l'en destourner.
Car si j'eusse avec force, ainsi qu'avec tendresse,
Agi comme une Amante, & comme une Mestresse,
Prié, puis commandé, pour arrester ses pas,
& fait voir à son cœur, qu'il ne me plaisoit pas.
S'il eust connu par nous, ses malheurs & les nostres ;
Que le premier devoir, emporte tous les autres ;
Qu'estant comme il estoit, plein d'amour & de foy,
Il estoit obligé, de ne songer qu'à moy ;
Que l'on ne doit jamais, tesmoigner son courage,
Quand la personne aimée, en reçoit un outrage ;
Qu'on n'est point genereux, quand on ose facher,
L'objet qui nous cherit, l'objet qui nous est cher ;
& si pour arrester, cette ame prisonniere,
Mon cœur eust joint enfin, la force à la priere ;
Luy monstrant le devoir, son esprit l'eust connu ;
Ce genereux Amant, ne fust point revenu ;
Sa sagesse & la mienne, ainsi m'auroient sauvée ;
Je verrois l'Italie, au lieu d'estre enlevée ;
Je n'aurois jamais veu, les bords de l'Helespont ;
L'injuste Soliman, ne m'eust point fait d'affront ;
& pour dernier malheur, le pouvoir d'un Barbare,
N'auroit point separé, deux Ames qu'il separe.
Mais ce n'est pas encor (j'y songe avec horreur,
Ma derniere disgrace, & ma derniere erreur,
Moi-mesme j'ay causé le mal qui me traverse,
Je devois m'oposer, au voyage de Perse ;
Je devois l'empescher, avecques mon ennuy ;
Arrester Ibrahim, ou partir avec luy.
Mais le moyen de voir, le trait qui m'a frapée !
La prudence elle mesme, auroit esté trompée :
Le moyen de penser, au malheur que je voy !
Mon cœur à ce despart, se vit transir d'effroy
Il me predit sans doute, une triste avanture ;
Mais non pas d'où viendroit le tourment que j'endure ;
Mais non pas clairement, le malheur que j'ay veu ;
Il eust esté moins grand, s'il eust esté préveu.
Helas je suis au point, quoy que le destin face,
De n'aprehender plus, de nouvelle disgrace.
Mon ame est sans espoir, ainsi que sans desir :
Je crains pour mon honneur, pour moy, pour le Visir :
L'on en veut à ma gloire, aussi bien qu'à sa vie ;
Je suis dans le Serrail, & j'y suis poursuivie ;
En fin après cela, je despite le Ciel,
De verser sur mon sort, plus de haine & de siel.
Ceux dont l'Antiquité, nous à fait des exemples ;
Ceux de qui les Tombeaux, ont merité des Temples ;
Avoient cet avantage, en leur injuste erreur,
Qu'il leur estoit permis, descouter leur fureur :
Qu'ils pouvoient esviter, le mal qui m'importune ;
& d'un bras genereux, despiter la fortune.
Mais ma Religion, pour mon dernier malheur,
Me deffend de mourir, si ce n'est de douleur ;
Bien est-il vray pourtant, qu'elle est si violente,
Que la mort qui la suit, ne sçauroit estre lente.

Emilie

Hé Madame pour Dieu ne m'abandonnez pas !
& pour vous garentir, d'un injuste trespas,
Songez que vostre perte, en causeroit une autre,
Car la mort d'Ibrahim, suivroit bien tost la vostre.

Isabelle
Ha n'usez plus d'un nom, qui ne m'est plus permis
Puis qu'il ne l'a receu, que de nos ennemis.

Emilie
& bien, Justinian, aujourd'huy vous oblige,
A moderer un peu, l'ennuy qui vous afflige :
Songez qu'il ne peut vivre, en perdant son bon heur.

Isabelle
Isabelle non plus, ne le peut sans honneur,
Il vaut mieux qu'un Amant, la pleure en sa memoire,
Que de pleurer tous deux, la perte de ma gloire.
Non, non, n'alongez pas, ces discours superflus ;
Je vivray dans la gloire, ou je ne vivray plus.

ACTE II

Asterie, Isabelle, Emilie, Roxelane, Soliman, Rustan, un Capigi, Ibrahim, Achomat, Troupe des Grands de la Porte, Troupe de Janissaires portans les drapeaux des Perses, les Armes, la Couronne & le Sceptre de Thacmas, Troupe de Joueurs d'Atabales & de Haut-bois.

SCENE PREMIERE

Asterie, Isabelle, Emilie.

Asterie
Tousjours cette tristesse, occupe vos pensées ;
Le fascheux souvenir de vos peines passées,
Tousjours dans vostre esprit viendra se retracer,
& la Grece n'a rien qui le puisse effacer.

Isabelle
Encore que ma douleur soit tousjours infinie,
Elle perd sa rigueur en vostre compagnie :
& l'honneur de vous voir, a des charmes si doux,
Qu'on ne peut qu'estre heureux, estant auprez de vous.

Asterie
Cette civilité, me contente, & m'oblige :
Mais je n'ignore pas quel sujet vous aflige ;
& j'ay sçeu du Sultan, par un ample discours,
& ce qu'est Ibrahim, & vos chastes amours.
Ouy de Justinian, & d'Isabelle encore,
Il est peu de travaux, que mon esprit ignore.
GRIMALDI, MONACO, me sont des noms connus,
Ainsi que les succez, qui vous sont advenus.
Je sçay vostre naissance, & je sçay que dans Gennes,
Commencerent vos jours, aussi bien que vos peines.
Qu'Ibrahim vous aima, des l'instant qu'il vous vit :
& qu'il ne vous donna, que ce qu'il vous ravit.
Qu'il fut Amant ainsi qu'une haine ancienne,
Divisoit des long-temps, vostre race & la sienne.
Que vostre pere encor, se sentit secourir,
Par celuy que sa main, vouloit faire mourir.
Que depuis, vostre amour eut bien plus de licence.
Mais qu'il falut souffrir la rigueur d'une absence :
Qu'il fut en Alemagne, ou pendant son séjour,
On luy dit qu'Isabelle, avoit changé d'amour ;
& qu'en son desespoir, apres cette nouvelle,
Il voulut s'aller perdre, en perdant Isabelle.
Or pour nostre bonheur, & pour le sien aussi,
La fortune & la Mer, l'amenerent icy ;
Ou malgré le pouvoir, que le Sultan luy donne,
Il ne pût estre heureux, loing de vostre personne ;
& vous scachant constante, il voulut vous revoir :

Il y fut, & revint avec son desespoir.
Comme il est genereux, il garde sa parole,
Mais il s'afflige apres, & rien ne le console.
Le Sultan voit sa perte, & le voulant sauver,
Sans qu'il en scache rien, il vous fait enlever ;
Ainsi l'on reunit, ce que le sort separe ;
& rien ne peut troubler une amitié si rare.

Isabelle
Madame, trouvez bon que je die en passant,
Que l'Illustre Ibrahim, n'est pas mesconnoissant.
Vostre haute Vertu, tient son ame asservie :
Il m'a dit qu'à vous seule, il doit l'heur & la vie :
& que le Sultan l'aime, & l'oblige à tel point,
Que son sang & sa mort, ne l'acquiteroient point,
J'ay sçeu qu'on luy permet, de garder sa croyance ;
Que s'il est Musulman, ce n'est qu'en aparence ;
& que par les conseils des Prestres de sa loy,
Il prist l'habit des Turcs, sans en prendre la foy.
Enfin en m'aprenant son estrange avanture,
Cet Illustre Bassa, m'a fait une peinture,
Ou brillent à l'Enuy, l'honneur & les attraits :
& quand il m'a tracé les merveilleux portraits,
D'une vertu sublime, autant qu'elle est cherie,
Que ne m'a-t-il point dit, de la Grande Asterie ?
Si je pouvois parler, sans perdre le respect,
Masdame, je dirois qu'il me devint suspect.
Mais j'ay bien reconnu, Princesse sans esgalle,
Que vous estes sa Reine, & non pas ma rivalle :
& qu'après tant d'effects de generosité,
Il peut vous adorer, sans infidelité.
Aussi n'est-ce qu'à vous, que j'adresse ma plainte ;
& que vous que j'implore, en ma nouvelle crainte.
Par le nom d'Ibrahim, & par vostre vertu ;
Par le propre interest, du Sultan vostre pere ;
Par sa gloire qu'il perd, qui vous doit estre chere ;
Par l'honneur & par vous, de vouloir aujourd'huy.
En servant le Sultan, vous apposer à luy :
& par là conserver, avec gloire immortelle,
& les jours d'Ibrahim, & les jours d'Isabelle.
Ainsi jamais le Ciel, ne regarde en courroux,
Apres cette bonté, ni le Sultan ni vous :
& puisse la fortune, ô Divine personne,
Vous donner plus d'un Sceptre, & plus d'une Couronne ;
Puis qu'avec tous ses biens, & ses prosperitez,
Vous aurez moins encor, que vous ne meritez.

Asterie
Non, non, ne celez point, ce que je veux qu'on sçache :
L'innocence paroist, & le crime se cache.
Je crois n'avoir rien fait, digne d'estre blasmé :
Ibrahim est aimable, & nous l'avons aimé.
Mais sa rare valeur, & sa Vertu sublime,
N'allumerent en nous, qu'une ardeur legitime :
& sçachant que pour vous, son Esprit est atteint,
La raison fit nos feux, la raison les esteint.
Ainsi ne craignez point, ô Rivalle adorable,
Que ma protection, ne vous soit favorable ;
& qu'un cœur genereux, ne se porte aujourd'huy,
A tout ce que le vostre, exigera de luy.
Mais en faisant ceder, mon interest au vostre,
Apres cette faveur, accorder m'en une autre.
Ayez quelque bonté, pour me favoriser,
& plaignez l'Empereur, au lieu de l'accuser.
Car malgré son amour, cette ame noble & haute,
Se punit elle mesme, en connoissant sa faute :
& malgré le pouvoir, d'un insolent vainqueur,
L'amitié d'Ibrahim, regne encor en son cœur.
Il l'offense à regret, il le pleint, & se blasme ;
& si Rustan apres, n'obsedoit point son ame ;
Qu'elle agist d'elle mesme, & par son sentiment ;
Elle suivroit bien tost, la Vertu seulement.
Or Divine Isabelle, ayez plus de constance.
Esperez tout du Ciel, & de mon assistance :
Je m'en vay de ce pas, auprez de l'Empereur,
Opposer la prudence, à son injuste erreur.

Isabelle
Apres cette bonté, sage & belle Sultane,
Je puis vous adorer, & n'estre point prophane.

Emilie
O Ciel ! Veuilles benir un si juste travail,
Puis que tant de vertu, se rencontre au Serrail.

Asterie
Retirez-vous Madame, & soyez moins en peine :
Allez, je veux parler à la Sultane Reine :
Allez donc, là voila ; j'imagine un discours,
Que m'inspire le Ciel, & pour vostre secours.

SCENE SECONDE

Asterie, Roxelane, Deux Esclaves.

Asterie
L'Interest que je prens, en tout ce qui vous touche,
Madame, ouvre mon cœur, aussi bien que ma bouche.
& me force à parler, pour monstrer son pouvoir,
& contre le Sultan, & contre mon devoir.
Mais que dis-je ! Au contraire, en pareille avanture,
C'est suivre la vertu, c'est suivre la nature ;
C'est faire son devoir ; c'est servir l'Empereur ;
Que de nous descouvrir, sa flame & son erreur.
La Princesse estrangere, à suborné son Ame :
Elle porte au Serrail, le desordre & la flame :

Elle met aujourd'huy, l'un & l'autre en son cœur,
& se fait un Captif, d'un Illustre Vainqueur.
Madame songez-y ; vostre gloire & la mienne,
Doivent bannir d'icy, cette Esclave Chrestienne ;
Doivent bannir d'icy, sa fatale beauté,
De peur de quelque estrange, & grande nouveauté.
Qui peut donner son Ame, ou plustost qui la donne,
Peut bien encor donner, son Sceptre & la grandeur.
Vous scavez qu'il est homme, & scavez qu'elle est belle ;
Connoissez Soliman, connoissez Isabelle ;
Mais craignez l'un & l'autre, en les connoissant bien ;
Songez à tout Madame, & ne negligez rien.

Roxelane
Vostre crainte me plaist, & vostre advis m'oblige :
Mais inutilement, on veut que je m'aflige ;
Je ne m'estonne point, pour tout ce qu'on me dit :
Je connois le Sultan, je connois mon credit :
Qu'Isabelle a son gré, charme & fasse la vaine,
Elle est tousjours Esclave, & moy Sultane Reine.

Asterie
Mais icy bien souvent, aux yeux de l'Univers,
D'Esclave on devient Reine, & l'on quitte ses fers.

Roxelane
Roxelane, il est vray, merita cette gloire ;
Son Ame sur le Throsne, en garde la memoire ;
Mais quoy pour arriver à ce supréme honneur,
Toutes n'ont pas sa grace, & n'ont pas son bonheur.

Asterie
Encor que ce discours, n'ait rien qui n'importune,
Songez que la Fortune, est tousjours la Fortune :
Qu'elle regne absolue, & mesme sur les Rois ;
& qu'on peut voir encor, ce qu'on vit autrefois.

Roxelane
Ces presages sont vains, & ces paroles vaines :
La main qui porte un Sceptre, est trop loin de ses chaisnes :
Sur le Throsne où je suis, qu'aurois-je à redouter ?
Je n'en scaurois descendre, & l'on n'y peut montrer.

Asterie
Isabelle pourtant le pourroit comme une autre :

Roxelane
Ce n'est point ma rivalle, elle est plustost la vostre :
Icy vostre interest, veut passer pour le mien ;
Enfin vous craignez tout, & moy je ne crains rien.

Asterie
Hà ! Madame cessez, de me faire un outrage :
Les filles du Sultan, ne sont point sans courage :
& pour vous faire voir, si je vaux un Bassa,
Je naquis dans le Throsne, où le Sort vous plaça.

Roxelane
Vous sortez du respect, & de la retenue :
Asterie
Non, vostre qualité, ne m'est pas inconnue.

Roxelane
Soliman…

Asterie
A ce nom, je dois estre à genoux.

Roxelane
Vous le devez pour luy, vous le devez pour nous.

Asterie
Je sçay ce que je dois, sans qu'aucun me l'apprenne :
Ma mere estoit Sultane, & vous Sultane Reine :
Mais cette difference, est un simple bon heur ;
& c'est de ma maison, que vous vient cet honneur.

Roxelane
Vous estes irritée, & l'affaire vous touche.

Asterie
Moy ! La seule raison, m'ouvre & ferme la bouche ;
& j'ay pris trop de part, en tous vos interests.

Roxelane
& bien, n'en parlons plus, & n'en prenez jamais.

SCENE TROISIESME

Asterie
L'Orgueilleuse qu'elle est, dedans son insolence,
Ne considere plus mon rang ny sa naissance :
& perd le souvenir, en me comblant d'ennuis,
& de ce qu'elle estoit, & de ce que je suis.
L'altiere ; la superbe, est tousjours irritée :
Une gloire si grande, & si peu meritée,
Enfle ses vanitez, & l'aveugle à tel point,
Qu'elle se mesconnoit, & ne me connoit point.
Mais d'où vient qu'à sa gloire, elle n'est plus sensible,
Elle qui peut regner, trouveroit tout possible :
Qui perdroit l'Univers, pour conserver son rang,
& qui n'a point d'horreur, de l'horreur & du sang !
Quelque secret dessein, arreste la cruelle ;
Elle hait Ibrahim, encor plus qu'Isabelle ;

Elle craint son pouvoir ; elle craint son retour ;
Elle espire peut estre, à le priver du jour.
Mais à quelque degré, que monte sa furie,
Il suffit qu'Ibrahim, fut aimé d'Asterie :
Il suffit qu'elle hait ce grand homme aujourd'huy,
Pour me faire tenter, toute chose pour luy.

SCENE QUATRIESME

Rustan, Soliman.

Rustan
Elle ose refuser, une gloire si grande !

Soliman
Elle n'a plus le cœur, que le mien luy demande.

Rustan
Préferer un Esclave, à l'amour d'un grand Roy !

Soliman
Elle aime ce que j'aime, & se regle sur moy.

Rustan
Quoy ! Cherir un Rival, de qui l'heur est extreme !

Soliman
& malgré son bonheur, l'aimer plus que moy mesme.

Rustan
Toy ! Souffrir un reffus, qu'on ne peut trop blasmer !

Soliman
Rustan, adjoute encor, le souffrir, & l'aimer.

Rustan
& tu veux estimer, les fers qu'elle te donne !

Soliman
Ha Ciel ! Plus que le Sceptre, & plus que la Couronne.

Rustan
Mais qu'as-tu pour la vaincre, & pour te secourir ?

Soliman
Ton adresse Rustan, tes conseils, ou mourir.

Rustan
Ta Hautesse aujourd'huy, les pourra-t'elle suivre ?

Soliman
Hâ ! C'est me demander, si mon cœur pourra vivre !

Rustan
Oseray-je parler ?

Soliman
Dispose de mon sort :

Rustan
L'oseray-je Seigneur ?

Soliman
Hâ parle, ou je suis mort.

Rustan
L'excez de son orgueil, aussi grand que ses charmes,
Mesprisera tousjours la foiblesse des larmes :
Elle traite en Esclave, un qui l'est en effet ;
& tu te plains d'un mal, que toy-mesmes t'es fait.
Il faut agir en Roy, quelque chose qu'on face ;
Dans cet abaissement, la Majesté s'efface :
Elle perd un esclat, qui touche les esprits ;
& l'objet de pitié, l'est souvent de mespris.
La Vertu des Puissans, est la force supréme :
La terreur, est l'esclat, qui sort du Diademe :
Il faut que l'espouvante, accompagne leur voix :
Prier, est aux sujets, & commander aux Rois.
La crainte ébranle une Ame, & puis l'amour l'emporte :
& l'une & l'autre ensemble, estonnent la plus forte.
Un prince est plus aimé, plus il paroist ardant :
& tu ne dois jamais prier, qu'en commandant.
Parle, parle Seigneur, mais parle en grand Monarque :
Songe que ta puissance, est ta plus belle marque ;
Fais trembler Isabelle, afin de l'émouvoir :
Cache luy ta foiblesse, & monstre ton pouvoir.

Soliman
Mais perdre le respect, pour l'objet que l'on aime !

Rustan
Mais perdre son repos, mais se perdre soy-mesme !

Soliman
Mais trahir Ibrahim !

Rustan
Ouy Seigneur, ouy crois moy.

Soliman
Il me la confia ;

Rustan
Mais luy-mesme est à toy.
Desja depuis trois mois, tu cheris la Chrestienne,
Sans oser soupirer, qu'attends-tu, qu'il revienne ?

Soliman

Mon ordre le deffend ;

Rustan
Il n'a point respondu ;
Il veut desobeir, où cet ordre est perdu.

Soliman
Helas que doy-je faire !

Rustan
User de diligence ;
Parler, mais fortement :

Soliman
Bien donc, qu'elle s'advance.

SCENE CINQUIESME

Soliman
Malheureux Soliman, qu'as-tu fait, que fais-tu ;
& que devient enfin, ta premiere vertu ?
Ibrahim, Ibrahim ! Isabelle, Isabelle !
O Ciel qu'il est vaillant, mais ô Ciel, qu'elle est belle !
Il me sert, je luy nuis ; elle plaist à mes yeux,
& je vay l'offencer, d'un discours furieux ;
Hâ quel déreglement ! Ô Dieu quelle injustice !
Esvitons, esvitons, le crime & le suplice :
Il est encore temps ; que dis-je ! La voicy ;
Il n'est temps que de vaincre, ou de mourir icy.

SCENE SIXIESME

Soliman, Isabelle, Rustan, Emilie.

Soliman
De quelque feint respect, que vostre esprit se cache,
Je voy que mon abord, vous desplaist & vous fasche
Que je vous importune, à vous voir seulement ;
Que vous avez au cœur, ce cruel sentiment ;
Que par ma passion, je m'acquiers vostre haine ;
Que mon travail est vain, que ma poursuite est vaine ;
Que mes profonds respects, augmentent vostre orgueil ;
Que vostre cruauté, prepare mon cercueil ;
Que ma priere en fin, vous rend inexorable ;
Que vous rendrez ma vie, ou ma mort desplorable ;
& qu'au lieu de toucher, vostre extréme rigueur,
Mes larmes ne font rien qu'endurcie vostre cœur.
C'est pourquoy, puis qu'ainsi mon esperance est morte,
Mon cœur à resolu d'en user d'autre sorte.
J'ay trop fait le Captif, me voyant desdaigner :
& puis que vostre esprit, refuse de regner,
Il est juste, il est juste, en ce mal qui me presse,
De ne vous traiter plus, de Reine & de Maistresse ;
De cesser d'estre Esclave, & d'agir autrement.
Mais ne pouvant cesser, d'estre encor vostre Amant ;
Pour la derniere fois, il faut que je vous die,
Puis que l'on voit mes maux, sans qu'on y remedie ;
Que si ma passion, ne vous range au devoir,
Que si vostre rigueur, me met au desespoir ;
Mon cœur sera capable, en cette peine extreme,
De perdre toute chose, en se perdant soy mesme.

Isabelle
Quoy Seigneur, tu voudrois que je creusse ta voix !
Que je fisse ce tort, au plus juste des Rois !
Non, je sçay sa Vertu, cette colere est feinte
Il ne peut me toucher, ny d'amour, ny de crainte ;
Il peut ceder peut estre, à cette passion,
Mais non pas jamais faire, une lasche action.
Son cœur est trop Illustre, & son Ame est trop belle :
Elle peut estre foible, & non jamais cruelle :
& l'on ne verra point, en ce funeste jour,
Les affects de la haine, achevez par l'amour.
Ne se creust bien heureuse, & bien ton obligée,
Si te laissant flechie, à mes justes propos ;
Si pour sauver ta gloire, ainsi que mon repos ;
Par haine ou par pitié, ta main juste & puissante,
Chassoit de ton Serrail, Isabelle innocente ;
(Si l'on peut dire tel, ce qui trouble ta paix)
& qu'elle la chassast, pour ne la voir jamais.

Soliman
Vous croyez qu'une amour, que vous voulez destruire,
Empeschera tousjours, Soliman de vous nuire ;
De là vient cet orgueil, de là vient ce refus,
Qui rend en ma personne, un monarque confus.
Mais sçachez que ce Prince, en l'estat qu'est son Ame,
Au milieu de la glace, au milieu de la flame ;
Qui ne voit en son choix, qu'Isabelle ou la mort ;
Doit pour vous posseder, faire un dernier effort.
Blasmez si vous voulez, mon amoureuse envie,
Mais il est juste en fin, de conserver sa vie :
J'ayme le Grand Visir, j'aime & connois sa foy :
J'ay du respect pour vous, mais j'ay pitié de moy.
J'ay fait, helas j'ay fait, plus que n'eust fait nul autre,
Pour trouver mon repos, sans traverser le vostre :
Mais voyant que mon cœur, ne peut vivre sans vous,
Il ne doit pas mourir, ce choix estant à nous.
Sçachez donc que ce cœur, va jusqu'à la furie ;
Qu'il vous peut commander, encore qu'il vous prie ;
Qu'il est digne de vous, estant digne d'un Roy ;
Qu'on me doit conserver, le jour qu'on tient de moy ;
Qu'Ibrahim est ingrat, s'il ne veut point le faire ;

& qu'après le mespris, succede la colere.
Enfin souvenez vous, pour la derniere fois,
Que l'extreme vangance, est le plaisir des Rois ;
& des Rois irritez, dont l'Ame est enflammée :
Qu'Ibrahim qui me nuit, est dedans mon armée ;
& qu'Isabelle songe, en faisant son devoir,
Qu'elle est dans le Serrail, ou j'ay quelque pouvoir.

Isabelle
Invincible Empereur, je sçay toutes ces choses :
Mais je sçay mieux encor, que c'est toy qui disposes,
Du Camp & du Serrail ; & que veu ta bonté,
L'un & l'autre nous est, un lieu de seureté.
& puis, qui peut penser, ô Prince plein de gloire,
Que le pauvre Ibrahim, soit hors de ta memoire ?
Que luy que ta Hautesse, à tant aimé jadis,
Puisse jamais tomber, au malheur que tu dis ?
Je ne croiray jamais, que les yeux d'Isabelle,
Inspirent des desirs, qui soient indignes d'elle ;
Non Seigneur, non Seigneur, je ne puis le penser ;
C'est te faire un outrage, & c'est trop m'offencer.

Soliman
Isabelle en mon cœur, a mis beaucoup de flame,
& n'a rien mis en luy, qui soit digne de blasme.
Mais il faut que j'advoue, en blasmant son erreur,
Qu'enfin sa cruauté me porte à la fureur :
& que je suis capable, en cette peine estrange,
De perdre, & perdre tout, pourveu que je me vange.

Isabelle
Seigneur, ce sentiment ne t'est jamais permis :
Ne me menace point, avecques mes amis,
La crainte ne peut rien, sur un Ame afligée :
& quand je n'aurois point, ma parole engagée ;
& quand j'aurois pour toy, l'amour & le desir,
Qu'avec plus de raison, j'ay pour le Grand Visir ;
Quand ma Religion, pourroit estre la tienne ;
Roxelane est ta femme, Isabelle est Chrestienne ;
Traite la mieux Seigneur, & pense desormais,
Qu'elle n'est point Esclave, & ne la fut jamais.

Soliman
Hâ de grace arrestez ces paroles trop vaines :
Les Esclaves chez moi, sont au dessus des Reines :
& ce n'est pas avoir une grande rigueur,
Que vous faire Regner, & Regner sur mon cœur.

Isabelle
Enfin Seigneur, enfin, tout ce que je puis dire,
Apres les sentimens, que la fureur t'inspire ;
C'est que quand ta Hautesse en perdant sa bonté,
Voudroit par la frayeur, toucher ma volonté ;
Obtenir par la crainte, une place en mon Ame,
Qu'on reffuse à l'amour, qu'on refuse à sa flame ;
Condamner Ibrahim, au suplice, au trespas ;
Je le verrois mourir, & ne t'aimerois pas.
J'aime le Grand Visir, encor plus que moy-mesme ;
Mais j'aime plus que luy, ce qui fait que je l'aime :
Je veux dire l'honneur, qu'il a tousjours aimé ;
Qu'il meure donc plustost, que ce qui l'a charmé ;
Meure le Grand Visir, meure encor Isabelle,
Pourveu que cette mort, puisse estre digne d'elle :
Vois s'il te reste encor, quelque chose à tenter,
Puisque mesme la mort, ne peut m'espouvanter.
Non Seigneur, non Seigneur, tu n'as plus d'esperance :
Où si tu l'as encor, elle est sans apparence :
Tu ne peux en amour, estre que malheureux,
Mais tu peux estre encor, & Grand, & Genereux.
Fais donc que cette amour, qui ne me sçauroit plaire,
Ou cede à la raison, ou cede à la colere ;
Acheve ta fureur, ou reprends ta pitié ;
N'ayes que de la haine, ou que de l'amitié ;
Ou sois mon Protecteur, ou sois mon adversaire ;
& puis qu'enfin ce choix, est un point necessaire,
Regarde ma constance, & vois ce que tu fais ;
Vois moy pour Ibrahim, où ne me vois jamais.
Je sçay Seigneur, je sçay, sans qu'aucun me le die,
Qu'en cette occasion, je parois trop hardie.
Mais puisque ta rigueur, n'escoute plus ma voix,
Il faut te dire encor, pour la derniere fois ;
Que mon Ame Seigneur, ne peut estre contrainte ;
Qu'elle vaincra l'amour, la Grandeur, & la crainte ;
Qu'elle ne peut changer ; & qu'inutilement,
Tu veux perdre ta gloire, & causer son tourment.

Soliman
La frayeur ne peut rien, sur vostre Ame inflexible,
La pitié ne peut rien, sur mon cœur trop sensible :
& puis que j'aime encor, ce que je dois haïr,
Vous verrez si ce cœur, se sçait faire obeïr.

SCENE SEPTIESME

Un Capigi, Soliman, Isabelle, Emilie, Rustan.

Un Capigi
Le Grand Visir arrive, il t'a voulu surprendre.

Soliman
Qui ?

Le Capigi
L'Illustre Ibrahim :

Soliman

Dieu, que viens-je d'entendre !

Isabelle
Ciel, tu me rends le jour, le rendant à mes yeux !

Soliman
Qu'il entre ; arreste ; va ; demeure ; ô justes Cieux !
Que feray-je ! Ibrahim ! Qu'il vienne ; & vous Madame,
Si vous aimez le jour, autant que vostre flame ;
Si vous aimez la vie, & celle du Visir,
Cachez-luy ma douleur, & vostre desplaisir ;
Autrement…

Isabelle
Non Seigneur, cette menace est vaine,
Je sçay ce que je dois :

Soliman
Rustan, qu'on la rameine.

SCENE HUICTIESME

Soliman
O Ciel ! & de quel front, verray-je ce grand cœur,
Qui sans doute revient, triomphant & vainqueur ?
Comment puis-je cacher, ma flame illégitime ?
Comment puis-je cacher, & ma honte, & mon crime ?
Je me sens tout en feu, je trembla, je fremis ;
Moy, qui souvent ay fait trembler mes ennemis.
O Vertu, seul apuy, qui soustiens ma Couronne,
Tu m'as abandonné, la force m'abandonne,
& Soliman n'est plus, ce Soliman si fort !
Je l'entends, le voicy, Dieu que ne suis-je mort.

SCENE NEUFIESME

Ibrahim, Achomat, Troupe des Grands de la Porte, troupe de Janissaires portans les Drapeaux, Soliman.

Ibrahim
Quand je fus par ton ordre, auprez de Betilize,
Cette Place Seigneur, que ta main a conquise,
Je trouve que ton Camp, estoit prest à marcher :
L'Ennemy nous cherchoit, nous le fusmes chercher.
Enfin nous le trouvons, dans ces vastes campagnes,
Qu'environnent par tout, quatre hautes montagnes.
La Plaine de Niphate, est le lieu signalé,
Où pour toy seulement, la victoire a volé.
Dés que par tes Coureurs, qui le virent paroistre,
Je sçeu qu'il m'attendoit, je sus le reconnoistre :
& je vy le Sophi, dont les commandemens,
Tiroient ses Escadrons, de ses retranchemens ;
(Car la Perse Seigneur, qui n'a qu'une furie,
Fait consister sa force, en sa Cavallerie.)
A l'instant je formé, de l'un à l'autre bout,
Ce grand, & beau Croissant, si redouté par tout.
J'imite l'Ennemy, j'agis comme il travaille ;
Je range ton armée, & la mets en Bataille.
Je donne l'Aisle gauche, au vieux Bassa Pialli ;
Je donne l'Aisle droite, au genereux Alli ;
Le sage & fort Isuf, Saniac de la Morée,
Pointe l'Artillerie, & la tient preparée.
J'arbore ses Drapeaux, & tous les Estendarts ;
Vingt-deux Escadrons, font fronts de toutes parts ;
Je vay de rang en rang ;

Soliman
Que sa prudence est rare !

Ibrahim
Pour voir si rien ne bransle, & si tout se prepare.
J'exorte, je commande, & menace à la fois ;
Je fais agir par tout, l'œil, la main, & la voix ;
Lors ayant donné l'Ordre, aux choses necessaires,
Je forme un Bataillon, de tous les Janissaires ;
& sans les exorter, sinon en combattant,
Je me mets à leur teste, & l'on marche à l'instant.
Par tout sonne la charge, en tes Troupes Royalles ;
Un effroyable bruit, de cris & d'Ataballes,
Mesle au bruit du Canon, son bruit grand & confus,
Enfin l'air sobscurcit, & l'on ne se voit plus.
Mais malgré la poussiere, & malgré la fumée,
L'on voit flamber le fer, dans l'une & l'autre Armée.
C'est là dis-je aux Soldats, qu'il faut aller.
A l'instant tout me suit, tout combat, tout se mesle ;
Tout lance & tout recoit, une effroyable gresle ;
& le fer & le feu, rougissent tout de sang ;
La Victoire & la Mort, courent de rang en rang ;
Chacun suit vaillamment, l'ardeur qui le possede ;
Chacun frape, est frapé, combat, Triomphe, ou cede
Se fait jour, est percé, tombe, ou fait sucomber ;
& desrobe le jour, qu'il se sent desrober.
Lors un Escadron plie, ou tes Gardes arrivent :
Je le renverse encor, sur d'autres qui le suivent :
Je mets tout en desordre, en cette occasion,
& me sers en ce lieu, de leur confusion.
Mais Pialli glorieux, de plus d'une conqueste,
Se trouvant Telefan, & Basingir en teste,
& vingt mille Soldats, ployoit, sans deshonneur ;
Quand ma main y porta, son fer, & ton bon heur.
Je rallie les siens qui prenoient tous la fuite ;
& lors joignant mon bras, à sa sage conduite,
Il fit que l'Ennemy, commença de bransler,

& ceux qui reculoient, le firent reculer.
Je quite l'Aisle gauche, & je cours à la droite :
Alamut y cedoit, j'acheve sa deffaite :
& le Vaillant Alli, dont je fus au secours,
Y fit Seigneur, y fit, ce qu'il à fait tousjours.
Enfin ce fut alors, avec beaucoup de gloire,
Que le Sophi Vaincu, te ceda la victoire :
Qu'il perdit l'esperance, & qu'il se retira ;
& le Champ de Bataille, enfin nous demeura ;
Avec tout le Canon, avec tout le bagage ;
& trente mille morts.

Soliman

O l'Illustre Courage !

Ibrahim

Hà garde cette gloire, elle n'est point à moy !
Elle est à ces Guerriers, qui combatoient pour toy ;
Elle est à ces grands cœurs, qui font trembler la Perse ;
Qui n'ont point d'Ennemis, que leur bras ne renverse.
Mais entre ces Guerriers, Achomat que voicy ;
A signalé sa force, & son courage aussi.
Si l'on luy rend justice, il n'est rien qu'il n'obtienne ;
Il vaut une Couronne, en deffendant la tienne.
Or te voulant surprendre avec plus de plaisir,
& laisser en ton cœur, la crainte & le desir ;
J'establis un tel ordre, à l'entour de l'Armée,
Que tout fut arresté, jusqu'à la Renommée.
Aucun de nostre Camp, ny des lieux d'alentour,
Ne put avec ce bruit, devancer mon retour :
& voyant la défaite, & ma victoire entiere,
Je remenay ton Camp, jusques sur la frontiere ;
Car depuis ce grand jour, tout ceda, tout flêchit ;
Je reconquis la Perse, & Tauris se rendit.
Une seconde fois, ma main te la redonne :
J'aporte ses Drapeaux, j'aporte sa Couronne ;
Les Armes d'un vaincu, qui ne l'estoit jamais ;
J'aporte deux grands biens, la Victoire & la Paix :
J'aporte de Tachmas, & Sceptre, & Diademe ;
Je mets tout à tes pieds, en m'y mettant moy-mesme.

Soliman

Quoy que puisse avoir fait, & ta force & la leur,
Je n'attenddois pas moins, de ta rare valeur :
Hâ tu n'as Ibrahim, que trop fait pour ma gloire !
J'estois assez ingrat, sans cette autre victoire ;
& ce n'estoit que trop, des services passez !

Ibrahim

Ce Cœur en te servant, ne dit point c'est assez.
Mais Seigneur, trouve bon en l'ardeur qui me presse,
Que je quite mon Maistre, & coure à ma maistresse.
Je suis quite envers luy, de ce premier devoir,
Je luy dois le second, & je meurs de la voir.
Je te laisse mon cœur, en despost avec elle ;
Je commis ce Thresor, à ta garde fidelle ;
Sans doute tes bontez me l'auront conservé :
Mais peut estre elle sçait que je suis arrivé ;
Pardonne donc Seigneur, à mon impatience,
& si tu sçais aimer, excuse cette offence :
Il faut pour une fois, en ce bien heureux jour,
Que je face ceder, le respect à l'Amour.

SCENE DIXIESME

Soliman

Helas en quel desordre, est mon Ame affligée !
Quoy, j'ose voir celuy qui l'a tant obligée !
Quelle confusion, s'empare de mes sens !
Que veux tu Soliman, & qu'est-ce que tu sents !
L'on te gaigne un Estat, tu perds ta renommée !
L'on combat pour toy seul, ton Ame est enflamée !
L'on meurt pour ton repos, tu le perds aujourd'huy !
Ibrahim vainc pour toy, tu t'atacques à luy !
Il te donne un Empire, & toy tu veux sa vie !
Compare son service, avecques ton envie ;
Compare son desir, avec ta volonté ;
& tu verras ton crime, & sa fidelité.
Il te sert, tu luy nuys ! Il s'asseure, on le trompe !
Il rencontre sa perte, au milieu de sa pompe !
Son retour glorieux, est suivy d'un grand deuil ;
& du Char de Triomphe, il descend au Cercueil !
& tout cela perfide, est causé par ta flame,
Qui s'ataque à son Cœur, qui s'ataque à son Ame ;
Qui veut injustement, luy ravir son bon heur ;
& qui perd ce grand homme, en perdant ton honneur.
O superbes tesmoins, d'une valeur insigne,
Dignes de ce grand cœur, & dont je suis indigne ;
Monumens eternels, d'un bras victorieux ;
Armes, Sceptre, Drapeaux, monstrez-vous à mes yeux :
Parlez moy de mon crime, & de son grand courage ;
Aprenez moy comment il eut cet advantage ;
En combien de perils, il s'exposa pour moy ;
Ce qu'il fit contre vous, ce qu'il fit pour son Roy ;
Le sang qu'il respandit, & qu'il voulut respandre,
Au moment dangereux, ou son bras vous fut prendre ;
A combien de Guerriers, il donna le trespas ;
Soustenez ma vertu, ne l'abandonnez pas ;
Elle est seule, elle est foible, & mon ame est rebelle :
Mais n'entreprenez rien, s'il s'agit d'Isabelle.
Mon esprit la revoit, il ne vous veut plus voir :
Ce glorieux objet, à tousjours son pouvoir :
Qui peut vivre sans elle, est indigné de vivre :
Elle est, elle est charmante, il faut, il faut la suivre :
Bref il faut perdre tout ; quoy, perdre le Visir !

Mais estre sans bon heur ! Mais avoir ce desir !
Estrange incertitude, ou mon esprit apelle,
Isabelle, Ibrahim, Ibrahim, Isabelle :
Ou je suy l'un & l'autre, & les ayme tous deux ;
Ou je ne puis choisir, sans estre malheureux ;
Si je quite ses yeux, c'est quiter ce que j'aime ;
Si je perds Ibrahim, c'est me perdre moy mesme ;
Helas en cet estat, j'ay tout à redouter,
& mon cœur ne sçauroit, ny perdre, ny quiter.

ACTE III

Asterie, Isabelle, Roxelane, Rustan, Achomat, Soliman, Ibrahim.

SCENE PREMIERE

Asterie
Illustre & noble erreur, tourment des belles Ames,
Amours, sors de mon cœur, & porte ailleurs tes flâmes :
La raison me deffend, d'escouter tes propos,
Si je veux conserver, ma gloire & mon repos.
Ne viens plus m'engager, dans une réverie,
Indigne du courage, & du rang d'Asterie :
Quelque felicité, qu'esprouvent les Amans,
La fille du Sultan, à d'autres sentimens.
Elle n'a pour objet, que l'honneur & la gloire ;
Va donc cruel Amour, & sors de ma memoire :
Ma vertu sçaura vaincre, un injuste pouvoir,
& tousjours me tenir, aux termes du devoir.
Je sçay bien qu'Ibrahim, est un homme admirable,
Que sa haute vertu, le rend incomparable ;
Que sa valeur triomphe, autant qu'elle combat ;
Que nul autre vainqueur, n'eut jamais tant d'esclat ;
Qu'il est par son courage, & par sa renommée,
& l'ame de l'Empire, & celle de l'Armée ;
Que ce dernier voyage, achete son bonheur ;
Qu'il en revient chargé, de butin & d'honneur ;
Qu'il a des qualitez, aimables & charmantes,
A meriter d'avoir des Reines pour Amantes ;
Qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il a beaucoup d'apas ;
Mais quoy, je sçay qu'il aime, & qu'il ne m'aime pas.
Je sçay que des long-temps, il adore Isabelle ;
Qu'il est aussi constant, que sa Maistresse est belle ;
& comme il a raison, les Cieux me sont tesmoins,
Que s'il pouvoit maimer, je l'estimerois moins.
Il auroit un défaut, s'il devenoit volage,
Indigne d'Asterie, & de son grand courage :
Non, non, pour ma victoire, il faut absolument,
Un cœur qui n'ait bruslé, que pour moy seulement.
Or celuy d'Achomat, est la seule victime,
Dont le beau sacrifice, est pur & legitime,
Mais Esclaves souvent, me parlent de sa foy ;
Elles disent qu'il meurt, & qu'il brusle pour moy ;
& que depuis le temps, de la guerre des Perses,
Il a souffert cent maux, & cent peines diverses.
Qu'il me vit, qu'il m'aima, qu'il m'aime sans me voir ;
S'il est digne de nous, il le faut reçevoir.
Ouy, c'en est fait Amour, & malgré tant de charmes,
Il faut que la raison, t'arrache enfin les armes.
Je cherche son secours, & non pas ta pitié ;
Je passe de l'amour, a la seule amitié ;
Je regle mes desirs, au poinct qu'ils doivent l'estre ;
& tu seras esclave, ô toy qui fais le Maistre.

Ouy, je veux achever, ce que j'ay commencé ;
Pour quitter ce dessein, il est trop avancé :
Ouy, voyons le Sultan, & chassons de son Ame,
Ainsi que de la nostre, une illicite flâme.
Mais voicy la Princesse, elle vient en ces lieux ;
Je t'ay banny du cœur, sors encor de mes yeux.

SCENE SECONDE

Asterie, Isabelle, Emilie.

Asterie
Je ne demande point, qui fait couler vos larmes,
Je connois la douleur, qui se mesle à vos charmes ;
Mais j'ose demander, si le crime d'autruy,
Ne me mettra point mal, dans vostre Ame aujourd'huy ;
& si vous souffrirez, que la fille d'un prince,
Qui vous fait abhorrer, cette triste Province,
Puisse vous dire encor, en voyant vos malheurs,
Qu'elle vient prendre part, à toutes vos douleurs ?
Ou plustost au plaisir, qui va charmer vostre Ame,
& qu'un heureux retour, va joindre à vostre flâme.

Isabelle
Vous le pouvez Madame ; & par cette pitié,
Vous monstrez d'autant plus, une ferme amitié,
Que moins vostre belle Ame, y doit estre obligée :
J'ay changé le Sultan, qui me rend affligée :
S'il ne m'avoit point veue, il seroit genereux ;
Vous seriez en repos, & luy seroit heureux :
& vous esviterez, cette douleur amere,
Que sent l'ame bien née, à condamner un pere.
Mais est-il impossible, en l'estat qu'est son cœur,
De monstrer la raison, à ce puissant vainqueur ?
Ne trouverons nous point, quelque chose qui m'aide,
& qui soit à la fois, mon bien & son remede ?
Par son propre interest, vous y devez songer ;
Par celuy d'Ibrahim, vous devez songer ;
Par celuy d'Ibrahim, vous devez m'obliger ;
Il vous doit la clarté, j'en garde la memoire ;
Faites, faites encor, qu'il vous doive ma gloire :
Comblez-le de plaisir, en me comblant de biens ;
Rompez encor mes fers, ayant rompu les siens ;
& par cette action, ô sage autant que belle,
Donnez à vostre nom, une gloire immortelle.

Asterie
Ouy, je vous promets tout ; mais ayez la bonté,
Vous qui du Grand Visir, tenez la volonté ;
Vous pour qui ce grand cœur, à tant d'obéissance ;
De ne le porter point, à chercher la vangeance.
Je connois le Sultan, il le connoit aussi ;
Son cœur est suborné, quand il agit ainsi,
C'est le crime d'autruy, qui l'engage en ce crime ;
Malgré l'injuste amour, l'amitié legitime,
Conserve son pouvoir, quand vostre œil le souzmet,
& son cœur se repend, de l'erreur qu'il commet.

Isabelle
Helas le repentir, qui demeure inutile,
A proprement parler, n'est qu'un champ infertile :
Qui connoit la Vertu, sans suivre ses apas,
Pecheroit beaucoup moins, s'il ne la voyoit pas.
Mais je sors du respect, & la douleur m'emporte :
Pardonnez-moy Madame, & parlons d'autre sorte.
Sçachez que le Visir, ne peut jamais changer ;
Qu'il serviroit encor, bien loin de se vanger ;
Que son cœur aprenant ce qu'on ne luy peut dire
Aura de la douleur, & non de la colere ;
Qu'il aimera tousjours, cet illustre Rival
& qu'il ne luy fera, ny desplaisir, ny mal.
Que bien qu'il puisse tout, parmy les gens de guerre,
Il ne s'en servira, qu'à conquester la Terre :
Il ne s'en servira qu'à porter en tous lieux,
Les Armes du Sultan, & son Nom glorieux.

Asterie
Cet Illustre Bassa, qui cherit Isabelle ;
M'auroit desja bannie, & seroit auprez d'elle.
Il eust desja suivy, son amoureuse ardeur
S'il n'estoit retardé, par un Ambassadeur.
Mais je vay descouvrir, comme il est necessaire,
Ce qu'au cœur du Sultan, son retour à pu faire :
Quel est son sentiment, & sa confusion ;
& vous servir tous deux, selon l'occasion.

Isabelle
O generosité, qui n'eut jamais d'esgalle !
Ceder ce que l'on aime, & servir sa Rivalle !

SCENE TROISIESME

Roxelane, Rustan, Deux Esclaves.

Roxelane
Il revient ! Il Triomphe ! & je dois l'endurer !
Sa gloire & mon malheur, doivent tousjours durer !
& quoy, veu son orgueil, & mes peines diverses,
Il triomphe de moy, bien plustost que des Perses !
C'est moy qui perds le Throsne, aussi bien que Tachmas
C'est moy qui perds le sceptre, en ne me vangeant pas.

Rustan

Souffrez donc que j'acheve, & sa vie & vos peines.

Roxelane
Non, non, sans perdre temps à ces paroles vaines,
Taschez de descouvrir, ce que cet insolent,
Pensera d'un amour, si prompt & violent :
De quel air il sçaura, le dessein de son maistre ;
& quel ressentiment, il en fera paraistre :
Car si nous l'observons, & tout ce qu'il dira,
Je le verray punir, & l'on me vangera.

Rustan
Croyez-vous qu'on luy die, & qu'isabelle l'ose !

Roxelane
Ouy je le croy Rustan, l'amour fait toute chose.
Allez donc travailler, a descouvrir son cœur,
Afin de triompher, de l'orgueil d'un vainqueur.
Pour moy, je vay sçavoir avec beaucoup d'adresse,
Si Soliman suivra, l'Esclave ou la maistresse ;
Si son cœur amoureux, conserve son desir ;
Ou s'il a pu changer, au retour du visir.
Allez donc ; attendez ; mon esprit imagine,
Un moyen plus aise, pour causer sa ruine.
Je sçay que le Sultan, aime & croit Achomat ;
Taschons adroitement, d'en faire un coup d'Estat ;
Ouy, je sçay que l'Amour regne en sa fantaisie ;
& je la veux troubler, par une jalousie.

Une Esclave
Il vient.

SCENE QUATRIESME

Roxelane, Achomat, Rustan, Deux Esclaves.

Roxelane
Rustan & moy, plaignons vostre malheur,
& desplorions le sort des hommes de valeur.
Quoy, (disois-je en parlant d'une valeur insigne,)
Un autre aura le prix, dont ce grand cœur est digne !
& l'aveugle faveur, sera cause aujourd'huy,
Qu'au mespris d'Achomat, on Triomphe de luy !
De luy, dont l'Ame illustre, est si grande & si forte !
Car vous sçavez sans doute, avec toute la Porte,
Comme le grand Visir, qui paroist absolu,
Nous enleve Asterie, & qu'on la resoli :
Qu'il l'espouse demain & qu'il traicte en son Ame,
Isabelle en Esclave, & la Sultane en femme.

Achomat
O Ciel, qu'ay-je entendu !

Roxelane
Certes l'on vous fait tort :
Plaignez-vous Achomat, du Sultan & du Sort.
& pourquoy maintenant, s'amuser à des larmes ?
Un si fort ennemi, veut de plus fortes armes :
Dans un mal si pressant, il faut tout hazarder ;
Si vous ne vous aidez, rien ne peut vous aider :
Mais si vous voulez suivre, un conseil necessaire,
Je mettray souz vos pieds, cet heureux adversaire.
Vous n'avez qu'à blasmer, sa conduite & son cœur ;
Qu'à dire que sans doute, il trahit l'Empereur ;
Dire qu'il a trop tost, abandonné la Perse :
Que pour se maintenir, il esleve & renverse ;
Qu'il ne conqueste rien, que pour le perdre encor ;
Qu'il seduit les Soldats, qu'il amasse un Tresor ;
Qu'il doit tout son Triomphe, a sa bonne fortune ;
Qu'on ne voit plus en luy, qu'une valeur commune ;
Qu'il fut à la bataille, avec peu de vigueur ;
Qu'il est Turc en l'habit, et Chrestien en son cœur.

Achomat
Moy Madame ! Hâ changez un discours si coupable !
C'est une lascheté, dont je suis incapable :
Je sçay mieux encor, qu'il est mon General.
S'il s'engage au dessein, ou mon amour m'engage,
Je scauray l'attaquer, en homme de courage ;
Mais non pas le trahir.

Rustan
Ce moyen est plus doux ;

Achomat
Il ne vaut rien pour moy, puis qu'il est bon pour vous.

Roxelane
Mais la Sultane enfin, va vous estre ravie

Achomat
Sans exposer l'honneur, j'exposeray la vie.

Rustan
Pour sauver ce fantosme, on perd tout son bonheur :

Achomat
Vous qui parlez ainsi, connoissez vous l'honneur ?

Roxelane
Mais me connoissez vous, ne craignant point ma haine

Achomat
Je connois mon devoir, & la Sultane Reine.

Rustan
Vous devriez accepter, un plaisir sans pareil :

Achomat
Rare & fidelle Amy, gardez vostre conseil.
Roxelane
Qui cede est sans courage, & sui se rend est lasche :

Achomat
Mais la main l'est plustost, qui frape & qui se cache.

Rustan
Pour vaincre & pour regner, tout doit estre permis :

Achomat
C'est ainsi que Rustan combat ses ennemis.

Roxelane
Vous sortez du devoir, & commettez un crime :

Achomat
Pour vous, j'ay du respect ; & pour luy, peu d'estime.

Rustan
Hâ c'est trop !

Achomat
C'est trop peu :

Roxelane
Vous estes un ingrat :
Achomat
N'ataquez point l'honneur, & perdez Achomat.

Roxelane
& bien, pour vous punir d'une audace si grande,
Ouy, je vous perdray seul :

Achomat
J'ay ce que je demande.

SCENE CINQUIESME

Achomat
Ha faisons Triompher, en ce funeste jour,
La raison sur les sens, & l'honneur sur l'amour :
Si le sort me refuse, une juste victoire,
Il faut, il faut perir, mais en homme de bien,
Qui fait tout pour l'honneur, qui sans luy, ne fait rien.

SCENE SIXIESME

Isabelle
Que j'ay l'esprit en peine, & l'ame inquietée
Helas de quel costé, sera-t-elle jettée ?
Lors qu'un penser la pousse, un autre la retient ;
Sa crainte se dissipe, & sa crainte revient ;
Ouy, je perds la raison, dans un si grand orage ;
& perds en mesme temps, la force & le courage :
Je ne sçay que resoudre, en un si grand effort,
& je ne voy par tout, que naufrage & que mort.
Je songe à ce que j'ayme, à ce cœur qui m'adore ;
Je desire le voir, & je le crains encore ;
Je me sents dans la glace, & je me sents bruller ;
Sans sçavoir si je dois, ou me taire, ou parler,
O Dieu que dois-je faire, ô Dieu que dois-je dire !
Dans ces sentiers douteux, lequel doit on eslire !
Si je cache au Visir, l'amour de son Rival,
Je luy fais un outrage, en luy celant un mal :
& j'expose peut-estre, & ma gloire, & sa vie,
Aux derniers fureurs, d'une jalouse envie.
Mais si je luy descouvre, un injuste dessein,
C'est luy mettre moy-mesme, un poignard dans le sein.
Car s'il ne peut celer, sa colere & sa haine,
C'est dire à Soliman, que sa deffence est vaine ;
C'est irriter un cœur, desja trop irrité ;
C'est perdre la raison, & perdre la clarté ;
C'est nous perdre tous deux, à faute de conduite ;
Helas pauvre Isabelle, ou te vois tu reduite !
Que si j'attends aussi, qu'une seconde fois,
L'amour de Soliman, s'exprime par sa voix ;
Qu'il descouvre un dessein, que j'auray voulu taire ;
Que dira le Visir, qui verra ce mistere ?
Il aura droit de croire, en voyant ce secret,
Mon esprit infidelle, aussi tost que discret.
Mais aussi d'autre part, si par bonne fortune.
Soliman n'avoit plus, un feu qui m'importune ;
Qu'un bien heureux retour, eust converty son cœur ;
Que l'objet d'Ibrahim, eust remis dans son Ame,
La bonté, la raison, en esteignant sa flame ;
Devrois-je publier ; ce qui ne seroit plus ?
Donner au grand Visir, des travaux superflus ?
& par une imprudence, inutile & cruelle,
Destruire son repos, & celuy d'Isabelle ?
Le perdre en me perdant, & porter l'Empereur,
Du repentir au crime, & puis à la fureur ?
O dure incertitude, esgallement funeste !
Tu fais mon desespoir, c'est tout ce qui me reste.
Par tout je voy la mort, mais je la cherche aussi ;
O mon Justinian ! Ha bon Dieu, le voicy !

SCENE SEPTIESME

Justinian, Isabelle.

Justinian
Vous fyez un Esclave, adorable inhumaine,
Qui vient chercher son Maistre, & reprendre sa chaine.
Mais ce discours est faux, mon cœur est trop ardant ;
Il l'a tousjours portée, & mesme en commandant.

Isabelle
Puis que le Ciel permet, que le mien vous revoye ;
Il recompense trop, les malheurs qu'il m'envoye.

Justinian
Quoy, parler de malheur, quand vous me revoyez !

Isabelle
Le sort est tousjours sort ;

Justinian
Ciel !

Isabelle
Ou que vous soyez.

Ibrahim
Ouy, je voy son pouvoir, en ma bonne fortune :

Isabelle
Mais la fortune change, & n'est pas tousjours une.

Ibrahim
Si vous ne changez point, elle ne peut changer ;
& je vous connois trop, pour craindre ce danger.

Isabelle
L'orage peut venir, sur les mers les plus calmes :

Ibrahim
Non, esvitez l'orage, à l'ombre de mes Palmes ;
Ne craignez point la foudre, à l'abry des lauriers ;
Elle ne peut tomber, sur le front des Guerriers.

Isabelle
Helas veuille le Ciel, que cette humeur vous dure !
Sans que vous partagiez, les peines que j'endure.

Ibrahim
Oseray-je me plaindre, & me plaindre de vous ?
Quoy, vous paroissez triste, en des momens si doux !
Mon despart vous donnoit une douleur extreme,
Mon retour aujourd'huy, vous en donne de mesme !
Je reviens, vous pleurez, je triomphe, on me fuit ;
Du faiste du bonheur, ou me voy-je reduit !

Isabelle
Bien que de changement mon cœur soit incapable,
Si la douleur est crime, Isabelle est coupable :
Mais le crime innocent, qu'elle fait en ce jour,
Ne trouve point sa cause, en un deffaut d'amour.
L'habitude a rendu, mon humeur triste & sombre ;
Un chagrin éternel, me suis comme mon ombre ;
Je m'afflige aisément, je me console tard ;
Le plaisir en mes sens, n'a presque plus de part ;
Isabelle en ces lieux, ne sçauroit estre heureuse,
Elle y prévoit l'orage, & la mer dangereuse.
Ce n'est pas qu'un retour, qu'on ma veu desirer,
Ne plaise aux mesmes yeux, qu'il a tant fait pleurer :
Il est tout mon espoir, comme il fut mon envie ;
Sans luy certainement, j'allois perdre la vie ;
Mais bien que son pouvoir, soit tousjours sans esgal,
Nous sommes en Turquie, & c'est tousjours un mal.

Ibrahim
Il est vray ma Princesse, & mon cœur vous l'advoue :
La fortune nous tient, & peut tourner sa roue :
Mais confessez aussi, qu'elle nous peut aider ;
Nous voulons la franchise, on peut nous l'acorder :
& quel que soit enfin, le mal qui nous traverse,
Nous en avons bien moins, que quand je fus en Perse.
La Guerre estoit douteuse, & le sort dangeureux ;
J'y pouvois estre ensemble, & brave, & malheureux ;
Estre batu, ceder, & perdre la victoire ;
Perdre en un mesme jour, la bataille & ma gloire :
Estre fait prisonnier, au lieu d'y conquerir ;
Estre percé de traicts, y tomber, y mourir.
Mais rien de tout cela, n'ayant troublé ma joye,
Prez de la liberté ; qu'il faudra qu'on m'octroye,
Pourquoy cette douleur, qui vous fait souspirer,
N'ayant plus rien à craindre, & pouvant esperer,
Vous ne respondez rien, & ce morne silence,
Monstre que vostre cœur, souffre une violence ;
Quelle est cette douleur, qui paroist dans vos yeux ?`

Isabelle
Ha vissiez vous mon cœur ! Il vous la diroit mieux.

Ibrahim
Helas quel ennemy, vient encor nous poursuivre !
Suis-je heureux ou perdu ? Dois-je mourir ou vivre ?
Le Ciel & la fortune, auroient-ils inventé,
Quelque nouvel obstacle à ma felicité ?
Hâ monstrez moy Madame, un malheur qu'on me cache,
& quelque soit ce mal, faites que je le sçache !

Isabelle
Ce n'est rien.

Ibrahim

Ce n'est rien. Ma constance est à bout ;
Vous pleurez cependant, ce n'est rien, & c'est tout.
Hâ ne me celez point, ce qui vous a changée !
Dittes moy si quelqu'un vous auroit outragée :
Si l'on vous a tenu quelque insolent propos
En veut-on à vos jours, comme à votre repos ?
Auriez vous pû desplaire, à la Sultane Reine ?
Auriez-vous comme moy, quelque part en sa haine ?
Son esprit violent, en veut-il à vos jours ?
Rustan est-il meschant, comme il le fut tousjours ?
Quel nouveau desespoir me prepare ce traistre ?
Auroit-il pû changer, la bonté de mon Maistre ?
A-t-il fait un prodige, en me faisant ce mal ?
& ce grand Empereur, seroit-il mon Rival ?
Non cela ne se peut : mais objet plein de charmes ;
Que me disent vos yeux que me disent vos larmes ?
Son cœur brusleroit il, dans cet injuste feu ?
Vous aimeroit-il trop ? M'aimeroit-il si peu ?

Isabelle

Pleust au Ciel Ibrahim, qu'il m'eust autant haye !
Ouy, ma douleur vous parle, & mes pleurs m'ont trahie :
& je ne puis celer, apres tant de combats,
Ce qu'on m'a commandé, de ne vous dire pas.

Ibrahim

Cieux, quel mal doy-je craindre, & quel espoir me reste !

Isabelle

Helas, dispensez moy, d'un discours si funeste !
Croyez, croyez mes pleurs, qui vous parlent icy :

Ibrahim

Quoy Soliman vous ayme !

Isabelle

Il me l'a dit ainsi.

Ibrahim

Il vous aime madame, il vous aime !

Isabelle

& de sorte,
Que nous devons mourir, car sa raison est morte.

Ibrahim

Quoy, ce Prince si bon, si grand, si genereux,
Devient ingrat, perfide, & me rend malheureux.
Luy qui m'a tant aimé, veut m'oster Isabelle !
Luy qui sçait que mon cœur, ne peut vivre sans elle !
Luy qui me la gardoit, luy seul pour qui mon bras,
A mis depuis trois mois, tant d'ennemis a bas !
Luy de qui la bonté, parut tousjours extréme !
Madame, apres cela, j'auray peur de moy mesme ;
Je crois certainement, que je vous puis trahir ;
Que je vous puis eviter, que je vous puis haïr ;
Puis qu'un Prince si bon, si sage, & si fidelle,
Viole en mon endroit, l'equité naturelle ;
Trahit une amitié, promise tant de fois ;
Recompense si mal, tant d'illustres exploits ;
Mesprise la Vertu, la raison, & sa gloire,
& mesle à son esclat, une tache si noire.
O raison, ô Vertu, Soliman, hâ l'ingrat !
Il me perd, & me doit, & le jour, & l'Estat.
Mais je me plains à tort, c'est moy qui suis coupable :
Je sçavois les efforts, dont vous estiez capable,
Je connoissois vos yeux, je sçavois leur pouvoir ;
Je sçavois qu'on ne peut n'aimer point, & vous voir ;
Ouy, mon cœur le sçavoit, par son expérience ;
Je devois me servir, de cette connoissance ;
& ne pas exposer, le sien a des regards,
Dont j'avois esprouvé, les flâmes & les dards.
Hà je suis criminel, il faut qu'on me punisse !
Que dis-je ! On me punit, & je suis au suplice.

Isabelle

Des maux si violens, devroient estre plus courts ;
Hé Ciel, dans ce peril, n'est-il point de secours ?

Ibrahim

Il en est, il en est, si je suy mon envie ;
Soliman tient de nous, & le Sceptre, & la vie ;
Il faut par interest, & de gloire, & d'amour,
Luy ravir à la fois, & le Sceptre, & le jour.
J'ay pour ce grand dessein, les choses necessaires ;
J'ay le bras, & le cœur, de tous les Janissaires ;
L'Empire ne despend, que de ma volonté ;
Soyons donc sans respect, puis qu'il est sans bonté ;
Punissons, vangeons nous, allons à force ouverte,
Perdre l'injuste cœur, qui cause nostre perte ;
& par un grand exemple, à prendre aux Potentats,
A n'esbranler jamais, l'apuy de leurs Estats.
Mais l'oseray-je dire ? en ce courroux extréme,
Je sents, je sents mon cœur, agir contre soy-mesme.
Il aime encor ce Prince, inhumain comme il est ;
Son amour fait son mal, son crime luy desplaist,
Mais avec tout cela, je sents bien qu'il l'excuse ;
Qu'il ne veut point sa perte, & qu'il me la refuse :
Punissez la foiblesse, en ce cœur enflâmé.

Isabelle

Un si beau sentiment, ne peut estre blasmé.
Mais parmy les malheurs, qui nous livrent la guerre,
Tranchez, tranchez le nœud, d'un coup de cimeterre :
Ostez à Soliman, l'objet de son desir :
Enfin faites un coup, digne d'un Grand Visir.

Ibrahim
O Ciel, que dites vous ! Me traiter de Barbare !

Isabelle
C'est l'unique remede, au mal qu'on nous prepare.

Ibrahim
Ce remede Madame, est pire que le mal :

Isabelle
Voyez Constantinople, & quel est ce Rival.
Ibrahim
Helas c'est un ingrat (Dieu l'oseray-je dire,
Sans perdre le respect que l'on doit à l'Empire)
Que je puis renverser, dans ma juste fureur ;
& noyez dans son sang, ma haine & son erreur.
Mais j'aime mieux mourir, qu'avoir cette victoire ;
N'imitons point son crime, & mourons dans la gloire.

Isabelle
O mon Justinian !

Ibrahim
Hâ Madame !

Isabelle
Mes yeux,
Ont causé cette amour, & le courroux des Cieux.

Ibrahim
Ne vous accusez point, moy seul ay fait un crime,
Dont le souffre aujourd'huy, la peine legitime,
Je vous mis au Serrail ;

Isabelle
Mais j'y devois mourir.

Ibrahim
Non, non, je vy Madame, & puis vous secourir.

Isabelle
Ce mot me ressuscite, aussi bien que ma joye.
Mais le Sultan…

Ibrahim
Madame, il faut que je le voye.
Il faut que de ce pas, je tasche adroitement,
De voir dans son esprit, quel est son sentiment.
Que s'il y garde encor, son injuste follie,
Il faut nous desrober, & revoir l'Itallie :
Le Bassa de la Mer, tient sa charge de moy ;
Je dispose de tout, & tout reçoit ma loy ;
Icy tout agissant, par l'espoir du salaire,
Je ne manqueray pas d'avoir une Gallere ;
& vollant sur les flots, des la prochaine nuit,
Nous nous delivrerons, sans desordre & sans bruit.

Isabelle
Dans un si grand dessein, je frissonne, je tremble ;
Mais il faut toutesfois, vivre ou mourir ensemble.

Ibrahim
Si je vis avec vous, que puy-je desirer ?

Isabelle
Si je meurs avec vous, je meurs sans murmurer.

ACTE IIII

Ibrahim, Soliman, Roxelane, Deux Esclaves de la Sultane Reine, Achomat, Asterie, Isabelle, Emilie, Rustan, un Capigi, Troupe de Janissaires.

SCENE PREMIERE

Ibrahim, Soliman.

Ibrahim
Que ne te doy-je point Monarque incomparable !
Ta bonté me conserve un objet adorable,
Qui fait tout mon bonheur, & ma felicité :
Ibrahim estoit mort, tu l'as ressuscité ;
Car vois-tu rien de beau comme l'est Isabelle,
Rien d'esgal à ses yeux ?

Soliman
Hâ sans doute elle est belle !

Ibrahim
As-tu bien observé, cette charmante humeur ?
Cet esprit si brillant, ce jugement si meur ?

Soliman
Elle a des qualitez, à toucher un Barbare !

Ibrahim
Comme son cœur est ferme, & sa constance rare ;
(Car je te l'ay conte ce me semble autrefois.)

Soliman
Ouy je crois que son cœur, ne desment point ta voix.

Ibrahim
C'est de toy que je tiens cette rare personne :

Soliman
Je ne la donne point, c'est elle qui se donne.

Ibrahim
Mais je tiens de toy seul, le plaisir de la voir :

Soliman
Ibrahim y peut tout, & j'y suis sans pouvoir.

Ibrahim
O quelle m'a parlé de ta garde fidelle !
Qu'elle s'en est louée !

Soliman
& moy je me plains d'elle.

Ibrahim
Hâ ! Laisse luy le bien, que tu veux luy ravir !

Soliman
Elle m'a refusé celuy de la servir.

Ibrahim
Quoy ! Pour l'amour de moy, te donner cette peine !

Soliman
Cette reconnoissance, est inutile & vaine :
Je sçay ce que je suis, & je voy ce qu'elle est ;
& je ne fais le bien, que parce qu'il me plaist.

Ibrahim
O Dieu, que j'ay peu fait, en gagnant ces Trophées !
Toutes mes actions, demeurent estouffées ;
Vois-les Seigneur, vois-les, & n'en fais point de cas ;
L'Univers conquesté, ne m'acquiteroit pas.

Soliman
Ne me les monstre point, je les porte dans l'ame :

Ibrahim
Seigneur, ce bel objet qui fait naistre ma flame,
Qui fait brusler mon cœur, en des feux éternels,
Regrette l'Itallie, & les bords paternels.
Elle admire ta Cour, elle en connoit la gloire ;
Mais ce puissant instinct, revient en sa memoire ;
Pardonne à sa foiblesse, excuse cette amour ;
Consens à son despart, & souffre son retour.

Soliman
Elle nous veut quitter ! Ce sejour l'importune !

Ibrahim
Dis qu'elle veut quiter, son bien & sa fortune.

Soliman
Ce dessein est injuste, il faut la retenir.

Ibrahim
Mais on la recompense, au lieu de la punir.
Souffre que ce despart, qui n'est pas legitime,
Luy puisse estre à la fois, & chastiment, & crime,

Soliman
Elle nous veut quiter !

Ibrahim
Son esprit s'y resoud.

Soliman
Mais son injuste esprit, ne songe pas à tout,
En ce temps, l'air est trouble, & la Mer orageuse.

Ibrahim
C'est ce que je luy dis, mais elle est courageuse.
Soliman
Fais-là, fais-là parler, aux plus experts Nochers ;
Monstre luy des escueils, fais luy vois des Rochers ;
& pour la retenir, pendant ces grands orages,
Fais perir des vaisseaux, monstre luy des nauffrages ;
Romps ce triste dessein, fais luy peur du trespas.

Ibrahim
Elle m'a dit cent fois, qu'elle ne le craind pas :
Qu'on ne la peut changer, quand elle est resolue.

Soliman
Enfin je le deffends, de puissance absolue.

Ibrahim
Il faut donc obeïr.

Soliman
& n'as-tu pas receu,
Un ordre de ma part ?

Ibrahim
Mon Seigneur, mais j'ay sçeu,
Qu'à l'un de tes Courriers, la clarté fut ravie,
& qu'en passant le Tigre, il y perdit la vie.

Soliman
Ô perte qui me perd ! Ô projects superflus.

Ibrahim
Quel ordre estoit le tien ?

Soliman
Il ne m'en souvient plus.
Qu'on me laisse au Jardin, m'entretenir une heure ;
Mais fais sans y manquer, qu'Isabelle demeure.

SCENE SECONDE

Ibrahim
Ha ! Je n'en doute point, je connois ma douleur !
Je vois esgalement, son crime & mon malheur ;
Ouy l'injuste qu'il est, à resolu ma perte ;
J'ai leu dedans son cœur ; j'ay veu son ame ouverte ;
Sa flame criminelle, à paru dans ses yeux ;
& sa confusion, l'a chassé de ces lieux.
Il connoit son erreur, il en à quelque honte ;
Mais il suit toutesfois, cette erreur qui le dompte.
Un si bon mouvement, est foible dans son cœur ;
Avec peu de combat, le vice en est vainqueur.
Fais (m'a dit ce cruel) qu'Isabelle demeure :
Que ne dis-tu plustost, fais que le Bassa meure,
Ingrat, qui me devant & le Sceptre, & le jour,
Veux m'oster la lumiere, en m'ostant mon amour.
Songe, songe inhumain, à nos guerres passées :
Tu vis cent bras levez, & cent piques baissées,
Qui n'en vouloient qu'à toy, lors qu'on m'y vit courir,
Je te sauve la vie, & tu me fais mourir !
Si mon ame cruel, pouvoit estre cruelle,
Je t'empescherois bien, de m'oster Isabelle ;
Je t'empescherois bien, de me faire ce tort ;
Je tiens en mon pouvoir, les Sceptres & la mort ;
Je t'arracherois l'un, je te donnerois l'autre ;
& l'on verroit alors, ta puissance & la nostre :
Mais j'ay cette foiblesse, en mon ressentiment,
Que mon cœur ne sçauroit, te haïr seulement.
Cruel, ne te plains point, si je parts sans le dire :
Si j'emporte mes fers, je te laisse un Empire :
Tu le tiens de ma main, & de cette façon,
Un Empire & le jour, t'ont payé ma rançon.
Partons, il faut partir ; ô rencontre importune !

SCENE TROISIESME

Roxelane, Ibrahim, Deux esclaves.

Roxelane
Enfin vostre bon-heur, enchaine la Fortune,
Vous revenez vainqueur, vous Triomphez icy !

Ibrahim
J'y triomphe Madame, & j'y languis aussi.

Roxelane
Quoy, mesme la grandeur, pourroit estre ennuyeuse ?

Ibrahim
Ouy, la seule grandeur, ne fait pas l'ame heureuse.

Roxelane
Mais que peut-il manquer, à vos felicitez ?

Ibrahim
Le repos que je cherche ; & que vous esvitez.

Roxelane
Les Nochers courageux, se moquent de l'orage :

Ibrahim
Les prudents en ont peur, & craignent le nauffrage.

Roxelane
Qui pourroit vous destruire, au point ou l'on vous voit ?

Ibrahim
L'injustice Madame, & mon cœur la connoit.

Roxelane
Vous pouvez toute chose, & tout cherche à vous plaire :

Ibrahim
Mais je ne say jamais, que ce que je dois faire.

Roxelane
Enfin si prés du Throsne, on vous voit affligé ;

Ibrahim
En m'en laissant plus loing, l'on m'auroit obligé.

Roxelane
A moins que d'estre Roy, vostre ame noble & grande,
N'a point ce qu'elle vaut, ny ce qu'elle demande.

Ibrahim
Ma main donne le Sceptre, & n'en veut point porter.

Roxelane
Il suffit aux grands cœurs, d'en pouvoir meriter :
Mais le Sultan sçaura, que le vostre est modeste.

Ibrahim
Vostre rare bonté m'est assez manifeste.

Roxelane
Ouy, je vous serviray, comme vous le pensez :

Ibrahim
Je prevoy l'advenir, par les effects passez.

SCENE QUATRIESME

Ibrahim
Ô Ciel ! Tout m'est contraire ! Ô Ciel, tout me menace !
Cette Mor n'a pour moy, ny calme, ny bonace ;
Le danger m'environne, & par tout un escueil,
Offre à mes tristes yeux, la mort & le cercueil.
Je crains, & le Sultan, & la Sultane Reine ;
De l'un, je crains l'amour, & de l'autre la haine ;
Par divers sentimens, ils vont à mesme fin ;
& j'auray de tous deux, un tragique destin.

SCENE CINQUIESME

Ibrahim, Isabelle, Emilie.

Ibrahim
Partons, partons Madame, il n'est plus d'esperance :
Mon Thresor au Serrail, n'est pas en asseurance ;
L'on connoit sa valeur, l'on me le veut oster,
& n'esperant plus rien, j'ay tout à redouter.
Au cœur de Soliman, la bonté diminue,
Son amitié finit, son amour continue ;
Je l'ay veu dans ses yeux, comme dans ses discours ;
& la fuite est enfin, nostre unique secours.

Isabelle
Fuyons sans plus tarder, & quoy qu'il en arrive,
Quitons, & promptement, cette funeste rive :
Le feu de Soliman, est pire que les eaux,
Quand mesme dans la Mer, on verroit nos tombeaux.

Ibrahim
Helas que ferons nous ? Dois-je mourir ou vivre ?
Si pour nostre malheur, ce Prince nous fait suivre,
Vous iray-je exposer, à la gresle des dards ;
Qui pendant un combat, tombent de toutes parts ?
Vous iray-je exposer, à l'horrible furie,
Des boulets foudroyans de leur Artillerie ?
Mettray-je vos beaux jours, à la mercy du sort ?
D'y penser seulement, j'en mourrois, j'en suis mort.

Isabelle
Non, non, ne craignez pas, ce qui n'est pas à craindre :
Si je meurs prés de vous, je mourray sans me plaindre :
J'auray (puis qu'il s'agit de l'honneur & de vous)
Le cœur d'une Amazone, aux plus horribles coups.
Allons, que tardons nous ? Allons ou nous apelle,
Le devoir d'Ibrahim, & celuy d'Isabelle.
Suivons-le ce devoir, en partant de ces lieux ;
& laissons nostre sort, & l'advenir aux Cieux.

Ibrahim
Suivray-je mon desir ? Suivray-je vostre envie ?

Isabelle
Devez vous balancer, mon honneur & ma vie ?

Ibrahim
Doy-je vous exposer ?

Isabelle
Ne m'exposez vous pas,
Si nous ne partons point, à plus que le trespas ?

Ibrahim
Hasarder vostre sang !

Isabelle
Mais hasarder ma gloire !

Ibrahim
Vous perdre, ô juste Ciel.

Isabelle
Non, gagner la victoire ;
Le Ciel sera pour nous, il vous rendra vainqueur.

Ibrahim
Je manquerois d'amour, si je manquois de cœur.
Allons, vous le voulez, & j'y consents Madame :
Desja pour nous s'apreste, & la voile, & la rame ;
Le Bassa de la Mer, à fait ce que je veux.

Isabelle
Donne le vent propice, ô Ciel ! Entends nos vœux.
Hastons nous Ibrahim, desja la nuit s'advance,
& nous avons besoin, de l'ombre & du silence.

Ibrahim
Le Sort en est jetté, qu'il nous guide aujourd'huy :

Isabelle
Mais invoquons la main, qui dispose de luy.

SCENE SIXIESME

Roxelane, Rustan, Deux Esclaves.

Roxelane
Il songe (dites-vous) à partir de la Porte !

Rustan
L'Esclave suborné, l'asseure de la sorte.
Il m'a dit qu'il à veu le Bassa de la Mer,
Luy mettre une Gallere, en estat de ramer,
Malgré cette saison, & malgré la tempeste.
Qu'Ibrahim est pensif, qu'Isabelle s'apreste ;
& celuy qui vous sert, & qui les à trahis,
Croit qu'ils nous vont quiter, & revoir leur païs.

Roxelane
Non, non, je ne crois point, qu'il aille à sa Patrie :
Il s'en va dans Alep, ou dans Alexandrie,
Y souslever le Peuple, & les Soldats aussi,
Pour aporter la guerre, & le desordre icy.
Je connois son orgueil, je connois sa puissance ;
Je prevoy l'advenir, par cette connoissance ;
Comme il a tout gagné, par l'excez de ses dons,
Sans doute il nous perdra, si nous ne le perdons.
Il à veu le Sultan, il a sceu d'Isabelle,
L'outrage qu'on luy fait, l'amour qu'on à pour elle ;
& pour se soulager en son affliction,
Il suivra son despit, & son ambition.
C'est sans doute un conseil, que la raison luy donne ;
Car il sauve une amante, & gagne une Couronne :
Mais scachant son dessein, faisons à nostre tour,
Qu'il perde l'une & l'autre, aussi bien que le jour.

Rustan
Que faut-il que je face ? Ordonnez-le Madame :

Roxelane
Je connois le Sultan, & sçay quelle est sa flame ;
Il ne faut qu'exciter, un sentiment jaloux,
& sa colere apres, n'agira que pour nous :
Je m'en vay luy porter, cette heureuse nouvelle.

Une Esclave
Le voila ;

SCENE SEPTIESME

Roxelane, Soliman, Asterie, Rustan, Deux Esclaves.

Roxelane
Quoy Seigneur, l'on nous oste Isabelle ?
Ta Hautesse aujourd'huy, nous fait ce desplaisir ?
Car sans doute elle sçait le dessain du Visir.
Ce n'est que par son ordre, & dessous sa licence,
Que ces heureux Amans, meditent leur absence ;
Mais puis que tu consens, qu'ils partent de ce lieu,
Fais qu'Isabelle au moins, nous vienne dire adieu.

Soliman
Ils partent dites-vous !

Rustan
Ouy, la chose est certaine,
& c'est moy qui l'ay dite, à la Sultane Reine.

Soliman
Ils partent.

Rustan
Ouy Seigneur ;

Roxelane
Il veut nous l'enlever !

Soliman

Allez dire au Visir qu'il me vienne trouver.

SCENE HUICTIESME

Soliman, Roxelane, Asterie, Deux Esclaves.

Soliman
O Ciel, qui l'auroit creu ! Partir sans me le dire !
Sans mon consentement, sortir de mon Empire !
Luy que j'ay tant aimé ! Luy qui regne apres moy !

Roxelane
Ceux de sa Nation, n'ont jamais eu de foy.

Soliman
Luy qui tient dans l'Estat, la seconde puissance !

Roxelane
Desrober une Esclave ! Ô Dieu quelle insolence !

Soliman
Quoy, partir ! Nous quiter ! Le cruel ! L'inhumain !

Roxelane
Enlever une Esclave ! & qu'il tient de ta main.

Asterie
Ne le condamne pas, avant que de l'entendre.

Roxelane
Mais il vous quitte aussi, voulez vous le deffendre ?

Asterie
Je dessends la vertu, que l'on attaque en luy :

Soliman
Ô Ciel ! Ô juste Ciel ! Qui croiray-je aujourd'huy ?

Roxelane
La verité seigneur, qui te sera connue :

Asterie
Mais garde de la voir, à travers une nue.

Soliman
Il peut n'obeïr pas, m'entendant commander !

Roxelane
Quoy, ravir une Esclave ! & sans la demander !

Asterie
Il t'a si bien servy ;

Soliman
Je m'en souviens encore :

Roxelane
Il enleve Isabelle ;
Soliman
& c'est ce que j'abhore.

Asterie
Il te sauva le jour ;

Soliman
Je m'en souviens aussi :

Roxelane
Il fuit en Italie,

Soliman
Il faut qu'il meure icy.

Asterie
Mais tu serois ingrat ;

Soliman
Je ne veux jamais l'estre :

Roxelane
Mais il part cependant ;

Soliman
Il en mourra le traistre.

SCENE NEUFIESME

Rustan, Soliman, Roxelane, Asterie, Deux Esclaves.

Rustan
Le Grand Visir n'est plus à son Apartement :
J'ay trouvé ce Billet ;

Soliman
Lisons le promptement.

Billet d'Ibrahim à Soliman
Je crois quiter le jour, en quitant ton Empire ;
Mon cœur en est en peine, & ma bouche en soûpire ;
Je perds en t'esloignant, & la force, & la voix ;
Mais pour me consoler, tu sçais que je le dois.
Le respect me deffend, d'en dire d'avantage ;
Examine ton Ame, & connois mon courage ;
& sans te laisser vaincre, à l'injuste fureur,
Plains moy s'il est possible, adieu, Grand Empereur.
Hâ Rustan s'en est fait, l'ingrat nous abandonne !

Il vise insolemment, du pouvoir qu'on luy donne ;
Il mesprise les biens, qu'il à receus de nous ;
& mesprise avec eux, ma haine & mon courroux.
Il part sans me le dire ! Ô Dieu quelle insolence !
Va le suivre Rustan, mais avec diligence :
Depuis le peu de temps, que le traistre est party,
A peine du Serrail, il peut estre sorty.
Suy, suy le plus cruel, de tous mes adversaires ;
Prends les plus resolus, de tous les Janissaires ;
Va faire par mon ordre, un genereux effort ;
Meurs en cette entreprise, ou le prends vif ou mort.

Rustan
J'observeray cet ordre, ou j'y perdray la vie.

Soliman
& remets au Serrail, celle qu'il à ravie.

SCENE DIXIESME

Roxelane, Soliman, Asterie, Deux Esclaves.

Roxelane
S'il prefere Seigneur, son interest au tien,
Pourquoy s'en estonner ? il est lasche, & Chrestien.

Soliman
L'ingrat me doit le jour, l'ingrat me doit sa gloire,
& l'ingrat me fait voir, qu'il en perd la memoire ;
Il ne luy souvient plus, que je l'ay tant aimé.

Asterie
Mais souviens toy Seigneur, qu'il t'a tant estimé.

Roxelane
L'on se rend criminel, en deffendant le crime :

Asterie
Ses services passez, ont fait voir son estime.

Soliman
Il me quite !

Roxelane
Sois juste ;

Asterie
& sois clement aussi,

Soliman
O Ciel, fais que je meure, ou qu'il revienne icy !

SCENE UNZIESME

Ibrahim, Un Capigi, Troupe de Janissaires, Rustan, Isabelle, Emilie.

Ibrahim
Je ne me rendray point, qu'en perdant la lumiere.

Rustan
Une seconde faute, augmente la premiere :
Mais escoute Ibrahim, je jure par Alla,
Par nostre Grand Prophete, & le pouvoir qu'il à ;
Que si tu ne te rends, un coup de Cimeterre,
Va finir à tes yeux, ses jours, & cette guerre.
Ouy, par là seulement, tu la peux secourir.

Isabelle
Non, non, deffends ta vie, & me laisse mourir.

Ibrahim
Arreste malheureux, & respecte ses chaînes :
Je presente les mains, & je jeste mes armes :
Donne, donne des fers, quoy qu'il puisse arriver ;
Car je ne combatois, qu'afin de la sauver.
Mais fais qu'elle soit libre, & redouble mes peines ;
& que je porte seul, & ses fers, & mes chaisnes.

Rustan
Qu'on l'attache Soldats ;

Ibrahim
Accable moy de fers ;
Adjouste le trespas, aux maux que j'ay souffers ;
Invente des tourments, invente des suplices ;
Si je les souffre seul, ce seront mes delices.

Isabelle
O Ciel, qu'avez-vous fait ? Quel espoir m'est permis !
Vous laissez Isabelle, entre vos ennemis.

Ibrahim
J'ay fait ce que l'amour, m'a conseillé de faire.

Rustan
Il faut que j'aille prendre, un ordre necessaire
De la Sultane Reine, attendez moy Soldats ;
Observez les tousjours, & ne les quitez pas.

SCENE DOUZIESME

Isabelle, Ibrahim, Emilie, Un Capigi, Troupe de Janissaires.

Isabelle
Helas Justinian, si j'estois asseurée,
Que pour moy seulement, la mort fust preparée ;
Qu'elle m'attendist seule, & qu'elle fust enfin,
La derniere rigueur, du Ciel & du Destin ;
Je la regarderois, au mal qui m'importune,
Plustost comme un bonheur, que comme une infortune.
Mais quoy, la cruauté de nos persecuteurs,
Pour augmenter des maux, dont ils sont les autheurs,
Eux qui sçavent (au point ou mon ame est charmée,)
Que je ne crains la mort, qu'en la personne aimée,
M'ataqueront en vous, pour mon dernier malheur,
& c'est Justinian, ce qui fait ma douleur.

Ibrahim
Ne craignez rien pour moy, craignez pour Isabelle ;
& conservez ses jours, puis que je vis en elle.
Soliman vous estime, & vous aime à tel point,
Qu'il aura soin de vous, en ne l'irritant point.
Taschez de le flechir, contentez mon envie ;
Car ma mort me plaira, s'il sauve vostre vie.

Isabelle
Non, non, si je vivois, l'on m'en devroit punir ;
Ce n'est pas le chemin, que mon cœur veut tenir.
Vos conseils obligeants, s'ataquent à ma gloire ;
& vous me blasmeriez, si je les pouvois croire.
Je ne veux demander, par un dessein plus beau,
Que le mesme suplice, & le mesme tombeau.

Ibrahim
N'augmantez point mes maux, Princesse genereuse :
Ne parlez que de vivre, & d'estre plus heureuse :
Mais ne parlez jamais, d'accompagner mes pas ;
Car c'est me vouloir perdre, & haster mon trespas.
Vivez chere Isabelle, & vivez dans la joye :
Laissez moy tous les maux, que le destin m'envoye :
Ne les partagez point, veuillez vous secourir ;
Vivez chere Isabelle, & me laissez mourir.
Rendez, rendez justice, à vos rares merites.

Isabelle
Helas, songez vous bien, a ce que vous me dites ?
Que je vive cruel, sans vous, & sans bonheur !
Que je vive inhumain, sans vous, & sans honneur !
Ha ! Non, non, Isabelle, est bien plus équitable ;
Sans vous, & sans honneur, le tour m'est redoutable ;
Je puis vivre sans biens, & sans un sort plus doux ;
Mais je ne vivray point, sans honneur, & sans vous.

Ibrahim
Ô grand cœur ! Ô Vertu ! Quel malheur est le nostre !

Isabelle
& si l'injuste Prince ataque l'un ou l'autre,
Je ne balence point, je n'ay qu'un seul desir ;
& la raison m'aprend, ce que je dois choisir.
Ibrahim
O supresme Vertu, dont mon ame est charmée !
Helas, pourquoy faut il, que je vous aye aimée ?
Helas dans nos malheurs, que ne m'est il permis,
De me conter encor, entre vos ennemis !
Vous seriez en repos, & je serois sans peine,
Car pour vous, mon amour, est pire que ma haine.
Mais que dis-je insensé ! Si j'ay du repentir,
Je merite les maux que l'on me voit sentir.
Non, non, Madame non, je m'en trouve incapable ;
Je voudrois de vos maux, ne me voir point coupable,
Je voudrois tout souffrir, & mesme le trespas ;
Mais je ne puis vouloir, ne vous adorer pas.

Isabelle
Cet injuste souhait, seroit sans doute un crime :
Nostre amour est trop pure, elle est trop legitime :
Si le Ciel nous afflige, & s'il nous fait finir,
C'est pour nous espreuver, & non pour nous punir.
Mais mon Justinian, avant qu'on nous separe,
(Car nous allons souffrir, ce traitement barbare ;)
Songez à nostre amour, & puis promettez moy,
De ne douter jamais d'elle, ny de ma foy.
De ne croire jamais, ce qu'on vous dira d'elle ;
Si l'on vous parle mal, de la foy d'Isabelle.
L'artifice ennemy, peut vous la desguiser,
Mais je mourray plustost, que de la mespriser ;
Ouy, je vaincray le sort, dont elle est poursuivie.

Ibrahim
& je mourray cent fois, pour vous sauver la vie.

Isabelle
Non, ne separons point nos destins desormais ;
& vivons, ou mourons, sans nous quiter jamais.

Ibrahim
Souffrez mes compagnons, souffrez en cette place,
Que ce soit à genoux, que je luy rende grace.
O cruelle fortune !

Isabelle
O destin inhumain !

Ibrahim
Que ne m'est-il permis, de vous baiser la main !
& d'y laisser la vie, & mon ame affligée !

Isabelle
O mort, en te hastant, tu m'aurois obligée !

Ibrahim
Souffrez que je l'aproche ;

Un Capigi
Arrestez ;

Ibrahim
Justes Cieux !

Isabelle
He laissez nous au moins, la liberté des yeux !
Justinian ;

Ibrahim
Madame ;

Isabelle
Ayez plus de constance.

SCENE TREIZIESME

Rustan, Ibrahim, isabelle, Emilie, Un Capigi, Troupe de Janissaires.

Rustan
Soldats qu'on les separe :

Ibrahim
O cruelle ordonnance !

Isabelle
Faut-il que je le quite !

Ibrahim
& faut il la quiter !

Isabelle
Ne puy-je te flechir ?

Ibrahim
Ne puy-je t'irriter ?

Isabelle
Ciel, il est enchainé, sous ses propres Trophées !

Rustan
Ouy, ses pretentions, y seront estouffées ;
Marchez, marchez Soldats, ostez-les de ce lieu :

I

sabelle
Adieu Justinian.

Ibrahim
Mon Isabelle, adieu.

ACTE V

Soliman, Roxelane, Rustan, Deux Esclaves de la Sultane Reine, le Muphti, Asterie, Achomat, Deux Capigis, Ibrahim, Isabelle, Emilie, Troupe de Janissaires, Quatre Muets.

SCENE PREMIERE

Soliman
Il me trompe ! Il me quite ! Il part ! Il est rebelle !
Il mesprise son Maistre ! Il enleve Isabelle !
Il prefere en son cœur, sa flame à son devoir !
Qu'il soit, qu'il soiy puny, si je puis le revoir.
Helas que dois-je faire, en l'excez de mes peines,
De cet Esclave ingrat, qui brise & rompt ses chaisnes ?
Apres tant de faveurs, il me manque de foy !
Il néglige le rang, qu'il à receu de moy !
Tant de marques d'honneur, & de ma bienveillance,
Ne peuvent l'obliger à quelque complaisance !
Il sort de mon Empire ! Il part sans mon adveu !
O Ciel, pour le punir, le trespas est trop peu.
Ingrat, mesconnoissant, qui choques mon envie,
Souviens toy pour le moins, que tu me dois la vie :
& que tant de grandeur, & que tant de bonté,
Te devoient obliger, à la fidelité.
Mais ce lasche prefere, en son cœur qui souspire,
Son erreur au devoir, & sa flame à l'Empire :
Il connoit mes tourmens, sans en avoir pitié ;
Il prefere un Esclave, aux loix de l'amitié ;
& peut estre qu'encor, celuy qui m'abandonne,
Aussi bien qu'à mon cœur, en veut à ma Couronne :
Qu'il meure donc, qu'il meure, en ce funeste jour,
& par raison d'Estat, & par raison d'amour :
Comme Sujet perfide, il faut qu'on le punisse ;
Comme Esclave qui fuit, il merite un suplice ;
Comme ingrat & Chrestien, son crime est capital ;
Il est perfide, Esclave, & Chrestien, & Rival ;
Ainsi qu'il meure donc, cet objet de ma haine,
& finissons d'un coup, & ses jours, & ma peine.
Ha songe Soliman, au dessein que tu fais !
Celle que tu cheris, ne t'aimera jamais,
Si tu perds cet Amant que l'amour luy fait suivre :
Mais peut elle t'aimer, tant qu'on le verra vivre ?
Non, non, il faut qu'il meure, il s'oppose à mon bien ;
Si l'on ne m'aime pas, l'on aimera plus rien ;
Je ne perdray pas seul, le plaisir ou j'aspire.
Mais tu perds Ibrahim, à qui tu dois l'Empire !
Mais je perds un Rival, & plus heureux que moy ;
Mais je perds un Captif, qui me manque de foy ;
Mais j'esvite un malheur, ou cet ingrat me range ;
Mais j'ay deux grands plaisirs, je punis, je me vange ;
Qu'il meure donc, qu'il meure, & puis qu'il l'a voulu,
Qu'il sente les effects, d'un pouvoir absolu ;
S'en est fait, il le faut, sa perte est necessaire.

SCENE SECONDE

Roxelane, Rustan, Soliman, Deux Esclaves.

Roxelane
Seigneur, nous le tenons, ce perfide adversaire ;
Qu'il meure ce rebelle, on connoit son dessein ;
& tes Soldats l'ont pris, les armes à la main.

Rustan
& quoy qu'il sceust mon ordre, il eut cette insolence.

Soliman
Ô destin ! Ô bonheur ! Ô plaisir ! Ô vengeance !

Roxelane
L'interest de l'Estat, veut sa perte aujourd'huy ;
Enfin ta Majesté, doit tout craindre de luy ;
Car sa main liberalle, autant qu'interessée,
A suborné du peuple, une troupe insensée,
Qui jusqu'en ton Serrail, s'il l'ordonnoit ainsi,
Viendroit porter la flame, & sa fureur aussi.

Rustan
D'autre part, les Soldats qu'il conduit à la guerre,
Qui pensent que son bras, peut conquester la Terre ;
Qu'il fait ainsi qu'un Dieu, l'un & l'autre destin ;
& qu'il peut leur donner, l'Univers pour butin ;
Pourront se revolter, en faveur de ce traistre,
Si ta main ne le perd, si tu n'agis en Maistre.

Roxelane
Il prefera tousjours, son interest au tien ;
Il fait le Musulman, & son cœur est Chrestien ;
Charles leur Empereur à gaigné ce perfide ;
Il conduit tes Soldats, mais un autre le guide ;
& pour te reculler, du Danube & du Rhin,
Son adresse t'engage, en des guerres sans fin.

Rustan
Ouy Seigneur, cet ingrat à cent ruses diverses ;
Luy mesme ayant vaincu, fait revolter les Perses ;
& les grands & longs maux, qui travaillent l'Estat,
N'auront jamais de fin, qu'en celle d'un ingrat.

Soliman
Le Chasteau des sept Tours, ou ceux de la Mer noire,
Peuvent le conserver, & conserver ma gloire ;
Il est assez puny, d'une longue prison.

Roxelane
Tu veux le conserver, & perdre la raison !
Crains, crains plustost Seigneur, ayant fait voir ta haine,
Un Lion irrité, qui peut rompre sa chaisne.

Rustan
Comme il est sans respect, ce mal peut arriver.

Roxelane
Il enleve un Esclave, & tu veux le sauver !
Il l'enleve au Serrail, & mesme en ta presence !

Soliman
& bien, qu'on le punisse ;

Roxelane
Allez en dilligence
Executer cet ordre ;

Soliman
Arreste, on ne le peut :
Il faut, il faut qu'il vive, & le destin le veut.
O malheur ! Je me nuis, quand rien ne me peut nuire !
Je tiens mon ennemy, sans le pouvoir destruire !
Son sort est en mes mains, & je suis sans pouvoir !
Je puis causer sa mort, & je ne la puis voir !
Je le veux, & le puis ; & par un sort estrange,
Je ne puis l'endurer, ny souffrir qu'on me vange !
Je le veux, & le puis, mais inutilement ;
Il faut que je le sauve :

Roxelane
O Dieu, quel changement !

Rustan
Non Seigneur, la clarté luy doit estre ravie :

Soliman
Arreste encor un coup, il y va de ma vie.

Roxelane
D'où vient ce changement, tant indigne de toy ?

Soliman
Il vient de mon malheur :

Rustan
O Ciel !

Soliman
Escoutez moy.
Autrefois quand l'ingrat qui fait que je soupire,
M'eut conservé le jour, aussi bien que l'Empire ;
Son cœur me tesmoigna, par divers sentimens,
Qu'il connoissoit la Porte, & ses grands changemens :
& qu'il craignoit qu'un jour, la Fortune inconstante,
Ne le precipitast, d'une cheute importante.
Que plus il estoit Grand, moins il estoit heureux ;
& que des lieux si hauts, sont tousjours dangereux.
Alors pour l'asseurer, & bannir la pensée,
Dont ma reconnoissance, estoit trop offencée,
Je jure par Alla (dis-je en le relevant)
Que tant que Soliman, sera Prince, & vivant ;
Tu ne mourras jamais, d'une mort violente.
Voila par ou me prend, la Fortune insolente :
C'est le plus dangereux, de tous mes ennemis,
Mais il faut le sauver, puis que je l'ay promis.
La parolle des Roys, doit estre inviolable ;
Ouy, quiconque est parjure, est un abominable ;
J'ay juré par Alla, le Dieu de l'Univers ;
Je crains les Anges noirs, & redoute leurs fers.
Mon serment me fait peur ; ainsi quoy qu'il arrive,
En deussay-je perir, il faut, il faut qu'il vive ;
Moy mesme je me perds, moy mesme je me nuis ;
Mais sauver & souffrir, est tout ce que je puis.

Rustan
O Ciel cette grande Ame, avoir un tel scrupule !
Avoir une frayeur, & foible, & ridicule !
Craindre les Anges noirs, en cette occasion,
& sauver un perfide, à sa confusion !
La Pieté des Roys, doit estre d'autre forte ;
Hâ Seigneur, ta prudence enfin est elle morte ?

Roxelane
Pour moy, je crainds le Ciel, ainsi que Soliman ;
Mais comme le Visir, est mauvais Musulman,
Je crois que sans scrupule, on peut perdre ce traistre,
Qui desrobe un Esclave, & qui trompe son Maistre.

Soliman
Violler en perfide, un serment solennel !
Pour le crime d'autruy, me rendre criminel !
Offencer le Prophete, & le Dieu que j'adore !
Non, non, je vous l'ay dit, & vous le dis encore ;
En l'estat qu'est la chose, en l'estat qu'est qu'est mon sort,
Il faut le laisser vivre, & desirer sa mort :
& malgré les affects, de mon impatience,
Il faut songer au Ciel, comme à sa conscience.

Roxelane
Mais avant que choisir, l'un ou l'autre party,
Ne precipite rien, consulte le Muphti ;
Il est dans le Serrail :

Soliman
Va Rustan, fais qu'il vienne.

Roxelane
Il sçait que sa puissance, est l'effect de la mienne,
Dis luy donc qu'il s'aquite, ou que je le perdray.

SCENE TROISIESME

Soliman, Roxelane, Deux Esclaves.

Soliman
O Ciel, inspire moy, ce que je resoudray !
Dans cette desplorable, & funeste avanture,
J'ay le cœur à la gesne, & l'ame à la torture.
Un secret mouvement, me porte à la fureur ;
Un secret mouvement, me donne de l'horreur ;
Je cherche la vengeance, & puis je l'aprehende ;
& mon cœur incertain, ne sçait ce qu'il demande.
Je sents de la colere, & puis de la pitié ;
Mon ame à de la haine, & puis de l'amitié ;
L'une retient mon bras, & puis l'autre l'anime ;
Belle & sainte amitié, qui de nous fait le crime ?
Qui de nous le premier, à mesprise tes loix ?
Ha tu sçais si mon cœur, escoute encor ta voix !

Roxelane
Ouy, tu l'escoutes trop, cette amitié cruelle,
Qui devroit n'estre point, n'estant pas mutuelle.
Ouy, tu l'escoutes trop, en faveur d'un ingrat,
Qui luy fait un outrage, aussi bien qu'à l'Estat.
Mais voicy le Muphti :

SCENE QUATRIESME

Le Muphti, Rustan, Roxelane, Soliman, Deux Esclaves.

Le Muphti
Cette menace est vaine ;
Je sçay ce que je dois, à la Sultane Reine
Seigneur, Rustan Bassa, m'a dit en peu de mots,
Le doute mal fondé, qui trouble ton repos :
Mais entends seulement, ce que le Ciel m'inspire,
Pour trouver ce repos, & celuy de l'Empire :
Preste l'ame & l'oreille, enfin escoute moy ;
Car c'est le Ciel qui parle, & te prescrit sa loy.
Tu promis au Visir, dont ton ame est ravie,
Que tant que Soliman, seroit encor en vie,
Nulle tragique fin, n'acheveroit son sort ;
Mais parmy les sçavans, il est plus d'une mort.
Certains Peuples Seigneur, dont l'Exemple est utile,
Ont une mort entre eux, qu'ils apellent civile :
D'autres plus esclairez, ont enseigné souvent,
Que pendant le sommeil, l'homme n'est point vivant.
En effect il est mort, pendant cet intervalle :
Au corps comme en l'esprit, cette mort est esgalle :
L'ame semble sortir, & quiter sa prison ;
& l'homme n'est plus homme, estant sans la raison.
Toutes ses fonctions, demeurent suspendues ;
Non, il n'est plus vivant, puis qu'il les à perdues ;
Il ne voit, ny n'entend ; bref il est mort ainsi ;
& lors qu'il se resveille, il ressuscite aussi ;
Comme apres cette mort qu'on nomme naturelle,
Nostre corps va reprendre, une gloire immortelle :
& c'est par ces raisons, qu'il faut tomber d'accort,
Que la mort est sommeil, que le sommeil est mort.
Or c'est par ce moyen, que tu peux satisfaire,
& ta Religion, & ta juste colere ;
Fais mourir Ibrahim, lors que tu dormiras ;
Tu sauves ton serment, & tu te vangeras.
C'est l'unique sentier, que ta raison doit suivre ;
Quand tu ne vivras point, fais qu'il cesse de vivre ;
Enfin pour abreger, ces discours superflus,
Tu n'as qu'à t'endormir, & tu ne vivras plus.

Roxelane
Ô saint ! Ô venerable ! Ô fidelle interprette,
Des volontez du Ciel, & de son grand Prophette !
Qui pourroit s'oposer, à tes commandemens,
& n'aprehender point de cruels châtimens ?

Rustan
Qui pourroit s'opposer, au courroux legitime,
Des Anges du Sepulchre, apres un si grand crime ?

Soliman
Mais quoy, faire perir, celuy qui m'a sauvé !

Roxelane
Mais il te veut oster, ce qu'il t'a conservé.

Rustan
Mais il t'alloit ravir, le jour & la Couronne !

Le Muphti
Hâ Seigneur, crains le Ciel, & fais ce qu'il ordonne !

Soliman
O Dieu ! Perdre Ibrahim ! Dure necessité !

Roxelane
Il desrobe une Esclave, il l'a trop merité.

Soliman
Perdre Ibrahim !

Le Muphti
Seigneur, le Prophete s'offence,
De l'incredulité, qui fait ta resistance.

Rustan

Perds-le pour te sauver ;

Roxelane
Songe à ce qu'un Dieu peut ;
Soliman
& bien, qu'il meure donc, puis que le Ciel le veut.
Qu'on mene les Muets (ô penser effroyable !)
Avecques leurs Cordeaux, aupres de ce Coupable ;
& viens pour advancer, ce funeste moment,
Attendre mon sommeil, à mon Appartement.
O Prince malheureux !

SCENE CINQUIESME

Roxelane, Deux Esclaves.

Roxelane
La victoire est certaine ;
Ouy, Roxelane Regne, elle est Sultane Reine.
Du Throne qu'elle occupe, elle ne peut plus voir,
Ce superbe ennemy, qui choquoit son pouvoir.
Le voila renversé, l'orgueilleux adversaire.
Mais poussons jusqu'au bout, l'adresse necessaire ;
De peur que Soliman, ne soit mieux adverti,
Il faut perdre Rustan, & perdre le Muphti.
Pour un si grand secret, nul n'est assez fidelle ;
& pour dernier ouvrage, il faut perdre Isabelle :
Ainsi dans peu de jours, le fer & le poison,
De tous mes ennemis, me feront la raison.

SCENE SIXIESME

Asterie, Roxelane, Deux Esclaves.

Asterie
Ha Madame, esoutez la voix de la clemence !

Roxelane
Rendez grace à mes soins, qui vangent vostre offence.

Asterie
Ha sauvez Ibrahim !

Roxelane
Vous parlez de punir ;
Sa rigueur est encor, en vostre souvenir.

Asterie
Je parle de sauver, un homme de courage :

Roxelane
Vous estes peu sensible, apres un grand outrage.

Asterie
Accordez moy sa grace, au nom de l'amitié :
Roxelane
Je vous offençerois, si j'en avois pitié.

Asterie
Hà servez ce grand homme, en ce peril extreme !
Non, je vay vous vanger, & me vanger moy mesme.
Il vous à refusée, il le diroit ailleurs ;
Prenez en le perdant, des sentimens meilleurs :
Enfin il est perdu, quelque chose qu'on face.

SCENE SEPTIESME

Asterie
Juste Ciel, ce grand cœur, n'aura donc point de grace
Un injuste courroux, laschement animé,
Perd un objet aimable, & que j'ay tant aimé !
Quoy, je le souffrirois ! Hâ non, non, Asterie ;
Dompte d'un fier esprit, l'implacable furie :
Pour sauver le Bassa, que l'on perd aujourd'huy,
Ne pouvant estre sienne, hâ donne toy pour luy !
C'en est fait, il le faut ;

SCENE HUICTIESME

Asterie, Achomat.

Asterie
Achomat, si vostre ame,
Ainsi qu'on me l'a dit, à pour moy quelque flame,
Un service important, me le fera mieux voir :

Achomat
Madame, c'en est fait, s'il est en mon pouvoir.

Asterie
Je sçay que vostre esprit, que tout le monde admire,
Sur celuy du Sultan, conserve un grand empire ;
Que vous y pouvez tout ; or il faut Achomet,
Sauver en me servant, Ibrahim & l'Estat.

Achomat
Moy, sauver Ibrahim !

Asterie

Ouy, je vous le commande ;
Mais soyez diligent, l'affaire le demande.

Achomat
Mais Madame, songez…

Asterie
Vous me faites mourir ;
Ne songez qu'à me plaire, & qu'à le secourir ;
Parlez, priez, pressez :

Achomat
O loy trop inhumaine !

Asterie
Enfin, opposez-vous, à la Sultane Reine.

Achomat
& quoy…

Asterie
N'alongez pas ces discours superflus ;
Si vous ne le sauvez, vous ne me verrez plus.
Je crains qu'on ne me voye, adieu, le danger presse ;
Allez suivre mon ordre :

SCENE NEUFIESME

Achomat
O Barbare, ô Tigresse !
En quel funeste estat, reduisez-vous mon cœur ?
Quoy, j'iray me destruire, & sauver mon vainqueur !
Quoy, j'iray conserver, & la gloire, & la vie,
A l'objet de ses vœux, comme de mon envie !
Malheureux Achomat, quel conseil suivras-tu ?
Je sçay qu'il est d'un cœur, ou regne la Vertu,
De n'insulter jamais, sur ceux qu'on veut destruire ;
Mais il sufit aussi de n'aller par leur nuire :
C'est trop que de servir, ses propres ennemis ;
Non, non n'en faisons rien, nous n'avons rien promis.
Mais on te le commande, on le veut ; il n'importe :
Le respect est bien fort ; la raison est plus forte :
Mais tu perds ton espoir ; mais je perds un Rival :
Tu ne fais pas un bien ; mais j'evite un grand mal :
O dure incertitude, ô violent orage !
Ciel, il parla de toy, comme d'un grand orage !
Il vanta les perils, que ton bras a tentez !
Reconnoissance, honneur, enfin vous l'emportez.
Perdons-nous, perdons-nous, ou sauvons sa personne ;
L'honneur le veut ainsi, la Sultane l'ordonne ;
Parlons, parlons pour luy, dans ce pressant danger ;
Apres, s'il est ingrat, nous pourrons nous vanger.
L'honneur qui nous deffend, de le perdre à cette heure,
Nous le permettra lors, & souffrira qu'il meure :
Quiconque de la gloire, est tousjours amoureux,
Mesme à ses ennemis, doit estre genereux.

SCENE DIXIESME

Rustan
Ouy, tout est maintenant, en l'estat qu'il doit estre ;
Entrons, pour achever, le destin de ce traistre.

SCENE UNZIESME

Rustan, Soliman, Un Capigi.

Rustan
Morath, ne ferme plus, de toute cette nuit,
Afin que je ressorte, avecques moins de bruit.
Mais desja l'Empereur, a fermé les paupieres ;
Abaisse les rideaux, reculle ces lumieres ;
Il dort, silence, il dort ; retournons sur nos pas.

Soliman
Arreste, arreste ;

Rustan
O Ciel !

Soliman
Non, non, je ne dors pas.
Garde bien de sortir, sur peine de la vie :
Helas je ne dors pas, & n'en ay point d'envie !
Un tourment excessif, un regret sans pareil,
Dissipe malgré moy, les vapeurs du sommeil.
L'inquietude esmeut, mes passions mutines ;
Sur la pourpre & sur l'or, je trouve des espines ;
Une juste terreur, m'agite à tout propos ;
& bref, il n'est pour moy, ny sommeil, ny repos.
Que je suis malheureux : que ma peine est horrible !
Icy tout m'est funeste, & tout m'est impossible.
Le sommeil dont chacun jouyt paisiblement,
N'est un bien deffendu, que pour moy seulement.
Plus je le veux chercher, & tant plus je m'en prive
Mon desespoir le chasse, à l'instant qu'il arrive ;
Mes peines sont sans fin, mes maux n'ont point de bout ;
J'ay beau changer de lieu, je me trouve par tout ;
& pour me separer, de cette peine extreme,
Il faut qitter le jour, ou me quiter moy-mesme.
J'aprouve ma fureur, je blasme mon desir ;
Je suis mon ennemy, bien plus que du Visir ;

& dans les sentimens, que ma pitié fait naistre,
Je suis plus malheureux, qu'Ibrahim ne va l'estre.
Dieu, que fait Isabelle, en ce funeste instant !
Dieu, que pense Ibrahim, de la mort qu'il attend !
Elle fond toute en pleurs ; il me fait cent reproches ;
Ces pleurs, & ces discours, pourroient fendre des rochers ;
Ils toucheroient sans doute, un Tigre sans pitié ;
& tu ne te fends pas, cœur sans nulle amitié !
Souviens-toy, souviens-toy, de la grande journée,
Ou le bras du Visir, força la destinée ;
Il te sauva le jour, & cruel, tes bourreaux,
Luy font voir maintenant, la mort & des cordeaux !
Ouy, ce bras tout chargé qu'il estoit de ses chaisnes,
Rendit des Ennemis, les esperances vaines ;
Il te sauva l'Empire, aux yeux de l'Univers,
& cet Illustre bras, est encor dans les fers !
Ô triste recompence ! Ô lasche ingrattitude !

Rustan
Enfin par trop d'ennuy, comme par lassitude,
Le Sultan s'assoupit, precipitons nos pas.

Soliman
Mais que fais-je insensé ? de ne connoistre pas,
Que le Ciel me combat, & qu'il me rend sensible ?
Luy seul rend aujourd'huy, ma vengeance impossible.
Le Grand Visir est pris, il est abandonné ;
De funestes Bourreaux, il est environné ;
& cependant il vit, parjure, sacrilege,
Connois, connois par là, que le Ciel le protege.
S'il ne le protegeoit, il seroit desja mort ;
Je n'aurois point promis, ce qui change son sort ;
Pour le perdre aujourd'huy, j'en perdrois la memoire ;
Je n'aurois point de peur, de destruire ma gloire ;
Je n'aurois point de cœur, ces remords superflus ;
Enfin, je dormirois, & luy ne seroit plus :
Mais en l'estat funeste, ou la douleur me range,
Je voy bien que le Ciel, ne veut pas qu'on me vange.
& de quel crime ô Dieu ! Pretens-je me vanger ?
Son cœur ne change point, c'est moy qu'on void changer :
Je suis seul criminel, il fuit de qui l'opresse ;
Il songe seulement, a sauver sa Maistresse ;
& pouvant renverser mon Trosne, & me punir,
Ce cœur trop genereux, ne fait que se bannir.
Escoutons la raison, & la voix du Prophete ;
C'est elle qui retient, mon bras & la tempeste ;
C'est luy qui me conseille, en ce funeste jour ;
Escoutons les tous deux, n'escoutons plus l'Amour.
C'en est fait, c'en est fait, il faut rendre les armes ;
Ne versons point de sang, versons plustost des larmes ;
Repentons-nous enfin, de nostre lascheté ;
& sauvons Ibrahim, qui l'a tant merité :
Ou s'il faut en verser, versons celuy d'un traistre,
Qui pour son interest, deshonnore son Maistre.

Rustan
Seigneur, peux-tu changer, de si justes desseins ?
Souffre que je l'estrangle, avec mes propres mains :
Sois plus ferme Seigneur, bannis cette foiblesse ;
& vois que son excez, fait tort à ta Hautesse.

Soliman
Va Tigre, va barbare, abandonne ces lieux ;
& ne monstre jamais, tes crimes à mes yeux :
Ils me font voir les miens, lors que je te regarde :
Sors d'icy, sors bourreau, le Prophete me garde :
C'est luy qui me conseille, & qui parle à mon cœur ;
C'est luy qui me couronne, & qui me rend vainqueur.
Morath, sans publier cette heureuse nouvelle,
Fais venir Ibrahim, fais venir Isabelle ;
Ciel qu'il à de vertus ! Ô Ciel qu'elle à d'apas !
Mais voyons-le tousjours, & ne la voyons pas ;
Referme cette porte.

SCENE DOUZIESME

Rustan, Roxelane, Deux Esclaves.

Rustan
Enfin nostre conduite,
Ne servira de rien, le Sultan l'a destruite.
Il retombe Madame, en sa premiere erreur ;
Il sauve le Visir, & je fuis sa fureur ;
Ouy, je sors du Serrail, c'est luy qui me l'ordonne.

SCENE TREIZIESME

Roxelane, Deux Esclaves.

Roxelane
O Ciel ! C'est donc icy que l'espoir m'abandonne !
Quoy, l'orgueilleux Visir, triomphera de moy !
Cet Esclave insolent, me fera donc la Loy !
Il monte sur le Throsne, & ma laisse ses chaisnes !
Il rendra donc tousjours, mes entreprises vaines !
Il regnera tousjours, sur un foible Empereur !
Hâ non, non, Roxelane, escoute ta fureur.
Agis contre ce lasche, ou bien contre toy mesme ;
Vois son heure derniere, ou ton heure supresme ;
Ouy, perds toy Roxelane, ou je perds aujourd'huy ;
Cede à ton desespoir, ou te vange de luy.
La grandeur est l'objet, ou ton humeur aspire ;
Il faut perdre le jour, ou conserver l'Empire ;
Car dans les sentimens, où j'ay tousjours esté,
Je ne balance point, le Sceptre & la clarté.

Je perdray l'un & l'autre, en ce moment funeste,
Ou j'auray tous les deux ; c'est l'espoir qui me reste :
Quiconque aime la gloire, & l'aime avec ardeur,
Se doit ensevelir avecques sa grandeur.

Une Esclave
Dieu, que dans cet esprit, la fureur est extreme !
Si l'on sauve Ibrahim, il se perdra soy mesme.

L'autre Esclave
En effect, sa fureur, est sans comparaison ;
Mais suivons-là ma Sœur, elle perd la raison.

SCENE QUATORZIESME

Un Capigi, Ibrahim, les Quatre Muets avec leurs cordeaux, Isabelle, Emilie, Troupe de Janissaires.

Un Capigi
Je voudrois vous servir, & ne veux point vous nuire ;
Mais mon ordre Seigneur, n'est que de vous conduire ;
Je ne sçay rien du sort, qui vous est preparé :

Ibrahim
Allons trouver la mort, d'un visage asseuré.

Isabelle
Hâ je quite aujourd'huy, ma premiere pensée !
Elle estoit inhumaine, aussi bien qu'insensée :
& je sents maintenant, qu'il m'eust esté plus doux,
De vivre sans plaisir, & de mourir sans vous.

Ibrahim
& quoy, l'on en voudroit, à vostre Illustre vie ?
Quoy l'on pourroit avoir, cette funeste envie ?
Tigres, ne pensez pas, que je puisse endurer,
Que l'on face mourir, ce qu'on doit adorer.
Si l'on n'en veut qu'à moy, je suis sans resistance ;
Je n'auray pas besoin, de toute ma constance ;
J'attendray le trespas, ou me le donneray ;
Mais si vous l'aprochez, je vous estrangleray.

Isabelle
Non, ne deffendez point, ma trame infortunée ;
Nous n'aurons qu'une amour, & qu'une destinée ;
Vivez, & je vivray ; mourrez, & nous mourrons ;
Allons Justinian, que tardons-nous ? Allons ;
& puis que Soliman, veut voir nostre misere,
Demandons luy la mort, comme un bien necessaire.

Ibrahim
Hà n'en parlez jamais, si vous ne voulez voir,
Ce cœur à la torture, & dans le desespoir !
Allons plustost Madame, obtenir vostre grace ;
Faire par mon trespas, que je le satisface ;
& pour remettre en luy, sa premiere bonté,
Que mon sang soit le prix, de vostre liberté.

Isabelle
Non, les jours d'Ibrahim, sont les jours d'Isabelle ;
Il ne sçauroit mourir, qu'il ne meure avec elle ;
Mais que veut Achomat, & la Sultane aussi ?

SCENE QUINZIESME

Achomat, Asterie, Ibrahim, Isabelle, Emilie, Un Capigi, troupe de janissaires, les Quatre Muets.

Achomat
Si vous devez mourir, je viens mourir icy :

Asterie
Le Sultan me va perdre, ou je vaincray sa haine :

Ibrahim
O cœur trop genereux !

Isabelle
O bonté souveraine !

Le Capigi
Esperez, esperez, il est encor permis :
La vertu qu'on oprime, à tousjours des amis ;
On la peut ataquer, mais elle est la plus forte,
Vous le verrez bien tos ; qu'on ouvre cette porte.

SCENE SEIZIESME

Achomat, Asterie, isabelle, Ibrahim, Soliman, Emilie, Un Capigi, Troupe de Janissaires, les Quatre Muets.

Achomat
Seigneur, sauve l'Empire, en sauvant le Visir ;
Perds en le conservant, ton injuste desir ;
Songe que ce grand cœur, est l'apuy des Couronnes ;
Qu'il n'a point merité, la mort que tu luy donnes ;
Que tu l'as veu cent fois, couvert au premier rang,
Du sang des ennemis, & de son propre sang ;
Qu'il a vaincu la Perse, & peut vaincre la terre ;
& qu'il est adoré, de tous les gens de guerre ;
Ils parlent tous par moy, qui viens le secourir,
Seigneur, si tu le perds, nous voulons tous mourir.

Asterie
Autrefois ta bonté, m'ayant donné sa vie,
C'est voir ravir mon bien, que de la voir ravie :

Ne m'oste pas Seigneur, ce que tu mas donné ;
Oste ses mains des fers, elles t'ont couronné ;
Sauve ce grand courage, illustre ta memoire ;
C'est ta fille, Seigneur, qui regarde ta gloire ;

Isabelle
O Monarque invincible, escoute à cette fois,
La vertu qui te parle, & revere sa voix !
Ne jette plus les yeux, sur les yeux d'Isabelle ;
Regarde là Seigneur, tu la verras plus belle ;
Tu la verras briller, & de gloire, & d'apas,
& ton cœur amoureux, ne la quitera pas.
Suy là, Suy là seigneur, cette vertu sublime ;
Elle t'esloignera, de la honte & du crime ;
Elle conservera, ton renom glorieux ;
& te rendra l'amour, de la Terre & des Cieux.

Ibrahim
Ô mon cher protecteur ! Ô mon Prince, ô mon Maistre !
Dissipe en ton esprit, l'enchantement d'un traistre ;
N'escoute plus sa voix, escoute l'amitié ;
Jette sur Ibrahim, un regard de pitié ;
Lis jusques dans son cœur, vois jusques dans son ame,
Le respect qu'il conserve, en despit de ta flame.
Connois les sentimens, que ce cœur à pour toy ;
Vois qu'il ne plaint rien tant, que l'honneur de son Roy ;
Que malgré ton amour, & ta rigueur extreme,
Il t'estime, il t'honore ; ha disons plus, il t'aime !
Ouy seigneur, l'amitié me conduit à tel point,
Que je mourray content, si tu ne me hais point.

Soliman
Vous vivrez, vous vivrez, mon injustice est morte :
Ouy, ma raison triomphe, & se voit la plus forte :
Je la voy, je la suy, je l'aime uniquement ;
& ne veux plus aimer, qu'elle, & toy seulement.
Vivez, vivez heureux, que rien ne vous separe ;
Puisse benir le Ciel, une amitié si rare ;
& puissent vos bontez, au lieu de me punir,
Perdre de mes erreurs, l'infame souvenir.

Ibrahim
Je ne me souviens plus, de ma peine passée ;
Elle est en mon esprit, une image effacée ;
J'entens, j'entens la voix de mon Maistre, aujourd'huy ;
Rustan parloit tantost, mais maintenant c'est luy.

Soliman
Non, non, il faut punir mon injuste follie ;
Ouy, quitez le Serrail, revoyez l'Italie ;
Ouy, partez, j'y consens, ayez la liberté ;
& ce fidelle Amy, ce qu'il a merité.

Isabelle
Adieu Prince Invincible, & Monarque supreme :

Ibrahim
Helas, en te quitant, c'est me quiter moy-mesme !
Je te laisse mon cœur, en partant de ce lieu :

Soliman
Adieu ; non, je mourrois, si je disois A dieu.

SCENE DIX-SEPTIESME

Ibrahim, Achomat, Asterie, Isabelle, Emilie.

Ibrahim
A Dieu brave Achomat,

Isabelle
Adieu belle Asterie.

SCENE DERNIERE

Un Capigi, Ibrahim, Asterie, Isabelle, Emilie.

Un Capigi
Comme Rustan sortoit, tout le Peuple en furie,
Qui de vostre prison, venoit d'estre adverti,
A poignardé ce traistre, avecques le Muphti ;
& la Sultane Reine, en le regardant faire,
Est morte de despit, de rage, & de colere.

Ibrahim
O Justice du Ciel, tu marches lentement !
Mais tout crime à la fin, trouve son chastiment.

Asterie
Puissent estre vos jours, comblez d'heur & de gloire ;
Puisse tout l'Univers, apprendre vostre Histoire ;
& sçavoir qu'à la fin, le Ciel recompensa,
La divine Isabelle, & L'ILLUSTRE BASSA.

La Belle Esclave

(Tragi-comédie, 1643)

Claude de l'Estoile

Édition : *La Belle Esclave*, tragi-comédie de Mr de L'Estoille, F. Rouvelin, Paris, 1643.

ÉPÎTRE

A Monseigneur Seguier, Chancelier de France.

Monseigneur,

Si toutes les hardiesses imprudentes ont d'ordinaire un mauvais sucez, quel accueil dois-je attendre de vostre Grandeur, en vous faisant un present si peu convenable à cette haute Vertu, dont vous honorez aujourd'huy la premiere Charge du Royaume ? Certes, Monseigneur, c'est une incivilité bien audacieuse, que de vous inviter à descendre en ma faveur du Throsne de la Justice au Theatre de la Comedie. Mais si les Scipions n'ont pas dédaigné de s'y treuver quelques fois à la priere des Terences & d'embrasser mesmes la protection de leurs Ouvrages ; J'espere, Monseigneur, que vous ne refuserez pas la vostre à celuy que je vous presente ; & que peut-estre vous luy donnerez quelques-unes de vos heures, quoy qu'elles soient toutes precieuses. Vous n'y verrez pas, comme dans les leurs, tout ce qu'une Langue a de plus pur & de plus fleury, ny tout ce qu'un beau Genie peut avoir de beaux sentimens ; mais vous y verrez quelques images, tantost & ces charitables soins que vous prenez de l'Innocence opprimée, & tantost de cette rare Prudence, avec laquelle vous pénétrez si facilement jusques dans les cœurs, & tirez la Verité toute nüe du fonds des abysmes. Vous l'en faites sortir tous les jours avec esclat ; & jamais homme dans cette éminente Place que vous occupez si dignement, ne s'est mieux entendu que vous à tenir la Balance de la Justice. Aussi faut-il advoüer que le plus juste des Roys n'a pas eu peu de Sagesse, de la mettre entre vos mains, ny la plus sage des Reynes, peu de bonheur de l'y treuver. Mais qui ne sçait que l'admirable secret de pezer avec justesse toute sorte d'interests, est un don que le Ciel a fait depuis plusieurs Siècles à l'illustre Race des Seguiers ? Il y a peu d'Histoires qui ne parlent des grands services que vos Ancestres ont rendus, & à l'Eglise & à l'Estat ; des fameux differens qu'ils ont accordez entre des Papes & des Roys, & des flambeaux de sédition qu'ils ont esteins, ou qu'ils ont empesché de s'allumer parmy les Peuples. Mais une Lettre n'est pas capable de contenir tout ce qu'ils ont fait de merveilleux, & dedans & dehors le royaume ; Et pour en consacrer la memoire à la Postérité, il seroit besoin de cette Eloquence qui vous a fait admirer tant de fois, & mesmes en des rencontres également importantes & inopinées. Aussi vous avez, Monseigneur, une presence d'Esprit, qui trompe ses Auditeurs, & qui leur fait prendre les belles choses que vous dites sur le champ, pour autant d'effets d'une profonde meditation. Vous disposez du cœur de quiconque vous preste l'oreille ; & changeant comme il vous plaist les volontez, vous faites cognoistre au besoin que pour maintenir les Peuples dans l'obeyssance, la force du discours n'est pas moins puissante que celle des Armes. Je m'estendrois davantage sur une matiere si ample ; & ferois voir que vous éclatez de tant de lumieres, soit naturelles, soit acquises, que de quelque costé qu'on vous regarde, on demeure comme éblouy. Mais cette agreable Ennemie de vos loüanges, & des siennes mesmes, vostre Modestie, Monseigneur, me ferme la bouche, & me permet seulement de vous asseurer, que je suis avec autant de respect que de passion,

De vostre Grandeur,
Le tres-humble, tres-obeyssant,
& tres-obligé Serviteur,
De L'Estoille.

LETTRE

De Monsieur Linage de Vaucienne, A Monsieur de L'Estoille,

Monsieur,

Je ne Sçaurois m'empescher de vous dire le pleisir que je receus, il y a quelque temps, à la représentation de vostre BELLE ESCLAVE. Ses chaines ont tant d'esclat, & ses plaintes tant de charmes, qu'il ne fut jamais de captivité plus brillante, ny de tristesse plus agréable. Elle ravit également, & les yeux & les oreilles ; Et je pense qu'on peut dire d'elle sans flatterie, ce qu'on a dit autrefois de la belle Panthée ; qu'il se trouvoit des Amans de ses larmes, & des Adorateurs de son desespoir. Certes jamais Scene ne fut si pompeuse ny si naturelle que celle de vostre Comedie ; l'Art & la Nature y estallent avec profusion leurs richesses ; & n'y voyant parestre que des objets d'estonnement, ou plutost de merveille, je me figurois d'estre au milieu de ce Temple d'Arcadie, où l'on avoit appliqué si subtilement un miroir, que de quelque costé qu'on se tournast, on n'y voyoit que des Dieux.

Mais il n'y a plus rien aujourd'huy, qui eschappe à la censure des Critiques. Ils treuvent des taches en des corps qui ne sont que pureté & que lumière ; & disent qu'ils demeurent insensibles aux passions de vostre Heros & de vostre Heroïne, pource que les feintes ne les touchent point, & qu'ils sçavent bien que ce Prince & cette princesse n'ont jamais este en effet ailleurs que dans vostre imagination.

Mais auroient-ils deviné non plus que moy, que leur histoire n'est qu'un conte fait à plaisir, si vous ne les en eussiez advertis vous-mesme ? & vous auroient-ils attaqué, si vous ne leur eussiez donné des armes pour vous combattre ? Je pense estre assez clairvoyant en cette matiere, mais je n'en fais pas le fin, vostre adresse m'a trompé ; oüy, Monsieur, la vray-semblance & la suitte inviolable de vos feintes avantures abuserent d'abord mon jugement. Je les croyois toutes veritables, & m'interessois à tous coups dans les passions de vos Personnages, dont jamais les actions ny les paroles ne démentent la condition. Tantost je vivois de leur esperance, tantost je mourois de leur crainte ; Et ce Prince imaginaire, dont vous faites vostre Héros, me sembloit si accomply, que si j'eusse este le plus grand Roy de la terre, j'eusse bien voulu me changer avec luy, quand mesme il m'auroit demandé ma couronne de retour.

Cependant quelques-uns vous blasment de n'avoir pas traitté pour le Theatre un sujet historique : & nous veulent faire accroire que vous avez eû peu de peine à réussir en cet Art divin, qui forme mille differentes beautez, qui n'ont ny verité ny corps, & qui ne laissent pas toute fois d'estre prises pour de veritables merveilles de la Nature. Ils disent qu'il est plus aisé de suivre nos inclinations que celles d'autruy, & de nous faire des bornes de nostre caprice, que d'en recevoir de l'Histoire ; que nous faisons naistre, quand nous voulons, des Alexandres ; pour remettre Abdolonyme sur le Throsne de ses pères ; & que travaillant ainsi sur une matière susceptible de toutes sortes d'impressions, nous pouvons donner à cette terre obeissante telle figure qu'il nous plaist. Mais ils asseurent au contraire, que l'Histoire est comme un marbre, difficile à manier, & auquel il est besoin de donner adroitement un nombre infiny de coups de marteau, pour le mettre en œuvre ; au moins nous veulent-ils persuader qu'elle ne fait monstre que de Statues tronquées par l'insolence des temps, à qui malaisément on peut rendre ce qui leur manque ; Que la dificulté de les restablir les rend illustres, & qu'on a plustost fait un nouveau miracle qu'on n'a reparé leurs défauts. Que si d'avanture elle nous en fait voir quelqu'une, dont la rigueur des ages ait espargné les attraits, & qui soit encore en son entier, ils nous disent qu'elle est semblable à celle que fit autrefois Pigmalion, qui certainement estoit si belle, qu'il en devint amoureux, mais qui n'eut jamais eu pourtant ny d'ame ny de vois, si Jupiter mesme, pour perfectionner ce bel Ouvrage, ne luy eût inspiré la vie & la parole. Enfin, Monsieur, si nous les en voulons croire, il faut un Dieu pour achever ce qu'un Homme a commencé.

Ces raisons véritablement ont beaucoup d'apparence, mais peu de solidité ; ce sont vapeurs enflamées qu'ils nous veulent faire passer pour des Astres ; & si nous suivons ces Ardans, ils nous conduiront dans le precipice.

N'est-il pas vray qu'une belle Fable couste à l'esprit un nombre infiny de profondes meditations, que tout ce qu'il a de force est trop foible, pour pénetrer les obstacles qui s'opposent à son dessein, & qu'à moins que d'estre esclairé d'une lumière purement celeste, il est malaisé qu'il se fasse jour dans les forme mille desseins, & sans règle & sans suitte ; & si la Raison ne réprime ses failles, il est d'elle comme de la Vigne, qui n'estant pas taillée, jette du bois en confusion, & n'apporte d'ordinaire que de mauvais fruit.

Certes de toutes les choses du monde la plus difficile à mon advis, est d'inventer avec grâce, & de faire passer aux yeux des Sages, une feinte pour une vérité. L'or faux impose facilement à la veüe, mais malaisément à la coupelle ; Et les raisins de ce fameux Peintre de l'Antiquité avoient bien la forme & la couleur des veritables, mais ils ne trompoient gueire que les ayseaux.

Quelle gloire merite donc, Monsieur, celuy qui comme vous, trompe si adroitement ses Auditeurs, qu'il leur fait passer des mensonges agreables pour des veritez historiques ? Certes aprés de si rares productions de vostre Esprit, je ne m'estonne plus si nos Peres ont dressé des Statuës aux Inventeurs des belles choses, ny s'ils les ont tenus pour des Dieux, ou du moins pour des personnes extraordinaires ; Mais je ne puis assez m'estonner de l'aveuglement de ces Esprits, qui se figurent qu'il y a moins de difficulté de mettre au jour ce qui n'est point, que d'adjouster à ce qui est déja fait : Il faut qu'ils confessent eux-mesmes, que l'Histoire est un excellent crayon, où la posture des personnages est déja naturellement exprimée, si bien qu'il ne reste plus qu'à y donner le colory, pour en faire un admirable tableau.

Mais nous ne tirons pas ce secours des pieces que nous inventons : ce ne sont que formes sans formes, qu'espaces vuides, que nous devons remplir de choses qui ne sont point en l'estre des choses ; nostre esprit n'y treuve ny modelle, ny soustien : il s'appuye sur ses propres forces ; & il est tout ensemble, & le peintre & le Tableau de ses ouvrages ; Enfin il fait en soy-mesme ce que Dieu fit autresfois hors de soy ; Il donne l'estre à des merveilles qu'il appelle du neant, & tire de soy sans nul secours ce que sa raison debite à tous les hommes.

Est-il donc possible, Monsieur, que vos Censeurs se persuadent, qu'il n'y a presque ny peine, ny gloire à faire une chose qui nous égale en quelque sorte à la Toute-puissance ? Certes, il ne fut jamais de creance plus erronée que la leur mais il ne s'en faut pas estonner ; l'Esprit a ses maladies comme le Corps, & la plus incurable de toutes est l'opinion. Toutefois s'ils désirent de sortir d'erreur, ils n'ont qu'à travailler à l'invention de quelque beau sujet de Theatre ; ils reconoistront bien-tost la difficulté de l'Ouvrage par la foiblesse de l'Ouvrier. Ils broncheront à chaque pas, n'estant plus appuyez de l'Histoire, & ces Ahthées perdront l'haleine si tost qu'ils perdront la terre. Alors ils quitteront leurs sentimens pour prendre les miens, & confesseront que la belle Esclave ne vous a pas cousté si peu comme ils se figurent. Les Chefs-d'œuvres ne se font pas facilement, & je ne m'y connois point, ou jamais il n'en fut un plus achevé que celuy-cy. Mais employer des couleurs si sombres que les miennes à peindre en raccourcy dans une Lettre cette adorable Captive, c'est imiter les Astrologues, qui mesurent la Lune par l'ombre de la terre, & la terre par un poinct.

ACTEURS

Le Roy d'Alger
La Reyne
Alphonse, *Prince de Sicile, Esclave*
Clarice, *Princesse de Sicile, Esclave*
Haly, *Capitaine du Palais*
Fernand, *Gentilhomme Sicilien, Confident d'Alphonse*
Selim, *domestique de Haly*

La Scène est en Alger.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Alphonse, Fernand.

Alphonse
Ha ! Laisse moy mourir.

Fernand
Que moy-mesme je meure,
Si je souffre qu'ainsy vous advanciez vostre heure
Mais encore, Seigneur, qu'ay-je dit, pour vous voir
Tomber mort à mes pieds d'un coup de désespoir ?
Faut-il que la douleur triomphe d'un courage,
Qu'on a veu triompher dans ces champs de carnage ;
Où croissent pesle-mesle du Cyprès, ou lauriers.
Qui degouttent du sang des plus fameux Guerriers ?
Vous avez grand sujet de crainte ou de tristesse,
Mais se désespérer est marque de foiblesse ;
Agissez d'un esprit du plus fort du plus doux,
Donnez loisir au Ciel de travailler pour vous ;
Ses rayons éternels dissiperont la nüe,
Par qui la Vérité se cache à votre veüe.

Alphonse
Ne viens-tu pas icy pour me la descouvrir ?
Ne ferme plus ton cœur à qui tu dois t'ouvrir ;
N'est-il pas vray Ferdinand, que quelque main barbare
A massacré Clarice au milieu de Mégare ?
Et qu'enfin elle est morte en ce fameux séjour,
Où ses premiers regards ont salué le jour ?
Hélas ! Lors qu'on donnoit cette Ville au pillage
Qu'à l'ennuy les soldats la couvroient de carnage,
Qu'ils changeoient chasque ruë en un fleuve de sang,
Et qu'ils ne respectoient âge, sexe ny rang ;
L'auroient-ils espargnée, ou seroit il possible
Que je pusse parer à ce coup si sensible ?
En la faisant mourir, ces Cruels ont tranché.
Le noeu qui me tenoit icy bas attaché ;
Elle est ensevelie en la perte commune ;
Mais malgré tes conseils je suivray sa fortune.

Fernand
Sa fortune, Seigneur, est encore à sçavoir.

Alphonse
Ha ! Je n'espère pas de jamais la revoir.

Fernand
Il est vray qu'à Mégare en vain je l'ai cherchée.

Alphonse
Courons donc au tombeau c'est là qu'elle est cachée.

Fernand
Ne précipitez point le cours de vostre sort.
Attendez.

Alphonse
Je n'attens que le coup de la mort
Tant qu'on reste d'espoir a consolé mon ame,
Je me suis conservé pour conserver la flame
Dont j'ay caché l'esclat assez adroitement.
Pour estre creu son Frere, ou non pas son Amant.
Mais si toute espérance aujourd'huy m'est ravie,
En perdant ma Maistresse il faut perdre la vie,
Et que sans differer les cendres du tombeau
De tous les feux d'Amour estouffent le plus beau.

Fernand
Pourquoy devant le temps s'affliger de la sorte ?
Mourrés-vous sans sçavoir si vrayment elle est morte :
Sur des doutes enfin qui possible sont faux,
Devons-nous ressentir de véritables maux ?
Il peut estre arrivé qu'une sanglante espée
D'une si belle vie ait la trame coupée ;
Mais en produirez-vous un tesmoin asseuré ?
Le bien qu'on croit perdu n'est souvent qu'esgaré ;
Qui sçait si de la mort ce beau corps est la proye ?
On ne le treuve point quelque soin qu'on employe.
S'est-il avec son ame envolé dans les Cieux ?
Ou s'il est sur la terre invisible à nos yeux ?
Elle est peut-estre au port à l'abry de l'orage,
Tandis qu'imprudemment vous courez au naufrage ;
Elle est encor vivante, ou vous voulez mourir ;
Mais si vous perissez on la verra perir.
He ! Quoy pourroit-on bien l'empescher de vous suivre ?
Elle vous ayme trop, pour jamais vous survivre.

Alphonse
Puis-je de quelque espoir mes craintes adoucir ?

Fernand
Son destin est douteux, il s'en faut esclaircir.

Alphonse
Depuis tantost deux mois que Mégare est soumise.
Que malgré mes efforts des Barbares t'ont prise.
Et qu'enfin sans Clarice ils m'ont conduit icy.
Le corps couvert de coups, l'esprit plein de soucy ;
Je tente tous moyens pour en avoir nouvelles ;
Mais puis-je en recevoir qui ne me soient mortelles ?

Fernand
Le Ciel l'aura peut-estre assistée au besoin ;
Elle estoit son Chef d'œuvre, il en aura pris soin.

Alphonse
Le Ciel qui m'est contraire, ou se rit de mes larmes,
L'auroit-il bien soustraitte à la fureur des armes ?
Avant ton arrivée en ce bord estranger.
En ces barbares lieux, en ces costes d'Alger.
La rigueur de son sort ne m'étoit pas connuë,
Et pour m'en esclaircir j'attendois ta venuë.
Mais dès que je t'ay veu, ton geste ou ta couleur
Ne m'ont que trop appris ce funeste malheur ;
Et je ne doute plus qu'une affreuse advanture
Du lieu de son berceau n'ait fait sa sépulture.

Fernand
Seigneur, si j'en sçay rien que le Ciel courrons
Me face un ennemy d'un Prince comme vous ;
J'arrive de Mégare, où loin d'avoir la veuë
D'une jeune Beauté de tant d'attraits pourveuë,
On ne voit plus qu'Objets dont les yeux sont blessés.
Qu'hommes ou bastimens pesle-mesle enlassés,
Ce n'est plus qu'un Chaos de matières sans formes.
Où l'on a peint de sang mille crimes enormes ;
Où mesme en ma cherchant jusques parmy les morts,
Mes mains ont remué des montagnes de corps
J'ay par vostre ordre en fin avec assez d'adresse
Visité ce séjour d'horreur ou de tristesse ;
Mais j'ay perdu mon temps ou j'en viens d'arriver,
Pour vous dire qu'en vain on tasche à l'y treuver ;
Elle est vivante ou morte ailleurs qu'en cette Ville.
Qui par son grand débris estonne la Sicile ;
Et qui n'a plus enfin face que d'un cercueil.
Où de tous ses Palais est enterré l'orgueil.

Alphonse
Qu'est-ce donc qu'en a fait le destin de la Guerre ?
Est-elle dans la mer ? Est-elle sur la terre ?
Il venoit un Navire où peut-estre flottoit
Le seul bien cher Fernand qu'au monde il me restoit :
Il estoit tout chargé des Beautez les plus rares,
Qui tombèrent jamais aux mains de ces Barbares.
Mais un grand coup de vent contre un roc l'a poussé,
Et le roc l'a soudain en pièces fracassé :
Du Glaive ou de la Vague elle a senty l'injure,
Et la terre ou la mer luy sert de sépulture.

Fernand
Un danger est bien grand si la vertu n'en sort,
Et par fois d'un escueil le Ciel luy fait un port
Cachez doncques tousjours avec beaucoup d'adresse ;
Soubs le doux nom de Sœur cette belle Maistresse ;
Autrement ce secret se descouvrant à tous,
Le Roy, mais il arrive.

SCENE DEUXIEME

Le Roy, Alphonse, Fernand

Le Roy

Alphonse, approchez-vous.
Mais de quel nouveau mal le trop sensible outrage
Vous a depuis tantost si changé de visage ?

Alphonse

Pardonnez, grand Monarque, à ma juste douleur,
Je viens d'estre adverty de mon dernier mal-heur ;
Il ne me restoit plus dans ma Ville natale
Qu'une Sœur que j'aymois d'une ardeur sans esgale ;
On ne l'y treuve plus, ou c'est mon sentiment,
Que le sein de la mer luy sert de monument.

Le Roy

Il est vray qu'un Vaisseau d'Esclaves nompareilles,
Que mettoit la Sicile au rang de ses merveilles,
A fait joug à l'orage, du qu'enfin les Nochers
N'ont sceu le garantir des bancs des rochers :
Quelques-unes pourtant du peril sont sauvées ;
Et sont mesme desja dans Alger arrivées.
Courez donc au palais, ou cherchez à loisir
Ce qui peut mettre fin à vostre desplaisir :
De toutes ces Beautez qui malgré leurs tristesses,
De la terre ou du Ciel font briller les richesses,
Et des plus Affligez charmeroient le soucy.
Je ne veux réserver que celle que voicy.

SCENE TROISIEME

Le Roy, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

Alphonse

Hé ! Celle que voicy c'est ma Sœur elle-mesme.

Clarice

Que voy-je ? Est-ce mon Frère ? Ha ! Ma joye est extrême ;
Mais n'est-il pas perdu ? L'aurois-je retreuvé ?

Alphonse

Hé ! Qui vous a sauvée ?

Clarice

Hé ! Qui vous a sauvé ?

Alphonse

De mille biens, grand Roy, je vous suis redevable,
Mais deussay-je passer pour homme insatiable,
Et qui semble vouloir lasser vostre bonté.
Je demande ma Sœur à vostre Majesté.

Le Roy

Il n'est rien que de moy vous ne deviez attendre ;
Mais quant à vostre Sœur pourrois-je vous la rendre ?
Des lettres de ma main m'ont engagé d'honneur
A la faire conduire en pompe au grand Seigneur ;
Il ne m'écrit jamais qu'il ne me sollicite
D'envoyer au Serrail quelque Beauté d'élite ;
La pitié de vos pleurs ne m'en peut dispenser,
Et frustrer son espoir ce seroit l'offenser.

Clarice

Dieu ! Que viens-je d'entendre ? Ha ! Funeste nouvelle ;
Ha ! Mon Frère.

Alphonse

Ha ! Ma Sœur.

Clarice

Ha ! Surprise mortelle ;
Nouveau coup de Fortune, du par qui ma vertu
A peine ma douleur, qui toute autre surpasse,
Ma laisse assez de voix pour vous demande grâce.

Le Roy

J'ay donné ma parole, ou ce que j'ay promis
On me le voit tenir, mesme à mes ennemis.
Mais quoy donc ? Le Serrail n'a-t-il pas des merveilles,
A ravir en tout temps les yeux ou les oreilles ?
Des bois ou des jardins, que le froid des Hyvers
Ne despouille jamais de leurs ombrages vers ?
Le chant de mille oyseaux, le bruit de cent fontaines,
Y seront aussi-tost le charme de vos peines ;
Et ce Roy qui peut tout ne vous y pourra voir,
Sans vous jetter soudain ce glorieux mouchoir,
Qui monstre que l'Amour allume dans son âme
Les pressantes ardeurs d'une nouvelle flame.

Clarice

Combien d'autres Beautez prises dans vos liens,
Brillent-elles d'attraits plus charmans que les miens,
Pour donner à son cœur une atteinte amoureuse ?
Ha ! Je suis la moins belle, ou la plus mal-heureuse.

Le Roy

Appellez vous mal-heur l'honneur d'aller ravir
Un Roy que tant de Roys font gloire de servir,
En combattant pour luy du Couchant à l'Aurore ?

Clarice

Appellez-vous honneur ce qui nous deshonore ?

Et nous fait devenir par un crime odieux
Le mespris de la terre, ou de la haine des Cieux ?
Ha ! Sire, cet honneur, est pire que la honte,
Puisqu'il fait que de nous on ne tient plus conte :
Et s'il faut ou mourir ou m'en voir couronner,
Puissent mille Bourreaux mes destins terminer :
En moy la Chasteté seroit donc violée ?
A d'infâmes plaisirs je serois immolée ?
Il faudroit contenter un amour vitieux ?
Il faudroit renier la Foy de mes Ayeux ?
Il faudroit perdre enfin ou mon cœur ou mon âme,
Au milieu des ardeurs d'une impudique flame ?
Si la crainte pour l'espoir m'y faisoit consentir,
La terre s'ouvriroit afin de m'engloutir.

Le Roy
Certes je ne sçai pas quelle nuict assez noire
Vous cache le chemin qui vous meine à la gloire ;
Vous serez adorée, ou ce Prince indompté
Ne recevra des loix que de vostre beauté.

Clarice
Dieu, que cette beauté me sera cher vendue !
Et que j'aurois gaigné si je l'aurois perdue !
Il faut que par un traict de generosité
J'immole mes attraits à ma pudicité,
Et qu'à l'effort des ans j'oste enfin l'advantage
D'effacer les couleurs qui peignent mon visage.
Si je ne viens à bout de me défigurer
A force de gémir, à force de pleurer,
Ma main, ma propre main secondant ma tristesse,
Arrachera ces fleurs qui parent ma jeunesse ;
Tost ou tard aussi bien cet éclat passera ;
Le Temps me l'a donné, le Temps me l'ostera.

Alphonse
Monarque généreux, la Pitié vous convie
A sauver de sa main ses beautez ou sa vie.
Laissez-vous emporter au torrent de ses pleurs.
Ou noyez dans mon sang ma vie ou mes douleurs.
Aussi bien desormais quel rang tiendray-je au monde ?
Moy qui traisne une vie en mal-heurs si féconde ;
Qui ne possède pas mesme la liberté,
A qui de tout bon-heur tout espoir est osté.
Je ne suis plus qu'un poids inutile à la terre,
Qu'un jouet de Fortune, un rebut de la Guerre,
Qu'un mal-heureux Esclave, à qui rien aujourd'huy
Ne reste qu'une Sœur qu'on sépare de luy.

Le Roy
Je sçai qu'ayant cent fois triomphé des plus Braves,
Vous avez esté mis au nombre des Esclaves ;
Mais à quoy se connoist vostre captivité ?
Vous estes peu s'en faut en pleine liberté ;
Et je vous ay laissé par honneur vostre espée.
Quoy que du sang des miens elle ait esté trempée.
Quel Vainqueur cependant vous eut esté si doux,
Apres avoir receu tant d'outrages de vous ?
Ayant osé vingt fois venir dans mes tranchées ;
D'armes ou de corps morts vous les avez jonchées :
Et tout autre que moy vous auroit fait sentir,
Que d'un bel acte mesme on se peut repentir.
Ne vous pleignez donc plus de vostre servitude,
Alphonse, elle n'a rien de honteux ny de rude ;
Et vous voir tant chery d'un Roy tel que je suis,
Devroit bien adoucir l'aigreur de vos ennuis.

Alphonse
Il est vray que jamais Vainqueur n'aura à la gloire
D'avoir sceu mieux que vous user de la Victoire :
Mais pour moy grand Monarque, ayez moins de douceur,
Et ne refusez-pas quelque grâce à ma Sœur ;
Le plus Clément des Roys est-il sourd à sa plainte ?

Le Roy
Qui n'en ressentiroit quelque sorte d'atteinte ?
J'ay pitié de ses pleurs.

Clarice
Hélas ! Quelle raison
Vous fait donc à mon mal refuser guérison ?
Auriez-vous bien pour moy de ces pitiez cruelles,
Qui pleignent mes douleurs, ou ne font rien pour elles ?
Leur donnent des soupirs, mais non pas du secours,
Et peuvent toutes fois en arrester le cours.
Ne trompez point, grand Roy, l'attente que me donne
Vostre bonté qui luit plus que votre Couronne ;
Qui tire à soy les cœurs par de nouveaux appas,
Et fait plus de Captifs que n'en fait vostre bras.
Il n'est point d'affliger qu'enfin elle n'assiste.
Et nul d'auprès de vous ne s'en retourne triste ;
Puiseray-je du mal d'une source de bien ?
Et pour moy la pitié n'obtiendra-t-elle rien ?
La generosité de vostre Ame est trop grande,
Pour ne m'accordez pas le bien que je demande ;
Et si pour mon mal-heur je m'en voy refuser,
C'est le Ciel non pas vous, que j'en dois accuser.
C'est le Ciel qui se plaist à me voir miserable,
Et qui seul à mes vœux vous rend inexorable
Mais n'est-ce pas assez que ma Glaive en fureur
Ait fait de nostre Ville un spectacle d'horreur ?
Renversé les palais ? Désolé les Familles ?
Tué jusqu'aux enfans ? Enlevé tant de filles ?
Et qu'en un mesme jour la Guerre m'ait osté
Père, parens, amis, richesse, liberté ?
Hélas ! Ne rendez point mon destin plus funeste,
Conservez mon honneur, c'est tout ce qui me reste.

Le Roy
J'en augmente l'esclat, je dissipe vos nuits,
Et l'espoir de régner doit calmer vos ennuis :
Vous avez tant d'appas, jeune ou belle Princesse,
Que du Maistre des Roys vous deviendrés maistresse ;
Il sera vostre Esclave, ou peut-estre qu'un jour
L'Hymen achèvera l'outrage de l'Amour.
Que ne devez-vous point attendre de ces charmes,
Dont l'esclat brille mesme au travers de vos larmes.
Un Royaume est petit, pour enfermer l'espoir
De qui se fait aymer si tost qu'il se fait voir.

Clarice
L'espace d'un cercueil enclost mon espérance ;
A la porter plus haut je voy peu d'apparance,
Et je sçay trop combien de la Captivité
On conte de degrez jusqu'à la Royauté.
Mais se peut-il jamais qu'un tel Prodige avienne
Que le Prince des Turcs espouse une Chrestienne ?
Et dans Constantinople, au mépris de ses Loix,
Face ensemble briller le Croissant ou la Croix ?

Le Roy
Vous changerez de foy, pour avoir son Empire.

Clarice
On me verra plustost marcher droit au Martyre,
Et plustost me coucher, sans crainte des douleurs,
Sur des charbons ardens, ainsi que sur des fleurs.

Le Roy
Il est dans le Serrail mille Esprits de lumière ;
Qui sçauront dissiper vostre erreur si grossière ;
Mais la Reine vous mande, ou veut voir vos appas :
Belle Esclave, allez donc la treuver de ce pas,
Et puis vous partirez, si les vents sont propices,
Pour aller au séjour de toutes les délices.

Clarice
Et puis je partiray pour aller à la mort :
Mais avant que j'en vienne à ce dernier effort,
J'arracheray la vie à qui prendra licence
De faire à mon honneur la moindre violence.
Ouy, quand pour me contraindre à quelque lascheté,
Je verrois devant moy le supplice appresté,
Je ne respecteray Sceptre ny Diadesme ;
J'ay vescu chastement ou je mourray de mesme.

Alphonse
Hé ! Sire, à ce discours ne connoissez-vous point
Quel excez de courage à sa vertu se joint ?
Ha ! Si le grand Seigneur se porte à la contraindre,
Il verra qu'une fille est quelque fois à craindre ;
Et pourra insitement un jour vous reprocher,
Que vos presens sont beaux mais qu'ils coustent trop cher.

Le Roy
Ne m'en parlez jamais, vous pourriez me desplaire,
Devenir importun, ou mesme temeraire,
Je vous le dis encor pour la dernière fois,
J'en veux faire un present au plus puissant des Roys.

Alphonse
Que feray-je Fernand ?

Fernand
La seconde prière
Recoure quelque fois l'honneur de la première ;
Ne vous desgoustez pas pour un premier rebut,
Et tirez tant de traits, que quelqu'un frappe au but.
Les Roys comme il leur plaist réglant nostre fortune,
Sont semblables à Dieu, qui veut qu'on l'importune.

Alphonse
Accablé de douleur, désespéré, confus,
J'auray la honte encor de souffrir un refus :
Mais l'estat où je suis à tout me fait résoudre ;
Allons donc recevoir ce second coup de foudre.

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE

Clarice, Haly.

Haly
Que faites-vous, Madame, hélas ! A quel dessein
De tant de rudes coups plomber un si beau sein ?
Vous outrager ainsi par un effort extrême,
C'est du tort qu'on vous fait vous vanger sur vous-même.
Mais si vous ne cessez d'offenser vos appas,
Les fers, fussiez-vous Reyne, arresteront vos bras.
Je doy respondre au Roy d'un si charmant visage ;
Madame plaignés vous mais sans vous faire outrage.

Clarice
A qui faut-il me plaindre, ou demander secours ?
Les bontez de la Reine estoient mon seul recours ;
Mais vous mesme avez veu comme en oyant ma plainte,
Il sembloit que parfois, elle fremist de crainte,
Ma fortune l'effroye ; ou de peur de me voir,
Au devant de ses yeux elle a mis un mouchoir.

Haly
Peut-estre a-t-elle mis ce mouchoir sur sa veue,
Pour pleurer en secret la douleur qui vous tue.

Clarice
Jugez donc de l'espoir qui reste à mes mal-heurs,
Si la Reine ne peut me donner que des pleurs.

Haly
D'un excez de pitié ses pleurs prennent naissance

Clarice
Non, non, j'ay vainement reclamé sa puissance ;
S'estendroit-elle bien jusqu'à me secourir ?
On pleure rarement le mal qu'on peut guérir :
Le mien est sans remède, ou l'on se fait accroire
Qu'à me couvrir de bonté on aura gloire.
C'en est fait, on s'en va me livrer malgré moy
A ce puissant Barbare, à ce superbe Roy,
Qui se fait le Dompteur des Provinces,
Le Seigneur des Seigneurs, ou le Prince des Princes ;
Mais perdant contre moy le tiltre de vainqueur,
Quand il auroit le monde, il n'auroit pas mon cœur.

Haly
Ce discours monstre un cœur plus grand que son Empire ;
Mais Alphonse parest.

SCENE DEUXIEME

Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

Clarice
Mais Alphonse souspire ;
Qui vous a si long-temps loin de moy retenu ?
Que vous a dit le Roy ? Qu'avez-vous obtenu ?

Alphonse
Ha ! Cruelle demande.

Clarice
Ha ! Response trop claire.

Alphonse
Il faut mourir, ma Sœur.

Clarice
Hé bien, mourons, mon Frère.

Alphonse
Un roc est plus esmeu par les vents ou les flots,
Que le Roy par les cris, les pleurs, ou les sanglots.

Clarice
Puis-je à tant de rigueur faire encor résistance ?
La Fortune veut voir jusqu'où va ma constance ;
Son désir curieux sera bien tost contant.

Alphonse
Que la Fortune monstre un visage inconstant !
Il n'est rien si fragile, ou j'en fais bien l'espreuve,
Puis qu'ainsi je vous pers dès que je vous retreuve ;
Que l'espoir en mon cœur meurt si tost qu'il est né,
Et qu'on m'oste un trésor dès qu'on me l'a donné ;

Clarice
Il faut donc que je parte ?

Alphonse
Ouy sans nulle remise ;
Le vouloir destourner d'une telle entreprise,
C'est vouloir en son cours arrester un torrent,
Esteindre en sa fureur un brasier devorant,
Et surmonter enfin d'invincibles obstacles.

Clarice
Pour moy je ne sçay point faire tant de miracles.
Mais je sçay bien mourir.

Alphonse
Quel seroit vostre sort,
Si de vostre vertu le prix estoit la mort ?

Clarice
La Reine m'a promis de m'estre favorable,
Mais je crains qu'elle prie un Prince inexorable.

Fernand
Le Destin quelque fois se plaist à décevoir
La crainte des mortels aussi bien que l'espoir ;
Je l'apperçoy venir, ou lis en son visage
De quelque bon succez un asseuré présage.

SCENE TROISIEME

La Reyne, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

Alphonse
Hé bien ! Madame, enfin faut-il vivre ou mourir ?

La Reyne
Avez-vous quelque mal qu'on ne puisse guérir ?
Le plus cruel de tous a déjà son remède.

Alphonse
Après tant de mal-heur que tant d'heur me succède,
Toute autre qu'une Reine auroit beau m'en jurer,
Avant que sur sa foy je m'en pusse asseurer.
La raison me deffend de croire ce miracle,
Mais de la vérité vostre bouche est l'Oracle,
Et ne demande rien qu'avecque tant d'appas,
Qu'on ne peut l'escouter, ou ne l'exaucer pas.

La Reyne
Je ne vous flate point d'une fausse nouvelle,
Vostre fortune change, ou devient moins cruelle,
Ce superbe palais d'où vous n'oziez partir,
N'est plus vostre prison, vous en pouvez sortir,
Et croire qu'à ce point le Roy vous favorise,
Qu'il rompt tous vos liens, ou vous rend la franchise.
Mais en vain vostre sœur tasche de le fléchir,
Il ne m'a point donné d'espoir de l'affranchir ;
Et devant que la nuit ait sa course bornée.
Je crains qu'elle ne parte.

Clarice
O dure destinée !

Alphonse
Hélas ! Me sauveray-je alors que je la pers ?
Et pourray-je estre libre, ou la voir dans les fers ?
Les siens plus que les miens me causent du martyre ;
J'ay deux maux à guérir, on me laisse le pire.

Clarice
Le Roy n'est-il cruel que pour moy seulement ?
La Reyne
J'ay contre sa rigueur combattu vainement.

Clarice
Vous aviez quelque chose à surmonter encore
De plus que sa rigueur.

La Reyne
Qu'est-ce donc ? Je l'ignore.

Clarice
C'est mon malheur, madame, il est grand, il est tel ;
Que le vaincre n'est pas l'ouvrage d'un mortel.
Vous avez combattu ce Monstre épouvantable,
Et vous l'auriez dompté, s'il n'estoit indomptable :
Mais pourquoy par vos soins ne sçaurois-je éviter
Le gouffre d'infamie où l'on va me jetter ?
Souffrez que loin d'icy sans bruit je sois conduite,
Et que je doive enfin mon bonheur à ma fuite.
Ha ! Sauvez-moy, Madame, ou me faites cacher
Dans le sein ténébreux de quelque affreux rocher.

La Reyne
Est-il contre les Roys des cavernes si sombres,
Qu'on sent de leurs regards n'en perdre les ombres ?
Ils ont pour voir par tout un nombre infiny d'yeux.
Et des bras assez longs, pour atteindre en tous lieux.
Par quel charme nouveau seroit-il donc possible
De tromper tant d'Argus sans se rendre invisible ?
Je ne puis à leurs soins vous cacher un moment,
Ny retarder l'effet de vostre partement.

Haly
Il n'est plus désormais d'obstacles qui l'empesche,
A l'heure que je parle on écrit la despeche,
Et des plus belles fleurs on s'en va couronner
La superbe Galère où l'on doit la mener.

Clarice
Ha ! Qu'elle soit plustost de Cyprès couronnée.
Cette infame Galère à ma mort destinée ;
Puisse-t-elle, en fendant les humides sillons,
Espreuver la fureur de mille tourbillons ;
Que les vents ou les flots à sa perte s'irritent,
L'eslevent dans le Ciel, du Ciel la précipitent,
Et tombent sur un roc qui la brise en morceaux,
Puisse-t-elle avec moy s'abysmer dans les eaux.

La Reyne
Le Ciel n'exauce point une injuste requeste.

Clarice
Le Ciel m'a conservée au fort de la tempeste ;
Mais ne devois-je pas m'élancer dans les flots.
Plustost que d'implorer l'aide des matelos ?
Ha ! Si je n'eusse esté Princesse sans courage,
J'eusse alors pris mon temps couru droit au naufrage,
Et monstré qu'un grand cœur ayant bien combatu,
Fait gloire d'immoler sa vie à sa vertu.

Alphonse
O Ciel ! Si tu n'es sourd à de justes demandes,
Rends nos maux plus petits ou nos forces plus grandes.

Haly
Tandis que vous pleurez, le temps passe, il est tard,
Et je dois travailler aux apprests du départ.

Alphonse
Hé ! Du moins permettez qu'en ce malheur extresme,
Je prenne congé d'elle, ou plustost de moy-mesme.

La Reyne
Nous vous en laisserons le funeste loisir,
Et donnerons des pleurs à vostre déplaisir.
Haly, retirez-vous, sans les perdre de veue.

SCENE QUATRIEME

Alphonse, Clarice, Fernand.

Alphonse
Ha ! Malheureux départ.

Clarice
S'il vous blesse, il me tue,
Au prix de mon destin le vostre est-il pas doux ?
Vous ne perdez que moy.

Alphonse
Qu'ay-je à perdre que vous ?

Clarice
Je vous perds ou de plus, ô perte sans seconde.
Je perds ce qui vaut mieux que moy, que tout le monde,
Enfin je perds l'honneur.

Alphonse
Moy l'esprit ou les sens.
Mais qui résisteroit aux douleurs que je sens ?
Quoy, perdre de la sorte une sœur adorable ?

Clarice
Ha ! Nommez la plustost infame ou misérable,
Et dans l'estat qu'elle est au lieu de la louer,
Commencez déjà mesme à la désavouer.

Alphonse
Moy, je désavouerois un Objet que j'adore ?

Clarice
Ha ! Ne descouvrez point un secret qu'on ignore,
Dieu ! Que diroit le Roy s'il sçavoit qui je suis ?
Redoubleroit-il pas ma honte ou mes ennuis ?
Et vous est-il si doux qu'il vous seroit sévère ?
Cachons-luy ma naissance, évitons sa colère.
Parlons bas.

Alphonse
A quoy plus déguiser nostre cœur,
Sous ces noms empruntez ou de frère ou de sœur ?
Agissons franchement, il n'est plus temps de feindre,
Nous n'espérons plus rien, qu'avons-nous plus à craindre ?

Clarice
Rien, si ce n'est de vivre, ou de ne pouvoir pas
Racheter mon honneur au prix de mon trespas.
Mon frère, mais hélas ! Si vous m'estiez si proche,
Qui de ma honte un jour ne vous feroit reproche ?
C'est à vos déplaisirs quelque soulagement,
Que je ne vous sois sœur que de nom seulement.

Alphonse
La fussiez-vous d'effet, Merveille de nostre âge,
Vous ne m'estes pas tant, ou m'estes davantage :
Le sang touche beaucoup, mais je fais assez voir,
Qu'Amour plus que Nature a sur nous de pouvoir ;
Les ennuis d'un Amant passent bien ceux d'un frère.
La perte d'une sœur à porter est légère,
Celle d'une Maistresse accable de soucy,
Et comme on vit pour elle, on meurt pour elle aussi.

Clarice
Non, non, ne mourez point, rien ne vous y convie :
Mais en vous exhortant de garder vostre vie,
Je sens bien que la mienne est preste à s'envoler,
Et je console enfin qui me doit consoler.
Est-il quelque malheur que le mien ne surmonte,
Puisqu'il faut que je meure ou vive avecque honte ?

Alphonse
Ha ! Plutost mais Haly vient-il pas m'emporter
L'espoir de tous les biens que je puis souhaiter ?
Haly parest.
Hé de grace, Seigneur, accordez-nous encore

Un moment à pleurer le mal qui nous dévore ;
N'éloignez pas si tost le frère de la sœur ;
Haly se retire.
Il rentre, ou ce Barbare a beaucoup de douceur :
Mais quelle cruauté pourroit estre endurcie,
Jusqu'à voir nos malheurs, sans en estre adoucie ?
Hélas ! Que dois-je faire en si grand désespoir ?

Clarice
Il faut vivre, m'aimer, ou cesser de me voir.
Mais j'espère aux ennuis dont je suis affligée,
C'est par eux que déjà je suis toute changée,
Je ne me connois plus, ou mes gémissemens
Vont troubler du Serrail tous les contentemens ;
Enfin le grand Seigneur regardant mon visage,
Croira qu'on n'en a fait qu'une infidèle image ;
Me verra sans désir, ou mesme avec dédain,
Et touché de mes pleurs m'éloignera soudain.

Alphonse
Dieu ! Que malgré vos pleurs il vous treuvera belle,
Il bruslera d'abord d'une ardeur criminelle,
Et s'il veut vous contraindre à le favoriser,
A ce torrent de feu quelle digue opposer ?

Clarice
La Mort.

Alphonse
Ha, d'un grand cœur grande ou chaste pensée !

Clarice
Celle qui sçait mourir ne peut estre forcée.

Alphonse
Ha ! Vous ne mourrez point, non, je vous tireray
D'un si grand précipice, ou bien j'y périray :
Ouy, l'espée à la main j'iray sans nulle crainte,
Percer vos Conducteurs d'une mortelle atteinte.

Clarice
Les pourrez-vous choquer sans en estre abbatu ?
Le nombre aura bien tost accablé la vertu.

Alphonse
Combatant devant vous, vostre seule présence
Me sera-t-elle pas un renfort de puissance ?
Pour combien de Guerriers contez-vous ces regards,
Dont vous m'animerez au milieu des hazards ?
Ha ! Je vous sauveray d'un si honteux naufrage.

Clarice
Hé comment ? Sans la force à quoy sert le courage ?
Mais Haly s'en revient.

SCENE CINQUIEME

Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

Alphonse
Quoy, déjà nous quitter ?

Haly
Diférer son malheur, ce n'est pas l'éviter :
Il faut partir Madame, ou vostre plainte est vaine.

Clarice
Adieu mon frère, adieu, pour jamais on m'emmeine ;
On m'arrache de vous sans aucune pitié.

Alphonse
On retranche de moy la plus belle moitié.

Clarice
Il faut que je vous laisse.

Alphonse
Il faut donc que je meure.

Clarice
Voicy mon dernier jour.

Alphonse
Voicy ma dernière heure.

Clarice
Au moins pensez à moy.

Alphonse
Peut-on vous oublier ?
Peut-on rompre les noeux qui nous ont sceu lier ?
C'est vouloir séparer le feu d'avec la flame,
L'ombre d'avec le corps, ou l'esprit d'avec l'âme,
Que vouloir séparer ma sœur d'avecque moy.
Prodige d'amitié, seul comparable à soy !
Encore un coup adieu, je ne puis plus rien dire :
Mais pourrois-je parler, à l'heure que j'expire ?

SCENE SIXIEME

Alphonse, Fernand.

Alphonse
Qu'un Barbare, un Tyran tienne esclave un objet

Dont tout le Monde entier devroit estre sujet !
Que la vertu soit mise entre les bras su Vice ;
Ha Dieu ! Quelle advanture ; ha Dieu ! Quelle injustice.
De quelle foy l'Esprit se peut-il remparer,
Pour voir un tel désordre, ou n'en point murmurer ?
Je pardonne à qui croit qu'en toute la Nature,
Il ne se treuve rien qui n'aille à l'advanture
Que l'éternel Autheur de la terre ou des Cieux,
Ne les daigne éclairer d'un regard de ses yeux,
Et que le Monde enfin n'est qu'un Vaisseau qui flote,
Et parmy les écueils voit dormir son Pilote.
Mais, ô mon cher Fernand ! Vien tost me seconder :
Pour sauver ce qu'on aime on doit tout hazarder.
Je voy bien le péril, mais je brûle d'envie ?
Ou de l'en retirer, ou d'y laisser la vie ;
J'ay fait quelques Amis, courons les amasser,
Sçachons par quel endroit on la fera passer,
Et pressons de si près tous ceux qui la conduisent,
Qu'à nous l'abandonner nos armes les réduisent.

Fernand
Mais quand bien aujourd'huy vos efforts plus qu'humains
Auront sceu la tirer de leurs barbares mains,
Où la cacherez-vous, qu'elle ne soit treuvée ?
Vous la perdrez soudain que vous l'aurez sauvée ;
Vous vous perdrez vous-mesme, ou perdrez vos amis,
Tel acte impunément ne s'est jamais commis.

Alphonse
Tu me refuses donc ? Ha ! C'est un témoignage
De peu d'affection, ou de peu de courage.

Fernand
Allez où vous voudrez, ou deussay-je y périr,
Les armes à la main on m'y verra courir.
Mais quel autre que moy vous ozant faire escorte,
A l'oster du péril vous prestera main forte ?
Où sont ceux qui pour vous feront un si beau coup ?
Vous imaginez-vous d'en rencontrer beaucoup ?
Ne vous repaissez point d'un espoir chimérique,
La franchise n'est pas une vertu d'Afrique,
Les Mores pour tromper font jouer cent ressorts,
Et ne sont pas moins noirs de l'âme que du corps.
Ne vous y fiez pas, leur amitié fardée
Sur leur propre intérest d'ordinaire est fondée ;
Et par l'espoir du gain foulant aux pieds leur foy.
Ils iront découvrir vostre entreprise au Roy.

Alphonse
Que feray-je ? Il faut donc mais quelle barbarie !

Fernand
Comme en se promenant il entre en resverie.
Et cherche en son esprit quelque effort généreux,
Pour retirer sa sœur d'un pas si dangereux.

Alphonse
Enfin, cher Confident, le Ciel mesme m'inspire
Un moyen d'arriver au bonheur où j'aspire,
Je cours faire un effort pour obtenir du Roy
Que Clarice aujourd'huy ne parte point sans moy,
Que je sois du voyage, ou soupire avec elle.
Jusqu'à tant qu'elle arrive où son malheur l'appelle ;
Peut-estre par mes pleurs le pourray-je gagner,
De son consentement j'iray l'accompagner,
Et si ton bras alors vaillamment me seconde,
J'espère de sauver tout ce que j'aime au monde.

Fernand
Hé comment !

Alphonse
Les Forçats de ce vaisseau fatal,
Où se doit embarquer tout mon bien ou mon mal,
Sont presque tous Chrestiens, sont de Sicile mesme,
Ils presteront l'oreille à nostre stratagème ;
Et nous n'en aurons pas destaché quelques-uns,
Qu'ils feront avec nous des efforts non communs.
Ouy, leurs chaines, Fernand, ne seront pas couppées.
Que nous voyant tirer nos trenchantes espées,
A terrasser leurs Chefs ils nous seconderont,
Et de leurs propres fers ils les assommeront :
Après nous aurons peu de cœur ou d'industrie,
Si nous n'allons revoir nostre chère patrie ;
Ce moyen est estrange, ou te semble d'abord
Venir d'un insensé qui mesprise la mort.
Mais n'est-ce pas ainsi qu'il faut que j'y procède ?
Il ne reste à mes maux que ce sanglant remède.

Fernand
Mais.

Alphonse
Ha ! Ne me dis rien.

Fernand
Nous y demeurerons.
Il y faudra mourir.

Alphonse
Hé bien, nous y mourrons.

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE

Le Roy, la Reyne.

La Reyne
Ouy, se disant adieu tous deux versoient des larmes,
Qui de la rigueur mesme arracheroient les armes :
J'ay senti tous les traits dont ils estoient blessez ;
J'ay meslé quelques pleurs à ceux qu'ils ont versez ;
Et d'un cuisant regret je sens mon âme atteinte
De n'avoir pû finir le sujet de leur plainte,
Ny dans vostre pitié ceu rencontrer de quoy
M'acquitter dignement de ce que je leur doy.

Le Roy
Hé ! Que leur devez-vous ?

Le Reyne
Leur dois-je pas mon frère ?
Alphonse pouvoit perdre une teste si chère ;
Et l'ayant en ses mains, il n'a tenu qu'à luy
De me donner sujet d'un éternel ennuy.

Le Roy
Je scay qu'à la première ou sanglante sortie,
Qu'il fit hors des rempars de sa ville investie,
Vostre frère avec luy disputant le laurier,
Tomba soubs les efforts de ce fameux Guerrier,
Qui respectant en luy mon royal Diadesme,
Au lieu de l'achever le releva luy-mesme ;
Qu'à le faire guérir ses soins il employa,
Et qu'après sans rançon il nous le renvoya ;
Mais dès que ma valeur justement animée,
M'eut fait dans cette ville entrer à main armée,
Ce que vous luy deviez luy fut-il pas rendu ?
Ne le sauvay-je pas ? N'estoit-il pas rendu ?
Si voyant tout son corps n'estre qu'une blessure,
Je n'eusse fait agir ou l'Art ou la Nature ?
Il a par un excès de générosité,
A ce jeune Héros rendu la liberté,
La sienne estoit aux fers, je l'en ay dégagée ;
De quoy luy pouvez-vous estre encore obligée ?
Mais le voicy luy-mesme ; ô Dieu qu'il est changé !
Se verra-t-il jamais esprit plus affligé ?

SCENE DEUXIEME

Le Roy, la Reyne, Alphonse, Fernand.

Alphonse
Grand Roy puisque mes vœux mes soupirs, ou mes larmes
Pour obtenir ma Sœur sont de trop foibles armes,
Et que vostre dessein, qui me tient lieu de loy,
Est qu'éternellement on l'esloigne de moy.
Ne me refusez pas le funeste advantage,
Qu'au moins je l'accompagne en ce triste voyage,
Afin de la remettre, ou de la consoler,
D'un malheur, dont ses pleurs ne cessent de parler.

Le Roy
A quoy vous serviroit de partir avec Elle,
Qu'à rendre sa douleur encore plus cruelle ?
Laissez-la donc aller où la Gloire l'attend,
Et luy disant adieu, monstrez vous plus constant.
Elle ne peut prétendre à plus haute fortune,
Et la vostre bien tost ne sera pas commune :
Je vous ayme, ou des fruicts de mon affection
Vous ferez un remède à vostre affliction.

Alphonse
Rendez-vous le vainqueur de la terre & de l'onde,
Et me donnez, grand Roy, tous les tresors du monde ;
Avec tout ce qu'il a de gloire & de douceur,
Vous ne me donnez rien, si vous m'ostez ma Sœur.

Le Roy
Contez-vous donc pour rien le don de la franchise ?

Alphonse
Pour elle quelques-fois les sceptres on mesprise,
Et telle est sa valeur que les plus grands esprits
Ont fait voir que la vie estoit de moindre prix ;
J'ay long-temps contre vous la mienne défendue,
Et m'estimant beaucoup je l'ay beaucoup vendue ;
Mais vous m'avez rendu ce trésor précieux,
Sans qui tous les plaisirs nous semblent ennuyeux ;
Et mon cœur n'auroit pas un seul souhait à faire,
Si celle de ma sœur n'estoit plus tributaire.
Mais pensez-vous m'oster tout entier des liens,
Si vos bontez, grand Roy, ne rompent tous les siens ?
Vous y laissez de moy la meilleure partie,
Mon cœur n'en peut sortir qu'elle n'en soit sortie ;
Et ne voulant ainsi me guérir qu'à moitié
Qu'est-ce prendre de moy qu'une foible pitié ?
Vous couppez seulement un des bouts de ma chaisne,
Vous soulagez le corps, laissant l'âme à la gesne ;
Et cet heureux malheur fait qu'un pied sur le bord,
Et l'autre dans la mer je finiray mon sort.

Le Roy
A quelques sentimens que la Nature oblige,
Se peut-il qu'une sœur jusques là vous oblige ?
Quels transports sont pareils à ceux où je vous voy ?
Puis-je avec liberté dire ce que j'en croy ?
Rien ne ressemble mieux à l'amour qui nous presse.

Pour les divins appas d'une jeune maistresse,
Que l'ardente amitié qu'Alphonse a pour sa sœur.

Alphonse
Hé bien, Sire, il est vray, je vous ouvre mon cœur ;
Ma Maistresse est Clarice, ou Clarice est trop belle,
Pour ne confesser pas que je brusle pour elle ;
Et que depuis cinq ans mes vœux ou mes travaux
Disputent sa conqueste à cent fameux Rivaux ;
L'amour ayant enfin conclu nostre Hyménée,
Alloit en célébrer l'agréable journée,
Et nous joindre elle ou moy de ce lien si fort,
Qu'il ne se rompt jamais, si ce n'est par la mort ;
Ce n'estoient plus que jeux, que musique ou que danse :
Mais, ô foibles projets de l'humaine prudence !
La Guerre est arrivée, ou l'orage a destruit,
Ce qu'un Printemps de fleurs nous promettoit de fruit.
Voyant doncque Mégare à deux doits de sa perte,
Déjà par le canon en mille endroits ouverte,
Nous convinsmes tous deux de nous nommer ainsi,
Afin que si le Sort nous conduisoit icy,
Nous pussions nous parler avec plus de franchise,
Si quelque liberté nous en estoit permise.
De plus, nous avons crû que vostre Majesté
La traitteroit peut-estre avec indignité,
Si ces noms supposez ou de sœur ou de frère
Ne vous cachoient qu'Alcandre avoit esté son père.
Alcandre qui jamais n'eut d'esprit ny de mains,
Que pour les employer contre les Africains ;
Mais puisque c'en est fait, ou qu'il faut qu'à cette heure
La Tombe ou le serrail luy serve de demeure,
Je vous dy de quel lieu cette Merveille sort,
A dessein de sauver son honneur par sa mort.
Vangez-vous, vangez-vous du Père sur la fille,
Et par elle achevez de perdre la Famille.

Le Roy
Il est vray que ce Prince a porté sans raison
Une mortelle hayne à toute ma maison ;
Mais quand si fièrement un si grand chef d'armée
S'en vint pour secourir vostre Ville affamée
Par moy-mesme ses jours se virent terminer,
Et je veux à sa mort ma vangeance borner ;
Sa fille est innocente ; il estoit seul coupable,
Et ne m'auroit pas fait une grace semblable.
Mais me laissant tromperaux clartez d'un faux jour,
Comment pour l'amitié prenois-je ainsi l'amour ?

La Reyne
Ha ! Seigneur, à ce coup est-il quelque justice,
Qui puisse séparer Alphonse de Clarice ?
Si les liens du sang sont par tout reverez,
Les liens de l'amour doivent estre adorez.
C'est par eux que le Ciel s'unit avec la terre,
Qui les rompt sans subjet doit craindre le tonnerre.
Mais le tonnerre encor est doux pour des rigueurs,
Qui séparent deux corps dont l'amour joint les cœurs.

Le Roy
Je n'en mentiray point, je plains leur advanture,
Et j'offense à regret une flame si pure ;
Je respecte l'amour, ou leur des unions
Passe pour barbarie en mon opinion ;
Cependant ç'en est fait, me pourrois-je desdire,
De donner au Sultan dont je tiens mon Empire,
Cette Beauté parfaite ou de corps ou d'esprit,
Quand je m'y suis moy-mesme engagé par escrit ?

La Reyne
Mais avez-vous enclos son portrait dans la lettre ?
En liberté, Seigneur, vous pouvez la remettre.
Il ne la connoist point, & quelqu'autre Beauté
Pourra vous rendre quitte envers sa Majesté.
Mais n'est-ce point trop peu d'une seule Esclave,
Pour les jeunes désirs d'un Monarque si brave ?
Faites, faites, Seigneur, quelque chose aujourd'huy,
Qui soit ensemble digne, & de vous, & de luy :
Remplissez son Serrail de toutes vos Captives ;
Leur teint est éclatant des couleurs les plus vives.
Il n'est rien de si rare, il n'est rien de si beau,
Et ce don parestra magnifique & nouveau.
Mais mandez luy qu'au lieu d'une de ces Merveilles,
Qui brillent à l'envy de lumières pareilles,
Vous luy faites présent de toutes à la fois.
Ayant eu quelque peur de vous tromper au choix.

Le Roy
Mais.

La Reyne
Quoy, sur ce sujet vostre esprit délibère ?
Luy donnerez-vous pas beaucoup plus qu'il
n'espère ?

Alphonse
Grand Roy, suivez l'advis d'une Divinité.

La Reyne
Ha ! Je voy bien qu'Alphonse émeut vostre bonté ;
Vos yeux sont à parler plus prompts que vostre bouche,
Et me disent déjà que sa douleur vous touche :
Mais pouvez-vous, Seigneur, si vrayment vous m'aimez,
Estre de glace au feu dont ils sont allumez ?
Et rompre sans pitié ces beaux liens de flames,
Qui font si doucement l'union de leurs ames ?
Ha ! Vous n'eustes jamais sentiment amoureux,
Si d'un amour si saint vous violez les noeux.
On y doit moins toucher qu'à ceux des Hyménées,

Que forme dans le Ciel la main des Destinées ;
Accordez donc leur race à mes justes souhaits,
Et mon frère verra tous les siens satisfaits :
Il n'a jamais en vain vos bontez réclamées ;
Et s'il n'estoit encor à revoir vos Armées,
Il s'en viendroit pour eux vous prier à genous
Par ce sang qu'à Mégare il a versé pour vous.
Alphonse l'a comblé de faveurs sans mesure ;
Vous les pouvez pourtant payer avec usure.

Le Roy
Vous me rendez confus, vos charmes, vos raisons
Peuvent servir de clefs à toutes les prisons ;
Vous le voulez, Madame, hé bien, je la délivre.

Alphonse
Elle est morte, autant vaut, vous la ferez revivre ;
Mais je cours, ou plustost je vole l'avertir
Que d'un si grand péril, vous l'avez fait sortir.

La Reyne
Je crains dans le bon-heur que le Ciel vous envoye
Qu'en la voyant trop tost vous ne mouriez de joye ;
Modérez donc un peu ces violens désirs,
Pour revoir sans danger l'objet de vos plaisirs ;
Quelqu'autre l'instruira de tout ce qui se passe,
Et cependant au Roy vous pourrez rendre grace.
La reine sort.

Alphonse
Déjà de tant de biens vous m'avez sceu combler,
Que ce dernier tout seul suffit pour m'accabler ;
Mais ayant soutenu le siège de Mégare,
Me pouvois-je promettre une faveur si rare ?
Me recompensez-vous au lieu de me punir,
De quoy vingt mois entiers j'ay bien osé tenir ?
Et se peut-il enfin qu'un effort téméraire
Attire vostre estime, & non vostre colère ?
Ce miracle m'estonne, & la Postérité
Le tiendra quelque jour pour un conte inventé.
Qui ne sçait cependant qu'à grands coups de tonnerre
Ayant jetté nos murs & nos peuples par terre,
Vous avez fait chercher en ces lieux pleins d'horreur,
Où m'avoit emporté ce torrent de fureur,
Et que m'ayant treuvé tout sanglant sur la poudre,
Tout noir & tout brisé de cent éclats de foudre,
Courbé parmy les morts, froid & défiguré,
Par vos soins généreux on m'en a retiré ;
Et qu'abaissant pour moy vostre grandeur suprême,
Vous avez bien daigné me visiter vous mesme ;
Et me donner des pleurs, qui sembloient réservez
A ceux dont mon espée a les jours achevez ;
Qui donc vous fut jamais plus que moy redevable ?
Seray je pas contraint de mourir insolvable ?
Certes, quoy que je face, il est visible à tous,
Que rien ne peut jamais m'acquitter envers vous.

Le Roy
Alphonse en me louant m'apprend bien que la gloire
Est le fruit le plus doux qu'apporte la Victoire ;
Ce qui m'a fait pourtant si puissamment armer,
N'est point un vain désir de me faire estimer,
D'agrandir ma fortune, & la voir enrichie
Par le fameux débris de quelque Monarchie ;
Je fuis l'Ambition, ce monstre facheux
Qui, s'il avoit la terre, écheleroit les Cieux,
Qui ne sçauroit souffrir, ny Compagnon, ny Maistre,
Qui jamais ne vieillit, & ne cesse de crestre ;
Aussi ne m'a-t'on veu sur la terre & les eaux
Mettre un nombre infiny d'hommes & de vaisseaux,
Que pour tirer raison de vostre injuste Prince,
Qui nouveau Conquérant envahit ma Province ;
Et m'a déjà surpris des villes & des forts,
Où sa main a couvert la campagne de morts.
Il n'est rien de pareil aux peines qu'il se donne,
A dessein d'entasser couronne sur couronne ;
Mais je treuve la mienne assez lourde à porter,
Sans y vouloir encor des brillans adjouster ;
Et j'ay mis à sac sa Ville capitale,
C'est afin qu'à l'affront la vengeance s'égale,
Et que nous le forçions d'esteindre le flambeau,
Dont la guerre conduit nos peuples au tombeau.
Un Sceptre sans la Paix vaut moins qu'une houlette
Elle est l'unique bien qu'au monde je souhaite ;
Mais qui vous jette, Alphonse, au trouble où je vous voy.

Alphonse
Je frissonne de crainte, & je ne sçay pourquoy ;
Mais que le juste Ciel rende vain le présage,
Qui fait trembler mon cœur, & paslir mon visage.
Haly tout effrayé vous dresse ses pas,
Qu'a-t'il fait de Clarice ? Il ne l'amène pas.

SCENE TROISIEME

Le Roy, Alphonse, Haly, Fernand.

Haly
Sire, je suis coupable, & j'apporte ma teste ;
Au supplice mortel la voicy toute preste.
Clarice estoit un bien qu'il falloit conserver ;
Mais pouvois-je prévoir ce qui vient d'arriver ?

Alphonse
Dieu ! Je tremble d'effroy.

Haly
Furieuse, insensée,
D'une haute fenestre elle s'est eslancée
Au milieu d'un abysme, où la rage des flots.
Abboyant aux rochers fait peur aux Matelots,
Et ce mot de sa main vous rendra manifeste
La cause d'une mort si prompte & si funeste.

Alphonse
Hélas !

La Roy
Vostre malheur ne peut estre assez plaint ;
Mais lisons ce billet, où son sort est dépeint,
Mille troubles me font la guerre,
Et je me jette dans les flots,
Afin d'y treuver le repos,
Qu'en vain je cherche sur la terre ;
La crainte d'estre au grand Seigneur,
A mourir ainsi convie ;
Je tiens la perte de la vie
Moindre que celle de l'honneur.

Alphonse
Ha ! Je m'en doutais bien qu'elle auroit le courage
D'éviter par la mort un infame servage ;
Voila son escriture, il n'en faut plus douter.

Le Roy
Dans un trouble si grand deviez-vous la quitter ?
Vous l'aviez en vos mains, treuvez la morte ou vive ;
Mais je crains que bien tost Alphonse ne la suive
Fernand prenez en soin, il est au désespoir,
Et dans ce triste estat je ne sçaurois le voir.

SCENE QUATRIEME

Alphonse, Fernand.

Alphonse
Elle a donc de ses jours terminé la carrière,
Et les flots ont esteint mon unique lumière.
J'avois pour la sauver fait un heureux effort,
Et cette infortunée a fait naufrage au port ?
Dois-je vivre un moment après cette avanture ?
Allons où tost au tard nous conduit la Nature,
Et rendons luy ce corps qu'elle nous a donné,
Ce corps qui porte un cœur à tous maux destiné.

Fernand
Armez-vous de constance.

Alphonse
Ha ! Conseil qui me tue,
A quoy sert de s'armer quand la playe est receue ?

Fernand
Quiconque est animé d'une haute vertu,
Se relève aussi-tost qu'il se treuve abbatu ;
Fait force à la nature, & d'un courage extrême,
Sçait vaincre son vainqueur s'estant vaincu soy-mesme.

Alphonse
Aussi me veux-je vaincre, en me faisant mourir.

Fernand
Quoy, pour aller au port au naufrage courir ?
Pleurez, si ce remède à vos maux est utile,
Mais espargnez des jours si chers à la Sicile.

Alphonse
Crois-tu donc que je sois de ces lasches Amans,
Qui font ouyr par tout de vains gemissemens ;
Et n'osant par la mort terminer leurs tristesses,
La honte sur le front survivent leurs Maistresses ?
La mienne a bien monstré par ce coup généreux,
Quel chemin meine au port les Amans malheureux.
J'iray la retreuver, moy qui suis de ce nombre,
Et joindray pour jamais mon ombre avec son ombre.

Fernand
Faire contre vous-mesme un effort inhumain !
Mourez, s'il faut mourir, mais non de vostre main ;
Imitez vostre Père, & comme ce grand Prince,
Qui versa tant de fois son sang pour la Province ;
Mourez sur une brèche, & qu'un coup de canon
Face voler au Ciel vostre ame, & vostre nom.

Alphonse
Pleust au Ciel que mon nom fust encore à connestre,
Que jamais aux combats on ne m'eust veu parestre,
Et que le désespoir, qui va horner mes jours,
N'eust pas si tost des siens precipité le cours.
Encore si sa mort eût esté naturelle,
Les exemples rendroient ma douleur moins cruelle.
Les objets les plus beaux ont le plus court destin,
Et nous voyons des fleurs ne durer qu'un matin :
Mais elle a prévenu le coup des Destinées.
Esteignant le beau feu de ses jeunes années,
Et donnant aux poissons un corps à dévorer,
Que sans idolatrie on pouvoit adorer.

Fernand
Cette belle Insensée a mis fin à sa vie,
Ignorant le bon-heur dont elle estoit suivie.

Alphonse
O tragique ignorance ! & qui fait qu'au moment
Qu'on la tire des fers, elle entre au monument ;
Mais c'est trop malheureux demeurer dans le monde ;
Va donc la retreuver aux abymes de l'onde,
Et fais par ton trespas ton amour éclater.

Fernand
Suivons-le promptement, il pourroit s'y jetter.

ACTE QUATRIEME

SCENE PREMIERE

Alphonse, Fernand.

Fernand
Où dois-je encore aller ? Prenons un peu d'haleine,
Mon cœur tout halletant ne respire qu'à peine ;
Mais je pense qu'aussi ce bois n'a point de lieux,
Où ne se soient portez, ou mes pieds ou mes yeux ;
C'est fait d'un si grand Prince, une rage insensée
De ses mal-heureux jours à la fin advancée ;
La douleur l'a vaincu, les Destins ont permis
Qu'elle seule ait plus fait que tous ses ennemis.
Mais le Ciel qui prend soin des vertus de la terre,
L'a-t'il donc garanty des fureurs de la guerre,
De tant d'hommes armez & de flame & de fer,
Pour le donner en proye aux monstres de la mer ?
Il n'est plus sur la terre, une mesme tourmente
A jetté dans les flots & l'Amant & l'Amante :
O perte que mes yeux ne sçauroient trop pleurer !
Et que jamais aussi je ne puis réparer.
Mais que vois-je, hé ! Mon Prince est-ce vous ou vostre ombre ?
N'avez-vous point des morts accreu le triste nombre
Et suivy dans les flots ce qui fut si cher ?

Alphonse
Ce n'est plus dans les flots que je la doy chercher,
Cette Beauté naissante est encor sur la terre,
Et qui me la retient est digne du tonnerre ;
Mais sçache que le Ciel de tant de voiles
Viennent de m'apparoistre aux clartez des Estoilles ?
Ouy, ces feux éternels m'ont retiré d'erreur,
Et remply tous mes sens de merveille & d'horreur ;
Mais doit-on s'estonner de sa noire pratique ?
Il se voit tous les jours des Monstres en Afrique.

Fernand
Haly retient Clarice, Haly trompe son Roy,
Vole un dépost illustre, & commis à sa foy !

Alphonse
Cet Astre de mon cœur roule encor sa carrière,
Et j'en viens d'entrevoir la brillante lumière ;
Ne me demande point en quel lieu ny comment ;
A peine ay-je loisir de parler un moment.
La Reyne est à sçavoir cette estrange imposture,
Et je cours luy conter quelle est mon avanture :
Mais vois-je pas le Traistre ? Il faut.

Fernand

Tout beau, Seigneur,
Mesnagez prudemment un si rare bonheur :
Suivez vostre dessein.

SCENE DEUXIEME

Haly, Selim.

Haly

D'où vient donc sa furie ?
Est-ce à moy qu'il en veut ? Sçait-il ma tromperie ?
Pour en tirer raison vouloit-il m'aborder ?
Je ne sçay là-dessus que me persuader.
Mais ô nouvel objet qui redouble ma peine !
Selim, mon cher Selim, qui si tost te rameine ?
Qui te rend si tremblant, & te trouble si fort
Tu sembles interdit, & presque à demy mort.
Sommes-nous découverts ?

Selim

Ha ! J'en ay quelque doute :
Mais gardons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.

Haly

Qui peut m'avoir trahy ? Nul ne sçait mon amour

Selim

Les Astres de la nuict ont mis le crime au jour.

Haly

Ce discours est obscur, & j'en attens la suitte ;
Mais Clarice en lieu seur n'est-elle pas conduitte ?

Selim

Non

Haly

Commandes-tu pas à ces petits vaisseaux,
Qui sont prests à toute heure à voguer sur les eaux ?
Tu pouvois bien commettre à la foy de Neptune,
La Beauté dont dépend ma vie, & ma fortune.

Selim

De vostre appartement vous n'estiez pas sorty.
Que j'en suis en cachette avec elle party ;
Mais par quelques sentiers connus de peu de monde,
Comme je la menois pour l'embarquer sur l'onde.
J'ay de loin entrevu parmy l'obscurité
Le port noircy de peuple, & brillant de clarté ;
Differens sons de voix ont frappé mon ouye,
L'éclat de cent flambeaux a ma veue éblouye ;
Et la peur de me voir surpris & reconnu,
De passer plus avant m'a soudain retenu ;
J'ay ramené Clarice.

Haly

Ainsi ce grand courage,
Qui n'aime que le sang, le meurtre & le carnage,
Et n'a pour me servir jamais rien redouté,
A rebroussé chemin, & s'est épouvanté ;
Mais nos sens sont trompeurs, & peut-estre la crainte,
Qui souvent pour l'effet nous fait prendre la feinte,
J'ai deceu, cher Selim, en cette occasion.

Selim

Non, non, ce que j'ay veu n'est point illusion,
Non, c'estoit tout un peuple accouru sur la rive,
Pour y chercher le corps de la belle Captive.

Haly

O fascheuse rechercher ! Ô comble de malheur !
Je mourray de deux morts, de crainte, & de douleur.

Selim

Ce n'est pas encor tout ; mais je crains de vous dire
Un second accident, qui me semble bien pire.

Haly

A m'ouvrir le tombeau n'as-tu pas commencé ?
Achève ton ouvrage, il est bien avancé.

Selim

D'un pied mal asseuré revenant avec elle,
Et tremblant à tous coups d'une crainte mortelle,
J'ay passé par des lieux où je ne pense pas
Qu'on imprime jamais la trace d'aucun pas
Cependant je ne sçay par quel coup de fortune,
J'ay veu de loin Alphonse aux clartez de la Lune,
Qui faisant à longs traits les ombres retirer,
S'est levée à l'instant comme pour m'éclairer.

Haly

Ne te trompes-tu point ?

Selim

Non, c'estoit luy sans doute,
Il couroit où jamais ne fut chemin ny route,
Il passoit où jamais personne n'a passé,
Et dans le bois enfin marchoit en insensé :
Mais estant déjà près de la porte secrète,
J'ay fait avec prudence une prompte retraite.

Haly

L'a-t'il veue avec toy ?

Selim

Je n'en puis rien sçavoir ;
Mais l'Amour, quoy qu'on die, a des yeux à tout voir.

Haly
Ha ! Sans doute il l'a veue, & transporté de rage,
Tantost sans un des siens il m'eut fait quelque outrage ;
Pour s'oster de ses mains il a fait un effort,
Et ses yeux m'ont parlé de vengeance & de mort.
Ha ! Malheureuse veue ; ha ! Fatale advanture ;
Mais courons droit au Roy confesser l'imposture,
Nous n'y sçaurions aller d'un pied trop diligent.
Il est juste, il est vray, mais il est indulgent.

Selim
O ! Que pour un grand cœur ce mouvement est lasche.
Hé quoy donc de vous perdre avez-vous pris à tasche ?
Quoy, vous-mesme exposer vostre artifice au jour ?
Pour qui passerez vous après ce lasche tour ?
Pour un homme imprudent, foible, simple, infidelle,
A qui la moindre peur renverse la cervelle ;
Et qui, loin de cacher sa honte avecque soin,
Luy-mesme contre luy va servir de tesmoin.
Qui jamais est venu reveler son offense ?
Doit-on pas la nier ? En prendre la défense ?
Qui confesse la sienne a peu de jugement
Faillir & s'accuser, c'est pecher doublement.
Certes trahir son Maistre est aux Lois faire injure,
Mais se trahir soy-mesme est blesser la Nature ;
Non, non, il faut porter la ruse jusqu'au bout.

Haly
Pour suivre tes conseils j'executeray tout :
Mais, si chez moy Clarice est encore cachée,
Doutes-tu que bien tost elle n'y soit cherchée ?
Il me semble déjà d'y voir comme un torrent,
Une foule de peuple entrer en murmurant ;
Et s'il faut qu'une fois on découvre la ruse,
L'excès de mon amour n'en sera pas l'excuse.

Selim
Faisons donc sous l'effort d'une mortelle main
Tomber plustost Clarice aujourd'huy que demain ;
Et pour cacher à tous ce meurtre profitable,
Changeons secrètement en Histoire la Fable ;
Jettons la dans la mer.

Haly
Quoy, la faire mourir ?

Selim
Vous pouvez vous sauver sans la faire périr ?
Toute l'eau que la mer enferme en son abyme,
Ne pourroit pas suffire à laver vostre crime
A la vie à l'honneur préférez-vous l'amour ?

Haly
Non, mais je l'ayme trop pour la priver du jour ;
Depuis que j'ay le soin d'une chose si belle,
Mes yeux incessamment sont attachez sur elle.
Je l'ayme, je l'adore, & tu veux cependant
La tuer, ou plustost me perdre en la perdant.

Selim
De qui ne sera point vostre amour condamnée ?
Si tost que dans ces lieux vos soins l'ont amenée,
N'avez-vous pas après apris que ses attraits charmans
L'avoient fait destiner au Roy des Ottomans ?
A l'instant vostre feu devoit devenir glace,
Et l'amour au respect abandonner la place.
Vous n'avez pas pourtant laissé de l'adorer ;
De nourrir un serpent qui vous va devorer ;
Et d'oser feindre encor une mort effroyable,
Pour faire un vol secret de ce Monstre agréable :
Mais puisqu'un accident qu'on ne pouvoit à prévoir
A découvert la ruse, & trahy vostre espoir,
Sa mort à vostre vie est un mal nécessaire,
Et sans plus consulter il faut desfaire.
Je déplore son sort, que je m'en vay finir ;
Mais il faut jetter bas ce qu'on ne peut tenir ;
Causer la mort d'autruy, pour éviter la nostre,
Et faire un crime enfin pour en cacher un autre.
J'immoleray sa vie à nostre seureté ;
Cependant de ce pas voyez sa Majesté,
Sans qu'espoir de pardon, ny crainte de supplice,
Vous facent confesser un si grand artifice.
Pour feindre, n'espargnez ny sermens ny sanglots ;
Et treuvez s'il se peut des larmes à propos
Qui dissimule bien n'a pas peu de science,
Et rien n'est plus semblable à la mesme Innocence,
Qu'est semblable le Crime estant bien déguisé.
Mais je cours accomplir le dessein proposé,
Mettre fin à sa vie, & la jetter dans l'onde
Pour mieux cacher sa mort aux yeux de tout le monde.
Ainsi chez vous Alphonse en vain la cherchera.
Ainsi sans vous convaincre il vous accusera,
Et passera par tout pour homme à resverie.

Haly
Puis-je bien me résoudre à cette barbarie ?
Cher Selim

Selim
Taisons-nous, le Roy s'en vient icy.
Je vous quitte.

SCENE TROISIEME

Le Roy, Alphonse, Haly, Fernand.
Le Roy & Alphonse entrent sur le Théâtre par deux costez différents.

Haly
O malheur ! Alphonse arrive aussi,
Et je voy dans ses yeux mon crime, & mon supplice ;
Feignons bien toutes fois.

Alphonse
Sire, Sire, justice ;
Clarice n'est point morte, & le traistre Haly
Tient ce jeune Soleil dans l'ombre ensevely.

Haly
Moy !

Alphonse
Vous.

Le Roy
Seriez-vous homme à nous en faire accroire ?
On débite souvent la Fable pour l'Histoire ;
Et la langue a tué force gens que je voy
Se porter aussi bien, & que vous, & que moy.
Est-elle morte enfin ailleurs qu'en vostre bouche ?

Haly
O Dieu ! Que ce discours sensiblement me touche.

Le Roy
Faire de l'estonné par cent gestes divers,
Se reculer ainsi, regarder de travers,
Lever les yeux au Ciel, joindre les mains ensemble,
Jurer qu'à vostre foy nulle autre ne ressemble,
Et que nous avons tort de nous en défier,
Sont de foibles moyens pour vous s'instifier.

Haly
Les propos médisans dont ma foy l'on outrage,
Au lieu de l'obscurcir, la font voir davantage ;
Et les ombres ainsi peintes dans un tableau
En relevant l'éclat, & le rendent plus beau :
Mais de sa propre main sa mort mesme est signée.

Alphonse
Elle n'a point pourtant finy sa destinée.

Le Roy
Eclaircissez-nous donc quelles ombres, quels corps
Vous ont dit que le sien n'est point au rang des morts ?

Alphonse
La Lune en se levant sur ce petit bois sombre,
M'a fait voir ce beau corps qui passe pour un ombre,
Et dont la feinte mort a bien eu le pouvoir
De me livrer aux mains d'un affreux désespoir,
Croyant que dans les flots Clarice estoit périe,
J'y courois transporté d'une aveugle furie ;
Quand frappé tout à coup d'un éclat nompareil,
J'ay veu durant la nuict éclairer mon Soleil ;
O nouvelle avanture ! Ô rare descouverte !
J'ay treuvé mon salut en courant à ma perte ;
J'ay rencontré la vie, allant chercher la mort ;
Et le nauffrage enfin m'a jetté dans le port.

Le Roy
Vous avez veu Clarice ?

Alphonse
Ouy, Sire, je l'ay veue,
A la taille, à l'habit je l'ay bien recognue,
Et j'ay pour la sauver couru l'espée au poing ;
Mais hélas ! Mon mal-heur m'en avoit mis trop loin.
D'un homme seulement la Belle estoit conduite,
Je ne sçay s'il m'a veu, mais il a pris la fuitte ;
Est rentré chez Haly par un petit destour,
Et m'a fait éclipser ce jeune Astre d'Amour.
Que suis-je devenu ? La fureur qui m'emporte
M'en a voulu cent fois faire enfoncer la porte,
Pour laver dans le sang l'énorme trahison,
Qui la retient aux fers d'une estroite prison.
Mais hélas ! Tout à coup une peur frémissante,
Qu'on allast à ce bruit esgorger l'Innocente,
Ou la faire évader par quelque lieu secret,
D'enragé que j'estois m'a fait estre discret.

Le Roy
Quelle histoire, bon Dieu, la Reine la sçait-elle ?

Alphonse
Je viens de luy conter cette estrange nouvelle ;
Et son commandement à vos pieds m'a porté,
Pour demander justice à vostre Majesté.
Mais quelle impatience en mes veines s'allume ?
Le désir de la voir me brusle, & me consume ;
Souffrez donc que des fers je l'aille desgager,
Son bonheur & ses jours chez luy courent danger :
Mais s'il faut pour s'y rendre employer un quart d'heure
Quel espoir gardera qu'en chemin je ne meure ?

Le Roy
Garde, suivez Alphonse, allez y de ma part,
Et chercher y partout avant qu'il soit plus tard ;
Vous, Haly, demeurez.

SCENE QUATRIEME

Le Roy, Haly.

Haly

Que cet affront me pique.
Mais sur les visions de ce Mélancolique,
Se desfier de moy ? Visiter ma maison,
Et me charger enfin de cette trahison ?
Ha ! Je suis tout couvert d'illustres cicatrices,
Où le fer & le plomb ont marqué mes services.
Quoy, trailler de la sorte un homme de mon rang,
Qui tant de fois pour vous a respandu son sang ?
A si fidelement agy dans vostre armée,
Et fait voler pour vous si loin la Renommée ?
Ce traittement me tue, & me témoigne assez,
Qu'on oublie aisément les services passez ;
De ceux que j'ay rendus on ne tient plus de conte,
Et j'ay couvert d'honneur qui me couvre de honte.
Mais pardon, je m'eschape, & la discretion
Ne peut plus retenir ma juste affliction ;
Je sçay bien cependant, quoy qu'un Roy puisse faire,
Qu'un subjet comme moy doit souffrir, & se taire.

Le Roy

Quoy, vous me reprochez de m'avoir secondé,
Aux périls où cent fois je me suis hazardé ?
Quand vous m'auriez gaigné des Provinces entieres,
Défait mes ennemis, reculé mes frontieres,
Et par tout l'Univers fait ma gloire voler,
Avecque plus d'orgueil pourriez vous me parler ?
De mes palmes vos mains n'ont guère accru le nombre,
Et vous en recueillés & du fruit & de l'ombre ;
A des charges d'esclat vous estes parvenu.
Si vous m'avez servy, je vous ay recognu ;
Et de vos actions cette recognoissance
Se doit nommer faveur, & non pas recompense.
Un Subjet doit servir de son bras de son bien ;
Il doit tout à son Roy, son Roy ne luy doit rien,
Et vous faites à tort dans vostre fantaisie
Passer vostre devoir pour une courtoisie.

Haly

Doit-on pas recompense à qui fait son devoir ?
J'ay tousjours fait le mien, & vous l'avez pu voir.
Toutes mes actions enfin sont legitimes,
Et ce n'est que de nom que je cognoy les crimes ;
Cependant on m'accuse, & vous me soupçonner ;
Mais j'en appelleray si vous me condamnez.

Le Roy

Vous en appellerez ? Hé ! Dans quelle Province ?
A qui peut un Subjet appeler de son Prince ?

Haly

A celuy qui des Roys juge en dernier ressort ;
Dieu cognoist de ma cause ou le droit ou le tort ;
Je l'ay mise en ses mains, qui lancent le tonnerre ;
Il l'oyt plaider au Ciel, il l'oyt plaider en terre ;
Il est Juge équitable, & j'espere aujourd'huy,
La perdant devant vous, la gaigner devant luy.

Le Roy

Enfin si l'on vous croit, une douleur amere
Fait qu'Alphonse n'est plus qu'un Esprit à chimere,
Qui voit ce qui n'est pas, & prend le plus souvent
Pour un solide corps, un corps d'air & de vent.

Haly

Qui ne sçait le pouvoir de la melancolie,
Qui tient profondement son ame ensevelie ?
Quiconque comme luy s'en treuve travaillé,
Parfois parle tout seul, rêve tout esveillé,
Et selon les vapeurs qu'à la teste elle envoye,
Il croit voir des objets de tristesse ou de joye.

Le Roy

Auroit-il veu Clarice en esprit seulement ?

Haly

Se peut-il que jamais il la voye autrement ?

Le Roy

Si sans elle il revient, à tort il vous accuse ;
Mais s'il l'amene aussi, vous n'avez point d'excuse :
Vostre sort est douteux, & bien-tost son retour
Vous doit rendre l'honneur, ou vous oster le jour.

ACTE CINQUIEME

SCENE PREMIERE

Alphonse, Fernand.

Alphonse
Ha ! Je l'y cherche en vain, on l'en a retirée,
Et je la tiens déjà morte ou des-honorée ;
Le Traistre ayant ravy ce qu'elle a de plus cher,
Sous le cousteau mortel la fera trébucher ;
O Ciel ! A ce penser ma crainte se redouble,
Et comme tout mon sang tout mon esprit se trouble ;
Je fremis tout ensemble & de rage & d'horreur,
Ma patience cede, & se tourne en fureur ;
Mais à la recouvrer devois-je tant attendre ?
Où l'on trouve son bien, doit-on pas le reprendre ?
Dieu ! Que n'ay-je suivy mon premier mouvement ?
Que n'ay-je entré de force en son appartement ?
Et fait recouvrer ce Miracle de charmes,
Couler autant de sang que je verse de larmes.
Me pouvoit-il jamais rien de pis advenir,
Que de la perdre alors que je la croy tenir ?
Aveugle Déité, qui du monde disposes,
Fortune, qui te plais à changer toutes choses,
Et des plus doux plaisirs laissant un goust amer,
As ton flus & reflus aussi bien que la mer ;
Tu m'as osté Clarice, & tu me l'as rendue :
Mais l'ayan retreuvée, aussi tost je la pers,
Et tombe en un moment du Ciel dans les Enfers.

Fernand
Tenez-vous de vos sens le rapport bien fidele ?
Estoit-elle, Seigneur ?

Alphonse
Comment, si c'estoit elle ?
Ne connoistrais-je pas ce que j'aime le mieux,
Ce qui seul est la joye & le jour de mes yeux ?

Fernand
Si tout œil est trompeur, vous fiez-vous au vostre ?
Vous pourriez bien pour elle en avoir pris une autre.

Alphonse
Prendre une autre pour elle, à qui rien n'est pareil ?
De tant d'Astres aucun n'est semblable au Soleil ;
Je l'ay veue en effet, & non point en idée ;
Et cette heureuse veue a ma fin retardée :
Ne me traitte donc plus comme un esprit blessé ;
Et tiens-moy malheureux, mais non pas insensé.

Fernand
A quel sujet Haly feindroit-il qu'elle est morte ?
Ozeroit-il au Roy mentir de cette sorte ?
Et s'il n'estoit fidele, auroit-il cet honneur
De garder des Deposts vouez au grand Seigneur ?
De loger au Palais, d'en estre Capitaine ?
A vous croire, Seigneur, je n'ay pas peu de peine.
Mais qui donc l'a contrainte à signer de sa main,
Que l'honneur l'a portée à cet acte inhumain ?
Si mourir dans les flots n'eut esté son envie,
Plustost que de l'escrire elle eut perdu la vie,
Sçachant que ce billet vous venant de sa part,
Vous eust percé le sein de cent coups de poignard.

Alphonse
Que pour moy ce billet est un profond mystere !
Dans ce noir labyrinte aucun jour ne m'éclaire,
Je ne voy point de fil pour nous en delivrer,
Et ce que j'ay perdu ne se peut recouvrer.

Fernand
Le Roy s'en vient icy.

Alphonse
Que luy pourray-je dire ?
Je crains que devant luy de honte je n'expire.

SCENE DEUXIEME

Le Roy, Alphonse, Haly, Fernand.

Le Roy
Qui de vous deux enfin treuveray-je Imposteur ?

Alphonse
Celuy qui vous dit vray va passer pour menteur,
Et celuy qui vous ment sera creu veritable ;
Le coupable innocent, & l'innocent coupable :
Mais que mon dernier jour arrive à son couchant,
Si je n'ay veu Clarice entrer chez ce Meschant,
Et si cet Imposteur, cet Esprit de finesse,
Afin de l'en oster n'a fait un coup d'adresse.

Haly
Qui sur tous ces discours peut asseoir jugement ?
Il est tantost son Frere, & tantost son amant ;
Il jure que chez moy je la tiens enchainée,
Il ne l'y treuve pas, je l'en ay destournée ;
Ainsi divers endroits la cachent à ses yeux,
Comme si mesme corps pouvoit estre en deux lieux.
Sire, sa calomnie enfin n'a plus de voile,
Elle esclatte à vos yeux, il est pris en sa toile,
Il croyoit me convaincre, il m'a justifié,
Et doit à mon honneur estre sacrifié.

Alphonse
La vérité, grand Roy, mal-aysement se treuve,
Mais au sort du combat remettez-en ma preuve ;
Et le Ciel n'estant pas moins juste que puissant,
Fera choir le Coupable aux pieds de l'Innocent.

Le Roy
Dans le Champ des combats la Fortune preside,
Et se plaist à defendre une action perfide ;
La cause la meilleure en ce lieu peu nous sert,
La mauvaise s'y gaigne, & la bonne s'y perd.
Un aveugle hazard y couronne le crime,
Une injuste victoire y paroist legitime ;
Et la decision d'un soupçon important,
Ne se doit pas remettre à ce sort inconstant.

Alphonse
A quoy donc recourir pour vous faire connestre
La fourbe d'un esprit si menteur & si traistre ?
Qui la rendra visible à vostre œil comme au mien,
Et me fera raison du voleur de mon bien ?

Haly
Ha ! Sire, c'est trop dit, & cette calomnie
Ne doit pas un moment demeurer impunie.
Mais un sacré respect fait que je me contrains ;
Les lieux où sont les Roys nous doivent estre saints ;
Et n'estoit que du mien le Palais m'est un Temple,
Aux faux Accusateurs il serviroit d'exemple.
Il blesse mon honneur de mots injurieux,
Et de melancolique il devient furieux.
Mais suis-je raisonnable alors que je me pique
Des injures qu'à tort me dit un frenetique ?
Je me ris de le voir parler sans jugement,
Et souffrir sa folie est faire sagement.

Alphonse
De quel trait ce discours a mon ame frapée !
Me traitter de la sorte ? Ha ! Sire, mon espée,
N'estoit le seul respect de vostre Majesté,
Iroit jusqu'en son cœur chercher la verité ;
Et pourroit la contraindre à sortir par sa bouche.

Le Roy
Alphonse, je pardonne à l'ennuy qui vous touche,
Et qui par un Phantosme ayant trompé vos sens,
Vous fait en Criminels traitter les Innocens.
On feint, ce dites-vous, le trespas de Clarice :
Et comme la douleur vous meine au precipice,
Le Ciel mesme, à pitié se laissant émouvoir,
Allume des flambeaux pour vous la faire voir.
Certes cet accident est purement celeste,
Et quiconque le croit a de la foy de reste.

Alphonse
Celeste ou naturel, l'éclat de ces flambeaux
M'a fait voir qu'elle estoit ailleurs que dans les eaux.
Mais doutez-vous, grand Roy, de cette Providence,
Qui pour faire venir le crime en évidence,
Attache quelques fois des lumieres aux Cieux,
Qui de l'aveugle mesme illuminent les yeux ?

Haly
Le Ciel vous a sauvé d'une estrange maniere,
Au poinct que vous couriez à vostre heure derniere ;
Mais pour vous secourir en cette extremité,
Dieu devoit un miracle à vostre pieté.

Alphonse
Et plus d'un coup de foudre à vostre tromperie.
Mais la Reyne s'avance.

SCENE TROISIEME

Le Roy, la Reyne, Alphonse, Haly.

Le Roy
Estrange réverie !
Le croiriez-vous, Madame, à moins que de le voir,
Qu'un Amant jusques-là se laissant decevoir.

La Reyne
Alphonse est-il muet ?

Alphonse
Hé ! Que puis-je respondre,
Quand tout ce que je dis ne sert qu'à me confondre,
Et que mille sanglots sortant tous à la fois,
Ferment comme à l'enuy le passage à ma voix.

Haly
Au deffaut de sa voix, ses pleurs vous rendent conte,
D'une recherche vaine, & qui tourne à sa honte.

La Reyne
Mais où donc la treuver ? Il n'est lieu dans les flots.
Que n'ait déjà sondé le plomb des Matelots.

Haly
Elle n'est point ailleurs, mais la chambre escartée,
D'où cette Mal-heureuse en la mer s'est jettée,
Respond sur un abysme entouré de rochers,
Qui font paslir d'effroy les plus hardis Nochers ;

Là l'aigu sifflement des vagues mugissantes,
Les fait prendre de loin pour des voix gemissantes ;
Et d'énormes poissons de carnage affamés,
Engloutissent les corps qui s'y sont abysmer,
Quelque monstre marin peut l'avoir devorée.

La Reyne
Et vostre cœur aussi peut l'avoir desirée.
Mais pour la bien chercher en vostre appartement,
A-t'on où vous sçavez guidé ce jeune Amant ?
Vous changez de couleur, la rougeur du visage
Est du trouble de l'ame un brillant témoignage.
La treuveroit-il point, s'il y portoit ses pas ?

Le Roy
O Ciel ! Cet infidelle espris de ses appas
L'auroit-il bien cachée en ces grottes secrettes,
Qui sous ce grand Palais autresfois furent faites,
Pour y tenir aux fers ceux dont quelque attentat
Avoit osé troubler le calme de l'Estat ?

Haly
Moy, j'aurois aveuglé d'amour illegitime,
Enfermé l'innocence en la prison du crime,
Confondu la lumiere avec l'obscurité,
Et caché sous la terre un trésor de beauté ?
Ha ! Si j'ay fait descendre en cette Grotte obscure
L'objet le plus brillant qu'ait produit la Nature,
Que moy-mesme enchainé de cent liens de fer
Je sois precipité dans ce nouvel Enfer ;
Et si dans l'onde enfin elle n'a rendu l'ame,
Que je la puisse rendre au milieu de la flame.

Le Roy
Hé bien, vous l'y rendrez, si vous le meritez.

Haly
Mon innocence est claire, & si vous en doutez.

La Reyne
Connoissez-vous Selim ?

Haly
Je le dois bien connestre ;
Je l'ay fait ce qu'il est, & suis encor son Maistre.

La Reyne
Et si ce Serviteur, si zelé, si discret,
Nous avoit revelé cet important secret ?

Haly
Quel secret ?

La Reyne
Que par vous l'innocente Captive,
Dans cet Antre s'est veue enterrer toute vive :
Mais s'il vous accusoit d'un crime encor plus grand ?

Haly
De tout ce que j'ay fait je l'appelle à garand ;
Il sçait mon innocence, & dans tout vostre Empire,
Nul ne sçait mieux que luy s'empescher de mesdire.

La Reyne
C'est parler dignement d'un homme qui vous perd.

Haly
Luy, perdre un Innocent !

La Reyne
Il a tout découvert,
Et monstré de quel fil est la sanglante toile,
Que vos mains ourdissoient, pour nous servir de voile.

Haly
A cet Enigme obscur quel sens faut-il sonner ?
Je suis fort peu sçavant en l'art de deviner.

La Reyne
Mais vous l'estes beaucoup en celuy de mal faire,
Et de dissimuler un acte sanguinaire.
Emporté par la peur d'un juste chastiment,
N'avez-vous pas, Cruel, consenty leschement,
Que Selim, ce Brutal, fist mourir cette Belle,
Dans ce Gouffre où preside une nuict eternelle ?
Il a sçeu, le Perfide, en secret y passer,
Et fume encor du sang qu'il vient de verser.

Alphonse
Le Ciel durant ce meurtre estoit-il sans tonnerre ?
Mais cherchons l'Assassin au centre de la terre :
Il a d'un bras sanglant pour jamais abbatu
Le Temple, où la Beauté servoit à la Vertu
Mais toy seul en es cause, & tu mourras Barbare.

La Reyne
O Dieu ! Que faites-vous ? Vostre raison s'égare ;
Oser tirer l'espée en presence du Roy !

Alphonse
Ce traistre oser encor parestre devant moy !
Ha ! Si vos Majestez ne me rendent justice,
Je seray le bourreau des bourreaux de Clarice ;
Quel Buzire en rigueur n'ont-ils point surpassé ?
Tous deux fument encor du sang qu'ils ont versé,
Et ce sang est sorty des blessures mortelles,
Dont ils ont tout couvert la merveille des belles ;

Et ce sang est sorty de mon cœur, non du sien,
Puis qu'elle en avoit fait eschange avec le mien ;
Mais soit elle en des lieux où se forme la peste
Soit elle en un séjour encore plus funeste,
Soit-elle dans l'Enfer, si l'Enfer peut avoir
Un ange le plus beau que le Ciel face voir ;
Ne me refusez point, souffrez que j'y descende,
Et des derniers devoirs les honneurs je luy rende ;
Je fermeray ses yeux, qui seuls luisoient aux miens,
Et faisoient d'un regard ou mes maux ou mes biens ;
Je fermeray sa bouche à nulle autre semblable,
Qui fut de mes destins l'Oracle veritable,
Et j'enseveliray d'une tremblante main,
Ce corps, qui paroissoit plus celeste qu'humain.
Apres souffrez, grand Roy, qu'au tombeau je la porte,
Et m'enterre tout vif aupres de cette morte :
Mais la Parque s'appreste à terminer mon sort,
Je vivois en sa vie, & je meurs e sa mort.

Le Roy
Sa mort sera vengée ; Ouy tu mourras perfide,
Qui merites le nom de l'Amant homicide,
Pour avoir fait tuer l'objet de ton amour.

La Reyne
Je vous aurois plustost mis cette Histoire au jour,
N'estoit que mon esprit taschoit par artifice,
A forcer ce menteur d'avouer sa malice :
Escoutez donc, Seigneur, un tragique accident,
Qui du courroux celeste est un signe evident,
Capable d'effroyer cette aveugle impudence,
Qui nous dépeint là haut un Dieu sans providence,
Un Dieu qui des mortels ne daignant s'offenser,
Ne prend soin de punir, ny de recompenser,
Et qui les bras croisez laisse aux causes secondes
La conduite des Cieux, des terres, & des ondes.
Quand Alphonse tantost m'a dit sa vision,
Je l'ay prise d'abord pour une illusion :
Mais de quelques transports qu'il eust l'ame comblée,
Voyant que sa raison n'en estoit point troublée,
Que Clarice estoit belle à pouvoir tout charmer,
Que Haly n'estoit pas incapable d'aymer,
Et que l'endroit du bois où si tost à sa veue
Ce Prince m'asseuroit qu'elle estoit disparue,
Menoit soubs ce Palais dans cet antre escarté,
Quels soupçons n'ay-je pris de sa fidelité ?
Certes il m'est d'abord tombé dans la pensée,
Que peut-estre d'amour la sienne estoit blessée ;
Qu'il adoroit Clarice, & cachoit à nos yeux,
Dans ces lieux souterrains un chef d'œuvre des Cieux :
Aussitost desirant d'esclaircir tous mes doutes,
J'ay fait à petit bruit de secrettes routes,
Descendre là dedans quelques hommes armez,
Et d'autres qui tenoient des flambeaux allumez :
Mais comme apercevant ce Miracle du monde,
Ils couroient pour l'oster de la Grotte profonde,
Selim s'approchoit d'elle, & sans un prompt secours,
Ou la corde, ou le fer eut terminé ses jours.

Alphonse
Quoy, n'est-elle pas morte ? O preuve nompareille
Que sur les Innocens l'Eternel toujours veille :
Mais croiray-je un miracle à moins que de le voir ?

La Reyne
A peine celuy-cy se peut-il concevoir ;
Il a voulu fuyr, en les voyant parestre ;
Mais au mesme moment ils ont saisi le traistre,
Qui craignant de mourir par la main d'un bourreau,
Par la sienne est tombé sanglant sur le carreau ;
S'est laissé dans le corps la dague meurtriere,
S'est debatu long-temps, en mordant la poussiere,
A maudy son destin, injurié les Cieux,
Et ce grand Criminel est mort en furieux.

Le Roy
Donc Celuy qui voit tout, & rend à tous justice,
A sauvé la Vertu des embusches du Vice !
Donc le sang du Coupable a le fer arrosé,
Que contre l'innocente il avoit aiguisé :
Un Meschant, dont la rage à ce poinct est venue,
Ne fait rien de meilleur qu'à l'heure qu'il se tue :
Mais avant que mourir n'a-t'il rien confessé ?

La Reyne
S'estant luy-mesme ainsi mortellement blessé ;
Je peris, a-t'il dit, mais Haly, mon cher Maistre,
Quelque belle à tes yeux que Clarice puisse estre,
Devois-tu pas d'abord, te voyant découvert,
Immoler ton amour, perdant ce qui te perd ?
J'ay demeuré long-temps à pouvoir l'y resoudre,
Et cependant sur moy j'oyois gronder la foudre ;
Enfin elle est tombée, & ton retardement,
Comme à moy te prepare un sanglant monument.
Là cessant de conter cette affroyable Histoire,
Que pour ces nouveautez on aura peine à croire,
Il a voulu tirer le poignard de son flanc,
Mais l'ame en est soudain sortie avec le sang.

Le Roy
Se verra-t'il jamais d'avanture semblable ?

La Reyne
Pensez-vous que Haly la tienne veritable ?
On ne luy peut sans crime aucun crime imposer.
Mais paroissez, Clarice, & venez l'accuser.

SCENE QUATRIEME

La Roy, la Reyne, Alphonse, Clarice, Haly, Fernand.

Alphonse
O Ciel ! C'est elle-mesme.

Haly
Est-ce un charme ? Est-ce un songe ?

La Reyne
Estes-vous à ce coup convaincu de mensonge ?
Voyez-la de plus près, la connoissez-vous bien ?
Vous changez de visage, & ne respondez rien.

Le Roy
Le silence vaut mieux que tout ce que peut dire
Ce Fourbe à qui l'enfer ses mensonges inspire.

Haly
Hé Sire !

Le Roy
Qu'on le traisne au fonds d'une prison,
Qui combatte d'horreur avec sa trahison ;
Et que publiquement la main de la Justice,
A son crime nouveau donne un nouveau supplice :
On meine Haly en prison.
Qui ne se vange point a le cœur abbatu,
Et qui pardonne au Vice offense la vertu.

Clarice
Roy le meilleur des Roys, la meilleure des Reynes
Vous a fait à la fin briser toutes mes chaines ;
Et changer pour jamais mes douleurs en plaisirs,
Qui passent de bien loin l'espoir de mes desirs :
Mais si vostre bonté proche de la divine,
Ne veut qu'à tant de fleurs il se mesle une espine,
Sauvez qui ma sauvée, espargnez le, ô grand Roy !
S'il est vray que sans luy ce seroit fait de moy.

Le Roy
Quel Dédale est cecy ! Ses destours sont sans nombre,
Et la nuict où j'estois a redoublé son ombre :
Haly vous a sauvée !

Clarice
Ouy Sire, il est ainsi,
Et bien tost sur ce point vous serez esclaircy.
A moy-mesme le Ciel m'ayant abandonnée,
Pour avoir murmuré contre ma destinée,
J'ay voulu, sans respect de la foy que je tiens,
En me precipitant rompre tous mes liens,
Mais comme ayant à force une fenestre ouverte,
Je m'allois eslancer à ma derniere perte ;
Il m'en a retenue, arrivant par bon-heur,
Au poinct que j'immolois ma vie à mon honneur.

Le Roy
Pour perdre vostre honneur il sauvoit vostre vie,
Mais d'où vient ce billet ? Contentez mon envie ;
Vous l'a-t'il fait tracer cet infidelle Esprit ?
Clarice
Avant qu'il arrivast, ma main l'avoit écrit,
Pour le justifier d'un trepas si funeste ;

Le Roy
O ! De vostre bonté preuve trop manifeste !
Mais qu'il a bien par là caché sa trahison !
Qui n'eust dans cette coupe avalé le poison !

Alphonse
Un mensonge amoureux est faute bien legere,
Quoy que je sois Amant, je me suis nommé frere,
Et si tous les menteurs estoient punis de mort,
Il faudroit me resoudre à voir finir mon sort.

Le Roy
Si je luy pardonnois, je serois pau sensible.

Alphonse
Est-il crime d'amour qui ne soit remissible ?

Le Roy
Le sien meriteroit un supplice eternel.

La Reyne
N'estes-vous pas clement plus qu'il n'est criminel ?
Vostre bonté, Seigneur, sa malice surpasse.

Le Roy
Puisque les Offensés me demandent sa grace,
Qu'il vive, & qu'à jamais ces deux jeunes Amans
Soient libres, & comblez de tous contentemens.

Clarice
Quel bon-heur arrivant contre toute apparence,
Pouvoit de tant de biens me donner espérance ?
O clemence adorable !

Alphonse
O Prince genereux !
Qui de vostre vertu ne seroit amoureux ?

Perside ou La Suitte d'Ibrahim Bassa

(Tragédie, 1644)

Nicolas Marie *dit Desfontaines*

Édition : Mary Nicolas, *Perside ou La Suitte d'Ibrahim Bassa*, T. Quinet, 1644.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

Monseigneur,

Voicy la plus genereuse & la plus illustre de toutes les femmes qui se vient jetter aux pieds du plus illustre & du plus Genereux de tous les hommes ; Elle sçait que vostre Maison est le Temple de la Vertu, & qu'elle a este de tout temps l'Azile de ceux que la fortune expose aux atteintes du mal-heur. Cette verité quelle à apprise aux extremitez de la Terre & en des Regions où vos Ancestres ont signalé glorieusement & leurs armes & vostre nom, la fait résoudre à venir chercher en France, & dans vostre protection le repos qu'elle n'a pû trouver en son Pays. Le fort de la guerre qui fit succomber sa Patrie la rendit Prisonniere d'un Monarque dont elle se fit un Esclave ; & maintenant un destin plus favorable la rend volontairement Esclave d'un Prince pour qui elle a autant d'inclination & de respect, qu'elle eust pour l'autre d'aversion & de severité. Aussi faut-il advouer Monseigneur, que quelque grand que fust Soliman, il ne posséda jamais si advantageusement que vous tant d'admirables qualitez, qui vous rendent aujourd'huy la merveille de nostre siecle, à la honte du passé, & au desespoir de l'advenir. Peut-estre qu'en parlant ainsi de vostre Grandeur, j'offence vostre modestie ; mais Monseigneur, permettez que je combatte une de vos vertus pour faire esclater toutes les autres, & ne me forcez point d'escouter cette ennemie de ses propres louanges dans le dessein que j'ay de publier des choses que l'envie mesme ne sçauroit desadvouer sans injustice, ny la France oublier sans ingratitude. Toutesfois ce seroit vouloir comprendre dans une lettre ce qui meriteroit des volumes entiers ; de si hautes merveilles ne se peuvent exprimer par des termes ordinaires. Aussi veux-je qu'en une si noble matiere l'admiration soit toute mon Eloquence, & que l'adveu de mon impuissance soit le crayon de vostre Grandeur, C'est assez que l'on sçache que vos devanciers ont tousjours este les plus fermes colonnes de cette Monarchie, & qu'estans vieillis dans les charges les plus considerables de cette Couronne, ils ont laissez un Heritier qui acheve aujourd'huy ce qu'ils ont autrefois si genereusement commencé. De quelque costé qu'on jette les yeux dans vostre Illustre Famille, on n'y void que des marques celebres, & partout de glorieux tesmoignages de fidelité, de prudence, de generosité, & de valeur. Vous adjouterez, s'il vous plaist, Monseigneur, à tant de celebres actions le secours que vous demande cette belle Perside, que je vous presente, quelque aymable quelle puisse estre, elle n'est pas sans ennemis, & comme autresfois sa beauté causa la perte de sa vie ; peut-estre que desormais on tâchera de luy ravir la gloire qu'elle espere de sa vertu ; mais si vostre grandeur entreprend sa deffence, elle redoutera peu les traits de l'envie, & ses ennemis seront foibles si vôtre bonté se declare en sa faveur. C'est dequoy elle vous conjure avec tout le zele & toute la passion dont elle peut estre capable, & j'espere que vous luy accorderez cette grâce, bien qu'elle vous soit demandée, par la personne du monde qui merite le moins, mais qui desire plus passionnément d'estre toute sa vie,

MONSEIGNEUR,
De vostre GRANDEUR,
Le très-humble-tres-obeissant & tres affectionné serviteur,

LES PERSONNAGES

SOLIMAN, *Second Empereur des Turcs*.
ERASTE, *Favory de Soliman amoureux de Perside*.
ACHMAT, *Bassa de la mer, amoureux d'Herminie*.
PYRRUS, *Bassa rival d'Achmat*.
HALY, *Bassa confident d'Achmat*.
PERSIDE, *Dame Rhodienne amante d'Eraste*.
HERMINIE, *Fille d'Amurat prisonnière de guerre*.
ALCOMIRE, *Dame de Constantinople Rivale d'Herminie*.
ORMANE, *Suivante de Perside*.
Troupe de Jannissaires.

La Scene est au Serrail, de dehors à Constantinople.

ACTE I

SCENE PREMIERE

Soliman & sa suitte, Eraste, Herminie & sa suitte. Dès l'ouverture du Théâtre paroisteront des deux costez les drapeaux de Rhodes, & ceux de Bellegrade.

Eraste
En quel estat, Seigneur, faut-il que je paroisse ?
Quel rang dois-je tenir au pres de ta Hautesse ?
Si devers ces drapeaux elle tourne les yeux
Elle me recevra comme victorieux,
Mais de l'autre costé ces marques de ta gloire
Par un pompeux esclat effacent ma victoire,
Et ces nobles témoins à mes yeux trop connus
M'aprennent que te suis au rang de tes vaincus :
En quelque estat pourtant que je puisse paraistre
Ou vainqueur ou vaincu, je reconnoy mon maistre,
Trop heureux si de toy j'obtiens la qualité
De sujet plein de zele & de fidelité.
Rhodes par ta valeur a tes loix asservie
Et moins digne a mes yeux de pitié que d'envie,
Et je vois sans regret mon Pays abatu
Rendre un illustre hommage à ta haute vertu,
Si lors que tu le pris pour objet de ses armes
Je refusay l'honneur d'y mener tes gens-darmes,
Ce n'est pas que son sort ne me fust apparent
Mais cest que je voulois qu'il t'eust pour conquerant
Et que la qualité du bras qui le surmonte
Par le rang du vainqueur diminuast sa honte,
Contre luy ta Hautesse a fait un juste effort
Et moy je ne pouvois le combattre sans tort,
Je me rendois ingrat, attacquant ce rebelle,
J'estois traistre envers luy, si je t'estois fidele ;
Et quelque heureux succez qu'eut produit ma valeur
Mon triomphe eust sans doute estouffé mon honneur,
Au lieu que par une autre & plus juste victoire
J'ay signalé Seigneur t'on nom & ma memoire,
Soubzmis à ton Empire un Royaume puissant
Et forcé le Soleil à craindre le Croissant,

Soliman
Tu me fais tort Eraste, & ton respect m'offence
Si retournant vainqueur de l'effroy de Bizance,
Apres ce grand exploit tu peux encor douter
En quelle qualité tu te dois presenter,
Ton insigne valeur te peut assez apprendre
Aupres de Soliman le rang que tu dois prendre,
Et nonobstant l'orgueil d'un suprême pouvoir
Je sçay bien de quel front je te dois recevoir,
Je lis sur ces drapeaux le destin des Rebelles
La prise de Belgrade, & la mort de Gazelles,
Qui sans doute en ses murs ayma mieux s'enterrer
Que d'attendre sa prise ou que s'en retirer.

Eraste
Tu l'as dit Soliman, il est mort ce rebelle
Ouy Seigneur, il est mort, mais sa mort est si belle,
Et son dernier moment le rend si glorieux
Que son trespas sans doute à fait des envieux,
Il est mort : mais comment ? Dans les bras de la gloire
Après m'avoir deux fois arraché la victoire,
Et contraint tes soldats de ceder aux efforts
Que son bras feudroyant fit sentir aux plus forts,
D'abord que par ton ordre il me voit en campaigne
Il quitte les ramparts, il sort, il me desdaigne,
Et superbe advançant à la teste des siens
Sans attendre le choc il attacque les miens
En ce premier abord sa valeur ou sa rage
Malgré ma resistance à beaucoup d'avantage,
Dans sa temerité son dessein reussit
La mort va par les rangs que son fer esclaircit
Et je me vois reduit en ce desordre extréme
Par un beau desespoir de me perdre moy-mesme,
Ou de rendre au soldat de frayeur abatu
Par un traict genereux sa premiere vertu.
Voyant doncq que la peur d'une entiere deffaitte
Luy faisoit mediter une indigne retraitte,
Et que les plus hardis cédans de toutes parts
Taschoient de se sauver avec leurs estendarts
Je me saisis du tien d'une ardeur infinie
Et le lance au travers de l'armée ennemie,
A cet objet chacun sent un noble couroux
La honte les ranime & les remeine aux coups,
Ou tousjours le despit embrazant leur courage
L'ennemy céde enfin à ce dernier orage
Et mon Rival superbe est trop tard adverty
Que l'heur qui le suivoit à quitté son party.
Presque seul il demeure engagé dans la presse
Il ne s'estonne pas, il frappe, il tue, il blesse,
Il attacque, il deffend, & son courage est tel
Que parmy tant de morts il paroit immortel :
On le craint, on l'admire, on fuit à sa rencontre,
Je le cherche, & bien-tost sa valeur me le montre,
Je l'arreste, & de peur qu'en ce combat fatal
Il m'eschappe, je joints & j'abas son cheval,
Prevoyant le danger l'insolent saute à terre
Et me rend la pareille à coups de Cimeterre :
Nous voyants main à main, tous deux piquez d'honneur
Tous deux sans advantage & tous deux pleins de cœur,
Compagnons, dis-je aux miens, l'aissez moy cette gloire
Que je puisse tout seul achever la victoire,
A moy seul appartient ce genereux effort
Soyez doncq seulement les tesmoins de mon sort,
J'ordonne, on m'obéit, nostre combat commence,
J'attacque mon Rival, il se met en deffence,
Et sçait si vaillamment soustenir mon assaut
Que plus il perd de sang plus son courage est haut :
Mais malgré ce grand cœur sa force enfin le laisse
Son corps percé de coups chancelle de foiblesse,
Et se voyant ainsi sur le point de périr
Je n'ay pu me dit-il te vaincre, il faut mourir
C'est à quoy maintenant mon honneur me convie
Et je vay satisfaire à cette illustre envie,
Je le veux empescher, mais inutilement
Car son fer est plus prompt que mon empechement.
Il tombe, & par ce trait d'une constance extréme
Ce grand cœur en mourant triomphe de luy mesme,

Soliman
Puisque Rhodes produit de si braves guerriers
Par la juge combien m'ont cousté mes lauriers,
Juge pour asservir un peuple opiniâtre.
Combien nous avons eû d'Erastes à combattre,
Certes, lorsque j'ay veu des cœurs si resolus
J'ay creu plus d'une fois mes desseins superflus,
Et que mille vaisseaux combattans leur audace
Reverroient sans effect le Bosphore de Thrace.
Mais en fin ma valeur & le sort m'ont soubmis
Les plus d'eterminez de tous mes ennemis,
Tu sçauras le succez de toutes nos batailles ;
Mais cet assez parlé de tant de funerailles,
Il est temps que la paix succede à tant de maux
Et que je donne un prix à tes nobles travaux,
J'ay receu de tes mains le fruict de ta conqueste
Et de ma part aussi la recompense est preste,
Voy cet objet divin, cette illustre beauté
Ou preside la grace avec la majesté,
Je te la donne Eraste, & croy qu'en Herminie
Je te faits un present de valeur infinie,
Il est vray que le sort là soubmise à mes lois
Mais son merite peut se soubmettre des Rois ;
Et moy mesme aujourd'huy je confesse sans honte
Que malgré mes efforts sa beauté me surmonte,
Et qu'icy tous mes sens revoltez contre moy
Ne la cederoient pas à tout autre qu'à toy.

Eraste
Puisque ce rare objet à l'honneur de te plaire
Ton Eraste Seigneur, n'est pas si temeraire,
Que de jetter les yeux ou des vœux indiscrets
Sur un bien qui pouroit te couster des regrets
Tu ferois trop pour moy donnant cette Princesse
Elle a des qualitez dignes de ta hautesse
Et si je consentois au don que tu me faits
Ta generosité trahïroit tes souhaits.
Ne faits point cet effort dont ton rang te dispence,
L'honneur de te servir m'est trop de recompence,
De tes contentemens je forme mes plaisirs,
Et ce rare bon-heur borne tous mes desirs.

Soliman
Eraste, encor un coup je t'advouray sans feinte
Que pour cette beauté je restes quelqu'atteinte,

Mais quelques doux attraits qu'ayt un bien si charmans
Ton insigne valeur me touche esgalement,
Et voyant ton ardeur & si pure & si forte
Sur mes affections ton merite l'emporte.
Puisque tes volontez se forment de mes vœux
Ne me conteste plus ce laurier que je veux,
J'ay fait sur mon amour triompher ta vaillance,
Laisse toy maintenant vaincre a ma bien-veillance
Accepte de ma main…Quoy vous me resistez ?
Comme il va pour prendre la main à Herminie, elle refuse.
D'où provient cet orgueil ? N'aist il de vos beautez ?
Quoy ? Par-ce que j'ay dit qu'elles m'ont fait esclave
Cet œil imperieux faict le vain, & me brave ?
Obeissez Madame, & vous connoissez mieux.

Herminie
Je me connois Seigneur, & j'atteste les Dieux,
Que ce que ta hautesse a pris pour arrogance
Est un trait de courage autant que de prudence,
Je sçay ce que je suis, & ce que je te dois,
Je sçay que le d'estin ma soubzmise à tes loix,
Et je nignore pas que j'aurois peu de grace
En un si triste estat de montrer de l'audace.
Mais mon sort ne rend pas mon esprit si confus
Qu'il ne scache au mespris apposer le refus.

Soliman
Vous redoutez un mal qui n'a point d'apparence
Quoy ces profons respects, & cette defference,
Qu'à vostre occasion Eraste m'a fait voir
Vous chocquent.

Herminie
Non Seigneur, il a fait son devoir,
Il te doit cet honneur, il te doit cet hommage.

Soliman
Quel est doncq ce mespris que craint vostre courage ?

Herminie
Celuy que ta Hautesse eut enfin reconnu
Si ma juste froideur ne l'eust pas prevenu.

Soliman
Eraste, as-tu conceu quelque haine pour elle ?

Eraste
Je ne suis pas si lache, & Madame est trop belle.

Herminie
Il en est à vos yeux de plus belles que moy.

Soliman
Mais s'il vous aime enfin recevrez vous sa foy ?

Herminie
Alors que j'auray veu des effets de sa flame
Il verra le pouvoir qu'il aura sur mon ame.

Soliman
En louant vos beautez il montre son amour.

Herminie
La louange est un bien qu'on prodigue à la Cour
Et qu'Eraste obligeant donneroit à toute autre,

Eraste
S'il voyoit un merite aussy grand que le vostre,

Herminie
Ces complimens adroits & ces subtilitez
Font voir bien moins d'amour que de civilitez,
Avant que mon cœur ayme & que ma foy s'engage
Je veux d'autres devoirs qu'un frivole langage.

Soliman
Un courage si franc est rarement trompeur,

Herminie
Le temps seul me poura guerir de cette peur,

Soliman *à Eraste*
Il fault à ses desirs accorder quelque chose.

Eraste
J'obéis sans contrainte a la loy qu'elle impose
Certain que mon amour & ma fidelité,
Seront un rare exemple a la postérité.

Soliman
Voila desja Madame un effet de vos charmes,

Herminie
J'en doute.

Soliman
Ce pendant va mettre bas les armes.
Et puis viens temoigner que tu peux tour à tour
Joindre aux Lauriers de Mars les myrthes de l'amour.

SCENE SECONDE

Soliman, Herminie & suitte.

Soliman
Ne dissimulez plus belle & sage Herminie
Dites-moy franchement toute feinte bannie,
D'où naissent vos froideurs, & qu'elle opinion
Vous porte pour Eraste à tant d'aversion ?
Quel est le fondement de vostre deffience ?
Est-ce une conjecture, ou quelque experience ?
A-t'il autresfois veu vos celestes beautez ?
L'orgueil a-t-il paru parmy ses qualitez ?
A-t'il trompé vos vœux par des promesses vaines ?
Poussé de faux soupirs, entretenu vos peines ?
Ou croyez vous enfin qu'en quelque occasion
Il ait manqué d'amour, ou de discretion ?

Herminie
Non Seigneur, ton Eraste est la mesme prudence
Il est noble, il est franc, il est sans insolence,
Et bien qu'il n'ait jamais jetté les yeux sur moy
Je sçay pourtant qu'il est plein d'ardeur & de foy,
Que sa discretion jointe à sa modestie
N'est de ses qualitez que la moindre partie,
Et qu'il n'est point de cœur quelq ; orgueil qu'il ayt eu
Qui n'ayt plus d'une fois envié sa vertu.

Soliman
Pour quoy doncq aupres d'elle estes vous sans atteinte ?

Herminie
Elle me toucheront si j'avois moins de crainte.

Soliman
Mais la crainte est injuste ou tout est si parfaict.

Herminie
De ses perfections c'est pourtant un effect.

Soliman
Mais vous mesme advouez que son ame est fidelle,

Herminie
Et je crains injustement à cause qu'elle est telle.

Soliman
Ce discours est obscur parlez plus clairement.

Herminie
C'est qu'il ayme Seigneur un objet si charmant,
Qu'en-vain j'espererois de porter son courage
A me rendre jamais un volontaire hommage,
Il ayme trop ses fers, il les trouve trop beaux
Pour vouloir de ma main en prendre de nouveaux.
Connoissant une amour & si rare & si forte
Mais on nous interompt.

Soliman
Qu'est-ce ? Achevez n'importe.

Herminie
Non Seigneur, ta Hautesse aura plus de plaisir
Si je t'en entretiens avec plus de loisir,
Cet esclaircissement est de trop longue haleyne

Soliman
Bien donques à tantost.

SCENE TROISIESME

Soliman, Herminie & suitte.

Soliman
Parlez, qui vous ameine ?

Pirrus
Je te viens advertir qu'Achmat vient darriver
Il demande à te voir.

Soliman
Qu'il me vienne trouver

Pirrus
Je croy pour cet effect qu'il attend à la porte.

Soliman
Qu'il entre.

Herminie
N'est-il pas à propos que je sorte ?

Soliman
Vous le pouvez.

Herminie
Adieu.

SCENE QUATRIESME

Soliman, Pyrrus, Achmat, Perside, & suitte.

Soliman
Que voy-je justes Dieux ?
Quel Ange de lumiere apparoit à mes yeux ?

Celle qu'on dit jadis qui regnoir en Cythere
Et qu'autres-fois amour advoua pour sa mere,
Bien qu'on l'ait estimée une divinité
N'eust jamais tant d'attraits qu'en à cette beauté.
Mais peut este qu'aussi n'est elle pas mortelle.
Qu'est-ce doncq cher Achmat ? Dites moy, que veut elle ?
Attendroit-elle bien quelque grace de nous ?
Ah ! J'implore la sienne, & j'attends à genoux.

Achmat
Ah Seigneur que faits tu ? Quoy Soliman s'abaisse
Ah cet abaissement offense ta Hautesse,
Cet honneur tappartient, il est de son devoir
Elle te le doit rendre & non le recevoir,
Ta puissance aujourd'hui sur elle souveraine
En peut faire une esclave.

Soliman
Ou plutost une Reyne
Ouy Madame, esperez de mon affection
Des faveurs au de-la de vostre ambition,
Attendez tout de moy grandeur, sceptre, couronne,
Richesses, dignitez, je vous les abandonne
Et loing de vous traitter avec quelque rigueur
A tous ces beaux presens je veux joindre mon cœur.

Perside
Apres avoir senty la fureur de tes armes
Tes faveurs Soliman ont pour moy peu de charmes
Et j'aurois peu de grace en l'estat ou je suis
De recevoir tes dons quand tu faits mes ennuis :
Ton amour de trop pres suit icy ta furie
Ta main degoute encor du sang de ma Patrie
Et de quelque costé que je tourne les yeux
Je vois de nos mal-heurs les tesmoins odieux,
Garde donc tes presens, & croy si je respire
Que mon ambition n'est pas pour un Empire,
Qu'un plus juste desir me conservoit le jour,
Mais mon espoir est mort.

Soliman
Et non pas mon amour,
Cessez chere beauté de m'estre si cruelle
Ou si vous imittez cette ville rebelle.
Dont l'obstination ma bravé si long-temps
Et cousté pour l'avoir cent mille combattans,
Permettez pour le moins a ce cœur qui vous ayme
Qu'il espere qu'un jour vous en ferez de mesme,
Et qu'après cent combats mon invincible amour
Pourra de vos rigueurs triompher à son tour.
Je mets en ce bon-heur le comble de ma gloire
Et si j'obtiens sur vous cette illustre victoire,
Tout l'Univers conquis par mes nobles travaux
Sera le recompense & le prix de vos maux.

Perside
Non, ne te flates point d'une vaine esperance
Rhodes à succombé, mais non pas ma confiance,
Et quoy que son d'estin m'ayt mis en ton pouvoir
Je sçay bien quelles loix mon cœur doit recevoir,
Il est tel que mal-gré ta puissance supreme
Il me rendra tousjours arbitre de moy mesme,
Tu me peux mettre aux fers & my faire souffrir
Mais non pas s'il me plaist m'empescher de mourir.
Soliman
Vos yeux ont des appas trop puissans & trop rare
Pour produire en mon cœur des effects si barbares,
Les tourments n'y les fers ne sont pas faicts pour vous
Et vous taschez envain d'exciter mon couroux,
Ce noble orgueil me plait, cette rigueur me charme
Si le depit m'aigrit, la pitié me desarme,
Et dit tacitement à mon cœur amoureux
Que le seul desespoir vous rend sourde à mes vœux,
Que le temps & mes soins vous rendront plus sensible,
Et qu'enfin vous perdrez le tiltre d'invincible,
Alors que vos esprits de douleur accablez
Dans un lieu de repos se verront moins troublez.
Flattez de cet espoir je consens des cette heure
Que ce prochain Palais vous serve de demeure.
Prenez en soin Achmat.

Perside, *s'en allant*.
Que mon sort seroit beau
Si plutost qu'un Palais il m'offroit un tombeau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE

Soliman, Herminie, Achmat, Pirrus

Soliman
Mais me dites-vous vray ? Quoy, cette belle Esclave
Qui mesprise mes vœux, qui me fuit, qui me brave
Est cet objet charmant dont vous vouliez parler
Quand l'abord de Pyrrus nous est venu troubler ?
Ah ! Certes si cest là cette Illustre Perside
Qui put porter Eraste à ce juste homicide,
Dont le coup la forcé de venir en ma Cour
Je ne m'estonne plus d'un si parfait amour,
Je ne m'estonne plus qu'il vous ait refusée
Ny qu'elle est à mes yeux ma grandeur m'esprisée,
Un feu si bien espris s'esteint malaisement
Et le cœur qui le sent brule éternellement.

Herminie
Ouy c'est elle Seigneur, des qu'on te la nommée
Dans mon opinion je me suis confirmée.
Et ce nom si celebre a donné du credit
Aux merveilles qu'Achmat devant toy m'en à dit,
Il est vray que charmé de sa grace infinie
Eraste peut sans tort mespriser Herminie,
Mais Perside Seigneur, avec peu de raison
Ta faict voir tant d'orgueil assez hors de saison
Quand les rigueurs du sort nous rendent mal-heureuses
Il sied bien quelque-fois, d'estre un peu genereuses,
Mais lors qu'un tel vainqueur nous reduit à ce point
Il faut à ce grand cœur que le respect soit joint,
Et que l'humilité retenant nostre langue
Nos pleurs & nos souspirs fassent nostre harangue.

Achmat
Celles qui pour le jour ont encor du soucy
Douce dans les mal-heurs se gouverner ainsi,
Mais quand le desespoir rend la vie importune
On na plus de respect, on brave la fortune.
Et pour haster ses coups au lieu de la flatter
Par des termes hardis on tâsche à l'irriter.

Herminie
Je le veux croire Achmat, mais l'exemple en est rare
La vie est un tresor dont chacun est avare,
Un mal-heureux Amant court tousjours au trépas
Il en faict les desseins, mais il ne le suit pas,
Il l'apelle à son aide au mal qui le tourmente,
Mais alors qu'il paroit, son abord l'espouvente
Et force sa raison d'advouer a son tour
Qu'il n'est rien icy bas de si cher que le jour.

Achmat
La frayeur peut beaucoup sur un esprit timide
Mais elle ne peut rien sur celuy de Perside,
Un cœur comme le sien est capable de tout
Il n'est point de dessein dont il ne vienne about,
Prens y garde Seigneur, ordonne qu'on la veille
Où tu perdras bien-tost cette rare merveille,
Qui sans ma vigilance & mes soins assidus
Eust rendu par sa mort mes travaux superflus,
Et ravy le bon-heur d'offrir à ta Hautesse
Le plus charmant objet qu'ayt jamais veu la Grece,

Soliman
Quoy ? Contre ses beaux jours a-telle armé sa main ?

Achmat
Ouy, mais ayant preveu ce projet inhumain,
Je l'ay depuis tousjours de si prez observée
Que de ses propre mains enfin je l'ay sauvée.

Soliman
Où la trouvastes vous ?

Achmat
Au fonds de son palais
Ou n'attendant plus rien qu'un succez tres mauvais,
Cette fiere beauté toute desesperée
S'estoit lors pour mourir sans doute retirée.
Car lors que j'approchay de son appartement
J'entendis ce discours qu'elle tint hautement,
Cher Eraste flatté d'une vaine esperance
Mon cœur a jusqu'icy temoigné sa constance,
Mais puisque le destin ruine mon espoir
Souffre enfin qu'il te rende un funeste devoir,
Reçoy de ta Perside…, à ces mots je m'advance
Et m'ayant faict passage avecque violence,
Je la trouve troublée, & le fer en la main
Hault & prest arrestant cette main criminelle
J'arrache son poignard, & je me saisis d'elle,
Mais elle me fait voir par un autre transport
Le regret qu'elle avoit d'avoir manqué sa mort,
Maudissant son salut & me faisant entendre
Que celuy des vaincus est de n'en plus attendre.

Herminie
Perside ignore doncq qu'Eraste soit icy.

Achmat
Sans doute, & sur ce point je me suis esclaircy.
Car voulant ensoler cette belle affligée,
Et rendre par l'espoir sa douleur allegée,
Je luy dis que bien-tost elle pourroit revoir,
La cause de sa flame & de son desespoir
Qu'Eraste, à ce beau nom ses yeux fondent en larmes

Elle rompt ses cheveux, elle outrage ses charmes,
Et poussant vers le Ciel un pitoiable helas !
Eraste me dit-elle à senty le trespas,
Il est mort, il est mort, & je le voulois suivre,
Lors que ta cruauté ma contrainte de vivre,
Vous vous trompez luy dis-je, ah ! S'il vivoit encor,
Reprit elle, il auroit deffendu son tresor,
Je sçay qu'il m'estimoit beaucoup plus que sa vie
Et qu'il n'auroit pu voir que je fusse asservie,
On l'auroit veu dit-elle au milieu des hazards
Le Cimeterre au poing deffendre nos remparts,
Ou par sa chere veue empescher sa perside
De se rendre aujourd'huy de soy mesme homicide,
Il est doncq au tombeau s'en douterois envain,
Autant que mes mal-heurs son trepas est certain,
Je vis pourtant Achmat, mais je suis asseurée
Que ma perte n'est pas pour long-temps différée,
Et que malgré vos soins, & la force, & le sort
Je sçauray bien rejoindre Eraste par ma mort.

Soliman
Nous l'esperons envain amour que dois-je faire ?
La dois-je abandonner ? Me dois-je satisfaire ?
Escouter mes desirs, la contraindre, ou ceder ?
La rendre a son Eraste, ou bien la posseder ?
Quand je pense aux attraits dont l'ingratte est pourveue
Je ne puis estouffer l'amour que j'ay conceue,
Je sens que son ardeur s'accroit à tout moment
Et que mon cœur se plaist en ce noble tourment,
Mais d'ailleurs quand je songe a cette belle flame
Qui depuis si lon-temps triomphe dans son ame,
Quand je voy cet esprit & si grand & si fort
Souspirer pour Eraste ou courir à la mort,
Ma raison aussitost pour elle se declare,
Et sa fidelité si constante & si rare,
Force ma passion à moderer ses feux
Et de se relascher en faveur de ses vœux,
Eraste d'autre part que j'ayme, & qui l'adore
Qui nourrit dans son sein un feu qui le devore,
Eraste qui ne vit que pour elle & pour moy,
Eraste son amour, Eraste mes delices
Cet Eraste en un mot qui par milles services,
A vaincu ses desdains & ma gaigné le cœur
Se presente à mes sens en superbe vainqueur,
Et semble reprocher à mon ame en flammée,
Qu'a tort je luy ravis cette personne aymée.
Soliman Soliman, enfin que resous tu ?
Quitte quitte l'amour, escoute la vertu,
Par un beau sentiment & d'honneur & de gloire
Emporte sur toy mesme une illustre victoire,
Et montre à l'Univers par ce dernier effort
Que pour te resister il n'est rien d'assez fort.
Qu'on les fasse venir.
Achmat va querir Perside, & Pyrrus Eraste.

SCENE SECONDE

Soliman, Herminie

Soliman
Vous verrez Herminie
Ce que peut la vertu sur un noble Genie,

Herminie
Certes par cet effect de generosité
Tu forces tous les cœurs d'admirer ta bonté,
Et l'on doit advouer que ces aymables charmes
Te font plus aujourd'huy d'Esclaves que tes armes,
Quoy tenir en tes mains un si riche tresor
Un butin, plus charmant que les perles & l'or,
Un miracle d'amour une rare merveille,
Une beauté parfaitte ainsi que sans pareille
Un chef-d'œuvre accomply de nature & des cieux,
Et digne enfin des vœux & des Roys & des Dieux,
Et malgré les ardeurs de ton amour extréme
En obliger un autre, & te vaincre toy mesme,
Ah plus je considere un tel evenement
Plus son divine effect confond mon jugement,
Et ce puissant effort qui te rend adorable
Encore qu'il soit vray me paroit incroyable.

Soliman
Je vous le feray voir, n'en croyez que vos yeux,
Mais Perside s'advance.

SCENE TROISIESME

Soliman, Herminie, Perside, Achmat.

Soliman
Ah traits imperieux !
Regards qui triomphez des plus superbes ames
Que je cheris vos coups, mais que je crains vos flames !
Qu'ay-je dit ? Que ferai-je ? Helas qu'ai-je promis ?
Peux tu vaincre mon cœur de si doux ennemis !
Raison à mon secours, vertu preste tes armes.
Sans toi je ne sçaurois m'opposer à ses charmes,
Et contre mes desirs tous mes sens revoltez
Vont encor sans son aide adorer ses beautez.
Advancez belle ingratte, he bien ce grand courage
A qui rien ne resiste, à qui tout fait hommage,
Vous porte t'il encor à vous priver du jour,
Plustost que de prester l'oreille à mon amour ?
Est-ce un point resolu ? Quoy ! N'est-il pas possible
De vous rendre jamais à mes vœux plus sensible ?
Considerez mon rang, regardez mes Grandeurs,
Escoutez mes soupirs, & voyez mes ardeurs,
Et par ce grand respect que Soliman vous porte

Jugez si vous devez le traitter de la sorte,
Que ferez vous enfin ? Que doit-il esperer ?

Perside
Le plaisir de me voir constamment endurer
Et de respandre enfin & mon sang & ma vie
Plustost que de respondre à sa brutale envie.

Soliman
L'amour que j'ay pour vous adorable beauté
Merite à mon advis une autre qualité,
Car venant de vos yeux ma flame est aussi pure
Qu'estre noble Element au lieu de sa nature
Et je vous puis jurer qu'en cette occasion,
L'honneur et la vertu reglent ma passion.
Quoy sur mes volontez vous rendre souveraine,
Eslever vostre sort au beau titre de Reyne,
Soubzmettre à vos beautez mes Empires & moy
Sont-ce les fondemens des mespris que je voy,
Ah ! Perfide agissez avec plus de justice,
Vostre cœur à vos vœux rend un mauvais office,
De vous faire aujourd'huy par un indigne choix,
Preferer le cercueil a la pourpre des Roys.

Perside
De mesme la victime en pompe couronnée
Avec mille ornemens au supplice est menée,
On ne m'esblouit point par l'esclat des presens
Les fers pour estre d'or ne sont pas moins pesans,
Et mon ame Seigneur, que tu crois si hauteine
Na point d'ambition pour le titre de Reyne,
Si le destin pour elle avoit moins de rigueur
Ses vœux se borneroient à posseder un cœur,
Mais ce cœur, ô fatale & funeste memoire
Ce cœur si precieux à passé l'onde noire,
Et quittant loing dicy sa Perfide et le jour
Emporté qu'ant & luy mes vœux & mon amour.

Herminie
Prodigieuse ardeur ?

Achmat
Admirable constance.

Soliman
Qu'opposeray-je plus à cette resistance ?
Cédons cédons mon cœur, c'est assez combatu
Vostre amour s'est fait voir, montrons nostre vertu.
Perside, puisqu'enfin l'esclat de ma fortune
Au lieu de vous charmer vous la rend importune,
Et qu'un rang moins superbe à pour vous plus d'appas
Je veux à vostre sort en donner un plus bas,
Un des grands de ma Cour, mes plus cheres delices
Qui me rend tous les jours mille illustre services,
Jeune, adroit, liberal, & dont les qualitez
Se pouroient asservir les plus rares beautez
Est le noble party que ma main vous destine
Je veux que vous l'aymyez.

Perside
Ah ! Ce trait m'assassine,
Je veux que vous l'aymiez, vouloir imperieux ?
Dispose-tu des cœurs ? Dispose-tu des yeux ?
Je veux que vous l'aymiez ! D'où naistra cette flame ?
Eraste n'est pas mort, il vit dedans mon ame
Il regne, il regne, encor dedans mon souvenir,
Et malgré ton pouvoir rien ne l'en peut bannir
Change doncq si tu veux ta fatale ordonnance,
Demande un autre effect a mon obeissance,
Ne d'y pas à ce cœur je veux que vous aymiez
Cruel d'y luy plustost, je veux que vous mouriez.
En ce point Soliman je suivray ton envie,
Ouy commande à tes yeux qu'on m'arrache la vie,
Je suis preste à mourir si tu me le permets,
Mais Eraste estant mort je n'aimeray jamais.

Soliman
Perside un grand merite à beaucoup de puissance,

Perside
Quel qui soit, il sera moindre que ma constance,

Soliman
J'espère toutefois qu'il en sera vainqueur,

Perside
Plustost que cela soit j'arracheray mon cœur,

Soliman
Il se laissera mieux arracher par ses charmes

Perside
J'ay des moyens plus seurs que de si foibles armes,

Soliman
Voicy ce cher objet voyons vostre pouvoir,

Perside
Ah ! Ne m'obligez pas seulement à le voir,

Soliman
Ah qui craint le combat redoute sa deffaitte.

Perside
En semblables combats on vainc par la retraitte.

SCENE QUATRIESME

Soliman, Perside, Herminie, Achmat, Pyrrus, Eraste

Soliman
Eraste.

Perside
Justes Dieux !

Soliman
Cet adorable objet
Que le sort de la guerre a rendu mon sujet,
Quoy ? Tu trembles.

Eraste
Mes yeux, qu'avez-vous veu paroistre ?

Soliman
Connois tu cet objet ?

Eraste
Je le dois bien connoistre.
Ah Perside ! Ah Seigneur ! Permets que devant toy
Je luy rende à genoux l'honneur que je luy doy,
Je sçay que ce respect n'est deu qu'à ta Hautesse
Mais pardonne à l'amour cette juste tendresse,
Perside.

Perside
Cher Eraste, ah ! Que mon sort est doux
Qu'heureux sont les malheurs qui me rendent à vous ?
Ah ! Vous me faictes tort par cette defference
Levez vous, c'est assez, Soliman s'en offence.

Herminie *à Achmat*.
Certes ce rare amour ne se peut trop louer.

Perside *à Soliman*
Seigneur je suis vaincue il le faut advouer,
Eraste à sur mon cœur une entiere puissance
Et sa fidelité force ma resistance,
Ta Hautesse tantost par un arrest charmant
Ma commandé d'aymer cet adorable Amant,
Je t'obéis Seigneur, j'accepte mon servage
Et mes vœux t'en rendront un eternel hommage,
Si pour rendre mon-heur plus grand & plus parfaict
Tu confirmes icy le don que tu ma faict.

Soliman
Eraste qu'en dis tu ?

Eraste
Que mon ame est charmée
A l'aspect des beaux yeux dont elle est emflammée,
Que mes sens confondus en cette occasion
Prennent ce que je vois pour une illusion,
Et qu'en l'excez de joye ou ce bon-heur me plonge
Mon esprit seulement pense faire un beau songe.

Soliman
Je sçay bien que d'abord cet objet t'a surpris,
Mais rappelle tes sens, & reprens tes esprits.
Eraste ton cœur ayme, il adore Perside,

Eraste
S'il ne l'adoroit pas il seroit un perfide
C'est le premier objet qui la faict souspirer,
Ce fut aussi sur luy qu'il apprit à tirer,
Et mes yeux arrozans ses belles mains de larmes,
Payerent les premiers le tribut à ses charmes.
Elle approuva mes feux & mon cœur en flammé
Ne l'ayma pas long-temps sans qu'il en fut aimé,
Si bien que mon bon-heur estoit incomparable
Si comme il estoit grand il eust esté durable,

Soliman
Qui put doncq traverser un si parfaict amour ?

Eraste
Catalde un chevalier que je privay du jour,
Et de qui le destin touchant toute la ville,
Me fit auprez de toy rechercher un azile,

Soliman
Qui causa ce desordre ?
Perside
Un celebre tournois
Ou parut son adresse en mille beaux exploits.

Eraste
Ouy Perside & l'amour secondant mon courage
J'obtiens sur mes Rivaux, un heureux advantage
La comme il importoit à ma d'iscretion
Je voulus triompher de mon ambition,
Et sortir inconnu du champ de ma victoire
Mais un si beau dessein fut trahy par ma gloire,
Car un des soustenans jaloux ou curieux
Descouvrir malgré moy mon front victorieux.
Et levant mon arme fit tomber une chaisne
Que je portois au col en faveur de ma Reyne,
Ce cher & riche-don d'une si belle main
Sesgare dans la presse. & je le cherche envain,
Catalde la rencontre, il le prend, il le cache
Et par une action aussi vaine que lache,
Il en faict un present à certaine beauté
Qui lors dans ses liens le tenoit arresté,
L'orgueilleuse s'en pareil il est veu de Perside
Elle le reconnoit, & m'estime Perside,

Croyant que cet objet avois receu de moy
Cette fatale chaine & peut-estre ma foy.
Alors ce faux soupçon allumant sa colere,
L'ingrate me bannit, je meurs, je desespere,
Mais plus par mes regrets je tache à l'adoucie
Et moins je voy d'espoir d'y pouvoir reussir,
Tousjours à sa pitié sa cruauté s'oppose
Et je souffre un tourment dont j'ignore la cause,
Le Sort en fin l'assé de me voir endurer
Apres mille langueurs me permet d'esperer,
Au fort de mes mal-heurs il defille ma veueu
Il me fait descouvrir le serpent qui me tue,
Et me montrant ma chaisne en une indigne main
Me porte qu'ant & qu'ant à ce juste dessein ;
Connoissant la beauté qui possedoit ma perte
Sans luy parler jamais que je l'avois soufferte,
Je l'aborde, l'acoste, & luy faisant la Cour
Je feins adroitement que je brusle d'amour,
Je cajolle, on me croit, elle m'est favorable
Et par un faux tourment j'en cause un veritable ;
Au gré de mes desirs la voyant à ce point
Pour la mieux engager je ne la quitte point,
Je faits le languissant & surtout je la presse
Que par une faveur digne d'une maistresse,
Elle me fasse voir l'estime qu'elle faict
D'un amour qu'à ses yeux je feignois si parfaict,
Sans peine à mes desirs sa volonté se range
Je luy faits un present, & par un doux eschange,
L'aveugle qui ne sçait ou lend un pareil tour
Me redonne ma chaisne & me rend mon amour,
Ravy de ce butin quitte cette Belle
Mais comme en l'admirant je sortois de chez elle,
Catalde me remontre & me void en la main
Ce tresor qu'il voulut me disputer envain,
Car à sa lacheté pensant joindre l'outrage
Je n'oyay dans son sang & sa honte, & sa rage.
Après ce juste coup mon cœur devoit regner,
Mais au contraire helas ! Il fallut mesloigner,
Et mesme en ce desordre où la fureur preside
Je n'eus pas le bonheur de parler à Perside,
Qui receut de ma main au deffaut de mes yeux
Et mes derniers devoirs & mes tristes adieux.

Perside
Ah ! Cesse cher Eraste, au moins s'il t'est possible
Ne me reproches pas un depart si sensible,
Car ce cœur qui jamais ne cessa de t'aymer
S'il le put ressentir ne sçauroit l'exprimer,
Tu sçauras toutesfois que mon deuil fut extrême,
Que tousjours du depuis odieuse à moy mesme
J'ay conspiré cent fois à me priver du jour,
Pour faire par un sang raison à ton amour.

Achmat
J'en puis estre temoing.

Eraste
O vertu sans pareille !
Vouloir pour moy mourir ? Ô prodige ! Ô merveille !
Rare exemple d'amour, & de fidelité
Que ne vous dois-je point apres cette bonté,
Seigneur, si mes exploits ont pour toy quelques charmes
Si tu dois quelque prix au succez de mes armes,
Si tu me crois encor digne de te servir
Contre les nations que tu veux asservir,
Par tout ce que j'ay fait, & ce que je puis faire
Accorde moy, Seigneur, cet illustre salaire,
Accorde moy Perside, où si mon cœur à tort
De pretendre si haut, accorde moy la mort.
A son occasion je la trouveray belle
Car si tu ne veux pas que je vive pour elle,
L'amour & le devoir m'imposent cette loy
Que je meure pour elle, ayant vescu pour moy.

Perside
Je mouray si tu meurs c'est à quoy je suis preste.

Soliman
Pourquoi differes tu Soliman ? Qui t'arreste ?
L'amour est il encor sur tes sens absolu ?
Non non il doit ceder c'est un point resolu,
Triomphe ma raison triomphe, & fais connoistre
Qu'un Dieu mesme aujourd'huy le reconnoit pour maistre.
Vivez heureux Amans, chassez vos desplaisirs
Soliman aujourd'huy saccorde à vos desirs,
Perside est pour Eraste.

Eraste
O grace inesperée.

Perside
Puisse estre ta Hautesse en tous lieux adorée,
Et porter ton renom & ta gloire si loing,
Qu'elle en rende dans peu tout le monde tesmoing.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE

Herminie, Alcomire.

Herminie
Vous vous mocquez de moy m'appelant inhumaine ?
Puis-je le soulager, si j'ignore sa peyne ?
Vous me dites qu'Achmat à pour moy de l'amour,
Où la-t'il fait paroistre, ou ma t'il fait la cour ?
Certes s'il ayme ainsi sa flame est bien secrette.

Alcomire
Et vous pour l'advouer, vous estes trop discrette.

Herminie
Advourois-je une ardeur que je ne connois pas ?

Alcomire
C'est pourtant un effet qu'ont produit vos appas,
Et que sa passion vous auroit faict connoistre,
S'il n'avoit du respect pour l'amour de son maistre.

Herminie
Pour l'amour de son maistre ah ! Quittez cette erreur
Vous offencez les vœux d'un si grand Empereur,
Il est trop genereux, trop puissant, & trop brave
Pour s'abaisser au point que d'aymer une Esclave.

Alcomire
Ne vous deffendez point par cette qualité,
Du pouvoir qu'à sur luy vostre rare beauté,
En cette occasion vous l'estes l'un de l'autre
Le sort vous à facy sienne, & l'amour le faict vostre,

Herminie
C'est illustre captif fait de trop beaux liens
Pour descendre jamais à la honte des miens,
Je suis trop mal-heureuse & Perside est trop belle.

Alcomire
Il brulera pour vous comme il a faict pour elle,
Et comme le destin vous traitte esgalement,
Un jour il vous pourra ceder à vostre Amant.

Herminie
A mon Amant ! À qui ?

Alcomire
Vostre cœur en souspire.
Et vos yeux malgré vous disent vostre martyre,
Ne dissimulez plus advouez franchement
Que sa discretion vous touche.

Herminie
Nullement,

Alcomire
Lorsque d'un si beau trait nous nous sentons atteindre
Il est bien mal-aisé de souffrir & de feindre.
La langue quelque-fois peut bien dissimuler
Mais quand elle se t'aist les yeux sçavent parler
Et le cœur trop pressé des ardeurs de sa flamme
Monstre par ses soupirs les blessures de l'ame.

Herminie
Je soupire il est vray, Mais…

Alcomire
O dieux que je crains !
Elle ayme mon Amant.

Herminie
Que mes soupirs sont vains.
J'ayme j'ayme, & l'objet ou mon amour aspire
C'est Soliman.

Alcomire
He bien.

Herminie
Tu soubs-ris Alcomire,
Mais sâche qu'un grand cœur pour estre malheureux
Na point de sentimens qui se soient genereux,
Et quand il tomberoit du trosne en l'esclavage
Il changeroit de sort, mais nos pas de courage,

Alcomire
Si mon œil Herminie à paru plus riant
Au nom d'un Empereur qu'adore l'Orient,
Apprend que ma gayeté vient de toute autre cause
Que de la passion que ton cœur se propose,
Et que loin de blâmer un si noble dessein
Je tâcherois moy-mesme à le mettre en ton sein,
Si les hautes vertus de ce Prince adorable
Ne m'avoit espargné cet effort agreable.
Suy, croy moy, suy sans peur tes illustres projets
L'amour comme il luy plaist esgalle ses sujets,
Et le sang d'Amurat d'où tu tiens ta naissance
Semble favoriser cette haute esperance.
Soliman je l'advoue est grand, est glorieux,
Mais enfin qu'est-il plus que furent tes ayeux ?
Il regne sur un trosne, il porte un Diadesme,
Jadis tes devanciers le porterent de mesme,
Et tant de qualitez qui te font adorer
Te permettent encor d'y pouvoir aspirer.
Achmat je le confesse, est genereux, & brave

Mais c'est trop peu pour toy.

Herminie
C'est trop pour un Esclave,
Mais quelque passion qui le puisse enflammer
Mon esprit ne sçauroit se resoudre à l'aymer.

Alcomire
Aussi vaut-il bien mieux estre Sultane Reyne
Que femme d'un Bassa.

Herminie
Tu me veux rendre vaine,
Mais de peur que l'appas de ce subtil poison
Ne seduise mon cœur & trouble ma raison,
Souffre que je l'évite & que je me retire,

Alcomire
A dieu belle Herminie,

Herminie
A dieu chere Alcomire,

SCENE SECONDE

Alcomire, Achmat.

Alcomire
Qu'elle m'oste du cœur un estrange soucy
Je craignois son amour, mais Achmat vient icy,
Taschons adroittement de lire dans son ame
Si la belle Herminie est l'objet de sa flame,
Quoy resveur & pensif ?

Achmat
Adjoute encore Amant.

Alcomire
D'un objet sans pareil ?

Achmat
Ah ! Dieux qu'il est charmant
Mais que de peu d'espoir mon amour est suivie.
Et qu'inutilement mon ame en est ravie.

Alcomire
Qu'elle est cette beauté si parfaitte à vos yeux ?

Achmat
Un miracle, un prodige, un chef-doeuvre des cieux.

Alcomire
Son nom ? Cache mon cœur la douleur qui te presse,

Achmat
Alcomire as-tu veu cette jeune Princesse
Que le sort de la guerre à mise entre nos mains ?
Ce sont de ses beaux yeux les regards inhumains
Qui m'ont percé le cœur, & jetté dans mon ame
Malgré ma resistance une invincible flame,

Alcomire
A peyne dans Bizance estes vous de retour
Et desja sa beauté vous donne tant d'amour ?

Achmat
Ouy pour elle desja ma flame est infinie.
Sans d'extremes transports peut on voir Herminie ?
Je l'ay veue il suffit, ses attraits m'ont charmé.

Alcomire
Mais croyez vous qu'un jour vous en soyez aymé ?

Achmat
Peut-estre que d'abord cette belle inhumaine
Mesprisera mes vœux se rira de ma peyne,
Mais sçache qu'a la fin il n'est point de rigueur
Dont un parfait amour ne se rende vainqueur,
Il n'est point de vertu pareille à la constance,
Nous n'executons rien que par son assistance,
Et tous les hauts desseins que nous premeditons
Se perdent quand d'abord nous les presipitons,
Il n'est point de grand cœur que le temps ne flechisse
Il n'est point de mespris qu'un beau feu n'adoucisse,
Et celuy qui sans l'art de bien perseverer.
Obtiendra tost ou tard ce qu'il peut esperer,
Par la suitte du temps, l'or se fait de la terre,
L'air mange les metaux & l'eau creuse la pierre,
Les plus fermes remparts sont enfin renversez,
Et les plus orgueilleux se treuvent abaissez.
Quand on l'espere moins la beauté la plus fiere
Relâche quelque-fois de son humeur altiere,
Et recevant les feux qu'elle mesme a causez
Lance autant de soupirs quelle en a mesprisez.

Alcomire
Mais vous ne sçavez pas que cette imperieuse,
Cette beauté superbe autant que glorieuse,
Brusle pour Soliman, & que ce haut projet
L'empeschera tousjours de cherir un sujet !
Vous sçavez qu'Amurat luy donna la naissance
Que son père estant mort elle quitta Bizance,
Et que pour dissiper la peur qui la saisit
Rhodes fut le sejour qu'à lors elle choisit,
Cette derniere guerre enfin vous la rendue,
Mais lors quelle croyoit que le sort l'eust perdue,

C'est lors quelle triomphe, et que ce noble cœur
Dans sa captivité regne sur son vainqueur.

Achmat
Pour aymer Soliman, ce n'est pas consequence
Qu'un succez si charmant suive son esperance,
Il a voulu tantost la donner au Vizir.

Alcomire
Son inclinaison paroit en ce desir
Et vous devez par la reconnoistre qu'il l'ayme,
Puis qu'Eraste en un mot est un autre luy mesme.

Achmat
Mais c'est par mon moyen qu'Eraste est bien heureux
Et par cette raison il l'a doit à mes vœux,
Perside est ma conqueste, Herminie est la sienne
Un juste eschange veut que ce prix m'appartienne,
Je le dois esperer.

Alcomire *à part*
Tu ten promets beaucoup
Mais j'auray peu d'adresse ou je rompray ce coup.
Allez allez Achmat, allez voir cette belle
Desja malgré le corps vostre esprit est chez elle,
Suivez ce beau desir, mais ressouvenez vous
Que vous pouvez choisir des liens bien plus doux.

Achmat
Ainsi le veut amour, & telle est ma fortune
Je cours apres mon mal, mais je vous importune.

SCENE TROISIESME

Alcomire, *seule*.
Il s'en va dans l'espoir d'estre bien-tost heureux
Ou de se voir aymé comme il est amoureux,
Et moy je reste icy pour essuyer ma honte
Et rompre si je puis le beau trait qui me dompte,
Mais que dis-je bon Dieux, & que puis-je esperer
Si mon cœur soufre un mal qu'il noze declarer,
Et si je suis reduitte à ce mal-heur extrême
De voir qu'un autre objet ma ravy ce que j'ayme,
Rigoureux frein d'amour ! Tyrannique respect
Qui nous faits craindre tout, qui nous rends tout suspect,
Facheuse loy du sexe & de la bien-seance
Pour vous avoir suivis je pert mon esperance,
Mais voicy l'Empereur. Amour esteins mes feux
Ou fay qu'Achmat enfin les rende plus heureux.

SCENE QUATRIESME

Perside, Soliman, Herminie, Achmat.

Perside
Je n'ay plus de regret Seigneur que ta hautesse
Ayt rendu mon Païs tributaire à la Grece ;
Puis qu'un jour ce destin par tes exploits divers
Luy doit estre commun avec tout l'Univers,
Et si le monde entier doit estre ton partage
Rhodes en son mal-heur au moins a l'advantage
Que toy mesme en personne es venu demander
Un bien qu'a tes vertus on devoit accorder :
Mais comme elle en avoit trop peu de connoissance
Qu'elle ne t'a donné qu'apres sa resistance.
S'il t'avoit cousté moins tu l'aurois m'esprisé
Le triomphe est honteux d'un combat trop aisé,
Ta peyne & tes travaux ont relevé ta gloire
Et te forcent sans doute à cherir ta victoire,

Soliman
Je l'estime si fort & suis si glorieux.
D'avoir faict ce qu'en vain ont tenté mes ayeux,
Que je prefererois au reste de la terre,
Les illustres lauriers cueillis en cette guerre
Mais ce qui me les rends & plus chers & plus doux
C'est Perside, qu'ils sont accompagnez de vous,
Apres vostre conqueste il n'est rien d'agreable,
Il n'est rien de charmant, rien de considerable,
Et qui-conque aujourd'huy possede un si beau prix
Peut voir tout l'Univers avecque du mespris.

Perside
Espargne moy Seigneur, ta bonté trop extrême
Fais qu'icy devant toy je me cherche en moy mesme,
Ta faveur me confond, & je ne sçay pour quoy
Tu me rends aujourd'huy l'honneur que je reçoy,
Tu sçais que la raison veut que je le rejette ;
Puisque mon sort m'apprend que je suis ta sujette
Et que toute ma gloire & ma felicité
Dependent desormais de cette qualité,

Soliman
Ah ! Perside arrestez, vous commettez un crime
Quand vostre modestie abaisse vostre estime,
Ce respect vous trahit, & je ne sçay pourquoy
Il veut d'esadvouer les attraits que je voy,
C'est luy que la raison ordonne qu'on rejette
Le sort vous a faict Reyne & non pas la sujette,
Et desormais ma gloire & ma felicité
Dependent tout à faict de cette qualité,

Herminie *à part*.
Il l'ayme il l'ayme encor.

Perside
Ah ! Seigneur ta Hautesse,
Veut esprouver icy jusqu'ou va ma foiblesse,
Mais je puis asseurer que mon ambition
Se limite au bon-heur de mon affection,
Et que si je pretens au rang de souverayne,
Ce n'est que sur un cœur.

Soliman
He bien belle inhumaine
Ce cœur est soubz vos loix, il n'obeit qu'à vous.

Perside
C'est de toy que je tiens un Empire si doux
Et je t'en dois Seigneur, un eternel hommage.

Soliman
Que ce discours me plaist !

Herminie *à part*.
Mais helas ! Qu'il m'outrage.

Soliman *à Achmat*.
He bien mon cher Achmat, est-il soubz le soleil,
Un Prince plus heureux ?

Achmat
Ton heur est sans pareil,
Et tes prosperitez esgallent ta puissance :
Mais Seigneur, ton Achmat attend sa récompence,
Tu sçays ce qu'il a faict, & tu luy dois donner.

Herminie *à part*.
Que pretend-il ô Dieux ? Que va-t-il ordonner ?

Soliman
Ouy je vous dois un prix, mais en cette occurance
Que me demandez vous ? Quelle est vostre esperance ?

Achmat
Seigneur ton Herminie est l'objet de mes vœux.

Herminie *bas*.
Et tu les de ma haine

Soliman
Achmat ouy je le veux,
J'accorde à vos desirs cette belle Herminie.
Vaines pretentions où me reduisez-vous ?

Achmat *à Soliman*.
Que je te dois d'encens pour un arrest si doux.

Herminie
Ah ! Seigneur, qu'a tu dit ? Quelle est ton ordonnance ?
Ne te souvient-il plus du rang de ma naissance,
Quel insigne mal-heur te porte à me haïr,
Jusqu'au point…

Soliman
C'est assez, il me faut obeïr.

Herminie
Triste commandement ! Rigoureuse contrainte !
Mourons, mourons plustot.

Soliman
Estouffez cette plainte.
Achmat allez la rendre à son appartement
Et là vous acquittez des devoirs d'un Amant.
Ils sortent.

SCENE CINQUIESME

Soliman, Perside.

Soliman
Enfin, belle Perside, il faut que je confesse
Devant vos yeux divins mon extreme foiblesse,
Amour encore un coup me reduit aux abois,
Et malgré ma raison me remet soubz vos loix :
J'ay pensé vainement eschapper de mes chaisnes,
Je rentre en mes liens, je retourne à mes peines,
Et mon cœur aujourd'huy trouve son joug si beau
Qu'il ne veut d'esormais le quitter qu'au tombeau,
Recevez vostre Esclave, objet trop adorable
Approuvez son retour, soyez luy favorable,
Par son naufrage mesme, il vous a mise au port
Pour l'y mettre a present faictes un mesme effort,
Vous sçavez que pour vous, il s'est vaincu soy même
Qu'il a trahy ses feux, sa puissance suprême,
Son repos, son bon-heur, sa gloire, & ses plaisirs
Pour se sacrifier au gré de vos desirs,
Maintenant qu'il vous a de tout point satisfaicte
Vous devez consentir au bon-heur qu'il souhaitte,
Et par un traittement aussi juste que doux
Faire aujourd'huy pour luy ce qu'il a fait pour vous.

Perside
Quel charme, justes dieux ! Rend ma veue esblouie,
Confond mon jugement, & trompe mon ouie.
Ce n'est point Soliman qui me paroit icy,
Il a trop de vertu pour emparler ainsi,

Il sçait trop que Perside est constante & fidelle
Pour luy persuader une amour criminelle,
Il sçait trop, il sçait trop qu'elle cherit l'honneur.
Change doncq ce discours insolent suborneur
Et par une action & si lache & si noire
Cesse de m'offenser & de ternir ta gloire

Soliman
Trop charmante beauté sortez de cette erreur,
Et voye à vos pieds mourir un Empereur,
Helas c'est Soliman : mais Soliman en flame
Soliman aux abois, & qui va rendre l'ame
Si vos yeux moins cruels n'empeschent son trespas.

Perside
Tu me parles envain, va je ne te croy pas,
Soliman est discret, Soliman est plus sage.

Soliman
C'est luy mesme pourtant qui vous rend cet hommage.

Perside
Ah ! Si c'est toy Seigneur pourquoy te dements-tu ?
Quel Monstre ? Quel Demon a destruit ta vertu ?
Cette force d'esprit si rare & si connue
Ta t'elle abandonné ? Qu'est-elle devenue,
Ah ! Si c'est moy Seigneur, qui te cause ce tort,
Si ce sont mes attraits qui te troublent si fort,
Banny de tes estats cette beauté funeste,
Fuy ses yeux criminels a l'esgal de la peste,
Evite son abord, et pour la mieux punir.
Détruis-en si tu peux jusques au souvenir
J'ayme mieux que ma mort previenne ton envie
Que de me voir fatale au lustre de ta vie.
Si c'est-la ton dessein je le tiens à bon-heur,
Disposes de mon sang, mais laisse moy l'honneur.

Soliman
Vostre honneur desormais est franc de toute atteinte,
Vous pouvez m'obliger & sans honte & sans crainte
Vous estes au serrail & seule & sans temoing.

Perside
Pour faillir en secret on n'empesche pas moins.
Mais c'est trop escouter un discours qui moutrage
Sortons.

Soliman
A dieu cruelle.

SCENE SIXIESME

Soliman *seul*.
O desespoir ! Orage ?
He ! Bien, que feras-tu Soliman ? Ce mespris
N'est-il pas suffisant à guerir tes esprits ?
Ah bien loing de destruire il augmante ma flame
Elle regne en mon cœur, elle embraze ma flame
Et toutes ses rigueurs profitent aussi peu,
Que font des goutes d'eau pour esteindre un grand feu,
Quand je crois l'estouffer c'est lors qu'il se ralume
Quand je pense estre sain, c'est lorsqu'il me consume,
Et comme dans les airs le tonnerre se fait
Par le rude combat & du chaud & du froit.
Ainsi quand sa froideur vient a choquer ma flame
Il se faict seulement un foudre pour mon ame,
Dont l'invincible trait rend mon cœur abatu
Et sans m'oster le jour luy ravis sa Vertu.
Songe doncq Soliman à ce que tu veux faire
Sois plus respectueux, où sois plus temeraire,
Cesse enfin de languir, & par un prompt effort
Choisis sans differer où l'amour où la mort.

FIN DU TROISIESME ACTE.

ACTE QUATRIESME

SCENE PREMIERE

Achmat, Herminie.

Achmat, *sortant de l'appartement d'Herminie.*
Non, non n'esperez pas me traittant de la sorte
Que sur ma passion vostre rigueur l'emporte,
Je connois la raison qui cause vos mespris,
Je sçay de quelle ardeur vostre cœur est espris,
Et je n'ignore pas qu'une haute esperance
Ne soit le fondement du refus qui m'offence,
Mais apprenez aussi que je sçay le moyen
D'estouffer vostre espoir, & d'asseurer le mien.
Ouy, ouy beauté superbe, il faut que tout perisse
Où qu'au gré de mes vœux mon dessein reusisse,
Vous n'estes plus à vous, & vous estes à moy,
Soliman qui peut tout.

Herminie
Ne peut rien sur ma foy.

Achmat
Vous estes son Esclave.

Herminie
Ouy mais non pas la tienne.

Achmat
Vous devez obeir puisque vous estes sienne,

Herminie
De deux maistres puissans qui regissent mon sort
Je resiste au plus foible, & je cede au plus fort.

Achmat
Ou reigne Soliman il n'est point d'autre maistre.

Herminie
Ou regne Soliman n'espere pas de l'estre.

Achmat
Je vous entends Madame, & je sçay vos desseins
Mais il ayme Perside.

Herminie
Et ses feux seront vains.
Puis qu'au gré de ses vœux Eraste la possede
Cet obstacle est puissant,

Achmat
J'en sçay bien le remede.

Herminie
Va, va mettre en effect tes projets inhumains,
Moy je sçauray bien-tost me tirer de tes mains.

SCENE SECONDE

Achmat
Ouy, ouy mal-gré ce cœur si contraire à ma flame
Je vais executer le complot que je trâme,
Et te reduire au point de ne plus esperer
Le grade imperieux ou tu vœux aspirer.
Ouy cruelle je sçay qu'Eraste est un obstacle
Qui faict que ce charmant & visible miracle.
Pour qui les plus grand cœurs ont tant de passion
Est pour un Empereur sans inclination ;
Mais pour son interest il faut qu'il s'en delivre
Nostre commun repos veut qu'il cesse de vivre,
Et que par ce grand coup nous renversions tous deux
Le seul empeschement qui s'oppose à nos vœux.
Eraste je sçay bien qu'envers toy je suis traistre
Mais toy mesme tu les au repos de ton maistre,
Car ta fidelité, fatale à ses plaisirs
Par son propre merite à trahy ses desirs.
Je t'aymois autrefois & maintenant je m'ayme,
Je n'ay plus soin de toy pour songer à moy mesme
Tu me nuis, je t'ahit & mon cœur en ce jour
A conclu ton trespas pour plaire à mon amour,
Je ne puis escouter les loix de la nature
Je songe à me guerir par ta propre blessure,
J'ay dessein de te perdre afin de me sauver
Et de causer ta cheute afin de me sauver
Enfin pardonne moy si je te suis barbare
L'amitié nous joignit & l'amour nous separe,
J'advance ton mal-heur pour advancer mon bien
Et pour cet interest je n'escoute plus rien.
Allons cest trop parler la chose est resolue
La foudre est toute preste & sa mort est conclue,
Amour cruel autheur de ce hardy dessein
Favorise un for-faict que tu ma mis au sein.

SCENE TROISIESME

Perside
Tyran des cœurs bourreau des Ames,
Maistre des humains & des Dieux,
Redoutable vainqueur des plus ambitieux
Dieu de fers de souspirs, de tourmens, & de flames,

Amour que les coups de tes traits
Ont d'abord de puissans attraits !
Qu'ils font une agréable & charmante blessure
Mais apres de si doux momens,
Helas ! Que ta douceur change bien de nature,
Et quelle est fatale aux Amans !
Puis que je vis sous ton Empire
Et qu'Eraste à ma liberté,
Pourquoy par son caprice, ou par ta cruauté.
Fay tu que Soliman pour moy-mesme soupire.
Je ne puis partager mes vœux
Mon amour ne peut estre à deux,
Eraste est mon Espoux, Soliman est mon Prince,
Mais le premier est mon vainqueur
Et si le sort a l'un a donné ma Province,
Amour donne a l'autre mon cœur.
Une chose leur est commune
Parmy leurs inegalitez,
Deux aveugles des deux sont les divinitez
L'un doit tout a l'amour & l'autre à la fortune,
L'un est content de mes ardeurs,
L'autre est au faiste des grandeurs
Et son ambition ne peut estre assouvie,
Eraste asservy soubz mes loix
Se plaist en ses liens & son cœur sans envie,
Les prefere aux sceptres des Roys.
Prince dont l'injuste puissance,
Suppose à nos feux innocens,
Si je suis insensible aux flames que tu sens.
Ne prends point ma rigueur pour desobeissance.
Un Dieu dont tu sens le pouvoir
M'ordonne ce juste devoir,
Je ne puis resister à celuy qui te dompte,
S'il rend Eraste triomphant,
Afin de mieux couvrir mes refus & ta honte.
D'y que cest le choix d'un enfant.
Beau sujet de mes soins, cher objet de ma flame
Ouy, ouy tu seras seul à posseder mon ame,
Et de quelque façon qu'on attaque mon cœur
Il ne reconnoistra jamais d'autre vainqueur :
Mais ô Dieux je le vois, & son visage blesme,
Temoigne à cet abord une douleur extreme.
Il fremi, il paslit, & par ses changemens
Montre qu'il sent au cœur destranges mouvemenst.

SCENE QUATRIESME

Perside, Eraste.

Perside
Qu'avez-vous cher Eraste ? Et quel mauvais presage
Tiray-je de vos yeux & de vostre visage.

Eraste
Vous demandez helas ! Ce que vous jugez bien.
Perside
Parlez plus clairement ou je ne comprens rien.

Eraste
He bien je vay parler, voyez mes yeux Madame
Par eux vous apprendrez le tourment de mon ame,
Par eux vous apprendrez que je viens en ce lieu
Pour vous dire peut-estre un eternel à dieu.

Perside
Un eternel a dieu Eraste ! Ah je tremble.
Un eternel adieu ? Non non mourons ensemble
Ou si tu veux enfin que j'escoute le tien,
Eraste en mesme-temps reçoit aussi le mien,
Mon ame avec la tienne est si bien attachée
Qu'on ne la verra point par la mort arrachée,
Et tu dois recevoir des preuves de ma foy
Me voyant tousjours vivre & mourir avec toy.
A tout evenement mon cœur se peut resoudre
Si sur l'un de nous deux le sort lance la foudre,
Le coup qu'il receuvra mettra l'autre au tombeau,
Et rien n'est assez fort pour rompre un nœud si beau.
Croy tu que ta Perside.

Eraste
Ah ! Cesse ma chere ame
Je douterois à tort des ardeurs de ta flame,
La crainte & les soupçons dont je suis combatu
Attaquent mon repos & non pas ta Vertu.
Par mille beaux effets elle m'est si connue
Et paroit à mes yeux si charmante & si nue
Que si dans mes mal-heurs je doutois de ta foy
Je me rendrois indigne & du jour & de toy,
Mais je crains un amour armé d'une puissance
Contre qui ta vertu n'aura point de deffence,
Qui foule aux pieds l'honneur, les loix & le devoir
Et dans sa volonté limite son pouvoir,
Ouy je crains Soliman, ouy je crains un barbare
Dont le lâche dessein aujourd'huy nous separe,
Je redoute un voleur qui m'enleve mon bien,
J'apprehende de celuy qui n'apprehende rien
Et qui pour te ravir avec plus de licence,
Par des moyens adroits me ravit ta presence
Pour rendre auprès de toy ses efforts plus puissans.
Il feint de redouter les armes des Persans,
Mais c'est moy quil redoute, & non pas leur victoire
Soubz pretexte pourtant de procurer ma gloire,
Ce mortel Ennemy m'esloigne seulement,
Comme un facheux obstacle à son contentement,
Et me faict General d'une puissante armée
Pour m'oster un tresor dont son ame est charmée,

Je sçay qu'il t'ayme helas ! & qu'il me veut trahir,
Je sçay que je te pers, mais il faut obeir.
Estrange & dure loy de mon sort deplorable
Qu'autant aymé qu'Amant je sois si miserable ?
Amour ? Cruel amour que ta faict ma vertu ?
Tyran de mon repos à quoy me reduis-tu ?
Quel caprice est le tien ! Qu'elle est ma destinée ?
Tu veux m'oster Perside ? & tu me l'as donnée.
Ah ! Ravis moy plustost le bien de la clarté
Que la possession de sa rare beauté.

Perside
Non, non mon cher espoux estouffe cette crainte
Dont trop indignement ta belle ame est atteinte,
Ta Perside est a toy, rien ne peut te l'oster
Non pas mesme la mort mais tu vas me quitter,
Tu le dis, je t'entends, ton ame se desole
Et ma mort ne suit pas cette triste parolle ?
Quoy tu parts ? Tu t'en vas, tu me faits tes adieux ?
Et sa cruelle main ne ferme pas mes yeux ?
Tu t'en vas cher Eraste, & lache je respire,
Quand ton esloignement ordonne que j'expire,
Ah ! Qu'a bon droit, Eraste, et qu'avec-que raison
Tu soupçonnes mon cœur de quelque trahison
Si lors que tu me dis qu'il faut que tu me laisses
Par mes pleurs seulement je faits voir mes foiblesses,
Ah ! Trop laches effets de mon ressentiment
Que vous exprimez mal l'excez de mon tourment,
Larmes ne coulez plus, ou montrez mieux mes peines
Arrestez vous mes yeux, mais ouvrez vous mes veynes
Il n'appartient qu'a vous à pleurer mes malheurs
Et mon sang peut tout seul faire voir mes douleurs.

Eraste
Espargne ce beau sang seche ces belles larmes
Enfin le temps me presse, il faut prendre les armes ?
Ouy, Perside, je parts & je te dis à dieu,
Mais vis pour ton Eraste & demeure en ce lieu,
Peut-estre que le sort qui nous est si contraire
Mal-gré ma deffiance aura moins de colere,
Je crains tout d'un Tyran de vices revestu
Mais craignant son amour, j'espere en ta vertu,
Parmy mes desplaisirs cet espoir me console,
Ouy ta foy me rasseure, & ma crainte senvole,
Je sçay que ton esprit en fut tousjours vainqueur
Adieu dans ce baiser je te laisse mon cœur.
Soit enfin que je parte ou soit que je demeure
Soit que je vive en guerre, ou bien soit que j'y meure,
Soit que le Ciel massiste ou qu'il soit contre moy
Rien ne peut empescher que je ne sois à toy ;
Je l'ay cent fois juré, je te le jure encore
Soit absent ou present il faut que je t'adore,
Et qu'enfin ton beau nom repeté mille fois
Soit les derniers propos que prononce ma voix.
A dieu chere Perside, & perdant ma presence,
Pour me mieux consoler fay moy voir ta constance

Perside
A dieu doncq cher Eraste.
Eraste
A dieu Madame.

Perside
Helas !
Te reverray-je encor ?

Eraste
Non ne l'esperes pas ?
A dieu.

SCENE CINQUIESME

Perside *seule*.
Capricieuse & bizare fortune
Apres un doux effect que tu mes importune,
Que d'un trouble soudain mon repos est suivy,
A peine ay-je un bon-heur que je le voy ravy,
Je sens en mesme temps ces faveurs, & ta rage
Tu me jettes au port, & tu faits mon naufrage,
Tu fais lors que je meurs semblant de me guerir
Et puis lors que je vis tes traits me font mourir,
Inconstante Déesse à mes vœux infidelle
Sois moy plus favorable ou soy moy plus cruelle,
Ne me faits plus languir, determine mon sort
Et delibere enfin ou ma vie ou ma mort.

SCENE SIXIESME

Soliman, Achmat, Pyrrus, Haly, quelques Janissaires.

Achmat
Tu hazardes beaucoup Seigneur, et cette adresse
Dont tu crois te servir, est nuisible à la Grece,
Tu connois bien Eraste, & tu n'ignore pas
Qu'il a bien du credit sur les cœurs des Soldats,
Par cet esloignement tu te promets peut-estre
De posseder Perside & de ten rendre maistre,
Mais tant que son espris nourrira de l'espoir
Ne pretends pas jamais que tu puisses l'avoir,
Un feu comme le sien à trop de violence
Pour ceder aux ennuis d'une legere absence,
Eraste est trop avant dedans son souvenir,
La distance des lieux ne l'en sçauroit bannir

Et tant que ce Rival jouira de la vie,
Tousjours un vain espoir trompera ton envie,
Car si tu presses trop cet objet orgueilleux,
Tu fais contre toy mesme un dessein perilleux,
Soudain elle mettra son Eraste en alarmes,
Qui te venant combattre avec tes propres armes,
Te ravira peut-estre avec cette beauté,
Et l'Empire & le Trosne où je te voy monté,

Soliman
J'approuve vos raisons, & vostre prevoyance,
Dans vos sages advis je voids mon imprudence,
Je reconnois ma faute & je veux aujourd'huy
Malgré ses faits passez me deffier de luy.
Mais pour executer au conseil salutaire
Achmat la diligence est tousjours necessaire,
Faictes venir Eraste allez,

Achmat
Prends ce soucy
Pyrrus, va, ma presence est necessaire icy.

Pyrrus
J'y vay.

Achmat
Qu'il vienne tost, vole.

SCENE SEPTIESME

Soliman, Achmat, Haly.

Soliman
Eraste, Perside,
Qu'à vostre occasion je suis lâche & timide
Que dedans mes desirs je suis peu resolu,

Haly
Tu te devrois Seigneur rendre plus absolu
C'est excez de bonté qui nuict à ta Hautesse
Produict des insolens alors quelle s'abaisse,
Voy comme aupres de toy Perside est sans respect,
Et qu'Eraste.

Soliman
Achevez…

Haly
Te doit estre suspect.

Soliman
Ah ! Ne l'offensez pas si je connois trop son zele,

Haly
Et tu scauras trop tard qu'il ne t'est pas fidele.

Soliman
Ces drapeaux que je vois parlent icy pour luy.

Haly
Et ces autres Seigneur la causent aujourd'huy.

Soliman
Ceux-la sont seulement les temoings de ma gloire.

Haly
Ils le sont des regrets qu'il à de ta victoire,

Soliman
Il est vray que d'abord cet objet l'on surpris,

Achmat
Et tousjours ces objets irritent ces esprits,
Perside d'autre part exitant sa furie
Le porte incessamment à vanger sa Patrie :
Il couve ce dessein, & propice à ses vœux
Desja l'occasion luy montroit ses cheveux,
Si ta Hautesse icy par nos soings advertie
Revocquant son pouvoir n'en rompoit la partie,

Soliman
Le perfide ! L'ingrat ! Il le faut prevenir.

Achmat
Mais ce n'est pas assez.

Soliman
Quoy doncq ?

Achmat
Crains l'advenir
Laffront qu'il recevra va piquer son courage
Et bien qu'un feint respect te desguise sa rage,
Il pourra tost ou tard par de lasches complots
Vanger ses passions & troubler ton repos,

Soliman
En cette occasion qu'est-il besoing de faire ?
Que me conseillez vous ?

Haly
De perdre un temeraire,
Qui conspire dans l'ame à te priver du jour
Qui s'oppose à ta gloire & nuit à ton amour.

Soliman

He bien, puisque l'estat aujourd'huy my convie
Puisque sa mort importe au repos de ma vie,
Perdons-le, c'en est faict, mon esprit s'y resout.

Haly
Pour toy les yeux fermez, j'oze & j'entreprens tout.

Soliman
Si j'ay receu par vous cet advis salutaire
Vous recevrez de moy son prix & son salaire,
Mais laissez cet ingrat, & qu'il vive en repos
Je l'empecheray bien, ah ! Qu'il vient à propos,
Je vay par un reproche & juste & legitime
Imprimer dans son cœur le remords de son crime,

SCENE HUICTIESME

Soliman, Eraste, Achmat, Haly, Pyrrus, & Janissaires.

Soliman
Ton cœur est grand, Eraste, il le faut advouer,
Ta generosité ne se peut trop louer,
Et Rhodes que le sort & mon bras m'ont donnée
Apres ses hauts exploits est bien infortunée,
D'estre aujourd'huy contrainte à relever de moy
Ayant pour citoyens des hommes comme toy,
Certes dans son mal-heur elle est beaucoup à plaindre
Mais ce ressentiment pourra bien-tost sesteindre,
Puis qu'en-fin ta valeur s'ensible à ses regrets
Va contre Soliman prendre ses interests,
Et par une importante & celebre victoire
La remettre en ses droits & restablir sa gloire,
Certes de ce projet le pretexte est fort beau
Mais son funeste effect me semble un peu nouveau,
Eraste, il est certain j'ay vaincu ta Patrie
Ce facheux souvenir excite ta furie,
Mais en te souvenant de ses heureux mal-heurs
Tu devois quant & quant songer à mes faveurs,
Et par un prompt remords renoncer à l'envie,
De m'oster ma conqueste et peut-estre la vie.
Ce discours te surprend avec quelque raison
Tu me croyois si bien cacher ta trahison,
Que la trame en estant adroitement couverte
Je ne la devois voir qu'en apprenant ma perte,
Mais le démon qui-veille au salut des estats
Ma decouvert ton piege, & les noirs attentats,
Eventé ton dessein, & dissipé les charmes
Qui faisoient contre moy tourner mes propres armes,
Ayant preveu le mal je sçauray leviter.

Eraste
Et si tu veux mon sang je te puis contenter,
Ouy, ouy que ta Hautesse acheve son envie
Eraste t'est suspect il doit perdre la vie.
Mais en labandonnant à de sanglants effets
Ne luy reproche pas de si lâches forfaits.
Si tu faits le dessein de perdre un miserable
Au moins accuse-le d'un crime veritable,
Et pour le condanner avec plus dequité
Fay paroistre sa faute en sa temerité.
Alors ta cruauté se rendra legitime
En l'accusant d'aymer tu nommeras son crime,
Et tu le blameras avec juste raison
Si cherir son espouse est une trahison.
Peut-estre j'ay fally d'aymer une Déesse
Dont les chastes attraits plaisoient à ta Hautesse,
Mais qui s'empescheroit du crime que j'ay faict
Si mon juge luy mesme à causé son effect,
Bien, sois en Soliman le possesseur paisible
Ton rang & mes mal-heurs te rendent tout loysible,
Ravis, moy ravis moy cette illustre beauté
Qu'au prix de tant de sang j'ay si bien achepté,
Mais donne moy la mort & dans mon infortune
Previens par ce beau coup nostre honte commune,
C'est l'unique moyen dasseurer ton amour,
Ne differes doncq pas à me priver du jour,
Aussi bien ce Serrail le theâtres tragique
Des noires actions d'une ardeur impudique,
Est tout accoustumé de souffrir sans horreur
Ces prodiges nouveaux de rage & de fureur,
Desja l'assassinat y passe en abitude
Et dans cette honteuse & ville sertitude.
Parmy tes courtizans, & tes lâches flateurs
Et le meurtre & l'inceste ont des approbateurs.

Soliman
Cet insolent propos montre à qui je me fie
Mais ce n'est pas ainsi que l'on se justifie,
Ce procedé ne sert qu'a vous rendre suspect
Et vous devriez au moins avoir plus de respect.

Eraste
Seigneur mes actions sont toutes innocentes
Et j'en pourois donner des preuves evidentes
Mais ce seroit envain, tu connoistras un jour,
Quel estoit ton Eraste, & quel est ton amour.

Soliman
Et vous dans le Chasteau du bord de la mer noire
Vous apprendrez bien-tost à respecter ma gloire,
Emmenez le Pyrrhus.

Eraste
Je n'y recule pas

Et mesme si tu veux nous irons au trépas.

SCENE NEUFVIESME.

Soliman, Achmat, Haly.

Soliman
Non je n'en doute plus il est, il est Perside,
Il sçait la passion que j'ay pour sa Perside,
L'ingrat en est jaloux, mes feux m'ont fait hair
Et son ressentiment le porte à me trahir,
Qu'il meure, va Haly, meine mes Janissaires
Et puis donne aux muets les ordres necessaires.
Va… non reviens, attends, advis, haine, couroux,
Perside, Eraste, amour, ou me reduissez-vous.
Ou me reduisez vous imperieuse flame ?
Si mon Eraste meurt que deviendra mon ame ?
Les coups qui l'atteindront ne m'atteignent'ils pas ?
Sa mort n'est-elle point l'arrest de mon trepas
Et quoy que je propose en ce couroux extrême
Le puis-je prendre enfin sans me perdre moy mesme ?
Non, non quoy qu'il en soit ses malheurs sont les miens
Les plus beaux de mes jours sont attachez aux siens,
Je souhaitte ma mort en desirant la sienne,
Son trepas est le mien et sa vie est la mienne ?
Qu'il vive doncq qu'il vive.

Achmat
Ah ! Seigneur.

Soliman
Laissez moy,
Eraste est innocent, ces drapeaux que je voy ;
Me parlent hautement en faveur de son zele.

Haly
Mais Perfide Seigneur…

Soliman
Non il est infidele.
Pers doncq sans differer celuy qui nous ayma
Celuy qui nous servist, celui qui nous charma,
Va Haly, sen est faict, mon amour veut qu'il meure.
Il sort.

Haly
Ce peut-il presenter d'occasion meilleure

Achmat
Non Haly, haste toy rien ne le peut sauver.

Haly
Suivez tout de ce pas je m'en vais le trouver.

ACTE CINQUIESME

SCENE PREMIERE

Pirrus, Alcomire.

Alcomire
Pyrrus, si vous voulez m'acquerir & me plaire
Il faut perdre un ingrat, & servir ma colere,
Il faut punir Achmat dont l'esprit orgueilleux
Apres m'avoir vaincue à rejetté mes vœux
Montrez doncq par ce coup qu'il vous faut entreprendre
Que m'ayant sceu gaigner vous me sçavez deffendre,
Et pour vous y porter avec plus de couroux
Songez que je vous ayme & que je suis à vous.

Pyrrus
Madame, ce discours est-il bien veritable ?
Puis-je attendre de vous cet honneur incroyable ?
Et me comblerez vous par de si grands bien faits
Si mon bras aujourd'huy s'accorde à vos souhaits ?

Alcomire
Ouy Pirrus, mais il faut contenter mon envie.

Pyrrus
C'est assez Alcomire, il va perdre la vie.
J'apporteray son cœur à vos sacrez genoux
Vous le verrez sanglant & tout percé de coups,
Et pour mieux satisfaire au deuil qui vous anime
Je veux en le frappant luy reprocher son crime,
A dieu, quand il auroit tout le secours des Cieux
Vous le reverrez mort & moy victorieux.

Alcomire
Demeure encore un peu, mais que dis-je timide ?
L'ingrat ma mesprisée, il a trahy Perside,
Alcomire, Herminie, Eraste & L'empereur,
Qu'il meure doncq l'ingrat, qu'il sente ta fureur,
Ce n'est point lacheté que de trahir un traistre.

Pyrrus
Si c'est pour vous servir je fay gloire de l'estre.

Alcomire
Va se n'est faict, à dieu vange moy promptement.

Pyrrus
En moy vous trouverez un plus fidele Amant.

SCENE SECONDE

Achmat
Enfin le coup est faict & selon mon envie
Eraste vient de perdre & l'amour & la vie,
De funestes cordeaux ont rompu ses liens
Et ses feux estouffez font revivre les miens.
Perside avec le temps pourra sécher ses larmes,
Et Soliman piqué des attraits de ses charmes
Se voyant sans obstacle, ainsi que son Rival,
Rendra son-heur parfaict, & le mien sans esgal.
Mais voids Herminie advançons.

SCENE TROISIESME

Achmat, Herminie.

Achmat
Belle ingratte
Il faut enfin quitter cet espoir qui vous flatte,
Vous aymer Soliman, mais il n'est pas pour vous
Et Perside à ses yeux à des attraits plus doux,
Il n'a plus de Rival, ce jeune temeraire
N'est plus doresnavant en estat de luy plaire,
Ce brazier est esteint, Eraste est au tombeau.

Herminie
Qu'inseres tu de la ? Que j'ayme son boureau ?
Non, non cruel Achmat, je sçay ta perfidie
Et voyla déloyal comme j'y remedie.
Elle frape Achmar d'un poignard.

Achmat
O destins ! Ah je meurs ! Ce coup m'oste le jour.

Herminie
Ce sont la des faveurs dignes de ton amour.
Pour les cœurs criminels, & les ames traitresses
Je ne d'estine pas de plus douces caresses.

SCENE QUATRIESME

Herminie, Pirrus.

Pirrus, *en entrant se veut retirer*.
Dieux qu'est-ce que je voids ?

Herminie
Pyrrus ou fuyez vous ?
Advancez, & voyez l'effect de mon couroux,
J'ay faict cet homicide, & je veux qu'on le sçache
Veu qu'en l'executant je n'ay rien fait de lâche,
J'ay perdu l'ennemi de tous les gens de bien.

Pirrus
Je le sçais, mais ô Dieux ! Quel mal-heur est le mien ?

Herminie
De quoy vous plaignez vous ? Du sort de cet infame

Pirrus
Non : mais en le perdant vous me perdez Madame

Herminie
Comment ? Avez-vous peur pour estre icy venu ?

Pyrrus
Au contraire, je crains pour estre prevenu,

Herminie
Pour estre prevenu ? Je ne sçaurois comprendre
Ce que par ce discours vous voulez faire entendre.

Pirrus
Apprenez que poussé d'un semblable dessein
Je venois luy plonger ce poignard dans le sein,
Et que par ce beau coup je gaignois Alcomire
Dont ce perfide Amant desdaignois le martyre.

Herminie
He bien ! Puis que ma main à vangé ses mespris
Contente de l'honneur, je vous cede le prix,
J'ay travaillé pour vous, & pour ma recompense
Enlevez seulement ce corps de ma presence,
Allez.

Pirrus
Par un endroit qui regarde la mer,
Assez proche d'icy je le vais abismer,
De peur que pour ce coup nous ne soyons en peine.

SCENE CINQUIESME

Herminie
Depeschez donc Pyrrus que quelqu'un ne survienne
Ce n'est pas tout mon cœur il faut vaincre ou mourir,
Qu'amour m'esleve au Trosne où me face perir,
Allons trouver Perside, animons sa constance,
Et contre Soliman armons sa resistance,
Mais quel est ce guerrier ? Quel est ce jeune Mars,
Qui lance dans ces lieux de si tristes regards.

SCENE SIXIESME

Perside, Herminie, Ormane.

Perside
Cher Eraste !

Ormane
Arrestez. Ou courez-vous Madame,

Herminie
Est-ce Perside ô Dieux ?

Perside
Eraste ma chere Ame.

Herminie
C'est elle.

Perside
Cher Eraste, où fuis tu de mes yeux ?
Pour la dernière fois je te vis en ces lieux,
Ne t'y verray-je plus ? Qu'est-ce qui t'en separe ?
Helas ! D'un seul moment ne me sois pas avare,
Viens voir en cet habit & dessous cet armet,
En quelle extremité ta Perside se met.
Et comme la fureur peinte sur son visage
Aussi bien que ses mains seconde son courage,
Quoy tu ne parois point ma vie, & ta rigueur
Me refuse tes yeux, ton oreille, et ton cœur ?
Et je n'obtiendray point dans le mal qui me touche
Un seul de tes regards, & deux mots de ta bouche ?
Ah ! Si le souvenir d'une saincte amitié
Te peut encor toucher d'un rayon de pitié,
Ne me refuse point cette derniere grace,
Ou si comme ton corps ton Esprit est de glace,
Et si cette insensible & mortelle froideur
Qui s'en est emparé est passé jusqu'au cœur,
Souffre que je tenflame et que mon feu tanime
Par les ardens baisers d'une amour legitime,
Et que ce vain esprit qui ne me sert de rien
Abandonne mon corps & passe dans le tien.
Ah ! Cesse ma douleur des discours si frivoles
Lair avec mon espoir emporte mes paroles.
Il est mort, il est mort.

Ormane
Arrestez ces clameurs
Madame.

Herminie
Appaisez vous.

Perside
Ah ! Je pasme ! Ah je meurs !

Herminie
Perside… ouvre les yeux.

Ormane
Ah ! Sa douleur l'emporte
Rendez-la juste Ciel moins sensible et moins forte,
Et ne permettez pas que son cœur abattu
Perde dans ce mal-heur sa premiere vertu,

Herminie
Courage, elle revient.

Perside
Odieuse lumiere,
Pourquoy viens-tu couvrir ma debile paupiere ?
Pourquoy fay tu pour moy ce pitoyable effort
Que ne me laisses tu dans les bras de la mort,
O trop foibles effect de l'ennuy qui me presse !
O trop lâches transports, & trop lente foiblesse ;
Cruel soulagement & mal-heureux retour
Du chemin de la mort à la clarté du jour,
Puis qu'il ne m'est rendu que pour voir mes supplices
Que pour voir au tombeau mes plus cheres delices,
Et joindre à la rigueur de ce cruel tourment
Le sensible regret d'en estre linstrument.
Detestables attraits, beauté lâche complice
Des fureurs d'un Tiran & de son injustice,
Perissez perissez, innocens ennemis,
Et reparez le mal que vous avez commis.
Ah ! Qu'en vous je recherche une foible allegeance
Le sang de mon espoux veut une autre vengeance.
Armons nous armons nous, d'une juste fureur
Et portons le poignard au sein d'un Empereur.
Ouy cruel tu verras une constante femme
Porter dans ton palais & le fer & la flame.
Souslever contre toy les Enfers & les Cieux
Et tout ce que la terre à de plus furieux,
Conspirer contre toy mille coups temeraires
Te chercher sans frayeur entre tes Janissaires
Achever dans leurs bras son genereux dessein
Et porter sa vengeance & la mort dans ton sein.

Herminie
Ah ! Foible quel transport t'aveugle de la sorte
Pour en venir à bout tu nes pas assez forte,
Avecque cet habit pour un si grand dessein
Il te falloit encor & le cœur & la main,

Perside
Ah ! Madame, est-ce vous ? Pardonnez Herminie
Cette m'esconnoissance à ma rage infinie,
Pardonnez mes transports à ma juste douleur
Vous scaviez mon amour, vous sçavez mon malheur

Et vous scaurez enfin qu'une juste vengeance
Marme contre les traits d'une injuste puissance,
Depuis l'assassinat qu'un barbare à commis,
J'ay creu pour mon espoux que tout m'estoit permis,
Que l'espée à ma main estoit mesme decente
Pour vanger les mal-heurs d'une flame innocente.
Et qu'il falloit enfin sur le point de perir
Affronter un Tiran le perdre & puis mourir.
C'est ou mon desespoir aujourd'huy me convie
C'est ou tend ma fureur.

Herminie
Ah ! Quittez cette envie,
Songez plus d'une fois à ce coup important,
Et ne vous perdez pas en le precipitant :
Ou voulez vous courir ? & que pensez vous faire ?
Un effort ridicule autant que temeraire,
Qui loing de contenter vos genereux esprits
Vous fera repentir de l'avoir entrepris
Arrestez arrestez, vous cherchez vostre honte,
Et ce n'est pas ainsi que Soliman se dompte
Si vous voulez venger vostre illustre moitié
Il suffit d'employer les traits de la pitié,
Et par vostre vertu d'imprimer dans son ame,
Mille cuisans remords de sa brutale flame,
Dont l'aveugle fureur la sans doute porté,
A donner un arrest si plein de cruauté.

Perside
Quand les pertes helas nous sont indifferentes
Il nous est bien aisé de faire les prudentes,
Mais lors que nostre cœur sent de si rudes traits
Il ne sappaise point par de simples regrets,
L'excez de ma douleur veut un autre dict ame
Il faut il faut du sang au couroux qui m'enflame,
Et si pour le verser mon bras n'est assez fort
C'est de toy juste Ciel que j'attens cet effort,
Arme, arme en ma faveur cette immortelle foudre
Qui reduit les Palais & les Villes en poudre,
Ces flames, ces esclairs & ce bras tout puissant
Si propice & si prompt à vanger l'innocent.
Et toy qui dans le Ciel ayant pris ta vollée
Laisses dans ces bas lieux Perside desolée,
Songe à ce que je fus, songe à ce que je suis,
Ne m'abandonnes pas à l'excez des ennuis,
Puis qu'à mes tristes yeux ta presence est ravie
Je ne veux point trainer une mourante vie,
Apres toy cher espoux je vay perdre le jour
Et par ma mort enfin te montrer mon amour,

Herminie
Ah l'illustre courage ! Ah l'Espouse fidelle
Allons suivons ses pas et mourons avec elle,
Aussy bien Soliman, & le coup que j'ay fait
Semblent-ils m'ordonner ce legitime effect.

SCENE SEPTIESME

Soliman, Pyrrus, Haly, troupe de Jannissaires.

Soliman
Devançay moy Haly, voyez si la cruelle
Se pourra bien resoudre a me souffrir chez elle.
Dites luy que je veux seulement luy parler
Et qu'enfin ny vay que pour la consoler :
Je sçay bien que d'abord cette belle inhumaine
Fera voir dans ses yeux sa colere & sa haine,
Mais peut-estre qu'enfin ces fortes passions
Se pouront adoucir par nos soubz-missions,
Frapez.

SCENE HUICTIESME

Soliman, Haly, Pyrrus, Perside, Ormane, troupe de Jannissaires.

Ormane *du balcon.*
Pyrrus frape à la porte de Perside.
Que voulez vous ?

Haly
Je demande Perside.

Ormane
Qui ?

Haly
C'est le grand Seigneur.

Perside *paroissant au balcon, bas.*
Ah cest mon homicide
Je ne le connois point et mon Seigneur est mort,
Allez rettirez vous.

Soliman
Pirrus frappez plus fort,
Et si l'on ne vous ouvre, en cette resistance,
Faictes agir la force avec la violence.
Brisez tout, rompez tout.

Perside
Arrestez insolens
Ou je sçauray punir ces efforts violens.

Pyrrus
O ciel ? Ou sommes nous ? Quoy Seigneur un Esclave

Devant nous, à tes yeux te mesprise & te brave ?
Et cet objet superbe ou tendent tes souhaits
Refuse impunement l'honneur que tu luy faits ?
Ah ! Permets moy Seigneur de punir cet outrage.

Soliman
Que veux-tu ? C'est Perside ; Il obéit.

Pirrus
J'enrage,
Quoy manquer de respect pour toy son Empereur,
Je creve de depit.

Perside
Calme cette fureur,
Il se sied mal Pirrus à faire le bravache
Ayant le cœur si bas, le courage si lâche,
Et l'ame si contraire aux belles actions
Qu'on peut voir sans trembler tes resolutions.
Il est vray qu'un sujet doit imiter son maistre
Soliman est cruel & lâche ; tu veux l'estre :
L'inhumain vient de mettre un Eraste au tombeau
Un autre reste encor, tu seras son boureau,
Mais desja tu paslis à l'aspect de mes armes,
Cet armet tespouvante et te met en alarmes
Et ton maistre rougit d'avoir si lachement,
Assassiné celuy dont il fut l'ornement.

Soliman
C'est trop, c'est trop souffrir despeschez Jannissaires
Perdez cet insolent, percez ces temeraires,
Faictes plouvoir sur eux une gresle de traits
Si Perside paroit, respectez ses attraits,
Mais que cet arrogant sente toutes vos fleches
Faictes dessus son corps mille mortelles breches,
Chatiez son orgueil.

Haly
Il en tient, il est mort.

Perside
O favorable trait ? Ô bien heureux effort
Cher Eraste à ce coup je vay cessez de vivre
Mon cœur te va trouver, mon ame te va suivre,
Et par une action digne de ta pitié
Rejoindre sa plus chere & plus belle moitié.

SCENE NEUFIESME.

Herminie, Soliman, Haly, Pirrus & les Jannissaires.

Soliman, *voyant paroistre Herminie*.
Arrestez vous Soldats Perside va paroistre
Mais ou ses desplaisirs me la font mesconnoistre.
Ou ce ne sont pas la les attraits glorieux,
De l'objet inhumain qui plait tant à mes yeux
Ce n'est pas-la Perside, elle a bien plus d'audace.

Herminie
Tu pouvois dire aussi quelle avoit plus de grace
Mais Seigneur ce bel Astre autrefois sans pareil,
Dont le brillant esclat faisoit honte au Soleil
Est prest de s'eclipse et de ravir au monde,
Les rays d'une clarté qui n'eut point de seconde.

Soliman
Que dit-elle ! Ô mal-heur.

Herminie
Ce que tu pourras voir.

Soliman
Allons allons luy rendre un funeste devoir,
Ah ! Divine Perside adorable lumiere,
Deité que j'adore escoute ma priere,
Et me permets au moins pour la derniere fois
De voir ton beau visage et d'entendre ta voix.

Herminie
Ta Hautesse à present peut entrer sans obstacle
Et te rendre temoing d'un funeste spectacle,
Ta fureur en est cause & tu peux en ce jour
Voir les justes effects qu'a produit son amour.

SCENE DERNIERE

Perside, Soliman, Haly, Pyrrus, Herminie, les Jannissaires, dans une chambre.

Perside, *tirant sa fleche du sein*.
Approche Soliman, vien cruel viens Perside
Boire le sang d'Eraste & ce luy de Perside,
Le sang de mon Espoux ne te siffisoit pas
Soule toy maintenant de ce sanglant repas
Voy Tygre couronné voy l'effect de ta rage
Voy de tes cruautez le déplorable ouvrage,
Telles sont tes amours, telles sont tes faveurs
Tels sont pour toy mes feux, & telles mes ferveurs.
Sen est faict, je me meurs, ma force est affoiblie
Et de mon triste corps mon ame se delie,
Reçoy la cher Eraste au partir de ces lieux
Et prens…

Soliman
Attens un peu, Perside, ouvre les yeux…

Differes d'un moment ce trespas pitoyable
Et vois par ses remords expirer un coupable,
Voy quelle est sa douleur, quel est son repentir
Quels sont les rudes traits qu'ils luy sont ressentir,
Et si de ce tourment tu n'es pas satisfaite,
Voy luy souffrir pour toy le trespas qu'il souhaitte,
Mais tu n'escoute pas ny ma voix ny mon deuil,
Et ta haine te suit jusques dans le cercueil
N'importe, il te faut suivre & reparer mon crime,
Non je ne te veux pas derober ta victime ;
J'ay repandu ton sang celuy de ton espoux,
Il faut qu'icy le mien se respande pour vous
Conseillers inhumains, laches monstres d'envie,
Vous qui fustes tousjours les bourreaux de ma vie,
Ne laissez plus languir ce miserable corps,
Faictes faictes sur luy de plus justes efforts
Ravissez luy le jour, advancez son supplice,
Et vos mains luy rendront un agreable office
Mais je l'attens en vain de vostre lâcheté
Ma douleur vous previent en cette extremité,
Ah ! Son excez me tue, & je sens que j'expire,
Sujet infortuné de mon premier martyre
Vertueuse Herminie objet rare et charmant.
Que je devois traitter plus favorablement,
Si quelque sentiment te reste dedans l'ame
Des premieres ardeurs que t'inspira ma flame,
Ne me refuse pas un rayon de pitié
Et souffre que je meure avec ton amitié
De cet unique espoir mon Esprit se console,
Mais ma force me laisse, & mon ame s'envole.

Herminie
Il n'est qu'esvanouy portez le promptement
Dessus le premier lit de son appartement,
Le plus commodement & vos soins et vostre ayde
Donneront à ses sens un utile remede,
Amour qui voids icy ce beau corps abatu
Ne croy pas qu'à tes traits il serve de Trophée,
Icy mal-gré la mort & ta flame estouffée,
Triomphent seulement l'honneur & la vertu,
Ou s'il te reste encor quelque foible puissance
Elle naistra de ma constance.
Qui fera revivre tes feux
Favorise mon esperance.
Mais si tu responds à mes vœux
Accorde à ma perseverance.
Apres tant de mal-heurs un succez plus heureux.

Héraclius, Empereur d'Orient

(Tragédie, 1647)

Pierre Corneille

Édition : *Œuvres de P. Corneille*, Nouvelle édition augmentée par Charles Marty-Laveaux, 1862.

EPITRE[527]

A Monseigneur Seguier Chancelier de France.

Monseigneur,
Je sçay que cette Tragedie n'est pas d'un genre assez relevé pour esperer légitimement que vous y daigniez jetter les yeux, & que pour offrir quelque chose à V. Grandeur qui n'en fust pas entierement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Senecque : mais comme je taschois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ay receues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier, & les applaudissements qui ont suivy les représentations de ce Poeme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de merite. La curiosité que son récit a laissé dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément jusques à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire sçavoir combien je vous suis redevable ; j'ay précipité ma recognoissance, quand j'ay consideré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand mesmes les dernières obligations que je vous ay ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous advoue ingenuement que les interests de ma propre réputation m'en imposoient une très pressante necessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, & où l'on ne se deffie avec raison de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait cognoistre l'honneur que j'ay d'estre cogneu de vous. Cependant on sçait par toute l'Europe l'accueil favorable que V. Grandeur fait aux gens de Lettres, que l'accez auprès de vous est ouvert & libre à tous ceux que els sciences ou les talents de l'esprit eslevent au dessus du commun, que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables & les plus solides de ce qu'ils valent, & qu'enfin nos plus belles Muses que feu Mgr le Cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encor inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez V. Grandeur la mesme protection qu'elles rencontroient chez son Eminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où nostre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme merite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les asseurances de l'estat que vous en faites, dans les hommages qu'il vous doit. Trouvez bon, Monseigneur, que celuy-ci plus heureux que le reste des miens affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, & que pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes Lecteurs d'un doute si legitime, en leur apprenant, non seulement que je ne vous suis pas tout à fait incognu, mais aussi mesme que vostre bonté ne desdaigne pas de respandre sur moy votre bien-veillance & vos grâces : De sorte que quand vostre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes si je n'estois toute ma vie très-veritablement.

Monseigneur,
Votre très-humble, très-obeyssant, & très-fidelle serviteur,
Corneille.

[527] Dans l'édition : *Heraclius empereur d'Orient,* tragédie, Antoine de Sommaville, Paris, 1647.

AU LECTEUR[528]

Voicy une hardie entreprise sur l'Histoire, dont vous ne recognoistrez aucune chose dans cette Tragedie, que l'ordre de la succession des Empereurs Tibere, Maurice, Phocas, & Heraclius. J'ay falsifié la naissance de ce dernier, mais ce n'a este qu'en sa faveur, & pour luy en donner une plus illustre, le faisant fils de l'Empereur Maurice, bien qu'il ne le fust que d'un Preteur d'Afrique de mesme nom que lui : J'ay prolongé la durée de l'Empire de son prédécesseur de douze années, & luy ay donné un fils, quoy que l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus, ou Crispus : J'ay prolongé de mesme la vie de l'Imperatrice Constantine, & comme j'ay fait régner ce Tyran vingt ans au lieu de huict, je n'ay fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoy qu'il l'eust sacrifiée à sa seureté avec ses filles dés le cinquième. Je ne me mettray pas en peine de justifier cette licence que j'ay prise, l'evenement l'a assez justifiée, & les exemples des Anciens que j'ay rapportre sur Rodogune, semblent l'authoriser suffisamment : mais à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hazarder, & l'on n'est pas tousjours heureux, & dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon sucez fait passer pour ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parle de la mort de l'Empereur Maurice & de celle de ses fils que Phocas faisoit immoler à sa veue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ay pris l'occasion de former le nœud de cette Tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette Nourrice eut tant de zele pour ce malheureux Prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on luy avoit donné à nourrir. Maurice recognut l'échange, & l'empescha par une considération pieuse, que cette extermination de toute sa famille estoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eust pas creu satisfaire, s'il eust souffert que le sang d'un autre eust payé pour celuy d'un de ses fils : Mais quand à ce qui estoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince, & l'on peut dire que son enfant estoit mort pour son regard. Comme j'ay creu que cette action estoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ay fait de cette Nourrice une Gouvernante. J'ay supposé que l'eschange avoit eu son effet, & de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, change avoit eu son effet, & de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ay fait Heraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ay feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher plus long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, veu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire, & se voyant mesme desjà soupçonnée & preste à estre découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce Tyran, en luy allant offrir ce petit Prince dont il estoit en peine, au lieu duquel elle luy livra son propre fils Leonce. J'ay adjousté que par cette action Phocas fut tellement gaigné, qu'il creut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui luy fust plus acquise, dautant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jettée à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de luy donne lieu à un second eschange d'Heraclius qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Leonce, avec Martian que Phocas luy avoit confié. Je luy fais prendre l'occasion de l'esloignement de ce Tyran, que j'arreste trois ans sans revenir, à la guerre contre les Perses, & à son retour je sais qu'elle luy donne Heraclius pour fils, qui est doresnavant eslevé auprès d'elle, & le nourrit sous le nom de son Leonce qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux Princes sont grands, & que Phocas abusé par ce dernier eschange presse Heraclius d'espouser Pulcherie fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portast par ce mariage le droit & les tiltres de l'Empire dans sa maison, Leontine pour empescher cette alliance incestueuse du frère & de la sœur, advertit Heraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois icy toucher le reste des incidents d'un Poeme si embarassé, & me contenteray de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Heraclius passe pour Martian fils de Phocas, & Martian pour Leonce fils de Leontine, & que Heraclius sçait qui il est & qui est ce faux Leonce, mais que le vray Martian, Phocas ny Pulcherie n'en sçavent rien, non plus que le reste des Acteurs, hormis Leontine & sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraysemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre, à quoy j'ay deux réponses à faire. La première, que nostre unique Docteur Aristote

[528] Id.

nous permet de mettre quelquefois des choses qui mesme soyent contre la raison & l'apparence, pourveu que ce soit hors de l'action, ou pour me servir des termes Latins de ses interpretes, *extra Fabulam*, comme est icy cette supposition d'enfans, & nous donne pour exemple, Œdipe qui ayant tué un Roy de Thebes l'ignore encor vingt ans apres. L'autre, que l'action estant vraye du costé de la mère comme j'ay remarqué tantost, il ne faut plus s'informer si elle est vraysemblable, estant certain que toutes les veritez sont recevables dans la Poesie quoy qu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en escarter n'est pas une necessité, & la vraysemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, & non pas au choix du sujet, ny des incidents qui sont appuyés de l'Histoire. Tout ce qui entre dans le Poeme doit estre croyable, & il l'est selon Aristote par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraysemblance, ou l'opinion commune. J'iray plus outre, & quoy que peut estre on voudra prendre cette proposition pour un Paradoxe, je ne craindray point d'avancer que le sujet d'une belle Tragedie doit n'estre pas vraysemblable. La preuve en est aisée par le mesme Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemy qui tue son ennemy, parce que bien que cela soit fort vraysemblable, il n'excite dans l'ame des Spectateurs ny pitié, ny crainte, qui sont les deux passions de la Tragedie : mais il nous renvoya la choisir dans les evenements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mary, un frère sa sœur, ce qui n'estant jamais vraysemblable, doit avoir l'authorité de l'Histoire ou de l'opinion commune pour estre creu, si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les Anciens traitoient presque mesmes sujets, dautant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivées de pareils désordres, qui font les belles & puissantes oppositions du devoir & de la passion.

Ce n'est pas icy le lieu de m'estendre plus au long sur cette matière, j'en ay dit ces deux mots en passant, par une necessité de me défendre d'une objection qui destruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en sapper le fondement, & non par ambition d'estaler mes maximes qui peut estre ne sont pas généralement advouées des Sçavants. Aussi ne donnay-je icy mes opinions qu'à la mode de M. de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent, mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse encor mieux en suivant les contraires.

ACTEURS[529]

PHOCAS, *Empereur d'Orient.*
HERACLIUS, *fils de l'Empereur Maurice, creu Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.*
MARTIAN, *fils de Phocas, creu Leonce fils de Leontine, amant de Pulcherie.*
PULCHERIE, *fille de l'Empereur Maurice, maitresse de Martian.*
LEONTINE, *Dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.*
EUDOXE, *fille de Leontine, maitresse d'Héraclius.*
CRISPE, *Gendre de Phocas.*
EXUPERE, *Patricien de Constantinople.*
AMINTAS, *amy d'Exupere.*
Un page de Leontine.

La scène est à Constantinople.

[529] Id.

ACTE I

SCENE PREMIERE

Phocas.
Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne,
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années :
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

Crispe.
Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

Phocas.
Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer :
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois ; et lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,

Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

Crispe.
Tout ridicule, il plaît, et le peuple est crédule ;
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille,
Et résoudre dès lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards ;
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre,
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

Phocas.
Hélas ! De quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse surtout frémit à mon aspect ;
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

Crispe.
Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur ; et qui les flatte endurcit leurs mépris :
La violence est juste où la douceur est vaine.

Phocas.
C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

Crispe.
Elle entre.

SCENE II

Phocas.
Enfin, madame, il est temps de vous rendre :
Le besoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus ;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

Pulchérie.
J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
À ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité ;
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie et fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents, dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi ?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre ;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,

Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie, afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre ;
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre.
Je sais qu' il m'appartient, ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

Phocas.
J'ai forcé ma colère à te prêter silence,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre ; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et sans avoir besoin de titre ni d'appui,
Je te fais part d' un bien qui n'étoit plus à lui.

Pulchérie.
Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes.
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin ;
Et je pourrois avoir l'âme assez abattue...

Phocas.
Eh bien ! Si tu le veux, je te le restitue,
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends et te fais des caresses,
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur ;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'aye assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

Pulchérie.
Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime ;
Comme ma haine est juste et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états ;
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable ;
Et cette grandeur même où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
Non, non : si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise ; et si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé :
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

Phocas.
À ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance.
Mais...

Pulchérie.
Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi :
Prends cette occasion de te faire justice.

Phocas.
Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits ;
Dans ton âme à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

Pulchérie.
Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
À qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

SCENE III

Phocas.
Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.
Approche, Martian, que je te le répète :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

Héraclius.
Seigneur...

Phocas.
Garde sur toi d'attirer ma colère.

Héraclius.
Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infâme,
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

Phocas.
Eh bien ! Elle mourra, tu n'en as pas besoin.

Héraclius.
De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice : en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

Phocas.
Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
À ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

Héraclius.
Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

Phocas.
À l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

Pulchérie.
Ah ! Ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre ;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

Phocas.
Par ses remercîments juge de ses fureurs.

J’ai prononcé l'arrêt, il faut que l’effet suive.
Résous-la de t’aimer, si tu veux qu’elle vive ;
Sinon, j’en jure encore et ne t’écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV

Héraclius.
En vain il se promet que sous cette menace
J’espère en votre cœur surprendre quelque place :
Votre refus est juste, et j’en sais les raisons.
Ce n’est pas à nous deux d’unir les deux maisons ;
D’autres destins, madame, attendent l’un et l’autre :
Ma foi m’engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur ;
Je serai trop heureux d’en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l’aimez de même ;
Je suis aimé d’Eudoxe autant comme je l’aime ;
Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et quelque effort qu’on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D’un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

Pulchérie.
Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l’avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l’éclat pour lui me sollicite ;
Mais à d’autres pensers il me faut recourir :
Il n’est plus temps d’aimer alors qu’il faut mourir ;
Et quand à ce départ une âme se prépare...

Héraclius.
Redoutez un peu moins les rigueurs d’un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d’appui
J’ai peine à reconnoître encore un père en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie :
Je ne suis plus son fils, s’il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

Pulchérie.
C’est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l’hymen où l’on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

Martian.
Ah ! Mon prince, ah ! Madame, il vaut mieux vous résoudre,
Par un heureux hymen, à dissiper ce foudre.
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère,
Vainque la juste horreur que vous avez du père,
Et pour mon intérêt n’exposez pas tous deux...

Héraclius.
Que me dis-tu, Léonce ? Et qu’est-ce que tu veux ?
Tu m’as sauvé la vie ; et pour reconnoissance
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense ;
Et ministre insolent d’un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux :
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j’aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même !
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois ;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame ; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne :
C’est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la prière ;
Et si je n’en obtiens la grâce toute entière,
Malgré le nom de père et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s’obstine à votre perte,
J’irai pour l’empêcher jusqu’à la force ouverte ;
Et puisse, si le ciel m’y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner !
Adieu, madame.

Pulchérie.
Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d’un trône acquis sans crime,
Digne d’un autre père. Ah ! Phocas, ah ! Tyran,
Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l’orage.
Tu t’es fait des amis, je sais des mécontents ;
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps :
L’honneur te le commande, et l’amour t’y convie.

Martian.
Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie ;
Et je n’oserai rien qu’avec un juste effroi
Qu’il ne venge sur vous ce qu’il craindra de moi.

Pulchérie.
N’importe ; à tout oser le péril doit contraindre.
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Léontine.
Voilà ce que j'ai craint de son âme enflammée.

Eudoxe.
S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

Léontine.
Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé :
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé ;
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,
À quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
À qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire !

Eudoxe.
Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison ;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

Léontine.
Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le prince, ou moi ?

Eudoxe.
Ni le prince, ni vous.
De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange, et prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran :
En sorte que le sien passe ici pour mon frère,
Cependant que de l'autre il croit être le père,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si par quelque imprudence
Il m'étoit échappé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en sais tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas, Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.

SCENE II

Héraclius.
Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère :
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand ;
Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
Et me connoît si peu, que pour la renverser,
À l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance :
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort :
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

Léontine.
Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rends grâce, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

Héraclius.
Jamais l'occasion ne s'offrira si belle :
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté ;
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par là son juste châtiment ;
Que par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

Léontine.
Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important :
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance,
Semble digne, seigneur, de cette confiance :
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice :
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

Eudoxe.
Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père ;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

Héraclius.
Vous en êtes aussi, madame, et je me rends :
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance ;
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi :
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère ;
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination :
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent,
Il prépara mon âme aux feux qu'ils allumèrent ;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
Que par la seule soif de vous en faire part :
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu :
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur ;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

Léontine.
Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCENE III

Léontine.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
À ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse :
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,

À ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide

Eudoxe.
Ah ! Madame.

Léontine.
Ce mot déjà vous intimide !
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr ;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous ; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

Eudoxe.
Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

Léontine.
Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

Page.
Exupère, madame, est là qui vous demande.

Léontine.
Exupère ! À ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. à quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'âme il hait Phocas, qui s'immola son père ;
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCENE IV

Exupère.
Madame, Héraclius vient d'être découvert.

Léontine.
Eh bien ?

Eudoxe.
Si...

Léontine.
Taisez-vous. Depuis quand ?

Exupère.
Tout à l'heure.

Léontine.
Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

Exupère.
Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

Léontine.
Comment ?

Exupère.
Ne craignez rien, madame, le voici.

Léontine.
Je ne vois que Léonce.

Exupère.
Ah ! Quittez l'artifice.

SCENE V

Martian.
Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait :
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père :
Vous en devez connoître encor le caractère.

Léontine.
Billet de Maurice.
Léontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des siens au trépas,
Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
Ô vous qui me restez de fidèles sujets,
Honorez son grand zèle, appuyez ses projets :
Sous le nom de Léonce Héraclius respire. Maurice.
Seigneur, il vous dit vrai : vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance ;
Mon zèle y répondit par delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoir commis ;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,

Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.
Ah ! Pardonnez, de grâce ; il m'échappe sans crime.
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir ;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
À cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer ;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit ;
Car comme j'ignorois que notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

Exupère.
Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher ;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,
S'en ouvrit à Félix, qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;
Et m'ayant tout conté : " tiens, dit-il, Exupère,
Sers ton prince, et venge ton père. "
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir.
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ;
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage ;
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

Martian.
Surpris des nouveautés d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins ;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon âme à trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire ;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande :
Il faut donner un chef à votre illustre bande.
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins ;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire ;
Surtout sauvons le fils en immolant le père :
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

Exupère.
Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VI

Martian.
Madame, pour laisser toute sa dignité
À ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M' en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous ;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour mon propre sœur

Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?

Léontine.
Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste ;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine ;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur ; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

Martian.
Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
À ce que le tyran témoigne en souhaiter :
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

Léontine.
Seigneur, qu'allez-vous faire ? Et que me dites-vous ?

Martian.
Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne ;
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat ;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe...

Léontine.
Ah ! Seigneur, écoutez.

Martian.
J'ai besoin de conseils dans ces difficultés ;
Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts, vous en avez trop d' autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCENE VII

Léontine.
Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire ;
Et lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé :
Il arme puissamment le fils contre le père ;
Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,
Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire :
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
Il doute, et du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

Eudoxe.
Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence ;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire ?

Léontine.
Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir ?
Tâchons, sans plus tarder, à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Martian.
Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité ;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes désirs au delà de mon sort.

Pulchérie.
Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon âme
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi ? L'impératrice à qui je dois le jour
Avoit innocemment fait naître cet amour :
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
" Le tyran veut surprendre ou forcer vos désirs,
Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine ;
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. "
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance ;
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne ;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
" C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
À qui le monde entier peut rendre un juste hommage. "
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

Martian.
Ah ! Ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'âme qui s'y force est digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
Ah ! S'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
À l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

Pulchérie.
J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces ;
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise et ne m'a point troublée ;
Mon âme l'a reçu sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère ;
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire ;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
Et domptant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

Martian.
Ah ! Vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie ;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner ;
Mais pour moi, qui caché sous une autre aventure,
D'une âme plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
À mes confus regrets soyez donc moins sévère :
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère ;
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une âme si haute à frapper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

Pulchérie.
Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

Martian.
Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous mettre l'empire en la main d'un époux,
Épousez Martian comme un autre moi-même :
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

Pulchérie.
Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'âme
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

Martian.
Vous le voyez, j'y cours ; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée ; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre :
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre ;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère ;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

Pulchérie.
Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille :
Je lui devrai respect, amour, fidélité ;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité ;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?
Ah ! Combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse :
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse.
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts ;
Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi.
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache :
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache ;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signe cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

Martian.
Je suis trahi, madame, Exupère le suit.

SCENE II

Phocas.
Quel est votre entretien avec cette princesse ?
Des noces que je veux ?

Martian.
C'est de quoi je la presse.

Phocas.
Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

Martian.
Il sera son époux, elle me l'a promis.

Phocas.
C'est beaucoup obtenu d'une âme si rebelle.
Mais quand ?

Martian.
C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

Phocas.
Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

Martian.
Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

Exupère.
Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

Martian.
Chacun te l'avouera : tu le fais assez voir.

Phocas.
De grâce, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

Martian.
Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez:
Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

Phocas.
Tu peux bien t'y résoudre, après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

Martian.
J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce :
Bon sujet, meilleur prince ; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une âme bien née ;
À mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

Phocas.
Tu prends pour me toucher un mauvais artifice :
Héraclius n'eut point de part à ce service ;
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et se désavouant d'un aveugle secours,
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice :
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

Martian.
Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance,
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
Et suis trop au-dessus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour !
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :
Ta vie avec la sienne est trop incompatible ;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

Phocas.
Nous verrons la vertu de cette âme hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

Martian.
Adieu, madame, adieu : je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCENE III

Phocas.
Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes :
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

Pulchérie.
Moi, pleurer ! Moi, gémir, tyran ! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie :
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître ;
Et dans cette surprise il a bien su courir

À la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère ;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

Phocas.
Explique, explique mieux le fond de ta pensée ;
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

Pulchérie.
Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon âme ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien ; mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur !

Phocas.
Eh bien ! Il va périr ; ta haine en est complice.

Pulchérie.
Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains ;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine ;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor : tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ;
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même, à leur défaut, je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux ,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV

Phocas.
J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine ;
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine ;
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi :
Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

Exupère.
Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

Phocas.
Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous envoirons sa tête au milieu de la place.

Exupère.
Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

Phocas.
Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

Exupère.
Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice.
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus :
" Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. "

Phocas.
Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
À ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

Exupère.
Qui l'osera, seigneur ?

Phocas.
Ce peuple que je crains.

Exupère.
Ah ! Souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante

Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté ;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;
Saisissez l'hippodrome avec ses avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ;
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

Phocas.
C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de votre part assembler vos amis,
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCENE V

Exupère.
Nous sommes en faveur ; ami, tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

Amyntas.
Quelque allégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

Exupère.
Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur :
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur ;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons : pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Héraclius.
Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère :
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

Eudoxe.
Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous, pour qui son amour a forcé la nature ?

Héraclius.
Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et par un faux rapport
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi,
De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

Eudoxe.
Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui falloit celer ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère :
Elle en doutoit, seigneur ; et par l'événement
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

Héraclius.
Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi ?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

Eudoxe.
Quoi ? Pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie !

Héraclius.
Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour ?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur ;
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

Eudoxe.
Ah ! Ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande :
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et prenant à l'empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

Héraclius.
Il n'est plus temps, madame : un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCENE II

Phocas.
Qu'on la tienne en lieu sûr, en attendant sa mère.

Héraclius.
A-t-elle quelque part ? ...

Phocas.
Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

Eudoxe.
Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.*

Phocas.
Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.
Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

Héraclius.
Seigneur...

Phocas.
Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

Héraclius.
Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

Phocas.
La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

Héraclius.
J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

Phocas.
Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

SCENE III

Héraclius.
Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui ;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis ;
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous ?

Phocas.

Tu l'obtiendras entière :
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

Martian.
Ah, prince ! J'y courois sans me plaindre du sort ;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche ;
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

Héraclius.
Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

Martian.
Seigneur, que dites-vous ?

Héraclius.
Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton père ;
Et semant de nos noms un insensible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

Phocas.
Maurice te dément, lâche ! Tu n'as qu'à lire :
" Sous le nom de Léonce Héraclius respire. "
Tu fais après cela des contes superflus.

Héraclius.
Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus :
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse.
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit :
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

Martian.
Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran ; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.
C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas ;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
Ah ! Si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance :
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c' est m'être injurieux.

Phocas.
En quel trouble me jette une telle dispute !
À quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir ?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

Exupère.
Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable ?

Phocas.
Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

Exupère.
Elle a pu les changer, et ne les changer pas,
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

Héraclius.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

Martian.
Léontine ?

Héraclius.
Elle-même.

Martian.
Ah ! Ciel ! Quelle est sa ruse !

Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les voeux ;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis ;
Mais de mon ignorance elle espèroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

Phocas.
La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

Exupère.
Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

Phocas.
Tu vois comme la fille a part au stratagème.

Exupère.
Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

Phocas.
Que de pensers divers ! Que de soucis flottants !

Exupère.
Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

Phocas.
Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

Exupère.
Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

Héraclius.
Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

Martian.
Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

Héraclius.
Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

Martian.
Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort :
Dedans Héraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

Héraclius.
Mon nom seul est coupable, et sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter ;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

Martian.
Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité ;
Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

Héraclius.
Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide...

Martian.
N'a pu voir Martian commettre un parricide.

Héraclius.
Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

Phocas.
Hélas ! Je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian ! À ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.

Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.
Ô toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
Ô malheureux Phocas ! Ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

SCENE IV

Crispe.
Seigneur, ma diligence enfin a réussi :
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

Phocas.
Approche, malheureuse.

Héraclius.
Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

Léontine.
Quoi, seigneur ?

Phocas.
Tu l'ignores, infâme !
Qui des deux est mon fils ?

Léontine.
Qui vous en fait douter ?

Héraclius.
Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

Phocas.
N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? As-tu changé le mien ?

Léontine.
Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

Phocas.
N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence :
À l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.
Léontine.
Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon âme jouira de ton inquiétude ;
Je rirai de ta peine ; ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

Phocas.
Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

Léontine.
Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus son fils unique.

Phocas.
Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils, ingrate.

Léontine.
Il m'en désavoueroit ;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance :
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

Exupère.
L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde.
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

Phocas.
Achève, si tu peux, par force ou par adresse,
Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCENE V

Exupère.
On ne peut nous entendre. Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon âme ;
C'est passé trop longtemps pour traître auprès de vous.
Vous haïssez Phocas ; nous le haïssons tous...

Léontine.
Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

Exupère.
L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

Léontine.
L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

Exupère.
Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

Léontine.
Cache une intention fort noble et fort hardie.

Exupère.
Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ?
Considérez l'état de tous nos conjurés.
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance ;
Et nous en croyant tous dans notre âme indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

Léontine.
Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

Exupère.
Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé ;
Pouvions-nous le surprendre, où forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tient toutes ses portes ?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui :
Il me parle, il m'écoute, il me croit ; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment ;
Que sa milice, éparse à chaque coin des rues,
A laissé du palais les portes presque nues :
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
Mes amis sont tous prêts : c'en est fait, il est mort ;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grâce, faites-moi connoître qui je sers ;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

Léontine.
Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piège si lourd l'appas est inutile,
Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

Exupère.
Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

Léontine.
Ne me fais point ici de contes superflus :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

Exupère.
Eh bien ! Demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien ;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Héraclius.
Quelle confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.
Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.
Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.
Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grâce qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère ;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.
Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon âme au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.
Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce ; on vient me secourir.

SCENE II

Héraclius.
Ô ciel ! Quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

Pulchérie.
Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

Héraclius.
Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

Pulchérie.
Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère :
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler !

Héraclius.
Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle !
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

Pulchérie.
Ah ! Prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

Héraclius.
Moi la craindre, madame ! Ah ! Je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi, comme fils toujours il me regarde ;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir ;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance ;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie :
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout ; et dans cette aventure,

Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

Pulchérie.

Ah ! Vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister ;
Rien ne le touche assez pour le faire douter ;
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

Héraclius.

À ces marques en lui connoissez Martian :
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance ;
La pitié l'accompagne et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi :
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'âme la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte :
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

Pulchérie.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
Vous le devez haïr, et fût-il votre père :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez ; et quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre ;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
À chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant : on murmure, on menace ;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place ;
Exupère est allé fondre sur ces mutins ;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III

Phocas.

Eh bien ! Se rendra-t-il, madame ?

Pulchérie.

Quelque effort que je fasse à lire dans son âme,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

Phocas.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

Pulchérie.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

Phocas.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grâce au vôtre ;
Mais je veux le connoître, et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.
Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? En croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tous deux.

Héraclius.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

Phocas.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

Héraclius.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

Phocas.
C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

Héraclius.
C'est vous le rendre assez que le faire connoître.
Phocas.
C'est me l'ôter assez que me le supposer.

Héraclius.
C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

Phocas.
Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

Héraclius.
Ah ! C'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter ?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

Phocas.
Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites :
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites ;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang :
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

Héraclius.
Perfides, arrêtez !

Martian.
Ah ! Que voulez-vous faire,
Prince ?

Héraclius.
Sauver le fils de la fureur du père.

Martian.
Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous :
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

Phocas.
C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

Héraclius.
N'attente rien, barbare !
Je suis...

Phocas.
Avoue enfin.

Héraclius.
Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

Phocas.
Tu pourras à loisir y penser.
Frappe.

Héraclius.
Arrête ; je suis... Puis-je le prononcer ?

Phocas.
Achève, ou...

Héraclius.
Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit ;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ;
Mais sachez que vos jours me répondront des siens :
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre ;
Et de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

Phocas.
Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon âme n'aspire
Qu' à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils ; mais sois-le tout à fait,
Et donne-m' en pour marque un véritable effet :
Ne laisse plus de place à la supercherie ;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

Héraclius.
Seigneur, elle est ma sœur.

Phocas.
Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis ?

Pulchérie.
Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
Quoi ? Son consentement étoufferoit ma haine !
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer !
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger !
Je pourrois épouser ou ton fils, ou mon frère !

SCENE IV

Crispe.
Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère :
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs, qu'il vous amène.

Phocas.
Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.
Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre :
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment ;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront et mon amour pour gêne.
Toi...

Pulchérie.
Ne menace point ; je suis prête à mourir.

Phocas.
À mourir ! Jusque-là je pourrois te chérir !
N'espère pas de moi cette faveur suprême,
Et pense...

Pulchérie.
À quoi, tyran ?

Phocas.
À m'épouser moi-même
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

Pulchérie.
Quel supplice !

Phocas.
Il est grand pour toi ; mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE V

Pulchérie.
Le lâche, il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'âme.
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse ;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse.
À peine est-il sorti de ces lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paraître.

Héraclius.
Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

Pulchérie.
Un généreux conseil est un puissant secours.

Martian.
Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le fils pour éviter le père :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

Pulchérie.
Qui me le montrera, si je veux l'épouser ?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste ?

Martian.
Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous ;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée.

Pulchérie.
Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté !

Héraclius.
Pour tromper un tyran, c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.
Pulchérie.
Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moi ? Qui sera mon complice ?

Héraclius.
Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

Martian.
Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

Héraclius.
Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

Martian.
Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

Héraclius.
Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

Martian.
Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

Pulchérie.
Ah ! Princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'événement,
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire ;
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

Héraclius.
Admirez cependant quel malheur est le mien.
L'obscure vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne :
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

Martian.
Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce et Martian ;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

Pulchérie.
Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur est grand ; mais quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VI

Amyntas.
Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

Héraclius.
Que nous dis-tu ?

Amyntas.
Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

Héraclius.
De quoi ?

Amyntas.
De tout l'empire.

Martian.
Et par toi ?

Amyntas.
Non, seigneur :
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

Héraclius.
Et quelle heureuse main finit notre misère ?

Amyntas.
Princes, l'auriez-vous cru ? C'est la main d'Exupère.

Martian.
Lui, qui me trahissoit ?

Amyntas.
C'est de quoi s'étonner :
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

Héraclius.
N'a-t-il pas des mutins dissipés la furie ?

Amyntas.
Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

Martian.
Il en a pris les chefs, toutefois ?

Amyntas.
Admirez
Que ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion couroient à leur vengeance :
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage ;
Crispe même à Phocas porte notre message :
Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime ; et soudain Exupère :
" Qu'on arrête, dit-il ; le premier coup m'est dû ;
C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. "
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que " vive Héraclius ! "
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent ;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

Pulchérie.
Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

Amyntas.
Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VII

Héraclius.
Est-il donc vrai, madame ? Et changeons-nous de sort ?
Amyntas nous fait-il un fidèle rapport ?

Léontine.
Seigneur, un tel succès à peine est concevable ;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

Héraclius.
Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissants à te récompenser.

Exupère.
Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre :
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

Martian.
Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

Héraclius.
Peut-être en vous par là s'explique la nature ;
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux :
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.
Léontine.
Mon témoignage seul peut-il en décider ?

Martian.
Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

Léontine.
Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas : croyez l'impératrice.
Vous connoissez sa main, madame ; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

Pulchérie.
J'en baise en soupirant le sacré caractère.

Léontine.
Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

Héraclius.
Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

Pulchérie.
Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
Après avoir donné son fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux, par un second échange,
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.
Constantine.

Pulchérie.
Ah ! Vous êtes mon frère !

Héraclius.
Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

Léontine.
Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

Martian.
Je ne m'oppose point à la commune joie ;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

Héraclius.
Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce :
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils !
Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

Eudoxe.
Seigneur, vous agissez en prince généreux.

Héraclius.
Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance :
Allons lui rendre hommage, et d'un esprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN.

Le Sicilien ou L'Amour peintre

(Comédie, 1667)

Molière

Comédie représentée pour la première fois à Saint-Germain-En-Laye par ordre de sa majesté, au mois de février 1667, et donnée depuis au public sur le théâtre du Palais-Royal le 10 juin 1667, par la Troupe du Roi.

Édition : http://www.toutmoliere.net/2008/oeuvres/sicilien/index.html

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Nous avons établi ce texte d'après celui de sa première édition, parue du vivant de Molière, et conservée à la Bibliothèque Nationale de France. Pour le texte même, dans les cas de faute manifeste, nous nous sommes référé à l'édition de 1682, dont nous donnons toutes les variantes. Nous ne nous sommes référé que de manière exceptionnelle à l'édition de 1734, dans les cas où ses didascalies pouvaient éclairer un jeu de scène particulier.

Notre règle d'or a été la fidélité rigoureuse au texte original; nous n'avons corrigé des fautes évidentes que dans quelques cas extrêmement rares, et que nous mentionnons en note. Nous avons scrupuleusement conservé la ponctuation originale, même lorsque l'usage ancien peut surprendre le lecteur moderne; d'une part, parce qu'elle est porteuse d'effets de théâtre qu'il faut respecter, d'autre part, parce qu'elle possède sa cohérence propre à laquelle il est aisé de s'accoutumer. Quand cette ponctuation était manifestement fautive, nous l'avons également corrigée.

Comme c'est aujourd'hui l'usage dans l'édition des textes du XVIIe siècle, nous avons modernisé l'orthographe, sauf dans les cas où la rime nous obligeait à conserver une graphie ancienne (par exemple: *je voi/ma foi*; *treuve/émeuve*).

Nous avons regroupé dans les notes des informations de nature diverse. Nous expliquons le sens du texte dans les cas où cela nous a paru nécessaire: archaïsmes, changements de sens d'un mot, emplois propres au XVIIe siècle; nous l'avons fait aussi — exceptionnellement — pour des passages de sens embarrassé, notamment pour les premières œuvres ou pour les pièces ultérieures de ton plus relevé, dont le style nous est moins familier aujourd'hui. En revanche, nous nous sommes interdit tout commentaire sur la qualité de tel ou tel passage; de même, nous avons renoncé à mentionner les sources dont Molière a pu s'inspirer, celles-ci extrêmement nombreuses et variées sont évoquées dans la notice de la pièce.

ACTEURS

ADRASTE, *gentilhomme français, amant d'Isidore*.
DOM PÈDRE, *Sicilien, amant d'Isidore*.
ISIDORE, *Grecque, esclave de Dom Pèdre*.
CLIMÈNE, *sœur d'Adraste*.
HALI, *valet d'Adraste*.
LE SÉNATEUR.
LES MUSICIENS.
TROUPE D'ESCLAVES.
TROUPE DE MAURES.
DEUX LAQUAIS.

SCENE PREMIÈRE

Hali, Musiciens.

Hali, *aux musiciens*.
Chut... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four; le ciel s'est habillé, ce soir, en Scaramouche; et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave ! De ne vivre jamais pour soi, et d'être, toujours, tout entier aux passions d'un maître ! De n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait, ici, épouser ses inquiétudes; et parce qu'il est Amoureux, il faut que nuit, et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et, sans doute, c'est lui.

SCÈNE II

Adraste et deux Laquais, Hali.

Adraste
Est-ce toi, Hali?

Hali
Et qui pourrait-ce être que moi? À ces heures de nuit, hors vous, et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir, maintenant, les rues.

Adraste
Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente, dans son cœur, la peine que je sens: car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime; on a, toujours, au moins, le plaisir de la plainte, et la liberté des soupirs. Mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore; ne pouvoir savoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire, ou lui déplaire; c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; et c'est où me réduit l'incommode jaloux, qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

Hali
Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; et il me semble, à moi, que vos yeux, et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

Adraste
Il est vrai qu'elle, et moi, souvent, nous nous sommes parlé des yeux: mais comment reconnaître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut,

expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent? Et si les siens me disent ce que je crois, parfois, entendre?

Hali
Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

Adraste
As-tu là tes musiciens?

Hali
Oui.

Adraste
Fais-les approcher. Je veux, jusques au jour, les faire, ici, chanter; et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paraître à quelque fenêtre.

Hali
Les voici. Que chanteront-ils?

Adraste
Ce qu'ils jugeront de meilleur.

Hali
Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

Adraste
Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.

Hali
Ah ! Monsieur, c'est du beau bécarre.

Adraste
Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre?

Hali
Monsieur, je tiens pour le bécarre: vous savez que je m'y connais. Le bécarre me charme: hors du bécarre, point de salut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.

Adraste
Non, je veux quelque chose de tendre et de passionné; quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

Hali
Je vois bien que vous êtes pour le bémol: mais il y a moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui sur bémol, viennent, séparément faire leurs plaintes dans un bois; puis se découvrent l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; et, là-dessus, vient un berger joyeux, avec un bécarre admirable, qui se moque de leur faiblesse.

Adraste
J'y consens. Voyons ce que c'est.

Hali
Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

Adraste
Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

SCÈNE III

Chantée par trois Musiciens.

1er. Musicien
Si du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

2ème. Musicien
Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissants, et mes tristes regrets.
Ah ! Mon cher Philène.

1er. Musicien
Ah ! Mon cher Tirsis

2ème. Musicien
Que je sens de peine !

1er. Musicien
Que j'ai de soucis !

2ème. Musicien
Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

1er. Musicien
Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

Tous deux
Ô loi trop inhumaine !

Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?

3ème. Musicien
Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines?
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.
On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse;
À leur vouer ma tendresse,
Je mets mon plus doux souci;
Mais, lors que l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

1er et 2ème. Musicien
Heureux, hélas ! Qui peut aimer ainsi.

Hali
Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au-dedans.

Adraste
Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

SCÈNE IV

Dom Pèdre, Adraste, Hali.

Dom Pèdre, *sortant en bonnet de nuit, et robe de chambre, avec une épée sous son bras*.
Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte; et, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

Adraste
Hali?

Hali
Quoi?

Adraste
N'entends-tu plus rien?

Hali
Non.
Dom Pèdre est derrière eux, qui les écoute.

Adraste
Quoi ! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque? Et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera, toujours, tout accès auprès d'elle?

Hali
Je voudrais, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne; le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah ! Si nous le tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

Adraste
Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal; j'y suis trop engagé pour en avoir le démenti; et quand j'y devrais employer...

Hali
Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais la porte est ouverte; et, si vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.
Dom Pèdre se retire sur sa porte.

Adraste
Oui, fais, mais sans faire de bruit; je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Isidore !

Dom Pèdre, *lui donnant sur la joue*.
Qui va là?

Hali, *lui en faisant de même*.
Ami.

Dom Pèdre
Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy; allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils; vite, dépêchez; allons, tue, point de quartier.

SCÈNE V

Adraste, Hali.

Adraste
Je n'entends remuer personne. Hali? Hali?

HALI, *caché dans un coin*.
Monsieur.

Adraste
Où, donc, te caches-tu?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis?

Adraste
Non, personne ne bouge.
Hali, *en sortant d'où il était caché*.
S'ils viennent, ils seront frottés.

Adraste
Quoi ! Tous nos soins seront, donc, inutiles? Et, toujours, ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins?

Hali
Non, le courroux du point d'honneur me prend; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles; et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel.

Adraste
Je voudrais, seulement, que par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après on peut trouver facilement, les moyens...

Hali
Laissez-moi faire seulement; j'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose, enfin, nous pourra réussir. Allons, le jour paraît; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCÈNE VI

Dom Pèdre, Isidore.

Isidore
Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin; cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; et ce n'est guère pour avoir le teint frais, et les yeux brillants, que se lever dès la pointe du jour.

Dom Pèdre
J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

Isidore
Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

Dom Pèdre
Oui; mais je suis bien aise de vous voir, toujours, avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer, un peu, contre les soins des surveillants; et cette nuit, encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

Isidore
Il est vrai, la musique en était admirable.

Dom Pèdre
C'était pour vous que cela se faisait?

Isidore
Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

Dom Pèdre
Vous savez qui était celui qui donnait cette sérénade?

Isidore
Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

Dom Pèdre
Obligée !

Isidore
Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

Dom Pèdre
Vous trouvez, donc, bon qu'on vous aime?

Isidore
Fort bon; cela n'est jamais qu'obligeant.

Dom Pèdre
Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

Isidore
Assurément.

Dom Pèdre
C'est dire fort net ses pensées.

Isidore
À quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est, toujours, bien aise d'être aimée: ces hommages à nos appas, ne sont, jamais, pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent, ne sont que pour cela; et l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

Dom Pèdre
Mais si vous prenez, vous, du plaisir, à vous voir aimée; savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

Isidore
Je ne sais pas pourquoi cela; et si j'aimais quelqu'un, je n'aurais point de plus grand plaisir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque, davantage, la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons, soit trouvé fort aimable?

Dom Pèdre
Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez, de n'affecter point tant de la paraître à d'autres yeux.

Isidore
Quoi ! Jaloux de ces choses-là?

Dom Pèdre
Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi; sa délicatesse s'offense d'un sourire, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Isidore
Certes, voulez-vous que je dise? Vous prenez un mauvais parti; et la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étais galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrais toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller, nuit, et jour, celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin, et de la colère que donne à l'esprit d'une femme, la contrainte et la servitude.

Dom Pèdre
Si bien, donc, que si quelqu'un vous en contait, il vous trouverait disposée à recevoir ses vœux?

Isidore
Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes, enfin, n'aiment pas qu'on les gêne; et c'est beaucoup risquer, que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

Dom Pèdre
Vous reconnaissez peu ce que vous me devez: et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

Isidore
Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude? Si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

Dom Pèdre
Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

Isidore
Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

Dom Pèdre
Vous êtes, aujourd'hui, dans une humeur désobligeante; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCÈNE VII

Dom Pèdre, Hali, Isidore.
Hali, habillé en turc, faisant plusieurs révérences à Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Trêve aux cérémonies, que voulez-vous?

Hali
Il se retourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à Dom Pèdre: et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître.
Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)...

Dom Pèdre
Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

Hali
Signor, je suis un virtuose.

Dom Pèdre
Je n'ai rien à donner.

Hali
Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique, et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudraient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les voir, et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

Isidore
C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

Hali
Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Écoutez bien. Chala bala.

SCÈNE VIII

Hali chante dans cette scène: et les esclaves dansent dans les intervalles de son chant.
Hali et quatre Esclaves, Isidore, Dom Pèdre.

Hali *chante.*
D'un cœur ardent en tous lieux,
Un amant suit une belle;
Mais d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle,
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?
Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir a ti,
Se pagar per mi,
Far bona accina,
Mi levar matina,
Far boler caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.
C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire:
Mais si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourrait, bientôt, se rire
De tous les soins du jaloux.
Chiribirida ouch alla !
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir a ti,
Se pagar per mi?
Far bona accina,
Mi levar matina,
Far boler caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

Dom Pèdre
Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si, si, non andara, andara, andara,
O ti bastonara.
Oh ! Oh ! Quels égrillards ! Allons, rentrons ici, j'ai changé de pensée, et puis le temps se couvre un peu. (*À Hali, qui paraît encore là*). Ah ! Fourbe, que je vous y trouve.

Hali
Hé bien oui, mon maître l'adore; il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; et si elle y consent, il la prendra pour femme.

Dom Pèdre
Oui, oui, je la lui garde.

Hali
Nous l'aurons, malgré vous.

Dom Pèdre
Comment, coquin...

Hali
Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

Dom Pèdre
Si je prends...

Hali
Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

Dom Pèdre
Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

Hali
C'est nous qui vous attraperons; elle sera notre femme, la chose est résolue; il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCÈNE IX

Adraste, Hali.

Hali
Monsieur, j'ai, déjà, fait quelque petite tentative, mais je...

Adraste
Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulais: et je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit, qu'aujourd'hui, il venait faire le portrait de cette adorable personne: et comme il est, depuis longtemps, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre, pour me faire accepter. Tu sais que, de tout temps, je me suis plu à la peinture, et que, parfois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire: ainsi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit, toujours, présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble: et pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème, pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle, qu'elle y consente.

Hali
Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

Adraste
Tout de ce pas, et j'ai, déjà, préparé toutes choses.

Hali
Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

Adraste
Je ne veux point perdre de temps. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCÈNE X

Dom Pèdre, Adraste.

Dom Pèdre
Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

Adraste
J'y cherche le seigneur Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Vous l'avez devant vous.

Adraste
Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

Dom Pèdre *lit*.
Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme français, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages; et j'ai cru que je ne pouvais rendre un service plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé, de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, surtout, de lui parler d'aucune récompense: car c'est un homme qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire, et pour la réputation.

Dom Pèdre, *parlant au Français*.
Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire; et je vous suis fort obligé.

Adraste
Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom, et de mérite.

Dom Pèdre
Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XI

Isidore, Dom Pèdre, Adraste, et deux Laquais.

Dom Pèdre
Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (*Adraste baise Isidore, en la saluant, et Dom Pèdre lui dit :*) Holà, Seigneur Français, cette façon de saluer n'est

point d'usage en ce pays.

Adraste
C'est la manière de France.

Dom Pèdre
La manière de France est bonne pour vos femmes; mais pour les nôtres, elle est, un peu, trop familière.

Isidore
Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie; l'aventure me surprend fort; et, pour dire le vrai, je ne m'attendais pas d'avoir un peintre si illustre.

Adraste
Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire, de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

Isidore
L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

Adraste
Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

Isidore
Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

Adraste
Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

Isidore
Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne...

Dom Pèdre
Finissons cela, de grâce, laissons les compliments, et songeons au portrait.

Adraste
Allons, apportez tout.
On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Isidore.

Isidore
Où voulez-vous que je me place?

Adraste
Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

Isidore
Suis-je bien ainsi?

Adraste
Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît; un peu plus de ce côté-là; le corps tourné ainsi; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Ceci un peu plus découvert. (*Il parle de sa gorge*). Bon. Là, un peu davantage; encore tant soit peu.

Dom Pèdre
Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut?

Isidore
Ce sont, ici, des choses toutes neuves pour moi; et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

Adraste
Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveilles. *La faisant tourner un peu devers lui*. Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

Dom Pèdre
Fort bien.

Adraste
Un peu plus de ce côté; vos yeux, toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

Isidore
Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait, toujours, plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes; car, toutes, demandent les mêmes choses; un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus; et surtout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

Adraste
Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre; et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, et de charmes ! Et qu'on court risque à les peindre !

Dom Pèdre
Le nez me semble, un peu trop gros.

Adraste
J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit, autrefois, une maîtresse d'Alexandre; d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie: de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (*Il parle à Dom Pèdre.*) Je pourrais faire, ici, ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

Isidore
Tout cela sent la nation; et, toujours, messieurs les Français ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

Adraste
On ne se trompe guère à ces sortes de choses; et vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

Dom Pèdre
Seigneur Français, vous ne devriez pas, ce me semble, parler; cela vous détourne de votre ouvrage.

Adraste
Ah ! Point du tout, j'ai, toujours, de coutume de parler quand je peins; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCÈNE XII

Hali, vêtu en Espagnol, Dom Pèdre, Adraste, Isidore.

Dom Pèdre
Que veut cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

HALI.
J'entre, ici, librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

Dom Pèdre
Non, Seigneur.

Hali
Je suis Dom Gilles d'Avalos; et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

Dom Pèdre
Souhaitez-vous quelque chose de moi?

Hali
Oui, un conseil sur un fait d'honneur: je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande pour grâce, que nous nous tirions à l'écart.

Dom Pèdre
Nous voilà assez loin.

Adraste, *regardant Isidore*.
Elle a les yeux bleus.

Hali
Seigneur, j'ai reçu un soufflet: vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne, à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; et je suis dans l'incertitude, si pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme; ou bien le faire assassiner.

Dom Pèdre
Assassiner, c'est le plus sûr et le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

Hali
Parlons bas, s'il vous plaît.

Adraste *aux genoux d'Isidore, pendant que Dom Pèdre parle à Hali*.
Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus: je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

Isidore
Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

Adraste
Mais vous persuadé-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

Isidore
Je ne crains que d'en trop avoir.

Adraste
En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

Isidore
Je ne puis, encore, vous le dire.

Adraste
Qu'attendez-vous pour cela?

Isidore
À me résoudre.

Adraste
Ah ! Quand on aime bien, on se résout bientôt.

Isidore
Hé bien, allez, oui, j'y consens.

Adraste
Mais, consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

Isidore
Lorsqu'on est, une fois, résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps?

Dom Pèdre, *à Hali*.
Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

Hali
Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

Dom Pèdre
Je vous laisse aller, sans vous reconduire: mais entre cavaliers, cette liberté est permise.

Adraste
Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (*À Dom Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore*.) Je regardais ce petit trou qu'elle a au côté du menton: et je croyais, d'abord, que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (*Parlant à Dom Pèdre*.) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie. (*À Isidore*.) Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point: et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

Isidore
Je conserverai, pour cela, toute la gaieté qu'il faut.

SCÈNE XIII

Dom Pèdre, Isidore.

Isidore
Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paraît le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord, que les Français ont quelque chose, en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

Dom Pèdre
Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

Isidore
C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

Dom Pèdre
Oui, mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir sur sa moustache, cajoler hardiment, sa femme, ou sa maîtresse.

Isidore
Ce qu'ils en font, n'est que par jeu.

SCÈNE XIV

Climène, Dom Pèdre, Isidore.

Climène, *voilée*.
Ah ! Seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois, toujours, voilée; et pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paraître. De grâce, Seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

Dom Pèdre
Entrez là-dedans, avec elle, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XV

Adraste, Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Hé quoi ! Seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour

un Français ! Je pensais qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

Adraste
Les Français excellent toujours, dans toutes les choses qu'ils font; et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme, croit avoir trouvé chez vous, un assuré refuge: mais vous êtes trop raisonnable, pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

Dom Pèdre
Ah ! De grâce, arrêtez; l'offense est trop petite, pour un courroux si grand.

Adraste
La grandeur d'une telle offense, n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; et sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

Dom Pèdre
De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein; et je vous prie, enfin, de vous remettre bien ensemble.

Adraste
Hé quoi ! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses !

Dom Pèdre
Oui, je prends son parti; et si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande: et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

Adraste
Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser; je ferai ce que vous voudrez.

SCÈNE XVI

Climène, Adraste, Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Holà, venez; vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez, jamais, mieux tomber que chez moi.

Climène
Je vous suis obligée plus qu'on ne saurait croire: mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paraître à ses yeux.

Dom Pèdre
La voici qui s'en va venir; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avais raccommodé tout.

SCÈNE XVII

Isidore, sous le voile de Climène, Adraste, Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Puisque vous m'avez bien voulu donner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

Adraste
Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

Dom Pèdre
Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

Adraste
Je vous donne ma parole, Seigneur Dom Pèdre, qu'à votre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

Dom Pèdre
C'est trop de grâce que vous me faites: il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCÈNE XVIII

Climène, Dom Pèdre.

Dom Pèdre
Comment ! Que veut dire cela?

Climène, *sans voile.*
Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde; et qu'il n'y a personne qui ne

soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt: que toutes les serrures et les verrous du monde, ne retiennent point les personnes; et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance: qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

Dom Pèdre
Dom Pèdre souffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà?

SCÈNE XIX

Le Sénateur, Dom Pèdre.

Le Sénateur
Serviteur, Seigneur Dom Pèdre. Que vous venez à propos!

Dom Pèdre
Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

Le Sénateur
J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

Dom Pèdre
Un traître de Français m'a joué une pièce.

Le Sénateur
Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

Dom Pèdre
Il m'a enlevé une fille que j'avais affranchie.

Le Sénateur
Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

Dom Pèdre
Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

Le Sénateur
Des habits merveilleux, et qui sont faits exprès.

Dom Pèdre
Je demande l'appui de la justice contre cette action.

Le Sénateur
Je veux que vous voyiez cela; on la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

Dom Pèdre
Comment! De quoi parlez-vous là?

Le Sénateur
Je parle de ma mascarade.

Dom Pèdre
Je vous parle de mon affaire.

Le Sénateur
Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez; voyons si cela ira bien.

Dom Pèdre
La peste soit du fou, avec sa mascarade.

Le Sénateur
Diantre soit le fâcheux, avec son affaire.

SCÈNE DERNIÈRE

Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.

FIN.

Le Bourgeois gentilhomme

(Comédie-ballet, 1670)

Molière

Faite à Chambord, pour le divertissement du Roi au mois d'octobre 1670, et représentée en Public, à Paris, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 23 novembre 1670 par la Troupe du Roi.

Édition : MOLIERE, *Le Bourgeois gentilhomme,* Larousse, coll. « Classiques Larousse », 1990.

ACTEURS

MONSIEUR JOURDAIN, *bourgeois*.
MADAME JOURDAIN, *sa femme*.
LUCILE, *fille de M. Jourdain*.
NICOLE, *servante*.
CLÉONTE, *amoureux de Lucile*.
COVIELLE, *valet de Cléonte*.
DORANTE, *comte, amant de Dorimène*.
DORIMÈNE, *marquise*.
Maître de musique
Élève du Maître de musique
Maître à danser
Maître d'armes
Maître de philosophie
Maître tailleur
Garçon tailleur
Deux Laquais
Plusieurs Musiciens, Musiciennes, Joueurs d'instruments, Danseurs, Cuisiniers, Garçons tailleurs, et autres personnages des intermèdes et du ballet.

La scène est à Paris.

ACTE I

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

SCENE PREMIERE

Maître de musique, Maître à danser, trois Musiciens, deux Violons, quatre Danseurs.

Maître de musique, *parlant à ses musiciens*.
Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

Maître à danser, *parlant aux danseurs*.
Et vous aussi, de ce côté.

Maître de musique, *à l'Élève*.
Est-ce fait ?

L'Élève
Oui.

Maître de musique
Voyons… Voilà qui est bien.

Maître à danser
Est-ce quelque chose de nouveau ?

Maître de musique
Oui, c'est un air pour une sérénade que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Maître à danser
Peut-on voir ce que c'est ?

Maître de musique
Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

Maître à danser
Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

Maître de musique
Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Maître à danser
Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Maître de musique
Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Maître à danser
Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

Maître de musique
J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites : mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Maître à danser
Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Maître de musique
Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

Maître à danser
Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

Maître de musique
Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

Maître à danser
Le voilà qui vient.

SCENE II

Monsieur Jourdain, en robe de chambre et bonnet de nuit, deux Laquais, Maître de musique, Maître à danser, Violons, Musiciens et Danseurs.

Monsieur Jourdain
Hé bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

Maître à danser
Comment ? Quelle petite drôlerie ?

Monsieur Jourdain
Eh ! Là… Comment appelez-vous cela ? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

Maître à danser
Ah ! Ah !

Maître de musique
Vous nous y voyez préparés.

Monsieur Jourdain
Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Maître de musique
Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

Monsieur Jourdain
Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Maître à danser
Tout ce qu'il vous plaira.

Monsieur Jourdain
Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Maître de musique
Nous n'en doutons point.

Monsieur Jourdain
Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Maître à danser
Elle est fort belle.

Monsieur Jourdain
Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

Maître de musique
Cela vous sied à merveille.

Monsieur Jourdain
Laquais, Holà ! Mes deux laquais.

Premier Laquais
Que voulez-vous, monsieur ?

Monsieur Jourdain
Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *(Aux deux maîtres.)* Que dites-vous de mes livrées ?

Maître à danser
Elles sont magnifiques.

Monsieur Jourdain
(Il entrouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.)
Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Maître de musique
Il est galant.

Monsieur Jourdain
Laquais !

Premier Laquais
Monsieur ?

Monsieur Jourdain
L'autre laquais !

Second Laquais
Monsieur ?

Monsieur Jourdain, *ôtant sa robe de chambre*.
Tenez ma robe. *(Aux deux maîtres.)* Me trouvez-vous bien comme cela ?

Maître à danser
Fort bien. On ne peut pas mieux.

Monsieur Jourdain
Voyons un peu votre affaire.

Maître de musique
Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air *(Montrant son élève.)* qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

Monsieur Jourdain
Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Maître de musique
Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

Monsieur Jourdain, *à ses laquais.*
Donnez-moi ma robe pour mieux entendre… Attendez, je crois que je serai mieux sans robe… Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

Musicien, *chantant.*
Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! Que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

Monsieur Jourdain
Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Maître de musique
Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

Monsieur Jourdain
On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez… Là… Comment est-ce qu'il dit ?
Maître à danser
Par ma foi, je ne sais.

Monsieur Jourdain
Il y a du mouton dedans.

Maître à danser
Du mouton ?

Monsieur Jourdain
Oui. Ah ! *(Monsieur Jourdain chante.)*
Je croyais Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! Hélas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.
N'est-il pas joli ?

Maître de musique
Le plus joli du monde.

Maître à danser
Et vous le chantez bien.

Monsieur Jourdain
C'est sans avoir appris la musique.

Maître de musique
Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Maître à danser
Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

Monsieur Jourdain
Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Maître de musique
Oui, monsieur.

Monsieur Jourdain
Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre : car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

Maître de musique
La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique…

Maître à danser
La musique et la danse… La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Maître de musique
Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

Maître à danser
Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Maître de musique
Sans la musique, un État ne peut subsister.

Maître à danser
Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

Maître de musique
Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Maître à danser
Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

Monsieur Jourdain
Comment cela ?

Maître de musique
La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

Monsieur Jourdain
Cela est vrai.

Maître de musique
Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

Monsieur Jourdain
Vous avez raison.

Maître à danser
Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire » ?

Monsieur Jourdain
Oui, on dit cela.

Maître à danser
Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

Monsieur Jourdain
Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

Maître à danser
C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

Monsieur Jourdain
Je comprends cela, à cette heure.

Maître de musique
Voulez-vous voir nos deux affaires ?

Monsieur Jourdain
Oui.

Maître de musique
Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

Monsieur Jourdain
Fort bien.

Maître de musique, *aux musiciens.*
Allons, avancez. *(À M. Jourdain.)* Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

Monsieur Jourdain
Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout.

Maître à danser
Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

Monsieur Jourdain
Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE
Une Musicienne et deux Musiciens.
Musicienne
Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

Premier Musicien
Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie :
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Ôtez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

Second Musicien
Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi ;
Mais, hélas ! Ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle,
Et ce sexe inconstant trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

Premier Musicien
Aimable ardeur ;

Musicienne
Franchise heureuse !

Second Musicien
Sexe trompeur !

Premier Musicien
Que tu m'es précieuse !

Musicienne
Que tu plais à mon cœur !

Second Musicien
Que tu me fais d'horreur !

Premier Musicien
Ah ! Quitte, pour aimer,
Cette haine mortelle !

Musicienne
On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

Second Musicien
Hélas ! Où la rencontrer ?

Musicienne
Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

Second Musicien
Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?
Musicienne
Voyez par expérience
Qui des deux aimera mieux.

Second Musicien
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux !

Tous trois *ensemble*
À des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer ;
Ah ! Qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cours sont fidèles !

Monsieur Jourdain
Est-ce tout ?

Maître de musique
Oui.

Monsieur Jourdain
Je trouve cela bien troussé ; et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

Maître à danser
Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

Monsieur Jourdain
Sont-ce encore des bergers ?

Maître à danser
C'est ce qu'il vous plaira. *(Aux danseurs.)* Allons.

ENTRÉE DE BALLET
(Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande ; et cette danse fait le premier intermède.)

ACTE II

SCENE PREMIERE

Monsieur Jourdain, Maître de musique, Maître à danser, Laquais.

Monsieur Jourdain
Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

Maître de musique
Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

Monsieur Jourdain
C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

Maître à danser
Tout est prêt.

Maître de musique
Au reste, monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

Monsieur Jourdain
Est-ce que les gens de qualité en ont ?

Maître de musique
Oui, monsieur.

Monsieur Jourdain
J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

Maître de musique
Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

Monsieur Jourdain
Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

Maître de musique
Laissez-nous gouverner les choses.
Monsieur Jourdain
Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

Maître de musique
Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

Monsieur Jourdain
Mais surtout que le ballet soit beau.

Maître de musique
Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

Monsieur Jourdain
Ah ! Les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

Maître à danser
Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. *(M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.)* La, la, la ; la, - La, la, la, la, la ; - La, la, la, *bis* ; - La, la, la ; - La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; - La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

Monsieur Jourdain
Euh ?

Maître de musique
Voilà qui est le mieux du monde.

Monsieur Jourdain
À propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

Maître à danser
Une révérence pour saluer une marquise ?

Monsieur Jourdain
Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène.

Maître à danser
Donnez-moi la main.

Monsieur Jourdain
Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

Maître à danser
Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

Monsieur Jourdain
Faites un peu. *(Après que le maître à danser a fait trois révérences.)* Bon !

Premier Laquais
Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

Monsieur Jourdain
Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. *(Aux maître de musique et au maître à danser.)* Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE II

Maître d'armes, Maître de musique, Maître à danser, Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Maître d'armes, *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais et en avoir présenté un à M. Jourdain.*.
Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi, l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde ! (*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : « En garde ! »).*

Monsieur Jourdain
Euh ?

Maître de musique
Vous faites des merveilles.

Maître d'armes
Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans ou en dehors.

Monsieur Jourdain
De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué.

Maître d'armes
Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

Monsieur Jourdain
Oui.

Maître d'armes
Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la…

Maître à danser
Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

Maître de musique
Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Maître d'armes
Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

Maître de musique
Voyez un peu l'homme d'importance !

Maître à danser
Voilà un plaisant animal avec son plastron !

Maître d'armes
Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

Maître à danser
Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

Monsieur Jourdain, *au Maître à danser*.
Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

Maître à danser
Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

Monsieur Jourdain, *au maître à danser*.
Tout doux, vous dis-je.

Maître d'armes, *au maître à danser*.
Comment ? Petit impertinent !

Monsieur Jourdain
Eh ! Mon maître d'armes !

Maître à danser, *au maître d'armes*.
Comment ? Grand cheval de carrosse !

Monsieur Jourdain
Eh ! Mon maître à danser.

Maître d'armes
Si je me jette sur vous…

Monsieur Jourdain, *au maître d'armes*.
Doucement !

Maître à danser
Si je mets sur vous la main…

Monsieur Jourdain, *au maître à danser*.
Tout beau.

Maître d'armes
Je vous étrillerai d'un air…

Monsieur Jourdain, *au maître d'armes*.
De grâce…

Maître à danser
Je vous rosserai d'une manière…

Monsieur Jourdain, *au maître à danser*.
Je vous prie…

Maître de musique
Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Monsieur Jourdain, *au maître de musique*.
Mon Dieu, arrêtez-vous.

SCENE III

Maître de philosophie, Maître de musique, Maître à danser, Maître d'armes, Monsieur Jourdain, Laquais.

Monsieur Jourdain
Holà ! Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Maître de philosophie
Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, messieurs ?

Monsieur Jourdain
Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et en vouloir venir aux mains.

Maître de philosophie
Hé quoi ! Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

Maître à danser
Comment ! Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique, dont il fait profession ?

Maître de philosophie
Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Maître d'armes
Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

Maître de philosophie
Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Maître à danser
Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Maître de musique
Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Maître d'armes
Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Maître de philosophie
Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !

Maître d'armes
Allez, philosophe de chien !

Maître de musique
Allez, bélître de pédant !

Maître à danser
Allez, cuistre fieffé.

Maître de philosophie
Comment ! Marauds que vous êtes..
(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe !

Maître de philosophie
Infâmes ! Coquins ! Insolents !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe !

Maître d'armes
La peste l'animal !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Impudents !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe !

Maître à danser
Diantre soit de l'âne bâté !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Scélérats !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe !

Maître de musique
Au diable l'impertinent !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Fripons ! Gueux ! Traîtres ! Imposteurs !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe, messieurs, monsieur le philosophe, messieurs, monsieur le philosophe !... (*Ils sortent en se battant.)* Oh ! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCENE IV

Maître de philosophie, Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Maître de philosophie, *en raccommodant son collet*.
Venons à notre leçon.

Monsieur Jourdain
Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Maître de philosophie
Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

Monsieur Jourdain
Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Maître de philosophie
Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute ?

Monsieur Jourdain
Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

Maître de philosophie
Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort.

Monsieur Jourdain
Ce latin-là a raison.

Maître de philosophie
N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

Monsieur Jourdain
Oh ! Oui, je sais lire et écrire.

Maître de philosophie
Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Maître de philosophie
C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

Monsieur Jourdain
Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

Maître de philosophie
La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipton*, etc.

Monsieur Jourdain
Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Maître de philosophie
Voulez-vous apprendre la morale ?

Monsieur Jourdain
La morale ?

Maître de philosophie
Oui.

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?
Maître de philosophie
Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

Monsieur Jourdain
Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Maître de philosophie
Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

Maître de philosophie
La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

Monsieur Jourdain
Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

Maître de philosophie
Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

Monsieur Jourdain
Apprenez-moi l'orthographe.

Maître de philosophie
Très volontiers.

Monsieur Jourdain
Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Maître de philosophie
Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.
Monsieur Jourdain
J'entends tout cela.

Maître de philosophie
La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

Monsieur Jourdain
A, A, oui.

Maître de philosophie
La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

Monsieur Jourdain
A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! Que cela est beau !

Maître de philosophie
Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

Monsieur Jourdain
A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Maître de philosophie
La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

Monsieur Jourdain
O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

Maître de philosophie
L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

Monsieur Jourdain
O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! La belle chose que de savoir quelque chose !

Maître de philosophie
La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout à fait : U.

Monsieur Jourdain
U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

Maître de philosophie
Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

Monsieur Jourdain
U, U. Cela est vrai. Ah ! Que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela !

Maître de philosophie
Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

Monsieur Jourdain
Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

Maître de philosophie
Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

Monsieur Jourdain
DA, DA. Oui. Ah ! Les belles choses ! Les belles choses !

Maître de philosophie
L'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

Monsieur Jourdain
FA, FA. C'est la vérité. Ah ! Mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Maître de philosophie
Et l'R, en portant le bout de la langue, jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

Monsieur Jourdain
R, R, RA ; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! L'habile homme que vous êtes ! Et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

Maître de philosophie
Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

Monsieur Jourdain
Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Maître de philosophie
Fort bien.

Monsieur Jourdain
Cela sera galant, oui.

Maître de philosophie
Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

Monsieur Jourdain
Non, non, point de vers.

Maître de philosophie
Vous ne voulez que de la prose ?

Monsieur Jourdain
Non, je ne veux ni prose ni vers.

Maître de philosophie
Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

Monsieur Jourdain
Pourquoi ?

Maître de philosophie
Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

Monsieur Jourdain
Il n'y a que la prose ou les vers ?

Maître de philosophie
Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

Monsieur Jourdain
Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Maître de philosophie
De la prose.

Monsieur Jourdain
Quoi ! Quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

Maître de philosophie
Oui, monsieur.

Monsieur Jourdain
Par ma foi ! Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Maître de philosophie
Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un…

Monsieur Jourdain
Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ».

Maître de philosophie
Il faut bien étendre un peu la chose.

Monsieur Jourdain
Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Maître de philosophie
On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Ou bien : « D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. » Ou bien : « Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. » Ou bien : « Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. » Ou bien : « Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour. »

Monsieur Jourdain
Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

Maître de philosophie
Celle que vous avez dite : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

Monsieur Jourdain
Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

Maître de philosophie
Je n'y manquerai pas.
(Il sort.)

Monsieur Jourdain, *à son laquais.*
Comment, mon habit n'est point encore arrivé ?

Le Laquais
Non, monsieur.

Monsieur Jourdain
Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires ! J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCENE V

Maître tailleur, Garçon tailleur, portant l'habit de M. Jourdain, Monsieur Jourdain, Laquais.

Monsieur Jourdain
Ah ! Vous voilà ? Je m'allais mettre en colère contre vous.

Maître tailleur
Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

Monsieur Jourdain
Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a deux mailles de rompues.

Maître tailleur
Ils ne s'élargiront que trop.

Monsieur Jourdain
Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Maître tailleur
Point du tout, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Comment, point du tout ?

Maître tailleur
Non, ils ne vous blessent point.

Monsieur Jourdain
Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

Maître tailleur
Vous vous imaginez cela.

Monsieur Jourdain
Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison !

Maître tailleur
Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en enbas.

Maître tailleur
Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

Monsieur Jourdain
Est-ce qu'il faut dire cela ?

Maître tailleur
Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

Monsieur Jourdain
Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

Maître tailleur
Oui, monsieur.

Monsieur Jourdain
Oh ! Voilà qui est donc bien.

Maître tailleur
Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

Monsieur Jourdain
Non, non.

Maître tailleur
Vous n'avez qu'à dire.

Monsieur Jourdain
Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

Maître tailleur
Belle demande ! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

Monsieur Jourdain
La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

Maître tailleur
Tout est bien.

Monsieur Jourdain, *en regardant l'habit du tailleur*.
Ah ! Ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

Maître tailleur
C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

Monsieur Jourdain
Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

Maître tailleur
Voulez-vous mettre votre habit ?

Monsieur Jourdain
Oui, donnez-le-moi.

Maître tailleur
Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! Entrez, vous autres. Mettez cet habit à monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.
(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.)

Garçon tailleur
Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux

garçons quelque chose pour boire.

Monsieur Jourdain
Comment m'appelez-vous ?

Garçon tailleur
Mon gentilhomme.

Monsieur Jourdain
« Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme ». *(Donnant de l'argent.)* Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

Garçon tailleur
Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

Monsieur Jourdain
« Monseigneur ! » Oh ! Oh ! « Monseigneur ! » Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

Garçon tailleur
Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

Monsieur Jourdain
« Votre Grandeur ! » Oh ! Oh ! Oh! Attendez, ne vous en allez pas. À moi « Votre Grandeur » ! *(Bas, à part.)* Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. *(Haut.)* Tenez, voilà pour ma Grandeur.

Garçon tailleur
Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

Monsieur Jourdain
Il a bien fait : je lui allais tout donner.
(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse qui fait le second intermède.)

ACTE III

SCENE PREMIERE

Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Monsieur Jourdain
Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laquais
Oui, monsieur.

Monsieur Jourdain
Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II

Nicole, Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Monsieur Jourdain
Nicole !

Nicole
Plaît-il ?

Monsieur Jourdain
Écoutez.

Nicole
Hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Qu'as-tu à rire ?

Nicole
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Que veut dire cette coquine-là ?

Nicole
Hi, hi, hi ! Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Comment donc ?

Nicole
Ah ! Ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?

Nicole
Nenni, monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

Nicole
Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Tu ne t'arrêteras pas ?

Nicole
Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Mais voyez quelle insolence !

Nicole
Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi !

Monsieur Jourdain
Je te…

Nicole
Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nicole
Hé bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

Monsieur Jourdain
Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies…

Nicole
Hi, hi !

Monsieur Jourdain
Que tu nettoies comme il faut…

Nicole
Hi, hi !

Monsieur Jourdain
Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

Nicole
Hi, hi !

Monsieur Jourdain
Encore ?

Nicole
Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
J'enrage !

Nicole
De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Si je te prends…

Nicole
Monsieur… eur, je crèverai… ai, si je ne ris. Hi, hi, hi !

Monsieur Jourdain
Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

Nicole
Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

Monsieur Jourdain
Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole
Ah ! Par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

Monsieur Jourdain
Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

Nicole
Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Nicole, deux Laquais.

Madame Jourdain
Ah ! Ah ! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

Monsieur Jourdain
Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame Jourdain
Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

Monsieur Jourdain
Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame Jourdain
Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole
Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

Monsieur Jourdain
Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Madame Jourdain
Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez ?

Nicole
Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre sall.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Madame Jourdain
Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole
Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Madame Jourdain
Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

Monsieur Jourdain
Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole
J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

Monsieur Jourdain
Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Madame Jourdain
N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

Monsieur Jourdain
Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

Nicole
Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

Monsieur Jourdain
Sans doute.

Madame Jourdain
Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

Monsieur Jourdain

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. *(À Mme Jourdain.)* Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Madame Jourdain
Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

Monsieur Jourdain
Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame Jourdain
Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

Monsieur Jourdain
Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame Jourdain
Des chansons.

Monsieur Jourdain
Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame Jourdain
Hé bien ?

Monsieur Jourdain
Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame Jourdain
Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

Monsieur Jourdain
C'est de la prose, ignorante.

Madame Jourdain
De la prose ?

Monsieur Jourdain
Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Heu ! Voilà ce que c'est d'étudier. *(À Nicole.)* Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole
Comment ?

Monsieur Jourdain
Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nicole
Quoi ?

Monsieur Jourdain
Dis un peu, U, pour voir ?

Nicole
Hé bien, U.

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole
Je dis U.

Monsieur Jourdain
Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole
Je fais ce que vous me dites.

Monsieur Jourdain
Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? Je fais la moue : U.

Nicole
Oui, cela est biau.

Madame Jourdain
Voilà qui est admirable.

Monsieur Jourdain
C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nicole
De quoi est-ce que tout cela guérit ?

Monsieur Jourdain
J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

Madame Jourdain
Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

Nicole
Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

Monsieur Jourdain
Ouais ! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter les fleurets, et en donne à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

Nicole
Hé bien, quoi ? *(Nicole lui pousse plusieurs coups.)*

Monsieur Jourdain
Tout beau ! Holà ! Oh ! Doucement ! Diantre soit la coquine !

Nicole
Vous me dites de pousser.

Monsieur Jourdain
Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Madame Jourdain
Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

Monsieur Jourdain
Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement : et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame Jourdain
Çamon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné…

Monsieur Jourdain
Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez ; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame Jourdain
Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

Monsieur Jourdain
Hé bien ! Ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame Jourdain
Et ce seigneur que fait-il pour vous ?

Monsieur Jourdain
Des choses dont on serait étonné si on les savait.

Madame Jourdain
Et quoi ?

Monsieur Jourdain
Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Madame Jourdain
Oui. Attendez-vous à cela.

Monsieur Jourdain
Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame Jourdain
Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

Monsieur Jourdain
Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame Jourdain
Chansons !

Monsieur Jourdain
Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme ; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

Madame Jourdain
Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous. Le voici.

Madame Jourdain
Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV

Dorante, Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Nicole.

Dorante
Mon cher ami, monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

Monsieur Jourdain
Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dorante
Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Madame Jourdain
Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dorante
Comment ! Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

Monsieur Jourdain
Vous voyez.

Dorante
Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

Monsieur Jourdain
Hai ! Hai !

Madame Jourdain, *à part.*
Il le gratte par où il se démange.

Dorante
Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

Madame Jourdain, *à part.*
Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dorante
Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

Monsieur Jourdain
Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. *(À Mme Jourdain.)* Dans la chambre du Roi !

Dorante
Allons, mettez…

Monsieur Jourdain
Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

Dorante
Mon Dieu, Mettez ; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

Monsieur Jourdain
Monsieur…

Dorante
Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

Monsieur Jourdain
Monsieur, je suis votre serviteur.

Dorante
Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

Monsieur Jourdain, *se couvrant*.
J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dorante
Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Madame Jourdain, *à part.*
Oui, nous ne le savons que trop.

Dorante
Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

Monsieur Jourdain
Monsieur, vous vous moquez.

Dorante
Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

Monsieur Jourdain
Je n'en doute point, monsieur.

Dorante
Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Hé bien ! Vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dorante
Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Je vous le disais bien.

Dorante
Voyons un peu ce que je vous dois.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

Dorante
Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

Monsieur Jourdain
Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

Dorante
Cela est vrai.

Monsieur Jourdain
Une autre fois, six-vingts.

Dorante
Oui.

Monsieur Jourdain
Et une autre fois, cent quarante.

Dorante
Vous avez raison.

Monsieur Jourdain
Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

Dorante
Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

Monsieur Jourdain
Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

Dorante
Justement.

Monsieur Jourdain
Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

Dorante
Il est vrai.

Monsieur Jourdain
Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

Dorante
Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.

Monsieur Jourdain
Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

Dorante
Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

Monsieur Jourdain
Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dorante
Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Paix !

Dorante
Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis ?

Monsieur Jourdain
Eh, non !

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Taisez-vous !

Dorante
Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

Monsieur Jourdain
Non, monsieur.

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Taisez-vous, vous dis-je.

Dorante
Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

Monsieur Jourdain
Point, monsieur.

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
C'est un vrai enjôleux.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Taisez-vous donc.

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Vous tairez-vous ?

Dorante
J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

Monsieur Jourdain
C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Quoi ! Vous allez encore lui donner cela ?

Monsieur Jourdain, *bas à Mme Jourdain.*
Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi ?

Madame Jourdain, *bas à M. Jourdain.*
Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V

Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

Dorante
Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Madame Jourdain
J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

Dorante
Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Madame Jourdain
Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

Dorante
Comment se porte-t-elle ?

Madame Jourdain
Elle se porte sur ses deux jambes.

Dorante
Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi ?

Madame Jourdain
Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

Dorante
Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame Jourdain
Trédame ! Monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

Dorante
Ah ! Ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

`

SCENE VI

Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Dorante, Nicole.

Monsieur Jourdain, *à Dorante.*
Voilà deux cents louis bien comptés.

Dorante
Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

Monsieur Jourdain
Je vous suis trop obligé.

Dorante
Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, Je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Madame Jourdain
Madame Jourdain vous baise les mains.

Dorante, *bas à M. Jourdain.*
Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; je l'ai fait consentir enfin au régale que vous lui voulez donner.

Monsieur Jourdain
Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

Dorante
Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

Monsieur Jourdain
Comment l'a-t-elle trouvé ?

Dorante
Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

Monsieur Jourdain
Plût au Ciel !

Madame Jourdain, *à Nicole.*
Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

Dorante
Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

Monsieur Jourdain
Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

Dorante
Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?
Monsieur Jourdain
Oh ! Assurément, et de très grand cœur.

Madame Jourdain, *à Nicole.*
Que sa présence me pèse sur les épaules !

Dorante
Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et, lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

Monsieur Jourdain
Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

Madame Jourdain, *à Nicole.*
Est-ce qu'il ne s'en ira point !

Nicole
Ils se trouvent bien ensemble.

Dorante
Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le régale que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

Monsieur Jourdain
Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

Madame Jourdain, *à Nicole.*
Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu

tout doucement prêter l'oreille.

Dorante
Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

Monsieur Jourdain
Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

Dorante
Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé…

Monsieur Jourdain *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet*.
Ouais ! Vous êtes bien impertinente ! *(À Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII

Madame Jourdain, Nicole.

Nicole
Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Madame Jourdain
Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

Nicole
En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame Jourdain
Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

Nicole
J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. *(Seule.)* Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCENE VIII

Cléonte, Covielle, Nicole.

Nicole, *à Cléonte.*
Ah ! Vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens…

Cléonte
Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

Nicole
Est-ce ainsi que vous recevez…

Cléonte
Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

Nicole
Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Covielle
Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

Nicole
Quoi ! Tu me viens aussi…

Covielle
Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nicole, *à part.*
Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCENE IX

Cléonte, Covielle.

Cléonte
Quoi ! Traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

Covielle
C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléonte
Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables ; je la rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

Covielle
Je dis les mêmes choses que vous.

Cléonte
Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

Covielle
Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole ?

Cléonte
Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

Covielle
Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

Cléonte
Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

Covielle
Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

Cléonte
Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

Covielle
Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

Cléonte
Elle me fuit avec mépris !

Covielle
Elle me tourne le dos avec effronterie !

Cléonte
C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

Covielle
C'est une trahison à mériter mille soufflets.

Cléonte
Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

Covielle
Moi, monsieur ? Dieu m'en garde !

Cléonte
Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Covielle
N'ayez pas peur.

Cléonte
Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Covielle
Qui songe à cela ?

Cléonte
Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble tout commerce.

Covielle
J'y consens.

Cléonte
Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

Covielle
C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans

tous vos sentiments.

Cléonte
Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Covielle
Elle, monsieur ? Voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

Cléonte
Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Covielle
Elle a la bouche grande.

Cléonte
Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

Covielle
Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Cléonte
Non ; mais elle est aisée et bien prise.

Covielle
Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

Cléonte
Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cours.

Covielle
Pour de l'esprit…

Cléonte
Ah ! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Covielle
Sa conversation…

Cléonte
Sa conversation est charmante.

Covielle
Elle est toujours sérieuse…

Cléonte
Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

Covielle
Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

Cléonte
Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord, mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

Covielle
Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Cléonte
Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Covielle
Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

Cléonte
C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X

Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Nicole, *à Lucile.*
Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

Lucile
Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

Cléonte, *à Covielle*.
Je ne veux pas seulement lui parler.

Covielle
Je veux vous imiter.

Lucile
Qu'est-ce donc, Cléonte ? Qu'avez-vous ?

Nicole
Qu'as-tu donc, Covielle ?

Lucile
Quel chagrin vous possède ?

Nicole
Quelle mauvaise humeur te tient ?

Lucile
Êtes-vous muet, Cléonte ?

Nicole
As-tu perdu la parole, Covielle ?

Cléonte
Que voilà qui est scélérat !

Covielle
Que cela est Judas !

Lucile
Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

Cléonte, *à Covielle.*
Ah ! Ah ! On voit ce qu'on a fait.

Nicole
Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

Covielle, *à Cléonte.*
On a deviné l'enclouure.

Lucile
N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

Cléonte
Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me causera des chagrins. Je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

Covielle, *à Nicole.*
Queussi queumi.

Lucile
Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

Cléonte, *voulant s'en aller pour éviter Lucile*.
Non, je ne veux rien écouter.

Nicole, *à Covielle.*
Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

Covielle, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*
Je ne veux rien entendre…

Lucile, *suivant Cléonte*.
Sachez que ce matin…

Cléonte, *marchant toujours sans regarder Lucile*.
Non, vous dis-je.

Nicole *suivant Covielle*.
Apprends que...

Covielle, *marchant aussi sans regarder Nicole.*
Non, traîtresse.

Lucile
Écoutez.

Cléonte
Point d'affaire.

Nicole
Laisse-moi dire.

Covielle
Je suis sourd.

Lucile
Cléonte !

Cléonte
Non.

Nicole
Covielle !

Covielle
Point.

Lucile
Arrêtez.

Cléonte
Chansons !

Nicole
Entends-moi.

Covielle
Bagatelles !

Lucile
Un moment.

Cléonte
Point du tout.

Nicole
Un peu de patience.

Covielle
Tarare.

Lucile
Deux paroles.

Cléonte
Non, c'en est fait.

Nicole
Un mot.

Covielle
Plus de commerce.

Lucile, *s'arrêtant.*
Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

Nicole, *s'arrêtant aussi.*
Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

Cléonte, *se tournant vers Lucile.*
Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

Lucile, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

Covielle, *se tournant vers Nicole.*
Apprends-nous un peu cette histoire.

Nicole, *s'en allant aussi pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

Cléonte, *suivant Lucile*.
Dites-moi…

Lucile, *marchant toujours sans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

Covielle, *suivant Nicole.*
Conte-moi…

Nicole, *marchant aussi sans regarder Covielle*.
Non, je ne conte rien.

Cléonte
De grâce…

Lucile
Non, vous dis-je.

Covielle *suit Nicole*.
Par charité.

Nicole
Point d'affaire.

Cléonte
Je vous en prie.

Lucile
Laissez-moi.

Covielle
Je t'en conjure.

Nicole
Ôte-toi de là.

Cléonte
Lucile !

Lucile
Non.

Covielle
Nicole !

Nicole
Point.

Cléonte
Au nom des Dieux !...

Lucile
Je ne veux pas.

Covielle
Parle-moi.

Nicole
Point du tout.

Cléonte
Éclaircissez mes doutes.

Lucile
Non, je n'en ferai rien.

Covielle
Guéris-moi l'esprit.

Nicole
Non, il ne me plaît pas.

Cléonte
Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

Covielle, *à Nicole.*
Et moi, je vais suivre ses pas.

Lucile, *à Cléonte, qui veut sortir.*
Cléonte !

Nicole, *à Covielle, qui veut sortir.*
Covielle !

Cléonte, *s'arrêtant.*
Eh ?

Covielle, *s'arrêtant aussi.*
Plaît-il ?

Lucile
Où allez-vous ?

Cléonte
Où je vous ai dit.

Covielle
Nous allons mourir.

Lucile
Vous allez mourir, Cléonte ?

Cléonte
Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

Lucile
Moi, je veux que vous mouriez ?

Cléonte
Oui, vous le voulez.

Lucile
Qui vous le dit ?

Cléonte, *s'approchant de Lucile.*
N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

Lucile
Est-ce ma faute ? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille ? Qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

Nicole, *à Covielle.*
Voilà le secret de l'affaire.

Cléonte
Ne me trompez-vous point, Lucile ?

Covielle, *à Nicole.*
Ne m'en donnes-tu point à garder ?

Lucile, *à Cléonte.*
Il n'est rien de plus vrai.

Nicole, *à Covielle.*
C'est la chose comme elle est.

Covielle, *à Cléonte.*
Nous rendrons-nous à cela ?

Cléonte
Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que

facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

Covielle
Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCENE XI

Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Madame Jourdain
Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

Cléonte
Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? Une faveur plus précieuse ?

SCENE XII

Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Cléonte
Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Monsieur Jourdain
Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Cléonte
Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Touchez là, monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte
Comment ?

Monsieur Jourdain
Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Madame Jourdain
Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

Madame Jourdain
Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

Monsieur Jourdain
Voilà pas le coup de langue !

Madame Jourdain
Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

Monsieur Jourdain
Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame Jourdain
Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole
Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

Monsieur Jourdain, *à Nicole.*
Taisez-vous, impertinente ! Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

Madame Jourdain
Marquise !

Monsieur Jourdain
Oui, marquise.

Madame Jourdain
Hélas ! Dieu m'en garde !

Monsieur Jourdain
C'est une chose que j'ai résolue.

Madame Jourdain
C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous : elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens ». Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi ».

Monsieur Jourdain
Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCENE XIII

Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Madame Jourdain
Cléonte, ne perdez point courage encore. *(À Lucile.)* Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIV

Cléonte, Covielle.

Covielle
Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

Cléonte
Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

Covielle
Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

Cléonte
Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

Covielle, *riant.*
Ah ! Ah ! Ah !

Cléonte
De quoi ris-tu ?

Covielle
D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Cléonte
Comment ?

Covielle
L'idée est tout à fait plaisante.

Cléonte
Quoi donc ?

Covielle
Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui

vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

Cléonte
Mais apprends-moi…

Covielle
Je vais vous instruire de tout ; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCENE XV

Monsieur Jourdain, *seul.*
Que diable est-ce là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

SCENE XVI
Monsieur Jourdain, un Laquais.

Laquais
Monsieur, voici Monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

Monsieur Jourdain
Hé ! Mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCENE XVII
Dorimène, Dorante, Laquais.

Laquais
Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

Dorante
Voilà qui est bien.

Dorimène
Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

Dorante
Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

Dorimène
Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me feriez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

Dorante
Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi et vous aime plus que ma vie. À quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

Dorimène
Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

Dorante
Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

Dorimène
Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

Dorante
Ah ! Madame, ce sont des bagatelles et ce n'est pas par là…

Dorimène
Je sais ce que je dis ; et entre autres le diamant que vous m'avez forcé à prendre est d'un prix…

Dorante
Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez… Voici le maître du logis.

SCENE XIX

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante.

Monsieur Jourdain, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène*.
Un peu plus loin, madame.

Dorimène
Comment ?

Monsieur Jourdain
Un pas, s'il vous plaît.

Dorimène
Quoi donc ?

Monsieur Jourdain
Reculez un peu, pour la troisième.

Dorante
Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

Monsieur Jourdain
Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et, si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel… envieux de mon bien… m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

Dorante
Monsieur Jourdain, en voilà assez ; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

Dorimène, *de même.*
Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

Dorante, *haut.*
Madame, voilà le meilleur de mes amis.

Monsieur Jourdain
C'est trop d'honneur que vous me faites.

Dorante
Galant homme tout à fait.

Dorimène
J'ai beaucoup d'estime pour lui.

Monsieur Jourdain
Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

Dorante, *bas, à M. Jourdain.*
Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

Monsieur Jourdain, *bas à Dorante.*
Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

Dorante, *bas à M. Jourdain.*
Comment ? Gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous ; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. *(Haut.)* Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

Dorimène
Il m'honore beaucoup.

Monsieur Jourdain, *bas à Dorante.*
Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

Dorante, *bas à M. Jourdain.*
J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

Monsieur Jourdain, *bas à Dorante.*
Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

Dorante
Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

Dorimène
C'est bien de la grâce qu'il me fait.

Monsieur Jourdain
Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

Dorante
Songeons à manger.

SCENE XX

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante, un Laquais.

Laquais, *à M. Jourdain.*
Tout est prêt, monsieur.

Dorante
Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.
(Six cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède ; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Dorante, Dorimène, Monsieur Jourdain, deux Musiciens, une Musicienne, Laquais.

Dorimène
Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique !

Monsieur Jourdain
Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.
(Tous se mettent à table.)

Dorante
Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles ; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

Dorimène
Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

Monsieur Jourdain
Ah ! Que voilà de belles mains !

Dorimène
Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain ; mais

vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

Monsieur Jourdain
Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler : ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

Dorimène
Vous êtes bien dégoûté.

Monsieur Jourdain
Vous avez trop de bonté…

Dorante, *après avoir fait signe à M. Jourdain*.
Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

Dorimène
C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

Monsieur Jourdain
Madame, ce n'est pas…

Dorante
Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.
(Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)

PREMIERE CHANSON à BOIRE
(1er et 2e musiciens ensemble, un verre à la main.)
Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour ;
Ah ! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! L'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON à BOIRE
(2e et 3e musiciens ensemble.)
Buvons, chers amis, buvons.
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons :
Quand on a passé l'onde noire
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots :
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux.
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.
(Tous trois ensemble.)
Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

Dorimène
Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

Monsieur Jourdain
Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

Dorimène
Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

Dorante
Comment ! Madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

Monsieur Jourdain
Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

Dorimène
Encore !

Dorante, *à Dorimène.*
Vous ne le connaissez pas.

Monsieur Jourdain
Elle me connaîtra quand il lui plaira.

Dorimène
Oh ! Je le quitte.

Dorante
Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez ?

Dorimène
Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit…
Monsieur Jourdain
Si je pouvais ravir votre cœur, je serais…

SCENE II

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène, Musiciens, Musiciennes, Laquais.

Madame Jourdain
Ah ! Ah ! Je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener ?

Dorante
Que voulez-vous dire, madame Jourdain ? Et quelles fantaisies sont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale à madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

Monsieur Jourdain
Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

Madame Jourdain
Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

Dorante
Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand'dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

Dorimène
Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

Dorante, *suivant Dorimène qui sort.*
Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

Monsieur Jourdain
Madame ! Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener.

SCENE III

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, un Laquais.

Monsieur Jourdain
Ah ! Impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame Jourdain
Je me moque de leur qualité.

Monsieur Jourdain
Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.
(*On ôte la table*.)

Madame Jourdain, *sortant.*
Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

Monsieur Jourdain
Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCENE IV

Monsieur Jourdain, *seul*.
Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCENE V

Covielle, déguisé, Monsieur Jourdain, Laquais.

Covielle
Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Monsieur Jourdain
Non, monsieur.

Covielle*, étendant la main à un pied de terre.*
Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Monsieur Jourdain
Moi ?

Covielle
Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

Monsieur Jourdain
Pour me baiser ?

Covielle
Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

Monsieur Jourdain
De feu monsieur mon père ?

Covielle
Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Comment dites-vous ?

Covielle
Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Mon père ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Vous l'avez fort connu ?

Covielle
Assurément.

Monsieur Jourdain
Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

Covielle
Sans doute.

Monsieur Jourdain
Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Covielle
Comment ?

Monsieur Jourdain
Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Covielle
Lui, marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

Monsieur Jourdain
Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

Covielle
Je le soutiendrai devant tout le monde.

Monsieur Jourdain
Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

Covielle
Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

Monsieur Jourdain
Par tout le monde !

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Covielle
Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

Monsieur Jourdain
Quelle ?

Covielle
Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

Monsieur Jourdain
Moi ? Non.

Covielle
Comment ! Il a un train tout à fait magnifique : tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

Monsieur Jourdain
Par ma foi, je ne savais pas cela.

Covielle
Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

Monsieur Jourdain
Le fils du Grand Turc ?

Covielle
Oui ; et il veut être votre gendre.

Monsieur Jourdain
Mon gendre, le fils du Grand Turc !

Covielle
Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*. C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

Monsieur Jourdain
Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

Covielle
Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah ! Me dit-il, *Marababa sahem* » ; c'est-à-dire « Ah ! Que je suis amoureux d'elle ! »

Monsieur Jourdain
Marababa sahem veut dire « Ah ! Que je suis amoureux d'elle » ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi je n'aurais jamais cru que ce *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! Que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

Covielle
Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen* ?

Monsieur Jourdain
Cacaracamouchen ? Non.

Covielle
C'est-à-dire : « Ma chère âme ».

Monsieur Jourdain
Cacaracamouchen veut dire : Ma chère âme ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, ma chère âme : dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Covielle
Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

Monsieur Jourdain
Mamamouchi ?

Covielle
Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens… Paladin enfin ! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

Monsieur Jourdain
Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui faire mes remerciements.

Covielle
Comment ! Le voilà qui va venir ici.

Monsieur Jourdain
Il va venir ici ?

Covielle
Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

Monsieur Jourdain
Voilà qui est bien prompt.

Covielle
Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

Monsieur Jourdain
Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Covielle
Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse : c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et… Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI

Cléonte, en Turc, avec trois pages portant sa veste, Monsieur Jourdain, Covielle, déguisé.

Cléonte
Ambousahim oqui boraf, iordina salamalequi.

Covielle*, à M. Jourdain.*
C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ». Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

Monsieur Jourdain
Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

Covielle
Carigar camboto oustin moraf.

Cléonte
Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

Covielle
Il dit que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents.

Monsieur Jourdain
Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Covielle
Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

Cléonte
Bel-men.
Covielle
Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

Monsieur Jourdain
Tant de choses en deux mots ?

Covielle
Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCENE VII

Covielle*, seul.*
Ha ! Ha ! Ha ! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! Ah !

SCENE VIII

Dorante, Covielle.

Covielle
Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans, dans une affaire qui s'y passe.

Dorante
Ah ! Ah ! Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

Covielle
Vous voyez. Ah ! Ah !

Dorante
De quoi ris-tu ?

Covielle
D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

Dorante
Comment ?

Covielle
Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

Dorante
Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

Covielle
Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

Dorante
Apprends-moi ce que c'est.

Covielle
Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.
(La cérémonie turque pour anoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.)

La cérémonie turque

Le Muphti, Turcs, Dervis, chantant et dansant, Monsieur Jourdain, vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.

Première entrée de ballet

Six Turcs dansant entre eux gravement, deux à deux, au son de tous les instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantant passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.
Les Turcs étendent les tapis par terre et se mettent dessus à genoux. Le Mufti et les Dervis restent debout au milieu d'eux ; et pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant Alli, *lèvent les bras au ciel en chantant* Alla *; ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'évocation. Alors ils se relèvent tous chantant Alla eckber (« Dieu est grand ») ; et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*

TEXTE	TRADUCTION
Le Muphti, *à M. Jourdain*.	
Se ti sabir,	Si toi savoir,
Ti respondir ;	Toi répondre ;
Se non sabir,	Si ne pas savoir,
Tazir, tazir.	Te taire, te taire.

(Deux Dervis font retirer M. Jourdain.)

Le Muphti
Dice, Turque, qui star quista ?
Dis, Turc, qui être celui-là ?
Anabatista ? Anabatista ?
Anabaptiste ? Anabaptiste ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Zuinglista ? Zwinglien ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Coffita ? Cophte ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Hussita ? Morista ? Fronista ?
Hussite ? More ? Phrontiste ?

Les Turcs
Ioc, ioc, ioc ! Non, non, non !

Le Muphti
Ioc, ioc, ioc ! Star Pagana ?
Non, non, non ! Être païen ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Luterana ? Luthérien ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Puritana ? Puritain ?

Les Turcs
Ioc. Non.

Le Muphti
Bramina ? Moffina ? Zurina ? Bramine ? … ? … ?

Les Turcs
Ioc, ioc, ioc ! Non, non, non !

Le Muphti
Ioc, ioc, ioc ! Mahametana ? Mahametana ?
Non, non, non ! Mahométan ? Mahométan ?

Les Turcs
Hi Valla. Hi Valla. Oui, par Dieu. Oui, par Dieu.

Le Muphti
Como chamara ? *(bis)* Comment s'appelle-t-il ? *(bis)*

Les Turcs
Giourdina. *(bis)* Jourdain. *(bis)*

Le Muphti, *sautant et regardant de côté et d'autre*.
Giourdina ? *(ter)* Jourdain ? *(ter)*

Les Turcs
Giourdina. *(ter)* Jourdain. *(ter)*

Le Muphti
Mahameta, per Giourdina, Mahomet, pour Jourdain,
Mi pregar sera e matina. Moi prier soir et matin.
Voler far un paladina Vouloir faire un paladin
De Giourdina, de Giourdina. De Jourdain, de Jourdain.
Dar turbanta é dar scarcina,
Donner turban et donner sabre,
Con galera é brigantina, Avec galère et brigantine,
Per deffender Palestina. Pour défendre la Palestine.
Mahameta, per Giourdina, Mahomet, pour Jourdain,
Mi pregar sera e matina. Moi prier soir et matin.
(Aux Turcs.)
Star bon Turca Giourdina ? Est-il bon Turc, Jourdain ?

Les Turcs
Hi Valla. Hi Valla ! Oui, par Dieu. Oui, par Dieu !

Le Muphti, *chantant et dansant.*
Ha, la, ba, ba, la, chou, ba, la, ba, ba, la, da. (On peut comprendre :) Dieu, mon père, mon père, Dieu.

Les Turcs
Ha, la, ba, ba, la, chou, ba, la, ba, ba, la, da.

Deuxième entrée de ballet

Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.
Les deux autres Dervis amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, serve de pupitre au Muphti. Le Muphti fait une seconde invocation burlesque, fronçant les sourcils et ouvrant la bouche sans dire mot ; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, se tenant les côtes avec les mains comme pour faire sortir les paroles, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation. Après quoi, en levant les bras au ciel, le Muphti crie à haute voix :
Hou !
Pendant cette seconde invocation, les Turcs s'inclinent trois fois et trois fois se relèvent, en chantant aussi :
Hou, hou, hou.

Monsieur Jourdain, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*
Ouf !

TEXTE TRADUCTION

Le Muphti, *à M. Jourdain*.
Ti non star furba ? Toi, n'être pas fourbe ?

Les Turcs
No, no, no ! Non, non, non !

Le Muphti
Non star forfanta ? N'être pas imposteur ?

Les Turcs
No, no, no ! Non, non, non !

Le Muphti
Donar turbanta. *(bis)* Donner turban. *(bis)*

Les Turcs
Ti non star furba ? Toi, n'être pas fourbe ?

No, no, no. Non, non, non.
Non star forfanta ? N'être pas imposteur ?
No, no, no. Non, non, non.
Donar turbanta. *(bis)* Donner turban. *(bis)*

Troisième entrée de ballet

Les Turcs, dansant et chantant, mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

Le Muphti, *donnant le sabre à M. Jourdain*.
Ti star nobile, non star fabbola.
Toi être noble, ce n'est pas une fable.
Pigliar schiabbola. Prends le sabre.

Les Turcs, mettant tous le sabre à la main, reprennent ces paroles.

Quatrième entrée de ballet

Les Turcs, dansant, donnent, en cadence plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

Le Muphti
Dara, dara. Donnez, donnez ?
Bastonnara. *(ter)* Bastonnade. *(ter)*

Les Turcs reprennent ces paroles.

Cinquième entrée de ballet

Les Turcs, dansant, donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

Le Muphti
Non tener honta ; N'avoir pas honte ;
Questa star l'ultima affronta.
Ceci être le dernier affront.

Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous le bras avec respect ; après quoi les Turcs chantant et dansant, sautant autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain.

Madame Jourdain
Ah ! Mon Dieu ! Miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

Monsieur Jourdain
Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

Madame Jourdain
Comment donc ?

Monsieur Jourdain
Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame Jourdain
Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

Monsieur Jourdain
Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

Madame Jourdain
Quelle bête est-ce là ?

Monsieur Jourdain
Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

Madame Jourdain
Baladin ! Êtes-vous en âge de danser des ballets ?

Monsieur Jourdain
Quelle ignorante ! Je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame Jourdain
Quelle cérémonie donc ?

Monsieur Jourdain
Mahameta per Jordina.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Monsieur Jourdain
Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

Madame Jourdain
Hé bien quoi, Jourdain ?

Monsieur Jourdain
Voler far un paladina de Jordina.

Madame Jourdain
Comment ?

Monsieur Jourdain
Dar turbanta con galera.

Madame Jourdain
Qu'est-ce à dire cela ?

Monsieur Jourdain
Per deffender Palestina.

Madame Jourdain
Que voulez-vous donc dire ?

Monsieur Jourdain
Dara, dara, bastonnara.

Madame Jourdain
Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

Monsieur Jourdain
Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

Monsieur Jourdain, *danse et chante*.
Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.
(Il tombe par terre).

Madame Jourdain
Hélas ! Mon Dieu, mon mari est devenu fou.

Monsieur Jourdain, *se relevant et sortant*.
Paix, insolente ! Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

Madame Jourdain, *seule.*
Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. *(Apercevant Dorimène et Dorante.)* Ah ! Ah ! Voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.
(Elle sort.)

SCENE II

Dorante, Dorimène.

Dorante
Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là ; et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

Dorimène
J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

Dorante
Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

Dorimène
J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

Dorante
Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

Dorimène
Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

Dorante
Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

Dorimène
J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure en est admirable.

SCENE III

Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène.

Dorante
Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

Monsieur Jourdain, *après avoir fait les révérences à la turque*.
Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

Dorimène
J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

Monsieur Jourdain
Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

Dorimène
Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement : votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

Monsieur Jourdain
La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

Dorante
Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

Dorimène
C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

Dorante
Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

Monsieur Jourdain
Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV

Cléonte, habillé en Turc, Covielle, Monsieur Jourdain, etc.

Dorante, *à Cléonte.*
Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

Monsieur Jourdain
Où est le truchement pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra ; et il parle turc à merveille. Holà ! Où diantre est-il allé ? *(À Cléonte.) Strouf, strif, strof, straf*.. Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore* ; et madame, une *granda dama, granda dama*. *(Voyant qu'il ne se fait point entendre.)* Ahi ! *(À Cléonte, montrant Dorante.)* Lui monsieur, lui *Mamamouchi* français, et madame, *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon ! Voici l'interprète.

SCENE V

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante, Cléonte, en Turc, Covielle, déguisé.

Monsieur Jourdain
Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. *(Montrant Cléonte.)* Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. *(À Dorimène et à Dorante.)* Vous allez voir comme il va répondre.

Covielle
Alabala crociam acci boram alabamen.

Cléonte
Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

Monsieur Jourdain, *à Dorimène et à Dorante.*
Voyez-vous ?

Covielle
Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

Monsieur Jourdain
Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

Dorante
Cela est admirable.

SCENE VI

Lucile, Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène, Cléonte, Covielle.

Monsieur Jourdain
Venez, ma fille ; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile
Comment ! Mon père, comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

Monsieur Jourdain
Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. *(Montrant Cléonte.)* Voilà le mari que je vous donne.

Lucile
À moi, mon père ?

Monsieur Jourdain
Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

Lucile
Je ne veux point me marier.

Monsieur Jourdain
Je le veux, moi, qui suis votre père.

Lucile
Je n'en ferai rien.

Monsieur Jourdain
Ah ! Que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

Lucile
Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de… *(Reconnaissant Cléonte.)* Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

Monsieur Jourdain
Ah ! Je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCENE DERNIERE

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Cléonte, Lucile, Dorante, Dorimène, Covielle.

Madame Jourdain
Comment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant ?

Monsieur Jourdain
Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame Jourdain
C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

Monsieur Jourdain
Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

Madame Jourdain
Avec le fils du Grand Turc ?

Monsieur Jourdain*, montrant Covielle.*
Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire de truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

Monsieur Jourdain
Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

Dorante
Comment ! Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

Madame Jourdain
Mon Dieu, monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

Dorimène
C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

Madame Jourdain
Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

Dorante
C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait

intéresser dans vos avantages.

Madame Jourdain
Je me passerai bien de votre amitié.

Dorante
Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Madame Jourdain
Ma fille consent à épouser un Turc ?

Dorante
Sans doute.

Madame Jourdain
Elle peut oublier Cléonte ?

Dorante
Que ne fait-on pas pour être grand'dame ?

Madame Jourdain
Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

Monsieur Jourdain
Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame Jourdain
Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

Monsieur Jourdain
Ah ! Que de bruit !

Lucile
Ma mère !

Madame Jourdain
Allez, vous êtes une coquine.

Monsieur Jourdain, *à Mme Jourdain.*
Quoi ! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Madame Jourdain
Oui, elle est à moi aussi bien qu'à vous.

Covielle, *à Mme Jourdain.*
Madame !

Madame Jourdain
Que me voulez-vous conter, vous ?

Covielle
Un mot.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire de votre mot.

Covielle, *à M. Jourdain.*
Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame Jourdain
Je n'y consentirai point.

Covielle
Écoutez-moi seulement.

Madame Jourdain
Non.

Monsieur Jourdain, *à Mme Jourdain.*
Écoutez-le.

Madame Jourdain
Non, je ne veux pas l'écouter.

Monsieur Jourdain
Il vous dira…

Madame Jourdain
Je ne veux point qu'il me dise rien.

Monsieur Jourdain
Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

Covielle
Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame Jourdain
Hé bien, quoi ?

Covielle, *à part à Mme Jourdain.*
Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

Madame Jourdain, *bas à Covielle.*
Ah ! Ah !

Covielle, *bas à Mme Jourdain.*
Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?

Madame Jourdain, *bas à Covielle.*
Ah ! Comme cela, je me rends.

Covielle, *bas à Mme Jourdain*
Ne faites pas semblant de rien.

Madame Jourdain, *haut.*
Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

Monsieur Jourdain
Ah ! Voilà tout le monde raisonnable. *(À Mme Jourdain.)* Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Madame Jourdain
Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

Dorante
C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

Madame Jourdain
Je consens aussi à cela.

Monsieur Jourdain, *bas à Dorante.*
C'est pour lui faire accroire ?

Dorante, *bas à M. Jourdain.*
Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

Monsieur Jourdain, *bas.*
Bon, bon ! *(Haut.)* Qu'on aille quérir le notaire.

Dorante
Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

Monsieur Jourdain
C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame Jourdain
Et Nicole ?

Monsieur Jourdain
Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

Covielle
Monsieur, je vous remercie. *(À part.)* Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.
(La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.)

Ballet

PREMIERE ENTREE

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS *qui, en musique, demandent des livres*.

Tous
À moi, monsieur, à moi de grâce, à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Homme du Bel air
Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les dames vous en prient.

Autre Homme du Bel Air
Holà, monsieur ! Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

Femme du Bel Air
Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans !

Autre Femme du Bel Air
Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

Gascon
Aho ! L'homme aux livres, qu'on m'en vaille.
J'ai déjà lé poumon usé ;
Bous boyez qué chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir ès mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.

Autre Gascon
Eh ! Cadédis, monseu, boyez qui l'on pût être ;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi ! Que lé fat

N'a pas l'honnur dé mé connaître.

Le Suisse
Mon'siur le donneur de papieir,
Que veul dir sti façon de fifre ?
Moy l'écorchair tout mon gosieir
À crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre ;
Pardy, mon foi ! Mon'siur, je pense fous l'être ifre.
Le donneur de livres, fatigués par les importuns qu'il trouve sur ses pas, se retire en colère.

Vieux Bourgeois babillard
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de Lantriguet :
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

Vieille Bourgeoise babillarde
Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

Hommes et Femmes du Bel Air
Ah ! Quel bruit !
Quel fracas !
Quel chaos !
Quel mélange !
Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel désordre !
Quel embarras !
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

Gascon
Bentré ! Jé suis à vout.

Autre Gascon
J'enrage, Diou mé damne !

Suisse
Ah ! Que l'y faire saif dans sty sal de cians !

Gascon
Jé murs.

Autre Gascon
Jé perds la tramontane.

Gascon
Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.

Vieux Bourgeois babillard
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas :
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas :
Tout ce fatras,
Cet embarras,
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
À ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

Vieille Bourgeoise babillarde
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis ;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.

Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle ;
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

Tous
À moi, monsieur, à moi de grâce, à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

SECONDE ENTRÉE

Les trois Importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

Trois Espagnols chantent.

TEXTE	TRADUCTION
Premier Espagnol, *chantant.*	
Sé que me muero de amor,	Je sais que je meurs d'amour
Y solicito el dolor.	Et je cherche la douleur.
Aun muriendo de querer	Quoique de si bon air
De tan buen ayre adolezco,	Je dépéris de si bon air
Que es mas de lo que padezco	Que ce que je désire souffrir,
Lo que quiero padecer,	Est plus que ce que je souffre ;
Y no pudiendo exceder	Et la rigueur de mon mal
A mi deseo el rigor.	Ne peut excéder mon désir.
Sé que me muero de amor,	Je sais que je meurs d'amour,
Y solicito el dolor.	Et je recherche la douleur.
Lisonxeame la suerte	Le sort me flatte.
Con piedad tan advertida,	Avec une pitié si attentive
Que me assegura la vida	Qu'il m'assure la vie
En el riesgo de la muerte.	Dans le danger et dans la mort.
Vivir de su golpe fuerte	Vivre d'un coup si fort
Es de mi salud primor.	Est le prodige de mon salut.
Sé que me muero de amor,	Je sais que je meurs d'amour
Y solicito el dolor.	Et je cherche la douleur.

Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent encore ensemble.

Premier Espagnol, *chantant.*	
Ay ! Que locura, con tanto rigor	Ah ! Quelle folie de se plaindre
Quexarse de Amor,	Si fort de l'Amour ;
Del niño bonito	De l'enfant gentil
Que todo es dulçura !	Qui est la douceur même !
Ay ! Que locura !	Ah ! Quelle folie !
Ay ! Que locura !	Ah ! Quelle folie !
Deuxième Espagnol, *chantant.*	
El dolor solicita	La douleur me tourmente
El que al dolor se da ;	Celui qui s'abandonne à la douleur ;
Y nadie de amor muere,	Et personne ne meurt d'amour,
Sino quien no save amar.	Si ce n'est celui qui ne sait pas aimer.
Premier et deuxième Espagnols, *chantant.*	
Dulce muerte es el amor	L'amour est une douce mort,
Con correspondencia ygual ;	Quand on est payé de retour ;
Y si esta gozamos o,	Et nous en jouissons aujourd'hui,
Porque la quieres turbar ?	Pourquoi la veux-tu troubler ?
Premier Espagnol, *chantant.*	
Alegrese enamorado,	Que l'amant se réjouisse
Y tome mi parecer ;	Et adopte mon avis ;
Que en esto de querer,	Car, lorsqu'on désire,
Todo es hallar el vado.	Tout est de trouver le moyen.
Tous trois ensemble.	
Vaya, vaya de fiestas !	Allons ! Allons ! Des fêtes !
Vaya de vayle !	Allons ! De la danse !
Alegria, alegria, alegria !	Gai, gai, gai !
Que esto de dolor es fantasia.	La douleur n'est qu'imagination !

QUATRIÈME ENTRÉE

Italiens.

Une Musicienne italienne *fait le premier récit, dont voici les paroles.*

Di rigori armata il seno,	Ayant armé mon sein de rigueurs,
Contro amor mi ribellai ;	En un clin d'œil je me révoltai contre l'Amour ;
Ma fui vinta in un baleno	Mais je fus vaincue
In mirar duo vaghi rai ;	En regardant deux beaux yeux.
Ahi ! Che resiste puoco	Ah ! Qu'un cœur de glace
Cor di gelo a stral di fuoco !	

Résiste peu à une flèche de feu.
Ma si caro è'l mio tormento,
Cependant mon tourment m'est si cher,
Dolce è sí la piaga mia, Et ma plaie m'est si douce,
Ch'il penare è'l mio contento,
Que ma peine fait mon bonheur,
E'l sanarmi è tirannia.
Et que me guérir serait une tyrannie.
Ahi ! Che più giova e piace, Ah ! Plus l'amour est vif,
Quanto amor è più vivace!
Plus il y a de joie et de plaisir.

Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne et chante avec elle les paroles qui suivent :

Le Musicien italien
Bel tempo che vola Le beau temps qui s'envole
Rapisce il contento ; Emporte le plaisir ;
D'Amor nella scola À l'école d'Amour
Si coglie il momento.
On apprend à profiter du moment.

La Musicienne
Insin che florida Tant que rit
Ride l'età, L'âge fleuri,
Che pur tropp' orrida Qui trop promptement, hélas !
Da noi sen và. S'éloigne de nous.

Tous deux
Sù cantiamo, Chantons,
Sù godiamo Jouissons,
Né bei dì di gioventù :
Dans les beaux jours de la jeunesse :
Perduto ben non si racquista più.
Un bien perdu ne se recouvre plus.

Le Musicien
Pupilla che vaga Un bel œil
Mill' alme incatena Enchaîne mille cœurs ;
Fà dolce la piaga, Ses blessures sont douces ;
Felice la pena. Le mal qu'il cause est un bonheur.

La Musicienne
Ma poiche frigida Mais quand languit
Langue l'età, L'âge glacé,
Più l'alma rigida L'âme engourdie
Fiamme non ha. N'a plus de feux.

Tous deux
Sù cantiamo, Chantons,
Sù godiamo Jouissons,
Né bei dì di gioventù :
Dans les beaux jours de la jeunesse :
Perduto ben non si racquista più.
Un bien perdu ne se recouvre plus.

Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE

Français.

Deux musiciens poitevins dansent et chantent les paroles qui suivent.

PREMIER MENUET

Premier Musicien
Ah ! Qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! Que le Ciel donne un beau jour !

Autre Musicien
Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour.
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour,
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET

Tous deux ensemble.
Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux.
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

Bajazet

(Tragédie, 1672)

Racine

Édition : http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre445.html#page_5

PREMIÈRE PRÉFACE[530]

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Cézy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet ; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances ; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation ; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Sur-tout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

SECONDE PRÉFACE

Sultan Amurat, ou sultan Morat, empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommait Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance, et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort ; il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente, mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps, car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelques modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'était à peu près de cette manière que les Persans étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu, et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'Antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

[530] Cette préface est celle que racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

PERSONNAGES

BAJAZET, *frère du sultan Amurat*.
ROXANE, *sultane, favorite du sultan Amurat*.
ATALIDE, *fille du sang ottoman*.
ACOMAT, *grand vizir*.
OSMIN, *confident du grand vizir*.
ZATIME, *esclave de la sultane*.
ZAÏRE, *esclave d'Atalide*.

La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance, dans le sérail du Grand-Seigneur.

ACTE PREMIER

SCENE I

Acomat, Osmin

Acomat
Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre,
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

Osmin
Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

Acomat
Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardait à mon impatience !
Et que d'un œil content je te vois dans Byzance !
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère :
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan ?

Osmin
Babylone, Seigneur, à son prince fidèle,
Voyait sans s'étonner notre armée autour d'elle ;
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille,
Et sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendait les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Byzance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

Acomat
Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Osmin
Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semblait se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient toujours que son inimitié

Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours :
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure ;
Votre absence est pour eux un sujet de murmure :
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

Acomat
Quoi ? Tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir ?

Osmin
Le succès du combat réglera leur conduite :
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance ;
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrâce
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit tremblait pour Bajazet :
On craignait qu'Amurat par un ordre sévère
N'envoyât demander la tête de son frère.

Acomat
Tel était son dessein. Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

Osmin
Quoi Seigneur ? Le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

Acomat
Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

Osmin
Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

Acomat
Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats.
Il commande l'armée, et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Osmin
Quoi donc ? Qu'avez-vous fait ?

Acomat
J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

Osmin
Quoi ! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

Acomat
Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Mais malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes ;
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin ? La sultane éperdue
N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.

Osmin
Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

Acomat
Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent,
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince ; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule était dépositaire.
Bajazet est aimable ; il vit que son salut
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

Osmin
Quoi ? Roxane d'abord leur découvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

Acomat
Ils l'ignorent encore, et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux,
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

Osmin
Quoi ? Vous l'aimez, Seigneur ?

Acomat
Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage ;
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse,
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse ;
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendait ma voix,
Et craignait du sérail les rigoureuses lois ;
Mais enfin bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle, et sa chère Atalide.
Demeure, et s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II

Roxane, Atalide, Acomat, Osmin, Zatime, Zaïre

Acomat
La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchaient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devaient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence :
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance,
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes :
Je sais combien crédule en sa dévotion
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière ;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé,
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé ;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

Roxane
Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCENE III

Roxane, Atalide, Zatime, Zaïre

Roxane
Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter.
Je vais savoir s'il m'aime.

Atalide
Est-il temps d'en douter,
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du vizir entendu le langage ;
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours, seront en votre main ?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

Roxane
Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

Atalide
Quoi, Madame ? Les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

Roxane
Hélas ! Pour mon repos que ne le puis-je croire ?
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ;
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

Atalide
Quoi donc ? à son amour qu'allez-vous proposer ?

Roxane
S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

Atalide
Vous épouser ! O ciel ! Que prétendez-vous faire ?

Roxane

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire ;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;
Mais toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras,
Et sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre,
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits,
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier ?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.
Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit ;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans :
Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée,
S'il ose m'alléguer une odieuse loi,
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :
Je veux que devant moi sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage,
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCENE IV

Atalide, Zaïre

Atalide
Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue !

Zaïre
Vous ?

Atalide
Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir.

Zaïre
Mais, Madame, pourquoi ?

Atalide
Si tu venais d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

Zaïre
Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

Atalide
Ah, Zaïre ! L'amour a-t-il tant de prudence ?
Tout semblait avec nous être d'intelligence :
Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi,
M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche ;
Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse ?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser ?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère ;
Elle-même avec joie unit nos volontés,
Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects. Pouvait-il faire moins ?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,

A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposait un empire à mes faibles attraits ;
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire ;
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire ;
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,
N'avait que des soupirs qu'il répétait toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes ;
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! Tout est fini : Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher.
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah ! Si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins, si j'avais pu préparer son visage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage :
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure ;
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

Zaïre
Ah ! Dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore ;
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

Atalide
Eh bien ! Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel, si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi !

ACTE DEUXIEME

SCENE I

Bajazet, Roxane

Roxane
Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis :
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste ;
Votre vertu, Seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée : elle penche pour vous ;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous ;
Le vizir Acomat vous répond de Byzance,
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière ;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière :
L'exemple en est commun, et parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tout temps.
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servais je servais mon époux,
Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

Bajazet
Ah ! Que proposez-vous, Madame ?

Roxane
Hé quoi, Seigneur ?
Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

Bajazet
Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

Roxane
Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,

De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires ;
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

Bajazet
Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'était Soliman, et le peu que je suis.
Soliman jouissait d'une pleine puissance :
L'Égypte ramenée à son obéissance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,
Du Danube asservi les rives désolées,
De l'empire persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
Faisaient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères ?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman :
Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

Roxane
Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance ;
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous allait engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez ?
Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire,
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ai sur votre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
Et sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

Bajazet
Oui, je tiens tout de vous ; et j'avais lieu de croire
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point, ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse :
Je vous dois tout mon sang ; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous...

Roxane
Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées.
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir ;
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?
Ah ! Je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère :
Il m'aime, tu le sais ; et malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même...
Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime ;
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir ;
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie ;
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

Bajazet
Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains ;
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

Roxane
Dans son cœur ? Ah ! Crois-tu, quand il le voudrait bien,
Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, et je devrais retenir ma faiblesse :

Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectais à tes yeux une fausse fierté ;
De toi dépend ma joie et ma félicité ;
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !
Tu soupires enfin, et sembles te troubler :
Achève, parle.

Bajazet
O ciel ! Que ne puis-je parler ?

Roxane
Quoi donc ? Que dites-vous ? Et que viens-je d'entendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !
Quoi ! De vos sentiments je ne puis m'éclaircir ?

Bajazet
Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir :
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime,
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

Roxane
Ah ! C'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà ! Gardes, qu'on vienne.

SCENE II

Bajazet, Roxane, Acomat

Roxane
Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez. Que le sérail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE III

Bajazet, Acomat

Acomat
Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême !
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?
O ciel !

Bajazet
Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance.
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Vizir, songez à vous, je vous en averti,
Et sans compter sur moi prenez votre parti.

Acomat
Quoi ?
Bajazet
Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette,
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser ;
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

Acomat
Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible ?
Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien ?

Bajazet
Elle veut, Acomat, que je l'épouse !

Acomat
Eh bien ?
L'usage des sultans à ses vœux est contraire ;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?
La plus sainte des lois, ah ! C'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste,
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

Bajazet
Ce reste malheureux serait trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

Acomat
Et pourquoi vous en faire une image si noire ?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?
Cependant Soliman n'était point menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

Bajazet
Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feraient l'ignominie.
Soliman n'avait point ce prétexte odieux :
Son esclave trouva grâce devant ses yeux,
Et sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

Acomat
Mais vous aimez Roxane.

Bajazet
Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces ;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces,

Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé ;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas ! Si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat ; je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

Acomat
Ah ! Si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

Bajazet
Eh bien ! Brave Acomat, si je leur suis si cher
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte ;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moi du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même,
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

Acomat
Hé ! Pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?
Promettez. Affranchi d'un péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

Bajazet
Moi ?

Acomat
Ne rougissez point : le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur...

Bajazet
Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État ;
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie.

Acomat
O courage inflexible ! O trop constante foi,
Que même en périssant j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCENE IV

Bajazet, Atalide, Acomat

Acomat
Ah ! Madame, venez avec moi vous unir :
Il se perd.

Atalide
C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCENE V

Bajazet, Atalide

Bajazet
Eh bien ! C'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte et confond votre adresse ;
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups :
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avais prédit, mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence :
Vos pleurs vous trahiraient ; cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

Atalide
Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :
Il faut vous rendre, il faut me quitter, et régner.

Bajazet
Vous quitter ?

Atalide
Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi ;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée ;
Je ne vous voyais pas ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence ;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs ;
Mais, hélas ! Epargnez une âme plus timide,
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

Bajazet
Et que deviendrez-vous, si dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

Atalide
Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

Bajazet
Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ? Cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter,
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finirait par une perfidie ?
J'épouserais, et qui ? (S'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah ! Qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

Atalide
Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

Bajazet
Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

Atalide
La sultane vous aime ; et malgré sa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour...

Bajazet
Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérais que fuyant un indigne repos
Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :
Et ma bouche et mes yeux du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel ! Combien de fois je l'aurais éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ;
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse ?
Je me parjurerais ? Et par cette bassesse...
Ah ! Loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais sans doute en rougir la première.
Mais pour vous épargner une injuste prière,
Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

Atalide
Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire,
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisirs d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre :
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre,

Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

Bajazet
O ciel ! Que faites-vous ?

Atalide
Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?
Mais on me présentait votre perte prochaine ;
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le vizir ?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur : sauvez votre vie et la mienne.

Bajazet
Eh bien ! Mais quels discours faut-il que je lui tienne ?

Atalide
Ah ! Daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle et vous je ne dois point paraître ;
Votre trouble ou le mien nous feraient reconnaître.
Allez ; encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

ACTE TROISIEME

SCENE I

Atalide, Zaïre

Atalide
Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée ?

Zaïre
Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir,
Aux portes du sérail a reçu le vizir.
Ils ne m'ont point parlé ; mais mieux qu'aucun langage,
Le transport du vizir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

Atalide
Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû ; je ne m'en repens pas.

Zaïre
Quoi, Madame ? Quelle est cette nouvelle alarme ?

Atalide
Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouse-t-il ?

Zaïre
Je n'en ai rien appris.
Mais enfin s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
S'il l'épouse, en un mot...

Atalide
S'il l'épouse, Zaïre !

Zaïre
Quoi ! Vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

Atalide
Non, non ; il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire ;
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre,

Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre : il m'aime ;
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui
Que je vais mourir digne et contente de lui.

Zaïre
Mourir ! Quoi ? Vous auriez un dessein si funeste ?

Atalide
J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste ?
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! Il peut bien penser avec justice
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir...

Zaïre
Modérez-vous, de grâce.
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le vizir.

SCENE II

Atalide, Acomat, Zaïre

Acomat
Enfin, nos amants sont d'accord,
Madame ; un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé désarmer sa colère ;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière,
Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophète divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants ;
Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis...

Atalide
Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître ?

Acomat
Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

Atalide
Non ; mais à dire vrai ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?
L'épouse-t-il enfin ?

Acomat
Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,
J'étais de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé,
La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutait son amant.
Tout gardait devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvraient son âme,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

Atalide
Hélas !

Acomat
Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
"Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains ;
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple."
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé ;
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,

De leur paix en passant vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds,
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

SCENE III

Atalide, Zaïre

Atalide
Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

Zaïre
Ah, Madame ! Croyez...

Atalide
Que veux-tu que je croie ?
Quoi donc ? à ce spectacle irai-je m'exposer ?
Tu vois que c'en est fait : ils se vont épouser,
La sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyais-tu, quand jaloux de sa foi
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi,
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusait à Roxane une simple promesse,
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir,
Croyais-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?
Ah, peut-être, après tout, que sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs,
Elle l'aime ; un empire autorise ses pleurs ;
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse :
Hélas ! Que de raisons contre une malheureuse !

Zaïre
Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

Atalide
Non, vois-tu, je le nierais en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misère.
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas ;
Mais après les adieux que je venais d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je exclue ?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?
A me chercher lui-même attendrait-il si tard,
N'était que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas ! Eviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus.

Zaïre
Madame, le voici.

SCENE IV

Bajazet, Atalide, Zaïre

Bajazet
C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie,
Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochait point mon injuste bonheur,
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main ;
Je suis libre, et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la Renommée.
Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

Atalide
Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur :
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle ;
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupait tous mes soins,
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.

Bajazet
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et se fiant enfin à ma reconnaissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,

Vous-même contre moi je vous vois irritée
Reprocher votre mort à mon âme agitée ;
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi ;
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.
La voici.

Atalide

Juste ciel ! Où va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCENE V

Bajazet, Roxane, Atalide

Roxane

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,
Et que tout le sérail reconnaisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée,
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

Bajazet

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi ;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnaissance ;
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI

Roxane, Atalide

Roxane

De quel étonnement, ô ciel ! Suis-je frappée ?
Est-ce un songe ? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort
Son amour me laissait maîtresse de son sort.
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?
Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?
Ah ! ... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,
Madame ?

Atalide

Moi, Madame ? Il vous aime toujours.

Roxane

Il y va de sa vie au moins que je le croie.
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

Atalide

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue ;
Il en était tout plein quand je l'ai rencontré,
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

Roxane

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême :
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

Atalide

Et quel autre intérêt...

Roxane

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCENE VII

Roxane, *seule*.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?

Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O ciel ! A cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi ! Ne pouvait-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?
Quel serait son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! De l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?
Ah ! Si d'une autre chaîne il n'était point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie ?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII

Roxane, Zatime

Zatime

Pardonnez si j'ose vous troubler,
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ;
Et quoique sur la mer la porte fût fermée
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

Roxane

Orcan !

Zatime

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance,
Et souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

Roxane

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?
Quel peut être cet ordre ? Et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre,
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un, mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste ?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet ; étonnons Atalide ;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

ACTE QUATRIEME

SCENE I

Atalide, Zaïre

Atalide
Ah ! Sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal, que je crains sa venue !
Que je crains... Mais dis-moi : Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons ?

Zaïre
Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.
Atalide lit :
Après tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie !
Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la sultane ; et par ma complaisance,
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,
J'apaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Hélas ! Que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie !
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !
Récit menteur, soupçons que je n'ai pu celer,
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler ?
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente,
J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas :
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime ;
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

Zaïre
Roxane vient à vous.

Atalide
Ah ! Cachons cette lettre.

SCENE II

Roxane, Atalide, Zatime, Zaïre

Roxane, *à Zatime*.
Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

Atalide, *à Zaïre*.
Va, cours, et tâche enfin de le persuader.

SCENE III

Roxane, Atalide, Zatime

Roxane
Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

Atalide
On m'a dit que du camp un esclave est venu ;
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

Roxane
Amurat est heureux, la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

Atalide
Hé quoi, Madame ? Osmin...

Roxane
Était mal averti,
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

Atalide
Quel revers !

Roxane
Pour comble de disgrâces,
Le sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

Atalide
Quoi ? Les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

Roxane
Non, Madame ; vers nous il revient à grands pas.

Atalide
Que je vous plains, Madame ! Et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

Roxane
Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

Atalide
O ciel !

Roxane
Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

Atalide
Et que vous mande-t-il ?

Roxane
Voyez : lisez vous-même.
Vous connaissez, Madame, et la lettre et le seing.

Atalide
Du cruel Amurat je reconnais la main.
(*Elle lit.*)
Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.

Roxane
Eh bien ?

Atalide
Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

Roxane
Que vous semble ?

Atalide
Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

Roxane
Moi, Madame ?
Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr ;
Mais...

Atalide
Quoi donc ? Qu'avez-vous résolu ?

Roxane
D'obéir

Atalide
D'obéir !

Roxane
Et que faire en ce péril extrême ?
Il le faut.

Atalide
Quoi ! Ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

Roxane
Il le faut, et déjà mes ordres sont donnés.

Atalide
Je me meurs.

Zatime
Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

Roxane
Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine ;
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV

Roxane, *seule*.
Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée !
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour
Ardente elle veillait au soin de mon amour,
Et c'est moi qui du sien ministre trop fidèle
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir ;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe. Poursuivons. Elle peut comme moi
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je ?
Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits,

J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le vizir me presse.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux,
Laissons de leur amour la recherche importune,
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune ;
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide,
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCENE V

Roxane, Zatime

Roxane

Ah ! Que viens-tu m'apprendre,
Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux ?

Zatime

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre.

Roxane

Donne... Pourquoi frémir ? Et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée,
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :
...
...Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Ah ! De la trahison me voilà donc instruite !
Je reconnais l'appas dont ils m'avaient séduite.
Ainsi donc mon amour était récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé !
Ah ! Je respire enfin et ma joie est extrême
Que le traître une fois se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez : qu'on le saisisse,
Que la main des muets s'arme pour son supplice,
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

Zatime

Ah, madame !

Roxane

Quoi donc ?

Zatime

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osais vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre ;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés,
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

Roxane

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !
Tu ne remportais pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignait de se voir détrompé !
Moi, qui de ce haut rang qui me rendait si fière
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étaient environnés,
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse ? Ah ! Tu devais pleurer
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures ? Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir ;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah, traître ! Tu mourras ! ... Quoi ? Tu n'es point partie ?

Va. Mais nous-mêmes allons, précipitons nos pas :
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidèlement servie ;
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! Si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

SCENE VI

Roxane, Acomat, Osmin

Acomat
Que faites-vous, Madame ? En quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée ;
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le sérail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, Madame, et sans plus différer...

Roxane
Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

Acomat
Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assurent du contraire ?
Quoi ? Déjà votre amour, des obstacles vaincu...

Roxane
Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

Acomat
Lui !

Roxane
Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompait tous deux.

Acomat
Comment ?

Roxane
Cette Atalide,
Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

Acomat
Eh bien ?

Roxane
Lisez. Jugez après cette insolence
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur,
Et livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le sultan par un prompt sacrifice.

Acomat, *lui rendant le billet*.
Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

Roxane
Non, Acomat,
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous cependant allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCENE VII

Acomat, Osmin

Acomat
Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

Osmin
Quoi ! Jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

Acomat
Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi, jaloux ? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

Osmin
Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

Acomat
Et la sultane est-elle en état de m'entendre ?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,
Que j'allais avec lui me perdre, ou me sauver ?
Ah ! De tant de conseils événement sinistre !
Prince aveugle ! Ou plutôt trop aveugle ministre !
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un vizir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

Osmin
Hé ! Laissez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr ; Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire ?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

Acomat
Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi :
Mais moi qui vois plus loin, qui par un long usage
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace,
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

Osmin
Fuyez donc.

Acomat
J'approuvais tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors était moins avancée,
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner ?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre,
Que nous avons du temps : malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

Osmin
Enfin que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place ;
Ce palais est tout plein...

Acomat
Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre à l'ombre de ses murs.
Mais toi dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

Osmin
Seigneur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs.

Acomat
D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie ;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours ;
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours ;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure :
Ne tardons plus, marchons, et s'il faut que je meure,
Mourons ; moi, cher Osmin, comme un vizir, et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

ACTE CINQUIEME

SCENE I

Atalide, *seule*.
Hélas ! Je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étais en ce lieu même, et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée ;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée,
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits.
Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah ! Trop cruelles mains qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains,
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre ; de son sort je vais être informée.

SCENE II

Roxane, Atalide, Zatime

Roxane
Retirez-vous.

Atalide
Madame... excusez l'embarras...

Roxane
Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III

Roxane, Zatime

Roxane
Oui, tout est prêt, Zatime.
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

Zatime
Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement,

Roxane
Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ? Ne devrais-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ? ... Mais le voici.

SCENE IV

Bajazet, Roxane

Roxane
Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps par des détours si bas
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

Bajazet
Qui ? Moi, Madame ?

Roxane
Oui, toi. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

Bajazet
Atalide, Madame ! O ciel ! Qui vous a dit...

Roxane
Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

Bajazet
Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse, et devant que votre âme,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire,
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi,
De tous mes sentiments vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur, mais que pouvais-je faire ?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage ;
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr ;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
Que même mes refus vous auraient exposée ;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes :
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches,
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.
Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants ;
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,
J'aurais, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
Que vous-même peut-être...

Roxane
Et que pourrais-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane, et ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?
Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?
Laissons ces vains discours et sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

Bajazet
Que faut-il faire ?

Roxane
Ma rivale est ici : Suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

Bajazet
Je ne l'accepterais que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime,
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir,
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame, et si jamais je vous fus cher...

Roxane
Sortez.

SCENE V

Roxane, Zatime

Roxane
Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

Zatime
Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle

D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

Roxane
Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort,
Et quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCENE VI

Roxane, Atalide

Atalide
Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée.
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance, et dès ce temps, Madame,
J'avais par mille soins su prévenir son âme.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! Pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un et l'autre,
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous :
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère ;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées ?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées :
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse :
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame, mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond ;
Couronnez un héros dont vous serez chérie :
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

Roxane
Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connais, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue ?

SCENE VII

Roxane, Atalide, Zatime

Zatime
Ah ! Venez vous montrer, Madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais :
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le vizir vous sert ou vous trahit.

Roxane
Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre.
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCENE VIII

Atalide, Zatime

Atalide
Hélas ! Pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret ;
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet :
L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

Zatime
Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

Atalide
Quoi ? Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

Zatime
Madame, le secret m'est sur tout ordonné.

Atalide
Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

Zatime
Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

Atalide
Ah ! C'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain :
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable.
Précipite des jours qu'elle me veut ravir,
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain, et dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCENE IX

Atalide, Acomat, Zatime

Acomat
Ah ! Que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le temps de le sauver ?
Je cours tout le sérail, et même, dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin ;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

Atalide
Ah ! Je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

Acomat
Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds.

SCENE X

Atalide, Acomat, Zatime, Zaïre

Zaïre
Madame...

Atalide
Eh bien, Zaïre ?
Qu'est-ce ?

Zaïre
Ne craignez plus : votre ennemie expire.

Atalide
Roxane ?

Zaïre
Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

Atalide
Quoi ! Lui ?

Zaïre
Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

Atalide
Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui !
Bajazet vit encor ; vizir, courez à lui.

Zaïre
Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCENE XI

Atalide, Acomat, Osmin, Zaïre

Acomat
Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?
Roxane est-elle morte ?

Osmin
Oui. J'ai vu l'assassin,
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditait ce cruel stratagème,
La servait à dessein de la perdre elle-même,
Et le sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
"Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître ;
De son auguste seing reconnaissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais".
A ce discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous, et d'une main sanglante,
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,

Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

Atalide
Bajazet !

Acomat
Que dis-tu ?

Osmin
Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous ?

Atalide
O ciel !

Osmin
Son amante en furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
Avait au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu la plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,
Que vengeant sa défaite et cédant sous le nombre,
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

Acomat
Ah ! Destins ennemis où me réduisez-vous ?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame. Je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui ;
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire ;
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE

Atalide, Zaïre

Atalide
Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant !
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! Je fusse condamnée ?
Et fallait-il encor que pour comble d'horreurs,
Je ne puisse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie :
Roxane ou le sultan ne te l'ont point ravie ;
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner ?
Ah ! N'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?
Mais c'en est trop : il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse, et qui dès notre enfance
Me confias son cœur dans une autre espérance,
Infortuné vizir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue,
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.
(*Elle se tue*)

Zaïre
Ah ! Madame ! ... Elle expire. O ciel ! En ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

FIN

Tamerlan ou La Mort de Bajazet

(Tragédie, 1676)

Nicolas Pradon

Édition : *Les œuvres de Mr Pradon divisées en deux tomes*, Nouvelle édition, Tome premier, Compagnie des Libraires Associés, Paris, 1744.

AU LECTEUR

Je ne ferai point ici l'Apologie de cette Piece : il suffit pour lui servir de sauvegarde contre la Critique la plus envenimée, qu'elle ait eu l'honneur de plaire au plus grand Roi du monde, & à la plus galante & la plus spirituelle Cour de l'Europe. Après cela, je dois être plus que content, & me mettre fort peu en peine, lorsqu'elle a été universellement approuvée de tous les honnêtes Gens, de la malice & du chagrin de quelques Particuliers : ceux-ci ont fait tout leur possible, ou par eux, ou par leurs organes, pour la décrier & pour la perdre. A la vérité je ne croyois pas être encore digne d'un si grand déchainement ; mais l'envie m'a trop fait d'honneur, & m'a traité en plus grand Auteur que je ne suis. Si *Thisbé* n'avoit pas été si loin, peut-être qu'on eût laissé un libre cours à *Tamerlan*, & qu'on ne l'eût pas étouffé (comme on a fait) dans le plus fort de son succès. C'est le jugement que tous les Gens désintéressés, & qui n'agissent point par les ressorts de la Cabale, ont fait de cette injustice, qui m'a été plus glorieuse dans le monde, qu'un plus ample succès. Cependant je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs fautes dans cet Ouvrage : je ne prétends pas être infaillible ; & si nos Maîtres du Théatre, qui y règnent avec tat d'empire & de justice, sont exposés eux-mêmes à des Critiques qui leur ont donné tant d'émotion, pourquoi un jeune Auteur qui commence, & qui n'est encore qu'à sa seconde Piece, en seroit-il plus exempt qu'eux ? Il seroit seulement à souhaiter que ces Messieurs tinssent le même langage qu'ils font tenir à leurs Héros ; qu'en faisant admirer leurs Ouvrages, ils fissent admirer en même temps leur procédé, & que les sentimens de leur cœur fussent aussi généreux & aussi grands que ceux de leur esprit : Ils ne s'abaisseroient point à crier quand on leur imite une syllabe sur des choses qui ne sont point de beauté, qui n'ont aucun brillant particulier, & dont tout le monde auroit été contraint de se servir nécessairement, dans des incidens tirés des entrailles d'un Sujet, comme des vingt-quatre Lettres de l'Alphabet, qui doivent être communes à tous ceux qui se mêlent d'écrire. D'ailleurs s'ils faisoient réflexion sur plusieurs de leurs Pieces, ils verroient, qu'ils sont eux-mêmes encore moins scrupuleux sur des imitations plus fortes, & on pourroit leur faire connoître qu'ils se souviennent aussi bien des Modernes que des Anciens, & qu'ils possèdent avec autant d'avantage les beautés de Tristan, de Mairet & de Rotrou, que celles d'Homere, de Sophocle & d'Euripide.

Au reste, je n'entreroi point dans le détail de cet Ouvrage : je l'expose au Public afin qu'il en juge lui-même, sans tâcher de le prévenir inutilement. J'ai fait un honnête homme de Tamerlan, contre l'opinion de certaines Gens, qui vouloient qu'il fut tout-à-fait brutal, & qu'il fit mourir jusques aux Gardes. J'ai tâché d'apporter un tempérament à sa férocité naturelle, & d'y mêler un caractère de grandeur & de générosité, qui est fondé dans l'Histoire, puisqu'il refusa l'Empire des Grecs, & qu'il a été un des plus grands Hommes du Monde : Cela se peut voir dans Calchondile, & sur tout dans une Traduction d'un Auteur Arabe, où la vie de Tamerlan & ses grandes actions sont écrites tout au long. J'ai intitulé la Piece, *Tamerlan, ou la mort de Bajazet*, puisque c'est la mort de Bajazet qui en fait la catastrophe. Je ne dirai rien de son caractere : l'Histoire nous marque assez que ce Prince fut intrépide, & méprisa Tamerlan & la vie, jusqu'au dernier soupir. Voilà tout ce que j'avois à dire sur cette Tragédie : peut-être vivra-t-elle autant sur le papier, que certains Ouvrages qui ne tirent leur succès que la Déclamation, dont les Auteurs sont les maîtres, & qui ne réussit que pour eux. JE souhaite que si celui-ci m'a attiré leurs mauvaises intentions, je me rende encore plus digne à l'avenir de leur chagrin.

Le Lecteur me fera assez de justice, pour ne me pas imputer quelques fautes qui se sont coulées dans l'impression, & que j'ai marquées à la fin de la Piece.

ACTEURS

TAMERLAN, *Empereur des Tartares*.
BAJAZET, *Empereur des Turcs*.
ASTERIE, *Fille de Bajazet*.
ANDRONIC, *Prince Grec, réfugié à la Cour de Tamerlan*.
LEON, *Confident d'Andronic*.
TAMUR, *Capitaine des Gardes de Tamerlan*.
ZAIDE, *Confidente d'Astérie*.
SUITE de GARDES.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Andronic, Léon.

Andronic
Enfin, Léon, tu vois cette grande Journée
Qui doit de Tamerlan éclairer l'hymenée.
La Princesse Araxide est l'objet de ses vœux :
Elle arrive en ce Camp, & couronne ses feux !
Ce superbe Vainqueur, déja l'effroi du monde,
Unit à ses Etats celui de Trébizonde ;
Araxide en hérite, & va faire trembler
Tant de Rois ses voisins qui vouloient l'accabler.
Auroît-on crû qu'un cœur si fier & si sauvage,
Qui n'avoit respiré que guerre & que carnage,
Pour un second hymen soupirât en ce jour,
Et voulut tout entier se livrer à l'Amour :
Mais l'Amour a rendu Tamerlan plus traitable ;
Sur Bajazet il jette un regard pitoyable ;
Et son cœur moins farouche oubliant sa fierté,
Il le laisse jouir de quelque liberté.
De pressantes raisons sçauront bientôt t'apprendre
Le secret intérêt que mon cœur doit prendre ;
Mais instruis-moi, Leon : que font les Byzantins ?
Sont-ils toujours en bute aux fureurs des Destins ?
Et nos Grecs révoltés, lassés de leurs misères,
Verront-ils Andronic au Trône de ses peres ?
Tu m'apprends que mon frere en est abandonné,
Et tu crois que dans peu j'y serai couronné.

Leon
Je l'espere, Seigneur : la superbe Byzance,
Après tant de fureurs, rentre en l'obéissance ;
La prise de Sebaste, & tant d'autres combats
Où Tamerlan vainqueur employa votre bras,
Et Bajazet captif, & l'Europe alarmée,
La font trembler au bruit de votre renommée.
Nos Grecs ont député ; Phocas & Leontin.
De l'Empire à ses pieds ont soumis le destin ;
Et par ce coup d'état prévenant la tempete,
Esperent par sa main couronner votre tête.

Andronic
Oui, j'espere & je crains ; tu connois l'Empereur :
Sa libéralité répond à son grand cœur :
D'une main il attaque & prend une Couronne,
Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne.
Dans cette offre Byzance a pris le bon parti.
Mais que le cœur des Grecs, Leon, s'est démenti !
Ces Héros autrefois arbitres de la terre,
Qui portoient en tous lieux la terreur & la guerre,
Qui dévoient commander un jour à l'univers,
Succombent sous le joug, & reçoivent des fers ;
A notre honte ils sont le jouet des Barbares,

La proie & le butin des Turcs & des Tartares ;
Et cet Empire enfin si beau, si florissant,
Tombe par ce débris sans force, & languissant.
Tu sçais qu'après la mort de l'Empereur mon pere,
Bajazet appuya le parti de mon frere,
J'implorai le secours du bras de Tamerlan,
Implacable ennemi du Monarque Ottoman ;
Avec deux de ses fils j'exercai mon courage ;
Nous fîmes de la guerre un noble apprentissage :
Avec eux j'espérai de vaincre Bajazet,
Et ma funeste main leur servit en effet.
Hélas ! Pour mon malheur j'en partageai la gloire ;
Mais j'ai besoin encor de plus d'une victoire.
Je laisse à Tamerlan le soin de ma grandeur :
Un intérêt plus cher occupe tout mon cœur ;
Et je sens, dans le trouble où ce cœur s'abandonne,
Que pour le rendre heureux, c'est peu qu'une Couronne.

Leon
Je vous entends, Seigneur ; ce cœur si généreux,
Qui n'aimoit que la gloire, est peut-être amoureux.

Andronic
Je l'avoue, il est vrai, je ne l'ai que trop tendre.
La Gloire m'a parlé, l'Amour s'est fait entendre ;
Et les suivant tous deux, j'ai donné tour-à-tour
Tout mon sang à la Gloire, & mon cœur à l'Amour.
Le champ de Pruze a vû mes premieres alarmes :
J'y répandis du sang, & j'y versai des larmes ;
Mon bras fut l'instrument des maux que j'ai soufferts ;
Ce jour me vit donner & recevoir des fers ;
Et si j'en accablai cette illustre famille,
Bajazet fut vengé par les yeux de sa fille.
Oui, dans le même instant que plein de ma fureur,
Mon cœur ne respiroit que carnage & qu'horreur ;
Que sortant tout sanglant des bras de la Victoire,
Je croyois arriver au comble de la Gloire ;
Un coup d'œil m'arrêta ; je me sentis charmé :
Ce cœur victorieux fut vaincu, désarmé,
Et vit sa liberté tremblante & fugitive,
S'enchaîner & se perdre aux pieds de ma Captive.
Enfin j'en fus aimé. Que de soupirs, de soins,
Dont l'Amour & nous seuls ont été les témoins !
Que d'ennui, de contrainte, & que de violence
Ont serré les doux nœuds de notre intelligence !
Tu connois Bajazet : outré de son malheur,
Il falloit l'arracher à sa propre fureur :
Cet orgueilleux Captif, qui sçait trop se connoître,
Tout esclave qu'il est, bravoit toujours son Maître ;
Et le fier Tamerlan ne pouvant le souffrir,
Cent fois je l'ai vû prêt à le faire périr.
Juge de nos douleurs : L'adorable Astérie,
Qui voyoit que son pere alloit perdre la vie,
Me venoit toute en pleurs demander du secours.
J'y volois en tremblant, j'en arrêtois le cours ;
Je tâchois de fléchir la fierté de son pere,
Et courois du Tartare adoucir la colere.
Voilà les embarras & les soins douloureux
Qui sçurent trop unir deux Amans malheureux.
Notre ame de nos feux également atteinte,
A nourri notre amour de douleur & de crainte ;
Et la foule des maux que je dois prévenir,
Leon, me fait encor trembler pour l'avenir.

Leon
Seigneur, pour Bajazet, vous n'avez rien à craindre :
Par vos soins du tartare il n'a plus à se plaindre ;
Sans doute l'Ottoman le touche, & son malheur
Fait naître un mouvement de pitié dans son cœur.

Andronic
Oui, je vois Tamerlan d'une humeur triste, sombre ;
Et quand de son chagrin je tâche à percer l'ombre,
Cette pitié me flate, & j'y crois entrevoir
Pour Bajazet & nous quelque rayon d'espoir.
Mais toujours l'Ottoman me paroit plus farouche.
Sa fille quelquefois & l'arrête & le touche.
Ah ! Si pour Tamerlan il domptoit sa fierté,
Je pourois ménager entr'eux quelque traité,
Je pourois quelque jour les réunir ensemble.
Hélas ! Dans ce projet si j'espere, je tremble,
J'y voudrois conserver l'intérêt de mon cœur ;
J'en soupire, & je crains ma prochaine grandeur.

Leon
Seigneur, à l'Empereur, demandez la Princesse ;
Et tandis que son Camp est rempli d'allégresse,
Que l'on croit que son cœur va goûter à son tour
Dans un second hymen les douceurs de l'Amour ;
Que ses fils sont allés au-devant d'Araxide,
Faites que cet hymen de votre sort décide.
Ménagez Tamerlan : Bajazet trop heureux
Consentiras sans doute à l'honneur de vos feux.

Andronic
Araxide, il est vrai, m'est d'un heureux présage :
Son arrivée au Camp m'est un grand avantage :
Je puis la faire agir auprès de l'Empereur ;
C'est de lui que dépend ma vie & mon bonheur.
Bajazet vient : sondons cette ame si hautaine,
Et tâchons d'étouffer les restes de sa haine.
Laisse-nous.

SCENE II

Bajazet, Andronic.

Bajazet

C'est à vous sans doute à qui je dois
Ce peu de liberté, Seigneur, où je me vois.
Tamerlan par vos soins a suspendu sa haine ;
Et c'est vous, qui brisez la moitié de ma chaine ;
Je m'en flate ; & mon cœur seroit au désespoir,
Si c'étoit au Tyran qu'il fallut le devoir.
Croit-il par le retour d'une feinte clémence
Que j'oublie un moment ma haine & ma vengeance ?
S'il pense me fléchir, il se trompe, Seigneur.
Ses affronts sont gravés trop avant dans mon cœur.
D'Ortogule égorgé la trop funeste image
Renouvelle toujours ma douleur & ma rage,
(Ce cher fils qui parut incapable d'effroi,
Et qui chargé de fers lui parla comme moi.)
Je me retrace encor la Sultane expirante,
Asterie à ses pieds éperdue & tremblante.
Cette indigne Prison, où je me vis enfin
La fable & le jouet d'un insolent destin.
Je vois donc un Tyran me couvrir d'infamie,
Que tira du néant ma fortune ennemie,
Et qui sans le secours de ses grands changemens,
A peine auroit servi d'Esclave aux Ottomans.

Andronic

Ah ! Seigneur, oubliez une vengeance vaine.
Tamerlan peut briser tout à fait votre chaîne :
Il est Maître, il peut tout ; & j'entends à regret…

Bajazet

Pour être son Captif, suis-je moins Bajazet ?
Oui, quand il m'offriroit le Sceptre, la Couronne,
La liberté, le jour ; sa main les empoisonne.
Il me laisse la vie ; & peut-être aujourd'hui
Je la perdrai, Seigneur, pour n'avoir rien de lui.

Andronic

Quoi, Seigneur ? Votre cœur à vous-même barbare,
Et plus cruel pour vous que ne fut le Tartare,
Va-t-il nous replonger dans les mêmes douleurs ?
Et quand vous pouvez voir la fin de vos malheurs ;
Que Tamerlan touche d'une pitié sincere…

Bajazet

Son indigne pitié rallume ma colere.
Mais Tamerlan peut-être en mon funeste sort
Enviera quelque jour la gloire de ma mort.
Cette feinte pitié, que marque le Tartare,
Aigrit mon désespoir par sa douceur barbare ;
Et lorsqu'il voit la mort qui vient à mon secours,
Prête à briser mes fers, en terminant mes jours,
Sa pitié politique, & sa fatale envie,
Veulent malgré la mort l'enchaîner à la vie,
Et donner en spectacle aux yeux de l'Univers
Un Empereur qui traîne & sa vie & ses fers.
Ainsi je ne veux plus d'une vie importune,
Triste & funeste objet des coups de la Fortune,
J'ose m'ouvrir à vous ; car loin d'être ennemis,
Je vous ai toujours vû pour moi le cœur d'un fils,
Seigneur, & j'eus pour vous depuis l'ame d'un pere ;
Mais, le Ciel fit cette ame & trop grande & trop fiere,
Pour souffrir plus long-temps les injures du sort ;
Je veux sortir des fers, ou courir à la mort.
Ce n'est point avec vous, Prince, que je dois feindre.
J'ai sçû depuis long-temps me taire & me contraindre,
Et je n'ai point voulu vous charger d'un secret
Qui pût vous entraîner au sort de Bajazet.
Je sçai que Tamerlan vous chérit, vous appuie.
Je respecte en vous deux l'amitié qui vous lie ;
Et pour mes intérêts je ne fais point de vœux
Qui tentent la vertu d'un Ami généreux.
Ainsi, j'ai bien voulu, Prince, vous faire entendre
Que pour ma liberté je vais tout entreprendre ;
Mais que tout mon espoir dans un si beau dessein
Est de mourir au moins les armes à la main.

Andronic

Ah ! Que prétendez-vous, Seigneur, qu'allez vous faire ?
Songez où vous expose un dessein téméraire ;
Que vous allez jetter par ce cruel effort
Et votre fille & vous dans les bras de la mort.
Si vous avez pour elle encor quelque tendresse,
Ménageons un accord…

Bajazet

Vous sçavez ma foiblesse ;
Ne la réveillez point dans mon cœur abattu,
Pour corrompre mon ame, & tenter ma vertu.
Je fuirai ; mais sans doute une fuite sanglante
Par une heureuse mort remplira mon attente ;
Et je veux dans l'espoir que mon cœur s'est promis,
Du moins sortir couvert du sang des Ennemis.
Tout est prêt, l'heure est prise. Il me reste Astérie :
Je vous la recommande, ayez soin de sa vie :
Pour son intérêt seul je vous ouvre mon cœur :
Oui, pour elle ayez soin d'apaiser l'Empereur.
Je me suis aperçu qu'elle vous étoit chere ;
Que l'amour soit le sceau du secret de son pere.
Vous essuierez ses pleurs, si je meurs aujourd'hui :
Ne l'abandonnez pas, & lui servez d'appui.
Adieu, Seigneur.

SCENE III

Andronic

Ah Ciel ! Que vient-il de m'apprendre ?
Et dans son désespoir que va-t-il entreprendre ?
Il faut en détourner l'orgueilleux Bajazet,
Etouffer, s'il se peut, son funeste projet.
Le Ciel me dictera ce que je dois lui dire…
Mais Tamerlan paroit : je tremble & je soupire.

SCENE IV

Tamerlan, Andronic, Tamur, Capitaine des Gardes, Suite de Gardes.

Tamerlan

Prince, j'ai vû les Grecs ; & leurs Ambassadeurs
Ont remis dans mes mains leur Empire & leurs cœurs :
Mais quand pour tout objet on regarde la gloire,
Que l'on combat toujours pour la seule victoire,
Et qu'on est l'ennemi, la terreur des Tyrans,
L'on n'abuse jamais du droit des Conquérans.
Ce titre spécieux n'a rien qui m'éblouisse.
Il faut que de ses droits chaque Prince jouisse :
Je vous rends votre Empire, & pour comble d'honneur,
Moi-même je vous veux déclarer Empereur.
Vous partirez dans peu, vous reversez Byzance…

Andronic

Ah Seigneur ! Permettez que ma reconnoissance
Réponde par mon trouble aux bontés que j'attends ;
Mais pour les mériter donnez-moi quelque temps ;
Souffrez qu'auprès d'un bras qui maîtrise la Terre,
Je m'instruise à loisir du grand art de la Guerre.
Et vous pouvez, Seigneur, me faire un sort plus doux,
En ne m'exilant pas si-tôt d'auprès de vous.
Souffrez qu'auprès de vous je combatte, & j'espere.

Tamerlan

J'y consens, & de plus, vous m'êtes nécessaire :
Et je craignois déjà que la soif de régner
Avec plaisir de moi ne vous fit éloigner,
Mon cœur, qui ne se peut ouvrir avec un autre,
Est charmé de se voir d'accord avec le vôtre ;
Puisque vous pouvez seul, lors que tout m'est soumis,
Vaincre le plus mortel de tous mes Ennemis.

Andronic

Quel est cet Ennemi, Seigneur, qui vous irrite ?
Le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite,
Ont trop senti la force & le poids de vos coups.
Cependant quelqu'un d'aux s'arme-t-il contre vous ?
Seigneur, s tout mon sang…

Tamerlan

Il n'en faut point répandre
De sang, contre un Captif qui ne peut se défendre,
Dont l'orgueil cependant veut m'imposer la loi :
Enfin, c'est Bajazet qu'il faut vaincre pour moi.
Vous seul pouvez fléchir son courage indomptable,
Adoucir sa fierté, la rendre plus traitable.
C'est aujourd'hui qu'il faut nous réunir tous deux.

Andronic

Vous réunir ? Ah Ciel ! C'est l'objet de mes vœux ;
Souffrez qu'à ce dessein, Seigneur, ma joie éclate :
Et quand pour Bajazet votre pitié me flate,
J'apprenne avec plaisir que sa juste douleur
Ait attendri votre ame, & touché votre cœur.

Tamerlan

Prince, vous le sçavez, trop jalous de sa gloire,
Des mains de Bajazet j'enlevai la victoire ;
Mais vous ne sçaviez pas qu'un Ennemi secret
Eût vaincu Tamerlan, & vengé Bajazet.
Bajazet dont le bras a désolé la Terre,
Bajazet qui porta le foudre de la Guerre,
Fut terrassé lui-même, & gémit dans mes fers :
J'ai du bruit de sa chûte étonné l'Univers.
Ce foudre cependant fixé dans sa famille,
A passé de ses mains dans les yeux de sa fille.

Andronic

Quoi, Seigneur, votre cœur en seroit-il épris ?

Tamerlan

Je l'aime, (avec raison vous êtes surpris,)
Mon cœur qui de la guerre avoit fait son étude,
N'eût point fait des soupirs une indigne habitude ;
Il ne connoissoit point ces tendres mouvemens,
Ce trouble, ces transports si connus aux Amans ;
Mais Astérie & vous depuis avez fait naître
Ce trouble & ces transports dont je ne suis plus maître.
Quand le fier Bajazet insultoit mon courroux,
Vous ameniez sa fille en pleurs à mes genoux.
Je ne pus soutenir l'éclat de tant de charmes,
J'aperçus trop de feux au travers de ses alarmes ;
Et ses yeux si charmans, armés de leur douleur,
Furent conduits par vous pour m'en percer le cœur.
Prince, de mon amour soyez dépositaire :
Préparez-y l'esprit de la fille & du pere.
Faites lui rende aujourd'hui sa pleine liberté :
Allez, & lui portez cette grande nouvelle.
Je veux par cet hymen finir notre querelle.
Je suis maître, & pourois l'y contraindre en ce jour ;
Mais, Prince, je ne veux le devoir qu'à l'Amour.

Andronic
Mais vous souvenez-vous d'une illustre Princesse,
Qui vous apporte un Sceptre avecque sa tendresse ?
Araxide, Seigneur, qui malgré tant de Rois
Soumet un grand Empire & son cœur à vos Loix ;
Dans peu vous l'attendez ; elle arrive peut-être ;
Et quand ce changement se fera reconnoître,
Songez à quel mépris vous allez l'exposer.
Vos refus…

Tamerlan
Mon dessein n'est pas de l'épouser.
J'en fais courir le bruit pour donner jalousie
A tous ces petits Rois qui rampent dans l'Asie,
Et qui voulant agir avec moi comme égaux,
Ont osé s'honorer du nom de mes Rivaux.
Je leur veux enlever une si belle proie.
Que je l'épouse, ou non, qu'importe qu'on le croie ?
Je sçaurai de ma main lui choisir un époux ;
Et si vous m'en croyez, Prince, ce sera vous.

Andronic
Moi, Seigneur, l'épouser ?

Tamerlan
Que pourriez-vous mieux faire ?
Son frere est mort, d'un Trône elle est seule heritiere ;
Songez-y, votre cœur en sera satisfait :
Mais sur tout, ménagez l'esprit de Bajazet :
Allez le voir ; pour moi, j'irai chez Astérie.
J'attends tout de vos soins, Prince, & je m'y confie ;
Et songez en ce jour, si je suis son Epoux,
Que Byzance, Ataxide, enfin, tout est à vous.

SCENE V

Andronic
Il adore Astérie, & m'en fait confidence :
Il vient sur son Rival fonder son espérance.
D'une main, il m'éleve & me fait Empereur ;
Et de l'autre, il m'accable & me perce le cœur.
Il va voir ma Princesse, & m'envoie à son pere ;
Il attend tout de moi, lorsqu'il me désespere ;
Et pour comble d'horreur, il m'apprend que ses feux
Sont accrus & nourris par mes soins malheureux.
Trop téméraire Amant, devois-tu pas connoître,
Que pour être adorée elle n'a qu'à paroitre ?
Pouvois-je à Tamerlan l'amener sans effroi ?
Et n'a-t-il pas un cœur & des yeux comme moi ?
Dans ce sombre chagrin qui dévoroit son ame,
Ne devois-je pas voir quelque éclat de sa flamme ?
Et ses soupirs, enfin sa funeste pitié,
Ne m'en avoient-ils pas découvert la moitié ?
Mais quoi, dans cet instant, que résoudre ? Que faire ?
Allons voir Astérie, allons trouver son pere.
Dans le gouffre & l'horreur des maux que je prévois
O Ciel ! Ferme mes yeux sur tout ce que je vois.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Astérie, Zaïde.

Astérie
Tu m'apprends que la Cour est pleine d'allégresse,
Que l'heureux Andronic va régner dans la Grece,
Qu'il sera couronné des mains de l'Empereur ;
Mais de quel œil voit-il sa nouvelle grandeur ?
Quand Tamerlan lui fait un si grand avantage,
Sans-doute que la joie éclate en son visage :
Mais bien que pour son cœur le Trône ait des appas,
Dis-moi, quelque chagrin ne s'y mêle-t-il pas ?
Oui, Zaïde, Andronic bien-tôt nous abandonne.
Il retourne à Byzance, il court à sa Couronne :
Mais encor, penses-tu qu'il ait la dureté
De nous abandonner avec tranquillité ?

Zaïde
Il vient de me parler ; son désordre, Madame,
M'a fait connoître assez le trouble de son ame.
Il viendra vous trouver : il est triste, inquiet :
Il a vû l'Empereur, & cherche Bajazet.

Astérie
Il a vû l'Empereur, & va trouver mon pere !
Ah ! Sçais-tu quelle perte en lui nous allons faire ?
Auprès de Tamerlan il nous servoit d'appui ;
Nous le perdons, Zaïde, & peut être aujourd'hui :
Un Empire éclatant le rappelle en la Grece :
Il laisse dans les fers une triste Princesse ;
Et s'il cherche mon pere, & s'il vient en ce lieu,
Ce n'est peut-être, hélas ! Que pour nous dire adieu.
Mais, Zaïde, il est temps que mon secret éclate ;
Apprends donc que l'espoir n'a plus rien qui me flate ;
Et si Bajazet perd en ce Prince charmant
Un véritable ami, moi j'y perds un Amant.

Zaïde
Vous, Madame, un Amant !

Astérie
Connois toute mon ame…
Mais quoi, mes tristes yeux t'ont-ils caché ma flamme ?
Les soupirs d'Andronic ont-ils parlé si peu ?
Et suis-je la premiere à t'en faire l'aveu ?
Je n'osois, il est vrai, languissante, abattue ;
T'avouer sans rougir un amour qui me tue ;
Et croyois qu'Andronic, mes yeux & ma langueur,
T'auroient appris pour moi le secret de mon cœur.
Le respect m'empêchoit d'en percer le mystere,
Madame, & je n'osois…

Astérie
Hélas ! Pourquoi le taire,
Quand mon cœur à tes yeux prêt à me déceler
A soupiré cent fois pour te faire parler ?
Te faut-il rappeller la fatale journée
Où le Ciel décida de notre destinée,
Cette affreuse Bataille où le fier Tamerlan
Donna le coup mortel à l'Empire Ottoman ?
Dans l'horreur du Combat tu pus voir que ma mere,
Incertaine du sort de l'Empereur mon pere,
Voulut sortir, le suivre, ou courir au trépas.
Avec toi j'étois seule, & tombai dans tes bras,
Tremblante, désolée, au comble des miseres,
Lors qu'Andronic défit nos braves Janissaires,
Perça jusqu'à ma Tente, & l'Epée à la main,
S'avança, m'aperçut, & s'arrêta soudain ;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée.
A ce triste spectacle il baissa son Epée,
Et ne trouvant qu'effroi, qu'horreur de toutes parts,
Quand je tournai sur lui mes timides regards,
(Peut être ma douleur eut pour lui quelques charmes)
Je crus voir ses yeux prêts à répandre des larmes ;
Il m'aborda d'un air & d'un pas chancelant,
Et ne me rassura lui-même qu'en tremblant.

Zaïde
Je vis que votre trouble au sien étoit semblable.

Astérie
Jamais un Ennemi ne parut plus aimable ;
Envain je retraçois à nos sens effrayés
Ce Vainqueur tout sanglant ; il tomboit à mes pieds,
Zaïde, & bien qu'il fut tout fumant de carnage,
Son repentir étoit dépeint sur son visage.
Te l'avouerai-je enfin ? Lors que je vis couler
Son sang qu'avec mes pleurs il venoit de mêler ;
Que sa main de ce sang me parût toute teinte,
Je me sentis saisir d'une secrete crainte,
Et je vis qu'à travers mon trouble & mon ennui
Déja mon foible cœur s'intéressoit pour lui.

Zaïde
Jamais deux Ennemis n'eurent si peu de haine.
Il vous traita bien moins en Esclave qu'en Reine ;
Et depuis, ses respects, & les soins assidus,
Qu'auprès de Tamerlan pour vous il a rendus,
Madame, font connoître…

Astérie
Ecoute cette histoire,
Et connois d'Andronic le triomphe & la gloire.
Tu voyois qu'il venoit partager nos douleurs :
D'une main secourable il essuyoit nos pleurs :
Il tâchoit d'adoucir Tamerlan & mon pere ;

Et souvent, pour me voir, il venoit chez ma mere.
Je ne l'y vis que trop, & je sentis un jour
Qu'Andronic me voulut déclarer son amour :
Mais hélas ! Son respect lui faisant violence,
Il se tut, & mon cœur entendit son silence :
Je connus que j'avois partagé ses liens ;
Et les fers de ce Prince adoucirent les miens.
Depuis nos cœurs brûlans d'une pareille flamme,
En ont sçû resserrer le secret dans notre ame.
J'ai contraint devant toi mes pleurs & mes soupirs :
Je t'ai caché mes feux sous d'autres déplaisirs ;
Et n'osant soupirer du tourment qui me presse,
Mes malheurs ont prêté des pleurs à ma tendresse.
C'est ainsi que mon cœur à l'amour destiné,
Se voit de tous les cœurs le plus infortuné :
Je vais perdre Andronic ; ce coup me désespere.
Il quitte sans chagrin & la fille & le pere.
Peut-être avec plaisir il part ce même jour,
Et je demeurerai seule avec mon amour.

Zaïde
Tamerlan vient ici : songez à vous, Madame,
Et cachez le désordre où se trouve votre ame.

SCENE II

Tamerlan, Astérie, Zaïde, Suite de Tamerlan.

Tamerlan
Madame, il n'est plus temps de cacher un secret
Qui doit faire le sort de vous, de Bajazet,
D'Andronic, de moi-même, & de toute l'Asie :
Votre pere verra sa liberté, sa vie,
Dépendre de vous seule ; & vous allez enfin,
En décidant de nous, terminer son destin.
Oui, je veux en ce jour étouffer notre haine,
Finir son Esclavage, & briser votre chaine,
Nous réunir ensemble ; & pour nous accorder,
Il faut…

Astérie
A vos bontés, Seigneur, il faut céder :
Il faut leur rendre hommage, & vous laisser la gloire
Que vous sçavez par tout remporter la victoire,
Et que seul vous pouviez vous vaincre à votre tour.

Tamerlan
La victoire, Madame, en est dûe à l'amour :
Lui seul a pû suspendre une juste colere.
Andronic s'est chargé d'apprendre à votre pere…

Astérie
Quoi ? Seigneur, Andronic est-il assez heureux
Pour vous faire approuver…

Tamerlan
Il sçait ce que je veux :
Lui-même à Bajazet en doit parler, Madame ;
Et tandis que je viens vous découvrir mon ame,
Il le voit à cette heure, & le doit disposer,
Pour mieux nous réunir, à vous faire épouser…

Astérie
Qui, Seigneur ?

Tamerlan
Moi, Madame.

Astérie *à part*.
Ah Ciel !

Tamerlan
Oui, je vous aime :
Je le dis, je l'avoue, il suffit. Mais vous-même
Apprenez que vos yeux seuls ont eu l'ascendant
Sur la fierté d'un cœur superbe, indépendant.
Je n'avois respiré que le sang & la guerre :
Le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre ;
Cependant aujourd'hui désarmé, sans courroux,
Vous voyez Tamerlan soumis auprès de vous.

Astérie
Seigneur, un tel aveu me paroit incroyable ;
Qui fait trembler la Terre, a l'ame inébranlable ;
Et le grand Tamerlan, l'effroi de l'Univers,
N'eut jamais le cœur propre à recevoir des fers.
Mais quand il seroit vrai que quelques foibles charmes
Toujours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auroient touché votre ame, hé pourois-je, Seigneur,
Répondre à cet amour qui doit me faire horreur ?
Peut-être j'en dis trop, & devrois me contraindre ;
Mais le sang Ottoman, Seigneur, ne sçauroit feindre :
Et pour prix de ce sang que vous fîtes couler,
Vous ne voulez mon cœur que pour vous l'immoler.
L'on a vû votre bras teint du sang de mon frere :
Vous menacez souvent la tête de mon pere :
La Sultane ma mere est morte de douleur :
Vous fîtes notre chûte & tout notre malheur :
Vous nous faites encor gémir sous votre chaine :
Et l'amour pouroit-il naître de tant de haine ?

Tamerlan
Madame, à vos discours & vos yeux irrités,
Je connois la fierté du sang dont vous sortez,
Et je ne vois que trop l'orgueilleux caractere

D'un frere impétueux & d'un barbare pere,
Qui malgré ma clémence à leur perte obstinés,
M'ont arraché les fers que je leur ai donnés.
Ortogule, il est vrai, d'une extrême insolence
S'attira malgré moi les traits de ma vengeance ;
Mais, Madame, en ce temps je ne vous voyois pas,
Et n'avois pas vos yeux pour arrêter mon bras.
Celle de Bajazet me fut encor plus vive ;
Mais vos yeux ont tenu ma vengeance captive ;
Et malgré sa fureur & ses emportemens,
Vos larmes ont noyés tous mes ressentimens.
Cependant je suis prêt à briser votre chaine :
Il est temps que l'amour finisse notre haine ;
Et contre Bajazet, mon plus grand ennemi,
N'allez pas réveiller mon courroux endormi :
Madame, vous sçavez qu'il me brave sans cesse ;
Et par là voyez mieux l'excès de ma tendresse.
Mais si sa haine encor combattoit mon amour,
S'il refuse sa grâce avant la fin du jour ;
Quand je fais tout pour lui, s'il n'en fait pas de même,
Je pourrai le haïr autant que je vous aime.
Je ne répons de rien ; & mon juste courroux
Pouroit… mais c'est à vous d'en prévenir les coups.

Astérie
Seigneur, il faudra voir Andronic & mon pere ;
Et puisqu'à votre amour le Prince est nécessaire,
Il faut sçavoir de lui ce qu'ils ont résolu :
Mon pere a sur mon cœur un pouvoir absolu ;
Et puisqu'Andronic parle…

Tamerlan
Oui, ce Prince, Madame,
Par son propre intérêt doit agir pour ma flamme.
Je lui rends son Empire, & pour charmer son cœur,
Je lui donne Araxide.

Astérie
Araxide, Seigneur !
Quoi ? Seigneur, la Princesse…

Tamerlan
Elle arrive à l'Armée,
Madame : elle a de quoi rendre une ame charmée.
Peut-être que sans vous j'aurois pû l'épouser ;
Mais l'Amour autrement en a sçû disposer.
S'il faut qu'à mon dessein son adresse réponde,
J'unirai ses Etats à ceux de Trébizonde ;
Araxide en est Reine, & par son propre éclat
Elle unit cent beautés à cent raisons d'Etat.
Vous seule à nos desseins ne soyez pas contraire :
Parlez avec le Prince, & gagnez votre pere.
Pourvu que votre main soit le prix du Traité,
Je lui laisse la vie avec la liberté.
Je vous laisse y penser, & vous quitte, Madame,
Pour vous donner le temps d'y résoudre votre ame.

SCENE III

Astérie, Zaïde

Astérie
Qu'ai-je entendu, Zaïde, & que m'a-t-il appris ?
Quel trouble, quelle horreur, glacent tous mes esprits ?
Pour Tamerlan j'apprends qu'Andronic s'intéresse,
Que mon Amant devient l'appui de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon pere, & par un coup fatal,
Qu'il est son Confident, & non pas son Rival.
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,
Il unit ses Etats à ceux de Trébizonde ;
Araxide en est Reine, & par raison d'Etat
Il l'épouse… Ah ! Raisons propres pour un Ingrat.
O Ciel ! Quel intérêt & quelle récompense !
Araxide est le prix de cette confidence.
Oui, je commence à voir l'excès de mon malheur :
Pour deux Trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre & si timide !
Je craignois son départ, & non pas Araxide.
Elle arrive bien-tôt… un Empire éclatant…
Ah ! Que n'est-il parti, Zaïde, en cet instant !
Mais ne t'a-t-on jamais parlé de la Princesse ?
A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse ?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur
Pourront-ils d'Andronic me conserver le cœur ?
Les siens sont-ils à craindre ? Est-elle jeune, belle ?
Enfin, est-elle propre à faire un Infidelle ?

Zaïde
On a crû l'Empereur charmé de sa beauté ;
La vôtre cependant a vaincu sa fierté.
Mais, Madame, Andronic poura mieux vous apprendre…

SCENE IV

Andronic, Astérie, Zaïde.

Astérie
Hé bien, Seigneur, de vous quel destin dois-je attendre ?
Et puisqu'à Tamerlan vous prêtez votre main
Pour me venir porter un poignard dans le sein,
Ma mort avec mon pere est-elle résolue ?
J'y souscrirai, Seigneur, si vous l'avez conclue.

Andronic
Quoi ? Pourriez-vous penser, Madame…

Astérie
Non, Seigneur,
Je sçaurai de mon sang payer votre bonheur :
Pour mon pere & pour vous ma perte est légitime ;
Prononcez-en l'Arrêt, j'en serai la victime,
Victime malheureuse, & qui n'attendoit pas
De la main d'Andronic le coup de son trépas.
Cependant de vos feux l'ame préoccupée,
Je ne m'attendois pas si-tôt d'être trompée :
Mon cœur, qui nourrissoit d'inutiles desirs,
Reposoit sur la foi de vos tendres soupirs ;
Je croyois qu'Andronic, dont la perte me touche,
A ce cruel Arrêt dût refuser sa bouche ;
Mais puisqu'il en sera doublement couronné,
Deux Trônes valent mieux qu'un cœur infortuné.

Andronic
Quand je viens vous chercher, le désespoir dans l'ame,
Tout plein de ma douleur ; dans cet instant, Madame,
Que tout est contre moi, que je n'ai plus que vous ;
Vous venez m'accabler de vos soupçons jaloux.
L'Empereur vous adore, & je suis seul à plaindre ;
A mes yeux son amour a trop sçû se dépeindre.
Pour prix de tant de sang que j'ai versé pour lui,
Tamerlan vous épouse, & je meurs aujourd'hui.
Contre un autre Rival au moins dans ma disgrace
J'irois venger mes feux, punissant son audace ;
Je percerois le cœur qui voudroit m'arracher
Celui de ma Princesse, un cœur qui m'est si cher ;
Mais dans ce temps sa main barbare & libérale
S'entend avec son cœur pour m'être plus fatale ;
Et pour frapper le mien du coup le plus mortel,
Me couronne en victime, & m'entraîne à l'Autel.
Mais vous allez vous-même aider au Sacrifice.
Je vous crains plus que lui, Madame, avec justice :
Vous allez prononcer l'Arrêt de mon trépas.
Peut-être ma vertu n'en murmurera pas ;
Mais enfin, il vous faut découvrir ce mystere,
Quand je tremble pour moi, je crains pour votre pere :
Il entreprend, il doit faire un dernier effort
Pour fuir, percer sa Garde, ou courir à la mort.

Astérie
Ciel ! Quel est son dessein ?

Andronic
Il me l'a dit lui-même ;
Il va pour se sauver, par une audace extrême,
Briser bien-tôt sa chaine, ou se perdre.

Astérie
Ah ! Seigneur,
Étouffons ce projet dont je frémis d'horreur ;
Il périroit : ah Ciel ! Mettons tout en usage :
Je ferai tout : sortons pour fléchir son courage :
Courons sans balancer, proposons cet accord…

Andronic
Hé bien, Madame, hé bien, c'est l'arrêt de ma mort :
Je l'avois pressenti, mais elle est légitime.
Vous voyez que c'est moi qui suis votre victime ;
Et je m'étois douté qu'avant la fin du jour
La nature à mes yeux immoleroit l'amour.

Astérie
Ah ! Seigneur, voulez-vous que tremblante, éperdue,
Mon pere tout sanglant se présente à ma vûe ?
Et quand je puis d'un mot lui donner du secours,
Me redonner la vie en rassurant ses jours,
Le verrai-je égorger à mes yeux ?

Andronic
Non, Madame.
Je sçai votre devoir : connoissez mieux mon ame ;
Et vos yeux n'auront pas ce spectacle aujourd'hui.
C'est moi qui dois périr & pour vous & pour lui.
Loin de vous détourner de cette juste envie,
C'est moi qui vous y porte au dépens de ma vie.
J'ai cherché Bajazet, & n'ai pû le trouver ;
Hé bien, il faut me perdre, afin de le sauver.
Allons, sortons, Madame, & prévenons la suite…
Mais, Seigneur, si mon pere alloit prendre la suite,
Et s'il se déroboit aux mains de l'Empereur ;
Si sans verser de sang il peut…

Andronic
C'est une erreur,
Madame, il n'en faut point flatter notre espérance.
Craignez de Tamerlan la haine & la vengeance ;
Et, s'il se peut, tâchons d'en détourner l'effet.
Mais Leon vient à nous. As-tu vû Bajazet ?

SCENE V

Léon, Andronic, Astérie, Zaïde.

Léon
Je viens d'être témoin, Seigneur, de sa disgrâce.
Jamais un si grand cœur n'a fait voir tant d'audace :
Tout étoit préparé pour la prochaine nuit ;
Depuis un mois les Turcs avoient creusé sans bruit
Une mine secrete, où flattant leur attente,
Ils espéroient d'aller percer jusqu'à sa Tente,

L'y prendre, l'enlever ou mourir avec lui ;
Mais on les a trahis & vendus aujourd'hui.
Un Bataillon alors est venu les surprendre :
Bajazet découvert a couru les défendre :
Il s'est mis à leur tête, & par un noble effort
Il n'a voulu chercher son salut qu'en sa mort.
D'un des siens renversés il prend le Cimeterre,
Et son bras de mourans couvre bien-tôt la terre ;
Il frappe, il perce, il tue, & son cœur furieux
Cherche envain une mort qu'il portoit en tous lieux.
Tamerlan à ce bruit est accouru lui-même.
Bajazet qui le voit, dans sa fureur extrême,
Par un cri menaçant, suivi de coups affreux,
Le brave, & fait tomber les plus audacieux.
Cependant l'Empereur, qui connoît son envie,
Commande à ses Soldats qu'on épargne sa vie.
On l'enferme, on le presse, on trompe son dessein ;
Son Cimeterre enfin se brise dans sa main,
Le nombre alors l'emporte : il succombe, on l'arrête :
Lassé de tant de Morts, c'est la mort qu'il regrette.
Heureux ! S'il avoit sçû dans ses vœux irrités
Tourner sur lui les coups que son bras a portés.

Astérie
Tout est perdu, Seigneur : je vais trouver mon pere.
Courez chez l'Empereur, apaisez sa colere,
Dites-lui que je puis… vous m'entendez, Seigneur ;
Mais enfin il est temps de calmer sa fureur.
Faisons notre devoir dans un coup si funeste :
Sortons : & le destin ordonnera du reste.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Bajazet, Andronic, Gardes.

Bajazet, *en entrant*.
Non, je n'écoute rien.

Andronic
Mais, Seigneur, modérez
D'inutiles transports…

Bajazet
Vous me désespérez :
Cruel, quand vous voyez mon attente trompée,
Vous m'osez cependant refuser votre épée.

Andronic
Oui, Seigneur, malgré vous j'aurai soin de vos jours ;
Je veux en respecter & conserver le cours.
Écoutez un secret que je dois vous apprendre,
Qui peut…

Bajazet
Non, ç'en est fait, je ne veux rien entendre,
Et je n'écoute plus que la seule raison
Que poura m'inspirer le fer ou le poison.
Vous me les refusez, & votre barbarie
Par un Arrêt mortel me condamne à la vie :
Prince, rougissez-en. Et vous Gardes, Soldats,
Ce triste cœur n'a plus le secours de ce bras,
Servez mieux Tamerlan qu'un ami qui m'accable.
Bajazet dans les fers est-il si redoutable ?
L'ordre en est il donné ? Frappez, approchez-vous :
J'enhardirai vos bras, & conduirai vos coups.
Mais quoi ! Loin de remplir cette juste espérance,
L'Ami, les Ennemis, tout est dans le silence.
Ah Ciel ! J'avois tantôt les armes à la main,
Et rien ne m'empêchoit de m'en percer le sein :
Hélas ! Où m'emportoit l'ardeur infructueuse
Que je pouvois me rendre utile & glorieuse !
Pour trop m'abandonner contre mes Ennemis,
Je me suis perdu seul, & je les ai servis :
Je me suis vû trahi deux fois par la Fortune :
Je suis vaincu deux fois, & je ne meurs pas une.
Le sort m'attache aux fers : & moi, dans ce malheur,
Je veux perdre, & tromper sa fureur.

Andronic
Vous devez étouffer cette funeste envie.
(Gardes, retirez-vous, j'aurai soin de sa vie.)
Vivez, Seigneur, vivez, on va briser vos fers.

Oubliez tous les maux que vous avez soufferts.
Apprenez un secret dont l'aveu me déchire :
Je vous avois cherché tantôt pour vous le dire ;
Mais il est temps encor de vous le déclarer.
Je ne vous l'apprends pas, Seigneur, sans soupirer :
Je sçai que cet aveu me coûtera la vie :
N'importe. Tamerlan brûle pour Astérie ;
Et pourvû que sa main soit le prix du Traité,
Il vous donne la vie avec la liberté.

Bajazet
Il aimeroit ma fille !

Andronic
Ou plutôt il l'adore.
Il m'a trop découvert le feu qui le dévore.
Lui-même m'accablant de ce secret fatal,
A fait son Confident de son propre Rival.
Malgré mes feux, Seigneur, j'ai contraint mon courage,
Enfermant dans mon cœur une inutile rage.
L'image d'Astérie, un reste de vertu,
Votre intérêt, le sien, ont pour lui combattu :
La gloire, le devoir, & la reconnoissance,
Ont malgré mon amour enchaîné ma vengeance.
Quel contre temps ! Ô Ciel ! Il vient me couronner ;
Et ce n'est cependant que pour m'assassiner :
Mais si je n'avois craint, Seigneur, que pour ma vie,
Si je n'avois tremblé pour vous, pour Astérie,
J'aurois en me vengeant sçû forcer l'avenir
A garder de mon nom l'éternel souvenir.

Bajazet
Je rends grâces au Ciel, dans le sort qui m'entraîne,
Que l'amour ait prêté ce secours à ma haine.
Je voudrois que ma fille eût pour lui plus d'appas ;
Ses yeux nous vengeroient au défaut de mon bras.
Que j'ai de son amour une sensible joie !
De mes plus fiers mépris il se verra la proie ;
Et du moins, si nos jours dépendent d'un Vainqueur,
Elle & moi nous ferons le destin de son cœur.
Par de nouveaux mépris j'aigrirai sa vengeance,
Rejettant sa fortune avec son alliance.
C'est là que ma fierté de lui peut triompher :
L'amour me fera plus que la flamme & le fer :
Portons les dans son cœur par les yeux d'Astérie ;
Et quand il m'offriroit tous les Trônes d'Asie,
Ses Etats & les miens… Reprenez de l'espoir :
C'est le moindre Rival que vous puissiez avoir.

Andronic
Mais, Seigneur, quand je vois que l'orage s'apprête,
Et qu'un simple refus vous peut coûter la tête ;
Que le tonnerre gronde…

Bajazet
Et j'attends sans effroi,
Qu'il éclate, qu'il tombe, & n'écrase que moi.
Si le fier Tamerlan avoit rompu ma chaine,
Il faudroit oublier ma vengeance, ma haine ;
Et lors que je ne puis vivre que peu de jours
Que je sens mes malheurs en abréger le cours,
Ma vertu va me faire un sort digne d'envie.
Je fais trop peu de cas de ce reste de vie ;
Et je veux l'immoler pour avoir le plaisir
De braver Tamerlan jusqu'au dernier soupir.

Andronic
Ah Seigneur ! Le voici, modérez-vous de grâce,
Calmez…

SCENE II

Tamerlan, Tamur, Capitaine des Gardes, Bajazet, Andronic, Suite de Tamerlan.

Bajazet
Hé bien, viens-tu jouir de ma disgrâce ?
As-tu fait immoler ce reste de Soldats
Dont j'avois animé la vengeance & le bras ?
Ce n'étoit pas pour toi d'assez nobles victimes :
Il falloit dans ma perte ensevelir leurs crimes :
Il falloit que ton bras alors tournât sur moi
Tous les coups que le mien vouloit porter sur toi.
J'ai tâché de te joindre, & malgré mon envie
Je n'ai pû. Trois des tiens l'ont payé de leur vie,
Qui recevant mes coups, pour toi-même effrayés,
Sont tombés de ma main tous sanglans à mes pieds.

Tamerlan
Je vois qu'un peu trop loin votre orgueil vous emporte.
Il sied mal dans les fers d'éclater de la sorte ;
Et dans ces vains transports d'une aveugle fureur,
Vous parlez en Captif, & j'écoute en Vainqueur.
Vous étalez ici toute votre foiblesse :
Oui, cette grandeur d'ame en marque la bassesse ;
Et lorsqu'en un malheur on sçait trop s'émouvoir,
On fait voir sa vertu moins que son désespoir.
Bajazet, modérez cette rage inutile.
Devant moi reprenez une ame plus tranquille ;
Et bien qu'elle paroisse incapable d'effroi,
Du moins, souvenez-vous que vous parlez à moi.

Bajazet
Oui je parle à Thémir dont l'obscure naissance
Doit mettre entre nous deux un peu de différence ;
Et le fils de Sangal, vil Pastre qu'autrefois

Le Destin par caprice arracha de ses bois,
En doit, dans sa grandeur, reconnoître l'ouvrage,
Voir que de sa bassesse il répara l'outrage,
Et que le sort aveugle enflant sa vanité
Le tira néant & de l'obscurité.

Tamerlan
Et c'est là ce qui fait tout l'éclat de ma gloire.
Cet éclat est tiré du sein de la victoire :
Et ce même Destin, qui te fait murmurer,
Ne m'arrache au néant, que pour t'y faire entrer.
Cette vaste grandeur, cette extrême puissance,
N'est point, si tu le veux : un droit de ma naissance.
Il est beau cependant de mettre aux fers les Rois,
Quand la vertu sur eux nous fait naître des droits.
Mais ce n'est point ici que je dois me défendre :
J'ai pû monter au Trône, & t'en ai fait descendre ;
Je suis justifié. Ce bras victorieux
Sçait anoblir mon sang, mon pere, mes ayeux :
Et quelque orgueil enfin que tu fasses paroitre,
Bajazet est Esclave, & Tamerlan est maître.

Bajazet
Des Captifs comme moi sçavent mal obéir ;
La fierté de leur sang, ne sçait point les trahir :
Et si Thémir lui-même oubliant sa famille,
Tout mon maître qu'il est, soupiroit pour ma fille,
Il verroit Bajazet, ce Captif malheureux,
Mépriser son amour, & rebuter ses vœux.

Tamerlan
Obéis avec elle, ou pour punir ton crime,
A ses yeux tu seras ma premiere victime ;
C'est à toi d'y penser.

Bajazet
C'est ce que je prétends ;
D'un regard assuré c'est la mort que j'attends.
Déja dans deux combats la Fortune cruelle
A conservé ma vie à ta haine immortelle ;
Pour servir ta fureur elle a soin de mes jours ;
J'attends de ton amour un fidele secours :
S'il est vrai qu'Astérie ait pour toi quelques charmes,
Contre toi, dans ses yeux j'irai chercher des armes ;
Et quand je la refuse à ton Trône, à ta foi,
Je suis malgré mes fers plus Monarque toi.
Je m'égare, m'emporte, & Bajazet peut-être
Oublie en ce moment qu'il est devant son Maître,
Et qu'il doit s'applaudir qu'un vil Chef de Brigans,
Thémir, enfin, s'allie au sang des Ottomans.
Tu t'émeus : je triomphe, & lis sur ton visage
Mon Arrêt : je l'attends.

Tamerlan
Il faut punir sa rage.
Tu seras satisfait. Qu'on l'éloigne de moi.

Bajazet *en sortant*.
Si je meurs, je serai plus satisfait que toi.

SCENE III

Andronic, Tamerlan.

Andronic
Ah ! Seigneur, modérez ce courroux…

Tamerlan
Il me brave !
Il m'ose refuser sa fille, mon Esclave !
Oui, oui, je l'abandonne, & dès ce même jour
Je me rends à la haine, & j'étouffe l'amour.
Je répandrai son sang pour calmer sa furie :
Bajazet périra même aux yeux d'Astérie.

Andronic
Bajazet va périr ! Ah ! Seigneur arrêtez,
Et triomphez encor de lui par vos bontés.
Vous verrez la Princesse ; elle aura trop de charmes :
Votre cœur ne poura tenir contre ses larmes.
Pardonnez à son pere, un Prince malheureux,
Qui se voit accablé par un destin affreux,
Ennuyé de sa honte, & plein de sa disgrâce,
Et qui ne jouit plus que d'un reste d'audace.

Tamerlan
Et c'est ce qui m'outrage. Il est devant mes yeux
Toujours fier, intrépide, & toujours furieux ;
Il ose devant moi conserver son audace :
Je le tiens dans mes fers, & c'est moi qu'il menace ;
Et vous pouvez le plaindre ? Ah ! Plaignez mon malheur :
Je suis contraint de voir la fierté de son cœur,
Et je trouve en secret son sort digne d'envie,
Il brave Tamerlan, & méprise la vie,
Mais enfin, ç'en est fait, oui, je ne veux songer
Qu'à dompter Bajazet, sa fille, ou m'en venger.
Hé quoi ? Ne puis-je pas quand son orgueil me brave,
Faire épouser sa fille à mon dernier Esclave ?
Mais je veux…

Andronic
Ah ! Seigneur ! Considérez son rang :
Le sang des Ottomans est un illustre sang ;
Songez que la Princesse…

Tamerlan
Et qui vous intéresse,
Prince, pour Bajazet, ou bien pour la Princesse ?

Andronic

Votre gloire, Seigneur.

Tamerlan
J'en aurai soin sans vous,
Et ferai ce que veut un trop juste courroux.

SCENE IV

Astérie, Tamerlan, Andronic.

Astérie
Quoi ? Seigneur, à la mort entraine-t-on mon pere ?
Et rien ne poura-t-il fléchir votre colere ?
Je courois l'embrasser, mais enfin vos Soldats
Viennent cruellement m'arracher de ses bras.
A peine il m'avoit joint, à peine ses caresses
Commençoient d'assurer mes timides tendresses…
Mais quels sombres regards ? Ah Ciel ! Je m'aperçois
Que j'ai vû Bajazet pour la derniere fois.

Tamerlan
Oui, Madame, il est temps de punir son audace.

Astérie
Ah ! Seigneur, à vos pieds je demande sa grace.
Quoi, Bajazet ? Ah ! Ciel, mon pere va mourir.
Souffrez-moi de le joindre, ou de le secourir.
Que sçais-je ? En ce moment peut-être qu'on le tue !
Voyez une Princesse à vos pieds éperdue,
Et par pitié du moins frappez des mêmes coups
Son cœur que vous voyez tremblant à vos genoux,
Vous me flattiez tantôt que je vous étois chere :
Peut-on aimer la fille, & condamner le pere ?

Tamerlan
Je devrois le punir ; & son cœur furieux,
S'il vit encore, en doit rendre grace à vos yeux.
Profitez cependant du trouble de mon ame :
Bajazet va venir, qu'il souscrive à ma flamme :
Portez-y votre cœur aussi bien que le sien.
Jusques-là, je pourai vous répondre du mien.
Vous, Prince, demeurez auprès de la Princesse
Pour peindre à Bajazet le péril qui le presse.
J'attendrai sa réponse : elle fera son sort ;
C'est d'elle que dépend ou sa vie, ou sa mort.

SCENE V

Andronic, Astérie.

Andronic
Voici l'affreux instant que nous avions à craindre :
Il faut, il faut parler, & ne plus vous contraindre.
Non, Madame, à ma mort n'ayez point de regret :
Il faut perdre Andronic, & sauver Bajazet.
Vous rendrez sa grande ame & plus douce & plus tendre.
Il verra vos soupirs ; ils se feront entendre.
Vous vous acquitterez de ce triste devoir ;
Et vos larmes peut-être auront trop de pouvoir.

Astérie
Seigneur, n'accablez point une ame infortunée ;
Mais plaignez seulement sa triste destinée.
Et sans nous attendrir dans de si grands malheurs.
Cachons-nous, s'il se peut, notre amour & nos pleurs.
A ma douleur, Seigneur, laissez-moi toute entiere
J'attendrai, je verrai, je fléchirai mon pere.
Mais sans nous accabler de soupirs superflus,
Si vous m'aimez, partez, & ne me voyez plus.

Andronic
Je ne vous verrois plus ! Hé de grace, Madame…

Astérie
Hé du moins par pitié cachez-moi votre flamme :
Retirez-vous, Seigneur Bajazet doit venir ;
Pourois-je devant vous, hélas ! L'entretenir ?
Que sçai-je ? Si l'Amour trahissoit la nature !
Il y va de sa vie.

Andronic
Hé je vous en conjure,
Permettez qu'avec vous je puisse encor le voir :
Malgré tout mon amour je ferai mon devoir.

Astérie
Et j'oublierai le mien si votre cœur soupire.
Non, Seigneur, devant vous je ne pourois rien dire.
Andronic avec moi ne doit point se trouver.
Vous perdriez mon pere au lieu de le sauver :
Mes discours près de vous auroient de foibles armes :
Vous lui déroberiez la moitié de mes larmes.
Je deviendrois muette, ou devant mon Amant,
Hélas ! Je ne pourois parler que foiblement.
On vient, retirez-vous, sortez.

Andronic
Adieu, Madame.

SCENE VI

Bajazet, Astérie.

Bajazet
Ma fille, il faut montrer la grandeur de ton ame.

L'on m'envoie à la mort sans doute, & je te vois
Et te parle aujourd'hui pour la derniere fois.
Mais quoi ? Lorsque tu dois répondre à ma tendresse,
Tu mêles à ma joie une indigne tristesse ;
Et lorsque ma vertu cherche à te consoler,
Pour réponse je vois tes pleurs prêts à couler.

Astérie
Quoi ? D'un air si tranquille, & parmi tant d'allarmes,
Vous étonnerez-vous, Seigneur, de voir mes larmes ?
Puis-je avoir comme vous cette intrépidité
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté ?
Vous y courez, Seigneur, & moi je vous arrête :
C'est moi qui peut défendre une si chere tête.
Je ne souffrirai point qu'on vous traîne à la mort.
Je vais, je cours pour vous faire un dernier effort,
Je sçai le seul secret de vous sauver la vie :
Laissez à Tamerlan épouser Astérie.

Bajazet
Épouser Tamerlan ! Fais un plus noble effort :
Oui, perdons-nous plutôt & courons à la mort.
Astérie, est-ce ainsi qu'une servile crainte ?
Te peut faire subir une indigne contrainte,
Et dans quelque revers qui nous puisse accabler,
Le sang de Bajazet doit-il jamais trembler ?
Ah ! Si pour éviter la mort qui me menace,
J'achetois à ce prix & ma vie & ta grace ;
Que je pusse aujourd'hui jusques-là me trahir ;
Quand je l'ordonnerois, devrois-tu m'obéir ?
Ma Fille, soutiens mieux la fierté de ton Pere :
Entends la triste voix d'Ortogule ton Frere,
Qui tout sanglant encore & tout percé de coups,
Méprise Tamerlan, & brave son courroux :
Regarde, imite, sui ta Mere la Sultane,
Qui soutint jusqu'au bout la grandeur Ottomane,
Et qui nous donne à tous en ce funeste sort
L'exemple de braver le Tyran & la mort.
Pour moi, tu le sçais bien, je suis trop las de vivre.
Mon malheureux destin s'obstine à me poursuivre.
J'avois tenté la fuite, il n'a pû le souffrir :
Enfin, j'avois voulu me sauver, ou mourir ;
Il m'a trahi : pour lui ma haine est implacable.
Je ne fais que gémir dans l'horreur qui m'accable :
La douceur & la paix par un coup si mortel
Ont fait avec mon cœur un divorce éternel.
Dans le comble des maux où ce revers me plonge ;
Tu vois que le chagrin me dévore, me ronge ;
Qu'il entretient ma rage, & que dans ma douleur
Je n'attends que la mort pour finir mon malheur ;
Mais je ne puis souffrir qu'un hymen si funeste
M'immole tous tes jours pour le peu qui m'en reste.

Astérie
Mais, Seigneur, songez-vous dans ce fatal instant,
Si nous n'obéissons, que la mort vous attend.
Ces Gardes, ces Soldats, cette funeste Escorte,
Hélas ! Qu'attendent-ils rangés à cette porte ?
Si vous sortez, peut-être ils fondront tous sur vous,
Et peut-être à mes yeux vous perceront de coups.
Je vous verrai sanglant dans leurs mains vous débattre ;
Par cent coups redoublés ils sçauront vous abattre :
Et cependant, d'un mot je puis les arrêter :
Je le prononcerai, quoi qu'il puisse coûter ;
Et vous ne verrez point l'infidele Astérie
Par ses cruels refus vous arracher la vie.
J'en tremble : ah ! Si pour vous vous n'avez point d'effroi,
Ah ! Seigneur, ah ! Mon pere, au moins tremblez pour moi.
Et quand vous périrez par l'ordre du Tartare,
Serai-je moins en proie à sa fureur barbare ?
Sans pouvoir vous offrir à mon cœur éperdu,
Je demeurerai seule, & j'aurai tout perdu.
Je demande à vos pieds par toute ma tendresse,
Que pour moi vous ayiez un peu plus de foiblesse.
D'une ame plus tranquille attendez votre sort :
Ne courez point vous-même au-devant de la mort.
Ortogule a péri, j'ai vû mourir ma mere,
Je vois le même bras qui menace mon pere ;
Mais enfin malgré vous je dois vous secourir :
Ils sont morts, vous vivez, & vous allez mourir.

Bajazet
Je vois avec plaisir la grandeur de ton ame :
Elle est digne de moi. Mais l'innocente flamme
D'un Prince… Croyez-moi, ma fille, & m'entendez ;
Vous craignez d'obtenir ce que vous demandez ;
Et si je contentois cette funeste envie…

Astérie
Je ne veux obtenir de vous que votre vie.
Ne vous informez point du trouble de mon cœur :
J'en rougis ; mais souffrez que je parte, Seigneur ;
Oui, je vais de ce pas…

Bajazet
Épouser le Tartare,
Immoler Andronic, rendre heureux un Barbare.

Astérie
Ah ! Ne m'exposez plus au trouble où je me voi.
Vous armez un Amant contre vous, contre moi.
Ne me répétez point ce nom seul qui m'accable ;
Et si j'obéissois, vous en seriez coupable.

Bajazet
Ma Fille, obéissez : je le veux, & je suis…

Astérie
Vous obéir ? Ah Ciel ! Non seigneur, je ne puis.
Mon pere, souffrez-moi contre une injuste envie
De vous désobéir une fois en ma vie.
Je vous quitte, & je vais vous sauver malgré vous.
Elle sort.

Bajazet
Arrêtez : je l'ordonne, & craignez mon courroux.
Gardes, suivez votre ordre, à la mort je m'apprête,
Et portez au Tyran mes refus & ma tête.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Andronic, Leon.

Andronic
Que dit-on dans le Camp du sort de Bajazet,
Leon ? & Tamerlan en est-il satisfait ?

Leon
Sa fortune, Seigneur, vient de changer de face.
Sa Fille à l'Empereur a demandé sa grâce ;
Elle est venue en pleurs tomber à ses genoux ;
Et ses pleurs, du tartare ont calmé le courroux.
Si-tôt qu'elle a paru, son aimable présence
A banni de son cœur la haine & la vengeance ;
Mais toujours Bajazet rempli de sa fureur
Refuse avec mépris sa Fille à l'Empereur.
Cependant Tamerlan pour le prix de sa vie
Va malgré lui peut-être épouser Astérie.
Tout le Camp est surpris d'un si grand changement.

Andronic
Croiras-tu ce retour l'ouvrage d'un moment,
Leon ? Peux-tu penser qu'aimé de ma Princesse,
Elle ait si-tôt trahi ma flamme & sa tendresse ?
Pour un Pere, il est vrai. Mais, quoi ? Sans l'offenser,
Ne devoit-elle pas plus long-temps balancer ?
Elle devoit… hélas ! Elle pouvoit le faire.
Un Amant peut-il pas être aussi cher qu'un Pere ?
Tantôt même, à mes yeux elle a vû Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son Tyran :
Devant lui sa tristesse a paru trop touchante :
Sa douleur n'a jamais été plus éloquente :
Son air, son port, ses pleurs parloient si tendrement :
Enfin elle a parlé comme pour un Amant.
Mais voyant l'Empereur, que ne dois-je point croire ?
Que sçai-je si ses yeux éblouis de sa gloire,
Charmés de sa fortune, & pleins de sa grandeur,
N'ont point été gagnés pour séduire son cœur ?
Et pour me consoler, Leon dans ma misere,
Elle va peindre aux miens les périls de son Pere,
Sa crainte, ses transpors, ses soupirs, ses douleurs :
Et peut-être, j'aurai le reste de ses pleurs.
Mais avant qu'un Rival en ait fait sa conquête,
J'irai sur les Autels ensanglanter la Fête :
Pour réponse à ses pleurs j'ai du sang à verser.
J'irai… Mais elle vient : Ciel ! Que dois-je penser ?

SCENE II

Astérie, Zaïde, Andronic.

Astérie
Me plaindrez-vous, Seigneur, dans ma triste avanture ?
J'ai parlé pour mon Pere, & servi la Nature :
J'ai fait ce que j'ai dû ; mais je viens à mon tour,
Aux yeux de mon Amant satisfaire à l'amour.
Ma bouche a prononcé pour un devoir funeste :
Je ne m'en repens point : mon cœur fera le reste.
Il vient entre vos mains, tout plein de son malheur,
Remettre ses soupirs, mes pleurs & ma douleur…

Andronic
Ces soupirs étoient dûs, Madame, à votre Pere :
Vous n'avez que trop fait ce que vous deviez faire :
Votre triste devoir vient de changer son sort :
Enfin vous avez dû m'envoyer à la mort.
Je n'en murmure point ; Tamerlan, un Empire,
Votre devoir, un Pere, & si j'ose le dire,
Votre peu de tendresse…

Astérie
Ingrat, que dites-vous ?
Pouvez-vous me porter de si funestes coups ?
Quand à vos yeux mon feu ne peut plus se contraindre,
Quand je viens devant vous soupirer & me plaindre,
Que mon cœur vous fait voir ses vœux désespérés,
C'est vous, cruel, c'est vous qui me le déchirez ;
Enfin, quand je m'apprête à finir vos allarmes,
Que bien-tôt de mon sang je vais payer vos larmes,
Que quitte envers mon Pere, helas ! En ce moment
Je cherche à m'acquitter auprès de mon Amant,
Il m'ose reprocher mon devoir & mon Pere,
Ce que lui-même enfin m'a contrainte de faire ;
Tout cela, dans l'instant que je viens en ce lieu
Le pleurer, & lui dire un éternel adieu.

Andronic
Un éternel adieu ! Que dites-vous, Madame ?
Quelle subite horreur frappe & saisit mon ame ?

Astérie
Il n'est plus temps, Seigneur, de vous rien déguiser :
En vain Tamerlan croit aujourd'hui m'épouser.
D'abord, j'avois voulu, pour venger ma disgrâce
Fille de Bajazet, en soutenir l'audace ;
Et cachant un poignard, pour venger mon malheur,
Lui donner une main qui lui perçât le cœur.
J'ai conçu sans trembler ce dessein téméraire ;
Mais quoi ! Du même coup j'aurois perdu mon Pere ;
Et ce triste penser m'a donné de l'effroi :
Mais il faut le sauver, & ne perdre que moi,
Engager Tamerlan d'une foi mutuelle,
Mourir, & vous prouver que je vous suis fidelle.

Andronic
Ah ! Madame, vivez, & me manquez de foi :
Sauvez Bajazet, vous, & ne perdez que moi.
Épousez Tamerlan, plutôt que de répandre
Un sang qui m'est si cher, & que je veux défendre,
Ce cœur que vous voulez… ah ! Funeste penser :
Est-il encore à vous, ce cœur, pour le percer ?
Je veux qu'il soit à moi dans ce péril extrême.
De grâce épargnez-vous par pitié de moi-même :
Et si vous le frappiez dans ce cruel moment,
C'est le cœur d'Andronic, le cœur de votre Amant.

Astérie
Si Tamerlan m'épouse, helas ! Ce cœur si tendre,
Qu'Andronic malgré moi veut encore défendre,
Sera-t-il pas frappé du coup le plus affreux ?

Andronic
Si vous vivez, mon sort sera moins rigoureux :
Et quand je mourrai seul…

Astérie
Ciel ! Que voulez-vous faire ?
Songez que vous perdez & la Fille & le Pere ;
Et quand vous m'apprenez que vous voulez mourir,
Est-ce là le secret de vous faire obéir ?

Andronic
Hé bien, obéissez, je vivrai, ma Princesse,
Peut-être loin de vous je vaincrai ma foiblesse :
J'en donnerai l'exemple, & mon cœur abattu
Cherchera du secours auprès de sa vertu.
De puissantes raisons vous forcent à le faire :
Il y va de vos jours, de ceux de votre Pere :
Tremblez pour eux, Madame, & leur servez d'appui
Si vous mouriez, hélas ! Tamerlan aujourd'hui
Confus d'avoir perdu le seul bien qu'il espere,
Vengeroit votre Sang en perdant votre Pere :
Bajazet périroit sans doute

Astérie
Hé ! Voulez-vous
Encore un coup me voir Tamerlan pour Epoux ?
Songez-vous à l'horreur où ce destin me livre ?

Andronic
J'oublierai tout, pourvû que vous songiez à vivre,
De mon triste destin je serai satisfait :
Oubliez Andronic, songez à Bajazet.

Astérie
Quoi ! Vous-même Andronic ? Ordonne qu'Astérie
Etouffe son amour, l'abandonne, l'oublie ?
Oui, puisque mon Amant m'apprend sans s'émouvoir
Par de sortes raisons mon funeste devoir ;
Que lui seul d'un œil sec contemplant ma disgrâce
Me dit tranquillement ce qu'il faut que je fasse.
Je lui vais obéir… Mais, Seigneur, entre-nous,
Non, je n'attendois pas tant de force de vous :
J'attendois d'Andronic un peu plus de foiblesse :
J'attendois de son cœur un peu plus de tendresse :
J'attendois… mais que dis-je ? Helas ! J'en dois rougir, Seigneur,
Seigneur, sans balancer je vais vous obéir,
Et je cours de ce pas épouser…

Andronic
Ah ! Madame,
Arrêtez, & voyez la douleur de mon ame.
Pour vous sauver je fais le plus cruel effort :
Et ne voyez-vous pas que je cours à la mort ?

Astérie
Vous m'arrêtez ! Pourquoi m'avez-vous convaincue ?
Cette force, Seigneur, qu'est-elle devenue ?
La nature, mon Pere, Andronic, mon devoir,
Et de plus vos raisons…

Andronic
Helas ! En puis-je avoir ?
Et si pour Andronic votre cœur est si tendre,
Madame, ces raisons les devez-vous entendre ?
Oui, cruelle, voyez un Prince à vos genoux,
Et mille fois plus foible & plus tendre que vous,
Qui la mort dans le cœur, n'eut jamais d'autre envie
Que de vous conserver un Pere & votre vie,
Et qui vous la demande & pour vous & pour lui.

Astérie
N'augmentez pas, Seigneur, mon trouble & mon ennui ;
Mais plaignez seulement l'excès de ma misere.
Il ne me souvient plus de vous près de mon Pere ;
Et lorsque je vous vois, dans ce triste moment,
J'oublie aussi mon Pere auprès de mon Amant.
Bajazet, Andronic, mon devoir, ma tendresse,
Enfin tout m'assassine.

Andronic
Ah ! Divine Princesse,
Perdez plutôt l'Amant, & vivez.

Zaïde
Ah ! Seigneur,
J'entends du bruit, on vient, & je vois l'Empereur.

SCENE III

Tamerlan, Astérie, Andronic, Zaïde, Tamur, Gardes.

Tamerlan
Enfin, Prince, l'amour termine notre haine :
Bajazet malgré lui verra briser sa chaine :
La Princesse en répond, elle me l'a promis :
Et par l'hymen dans peu nous serons réunis.
Mais ne parliez-vous pas, Prince, de ma tendresse ?
Vous pouviez en marquer l'excès à la Princesse.
Vous l'avez vû, Madame, & ce cœur orgueilleux
Apprend à soupirer, & l'apprend de vos yeux ;
Ce n'est plus en vainqueur qu'il vient ici paroitre :
Depuis qu'il est à vous il n'agit plus en Maître…
Mais quel chagrin, Madame, occupe votre esprit ?
Je vous vois étonnée, & le Prince interdit.
Pour qui sont ces soupirs, & ce regard si tendre ?
Répondez.

Astérie
Moi, Seigneur ! Que puis-je vous apprendre ?
Quels soupirs… si ce n'est des soupirs de courroux
Pour un Frere qui parle, & qui perce de coups,
Me reproche tout haut que votre main sanglante
D'un sang qui m'est si cher paroit encor fumante.
Sa chere ombre sans cesse à mes yeux se fait voir,
Qui me suit, qui m'arête, & m'apprend mon devoir,
Et qui me retraçant sa déplorable histoire,
Me dit, que j'ai vendu son sang & sa mémoire,
Et que par votre hymen je trahis…

Tamerlan
C'est assez :
Je lis dans votre cœur mieux que vous ne pensez.
Pour avoir écouté l'ombre de votre Frere,
Madame, vous avez oublié votre père.
Il suffit : Andronic, préparez votre main
Pour l'hymen d'Araxide : elle arrive demain.
Dans une heure partez, allez au devant d'elle,
Par de profonds respects lui marquer votre zele,
Et tâchez par vos soins de prévenir son cœur.
De mon autorité j'appuierai votre ardeur.

Andronic
Seigneur, lorsqu'elle espere un cœur comme le vôtre,
Voudra-t-elle des soins & des respects d'un autre ?
Poura-t-elle écouter sans dédain d'autres vœux ?
Et vos feux…

Tamerlan
Vous prenez trop de soin de mes feux.
Araxide à vos yeux ne sera point rebelle.
Répondez-moi de vous, & je vous réponds d'elle.

Maître de ses Etats, je puis en disposer,
Et d'un mot Tamerlan vous la fait épouser.

Andronic
Puis-je espérer, Seigneur, l'amour d'une Princesse
Qui ne me vit jamais, & de qui la tendresse…

Tamerlan
Prince, je vous entends : Vous, Madame, je voi
Que vous les entendez ces raisons mieux que moi :
Tamerlan à son tour commence à les connoître :
Vous, Prince, obéissez : je dois parler en Maître :
Je le veux, je l'ordonne, & ne voyez jamais…

Andronic
Seigneur, vous pouvez faire obéir vos Sujets.
Je suis indépendant & ne connois personne
Qui puisse me parler par je veux, ou j'ordonne.
Je m'expose sans doute aux plus cruels Destins ;
Mais je n'en suis pas moins du sang des Constantins :
Et sous ceux que le Ciel dans mon rang a fait naître,
N'obéissent jamais quand on leur parle en Maître.

Tamerlan *à Astérie*.
Lui dictez-vous, Madame, un discours si fatal ?
Dois-je voir dans ses yeux les regards d'un Rival ?
Vos yeux l'ont-ils rendu téméraire, perfide ?

Astérie
Moi, Seigneur… Andronic, allez voir Araxide,
Allez, sans balancer, obéissez, partez.

Tamerlan
Madame, pour mon cœur que d'affreuses clartés !
J'en frémis ; mais enfin songez à quelle rage
Peut emporter l'amour contre qui nous outrage :
Et puisque cet amour sçait agir en Tyran,
Malheur à qui sera Rival de Tamerlan !

Astérie
Auriez-vous un Rival pour une infortunée,
Languissante, captive, aux pleurs abandonnée,
Qui fut long-temps en bute à votre inimitié,
Rebut de la Fortune, objet de la pitié ?
Ah ! Seigneur, qui voudroit dans ma fortune affreuse
Prodiguer des soupirs pour une malheureuse,
Qui gémira toujours des maux qu'elle a soufferts,
Et qui n'a pour tous biens que des pleurs & des fers ?
Andronic a des yeux, Araxide est charmante :
Il la verra, son cœur remplira votre attente :
Oui, Seigneur, j'en réponds, il va vous obéir.

Andronic
Madame, jusques-là pourois-je vous trahir ?
Non, non, il faut parler, il n'est plus temps de feindre :
Oui, j'adore Astérie, & le je le dis sans craindre.
Disposez de mon Trône & de mes jours, Seigneur ;
Mais du moins laissez-moi disposer de mon cœur :
Il est à la Princesse.

Tamerlan
Ingrat, pourquoi m'apprendre
Un secret que mon cœur n'a sçû que trop entendre ?
Je te faisois l'honneur d'attendre tout de toi,
Tu pouvois aujourd'hui tout espérer de moi,
Je t'avois confié mon cœur & ma tendresse,
Je te donnois un trône, une illustre Princesse,
J'allois te couronner avecque tant d'éclat…

Andronic
Seigneur, vous n'auriez fait d'Andronic qu'un ingrat.
Ne me prodiguez plus un présent qui m'offense ?
Un Rival est mal propre à la reconnoissance,
N'en doutez point. Tantôt mon cœur en frémissant
A gémi sous le poids d'un bienfait accablant.
Les Trônes, les grandeurs, je vous les abandonne ;
Laissez-moi ma Princesse, & prenez ma Couronne,
J'aime mieux partager avec elle ses fers,
Que sans elle avec vous partager l'Univers.

Tamerlan
Madame, vous voyez cette ardeur qui l'entraîne :
Vous l'aimez ; mais il doit demander votre haine.
Je perce le mystere, & vois que Bajazet
Avec lui de concert entreprit son projet :
Vous-même d'Andronic étiez la récompense :
Mais ils seront tous deux l'objet de ma vengeance.

Andronic
Je ne crains point la mort ; pour vous, pour votre Etat,
Seigneur je l'ai cherchée avec assez d'éclat :
Sebaste qui me vit au pied de ses murailles
Connoît trop qui je suis. J'ai donné deux Batailles,
Où de mon propre sang (blessé de plusieurs coups)
J'arrosoi les Lauriers que je cueillois pour vous.
La plus affreuse mort n'a rien qui m'intimide.
Frappez sans balancer un Rival intrépide.

Tamerlan
Je sçaurai contenter un si juste desir :
Qu'on l'arrête Tamur, qu'on vienne le saisir.

Astérie
À Tamerlan. *À Andronic*
Ah ! Seigneur, arrêtez… Prince, quelles allarmes !
Au nom de notre amour, & par toutes mes larmes…

Andronic
Et que puis-je, Madame ?

Tamerlan

Eloignez de mes yeux
Cet objet insolent d'un Rival odieux.

SCENE IV

Tamerlan, Astérie, Zaïde.

Tamerlan

Madame, vous voyez à quel point il m'irrite ;
C'est mon rival ; je suis pour lui barbare, Scythe :
Je répandrai du sang, tout me sera permis.
Maîtresse, Pere, Amant, tous sont mes ennemis.
Il faut que de leur sort votre bouche décide.
Pour sauver Andronic, qu'il épouse Araxide :
Résolvez-l'y vous-même, & rejettant ses vœux,
Pour sauver Bajazet, satisfaites mes feux.
Voilà le seul secret d'apaiser ma colere :
Quittez, abandonnez l'Amant pour votre Pere.
Si l'un & l'autre enfin ne subissent mes Loix,
Vous les verrez tous deux pour la derniere fois.

SCENE V

Astérie, Zaïde.

Astérie

Ah ! Seigneur… il me quitte hélas ! Que vais-je faire ?
N'étoit-ce pas assez de trembler pour mon Pere ?
Et cependant je touche au funeste moment
Où je verrai périr mon Pere & mon Amant.
Quoi ! Zaïde, faut-il qu'à moi-même funeste,
Et perdant tout, je livre un Amant qui me reste ?
Qu'à ma Rivale enfin, j'abandonne son cœur,
Et que pour le sauver j'allume leur ardeur ?
S'il faut perdre ton cœur pour conserver ta vie,
Cher Andronic, pardonne à la foible Astérie :
Je te verrois plutôt… Zaïde, n'entends pas
Les douloureux transports d'un cruel embarras :
Ferme, ferme les yeux sur toute ma foiblesse,
Excuse ma douleur, pardonne à ma tendresse.
Bajazet, Andronic, Pere, Amant malheureux,
Je sçaurai périr & vous sauver tous deux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Astérie, Zaïde.

Astérie

Ne m'abandonne point, tout est perdu, Zaïde.
As-tu vû comme moi la Princesse Araxide ?
Elle vient d'arriver ; mon malheur est certain.
Peut-être qu'Andronic l'épousera demain.
Aujourd'hui pour ma mort tout est d'intelligence ;
Avant ce prompt retour j'avois quelque espérance ;
Loin d'Araxide hélas ! & près de mon Amant
Je voyois mes malheurs dans quelque éloignement ;
Mais j'ai vû de trop près cette pompe fatale,
Qui suivoit dans le Camp ma superbe Rivale,
Ces Escadrons rangés, ce grand nombre de Chars,
Qui de l'Armée entiere attiroient les regards,
Ces Gardes, ces Soldats, cette suite nombreuse,
Cette foule qu'entraîne une fortune heureuse,
Ces cris de joie en l'air redoublés tant de fois,
Cet appareil qui marche à la suite des Rois ;
Tout allarmoit un cœur trop tendre & trop timide ;
Et j'ai tremblé sur tout en voyant Araxide :
Quand son Char a paru, mon cœur en a frémi.
Dans le trouble où j'étois je l'ai vûe à demi ;
Mais il faut l'avouer enfin malgré ma haine,
Ah ! Zaïde, elle est belle, & de plus elle est Reine.

Zaïde

Ne craignez rien, Madame, Andronic est constant.

Astérie

Un cœur ne peut-il pas changer en un instant ?
Vois, d'Araxide, vois la grandeur importune,
Regarde avec pitié toute mon infortune.
Sur le Trône elle brille aux yeux de l'Univers ;
Moi dans l'obscurité je languis dans les fers.
Un Sceptre peut tenter une ame ambitieuse :
Ma Rivale est charmante, & je suis malheureuse :
Andronic est sensible, il peut manquer de foi ;
Il m'aime, mais hélas ! S'il s'aimoit plus que moi !

Zaïde

Madame, suspendez ces mortelles allarmes :
Pour Tamerlan peut-être Araxide a des charmes
Son cœur ambitieux dans cet heureux retour
Pouroit à sa grandeur immoler son amour.
Trop de timidité vous allarme & vous trompe.
Eût-il fait sans dessein tant d'apprêt, tant de pompe ?
Cet éclat, ce triomphe a pû vous étonner ;
Et sans doute ce n'est que pour la couronner.
Dans ces cruels soupçons, je ne vois rien à craindre :

En faveur d'Araxide il sçaura se contraindre ;
Et ce superbe cœur, politique & jaloux
Doit par trop de raisons se dégager de vous.

Astérie
S'il est ainsi, Zaïde, ah ! Qu'elle ait mille charmes ;
Que ses yeux soient brillans, les miens couverts de larmes ;
Que l'heureuse Araxide allume avec éclat
Cet amour politique & de raison d'Etat ;
Qu'elle soit mille fois plus belle & plus aimable ;
Qu'aux yeux de Tamerlan, je paroisse effroyable ;
Et s'il se peut hélas ! Dans mon sort douloureux,
Qu'Andronic ait pour moi toujours les mêmes yeux.
Mais s'il falloit, Zaïde, à moi-même fatale
Contraindre mon Amant d'adorer ma Rivale ;
Que pour sauver ses jours il fallut le céder ;
Quel discours emploierois-je à le persuader ?
On m'en a menacée ; & tantôt le Tartare
Condamnoit ma tendresse à cet effort barbare.
Hélas ! Je me serois trahie à tous momens.
Ciel ! Que n'a-t-il quitté ces cruels sentimens !
Mais il vient : ah ! Fuyons, de crainte que ma vûe
Ne rallume en son cœur le poison qui me tue.
Elle sort.

SCENE II

Tamerlan, Tamur Capitaine des Gardes de Tamerlan.

Tamerlan
Tu dis que Bajazet rentre dans son devoir ;
Tout superbe qu'il est, qu'il demande à me voir :
Il fait cette démarche, & cette ame si fiere
Souhaite une entrevue, & parle la premiere.
Te croirai-je, Tamur ? L'as-tu bien entendu ?
Ne t'es-tu point trompé quand tu m'as répondu ?
Bajazet veut me voir ! Qu'elle atteinte imprévue
A fléchi son orgueil ? Quoi ! Dans notre entrevue
Il demande sa Fille ? Il n'en faut plus douter,
Tamur son cœur se rend, & j'ai sçû le dompter.
Parle, répete-moi ce qu'il vient de te dire.

Tamur
Seigneur, exactement je vais vous en instruire.
Il m'a mandé lui-même, & j'ai couru soudain
Par votre ordre : en entrant il m'a donné la main ;
Un air plus satisfait brilloit sur son visage,
Qui sembloit en bannir la fureur & la rage ;
La douceur & la paix y régnoient à leur tour :
Je veux voir votre Maître avant la fin du jour,
(M'a-t-il dit) je suis las de souffrir tant de peine ;
Il faut sortir des fers, & finir notre haine :
Allez, & que je voie Astérie avec lui.

Tamerlan
Quoi donc, j'aurois vaincu Bajazet aujourd'hui ?
Non, je ne puis le croire, & sa haine invincible
Aux périls, à la mort, ne fut jamais sensible.
J'admirois son courage, & malgré sa fureur,
Ce mépris de la mort qui marque un si grand cœur,
Cette ame inébranlable, & si noble & si fiere,
Ont pour lui mille fois suspendu ma colere.
Nous sommes ennemis, je le hais, il me hait ;
Mais j'aurois jusqu'ici fait tout ce qu'il a fait.
Ainsi, de ce retour j'ai trop d'incertitude.
De tous côtés, Tamur, j'ai de l'inquiétude :
Si Bajazet se rend du parti de mon cœur,
Araxide & ma gloire arrêtent mon bonheur.
Je sçai bien que ma bouche est ingrate, perfide ;
Qu'elle a donné parole à l'aimable Araxide :
Mais j'adore Astérie, & mon cœur à son tour
S'est malgré mon orgueil donné tout à l'amour.
J'ai regardé l'amour dans les yeux d'Astérie
Comme un fier Ennemi né de mon Ennemie ;
Et pour mieux me venger d'elle & de mon Vainqueur,
J'ai voulu le forcer dans le fonds de son cœur.

Tamur
Mais, Seigneur, Andronic épousant Araxide,
Vous n'auriez plus le nom d'ingrat & de perfide.
Ce Prince…

Tamerlan
C'est de quoi je veux l'entretenir,
Et mon ordre est donné pour le faire venir.
À ses Gardes.
Que l'on amene aussi la Princesse Astérie :
Bajazet veut la voir, contentons son envie.
Que je m'applaudirois d'un peu de cruauté,
Si par-là j'avois sçû vaincre tant de fierté !
Car enfin, je ne puis souffrir qu'il la soutienne.
La grandeur de son ame est égale à la mienne :
Il faut que je l'abaisse, & que d'un air soumis,
Il veuille entrer lui-même au rang de mes Amis.
Je serois satisfait si le péril qui presse
Coûtoit à son grand cœur cette heureuse foiblesse ;
Et si j'en triomphois, ayant pû le dompter,
Peut-être que le mien sçaura se surmonter.
Cependant de leur sort il faut que je décide.
Bajazet, Astérie, Andronic, Araxide,
Dans mes mains, il est vrai, je tiens votre destin ;
Et cependant le mien en est plus incertain.
Andronic mon Rival est un Rival que j'aime ;
Il m'a servi sans doute : Araxide elle-même
Doit s'unir avec eux dans ce commun effroi ;

Et je serai peut-être avec eux contre moi.
Mais sur tout Bajazet, Tamur, le puis-je croire,
Que la crainte ait donné quelque atteinte à sa gloire.

Tamur
N'en doutez point, Seigneur, Bajazet étonné
Se lasse de se voir captif, infortuné :
Pour sauver le débris de sa triste Famille,
Il veut sortir des fers en vous donnant sa Fille ;
N'a-t-il pas fait entendre un si juste projet ?
Lorsque…

Tamerlan
Sa Fille vient. Fais venir Bajazet.

SCENE III

Astérie, Zaïde, Tamerlan.

Tamerlan
Votre Pere a changé son superbe langage,
Madame, il a quitté cette fierté sauvage :
Il demande à me voir, & je vous fais venir
Pour nous voir tous ensemble, & pour nous réunir.
Lui-même a souhaité que vous fussiez présente
A cet accord si doux qui faisoit votre attente.
Vous nous verrez tous deux bien-tôt nous embrasser…
Mais ce discours commence à vous embarrasser,
Et je vois…

Astérie
Quoi ? Seigneur, est-il vrai que mon Pere ?...

Tamerlan
Il est vrai qu'il viendra bien-tôt me satisfaire ;
Et sans plus écouter une aveugle fureur,
Qu'il a soin de sa vie & de votre grandeur.

Astérie *à part.*
Ah Ciel !

Tamerlan
Nous finirons une haine mortelle :
Elle va faire place à la foi mutuelle
Qui nous liant tous deux, vous couronne…

Astérie
Ah ! Seigneur,
Les Couronnes n'ont rien de touchant pour mon cœur :
Depuis que dans les fers je suis accoutumée,
Seigneur, de la grandeur je ne suis plus charmée.
Araxide avec vous remplira mieux que moi
Un rang que vous devez à son cœur, à sa foi.
Oubliez Astérie : Esclave infortunée,
Je ne mérite point d'être ici couronnée.
Et si mon Pere enfin plus soumis & plus doux,
Vouloit se réunir, Seigneur, avecque vous ;
Si d'un esprit moins fier… Ah ! Ciel, est-il possible ?
Bajazet qui parut toujours ferme, inflexible,
Lui qui brava toujours… tantôt même, Seigneur,
Mes larmes, mes soupirs, n'ont pû toucher son cœur :
J'ai fait ce que j'ai pû pour attendrir son ame ;
Toujours inéroxable, intrépide…

Tamerlan
Ah ! Madame,
Votre cœur a paru charmé de ses refus ;
Cependant, croyez-moi, ne les souhaitez plus :
Si vous l'aimez, pour lui devenez plus timide,
Et rendez sa grande ame un peu moins intrépide ;
Et puisque ses refus le pourroient accabler,
Son intrépidité vous doit faire trembler.

Astérie
Quoi ! Seigneur, auriez-vous l'ame assez inhumaine…

Tamerlan
Non, Madame, au contraire, on va briser sa chaine ;
Et Bajazet & moi, dans nos embrassemens,
Nous allons étouffer tous nos ressentimens.

SCENE IV

Andronic, un Garde, Tamerlan, Astérie, Zaïde.

Andronic *à Astérie.*
Ah ! Madame, est-il vrai ce qu'on vient de m'apprendre ?
Bajazet obéit, son grand cœur sçait se rendre :
Il vous immole ; ah Ciel ! Quel honteux changement !
Ce cœur qui fut si ferme à la fin se dément :
Lui que j'ai vû cent fois par une juste envie
Demander un poignard pour s'arracher la vie ?
Qui cherchoit avec soin le secours du poison,
Et qui le cherchoit même avec tant de raison ?
À Tamerlan.
Il tremble ; & dans vos mains il remet Astérie :
Mais pour la conserver prenez encor ma vie ;
Il vous la faut, Seigneur : perdant ce que je perds,
Je voudrois dans ma chûte entrainer l'Univers :
Oui, perdez un Rival dont la fureur extrême
Pouroit vous perdre un jour en se perdant lui-même,
Et qui n'ayant pour lui plus rien à ménager,
Ne cherche qu'à mourir, enfin, ou se venger.

Tamerlan
J'excuse d'Andronic la fureur & l'audace ;
Je lui pardonne même une telle menace.
Son désespoir lui dicte un discours emporté
Que pour son intérêt je n'ai pas écouté.
Andronic
Pour votre intérêt seul vous devriez l'entendre :
L'excès de ma douleur, Seigneur, doit vous l'apprendre.
Oui, perdez un Rival…

Astérie
Que dites-vous, Seigneur ?
Pourquoi donner encor comble à mon malheur ?
Et n'ai-je pas assez de mortelles disgrâces
Sans qu'il y faille encore ajouter vos menaces ?
Tout retombe sur moi : voulez-vous en mourant
Faire à mes tristes yeux un spectacle sanglant ?
Et faudra-t-il périr, pour croître ma misere,
De la main d'un Amant & de celle d'un Pere ?
J'en serai la Victime, & je dois obéir ;
Mais je n'ignore pas quand il faudra mourir.
Il vient, Ah Ciel !

SCENE V

Bajazet, Tamur, Tamerlan, Andronic, Astérie, Zaïde, Suite de Gardes.

Bajazet
Ma Fille, il faut que je t'embrasse :
La fureur du Destin aujourd'hui me fait grace.
Viens partager ma joie, essuie enfin tes pleurs :
Bajazet a vaincu son sort & ses malheurs.

Astérie
A ce nouveau bonheur immolez Astérie ;
Je n'en murmure point : qu'il me coute la vie.
Dois-je pas vous la rendre ? Il n'importe, Seigneur,
Finissez votre haine, embrassez l'Empereur,
Réunissez deux cœurs…

Bajazet
Que je me réunisse
Avec mon Ennemi ! Par quel honteux caprice
Me donner un conseil qui me remplit d'horreur ?
Mais enfin, Tamerlan, je connois son erreur :
Si j'ai voulu te voir, ce n'est que pour t'apprendre
Que sur moi tu n'as plus aucun droit à prétendre ;
Et que brisant mes fers peut-être devant toi,
Tu me verras dans peu libre & maître de moi.

Tamerlan
Bajazet, j'avois crû qu'un conseil salutaire
Remettoit au devoir & la Fille & le Pere ;
Mais ne me contrains plus à la juste rigueur,
Qui malgré mes bontés puniroit ta fureur.

Bajazet
Tu peux intimider un malheureux Esclave :
J'écoute sans aigreur un Vainqueur qui me brave.
Tu sçais bien que la mort ne m'a point fait d'effroi,
Et quand je l'ai cherchée elle a fui devant moi.
Mais je t'ai prévenu, j'ai rempli mon envie ;
Je quitte avec plaisir le fardeau de la vie ;
Je sens que ma fureur s'éteint avec mes jours ;
Je cede, & je suis tranquille en finissant leur cours :
Et puisque je vais perdre une vie importune,
Je me réconcilie avecque la Fortune ;
Je lui pardonne tout. Ma fille est dans tes fers :
Elle attache sur toi les yeux de l'Univers :
Si la vertu t'est chere, ah ! Je te la confie,
Et ta gloire aujourd'hui me répond d'Astérie ;
Je l'en charge, il suffit. Ma Fille, c'est à toi
De vivre, ou s'il le faut, de mourir comme moi.

Astérie
Seigneur, que dites-vous, & quel triste présage…
Mais Ciel ! À chaque instant vous changez de visage,
Mon Pere, qu'avez-vous ? Quel affreux changement ?

Bajazet
Ce mal se doit passer, ma Fille, en un moment :
Ce n'est rien.

Astérie *à Andronic*.
Mais que vois-je ? Ah Seigneur, il chancelle,
Je tremble.

Andronic
Quoi, Seigneur ?...

Bajazet
Votre amitié cruelle
Me refusa cent fois un poignard pour mourir,
Seigneur ; mais un Esclave a sçû me secourir :
Et je me suis rendu par son adresse extrême
Maître de mon destin malgré le Destin même.
C'est ainsi que j'ai pris le trop heureux poison
Qui des fureurs du Sort m'a sçû faire raison.

Astérie
Juste Ciel !

Tamerlan
Quoi ? Veux-tu me dérober la gloire
D'emporter sur mon cœur une entiere victoire ?

Qu'on cherche du secours ?

Bajazet

Il n'est plus de secours,
Qui puisse retarder de si malheureux jours.
Je sens déjà la mort & secourable & prompte,
Qui m'enleve à la vie, & m'arrache à la honte.
Console-toi, ma Fille, & malgré ta douleur
Souviens-toi que ton pere expire en Empereur.

Tamerlan

Qu'on l'emporte, Tamur ?

Astérie

Seigneur, je veux vous suivre,
Et je ne pourai pas un moment vous survivre.

Tamerlan

Madame, demeurez, & dans un tel malheur…

Astérie

Ah ! Laisse-moi, Tyran, expirer de douleur !
Tu perds tout aujourd'hui, malheureuse Astérie,
Et pour dernier malheur il te reste la vie. (*Elle sort.)*

Scène dernière

Andronic, Tamerlan.

Andronic *veut suivre Astérie*.

Si vous l'aimez, Seigneur, craignons son désespoir,
Et souffrez…

Tamerlan

Demeurez, c'est à moi d'y pourvoir.
Holà, Gardes, Tamur, veillez sur la Princesse :
Qu'on la suive, & sur-tout qu'on l'observe sans cesse.
C'en est fait, on verra si je suis un Tyran :
Il faut que l'Univers connoisse Tamerlan.
Bajazet de sa Fille ose charger ma gloire :
Oui, Prince, elle en répond, & vous l'en devez croire.
Il triomphe du Sort ; & je veux aujourd'hui,
En triomphant de moi, faire encor plus que lui.
Aussi, Prince, je veux oublier vos caprices,
Et ne me souvenir que de tous vos services ;
Et quand Bajazet meurt, pour triomphe nouveau,
Enfermer mon amour dans le même tombeau.
Allez voir la Princesse, apaisez ses allarmes :
Quand elle aura donné quelque treve à ses larmes,
Elle peut à son gré terminer votre sort :
Araxide & ma gloire exigent cet effort :
Je l'épouse, & je pars.

Andronic

Quelle reconnoissance,
Seigneur, pour des bontés qui passent l'espérance…
Ciel ! Pouvois-je espérer en ce funeste jour
Que la Gloire vengeât la Nature & l'Amour.

Jugurtha ou Adherbal roy de Numidie

(Tragédie, 1692)

Charles-François-Joseph-Victor de La Grange-Chancel

Edition : *Œuvres de Monsieur de la Grange-Chancel*, Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même, Tome premier, Paris, Les Libraires associés, 1763.

ACTEURS

JUGURTHA, *roi de Numidie*.
ADHERBAL, *roi de Numidie*.
SCAURUS, *Ambassadeur de Rome*.
ARTHEMISE, *Princesse de Mauritanie, prisonnière de Jugurtha*.
ILDIONE, *Fille de Jugurtha*.
RUTILE, *Tribun Romain*.
BOMILCAR, *Favori de Jugurtha*.
HANNON, *Confident d'Adherbal*.
BARSINE, *Confidante d'Arthemise*.
CORISBE, *Confidante d'Ildione*.

La Scene est proche de la Ville de Cirthe, dans le Camp de Jugurtha.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Adherbal, Hannon.

Hannon
Oui, Seigneur, croyez en l'allegresse publique,
Ce grand jour va finir les troubles de l'Afrique :
Et Scaurus envoyé pour soutenir vos droits
Se prépare à régler le destin de deux rois.
A peine sur ces bords l'avons-nous vû paroître,
Que forcé dans son camp à recevoir un maître,
Jugurtha voit céder, jusques sous ses drapeaux,
L'orgueil du diadême à celui des faisceaux :
Et de cet ennemi la puissance bornée
Ne disposera plus de votre destinée.
L'un & l'autre bientôt va paroître à vos yeux.
C'est ce même Scaurus qu'en tous tems, en tous lieux,
Vous avez vû toujours ardent à vous défendre,
De sa longue amitié vous devez tout attendre,
Seigneur, & par ses soins vos malheurs vont finir.

Adherbal
Pense-tu qu'Adherbal soit dans son souvenir ?
Tu connois les romains. A leur vertu sauvage,
Tu sçais l'excès d'horreur qu'inspire l'esclavage,
Et que les fers chez eux plus forts que la pitié,
Brisent les nœuds du sang & ceux de l'amitié.
Scaurus, n'en doute point, en faveur de mes chaines
Ne renoncera point aux maximes romaines.
Quand j'aurois sur son ame encor quelque pouvoir,
Le nom d'ambassadeur m'en ôteroit l'espoir.
De quiconque a ce rang, le zele ne s'emploie
Qu'à ce qui peut servir le maître qui l'envoie :
Et près de lui souvent un tyran fortuné
Trouve plus de faveur qu'un ami détrôné.
Voyons-le toutefois, & de cette entrevûe
Attendons constamment quelle sera l'issue.
Sachons si par l'accord qu'on me fait pressentir,
L'on veut briser mes fers ou les appesantir ;
Et si de mes soupçons je puis voir l'assurance,
Mettons en notre bras notre unique espérance.
Je médite un dessein que mon cœur irrité…

Hannon
On vient, Seigneur, on vient. Craignez d'être écouté.

SCENE II

Scaurus, Jugurtha, Adherbal, Bomilcar, Rutile, Hannon. Gardes.

Scaurus
Princes, de vos débats & de votre conduite

Par son ambassadeur Rome veut être instruite.
Je viens savoir de vous quel sujet malheureux
Du sang qui vous unit, a pû briser les nœuds.
Parlez, princes, parlez ; & que chacun m'expose
De ses ressentimens la veritable cause.
Le senat le commande : & songez aujourd'hui
Qu'en parlant devant moi, vous parlez devant lui.

Adherbal
Faut-il, Seigneur, faut-il que ma triste mémoire
Rappelle de mes maux la déplorable histoire ?
Et que de mes malheurs vous retraçant le cours
J'en égale le nombre à celui de mes jours ?
Je ne vous parle point de ces funestes guerres
Qui durant plus d'un siécle ont désolé nos terres,
Où le maure cent fois par nos glaives tranchants
A vû le sang des siens ruisseler dans nos champs.
Enfin Bocchus lassé du malheur de ses armes,
Crut trouver dans la paix la fin de ses allarmes,
Et joindre nos états d'un éternel lien
Par l'heureuse union de son sang & du mien.
L'accord est arrêté : sa fille m'est promise ;
Et j'étois prêt, Seigneur, d'épouser Arthemise,
Lorsque pour mon malheur mon père Micipsa
Voulut en expirant adopter Jugurtha.
Il crut par ce bienfait l'engager à défendre
Deux fils laissés par lui dans un âge assez tendre,
Dont ce nouveau tuteur se déclarant l'appui,
Promit tout au mourant pour régner après lui.
Mais l'ingrat, sur le trône oubliant sa promesse,
M'attaque, me poursuit, m'enleve la princesse ;
Et pour mettre le comble à ses noirs attentas,
Il porte sur mon frere un parricide bras.
C'est alors que je vis ma fortune réduite
A mettre mon salut dans une prompte fuite.
J'allai jusques dans Rome implorer le secours
Qu'aux rois persécutés elle accorda toujours.
Le sénat par vos soins touché de mes allarmes,
M'offrit sans balancer le secours de ses armes.
Et ramené par vous sur les bords africains
Mon sceptre en peu de jours fut remis dans mes mains.
Mais que souvent, Seigneur, une ame généreuse
S'endort facilement sur une foi trompeuse !
Dès que l'aigle romaine eut repassé les eaux,
Avec tout mon espoir qu'emportoient vos vaisseaux,
Je vis Jugurtha l'audace ranimée
Contre un roi désarmé rassembler son armée,
Dont ces foibles remparts de secours dépourvûs
Ne purent soutenir les assauts imprévûs.
Je ne vous dirai point de quelle barbarie
Depuis ce jour fatal ma prison fut suivie,
Ni ce que des assauts qu'on livroit à ma foi
J'ai souffert comme amant, j'ai souffert comme roi,
De Rome pour la paix la volonté s'explique ;
Et vous représentez toute la république.
Puisque vous l'ordonnez dans un profond oubli
Tout mon ressentiment doit être enseveli ;
Et bientôt à la paix vous me verriez souscrire,
Si j'étois libre encore, & maître d'un empire.
Mais dans le tems fatal qu'on me donne la loi,
Vous savez que la paix ne dépend plus de moi.

Jugurtha
Pour confondre, Seigneur, l'imposture & l'envie
Rome de mes raisons fut jadis éclaircie ;
Et puisque le senat parut les approuver,
Je croi que devant vous je puis les réveler.
Micipsa qui touchoit à son heure derniere,
En me reconnoissant pour le fils de son frere,
Voulut qu'avec les siens je partageasse un rang
Dont il m'avoit jugé plus digne que son sang.
Comme son successeur acquittant sa promesse,
Je croyois sur mon trône élever la princesse,
Et par cette union que pressoient mes sujets,
Assûrer à l'Afrique une éternelle paix ;
Lorsqu'Adherbal poussé d'une ardeur témeraire,
Traversa mes desseins, secondé de son frere,
Et la force à la main entra dans mes états
Pour attaquer un roi qui ne l'offensoit pas.
Hiempsal y perit : & le fer équitable
Prévint des Dieux vengeurs la foudre redoutable.
Au bruit de son trepas Adherbal furieux
Jura soudain le mien à la face des Dieux.
L'éclat de ma couronne avoit pour lui des charmes,
Le prétexte étoit beau pour en venir aux armes ;
La vengeance d'un frere étoit l'occasion
Qui couvroit son envie & son ambition.
Grace aux Dieux immortels qui veillent sur ma tête,
J'ai dissipé deux fois cette injuste tempête.
Les crimes, les complots de mes accusateurs,
Sont retombés deux fois sur leurs propres auteurs.
Rome veut que la paix succede à tant de haine,
Nous devons ce respect à la grandeur romaine.
Et pour vous faire voir que je veux à jamais
Finir nos differends par une ferme paix,
Vous le savez, Seigneur, de toute ma famille
Par la mort de la reine il me reste une fille,
Je l'accorde à ce prince avec mon amitié,
Et de tout cet état je lui rends la moitié.
Parmi vos alliés trouverez-vous un homme
Qui suive mieux que moi les volontés de Rome ?
Je donne au seul mortel qui doit m'être odieux,
Ce que j'ai de plus cher & de plus précieux.
Après cela, Seigneur, que puis-je encor lui dire ?
Quel article à la paix l'empêche de souscrire ?
Vos yeux en sont témoins : je fais ce que je dois
Et la paix aujourd'hui ne dépend plus de moi.

Adherbal
Non, non, tous ces détours n'ont rien qui m'éblouisse ;
Dans sa feinte douceur je voi son injustice.
Arthemise est un bien qui doit m'être rendu,
Un bien que je préfere au trône qui m'est dû.
Où j'atteste des Dieux la suprême puissance…

Scaurus
Prince, de ces transports calmez la violence.
Un roi notre allié ne peut sans attentat
Disposer de sa main sans l'aveu du sénat.
Il a trop d'intérêt au repos de l'Afrique
Pour souffrir plus long-tems ce trouble domestique.
Quoi ! Faut-il voir deux rois, sortis d'un même sang,
Se disputer l'honneur de se percer le flanc ?
Et sur leur propre race exerçant leur furie,
Déchirer de leurs mains le sein de leur patrie ?
Que si chacun de vous est trop ambitieux
Pour se borner au rang qu'il tient de ses ayeux,
Sûrs de voir vos efforts secondés par les nôtres,
Des ennemis de Rome allez faire les vôtres,
Et que de vos drapeaux une heureuse union
Ouvre en plus noble champ à votre ambition :
C'est ce que le sénat m'ordonne de vous dire.
Ou si quelqu'un de vous refuse d'y souscrire,
Ni le titre de roi, ni le nom d'allié,
Ne peuvent l'exempter de notre inimitié.

Jugurtha
Vous le voyez, Seigneur, je ne puis davantage.
Vous-même fléchissez ce superbe courage.
Pour vos conseils peut-être aura-t'il plus d'égards,
Eloigné de l'objet qui blesse ses regards.

SCENE III

Adherbal, Scaurus, Rutile, Hannon.

Scaurus
Enfin par son départ, sans trouble & sans allarmes,
De vos embrassemens je puis goûter les charmes.
Si jusques à présent vous m'avez vû, Seigneur,
De l'empire romain soutenant la grandeur,
Parler comme envoyé de notre république,
En ami maintenant souffrez que je m'explique,
Et que me dépouillant des droits d'ambassadeur
Un moment sans témoin je vous parle du cœur.
Que faites-vous, Seigneur ? Quelle étrange manie
Vous porte à refuser & le sceptre & la vie ?
Quand je fais tout pour vous…

Adherbal
Ami trop généreux,
Oubliez, s'il se peut, un prince malheureux.
Vaincu, chargé de fers, rebut de la fortune,
La vie en cet état me paroît importune :
Et dans mon désespoir je ne voi que la mort
Qui puisse terminer les rigueurs de mon sort.

Scaurus
Ah ! Quittez, je vous prie, un dessein si barbare,
Et songez au bonheur que Rome vous prépare.
Réparer par des nœuds qu'elle puisse approuver,
Ceux par qui votre pere a semblé nous braver,
Lorsqu'il osa du maure accepter l'alliance
Sans avoir du sénat consulté la prudence.
Du maure, le plus craint de tous nos ennemis,
Et que jamais encor nos armes n'ont soumis.
Ah ! Ne languissez plus dans un double esclavage ;
Sorti de Macinisse imitez son courage :
Quoique l'amour sur lui n'eût pas moins de pouvoir,
Il ne balança point à suivre son devoir.
Contre un pareil hymen que Rome désavoue,
Autant que votre ayeul méritez qu'on vous loue ;
Immolez votre amour au desir de regner.

Adherbal
Ah ! Seigneur, quels conseils osez-vous me donner ?

Scaurus
Je vous parle en romain dont l'amitié sincère
Veut prévenir les maux que l'amour peut vous faire.
Lorsque sur nos pareils il agit quelquefois,
Toujours de la raison il reconnoît les loix.
Il ne prend sur nos cœurs qu'un pouvoir légitime ;
Tout autre sentiment nous paroîtroit un crime :
Et nous en rejettons les frivoles appas
Dès qu'avec notre gloire il ne s'accorde pas.
C'est par-là qu'un grand roi peut nous faire connoître
Que s'il n'est pas romain, il est digne de l'être.
Mais si vous préferez la honte de vos fers
A mes sages conseils, à tant de biens offerts,
Je vous plaindrai, Seigneur, & vous le devez croire.
Mais enfin mieux que vous j'aurai soin de ma gloire ;
Et quoique votre ami, je ne puis vous nier
Qu'à vous abandonner je serai le premier.
C'est à vous de choisir la gloire, ou l'infamie ;
D'avoir Rome contraire, ou d'avoir Rome amie.
Je vous laisse y penser : & dans quelques momens
Je reviendrai savoir vos derniers sentimens.

SCENE IV

Adherbal, Hannon

Adherbal

Ah ! Je ne voi que trop quel parti je dois suivre.
A ma juste fureur il faut que je me livre.
Tu vois comme insensible aux disgraces d'autrui,
Rome de mes pareils se déclare l'appui.
Mon rival auroit-il montré tant d'assurance,
Si Scaurus avec lui n'étoit d'intelligence ?
Il le faisoit agir, & cet ami trompeur
M'a proposé sa fille avec tant de chaleur,
Que de tous leurs complots j'ai percé les mysteres ;
Mes yeux se sont ouverts à des preuves si claires.
On me trahit enfin, cher Hannon, je le voi.
Et je n'espere plus de secours que de moi.

Hannon
Croyez-en un peu moins l'ardeur qui vous transporte :
Pour Jugurtha, Seigneur, votre haine est trop forte.
Depuis deux mois entiers qu'il vous tient sous sa loi,
A-t-il jamais manqué de vous traiter en roi ?
Depuis qu'il a dans Cirthe établi sa famille,
Et mandé dans ce camp la princesse & sa fille,
Vous les voyez sans cesse, & leurs appartemens
Ne sont-ils pas ouverts à vos commandemens ?
Il vous donne sa fille, il vous choisit pour gendre.
A de plus grands honneurs quel vaincu peut prétendre ?
Et toutes ces bontés ne devroient-elles pas…

Adherbal
Sa fille, ses bontés, ce sceptre, ces états,
C'est ce qui contre lui m'anime davantage.
Ses présens odieux offensent mon courage.
Un autre, de ses dons pourroit être ébloui :
Moi, je sens que jamais je ne l'ai plus haï.
Garde tous tes présents, tyran, je les méprise :
Prends mon sceptre, mon trône, & me rends
Arthemise.

SCENE V

Adherbal, Arthemise, Hannon, Barsine.

Adherbal
Ah ! Madame, est-ce vous ? Malgré nos ennemis
Le plaisir de vous voir m'est-il encor permis ?

Arthemise
Seigneur, je viens à vous, inquiéte, allarmée
D'un bruit que dans le camp repand la renommée.
L'on dit que les romains s'opposent à nos feux,
Et que vous écoutez leurs conseils dangereux.
Jugez de mes frayeurs, quand j'ai sû de Barsine
Qu'au rang de vos ayeux Jugurtha vous destine,
Qu'il vous donne sa fille, & qu'enfin aujourd'hui
Pour prix de ses présens vous me cédez à lui.
Expliquez-vous, Seigneur. Que faut-il que j'espere ?
Qu'avez-vous resolu ? Que prétendez-vous faire ?
Qui des deux suivrez-vous, l'amour, ou la grandeur ?
Ne me déguisez point l'état de votre cœur.
Quels sont vos sentimens ?

Adherbal
Adorable princesse,
Pouvez-vous m'accuser d'une telle bassesse ?
Croyez-vous que mon cœur pût trouver des apas
A monter sur un trône où vous ne seriez pas ?
Ah ! Sans considérer le sort qu'on me prépare,
Je veux vous affranchir du joug de ce barbare ;
Et s'il faut que le nombre accable ma valeur,
Mourant pour vous servir, j'aurai trop de bonheur.
Le croiriez-vous ? Malgré ma disgrace cruelle,
Il me reste d'amis une troupe fidelle :
Près de moi cette nuit ils doivent s'assembler.
Et ma garde…

Arthemise
Ah ! Seigneur, vous me faites trembler.
Si de votre projet la trame est découverte,
Pourrai-je un seul moment douter de votre perte ?
Au nom de notre amour, ne précipitez rien.

Adherbal
Hé ! Madame, avez-vous d'autre appui que le mien ?
Qui vous délivrera d'un si long esclavage ?
Votre pere accablé sous le poids de son âge,
N'est que trop occupé des siéges, des combats
Dont ses peuples mutins désolent ses états.
De vos maux & des miens doublement oppressée,
De l'hymen d'un tyran sans cesse menacée,
Voulez-vous que j'attende à me déterminer
Qu'aux pieds de nos autels il vous fasse entraîner ?
Et que sa violence y contraigne Arthemise
A lui donner la foi qu'elle m'avoit promise ?

Arthemise
Il peut dans les desseins qu'il forme contre moi
Disposer de ma vie, & non pas de ma foi.
Bientôt pour me parler, il doit ici se rendre.
Je prendrai mon parti sur celui qu'il veut prendre :
Fiez-vous en à moi. Vous cependant, Seigneur,
Ménagez les romains, voyez l'ambassadeur ;
En faveur de nos feux tâchez, s'il est possible,
De rendre à la pitié son ame plus sensible ;
Et si tous nos efforts deviennent superflus,
A vos nobles desseins je ne m'oppose plus :
A vous encourager je serai la premiere.
Mais ne vous livrez point à votre ardeur guerriere,
Qu'Arthemise, Seigneur, ne vous ait fait savoir

Qu'elle n'espere plus qu'en votre desespoir.

Adherbal
De tous mes sentimens vous êtes la maîtresse,
Je vais vous obéïr. Mais croyez, ma princesse,
Que pour forcer mon ame à cette dure loi,
Il faut tout le pouvoir que vous avez su moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Ildione, Corisbe

Corisbe
Quoi, lorsqu'à vos desirs votre pere propice
Veut qu'avec Adherbal votre hymen s'accomplisse,
Que par vos mains, Madame, il veut le couronner,
Votre ame à la douleur semble s'abandonner !
Puis-je vous demander quels sujets de tristesse…

Ildione
Peux-tu les ignorer ? Tu connois ma tendresse.
C'est en vain que mon pere est propice à mes feux,
Qu'il destine Ildione à l'objet de ses vœux,
Qu'il joint avec ma main l'offre d'un diadême,
Et que je puis ou perdre ou sauver ce que j'aime.
De quoi peuvent, hélas ! Me servir en ce jour
Les faveurs du destin dans celles de l'amour ?

Corisbe
Ah ! Madame, quittez ces indignes allarmes,
Et jugez autrement du pouvoir de vos charmes.
Pensez-vous qu'Adherbal vous refuse son cœur,
Et préfere sa perte au soin de sa grandeur ?
Un sceptre peut beaucoup ; & vos yeux seuls,
Madame…

Ildione
Ah ! De quel vain espoir veux-tu flatter mon ame ?
Quand tu crois Adherbal capable de changer,
Tu redoubles des maux que tu crois soulager.
Il adore Arthemise, & ces ames hautaines
Font gloire de leur flamme au milieu de leurs chaînes.
Les horreurs de la mort, les menaces du roi
A leurs cœurs généreux n'inspirent point d'effroi.
Combien de fois blâmant les rigueurs de mon pere,
Ai-je plaint son rival, sans songer à lui plaire ?
Je n'imputois d'abord ces mouvemens secrets
Qu'à la force du sang qui nous joint d'assez près ;
Mais je connus bientôt, à te parler sans feindre,
Qu'un intérêt plus fort m'obligeoit à le plaindre.
Et l'amour se couvrant d'un voile d'amitié,
Me fit porter trop loin les droits de la pitié.

Corisbe
Esperez tout des soins d'un pere qui vous aime.
Vos communs intérêts… Mais le voici lui-même.

SCENE II

Jugurtha, Ildione, Bomilcar, Corisbe, Suite.

Jugurtha
Ma fille, laissez-nous : fiez-vous à ma foi.
Je vais agir pour vous en travaillant pour moi.
Dans ces lieux sans témoins je dois voir la princesse,
Qu'on la fasse avertir, ma fille, & qu'on me laisse.

SCENE III

Jugurtha, Bomilcar

Jugurtha
Approche, Bomilcar. En des maux si pressans
Viens m'aider à calmer le trouble de mes sens.
Je ne te cache rien de tout ce que je pense,
Et de tous mes secrets je te fais confidence,
Depuis que de ton bras empruntant le secours
Du superbe Hiempsal je terminai les jours.
A ma perte aujourd'hui sache que tout conspire.
Le chagrin me dévore, & l'amour me déchire.
Au milieu de mon camp Scaurus & les romains
Sont venus m'arracher la victoire des mains.
Il me faut pour leur plaire étouffer ma vengeance,
Couronner mon captif, embrasser qui m'offense,
Et d'un ingrat objet dont je suis trop charmé,
Ne pouvoir me venger sur un rival aimé.

Bomilcar
Quoi ! Seigneur, pour un roi si long-tems invincible
L'approche d'un romain est-elle si terrible ?
Depuis quand Jugurtha, démentant sa fierté,
Des menaces de Rome est-il épouvanté ?
N'avez-vous pas déja sur ces ames venales
Eprouvé le pouvoir de vos mains liberales,
Quand devant le senat cité par Adherbal
Vous y fûtes absous du meurtre d'Hiempsal ?
Qui sçait l'art d'acheter les suffrages de Rome,
N'ose-t'il être heureux par la perte d'un homme ?
Armé de ce métal prompt à vous secourir
Qu'ils semblent mépriser, & brûlent d'acquerir,
Opposez Rome avare à Rome menaçante ;
Semez tantôt les dons, & tantôt l'épouvante,
Par leurs divisions tâchez d'entretenir
Un feu qui jusqu'à vous ne puisse parvenir ;
Et recueillant après le fruit de leurs divorces,
Fondez sur l'Italie avec toutes vos forces.
Attaquez dans leurs murs ces âpres conquerans,
Et délivrez les rois du joug de leurs tyrans.

Jugurtha
J'écoute avec plaisir ce conseil héroïque,
Et mon amour s'accorde avec ta politique.
Mais, ô remede encor plus cruel que le mal !
J'assassine ma fille en perdant mon rival.
Quelque choix que j'embrasse en cette conjoncture,
Que j'écoute l'amour, ou cede à la nature,
Je ne puis éviter le douloureux tourment
D'être pere cruel, ou malheureux amant.

Bomilcar
Quoi ! Vous croyez, Seigneur, qu'une jeune princesse,
Après avoir perdu l'objet de sa tendresse,
S'obstinât à pousser des soupirs superflus
En faveur d'un amant qu'elle ne verroit plus ?
Arthemise plus fiere, en perdant l'esperance,
Se portera sans doute à plus de résistance.
Je prévois les efforts. Mais qu'importe, Seigneur,
Si vous avez sa main, de posseder son cœur.
Un grand roi tel que vous par ces délicatesses
Ne doit point du vulgaire imiter les foiblesses.
L'amour à vos pareils ne doit donner de loix
Qu'autant que leur grandeur… On ouvre, je la vois.
Songez en lui parlant que contre une inhumaine
La violence est juste où la douceur est vaine,
Et que les rois bravés jusques dans leurs états
Méritent les mépris qu'ils ne punissent pas.

SCENE IV

Jugurtha, Arthemise, Bomilcar, Barsine

Jugurtha
Madame, j'ai voulu vous apprendre moi-même
Qu'Adherbal de ma main reprend le diadême ;
Que par des nœuds sacrés Rome veut qu'aujourd'hui
Ma fille le partage en s'unissant à lui.
Sa prudence a jugé cet hymen nécessaire
Pour nous lier tous deux d'une amitié sincere.
Ainsi, puisqu'Adherbal, sans se perdre avec vous,
Ne peut plus aspirer au nom de votre époux,
Souffrez qu'une autre main, sous de meilleurs auspices,
Du sort qui vous poursuit, répare les caprices ;
Que par un double hymen nos sceptres réunis
Nous mettent audessus de tous nos ennemis.
Faisons que les romains, prenant une autre idée,
Craignent cette union qu'ils ont tant demandée.
Quand ils verront la gloire en cet illustre jour
Rassembler quatre cœurs séparés par l'amour.

Arthemise
Seigneur, quand Adherbal, par une autre hyménée,

Trahiroit à mes yeux la foi qu'il m'a donnée,
Un exemple en tout tems honteux à recevoir
Ne peut rien sur les cœurs qui savent leur devoir.
Mais pour rendre vos jours & vos états tranquilles,
Vous avez des moyens plus sûrs & plus faciles.
Assez & trop long-tems mon séjour dangereux
A d'une guerre impie entretenu les feux.
Pour en faire cesser la cause infortunée,
Ouvrez-moi les chemins des lieux où je suis née,
Et réduisez les vœux que vous pourriez former
A l'estime d'un cœur qui ne peut vous aimer.

Jugurtha
Non, ne présumez pas que quoi qu'il en arrive,
Du plaisir de vous voir je souffre qu'on me prive.
Une estime accordée après tant de mépris
N'est point de ma constance un assez digne prix ;
Et dussent tous les soins que je prens pour vous plaire,
Ne m'attirer jamais un regard moins severe.
Du trône & de la vie on me verra sortir
Avant qu'à ce départ je puisse consentir.

Arthemise
Et moi, si dans ces lieux il faut que l'on m'arrête,
Quelques nouveaux périls que votre amour m'apprête,
Je subirai plutôt le sort le plus fatal,
Que d'avoir pour époux un autre qu'Adherbal.

Jugurtha
Ah ! C'est trop s'obstiner à braver ma colere :
Vous voulez qu'il périsse, il faut vous satisfaire.
Préparez-vous, Madame, à voir exécuter
L'arrêt que contre lui vous venez de dicter.
Ne croyez pas qu'ici mon désespoir s'arrête
A menacer en vain sa criminelle tête.
Il mourra. Bomilcar, qu'on l'amene en ces lieux.

Arthemise
Eh bien ! Rens-toi l'horreur des hommes & des Dieux ;
Join la mort d'Adherbal à celle de son frere,
Pour prix du rang suprême où t'éleva leur pere ;
Baigne-toi dans un sang dont l'offense envers toi
Est de me conserver & son cœur & sa foi,
Et d'exciter en moi, par des droits légitimes,
L'amour de ses vertus & l'horreur de tes crimes.

Jugurtha
Ah ! Ces crimes forcés, & ces fausses vertus
Ne peuvent abuser que des cœurs prévenus.
C'est les évenemens malheureux ou propices
Qui produisent en nous les vertus ou les vices.
Mon rival par le sort justement opprimé
Ne paroît vertueux qu'autant qu'il est aimé,
Qu'on plaint les malheureux, qu'on prend part à leur peine.
S'il étoit comme moi l'objet de votre haine,
Si j'étois dans ses fers comme il est sous ma loi,
Peut-être seroit-il plus criminel que moi.
Mais puisqu'au désespoir vous voulez me réduire,
Je prétens mériter la haine que j'inspire.
Plus de retardemens ; je ne puis les souffrir.
Choisissez de le voir, ou régner, ou périr.
Parlez.

Arthemise
Frappe, tyran ; acheve ton ouvrage.
A des crimes communs ne borne pas ta rage.
Mais crain que le sénat justement offensé
Ne venge un sang si beau sur qui l'aura versé.

Jugurtha
Je connois mieux que vous ce tribunal auguste
Que vous me dépeignez si terrible & si juste.
Quand ces Dieux de la terre éclatent contre nous,
Je sçai par quelle offrande on fléchit leur courroux.
Ce n'est plus ces romains qui contens de la gloire
N'avoient qu'un vain laurier pour prix d'une victoire,
Ou qui ne prononçant que de justes arrêts,
Jusques dans leurs enfans punissoient les forfaits.
Rome suit aujourd'hui de plus douces maximes,
Et l'or dans le sénat efface bien des crimes.

Arthemise
S'il est dans le sénat des membres corrompus,
Il a des Scipions, il a des Metellus.
Et lorsqu'on veut absoudre un crime manifeste,
Il ne faut qu'une voix pour ramener le reste.

Jugurtha
Eh ! Ne savez-vous pas que les crimes des rois
Ne se jugent jamais par la rigueur des loix ?
Qu'en se déterminant à proscrire leur tête,
Il faut être en état d'en faire la conquête,
Et que souvent les Dieux, maîtres de leurs faveurs,
Protégent la coupable, & perdent les vengeurs.
C'est par-là que vainqueur d'un rival qui m'offense,
Je puis sur lui sans crime exercer ma puissance.
Ce n'est point aux romains à m'enlever mes droits
Sur ceux que la victoire à soumis à mes loix.
Mais pour joindre ma chûte à celle de Carthage,
Dût toute leur puissance aborder ce rivage,
Dût la flamme & le fer désoler mes états,
Mon rival au tombeau devancera mes pas.
Et si par votre hymen, quand ma vengeance est prête,
Vous n'arrêtez le fer qui menace sa tête,
Demain de vos refus je saurai le punir,
Et laisser au hazard le soin de l'avenir.

Pour attirer sur vous, ou retenir la foudre,
Vous n'avez que ce jour, Madame, à vous résoudre.
Profitez-en.

SCENE V

Arthemise, Barsine

Arthemise

Grands Dieux ! Quel excès de fureur !
Tous mes sens sont faits d'épouvante & d'horreur.
Quel parti dois-je prendre, & quel choix puis-je faire ?
Un péril si pressant ne veut point qu'on differe ;
Va chercher Adherbal, & le conduis ici.
Va, dis-lui qu'il est tems…

SCENE VI

Adherbal, Arthemise, Barsine

Arthemise

Ah, Seigneur, vous voici !
Si tantôt combattant votre illustre entreprise,
J'ai fait céder votre ame aux frayeurs d'Arthemise ;
De mon premier effroi mon esprit revenu
Vous presse autant d'agir qu'il vous a retenu.
D'une sanglante mort Jugurtha vous menace,
Si le don de ma main n'assure votre grace.
Pour me déterminer je n'ai plus qu'aujourd'hui,
Et vous mourrez demain si je ne suis à lui.
Par un beau désespoir prévenons la tempête.
Tous vos amis sont prêts, mettez-vous à leur tête.
Allez, & par des coups dignes d'être admirés,
Brisez vos fers, les miens : triomphez, ou mourez.

Adherbal

O nobles sentimens ! Ô vertu que j'admire !
Madame, je connois que le ciel vous inspire.
C'est lui qui de votre ame a chassé votre effroi :
Je n'en saurois douter, la victoire est à moi.
J'y cours. Mais pardonnez ce reste de foiblesse.
Dans un si grand péril faut-il que je vous laisse ?

Arthemise

Je fremis de songer que peut-être ma voix
Se fait entendre à vous pour la derniere fois.
Pour m'éloigner de vous je me fais violence.
Mais dans un grand dessein il est de la prudence
D'écarter les périls & les soupçons jaloux
Qu'un plus long entretien peut attirer sur nous.
Adieu. Je vous répons que mon cœur & le vôtre
Ne seront pas long-tems séparés l'un de l'autre.
Partez, Seigneur, les Dieux uniront notre sort ;
Si ce n'est par l'hymen, ce sera par la mort.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Arthemise, Barsine

Barsine
Que faites vous, ô ciel ! Où courez-vous, Madame ?

Arthemise
Que veux-tu ? La frayeur s'empare de mon ame.
Je n'entens que des cris, mes gardes étonnés
M'approchent en tremblant & semblent consternés :
Du destin d'Adherbal je ne puis rien entendre.
Ah ! Peut-être il expire, & l'on craint de
m'apprendre…

Barsine
Esperez mieux, Madame, & parmi vos frayeurs
Aidez-le par des vœux & non pas par des pleurs.
Puisque ses ennemis éprouvent son courage
Croyez que du combat il aura l'avantage,
Et que le juste ciel, prompt à le secourir,
N'arme point la vertu pour la laissez périr.

Arthemise
Le ciel à la vertu n'est pas toujours propice,
Sa rigueur quelquefois surpasse sa justice.
Et souvent il ne feint de calmer son courroux
Que pour nous accabler sous de plus rudes coups.
Mais que veut ce romain, & qu'a-t'il à m'apprendre ?

SCENE II

Arthemise, Rutile, Barsine, Gardes.

Rutile
De la part de Scaurus nous venons vous défendre,
Madame, & prendre soin de vos jours précieux
Qui sont mal assurés dans un camp furieux,
Où le trouble domine, où le destin des armes
Jette à chaque moment de nouvelles allarmes.
Ne vous étonnez pas qu'un romain tel que lui
En vous de la vertu se déclare l'appui.
Mais, Madame, attendant qu'il vienne à vous apprendre
De quel côté le sort est contraint de se rendre,
Pour vous les siens & moi devons tout hazarder,
Et comme à vos sujets vous pouvez commander.

Arthemise
Ah ! Que fait d'Adherbal ? Éclaircissez mon ame.
Savez-vous s'il respire ?

Rutile
On ne sait rien, Madame.
La discorde est partout : & mille cris confus
Ne laissent discerner ni vainqueurs ni vaincus.
Mais sans doute Scaurus qui s'offre à notre vûe
De cet événement vous apprendra l'issue.

SCENE III

Scaurus, Arthemise, Rutile, Barsine, Gardes.

Scaurus
Armez-vous d'un grand cœur, Madame, c'en est fait.
Le destin se déclare, Adherbal est défait.

Arthemise
Il est mort !

Scaurus
Non, Madame, il vit chargé de gloire ;
Et sa défaite vaut la plus belle victoire.
Jamais un petit nombre avec tant de valeur
N'a soutenu le choc d'une armée en fureur.
Et jamais un héros par son rare courage
N'a plus long-tems que lui disputé l'avantage.
Je viens de l'arracher aux soldats en courroux.
Son javelot brisé le livroit à leurs coups.
Il combattoit à peine : & sa vaillante fuite
Au courageux Hannon étoit presque réduite.
Ses forces le quittoient : & sans un prompt secours
Ce jour auroit été le dernier de ses jours.
Une tendre amitié dans son sort m'intéresse,
Je le plains. Cependant il faut que je confesse
Que ce nouveau malheur, qu'il a trop mérité,
N'est que le juste prix de sa témérité.
Quoi ! Lorsqu'à le sauver il voit que tout conspire :
Que Rome lui doit rendre & le jour & l'empire :
Que d'un ciel éloigné je vole à son secours :
Et qu'au péril des miens j'auroi soin de ses jours :
Ce prince, n'écoutant qu'une imprudence extrême,
Dans un péril certain se va plonger lui même :
Et semble par ce coup qui rompt tous mes desseins
Braver mon ambassade & l'appui des romains.
Tout autre que Scaurus au malheur qui l'accable
Auroit abandonné son destin déplorable.
Mais il m'est cher encore : & plaignant son malheur,
Plus que ma dignité je consulte mon cœur.
Cependant aux périls dont le sort l'environne,
Il ne peut échapper sans l'hymen d'Ildione :
Et malgré tous mes soins son trépas est certain
Si vous ne l'obligez à lui donner la main.

Il faut une matiere illustre & non commune
Pour une ame au-dessus des traits de la fortune :
Un grand cœur où domine une rare vertu,
Par les empêchemens n'est jamais abattu.
Après ce noble effort, jusques dans votre empire,
Malgré l'amour du roi, je vous ferai conduire,
Et vous aurez l'honneur de voir que de vos mains
La paix sera l'ouvrage, & non pas des romains.

Arthemise
Seigneur, dans vos raisons, s'il faut que je m'explique,
J'apperçois les effets de votre politique.
Mon pere est le seul roi parmi les africains
Qui n'a jamais fléchi sous les loix des romains,
Et qui leur opposant une digue trop forte,
Fait retomber sur moi la haine qu'on lui porte,
Je pourrois dire ici que nos peres d'accord,
Unissant nos deux cœurs, ont réglé notre sort.
Que les ordres du ciel, & le choix de notre ame
Autorisent l'ardeur d'une si belle flamme.
Mais puisque le sénat s'oppose à ce dessein,
Et que pour le sauver il faut céder sa main :
Faites l'y consentir : je promets d'y souscrire.
Mais tandis que sur lui j'aurai le même empire,
Il suffit, j'aime mieux qu'il reçoive de moi
L'exemple de mourir, que de manquer de foi.
Jugurtha vient à vous. Sa présence me chasse.
A l'ami des romains je doi céder ma place ;
Et ne point disputer à son nouvel éclat
L'honneur de recevoir les ordres du sénat.

Scaurus *à sa suite*
Suivez-là.

Arthemise
Quoi ! Seigneur, suis-je votre captive ?

Scaurus
Commandez-leur, Madame : & vous, que l'on la suive.

SCENE IV

Jugurtha, Scaurus, Rutile

Scaurus
Venez, Seigneur, venez contre vos ennemis,
Votre vengeance est juste, & tout vous est permis.
Je vous ferai raison de l'indigne entreprise…

Jugurtha
Je ne m'attendois pas durant votre entreprise
Qu'abusant à vos yeux de ma crédulité,
Un roi dût se porter à cette extrémité.
Quand à ma sureté je donnerois sa vie,
Quand je l'immolerois à ma juste furie.
Je ne crois point blesser après cet attentat
Ni votre autorité, ni celle du sénat.
Mais pour vous témoigner avec quelle assurance
Je me remets à vous du soin de ma vengeance,
Je retire ma garde & le livre en vos mains.
Ce n'est plus mon captif, c'est celui des romains.

Scaurus
Vous ne pouvez, Seigneur, dans cette conjoncture,
Lui donner, quoi qu'il ose, une garde plus sûre ;
L'on corrompt aisément la foi des africains,
Mais on doit tout compter sur celle des romains.
Puisque vous consentez qu'ils vous rendent justice,
Reposez-vous sur eux du soin de son supplice.
Et croyez que l'excès de sa témérité
Vous choque moins, Seigneur, que leur autorité.
Faites-le moi venir. Je prétens le confondre,
Et voir ce qu'à son juge il osera répondre.

SCENE V

Scaurus, Rutile

Rutile
Ce courroux me surprend.

Scaurus
Par ma feinte rigueur,
Je retire Adherbal des mains de son vainqueur.
Je le mets en état de n'avoir rien à craindre.

Rutile
Ses jours en sureté seront-ils moins à plaindre
Quand il sera réduit au désespoir fatal
De voir tout ce qu'il aime épouser son rival ?

Scaurus
Epouser son rival ! Ah ! Que sa crainte cesse,
Pour eux point d'hyménée avec cette princesse.
Je ne viens en ces lieux que pour rompre un dessein,
Qui paroît trop suspect à l'empire romain.
Le numide est puissant ; les maures sont terribles.
S'ils s'unissoient ensemble, ils seroient invincibles,
Et par cette union, pourroient être en état
De résister long-tems aux forces du sénat.
C'est l'unique sujet qui dans ces lieux m'arrête.
Le malheur d'Adherbal n'est qu'un prétexte honnête.
Je voudrois le sauver ; mais enfin aujourd'hui

Rome aux soins que je prens, a plus de part que lui :
Et je regarde moins, en lui sauvant la vie,
Les droits de l'amitié que ceux de la patrie.
Jugurtha régnant seul dans tout ce vaste état
Deviendroit trop puissant & suspect au sénat ;
Il doit autant qu'il peut, en la rendant égale,
Diviser, affoiblir la dignité royale,
Et réduire les rois, sous le titre d'amis,
A la nécessité d'être toujours soumis.

Rutile
Est-ce par ces raisons que Rome vous ordonne
De contraindre Adherbal à l'hymen d'Ildione ?

Scaurus
Entre ces deux rivaux, nos communs intérêts
Doivent serrer les nœuds d'une éternelle paix.
Le maure profitant de cette guerre impie
Peut réveiller contre eux la fureur assoupie,
Les surprendre occupés à vuider leurs débats,
Et joignant ce pays à ses vastes états
S'ouvrir vers l'Italie une route certaine
Qui feroit dans ses murs trembler l'aigle romaine.
Les chemins sont ouverts, & sans empêchement
De ces bords jusqu'à Rome on arrive aisément.
C'est pourquoi… Mais tu vois Adherbal qui s'avance.

SCENE VI

Adherbal, Scaurus, Rutile

Scaurus
J'ai sur votre sort, prince, une entiere puissance.
Jugurtha, dont j'ai feint d'approuver le courroux,
M'a cédé tous les droits qu'il peut avoir sur vous.
Gardé par un ami qui prend part à vos peines
Vous n'avez pour prison que les tentes romaines.
Mais, Seigneur, dans ce camp l'on m'accuse en secret
D'avoir favorisé votre dernier projet.
Ces bruits blessent ma gloire, imposez-leur silence,
Et pour faire cesser un soupçon qui m'offense
Vous devez avec Rome agissant de concert
Croire plus vos amis qu'un amour qui vous perd.

Adherbal
Je le voi bien, Seigneur, ma fortune cruelle
Vous pese, & lasse enfin votre amitié fidelle.
Au milieu de mes maux je m'estimois heureux
Que le sort m'eût laissé votre cœur généreux :
Mais il n'a point borné ses rigueurs inhumaines
A m'enlever mon sceptre, à me changer de chaînes.
Pour m'accabler encor du plus cruel malheur,
Après m'avoir tout pris, il me prend votre cœur.

Scaurus
Ce reproche, Seigneur, dont ma vertu s'offense,
Ne peut être fondé sur la moindre apparence.
Mon amitié pour vous n'a fait que trop d'éclat,
Mais je dois obéir aux ordres du sénat.
En véritable ami qui vous dit sa pensée,
J'ai tâché de combattre une ardeur insensée.
Mais puisque mes raisons ne peuvent vous toucher,
Que j'enfonce le trait que je veux arracher,
Je reprendrai le rang dont je voulois descendre ;
Et comme ambassadeur je vais me faire entendre.
Rome ne peut souffrir qu'un de ses alliés
S'unisse avec l'objet de ses inimitiés.
Etouffez ce désir : perdez cette espérance,
Elle oppose à ces nœuds sa suprême puissance.
Ildione est un bien qui vous est réservé.
Je dois vous faire ensemble un destin élevé,
Et ne partir d'ici qu'après que l'hyménée
Aura joint votre sort avec sa destinée.
Du peuple & du sénat ce sont les volontés,
Et vous êtes perdu si vous leur résistez.
Nous ne manquons jamais, en alliés fidelles,
De servir nos amis dans leurs justes querelles ;
Mais Rome n'entre point dans leurs égaremens,
Et ne se mêle point des troubles des amans.

Adherbal
Seigneur, je n'ai pas cru qu'en une ame bien née
Il fût des droits plus saints que ceux de l'hyménée ;
Ni que par un époux à ce devoir sacré
Un sceptre avec honneur dût être préféré.
Autant que les romains défendent leur patrie
Je défendrai les droits d'une épouse chérie.
Ou je leur ferai voir, en courant au trépas,
Un genre de vertu qu'ils ne connoissent pas.

Scaurus
Il faut donc renoncer, sans que rien vous retienne,
A l'amitié de Rome, aussi bien qu'à la mienne ?

Adherbal
Oui, Seigneur, j'y renonce : et son inimitié
Me pesera bien moins que sa fausse pitié.
Les rois sont-ils sujets de votre république
Qu'elle étende si loin son pouvoir tyrannique ?
Est-ce un crime envers vous qu'un amour innocent ?
Et ne peut-on aimer si Rome n'y consent ?
Cruels, à Jugurtha remettez sa victime.
Je préfere à vos soins la fureur qui l'anime.
Le trépas de sa main me semblera plus doux
Que le trône & le jour que je tiendrois de vous.

Scaurus
Prince, qu'osez-vous dire ? & qu'est-ce que vous faites ?
Avez-vous oublié le péril où vous êtes ?
Et que vous tomberiez dans la nuit du cercueil,
Si ces mêmes romains, que brave votre orgueil,
Ne voyoient avec moi ce transport téméraire
D'un regard de pitié, plutôt que la colere ?
Ildione paroît, & porte ses pas.
Je vous laisse avec elle.

SCENE VII

Adherbal, Scaurus, Ildione, Rutile, Corisbe

Scaurus
Empêchez son trépas,
Madame, c'est en vain que j'y veux mettre obstacle,
L'amour à vos appas réserve ce miracle.
Puissent-ils obtenir de ce cœur prévenu
Ce que tous mes efforts n'en ont point obtenu ?

SCENE VIII

Adherbal, Ildione, Corisbe

Ildione
Je ne viens point, Seigneur, par l'ordre de mon pere,
En amante irritée sa colere.
Sensible à vos malheurs, je viens les partager,
Et lorsqu'à mon hymen on vous croit engager,
Je mourrois de regret, si la moindre espérance
M'avoit fait prendre part à cette violence.
Il est vrai que ces nœuds m'auroient été bien doux
S'il m'eût été permis de les tenir de vous.
Cette félicité, que le sort m'a ravie,
Auroit fait seulement le bonheur de ma vie.
Mais puisque dans votre ame une premiere ardeur
Me défend d'aspirer à ce rare bonheur,
Je veux vous faire voir par un effort insigne,
Qu'Ildione, Seigneur, n'en étoit pas indigne.
Je vais près de mon pere employer aujourd'hui
Le pouvoir que le sang me peut donner sur lui :
Tâcher par mon exemple à lui faire connoître
Que de ses passions il est beau d'être maître :
Et que dans un grand cœur la gloire & le devoir
Ont droit de triompher d'un amour sans espoir.

Adherbal
Non, je n'espére point qu'un rival implacable
Imite la vertu dont vous êtes capable.
Plus vous feriez d'efforts pour calmer son courroux,
Plus sa haine pour moi retomberoit sur vous.
Et vous mettriez le comble à ma douleur amere,
Si vous perdiez pour moi la tendresse d'un pere.

Ildione
En qui de sa fureur ne connoit que la loi,
Je ne reconnois plus de pere ni de roi ;
Et si de mon exemple il fait si peu de compte,
Qu'il souffre qu'en vertu sa fille le surmonte ;
Si mon zéle impuissant ne peut vous secourir,
Rien ne peut après vous m'empêcher de mourir :
Et de gouter du moins cette douceur extrême
De vous venger de lui sur une autre lui-même.
Heureuse toutefois si je puis espérer
Que de votre amitié vous daignez m'honorer,
Et que sur Jugurtha bornant votre colere,
Vous ne confondiez point la fille avec le pere.

Adherbal
Non, Madame, & mon cœur, ne pouvant rien de plus,
Autant que je le dois admire vos vertus.
Et si je puis leur rendre un tribut légitime
Par ma tendre amitié, par ma plus forte estime.
Croyez dans les malheurs dont je ressens les coups,
Que si j'étois à moi, je ne serois qu'à vous.

SCENE IX

Ildione, Corisbe

Ildione
O ma chere Corisbe ! Allons trouver mon pere :
Par les pleurs de la fille appaisons sa colere.
Viens, suis moi. C'en est fait, le dessein en est pris.
Je veux sauver ce prince ; il n'importe à quel prix.
Peut-être avec le tems une si belle flamme,
S'il est reconnoissant, attendrira son ame ;
Ou du moins la douleur de l'aimer sans espoir
Cédera quelquefois au plaisir de le voir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Jugurtha, Scaurus, Bomilcar

Jugurtha
Oui, Seigneur, il est vrai : tyran de ma famille,
Le même astre a vu naître & le pere & la fille.
Nos cœurs sont déchirés par les mêmes combats,
Et nous aimons tous deux qui ne nous aime pas.
Tantôt contre un captif échappé de sa chaîne,
J'ai cru ne respirer que vengeance & que haine.
Mais les pleurs de ma fille & ses gémissemens
Ont fait naître en mon cœur de plus doux sentimens ;
Et je viens en faveur de ce prince coupable…

Scaurus
Quoi ! D'un courroux honteux me croiriez-vous capable ?
Mon cœur ne connoit point de lâches passions,
Et la seule équité régle mes actions.
D'Adherbal, il est vrai, le projet téméraire
Mérite du sénat un reproche sévere.
Et s'il étoit, Seigneur, en même rang que vous,
Il n'échapperoit pas à son juste courroux.
Mais il est malheureux, sans secours, sans puissance,
C'est assez pour qu'il daigne en prendre la défense.
Et j'ose dire encor que parmi vos débats
La justice est pour lui, si le sort ne l'est pas.
Ainsi Rome lui rend & son sceptre & son trône.
Mais comme Rome est juste, elle y place Ildione.
Et ce sceptre aujourd'hui sortant de votre main,
Ne fera qu'y rentrer par un autre chemin.

Jugurtha
Ah ! Par ces sentimens vous me rendez la vie.
Je n'en murmure point, c'est ma plus chere envie.
Les beautés d'Ildione, & sur tout ses vertus,
Mériteroient encor quelque chose de plus.
Et je pers sans regret l'éclat d'un diadême,
Pour en ceindre le front de ma fille que j'aime.
Mais de grace achevez de contenter mes vœux,
Et faites qu'à demi je ne sois pas heureux.
Arthemise, Seigneur, est l'objet de ma flamme,
Vous savez quel empire elle a pris sur mon ame.
Daignez en ma faveur fléchir ce cœur ingrat ;
Employer, s'il le faut, les ordres du sénat :
Ménacez-la de Rome & de votre puissance.
C'est en vous que je mets ma derniere espérance ;
Ce n'est qu'en vous…

Scaurus
Seigneur, je dois vous avertir
Que Rome à ce dessein ne sauroit consentir.
Elle attend Arthemise ; & s'il faut plus vous dire,
C'est dans le capitole où je dois la conduire,
C'est là qu'on résoudra…

Jugurtha
Que dites-vous, Seigneur ?
Quoi, Rome maintenant s'oppose à mon bonheur !
A son propre intérêt devient-elle contraire ?
Si la fille est à moi, je vous acquiers le pere.
Au lieu d'un ennemi puissant & dangereux,
J'en fais un allié fidéle & généreux.
J'en réponds par mon sceptre & par mon diadême.
Entrez dans mes raisons, examinez vous-même…

Scaurus
Seigneur, ce n'est point moi qui dois les écouter :
Au sénat seulement vous pourrez les compter.
Faites-en voir la force, il vous rendra justice.
Il faut que cependant son ordre s'accomplisse.
Il demande Arthemise, & sans vous obstiner,
Souffrez qu'au capitole on la puisse amener :
Et loin de l'irriter par quelque résistance,
Méritez ses faveurs par cette déference.

SCENE II

Jugurtha, Bomilcar

Jugurtha
Qu'entens-je, Bomilcar, cessai-je d'être roi ?
Dans mes propres états on me donne la loi.
Un romain dans mon camp me commande & me brave.
Quoi de leur allié, deviens-je leur esclave ?
A leurs commandemens mon sceptre est-il soumis ?
Ah ! Si j'avois suivi tes fidéles avis…

Bomilcar
Il en est encor tems. Hâtez-vous de les suivre.
Que d'un joug si pesant la gloire vous délivre.
Quoi ! Vous avez compté sur la foi des romains !
Ne connoissez-vous plus leurs perfides desseins ?
Que leur fausse douceur, ou leur feinte colere,
Cache toujours chez eux quelque nouveau mistere ?
A l'hymen d'Ildione il se sont employés.
La fille de Bocchus, si vous les en croyés,
A dû leur inspirer la haine la plus forte.
Mais si de vos états vous souffrez qu'elle sorte,
Qu'Adherbal avec elle ait la facilité
D'être chez ses amis en lieu de sureté :
Vous verrez ce rival, que Rome favorise,
Au lieu de votre fille épouser Arthemise ;
Et vous n'aurez peut-être un sceptre dans vos mains,

Qu'autant que durera la pitié des romains.

Jugurtha
O ma fille ! Faut-il qu'avec tant de tendresse
Dans ton sort aujourd'hui ton pere s'intéresse ?
Et contre un ennemi si digne du trépas
Faut-il que ton amour me retienne le bras ?
Oui, dussai-je exposer ma vie & ma couronne,
Je ferai tout pour lui, s'il épouse Ildione.
Mais je n'écoute rien, s'il est sourd à ma voix,
Et je vais lui parler pour la derniere fois.
Qu'on le fasse venir, qu'on m'amene Arthemise.

Bomilcar
Arthemise, Seigneur !

Jugurtha
D'où vient cette surprise ?
Crains-tu de m'obéir ?

Bomilcar
Eh quoi ! Vous ignorez
Que les romains, Seigneur, se sont d'eux assurés,
Et que mal aisément verrez-vous l'un ni l'autre,
Si l'ordre de Scaurus n'autorise le vôtre !

Jugurtha
Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ? Monarque infortuné,
A quel abaissement te vois-tu condamné !
N'importe, Bomilcar, s'il n'est point d'autre voie,
Quelqu'effort qu'il m'en coute, il faut que je les voie.
Va trouver de ma part ce superbe romain
Qui prétend sur les rois un pouvoir souverain.
Tâche d'en obtenir l'effet de ma demande,
Qu'il souffre qu'en ces lieux l'un & l'autre se rendent.
N'épargne rien, va, cours. C'est le dernier affront
Dont l'orgueil des romains fera rougir mon front.

SCENE III

Jugurtha
Sceptres, qui rivaux du tonnerre
N'avez à craindre que les Dieux,
Vous qui nous donnez sur la terre
Le pouvoir qu'ils ont dans les cieux,
Rayons des majestés suprêmes,
Cessez-vous, sacrés diadêmes,
De relever des immortels ?
Et si les rois sont leurs images,
Sont-ils nés pour d'autres hommages
Que ceux qu'ils doivent aux autels ?

Rome, dont l'audace guerriere
Remplit tout de sang & d'horreurs,
N'est-il ni digne, ni barriere
Qui mette un frein à tes fureurs ?
D'abord que le front d'un monarque
Est digne d'en porter la marque,
Son abaissement est certain ;
Et tu cours moins à la victoire
Par l'espoir d'augmenter ta gloire,
Que par l'amorce du butin.

J'ai vu tout ce que tes entrailles
Ont produit de chefs renommés,
Vaincus jusques dans tes murailles
Par les trésors que j'ai semés.
Voyons si prenant d'autres régles
Pour le choix bruyant de tes aigles
Je n'aurai point un autre écueil ;
Et si le fer de notre afrique
Brisera le joug tyrannique,
Que lui destine ton orgueil.

Allons brûler ce capitole,
Lieu terrible aux fronts couronnés,
Où l'on n'immole à ton idole
Que des monarques enchaînés ;
Où l'on voit tant de noms augustes
Consacrés par tes loix injustes
A des opprobres éternels ;
Et tant de nations entieres
Servir de pompeuses matiéres
A tes triomphes criminels.

Abattons les superbes têtes
De ces titans ambitieux,
Qui de conquêtes en conquêtes
Veulent s'élever jusqu'aux cieux.
Augmentons les chûtes célébres,
Que leurs jours couverts de ténébres
Rendent nos jours sereins & clairs,
Et que par un coup de tonnerre,
Du feu qui menaçoit la terre
Il ne sorte que des éclairs.

Par l'amour & par la nature
Mon cœur trop longtemps combattu
N'ose, effrayé de leur murmure,
Donner l'essor à sa vertu.
Mais si d'un rival qui m'outrage
Je ne puis fléchir le courage,
Que son sang rougisse mes mains,
Et commence par ces prémices
Les innombrables sacrifices

Que je veux faire des romains.

SCENE IV

Jugurtha, Adherbal, Bomilcar

Jugurtha
Seigneur, puis-je espérer que malgré votre haine,
Ma présence en ces lieux n'aura rien qui vous gêne,
Et que vous voudrez bien écouter mes discours
Sur le péril commun qui menace nos jours ?
L'ambassadeur romain n'a que trop fait connoître
Que de nos deux états il veut se rendre maître.
Tantôt votre support, tantôt mon ennemi,
Tantôt votre adversaire, & tantôt mon ami,
Sous prétexte d'unir ma famille & la vôtre,
Il veut nous irriter, nous perdre l'un par l'autre :
Et ce que par la force il n'ose conquerir,
Par la fourbe & l'adresse, il cherche à l'acquerir.
Ce n'est pas tout encor : ses barbares maximes
Ne se contentent pas de deux rois pour victimes.
Tremblez en apprenant à quel excès d'horreur
De nos tyrans communs a monté la fureur.
Arthemise au triomphe est par eux destinée :
Scaurus veut que dans Rome elle soit amenée.
Il me l'a déclaré : j'en ai frémi d'effroi.

Adherbal
Eh ! Pour l'en garantir, qu'attendez-vous de moi ?

Jugurtha
Ce que peut un grand cœur pour sauver ce qu'il aime,
De vous unir à moi dans ce péril extrême.
Rome en nous divisant cherche à nous accabler :
Quand nous serons unis nous la feront trembler.

Adherbal
Je ferai plus, Seigneur, si vous êtes sincere.
Je ne puis oublier le meurtre de mon frere ;
Mais pour des intérêts si chers, si précieux,
J'en cesse la poursuite, & l'abandonne aux Dieux…

Jugurtha
Ah ! Je me doutois bien qu'un cœur comme le vôtre…

Adherbal
A ce premier effort je veux en joindre au autre.
Ce retour de vertu que je n'attendois pas,
Obtient ce que n'eût pû l'approche du trépas.
Oui, formons de concert une illustre entreprise :
De nos tyrans communs défendons Arthemise.
Aimons, & combattons en rivaux généreux,
Et qu'elle soit le prix de celui de nous deux
Qui contre les romains soutenant sa querelle,
Par de plus grands efforts se rendra digne d'elle.

Jugurtha
Ces générosités, où l'on ne risque rien,
Ne touchent pas beaucoup un cœur comme le mien.
Dans un amant aimé tout paroît magnanime,
Dans un amant haï rien n'est digne d'estime ;
Et je surpasserois les plus grands conquérans,
Que vos exploits encor lui paroîtroient plus grands.
Ne nous aveuglons point. Si vous n'êtes mon gendre,
Quelle assurance en vous Jugurtha peut-il prendre ?
Par ce nœud solennel unissons nos destins.
Je vous mets en état de vaincre les romains.
Ouvrez les yeux, Seigneur. Le don d'une couronne,
Mes états partagés pour la dot d'Ildione,
Son amour, ses appas, ses rares qualités,
Ah ! Tout cela vaut bien le cœur que vous quittez.

Adherbal
Elle a mille vertus dignes de mon estime.
Et je ne confons point l'innocence & le crime.
Mais quoi que de mon sort vous puissiez ordonner,
Je n'ai plus ni de main, ni de cœur à donner.

Jugurtha
Prince indigne des soins que pour toi je veux prendre,
Est-ce donc là le prix que j'en devois attendre ?
Songes-tu que ton sort est tout entre mes mains,
Que tu n'es plus ici gardé par les romains ?
Qu'avant qu'à ton trépas ils puissent mettre obstacle,
Je puis à la princesse en offrir le spectacle,
Et que dans ce moment ta tête & son orgueil,
Pour tomber à mes pieds dépendent d'un coup d'œil ?

Adherbal
Mes refus de si près suivant ta confidence,
Je sais trop que ma perte est un trait de prudence.
Ton secret révélé te deviendroit fatal :
Mais ce n'est pas ainsi que se venge Adherbal.
Assuré qu'Arthemise est fidéle & constante,
Les horreurs de la mort n'ont rien qui m'épouvante :
Puisque dans le tombeau j'emporte la douceur
De songer qu'en mourant je t'enleve son cœur,
Et que la cruauté ne peut m'ôter la vie.
Que tu ne sois réduit à me porter envie.

SCENE V

Jugurtha, Adherbal, Arthemise, Bomilcar, Gardes.

Adherbal
Madame, c'en est fait. On va trancher mes jours,
Adherbal désormais n'attend plus de secours.
Mais ce qui me console en ce péril extrême,
C'est qu'enfin vous m'aimez autant que je vous aime,
Que je vous vois encore, & qu'avant mon trépas…

Arthemise
Non, non, Jugurtha m'aime, & vous ne mourrez pas.
Il sait trop que mon sort ne dépend que du vôtre,
Et que la mort de l'un seroit l'arrêt de l'autre.

Jugurtha
Qui peut vous secourir & vous livre au danger,
A d'autres sentimens vous devroit engager.
Exposée aux horreurs d'un triomphe barbare,
Il sait le sort affreux que Rome vous prépare ;
Que Scaurus avec vous se dispose à partir,
Et que mon seul hymen vous en peut guarantir.
Cependant cet ingrat, plutôt que d'y souscrire,
Au comble du malheur s'obstine à vous réduire.
Il aime mieux qu'à Rome un injuste pouvoir…

Arthemise
D'un veritable amant il remplit le devoir :
Il sait que notre afrique, à l'envi l'un de l'autre,
A produit de grands cœurs de mon sexe & du vôtre,
Qu'égalant en vertu la fille d'Adherbal,
J'ai son exemple à suivre, & celui d'Annibal.
L'un du joug des romains m'apprend à me soustraire,
L'autre à briser des nœuds où le ciel est contraire,
Et sur de tels garands il fait que je ne crains
Ni l'hymen des tyrans, ni le char des romains.

Jugurtha
Du moins si de vous-même implacable ennemie,
Vous ne craignez pour vous la mort ni l'infamie,
Craignez pour votre amant l'effet de mon courroux.
Sa vie ou son trépas ne dépend que de vous.
Il faut que de son sort vous décidiez vous-même.
Qu'avez-vous résolu ?

Arthemise
D'imiter ce que j'aime.

Jugurtha
Puisqu'elle attend de toi l'exemple d'obéir,
Qu'as-tu déterminé ?

Adherbal
De ne la point trahir.

Jugurtha
C'est assez, je veux bien remplir votre espérance,
Et par le plus coupable il faut que je commence.
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on l'immole.

SCENE VI

Jugurtha, Adherbal, Arthemise, Ildione, Bomilcar, Gardes.

Ildione
Ah ! Seigneur,
Commandez-leur aussi de me percer le cœur.
Si vous ne révoquez cet ordre sanguinaire…

Adherbal
Qu'espérez-vous, Madame, & que voulez-vous faire ?

Ildione
Dégager ma promesse, & d'un pere en courroux
Vous sauvez l'un & l'autre, ou mourir avec vous.
Ouvrez-les yeux, Seigneur, rappelez la mémoire
De ce que vous devez aux soins de votre gloire.
Quel est cet ennemi ? C'est un roi désarmé.
Quel crime a-t-il commis ? Il aime, il est aimé.
Ah ! Qu'aisémens, Seigneur, le crime & le coupable
Rencontreroient en vous un juge favorable,
Si dans les mouvemens, dont il est combattu,
Votre cœur n'écoutoit que ceux de sa vertu.
Je l'aime, & je le plains jusqu'à perdre la vie
Du coup par qui la sienne auroit été ravie ;
Mais pour moi son hymen n'a point assez d'appas,
Pour vouloir d'une main que le cœur ne fuit pas.
Imitez votre fille, & d'un joug tyrannique,
Songez plutôt, songez à défendre l'afrique,
Qu'à séparer deux cœurs qui des plus rudes coups
Se laisseront percer plutôt que d'être à nous.
Etouffer comme moi des desirs inutiles.
Ce triomphe obtenu, les autres sont faciles.
Rome va craindre en vous le plus grand des humains.
Qui peut vaincre l'amour doit vaincre les romains.

Jugurtha
O ma fille !

Ildione
Seigneur, je vois couler vos larmes.
Vos soupirs que j'entens dissipent mes allarmes.
Souffrez qu'à vos genoux & sur eux & sur moi
J'acheve d'attirer la pitié d'un grand roi.
Mon pere, & si jamais…

SCENE VII

Jugurtha, Adherbal, Arthemise, Ildione, Rutile, Bomilcar, Gardes.

Rutile *à Adherbal.*
Seigneur, Scaurus vous mande.
À Arthemise.
Vous, Madame, rentrez. Soldats que je commande,
Ramenez-les.
À Jugurtha
& vous, Seigneur, dès aujourd'hui
Hâtez votre réponse, il l'attendra chez lui.

SCENE VIII

Jugurtha, Ildione, Bomilcar

Jugurtha
Ma fille, vous voyez quel orgueil téméraire
Au milieu de mon camp vient braver votre pere.
Et dans quel tems encor ? Quand mon cœur combattu
Eût peut-être du vôtre imité la vertu.
Mais, superbes romains, dont les loix sont si dures,
Peut-être sur un roi lassé de tant d'injures,
N'aurez-vous pas toujours ce pouvoir absolu.
À Bomilcar
Vien, sui-moi, tu sauras ce que j'ai résolu.

Ildione *seule*
Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ? Quel orage s'apprête ?
Que de traits rassemblés pour frapper une tête !
Ne l'abandonnons point parmi tant d'ennemis :
Et voyons quel espoir nous est encor permis.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Arthemise
Déesse aveugle & mensongere,
Ne cesses-tu d'être légere
Que dans les maux que tu me fais ?
Ne signales-tu ta puissance
Qu'à persécuter l'innocence,
Quand tu couronnes les forfaits ?

Je vois deux tyrans que j'abhorre,
Ne se contenter pas encore
De tant de maux que j'ai soufferts.
Tour à tour l'amour & la haine
Ne me font sortir d'une chaîne
Que pour passer dans d'autres fers.

C'est sur les ténébreux rivages
Que je puis après tant d'orages
Trouver un favorable port.
Mais un amant fidéle & tendre
Me défend de rien entreprendre
Sans être instruite de son sort.

C'est pour toi que je vis encore,
Prince, voi combien je t'adore,
Lorsque j'obéis à ta loi,
Et que par ce trait de foiblesse,
Je sacrifie à ma tendresse
Ce que la gloire veut de moi.

SCENE II

Arthemise, Barsine.

Arthemise
Eh bien ! Barsine, eh bien ! Que dit la renommée ?
Du destin d'Adherbal êtes-vous informée ?
Venez-vous redoubler ou calmer mon effroi ?

Barsine
Je ne sais que penser de tout ce que je voi.
Tout le camp est troublé de nouvelles allarmes,
Un murmure confus se mêle au bruit des armes,
Des objets effrayans viennent par tout s'offrir.

Arthemise
Ah ! Barsine, sans doute Adherbal va périr,
Un peril évident peut-être le menace.
Qui pourra m'informer de tout ce qui se passe ?

SCENE III

Arthemise, Ildione, Barsine

Arthemise
Ah ! Madame, Adherbal a-t-il fini son sort ?
Venez-vous m'annoncer ou sa vie ou sa mort ?

Ildione
Ah ! Que je crains pour lui le courroux de mon pere.
Ses regards menaçans, son front sombre & sévere,
Ses pas précipités, ses discours interdits
Montrent qu'un grand projet occupe ses esprits.
Son ame à mon aspect est encor plus émûe.
Quand je veux l'aborder il détourne la vûe.
Il s'emporte : & soudain condamnant ses fureurs
De ses yeux malgré lui je voi couler des pleurs.
Je ne saurois douter du trouble qui l'agite.
Adherbal va périr : c'est sa mort qu'il médite.
Dans le fond de mon cœur une mourante voix
Me dit que je l'ai vû pour la derniere fois.

Arthemise
L'abandonnerez-vous dans ce péril extrême ?
Vous qui pouvez encore…

Ildione
Qui peut plus que vous-même ?
Madame, vous pouvez, pour finir ses malheurs,
Obtenir d'un seul mot ce que n'ont pû mes pleurs.
Le tems presse : il mourra, je ne puis vous le taire ?
Si vous ne le sauvez en épousant mon pere.

Arthemise
Quel effort, d'une amante osez-vous exiger ?

Ildione
Pour sauver un amant doit-on rien négliger ?
Peut-être dans ces nœuds trouverez-vous des charmes
Où vous n'envisagez que des sujets d'allarmes.
Peut-être votre cœur pourra s'accoutumer
A moins haïr mon pere, & peut-être à l'aimer.
Vous aurez les respects de toute sa famille.
Vous trouverez en moi des tendresses de fille.
Et quels que soient vos maux, ma sincere amitié
En fera sur mon cœur rejaillir la moitié.
Ne croyez pas pourtant, qu'amante intéressée,
Jusques sur votre amant je porte ma pensée ;
Ni que je veuille ailleurs engager votre foi,
Pour le mettre en état de se donner à moi.
Non, non, dès que la paix de votre hymen suivie,
L'aura remis au trône & conservé sa vie,
Qu'il n'aura plus besoin de mon foible secours,
J'irai donner aux Dieux le reste de mes jours.

Arthemise
Cet effort généreux veut que j'en fasse un autre
Qui montre que mon cœur ne céde point au vôtre.
Puisque pour Adherbal il n'est plus d'autre appui,
Epousez-le, Madame, & régnez avec lui.
Mais ne présumez pas, quoique l'on puisse faire,
Qu'Arthemise à son tour épouse votre pere,
Ni que je croie avoir un courage assez fort
Pour céder mon amant sans courir à la mort.

SCENE IV

Scaurus, Arthemise, Ildione, Barsine

Scaurus
Princesse, pour la paix j'ai tout mis en usage ;
Mes soins pour l'avancer l'éloignent davantage.
J'ai revû ces rivaux. Dans leur haine obstinés
Leurs cœurs par la raison ne sont plus gouvernés.
Et je viens essayer si par votre entremise
Quelque espérance encor nous peut être permise.

Arthemise
Vous me verrez toujours prévenir vos souhaits,
Quand ce sera de moi que dépendra la paix.
Je céde mon amant, qu'Ildione l'épouse.
Arthemise, Seigneur, n'en sera point jalouse.
Elle sait ma pensée, & connoît à quel prix…

Ildione
Et vous n'ignorez pas le parti que j'ai pris.
Madame, vous savez que l'espoir qui me reste…

SCENE V

Scaurus, Arthemise, Ildione, Rutile, Barsine

Scaurus
Ah ! Que vois-je, Rutile ? En quel état funeste…

Rutile *blessé*.
Tout ce qui des mortels est le plus réveré
Pour Jugurtha, Seigneur, n'a plus rien de sacré,
Des jours de son rival il s'est rendu le maître.

Arthemise
Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

Ildione

Juste ciel !

Scaurus

Quoi ! Le traître…

Rutile

Il vient suivi des siens de forcer les romains,
Seigneur, & d'arracher le prince de nos mains.
Après avoir long-tems soutenu leur furie,
J'ai cru devoir donner les restes de ma vie
A défendre l'honneur de votre dignité.
Et… Mais je meurs, songez à votre sureté.

Arthemise

Ah ! S'il est encore tems de prendre la défense…

Scaurus

Princesses, vous voyez Jugurtha qui s'avance.
Laissez-nous : & croyez que je vais aujourd'hui
Ou sauver Adherbal, ou périr avec lui.

SCENE VI

Jugurtha, Scaurus, Gardes.

Scaurus

Prince, qu'avez-vous fait ? Sans craindre mes reproches
De quel front osez-vous soutenir mes approches ?
Après que violant les droits les plus sacrés,
Mes tribuns par votre ordre ont été massacrés :
Après que sans égard ni pour la foi promise,
Ni pour ma dignité, ni pour mon entremise,
Vous avez enlevé du quartier des romains
L'otage que vous-même aviez mis en mes mains.
Est-ce ainsi que de Rome on brave la puissance ?

Jugurtha

N'accusez que vous seul de cette violence,
Vous qui de tous côtés cherchant à m'outrager,
M'avez mis en état de ne rien ménager.
Vous qui foulant aux pieds les droits du diadême,
Vous croyez dans mon camp plus maître que moi-même,
Et qui pour m'affranchir de votre injuste loi,
M'avez forcé d'agir en véritable roi.

Scaurus

Non, de quelque façon que votre orgueil vous nomme,
C'est ne plus être roi qu'être ennemi de Rome.
De sa reconnoissance & des dons du sénat,
Votre ayeul Macinisse a reçu cet état ;
Et vous êtes déchu du prix de ses services
Par votre ingratitude & par vos injustices.
Je veux bien toutefois, si vous pouvez rougir,
Laisser à vos remords la liberté d'agir.
A quelque châtiment que Rome se prépare,
Elle aime à pardonner les crimes qu'on répare :
Mais les retardemens ne sont plus de saison,
Et songez dans une heure à m'en faire raison.

Jugurtha

De tout ce que j'ai fait, je n'ai remords ni honte :
Ce n'est point aux romains que j'en dois rendre compte.
Je suis las de souffrir leur joug impérieux.
Au-dessus de mon front je ne veux que les Dieux.
Mais pour vous rendre ici menaces pour menaces,
Dans une heure sortez de mon camp, de mes places ;
Et trois jours expirés, que vos romains & vous
Soient hors de mes états, ou craignent mon courroux.
Partez ; dites aux chefs de votre république
Qu'un nouvel Annibal va sortir de l'afrique ;
Que s'ils viennent à moi les armes à la main,
Je veux leur épargner la moitié du chemin,
Et voir si ces héros, dans Trébie ou dans Cannes,
Vengeront leurs ayeux, ou rejoindront leurs manes.

Scaurus

Oui, dans ce grand projet dussiez-vous succomber,
Quand on tombe avec gloire on craint peu de tomber.
Mais puisque jusques-là vous portez votre audace,
Et que sans redouter le sort qui vous menace,
Vous voulez de la guerre éprouver les hazards,
Qu'on remette en mes mains Adherbal, & je pars.

Jugurtha

Si cette seule attente en ces lieux vous arrête,
On va de votre ami vous apportez la tête.

Scaurus

Prince, auriez-vous osé…

SCENE VII

Jugurtha, Scaurus, Bomilcar, Gardes.

Jugurtha

D'un ennemi vaincu
A-t-on puni l'orgueil ?

Bomilcar

Seigneur, il a vécu.
Le fer vous a vengé d'un rival téméraire ;
Et vous seriez heureux si vous n'étiez pas pere.

Jugurtha
Que dis-tu ?

Bomilcar
Qu'Ildione, au bruit de son malheur,
Se laissant emporter par sa vive douleur,
Au moment qu'il expire arrive dans la place,
Le prend entre ses bras, gémit de sa disgrace ;
Et d'un fer qu'elle trouve aux pieds de son amant,
Elle se frappe, tombe, & meurt en le nommant.

Jugurtha
O Dieux !

Scaurus
C'en est donc fait : & ta rage assouvie
Viens de trancher le cours d'une si belle vie.
Mais un autre lui-même est encore en tes mains.
Tyran, craint sa vengeance, & celle des romains.
Aux yeux de l'univers j'entreprens sa querelle ;
De cause & d'intérêt je m'unis avec elle.
Je vais armer son pere & Rome contre toi ;
Et j'atteste les Dieux, tyran… Mais je la voi.

SCENE DERNIERE

Jugurtha, Arthemise, Scaurus, Bomilcar, Barsine, Gardes.

Scaurus
Madame, savez-vous quelle noire furie…

Arthemise
Oui, je sais qu'Adherbal vient de perdre la vie ;
Qu'il attendoit en vain votre impuissant secours,
Et qu'aux yeux des romains on a tranché ses jours.

Scaurus
Venez, venez dans Rome, & pour votre vengeance
J'armerai devant vous sa suprême puissance.
De Bocchus avec nous les débats vont finir ;
Avec lui desormais je jure de m'unir.
Venez être témoin d'une paix si parfaite ;
Vous trouverez dans Rome une sûre retraite.
Tous les cœurs attachés à tous vos intérêts,
Et les mêmes honneurs que parmi vos sujets.

Arthemise
Moi dans Rome ! Languir sous votre tyrannie,
Et traîner dans les fers les restes de ma vie !
Dans Rome ! Pour montrer en spectacle aux humains
La fille de Bocchus esclave des romains !
Non, non ; je n'irai point.

Jugurtha
Généreuse Princesse.
Que de ces sentimens j'admire la noblesse !
Vengeons-nous des romains, nos communs ennemis ;
Contr'eux avec Bocchus desormais je m'unis :
Je jure par les Dieux de servir votre haine,
Et d'attaquer toujours la puissance romaine.
Acceptez seulement & mon sceptre & ma main…

Arthemise
Moi ! Que de mon amant j'épouse l'assassin !
Que j'étouffe jamais la fureur qui m'anime,
Et que ma main enfin soit le prix de ton crime !
Crois que si jusques-là je pouvois m'abaisser,
Ce ne seroit, tyran, que pour te mieux percer,
Et pour saisir plutôt l'occasion secrette
De venger sur ton cœur la perte que j'ai faite.
Mais finissez tous deux vos différends jaloux.
Mon destin ne dépend ni de vous, ni de vous.
Maîtresse de mon sort, malgré la tyrannie,
Je meurs, & le poison va terminer ma vie.
Reçoi mes derniers vœux, objet de mon amour ;
C'est pour toi seulement que je restois au jour.
Mais d'abord que j'ai vu ta perte inévitable,
Mon cœur n'a pu survivre au malheur qui t'accable.
J'ai voulu jusqu'au bout te conserver ma foi :
Et puisque je te perds, tout est perdu pour moi.
Barsine, ménageons ce reste de lumiere.
Avant que le trépas me ferme la paupiere.
Loin de ces tristes lieux condui mes pas mourans,
Et délivre mes yeux de l'aspect des tyrans.

Scaurus
Barbare, voi les maux que cause ta furie.
Adieu. Crain le triomphe, & tremble pour ta vie.

Jugurtha
Prévenons sa menace, & voyons si mes mains
Noyeront mes remords dans le sang des romains.

FIN.

Les Chinois

(Comédie, 1692)

Jean-François Regnard

Édition : *Œuvres de J.F. Regnard*, Nouvelle édition, Tome sixième, Chez E. A. Lequien, 1820.

AVERTISSEMENT sur Les Chinois.

Cette pièce est la première que Regnard ait faite en société avec Dufresnoy. Elle parut, pour la première fois, le 13 décembre 1692.

Regnard, qui n'avoit encore travaillé que pour le théâtre italien, paroît avoir eu pour but principal de faire rire aux dépens des comédiens françois, et de faire consacrer l'ironie par le jugement du public. Mais l'objet du triomphe des Italiens n'est pas propre à exciter la jalousie de leurs adversaires, ni le motif de la décision du parterre propre ç les affliger. Isabelle, adjugée à l'acteur italien, est une fille licencieuse dans ses propos, et qui s'annonce comme ne voulant pas être plus réservée dans sa conduite ; en sorte que celui à qui on la refuse semble plus heureux que celui qui l'obtient. Pour le parterre, il se décide en faveur d'Octave, parce que la troupe italienne ne lui fait jamais payer que quinze sous, et qu'elle lui a donné la comédie gratis à la prise de Namur. Des motifs aussi ridicules montrent assez que les comédiens italiens ne pouvoient prétendre à la préférence, ni par leurs talents, ni par les pièces de leur théâtre.

La fin de cette pièce a fait remarquer que les comédiens ne prenoient encore que quinze sous au parterre, et que l'usage de donner la comédie gratis dans les réjouissances publiques étoit déjà établi. On peut, d'après la même scène, ajouter à ces remarques, qu'aux loges et au théâtre il n'en coûtoit que trente sous, et que les Italiens ne doubloient pas le prix des places à leurs premières représentations.

ACTEURS du Prologue.

APOLLON. *Colombine*.
THALIE. *Arlequin.*
UNE PETITE FILLE. *Pierrot*.
UN AUTEUR. *Mezzetin.*
UN COMEDIEN. *Pasquariel*.
UNE MUSE.

La scène est sur le Parnasse.

PROLOGUE

Le théâtre représente le mont Parnasse, sur le sommet duquel est Pégase, sous la figure d'un âne ailé. On entend un concert ridicule, interrompu de temps en temps par l'âne qui se met à braire.

SCENE 1

Apollon, Thalie.

Apollon
Qui rend donc Pégase si hargneux ? Apparemment, mademoiselle Thalie, que vous avez oublié de lui donner son avoine aujourd'hui.

Thalie
Ne vous souvenez-vous pas que ce n'est plus moi qui le panse ? Vous en avez donné la charge aux auteurs ; et depuis ce temps-là, le pauvre animal, hélas ! Les os lui percent la peau.

Apollon
C'est sa faute ? Pourquoi se laisse-t-il monter par le premier venu ?

Thalie
Il est vrai que c'est la monture banale de tous les regrattiers du Parnasse ; il n'y a pas jusqu'aux femmes qui le font trotter en vers alexandrins ; et je ne sais pas quel diable de train elles le font aller, mais il ne revient jamais à l'écurie qu'il ne soit crevé de coups d'éperon.

Apollon
Puisqu'on a mis Pégase sur le pied d'un cheval de louage, c'est aux auteurs qui le louent à le nourrir.

Thalie
Et comment voulez-vous que les auteurs nourrissent un cheval ? Les pauvres diables ont bien de la peine à se nourrir eux-mêmes. Voyez-vous, dans le temps où nous sommes, on ne s'engraisse guère à mâcher du laurier.

Apollon
Ils m'ont promis qu'ils ne feroient plus que de bonnes pièces : il faut espérer qu'ils seront plus gras cet hiver.

Thalie
Il est vrai que les auteurs et les comédiens sont du naturel des bécasses ; ils n'engraissent point que le froid ne leur ait donné sur la queue. Franchement, ces messieurs-là nous barbouillent terriblement dans le monde ; car le public croit que c'est vous et moi qui leur inspirions toutes les sottises qu'ils mettent sur le théâtre.

Apollon
Le public a tort. Mais, à propos de sottises, qu'est-ce qu'une pièce que les comédiens italiens ont affichée ? *La comédie des comédiens chinois* ? Cette troupe-là est toujours magnifique en titres ?

Thalie
C'est pour l'ordinaire le plus beau de leurs pièces ; et, à vous parler franchement, je crois que celle-ci ne sera point meilleure que les autres ce n'est pas que, si on se donne la peine de l'écouter jusqu'à la fin, ce qui est assez rare, on pourra peut-être s'y divertir.

Apollon
Apparemment que le dernier acte est la meilleur de tous.

Thalie
Je ne cois pas pour cela qu'il soit bon ; il peut être meilleur que les autres, et ne pas valoir grand'chose. Mais comme les comédiens s'y disent un peu leurs vérités, et se donnent par-ci par-là quelque petit coup d'étrille, il pourra être du goût du public, qui mord à la grappe quand il entend dauber un comédien.

Apollon
Il est naturel de se réjouir des coups de dent que reçoivent ceux qui nous ont mordus, et je suis bien aise que les comédiens commencent à se rendre justice, et à tourner contre eux-mêmes les traits dont ils ont piqué les autres ; car enfin il n'y a point de profession qui ait échappé à leur satire ; procureurs, médecins, magistrats…

Thalie
Vraiment, ils ont bien fait pis, ils n'ont pas même respecté les empereurs romains ni les maîtres à danser.

SCENE II

Apollon, Thalie, une Muse.

La Muse
Il y a une petite fille qui demande à parler à Apollon.

SCENE III

Une petite Fille, Apollon, Thalie.

La petite Fille
N'est-ce pas vous, monsieur, qui êtes le seigneur de ce village-là, et qui vous appelez Apollon ?

Apollon
Oui, belle mignonne. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Thalie
Voilà un tendron qui ne seroit pas mauvais pour remeubler le Parnasse, à la place de quelque Muse surannée.

La petite Fille
Je me suis échappée de chez nous pour vous faire une prière. J'aime la comédie italienne à la folie, et ma bonne-maman ne veut pas m'y mener.

Thalie
C'est une folle. Il faut y aller sans elle ; vous ne serez pas la première.

Apollon
Votre mère a tort, ma belle enfant, de vous priver du plaisir le plus agréable et le plus innocent qu'il y ait aujourd'hui.

Thalie
Assurément. Si j'étois mère, j'aimerois mieux que ma fille allât tout un hiver à la comédie, qu'une fois au bois de Boulogne pendant la sève du mois de mai.

La petite Fille
Oh ! Monsieur, je ne suis pas encore assez grande pour aller au bois de Boulogne ; je ne vais encore que sur le rempart.

Apollon
La comédie forme l'esprit, élève le cœur, ennoblie les sentiments : c'est le miroir de la vie humaine, qui fait voir le vice dans toute son horreur, et représente la vertu avec tout son éclat. Le théâtre est l'école de la politesse, le rendez-vous des beaux-esprits, le piédestal des gens de qualité. Une petite dose de comédie, prise à propos, rend l'esprit des dames plus enjoué, le cœur plus tendre, l'œil plus vif, et les manières plus engageantes. C'est le lieu où le beau sexe brille avec le plus d'éclat.

La petite Fille
Oh ! Je prétends bien y briller comme une autre quand je serai grande.

Apollon
Mais quelle raison votre mère a-t-elle pour ne pas vous mener aux Italiens ?

La petite Fille
Elle dit qu'il y a quelquefois des paroles un peu libres ; mais ce qui me fait endéver, c'est qu'elle ne laisse pas d'y aller tous les jours.

Thalie
Il y a tout plein de mères de ce naturel-là ; ce sont des affamées qui n'en veulent que pour elles.

Apollon
Je ne sais quels peuvent être ces mots libertins qui effarouchent la maman ? Ne vous a-t-elle pas dot quelques uns de ces vilains mots-là ?

La petite Fille
Oh, dame ! Elle ne les dit devant moi qu'à bâtons rompus : elle dit seulement que les Italiens sont des drôles qui nomment toutes les choses par leurs noms. Par exemple, elle dit qu'ils appellent un homme marié. D'un certain mot que je n'oserois dire.

Thalie
Cocu, peut-être ?

La petite Fille
Vous l'avez dit.

Apollon
Et votre mère se scandalise de ce mot-là ?

La petite Fille
Assurément. Oh, dame ! C'est qu'elle dit que c'est une injure qui regarde autant mon papa que les autres.

Thalie
C'est que votre mère ne sait pas sa langue. Dans le nouveau dictionnaire, imprimé à Paris, ces mots-là sont synonymes, cocu marié, marié cocu ; cela s'appelle jus vert, vert jus.

La petite Fille
Pour moi je n'entends point de mal là-dessous ; mais quoi qu'il en soit, je vous prie, monsieur Apollon, vous qui êtes le maître des comédiens, de leur dire qu'ils ne mettent plus de ces vilains mots-là, afin que les filles y puissent aller, et que ma mère n'ait plus de prétexte de me laisser au logis, tandis qu'elle va à la comédie. Écoutez, c'est l'intérêt des comédiens que

nous allions à leurs pièces : ce sont de jolies filles comme moi qui font venir les garçons à la comédie.

Thalie
Oh ! Pour cela, mademoiselle a raison : une femelle dans une loge attire les mâles de bien loin ; c'est l'appât dans la souricière.

Apollon
Je vous assure, la belle, que désormais les mères seront contentes, et que je vais, de ce pas, vous mener avec moi chez les Italiens, où j'assemblerai les comédiens, et je leur ordonnerai de rayer de leurs comédies tous les mots trop éveillés, et notamment tous les cocus qu'il y auras.

Thalie
Ne vous avisez pas de cela, monsieur. Si les comédiens rayoient de leurs comédies tous les cocus, ils balafreroient peut-être le père de mademoiselle, et pour lors ils auroient sur le dos deux personnes au lieu d'une.

La petite Fille
Ah ! Que vous me faites de plaisir ! L'hôtel de Bourgogne va regorger de monde, et je vais annoncer ce changement-là à ma mère et à toutes les femmes et filles du quartier.

Thalie
Donnez-vous-en bien de garde. Pour une femme qui aime la réforme, il y en a mille qui ne la sauroient souffrir ; et au lieu de faire venir du monde, vous désachalanderiez le théâtre.

SCENE IV

Thalie, Apollon, un Comédien, un Auteur.

L'Auteur, *tirant par la main le comédien, qui est à moitié habillé*.
Non, monsieur, vous ne jouerez pas ma pièce aujourd'hui, et je vais vous le faire défendre par la Muse de la comédie.

Le Comédien
Il n'y a Muse qui tienne : la dépense est faite, l'argent reçu à la porte, il faut sauter le bâton.

SCENE V

Thalie, Apollon, l'Auteur.

L'Auteur, *aux pieds de Thalie*.
Ah ! Mademoiselle Thalie, miséricorde ! Ils veulent représenter aujourd'hui ma comédie malgré moi, et j'ai vu entrer plus de cent personnes dans le parterre qui la trouvent déjà mauvaise.

Thalie
Cent personnes ! Pourvu que le reste la trouve bonne, les rieurs seront encore de votre côté.

L'Auteur
Je ne demande que huitaine pour tout délai.

Thalie
Mais dans huit jours, croyez-vous en être quitte à meilleur marché ?

L'Auteur
Assurément : j'attends des amis de la campagne, qui m'ont promis de rire, même aux plus foibles endroits.

Thalie
A vous entendre parler, monsieur l'auteur, je parierois que votre pièce ne vaut pas grand'chose.

L'Auteur
Hélas ! J'ai toujours cru jusqu'à présent que c'étoit la meilleure comédie du monde ; mais depuis que les chandelles sont allumées, j'y vois mille défauts que je n'y avois pas remarquées. Ah ! Ah ! Je n'en puis plus, le cœur me manque.

Thalie
Allons, allons, courage ; serrez-vous le nez, et avalez la médecine.

L'Auteur
Ma comédie n'est pas même achevée ; il n'y en a que quatre actes de faits.

Thalie
Pourvu qu'il n'y ait que ce défaut-là, vous n'êtes pas à plaindre. C'est moi qui fais les lois de la comédie, et j'ordonne que ce prologue-ci passera pour un acte.

L'Auteur
Ah ! Maudite comédie, tu seras cause de ma mort.

SCENE VI

Thalie, *au parterre*.
Messieurs, vous voyez bien que ce poète-ci n'a pas besoin de fort hiver. Si vous le carillonnez selon votre bonne et louable coutume, je vous le garantis défunt dans un quart d'heure : c'est à vous de voir si vous voulez charger votre conscience d'un poéticide.

ACTEURS

ROQUILLARD, *gentilhomme campagnard*.
ISABELLE, *fille de Roquillard*.
OCTAVE, *comédien italien, amant d'Isabelle*.
COLOMBINE, *suivante d'Isabelle*.
MARINETTE, *suivante d'Isabelle*.
PIERROT, *valet de Roquillard*.
ARLEQUIN, *intrigant*,
MEZZETIN, *intrigant*,
PASQUARIEL.

La scène est à la campagne, chez Roquillard.

ACTE PREMIER

SCENE I

Roquillard, Pierrot.

Roquillard
Certes, nul huissier, tant à verge qu'à cheval, n'oseroit avoir regardé la porte de ce mien château : il fut de tout temps le cimetière des sergents. Feu mon trisaïeul, Matthieu Roquillard, d'un seul coup d'arquebuse, a mis bas cinq recors et deux procureurs fiscaux.

Pierrot
Diantre ! Tout le pays lui eut bien de l'obligation ; car un de ces animaux-là fait plus de dégât dans une province, que douze bêtes puantes dans une garenne. Mais que veut dire cette belle architecture ? Cela flaire diablement la noce. Au moins, ne vous avisez pas de faire cette sottise-là.

Roquillard
Et la raison ?

Pierrot
C'est que le mariage ne sied point à une carcasse décharnée comme la vôtre ; et tout franc, vous êtes trop vieux pour faire souche.

Roquillard
Sais-tu bien que dans la famille des Roquillards les mâles n'entrent en vigueur que vers les soixante-dix ans ? Quand mon père me fabriqua, il en avoit septante-quatre, et ma mère octante-huit.

Pierrot
On voit bien, monsieur, que vous avez été engendré de deux vieilles rosses ; vous avez des salières sur les yeux à y fourrer le poing.

Roquillard
Tas-toi ; j'ai autre chose en tête que de répondre à tes sottises. C'est ma fille Isabelle que je veux marier aujourd'hui.

Pierrot
Oh ! Pour ce mariage-là, j'y baille mon autorité, et le plus tôt c'est le meilleur : il ne faut pas garder une fille passé quinze ans ; il y a trop de déchet, et cette monnoie-là est diantrement sujette au décri.

Roquillard
Tu vois aussi que je mets les fers au feu. J'attends journellement un gentilhomme de campagne, un docteur, un major, et un comédien françois, tous partis sortables pour ma fille, selon qu'il m'a été raconté ; car je ne les ai point encore vus.

Pierrot
Pensez, monsieur, que vous ne lui baillerez pas tous les quatre à-la-fois ; c'est trop pour un enfant.

Roquillard
Outre ce, Isabelle a quelque bon vouloir pour un quidam nommé Octave, comédien italien de sa vacation.

Pierrot
Fi ! Monsieur, ne donnez point votre fille à cette nation-là : avec eux les mariages ne tiennent point ; on dit qu'ils en font de nouveaux à chaque comédie qu'ils jouent.

Roquillard
Ce néanmoins, je me sens de la propension pour le jeune homme ; et dès mon premier âge j'ai pourchassé l'accointance de messieurs du théâtre, pour ce qu'ils sont volontiers courtois et joviaux.

Pierrot
Si vous m'aviez averti seulement huit jours plus tôt que vous vouliez vous défaire d'Isabelle, je m'en serois accommodé avec vous ; mais j'ai commencé une fille d'un autre côté.

Roquillard
Comment donc ?

Pierrot
Oui, monsieur ; c'est une fille qui a plus de vingt mille écus, et je suis déjà à moitié marié.

Roquillard
Est-il possible ?

Pierrot
Assurément. Tenez, monsieur, pour faire un mariage tout entier, il faut, en premier lieu, que le garçon le veuille ; en second lieu, que la fille y consente : or, je suis le garçon, j'ai déjà baillé mon consentement ; ainsi, vous voyez que c'est un mariage à moitié fait.

Roquillard
Certes, voilà une affaire bien avancée ! Mais va-t'en dire à ma fille qu'elle se prépare de son côté.

SCENE II

Pierrot, *seul*.
Il n'y a que faire de l'avertir : une fille est toujours prête quand c'est pour le mariage.

SCENE III

Octave, Arlequin, Mezzetin.

Octave est instruit qu'il doit arriver un chasseur, un capitaine, et un docteur chinois, pour demander Isabelle en mariage ; il détermine Arlequin et Mezzetin à se déguiser en ces différents personnages, et à les tourner en ridicule, pour dégoûter le père, et faire tomber son choix sur lui. Cette scène est toute italienne.

SCENE IV

Pasquariel, Pierrot, Marinette.

Cette scène est encore italienne et étrangère au sujet de la pièce. Elle consiste en jeux de théâtre et lazzis italiens entre Pierrot et Pasquariel, qui sont amoureux l'un et l'autre de Marinette. Leur rivalité et leurs querelles font l'objet de cette scène.

SCENE V

Isabelle, Colombine.

Isabelle
Bon ! Bon ! Le mariage ! Voilà encore quelque chose de beau ! Ne me parle jamais de cette sottise-là. Dis-moi, Colombine, ai-je bien placé mes mouches ? Me trouves-tu coiffée du bel air ?

Colombine
Il est bien question aujourd'hui de mouches et de fontanges ! Voyez-vous toutes ces pyramides-là ? Ce sont de beaux bouchons à un cabaret où l'on meurt de soif ? L'essentiel pour une fille, c'est un mari, et un mari dans toutes ses circonstances.

Isabelle
Ah ! Ah ! Que tu es folle ! Colombine, que tu es folle ! Tu crois donc que je me soucie d'un homme ? Je te jure que je n'ai point la moindre envie d'être mariée. A la vérité, je suis bien lasse d'être fille, mais j'espère que cela se passera.

Colombine
Oui, cela se passera avec un mari. Franchement, le métier de fille est bien ennuyeux, quand on veut le faire avec honneur. Je sais ce qu'il m'en coûte tous les jours pour conserver le peu de réputation qui me reste.

Isabelle
Que veux-tu donc dire ?

Colombine
Mon dieu ! Je m'entends bien. Il y a des saisons dans l'année terriblement rudes à passer. Quand j'entends chanter l'alouette, ma vertu est à fleur de corde ; et c'est une saison bien chatouilleuse que le printemps.

Isabelle
Tu te moques, Colombine : c'est la saison qui me fait le plus de plaisir ; le beau temps revient…

Colombine
Mais les officiers s'en vont à la guerre.

Isabelle
La campagne rit…

Colombine
Oui, et Paris pleure.

Isabelle
Les arbres reverdissent.

Colombine
Et les filles sèchent sur pied. Je parie que c'est dans ce temps-là que vous êtes le plus dégoûtée de votre emploi de fille.

Isabelle
Si j'en suis dégoûtée, c'est que els femmes aiment naturellement le changement ; et si je me suis lassée d'être fille, je me lasserai encore plus d'être mariée.

Colombine
D'être mariée ! Vous voulez donc l'être ?

Isabelle
Je ne dis pas cela ; mais si l'envie m'en venoit par hasard (on dit que cela prend tout d'un coup), dis-moi, en conscience, comment fait-il qu'un mari soit

fait pour être joli ? Tu sais que je ne me connois pas bien en hommes.

Colombine
Si fait bien, moi. Il faut qu'il soit pâle, fluet, débile, et raccourci, comme ces petits échantillons de magistrature, qui n'auroient pas la force de porter leurs robes sans l'aide de deux grands laquais.

Isabelle
Oh ! Fi ! Fi ! Cela est trop colifichet pour un mari.

Colombine
C'est que vous ne vous connoissez pas en hommes. Vous voudriez peut-être de ces bourgeois renforcés de l'ancien collège, moitié noblesse, moitié roture, ou de ces gros commis… là… de ces ballots vivants qui entrent et sortent de la douane sans rien payer.

Isabelle
Pour ceux-là, je les trouve trop matériels.

Colombine
La pauvre enfant ! Elle ne se connoit pas en hommes.

Isabelle
Colombine, tu es une coquine. Tu ne me parles point de ce qui me paroît le plus fripon en amour. Est-ce que tu n'as jamais vu l'hiver, à la comédie, ces jeunes officiers brillants, qui font sans cesse le carrousel autour des actrices jolies ?

Colombine
La pauvre enfant ! Elle ne se connaît pas en hommes !

Isabelle
Pour ceux-là ils sont faits exprès pour mon humeur ; ils font toujours quelques singeries ; ils chantent, ils cabriolent, ils se battent quelquefois pour rire, et se baisent après devant tout le monde : enfin, quand je les vois sur le théâtre, ils me divertissent cent fois plus que la comédie.

Colombine
Je vous en aurois bien proposé de cette manufacture-là ; mais…

Isabelle
Quoi ! Mais.

Colombine
Mais il vous faut un mari pour toute l'année, et ces messieurs-là ne servent que par quartier ; encore n'est-ce pas auprès de leurs femmes. (*On sonne du cor*.) J'entends du bruit. Apparemment que voilà l'amant chasseur qui entre en danse.

SCENE VI

Mezzetin, avec une bandoulière de gibier, un grand cor, et traînant un bouc par les cornes ; isabelle, Colombine.

Mezzetin
Mademoiselle, je suis l'écuyer de monsieur le baron de La Dindonnière ; il vous envoie cette bête-là, en attendant qu'il vienne lui-même.

Isabelle, *à part*.
Si le maître est aussi bien fabriqué que l'écuyer, voilà de quoi faire un bel attelage.

Mezzetin
On dit comme ça qu'il doit bientôt chasser sur vos terres. La chasse sera bonne dans ce canton-là ; car je crois que personne n'y a encore chassé.

Colombine
Ma maîtresse est une terre conservée ; j'en réponds, et je suis le garde des plaisirs.

Mezzetin
Dame ! Mon maître est un cadet bien découplé. Vous me voyez… il est encore… quasi mieux fait que moi. (*On sonne du cor*.) Tenez, le voilà.

SCENE VII

Arlequin, en baron de La Dindonnière ; isabelle, Colombine, deux valets de chiens, avec des cors.

Arlequin, *donnant du cor*.
Ho ! Ho ! Gerfaut, Briffaut, Miraut, Marmiteau ! Ho ! Ho ! Ho ! (*À Isabelle*.) Mademoiselle, quand on chasse une jolie bête comme vous, on n'a pas besoin de chiens pour découvrir où vous êtes ; il est aisé de vous suivre à la piste, et le fumet de vos appas porte au nez de plus de cinq cents pas à la ronde. (*Il donne du cor*.)

Isabelle
Monsieur, je n'aime pas qu'on fasse l'amour à son de trompe, et vous faites un peu trop de bruit pour prendre les lièvres au gîte.

Arlequin.

Vous moquez-vous ? Je suis le gentilhomme de France le plus discret ; je sais qu'il faut du mystère en amour, et c'est pour cela que j'ai laissé ma meute dans votre antichambre.

Colombine
Ah ! Mes pauvres meubles ! Vraiment, je m'en vais bien faire sauter tous els chiens par la fenêtre.

Arlequin
Ne t'y frotte pas, m'amie ; ce sont des gaillards qui n'ont aucune considération pour le sexe.

Isabelle
Ah ! Mon dieu, Colombine, le vilain homme !

Arlequin
Vous êtes charmée de ma personne, n'est-ce pas ? (*Il montre un dindon qu'il porte sur le poing*.) Quand j'ai ce compère-là sur le poing, je ne manque guère ma proie. Nous avons dans notre famille le vol des filles et du dindon.

Colombine
Les filles de ce pays-ci ne se prennent pourtant pas avec des poulets d'Inde ; quelquefois avec une fricassée de poulets, donnée à propos, je ne dis pas que non.

Arlequin, *à Isabelle*.
Votre chambrière a de l'esprit : je la retiens pour être mon premier piqueur.

Colombine
Ah ! Monsieur, vous me faites trop d'honneur ; je ne sais pas piquer.

Arlequin
Oh ! Que cela ne te mette pas en peine, on te montrera.

Isabelle
Mais, monsieur, vous ne parlez que de chasse ; est-ce que vous n'avez pas d'autre occupation ?

Arlequin
Oh ! Que si ; j'aime l'étude passionnément ; je me renferme tous les matins dans mon cabinet avec mes chiens et mes chevaux.

Isabelle
La compagnie est savante.

Arlequin
L'après-dinée, je monte ma jument poil d'étourneau, pour brossailler dans la forêt ; et le lendemain, pour être de meilleur matin au bois, je me couche pour l'ordinaire tout botté et éperonné.

Isabelle
Tout botté et éperonné !

Arlequin
Oh ! Que cela ne vous mette pas en peine ; nous ne nous toucherons point : mon lit a vingt-cinq pieds de diamètre, et ce n'est pas trop pour coucher deux personnes et une meute de cinquante chiens courants.

Isabelle
Quoi ! Monsieur, si je vous épouse, tous ces chiens-là coucheront avec moi ?

Arlequin
Oh ! Non, pas tous : j'en choisirai une vingtaine des moins galeux.

Colombine
Je suis votre très humble servante : la nuit, ils pourroient bien prendre ma maîtresse pour une biche, et la dévorer.

Arlequin, *à Colombine*.
Tais-toi ; j'ai bien plus de risques à courir qu'elle. Quand nous serons mariés, elle pourroit bien me changer en cerf comme Actéon ; et mes chiens ne feroient plus qu'un morceau de ma personne. (*On donne du cor ; les chiens viennent sur le théâtre, courant après un sanglier*.)

Colombine
Ah ! Mademoiselle, un sanglier qui est entré ici !
(Elles s'enfuient.)

(La chasse du sanglier fait le divertissement du premier acte.)

Fin du premier acte

ACTE SECOND

SCENE I

Arlequin, Mezzetin.

Cette scène est italienne, et consiste en jeu du théâtre. Les deux fourbes se réjouissent du succès de leur fourberie, et Arlequin se propose de reparoître déguisé en docteur chinois.

SCENE II

Roquillard, Colombine.

Colombine
Eh bien ! Monsieur, n'êtes-vous pas charmé de votre prétendu gendre, monsieur le baron de La Dindonnière ? Par ma foi, il faudroit que vous fussiez fou pour lui donner votre fille ; j'aimerois autant lui faire épouser un chenil tout entier.

Roquillard
Certes, il est mal avenant de sa personne, et j'en ai regret ; car moi et mes ancêtres avons toujours chéri la chasse et les chasseurs. J'ai dans ma bibliothèque plus de cent bois de cerf, rangés par ordre chronologique, avec les relations historiques de la prise d'iceux.

Colombine
Diantre ! Voilà de beaux titres de noblesse, cent bois de cerf dans une famille ! Sans ceux qu'on y a introduits, et dont on n'a pas tenu de registre.

Roquillard
Le malencontreux visage, que ce baron de La Dindonnière ! Encore faut-il à une fille un peu d'accointance, et cet homme-là seroit toujours à brosser les bois.

Colombine
Ce ne seroit pas là le plus mauvais de l'affaire. Tandis qu'un mari court les bois, une femme peut chasser de son côté. Le meilleur gibier n'est pas toujours dans les forêts ; il y a telle bête à Paris que j'aimerois mieux avoir prise que vingt sanglier. C'est un friand morceau pour une femme qu'une hure de caissier bien gras.

Roquillard, *s'adoucissant*.
En sorte donc, Colombine, que cet homme-là n'est point de ton goût ?

Colombine
Non, ma foi ; et toute servante que je suis, je n'en voudrois ni pour or ni pour argent.

Roquillard
Et moi, comment me trouves-tu ? M'aimerois-tu mieux que lui ?

Colombine, *le caressant*.
Mille fois. Vous êtes fleuri, mûr, belle barbe, le cuir doux et bien corroyé. Bon ! Bon ! Il y a bien de la comparaison !

Roquillard
La coquine ! Je l'aime, que j'en suis fou. Bai… bai… baise-moi, friponne.

Colombine
Oui, monsieur, que je vous baise ! Il y a je ne sais combien que vous m'amusez ; vous dites toujours que vous m'épouserez, et vous savez la peine que je prends à vous servir.

Roquillard
Il faut se donner patience ; tu es encore jeune.

Colombine
Une fille, pendant ce temps-là, ne laisse pas de s'user ; c'est comme un carrosse, qui dépérit autant sous la remise qu'à rouler.

Roquillard
Va, va, ma bouchonne, console-toi ; si je ne t'épouse pas, je te laisserai quelque chose en mourant.

Colombine
Dépêchez-vous donc, monsieur ; car j'ai bien de l'impatience de gagner une petite somme d'argent, afin d'avoir le moyen d'être honnête fille jusqu'à la fin de mes jours.

SCENE III

Roquillard, Colombine, Pierrot.

Pierrot
Monsieur, il y a là-dedans un homme qui est habillé comme la porte d'un jeu de paume. Il demande à épouser votre fille ; lui baillerons-nous ?

Roquillard
Doucement, doucement ; ces affaires-là demandent délibération. (*À Colombine*.) C'est apparemment le docteur dont je t'ai parlé.

Pierrot
Dame ! Monsieur, il faut que le mal le presse bien fort ; car il est venu en poste, et il dit qu'il veut se marier de même.

Roquillard
Il ne faut pas prendre la poste pour venir au mariage ; c'est un gîte où l'on arrive toujours assez tôt.

Pierrot
Cela est vrai, et ceux qui vont si vite sont comme ces chevaux fringants, qui n'ont que la première journée dans le ventre.

SCENE IV

(On apporte un cabinet de la Chine, dans lequel est Arlequin, en docteur chinois.)
Arlequin, Roquillard, Colombine.

Arlequin, *à la cantonade*.
Taisez-vous, canaille ignorante et indocile ; je veux me marier, moi ; oui, je veux me marier. Ils n'ont autre chose à me dire : Monsieur le docteur, prenez garde à vous ; vous êtes perdu, si vous faites cette folie-là ; la femme est le précipice de l'homme. Taisez-vous, vous dis-je ; vous êtes des ânes ; vous ne le savez que par expérience, moi je le sais par science : *Quidquid utrique datur, commune locatur*. Je vous le prouve en françois.

La lune est un astre commun ;
Ce qui dépend d'elle est tout un :
La femme dépend de la lune ;
Ergo toute femme est commune.

Je n'ai que faire de vos conseils : *Jacta est alea*. Le dé est sorti du cornet ; il y a long-temps que j'ai fait germer ce mariage sur ma tête.

Sic volo, sic jubeo ; sit pro ratione voluntas.

Roquillard
Monsieur…

Arlequin
Je sais bien que le père est un sot ; mais je lui ai donné ma parole.

Roquillard
Hé ! Monsieur…

Arlequin
Je n'ignore pas que la fille ne soit une fieffée coquette ; mais, dès le lendemain de la noce, je la fais mettre aux Magdelonettes.

Colombine
Monsieur, monsieur…

Arlequin
Je suis persuadé que la suivante est une carogne ; mais je lui donnerai tant de coups d'étrivières…

Roquillard et Colombine
Monsieur, monsieur…

Arlequin, *à Roquillard*.
Ah ! *Si vales, bene est ; ego quidem valeo*. N'êtes-vous pas monsieur Roquillard ?

Roquillard
Oui, monsieur ; il y a plus de soixante ans.

Arlequin
S'il est ainsi, écoutez-moi, beau-père. Avant que d'entrer en matière, combien avez-vous de filles à me donner ?

Roquillard
Comment donc ! Est-ce qu'il vous faut plusieurs filles pour faire une femme ?

Arlequin
Vous ne savez donc pas que je suis philosophe, orateur, médecin, astrologue, jurisconsulte, géographe, logicien, barbier, cordonnier, apothicaire ? En un mot, je suis *omnis homo*, c'est-à-dire un homme universel.

Colombine
Eh bien ! Monsieur, ne vous fâchez pas ; votre femme sera universelle.

Arlequin
Je sais tout ce qu'on peut savoir dans les sciences et dans les arts : je sais danser, voltiger, pirouetter, cabrioler ; jouer à la paume, au ballon ; lutter, escrimer, pousser d'eston et de taille ; mais où j'excelle le plus, c'est en musique et en machine de théâtre.

Colombine
Quoi ! Monsieur le docteur, vous savez aussi la musique ?

Arlequin
Bon ! Je compose des opéra, il y a plus de cinquante ans : c'est moi qui ai fait le carillon de la Samaritaine. Je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma science.

SCENE V

(Le cabinet de la Chine s'ouvre ; on en voit sortir la Rhétorique et une grosse pagode.)
Arlequin, Roquillard, Colombine, la Rhétorique, Mezzetin, en pagode.

Roquillard
Diable ! Voilà qui est joli ! Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ?

Arlequin
Cela, monsieur ? C'est la Rhétorique chantante.

Roquillard
Faites-la un peu voir ; je serais bien aise de l'entendre.

Arlequin
Venez-çà, madame la Rhétorique : dites-nous qui est-ce qui persuade davantage en amour.

La Rhétorique *chante.*
Par mes discours doux et flatteurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle.
Mais, à parler de bonne foi,
L'argent, pour réduire une belle,
Est encor plus puissant que moi.

Arlequin
Air : De mon pot, je vous en réponds.
Voulez-vous, en moins d'un jour,
Être heureux en amour ?
Laissez les fleurs de rhétorique ;
Le chemin en seroit trop long :
Avec l'or, je vous en réponds ;
Mais sans cela, non, non.
Dites-nous à présent où va coucher un mari, dans le zodiaque, la première nuit de ses noces ?

La Rhétorique *chante.*
Le soleil vagabond jamais ne se repose ;
Il va toujours de maison en maison/
Que de maris feroient la même chose,
S'il leur étoit permis de changer de prison !
Mais d'un mari la demeure est certaine ;
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille ou qu'il vienne,
Son ascendant
Toujours l'entraîne
Loger au croissant.

Arlequin
Air : De mon pot, je vous en réponds.
Il va coucher tout de go
Au signe du Virgo :
Mais dans la seconde journée,
Le capricorne est sa maison.
De cela, je vous en réponds ;
Mais du Virgo, non, non.

Roquillard
Qu'est-ce que signifie cette figure là-bas ?

Arlequin
C'est une pagode.

Roquillard
Une pagode ! Qu'est-ce que c'est qu'une pagode ?

Arlequin
Une pagode est… une pagode. Que diable voulez-vous que je vous dise ?

Roquillard
Mais à quoi est-elle propre ? Sait-elle faire quelque chose ?

Arlequin
Elle chante aussi. Je vais vous la faire venir.

Mezzetin, *en pagode, chante.*
Je viens exprès du Congo, ho, ho, ho !
Pour boire à tirelarigot
Du vin de Normandie ;
Car dans ce temps-ci, hi, hi, hi !
Rouen vaut mieux que Tessy.
Quoique Paris soit charmant, han, han, han !
J'en partirois à l'instant,
Si l'on vendoit les filles,
Par faute de raison, hin, hin, hin !
Aussi cher que le vin.
(On remporte Mezzetin.)

SCENE VI

Arlequin, Roquillard, Colombine.

Roquillard
Voilà qui est admirable ! Et qu'est-ce que signifient toutes ces différentes figures-là ?

Arlequin
C'est la Rhétorique dansante. Je vais vous la faire danser avec toute sa suite.
(La Rhétorique dansante, figurée par Pasquariel, accompagnée de quatre sauteurs, fait un ballet de postures ; ce qui forme le divertissement du second acte.)

ACTE TROISIEME

SCENE I

Isabelle, Colombine.

Colombine
Je vous dis encore une fois, mademoiselle, que vous ne sauriez mieux faire, et qu'il faut nous en tenir à notre comédien italien.

Isabelle
Je crois que tu as raison. Je me sens toutes les dispositions à devenir bonne comédienne : j'ai l'esprit à toute main ; je serai prude, quand je voudrai, coquette quand il me plaira, fière avec les bourgeois, traitable avec l'homme de qualité ; enfin, il y aura bien du malheur si je ne contente le public.

Colombine
Oh ! Le public est un compère qui n'est pas aisé à chausser : on ne sait pas comment faire aujourd'hui pour gagner sa bienveillance. Je sais bien qu'une jolie personne comme vous a plus de facilité qu'une autre à faire valoir les talents du théâtre.

Isabelle
Je crois que je me tirerai d'affaire dans ce pays-là. Je parois une fois davantage aux chandelles ; j'ai du teint, de l'enjouement ; je n'ai qu'un défaut pour le théâtre, c'est que je n'ai point de mémoire. Par exemple, Colombine, si j'aimois un homme aujourd'hui, je crois que je ne m'en souviendrois pas demain.

Colombine
La plupart des femmes sont comme vous : mais ce défaut de mémoire est une marque de leur jugement ; car les hommes d'à présent ne méritent pas qu'on les aime plus de vingt-quatre heures. Mais Octave va venir ; je vais me retirer. N'aurez-vous point peur de rester seule avec lui ?

Isabelle
Bon ! Bon ! Tu te mocques, Colombine. Est-ce que je suis un enfant ? A l'âge que j'ai, on ne craint plus rien.

Colombine
Je suis aussi âgée que vous, et un tête-à-tête ne laisse pas quelquefois de me faire trembler. Un jeune homme veut vous persuader qu'il vous aime ; il se jette à vos genoux, il vous prend les mains. Quand

une fille a les mains prises, elle ne sauroit bien se revancher.

Isabelle
D'accord, Colombine ; mais on peut crier.

Colombine
Et si le jeune homme vous ferme la bouche d'un baiser, où en êtes-vous ? Enfin, vous voulez bien ou courir les risques ; je m'en lave les mains.

Isabelle
Que veux-tu ? Puisque je suis destinée à être comédienne, il faut bien que je m'agueririsse à faire toutes sortes de personnages.

SCENE II

Isabelle, Octave.

Octave
Enfin, charmante Isabelle, me voilà seul avec vous, et je puis en liberté… (*Il l'embrasse*.)

Isabelle
Oh ! Monsieur, point de liberté, s'il vous plaît. Comment ! Vous débutez par où les autres finissent.

Octave
C'est le privilège de notre profession, mademoiselle ; et la liberté du geste est la plus belle partie du comédien.

Isabelle
Une fille n'est donc pas en sûreté avec vous autres messieurs ?

Octave
Ne craigniez rien, belle Isabelle ; nous n'avons que l'extérieur de dangereux : notre science se borne à ébranler les cœurs, d'autres les emportent ; et tel ne dit mot dans une loge, qui a tout le profit d'une tendresse que l'acteur s'efforce d'émouvoir.

Isabelle
Quand un comédien est fait comme vous, il a souvent la meilleure part dans la tendresse qu'il inspire.

Octave
Que je serois heureux, si vous aviez de pareils sentiments pour moi ! Et que votre cœur…

Isabelle
Mon cœur… Oh ! Mon cœur ne va pas si vite que vos paroles : je ne vous aime pas encore tout-à-fait ; mais je sens bien que je ne vous hais pas.

Octave
Je suis le plus fortuné de tous els hommes. Mais pour gage de votre bonne volonté, il faut que vous me donniez votre main.

Isabelle
Ma main ? Oh ! Monsieur, je n'ai pas le geste si libre que vous.

Octave
Vous ne voulez pas m'accorder cette faveur ?... Ah ! Où suis-je ?... Une vapeur me ferme les yeux ! Je n'en puis plus !
(Il se laisse aller dans les bras d'Isabelle.)

Isabelle
O ciel ! Quelqu'un ! Colombine, au secours !

SCENE III

Isabelle, Octave, Colombine.

Colombine
Comme vous criez ! Il faut que ce jeune homme soit plus dangereux que vous ne pensiez.

Isabelle
Ah ! Colombine, il n'en peut plus ; il s'est évabnoui dans mes bras !

Colombine
Un garçon qui s'évanouit dans les bras d'une fille ! Diantre ! Il court bien de ces maladies-là cette année.

Isabelle
Ah ! Colombine, que veux-tu que j'en fasse ? Il va me demeurer dans les mains.

Colombine
Je vais chercher de quoi le faire revenir. Tenez-le toujours bien fort.

SCENE IV

Isabelle, Octave.

Isabelle, *pleurant.*
Je crois qu'il est mort.

Octave
Pas encore tout-à-fait ; mais je mourrai bientôt, si vous ne me donnez votre main à baiser.
Isabelle
Colombine dit que quand une fille a les mains prises, elle ne sauroit plus se revancher.

Octave
Vous ne le voulez pas ? Ah ! Je n'en puis plus !... Je rends le dernier soupir !... Je suis mort.
(Il retombe.)

Isabelle
Colombine ! Colombine !

SCENE V

Isabelle, Octave, Colombine.

Colombine
Ouais ! Le mal est bien opiniâtre !

Isabelle
Ah ! Que je suis malheureuse ! Il étoit revenu.

Colombine
Eh bien ?

Isabelle
Il m'a demandé ma main à baiser.

Colombine
Eh bien ?

Isabelle
Je n'ai pas voulu la lui donner.

Colombine
Eh bien ?
Isabelle
Le voilà retombé.

Colombine
Tant pis. Dans ces maux-là, les rechutes fréquentes sont dangereuses. Il ne faut pourtant pas laisser mourir un homme pour une bagatelle. (*À Isabelle*.) Cà, votre main. (*À Octave*.) Cà, votre bouche. Cela ne vaut-il pas mieux que de l'eau de la reine d'Hongrie ? (*On entend un hautbois*.) Sauvez-vous ; voilà le major qui vient.

SCENE VI

Roquillard, Isabelle, Colombine, Mezzetin, en grivois, suivi de plusieurs hautbois qui jouent une marche.

Mezzetin
De la joie, de la joie, morbleu ! Vive la guerre ! (*À Isabelle*.) Bonjour, la belle ; n'êtes-vous pas la fille de notre hôte monsieur Roquillard ?

Roquillard
Oui, monsieur ; c'est ma fille, et je suis le maître.

Mezzetin, *allant sur lui*.
Toi, le maître ? Par la mort ! Il faut que je t'assomme.

Colombine
Ce n'est point ici une hôtellerie, monsieur.

Mezzetin
Mon capitaine, le major de Bagnolet, va venir vous épouser par étape ; et moi je prends déjà cette fille-là pour mon ustensile.

Colombine
Il n'est pas dégoûté. Un ustensile comme moi n'est pas à l'usage d'un grivois.

Mezzetin, *chante*.
Dans le combat, je suis un diable ; mon nom de guerre est La Fureur :
Mais chez un hôte un peu traitable,
Je suis par ma bonté surnommé La Douceur ;
Pourvu qu'il me laisse égorger sa volaille.
Vider sa futaille,
Emporter son manteau,
Je suis doux comme un agneau.
Lorsque mon hôte est raisonnable,
Je ne cherche que son profit ;
Si je passe la nuit à table,
C'est pour ne point user ni ses draps ni son lit :
Pourvu qu'il me donne pour mon ustensile
Sa femme, sa fille,
Sa servante Isabeau,
Je suis doux comme un agneau.

Mais j'entends nos équipages.

SCENE VII

Arlequin, en capitaine, avec une jambe de bois ; Isabelle, Roquillard, Colombine.

Arlequin
Ne soyez point surprise, mademoiselle, de voir un amant démantelé ; la mousqueterie de vos yeux estropie les libertés les plus libres, et devant vous les cœurs les plus fiers ne marchent qu'en béquilles.

Isabelle
Je ne croyois pas, monsieur, que mes yeux fissent des effets si terribles ; et si vous n'aviez jamais été exposé qu'à leurs coups, vous marcheriez plus droit que vous ne faites.

Arlequin
J'avoue, mademoiselle, qu'il y a quelque chose à refaire à mon attitude ; mais quand on a été comme moi soixante ans exposé aux périls de Mars, on est bien heureux de n'avoir qu'une jambe de bois.

Roquillard
De pareilles incommodités sont lettres-patentes de noblesse ; et tout le chagrin que j'ai, c'est de n'avoir pas laissé quelque jambe ou quelque bras à l'arrière-ban.

Arlequin
Vous étiez là, beau-père, dans un corps dont les membres ne courent pas grand risque, et où le vivandier a plus de pratique que le chirurgien. Mais vous n'aurez pas plus tôt fait trente ou quarante campagnes dans mon régiment, qu'il ne vous restera pas une seule dent dans la bouche.

Roquillard
Il me semble aussi qu'il y a quelque chose à redire à vos yeux.

Arlequin
Oh ! Ce n'est rien ; c'est qu'au dernier siège il me tomba dans la prunelle gauche une bombe.

Roquillard
Une bombe !

Arlequin
Et cela a un peu dérangé l'économie du nerf optique. Mais quoique je n'en voie goutte, je ne laisse pas de m'en servir fort utilement.

Isabelle
Utilement ! Et à quel usage ?

Arlequin
Je m'en sers pour lire les mémoires de mes créanciers ; et aussitôt lus, aussitôt payés.

Isabelle
Vous étiez donc à Namur ?

Arlequin
Si j'y étois ? Oui, par la sambleu ! J'y étois ; j'en suis encore tout crotté.

Isabelle
Et en quelle qualité, monsieur, serviez-vous dans l'armée ?

Arlequin
Moi, servir ! Hé ! Pour qui me prenez-vous donc ? Je commandois en chef le détachement des brouettes qui enlevoient les boues du camp.

Isabelle
Vous aviez là, monsieur, un commandement digne de vos mérites.

Arlequin
Trop heureux, mademoiselle, si, avec la brouette de mon amour, je pouvois enlever la crotte de votre indifférence, et vous épouser à la tête de ma compagnie !

Isabelle
Franchement, monsieur le major, je voudrois bien épouser un homme tout entier.

Arlequin
Que dites-vous, la majoresse de ma minorité ?

Roquillard, *lui frappant sur l'épaule*.
Elle a raison ; il lui faut un homme tout entier : un homme n'est déjà pas trop pour une femme, il n'en faut rien supprimer. (*À part*.) Je ne veux pas la lui donner, moi.

Arlequin, *allant fièrement sur Roquillard*.
Parlez, parlez donc, barbe de chat ; avez-vous jamais été tué ? Savez-vous que quand un homme comme

vous refuse sa fille à un homme comme moi, j'assiège la fille en forme comme une place de guerre ? Vous allez voir.
(Des soldats de la suite du major entourent Roquillard, en lui présentant de tous côtés la pointe de la hallebarde ; et pendant ce temps Arlequin emmène Isabelle. Les soldats et Roquillard forment une danse, qui sert de divertissement pour le troisième acte.)

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME

SCENE I

Octave, Colombine.

Colombine
Tout alloit le mieux du monde ; vous auriez épousé Isabelle aujourd'hui, sans cet impertinent de comédien françois qui vient d'arriver, et dont Roquillard s'est coiffé.

Octave
Est-il possible ?

Colombine
Dame ! Ces messieurs-là plaisent à l'ouverture du livre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'il suspendra son choix jusqu'à ce qu'il vous ait entendu sur la prééminence de vos conditions.

Octave
Comment veux-tu que je lui fasse entendre mes raisons ? Il ne sait pas l'italien ; et, comme tu vois, je parle assez mal françois.

Colombine
Si vous voulez, je parlerai pour vous ; et dans la dispute une femme vaut toujours mieux qu'un homme. J'ai servi autrefois un comédien italien, et j'en sais assez le fort et le foible.

Octave
Ah ! Ma pauvre Colombine ? Il n'y a rien que tu ne doives attendre de moi, si, par ton moyen, j'épouse Isabelle.

Colombine
Allez, ne vous mettez pas en peine ; je vais tout préparer pour vous servir.
(Il y a ici plusieurs scènes italiennes.)

SCENE II

(L'orchestre joue une marche, et l'on voit entrer deux troupes de comédiens : l'une comique, à la tête de laquelle est Colombine ; et l'autre héroïque, ayant à sa tête un comédien françois, habillé à la romaine. Ce rôle est joué par Arlequin.)
Tous les acteurs de la pièce ; Colombine, le Comédien françois ; le Parterre, figuré par Mezzetin, qui survient.

Colombine
Vous voyez devant vous Octave, fidèle de nom, Vénitien d'extraction, amoureux de profession, et acteur sérieux de la troupe risible des comédiens italiens.

Le Comédien françois.
Halte là ; je m'oppose à ces qualités : dites bande de comédiens italiens, et non pas troupe ; c'est un titre qui n'appartient qu'aux comédiens françois. Vous êtes encore de plaisants Bohémiens.

Colombine
On voit bien que vous vous ressentez toujours de la fierté romaine ; vous aimez les titres ; et, si l'on n'y tient la main, vous vous mettrez de pair avec les mouleurs de bois, et vous prendrez dans vos affiches la qualité de conseillers du roi.

Un Portier, *à Roquillard*.
Monsieur, il y a là-bas un gros homme qui fait le diable à quatre pour entrer ; il dit qu'il s'appelle le Parterre.

Le Comédien françois
Malepeste ! Il faut lui ouvrir la porte à deux battants ; c'est notre père nourricier. Qu'il entre, en payant, s'entend.

Le Parterre, *habillé de diverses façons, ayant plusieurs têtes, un grand sifflet à son côté et d'autres à sa ceinture, prend Roquillard par le bras et le jette par terre*.
A bas ! Coquin.

Roquillard
Le Parterre a le ton impératif.

Le Parterre, *à Roquillard*.
Qui vous fait si téméraire, mon ami, d'usurper ma juridiction ? Ne savez-vous pas que je suis seul juge naturel, et en dernier ressort, des comédiens et des comédies ? Voilà avec quoi je prononce mes arrêts.
(Il donne des coups de sifflet.)

Le Comédien françois, *déclamant.*
Prends un siège, Parterre, prends, et sur toute chose[531]
N'écoute point la brigue en jugeant notre cause
Prête, sans nous troubler, l'oreille à nos discours ;
D'aucun coup de sifflet n'en interrompe le cours.
(On apporte un fauteuil au Parterre.)

Le Parterre, *repoussant le fauteuil*.
Tu te moques, mon ami, le Parterre ne s'assied point. Je ne suis pas un juge à l'ordinaire ; et de peur de m'endormir à l'audience, j'écoute debout.

Colombine
Le style impérial, l'attitude romaine et le clinquant héroïque de ce déclamateur pourroient m'alarmer, si je parlois devant un juge moins éclairé que son excellence monseigneur le Parterre.

Le Parterre
Ils ont beau faire, ils n'en sont pas quittes à meilleur marché que les François : mes instruments à vent vont toujours leur train.

Colombine
Non, ce n'est point la flatterie qui me dénoue la langue ; je rends seulement les hommages dus à ce souverain plénipotentiaire : c'est l'éperon des auteurs, le frein des comédiens, le contrôleur des bancs du théâtre, l'inspecteur et le curieux examinateur des hautes et basses loges, et de tout ce qui se passe en icelles ; en un mot, c'est un juge incorruptible, qui, bien loin de prendre de l'argent pour juger, commence par en donner à la porte de l'audience.

Le Parterre
Hélas ! Je n'ai pas seulement mes buvettes franches ; demandez-le plutôt à la limonadière.

Colombine
Néron, empereur et comédien italien, fait assez voir la prééminence dont il est question. Tout le monde sait qu'il courut la Grèce dans une de nos troupes, et l'histoire ne fait point mention qu'il ait jamais monté sur le théâtre du faubourg Saint-Germain.

Le Comédien françois.
Néron ? Voilà encore un plaisant farceur ! Nous ne l'aurions jamais reçu dans notre troupe. Il étoit trop cruel, et on n'est pas accoutumé à trouver de la cruauté sur nos théâtres.

Le Parterre
Si ce n'est à l'Opéra.

Colombine
En effet, pour donner à l'univers un comédien italien, il faut que la nature fasse des efforts extraordinaires. Un bon Arlequin est *naturae laborantis opus* ; elle fait sur lui un épanchement de tous ses trésors ; à peine a-t-elle assez d'esprit pour animer son ouvragé. Mais pour des comédiens françois, la nature les fait

[531] Ce vers a une syllabe de trop.

en dormant : elle les forme de la même pâte que els perroquets, qui ne disent que ce qu'on leur apprend par cœur : a lieu qu'un Italien tire tout de son propre fonds, n'emprunte l'esprit de personnes pour parler ; semblable à ces rossignols éloquents qui varient leurs ramages suivant leurs différents caprices.

Le Comédien françois
Vous des rossignols ? Ma foi ! Vous n'êtes tout au plus que des merles, que le Parterre prend soin de siffler tous els jours.

Le Parterre
Cela n'est pas vrai. Les Italiens me donnent le mardi et le vendredi pour me reposer ; mais chez les François, je n'ai pas un jour pour reprendre mon haleine.

Colombine
Si l'on regarde l'intérêt, qui est le seul point de vue dans les mariages d'aujourd'hui, un comédien italien l'emportera toujours sur un François. Il fait moins de dépense en habits ; sa part est plus grosse ; et il ne faut quelquefois qu'une médiocre comédie pour faire rouler toute l'année un comédien italien.

Le Comédien françois
Je le crois bien : il est aisé de rouler, quand on n'a qu'une moitié de carrosse à entretenir.

Colombine
Nos équipages seroient aussi superbes que els vôtres, si nous voulions faire des exactions sur le public, et mettre, comme vous, nos premières représentations au double.

Le Comédien françois
Est-ce qu'un bourgeois doit plaindre trente sous, pour être logé pendant deux heures dans l'hôtel le plus magnifique et le plus doré qui soit à Paris ?

Colombine
Hé ! Ne vantez pas tant les magnificences de votre hôtel : votre théâtre environné d'une grille de fer ressemble plutôt à une prison qu'à un lieu de plaisir. Est-ce pour la sureté des jeunes gens, qui sortent de la Cornemuse ou de chez Rousseau, et pour les empêcher de se jeter dans le parterre, que vous mettez des garde-fous devant eux ? Les Italiens donnent un champ libre sur la scène à tout le monde ; l'officier vient jusque sur le bord du théâtre étaler impunément aux yeux du marchand la dorure qu'il lui doit encore ; l'enfant de famille sur les frontières de l'orchestre fait la moue à l'usurier, qui ne sauroit lui demander ni le principal, ni les intérêts ; le fils, mêlé avec les acteurs, rit de voir son père avaricieux faire le pied-de-grue dans le parterre, pour lui laisser quinze sous de plus après sa mort. Enfin, le théâtre italien est le centre de la liberté, la source de la joie, l'asile des chagrins domestiques ; et quand on voit un homme à l'hôtel de Bourgogne, on peut dire qu'il a laissé tout son chagrin chez lui, pourvu qu'il y ait laissé sa femme.

Le Parterre
J'en connois qui laissent quelquefois leurs femmes seules au logis, et qui les retrouvent ici en fort bonne compagnie.

Colombine
Le tout mûrement considéré, je conclu qu'un comédien italien est préférable, par toutes sortes de raisons, à un comédiens françois.

Le Comédien françois
Je déclame pour messire Titus de la Discorde, comédien d'heureuse mémoire, chevalier, seigneur du Cid, baron de Bérénice, Phèdre, etc.
(L'acteur débite cette tirade ad libitum.)

Le Parterre
Voilà de belles qualités ; mais par malheur elles ne paroissent qu'aux chandelles, et s'en vont en fumée aussitôt qu'elles sont éteintes.

Le Comédien françois
Qu'est-ce qu'un comédien italien ? Un oiseau de passage, un étourneau qui vient s'engraisser en France ; un vagabond sans feu ni lieu, et sans parents.

Colombine
Sans parents ? Rayez cela de vos papiers. Il n'y a point de comédien italien qui n'ait fait des alliances dans tous les quartiers de Paris.

Le Comédien françois
Ces alliances-là ne lui donnent pas le droit de bourgeoisie : il faut avoir, comme les François, pignon sur rue, un hôtel magnifique, bâti de leurs deniers, ou de ceux qu'ils ont empruntés. Peut-on faire quelque parallèle entre le mérité d'un comédien françois si celui d'un comédien italien ? Le premier est le maitre des passions ; c'est le balancier qui fait mouvoir tous les ressorts de l'ame ; c'est un vieux fiacre routiné, qui tient à la main les rênes des passions : tantôt, faisant claquer son fouet, il excite le trouble et la terreur :
Paroissez, Navarrois, Maures, et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants.

Veut-il inspirer la pitié ; il arrête sur le cul ses rosses fatiguées :
N'allons pas plus avant ; demeurons, chère Oenone ;
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Voilà ce qui s'appelle retourner un cœur comme une omelette ; et pour faire naître tant de différents mouvements dans l'ame des auditeurs, il faut qu'un comédien françois soit un Protée, qui change de face à tout moment, et qu'il ait l'art de peindre toutes les passions sur son visage.

Colombine
Je ne sais quelle couleur les passions prennent sur le visage de vos comédiens ; mais sur celui de vos comédiennes, elles sont toutes peintes en rouge.

Le Comédien françois
Quoe clum ita sint, je conclu que Roquillard est un sot, s'il ne marie sa fille à la Discorde. En la donnant à un comédien italien, il lui donne tout au plus un homme. Arlequine st toujours Arlequin ; le Docteur est toujours le Docteur : au lieu qu'un comédien françois est un mari en plusieurs hommes ; tantôt homme de robe et tantôt homme de guerre, aujourd'hui César et demain Mascarille. Ah ! Que c'est un grand plaisir pour une femme de tâter un peu de tout, et de pouvoir mettre un mari à toutes sauces ! *Finis coronat opus*.

Le Parterre, *prononçant son jugement*.
Pour reconnoître en quelque façon le désintéressement de la troupe italienne, qui ne m'a jamais fait payer que quinze sous, et qui m'a donné la comédie gratis à la prise de Namur, j'ordonne qu'Octave épousera Isabelle.

Le Comédien françois, *arrachant ses plumes*.
O tempora ! Ô mores ! J'appelle de ce jugement-là aux loges.

Le Parterre
Mes jugements sont sans appel.

Fin des Chinois.

La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc

(Parodie, 1703)

Nicolas Barbier

Représentée à Lion par la troupe Italienne dans la Sale de l'Opera en Belle-cour,
le 13 Juillet Mil sept cens trois.

Édition : *La Vangeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du Grand-Turc*, comédie, avec la parodie de l'Opéra de Tancrède, Chez Ibrahim-Bex, Constantinople.

1072

PROLOGUE

Léandre, Arlequin vêtu en Officier.

Léandre
Non mon ami, je ne sçaurois m'arrêter : laisse-moi aller je te prie.

Arlequin
Mais qu'elle affaire si pressante as-tu donc que tu ne puisse differer d'un quart d'heure ? Parbleu l'on ne sçauroit te voir ; il y a un siécle que nous n'avons bû ensemble, veux tu que nous fassions tirer Chopine chez Bouquet.

Léandre
Non je te remercie, je ne boy jamais de Chopines.

Arlequin
Ah ! C'est que cela te dérangeroit ; c'est un petit air de distinction !

Léandre
Non je t'assure ce n'est point par un air de distinction, mais c'est que je ne trouve rien de si ridicule que cette maudite habitude de boire à tous les quarts d'heure, & de passer les journées entieres à courir de Cabaret en Cabaret. Pour moi cet exercice-là ne me convient nullement, & de peur de m'y accoûtumer, j'en évite les occasions autant que je puis.

Arlequin
Mais où vas-tu donc si vîte ?

Léandre
Je vais à la Comedie Italienne voir une piece nouvelle qu'on y joye aujourd'huy.

Arlequin
Hé que Diable veux-tu aller faire à la Comedie Italienne ? Est-il possible qu'un homme d'esprit puisse s'amuser à écouter les pauvretez qu'on y débite ? Pour moy je m'y ennuie à la mort ; & toutes les fois que j'en sors, je fais serment de n'y plus remettre les pieds.

Léandre
Mais puisque tu t'y ennuies tant, d'où vient donc qu'on t'y voit tous les jours ?

Arlequin
Il est vray que je n'ay pas encor manqué une Représentation, mais je n'y vais… que pour dire que j'y ay été, & pour figurer avec un nombre d'honnêtes gens qui s'en font un plaisir, mais ma foy c'est bien peu de chose. J'avois oui parler de ce *Phénix*, de cet *Empereur dans la Lune*, & de toutes ces autres Pieces dont on fait tant de cas, comme des plus belles choses du Monde : helas quelle pitié qu'est-ce que tout cela ? Point de suite, point de sel, hé si ?

Léandre
C'est bien à toi de juger de ces choses là : Comme si tu étois capable de faire la difference de ce qui est bon d'avec ce qui ne l'est pas.

Arlequin
Hé morbleu pourquoi ne veux-tu pas que je sois capable d'en juger ?

Léandre
Ecoute. Tu sçais qu'il n'est rien au monde de si mauvais où l'on ne puisse trouver quelque chose de passable : dis-moy ce que tu trouverois à peu prés de ton goust chez les Italiens.

Arlequin
Mais… quoique leurs Pieces ne valent rien ils ne laissent pas d'avoir quelquefois par-cy par-là des petites rencontres assez jolies & assez spirituelles : comme par exemple quand Scaramouche donne des coups de sangle, quand Arlequin dit, *hà hài*, quand il dit… *du fromage*, qu'y a-t-il encor… ah quand il prend quelqu'un par le nés ! Voilà qui est joly cela, & c'est ce que je trouve de mon goût ; hé bien suis-je capable d'en juger ?

Léandre
Fort bien.

Arlequin
Tout le reste à mon avis ne vaut pas le Diable : que semble ce PIERROT avec un habit de laîne, un habit de soye ou de drap ne seroit-il pas plus honnête ? Quel entêtement pour cet Acteur, de vouloir qu'il soit naturel ! Pour moi je ne l'aime pas, il n'y a point de raisonnement en tout ce qu'il dit, & je ne sçaurois rire de ses naïvetez : qu'est-ce que c'est que toutes ces *Parodies*, ces *Plaidoyers* ? Tout cela est si froid & si mal écrit que quand je vois commencer ces forces de Scenes, je voudrois être dehors.

Léandre
Il est vrai que ces Scenes sont fort mal écrites, pauvre esprit !

Arlequin
Oui elles le sont, & une marque de cela, c'est que pendant tout le temps qu'elles durent, on est là… à écouter, l'on n'entend pas voler une mouche dans le Parterre, & personne ne rit. Pour moy je ne sçavois rester en place quand je suis à la Comedie ; il faut que

j'aille inçessamment de côté & d'autre, demander à l'un du Tabac à l'autre des nouvelles ; ou bien je m'occupe à faire la pirouette pour voir les Dames qui sont dans les Loges, ou à jazer avec ceux qui sont auprés de moi ; c'est pourquoi je veux des Comedies qui me fassent rire d'un bout à l'autre, sans qu'il soit besoin d'être attentif à ce qu'on dit, ni même de regarder les Acteurs.

Léandre
Assurément tu es d'un goût tout particulier : tu n'es pourtant pas le seul qui raisonne si juste sur la Comedie Italienne ; j'y vois tous les jours de certains esprits forts qui croiroient faire tort à leur reputation s'ils avoient seulement desseré les dents & s'ils n'avoient crié vingt fois : quelle pauvreté ! Dans tous les meilleurs endroits d'une piece ; & qui cependant à la moindre apparence d'une sottise, & à la moindre équivoque, font des éclats de rire capables d'étourdir ceux qui sont auprés d'eux.

Arlequin
Mais dis-moi, je te prie, qu'est-ce que c'est que cette piece nouvelle que tu vas voir jouer.

Léandre
C'est une Comedie intitulée *La Vangeance de Colombine avec la Parodie de Tancrede*.

Arlequin
N'est-ce pas cette piece qu'on attend depuis si longtemps ? Comment Diable on dit qu'on y joue toute la Ville.

Léandre
Je l'ay lû deux ou trois fois & je l'y ai vû que des caracteres generaux que je ne crois pas que qui que ce soi : veuille prendre ouvertement pour son compte.

Arlequin
Crois-tu quelle reüsisse ?

Léandre
Je ne t'en dirai rien, tu sçais que c'est au Parterre d'en décider.

Arlequin
J'ai envie d'y aller avec toi pour en dire mon avis.

Léandre
Je ne te le conseille pas, tu n'y trouveras rien de ton goût, tu t'y ennuieras.

Arlequin
Et pourquoi ?

Léandre
C'est qu'il n'y aura ni polissonneries, ni coups de baton, ni coups de sangle.

Arlequin
Hé bien en tout cas j'y dormirai ; à moins que les éclats de rire ou le bruit des sifflets ne me tiennent éveillé.

Léandre
Puisque tu veux absolument y venir, faits-moi un plaisir.

Arlequin
Quel plaisir ?

Léandre
Celui qui a fait cette Comedie est de mes amis ; & je serai bien aise quelle reusisse ; je te prie siffle-là de toute ta force.

Arlequin
Comment l'Auteur de cette piece est de tes amis & tu veux que je siffle, ah ah ! Tu te mocque.

Léandre
Non je parle serieusement. C'est que tous ceux qui te connoissent sont persuadez que tu n'aplaudis jamais qu'à des pauvretez ; & si par hazard tu venois sans y penser à donner ton approbation à cette piece, cela seroit capable d'en donner une mauvaise idée, & de la faire tomber.

Arlequin
Oh parbleu s'il ne tient qu'à cela tu verras beau jeu ; je vais faire un bruit de tous les Diables : le premier siffleur que tu entendras, tu n'as qu'à dire que c'est moi.

ACTE PREMIER

SCENE I

Scaramouche, Pierrot.

Ils sont tous deux vétus à la Turque. Pierrot porte sur son dos une Hotte : Scaramouche veut l'instruire de ce qu'il doit dire à Arlequin en lui rendant le paquet dont on les a chargez : Pierrot dit qu'il aura de la peine à retenir tout ce qu'il lui dit & fait un galimathias, Scaramouche lui conseille de faire le muet de peur qu'en voulant parler il ne découvre le mistére de leur Embassade. Pierrot dit qu'il ne sçait pas faire le muet ; Scaramouche l'instruit, & lui dit que au cas qu'Arlequin l'interroge il n'aura qu'à faire signe avec la main devant sa bouche : Ils apperçoivent Arlequin qui sort de son logis, & ils font les empressés comme s'ils cherchoient quelqu'un : Cette Scene se fait de Caprice.

SCENE II

Arlequin, Pierrot, Scaramouche.

Arlequin *il tombe en sortant.*
Peste soit des orniéres & de ceux qui les laissent là : hé que Diable pourquoy ne fait-on pas repaver les ruës ? L'on ne sçauroit tomber sans donner du nés au terre & sans se mettre au hazard de se casser le cou : Oui je croi qu'on a fait celle la tout exprés devant ma porte, pour me faire estropier les soir quand je me retire. Mais qui sont ces gens-là qui me regardent si attentivement. Serviteur Messieurs Serviteur.

Scaramouche *après plusieurs Cérémonies que Pierrot tâche d'imiter, & ausquelles Arlequin répond.*
Monsieur enseignez-nous, s'il vous plaît, où loge un nominé Monsieur Arlequin.

Arlequin
Que lui voulez-vous Messieurs ?

Scaramouche
Nous voulons sçavoir où il loge, parce que nous avons quelque chose à lui donner.

Pierrot *bas à Scaramouche.*
Faut-il que je commence à ne dire mot ?

Scaramouche
Tai toi Cheval de Carrosse.

Arlequin
Vous voulez sçavoir où il loge, & vous avez quelque chose à lui donner.

Scaramouche
Ouy Monsieur, & quelque chose qui est de la derniere conséquence.

Arlequin
Et bien Messieurs, C'est moi qui suis Arlequin.

Scaramouche *faisant l'étonné.*
C'est vous ? Oui… à peu prés… C'est lui même, le voilà… parlez un peu pour voir.

Arlequin
Et bien mon ami.

Scaramouche
Toussés… *Il tousse* ; Crachés… *il crache*, Marchés… *Il marche.* Pleurés… *Il pleure.* Riés… *Il rit.* Regardez-moi, *il le regarde, tout cela se fait à la maniére d'Arlequin.*

Arlequin
N'y a-t'il plus rien à faire ?

Scaramouche
Chantez… *Arlequin chante.*

Arlequin
Me ferez-vous encor long-temps faire l'exercice ?

Scaramouche
Oui, Monsieur, c'est bien vous-même ; voilà toutes les marques qu'on nous a donnés pour vous connêtre.

Arlequin
Comment ? On vous a dit que vous me connétriés à tout ce que je viens de faire ?

Scaramouche
Monsieur, on vous a dépeint si juste qu'il n'y manque rien, votre habillement, vos manieres, jusqu'à vôtre son de voix.

Arlequin
Apparemment Messieurs il n'y a pas long-temps que vous êtes en cette Ville ?

Scaramouche
Monsieur nous ne faisons que d'arriver, & justement vous êtes le premier à qui nous avons parlé.

Arlequin
Cela est fort heureux pour vous, car si vous y aviez resté seulement un jour, vous auriez couru risque de vous tromper presque à tous ceux que vous auriez vus.

Scaramouche
Et pourquoi cela Monsieur ?

Arlequin
C'est que depuis que je suis en ce païs, la mode est venue de s'habiller de toutes couleurs comme moi, tout le monde y affecte ma maniére de parler, de tousser, de cracher, & de regarder, il n'est pas même jusques aux Dames qui le soir à la promenade, ne s'étudient à rire, à pleurer, & à chanter comme moi, de sorte que je n'ay plus que cette marque qui me distingue du commun. *Il tombe sur les genoux & fait un saut sur le derriere*. Pour celui-là personne ne l'attrape ; mais à mon tour ne pourrai-je point sçavoir qui vous êtes.

Scaramouche
Monsieur je suis un Officier du grand Turc envoyé exprés pour vous remettre ce paquet.

Arlequin
Et cette grande pagode qui est là avec vous : qui êtes-vous mon ami ? *Pierrot fait des signes avec la main devant la bouche*. Et bien… qu'est-ce que cela veut dire ?

Pierrot
Ne voyez-vous pas que cela veut dire que je suis muet ?

Arlequin
Comment un muet ? Est-ce qu'en vôtre Païs les muets parlent ?

Scaramouche
Monsieur celui-ci dit quelques paroles de temps en temps, mais il ne sçait ce qu'il dit.

Pierrot
Je ne sçai ce que je dis : ne m'as-tu pas dit qu'il falloit que je fisse le muet ?

Arlequin
Voilà qui est tout-à-fait curieux je n'avois jamais entendu parler un muet.

Scaramouche
C'est qu'en Turquie les Charges de muet s'achêtent, & ceux qui les exercent ne sont obligez de se taire que lors qu'ils sont dans le Serail.

Arlequin
Mais en vertu de quoi le Grand Turc m'envoie-t'il ce paquet ? D'où me connoît-il ; il ne me souvient pas d'avoir jamais rien eu à demêler avec lui.

Scaramouche
Monsieur il y aura aparemment quelque Lettre là dedans qui vous en instruira.

Arlequin
Voïons promptement ce que c'est.

Pierrot
Il tire de la Hotte un Turban vert qui à trois pieds de Diamêtre. Voilà déjà un bonnet, il a peur sans doute que vous ne vous enrhumiez.

Arlequin
Qu'est-ce que c'est que cela ?

Scaramouche
Oh, oh, Monsieur le Turban vert ! Il faut qu'il y aye quelque chose d'extraordinaire en tout ceci.

Arlequin
Que veut donc dire ce Turban vert ?

Scaramouche
Ce qu'il veut dire, Monsieur ? C'est la plus grande marque de distinction dont Sa Hautesse puisse honorer un homme, il n'y a qu'elle, ou quelqu'un de ses parents qui puissent le porter ; & tout autre qui seroit assez hardi pour le toucher seroit brûlé sur le champ.

Arlequin
Voïons voïons ce que contient cette Lettre : *La Lettre a deux ou trois aûnes de longueur & de largeur, Pierrot & Scaramouche la tiennent chacun d'un côté & quand Arlequin à lû le premier mot ils tombent prosternez en tenant toujours la Lettre.*
Arlequin lit. Mon Beau-frère.

Scaramouche
Ah Monseigneur, vous êtes Beau-frère de Sa Hautesse ? Excusez nôtre ignorance, si nous avions eu l'honneur de vous connoître nous nous serions tenus dans le respect qui vous est dû.

Arlequin
Je suis Beau frere du Grand Turc ! Que veulent dire ces gens-là ? Levez-vous, levez-vous ! Le Beau-frere du Grand Turc ! Moi le Beau-frere du Grand Turc ! Cela ne peut pas être : Sa Hautesse a voulu se divertir… cependant on n'envoie pas des gens exprés de Constantinople pour rien. *Il lit*.

MON BEAU-FRERE.
Je vous apprens une nouvelle de laquelle vous serez surpris ; sans doute on le seroit à moins. Quelques-uns de mes Vaisseaux croisants sur la mer noire, firent il y a quelques jours une prise assez considerable sur laquelle on a trouvé une Fille, ou soi disant telle, passablement jolie : j'en suis devenu amoureux aussi tôt que je l'ay vûe, & je n'ay eu ny repos ny trêve que je ne l'aïe fait Grande Sultane. Vous jugez par là que vous êtes mon Beau-Frere : c'est pourquoi la presente reçûe ne faites faute de partir, pour venir prendre possession d'une charge toute neuve de Bacha Beau frere, que j'ai fait faire exprés pour vous, & afin que vous n'en doutiez pas, je vous envoie ci-joint le Turban vert qui est la marque de la dignité à laquelle je veux vous élever : Il est fort propre, & il n'a jamais servi à personne. Adieu Beau-frere, je suis en attendant l'honneur de vous voir

Vôtre très humble & très obeïssant
Serviteur & Beau-Frere.
LE GRAND-TURC.

Vôtre très-humble & très-obeïssant serviteur : Le Grand Turc. On ne peut rien de plus obligeant ; assurément Sa Hautesse m'a tout l'air d'être une bonne personne ; mais dites-moi Courrier, tout ce que je viens de lire est-il vrai ?

Scaramouche
Monseigneur, puisque Sa Hautesse vous l'écrit, il faut que cela soit.

Arlequin
Comme la fortune vient sans qu'on y … Où Diable aurois-je jamais deviné que le Grand Turc est mon Beau-frere ? Tant il est vrai que bien souvent on ne sçait pas d'où l'on sort ; mais… oui… c'est cela même : une Bohémienne me prédit il y a quelque temps qu'avant la fin de l'Année il devoit m'arriver une bonne fortune, je me souviens aussi que j'avois autrefois une Sœur qui couroit le païs ; apres cela ceux qui ajoûtent foi aux diseurs de bonne avanture sont des bêtes ; quand j'en ai voulu parler à mes amis ils m'ont traité de visionnaire : ah par ma Messieurs les railleurs j'aurai mon tour. Oui, oui, je suis Beau-frere du Grand Turc, j'en suis persuadé & cela ne peut pas être autrement. Allons qu'on me donne vîte ce Turban, *On lui met le Turban sur la Tête & on lui met un habit à la Turque qui est dans la Hotte* & qu'on aille dire à la Hautesse de mon Beau-frere, que je vais de ce pas retenir ma place à la Diligence pour partir par le premier ordinaire.

Scaramouche
Monseigneur nous n'y manquerons pas.

Arlequin
Dites-lui que je le prie de boire à ma santé ; je vais ce soir m'enyvrer à la sienne. Par ma foi j'ai là un bon homme de Beau-frere ! Allons Arlequin commençons à étudier les maniéres d'un Homme qui entre en place, essaïons un peu les airs d'un Homme qui veut sentir son bien, & quittons nos manieres Roturieres : ça la demarche fiére, un air serieux, l'œil agard, le port grave… là… que faites-vous donc là mes enfans, que ne partés-vous ? Il se fait déjà tard & vous avés beaucoup de chemin à faire.

Scaramouche
Monseigneur j'ay fait de grosses dépences pour venir ici, faites moi la grace de me donner cinquante pistoles pour m'en retourner.

Pierrot
Et à moi une piéce de cinq sols pour boire à vôtre santé, s'il vous plait.

Arlequin
Que dites-vous ?

Scaramouche
Que vous aïés la bonté de me donner cinquante Louis d'or.

Pierrot
Et à moi quelque chose pour boire à vôtre santé.

Arlequin
Parlés haut je ne vous entens point. *À part*. autre maniére.

Scaramouche
Monseigneur je vous demande cinquante Louis d'or pour ma course : il me semble que je parle assés haut.

Pierrot
Je pense qu'il devient sourd à mesure que je recouvre la parole.

Arlequin
Ce n'est pas cela mes amis, mais c'est qu'en ce païs quand un homme de mon calibre commence à mettre le pied dans la qualité, il devient sourd ordinairement, & aveugle.

Scaramouche
Si cela est nous crierons tant que vous nous entendrés.

Arlequin
Non, non, ne vous donnés pas la peine, je vous entens de reste : oüi il est juste que je vous païe vôtre course, & que je vous donne pour boire ; je veux outre cela vous donner à tous deux une récompense considérable pour vôtre peine : ne manqués pas de me venir voir dés que je serai arrivé à Constantinople ; je vous prendrai sous ma protection : pour à present foi de Gentil-homme Turc, je n'ai pas un sou. *à part*, autre maniére.

Scaramouche
Mais Monseigneur l'usage…

Arlequin
Usage tant qu'il vous plaira ; en qualité de Beau-frere du Grand Turc je le reforme crainte d'abus.

Pierrot
Monseigneur il faut être raisonnable ; donnés-nous au moins pour vivre en chemin, nous ne pouvons pas vivre de l'air.

Scaramouche
Pour moi j'ai avancé jusques à mon dernier sou.

Arlequin
Oh sçavés-vous bien que vous êtes des Bruteaux ; on vous donne de bonnes raisons, & vous ne vous en païés pas.

Pierrot
Tout ce que vous dites là est beau & bon Monseigneur ; mais, avec cette monnoye nous ne pouvons pas finir nôtre voyage.

Arlequin *chante.*
Courrier ne m'importune pas
Trousse vite bagage ;
Tu feras comme tu pourras
Pour finir ton voyage ;
Contente-toi de ma chanson
La faridon daine la faridon don
Les grands Seigneurs païent ainsi
Beribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Pierrot
Je sçavois bien que nous n'en tirerons rien.

Scaramouche
Laisse-moi faire nous ne sommes pas encor au bout.
Ils se retirent tous deux.

SCENE III

Arlequin *seul.*
Parbleu voilà qui est ridicule, & c'est avoir bien peu de respect pour ma qualité que de me venir demander de l'argent, & sur tout, à la veille de mon depart : morbleu que je suis fâché de ne leur avoir pas fait donner des coups de bâton ; c'est encor une bonne maniére de qualité de laquelle je ne me suis pas souvenû ; mais songeons à autre chose. Ca courage Arlequin. Mon Beau frere, mon petit beau-frere, mon cher Beau-frere, soïez le bien-venu que j'ai de joïe de vous voir en parfaite santé… il me semble déjà de voir mon Beau-frere le Grand Turc qui me vient à la rencontre à une portée de mousquet de Constantinople, qui me saute au cou, qui m'embrasse, & qui me demande des nouvelles du païs : permettez-moi mon Beau-frere de vous faire un mot de compliment avant que d'entrer en matiére ; mon devoir m'y engage. Allons Arlequin faisons voir que nous avons pris de l'esprit en voïageant, & faisons sur le champ un petit discours digne d'être mis dans le Mercure Galant : rapellons un peu dans notre memoire ce que nous avons lû, & ce que nous avons oüi. *Mon Beau-frere… Mon Beau-frere… Mon beau-frere…* Ma foi mon Beau-frere la mémoire me manque. Allons mon Beau-frere cela n'est rien, vous ferez une autrefois vôtre Compliment : voïez autour de vous toute la Noblesse du Païs qui vient en foule vous offrir ses services & vous demander l'honneur de vôtre protection. Ah Messieurs je vous remercie, je suis vôtre très-humble serviteur, vous me faites bien de l'honneur, disposez de moi quand je pourrai vous rendre service. Voici le Divan en Corps qui vient me complimenter sur mon heureuse arrivée, sur mes fameux exploits, sur le bonheur que je fais à l'Empire Ottoman. En peu de paroles, Messieurs, en peu de paroles ; vôtre harangue est fort belle, mais elle est un peu longue ; vous ne faites pas reflexion que je n'ai ni bû ni mangé depuis mon arrivée : allons-donc mon beau-frere, que ne le disiez-vous ? Venez gouter nôtre

vin, allons-nous mettre à table, on a servi & l'on attend que vous : après vous mon Beau-frere vous faites des ceremonies : point du tout, pardonnez-moi ; hé allons donc je vous prie : puisque vous me l'ordonnez… quelle magnificience ! Quelle prodigalité ! Quelle profusion ! Quelle quantité de perdrix ! Que de dindons ! Que de chapons ! Que de poulardes ! Que de gigots ! Que de saucissons ! Que de… mais mon Beau-frere vous n'y pensez pas, il me faudra plus de trois semaines pour manger tout cela. Courage mon Beau-frere : allons encore un peu de ces marrons à la daube, voulez-vous que je vous serve de ces pigeons au beurre noir ? Goutez un morceau de ce petit *Levreau de lait*… Attendez mon Beau-frere je m'étrangle : par ma foi c'est un plaisir d'être Beau-frere de mon Beau-frere le Grand Turc il fait fort bien les choses : je n'ay pourtant pas fait un pas pour en venir là ; après cela jettez-vous par les fenêtres pour courir après la fortune, elle vient sans qu'on y pense quand elle a à venir, & quand elle n'est pas d'humeur on se pendroit qu'on n'en seroit pas plus heureux ; mais il faut que j'aille faire part de cette nouvelle à mes amis elle les surprendra sans doute.

SCENE IV

Colombine, Scaramouche.
La Scene est dans la Chambre de Colombine.

Colombine
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Quoi Scaramouche est-il possible qu'Arlequin en t'aie pas reconnû, & qu'il aïe donné dans le paneau comme tu me le dis ?

Scaramouche
Il y a si bien donné, que je ne crois pas que rien au monde soit capable de le desabuser ; si je suis seur qu'à l'heure que je te parle, il court toute la ville pour débiter cette nouvelle, & pour faire voir la lettre que je lui ai donné par ton ordre.

Colombine
Ce n'est pas tout Scaramouche, je veux encore quelque chose de toi.

Scaramouche
Est-il rien au monde que je ne fasse quand il s'agira de te faire plaisir, tu sçais combien je t'aime.

Colombine
Je veux que tu me vange d'Arlequin ; mon ressentiment ne se contente pas d'une simple raillerie, il faut quelque chose de plus réel : & je veux qu'il apprenne à ses dépens, ce que c'est que la colére d'une fille.

Scaramouche
Mais de grace explique-moi ce que c'est que tout cela : pourquoi cette Lettre du Grand Turc.

Colombine
Est-ce que tu n'as pas oüi parler d'une piéce qu'il m'a faite il y a quelques jour ? Tu dois savoir ce que c'est, je l'ai dit à toute la Ville.

Scaramouche
Je crois d'en avoir oüi parler confusément ; n'est ce pas quelques mauvais contes qu'il avoit faits sur ton Chapître.

Colombine
Vraiment oui il s'agit bien de cela ; je suis bien sur le pied du qu'en dira-t-on ; & d'ailleurs on le connoit assés pour ne pas ajouter beaucoup de foi à tous les mauvais contes qu'il pourroit faire.

Scaramouche
Mais que peut-il donc t'avoir fait ?

Colombine
Cela seroit trop long à raconter : C'est au sujet d'une Lettre, avec laquelle il m'exposa à la raillerie de tous ceux qui ont sçu la facilité avec laquelle je me laissai dupper ; j'en ai pris ma revanche par la lettre du Grand Turc, mais il y a quelque chose qui me tient encor plus au cœur : c'est que par une malice qui n'est pas concevable, il m'a brouillée avec ce jeune Avocat qui venoit ici, & qui étoit le seul Amant auquel je m'étois retranchée.

Scaramouche
Bon voilà une belle affaire pour un Amant de perdu ; est-ce que tu en manqueras quand tu en voudras ? En tout cas je te crois d'humeur à prendre patience comme bien d'autres.

Colombine
Prendre patience ! Tu t'imagines que c'est une chose fort aisée, & tu crois bonnement qu'une Fille comme moi puisse vivre *sans avoir quelque affaire de cœur*. Le beau plaisir pour une Fille que de rester toujours seule chez soi sans autre occupation que celle d'un morceau de Tapisserie, & sans autre conversation que celle d'un Romant ou d'un Livre de Musique. Hé mon pauvre Scaramouche parle-moi de ces assemblées de femmes qu'on peut apeller de veritables academies de galanterie, où une Fille

s'instruit à fonds de tout ce qu'il faut faire pour se donner un bruit dans le monde, où elle aprend à debiter en termes choisis des sentimens de tendresse, à repousser une fleurette avec grace, & à donner un coup d'œil à propos, où elle est instruite à point nomme de toutes les intrigues d'un quartier, où elle étudie le fort & le foible de toute la jeunesse d'une Ville pour en tirer ses avantages dans l'occasion, & où sans crainte de trouver qui lui contredise, elle peut mordre en liberté sur la réputation la mieux établie : parle-moi de ces petites parties de promenade, dans lesquelles une Fille trouve tous les jours quelque nouveau visage qui lui en conte, & où mille fois dans la journée elle à le plaisir de s'entendre dire sur nouveau fraix qu'*elle est charmante*, qu'elle est *mignonne*, qu'elle a *du merite*, *du brillant*, & mille petite choses de cette nature qui occupent très-utilement l'esprit d'une jeune Fille : parle-moi de cela, non pas de prendre patience dans une chambre, autant vaudroit quitter le monde pour se mettre dans un Couvent.

Scaramouche
Il est vrai que rien n'est plus ennuïant pour une jeune personne que de tester toûjours seule ; mais une Fille d'esprit comme toi trouve aisément de quoi s'occuper dans la solitude.

Colombine
Bien m'en prend : car je t'assure que je serois fort-des-œuvrée sans une chose que j'ai en tête que si elle réussit… laisse faire, je suis seure qu'on parlera de moi.

Scaramouche
Comment on parlera de toi ; sera-ce en bonne ou mauvaise part ?

Colombine
En bonne ou mauvaise part, peu m'importe, c'est ma folie de vouloir qu'on parle de moi, & si j'avois à choisir, j'aimerois encor mieux qu'on en parla mal que de n'en rien dire du tout.

Scaramouche
Mais dis-moi je te prie : qu'est-ce que tu veux faire pour te mettre en réputation ?

Colombine
Ne sçais-tu pas qu'on a trouvé depuis quelques années le secret de Notter sur le papier une Dance & un Pas-de-Balet tout de même qu'on notte une Chanson ?

Scaramouche
Oüi je le sçai : Cela est très commode pour ceux qui aiment la Dance.

Colombine
Et bien j'ai trouvé le secret de Notter *des Mines*.

Scaramouche
Comment ? De Notter des Mines.

Colombine
Oüi de Notter des Mines. Par exemple, on met un Caractére particulier pour un coupé, un autre pour un pas de Sissonne, pour un pas de Bourrée, pour un pas de Menuët, & ainsi pour chacun en particulier ; tout de même j'ai inventé un caractére exprês pour un Panchement de tête, pour un Coup d'œil, pour un souris, pour un Balancement, pour un rétresissement de bouche, pour un déhanchement, & ainsi des autres ; de sorte qu'une femme n'aura qu'à se mettre devant son miroir avec mon livre à la main quand elle voudra êtudier.

Scaramouche
Male-peste que tu vas avoir un grand débit !

Colombine
Je t'en répons : il n'y a qu'un certain nombre de personnes qui aiment la Dance, encor n'est-elle en vogue que pendant le Carnaval ; mais pour les Mines, tout le monde s'en mèle, elles sont pour tout âge, pour toute saison, & pour toute condition. Un *Veillard* plus que Sexagenaire, pour se rendre agreable aux yeux d'une beauté à peu prés de même âge dont son cœur est épris, fait des mines. Cette *Vieille édentée* pour répondre aux fleurettes, d'un Godelutetu duquel elle seroit tout au moins la Grand-mere, fait des mines. *Cette femme* qui pour avoir fait semblant de se retirer du grand monde veut passer pour un modelle de vertu ; & qui pretend couvrir ses médisances les plus piquantes d'un faux pretexte de charité, *fait des Mines*. Cette coquette qui se voit sur le retour pour donner dans la vue de ce jeune homme à qui elle sçait du bien, *fait des mines*. Cette femme qui est venu seule à la Comedie, & qui s'est placée au premier rang de l'Amphitéatre pour engager quelqu'un à lui offrir une voiture en sortant, *fait des mines*. On fait des mines dans les rues, on fait des mines aux fenêtres, on fait des mines au promenoir, on fait des mines dans les Loges pour s'attirer les regards du parterre, & l'on fait des mines dans le Parterre à la même intention. Enfin il n'est ni petit ni grand qui ne fasse des mines, & pour en fournir à tant de monde, je

veux en donner au public un recueils de chansons nouvelles, j'avois déjà commencé à faire graver la révérence à colonne torsse, pour le mois prochain ; mais j'ai fait reflexion que cette dépense seroit inutile.

Scaramouche
Et d'où vient ?

Colombine
C'est qu'elle est en usage depuis longtems parmi les Dames de ce païs, & comme elles ne trouveroient rien de nouveau dans mon livre, elles ne daigneroient pas l'acheter.

Scaramouche
Il me prend envie aussi de faire un recueil de Mines pour les hommes, & de faire mettre à la marge des matiéres de conversations nouvelles.

Colombine
Oüi. Cela seroit d'une grande utilité pour la pluspart des jeunes gens qui ne savent que dire ni quelle contenance tenir quand ils sont auprès des femmes.

Scaramouche
Mais je m'aperçois que je suis trop long-tems ici. Arlequin pourroit y revenir, & s'il me voïoit avec toi sans doute il soupçonneroit quelque chose. Je vais changer d'habit & dans un moment nous nous reverrons. Adieu.

Colombine
A propos Scaramouche on m'a dit que Badaudier est arrivé, & qu'il doit me venir voir aujourd'hui.

Scaramouche
N'est-ce pas ce jeune Badaud de Paris qui demeuroit chés ce Marchand ici prés.

Colombine
C'est lui-même. Je te prie fais en sorte de me débarrasser de sa visite le plûtôt que tu pourras.

Scaramouche
Laisse faire. *Il lui parle à l'oreille.*

Colombine
Voici justement mon benais, va vîte Scaramouche faire ce que tu m'as promis. *Scaramouche sort.*

SCENE V

Mr. Badaudier, Colombine.

Badaudier
He bon jour Mademoiselle Colombine, je crois que vous ne me réconnoissés plus, parce que je porte l'épée.

Colombine
Mes jeux même trompent-ils point est ce bien vous Monsieur Badaudier ? Quel bonheur de vou voir ? & depuis quand l'arrivée ?

Badaudier
Ce n'est que depuis hier Mademoiselle, j'arrivai par le Coche & je n'ai que deux jours à rester à Lion. Je me souviens de mes amis comme vous voïés.

Colombine
Hé mon Dieu que vous avés pris bon air à Paris… Comme vous êtes changé depuis deux ans que je ne nous ai vu.

Badaudier
Oh Mademoiselle je ne suis plus Marchand, je me suis mis dans le service. C'est un grand agrement au moins ; on fait ce qu'on veut, on est son Maître, & j'aime mieux ça, que d'être toute la journée à faire le pied de Grue sur la porte d'un Magasin. Mon cher Per & ma cher Mer, ils ne vouloient pas que je vienne à la Guerre, & ils ont été bien fachés que je parte dejà, mais je me moque de ça moi.

Colombine
Mais comment ayés vous pû vous résoudre à quitter Paris, & ce cher Pere & cette chere Mere ?

Badaudier
Oh oh ! C'est une histoire que çà. Si vous saviez tout ce qui m'est arrivé depuis que je ne vous ai vû c'est un vrai Romant. Vous vous souvenés bien que mon cher Per me fit retourner à Paris, parce qu'il disoit comme çà, que j'étois trop débauché en ce Païs.

Colombine
Helas quelles débauchés faisiez-vous ! Vous étiez sage comme une Fille.

Badaudier
Oh vous le croyez ; Dame, Dame, je ne vous disois pas tout ce que je faisois. Nous allions tous les soirs un de mes amis & moi dans un Caffé, où nous buvions quelque-fois jusques à quatre ou cinq Carraffes de liqueurs froides entre nous deux (c'étoit pour en crever au moins… après cela nous mangions

tant de Macarrons, tant de Macarrons ; peste l'argent va bien vîte quand on veut mener cette vie là.

Colombine
Et c'est pour cette raison que Monsieur votre Pere vous rapella à Paris.

Badaudier
Ce n'est pas seulement pour ça : vous savez bien que j'avois une Maîtresse ici ?

Colombine
N'est-ce pas une certaine Veuve dont vous me parliés si souvent, qui disoit que son mari étoit mort à l'armée ?

Badaudier
Hé oüi oüi justement : Elle étoit bien honnête Femme au moins ; elle étoit bien de qualité aussi à ce qu'elle disoit, & ce qui me le persuade encor mieux, c'est qu'elle n'alloit jamais qu'en Chaise, & quelquefois elle me menoit promener dans un beau petit Carrosse tout doré. Un jour donc que je venois de recevoir de l'argent pour le Marchand chés qui je demeurois, elle me vid passer de sa fenêtre avec un sac sous mon bras, & m'appella ; elle étoit alors en Compagnie de deux ou trois Messieurs de Qualité, qui étoient ses Cousins : car elle n'auroient pas souffert chés elle un autre homme que moi, à moins qu'il n'eût été de ses Parens. Ces Messieurs se mirent à jouer pour se dés-ennuïer ; comme naturellement j'aime un peu le jeu, je voulus me mettre de la partie : par ma foi je ne sçai comme ça se fit, mais je perdis tout l'argent que je venois de recevoir. Cette Dame en fut si fâchée, qu'elle me défendit de joüer d'avantage, & qu'elle me jura que si elle avoit de l'argent elle me le rendroit. Mon cher Per sût ça, & il fallût qu'il le païe. Je croi que c'est pour ça qu'il me fit retourner à Paris.

Colombine
Et Dieu sait comme il vous régala à vôtre arrivée.

Badaudier
Oh point du tout il ne me régala point ; au contraire il étoit fort en colere, & le lendemain comme j'y pensois le moins, il me fit mettre à S. Lazare, où je demeura six mois. Je ne dis pas un mot alors, mais quand j'en fus sorti pour me vanger de mon cher Per, je m'enrôlai dans la Milice : cependant un de ses amis me fit avoir une Sou-Lieutenance ; & comme mon cher Per vid que j'avois de la disposition pour les Armes, il me fit équipier comme vous voïés. Dans le temps que j'étois sur le point de partir il m'arriva un nouvel accident qui faillit à me faire quitter le Service.

Colombine
Apparemment que vous tombâtes Malade ?

Badaudier
Nenni je ne tombai pas malade ; mais il faut que vous sachiés que j'étois devenû Amoureux d'une Demoiselle du Palais… qui m'aimoit bien, & qui étoit bien jolie. (J'ai encor son Portrait que j'ai laissé chés nous de peur de le perdre.) Quand j'eûs fait mes adieux à mon cher Per, à ma cher Mer, à mes Freres, mes Sœurs, & tous mes Parens, j'allai vîte chés mon Perruquier me faire bien bailler le bon air ; je fis mettre à ma Perruque de l'Essence qui sentoit bien bon, & bien de la Poudre, bien de la Poudre ; après cela je montai à Cheval pour aller prendre congé de ma Maîtresse, & pour me faire voir dans mon équipage de Guerre, elle se donna la peine de me venir accompagner jusques sur la porte de sa maison, où je remontai à cheval en sa presence. Comme j'avois oüi dire qu'à l'Armée on saluoit par des coups de Canons, ou par des décharges de Mousqueterie, pour faire voir que j'entendois le service, je voulus la saluer le pistolet à la main, savés-vous ce que je fis ?

Colombine
Vous la tuâtes peut-être.

Badaudier
Oh nenni je ne suis pas si mal adroit ; mais en voulant baisser la main de peur de blesser quelqu'un dans la Rüe, malheureusement sans le vouloir faire je tirai droit entre les deux oreilles de mon Cheval.

Colombine
Et vous tuâtes vôtre Cheval.

Badaudier
Je ne le tuai pas sur le champ, mais il mourrut une heure après de trois bâles qui lui étoient entrées dans la tête, mon cher Per en fut bien fâché parce qu'il avoit fort longtemps que ce Cheval lui servoit : il a …

Colombine
Mais Monsieur Badaudier ; délicat comme vous êtes pourrés-vous bien resister aux fatigues d'une Campagne.

Badaudier
Oh je suis accoutumé à la Campagne il y a long-temps. Nous avons une Maison à Chaillot qui n'est qu'à un quart de lieue de Paris, où nous allions toutes

les Fêtes & tous les Dimanches ; quelque fois même j'y allois à pied. A cette heure je suis un peu dégourdi, j'ai fait deux fois le voïage de Paris à Lion par le Coche ; Ce n'est pas comme si je n'avois jamais voïagé.

Colombine
Mais il y a bien de la différence de la Campagne que vous allés faire, à celle de Chaillot ; vous aurés bien d'autres incommodités à souffrir que celles de faire un quart de lieue à pied, & de voïager dans un Coche : il faudra coucher sur la dure, & vous tenir prêt à marcher à toute heure du jour & de la nuit qu'il Grêle ou qu'il Pleuve.

Badaudier
Oüi… est-ce qu'à la Guerre on marche quand il pleut ?

Colombine
Sans doute.

Badaudier
Oh je ne me soucis pas de çà nôtre Régiment restera en Garnison cette Campagne ; en tout cas si je vois que la Guerre me fasse trop de peine je ferai le malade, & je viendrai chés nous passer le reste de la Campagne. C'est un plaisir, on n'a rien à faire, on porte toujours l'épée, & l'on se repose tandis que les autres on toute la peine, & si avec ça l'on a encor l'agrément d'être toûjours Officier.

Colombine
Apparemment vous avés quité vôtre Nom de Badaudier, & il ne faut pas demander si vous avés pris un joli Nom de Guerre ?

Badaudier
Je voulois me faire appeler Monsieur de Chaillot à cause de nôtre Maison de Campagne ; mais ma cher Mer, elle n'a pas voulu que je change de Nom, parce qu'elle dit comme ça, que si je venois quelque jour à être Général d'armée, l'on ne sçauroit pas que je suis son fils.

Colombine
Vraiment elle a raison ; vous avés toute l'encolûre d'être un jour quelque chose de grand, & vous êtes fait d'un air à vous distinguer.

Badaudier
Ne trouvés vous pas que j'ai bien l'air d'un Officier.
Colombine
Comme d'un Officier vous avés l'air d'un vrai petit Maître.

Badaudier
J'ai vû ce matin une dame qui me la dit comme vous ; tout le monde me trouve beaucoup d'agrémens.

Colombine
Il est vrai que vous en avés beaucoup : Mais c'est sur vôtre Veste.

Badaudier
Oh pour ma Veste elle est bien belle au moins, je ne semblerai pas un Crasseux, n'est-ce pas.

Colombine
Vous ne sauriés manquer de plaire comme cela.

Badaudier
A propos Mademoiselle chantés vous toûjours bien ?

Colombine
Monsieur à l'ordinaire.

Badaudier
Ne pourrai-je point avoir le plaisir de vous entendre dire une petite chanson ?

Colombine
Monsieur vous êtes venû fort à propos mon maître de Musique m'a promis de m'amener aujourd'hui quelques Musiciens de ses amis pour faire un concert il ne doit pas tarder… justement le voici qui vient.

Badaudier
Ah Mademoiselle que je suis ravi de me trouver si heureusement chés vous.

SCENE VI

Colombine, Mr. Badaudier, Scaramouche, Pierrot, Un Joüeur de Clavecin, Troupe de Musiciens.

Scaramouche est deguisé en Maître de Musique & Pierrot en batteur de mesure. On donne un Fauteuil à Mr Badaudier ; Colombine chante un air Italien. Quand elle a chanté, Badaudier loüe la beauté de sa voix, & dit que si il avoit une Fille comme celle-là qui voulut le suivre dans la Tranchée il ne craindrois pas le feu. On allume l'artifice qui est derriere le Fauteuil d'ou sortent deux jets de feu qui montent jusqu'au ceintre ; Badaudier & toute la Troupe s'enfuit. Cette Scene se fait de Caprice, & finit le premier Acte.

ACTE SECOND

SCENE I

Arlequin, Colombine.

Arlequin. *Vêtu à la Turque.*
Il entre en chantant, & Colombine n'entre que quelque temps après lui.
L'on a, par ma foi, raison de dire qu'un Homme trouve plus d'amis qu'il n'en veut quand il est heureux ; à peine me regardoit-on il y a deux jours ; & à present qu'on sait ce que je suis, tout le monde court aux fenêtres pour me voir passer ; il n'est pas même jusqu'aux petits Enfans, qui ne s'atroupent autour de moi pour m'escorter par tout où je vais, *Colombine paroit*. L'on prend tant de part à ma nouvelle fortune que tous ceux que je rencontre rient comme des Foux.

Colombine
Je pense que le voilà puni : ah. Ah. Qu'il est plaisamment bâti !

Arlequin *appercevant Colombine*.
Voici Colombine, je suis seur qu'elle ne me connoit pas sous ce déguisement ; je vais un peu la questionner. Mademoiselle… apparemment vous attendés ici quelqu'un ? *Il lui fait plusieurs réverences.*

Colombine
Vous l'avés deviné Monsieur.

Arlequin
Sans trop de curiosité oseroit on vous demander qui c'est ?

Colombine
C'est vous même Monsieur.

Arlequin
C'est moi même. Comment donc est-ce que vous me connoissés ?

Colombine
La belle demande ! Hé qui ne vous connoitoit pas ?

Arlequin
Et qui suis-je par exemple ?

Colombine
Qui vous êtes ?... Vous êtes le Beau-frere du Grand Turc.

Arlequin
Oh parbleu Colombine je n'aurois jamais cru que tu mûsses pû reconnêtre.

Colombine
Il faudroit n'avoir jamais vû ta figure pour s'y troper.

Arlequin
Par ma foi je te rencontre heureusement pour te faire mes adieux. *Il prend un air langoureux.* Adieu Colombine je pars demain.

Colombine
Quoi si-tôt ?

Arlequin
Oüi mon Enfant.

Colombine
Le Ciel te conduise.

Arlequin
… Que tu es au desespoir de me voir partir ?

Colombine
Pauvre innocent.

Arlequin
Mais quelle manieres sont cela ? Ces pestes de Filles crêveroient plûtôt que d'avouer leur foible : crois-tu que je ne me suis pas aperçû que tu m'aime à la folie ? Je lis cela dans tes ïeux.

Colombine
Ne voilà-t'il pas de mes nigauds qui s'imaginent que les femmes leur courent après ? Si vous leur dites quelque chose en riant, où si vous les fixez par hazard sans penser à eux, ils mettent d'abord au nombre de leurs conquêtes une femme ou une fille, à laquelle bien souvent ils déplaisent encor plus qu'ils ne s'imaginent de lui plaire.

Arlequin
Tu as beau te dessendre je m'y connois mieux que tu ne penses : là point de mistére entre nous dis-moi que tu m'aimes tu n'auras pas à faire avec un ingrat : pour moi je ne suis pas si dificile ; & je ne passe pas de jour dans la semaine, sans faire tout au moins une trentaine de déclarations d'amour.

Colombine
Oh ! Qu'il n'en est pas d'une Fille comme de ceux qui te ressemblent ; si ils viennent avec deux verres de vin dans la tête dans une compagnie où il y a des

femmes, ils étourdissent d'abord la premiere auprés de qui ils se trouvent par mille impertinences, ils étalent cavalierement une declaration d'amour, ils font les tendres, les passionnez les mourants, ils repettent vingt fois la même chose ; & après une foule de loüanges aussi fades qu'importunes ausquelles ils ont toûjours plus de part que la personne à qui ils parlent ; ils la débarrassent brusquement à l'arrivée d'une autre auprés de laquelle ils vont recommencer la même manœuvre : ils ne manquent jamais d'assaisonner leurs galanteries de quelque description d'un grand repas qu'ils viennent de faire, du dénombrement des bouteilles de vin qu'on y a bû ; & sur tout d'un fidelle raport de toutes les pauvretez qu'on y a debitées, quoi qu'on ne les écoute pas, ils s'imaginent de faire beaucoup de plaisir à celles à qui ils en content de cette maniere, & sortent d'auprés d'elles aussi contents de leurs petites personnes que s'ils avoient dit les plus jolies choses du monde : mais une Fille c'est une autre affaire, elle ne dit jamais qu'elle aime que cela ne soit veritablement, elle ne l'avoüe jamais qu'on ne l'en presse, & encor le plus souvent quand un Amant l'a deviné elle ne l'avoüe que par son silence.

Arlequin
Que tu sçais bien tourner les choses ! Ce que c'est qu'une fille d'esprit ; peut-on declarer plus delicatement à un homme qu'on l'aime de tout son cœur ? & bien oui ma poulette, je comprens fort bien que tu mourrois de chagrin de mon absence ; mais par charité je veux t'enlever.

Colombine
Ah voyez donc comme il m'enlevera, & comme je le souffrirai !

Arlequin
Bon, hé voilà une belle bagatelle ; seras-tu la premiere qui se soit laissé enlever pour suivre un Amant ?

Colombine
Quoi il y a eu des filles assez folles pour sacrifier leur reputation au plaisir de suivre leurs Amans ?

Arlequin
Tu me la baille belle avec ta réputation : une fille y regarde bien de si prés quand elle a quelque fantaisie, tu n'auras qu'à faire semblant que c'est malgré toi que je t'enleve, tu t'iras promener indifféremment sur le bord de la Riviére, je me trouverai là par hazard avec un batteau que j'aurai soin de faire tenir prêt ; & vogue la Gallere nous voilà en moins de rien à Constantinople : comme en ce païs-là personne ne sçaura d'où tu sors, en ma consideration tu seras regardé comme une femme de conséquence, tu te feras appeler Madame, je te donnerai des Porteurs, un Carrosse, un Ecuyer, des femmes de chambre ; tu porteras des mouches, des pendants, de la dorure & tout ce que tu voudras ; si tu veux encor tu te feras porter la robbe. Que dis-tu de cela ?

Colombine *à part*.
Parbleu il faut que je m'en divertisse encor : *à Arlequin*. Mais Arlequin, … me tiendras … la parole au moins ? Car si après m'avoir promis monts é merveilles tu te mocquois de moi…

Arlequin
Non je me donne au Diable ; ce n'est point là mon caractére : je suis le premier homme du monde pour mener des femmes en voyage ; par ma foi je fais bien les choses quand je m'y mets. Tien j'ai toûjours souhaité de trouver quelque fille d*** qui voulut venir passer deux ou trois mois à Paris avec moi, j'aurois bien sacrifié… dix mille francs pour lui faire plaisir.

Colombine
Bon est-ce qu'une fille pourroit dépenser dix mille francs en si peu de temps.

Arlequin
Male peste ! J'en connois qui en dépenceroient bien davantage si l'on vouloit les croire.

Colombine
Il faut donc qu'un homme soit bien riche pour voir tes sortes de filles.

Arlequin
Qu'appelez-vous riche ? Il faut être plus riche que riche !

Colombine
Par ma foi si j'étois homme je ne m'amuserois pas avec elles, & dépence pour depence, j'aimerois mieux me ruiner avec des femmes qui en vaudroient la peine.

Arlequin
Oui cela est fort aisé à dire ; mais quand on est bien amoureux est-on son maître ? L'on sçait sur leur Chapître tout ce qui est capable d'en dégouter, on fait les plus belles reflexions au monde ; mais elles ont un certain charme duquel on ne sçauroit se dégager que quand on est reduit au dernier soû : au reste, j'ai déjà

commencé à faire mon équipage, & je viens d'endosser un Laquais, tout présentement tu vas voir. Hola Laquais.

SCENE II

Arlequin, Colombine, Pierrot.

Pierrot *en habit de livrée*.
Monseigneur ?

Arlequin
Aprochez qu'on voue voïe : au moins si l'on vous demande à qui vous êtes, dites bien que vous êtes à moi.

Pierrot
Il étoit bien necessaire de m'apeller pour cela.

Arlequin *à Colombine*.
Et bien que dis-tu de ma livrée ?

Colombine
L'on ne peut rien de plus galand.

Arlequin
J'ai fait afficher à tous les carfours de la Ville la quantité & la qualité des gens dont j'ai besoin, & j'espere qu'avant qu'il soit deux heures d'ici j'aurai toute ma maison complette.

Colombine
Quelles gens veux-tu donc emmener ?

Arlequin
En comptant les Officiers pour ma bouche, pour ma chambre, pour ma garderobbe, & pour mes menus plaisirs, Medecins, Chirurgiens, Apoticaires, Poëtes, Musiciens, Joüeurs d'instrumens, & autres especes qui composent pour l'ordinaire la suitte des Grands, ma maison pourra bien monter tout au moins à deux ou trois mille, tant hommes que Femmes, sans compter les petits enfans.

Colombine
Mais c'est une Armée ; comment mener tout ce monde-là ?

Arlequin
Je les envoïerai pas la poste pour éviter l'embarras.

Colombine
Et que veux-tu faire de Poëtes & de Musiciens ? Tu as bien que faire de t'embarrasser de ces animaux là.

Arlequin
Tu sais bien qu'ordinairement les Grands Seigneurs en ont à leur suite, & qu'on ne peut non plus se passer dans un équipage de Poëtes & de Musiciens que de Singes & de Perroquets. Il faut absolument qu'il y en aïe, & quand même on ne les y mettroit pas ils s'y mettroient d'eux-même.

Colombine
Je ne connois point de Poëte ; mais pour un Maître de Musique j'en sai un qui fera ton affaire.

Arlequin
Est-ce un habille homme au moins ?

Colombine
Comment si c'est un habille homme ; c'est Monsieur l'Opera : tu en as oüi parler sans doute.

Arlequin
Quoi Monsieur l'Opéra ?

Colombine
Oüi c'est lui-même.

Arlequin
Oh parbleu je le connois il y a long-temps.

Colombine
C'est un vieux Roûtier qui a courû le Païs, & qui sait ce que c'est que manger de la Vache enragée ; j'envoirai lui dire qu'il te vienne parler.

Arlequin
Songe aussi à te tenir prête pour tantôt ; mon laquais ira t'avertir de l'endroit où il faudra que tu m'attendes.

Colombine. *Elle sort en riant*.
Je te promets de n'y pas manquer.

Arlequin *à Pierrot*.
Et vous attendé ici que je revienne : si Monsieur l'Opéra vient vous lui dirés… ou bien non vous ne lui dirés rien. Si il ne vient pas vous irés chés lui, & si… oüi souvenés-vous de faire ce que je vous dis. *Il sort*.

Pierrot
Allés chés lui, attendés-moi là : lequel des deux ? C'est un bel esprit que mon Maître qui fait comprendre du premier mot ce qu'il veut dire.

SCENE III

Scaramouche, Pierrot.

Pierrot raconte à Scaramouche comment Arlequin l'a pris à son service à cause de son bel esprit. Il dit qu'il a ordre de préparer une Harangue pour le Grand Turc en arrivant à Constantinople. Scaramouche le prie de lui en dire quelque chose. Pierrot lui dit qu'il n'y comprendra rien, parce que c'est une Harangue extraordinaire qui n'a ni commencement ni fin. Scaramouche lui demande si elle est en vers ou en prose. Pierrot dit que ce n'est ni l'un ni l'autre, & qu'elle est en blanc, après plusieurs préambules. Pierrot fait sa Harangue qui consiste en, Votre très-humble Serviteur. Cette Scene se fait de Caprice.

SCENE IV

Un Poëte, Pierrot.

Le Poete. *C'est Arlequin travesti*.
Mon ami ne savés-vous point où loge un nominé Monsieur Arlequin qui doit partir demain pour Constantinople ?

Pierrot
Qui est donc ce visage-là avec son mon ami ? Depuis quand cette familiarité ? Est-ce que je suis ici pour servir d'enseigne ?

Le Poete
Ne vous fachés pas Monsieur, on ne vous fait pas grand mal de vous demander où loge Mr Arlequin.

Pierrot
Ah parlés donc, il loge-là, mais il n'y est pas ; que lui voulés vous ?

Le Poete
Estes-vous de ses Gens Monsieur ?

Pierrot
Ouï c'est moi qui fais ses affaires, dites-moi ce que vous voulez ?

Le Poete
Monsieur c'est qu'en me promenant je viens de lire une affiche qui selon toute apparence a été placardée par son ordre, dans laquelle il donne avis au public qu'il a besoin de quelques Poëtes pour les emmener en Turquie ; si cela est il ne pouvoit pas mieux rencontrer, & je suis seur qu'il sera ravi de faire connoissance avec un homme de mon merite.

Pierrot
Vous êtes Poëte apparemment Monsieur ?

Le Poete
Monsieur j'ai cet honneur-là : je suis Poëte, & Poëte en titre d'office : mais ouvrages m'ont rendu assez recommandable à la Cour & dans la Province, pour me flatter que qui ce soit ne me disputera cette qualité, & pour pouvoir me vanter avec justice que je surpasse en délicatesse, en naturel, en beau tout de pensées, & en noblesse de sentimens, tout ce qu'on a vû jusques ici de plus parfait.

Pierrot
Tenez Monsieur il n'étoit pas necessaire de me dire que vous êtes Poëte, vous n'aviez qu'à dire seulement quatre paroles ; à vous entendre & à vous voir j'aurois d'abord deviné ce que vous êtes.

Le Poete
Il faut donc que vous aïez accoûtumé de frequenter des Poëtes.

Pierrot
Oh que oui, j'ai servi quelque temps une Dame qui avoit un parent qui se mêloit de ce métier là, il venoit la voir souvent, & à force de l'entendre raisonner j'ai si bien apris à connêtre ces Messieurs, que je suis seur, qu'à la voix seulement j'en distinguerois un parmi cent personnes.

Le Poete
Parbleu Monsieur je suis ravi de voir que vous avez de l'esprit ; je me ferai un plaisir de raisonner avec vous, & vous en aurez sans doute avec moi. Je suis fâché de ne pas avoir aporté deux traductions que j'ai faites depuis peu, l'une de Virgille, & l'autre de Lucréce ; je vous en aurois lû quelques endroits qui vous auroient charmé.

Pierrot
Quoi Monsieur, c'est vous qui avez fait la traduction de Lucréce ? Diable elle est bien jolie.

Le Poete
Est-ce que vous l'avez lûe ?

Pierrot
Bon je la sçai par cœur il y a long-temps, elle court les rues.

Le Poete
Ma traduction de Lucréce court les ruës ? Vous n'y pensez pas Monsieur, elle n'est jamais sortie de mon cabinet, personne au monde ne peut se vanter de l'avoir vuë, & l'on n'en sçait rien que par ce que j'en ai dit. Oh Monsieur mes ouvrages ne courent pas le païs comme cela.

Pierrot
Je la sçai pourtant : écoutez & vous verrez si je me trompe : *Il chante sur l'air. Ad un cuore tutto gelofo*.
Dame Lucréce, Dame Lucréce,
Fût la Maîtresse
De l'Empereur Tarquin
Quin querin quin…

Le Poete
Hé non Monsieur, non ce n'est pas cela ; Virgile & Lucréce sont deux Poëtes Latins que j'ai traduits ; j'atois bien étonné ; mais Monsieur vous serez moins surpris de ces deux Ouvrages que du peu de temps que j'ai mis à le faire, en trois semaines ou un mois ces deux Poëtes ont sauté : à la verité je ne me suis pas amusé à les traduire par le menu, je ne les ai pris que de gros en gros. Je fais aussi des Tragedies, si Monsieur vôtre Maître en veut, j'en ai trente-deux ou trente-trois de ma façon qui n'ont jamais parû, mais par ma foi ce sont des chef-d'œuvre, elles lévent la paille.

Pierrot
Je voi bien que vous êtes un habille homme, vous … avez toute l'encolûre.

Le Poete
Monsieur ce que j'en dis c'est sans vanité : je ne pretens pas mépriser les ouvrages de qui que ce soit mais je léve les épaules quand je considére comme le vulgaire ignorant s'est infatué des productions de certains autheurs. Il a fait un merite aux uns d'avoir donné à leurs heros des sentimens conformes à leur rang, & de les avoir élevez à un degré de perfection si peu commun qu'il est impossible de les imiter : il a admiré dans les autres, des heros avec de sentimens & des foiblesses ordinaires à tous les hommes : la belle difficulté d'inventer des caracteres surnaturels, ou de copier la nature ! Dans mes Tragedies je prens un tour tout different ; je faïs parler par exemple un Roi en simple Soldat ; un Soldat en Empereur Romain ; un Empereur Romain en femme ; & une Princesse en Soubrette. Voilà des caracteres qui surprennent d'autant plus l'Auditeur qu'il ne s'y attend pas, ils sont de moi, ils partent de là, & je me flatte qu'on ne me reprochera pas comme à ces Messieurs, de les avoir tiré des Anciens.

Pierrot
Ne sont ce point des vôtres qu'on joüoit aux Marionettes ? Je vous y ai vû quelquefois ce me semble.

Le Poete
Hé si donc aux Marionnettes, il est vrai que j'y allois assez souvent ; comme en qualité d'autheur j'ai mon Franc-sallé dans tous les spectacles (ex & pré à la Comedie-Italienne,) juste de mes droits de peur de les laisser abôlir.

Pierrot
Et des Comedies n'en faites-vous point ?

Le Poete
J'en ai fait joüer quelques-unes en ce païs ; mais je vous assure qu'on y goutte si peu les bonnes choses qu'il n'y a aucun agrément de s'exposer en public.

Pierrot
Comment est-ce qu'on les siffla ?

Le Poete
Ce n'est pas seulement cela ; mais je me souviens que j'en donnai une il y a quelques années intitulée, *Le Collier de Perles*. Comme j'étois à mon ordinaire placé sur le Théatre, il y car des esprits assez mal faits pour publier par toute la Ville que si je n'avois été là pour divertir le Parterre par mes grimaces, on se seroit endormi à ma Piéce : Voyez le beau plaisir qu'il y a.

Pierrot
Par ma foi Monsieur si j'étois à vôtre place pour punir le public de son mauvais goût, je ne travaillerois plus pour lui.

Le Poete
Monsieur je sçai bien que je suis trop bon ; mais malgré tout cela, je veux bien encor le regaller dans quelque temps d'une Comédie nouvelle que j'ai achevée il n'y a pas quinze jours.

Pierrot
Est-ce encor quelque *Collier de Perles* ?

Le Poete
Non Monsieur, c'est une Comedie qui a pour tître *la suite du Misantrope*. Je suis seur que l'impression de cette piece, avec une nouvelle Tragédie, d'*Œdipe*, mes deux Traductions, & une troisiéme à laquelle je travaille actuellement…

Pierrot
Comment vous travaillez encor à une nouvelle traduction ?

Le Poete
C'est une bagatelle. C'est de Lucain : je suis sur que tout cela me vaudra… bien de l'argent.
Pierrot
Oh, peste, je le crois bien cela doit vous valoir plus de… cent francs.

Le Poete *en Colère*.
Cent francs Monsieur, cent francs ! Y pensez-vous ? Cent francs ! Oui, j'aimerois mieux les jetter dans la Riviére : cent francs ! Je prétens que cela me vaille tout au moins deux mille écus.

Pierrot *imitant son emportement*.
Deux mille écus, Monsieur le Poëte ! Deux mille écus ! & si vous vendez vos Ouvrages comme cela vous voilà riche à jamais : je veux me faire Poëte à m'associer avec vous.

Le Poete
Helas Monsieur vous ne seriés pas une grande fortune ! Nous sommes dans un temps où l'on ne reconnoit pas le mérite ; l'on trouve peu de gens qui sachent estimer un Ouvrage, & l'on en trouve encor moins qui soïent d'humeur de le païer. *Après s'être froté le front il prend un ton tragique pour ce qui suit*.
Qu'est devenû ce temps aux Muses si commode !
Où trouvant en tous lieux un honnête profit
La science étoit en crédit,
Et le bel esprit à la mode :
Où l'Autheur d'un Sonnet, ainsi qu'un Sou-Fermier,
Sans se donner beaucoup de peine,
Trouvoit à se nourrir pendant une semaine
Sur un simple bout de papier.
Cet heureux temps n'est plus. Aux beautés du Parnasse
Le mauvais goût du siécle a fait changer de face :
Il a de ce séjour si charmant & si doux,
Arraché les Lauriers pour y planter des Choux ;
Apollon sans un sou, réduit à la besace,
Dans le sacré Vallon ne troûvant plus de place,
La Vielle sous le bras, va sur le grand chemin
Débiter ses Chansons pour un morceau de pain.
Par la nécéssité, les Muses dispersées
En courant le Païs ont été débauchées,
Elles sont sans ressource, & par un sort fatal
On les fait sans égard conduire à l'Hôpital.
Pégaze meurt de faim, & son maigre squelette
Réduit pour subsister à trainer la charrete,
Sent gémir sous le foi et ses membres affligés,
Qu'un farcin dévorant aura bien-tôt rongés.
Dans ce siécle maudit nous n'avons plus d'azile ;
La science & l'esprit sont un meuble inutile,
Un poëte à present semble maudit de Dieu,
Errant comme un Bandi qui n'a ni feu ni lieu
On le chasse, on le fuit, chacun lui fait la nique,
On en fait moins d'êtat que d'un Valet de pique ;
Sans souliers, sans chemise & bien souvent tout nû,
Le froid, la faim, la soif, font tout son revenû.

Pierrot
Ces vers-là sont-ils de vous Monsieurs ? Je croi que non : il me semble de les avoir lu… où est-ce ?... Dans les Quatrains de lybrac, ou dans l'Almanach de Milan.

Le Poete
Pardonnez-moi Monsieur, ce sont des enthousiasmes qui me prennent de temps, & je fais cela impromptû : Mais dites-moi croïez-vous que Monsieur vôtre Maître vienne bien-tôt.

Pierrot
Monsieur je ne vous en dirai rien.

Le Poete
Et bien Monsieur je reviendrai à l'heure de son diner, & s'il avoit envie de me voir plûtôt vous me trouverez sur la place j'y suis ordinairement : je suis vôtre serviteur.

Pierrot
Monsieur je suis le vôtre.
Ils sortent tous deux après s'être faits plusieurs révérences. Et là finit le second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Mr. Rapinet, Arlequin.
La Scene est dans la Chambre d'Arlequin.

Mr. Rapinet
Oui Monsieur je vous promets qu'avant la fin du jour je vous trouverai la somme que vous me demandez ; pourveu que vous vouliez faire ce que je vous dirai.

Arlequin
Helas Mr. Rapinet que ne ferois-je pas pour cela ? Je dois partir demain, & je n'ai point d'argent.

Mr. Rapinet
Vous êtes heureux Monsieur de m'avoir rencontré, je vous fournirai sur le champ mille expediens pour tout ce que vous voudrez.

Arlequin
Quel est vôtre emploi, Monsieur ?

Mr. Rapinet
Monsieur je me mêle de faire des commissions secrettes pour de certaines personnes qui ne veulent point parêtre dans les affaires qu'elles font, comme par exemple de bons gros marchands dont les affaires sont un peu delabrées & qui ont des marchandises dont ils ne sçavent que faire : j'ai soin de leur trouver des duppes pour les en debarrasser : de jeunes gens de qui les pensions ne peuvent pas aller jusqu'au bout de l'année : de quelques femmes que le jeu à coulées à fond, & qui ont besoin d'argent à quelque prix que ce soit : enfin Monsieur je suis le premier homme du monde pour faire preter sur gages, & je conduis ces sortes d'affaires avec tant de ménagement, que ni celui qui prête, ni celui qui emprunte ne se connoissent.

Arlequin
Mais Monsieur je n'ai point de gages à donner.

Mr. Rapinet
Que cela ne vous inquiette pas, j'ai des expedients merveilleux pour faire prêter sans gages, & pour faire trouver de l'argent d'une maniere qui met celui qui prête hors d'état de pouvoir rien demander. Combien vous faut-il à peu prés ?

Arlequin
J'aurois besoin… de deux cent pistoles plus ou moins quand il s'en manquera quelque chose je ne m'en soucierai pas.

Mr. Rapinet
Deux cents pistoles… on pourroit emprunter cela d'un ami… non nous sommes dans un temps difficile & l'on veut des suretes, d'ailleurs la honte qui est attachée à la qualité de Demandeur, pourroit faire quelque peine à cet homme-ci… Monsieur je les ai trouvées voilà vos deux cent pistoles.

Arlequin
Hé donnez donnez : l'habile homme ! Donnez-moi vîte les deux cent pistoles.

Mr. Rapinet
Je les tiens Monsieur, je les tiens, il y en a quatre cent si vous voulez.

Arlequin
Non Monsieur il ne m'en faut pas tant je n'ai besoin que de deux cents.

Mr. Rapinet
Les voilà.

Arlequin
Où donc ?

Mr. Rapinet
Dans ma Tête.

Arlequin
Voulez-vous que je vous casse la tête pour les prendre ?

Mr. Rapinet
Doucement Monsieur ne vous pressez pas ; c'est une invention que j'ai trouvée qui quoi qu'elle ne soit pas nouvelle, ne laissera pas d'avoir son effet.

Arlequin
Sçachons donc ce que c'est que cette invention, je suis fort pressé.

Mr. Rapinet
Monsieur je sçai un homme qui vous accommodera d'une bâle de peaux de gands, mais les plus belles qui aïent jamais parû, il vous les donnera pour mille écus, pour six mois, & sur le champ si vous voulez il vous les prendra à deux mille francs comptant, c'est de l'argent sûr.

Arlequin
Male peste il y a trop à perdre là-dessus ; cherchez-moi quelqu'autre expédient.

Mr. Rapinet
Monsieur je sçai encor dans un endroit une bâle d'évantails, voudriez-vous vous en accommoder ?

Arlequin
Des éventails… ouï ouï j'en porterai quelques uns à Constantinople pour faire des presens aux Dames du Serail ; mais je voudrois qu'ils fussent bien petits, & des plus nouveaux.

Mr. Rapinet
Oh Monsieur, ceux-là ont tout au moins une aulne de long, & ils ont passé par les mains de bien des gens il y a long-temps.

Arlequin
Oh je n'en veux donc point.

Mr. Rapinet *après avoir un peu rêvé*.
Hom… Comment ferons-nous donc ? Ah Monsieur vous n'avez qu'à aller acheter pour quatre mille francs de marchandises à crédit…

Arlequin
Quelles marchandises ?

Mr. Rapinet
Mais… de toute sorte de marchandises, s'entend de celles qui sont toûjours d'usage ; & desquelles on trouve aisément le débit.

Arlequin
Et quand j'aurai ces marchandises j'en serai embarassé ; ce n'est pas là mes deux cens pistoles.

Mr. Rapinet
Un moment de patience, écoutez-moi seulement ; vous acheterez pour quatre mille francs de marchandises à crédit, comme je vous ai dit ; je vous ferai trouver quelque honnête homme de ma connoissance qui vous les achetera comptant à la moitié de ce qu'elles valent : la moitié de quatre c'est deux & voilà justement vos deux cens pistoles, en m'en donnant quelques-unes pour le droit d'avis, vous y gagnerez encor…

Arlequin
Cela est beau & bon, j'acheterai des marchandises à crédit, mais trouverai-je des Marchands qui veuillent se fier à moi ?

Mr. Rapinet
Si vous en trouverez Monsieur ? Il en manque bien, j'en connois une infinité que la fureur de vendre occupé si fort que pour avoir le plaisir de voir dégarnir leurs Magasins, ils donnent inconsidérément au premier venu sans s'informer la plus souvent s'il peut païer ou non : j'en sçai d'autres qui croïent de profiter beaucoup avec des Enfans de famille en leur prétant sur de gros interêts ou en leur vendant à crédit au double de ce que la marchandise vaut ; un jeune homme qui a besoin d'argent n'y regarde pas de si prés, il prend tour à quelque prix que ce soit, il arrive quelquefois que les parens ne se trouvent pas d'humeur de païer & les Marchands en sont la dupe. Cependant quoi qu'ils y aïent être atrapés plusieurs fois, leurs propres pertes, ni l'exemple de leurs voisins ne sont pas capables de les faire agir avec plus de circonspection.

Arlequin
Voilà qui va fort bien ; je trouverai des marchands qui me vendront à credit, & d'autres, ou bien les mêmes si-vous voulés qui sous main acheteront de moi à la moitié ; mais aussi quand il faudra païer ces marchandises, il se trouvera avec bel expedient que j'aurai perdû deux cens pistoles.

Mr. Rapinet
Bon païer. Vous n'avés que faire de vous embarrasser de cela. Quand vous serés en Turquie, qui est-ce qui osera vous y aller chercher. Vous serés en sûreté.

Arlequin
Mais aussi si j'étois obligé dans la suite de revenir en ce païs on me feroit de la peine.

Mr. Rapinet
En ce cas là vous pourriés vous tirer d'affaire très aisément. Si ceux de qui vous auriés achêté vouloient absolument être païés ; vous n'auriés qu'à les assembler dans quelque endroit, & leur dire ingenûment. *Messieurs je ne puis pas vous païer, j'ai perdû la moitié sur vos marchandises* ; non seulement ils vous croiroient sur vôtre parolle, mais encor je suis seur que la plûpart viendront vous offrir tout ce qu'ils auroient & qu'ils vous parleroient encor de leur faire l'honneur de vous en accommoder. Vous ne seriés pas le premier à qui cela seroit arrivé : que si au contraire ils vouloient faire les mauvais, vous n'auriés qu'à vous aller établir dans quelque païs étranger, qu'ils fissent ce qu'ils voudroïent après, de quoi vous embarrassés-vous ? Vous vous moqueriés d'eux.

Arlequin
Mais il me semble qu'il y a bien du brouillamini dans tout cela.

Mr. Rapinet
Point du tout Monsieur ce sont des profits tout clairs & qui… *Il aperçoit Scaramouche à ses côtés.*

SCENE II

Mr. Rapinet, Scaramouche, Arlequin, Un Sergent des Archers.

Scaramouche
Il tire Rapinet par la manche.
Monsieur pourroit on vous dire un mot ?

Mr. Rapinet
Il continue de parler à Arlequin, & feint de ne pas voir Scaramouche.
Pour ce qui est de… à cause de la…

Scaramouche *à Rapinet bas*.
Monsieur vous faites l'aveugle je voudrois vous dire un mot.

Mr. Rapinet
Il tire Scaramouche en particulier.
Un moment de patience Monsieur ; voilà un honnête homme avec qui je fais des affaires de consequence ; vous sçavez qu'on a des mesures à garder : *à Arlequin*. Monsieur je vous demande pardon si… *à Scaramouche bas*. Je vous en prie Monsieur…

Scaramouche *bas.*
Je me mocque de cela, il y a trois mois que vous me tenez le bec dans l'eau & je veux absolument être païez tout à l'heure.

Mr. Rapinet *bas*.
Oh Monsieur vous le serez aussi ; je sçai bien que je vous dois ; mais Monsieur foi d'honnête homme je n'ai point d'argent.

Scaramouche *bas*.
Parbleu Monsieur ce sont là vos défaites ordinaires ; si vous n'avez point d'argent je vous en ferai bien trouver.

Mr. Rapinet *bas*.
Ah Monsieur que vous m'obligerez de m'en faire trouver : je vous assure que vous serez le premier païé : *à Arlequin*. Monsieur c'est que j'ai quelques petites affaires avec ce Monsieur là, & il veut me consulter sur… *pendant qu'il parle à Arlequin Scaramouche fait avancer les Archers*.

Arlequin
Ce Monsieur là a des Laquais qui ressemblent fort à des pousse-cul…
Rapinet se tourne & il aperçoit les Archers : l'Huissier lui fait signe de le suivre & Rapinet lui fait un grand salut.

Mr. Rapinet
Messieurs je suis à vous dans un moment : vous n'avez qu'à aller devant, je vous sui.

Arlequin
Comment Monsieur ou allés-vous donc avec ces Messieurs là ? Vous me paroissés bien familiers ensemble, qu'est-ce que cela veut dire ?

Mr. Rapinet
Monsieur c'est que nous nous connoissons de long-tems, je vais faire un petit tour en prison, j'en sortirai aujourd'hui ou demain sans faute, & je serai encor à temps de faire vôtre affaire. *Il sort*.

Arlequin
Voilà qui est plaisant. Un homme qui trouve tant d'expedients pour les autres & qui n'en peut pas trouver pour s'exempter d'aller en prison. Mais qu'est devenû mon Laquais.

SCENE III

Arlequin, Pierrot en livrée.

Il demande à Pierrot s'il n'est venu personne : Pierrot dit qu'il est venu un Poëte, & lui fait un galimathias de ce qu'il lui a dit de ses deux Traductions, & du Colier de Perles. On frape à la porte, Pierrot va voir qui c'est, & revient dire à son Maître que c'est Monsieur l'Opera, Arlequin demande d'où vient qu'il n'entre pas ; Pierrot dit que c'est apparemment parce qu'on n'a pas joué l'Ouverture, & que Monsieur l'Opera ne paroît jamais sans cela : Arlequin demande une Ouverture à l'Orchestre qui joue la marche de la cérémonie du Malade Imaginaire, après laquelle Monsieur l'Opera entre vetû en malade porté sur un brancard par deux hommes en robbe de chambre. Cette Scene se fait de caprice.

SCENE IV

Mr. L'Opera, Arlequin, Pierrot.

Arlequin *à Pierrot*.
He bien ! Qu'elles gens m'amenés vous là ? D'où vient que vous me dites que c'est Mr L'Opera ?

Pierrot
Oh Dame, Monseigneur, c'est eux-même qui me l'ont dit, je ne les connois pas.

Mr L'Opera. *Il parle d'un ton languissant*.
Monsieur je suis ce maître de Musique duquel Mademoiselle Colombine vous a parlé ; elle a envoïé chés moi pour me dire de venir, & comme le pitoïable état où je suis depuis long-temps ne me permet pas de me tenir sur mes pieds ; je me suis fait aporter pour sçavoir ce que vous desirés de moi.

Arlequin
Quoi vous êtes Monsieur L'Opera ?
Il le regarde de tous côtez.

Mr. L'Opera
Oui Monsieur c'est moi-même.

Arlequin
Par ma foi vous faites bien de me le dire, je ne vous aurois jamais reconnû, hé que diable devenés-vous donc ? Comme vous voilà fait ! Vous êtes dans un équipage bien lugûbre !

Mr L'Opera
Helas Monsieur, c'est que je suis bien malade, je crois que je n'en releverai jamais.

Arlequin
Assurément mon pauvre homme vous êtes bien changé depuis que je ne vous ay vû ; vous êtiés si Guai & si gaillard dans ce temps-là ; il n'i en avoit que pour vous & pour vos gens dans toutes les parties de plaisir, vous n'alliez jamais qu'en Chaise ou en Carrosse, & vous voilà maintenant réduit sur un brancard, plus feé & plus maigre qu'un pendu d'Eté. D'où peut prevenir un changement si extraordinaire ?

Mr. L'Opera
Monsieur je suis affligé d'une maladie qui m'a entierement ruiné.

Arlequin
Vous ne vous ménagiés point aussi : au train de vie que vous meniés, vous ne deviés pas vous attendre à autre chose qu'à crever quelque jour ; mais encor quelle est vôtre maladie ?

Mr. L'Opera
Monsieur c'est un grand épuisement & une grande secheresse causée par le mauvais air de ce païs.

Arlequin
Mais puisque vous connoissiés que l'air de ce Païs vous étoit contraire, pourquoi vous y établir ? C'est une grande imprudence à vous.

Mr. L'Opera
Helas Monsieur il ne m'a pas toujours été si contraire qu'il l'est presentement dans le commencement je m'y portois à merveilles comme vous avés pû voir ; j'y étois aimé de tout le monde on n'y parloit que de mes gentillesses & j'y recevois les visites d'un grand nombre de personnes trois fois la semaine. Le feu se prit à ma maison, sans qu'on aïe jamais pû savoir comment les uns ont crû que quelques uns de mes voisins y avoient mis le feu & d'autres on dit que c'étoit par l'imprudence de mes gens qui ont toûjours été sujets à s'enïvrer. Quoiqu'il en soit : tout ce que j'avois au monde fut brullé ; & voilà la source de ma misére, vous savés que quand un homme tombe dans la necessité tout le monde l'abandonne, comme je ne suis plus en état de parêtre avec cet éclat dans lequel on m'a vu, tous mes amis m'ont abandonné, excepté cinq ou six qui ont entrepris genereusement de me retablir plusieurs fois ; mais comme mon mal est incurable ; ils s'y sont entierement ruinés, & bien loin de me guerir, ils sont tombés eux même dans l'état duquel ils vouloient me retirer.

Pierrot
Ce que Mr vous dit est vrai ; j'ai eu l'honneur de servir l'Apotiquaire qui lui fournissoit des remedes & je me souviens qu'il n'a jamais pû se faire païer de ses parties.

Arlequin
Pauvre homme je voulois vous emmenez avec moi en Turquie pour y établir des concerts ; mais à ce que je vois vous seriés plus propre a y établir un Hôpital : vous me coûteriés plus en drogues & en lavements que vous ne vallés.

Pierrot
Ma foi je crois que toute la medecine y perdroi son latin.

Arlequin
Croïés moi bon homme changés d'air puisque vous ne vous portés pas bien ici : vous m'avés la mine de n'y pas faire de vieux os.

Mr. L'Opera
Helas Mr je n'ai pas attendû jusqu'ici d'essaïer ce reméde. Il y a deux ou trois ans que je crûs que l'air de Provence me feroit du bien ; j'y allai avec toute ma famille dans le dessein de m'y établir ; mais ce sûr tout le contraire de ce que j'esperois. Je m'y trouvai si mal, qu'on fût obligé de me raporter ici n'aiant plus que les os & la peau : à mon retour on m'a trouvé si fort changé que le peu d'amis qui restoit ne me reconnoissant plus, je me suis vû tout à fait abandonné : Le désordre s'est mis chez moi, mes Domestiques ont voulû se faire païer de leurs gâges ; & me trouvant dans l'impuissance de les satisfaire ils se sont tous soûlevez contre moi ; chacun d'eux a pretendû s'ériger en maître & disposer à son profit de ce qui m'apartenoit : de sorte que je me suis vû contraint à la fin pour me délivrer de leurs persécutions, de leur abandonner le peu de revenûs qui me restoit. *Il pleure*. Et à présent Monsieur je suis réduit pour vivre à loüer mon Hôtel à des comediens Italiens & à aller chercher de ville en ville dequoi subsister. Cela est bien sensible Mr après l'état florissant dans lequel je me suis vû.

Arlequin
Mais n'avez vous point quelque parent qui vous puisse assister dans vos necessitez ?

Mr. L'Opera
J'ay mon frere l'ainé qui est établi à Paris ; il a fait tout ce qu'il a pû pour moi mais tous ses soins ont été inutiles, & lui même il est assez embarrassé de ses propres affaires, mais ce qui me donne encor Espérance, c'est que j'ay quelques personnes qui m'ont promis de prendre soin de moi.

Arlequin
Puisque vous ne pouvez pas venir avec moi ; cherchés donc quelques musiciens de vôtre connoissance : absolument j'en veux emmener à quelque prix que ce soit.

Mr L'Opera
Monsieur pour à present vous aurez de la peine d'en trouver ; mais attendez encor un mois alors je pourrai vous en envoïer bon nombre qui faute d'emploi aimeront peut être mieux aller en Turquie que de rester ici à ne rien faire.

Arlequin
Oh parbleu il m'en faut absolument dûssai-je en faire faire de tous neufs.

Mr. L'Opera
Monsieur vous n'en ferez pas faire de plus neufs que ceux dont je vous parle.

Arlequin
Mais d'où vient que vos gens sont en robbe de chambre, est-ce qu'ils sont malades comme vous.

Mr. L'Opera
Monsieur le leur avoit fait faire d'assez beaux habits. Mais la necessité dans laquelle je les ai reduits, les aïant obligé de les mettre à tous les jours faute d'autres, il les ont usés : & sont contraints à present de parêtre en Public en robbes de Chambre faute d'habits.

Pierrot
Et quand les robbes de chambre seront usées ils iront en chemise ?

Mr. L'Opera
Helas oui Monsieur. Ceux qui en auront :

Arlequin
Allés bon homme bonjour je vous assûre que vous me faites pitié.

Mr. L'Opera
Monsieur je ne suis pas capable d'autre chose dans l'état où je suis.
On rejoue la marche & on l'emporte.

Arlequin
Allons laquais qu'on me suive. J'ai promis à colombine de me trouver auprés de la Riviere, elle y est peut-être dejà qui m'attend allons promptement la …

SCENE V

Colin *seul*.
D'abord qu'Arlequin & Pierrot sont sortis on joüe une simphonie. Le Théatre change & represente la vûë de la porte d'Halincour. Colin paroit troublé de la nouvelle que Scaramouche vient de lui donner il jure qu'il perdra la vie plûtôt que de soufrir qu'on enléve sa maitresse. Il dit ensuite qu'il veut se joindre à Pierrot quoique son rival pour empecher cet

enlévement. On joüe une marche & Pierrot entre armé grotesquement. Cette scene se fait de Caprice. On ne doit point regarder Pierrot dans cette scene ni dans toute la suite comme le même qui étoit le laquais d'Arlequin dans la scene précedente ; mais seulement comme un autre personnage qui est Rival de Colin & qui n'a pas parû depuis le premier Acte.

SCENE VI

Pierrot armé, Colin.
PARODIE DE TANCREDE.

Pierrot *chante*.
Je viens tout bouffi de Colére
De mon Rival Colin seconder la valleur.
Colombine à touché mon cœur
Arlequin va bien-tôt l'enlever en Corsaire,
Pour empêcher ce vol emploïons tous nos bras,
Allons-nous embusquer auprés de la Riviére,
Et lors qu'il n'y pensera pas.
Zest, jettons-le dans l'eau la tête la premiere.

Colin
Non il faut qu'Arlequin expire sous nos coups.

Pierrot
Que j'aime ce noble Courroux ;

Colin, *sur l'air réveillez-vous*.
Nous pouvont goûter l'esperance,
De Triompher à notre tour,
Je suis armé par la vangeance,
Et je combattrai pour l'amour.

Pierrot, *sur le même air*.
Contre cet ennemi Babare.
Je me viens unir avec vous,
Si pour lui le sort se declare,
C'est nous qui porteront les coups.
Ne pourrions nous point trouver quelque moïen de nous défaire de lui sans nous battre ? Que sçait-on ce qui peut arriver ; il ne faut qu'un coup pour tuer un Suisse.

Colin
Hé bien est-il rien de plus glorieux que de mourir pour ce qu'on aime, en tout cas, tu n'auras qu'à te jetter d'abord sur lui, & ne pas lui donner le temps de tirer son épée.

Pierrot
Oui la langue est un bel instrument ; mais aussi s'il la tire, tu sçais que je suis un pauvre garçon qui ne sçai pas faire des armes, & si je vénois à être tué qu'elle désolation ne seroit ce pas pour mon pere & pour ma mere de voir l'ainé de leur famille cruellement mis à mors à la fleur de son âge. J'en pleure déjà par avance.

Colin
Allons poltron, courage, tu veux empêcher qu'on n'enléve ta Maîtresse, & tu t'amuses à pleurer ? Je vais montrer l'exemple : aux Armes, aux Armes. *Il sort*.

Pierrot *seul chante*.
Cessez mes ïeux de repandre des larmes.
Je suis prés d'aller au combat.
Et tandis que Colin endossera ses armes
Occupons-nous du moins à raper du Tabac.
Il tire une rape de sa poche.

Colin *revient armé*.
Allons me voilà prêt marche à moi & ne crains rien.

Pierrot
Atten un moment que je me mette en colere ; je ne vaux rien pour me battre de sens froid.

Pierrot, Colin *chantent*.
Suivons la fureur & la rage,
Hâtons-nous nous sommes outragez,
Il lui faut couper le visage ;
Ou le Diable s'en mêle ou nous serons vangez.
Ils sortent.

SCENE VII

Scaramouche, Colombine.

Colombine
A quoi penses-tu Scaramouche ? Qu'étoit-il necessaire de dire à Pierrot & à Colin qu'Arlequin vouloit m'enlever ?

Scaramouche
Que cela ne t'inquiete point ; je ne l'ai fait qu'à dessein de les brouiller ensemble : tu sçais qu'ils étoient bons amis ; & j'ai crû qu'il étoit à propos de faire naître parmi eux une jalousie pour les engager à servir ta vangeance.

Colombine
Oui, mais aussi il ne falloit pas leur dire que je consentirois à cet enlévement : que veux-tu qu'ils pensent de moi ?

Scaramouche
Ne te mets pas en peine nous ferons toûjours à temps de les desabuser quand nous voudrons ; mais je les aperçois qui le poursuivent, retirons-nous à l'écart.

SCENE VIII

Arlequin, Pierrot, Colin, Colombine, Scaramouche. Troupe de gens armez, chantants.
Le Chœur chante derriere le Théatre avant que personne paroisse.

Chœur
Contre notre Ennemi mettons tout en usage.
Attaquons sa gloire & ses jours.

Arlequin *seul tenant son Epée à la main.*
Oui, battés, frappés, coupés, taillés, vous êtes des canailles, malgré vous & vos dents je l'emmeneai morte ou vivante…

Chœur *derriere le Théatre.*
Sa gloire & ses jours.

Arlequin *seul.*
Ah lâches c'est donc avec de la musique comme celle-là que vous pretendés m'épouvanter ? Continués, pourvu que la mesure n'en soit pas, voici qui m'en fera raison. *Il tire un sifflet de sa poche, & Il siffle quand le Chœur chante. Le Chœur finit court.*

Chœur *derriere le Théatre.*
Attaquons sa gloire & ses jours…

Arlequin
Courage donc Messieurs les Coquins, courage, vôtre Musique n'est pas à l'épreuve du siffler ? Oh parbleu si vous n'avés rien de plus fort à m'opposer Colombine est à moi.

Pierrot, Colin & La Troupe *paroissent.*
Attaquons sa gloire & ses jours.

Arlequin *chante en reculant.*
Ciel qu'est-ce que je voi ?
Il faut lâcher le pied ils sont trop contre moi.
Colombine paroit. Ah vous voilà ma Colombine !
C'est pour vôtre beau nez qu'ici l'on m'assassine.
Ces traitres jaloux de mon sort,
Pour vous ravir font un effort.
Voulez vous qu'à vos Yeux mon bras les extermine ?
Sur l'air : des Ennuyeux.
Tout menace en ces lieux mes jours
Mais que cela ne vous chagrine,
Ah faites-moi tirer chopine…
Je ne veux point à autre secourir.

Colombine
Coquin cesse de la prétendre.
Je t'en dois de long temps & je viens t'avertir,
Que bien loin de songer à venir te déffendre,
A te voir étriller je veux me divertir
J'ai honte du dépit… qui regne… dans mon ame…
Contre un Mâgot fait comme toi. *Arlequin rit.*
As-tu bien le courage infame
De te moquer encor de moi ?

Arlequin. *Sur l'air. Si tu as de l'amour pour moi.*
Pour répondre à tous vos discours,
Il faudroit vous comprendre,
Il faudroit vous… Il faudroit vous…
Il faudroit vous comprendre.
Il faudroit… Il faudroit vous comprendre.

Colombine
Ah c'est m'en dire assez que de ne pas m'entendre.
Venez vous pouvez me vanger,
A servir mon courroux tout doit vous engager

Pierrot, Colin, Le Chœur, *avancent contre Arlequin, en chantant.*
Attaquons sa gloire & ses jours.
Arlequin en se deffendant les repousse jusques dans les ailes du théatre, & quand il est auprés il tombe à la renverse, toute la troupe s'enfuit excepté Colombine. Arlequin se reléve & tient sa main devant la poitrine comme s'il étoit blessé.

Arlequin *d'un ton Tragique.*
Hé bien es tu contente, est-ce assés de ma vie ?
Ta rage en me perdant sera-t'elle assouvie ?
Ou faudra-t'il encor pour calmer ta fureur,
Qu'on m'ouvre l'estomac pour m'arracher le cœur ?
Traîtresse, quel dessein à pû changer ton ame ?
Je voulois t'enlever pour te faire… ma femme.
Pouvois-je à ton avis te faire plus d'honneur ?
Que de t'en beau frere avec le grand Seigneur.
Quand tantôt prés d'ici tu m'as donné parolle
C'étoit, je le vois bien, pour mieux joüer ton rôlle ;
Tu voulois me surprendre, & ton perfide cœur ;
M'a caché son dépit sous ta felure douceur :
Mais tu triomphes mal ; une action si noire
Chez nos derniers neveux ternira ta memoire,
Et des jeux les plus secs je tirerai de l'eau,
En leur laissant ces vers gravez sur mon tombeau,
Pour se vanger de moi, l'ingrate Colombine

Au plus fort du peril me refusa chopine
Et malgré mes bien-faits, sa lâche trahison
Me fit assassiner sans rime & sans raison,
Mais… Dieu… Je m'affoiblis. Ces maudites Canailles,
D'un coup d'estramaçon m'ont percé les entrailles,
Pour me tenir debout je fais un vain effort ;
Je vais mourir… Je meurs… Adieu donc. Je suis mort.
Il tombe étendu.

Colombine
Juste Ciel il expire, on m'a trop bien servie.
Il ne méritoit pas un si funeste sort

Arlequin *chante étendû*.
Helas s'il n'étoit pas mort
Il seroit encor en vie.

Colombine
Ah pardonne, Arlequin, une aveugle côlére,
Celui qui t'a blessé ne vouloit pas le faire ;
Ne me l'impute pas, c'est un coup de malheur,
Et je n'avois dessein que de te faire peur.

Arlequin *étendû*.
Mais en suis-je moins mort, ô beauté trop côlére ?
Parce qu'un maladroit n'a pas voulu le faire ;
Et pour avoir poussé quelques pitieux helas !
Tes regrets impuissants me rendent-ils plus gras ?

Colombine
De mon ressentiment malheureuse victime.
C'est tout ce que je puis pour expier mon crime ;
Mais pour rendre à jamais tes manes satisfaits,
Reçoit le repentir des maux que je t'ai faits.
Je te haissois trop ; & mon ame outragée
Quoi qu'il en dût coûter vouloit être vangée :
Quelque fût mon couroux le ciel m'en est têmoin,
Je n'aurois jamais crû de le pousser si loin
La lettre & le turban n'êtoient que raillerie ;
Scaramouche est l'autheur de cette fourberie,
Et si…

Arlequin. *Se levant en sursaut*.
Je ne suis pas parent du grand Seigneur ?
Et tu n'avois dessein que de me faire peur ?

Colombine
Ciel quel enchantement te rappelle à la vie !

Arlequin
Va je ne suis pas mort & n'en ai nulle envie :
Ranguaine tes regrets on ne m'a point touché,
Et j'en suis grace au ciel quitte à fort bon marché.

Colombine
Quoi tu n'êtois pas mort ?

Arlequin
Non je me donne au Diable.

Colombine
Hé tu nous as jettés dans un trouble effroïable ;
Dés qu'il t'ont vû tomber ils se sont sauvés tous.

Arlequin
Il falloit faire ainsi pour êviter les coups.
Quand j'ai vû que sur moi venoit fondre l'orage,
J'ai joüé d'une ruse au deffaut du Courage ;
Et de peur que chez moi l'on ne fit du dégat,
Ma foi je me suis mis moi même hors de combat.
Mais un heureux succez a suivi ton attente,
Du tour que tu m'as fait tu dois être contente :
Car sans ton propre aveû j'aurois juré ma foi
Que le grand Turc n'avoit de beau-frere que moi.

Colombine
He bien vivons en paix, Arlequin, sans rancune :
Suporte constament ce revers de fortune ;
Et si tu veux bien tôt faire tout oublier
Lorsqu'on t'en raillera ris en tout le premier. *Elle sort*.

Arlequin. *Il prend un air grave*.
Ce changement n'a rien qui puisse me surprendre
Aux coups de la fortune on doit toûjours s'attendre
Et dans l'état où je me voi
Qui doit à son caprice être plus fait que moi ?
On m'a vû digne fils du Dieu de la lumiére,
Commencer dans son char une illustre Carriere.
Et par un retour du destin
Redevenir simple Arlequin.
Jadis une ardeur non commune
Pour l'objet donc j'étois épris
Au grand plaisir de tout Paris
Me fit Empereur dans la lune :
On m'a vû Roi de Tripoly,
Empereur du Cap vert, Sophy ;
A bouche que veux-tu j'ai recû chez Melisse,
Je me suis vû Titus aimé de Berénice ;
Et puis de mille coups affrontant les hazards,
Chassé par un Frappier du trône des Cesars.
A tant de dignités mon ame accoutumée,
D'une fausse grandeur a gobbé la fumée ;
Et tous ces beaux projets de mon ambition,
N'ont jamais abouti qu'à des coups de bâton :
Souvent ainsi de nous la fortune se joüe,
L'inconstante, en aveugle êtalant ses faveurs,
Vient choisir un fat dans la boüe

Pour l'élever au faîte des grandeurs :
Et tout à coup changeant de face,
Le Privant d'un apui qu'il croïoit assuré
Le remet en la même place,
De laquelle elle l'a tiré.

SCENE DERNIERE

Arlequin, Colombine, Mariane, Colin, Pierrot.

Colombine.
Allons Arlequin tu moraliseras une autrefois, songeons seulement à profiter du reste de la soirée pour nous divertir & ne parlons plus de nos querelles.

Arlequin
Soit je vous pardonne à tous.
Il chante sur l'air. Que le Ciel annonce à la terre.
Que L'Orchestre annonce au Parterre
La paix qu'entre nous nous faisons ;
Joüés haut-bois. Fala lan lerre.
On joüe un Air qu'Arlequin dance, On joüe ensuite une Ritournelle, & Marianne chante la Loüre qui suit.

Mariane
Des Grandeurs, la suite importune
N'a jamais de plaisir parfait,
Et pour un bienfait
Qu'on tient de la fortune,
On craint toûjours
Mille fâcheux retours,
Etre aimé d'une aimable Bergere,
De son cœur tendre & constant
Ne songer jamais qu'à lui plaire
A l'espoir qui nait de ses feux
Borner tous ses vœux,
C'est à mes jeux
Le sort le plus heureux.
On joüe le Menuët du prologue de Tancrede qu'Arlequin dance avec Colombine, après quoi,

Colin. *Chante sur l'air du Menuët.*
C'est malgré moi qu'une fatale chaîne
Belle inhumaine
Me tient sous ta loi ;
Mais à la fin une ardeur nouvelle,
Saura cruelle
Me vanger de toi.

Colombine
Jamais un cœur qui veut être volage
Quand il s'engage
N'a d'heureux moment,
Mais les plaisirs sont la récompense.
De la Constance
D'un fidelle Amant.

Pierrot
Libre d'amour je ne songe qu'à rire
Quand je soupire
Je suis toujours Sot,
Je suis tranquile quand on m'offence,
Et ma vangeance
Tombe sur mon Pot.

Mariane
Si vous voulez sans trouble & sans allarmes,
Goûter les charmes
D'un heureux destin,
Tes Amans, sans prendre le change,
Un doux mélange
D'amour & de vin.

Pierrot
Une …aute facilement s'offence
Mais la vangeance
Dure peu de temps,
Que son Amant glisse un regard tendre
Pour la surprendre
Voilà dedans.

Fin…

Rhadamisthe et Zénobie

(Tragédie, 1711)

Prosper Jolyot de Crébillon

Tragédie représentée pour la première fois le 14 décembre 1711.

Édition : *Répertoire général du Théâtre français, composé de tragédies, comédies et drames des auteurs du premier et du second ordre, restés au Théâtre français*, Tome 12, H. Nicolle, 1818.

EPÎTRE[532]

A Son A.S. Monseigneur Le Prince de Vaudemont.
(Souverain de Commercy.)

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du succès de *Rhadamiste*. Une tragédie qui vous avoit plu pouvoit-elle n'être pas approuvée ? Le public l'a applaudie en effet ; et ce sont ces mêmes applaudissements qui me donnent aujourd'hui la hardiesse de la dédier à V.A.S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que cette liberté soit suivie d'aucune autre. Votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité ; tel, par son habileté à la guerre, échappe à des périls certains, et sait se couvrir de gloire dans le temps qu'il paroit le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des héros de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait modèle. Et quels éloges encore que ceux d'une épître, pour un prince consacré à l'histoire et à la tradition ! L'histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés ; ainsi le lecteur trouvera bon que je l'y renvoie : c'est là où, mieux que dans une épître, souvent suspecte de flatterie, il verra quel prix étoit réservé aux grandes actions de V.A.S. trop heureux que la permission que vous avez eu la bonté de me donner de placer votre nom à la tête de cet ouvrage me mette à portée de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de vénération et un plus profond respect que moi,

MONSEIGNEUR,
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,
Le très humble et très obéissant serviteur,
JOYLOT DE CREBILLON.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Voltaire a dit, et on a souvent répété après lui, que Crébillon avoit pris le sujet de cette tragédie dans un roman peu connu, intitulé *Bérénice*. Il eût été plus vrai et plus équitable de dire que *Rhadamiste* est presque tout entier dans Tacite, qui a fourni à Crébillon les traits les plus marquants de ses personnages, et les principaux faits sur lesquels son drame est fondé. On jugera par l'extrait suivant : (…) (Annal., lib. XII, S44, 46 et 51.)

[532] L'épître et l'avis de l'éditeur se trouvent dans l'édition : *Œuvres de Crébillon avec les notes de tous les commentateurs*, Parrelle, Tome premier, paris, Lefevre, 1828.

PERSONNAGES

PHARASMANE, *roi d'Ibérie*.
RHADAMISTHE, *roi d'Arménie, fils de Pharasmane*.
ZENOBIE, *femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie*.
ARSAME, *frère de Rhadamisthe*.
HIERON, *ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhad*amisthe.
MITRANE, *capitaine des gardes de Pharasmane*.
HYDASPE, *confident de Pharasmane*.
PHENICE, *confidente de Zénobie*.
Gardes.

La scène est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

ACTE 1

SCENE 1

Zénobie, sous le nom d' Isménie ; Phénice.

Zénobie.
Ah ! Laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis ;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis :
Laisse-moi. Ta pitié, tes conseils, et la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes ! Ciel vengeur, effroi des malheureux !
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

Phénice.
Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes ?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceurs ni repos.
Cruelle ! Si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs ? Captive dans des lieux
Où l' amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand roi d' Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains ?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourments, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur !
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre ;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

Zénobie.
Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire ;
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N' offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidèle :
Il faut d'un autre prix récompenser ton zèle,
Me découvrir. Du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue, aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cède qu'aux dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des romains la vaine jalousie,

Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frère de celui qui me donna le jour.
Plût aux dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N' eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie !
Mais à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor père de mon époux,
De Rhadamisthe enfin.

Phénice.

Ma surprise est extrême :
Vous, Zénobie ! Ô dieux !

Zénobie.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais, hélas ! Encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon père,
Dans le sein de la paix vivoit avec son frère.
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos lois,
Mettoit cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet, si son frère perfide
D' un sceptre si puissant eût été moins avide !
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon père, et pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l' avoûrai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d' y répondre de même,
Ignorant qu' en effet, sous des dehors heureux,
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

Phénice.

Jamais roi cependant ne se fit dans l' Asie
Un nom plus glorieux et plus digne d' envie.
Déjà, des autres rois devenu la terreur...

Zénobie.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
À peine je touchois à mon troisième lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déjà s' en croyoit assuré,
Quand son père cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos états, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s' unir au sang de Mithridate ;
Et ce parthe, indigné qu' on lui ravît ma foi,
Sema partout l' horreur, le désordre et l' effroi.
Mithridate, accablé par son indigne frère,
Fit tomber sur le fils les cruautés du père ;
Et pour mieux se venger de ce frère inhumain,
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamisthe, irrité d'un affront si funeste,
De l'état à son tour embrasa tout le reste,
En dépouilla mon père, en repoussa le sien ;
Et dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius et la Syrie entière,
Il força Pollion de lui livrer mon père.
Je tentai, pour sauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l' engageroit à moi,
Il remettroit l'état sous sa première loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le ciel irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes dieux ! Et quel barbare époux !

Phénice.

Je sais que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

Zénobie.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachoit son sort,
Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage et d' horreur.
"Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage,
En vain à ma valeur croit fermer un passage :
Suivez-moi. " Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards...
Mais, loin de retracer une action si noire,
D' un époux malheureux respectons la mémoire :
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.
Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d' un amour réduit au désespoir,
Que par une main chère, et de mon sang fumante,
L' Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

Phénice.

Quoi ! Ce fut votre époux... Quel inhumain, grands dieux !

Zénobie.

Les horreurs de la mort couvraient déjà mes yeux,
Quand le ciel, par les soins d' une main secourable,
Me sauva d' un trépas sans elle inévitable.
Mais, à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare père,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frère,
De la grandeur d' un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous ;
Qu' introduit en secret au sein de l' Arménie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
À ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu' on prenoit de mes jours,
Et, quittant sans regret mon rang et ma patrie,
Sous un nom déguisé j' errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage et d'ennui,
Étrangère partout, sans secours, sans appui,
Quand j' espérois goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asile.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats :
Arsame, né d' un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d' un père perfide, inhumain et jaloux,
Frère de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

Phénice.
Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d' un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d' un prince généreux
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux ?

Zénobie.
Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point notre unique espérance ! ...
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d' espoir ;
Et, pour comble de maux, j' apprends que l' Arménie,
Qu' un droit si légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s' apprête.

Phénice.
Eh bien ! Dérobez-vous à ses injustes lois.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits ?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l' Arménie.
Reine de ces états, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur romain :
On l' attend aujourd'hui dans les murs d' Artanisse.
Implorez de César le secours, la justice ;
De son ambassadeur faites-vous un appui ;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

Zénobie.
Comment briser les fers où je suis retenue ?
M'en croira-t-on d' ailleurs, fugitive, inconnue ?
Comment...

SCENE 2

Zénobie, sous le nom d' Isménie ; Arsame, Phénice.

Zénobie.
Mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !

Arsame.
M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux ?

Zénobie.
C'est vous-même, seigneur ! Quoi ! Déjà l'Albanie...

Arsame.
Tout est soumis, madame ; et la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m' accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d' un inflexible père
Va sur un fils coupable attirer la colère,
Jaloux, désespéré, j' ose, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah ! Madame, est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ;
Que l' hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte
D' un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez :
Le reproche ne sied qu' aux amants fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu' un amour sans espoir dévore et persécute ;
Mais moi, qui fus toujours à vos lois si soumis,
Qu' ai-je à me plaindre, hélas ! Et que m'a-t-on promis ?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
Je me plains et de vous et d' un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu' il est, n' en est pas moins jaloux.

Zénobie.
Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste :
Mais, quel que soit le rang et le pouvoir du roi,
C' est en vain qu' il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J' approuve ces transports où votre amour éclate.

Arsame.
Ah ! Malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d' un injuste courroux :
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature :
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le roi devenoit votre époux,
Jusqu' où m'emporteroit sa cruelle injustice ?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un roi,
Par les soins d' Hiéron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire un hommage ;
Mais un père jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main.
Qu'il m'enlève à son gré l'une et l'autre Arménie,
Mais qu' il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,
Et c' est l' unique bien que je demande aux dieux.

Zénobie.
Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle couloit du moins dans l' ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux.
D' ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive ?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive ?
Vous ignorez encore jusqu' où vont mes malheurs.
Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah ! Quand même l'amour uniroit l'un et l'autre,
L' hymen n' unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, et son amour fatal,
Le roi n' est pas, seigneur, votre plus fier rival :
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit : on ouvre. Ah seigneur ! C'est le roi.
Que je crains son abord et pour vous et pour moi !

SCENE 3

Pharasmane, Zénobie, sous le nom d' Isménie ; Arsame, Mitrane, Hydaspe, Phénice, gardes.

Pharasmane.
Que vois-je ? C'est mon fils ! Dans Artanisse Arsame !
Quel dessein l' y conduit ? Vous vous taisez, madame !
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
Lorsque moi-même ici j' ignore son retour !
De ce trouble confus que faut-il que je pense ?
À Arsame.
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j' honorois enfin d'un choix si glorieux,
Parlez, prince ; quel soin vous ramène en ces lieux ?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire ?

Arsame.
Vos ennemis domtés, devois-je présumer
Que mon retour, seigneur, pourroit vous alarmer ?
Ah ! Vous connoissez trop et mon cœur et mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu' au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l' avoûrai, seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n' attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie :
Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir :
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
J' attendois qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, seigneur, Isménie en ces lieux.

Pharasmane.
Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie :
Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie ;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D' ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre roi ne s'en souvient encore
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends surtout de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N' a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCENE 4

Pharasmane, Zénobie, sous le nom d' Isménie ; Mitrane, Hydaspe, Phénice, gardes.

Zénobie.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon ame ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D' ailleurs, que savez-vous, seigneur, si l' hyménée
N' auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour ?

Pharasmane.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître :
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours, puisqu' enfin il faut qu'on m' obéisse.
Je n' ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
Moins en roi qu' en amant j' ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d' une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine ;
Et, puisqu' il faut en roi m' expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux,
Et sachez que, malgré l' amour et sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance ;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu' à l'amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus : c'est au retour d' Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme ;
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE 5

Zénobie, Phénice.

Zénobie.

Ah ! Tyran, puisqu' il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l' amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu' il m' a faits.
Et qu'ai-je à ménager ? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate ?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste ;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste.
Le crime que sur vous votre père a commis
Ne peut être expié que par son autre fils.
C'est à lui que les dieux réservent son supplice :
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice :
Dis-lui qu' à sa pitié, qu' à lui seul j' ai recours ;
Mais sans me découvrir implore son secours ;
Dis-lui, pour me sauver d' une injuste puissance,
Qu' il intéresse Rome à prendre ma défense ;
De son ambassadeur qu' on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s' il se peut, qu' il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie ;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir ;
Pour l'attendrir enfin peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie ?

ACTE SECOND

SCENE 1

Rhadamisthe, Hiéron.

Hiéron.
Est-ce vous que je vois ? En croirai-je mes yeux ?
Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes ?
Est-ce bien vous, seigneur ? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort ?

Rhadamisthe.
Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie !
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d' horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux ;
Qu' a proscrit dès long-temps la vengeance céleste,
De crimes, de remords assemblage funeste ;
Indigne de la vie et de ton amitié ;
Objet digne d' horreur, mais digne de pitié ;
Traître envers la nature, envers l' amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j' oublîrois qu' il est un ciel vengeur.

Hiéron.
J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, seigneur, est-il toujours le maître ?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Semblait de vous venger vous imposer la loi.

Rhadamisthe.
Ah ! Loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate :
Rappelle-toi ce jour et ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux :
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d' un sort plus rigoureux ;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu' avoit fait Zénobie ?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu' où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs :
Mais, sans les retracer, juge-s-en par mes pleurs.

Hiéron.
Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords ;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre,
Et m'apprenez...

Rhadamisthe.
Comment oserai-je poursuivre ?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m' étoit destiné ;
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu sais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts ! Je fuyais vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler ; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue !
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi ! Dis-je en frémissant, la mort que je m' apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête !
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l' Araxe aussitôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

Hiéron.
Quel sort pour une reine à vos jours si sensible !

Rhadamisthe.
Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux ardens à me poursuivre,
Qu'un père, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j' allois perdre la vie,

Lorsqu' un gros de Romains, sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d' Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon armé pour m' accabler
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-temps mon nom et ma naissance ;
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d' un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon ame
Brûlant plus que jamais d' une funeste flamme
Que l' amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits rallume avec fureur,
Ranimant, sans espoir, pour d' insensibles cendres,
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j' ai cherché la mort,
L' esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans semblaient l' en avoir effacée,
J' apprends que l' Arménie, après différens choix,
Alloit bientôt passer sous d' odieuses lois ;
Que mon père, en secret méditant sa conquête,
D' un nouveau diadème alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentiments jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnoître :
Contre un père inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

Hiéron.
Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance ?
Quel projet peut ici former votre vengeance ?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger ?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire ?

Rhadamisthe.
Et que sais-je, Hiéron ? Furieux, incertain
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même ?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter ;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne,
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur ;
Mais, jusqu' à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la nature en vain me dit que c'est mon père.
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité :
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop long-temps sur ma tête coupable.
Et plût aux dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long-temps attendu !

Hiéron.
Fuyez, seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colère céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous ;
Que s'il faut vous venger, c'est loin de l' Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

Rhadamisthe.
Non, non, il n'est plus temps ; il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ses droits m' a fait dépositaire ;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un roi qu' elle craint, que je n' oublîrai rien,
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d' une fois honteuse ;
Conserver l' Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l' Ibérie.
Les fureurs de mon père ont assez éclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique.
Des Romains si vantés telle est la politique :
C'est ainsi qu'en perdant le père par le fils
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux,
Moins comme ambassadeur, que comme un furieux

Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins ; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

Hiéron.
Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits :
Je venois de sa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père ;
Et je viens annoncer à ce superbe roi
Qu' en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence...

Rhadamisthe.
Le roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance ;
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je n'ai craint que tes yeux ; et sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m' allois méconnoître.
Le roi vient. Que mon cœur, à ce fatal abord,
A de peine à domter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

SCENE 2

Pharasmane, Rhadamisthe, Hiéron, Mitrane, Hydaspe, gardes.

Rhadamisthe.
Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruits comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous :
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire :
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur.
Mais vous savez aussi jusqu' où va sa puissance :
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, seigneur ; et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase ;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants
Fait voir de toutes parts vos étendards flottans.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d' audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l' Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l' Araxe enfin vous adressiez vos pas.

Pharasmane.
Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l' avoûrai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron ?
Et depuis quand croit-il qu' au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J' aurai plus de respect pour son ambassadeur ;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles ;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains ?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits
D' un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu' il ne s' y trompe pas : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n' éblouit point les yeux :
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n' a qu' un faste sauvage :
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d' or, que du fer, des soldats :
Son sein tout hérissé n' offre aux désirs de l' homme
Rien qui puisse tenter l' avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours :
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
Que font vos légions ? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l' Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu' aux bords de l' Euphrate.

Hiéron.
Quand même les Romains, attentifs à nos lois,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos rois,
Seigneur, n'espérez pas, au gré de votre envie,
Faire en votre faveur expliquer l' Arménie.

Les Parthes envieux, et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous,
L'Arménie occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de père :
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix ;
Et sous vos loi, seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu' Artaxate respecte :
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte ;
Et nous ne soupirons qu'après des souverains
Indifférents au Parthe, et soumis aux Romains.
Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir, que vouloir nous détruire.

Pharasmane.
Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien ! Puisqu' on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, seigneur, à vous donner la loi,
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelque autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils ?
À qui des droits plus saints ont-ils été transmis ?

Rhadamisthe.
Qui ? Vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine !
Ah ! Doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Pharasmane.
Qu'entends-je ? Dans ma cour on ose m'insulter !
Holà, garde...

Hiéron, *à Pharasmane* .
Seigneur, qu'osez-vous attenter ?

Pharasmane, *à Rhadamisthe* .
Rendez grâces au nom dont Néron vous honore :
Sans ce nom si sacré, que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCENE 3

Rhadamisthe, Hiéron.

Hiéron.
Qu'avez-vous fait, seigneur ? Quand vous devez tout craindre...

Rhadamisthe.
Hiéron, que veux-tu ? Je n'ai pu me contraindre.
D' ailleurs, en l'aigrissant j'assure mes desseins :
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu' à troubler l' Ibérie,
Qu' à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis :
Achevons contre lui d' irriter les esprits ;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d' intéresser mon frère.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi :
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, père cruel et tyran tout ensemble,
Ne mérite en effet qu' un sang qui lui ressemble.

ACTE TROISIEME

SCENE 1

Rhadamisthe.
Mon frère me demande un secret entretien !
Dieux ! Me connoîtroit-il ? Quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un père à trahir son devoir.
On ouvre... Je le vois... Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

SCENE 2

Rhadamisthe, Arsame.

Arsame.
Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains le roi quitte ces lieux :
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l' être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père ?

Rhadamisthe.
Quoiqu' il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

Arsame.
Ah ! Que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien !
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable ;
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon père s' y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler ni vous voir,
Sans trahir à-la-fois mon père et mon devoir :
Je le sais ; cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j' implore.
Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non ; quoiqu' il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N' a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu' ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frère, seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée !
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un père, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune héros partageant la disgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace :
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins.
Mais ce n'est pas, seigneur, le plus grand de mes soins ;
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide :
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide !

Rhadamisthe.
Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je sens à son nom seul redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu' où je m' intéresse.
Parlez, prince : faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'empire romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d' intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

Arsame.
Que me proposez-vous ? Quels conseils ! Ah ! Seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui ? Moi ! Que, trahissant mon père et ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie !
Ah ! Si jusqu' à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi :
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les dieux mêmes
Et, pour en obtenir un secours généreux,

J’ai cru qu’il suffisoit que l’on fût malheureux.
J’ose le croire encore ; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j’implore l' assistance.
C’est pour une captive asservie à nos lois,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix :
C’est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d’une autre destinée.
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d’un plus illustre sang.
C’est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d’intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins ;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n’est pas que, plus fier d’un secours que j’espère,
Je prétende à mon tour l’enlever à mon père :
Quand même il céderoit sa captive à mes feux,
Mon sort n’en seroit pas plus doux ni plus heureux.
Je ne veux qu’éloigner cet objet que j’adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

Rhadamisthe.
Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asile est tout ce que je puis.

Arsame.
Et tout ce que je veux : mon ame est satisfaite.
Je vais tout disposer, seigneur, pour sa retraite.
Je ne sais ; mais, pressé d’un mouvement secret,
J’abandonne Isménie avec moins de regret :
Pour calmer la douleur de mon ame inquiète,
Il suffit qu’en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvois, aux dépens de mes jours,
M’acquitter envers vous d’un généreux secours !
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d’un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

Rhadamisthe.
Je n’en demande pas, cher prince, un prix plus doux :
Il est digne de moi, s’il n’est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frère.
Que je vous plains d’avoir un si barbare père !
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer ?
Pourquoi quitter l’objet qui vous a su charmer ?
Daignez me confier et son sort et le vôtre ;
Dans un asile sûr suivez-moi l’un et l' autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse :
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse...

Arsame.
Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, et dignes de tous deux.
Le roi doit dès demain partir pour l’Arménie :
Il s’agit à ses vœux d’enlever Isménie.
Mon père en ce moment peut l’éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n’espère plus qu’en vous.
Déjà sur vos bontés pleines de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, seigneur, adieu : je craindrois de troubler
Des secrets qu’à vous seul elle veut révéler.

SCENE 3

Rhadamisthe.
Ainsi, père jaloux, père injuste et barbare,
C’est contre tout ton sang que ton cœur se déclare !
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se soulève enfin, de sa source indigné,
Puisque déjà l’amour, maître du cœur d' Arsame,
Y verse le poison d’une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?
Non, il n’est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu’un amour malheureux n’entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l’armer contre son roi :
Mon frère n’est pas fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidèle ?
Ta rigueur semble encore en accroître le zèle :
Rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi ;
Et toujours plus soumis... Quel exemple pour moi !
Dieux, de tant de vertus n’ornez-vous donc mon frère,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon père ?
Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
D’un fils respectueux séduire la vertu ?
Imitons-la plutôt, cédons à la nature :
N’en ai-je pas assez étouffé le murmure ?
Que dis-je ? Dans mon cœur, moins rebelle à ses lois,
Dois-je plutôt qu’un père en écouter la voix ?
Pères cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ?
On vient : c’est Hiéron.

SCENE 4

Rhadamisthe, Hiéron.

Rhadamisthe.

Cher ami, c'en est fait ;
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme :
Et qu'en attendre encor quand l'amour n' y peut rien ?
Hiéron, que son cœur est différent du mien !
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le roi va bientôt partir pour l' Arménie.
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu' Isménie.
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

Hiéron.
Quoi ! Seigneur...

Rhadamisthe.
Elle peut servir à mes desseins.
Elle est d'un sang, dit-on, alliée des Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frère
Un secours qui commence à me la rendre chère ?
D' ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ses appas ?
C'est un garant pour moi : je veux ici l' attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre
Adieu ; je crois la voir : favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE 5

Rhadamisthe, Zénobie.

Zénobie.
Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu' au joug d' un fier tyran le sort tient enchaînées,
D' oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l' univers ?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misère profonde ?
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes lois...

Rhadamisthe.
Que vois-je ? Ah malheureux ! Quels traits ! Quel son de voix !
Justes dieux, quel objet offrez-vous à ma vue ?

Zénobie.
D' où vient à mon aspect que votre ame est émue, Seigneur ?

Rhadamisthe, *à part* .
Ah ! Si ma main n'eût pas privé du jour...

Zénobie.
Qu'entends-je ? Quels regrets ? Et que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! Je frémis, je frissonne.
Où suis-je ? Et quel objet ! La force m' abandonne.
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur :
Tout mon sang s'est glacé jusqu' au fond de mon cœur.
Rhadamisthe, *à part* .
Ah ! Je n'en doute plus au transport qui m' anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?
À Zénobie.
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu' à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie ?

Zénobie.
Zénobie ! Ah ! Grands dieux ! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous ?

Rhadamisthe.
Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître ?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu' aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !
Ô dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle !
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
Mais, hélas ! Se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère ?
Dieux ! N'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
Ô de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
Quoi ! Vous versez des pleurs !

Zénobie.
Malheureuse ! Eh ! Comment
N' en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah ! Cruel, plût aux dieux que ta main ennemie
N' eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

Rhadamisthe.
Quoi ! Loin de m'accabler, grands dieux ! C'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie !
Ah ! Punis-moi plutôt : ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore ;

Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
Il se jette à ses genoux.
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux :
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;
Que, si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n' exciterois plus ni haine ni vengeance ;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Zénobie.
Lève-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre :
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir !

Rhadamisthe.
Juste ciel ! Se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ;
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux ?
Quoi ! Tu peux me revoir sans que la mort d' un père,
Sans que mes cruautés ni l' amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?
Que dis-je ? Trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

Zénobie.
Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m' en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

Rhadamisthe.
Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste ;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie ;
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie :
César m'en a fait roi. Viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici : c'est un sujet fidèle ;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits !

ACTE QUATRIEME

SCENE 1

Zénobie, Phénice.

Phénice.
Ah ! Madame, arrêtez. Quoi ! Ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre ?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi ?
Arsame va partir : vous soupirez, madame !
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame ?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés ?
Il part ; et, prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d' Isménie.

Zénobie.
Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs !
Phénice, laisse-moi ; je ne veux plus t' entendre.
L'ambassadeur romain près de moi va se rendre :
Laisse-moi seule.

SCENE 2

Zénobie.
Où vais-je ? Et quel est mon espoir ?
Imprudente ! Où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit ; pour qui ? Pour un parjure
Qu' a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que son barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ? ...
Que dis-je ? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Étouffons sans regret une honteuse flamme ;
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame :
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! Malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux, quel objet offrez-vous à mes yeux !

SCENE 3

Zénobie, Arsame.

Arsame.
Eh quoi ! Je vous revois ! C'est vous-même, madame !
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame !

Zénobie.
Ah ! Fuyez-moi, seigneur ; il y va de vos jours.

Arsame.
Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas ! Quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs !
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs ?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

Zénobie.
Ah ! Loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble et l'état où je suis.
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis :
Fuyez ; n'irritez point le tourment qui m' accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah ! S'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mouroirs de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma prière eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire...

Arsame.
Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi ?

Zénobie.
Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre père ?
Fuyez, prince, fuyez ; rendez-vous à mes pleurs :
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

Arsame.
Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
Dieux ! Quel trouble s'élève en mon cœur alarmé !
Quoi ! Toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie ;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.

Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi !
Quel est donc ce rival ? Dissipez mon effroi.
D' où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore ?
Me refuserait-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! Daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! Vous ne romprez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! Est-on sans pitié, pour être sans amour ?

Zénobie.
Eh bien ! Seigneur, eh bien ! Il faut vous satisfaire :
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d' Isménie.

Arsame.
Juste ciel !

Zénobie.
Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

Arsame.
Ah ! Dans mon désespoir, fût-ce César lui-même...

Zénobie.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe, en un mot.

Arsame.
Mon frère ?

Zénobie.
Et mon époux.

Arsame.
Vous Zénobie ? Ô ciel ! Étoit-ce dans mon ame
Où dévoit s'allumer une coupable flamme ?
Après ce que j'éprouve, ah ! Quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits ?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre !
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

Zénobie.
J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pu ;
Mais, puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire ;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux...
Quelqu'un vient. Ah ! Fuyez, seigneur : c'est mon époux.

SCENE 4

Rhadamisthe, Zénobie, Arsame, Hiéron.

Rhadamisthe, *à part* .
Que vois-je ? Quoi ! Mon frère... Hiéron, va m' attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Haut.
Madame, tout est prêt : les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

Zénobie.
Seigneur, puisqu' à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici ; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

Rhadamisthe, *à part* .
Ah perfide !
À Arsame.
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un père furieux,
Je ne m' attendois pas à vous voir en ces lieux :
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie ;
Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

Arsame.
Lorsqu' il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s' alarme peu du péril qui le presse ;
Et ces moments si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l' amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce :
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l' annonce.
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, seigneur, de me plaindre de vous,
A qui dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrace ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu' ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible
N' est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible ;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.

Ah ! Seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystère,
La douceur de connoître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassements :
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres moments ?
Ah ! Revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'un injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

Rhadamisthe.
Dieux ! Qu' est-ce que j'entends ? Quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie !
Ce secret de lui-même est assez important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu' on vous ait révélé cet important secret ;
Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire :
A mon exemple enfin on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidèle
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu,
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

Arsame.
Quoi ! La noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie !
Pouvez-vous offenser...

Zénobie.
Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur.
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe : Et de quoi te plains-tu ?
De l'amour de ton frère ? Ah barbare ! Quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix ?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée ?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour :
Rappelle-toi le sort de ma famille entière ;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière ;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là le trahir en effet ;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet :
Je voulois de ses feux éteindre l' espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m' offense.
Mais, puisqu' à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;
Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher, je ne le puis nier ;
Je ne cherche pas même à m' en justifier :
Mais, malgré son amour, ce prince, qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l' ignoreroit encore.
À Arsame.
Prince, après cet aveu je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l' amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paroître à mes yeux.
À Rhadamisthe.
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j' ai trop de vertu pour craindre mon époux.

SCENE 5

Rhadamisthe, Arsame.

Rhadamisthe.
Barbare que je suis ! Quoi ! Ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frère et mon épouse !
Adieu, prince ; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCENE 6

Arsame, *seul.*
Cher objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C' en est fait, pour jamais vous m' êtes donc ravie !
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir des rivaux ?
Ah ! Fuyons de ces lieux...

SCENE 7

Arsame, Mitrane, gardes.

Arsame.

Ciel ! Que me veut Mitrane ?

Mitrane.

J'obéis à regret, seigneur ; mais Pharasmane,
Dont en vain j' ai tenté de fléchir le courroux...

Arsame.

Hé bien ?

Mitrane.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez...

Arsame.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime ?

Mitrane.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :
Mais je crains pour vos jours ; et les transports du roi
N' ont jamais dans mon cœur répandu plus d' effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme ;
Il menace avec vous l' ambassadeur de Rome ;
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

Arsame.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait.
O destin, à tes coups j'abandonne ma vie ;
Mais sauve, s' il se peut, mon frère et Zénobie.

ACTE CINQUIEME

SCENE 1

Pharasmane, Hydaspe, gardes.

Pharasmane.

Hydaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu' Arsame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! Ce fils, autrefois si soumis, si fidèle,
Si digne d' être aimé, n' est qu' un traître, un rebelle !
Quoi ! Contre les romains ce fils tout mon espoir
A pu jusqu' à ce point oublier son devoir !
Perfide, c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d' oser trahir ton père et l' Ibérie,
Traverser à-la-fois et ma gloire et mes feux...
Pour de moindres forfaits, ton frère malheureux...
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome : de mes desseins ne crois pas me distraire ;
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler :
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c' est ne m' offrir de plus qu' une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi ;
Dès qu' il faut me venger, tout est romain pour moi.
Mais que dit Hiéron ? T'es-tu bien fait entendre ?
Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

Hydaspe.

Peu touché de l' espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n' a fait voir qu' un cœur incorruptible ;
Soit qu' il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu' à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n' ai rien oublié, seigneur, pour le séduire.

Pharasmane.

Hé bien ! C'est donc en vain qu' on me parle de paix :
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusque chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains ! Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur :
Son aspect a jeté le trouble dans mon ame.
Ah ! C'est lui qui sans doute aura séduit Arsame :
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
Le traître ! C'en est trop : qu'il paroisse à mes yeux.
Mais je le vois ; il faut...

SCENE 2

Pharasmane, Arsame, Mitrane, Hydaspe, gardes.

Pharasmane.

Fils ingrat et perfide,
Que dis-je ? Au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, et quel est ton dessein ?
À Hydaspe.
Qu'on m' amène en ces lieux l' ambassadeur romain.

SCENE 3

Pharasmane, Arsame, Mitrane, gardes.

Pharasmane.

Traître, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre ;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d' un complot que j' ai su prévenir ;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusque dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

Arsame.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

Pharasmane.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands dieux, qui connoissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains ?

Arsame.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m' accable
Ne rendront pas, seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donnez-moi le trépas si je l'ai mérité :
Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie
Jusqu' à la demander la crainte m' humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d' un rival pourroit-il s' attendrir ?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime ;
Que c' est être proscrit que d' être soupçonné ;
Que votre cœur enfin n' a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous qui m' avez toujours condamné sans m' entendre?

Pharasmane.

Pour te justifier, eh ! Que me diras-tu ?

Arsame.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu ;
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l' Ibérie.

Pharasmane.

D' où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S' il est vrai qu' en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur ambassadeur, est-ce m' être fidèle ?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu' à lui parler ici mon fils s' est engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance :
Un de ces deux motifs a dû seul le guider ;
Et c' est sur l' un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre :
Parle.

Arsame.

Je n'ai plus rien, seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler :
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE 4

Pharasmane, Arsame, Mitrane, Hydaspe, gardes.

Hydaspe.

L'ambassadeur de Rome et celui d'Arménie...

Pharasmane.

Hé bien ?

Hydaspe.

De ce palais enlèvent Isménie.

Pharasmane.

Dieux ! Qu' est-ce que j'entends ? Ah traître ! En est-ce assez ?
Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés :
Allez ; dès ce moment qu' on soit prêt à me suivre.
À Arsame.
Lâche ! À cet attentat n'espère pas survivre.

Hydaspe.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

Pharasmane.
Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
il veut sortir.

Arsame.
Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien ! Écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre :
Loin qu' à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d' un sang respecté même dans cette cour.
De vos propres regrets sa mort seroit suivie :
Ce ravisseur enfin est l' époux d' Isménie...
C'est...

Pharasmane.
Achève, imposteur : par de lâches détours,
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

Arsame.
Ah ! Permettez du moins, seigneur, que je vous suive ;
Je m' engage à vous rendre ici votre captive.

Pharasmane.
Retire-toi, perfide, et ne réplique pas.
À une partie de sa garde.
Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, suivez mes pas.

SCENE 5

Arsame, Mitrane, gardes.

Arsame.
Dieux, témoins des fureurs que le cruel médite,
L' abandonnerez-vous au transport qui l' agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour ?
Mais je devois parler ; le nom de fils peut-être...
Hélas ! Que m'eût servi de le faire connoître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n' eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ? Que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! Qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j' ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours ;
Ne crains pas que pour eux j' ose rien entreprendre :
Mais si tu connoissois le sang qu' on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi ; que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable ?
Pour toute grâce enfin je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du roi.

Mitrane.
Je ne le nîrai point, votre vertu m'est chère ;
Mais je dois obéir, seigneur, à votre père :
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

Arsame.
Eh bien ! Puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir...
Mais, hélas ! C'en est fait, et je le vois paroître.
Justes dieux, de quel sang nous avez-vous fait naître !
Ah ! Mon frère n'est plus !

SCENE 6

Pharasmane, Arsame, Mitrane, Hydaspe, gardes.

Arsame.
Seigneur, qu'avez-vous fait ?

Pharasmane.
J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.
Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie.
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L' avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l' ai cherché moi-même :
Ils en ont pâli tous ; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d' Isménie ;
Va partager le prix de votre perfidie.

Arsame.
Quoi ! Seigneur, il est mort ! Après ce coup affreux,
Frappez, n' épargnez plus votre fils malheureux.
À part.
Dieux, ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père ?
Mitrane, soutiens-moi.

Pharasmane.
D' où vient donc que son cœur

Est si touché du sort d'un cruel ravisseur ?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j' en crois ses discours, fut l' époux d' Isménie ;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas !
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère ?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère ?
Mais moi-même, d' où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur ?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s' ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens ?
D' où vient que je frissonne ? Et quel est donc mon crime :
Me serois-je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu' on n'en puisse verser sans offenser les dieux ?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées ;
Et lorsque je punis qui m' avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s' être trop vengé ?
D' où peut naître le trouble où son trépas me jette ?
Je ne sais ; mais sa mort m'alarme et m' inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s' est ému, j' ai tremblé, j' ai frémi.
Il m'a même paru que ce romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s' est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon ame,
Écoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

Arsame.
Que vous servent, hélas ! Ces regrets impuissants ?
Puissiez-vous, à jamais ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père !

Pharasmane.
Ah ! C'est trop m'alarmer ; expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits !
Mais pour le redoubler dans mon ame éperdue,
Dieux puissants, quel objet offrez-vous à ma vue !

SCENE 7

Pharasmane, Rhadamisthe, porté par des soldats ; Zénobie, Arsame, Hiéron, Mitrane, Hydaspe, Phénice, gardes.

Pharasmane.
Malheureux, quel dessein te ramène en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

Rhadamisthe.
Je viens expirer à vos yeux.

Pharasmane.
Quel trouble me saisit !
Rhadamisthe.
Quoique ma mort approche,
N' en craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits :
Puissent les justes dieux en être satisfaits !
Je ne méritois pas de jouir de la vie.
À Zénobie.
Sèche tes pleurs, adieu, ma chère Zénobie ;
Mithridate est vengé.

Pharasmane.
Grands dieux ! Qu'ai-je entendu ?
Mithridate ! Ah ! Quel sang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je suis, puis-je le méconnoître ?
Au trouble que je sens, quel autre pourroit-ce être ?
Mais, hélas ! Si c'est lui, quel crime ai-je commis !
Nature, ah ! Venge-toi, c'est le sang de mon fils.

Rhadamisthe.
La soif que votre cœur avoit de le répandre
N' a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j' ai cru qu' en effet j' étois connu de vous.

Pharasmane.
Pourquoi me le cacher ? Ah ! Père déplorable !

Rhadamisthe.
Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N' ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
De n' avoir point versé le sang qui m' a fait naître ;
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s' emparer de mon cœur !
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu' en mourant, de retrouver mon père !
Votre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.
À Arsame.
Mon frère, approchez-vous ; embrassez-moi : je meurs.

Zénobie.
S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate ?

Pharasmane.

O mon fils ! O Romains, êtes-vous satisfaits !
À Arsame.
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d' Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie ;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux :
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre :
Fuyez, n'exposez plus un père à le répandre.

Arlequin Mahomet

(Opéra-comique, 1714)

Alain-René Lesage

Pièce d'un acte, représentée à la Foire de Saint Laurent 1714.

Édition : CAROLET Denis, *Le Théâtre de la foire, ou l'Opéra comique, contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux foires de S. Germain et de S. Laurent, recueillies, revues et corrigées par MM. Le Sage et d'Orneval*, Tome 1, E. Ganeau, 1721-1737.

ACTEURS

BOUBEKIR, *Voyageur et Mathématicien*.
Quatre ARCHERS.
Le ROY de Basra.
La PRINCESSE, *sa Fille*.
Le KAM des Tartares, Pierrot.
Le PRINCE de Perse.
La SUIVANTE de la Princesse.
TROUPE d'esclaves et d'Eunuques.

La Scene est d'abord à Surate, & ensuite à Basra dans les Jardins du Roy.

Le Theâtre represente la cour de la Maison d'Arlequin.

SCENE PREMIERE

Arlequin, *seul.*
Air 78 (*Or écoutez, Petits & Grands*)
O sort ! O destins ennemis !
Dans quel état m'avez-vous mis ?
J'ai voulu tâter du commerce ;
J'ai gagné du bien dans la Perse ;
Mais la chance, hélas ! A tourné !
Enfin, me voilà ruïné.

SCENE II

Arlequin, Dahi.

Dahi
Air 42 (Dupont, mon ami)
Je viens à regret,
Ami, vous instruire
De ce qu'en secret
On m'est venu dire :
Vos créanciers en ce jour
Veulent vous jouer d'un tour.

Arlequin, *soupirant*.
Ouf !

Dahi
(*Air précédent.*)
Vous les connoissez ;
Trompez leur envie.

Arlequin
Seigneur, c'est assez.
Je vous remercie.

Dahi, *s'en allant*.
Adieu. Soyez assez fin
Pour éluder leur dessein.

SCENE III

Arlequin, *seul*.
Air 77 (*Monsieur Lapalisse est mort*)
Marchands, qui dans pareil cas,
Estes bien sortis d'affaire,
Pour vous tirer d'embarras,
Comment avez-vous pû faire ?

SCENE IV

Arlequin, Boubekir.

Boubekir, *après avoir mis à terre un cofre qu'il avoit sur ses épaules*.
Air 16 (Folies d'Espagne)
Depuis trois jours que je suis dans Surate,
J'ai sû, Seigneur, par quelques Commerçans
Qu'on doit dans peu mettre sur vous la patte,
Et vous jetter dans les fers pour long-tems.

Arlequin
Hoïmé !

Boubekir
Air 50 (J'ai fait souvent résonner ma musette)
Si vous craignez pareille destinée,
Dites-le moi ; parlez confidemment.
Je puis, Seigneur, & dès cette journée,
Vous dérober à l'emprisonnement.

Arlequin
Air 5 (Quand le péril est agréable)
Non, non, cela n'est pas possible.
Sans doute on me fait observer ;
Et vous ne sauriez me sauver,
Sans me rendre invisible.

Boubekir
Air 22 (Le fameux Diogéne)
J'ai fait une machine
Qu'on peut nommer divine,
C'est un coffre volant.
Avec cet équipage,
Sans péril on voyage.

Arlequin
L'ouvrage est excellent.
(*Même Air*.)
Mais n'est il point magique ?

Boubekir
Non, non, de Mécanique
C'est un ouvrage pur.
Entrez dans ma brouette,
Et faites une traite,
Pour en être plus sûr.
Boubekir va chercher son coffre, sur lequel sont peints des groupes de nuages & un croissant. Il fait entrer Arlequin dedans, en lui disant :
Air 30 (Lanturlu)
Je vais vous apprendre
Comme il faut monter,
Comme il faut descendre,
Ou vous arrêter,
De quel côté prendre,
Et voler comme un perdu.

Arlequin
Lanterlu, lanterlu, lanterlu.
Arlequin fait l'essai du coffre. Il en est charmé. Il le baise, embrasse Boubekir, & dit dans l'excez de son admiration :

Arlequin
Air 20 (Du Cap de Bonne-esperance)
O la charmante brouette !
Je l'accepte volontiers.
Je pourrai par ma retraite
Payer tous mes créanciers.

Boubekir
C'est une des sept Merveilles.
J'en veux fournir de pareilles
A tous les Banqueroutiers.

Arlequin, *à part*.
Il en a donc des milliers.

Boubekir, *sur le ton des deux derniers vers*.
J'en ai fait provision
Pour Paris & pour Lyon.

Arlequin
Air 25 (Allons, gay)
Un si précieux coffre
Vaut mieux que tout mon bien.

Boubekir
Cependant, je vous l'offre,
Si vous voulez, pour rien.

Arlequin
Allons, gay,
D'un air gay, &c.

Boubekir se retire en faisant des façons pour recevoir une bourse qu'Arlequin lui donne.

SCENE V

Arlequin, seul.
Il s'occupe à munir son coffre de provisions. Il y met du fromage, des cervelas, du vin &c. jusqu'à un pot de chambre. A peine y a-t-il mis toutes ces choses,

qu'il arrive chez lui des Archers pour le prendre. Il se jette dans la machine en disant :
Air 65 (Voici les Dragons qui viennent)
Voici les Archers qui viennent,
Vîte sauvons-nous…

SCENE VI

Arlequin, quatre Archers.
Arlequin s'éleve à quinze pieds de terre & se faisant voir aux Archers, il chante :

Arlequin
Reprise de l'Air 75 (Un petit moment plus tard)
Un petit moment trop tard
La Justice est venuë…

Les Archers tirent leurs épées. Ils le menacent ; mais Arlequin, se voyant hors de péril, les insulte. Il leur crache au visage, & vuide sur eux son pot de chambre. Ensuite il disparoît. Les Archers le suivent des yeux, & se retirent fort étonnez du prodige qui leur enleve leur proie.

Le Théâtre change en cet endroit, & represente un Bois & un Château dans l'enfoncement. Un jeune Prince paroît appuyé contre un arbre dans l'attitude d'un homme accablé de douleur.

SCENE VII

Le Prince de Perse, *seul.*
Air 19 (Ne m'entendez-vous pas)
Reste-t-il quelque espoir,
Après cette traverse ?
Triste Prince de Perse,
Meurt ; que ton désespoir
T'enseigne ton devoir.

On voit dans ce tems-là passer le coffre d'Arlequin qui s'arrête en l'air.

SCENE VIII

Le Prince, Arlequin.

Le Prince, *sans appercevoir le coffre.*
Air 43 (Je ne suis pas si Diable)
Ciel ! Que viens-je d'apprendre !
Ah ! Quel nouveau malheur !
Ai-je pû l'entendre,
Sans mourir de douleur !
Epris de ma Princesse,
Un Kam la vient, dit-on,
Ravir à ma tendresse.

Arlequin, *à part, en descendant de son coffre & s'approchant du Prince.*
C'est un fripon.

Le Prince, *sans appercevoir Arlequin.*
Air 36 (*Malheureuse journée !*)
Que de cet hyménée,
Mon amour malheureux,
Prévienne la journée
Par un coup généreux.
(Il tire son poignard.)
Qu'ici ce fer finisse
En ce moment mes jours.
Reçoi ce sacrifice
Objet de mes amours.
Il leve le bras pour se percer. Arlequin l'arrête, & lui dit :

Arlequin
Air 35 (Tes beaux yeux, ma Nicole)
Que votre Seigneurie
Modere ses transports.
Quittez la sotte envie
De voir les sombres bords.
Je prends votre tendresse
Sous ma protection ;
Et de votre Maitresse
Bientôt je vous fais don.

Le Prince
Air 77 (Monsieur Lapalisse est mort)
Vous, qui d'un espoir si doux
Flatez ma mourante vie,
Eh ! Sur quoi le fondez-vous ?

Arlequin
Parbleu, sur mon industrie.

Le Prince
Air 137 (Sommes-nous pas trop heureux)
Un Kam, que j'ai pour rival,
Veut m'enlever ma Maîtresse :
Aurez-vous assez d'adresse
Pour parer ce coup fatal ?

Arlequin

Oui, morbleu.

Le Prince
Cette promesse
Dissipe un peu mon effroy.
Si je vous dois ma Princesse.
Ami, disposez de moy.

Arlequin
Air 9 (Quel plaisir de voir Claudine)
Çà, je vais de ce pas même…

Le Prince
Mais par quelle invention ?...

Arlequin
Suivez-moi. Le stratagème
Naîtra de l'occasion.

Ils s'en vont tous deux. Le Theâtre change & represente les Jardins du Roy de Basra, où la Princesse se promene avec sa Suivante à l'entrée de la nuit.

SCENE IX

La Princesse, la Suivante.

La Suivante
Air 1 (Réveillez-vous belle Endormie)
Cent fois soit maudit l'Astrologue
Qui, quand vous reçûtes le jour,
Nous prédit d'un air pédagogue
Que l'Amour vous joûroit d'un tour.
Air 4 (Comme un Coucou que l'amour presse)
Selon lui, c'est dans cette année
Qu'un homme doit vous attraper :
Du moins, jusqu'à cette journée,
Nul encor n'a pû vous tromper.

La Princesse
Air 18 (Branle de Metz)
Cependant, le Roi mon pere
Craint ce que l'on a prédit ;
Et, pour mettre son esprit
En repos sur cette affaire,
Il prétend lier mon sort
Au sort d'un sexagenaire,
Que je hais plus que la mort.

La Suivante
Le Roi votre pere a tort.
Air 56 (Pour passer doucement la vie)
Le Ciel, ô Princesse adorable
Vous devoit un destin plus doux ;
Et le Prince le plus aimable
Est à peine digne de vous.

SCENE X

La Princesse, la Suivante, Arlequin, en l'air dans son coffre.

La Princesse
Air 45 (Je ne veux point troubler votre ignorance)
Quoi, faudra-t-il, malgré ma répugnance,
Avec le Kam vivre jusqu'au trépas !

La Suivante, *levant les mains au Ciel.*
O Mahomet, de cette violence
Daigne sauver cet objet plein d'appas.

Arlequin, *en l'air, & prenant de cette apostrophe occasion de passer pour Mahomet, dit sur le ton du dernier vers.*
Oh ! Le vieux Kam, ma foi, ne l'aura pas.
Il n'a pas sitôt chanté ce vers, qu'il disparoît. La Princesse & sa Suivante sont fort étonnées d'avoir entendu ces paroles. La Suivante croit que c'est Mahomet qui les a prononcées, & saisie d'une sainte horreur, elle dit à la Princesse :

La Suivante
Air 31 (La faridondaine)
Vous voyez ce que c'est Mahomet,
Qui pour vous s'interesse.

La Princesse
C'est peut-être quelque Folet,
Qui trompe ma tendresse.

Arlequin, *sans être apperçû.*
Non, c'est Mahomet tout de bon,
La faridondaine,
La faridondon.
Le Kam sera votre mari,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

La Suivante
Air 44 (J'entends déja le bruit des armes)
Accordez-nous votre assistance,
Grand Prophete des Musulmans ;
Donnez-nous en une assurance,

Qui rende le calme à nos sens ;
Et daignez de votre présence
Nous honorer dans ces momens.

Arlequin
Air 155 (d'Ati.s)
Allons, allons, accourez tous, *bis*.
Mahomet va descendre.

Arlequin descend dans un bosquet épais ou il laisse son coffre. Il s'approche de la Princesse, qui lui dit avec étonnement :

La Princesse
Air 40 (Si dans le mal qui me possede)
Vous, Mahomet ! Quelle jeunesse !

Arlequin
Suivant les tems, suivant les lieux
J'ai l'air jeune, ou je parois vieux.
Bien-tôt vous verrez, ma Princesse,
Le grand Prophète Musulman
Plus barbu que le Roi Priam.
Air 7 (Tu croyois, en aimant Colette)
Je romprai votre mariage ;
Je roûrai le vieux Kam de coups.
Je veux plus faire : je m'engage
A vous donner un autre époux.
Arlequin à la faveur d'une lanterne sourde presente à la Princesse le portrait du Prince de Perse, en lui disant :
Air 21 (Laire-la, laire-lan-laire)
C'est le fils d'un grand Souverain
Que vous recevez de ma main.
Voyez les traits de ce Compère.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

La Princesse, après avoir consideré un moment le portrait, se le laisse arracher par sa Suivante, qui dit :

La Suivante
Air 47 (Robin, turelure lure)
Voilà d'un Prince joli
Le portrait en mignature.

Arlequin
Tudieu ! C'est un dégourdi,
Turelure.

La Suivante
On le voit à la peinture,
Robin, turelure lure.
(Bas à Arlequin, & lui montrant sa maitresse.)
Air 91 (O gué, lon-la, lan-laire)
Elle le trouve aimable,
Sans dire mot.

Arlequin
C'est, je me donne au Diable,
Son vrai balot.

La Suivante, *toujours bas*.
Je prévois, aux graces qu'il a,
Que cet enfant-là
Voudra bien cela.
O gué, lon-la,
Lan-laire,
O gué, lon-la.

Arlequin, *cajollant la Princesse*.
Air 17 (*Menuet d'Hésione*)
Expliquez-vous, belle brunette,
Que dit le cœur pour ce grivois ?

La Princesse
Puis-je mieux faire, grand Prophete,
Que d'applaudir à votre choix ?

Arlequin
Air 9 (Quel plaisir de voir Claudine)
Vous voulez-donc bien, mignonne…
(À part.)
Peste ! Quel friand minois !
(Haut.)
Le Prophète sent, friponne,
Qu'il s'échauffe en son harnois.

La Suivante
Air 14 (Voulez-vous savoir qui des deux)
Malgré toutes les voluptez,
Et toutes les felicitez
De votre séjour délectable,
Je crois ; (mais je puis m'abuser)
Qu'en ce monde une femme aimable
Pourroit fort bien vous amuser.

Arlequin
Air 25 (Allons, gay)
Ce grand air de Déesse,
Et ce charmant soûris,
Me font, je le confesse,
Oublier mes * Houris.
Allons, gay,
D'un air gay, &c.

La Suivante
Air 27 (Et zon, zon, zon)
Ont-elles plus d'appas ?

Arlequin
Elles sont moins gentilles :
Mais, diable, j'en fais cas ;
Elles sont toujours filles.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

La Suivante, *flatant Arlequin*.
Air 10 (Mon père, je viens devant vous)
Puisque Mahomet ici bas
Vient pour y faire un hyménée,
Il ne me refusera pas
De joindre aussi ma destinée
A celle de quelque garçon :
J'en veux un de votre façon.

Arlequin
Air 53 (Ce n'est point par effort qu'on aime)
Un brunet toujours prêt à rire
Dès demain sera ton époux.
J'entends du bruit. Je me retire.

La Princesse
Ne vous éloignez pas de nous.

Arlequin
Non. Mais au Roi vous pouvez dire
Que je veux disposer de vous.
(Il se retire.)

* Ce sont les Filles du Paradis de Mahomet, qui, par un miracle de l'Alcoran sont toujours Vierge, quoiqu'elles fassent la félicité des Bienheureux Musulmans.

SCENE XI

La Princesse, la Suivante, le Roy, le Kam.

Le Roy, *presentant le Kam à la Princesse*.
Air 2 (Quand je tiens de ce jus d'Octobre)
Ma fille, recevez l'hommage
D'un cœur qui vous est destiné.

La Suivante, *d'un ton ironique*.
Oh ! Le gracieux personnage
Que vous nous avez amené !

Le Kam, *à la Princesse*.
Air 27 (Et zon, zon, zon)
Que je prends de plaisir
A vous voir si gentille !
Je sens un grand désir
D'entrer dans la famille.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.
La Suivante, *au Roy toujours ironiquement*.
Air 13 (Joconde.)
Vous ne pouviez choisir, Seigneur,
Un gendre plus aimable ;
Il est fait pour toucher un cœur.

La Princesse, *à part*.
Qu'il est désagreable !

La Suivante
Mais le Prophete Mahomet,
A cet hymen contraire,
Vient de nous déclarer tout net,
Qu'il prétend le défaire.

Le Roy, *avec étonnement.*
Air 22 (Le fameux Diogene)
Que dites-vous, ma mie ?
Parlez moi, je vous prie,
Un peu plus clairement.
Ce discours m'inquiette :
Vous avez au Prophete
Parlé ?...

La Suivante
Dans ce moment.
Air 13 (On n'aime point dans nos forêts.)
Du Prince de Perse, dit-il,
Je fais l'Epoux de la Princesse.
C'est un Prince galant, gentil,
Digne en un mot de ma Maitresse.

Le Roy
Tout cela ne sent rien de bon :
Ce Mahomet est un fripon.
Air 5 (Quand le peril est agreable)
Quoi, malgré ma garde nombreuse,
Malgré tous mes soins, cette nuit
Un fourbe ici s'est introduit !
(à la Suivante.)
Crains pour toi, malheureuse.

Le Kam
(*Même Air.*)
Oui, vous avez raison, Beau-pere,
Mahomet est un scelerat.

La Suivante, *effrayée de ce blasphème.*
Ah ! N'attirez point sur l'Etat
Sa terrible colère !

Le Roy, *irrité contre la Suivante.*
Air 49 (Jardinier ne vois-tu pas)
Vous osez d'un suborneur
Appuyer l'insolence !
(Au Kam)
Cherchons ce larron d'honneur.
Cherchons ; tirons en, Seigneur,
Vengeance, vengeance, vengeance,

Le Kam, *repete le dernier vers.*
Vengeance, vengeance, vengeance.

Le Roy & le Kam le sabre à la main cherchent partout le faux Mahomet qui paroît en l'air, & qui de son coffre décharge sur la tête du Kam des coups de batte en chantant aussi.

Arlequin
Vengeance, vengeance, vengeance.

Le Roy & le Kam
(Ensemble)
Air 110 (Poursuivons jusqu'au trépas)
Exterminons aujourd'hui
Ce coquin qui nous outrage ?
Exerçons sur lui
Toute notre rage.
Ils continuent à chercher le faux Prophete, qui jette sur eux quantité de pétards & d'autres feux d'artifice, qui enflamment l'air. On voit en même tems Arlequin dans sa machine qui traverse le theâtre. Il a un pourpoint noir avec un turban et une longue barbe blanche. Le Roy & le Kam sont frappez de cette apparition ; & la Suivante, profitant de la crainte dont elle voit le Roy saisi, lui dit :

La Suivante
Air 55 (Vous, qui vous moquez par vos ris)
Au lieu d'offenser Mahomet,
Faites ce qu'il désire ;
Vous verrez un bonheur parfait
Regner dans votre Empire.

Le Roy
Hé-bien, j'y consens : C'en est fait.
Il faut donc me dédire.
(Au Kam.)
Air 61 (Les Trembleurs.)
Prince, notre résistance
N'est qu'une vaine défense ;
Et vous voyez qu'elle offense
Le Patron des Musulmans.
Allez. Croyez-moi, mon frere,
N'irritons point sa colere ;
Il faut, pour le satisfaire
Rompre nos engagemens.

Le Kam, *en se frotant les épaules.*
Air 33 (La verte Jeunesse)
Tout franc, votre fille
Etoit bien mon fait ;
Et j'étois un drille…
Mais votre valet :
Puisque le Prophete
En agit ainsi,
Je vais, sans trompette,
Déloger d'ici.
Le Kam fait la reverence au Roy & à la Princesse, & s'en va.

SCENE XII

Le Roy, la Princesse, la Suivante.

La Suivante, *apostrophant Mahomet.*
Air 4 (Comme un Coucou que l'amour presse)
Mahomet, que ton courroux cesse ;
On va suivre tes volontez :
Tu vois que notre Roi s'empresse
A reconnoitre tes bontez.

Le Roy, *apostrophant aussi Mahomet.*
Air 15 (Je ne suis né ni Roy, ni Prince)
Ma sacrilege résistance
N'excitera plus ta vengeance.
Par Medine j'en fais serment,
Ville où les Musulmans fidelles,
Avec un saint empressement,
Vont voir tes dépouilles mortelles.

SCENE XIII ET DERNIERE

Le Roy, la Princesse, la Suivante, Arlequin, le Prince de Perse.

Arlequin, qui a tout entendu, profitant de la disposition où il voit l'esprit du Roy, sort d'un bosquet où il a transporté le Prince de Perse, & s'avance avec lui vers le Monarque.

Le Roy, *se jettant aux pieds du faux Mahomet.*
Air 8 (Je reviendrai demain au soir)
Vous me voyez à vos genous.

Arlequin
Bon Roi relevez-vous. *bis*.

Le Roy
Moi, qui vous ai tant offensé…

Arlequin
Laissons-là le passé. *bis*.
(Presentant le Prince.)
Air 2 (Quand je tiens de ce jus d'Octobre)
Voici l'Epoux de votre fille,
Du Roi de Perse unique fils.
Pour recruter votre famille
Il a le mérite requis.
Air 1 (Réveillez-vous, belle Endormie)
Ne l'acceptez-vous pas pour gendre ?

Le Roy
Je le reçoi de tout mon cœur.
De votre main on doit tout prendre.

Arlequin
Oui, foy de Prophete d'honneur.

Le Prince de Perse tombe aux genoux du Roy de Barsa, qui l'embrasse.

Le Roy
Air 53 (Ce n'est point par effort qu'on aime)
Heritier d'un célèbre Empire,
Pour moi quelle felicité !...

Le Prince
Grand Roi, que ne pouvez-vous lire,
Dans le cœur d'un Prince enchanté !...

Le Roy, *à la Princesse*.
Avec plaisir tu dois souscrire,
Ma fille, à ce charmant traité.

La Suivante, *au Roy*.
Air 65 (Voici les Dragons qui viennent)
Oh ! Sans peine à cette affaire
Son cœur se résoud !

La Princesse
J'y consens, pour satisfaire
Le grand Prophete & mon Pere.

Arlequin
Et vous itout. *bis*.

Le Roy
Air 3 (Bannissons d'ici l'humeur noire)
Que cette nuit on chante, on danse.

La Suivante
Mahomet, dedaignerez-vous
D'honorer de votre présence
L'hymen de ces jeunes Epoux ?

Arlequin
Air 26 (Talalerire)
Non, vraîment ; & je veux, Poulette,
Estre sur terre ton mari.

La Suivante
Que dites-vous, ô grand Prophete !

Arlequin
Tu me serviras de Houri.
La Suivante, *lui passant la main sous la barbe*.
Le grand Mahomet aime à rire.

Arlequin
Talaleri, talaleri, talalerire.

Une troupe d'Esclaves & d'Eunuques viennent former une danse qui finit la Piéce.

FIN.

Le Fâcheux Veuvage

(Opéra-comique, 1725)

Alexis Piron

Donné à la Foire Saint-Laurent en 1725.

Édition : *Œuvres completes d'Alexis Piron*, M. Rigolet de Juvigny, Tome IV, Neuchatel, 1777.

PERSONNAGES

L'IMAN.
LE CADI, *Amoureux de Balkis*.
ABOULIFAR, *pere de Balkis*.
BALKIS.
LEANDRE, *François, amant de Balkis*.
ARLEQUIN, *valet de Léandre*.
PIROUZE, *suivante de Balkis*.
ALIBAJOU, *compere d'Arlequin*.
DEUX MEDECINS.
ABHOK, *poëte Persan*.
ABHAK, *musicien Iroquois*.
DEUX ESCLAVES *de Léandre, habillés en vents*.
UNE VEUVE.
ORYTHIE.
Troupe de JEUNES MARIES et de JEUNES MARIEES.
Troupe de DEMONS.
FLORE.
Troupe de VENTS.
Troupe d'ESCLAVES.

La scene est dans une isle.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Le théatre représente une Ville.
Aboulifar, le Cadi.

Aboulifar
Soyez en repos là-dessus, Seigneur Cadi : je vous l'ai promis, j'ai mis cela dans ma tête, & cela sera ; & quand ? Demain.
Air : Vous ne m'aimez plus, Lisette.
Vous épouserez ma fille.

Le Cadi
Elle ne voudra point de moi :
J'ai déjà besoin de béquille.

Aboulifar
Ce défaut n'est qu'une vétille :
Reposez-vous-en sur ma foi.

Le Cadi
Votre fille est trop gentille.
Non, non, non, ce n'est pas pour moi.
Voyez-vous, seigneur Aboulifar ? J'ai fait mes réflexions : je me rends justice ; elle a quatorze ans, j'en ai soixante : ce seroit un meurtre.

Aboulifar
Bon ! Est-ce qu'entre époux tout n'est pas commun ? Eh bien, vous aurez entre vous deux soixante-quatorze ans. C'est chacun trente-sept. Voilà des gens dans le bel âge.

Le Cadi
Bonne façon de compter, ma foi ! Vous avez-là des regles de soustraction qui m'accommoderoient fort, vraiment : mais
Air : Nos pélerins ont bonne mine.
Loin qu'un jeune objet qui sait plaire,
Rajeunisse un sexagénaire,
Mon cher mai : tout au contraire,
Je craindrois plutôt mille fois
De devenir octogénaire,
Près de votre fille, en deux mois.

Aboulifar
Terreurs paniques, seigneur cadi ; terreurs paniques !

Le Cadi
Air : Assis près de sa femme, un avocat au cours.
Toute la médecine
Est d'accord sur ce point :
A ma mort elle opine,
Si je ne la crois point ;

Et dit que, pour pouvoir soutenir une dose
De matrimonium,
Dondon,
Je suis trop délicat,
Ca ca.
J'en croirois quelque chose. *bis*.

Aboulifar
Vous n'êtes pas plus vieux que moi, au bout du compte ; & je me sens bien.
Air : Je n'saurois.
Un âge comme le nôtre
N'est pas sans forces…

Le Cadi
Ma foi !
Je ne sais comment du vôtre
Vous vous trouvez : mais, pour moi,
Je n'saurois
Etre mari comme autre :
J'en mourrois.
Et si je meurs, vous savez la loi formidable de ce pays-ci.
Air : M. le prévôt des marchands.
Ce n'est pas pour moi que je crains,
C'est votre fille que je plains :
La loi, pour les époux trop dure,
Veut, quand l'un d'eux finit son sort,
Qu'on mette dans la sépulture
Le survivant avec le mort.
Voyez, si j'épouse Balkis, ce qui lui reste à vivre, & ce que la pauvre enfant deviendra.

Aboulifar
Eh bien, on l'enterrera avec vous. Cela sera fâcheux.
Air : Tes beaux yeux, ma Nicole.
Mais aussi dans l'histoire
L'un vit avec honneur.
Ma fille aime la gloire :
C'est pour elle un bonheur,
Qu'un malheur honorable.

Le Cadi
Et puis ce n'est pas tout :
Je suis laid comme un diable.

Aboulifar
Vous êtes de mon goût.
Et c'est assez : ma fille n'en doit point avoir d'autre que le mien ; mon goût est qu'elle vous aime.
Air : Tout comme il vous plaira, lalira.
Elle vous aimera,
Lalira !
Elle vous aimera !
Air : Ah ! Qu'il est beau l'oiseau ! Ou dondaine.
Je veux, vous offrant de ma main, *bis*.
Qu'elle chante, en donnant demain
Sans peine
La sienne :
Ah ! Qu'il est beau
L'oiseau
Qu'amour m'amene !

Le Cadi
Sur un air de trompette.
Le bel oiseau, ma foi, qu'un homme de mon âge !
L'oiseau qui lui ressemble est, je crois, le hibou.
Et si quelque ramage
L'éveille dans son trou,
C'est celui-ci, je gage,
Coucou !

Aboulifar
Eh ! Seigneur cadi, un homme aussi riche que vous, est-il jamais ni laid, ni vieux ?

Le Cadi
Vous avez beau dire, mon cher Aboulifar.
Air : Un capucin à barbe blonde.
Ce visage n'est plus de mise,
Des rides, une barbe grise,
Un nez à lunettes ; tout franc,
Je crois qu'il est des goûts fantasques :
Mais ma foi, l'amour est enfant ;
Et les enfans ont peur des masques.
Un homme de soixante ans, la vilaine poupée pour faire joujou !

Aboulifar
Vous moquez-vous ? Il y a un pays qu'on nomme la France (le siège du bon goût assurément) où nos voyageurs disent qu'un vieux richard, comme vous, seroit la coqueluche des filles, & ne l'auroit pas qui voudroit, non.

Le Cadi
Je crois que ce sont de bons ménages, aussi !
Air : Ma raison s'en va beau train.
Cela jette un beau coton !

Aboulifar
Sans doute. On voit, dit-on,
Vivre le tendron
Avec le barbon
En bonne intelligence.

Le Cadi
Il faut que l'un des deux ait donc

Bien de la complaisance,
Lonla,
Bien de la complaisance !
Oh ! Je suis bien trompé, si c'est le tendron. Et puis, c'est qu'apparemment le veuvage n'est pas là si fâcheux qu'ici.

Aboulifar
Oh, pour un vieillard amoureux, vous êtes trop raisonnable : je veux que vous soyez mon gendre, en un mot ; & vous le serez.

Le Cadi
Air : Un jour dans sa chambrette.
Votre cœur le souhaite
Moins que le mien,
Pourvu que la fillette
Le veuille bien.

Aboulifar
J'en réponds.

Le Cadi
Eh bien, touchez là !
Foin de celui-là
Qui s'en dédira !

Tous deux ensemble.
O gué lonla lanlere.
O gué lonla.

Le Cadi
Air : Allons gai, toujours gai, &c.
Mais en cas de reproche,
Du moins souvenez-vous
Que j'ai…

Aboulifar
Ma fille approche.
Ensemble laissez-nous :
Allez gai, toujours gai, d'un air gai.

Le Cadi *s'en va en dansant*.
Talera lera lera lelare
Talera lera lera lala.

SCENE II

Aboulifar, Balkis, Pirouzé.

Aboulifar
Air : La bonne aventure, ô gué !
Le drôle n'est pas vieillard
Tant qu'on s'imagine :
Vois-tu bien cet égrillard ?
Ma fille, c'est le gaillard
Que je te destine,
O gué !
Que je te destine.

Balkis
Je le sais bien, mon pere.

Aboulifar
Oh çà, les trois jours que tu m'as demandés pour faire tes réflexions, sont écoulés.
Air : Je n'saurois, je suis un peu trop jeunette.
A cet hymen es-tu prête ?

Pirouzé
Courage ! De la vigueur !

Aboulifar
Répondez en fille honnête.

Balkis
J'obéirois de bon cœur :
Mais…

Aboulifar
Quoi ! Mais. Oh, il n'y a ni si, ni mais.

Balkis
Je n'saurois !
Je suis un peu trop jeunette :
J'en mourrois.

Pirouzé
C'est parlé d'or. Voilà une brave fille, cela.

Aboulifar
Nous voici bien. Celle-ci dit, (*Contrefaisant Balkis*), je n'saurois : je suis un peu trop jeunette ; j'en mourrois. Et l'autre me disoit tout à l'heure, (*Contrefaisant le Cadi*), je n'saurois. Ma béquille, & mes lunettes ; j'en mourrois.
Air : Menuet d'Hésione.
Je ne vous parle plus en pere ;
Je parle en maitre sur ce point.

Balkis
Ah ! Laissez-là ce ton sévere :
Je ne désobéirai point.

Pirouzé
Ah, fi !

Aboulifar
Air de : Je n'saurois.
Du cadi j'ai la réponse ;
Il n'attend plus que ta main :
Ma fille, je te l'annonce :
Tiens toi prête pour demain.

Balkis
Je n'saurois !
Il est trop vieux : j'y renonce.
J'en mourrois !

Pirouzé
Ah, je savois bien qu'elle s'étoit méprise !

Aboulifar
Air : Menuet d'Hésione.
Oui. Non. Quoi donc, est-ce pour rire ?
Oh, parbleu, tu te résoudras !

Balkis
Je viens déjà de vous le dire,
Je ne désobéirai pas.

Pirouzé
Encore !

Aboulifar
Tu feras bien : prends-y-garde ; & pour ce qui est de mourir, ne crains pas cela.
Air : Je croyois en aimant Colette.
Loin de mourir d'un mariage
Fait avec un bon vieux papa,
Il est cent belles de ton âge,
Qui ne vivent que de cela.
Air : Je n'saurois.
C'est un homme riche & sage :
Passe-lui quelque défaut.
Adieu ; fais-lui bon visage ;
Et reçois-le comme il faut.

Balkis
Je n'saurois.
Il est trop vilain.

Aboulifar
J'enrage !

Balkis
J'en mourrois.

Pirouzé
Cela durera-t-il ?

Aboulifar
Air : Le fameux Diogene.
La petite impudente !
Ceci m'impatiente.
Oh, tu l'épouseras !
Jeune ou vieux, cela presse.
J'ai donné ma promesse.
Tu la dégageras.

Pirouzé
Ferme !

Balkis
Air : Réveillez-vous belle endormie.
La loi du devoir m'y convie.
Je ne prétends pas le trahir ;
Et je perdrai plutôt la vie,
Que d'oser vous désobéir.

Pirouzé
Eh, mais je crois qu'elle radote.

Aboulifar
Eh bien, tu l'épouseras donc ?

Balkis
Non, mon pere.

Aboulifar
Tu me désobéiras donc ?

Balkis
Moi, mon pere, vous désobéir ! Je mourrois plutôt, vous dis-je.

Aboulifar
Est-elle folle !
Air : Les filles de Nanterre.
Je le vois bien, coquine.
Quelque godelureau
T'en conte à la sourdine,
Et trouble ton cerveau.
Air : La faridondaine, la faridondon.
Mais je suis las de ma bonté,
Et c'est trop la commettre ;
Un pere à son autorité
Saura bien vous soumettre,
Vous épouserez le barbon.

Pirouzé
La faridondaine, la faridondon.

Aboulifar
Ou nous vous ferons un parti…

Pirouzé
Biribi.

Aboulifar
A la façon de barbari,
Songez-y.

SCENE III

Balkis, Pirouzé.

Pirouzé
Vous ne l'épouserez pas, n'est-ce pas ?

Balkis
Non.

Pirouzé
Et quoi que vous disiez, vous désobéirez ?

Balkis
Non.

Pirouzé
Comment ?

Balkis
Tu ne conçois pas cela ?

Pirouzé
Non.

Balkis
Je vais te l'expliquer : n'ai-je pas promis à mon pere de mourir plutôt que de lui désobéir ?

Pirouzé
Oui. Eh bien ?

Balkis
Eh bien !
Air : Dedans mon petit réduit.
Je ne désobéis pas,
Pourvu que je meure.
Pour me tirer d'embarras,
Je veux qu'il me pleure.
Il me remet à demain,
Et je vais d'un coup soudain
Mourir tout à l'heure,
O gué,
Mourir tout à l'heure.

Pirouzé
Mourir !

Balkis, *gaîment.*
Air : Allons gai, toujours gai, d'un air gai.
Oui, je vais mourir vite.
Très-sérieusement.
Pirouzé, je t'invite
A mon enterrement.
Allons gai, toujours gai.

Pirouzé
Comme elle dit cela !
Air : M.la Pallisse est mort.
Mais, vous n'y pensez donc pas ?
D'où vous vient cette manie ?
Dès que l'on est morte, hélas !
Songez que l'on n'est plus en vie.

Balkis
Oh, je prétends bien survivre à ma mort, moi.

Pirouzé
Survivre à votre mort ?

Balkis
Oui, & je vais te mettre au fait.
Air : Les filles de Nanterre.
Une prise un peu forte
De cette poudre là,
Me fera croire morte,
Et l'on m'enterrera.

Pirouzé
Quand vous serez enterrée ?

Balkis
Air : Du Cap de Bonne-Espérance.
Tu sais que dans la campagne
L'on porte ici tous les morts :
Sous une vaste montagne
Tu sais qu'on descend les corps.
Les gardes d'intelligence
Me doivent en diligence,
Tirer de ces souterrains,
Pour me remettre entre tes mains.
Tu me nouriras en cachette, & cela jusques au retour de mon cher Léandre, de cet aimable étranger que tu connois.

Pirouzé
Tout cela n'est pas mal conçu : mais si cet aimable étranger ne revenoit plus ? C'est un François.

Balkis
Air : Quand le péril est agréable.
Ah, ne le crois pas si barbare !
Il n'aspire qu'à revenir
Assez riche pour m'obtenir
D'un pere trop avare.

Pirouzé
Ce n'est pas tout.
Air : Ami, sans regretter Paris.
En revenant, de ce trépas
S'il reçoit la nouvelle,
Et s'en retourne sur ses pas ;
Adieu l'amant fidelle.

Balkis
J'ai pourvu à cela : tiens cette lettre.
Air : Ami sans regretter Paris
Tu connois l'un de ses valets,
Qu'il laissa dans cette isle ;
Arlequin de tous nos secrets
Le confident habile.

Pirouzé
Si je connois Arlequin !
Air : Joconde.
Que trop hélas, pour mon malheur !
Je lui paroissois belle.
Il me le dit : il eut mon cœur.
Mais le sot, l'infidelle,
Du pays ignorant la loi,
Comme l'argent le tente,
Pour épouse aima mieux que moi,
Une vieille opulente.
Même air.
Le veuvage m'en vengera ;
Ma rivale édentée,
Bientôt…

Balkis
Tais-toi, babillarde ; tu me conteras cela une autre fois.
Air : Talaleri, talaleri, talalerire.
Pour le présent prends cette lettre,
Et la porte au plus tôt chez lui.
Il sait l'adresse de son maître,
A qui je mande qu'aujourd'hui
Je ne suis morte que pour rire :
Talaleri, talaleri, talalerire.
(*Elle s'en va.*)

Pirouzé, *l'arrêtant.*
Air : La jeune Isabelle.
Faites une chose,
Avant ce trépas :
Le vieux cadi cause
Tout votre embarras.
D'un air de tendresse
Je l'épouserois,
Pour lui faire piece ;
Et puis je mourrois.
Vous le feriez fort bien enterrer tout vif avec vous, & cela apprendroit à vivre à ces vieux picoreurs de tendrons…

Balkis
Cela ne feroit que m'embarrasser dans mon entreprise…

Pirouzé
Air : Quand je bois de ce jus d'Octobre.
Voyez-vous, c'est que je déteste…

Balkis
Fais ce que je dis seulement,
Et ne te méles pas du reste.
Adieu. Je vais au monument.

SCENE IV

Pirouzé, *seule.*
Elle n'ira pas seule. Il me passe par la tête de me faire enterrer toute vive avec elle, comme une désespérée. C'est bien dit. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de pouvoir faire l'héroïne impunément. Ah, que je jouerai bien la comédie !
Air : Hélas ! C'est bien sa faute.
Je vais heurler, pleurer, crier,
Et de mon mieux étudier
Mainte & mainte grimace ;
Faire enfin comme l'héritier
D'un oncle qui trépasse,
Lonla,
D'un oncle qui trépasse.
J'apperçois mon drôle : il est en compagnie. Attendons qu'il soit seul, & tirons-nous à l'écart.

SCENE V
Arlequin, deux Médecins.

Le premier Médecin
Air : Des trembleurs.

Quoi ! Vous dites que la dame
Etoit prête à rendre l'ame ?

Arlequin
Qui pis est, la pauvre femme,
Passe soixante-quinze ans.
Le premier Médecin
Et vous faites un voyage
De deux jours, & davantage,
Pour chercher qui la soulage :
En sera-t-il encor tems ?

Arlequin
Hélas, messieurs, je vous crois si sûrs de vos coups, & j'aime tant ma femme, qu'au moment de son apoplexie, eussiez-vous été à Rome, j'aurois couru volontiers vous y chercher.

Le premier Médecin
Air : Gnia pas d'mal à ça.
Nous n'osons promettre
Qu'elle en reviendra.

Arlequin
Bon ! Tant mieux !

Le premier Médecin
Et même, peut-être,
C'en est fait déjà.

Arlequin, à part.
Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça !
(*Aux deux médecins.*)
Oh, que non, messieurs ; j'ai bien défendu qu'on la laissât mourir, que je fusse revenu.
Air : L'autre nuit j'apperçus en songe.
J'implore pour elle votre aide,
Taillez, tranchez, n'épargnez rien ;
Médicamentez-la-moi bien.
Elle ne veut point de remède :
Mais, de grace, point de quartier.

Le premier Médecin
Oh, nous ferons notre métier.

Arlequin
Bon ! Voilà ma femme flambée. Je vous avertis qu'elle a un tempérament de fer, au moins.
Air : Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.
Saignez, ne craignez rien,
Purger à l'étourdie.
Sur-tout seringuez bien,
Et d'une main hardie,
Et zon, zon, zon,
Chassez la maladie,
Et zon, zon, zon,
A grands coups de canon.

Le second Médecin
Air : Quand je bois de ce jus d'octobre.
Laissez-nous faire, je vous prie,
Et de nos soins espérez tout ;
S'il lui reste un souffle de vie,
Nous en viendrons bientôt à bout.

Arlequin, *appercevant Pirouzé.*
Voilà une personne à qui j'ai deux mots à dire. Je vais vous montrer d'ici ma maison. (*Il sort pour leur montrer sa maison.*) Courez-y vîte, & je vous suis.

SCENE VI

Pirouzé, *seule*.
Il se croit bientôt délivré de sa vieille femme.
Air : Ahi ! Ahi ! Ahi ! Jeannette.
Traître ! Maintenant tu ris,
Lorsque peut-être on l'inhume.
Mais tantôt, quand du pays
Tu vas savoir la coutume,
Ahi ! Ahi ! Ahi !
Ahi ! Ahi ! Ahi !...

SCENE VII

Arlequin, Pirouzé.

Arlequin, *entrant tout joyeux*.
Air : Elle est morte la vache à Panier.
Elle est morte
La mere aux écus ;
Elle est morte,
J'en ai tant & plus.

Pirouzé
Air : Belle brune ! Belle brune !
Patience !
Patience !
Souvent on se réjouit,
Qu'on n'en est pas où l'on pense.
Patience !
Patience !

Arlequin
Air : Pierre Bagnolet.
Oh, c'est une affaire finie !
Tout favorise mes desseins,
La vieillesse, une apoplexie,
Et (ce qui tûroit les plus sains)
Deux médecins,
Deux médecins,
Qui mieux qu'âge, & que maladie,
Hâteront nos heureux destins.
Vas, vas, laisse-les faire ; si le mal par malheur ne valoit rien, les remedes seroient bons.

Pirouzé
Eh, pauvre malheureux ! Tes médecins te nuiront plus ici, qu'ils ne te serviront.

Arlequin
Tais-toi, tais-toi, m'amie, tu ne connois pas ces messieurs-là comme moi.
Air : Pour la Baronne. Rondeau.
Le doux veuvage,
L'objet de tant de vœux secrets,
Entre avec eux dans un ménage ;
Comme avec les petits collets,
Le cocuage.
Cela ne ratte pas, te dis-je, & nous pouvons compter que ma femme est ad patres.
Air : Attendez-moi sous l'orme.
J'ai fait en homme sage,
Charmante Pirouzé,
Dans l'espoir du veuvage,
Lorsque je l'épousai.
J'hérite ; & dans la fosse
Si-tôt que je la voi,
Zeste, en seconde noce
Je convole avec toi.

Pirouzé, *d'un air de pitié*.
Arlequin, tu ne m'as jamais bien aimée.
Air : La charmante Cloris.
Ingrat ! Tu n'aurois pas
Attendu l'opulence.
Tu m'aurois dit, hélas !
Malgré notre indigence,
Pirouzé mes amours...
(*Elle change brusquement d'air.)*
Air : Flon, flon.
Tâtons du mariage,
Je n'entends point raison.
Tiens, je t'aime à la rage,
Et je veux, riche ou non,
Flon, flon, flon…

Arlequin
Oh, vive l'amour, pourvu que je dîne ! Fondons la cuisine d'abord.
Même air.
Songeons à la bedaine.
Le petit Cupidon,
S'il n'a la panse pleine,
Dit, foin de la chanson !
Flon, flon, flon, larira dondaine,
Flon, flon, flon…

Pirouzé
Tiens cette lettre seulement ; fais la tenir diligemment à Léandre, & crois-moi, prends de promptes mesures pour cela : à revoir. (*À part.*) Ce pourroit bien être sous la montagne.

SCENE VIII

Arlequin, Alibajou.

Arlequin
Mon maître aura cette lettre plus tôt qu'on ne pense, puisque je vais la lui remettre en main propre. On le croit bien loin, pendant qu'il… Mais j'apperçois mon compere Alibajou. Sa femme est un dragon qui ne lui laisse pas un moment de repos. Il me sait près du veuvage ;
Air : Des feuillantines.
Et le pauvre homme, à le voir
Sombre & noir,
Paroît être au désespoir.
Je vois ce qui l'embarrasse,
Il voudroit être à ma place. *bis.*
Air : Vous en venez, vous en venez.
Convenez avec moi, compere,
Que mon bonheur vous désespere :
Je vois bien à quoi vous songez ;
Vous enragez,
Vous enragez.
De mon bonheur vous vous affligez :
Vous en enragez.

Alibajou
Je ne puis savoir encore ce qui vous est arrivé d'heureux, puisque je ne fais que d'arriver de campagne.
Air : Je reviendrai demain au soir.
Mais ce qu'en arrivant j'ai su,
C'est que je suis perdu. *bis*.
Ma femme…

Arlequin
Creve de santé ?

Alibajou
Est à l'extrémité ! *bis*.

Arlequin
Eh bien, vous pleurez pour cela !

Alibajou
Hélas, mon cher Arlequin ! Me voilà veuf ; je suis un homme mort.

Arlequin
Air : Des fraises.
Vous extravaguez, je crois ;
Sa perte vous accable ?
Et selon vous, toutefois,
Elle étoit pire cent fois
Qu'un diable. (*Trois fois.*)

Alibajou
Hélas !

Arlequin
Air : Vous m'entendez bien.
De la joie ! Allons gai, voisin !
Vous voilà quitte d'un lutin.

Alibajou
Oui, mais demain sans faute…

Arlequin
Eh bien ?

Alibajou
Je serai… Je sanglotte…
Vous m'entendez-bien.

Arlequin
Ma foi non, le diable emporte qui vous comprend ! Hé, comment donc, compere, n'avez-vous pas honte de…

Alibajou
Air : Dupont mon ami.
Chacun là-dessus
Pense à sa maniere :
Mais vous n'avez plus
Demain de compere.

Arlequin
Eh, bon, bon ! À d'autres : vous grimacez.

Alibajou, *continuant l'air qui est commencé.*
Demain je suis enterré.

Arlequin
Il a l'esprit égaré.

Alibajou
Enterré demain.

Arlequin
Air : Jean Gile.
Demain vous serez tranquille,
Jean Gile, Gile, joli Jean.
Maugrebleu de l'imbécile !
Jean Gile, Gile, joli Gile…
Pleure donc, nigaud, pleure donc : jarnicoton ! Si j'étois roi, je te ferois donner trente femmes, pour ta punition.

Alibajou
Est-ce que vous ne savez pas la coutume du pays ?

Arlequin
Quelle coutume ?

Alibajou
Quelle Coutume !
Air : Des pélerins.
Faut-il si tard qu'on vous apprenne
Que parmi nous,
La mort ne brise pas la chaîne
De deux époux ?
Quand on en descend l'un des deux
Sous la montagne,
Il faut, dans ce repaire affreux,
Que l'autre l'accompagne.

Arlequin
Comment, on enterre ici les maris tout vifs avec leurs femmes ?

Alibajou
Avec un pain & une bouteille de vin, pour toute provision. Cette loi a été instituée, pour intéresser les époux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie. Je vais voir s'il faut que je parte. Adieu. Prenez bien soin de votre femme, si vous voulez vivre.

SCENE IX

Arlequin, *seul, après être resté quelque tems tout stupéfait, se réveillant comme en sursaut*.
Miséricorde ! Deux médecins chez moi ! Deux médecins ! (*Courant du côté de la cantonnade*). Au meurtre ! Au meurtre ! Au meurtre ! On m'assassine !

SCENE X

Arlequin, les deux Médecins.

Arlequin, *donnant du front contre eux, & tout épouvanté*.
Eh bien, messieurs, ma femme ?

Le premier Médecin
Elle est morte.

Arlequin
Morte !

Le premier Médecin
Et enterrée depuis vingt-quatre heures. Voici le vénérable Iman de la montagne, qui vous cherchoit, & qui vous accusoit déjà d'infidélité. Nous ne saurions vous laisser en meilleure compagnie.

SCENE XI

L'Iman de la Montagne, Arlequin, Suite de l'Iman, le sabre à la main.
L'un de la Suite saisit Arlequin, qui veut s'enfuir, & le présente à l'Iman, lequel, après lui avoir fait une profonde révérence, chante d'un ton majestueux.

L'Iman
Parodie de l'ouverture de Bellérophon.
Gloire à vous,
Généreux époux,
Que l'amitié
Ramene auprès de sa moitié…

Arlequin
Moi ! Mais vous vous trompez ! Je ne reviens point auprès d'elle pour…

Un Garde, *levant le sabre*.
Si tu interromps, je te massacre.

L'Iman, *continuant le même air*.
Gens peu sensés,
Ces jours passés,
Ont publié
Que sans pitié,
Gagnant au pié,
Vous la laissiez,
Vous nous fuyiez,
Et qu'à nos loix vous vous dérobiez.

Arlequin
Mon intention n'est pas non plus d'aller sous la montagne. Le diable vous croque !
(*Le garde leve le sabre, & le fait taire*.)

L'Iman, *continuant le même air*.
Vous l'y suivrez ;
Vous y vivrez ;
Vous y mourrez.
Quelle félicité !
Que vous allez être chanté
De toute la postérité !

Arlequin
Mais je crrrrr…(*Le sabre*.)

L'Iman *continue toujours le même air*.
Dissipez cette peur,
Indigne de votre grand cœur.
Quel heureux sort,
Après la mort,
En dépit des jaloux,
De songer qu'on parle de nous !
Allons donc sous la montagne, allons.
Nous vous y descendrons.
Nos chants vous éterniseront,
Les échos en retentiront,
Nos peuples y répondront ;
Hommes & femmes criront :
Miracle !
Cet homme eût pu,
S'il eût voulu,
Eluder nos loix sans obstacle :
Mais il veut, bon gré, malgré,
Près de sa chère épouse être vif enterré.

Arlequin, *s'échappe, & tombe en voulant s'enfuir.*

L'Iman, *après l'avoir fait reprendre, attribue cette précipitation à tout autre mouvement qu'au véritable. Air : J'entends déjà le bruit des armes.*
D'une héroïque impatience
Modérez ce noble transport,

Mourez en toute bienséance.
Quiconque de ce monde sort,
A quelque affaire d'importance :
Terminez les vôtres d'abord.

Arlequin
Voilà une lettre qu'il faut que je rende…

L'Iman
Ces gardes vous accompagneront. Vous avez deux heures pour mettre ordre à tout, & puis nous marcherons. Pour ne point perdre de tems, nous vous dispensons d'assister aux danses de ces jeunes mariés, qui viennent célébrer votre généreuse résolution.
(*On l'emmene*.)

SCENE XII

Entrée de Jeunes Mariés.

Une jeune Mariée.
Air : de M. Royer.
Vous qui voulez brûler d'une flamme éternelle,
Et qui prenez pour modele,
La tourterelle ;
Venez, amans constans, habiter ce séjour.
Que ne doit pas être l'amour,
Où l'hymen est tendre & fidele !

La danse recommence, & le premier acte finit.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Le Théâtre représente le dessous de la montagne ; & l'on voit, dans les aîles & dans le fond, plusieurs grottes obscures, & telles qu'on peut se les imaginer, dans un si triste souterrein.
Léandre, deux Esclaves habillés en vents.

Le premier Esclave
Air : M. le prévôt des marchands.
Mais où donc nous conduisez-vous ?
Seigneur Léandre, où sommes-nous ?
Sont-ce ici les grottes obscures,
Où l'on enterre tant de fous ?
Et qui servent de sépultures
A tant de malheureux époux ?

Léandre
Oui, mon ami ; nous voilà sous les cavernes de la montagne affreuse, où tant de gens périssent misérablement tous les jours ; mais ce qui t'étonnera davantage :
Air : Menuet de M. Grandval.
C'est que nous sommes au lieu meme,
Où tantôt doit s'exécuter
La fête qu'à l'objet que j'aime,
Nous venons de faire apprêter.

Le premier Esclave
Quoi, votre maîtresse ! Quoi, l'aimable Balkis est ici !

Léandre
Elle y est, & je t'assure qu'elle sera très-surprise de m'y voir.

Le premier Esclave
Par quel hasard, en effet, nous y trouvons-nous ? J'avois cru, jusqu'à présent, ces lieux impénétrables à tous les humains.

Léandre
Tu vas tout savoir, en peu de mots.
Air : Ah ! Robin, tais-toi.
La belle en vain m'étoit propice ;
Son pere dénaturé,
Pour le choix d'un gendre à son gré,
N'écoutoit que son avarice.

L'Esclave
Hélas ! Aujourd'hui
J'en connois bien d'autres
Qui font comme lui.

Léandre
Air : Ton humeur est, Catherine.
Appauvri par le naufrage,
Qui dans l'isle m'a jeté,
Je fis accroire un voyage
Dans les lieux où je suis né ;
A ma charmante maîtresse
Je promis de revenir,
Avec assez de richesse
Pour la pouvoir obtenir.

L'Esclave
Et vous n'allâtes pas jusqu'en France ?

Léandre
L'amour est trop impatient.
Air : Joconde.
Sachant, entre un nombre infini
D'autres extravagances,
Qu'on ensevelissoit ici
Des richesses immenses,
Sous la montagne, en moins d'un mois,
Je me fis une issue ;
Et ma peine, comme tu vois,
N'a pas été perdue.
J'ai deux vaisseaux prêts à partir, chargés de richesses inépuisables.
Air : Où êtes-vous, Birene, mon ami !
Comblé de biens, je m'apprêtois, hélas !
A demander Balkis en mariage,
Lorsque j'ai su tout-à-coup son trépas :
Figure-toi ma douleur et ma rage.
Je sortois comme un furieux, et je courois me poignarder auprès de Balkis, quand j'ai reçu d'elle une lettre, où j'apprens que ce n'est qu'une fausse mort, & qu'un artifice où elle a été réduite pour se conserver à moi.

L'Esclave
Je conçois maintenant pourquoi nous la rencontrerons ici.

Léandre
Air : Vous, qui vous moquez par vos ris.
Après la lecture, j'ai ri,
Du meilleur de mon ame,
De la posture de celui
Qui servoit notre flame,
Qu'ici l'on enterre aujourd'hui
A côté de sa femme.

L'Esclave
Quoi ! Arlequin doit…

Léandre
Air : La faridondaine, la faridondon.
Il étoit entouré de gens
Qui le combloient d'éloges.
Souffrez, crioit-il aux Imans,
Qu'à vos loix je déroge !
Souffrez vous-même, disoit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'on vous immortalise ici,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.
Il m'imploroit : mais je l'ai moi-même exhorté à faire les choses de bonne grace ; & je l'ai quitté pour aller préparer la fete dont je veux que Balkis soit agréablement surprise ici.
Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.
Souvenez-vous, sous ces figures,
Que vous représentez les vents,
Qui sous ces cavernes obscures,
Ont établi leurs logemens.
Sur-tout prenez bien vos mesures,
Pour que vous paroissiez à tems.

L'Esclave
Eh, pourquoi ces gens que vous avez fait habiller en démons hideux ?

Léandre
Oh, cela, c'est pour épouvanter Arlequin, dont je veux me divertir. J'entends les lamentations de quelqu'un qu'on descend : c'est peut-être lui ; retirons-nous.

SCENE II

Arlequin, *que l'on descend sous la montagne, & pleurant comiquement, après avoir été posé à terre, & avoir examiné les lieux, dit, d'un ton de furieux :*
Air : Le fameux Diogène.
Voilà, vieille-Carogne,
De la belle besogne
Que tu fais en crevant !
Un trésor de jeunesse,
D'esprit, de gentillesse,
Enterré tout vivant !
(*Déclamant héroïquement, & d'un ton tragique:*)
Pleurez, regrettez-moi, terre qui me perdez !
Bernez, ballotez-la, diable qui la gardez !
(*Sur le ton naturel.*)
Air : De la ceinture.
Du moins les femmes à Paris,

Quelques maux qui nous en arrivent,
Ne font enrager leurs maris,
Que pendant le tems qu'elles vivent !
Passé cela, elles laissent un homme en paix. Morbleu ! Si j'eusse su cela, seulement le lendemain des noces, je me serois pendu sur-le-champ, pour gagner de primauté (*Mettant son pain & sa bouteille de vin à terre, & les examinant d'un air de compassion:*)
Air : O reguingué, ô lon-lan-la.
Eh bien, misérable Arlequin !
Voilà tout ton pauvre frusquin !
Ce peu de pain ! Ce peu de vin !
Toi qui, pour faire bonne chere,
Te fis l'époux d'une Mégere !
(*Entrant en fureur, & détachant sa ceinture.*)
Air : Belle brune, belle brune !
De ma sangle,
De ma sangle,
Il faut que, dans ma fureur,
Tout-à-l'heure je m'étrangle.
(*D'un ton radouci.*)
Fin de l'air : Nannon dormoit.
Tout beau !
Tout beau !
Je l'aurai toujours assez beau !
Dînons d'abord, avant que de nous pendre. Ce sera pour le dessert.
(*Prenant sa bouteille, & la tenant élevée, comme pour boire à même.*)
Et vuidons-la, tandis que je la tiens ;
Je n'en vuiderai plus guere.
(*Il boit, et dit, après avoir bu une gorgée:*)
L'on a bien raison de dire qu'un verre de vin ravise son homme. Il me vient une bonne pensée.
(*Il remet sa bouteille à terre.*)
Air : L'on n'aime point dans nos forêts.
Le premier couple qui descend
Avec provision pareille,
J'assommerai le survivant,
Et lui raflerai sa bouteille.
Cela ne sera pas des plus poli.
(*Il continue l'air.*)
Je le confesse ; mais, ma foi,
Nécessité n'a point de loi.
Pour bien faire mes affaires à présent, il faudroit qu'une colonie de médecins François, ou une bonne peste, arrivât dans l'isle.
(*Tandis qu'il dit tout ceci, un Démon vient par-derriere, qui lui prend sa bouteille.*)
Air : Lampons.
Serai-je seul aujourd'hui
Qui vive aux dépens d'autrui?
C'est un métier à la mode :
Comme on peut l'on s'accommode,
Lampons !
Lampons !
(*Il veut reprendre sa bouteille; & ne la trouvant point, il dit, en la cherchant :*)
Et lon-lan-la, ma bouteille,
Ma bouteille,
Et lon-lan-la, ma bouteille…
(*Il interrompt l'air ; & tandis qu'il chante le couplet suivant, le même démon remet une bouteille une fois plus grande*.)
Air : Des fraises.
Je me doute du voleur ;
Et c'est, sur ma parole,
Autour de moi, par malheur,
Quelque ame de procureur,
Qui vole, qui vole, qui vole.
(I*l retourne ; & voyant sa bouteille rendue, & considérablement grossie :*)
Ah diable ! Non ; je me trompe : on restitue ; (*Il boit & remet la bouteille.*) & on restitue au double encore. Emportez, emportez, messieurs.
(*Pendant qu'il chante le couplet qui suit, l'on emporte la grande bouteille, & l'on met une petite carafe.*)
Air : Que vos yeux sont à craindre!
Volez toujours de même,
Esprits malins que j'aime.
Volez toujours de même;
Foin de qui s'en plaindra !
Pour peu que l'aventure
Dure,
En une belle & bonne
Tonne,
Bientôt à ce jeu-là,
Cette bouteille se changera.
(*Il se retourne ; & voyant la carafe:*)
Hoïmé ; ma foi, ma bouteille a ressemblé aux fortunes de nos agioteurs François : d'abord très-médiocre ; tout-à-coup prodigieuse, puis réduite à peu de chose ; (*Il vuide la carafe*.) ensuite à rien.
(*Tendant la carafe en l'air.*)
Air : Boire à son tirelirelire.
Officieux démon,
Habitant de cet antre,
A cette portion
Taxerez-vous mon ventre ?
Est-ce là tout ?
Ah, j'entre en goût !
Encore un tirelirelire !
Encore un tourelloureloure,
Encore un coup !

SCENE III

Entrée de démons.
Arlequin, épouvanté, fait plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir. Un démon se trouve toujours devant lui, pour s'opposer à son passage, & lui donne, à la fin de la danse, un coup qui le fait tomber sur le ventre.

SCENE IV

Léandre, Arlequin.

Léandre, *après un ris moqueur.*
Air : Y-avance ! Y-avance !
Sus donc Arlequin, lève-toi !
Tourne les yeux : regarde-moi.
Réjouis-toi de ma présence !

Arlequin
Y-avance ! Y-avance ! Y-avance !
Ou je ferai quelque indécence.

Léandre
Je ne suis ici que pour te faire plaisir…

Arlequin
Si vous m'en voulez faire un, monsieur le diable, c'est de vous en aller.
Air : Je ne suis pas si diable que je suis noir.
Votre effroyable face
Me fait mourir d'effroi !
Je ne veux qu'une grace
De vous : promettez-moi,
Quand j'aurai rendu l'ame,
Que vous m'emporterez
Le plus loin de ma femme
Que vous pourrez.

Léandre
Tu ne la verras plus. Reconnois donc la voix de Léandre.

Arlequin, *se relevant tout étonné.*
De Léandre ! Quoi, c'est vous; monsieur ? Comment diable, depuis deux heures que je vous ai quitté, êtes-vous déjà marié, déjà veuf, ou déjà mort ?

Léandre
Pas un des trois ; mais c'est que j'entre ici par un chemin qui n'est connu que de moi, & je…Mais j'apperçois là-bas du monde : écartons-nous.

Arlequin
Ah ! Monsieur, arrêtez ! C'est Balkis.

Léandre
C'est justement ce que je crains le plus de rencontrer : doublons le pas.

Arlequin
Comment, vous ne…

Léandre, *avec précipitation, & d'un air inquiet.*
Oh, te faut-il tout dire ? Elle a fait la morte : on vient de l'enterrer. Elle croit sortir d'ici par d'autres secours que les miens, puisqu'elle me croit en France. J'ai su tout cela par la lettre que tu m'as rendue de sa part ce matin; & je la veux surprendre ici par une fête, où je prépare un petit rôle à ta belle humeur. Avance.

Arlequin *s'arrête, & regarde avec encore plus d'attention.*

Léandre
Air : Ton humeur est, Catherene.
Elle approche ; allons donc vite !
Que deviendroit mon projet ?

Arlequin
Pirouzé vient à sa suite,
Et je sens, à son aspect,
Que ma chaleur se dissipe.

Léandre
Marcheras-tu ?

Arlequin
Ma foi non.
J'ai le cœur mou comme tripe,
Et les jambes de coton.

Léandre, *en se retirant.*
Suis-moi donc le plus tôt que tu pourras. Je t'attends à vingt pas d'ici, de ce côté-là. Du secret, sur-tout.

SCENE V

Arlequin, *seul.*
Voici des gens qui me croient bien embarrassé. Ils n'ont garde de s'imaginer que j'ai ici ma porte de derriere. Pirouzé, qui a la sienne, ne manquera pas de vouloir me railler, en m'offrant du secours : tranchons

du philosophe ; refusons la vie : nous allons voir une fille bien étonnée.

SCENE VI

Balkis, Pirouzé, Arlequin.

Pirouzé, *à Balkis*.
Ne paroissez pas, madame; le voilà. Je veux avoir une scene avec lui.

Arlequin, *faisant semblant de se croire seul*.
Fin de l'air : L'autre jour ma Cloris.
Pirouzé, mes amours,
Adieu donc pour toujours.
Air : Adieu le Pont-Neuf.
Pleurez un moment,
L'aventure étrange,
D'un volage Amant
Dont le Ciel vous venge…

Pirouzé, *par-derriere Arlequin*.
Taleralalere, tarilala !
Arlequin !

Arlequin, *contrefaisant l'épouvanté*.
Qui vive?

Pirouzé
France.

Arlequin
Quel régiment ?

Pirouzé
La Calotte.
Air : Vous m'entendez bien.
Car j'étois folle, par ma foi,
D'aimer un magot comme toi !
(*Le forçant de se retourner.*)
Que je te voie en face,
Eh bien !
Te voilà dans la nasse,
Tu ne dis plus rien.
(*Elle répete ironiquement ce que lui avoit dit Arlequin dans le premier acte.*)
Air : Attendez-moi sous l'orme.
J'ai fait en homme sage,
Ma chere Pirouzé,
Dans l'espoir du veuvage,
Lorsque je l'épousai.
(*Elle change d'air.*) (*D'un ton naturel*.)
Tu as le pied dans le margouillis,
Tire-t'en, tire-t'en…

Arlequin, *l'interrompant d'un ton grave*.
Eh, madame, il sied mal à des cœurs généreux,
De venir insulter au sort d'un malheureux !

Pirouzé
Air : Les amans triomphans.
Pour te narguer, exprès
Je suis venue.
Adieu. C'est pour jamais
Que tu m'as vue.
Ceux qui m'ont ici mise,
M'attendent pour m'en tirer.
Pleure bien de ta sottise;
Moi, je vais rire & chanter,
Talala tarelalala,
Tarela tarelalala.
Adieu.
(*S'appercevant, avec étonnement, qu'Arlequin ne la suit point.*)
Ne t'avise pas de me suivre, au moins.

Arlequin, *toujours d'un ton de déclamateur*.
Ne craignez rien : je reste, & je me rends justice. Moi-même j'ai creusé sous moi le précipice. Je mérite la mort qui m'attend en ce lieu :
Qu'elle vienne; & pour vous, vivez heureuse. Adieu.

Pirouzé
C'est le bien prendre. Ah, te voilà dans le grand ! Je t'en félicite. Mais, avant de mourir, dis-moi une chose : Léandre aura-t-il notre lettre ?

Arlequin, *du même ton*.
Oui : je l'ai déposée en main fidelle & sure.

Pirouzé
Et dis moi, crois-tu…

Arlequin
J'ai faim. Déjà mon ventre à jeun, gronde & murmure. La mort vient pas à pas : c'est assez discourir.
(*Se couchant de son long par terre.*)
Partez ; & laissez-moi commencer à mourir.

Pirouzé, *d'un air adouci*.
Air : Non, non, je ne veux pas vivre.
Ah, mon courroux est appaisé ! *bis.*
Releve-toi. Vas, ta Pirouzé
Te permet de la suivre.

Arlequin *à terre*.
Non, non, je ne veux pas vivre.

Pirouzé

Allons donc, badin !

Arlequin, toujours par terre.
Non, non, je ne veux pas vivre, non;
Non, non, je ne veux pas vivre.

Pirouzé
Comment donc, ce seroit tout de bon !
Air : Lanturelu.
Le plaisant vertige !
Je n'aurois pas cru
Trouver ce prodige
En toi, de vertu.
Leve-toi, te dis-je;
Maraud, te leveras-tu?

Arlequin *à terre*.
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Pirouzé
Je veux que tu vives, moi.

Arlequin, *se relevant, & toujours d'un ton majestueux*.
Madame, j'ai vécu.
Du vénérable Iman la sagesse profonde
M'a fait examiner les vanités du monde.
La terre est un théâtre, & l'homme est un vaurien,
Qui fait là le métier d'un très-vil comédien.
Conteurs impertinens d'un tas de fariboles;
Encor si, tour-à-tour, on jouoit les grands rôles !
Mais l'acteur qui les tient ne les lâche jamais :
Et pour moi, je suis las de jouer les valets.
Adieu !

Pirouzé
Arrête, mon cher Arlequin !...

Arlequin
Que la farce, sans moi, continue ou finisse,
C'en est fait, pour jamais j'ai gagné la coulisse.

Pirouzé
Air :...
Quelle humeur baroque !
Ah ! Suis-je un objet
Ici qui te choque ?
Change de projet.
Viens, viens, tu m'épouseras, je le veux bien. Vas, je te pardonne.

Arlequin, *s'arrachant de ses bras*.
Ah, ruse de Satan !

Pirouzé, *le retenant*.
Où diantre veux –tu courir ?

Arlequin
A la mort ! À la gloire !
Arlequin, dira-t-on, pouvant manger & boire,
Et pouvant posséder un tendron plein d'appas,
A de si grands plaisirs préféra le trépas.
(*Il crie, d'un ton comique, en fuyant par le chemin que lui a montré Léandre.*)
Ah, que cela sera beau ! Que cela sera beau ! Que cela sera beau !
(*Il disparoît.*)

Pirouzé
Adieu donc !

SCENE VII

Balkis, Pirouzé.

Balkis, *sortant de l'endroit ou Pirouzé l'avoit fait cacher*.
Eh bien, Pirouzé, qu'en dis-tu ? Tu ne t'attendois pas à cela ?

Pirouzé
Air : M. le prévôt des marchands.
Le drôle se ravisera,
Et bientôt nous recherchera.
Nous sommes ici pour une heure.
Après tout, s'il est si méchant,
Qu'il en sorte, ou qu'il y demeure,
Tout cela m'est indifférent.
Parlons d'autres choses. Léandre, en mille ans, ne s'imagineroit pas que nous sommes ici. L'endroit n'est pas trop riant : qu'en dites-vous ?

Balkis
Il me soustrait à la tyrannie d'un pere, et me conserve à mon amant; c'est un palais pour moi.
Air : Prenez la fillette au premier mouvement.
Effroyable asyle !
Triste & sombre séjour !
Tu me paroîs l'isle
Du dieu d'amour.
A ses feux aimables,
Tous lieux favorables
Semblent aux amans
Toujours charmans.

Pirouzé

Air : Je ne suis né ni roi ni prince.
Ne songeons donc ici qu'à rire !

Balkis
Je sens qu'à la joie, à vrai dire,
Mon cœur est assez disposé :
Mais quelque chose la modere,
Hélas ! Ma chere Pirouzé,
C'est le désespoir de ma mere.

Pirouzé
Air : Comme un coucou que l'amour presse.
L'on ne doit à la pauvre femme
Dire votre mort que demain.

Balkis
Ah ! Que tu rassures mon ame !
Cela s'accorde à mon dessein.
Air : Par bonheur, ou par malheur.
Déjà je me reprochois
L'état où je la laissois.
Dès que je serai sortie,
J'irai la voir, & je veux
La mettre de la partie,
Et lui confier mes feux.
(*L'on entend tout-à-coup une symphonie. L'obscurité cesse, & une grande lumière se répand dans la caverne*.)

Pirouzé
Ah ! Madame, nous sommes perdues !

Balkis
Je ne vois, ni n'entends rien encore que de fort agréable. Asseyons-nous, & voyons à quoi cela aboutira.

SCENE VIII

Entrée des vents.

Orythie
Air: De M. Royer.
Vents légers, rapides aquilons,
Qu'enfèrment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empresse.
Votre maître en ces lieux
Tient l'objet de ses feux.
Si sa tendresse
Vous intéresse,
Vents légers! Rapides quilons,
Qu'enferment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empresse.
Danse des vents.

Orythie
Belle amante de Zéphir,
Délices de la nature,
Dans cette demeure obscure,
Flore, fais sur tes pas voler le doux plaisir !
Danse de Flore.

Orythie
Ariette.
Quand la fillette
Fait en cachette
Choix d'un amant;
Du pere avare
Le choix bizarre
Suit vainement:
C'est lui qui propose;
Mais elle dispose
De l'événement.

Pirouzé
Oh ! Pour le coup, madame, voilà une pierre dans votre jardin: c'est à vous qu'on en veut.
(*La danse reprend.*)

SCENE IX

Balkis, Pirouzé, Arlequin, habillé & déguisé en vent.

Arlequin, *aux vents*.
Air : Tatare, ponpon.
Retirez-vous, Zéphirs, Bise, vents de Galerne ;
Et d'Eole à Balkis apportez les présents !
(*Les vents sortent.*)

Pirouzé, *à Balkis*.
Ahi ! Ahi ! Où sommes-nous ? Tout ceci me lanterne !
Gare les ouragans,
Si près de la caverne
Des vents !
Air : Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.
(*À Arlequin*)
Es-tu de ces Vents familiers, *bis*.
Qui, s'engouffrant sous nos paniers,
Fondent sur nous en tourbillon ?
Faut-il ici prendre garde
A notre cottillon ?

Arlequin, *à Pirouzé.*
Air : Biribi, chic, chic, chac.
Ne crains rien, ma reine;
Je vais petit train,
J'ai la courte haleine
Et le vol badin.
Ah, biribi, chic, chic, chac, &c.
(*À Balkis.*)
Air : Des ennuyeux.
Je suis un petit Vent coulis,
Envoyé d'Eole à Balkis,
Pour lui faire un compliment tendre.

Pirouzé
Le cœur de madame est un bien
Où l'on n'a plus rien à prétendre.

Arlequin
Ne vous inquiétez de rien.
Eole ne veut pas vous voir seulement. C'est un dolent contemplatif, qui a juré de ne plus aimer qu'en idée, & cela depuis la mort cruelle de notre pauvre mere, dont il fut la cause.

Pirouzé
De quoi mourut-elle donc ?

Arlequin
D'une colique de tous les diables, en accouchant ; & le moyen !
Air : Vivent les gueux.
Elle nous mit tous au monde
En même-tems.
Jugez dans sa panse ronde
Si tant de vents
Ne devoient pas faire un joli
Charivari.

Balkis
Et d'où votre Eole me connoît-il ?

Arlequin
Air : L'autre jour j'apperçus en songe.
Un jour, d'une voix langoureuse,
Votre amant plaignoit son ennui :
L'un de nous, passant près de lui,
Emporta sa plainte amoureuse;
Car on sait que, le plus souvent,
Autant en emporte le vent.
Elle parvint aux oreilles d'Eole, & lui parut si tendre, qu'il fut curieux d'en connoître l'objet : un de mes freres l'a satisfait.

Balkis
Et comment cela?

Arlequin
Assez plaisamment. Ce même amant est en France à présent, avec votre portrait : on vous y a trouvée si belle, qu'on vous y a gravée. Et l'autre jour, un vent du nord, grand filou, et frisant la boutique d'un vendeur d'images, zeste ! Enleva la vôtre, & la fit voir à mon pere, à qui vous plûtes.
Air : Assis près de sa femme.
Vous sachant toute prête
A quitter nos cantons,
Le bon homme à la fête
Veut joindre quelques dons.

Pirouzé
Que nous donnera-t-il ? Et de ce vieux druide
Quel sera le présent ?
Du vent.

Arlequin
Patience ! Oh que non,
Dondon !
Ce sera du solide.
(*Les vents rentrent, & apportent une grande armoire, peinte & ornée de guirlandes*.)

Pirouzé
Air : Zon, zon, zon.
Voici ce rare don.

Arlequin, *mettant la main sur la porte de l'armoire que Pirouzé veut ouvrir.*
Ne raillez pas ! Je gage
Que ce jeune tendron
En fera bon usage :
Et zon, zon, zon…

Pirouzé
Air : Ma raison s'en va bon train.
Montre donc vite, sinon…

Arlequin
Nous ne vous donnons pas, non,
Ainsi que des gueux,
Des effets verreux :
Cela sent comme baume !
Tenez, jugez-en toutes deux.
(*Il ouvre l'armoire, & Léandre en sort, qui se jette aux pieds de Balkis*.)
C'est ce joli jeune homme,
Lonla,
C'est ce joli jeune homme.

Balkis, *après avoir jeté un grand cri, aussi-bien que Pirouzé*.
Ah, Léandre ! Est-ce vous ?

Arlequin
Oui, c'est lui ; & moi je suis Arlequin. Voilà les reconnoissances faites ; point de verbiage. Adieu.

Balkis
Air : Si dans le mal qui me possede.
Ah ! Veillai-je, ou non ? Je balance ;
Et je n'ose en croire mes yeux.

Léandre
Madame, passez en des lieux
Plus dignes de votre présence.
Vous saurez là, comment l'amour
M'a fait pénétrer ce séjour.
(*Ils s'en vont*.)

Pirouzé
Air : Flon, flon, flon.
Je ne suis plus surprise,
Monsieur le vent coulis,
De la noble entreprise
Que vous…

Arlequin, *la chassant*.
Gagnons pays.
Suivez donc, laridondaine,
Suivez donc, laridondon. (*Il la chasse.*)

SCENE IX

Arlequin, *seul*.
Air : La bonne aventure, ô gué.
Chere épouse, en vous laissant
Dans la sépulture,
J'en ai le cœur si dolent,
Que je vais toujours chantant,
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.
Voici une pauvre veuve dans le cas de la loi. C'est ma foi une jolie dondon ; elle me fait pitié : tirons-la d'ici.

SCENE X

Arlequin, une Veuve.

Arlequin
Pauvre Femme !

La Veuve, *pleurant*.
Air : Hélas ! C'est bien sa faute.
Que ces lieux ont pour moi d'appas ! *bis*.
Oui, cher époux, si le trépas
L'un à l'autre nous ôte ;
Ce qui me console, en tout cas,
C'est d'être côte-à-côte,
Lonla,
C'est d'être côte-à-côte.

Arlequin
Il y auroit dans le monde des veuves bien désolées, si elles n'avoient pas de plus douces consolations que celle-là.
Air : L'amour me fait, lonlanla, &c.
Calmez un peu votre ame !
Laissez vous secourir.
Si vous voulez, madame…

La Veuve
Eh, quels secours m'offrir !
Je ne veux que, lonlanla,
Je ne veux que mourir.
Un homme de vingt-cinq ans ! De vingt-cinq ans !
Air : de Joconde.
Qui se seroit imaginé
Qu'il fût mort à cet âge,
Et qui diantre auroit deviné
Un si brusque veuvage ?
Je l'avois choisi de ma main,
Craignant la survivance,
Jeune & plein de vigueur, afin
Qu'il fût de résistance.
Et cela creve au bout d'un an de mariage !
Fin de l'air : Un petit moment plus tard.
S'il en eût encor passé
Trente-cinq ou quarante,
Comme il avoit commencé,
J'étois, j'étois contente !

Arlequin
Hélas, que je vous plains !

La Veuve
N'allez pas croire, au moins, monsieur, que ce soit le regret de me voir ici qui me fasse parler. Hélas ! J'aimois si tendrement mon mari…

Arlequin
Ah, madame, à qui parlez-vous ! Qui sait mieux que moi les délicatesses d'un amour conjugal !

La Veuve
Oui, monsieur, un jeune homme de vingt-cinq ans.
Air : Troussez, belles, tous vos cotillons.
Un bon gros brun, bien nourri,
Robuste corpulence,
Le teint vermeil & fleuri,
Avec l'air à la danse.
Le joli gentil petit mari,
Ah, monsieur, quand j'y pense !

Arlequin
En effet, vous me dépeignez-là un corps d'athlète. Et de quoi donc cela est-il mort ?

La Veuve
Air : Ma commere quand je danse.
Comme un petit volontaire,
Faute d'entendre raison,
Lui seul il vouloit tout faire
L'ouvrage de la maison,
Tout balayer,
Tout nettoyer,
Cour & foyer,
Chambre, cave, & grenier…
(*Elle change d'air.*)
Air : Ramonez-ci, ramonez-là.
Enfin, c'étoit une rage ;
Le pauvre homme, du ménage
Tant il aimoit le tracas,
Ramonoit-ci, ramonoit-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas,
Il est mort à la peine.

Arlequin
Je le crois bien, & c'est vraiment dommage.
Air : Ah ! Mon mal ne vient que d'aimer.
Mais ne songez plus à cela.

La Veuve
Ah, monsieur ! Que dites-vous-là !
Quand on ne m'auroit point, hélas !
Contrainte de le suivre,
Ah ! Moi-même je n'aurois pas
Plus long-temps voulu vivre !

Arlequin
Je ne pense point comme cela ; & le diable emporte qui seroit venu ici, sans la sotte loi…

La Veuve
Ah, monsieur ! Ne dites point de mal d'une loi si respectable & si heureusement instituée. O loi charmante ! Ô douce loi !
Air : J'ai cent écus dans ma pochette.
Oui, quand, ce qui n'est pas possible,
Je pourrois de ce lieu terrible
M'échapper, non, mon cher époux !
(*En pleurant.*)
Ou ! Ou ! Ou ! Ou ! Ou ! Ou ! Oux !
Je voudrois rester avec vous,
Ou ! Ou ! Ou ! Ou ! Ou ! Ous !

Arlequin
Bagatelle ! La vie est une douce chose,
La terre est un rosier qui n'est jamais sans rose.
L'homme est l'abeille à qui la céleste faveur
A travers quelque épine en fait sucer la fleur.
Air :...
Et quoi de plus délectable,
Jeune comme vous voilà,
Bon appétit, bonne table,
Bon lit, &…

La Veuve
Air : ...
Ah, taisez-vous donc ! Fi donc, monsieur; laissez-ça là; Convient-il ici de parler de cela ?

Arlequin
Oh, parbleu, madame, tout le monde n'a pas comme vous une jeune & belle moitié à regretter. Adieu. Vous trouverez bon que je décampe, moi.

La Veuve
Comment, monsieur, vous pourriez…

Arlequin
Air : Pierre Bagnolet.
Je sens que j'aime encor la vie,
Et je ferai fort bien, je crois,
Puisque je sais une sortie,
A ces lieux d'horreurs & d'effroi…
De…

La Veuve, *avec empressement*.
Montrez-la moi,
Montrez-la moi.

Arlequin
La voilà…
(*La Veuve y courant, il l'arrête.*)
Doucement : parlez donc, m'amie ;
Vous n'approuverez donc plus la loi ?

La Veuve
Pardonnez-moi !
Air : La verte jeunesse.
Mais c'est que je compte
Nourrir mes douleurs ;
Une mort trop prompte
Tariroit mes pleurs.
En veuve bien tendre,
D'ici je ne fuis,
Que pour en répandre
Mille ans, si je puis.
(*Elle s'enfuit.*)

SCENE XI

Arlequin, *seul.*
Fort bien, ma foi; je prévois une chose.
Air : Assis près de sa femme, un avocat au cours.
Si cette loi sévere
De l'isle, où je me plais,
Malgré moi, va me faire
Décamper pour jamais ;
A la montagne aussi, par droit de représaille,
Mon maître a fait un trou,
Par où
J'ai peur que la loi,
Ma foi,
A son tour ne s'en aille.
Mais allons vîte rejoindre mon maître, & dénichons.

SCENE XII

Léandre, Arlequin.

Léandre, *arrivant comme un homme éperdu*.
Arlequin ! Mon cher Arlequin! Je suis au désespoir !

Arlequin
Vous ne pouvez retrouver le trou peut-être ?

Léandre
Ce n'est pas cela : Balkis, la cruelle Balkis ne veut point fuir, ni s'embarquer avec moi, comme je l'avois espéré. Elle veut revoir sa mere : elle ne veut être à moi, que de l'aveu de son pere. Aboulifar est un homme opiniâtre, un pere dénaturé : sais-tu ce qu'il faut faire ?...

Arlequin
Air : Ah, que Colin l'autre jour me fit rire!
La planter là, riche comme vous êtes,
Gagner la France, & faire vos emplettes
Au magasin… de l'opéra :
Aaaah ! Aah ! Ahaaaaa !

Léandre
Non; je veux que tu reparoisses dans l'isle.

Arlequin
Moi, monsieur? Diablezot ! Pour qu'on me reconnoisse, qu'on me renterre ? Que j'en réchappe ; qu'on me ratrappe ; & que je passe, comme cela, ma vie à me faire enterrer, & déterrer ? Votre valet.

Léandre
Ne crains rien : nous te déguiserons si bien, qu'on ne te reconnoîtra pas. J'ai obtenu de Balkis, qu'elle se prêteroit pour aujourd'hui à mon stratagême. Tu passeras pour un sage Indien, qui rendra la vie aux morts. Aboulifar & le cadi viendront t'implorer, & nous les rançonnerons. Viens ! Tu rendras la vie à un maître à qui tu la dois : tu partageras mes trésors, & tu regagneras Pirouzé.

Arlequin
Quoi, Pirouzé la suit !

Léandre
A regret, & dans la seule intention de nous seconder.

Arlequin, *fièrement.*
Dussé-je à mille Imans redonner de l'emploi,
Mon sort est joint au vôtre : il suffit ; suivez-moi.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Le théâtre représente la même ville qu'au premier acte.
Léandre, Arlequin, habillé en espèce de magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c.

Léandre
Eh bien, Arlequin, tout va le mieux du monde ; tu as déjà la vogue. Cette Veuve, qui est sortie de dessous la montagne, établit ton renom par toute l'isle : elle fut enterrée hier demi-morte : elle assure qu'elle avoit achevé de mourir ; & tes secrets divins l'ont tirée de l'autre monde, & du tombeau, à la priere d'un amant qu'elle épouse, par reconnoissance : enfin tout le monde court à toi.

Arlequin
Que trop, car depuis une heure je n'ai point de relâche.
Air : Je ne suis né ni roi ni prince.
Tantôt c'est un malheureux pere,
Tantôt c'est une tendre mere :
Des créanciers, quelques amis
Viennent pour me prier encore.
Des freres, des sœurs & des fils,
Au diable celui qui m'implore !

Léandre
Je crois, s'il étoit des veufs ici, qu'ils ne t'importuneroient guere plus : & dis-moi, comment t'es-tu tiré d'affaire avec eux ?

Arlequin
Comme j'ai pu ; en demandant, pour les satisfaire, cent choses très-rares, ou presque impossibles à trouver : une plume de notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne: une langue de bigot, qui n'ait point médit : un pucelage de comédienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon : que sais-je ! Mille drogues de cette espece.
Air : Vous m'entendez bien.
Mais je ne sais plus, où j'en suis :
Et si le pere de Balkis
Se fait long-tems attendre.

Léandre
Eh bien ?

Arlequin
Je suis… seigneur Léandre,
Vous m'entendez bien.
Je passerois bientôt pour un fourbe insigne; & puis tout-à-coup,
Air : Et vogue la galere.
De monsieur l'astrologue
L'on pourroit s'assurer :
Et je verrois ma vogue
Bientôt dégénérer,
Et vogue la galere…

Léandre
Ne t'inquiète pas : je vais chez Aboulifar : je lui demanderai sa fille en mariage, comme si j'ignorois sa mort : il me l'apprendra ; ce sera l'occasion de lui parler de toi, & de te l'amener. Attends-nous ; & que nos danseurs & nos Musiciens se tiennent toujours prêts.

SCENE II

Arlequin, *seul.*
Qu'il vienne vîte.
Air : Lerela lerelanlere.
Ou je m'en pourrois bien enfin,
Comme un véritable Arlequin,
Tirer avec les étrivieres,
Lerela, lerelanlere…
Jarnibleu ! Ne voilà-t-il pas encore des importuns ! Il s'agit de trouver quelque nouvelle défaite.

SCENE III

Arlequin, Abhok poëte, Abhak musicien.

Abhok
Air : Des folies d'Espagne.
Sage Indien, dont les grandes lumieres
Ouvrent les yeux que la mort a fermés,
Secourez-nous !

Abhak, *pleurant.*
Et consolez deux peres
Que de leur fils la mort a désolés !

Arlequin
Oui-dà, messieurs, volontiers ; mais cela ne se fait pas sans observer beaucoup de petites circonstances. Il faut savoir I°, le nom, le pays, & la profession des

gens. Voyons : (*Au poëte*) d'où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Comment vous nommez-vous ?

Abhok
Abhok, poëte Persan.

Arlequin, *à Abhak.*
Et vous ?

Abhak
Abhak, musicien Iroquois.

Arlequin
Messieurs Abhok & Abhak, soyez les bien venus ! Oh çà, vous, monsieur Abhok, comment se nommoit votre fils ?

Abhok
Il se nommoit Opéra.

Arlequin
Et le vôtre ?

Abhak
C'est le même que celui de ce poëte : nous l'avions fait ensemble.

Arlequin
Un enfant ayant deux peres, cela n'est pas rare ; mais que deux peres avouent le même enfant, voici du nouveau.
Air : Ma raison s'en va beau train.
En croirai-je vos discours ?

Abhak
Oui, de ses malheureux jours,
A communs efforts,
Nos divins transports
Avoient tissu la trame.

Abhok
Hélas ! J'en avois fait le corps.

Abhak
Moi, j'en avois fait l'ame,
Lonla,
Moi, j'en avois fait l'ame.

Abhok
La belle ame de violon ! La plaisante ame encore !
Air : Sans-dessus-dessous, sans-devant-derriere.
Votre ouvrage a gâté le mien. *bis*.

Abhak
C'est le corps qui ne valoit rien. *bis*.
Vous aviez rangé la matiere,
Sans-dessus-dessous, sans-devant-derriere :
Ses pauvres membres étoient tous
Sans-devant-derriere, sans-dessus-dessous.

Abhok
C'étoit un corps de fer, à durer mille ans, si tu l'eusses animé comme il faut.

Abhak
Tais-toi, tais-toi; tu devrois bien parler !
Air : Amis, sans regretter Paris.
Bourreau ! C'est toi qui fais couler
Mes pleurs intarissables :
Ton maudit corps a fait aller
Mon ame à tous les diables.

Abhok
Air : Morguienne de vous.
J'avois très-bien fait.

Abhak
Chacun te condamne :
Ton sot corps n'avoit
Pas un bon organe.

Ensemble
Morguienne de toi !
Vas, tu n'es qu'un âne !
Morguienne de toi !

Abhak
Air : Des fraises.
Oh ! Plus de bruit sur cela :
Et sachons, je vous prie,
Seulement si l'on pourra
Rendre à feu notre Opéra,
La vie, la vie, la vie.

Arlequin
Voyons ; quel étoit le tempérament de cet enfant là ?

Abhak
Froid.

Arlequin
A quel âge est-il mort ?

Abhok
Au berceau.

Arlequin
De quelle mort ?

Abhak
De mort subite.

Arlequin
Oui ; mais encore, qu'est-ce qui l'a fait mourir ?

Abhok
Le défaut d'ame, vous dis-je; il n'en avoit pas le quart de ce qu'il lui en falloit.

Abhak
Dites, dites, que c'est qu'il avoit le corps mal conformé ; puisque ceux qui l'ont ouvert après sa mort, ne lui ont point trouvé de parties nobles.

Abhok
Morbleu, j'enrage, quand…

Arlequin
Paix ! Depuis quand l'enfant est-il mort ?

Abhak
Depuis trois ou quatre mois.

Arlequin
Diable ! Ce seroit une belle cure à faire ; mais ma foi, messieurs, je suis fâché de vous le dire, mon secret n'est bon que dans les vingt-quatre heures. Votre enfant n'en reviendra jamais ; il faut le mettre avec la vache à Panier; elle est morte, il n'en faut plus parler.

Abhok
Je ferai encore des enfans avec toi ; tu n'as qu'à t'y attendre !

Abhak
Il appartient bien à des marmousets de ta façon d'être animés de la mienne !
Air : Ah ! Ah ! Petite Effrontée !
Crois-moi ; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons !
Pour de tels avortons,
Mes ames sont un peu trop belles ;
Pour de tels avortons,
Mes talens sont un peu trop bons.
Crois-moi ; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons.

Abhok
Suite de l'air, ou, Ah, Maman !
Mon enfant, de long-tems,
Tu ne seras un Orphée.
Mon enfant, de long-tems
Tu n'en auras les talents.
A faire comme tu fais,
Tu n'animeras jamais
Rochers, ni forêts.

Abhak
De toi nous ne voyons plus
Que des enfans malotrus,
Tortus & bossus.

Abhok
Mon enfant, de long-tems
Tu ne seras un Orphée…

Abhak
Crois moi ; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes avortons.

Abhok
Air : Le branle de Metz.
Si jamais tu me réclames…

Abhak
Le plaisant original !
Maudit soit le jour fatal,
Qu'ensemble nous travaillâmes !

Arlequin
Seigneur Abhok et Abhak…

Abhak
Viens me demander des ames !

Abhok
Viens, viens me demander des corps à moi ! Viens !

Arlequin ne les pouvant accorder.
Air : Le branle de Metz.
Seigneur Abhok et Abhak,
Tenez, voilà votre sac !
(Il les chasse à coup de batte en chantant :)
Jean danse mieux que Pierre,
Pierre, &c.
Le Diable emporte les faiseurs de corps & d'ames ! Mais bon ! J'apperçois mon maître qui vient avec Aboulifar : allons nous préparer à les recevoir. *(Il s'en va.)*

SCENE IV

Léandre, Aboulifar.

Aboulifar
Vous faisiez bien de l'honneur à ma fille : mais il y a une bonne raison pour vous la refuser, c'est qu'elle est morte.

Léandre *contrefaisant l'étonné.*
Morte !

Aboulifar
Et enterrée ce matin.

Léandre
Ah, seigneur Aboulifar ! Avec quel sang-froid vous m'annoncez une nouvelle si funeste à tous deux !

Aboulifar
Air : Des trembleurs.
Quand une fille se mêle
De contrequarrer, comme elle,
L'autorité paternelle,
Pour faire à sa volonté ;
A la fin l'on se dépite ;
Et d'un pere qu'elle irrite
Son peu de respect mérite
Cette insensibilité.

Léandre
Elle est morte !

Aboulifar
Oui.

Léandre
Air : ...
Ciel ! Avez-vous permis…
Quoi, votre aimable fille,
La belle & jeune Balkis,
L'honneur de votre famille !...

Aboulifar
Ne mérite ni vos regrets, ni les miens.
Air : Adieu voisine.
Quelque joli jeune étourdi
Lui troubloit la cervelle ;
Et plutôt que d'être au cadi,
La petite rebelle
De mourir a pris le parti.
Tant-pis pour elle.
Ou tant mieux, si vous voulez : car elle n'en avoit pas d'autre à prendre que d'obéir, ou de mourir.

Léandre, à part.
Quelle dureté ! Voici qui rompt toutes mes mesures.

Aboulifar
Il n'y a plus que ma femme qui m'embarrasse là dedans : c'est une mère folle, qui pourroit pousser un peu loin le désespoir, quand elle apprendra cette mort. Cette crise passée, je n'y songerai plus.

Léandre, à part.
Gardons-nous bien de lui rendre sa fille.

SCENE V

Aboulifar, Le Cadi, Léandre.

Aboulifar
Eh bien, seigneur cadi, il n'y a plus de Balkis !

Le Cadi
Air : Des pendus.
Mon cher ami, j'allois vous voir !
Concevez-vous mon désespoir ?
Voilà ce qu'ont fait mes folies.
Hélas, au prix de mille vies
Je racheterois du trépas
Un jeune objet si plein d'appas !

Léandre, à part.
Celui-ci est mieux intentionné : tirons-en parti : Pirouzé m'aidera. *(Tout haut.)* Adieu, seigneur Aboulifar. Je ne puis supporter la vue du bourreau de votre fille, d'un vieux insensé, dont la poursuite a causé tout notre malheur.

SCENE VI

Le Cadi, Aboulifar.

Aboulifar
Excusez les transports d'un jeune extravagant qui…

Le Cadi
Le jeune homme a raison ; je mérite encore cent fois pis.
Air : Tout le long de la riviere.
C'est un immondice,
Qu'un amant barbon.
Qu'en bonne police
Ne nous jette-t-on
Tous au fond de la riviere,

Lerelonlanla,
Tous au fond…

Aboulifar
Eh, ne songez plus à Balkis !
Air : Gardez vos moutons, Lirette, liron.
A de vains regrets, votre cœur
Un peu trop s'abandonne.
Prenez la cadette sœur ;
Elle est jeune & mignonne ;
Il ne tient qu'à vous
D'en être l'époux.
Cadi, je vous la donne.

Le Cadi
Air : Non, non, il n'est point de si joli nom.
Après l'accident funeste
Dont gémit votre maison !
Non, non !
Mon repentir, à la raison
De mes jours consacre le reste.
Non ! Non !
Pour quelque beau jeune garçon
Gardez ce jeune tendron.

Un Médecin, représenté par Pirouzé, crie derriere le théâtre.
Justice ! Justice ! Justice !

Aboulifar
Voici quelqu'un qui vous réclame : adieu. Nous nous reverrons.
(Il s'en va.)

SCENE VII

Le Cadi, Pirouzé.

Pirouzé, déguisée en médecin, toute hors d'haleine.
Justice, seigneur cadi ! Justice !

Le Cadi
Qu'y-a-t-il ? De quoi vous plaignez-vous ? Parlez.

Pirouzé, en colere.
Je suis un docteur en médecine, député par la faculté pour vous prier, seigneur, de purger l'isle d'un monstre qui va la désoler.
Air : Menuet d'Hésione.
Il nous mettra tous en déroute.

Le Cadi
Quel est ce monstre meurtrier ?
Quelque nouveau venu, sans doute,
Qui veut faire votre métier.

Pirouzé
Il en fait un tout contraire : c'est un homme qui rend la vie aux morts.

Le Cadi
La vie aux morts ! Bon, bon, docteur, vous radotez !
Pirouzé
Rien n'est plus vrai.

Le Cadi
Allez, allez, vous dis-je. Vous…

Pirouzé
Je parle en partie offensée, en juge compétent, en témoin oculaire.

Le Cadi
Quoi !...

Pirouzé
Oui ; une personne morte, très-morte ; morte de ma façon, enterrée hier à ma vue, est à présent saine & sauve, au milieu de sa famille, remplie de joie & d'étonnement.

Le Cadi
Ah, ciel !... Je pourrois !... Je le veux voir ! Vîte, qu'on me l'amène ! *(Le médecin de la suite de Pirouzé court le chercher.)* Vous, courez après Aboulifar ; qu'on le cherche, qu'on le trouve, & qu'il vienne ici promptement. *(Un homme de la suite du cadi court chercher Aboulifar.) (À Pirouzé.)* Docteur, je vous suis très-obligé de l'avis…

Pirouzé
Oui, seigneur, morte, enterrée, & se portant comme vous & moi ; cela n'est-il pas odieux ? Cela ne crie-t-il pas vengeance ?

Le Cadi
Air : Joconde.
Je conçois sans difficulté,
Pourquoi ce personnage
Ne plaît pas à la faculté,
Et lui fait de l'ombrage :
Les morts ne s'étoient plaints jamais
De votre art secourable ;
Et vous craignez les indiscrets :
La crainte est raisonnable.
Air : Ami, sans regretter Paris.

Ce qu'avec peine je conçois,
C'est qu'il vous soit facile
De me bien prouver que je dois
Le chasser de cette isle.
Pour moi, je ne vois point d'homme au monde plus utile au bonheur public que celui-là.

Pirouzé, avec véhémence.
Quoi, seigneur, le tribunal de la faculté ne sera donc plus un tribunal en dernier ressort ! Nos arrêts définitifs ne s'éxécuteront plus que par provision ! & vous ne prévoyez pas les horribles désordres qui naîtront de cet abus ! Songez de quelle importance il est pour tous ceux qui vivent, que les morts restent où ils sont ! Personne à présent ne voudroit plus rester en l'autre monde. On tarira bientôt les richesses de celui-ci. Plus de bornes à l'avarice de ceux qui les accumulent ! Plus d'espoir pour les héritiers généreux qui les dissipent ! Vous-même, gardien des loix, comment les maintiendrez-vous ? S'il est un remede à la mort, quel frein mettrez-vous au crime ? De quels supplices épouvanterez-vous les coupables ? Les morts sont des colonies de vivans dangereux, ou superflus, dont le ciel, par nos mains & les vôtres, purge continuellement la terre pour la soulager. Les rendre à la vie, c'est attenter à la volonté du ciel, à la vôtre, à la nôtre : c'est forcer la terre à violer les dépôts sacrés que nous lui confions : c'est être un perturbateur du repos public, un monstre, un… Le voici. Vous savez ses pernicieux talens ; je vous en dis les suites. Jugez, voyez, approuvez, condamnez ; tout comme il vous plaira : je m'en lave les mains. J'ai dit. Adieu. *(Il s'en va.)*

SCENE VIII

Le Cadi, Arlequin.

Le Cadi
Air : Je ne suis né ni roi ni prince.
Venez, rare & grand personnage,
Donner un heureux témoignage
De votre savoir sans égal.
Je doutois de votre doctrine ;
Mais je n'en doute plus, au mal
Que m'en a dit la médecine.

Arlequin
Pour n'en plus douter, il n'y a qu'à la mettre à l'épreuve. Voyons, est-ce à vous qu'il faut rendre la vie ? Est-ce vous qui êtes mort ?

Le Cadi
Moi ! Non pas. Je…

Arlequin
Eh bien ?
Air : Lerela, lerelanlere.
Voulez-vous que, pour un moment,
Je vous assomme proprement ?
Vous verrez ce que je sais faire.

Le Cadi
Lerela, lerelanlere…
Arlequin
Dépêchons donc ; car je suis accablé d'affaires. J'ai deux cents personnes à remettre au monde aujourd'hui. Voyons vîte, de quoi s'agit-il ?

Le Cadi
Air : Pour faire honneur à la noce.
D'employer votre recette
Pour un des plus jolis objets
Que la mort enleva jamais.

Arlequin
Je fais tout ce que l'on souhaite ;
Vos désirs seront satisfaits :
Allez, c'est une affaire faite.

Le Cadi
Que je vous aurai d'obligation !

Arlequin
Tout-à-l'heure. Allons, voyons ça. Etoit-ce un mâle, une femelle, une femme, une fille, un homme, un garçon ?

Le Cadi
Une fille.

Arlequin
Son nom ?

Le Cadi
Balkis.

Arlequin
Quel âge ?

Le Cadi
Quinze ans.

Arlequin
Cela est bon. Sous quel poil ?

Le Cadi
Brun.

Arlequin
Etoit-elle pucelle ?

Le Cadi, *embarrassé*.
Tout est perdu, s'il faut savoir cela !

Arlequin
Non, non ; passons.
Air : Réveillez-vous, belle endormie.
La chose très-peu m'inquiete.
Par un secret enchantement,
A quinze ans, un corps de brunette
S'anime toujours aisément.
Commençons la cérémonie. J'entre en fureur. Eloignez-vous ! *Odi profanum & arceo !* (*Il fait plusieurs contorsions, & forme des cercles avec sa baguette.*)

SCENE IX

Aboulifar, Le Cadi, Arlequin.

Aboulifar, *au cadi*.
L'on vient de me dire que vous…

Le Cadi, *lui mettant la main sur la bouche*.
Chut ! Paix !

Arlequin, *se retournant avec fureur*.
Favete linguis ! Le moindre mot gâteroit tout le mystère. (*Il chante le couplet suivant, avec les gestes d'un enthousiaste.*)
Air : Ivrogne ! Grand ivrogne !
Démons, Lares, Génies !
Puissant Démogorgon !
Salaël ! Faribroth !
Uriel ! Astaroth!
Albroth! Sarabroth! Guett-mir-broth!
(Il regarde ensuite dans un livre qu'il feuillette; & après quelques gestes d'étonnement, il se retourne du côté du cadi).
Cadi, votre affaire n'est pas faisable.

Le Cadi, avec empressement.
Eh, pourquoi donc ?

Arlequin
Pour une raison que vous ne m'aviez pas dite, & que ce livre-là m'apprend. Votre Balkis n'est morte que parce qu'elle veut bien l'être : elle se trouve bien dans l'autre monde, & n'en veut pas sortir.
Air : Quand je bois de ce jus d'octobre.
Tout mon art, contre son envie,
Feroit d'inutiles efforts :
Je ne saurois rendre la vie
A ceux qui veulent être morts.

Le Cadi
Hélas, la pauvre enfant ! C'est qu'elle a peur de moi. Vos lumieres sont justes, seigneur ; elle est morte, parce que son pere la vouloit forcer de m'épouser : mais rassurez-la de ma part.
Air : Ne m'entendez-vous pas.
Qu'elle ne craigne pas.
Je lui jure & j'annonce,
Qu'à jamais je renonce
A ses divins appas.
Qu'elle ne craigne pas.

Arlequin
Prenez-y garde au moins. Je vais m'engager auprès d'elle sur votre parole : si vous ne la tenez, je vous livre à tous les diables que je viens d'invoquer. Restez-là. Ceci exige une cérémonie secrete que je vais faire. Dans un moment vous verrez paroître ce que vous demandez. Salaël, &c.
(Il continue ses conjurations.)

SCENE X

Le Cadi, Aboulifar.

Aboulifar
Que diable veut donc dire tout ceci ?

Le Cadi, l'embrassant.
Je suis au comble de ma joie, mon cher Aboulifar ! Vous allez revoir votre fille !

Aboulifar
Songez-vous bien à ce que vous dites ?

Le Cadi
Très-bien ; tout à l'heure vous la reverrez, vous dis-je.

Aboulifar
Balkis ?

Le Cadi
Elle-même.

Aboulifar
Ma fille, qui est morte, qui… Eh ! Fi, donnez-vous comme cela dans les panneaux d'un charlatan.

Le cadi
Rien n'est plus sûr que ce que je vous promets : j'en ai de bons garans.

Aboulifar
Vous riez, seigneur cadi.

Le Cadi
Je parle très-sérieusement. Vous allez revoir Balkis, & vous pouvez déjà lui choisir un époux, sans plus compter sur moi.
Air : Le Démon malicieux & fin.
Ce bonheur me sied mal entre nous.
Au courage, aussi bien qu'aux dégoûts
Que tantôt elle a trop fait paroître,
Si nous l'osons contraindre là-dessus,
Mon ami, je ne puis manquer d'être
Bientôt au rang des morts, ou des cocus.
Et des deux, écoutez donc, le meilleur n'en vaut rien.

SCENE XI

Le Cadi, Aboulifar, Balkis, Arlequin.

Arlequin au cadi, en lui présentant Balkis.
Tenez, est-ce là ce que vous demandez.

Aboulifar, à part.
Ouais ! La coquine auroit-elle fait la morte ?

Le Cadi, à Balkis.
Air : Non, je ne ferai point, &c.
Belle, pardonnez-moi ma fâcheuse poursuite,
Et l'affreux désespoir où je vous vois réduite.
Je ne prétends plus mettre obstacle à vos amours,
Et pour ne plus aimer, je vous fuirai toujours.

SCENE XII

Aboulifar, Arlequin, Balkis.

Aboulifar, à part.
Il y a une grande fourberie là-dessous ; mais ne témoignons rien de nos soupçons. *(Tout haut).* Ma fille, un pere est toujours pere, quelque peine que nous fassent nos enfans.
Air : Sois complaisant, affable, débonnaire.
Toujours leur perte en secret nous désole :
Je vous revois, & cela me console,
Mais,
Quand j'ai donné ma parole,
Je ne m'en dédis jamais.

Arlequin
Comment, je crois…

Aboulifar, *à Balkis.*
Je vous ai promise au cadi, qui vient de faire un effort sur lui-même, dont j'ai pitié : préparez-vous toujours à m'obéir.

Arlequin
Jarnibleu, vous trichez !

Aboulifar, à Balkis.
Retournez vîte à la maison : courez vous montrer à votre mere, dont je crains la douleur, & qui peut ne pas savoir encore qu'elle vous avoit perdue.

Balkis, à Arlequin.
De grace, seigneur…

Arlequin, en fureur.
Air : Le fameux Diogene.
Morbleu ! Laissez-moi faire.
C'est ici mon affaire :
Il ose m'insulter ;
Mais j'ai pour ma revanche
Cent diables dans ma manche,
Tout prêts à l'emporter.
Puissant Démogorgon !
Salaël ! Faribroth !...

Balkis, l'arrêtant.
Ah, ce n'est pas contre mon pere que je veux vous parler !
Air : Je laisse à la fortune.
Je l'aime & je l'honore :
Calmez votre courroux.
Seigneur, je vous implore
Pour un sujet plus doux.
Une esclave que j'aime,
La fidélité même,
L'aimable Pirouzé,
Est morte pour me suivre.

Arlequin
Je la ferai revivre,
Rien ne m'est plus aisé.

Un peu de silence, & retirez-vous seulement quelques pas. *(Il recommence à faire les mêmes grimaces qu'il a faites pour rendre la vie à Balkis.)*
Air : Binbinbrelo, binbinbrelobinet.
Kimperkorentik ! Azatek !
Binbinbrelok ! Binbinbrelobinek !
Uriko ! Chicu ! Chiquisek !
Binbrelin ! Binbrelin ! Binbrelok !
Binbrelin! Binbrelok!
Binbinbrelobinek!
(À Balkis.)
Voilà qui est fait; elle est chez vous: allez, vous l'y trouverez. *(À Aboulifar.)* Eh bien, qu'en dites-vous ? Ne tremblez-vous pas devant un homme comme moi ?

Aboulifar, *à part.*
Le cadi a-t-il pu être la dupe de ce maraud-là ?

SCENE XIII

Aboulifar, Léandre, Arlequin.

Léandre, *à Aboulifar.*
Air : Toute la nuit je rode.
L'agréable nouvelle,
Seigneur, qu'en ce moment
L'on m'apprend !
Seroit-elle fidelle ?
Je quitte le cadi
Qui m'a dit
Que votre fille vit.

Aboulifar
Cette nouvelle est véritable, & voilà le grand homme à qui nous devons ce prodige inoui. *(Montrant Arlequin.)*

Léandre, *lui sautant au cou.*
Air : Quel plaisir de voir Claudine !
Seigneur, je vous remercie :
Vos bienfaits n'ont point de prix.
Je vous dois plus que la vie,
Puisque je vous dois Balkis.
Arlequin, tout bas à son maître.
Nos affaires vont mal.

Léandre, *poursuivant, à Aboulifar.*
Air : Lanturelu.
Car enfin j'espere
Que vous voudrez bien
Etre mon beau-pere ?
J'ai beaucoup de bien,
Et suis d'âge à plaire
A la beauté qui m'a plu.

Aboulifar
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.
Un honnête homme n'a que sa parole : j'ai promis Balkis au cadi, le cadi l'aura.

Arlequin
Air : Vous y perdez vos pas, Nicolas.
Prends garde, téméraire ;
Je me rends leur appui :
Exauce sa prière.

Aboulifar
Je vous réponds comme à lui,
Vous y perdez vos pas,
Nicolas…

Arlequin
Ah, tu fais le mutin ! Attends, attends.
Salaël ! Faribrot !
Uriel ! Astaroth !

Léandre
Ah, seigneur, point d'emportement !
Air : Des ennuyeux.
Tâchons de l'avoir par douceur.
(À Aboulifar.)
Exposerez-vous donc, seigneur,
Votre fille à perdre la vie,
Comme il est arrivé déjà.

Aboulifar
Elle en a passé son envie,
Et je n'ai plus peur de cela.

Arlequin
Oh ventrebleu ! Tu auras peur de cinq cents mille diables qui vont t'emporter : tiens-toi bien.
Uriko, chiku, chiquisok !
Binbrelin, binbrelok.

Léandre
Quartier ! Quartier encore pour un moment. *(À Aboulifar.)* Payez-vous donc aussi de raison, seigneur Aboulifar. Quand même votre fille pourroit vivre en vous obéissant, ce ne seroit pas pour long-tems.
Air : Adieu voisine.
Songez-vous, sans vous attendrir,
A cette loi cruelle,
Qui peut faire à vos yeux périr

Une fille si belle,
Si le vieillard vient à mourir ?

Aboulifar
Tant mieux pour elle !
N'est-ce pas le comble de la gloire pour une femme ?

Arlequin
Vieux mécréant !
Air : Que faites-vous, Marguerite ?
Tu vas payer ton audace !
Un malheur te suit de près !
Tout à l'heure, à la menace
Vont succéder les effets.
(À l'oreille de son maître, en s'en allant.)
Me voilà au bout de mon rôlet : tirez-vous d'affaire, comme vous pourrez.

Léandre, l'arrêtant.
Air : Tiens-moi bien, tandis que tu me tiens.
Revenez de cette émotion.
Arrêtez ! Qu'allez-vous faire ?

Arlequin
Non, non, non !
Plus de raison :
Je suis trop bon !
Que diroit-on ?
Point de pardon !

Léandre, à Aboulifar.
Appaisez donc sa colere !

Aboulifar
Sa colere ! Ah, qu'il y soit ou non !
Je ne m'en alarme guere.
(À part.)
Voilà mes fourbes bien déconcertés.

Léandre, arrêtant Arlequin qui veut sortir.
Seigneur, la colere sied-elle aux philosophes ? Un peu de générosité. *(Tout bas.)* Courage, voici du secours.

SCENE XIV

Aboulifar, Léandre, Arlequin, Pirouzé.

Aboulifar, *à Pirouzé qui entre toute en pleurs, d'un ton ironique*.
Eh bien, Pirouzé, Balkis est-elle encore morte ? Et vas-tu refaire un second voyage dans l'autre monde avec elle ?

Pirouzé, *pleurant.*
Hélas ! Seigneur, ce n'est plus à nous qu'il faut songer, c'est à vous.

Aboulifar
A moi ! La menace du sage auroit-elle opéré ? Que veux-tu dire ? Parle.

Pirouzé, *sanglottant*.
Madame… madame vient…

Aboulifar
Eh bien, ma femme vient… après…

Pirouzé
Vient de … l'Iman vous dira cela mieux que moi.

Aboulifar, *appercevant l'Iman de la montagne*.
Ah, je suis perdu ! Tout ce que je craignois est arrivé.

SCENE XV

Léandre, Aboulifar, l'Iman de la Montagne, Arlequin, Pirouzé.

L'Iman, *après avoir fait une profonde révérence à Aboulifar.*
Air : Du haut en bas.
Aboulifar !
Entre mes mains la loi vous livre,
Aboulifar !
Mettez ordre à votre départ :
Votre femme a cessé de vivre ;
Sous la montagne il faut la suivre,
Aboulifar !
(Il s'en va, après avoir fait encore une profonde révérence, qu'il a répétée à chaque fois qu'il a prononcé le nom d'Aboulifar.)

SCENE XVI

Aboulifar, Léandre, Arlequin, Pirouzé.

Aboulifar
Ma femme est morte !

Pirouzé
Balkis est arrivée trop tard : sa pauvre mere venoit d'apprendre sa mort, & de perdre connoissance, & tout-à-l'heure elle vient d'expirer entre le bras de l'Iman.

Arlequin, *bas à Léandre*.
Voici qui est sérieux ; nous sommes en pied.

Léandre
Je ne m'attendois pas à ceci.

Arlequin, *à Aboulifar, contrefaisant l'Iman*.
Votre femme a cessé de vivre,
Sous la montagne il faut la suivre,
Aboulifar !

Aboulifar*, à Arlequin.*
Air : Non, non, je ne veux pas vivre.
De grace, ne m'accablez pas ; *bis*.
Vénérable philosophe, hélas !
Je confesse ma faute.
Arlequin
Vous faites le pagnote !
Eh, fi, monsieur le fier-à-bras !
Vous faites le pagnote !
Sous la montagne, sous la montagne !

Aboulifar
Air : Lanturelu.
En votre puissance,
D'abord je n'ai pas
Eu de confiance.
Qu'il suffise, hélas !
A votre vengeance,
Que vous m'ayez confondu.

Arlequin
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Aboulifar
Air : Vous y perdez vos pas, Nicolas.
A ma chere compagne
Daignez rendre le jour ;
Sauvez-moi la montagne.

Arlequin
Je vous réponds à mon tour :
Vous y perdez vos pas,
Nicolas !
Sont tous pas perdus pour vous.
Partie de l'air parodié de l'ouverture de Bellérophon, Act. I. Sc. Pénult.
Vous l'y suivrez !
Vous y vivrez
Vous y mourrez,
Quelle félicité !
Que vous allez être vanté
De toute la postérité !

Aboulifar
Quoi ! Vous me verriez enterrer sans…

Arlequin
Tant mieux pour vous ! Hé, c'est le comble de la gloire pour un homme !

SCENE XVII

Aboulifar, Balkis, Léandre, Pirouzé, Arlequin.

Aboulifar, *à Balkis.*
Ma fille, je n'ai plus d'espérance qu'en toi.
Air : Lerela, lerelanlere.
Viens te joindre à moi, viens m'aider,
Et près du sage intercéder
Pour ta mere, & ton pauvre pere.

Arlequin
Lerela, lerelanlere…

Aboulifar
Air : Pour faire honneur à la noce.
Vous pouvez disposer d'elle,
En faveur de qui vous plaira.

Arlequin
Le châtiment vous apprendra
A faire avec moi le rebelle.

Aboulifar
Vous pouvez disposer d'elle ;
Je veux tout ce qui vous plaira.

Arlequin, à Léandre.
Je vous la donne, prenez-la.
(À Aboulifar.)
Air : M. de la Palisse est mort.
Ma foi, tout franc, j'ai pitié,
Bon homme de votre chance,
Et je suis mortifié
De n'être pas ce qu'on pense.
Tenez, je ne suis, malheureusement pour vous, qu'un grivois dont on s'est servi, pour vous duper.

Aboulifar
Ah, seigneur, contentez-vous des remords…

Arlequin
Je vous dis que je ne suis qu'un fourbe.

Aboulifar
Je me repens…

Arlequin
Le diable m'emporte, si je mens !

Aboulifar
Air : Un pécheur indigne.
Ah, plus de reproche !
L'instant fatal approche.
Votre cœur de roche…

Arlequin
Encore un coup, seigneur,
Vous voyez comme
L'on me renomme.
Foi d'honnête homme,
Je ne suis rien qu'un imposteur.

Aboulifar
Vous ne cesserez pas cette cruelle plaisanterie ?

Arlequin
Je vous dis que je ne suis qu'un fripon, foi d'honnête homme. Eh mais, parbleu, vous êtes le premier qui m'ayez chicané là-dessus.

Pirouzé
Allons, allons, ne vous faites plus tirer l'oreille.
Air : Nanon dormoit.
Balkis & moi,
De votre savoir faire
Nous faisons foi.

Arlequin
En voici bien d'autre ! Est-ce pour rire ?

Balkis, *continuant l'air.*
Seigneur, qu'à la colere
Succède la pitié.

Pirouzé
Rendez, rendez, rendez la vie à sa moitié.

Arlequin
Morbleu, vous me ferez enrager !
Air : Je ne suis né ni roi ni prince.
Il faut, pour parler de la sorte,
Qu'elle ne soit pas plus morte
Que vous l'étiez vous deux.

Pirouzé
Aussi
Ne l'est-elle pas davantage.
(À Aboulifar.)
Monsieur, dites-nous grand-merci :
Tout ceci n'est qu'un badinage.
Tenez, c'est que pour vous rendre plus traitable, madame a pris du même ingrédient dont ce matin votre fille s'est servie. L'Iman en a été la dupe : car dans une heure, elle partagera la joie que nous avons d'avoir obtenu votre aveu pour l'union de Balkis & de Léandre.

Aboulifar
Ah, carogne ! Ah, pendard ! & vous, petite libertine, ne croyez pas profiter…

Arlequin
Tout beau ! Un honnête homme n'a que sa parole.
Air : Dedans nos bois il y a un hermite.
Vous l'avez dit : si vous manquez sans peine
A la vôtre, seigneur ;
J'ai sur la vôtre, osé donner la mienne,
Et veux avec honneur,
Ou la tenir, ou qu'ici l'on m'assomme.
Moi, je suis honnête homme !
N'allez-vous pas encore me chicaner celui-là ! Allons, monsieur, rendez-vous : vous ne pouvez mieux faire, & convenez que vous avez eu belle peur. Prenez le cœur d'autrui par le vôtre.
(Aboulifar rit.)

Balkis *: ils se jettent tous à ses pieds.*
Mon pere !

Pirouzé
Mon maître !

Léandre
Seigneur Aboulifar !

Arlequin, lui sautant au cou.
Mon cher ami !

Balkis
Je vous devrois deux fois la vie !

Pirouzé
Je vous trahirai toute ma vie, madame, pour votre service !

Léandre
Je vous serai tout dévoué !

Arlequin
Je payerai bouteille !

Aboulifar
Après tout, puisque le cadi n'en veut plus :
Air : Des fraises.
Si ses biens sont aussi grands,
Que son train le fait croire,
Pourquoi s'obstiner ? Enfans,
Levez-vous tous : je me rends.

Pirouzé et Arlequin
Victoire, victoire, victoire !

Arlequin, à la cantonnade.
Air : Aux armes, camarades !
Alerte, camarades !
Vous devez dans un coin
Ne pas être loin.
De sauts & de gambades
Maintenant nous avons besoin.

SCENE XVIII

Entrée d'Esclaves, qui forment une danse.

FIN.

Les Huit Mariannes

(Vaudeville, 1725)

Alexis Piron

Représentée, pour la première fois, à l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens, en Mai 1725.

Édition : *Œuvres complettes d'Alexis Piron publiées par M. Rigolet de Juvigny*, Tome cinquième, Lambert, Paris, 1776.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

SI, malheureusement, le Misantrope n'avoit pas dit, que le temps ne fait rien à l'affaire, je prierois le Lecteur d'avoir, pour cette Pièce, la même indulgence qu'eut le Spectateur. L'idée en a paru assez heureuse ; & ce fut avec regret que je me refusai le plaisir de la mieux travailler. Mais les MARIANNES venoient d'inonder les Théâtres ; & il étoit important de ne pas laisser refroidir le Public sur cette singulière nouveauté. Il falloit donc concevoir la Pièce, l'écrire, & préparer les Acteurs, en moins de douze ou quinze jours. Ce n'est pas tout, j'avois encore à gagner de vitesse un Comédien François, qui travailloit, avec la plus grande diligence, à une Parodie de la *Marianne* de M. de Voltaire. Comme ce genre d'écrire est très-commode pour quiconque veut ménager le temps, l'esprit & l'imagination, la foule des Parodies alloit égaler celles des *Mariannes*. D'ailleurs, ces sortes de farces, faisant beaucoup plus de profit aux Comédiens, que d'honneur aux Auteurs, elles obtiennent la préférence aux Italiens, plus curieux, avec raison, d'une bonne recette, que de la gloire de l'Écrivain.

VERS A DOMINIQUE,

En lui envoyant le rôle de SULTAN-PUBLIC, dans mes HUIT MARIANNES.

Fils d'un homme[533] sur qui Thalie
S'épuisa d'amour & de soin ;
Qui, préférant la France à l'Italie,
Ne sembla t'y sonner la vie,
Qu'afin qu'on l'y regrettât moins ;
Toi qui, depuis Molière, en France,
As, comme lui, seul à la fois,
De Roscius[534] & de Térence,
Exercé les scabreux emplois ;
DOMINIQUE, à mon gré, préférable à tous autres,
Pour Toi, j'ai composé ce rôle de Sultan,
Qui couronne ou proscrit tes travaux & les nôtres,
Et qui régne sur nous en vrai Prince Ottoman.
Je ne te parle pas de faire diligence ;
Prose & vers t'ont été familiers dès l'enfance :
Ils sont dans ta mémoire en un moment gravés.
Je prétends encor moins, en Auteur d'importance,
Te faisant du Public un portrait en substance,
Aider de mes leçons, tes talens éprouvés :
Le personnage est de ta connoissance,
J'en sais bien moins de lui, que tous, vous n'en savez.
Depuis long-temps ensemble vous vivez,
Et vous & lui vivez en bonne intelligence.
Parois donc mécontent, dédaigneux, dégoûté :
Tel qu'est, le plus souvent, le barbare Parterre,
Quand on donne une nouveauté
Tel que de jour en jour il devient pour V…[535] ;
Tel que, pour *La Chaussée*, on le voit d'ordinaire,
Et tel que pour Nadal[536] il a toujours été.
Je ne dis rien non plus de ce ton phrénétique
Qu'il te faudra prendre à la fin :
Eh ! Qui sait mieux que toi travestir le tragique ?
Le Marais retentit encor du ris malin,
Qu'excita le pendant de l'organe héroïque,
Dont *Baron*[537] fit frémir le Fauxbourg Saint Germain.
De la part seulement des Filles de Mémoire,
J'écris, pour te prier d'adopter leur enfant :
Il leur devra le jour ; mais, s'il est triomphant,

[533] Le fameux Arlequin de l'ancien Théâtre Italien, que son Fils nommoit majestueusement ARLEQUIN I, du même ton qu'il se nommoit & se glorifioit d'être le premier TRIVELIN du Royaume.

[534] On a un Recueil de ses Pièces sans nombre, toutes oubliées, excepté *Agnès de Chaillot*, qui n'est pas de lui.

[535] On venoit de très-mal recevoir Marianne, Brutus, & Artémise.

[536] NADAL avoit aussi donné une Tragédie de Marianne.

[537] DOMINIQUE, dans Agnès de Chaillot, faisant le rôle du Bailli, parodie de celui d'Alphonse, venoit de parfaitement bien réussir à imiter BARON.

C’est à toi qu’il devra sa gloire !

PERSONNAGES

LE PUBLIC-SULTAN, *Dominique*.
BACHA-BILBOQUET, *Confident du Sultan-Public*.
VISIR-POLICHINELLE.
APOLLON, *Chef des Eunuques du Serrail*.
HÉRODE, *Le Chanteur*.
MARIANNE l’Inconnue, *Scaramouche*.
MARIANNE de l’Abbé Nadal, *Pantalon*.
MARIANNE de Voltaire, *Arlequin & Sylvia*.
MARIANNE de Tristan l’Hermite, *Fabia*.
Les quatre MARIANNES de Fuzelier.
UN EUNUQUE du Serrail.
LA REINE DES PÉRIS, Personnage muet.

La Scène est dans le Serrail du Sultan.

SCENE PREMIERE

Apollon, le Sultan, *habillé à la turque, il a pour sceptre, un grand sifflet*.

Apollon
Je viens, avec respect, me rendre à mon devoir :
Vous avez, m’a-t-on dit, grand désir de me voir.
Puis-je apprendre, Seigneur, ce qui l’aura fait naître ?
Et pourquoi, mon Sultan, mon Souverain, mon Maître,
Le Public, a mandé son esclave Apollon ?

Le Sultan
C’est pour vous avertir, mon petit violon,
Que le Maître n’est point content de son esclave ;
Que je suis mal servi ; qu’il semble qu’on me brave ;
Et que si je ne suis bientôt mieux satisfait,
Nous allons, vous & moi, nous brouiller tout-à-fait.

Apollon
Quoi ! Pour votre service, en butte à mille outrages,
J’affronte aveuglément les plus fâcheux orages,
Les sifflets, la disette, & quelquefois les coups !
Et je ne pourrai pas du moins compter sur vous ?

Le Sultan, *fièrement*.
Non, je veux qu’on m’amuse & qu’on me divertisse,
Qu’on ne s’en mêle point, ou qu’on y réussisse ;
Mon serrail, des Beautés, jadis le rendez-vous,
N’est plus qu’un triste lieu d’ennuis & de dégoûts.
Que pour moi votre zèle autrement s’évertue !
De Sultannes bientôt qu’on fasse une recrue.
Point de retard ; si beau ; vîte, & me contentez.
Ou vous n’êtes plus Chef des Eunuques. Partez.

Apollon, *humblement*.
J’obéis ; mais Seigneur, soit dit sans vous déplaire,
Je ne sais presque plus comment vous satisfaire.
De votre vieux serrail les appas surannés
Sont de tout votre amour les objets fortunés.
Le temps qui détruit tout, vainement les attaque
Monime, Iphigénie, Athalie, Andromaque,
(La Françoise, s’entend) ont toujours cotre cœur,
Et malgré l’âge encor conservant leur faveur,
D’un jeune amant en vous, éprouvent la tendresse.

Le Sultan
Que ne me pourvoit-on d’agréable jeunesse ?

Apollon
Oseroit-elle, hélas ! Se présenter à vous !
Quand vous dormez près d’elle, ainsi qu’un vieil époux !
Que presque en l’abordant votre feu se rétracte ;
Et que vous ne passez qu’à peine un troisième acte ?

Ce n'est pas là son compte au moins.

Le Sultan

Qui s'en plaint ?

Apollon

Qui ?
Tant de tendrons tous neufs, déjà mis en oubli,
La Sultanne Hersilie, une amante ingénue,
La Sultanne Artemire, Héroïne inconnue,
Que je fus, sur Pégaze, au galop, comme un fou,
Croyant vous ragoûter, chercher, je ne sais où.
Sultanne Nitétis[538]…

Le Sultan

Nitétis ! Ah, pour elle,
Par une complaisance, en moi peu naturelle,
J'ai souvent, sans plaisir, été la visiter :
Elle a tort de se plaindre.

Apollon

Hélas ! À l'écouter,
Vous étiez, dans le fonds, un galant bien barbare,
Et du mouchoir, pour elle, étrangement avare.

Le Sultan

Il est vrai ; mais enfin c'est votre faute aussi,
Quelle espèce d'objets m'amenez-vous ici ?
Des monstres, contre qui la voix du cœur murmure,
Formés tous en dépit de l'aimable Nature,
Et pour en parler net, de l'Art, enfans morts-nés,
Sur la seule étiquette aux siflets condamnés.
Que ne présentez-vous à ma galanterie,
Des beautés dont je puisse avoir l'ame attendrie ?

Apollon

Et la Sultanne Inès !

Le Sultan

Morbleu ! J'en suis si las,
Qu'on me rend un service, en ne m'en parlant pas.
Elle a reçu de moi ma dernière visite.
Elle est de ces beautés, qui, malgré leur mérite,
Ne sauroient pour long-temps s'assujettir un cœur.
Tiens, cela ne sait pas rappeler son buveur.

Apollon

Inès, Seigneur, Inès ! Que vous trouviez si belle !

Le Sultan

Le jour m'a détrompé du fard de la chandelle ;
Et n'y voyant plus rien de ce qui m'a séduit,
Ce n'est plus qu'une Actrice, en cornette de nuit.
Eh quoi, rien de nouveau ? Point d'ame sans foiblesse ?
Et toujours, sous mes yeux quelque sotte Princesse,
Qui, pleine d'un amour foiblement combattu,
Ne parle à tout venant qu'honneur & que vertu
Et toutesfois au fond n'est qu'une libertine ?
Ne trouverai-je point quelque brave Héroïne,
Intraitable, farouche, & dont le cœur altier,
Au moindre mot d'amour n'ait jamais fait quartier
Un prodige…

Apollon

Attendez ; mon Commissionnaire,
M'a de la Palestine envoyé votre affaire.
La Dame assurément sera tout votre fait.

Le Sultan

Voyons-la donc. Hola hé, Bacha-Bilboquet ?
Que l'on fasse avertir Visir-Polichinelle.
Comment la nommez-vous ?

Apollon

Marianne.

Le Sultan

Elle est belle !

Apollon

A peindre.

Le Sultan

Jeune ?

Apollon

A l'âge où vous les désirez.

Le Sultan

De l'esprit ?

Apollon

Tant & plus.

Le Sultan

Bien faite ?

Apollon

Vous verrez.

Le Sultan

Et fière, dites-vous ?

[538] NITÉTIS fut assez suivie, quoique peu goûtée ; &, malgré la foule des reconnoissances, tout le monde en sortoit, sans avoir été ému.

Apollon
D'une froideur piquante.

Le Sultan
Ah, ne me laissez pas languir dans mon attente !
Vîte ! Envoyez-la moi. (*Apollon sort.*)

SCENE II

Sultan-Public, Visir-Polichinelle.

Le Sultan, *continuant, & embrassant Polichinelle avec transport.*
Visir ! Je suis heureux !
Apollon me va mettre au comble de mes vœux :
Je vais voir enrichir môn serrail d'une Dame…
Marianne ! À ce nom, je sens déjà mon ame
Réveiller sa tendresse, & prête à s'émouvoir…
A ma place, Visir, il faut la recevoir.
Pour un moment, ailleurs quelque affaire m'appelle.
Dans son appartement, en conduisant la Belle ;
Examinez-la bien, je sais votre bon goût.
(Il s'en va, puis revenant sur ses pas.)
Polichinelle, au moins, n'examinez pas tout.

SCENE III

Polichinelle, *seul.*
Visir, as-tu du cœur ? Fais un coup de ta tête !
La Public en veut trop : ravis lui sa conquête.
Des Muses, jours & nuits, la montagne en travail,
Fournit à ses plaisirs, & lui peuple un serrail.
Scrupuleux confident de ses bonnes fortunes,
N'en oserai-je donc escroquer quelques-unes ?
L'Amour, en cas pareil, corrompt plus d'un agent,
Et d'ailleurs le Public est un Prince indulgent.
(*Il chante brusquement.*)
Air : Ma pinte & m'Amie, ô gué.
Qui pardonnera, je croi,
Cette bagatelle ;
Au lieu de chez lui, chez moi,
Conduisons la Belle ;
Tout le premier, il rira,
Quand Marianne il verra,
Chez Polichinelle,
O gué, chez Polichinelle.

SCENE IV

Polichinelle, un Eunuque.

L'Eunuque
Une Dame qu'un voile empêche qu'on ne voie,
Et qui dit que du Pinde, au Public on l'envoie,
De la part d'Apollon demande à lui parler.

Polichinelle, *gravement.*
Faites entrer.

SCENE V

Polichinelle, la première Marianne[539]*, voilée & représentée par Scaramouche.*

Polichinelle, *lui voulant lever son voile par force.*
Madame, il faut vous dévoiler.
Air : Du Cotillon, des fêtes de Thalie.
Marianne, levez le menton.
Dévoilez-vous Belle, dévoilez-vous donc !
Tudieu l'agréable visage !
Son œil est fripon ;
Le beau tendron !
Qu'il est mignon !
(*Scaramouche baisse son voile violemment.*)
Oh, ne t'en déplaise,
J'use de mes droits ;
Je veux voir à l'aise,
Ton joli tourelourirette,
Ton joli landerirette,
Ton joli minois.

Marianne-*Scaramouche*, *s'opiniâtrant à se cacher.*
Non, non, l'éclat du jour éblouit ma visière ;
Je ne puis, cher Sultan, supporter la lumière.

Polichinelle
Vous prenez le Visir ici pour l'Empereur,
Madame, il est absent : je suis son essayeur,
A qui l'on a sur vous donné droit de visite.

Marianne-*Scaramouche.*
Eh bien ! Puis-je espérer d'être sa favorite ?
Suis-je digne du poste ?

Polichinelle
Oh, c'est lui qui n'est pas
Digne de posséder vos célestes appas !
Une fille avec lui n'est jamais bien lotie,

[539] Cette *Marianne*, surnommée par Fuzelier dans ses quatre *Mariannes, l'Inconnue*, en est une qui fut lue aux Comédiens François, avant celle de M. de Voltaire & de Nadal, & qui fut refusée.

Et mon avis, Madame, est que l'on vous marie.
Air : Ma Commère, quand je danse, &c.
A Monsieur Po,
A Monsieur Li,
A Monsieur Chi,
A Monsieur Po,
A Monsieur Li,
A Monsieur Chi,
Madame, qu'on vous marie,
A Monsieur Polichinelle.

Marianne-*Scaramouche*
Est-ce un homme bien fait, de bon air ?

Polichinelle
Je le croi.
Et pour vous en convaincre, un mot suffit : c'est moi.
A bien considérer ma figure & la vôtre,
Là, n'étions-nous pas faits tous les deux l'un pour l'autre ?
Air : Et Zing, &c.
Allons donc, ma Reine,
D'une douce chaine,
Vîte, allons serrer les nœuds :
Profitons du moment heureux
Et zing, zing, zing, &c.

SCENE VI

Le Sultan-Public, Polichinelle, Marianne-Scaramouche.

Le Sultan, *arrêtant Polichinelle au collet.*
Visir, où courez-vous ? Est-ce là Marianne ?

Polichinelle
Oui ; mais elle est à moi.

Le Sultan, *le prenant à la gorge.*
Comment à toi, profane !
(Ils se la tiraillent.)
Insolent ! Lâche ; cède ! Ou crains tout mon courroux !
(Le voile tombe.)
Quoi traître ! Oser ainsi dire qu'elle est à vous !
Suis-je donc le Public ? Est-ce ainsi qu'on me joue.
Ce morceau vous convient. J'avois tort je l'avoue ;
Ah, je te punirai, téméraire Apollon !
(Polichinelle emmène Marianne-Scaramouche.)

SCENE VII

Le Sultan, l'Eunuque.

L'Eunuque
Une Dame demande à vous parler.

Le Sultan
Son nom ?
L'Eunuque
Marianne.

Le Sultan
Comment ? Que ceci veut-il dire ?
Une autre Marianne ! On aura voulu rire,
Et m'en faire paroître une fausse en ces lieux,
Pour que la véritable ensuite y brillât mieux.
Qu'elle entre.

SCENE VIII

Le Sultan, la première Marianne[540] de M. de Voltaire, représentée par Arlequin voilé, & tenant à la main une coupe à l'antique.

Marianne-*Arlequin*, *avec un accent gascon.*
Il se répand un bruit que sa Hautesse,
Dans un corps accompli cherche un cœur sans foiblesse,
Un cœur incombustible : & tel est celui-là ;
Pour mes charmes, Seigneur, jugez-en, les voilà.
(*Se dévoilant.*)
Oui, comme eux, ma fierté passa la vraisemblance ;
Concevez jusqu'où j'ai poussé l'indifférence !
Et combien j'étois loin d'avoir un favori :
Je n'ai jamais senti d'amour pour mon mari.

Le Sultan, *ironiquement.*
La peste ! Où le mari vainement tâche à plaire,
Le galant en effet n'a pas grand'chose à faire ;
Je le crois. Mais, Madame, en tout cas, à vous voir,
Vous n'avez pas bien mis du monde au désespoir ;
Quand vous auriez été mille fois plus sévère.

Marianne-*Arlequin*
Songeons à terminer seulement notre affaire :
Et tranchant pour cela tout propos superflu,
Répondez ; me voilà ; je veux plaire ; ai-je plu ?

Le Sultan, *sèchement.*
Ma foi non.

[540] Cette première Marianne de M. de Voltaire s'empoisonnoit en buvant sur le Théâtre, ce qui fit beaucoup rire, & crier : *La reine boit.*

Marianne-*Arlequin, avec hauteur*.
Comment, non ? Seigneur, qu'osez-vous dire ?

Le Sultan, *d'un air d'indifférence*.
Ce qu'à votre sujet, la vérité m'inspire.
Le Public est sincère & n'a pas grands égards.

Marianne-*Arlequin, d'un ton menaçant*.
Cadédis ! Prenez garde ! Encore un mot ; je pars.

Le Sultan, *froidement*.
Volontiers.

Marianne-*Arlequin, du même ton*.
Je m'éclipse ; & plus de Marianne.
Le Sultan
Soit.

Marianne *Arlequin, faisant semblant de s'en aller*.
Adieu Turc ! Adieu !

Le Sultan
La plaisante Sultanne !

Marianne-*Arlequin, revenant sur ses pas & adoucissant sa voix*.
Ne vous exposez pas à d'éternels regrets.
Je reviens par pitié ; voyez-moi de plus près.

Le Sultan, *la repoussant*.
Eh fi !

Marianne-*Arlequin*
L'on ne voit pas d'abord toute une femme,
Peut-être…

Le Sultan
Oh par sambleu ! Vous m'ennuyer, Madame ;
Adieu, séparons-nous.

Marianne-Arlequin, *reprenant son premier ton*.
Non, Seigneur, demeurons.
Je ne veux pas plus loin porter de tels affronts.
Je me suis, dans la peur de ce mortel outrage,
(Elle tire une bouteille de sa poche.)
Munie heureusement d'un venimeux breuvage ;
Marianne auroit tort de vouloir, un instant,
Survivre au déshonneur d'un affront si constant ;
Voyons votre maintien. Me voilà prête à boire.

Le Sultan
Et moi prêt à verser.

Marianne-*Arlequin*
Non, je ne le puis croire ;
Vous craignez mon trépas, Seigneur, vous m'éprouvez.
Répondez ; m'aimez-vous ? Ou boirai-je ?

Le Sultan
Buvez.

Marianne-*Arlequin*
Le terme est décisif ; & la réponse est nette.
Buvons & mourons donc.
(Elle boit.)

Le Sultan
Air Connu.
Eh houppe, eh houplinette,
De pardieu !
Puisque nous sommes en si bon lieu
Et que notre hôte est si courtois,
Buvez encore une fois.

Marianne-*Arlequin, tranquillement après avoir bu*.
Autant seroit-ce, hélas ! Si c'étoit du poison.

Le Sultan
Ce n'en étoit donc pas ?

Marianne-*Arlequin*
Quelque sotte ! Oh que non
Je veux vivre ; & bon-gré mal-gré, je veux te plaire.
Aime-moi. (*Sautant à la gorge du Sultan*.)

Le Sultan
Je ne puis.

Marianne-*Arlequin, pressant encore plus le Sultan*.
Tu le dois.

Le Sultan
Plus d'affaire
Air connu.
Ce n'est point par effort qu'on aime.
Sortez ! Chez mon Visir, Bacha, conduisez-la.
Elle fera la paire avec celle qu'il a.

Marianne-*Arlequin, avec un accent gascon*.
Capdebious, je m'envais ! Mais malheur au rebelle !
Je rentre à ma toilette : & je reviens si belle,
Que je veux d'un coup-d'œil pulvériser ton cœur,
Et le prendre en tabac. A revoir !

Le Sultan
Serviteur !

SCENE IX

Le Sultan, *seul.*
Quel orgueil ! Ainsi faite, oser avec audace,
Dans mon serrail auguste extorquer une place !
Fort bien, Sire Apollon, courage, est-ce là tout ?
Et deux. Allons, encore une autre dans ce goût !
De beautés désormais vous ferez mes emplettes.

SCENE X

Le Sultan, l'Eunuque.

L'Eunuque
Une Dame, Seigneur, qui paroit des mieux faites,
Demande à vous parler.

Le Sultan
A-t-elle dit son nom ?

L'Eunuque
Marianne.

Le Sultan
Encore une ! Oh qu'elle aille… mais non ;
Qu'elle entre ; il n'est pas temps que je m'impatiente,
Peut-être celle-ci remplira mon attente.
Voyons-la.

SCENE XI

Le Sultan, la Marianne de l'Abbé Nadal, représentée par Pantalon, voilé & richement habillé en Reine.

Le Sultan
C'est ma foi la bonne pour le coup !
Ce port majestueux promet déjà beaucoup.
Quelle taille élégante, & quel air de noblesse !
Est-ce vous, Marianne ? Oui, divine Princesse !
Je le sens aux transports qui me viennent saisir,
(Il la dévoile, & voyant l'horrible visage de Pantalon, il s'écrie :)
Enfin… si donc au diable ! Au Visir ! Au Visir.

Marianne-*Pantalon*
Quoi, Seigneur, vous trouvez que je ne suis pas belle ?

Le Sultan
Bacha, conduisez-la vîte à Polichinelle !
Que sa présence ici ne blesse plus mes yeux !

Marianne-*Pantalon*
Je ne reviendrai pas du moins, Seigneur.

Le Sultan
Tant mieux.

SCENE XII

Le Sultan, *seul.*
Où suis-je ? Tout, je crois, en ces lieux haïssables,
Se change en Marianne, ou, pour mieux dire, en Diables
Déchaînés, & d'accord pour me martyriser !
En seroit-ce une encor qu'on viendroit m'annoncer ?

SCENE XIII

Le Sultan, l'Eunuque[541].

Le Sultan
Air : des Trembleurs.
Quelque vilaine pecore,
Quelque Marianne encore,
Viendroit-elle ici d'éclore ?

L'Eunuque
Seigneur, vous avez raison :
Une vieille qui roupille,
Et dont le menton brandille,
Frappe à grands coups de béquille,
Et s'annonce sous ce nom.

Le Sultan
Je ne la veux point voir.

L'Eunuque
Elle a pourtant, je pense,
De l'Eunuque Apollon la lettre de créance.

Le Sultan
Qu'elle aille en l'autre monde, avec mes trisaïeux,
Trafiquer cette lettre & des appas si vieux.
Sors, & si tu m'en crois, ne reviens, de la vie,
Du nom de Marianne, affliger mon ouïe.

[541] L'impression croyant profiter de la vogue qu'avoient les Mariannes, donna une nouvelle édition de la célèbre Marianne de TRISTAN L'HERMITE.

SCENE XIV

Le Sultan, la seconde Marianne de M. de Voltaire, avec un grand manteau de Reine, tout couvert de clinquant.

Marianne-*Arlequin*
Je reparois, Seigneur, & je viens, d'une œillade,
Obliger votre cœur à battre la chamade.
De mes charmes vainqueurs vous subirez la loi :
Vous m'aimerez enfin ; ou vous direz pourquoi.
Vos mépris méritoient que je me mutinasse,
Qu'à votre mauvais sort je vous abandonnasse.
Mais, Seigneur, je suis bonne, & généreuse au point
D'accorder un pardon…

Le Sultan
Qu'on ne demande point !
Fuyez-moi pour jamais ; votre lourde présence,
Tient pour moi du pardon, moins que de la vengeance
Je ne vous puis souffrir. Et ces charmes exquis,
Où sont-ils ? Plus parée, est-ce en avoir acquis !
Loin de rien voir en vous de nouveau qui m'enflamme,
Votre prix a baissé de moitié[542]. Quoi !! Madame !
Pour quelque aune d'étoffe, & ce clinquant de plus,
Pensez-vous que mes vœux vous en seront mieux dûs ?
Non, non…

La seconde Marianne *de M. de Voltaire*, *à part*.
Rien ne pourra toucher ce cœur de roche.
(Au Sultan.)
Écoutez. J'ai, Seigneur, de l'arsenic en poche :
Peste ! C'est du poison qui fait passer le pas,
Celui-là ! Si j'en meurs, je n'en reviendrai pas.
Et je suis assez folle…

Le Sultan
Oh ! Soyez folle ou sage,
Et vous empoisonnez d'un bole ou d'un breuvage.
Buvez, mangez, crevez… Bon ! Voici mon butor :
Bourreau ! N'en viens-tu pas annoncer une encor ?

SCENE XV

Le Sultan, la seconde Marianne de M. de Voltaire, l'Eunuque.

L'Eunuque
Une Marianne ?

Le Sultan
Oui ; tu vas te faire battre !

L'Eunuque
Une ? Oh que non, Seigneur, j'en viens annoncer quatre[543].

Le Sultan
Quatre ! C'est bien le diable ! Et de la part de qui ?

L'Eunuque
De la part du démon Couplegor. Les voici.

SCENE XVI

Le Sultan, la seconde Marianne de M. de Voltaire, les quatre Mariannes de la Foire, courte-vêtues, en corset & en cotillons rouges.

Les quatre Mariannes *chantent en trio, sur un air connu.*
J'avons des guenilles !
J'avons des guenilles !
Et de quoi ? *bis*.
D'écarlate ! *bis*.

Une des quatre, *s'adressant au Public.*
Grand Prince, fussiez-vous le Roi des Misantropes,
J'espérons…

Marianne-*Arlequin*
Parlez donc, Mesdames les Salopes,
D'où vous vient cette audace, avec vos guenillons,
De vous oser parer du plus noble des noms ?

Marianne *de la Foire*
Air connu.
Marie Salisson est en colère,

Toutes quatre ensemble
Ho, ho, tourelouribo !

La Première
Des complimens du Parterre.

Toutes quatre ensemble
Ho, ho, tourelouribo !

La Première

[542] La première *Marianne* avoit pris 40 sols au Parterre ; & cette seconde, plus modeste, se contenta du prix ordinaire de 20 sols.

[543] Fuzelier venoit de faire jouer les quatre *Mariannes* précédentes à la Foire ; & comme il m'en avoit dérobé l'idée, je donnai les huit aux Italiens, pour m'en venger.

Et de nous entendre braire.

Toutes quatre ensemble, *se criant aux oreilles*.
Ho, ho, ho, tourelouribo !

Marianne-*Arlequin*
C'est bien à vous, rebut du Pont-neuf & des Halles,
D'oser, imprudemment, faire ici les rivales ;
Et, du sacré Vallon, l'opprobre de tout temps,
De croire escamoter un cœur où je prétends.

La Marianne *de la Foire*
Air : C'est l'Abbesse de Poissy, &c.
Je l'aurai peut-être, hélas !
Et pourquoi pas ?
Et pourquoi pas ?
Madame, j'ons nos appas,
Comme vous les vôtres ;
J'en valons bien d'autres[544].

Marianne-*Arlequin*
Vous pouvez bien vanter à mes yeux, devant moi,
Des appas si grossiers & de si bas aloi ?

La Marianne *de la Foire*
Air : Des sept sauts.
Du moins, je n'ons pas à la toilette,
Comme vous, passé deux ou trois ans.
Je nous sont mise à la gribouillette,
Et vous v'la couverte de clinquant :
Mais pour en faire de l'or,
Je vous baillons bian encor
Un an, deux ans, trois ans,
Mille ans.

Marianne-*Arlequin*, *au Public qui rit*.
Riez, applaudissez encor à la Carogne,
Un flon flon ridicule, un conte à la cicogne,
Tout cela vous amuse ; un rien vous réjouit.
De mes grands sentimens, quoi c'est-là tout le fruit ?

Le Sultan
Oh trêve, s'il vous plaît, de complainte pareilles,
Ou vous aurez du Sceptre encor par les oreilles.

Marianne-*Arlequin*
Dites-moi donc au moins que vous les dédaignez !

Le Sultan
Je puis les dédaigner, sans que vous y gagniez.

Marianne, *aux Foraines*.
Retirez-vous, allons bégueules ! Que l'on sorte !

La Foraine
Que Sire le Roi parle, & je passons la porte.
Air : J'en ferai la folie, sans doute.
Drez que de farmer boutique
L'on nous signifie ;
Je décampons, sans replique,
Pour toute la vie ;
Mais quand on nous chasse, en tout cas,
De revenir je n'avons pas
Comme vous, la manie,
Madame,
Comme vous la manie.
De notre règne aussi, le terme est toujours court ;
Et la Foire finie, adieu ; plus de retour.
Air : Et tiens-moi bien, tandis que tu me tiens.
Aussi nous sarvon-je d'un refrain,
Qui ne vous messiéroit guère :
Vous l'auriez pu,
Vous l'auriez dû,
Dire à bon droit au Parterre,

Marianne-*Arlequin*
Eh quel est ce refrain, qu'au Parterre endureci
J'aurois à votre avis pu dire ?

La Foraine
Le voici.
Air connu.
Et tiens-moi bien, tandis que tu me tiens,
Tu ne me tiendras plus guères.

Marianne-*Arlequin*
Allez, vous radotez.

SCENE XVII

Les acteurs de la Scène précédente, & Marianne-Scaramouche.

Marianne-*Scaramouche*
Des drôlesses, dit-on,
Osent à vos faveurs aspirer sous mon nom !
Et je viens…

SCENE XVIII

Les acteurs de Scène précédente, & Marianne de l'Abbé Nadal.

[544] Mot du Rideau des premières Marionnettes qui se mêlèrent d'Opéra-Comique.

Marianne *de Nadal*
On m'a dit, qu'au rang de vos Sultanes,
Il s'est offert ici quatre ou cinq Mariannes ;
Et je reviens, Seigneur, vous jurer sur ma foi,
Qu'il n'en est qu'une bonne & cette une…

Toutes les sept *ensemble*
C'est moi !

SCENE XIX

Les acteurs de la Scène précédente, & Marianne de Tristan.

Marianne *de Tristan*
Oyez mon déconfort ! On veut vous faire niches,
Ce sont toutes ici, Mariannes postiches.
Je suis la véritable…

La Foraine
Air : Lampons.
Une Marianne encor !
A moi, Démon Couplegor !
Voici bien pis qu'à la Foire !
Et c'est bien une autre histoire,
Braillons ! Braillons !
Mes Commères, braillons !
Air : Ma raison s'en va beau train.
Ah que de Mariannes !
Quatre couvertes de haillons :
Et quatre en Cartisannes,
Lonla,
Et quatre en Cartisannes.

Marianne *de Tristan*
Apollon m'est témoin de mon dire : & je sors
Exprès, pour le Sultan, du Royaume des morts.

Marianne-*Arlequin*
Mal-à-propos. Personne ici ne s'accommode
D'une beauté passée, & vieille comme Hérode.
Enfin, Seigneur, la chose est en votre pouvoir :
Optez ; accordez-nous ; & jetez le mouchoir.

Le Sultan
Mesdames, je finis cette guerre importune,
En jurant que des huit, je n'en aime pas une.
Est-ce assez ?

Hérode, *derrière le Théâtre, crie de toutes ses forces* :
Air : Elle est morte la vache à Panier.
Elle est morte,
Ma chère moitié !
Elle est morte,
Quand j'en ai pitié.

Le Sultan
Mais quels cris font retentir ces lieux ?
(Hérode entre comme un fou.)
Que veut dire ? À qui donc en a ce furieux ?

SCENE XX

Les acteurs de la Scène précédente, Hérode.

Marianne *de Tristan*, *en s'enfuyant*.
C'est Hérode ! Fuyons !

Hérode
Air : Le fameux Diogène, ou la femme par sa malice.
Que le Diable t'emporte !
Et tous ceux de ta sorte,
Double chienne de sœur !
Maudite tracassière !
Ta langue de vipère
A causé mon malheur.

La Foraine
Air : Je reviendrai demain au soir.
Cet homme a l'esprit égaré !

Hérode
Je suis désespéré ! *bis*.

La Foraine
Que vous est-il donc avenu ?

Hérode
Je ne suis point cocu ! *bis*.

Le Sultan
La plainte & le malheur assurément sont rares !
Et voilà, je l'avoue, un fou des plus bizarres.
Même Air.
Calmez ce furieux transport,

Hérode
Hélas, j'avois grand tort ! *bis.*
Salomé ! Maugrebleu de toi !
Messieurs, rendez-la moi ! *bis*.

Le Sultan
Quoi ? Quoi ? Parlez ? Qui peut troubler ainsi votre ame ?

Qu'avez-vous perdu ?

Hérode

Tout.

Le Sultan

Mais quoi donques ?

Hérode

Ma femme.

Le Sultan
Air : La bonne aventure, ô gué.
Eh si donc, ne pleurez pas !
J'en sais, je vous jure,
Plus de mille, en pareil cas,
Qui frédonneroient tout bas :
La bonne aventure !
O gué !
La bonne aventure !

Hérode
Fin de l'Air : Je reviendrai demain au soir.
Je meurs, si je ne la revoi !
Messieurs, rendez-la-moi !

Le Sultan
Je veux qu'elle vous soit bientôt restituée :
Voyons ! Où peut-elle être ?

Hérode, *d'un air paisible*.
Hélas ! Je l'ai tuée !
(Reprenant sa fureur, & courant de côté & d'autre.)
Air connu.
Lavez-vous vû passer ? *bis*.
Marianne m'Amie,
Olire, olire,
Marianne m'Amie,
Olire ola.

Le Sultan, *adressant la parole aux autres Mariannes*.
Mesdames, c'est Hérode, il vous accordera.
(à Hérode.)
Si Marianne étoit le nom de votre épouse,
Consolez-vous, pour une, en voici dix ou douze.
Et vous ne pouviez mieux vous adresser qu'ici.
Voyez : est-ce cela ? Tenez : est-ce ceci ?
(Montrant les unes & les autres.)

Hérode
Fin de l'Air : Non, non, il n'est point de si joli nom.
Non, non !
Je vois bien là, mainte guenon ;
Mais pas une Marianne !
Non, non,
Je ne vois là pas un tendron
Qui mérite un si beau nom.
Air : Belle Brune, belle Brune.
(En s'en allant.)
Marianne !
Marianne !
Marianne ! Hélas ! Hélas !

Le Sultan
Ah ventrebleu, quel organe !

Hérode, *dans les coulisses*.
Marianne !
Marianne !

SCENE XXI

Le Public, les huit Mariannes.

Le Sultan
D'Hérode enfin, le jugement nous laisse
Le mystère éclairci ;
Nulle de vous, n'est l'aimable Princesse
Que j'attendois ici.

Marianne-*Arlequin*
Oh bien, Seigneur, envain l'on me chicane,

Toutes huit ensemble
Je suis Marianne,
Moi !
Je suis Marianne.

Le Sultan
Air : Voici les Dragons qui viennent.
Oh, je perds la tramontane !
J'en deviendrai fou !

Marianne-*Arlequin*
Oui, Seigneur, ou Dieu me damne !
C'est moi qui suis Marianne !

Toutes huit ensemble
Et moi itou !
Et moi itou !

Le Sultan, *les chassant*.
Sortez ! Ouais ! Que chez moi, du moins, je sois le maître !
Que tout, à ce signal, soit prompt à disparoître !
(Il donne un grand coup de sifflet.)

Marianne-*Arlequin*, *aux Mariannes Foraines*.
Air : Troussez, Belle, votre cotillon.
Adieu donc les Chambrillons,
Qui faisiez tant de vaines !

La Foraine, *aux trois autres*.
Tenez, les Maries-souillons,
Avec leux airs de reines !
Mesdames, troussez vos cotillons,
Ils sont si longs qu'ils traînent !

SCENE XXII

Le Sultan, *seul*.
M'en voilà quitte enfin : non jamais, sur les bras,
Je n'eus, qu'il m'en souvienne, un pareil embarras.
Air : Morguienne de vous.
Bon, l'autre qui revient !
Oh, pour le coup j'enrage !
Je ne sais qui me tient ;
Eh mais, c'est une rage !
Mordienne de vous…

L'Eunuque
Rassurez-vous, Seigneur, & calmez ce courroux.
Écoutez :

Le Sultan
Eh bien donc, trêve de Mariannes !

L'Eunuque
Il s'agit maintenant de Princesses Persanes.
Air : La bonne aventure, ô gué.
De votre Eunuque divin,
Le talent s'exerce :
Phébus de sa propre main,
Vient de vous trouver enfin,
Une Belle en Perse,
O gué !
Une Belle en Perse !

Le Sultan
Comment la nomme-t-i ?

L'Eunuque
La Reine des Péris[545],
La Reine, à ce qu'on dit, & des Jeux & des Ris.

Le Sultan
Pour la Reine des Ris, cela pourroit bien être ;
Car je pourrai bien rire, en la voyant paroître :
Mais pour celle des Jeux, tout franc, j'ai peur que non,
Et le cœur là-dessus ne me dit rien de bon.
Un nom, que ne m'apprend la fable, ni l'histoire,
Me sent peu son Parnasse, & me sent bien sa Foire.
Qu'elle entre[546]. Oh ! Oh ! Qu'entends-je ? Un son mélodieux !
S'il faut que tout réponde au prélude burlesque,
Cette Reine sera passablement grotesque.

SCENE XXIII

Le Sultan, la Reine des Péris, un Savoyard.

Le Savoyard, *en menant un cul de jatte qui n'a point de tête, & qui avance cahin caha, avec des béquilles basses à sa main*.
Qui veut voir la marmotte en vie ?

Le Sultan
Ah, ventrebleu !
Un cul de jatte ! Oh, mais, ceci passe le jeu !
Phébus, en l'envoyant, pour comble d'imprudence,
A donc juré de mettre à bout ma patience ?
Air : Ma raison s'en va beau train.
Mais voyons ce qu'à nos yeux,
Couvre ce voile envieux !
Dieux ! Que vois-je là ?
Quel est le papa
De cette étrange bête ?
Et d'un monstre comme cela,
Qui n'a ni pieds ni tête,
Lonla,
Qui n'a ni pieds, ni tête.
On m'a je crois appris, autrefois, qu'un Péris,
N'est Ange, Homme, ni Diable, on m'a très-bien appris ;
Cette Reine en fait foi.
Air : Petit boudrillon.
Vous êtes une Reine,
Ma petite souillon,
Boudrillon,
D'une belle dégaine :
(*Le monstre s'en va*.)

[545] Opéra nouveau de Fuzelier, où il n'y avoit ni pieds ni tête, & dont la musique d'Aubert ne valoit guère mieux que les paroles.

[546] Toutes les pièces de la Foire sont, pour la plupart, tirées des Mille & une nuits & mille & un jours, d'où cet Opéra étoit tiré. On entendoit jouer dans les coulisses d'une orgue d'Allemagne, comme les portent les Savoyards qui montrent la Curiosité.

Adieu donc tortillon,
Boudrillon,
Petit tortillon, boudrillon,
Dondaine,
Petit boudrillon, tortillon,
Dondon.

SCENE XXIV

Le Public, *seul*.
Ma foi, je n'y tiens plus, j'abandonne la place :
Je crois que, pour le coup, la peste est au Parnasse.
Tout y meurt en naissant ; ou, du sacré valon,
Si quelque enfant nous vient, ce n'est qu'un avorton.

SCENE XXV

Le Sultan, l'Eunuque.

L'Eunuque
Seigneur, est-il bien vrai ?

Le Sultan
Quoi ?

L'Eunuque
Qu'une Marianne,
Avec ce nom fâcheux qu'à l'oubli tout condamne,
Par votre ordre, en ces lieux, revienne en ce moment,
Et doive ce retour à votre empressement[547].

Le Sultan
A mon empressement ? Garde ! On vous en impose.
Qui le dit ?

L'Eunuque
Elle-même.

Le Sultan
Elle ?

L'Eunuque
Oui, Seigneur, elle ose,
Dans ses beaux complimens appuyer sur ce point.

[547] M. de Voltaire fit faire un compliment au Parterre, avant de représenter sa seconde *Marianne*, & dit qu'il l'a rendoit, par un juste respect, pour l'empressement du Public : on le désavoua tout haut.

Le Sultan
Elle ment. Tenez ferme, & ne la croyez point.
Qu'elle ne soit pas la plus forte :
Gardes ! Verrouillez bien la porte.
D'entrez, ôtez-lui tout moyen !
Grands Dieux ! Où la vois-je paroître.

SCENE XXVI

Le Sultan, Bilboquet, Marianne-Arlequin, devenue Silvia, sautant par la fenêtre.

Marianne
Par la porte on me chasse, oh bien,
Je rentrerai par la fenêtre.

Le Sultan
Oh, pour cette fois-là, je n'y sais rien de mieux,
Que de bien détourner, ou de fermer les yeux.

Marianne
Seigneur, je viens, malgré votre aveugle caprice,
Victime de la brigue & de son injustice…

Le Sultan
Pensez-vous qu'on me dupe, & qu'avec de grands mots…

Marianne
Juge-t-on d'une Belle, en lui tournant le dos ?
Regardez-moi du moins !

Le Sultan
J'appellerai mes Gardes.
J'ai de la Marianne, en un mot, jusqu'aux gardes.
Au Visir !

Marianne
Seigneur !

Le Sultan
Fi ! Cette importunité,
Convient-elle, Madame, à la noble fierté,
Qu'à votre abord ici vous avez tant vantée ?
Tâchez, jusqu'au mépris de paroître irritée,
Et craignez, en faisant un ridicule éclat,
La honte de poursuivre & d'aimer… un ingrat.

Marianne
Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendez justice,

Et qu'osant, pour époux, m'offrir Polichinel,
Vous vous abandonniez au crime, en criminel.
Pour prix du bel aveu que vous venez de faire,
Sachez, que si j'ai fait tant d'efforts pour vous plaire,
C'étoit par amitié, moins que par intérêt.

Le Sultan
Rien ne vous engageoit à m'aimer, en effet.

Marianne
Je ne t'ai pas aimé, bourreau ! Qu'ai-je donc fait ?
J'ai démenti, pour toi, ma suffisance extrême !
Au fond de ton serrail, je t'ai cherché moi-même !
J'y suis encor, malgré tes incivilités,
Et, malgré mille avis que j'ai mal écoutés !
Je t'aimois, me siflant ; que ferai-je, applaudie !
Et même, en ce moment, que de sa mélodie,
Ton siflet rigoureux est prêt à m'accabler ;
Barbare !...

Le Sultan
La pitié commence à m'ébranler,
Madame… Mais que vois-je ? Elle est ma foi passable,
Ce visage nouveau n'est plus reconnoissable,
L'objet est presque tel que je l'ai désiré ;
Je l'aime ; la toilette a très-bien espéré.
Le mouchoir est à vous.

Marianne
Juste Ciel ! Je te loue !

Bilboquet
Ma foi, j'ai bien poussé, je vous jure, à la roue.

Marianne
Taisez-vous, Bilboquet ; craignez peu mon courroux,
Je ne m'abaisse point à me plaindre de vous.

Le Sultan
Voilà, parler en Reine. Ah…

Marianne
Le bon de l'affaire
Seroit que Marianne, à présent, fit la fière,
Et que pour se venger d'un malhonnête accueil,
Elle ne voulut plus maintenant…

Le Sultan
Point d'orgueil.
Avec raison, tantôt vous avez dit, Madame,
Que l'on ne voyoit pas d'abord toute une femme.
Un peu légèrement, souvent nous triomphons ;
Vous n'êtes pas encore examinée à fonds.
Vous chanterez victoire, alors. Une coquette,
Le matin, quelquefois, emprunte à la toilette,
Mille appas étrangers, qu'elle y laisse le soir.
De plus près, au grand jour, je m'apprête à vous voir.
Cependant en ces lieux, cessant d'être importune,
Demeurez, j'y consens : touchez-là : sans rancune :
Marianne, cessons de nous persécuter.

Marianne
Cessons. Mais n'allez pas du moins vous arrêter
A des bruits qu'en tous lieux, contre moi l'on publie ;
Que ma noble fierté, souvent s'est démentie ;
Que mon vilain époux, tout vieux qu'il est, m'a plû ;
Que je l'aurois aimé, pour peu qu'il l'eût voulu ;
Que voulant par la suite, éviter sa présence,
J'ai d'un certain Quidam, imploré l'assistance ;
Que ce Quidam m'ayant déclaré ses amours,
Je n'ai pas assez tôt rejeté son secours ;
Qu'en cela, Marianne, après s'être oubliée,
S'est près de son époux, très-mal justifiée.
Que sais-je enfin, Seigneur, elle est, vous dira-t-on,
De temps en temps, sans rime, & souvent, sans raison :
Soyez aveugle & sourd, trouvez-moi toujours belle.

Le Sultan
Oui, du premier coup d'œil, vous m'avez paru telle.
Il suffit. Je vous aime ; aimez-moi.

Marianne
De bon cœur.

SCENE XXVII

Le Sultan, Marianne, l'Eunuque.

L'Eunuque
Au voleur ! Au voleur ! Au voleur ! Au voleur !
Seigneur, sans boursoufler mon récit d'épithetes,
Des Sultanes, on vient de plier les toilettes :
On leur a tout pillé ! Tout volé ! Leur douleur,
Contre ce brigandage, implore un bras vengeur.
Sultane Élisabeth, Pauline, Iphigénie,
Andromaque, que sais-je ? Une foule infinie
D'autres que vous aimez, souffrent de ce coup-là.

Le Sultan
Et, connoît-on l'auteur de ces vols ?

L'Eunuque
Le voilà.

Le Sultan
Perfide !

Marianne
Quelques noms, Seigneur, que je mérite,
Des douceurs, aux gros mots, ne passez pas si vîte :
Que diroit-on de vous ?

Le Sultan
Ainsi donc aujourd'hui,
Quand vous voulez charmer, c'est aux dépens d'autrui.
Que la fripponne rende à chacun sa dépouille.
Sachons ce qu'il en est : vous Gardes, qu'on la fouille :
S'il lui reste de quoi me plaire & m'émouvoir,
A la bonne-heure, alors ! Mais j'en doute : allez voir.
(Seul.)
C'est donc à des objets de cette indigne espèce,
Que de mon pourvoyeur aboutit la promesse ?

SCENE XXVIII & DERNIERE

Le Sultan, Apollon.

Le Sultan
Viens Eunuque maudit ! Viens recevoir le prix ;
Des soins…

Apollon
Seigneur !...

Le Sultan
Quel trouble agite ses esprits ?
Se seroit-il au Pinde, ému quelques désordres ?

Apollon
Tandis qu'ici, tantôt je recevois vos ordres,
La fortune attentive à me persécuter,
Me privoit du moyen de les exécuter.

Le Sultan
Calme un peu la douleur, ami, qui te transporte.
Poursuis.

Apollon
J'avois laissé Pégaze à votre porte ;
Le fougueux animal a pris le mords aux dents,
Et s'envole à travers & les airs & les champs.

Le Sultan
Il est perdu !

Apollon
Perdu, sans ressource ! J'ignore,
Si je dois parcourir le couchant ou l'aurore.
Est-il chez l'Allobroge ? Est-il chez l'Iroquois ?
Je ne sais !

Le Sultan
Que de maux m'accablent à la fois !

Apollon
En me désespérant, j'ai nommé la Princesse,
Dont la beauté devoit dégager ma promesse :
Plusieurs à la faveur de cet illustre nom,
De votre patience ont abusé, dit-on.
Je venois…

Le Sultan
Soutiens-moi ! Ce cheval d'importance
M'enlève, en s'envolant, toute mon espérance ;
Quelque Belle pouvoit jusqu'ici parvenir,
Et le Parnasse encor eût pû nous en fournir.
Pégaze avoit bon dos ; mais, adieu la voiture !
C'en est donc fait ! Voilà mon serrail en roture !
Que de laidrons bientôt vont ici m'assiéger !
Par un terrible exemple, écartons le danger.
Où sont ces huit guenons à qui j'étois en proie !
Que de cent coups nouveaux, mon scpetre les foudroie ;
Toutes les huit ici, je veux les accabler.
Malheur à qui verra leur chûte, sans trembler !
Mais quel froid tout-à-coup me glace & m'environne !
Je suis tout morfondu ! D'où vient que je frissonne ?
Je baille ! Je m'endors ! Certain je ne sais quoi…
Dieux ! Quel tas de pavots semés autour de moi !

Apollon
Seigneur…

Le Sultan
Quoi ! Marianne, on te revoit encore ?
Ne pourrai-je éviter un objet que j'abhorre ?
Comment t'es-tu r'ouvert en ces lieux un chemin ?
Tiens, tiens !... Mais j'en vois mille ! Ô Dieux ! Tout en est plein.
Eh bien, fille d'ennui ! J'attends en paix l'orage !
Pour qui tant d'opium ! Contre qui cette rage,
Et cet acharnement à le tout consommer ?
Pour la dernière fois, venez-vous m'assommer ?
Venez ! À ses fureurs, le Public s'abandonne !
Mais non, retirez-vous, votre nombre m'étonne :
Une seule suffit ; & je succombe enfin,
Sous celle qui renaît au Fauxbourg Saint-germain.

Les Pèlerins de La Mecque

(Opéra-comique, 1726)

Lesage et D'Orneval

Pièce en trois actes représentée à la Foire S. Laurent 1726 et ensuite sur le Théâtre du Palais Royal

Édition : LESAGE Alain-René, *Le Théâtre de la foire ou L'Opéra comique : contenant les meilleurs pièces qui ont été représentées aux foires de S. Germain & S. Laurent*, Tome IV, Chez Zacharie Chatelain, Amsterdam, 1731.

ACTEURS

REZIA, *Princesse de Perse, Esclave du Sultan du Caire, et Amante d'Ali Prince de Balsora*.
ALI, *Prince de Balsora*
LE SULTAN *du Caire*
BALKIS, DARDANE, AMINE, *Suivantes de Rézia*
BANOU, *Esclave servant de Rézia*
ARLEQUIN, *Valet d'Ali*
Un autre CALENDER
M. VERTGO, *Peintre François*
Troupes d'ESCLAVES de l'un et l'autre sexe, servants Rézia
Troupe de DANSEURS Européens
Troupe de PELERINS et de PELERINES de la Mecque
Deux GARDES du SULTAN

La scène est au Grand Caire.

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente une Place Publique de la ville du Caire.

SCENE PREMIERE

Arlequin, *seul.*
Air, (Pèlerins de Saint Jacques.)
Heureux l'amant qui se dépêtre de Cupidon !
Hélas ! Le tendre Ali, mon maître, n'a pas ce don !
Un amour qu'on ne peut guérir,
Troublant ce Prince,
Depuis deux ans le fait courir
De province en province.
Air 56 (Comment faire ?)
Enfin après mille travaux,
Galopant par monts et par vaux,
Nous sommes venus au Grand Caire,
Nous n'y connoissons pas un chat,
Et mon maître est plus gueux qu'un rat :
Comment faire ?
Nous avons hier au soir tiré jusqu'au dernier sou, pour payer notre écot. Mon maître m'a dit de l'attendre ici ; mais, ma foi, je crois que je feroi bien mieux d'aller chercher une meilleure condition.

SCENE II

Arlequin, un Calender, tenant une sonnette et une tirelire.

Le Calender, *faisant entendre sa sonnette et criant* :
Illah, illah, ha !

Arlequin, *à part*.
Ha ! Quelle espèce d'homme s'avance ?

Le Calender, *après avoir salué Arlequin, chante, en s'accompagnant d'un violon barbot, cet Air de jargon* :
Air 57 (Les Amours triomphants)
Castagno, castagna,
Pista sanache ;
Rimagno, rimagna,
Mousti limache :
Quic billic, loulougagne,
Mecachesa ronquillo ;
Fipirli mirlimagne,
Selimanca, verguillo,
Lerolo.
Lerala, lerala, lerolo, lo, lo,
Lerala, lerala, lerolo.
(Il se met à tourner à la manière des Calenders)

Arlequin, *contrefaisant le Calender*.
Lerala, lerala, lerolo, lo, lo,
Lerala, lerale, lerolo.
(Il tombe tout étourdi et se relève en disant :)
Le Diable t'emporte avec ton *lerolo* !

Le Calender, *reprenant sa chanson*
Quic billic, loulougagne,
Mecachesa ronquillo…

Arlequin, *l'interrompant*
Je vous demande pardon, Frère, je ne
Comprends rien à ce que vous dites.

Le Calender
Quoi ? Vous ne m'entendez pas !

Arlequin
Non, parbleu.

Le Calender
Ni moi non plus. C'est une vieille chanson composée par Mahomet, dans le style obscur de l'Alcoran. Nous la chantons, nous autres Calenders, quand nous allons demander la charité.
(Il lui présente sa tirelire.)

Arlequin
La charité ! Ho ho !
Air (Du cap de Bonne espérance)
Si c'est pour la caristade
Que vous me tendez la main,
Vous n'avez, mon camarade,
Qu'à passer votre chemin.

Le Calender
Il faut être secourable.

Arlequin
Je me sens fort charitable ;
Mais, sans argent, je ne puis
Vous montrer que je le suis.

Le Calender
Vous êtes donc bien bas percé !

Arlequin
Je n'ai seulement pas de quoi faire chanter un aveugle. Je sers un maître à qui l'argent vient de manquer ; et, qui pis est, je ne sais où donner de la tête.

Le Calender
L'horrible situation ! Croyez-moi, plantez là votre maître.
Air (Attendez-moi sous l'orme)
Votre sort déplorable
Excite ma pitié.
Vous paroissez bon Diable ;
Lions-nous d'amitié.
Pour sortir de misère,
Dès cet instant, mon cher,
Devenez mon Confrère,
Faites vous Calender.

Arlequin
Je ne sais pas trop bien ce que c'est que des Calenders.

Le Calender
C'est une Société de Philosophes Musulmans, qui, sous le masque de la sévérité, suivent les maximes relâchées des Epicuriens.

Arlequin, *branlant la tête*
Ma foi, je crois votre ordinaire bien mince puisque vous êtes obligés de trucher.

Le Calender
Vous jugez, comme tout le monde, du bois par l'écorce.
Air (Va-t-en voir s'ils viennent)
Les hommes pieusement
Pour Catons nous tiennent
Et s'imagent, vraiment,
Que nous vivons pauvrement :
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-ten voir s'ils viennent.

Arlequin
Voilà ce que je n'aurois jamais cru.

Le Calender
Air (Or voilà la vie)
Cuisine fournie
De cent mets divers
Et cave munie
Des vins les plus chers :
Or voilà la vie,
La vie,
La vie,
Or voilà la vie,
Des bons Calenders !

Arlequin
Malepeste ! La bonne condition !

Le Calender
Comment, bonne ! Savez-vous bien qu'il y a parmi nous nombre de gens, qui ont préféré la vie Calendrique aux plus grandes fortunes ?
Air (Attendez à demain au soir)
Pour la plus part ils ont quitté
Des biens en quantité. Bis.

Arlequin
Qu'il est beau de quitter son bien,
Pour ne manquer de rien. Bis.

Le Calender
Hé bien, Grivois, voulez-vous être des nôtres ?

Arlequin
Ah ! De tout mon cœur !

Le Calender
Cela étant, il n'y qu'a vous jeter sur le corps notre fiquenille. J'en ai une dans mon havresac, que je portois à un célèbre Peintre François, qui s'est arrêté au Caire, en voyageant ; et qui, charmé de la vie agréable que nous menons, aime mieux se mettre avec nous, que de gagner des millions en travaillant.

Arlequin
Voilà les Grands Hommes.

Le Calender
C'est, d'ailleurs, un excellent sujet.

Air (Suivons tour à tour)
Il vide la chopinette
Plus d'une fois dans le jour,
Et souvent à la Fillette
Il s'en va faire la Cour :
Le Drôle suit tour à tour
Bacchus et l'amour.

Arlequin
Cela n'est pas mauvais.

Le Calender
Il est né pour la joye. Mais il a malheureusement une maladie d'esprit des plus étranges.

Arlequin
Qu'est-ce que c'est ?

Le Calender
Il a autrefois été marié en son pays. Il avait épousé une femme qui le faisoit enrager,
Et qui lui donna tant de chagrin, qu'il en devint fou.

Arlequin
Le pauvre diable !

Le Calender
La raison lui est revenue, depuis qu'il est veuf, mais non pas si bien, qu'il ne lui reste encore quelque ressentiment de sa folie.
Quand on prononce devant lui les mots Noces, de Mariage ou de Marier, il lui prend toujours tout à-coup des vapeurs noires qui le rendent furieux.

Arlequin, *surpris*.
Que dites-vous !

Le Calender
Heureusement, il y a un moyen sur de calmer ses transports. Comme il aime la Peinture autant qu'il haïssoit sa femme, il ne faut que lui parler de son art, pour le rendre plus doux qu'un mouton.

Arlequin
Cela est singulier.

Le Calender
Rien n'est plus surprenant… Mais, parbleu, je crois que le voilà qui passe… Oui, vraiment. (*Il appelle.*) St, st ! Hé ! Monsieur Vertigo !

SCENE III

Arlequin, le Calender, M. Vertigo, peintre.

M. Vertigo, *saluant*.
Salut aux joyeux Calenders.

Le Calender
J'allois vous porter un habit ; mais je viens de le donner à ce Vivant là, qui me paroit digne d'entrer dans notre Compagnie.

M. Vertigo
J'irai moi-même tantôt à votre Caravansérail vous en demander un autre. Ce nouveau Confrère à une physionomie qui me revient. Il veut bien que je l'embrasse.

Arlequin
Oh ! C'est trop d'honneur ! *(Ils s'embrassent comiquement)* On dit, Monsieur Vertigo, que vous êtes le Coryphée des Peintres.

M. Vertigo
Oui, certes. Je disputerois ce titre aux Caraches et aux Raphaëls.
Déclamant :
Mon pinceau tout divin, par sa docte imposture,
Semble, en vous séduisant, surpasser la Nature.
Mes traits sont pour les yeux autant d'accords touchants,
Qu'à l'oreille ravie en offrent les doux chants.
Aussi sans mes Tableaux, d'un dessein très sévère
Voit-on régner partout le mâle caractère :
Proportion de corps, justesse des contours,
Ménagement exact des ombres et des jours,
Vives expressions, attitudes savantes ;
Et l'on diroit, à voir mes figures parlantes,
Qu'en autre Prométhée, illustre audacieux,
J'ai, pour les animer, volé le feu des Cieux.

Arlequin
Air 58 (On dit que vous aimez les fleurs)
L'ami, je crois que vous avez
Beaucoup de rares pièces,
Beaucoup de rats, beaucoup de rats,
Beaucoup de rares pièces,
De rats,
Beaucoup de rares pièces.

M. Vertigo
Ah ! Je voudrois que vous eussiez vu un Tableau que j'ai fait pour le Sultan. La moëlleuse peinture ! C'est un banquet splendide, où vingt personnes se livrent à la jouir.

Arlequin
C'est apparemment un festin de noces.

M. Vertigo, *d'un mouvement convulsif.*
Houf ! Houf ! Houf !

Le Calender, *bas à Arlequin*
A quoi songez vous donc, de lui parler de noces ?

Arlequin, *bas au Calender.*
Ah, morbleu ! Je n'y ai pas pensé. Mais laissez-moi faire : (*À M. Vertigo*) La Peinture, Monsieur vertigo ! La Peinture !... Il y a dans votre tableau un buffet superbe n'est-ce pas ?

M. Vertigo
Un buffet… Oui… Mais ce que j'estime le plus dans mon morceau, c'est un groupe de Symphonistes, que j'ai représenté dans le fond de la salle. Je les y ai peints avec tant d'art, qu'on devine aisément que c'est de la Musique Italienne qu'ils jouent.

(Il contrefait les contorsions d'un symphoniste italien qui joue un Presto.)

Arlequin
Air 59 (Que faites-vous, Marguerite.)
De votre imaginative,
Ma foi, je suis enchanté.

Le Calender
Il a pour la Perspective
Tout autant d'habileté.

M. Vertigo
Il est vrai que je l'entends. Je vais vous faire fuir une Allée deux lieues plus loin. Quel plaisir de se promener dans mes paysages ! Vos yeux y parcourent de vastes plaines, se perdent dans les routes de mes forêts, et vont ensuite se porter sur des Coteaux délicieux avec les Bergers et les Bergères. Les Bergers y jouent des airs champêtres sur leurs chalumeaux ; et les Bergères, pour rendre le concert parfait,… la…

Arlequin
Oui, marient leurs voix avec les…

M. Vertigo
Jarni ! Tête ! Mort ! Ventre !

Le Calender, *bas à Arlequin*.
Prenez donc garde à ce que vous dites.

Arlequin, *à M. Vertigo*.
Les Tableaux, Monsieur Vertigo, les Pinceaux, la Toile…

Le Calender
Air 60 (Carillon de Mélusine.)
D'un Combat quand il peint l'horreur,
Il vous inspire la terreur.

M. Vertigo
J'en fais de terribles copies ;
Je fais jouer des batteries :
Pon, pon, pon, pon, pon, pon, pon !
Je peins jusqu'au bruit du Canon.

Arlequin
Têtebleu ! Quel rude Peintre !

M. Vertigo
J'ai fait un jour un Tonnerre si ressemblant, si effrayant, qu'on ose plus le montrer qu'à des

hommes ; parce qu'il faisoit avorter les femmes grosses.

Arlequin
En voici bien d'une autre.
M. Vertigo
Mais rien n'égale, pour la force du pinceau, le dernier ouvrage qui est sorti de là, (*se touchant le front*) Imaginez-vous un Torrent impétueux, qui, du haut d'une montagne escarpée, se précipite au travers de cent rochers, contre lesquels il se brise, et va se répandre à gros bouillons dans la campagne, où il entraine dans sa rapidité tout ce qu'il rencontre.
(En disant cela, emporté par la chaleur de son récit, il renverse Arlequin.)

Arlequin, *se relevant*.
Ah ! Le maudit Torrent ! Monsieur le Peintre, il manque quelque chose à votre Torrent.

M. Vertigo, *d'un air mécontent*.
Il manque quelque chose à mon Torrent !

Arlequin
Oui vraiment, une Digue.

M. Vertigo, *riant*.
Ha, ha, ha ! Dans le même tableau, j'ai représenté un petit Ruisselet, qui serpente amoureusement dans une agréable prairie. Vous voyez sur les bords les Fleurs coquettes se mirer dans le cristal de son eau, qui coule sur un sable doré.

Arlequin
Sur un sable doré ! Cela doit faire un bel effet.

Le Calender
Il me semble que je vois cela.

M. Vertigo
Voici bien meilleur. Ecoutez. On remarque dans certains endroits, que cette onde pure, passant sur des cailloux argentés, leur fait faire un petit gazouillement : *cli, cla, clo, clou : cli, cla, clo, clou.*

Arlequin
Cli, cla, clo, clou. Que cela est joli !

Le Calender
Rien n'est plus mignon.

M. Vertigo
On entend ce doux murmure par les yeux.

Arlequin
N'est-ce pas une chose admirable, qu'avec un peu de blanc, de vert, de gris, de jaune, vous fassiez de si grands prodiges.

M. Vertigo
Ho ho ! Il faut pour cela, posséder à fond l'art de mêler les couleurs.

Arlequin
Oui, ma foi, il faut savoir bien marier les couleurs.

M. Vertigo, *faisant des bonds comme un Frénétique*.
Ah !... Ah !... Ah !

Le Calender, *bas à Arlequin*.
Encore ! L'Etourdi !

Arlequin, *à M. Vertigo*.
Souvenez-vous de la peinture, M. Vertigo ! De tous ces tableaux admirables que vous avez faits ! Des Tonnerres, des Torrents, des Ruisseaux !...

M. Vertigo, *sourd à la voix d'Arlequin et le prenant pour l'Hymen qui lui apparoit*.
Quel monstre, juste Ciel ! Vient s'offrir devant moi !...
Ah ! C'est l'affreux Hymen, c'est lui, je l'apperçoi !
Son visage fardé me le fait reconnoître.
Qui t'amène en ces lieux ? Que veux –tu double Traitre ?
Implacable ennemi du joyeux Célibat,
Viens-tu pour m'attaquer ? J'accepte le combat.
De ton flambeau ta main vainement s'est armée,
Perfide ! Ma valeur n'en peut être alarmée.
C'est toi plutôt, c'est toi qui doit craindre mes coups :
Redoute mon pinceau. Je veux, dans mon courroux,…
Mais il fuit… Lâche, attend ! Vertigo veut te peindre.
Il a beau s'éloigner, je saurai bien l'atteindre.
Je vais, en le peignant sous ses traits naturels, jusques chez les Amans renverser ses autels.
Il court après Arlequin, qui s'est sauvé pour éviter sa fureur, n'ayant pu le calmer, quoiqu'il lui ait parlé plusieurs fois de peinture au travers de sa déclamation. Arlequin revient tout essoufflé.

SCENE IV

Arlequin, le Calender

Arlequin
Quel diable d'homme ! Ah ! Qu'il est fou ! Mais comment donc ? J'ai eu beau lui parler de Peinture cette dernière fois, il n'est point revenu de sa frénésie.

Le Calender
C'est que vous l'aviez outré par vos récidives. Mais revenons à nos moutons. Tenez, voici une sonnette et une tirelire.

Arlequin
Et le Violon barbot ?

Le Calender
Vous en aurez un demain.

Arlequin, *regardant son accoutrement*.
J'ai l'air d'un Calendrier Grec.
Air (Amis, sans regretter Paris)
D'un Calender j'ai donc l'habit ?

Le Calender
Et même la prestance.

Arlequin
Oui ; mais à présent il s'agit
D'en avoir la science.

Le Calender
Oh ! La science d'un Calender consiste à ne rien savoir. Il suffit qu'il sache ce que vous venez de me voir faire.
Air (Talalerire)
Il fait entendre sa sonnette,
En criant : Illah, illah, ha !
Ensuite il dit sa chansonnette ;
Il n'a plus rien après cela,
Qu'à présenter sa tirelire.

Arlequin, *riant*.
Talaleri, talareri, talalerire.
Cela n'est pas difficile. Quoi ? C'est la tout ce qu'un Calender doit savoir, pour vivre à son aise !

Le Calender
Il n'a pas besoin d'autre chose.

Arlequin
Air 61 (Pierrot se plaint que sa femme.)
Sur ce pied-là, quand j'y pense,
Les savants sont des benais :
D'une chétive pitance
A peine font-ils les frais ;
A leur science
Ne vaut pas, à beaucoup près,
Votre ignorance.

Le Calender
Je le crois bien. Hoça, vous êtes en état de commencer la carrière. Tenez, voici notre Chanson par écrit.
(Il lui donne un papier.)
Air 40 (Le long de ça, le long de là.)
Vous serez assez habile,
Quand vous saurez la Chanson.
D'une manière civile,
Allez-vous-en, mon garçon,
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de la Ville,
Faire *ficher* du *michon*.

Arlequin
Ne vous mettez pas en peine. Je m'en vais *bellauder gourdement* dans toutes les *Entifles* et les Piolles de la Vergne.

Le Calender
Comment diable ! Vous savez *rouscaillez bigorne* !

Arlequin
Bon ! C'est mon grand-père qui a inventé l'Argot, quelques temps avant qu'il tomba entre les *louches* du *Tolle*.

Le Calender
Sans adieu. Vous aurez soin de vous rendre ce soir à notre *Castu*. C'est ce Caravanserail que vous voyez au bout de cette rue à main gauche. Je suis le Barbaudier des Calenders, chez qui se retirent les Pèlerins et pèlerines de la Mecque qui passent le Caire.

Arlequin
Je n'y manquerai pas… Mais attendez. Voici mon maître qui vient. Je veux que vous me voyez faire sur lui mon coup d'essai de Calendrie.

SCENE V

Arlequin, le Calender, Ali

Ali, *à part sans reconnoître Arlequin*.
Je ne vois point ici Arlequin.

Arlequin, *allant au devant d'Ali, faisant entendre sa sonnette, et criant* :
Illaha, illah, ha ! (*Bas au Calender*) Soufflez-moi la chanson.

Le Calender, *le soufflant bas*.
Castagno, castagna,
Pista fanache.

Arlequin, *estropiant les mots*.
Castrato, castrata…
Fana pistache.

Le Calender, *bas.*
Le Butord !

Ali, *à part*.
Mais je crois que c'est Arlequin.

Le Calender, *continuant de souffler Arlequin*.
Rimagno, rimagna,
Mousti limache.

Arlequin
Rimano, rimana,
Tirli moustache.

Ali, *reconnoissant Arlequin*.
Et ! C'est toi Arlequin !

Arlequin
C'est moi-même. Je ne vous présente point la tirelire, car ce seroit tirer ma poudre aux moineaux.

Ali
Qu'est-ce que c'est donc que ce déguisement-là ?

Arlequin
C'est un préservatif contre la faim.
Air (Quand le péril est agréable)
En prenant cette serpillère,
Je viens de faire un coup d'Etat :
Je me suis acquis un Contrat
De rente viagère.

Le Calender, *à part, observant Ali.*
Air (Comme un coucou que l'amour presse)
O Ciel ! Ma surprise est extrême !
Seroit-ce lui ?

Ali, *à part, voyant le Calender qui l'observe*.
Cet homme la m'observe bien.

Le Calender, *à part*.
Oui, c'est lui-même.
Haut :
C'est le Prince de Balsora !

Arlequin, *à part*.
Ho-ho ! Nous voici en pays de connoissance.

Le Calender, *se jetant aux pieds d'Ali*.
Souffrez, seigneur, que je me prosterne aux pieds de mon Prince.

Ali, *le relevant*.
Qui êtes-vous ?

Le Calender
Je suis fils d'un Barrager de Balsora. Une vilaine affaire, qui arriva dans notre famille, me fit quitter ma Patrie, peu de temps après que vous eûtes pris la fuite, pour vous sauver de la fureur de votre Frère, qui venoit de monter sur le Trône.

Ali
Air (L'autre nuit j'aperçus en songe)
Hélas ! Plut au Destin contraire,
Que je n'eusse pas aujourd'hui
De plus grand chagrin que celui
Que me cause le Roi mon frère !
Ali, en cet endroit, porte la main à ses yeux, comme pour essuyer quelques larmes. Il demeure dans cette situation, en gardant le silence, pendant qu'Arlequin fait le récit suivant.

Le Calender, *achevant l'air*.
Puis-je vous demander, Seigneur,
Quel est votre nouveau malheur ?

Arlequin
Je vais vous le dire, moi. C'est aux écuyers des Chevaliers Errants à faire ces sortes de récits.
Air (Mon père, je viens devant vous)
Ali, sortant de Balsora,
Prit par chemin de traverse,
Une route qui le mena,
Sans péril, à la Cour de Perse :
Mais il eut mieux valu cent fois
Qu'on l'eut égorgé dans un bois.

Le Calender
Pourquoi cela ?

Arlequin
C'est qu'il y vit, par hasard, la Princesse Rézia, Fille unique du Sophi. Je n'ai jamais vu de Beauté plus parfaite.

Le Calender
Hé bien ?

Arlequin
Air 10 (Je passe la nuit et le jour)
Son pauvre cœur en fut grillé.
De son coté, cette Poulette,
Voyant un Drôle bien taillé,
S'enflamma comme une allumette.
Soupirs de çà,
Soupirs de là :
Puis le billet tendre vola :
Après cela, on se parla ;
Et puis le diable s'en mêla.
Le Calender
Comment donc ?

Arlequin
Le grand Mogol vint en personne à la Cour de Perse. C'étoit un Monarque qui avoit encore les jours de barbe. Vous m'entendez-bien ?

Le Calender
Non, vraiment.

Arlequin
Je veux dire qu'il étoit dans l'équinoxe de sa vie… Là, dans cet âge entre le ziste et le zeste, où la jeunesse mourante et la vieillesse naissante confondent sur un visage les roses et les rides.

Le Calender
Ha ! Je vous entends ! Poursuivez.

Arlequin
Or donc, le Grand Mogol étant venu voir le Sophi, l'embrassa de tout son cœur.
Air 62 (Très volontiers, mon Père.)
Puis, sans façon, lui dit :
Je suis encore bon drille ;
Voulez-vous que mon lit
Reçoive votre fille ?
L'autre lui répondit :
Très volontiers, mon Frère.
Bâclons cela,
Et touchez là ;
Je suis votre beau-père.

Le Calender
Quel rabat-joie pour deux amants !

Arlequin
Air 63 (Madame la Vallière)
On vient à la Princesse
Apprendre ce malheur ;
Une grande détresse
Saisit son petit cœur :
Etrange effet d'amour !
Sa douleur est si forte,
Que dès le même jour
La pauvre fille est morte.

Ali, *poussant un grand soupir*.
Ahi !

Arlequin
Ouf !

Le Calender
Elle en mourut !

Arlequin
Air 64 (Din, dan, don)
Le trépas de ce beau tendron
S'annonça par un carillon :
Din, dan, don
Din, dan, don
De cette ville funeste,
A ce triste ton,
Mon maître et moi, zeste !
Nous tirons tous deux notre chausson.
Nous n'eûmes pas le courage de voir les funérailles ; nous sortîmes d'Ormus comme si le Diable eut été à nos trousses.
Fin de l'air (Charmante Gabrielle)
Cruelle départie !
Depuis ce jour,
Nous menons pauvre vie,
Grace à l'amour.
J'ai été bien heureux de vous trouver, vénérable *Barbaudier*, puisque vous m'avez fait prendre l'habit de Calender pour vivre plus grassement.
A Ali
Allons, Seigneur Ali, faites-en autant.

Ali
Qui ? Moi !

Le Calender
Pourquoi non ?

Ali
Air (O reguingué, ô lonlanla !)
Que je me fasse Calender ! Bis

Arlequin
Oui. Ne faites point tant le fier !
O renguingué, ô lonlanla !
Songez seulement qu'il faut vivre ;
Et que, pour vivre, il faut nous suivre.

Le Calender
Il vous parle en serviteur plein de zèle et de bon sens.

Ali
Mais il semble que cet habit ne convient…

Arlequin, *l'interrompant*.
Ne convient, ne convient… (*Au Calender*) Ne l'écoutez pas. Je le mènerai ce soir chez vous. Ayez soin seulement de lui tenir un habit tout prêt.

Le Calender, *s'en allant.*
Cela vaut fait.

SCENE VI

Ali, Arlequin

Ali
Mais, Arlequin, tu n'y penses pas, de vouloir que je me faufile avec ces gueux.

Arlequin
Oh ! Distinguo. Les Calenders ne sont pas des philosophes gueux ; ce sont des gueux philosophes.
Air (Vivent les gueux !)
Ils sont, dans leur gueuserie,
Fort honorez ; bis.
Ils ne demandent leur vie
Qu'en Gueux titrez : bis.
Leur haut bout à table est pour eux :
Vivent les Gueux !

SCENE VII

Ali, Arlequin, Balkis, Banou

Banou, *dans le fond du théâtre, bas à Balkis, en lui montrant Ali*.
C'est lui que vous voyez avec ce Calender.

Balkis
Cela suffit. Je vais l'aborder.
Banou se retire.

SCENE VIII

Ali, Arlequin, Balkis

Balkis, *à Ali*.
Air (Réveillez-vous, belle endormie)
Seigneur, j'ai deux mots à vous dire ;
Mais ils demandent du secret :
Que ce Calender se retire.

Ali
Ne craignez rien, il est discret.

Arlequin
Vous voyez en moi son confident. Et je ne suis Calender que par bénéfice d'inventaire.
Balkis, *à Ali*.
Air (Un inconnu pour vos charmes soupire.)
Bel inconnu, qu'ici l'amour amène,
Pour inspirer les plus vives ardeurs :
D'une inhumaine
Vos traits vainqueurs,
Ont, dans son âme, à de longues rigueurs
Fait succéder une amoureuse peine.

Arlequin, *à part*.
Ho ho ! Voyons où ceci nous mènera.

Ali, *à Balkis*.
Peut-on savoir qui est cette personne.

Arlequin, *montrant Balkis*.
C'est peut-être elle-même.

Balkis, *à Arlequin*.
Vous vous méprenez bien. Je ne suis, vraiment, que sa très humble Esclave.
A Ali.
Air (Adieu paniers)
Fortuné mortel que vous êtes !
La Belle qui brûle pour vous,
Voit le Sultan à ses genoux.

Arlequin
Adieux paniers, vendanges sont faites.

Balkis, *à Arlequin*
Air 53 (L'autre jour dessous un ormeau)
Mon ami, jugez autrement
De cette Dame.
Depuis six mois vainement,
Notre Prince charmant,
Qui l'aime tendrement,
Lui parle de sa flamme ;
En elle il trouve un rocher,

Qu'il ne sauroit toucher.

Ali
Eh ! Mon Enfant ! Comment auroi-je pu plaire à une Dame enfermée dans le Sérail ? Tu te moques.

Arlequin
A d'autres ! A d'autres !

Balkis
Oh ! Celle-ci jouit d'une grande liberté ! Le sultan, ne la gêne point. Hier vous vous arrêtâtes au-dessous de ses fenêtres.
Air (Un jeune nonette)
Par une jalousie,
Elle vous vit ;
Son âme fut saisie
D'un mal subit.
Tendrement elle soupira,
Et puis s'écria :
Ciel ! Que vois-je là ?

Arlequin
O gué, lonla,
Lanlaire,
O gué lanla !

Balkis
Elle vous montra du doigt à un de ses esclaves, et lui ordonna de vous suivre. En même temps, je fus chargée de louer pour vous la maison que vous voyez, et dont voici les clefs. C'est là que la dame vous ira voir, par une porte secrète des Jardins du Sérail.

Arlequin
La maison est-elle en état ?

Balkis
Air 65 (De Paris jusqu'au Mississipi.)
Comment donc ! C'est un petit palais,
Des appartements meublez à grands frais ;
Vous aurez là de bons lits mollets,
Et, pour vous servir, nombre de Valets.

Arlequin
Et la fricasse ?

Balkis
Perdrix, bécasse,
Vins à la glace :
On va prévenir vos moindres souhaits.

Arlequin
Ah, ventrebleu !... (*À Ali*) Mon prince, ne laissons pas échapper une si belle occasion.

Ali, *à Balkis.*
Air (Sois complaisant, affable, débonnaire)
Je suis touché des bontez de la Dame ;
Je voudrois bien les payer de ma flamme ;
Mais
Une autre règne en mon âme :
Je ne l'oublierai jamais.

Arlequin, *à Ali.*
Vous n'y pensez pas, de parler comme vous faites.

Balkis, *à Ali, tristement*.
Quoi ? Vous avez une maitresse !

Arlequin
Bon, une maitresse ! La personne dont il veut parler, est depuis plus de deux ans au Royaumes des taupes.

Balkis, *à Arlequin*.
Ah ! Vous me consolez ! Je suis ravie que ma maitresse n'ait pas de rivale plus dangereuse. *(À Ali)* Mais seigneur, vous poussez la fidélité trop loin.
Air (N'y a pas d'mal à ça)
Aimer une Belle,
Tant qu'elle vivra ;
Se détacher d'elle,
Quand elle mourra :
N'y a pas d'mal à ça.
N'y a pas d'mal à ça.

Ali
Discours inutiles. Mon cœur n'est plus capable d'aimer.

Arlequin
Quelle opiniâtreté !

Balkis
Croyez-moi, mon Prince, ne vous refusez pas à votre bonne fortune. Entrez dans cette maison.

Ali
Je ne puis m'y résoudre.

Arlequin, *à Balkis*.
Oh, morbleu ! J'y veux entrer, moi. Donnez-moi les clefs. Je suis curieux de voir ce qui s'y passe.
(Balkis donne les clefs à Arlequin, qui entre dans la maison.)

SCENE IX

Ali, Balkis

Balkis
Que de façons ! Que ne le suivez-vous ?

Ali
Ne me pressez pas davantage.

Balkis
Air 66 (Non, non, je n'aimerai plus.)
Voyez ma maitresse ;
Sa vive tendresse,
Ses brillants attraits,
Finiront vos regrets :
Aimez sur nouveaux frais.
Ali
Non, non, je n'aimerai plus ;
J'ai vu mourir ma Princesse !
Non, non, je n'aimerai plus :
Vos pas sont tous pas perdus.

SCENE X

Ali, Balkis, Arlequin
(Arlequin arrive tout barbouillé de crème, et tenant un saucisson dans lequel il mord.)

Arlequin, *la bouche pleine*.
Ah ! Seigneur Ali !...

Ali
Qu'y a-t-il ?

Arlequin
Air 67 (Ah ! Qu'il fait bon être là)
Venez, venez vite
Voir cette maison !
Dans cet heureux gite
Tout est à foison :
On y fait très bonne chère,
Laire,
Lonlanla
On y fait très bonne chere,
Ah ! Qu'il fait bon être la !

Ali
Va te promener, avec ta bonne chere.

Arlequin, *tapant du pied*.
L'étrangeté !
Air (Jardinier ne vois-tu pas)
Vous perdez un bon moyen
De nous remplir le ventre.
Entrez.

Balkis
Il n'en fera rien.

Arlequin
Quoiqu'il dise, il faudra bien
Qu'il entre, qu'il entre, qu'il entre.
A Ali
Air (Y avance, y avance)
Oh ! Vous entrerez, par ma foi !
C'est pour votre bien.

Ali
Laisse-moi.
Balkis, *à Ali*.
Vous faites trop de résistance.

Arlequin, *le poussant par le dos*.
Y avance, y avance, y avance !

Ali, *se retournant*.
Crains de lasser ma patience.

Arlequin
C'est vous qui poussez la mienne à bout.
J'en veux pourtant venir à mon honneur.
(En même temps, Arlequin fait le lazzi de retrousser ses cheveux sous son chapeau ; et ayant craché dans ses mains, il charge Ali sur ses épaules, et l'emporte dans la maison.)

Ali, *criant.*
Mais, mais, Arlequin,… Que fais-tu donc ?... Quelle folie !...

Balkis
Bon ! je vais avertir ma maitresse de tout ceci.
(Elle entre après eux, et le Théâtre change.)

SCENE XI

(Le théâtre change à vue, et représente une grande salle dans le goût des Indes. On y voit entrer plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe, sur une Marche que joue l'Orchestre.)
Troupes d'Esclaves de l'un et l'autre sexe.

Le Chef des esclaves.
Air 68 (De M. l'Abbé)

Chantons, dansons, montrons notre allégresse ;
Et servons tous avec empressement :
Valet qui veut contenter la maitresse,
Doit commencer par contenter l'Amant.
(Les esclaves font une danse, qui est coupée par les deux couples suivants.)

Air 69
Premier couplet
Un esclave
Les revenants bons du bel âge,
Quand on en fait bien profiter,
Valent mieux qu'un riche héritage
Que la fortune peut ôter.
Jeune et beau garçon qui voyage,
Trouve toujours à bien gîter.

Chœur
Jeune et beau garçon, etc.

Second couplet
Une esclave
Jouvenceau qui n'a pour partage
Que l'art de savoir coqueter,
En chemin sans argent s'engage ;
Cupidon le fait subsister.
Jeune et beau garçon qui voyage,
Trouve toujours à bien gîter.

Chœur
Jeune et beau garçon, etc.
(On reprend la danse, qui finit l'acte.)

ACTE II

Le théâtre représente la même salle qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE

Ali, Arlequin

Ali
He bien, Arlequin, je cède à tes importunités. Je verrai la Dame.

Arlequin
Le grand effort ! Vous voyez que pour vous elle fait mettre ici tout par écuelle ; et vous vous en iriez impoliment sans la voir !
Air 70 (A deux genous près de Silvie.)
De vous seigneur, que diroit-elle ?
Pour prix de son bon traitement,
Vous devez du moins à la Belle
Faire un petit (bis) remerciement.
Vous devez du moins à la Belle
Faire un petit remerciement.

Ali
Oui, je la remercierai de ses bontés.

Arlequin
Vous la remercîrez !... Mais, là, en conscience, croyez-vous que cela suffise pour acquitter un galant homme envers une Beauté qu'il réduit aux abois ?
Air 71 (Si la jeune Annette.)
Que votre belle âme,
Sensible à son tour,
Montre à cette Dame
Un tant soit peu de…
Taleri, leritatou, talera, lire,
Un tant soit peu d'amour.

Ali
C'est ce que je ne puis te promettre.

Arlequin
Air (Amis, sans regretter Paris.)
Hé, quoi donc ? Pour vous délivrer
Du mal qui vous possède,
Ne devez-vous pas désirer
De trouver un remède ?

Ali
Hélas ! Mon Enfant, je le souhaite aussi ; mais je ne puis l'espérer.

Arlequin

Air (Ma raison s'en va bon train.)
Ne désespérons de rien.

Ali
Cent Beautez, tu le sais bien,
N'ont pu jusqu'ici
Vaincre mon souci,
Ni même le suspendre.

Arlequin
Non ; mais peut-être celle-ci
Saura bien mieux vous prendre,
Lonla,
Saura bien mieux vous prendre ;
Ali
A la bonne heure.

Arlequin
Tenez, la voici sans doute.

Ali
Apparemment.

SCENE II

Ali, Arlequin, Dardané.

Arlequin, à *Ali, pendant que Dardané s'avance lentement*.
Air 42 (Un certain je ne sais quoi.)
Ah ! Que de charmes j'aperçois
Dans notre aimable Hôtesse !
A cette piquante jeunesse,
Vous devez déjà, par ma foi,
Sentir un certain ne sais-qu-est-ce,
Sentit un certain je ne sais-quoi.

Ali, *bas à Arlequin*.
Elle est fort gracieuse

Dardané, *après avoir fait la révérence*.
Air 72 (Dites, la Belle, le voulez-vous ?)
J'ai fait un songe des plus doux :
Dites, mon Prince, le voulez-vous ?
Je vous voyois à mes genoux,
Dieux ! Que j'étois contente !
Dites, mon Prince, le voulez-vous,
Que je sois votre Amante ?

Arlequin, *bas à Ali*.
Air (Menuet d'enfance.)
Dites-lui : Tope, ma Petite !
Par ce discours vous m'enchantez.

Ali, *à Dardané, froidement*.
Je suis, charmante Favorite,
Tout pénétré de vos bontez ;

Dardané, *fièrement.*
Air 73 (Nous autres bons villageois.)
C'est pour vous, bel Etranger,
Que sans égard aux bienséances,
Et qu'au mépris du danger,
On fait de si grandes avances.
D'un cœur si fortement épris,
Vous ne connoissez pas le prix ;
Et je vous vois une froideur,
Qui répond mal à mon ardeur.

Arlequin, *bas à Ali*.
Effectivement, vous avez l'air tout glacé, animez-vous donc.

Ali, *à Dardané*.
Air 74 (Vaudeville du Nouveau Monde.)
Madame, on doit vous avoir dit
Quel chagrin me trouble l'esprit.

Dardané
Et c'est ce chagrin qui m'offense.
Quoi donc ? Je ne triomphe pas !
Vous m'apprenez que mes appas
Ont sur vous bien peu de puissance.

Arlequin, *à Dardané.*
Air (Je ne suis né, ni Roi, ni Prince.)
Oh, Soyez moins impatiente.
Sa Princesse étoit si charmante,
Qu'il ne peut trop la regretter.

Dardané
Je veux qu'elle fût sans égale ;
Mais je dois d'abord l'emporter
Sur une défunte rivale.

Arlequin
Cela viendra.

Ali, *à Dardané*.
Air (J'ai passé deux jours, sans vous voir.)
J'ai passé deux ans, sans pouvoir,
Oublier ma Maîtresse ;
Dans ce moment, je perds l'espoir
D'étouffer ma tendresse :
Non, rien ne sauroit m'enflammer,
Puisque je ne puis vous aimer.

Arlequin, *bas à Ali*.
Ah ! Misérable ! Vous nous coupez la gorge !
Dardané, *riant à gorge déployée*.
Ha, ha, ha, ha, ha !

Arlequin, *à part.*
Que diable a-t-elle à rire ?

Dardané, *toujours riant*.
Air (Que Dieu bénisse la besogne.)
Ha, ha, ha ! Je ris de bon cœur !

Ali
Eh ! De quoi donc ?

Dardané
De votre erreur.
Vous me prenez pour votre amante.
Ali
Hé bien ?

Dardané
Et je ne suis que sa suivante.

Arlequin
Est-il possible !

Ali
Vous êtes bien malicieuse.

Dardané
Oui ; mais je suis bien punie de ma malice.
Air 75 (Qu'une grisette. Rondeau)
J'avais promis, Seigneur,
D'user d'adresse,
Pour sonder votre cœur :
Mais, si mes yeux n'ont pu vaincre votre douleur,
Le Dieu de la tendresse
Réserve cet honneur à ma Maitresse.

Arlequin
Ah ! Petite Coquine ! Vous venez donc de la part de votre Maîtresse, pour nous tirer les vers du nez !

Dardané, *s'en allant*.
Vous allez la voir tout à l'heure. Vous trouverez à qui parler.

SCENE III

Ali, Arlequin.

Arlequin
Ma foi, bien nous en prend que ce ne soit là qu'une esclave. La maîtresse va paroitre ; gardez-vous bien de lui parler sur le même ton.
Air (Quand le péril est agréable.)
Quoi qu'insensible à son mérite,
Feignez d'adorer ses appas ;
Et trop sincère, n'allez pas
Renverser la marmite.

Ali
Air (Grimaudin.)
Non, mon Ami, je veux paroitre
Toujours sans fard.

Arlequin
Ah ! Que vous avez, mon cher maître,
Le cœur picard !
Je voudrois bien, pour un moment,
Que vous l'eussiez un peu Normand.

Ali
Tais-toi, Arlequin. La Favorite s'avance.

SCENE IV

Ali, Arlequin, Amine, appuyée sur Balkis.

Arlequin
Ventrebleu ! Le friand morceau !
Air (Belle Brune, belle Brune.)
Qu'elle est belle ! bis.
Pour le coup c'est celle-ci
Qui va vous donner dans l'aile.
Qu'elle est belle ! bis.
Quelle noble démarche ! Les beaux yeux, Seigneur Ali ! Les beaux yeux !

Amine, *après avoir salué*.
Air (La Curiosité.)
On dit que vous pleurez d'une Maîtresse morte
La beauté.
Peut-on admirer d'une douleur si forte
La rareté ?
Franchement, j'ai de voir un Amant de la sorte
La curiosité.

Arlequin
C'est en effet du fruit nouveau.

Ali
Air (Pour passer doucement la vie.)

Pourquoi rappeler, Inhumaine,
Un si funeste souvenir ?
Venez-vous prolonger ma peine,
Ou cherchez-vous à la finir ?

Amine
Air 76 (Si je vous pri de m'aimer.)
Je cherche à vous faire
Le sort le plus doux :
Mais, voulant vous plaire,
(Soit dit entre nous)
Si je vous pri de m'aimer,
Me refuserez-vous ?

Ali, *la regardant tendrement*.
Ahi !

Arlequin, *à Amine*.
Il soupire ! Courage, Madame, il s'attendrit !

Amine
Air (Marquis, vous soupirez.)
Ali, vous soupirez ! bis.
La Belle pour qui c'est dit que vous guérirez.

Ali, *se troublant*.
Oui, madame.
Air (Ne m'entendez-vous pas ?)
Mon trouble… Vos appas…
Sur mon cœur… Je soupire…

Amine
Ah ! Que voulez-vous dire ?

Arlequin, *à Amine*.
A ce tendre embarras
Ne l'entendez-vous pas ?

Amine
Air (Les filles de Nanterre.)
Parlez, sans vous contraindre.

Ali
Me pardonnerez-vous ?

Amine
Hé, qu'avez-vous à craindre ?

Ali
Je crains votre courroux.

Amine
Parlez, vous dis-je, librement.

Arlequin, *à Ali*.
Air (Accorde ta Musette.)
Que votre amour éclate ;
Vous voyez, à ses yeux,
Que la petite Chatte
Ne demande pas mieux.
Ali
Air (Je ne veux point troubler votre ignorance.)
Quand ma douleur à votre beauté cède,
Et que pour vous se déclare mon cœur ;

Arlequin, *à part*.
Bon !

Ali
De Rézia l'image qui m'obsède,
Vient de triompher de ma naissante ardeur.

Arlequin, *à part*.
Ouf ! On va nous mettre à la porte.

Amine, *à Ali*.
C'est-à-dire, Seigneur, que vous ne pouvez m'aimer ?

Arlequin, *précipitamment*.
Non, Madame, vous le prenez mal. Voyez-vous pas bien qu'en ce moment vous vous colletez dans son âme avec la Défunte ?
Air 77 (Vaudeville des Tours du Carnaval.)
Il s'y passe un combat,
Titata !
Attendez la victoire :
Plus le combat est grand,
Patapan,
Et plus grande est la gloire.

Amine
Air (Attendez à demain au soir.)
En vain vous voulez l'excuser,
On ne peut m'abuser. Bis.

Arlequin
Attendez jusques à ce soir,
Il fera son devoir. Bis.

Amine
Non, non, je ne suis point faite pour attendre.
A Ali
Adieu, petit Ingrat… (*Elle rit de toutes ses forces*) ha, ha, ha, ha, ha !

Arlequin, *à part*.
Voilà un ris moqueur qui ne sent rien de bon.

Amine
Air 78 (Qu'un mari soit poulmonique.)
J'ai perdu mon étalage.
A mes yeux vous avez fait outrage ;
Mais ce qui me consolera,
Tiralire, lira, lironfa fa fa,
Tiralire, lira, lironfa :
J'aurai pour vengeresse
La Sultane ma Maitresse,
Qui vaut bien votre Rézia.
Tiralire, lira, lironfa fa fa,
Tiralire, lira, lironfa.

Arlequin
Comment donc, votre Maîtresse ! vous seriez aussi une esclave ?

Amine
Oui, vraiment. Je ne suis qu'une des Suivantes de la Favorite du Sultan.

Arlequin
Air (Tourelouribe.)
Hé, que diable encore une Suivante !
Ho-ho,
Tourelouribo !

Ali, *souriant*.
Votre maîtresse est plaisante.

Arlequin
Ho-ho,
Tourelouribo !

Amine, *à Ali*.
Et, qui plus est, très charmante.
Ho-ho-ho,
Tourelouribo !
Air (Belle Chanoinesse.)
Je viens pour vous dire
Qu'elle va venir.
Vous allez l'entretenir :
Vous n'avez, beau Sire,
Qu'à vous bien tenir. bis.

Elle s'en va. Arlequin la reconduit, et lui fait des galanteries par lazzis.

SCENE V

Ali, Arlequin.

Arlequin
Air (Par bonheur, ou par malheur.)
La Favorite, ma foi,
Se rit de vous et de moi.
Je crois, la peste me tue,
Qu'elle veut faire, en détail,
Ici passer en revue
Tous les Tendrons du Sérail.
Ali
Elle se divertit de nous, sans doute ; mais nous pourrons à notre tour nous moquer d'elle.

Arlequin
Air 79 (Que de Bourgeois viennent à l'aventure.)
J'en ai grand peur, mon très honoré maître.
De ce logis nous pourrons disparoitre ;
Car
La Sultane va peut-être
Nous envoyer autre part.
C'est pourquoi, je suis d'avis d'aller reprendre mon habit de Calender que j'avois pendu au croc.

Ali
Fais ce que tu voudras.

Arlequin va jusques dans la Coulisse par où doit arriver Rézia, et revient plein d'effroi, en faisant des culbutes et de grands cris.

Arlequin
Hoime !

Ali
Qu'est-ce que c'est ?

Arlequin
Ahi, ahi, ahi, ahi, ahi !

Ali
Qu'as-tu donc ?

Arlequin
Je suis mort !

Ali
Parleras-tu ?

Arlequin
Air (Les Trembleurs.)
Ah ! Qu'ai-je vu, misérable !…
Quel objet épouvantable !...
C'est assurément le Diable,
Sous de magiques attraits.

Ali, *après avoir regardé derrière lui, et n'ayant rien aperçu*.
Quoi donc ?... Quelle extravagance !

Arlequin, *se retournant et apercevant Rézia*.
Eh ! Le voilà qui s'avance !...
Il nous tient !... En diligence,
Sauvons-nous par les Marais.
Il saisit Ali au collet, et l'entraine, de façon qu'il oppose à Rézia qui entre, pour le dérober à sa vue.

Ali
Qu'est ce que c'est donc que cela ? Es-tu fou ?

Arlequin
Ne me quittez point !

Ali, *se débarrassant d'Arlequin*
Laisse moi donc, Animal.
(Arlequin se sauve.)

SCENE VI

Ali, Rézia

Ali, *joyeusement surpris, apercevant Rézia*
Air (Dedans nos bois il y a un Hermite.)
Quoi ? Rézia dans le royaume des sombre,
N'est point parmi les morts !...
Tristement.
Non, non, mes yeux, vous n'en voyez que l'ombre.

Rézia
Vous en voyez le corps.

Ali, *avec transport*.
Elle vivroit, la Princesse que j'aime !

Rézia
Oui, c'est elle-même,
Ali
Oui, c'est elle-même.

Ali, *après lui avoir baisé la main*.
Air (La bonne aventure.)
O ciel ! Après l'avoir cru
Dans la sépulture,
Ce cher objet m'est rendu !

Rézia
Moi, je vous comptois perdu.

Tous deux
La bonne avanture,
O gué !...
La bonne aventure !

Rézia
Mon cher Ali, je suis contente de votre fidélité.

Ali, *souriant*.
Vous l'avez, ce me semble, assez bien éprouvée.

Rézia
Il est vrai. J'avoue que je ne suis pas trop raisonnable, d'avoir exigé de vous la constance pour une personne que vous pensiez qui n'étois plus.
Air 80 (Un de nos Bergers l'autre jour.)
Mais cependant, s'il eût fallu
Qu'une autre que moi vous eût plu,
(Voyez ma fantaisie ;)
Je ne sais si j'eus voulu
Vous revoir de ma vie.

Ali
J'aurois mérité de vous perdre pour toujours.
Air (J'avois juré de n'aimer de ma vie.)
Mais contentez le désir qui me presse :
Quel heureux sort vous rend à ma tendresse ?

Rézia
Air 81 (A l'ombre de ce verd bocage.)
J'ai su, par l'heureux artifice
D'un feint trépas bien concerté,
Par le secours de ma nourrice
Me tirer de captivité.
Je risquai ce coup téméraire,
Pour me dérober à l'Epoux
Que vouloit me donner mon Père,
Et pour me conserver à vous.

Ali
Que ne vous dois-je point !

Rézia
Air (Quand je tiens de ce jus d'Octobre.)
Mais lorsque mon stratagème
Je voulu vous faire avertir,
D'Ormus votre douleur extrême
Vous avoit déjà fait sortir.

Ali
Air (On n'aime point dans nos Forêts.)
Je vois tout ce que j'ai perdu,

Par ma fuite trop indiscrète.
Pourquoi n'ai-je pas attendu !

Rézia
Oui, sans votre brusque retraite,
Nous n'aurions pas, depuis deux ans,
Tous deux si mal passé le temps.
Air 82 (Quand je vous ai donné mon cœur.)
Nous aurions un sort plein d'appas,
Dans quelque coin du monde :
Pour vous chercher je n'aurois pas
Couru la Terre et l'Onde ;
Ni trouvé le maudit Forban,
Qui m'est venu vendre au Sultan.

Ali
Air (On dit que vos parents.)
Que de transports jaloux ce Monarque m'inspire !
Qu'il offre à mon esprit un rival dangereux !
Le maitre d'un empire,
Pour devenir heureux,
N'a seulement qu'à dire :
Je veux.

Rézia
Rassurez-vous, prince, quoique le Sultan ignore que je fuis, il a pour moi tous les égards qui me sont dus.
Air (Landeriri.)
Il est vrai qu'au premier abord,
Il fit éclater un transport,
Landerirette,
Qui me fit pousser un grand cri.
Landeriri !
Air (C'est le Prince d'orange.)
Sur lui, de ma présence
Il vanta le pouvoir ;
Et plein d'impatience,
Il me jeta… (Je frémis quand j'y pense ;)
Me jeta le mouchoir.
Air 83 (Laissez faire au temps.)
Je lui dis : il faut se connaître,
Pour former des nœuds tout charmants.
Attendez. En moi faites naitre
Pour vous de tendres sentiments :
Laissez faire,
Laire, lanlaire,
Laissez faire au temps.
Air (Et puis voilà comment.)
Le respect retint ses caresses :
Je veux, me dit-il tendrement,
Vous distinguer de mes Maîtresses,
Par le plus pur attachement.
Et puis voilà comment,
Il me dit,
Il me fit,
Des politesses ;
Et puis voilà comment
Me traite cet Amant.

Ali
Air 84 (Faites boire à triple mesure.)
Oui ; mais il pourra, dans la suite, se lasser de votre rigueur.

Rézia
Hé bien, dès demain, par la fuite,
Il faut prévenir ce malheur.
Nous avons une belle occasion. Le Sultan partit hier pour la Chasse, et n'en doit revenir que dans huit jours.

SCENE VII

Ali, Rézia, Arlequin.

Arlequin, *à part dans le lointain*.
Ouais ! Me serois-je trompé ?

Ali
Arlequin ! Approche ! Viens voir maa chère Rézia que le Ciel m'a conservée.

Arlequin, *toujours de loin*.
Air (Je ne suis né, ni Roi, Ni Prince.)
Quoi ? La Morte est encore en vie !

Ali
Oui, viens, je te le certifie.

Rézia
Tu n'en doit douter nullement.

Ali
Ne crains donc rien, te dis-je, avance.

Arlequin
Mais avez-vous suffisamment
Approfondi son existence ?

Ali, *allant le prendre par le bras*.
Approche donc, Poltron !

Rézia, *riant, et le prenant par les mains.*
Banni ta frayeur.
Air (Quand le péril est agréable.)
Que le courage te revienne.

Arlequin
Vous m'ôtez ma timidité :
Vos mains ont une fermeté,
Qui rappelle la mienne.

Rézia
Hé bien, mon ami, n'es-tu pas ravi de me revoir ?

Arlequin
Air (Allons gai)
Je ne me sens pas d'aise !
O trop heureux Ali !
Souffrez que je vous baise ;
(Il saute au cou d'Ali.)
Et vous, Madame, aussi.
(Il embrasse Rézia.)
Allons gai,
D'un air gai, etc.

SCENE VIII

Ali, Rézia, Arlequin, Balkis, Dardané

Balkis, *à Rézia*
Voici les Danseurs Etrangers qui ont préparés par votre ordre, la fête que vous voulez donner au Seigneur Ali.

Rézia
Qu'on les fasse entrer.

Balkis
Air (Je ne suis né, ni Roi, ni Prince.)
Paroissez donc, Troupe brillante ;
Et répondez à notre attente :
Venez, par vos pas, par vos chants,
Célébrer ici la constance
Du plus rare couple d'Amants
Que l'Amour ait sous sa puissance.

SCENE IX

Les acteurs de la scène précédente, 4 danseurs, 4 danseuses.
Après la danse, Dardané chante l'Air suivant.

Dardané
Air 85 (De M. l'Abbé.)
Cessez de répandre des larmes ;
Amants, oubliez vos douleurs :
Un destin plein de charmes
Va finir vos malheurs.
Après des rigueurs inhumaines,
Vous verrez combler vos désirs :
Le Ciel veut à vos peines
Mesurer vos plaisirs.

On reprend la danse, qui est encore coupée par le Rondeau que chante Rézia.

Rézia
Air 86 (Du même.)
Ah ! Qu'il est doux de se revoir,
Après une absence cruelle !
Hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Nos cœurs étoient pressez d'une douleur mortelle !
Et nous avions perdu l'espoir
De recueillir le fruit de notre ardeur fidèle !
Ah ! Qu'il est doux de se revoir,
Après une absence cruelle !

On reprend encore la Danse, qui est interrompue par l'arrivée d'Amine, qui entre tout essoufflée.

SCENE X

Les acteurs de la scène précédente, Amine.

Amine, *aux danseurs*.
Retirez-vous. (*À Rézia*.) Ah ! Madame, quel malheur !

Rézia
Qu'est-il donc arrivé ?

Amine
Le Sultan est revenu de la Chasse, contre notre attente.

Rézia
Hé bien !

Amine
D'abord, l'impatience de vous revoir l'a fait voler à votre Appartement. Ne vous y trouvant pas, il demande où vous êtes ; personne ne répond.
Air 87 (Bouchez, Naïades, vos fontaines.)
Il s'emporte, il jure, il tempête :
Les yeux lui sortent de la tête.
Il étoit prêt, dans son transport,
D'immoler tout à sa colère ;
Lorsqu'un Esclave, à demi-mort,

A découvert tout le mystère.

Arlequin, *tremblant*.
Ahi, ahi, ahi, ahi !

Ali
Grands Dieux !

Rézia
La cruelle conjoncture !

Amine
Pendant ce désordre, je me suis saisie de cette cassette, où sont vos pierreries, et je me suis sauvée.
Rézia
Qu'allons-nous faire ?

Balkis
Il faut prendre la fuite dès ce moment. La nuit nous favorise.

Ali
Et où pouvons nous aller ?

Arlequin
Hé, parbleu, nous n'avons qu'à nous retirer chez nos Calenders, où nous passerons pour pèlerins de la Mecque.

Balkis
Air (Mariez, mariez, mariez-moi.)
C'est bien dit.

Dardané
Il a raison.

Ali, *à Rézia*.
C'est bien penser, ma Princesse.

Rézia
Rendons-nous à leur Maison.

Amine
Suivons tous notre Maitresse.
Dénichons, dénichons, dénichons tous,
Mes chers Enfants, le temps presse ;
Dénichons, dénichons, dénichons tous,
Du Sultan fuyons les coups.
(Ils sortent tous.)

Arlequin, *se sauvant*.
Air (Voici les Dragons qui viennent.)
Voici les Gardes qui viennent !
Vite, sauvons-nous !...

ACTE TROISIEME

Le théâtre représente une grande Salle de Caravansérail, ou Hôpital.

SCENE PREMIERE

Amine, *en pèlerine*.
Nous voici donc tous, Dieu-Merci, en pèlerins de la Mecque. Le Calender notre ami nous a mis ici dans un endroit caché de cette maison, où nous serons à couvert des recherches du Sultan. Ma foi, ce Monarque a beau se tourmenter.
Air (Faire l'amour le nuit et le jour.)
Malgré ses mouvements,
Et toute sa colère,
Ici nos deux Amants,
A bon compte, vont faire l'amour,
La nuit et le jour.
(Apercevant Arlequin en Pélerine.)
Mais quelle est cette pélerine que j'aperçois ? Elle a de l'air d'Arlequin… Ha ! Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui.

SCENE II

Amine, Arlequin, en Pélerine.

Arlequin, *en entrant chante.*
Mais ici prenons bien garde
A notre cotillon. Bis.
Bonjour charmante Amine

Amine, *riant*.
Ha, ha, ha, ha, ha ! Le drôle de Garçon ! Pourquoi t'es tu mis en Pélerine ?

Arlequin
C'est que je suis arrivé le dernier au Magasin d'habits, où il ne s'est plus trouvé que des habits de pèlerines.

Amine
Air (Ton himeur est, Catherine.)
Ah ! Quelle équivoque mine !
Tu n'as, mon pauvre Arlequin,
Ni l'empreinte féminine,
Ni le poinçon masculin.

Arlequin
Sous l'habit de pèlerine,
Qui me donne un air flandrin,

Vous trouverez, belle Amine,
Toujours un bon Pèlerin

Amine
J'en suis bien aise. Et cela m'engage à te faire une proposition, au sujet du voyage que nous méditons.

Arlequin
Commandez, ma Reine.

Amine
Air 88 (Le Démon malicieux et fin.)
Veux-tu bien être mon conducteur ?

Arlequin
Volontiers j'accepte cet honneur.
Dûssions-nous courir toute la terre,
Belle, ce bras pourra te soutenir :
Avec vous j'irai toujours grand erre,
Tant pour l'aller que pour le revenir.

Amine
Doucement, s'il vous plait ! Je n'aime point ces grands Sauteurs de fossez. *Chi va piau, va fan.*
Air 89 (Cahin-caha.)
La matinée,
Le fringant Pèlerin,
De ses forces trop vain,
Galoppe comme un Daim,
Il va toujours grand train,
Jusqu'à la dînée :
Mais le soir ce n'est plus cela,
Ses sens s'affaiblissoient,
Ses pieds s'engourdissent,
Ses jambes fléchissent, ses jarrets molissent ;
Le Galand va
Cahin-caha,
La galand va
Cahin-caha.

Arlequin
Oh ! N'ayez pas peur que je reste à moitié chemin.
Air (Ah ! Qu'il y va gaîment.)
Prenez-moi pour votre amant,
Ah ! Que j'irai gaiment !
Sans me lasser nullement,
Pendant notre longue traite ;
Ah ! Que j'irai, ma Poulette,
Ah ! Que j'irai gaîment !

Amine
Pour amant !
Air 90 (La charmante Alizon.)
Non, non j'eus toujours peur,
D'une tendre ardeur ;
Jamais mon cœur,
Plein de rigueur,
N'a voulu de vainqueur.
Mais ne perds pas l'espoir,
Tu pourras m'émouvoir :
Il faut à tout moment,
Tendrement,
Me parler de ton tourment :
Pousse des hélas !
Dis-moi que mes appas
Te causent le trépas ;
Par tes soupirs,
Que tes désirs
Obtiennent des plaisirs.

Arlequin
Pour une fille de Cour, ventrebleu, vous tenez la dragée bien haute !

Amine
Tai-toi. Je vois ma maîtresse et le Prince Ali qui viennent avec le Calender.

Arlequin
Je vous laisse, ma Mignonne. Je vais sous cet habit faire un petit tour dans la ville, pour entendre ce qu'on y dit de notre fuite.

SCENE III

Ali, Rézia, en pèlerins, Amine, le Calender.

Le Calender
Air (Mon père, je viens devant vous.)
Mon Prince, que je suis heureux
De pouvoir vous rendre service !

Ali
Ami, nous prétendons tous deux
Récompenser ce bon office.

Amine, *au Calender*
Nous ne sortirons pas d'ici,
En vous payant d'un grand merci.

Rézia, *au Calender, lui présentant un diamant.*
Air (Joconde.)
Par l'offre de ce diamant,
Souffrez que je commence
A vous marquer en ce moment
Quelque reconnoissance.

Le Calender
Pour un service si léger,
Votre main bienfaisante
Me donne trop.

Amine
Ce n'est, mon Cher,
Qu'une pierre d'attente.

Ali, *au Calender*.
Mais croyez-vous que le Sultan ne nous fasse pas chercher dans cette maison ?

Le Calender
Non, non, c'est à quoi il ne pensera nullement. Au reste, s'il s'avisoit d'envoyer ici, on s'en tiendroit au témoignage d'un homme tel que moi, et vous jugez bien de la réponse que je ferois.

Rézia
Notre vie est entre vos mains.

Amine
Air 48 (La Cabaretière.)
Oui, vraiment, vous pouvez, Compère
A présent disposer de nous :
Il ne tiendroit, ma foi, qu'à vous
De nous faire, faire, faire,
Il ne tiendroit, ma foi, qu'à vous
De nous faire arrêter tous.

Le Calender
Air 91 (Quand la Mer Rouge apparut.)
D'une telle lâcheté
Si j'étois capable,
Je serois en vérité,
Un grand Misérable :
Il me faudroit écorcher,
Me tenailler, me hacher,
Me mettre en ca, ca,
Me mettre en pi, pi,
En ca, ca,
En pi, pi,
En capilotade,
Puis en marmelade.

Ali
Nous avons l'esprit en repos là-dessus.

Le Calender
Vous me rendez justice.
Air (Branle de Metz.)
Attendez, dans cet asile,
Que l'orage soit passé.
Quand le bruit aura cessé,
Et que tout sera tranquille,
Vous pourrez, un beau matin,
Décamper de cette Ville ;
Vous pourrez, un beau matin,
Vous mettre tous en chemin.

Ali
Nous nous abandonnons à votre prudence et à votre probité.
(Il donne la main à Rézia et l'emmène.)

Le Calender, *arrêtant Amine*.
Venez cà, petite Friponne.
Air (L'autre jour, sur le Pont neuf.)
Attendez un moment…

Amine
Que me voulez-vous ?

Le Calender
Payez-moi votre gîte, e, e, e.
Un baiser seulement.

Amine, *le repoussant*.
Oh ! Que vous allez vite, e, e, e !
Allons dons ! Ne viole point les droits de l'hospitalité.
(Elle se sauve.)

SCENE IV

Le Calender, *seul, regardant son Diamant.*
Air 35 (Le premier jour de mes rêves.)
Ah ! Morbleu, la bonne aubaine !
Et que je serai ravi,
Si d'une bourse d'or pleine,
O turlutaine,
Ce beau brillant est suivi,
Turlutu tantaleri !

SCENE V

Le Calender, Arlequin

Arlequin, *d'un air triste.*
Air (Dupont, mon Ami.)
Ami Calender,
L'affaire s'ébruite ;

Et tout est en l'air,
Pour notre poursuite.

Le Calender
N'en ayez aucun souci,
On ne viendra point ici.

Arlequin
Tant mieux ! Ah ! Mon cher Barbaudier ! Il faut les entendre le carillon de diable que font dans les rues les Colporteurs et Colporteuses ! D'un coté vous entendez :
(*Grossissant sa voix, et tournant la bouche* :)
Voici la nouvelle Ordonnance du Sultan, à l'endroit d'une fille du Sérail, laquelle s'est sauvée cette nuit avec un Galand. A un liard ! A un liard !
(De sa voix naturelle :)
De l'autre coté on crie :
(D'une voix de femme :)
Dix-mille Sequins d'or à gagner, pour celui ou celle qui découvrira le lieu où s'est retirée l'Esclave Favorite.
(De sa voix naturelle :)
Un autre dit :
(D'un ton enrhumé :)
Achetez mon dernier Billet. Dix-mille Sequins d'or pour un liard. Ils sont tout comptez.
(De sa voix naturelle :)
Ils font un vacarme enragé.

Le Calender
Il falloit, par curiosité, prendre un de ces Billets.

Arlequin
Hé, vraiment, je n'y ai pas manqué. J'en ai un la. Tenez, le voici.
(*Pendant que le Calender lit le Billet, Arlequin dit* :)
On peut, par cette somme excessive, juger de l'excès de sa fureur.
Fin (*Du branle de Metz*.)
Ah ! Morbleu, s'il nous tenait,
Comme il nous étrille, étrille ;
Ah ! Morbleu, s'il nous tenoit,
Comme il nous étrilleroit !

Le Calender
Je vous quitte pour un moment. Je vais voir si l'on vous prépare à diner.

Arlequin
Fort bien.
Air (De mon pot, je vous en réponds.)
Mais surtout, commandez-nous
Un bon potage aux choux.

Le Calender
Je vais dire qu'on vous l'apprête ;
Et, pour bien couronner la fête,
Vous aurez, je vous en réponds,
Un plat de ma façon.

SCENE VI

Arlequin, *seul.*
Air (Ah ! Mon Dieu ! Que de joli' filles.)
Ma foi, c'est un bon drille
Que cet homme-ci !
Il aime la roquille,
Moi je l'aime aussi…

SCENE VII

Arlequin, un second Calender.

Le Calender, *achevant le couplet*.
Ah, mon Dieu ! Quelle joli' fille
Je rencontre ici !

Arlequin, *à part.*
Ho ho ! Voilà un animal de Calender qui me prend pour une Pèlerine. Il faut que je m'en divertisse, en attendant le dîner.

Le Calender
Air 92 (Tuton, tutaine.)
Bonjour, Pèlerine aux yeux doux. Bis.
Pour quelques moments voulez-vous
Que je vous entretienne ?

Arlequin
Utu,
Sois le bien venu.
Tonton,
Le joli Garçon !
Jamais un tendron
N'eut pour son Mignon
Si beau compagnon.
Tutaine,
Tuton,
Tutaine.

Le Calender
Air (Belle Chanoinesse.)
Brunette gentille,
Pour vous riposter :
Vous avez, sans vous flatter,
Tout ce qu'une fille
Pourroit souhaiter.

Arlequin
Ah ! Pour cela oui.

Le Calender
Air (J'entends le moulin taqueter.)
Belle, en venant vous accoster,
J'ai senti mon cœur taqueter :
Vos attraits ont su m'enchanter,
Et j'ai dit aussi-tôt :
Voilà ce qu'il me faut.
J'ai senti mon cœur, tique, tique, taque,
J'en senti mon cœur taqueter ;

Arlequin, *minaudant*.
Vous êtes un bon Engeolleur, vraiment.

Le Calender, *lui mettant la main sous le menton.*
Air (Ma belle diguedon.)
Daignez partager ma peine,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

Arlequin, *se défendant*.
Tenez-vous ! Fi donc, petit Fripon !

Le Calender
Ma belle diguedi, ma belle diguedon.

Arlequin
Vous me mettez hors d'haleine.

Le Calender
Belle diguedi, diguedon, dondaine…

Arlequin
Air 93 (Le joli jeu d'amour.)
Il ne faut pas être si preste.

Le Calender
Non, quand on a du temps on reste,
Mais lorsque le temps est trop court,
Toure, loure, loure, loure, loure, loure, loure :
Mais lorsque le temps est trop court,
Il faut brusquer l'amour.

Arlequin
Ne vous y jouez pas ! Car je me donne au Diable, si je ne vous casse la gueule. J'aime la délicatesse, moi.

Le Calender
Air 94 (Baise-moi donc, me disoit Blaise.)
Pardonnez-moi ma pétulance !
Vos yeux (bis) excusent mon offense ;
Ils m'ont inspiré trop d'ardeur.
Ces assassins, belle frouche,
M'ont fait une blessure au cœur,
Aussi large que votre bouche.

Arlequin
Vous avez le cœur grand… Mais il sort de la Cuisine un fumet agréable, qui me prend au nez.
Air (Ne croyez pas que je demeure.)
Ne croyez pas que je demeure
Plus longtemps rire avec vous :
Du diner j'entends sonner l'heure,
Qui m'annonce une soupe aux choux.

Le Calender, *retenant Arlequin*.
Encore un instant !

Arlequin, *branlant la tète.*
Du diner j'entends sonner l'heure,
Qui m'annonce une soupe aux choux.

Le Calender
Air (Boire à son tirelire lir.)
Vous ne m'écoutez pas,
Cruelle que vous êtes !

Arlequin
Ne suivez point mes pas.
La Belle à qui vous faites
Si bien la Cour,
Pour vous, Balourd,
N'a point de tire lire lir,
N'a point de toure loure lour,
N'a point d'amour ;

Le Calender
Air (Flon, flon.)
Soyez moins inhumaine.

Arlequin, *troussant sa jupe*.
Ouidà. J'ai, mon poulet,
Pour adoucir ta peine,
De l'huile de cotret.
(*Il prend sa batte, et il chasse le Calender*.)
Flon, flon,
Larira, dondaine !
Flon, flon,
Larira, dondon !
Ha, ha, ha, ha, ha ! Voilà un drôle bien attrapé…Mais Amine vient ici à grands pas. Que me voudroit-elle ?

SCENE VIII

Arlequin, Amine

Amine, *hors d'haleine*.
Ah ! Mon pauvre Arlequin !

Arlequin
Qu'y a-t-il ?

Amine
Hélas !...

Arlequin
Air (Voulez-vous savoir qui des deux.)
Eh, qu'avez-vous ?

Amine
Hélas, j'ai vu !...

Arlequin
Achevez donc.

Amine
Tout est perdu !

Arlequin
Que dites-vous ?

Amine
Par ma fenêtre,
J'ai vu… (C'est une trahison !)
La garde du Sultan paroitre.
Elle investit cette maison.

Arlequin, *pleurant.*
Gniaouf.

SCENE IX

Arlequin, Amine, Balkis, Ali, Rézia

Balkis, *pleurant.*
Air (O reguingué, ô lonlanla !)
Mes chers Amis, c'est fait de nous ! bis.

Rézia
Quoi donc ? Je vous vois pleurer tous !

Ali
Pourquoi ces larmes ? Qu'avez-vous ?

Arlequin
Seigneur, la mèche est découverte.

Amine
Et nous touchons à notre perte.

SCENE X

Les acteurs de la scène précédente, Dardané.

Dardané
Air (C'est le Dieu des eaux.)
Voici le sultan qui va paroitre !

Arlequin, *à Ali*.
Qu'allons-nous devenir, mon cher Maître !

Ali
Juste Ciel !

Rézia
O Dieux !

Arlequin, *à Rézia*.
Ah ! Madame, nous allons tous être empalez !

SCENE XI

Les acteurs de la scène précédente, le Sultan, Gardes du Sultan, le premier Calender

Le Sultan, *en fureur*.
Air (Le fameux Diogène.)
Après un tel outrage,
Il faut que, dans ma rage,
Je les immole ici !
Cherchons ces deux Coupables,
Où sont ces misérables ?
Où sont-ils ?

Un Garde, *montrant Ali et Rézia*.
Les voici.

Le Sultan
Air (Le Seigneur Turc a ses raisons.)
Massacrons ces malheureux !

Arlequin, *à part, tremblant*.
Quel coup de tonnerre !

Le Sultan
Ce sont deux Monstres affreux,
Dont il faut purger la terre…
(Il met la main sur son sabre, et le tire à moitié.)

Arlequin, et toutes les Femmes, *poussant un grand cri*.
Ah !

Le Sultan
Mais non, non, je ne dois pas,
Du sang de ces scélérats
Souiller mon cimeterre.

Arlequin, *à part*.
Où nous sommes fourrez !

Le Sultan, *à Rézia*.
Perfide !
Air (Les fanatiques que je crains.)
Tu me traitois avec rigueur,
Tu faisois la Lucrèce,
Tandis que ton lâche cœur,
Cédant à sa bassesse,
A cet indigne Vainqueur
Prodiguoit sa tendresse.
Air 95 (Malheureuse journée.)
De ta honteuse flamme
Je vais bien me venger :
Tu périras, Infâme !

Ali, *au Sultan*.
Cesse de l'outrager.
Prépare tes tortures ;
Maitre de notre sort,
Epargne les injures,
Et nous donne la mort.

Le Sultan
Air (Je ne suis pas si diable !)
O Ciel ! Quelle insolence !
Ces cœurs audacieux
Bravent, en ma présence,
Mes transports furieux !
Gardes, qu'on les saisisse :
Qu'en ce moment, pour eux,
On invente un supplice
Des plus affreux.

Arlequin
Miséricorde !

Amine, *à Rézia*.
Air (Tes beaux yeux, ma Nicole.)
O Princesse de Perse !
Quoi ! L'on vous traite ainsi !

Arlequin, *à Ali*.
Faut-il qu'un bourreau verse
Le sang du Prince Ali !

Rézia, *à Amine*.
O trop indiscrète Amine !

Ali, *à Arlequin*.
Arlequin, tu l'as dit !

Le Sultan, *achevant le couplet*.
Quels noms viens-je d'entendre !
A Ali et à Rézia.
Ne dissimulez plus,
Parlez. Je veux apprendre
Si ces noms vous sont dûs.

Arlequin
S'ils nous sont dûs ! Vous n'avez qu'à le demander à ce Calender. Il est de Balsora, et il connoit le Prince Ali mon maitre.

Le Sultan, *au Calender, sévèrement*.
Tu le connois !

Le Calender
Oui, Seigneur.

Ali, *au Sultan*.
Voici le comble de nos malheurs.
Air (Les triolets.)
Hélas ! Nous étions trop heureux !
Vous alliez nous ôter la vie !
Nous cessions de souffrir tous eux,
Hélas ! Nous étions trop heureux !
Un châtiment plus rigoureux
Va sévir votre barbarie.
Hélas ! Nous étions trop heureux !
Vous alliez nous ôter la vie !
Air (Monsieur la palisse est mort.)
Vous remettrez Rézia
Entre les mains de son père !

Rézia
Le prince de Balsora
Sera conduit à son Frère !
(Ils se jettent tous deux aux pieds du Sultan, Rézia continue de parler.)
Air (Le beau Berger Tircis.)
Ordonnez qu'au trépas
L'un et l'autre on nous mène.

Ali
Nous vous demandons, hélas !
Cette faveur inhumaine.

Rézia
Seigneur, que votre haine
Ne nous sépare pas !

Le Sultan
Levez-vous. Mais, Rézia, que le Sultan d'Egypte est malheureux ! Depuis six mois il a inutilement tout employé pour vous plaire et un simple Prince de Balsora n'a qu'à se montrer, pour vous inspirer la plus violente passion.

Rézia
Ah ! Seigneur, daignez m'écouter !
Air (Joconde.)
J'aime ce Prince dès longtemps,
Et j'en suis adorée.
Par nos malheurs, depuis deux ans,
J'en étois séparée.
Enfin avant-hier au soir,
Jour heureux et funeste,
Le hasard me le fit revoir :
L'amour a fait le reste.

Le Sultan
Air (Banissons d'ici l'humeur noire.)
Vous éprouverez ma clémence :
Tendres amants, rassurez-vous ;
Votre amour et votre naissance
Viennent de calmer mon courroux.

Arlequin
La bonne pâte de Sultan !

Amine
Quelle joie !

Ali, *baisant la main du Sultan*.
Quelle bonté !

Rézia, *baisant aussi la main du Sultan.*
Air (Amis, sans regretter Paris.)
D'un effort aussi généreux,
Vous êtes seul capable.

Le Sultan
Il est vrai, je suis amoureux ;
Mais je suis équitable.
J'ai promis, par exemple, dix-mille Sequins d'or à celui qui m'a appris où vous étiez ; je vais m'acquitter de ma promesse. (*Au Calender* :) Avancez, Calender.

Arlequin
O le scélérat ! Voilà donc, traitre le bon potage aux choux, le plat de ta façon que tu nous préparois !

Le Sultan, *à ses gardes*.
Qu'on lui délivre la somme promise, pour m'avoir donné des nouvelles de Rézia ; et qu'ensuite on l'empale, pour avoir trahi le Frère de son Roi.
Arlequin
Ah ! Que c'est bien fait !

Le Calender, *se jetant aux pieds d'Ali*.
Mon prince, je vous demande pardon !
Daignez intercéder pour moi.

Arlequin
Non, non, *impalar*.

Ali, *au Sultan*.
Air (N'y a pas d'mal à ca.)
Laissez lui la vie.

Le Sultan, *branlant la tête*.
On l'empalera.

Ali
Je vous en supplie.

Le Sultan
Le traitre mourra.

Arlequin et Amine
N'y a pas d'mal à ça. Bis.

Le Calender, *à Rézia*.
Je me repends de vous avoir trahi.

Arlequin
Impalar, impalar !

Le Calender
Air (Quand on a prononcé ce malheureux oui.)
Ma Princesse, soyez, de grâce, ma patronne !

Rézia, *au Sultan*.
Seigneur, il se repend.

Le Sultan

Hé bien, je lui pardonne. Puisqu'un remords suffit pour apaiser les dieux, un Sultan auroit tort d'en exiger plus qu'eux.

(Arlequin, en cet endroit, s'approche du Sultan, le regarde sous le nez, et lui met la main sur le front. Un des Gardes vient le prendre par l'épaule, pour le tirer d'auprès du Sultan.)

Arlequin, *au Garde, déclamant*.
Donne-moi le loisir de le considérer.

Le Garde
Et quel est ton dessein ? Que veux-tu ?

Arlequin
L'admirer.

Le Sultan, *à Rézia.*
Madame, vous êtes libre. Je vous offre un asile dans mes états, avec mon amitié.

Rézia
Air 96 (Vive Michel Nostradamus !)
D'un souverain si débonnaire
Nous sommes tous deux enchantez,
Et, profitant de vos bontez,
Nous voulons demeurer au Caire.

Le Sultan, *s'en allant*.
Vous y serez toujours en paix.

Rézia et Ali
Que le Sultan vive à jamais !

Chœur
Que le Sultan vive à jamais !

SCENE XII

Ali, Rézia, Amine, Balkis, Dardané, Arlequin.

Rézia
Air (Quand le péril est agréable.)
A la Mecque en Pèlerinage
Allons dès ce jour, mes enfants,
Du grand patron, des Musulmans
Reconnoître l'ouvrage,
Air (Amis, ne parlons plus de guerre.)
Allons, fillettes mes compagnes,
Rassemblez-vous :
A traverser bien des campagnes,
Préparons-nous :
Prenons chacune en ce voyage
Un pèlerin,
Qui nous amuse, et nous soulage
Dans le chemin.

SCENE XIII ET DERNIERE

Les acteurs de la scène précédente, Pèlerins et Pèlerines dansants.

Arlequin
Cà, Camarades, dégourdissons-nous les jarrets, pour nous préparer à partir.
(On danse.)

Rézia
Air 97 (De M. l'Abbé.)
Que ce pèlerinage
Nous promet de beaux jours !
Les ris et les Amours seront de ce voyage :
De bocage en bocage,
Nous tiendrons sous l'ombrage
Les plus tendres discours.
Que ce Pèlerinage
Nous promet de beaux jours !
(On reprend la danse, après quoi on chante le vaudeville.)

Air 98 (De M. l'Abbé.)
Premier couplet
Un mari sexagénaire,
Et sa femme de vingt ans,
Vont tous les deux à Cythère,
Pour demander des Enfants :
Mais ils n'ont dans ce voyage
Point d'Ami, point de Voisin,
Digue, digue, diguedin,
Diguedin, din, din, din, din :
Le mauvais Pèlerinage !

II
Pour une pareille affaire,
Un vieux gouteux de Paris
Confia sa Ménagère
A deus de ses bons amis.
Il ne fut pas du voyage ;
Elle en alla meilleur train
Digue, digue, diguedin, etc.
Le joyeux Pèlerinage !

III

On voit sans cesse aux Guinguettes
Des Pèlerins tant et plus,
Avec d'aimables fillettes,
Sacrifier à Bacchus :
L'amour reçoit leurs hommages,
Ainsi que le Dieu du vin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Ah ! Les bons Pèlerinages !

IV
Pour Cythère jeune fille
Se mit un jour en chemin ;
Mais, passant par la Courtille,
Elle y rencontra un Blondin :
Elle finit le voyage
Chez un gros marchand de vin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Ah ! Le doux Pèlerinage !

V
Un bourgeois d'humeur gaillarde
A Cythère un jour alla,
Avec certaine Egrillarde,
Qui savoit ce chemin-là ;
La Matoise, en ce voyage,
Redressa le Pèlerin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Le couteux Pèlerinage !

VI
Quand le public prend la peine
De nous venir voir ici,
S'il sort avec la migraine,
Ma foi, nous l'avons aussi :
S'il est content du voyage,
Pour notre Opéra badin,
Digue, digue, diguedin, etc.
Quel heureux Pèlerinage !

FIN.

Achmet et Almanzine

(Opéra-comique, 1728)

Alain-René Lesage

Édition : *Théâtre de la foire : recueil de pièces représentées aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Précédé d'un essai historique sur les spectacles forains*, de Eugène d'Auriac, Chez Les Frères Garnier, Paris, 1878.

PERSONNAGES

SOLIMAN, *empereur des Turcs*.
AMULAKI, *grand vizir*.
ACHMET, *fils d'Amulaki*.
ATTALIDE, *fille d'Amulaki*.
ALMANZINE, *esclave achetée pour Soliman*.
ZELICA, *esclave achetée pour Achmet*.
ALI, *chef des eunuques du sérail*.
ZERBIN, *eunuque*.
ROXANE, *sultane*.
ARROYA, *autre sultane*.
PIERROT, *confident du grand vizir*.
ARLEQUIN, *pêcheur*.
USBECK, *marchand d'esclaves*.

Esclaves du grand vizir.
Pêcheurs et pêcheuses.
Troupe de masques.

La scène se passe à Constantinople, d'abord dans la maison du Grand Vizir et ensuite au sérail.

ACTE I

Le théâtre représente un péristyle de la maison du Grand Vizir.

SCENE 1

Amulaki, Achmet, Pierrot.

Amulaki, *à Achmet*.
Ô, mon fils !

Achmet.
Qu'avez-vous, seigneur ?

Amulaki.
Je viens de quitter Sa Hautesse...

Achmet.
Hé-bien ?

Pierrot.
Ouvrez-nous votre cœur.

Amulaki.
Je suis accablé de tristesse.

Achmet, *à part*.
Que va-t-il nous apprendre ?

Amulaki.
Hélas !

Pierrot.
Qu'y a-t-il donc, seigneur Amulaki ?
Air : Voulez-vous savoir qui des deux ?
Peut-on savoir quel déplaisir
Trouble l'esprit du Grand-Vizir ?

Achmet.
Quelqu'un par de mauvais offices,
Cherche-t-il à vous perdre ?

Amulaki.
Non.

Pierrot.
Veut-on, pour prix de vos services,
Vous donner le maudit cordon ?

Amulaki.
Achmet, plaignez votre malheureux père. Il y a quelques jours que j'eus l'imprudence de vanter, devant le sultan, la beauté d'Attalide, votre sœur. Ce jeune prince s'en est souvenu, et voici ce qu'il vient de me dire :

Air : L'autre jour, j'aperçus en songe.
Apprends le désir qui m'agite :
Ta fille occupe Soliman.
Amène-la-moi… Ton sultan
En veut faire sa favorite.

Achmet.
Je ne vois là que du bonheur.

Pierrot.
Mais il vous fait bien de l'honneur.

Amulaki.
Ahi !

Pierrot.
De quoi vous plaignez-vous ?
Air : De quoi vous plaignez-vous ?
Le chef des musulmans
Vous choisit pour son beau-père.
Votre fille a vingt ans
Ne perdez point de tems.
Elle va devenir mère
D'une douzaine d'Infans.
Jarni ! Laissez-la faire
De petits Solimans.

Achmet.
Effectivement ; ma sœur peut-elle avoir une destinée plus glorieuse ?

Amulaki.
Je sais qu'elle ne peut jamais aspirer à un plus grand honneur ; mais je ne la verrai plus.
Air : Pour passer doucement la vie.
Mon fils, je suis un tendre père ;
J'affectionne votre sœur.
M'ôter une fille si chère,
C'est vouloir m'arracher le cœur.

Pierrot.
Air : je n'sçaurois… j'en mourrois…
C'est avoir trop de tendresse.
Entre nous, vous avez tort.

Amulaki.
Je conviens de ma faiblesse.

Achmet.
Faites sur vous un effort.

Amulaki.
Je n'sçaurois.

Pierrot.
Satisfaites Sa Hautesse.

Amulaki.
J'en mourrois.

Achmet.
Air : Comment faire ?
Ah ! Puisqu'il y va de vos jours,
Que, pour en prolonger le cours,
Ma sœur vous est si nécessaire,
Gardez là !

Amulaki.
J'ai beau le vouloir,
Si le sultan la veut avoir,
Comment faire ?

Achmet.
Air : Pour faire honneur à la noce.
Seigneur, la chose est aisée.
Il ne faut plus vous attrister.
Vous n'avez qu'à lui présenter
Une Attalide supposée.

Pierrot.
Oui, la chose est fort aisée.
Cessez de vous déconforter.

Amulaki.
Mais où trouver, dans le moment une fille qui puisse justifier le portrait que je lui ai fait de votre sœur ?

Achmet.
C'est ce qui ne doit point vous embarrasser. Nous avons, à deux pas d'ici, ce fameux Usbeck, marchand d'esclaves. Nous trouverons chez lui ce qu'il nous faut.

Pierrot.
Je crois qu'oui.
Air : Commère, j'ai un bon mari.
C'est la perle des marchands, (bis.)
Des seigneurs les plus friands,
Il a la chalandise ;
Car le drôle eut de tout tems
De belle marchandise.

Amulaki.
Hé-bien ! Vas lui dire qu'il m'amène la plus aimable de ses esclaves.

Pierrot, *s'en allant*.
J'y cours.

SCENE 2

Amulaki, Achmet.

Amulaki.
Mais, mon fils, je veux que nous ayons le bonheur de trouver une esclave que nous puissions faire passer pour votre sœur… Je ne suis pas sans inquiétude sur cette supposition.

Achmet.
Qui peut vous inquiéter ?

Amulaki.
Ne voyez-vous pas bien qu'il faudra que nous fassions connoître à cette esclave l'artifice que nous employons… Peut-être que son indiscrétion...

Achmet.
Oh ! Ne craignez point cela. Quand vous l'aurez instruite de vos intentions, vous verrez quelle sera flattée de l'honneur de passer pour la fille du Grand-Vizir.
Air : Quand le péril est agréable.
L'esclave fût-elle adorable,
Je doute fort que ses beaux yeux,
Près du sultan la servent mieux
Que ce nom favorable.
Elle aura donc autant d'intérêt que vous à garder le secret.

Amulaki.
Autre difficulté. Il se répandra bientôt dans Constantinople que ma fille est au sérail : mes domestiques sauront le contraire, et tout se découvrira.

Achmet.
Vous n'avez qu'à envoyer vos esclaves à votre maison de plaisance, en prendre de nouveaux et faire passer, dans l'esprit de ceux-ci, Attalide pour votre nièce.

Amulaki.
Oui-da. Nous préviendrons là-dessus votre sœur.

Achmet.
Sans doute ; mais il ne faut pas lui en dire la raison, ni qu'elle sache que votre affection pour elle va jusqu'à la refuser au sultan.

Amulaki.
Pourquoi cela ?

Achmet.
Air : Amis, sans regretter Paris.
C'est qu'il me semble que ma sœur,
De cette confidence,
Pourroit avoir plus de douleur,
Que de reconnoissance.

Amulaki.
Non, non ! Je connois mieux que vous Attalide. Hélas ! La pauvre enfant ne demande pas mieux que de passer ses jours avec son père.

Achmet.
Air : Je le crois bien… je n'en crois rien.
Qu'une fillette soit contente,
Près d'un bon papa qu'elle enchante,
Je le crois bien ;
Mais qu'à l'hymen elle préfère
Un long célibat chez son père,
Je n'en crois rien.

Amulaki.
Hé-bien, hé-bien, soit ! Nous garderons là-dessus le silence.

SCENE 3

Amulaki, Achmet, Pierrot.

Pierrot, *accourant*.
Vivat ! Vivat ! Voici le marchand d'esclaves qui me suit.
Air : Je ne vous ai vu qu'un petit moment.
Jarnicoton ! Que nous sommes chanceux !
Ce marchand nous en amène deux.
Mais ce sont des filles,
Qui sont si gentilles !
Je ne les ai vu qu'un seul petit moment,
Et je me sens tout je ne sçai comment.

Amulaki, *riant*.
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Achmet.
Pierrot prend feu d'abord.

Pierrot.
Air : A Paris y a trois filles.
Elles ont pris, ventrebille !
Le cœur à Pierrot.

Le cœur à Pierrot sautille,
Le cœur à Pierrot frétille,
Le cœur à Pierrot.

SCENE 4

Amulaki, Achmet, Pierrot, Usbeck, Marchand d'esclaves, Almanzine, Zelica, esclaves.

Usbeck.
Seigneur, j'accours à vos ordres avec la fleur de mon magasin. Au lieu d'une esclave que vous m'avez demandée, je vous en amène deux, qui peuvent se disputer l'honneur de votre choix.

Pierrot, *à part*.
Qu'elles sont ragoûtantes !

Usbeck, *aux deux esclaves*.
Air : Allons gai…
Approchez, Almanzine.
Avancez, Zélica.
(À Amulaki.)
Que votre œil examine
Ces deux esclaves-là.
Aux deux esclaves qui sont tristes.
Allons gai,
D'un air gai.

Achmet, *à part regardant Almanzine, qui le regarde aussi*.
Qu'elle a d'attraits !

Amulaki, *à Usbeck*.
Elles sont belles ; mais elles ont l'air bien triste.

Usbeck.
C'est un effet de leur esclavage.

Pierrot.
Ce n'est pas ça.
Air : Menuet e monsieur de Grandval.
De l'air chagrin de ces deux belles
Je vois le sujet.

Amulaki.
Dis-le nous.

Pierrot, *à Amulaki*.
Peut-être s'imaginent-elles
Que vous les achetez pour vous.
(Aux deux esclaves.)
Mais consolez-vous, mes charmantes. C'est pour un jeune gaillard qu'on vous fait venir.
(Almanzine et Zélica prennent un air gai et jettent un tendre regard sur Achmet. Pierrot, qui s'en aperçoit, dit bas à Achmet :)
Elles vous regardent, elles croient que c'est vous.

Amulaki, *à son fils*.
Achmet, voyons si votre goût et le mien s'accordent.
Laquelle des deux prendriez-vous ?
(Almanzine jette des regards passionnés sur Achmet.)

Achmet.
Air : A l'ombre de ce vert bocage.
Elles sont l'une et l'autre aimables.
Celle que je ne prendrois pas,
Dans vos regards plus favorables,
Pourroit voir primer ses appas.

Pierrot, *les regardant l'une après l'autre*.
Oh ! Pour moi, je rendrois les armes...
Non... Oui, j'adresserois mes vœux...
Elles brillent de tant de charmes,
Que je les voudrois toutes deux.

Achmet, *à part*.
Almanzine me charme.

Amulaki.
Il est vrai qu'on peut être embarrassé.
Air : Tu croyois, en aimant Colette.
Mais enfin, je me détermine
(Montrant Almanzine.)
Et je m'arrête à celle-ci.

Achmet, *à part*.
O ciel ! Il choisit Almanzine !

Pierrot, *à Amulaki*.
Seigneur, vous avez bien choisi.

Achmet, *à part, fort agité*.
Tâchons de l'engager à prendre l'autre.

Amulaki, *à Almanzine*.
Venez, mignonne, je vais vous conduire à ma fille, pour...

Achmet, *à son père, le retenant*.
Attendez, mon père, que je vous fasse observer...

Amulaki.
Quoi ?

Achmet.
Vous n'avez pas, ce me semble, bien considéré sa compagne.

Amulaki.
Oh ! Que si !

Achmet, *lui montrant Zélica*.
Tenez, regardez-la sans prévention :
Air : Et zou, zou, zou.
Quel feu brille en ses yeux !
Quelle bouche riante !
Il n'est point sous les cieux,
De beauté plus touchante.

Pierrot, *à Amulaki*.
Et zon, zon, zon,
C'est la plus avenante ;
Et zon, zon, zon,
Votre fils à raison.
(Zelica devient gaie, et Almanzine marque, pendant tout le reste de la scène, un grand mécontentement.)

Amulaki.
Je conviens qu'elle a des charmes ; mais j'en reviens toujours à Almanzine.

Achmet, *regardant Almanzine d'un air dédaigneux*.
Pour celle-là, plus je la vois,
Moins elle m'intéresse.
Son regard a de la rudesse.

Amulaki.
Oh bien ! Elle me plaît, à moi.
J'y trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
J'y trouve un certain je ne sais quoi.

Pierrot.
Et moi aussi.

Achmet, *à part*.
Que je suis malheureux !
(Haut à son père.)
Air : Dedans no bois, il y a un hermite.
Rendez, seigneur, plus de justice à l'autre ;
Elle a bien plus d'appas.

Amulaki.
Non, non, mon goût est plus sûr que le vôtre.
Je n'en démordrai pas.

Achmet.
Pour Zélica, souffrez que je m'obstine.

Amulaki.
Je veux Almanzine, moi.
Je veux Almanzine.

Achmet.
Air : Baise-moi donc, me disoit Blaise.
Mais, cependant, je crois, mon père...
Amulaki, *l'interrompant*.
Mon fils (bis), je veux me satisfaire.
Cessez de me contre-carrer.

Pierrot.
Si c'étoit moi, vaille que vaille,
Ma foi, je les ferois tirer
Toutes deux à la courte paille.

Amulaki, *à son fils*.
Allez Achmet, allez faire partir tous nos esclaves pour ma maison de plaisance. *(À Usbeck)* Vous, patron, faites-moi venir tous ceux que vous pouvez avoir à vendre. Je veux les acheter, pour remplacer ceux que j'éloigne.

Achmet, *à part, en regardant, d'un air triste, Almanzine, qui ne daigne plus jeter les yeux sur lui.*
Qui peut te retenir ?
Fuis plutôt, misérable,
Cette esclave adorable,
Et, de ton souvenir,
Tâche de la bannir.
(Il se retire.)

SCENE 5

Amulaki, Almanzine, Zélica, Pierrot.

Amulaki.
Venez, Almanzine, je vais vous conduire dans l'appartement d'Attalide. Elle vous donnera un ajustement convenable aux vues que j'ai sur votre personne.

Almanzine.
Air : Du cap de Bonne-Espérance.
Seigneur, que voulez-vous faire ?
Vous voyez qu'à votre fils
J'ai le malheur de déplaire.
Nous serions mal assortis.

Amulaki.
La fortune vous apprête
Une plus belle conquête.
Vous saurez dans un instant,
Le bonheur qui vous attend.

Pierrot.
Oh ! Dame ! Nous vous bassinons un bon lit.

Amulaki.
Et vous, Zélica, puisque vous avez charmé mon fils, je veux vous unir avec lui.

Zélica.
Air : Les feuillantines.
Oh ciel ! Quel est mon bonheur !
Oh ! Seigneur,
Méritai-je cet honneur !

Pierrot.
Oui, vous méritez, Madame,
Qu'Achmet vous (bis) prenne pour femme.

Amulaki, *à Zélica*.
Suivez-moi. Je vais vous faire donner un appartement séparé.
(Il emmène Almanzine. Zélica les suit.)

SCENE 6

Pierrot, *seul*.
Pardi ! Voilà deux femelles bien heureuses, surtout Almanzine. Elle va remplir la place de notre jeune maîtresse. Ah ! Si Attalide savoit ce qui se passe, et que son père lui vînt dire : Ma fille, c'est que je vous aime trop pour me résoudre à vous éloigner de ma vue.
Air : Ma pinte et ma mie, ô gué.
Elle répondroit, je crois,
La pauvre petite :
De tant d'amitié pour moi
Papa, je vous quitte.
Menez-moi droit au sultan ;
J'aime mieux de Soliman
Etre favorite,
O gué,
Etre favorite.
Mais quelle espèce d'homme vient ici ?

SCENE 7

Pierrot, Arlequin.

Arlequin, *à part*.
Voyons à qui je m'adresserai pour avoir des nouvelles de... *(Apercevant Pierrot)* Mais le voilà lui-même !

Pierrot, *à part*.
Voici un drôle qui ressemble à Arlequin comme deux gouttes d'encre.
Arlequin, *courant embrasser Pierrot*.
Eh ! Bonjour Pierrot, mon ami. C'est toi que je cherche.

Pierrot.
Arlequin à Constantinople !
Air : O regingué, ô lon lan la.
Que de te voir je suis surpris !
Hé ! Je te croyois à Paris,
O reguingué, ô lon lan la !
Rasant toujours dans la boutique,
Où j'allois porter ma pratique.

Arlequin.
J'y serois encore, mon cher, sans certaine petite aventure de perruques égarées. Mon maître m'en voulut rendre responsable. Nous eûmes là-dessus une vive contestation. Nous prîmes pour arbitre le lieutenant criminel qui, pour prévenir toute voie de fait entre les parties, voulut nous séparer. Il condamna mon maître à demeurer dans sa boutique, et m'envoya, moi, à Marseille, par la voiture de la tournelle.

Pierrot, *faisant l'action de ramer*.
Et avez-vous été longtems à Marseille ?

Arlequin.
Cinq ans, ma foi. Après-quoi, je m'embarquai sur un vaisseau marchand en qualité de barbier major, et je vins chercher fortune en cette ville.

Pierrot.
La mienne est déjà bien avancée.
Air : Les cordons bleus.
Tu sauras qu'à Paris, dans le tems
Que j'étois sur la scène lyrique,
Je connus de bons mahométans,
Amateurs de françoise musique.
M'ayant fort vanté ce pays-ci,
Ces gens m'emmenèrent
Et me présentèrent
Au fameux vizir Amulaki,
Dont ma belle voix fait le favori.

Arlequin.
C'est ce que j'ai appris tantôt d'un de nos François. Je viens t'en féliciter, et t'apprendre en même tems que, si tu t'es poussé par la voix, moi je me suis poussé par la figure.

Pierrot.
Comment cela ?

Arlequin.
Air : Quand la mer Rouge apparut.
De la veuve d'un pêcheur,
Fringante et badine,
Ayant amorcé le cœur,
Par ma bonne mine,
Et de plus, pris le turban,
Chez elle, depuis un an,
Je suis le pi, pi,
Je suis le lo, lo,
Le pi, pi, le lo, lo,
Je suis le pilote
De sa galiote.

Pierrot.
Je m'en réjoüis, mon enfant.

Arlequin.
Je pêche ordinairement le long des murs du sérail, sous un grand balcon que l'on voit au bout d'une galerie, et où il vient souvent des sultanes, et quelquefois le grand seigneur.

Pierrot.
La pêche est donc bonne dans cet endroit-là ?

Arlequin.
Malepeste ! Si elle est bonne ! J'y pêche de l'or, des perles et des diamans.

Pierrot.
Quel conte me fais-tu là ?

Arlequin.
Je te parle sérieusement ; et je vais te dire de quelle manière je me suis mis en possession de cette pêcherie.
Air : Du Banquet des sept sages.
Un soir, au clair de la lune,
En préparant mes filets,
Satisfait de ma fortune,
Je chantois quelques couplets,
Des Mirliton, des Lanlaire,
Des Flon-flon, des Lanturelu,
Et des Vogue-la galère,
Lorsque je me crus perdu.

Pierrot.
Qu'arriva-t-il donc ?

Arlequin.
J'entendis tout-à-coup de grands éclats de rire, qui partoient du balcon. Ouf ! Aussitôt je me tais, et, plein de frayeur, je prends mes rames, et me mets en devoir de tirer promptement mes chausses de cet endroit-là.

Pierrot.
Et toi fin !...

Arlequin.
Mais une grosse voix se fit entendre (c'étoit celle du sultan), qui me dit : Demeure, pêcheur, demeure ! Continue à nous réjouir. Moi, je recommençai et croyant encore mieux faire,
Air : Ah ! Robin, tais-toi !
En rossignol d'Arcadie,
J'entonne un dolent morceau
D'un bel opéra nouveau ;
Mais une femme me crie :
Ah ! Pêcheur, tais toi !
Et fi, fi, et fi, fi,
Finis, je te prie,
Ton air de convoi.

Pierrot.
Tu repris bien vite tes vaudevilles ?

Arlequin.
Bien-entendu. Et, quand j'eus achevé de chanter, pouf ! Il tomba dans mon bateau une bourse pleine.

Pierrot.
Tête-bille !

Arlequin.
Dès le lendemain, je retourne au même endroit ; je chante des brunettes...

Pierrot.
Et pouf !

Arlequin.
Oui, j'entendis tomber à mes pieds un paquet.

Pierrot.
Il y avoit dedans ?...

Arlequin.
Un billet doux adressé à un jeune seigneur musulman, avec un collier de perles et un diamant… pour le discret porteur.

Pierrot.
Fort bien. Ah ! Voilà donc comme vous pêchez vos perles ! Cela est bon.

Arlequin.
Ce qu'il y a de meilleur encore, c'est que Soliman prend plaisir à m'entretenir quelquefois. A telles enseignes, qu'il m'a ordonné ce matin d'assembler ce soir tous nos pêcheurs et leurs femmes, pour chanter et danser sur le rivage, à la vue de son balcon.

Pierrot.
C'est apparemment une fête qu'il veut donner à ses sultanes. Mais j'aperçois mon maître qui vient. Nous sommes un peu en affaires, aujourd'hui. Sans adieu.

Arlequin.
Nous nous reverrons.

Pierrot.
Je l'espère.
Air : N'y a pas de mal à ça.
Et même, en cachette,
Quand il te plaira,
Malgré ton prophète,
L'on sirotera.

Arlequin.
N'y a pas d'mal à ça. (bis.)

SCENE 8

Amulaki, Almanzine parée ; Attalide, Pierrot.

Amulaki, *à sa fille*.
Attalide, je suis content du soin que vous avez pris de parer cette aimable esclave. Vous pouvez rentrer dans votre appartement.

Attalide, *après avoir embrassé Almanzine*.
Air : Joconde.
Ma belle, allez vous présenter
Aux yeux de Sa Hautesse.
Allez, vous pouvez vous flatter
De gagner sa tendresse.

Almanzine.
Je n'ose écouter cet espoir ;
Mon orgueil trop timide,
Me dit qu'il me faudroit avoir
Les charmes d'Attalide.
(Attalide se retire.)

SCENE 9

Amulaki, Almanzine, Pierrot.

Amulaki.
Vous êtes trop modeste, Almanzine.
Air : Quand Iris prend plaisir à boire.
A vos yeux rien n'est comparable.
Est-il un objet plus aimable ?
Les amours volent sur vos pas.

Almanzine.
Le beau garçon qui vous doit la naissance,
Juge autrement de mes appas.
Si je l'en crois, je ne dois pas
Compter beaucoup (bis) sur leur puissance.

Amulaki.
Bon ! C'est bien à mon fils qu'il faut s'en rapporter là-dessus.
Air : Ah ! Vraiment, je n'y connois rien.
Non, non, il ne s'y connoît guère.

Pierrot.
L'œil de son vieux routier de père
Est plus connoisseur que le sien.

Amulaki.
Ah ! Vraiment, je m'y connois bien !
Venez donc, que je vous conduise au sérail ; et souvenez-vous toujours que vous représentez la fille du grand vizir.

Almanzine, *fièrement*.
Ne craignez rien. Je n'ai pas été moins bien élevée que votre fille.
Air : Que de bourgeois viennent à l'aventure.
Je soutiendrai fort bien son personnage,
Par mon maintien comme par mon langage ;
Mais
Je n'aurai pas l'avantage
D'en offrir tous les attraits.

Pierrot.
Des attraits ! Vous en avez plus qu'il n'en faut pour emberlucoquer le grand-seigneur. Je suis sûr qu'en vous voyant, il va s'écrier :
Ah ! Mon dieu ! Quelle joli'fille
L'on m'amène ici.
(Amulaki sort pour conduire Almanzine au sérail.)

SCENE 10

Pierrot, *seul*.
Voilà notre affaire dans le sac, de ce côté-là. Allons présentement trouver le seigneur Achmet pour lui apprendre que son père lui fait présent de l'autre esclave... Mais le voici... Il paroît bien pensif. Il ne s'attend pas à la bonne nouvelle que j'ai à lui annoncer.

SCENE 11

Achmet, Pierrot.

Pierrot.
Air : La bonne aventure, ô gué !
Tirez de ma belle humeur
Un heureux augure.
J'allois vous chercher, seigneur...
J'admire votre bonheur...
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Achmet, *froidement*.
Qu'y a-t-il donc ?

Pierrot.
Votre père, sitôt que vous avez été parti, a fait des réflexions sur la beauté de Zélica.

Achmet, *joyeusement*.
Eh bien ?

Pierrot.
Vous lui avez tant vanté les perfections de cette esclave, ses yeux fripons, son air gaillard, que, tout d'un coup, il l'a choisie et arrêtée.

Achmet, *transporté*.
Que m'apprends-tu, mon ami ?

Pierrot.
Je sçavois bien que cette nouvelle vous feroit grand plaisir.

Achmet.
Air : Renonce à ta folle envie.
Ah ! Que mon âme est ravie
De cet heureux incident,
Mon enfant !

Pierrot.
Au sultan, de votre mie,
On ne fera point présent.
Par la vertu, tu, tu, tu, tu, tu de ma vie,
Il n'en croquera que d'une dent.

Achmet.
Comment donc, Pierrot, tu as pénétré mes sentimens secrets ?

Pierrot.
Eh, pardi ! Cela étoit bien difficile à deviner !

Achmet.
Ne perdons point de tems. Allons de ce pas chez le marchand acheter cette aimable esclave.

Pierrot.
Le bonhomme vous a prévenu. Admirez la bonté paternelle. Il a arrêté Almanzine et Zélica, l'une pour vous, et l'autre pour le sultan.

Achmet.
Air : Non, non, il n'est point de si joli nom.
Eh, quoi ? Mon père lui-même
D'Almanzine me fait don !
Pierrot, ma joye extrême !

Pierrot.
Mais, vous vous trompez de nom…

Achmet.
Non, non,
Désabuse-toi, mon garçon :
C'est Almanzine que j'aime.

Pierrot.
Non, non,
C'est Zélica, c'est le trognon
Que vous trouvez plus mignon.

Achmet, *alarmé*.
Que dis-tu ?

Pierrot.
Oui, votre père vous garde Zélica, celle à qui vous avez donné la préférence, et il vient de conduire l'autre au sérail.

Achmet, *poussant un grand cri*.
O dieux !
Air : Bouchez, naïades, vos fontaines.
Cette nouvelle m'assassine !
Pour jamais je perds Almanzine !

Pierrot.
Almanzine ! Vous m'étonnez.
Tantôt (je n'y puis rien comprendre),
Si vous vous en ressouvenez,
Vous en avez dit pis que pendre.

Achmet.
Ah ! Mon ami, tu connois peu l'amour et les ruses qu'il emploie pour arriver à ses fins. Si je me suis déclaré en faveur de Zélica, c'est que je voulois engager mon père à la choisir pour le sultan.

Pierrot.
Oh oh ! Voilà donc pourquoi Almanzine vous paroissoit avoir l'air grimaud et les yeux loup-garou! Qui diantre eût pensé que vous disiez cela par malice ?

Achmet.
Air : Il est tems que je me venge.
Quand je tenois ce langage,
Quand j'offençois ses appas,
Mon cœur, en secret, hélas !
Expioit bien cet outrage !

Pierrot.
Le projet étoit fort bon.
Par ma foi, c'est grand dommage
Que notre obstiné barbon
N'ait pas gobé l'hameçon.

Achmet.
Je ne la verrai plus ! Et, pour comble de tourment, je lui ai donné sujet de croire que je la méprise. Je ne puis la détromper. Elle doit me haïr.

Pierrot.
Oh ! Je ne doute pas qu'Almanzine ne soit enragée contre vous. Mais qu'est-ce que cela fait ! Allez, consolez-vous, seigneur Achmet.
Air : Voyelles modernes.
Vous avez pour maîtresse
La belle Zélica, a, a, a.
Laissez à Sa Hautesse
Courtiser celle-là, a, a, a.
Pour en perdre la mémoire
D'un peu d'eau de l'oubli,
Biribi
Il faut boire. (bis.)

Achmet.
Non, je ne pourrai jamais oublier Almanzine.

Pierrot.
Ah ! Ah ! Je vois déjà revenir le grand vizir.
Qu'auroit-il donc ? Il paroît bien agité.

SCENE 12

Achmet, Pierrot, Amulaki.

Amulaki.
Air : Monsieur La Palisse est mort.
Quel chagrin dans mes vieux ans !

Pierrot.
Quoi donc ? Encor des alarmes !

Achmet.
Expliquez-vous.

Amulaki.
Mes enfans,
A mes pleurs mêlez vos larmes.

Pierrot.
Dites-nous donc vite ce qu'il y a de nouveau.

Amulaki.
Tout est perdu ! Almanzine n'a pas...

Achmet, *l'interrompant*.
Est ce qu'elle n'auroit pas plu à Soliman ?

Amulaki.
Il en a été charmé. Mais, qui auroit pu prévoir ce fatal revers ? Ali, le chef des eunuques, mon plus grand ennemi, étoit présent quand nous avons paru devant le sultan. Il a reconnu Almanzine pour la fille du dernier bacha de Babylone, dont il a été l'esclave, et il l'a déclaré à Sa Hautesse.

Achmet.
Qu'entends-je !

Pierrot.
Quel guignon !

Amulaki.
Aussitôt les yeux de ce monarque se sont enflammés de colère. Il m'a lancé un regard furieux, et m'a dit :
Air : Le fameux Diogène.
Qu'as-tu fait, misérable !
Qui t'auroit cru capable

De tromper ton sultan ?
D'un ministre infidèle,
La mort la plus cruelle
Va venger Soliman.

Achmet, *à part*.
Quelle affreuse situation !

Pierrot.
Vous nous faites trembler.

Amulaki.
Frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, je suis tombé à ses pieds, pour implorer sa clémence… Hélas ! Seigneur, lui ai-je dit, pardonnez cet artifice à un père affligé, qui n'a pu se résoudre à se priver d'une fille qui fait toute la consolation de sa vieillesse.

Pierrot.
Ce discours l'a attendri.

Amulaki.
Nullement… Et il alloit ordonner mon supplice, si la généreuse Almanzine n'eût intercédé pour moi.
Air : Je ne suis pas si diable.
D'une voix adoucie,
Alors il a repris :
Je lui donne la vie ;
Mais qu'il sache à quel prix.
Pour punir le perfide,
Je veux d'un vil travail,
Occuper Attalide
Dans mon sérail.
Je prétends, a-t-il ajouté, qu'elle soit l'esclave des esclaves, et je ne veux jamais l'honorer d'un de mes regards.

Pierrot.
Hélas ! La pauvre fille
Aura le mal de tout.

Amulaki.
Il m'a ordonné de la conduire tout à l'heure au sérail.

Achmet, *à part, rêvant*.
Faudra-t-il céder à la nécessité !

Amulaki.
Ah ! Soliman, tu ne me fais pas une grande grâce, en me laissant vivre !
Air : Où êtes-vous, Birène, mon ami ?
Tu veux traiter avec indignité
Pour me punir, une fille si chère !
Tu connoitrois toute ta cruauté,
Si tu savois ce que c'est qu'être père.

Pierrot.
Cela me fend le cœur.

Achmet, *sortant tout-à-coup de sa rêverie*.
Seigneur, consolez-vous. Vous avez une ressource dans mon courage.
Air : Comme un coucou que l'amour presse.
Je sens que Mahomet m'inspire
Un dessein pour sauver ma sœur.

Amulaki.
Mon cher Achmet, qu'osez-vous dire !
Peut-on détourner son malheur ?

Achmet.
Oui, mon père. J'ose vous flatter d'une si douce espérance... Il faut que nous changions d'habit ma sœur et moi. Elle passera ici pour Achmet : et vous me mènerez au sérail sous le nom d'Attalide.

Amulaki.
O ciel !

Pierrot.
Que dites-vous !

Amulaki.
Vous voulez vous introduire dans le sérail. Ignorez-vous donc que c'est le plus grand de tous les crimes ? Crime qu'on n'a jamais pardonné. Vous vous exposez à une mort certaine. Le sultan, devant qui vous avez quelquefois paru, vous reconnoîtra.

Pierrot.
J'en ai peur.

Achmet.
Non. Vous venez de dire qu'il ne veut point voir ma sœur. Je puis, sans péril, sous mon déguisement, aller soutenir pour elle la vie pénible qu'on lui prépare.

Pierrot.
Cela est bien chatoüilleux.

Amulaki.
Air : Le démon malicieux et fin.
Ce projet, plein de témérité,
Sans effroi peut-il être écouté ?
Vous voulez, pour conserver ma fille,
Que je consente à vous perdre, mon fils.

Non, non, non, j'aime trop ma famille,
Pour que je garde Attalide à ce prix.

Pierrot.
Nous gagnerions bien au change, vraiment.

Achmet.
Nous ne serons point séparés pour toujours. Je pourrai m'échapper à la faveur de quelqu'une de ces révolutions qui arrivent de tems en tems au sérail.
Air : Bannissons d'ici l'humeur noire.
Bientôt le sort en fera naître,
Ou le sultan s'apaisera.
Que sais-je ? Au premier jour peut-être
A vos désirs il me rendra.

Amulaki.
O courageux Achmet ! Dois-je abuser de cet excès de tendresse pour moi ?

Achmet.
Ne vous opposez plus à ma résolution. Je vous en conjure à genoux :
Air : Les trembleurs.
De grâce, laissez-moi faire !
Ah ! Si ma sœur vous est chère,
Vous ne devez plus, mon père,
A mon dessein résister.
Prévenons, en diligence,
La cruelle violence
Où, dans son impatience,
Le sultan peut se porter.

Amulaki.
Mais, mon fils...

Achmet.
Mais le tems est précieux. Voulez-vous attendre qu'il vienne ici des janissaires arracher de vos bras Attalide, et vous rendre ma bonne intention inutile ?

Amulaki.
Je succombe à cette image. Je n'ai plus la force de combattre votre dessein. Venez prendre les habits de votre sœur, et lui donner les vôtres, sans lui découvrir la cause de ce déguisement.
(Amulaki s'en va, et Pierrot arrête Achmet qui veut suivre son père.)

SCENE 13

Achmet, Pierrot.

Pierrot.
Arrêtez un moment, seigneur Achmet. Je vois bien ce que vous avez envie de faire. Vous voulez tâcher de parler à Almanzine.

Achmet.
Oui, Pierrot. Je ne puis vivre sans la détromper, et sans lui apprendre que je l'adore.

Pierrot.
C'est bien, cela... J'aime les gens de cœur.

Achmet.
Adieu.
Air : Je ne suis né ni roi, ni prince.
Vêtu des habits d'Attalide,
Je suivrai l'amour qui me guide.

Pierrot.
Puissiez-vous, sous cet attirail,
Jouer votre rôle à merveilles ;
Et, bientôt sortant du sérail,
Nous rapporter vos deux oreilles.
(Achmet sort. On entend une symphonie.)

SCENE 14

Pierrot, *seul*.
Mais qu'est-ce que j'entends ? ... Ah ! Ah ! C'est le marchand d'esclaves, qui amène ici toute sa boutique. Ils se réjouissent apparemment de l'honneur qu'ils ont d'entrer au service du grand vizir.

SCENE 15

Pierrot, Usbeck, troupe d'esclaves de l'un et l'autre sexe.
On danse, puis on chante le vaudeville, et on danse encore après chaque couplet.

Vaudeville.
Air : De monsieur Gillier.
Premier couplet.
Lorsque d'un esclave nouveau,
Dans un ménage on fait l'emplette,
S'il va du grenier au caveau,

En un instant la course est faite.
Seul il sert mieux que trois folets :
C'est le Balai neuf des Valets.

Deuxième couplet.
Fille qui désire un époux,
Cache bien son humeur coquette ;
Son regard est timide et doux :
D'un rien sa pudeur s'inquiète.
Toutes ces petites façons,
C'est le Balai neuf des Tendrons.

Troisième couplet.
Ne vous fiez pas aux plaisirs
Que vous donne une ardeur naissante.
Soins assidus, tendres désirs,
Air soumis, humeur complaisante ;
Ce qu'on voit dans ces doux momens,
C'est le Balai neuf des Amans.

Quatrième couplet.
Ne vous fiez pas aux ardeurs
Des premiers jours de l'hyménée ;
De ses plaisirs, de ses douceurs,
La carrière est bientôt bornée.
Rien ne dure moins, à Paris,
Que le Balai neuf des Maris.

Cinquième couplet.
Pour attraper plus sûrement
Une somme un peu rondelette,
Un Gascon rend exactement
Le premier écu qu'on lui prête :
Oh ! Que de bons bourgeois sont pris
Par le Balai neuf des Cousis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME

Le théâtre représente un magnifique appartement du sérail.

SCENE 1

Soliman, Almanzine.

Soliman.
Air : Les filles de Nanterre.
Qu'avez-vous, Almanzine ?
J'en suis tout alarmé.
De ce qui vous chagrine,
Je veux être informé.
(Almanzine soupire.)

Soliman.
Air : Nous autres bons villageois.
En vain je vous entretiens
De ma vive et naissante flamme.
Vos yeux évitent les miens.
Parlez, expliquez-vous, Madame.
Si l'offre de mon tendre cœur
Ne peut faire votre bonheur,
Quoique vous m'ayez enchanté,
Je vous rends votre liberté.

Almanzine.
L'excès de mon bonheur
Fait toute ma tristesse.
En recevant l'honneur
Que me fait Sa Hautesse,
Hélas !
Je crains que sa tendresse
Ne dure pas.

Soliman.
Ah ! Ma sultane, n'écoutez point cette crainte frivole.

Almanzine.
Seigneur, j'ai de la peine à me rassurer. Le grand vizir vous a fait un si beau portrait de sa fille !
Air : On ne peut, quoi que l'on fasse.
Sur le rapport de son père,
Vous voudrez la voir quelque jour :
En la voyant, votre colère,
Pourra se tour,
Loure, loure, loure, loure, loure, lour,
Pourra se tourner en amour.

Soliman.
Air : Sois complaisant, affable, débonnaire.
D'une houri, quand elle auroit l'image,

Je la verrois, sans devenir volage ;
Mais puisqu'elle vous fait ombrage,
Je ne la verrai jamais.
Elle va venir. Comme vous la connoissez, je vais donner ordre qu'on vous l'amène. Je veux savoir de vous-même si son père ne me trompe point une seconde fois.
Air : Faites boire à triple mesure.
Pour vous laisser seule avec elle,
Soliman s'éloigne de vous ;
Mais vous le reverrez, ma belle,
Dans un moment à vos genoux.

SCENE 2

Almanzine, *seule*.
Air : On n'aime point dans nos forêts.
Enfin, je vois dans mes liens
Le souverain de cet empire.
Mes veux devroient répondre aux siens...
Mais je me trouble, je soupire ;
Et de mon sort, quoique charmant,
Mon cœur gémit en ce moment.
C'est apparemment que je suis encore trop occupée du dépit d'avoir été méprisée par Achmet. Dans cette disposition, je ne puis rendre au sultan toute la justice qui lui est due. Mais ce prince est aimable, et je sens bien que je l'aimerai.
Air : Vois-tu nos agneaux, Lisette ?
Par un jeune téméraire
Mes appas sont outragés.
A Soliman j'ai su plaire ;
Ne sont-ils pas bien vengés ?

SCENE 3

Almanzine, Ali chef des eunuques, amenant Achmet en sultane voilée.

Ali.
Madame, je vous amène, par ordre du sultan, cette jeune personne. Voyez si c'est la fille du grand vizir.
(Il ôte le voile à Achmet.)
Est-ce là Attalide ? La reconnoissez-vous ?

Almanzine, *étonnée*.
O ciel ! Ma surprise est extrême !

Ali.
Eh bien, que dirai-je au sultan ?

Almanzine.
Dites-lui... que c'est elle-même.
Allez retrouver Soliman.
Laissez-moi Attalide pour un instant. Je voudrois lui parler en liberté.

SCENE 4

Almanzine, Achmet.

Achmet, *se jetant aux pieds d'Almanzine*.
Quoi ! De ma témérité,
Oubliant mon injustice,
Vous voulez être complice !
Quelle générosité !
Pouvez-vous, ô cœur de reine !
Pour moi vous mettre en danger ?
Est-ce ainsi que votre haine
Prend plaisir à se venger ?

Almanzine.
Air : Quand on a prononcé ce malheureux oui.
Je n'ai pas cru devoir écouter ma colère
Contre un fils qui s'immole au repos de son père.
Votre vertu, malgré le péril que je cours,
A su m'intéresser à conserver vos jours.

Achmet.
N'attribuez point à ma vertu ce qui n'est qu'un effet de mon desespoir. Mon père est dans la même erreur que vous.
Air : Petits oiseaux, rassurez-vous.
Il est charmé de mon bon cœur.
Il croit qu'en fils et frère tendre,
Au sérail je ne viens me rendre
Que pour lui conserver ma sœur.
C'est l'amour et sa violence
Qui m'ont conduit dans ces terribles lieux ;
Et bien loin d'y venir offenser vos beaux yeux,
Hélas ! J'y viens pleurer l'effet de leur puissance.

Almanzine.
Vous n'y pensez pas. Vous oubliez que je suis cette même esclave, en qui vous avez trouvé tant de défauts.
Air : Petite brunette aux yeux doux.
Se peut-il qu'un cœur amoureux

Insulte l'objet qui l'engage,
Par mille discours dédaigneux ?

Achmet.
Oui, c'est quelquefois son langage.
Air : Vous voir Chloris, et vous aimer.
Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même chose :
Et si j'en rabaissai le prix,
Mon amour seul en fut la cause.
Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même chose.
Quand je préférois les charmes de Zélica aux vôtres, ce n'étoit que pour obliger mon père à la choisir pour Soliman.

Almanzine, *à part*.
Hélas !

Achmet.
Mais enfin, le malheur que je voulois prévenir est arrivé. Je ne puis plus vous enlever au sultan ; et quand je le pourrois, votre cœur sans doute n'y consentiroit pas.

Almanzine, *à part*.
Fatale destinée !

Achmet.
Air : Par hasard, sur la fougère.
Aussi, d'aucune espérance,
Je ne flatte mon amour ;
Je n'attends que l'assistance
De la mort, dans ce séjour.
Du trépas l'image affreuse,
Pour moi n'a rien que de doux,
Puisque ma flamme amoureuse
N'est plus un secret pour vous.

Almanzine.
Air : Les Triolets.
Deviez-vous me tirer d'erreur !
J'aurois passé des jours tranquilles.
Vous allez faire mon malheur.
Deviez-vous me tirer d'erreur !
Le sultan, pour gagner mon cœur,
Va prendre des soins inutiles.
Deviez-vous me tirer d'erreur :
J'aurois passé des jours tranquilles !

Achmet.
Air : Iris, devenez plus sage.
Grands dieux ! Est-il donc possible
Qu'Achmet à ses tendres ardeurs,
Ait su vous rendre sensible ?

Almanzine.
Ne le voit-il pas à mes pleurs ?

Achmet.
Vous m'aimez ?
Almanzine.
Plus que moi-même.

Achmet.
Est-il un mortel plus heureux !
Quoi ! Vous m'aimez !

Almanzine.
Je vous aime.
Nous sommes à plaindre tous deux.

Achmet.
Non, non, belle Almanzine. Ce que vous m'apprenez change bien la face de nos affaires. L'espérance tout à coup vient ranimer mon courage. Je me flatte de pouvoir bientôt vous tirer du sérail.

Almanzine.
Ciel ! Cela se pourroit-il ?

Achmet.
Oui. Mon père est adoré des troupes. Je l'engagerai, par une lettre, à exciter un soulèvement, à la faveur duquel nous nous sauverons tous deux.

Almanzine.
Quoi ! Vous croyez que le grand vizir voudra bien...

Achmet.
N'en doutez pas. Sa tendresse pour moi peut aller jusque-là. Mais, en attendant, j'appréhende une chose.

Almanzine.
Que redoutez-vous ?

Achmet.
Air : Je ne suis né ni roi, ni prince.
Je crains la flamme violente
D'un maître que votre œil enchante.
Il peut vouloir...

Almanzine.
Ne craignez rien.
Reposez-vous sur ma prudence.

Allez, allez, je saurai bien
Lui faire prendre patience.

Achmet.
Ah ! Si cela est, je vous réponds du reste.

Almanzine.
Air : Ne fais point tant la tigresse.
Cette flatteuse espérance
Dissipe tout mon souci.
Achmet.
Livrons-nous à l'espérance
De sortir bientôt d'ici.

Almanzine.
Dans cette agréable attente,
Vivons tous deux, cher amant.
Goûtons la douceur charmante
De nous voir à tout moment.
(Ils répètent ensemble les deux derniers vers.)

Almanzine.
Voici le sultan… Entrez dans ce cabinet.

SCENE 5

Almanzine, Soliman, Ali.

Soliman.
Eh bien ! Almanzine, vous venez donc d'entretenir la fille d'Amulaki ?

Almanzine.
Oui, seigneur,

Soliman.
Air : Hélas ! Ce fut sa faute.
A-t-elle de vives douleurs ? (bis.)
Sent-elle bien tous ses malheurs ?

Almanzine.
Elle en est abattue.

Soliman.
Vous avez vu couler ses pleurs.

Almanzine.
J'en suis encore émue. (bis.)

Soliman.
Où est-elle ?

Almanzine.
Je viens de la faire entrer dans mon cabinet, pour la soustraire à vos regards.

Soliman.
Vous avez bien fait. *(À Ali.)* Ali, va la prendre, et la mène à l'endroit où sont les esclaves qui remplissent les derniers devoirs du sérail.

Almanzine, *intriguée, à Ali, le retenant*.
Attendez, Ali ! *(À Soliman)* Ah ! Seigneur, que voulez-vous faire ?

Soliman, *surpris*.
Comment ?

Almanzine.
J'abuserois de vos bontés, et j'aurois bien de l'imprudence d'exiger cela de vous... Je ne prétends point dérober un coupable à votre justice. Vous avez sujet d'être irrité contre Amulaki... Il ne faut pas que sa faute demeure impunie.

Ali.
Elle a raison.

Soliman.
Et de quelle manière voulez-vous donc le punir ?

Almanzine.
En retenant sa fille auprès de moi, pour quelque tems seulement. Le chagrin qu'il aura de ne la point voir, vous vengera bien de sa désobéissance.

Soliman.
Si cela vous fait plaisir, je consens qu'elle vous tienne compagnie.
(Soliman fait un signe. Ali se retire d'un air mécontent.)

SCENE 6

Almanzine, Soliman.

Almanzine.
Air : Je l'aime, je l'aime.
Attalide a de la douceur. (bis.)
Bien plus tendrement qu'une sœur,
Je l'aime, je l'aime.
Elle paroît, seigneur,
M'aimer de même.

Soliman.
A la bonne heure. Mais elle se regardera toujours ici comme une esclave, et je crois qu'elle s'ennuiera bientôt avec vous.

Almanzine.
Air : J'avois, Lisette, un billet doux.
C'est mon affaire,
Et je prétends
Fort bien lui faire
Passer son tems.
Nous broderons, et nous ferons des nœuds
Pour votre usage.
Nous travaillerons toutes deux
Au même ouvrage. (bis.)

Soliman.
Eh bien ! Je viendrai quelquefois vous voir travailler l'une et l'autre.
Air : C'est le prince d'Orange.
Je me flatte d'avance
D'être de votre écot.

Almanzine.
Oh ! Je vous en dispense !
Vous y seriez… j'en crains la conséquence,
Vous y seriez de trop.

Soliman.
D'où vient donc ?

Almanzine.
Vous oubliez déjà le serment que vous avez fait de ne jamais voir Attalide.

Soliman.
Air : Diable-Zot !
Pardonnez-moi, je m'en souviens ;
Mais vos appas, belle Almanzine,
Ne doivent pas craindre les siens.
Sa beauté, fût-elle divine,
Ne sauroit rompre mes liens.

Almanzine.
Ne m'en dites pas davantage.
Croyez-vous mon cœur assez sot,
Pour se fier à ce langage ?
Diable-zot !

Je n'exposerai point Attalide à vos regards. Comptez là-dessus.

Soliman, *riant*.
Air : Talalerire.
De quelle terreur occupée...

Almanzine, *l'interrompant*.
Non, non, vous ne la verrez pas.
Je n'y serai point attrapée.
Dès que nous entendrons vos pas,
Je prétends qu'elle se retire,
Talaleri, talaleri, talalerire.

Soliman.
Air : Sur les bords d'une fontaine.
Ce transport jaloux m'enchante.
Je vois que je suis aimé.
Belle Almanzine, ce plaisir augmente
L'ardeur (bis) dont je suis enflammé.

SCENE 7

Soliman, Almanzine, Zerbin.

Zerbin.
Seigneur, il vient de se présenter à la porte du sérail une grosse femme qui se désole, qui se désespère.

Soliman.
Qui est-elle ?

Zerbin.
Elle se dit la nourrice d'Attalide ; elle demande qu'on l'enferme avec sa maîtresse.
Air : Tique, tique, taque et lon, lon, la.
Elle fait grand carillon, (bis)
Et menace tout de bon,
Si l'on ne permet qu'elle entre,
Tique, tique, taque, et lon lon la,
De se donner dans le ventre.
D'un couteau pointu qu'elle a.

Soliman.
Almanzine, je veux vous donner encore cette preuve de la considération que j'ai pour tout ce qui vous est cher. Je veux bien qu'Attalide ait sa nourrice auprès d'elle. *(À Zerbin)* Qu'on laisse entrer cette bonne femme. *(À Almanzine)* Sans adieu. Je vais voir en quel état sont les préparatifs d'une fête de pêcheurs que j'ai ordonnée ce matin, et dont nous prendrons tous deux le plaisir.

SCENE 8

Almanzine, Achmet.

Almanzine, *appelant*.
Venez, Achmet, venez ! ... Vous avez entendu notre conversation.

Achmet.
Toute entière.

Almanzine.
Qu'en dites-vous ?
Air : Mon père, je viens devant vous.
N'ai-je pas bien su ménager
L'intérêt de notre tendresse ?

Achmet.
Pour nous tirer de ce danger,
Il ne falloit pas moins d'adresse ;
Mais nous allons peut-être, hélas !
Nous voir dans un autre embarras.
J'ignore ce que c'est que cette femme qui se dit la nourrice d'Attalide. Il y a longtemps que ma sœur a perdu la sienne.

Almanzine.
Cela me cause de nouvelles alarmes.

Achmet.
Je vous avoue que cela m'inquiète aussi. Je n'y comprends rien.

Almanzine.
La voici apparemment.

SCENE 9

Almanzine, Achmet, Pierrot en nourrice.

Pierrot, *dans le lointain*.
Ma chère Attalidette,
Dans quel endroit es-tu ?
Lurelu.
Viens recevoir, poulette,
Celle qui t'allaita,
Larela,
Lurelu, larela, lirette,
Ah ! Ma foi, la voilà.

Achmet.
Eh ! C'est toi, Pierrot ! Ah ! Que tu nous as mis en peine. Quelle extravagance ! Pourquoi as-tu hasardé un pas si dangereux ?

Pierrot.
Par amitié pour vous. Je venois, sous ce déguisement, vous aider à supporter la rude besogne où je vous croyois condamné dans les cuisines du sérail.
Air : Ma raison s'en va bon train.
Mais je me suis fort trompé ;
Et je vous trouve occupé
D'un plus doux emploi,
Qui n'a rien, je croi,
Qui puisse vous déplaire.
Je m'imagine que sans moi,
Vous pourrez bien le faire,
Lon la,
Vous pourrez bien le faire.

Achmet.
Oui, mon ami. Grace aux bontés d'Almanzine, mon déguisement a réussi ; et le sultan, à sa prière, veut bien que je demeure auprès d'elle.

Pierrot.
Je vous en félicite. Vous êtes deux bonnes pâtes d'enfans.
Air : Perrette, étant dessus l'herbette.
Par la jarni ! C'est grand dommage
Que vous soyez tous deux en cage.
Vous me paroissez fort contens ;
Mais vous le seriez davantage,
Si vous aviez la clé des champs.

Almanzine.
J'espère que nous ne serons pas ici toute notre vie, et que nous trouverons peut-être bientôt un expédient pour nous échapper.

Pierrot.
Pourquoi-non ? Tout est possible à une paire d'amoureux... Veulent-ils prendre la poudre d'escampette ?
Air : Les proverbes.
Au-devant d'eux les murs se démolissent ;
On voit les eaux tarir ou se glacer ;
Les plus hauts monts tout à coup s'aplanissent,
Afin de les laisser passer.

Achmet.
Cela est fort bien ; mais je crains que tu ne sois venu ici nous porter malheur.

Pierrot.
D'où vient ?...

Achmet.
Je te connois d'une humeur qui me fait trembler. Tu te verras sans cesse avec de jolies filles, tu pourras oublier que tu es dans le sérail.

Pierrot.
Nenni, nenni.

Almanzine.
Ne t'y joue pas.

Pierrot.
Dormez en repos, sur ce point.

Achmet.
Sois bien circonspect avec ces beautés.

Pierrot.
Que cela ne vous inquiète point.

Almanzine.
Air : Je passe la nuit et le jour.
Détourne d'elles tes regards,
Prends garde qu'elles ne t'enchantent.

Achmet.
Tu sais qu'ici, de toutes parts,
Des précipices se présentent.

Pierrot.
D'accord, mais j'ai trop de bon sens,
Pour me laisser tomber dedans.
Tomber dedans, (bis.)
Pour me laisser tomber dedans.

Achmet.
Tant-mieux.

Almanzine.
Défie-toi toujours de ta foiblesse.

Pierrot.
Ce n'est pas là ce que j'appréhende. J'ai bien une autre alarme.

Achmet.
Quoi ?

Pierrot.
Vous connoissez les grands. Ils ont parfois des fantaisies musquées.
Air : Ahi, ahi, ahi, Jeannette.
Si le grand-seigneur, poussé
Par un amoureux caprice,
Venoit, d'un air empressé…
Me faire offre de service.
Ahi, ahi, ahi,
Ahi, ahi, ahi, nourrice !
Nourrice, ahi, ahi, ahi !

Almanzine, *riant*.
Ah ! Ah ! Ah !

Achmet.
Oh ! Je te réponds de la retenue du sultan.
Almanzine.
Paix ! J'entends Soliman qui s'approche. Achmet, rentrez vite dans le cabinet.
(Achmet se retire.)

Pierrot.
Ne faut-il pas aussi que je me cache, moi ?

Almanzine.
Au contraire, il est de la bienséance que tu paroisses aujourd'hui devant lui.

Pierrot.
Le voici ! Quel maître-sire !

SCENE 10

Almanzine, Pierrot, Soliman.

Soliman.
Venez, ma sultane. Je vais vous conduire au bout de la galerie de votre appartement. Vous verrez du balcon le divertissement que j'ai ordonné. *(Apercevant Pierrot.)* Ah ! Voilà donc la nourrice d'Attalide.
(Pierrot lui fait une profonde révérence.)

Almanzine.
Oui, seigneur. Elle vous attendoit pour vous remercier de la bonté que vous avez de la souffrir auprès de sa maîtresse.

Soliman.
Air : Si vous avez par hasard.
Mais, comment, cette dondon
Est fraîche comme un gardon !

Pierrot.
Seigneur, vous voulez rire.

Soliman.
Elle a fort bonne façon.

Pierrot.
Cela vous plaît à dire.
Oh ! Ma foi, mon tems est passé. Mais il falloit me voir, quand je donnois le téton à la fille du grand vizir.
Air : Quitte ta houlette.
J'étois grassouillette,
J'avois la peau blanchette,
J'étois grassouillette ;
J'étois un ortolan ;
Une tamponne,
Une friponne,
D'humeur bouffonne,
Une maman
Digne d'amuser un sultan.

Soliman.
Vous en avez encore de beaux restes, nourrice. *(À Almanzine, lui donnant la main.)* Elle est gaillarde : elle vous réjouira.

Almanzine.
Nous comptons bien là-dessus.

SCENE 11

Pierrot, *seul*.
Oh ça ! Mon ami, bride en main. Tu vas rencontrer, à chaque pas de gentilles créatures Que les doigts ne te démangent point, je te prie.
Air : Menuet de monsieur Grandval.
Garde-toi bien, Pierrot bon drille,
De chiffonner un falbala.
Tu n'es pas ici, ventre-bille !
Dans un magazin d'Opéra.
Suivons le sultan. Allons prendre part à la fête. *(Il suit le sultan.)*

Le théâtre change et représente, dans l'enfoncement, un mur du sérail, dont le pied est battu par les flots de la mer. Au haut de ce mur est un balcon, où l'on voit Soliman, Almanzine, et Pierrot derrière eux. Le devant représente un rivage, où se tient la fête des pêcheurs.

SCENE 12

Soliman, Almanzine, Pierrot, dans le balcon, Arlequin, troupe de pêcheurs et de pêcheuses sur le rivage .
On danse après chaque couplet.

Vaudeville.
Air : De monsieur Gillier.
Premier couplet.
Qu'on vous présente une liqueur,
D'un goût piquant, d'un goût flatteur,
La malepeste !
Zeste, zeste, zeste,
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment.
Si la boisson est insipide,
Qu'elle se vide
Lentement !
Oh ! Vraîment voire !
C'est la mer à boire.

Deuxième couplet.
Dans la ville, rencontrez-vous
Un jeune objet, galand et doux ?
La malepeste !
Zeste, zeste, zeste !
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment ;
Mais si la belle est du village,
Qu'elle s'engage
Lentement ! Etc.

Troisième couplet.
Cajolez, après un festin,
Le tendron qui chérit le vin,
La malepeste !
Zeste, zeste, zeste.
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment ;
Mais, avant la table, silence !
L'amour avance
Lentement ! Etc.

Quatrième couplet.
Lorsque l'hymen, jeunes maris,
De vos feux vous livre le prix,
La malepeste !
Zeste, zeste, zeste !
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment ;
Mais, vieux époux, que votre flamme
Réchauffe une âme
Lentement !

Oh ! Vraiment voire !
C'est la mer à boire,

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIEME

Le théâtre représente les jardins du sérail avec un pavillon dans le fond.

SCENE 1

Achmet, Almanzine, un mouchoir à la main.

Achmet.
Air : L'autre nuit j'aperçus en songe.
Ah ! Que venez-vous de m'apprendre ?
Le sultan, pressé de ses feux,
Dès cette nuit veut être heureux !

Almanzine.
En vain, je voudrai me défendre ;
Il croira me faire sa cour,
En se livrant à son amour.

Achmet.
L'horrible conjoncture !

Almanzine.
Comme j'ai flatté sa passion, sa délicatesse ne se fera point un scrupule de vaincre ma résistance par la force.

Achmet.
C'en est fait ; vous allez combler ses vœux !

Almanzine.
Air : L'autre jour, ma Chloris.
Ce soupçon m'offense.
Sachez que j'ai dessein,
S'il me fait violence,
De me percer le sein.
Je perdrai plutôt le jour,
Que de trahir notre amour.

Achmet.
Air : L'amour est ma maladie.
A votre dessein funeste,
Mon désespoir applaudit.
C'est le seul parti qui reste
A l'amour qui nous unit.
Délivrons-nous d'esclavage ;
A Soliman faisons voir
Que nous avons un courage
Qui surpasse son pouvoir.

Almanzine.
Air : Contre un engagement.
Quand mon cœur se promet

Des jours dignes d'envie,
Faut-il donc, cher Achmet,
Que je vous sois ravie !
Dieux ! Quelle tyrannie !
O sort trop inconstant !
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un instant.

SCENE 2

Achmet, Almanzine, Pierrot.

Pierrot.
De la joie ! De la joie ! Il y a une heure que je vous cherche, pour...
Air : Que Dieu bénisse la besogne.
Mais quoi ? Vous avez l'air boudeux.
Que diantre avez-vous donc tous deux ?
A vous voir l'un et l'autre, il semble
Que vous soyez las d'être ensemble.

Almanzine, *soupirant*.
Ouf !

Achmet.
Air : J'ai passé deux jours sans vous voir.
Nous sommes perdus, mon enfant !
Pour nous plus d'espérance.

Pierrot.
Le grand seigneur a-t-il eu vent
De notre manigance ?

Achmet.
Je perds Almanzine, ce soir !

Pierrot.
Elle a donc reçu le mouchoir ?

Achmet.
C'est ce qui nous désespère.

Pierrot.
Air : Attends donc, Colin, tu me blesses.
Eloignez de vous la tristesse.
Dans ces lieux vous ne serez pas longtems.
Ah ! Ah ! Ah ! Je prétends
Vous enlever à Sa Hautesse.
Ah ! Ah ! Ah ! Je prétends
Vous sauver dans quelques instans.

Achmet.
Ah ! Pierrot, es-tu fou ?
La chose n'est pas possible.
Ah ! Pierrot, es-tu fou ?
Comment sortir, et par où ?

Pierrot.
Non, non, non, seigneur Achmet,
Vous verrez que mon projet
Est infaillible.

Achmet Et Almanzine.
Ah, Pierrot, es-tu fou ?
Comment sortir, et par où ?

Pierrot.
Donnez-vous la patience de m'écouter… Après la fête que le sultan a donnée tantôt, je suis demeuré seul au balcon, d'où j'ai aperçu un pêcheur de mon pays et de ma connoissance, nommé Arlequin. Je l'ai appelé.
Air : Pierrot revenant du moulin.
A ma voix il m'a reconnu (bis.)
Et m'a crié comme un perdu :
Pierrot !
J'ai dit : Paix ! Ne dis mot ;
Ne nomme point Pierrot.
Arlequin, ai-je fait tout bas, veux-tu faire ta fortune ? -Belle demande, de quoi s'agit-il ?- La nuit s'approche, lui ai-je dit. Vas vite chercher une échelle et des cordes, et reviens sous ce balcon. Je ne t'en dis pas davantage. Mais peut-on compter sur ta parole ? Voici ce qu'il m'a répondu :
Air : Amis, sans regretter Paris.
Me prends-tu donc pour un coquin ?
Oui, mon cher, ou je meure,
Tu retrouveras Arlequin,
Ici dans un quart d'heure.

Almanzine.
O ciel ! Puis-je croire ce que j'entends ?

Achmet.
Bon ! Ce pêcheur fera des réflexions : il ne reviendra pas.

Pierrot.
Vraiment ! Il est déjà revenu, et m'a tendu, avec une longue perche, une échelle de cordes que je viens d'attacher aux barreaux du balcon.

Almanzine.
Air : N'oubliez pas votre houlette.
Ah ! Quelle heureuse découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

Achmet.
Hélas ! Nous n'en serons pas mieux !
Nous ne pouvons fuir notre perte.

Almanzine, *prenant Achmet par la main*.
Ah ! Quelle heureuse découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

Pierrot.
Oui, ne perdez pas un moment. Je vais rester ici, moi, pour faire accroire au sultan que... mais j'entends venir quelqu'un. Décampez au plus vite. (*Pendant qu'Achmet et Almanzine s'éloignent*.) Qui sont ces personnes qui s'avancent ? Ah ! Oh ! Ce sont deux filles qui prennent le frais... Elles viennent à moi. Tenons-nous bien sur nos gardes. Allons, Pierrot, de la fermeté !

SCENE 3

Pierrot, Roxane, Arroya.

Roxane.
Air : Blaise revenant des champs.
Grosse gagui, dites-nous,
N'est-ce pas vous, (bis.)
Qui, d'Attalide aux yeux doux ;
Etes la nourrice ?

Pierrot.
A votre service. (bis.)

Arroya, *riant*.
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Roxane.
Air : Vive Michel Nostradamus.
De votre obligeant ministère,
Allez, je me passerai bien.

Pierrot.
Vous ne devez jurer de rien :
Je suis propre à plus d'une affaire.
Vous croyez que je ne m'entends
Qu'à bercer de petits enfans.

Arroya.
Vous êtes une réjouie, à ce qu'il me paroît.

Pierrot.
Je vous en réponds.

Air : Je vais toujours le même train.
Je ris, je saute à tout moment.
Je suis toujours en mouvement ;
Et les fillettes, par ma foi,
Se plaisent avec moi.
Je leur tiens de joyeux propos,
Je leur chante des airs nouveaux,
Je leur parle d'amour,
Tant que dure le jour ;
Et l'on me voit gaîment le lendemain
Recommencer le même train.

Roxane.
Quel aimable caractère ! Sa gaieté me charme.

Pierrot, *à Roxane*.
Ah ! Petite bouchonne, que je... *(à part.)* Tout beau, Pierrot !

Arroya.
De quel pays êtes-vous, ma bonne ?

Pierrot.
Je suis Françoise, de la banlieue de Paris.

Roxane.
On dit que c'est un bon pays pour les femmes.

Pierrot.
Admirable.
Air : Ouistanvoire.
Dans ce beau territoire,
Elles gouvernent tout ;
Et les hommes se font gloire
De suivre leur, ouistanvoire,
De suivre leur tire,
Lira lire,
De suivre leur goût.

Roxane.
Air : Ah ! Qu'il fait bon là !
Heureuses mortelles !
O pays charmant !

Arroya.
Ce climat, des belles
Est donc l'élément.

Pierrot.
C'est à qui leur pourra faire,
Laire, lon lan la,
Les yeux doux et bonne chère.
Roxane et Arroya, *ensemble*.
Ah ! Qu'il fait bon là !

Pierrot, *à Arroya*.
Il ne feroit pas moins bon ici, si l'on vouloit, car je suis un... *(À part, se donnant un soufflet.)* Taisez-vous, Pierrot !

Roxane.
Mais les hommes de France ont la réputation d'être bien volages.

Pierrot.
Ce n'est pas sans sujet.
Air : Ma mère, mariez-moi.
Rarement un cœur françois
File l'amour plus d'un mois ;
Mais devient-il inconstant !
Sa maîtresse sait le payer comptant ;
Mais devient-il inconstant !
Sa maîtresse en fait autant.

Arroya.
Cela est bon pour les filles ; mais je crois que les femmes n'ont pas si beau jeu.

Pierrot.
Oh ! Elles ont bien d'autres franchises. Une femme jouit d'une entière liberté.
Air : Le maître fou que voilà !
Souvent on la courtise
Aux yeux de son époux ;
Si le grimaud s'avise
D'en paroître un peu jaloux,
Tout le monde s'écrie :
Ah ! Ah !
La plaisante manie,
Le maître fou que voilà !

Roxane.
Air : O reguingué, ô lon lan la.
Pour avoir de ces bons maris,
Que ne sommes-nous à Paris ?

Pierrot.
Ô reguingué, ô lon lan la !
Vous y seriez bien plus heureuses,
N'y fussiez-vous que procureuses.
Il n'y a pas jusqu'aux villageoises qui ne se ressentent de la bonté du terroir.
Air : Il faut, pour bien faire l'amour.
On voit sans cesse, sur leurs pas,
Guillot, Colinet ou Lucas,
Qui sont tour à tour leurs amans.
Nos moindres paysannes
Ne voudroient pas donner leur tems
Pour celui des sultanes.

Arroya.
Elles ont bien raison.

Pierrot.
Je vais vous dire une chanson de mon village, qui vous fera voir la vie joyeuse que mènent les paysans avec leurs femmes.
Air : Je nous gaussons, etc.
Je nous gaussons de l'air du tems,
Michelle et moi, moi et Michelle.
Qu'il pleuve, qu'il vente, ou qu'il gèle,
Je prenons nos contentemens.
Pour nous réchauffer la poitreine,
Je boutons pinte sur chopeine ;
Et pis, quand je sommes bien saoûs,
Oh dam ! Je badinons,
Et pis je folâtrons,
Et pis je nous baisons !
Enfin, tant y a, que je rions,
Comme des fous. (bis.)

Roxane.
Chut ! Voici de la lumière. Soliman vient ici…
Adieu, nourrice.

Pierrot, *seul.*
Le cœur me bat. Retirons-nous un moment pour nous remettre, et nous préparer à jouer notre rôle.

SCENE 4

Soliman, Ali.

Soliman.
Que dis-tu, Ali, de la résistance d'Almanzine ?

Ali.
Air : Une fille sans un ami.
Je dis que, dans son tendre cœur,
Contre la sévère pudeur,
Le folâtre amour lutte ;
Et qu'il ne tient qu'à vous, seigneur,
De finir la dispute.

Soliman.
Air : Oh ! Que si !... Ah ! Que nenni !
Oui, mais je crois, mon cher Ali,
Qu'elle ne sera pas contente
De mon ardeur trop pressante.

Ali.
Oh ! Que si !

Soliman.
Je vais de cette inhumaine
Augmenter pour moi la haine.

Ali.
Oh ! Que nenni !

Soliman.
Ah ! Si tu avois vu tantôt jusqu'à quel point elle s'est révoltée contre mon impatience ! Quel torrent de larmes elle a répandu !

Ali.
Air : Branle de Metz.
Vous connoissez mal la belle.
Ses pleurs doivent vous flatter.
Elle ne veut résister
Que pour mieux vous coiffer d'elle.
Elle irrite vos désirs,
En vous paroissant cruelle ;
Elle irrite vos désirs,
Pour redoubler vos plaisirs.

Soliman.
Tu me rassures, mon ami. Je vais donc céder à mes transports. Je cours, je vole chez Almanzine.
(En ce moment on entend les cris de Pierrot.)
Mais que signifient ces cris que nous entendons ?

SCENE 5

Soliman, Ali, Pierrot.

Pierrot, *dans le lointain*.
Air : Le long de ce rivage.
Quel sujet de tristesse !
O jour malencontreux !
Pour Soliman, quel coup affreux !
Que dira Sa Hautesse,
Apprenant le sort malheureux
De sa pauvre maîtresse ?

Soliman.
Qu'y a-t-il donc, nourrice ?

Pierrot.
(Il court comme un fou de tous côtés, sans faire semblant de voir, ni d'entendre le sultan.)
Hélas ! Comment puis-je être encore en vie, après ce que je viens de voir de mes deux yeux !

Soliman.
Quel sujet as-tu de t'affliger ainsi ?

Pierrot.
Ah ! Ah ! Ah ! Je n'en puis plus !

Ali, *arrêtant Pierrot*.
Mais, ma bonne, vous ne prenez pas garde que le sultan vous parle.

Pierrot.
Je vous demande excuse, mon bon seigneur. Tenez, c'est que je suis comme une troublée... Je ne vois pas ce que j'aperçois.

Soliman.
Explique-toi.

Pierrot.
Almanzine... Ahi ! ... Attalide...ouf !

Soliman.
Eh bien, Almanzine ?

Pierrot.
Elles se sont toutes deux... Je ne sais comment vous dire cela.

Soliman.
Air : Paris est en grand deuil.
Finis donc, si tu veux.

Pierrot.
Ces dames, toutes deux,
De douleur transportées,
Souvenir trop amer !
Du balcon dans la mer
Se sont précipitées.

Soliman.
O dieux ! Quelle nouvelle !

Ali.
Cela se peut-il croire !

Soliman.
Mais sachons pourquoi elles se sont portées à cette cruelle extrémité.

Pierrot.
Almanzine est allée avec Attalide au balcon, où je les ai suivies. Almanzine pleuroit à chaudes larmes, en disant : Ah ! Le méchant sultan !

Air : O reguingué, ô lon, lan, la.
Nous allons le voir arriver,
Il vient pour me faire enlever.
La peste le puisse crever !
Mais j'aime mieux perdre la vie
Que de contenter son envie.

Soliman.
Ciel !

Pierrot.
Et moi, a dit Attalide, plutôt que de me voir ici captive le reste de mes jours, je suis prête à me donner la mort. Eh bien ! Mourons tout à l'heure, lui a dit Almanzine.
Air : Très-volontiers, mon père.
J'approuve ce dessein,
Lui réplique Attalide ;
Jetons-nous dans le sein
De la plaine liquide.
L'autre répond soudain :
Très-volontiers (bis), ma chère.
Dans ce lieu-ci,
Jetons-nous-y
La tête la première.
Aussitôt dit, aussitôt fait. Almanzine d'un côté…
Pon !... Attalide de l'autre… Pouf !

Soliman.
Quelle fureur !

Ali.
Cela est surprenant.

Pierrot.
Elles ont fait leur coup si brusquement, que je n'ai pu les retenir.

Soliman.
Mon malheur se peut-il concevoir !

Pierrot.
J'ai eu d'abord envie de me jeter dans l'eau après Attalide, ma chère nourriture ; mais je me suis trouvée si saisie, que je n'en ai pas eu la force.

Soliman.
Air : Le vin a des charmes puissants.
Ingrate Almanzine, ton cœur
M'a donc trouvé bien détestable,
Puisqu'aux transports de mon ardeur
La mort te parut préférable !

SCENE 6

Soliman, Ali, Pierrot, Zerbin.

Zerbin.
La ronde vient d'arrêter, sur le rivage, un pêcheur conduisant deux femmes du sérail qui se sauvoient.

Pierrot, à *part*.
Ah ! Me voilà flambé !

Soliman.
Que me dis-tu, Zerbin ?

Ali.
Qu'entends-je ?

Zerbin.
On a détaché un homme pour venir annoncer ici cette nouvelle.

Ali.
C'est Almanzine et Attalide.

Soliman.
Quelle audace ! *(A Pierrot.)* Malheureuse ! Tu m'as fait un faux rapport.

Pierrot, *se troublant*.
Non, je vous jure, foi d'honnête femme... Mais c'est qu'apparemment... Oui da... quelque pêcheur les aura secourues... Ce n'est pas ma faute.

Ali, *au sultan*.
Voyez comme elle se trouble.

Pierrot.
Air : Je ne suis pas assez beau.
Les voyant flotter sur l'eau,
Oh ! Oh !
Le pêcheur en diligence
Leur a mené son bateau.

Ali, *se moquant*.
Oh ! Oh !

Pierrot.
Mais j'y vois de l'apparence.
Leur panier a tant de circonférence,
Qu'il leur peut fort bien, je pense,
Avoir servi de radeau.

Pierrot ET Ali.
Oh ! Oh ! Oh !

Ali, *au sultan*.
Donnez-vous dans ce panneau ?

Soliman.
La scélérate ! Tu vas recevoir le digne salaire de ta fourberie.

Pierrot, *se jetant aux pieds de Soliman*.
Air : Nanon dormoit.
Pardonnez-moi,
Seigneur, je suis coupable ;
Mais, par ma foi,
Je suis bien excusable.
Je vais de bout en bout,
Je vais (ter) vous informer de tout.

Soliman.
Eh bien, parle. Mais sois sincère, si tu veux exciter ma pitié.

Pierrot, *précipitamment*.
Vous saurez donc que ce matin, lorsqu'on a amené Almanzine chez le grand vizir, Achmet son fils s'est d'abord amouraché d'elle, et elle de lui.

Soliman.
Ah ! Voilà donc la cause de sa résistance.

Pierrot.
Amulaki est venu vous la présenter. Achmet, ne pouvant se passer de la voir, et sachant que le vizir n'étoit pas bien aise qu'Attalide fût ici, s'est servi de l'occasion pour faire consentir son père à une ruse qui lui est venue dans l'esprit.

Ali.
Fort bien.

Pierrot.
Le galant, voyant qu'on ne laisse entrer dans le sérail que des femelles, a pris le parti de...

Soliman, *l'interrompant*.
Je t'entends. Il a pris le parti de t'envoyer pour disposer l'enlèvement.

Pierrot.
Mais, seigneur, je veux vous dire qu'il a pris le parti de...

Soliman, *l'intérompant encore*.
C'est assez. Retire-toi.
(Pierrot se retire. Soliman fait quelques pas en rêvant. Ali et Zerbin sont dans l'attente de la résolution qu'il va prendre. Il sort de sa rêverie, et dit à Zerbin :)
Zerbin, vas porter mes ordres à l'aga. Dis-lui qu'il se rende avec trente janissaires chez Amulaki, et qu'il m'amène tout à l'heure ce vizir et son fils.

SCENE 7

Soliman, Ali.

Ali.
Air : Malheureuse journée.
La détestable race !
O ciel ! Vit-on jamais
Une pareille audace !
Les coupables sujets !
Je frémis, par avance,
Des tourmens rigoureux
Qu'une juste vengeance
Garde à ces malheureux.

Soliman.
Mets-toi à ma place.
Air : Le démon malicieux et fin.
Parle, Ali. De toi quel traitement
Recevroient l'ingrate et son amant ?

Ali.
Mon rival, ainsi que sa maîtresse,
N'éprouveroient qu'un léger châtiment.
De l'amour excusant la foiblesse,
Je les ferois étrangler seulement.

Soliman.
Air : Mathurin, mon compère.
Et dis-moi quel supplice,
Trop équitable Ali,
Pourroit de ta justice,
Attendre Amulaki.

Ali.
Pour le punir de sa double offense,
Puisque vous m'ordonnez de parler,
Je croirois montrer trop de clémence,
Si je ne le faisois qu'empaler.

Soliman.
Dans mon premier mouvement, peu s'en est fallu que je n'aie été aussi cruel que toi. Mais la justice et la raison m'ont parlé pour ces infortunés. Je ne vois plus en eux des coupables.
Air : La jeune abbesse de ce lieu.
Je ne vois dans Amulaki

Qu'un père à qui sa fille est chère ;
Et dans Achmet qu'un étourdi,
Qu'un fol amour rend téméraire.
D'Almanzine, hélas ! J'aurois le cœur,
S'il n'eût brûlé d'une autre ardeur.

Ali.
Et, pourquoi donc, seigneur, les envoyez-vous chercher avec main-forte ?

Soliman.
C'est de peur qu'ils ne se dérobent par la fuite aux bontés qu'ils n'ont garde de s'imaginer que j'ai pour eux.
Air : Vaudeville du nouveau monde.
Je me fais un secret plaisir
De rendre Attalide au vizir,
A son fils l'objet qui l'engage.

Ali.
Mais, seigneur, vous ne savez pas
Jusqu'à quel point tous ces ingrats
Peuvent vous avoir fait outrage.

Soliman.
Et que peuvent-ils avoir fait de plus ?

Ali.
Je ne sais ; mais il me vient un affreux soupçon.

Soliman.
Quoi ?

Ali.
Rappelez-vous toutes les instances qu'Almanzine vous a faites pour vous obliger à laisser auprès d'elle Attalide. Souvenez-vous que la perfide, par une feinte jalousie, vous a toujours empêché de voir la fille du vizir… Cela m'est suspect. Ne seroit-ce point Achmet lui-même sous les habits de sa sœur ?

Soliman.
Que me fais-tu penser ?

Ali.
Son père peut lui avoir suggéré cet artifice.

Soliman.
Air : Le grondeur.
S'ils avoient eu l'insolence
De former un tel dessein,
A ma juste violence
Je ne mettrois aucun frein.
Oui, dans ma fureur extrême,
J'aurois bientôt inventé
Des châtiments, dont toi-même
Tu serois épouvanté.
Mais, non, tu te trompes. Ils ne sauroient avoir poussé l'audace jusque-là.

Ali.
Je n'en sais rien.

Soliman.
Voici Zerbin. Nous allons être éclaircis de tout.

SCENE 8

Soliman, Ali, Zerbin.

Zerbin.
Le vizir Amulaki ne s'est point trouvé chez lui. Mais pendant qu'une partie des janissaires l'est allée chercher, je vous amène son fils Achmet que vous voyez.
(En même tems Attalide entre habillée en homme, ses cheveux cachés sous son turban. Zerbin se retire en s'inclinant.)

SCENE 9

Soliman, Ali, Attalide, sous les habits d'Achmet.

Soliman.
Je te l'ai bien dit, Ali. Voici Achmet. Reconnois l'injustice de tes soupçons.
(Pendant que Soliman parle à Ali, Attalide se prosterne en entrant, et le sultan ne jette les yeux sur elle que quand elle est courbée. Il lui adresse la parole :)
Air : Je ne veux point sortir de mon caveau.
Remettez-vous, bannissez la terreur ;
Heureux Achmet, que rien ne vous chagrine.
Remettez-vous, banissez la terreur ;
Je ne suis plus contre vous en fureur.
Loin de vouloir traverser votre ardeur,
Je vous fais don moi-même d'Almanzine.
Vous me devrez votre bonheur.
(Il la relève en achevant le couplet.)

Attalide.
Air : Attendez, à demain au soir.
Dans l'erreur mon habit vous met.
Je ne suis point Achmet, (bis.)
Et vous voyez en moi, seigneur,
Attalide, sa sœur. (bis.)
(En même temps, elle ôte son turban et laisse tomber ses longs cheveux sur ses épaules.)

Soliman.
Dieux ! Quelle est ma surprise !
Ali.
En voici bien d'une autre.

Soliman.
Vous êtes la fille d'Amulaki !

Attalide.
Elle-même… Ne me demandez pas pourquoi je suis ainsi travestie.
Air : Vous qui vous moquez par vos ris.
D'Achmet j'ai pris l'habillement
Par ordre de mon père.
De mes habits pareillement
S'est revêtu mon frère.
De ce double déguisement,
J'ignore le mystère.

Ali, *au sultan qui rêve profondément*.
Eh bien, seigneur, me suis-je trompé dans mes soupçons ? Vous n'en pouvez plus douter. Le vizir est l'auteur ou du moins le complice du crime de son fils. Rien ne doit plus vous parler pour eux.

Soliman.
Air : Le seigneur turc a raison.
Mon trouble, dans ce moment,
Est inconcevable.
Quel étrange mouvement !

Ali, *à part*.
Leur perte est inévitable.

Soliman.
Ali ! ...

Ali, *à part*.
Je les tiens pour morts.

Soliman.
Ali ! ...

Ali, *haut*.
Suivez vos transports !

Soliman, *montrant Attalide*.
Ali ! ... Qu'elle est aimable !

Ali.
Ah ! Nous y voilà ! Au diable soit l'amour.

Soliman, *à Ali*.
Va au-devant d'Achmet et d'Almanzine. Envoie-moi seulement l'amant. Je veux épargner à sa maîtresse la confusion de paroître ici.

Ali, *s'en allant*.
J'enrage !

SCENE 10

Soliman, Attalide.

Soliman.
Air : Plus inconstant que l'onde et le nuage.
De vos appas connoissez la puissance.
Votre triomphe, Attalide, est parfait.
Votre père en vain m'offense,
En vain, je vois son forfait,
Et l'insolence
Du jeune Achmet.
L'amour qui, dans mon cœur,
Subitement a pris naissance,
N'y laisse point de place à la fureur.

Attalide, *étonnée*.
Qu'entends-je !

Soliman.
Apprenez leur crime… Je vous ai demandée à votre père : il m'a produit une esclave sous votre nom. J'ai reconnu sa tromperie ; je lui ai pardonné, et il a eu la hardiesse de me tromper une seconde fois, en m'envoyant son fils sous vos habits.

Attalide.
O dieux !

Soliman.
Air : Si ma Philis vient en vendange.
Vous voyez bien que ma justice
Devroit punir leur trahison.
Votre déguisement demande leur supplice ;
Mais vos beaux yeux demandent leur pardon.

Attalide, *confuse*.
Est-ce à moi que mon sultan, mon maître, adresse ce discours ?

Soliman.
Air : Viens, charmante Annette.
Oui, beauté charmante.
En vous, tout m'enchante :
De vous j'ai fait choix,

Pour me donner des lois.
Régnez dans mon âme,
Partagez ma flamme :
Vous serez toujours
L'objet de mes amours.

Attalide.
Hélas !

Soliman.
Vous soupirez !
Air : Quand je vous ai donné mon cœur.
Belle Attalide, ce soupir
Alarme ma tendresse ;
Est-il causé par le plaisir,
Ou vient-il de tristesse ?
Parlez, décidez de mon sort :
Donnez-moi la vie ou la mort.

Attalide.
Air : Mon amant me serre la main.
Eh ! Comment
Pourroit-on soupirer tristement,
Quand un amant
Est charmant,
Et qu'il promet d'aimer constamment.
La couronne
Du monarque ottoman
Plaît moins que sa personne.
Ce n'est point au sultan
Qu'Attalide se donne,
C'est à Soliman.

Soliman, *lui baisant la main*.
Ah ! Ma reine, ces paroles achèvent mon bonheur.

SCENE 11

Soliman, Attalide, Achmet, Zerbin.

Zerbin.
Seigneur, vous voyez le fils du vizir.

Achmet.
Air : Je ne veux point troubler votre ignorance.
Je ne viens point, en excusant mon crime,
Chercher, seigneur, à prolonger mes jours ;
Mais ne prenez qu'une seule victime :
N'immolez pas l'objet de vos amours.

Soliman, *affectant de la sévérité*.
Air : Menuet de monsieur de Grandval.
Son sort au tien sera semblable,
Et votre supplice est tout prêt.
(Montrant Attalide.)
Voici le juge redoutable,
Qui va prononcer votre arrêt.

Achmet.
O ciel ! En croirai-je mes yeux ? Attalide !

Attalide, *à son frère*.
Du châtiment qu'on vous destine,
Je vais vous informer, Achmet…
Notre bon sultan vous permet
D'épouser Almanzine.

Achmet, *se jetant aux pieds de Soliman*.
Quel excès de bonté ! Ah, seigneur !
Air : Comme un coucou que l'amour presse.
Vous contentez votre justice.
Ce trait excite dans mon cœur
Des remords qui font mon supplice,
Lorsque vous faites mon bonheur.

Soliman, *le relevant*.
Achmet, allez rassurer Almanzine, en lui apprenant mes bontés. Allez aussi consoler votre père.
Air : Voulez-vous savoir qui des deux ?
Courez lui dire que ces lieux
Ne cacheront point à ses yeux
Une fille unique qu'il aime ;
Qu'il pourra la voir chaque jour
Dans les honneurs du rang suprême
Que lui destine mon amour.
(Achmet lui baise la main, et se retire.)

SCENE 12

Soliman, Attalide, Zerbin, Pierrot, Arlequin.

Arlequin, *dans le lointain, tenant Pierrot à la gorge*.
C'est toi, maudit Pierrot, c'est toi qui m'as débauché !

Pierrot.
Eh, misérable ! Dis plutôt que c'est l'intérêt. Il faut que je t'assomme.
(Il lui donne des coups de poing dans l'estomac.)

Arlequin, *le secouant*.
Il faut que je t'étrangle !

Zerbin, *les séparant*.
Mais, mais vous n'y pensez pas.

Soliman.
Qu'est-ce donc que cela ?

Pierrot.
C'est un coquin fieffé.
Arlequin.
C'est un maître fripon.

Pierrot.
Un pendard qui pêche, sous le balcon, les perles et les diamans de vos filles.

Arlequin.
Un gaillard qui s'est mis en femme pour venir les cajoler à votre barbe.

Zerbin.
Paix, paix, paix ! *(Au sultan.)* Seigneur, ordonnez leur châtiment.

Soliman.
Air : Bannissons d'ici l'humeur noire.
Je pardonne à ces deux coupables.
Qu'on les remette en liberté.
Je ne fais point de misérables,
Le jour de ma félicité.

Pierrot.
Ah ! Le brave sultan !

Arlequin.
Je ne me possède pas !
(Ils sautent tous deux au cou du sultan. Zerbin les éloigne.)
Zerbin.
Retirez-vous, maroufles.

Soliman.
Que tout le sérail se réjouisse, et célébrons cette heureuse journée.

Zerbin.
Ali a prévenu vos désirs. Il a préparé une mascarade pour divertir Attalide.

Soliman.
Il est bon courtisan. La voici sans doute.

SCENE 13

Soliman, Attalide, Ali, Pierrot, Arlequin, troupe de masques qui dansent.

Vaudeville.
Air : De monsieur Gillier.
Premier couplet.
Un sultan d'un vizir veut en vain se venger.
Pour le tirer de ce danger,
Il paroît un tendron, crac ! Il n'est plus de faute.
L'Amour n'ose parler. Eh, oui !
Ma foi, quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

Deuxième couplet.
Si d'un objet avare Amour touche le cœur,
Il n'est pas longtems son vainqueur.
Il paroît un caissier, crac ! Le cœur on vous ôte.
Plutus perd son enchère. Eh, oui !
Souvent quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

Troisième couplet.
Souvent un fier objet annonce à notre ardeur
L'heureuse fin de sa rigueur.
Mais ce qu'Amour promet, crac ! Un hasard nous l'ôte.
Le caprice se tait. Eh, oui !
Belles, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Quatrième couplet.
Dans les premiers momens du bonheur conjugal,
Vous ne craignez rien de fatal.
S'il survient un soupçon, crac ! Un souris nous l'ôte.
Vulcain vous paroît loin. Eh, oui !
Epoux, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Cinquième couplet.
Vieux galans, supprimez vos transports amoureux.
Que sert-il de flatter vos vœux ?
Dès qu'on les satisfait, crac ! Vous tombez en faute.
Le rhume vous respecte. Eh, oui !
Barbons, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Sixième couplet, aux spectateurs.
Messieurs, votre suffrage est l'objet de nos vœux.
Soyez indulgens pour nos jeux.
Quand nous vous déplaisons, c'est toujours notre faute.
Le public est-il dupe ? Eh, oui !
Ma foi, quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

Le Corsaire de Salé

(Opéra-comique, 1729)

Lesage & d'Orneval

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1729.

Édition : *œuvres choisies de Le Sage*, Tome treizième, chez Leblanc, 1810.

Personnages

Pégelin, *corsaire de Salé*.
Zaïla, *sa femme*.
Isabelle, *espagnole captive, amante de don Juan*.
Inès, *sa suivante, amante de Mezzetin*.
Balkis, *suivante de Zaïla et femme de Pierrot*.
Don Juan, *seigneur espagnol, amant d'Isabelle.*
Mezzetin *son valet, amant d'Inès*.
Pierrot, *confident de Pégelin, et mari de Balkis*.
Caltapan, *esclave d'Osmin Pirate*.
Troupe d'Esclaves de l'un et de l'autre sexes, dansants.

La Scène est à Salé, dans le jardin de Pégelin.

Le Théâtre représente un jardin, borné par un port de mer.

SCENE PREMIERE

Isabelle, Inès.

Inès
Air : Les pèlerins de Saint-Jacques. N° 518.
D'une douleur mortelle atteintes,
Cruel destin !
Nous frappons l'air de vaines plaintes,
Soir et matin !
Serons-nous donc toujours ici
Dans l'esclavage ?
C'est mourir que de vivre ainsi
A la fleur de son âge.

Isabelle
Air : A l'ombre de ce verd bocage. N° 453.
Il est vrai que le sort contraire,
Nous fait sentir sa dureté.
Tomber dans les fers d'un corsaire,
Languir dans la captivité,
C'est une infortune cruelle ;
Cependant ce malheur affreux
Ne fait point encor d'Isabelle
Le tourment le plus rigoureux.

Inès
Depuis trois mois que nous sommes captives à Salé, nous n'avons point entendu parler de don Juan et de Mezzetin nos amants.

Isabelle
Ne nous flattons plus, ma chère Inès. Ils sont morts des blessures qu'ils ont reçues, en nous défendant contre Pégelin, la nuit que ce corsaire nous enleva sur le bord de la mer.
Air : Quand je quitterai ma Climène. N° 182.
Oui, dans ce combat trop funeste,
Don Juan, sans doute, a péri.
Hélas ! Nul espoir ne me reste
De revoir un amant si chéri !

Inès
Air : La ceinture. N°110.
Croyez-moi, finissez le cours
De vos soupirs et de vos larmes :
Le ciel aura sauvé ses jours ;
Il doit ce miracle à vos charmes.

Isabelle
Air : Vous me quittez ! Que je suis malheureux ! N° 534.
O vain espoir, que j'ai trop écouté !
Sans vous j'aurois fini ma destinée.
Ah ! Deviez-vous avoir la cruauté
De prolonger ma vie infortunée !

SCENE II

Isabelle, Inès, Pierrot.

Pierrot, *à part, dans le lointain*.
Air : Gué, gué, gué, larirette. N° 535.
J'ai femme très-joliette ;
Mon cœur en étoit touché,
Lariré ;
Mais d'une jeune folette
Je me suis amouraché,
Lariré :
Gué, gué, gué, larirette !
Gué, gué, gué, lariré !

Inès, *bas à Isabelle*.
Voici Pierrot, le factoton de Pégelin.

Isabelle, ***bas***.
Que vient-il nous annoncer ?

Pierrot, *les abordant*.
Air : Il faut que je file, file. N° 136.
Bannissez, je vous conjure,
Votre chagrin, mes enfants.
Quoi ? S'attrister sans mesure !
Vous moquez-vous donc des gens ?
Cela dure, dure, dure,
Cela dure trop long-temps.

Isabelle, *soupirant*.
Ahi !

Inès
Nous voudrions bien que cela finît.

Pierrot
Il ne tient, ma foi, qu'à vous. Mon maître et moi, nous nous mettons en quatre pour vous divertir ; nous vous donnons tous les jours des fêtes nouvelles, que nous mettons sur le compte de nos femmes et toutes ces galanteries sont autant de bien perdu.
Air : Faire l'amour la nuit et le jour. N° 35.
C'est trop vous affliger
D'être chez un corsaire ;
Et vous devez songer,
Moins à pleurer qu'à faire
L'amour
La nuit et le jour.

Isabelle
Cela est bien aisé à dire.
Ici Balkis paroît dans le lointain. Elle écoute le couplet suivant, et se retire fort agitée.

Pierrot, *à Isabelle*.
Air : Turlurette, turluron. N° 536.
Vous avez, belle brunette,
Enflammé notre patron ;
Et moi, comme une allumette,
J'ai pris feu pour ce tendron :
(Montrant Inès).
Pour ce tendron,
Turlurette,
Pour ce tendron ;
Turluron.

Isabelle, *à part*.
Pégelin m'aime ! Que je suis malheureuse !

Inès, *à part*.
Pierrot amoureux de moi ! Que je suis à plaindre !

Isabelle, *haut à Pierrot*.
Air : Vraiment, ma commère voire. N° 278.
J'aurois des charmes pour lui !

Pierrot, *à Isabelle*.
Oui-dà, ma commère, oui.

Inès, *à Pierrot*.
Vous m'aimez ! Le puis je croire ?

Pierrot, *à Inès*.
Vraiment, ma commère, voire ;
Vraiment, ma commère, oui.

Isabelle
Voilà le comble de mon infortune !

Inès
Il ne nous manquoit plus que cela.

Isabelle
Air : N'y a pas d'mal à ça. N° 271.
Toujours de tendresse
Il me parlera !

Inès
Et pierrot sans cesse
Me tourmentera.

Pierrot
N'y a pas d'mal à ça. *(bis)*

Isabelle
Air : Un petit moment plus tard. N° 64.
Pégelin, quelle indignité !

Donne une rivale
A Zaïla, dont la beauté
Paroît sans égale !

Pierrot
Oui ; mais il trouve qu'elle a
Un grand défaut, madame.

Isabelle
Quel défaut a Zaïla ?

Pierrot
Elle est, … elle est sa femme.

Inès, *à Pierrot.*
Air : Adieu, ma chère maîtresse. N° 505.
Votre Balkis est si belle ;
Comment donc ! Est-ce qu'il faut
Lui devenir infidelle ?

Pierrot
Elle a le même défaut.

Isabelle
Vous n'êtes que des inconstants.

Pierrot
Air : Changement pique l'appétit. N° 508.
Bon ! C'est ainsi que va le monde ;
On court de la brune à la blonde.
Ne savez-vous pas bien qu'on dit :
Changement pique l'appétit ?

Inès
Ah ! Les vilains hommes !

Pierrot, *à Isabelle.*
Air : Je n'en veux pas davantage. N° 537.
De mon amoureux message
Que dirai-je à Pégelin ?

Isabelle
Dites-lui, qu'il soit plus sage,
Qu'il renonce à son dessein.

Pierrot
Il veut tout mettre en usage
Pour devenir votre mignon.

Isabelle
Hé, non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.
(Elle se retire.)

Pierrot, *retenant Inès, qui veut suivre sa maîtresse.*
Air : Non, je ne veux pas rire. N° 538.
Vous, mon trognon, traitez-moi mieux ; (bis)
Flattez d'un souris gracieux
Mon douloureux martyre

Inès, *se défendant.*
Non, je ne veux pas rire,
Non, non, je ne veux pas rire,
Moi !
Non, non, je ne veux pas rire !
(Elle s'échappe de ses mains, et s'enfuit.)

SCENE III

Pierrot, *seul.*
Qu'elles sont revêches ! Nous voilà bien éloignés de notre compte.
Air : Puis la barbe en fume. N° 539.
Pour un objet plein d'attraits
Notre cœur s'allume ;
Et souvent en vains souhaits
Son feu se consume :
Puis la barbe en fume après,
Puis la barbe en fume.

SCENE IV

Pierrot, Pégelin.

Pégelin
Air : Apprends-moi, cher amant. N° 369.
Hé bien ! Pierrot, quelle nouvelle ?
Que t'a dit l'objet de mes vœux ?
Apprends-moi si mes feux
Déplairont,
Trouveront
Une rebelle ;
Apprends-moi si mes feux
Auront un sort heureux.

Pierrot
Je n'en sais rien. Vous allez juger, par ce que je vais vous dire. En entrant dans ce jardin, j'y rencontre votre belle captive. Voilà comme je lui parle :
Air : Non, ce me dit-elle, non. N° 540.
Vos beaux yeux, de mon patron
Font une infidelle ;
Approuvez-vous, mon bouchon,

Son ardeur nouvelle ?
Non,
Non, ce me dit-elle, non,
Hé, non, ce me dit-elle.

Pégelin
Elle est bien fière !

Pierrot
Air : J'ai fait souvent résonner ma musette. N° 62.
La jeune Inès m'a fait aussi connoître
Que je poussois d'inutiles soupirs :
Nous n'avons donc tous les deux, mon cher maître,
Qu'à rengaîner nos amoureux désirs.

Pégelin
Vous lâchez bientôt prise, monsieur Pierrot. Je ne vous ressemble pas.
Air : Je laisse à la fortune matelots, galions. N° 1.
Quand je donne la chasse
A quelque bâtiment,
Jamais je ne me lasse,
Je le suis vivement.
Sa résistance est vaine :
Quelque détour qu'il prenne,
Je suis si bon voilier,
Que j'aimais il n'échappe ;
Et lorsque je l'attrappe,
Je fais peu de quartier.

Pierrot
Oh ! Doucement, s'il vous plaît, seigneur Pégelin ! Nous ne sommes point ici en pleine mer. Vous ne pouvez agit en corsaire. Vous ayez de grandes mesures à garder avec Zaïla.

Pégelin
Tu as raison.

Pierrot
Songez qu'elle est fille du bacha de cette ville. S'il venoit à savoir que vous courtisez une esclave au préjudice de votre épouse, il n'entendroit point raillerie là-dessus.

Pégelin
Cela est vrai. La politique veut que je le ménage. Mais je crains moins de l'irriter, que de causer du chagrin à Zaïla, dont je suis tendrement aimé.

Pierrot.
Je crains aussi de me brouiller avec Balkis.

Pégelin
Air : Attendez-moi sous l'orme. N° 541.
Elle règne en mon ame,
Malgré mes nouveaux feux.

Pierrot
J'aime toujours ma femme,
Quoiqu'ailleurs amoureux.

Pégelin
Je vois mon injustice,
Je blâme mon ardeur.

Pierrot
Je maudis le caprice
Qui débauche mon cœur.

Pégelin
J'ai combattu jusqu'à ce jour mes sentiments pour Isabelle ; mais je n'ai pu les vaincre.

Pierrot
J'ai voulu aussi me tenir ferme dans mon devoir ; mais le pied m'a glissé.

Pégelin
Hé bien, mon ami, suivons donc notre penchant, puisque nous ne pouvons le vaincre. Prenons garde seulement que nos femmes ne s'en aperçoivent.

Pierrot
Eh ! Mordi ! Ce n'est pas là le plus difficile.

Pégelin
Quoi donc ?

Pierrot
Air : Vous, qui vous moquez par vos ris. N° 75.
Les soins de deux fripons d'époux
Effarouchent nos belles.
J'ai pressenti, par leur courroux,
Que ces filles cruelles,
Nous obligeront, malgré nous,
A demeurer fidelles.

Pégelin
J'en juge tout autrement, moi. Leur fierté n'est qu'une manœuvre. Elles doivent s'applaudir en secret du sacrifice que nous leur faisons de deux aimables femmes.
Air : Et vogue la galère. N° 191.
Le vent n'est point contraire,
Il faut nous embarquer :
D'arriver à Cythère

Nous ne pouvons manquer.

Tous deux
Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer.

Pierrot
Paix ! Paix ! Voilà Zaïla et Balkis. Jouons bien notre rôle.

SCENE V

Pégelin, Pierrot, Zaïla, Balkis.

Pégelin, *abordant Zaïla*.
Air : Un de nos bergers, l'autre jour. N° 469.
Ah ! Que ses appas sont brillans !
Quand je vois Zaïla je sens
Croître mes feux pour elle.

Zaïla
Sans mentir, des maris galants
Vous êtes le modèle.

Pierrot, *à Balkis*.
Air : Des fraises. N° 73.
Vous le dirai-je à mon tour,
Epouse ragoûtante ?
Je m'aperçois chaque jour,
Que pour vous mon tendre amour
Augmente, augmente, augmente.

Balkis, *à Zaïla*.
L'entendez-vous, madame ?

Zaïla
C'est le singe de Pégelin.

Balkis, *à Pierrot*.
Air : C'est fort bien fait à vous. N° 542.
Lorsque, par politique,
En termes si doux,
Votre bouche s'explique,
C'est fort bien fait à vous :
Mais lorsqu'à ce langage,
Loin d'ajouter foi,
Je vous crois volage,
C'est fort bien fait à moi.

Pierrot, *à part*.
Ahi ! Ahi !

Zaïla, *à Balkis*.
Air : Ma raison s'en va beau train. N° 165.
Non, non, Balkis, nos époux
Ne respirent que pour nous.
Tous deux, chaque jour,
Nous donnent d'amour
Quelque marque nouvelle ;
Sur-tout depuis qu'en ce séjour
On retient Isabelle,
Lonla,
On retient Isabelle.

Pégelin
Air : Il est vrai que j'aime en deux lieux. N° 503.
Zaïla, comment pouvez-vous
Soupçonner ma constance ?
A vos yeux, comme à votre époux,
Vous faites une offense.

Zaïla, *souriant*.
Cela est bien injuste !

Pierrot, *à Balkis*.
Air : Ha ! Qui vous a, qui vous a, qui vous a. N° 543.
Je reconnois là les coups
De langues envenimées.
Qui vous a dit que de nous
Ces captives sont aimées ?
Ha ! Qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a si bien informées ?

Balkis
Oh ! Nous avons de bons yeux !

Zaïla, *à Pégelin*.
Air : C'est la pure vérité. N° 544.
Isabelle a fait, dit-on,
Un amant de son patron.

Pégelin
Ce n'est qu'une médisance.

Zaïla
Vous voulez donc que je pense
Que cette rare beauté
Sur vous n'a point de puissance.

Pégelin
C'est la pure vérité.

Balkis, *à Pierrot*.
Air : Ha ! Je ne m'en souci' guère ! N° 342.

Inès a su vous plaire.

Pierrot
Vous seule m'êtes chère.

Balkis
Vous courez ses appas.

Pierrot
Ha ! Je ne m'en souci' guère !
Balkis
Vous courez ses appas.

Pierrot
Non, je ne m'en souci' pas.

Zaïla
Nous sommes ravies d'être désabusées.

Balkis
Nous avions tort d'être jalouses.

Zaïla
Puisque vous n'aimez point ces esclaves espagnolles, vous nous accorderez, sans peine, ce que nous avons à vous demander.

Pégelin
Que souhaitez-vous ?

Zaïla
Air : Philis le long de la prairie. N° 545.
Envoyez, s'il vous plaît, ces belles
Au roi de Maroc, dès ce jour.
Faites-lui par-là votre cour.

Balkis
En un mot défaites-nous d'elles.

Zaïla
Prouvez votre fidélité.

Balkis
Rendez-nous la tranquillité.

Pégelin, *troublé.*
Mais, madame, vous me proposez là une chose à laquelle je ne m'attendois pas.

Zaïla
Je le vois bien.

Pierrot, *à Balkis*.
Vous nous mettez dans un grand embarras.

Balkis
C'est ce qu'il me semble.

Pégelin
Isabelle est une fille de qualité ; voulez-vous que je l'arrache pour jamais à d'illustres parents, qui sont sans doute en chemin pour la venir acheter ?

Zaïla
Ils ne dont pas grande diligence.
Pégelin
Air : Va-t-en voir s'ils viennent. N° 54.
Loin de nous, apparemment,
Les vents les retiennent.

Pierrot
Nous les verrons, sûrement,
Arriver incessamment.

Balkis, *à Pierrot*.
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Zaïla, *à Pégelin*.
Vous faites ce que vous pouvez pour garder votre proie.
Air : La troupe italienne, faridondaine, partira. N° 261.
Mais comptez que votre Hélène
Aujourd'hui pour jamais de vous s'éloignera.

Balkis, *à Pierrot*.
Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Et lonlanla ;
Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Partira.

Zaïla, *à Pierrot*.
Pierrot, allez les chercher tout-à-l'heure ; et que Pégelin les dispose devant moi à leur départ.

Pégelin, *ému*.
Non ; vous m'en dispenserez ; contentez-vous de la complaisance que j'ai de suivre vos volontés. Voici vos victimes qui viennent d'elles-mêmes au-devant de vos coups. Je ne veux pas leur annoncer l'injustice que vous m'obligez de leur faire.

Pierrot
Les pauvres filles !

Zaïla, *à Pégelin*.
Ah ! Traître !
Air : tes beaux yeux, ma Nicole. N° 66.
Il ne t'est plus possible
De cacher ton ardeur !

Pégelin
Ne puis-je être sensible
A leur cruel malheur ?

Balkis, *à Pierrot*.
Ah ! Je vois ta foiblesse !

Pierrot
O ma chère moitié !
Vous prenez pour tendresse
Ce qui n'est que pitié.
(Pégelin se retire.)

SCENE VI

Zaïla, Balkis, Pierrot, Isabelle, Inès.

Pierrot, *s'en allant, bas à Isabelle et Inès*.
Eh ! Mes enfants ! Zaïla veut vous envoyer à la cour de Maroc ! Tâchez de la fléchir.

Isabelle, *à part*.
Juste ciel !

Inès
Ah ! Nous sommes perdues !

Isabelle, *à Zaïla*.
Air : Contre un engagement. N° 479.
Quelle menace, ô Dieux !
Ma frayeur est mortelle !
La fortune en ces lieux
M'étoit assez cruelle :
Zaïla voudra-t-elle,
Méprisant ma douleur,
De la triste Isabelle
Achevez le malheur ?

Zaïla
Air : De quoi vous plaignez-vous ? N° 94.
De quoi vous plaignez-vous,
Belle, quand on veut vous faire
Un destin, qui, chez nous,
Rend bien des cœurs jaloux ?
L'amour d'un grand roi, ma chère,
Vous paroîtroit-il moins doux
Que celui d'un corsaire ?
De quoi vous plaignez-vous ?

Isabelle
Air : Dans un couvent bien heureux. N° 349.
A ce jaloux mouvement, je vois toute l'injustice
De votre amoureux caprice.
Je n'ai point ici d'amant.
Et s'il faut que je m'explique ;
Sans excepter votre roi,
Sachez que toute l'Afrique
N'en sauroit avoir pour moi.

Zaïla
Quelle fierté !

Balkis, *à Inès*.
Pour vous, belle Inès, vous ne serez pas si difficile.
Air : Belle diguedon. N° 330.
Vous paroissez fort humaine,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

Inès
Est-il vrai ? Mais vous me prenez donc,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
Pour une esclave africaine ?
Belle diguedi, diguedon dondaine.

Zaïla, *à Isabelle*.
Je ne me laisse point éblouir par ces belles apparences de vertu ; je pénètre le véritable sujet de votre douleur.
Air : Quand il faut quitter ce que l'on aime. N° 546.
Quand il faut quitter ce que l'on aime,
Le cœur ne peut pas y consentir.
Votre ingrat n'est pas de même,
Puisqu'il vous laisse partir.

Isabelle
Air : Badinez ; mais restez-en là. N° 547.
Ne m'outragez point, je vous prie ;
Et mettez à la raillerie
De justes bornes, Zaïla :
Badinez *(bis)* ; mais restez-en là.

Zaïla
Air : Baise-moi donc, me disoit Blaise. N° 454.
Très-volontiers. Mais, Isabelle,
Partez, partez.

Isabelle
Ah ! Laissez-nous, cruelle,
Encor quelques jours en ces lieux !

Zaïla, *s'en allant*.
Vous n'y serez pas davantage.

Inès, *à Balkis*.
Parlez pour nous !

Balkis, *s'en allant*.
J'aimerois mieux
Faire tous les frais du voyage.

SCENE VII

Isabelle, Inès.

Isabelle
Air : Je ne suis pas si diable. N° 8.
Ah ! C'en est trop, barbare !
Un juste désespoir
De mon ame s'empare !
Je brave ton pouvoir.
Je vais fuir l'infamie,
Et sortir de prison,
En terminant, ma vie
Par le poison.

Inès
Dieux ! Quel dessein !

Isabelle
Je sais où Pégelin cache le poison qu'il porte dans ses courses, pour prévenir l'esclavage ; je veux m'en servir.
Air : Bouchez, NaÏades, vos fontaines. N° 78.
Que ne puis-je, amante éperdue,
Don Juan, périr à ta vue !
Ah ! Du-moins, en perdant l'espoir
De posséder ton Isabelle,
Cher amant, tu pourrois la voir
Au tombeau descendre fidelle.

Inès, *déclamant*.
Puisque vous lui donnez cette preuve d'amour,
Je veux à Mezzetin la donner à mon tour.
Oui, madame, avec vous je vais cesser de vivre.

Isabelle, *déclamant aussi*.
Non, non. Je te défends, chère Inès, de me suivre.
J'ai besoin de tes jours. Bientôt après ma mort,
Don Juan paroîtra peut-être dans ce port.
Si tu restes ici, de sa tendre Isabelle
Tu lui raconteras l'aventure cruelle.
De mon enlèvement peins-lui bien les horreurs,
L'amour de Pégelin, et toutes mes terreurs.
Dis-lui de quel malheur me voyant menacée,
Je n'en ai pu souffrir l'effroyable pensée ;
Et que j'ai cru devoir préférer le trépas
Aux infâmes honneurs prédits à mes appas.

Inès
Madame, je ne puis vous rendre ce service.
Sachez que je médite un pareil sacrifice :
Je veux qu'une suivante, en fait de chasteté,
Fasse l'étonnement de la postérité.
(Isabelle se retire.)

SCENE VIII

Inès, *seule*.
Toujours déclamant.
Oui, courons au poison ! J'en veux prendre une dose…
Mais quelle horreur secrette à mon dessein s'oppose !...
Quel frisson me saisit !... Craindrois-je le trépas ?
Il n'en faut point douter, la peur retient mes pas.
Allons, ayons du cœur ! A la fleur de mon âge
Mourons, pour prévenir dans ce climat sauvage
Les malheurs attachés au sexe feminin…
Mais je balance encor !... Pardon, chez Mezzetin,
Si, malgré le beau feu dont pour toi mon cœur brûle,
Je ne vais qu'en tremblant avaler la pilule.
(Elle sort.)

SCENE IX

Pégelin, Pierrot.

Pierrot
Air : Quand on a prononcé ce malheureux oui. N° 215.
Patron, je suis instruit de cette circonstance :
Nos belles à partir ont de la répugnance.

Pégelin
Tu peux juger par-là si ces objets chéris
Pour leurs nouveaux galants ont conçu du mépris.

Pierrot
Oui, je crois que nous avons bonne part à leur chagrin ; mais, si nous les perdons, voilà une belle avance !

Pégelin
Non, non, Pierrot, elles ne partiront point. J'ai imaginé un bon moyen de les retenir, sans que nos femmes puissent s'y opposés.

Pierrot
Quel moyen donc ?

Pégelin
Je vais de ce pas engager un renégat espagnol de mes amis, à me venir dire devant Zaïla, qu'il est frère d'Isabelle.

Pierrot
Hé bien ?

Pégelin
Il dira qu'il venoit pour la racheter ; mais qu'il a fait naufrage, et perdu tous ses effets ; et qu'il me prie de garder sa sœur jusqu'à ce qu'il ait rapporté d'Espagne, où il retourne, le prix de la rançon d'Isabelle et de sa suivante.

Pierrot
Jarnonbille ! Que cela est bien trouvé !

Pégelin
Air : Vivons pour ces fillettes. N° 480.
Nous allons avoir tout le temps
De courtiser ces beaux enfants.

Pierrot
Oui ; mais il faut en fines gens
Cacher nos amourettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.
(Pégelin s'en va.)

SCENE X

Pierrot, *seul*.
Nos Argus vont nous éclairer de près.
Air : Ma pinte et ma mie, ô gué ! N° 37.
Femme qui guette un mari
Joue un mauvais rôle ;
Elle fait charivari,
Ce n'est qu'une folle :
Ma foi, tous ses soins jaloux
Des fredaines d'un époux
Sont la rocambole,
O gué !
Sont la rocambole.

Mais je ne sais si le patron a pensé à une chose qui me vient à l'esprit. Nos dulcinées, en voyant l'Espagnol, le prétendu frère d'Isabelle, le désavoueront, et notre fourberie sera découverte… Mais, non. Comme elles nous aiment, sans doute, elles entreront volontiers dans notre manigance. Il ne faut seulement que les prévenir là-dessus… Ho ! Ho ! À qui en veulent ces deux hommes-ci ?

SCENE XI

Pierrot, D. Juan, Mezzetin.

D. Juan, *à Pierrot*.
Où est le seigneur Pégelin ?

Pierrot
Il vient de sortir. Mais vous parlez à un autre lui-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

D. Juan
Air : Que dieu bénisse la besogne. N° 105.
N'avez-vous pas, dites-le nous,
Deux jeunes captives chez vous ?
L'une que l'on nomme Isabelle ?

Mezzetin
Et l'autre qu'Inès on appelle ?

Pierrot
Cela se pourroit. Quel intérêt y prenez-vous ?

D. Juan
Air : A la façon de barbari. N° 22.
Vous voyez en nous des amants,
Qui, pour leur délivrance,
Ont osé des flots et des vents
Braver la violence.

Pierrot, *à part*.
Ouf !

Mezzetin
Nous venons prier le patron
La faridondaine, la faridondon,
De nous les remettre aujourd'hui.

Pierrot, *faisant l'action de compter de l'argent*.
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

D. Juan
Nous comptons bien de payer leur rançon.

Pierrot, *à part, se grattant l'oreille.*
Ahi ! Quel contre-temps !

Mezzetin
Peut-on les voir ?

Pierrot
Oui-dà. Je vais vous les envoyer. *(A part s'en allant.)* Courons chercher mon maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

SCENE XII

D. Juan, Mezzetin.

D. Juan
Que nous sommes heureux, Mezzetin !

Mezzetin
Oui, vraiment, nous sommes bien heureux d'être réchappés des blessures cruelles que nous reçûmes en défendant nos maîtresses, et d'avoir résisté aux tempêtes, aux fatigues et à tous les maux que nous avons essuyés, en parcourant les côtes d'Afrique.

D. Juan
Air : Ah ! Que j'étois insensée ! N° 548.
Oublions toutes nos peines ;
Nous allons, dans ce séjour,
Des objets de notre amour
Aujourd'hui briser les chaînes,
Et faire aux tristes soupirs
Succéder les doux plaisirs.

SCENE XIII

D. Juan, Mezzetin, Isabelle, Inès.

D. Juan, *avec transport.*
Air d'Amadis. N° 549.
Est-ce vous, charmante Isabelle !

Isabelle, *tristement.*
Est-ce vous, don Juan que je voi ?

Mezzetin, *à Inès.*
Est-ce vous, chère tourterelle ?

Inès, *tristement.*
Mezzetin, cher amant, est-ce toi ?

D. Juan
Air : Berger, prends soin de mon troupeau. N° 550.
C'est votre don Juan, c'est lui,
C'est lui qui s'offre à votre vue.
Il n'a découvert qu'aujourd'hui
Qu'ici vous étiez retenue…
Mais vous semblez dans ce moment
Revoir à regret votre amant.

Isabelle, *pleurant.*
Hélas !

Inès
Ahi !
Mezzetin, *à Inès.*
Qu'avez-vous donc ?

D. Juan, *à Isabelle.*
Air : Belle et charmante brune N° 240.
Quel chagrin vous dévore ?
Pourquoi ces pleurs ?
Je ne sais point encore
Tous mes malheurs !
Ne me les cachez point.

Isabelle
Ah ! Je me meurs !

D. Juan
Qu'entends-je ! Madame, expliquez-vous.

Inès
On alloit nous faire partir pour la cour de Maroc.
Air : Depuis que j'ai vu Nanette. N° 551.
C'est la femme du corsaire,
La jalouse Zaïla,
Qui, pour de nous se défaire,
Vouloit nous envoyer là.

Isabelle
Cette menace effroyable
A confondu ma raison ;
Et dans un transport coupable,
M'a fait prendre du poison.

D. Juan
O ciel !

Inès, *à Mezzetin.*
J'en ai pris aussi, mon enfant…

Mezzetin
Ah ! Misérables, qu'avez-vous fait ? *(A la cantonade.)* Au secours ! Au secours !

SCENE XIV

Isabelle, D. Juan, Inès, Mezzetin, Zaïla, Balkis.

Balkis, *accourant*.
Qu'y a-t'il donc ?

Inès, *montrant Zaïla*.
Vous voyez l'auteur de notre perte.

Zaïla
Qui sont ces deux cavaliers ?
Mezzetin
Madame, nous venions pour racheter ces deux captives.

D. Juan
Air : Où êtes-vous, Birène mon ami ? N° 291.
A leurs appas l'amour soumit nos cœurs,
Et nous devions unir nos destinées ;
Mais vous avez tant fait, par vos rigueurs,
Que toutes deux se sont empoisonnées.

Zaïla, *surprise*.
Que dites-vous ?

Balkis
O dieux ! Eh ! Mes pauvres enfants, où avez-vous pris ce poison ?

Inès
Dans une bouteille qui étoit sur des tablettes dans le cabinet du seigneur Pégelin.

Balkis, *souriant.*
Ha ! Ha ! Ha !
Air : Quand le péril est agréable. N° 2.
Oh ! Vous n'en serez point malades !
Allez, rassurez vos esprits :
Le poison que vous avez pris
Est de l'eau des Barbades.

D. Juan
Ah ! Vous me rendez la vie !
Mezzetin
Quelle joie !

Isabelle
Je respire.

Inès
Je ne suis donc plus fâchée d'en avoir avalé un bon verre.

Zaïla
Le ciel en soit loué !

SCENE XV

Les précédents, Caltapan. Portant un écrin.

Caltapan, *à Zaïla*.
Air : Réveillez-vous, belle endormie. N° 13.
Je viens, madame, en diligence,
Trouver le seigneur Pégelin.
Vous voulez bien qu'en son absence
Je vous remettre cet écrin.

Zaïla
Qu'est-ce que c'est ?

Caltapan
Ce sont vingt-cinq mille écus en pierreries, que lui envoye le pirate Osmin, pour sa part de la dernière prise qu'ils ont faire ensemble.

Zaïla
Cela suffit.
(Caltapan s'en va.)

SCENE XVI

Isabelle, D. Juan, Zaïla, Balkis, Inès, Mezzetin.

Zaïla, *à Isabelle*.
Air : On dit qu'amour est si charmant. N° 30.
Je vous ai fait injustement,
Ma chère, un mauvais traitement.
Pardonnez mon aveuglement :
Vous savez par vous-même,
Que l'on écoute rarement
La raison, quand on aime.

Isabelle, *embrassant Zaïla*.
Air : Qu'on a de la peine quand on n'a pas. Air. 209.
Je vous pardonne
Votre rigueur.

Balkis, *à Inès*.
Et vous, mignonne ?

Inès, *l'embrassant*.
De tout mon cœur.

D. Juan, *à Isabelle*.
Air : Le cabaret est mon réduit. N° 216.
Qu'il m'est doux de finir les maux
De l'objet que mon ame adore !

SCENE XVII

Les précédents, Pégelin, Pierrot.

Pégelin, *à Pierrot dans le lointain, continuant l'air commencé*.
Laisse faire. Nos rivaux
Ne les tiennent pas encore,
Ne les tiennent pas *(ter)* encore.

Balkis, *à D. Juan*.
Voici le seigneur Pégelin.

D. Juan, *abordant Pégelin*.
Seigneur patron, nous venons racheter ces deux dames.

Pégelin
Soyez les bien venus.

Mezzetin
Air : C'est à boire qu'il nous faut. N° 385.
Dites-nous, en galant homme,
Ce que cette prise vaut.

Pégelin
Vingt mille écus, c'est la somme.

Tous, *criant.*
Ho !

Mezzetin
Vous mettez le prix trop haut.

Pierrot
C'est la somme, somme, somme,
C'est la somme qu'il nous faut.

D. Juan
Comment !

Inès
L'arabe !

Mezzetin
Le juif !

Isabelle
Quelle dureté !

Zaïla, *bas à Balkis*.
Tu vois son dessein.

Balkis
Ah ! Le coquin !

D. Juan, *à Pégelin*.
Air : Morguienne de vous. N° 146.
Vous en rabattrez.

Pégelin
Pas une pistole.
Isabelle, *à Pégelin*.
Mais considérez…

Pierrot, *l'interrompant*.
Pas même une obole.

Mezzetin
Morguienne de vous !
Quel homme ! Quel homme !

Inès
Morguienne de vous !
Quel homme êtes-vous !

D. Juan
Je n'ai pas apporté, à beaucoup près, l'argent que vous me demandez.

Pierrot
Hé bien, retournez le chercher.

Pégelin, *s'en allant*.
Jusqu'au revoir. Serviteur.

Pierrot, *suivant Pégelin*.
Votre valet.

Zaïla, *à D. Juan.*
Tenez.
Elle lui donne l'écrin, pendant que Pégelin s'en va, et lui parle à l'oreille.

D. Juan, *appelant Pégelin*.
Seigneur Pégelin ! Un mot.

Pégelin, *revenant*.
Qu'y a-t-t-il ?

D. Juan

Air : Quand le péril est agréable. N° 2.
Sauvez-nous un second voyage.
Pour vos soixante mille francs
(Lui présentant l'écrin.)
Recevez tous ces diamants ;
Ils valent davantage.

Pégelin, *ouvrant l'écrin*.
Voyons.

Zaïla, *à Pégelin*.
En êtes-vous content ?

Pégelin, *hésitant*.
Hé ! Mais…

Zaïla
Quoi, mais ?

Pégelin
Mais oui, il y a à-peu-près ce qu'il me faut.

Balkis, *à Pégelin*.
Allez, faites grace du reste.

Zaïla, *aux quatre amants*.
Partez, mes enfants, vous êtes libres. Vous pouvez dès ce moment prendre la route d'Espagne.

Inès
Nous l'aimons mieux que celle de Maroc.

Balkis
Air : Embarquez-vous, mesdames. N°239.
Embarquez-vous, mes belles ;
Et toujours puissiez-vous
Voir des amants fidèles
Dans vos heureux époux !

Isabelle, *baisant la main de Zaïla*.
O noble cœur !

D. Juan, *baisant aussi la main de Zaïla*.
Je vous dois mon bonheur.

Mezzetin
Partons d'ici.

Inès, *faisant la révérence à Zaïla*.
Madame, grand merci.
(Les quatre amants s'en vont.)

SCENE XVIII

Zaïla, Pégelin, Balkis, Pierrot.

Pégelin, *bas à Pierrot*.
J'enrage !

Pierrot, *bas à Pégelin*.
Encore faut-il enrager tout bas.

Zaïla
Air : Ha ! Qu'il y va gaîment. N° 415.
Isabelle avec son amant,
Ha ! Qu'elle y va gaîment !
Ils vont tous deux, dans ce moment,
De ces lieux faire retraite.

Balkis
Ha ! Qu'elle y va sa soubrette,
Ha ! Qu'elle y va gaîment !

Pégelin, *d'un ris forcé*.
Air : Adieu, paniers, vendanges sont faites. N° 164.
Ha ! Que vous êtes satisfaites !

Pierrot
Vous ne nous chicanerez plus.

Balkis
Vous voilà tous deux bien camus :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.
Air : Michaud, en faisant l'amour. N° 552.
Votre générosité,
Patron, nous a charmées

Zaïla
Vous mettez en liberté
Deux captives aimées.

Balkis
Et sans leur faire payer
Seulement une maille

Pégelin
Vous voulez vous égayer.

Pierrot
Oui, ma foi, l'on nous raille.

Pégelin
Air : Comme un coucou que l'amour presse. N° 27.
Eh ! Pourquoi ces plaisanteries ?

Zaïla
C'est, mon ami, que cet écrin,

Où sont ces belles pierreries,
Vous est envoyé par Osmin.

Pégelin
Je vous entends. Ah ! Traîtresse ! Votre indiscrette jalousie me prive d'une rançon…

Zaïla, *l'interrompant*.
Point de reproches, je vous prie. Pouvois-je mieux employer vos diamants qu'à payer votre propre rançon ?

Pégelin
Qu'est-ce à dire, ma rançon ?

Zaïla
Air : Le beau berger Tircis. N° 97.
De votre liberté
Vous n'aviez plus l'usage :
Chez une ingrate beauté,
Votre cœur, époux volage,
Etoit en esclavage,
Et je l'ai racheté.

Pégelin
O trop généreuse Zaïla ! Que vous me faites bien sentir mon injustice !

Zaïla
Oui, je devrois vous haïr.
Air : Pour faire honneur à la noce. N° 50.
Est-ce là ce mari tendre
Qui juroit de n'aimer que moi ?
Son cœur, au mépris de sa foi,
S'est lâchement laissé surprendre.
Est-ce là ce mari tendre
Qui ne vouloit aimer que moi ?

Pégelin
Ah ! C'en est fait, mon éblouissement est passé.
Air : Nous sommes demi-douzaine. N° 42.
De cette ardeur passagère
Cessez de vous souvenir.

Zaïla, *à part*.
Contre lui ma colère
Ne sauroit plus tenir.

Pégelin
Le seul regret d'avoir pu vous déplaire,
Suffit pour me punir ;
Le seul regret d'avoir pu vous déplaire,
Répond de l'avenir.

Balkis, *à Pierrot*.
Air : Mon voisin a pris son orge. N° 553.
Tu voulois tricher, infâme !

Pierrot, *lui tendant la main.*
Touche là, faisons la paix.
Je ne courtiserai jamais
Que ma petite femme,
Et je n'aurai plus désormais
De désir polygame

Pégelin, *se jetant aux genoux de sa femme*.
Air : Je ferai mon devoir. N° 16.
Pardonnez donc à votre époux.

Zaïla, *le relevant*
Je n'ai plus de courroux. *(bis).*

Pégelin
Quelle bonté ! Vous m'allez voir
Rentrez dans mon devoir. *(bis)*

Pierrot, *se jetant aussi aux pieds de Balkis*.
Air : Quand la bergère vient des champs. N° 126.
Et ton pierrot se met aussi
A ta merci,
Mon doux soucis.

Balkis, *le relevant*.
Inès a borné tes plaisirs ;
Va, je suis bonne,
Je te pardonne
De vains désirs.

Pégelin
Pour célébrer notre raccommodement, voici fort à-propos les danseurs qui ont coutume tous les soirs de nous divertir.

Zaïla
A-présent que nos belles Espagnoles ne sont plus ici,
Air : O reguingué ! Ô lonlanla ! N° 4.
Vous donnerez à Zaïla
Rarement de ces fêtes-là,
O reguingué ! Ô lonlanla !

Pégelin
Allez, méchante que vous êtes,
Vous ne manquerez pas de fêtes.

Balkis, *à Pierrot et à Pégelin*.
Air : C'est à toi, mon camarade. N° 386.
Tant à moi qu'à la patronne,
Pour nous prouver votre amour,

Il faut que l'on nous en donne,
Donne, donne,
Il faut que l'on nous en donne
Chaque jour.

Pierrot
Vous serez satisfaites.

SCENE XIX ET DERNIERE

Les précédents, troupe d'esclaves de l'un et de l'autre sexes, dansants.

Fin.

Zémine et Almanzor

(Opéra-comique, 1730)

Alain-René Lesage

Pièce en un acte, représentée à la foire Saint-Laurent en 1730.

Édition : *Œuvres choisies de Le Sage*, Alain-René Lesage, de L'Imprimerie de Leblanc, 1810, Tome Seizième.
1260

PERSONNAGES

TIMUR-CAN, *roi d'Astracan*.
ZEMINE, *fille de l'émir Abénazar, crue fille du roi*.
ALMANZOR, *vizir, et fils du roi, cru fils de Kalem, nom qu'Abénazar avoit pris*.
ALINGUER, *prince de Russie, amoureux de Zémine*.
PIERROT, *confident d'Almanzor.*
JACQUOT, *confident d'Alinguer*.
LIRA, *suivante de Zémine*.
Gardes.
Troupe de Bergers et de Bergères.

La scène est d'abord dans les jardins du palais d'Astracan, ensuite dans une salle du vizir, et enfin sur le rivage de la mer.

Le Théâtre représente les jardins du palais d'Astracan.

SCENE PREMIERE

Pierrot, Lira.

Pierrot
Air : Cher ami, que mon ame est ravie. N° 583.
Oui, Lira, si tu tiens ta promesse,
Par l'hymen, j'espère que dans peu
Tu verras couronner notre feu.
Du monarque enfin, touché de leur tendresse,
Nos amants ont obtenu l'aveu :
Le vizir mon maître épouse la princesse ;
L'amitié du bon roi d'Astracan
L'éléve jusqu'au premier rang.

Lira
Ha ! Voilà donc Zémine ma maîtresse, bien joyeuse ! Elle ne craindra plus la prédiction qui l'inquiétoit.

Pierrot
Quelle prédiction ?

Lira
C'est qu'elle fit dernièrement tirer son horoscope par une fameuse devineresse, qui lui dit :
Air : Que Dieu bénisse la besogne. N° 105.
Bientôt au fils d'un souverain
Vous verrez donner votre main.
Il est de votre connoissance ;
Mais vous ignorez sa naissance.

Pierrot
La grande sorcière ! Elle en aura menti ; c'est le vizir Almanzor qui possédera l'unique héritière de Tartarie.

Lira
Quoique le roi ait toujours semblé approuver leur passion, je n'ai jamais cru que ce mariage se pût faire.

Pierrot
Pardi ! Mon maître est bien heureux !
Air : Les proverbes. N° 474.
Il est bien vrai qu'à la fleur de son âge
Il passe tout en prudence et valeur ;
Mais il n'est pas de plus haut parentage
Que son très-humble serviteur.

Lira
Effectivement, on dit qu'il est fils d'un villageois des environs de cette ville.

Pierrot
Eh ! Qui le sait mieux que moi ?
Air : Dans notre village, chacun, etc. N° 14.
Du même village
Nous sommes tous deux :

A de petits jeux
Nous avons joué sous l'ombrage :
Tous deux nous avons
Gardé les moutons.

Lira
Et par quel hazard est-il devenu si grand seigneur ?

Pierrot
Je vais te le dire. Un jour que notre grand roi Timur-Can chassoit autour de chez nous, il rencontra le petit Almanzor, qui lisoit l'histoire de Tartarie, en faisant paître son troupeau. Il s'amusa à causer avec lui ; il le trouva gentil, bien avisé, et il le prit en affection. Sur ces entrefaites mourut Kalem, père du jeune berger, que Timur-Can fit aussitôt venir à la cour.
Air : Du cap de Bonne-Espérance. N° 9.
Et, pour le rendre capable,
Plus d'un maître on employa ;
Puis, dans l'âge convenable,
A la guerre on l'envoya.
Il falloit le voir combattre !
Il faisoit le diable à quatre :
Devant lui les ennemis
Fuyoient comme des brebis.

Lira
Têtebleu ! Quel berger !

Pierrot
Air : Je ne suis né ni roi ni prince. N° 36.
Ce Guerrier à l'art militaire
Joint les talents du ministère ;
Puisqu'au vizirat parvenu,
Il a su si bien se conduire,
Qu'enfin le voilà devenu
Le factoton de cet empire.
Puisqu'au vizirat parvenu,
Il a su si bien se conduire,
Qu'enfin le voilà devenu
Le factoton de cet empire.

Lira
J'admire le caprice de la Fortune ; elle vous a traités tous deux bien différemment.

Pierrot
Oui, ventrebille !
Air : Mon voisin a pris son orge. N° 553.
Tu connois ma gentillesse.
Jarni ! Si c'étoit à moi
Que se fût adressé le roi !
Tiens, ma chère maîtresse,
Aujourd'hui je pourrois, ma foi,
Te faire viziresse.
Lira, *souriant*.
Le roi ne pouvoit donc manquer d'avoir un bon ministre.

Pierrot
Sans doute.

Lira
Mais dis-moi un peu ; comment es-tu entré au service d'Almanzor ?

Pierrot
L'année dernière, comme il revenoit de l'armée, il passa dans notre village, avec une troupe de gens de guerre ; il m'aperçut dans la foule, et me dit : *Eh ! Te voilà, mon pauvre Pierrot ! Approche, approche !*
Air : Accordez-moi, belle brunette. N° 584.
Je lui tirai ma révérence,
Ensuite je lâchai ces mots :
Ces moutons gaillards et dispos,
Que mène là votre excellence,
Ne se laisseroient pas, je pense,
Manger la laine sur le dos.

Lira
Que dit-il à cela ?

Pierrot
Air : Et puis voilà comment. N° 585.
Il rit de ce trait de malice,
Et me dit : Suis-moi, mon enfant.
Je te fais chef de mon office.
Je le suis dans le moment ;
Et puis voilà comment
Il me dit,
Il me prit
A son service ;
Et puis voilà comment
Pierrot est ton amant.

Lira
Il ne paroît pas que tu ayes grande occupation chez lui.

Pierrot
Il est vrai ; le patron mène une vie assez frugale.

Lira
Air : Oh ! Que qi : oh ! Que nenni ! N° 314.
C'est ce que l'on dit aussi,
Et que son ame peu commune
N'adore point la fortune.

Pierrot
Oh ! Que si !
Lira
Que, méprisant les richesses,
Il répand tout en largesses.

Pierrot
Oh ! Que nenni !
Je l'ai cru de même sort long-temps ; mais à présent je suis bien désabusé.

Lira, *étonnée*.
Que dis-tu ?

Pierrot
C'est un Crésus ; je suis sûr qu'il a des millions cachés dans un endroit, où j'ai remarqué qu'il alloit tous les matins, et dont il a seul la clef.

Lira
Quelle certitude en as-tu ?

Pierrot
C'est qu'un de ces jours, Jacquot, le secrétaire de ce jeune étranger, nommé Alinguer, qui paroît depuis quelque temps à la cour, vint déjeûner avec moi.

Lira
Fort bien.

Pierrot
Nous vîmes venir mon maître, qui ouvrit la porte de l'endroit en question, et la referma sur lui. Nous étions dans un cabinet voisin, et nous entendîmes qu'il disoit ces mots ;
Air : L'autre jour ma Cloris. N° 586.
O précieux trésor !
Si jamais, dans sa course,
On arrête Almanzor,
Tu seras sa ressource !
O trésor mes amours !
Je t'aimerai toujours !

Lira
Air : O reguingué ! Ô lonlanla ! N° 4.
Oh ! Rien n'est plus clair que cela !
Je juge à ces paroles-là,
O reguingué ! Ô lonlanla !
Que le prudent vizir amasse
Des armes contre la disgrace.
Pierrot
Il n'en aura pas besoin, Dieu merci ! Mais, dans l'incertitude de son sort, ne faisoit-il pas bien de tirer de l'eau pendant que la corde étoit au puits ?

Lira
Oui, vraiment.

Pierrot
Air : Adieu, paniers, vendanges sont faites. N° 164.
Quand on a rempli ses pochettes,
Si l'on est chassé par malheur ;
En fuyant, on dit de bon cœur :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

Lira
Taisons-nous, voici Zémine.

SCENE II

Pierrot, Lira, Zémine, éplorée.

Lira, *à Zémine*.
Air de l'Horoscope accompli. N° 530.
Nous vous félicitons, madame.

Zémine
O dieux ! Qui l'auroit pu prévoir !
Quel contre-temps pour notre flamme !
Lira, je suis au désespoir !

Lira, *surprise*.
Qu'est-il arrivé, ma princesse ?

Pierrot
Qui peut causer votre tristesse ?

Zémine
Hélas ! Mes enfants, aujourd'hui
Mon horoscope est accompli !

Lira
Comment donc ?

Zémine, *à Lira*.
Tu sais ce qui m'a été prédit ?

Lira
Oui.

Zémine
Alinguer, ce jeune inconnu…
Lira
Hé bien ?

Zémine
Air : Dans un bois solitaire et sombre. N° 587.

Au grand roi qui règne en Russie
Le jeune Alinguer doit le jour.
Il m'en a lui-même éclaircie,
En me déclarant son amour.

Pierrot
Ho ! Ho !

Lira
Quoi ! C'est un prince !

Zémine
Air : N'y a pas d'mal à ça. N° 371.
Ma crainte est extrême !
Il m'aime, Lira !

Lira
Hé bien ! Qu'il vous aime
Tant qu'il lui plaira.

Pierrot
N'y a pas d'mal à ça. (bis)

Zémine
Il y en a plus que vous ne pensez.
Air du vaudeville du Procès des Théâtres. N°506.
Ce prince m'a dit qu'à mon père
Tantôt il me demandera.

Lira
Laissez-le faire,
Laire, laulaire,
O gué lonla !

Pierrot
Laissez-le faire,
C'est de l'eau claire
Qu'il fera.

Zémine
Hélas ! Il est fils d'un monarque puissant, et Almanzor n'est qu'un simple sujet !

Pierrot
Et des plus simples encore.

Zémine
Air : Pour passer doucement la vie. N° 59.
Il a le mérite en partage ;
Mais le mérite, par malheur,
Ne trouve pas son avantage
A lutter contre la grandeur.

Lira
Air : L'autre jour dessous un ormeau. N° 570.
J'aperçois là-bas Timur-Can
Qui se promène.

Pierrot
Il est seul, allez-vous-en
Lui découvrir tout franc
Ce qui fait votre peine.

Zémine, *s'en allant*.
Fût-il plus dur qu'un rocher,
J'espère le toucher.

SCENE III

Pierrot, Lira.

Pierrot
Voilà bien du rabat-joie, ma mignonne.

Lira
Zémine a raison d'être alarmée ; un prince est un dangereux concurrent.

Pierrot
Air : Diable-zot. N° 285.
Lira, je commence, ma foi,
A n'avoir plus tant d'espérance.
Dans le fond, je crains, comme toi,
D'Alinguer la haute naissance :
Elle peut éblouir le roi.
Mais, quoi qu'il arrive, ma chère,
Me promets-tu que de Pierrot
Tu deviendras la ménagère ?

Lira
Diable-zot !
Ne compte pas là-dessus, mon enfant.

Pierrot
Air : Quand il aime, il aime, il aime. N° 588.
Eh ! D'où vient ?

Lira
J'aime trop ma maîtresse,
Et par-tout je veux suivre son sort.

Pierrot
Pour Pierrot tu n'as plus de tendresse.

Lira
Qu'Almanzor épouse la princesse,

Tu diras : je me plaignois à tort.

Pierrot
Tiens, voici Jacquot, le secrétaire d'Alinguer.

SCENE IV

Pierrot, Lira, Jacquot.

Jacquot
Air : Voulez-vous savoir qui des deux ? N° 13.
Bon jour, Lira, bon jour, Pierrot !

Pierrot
Bon jour, l'ami !

Lira
Bon jour, Jacquot !

Pierrot, *à Jacquot.*
On dit qu'Alinguer s'imagine
Que sur nous il va l'emporter,
Qu'il compte d'obtenir Zémine.

Jacquot
Il a raison de s'en flatter.

Pierrot
J'en doute fort.

Jacquot, *à Lira.*
Air : Vous m'entendez bien. N° 143.
Mon maître épousera, je croi,
Dès ce soir la fille du roi ;
Et s'il fait cette affaire,…

Lira
Hé bien !

Jacquot
Je suis son secrétaire…
Vous m'entendez bien.

Lira
A merveille.

Pierrot
Air : Je ferai mon devoir. N°16.
Mais je crois que cet animal
Veut être mon rival. (bis)

Jacquot
Mon garçon, ton bail va cesser ;
Le mien va commencer.

Pierrot
Je n'en crois rein.

Jacquot
Tu verras, tu verras.

Lira
Ne vous échauffer pas l'un et l'autre inutilement.

Pierrot
Air : Les pauvres filles gagnent peu. N° 29.
Sans craindre de faire un jaloux,
Lira va nous l'apprendre.

Jacquot, *à Lira.*
Pour votre mari qui de nous,
Belle, voulez-vous prendre ?

Lira
Celui de vous deux
Dont le maître heureux
Du roi va devenir gendre.
Adieu, messieurs ; je vais rejoindre ma maîtresse.

SCENE V

Pierrot, Jacquot.

Jacquot
Air : Hé ! Bon, bon, bon ! Je t'en réponds ! N° 557.
Je puis donc, suivant ce langage,
Déjà me compter en ménage.

Pierrot
Hé ! Bon, bon, bon !
Je t'en réponds !
Notre souverain, têtebille !
Nous a trop bien promis sa fille.

Jacquot
Hé ! Zon, zon, zon !
Ha ! Ha ! Voyez donc ?
Ces sortes de paroles
Sont frivoles,
Ce n'est qu'une chanson.

Pierrot
O ! Almanzor est bien en cour.

Jacquot
Prrr ! Il y a bien de la comparaison entre lui et le prince Alinguer !

Pierrot
Air : Commèr' j'ai un bon mari. N° 449.
Ne te flatte encor de rien. (bis)
Entre nous, l'on pourroit bien
Remercier ton maître.

Jacquot
Mon pauvre enfant, c'est le tien
Que l'on enverra paître.

Pierrot
Enverra paître ! Vous êtes malin, monsieur Jacquot.

Jacquot, *riant*.
Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé !

Pierrot
Nous ne sommes pas de grande maison ; mais nous sommes riches.
Air : Tes beaux yeux, ma Nicole. N° 66.
Tu sais qu'en sa puissance
Le vizir Almanzor
Selon toute apparence,
Doit avoir des monts d'or.

Jacquot
Il fera la culbute
Peut-être dès ce jour :
Ce qui vient de la flûte
S'en retourne au tambour.

Pierrot
Pas toujours, pas toujours.

Jacquot
J'ai parlé à mon maître de ce trésor-là ; sais-tu bien ce qu'il m'a dit de ton vizir ?

Pierrot
Que t'en a-t-il dit ?

Jacquot
Air : Il faut que je file, file. N° 136.
C'est un pourceau qu'on engraisse,
Et que l'on égorgera :
C'est une éponge qu'on laisse
S'emplir tant qu'elle pourra,
Et qu'ensuite on presse, presse,
Et qu'ensuite on pressera.

Pierrot
Ton maître est fertile en comparaisons ; mais il ignore une chose.

Jacquot
Quoi ?

Pierrot
Air : Un petit brunet. N0589.
Qu'à son bon papa
Notre princesse est bien chère ;
Qu'elle lui dira,
En l'embrassant : Mon cher père,
Ne me génez point, hélas !

Jacquot
Il ne l'écoutera guère.

Pierrot
Vous causerez mon trépas.

Jacquot
Il ne l'écoutera pas.

Pierrot
Si cela arrive, ton prince ne sera pas heureux en ménage.

Jacquot
Pourquoi ?

Pierrot
Air : Boire à son tirelire lir. N° 323.
Il sera, sûrement,
Détesté de Zémine.

Jacquot
Dans le commencement,
Elle fera la mine ;
Mais quelque jour
Le tendre amour
Aura son tire lire lire lir,
Aura sin toure loure lour,
Aura son tour.

En cet endroit, on voit paroître au fond du théâtre, le roi et le prince Alinguer, qui s'entretiennent. Le roi branle la tête dans l'entretien.

Pierrot
Mais j'aperçois Timur-Can qui parle à ton maître… Oh ! Ma foi, vous voilà tondus.
Air : Hé ! Non, non, non ! Je n'en veux pas davantage. N° 537.

Tiens ; vois-tu bien le monarque ?
Prens-tu bien gardes à son air ?
Il fait un geste, qui marque
Qu'il éconduit Alinguer.
Oui, par ce muet langage,
Je vois que le roi lui répond ;
Hé ! Non, non, non !
N'en parlons pas davantage !

Jacquot
Et moi, je prends cela tout autrement.
Air : Non, non, non ! L'amour doit tout charmer. N° 590.
Je juge par là que mon maître
A dit au roi d'Astracan :
Mais vous me tromperez peut-être ?
Non, non ! Lui répond Timur-Can

Pierrot
Flattez-vous bien, monsieur Jacquot ; bercez-vous de chimères.

Jacquot
C'est vous, monsieur Pierrot, qui avez des idées creuses.

Pierrot
Air : Talalerire. N° 77.
Jusqu'au revoir. Je me retire.

Jacquot
Tantôt tu seras bien honteux
De perdre ta charmante lire !

Pierrot
Oh ! Nous verrons qui de nous deux
Aura plus de sujet de dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.
Ils se retirent chacun de son côté, se moquant par gestes l'un de l'autre.

SCENE VI

Le Roi, Le Prince Alinguer.

Alinguer
Air : L'autre nuit j'aperçus en songe. N° 166.
Soyez sensible à ma prière !

Le Roi
Mais, prince, vous ne savez pas
Que Zémine de mes états
N'est point, comme on croit, l'héritière.
Bientôt à mes peuples surpris
L'on me verra montrer un fils.

Alinguer
Un fils !

Le Roi
Oui, j'ai un fils, que des raisons politiques m'ont empêché jusqu'ici de faire paroître.

Alinguer
Air : Quand Iris prend plaisir à boire. N° 345.
Si mon cœur, dans l'objet que j'aime,
Ne cherchoit que le rang suprême,
Cet avis confondroit mes vœux ;
Mais je n'ai pas besoin d'une couronne :
Tout ce que demandent mes feux,
C'est la princesse ; je ne veux
Point d'autre dot (*bis*) que sa personne.

Le Roi
Air : Quand je tiens de ce jus d'octobre. N° 3.
Pourquoi ne m'est-il pas possible
De contenter votre désir ?
J'y vois un obstacle invincible :
J'ai promis Zémine au vizir.

Alinguer
Air : Si dans le mal qui me possède. N° 15.
Hé bien ?

Le Roi
Ma parole est donnée ;
Et, qui plus est, dans ce moment,
Zémine annonce à son amant,
Que, dans cette même journée,
Ils verront de leurs tendres cœurs
L'hymen couronner les ardeurs.

Alinguer
Air du Menuet de M. de Grandval. N° 7.
Mais vous pourriez vous en dédire.

Le Roi
Non, prince, je n'en ferai rien.

Alinguer
Je suis l'héritier d'un empire.

Le Roi
Almanzor est l'appui du mien.

Alinguer
Air : Le démon malicieux et fin. N° 326.
Mais son roi ne peut-il autrement
Le payer de son attachement ?

Le Roi
Mon vizir toujours pour l'opulence
Fit éclater un généreux mépris ;
Il faut donc de ma reconnoissance
Qu'absolument Zémine soit le prix.

Alinguer
Air : Je le crois bien : Je n'en crois rien. N° 450.
On vante sa vertu sublime,
Et chacun l'honore et l'estime.

Le Roi
Je le crois bien.

Alinguer
Cependant cet homme si rare.
N'est au fond qu'un infâme avare.

Le Roi
Je n'en crois rien.

Alinguer
Air : C'est la pure vérité. N° 544.
Sachez que votre Almanzor
En secret garde un trésor.

Le Roi
Ce n'est qu'une médisance.
Abusé par l'apparence,
Jusqu'ici j'aurois été
Dupe de ma confiance !

Alinguer
C'est la pure vérité.

Le Roi
Air : Amis, sans regretter Paris. N° 21.
J'en doute. Mais quel homme encor
A pu vous en instruire ?

Alinguer
Un homme qui droit au trésor
Est prêt à vous conduire.

Le Roi, *à part*.
Grands dieux ! Seroit-ce là le fruit de mes peines !
(Il tombe dans un profonde réverie.)

Alinguer
Air : Voulez-vous savoir qui des deux ? N° 13.
Vous pouvez bien juger par-là
Des desseins perfides qu'il a.
On lui voit faire des largesses
Assez souvent à vos soldats ;
Avec ses secrettes richesses
Contre vous que ne peut-il pas ?

Le Roi
Air : La ceinture. N° 110.
Se peut-il que son lâche cœur
Songe à trahir un roi qui l'aime !

Alinguer
De ce pas vous pouvez, seigneur,
Vous en éclaircir par vous-même.

Le Roi
Oui, je vais chez Almanzor. Envoyez-moi là l'homme dont vous m'avez parlé.
Air : Réveillez-vous, belle endormie. N° 12.
Faites-moi, je vous en conjure,
Mon cher Alinguer, ce plaisir.

Alinguer
Je vous l'enverrai, je vous jure,
Dans un moment chez le vizir.
(Ils s'en vont tous deux chacun de son côté.)

Le théâtre change, et représente une salle de la maison du vizir, où l'on ne voit rien qui ne soit d'une grande simplicité.

SCENE VII

Zémine, Almanzor.

Almanzor
Air : A l'ombre de ce vert boccage. N° 453.
Eh ! Quoi ! J'obtiens tout ce que j'aime !
Est-il un amant plus heureux ?
Vous venez m'apprendre vous-même
Que le roi va combler mes vœux.
Ah ! Quel bonheur pour ma tendresse !
Quel sujet de ravissement !
Lisez dans mes yeux, ma princesse,
L'excès de mon contentement.

Zémine
Air : Lorsque je vois Colinette. N° 432.
Que dans l'objet qui m'engage

J'aime des transports si doux !
Almanzor, je les partage
Dans ce moment avec vous.

Almanzor
Ah ! Qu'un si beau nœud m'enchante !

Zémine
Apprenez, mon cher vizir,
Qu'à votre fidèle amante
Il fait autant de plaisir.

Almanzor
Air : J'ai passé deux jours sans vous voir. N° 268.
O dieux ! Se peut-il que le roi,
Qui sait mon origine,
Ait pu jeter les yeux sur moi ?
Qu'il me donne Zémine !

Zémine
La vertu n'a-t-elle donc pas
De bergers fait des potentats ?

SCENE VIII

Zémine, Almanzor, Pierrot, Lira.

Pierrot, *tenant Lira par la main.*
De la joie ! De la joie ! Voici le roi.
Air : Voici les dragons qui viennent. N° 63.
Il vient finir son ouvrage.
Tous deux, pour le coup,
Vous allez du mariage
Subir le doux esclavage ;
(*Prenant les deux mains de Lira.*)
Et nous itout,
Et nous itout.

SCENE IX

Zémine, Almanzor, Pierrot, Lira, Le Roi, Gardes.

Almanzor, *se jetant aux pieds du roi.*
Air : Quand le péril est agréable. N°2.
Seigneur, permettez-moi de rendre
Grace au meilleur de tous les rois.
Comment a-t-il pu faire choix
D'Almanzor pour son gendre ?

Le Roi, *en fureur.*
Air : Je ne suis pas si diable. N°8.
Lève-toi, misérable !
Tu n'es plus à mes yeux
Qu'un mortel méprisable,
Qu'un sujet odieux.
Par ton air hypocrite,
Tu m'as long-temps séduit ;
Mais de ton faux mérite
Je suis instruit.

Zémine
Qu'entends-je !

Lira
Ho ! Ho !

Pierrot
Que dit-il ?

Almanzor
Air : Le fameux Diogène. N°11.
O ciel ! Qui m'a pu nuire,
Ou plutôt su détruire
Dans l'esprit de mon roi !
Qu'ai-je donc fait ? Quel crime
Contre moi vous anime ?

Le Roi
Qui le sait mieux que toi ?
Air : Malheureuse journée. N° 65.
Je viens d'apprendre, traître !
Que, dans ton lâche sein,
Contre ton propre maître
Tu caches un dessein,
Et que ton ame basse,
Cédant à son penchant,
Secrettement amasse
Nuit et jour de l'argent.

Pierrot, *à part.*
Ouf !

Lira, *bas à Pierrot*
Voilà votre mèche découverte.

Almanzor
Air : Tu croyois, en aimant Colette. N° 24.
Que dites-vous ? Quoi ! D'avarice
On a le front de m'accuser !
Seigneur, si je hais quelque vice,
C'est celui de thésauriser.

Le Roi
Air : Le Seigneur turc a raison. N° 491.

Nous saurons dans un moment
Si c'est calomnie,
Ou si l'on t'a justement
Soupçonné d'hypocrisie :
Mais si l'on trouve un trésor,
Je te déclare, Almanzor,
Que c'est fait de ta vie.

Pierrot, *à part.*
Nous sommes perdus !

Zémine, *au roi*.
Ah ! Seigneur, pouvez-vous croire Almanzor capable d'un sentiment si bas !

Le Roi
Air : Faites boire à triple mesure. N° 277.
Zémine, gardez le silence.
Il vous importe autant qu'à moi
Qu'on éclaircisse l'innocence
D'un sujet suspect à son roi.

SCENE X

Le Roi, Zémine, Almanzor, Pierrot, Lira, Jacquot.

Jacquot, *au roi*.
Seigneur, je viens de la part du prince Alinguer, qui m'a dit que…

Le Roi
Air : Adieu donc, ma Nanon. N° 317.
Tu sais donc où doit être
Le trésor ?

Jacquot
Jacquot va
Vous le faire connoître.

Pierrot, *à part*.
Adieu donc, mon cher maître.

Jacquot, *montrant la porte du cabinet secret*.
C'est dans cet endroit-là.

Pierrot, *à part*.
Adieu donc, ma Lira !

Le Roi, *à Almanzor*.
Ouvre-nous cette porte.

Almanzor
Air : Bouchez, Naïades, vos fontaines. N° 78.
O grand roi ! Que voulez-vous faire ?
Ne découvrez point ma misère !
Epargnez à votre vizir
La honte de…

Le Roi
Ta résistance
Ne fait qu'irriter mon désir,
Et redoubler ma défiance.

Almanzor
Il faut donc vous contenter.

Almanzor ouvre le cabinet, où Jacquot le suit. Le roi se présente à la porte, et regarde dedans.

Lira, *à Pierrot, le quittant et allant du côté de Jacquot*.
Air : Adieu, ma chère maîtresse. N°505.
On va trouver la cachette.

Zémine, *à part*.
Seroit-il possible, ô dieux !

Pierrot, *à part, levant les yeux au ciel*.
Pour un moment, grand prophète,
Daigne leur boucher les yeux.

Jacquot sort du cabinet. Almanzor le suit, tenant sur son bras un habit de berger, et une houlette à la main.

Jacquot
Sepedié ! Il n'y a que les quatre murailles.

Le Roi, *étonné*.
Que vois-je !

Almanzor, *au roi, lui montrant son habit*.
Air : Vous me quittez ! Que je suis malheureux ! N° 534.
Seigneur, voilà ce merveilleux trésor,
Qui contre moi faisoit gronder l'envie :
Enfin, voilà tout le bien d'Almanzor ;
Encor vient-il de l'auteur de sa vie.

Zémine, *au roi*.
Air : L'autre nuit j'aperçus en songe. N° 166.
Vous voyez bien son innocence.

Le Roi, *à Almanzor*.
Mais pourquoi si soigneusement

Gardes-tu cet habillement ?

Almanzor
Pour me rappeler ma naissance,
Et pour le reprendre, seigneur,
Si vous m'ôtez votre faveur.

Le Roi, *l'embrassant*.
Air : Comme un coucou que l'amour presse. N° 27.
Je te rends toute ma tendresse.
Tu me ravis ! Embrasse-moi !
De ta race apprends la noblesse ;
Almanzor est le fils d'un roi.

Zémine
Quelle joie !

Jacquot
Diable !
Pierrot
Le fils d'un roi !

Lira, *retournant à Pierrot*.
Bon !

Le Roi, *toujours à Almanzor*.
Air : J'entends déjà le bruit des armes. N°43.
Je ne puis plus long-temps me taire.
Pressé par le sang, par l'amour,
Je vais révéler un mystère
Qui surprendra toute ma cour ;
Non, non, Kalem n'est point ton père,
C'est à moi que tu dois le jour.
Ils sont tous frappés d'un grand étonnement ; mais Zémine et Almanzor prennent un air triste. Lira retourne à Jacquot. Le roi continue à parler.
C'est par mon ordre que le sage Émir Abénazar, sous le nom de Kalem, a pris soin de ton enfance. Ce zélé courtisan, par amitié pour moi, se déguisa en villageois, et te fis passer pour son fils. Je t'ai fait essuyer de rudes travaux.
Air : Je ne suis né ni roi ni prince. N°36.
Par là, mon fils, j'avois envie,
De t'instruire à fond de la vie,
Pour mieux t'apprendre ton devoir :
Avant que de te reconnoître
Pour héritier, j'ai voulu voir
Si tu mériterois de l'être.
Air : Par hazard sur la fougère. N°466.
Avec quelle indifférence
Tu reçois dans ce moment
De ton sort la connoissance !

Almanzor
Excusez un tendre amant !
Je suis frère de Zémine :
Laissez-moi pleurer, seigneur,
Une fatale origine,
Qui s'oppose à mon bonheur.

Zémine, *au roi*.
Air : Les Triolets. N°249.
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère !
Vous l'avez rendu mon vainqueur.
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De brûler pour lui d'une ardeur
Que le sang condamne à se taire ?
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère ?

Le Roi, *souriant*.
Air : Bannissons d'ici l'humeur noire. N°47.
A vos amours je m'intéresse.
Consolez-vous, mes chers enfants :
Je vais finir votre tristesse ;
Deux mots vont vous rendre contents.
Zémine n'est point ma fille.

Zémine, *transportée de joie*.
L'ai-je bien entendu !

Almanzor
L'agréable nouvelle !

Pierrot, *appelant Lira*.
A moi, Lira !
(*Lira repasse du côté de Pierrot*)

Le Roi
Zémine eut pour père Abénazar, dont la femme accoucha d'elle, dans le moment que la reine mit au monde Almanzor.
Air : On n'aime point dans nos forêts. N°32.
Ces deux enfants le même jour
Etant nés, j'en fis un échange
Si secrettement, que ma cour
N'a jamais su ce fait étrange.
Zémine, depuis ce temps-là
Pour ma fille unique passa.
Hé bien, Almanzor, pleurez-vous encore votre naissance ?

Almanzor
Air : Je suis un précepteur d'amour. N° 281.
Le grand nom que je tiens de vous,
Flatte l'amour qui me domine :

Il me devient d'autant plus doux,
Qu'il fait plus d'honneur à Zémine.

Zémine, *à Almanzor*.
Air : Beautés, à qui l'on jure une ardeur éternelle. N° 591.
Seigneur, de vos transports je juge par moi-même :
Vous avez hérité de mon noble désir.
Fille de Timur-Can, quel étoit mon plaisir
D'élever mon berger à la grandeur suprême !
D'élever, etc.

Le Roi, *à Almanzor*.
Prince, j'ai fait avertir les habitants du village où vous avez été élevé. Allons les voir sur le rivage, où ils vont célébrer votre hymen.
(*Le roi, Zémine et Almanzor se retirent*.)

SCENE XI

Pierrot, Lira, Jacquot.

Jacquot, *à Lira*.
Air : La farina dondaine. N° 567.
Que fera Jacquot ?

Lira
Que Jacquot s'en aille :
J'épouse Pierrot.

Pierrot
Le champ de bataille
J'ai :
La farina dondaine, gué !
La farina dondé !
(*Ils s'en vont tous trois*.)

Le théâtre change, et représente le rivage de la mer.

SCENE XII ET DERNIERE

Le Roi, Zémine, Almanzor, Troupe de Bergers et de Bergères.

(*On danse*.)
Un Berger
Air de M. Gillier. N° 592.
Bergers, chantez sur ce rivage
Le nouveau roi que nous donnent les cieux.
Avant que de savoir son destin glorieux
Il avoit déjà votre hommage.
Chantez, et que son nom réveille les échos !
Elevé dans nos bois, il aime nos musettes.
Puisse-t-il dans sa cour trouver le doux repos
Qu'il a goûté dans nos retraites !
(*On reprend la danse qui est coupée par l'air suivant*.)

Une Bergère, *à Almanzor*.
Air de M. Gillier. N° 593.
Le sort qui vous prodigue aujourd'hui ses faveurs,
Surprend, comble à la fois votre espoir et le nôtre.
Votre gloire fera les plaisirs de nos cœurs,
Notre amour nous répond du vôtre.
(*On reprend encore la danse, qui finit la pièce*.)

FIN.

Zaïre

(Tragédie, 1732)

Voltaire

Édition : *Œuvres de Voltaire, avec préfaces, avertissements, notes, etc.*, Volume 8, par M. Beuchot, 1829-1834.

EPITRE[548]

A Monsieur le Chevalier FAKENER, Ambassadeur d'Angleterre à la Porte Ottomane.

Mon cher ami, car votre nouvelle Dignité d'Ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable, & ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de Ministre. Le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'Excellence.

Je dedie à l'Ambassadeur d'un grand Roi & d'une Nation libre, le même Ouvrage que j'ai dédié au simple Citoyen, au Négociant Anglais.

Ceux qui sçavent combien le commerce est honoré dans votre patrie, n'ignorent pas aussi qu'un Négociant y est quelquefois un Législateur, un bon Officier, un Ministre public.

Quelques personnes corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la Grandeur, ont essaie de jetter un ridicule sur la nouveauté d'une Dédicace faite à un homme qui n'avoit alors que du mérite. On a osé sur un théatre consacré au mauvais goût & à la médisance, insulter à l'Auteur de cette Dédicace, & à celui qui l'avoit reçue, on a osé lui reprocher d'être un Négociant. Il ne faut point imputer à notre Nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisez rougiroient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui font continuellement occupez à réprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'Auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractere d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacedemone. Il y a des esprits legers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athenes des hommes sans goût, impolis & grossiers, & on en trouve dans Paris.

Oublions les, comme ils sont oubliez du Public, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette Tragedie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite, & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théatre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre Nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des Lettres, que d'apprendre ici à mes Compatriotes les singularitez de la traduction & de la représentation de Zaïre sur le Théatre de Londres.

Monsieur Hill, Homme de Lettres, qui paroit connaître le Théatre mieux qu'aucun Auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la Piéce, dans le dessein d'introduire sur votre Scéne quelques nouveautés & pour la maniere d'écrire les Tragédies & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'Art de déclamer étoit chez vous un peu hors de la nature, la plûpart de vos Auteurs tragiques s'exprimoient souvent plus en Poetes saisis d'entousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de Comédiens avoient encore outré ce défaut ; ils déclamoient des vers empoulez, avec une fureur & une impétuosité qui est au beau naturel, ce que des convulsions sont à l'égard d'une démarche noble & aisée.

Cet air d'empressement sembloit étranger à votre Nation, car elle est naturellement sage, & cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les Etrangers. Vos Prédicateurs ne se permettent jamais un ton de Déclamateur. On riroit chez vous d'un Avocat qui s'échaufferoit dans son Plaidoyer. Les seuls Comédiens étoient outrez. Nos Acteurs, & surtout nos Actrices de Paris, avoient ce défaut il y a quelques années, ce fut Mademoiselle le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un Auteur Italien de beaucoup d'esprit & de sens.

« La Legiadra Couvreur sola non trotta
Per quella strada dove i suoi compagni
Van di galoppo tutti quanti in frotta.
Se auvien qu'ella pianga, o che si lagni
Senza quegli urli spaventosi loro,
Ti muove si che in pianger l'accompagni. »

[548] Dans l'édition : VOLTAIRE, *Zaïre, Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, avec une nouvelle Epitre dédicatoire*, Chez J-B Bauche, 1736.

Ce même changement que Mademoiselle le Couvreur avoit fait sur notre Scéne, Mademoiselle Ciber vient de l'introduire sur le Théatre Anglais dans le rôle de Zaïre. Chose étrange, que dans tous les Arts ce ne soit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au simple !

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un Gentilhomme de votre Païs qui a de la fortune & de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre Théatre le rôle d'Orosmane. C'étoit un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux Personnages remplis par un homme de condition, & l'autre par une jeune Actrice de 18 ans qui n'avoit pas encore récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait usage de son talent pour la déclamation, n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage & de l'opinion. La Cour de France a dansé sur le Théatre avec les Acteurs de l'Opera, & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissemens ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux Arts, sinon que l'un est autant au dessus de l'autre, que els talens où l'esprit a quelque part sont au dessus de ceux du corps. Je le répete encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux Arts n'est méprisable, & il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à présent à la Traduction de Zaïre, & au changement qui vient de se faire chez vous dans l'Art Dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle Monsieur Adisson, le plus sage de vos Ecrivains, s'est asservi lui-même ; tant l'usage tient lieu de raison & de loi.

Cette coutume peu raisonnable étoit de finir chaque Acte par des vers d'un goût different du reste de la Piéce, & ces vers dévoient nécessairement renfermer une comparaison. Phédre en sortant du Théatre se comparoit poétiquement à une biche, Caton à un rocher, Cleopatre a des enfans qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le Traducteur de Zaïre est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle.

Il a proscrit cet usage, il a senti que la passion doit parler un langage vrai, & que le Poete doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le Héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & sans aucune enflure, tous les vers simples de la Piéce que l'on gâterait, si on vouloit les rendre beaux.

« On en peut desirer ce qu'on ne connaît pas.
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, en ces lieux.
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Non la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant trop peu fait pour l'amour.
Je me croirois haï d'être aimé faiblement.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
L'Art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.
L'Art le plus innocent tient de la perfidie. »

Tous les vers qui sont dans ce goût simple & vrai, sont rendus mot à mot dans l'Anglais, il eût été aisé de les orner : mais le Traducteur a jugé autrement que quelques-un de mes Compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le stile doit être conforme au sujet. Alzire, Brutus, & Zaïre, demandoient, par exemple, trois sortes de versifications differentes.

Si Berenice se plaignoit de Titus, & Ariane de Thesée, dans le stile de Cornelie, Bérénice & Ariane ne toucheroient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si on cherche d'autres ornemens que la simplicité & la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les Piéces de Théatre. Je veux que ce soit une faute, elle est & sera universelle. Et je ne sçai quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que dans ce défaut les Français ont réussi plus que toutes les autres Nations anciennes & modernes mises ensemble l'Amour paraît sur nos Théatres avec des bienséances, une délicatesse,

une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les Nations la Française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel si vif & si poli des deux sexes a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religions, qui vous avoient rendus farouches, vous ôtent jusqu'au tems de Charles II la douceur de la société au milieu même de la liberté. Les Poetes ne dévoient donc sçavoir ni dans aucun Pays, ni même chez les Anglais la maniere dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne Comédie fut ignorée jusqu'à Moliere, comme l'Art d'exprimer sur le Théatre des sentimens vrais & délicats, fut ignoré jusqu'à Racine, parce que la société ne fut pour ainsi dire dans sa perfection que de leur tems. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues, il aura plutôt fait cent Odes & cent Epîtres, qu'une Scéne où il faut faire parler la Nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs étoit un très-grand génie, mettoit dans la bouche de ses Héros amoureux, ou des hyperboles de Rhétorique, ou des indécences, deux choses également oposées à la tendresse.

Si Mr. Racine fait dire à Titus.

« Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois.
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Votre Dryden fait dire à Antoine.

« Ciel ! Comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits qui fuioient en dansant sur vos pieds. Ma seule affaire étoit de vous parler de ma passion, un jour venoit & ne voyoit rien qu'amour, un autre venoit, & c'étoit de l'amour encore. Les Soleils étoient las de nous regarder, & moi je n'étois point las d'aimer. »

Il est bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cleopatre.

Dans la même Piéce Cleopatre parle ainsi à Antoine.

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat, j'ai été trop long-tems privée de vos caresses, mais quand je vous embrasserai, quand vous serez toute à moi, je vous punirai de vos cruautez, en laissant sur vos lèvres l'impression de mes ardens baisers. »

Il est très-vraisemblablement que Cleopatre parloit souvent dans ce goût : mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une Audience respectable.

Quelques-uns de vos Compatriotes ont beau dire, c'est là la pure nature : on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses. Au contraire c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les Spectateurs en ce cas sont comme les amans qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feroient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens, il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette régle plutôt que les autres Peuples, non parce qu'ils sont sans génie & sans hardiesse, comme le dit Dryden, mais parce que depuis la régence d'Anne d'Autriche, ils ont été le peuple le plus sociable & le plus poli de la terre, & cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité. C'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée, plus que les autres peuples.

Le Traducteur de Zaïre a respecté presque partout ces bienséances Théatrales qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque dans la Piéce Anglaise, Orosmane vient annoncer à Zaïre qu'il croit ne la plus aimer ; Zaïre lui répond en se roulant par terre. Le Sultan n'est point ému de la voir dans cette posture de ridicule & de désespoir, & le moment d'après il est tout étonné que Zaïre pleure :

Il lui dit cet hémistice.
Zaïre, vous pleurez !
Il auroit dû lui dire auparavant :
Zaïre, vous vous roulez par terre.

Aussi ces trois mots, Zaïre, vous pleurez, qui font un très-grand effet sur notre Théatre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parce qu'elles y étoient déplacées. Ces expressions familières & naïves tirent toute leur force de la seule maniere dont elles sont amenées.

Seigneur, vous changez de visage, n'est rien par soi-même, mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans Mitridate, fait fremir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la maniere dont il le faut, est me semble un mérite dont les Français (si vous m'en exceptez) ont plus aproché que les Ecrivains des autres Païs. C'est je crois sur cet Art que notre Nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes & plus utiles. Il seroit honteux à nous de ne le pas avouer, les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier Neuton, sur la lumiere, en rougissent. Ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux régles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre Philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain, que vous sur la Physique. L'Art de plaire semble l'Art des Français, & l'Art de penser paraît le vôtre : Heureux qui comme vous les réunit !

(Autre version de la Lettre dans *Œuvres complètes de Voltaire*, volume 3, A. Lequien, Paris, 1821.

AVERTISSEMENT[549].

On a imprimé Français par un a, & on en usera ainsi dans la nouvelle Edition de la Henriade. Il faut en tout se conformer à l'usage, & écrire autant qu'on peut comme on prononce ; Il seroit ridicule de dire en vers, les François & les Anglois ; puisqu'en prose tout le monde prononce Français. Il n'est pas même à croire que jamais cette dure prononciation, François, revienne à la mode. Tous les Peuples adoucissent insensiblement la prononciation de leur langue. Nous ne disons plus la Roine, mais la Reine. Août, se prononce Oût, &c. On dira toujours Gaulois, & Français, parce que l'idée d'une Nation grossière inspire naturellement un son plus dur, & que l'idée d'une Nation plus polie, communique à la voix un son plus doux. Les Italiens en sont venus jusqu'à retrancher l'*h* absolument. Chez les Anglais la moitié des Consonnes qui remplissoient leurs mots, & qui les rendoient trop durs, ne se prononcent plus. En un mot, tout ce qui contribue à rendre une Langue plus douce sans affectation, doit être admis.

[549] Dans l'édition : VOLTAIRE, *Zaïre, Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, avec une nouvelle Epitre dédicatoire*, Chez J-B Bauche, 1736.

ACTEURS

OROSMANE, *soudan de Jérusalem*
LUSIGNAN, *prince du sang des rois de Jérusalem*
ZAIRE, *esclave du soudan*
FATIME, *esclave du soudan*
NERESTAN, *chevalier français*
CHATILLON, *chevalier français*
CORASMIN, *officiers du soudan*
MELEDOR, *officier du soudan*
UN ESCLAVE
Suite.

La scène est au sérail de Jérusalem.

ACTE 1

SCÈNE 1

La scène est au sérail de Jérusalem.
Zaïre, Fatime.

Fatime.
Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave français devait guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d' un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

Zaïre.
On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s' y voit accoutumée.
Le reste de la terre, anéanti pour moi,
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

Fatime.
Avez-vous oublié
Ce généreux français dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté :
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

Zaïre.
Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage

Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens :
J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
Il n' y faut plus penser.

Fatime.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas... ?

Zaïre.

Fatime, il n'est plus temps,
Tout est changé...

Fatime.

Comment ? Que prétendez-vous dire ?

Zaïre.

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre.
Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Cette superbe Orosmane...

Fatime.

Eh bien ?

Zaïre.

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m' aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
Qu' à briguer ses soupirs je puisse m' abaisser ;
Que d' un maître absolu la superbe tendresse
M' offre l' honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j' essuie enfin l' outrage et le danger
Du malheureux éclat d' un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
Je m' en vais t' étonner : son superbe courage
À mes faibles appas présente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J' ai fixé ses regards à moi seule adressés ;
Et l' hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.

Fatime.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix :
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites !
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Zaïre.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur :
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

Fatime.

Hélas ! Puisse le ciel souffrir cet hyménée !
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

Zaïre.

Ah ! Que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! Sais-je ce que je suis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

Fatime.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au dieu que vous avez quitté.

Zaïre.

Je n'ai point d'autre preuve, et mon cœur qui s'ignore
Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre ?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
À la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n' y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi, des sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi

Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi :
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D' Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

Fatime.
Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
À la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

Zaïre.
Eh ! Qui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne :
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié ;
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu' Orosmane, et mon âme enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois,
À cet aimable front que la gloire environne ;
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème ;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu' à lui.

Fatime.
On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

Zaïre.
Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE 2

Orosmane, Zaïre, Fatime.

Orosmane.
Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
J'ai cru sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en musulman vous parler sans détour.
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple ;
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs ;
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses,
Et tranquille au sérail dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle ;
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone,
Eux qui seraient encor, ainsi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d' un état qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l' occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n' irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d' un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d' une épouse à ces monstres d' Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d' un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement.
De tous mes sentiments tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

Zaïre.

Vous, seigneur, malheureux ! Ah ! Si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers et sacrés et d'amant et d'époux,
Ces noms nous sont communs, et j'ai par-dessus vous
De plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j' aime,
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D' être l' ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d' aimer un héros que j' admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix...

SCÈNE 3

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin.

Corasmin.

Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

Fatime.

Ô ciel !

Orosmane.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

Corasmin.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

Orosmane.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCÈNE 4

Orosmane, Zaïre, Fatime, Corasmin, Nérestan.

Nérestan.

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens :
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d' y souscrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté, par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée.
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
À t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste,
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier, et demeure en otage.

Orosmane.

Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
À l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu' ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu' il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu' ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des français ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
Son nom serait suspect à mon autorité.
Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime,
Du destin qui fait tout tel est l' arrêt cruel ;
Si j' eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains ; mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

Nérestan.

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne.

J’ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il... ?

Orosmane.
Je t’ai dit, chrétien, que je le veux.
J’honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil levé sur mes états
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.
Nérestan sort.

Fatime.
Ô dieu, secourez-nous !

Orosmane.
Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire ;
Commandez en sultane, et je vais ordonner
La pompe d’un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE 5

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.
Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle ?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle ;
Les as-tu remarqués ?

Corasmin.
Que dites-vous, seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l’erreur ?

Orosmane.
Moi, jaloux ! Qu’à ce point ma fierté s’avilisse ?
Que j’éprouve l’horreur de ce honteux supplice ?
Moi ! Que je puisse aimer comme l’on sait haïr ?
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l’amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l’aime avec idolâtrie :
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l’étais jamais...
Si mon cœur... ah ! Chassons cette importune idée :
D’un plaisir pur et doux mon âme est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l’objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

ACTE 2

SCÈNE 1

Nérestan, Chatillon.

Chatillon.
Ô brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens qu' un dieu sauveur envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons, pleurants à vos genoux,
Baiser l' heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du sérail en foule ils vous demandent ;
Ne privez point leurs yeux du héros qu’ils attendent,
Et qu’unis à jamais sous notre bienfaiteur...

Nérestan.
Illustre Chatillon, modérez cet honneur ;
J’ai rempli d’un français le devoir ordinaire,
J’ai fait ce qu’à ma place on vous aurait vu faire.

Chatillon.
Sans doute ; et tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour sa religion se doit sacrifier,
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous, malheureux français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où longtemps sans secours
Le père d' Orosmane abandonna nos jours,
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

Nérestan.
Dieu s’est servi de moi, seigneur ; sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m’entend ; il sait si dans mon cœur
J’avais d’autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui ; j’espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu’à l’âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse cour

Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de son trône une main protectrice.
Enfin lorsqu' elle touche au moment souhaité
Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient... que dis-je ? ... Ah ! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N' y pensons plus... seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Chatillon.
Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

Nérestan.
Seigneur, ce Lusignan qu' à Solyme on retient,
Ce dernier d' une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

Chatillon.
Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu ?
Lusignan comme à moi ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Longtemps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! Si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirants dans les flammes.
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirants !
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix : " français, soyez fidèles... "
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du très-haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route et marchait devant lui ;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée :
Là par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
Ô mon cher Nérestan ! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jérusalem en cendre, hélas ! Fumait encore,
Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,
Et livrés par un grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion désespérée,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; et qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

Nérestan.
Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraînée !
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n' ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même sérail, seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son dieu.

Chatillon.
Telle est des musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance,
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez-vous ? Le juste, aussi bien que le sage,

Du crime et du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
À fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
À nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

Nérestan.
Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu' Orosmane y daigne consentir ?
Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidèle,
À qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Chatillon.
Songez à Lusignan, songez à le servir.

Nérestan.
Eh bien ! ... Mais quels chemins jusqu' à cette infidèle
Pourront... on vient à nous. Que vois-je ? Ô ciel !
C'est elle.

SCÈNE 2

Zaïre, Chatillon, Nérestan.

Zaïre, *à Nérestan.*
C'est vous, digne français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue.
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d' une pure amitié,
Revoyant des français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre :
Vous l' apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous dans Solyme il m' arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère ;
Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

Nérestan.
Vous, les protéger ! Vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignan foulant aux pieds la cendre...

Zaïre.
Je la viens honorer, seigneur ; je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

Chatillon.
Ô ciel ! Nous reverrions notre appui, notre père !

Nérestan.
Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

Zaïre.
J'avais sans espérance osé la demander,
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

Nérestan.
Que mon âme est émue !

Zaïre.
Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue.
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers ;
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

Nérestan.
Grand dieu ! Que de vertu dans une âme infidèle !

SCÈNE 3

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, plusieurs esclaves chrétiens.

Lusignan.
Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ? ... Guidez mes pas tremblants.

Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'asseyant.
Suis-je libre en effet ?

Zaïre.

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

Chatillon.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

Lusignan.

Ô jour ! Ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? C'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

Chatillon.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Zaïre.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
En montrant Nérestan.
Ce généreux français qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance ;
Le soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant égaler son grand cœur.

Lusignan.

Des chevaliers français tel est le caractère,
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère ;
Trop digne chevalier, quoi ! Vous passez les mers
Pour soulager nos maux, et pour briser nos fers ?
Ah ! Parlez, à qui dois-je un service si rare ?

Nérestan.

Mon nom est Nérestan ; le sort longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant :
À la cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques ;
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

Lusignan.

Hélas ! De cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, D' Estaing, De Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière,
Nérestan, Chatillon, et vous... de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
Ô mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir !

Chatillon.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

Lusignan.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

Chatillon.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

Lusignan.

Hélas ! Et j'étais père, et je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

Chatillon.

Il est vrai ; dans l' horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j' allais moi-même
Répandre sur son front l' eau sainte du baptême,
Lorsque les sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

Nérestan.

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !

À cet âge fatal j'étais dans Césarée ;
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

Lusignan.
Vous... seigneur ! ... Ce sérail éleva votre enfance ? ...
En les regardant.
Hélas ! De mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ? ...
Depuis quand l'avez-vous ?

Zaïre.
Depuis que je respire.
Seigneur... eh quoi ! D'où vient que votre âme soupire ?

Lusignan.
Ah ! Daignez confier à mes tremblantes mains...
Elle lui donne la croix.

Zaïre.
De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Il l'approche de sa bouche en pleurant.
Seigneur, que faites-vous ?

Lusignan.
Ô ciel ! Ô providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle... je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête ;
Je revois... je succombe à mon saisissement.

Zaïre.
Qu'entends-je ? Et quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, seigneur ! ...

Lusignan.
Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voit mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! Ce sont là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! Tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

Zaïre.
Oui, seigneur.

Nérestan.
Se peut-il ?

Lusignan.
Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !
Madame... Nérestan... soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

Nérestan.
Oui, seigneur, il est vrai.

Lusignan.
Dieu juste ! Heureux moments !

Nérestan, *se jetant à genoux.*
Ah ! Seigneur ! Ah ! Zaïre !

Lusignan.
Approchez, mes enfants.

Nérestan.
Moi, votre fils !

Zaïre.
Seigneur !

Lusignan.
Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille, mon cher fils ! Embrassez votre père.

Chatillon.
Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

Lusignan.
De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! Vous ? Ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon dieu qui me la rend, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! Je t'entends ! Ô crime, ô justes cieux !

Zaïre.
Je ne puis vous tromper ; sous les lois d' Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

Lusignan.
Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! À ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon dieu ! J' ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J' ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,

Mes larmes t' imploraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... ô fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton dieu que tu trahis, ton dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n' y peux faire un pas, sans y trouver ton dieu,
Et tu n' y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Nérestan.
Je revois donc ma sœur ? ... Et son âme...

Zaïre.
Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

Lusignan.
M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire : je suis chrétienne.

Zaïre.
Oui... seigneur... je le suis.

Lusignan.
Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

SCÈNE 4

Zaïre, Lusignan, Chatillon, Nérestan, Corasmin.

Corasmin.
Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, français, suivez-moi ; de vous je dois répondre.

Chatillon.
Où sommes-nous, grand dieu ! Quel coup vient nous confondre !

Lusignan.
Notre courage, amis, doit ici s'animer.

Zaïre.
Hélas ! Seigneur !

Lusignan.
Ô vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

Zaïre.
Je vous le jure.

Lusignan.
Allez ; le ciel fera le reste.

ACTE 3

SCÈNE 1

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.
Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;
Les français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie,
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Égypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les mamelucs son courage l'appelle ;
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi ;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger.
Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre :
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

Corasmin.
Son nom cher aux chrétiens...

Orosmane.
Son nom n'est point à craindre.

Corasmin.
Mais, seigneur, si Louis...

Orosmane.
Il n'est plus temps de feindre.
Zaïre l'a voulu, c'est assez : et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi, je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces moments perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur se diffère ;
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

Corasmin.
Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence ?

Orosmane.
Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique :
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie :
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instants volés à mon amour,
Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
Va ; ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCÈNE 2

Corasmin, Nérestan.

Corasmin.
En ces lieux un moment tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCÈNE 3

Nérestan, *seul.*
En quel état, ô ciel ! En quels lieux je la laisse !
Ô ma religion ! Ô mon père, ô tendresse !
Mais je la vois.

SCÈNE 4

Zaïre, Nérestan.

Nérestan.

Ma sœur, je puis donc vous parler ?
Ah ! Dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

Zaïre.

Dieu ! Lusignan ? ...

Nérestan.

Il touche à son heure dernière :
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion dont son âme est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers moments,
Il doute de sa fille et de ses sentiments ;
Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

Zaïre.

Quoi ! Je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer ?

Nérestan.

Ah, ma sœur ! Cette loi n'est pas la vôtre encore :
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du dieu vivant qui nous attache à lui.

Zaïre.

Oui, je jure en vos mains, par ce dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi...
Mais, mon cher frère... hélas ! Que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?

Nérestan.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.
Un pontife sacré viendra jusqu' en ces lieux
Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.
Songez à vos serments, et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel, faut-il donc l'obtenir ?
À qui la demander dans ce sérail profane ? ...
Vous, le sang de vingt rois, esclave d' Orosmane !
Parente de Louis, fille de Lusignan !
Vous, chrétienne et ma sœur, esclave d'un soudan !
Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage.
Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

Zaïre.

Ah ! Cruel, poursuivez : vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas ! ... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien.
Dites... quelle est la loi de l'empire chrétien ? ...
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ses parents aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son âme, et s'unirait à lui ?

Nérestan.

Ô ciel ! Que dites-vous ? Ah ! La mort la plus prompte
Devrait...

Zaïre.

C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.

Nérestan.

Qui ? Vous ? Ma sœur !

Zaïre.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore... et j'allais l'épouser.

Nérestan.

L'épouser ! Est-il vrai, ma sœur ? Est-ce vous-même ?
Vous, la fille des rois ?

Zaïre.

Frappe, dis-je, je l'aime.

Nérestan.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et si je n' écoutais que ta honte et ma gloire,
L' honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,
Si la loi de ton dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J' irais dans ce palais, j' irais au moment même,

Immoler de ce fer un barbare qui t' aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! Tandis que Louis, l' exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d' un sérail par l' hymen est liée !
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un tartare est le dieu que sa fille a choisi !
Dans ce moment affreux, hélas ! Ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

Zaïre.
Arrête, mon cher frère... arrête, connais-moi ;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu souffres, je le vois : je souffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu' empoisonné d' une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens, qui ne l' aurait aimé ?
Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir,
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

Nérestan.
Je te blâme et te plains ; crois-moi, la providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! Ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé :
Achève, et, dans l' horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l' Europe, à ton père,
Au dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu' en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t' adopte et te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre ? ...

Zaïre.
Oui, je te le promets :
Rends-moi chrétienne et libre ; à tout je me soumets.
Va d'un père expirant, va fermer la paupière,
Va, je voudrais te suivre, et mourir la première.

Nérestan.
Je pars. Adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

SCÈNE 5

Zaïre, seule.
Me voilà seule, ô Dieu ! Que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !
Hélas ! Suis-je en effet ou française ou sultane ?
Fille de Lusignan, ou femme d' Orosmane ?
Suis-je amante ou chrétienne ? Ô serments que j'ai faits,
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi ! Dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! On me laisse à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
À ta loi, Dieu puissant, oui, mon âme est rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! Ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi qui, de tant de feux justement possédée,
N' avais d' autre bonheur, d' autre soin, d' autre idée,
Que de t' entretenir, d' écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! Et je t'adore, et t'aimer est un crime !

SCÈNE 6

Zaïre, Orosmane.

Orosmane.
Paraissez, tout est prêt, le beau feu qui m'anime
Ne souffre plus, madame, aucun retardement.
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant,
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;

Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes serments et préside à mes feux.
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins et la cérémonie,
Tout est prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

Zaïre.
Où suis-je ? Malheureuse ! Ô tendresse ! Ô douleur !

Orosmane.
Venez.

Zaïre.
Où me cacher ?

Orosmane.
Que dites-vous ? Seigneur !

Orosmane.
Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre...

Zaïre.
Dieu de mon père, hélas ! Que pourrai-je lui dire ?

Orosmane.
Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur ! ...

Zaïre.
Hélas !

Orosmane.
Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

Zaïre.
Fatime, soutiens-moi...
Seigneur !

Orosmane.
Ô ciel ! Eh quoi ?

Zaïre.
Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! J'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... seigneur... ces chrétiens...

Orosmane.
Ces chrétiens... quoi ? Madame,
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme ?

Zaïre.
Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

Orosmane.
Eh bien ! Quel intérêt si pressant et si tendre
À ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

Zaïre.
Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

Orosmane.
Si vous l'êtes, ah dieu !

Zaïre.
Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

Orosmane.
Que dites-vous ? Ô ciel ! Est-ce vous qui parlez,
Zaïre ?

Zaïre.
Je ne puis soutenir sa colère.

Orosmane.
Zaïre !

Zaïre.
Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur... non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... ah ! Souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.
Elle sort.

SCÈNE 7

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.
Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon âme offensée.
Est-ce à moi que l'on parle ? Ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? Ô ciel ! Et qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! Je m'ignore moi-même.

Corasmin.
Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez ;
Vous accusez, seigneur, un cœur où vous régnez.

Orosmane.
Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'était ce français ! ... Quel soupçon ! Quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! Je repoussais ma juste défiance :
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien ?
Mais parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage ;
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en est assez...

Corasmin.
Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

Orosmane.
À cet affront je serais réservé ?
Non, si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
Écoute : garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce français gémit, pleure, soupire :
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

Corasmin.
N'avez-vous pas, seigneur, permis malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

Orosmane.
Qu'il revînt ? Lui ! Ce traître !
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi ;
Déchiré devant elle, et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
À des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s' avilisse
À souffrir des rigueurs, à gémir d' un caprice,
À me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissements sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu' au nom de Zaïre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'orient suivons l'antique usage
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté.
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

ACTE 4

SCÈNE 1

Zaïre, Fatime.

Fatime.
Que je vous plains, madame, et que je vous admire !
C'est le dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire ;
Il donnera la force à vos bras languissants
De briser des liens si chers et si puissants.

Zaïre.
Eh ! Pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

Fatime.
Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice :
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

Zaïre.
Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

Fatime.
Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife, organe du seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

Zaïre.
Ah ! J'ai porté la mort dans le sein d' Orosmane.
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !
Mon dieu, vous l'ordonnez ! ... J'eusse été trop heureuse !

Fatime.
Quoi ! Vous regretteriez cette chaîne honteuse !
Hasarder la victoire, ayant tant combattu !

Zaïre.
Victoire infortunée ! Inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! Tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revois,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
Eh bien ! Race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui !
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
Ah ! Que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;
Il me fuit, il me laisse, et je n' y peux survivre.

Fatime.
Quoi ! Vous, fille des rois que vous prétendez suivre.
Vous dans les bras d'un dieu, votre éternel appui... ?

Zaïre.
Eh ! Pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne sais, mais enfin j'ose encor espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

Fatime.
Ah ! Ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

Zaïre.
Laisse-moi, je vois tout, je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne ;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

Fatime.
Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le dieu qui vous rappelle à lui.

Zaïre.
Ah ! Si tu connaissais le grand cœur d' Orosmane !

Fatime.

Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

Zaïre.

Eh bien ! Il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret.
Hélas ! Qu'à mon amant je le tais à regret !
Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

SCÈNE 2

Orosmane, Zaïre.

Orosmane.

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
À chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
À mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant surtout qu' à rougir on l' expose,
D' un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter : mais mon cœur s' y résout.
Apprenez qu' Orosmane est capable de tout ;
Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue,
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

Zaïre.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes !
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien ! Puisqu' il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

Orosmane.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi... Zaïre, vous pleurez ?

Zaïre.

Ah ! Seigneur ! Ah ! Du moins, gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire ;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu :
Me punisse à jamais le ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d' Orosmane !

Orosmane.

Zaïre, vous m'aimez !

Zaïre.

Dieu ! Si je l'aime, hélas !

Orosmane.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh ! Pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
À déchirer le cœur d'un amant si fidèle ?
Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d' oublier l' amour qu' il a pour toi !
Qui, moi ? Que sur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie,
Je t' aimerai toujours... mais d' où vient que ton cœur
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle, était-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce soin ;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie :
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai...

Zaïre.

Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

Orosmane.

Ô ciel ! Expliquez-vous. Quoi ! Toujours me troubler ?
Se peut-il ? ...

Zaïre.
Dieu puissant, que ne puis-je parler ?
Orosmane.
Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre ?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? Parlez.

Zaïre.
Eh ! Peut-on vous trahir ?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

Orosmane.
Vous à plaindre ! Grand dieu !

Zaïre.
Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

Orosmane.
Une grâce ! Ordonnez et demandez ma vie.

Zaïre.
Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane... seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

Orosmane.
De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous... ?

Zaïre.
Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

Orosmane.
Eh bien ! Il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J' y consens ; il en coûte à mes sens désolés.
Allez ; souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.
En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

Orosmane.
Eh bien ! Vous me quittez, Zaïre ?

Zaïre.
Hélas ! Seigneur.

SCÈNE 3

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.
Ah ! C'est trop tôt chercher ce solitaire asile,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j' y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc ! Par ma tendresse élevée à l' empire,
Dans le sein du bonheur que son âme désire,
Près d' un amant qu' elle aime, et qui brûle à ses pieds,
Ses yeux, remplis d' amour, de larmes sont noyés !
Je suis bien indigné de voir tant de caprices :
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices ?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'est assez ;
Il me faut expier par un peu d'indulgence
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends. Je le vois, son cœur est sans détours ;
La nature naïve anime ses discours :
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
À sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime, sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour et ne le sentir pas ?

SCÈNE 4

Orosmane, Corasmin, Mélédor.

Mélédor.
Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie... et dans mes mains laissée...

Orosmane.
Donne... qui la portait ? ... Donne.

Mélédor.
Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :
Au sérail en secret il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

Orosmane.
Hélas ! Que vais-je lire ?
Laisse-nous... je frémis.

SCÈNE 5

Orosmane, Corasmin.

Corasmin.

Cette lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.

Orosmane.

Ah ! Lisons ; ma main tremble, et mon âme étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... " Chère Zaïre, il est temps de nous voir :
Il est vers la mosquée une secrète issue,
Où vous pouvez sans bruit, et sans être aperçue,
Tromper vos surveillants, et remplir notre espoir :
Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :
Je vous attends ; je meurs si vous n'êtes fidèle. "
Eh bien ! Cher Corasmin, que dis-tu ?

Corasmin.

Moi, seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

Orosmane.

Tu vois comme on me traite.

Corasmin.

Ô trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! Sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

Orosmane.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre lui cet écrit... qu'elle tremble... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure !
Mais avant de frapper... ah ! Cher ami, demeure ;
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

Corasmin.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

Orosmane.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !
Ce secret qui pesait à son infâme cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue
Je me fais cet effort, je la laisse sortir :
Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
Quoi, Zaïre !

Corasmin.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime ;
Et de vos sentiments rappelant la grandeur...

Orosmane.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime !
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! Qu'il va me payer sa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable :
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
Une esclave ! Elle sait ce que j'ai fait pour elle !
Ah ! Malheureux !

Corasmin.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

Orosmane.

Oui, je veux la voir et lui parler.
Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

Corasmin.

Hélas ! En cet état que pourrez-vous lui dire ?

Orosmane.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

Corasmin.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? Cachez cette lettre à sa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue ;
Par là, malgré la fraude et les déguisements,
Vos yeux démêleront ses secrets sentiments,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

Orosmane.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ?
Allons, quoiqu' il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu' au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

Corasmin.
Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le vôtre...

Orosmane.
Ah ! N'en redoute rien.
À son exemple, hélas ! Ce cœur ne saurait feindre :
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu' elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal ;
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle :
Va, cours... je ferai plus, j' éviterai ses yeux ;
Qu' elle n' approche pas... c' est elle, justes cieux !

SCÈNE 6

Orosmane, Zaïre, Corasmin.

Zaïre.
Seigneur, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

Orosmane.
Eh bien ! Madame, il faut que vous m'éclaircissiez :
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté. Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme avec vous il est temps que je lise ;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise :
Jugez-vous ; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l' avouer, et dans ce même instant,
Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t' attend ;
Sacrifie à ma foi l' insolent qui t' adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c' est le seul moment où je peux pardonner.

Zaïre.
Vous, seigneur ! Vous osez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoiqu' il puisse arriver, je jure par l' honneur,
Qui non moins que l' amour est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissants détesterait la vue ;
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;
Qu' il prévint vos bienfaits, qu' il brûlait à vos pieds,
Qu' il vous aimait enfin lorsque vous m' ignoriez ;
Qu' il n' eut jamais que vous, n' aura que vous pour maître
J' en atteste le ciel, que j' offense peut-être ;
Et si j' ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c' était pour vous.

Orosmane.
Quoi ! Des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
Quel excès de noirceur ! Zaïre ! ... ah, la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

Zaïre.
Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

Orosmane.
Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

Zaïre.
Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

Orosmane.
Vous m'aimez ?

Zaïre.
Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais encor une fois quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayants vous me lancez, hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

Orosmane.
Non je n'en doute pas.
Qu'on la ramène.

Zaïre.

Allez, rentrez, madame.

SCÈNE 7

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.

Ami, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave ? As-tu servi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage ?

Corasmin.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

Orosmane.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

Corasmin.

Vous ? Ô ciel, vous ?

Orosmane.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux ;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux :
Son amour indiscret et plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence :
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler ;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense ;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse ;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez surtout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime !
Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

ACTE 5

SCÈNE 1

Orosmane, Corasmin, un esclave.

Orosmane.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.
À Corasmin.
Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCÈNE 2

Zaïre, Fatime, l'esclave.

Zaïre.

Eh ! Qui peut me parler dans l'état où je suis ?
À tant d'horreurs, hélas ! Qui pourra me soustraire ?
Le sérail est fermé ! Dieu ! Si c'était mon frère !
Si la main de ce dieu, pour soutenir ma foi.
Par des chemins cachés le conduisait vers moi !
Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?

L'Esclave.

Cette lettre en secret à mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

Zaïre.

Donne.
Elle lit.

Fatime, *à part, pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté ;
Fais descendre ta grâce en ce séjour profane,
Arrache ma princesse au barbare Orosmane !

Zaïre, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

Fatime, *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, soyez prêt ; laissez-nous.

SCÈNE 3

Zaïre, Fatime.

Zaïre.
Lis ce billet : hélas ! Dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

Fatime.
Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

Zaïre.
Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment ; mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger ?

Fatime.
Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.
Je connais votre cœur : il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! Connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.
Quoi ! Ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'âme d'un tartare à travers ses bontés ?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher !
Vous soupirez pour lui !

Zaïre.
Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentiments bravé la violence ;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

Fatime.
Ce malheureux amour dont votre âme est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

Zaïre.
Ah ! Fatime, tout sert à me désespérer :
Je sais que du sérail rien ne peut me tirer ;
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n' en jamais sortir.
Quel état ! Quel tourment ! Non, mon âme inquiète
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu ! Détourne de moi ces noirs pressentiments ;
Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère ;
Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère !
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié :
Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCÈNE 4

Zaïre, *seule.*
Ô dieu de mes aïeux !
Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire ?

SCÈNE 5

Zaïre, l'esclave.

Zaïre.
Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
À part.
Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

SCÈNE 6

Orosmane, Corasmin, l'esclave.

Orosmane.
Que ces moments, grand dieu, sont lents pour ma fureur !
À l'esclave.
Eh bien ! Que t'a-t-on dit ? Réponds, parle.

L'Esclave.
Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes ;

Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

Orosmane.
À l'esclave. À Corasmin.
Allez, il me suffit... ôte-toi de mes yeux ;
Laissez-moi ; tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE 7

Orosmane, *seul.*
Où suis-je ? Ô ciel ! Où suis-je ? Où porté-je mes vœux ?
Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux !
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous ! ... Misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÈNE 8

Orosmane, Corasmin.

Orosmane.
Ah ! Trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez !
Venez : a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

Corasmin.
Rien ne paraît encor.

Orosmane.
Ô nuit ! Nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zaïre ! ... L'infidèle ! ... Après tant de bienfaits !
J' aurais d' un œil serein, d' un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable ;
J' aurais su, dans l' horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j' aime !

Corasmin.
Eh ! Que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel est votre dessein ?

Orosmane, *revenant un moment de son égarement.*
N'entends-tu pas des cris ?

Corasmin.
Seigneur...
Orosmane, *plus troublé.*
Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

Corasmin.
Non, jusqu' ici nul mortel ne s'avance ;
Le sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort ; tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit...

Orosmane.
Hélas ! Le crime veille, et son horreur me suit.
À ce coupable excès porter la hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse,
Combien je t'adorais ! Quels feux ! Ah ! Corasmin !
Un seul de ses regards aurait fait mon destin ;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... ah ! La cruelle !

Corasmin.
Est-ce vous qui pleurez ? Vous, Orosmane ? Ô cieux !

Orosmane.
Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre ;
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre :
Plains Zaïre, plains moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

Corasmin.
Ah ! Je tremble pour vous !

Orosmane.
Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances,
Approche, viens ; j'entends... je ne me trompe pas.

Corasmin.
Sous les murs du palais quelqu' un porte ses pas.

Orosmane.
Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne,
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCÈNE 9

Orosmane, Zaïre et Fatime, marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

Zaïre.
Viens, Fatime.

Orosmane.
Qu'entends-je ! Est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
Cette voix infidèle, et l'organe du crime ?
Perfide ! ... Vengeons-nous... quoi ! C'est elle ! Ô destin !
Il tire son poignard.
Zaïre ! Ah dieu ! ... Ce fer échappe de ma main.

Zaïre *à Fatime.*
C'est ici le chemin : viens, soutiens mon courage.

Fatime.
Il va venir.

Orosmane.
Ce mot me rend toute ma rage.

Zaïre.
Je marche en frissonnant ; mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

Orosmane, *courant à Zaïre.*
C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure !

Zaïre, *tombant dans la coulisse.*
Je me meurs, ô mon Dieu !

Orosmane.
J'ai vengé mon injure.
Ôtons-nous de ces lieux... je ne puis... qu'ai-je fait ?
Rien que de juste... allons, j'ai puni son forfait.
Ah ! Voici son amant que mon destin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCÈNE 10

Orosmane, Zaïre, Nérestan, Corasmin, Fatime, esclaves.

Orosmane.
Approche, malheureux, qui viens de m' arracher,
De m' ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L' audace d' un héros avec l' âme d' un traître :
Tu m' imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t' y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

Corasmin.
Oui, seigneur.

Orosmane.
Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

Nérestan.
Que dis-tu ? Quelle erreur ? ...

Orosmane.
Regarde-la, te dis-je.

Nérestan.
Ah ! Que vois-je ! Ah ! Ma sœur !
Zaïre... elle n'est plus ! Ah ! Monstre ! Ah ! Jour horrible!

Orosmane.
Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible ?

Nérestan.
Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père ;
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière et les derniers adieux ;
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! Elle offensait notre dieu, notre loi ;
Et ce dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

Orosmane.
Zaïre... elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
Sa sœur ? ... J'étais aimé ?
Il tombe dans un fauteuil.

Fatime.
Cruel ! Voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t' adorer,
Se flattait, espérait que le dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères,
Qu' il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! À cet excès son cœur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais son dieu dans son cœur alarmé.

Orosmane, *se relevant.*
Tu m'en as dit assez. Ô ciel ! J'étais aimé !

Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

Nérestan.
Cruel ! Qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourments sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
Dans sa férocité, ton cœur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle, à ce prix encor je bénis mon trépas.

Orosmane, *allant vers le corps de Zaïre.*
Zaïre !

Corasmin.
Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare ;
Souffrez que Nérestan...

Nérestan.
Qu'ordonnes-tu, barbare ?

Orosmane, *après une longue pause.*
Qu'on détache ses fers... écoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu' au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

Corasmin.
Mais, seigneur...

Orosmane.
Obéis, et ne réplique pas ;
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime :
Va, ne perds point de temps, sors, obéis...
À Nérestan.
Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants ; remporte en ta patrie,
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs :
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré,
A plongé dans un sein qui dut m' être sacré ;
Dis-leur que j' ai donné la mort la plus affreuse
À la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocents appas ;
Dis-leur qu' à ses genoux j' avais mis mes états ;
Dis-leur que dans son sang cette main s' est plongée ;
Dis que je l' adorais, et que je l' ai vengée.
Aux siens.
Respectez ce héros, et conduisez ses pas.
Il se tue.

Nérestan.
Guide-moi, Dieu puissant ! Je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne ?

Scanderberg

(Tragédie, 1735)

Antoine Houdar de La Motte

Représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le Jeudy vingt-sept Octobre 1735

Édition : HOUDAR DE LA MOTTE Antoine, *Scanderberg,* Jean-Baptiste-Christophe Ballard, 1735.

ACTEURS Chantants du Prologue.

MELPOMENE, *Muse de la Tragedie*,
Mlle. Ecremans.
POLIMNIE, *Muse de la Musique*, Mlle. Monville.
L'AMOUR, Mlle. Bourbonnois-L.
LA MAGIE, Mr. Jelyote.

Suite de MELPOMENE, de POLIMNIE, & de L'AMOUR.

ACTEURS dansants.

SUITE DE L'AMOUR.
LES GRACES ;
Mesdemoiselles Fremicourt, Le Breton, Courcelle.
JEUX ET PLAISIRS ;
Messieurs Bontemps, Matignon, Malter-L, Hamoche ;
Mesdemoiselles Durocher, Petit, Binet, Centuray.

PROLOGUE

Le Théâtre représente un Bois consacré aux Muses ; Le Parnasse dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE

Melpomene, Polimnie, Suite des deux Muses.

Melpomene
De l'Antiquité memorable
J'ay chanté les Heros fameux :
Un temps moins reculé m'offre un sujet heureux,
Qui par vos sons touchans, peut devenir aimable.

Polimnie
Vous reglez tous mes mouvemens,
Vous m'inspirez le tendre & le terrible.
Je ne sçaurois être sensible,
Qu'en imitant vos sentimens.

SCENE II

La Magie, & les Acteurs de Scene précédente.

Melpomene
Mais, quel bruit !... La Magie à nos yeux se présente.

La Magie
Muses, je viens encor prête à remplir vos vœux,
Faire servir mon Art à l'éclat de vos jeux.

Melpomene
Non, je voudrois envain répondre à votre attente
Dans le projet que j'entreprends.

La Magie
Eh ! Sans moy, pouvez-vous enfanter ces miracles,
Qui dans vos liriques spectacles
Enchantent le cœur & les sens ?

J'obscurcis le Soleil, je fais trembler la Terre ;
Je déchaîne les vents, je souleve les Mers :
J'emprunte du Ciel le tonnerre
Pour effrayer, pour punir l'Univers :

J'évoque du fonds des Enfers
Les ombres pâles & plaintives ;
Pour leur faire quitter les tenebreuses Rives,
Je force leurs prisons, & je brise leurs fers.

J'imite de l'Amour le séduisant langage ;
De ce Tyran des cœurs j'égale le pouvoir,
Et je fais comme luy, succeder à l'espoir
Les regrets, les pleurs, & la rage.

Melpomene
Je veux moins effrayer, qu'interesser les cœurs.
Des noirs enchantemens, des prestiges trompeurs,
L'art terrible en ce jour ne m'est point necessaire :
La simple verité, par ses attraits vainqueurs
Peut surprendre, saisir, & plaire.
La Magie se retire.

Melpomene, *à Polimnie*.
Mais, dois-je m'en flater, si l'Amour ne m'éclaire :
Que pouvons-nous sans son secours ?
Amour, c'est à toy seul que nous avons recours.

Melpomene, et Polimnie.
En traçant de tes feux, la naïve peinture,
Nous rendons tes traits plus puissans ;
Pour prix de nos efforts, viens embellir nos chants.

Melpomene
Anime nôtre Lyre !

Polymnie
Attendris nos accents.

Ensemble
Sois l'ame de nos jeux comme de la nature.

SCENE III

L'Amour, Melpomene, Polimnie.

L'Amour
Muses, je m'interesse aux succès de vos Jeux.
Chanter les douceurs que j'inspire,
C'est preparer les cœurs à ressentir mes feux ;
C'est leur apprendre à devenir heureux,
C'est les soûmettre à mon Empire.

Troupe legere à mes ordres soumise,
Vous qui suivez toûjours mes pas ;
Pour seconder notre entreprise,
Faites briller tous vos appas.

Les Jeux, les Plaisirs & les Graces paroissent.

L'Amour, *alternativement avec le Chœur*.
Heureux qui toûjours Amant
Cherit un tendre esclavage ;
S'il languit quelque moment,
Quel plaisir l'en dédommage !
Jeunes cœurs, d'un feu constant
Connoissez tout l'avantage ;
Votre hommage
Est le gage
Du bonheur qui vous attend ;
Hâtez-en l'heureux instant
Que le prix vous encourage :
L'Amour même vous en est garand.
Heureux un cœur qui s'engage.

L'Amour
Loin de vos cœurs
Les tristes plaintes,
Les vives craintes
Et les langueurs :
Que dans ces lieux
Tout s'empresse,
Chantez sans cesse
Mes traits & mes feux :
Suivez le Dieu qui vous inspire,
Ne craignez point un doux martyre,
Non, non, point de soupirs ;
Sous mon empire,
Les maux sont plaisirs.

Melpomene, *à l'Amour*.
Retraçons les premiers ans
De ce Heros célébre dans l'Histoire,
Qui fut depuis la terreur des Sultans :
Il te consacra les momens
Qu'un esclavage obscur déroboit à la gloire :
Qu'importe que le sort ait trahy ses desirs ?
Tu regnes par les pleurs, comme par les plaisirs.

Chœur
Unissons-nous pour nôtre gloire,
Qu'un même zele anime nos efforts :
Que les cœurs attendris remportons la victoire,
Par nos chants & par nos accords.

FIN DU PROLOGUE

ACTEURS de la tragédie.

AMURAT, *Empereur des Turcs*, Mr. Chassé.
ROXANE, *Sultane Favorite*, Mlle. Antier.
SCANDERBERG, *Prince d'Albanie*, Mr. Tribou.
SERVILIE, *Princesse, Fille du Despote de Servie*, Mlle. Pelissier.
OSMAN, *Bostangi Baschi*, Mr. Dun.
LE MUPHTI, Mr. Jelyote.
Troupe de Sultanes.
UNE SULTANE, Mlle. Ecremans.
Troupe de Bostangis.
Troupe de Grecs & de Grecques de la suite de Servilie.
UNE GRECQUE, Mlle. Bourbonnois-L.
Troupe de Janissaires.
L'AGA DES JANISSAIRES, Mr. Jelyote.
Troupe d'Esclaves *de differentes Nations de l'un & de l'autre Sexe*.
DEUX SCITHES, Mes. Cuvillier & Cuignier.
UNE ASIATIQUE, Mlle. Ecremans.
UNE ITALIENNE, Mlle. Bourbonnois-L.
Troupe de Peuples.
Troupe d'Odalisques.
UNE ODALIQUE, Mlle. Ecremans.
Troupe d'Imans de la suite du Muphti.

La Scene est à Andrinople.

ACTE PREMIER

Le Theâtre représente une partie des Jardins du Serail avec une Grotte.

SCENE PREMIERE

Scanderberg, Osman.

Scanderberg
Enfin Osman, le jour qui commence à nous luire,
Sera-t'il le dernier de ma captivité ?

Osman
Prince, à vos desseins tout conspire ;
J'ay sçu hâter l'instant de votre liberté.
Ce Peuple que l'erreur enchaîne,
Croit qu'aujourd'hui ses loix descendirent des Cieux.
Les Fêtes que ce jour ramene,
Le tumulte, & la pompe occupent tous les yeux :
Cette nuit même ici venez vous rendre,
Maître de ces Jardins je puis tout entreprendre ;
Vous pourez fuir de ce séjour.

Scanderberg
O Nuit ! Hâte-toy donc de triompher du jour !
J'entends la gloire qui m'appelle !
Ah ! Qu'elle a de brillants appas.
La Victoire vole autour d'elle ;
Je vois la renommée attachée à ses pas ;
Pour mériter leur faveur immortelle
J'iray braver mille trépas.
J'entends la Gloire qui m'appelle !
Ah ! Qu'elle a de brillants appas.

Osman
Vous pouviez borner votre gloire
A voir ici l'Amour combler tous vos desirs,
Mais, votre cœur dédaigne une douce victoire
Qui ne coute que des soupirs.

Scanderberg
Ah ! Connois cher Osman, le Prince d'Albanie !
Je rougis d'un repos dont ma gloire est ternie ;
Envain sur moi, répandant ses bienfaits,
Amurat attend-t'il de ma reconnoissance
L'impunité de ses forfaits.
Mes freres immolez me demandent vangeance,
L'amour même en mon cœur ranime le couroux.

Osman
L'Amour ! Eh quel objet a sçu toucher votre ame ?
Pouriez-vous partager la flâme
Que Roxane ressent pour vous ?

Scanderberg
A des yeux plus puissants mon ame est asservie :
Cette illustre Princesse à qui le sang me lie
Dispose de mon cœur & doit armer mon bras.

Osman
Quoi ! La Princesse de Servie.

Scanderberg
De l'heureux Amurat j'accompagnois les pas
Lorsque de la Princesse il attaqua le Pere,
Je la vis, je l'aimay, je sçus même lui plaire :
Aujourd'hui qu'Amurat désole ses Etats,
Je cours la secourir, ou chercher le trépas.

Osman
Jusqu'à la Nuit vous devez encor feindre,
Je vous réponds de tout, songez à vous contraindre.

SCENE II

Scanderberg
Ah ! Je jouis déjà de ces heureux instans,
Dont le fidelle Osman vient de flater ma flâme,
Qu'avec plaisir je les attends !
Le calme renaît dans mon ame.
Que ce jour est charmant & que ces lieux sont beaux !
L'espoir qui m'a flaté les embellit encore.
Le chant des amoureux Oiseaux,
Le fraîcheur des Zephirs, les fleurs qu'ils sont éclore,
Le murmure flateur de ces riantes eaux,
Tout semble ici rendre hommage à l'Aurore.
Que ce jour est charmant & que ces lieux sont beaux !
L'espoir qui m'a flaté les embellit encore.

SCENE III

Roxane, Scanderberg.

Roxane, *dans le fond du Theâtre*.
Toy qui pour ce Heros fit naître mon ardeur,
Amour ! Daigne en ce jour daigne flechir son cœur.
À Scanderberg.
Je vous cherche toujours, je céde à ma foiblesse,
D'une vaine fierté je ne suis plus maîtresse,
Je viens vous confier mes déplaisirs secrets :
Mais jusqu'à ce moment, songez que ma tendresse
N'a parlé que par mes bienfaits.
Vos jours étoient proscrits, & j'ay sçu les défendre ;
De mon amant, pour vous, j'ai flechi la rigueur ;
Et mes soupirs & ma langueur,
Si vous aviez voulu m'entendre,
Vous ont dit le prix qu'en demandoit mon cœur.

Scanderberg
L'Amour doit-il sur nous obtenir la victoire ?
De plus dignes Objets demandent tous nos vœux ;
Et mes malheurs & votre gloire
Doivent nous garantir du pouvoir de ses feux.

Roxane
Cessez de prendre pour foiblesse
Le plaisir d'une tendre ardeur ;
Le péril en ces lieux l'accompagne sans cesse,
Et le rend digne d'un grand cœur.

Scanderberg
Du jaloux Amurat vous trahissez la flâme…

Roxane
Je l'ai trahie, Ingrat, en te sauvant le jour ;
Il alloit par ta mort prevenir mon amour ;
Il alloit assurer le repos de mon ame ?
Que dis-je ; malheureuse, hélas !
Où m'emporte ma barbarie ?
Non prince ; je ne puis vouloir votre trépas
Ma pitié vous sauva la vie ;
Dûssiez-vous me haïr, je ne m'en repens pas.

Scanderberg
Non, je ne hais que moy d'avoir trop sçû vous plaire.
Pour prix du jour que je vous doi
Faut-il vous exploser à toute la colere…

Roxane
Ingrat, sois plus sensible ; & tremble moins pour moi.
Que ton Rival, instruit du transport qui me guide,
Revienne ici vanger sa foi ;
Qu'il plonge dans mon sein perfide
Le fer qu'il a levé sur toi,
Sous le glaive mortel tu me verois contente,
Si de mon cœur mourant, le tien étoit le prix :
Non, Cruel, ce n'est point la mort qui m'épouvante,
Et je ne crains que tes mépris.
Les SULTANES paroissent.

Roxane
Des beautez de ces lieux la Troupe ici s'avance.

Scanderberg
Le devoir m'avertit de quitter ce séjour.

Roxane

Voyez nos jeux, tout ici vous dispense
Des dures loix de cette Cour ;
La faveur d'Amurat, mon pouvoir, son absence.
Prince, puissent nos jeux vous rendre tout l'Amour
Que fait naître vôtre présence.

SCENE IV

Roxane, Scanderberg, Les Sultanes.

Roxane
Que cette Grotte s'embellisse,
Que l'Onde captive y jaillisse,
Qu'elle en forme les ornemens ;
Pour les rendre encor plus charmans
Qu'à nos Concerts l'Echo s'unisse,
Faisons tout retentir du doux bruit de nos chants.

Chœur des Sultanes
Que cette Grotte s'embellisse,
Que l'Onde captive y jaillisse,
Qu'elle en forme les ornemens ;
Pour les rendre encor plus charmans
Qu'à nos Concerts l'Echo s'unisse,
Faisons tout retentir du doux bruit de nos chants.
On ouvre les Fontaines, & la Grotte paroît un Palais d'Eau.

Une Sultane
Les Ris, les Jeux,
Le doux Zephire
Dans ces beaux lieux
Fixent leur empire ;
On est heureux
Dès qu'on soupire,
Tout y respire
L'Amour & ses feux.
On goûte ici mille plaisirs,
Tout suit nos desirs,
Tout bannit nos peines,
C'est le séjour de la beauté :
Non, la liberté
Ne vaut pas nos chaînes.
Les Ris, les Jeux, &c.

Une Sultane
Brillez charmante Aurore.

Chœur
Regnez Zephirs délicieux.

La Sultane
Riantes Fleurs, empressez-vous d'éclore.

Chœur
Oiseaux, remplissez l'Air d'un bruit harmonieux.

La Sultane
Claires Eaux, que votre murmure
Rende encor nos Concerts plus doux.

Chœur
Qu'à l'envi toute la Nature
Célebre ce jour avec nous.

SCENE V

Roxane, Scanderberg, Osman, Sultanes, Bostangis.

Osman, *suivi des Bostangis*.
Quittez, quittez ces jeux, mille chants d'allégresse
Retentissent dans ce séjour,
Et du Sultan vainqueur annoncent le retour.

Roxane, *à part*.
Juste Ciel !

Scanderberg *à part*.
Ah ! Princesse !
Quel sera ton destin !
Que devient mon espoir !

Osman
Déjà pour lui marquer son zele,
Le Peuple loin des Murs l'est allé recevoir.
Je vous laisse, & je vole où mon devoir m'appelle.

Roxane, *en s'en allant*.
Que je crains ses transports jaloux !
Cherchons à prévenir un trop juste couroux.

Chœur des Bostangis et des Sultanes
Qu'il revienne comblé de gloire
L'Amour l'attend dans ce séjour ;
Content des dons de la Victoire,
Qu'il goûte ici ceux de l'Amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le Theâtre représente une Cour exterieure du Serail, ornée pour recevoir le Sultan.

SCENE PREMIERE

Scanderberg
Aux portes du Serail, Amurat vient se rendre,
Amurat, en ce lieu m'ordonne de l'attendre ;
Quel trouble affreux saisit mon cœur !
Fatal triomphe odieuse Victoire,
Chants importuns, d'allegresse & de gloire,
Que vous me presagez d'horreur !
Qu'êtes vous devenu cher Objet que j'adore ?
Votre Pere gémit sous les loix du Vainqueur
Et pour comble de maux, j'ignore
Si vous vivez, si vous m'aimez encore.
Helas ! Je veux envain douter de mon malheur,
Fatal Triomphe, &c.

SCENE II

Scanderberg, Servilie, Osman.

Scanderberg
Que vois-je ! Quel objet !

Servilie *conduite par Osman.*
Où suis-je ! Justes Cieux !
Ah ! Cher Prince, est-ce vous ?

Scanderberg
Est-ce vous ma Princesse ?

Ensemble
Mon cœur n'ose en croire mes yeux.

Servilie
Par l'ordre d'Amurat on m'amene en ces lieux,
Et c'est avec vous qu'on m'y laisse !
Ah ! Cher Prince est-ce vous ?

Scanderberg
Est-ce vous ma Princesse ?

Ensemble
Mon cœur n'ose en croire mes yeux.

Scanderberg
Vous gemissez ici sous une dure chaîne.

Servilie
Non, le Sultan touché de mes foibles attraits,
Veut de ces lieux me rendre Souveraine,
Et mon Pere à ce prix vient d'obtenir la Paix.

Scanderberg
O Ciel ! C'en est donc fait je vous perds pour jamais.

Servilie
Le croyez-vous, qu'on puisse me contraindre
A vous manquer jamais de foy ?

Scanderberg
Nous n'en serons que plus à plaindre.

Servilie
Non, je ne suivrai point une barbare loy :
Si vous m'aimez que puis-je craindre ?

Scanderberg
Le cruel Amurat punira vos mépris.

Servilie
La mort même, la mort n'éteindra pas ma flâme.

Scanderberg
Le bonheur de vous plaire est trop cher à ce prix.

Servilie
A ce prix, il m'est doux de regner dans votre ame.

Ensemble
Promettons nous cent fois d'eternelles amours,
C'est pour vous que mon cœur soupire.

Servilie
On va nous ravir pour toujours
Le doux plaisir de nous le dire.

Scanderberg
J'ose encor esperer un destin plus heureux,
Nous pouvons du Sultan prevenir la vangeance,
Differez seulement un hymen odieux ;
Et, par l'appas trompeur d'une vaine esperance,
Ménageons les moments d'échapper de ces lieux.

Servilie
Qu'il m'en coutera cher ! Mais il faut me contraindre,
Menagez bien tous les instants ;
Si j'aime assez pour vouloir feindre,
Je sens que j'aime trop, pour le pouvoir long-tems.

SCENE III

Scanderberg, Servilie, Amurat.

Amurat, *à Servilie*.
Voyez charmante Servilie,
Quels sont mes premiers soins en entrant dans ces lieux ;
J'ay permis qu'un Heros à qui le sang vous lie,
Affranchy de nos loix y parut à vos yeux.
À Scanderberg.
J'eleve la Princesse à la grandeur suprême,
Tu dois partager son bonheur :
Tu dois être flatté d'apprendre d'elle même
Et son triomphe, & mon ardeur.

Scanderberg
Quel cœur à tant d'appas, ne rendroit pas les armes !

Amurat
Ma flâme a pris naissance au milieu des allarmes,
Dans le sein de la paix elle croit chaque jour,
Jamais à mes regards n'ont brillé tant de charmes,
Et jamais dans un cœur n'a regné tant d'amour.
Que me sert ce tribut que l'Europe & l'Asie
Offrent sans cesse à mes plaisirs ;
Des plus rares beautez cette Troupe choisie,
Dont l'orgueil se nourit de mes moindres desirs,
Ne mérite plus mes soupirs,
Ny l'honneur de ma jalousie,
Je ne veux plus aimer, ni voir, que Servilie.
Mais, un si tendre amour éclate-t'il envain ?
Serez-vous insensible à l'ardeur qui m'enflâme ?

Servilie
L'interest de mon Pere a reglé mon destin.

Amurat
Ne devrai-je qu'à lui le don de votre main ?
Et ne puis-je esperer de regner dans votre ame.
Aimez, partagez les desirs
D'un cœur fidelle.
C'est pour une ardeur mutuelle,
Qu'amour garde tous ses plaisirs.
Aimez, partagez les plaisirs,
D'un cœur fidelle.

Servilie
Vous ordonnez, Seigneur ; que pourois-je opposez :
Mais malgré cette ardeur que vous faites paroître,
Dans un hymen si prompt je vois l'ordre d'un Maître
Que l'orgueil de mon sang ne peu me déguiser.
Soyez plus généreux, respectez ma naissance :
Souffrez que ma reconnoissance
Fasse enfin dans mon cœur naître un juste retour.

Amurat
Quoi ! Je pourois devoir mon bonheur à l'Amour !
Qu'au gré de vos desirs notre hymen se differe,
Tout dépendra de vous, c'est assez que j'espere.
À Scanderberg.
Conçois-tu le bonheur qu'on promet à mes feux ?
Puisse l'Amour combler aussi tes vœux !
De tous les cœurs il exige l'hommage.
Tout heureux que je suis en obtenant sa foi,
Je le deviendrai davantage
Si tu peux l'être autant que moi.
Venez accourez, tous, vous qui suivez ma loi.

SCENE IV

Scanderberg, Servilie, Amurat, les Officiers de la Porte, le Peuple, les Grecques de la Suite de Servilie.

Chœur
De nos Sultans
Obscurcis la mémoire,
Par ta gloire
Fais nous compter tes instans.
Heureux Vainqueur !
Jouis de ta victoire.

Un tendre cœur
Assure ton bonheur ;
Que sa constance
Récompense
Ton ardeur.

Redisons cent & cent fois,
Il s'est donné par son choix

Le prix de ses exploits.
Sans soupirs & sans larmes,
Sans allarmes,
Que les charmes,
Que les doux plaisirs s'assemblent dans sa Cour.
Triomphe Amour !
Que sont nos ames
Sans tes flêmes ?

Amurat
Unissez, unissez vos voix.
Chantez mes feux, chantez la gloire de mes armes.
L'Amour couronne mes exploits,
Célébrez à jamais ses charmes.

Chœur
Unissez, unissez vos voix.
Chantez mes feux, chantez la gloire de mes armes.
L'Amour couronne mes exploits,
Célébrez à jamais ses charmes.

Une Grecque *de la Suite de Servilie.*
Après tant d'allarmes
Succede un beau jour,
Tout vous rend les armes
Cédez à l'Amour.
Le Chœur repete ces quatre Vers.

La Grecque
Recevez l'empire
Des mains du vainqueur,
Le vainqueur soupire,
Recevez son cœur ;
Tout conspire
A combler votre bonheur.

Chœur
Après tant d'allarmes
Succede un beau jour,
Tout vous rend les armes
Cédez à l'Amour.

Chœur des Grecques
A ses coups
Livrons-nous,
Que de charmes !

La Grecque
Pourquoi le craignés-vous ?

Chœur
Après tant d'allarmes, &c.

Amurat, *à Servilie*.
Venez dans mon palais adorable princesse,
Que de nouveaux honneurs signalent ma tendresse.

Le Chœur, De nos Sultans, &c.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIEME

Le theâtre représente une Cour interieure du Serail.

SCENE PREMIERE

Roxane
Tout est prêt, le Vizir seconde mon envie ;
Tremble Amurat ; la mort va punir ton forfait.
Non, que sensible à ma flame trahie
Je regrette des vœux dont un autre est l'Objet,
Perfide comme toi, mon cœur te justifie ;
Mais, quand tu me ravis ce rang & ce pouvoir
Que ton amour destine à Servilie
Mon orgueil qui s'irrite, arme mon desespoir.
Connois-toi mieux, foible Roxane !
Si le Sultan périt, l'Amour seul le condamne :
Cédons à nos destins, immolons Amurat,
Du Ciel qui le permet, suivons l'Arrêt suprême.
Heureuse ! Si je puis attendrir un ingrat
Quand j'ose tout tenter pour le vanger lui-même.
Fureur, Amour,
Secondez mon impatience ;
Fureur, Amour,
Regnez dans mon cœur tour à tour.
Qu'importe, quels motifs animent ma vangeance
Si les traits qu'elle lance
Servent mon espoir en ce jour.
Fureur, Amour,
Secondez mon impatience ;
Fureur, Amour,
Regnez dans mon cœur tour à tour,
Frappez d'intelligence.

SCENE II

Roxane, Scanderberg.

Roxane
Je vais vous délivrer d'un Tyran furieux.
Prince, je vais vanger vos freres.
De nos loix les Dépositaires
Ne sçauroient approuver un hymen odieux.
Et déja le Vizir arme les Janissaires.
Ce jour même Amurat expire dans ces lieux.

Scanderberg
Le Vizir sert vôtre vangeance !

Roxane
Quand il implora mon appui,
Et que pour sa grandeur j'employai ma puissance,

Il me promit la récompense
Qu'il va m'en donner aujourd'hui.

Scanderberg
Vous voulez qu'Amurat périsse !
Lui dont l'amour vous fit des jours si fortunez !

Roxane
C'est à vous que mon cœur en fait le sacrifice,
Et c'est vous qui me condamnez !
Attendrai-je, qu'instruit des feux que dans mon ame
L'Amour a fait naître pour vous,
Il éteigne en mon sang une coupable flâme ?
Que vous-même à mes yeux, expiriez sous ses coups !
Je connois ses fureurs ; & son bras parricide
Contre des jours si chers, déjà me semble armé.
Quelquefois il fait grace à l'Amante perfide,
Mais jamais au Rival aimé.
Non, vous ne mourrez point ; qu'il soit notre victime.
Meure avec le cruel, l'Objet de ses amours.

Scanderberg
O Ciel ! Que dites-vous ?

Roxane
Dans l'ardeur qui m'anime
Perdre tout l'Univers pour conserver vos jours,
Ne me paroîtroit pas un crime.

Scanderberg
Ce ne sont point mes jours que vous voulez sauver,
Le choix d'une Rivale arme votre colere.

Roxane
Ah ! Si la grandeur peut me plaire
Je n'en veux que pour t'élever.
Par le trépas qu'a juré ma vangeance
Je vais te préparer des destins éclatants.
Allons dans tes Etats chercher des Combattants,
Arme-toi ; ta valeur te permet l'esperance
De renverser le Trône des Sultans.

Scanderberg
Non ! Plûtôt d'Amurat j'entreprends la défense.

Roxane
Quoi ! Prince, auriez-vous donc cessé de le haïr ?

Scanderberg
Ma haine est généreuse, & ne sçait point trahir.
Il commande aux Sujets dont je suis né le maître.
J'ai vû son Palais mes freres égorgez ;
Mais s'il faut les vanger en traître
Ils ne seront jamais vangez.
Quittez, quittez vous-même un dessein si barbare ;
Craignez que le Sultan jaloux
Instruit de vos projets ne révienne les coups que votre haine lui prépare.
Rien ne vous sauveroit d'un trop juste couroux ;
Le trait que vous lancez, retomboit sur vous.

Roxane
La frayeur d'une mort cruelle
N'arrête point ici les grands projets :
A force de la voir de près,
Nous perdons notre horreur pour elle.

Scanderberg
Tremblez du moins si vous m'aimez ;
Envain contre Amurat mille bras sont armez…

Roxane
Qu'il meure le cruel ! Cette seule esperance
Peut consoler mon cœur du refus de ta foy.

Scanderberg
C'est par moi qu'il faudra que leur fureur commence.

Roxane
Je sçaurai mourir après toi.

Scanderberg
Ah ! Quelle fureur vous entraine.
N'écoutez en ce jour ni l'Amour ni la Haine.

Roxane
Ah ! Quelle fureur vous entraine.
N'écoutez en ce jour mon amour & ma haine.

Ensemble
Ah ! Quelle fureur vous entraîne.
Scan : N'écoutez en ce jour ni l'Amour ni la Haine,
Rox : Je n'écoute en ce jour que l'Amour & la Haine.
Roxane sort.

SCENE III

Scanderberg
Contre une trahison si noire,
C'est à moi d'opposer un secours généreux.
Si Roxane obtient la victoire,
Elle immole Amurat & l'Objet de mes feux.
Qu'importe que j'écoute ou l'Amour, ou la Gloire,
C'est assez de sçavoir que je les sers tous deux.

Chœur *derriere le Theâtre*.
Immolons Amurat, immolons Servilie.
Signalons-nous par des coups éclatans
L'hymen est un crime aux Sultans.
Scanderberg sort.

SCENE IV

Chœur de Janissaires, *le Vizir a leur teste*.
Immolons Amurat, immolons Servilie.
Signalons-nous par des coups éclatans
L'hymen est un crime aux Sultans.

Le Vizir
Immolons Amurat, immolons Servilie.

Scanderberg *entre, le Sabre à la main.*
Au Vizir.
Rebelle ! C'est à toi de trembler pour ta vie.
Combat des Officiers du Serail contre les Janissaires.
Scanderberg derriere le Theâtre, poursuit le Vizir.

SCENE V

Amurat, & les Acteurs de la Scene précédente.

Amurat
Perfides, venez-vous dans ce sacré Palais
Vous signaler par des forfaits ?
Si vous bravez ma menace,
Dans mon sang osez-vous plonger.
Frappez, consommez votre audace,
Forcez la foudre à me vanger.

Chœur
O ! De la Majesté trop invincible charme.
Le respect nous abbat, le remord nous désarme.

Amurat
Vous fremissez d'un projet odieux.
Un si prompt reprentir naît de votre impuissance.
Tout votre sang versé par mon ordre, à mes yeux,
A peine suffiroit pour laver vôtre offence.

Chœur
Tu tiens dans tes mains nôtre sort.

Amurat
Rendez graces à ma clemence,
Ne craignez plus une honteuse mort :
Mais immolez-moi ma victime,
Meritez votre grace en servant ma fureur ;
Par la mort du Vizir expiez votre crime.
Scanderberg, *entrant*.
Il a perdu le jour, vous voyez son vainqueur.

Amurat
Ah ! C'est par toy que je respire
Je te dois la vie, & l'Empire.
Avec toi désormais je veux le partager.
Que tout fléchisse ici sous ta grandeur nouvelle,
Je t'élève au rang du Rebelle
Dont ton bras vient de me vanger.

Scanderberg
Ma récompense est assez belle ;
Vos jours ne sont plus en danger.
Mais la Princesse ? Ô Ciel !

Amurat
Ne crains plus rien pour elle.
Je l'ay contrainte à fuir ce spectacle odieux,
Et je te dois encor des jours si précieux.
Triomphe, je veux que ta gloire
Signale à jamais ce grand jour ;
Et j'aime à dérober pour prix de ta victoire,
Quelques moments, à mon amour.

L'Aga des Janissaires, *alternativement avec le Chœur*.
Le Sultan dans tes mains a remis son Tonnerre :
Sous ses loix, fais trembler la Terre.

Le Chœur
Le Sultan dans tes mains, &c.

L'Aga
Vole a de brillans exploits :
Que ta valeur enchaîne la Victoire
En suivant ton exemple, en écoutant la voix,
Nous aurons part à ta gloire.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME

Le Theâtre représente une partie des Jardins, du Serail terminée par un Canal.

SCENE PREMIERE

Servilie
Helas ! Tout gêne ici ma haine & ma tendresse,
Contre un vainqueur cruel, je n'ose murmurer.
Je devore mes pleurs, & du trait qui me blesse
A peine j'ose soupirer.
Mes yeux même, mes yeux craignent de rencontrer
Ce que je voudrois vois sans cesse.
C'est ici, qu'Amurat pour séduire mon cœur
Doit emprunter l'éclat d'une fête nouvelle ;
Il va bientôt m'offrir la suprême grandeur,
Ah ! Quelle contrainte mortelle.
Que dis-je ! En recevant un tel excès d'honneur,
Je me trouve presque infidelle.
Mais, ton danger m'impose une loy si cruelle,
Cher Prince ! Ton salut dépend de son erreur.
Je renferme au fond de mon ame
Tout l'amour qui m'a sçu toucher,
Et je sens augmenter a flâme
De mes efforts pour la cacher.

SCENE II

Servilie, Scanderberg.

Servilie.
Ah ! Venez dissiper le trouble qui m'agite :
Le sort est-il toujours conjuré contre nous ?

Scanderberg
Cette nuit même, Osman répond de nôtre fuite.

Servilie
Quand par les regards les plus doux
D'un Rival odieux je flatte l'esperance,
Mon amour en secret s'offense ;
De les voir s'adresser à qulequ'autre qu'à vous.

Scanderberg
Daignez encor vous faire violence,
Menagez le Sultan jaloux,
Cachons-lui nôtre intelligence.
Qu'Amour exauce nos soupirs
Qu'il rende vos allarmes vaines,
Et qu'il comble tous nos desirs.
Je ne puis dans nos tendres chaînes
Estre heureux que par vos plaisirs,
Ny malheureux que par vos peines.

Ensemble
Dure à jamais ce doux moment !
Je vous vois, vous m'aimez, mon sort est trop charmant.

SCENE III

Servilie, Scanderberg, Roxane.

Scanderberg
O Ciel !

Roxane
Je viens d'entendre
Et tes sermens & tes soupirs ;
Tu feignois de braver les amoureux désirs
Cruel ! Ton cœur n'est que trop tendre.

Scanderberg
Ce cœur ne pouvoir se donner,
Il n'étoit plus en ma puissance
Pardonnez à nôtre constance.

Roxanne
Ingrat ! Je t'aime trop pour te la pardonner.
Tu trahis donc mon esperance ?
Hélas ! Je t'ay cru genereux ;
Et j'attendois de ta reconnoissance
Un destin plus heureux.
Mais, ne crois pas éviter ma colere,
Crains tout d'un cœur jaloux,
Qu'un cruel mépris desespere.

Scanderberg
Je me livre à votre courroux :
Epuisez sur moi seul cette fureur extrême.

Servilie
Faites grace à l'Objet dont vos yeux sont charmez.

Scanderberg
Epargnez ce que j'aime.

Servilie
Epargner ce que vous aimez.

Roxane
Une frayeur si tendre est un nouvel outrage.

Servilie
Laissez-vous attendrir.
Roxane
Souffrez autant que moi.

Scanderberg
Ah ! Quel supplice ! Quel effroi !

Roxane
Ah ! Quel desespoir ! Quelle rage !

Servilie
Quoi ! Nos pleurs seront sans pouvoir ?

Roxane
Non, il n'est rien qui me fléchisse.

Scanderberg
Au nom de tout l'amour que vous m'avez fait voir…

Roxane
Ingrat ! Il n'a pu t'émouvoir ;
Esperes-tu qu'il m'attendrisse ?

Scanderberg
Au nom de tout l'amour que vous m'avez fait voir,
Que je sois le seul qui périsse.

Roxane
Vous périrez tous deux.

Scanderbeg, & Servilie
Quel effroi ! Quel supplice !

Roxane
Quelle rage ! Quel desespoir !

SCENE IV

Servilie, Scanderberg.

Servilie
O Ciel ! Quel trouble affreux s'empare de mon ame !

Scanderberg
Redoutez moins un impuissant couroux,
Maître de son secret je suspendrai ses coups ;
Et je puis défier le couroux qui l'enflâme.

Servilie
Ah ! Que c'est un cruel tourment
De trembler pour ce que l'on aime !
Un cœur est trop heureux de n'avoir en aimant,
Rien à craindre que pour lui-même.

SCENE V

Servilie, Amurat, Scanderberg, Esclaves de differentes Nations.

Amurat
Voyez, belle Princesse, embellir ces rivages
Par mes soupirs, par mes hommages,
Je veux compter tous mes moments.
Vous dont le destin m'a fait Maître,
Paroissez sous les ornements
Des peuples qui vous ont vû naître :
J'assemble dans ma Cour mille peuples divers ;
Connoissez quel Vainqueur vous a rendu les armes.
En me soûmettant à vos charmes
Je vous soûmets tout l'Univers.

Chœur
Regnez heureux vainqueur, que tout céde à vos coups,
Qu'à vos Loix tout réponde,
Triomphez, triomphez du monde,
La beauté seule a droit de triompher de vous.

Deux Scythes
Dans nos Bois
L'Amour nous soûmet à ses Loix,
Mais toûjours nôtre choix
Prévient ses traits par nôtre hommage,
Sans ardeur
Peut-il être pour un cœur
De vrai bonheur,
Tout nous engage
D'aimer davantage ;
Quel plus doux partage !

Une Asiatique *alternativement avec le Chœur.*
Ici la beauté
Esclave & sans armes,
Dompte la fierté.
Ici la beauté
Vange par ses charmes
Sa captivité.

Ici quelquefois
Le pouvoir suprême
Céde à d'autres loix.

Ici quelquesfois
De nos Maîtres même
Nos yeux sont les Rois.

Une Italienne

Splendete luci belle,
Dilette stelle,
S'amor siete la face,
Regna chi piace.
Un bel viso,
D'un fol riso,
D'un solsguarda,
Schersando, vince
Chi vince il mondo.

SCENE VI

Roxane, & les Acteurs de la Scene précédente.

Roxane
Sultan, connois l'Objet dont ton cœur est charmé.
Ce prince est ton Rival. Ce Rival est aimé.

Amurat
Ah quelle perfidie !
Le Vizir, Servilie…
Quoi ! Tous deux interdits,
Et leurs regards timides…
Vous vous aimez, Perfides.
Vôtre secret échape, & je vous l'ai surpris.
Tremblez vous recevrez le prix
D'une coupable intelligence,
Et c'est à mes bienfaits trahis,
Que j'égalerai ma vangeance.
En Montrant Scanderberg.
Qu'on le charge de fers, & que bien-tôt la Mort…

Servilie
D'avoir sauvé vos jours, est-ce la récompense ?

Amurat
Ah ! Crains pour toi le même sort.
Tu m'irrites encor en prenant sa défense.
Sortez.

Amurat *seul*.
Regnez Haine, Fureur,
Regnez jalouse Rage ;
Perçons, perçons le cœur
D'un ingrat qui m'outrage.
Périsse qui m'ose offenser,
Quelqu'amitié qui le défende.
Quel sang doit coûter à verser,
Quand l'Amour jaloux le demande !
Regnez Haine, Fureur,
Regnez jalouse Rage ;
Perçons, perçons le cœur
D'un ingrat qui m'outrage.

Quoi, mon foible couroux
Semble se refuser à de si justes coups ?
Tu triomphes encor, cruelle Servilie ?
Je crains d'immoler un Rival ;
Que dis-je, mon cœur même en ce moment fatal
Se déguise leur perfidie.
Mais je céde peut-être à d'injustes soupçons ;
Eclaircissons le trouble qui me presse.

L'Amour pour t'excuser, invente des raisons,
Ah ! Profite du moins d'un reste de foiblesse
Dont ma fierté s'indigne malgré moi ;
Accepte dans ce jour & mon Trône & ma foi ;
Ou si ton cœur dédaigne un si flateur hommage
Je ne me connois plus, je suis tout à la rage.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME

Le Theâtre représente la grand Mosquée.

SCENE PREMIERE

Chœur de Peuples.
O jour heureux ! Ô jour de gloire !
Qu'à jamais dans nos cœurs en dure la memoire.

SCENE II

Amurat, Bachas, Peuples.

Amurat
Je partage les vœux que ce jour vous inspire,
Rendez graces au Ciel, soutien de cet Empire ;
Chaque instant marque ses bienfaits.
Quand sur mes pas vous voliez à la Gloire,
Il sembloit guider mes projets ;
Et si mon cœur soumis à de puissants attraits
Vous a ravi l'éclat de la victoire,
Vous en goutez les fruits en recevant la Paix.
Je vais pour l'affermir m'unir à la Princesse.
Ses pleurs & ses attraits ont calmé ma fureur ;
Doit-elle de nos loix redouter la rigueur ?
A cet hymen l'Empire s'interesse
Et ce jour solemnel en accroît la splendeur.
Heureux ! Dans l'ardeur qui me presse,
De pouvoir flater ma tendresse
De l'espoir de votre bonheur.
Elle vient ; à l'envi marquez-lui votre zele.

SCENE III

Amurat, Servilie, odalisques, Eunuques.

Chœur
Regnez, regnez, heureux Epoux !
Que votre regne soit pour nous
Une fête éternelle.

Amurat
Princesse, leurs transports annoncent mes plaisirs…
Tout entier je me livre aux douceurs que j'espere,
Vous daignez combler mes desirs,
Et je borne mes vœux au bonheur de vous plaire.
Rien ne troublera nos soupirs.
Déjà pour prévenir mon couroux légitime,
De ses propres fureurs, Roxane est la victime.
Du Vizir qu'on brise les fers,
Vous craignez pour ses jours, & ses jours me sont chers.
Du bonheur de ma flâme
Faites retentir les Airs,
Et que l'heureux Objet qui regne dans mon ame
Anime vos Concerts.

Chœur
Du bonheur de sa flâme
Faisons retentir les airs,
Et que l'heureux Objet qui regne dans son ame
Anime nos Concerts.

Une Odalisque, *à Servilie*.
Triomphez, triomphez du Sultan & de nous,
Est-il un triomphe plus doux.

Chœur
Triomphez, &c.

L'Odalisque
Recevez, recevez dans une paix profonde
Les tributs éclatants qu'on rend à vos beaux yeux ;
Mais pour vous le plus précieux,
C'est l'amour du Maître du Monde.

Chœur
Triomphez, triomphez du Sultan & de nous,
Est-il un triomphe plus doux.

SCENE IV

Les Portes de la Mosquée s'ouvrent, le Muphty suivy des Imans, & les Acteurs de la Scene préced.

Le Muphty
Peuples ! Sultan ! Ecoutez-moi.
Rappellez-vous cette nuit redoutable,
Où des Cieux descendit la Loy
Qui rend des Othomans le trône inébranlable.
Déjà l'obscurité céde au feu des Eclairs,
Le Dieu de la paix, de la Guerre
Parle au Peuple choisi pour régir l'Univers.
Qu'annonce le bruit du Tonnerre ?
Veut-il dans son couroux, veut-il punir la Terre ?
Peuples ! Ne craignez rien, goûtez un sort plus doux :
Par un gage sacré le Ciel s'unit à vous.
Qu'à ses bienfaits votre hommage réponde :
Célébrez cette nuit, en prodiges féconde.

Chœur
Célébrons cette nuit, en prodiges féconde.

Par un gage sacré le Ciel s'unit à nous.

Amurat *au Muphty*.
Des Ordres du Prophete, Interprête fidelle,
Qu'un autre soin partage votre zele.
Serrez les doux liens
Qui vont m'unir à Servilie,
Témoin de ses sermens, soyez garand des miens.

Le Muphty
Jusques-là ta fierté s'oublie !
Un Sultan par l'hymen ose engager sa foy !
Ce seroit te trahir, que de l'unir à toy.

Amurat
Qu'entends-je ! Quelle audace !

Le Muphty
Previens la foudre qui menace.

Amurat
Quoy ! Tu m'oses braver ? Tout tremble devant moi.

Le Muphty
L'Univers t'est soûmis ; mais tu l'es à la loy.

Amurat
Je ne puis écouter que l'ardeur qui me guide,
Princesse, vôtre avec décide
Assurez votre gloire & ma felicité.

Servilie
Quel tems pour un hymen ! Le Prophete irrité…

Amurat
Je sçauray le calmer, si cet hymen l'offense.

Servilie
N'attirez point sur vous le celeste courous.

Amurat
Venez c'est trop de resistance.

Servilie
Laissez en paix un cœur qui ne peut être à vous.

Amurat
Vous m'auriez donc flaté d'une vaine esperance ?
Le don de votre main suspendoit seul les coups
Que contre mon Rival préparoit ma vangeance.

Servilie
Je croyois sur moi-même avoir plus de puissance.

Amurat
Eh bien, il périra ce trop heureux Amant,
Et vous ordonnez son supplice,
Il vient.

SCENE V

Scanderberg & les Acteurs de la Scene précédente.

Servilie
Juste Ciel !

Amurat *à Servilie*.
Tu frémis.
Assure mon bonheur ; sa grace est à ce prix.

Scanderberg
Non, que plûtôt mille fois je périsse.

Servilie, *à Scanderberg*.
Que t'ai-je fait, Cruel ! & par quelle injustice
Veux-tu que de ta mort, mes yeux soient les témoins ?

Scanderberg
Si je vous perds, en périraî-je moins ?
Que sur moi le Tyran épuise sa furie ;
Vous plaindrez mon destin, il n'en joüira pas :
Vos mépris, ses remords, vangeront mon trépas.

Amurat
Je cede à la fureur sont mon ame est saisie,
Qu'il meure.

Servilie
Arrêtez… quel effroi !
Je promets…

Scanderberg
Vous allez trahir qui vous adore

Servilie
Ne me reproche rien, je fais ce que je doi.

Amurat
Venez donc & jurez… vous balancez encore ?

Servilie, *en se frappant*.
Je ne balance plus. Je meurs.

Scanderberg
O Ciel !

Amurat
Cruelle Servilie.

Servilie
Je te vange de mes rigueurs,
A ses yeux je me justifie.
Je perds pour toi l'Amant pour qui je perds la vie.
Hélas ! Il te fut cher, j'ai désuni vos cœurs :
Contre votre repos j'armai la jalousie.
Oubliez tous deux vos fureurs :
Que ma mort vous réconcilie.

Le Muphty & les Imans rentrent dans la Mosquée.

Scanderberg
Non, je ne puis survivre à son destin fatal.
À Amurat.
Assouvis-toy, cruel ! Du sang de ton rival.
Il veut se percer.

Amurat, *saisissant le fer*.
Arrête… est-tu content barbare !
Je ne puis soutenir ce spectacle d'horreur.
Loin de moi, va pleurer nôtre commun malheur,
Que s'il se peut la gloire le répare.

FIN.

Le Fanatisme ou Mahomet le prophète

(Tragédie, 1736)

Voltaire

Édition : base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF)

PERSONNAGES

MAHOMET.
ZOPIRE, *Sheik ou shérif de La Mecque*.
OMAR, *lieutenant de Mahomet*.
SEÏDE, *esclave de Mahomet*.
PALMIRE, *esclave de Mahomet*.
PHANOR, *sénateur de La Mecque*.
Troupe de Mecquois.
Troupe de Musulmans.

La scène est à La Mecque.

ACTE I

SCENE I

Zopire, Phanor.

Zopire
Qui ? Moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges !
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni !
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni
Si tu vois cette main, jusqu' ici libre et pure,
Caresser la révolte et flatter l'imposture !

Phanor
Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d' Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste ; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,
Et des embrasements d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui, c'est un prince ; il triomphe, il domine ;
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je ? En ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père, et demande la paix.

Zopire
La paix avec ce traître ! Ah ! Peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Allez, portez en pompe, et servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle :
Lui-même a contre moi trop de ressentiments.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfants :
Et moi, jusqu' en son camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

Phanor
Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme ;
Immolez au public les douleurs de votre âme.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfants seront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille ;
Ne perdez point l'état : c'est là votre famille.

Zopire
On ne perd les états que par timidité.

Phanor
On périt quelquefois par trop de fermeté.

Zopire
Périssons, s'il le faut.

Phanor
Ah ! Quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage ?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

Zopire
Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! Lorsqu' il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur !
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que, privé d'enfants, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon âme étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile ;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques ;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE 2

Zopire, Palmire.

Zopire
Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez ; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

Palmire
Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère ;
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens :
Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissiez-vous l'écouter ! Et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire !

Zopire
Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée ?

Palmire
La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentiments,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans :
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas ! Fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour :
Seigneur, ayez pitié d'une âme déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

Zopire
J'entends : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

Palmire
Seigneur, je le révère, et mon âme tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.

Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

Zopire
Ah ! Qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître ;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
À l'arabe insolent qui marche égal aux rois.

Palmire
Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance ;
Sans parents, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers ;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

Zopire
Tout vous est étranger ! Cet état peut-il plaire ?
Quoi ! Vous servez un maître, et n'avez point de père ?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfants,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans ;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

Palmire
Comment puis-je être à vous ? Je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

Zopire
Quel père ! Justes dieux ! Lui ? Ce monstre imposteur !

Palmire
Ah ! Quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur !
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophète !
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète !

Zopire
Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici pour dresser des autels
À ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

Palmire
Vous me faites frémir, seigneur ; et, de mes jours,
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance,
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
À ce penchant si doux font succéder l'horreur.

Zopire
Ô superstition ! Tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire ! Et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !
Palmire
Et vous me refusez !

Zopire
Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre ;
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE 3

Zopire, Palmire, Phanor.

Zopire
Que voulez-vous, Phanor ?

Phanor
Aux portes de la ville,
D' où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

Zopire
Qui ? Ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit longtemps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays ?

Phanor
Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle ; il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.

Palmire
Grand dieu ! Destin plus doux !
Quoi ! Séide ?

Phanor
Omar vient, il s'avance vers vous.

Zopire
Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
(Palmire sort.)
Omar devant mes yeux ! Qu'osera-t-il me dire ?
Ô dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d' Ismaël les généreux enfants !
Soleil, sacré flambeau, qui dans votre carrière,

Image de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité !

SCENE 4

Zopire, Omar, Phanor, suite.

Zopire
Eh bien ! Après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle : que me veux-tu ?

Omar
Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser ;
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Zopire
Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grâce !
Souffrirez-vous, grands dieux ! Qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée !

Omar
À tes viles grandeurs ton âme accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'éternel ?
Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître ;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être ;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Zopire
Je te connais, Omar : en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique :
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits ;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage ;
Vois l'homme en Mahomet ; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être ;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître :
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule ;
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné :
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errants de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine ;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir ?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir ?

Omar
Je voulus le punir quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière :
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné ;
Quand mes yeux, éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie ;
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu ;
J'associai ma vie à ses travaux immenses :
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi ;
Et, sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissants, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre ;
Le poste qui te reste est encore assez beau
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir ;

Partage nos grandeurs au lieu de t' y soustraire ;
Et, las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

Zopire
Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle !
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connais comme toi les talents de ton maître ;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cour de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchants ne doit point pardonner.

Omar
Eh bien ! Pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos trésors sont à toi.

Zopire
Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette ?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois et corrompent les mœurs.

Omar
Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre ; agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

Zopire
Qui l'a fait roi ? Qui l'a couronné ?

Omar
La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur,
Son armée est encore aux bords du Saïbare ;
Des murs où je suis né le siége se prépare ;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler :
Mahomet veut ici te voir et te parler.

Zopire
Lui ? Mahomet ?
Omar
Lui-même ; il t'en conjure.

Zopire
Traître !
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

Omar
Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu' un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu' il règne avec toi, je cours m' y présenter.

Zopire
Je t' y suis ; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.
(À Phanor.)
Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître :
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil ;
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

ACTE 2

SCENE 1

Séide, Palmire.

Palmire
Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? Te revois-je, Séide ?

Séide
Ô charme de ma vie et de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglants ;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirants,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive,
Ô ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, et mon impatience,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si longtemps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends, et j' y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me présente ; on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

Palmire
Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie :
Mon cœur, sans mouvement, sans chaleur, et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi, quand Séide a paru.

Séide
Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

Palmire
C'est Zopire : il semblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

Séide
Le barbare se trompe ; et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et moi-même peut-être
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux),
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur ;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

Palmire
Mahomet nous chérit ; il briserait ma chaîne ;
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCENE 2

Palmire, Séide, Omar.

Omar
Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance ;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

Séide
Lui ?

Palmire
Notre auguste père ?

Omar
Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
"Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
Et vous lui refusez le rang de citoyen !
Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire :
Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. "
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les esprits s'ébranlaient : l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, et s'en faire un appui.
On l'assemble ; j' y cours, et j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;

J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d' Ammon, d' Hercide, et de sa noble élite ;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite ;
Chacun porte un regard, comme un cœur différent :
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème, et le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître, et l'olive à la main :
La trêve est publiée ; et le voici lui-même.

SCENE 3

Mahomet, Omar, Ali, Hercide, Séide, Palmire, suite.

Mahomet
Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom ;
Promettez, menacez ; que la vérité règne ;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux !

Séide
Ô mon père ! Ô mon roi !
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

Mahomet
Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu ; vous, sachez m'obéir.

Palmire
Ah ! Seigneur ! Pardonnez à son impatience.
Élevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentiments nous animent tous deux :
Hélas ! Mes tristes jours sont assez malheureux !
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière ;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière :
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

Mahomet
Palmire, c'est assez ; je lis dans votre cœur :
Que rien ne vous alarme, et rien ne vous étonne.
Allez : malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.
(À Séide.)
Vous, suivez mes guerriers ; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu, ne craignez que Zopire.

SCENE 4

Mahomet, Omar.

Mahomet
Toi, reste, brave Omar : il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course, et borner ma carrière :
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre :
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide ?

Omar
Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un codeur plus docile, un esprit plus crédule ;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

Mahomet
Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment, c'est assez.

Omar
Blâmes-tu leurs tendresses ?

Mahomet
Ah ! Connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

Omar
Comment ?

Mahomet
Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.

Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes :
Ma vie est un combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité :
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
Dans des sables brûlants, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs :
L'amour seul me console ; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet ; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, et lui donne un rival ?

Omar
Et tu n'es pas vengé ?

Mahomet
Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

Omar
Quoi ! Zopire...

Mahomet
Est leur père : Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux ;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... leur père vient ; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE 5

Zopire, Mahomet.

Zopire
Ah ! Quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

Mahomet
Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

Zopire
Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères et les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace.
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu ?

Mahomet
Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains ;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet : nous sommes seuls ; écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est, sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les crétois Minos, Numa dans l'Italie,
À des peuples sans moteurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières :
J'apporte un joug plus noble aux nations entières :
J'abolis les faux dieux ; et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.

Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir ;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Zopire
Voilà donc tes desseins ! C'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi :
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah ! Si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire ?

Mahomet
Le droit qu'un esprit vaste, et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Zopire
Eh quoi ! Tout factieux qui pense avec courage
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

Mahomet
Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Énerve le courage, et rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'âme, et la rend intrépide :
Ma loi fait des héros.

Zopire
Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

Mahomet
Des égaux ! Dès longtemps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

Zopire
La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin :
Penses-tu me tromper ?

Mahomet
Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Zopire
Nous amis ! Nous, cruel ! Ah ! Quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

Mahomet
J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

Zopire
Qui ?

Mahomet
La nécessité,
Ton intérêt.

Zopire
Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

Mahomet
Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

Zopire
Ils vivraient ! Qu'as-tu dit ? ô ciel ! Ô jour heureux !
Ils vivraient ! C'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

Mahomet
Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

Zopire
Mes enfants dans tes fers ! Ils pourraient te servir !

Mahomet
Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

Zopire
Quoi ! Tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

Mahomet
Je ne les punis point des fautes de leur père.

Zopire
Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

Mahomet
Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

Zopire
Moi, je puis les sauver ! À quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? Faut-il porter leurs fers ?

Mahomet
Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers ;
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

Zopire
Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,
Les revoir, et mourir dans leurs embrassements,
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux ;
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

Mahomet, *seul.*
Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE 6

Mahomet, Omar.

Omar
Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trêve expire, et demain l'on t'arrête :
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner ;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice ;
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

Mahomet
Ils sentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur :
Zopire périra.

Omar
Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

Mahomet
Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

Omar
Il est trop méprisable.

Mahomet
Il faut pourtant lui plaire ;
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre et m'en laisse le fruit.

Omar
Pour un tel attentat je réponds de Séide.

Mahomet
De lui ?

Omar
C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité ;
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage :
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions ;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

Mahomet
Le frère de Palmire ?

Omar
Oui, lui-même, oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

Mahomet
Je déteste Séide, et son nom seul m'offense ;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance :
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.

Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

ACTE 3

SCENE 1

Séide, Palmire.

Palmire
Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice ?
Quel sang a demandé l'éternelle justice ?
Ne m'abandonne pas.

Séide
Dieu daigne m'appeler :
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible :
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

Palmire
D' où vient qu'à ce serment je ne suis point présente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire :
Le fer cruel est prêt ; on s'arme, on va frapper :
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

Séide
Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide !
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité ;
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu' à lui mon âme prévenue :
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux ;
Soit que, dans ces moments où je t'ai rencontrée,
Mon âme tout entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi ;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d' autant plus qu'il m'avait su séduire :
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

Palmire
Ah ! Que le ciel en tout a joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos âmes enchaînées !
Hélas, sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

Séide
Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
À la voix de ce dieu qu'à l' envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable ;
Et le pontife-roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE 2

Palmire
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide ?
Tout m'est suspect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu ! De ce trouble où je suis ?
Craintive je te sers, aveugle je te suis :
Hélas ! Daigne essuyer les pleurs où je me noie !

SCENE 3

Mahomet, Palmire.

Palmire
C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur, Séide...

Mahomet
Eh bien ! D' où vous vient cet effroi ?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi ?

Palmire
Ô ciel ! Vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï ! Votre âme est interdite ;
Mahomet est troublé pour la première fois.

Mahomet
Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle ?

Palmire
Que dites-vous ? Surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi ! N'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

Mahomet
Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l' innocence.
Le cœur peut se tromper ; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

Palmire
N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

Mahomet
Vous l'aimez à ce point ?

Palmire
Depuis le jour qu' Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchants, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer : pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
Pourrais-je être coupable ?

Mahomet
Oui. Vous devez trembler :
Attendez les secrets que je dois révéler ;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

Palmire
Et qui croire que vous ?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

Mahomet
Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

Palmire
Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir !

Mahomet
Séide !

Palmire
Ah ! Quel courroux arme votre œil sévère ?
Mahomet
Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentiments secrets ;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts :
Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses serments ; qu'il soit digne de vous.

Palmire
N'en doutez point, mon père, il les remplira tous :
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
Il voit en vous son roi, son père, son appui :
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son âme.

SCENE 4

Mahomet
Quoi ! Je suis malgré moi confident de sa flamme !
Quoi ! Sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur !
Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCENE 5
Mahomet, Omar.

Omar
Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout est désespéré si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir, sans doute ;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour
Qui peut de ton palais conduire à son séjour ;
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques.
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

Mahomet
Qu'il l'immole, il le faut : il est né pour le crime :
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut ; mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage ?

Omar
Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse ;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

Mahomet
Par les nœuds des serments as-tu lié son cœur ?

Omar
Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE 6
Mahomet, Omar, Séide.

Mahomet
Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême :
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.

Séide
Roi, pontife, et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations, par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !

Mahomet
C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

Séide
Ah ! Sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

Mahomet

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez et frappez ; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

Séide
Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre ? Et quel sang doit couler ?

Mahomet
Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils ;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis, de Zopire.

Séide
De lui ! Quoi ! Mon bras...

Mahomet
Téméraire,
On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, et pour voir par leurs yeux !
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'orient la Mecque est la patrie ;
Si ce temple du monde est promis à ma loi ;
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi ;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose :
Ibrahim, dont le bras, docile à l'éternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt ; Palmire était à vous :
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes ;
Fuyez, servez, rampez, sous mes fiers ennemis.

Séide
Je crois entendre dieu ; tu parles : j'obéis.

Mahomet
Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(À Omar.)
Ne l'abandonne pas ; et, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

SCENE 7

Séide
Immoler un vieillard de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge !
N'importe ; une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plait au ciel.
Enfin dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :
J'en ai fait le serment ; il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas !
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ;
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur !
Ah ! Que vois-je ?

SCENE 8

Zopire, Séide.

Zopire
À mes yeux tu te troubles, Séide !
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide :
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :
Je ne t'en dis pas plus : mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours ; ils me sont précieux ;
Ne me refuse pas.

Séide
Ô mon devoir ! Ô cieux.
Ah, Zopire ! Est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie ?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï ? Qu'ai-je vu ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

Zopire
De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissants

À des cœurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

Séide
Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !
Zopire
Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas ! Tu t'abandonnes !
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

Séide
Ah ! Je sens qu'à ce dieu je vais désobéir ;
Non, seigneur, non ; mon cœur ne saurait vous haïr.

Zopire, *à part.*
Hélas ! Plus je lui parle, et plus il m'intéresse ?
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
(À Séide.)
Quel es-tu ? De quel sang les dieux t'ont-ils fait naître ?

Séide
Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu' à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

Zopire
Quoi ! Tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

Séide
Son camp fut mon berceau ; son temple est ma patrie :
Je n'en connais point d'autre ; et, parmi ces enfants
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

Zopire
Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel ! Pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur !
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire :
D' où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

Séide.
Eh ! Qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

Zopire
Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler ; je veux sauver le tien.

Séide
Juste ciel ! Et c'est moi qui répandrais le sien !
Ô serments ! Ô Palmire ! Ô vous, dieu des vengeances !

Zopire
Remets-toi dans mes mains ; tremble, si tu balances ;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE 9

Zopire, Séide, Omar, suite.

Omar, *entrant avec précipitation*.
Traître, que faites-vous ? Mahomet vous attend.

Séide
Où suis-je ! Ô ciel ! Où suis-je ! Et que dois-je résoudre ?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? Où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

Omar
Aux pieds du roi qu'a choisi l'éternel.

Séide
Oui, j' y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE 10

Zopire
Ah, Séide ! Où vas-tu ? Mais il me fuit encore ;
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
À mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE 11

Zopire, Phanor.

Phanor

Lisez ce billet important
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

Zopire

Hercide ! Qu'ai-je lu ? Grands dieux ! Votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! Lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance !
Mes enfants ! Tendre espoir, que je n'ose écouter !
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie ?
Ô mon sang ! Où porter mes larmes et ma joie ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvements ;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfants.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux, qui s'apaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils ! Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus !
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

ACTE 4

SCENE 1

Mahomet, Omar.

Omar

Oui, de ce grand secret la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

Mahomet

Ô ciel !

Omar

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

Mahomet

Eh bien ! Que pense Hercide ?

Omar

Il paraît effrayé ;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

Mahomet

Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble ! Il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

Omar

J'ai fait ce que tu veux.

Mahomet

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

Omar

N'en doute point.

Mahomet

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,

Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre :
On n'a point de parents alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force, et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras,
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

Omar

Tu vois sa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir son âme est dévorée.

SCENE 2

Mahomet, Omar, sur le devant, mais retirés de côté ; Séide, dans le fond.

Séide

Il le faut donc remplir ce terrible devoir !

Mahomet

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.
(Il sort avec Omar.)

Séide, *seul.*

À tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute ;
Mais quelle obéissance ! Ô ciel ! Et qu'il en coûte !

SCENE 3

Séide, Palmire.

Séide

Palmire, que veux-tu ? Quel funeste transport !
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

Palmire

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas ! Faut-il offrir ?
À Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

Séide

Ô de mes sentiments souveraine adorée !
Parlez, déterminez ma fureur égarée ;
Éclairez mon esprit, et conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète !

Palmire

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même,
C'est tout ce que je sais ; le doute est un blasphème :
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu' il le rend vainqueur.

Séide

Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire ;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas :
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait ;
À mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
Avec quelle grandeur, et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
Que la religion est terrible et puissante !
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé ;
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
De sentiments confus une foule m' assiége :
Je crains d'être barbare, ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main ;
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,

Qui pousse et qui retient mes faibles volontés :
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines :
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé ;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

Palmire
Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

Séide
Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

Palmire
L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

Séide
Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

Palmire
Quelle effroyable dot !

Séide
Mais si le ciel l'ordonne ?
Si je sers et l'amour et la religion ?

Palmire
Hélas !

Séide
Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

Palmire
Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

Séide
Eh bien ! Pour être à toi que faut-il ?

Palmire
Je frémis.

Séide
Je t'entends ; son arrêt est parti de ta bouche.

Palmire
Qui ? Moi ?

Séide
Tu l'as voulu.

Palmire
Dieu ! Quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

Séide
Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

Palmire
Je ne puis te quitter.

Séide
Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter.
Ces moments sont affreux. Va, fuis ; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète !
Va, dis-je.

Palmire
Ce vieillard va donc être immolé !

Séide
De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé !
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

Palmire
Lui, mourir par tes mains ! Tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel ! ...
(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

SCENE 4

Zopire; Séide, Palmire, sur le devant.

Zopire, *près de l'autel*.
Ô dieux de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! Si d'un scélérat vous respectez le sort...

Séide, *à Palmire*.
Tu l'entends qui blasphème ?

Zopire
Accordez-moi la mort.
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ;
Que j'expire en leurs bras ; qu'ils ferment ma paupière.

Hélas ! Si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants...

Palmire, *à Séide*.
Que dit-il ? Ses enfants !

Zopire
Ô mes dieux que j'adore !
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

Séide
Il court à ses faux dieux ! Frappons.
(Il tire son poignard.)

Palmire.
Que vas-tu faire ?
Hélas !

Séide
Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré ;
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres ?

Palmire
Que dis-tu ?

Séide
Je vous suis, ministres du trépas :
Vous me montrez l'autel ; vous conduisez mon bras.
Allons.

Palmire
Non ; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

Séide
Il n'est plus temps ; avançons : l'autel tremble.

Palmire
Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

Séide
Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre ;
Palmire !

Palmire
Eh bien ?

Séide
Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.
(Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.)

Palmire
Je meurs ! Ô moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon âme s'élève !
D' où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger ?
J'obéis. D' où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! Quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... hélas ! ...

Séide *revient d'un air égaré*.
Où suis-je ? Et quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

Palmire
Eh quoi ! Méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

Séide
Où sommes-nous ?

Palmire
Eh bien ! Cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

Séide
Que me dis-tu ?

Palmire
Zopire a-t-il perdu la vie ?

Séide
Qui ? Zopire ?

Palmire
Ah ! Grand dieu ! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

Séide
Je sens que mes genoux s'affaissent.
(Il s'assied.)
Ah ! Je revois le jour, et mes forces renaissent.
Quoi ! C'est vous ?

Palmire

Qu'as-tu fait ?

Séide, *se relevant*.
Moi ! Je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
Ô ciel ! Tu l'as voulu ! Peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable !
La nature a tracé dans ses regards mourants
Un si grand caractère, et des traits si touchants ! ...
De tendresse et d'effroi mon âme s'est remplie,
Et, plus mourant que lui, je déteste ma vie.

Palmire
Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

Séide
Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire ! ...

Palmire
Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire !

Séide, *en pleurant*.
Ah ! Si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie ?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas ! Il m'observait d'un regard douloureux.
"Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide ! "
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait ?

Palmire
On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

Séide
Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux ?
Non, cruelle ! Sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.
De quel reproche horrible oses-tu m'accabler !
Hélas ! Plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue !

Séide
Palmire ! Quel objet vient effrayer ma vue ?
(Zopire paraît, appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.)
C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

Séide
Eh quoi ! Tu vas à lui ?

Palmire
De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n' y puis résister ; elle entraîne mes sens.
Zopire, avançant et soutenu par elle.
Hélas ! Servez de guide à mes pas languissants !
(Il s'assied.)
Séide, ingrat ! C'est toi qui m'arraches la vie !
Tu pleures ! Ta pitié succède à ta furie !

SCENE 5

Zopire, Séide, Palmire, Phanor.

Phanor
Ciel ! Quels affreux objets se présentent à moi !

Zopire
Si je voyais Hercide ! ... Ah ! Phanor, est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

Phanor
Ô crime ! Affreux mystère !
Assassin malheureux, connaissez votre père !

Séide
Qui ?

Palmire
Lui ?

Séide
Mon père ?

Zopire
Ô ciel !

Phanor
Hercide est expirant :
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
"S'il en est encor temps, préviens un parricide ;
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,

Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire. "

Séide
Vous !

Palmire
Mon frère ?

Zopire
Ô mes fils ! Ô nature ! Ô mes dieux !
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! Malheureux Séide !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

Séide, *se jetant à genoux*.
L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance, et ma religion ;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

Palmire, *à genoux, arrêtant le bras de Séide*.
Ah, mon père ! Ah, seigneur ! Plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

Séide
Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.

Zopire, *en les embrassant*.
J'embrasse mes enfants.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin ; je meurs, mais vous vivez.
Ô vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

Séide
Ah ! Je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

SCENE 6

Zopire, Séide, Palmire, Phanor, Omar, suite.

Omar
Qu'on arrête Séide !
Secourez tous Zopire ; enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

Zopire
Ciel ! Quel comble du crime ! Et qu'est-ce que je vois ?

Séide
Mahomet me punir ?

Palmire
Eh quoi ! Tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

Omar
On n'a rien ordonné.

Séide
Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

Omar
Soldats, obéissez.

Palmire
Non ; arrêtez. Perfide !

Omar
Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre.

Palmire
Grand dieu ! De tant d'horreurs que la mort me délivre !
(On emmène Palmire et Séide.)

Zopire, *à Phanor*.
On les enlève ! Ô ciel ! Ô père malheureux !
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

Phanor
Déjà le jour renaît ; tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

Zopire
Quoi ! Séide est mon fils !

Phanor

N'en doutez point.

Zopire

Hélas !
Ô forfaits ! Ô nature ! ... Allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux ! De tant de barbarie
Mes deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

ACTE 5

SCENE 1

Mahomet, Omar ; suite, dans le fond.

Omar

Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du très-haut qui s'arme en ta faveur ;
Là, nous en gémissons ; nous promettons vengeance :
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom ;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

Mahomet

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

Omar

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée ;
Osman la conduisait par de secrets chemins.

Mahomet

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains !
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

Omar

Qui pourrait l'en instruire ? Un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir :
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide ;
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,

Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

Mahomet
Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCENE 2

Mahomet, Palmire ; suite de Palmire et de Mahomet.

Palmire
Ciel ! Où suis-je ? Ah, grand dieu !

Mahomet
Soyez moins consternée ;
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée,
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuse, et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre ; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos yeux hardis au faîte de la gloire ;
De Séide et du reste étouffez la mémoire :
Vos premiers sentiments doivent tous s'effacer
À l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

Palmire
Qu'entends-je ? Quelles lois, ô ciel ! Et quels bienfaits !
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand dieu ! Ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai !
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides ;
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur ?
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? Entends-tu ces éclats ?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève ; on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang !
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie ?
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé !
Que ta religion, qui fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois ;
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage !
Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments, et les vœux que je fais !

Mahomet
Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur...

SCENE 3

Mahomet, Palmire, Omar, Ali, suite.

Omar
On sait tout, Mahomet :
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit ; la prison est forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut : une foule insensée,
Élevant contre toi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malhs'arme
Séide est à leur tête ; et, d'une voix funeste,
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir ce peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant : " je suis un parricide ! "
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque alarmée
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

Palmire
Achève, juste ciel ! Et soutiens l'innocence.
Frappe.

Mahomet, *à Omar*.
Eh bien ! Que crains-tu ?

Omar
Tu vois quelques amis,

Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

Mahomet

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE 4

Mahomet, Omar, sa suite, d'un côté ; Séide et le peuple, de l'autre ; Palmire, au milieu.

Séide, *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison*.

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

Mahomet

Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

Séide

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... grands dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux !
(Il avance, il chancelle.)
Frappons... ciel ! Je me meurs.

Mahomet

Je triomphe.

Palmire, *courant à lui*.

Ah, mon frère !
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

Séide.

Avançons. Je ne puis... quel dieu vient m'accabler ?
(Il tombe entre les bras des siens.)

Mahomet.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! Connaissez son prophète et sa loi,
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire !

Palmire

Mon frère ! Eh quoi ! Sur eux ce monstre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois :
Et toi, Séide, aussi !

Séide, *entre les bras des siens*.

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible autant qu'involontaire ;
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat ! Si dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremble ; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu ! Cette mort qui me suit !

Palmire

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit ;
Non ; le poison sans doute...

Mahomet, *en l'interrompant, et s'adressant au peuple*.

Apprenez, infidèles,
À former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance ;
La mort est, à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.
(Le peuple se retire.)

Palmire, *revenant à elle*.

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié !
À force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ôte-moi de tes mains ce reste de lumière.
Ô frère ! Ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te suive au moins !
(Elle se jette sur le poignard de son frère, et s'en frappe.)

Mahomet

Qu'on l'arrête !

Palmire

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocents.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

Mahomet
Elle m'est enlevée... ah ! Trop chère victime !
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords ! Ô fureur ! Ô justice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice !
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfants malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
(À Omar.)
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encor ma gloire :
Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Mahomet second

(Tragédie, 1739)

Jean Sauvé de Lanoue

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1739.

Édition : *Répertoire général du Théâtre français, composé des tragédies, comédies et drames des auteurs du premier et du second ordre, restés au Théâtre français*, Tome 30, H. Nicolle, 1818.

PERSONNAGES

MAHOMET SECOND, *empereur des Turcs*.
IRENE.
THEODORE, *prince Grec, père d'Irène*.
LE GRAND VISIR.
LE MUPHTI.
L'AGA DES JANISSAIRES.
TADIL, *confident de Mahomet*.
ACHMET, *confident du grand visir*.
NASSI, *Grec, confident de Théodore*.
ZAMIS, *Grecque, confidente d'Irène*.
PACHAS.
Officiers du palais.
Gardes.
Grecs.

La scène est à Byzance.

ACTE PREMIER

SCENE I

Le Visir, Achmet.

Le Visir.
Enfin, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'aprête…
Ah ! Loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil !
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire !
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets :
La prudence peut seule assurer leurs succès.

Achmet.
De quels succès encor se flatte votre haine ?
Mahomet sçait gagner les peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable ;
Il revient y régner en monarque équitable.
Il a parlé, les Grecs ont vu tomber leurs fers :
De ses grâces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence :
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

Le Visir.
Ainsi donc un tyran, dans ses brulants accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès ;
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints de l'adorer ?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature !...
Ah ! Souvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils…
Il voulut son trépas, injuste ou légitime ;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare :
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès il sait se reposer.

Je ne me flatte point ; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit,
Suspend son caractère, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long-temps mes complots préparent sa ruine.
J' ai banni de son camp l' austère discipline,
Des chefs et des soldats j' ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j' ai versé les faveurs ;
A la fidélité réservant la disgrâce,
Mon adroite indulgence a caressé l' audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours ;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiège ses jours ;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le muphty les seconde.
Je ne crains que l'aga. Jannissaire indomté,
Rien ne peut altérer sa fière intégrité :
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi : son maître est tout pour lui ;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois : c'est mon frère, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le tems fera naître,
Son zèle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence ?
Toi qui, depuis long-temps, des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudents as-tu su faire usage ?
Tes soins ont-ils des grecs relevé le courage ?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

Achmet.
Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
J'ai long-temps, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblants encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

Le Visir.
Théodore ?
Achmet.
Oui, seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce héros dans les fers gémissoit inconnu :
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

Le Visir.
Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux ?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence ;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le père d'Irène.

Achmet.
Quoi ! De cette captive ?

Le Visir.
Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frère :
Je le pressai long-temps de la rendre à son père ;
Au sérail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

Achmet.
Eh ! Ne craignez-vous point que le père lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême ?
Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône...

Le Visir.
Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur ?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse ;
Tout autre engagement n'est que crime ou foiblesse.
Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan par un hymen sinistre

De ses propres malheurs se rendre le ministre !
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah ! S'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S' il l' épouse, te dis-je, il se perdra lui-même ;
S' il n' ose l' épouser, il perdra ce qu' il aime ;
Ou si jusqu' à l' offense il enhardit ses feux,
J' armerai le dépit d' un père malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j' abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien ; s'il immole, c'est tout.

Achmet.
On vient… C'est lui, seigneur.

Le Visir.
Cher ami, va m'attendre ;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre…
Il entre ; laisse-nous.
(Achmet sort.)

SCENE II

Le Visir, Théodore.

Le Visir.
Ciel ! Quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi ?
Généreux Théodore, ah ! Malgré ta disgrâce,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

Théodore.
Ô toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps : rends-moi ma prison et mes fers ;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers…
(A part.)
Murs trop mal défendus par mes fragiles armes.
Murs baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes…
De quel faste étranger me vois-je environné ?
L'autel étoit ici... Là, mon roi prosterné...
Malheureux Constantin !... Malheureuse Byzance !
Le ciel, en son courroux, a brisé ta puissance ;
Ton effroyable chute écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids.

Le Visir.
Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête,
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai ; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie ;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur... mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir ;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

Théodore.
Que dis-tu ? Notre sort peut-il changer de face ?
Ah ! Si je le croyois...

Le Visir.
Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient, tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver ;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu' à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amène ?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main ?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable...
Frémis ; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux... c'est ta fille elle-même.

Théodore.
Ma fille ! ... Ah ! Juste ciel ! Ma fille entre ses bras ! ...
Non ; elle est innocente, ou ne respire pas.

Le Visir.
Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

Théodore.
Ah ! Rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache ! ...

Le Visir.
Espère un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais ;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du sérail on vient de l'affranchir.
Théodore.
Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

Le Visir.
On vient.

SCENE III

Achmet, Le Visir, Théodore.

Le Visir, *à Achmet.*
Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(À Théodore.)
Tu connois ce palais ; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(Théodore et Achmet sortent.)

SCENE IV

Mahomet, Le Muphti, Le Visir, Tadil, pachas, officiers du palais, gardes.

Mahomet.
Dans ces murs qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône ottoman la majesté réside :
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis :
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendants, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des loix un jour !
Les chemins sont ouverts ; c'est assez pour ma gloire :
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux loix de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel ;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs,
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs ;
Votre maître est fléchi : l' humanité sacrée,
La mère des vertus, dans son âme est entrée.
En vain l' ambition veut étouffer sa voix ;
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits :
C' est elle qui m' apprend qu' un pouvoir sans mesure
Devient pour l' univers une commune injure ;
C' est elle qui m' apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu' un roi qui conserve est égal en puissance
A l' être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis ; je gouverne à présent.
(Au muphti et au visir.)
Vous que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l' univers annoncez ma clemence,
À ses rois consternés annoncez qu' aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui ;
Qu' il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône, et d' infecter la terre ;
Que sa gloire est contente, et qu' il n' aspire plus
Qu' à rendre heureux son peuple et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout ; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes ;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside,
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi :
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

Le Visir.
Seigneur, de tes soldats je crains la résistance :
Leurs nombreux bataillons trop proche de Byzance...

Mahomet.
Écoute mes projets ; cours les executer.
Je ne m'abaisse pas jusqu' à vous consulter.
Mes ordres sont dictés ; et si quelque rebelle
Eleve dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

Le Muphti.
Une chrétienne, ciel ! Sur le trône !

Mahomet.
Obéis.
(Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais et les gardes.)

SCENE V

Le Muphti, Le Visir.

Le Muphti.
J'ai prévu les desseins que ce jour nous révèle :
Je les ai dès long-temps confiés à ton zèle,
Visir ; et dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire,
Il ose des chrétiens se déclarer le pére :
Tu le vois, tu l'entends ; et ses injustes lois,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

Le Visir.
Muphti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace ;
Eloigné du danger je bravois sa menace :
Mille moyens s'offroient ; j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un muphti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes decrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;
Et, jusques dans les bras du monarque profane,
Nous frapperons l'erreur que le muphti condamne.
Mais sans toi nos efforts, sacrilèges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourments certains…
Tu balances, muphti ! ... C'en est fait, et je cède.
Le danger de l'Etat exige un prompt remède ;
La religion sainte élève en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un visir, après lui le premier de l'Empire,
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l' inspire.
En vain le jannissaire offre un puissant secours :
Au milieu d' une armée il tremble pour ses jours ;
Il ignore ou plûtôt il cède sa puissance ;
D' un monarque infidèle il craint la concurrence :
Il dévore un affront, et cesse d' être instruit
Qu' un prince qu' il condamne est un prince détruit.
Eh bien ! Va donc subir le joug d'une chrétienne,
À son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend, va serrer ce lien solemnel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
Et qu'un muphti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

Le Muphti.
Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'Etat :
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons ; et tâchons par force ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCENE I

Irène, Zamis.

Zamis.
Enfin, loin du sérail Irène désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où règne la molesse, où n'entre point l'amour.
Eh ! Qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne ?
Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur ?

Irène.
Je ne le cède point ; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il temps qu'un doux espoir éclate ?
En quel lieu sommes-nous, et qui nous y conduit ?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit ?...
(A part.)
Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance !
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs.
Je viens te secourir… Affermis ma foiblesse,
O ciel ! Fais triompher le zèle qui me presse.
Ester sut désarmer le fier Assuérus ;
À mes foibles appas joins les mêmes vertus.

Zamis.
J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomptable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse !

Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits ;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime :
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappellant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

Irène.
Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace
Cet espoir que je n'ose encore interroger,
Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois... le dirai-je ? Au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se serait-il trompé sur les moyens ?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D' où vient que dans ses bras le remords m'intimide ?

Zamis.
Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu ?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu ?
Combien ai-je admiré votre innocente audace !
Mépriser les bienfaits, confondre la menace ! ...
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu' au trône a pu guider vos pas ?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime ;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

Irène.
N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage ;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide ;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu' à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asile ;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquile.
C'est ici que mon sort a commencé son cours :
C'est ici que mon père a vu trancher ses jours ;
(A part.)
Et moi-même... Ah ! Zamis ! ... Ciel ! Qui me voit tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente…
Mais que nous veut Tadil ?

SCENE II

Tadil, Irène, Zamis.

Tadil.
Les chrétiens empressés,
Reconnoissants des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

Irène.
Qu'il vienne.
(Tadil sort.)

SCENE III

Irène, Zamis.

Irène, *à part.*
Juste ciel ! Une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon âme éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah ! Quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre !
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage…

SCENE IV

Théodore, Irène, Zamis.

Irène, *à part.*
Mais, hélas ! Quel vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

Théodore *à part.*
C'est ma fille ; c'est elle… Ah ! Père déplorable !...
Ô ciel, ne me sois point à demi favorable ;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder.

Irène, *à Théodore.*
Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder :
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

Théodore.
Madame, recevez l'hommage des chrétiens.

Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un père infortuné peut-il gémir des siens ?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse ?
Madame, ayez pitié d'un père malheureux !
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumière :
Et je retrouve, hélas ! Une fille trop chère,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire...
Un musulman cruel... Je tremble... je soupire...
Il l'aime... il est puissant... Je ne puis achever.

Irène *à part.*
Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver ?
Quel discours ! Quel raport !... À peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire ?
(À Théodore.)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente :
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah ! Bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un père respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur…
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris :
Vous pleurez !... Ah ! J'ai peine à retenir mes cris ;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue.
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue.

Théodore.
Irène ! ...

Irène.
Eh bien ! Seigneur, pourquoi me nommez-vous ?

Théodore.
Chere Irène ! ...

Irène.
Seigneur...

Théodore.
Ah ! Mouvement trop doux !
Je pleure... je t'appelle... et tu doutes encore ?

Irène.
Ah, mon père !... Ah ! Grand Dieu !... C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez ! ... Hélas ! Irène, a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu ?
Ah ! Mon père, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un père tel que vous.

Théodore.
Et je me livre donc aux transports les plus doux !
Ma fille, embrassez-moi… vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi ;
Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels :
Par l'avilissement la faveur s'y dispense ;
A côté du forfait marche la récompense :
Mille voiles brillants couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grâce au ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse ;
Mais crains, fuis le danger ; il te presse, il te suit,
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

Irène.
Mon père, digne auteur de ma triste famille,
Mon père, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez ; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidèle au devoir, à l'honneur.
(A part.)
A ma foi… Oui, mon Dieu ! Brise mon esclavage.
Tu parles ; j'obéis. Achève ton ouvrage.

Théodore.
Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers :
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras, jusqu' à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours ;
J'ai de puissants amis : mes soins et leur secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le sultan par une feinte utile :

Ménagez-le ; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse.
(Il veut sortir.)

Irène, *l'arrêtant.*
Ah ! Grand dieu ! Vous me laissez ! ... mon père ! ...
Et pourquoi différer un secours nécessaire ?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours ;
Je les quitte : il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi ; tout ici m'est contraire.
(Elle se jette aux genoux de Théodore.)
Oui, plûtôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCENE V

Mahomet, Tadil, Théodore, Irène, Zamis.

Mahomet, *à part.*
Que vois-je ? Irène en pleurs ! Irène suppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante ?
(À Théodore.)
Quel es-tu ? Réponds-moi… Tu te tais vainement,
Perfide ! Tu trahis ou le prince, ou l'amant.
Réponds-moi, n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

Théodore.
La mort ni les tourments ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher ;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur :
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur ;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout ; venge-toi, sultan, je suis son père.

Mahomet.
Son père !

Théodore.
Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours !
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers : le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! Ma fille en ton pouvoir ;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéïr, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ,ne l'ébranleront pas.

Mahomet.
Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas ; bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi ;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger ; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir ?
Ah ! Mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur ?
Tu m'as vu dans la guerre armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévère,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre ;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse !
Imprudent ! Si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'oter Irène ? Ah ! Connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous : esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre ;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis :
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille ;
Et j'atteste le ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

Théodore, *à part.*
Je demeure immobile. Ô grandeur qui m'étonne !
(A Mahomet.)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?
Esclave, je pouvois librement te haïr ;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré-moi, sous ton obéïssance.
L'interêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.

Une illustre princesse, à ton père asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple !... Mais quoi ! La sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

Mahomet, *à Irène.*
Le suffrage d'un père est peu pour ma tendresse ;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé ; reste à remplir le mien,
Formez-vous sans murmure un auguste lien ?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :
M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

Irène.
Je l'ai toujours été,
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(Elle tire un poignard.)
Regarde ce poignard… De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse ;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort…
(A Théodore.) (A Mahomet.) (A tous deux.)
Mon père… et toi, sultan… connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une âme chrétienne.
(A Mahomet.)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance ;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.
(Elle jette le poignard.)

Mahomet, *à part*.
Je frémis et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.
À ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grâce au ciel, un cœur digne de moi…
(A Irène.)
Ah ! Pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.
(À Théodore.)
Chrétien, soyons amis ; c'est moi qui t'en conjure.
Je respecte et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi ; tu liras dans mon cœur :
Tes soins en banniront le crime et la fureur…
(A part.)
Plaisirs nouveaux pour moi, mouvements pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux…
(A Théodore.)
Agissons, il est temps. Va rassurer tes frères ;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins sévères.
Des fureurs du muphti j'ai su les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne : agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fidèles ?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits ;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.
(A part.)
O plaisir pour un roi rare et voluptueux !
Je règne sur deux cœurs libres et vertueux.
(Il sort avec Tadil.)

SCENE VI

Théodore, Irène, Zamis.

Théodore.
Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre âme :
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi ;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME

SCENE I

Irène, Zamis.

Zamis.
Oserois-je blâmer la douleur imprevue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue ?
Vous soupirez ! Eh quoi ! Si pour quelques moments
Un père se dérobe à vos embrassements,
Devez-vous donc pleurer l' instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des moments si doux,
C' est honorer le père, en affligeant l' époux.

Irène.
Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! Ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je lève un œil tranquille.
Ce palais de nos Grecs est devenu l' asile.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S' éloigne, et désormais ne m' approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,
Déja tout est chrétien auprès d' une chrétienne.
Ciel ! Qu'il va redoubler mon zèle et mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !...
(A part.)
Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance ;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance ?
Sur tes remparts fumants l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort ;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n' étoient armés que de tes crimes :
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfants écartant les alarmes.
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah ! Si d' un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C' est qu' il devient le sceau de ta félicité…

SCENE II

Nassi, Irène, Zamis.

Irène, *à Nassi*.
Nassi, que voulez-vous ?

Nassi.
Votre père, madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l' âme,
M' a confié pour vous ce billet important :
Il doit près du visir se rendre en cet instant.
(Il sort.)

SCENE III

Irène, Zamis.

Irène, *à part*, *après avoir lu*.
Qu'ai-je lu ! Que devient mon bonheur et ma joie ?
Je m' y livrois entière, et le ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s' introduit lentement,
Qu' avec rapidité la douleur s' y répand !

Zamis.
Le sultan vient.

SCENE IV

Mahomet, Irène, Zamis.

Irène, *à Mahomet*.
Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait dont l'horreur m' épouvante.

Mahomet, *lisant.*
« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit,
« Des musulmans jaloux la colère s' aigrit,
« Sans lui communiquer l' avis de votre père,
« Ménagez le sultan, obtenez qu' il diffère.
« On nous menace : on dit qu'un rebele sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

Irène.
Seigneur, vous vous taisez : une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile.
Frémissant du péril où j' allois vous plonger...

Mahomet.
Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace ! ...
Vous gémissez, Irène ! Épargnez-moi de grâce ;

Vous m' outragez : trembler, ou pour vous ou pour moi,
N' est-ce pas m' accuser de foiblesse ou d' effroi ?
Ah ! Loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage :
Méprisez comme moi des esclaves jaloux,
Et n' armez point contre eux l' amour et le courroux.

Irène.
Moi, seigneur, moi, contre eux armer votre colère !
Épouse de leur roi, ne suis-je pas leur mère ?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l' univers entier assure le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyants éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi contre eux élever mes plaintes dangereuses !
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples suppliants osent trahir l' espoir ;
Qui, pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître !
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais à punir j' ose vous exciter.

Mahomet.
Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse ;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse :
Souffrez que, quoiqu' ici vous m' osiez demander,
J' apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence ;
Et quant à notre hymen, c' est aux yeux du soldat,
C' est dans mon camp qu' il faut en transporter l' éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s' offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir ;
S' il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n' est point la colère,
C' est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l' amour lui veut bien céder son intérêt ;
Mais après le serment qui nous joint l' un à l' autre,
Pour le rompre il n' est plus que ma mort ou la vôtre.

Irène.
C'en est fait ; mon amour perd sa timidité :
Je brave les clameurs du soldat irrité ;
De ses emportements j' ai pénétré la cause ;
Et le remède est sûr, puisqu' Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur ; et c' est assez…
Mais mon père est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce palais dans mes bras lui présente un asile.
Il tarde trop long-temps ; je cours le rappeller.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler ?
En cessant de trembler pour deux têtes si chères,
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sincères.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon père et mon époux.
(Elle sort.)

SCENE V

Tadil, Mahomet.

Tadil.
Le frère du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds...

Mahomet.
(A part.)
Qu'il entre... Ah ! Tremblez, téméraires.
(Tadil sort.)

SCENE VI

L'Aga, Mahomet.

L' Aga, *prosterné aux pieds de Mahomet*.
Ton esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler ?

Mahomet.
Parle.

L' Aga, *se relevant* .
Frémis d' horreur.
Tes soldats revoltés menacent ta puissance :
Je suis leur chef ; je viens m' offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colère sur eux :
Ils veulent t' arracher à des liens honteux ;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite ;
Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

Mahomet.
Malheureux ! Que prétend ton zèle et ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m' es bien cher, mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L' Aga.
Je mourrai, mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse ;
Ton ami meurt content s' il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?

N’est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d’un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejetés ? ...
Ah ! Que n’as-tu pu voir tes soldats irrités
S' amasser, s’écrier, se plaindre avec colère ?
« Eh ! Quoi donc, répétoit le brave janissaire,
« Quoi ! Nous l’avons perdu ce sultan redouté,
« Dont l’exemple échauffoit notre intrépidité ?
« Quoi, sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l' univers fléchissant,
« Ce même Mahomet, plein d’une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d' une femme ;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoiqu' esclave et chrétienne, il l' épouse à nos yeux ! »
Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l' insolence
D' une armée une fois livrée à la licence ?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentiments d' un généreux retour.
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévère
Confondra d’un regard l’orgueilleux janissaire ;
Ou plûtôt rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

Mahomet, *à part.*
Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;
Oui, je le leur rendrai ce sévère empereur :
Ils me veulent cruel ? Qu’ils craignent ma fureur.
L’amour ne me rend point insensible à l' injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure…
(A l’aga.)
Et toi, sors, malheureux !

L' Aga.
Tu m’as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l’amour je méconnois mon maître :
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes loix : entre dans la carrière,
Ouvre les bras, l' Europe y vole tout entière ;
Son empire est à toi. Les imprudents chrétiens
S' empressent de briguer l’honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue ;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime ?
Ardents à s' entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l' un par l' autre pressé,
Sous leurs coups mutuels, y tombe renversé :
Aveuglés par la haine, aucun d' eux n' examine
Qu' en perdant son rival il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu' il ose terrasser
Sont autant d' ennemis qu' il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que panche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde ;
Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux ;
Ce sont là les projets qu' une funeste flamme
Interrompt, ou plûtôt efface de ton âme.
Ainsi donc l’amour seul arma tes combattants !
Là se terminent donc tant d’exploits éclatants !
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatients n' ont cherché qu' une femme !
(Il se jette aux genoux de Mahomet.)
Tu rougis !... Ah ! Rends-moi mon auguste empereur !
Que la gloire t’éveille ; elle parle à ton cœur :
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle ;
Tu résistes en vain ; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement à ses cris ton âme se refuse :
Tu l' entends, Mahomet, et ton trouble t' accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé,
J' ai le prix de ma mort ; la gloire t' a parlé.

Mahomet, *à part* .
Je l’avouerai, malgré la fureur qui m’anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.
(À l' aga.)
Je te laisse le jour : cesse de condamner
Un amour dont la voix m’enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu’il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l’amour n' étoit une vertu,
Mahomet par l' amour n' eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S' épuise, en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp ; fais trembler mes soldats :
Qu' ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s’apprête :
A leurs yeux, dès ce jour, j' en célèbre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l' arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponse.
(Il sort.)

SCENE VII

L'Aga, *seul* .
Il menace ; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidèle…
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat ;
Rendons l' armée au prince, et le prince à l' empire.
(Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.)

SCENE VIII

Le Visir, l'Aga.

Le Visir.
Arrête ! Où t'a conduit le zèle qui t'inspire ?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait ?

L' Aga.
Mon devoir.

Le Visir.
Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos chefs à ton salut n' ont laissé que la fuite ?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L' armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
On dit, vil délateur, qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fidèles ministres :
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m' instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L' Aga.
J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,
J' ignore que l' armée en tes mains m' ait proscrit ;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

Le Visir.
Et quel est-il ?

L' Aga.
C'est toi.

Le Visir.
Pourquoi m'appeler traître ?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d' obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir ?

L' Aga.
Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître ?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l' objet et marquer le degré ?

Le Visir.
Quel je suis ? Apprend donc, puisqu' il faut t' en instruire,
Qu' un visir est l' appui, le salut d' un empire,
L' oracle de l' Etat, l' instrument de la loi,
L' œil, la voix, le génie et le bras de son roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N' est plus au souverain dès qu'il nous la confie ;
Et souvent au besoin ce serait le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l' abri du respect, subjugue la puissance ;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L' Aga.
Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l' offence.
J' avois cru qu' un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu' un autre et son zèle et sa foi
Que plus il approchoit du sacré diadème,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu' un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoît marquer la place
N' étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l' effroi d' un Etat.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne,
C' étoit anéantir l' éclat qui l' environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C' étoit la profaner que d' oser y toucher.
Ah ! Ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite ;
J' entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j' opposerois mon bras,
Tu m' as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l' hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître :
Loin d' attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.

Souviens-toi qu'un sultan, par le ciel couronné,
Peut être condamnable et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S' il entraîne l' Etat au bord du précipice,
S' il immole sa gloire à de lâches amours,
S' il ternit en un jour l' éclat de tant de jours,
Pleure, mais obéis : c' est là ton seul partage.

Le Visir.
Cesse de me tenir ce timide langage :
Où règne l' injustice il n' est plus de pouvoir ;
Où manque la puissance il n' est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
À leur infâme joug enchaîne ses sujets ?
De tous les coins du monde Irène les appelle :
Tout seconde l' espoir dont leur cœur étincelle.
À l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du muphti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l' Empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l' Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C' en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t' endormir dans un lâche repos ?

L' Aga.
Non, je ne puis souffrir que mon roi s' avilisse.
Borne là tes desseins, et je suis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L' orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m' immole après.
(Il sort.)

SCENE IX

Le Visir, *seul* .
Va, je te conduirai plus loin que tu ne penses…
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons… Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang ; je le laisse verser.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME

SCENE I

Mahomet, Tadil.

Tadil.
Seigneur, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D' une vive douleur témoignages certains...

Mahomet.
Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints…
(A part.)
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu' êtes-vous devenue ?...
Cruel aga ! Pourquoi dessillois-tu mes yeux ?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l' amour triomphant arracher la victoire ?...
Je crois l'entendre encor ; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J' abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna ;
Le courroux l' immoloit, l' orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n' ai pu ni souffrir ni punir son audace.

Tadil.
Ah ! Reprenez, seigneur, des soins dignes de vous ;
Laissez gémir l' amour ; son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire ;
Méprisez ses conseils, n' écoutez que la gloire :
Achevez, triomphez d' un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

Mahomet.
Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu' une flamme si pure,
A tous mes sentiments imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
À peine je l'aimai cet objet magnanime,
Qu' un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l' exacte équité j' interrogeai la voix :
Le glaive du pouvoir, dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l' innocent du coupable.

Sur mon trône, long-temps théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer :
Non, vainement la gloire ose ici m' en presser ;
Vainement à l' amour elle oppose ses charmes :
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes ;
Le tumulte, l' horreur l' accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

Tadil.
Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage ?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image...

Mahomet.
Non, Tadil ; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté ;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n' a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j' aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit ;
Le dépit destructeur m' agite et me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon âme,
Attise de ses feux la dévorante flamme ;
Mais il n' est plus mêlé de ses ravissements,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvements :
Il jette dans mon cœur le desespoir, la rage ;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon âme, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah ! Si de mes soldats la révolte coupable
Achève d'enflammer mon courroux implacable...
Juste ciel ! Je frémis... témoin de mes fureurs,
Non, jamais l' univers n' aura vu tant d' horreurs…
Le visir m' est suspect… que la mort l' environne :
Sa vie est criminelle, et je te l' abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le muphti ;
Qu' au même instant que l' autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.
(Tadil sort.)

SCENE II

Mahomet, *seul* .
Enfin j'évite ta présence,
Irène ; et l' ascendant d' un funeste devoir,
Pour la première fois, balance ton pouvoir.
Ah ! Puisqu' il le balance, il le vaincra, sans doute !
Si le triomphe est beau d'autant plus qu' il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu' en ce jour je prétends moissonner ?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire…
Tes murmures sont vains ; je ne te veux plus croire.

SCENE III
Théodore, Mahomet.

Théodore.
Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m' éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l' auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son père, tout enfin ordonne qu' elle fuie.

Mahomet.
Tout l'ordonne, dis-tu ?... mais l' ai-je commandé ?
Par qui son sort doit-il être ici décidé ?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle ?
Qui te les a rendus ?

Théodore.
Ton armée infidèle.

Mahomet.
Mon armée !... Ainsi donc tu m'oses apporter
L' ordre que mes soldats prétendent me dicter ?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie ?
Tu n'es plus sous ces rois tremblans, subordonnés,
D' un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendants, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de lois, l' impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l' audace, un sceptre obéissant.
Ah ! Si le despotisme a choisi quelque siège,
C' est celui que j' occupe, et qu' en vain on assiège ;
Et si dans son entier je ne l' avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire :
J' osois défigurer dans mon cœur alarmé
L' image d' un objet si tendrement aimé ;
Mais n' attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat ! À tes yeux je veux qu'il s' accomplisse
Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur interessé

M' offre l'appât flatteur d'une double victoire ;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

Théodore.
Eh ! Pourquoi refuser de remettre en mes bras
L' objet de tant de trouble et de tant de combats ?
Épargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel ;
Et s' il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

Mahomet.
Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

Théodore.
Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ? ...

Mahomet.
Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle !

Théodore.
Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

Mahomet.
Un amant souverain te répond de son sort.

Théodore.
La trahison, la force ont tonné sur sa tête.

Mahomet.
La puissance et l'amour chasseront la tempête.

Théodore.
Tu périras toi-même.

Mahomet.
Eh bien ! Donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m' ensevelir ;
Il faut, si l' on m' arrache à ce degré sublime,
Que l' autel en tombant écrase la victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté :
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offense.
Détruisons...

SCENE IV

Tadil, Mahomet, Théodore.

Tadil, *à Mahomet*.
Pardonnez à mon impatience,
Seigneur ; je crains encor d' être venu trop tard.
Le muphti déployant le terrible étendart
Soulève à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le spahi, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage ; et déja dans la ville...
Mahomet, *à part*.
(À Théodore.)
Traîtres, vous le voulez... Demeure en cet asile ;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais :
Je te laisse ma garde, et je te la soumets…
(À Tadil.)
Tadil, qu'on obéïsse aux lois de Théodore.

SCENE V

Irène, Mahomet, Théodore, Tadil.

Irène, *à Mahomet*.
Quel attentat, seigneur, quel crime vient d'éclore !
Quel péril ! ...

Mahomet.
Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

Irène.
Ah ! Seigneur, étouffez une funeste flamme ;
Laissez, laissez-moi fuir.

Mahomet.
Vous, me quitter, madame ?
Juste ciel ! ... Demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous ; calmez d'inutiles alarmes.
Il est temps de verser du sang et non des larmes.

Tadil.
Ah ! Seigneur, permettez...

Mahomet.
Malheureux ! Laisse-moi :
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi ?
(Il sort, et Tadil le suit.)

SCENE VI

Théodore, Irène.

Théodore.
Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet, sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-temps son secret ennemi,
N' attendoit qu' un prétexte, et l' amour l' a fourni.
À peine à votre hymen je venois de souscrire,
Que d' un complot fatal on a trop su m' instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet ;
J' ai couru vers ces murs, j' ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine :
Il se perd. Suivez-moi : les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu' à vous.

Irène.
Ah ! Mon père, en quel temps voulez-vous que je fuie ?
Cause de tant de maux, pourrois-j'aimer la vie ?
Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt ; et vous m' avez permis de le chérir.
Ah ! Vous m'avez perdue ; et mon âme tremblante
Succombe sous les noms et de fille et d'amante.

Théodore.
Chère Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace,
L' honneur n' ait pas déja conseillé mon audace ?
Mais...

Irène.
Ah ! Je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre âme, à jamais exempte d' artifice,
Le scrupule, le doute assiègent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l' a fait naître,
Un roi, s' il n' est chrétien, n' est-il plus votre maître ?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel ?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadème ?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait ?
(A part.)
Quel exemple aux chrétiens !... Ah ! Dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! Brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu' au sein de ses rois plonge une aveugle erreur.

Théodore.
Pour aimer le sultan, pour lui rester fidèle,
Irène, je n' ai pas besoin de votre zèle.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m' ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j' en croirai l' amour qui pour lui sollicite ;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m' est permis, du moins, de mourir avec lui.
J' y cours… Adieu, ma fille.

Irène.
Arrêtez, ô mon père !
(A part.)
Arrêtez, ou je meurs... Ciel ! Quelle est ma misère !
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j' enchaîne le bras qui le peut secourir…
(A Théodore.)
Vivez, seigneur, vivez : dans mon âme affligée
J' entends déja gémir la nature outragée.
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D' avoir porté le fer dans le sein paternel…
(A part.)
Quel état ! Quel tourment !... Épreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse ?...
(A Théodore.)
Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du ciel
M' instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n' est point votre sang, c' est le mien qu' il demande.
Mourir pour un sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, seigneur, c' est mon devoir.

Théodore.
Non, ne m'arrêtez plus :…une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE VII

Nassi, Théodore, Irène.

Irène.
Ah ! Que fait Mahomet ?

Nassi.
Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l' horreur.
Divisés d' intérêts, réunis par la haine,
L' un menace les Grecs, et veut le sang d' Irène :
L' autre, dont le visir échauffe le courroux,

Brûle sur Mahomet de signaler ses coups ;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse :
Son chemin est comblé des mutins qu' il renverse ;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux :
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu' au visir il s'est fait un passage.
Le visir frémissant voit approcher l'orage ;
« Sultan, je puis te perdre ou mourir ; c' est assez, »
Dit-il ; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux lève une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus.
Le sultan veut en vain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur prophète il saisit l' étendart,
Rappelle les mutins fuyant de toute part ;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Domte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé :
D' un sinistre avenir mon cœur est alarmé.
Ils demandent le sang d'une tendre victime...
Je crains en la nommant de partager leur crime.

Irène, *à part*.
Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D' un orage effrayant a rassemblé les coups !
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste !
De tant de biens promis la mort seule me reste !...
(A Théodore.)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir :
L' arrêt est prononcé, c' est à moi d' obéir ;
Et je vais...

Théodore.
Ah ! Ma fille, où fuis-tu sans ton père ?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chère !

Irène.
Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours ;
Mais c' est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un père
Aux larmes que m'arrache une douleur sincère.
Pour fléchir l' Etre à qui j'ose les adresser,
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser ?...
(A part.)
Que fais-je ?... Surmontons ces indignes alarmes :
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort,
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME

SCENE I

Mahomet, gardes.

Mahomet, *aux gardes*.
Qu'on me laisse.
(Les gardes sortent.)

SCENE II

Mahomet, *seul*.
Ah ! Grand dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée ?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s' y plonger…
Impétueux effort qui déchires mon âme,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme…
Ma flamme !... Quoi ! Parmi tant de transports affreux,
J' entends encor les cris d' un amour malheureux…
Qu'il gémisse ! Qu'il meure !... Ah ! Sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste !
Rhodes, Rhodes subsiste ; et, malgré mes serments,
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l' Epire,
Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers...
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers…
De tant de lâchetés il est temps de t' absoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre ;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effrayons l' univers ; et, digne potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat…
Il est digne de moi, cet exemple terrible :
Vaincre ma passion, c' est me rendre invincible…
Que dis-je ? Ah ! Malheureux, quel horrible forfait !...
Ô mort ! Viens dévorer le cœur et le projet.

SCENE III

L'Aga, Mahomet.

Mahomet.
Barbare ! Viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens ; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites ;
L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur.
Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je ? Il est comblé : frémis, connois ton maître :
Dans toute sa grandeur il s' apprête à paroître.
Ou la gloire ou la rage ont jeté dans mon sein
(A part.)
Un projet... Non, cruels ! Vous l'espérez en vain ;
Non, ma fureur s' attache à de moindres victimes,
et j' irai par degrés jusqu' au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous ; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l' auront causé ne seront pas témoins.

L' Aga.
J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d' appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

Mahomet, *à part*.
Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colère !
Tel est des musulmans l'effrayant caractère.
Dans le sang le plus pur ardents à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l' égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l' amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître, ils le feront trembler ;
Et pour les commander il faut leur ressembler…
Eh bien ! Cruels, eh bien ! Il faut vous satisfaire ;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l' innocence, abjurer la vertu...
Ah ! Le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste maître :
Il te faut un tyran : sois content, je vais l' être.

L' Aga.
Quoi donc ! À l'amour seul borner tous ses désirs,
Quoi ! Dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d' un sceptre ; et, méprisable idole,
D' un peuple desarmé boire l' encens frivole,
Quoi ! C'est donc là régner ? Ah ! Qu' est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfants de la guerre, ont inondé l' Asie,
Aucun d' eux n' a régné ; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l' Assyrien chassé de Babylone,
L' effeminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti.
Ils régnoient tous ces rois que leur valeur écrase ;
De leur trône abattu l' équité fut la base :
L' amour, ainsi qu' au tien, siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah ! Lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces ramparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! Tu régnois alors ; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l' Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel !... J'en appelle à toi-même :
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il ? Il aime…
Je me tais. Mon audace a mérité la mort ;
Mais, puisqu' on me pardonne, on cède à mon transport.

Mahomet.
Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel ! Pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m' auroit vu paroître ;
J' eusse été de la terre et l' amour et l' honneur :
On m' y force, il le faut, j' en vais être l' horreur.
Par des torrents de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront ;
Jusque dans mes plaisirs leurs cris retentiront…
Tu triomphes !... Va, cours, éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon âme éperdue.
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne répons de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage…
La voici… juste ciel ! Je ne me connois plus…
(À l' aga.)
Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L'Aga, *à part, en sortant*.
Quelle entrevue, ô ciel ! Que je crains sa tendresse !
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCENE IV

Irène, Mahomet.

Irène.
Mon abord vous surprend ; soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m' exciter.
Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irène :
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne.
Rassurez-vous ; chassez le trouble où je vous vois :
Elle vous parle ici pour la dernière fois…
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon âme
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m' a permis, je l' ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire ;
En cédant à ses lois je tremble, je soupire :
Je sens bien que mon cœur n' y résistera pas ;
Mais qui domte l' amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l' hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux ; il est digne de moi…
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une prière ;
Ne la rejetez point, seigneur, c' est la dernière.
Soulagez les chrétiens : vous me l'avez promis.
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet ; enfin qu'il vous souvienne
Qu' Irène vous fut chère, et qu'elle fut chrétienne.
Je lis dans vos regards de sincères douleurs :
C' en est assez, ô ciel ! J'accepte mes malheurs.

Mahomet, *à part*.
Je n' avois pas prévu de si vives alarmes…
(A Irène.)
Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! Vous méritiez un destin plus heureux.
Irène, chére Irène, il en est temps encore,
Fuyez, éloignez-vous ; le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet…
Ah ! Si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie ! ...
L'amour d' un musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l' autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais à mes désirs vous ne fûtes plus chère ;
Et cependant jamais l' implacable colère
Ne menaça vos jours d' un si pressant danger…
(Il lève son poignard sur Irène.)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort : son horreur t'environne ;
Ma fureur te l' annonce, et mon bras te la donne.

Irène.
Ton bras est suspendu ! Qui t'arrête ?... Ose tout ;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup :
Frappe, finis mes maux ; Irène te pardonne.

Mahomet, *laissant tomber son bras* .
Tu me pardonnes… ciel ! Je frémis, je frissonne !
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.
Le crime est imparfait, le remords est entier…
Tu pleures ! Tu gémis !... Ah ! Trop puissante Irène !
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m' entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t' a pu menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s' enfoncer.
(Il veut se percer. Irène l'en empêche.)
Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu, que d'amour ! ... Que de charmes ! ...
(Il laisse tomber le poignard.)
Eh quoi ! Tant de fureur se termine à des larmes ! ...
Irène, décidons : Veux-tu vivre et régner ?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner :
J' en jure par le ciel ; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance…
Que dis-je ? Ah ! Fuis plutôt, fuis, dangereux objet.
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime ;
Et du moins ne sois pas ma première victime.

Irène.
Oui, je vais terminer tant de combats affreux :
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :
Cet instant, pour jamais, va briser notre chaîne...
Pour jamais ! ... Ah, seigneur ! ... Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour…
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.
(Elle sort.)

SCENE V

Mahomet, *seul* .
Je te laisse partir, Irène, et je t'adore…
Quel horrible triomphe !... Il accable mon cœur.
Tout s' y taît, tout y meurt, tout jusqu' à la fureur !...
Ce calme toutesfois n'est qu'un calme perfide…
Oui, de tous mes instants ce seul instant décide.
Les vertus dans mon âme avoient suivi l'amour ;
L' amour cède, et j' y sens le crime de retour…
Quel bruit se fait entendre ?

SCENE VI

Théodore, Grecs, Mahomet.

Théodore, *désarmé, blessé et soutenu par ses Grecs* .
Ah ! Seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l' insolence.
Je combattois... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort :
Par le fer des soldats son sang va se répandre...
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

Mahomet.
S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé ! ...
(A part.)
Ah ! Courons, trop long-temps c'est être méprisé...
Traîtres ! Vous fléchirez ; ou cette même Irène,
J' en jure, ne mourra que votre souveraine…
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois ;
Et mon cœur n' est point fait pour recevoir des loix.
(Il sort.)

SCENE VII

Théodore, Grecs.

Théodore.
Dieu, de tant de périls garantissez Irène.

SCENE VIII

Zamis, Théodore, Grecs.

Zamis.
Quel triomphe !... Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

Théodore.
Irène ? ...

Zamis.
Tout lui cède : aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable ;
Irène... j' en frémis ! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et, méprisant la mort : « Perfides ! Arrêtez,
« Dit-elle ; des chrétiens épargnez l' innocence,
« Tournez contre moi seule une juste vengeance.
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux :
« Frappez, trempez vos mains dans un sang odieux. »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Eperdus, consternés, tremblants à ses genoux,
ils cèdent, en silence, à des charmes si doux.

Théodore, *à part*.
Ciel, je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d' alarmes.
Je vois Nassi… grand Dieu ! Que m'annoncent ses larmes !

SCENE IX

Nassi, Théodore, Zamis, Grecs.

Nassi, *à Théodore*.
Venez, seigneur, venez ; sortons de ce palais.

Théodore.
Je tremble…

Nassi.
Epargnez-vous d'inutiles regrets.

Théodore.
Irène ? ...

Nassi.
Hélas !

Théodore.
Nassi ? ...

Nassi.
Malheureuse victime ! ...
Elle n'est plus.

Théodore.
Grand Dieu !

Nassi.
Mes yeux ont vu le crime.

Théodore.
Et quelle main barbare, instrument du forfait...

Nassi.
Frémissez ; c'est la main du cruel Mahomet.

Zamis.
Juste ciel !

Théodore.
Je me meurs !

Nassi.
Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l' armée obéissante ;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D' Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s’arrête, il admire, il soupire, il s' avance.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Il marche... dans ses yeux sont la rage et les pleurs :
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit, cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadème.
« Vous étiez trop heureux sous un règne si doux :
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
« Traîtres ! Il n’est plus temps... pleurez sur sa mémoire :
« Vous la perdez, cruels ! Je l’immole à ma gloire. »
Ah ! Seigneur ! Furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule ; déja la victime chancelle :
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

Théodore.
Grand Dieu ! Dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaisent ta vengeance !

FIN DE MAHOMET SECOND.

Les Veuves turques

(Comédie, 1742)

Germain-François Poullain de Saint-Foix

Comédie en un acte, représentée en Société, le 12 Mai 1742, et par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.
1369

Édition : *Œuvres Complettes de M. de Saint-Foix*, Tome second, Veuve Duchesne, Paris, 1778.

A son excellence Zaïd Effendi, Ambassadeur de la Porte Ottomane.

Votre Excellence parut s'amuser à la représentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fisse un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'amitié dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Constantinople ; je serai toute ma vie, avec un très-inviolable & respectueux attachement,

De votre Excellence,
Le très-humble et très-obéissant serviteur, Saint-Foix.

Zaïd Effendi, Ambassadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1741, accompagné de son Fils & de son Gendre. Il y demeura près de six mois, & se fit généralement aimer. Madame la Duchesse de **** voulut lui donner une petite fête ; elle m'en parla, en me marquant qu'elle souhaiteroit de faire représenter devant lui une Comédie qui fût absolument dans les mœurs Turques. J'arrangeai celle-ci sur un canevas que j'avois tracé par hasard quelques années auparavant. Sa Hautesse même eût enchantée de Fatime & de Zaïde ; ces deux rôles furent joués avec toute la finesse & toutes les grâces possibles, par Mesdames de *** & d'****. La Pièce fut trouvée *délicieuse,* comme toutes celles que l'on représente en Société. L'Ambassadeur me la demanda ; je le priai de ma permettre de la lui dédier. Quelques jours avant son départ, je sus que son Fils, qui commençoit à entendre assez bien notre langue, s'étoit amusé à la traduire dans la sienne. Nos meilleures Pièces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois ; mais il n'est, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc ; et peut-être a-t-elle déjà été représentée plusieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire ! J'en suis tout ébloui. Il n'est pas possible, me dira-t-on peut-être, qu'Osmin aime aussi vivement deux femmes à la fois ; mais on conviendra, je crois, qu'il est très-possible qu'il les desire.

ACTEURS

OSMIN
FATIME
ZAIDE
SALOME
UN CADI, & sa suite
Femmes de Fatime et de Zaïde

La scène est à Constantinople, dans un salon qui sépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.

SCENE PREMIERE

Osmin, Salomé

Osmin
Il y a plus d'une heure que je t'attends.

Salomé
Je n'ai pu venir plus tôt ; j'ai tant d'affaires !

Osmin
Je sais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

Salomé
Ma foi, si vous croyez que cela me flatte beaucoup, vous vous trompez. La plûpart de ces personnes si considérables, si puissantes & qui font tant de bruit dans le public, sont si petites, si petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne sois qu'une pauvre Juive, une simple revendeuse à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je suis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme si grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans son cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médisances, de contes, d'historiettes, de minuties, de bagatelles ?... *Je ne comprends rien au nouvel amant qu'un telle s'est donné ?... Le plaisant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, est-il vrai ?... Personne encore n'a pris la petite Danseuse ?...* & cent autres questions qu'il m'a faites, toutes aussi frivoles, que le rires continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de si belles matières, deux grands esclaves répondoient, d'un ton brusque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la Salle d'audience, *Monseigneur travaille ;* en effet, un moment après m'avoir congédiée, lorsque Monseigneur s'est rendu visible, sa morgue, son front chargé de soucis & le sombre embarras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il sortoit de travailler sur des affaires bien importantes, bien épineuses.

Osmin
Il me semble que tu aurois pu te dispenser de venir me faire un portrait si ridicule d'une personne à qui tu sais que je dois m'intéresser ?

Salomé
Oh ! ma foi, l'original m'avoit trop frappé. D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poste, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien aise…

Osman
Et moi je serois fort aise que, sans égayer plus long-tems ta langue médisante, tu voulusses bien enfin me rendre compte de la commission que je t'avois donnée, de le pressentir adroitement sur mon mariage avec sa sœur.

Salomé
Je lui en ai parlé.

Osmin
Eh bien ?

Salomé
Eh bien, il vous considère, vous estime, & si elle veut se marier & vous épouser, cette alliance lui sera fort agréable.

Osmin
Ainsi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime ?

Salomé
D'elle uniquement.

Osmin
Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux ?

Salomé
Je crois que vous ne lui êtes point indifférent ; mais elle a toujours des si, des mais, des selon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point…

Osmin
On ouvre… C'est elle… Ah ! de grâce, ma chère Salomé, avant que je paroisse, parle-lui encore ; & tâche de la faire s'expliquer sur mon amour.
(Il s'éloigne)

Salomé
Voyons.

SCENE II

Fatime, Salomé.

Salomé
On m'attend ce matin dans vingt maisons ; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me suis ressouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Assan est mort. Le tems de votre deuil est expiré ; vous pouvez à présent vous remarier. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit d'Osmin ? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'une & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminées ?

Fatime
Mais…

Salomé
Il vous adore.

Fatime
Je le crois.

Salomé
Sa personne est aimable.

Fatime
Certainement.

Salomé
Son humeur est douce.
Fatime
Il est vrai.

Salomé
Votre frère le Gouverneur agréera cette alliance.
Fatime
J'en suis persuadée.

Salomé, *la contrefaisant*.
Mais… Je le crois… Certainement… Il est vrai… J'en suis persuadée… Vous me répondez avec bien de la froideur ?

Fatime
Moi ? Non.

Salomé
En un mot, Osmin vous plaît-il ?

Fatime
Oui, te dis-je.

Salomé
Vous l'épouserez donc ?

Fatime
Je ne dis pas cela.

Salomé
Quoi, vous ne l'épouserez pas ?

Fatime
Ce n'est pas ce que je veux dire.
Salomé, *la contrefaisant encore*.
Je ne dis pas cela… Ce n'est pas ce que je veux dire… Que de façons ! Que diantre voulez-vous donc dire enfin ?

Fatime, *d'un ton sec.*
Rien.

Salomé
Rien ? Voilà bien les femmes ! Elles parlent ; qu'ont-elles dit ? Rien… (*Allant chercher Osmin.*) Oh ! Seigneur Osmin, paroissez. Je vous annonce que vous plaisez à cette belle Veuve ; parlez, pressez, priez ; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuser avec une diseuse de rien. (*Bas à Osmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous seconder.

SCENE III

Fatime, Osmin.

Osmin
Ce qu'elle me dit est-il bien vrai ? Serois-je assez heureux…

Fatime
Oui, Osmin, je vous aime, & je vais enfin m'expliquer avec vous.

Osmin, *voulant se jeter à ses genoux*.
Charmante Fatime !...

Fatime
Levez-vous, & m'écoutez. Assan en mourant a laissé deux veuves, Zaïde & moi.

Osmin
Je le sais.

Fatime
Zaïde, par toutes les petites ruses d'une coquette, avoit trouvé le secret de l'emporter dans le cœur de notre mari ; & fière d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à ses charmes, l'orgueilleuse me traitoit avec dédain !... Ses tons, ses airs, toutes ses manières, ses politesses même étoient outrageantes !... Osmin, je ne puis être contente si je ne la vois humiliée, & c'est de votre amour que j'attends ma vengeance.

Osmin
Ah ! Je voudrois que ce put être pour elle un tourment cruel de vous savoir mille fois plus aimée de moi qu'elle ne le fut jamais d'Assan, je vous jure que chaque instant de ma vie renouvelleroit son désespoir, & que toujours prêt de faire éclater mes transports et ma félicité à tous les yeux…

Fatime
Il me suffira que les siens en soient témoins, & qu'en l'épousant…

Osmin
En l'épousant ! Moi l'épouser !

Fatime
Oui, vous.

Osmin
Zaïde ?

Fatime
Elle-même, & vous n'obtiendrez ma main qu'en obtenant la sienne.

Osmin
Vous plaisantez ?

Fatime
Je ne plaisante point ; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait essuyer avec Assan.

Osmin
Je demeure interdit. Quoi ? Madame, lorsque vous pouvez jouir de la tendresse d'un époux qui vous adorera…

Fatime
Je jouirai en même-tems de ma haine contre elle, de son dépit & de ses chagrins ; double plaisir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Assan, & que je veux goûter à mon tour. Osmin, les hommes sortent, se promènent, se voient les uns les autres ; dissipés par des charges & des emplois, ils ont mille ressources pour échapper à l'ennui ; mais comment les femmes se sauveroient-elles des dégouts d'une solitude & d'une oisiveté languissantes, si elles ne se ménageoient pas des passions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles sont toujours renfermées ? La haine contre une rivale soutient l'amour pour un mari ; cette haine, comme la tendresse, a ses mouvemens, son intrigue, ses douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on se peint, on s'exagère son embarras ; on s'entretient de ses inquiétudes, on tache de les augmenter ; on en parle, on en rit, cela amuse ; les jours passent insensiblement ; l'esprit occupé par les tracasseries du serrail, sent moins la contrainte d'y vivre & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chimères d'indépendance & de liberté.

Osmin
Mais, Madame, je suppose que je voulusse épouser Zaïde ; comment pouvoir l'engager à me donner la main ?

Fatime
Cherchez seulement les occasions de la voir ; parlez-lui ; & comptez qu'elle est trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour douter un instant que son triomphe ne suive de près ses premiers regards.

Osmin
Ah ! Belle Fatime, si j'avois véritablement touché votre cœur, vous ne seriez plus piquée contre elle.

Fatime
Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Assan, on m'a proposé des partis assez brillans ; je n'ai écouté que vous seul : voilà ma réponse aux reproches que vous me faites de ne point vous aimer. D'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot considérable : si ces dons vous flattent, c'est à vous à ne rien épargner pour vous en assurer la possession ; je vous laisse y rêver.

SCENE IV

Osmin, *seul*.
Quelle femme ! Pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre ! Fatime est belle ; elle est riche ; je l'aime ; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur !

SCENE V

Osmin, Salomé.

Salomé
Eh bien, votre mariage est-il arrêté ?

Osmin
Arrêté ? Il est plus éloigné que jamais.

Salomé
Comment donc ?
Osmin
Fatime, en se mariant, veut aussi pourvoir Zaïde.

Salomé
Zaïde ! Eh ! De quoi se mêle-t-elle ?

Osmin
Mais, devine quel est l'heureux-époux qu'elle veut lui donner.

Salomé
Eh qui ? Car je ne me pique point de deviner.

Osmin
Moi.

Salomé
Vous ?

Osmin
Oui, moi, te dis-je.

Salomé
Elle est folle ! Ne s'est-elle pas déja assez mal trouvée d'avoir eut Zaïde pour rivale ?

Osmin
Eh ! C'est parce qu'elle s'en est mal trouvée ; c'est un trait de vengeance & de vanité : elle voudroit voir son ennemie méprisée & humiliée à son tour.

Salomé
J'entends cela.

Osmin
Et tu vois qu'à présent tout est rompu.

Salomé
Je vois qu'en vérité Fatime est trop ridicule. Comment ! Après tous les soins que je me suis donnés !... Mais, je pense… Seigneur Osmin… Ma foi, vous ne perdriez pas au change :
écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde ; elle m'a parlé la première de votre mariage ; j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en personne piquée, & qu'elle retomboit de tems en tems dans une rêverie dont elle ne sortoit qu'avec une gaité affectée. Je lui ai demandé, par manière de conversation, si vous étiez connu d'elle ; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarrassé ; je l'ai vu plusieurs fois sous les fenêtres de sa divine. Je ne me trompe guère en femmes ; je parierois que Zaïde est jalouse du bonheur de sa compagne… Je l'aperçois. Il faut que vous fassiez connoissance. Peut-être vous cherche-t'elle ? Que sait-on ?

SCENE VI

Osmin, Salomé, Zaïde.

Salomé, *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir entrer*.
Ah, Madame ! Un moment.

Zaïde
Qu'est-ce ?

Salomé
Arrêtez, je vous prie.

Zaïde
Que veux-tu ?

Osmin, *à part, regardant Zaïde*.
Qu'elle est belle !

Salomé, *à Zaïde*.
Le Seigneur Osmin épouse une des veuves d'Assan ; je veux qu'il connoisse aussi l'autre pour juger…

Zaïde
Que tu es folle !

Osmin
Quelle taille ! Quels yeux ! Que de charmes !

Salomé, *à Zaïde*.
Comme il vous regarde ! (*A Osmin*.) Eh bien, qu'en dites-vous ?

Osmin
Je suis hors de moi ! Je suis enchanté !

Salomé
Le portrait que je vous en avoit fait, était-il flatté ?

Osmin
Qu'Assan étoit heureux !

Zaïde, *à Osmin*.
Vous ne le serez pas moins que lui ; vous allez posséder l'incomparable Fatime.

Osmin
Ah, Madame !
Zaïde
N'épousez-vous pas ce soir ?

Osmin, *d'un ton froid*.
Ce soir ? Je ne sais.

Zaïde, *souriant*.
Vous ne savez ? En vérité, je n'en sais rien aussi.

Osmin
Mon bonheur ne dépend à présent que de vous.

Zaïde
De moi ? Vous croyez parler à Fatime.

Osmin
Je parle à l'adorable Zaïde.

Zaïde
Je suis bonne, & n'aime pas à brouiller les amans ; je vous avertis que votre Maîtresse, naturellement curieuse & jalouse, peut de son appartement entendre tout ce que vous me dites.

Osmin
Je ne cherche point à m'en cacher.

Zaïde
Vos discours lui paroîteront fort extraordinaires.

Osmin
Qu'ils sont naturels dès qu'on vous voit !

Zaïde
Vous êtes galant.

Osmin
Je suis sincère.

Zaïde, *riant*.
Sincère ? Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur est donc fort aisée.

Osmin
Sans doute, Madame, quand on a vos charmes ; mais ne croyez pas que ce ne soit que de moment-ci que je vous aime.

Zaïde
Je ne sache pas cependant que vous m'eussiez jamais vue.

Osmin
Il est vrai que vous étiez inconnue à mes yeux ; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-tems mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois la vue attachée sur vos fenêtres. Destiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaisses jalousies qui vous déroboient à mes regards ; je me formois de vous la plus charmante idée : votre présence vient de la remplir, & de m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

Zaïde
Osmin, vous avez de l'esprit.

Osmin
Oui, Madame, si l'amour en donne.

Zaïde
Mais pouvez vous penser que j'aie assez de vanité pour croire en ce que vous me dites ?

Osmin
Je pense que quand on déplaît, on ne persuade pas aisément.

Zaïde
Vous ne me déplaisez point ; quelle folie ! Pourquoi me déplairiez-vous ?...

SCENE VII

Zaïde, Osmin, Salomé, une Esclave de Fatime.

L'Esclave
Seigneur Osmin, ma maîtresse vous croyoit sorti.

Osmin
Tu vois que je ne le suis pas.

L'Esclave
J'allois vous chercher de sa part.

Osmin
Cela suffit.

L'Esclave
Venez-vous lui parler ?

Osmin
J'irai.

L'Esclave, *en s'en allant*.
Je vais lui dire que vous êtes ici.

Osmin
Comme tu voudras.

Zaïde, *à Osmin*.
Et comme je ne veux point : si vous ne suivez cette Esclave, je rentre.

Osmin, *l'arrêtant*.
Belle Zaïde…

Zaïde
Je rentre, vous dis-je.

Osmin
Daignez m'écouter un moment.

Zaïde, *voulant rentrer*.
Quand je le voudrois, en aurois-je le tems ? Fatime viendroit.

Osmin, *l'arrêtant*.
Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver ; mais demeurez de grâce… je reviens aussi-tôt… Madame, j'ai mille choses à vous dire… Ma chère Salomé, tâche de l'arrêter, & parle lui pour moi.

Salomé, *bas à Osmin*.
Allez ; l'affaire est en bon train.
(*Il sort*.)

SCENE VIII

Zaïde, Salomé.

Salomé
Ah ! Pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement !

Zaïde
Oh ! Crois-tu que ma vue en un moment ?…

Salomé
L'a frappé comme un trait de flamme ; je m'en suis apperçue au premier coup d'œil.

Zaïde
Il est bien fait du moins.

Salomé
Je crois que Fatime le trouvera bien froid à présent.

Zaïde
Je n'en serois pas fâchée ; car je la hais bien !
Salomé
Il est vrai qu'elle se donnoit des airs en parlant de vous…

Zaïde
Eh ! Que disoit-elle ?

Salomé
Il ne faut pas toujours prendre garde…

Zaïde
Mais, que disoit-elle ?

Salomé
Une compagne jalouse lâche bien des propos…

Zaïde
Je veux les savoir.

Salomé
Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'à présent, si vous vous le mettiez bien dans la tête, vous passeriez devant elle.

Zaïde, *d'un air de confiance*.
Peut-être.

Salomé
Il n'y aura que Fatime qui ne se le persuadera pas.

Zaïde
Il seroit plaisant de l'en convaincre.

Salomé
Quand elle aura épousé Osmin, il me semble l'entendre parler, jaser, se vanter, vous rabaisser…

Zaïde
La sotte !

Salomé
Elle aura beau dire ; vous n'en serez pas moins belle.

Zaïde
Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuse ?

Salomé
Pardi, elle enrageoit bien si vous lui enleviez son Amant.

Zaïde
Je le crois.

Salomé
Mais…

Zaïde
Mais, quoi ?

Salomé
Je pense…

Zaïde
Que pense-tu ?

Salomé
Que ce seroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir…

Zaïde
Moi ! J'aurois l'ame bonne pour une rivale insolente !

Salomé
Elle l'est, & un peu trop. Que sera-ce encore, quand elle se verra l'épouse d'un homme qui a autant de mérite qu'Osmin ? Savez-vous que dans les commencemens, lorsqu'on le voyoit sans cesse passer & repasser sous les fenêtres de cette maison, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adressoient ses vœux ?

Zaïde
Je t'avoue que je l'ai cru aussi pendant quelques jours.

Salomé
Ah ! Belle Zaïde, on ne croit guère ces choses-là sans les désirer !

Zaïde
Je ne te dissimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

Salomé
Eh ! Pourquoi donc me ne l'avoir pas dit plus tôt ?

Zaïde
Ose-t-on s'expliquer, que l'on ne soit un peu pressée ?…

Salomé
Ose-t-on s'expliquer ! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre sexe est si souvent la dupe ? Ainsi, sans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en passant, & que votre bon génie m'a sans doute inspiré, vous n'auriez donc jamais été connue d'Osmin ? & le seul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été perdu pour vous ?

Zaïde
Crois-tu qu'il ne le soit pas ? Son mariage est arrêté avec Fatime ?

Salomé
Je sais que les choses sont bien avancées ; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue ; & je ne doute point qu'un seul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ses premiers engagemens. Il ne tardera pas à sortir ; je vais vous laisser seuls.

Zaïde
Au contraire, il seroit plus convenable que tu l'attendisses ici…

Salomé
Pour sonder ses sentimens ? Lui laisser entrevoir les vôtres ?...

Zaïde
Adroitement du moins, & sans me compromettre.

Salomé
On auroit le Cadi à point nommé… J'entends Osmin… Allez, rentrez dans votre appartement, & laissez-moi faire.

Zaïde
A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné ; prends ce diamant.
(Elle sort.)

Salomé, *considérant le diamant*.
Qu'il est brillant ! Cette femme-là a de bonnes réflexions !

SCENE IX

Salomé, Osmin.

Osmin
Te voilà seule ? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment ? Tu n'as pu l'arrêter ?

Salomé
Vous êtes le plus heureux mortel...

Osmin
Comment ? Qu'as-tu fait ?

Salomé
Des merveilles ; il ne dépend que de vous de l'épouser.

Osmin, *l'embrassant*.
Zaïde ? J'épouserois !... Je posséderois Zaïde !... La charmante Zaïde ! Ma chère Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeste & réservé, on démêle dans sa physionomie, je ne sais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

Salomé
Et Fatime ?

Osmin
Fatime est une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aimables rivales, que je vais passer d'heureux jours avec vous !

Salomé
Comment l'entendez-vous, s'il vous plait ? Zaïde compte que vous l'épouserez seule, & que vous lui sacrifierez Fatime.

Osmin
Moi, sacrifier Fatime ! Ma foi, Zaïde est belle ; mais Fatime ne lui cède en rien.

Salomé
Ainsi, fidèle à Fatime, vous abandonnerez Zaïde ?

Osmin
Qu'appelles-tu, abandonner Zaïde ? Je ne veux abandonner personne ; il faut que je les aie toutes les deux.

Salomé
Le projet est beau, & digne d'un grand cœur ; mais l'exécution m'en paroît difficile ; car, je vous le répète, Zaïde veut bien vous épouser, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi ; mais, en vous épousant, elle exigera, avant toutes choses, que vous renonciez à Fatime ; au lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendrez en même tems celle de sa rivale.

Osmin
Ma chère Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

Salomé
Et comment ?

Osmin
Comment ? Comment ? Quoi, n'imagineras-tu rien ?

Salomé
Que voulez-vous que j'imagine ?
Osmin
Je t'ai promis deux cent sequins, je t'en donnerai quatre cents.

Salomé
Quatre cents ? Quel homme ! & qu'il est adroit ! Ne me voilà-t-il pas justement dans sa situation ? J'étois contente des deux cents sequins ; à présent, je sens que je ne le serai pas, si je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens…

Osmin
Je pense qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde…

Salomé
Oui, il sera bon d'agacer sa vanité ; mais je crois qu'elle ne se rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine… Mais la voici qui vient sans doute savoir votre réponse ; tandis que l'amour va

vous la dicter, je cours chez le Cadi ; & j'espère que certaine idée que je n'ai pas le tems de vous expliquer, pourra réussir.

SCENE X

Osmin, Zaïde.

Osmin
Ah ! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoissance & tout l'amour dont mon cœur est pénétré !...

Zaïde
Salomé vous a donc déja parlé ?

Osmin
Vous le voyez à mes transports ; & l'espoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon ravissement.

Zaïde
Mais, Osmin, ne suis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoissiez pas.

Osmin
Pour vous adorer, faut-il d'autre instant que celui de vous voir ?

Zaïde
Vous parroissiez si attaché à Fatime ?

Osmin
Vous l'avez déja eue pour rivale ; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ses charmes. Son frère est mon ami ; il me fit penser à elle…

SCENE XI

Osmin, Zaïde, Fatime.

Zaïde, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*
Quoi, Madame, vous nous écoutiez ?

Fatime
Non, Madame, j'arrive ; mais sans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoissant si bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

Zaïde
Oui, Madame.

Fatime
Il vous a bientôt persuadé son amour ; & vous n'avez pas perdu de tems à y répondre ?

Zaïde
Il est vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de tems perdu, que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquérir. On est allé chercher le Cadi ; il ne dépendra que de vous d'honorer notre mariage de votre présence.

Fatime
Je compte bien y être, & que le mien se fera en même tems.

Zaïde
Le vôtre, Madame ? Mais, en vérité, on ne doit point se faire un scrupule de vous enlever un amant, puisque vous en avez toujours quelqu'un de reste pour vous consoler.

Fatime
J'espère que vous ne m'enlèverez rien, Madame.

SCENE XII

Osmin, Fatime, Zaïde, Le Cadi, Salomé.
Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

Le Cadi, *tenant un bouquet à la main.*
Voilà deux fort jolies veuves ! Assan étoit de bon goût ! Eh bien ! Pour laquelle est-on venu me chercher ?

Zaïde
Pour moi.

Fatime
Et pour moi.

Zaïde
C'est moi qu'Osmin épouse.

Fatime
Et moi aussi.

Zaïde, *la regardant avec dédain.*
Vous ?

Fatime, *du même air*.
Oui, moi. J'ai déja connu la supériorité de vos charmes ; je veux encore m'y exposer.

Zaïde
Je n'aime pas à me compromettre si souvent. Osmin m'épousez-vous ?

Osmin
Puis-je être heureux sans vous ?

Zaïde
Mais, vous n'épouserez que moi ?

Osmin
Belle Zaïde, vous savez que j'étois engagé à Fatime…

Zaïde
Quoi ? Osmin, vous balancez entr'elle & moi ?

Salomé, *bas à Zaïde*.
Il ne balance point ; mais il craint son frère le Gouverneur, homme puissant & vindicatif. Après les engagemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre son parti ?

Zaïde, *voulant sortir*.
Eh, laisse-moi !

Salomé, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du théâtre*.
Je ne vous laisserai point sortir ; ce seroit vous trahir.

Zaïde
Voilà donc les fruits de ta belle entremise !

Salomé
Ma belle entremise ? Ma foi, si vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous ; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez ? Quoi ? Vous voulez qu'elle puisse se vanter d'avoir eu la préférence ?

Zaïde
Que je suis piquée !

Salomé
Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne serviroient qu'à votre Rivale ?

Zaïde
Ah, Ciel !

Salomé
Cette aventure seroit dès ce soir l'entretien de tous les plaisans de la Ville : qu'on en riroit !

Zaïde
A quoi me suis-je exposée !

Salomé
Et c'est elle qui s'expose à être encore humiliée & délaissée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

Zaïde
Non, car Osmin l'aime !

Salomé, *haussant les épaules*.
Il l'aime… Il l'aime… Ecoutez ; si vous avez véritablement de l'inclination pour lui…

Zaïde
Ah ! Je sens qu'il m'est plus cher encore que je ne le croyois.

Salomé
Épousez-le donc ; & je vous promets que ce soirs les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le sien que la compagnie de ses femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous satisfaites ? Sera-t-elle humiliée ?

Zaïde
Tu me tromperois ?

Salomé
Je vais vous amener mon garant.
(Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Osmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle lui dit bas,)
Zaïde se rend ; promettez-lui seulement que ce soir, par la préférence la plus marquée que vous puissiez lui donner sur sa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle est, & qu'elle sera toujours la favorite.

Osmin, *bas à Salomé*.
Mais, Fatime ?

Salomé, *bas à Osmin*.
Promettez toujours, & ne vous inquiétez point.
(Au Cadi, tandis qu'Osmin parle à Zaïde.)

Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

Le Cadi
Est-on d'accord ?

Salomé
Sans doute.

Le Cadi, *s'avançant vers Osmin*.
J'en suis bien aise. Heureux Osmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les considère l'une & l'autre, plus je serois embarrassé ce soir à laquelle le donner.

Salomé, *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on présente à Osmin la coupe nuptiale.*
Il faut à présent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, sans trop révolter Fatime… Je pense… Non… Mais… Cette coupe… Sans doute… Oui… cette idée me rit… risquons-là…il a bu…voyons.
(Emmenant Fatime d'un air mystérieux, à un coin du Théâtre.)
Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

Fatime
Comment ?

Salomé
Vous allez rire.

Fatime
Qu'as-tu fais ?

Salomé
Elle sera bien attrapée !

Fatime
Oh ! Tu m'impatientes ; explique-toi donc.

Salomé, *lui montrant un petit flacon*.
Votre frère le Gouverneur, échauffé par tous les soins & le travail qu'exige son emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'est un remède souverain pour calmer les sens & procurer le plus profond sommeil…

Fatime
Eh bien ?

Salomé
Eh bien ? Il faut qu'en un moment, devant Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous disiez à Osmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête ; que vous voulez qu'il lui présente le bouquet de noces, & qu'il aille souper avec elle.

Fatime, *vivement.*
Je veux qu'il soupe avec moi.

Salomé
Ecoutez jusqu'à la fin. Vous savez que Zaïde se pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit souper : à peine seront-ils à table ; à peine aura-t-elle commencé à donner carrière à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par hasard des saillies assez plaisantes, qu'Osmin baillera, s'assoupira, dormira, & ne se réveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui présenter, j'ai versé trois ou quatre goutes…

Fatime
Eh ! De quoi te mêles-tu ?

Salomé
Comment ? J'ai cru vous obliger.

Fatime
M'obliger ? M'obliger ?

Salomé
Sans doute ; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ses femmes derrière elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaissant vos charmes, vantant les siens, tâchant de les faire admirer & sentir au pauvre Osmin qui ne leur répondra que par de longs bâillemens…

Fatime
Mais, Juive maudite…

Salomé
Zaïde est fière ; elle sera piquée à n'en jamais revenir ; elle voudra le mépriser à son tour ; ce sera une source de zizanie entr'eux… Mais, prenez, prenez garde ; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

Fatime, *à part, et s'éloignant*.
Oh ! Sa hardiesse à vouloir justifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

Zaïde, *s'approchant de Salomé.*

Il me semble qu'elle te gronde ?

Salomé, *à Zaïde.*
A peu près. Je viens de lui annoncer qu'Osmin vous a promis ; elle est outrée.

Zaïde, *avec un transport de joie.*
En vérité ?

Salomé
En vérité. On le seroit à moins un jour de noces ; mais devineriez vous le parti qu'à toute de suite pris son orgueil ? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Osmin, & que la préférence qu'il vous donne ce soir, ne paroisse qu'un arrangement fait à sa prière.

Zaïde
Quoi ! Elle le priera de… Ah ! Cela est fort plaisant !

Salomé
Fort plaisant !

Le Cadi, *apportant le contrat*.
Voilà le contrat ; il ne reste plus qu'à le signer.
(Osmin & Zaïde signent.)

Salomé, *faisant avancer Fatime pour signer*.
Soyez donc gaye.

Fatime
Scélérate !

Salomé
Allez-vous babiller ?

Fatime
Avec tes secrets, si tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.
(Elle signe.)

Le Cadi, *en s'en allant avec sa suite, après que les contrats sont signés*.
Acham haër la.

SCENE XIII ET DERNIERE

Osmin, Zaïde, Fatime, Salomé.
Femmes de Zaïde & de Fatime.

Salomé, *regardant Osmin*.
Vous êtes au comble de vos vœux ; cependant je vous vois inquiet ; vous les regardez tour-à-tour ; l'heure approche ; & vous craignez sans doute de mécontenter l'une ou l'autre ; eh bien ! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

Fatime, *à part.*
Perfide !

Salomé, *prenant le bouquet de noces que tient Osmin, & le donnant à Zaïde*.
Elle consent que, pour aujourd'hui, ce Bouquet passe entre les mains de Zaïde.

Fatime, *à part*.
La méchante femme ! Mais que faire ? Contraignons-nous.

Salomé, *à Zaïde*.
Par cette prévenance, elle est bien aise de vous marquer combien elle souhaite que vous soyez amies.

Zaïde, *d'un ton railleur*.
Eh ! Qui n'aimeroit pas Madame !

Salomé
Allons, embrassez-vous.

Zaïde.
De tout mon cœur.
(Elles s'embrassent.)

Salomé
Embrassez-les aussi, Seigneur Osmin.

Osmin, *en les embrassant*.
Que je suis heureux !
Salomé, *à Osmin & à Zaïde*.
Allez à présent vous mettre à table. (*Au Parterre*.) Quoique j'aie dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas. ; & je vous souhaite à tous une aussi bonne nuit.

FIN.

L'Algérien ou
Les Muses comédiennes

(Comédie-ballet, 1744)

Louis de Cahusac

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Françoise le 14 septembre 1744,
à l'occasion de la convalescence du roi.

Édition : *L'Algérien ou Les Muses comédiennes*, comédie-ballet par Mr de Cahusac, Chez Prault Fils, 1744.
1383

ACTEURS du Prologue

APOLLON	M. Grandval.
MELPOMENE	Mlle. Dumesnil
THALIE	Mlle Gaussin
CLIO	Mlle Grandval
URANIE	Mlle Dangeville
LA SATIRE	M. Sarrazin
ERATO	
EUTERPE	
CALLIOPE	Mlle Clairon
POLIMNIE	Mlle Gautier

LES ARTS ET LES TALENS

LA RENOMMEE

PROLOGUE

Le Théâtre représente un Salon du Louvre, orné de tous les différens attributs des Arts. Les Muses qui sont en Scene sont assises, et paroissent occupées aux Arts ausquels elles président, il y a des places vuides pour celles qui doivent arriver. Apollon est assis sur un espèce de Trône.

SCENE PREMIERE

Apollon, Clio, Uranie, une muse représentant la Satire.

La Satire
J'étouffe. Oh ! C'en est trop…

Apollon
Quoi toujours des murmures !

La Satire
Eh ! Comment ne pas murmurer ?
Tout contre moi semble se déclarer,
On me fait chaque jour de nouvelles injures…
Quoiqu'il arrive, il faut que ma sincérité
Soulage mon cœur irrité.

Apollon
A ces noires vapeurs on connoit la Satire.

La Satire
Il ne m'est plus permis de parler ni d'écrire,
Et tout trahit la vérité.

Apollon
N'abusez plus de ce nom respecté.
La vérité sans vous voit fleurir son empire.
Confondrez-vous toujours sa douceur, sa beauté,
Son aimable ingénuité
Avec la fureur de médire.

La Satire
L'erreur est de votre côté.
De vices, de travers, le monde est infecté
Et médire est être sincère.

Uranie
Et voilà les discours d'un esprit emporté.
Moins ami de la probité
Qu'esclave des transports d'une aveugle colère.
Car enfin quels objets peuvent tant vous déplaire ?

La Satire
Tout.

Uranie
Comment tout ?

La Satire
Qui dit tout n'exclu rien.

Clio
Oh bon ! C'est comme à l'ordinaire ;
Puisque tout lui déplait, sans doute tout va bien.

La Satire
En effet l'ennui qui nous ronge
Est un bonheur extrême et qui doit nous flatter.

Apollon
L'ennui donne ses traits à celui qui s'y plonge,
Il est le mal des Sots, l'esprit fait l'éviter.
Finissons, et tâchez de calmer votre bile.

La Satire
Non, je ne saurois voir avec un cœur tranquille
Les malheurs qui sur nous fondent de toutes parts,
Vous nous fîtes jadis abandonner la Grèce,
Rome avec nous reçut les Talens et les Arts
Ils y fructifioient sous les yeux des Césars,
A la Cour, à la Ville on nous fêtoit sans cesse.
Mais notre gloire enfin déchut :
L'ignorance et la barbarie
Nous chassèrent de l'Italie.
Louis en France alors comme un Astre parut,
Nous vînment à la hâte aux cris de ce grand homme,
Colbert nous accueillit, le Roi nous secourut ;
Nous étions à Paris encore mieux qu'à Rome.
Maintenant, s'il vous plait, où nous conduisez-vous ?
Quand partons-nous ? Parlez ?

Uranie
Pourquoi cette folie ?
Des Arts la France est la patrie ;
Dans Athènes ils n'ont point joui d'un sort plus doux.

La Satire
Cette réponse est juste, on doit vous la permettre :
Vous êtes à la mode, on vous chérit encore,
Pour tous vos Nourrissons votre art est un trésor,
Chaque femme a son Géomètre
Et c'est pour eux le Siècle d'or :
Tout le reste abattu n'ose se faire entendre,
Craint, haï, sans secours, et comme sans aveu.

Apollon *d'un ton chagrin*.
C'est qu'on nous prend pour vous…

La Satire
Eh ! Peut-on s'y méprendre ?
J'ai de l'esprit au moins…

Apollon
Mais entre nous fort peu.
Et dans le fonds qu'en avez-vous affaire ?
Lorsqu'on se permet tout il n'est plus nécessaire,
Dans votre Art odieux le sot même a beau jeu.
Ce siècle est éclairé, puisqu'il faut vous le dire,
On craint sans l'estimer le talent de médire,
Il a mille dangers, et n'est plus glorieux.

La Satire
Si le Siècle étoit vertueux
Il ne craindroit pas la Satire…

Clio
Vous perdez dans les airs les traits que vous lancez
Contre le Siècle heureux que j'ajoute à l'histoire.
Il égale en vertus tous les Siècles passés
Sans avoir leurs erreurs, il a toute leur gloire.

SCENE II

Apollon, Uranie, Clio, la Satire, la Renommée, Calliope, Polimnie, Euterpe, Erato.
Les muses qui sont en Scene se lèvent, et avancent vers la renommée. Après les deux premiers vers, la Satire va se rassoir.

La Renommée
Doctes Sœurs écoutez… LOUIS aux Champs de Mars
Fait revivre en lui seul les héros de sa race :
Il vole en Conquérant au milieu des Hazards,
De ses Ennemis qu'il terrasse,
Il a foudroyé les Remparts.
Clermont le suit…Condé n'étoit pas plus terrible.
La foudre est dans ses mains, la mort dans ses regards ;
Tout fuit devant Louis, tout lui devient possible :
La Victoire enchaînée à son bras invincible
Ne suit plus que ses Etendards.

Apollon
Nous avons du prévoir les lauriers qu'il moissonne,
Tout nous annonçoit ses exploits ;
Grand dans sa Cour, grand aux Champs de Bellone
LOUIS sera toujours le modèle des Rois.

La Renommée.
Dans les Alpes Conti s'est ouvert un passage,
Mont Dauphin et Démond se livrent au Vainqueur,
La prudence prépare et guide son ardeur,
Des deux Rivaux fameux de Rome et de Carthage
Il rassemble au printems de l'âge
L'art, la sagesse et la valeur.

Clio
De ce jeune Guerrier nous devons tout attendre
Par l'aurore de ses travaux,
Jugez du jour brillant qu'ils vont bientôt répandre.

Apollon
Ces succès éclatans doivent peu nous surprendre :
L'exemple des grands Rois fait toujours des Héros.

Calliope
Mon cœur est transporté de ce qu'il vient d'entendre
En enthousiasme
Vous dont le génie et la voix,
Des ravages du tems font triompher la gloire,
Des vertus de Louis, de ses brillans exploits
Hâtez-vous d'embellir le Temple de Mémoire.
Il regne sur les cœurs que son bras a soumis,
Il répand sur ses jours une gloire immortelle,
Il est l'effroi de tous ses ennemis,
Et l'amour d'un peuple fidelle.

SCENE III

Melpomène, Clio, Terpsicore, Apollon.

Melpomène
Mes sœurs… Ah ! Juste Ciel ! Quelle affreuse nouvelle !

Clio
Que nous veut Melpomène en pleurs ?

Terpsicore
C'est le ton qu'elle prend pour paroître plus belle.

Melpomène
Apollon apprenez le plus grand des malheurs…
C'en est fait… Je succombe à ma douleur mortelle.

Apollon
Ah ! Parlez. Dissipez, ou comblez nos terreurs.

Melpomène
Tout est perdu… Ce Roi l'objet de notre zèle
Le protecteur des Arts, l'ami de ses Sujets,
Intrépide au Combat, juste pendant la Paix,
Que la France adoroit, qui s'immoloit pour elle…

Apollon
Achevez. Aurions-nous à craindre pour ses jours ?

Melpomène
Le barbare Ennemi qui le force à la guerre,
Croyant de ses exploits interrompre le cours,
Du sang de ses Sujets avoit rougi la terre.
Hélas ! Ce tendre Roi voloit à leur secours ;
Déjà l'Ennemi tremble, il se trouble, il s'arrête ;
La vengeance en éclats va fondre sur sa tête…
Tout à coup sur LOUIS le destin en courroux…
Mes pleurs et mes soupirs disent assez le reste.

Apollon
Juste Ciel ne frappe que nous.

Melpomène
Il expire peut-être en ce moment funeste :
La France perd un père, et l'Empire un vengeur.

Apollon *consterné*.
Ciel, nous n'attendons plus que des jours de douleur,
C'est un peuple soumis que ton courroux foudroye ?
Il ne voyoit en lui qu'un tendre Bienfaiteur.

SCENE IV

Thalie, Apollon, Melpomène, Clio, La Renommée, la Satire, Uranie.

Thalie
Dissipez les terreurs dont votre ame est la proye ;
Le péril est passé, le Ciel nous rend LOUIS :
Livrons nos cœurs à la plus vive joye ;
Les pleurs ne sont plus faits que pour ses ennemis.

Apollon
Thalie !... Ah ! Quel bonheur !... Hâtez-vous de nous dire ?...

Melpomène
Le Ciel nous le rendroit !...Eh ! Peut-on l'espérer…

Thalie
A vos tristes regrets cessez de vous livrer.

Melpomène
Ah ! Thalie !... Il vivroit !...

Thalie
Grace aux Dieux il respire.

Clio
Mais comment savez-vous ce changement heureux ?

Thalie
Dans les yeux des François qui craindroient moins pour eux,
Il m'étoit aisé de lire.
Nous le verrons bientôt arriver dans ces lieux.

Melpomène
Eh ! Le moyen de vous en croire.

Thalie
D'un Peuple qui l'adore, il va combler les vœux ;
J'en suis sûre. J'ai vu la gloire.

La Renommée
Je vole à l'Univers annoncer ce bonheur.

Thalie
Non demeurez. Vous m'êtes nécessaire.
En rêvant.
Par un spectacle à son honneur…
Le projet est hardi ; mais il est séducteur…
N'importe. A ce Héros mon dessein pourra plaire…

La Satire *ironiquement*.
Sans doute. Le dessein est un peu téméraire ;
Mais pour signaler votre ardeur…

Thalie
Je m'attendois à ce propos moquer,
Je sai que votre ton injuste, atrabilaire,
Marqué toujours au coin de la colère,
Retarde les progrès, inspire la terreur ;
Vous ne corrigez point, votre art est de déplaire.

Apollon
Tout est pour son chagrin une vaste matière
De fiel, de critique, et d'aigreur.

Thalie *piquée*.
L'orgueil n'a point de part à ce projet flateur,
Pour ce roi bienfaisant c'est un zèle sincère.
Il est comme les Dieux, tout ce qui part du cœur
A le droit de le satisfaire.

Clio
Nous vous seconderons.

Uranie
Courons tout préparer.

Melpomène.
Un même zèle et m'anime et m'inspire ;
Mes spectacles pompeux que l'Univers admire,
Plus dignes d'un Héros…

Thalie
Cessez de l'espérer :
Votre talent est de faire pleurer,
Et le mien est de faire rire.
La joye anime l'air que la France respire,
Dans ces jours de bonheur on doit me préférer.
Mais vous n'y perdrez rien. Je vous destine un Rolle
Qui vous conviendra fort, il est taillé pour vous.

Melpomène
Mais je le jouerai mal.

Thalie
Fort bien sur ma parole.

Melpomène
Eh ! Quel est-il ?

Thalie
C'est un Rolle de folle,
Vous allez nous effacer tous.

Melpomène
Moi jouer une folle !... En vérité Thalie…
Mon état… ma grandeur…

Thalie
J'ai tout fait pour le mieux,
Croyez-moi, le grand sérieux
N'est qu'une espèce de folie.

Apollon
Aurai-je un Rolle moi-aussi ? Car je brule d'envie…

Thalie
Il est tout prêt.

Uranie, Clio, la renommée, etc.
Et moi ?

Thalie
Chacune aura le sien.

La Satire
Pour moi je n'en veux point.

Thalie
Ah ! Muse je vous prie.
Je veux faire pour vous un effort de génie.
Je vais vous transformer en un homme de bien.

La satire
Je ne me prête point à cette fantaisie.

Thalie
Cela ne vous engage à rien,
C'est un Rolle de Comédie.
Allez vous préparer, secondez mon ardeur.
Apollon et les autres sortent.

SCENE V

Thalie, Polimnie, Calliope, Erato, Euterpé.

Thalie
Vous restez, tendre Polimnie,
Le Ciel nous rend un Roi qui fait notre bonheur.
Que nos chants, que les sons d'une aimable harmonie
Célèbrent dans ces lieux cette insigne faveur.

On entend un bruit confus d'Instrumens semblable à celuy d'un Orchestre qui accorde.

PREMIER INTERMEDE

Polimnie
Tendres Accords, enfans de mon génie
Remplissez la Terre et les airs.
Une symphonie harmonieuse se fait entendre.

Calliope
Arts et talens qui nous devez la vie,
Volez, venez mêler vos jeux à nos concerts.

Entrée des Arts et des Talens.

Polimnie, Calliope.
Dieux immortels nos soupirs et nos larmes
Ont détourné vos foudres menaçans ;
Pour voir bruler sans cesse notre encens,
Vous n'avez pas besoin de nouvelles allarmes.
N'éprouvez plus des cœurs reconnoissans.
On danse.

Le Chef des Arts
Au milieu des horreurs d'une guerre mortelle
Les Arts jouissent de la paix.

Le Chef des talens
En vain la discorde cruelle
Répand dans l'Univers la crainte et les forfaits,
L'égide de LOUIS nous couvre de ses traits.

Polimnie, Calliope, les deux Chefs, et le Chœur des Arts et des Talens.
Redoublons notre zèle,
Publions à jamais
Sa gloire et ses bienfaits.

L'intermède finit par une Contredanse : les Arts, les Talens, et les Quatre Muses dansent ensemble, et se retirent pour faire place aux acteurs qui commencent la Comédie.

ACTEURS de la comédie-ballet

HASSAN, *riche algérien, représenté par la muse de la Satire*.
CLARICE, *jeune Françoise, représentée par Thalie*.
DORISE, *tante de Clarice, représentée par Melpomène.*
ISABELLE, jeune Françoise, représentée par Clio.
AXELIE, jeune esclave turque, représentée par Uranie.
D'OBERVAL, jeune François, ami d'Hassan, représenté par Apollon.
OSMIN, esclave d'Hassan, représentée par la Renommée.
Suite d'Esclave.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente les Jardins d'un Harem, ou serrail d'Alger. Dans l'enfoncement est un Bâtiment d'une forme régulière.

SCENE PREMIERE

Clarice, Isabelle.

Isabelle
Belle Clarice enfin vous déciderez-vous ?
Un peu plus de gaité dans vos regards éclate.
Le sort d'Hassan deviendra-t'il plus doux ?
A son égard cessez-vous d'être ingrate ?

Clarice
Chère Isabelle, Hassan attaque en vain mon cœur ;
Mais malgré mon indifférence,
Je sais qu'il est mon bienfaiteur,
Et j'écoute avec complaisance,
L'amitié, la reconnoissance
Qui me parlent en sa faveur.
Ses sentimens pour moi peuvent seuls me déplaire.

Isabelle
Ils auroient dû vous paroître odieux,
Si le sort pour vous trio contraire
Vous eût livré aux loix d'un Maître impérieux ;
Mais graces au destin l'honneur le plus sévère
N'a point à rougir en ces lieux.
Hassan dans son serrail s'est montré comme un père
Compatissant et généreux,
Et chaque jour son amitié sincère
Rassemble ici les plaisirs et les jeux.

Clarice
Les plaisirs les plus vifs perdent le don de plaire,
Lorsque le cœur n'a plus de goût pour eux.

Isabelle
Hassan en sa faveur a bien des avantages
Ils vaincront votre cruauté :
Vous le savez, des Turcs il brave les usages,
L'orgueil dans son Pays ne l'a point arrêté.
En Europe ses longs voyages
Ont adoucis ses mœurs, poli sa probité,
Que le séjour d'Alger eut pu rendre sauvages ;
Il n'a du Musulman que la simplicité ;
Il s'est défait de sa sombre rudesse,
Il a sçu du François saisir l'urbanité,
La gaité, la délicatesse,
Et n'a point sa folie et sa légèreté.
Sa figure, il est vrai, n'est rien moins qu'agréable.

Clarice
Par ce défaut léger peut-on être arrêté ?
Un homme est toujours bien dès qu'il est estimable,
Les qualités du cœur, un esprit sociable,
De ce sexe sont la beauté.
Je les vois dans Hassan, et je lui rends justice ;
S'il la rendoit à vos attraits,
S'il vous offroit des vœux qu'il m'offre par caprice,
Nous serions tous trois satisfaits.

Isabelle
Je l'avoue avec confiance,
Si, comme Hassan l'allure, il alloit dans la France
Fixer avec nous son destin ;
Sans rougir j'accepterois sa main,
Et je la chérirois plus que son opulence.
Mon cœur est encore libre…

Clarice
Et le mien ne l'est pas :
Voilà la source de mes peines.
J'aurois moins à souffrir si mes foibles appas
Ne l'avoient pas mis dans mes chaînes.
Je vous surprends… mais lisez dans mon cœur :
D'Oberval à Marseille en devint le vainqueur,
Presqu'au premier instant qu'il parut à ma vue,
Son ame en me voyant à son tour fut émue :
Ce que nous ressentions se peignoit dans nos yeux,
La sympathie agissoit sur notre ame ;
Il me fit l'aveu de ses feux ;
Je ne lui cachai point le progrès de ma flâme,
Nous nous aimions enfin, et nous étions heureux.

Isabelle
Mais avec tant de soin pourquoi cacher ses nœuds ?
D'Oberval est aimable, et je suis peu surprise…

Clarice
Hélas ! Vous le sçavez, je dépends de Dorise,
Sœur de mon père, il avoit en mourant,
Ordonné qu'à ses loix je resterois soumise.
Elle vit d'Oberval, il lui parut charmant.
L'amour d'une rivale est toujours un tourment,
Celle qu'on craint le moins peut faire une infidelle :
J'aimois, et je tremblois d'aimer un inconstant :
Dorise à mes regards était encore trop belle ;
Mais par de nouveaux soins d'Oberval chaque jour
Calmoit ma jalousie, et ma frayeur mortelle,
Et par bonheur ces soins si chers à mon amour,
Dorise les prenoit pour elle.

Isabelle
C'est donc là cet Amant qu'elle croit voir toujours ?
Et dont elle parle sans cesse ?

Clarice
C'est lui-même, et je vois assez par ses discours
Que l'absence et l'amour redoublent tous les jours
Ses visions, et sa foiblesse :
Cependant d'Oberval fut contraint de partir,
Et sans doute son inconstance
Loin de nous sçut le retenir :
Souvent pour dissiper l'ennui de son absence,
Nous nous promenions sur la mer :
Ce jour qui nous fut si funeste,
Vous voulûtes nous suivre, un Corsaire d'Alger
Surprit notre Vaisseau. Vous sçavez tout le reste.

Isabelle
Des malheurs que le sort à déployés sur nous,
Votre amitié me dédommage.
Nos fers sont d'ailleurs assez doux :
Hassan nous acheta ; c'est le Turc le plus sage
Et le plus affable de tous.

Clarice
Il est vrai ; mais en vain il m'offre son hommage,
L'amour contre ses soins oppose d'autres traits :
Il a gravé dans mon cœur une image
Que l'absence ou le tems n'effaceront jamais.

Isabelle
Je plaignois vos chagrins sans sçavoir vos secrets,
Et maintenant je les partage :
Pardonnez mon erreur ; mais depuis quelque tems
Vos ennuis me sembloient moins grands.
Vous marquiez pour ces lieux bien moins de répugnance,
Et tous ces heureux changement
Je les attribuois à la reconnoissance.

Clarice
Je l'avouërai, de secrets mouvemens
Font passer dans mon cœur une joie inconnue ;
Depuis cinq ou six jours ma douleur diminue…
Vous le dirai-je ?... En de certains momens
J'éprouve ces ravissemens,
Ce trouble, ces transports que m'inspiroit la vue
Du plus cher de tous les Amans.
Mon ame s'ouvre à des pressentimens,
Et ma gaité semble être revenue.

SCENE II

Clarice, Isabelle, Dorise.

Dorise
Félicitez Dorise toutes deux ;

D'Oberval est ici, la chose est confirmée.
Isabelle
Voilà de ses erreurs.

Dorise
Je l'ai vu dans ces lieux…

Clarice
Eh quoi ! Dans ces jardins ?

Dorise
Oui. Mon ame est charmée.

Clarice, *à Isabelle*
O Ciel ! Mon cœur me dit que Dorise a raison.

Isabelle, *à Clarice*.
Dans ces jardins un homme ! Et d'Oberval encore !
Elle extravague.

Clarice
Hélas !

Dorise
Cette affreuse prison
Ne me sépare plus d'un Amant que j'adore.
Isabelle… Clarice… Il est toujours charmant :
Oui d'Oberval est un amant unique ;
Je n'en sçaurois douter, il est tendre, constant,
Et c'est son amour seul, qui l'amène en Afrique…
A Clarice
Mais soyez donc sensible au plaisir que je sens.

Clarice
Je le partagerois sans doute ;
Mais des obstacles trop puissans…

Isabelle
La chose est impossible, et choque le bon sens.
Un François au Serrail ! Quelle folie !

Dorise
Ecoute.
Tout le jour tu me contredis ;
Tu taxes tout ce que je dis
D'illusion, de rêverie :
Tu te crois raisonnable ; et tu t'en applaudis ;
Mais ton bon sens, ou plutôt ta manie,
Donne un fond de tristesse à ce que tu prédis ;
Désespérer de tout est ta vertu chérie.
Va, reçois de moi cet avis :
Un excès de raison est pis que la folie.
Clarice
A Isabelle
Peut-être qu'en effet…
A Dorise
Mais l'avez-vous bien vu ?
De lui toujours préoccupée,
Cent fois croyant le voir, vous vous êtes trompée…
Dans le fond, de Dorise il est fort bien connu ;
Il se pourroit…

Dorise
Tu peux m'en croire :
L'amour nous donne de bons yeux.
Hassan et lui s'entretenoient tous les deux.

Isabelle
Hassan et lui… Nouvelle histoire.
Chez ses femmes un Turc qui mène les Galands !
De Paris cette mode arrivera peut-être.

Clarice *à Isabelle*
Laisse-la dire…

Isabelle
Eh quoi ! Vous pouvez l'écouter ?

Dorise
A travers les barreaux qui grillent ma fenêtre
Je les ai vus… de loin… mais je n'en puis douter…
Je vais voir la fin de mes peines ;
Mon cher d'Oberval vient hâter
L'heureux moment qui brisera mes chaînes :
J'en jurerois, il vient traiter de ma rançon.

Isabelle
Mais par malheur Madame oublie
Que nous avons caché notre vrai nom,
Notre état, et notre Patrie.

Dorise
A votre froid bons sens nous dûmes cet avis.

Clarice
Dans une avanture aussi triste,
Nos noms du moins restoient ensevelis
Sous les faux que nous avons pris
De Fatmé, Fatime, Agariste.
Nos parens à Marseille ont pleuré notre mort :
Notre Vaisseau ne rentrant point au port,
Ils auront supposé qu'il avoit fait naufrage ;
Ils auroient trop rougi de notre sort,
S'ils avoient pu sçavoir notre esclavage.

Isabelle
Nous ne doutions point qu'Hassan fût si poli.

Dorise
Je vous dit en un mot, un fait bien établi…
A Marseille d'ailleurs on a tant de nouvelles
De tout ce qui se passe ici…
L'amour de nos malheurs peut l'avoir éclairci,
Et mes deux yeux sont des témoins fidelles.
Hassan vient. Il vaincra votre incrédulité.

SCENE III

Clarice, Dorise, Isabelle, Hassan.

Dorise
Hassan me rendra-t-il enfin la liberté ?

Hassan *à Dorise*
Agariste dans peu vous serez satisfaite.

Dorise
En hâtant ma félicité,
Elle en deviendra plus parfaite.

Hassan
Je vais céder à votre empressement :
Que votre inquiétude cesse.

Dorise *à Clarice*
Ai-je fait un faux jugement ?

Hassan *à Clarice*
Puis-je, belle Fatmé, vous parler un moment ?
A Isabelle et à Dorise.
Pardonnez mon impolitesse.

Isabelle
Eloignons-nous.

Dorise
Je cours pour chercher mon Amant.

SCENE IV

Clarice, Hassan.

Hassan
Pour la dernière fois souffrez que je vous presse
De me parler sans nul déguisement.
Votre bonheur sur-tout est ce qui m'intéresse…

Clarice
C'est trop peu pour tous vos bienfaits
De toute ma reconnoissance ;
Mais enfin…

Hassan
Mes désirs seront tous satisfaits,
Si vous daignez me voir sans répugnance.
Quand on a mon âge et mes traits…

Clarice
Vous êtes trop modeste, et c'est mal vous connoître.

Hassan
C'est parce que je me connois,
Que j'ai peu de mérite à l'être.
J'ai toujours les mêmes projets.
Nos usages, nos mœurs et nos Loix que je hais,
Vont m'exiler des lieux de ma naissance.
Pour la société tous les hommes sont faits,
Les Turcs ignorent ses attraits,
Et tout m'invite à chercher dans la France
Ses plaisirs délicats qu'ici mon opulence
Ne me procuroient jamais ;
Mais m'unir avec vous, vivre avec vous sans cesse,
Est le bien qui me flatte, et que je me promets.
Du vrai bonheur l'image enchanteresse
Ne s'offre à moi que sous vos traits.

Clarice, *bas*.
Tout ce qu'il dit de lui je le sens pour un autre.
Haut
Trop généreux Hassan, quelle erreur est la vôtre.

Hassan
Belle Fatmé, je cherche un solide bonheur :
L'estime et l'amitié sont les plaisirs du cœur,
Et je n'ai point l'ame obsédée
Des transports d'une folle ardeur,
Un sentiment plus sur pour vous l'a décidée.
Des douceurs de l'Hymen, de ses engagemens
J'ai peut-être une fausse idée ;
Mais je crois que ses nœuds doivent être charmans :
Lorsque sans le secours de ces feux violens,
Fruits de la passion, périssables comme elle,
La confiance mutuelle,
L'amitié, les égards, et les soins complaisans
D'un tendre Epoux, d'une Epouse fidelle,
Peuvent remplir tous les momens,
Le Ciel attache alors au doux nœud qui les lie
Les plaisirs des amis, le repos de la vie,
Et les délices des Amans.

Clarice, *bas*.
Quel bonheur d'Oberval ! Si le Ciel plus propice…

Hassan
Ce n'est donc point un amoureux caprice
Qu'aujourd'hui j'exige de vous :
J'ose vous demander un moindre sacrifice.
Des mains de l'amitié prenez-moi pour Epoux.

Clarice
D'un généreux penchant vous êtes la victime…
Eh pourquoi m'offrez-vous vos vœux ?
Je ne sçaurois vous rendre heureux,
Vous le seriez avec Fatime.

Hassan
Je connois ses appas, je l'aime, je l'estime ;
Sans doute votre amie a tous les agrémens
Et de son sexe et de son âge,
Son esprit est aimable, et ses traits sont charmans ;
Mais vous me plaisez davantage.

Clarice
Dans de trop grands dangers votre erreur vous conduit :
Hassan, votre amitié me flatte ;
Mais je dois m'opposer aux desseins qu'elle fuit,
Si je veux n'être pas ingrate.

Hassan
Je m'y livre avec sûreté,
Et l'on peut accorder le désir qui me presse,
Et votre générosité.
Il semble à mes projets que le Ciel s'interesse :
Depuis six jours il a conduit chez moi
Un François qui rendra ma retraite facile.

Clarice
Un François !

Hassan
Oui, Fatmé. Soyez tranquille :
J'ai confié mes secrets à sa foi…

Clarice
Eh le connoissez-vous ?

Hassan
J'en fis la connoissance
A mon dernier voyage en France.
Son abord me prévint ; il a des sentimens,
Beaucoup d'esprit, sans suffisance,
Et des jeunes gens de son temps
Il réunit les graces, les talens,
Sans en avoir l'impertinance.
Enfin quoique tous deux d'âges fort différens,
L'amitié nous unit.

Clarice
Mais c'est donc un jeune homme ?

Hassan
Oui, mais prudent, quoiqu'il n'ait pas trente ans.
Son Vaisseau dans le Port…

Clarice
Et ce François se nomme ?...

Hassan
D'Oberval est son nom… mais l'auriez vous
connu ?...

Clarice
Seroit-il vrai ?... L'ai-je bien entendu ?

Hassan
Parlez Fatmé : vous paroissez émue.

Clarice
Il est vrai… ce François… je l'ai vu quelquefois,
Et de lui ma famille étoit beaucoup connue.

Hassan
Rien de plus heureux pour vous trois.
Comme moi-même il sçait ce que je pense
Il connoît mes projets, il les approuve tous…
Sans doute en ses discours vous aurez confiance,
Ils vaincront votre résistance :
Je tiendrai d'un ami mon bonheur le plus doux.
Bientôt vous l'allez voir paroître.

Clarice
Quoi je pourrai le voir !... Vos bontés aujourd'hui…

Hassan
Eh ! Pourquoi non ? Vous devez me connoître,
Fatmé, voyez en moi toujours un tendre ami,
Et n'y voyez jamais un Maître.
Ce serrail ne vous a causé que trop d'ennui :
A tous momens je prétens qu'il vous voie,
Ces murs ne sont plus faits, ni pour vous, ni pour lui.
Avouez qu'à le voir vous aurez quelque joie ?...

Clarice
Mais… il connoît… ce que j'ai de plus cher ;
Et l'amour… du Pays…

Hassan
Pourquoi vous en défendre ?

L'amour d'une Patrie est un penchant si tendre…
On en triomphe à peine, et même dans Alger.
Eh ! Le votre, Fatmé, pourroit-il me surprendre ?
J'ai beaucoup voyagé ; mais de tous les pays,
Celui dont mes regards ont été le plus ravis,
Où toutes les beautés naissent ; ou vont de rendre,
C'est la France, sans doute : elle est à tous égards,
Quoiqu'en dise l'envie et malgré son murmure,
Le chef d'œuvre de la Nature,
Et l'heureux azile des arts.
Que votre goût pour elle éclate à mes regards…
Mon cœur à ses beautés comme cous est sensible.

Clarice
Oh ! Le goût que j'éprouve est un goût invincible.

Hassan
Vous trouverez d'Oberval bien changé :

Clarice
Comment donc !

Hassan
Son cœur est plongé
Dans une amertume terrible :
Par un coup imprévu la mort l'a séparé
D'une Maîtresse aimable, et tendre autant que belle.

Clarice *bas*.
Ah ! Je respire. Il est fidele.

Hassan
Par la douleur son cœur est déchiré :
En voyageant il a cru s'en distraire ;
Mais les maux de ce caractère
Sont pour un cœur sensible aussi longs que cuisans.
Son Vaisseau dans le Port fut poussé par les vents :
A son esprit alors l'amitié me rappelle,
Il me fait avertir ; j'accours à la nouvelle.
Jugez de la douceur de nos embrassements :
Il est chez moi depuis ; mais à tous les momens
Sa tristesse se renouvelle.
Vous verrez ses regrets… ses pleurs sont si touchants…
Oh ! Vous aurez pitié de sa douleur mortelle.

Clarice
Elle s'adoucira peut-être avec le tems.

Hassan
Je vous laisse… En ces lieux je reviens le conduire :
En revenant.
Pour vous faire jouir de son étonnement,
J'aurai soin de ne pas l'instruire
Que vous le connoissez. L'amitié qui m'inspire
Voudrait que tout pour vous devienne amusement.

SCENE V

Clarice, *seule*.
Ciel, au bonheur que tu me rends,
Pourquoi mêler tant de trouble et de crainte !
J'étais Maîtresse à peine de mes sens…
Mais aux mouvemens que je sens
Je puis enfin me livrer sans contrainte.

SCENE VI

Clarice, Isabelle.

Isabelle
Il est parti. Je guettais le moment.
Vous adoucissez-vous ? Êtes-vous moins cruelle ?

Clarice
Partagez mes transports… ah ! Ma chère Isabelle !...
Qui pourvoit se flatter d'un tel évènement !...
Quelle joie !... Oui… je suis dans un ravissement…
Tout ce qu'Hassan m'a dit prouve qu'il est fidelle…

Isabelle, *étonnée.*
Un transport si prompt et si grand,
A vous parlez vrai me surprend,
Sa constance pour vous n'est pas une nouvelle,
Vous deviez y compter…

Clarice
C'est agréable instant
Est le plus flatteur de ma vie…
Vous me voyez transportée et ravie…

Isabelle *avec trouble*.
Eh ! Mais je crois qu'il ne tenait qu'à vous
D'avancer un instant si doux,
Si vous en aviez bien envie.
L'heureux Hassan n'eut point fait le cruel.

Clarice
L'heureux Hassan !... Quelle est cette folie ?

Isabelle
Je ne vous blâme point !... Il est fort naturel…

Clarice
Qu'a donc Hassan de commun, je vous prie,

Avec mes tendres mouvemens ?

Isabelle
Oh ! Pour le coup je ne sçai que vous dire,
Sans doute vous voulez sondez mes sentimens ;
Mais croyez quelque goût que sa vertu m'inspire,
Que je vous vois sans peine achever son bonheur.

Clarice
Qui vous parle d'Hassan ? D'où vous vient cette erreur ?
Isabelle
De qui s'agit-il donc ?

Clarice
De d'Oberval sans doute.

Isabelle
Est-ce qu'il est ici !

Clarice
Je vous l'ai dit cent fois…
Jugez du plaisir que je goute ?
Son cœur est toujours sous mes loix…
Il me croit morte, il me pleure sans cesse.
Que j'aurai de plaisir à bannir sa tristesse !...
Quelle sera sa joie ! Il va bientôt me voir.
Je sens que pour la concevoir,
Il faudroit avoir ma tendresse.

Isabelle
Votre bonheur m'étonne autant qu'il m'intéresse :
Mais Hassan sçait-il votre amour ?
Allez-vous quitter ce séjour ?
Expliqués-moi comment ?... Oh bon ! Voici Dorise.
Les fous sont toujours importuns.

SCENE VII

Clarice, Isabelle, Dorise.

Dorise
Le destin qui me favorise
Fait pour moi des efforts qui ne sont pas communs
Mais il me rend en vain un Amant qui m'adore,
Si vous ne secondez mes vœux,
Sans doute Hassan ne me retient encore
Que pour vous engager à partager ses feux.
Que vous a-t-il apris ? Faut-il que je l'ignore ?

Isabelle
Rien du tout.

Dorise
Comment rien !... Pour mon cœur amoureux
C'est un coup de poignard.

Clarice *à Isabelle.*
Tâchez de m'en défaire.
Que lui dirai-je ?

Isabelle *bas à Clarice.*
Rien, Allez. Laissez-moi faire.
A Dorise.
Vous croiez donc toujours d'Oberval dans ces lieux ?

Dorise
Aparemment, j'en puis croire mes yeux.

Isabelle
D'une illusion agréable
On a bien de la peine à deffendre son cœur,
Ce qu'on désire avec ardeur
Paroît toujours assez croyable ;
Mais on revient bientôt de son erreur,
Lorsqu'on a comme vous un esprit raisonnable.

Dorise
Je vous jure… Eh ! Pourquoi voudrois-je vous tromper ?
Je l'ai vu. C'est un fait.

Isabelle.
D'Oberval ?

Dorise
Oui. Lui-même.

Isabelle
Je conçois aisément qu'un Amant que l'on aime
Maître de notre esprit doit toujours l'occuper ;
Vous avez une ame si tendre…

Dorise
Vous me connoissez bien. C'est une passion…
Une ardeur…

Isabelle
Oh ! La chose est facile à comprendre,
Tout doit céder sans doute à cette impression,
Et dans tous les objets dont la vue est frappée
Le cœur cherche, et croit voir ces traits victorieux,
La vois, l'air, les regards dont l'ame est occupée…

Dorise
Quand vous verriez mon cœur vous n'y liriez pas mieux.
San image me suit… Je crois toujours l'entendre…
Je lui parle…

Isabelle
Et voilà d'où nait l'illusion.
L'esprit le plus sensé peut se laisser surprendre,
Et l'Amour fait son Rolle en trompant la raison.

Dorise *à Clarice.*
Son idée en effet est assez vraisemblable,
Cependant…mon erreur seroit bien pardonnable.

Clarice
J'entends du bruit…Ce sont les Bostangi
Que leurs travaux mènent ici.
Ils paroissent déjà. Tâchez de vous contraindre.

Dorise *à Clarice.*
Vous n'auriez qu'à vouloir, nous serions tous heureux,
Et c'est vous dans le fond qui me rendez à plaindre.

Isabelle
Ils avancent…Soiez plus discrete à leurs yeux.

Dorise
Oh ! J'aime trop pour pouvoir feindre :
Pourquoi d'ailleurs me cacher devant eux ?
Je parle pour leur Maitre, et je n'ai rien à craindre.

SECOND INTERMEDE

Entrée des Bostangi du serrail d'Hassan ; ils portent tous les Instruments propres au Jardinage, et par une pantomime ils expriment leurs différens emplois dans les Jardins.
Deux Bostangi François dans le tems que les autres forment leurs pas chantent, une bouteille de Sorbet à la main.

Duo
Premier air
Que le sorbet est détestable !
Quel plaisir de boire du vin !
A l'aspect de ce jus divin,
L'ennui s'envole et tout devient aimable :
Mais ces lieux malheureux sont maudits du destin,
C'est pour boire de l'eau que l'on se met à table.
Que le sorbet est détestable !
Quel plaisir de boire du vin !
A l'aspect de ce jus divin,
L'ennui s'envole et tout devient aimable :

On danse.
Un pas de deux Pantomime.

Duo
Second air
Beau séjour que nos vœux redemandent en vain,
Pourrions-nous perdre la mémoire
Des plaisirs et des biens qui naissent dans ton sein ?
France heureuse, chez toi coulent des flots de vin,
On ne dépend que de la gloire.
Et l'on peut sans danger du soir jusqu'au matin
Rire, chanter, danser et boire.

On danse.
L'intermède finit par une danse générale des Bostangi qui vont continuer leurs travaux dans les autres parties des Jardins.

ACTE II

SCENE I

Axelie, Osmin.

Osmin
Demeurez, aimable Axelie,
Puisqu'un heureux hazard nous cache à tous les yeux,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Quel sera près de vous le succès de mes feux.
Votre cœur à la fin d'accord avec mes vœux.
Voudra-t-il consentir au bonheur de ma vie.

Axelie
Osmin, vous me parlez d'un ton bien langoureux…
Je suis vive, et gaie et badine ;
Si l'amour est si sérieux,
A vous parlez vrai, j'imagine
Que vous êtes loin d'être heureux.

Osmin
Je vous rends graces de m'instruire :
Si la gaité peut gagner votre cœur,
C'est mon premier talent, et n'avez qu'à dire.
Qu'un baiser seulement commence mon bonheur,
Et vous verrez si je sçai rire.

Axelie *en se reculant.*
Oh ! Non pas, s'il vous plait, je ris sans ce secours,
J'aime une gaité naturelle,
Dont la langueur jamais n'interrompe le cours,
Qui s'amuse de tout, et qu'un rien renouvelle :
La liberté, les biens, les plus tendres amours,
Ne sçauroient me plaire sans elle.

Osmin
Et voilà justement quelle est l'aimable humeur
Que donne la nature aux lieux de ma naissance.
Elle auroit du vous faire naitre en France :
On pourra réparé peut-être son erreur ;
J'en ai du moins quelques espérances.
Vous connoissez pour moi d'Hassan la confiance :
Si je me flattois d'être aimé,
D'un projet important que son cœur a formé
Je vous ferois la confidence.

Axelie
Oh ! Je vous aime assez pour apprendre un secret.

Osmin
M'aimez-vous assez pour le taire ?

Axelie
Je n'aurois pas un grand effort à faire :
Si j'ai le cœur peu tendre, il est au moins discret.

Osmin
Eh bien sachez qu'Hassan va rompre l'esclavage
Des Françoises qui sont ici depuis six mois ;
Nous les menons en France, et je fais à mon choix
Les arrangemens du voyage :
Il ne faut que m'aimer pour venir avec nous…
Ne croyez pas que j'exagère,
Dans ce climat aussi riant que doux,
Vous verrez tout ce qui peut plaire,
Et c'est le seul digne de vous.

Axelie
Sans doute. Qui ne croit que c'est dans sa Patrie
Qu'on trouve le suprême bien ?
Chaque homme sur ce point a la même manie,
Et de tous les Pays ne vante que le sien.

Osmin
Oui. Mais ce que je dis du mien,
L'Europe entière le publie.
C'est le Ciel le plus beau…

Axelie
Oh ! Cela n'y fait rien :
Bientôt le plus beau ciel ennuie.

Osmin
J'en conviens. Lorsque comme ici,
Et dans tous les pays qu'on appelle Turquie,
On paroît ignorer tout le prix de la vie,
Que le Printems de l'âge est obscurci
Par la honte des fers, la crainte, le souci,
Que d'un Maître absolu l'on sert la tyrannie,
Qu'on ne vit que pour lui…

Axelie
Propos de jalousie :
Les malheurs de celui qui sert
Font le bonheur de celui qui commande ;
L'un gagne ce que l'autre perd.

Osmin
En Turquie on exige, en France on demande…

Axelie
La différence n'est pas grande :
Le bien le plus gardé tôt ou tarde st offert.

Osmin
Cependant votre Sexe ici dans l'esclavage

Porte d'indignes fers, et languit sous leur poids ;
Aussi nous lui rendons un éternel hommage,
Tandis qu'en France il goûte l'avantage
De vivre libre, et de donner des loix :
Nous ne sommes jamais heureux que par son choix.
Maîtresses du bonheur, les Belles sont nos Rois.

Axelie
Est c'est tout comme ici. Le Turc le plus farouche
Soupire, et laguis à nos pieds.

Osmin
Mais qu'il vous plaise, ou non, il faut que vous feignez
Que son amour vous honore, et vous touche.
Lors même qu'il s'abaisse il vous donne la loi,
Et le Tyran ne vous couronne
Que pour vous enchainer un peu plus près de soi.
Une foule d'Argus toujours vous environne,
Vous fuit partout, vous contraint, ou vous prône :
Se faire détester est son affreux emploi.
C'est tout le contraire chez moi :
Les Belles en tout tems sont comme sur un Trône,
Leur volonté décide, elle défend, ordonne,
On obéit, sans demander pourquoi :
Leur pouvoir est un bien que la beauté leur donne ;
Elles sortent sans suite, et rentrent sans effroi,
En bravant le courroux du sot qui les soupçonne,
Et toujours sur leur bonne foi…

Axelie
Elles ne trompent donc personne !

Osmin
Ah ! J'oubliois cet article important.
Elles trompent aussi comme par tout le monde :
Mais en France tout les seconde,
Et ce plaisir est ici plus piquent.

Axelie
Vous voilà bien. Pour un innocent…

Osmin
Mon Dieu, n'ayons point de querelle,
Eh bien sur ce tableau fidelle ?

Axelie
Il pourroit me tenter s'il étoit ressemblant.
Malgré tous vos discours je doute cependant
Que la grandeur de vos Sultans de France…

Osmin
Oh ! Vraiment, quelle différence !
Je sçai que vos Sultans en imposant des fers,
Se flattent de régner sur cent Peuples divers :
Leur Empire s'étend jusqu'aux lieux où nous sommes.
Mais quels sont les humains soumis à leur pouvoir ?
Des esclaves tremblans qu'ils dédaignent de voir :
Notre Roi regne sur des hommes,
Souverain de leurs cœurs l'amour fait leur devoir.
Dans un serrail obscur où l'orgueil les resserre,
Vos Sultans amollis par d'éternels loisirs,
Poids inutiles de la terre,
Abandonnent leur gloire aux bras de leurs Visirs.
La Sultan des François fait lui-même la guerre,
Et ce n'est qu'en héros qu'il se livre aux plaisirs.

Axelie
Mais c'est donc un prince admirable !
Les cœurs doivent voler au-devant d'un tel Roi.

SCENE II

Dorise, Axelie, Osmin.

Dorise
Mon cher Osmin, ayez pitié de moi ;
Vous pouvez me tirer d'un état déplorable :
A Axelie
J'aime… oh ! Devant vous je ne me gêne pas,
Je vous crois, aimable Axelie,
Un très bon cœur, et de plus mon amie :
On doit penser fort bien quand on a tant d'appas.

Axelie
Le compliment…

Dorise
Je n'ai pas le loisir d'en faire.
Cher Osmin, il faut me servir…
On ne nous entend point ?...

Osmin
En quoi puis-je vous plaire ?
Je suis prêt à vous obéir.

Dorise
C'est un amour si vif… Ce n'est plus un mystère…
Il est ici. Je veux le voir, ou périr.
Tu le connois ?

Osmin
Qui donc ?

Axelie
Quelqu'un vient ce me semble.

Osmin *en s'en allant*.
Pardonnez si je fuis.

Axelie *en s'en allant*.
Je vous quitte à regret.
Dorise *en s'en allant*.
Dans le bosquet voisin retrouvons-nous ensemble :
Je vous apprendrai mon secret.

SCENE III

Hassan, D'Oberval.

Hassan
Oui, D'Oberval, ainsi pensent les Musulmans :
Leur cœur, sans s'arrêter à des recherches vaines,
N'aspire qu'à la paix, ne fuit que les tourmens :
Ce qu'on appelle amour pour eux n'a point de chaînes.
Tout suit dans leurs serrails l'effort de leurs désirs,
Si les femmes font leurs plaisirs,
Elles ne font jamais leurs peines ;
C'est tout ce que mon ame adopte de leurs mœurs.

D'Oberval
Je sens par le chagrin qui me suis et m'accable,
Qu'une passion véritable
Peut nous causer le plus grand des malheurs :
Clarice est pour mon cœur une source durable
D'ennuis, de regrets, et de pleurs.
Cependant si l'amour a des jours de tristesse,
Il sçai répandre aussi la plus aimable yvresse
Sur les plus cruelles rigueurs.
Chez nous il est bien plus sentiment que foiblesse,
En affectant notre ame, il l'émeut, l'intéresse,
Et franchement le vôtre…

Hassan
Est le seul de bon sens :
Nous vivons pour nous même, et tout flatte nos sens.
Sur ce point seul nul souci ne nous presse.

D'Oberval
Mais comment reçoit-on de pareils sentimens ?

Hassan
Fort bien. On nous traite en Amans,
Et nous n'avons point de Maîtresses.

D'Oberval
C'est connoître l'Amour par ses moindres douceurs.
Cette aimable délicatesse
Que vous croyez ici le comble des erreurs,
Donne seule un prix aux faveurs :
C'est elle qui bannit de chez nous la rudesse,
Elle calme, adoucit le feu de la jeunesse,
Elle pare l'amour des plus tendres couleurs,
Elle est l'ame de la tendresse,
La source de la politesse,
Le piquant des plaisirs, et le charme des cœurs.

Hassan
J'adopterois votre sistême,
Si je n'avois passé la saison de l'amour.
Mais venons au désir extrême
Que j'ai d'aller fixer en France mon séjour.

D'Oberval
Je crains que le projet où votre ame se livre
Ne séduise trop votre cœur ;
Examinez-vous bien avant que de le suivre :
Les difficultés me font peur.

Hassan
Je sens le prix des jours qui me restent à vivre,
Je veux assurer leur bonheur ;
Et pour Alger un fond de répugnace,
Des Citoyens cruels, et des barbares mœurs,
Me font trouver ici l'ennui dans l'opulence,
Le chagrin, le dégoût m'accable, et j'y meurs.

D'Oberval
Il ne faut point que votre ame balance,
On ne peut fuir avec assez de diligence
Un séjour où l'on meurt quand on peut vivre ailleurs.
Cependant à voir tout du côté favorable…

Hassan
Je me souviens toujours de ce tems agréable
Que nous avons passé vous et moi dans paris.
D'arts, de plaisirs, de jeux quel assemblage aimable !
C'est là que des momens on connoît tout le prix.

D'Oberval
Le plaisir, il est vrai, sans cesse s'y varie.
Par tout ailleurs l'ame languit,
On ne fait que trainer sa vie ;
Mais à Paris on en jouit.

Hassan
Ce peuple heureux semble avoir en partage
L'art de rassembler pour chaque âge
Des Sociétés, des plaisirs ;
Tandis que nous n'avons que le triste avantage
De faire partager le poids de nos loisirs
A des cœurs malheureux flétris par l'esclavage,
Et rampans devant nos désirs

D'Oberval
J'aime à vous voir penser ainsi sur ma Patrie,
Son goût pour la société
A bon droit doit être vanté,
Et le vôtre le justifie.

Hassan
J'ai vu toutes les Cours, et d'Europe et d'Asie,
A la vôtre mon cœur s'est toujours arrêté :
Dans ces lieux embelis par l'art et la nature
Le Ciel a répandu ses faveurs sans mesure ?
Un Monarque adoré, Père de ses sujets,
Régle sur leur bonheur et la guerre et la paix,
Le Justice a ses Loix asservit sa Couronne ;
Le zèle et la prudence environnent le Trône,
Et j'ai vu réunis dans tous les Courtisans,
La douceur au courage, et la gloire aux talens.

D'Oberval
Cher Hassan tous ces traits sont gravés dans mon ame,
Et vous peignez d'après mon cœur.
Oui. Je me rends. Partons. Même désir m'enflamme.
Que Fatmé veuille ou non, laissez-lui son erreur.
Vous n'aimez point… D'amour. Votre bonheur…

Hassan
Mais si je vais en France, il me faut une femme ;
Et je ne vous cacherai pas
Que je verrois avec inquiétude
Que l'Himen près de moi ne fixat point ses pas.
J'ai pris plaisir, dans cette solitude,
A sonder son esprit et j'en fais un grand cas…
Nous tenons tous à l'habitude…
Et vous verrez bien-tôt combien elle a d'appas.

D'Oberval
Je vais de tous mes soins seconder l'entreprise,
Et je désire fort que vous réussissiez.

SCENE IV

Clarice, Hassan, d'Oberval.

Clarice, *au fond du Théâtre*.
On m'avoit dit que vous me demandiez.

Hassan
A Clarice
Approchez.
A d'Oberval.
C'est Fatmé.
A Clarice
L'amitié m'autorise
A souffrir que vous le voyiez.

Clarice
Je vous avois cru seul excusez ma méprise.

D'Oberval
Quelle voix !... Ciel !... Que vois-je !... En croirai-je mes yeux ?...
Est-il vrai qu'à ce point le Ciel me favorise !

Clarice
Vous ne vous doutiez pas de trouver en ces lieux
Sous le nom de Fatmé la nièce de Dorise ?

D'Oberval
Cher Hassan quel hazard heureux !...
Mon cœur ne peut suffire à cet excès de joye…
Se peut-il que je vous revoye ?...

Clarice *à d'Oberval*
Contraignez-vous.

Hassan *à d'Oberval*.
Les Turcs sçavent-ils bien choisir ?
Convenez qu'on n'a pas le gout meilleur en France.

D'Oberval
Oh ! … J'en conviens.

Hassan
Le Ciel a pris plaisir
De la conduire ici par préférence.
N'êtes vous pas charmé…

D'Oberval
Sans doute…

Hassan
Sa préférence
Est le bien le plus doux dont je puisse jouir.

D'Oberval *à Clarice*.
Dans le serrail d'Hassan !... Je n'en puis revenir.

Clarice *à d'Oberval*.
Rassurez votre contenance,
Ou vous allez tout découvrir.

Hassan *à d'Oberval*.
Votre joye est déjà sur le point de finir ?

D'Oberval
Moi !... Point du tout… ma joie est trop sincère…

Hassan
Eh pourquoi donc la retenir ?
De toutes les Beautés que mon Serrail refferre,
Voilà celle que je préfère,
Et c'est de votre main que je veux l'obtenir.

D'Oberval *bas à Clarice*.
Oh ! C'en est trop…

Clarice, *bas à d'Oberval*.
Quelle imprudence !

Hassan
Elle a quelque scrupule encore ; elle balance ;
Mais vous sçaurez les faire évanouir.
J'attends tout de vos soins

D'Oberval
De mes soins !

Hassan
Oui sans doute.
Vous connoissez mes sentimens.

D'Oberval
Il est vrai… Mais…

Hassan
Je compte les instans.
Examinez-la bien. Jugez ce qu'il m'en coute,
Pour me prêter à ses retardemens.

D'Oberval
Oui je juge en effet…
Bas à Fatmé
Je ne sçai que lui dire.
A Clarice
Madame… Hassan… à votre Hymen aspire…
A Hassan
Cependant pour pouvoir combattre ses raisons.
Il faudroit avant m'en instruire.
Il se pourroit que dans le fonds
Quelqu'obstacle bien fort…

Hassan
Non, c'est incertitude…
Ses allarmes en ma faveur
Lui donne quelqu'inquiétude.

D'Oberval
Mais ce motif est pour vous très-flatteur.

Hassan
Oui, s'il étoit suivi d'un peu de complaisance,
En général des Turcs vous pensez mal en France ;
Et je puis sans orgueil imputer sa froideur
Aux préjugés de sa naissance.
Un caprice peut-être entretient sa rigueur ?
Gagnez pour moi sa confiance ;
Soyez ma caution, répondez de mon cœur.

D'Oberval
Très-volontiers…
Bas.
Il faut m'armer de patience.
A Clarice.
Madame, Hassan est… un Turc plein d'honneur…
Tristement.
Le sort vous a soumise à sa puissance…
Dans ce Serrail tout doit flatter son espérance :
Ses désirs sont des loix… son choix une faveur…
Et la nécessité…

Clarice *bas*.
L'ingrat doute de na constance !

Hassan *à d'Oberval*.
Remarquez-vous cette aimable rougeur
Dont son visage se colore ?
Ses yeux plus animés s'embélissent encore…
Ce mouvement, sans doute, est un présage heureux.
Vous la persuadez.

D'Oberval, *à part*.
Ah ! Je suis à la gêne.
A Hassan.
Cependant… ses refus (je l'avoue avec peine)
Les craintes, les soupçons qu'elle oppose à vos vœux
Pourroient avoir quelqu'air de vraisemblance…

Hassan *à d'Oberval*.
Ne hazardez donc point un tel propos ici.

D'Oberval *à Hassan*.
Je me tais, ou je dis toujours ce que je pense.

Hassan *à d'Oberval*.
C'est me servir fort mal que de parler ainsi :
Et j'aime mieux votre silence.

Clarice
Je dois vous éclaircir tous deux.
Hassan m'accuse de caprice ;
Peut-être d'Oberval auroit-il l'injustice
De me croire un défaut encore plus odieux.

Je vais vous parler sans mystère.
Hassan vous m'êtes cher…

Hassan
Quel discours enchanteur !
Je pourrois espérer de ne vous pas déplaire ?

D'Oberval
En pouvez-vous douter ? Madame est trop sincère…

Hassan
Cher ami, je vous dois un aveu si flateur.

D'Oberval
A moi…
Bas.
L'ingrate !

Clarice
Ils sont tous les deux dans l'erreur.

Hassan *à Clarice*
Il n'est plus rien que je souhaite.
Vos bontés à mes yeux augmentent vos appas.

D'Oberval
Je suis désespéré : ma disgrace est complette.

Clarice
Je le vois bien, vous ne m'entendez pas.

Hassan
Quelle est donc votre idée ?

Clarice
Hassan, je le répète :
Vous m'êtes cher. Vos vertus, vos bienfaits
Sont gravés dans mon cœur, m'occuperont sans cesse.
Et je voudrois par ma tendresse
Pouvoir remplir tous vos souhaits :
Mais de son cœur est-on le maitre ?
Longtemps avant de vous connoître,
L'Amant le plus aimable et le plus amoureux…

Hassan
En voilà plus que je ne veux.
N'achevez pas.

D'Oberval *bas*.
Grace au Ciel, je respire.
A Hassan.
J'avois prévu quelqu'obstacle puissant,
Et j'avois eu le soin de vous le dire.

Hassan
Je ne puis revenir de mon étonnement.
A Clarice
Et cet amour est-il si violent,
Que rien ne puisse le détruire ?

Clarice
Non, il est au-dessus de tout événement.
Sans nul espoir de revoir mon Amant,
Il conservoit sur moi toujours le même Empire.
De mon amour tous ces lieux sont témoins :
En vain votre amitié, vos bienfaits, et vos soins
Adoucissoient mon esclavage ;
Je faisois cas de votre hommage,
Je vous plaignois, je n'en aimois pas moins,
Et j'en souffrois bien davantage.

D'Oberval
Ah ! Je vous reconnois à cet amour constant…
Hassan fait un mouvement de surprise. D'Oberval troublé continue.
Pour le cœur du François que vous croyez volage…
L'amour… devient… quand il l'engage
Une espèce d'enchantement.
En France en tout on est extrême…
Le François ordinairement
S'attache à l'excès quand il aime ;
Il n'est léger que lorsqu'il est indifférent.
Moi (sans vouloir me citer pour modèle)
D'une Maîtresse jeune et belle
J'ai sçu vainement le trépas :
Vous m'avez vu rempli de mon ardeur fidelle,
Ne vous entretenir que de sa mort cruelle,
De mes malheurs, de ses appas,
Et mon dernier soupir sera pour elle.

Clarice
Je serai comme vous. Il n'est point de danger…

Hassan
Et c'est-là cet amour que vous vantez en France ?

D'Oberval
Mais… sans doute…

Hassan
L'amour n'est qu'une extravagance.
Elle fera sagement changer.
Fatmé, rentrez.
Clarice rentre.

SCENE V

Hassan, d'Oberval.

Hassan *continue*.
J'ai peine à me défendre
D'un transport dangereux que je veux réprimer.

D'Oberval.
Quoi ? Voudriez-vous cesser de vous faire estimer ?

Hassan
Quel aveu !... Que viens-je d'entendre ?
D'Oberval
Mais, Hassan…

Hassan
Laissez-moi. Trop ingrate Fatmé…
Une Esclave !... Avouer un amour qui m'offense…
Je sens que mon sang allumé
Me pousseroit à quelque violence.
Sortons.

SCENE VI

D'Oberval *seul*.
Vraiment ceci prend un fort mauvais tour.
La circonstance est périlleuse…
Elle auroît du se taire… Oui… je vois peu de jour.
En vain l'ame d'Hassan est noble et généreuse…
Je connois la façon dont les Turcs font l'amour…

SCENE VII

D'Oberval, Osmin.

Osmin
Monsieur ?

D'Oberval
Qu'est-ce ?

Osmin
Pardon, un mot.

D'Oberval
Je vous écoute.

Osmin
Est-ce par vous hazard qu'on nomme d'Oberval ?

D'Oberval
Moi-même.

Osmin
Et François, sans doute ?

D'Oberval
Oui.

Osmin
J'en ai, je vous jure, un plaisir sans égal.
Je suis François aussi. Pour le Pays natal
Je conserve un amour si tendre…

D'Oberval
De quoi s'agit-il donc ? Parlez ; je suis pressé.

Osmin
Quelqu'un pourroit-il nous entendre !...
Vous voilà du Patron, je croi, débarrassé.

D'Oberval
Nous sommes seuls.

Osmin
Bien fait, jeune comme vous l'êtes…

D'Oberval
Je n'aime point l'éloge. Après.

Osmin
Un bon esprit,
Sans haïr l'éloge, en rougit.
Mais les conquêtes que vous faites…

D'Oberval
Oh ! Finissons cet entretien.
Que voulez-vous ? Puis-je vous être utile ?

Osmin
Non, Monsieur, c'est moi qui…

D'Oberval
Je n'ai besoin de rien.
Adieu.

Osmin
Vous êtes difficile.
En l'arrêtant.
Je serai court. Daignez m'écouter un instant.

D'Oberval
Voyons.

Osmin
Une Françoise à ses sermans fidelle,
Dont vous êtes l'heureux Amant.

D'Oberval
Eh bien cher ami que fait-elle ?

Osmin
Vous n'êtes plus si pressé maintenant.

D'Oberval
J'étois pour elle en ce moment
D'une inquiétude mortelle.

Osmin
C'est bien fait. Elle vous le rend ;
Sans doute même avec usure.

D'Oberval
Rien n'égale l'amour que mon ame ressent.

Osmin
De cet amour je connois la nature.
J'étois en France un aimable, un brillant,
Un fat complet, et presqu'un petit Maître…

D'Oberval
Mais je ne le suis point, j'aurois honte de l'être.

Osmin
Je vous en fais mon compliment.
C'est pourtant un état charmant.

D'Oberval
Mais de sa part enfin qu'aviez-vous à me dire ?

Osmin
Je ne l'oubliois pas ; je vais vous en instruire.

D'Oberval
Eh ! Dépêchez-vous donc.

Osmin
Dans une heure au plus tard,
Et pas plus tôt. Venez dans ce lieu même

D'Oberval
Et j'y verrai l'objet que j'aime ?

Osmin
Oui. Je croi qu'un heureux hazard
Alors pourra bien l'y conduire.
Y viendrez-vous ?

D'Oberval
Si j'y viendrai ?

Osmin
J'entends.
Vous serez tous les deux contens ;
J'aurai soin de le lui redire…
Croyez-moi cependant, éloignez-vous d'ici :
Hassan, pour dissiper l'ennui
Que sur nos jours ses fers pourroient répandre,
Voudroit remplir tous nos momens
Par de nouveaux amusemens.
Ses esclaves ici doivent bientôt se rendre.
Par leurs danses, et par leurs chants…
Mais ils viennent, je les entends.
Adieu. Gardez-vous bien de vous laisser surprendre.

TROISIEME INTERMEDE

Entrée des esclaves du serrail d'Hassan de différentes nations. On danse.

Une esclave
Premier air
Du maitre qui regne sur nous
Chantons toujours l'aimable Empire.
Notre repos fait des soins les plus doux ;
Soyons heureux, c'est tout ce qu'il désire.
Du Maitre qui regne sur nous
Chantons toujours l'aimable empire.

Une autre esclave
Second air
Puisse le Ciel à nos vœux favorable
Veiller sans cesse sur ses jours ;
Nous jouirons pendant leur cours
D'une félicité durable.
Puisse le Ciel à nos vœux favorable
Veiller sans cesse sur ses jours ;

Les deux esclaves ensemble
Dans ses fers l'amour nous enchaine,
D'un Père il a pour nous les soins et la bonté ;
Notre bonheur fait sa félicité,
Tout nous rit, et rien ne nous gêne.
Les charmes de la liberté
Valent bien moins qu'une si douce chaine.

Chœur d'esclaves
Dans ses fers l'amour nous enchaine, etc.

On danse.

Une des deux esclaves *à Clarice*
Troisième air.
L'amour vous appelle,
Ecoutez sa voix ;
A la plus cruelle
Il donne des loix.
Souvent un cœur rebelle,
Qui rebute un amant fidelle,
Le venge par un mauvais choix.
L'amour vous appelle,
Ecoutez sa voix ;
A la plus cruelle
Il donne des loix.

On danse

Une des deux esclaves *à Clarice.*
Quatrième air.
Cessez de pousser des soupirs.
Tout ici prévient vos désirs,
Jouissez des douceurs d'une agréable vie.
Par-tout où règnent les plaisirs,
Le cœur doit trouver sa Patrie.

Musette
Une esclave
Nous jouissons
D'un bien suprême,
Nous chérissons
Un Maître qui nous aime.

Le chœur
Nous jouissons, etc.

L'esclave
L'amour lui-même
Anime nos sons,
Célébrons
Sans nos chansons
Notre bonheur extrême.

Le chœur
Nous jouissons, etc.

L'esclave
Jamais les peines
Ne troublent nos cœurs,
Ce n'est qu'avec des fleurs
Que sa main forme nos chaînes.

Le chœur
Nous jouissons, etc.

On danse.

Dernier chœur
Unissons-nous, chantons sans cesse,
Qu'il vive heureux à jamais.
Il ne veut que notre tendresse
Pour prix de ses bienfaits.

Contredanse.
L'intermède finit par une contredanse générale, à la quelle se joignent Clarice, Dorise et Isabelle. Tous les acteurs de l'Intermède sortent en dansant, pour aller continuer les Jeux dans quelque autre allée des Jardins.

ACTE III

SCENE PREMIERE

D'Oberval *seul.*
Je ne vois personne dans ces lieux.
Clarice doit bientôt s'y montrer à mes yeux…
Mon impatience est extrême ;
Que les plus courts momens paroissent ennuyeux,
Lorsqu'on attend ce que l'on aime !
Dans la conjoncture où je suis
Tout m'allarme, tout m'inquiète.
J'ai pour Hassan une amitié parfaite,
Je partage sa peine en causant ses ennuis…
Dans le fonds de sa tendresse a peu de violence ;
Le bonheur d'un ami doit balancer ses droits :
Il m'en a fait la confidence,
Pour elle il n'a qu'un gout de préférence,
Et c'est sans passion qu'il en a fait le choix…
Il faut lui découvrir… mais c'est lui que je vois…
Que je suis malheureux ! Il fera fuir Clarice.

SCENE II

Hassan, d'Oberval.

Hassan
Cher d'Oberval, je vous cherchois.
Vous m'avez fait peut-être l'injustice
De juger mal mes projets…

D'Oberval
Il est vrai qu'aux transports que vous faisiez paroître…

Hassan
Aprenez-donc à me connoître.
Jusqu'à ce jour de tous mes mouvemens,
J'ai, grace au Ciel, assez été le Maitre,
Et j'ai suivi de mes plus jeunes ans,
La raison, ou du moins, ce que nous croyons l'être.

D'Oberval
Ainsi toujours maître de vous,
Fort généreux d'ailleurs, Fatmé dans sa patrie
Libre avec son Amant, au gré de son envie,
Ira bientôt jouir du destin le plus doux ?

Hassan
Non. Point du tout.

D'Oberval
Quoi donc ! Quand elle en aime un autre,
Vous voudriez la forcer à recevoir vos vœux ?
Quel cœur assez Tiran !... Je juge mieux du vôtre…

Hassan
J'espère…

D'Oberval
Hassan, c'est un projet affreux.
Pour vous en détourner…

Hassan
Mais daignez-donc m'entendre…

D'Oberval
L'intérêt qu'en vous je dois prendre
Peut seul causer ma crainte et j'aurois du chagrin…

Hassan *vivement.*
Mais ce n'est pas là mon dessein :
Votre crainte est fort déplacée.

D'Oberval
Et quelle est donc votre pensée ?

Hassan
Si vous m'aviez donné l'instant de vous parler,
Vous la sçauriez déjà…

D'Oberval
Je brule de l'apprendre.

Hassan
Eh bien, pour ne vous rien celer,
Mon cœur vient, cher ami, de se laisser surprendre…
Peut-être votre amour est-il contagieux.

D'Oberval
Je ne vous comprens point.

Hassan
Me comprens-je moi-même ?
J'ai vu Fatmé depuis que j'ai quitté ces lieux…
Il s'est fait dans mon ame un changement extrême.
Non, je n'aimai jamais comme je l'aime.
J'éprouve un sentiment plus vif que les désirs,
Et je fais aujourd'hui l'essai d'un bien suprême,
Que je n'ai point trouvé dans le sein des plaisirs.
Mais aussi je m'apprête un excès de souffrance…
Tout m'annonce, en un mot, que je suis amoureux,
Mais de ce même amour que vous avez tous deux,
Et que je regardois comme une extravagance.

D'Oberval, *bas*.
Quel contretems !

A Hassan
Peut-être un peu de résistance…
Vous n'êtes pas fait à languir.
Et…

Hassan
Ce n'est point cela. J'en sens la différence.
Sans qu'il en coûte à nos cœurs un soupir,
On nous résiste ici peut-être plus qu'en France.
Sur ces obstacles-là nous sommes aguerris,
Ils ne sçauroient porter le trouble dans nos ames.
Surs de notre victoire, elle perd tout son prix :
Tout nous fait vivre avec nos femmes
Comme en France sont vos maris.
C'est dans ce doux repos que j'ai coulé ma vie.
Tout change en ce moment, mon ame est attendrie,
Par un charme inconnu mon cœur est animé…

D'Oberval
C'est donc un accès de folie :
Avant l'aveu que vous a fait Fatmé
Votre tendresse eut été naturelle ;
Mais au momens que vous apprenez d'elle,
Que son cœur d'un autre est charmé…

Hassan
Un amant qu'on aimoit peut n'être plus aimé :
Est-ce donc chose si nouvelle ?

D'Oberval *tristement*.
Non pas, et quelquefois… Mais enfin la raison…

Hassan
Sur moi tous ses conseils ont perdu leur empire,
Et vous-même malgré la vive passion
Qu'un objet cheri vous inspire,
A ma place peut-être, en voyant tant d'appas,
Vous vous seriez laissé séduire.
Quelle est interessante !... Ah ! Je ne puis vous dire…

D'Oberval
Avant ce jour ne l'étoit-elle pas ?
Vous n'y pensez-donc point ?

Hassan
J'y pense, et j'en soupire,
Vous m'avez vu tantôt inquiet, interdit,
Et pénétré de ma disgrace ;
Mais ce mouvement de dépit
Au sang froid a bientôt fait place.
Je triomphois de moi : ma sincère amitié
De mon aimable Esclave alloit briser les chaînes ;
Je sentois que mon cœur ouvert à la pitié,
En gênant son amour se chargeoit de ses peines.
J'ai couru chez Fatmé plein de ce sentiment.
J'exprimerois trop foiblement
L'état attendrissant dans lequel je l'ai vue :
Mon ame en est encore emue…
Avez-vous remarqué ce visage charmant,
Cette bouche, ses yeux, ce sourire agréable ?

D'Oberval *d'un ton fâché*.
Il faut en convenir, sa figure est aimable.

Hassan
Son regard est modeste, et cependant flatteur,
Une grace naïve anime sa douceur ;
Elle est jeune, charmante, et pourtant raisonnable.

D'Oberval *impatienté.*
Son caractère est sans doute estimable ?

Hassan
Sa gaité, son esprit…

D'Oberval
Ont un attrait vainqueur.

Hassan
Et ce son de voix adorable
Qui semble n'être fait que pour parler au cœur ?

D'Oberval
Il est vrai rien n'est comparable
A ce son de voix encahnteur.

Hassan
Ah bien ! Voilà pourtant les moindres de ses charmes.

D'Oberval, *bas.*
Comment donc ! Ciel ! Quelles allarmes !
Hassan, expliquez-vous…
Bas.
Je suis au désespoir.

Hassan
Je ne connoissois pas l'invincible pouvoir
De deux beaux yeux attendris par les larmes.
Je l'ai trouvé en proie à ses douleurs :
Les divers mouvemens de son ame trop tendre,
L'amour, l'espoir, son trouble, ses frayeurs
Se peignoient tour à tour, et sembloient se répandre
Sur son visage embelli par les pleurs.
Contre un pareil tableau pouvois-je me défendre ?
Ses discours m'ont encor porté de nouveaux coups.
Un mouvement involontaire
M'a fait tomber à ses genoux !...
Que n'ai-je pas dit pour lui plaire !

D'Oberval
Eh ! Que répondoit-elle à des transports si doux ?

Hassan
Elle m'a laissé voir, entre nous,
Plus de bonté que de colère.

D'Oberval, *bas*.
Volage !...
Haut.
Ainsi bien-tôt vous serez son époux ?

Hassan
Daignez m'aider, et je l'espère.

D'Oberval, *bas*.
Moi vous aider !... Jamais je ne fus si jaloux.
Je ne vous suis plus nécessaire :
Adieu. Pour terminer heureusement l'affaire
C'est assez d'elle et de vous.

Hassan *l'arrêtant*.
Ne m'abandonnez point, cher ami, je vous prie.

D'Oberval
Quoi ! Vous voulez…
Bas.
Le singulier emploi…

Hassan
A me servir l'amitié vous convie.

D'Oberval
Je m'en feroi une suprême loi :
Mais je suis en galanterie
Très mal-adroit, même pour moi.

Hassan
Songez-donc qu'il y va du bonheur de ma vie :
Je vois entre mes soins et son premier amant,
Chanceler son ame timide.

D'Oberval
Croyez-moi, de son changement
Reposez-vous sur son sexe inconstant.
Le caprice seul le décide,
L'inconstance même le guide,
Et semble être son élément.
La femme à qui l'on croit le goût le plus solide,
Pour devenir ou volage, ou perfide,
N'a besoin que de son penchant.

Hassan
Cher ami, vous pouvez hâter son inconstance.
Hassan (m'a-t-elle dit, mais d'un air si touchant,
Qu'elle a rempli mon cœur d'amour et d'espérance.)

D'Oberval, *bas*.
Peut-on souffrir de plus rude tourment !

Hassan
« En votre ami j'ai confiance ;
« Dans l'embarras où je me voi,
« J'ai besoin de conseil. Chargez-vous de lui dire,
« Que par les siens je prétens me conduire :
« Qu'il trouve des moyens, et qu'il compte sur moi.

D'Oberval
Ne vous trompez-vous point ? Est-ce bien sa réponse ?

Hassan
Je vous rends mot à mot la conversation.

D'Oberval
J'entends ce qu'elle nous annonce.
Je me rends, j'avois tort, et vous aviez raison.

Hassan
Je puis donc espérer que pour moi votre zèle…

D'Oberval
Soyez-en sur. Je m'en fais un devoir.

Hassan
Dans mon cœur ce seul mot rappelle
Le plaisir, l'amour, et l'espoir.
J'ai quelqu'ordre à donner malgré moi je vous laisse,
Mais dans peu de momens je compte vous revoir.

SCENE III

D'Oberval, *seul.*
Quelle épreuve pour ma tendresse !
Malgré moi je le vois, il faut user d'adresse,
L'avantage entre nous est pas trop inégal ;
Ici je dois trembler sans cesse.
Qu'un Turc dans son Serrail qui garde une Maîtresse
Est un redoutable rival !
Il faut que je l'arrache à ce Serrail horrible…
C'est un pas difficile, et les dangers sont grands,
Je le sçai ; mais je suis dans un état terrible,
Et tout doit être et permis et possible
A la passion que je sens.

J'entens quelqu'un… C'est Clarice sans doute.
Son cœur approuvera le parti que je prends…
Mais c'est Dorise… O Ciel !... Quel nouveau contretems !

SCENE IV

Dorise, D'Oberval.

Dorise
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte.
Enfin je vous revois. J'ai pris si bien mon tems,
Que j'ai trompé l'essain des surveillans
Qui sans cesse en ces lieux nous suit et nous écoute.
L'Esclave qui tantôt vous a vu de ma part…

D'Oberval
Quoi ! C'est de vous que venoit ce message ?

Dorise
Assurément. Mais est-ce le hazard
Qui vous a seul appris notre esclavage ?
Cher d'Oberval, mon cœur brule d'être éclairci.
Si j'en crois, l'amour vous a conduit ici,
Et par vos mains il va briser ma chaîne.

D'Oberval
N'en doutez point… c'est l'Amour qui m'amene.

Dorise, *vivement*.
Mon espoir n'est donc point trahi.
Eh bien ! Quand quittons-nous ces lieux que je déteste ?
Hassan apparemment ne s'est point démenti.
Je ne crois pas qu'avec vous il conteste.
A-t-il fixé le jour de notre liberté ?...
Mais répondez-moi donc ?

D'Oberval
Non. Rien n'est arrêté.

Dorise
Tant pis, et ce retard peut nous être funeste.
De Clarice il est entêté ;
Mais il s'agit de ma félicité,
Et je consens qu'elle lui reste.

D'Oberval
L'aimez-vous assez peu pour cette cruauté ?

Dorise
Mais… je l'aime beaucoup. L'amour d'Hassan
m'afflige…
Cependant l'honneur le dirige,
Et pour elle il pourroit devenir un grand bien.
Ne vous a-t-il parlé de rien ?
Il prétend l'épouser. Il en est fou, vous dis-je.
Vous êtes étonné… J'imagine un moyen
Dont je conçois une grande espérance.
Il est homme au fonds, amoureux, opulent,
C'est pour ma nièce un établissement
Bien meilleur que celui qu'elle peut faire en France,

D'Oberval
Vous vous moquez, je croi…

Dorise *d'un air sensé*.
Non sérieusement.
C'est à raisonner sensément,
Une affaire de conséquence.
Voyez donc Hassan promptement.
Je puis disposer de Clarice :
Assurez-le de mon consentement,
Pourvu que sans retardement
Avec vous il me réunisse.
Je ne balance plus… vous paroissez distrait ?
Qu'avez-vous donc ?

D'Oberval
Excusez ma foiblesse…
De me voir avec vous je suis fort satisfait ;
Mais c'est… dans un Serrail, et ce séjour me blesse.

Dorise
Qu'Hassan n'allarme point votre délicatesse.
C'est le plus sage Turc que la Nature ait fait ;
Il pousse le respect jusqu'à l'impolitesse.
D'aucun soupçon jaloux ne soyez tourmenté.

D'Oberval
Oh ! Sur ce point mon cœur est dans un calme extrême ;
Et franchement si je suis agité ;
C'est que je tremble pour moi-même.
Tous ces Esclaves noirs, le poignard, le cordon…
Si l'on nous surprenoit… seul contre cent peut-être.

Dorise
Je ne suis plus tranquille… Oui, vous avez raison.

D'Oberval
Un homme en un moment ici peut cesser d'être.

Dorise
Il est vrai. Sortez. Je frémis
Du danger où je vous ai mis.

D'Oberval
Si vous voulez pourtant que je demeure…
L'honneur de vous revoir est pour moi d'un tel prix…

Dorise
Non. Je meurs de frayeur que vous soyez surpris.

D'Oberval
Vous l'ordonnez au moins.

Dorise
Oui. Sortez tout à l'heure.
D'Oberval
Il n'est plus tems, nous sommes pris.

Dorise
Les châtimens les plus sévères
Ne sçauroient m'effrayer. Je vais vous dégager.

SCENE V

Hassan, Dorise, d'Oberval.

Hassan *en entrant à un Esclave*.
Avertissez Fatmé.
A d'Oberval.
J'ai fini mes affaires,
L'amour a sçu les abréger.
Agariste, est-ce vous ?

Dorise
Pardonnez une offense
Que nous avons tous deux commis innocemment.

Hassan *à d'Oberval*.
Vous m'attendiez ici moins promptement ?

Dorise
Vous êtes dans ces lieux choqué de sa présence ;
Mais un invincible penchant…

D'Oberval *à Dorise.*
Y pensez-vous ?

Dorise *à d'Oberval.*
Laissez-moi faire :
J'ai dans la tête un aveu si touchant, qu'il desarmera sa colère.
A Hassan
Il ignore vos loix, et j'ai fais pour le voir
Cette démarche téméraire.

Hassan *à Dorise.*
Eh bien !

Dorise
La liberté n'est pas mon seul espoir ;
Et puisqu'il faut vous parler sans mystère,
Vous voyez un Amant réduit au desespoir.
Nous nous aimons… mais d'un amour si tendre…
Mon, rien ne peut nous forcer à changer.

Hassan
Ah de qui parlez-vous ?

Dorise
De ce jeune Etranger
Que votre abord ici vient de surprendre.

Hassan
De d'Oberval ?

Dorise
Sans doute.

Hassan
Elle est folle, je crois…

Dorise
Après l'aveu que vous venez d'entendre,
Sur mon cœur voudriez-vous abuser de vos droits ?

Hassan
Quoi ! Réellement il vous aime ?

Dorise
Nous nous aimons à la fureur.

Hassan *à d'Oberval*.
Seroit-ce là l'objet de cette ardeur extrême,
Dont la perte accabloit votre ame de douleur ;
Cette maîtresse… sage… adorable ?...

Dorise
Oui. Moi-même.

Hassan *à d'Oberval*.
Avez-vous donc perdu l'usage de la voix ?
Votre gout, à vrai dire, est bien un peu bizarre,
Mais enfin…

D'Oberval
Je n'ai point à rougir de mon choix…

Hassan
Vous l'aimez-donc bien fort ?

Dorise
Mais il vous le déclare.

D'Oberval
J'en conviens : tout a du le lui persuader.
Il est vrai cependant…

Dorise
En doutez-vous encore ?
D'Oberval m'aime, je l'adore.
De son bonheur, du mien vous pouvez décider.
Ma nièce vous a plu…

D'Oberval *à Dorise*
Qu'allez-vous hazarder ?

Dorise
Votre main, je le sçai, l'honore.
A mon Amant voulez-vous me céder ?
Quittons ensemble Alger, je vais vous l'accorder.

Hassan
Oh ! Vous êtes charmante et mon ame est ravie.
Aujourd'hui tout succède au gré de mon envie…

SCENE VI

Isabelle, Clarice, d'Oberval, Dorise, Hassan.

Hassan
Fatmé… Fatime… Enfin nous serons tous heureux.
En montrant d'Oberval.
Sa Maitresse est trouvée et ma joye est parfaite.
Qu'avec plaisir je la rends à ses vœux !

Clarice
D'Oberval est-il vrai ?

Dorise
Cessez d'être inquiète ;
Nous quitterons bien-tôt ces lieux

Clarice
Seroit-il vrai !... Quoi !... Vos nouveaux bienfaits…
Je suis au comble de la joye.

D'Oberval *à Clarice.*
Notre malheur est plus grand que jamais ;
Tout est désespéré.

Clarice
Ciel !

Dorise
Hassan nous renvoye.
A Isabelle.
L'arrangement est fait, vous viendrez avec nous.
L'Amour va nous filer des jours d'or et de soye.
A Clarice en montrant Hassan.
J'épouse d'Oberval il sera votre Epoux.

Isabelle *ironiquement.*
Que cet arrangement est bien digne de vous.

Hassan
Je suis comblé qu'il ait votre suffrage.
L'Amour me parle pour Fatmé ;
Mais de votre amitié charmé,
Entr'elle et vous la mienne se partage :

Dorise
Abregeons ces vains complimens
Achevons promptement cette heureuse entreprise.
Que dès demain et l'amour et les vents
Conduisent sur les flots d'Oberval et Dorise ;

Hassan
Quelle est cette Dorise ?

Dorise
Apparement c'est moi.

Hassan
Vous !

Dorise
Eh ? Qui donc ?

D'Oberval *bas.*
Nouvelle crise.

Dorise
Hâtons-nous de partir.

Hassan
Ferois-je une méprise ?...
A d'Oberval.
Je ne me trompe point… parlez de bonne foi.
Vous nommiez autrement cette chère maîtresse ?

Dorise
Il me donnoît sans doute, en vous peignant mes traits
De ces noms enchanteurs qu'invente la tendresse…
Oh ! Dans ces noms charmans je trouve tant d'attraits…
C'est un raffinement, une délicatesse…

Hassan
Je dois m'en souvenir, il en parloit sans cesse.
Une Clarice étoit l'objet de ses regrets.

Dorise
Une Clarice ? Erreur.

Hassan
J'en suis sur.

Dorise
Je connois
Mieux que vous qui l'intéresse.
Vous confondez les noms.

Hassan
Parbleu je gagerois…

Dorise
Ne vous obstinez pas. Vous sçavez nos secrets,
Et cette Clarice est ma Nièce.

Hassan
Votre Nièce ! Fatmé ?

Dorise
Justement.

Hassan
D'Oberval ?...

Clarice
Quel coup de foudre !

Isabelle *à Clarice*.
Allons faites tête à l'orage.
Vous touchez à l'instant fatal.

Hassan
C'est Clarice !... Ils s'aimoient… Ah ! Fatmé quel
Rival…

D'Oberval
Je ne sçai où j'en suis…

Isabelle
Armez-vous de courage.

Dorise
Qu'avez-vous donc ? Vous semblez étonnés :

Isabelle
Nous admirons tous votre ouvrage.

Dorise
Mais on n'a jamais vu des fronts si consternez
A la veille d'un mariage…
Vous êtes interdits… personne ne répond !
A d'Oberval.
Eh ! D'où vient donc Monsieur ce silence profond ?
Mais d'une conduite pareille
Je suis scandalisée à parler franchement,
Si je suivois mon premier mouvement,
Je rompois sur le champ.

Hassan *tristement*.
Et je vous le conseille.

Dorise
Vous me le conseillez ?
Hassan
Oui vraiment, et très fort.

Dorise
Pourquoi donc s'il vous plait ?

Hassan
C'est que l'avis est sage.
Croyez-moi. Préparez votre ame à cet effort.

Dorise
Allez, vous plaisantez, et vous avez grand tort.

Hassan
Souvent la vérité prend l'air du badinage.

Dorise
Quoi je rompis lorsque tout est d'accord !...
A Hassan.
Mais de quoi riez-vous ?

Hassan
Je ris de moi d'abord.

Dorise
Permis à vous d'user d'un pareil privilège,
Et pour le partager nous n'avons qu'à vouloir.

Hassan
Mais Madame vous le dirai-je ?
Je ris aussi de vous.

Dorise
De moi ! Je veux sçavoir
La raison d'un pareil langage.

Hassan
Vous auriez du plutôt la voir.
Pardonnez ma Franchise et faites-en usage.
L'Amour n'est pas fait pour notre âge.
En vous voyant je viens d'apercevoir

Que je jouois, sans le sçavoir,
Un ridicule et fort sot personnage,
Vous m'avez servi de miroir.

Dorise
Il extravague, et c'est un vrai délire.

D'Oberval
Un rayon d'espoir vient me luire.

Clarice
Je tremble encore.

Hassan, *à Isabelle*.
Daignez me parlez sans détour
Fatime votre cœur est-il libre ?

Isabelle
Oui l'Amour
N'a point encor troublé le repos de ma vie.

Clarice *vivement*.
Elle vous parle avec candeur.
Je réponds d'elle.

Hassan
Et malgré mon erreur,
Ou plutôt ma follie,
M'estimez-vous assez pour accepter ma main ?

Clarice
Oh ! Rien n'égale son estime.
Elle me le disoit encore ce matin.

Isabelle
Il est vrai. Je l'ai dit.

Dorise
Quel est donc son dessein !...
A Hassan
Voulez-vous épouser et ma Nièce et Fatime ?

Hassan
Je veux les rendre heureuses toutes deux.
Fatmé vous m'entende. Un peu plus de franchise
Vous auroit épargné bien des instans fâcheux,
Et m'auroit empêché de faire une sottise.

Clarice
Soyez sur désormais de ma tendre amitié…

Hassan
Aimez-moi l'un et l'autre et tout est oublié.
N'attendons que le vent pour voguer vers la France.
J'assure mon bonheur en vous rendant heureux.

Dorise
D'Oberval garde le silence,
Clarice détourne les yeux…
De mon amour trop occupée
Tous les deux m'auroient-ils dupée ?

Clarice
Vous avez pris pour vous ce qu'il pensoit pour moi.

D'Oberval
J'en agissois de bonne foi
Vous vous êtes seule trompée.
Hassan *à Dorise.*
De ma raison je vous dois le retour,
Et je voudrois sort à mon tour…

Dorise
Je vous entends. J'étais de nous cinq la plus folle.
J'en conviens ; mais enfin vous vous mariez tous :
Moi je demeure veuve et ce qui me console :
Je suis dès ce moment bien plus sage que vous.

SCENE DERNIERE

Apollon, la Satire, Thalie, Melpomène, la Renommée, Clio.

La Satire
Me voilà, grace au Ciel, à la fin de mon rôle.

Apollon *à Thalie*.
Etes-vous contente de nous ?

Thalie
Oui, de tous vos efforts Thalie est satisfaites.
Le zèle vous a faits des Acteurs assez bons.
Ma pièce ?... Ce point franchement m'inquiète.

Apollon
Rassurez-vous. Le motif qui l'a faite
En couvre les défauts…

La Satire
Sans rajeunir le fonds
Qui, pour vous parler vrai, m'a paru misérable.

Apollon
Le stile en est assez passable,
Et vos bonnes intentions…

La Satire
N'empêchent pas qu'on ne s'ennuye.

Apollon
Vous aviez peu de tems…

La Satire
Oh ! Les belles raisons !
Pour nous faire bailler…

Thalie *à la Satire.*
Je n'ai point la folie
D'esperer de vous voir contrainte d'approuver.
Je sçai contre l'ennui que rien ne justifie.
Sans que votre orgueil s'en défie.
Vos écrits très-souvent ont l'art de le prouver.

On entend un bruit confus de voix et d'instrumens derrière le théâtre.

Apollon
Mais quel bruit tout à coup, quel tumulte au Parnasse ?

La Renommée
Bruit.
Ce sont les cris d'un peuple heureux.
Dont la foule ici se ramasse.
Il voudroit entrer…

Apollon
Ah ! Tant mieux.
Qu'il entre, qu'on le laisse faire.
Le cœur dicte la joye, elle est toujours sincère ;
Ne songeons qu'à nous réjouir.
Ce jour bannit les rangs, le bonheur les égale.
La joye est ici générale
Tous les Etats doivent se doivent se réunir.

Le succès seul pouvoit justifier ce divertissement ; mais il a été singulier, les aplaudissements qu'il a reçu ont été si vifs, si unanimes, si souvent répétés qu'ils me dispensent d'avance de répondre aux critiques qu'on pourroit en faire.

La ferme s'ouvre, on voit dans l'enfoncement des Treteaux ornés de Lampions représentant le chiffre du Roi.

DIVERTISSEMENT

PREMIERE ENTREE

Le peuple dans les habits de tous les caractères qui lui sont propres, distribué par deux, trois, & quatre, Danse & chante, il arrive insensiblement, s'empare du Theatre & se mêle avec les premiers Acteurs.

BRANLE
Allons tretous,
Tremoussons nous,
Faisons réjouissance.
Chez nous tout est en gaité,
Dansons la contredanse.
Le Ciel a rendu la santé
A ce bon Roi de France.

Grands & petits
Tous réjouis
Viennent en affluence ;
Tout le monde est enchanté
De sa convalescence,
Le Ciel conserve la Santé
De ce bon Roi de France.

Que sert l'esprit ?
Tout est bien dit
Quand c'est le cœur qui pense ;
Alors sans témérité,
On dit en assurance
Le Ciel conserve la santé
De ce bon Roi de France.

Eh haut, les bras
Les Cervelats
Pleuvent en abondance.
Chez nous tout est en gaité
Dansons la contre-danse :
Le Ciel a rendu la santé
A ce bon Roi de France

En tout je n'ons
Qu'un petit fonds
Et fort peu de finance ;
Mais Morgué pour de gaité
J'en aurons abondance
Tant que durera la santé
De ce bon Roi de France

SECONDE ENTREE

Une jeune Paysanne, avec son Mari chantent en entrant le Branle suivant.

Le Paysan
Je n'ons plus de peur
Pour notre bonheur
Car notre bon Roi
Est dru comme moi.

La Paysanne
Hélas ! Que de frayeurs !
Que de vives douleurs !
Il sembloit par nos cris
Que la mort eut pris
Nos peres ou nos fils.

Le Paysan
J'étions tous perdus ;
Mais le mal n'est plus.
Faut s'en souvenir
Pour se réjouir.

La Paysanne
Ciel ! Veille sur ses jours,
Pour prolonger leur cours
Rends les nôtres plus courts.
Comble tous ses vœux
Nous serons heureux.

Un pas de deux Pantomimes entre le Paysan & la Paysanne.

TROISIEME ENTREE

Une troupe de Mitrons de Gonesse, deux Harangeres, &c. entrent en chantant & dansant le Branle suivant.

Nous courrons la prétentaine,
Chantant par le chemin
Soir & matin
Ce beau refrin,
Jusqu'à perdre haleine
Vive le Roi, vive la Reine,
Et Monseigneur le Dauphin.

Je ne sommes plus en peine
Pour notre Souverain,
Plus de chagrin,
Grace au destin
La peur seroit vaine :
Vive le Roi, &c.

C'est le plaisir qui nous mene
Aussi j'allons bon train.
Verse du Vin
Verse sans fin
Verse à tasse pleine :
Vive, &c.

Ah morgué viens ma Claudeine
Buvons de ce bon Vin,
Verse tout plein
Verse sans fin,
Quoi tu pers haleine ?
Vive, &c.

Mitrons pour cette semaine
Laissons brûler le pain.
Viens mon cousin,
Saute voisin
Chante ma Claudeine :
Vive, &c.

Les différens Lazis que la situation fournit aux Acteurs sont interrompus par le Branle suivant qu'une Harangere chante.
Tout le Peuple danse pendant qu'on chante le Branle, & la danse n'est interrompue que par le refrain qui est répété par tout le Peuple.

DERNIER BRANLE
Qu'un chacun ici gambade
Faut tous se boutre en train.
Le bon Roi n'est plus malade
Je n'ons plus de chagrin
Gai gai gai
Eh le cœur gai
Haut le pié camarade,
Dieu marci,
Point de souci,
N'y a plus de quoi
Vive le Roi.

Quand je craignions pour la vie
J'étions comme des fous,
Le bon Vin & l'iau-devie
Avoient perdu leurs goûts,
Gai gai gai
Eh le cœur gai
Buvons, faisons la vie.
Dieu marci, &c.

On oublioit la Guinguette,
On pleuroit tout le jour.

La grand Dame & la Grisette
Ne faisoient plus l'amour.
Gai gai gai,
Eh le cœur gai,
Haut le pied Guillemette,
Dieu Marci, &c.

Le Marquis, l'Apoticaire,
Messieurs les porteurs d'iaus,
La fille & le Commissaire
Aujourd'hui sont égaux.
Viens Fanchon,
Viens Margoton,
Viens aussi ma commere,
Dieu marci, &c.

Je gagnons journée entiere
Pour rien on est nourris,
Comme l'iau à la riviere
Le Vin coule à Paris,
Gai gai gai,
Et le cœur gai,
Haut le pied mon compere,
Dieu Marci, &c.

Du Quai de la Grenouillere
J'ons vu notre Dauphin,
Pusiqu'ul a quitté son Pere
Sa santé va bon train,
Gai gai gai &

Lorsque Mesdames partirer :
C'étoit une piquié,
En passant all ne nous firent
Pas un brain d'amiquié,
Au retour
En grand amour
Bravement all nous dirent
Dieu marci, &c.
En revenant de la Guerre
Pour montrer son amour,
Cheus nous par extraordinaire
Il veut faire un séjour,
Je verrons
Quand je vourrons
Ce Prince débonnaire,
Dieu marci, &c.

J'ons un Mariage à faire
Et nos vœux sont remplis.
Nous allons le voir Grand-Pere
De par Monsieur son Fils,
Gai gai gai, &c.

Pour une santé si chere
Tout le peuple joyeux
Vient de recouvrer son Pere
Dans ce moment heureux,
Gai gai gai,
Gai Messieurs du Parterre,
Dieu marci
Plus de soucis
Dites avec moi
Vive le Roi.

Le divertissement finit par une ronde générale & par le refrain de Vive le Roi.

FIN.

Zéloïde

(Tragédie, 1747)

Germain-François Poullain de Saint-Foix

Tragédie en un acte, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

Édition : *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Veuve Duchesne, 1778, Tome Premier, p. 337.

Préface[550]

Permettez-moi de vous dire, madame, que je ne pense pas même ; oh, je crois bien répondit-elle, que vous ne l'avouerez pas ; vous louez tout, afin qu'on vous le rende ; & dans le vrai, il vous sied d'être plus politique qu'un autre ; pour moi, ajouta-t-elle, qui ne suis point Auteur, je dirai toujours qu'il me semble qu'on n'imagine plus ; que ce ne sont que des conversations ; quelques portraits ; jamais d'action ; & que si l'on retranchoit de la plupart de ces Piéces nouvelles toutes les Scenes inutiles & de pur remplissage, souvent il n'en resteroit pas le quart. Je viens de vous expliquer ce que je souhaitois ; il faut, ou nous nous brouillerons…

Me voilà donc engagé, malgré moi, à faire une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un sujet ; il falloit prendre garde de donner dans des situations rebattues & usées ; j'imaginai celle d'un fils qui se trouveroit dans la cruelle nécessité, pour sauver la vie de son père, d'exposer à la mort une femme qu'il aimeroit ; cette situation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on pût mettre au Théâtre ; mais, quand je vins à l'exécution, je sentis bientôt que mon sujet entrainoit beaucoup de détails absolument nécessaires pour préparer l'action, & qui ne seroient pas aisés à renfermer dans un espace aussi peu étendu que celui que l'on me prescrivoit. Le Public, dans un Ouvrage en cinq Actes, veut bien passer le premier & quelquefois tout le second pour l'exposition ; ici il falloit que la mienne se fît dans la première Scene, & que, quoiqu'extrêmement serrée, elle fût cependant si claire que le Spectateur, à mesure que les incidens naîtroient, ne fût point embarrassé sur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois ; madame de *** s'impatientoit, se fâchoit, me soutenoit que ce n'étoit que pure paresse de ma part. Des huit jours, il y en avoit déjà six de passés ; je fis un dernier effort ; & enfin je vins à bout de ce maudit Ouvrage ; il fut aussi-tôt joué en Société ; les Comédiens le représentèrent quelque temps après ; on y pleura beaucoup ; c'étoit tout le succès que j'en pouvois attendre. On m'a reproché quelques Vers qu'on y a remarqués ; grand défaut, dit-on, dans la Prose. Jamais critique ne fut plus déplacée ; il faut ne pas sentir combien il est difficile de soutenir, sans le secours de la versification, le stile auquel nos oreilles sont accoutumées dans les Tragédies. Je crois d'ailleurs que dans les Comédies même on pourroit laisser échapper quelques Vers ; dans celles de Moliere en Prose, on en trouve quelquefois sept ou huit dans la même page.

[550] Dans l'édition : *Œuvres de Théatre de Monsieur de SAINTFOIX*, Tome second, Rotterdam, aux dépens de la Compagnie, 1759.

ACTEURS

Arimant
Métrobate
Orosmin
Zéloïde
Phanès
Araspe
Gardes.

La Scène est dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.

SCENE PREMIERE

Arimant, Phanès.

Arimant
Non, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups si sensibles ! Car enfin, par qui suis-je trahi ? Par une esclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon épouse, & pour qui mon amour ne s'est jamais un instant démenti. Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Orosmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille services, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, est celui qui m'outrage, me déshonore & m'enlève le cœur de la perfide.

Phanès
Trompé par de fausses apparences, ne vous livrez-vous point trop légèrement à de cruels soupçons ?

Arimant
Ecoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre camp, au détour d'une route que je suivois au hasard, je me trouvai tout-à-coup devant Orosmin qui se promenoit seul avec Zéloïde. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus étonnés. Frappé du trouble que leur causoit ma présence, immobile moi-même, & leur jetant des regards que la jalousie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur désordre & leur confusion, je vis, oui, je vis, sur le visage de ces perfides amans, les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre ; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais soupçonnée, les avoit conduits dans ces lieux, & que prêts d'être séparés par l'absence, ils venoient sans doute de s'y jurer un amour éternel. J'allois les sacrifier à ma juste fureur, lorsqu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hasard retarda donc ma vengeance ; mais il m'en réservoit une, digne de cet ami perfide, & dont tu frémiras. Il étoit presque nuit ; & je rentrois seul dans le camp, déchiré par tout ce que la noire jalousie, le dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorsque tournant la tête à des cris que j'entendois derrière moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ses pieds un de mes esclaves. Tandis que la garde que j'appelai s'assuroit de l'assassin, je regardai si mon esclave pouvoit encore recevoir quelque secours ; mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : « Je meurs, dit-il, Seigneur, d'une mort trop douce pour mes crimes : né à Bagdat, j'y servois dans la maison de Métrobate : séduit par les promesses & les présens d'un de ses neveux, j'enlevai le fils de mon maître, qui n'étoit encore qu'un enfant, & le vendis à des Corsaires : j'ai parcouru depuis, pendant près de vingt

années, différens climats ; mais je n'ai partout éprouvé que la misère & l'esclavage ; & j'étois un de ces Captifs qui furent présentés il y a trois jours. Métrobate, que le ciel vengeur a sans doute conduit dans ces lieux, m'a reconnu ; j'ai voulu contre lui… » A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente ; & ce matin le Conseil de guerre n'a pas balancé, sur mon accusation, à me laisser le maître du sort d'un inconnu qui dans un camp, sous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoir osé poignarder un de ses esclaves.

Phanès
Quoi ? C'est le sang de ce scélérat, si justement puni, que vous voulez venger sur un malheureux vieillard, sur un père !

Arimant
Apprends que ce père est celui d'Orosmin. En m'annonçant, il y a quelques jours, le desir qu'il avoit de revoir sa patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des bras de Métrobate son père, & vendu à des Corsaires, la fortune par diverses aventures, l'avoit tiré de l'esclavage & conduit dans nos armées.

Phanès
Et lorsque le ciel semble les réunir, vous voulez arracher un père à son fils ?

Arimant
Et lorsque le Ciel m'unissoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faisoit tout le bonheur de ma vie ? L'injure est cruelle ; la vengeance doit être atroce… Mais je l'apperçois ; éloignons-nous ; allons hâter la mort de son père, pour revenir ensuite ici la lui annoncer, jouir de son désespoir, me battre contre lui, le tuer, ou mourir de sa main.

SCENE II

Orosmin, Araspe.

Orosmin
Arimant me suit ; il me regarde comme un monstre d'ingratitude & de perfidie, tandis que je m'exile moi-même, & que loin de ces lieux je vais chercher la fin d'un malheureux amour dans celle de ma vie. Je ne connoissois point Zéloïde, lorsqu'Arimant, prêt à l'épouser, voulut que je la visse. Ah ! Que cette vue le justifia bien contre les reproches que je lui avois faits quelquefois sur sa passion pour une esclave ! Que cette esclave me parut digne des plus belles destinées ! Surpris, interdit, entraîné par un charme que je n'avois jamais ressenti, le trait étoit dans mon cœur, que je ne me croyois encore occupé que du plaisir de mes yeux. Depuis ce fatal moment, en proie à une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, sembloient ne rendre que plus violente : déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faisois à mon ami ; triste, rêveur, inquiet ; voilà la source de cette mélancolie où tu m'as vu plongé ; c'est pour tâcher d'étouffer par l'absence une passion malheureuse, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir sans revoir Zéloïde ; hier, conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit seule. Je ne sais si ma tristesse, ma langueur, mon attendrissement à la vue d'une personne que j'adorois, & dont j'allois me séparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le secret de mon cœur ; mais elle-même émue, agitée, quelques larmes mouilloient aussi ses beaux yeux, lorsque l'abord imprévu d'Arimant nous jetta dans un trouble…

Araspe
Ah, Seigneur ! Je connois Arimant ; ce trouble seul suffit pour souffler dans son cœur tout le poison de la plus noire jalousie ; & dans les premiers transports de sa fureur, il n'est point d'excès & d'emportemens dont il ne soit capable ; je tremble pour vous & pour Zéloïde.

Orosmin
Araspe… des pressentimens funestes, dont je ne puis me rendre le maître, semblent justifier tes craintes. Quelques efforts que je fasse pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images sanglantes, & le spectre hideux d'un songe qui cette nuit m'a saisi d'horreur & d'épouvante. Il m'a semblé que j'entrois dans un Temple obscur, & qu'un vieillard pâle, défiguré, se levant à moitié de son tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embrasser ; je courois à lui, lorsqu'une horrible furie que je ne distinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur sa tête, allumant tout-à-coup son flambeau, m'a fait voir Zéloïde expirante au milieu des flammes d'un funèbre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame ressentoit à ce spectacle, je me suis éveillé ; mais le jour n'a point dissipé & ne dissipe point encore le trouble de mes sens. Les impressions de pitié, d'horreur & d'émotion que ce songe m'a laissées, se répandent sur

tout ce que je vois. Croirois-tu que cet Inconnu, qu'on va livrer au supplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiète & m'effraie ? Le ton sanguinaire & farouche dont Arimant chargeoit son accusation, excitoit en moi des frémissemens. Lorsque le Conseil de guerre l'a laissé le maître de se faire justice du meurtre de son esclave, il m'a dans l'instant jeté un regard, que sa haine contre moi sembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard ? Connoîtrois-je cet Etranger ? Aurois-je quelques raisons de m'y interesser ? Araspe… je ne sais… mais une voix secrète crie au fond de mon cœur… je voudrois voir ce malheureux Inconnu…

Araspe
Le voici qu'on conduit à la mort.

SCENE III

Orosmin, Araspe, Métrobate enchaîné, Gardes.

Orosmin
Ce vieillard !... Peut-on être assez barbare !... Son air… son aspect vénérable… Étranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous ?

Métrobate
Mes enfans.

Orosmin
Sont-ils dans ce camp ?

Métrobate
Je ne sais. Depuis près de vingt années j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit enfin les offrir à ma tendresse ; mais l'espoir & les jours d'un père infortuné devoient ici finir sous les coups d'un bourreau.

Orosmin
Que mon ame est émue !... Quelle est votre patrie ?

Métrobate
Hier, lorsqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître ; on m'interrompit toujours avec emportement.

Orosmin
Quel excès d'horreur & d'iniquité ! On refusa de vous entendre ?

Métrobate
Oui, Seigneur. On veut mon sang.

Orosmin
Tout le mien frémit ! Ah ! C'est la main des Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vu, un cri puissant, & qui sans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame… chaque mot que vous prononcez… ces regards pleins de larmes que vous jettez sur moi, sont autant de traits qui la déchirent. La pitié seule ne fait point ressentir tous les mouvemens que j'éprouve… Je suis dans un saisissement… Il me semble que vous ne m'êtes point inconnu ?

Métrobate
Il me semble aussi, Seigneur, que je ne vous parle point aujourd'hui pour la première fois, & que votre vue m'attendrit encore sur l'excès de mes malheurs. Il n'en fût jamais de si cruels ! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon esclave ; il m'enleva mon fils ; hélas ! Mon fils, s'il vit, il est à peu près de votre âge, mon fils vendu chez les peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers ! Sa sœur, qui n'étoit encore qu'au berceau, & qui nous fut enlevée presque dans le même-tems, sa sœur est peut-être à présent exposée à tous les opprobres d'un esclavage honteux ! Tel est le sort que je crains pour mes malheureux enfans ; leur tendre mère expira de douleur dans les bras ; & vous voyez le destin de leur père.

Orosmin
Je vais parler à Arimant ; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne dans ces lieux. Fussiez-vous né du sang le plus obscur, son action seroit horrible. Hélas ! Tout annonce en vous une illustre naissance.

Métrobate
J'ose dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à desirer, & que dans Bagdat…

Orosmin
Dans Bagdat !

Métrobate
C'est ma patrie…

Orosmin
Qu'entends-je ! Votre patrie ? Quels soupçons…! Quel nouveau trouble vient m'agiter…Ces mouvemens confus que je ressentois…Votre fils, lorsque vous le perdites, quel âge avoit-il ?

Métrobate
Il avoit cinq ans.

Orosmin
Grands Dieux !

Métrobate
Quoi, Seigneur, connoîtriez-vous ?...

Orosmin
J'ai peine à respirer !... La fortune a conduit dans cette armée un Etranger…

Métrobate
Eh bien, Seigneur ?

Orosmin
Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maison de son père, par un esclave.

Métrobate
Ah, c'est sans doute mon fils ! C'est lui ! Que je le voie ! Je pourrois t'embrasser, mon cher fils ! Seigneur, cet Etranger ne vous a-t-il pas parlé de sa famille, de Métrobate ?...

Orosmin
Métrobate !...

Métrobate
C'est mon nom ; c'est le nom de ce père malheureux, dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne sauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas son fils.

Orosmin, *tombant à ses genoux*.
Voyez-le à vos genoux… voyez-le les arroser de ses larmes… ô le plus tendre & le plus infortuné des pères ! En quel état ! Quels horribles liens !
(*Lui ôtant ses fers ; Arimant paroît au fond du Théâtre.)*

SCENE IV

Orosmin, Métrobate, Arimant, Araspe, Gardes.

Arimant
De quel droit oses-tu rompre les fers de ce criminel ?

Orosmin
Un criminel ! Mon père !

Arimant
Tu l'as donc reconnu ? Eh bien ! Connois aussi toute ma haine, & que je n'en veux à sa vie, que parce qu'il t'a donné le jour… (*Aux gardes*.) Conduisez-le au supplice.

Orosmin, *mettant l'épée à la main*.
Au supplice ! Ton vil sang répandu…

Araspe, *se mettant entr'eux*.
Seigneurs !...

Arimant
Ah ! Cette main aujourd'hui versera tout le tien ; mais je veux que tu emportes aux enfers l'horreur d'avoir vu ton père expirer sous la main d'un bourreau ; je veux que tu te reproches d'être la cause de sa mort ; c'est pour me venger de toi, perfide, que j'ai poursuivi sur lui la rigueur de la loi.

Orosmin
Je vois avec mépris ton impuissante rage. Crois-tu que tenant dans ce camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vue de l'armée, & par la voie des armes, il me soit permis de te confondre, de te punir & de justifier mon père.

Arimant
Eh bien ! Viens, j'accepte ce combat ; & je me flatte même que l'horreur qu'il va te présenter, ne cède point à celle que je t'avois préparée. Songe, si tu expires sous ce fer, qu'aussi-tôt, au même lieu, une main infâme y confondra le sang de ton père avec le tien ; mais si je succombe, songe aux loix de ce pays ; songe que dans ces lieux, lorsque l'époux meurt, sa femme est brûlée avec lui sur le même bûcher, & que je ne puis donc expirer sous tes coups, que tu ne perces en même-tems le sein de ta Zéloïde… Tu frémis ?

Orosmin
Ah ! Barbare !

Arimant, *sortant*.
Je vais t'attendre.

SCENE V

Orosmin, Métrobate.

Orosmin

Immobile & saisi d'horreur, qu'ai-je entendu ! Quel funeste combat ! Cruel ! Eh ! Que t'a fait une innocente épouse pour exposer ses jours ? Zéloïde !... Zéloïde expirante !... Dieux ! Impitoyables Dieux ! L'ombre la plus criminelle, au fond des enfers, entre les mains des furies, fut-elle jamais en proie à des coups aussi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer !

Métrobate
Ah, mon fils !

Orosmin
Ah, mon père ! Lorsque dans vos embrassemens je devrois goûter la joie la plus pure ; lorsque dans votre sein, je ne devrois verser que des larmes de tendresse ; désespéré, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vu naître ! Viens, monstre que l'enfer a vomi, viens ; je me livre à tes coups ; frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage ; mais épargne un père malheureux, épargne une innocente épouse ; victime de tes fureurs, je m'y livre ; mais ne m'en rends point le complice…

SCENE VI

Orosmin, Métrobate, Zéloïde.

Zéloïde
Seigneur, que viens-je d'apprendre ! Quel spectacle se prépare pour moi…

Orosmin
Ah, Madame ! À quel époux les Dieux ont-ils uni votre sort ? Vous voyez mon père, un père qui depuis vingt années, de climats en climats, accablé par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à sa tendresse. Vous voyez encore les fers dont il étoit chargé lorsque je l'ai reconnu. Un instant plus tard, son sang alloit arroser ces lieux. C'est à mon père, qu'Arimant veut arracher & l'honneur et la vie… Ah ! Cachez-moi vos larmes ; ou changez le cœur d'un furieux…

Zéloïde
Moi, changer son cœur ! Je n'y suis plus qu'un objet de haine & de mépris. C'est lui-même, c'est lui qui vient de m'annoncer votre horrible combat… Quoi ? Vous & mon époux, l'un pour l'autre à la mort dévoués, sanglans, percés de coups !... Ah ! Seigneur, je me rappelle le jour où je vous vis pour la première fois : que mon cœur se trompoit ! Loin d'être troublé par des pressentimens funestes, il sembloit que votre vue lui offroit un objet qu'il devoit chérir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendrissement ; il me rend criminelle aux yeux de mon époux ; mais est-ce votre main qui devoit m'en punir ?

Métrobate
Non, Madame, la main de mon fils n'est point réservée à l'horreur de causer vos malheurs ; j'ignore par quel crime les Dieux sont irrités ; mais puisse mon sang répandu les appaiser sur vous deux ! (*Il veut prendre & se frapper de l'épée de son fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuser ce fer ? Laissez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir l'un & l'autre d'un état trop affreux.

Orosmin
Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé ! Amant barbare ! Voilà le cœur où s'adressent mes coups. Zéloïde, l'objet de tous mes vœux, Zéloïde… demain ne sera plus… sa jeunesse, sa beauté… ces traits que j'adore… dévorés par les flammes… je la livre moi-même à la mort la plus cruelle… ma main allume le bûcher… je vois les pleurs… j'entends les cris que la douleur… non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous… Mais qui défendra donc mon père ? Qui vengera son honneur, le mien ? Le glaive d'un bourreau est suspendu sur la tête de ton père, fils indigne…

SCENE VII

Orosmin, Métrobate, Araspe.

Araspe, *à Orosmin.*
Seigneur, tout le camp vous attend. Je ne puis même vous dissimuler que l'audace d'Arimant est à son comble ; qu'avec insulte & mépris, il demande où vous êtes, & que vos amis confus de ne vous point voir paroître, sont étonnés que l'affront dont on veut vous couvrir, ne soit point encore vengé.

Orosmin, *regardant avec désespoir Zéloïde & son père.*
Allons… allons, Araspe.

SCENE VIII

Métrobate, Zéloïde.

Zéloïde
O Dieux ! C'en est donc fait ; mon époux va périr ?

Métrobate
Non, Madame, non ; le malheur attaché à ma vie l'emportera sur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un père plus infortuné ! On m'enlève mes enfans ; toutes mes recherches sont vaines ; ce n'est qu'au bout de près de vingt années, qu'un perfide neveu, au lit de la mort, me fait appeler pour me déclarer qu'il est la cause de tous mes maux : il m'assure que ma fille est dans Ormus ; mais il ignore quelle a été la destinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus. Nouvelles alarmes ! Cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre ; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle est tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec plusieurs autres jeunes personnes de son sexe, elle a été emmenée captive dans ce camp. Je m'y rends aussi-tôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'est cet esclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans ; il veut fuir ; je l'arrête ; il ose lever sur moi un poignard qu'il tenoit caché ; je le préviens ; il tombe ; votre époux arrive ; il me fait conduire à sa tente ; je veux lui raconter mes malheurs ; mais à peine ai-je prononcé mon nom, que sa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux !

Zéloïde
Dieux ! Qui lisez au fond des cœurs, & qui savez si le mien a jamais formé un desir qui puisse offenser mon époux, Dieux justes ! Devrois-je être la cause de tant d'horreurs ?

Métrobate
Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime ; mais, Madame, vous devez être si chère à ceux qui vous ont donné le jour ! Verront-ils sans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expose un trop barbare époux ? N'empêcheront-ils point ce funeste combat ?

Zéloïde
Personne ici ne s'intéresse à mon sort. Seigneur, vos enfans ne sont pas les seuls infortunés que le ciel semble n'avoir fait naître, que pour éprouver des malheurs. Sans parens, sans appui, j'ignore jusqu'aux lieux où je reçus la naissance ; c'est son esclave qu'Arimant a épousée ; j'étois au nombre des captives que les vainqueurs, après la prise d'Ormus, emmenèrent dans ce camp.

Métrobate
Ah ! Madame, vous aurez donc sans doute vu ma fille ? Vous seroit-elle connue ? S'il faut que son père & son malheureux frère périssent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords se font sentir aux cœurs les plus barbares ; & votre époux, lorsque sa fureur se sera assouvie dans notre sang, ouvrira sans doute les yeux sur les excès de sa rage ; il reconnoîtra l'injustice de ses soupçons ; vos charmes reprendront sur son cœur l'empire qui leur est dû ; alors, Madame, souvenez-vous d'une infortunée, compagne de votre esclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers ; faites chercher la malheureuse Félime, protégez-la…

Zéloïde
Félime ; Seigneur !... C'est le nom que je portois avant que d'être l'épouse d'Arimant…

Métrobate
O ciel !... Se pourroit-il ?... Ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve… plus je les considère… tous ceux d'une tendre épouse…

Zéloïde
Seigneur, faites cesser mon saisissement… Chez qui votre fille étoit-elle esclave dans Ormus ?

Métrobate
Cher Narsès.

Zéloïde, *tombant à ses genoux.*
Chez Narsès ! Je me meurs ! Barbare époux sur qui tes coups alloient-ils tomber !... Courons à mon frère…

Métrobate, *voyant entrer Arimant.*
Ah ! Ma fille, il n'est plus ; j'apperçois son bourreau.

SCENE IX

Métrobate, Zéloïde, Arimant.

Zéloïde
Epoux cruel, qui viens-tu d'immoler ? Il ne te reste plus qu'à sacrifier la sœur ; c'est le sang de mon frère que tu viens de répandre.

Arimant

Son frère !...

Métrobate
Oui, barbare ; ton épouse est ma fille. Après tant de soins, d'inquiétudes & d'ennuis, lorsque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux ; ta main vient d'y massacrer mon fils. Achève, mets le comble à tes fureurs ; frappe… Tu parois trembler ? Pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'est pas ma fille…

Arimant
Ah ! Quand je voudrois en douter, les remords qui s'élèvent en mon ame, suffiroient seuls pour m'en convaincre. Je vois que le ciel étoit trop juste, pour ne pas tromper la rage que m'inspiroit une indigne & cruelle jalousie. Orosmin n'a point succombé sous mes coups…

Métrobate
Mon fils vivroit !...

Armant
Il m'a vaincu, désarmé… Le voici lui-même, qui vient vous rassurer.

SCENE X ET DERNIERE

Métrobate, Arimant, Zéloïde, Orosmin.

Métrobate, *embrassant Orosmin*.
Ah ! Mon fils, je te revois ! Grands Dieux ! Ce jour où il sembloit que vous vouliez épuiser sur moi les traits les plus cruels ; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs & pour être le plus heureux de ma vie ! Mon fils, je t'ai retrouvé ! J'ai retrouvé ta sœur ! Tu la vois…

Orosmin
Zéloïde !...

Métrobate
Cet intérêt, ce charme, ces nœuds secrets de la Nature & du sang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoissance. Mes enfans, (*Les serrant dans ses bras*) après tant d'années de peines, de soupirs & de regrets, quel plaisir de vous recevoir dans mes embrassemens !

Zéloïde
Mon père, n'y recevrez-vous pas aussi mon époux ?

Arimant
Votre époux ! Pouvez-vous me donner ce nom ? Ah ! Je me fais horreur à moi-même ; & si dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en versant mon sang, vous auroit déjà tous vengés.

Métrobate
Arimant, suivez-nous au Temple, où je vais offrir un sacrifice & rendre grâces aux Dieux. Leur bonté, après tant de traverses, vient de me rendre le plus heureux des pères : espérons qu'après des momens si cruels, ils vous rendront aussi le plus heureux des époux.

FIN.

Le Miroir

(Comédie, 1747)

Marc Antoine Petit

Comédie en un acte et en vers, représentée par les Comédiens Italiens, le 28 Août 1747.

Édition : PETIT Marc-Antoine, *Le Miroir*, Chez Cailleau, Paris, 1747.

AVERTISSEMENT

J'ai pris l'idée de cette Comédie dans un Livre connu de tout le monde : on ne me doit juger que sur le choix du sujet & sur la façon dont je l'ai mis au Théâtre : encore ai-je grand besoin que l'indulgence préside à ce jugement. Cet Ouvrage est un coup d'essai ; le premier fruit qu'un arbre porte est rarement excellent : mais en le goûtant on connoît assez ordinairement si l'arbre vaut la peine d'être cultivé dans l'attente qu'il en produira de meilleur. Je m'estimerai trop heureux si la lecture de cette Piéce ne détruit point l'espérance que le Public a paru concevoir de moi, lorsqu'il l'a vû représenter.

ACTEURS

AMURÂT, *prince Indien, Amant de Zelmire*,
M. Riccoboni.
ZELMIRE, *Esclave, Amante d'Amurât*,
Mlle. Riccoboni.
ZELIDE, *suivante de Zelmire*,
Mlle. Catine.
ALADIN, *suivant d'Amurât*,
M. Deshaïes.
ALMORADIN, *Prince des Genies de l'air*,
M. Rochard.
SCAPIN, *Marchand d'Esclaves*,
M. Ciavarelli.

La Scene est dans un Sallon du palais d'Amurât.

Le Théâtre représente un Sallon orné de Vases précieux.

SCENE PREMIERE

Aladin, Zelide.

Zelide
Non, laisse-moi, je ne veux rien entendre ;
Traître, je te fuis pour toujours.

Aladin *l'arrêtant.*
Un moment… Sçais-tu bien qu'à tous ces beaux discours
Je veux être assommé si je puis rien comprendre.

Zelide *d'un ton ironique.*
Oh ! Je le crois, tu n'es ni fourbe, ni trompeur.

Aladin
Mais avec toi du moins, je suis toujours sincére…
Pourrois-je te tromper, toi qui charmes mon cœur.

Zelide
Perfide.

Aladin *lui tendant la main.*
Allons, plus de colere…
Tu m'aimes…

Zelide
Moi, t'aimer ! Ah ! Ne t'en flatte pas…
Tiens, si j'avois cette foiblesse…

Aladin
Quoi ! Zelide, ton cœur partageoit ma tendresse
Lorsque je quittai ces climats ;
Je reviens, & ton amour cesse ?

Zelide
Eh, que te fait mon changement ?
Ingrat, n'est-il pas ton ouvrage ?
C'est toi, qui commenças à devenir volage.
As-tu droit d'exiger d'être aimé constamment ?
Tu me laisses six mois en proye à mille allarmes :
Mes efforts n'avoient pû t'arrêter en ces lieux,
Tu ne m'aimois plus, & mes larmes
Ont pour jamais éteint mes feux.

Aladin
Il me falloit suivre mon Maître,
Et je te quittois malgré moi :
Amurât, du Ciel même avoit reçu a loi
De sortir de l'Inde.

Zelide
Le traître !
Le Ciel lui commandoit d'oublier son amour ?
D'abandonner Zelmire à sa douleur mortelle,
Pour aller loin de ce séjour
Chercher une esclave plus belle ?

Aladin
A l'amour de Zelmire, Amurât est fidele,
Tu peux m'en croire, & rien n'est plus certain.
En approchant de ces lieux ce matin,
L'espoir de voir bien-tôt ton aimable Maîtresse
Faisoit naître en son cœur une vive allégresse,
Dont à peine il pouvoit retenir le transport :
Non, Zelide, non, ce voyage
Qui vous allarme, & vous trouble si fort,
N'a point rompu le nœud qui nous trouble si fort,
N'a point rompu le nœud qui nous engage.
Ce voyage, il est vrai, paroit mystérieux ;
Au diable, si pour moi je sçai ce qu'il veut dire.
Nous partons en faisant les plus tristes adieux,
Tout le long du chemin on gemit, on soupire :
Dans une Isle écartée enfin nous arrivons ;
En débarquant nous y trouvons
Un Talisman, invention du diable ;
Mon Maître très-imprudemment
Y touche… patatras… un Genie effroyable
Du haut des airs descend en un moment…
T'en tracer le portrait n'est pas fort nécessaire…
Je pourrois cependant le faire
Si je l'avois bien vû ; mais un mortel frisson
M'avoit glacé les sens, & comme de raison
J'étois évanoui ; le Genie & mon Maître
Pendant ce tems eurent peut-être
Quelque petit mot d'entretien,
Dont, ma foi, je n'entends rien.
Nous sortons bien-tôt de cette isle,
Et nous courons de ville en ville :
Le Prince en chaque endroit fait venir devant lui
Les Esclaves les plus aimables.
J'en ai, parbleu, vû d'adorables,
Dont l'aspect séduisant calmoit un peu l'ennui
Que me causoit ta longue absence ;
Cela soit dit sans conséquence.

Zelide
Oh, j'y prends fort peu d'intérêt ;
Mais voyons donc enfin de ces filles charmantes
Combien ammenez-vous en ces lieux, s'il vous plaît ?

Aladin
La, la… Zelmire & toi, devez être contentes ;
Nous n'en ammenons point : sans à vos appas
Nous en faisons le sacrifice…
Eh bien, sommes-nous donc à présent des ingrats,
Des traîtres… Apprenez à nous rendre justice,
Et sans les écouter ne jugez point les gens.

Zelide
Mais, dis donc, Aladin, se pourroit-il bien faire
Qu'Amurât n'en eût pas une seule… Tu ments…

Aladin
Bon, une seule a-t-elle pû lui plaire ?
Il les recevoit froidement,
Et du premier abord sans autre compliment,
Il tiroit de son sein une petite glace
Qu'il présentoit à ces jeunes beautés ;
Il les voyoit dedans, & tout aussi-tôt…[551] passe…
Une autre… ainsi de suite, & puis Messieurs, partés…
Assurément ces Demoiselles
Sont très-aimables, sont très-belles ;
Mais je ne puis… Ah… (*Il rit*) ah… est-il rien si plaisant
Que de voir un Prince puissant
Courir partout faire mirer des filles…

Zelide
Il eût pû s'épargner ce soin.

Aladin
Oui, oui, vous vous trouvez toujours assez gentilles
Pour voler au miroir, sans qu'il soit trop besoin
De vous le présenter.

Zelide
Mais ce joli manége
Est donc enfin cessé ?

Aladin
Cessé ! Bon, & pourquoi ?
N'est-il pas amusant d'avoir le privilége
De faire minauder vingt filles devant soi,
De les voir se mirer… Il faut bien qu'à mon Maître
Ce jeu plaise beaucoup : car dès ce même jour
Celles de ce pays devant lui vont paroitre.

Zelide
C'est donc ainsi qu'il est fidele à son amour ?
Quoi sous les yeux de l'aimable Zelmire
L'ingrat vient faire un autre choix ?
Il vient avec éclat s'affranchir de ses loix ?
Et tu pourrois penser… va fourbe, va lui dire
Que Zelmire réduite au dernier désespoir,
Ne veut jamais l'entendre ni le voir,
Qu'elle le hait, le déteste, l'abhorre…

Aladin
Fort bien… en avez-vous encore…

Zelide *allant sur Aladin, qui se recule.*
Oui, je t'avertis que pour toi,
Je t'arracherai le visage
Par tout où tu viendras te présenter à moi.

[551] Il contrefait Amurât.

SCENE II

Aladin *seul.*
Ta, ra, ta, ta, ta, ta… quel fracas ! Quel tapage !
Le bel accueil après un long voyage !
On me ménace, l'on me fuit…
Mais on m'aime pourtant, puisqu'on fait tant de bruit :
L'indifférence est plus tranquile,
Le seul amour jaloux échauffe ainsi la bile ;
Tout cela va fort bien… Mais me voilà réduit
A soupirer auprès de la cruelle,
A pleurer s'il le faut, afin d'obtenir d'elle
Qu'elle consente à nous rapatrier,
Et qu'il lui plaise d'oublier
L'effort qu'elle s'est fait pour me chercher querelle,
Pour se fâcher sans trop sçavoir pourquoi.
Tout le plaisir d'aimer, est ma foi pour les femmes ;
Sans se gêner elles sonnent la loi :
Leurs caprices jaloux tiranisent nos ames ;
Que ne souffrons-nous pas quand le toupet leur prend ?
A peine encor le plus souvent
Nous permet-on de nous plaindre.
Un seul moment, cessons de nous contraindre,
Nous les voyons bien-tôt changer ;
Heureux qu'elles nous pardonnent
La peine qu'elles se donnent
De nous faire enrager.
J'apperçois Amurât… Ciel ! Que vais-je lui dire ?

SCENE III

Amurât, Aladin.

Amurât
Reverrai-je bien-tôt Zelmire ?
Son cœur de mon retour t'a-t-il paru charmé ?
S'est-elle plaint de mon absence ?
Partage-t-elle enfin ma tendre impatience ?
Et puis-je me flatter d'en être encore aimé ?...
Tu ne me répons point… D'où vient donc ce silence ?

Aladin
Vous répondre ! Eh, Seigneur, m'en donnez-vous le tems ?
Vous autres amoureux êtes faits de la sorte,
Quand vous parlez d'amour votre feu vous emporte ;
Vous faites à la fois cent questions aux gens,
Vous ne finissez point…

Amurât

Finiras-tu toi-même ?
M'apprendras-tu ce que je veux sçavoir ?

Aladin *gravement*.
Très volontiers… Seigneur, la raison nous fait voir
Qu'assez souvent, lorsque l'on aime,
On est sujet à des évenemens,
Qui pourroient troubler la cervelle
De ceux qui ne l'auroient point telle…

Amurât
Mais quels maudits raisonnemens !
Traître, m'instruiras-tu…

Aladin
Tout doucement… or, comme
C'est un grand malheur pour un homme
Quand une fois il est devenu fou
De n'avoir plus d'esprit ni de raison du tout…

Amurât
O Ciel ! As-tu perdu la tienne,
Pour parler de la sorte…

Aladin
Il faut qu'il vous souvienne…

Amurât
Encor… boureau…

Aladin
Qu'aucun malheur
Ne doit jamais ébranler un grand cœur ;

Amurât
Que le Ciel puisse te confondre,
De tous ces sots discours je suis enfin lassé
Zelmire…

Aladin
Enfin…

Amurât
Veux-tu bien me répondre ?

Aladin *vivement*.
Oh, si vous êtes si pressé,
Tenez, apprenez donc que l'amour de Zelmire
Depuis votre départ est tout-à-fait cessé ;
Qu'elle vous hait cent fois plus qu'on ne sçauroit dire
Et ne veut vous revoir jamais.

Amurât
O Ciel ! Mais Aladin…

Aladin
Point de si, ni de mais :
Ce que je vous dis-là, c'est la vérité pure.
Amurât
Zelmire est infidelle…

Aladin
Eh oui, vous dis-je, eh oui.

Amurât
Elle me haït…

Aladin
Voulez-vous que j'en jure ?

Amurât
Dieux, qui l'eut pû penser ?

Aladin
Mais dans cette avanture
Que trouvez-vous de rare, d'inoui ?
Pour moi, je n'y vois rien qui doive vous surprendre,
Et même, soit dit en passant,
Je crois qu'à tout ceci vous deviez vous attendre.
Chez les femmes l'objet présent,
A seul le droit d'intéresser, de plaire ;
Le plus aimable étant absent,
Après soi laisse à peine une trace légère
Que le tems a bien-tôt détruit.

Amurât
Quel fatal destin me poursuit !
Les rigueurs d'une longue absence
Ont déchiré mon cœur sans éteindre mes feux ;
Je reviens fidéle en ces lieux ;
Et pour le prix de ma constance,
Je perds l'objet de tous mes vœux.

Aladin
J'éprouve la même infortune,
Zelide ne veut plus me voir, ni me parler ;
La disgrace nous est commune,
Et cela doit vous consoler.

Amurât
Que cette disgrace est cruelle !
Zelmire pour jamais me bannit de son cœur :
Et ce qui la rend infidelle
N'a fait qu'augmenter mon ardeur.

Aladin
Est-il possible ! Eh quoi ! Ces Esclaves si belles

N’ont pû vous inspirer ?...

Amurât
Non, je cherchois entre elles
Un objet qui peut seul assurer mon bonheur.

Aladin
Et Zelmire a pensé qu’oubliant sa tendresse
Vous vouliez, entre ces beautés
Faire choix d’une autre Maîtresse.

Amurât
Quelle erreur !

Aladin
Eh ! Mais écoutés,
C’est votre faute : l’apparence
Est contre vous, & c’est plus qu’il ne faut
Entre Amans pour rompre bien-tôt
La plus parfaite intelligence :
D’ailleurs si vous brûlez toujours des mêmes feux,
Je ne vois pas trop, quand j’y pense,
Comment cet objet-là pourroit vous rendre heureux.

Amurât
Ecoute, je te vais révéler ce mystère :
Un jour que j’étois en ces lieux
A contempler ces biens que ma laissé mon pere,
Un spectacle étonnant vint s’offrir à mes yeux :
Ce mur s’ouvre, j’approche, & je vois huit statuës :
Que du Prince des airs mon père avoit reçues :
L’or & les diamans brilloient de toutes parts,
Mais leur éclat flattoit moins mes regards
Que le travail divin qui forma cet ouvrage :
Surpris d’un si rare assemblage,
Je l’admire, & je vois un autre piédestal
D’or & d’une grandeur extrême :
Ces mots étoient écrits sur ce riche métal :
Amurât, ton bonheur dépend de la neuviéme,
Pour l’obtenir va voir Almoradin.
Je partis dès le lendemain
Bien résolu de devenir le maître,
D’un bien si précieux,
A quelque prix que ce pût être.
Bien-tôt j’arrive : & tu sçais…

Aladin
Justes Dieux !
Je tremble encor lorsque je me rappelle
La crainte, la frayeur mortelle
Qui me saisit, quand à nos yeux
Ce Genie affreux vint paroitre ;
Et sans trop me flatter, je crois qu’il faut du cœur
Pour être en pareil cas le maître
De ne pas mourir de frayeur.

Amurât
Oui, sans doute, & tandis que par trop de courage
Ton cœur du sentiment avoit perdu l’usage,
Almoradin jura de m’accorder un jour
Ce trésor dont dépend le bonheur de ma vie :
Mais pour le prix d’un bien aussi digne d’envie,
Il me fit jurer à mon tour
De lui donner la premiere Indienne
Que je pourrois trouver belle, sans être vaine,
Et dont le cœur sensible au seul plaisir d’aimer,
Eût ignoré celui de plaire,
Et ne se fût laissé charmer
Que d’un amour pur & sincére.

Aladin
Sur ce pied-là, ma foi, renoncez à l’erreur
Qui vous flatte d’un vain bonheur :
Almoradin demande l’impossible,
Et vous le sçavez ; en ce jour
Ce n’est plus aux feux de l’amour,
C’est au plaisir qu’on est sensible.

Amurât
L’amour, sur tous les cœurs n’a pas perdu ses droits,
Et l’on voit encor, qui soumis à ses loix…

Aladin
Quand cela seroit vrai, le moyen de connoître
Que lui seul régne dans un cœur ;
On se déguise, on veut toujours paroitre
Épris de la plus belle ardeur :
Et ce n’est bien souvent que soi-même qu’on aime
Quand on jure d’aimer un objet pour lui-même.

Amurât *lui montrant un petit miroir*.
Par ce secours je puis aisément le sçavoir.
La premiere dont ce miroir
Me présentera le visage
Couvert de ce vif incarnat,
Secret garant d’un cœur sensible & délicat,
Celle-là sera le partage
Du Souverain des airs : les autres qui seront
Indignes d’un tel avantage
Dans cette glace pâliront.

Aladin
Le joli meuble de toilette !

Amurât
Dès que par sa vertu secrette
J’aurai connu l’objet que veut Almoradin,
Ce Genie à mes yeux se fera voir soudain…

Aladin
Enfin, Seigneur, dans cette affaire,
Je commence à voir un peu clair :
Mais, ma foi, je ne puis m'en taire,
Ce Monsieur, le Prince de l'air,
Vous charge-là d'un plaisant rôle à faire.

Amurât
La gloire d'un mortel est d'obéir aux Dieux.
Jusqu'ici, cependant malgré toutes mes peines,
Mes recherches ont été vaines ;
J'ai porté mes pas en tous lieux,
J'ai vû dans ce Miroir mille & mille Indiennes,
Et toutes ont pâli :

Aladin
Le fait est merveilleux ;
Trouve-t-on aujourd'hui des filles qui rougissent ?

Amurât
Peut-être en ce pays serai-je plus heureux.

Aladin
Vous le sçaurez bien-tôt, vos ordres s'accomplissent,
Et déja cent beautés ont rempli ce Palais ;
Tout en chemin faisant, j'ai lorgné leurs attraits ;
Quels attraits ! Mais voici le Marchand qui s'avance,
Il peu en parler mieux que moi.

SCENE IV

Amurât, Aladin, Scapin.

Scapin *se prosternant.*
Salamalec. (*À Aladin*) Bon jour. Salama…

Amurât
Lève-toi.
Que veux-tu ?

Scapin *se prosternant de nouveau.*
Salama…

Amurât
Finis ta révérence.
Parle.

Scapin *à part.*
Ce Prince-là me paroît bon garçon,
Tant mieux, j'aime avec moi qu'on aille sans façon,
(*À Amurât.*)
Seigneur, c'est un petit mémoire,
Bien fait en conscience ; & vous pouvez m'en croire,
Je suis homme d'honneur : le métier que je fais
En est une preuve certaine.

Amurât
Je le crois, mais voyons…

Scapin
J'ai fait de si grand frais :
Et ces Esclaves-là m'ont donné tant de peine !...

Amurât
Mais, enfin…

Scapin
Oh ! Seigneur, vous en serez content :
Des plus rares beautés vous aurez là l'élite…
Si vous vouliez me payer tout de suite…
Je ne crains point pour mon argent ;
Mais le tems est si dûr & si vous sçaviez comme…
(*À Aladin.*)
Toi, sans rabatre rien, fais-moi payer la somme,
Je te promets une Esclave à ton gré
Gratis au moins…

Amurât
Mon ami, je verrai.

Scapin À *part.*
Je verrai ! Le maudit présage.
Ce je verrai fut toujours le langage
De tout mauvais payeur…
(*À Amurât.*)
Eh, mais écoutez donc, Seigneur,
Vous vous imaginez peut-être
Que je veux vous donner du commun, du fretin ;
Oh, vous l'allez voir : car enfin,
Avant que d'achetter il est bon de connoître :[552]
(*À Aladin.*)
Où foures-tu ton nez… écoutez… & d'abord
Trente Esclaves, Georgiennes,
Oh, quand vous les verrez, vous tomberez d'accord
Qu'il n'est rien de plus beau… *plus deux cens Indiennes*,
Quelles beautés ! & quels jolis minois !
Des grands yeux, un teint frais, des bouches si petites.
Et ces filles-là sont d'ailleurs si bien instruites,
Que la moindre peut plaire au moins pendant un mois ;
C'est un profit tout clair, car enfin il en coûte

[552] Il déployé son papier, & Aladin s'approche pour lire avec lui ; il lui repousse la tête, en disant :

Pour changer tous les jours.

Aladin
Et tu crois donc.

Scapin
Ecoute.
Trente Esclaves de Perse.

Aladin
Il n'y en a que vingt.

Scapin
Que vingt !

Aladin
Oui, j'en suis très-certain.

Scapin
C'est une faute d'orthographe ;
La Mémoire en est-elle moins bon ?
Oh ! Quel chicaneur !

Aladin
Quel fripon !

Scapin *à Amurât*.
J'ai mis mon nom & ma paraphe
Au bas de la quittance, il ne me reste plus
Qu'à recevoir de vos écus.

Amurât
Oui, mais je ne veux point avoir toutes ces filles.

Aladin
Oh ! Quand vous les verrez, elles sont si gentilles
Que pas une ne restera.

Amurât
Je n'en veux qu'une seule.

Aladin
Eh bon, vous voulez rire.
Une seule, Seigneur, peut-elle vous suffire,
Le plus petit Bourgeois en a plus que cela.

Amurât
Enfin, je n'en veux qu'une…

Aladin
Etant riche, à votre âge…
(*À part*) Ho ! Cela ne se comprend pas.
Je crois qu'il a raison, il n'a pas bon visage ;
(*À Amurât*.)
Mais, dites-moi, pour vous laquelle a plus d'appas.

Amurât
Il faut les voir.

Aladin
Bon, bon, qu'importe ;
Cela n'y fait rien : voulez-vous
Qu'elle soit blonde, & qu'elle ait les yeux doux,
Et l'air toujours à demi morte ;
Ah ! Cela se vend bien, ou le diable m'emporte :
La voudriez-vous brune, & les yeux pleins de feu,
Pétillante & sur-tout d'une blancheur parfaite,
Celles-là sont encor d'assez bonne défaite ;
Au Marchand, il en reste peu…
Mais un minois de fantaisie
Peut-être vous plairoit-il mieux…
Un minois… là… piquant, qui charme tous les yeux
Sans que sa beauté soit finie…
Oh ! De ceux-là, ma foi, je n'ai jamais assez,
C'est la fureur, & chacun en demande…
La voulez-vous petite ou grande ?

Amurât
Je veux toutes les voir… Allons…

Scapin *faisant des façons pour donner le pas au prince*.
Seigneur, passez.
Ah ! Je sçais vivre.

Amurât
Heureux, si le sort me présente
L'objet qui peut seul en ce jour
Dissiper les soupçons d'une infidelle Amante,
Et lui prouver l'excès de mon amour.

SCENE V

Aladin
S'il pouvoit avec sa Maitresse
Faire sa paix, que je serois content !
Avec l'objet de ma tendresse
J'en aurois bien-tôt fait autant :
Les valets sont en tout les singes de leurs Maitres ;
Et quand ceux-là redeviennent amis,
Les autres se croiroient des traîtres
S'ils restoient ennemis.
Quelqu'un vient, ma foi, c'est Zelide ;
Allons, quittons vîte ces lieux :

Nous exposer au courroux qui la guide,
Ce seroit hazarder de perdre les deux yeux.

SCENE VI

Zelmire, Zelide.

Zelmire
Non, mon cœur veut en vain excuser un perfide,
Non, je ne dois plus l'écouter.
Amurât me trahit, je n'en sçaurois douter :
Guidé par sa seule inconstance,
L'ingrat ne fuyoit ma présence
Que pour s'en aller loin de moi
Chercher un autre objet plus digne de sa foi :
Et s'il revient après six mois d'absence,
C'est pour mieux braver aujourd'hui,
L'amour dont il sçait trop que je brûle pour lui…
J'ai tout perdu : je n'ai plus d'espérance ;
Et chaque instant ajoute à ma douleur…
Mais, ma chere Zelide, en es-tu bien certaine,
L'excès de ma cruelle peine
N'est-il point l'effet d'une erreur
D'un faux rapport… Enfin ne se peut-il pas faire
Qu'Amurât…

Zelide
Eh, pourquoi vous plaire
A douter d'un malheur dont vos yeux sont témoins ?
Ce que je vous ai dit n'est que trop véritable :
Et plut aux Dieux qu'il le fut moins.

Zelmire
Mais, s'il étoit bien vrai qu'Amurât fut coupable
Demanderoit-il à me revoir ?
Auroit-il le cœur assez noir
Pour chercher à jouir du tourment qui m'accable !
Non, je le connois trop pour le croire capable
De goûter un plaisir si barbare & si bas.

Zelide
Belle Zelmire en pareil cas,
Notre cœur souvent nous abuse :
Il nous dissimule, il excuse
Les outrages cruels qu'on fait à nos appas :
Et tant que de notre ame un ingrat est le maître,
La raison a beau l'accuser,
Nous ne sçaurions nous résoudre à penser
Qu'il soit un inconstant, un traître…

Zelmire
Dieux ! C'est lui que je vois paroitre…
Quel trouble dans mon cœur sa présence fait naître ?
Cachons lui, s'il se peut, le désordre où je suis…
Mais, quel secret penchant m'arrête ?
Je veux l'éviter… je en puis…
Demeurons, ma vangeance est prête,
Jouissons du plaisir de confondre un ingrat.

SCENE VII

Zelmire, Amurât.

Amurât *sans voir Zelmire.*
Quel destin est le tien, malheureux Amurât ?
L'unique objet que ton ame desire
Echappe à tous tes soins, & te fuit en tous lieux ;
Dans ce palais, en vain j'ai fait conduire
Les plus jeunes beautés… (*Il voit Zelmire*) mais que vois-je,
Grands Dieux !
Quel bonheur vous offre à mes yeux !
Ah ! Moins je l'espérois & plus j'y suis sensible,
Belle Zelmire…

Zelmire
O, Ciel ! Est-il possible
Que vous osiez encor vous présenter à moi ?
Pensez-vous m'abuser en vous forçant à feindre.
Ah ! Ne l'espérez point, cessez de vous contraindre,
J'en suis trop sûre, hélas ! Vous me manquez de foi.

Amurât
Moi, vous trahir ! Quelle erreur est la vôtre !
Ah ! Seroit-il en mon pouvoir
D'oublier mes sermens & d'en aimer une autre ?
Vous connoissez mon cœur, & vous pouvez avoir
La cruauté de me croire un perfide !
Sur un simple soupçon votre ame se décide,
Et vous me condamnez à ne jamais vous voir :
Ai-je pû mériter cette rigueur extrême.
En vain vous m'accablez d'un injuste courroux ;
Belle Zelmire, je vous aime,
Et n'ai jamais aimé que vous :
Quand j'ai quitté ces lieux c'étoit l'amour lui-même…

Zelmire
Épargnez-vous des détours superflus,
Il seroit moins honteux après m'avoir trahie
D'avouer votre perfidie,
Que de feindre un amour que vous ne sentez plus.

Amurât
Je vous aime toujours, & c'est me faire outrage…

Zelmire
Non, non, un cœur qui se partage
N'obéit jamais à l'amour,
C'est la volupté qui l'engage.
Satisfait d'un tendre retour,
Un Amant bien épris ne porte son hommage
Qu'au seul objet dont son cœur a fait choix :
Il n'aime, il ne suit que ses loix,
Avec plaisir il le préfère
Aux grandeurs, à tout autre bien :
Les objets les plus beaux n'ont plus droit de lui plaire,
Il ne voit que lui seul ; les autres ne sont rien ;
Voilà le seul amour qui peut me satisfaire,
Et c'est celui que j'ai senti pour toi ;
C'est lui qui t'engagea ma foi…
Je brûlerois encor d'une flamme si pure,
Perfide, si ton cœur en eût connu le prix,
Et si tu ne m'avois appris
A devenir infidelle & parjure.

Amurât
Ciel ! Arrêtez.

Zelmire
Ne suivez point mes pas.

Amurât
Un seul moment, daignez m'entendre.

Zelmire
Non, rien ne sçauroit vous défendre.

Amurât
Vous me fuyez en vain, je ne vous quitte pas,
Écoutez-moi, Zelmire, & vous allez apprendre…

Zelmire *s'arrêtant*.
De cet empressement, que pouvez-vous attendre
Du pouvoir de l'amour, mon cœur s'est dégagé,
Je ne crains point de me laisser surprendre.

Amurât (*À part*.)
Seroit-il vrai qu'elle eut changé !
Un trouble affreux s'éleve dans mon ame,
Tout semble m'annoncer… mais je puis aisément
Connoître en ce même moment
Si l'ingratte a trahi sa flamme.
(*À Zelmire*.)
Aimable Zelmire, est-ce à vous
D'éprouver ces vaines allarmes ?
Se peut-il qu'avec tant de charmes,
Votre ame s'abandonne à des soupçons jaloux ?
Connoissez mieux l'effet de l'amour le plus tendre.
Le sort avoit daigné m'apprendre
Que mon bonheur dépend d'un bien mystérieux,
Dont Almoradin est le maître :
J'aimois assez pour ne connoître
D'autre bonheur que de plaire à vos yeux ;
Et je craignis… Hélas ! Votre inconstance
N'a que trop justifié mes craintes en ce jour ;
Je craignis de vous voir oublier mon amour,
Si ce trésor bien-tôt n'étoit en ma puissance ;
Pour l'acquérir je quittai ce séjour…
Mais rien n'a pû changer ce cœur qui vous adore ;
Et si vous en doutez encore,
(Il lui présente le Miroir, & se place de façon à pouvoir la voir dans la glace.)
Cette glace peut être un gage de ma foi.
(*À part*.) Mon sort va s'éclaircir, je suis saisi d'effroi.

Zelmire *prenant le Miroir*.
Voyons (*À part*.) s'il est constant que je vais être heureuse,
(À Amurât). (*Elle se voit dans la glace*)
Mais comment se peut-il… Dieux ! Qu'est-ce que je voi ?
Quelle extrême rougeur ! Ô Ciel ! Je suis affreuse.

Amurât
Ah ! Chere Zelmire, à mes yeux
Jamais vous ne fûtes si belle :
Quelle félicité, grands Dieux !
Je trouve Zelmire fidelle.
Ne dissimulez plus : je lis dans votre cœur,
Ce Miroir m'apprend mon bonheur.
Mais, quoique ce plaisir me touche,
Je ne pourrois m'en contenter ;
Si je n'en recevois l'aveu de votre bouche.

Zelmire
Ah ! Vous ne sçauriez en douter,
Mon cœur brûle pour vous d'une fidelle flamme.
Et les transports que j'ai fait éclater,
Trahissant malgré moi le secret de mon ame ;
Etoient de sûrs garants de ma fidélité.

Amurât
Est-il un sort plus doux ? Ah ! J'en suis enchanté ;
Que le plaisir qui succede à la peine
A de charmes & de douceur !
(*On entend un bruit de tonnerre*.)
Qu'entens-je ? Quelle horreur soudaine
Vient de s'emparer de mon cœur.

SCENE VIII

Almoradin, Amurât, Zelmire.

Almoradin *sur un nuage*.
Amurât près de toi tu vois ce qui m'attire,
Je viens te rendre heureux, remplir tes desirs :
Tes jours ainsi que ceux de l'aimable Zelmire
Vont être désormais filés par les plaisirs.
Je veux épuiser ma puissance
Pour le bonheur d'un objet si charmant.

Amurât
Ah ! Vous comblez ma plus chere espérance ;
Mais dans ce fortuné moment,
Ne songez qu'à Zelmire, en faisant tout pour elle,
Vous ferez tout pour moi : mon sort dépend du sien,
Et c'est à son bonheur qu'est attaché le mien.

Almoradin
Au sein d'une gloire immortelle,
Sur le trône des airs assise auprès de moi,
Zelmire va donner la loi
Aux esprits dont le soufle anime la nature ;
Et dispense la vie à ce vaste univers :
Mon cœur pour elle épris de l'ardeur la plus pure…

Amurât
O Dieux ! Quel funeste revers !
Ah ! Seriez-vous assez barbare
Pour ma ravir l'objet de tous mes veux ?
Quoi ! Vous voulez me rendre heureux,
Et votre rigueur nous sépare.

Zelmire
Hélas ! Loin d'Amurât, pensez-vous que mon cœur,
Des biens que vous m'offrez, puisse sentir les charmes ?
Non, sans lui pour Zelmire, il n'est point de bonheur ;
Sans lui la gloire & la grandeur
Ne feroient qu'augmenter ma peine & mes allarmes.
Pourquoi nous désunir, hélas ! Pourquoi vouloir…

Almoradin
Amurât ma juré de mettre en mon pouvoir
La premiere Esclave Indienne
Qui rougiroit en ce Miroir ;
Le sort tombe sur toi ; je conçois votre peine,
Mais la loi du serment.

Amurât
Ah ! Ce serment est vain ;
Mon erreur l'a dicté, mon amour m'en dégage ;
Quoi ! Du sort des mortels, arbitre souverain,
Vous servez-vous contre eux d'un si grand avantage ?

Almoradin
Mais souviens toi que c'est de ta fidélité,
A remplir en ce jour le serment qui te lie
Que dépend ta félicité.

Amurât
N'importe.

Zelmire
Expliquez-vous : Que mon ame est saisie !

Almoradin
Ton Amant ne peut être heureux
Sans la possession d'un bien mystérieux ;
Dont le destin m'a fait dépositaire ;
Le bonheur de sa vie est ma plus chere affaire :
Mais, quoique je commande à tous les élemens,
Je ne puis cependant le faire,
S'il refuse en ce jour d'accomplir ses sermens.

Zelmire
Ah ! S'il est vrai, je me ferois un crime
De balancer un seul moment ;
Du fort, avec plaisir, je serai la victime ;
Puisque je puis ainsi rendre heureux mon Amant ;
Ah ! C'est une douceur extrême
Pour un cœur bien épris des feux qui l'ont charmé,
De s'immoler soi-même
Au bonheur de l'objet aimé.

Amurât
Vous pourriez vous résoudre à suivre
Une loi dont l'amour condamne la rigueur.
Avez-vous bien pensé ce que c'est que de vivre ;
Loin d'un objet qui régne en notre cœur ?

Zelmire
Oui, quoi que je me fasse une image terrible
Du tourment que je vais endurer loin de vous ;
Je voudrois qu'il me fut possible
De voler à l'instant, où le destin jaloux
Doit sur moi seule épuiser sa colère ;
Et les momens, qu'en ces lieux je differe,
Me semblent dérobés au bonheur de vos jours.

Amurât
Ah ! Bannissez cette crainte cruelle.
Qui peut de mon bonheur interrompre le cours,
Si vous me repondez d'être à jamais fidelle…
Mais dussai-je du Ciel éprouver le courroux,
Rien ne poura jamais me séparer de vous :
Qu'ai-je affaire des biens, que m'offre le Genie ;
Si je vous perds, que peut me servir leur secours,
C'est de vous seule, hélas ! Que dépendra toujours

Le bonheur de ma vie…

Zelmire
Mon amour me fait un devoir
De renoncer au bonheur de vous voir.
Adieu, vivez heureux, & perdez la mémoire
D'un amour autrefois si cher, si plein d'attraits :
Ah ! Je sentirai moins mes maux, si je puis croire
Qu'un triste souvenir ne trouble point la paix ;
Et les plaisirs que le sort vous prépare.

Amurât
Quel désespoir de mon ame s'empare…

Almoradin
Tous ces regrets sont superflus :
Zelmire ne t'appartient plus,
Et puisqu'elle y consent, elle est sous mon empire :
Esprits reconnoissez ma voix ;
Vous sçavez mes desseins, exécutez mes loix.
(Quatre Genies enlevent Zelmire.)

Amurât
Que vois-je ? Ah ! Laissez-moi Zelmire,
Barbares, arrêtez… j'expire,
Elle disparoît à mes yeux.

SCENE IX

Almoradin, Amurât.

Amurât
Verrez-vous sans pitié mon désespoir affreux ?
Votre cœur sera-t-il insensible à mes larmes ?
Hélas ! Pour vous toucher, je n'ai plus que ces armes…
Quelque grands que soient les malheurs,
Qu'avec Zelmire j'aie à craindre ;
Je les souffrirai sans me plaindre ;
Sa vue adoucira leurs cruelles rigueurs :
Si son amour ne peut finir mes peines,
Ses mains au moins essuyront mes pleurs :
Je la verrai… je porterai ses chaines,
Et mes maux auront des douceurs.
Ah ! Serez-vous inexorable ?
(*Il se jette aux genoux du Genie.)*
Hélas ! Le malheur le plus grand…

Almoradin
Pourquoi t'abandonner au tourment qui t'accable.
Almoradin, t'en est garand,
Les plaisirs les plus doux succederont à tes larmes,
Si-tôt que tu verras cet objet plein de charmes,
Que j'ai promis de t'accorder.

Amurât *se relevant avec précipitation.*
Je ne veux point le voir, cruel, je le déteste,
Heureux si mon amour funeste
Ne m'eût jamais contraint à te le demander ;
Rien ne peut te rendre sensible ;
Mon désespoir éclate en vain :
Ton cœur barbare est inflexible ;
Va, je ne veux rien de ta main :
Tu m'as ravi Zelmire, hélas ! Tout m'importune,
Cruel, ta présence me nuit :
J'abhorre le jour qui me luit :
Et ce fer va bien-tôt finir mon infortune.

Almoradin *lui arrêtant le bras.*
Arrête, tourne ici les yeux,[553]
Et, si tu le peux, suis tes transports furieux.

SCENE X & DERNIERE

Almoradin, Amurât, Zelmire, Aladin & Zelide.

Amurât *laissant tomber son poignard, & courant à Zelmire.*
Ah ! Que vois-je, est-ce vous Zelmire ?

Zelmire
Cher Amurât, est-ce vous que je voi…
Ai-je pû vous quitter ? Ciel, ai-je pû souscrire…

Amurât
Vous en êtes encor plus digne de ma foi :
Vous ne me pouviez mieux prouver votre tendresse.
J'ai vu votre extrême tristesse,
J'ai vu les pleurs qui couloient de vos yeux,
Et de vos sentimens ces gages précieux
Me faisoient assez voir que c'étoit l'amour même
Qui vous forçoit à me quitter,
Trop heureux, à mon tour, si je puis me flatter
Que vous connoissiez à quel point je vous aime.

Zelmire
Vous m'avez préférée au bonheur de vos jours,
Et vous vouliez, sans moi, renoncer à la vie :
Ah ! Puissiez-vous m'aimer ainsi toujours.

[553] Le fond du théâtre s'ouvre, & l'on voit une Rotonde magnifique, dans laquelle sont huit Statues, chacune sur son piédestal : Zelmire est sur le neuvième piédestal, lequel est plus élevé que celui des autres : au-dessus de Zelmire est un Baldaquin que des Amours soutiennent.

Amurât
O Ciel ! Que mon ame est ravie,
J'éprouve le plaisir le plus délicieux :
Si je le sentois moins, je l'exprimerois mieux.

Almoradin
Aux transports les plus doux abandonnez vos ames ;
Tendres Amans soyez heureux.
Unis par d'agréables nœuds,
L'excès de vos plaisirs n'éteindra point vos flammes :
Et plus ils seront grands, plus votre amour croîtra ;
Des soupçons jaloux & des craintes,
Vous ne sentirez point les cruelles atteintes :
D'autant plus fortunés que rien ne troublera
Votre félicité suprême :
Vous connoîtrez que quand on aime,
Le souverain bonheur consiste à s'assurer
De n'être aimé que pour soi-même.

Aladin *à Zelide, lui présentant le Miroir*.
Zelide, en ce miroir voudrois-tu te mirer.

Zelide
Nenni, ma foi, l'épreuve est par trop incertaine,
Et cause toujours moins de plaisir que de peine.

Almoradin
Que pour partager vos plaisirs
Le marbre même ici s'anime ;
Vivez[554] que la douceur de vos premiers desirs,
Par d'agréables jeux s'exprime.

Almoradin *chante*.
Lorsque d'un amour extrême,
On ressent le trait vainqueur
La plus parfaite douceur
Est de s'immoler soi-même.
Dans une sincère ardeur
La félicité suprême
Est d'assurer le bonheur
De ce qu'on aime.

[554] Il touche les Statues de sa baguette ; elles donnent des signes de vie ; descendent en cadence de leurs piédestaux, & forment un Ballet dans lequel elles caractérisent les premiers mouvemens de surprise & d'amour que leur vue leur inspire mutuellement.

Arlequin réviseur et médiateur ou L'Europe pacifiée

(Farce, 1749)

Anonyme

Édition : *Arlequin reviseur et mediateur ou l'Europe pacifiée pour ne rompre jamais, Aux depens de la Compagnie*, Londres, 1749.

ACTEURS

1. ARLEQUIN, *Ambassadeur de l'Empereur de la Chine, réviseur & Mediateur*.
2. Premier Conseiller d'Ambassade Chinois.
3. Second Conseiller d'Ambassade Européen.
4. Trois Secrétaires d'Ambassade.
5. Les Ambassadeurs plénipotentiaires de toutes les Têtes Couronnées, Républiques, princes & Etats de l'Europe.
6. MEHEMET EFFENDI, *Ambassadeur du Grand-Seigneur*.
7. EUROPE, *Déesse*.
8. Plusieurs Nymphes de la suite d'Europe.
9. COLOMBINE, *Epouse d'Arlequin.*
10. Les Dames de la suite de Colombine.
11. Un Gentilhomme de la suite de Mons. Le Mediateur.
12. Une Bande de Musiciens.

La Scéne est à Mitropoli au centre de l'Europe.

La farce est en deux actes.

ACTE PREMIER

Arlequin, tous les Ministres Plénipotentiaires, I. Conseiller, 2. Conseiller d'Ambassade, trois Secrétaires d'Ambassade, Europe, Mehemet Effendi, un Gentilhomme de la suite d'Arlequin.

SCENE I

Arlequin *seul*.
L'Europe voit luire le jour que le ciel avoit marqué pour l'établissement de son repos, qui durera autant que le monde, un paix constante succéde à des guerres qui s'étoient élevées par des petits intervalles depuis plusieurs siécles. *Il se tourne*. Ah voilà mes gens, nous allons travailler à ce grand ouvrage.

SCENE II

Arlequin, I. Conseiller, 2. Conseiller, les trois Secrétaires d'Ambassade.

Arlequin
Ah ça, Messieurs, il y a de quoi s'occuper, la révision d'un Traité de paix, & une mediation d'importance nous donnera de la besogne, j'en suis chargé par l'Empereur mon maître, qui en a été requis par une Ambassade solemnelle, &, ce qui plus est, unanime de tous les chefs du continent de l'Europe. *Il se place sous un dais, & les autres sur des Canapés*. Grand bien en a voulu à mon maître le plus brillant Empereur que le soleil échauffe, de m'avoir choisi en cette occasion, nôtre Sire ne m'avoit jamais crû capable du sérieux, bien aise à présent de me trouver, il fait que je dois connoître la nation qui habite l'Europe, pour y avoir vécu 15. Mois netto dans ma jeunesse, combien de voïages n'y ai-je fait après ? Celui-ci fera du bruit, si je ne me trompe. Messieurs les Ministres plénipotentiaires de la Chrétienté, qui se trouvent dans une parfaite harmonie ici, m'ont assommé d'assûrances le mieux tournées de leur disposition sans réserve, pour contribuer aux moiens qui puissent procurer à l'Europe une tranquillité durable.

1. Conseiller

Il faut donc espérer que vôtre Grandeur réussira parfaitement dans sa médiation.

2. Conseiller
J'en félicite déja d'avance vôtre Excellente grandeur.

Arlequin
Vous êtes de bonnes ames, je connois les drôles à qui j'ai à faire, mais pensons à ce qui doit nous occuper, voici de quoi il s'agit. Dix parties ont guerroïé, & de ces dix une seule s'en est tirée parfaitement contente, & deux autres à peu près ; une qui s'étoit mêlée du jeu pour esquiver une opération rétranchante qu'on lui avoit préparée, & étant déjà entre les mains des Chirurgiens, s'en est débarassée par un coup d'adresse des plus habiles. Quelques-uns s'y sont laissés entraîner par des raisons politiques Européennes, en tout ou en parties, & s'en ressentent de même à juste proportion, après avoir figuré dans la guerre & au Traité de paix, sans faire parties ni dans l'une ni dans l'autre, & n'étant fait non plus mention d'eux aux publications de paix, que des ombres, qui ont peut-être voltigé à l'entour des exploits de la guerre, & de l'arrangement du Traité de paix. Le Descendant de celui qui, selon quelques-uns, devoit gober tout ce qui faisoit l'objet de la guerre, a été bien aise que le vainqueur lui accordât la permission de r'entrer sans trompette dans son chez-soi tout délabré. Une seule a été obligée de se deshabiller en partie, pour endosser les trois que je viens de dire. Le reste après s'être amusé à ravager plusieurs Cantons de l'Europe, à épuiser leurs sujets & à se ruïner eux-mêmes, ont été obligés de faire finir le jeu, quoiqu'il y en avoit qui auroient joué encore ; au reste, rétablissemens, cessions, retrocessions, restitutions, rénonciations & garanties composent l'essentiel de quelques traités à l'occasion de cette guerre, & du dernier dont je devrois faire le réviseur, je pourrois ajoûter, & de tous ceux qui ont précédé depuis un tems immémorial. Ce n'est le tout, les gouffres de l'oubli se sont r'ouverts encore, & on a vu résusciter cinquante prétentions trépassées, accompagnées de protestations & de menaces, comme à l'ordinaire. Voiez-vous jour Messieurs à débrouiller ce cahos de mécontentemens.

2. Conseiller
Il sera besoin de voir les piéces.

Arlequin *en montrant le dernier Traité*.
Le Traité de paix que voici en est déjà une magnifique à deux mains, pour servir à tous, pour & contre.

2. Conseiller
Il faut des explications.

Arlequin
Eh bien, Mr. Le Conseiller, faites-les, mais n'oubliez pas de rencontrer article pour article l'esprit & la lettre compassés aux intérêts de tous & un chacun.

2. Conseiller
Il faut voir.

Arlequin
Rien de plus aisé selon vous, sans doute, mais ce ne sera encore que pour les Contractans, ou en serons nous avec les protestans ?

2. Conseiller
Nous verrons leurs preuves.

Arlequin
Gare nôtre pauvre ouvrage pacifique, Mr. Le Conseiller, si nous nous avisons, d'ôter aux uns ce que le Traité leur avoit adjugé, pour en révêtir ceux, qui auront peut-être selon nous prouvez leur bon droit. Nous verrions un diable de cahos de nouvelles productions, ils en ont toûjours prêtes, comme des corps de réserves, & nous en verrons encore sans cela.

1. Conseiller
Mais, quel a été le sujet des derniers troubles, pour être un peu mieux au fait ?

Arlequin
Il en est décédé un d'entre eux.

1. Conseiller
Faut-il la guerre pour cela ?

Arlequin
A la Chrétienne oui, du moins au decés d'un dernier de famille, même de lignée, testamens, contracts de mariage, confraternités héréditaires, pactes de famille, droits de réversion, enfin successions établies par des sanctions pragmatiques & autres instrumens de cette nature travaillés & rabotés par les plus habiles d'entre eux, & munis de garanties & renonciations les plus cauteleuses, les font courir aux armes d'abord que le cas existe.

1. Conseiller
N'y auroit-il donc pas d'autre moïen pour terminer leurs differends ?

Arlequin
Pour les petits oui, ils se chamaillent par la plume, mais aux grands il faut des armes de poids.

1. Conseiller

Comme de cette maniére les occasions de se brouiller doivent être très-fréquentes, que n'établissent-ils parmi eux une cour suprême, qui décide en dernier ressort, ou un congrès perpétuel, ou leur différens soient terminés sans troubles ?

Arlequin
La pensée n'est pas neuve, il y en a déjà eu d'autres, qui ont fait de tels projets, mais l'exécution des decrets, Mr. Le Conseiller ? C'est à quoi on n'a pas pensé, & à quoi vous ne pensez pas, je vous le passe à vous, mais non pas aux autres faiseurs de projets, qui étans Européens, devoient savoir qu'elle trouveroit des oppositions, & qu'il ne faut que cela, pour faire ce qu'on appelle la guerre.

1. Conseiller
Il sera donc bien difficile de dresser un banquet au goût de tous.

Arlequin
Cela ne s'est jamais fait, & ne se fera jamais, par les Traités de leur façon, il n'y a qu'un seul moïen, dont je m'en vais dresser un plan ; vous, Mr le Prémier Sécrétaire d'Ambassade, prenez la plume, je vais vous dicter. *Soit Notoire à tous, & un chacun des chefs possessionés, dans la circonférence du continent de l'Europe, & à qui en outre il appartiendra, ou peut appartenir en maniére quelconque.*

ARTICLE I.
Il y aura une paix chrétienne, universelle & perpétuelle.

1. Conseiller
Une paix chrétienne ! Il n'y a donc rien de constant à espérer.

Arlequin
C'est du stile le plus nouveau, & tient lieu d'aggréement sans préjudice à la constance ou l'inconstance. *Il continue de dicter. Tant par mer que par terre, & une amitié sincére & constante, entre tous les chefs possessionés du continent de l'Europe, leurs héritiers & successeurs, des deux sexes, Roïaumes, Etats, Provinces, Païs, Sujets & Vassaux de quelque qualité ou condition qu'ils puissent être, sans exception de lieu ou de personne, & un oubli éternel du passé.*

ARTICLE II.
Tout ledit continent, avec ap-& dépendances, anciens & nouveaux droits, actions & prétentions inclusivement, appartiendra de plein droit à tous & un chacun en particulier sans réserve.

1. Conseiller
De par le grand Confucius ! Les voilà d'abord parfaitement bien, tous autant qu'il y en a.

Arlequin
Oui, oui, parfaitement bien, cela ne leur paroîtra nullement etrange comme à vous, c'est le grand principe de tous & d'un chacun, par quelques vieux documens moisis, qu'ils tireront de leurs Archives, ils prouveront cela comme deux & deux font quatre. Mais continuez, je veux bien être interrompu.

1. Conseiller
Excuse, vôtre Excellence, je n'ai plus rien à dire, & me refére en profond respect aux connoissances de vôtre Grandeur.

Arlequin *au 1. Secrétaire.*
Eh bien, écrivez. *Si bien, qu'il en pourra disposer per testamentum, ab intestato, donationem inter vivos, mortis causâ, codicillos, Traités de paix, cessions, garanties, renonciations, sidecommis, substitutions pupillaires, sideicommission perpetuon famile, ou sanction pragmatique, confraternité héréditaire, testamentum militaire.*

2. Conseiller
Voilà bien de précautions prises !

Arlequin
Il faut, comme vous savez, aux Européens toutes ces phrases, sans cela ils ne voudront pas croire, que ce soit une piéce, qui puisse tenir lieu de Traité.

SCENE III

Arlequin, Mehemet Effendi, un gentilhomme de la suite d'Arlequin, les Conseillers & secrétaires.

Arlequin *au Gentilhomme.*
Eh bien, quelle nouvelle ?

Le Gentilhomme
Je viens annoncer à vôtre Excellence l'arrivée d'un Ambassadeur de la sublime Porte Ottomanne.

Arlequin
Que pourra-t-il venir faire ici ?

2. Conseiller
V. E. ignore-t-elle que les Turcs sont aussi possessionés dans l'Europe ?

Arlequin
Oui, oui, je m'en souviens, celui-là voudra être de la partie, allons, je descend pour le recevoir. *Il descend, puis remonte avec l'Ambassadeur Turc*.

Mehemet Effendi
Le Grand Empereur Ottoman, mon sublime maître, aïant appris, que la plûpart des possessionés de l'Europe, ont choisi le grand Empereur de la Chine, pour medier une paix constante, & comme il est intéressé pour une bonne pièce, & ne voudroit pas être oublié, il m'a envoié sur ce lieu, pour y avoir soin de ses intérêts. Votre Excellence représente apparemment ici la personne de son maître ?

Arlequin
Ainsi soit bienvenu Monsr. L'Ambassadeur, vous aurez lieu d'être content de vôtre negotiation, personne ne sera oublié, je vous récommande de vous bien divertir avec la grande compagnie que vous trouvez ici, les Européens aiment la joie, en attendant je travaillerai au projet d'un accommodement perpétuel, que je me propose de donner le plûtôt possible, je suis occupé à l'achever.

Mehemet Effendi
Je ne veux donc pas interrompre vôtre Grandeur, & me recommande.

Arlequin
Vôtre Excellence trouvera ce soir Opera, Bal, Rédoute, Comédie, pantomime, Conscert, tragédie, Souper, partie choisie, & plusieurs autres divertissemens, qui servent aux Européens à se desennuïer dans leurs Congrés de Paix.

Mehemet Effendi
Leurs deliberations tirent au long, parce qu'ils ne donnent que le titre de plénipotentiaires à leurs Ministres, qui, au moindre petit incident sont obligés, d'envoier des couriers pour savoir les intentions de leurs cours, en attendant il faut bien s'occuper à quelque chose.

Arlequin
Ah, Mr. L'Ambassadeur, quoique le plénipotentiaire ait des ordres assez étendûs, cependant il prend ce prétexte ou pour gagner du tems, ou pour voir s'il n'est pas possible, entre nous dit, d'excroquer encore quelque chose, & c'est sur quoi il est instruit dans l'audience qui précéde immédiatement son départ, outre qu'étant sur les lieux en habile Ministre, & se conduisant avec reserve, il tire des discours des autres, plusieurs avantages pour son Maître, qu'on n'osoit pas se promettre en lui donnant ses instructions, car quoique le caractére dissimulé & reservé, soit celui d'un vrai Ministre Européen, il s'en trouve d'assez mal habiles, qui croïans bonnement, que les autres parlent à cœur ouvert, découvrent les secrets de leur ministére ; mais il ne s'agit pas de tout cela, croïez moi, je m'y prendrai d'une toute autre façon, & je ne serois pas venu de si loin, pour ne pas ôter une fois pour toûjours aux Européens l'occasion de se brouiller.

Mehemet Effendi
Vous serez grand Apollon, mr. Le mediateur, j'ai l'honneur de vous faire ma réverence, en attendant vôtre projet. *Arlequin conduit Mr. L'Ambassadeur à la porte, puis revient.*

1. Secrétaire
Vôtre Excellence ordonne-t'elle que j'écrive ?

Arlequin
Oui, oui, continuez : mais voilà mon épouse avec toutes ses femmeries.

SCENE IV

Arlequin, Colombine, les Dames de sa suite.

Arlequin
Que venez-vous faire ici, Madame ? Vous êtes toûjours la bienvenue, mais je suis occupé.

Colombine
Oui, c'étoit bien la peine de nous traîner de si loin, pour nous laisser morfondre ici par des vis-à-vis muets, pendant que tout le monde se divertit.

Arlequin
Vous avez raison, Madame, vous avez raison. Allons vous autres, quittez les besognes, & faites venir mes Cavaliers, je veux aussi tous mes laquais, cochers, palfréniers, marmitons, servantes, & tout ce qu'il vous plaira, sans deguisement, on supposera que ce sont des grands personnages deguisés, & nous ferons paroli à ces Messieurs, il y en a une bonne bande. *Tout cela entre, on danse à la Chinoise*.

SCENE V

Europe *seule*.
Seroit-il vrai, que mes enfans se verroient une fois unis pour jamais, je crierois au miracle ! Jusqu'à présent le feu de désunion n'a pas été éteint dans un coin, qu'il ne s'est d'abord r'allumé dans l'autre : on dit beaucoup de bien du Mediateur, qui est venu de ma sœur l'Asie. Mais le voilâ !

SCENE VI

Europe, Arlequin.

Europe
Que ne me jetterois-je pas aux pieds de vôtre Grandeur, qui venez planter dans mon sein, des oliviers, qui croîtront jusqu'à la fin du monde.

Arlequin
Trop d'honneur, Madame, à vôtre très-humble & très-obéïssant, j'ai bonne opinion du plan de paix que je compose, il faudra une pièce à laquelle il n'y aura pas moïen de contrevenir, sans cela c'est peine perdue avec Messieurs les Européens.

Europe
Richesses, prospéritez, bonheurs & tous les biens du monde, vous arrivent, Mr. Le Mediateur, je ne veux pas vous faire perdre vôtre précieux tems, & me promets tout bien de vôtre ouvrage. *Elle s'en va*.

SCENE VII

Les Ambassadeurs plenipotentiaires entrent & présentent chacun un mémoire, sans rien dire.

Arlequin
Soïez persuadez, Messieurs, de mon impartialité, je reçois vos mémoires, & les lirai avec une attention toute particulière, & vous promets sincérement, d'en faire un usage convenable. *Les Ambassadeurs font leurs révérences & s'en vont… aux Conseillers*. Voilà Messieurs les Conseillers, voilà bien du papier, que je viens de recevoir. *Il s'assit sous son dais*. Cà rangez vous, & examinez-en le contenu, en attendant je me tranquiliserai un peu & recolligerai mes esprits, je n'ai pas bien reposé, après le divertissement d'hier au soir. *Aiant ton peu someillé*. Eh bien, Messieurs, que dites-vous de tous ces mémoires ?

1. Conseiller
Nous les avons lûs, relûs & examinez, avec toute l'attention due à des choses si importantes, & trouvons une éternité de prétentions, contreprétensions, & des pièces qui prouvent le pour & le contre : d'un côté on allégue des anciens droits, qui remontent jusqu'à 3. 4 & 5. Siècles, de l'autre on produit des actes de cession, renonciation, Traités de paix, & garanties.

Arlequin
Ah Messieurs, je vous l'avois bien dit. Il faudroit plusieurs vies comme la mienne pour en venir à bout. Mais vous, Mr. Le 2. Conseiller, qui êtes bon Jurisconsulte Européen, dites-moi qui, selon vous, à tort, & qui a raison.

2. Conseiller
Selon moi, Msgr. Ils ont à certains égards, tous tort & tous raison, je préfererois cependant les anciens droits nonobstant toutes les renonciations, cessions & garanties.

Arlequin
Eh bien, la raison de cette préférence ?

2. Conseiller
Toute cession, renonciation & garantie, faites au préjudice des descendans, même des collateraux, ne peuvent pas avoir lieu, que jusqu'à la mort de celui qui les a faites : Je voudrois bien dire de plus, que celui-ci même peut les revoquer, comme aiant fait une chose, qui n'étoit pas dans son pouvoir, ou à laquelle il se trouvoit forcé. Tout ceci est fondé dans la jurisprudence Européenne soutenue par l'usage.

Arlequin
Soit jurisprudence Européenne, soutenue de tout ce qu'il vous plaira, Mr. Le Conseiller, ou peut-être avez-vous eu la patte engraissée, de quelques-uns qui vous font parler de la sorte. Mais voïons les suites de vôtre préférence. Etant par exemple arrivé avec les anciens droits à l'époque de 5. Siècles, il y en aura qui en allégueront de 7. Ou 8. Ulterieurs, & ainsi de suite, de sorte, qu'il faudroit remonter jusqu'à la création du monde, pour voir, si celui, qui est en possession actuelle, descend du premier occupant ; Quel travail, Mr. Le Conseiller ! Nôtre computation depuis le monde créé est de 15000. Ans, nous n'y viendrons pas, il faudra plûtôt quitter la partie. Mais pourquoi donc ces cessions, renonciations, garanties ?

2. Conseiller
Le malheur du tems oblige aux cessions, je proteste à vôtre Excellence que sans cela on n'en feroit rien, les renonciations ont quelques fois la même contrainte, & souvent d'autres. On accorde les filles en mariage, à condition qu'elles renoncent à leur héritage futur, pour prévenir la trop grande puissance en une seule maison, & conserver prudemment l'équilibre & la balance, & par ainsi le repos. Les garanties sont fort recherchées, & se font par complaisance pour l'un, sans desobliger les autres, d'autant qu'elles se font toûjours sous la clause expresse, ou tacite, de ne préjudicier à soi-même, ni à personne.

Arlequin
A propos d'équilibre & de balance, choses qui font grand bruit en Europe, & dans nul autre quartier du monde que je sache, dites-moi comment il y en peut avoir en Europe, & quelle idée vous en avez.

2. Conseiller
Selon moi, Msgr. L'équilibre physique, soutient tout nôtre globe, qu'il ne renverse en tombant tout le sistéme planetique, & se noïe dans les nuës, ou créve en rebondissant contre le firmament. D'autres prétendent, que la force attractive physique, soutient nôtre globe & les planétes, chacune dans son tourbillon, & rejettans l'équilibre fait, que la balance ne panche ni d'un côté, ni de l'autre. Quand l'éguille incline d'un côté, ou d'autre, ce n'est pas dans la balance, il n'y a pas d'équilibre.

Arlequin
Trêve de babioles, au fait Mr. L'Avocat, dites-moi, si vous le savez, ce que vous voulez dire par vôtre *pour conserver l'équilibre & la balance*, & s'il y a apparence d'en avoir en Europe ?

2. Conseiller
L'équilibre politique soutient l'Europe, contre un renversement total du sistéme politique. L'équilibre des forces d'un côté, soutient la balance à l'autre, tout de même qu'une épée, tient l'autre au foureau. Les attractions politiques, appellées communement alliances, arrangent les corps politiques d'Europe en deux justes proportions, & les y soutiennent, pour la même raison, de l'intérêt commun, que les planétes se soutiennent les unes les autres.

Arlequin
Vos attractions politiques, seroient des merveilleuses drogues, si on en voïoit l'effect, que vous prétendez, mais qui sont ces deux forces équilibres en Europe ?

2. Conseiller
Il n'en faut pas justement que deux, on met 3, 4, ou 5. Corps physiques, dans la balance d'un côté, pour soutenir l'équilibre contre un seul de l'autre.

Arlequin
La comparaison cloche, Mr. Le Conseiller, si vous entendez mettre 3, 4, ou 5. Corps politiques contre un, vous devez savoir l'inconstance de cet assemblage, un de séparé, adieu l'équilibre, donc rien de plus sot que de l'espérer.

2. Conseiller
Je puis pourtant assûrer V. E. que les biens intentionés, y travaillent, par plusieurs reprises, depuis longues années, le public l'attend, & se le promet sûrement comme les Juifs le Messie.

Arlequin
Eh bien, soit, vôtre équilibre politique en Europe, accompagnera le Messie des Juifs, à son arrivée ; mais quittons ce chapitre astronomique, pour retourner à vos bonnes raisons sur les cessions, renonciations & garanties, vous m'obligez encore, à demander, pourquoi les fait-on ?

2. Conseiller
On les fait & on les fera, l'usage les a établies pour tenir lieu de précautions.

Arlequin
Vous vous mocquez de moi, Mr. Le Conseiller jurisprudent, en quoi consistent ces précautions, si on en fait d'avance l'invalidité ?

2. Conseiller
Il n'est pas décidé si elle se fait d'avance, ou seulement au moment que le cas existe, toûjours on en fait un prompt usage en son tems.

Arlequin
Bon, cela est bien comme cela, mais cet *à son tems*, vient quelque fois si tard. Qu'attend-on des siècles pour reclamer les prétendus droits ?

2. Conseiller
En voici la raison ; ceux à qui il a falu céder, ou en faveur desquels il a falu renoncer ou garantir, ont continüé d'être les plus forts, de sorte qu'il faut bien attendre jusqu'à ce que l'occasion se présente, qui ne se rencontre souvent que plusieurs siècles après, que par soi mêmes ou par des alliances on se trouve en état de revindiquer ce qui a été detenu.

Arlequin
Vous appellez donc detenir une chose que l'on posséde par droit de cession, en vertu des traités les plus solemnels, & même confirmés par serment ?

2. Conseiller
Msgr. Oui, pour les raisons que je viens de dire.

1. Conseiller
Oh sur ce pied-là, je vois bien qu'il n'y a pas autre chose à faire, que de reduire l'Europe dans l'état du commencement de la nature, & que chacun ait ce qu'il peut occuper, & le maintienne si longtems qu'il pourra, du moins il ne s'agira pas de faux serment ni de contrevention aux Traités, il n'en sera pas question.

Arlequin
Vous y êtes Mr. Mon Compatriote. Et vous Mr. L'Européen, entrerés vous aussi un peu dans mes idées ?

2. Conseiller
Il y a encore du pour & du contre, il faudra voir dans la suite du plan comment V. E. s'y prendra.

Arlequin
Benè, benè, bon chicaneur ne se rend pas. *Au Secrétaire*. Ecrivez. *Droit de reversion, tanquam feudum masculinum, mixtum commune, enfin en toute maniére & forme que bon lui semblera, sans exception aucune.*

1. Secretaire
Vôtre grandeur aura-t'elle encore beaucoup à dicter ?

Arlequin
Pourquoi, Mr. Le Secrétaire d'Ambassade ?

1. Secretaire
C'est que je voudrois regler la quantité de papier que je devrois prendre.

Arlequin
Non, Mr. Non, ce sera fini dans un instant, je ne veux faire que trois articles, qui vaudront plus que six feuilles de papier barbouillé. AH çà, continuez.

ARTICLE III.
Toutes les Puissances intéressées au présent Traité, parties & contractantes, promettent de la maniére la plus forte & solemnelle, de se saisir de toute l'Europe, dans l'espace de deux ans, à compter du jour de la signature du présent Traité, ou plûtôt, si faire se peut, afin qu'une tranquillité durable soit établie le plûtôt possible dans ce continent. En foi dequoi nous soussignez Ministres plénipotentiaires avons signé de nôtre main, au nom de nos Maîtres respectifs, & en vertu de nos pleins pouvoirs le présent Traité definitif, & y avons fait aposer le cacher de nos armes. Fait à Mitropoli le 25. De Fevrier 1749.

1. Conseiller
Mais, vôtre Grandeur, érige là une Monarchie, qui pourroit bien un jour donner de l'ombrage à la nôtre, & à toutes celles du continent de l'Asie.

Arlequin
Je suis ici Médiateur, & obligé, en vertu de ma commission, de trouver un expédient pour finir les troubles, qui déchirent l'Europe, & quoiqu'en disent les misérables écoliers de la politique Européenne, car aucun n'en viendra à la maîtrise, il est incontestable qu'il n'y en a pas d'autre, en arrive après ce qui voudra, j'ai fait mon devoir.

2. Conseiller
V. E. n'a parlé que du continent, oublie-t-elle la mer ?

Arlequin
La Mer, Mr. Le Conseiller ? Tous & un chacun aura la liberté d'en boire tout son soul. Il vous souviendra d'un certain traité de la Mer Libre, que j'ai lû en Europe dans ma jeunesse : Elle le sera toûjours plus que le continent, jusqu'à ce que quelqu'un aura trouvé le secret, d'y jetter des fondemens, pour élever des forteresses constantes, car les mobiles, dont on se sert jusqu'à présent, n'en maintiendront pas le terrain, qu'en autant qu'elles s'y maintiendront elles-mêmes, contre les vents. Je ne veux pas au reste, qu'elle soit libre, dans le sens de l'auteur du dit Traité, au contraire, tous é un chacun pourra s'en rendre le maître, comme ap-& dépendences du continent, saura qui sera maître du continent, saura bien ce qu'il en aura à faire. Le-dit auteur & tous ses Camerades inclusifs, ne sont que des pauvres esprits, dont les lucubrations ne servent aux Ministres que de mouchoirs, ils n'en font pas d'autre usage. Il faut savoir tourner les choses au goût des plus forts, le reste est obligé de s'y conformer.

2. Conseiller
Avec la permission de V. E. ne sera-t'il pas toûjours bon d'y pourvoir dans vôtre plan ?

Arlequin
Je le veux bien, Mr. Le Conseiller, on pourra même en faire un 4. Art. Vous n'avez qu'à le dicter à mr. Le prémier Secrétaire d'Ambassade.

2. Conseiller
Comme la clause d'ap-& dépendances est sujette à interpretation, on pourra mettre dans le 2. Art. *Tout ledit continent & la Mer* pour ménager un quatriéme Article.

Arlequin
Il ne s'agit pas de ménager un Article, mr. Le Conseiller, il faut éviter absolument le besoin d'interprétations, car celles qu'on a faites au dernier Traité nous obligent à en retrancher l'occasion même. Ainsi voïons vôtre pensée sur les précautions à prendre par rapport à la mer.

2. Conseiller
A le bien considerer Msgr. Il y aura bien de la peine à régler l'article de la Mer, peut-être vaudra-t-il mieux, de n'en pas parler, comme a fait V. E. car la Mer dans un sens large s'étend non seulement à l'entour du continent, mais y fait plusieurs golfes d'importance.

Arlequin
La Mer, Mr. Le Conseiller, dans un sens large ou étroit, contient toujours beaucoup d'eau, mais que cela ne vous embarasse pas, j'y ajouterai la mer & l'air aussi, ou ni l'un ni l'autre, sans que mon plan sera sujet à aucune interprétations. Sur le pié que j'ai pris les choses, l'eau, la terre, l'air même est reduite au premier occupant, par là, j'ai retranché la peine de prouver les anciens droits, de faire valoir les cessions, renonciations & garanties, & épargné une furieuse quantité de papier à barbouiller encore par des bonnes ou mauvaises raisons, sans y entrer, je mets tous ces Messieurs au comble de leurs espérances, donc, sans nous arrêter plus longtems, par des pour & des contre ; allez, Messieurs les Conseillers & Secrétaires d'Ambassade, allez en corps, porter mon plan à la ronde, faites le leur lire, & invitez-les à sa signature.

2. Conseiller
Cela ira-t-il si vite, Msgr. ?

Arlequin
Tout de suite, aucun des plus forts ne balancera, c'est assez qu'il soit de leur gusto ; allez, partez, vous aurez une Kermesse pour vos peines. *Ils s'en vont*.

SCENE VIII

Les Ministres plenipotentiaires entrent & parlent tous à la fois.

Quelle perspicacité, quelle justesse de jugement, quelle impartialité, enfin, quelle pénétration dans un étranger ; le plan que V. E. nous a fait communiquer, est-il l'ouvrage d'un Chinois, ou plûtôt d'un nourrisson des Academies de sagesse, & des cabinets de nôtre Europe, rien de superflû, rien d'oublié, rien de plus capable, pour procurer cette harmonieuse concordance si longtems desirée en Europe, rien enfin de plus consonant avec les intentions de nos cours respectifs. Il ne reste qu'à regler l'ordre & etiquette, par la solemnisation.

Arlequin *bas se tournant vers le premier Conseiller*.
Ces animaux veulent me faire des complimens, & ne voient pas qu'ils me disent des sottises. *haut*. J'y ai pourvû Messieurs, j'ai fait construire une loge ronde, ou il y a 656. Portes, il y a autant de tables, chaque table a sa chaise, & en cas qu'on ne trouve pas à propos de s'asseoir, j'ai fait placer sur la même figure autant de pulpitres, fournis de toutes les ustencilles pour écrire & séeller, & ces Messieurs pourront se poster debout là contre.

Les Ministres *tous à la fois*.
Nous sommes d'accord de nous tenir debout.

Arlequin
Allons y donc Messieurs, il n'y a qu'un pas.

ACTE II

Arlequin, tous les Ministres plenipotentiaires, Europe, plusieurs Nymphes de la suite d'Europe, les Conseillers & Secrétaires d'Ambassade.
Le Théatre représente cette loge.

SCENE I

Arlequin, tous les Ministres plenipotentiaires, les Conseillers & Secretaires d'Ambassade.

Arlequin *aux Ministres*.
Ces Messieurs trouveront sur les pulpitres copie du Traité. *Les Ministres se mettent en devoir d'occuper chacun un pulpitre*. Mon Secrétaire lira à haute voix, pour qu'il soit collationé tout d'un coup. *Au premier Secretaire*. Placez vous au centre, voilà le Traité, lisez. *Le Secrétaire lit.*

Les Ministres
Tout est juste, tout est exact, nous avons signé & séellé.

Arlequin
Pour la ratification ou échanges il n'en sera pas question.

Les Ministres
Non, Mr. Le Mediateur, nous nous chargons de tout, nous serons les bienvenus auprès de nos maîtres.

Arlequin
Messieurs les Ambassadeurs pourront laisser le Traité chacun sur son pulpitre, mon Secrétaire les assemblera & les mettra dans un paquet, car comme l'Empereur mon maître en sera le garant, je les lui remettrai à mon rétour, demain vous aurez chacun copie authentique.

Les Ministres
Contens, mr. L'Ambassadeur, contens.

Arlequin
Vous vous divertirez ce soir, Messieurs, & je serai, s'il vous plaît, de la partie.

Les Ministres
Vous serez le prémier Mr. Le Mediateur, nous nous empresserons à l'envi de vous témoigner nôtre réconnoissance, & auront l'honneur de vous attendre. Le feu d'artifice sera ordonné, avec vôtre permission, à 11. Heures, plûtôt ou plus-tard à la disposition de V. E. *Les Ministres font leur réverence & s'en vont*.

SCENE II

Arlequin, Europe, les Nymphes de sa suite.
Europe & ses Nymphes entrent en furies.

Europe
Tyran, meurtrier, incendiaire, traître, barbare inhumain, est-ce là ta belle mediation, est-ce là ton beau plan, je l'ai lû, Mr. Le Traître, je l'ai lû, voilà le beau moien d'écraser mes enfans par une cruelle guerre autant qu'il y en a !

Arlequin
Tout beau, Madame, tout beau, Messieurs les Plenipotentiaires ont signé très-harmonieusement, & vous ne devez pas vous embarrasser de rien, si vous avez lû mon plan, ou plûtôt à présent le Traité definitif, vous aurez refléchi au 3. Art. n'y est-il pas stipulé le terme le plus court possible pour l'établissement de votre répos ? Court & bon Madame, court & bon, ce ne sera qu'une guerre de deux ans au plus, la plus courte qu'il y ait jamais eu, un seul gouvernera ensuite sous vos auspices, plus de troubles après.

Europe
Qui sera-ce donc, qui sera-ce ?

Arlequin
Le vainqueur, Madame, le Vainqueur.

Europe
A d'autres expédiens, Mr. Le mediateur, à d'autres moïens.

Arlequin
Lesquels, Madame, lesquels ?

Europe
Qu'on en choisisse un, & que le reste céde sans troubles, sans guerre.

Arlequin
Etes vous tombée des nües, Madame ? ne connoissez-vous pas vos habitans ? rien sans force parmi ces gens-là.

Europe
Vous auriez plûtôt laissé aller les choses comme elles vont, sans cette nouveauté barbare inhumaine.

Arlequin
Comme elles vont, Madame ! non pas, passe si elles alloient sur l'ancien pied, que le plus puissant se croïoit bien formidable avec une armée de 50. À 60.

Mille hommes, mais à présent, que même les nouvellement entrés en ligne de compte se parent des armées jusqu'à 150. Mille, de combien n'en faut-il pas aux autres ? Quelle ruine, quels degats, Madame ? & on regarde ces desolations avec assez d'indifference. Il est tems d'y pourvoir.

Europe
Il y est pourvû sans vous, Monsieur, que n'êtes vous resté au fond de l'Asie. On veint de mettre les armes bas, & je suis bien comme cela.

Arlequin
Vous êtes bien, Madame ! pour combien de tems, pour combien ?

Europe
Il faut espérer pour toûjours, à jamais.

Arlequin
Oui Madame, pour à jamais, il y a bonne apparence Mamie, vous ignorez peut-être, qu'avant que ces fagosteurs de paix étoient separés, il pleuvoit déjà des protestations & des manifestes ? ils le sont présentement, mais il y a encore bien de manches à mettre pour le peu de répos qui en pourra resulter : il y en a qui ont appris bien de choses à leurs dépens, ils en profiteront pour l'avenir : *trarara trarara*, les choses iront le mieux du monde. Paix universelle, perpétuelle, chrétienne & tout ce qu'il vous plaira.

Europe
Ah, Mr. Le Mediateur, vous me troublez.

Arlequin
Sans vous troubler, Madame, les choses sont telles, nous verrons ce que nous verrons.

Europe
Il n'y a rien à craindre, ils se sont garantis les uns aux autres leurs possessions.

Arlequin
Oui, Madame, les uns aux autres, & même à ceux qui n'étoient ni parties ni contractans ; ils auroient avec le même effet garantis au grand Turc ce qu'il posséde en Europe, que ne l'ont-ils fait aussi bien qu'à d'autres qui ne garantissent rien à leur tour ?

Europe
N'importe, pourvû que cette fois ci ils tiennent parole.

Arlequin
Oui, oui, une bonne partie est reduite à tenir parole pour un certain tems, je m'en vais vous faire une comparaison : vous savez peut-être que quand les mouches à miel par leur industrie, soins & fatigues ont fait provision, & pensent se reposer, leur maître met le feu dans leurs ruches, les étouffe à peu près, & les tranche si bien, qu'à peine il leur reste ce qu'il faut pour recommencer ; l'util insecte poussé par la nature à l'industrie, ou peut-être même dans l'esperance que cela n'ira pas toûjours de la sorte, se remet sans perte de tems, le maître sans en perdre aussi retourne à la même operation. Voilà comme il va, Madame, & serieusement se fait-il de paix dans vôtre Europe, que les uns ou les autres ne soient sur le point d'être subjuguez, bien aises de sauver les débris de ce qui leur reste, ou que les moïens sont épuisés, & qu'il faut plâtrer une paix pour gagner du tems à les remettre ? ils se sont trouvez dans le cas encore cette fois ci, excepté un seul, qui après avoir joué en habile joueur, a quitté le jeu en joueur sage.

Europe
Cette fois ci ils seront tous sages, Mr. L'Ambassadeur.

Arlequin
Sages, … Madame, oui. Mais à la norme de la politique Européenne, on ne recommencera pas, qu'on ne se figure du moins, les mesures bien prises, il faut les ponderer sur la balance de la plus sage & fine politique, & en examiner plusieurs ; les Ministres ne doivent pas paroître que tout bouffis de nouveaux projets, bien ou mal digerés, qui feroient même peur ; n'importe, c'est toûjours de ces drogues que se composent les mystéres ou plûtôt les poisons d'état, & les secréts du cabinet, ou le public est regardé comme une bête, qui ne voit goute là-dedans.

Europe
Ah, Mr. Le Mediateur, il y a bien des secréts que le public ne sauroit pénétrer.

Arlequin
Nôtre sujet est grave, Madame, mais une pensée qui me vient me faite rire ; rien ne m'a plus diverti pendant plusieurs séjours que j'ai fait en vôtre Europe, que de voir tout le monde, sans distinction de sexe, se picquer de savoir ces secréts, dont ils devroient être bien aises d'ignorer le nom même, & comme j'étois sur le pied de sans conséquence, plusieurs en parloient en ma présence avec une grande franchise, & les nommoient par leur vrai nom ; d'autres avec autant de respect & de retenuë, que de leurs plus grands mystéres de la foi, & en

faisoient le sujet de leur admiration : quelques-uns, dont je ne pouvois assez admirer la justesse du jugement en toute occasion en parloient à tort & à travers. Chacun les briguoit par toutes les voïes imaginables, il me paroissoit que les raisons en étoient différentes. L'importance pour un cabinet de savoir ce qui se passe dans l'autre, pour parer les coups ou même les prévenir, en est un fort sérieuse. Savoir un peu parler des secréts d'état, fait passer pour homme d'importance, qualité fort recherchée dans vôtre Europe. Savoir les decouvrir, donne occasion à rendre des grands services à d'autres, & être utile à soi-même. Je voïois bien que le public ne pouvoit pas savoir toûjours ce qui se machinoit dans les cabinets, mais il savoit les forces à peu près d'un chacun, & même les ressources, & distinguoit avec exactitude ceux qui étoient entièrement destituez des dernières, tel, disoit-il, a soutenu la gageure pendant que la fortune l'a favorisé, mais un seul révers, adieu panier, vandanges sont faites, & voilà ce que fait le public : quelques puissent être au reste les secréts des cabinets, il n'y en a pas, Madame, dont vous puissiez espérer de la tranquillité ; il faut couper court à tous ces beaux mystéres, qui ne tendent qu'à compiler des nouveaux prétextes & moïens pour vous troubler.

Europe
Soit ce qu'il en pourra être, Mr. J'ai eu toûjours jusqu'à présent encore un petit récoin, ou je pouvois me réposer en paix, le feu de la guerre n'a pas été partout à la fois, ou resterai-je en attendant l'exécution de vôtre plan barbare, execrable ?

Arlequin
Avec nous, Madame, s'il vous plait, avec nous, j'aurai l'honneur de vous conduire entre les bras de vôtre auguste sœur l'Asie, ou l'Empereur mon maître gouverne en paix un empire aussi vaste pour le moins que toute vôtre Europe, il est galant homme, il aime le sexe, il vous servira par lui-même, & nous autres en ferons autant envers les aimables Nymphes, qui vous environnent comme les raïons le soleil, qui semblent se concentrer pour mettre mon cœur en braise ; excusez, Madame, l'entousiasme, il n'y a pas moïen de se…

Europe *à ses Nymphes*.
Qu'en dites-vous, mes chéres amies, qu'en dites-vous, que faudra-t-il faire ?

Les Nymphes
Allons-y, Madame, allons-y, Mr. Le Mediateur paroît brave homme, il aura soin de nous, nous reviendrons bientôt.

Arlequin
Vous serez chez nous, Madame, comme les Européens sont dans leurs cures aquatiques, point de courier qui arrive, point de nouvelles, rien que jeux, danses & plaisirs jusqu'à ce que tout soit fait.

Europe
Etes vous bien assûré, Mr. Le Mediateur, que tout sera fait dans deux ans ?

Arlequin
Plûtôt, Madame, plûtôt, ces Messieurs sont tous & un chacun de la meilleure volonté du monde, & ne finiront pas un moment plus tard qu'il leur sera possible.

Europe
N'y en auroit-il donc pas, Mr. Le Mediateur, qui se contenteroit de ce qu'il posséde ?

Arlequin
Il y en aura, Madame, il y en a, je n'en doute pas, mais ce sont ces petits cousins, qui seront toujours la victime de la tragédie.

Europe
Ah, Mr. L'Ambassadeur, que voulez-vous que je fasse ? pourvû que je sois bien loin de cette operation, où vous prétendez, qu'il faudra en venir, & que je n'en sache rien, jusqu'à ce qu'elle soit faite.

Arlequin
Rien, Madame, vous n'en saurez rien, laissez à mon maître le soin de vous faire passer vôtre tems agréablement, point de bruit à vos oreilles, ni foudre, ni tonnére du canon, ni éclats des bombes ne viendront jusqu'à vous ; avoüez pourtant que vos Européens ont été diablement ingenieux pour inventer de quoi faire périr le genre humain.

Europe
Helas, Mr. Le Mediateur, je souhaiterois qu'ils l'eussent été moins.

Arlequin
Tant mieux, Madame, pour mon projet, il sera d'autant plûtôt execité.

Europe *à ses Nymphes*.
Est-il possible, que vous soïez sitôt prêtes à quitter nôtre séjour, je ne saurois m'y résoudre, quoi qu'en dise, Mr. Le Mediateur.

Arlequin
C'est le plus court, Madame, après l'orage le beau tems, soiez contente & très-contente, après les divertissemens vous dormirez à merveille en attendant.

Europe
Il n'y a rien à faire, je n'y consens pas. *A ses Nymphes*. Allons nous en.

Arlequin
Courage, Madame, courage, il faut passer par là ou par la fenêtre. Figurez-vous un peu le plaisir que vous aurez, qu'après une si courte absence vous trouverez ce qui restera de vos habitans se reposer avec assurance sous leurs vignes & figuiers.

Europe
Vous promettez merveille Mr. L'Ambassadeur, mais je me figure la boucherie à faire !

Arlequin
Entendez raison, Madame, entendez raison, ne s'en fait-il pas continuellement ? Vos habitans ont êtez écrasez par les guerres, & la misère qu'elles causent, plus de cent fois à petit feu, que n'y a-t-on pas songé plûtôt ? y a-t-il d'autre moïen pour faire cesser vos allarmes ? elles cesseront, fiez-vous à moi, & il le faut à vôtre Europe, c'est un climat pour la plûpart sterile & une terre ingrate, qui ne donne rien que par l'industrie & la culture, & au bout du conte il faut la tranquillité à vôtre Europe, plus qu'à tout autre quartier du monde, sans cela point de labour, point de fruits, rien à manger, rien à boire !

Les Nymphes
Avec vôtre permission, Madame ! nous pensons que Mr. Le Mediateur a raison, consentez-y donc, nous vous en prions.

Europe
Si j'y consens vous vous en repentirez.

Arlequin
Que balancez-vous, Madame ?

Les Nymphes
Nous ne nous en repentirons pas, Madame, l'Empereur de la Chine aura soin de vous, & Mr. Le Mediateur de nous autres.

Europe
Mais, Mr. L'Ambassadeur, sera-t-il fait le plûtôt possible, au plus en deux ans ?

Arlequin
Ah, ma chére Dame, encore une fois, il ne dependra pas de ces Messieurs, qu'il ne soit fait même en deux jours, paix, répos, tranquillité & abondance vous arrivera après tout, comme chez nous.

Les Nymphes
Madame y consent Mr. Le Mediateur, elle ira, & nous irons avec vous.

Europe
Mes chéres enfans, vous ne savez pas ce que vous dites, c'est pour faire inonder nôtre Europe d'un déluge de sang humain.

Arlequin
Ce sera le signal, Madame, que tout est fini, & c'est alors que vous pourrez retourner en vaisseaux, & entrer chez vous sans débarquer. Mais finissons, puisqu'il n'y a rien à changer, aussi bien tant de furieux sur ce chapitre doit nous ennuïer. Allons nous en nous divertir avec Messieurs les Plénipotentiaires ; je suis invité, & serai le bienvenu en si aimable compagnie, chacun aura sa chacune, mais je me reserve très-humblement l'honneur d'être vôtre second, Madame, au sortir du bal tout sera prêt pour nôtre voïage.

FIN.

L'Orphelin de la Chine

(Tragédie, 1755)

Voltaire

Représentée pour la première fois à Paris, le 20 Août 1755.

Édition de numilog : http://www.numilog.com/fiche_livre.asp?id_livre=12541&ipd=68

1452

EPITRE[555]

A Monseigneur le Maréchal Duc de Richelieu, Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

Je voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette piéce qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre ; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que Philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié ; cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems à la lecture de *l'Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoise traduite par le pére Brémare, qu'on trouve dans le recueil que le pére *du Halde* a donné au public. Cette piéce Chinoise fut composée au quatorziéme siécle, sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la Nation vaincue ; ils protegérent tous les Arts établis à la Chine ; ils adoptérent toutes ses Loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du siécle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : évenement frapant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de l'*Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des piéces de Théatre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le Poëme Dramatique ne fut donc longtems en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du Monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cens années. Si vous le cherchez chez les perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la Morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siécles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'Art Dramatique : cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit insérer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les peuples anciens, qui ayent connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire gouter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruffie, & bâti Petersbourg, que les Théatres s'y sont établis. Plus l'Allemangne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siécle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste Empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef d'œuvre, si on le compare à nos piéces du quatorziéme siécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la societé des *Enfans sans souci*, & de la *Mére-sotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Piéce est

[555] Épître recopiée de l'Édition de chez Jean Nourse, à Londres, 1756.

écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'& peine entendons) nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septiéme siécle, qui ne laissent pas encore de plaire au delà des Pirenées & de la mer. L'action de la piéce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespear* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies ; c'est un entassement d'événements incroyables. L'ennemi de la Maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aimar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoye à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard ; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la Maison de *Tchao*. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit envelopé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes : mais malgré l'incroyable, il y régne de l'intérêt ; & malgré la foule des événements, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les Nations ; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il est vrai que la piéce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unités de tems & d'action, dévelopement de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque ; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme siécle, & si longtems auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans* (*le Pére *du Halde*, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.), sont-ils restés toujours dans l'enfance grossiére de l'Art, tandis qu'à force de soins & de tems notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la Poësie, de l'Eloquence, de la Physique, de l'Astronomie, de la Peinture, connus par eux si longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plûtôt que les autres Peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs ; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de Tragédie, & ils ignorent si nous avons une Histoire.

Le célèbre Abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses Poëmes Dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échapé au carnage de sa maison, & il a puisé cette avanture dans une Dynastie qui régnait neuf cens ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore de deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui est un des grands secrets de l'Art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire, que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette piéce Chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du siécle de *Louis XIV*. J'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre Navarette.

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis ; crains le public, & tes confréres ; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité qui est muette restera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un hymne au *Tien*, & au *Li* ; &c. »

PERSONNAGES

GENGIS-KAN, *empereur tartare*.
OCTAR, *guerrier tartare*.
OSMAN, *guerrier tartare*.
ZAMTI, *mandarin lettré*.
IDAME, *femme de Zamti*.
ASSELI, *attachée à Idamé*.
ETAN, *attaché à Zamti*.

ACTE 1

SCENE 1

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.
Idamé, Asséli.

Idamé
Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

Asséli
Eh! Qui n'éprouve, hélas ! Dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

Idamé
O fortune ! Ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

Asséli
On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux :
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde ;
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

Idamé
Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un scythe, un soldat dans la poudre élevé,

Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cet auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

Asséli
Quoi ! C'est lui dont les vœux vous furent adressés !
Quoi ! C'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
À vos parents surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après soi tant de rois ses suivants.
Dont le nom seul impose au reste des vivants ?

Idamé
C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur, brillaient sur son visage ;
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée :
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un scythe méprisé serait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main ; je suis épouse et mère :
Il ne pardonne pas : il se vit outrager ;
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, et revers incroyable !
Est-il possible, ô dieu ! Que ce peuple innombrable
Sous le glaive du scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

Asséli
Les coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

Idamé
Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! Ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'être suprême et la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche ;
Je me meurs...

SCENE 2

Idamé, Zamti, Asséli

Idamé
Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! Qu'avez-vous vu ?

Zamti
Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble ; il n'est plus, cet empire :
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde ;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit :
La sagesse n'est rien ; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourants,
Portant partout le glaive et les feux dévorants.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,

étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense ;
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
à notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

Idamé
C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô cieux !

Zamti
Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant tartare et du peuple ignoré :
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils !
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
à la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue ou suspendu leur rage.

Idamé
Seigneur, il serait temps encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les puis enlever :
Ne désespérons point, et préparons leur fuite ;
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages ;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
éloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons ; le temps est cher, et la plainte inutile.

Zamti
Hélas ! Le fils des rois n'a pas même un asile !
J'attends les coréens ; ils viendront, mais trop tard :
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCENE 3

Zamti, Idamé, Asséli, Etan

Zamti
Etan, où courez-vous, interdit, consterné ?

Idamé
Fuyons de ce séjour au scythe abandonné.

Etan
Vous êtes observés ; la fuite est impossible ;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé ; l'esclavage en silence
Obéit à leur voix dans cette ville immense ;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

Zamti
Il n'est donc plus !

Idamé
O cieux !

Etan
De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés...
O famille de dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je ? Hélas ! Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
à genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor ;
On prétend que ce roi des fiers enfants du nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts :
Ils habitent des champs, des tentes et des chars ;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense ;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.

Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si longtemps admira l'univers.

Idamé
Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

Zamti
Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'orphelin signaler son pouvoir :
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce tartare ?

Idamé
O ciel, prends ma défense !

SCENE 4

Zamti, Idamé, Asséli, Octar, gardes.

Octar
Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE 5

Zamti, Idamé

Idamé
Où sommes-nous réduits ? Ô monstres ! Ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

Zamti
J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

Idamé
De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses ?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

Zamti
Ah ciel ! Eh quoi ! Vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

Idamé
Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes,
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais : mourons, et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

Zamti
Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle ;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

Idamé
Quels sont en me parlant vos sentiments secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent :
Mon cœur répond au vôtre ; il sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous ?

Zamti
De garder mes serments.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

Idamé
Mes prières, mes cris, pourront-ils le défendre ?

SCENE 6

Zamti, Etan

Etan
Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.

Ne songez qu'à l'état, que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

Zamti
Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres ?

Etan
Dans nos communs malheurs il est mon seul appui :
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

Zamti
Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

Etan
Je le jure, et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche ou ma main vous était infidèle.

Zamti
Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

Etan
De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas ! De tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles !

Zamti
On a porté l'arrêt ! Rien ne peut le changer !

Etan
On presse ; et cet enfant, qui vous est étranger...

Zamti
Etranger ! Lui ! Mon roi !

Etan
Notre roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

Zamti
On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs :
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

Etan
Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Zamti
J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

Etan
Vous, seigneur ?

Zamti
O nature ! Ô devoir tyrannique !

Etan
Eh bien ?

Zamti
Dans son berceau saisis mon fils unique.

Etan
Votre fils !

Zamti
Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

Etan
Ah ! Que m'ordonnez-vous ?

Zamti
Respecte ma tendresse ;
Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse ;
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

Etan
Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié...

Zamti
C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.

Pars.

Etan

Il faut obéir.

Zamti

Laisse-moi, par pitié.

SCENE 7

Zamti

J'ai fait taire le sang ! Ah ! Trop malheureux père
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel ! Impose silence aux cris de ma douleur :
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! Pour dompter la nature :
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

ACTE 2

SCENE 1

Zamti

Etan auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! Mon cher fils ! As-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force ; en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE 2

Zamti, Etan

Zamti

Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

Etan

Votre malheureux fils...

Zamti

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi ;
Est-il en sûreté ?

Etan

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés ;
Présent fatal, peut-être !

Zamti

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles !
O mes rois ! Pardonnez mes larmes paternelles.

Etan

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

Zamti

Où porter ma douleur et ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor, si nous pouvions prolonger son erreur !

Etan
On a ravi son fils dans sa fatale absence :
à nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

Zamti
Ah ! Du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté !
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! La vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... ciel ! Elle-même approche de ces lieux :
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE 3

Zamti, Idamé

Idamé
Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du tartare.
Vous pleurez, malheureux !

Zamti
Ah ! Pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

Idamé
Que j'immole mon fils !

Zamti
Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

Idamé
Quoi ! Sur toi la nature a si peu de pouvoir !

Zamti
Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir ;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

Idamé
Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! Grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
Sa peine lui suffit ; et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand dieu, si ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée,
Je cessais d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
à ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle ;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

Zamti
Quoi ! Mon fils est vivant !

Idamé
Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

Zamti
Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie !
O ma chère Idamé ! Ces moments seront courts :
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande :
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles ;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
à l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

Idamé

Ah ! Cher époux, demeure ;
écoute-moi du moins.

Zamti

Hélas ! ... Il faut qu'il meure.

Idamé

Qu'il meure ! Arrête, tremble, et crains mon désespoir ;
Crains sa mère.

Zamti

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez : ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

Idamé

De mes rois ! Va, te dis-je ; ils n'ont rien à prétendre ;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre :
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens, des nations entières ;
Ces lois viennent des dieux ; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide ;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours ;
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné ! Cher et cruel époux !
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

Zamti

Ah ! C'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas ! Si vous pouviez
connaître...

Idamé

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
à la place du fils, sacrifier la mère, je suis prête :
Idamé ne se plaindra de rien ;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

Zamti

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE 4

Zamti, Idamé, Octar, gardes

Octar

Quoi ! Vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux ;
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître ;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

Zamti

Je suis prêt d'obéir :
Vous aurez cet enfant.

Idamé

Je ne le puis souffrir :
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

Octar

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur ; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCENE 5

Gengis, Octar, Osman, troupe de guerriers

Gengis

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête :
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels et des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois, mes sujets doivent vivre.

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps ;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage :
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*À un de ses suivants*.)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCENE 6

Gengis, Octar

Gengis

Eh bien ! Pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger :
On dédaignait un scythe, et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage ;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

Octar

Quoi ! Dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

Gengis

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne :
La gloire le promet ; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi ;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

Octar

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

Gengis

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens ;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages :
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :
Ses paroles, ses traits, respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon âme tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée ;
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

Octar

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

Gengis

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCENE 7

Gengis, Octar, Osman

Osman

La victime, seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée ;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas ;

Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés :
" Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez !
C'est mon fils ! On vous trompe au choix de la victime. "
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste :
« De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frappez ; voilà le sang que vous me demandez. »
De larmes, en parlant, ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Longtemps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

Gengis
Je saurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

Octar
Cette femme ne peut tromper votre prudence :
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance :
Aux enfants de son maître on s'attache aisément ;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment ;
Le fanatisme alors égale la nature,
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

Gengis
Quelle est donc cette femme ?

Octar
On dit qu'elle est unie
à l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable : ils sont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

Gengis
Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;
Les coréens, dit-on, tentent quelque entreprise ;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
à porter le carnage aux bornes de la terre.

ACTE 3

SCENE 1

Gengis, Osman, troupe de guerriers

Gengis
A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure ?
Ce rejeton des rois, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

Osman
Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité ;
Il semble sur son front porter la vérité :
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes ;
Sa plainte, sa douleur, augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris :
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue
à vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :
Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ? »
C'est ainsi qu'elle parle ; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

Gengis
De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(*À sa suite.)*
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que, par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès longtemps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort ;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

Osman
Voilà cette captive à vos pieds amenée.

Gengis
Que vois-je ? Est-il possible ? Ô ciel ! Ô destinée !
Ne me trompé-je point ? Est-ce un songe ? Une erreur ?
C'est Idamé ! C'est elle ! Et mes sens...

SCENE 2

Gengis, Idamé, Octar, Osman, gardes

Idamé
Ah ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

Gengis
Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'état me demande sa vie ;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré ;
Je le prends sous ma garde.

Idamé
A peine je respire.

Gengis
Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire :
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

Idamé
Ah ! Des infortunés épargnez la misère.

Gengis
Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

Idamé
Vous, seigneur !

Gengis
J'en dis trop, et plus que je ne veux.

Idamé
Ah ! Rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :
Vous me l'avez promis ; sa grâce est prononcée.

Gengis
Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot, vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,

De me désobéir alors que je commande,
Vous êtes dès longtemps instruite à m'outrager :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! ... Ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel, pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

Idamé

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

Gengis

Qui ! ... Lui ? Mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

Idamé

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

Gengis

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE 3

Gengis, Octar, Osman, d'un côté ; Idamé, Zamti, de l'autre ; gardes

Gengis

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur ?

Zamti

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait ; oui, seigneur.

Gengis

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence :
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé ;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(À ses gardes.)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

Zamti

Malheureux père !

Idamé

Arrêtez, inhumains !
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

Gengis

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout ; répondez, ou qu'il meure.

Idamé

Eh bien ! Mon fils l'emporte : et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire ;
Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité :
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée ;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux :
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère ;
Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère ;
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort ;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas ! Au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu :
L'un n'attend son salut que de son innocence ;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux ! Digne objet de toute ma tendresse !
La pitié maternelle est ma seule faiblesse :
Mon sort suivra le tien ; je meurs si tu péris ;
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

Zamti
Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre ;
Ses jours sont assurés.

Gengis
Traître, ils ne le sont pas :
Va réparer ton crime, ou subir le trépas.

Zamti
Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes,
Du sein de leurs tombeaux, parle plus haut que toi :
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle :
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler ;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

Gengis
Qu'on l'ôte de mes yeux.

Idamé
Ah ! Daignez...

Gengis
Qu'on l'entraîne.

Idamé
Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! Qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux ?
Quoi ! Votre âme jamais ne peut être amollie ?

Gengis
Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

Idamé
Ah ! Je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

Gengis
Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE 4

Gengis, Octar

Gengis
D'où vient que je gémis ? D'où vient que je balance ?
Quel dieu parlait en elle, et prenait sa défense ?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?
Ah ! Demeurez, Octar ; je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

Octar
Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide ;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité ;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

Gengis
Quoi ! C'est cette Idamé ! Quoi ! C'est là cette esclave !
Quoi ! L'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

Octar
Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous touche pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle :
Ses imprudents refus, la colère, et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissants ;
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

Gengis
Il en sera puni ; je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! Un rival !

Octar
Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé !

Gengis
Juste ciel ! À ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,

Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux !
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime !
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant
d'empire ?

Octar
Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois ;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science :
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence ;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

Gengis
Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sais trop, user de violence ;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire : Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne :
J'en étais indigné ; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour ne jamais chasser de mon esprit.
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême ;
Je l'oublie : elle arrive ; elle triomphe, et j'aime.

SCENE 5

Gengis, Octar, Osman

Gengis
Eh bien ! Que résout-elle, et que m'apprenez-vous ?

Osman
Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras ;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice :
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

Gengis
Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! Rassurez son âme et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez ; volez.

SCENE 6

Gengis, Octar

Octar
Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

Gengis
Aucun.

Octar
Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

Gengis
Qu'on attende.

Octar
On pourrait...

Gengis
Il ne peut m'échapper.

Octar
Peut-être elle vous trompe.

Gengis
Elle ne peut tromper.

Octar
Voulez-vous de ces rois conserver ce qui reste ?

Gengis
Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C’est peu de cet enfant ; c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

Octar
Lui ?

Gengis
Sans doute : oui, lui-même.

Octar
Et quel est votre espoir ?

Gengis
De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D’être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle :
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

ACTE 4

SCENE 1

Gengis, troupe de guerriers tartares

Gengis
Ainsi la liberté, le repos, et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais !
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
À sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchais Idamé ; je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*À sa suite*.)
Allez, au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L’insolent coréen ne pourra nous surprendre ;
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J’ai trop de cet enfant différé le supplice.
(*Il reste seul*.)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés :
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! Je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCENE 2

Gengis, Octar.

Gengis
Eh bien ! Vous avez vu ce mandarin farouche ?

Octar
Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
À ce vil ennemi qu'il fallait immoler ;
D’un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix,
Du haut d'un tribunal, nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle ;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

Gengis
Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?

Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore et ne soupçonnions pas ?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure :
L'autre, pour son époux, est prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage ;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! De quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire :
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

Octar
Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort :
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
À je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent ;
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent ;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'état.
Excusez un tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnais et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

Gengis
Que l'on cherche Idamé.

Octar
Vous voulez...

Gengis
Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE 3

Gengis
A mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée ?
Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté :
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages ;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour ;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour :
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

SCENE 4

Gengis, Idamé

Idamé
Quoi ! Vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah ! Seigneur, épargnez une femme, une mère ;
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

Gengis
Cessez à vos frayeurs de vous abandonner :
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner ;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux :
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;

Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'état et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre :
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds :
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains ;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté,
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

Idamé
A tant de changements tour à tour condamnée
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée :
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits ;
Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future ;
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, et me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

Gengis
Ciel ! Que m'avez-vous dit ? Ô ciel ! Vous m'aimeriez !
Vous !

Idamé
J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir :
Du dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments ; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés ; mais le mien ne peut l'être.

Gengis
Quoi ! Vous m'auriez aimé !

Idamé
C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même :
Mon époux m'est sacré : je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu ; mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
À remporter sur vous cette illustre victoire,
À braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :
Je remplis mon devoir, et je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

Gengis
Il sait mes sentiments, madame ; il faut les suivre :
Il s'y conformera s'il aime encore à vivre.

Idamé
Il en est incapable ; et si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse ;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

Gengis
Ce que je viens d'entendre, ô dieux ! Est-il croyable ?
Quoi ! Lorsque envers vous-même il s'est rendu coupable ;
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

Idamé
Il eut une vertu, seigneur, que je révère :
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère ;
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

Gengis
Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage :
J'adore avec dépit cet excès de courage ;
Je vous aime encore plus quand vous me résistez :
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

Idamé
Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups :
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

Gengis
Les lois ! Il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés),
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame ; obéissez.
Vos mœurs, que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance,
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCENE 5

Idamé, Asséli

Idamé
Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie !
O pur sang de mes rois ! Ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix, sans balancer, vous condamne à la mort !

Asséli
Ah ! Reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même ;
Ce pouvoir, qui soumit ce scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Longtemps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire !

Idamé
Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

Asséli
Vous seule adouciriez le destin des vaincus :
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde ;
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore,
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre ;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
à son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin, souvenez-vous que, dans ces mêmes lieux,
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur et légitime.
Idamé
Arrête ; il ne l'est plus : y penser est un crime.

SCENE 6

Zamti, Idamé, Asséli

Idamé
Ah ! Dans ton infortune et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse et peux-tu me revoir ?

Zamti
On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

Idamé
On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin ?

Zamti
Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi :
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout, jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas ;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres ;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers ;
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

Idamé
Ordonne ; que veux-tu ? Que faut-il ?

Zamti
M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée.

Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous :
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'état, qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus ;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare ;
Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare :
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur :
Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux ;
Règne, que ton roi vive, et que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

Idamé
Demeure.
Me connais-tu ? Veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuses, cruel, et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime ?
Crois-moi ; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance :
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés ;
Le chef des coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux où ce précieux gage
À l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire ;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

Zamti
Tu l'inspires, grand dieu ! Que ton bras la soutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne ;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

ACTE 5

SCENE 1

Idamé, Asséli

Asséli
Quoi ! Rien n'a résisté ! Tout a fui sans retour !
Quoi ! Je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous ? Hélas !

Idamé
J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;
Et des enfants du nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

Asséli
Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant :
Votre époux avec lui termine sa carrière.

Idamé
L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître ;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux ;
Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui, me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux ;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée ;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

Asséli
Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste ;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.

Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

Idamé

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! Si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M’assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

Asséli

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S’il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

Idamé

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que, sans horreur, je ne puis conserver.

Asséli

Ah ! Que résolvez-vous ?

Idamé

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris, dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle, à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

Asséli

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L’abandonnerez-vous ?

Idamé

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! Sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère :
À cet espoir au moins mon triste cœur se rend ;
C’est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCENE 2

Idamé, Asséli, Octar

Octar

I damé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(À sa suite.)
Veillez sur ces enfants ; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(À Asséli.)
Éloignez-vous.

Idamé

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu’un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

Octar

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes ;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE 3

Idamé

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage ;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE 4

Gengis, Idamé

Gengis

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,

Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr ;
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

Idamé

Ne punissez que moi ; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle ;
Finissez ses tourments.

Gengis

Je ne le puis, cruelle ;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner ! À vous ! Non, craignez ma vengeance :
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle :
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné ;
Oui, jusqu'à ce moment, le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné ;
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez ; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais, sur sa cendre,
À mes vœux absolus vous forcer de vous rendre ;
Mais sachez qu'un barbare, un scythe, un destructeur,
Quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et, dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisque enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits,
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant ;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire ;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire :
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

Idamé

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable ;
Votre haine est injuste, et votre amour coupable ;
Cet amour est indigne et de vous et de moi :
Vous me devez justice ; et si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez ;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

Gengis

Eh bien ! Vous le voulez ; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez ; et déjà je la retiens à peine :
Je ne vous connais plus ; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés ;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

Idamé

Barbare !

Gengis

Je le suis ; j'allais cesser de l'être :
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

Idamé

Eh bien ! Je tombe aux pieds de ce maître sévère :
Le ciel l'a fait mon roi ; seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grâce de lui.

Gengis

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

Idamé

Seigneur, qu'il soit permis qu'en secret mon époux
Près de moi soit admis, que je lui parle.

Gengis

Vous !

Idamé
Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière :
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

Gengis
Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grâce est encore accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort ;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte !
Faut-il encore aimer ? Est-ce là mon destin ?
(Il sort.)

Idamé
Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE 5

Zamti, Idamé

Idamé
O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux !
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

Zamti
Je le sais.

Idamé
C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

Zamti
Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue ;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai consolé.

Idamé
Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

Zamti
Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

Idamé
La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

Zamti
Sans doute ; et j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé longtemps.

Idamé
Eh bien ! Écoute-moi :
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance !
De nos voisins altiers imitons la constance ;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix ;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

Zamti
Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

Idamé, *en tirant son poignard*.
Tiens, sois libre avec moi ; frappe, et délivre-nous.

Zamti
Ciel !

Idamé
Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle ;

Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

Zamti
Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère ;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.
Idamé, *en lui donnant le poignard*.
Tiens, commence par moi ; tu le dois : tu balances !

Zamti
Je ne puis.

Idamé
Je le veux.

Zamti
Je frémis.

Idamé
Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Zamti
Eh bien ! Imite-moi.

Idamé, *lui saisissant le bras*.
Frappe, dis-je...

SCENE 6

Gengis, Octar, Idamé, Zamti, gardes

Gengis, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti*.
Arrêtez,
Arrêtez, malheureux ! Ô ciel ! Qu'alliez-vous faire ?

Idamé
Nous délivrer de toi, finir notre misère,
à tant d'atrocités dérober notre sort.

Zamti
Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

Gengis
Oui... dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?
Tu m'outrages, Zamti ; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main, plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

Idamé
Que prétends-tu nous dire ?

Zamti
Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

Idamé
D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

Gengis
Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu :
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler ;
Vous m'avez avili : je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même ;
Je l'apprends ; je vous dois cette gloire suprême :
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir : je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie ;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère.
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père :
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*À Zamti*.) Soyez ici des lois l'interprète suprême ;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice, et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne, et préside au courage ;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage :
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

Idamé
Ciel ! Que viens-je d'entendre ? Hélas ! Puis-je vous croire ?

Zamti
Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire ?
Ah ! Vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

Idamé

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

Gengis
Vos vertus.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Le Barbier de Bagdad

(Comédie, 1758)

Charles Palissot de Montenoy

Edition : *Œuvres complètes de M. Palissot, Nouvelle Edition, revue, corrigée et augmentée*, Tome premier, chez Léopold Collin, Paris, 1809.

AVERTISSEMENT

On se permet d'imprimer cette bagatelle, qui n'a été faite pour aucun théâtre, quoiqu'elle ait été demandée plus d'une foi à l'Auteur. On peut la regarder comme un exemple de ce qu'on appelle dans le monde *Pièce de Société*.

Elle servit à l'amusement d'une personne illustre, qui en indiqua le sujet. Il est tiré des Contes Arabes, connus sous le nom des *Mille & une nuits*. C'est une des meilleures histoires du livre, et peut-être la gaîté Française n'a-t-elle rien imaginé de plus comique dans ce genre.

Le personnage d'Arlequin est le seul qui soit de l'invention de l'Auteur. Il parut se soutenir à côté du rôle principal : l'entreprise n'était pas aisée ; on en appelle à tous ceux qui ont lû le Conte. Le reste de la pièce n'est que le sujet même mis en dialogue. On a cru devoir conserver jusqu'aux expressions, qui, dans l'orignal, sont en effet aussi plaisantes qu'elles puissent l'être.

ACTEURS

LE CADI.
ZULIME.
ALMANZOR.
FATME.
ARLEQUIN.
LE BARBIER.
ESCLAVES d'Almanzor.
SUITE su Cadi.

La scène est à Bagdad.

SCENE PREMIERE

Almanzor, convalescent, en déshabillé ; Fatmé.

Almanzor
De grace, ma chère Fatmé, que je te parle encore de Zulime.

Fatmé
C'est-à-dire, que vous allez me répéter ce que vous m'avez déjà dit cent fois.

Almanzor
Non, Fatmé, je ne t'ai point encore dit combien elle est aimable, du moins ne te l'ai-je pas dit comme je le sens. Mais toi, qui a le bonheur de la servir, parle : vis-tu jamais plus de graces réunies sur un même visage, des traits plus délicats, une physionomie plus piquante ? Tu peux me contredire, chère Fatmé, je ne m'en offenserai pas. Après son injuste rigueur, je souhaiterais de lui trouver un défaut.

Fatmé, *malignement*.
Je veux bien convenir que Zulime est en effet très-aimable ; mais…

Almanzor, *vivement*.
Je veux bien convenir ! Zulime ne vous est-elle pas bien obligée ? Ne voilà-t-il pas une jolie expression ? En vérité, vous autre femmes, quand vous louez les personnes de votre sexe, vous avez toujours un ton si sec, si aride, qu'il n'est pas possible de vous écouter de sang-froid. Je veux bien convenir !

Fatmé, *riant*.
Ha, ha, ha, ha ! Tu peux me contredire, Fatmé, je ne m'en offenserai pas. Ha, ha, ha !

Almanzor
Peux-tu me railler, Fatmé, et voir l'état déplorable où je suis réduit ?

Fatmé
Mais, riche comme vous l'êtes, Almanzor, que ne vous adressez-vous directement au Cadi ?

Almanzor
Je sais qu'il fut l'ami de mon père, que ma fortune est égale à la sienne, et qu'il pourrait peut-être me donner la préférence sur mes rivaux ; mais, Fatmé, le triste bonheur que de jouir d'un cœur à qui l'on aurait fait quelque violence ! Non, je ne veux obtenir Zulime que d'elle-même.

Fatmé
Voilà bien de la délicatesse.

Almanzor
Et c'est un plaisir de plus que je dois à l'amour. Mais n'aurais-je donc plus d'autre ressource ? Tu m'avais promis de me servir, et je n'ai vécu, tu le sais, que sur cette espérance.

Fatmé
Vraiment, c'était bien mon intention ; mais Zulime ne ressemble point du tout aux autres femmes.

Almanzor
Il est trop vrai, Fatmé ; nulle autre femme n'est comparable à Zulime.

Fatmé
Je pourrais bien vous faire une confidence ; mais cela ne ferait qu'augmenter votre amour.

Almanzor
Ah ! Ne me cache rien.

Fatmé
Vous m'en priez de si bonne grace ! Apprenez donc que j'ai parlé à Zulime.

Almanzor
Acheve.

Fatmé
Je lui ai représenté cette langueur intéressante dans laquelle vous êtes tombé, cette maladie qui vient de nous donner tant d'alarmes pour vos jours, et que j'ai mise entièrement sur le compte de son indifférence.

Almanzor
Eh bien ?

Fatmé
Elle m'a écoutée avec plaisir, tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous a fait souffrir ; mais aussi-tôt que j'ai voulu l'engager à vous permettre de la voir : « Vous êtes bien hardie, m'a-t-elle dit, d'oser » me faire une semblable proposition ».

Almanzor
Que tu me désespères, ma chere Fatmé !

Fatmé
Je le conçois, car je fus désespérée moi-même.

Almanzor
Quoi ! Pas un mot plus favorable ?

Fatmé
Pas un mot.
Almanzor
Et Zulime te dit tout cela d'un ton à ne te pas laisser le moindre doute de ses sentimens ?

Fatmé
Oh ! Du ton le plus convaincant.

Almanzor
Ah ! Fatmé, que je suis malheureux ! Aurais-tu pensé que l'amour pût irriter à ce point une femme aimable ?

Fatmé
En vérité, les femmes sont impénétrables.

Almanzor
Tu n'osas repliquer, sans doute ?

Fatmé
Oh ! Que je ne me rebute pas si légèrement !

Almanzor
Eh ! Dis donc vite. Peux-tu me laisser dans cette cruelle incertitude ?

Fatmé
Hélas ! Il en mourra, lui dis-je.

Almanzor
Eh bien ?

Fatmé
Je prononçai ces derniers mots d'un ton si naturel et si vrai, qu'elle en devint toute rêveuse. Ses beaux yeux se baissèrent ; mais un regard en-dessous qu'elle me jeta, m'en apprit plus qu'elle ne m'en voulait cacher.

Almanzor
Comment ?

Fatmé
Je compris qu'elle voulait observer sur mon visage, si j'étais en effet aussi pénétrée de vos sentimens, que je semblais l'être. Je m'y connais, seigneur Almanzor ; il y avait de l'intérêt dans ce regard-là, et les mouvemens d'une femme échappent rarement aux yeux d'une autre femme.

Almanzor, *avec transport*.
Ah ! Fatmé, chere Fatmé, que ne te dois-je pas ? Quoi ? Zulime !...

Fatmé
Voilà bien les amans ! Tour-à-tour les victimes du désespoir, ou les jouets de l'espérance.
Almanzor, *vivement*.
Cours, ma chère Fatmé, cours. Ose tenter avec Zulime un nouvel entretien. Prends ma bourse, ces bijoux ; tout est à toi, si je peux réussir à toucher le cœur de la belle Zulime. Ne laisse point au faible intérêt qu'elle a pu te marquer pour moi, le temps de se refroidir. Songe que je vais compter tous les momens, et mesure ton zèle sur mon impatience.

Fatmé
Adieu, seigneur Almanzor. Croyez que je vous servirai bien ; mais que l'amour a toujours dans le cœur d'une femme quelque intelligence secrète, qui a plus de crédit que tous nos services.

SCENE II

Arlequin, Almanzor.

Arlequin, *voyant sortir Fatmé*.
J'ai dîné quand je vois cette femme-là. Dès qu'un maître est amoureux, il n'y a plus rien à gagner que pour ces intrigantes.

Almanzor
Ah ! Te voilà, maraud ; eh ! D'où viens-tu ?

Arlequin
D'où je viens, Monsieur ?

Almanzor
Oui, réponds…

Arlequin
Eh ! Mais de chez le Barbier apparemment.

Almanzor
Quoi ! Toujours ce maudit Barbier ?

Arlequin
Doucement, Monsieur, doucement : n'en dites pas de mal. Si vous saviez combien il vous aime ! C'est lui qu'il faut entendre parler de monsieur votre père, de sa sagesse, de sa prudence ! Oh ! Vraiment, c'était un homme, lui !

Almanzor
Que veux-tu dire avec ces impertinences ?

Arlequin
Oui, Monsieur, ce n'était pas une tête à donner dans les piéges d'une jeune coquette, ni à dépenser inutilement son bien en présens pour ses soubrettes ; entendez-vous ? Enfin, quelque jour peut-être vous serez curieux d'entendre le Barbier.

Almanzor
Plaisant oracle, en effet, d'une tête comme la tienne !

Arlequin
Oh ! C'est que ce n'est pas un Barbier, qui ne sache faire que la barbe, du moins.

Almanzor
Tant pis.

Arlequin
C'est un grand astrologue, un grand philosophe, qui prédit le beau temps et la pluie mieux qu'un almanach, qui explique tous les songes… mais ce n'est rien, ce n'est rien que tout cela.

Almanzor
Auras-tu bientôt fini ?

Arlequin
Un grand astrologue ! Un grand philosophe ! Un grand Barbier ! Ce n'est rien. Ce sont ses histoires dont vous seriez enchanté. Il faut qu'il ait une bibliotheque dans la tête. Dans le moment même, il en racontait une ; mais d'une beauté !... D'une beauté !... D'un intérêt…d'une longueur, qui ne se conçoit pas !... Des enchantemens, un génie, une baleine, une tortue… oh ! Rien n'est si beau.

Almanzor
Laisse-là tes histoires, te dis-je, et songe que j'ai besoin de toi. Enfin, mon cher Arlequin, j'ai lieu de croire que la belle Zulime commence à devenir plus sensible. Fatmé vient de me promettre d'employer…

Arlequin, *en même-temps que son maître, dit entre ses dents* :
La tortue aux écailles dorées montée sur l'éléphant couleur de rose… Non : l'éléphant couleur de rose monté sur la tortue…

Almanzor
Que marmottes-tu là entre tes dents ?

Arlequin
N'y prenez pas garde, Monsieur ; c'était une distraction : je vous écoute.

Almanzor
Fatmé m'a donc promis d'employer toute son adresse auprès de Zulime…

Arlequin, *continuant toujours sans écouter son Maître*.
L'éléphant prit son vol pour traverser… l'Euphrate, oui, l'Euphrate, pendant que la tortue…

Almanzor
Encore ?

Arlequin, *comme s'éveillant*.
Achevez, Monsieur ; je ne perds pas un mot.

Almanzor
Conçois, mon cher Arlequin, conçois tout l'excès de ma joie, si Fatmé ne m'abuse point. Mais, dis-moi, penses-tu que Zulime ne se rende pas en effet à tant d'amour ?

Arlequin, *avec distraction*.
Si Fatmé a promis de vous servir…

Almanzor
Oh ! Oui, je peux compter entièrement sur son zèle.

Arlequin, *du même ton*.
Je ne doute pas qu'elle ne réussisse. Elle a une de ces physionomies qui promet beaucoup, cette fille-là ! Quant à Zulime, je vous dirai, seigneur Calife, que la tortue ayant passé l'Euphrate, fut très-effrayée de ne plus apercevoir l'éléphant ; mais puisque Fatmé veille à vos intérêts…

Almanzor
Quel diable de galimatias me fais-tu là d'éléphant, de tortue, et je ne sais combien d'autres impertinences !

Arlequin, *se frappant la tête*.
Cette maudite histoire me revient toujours à l'esprit ! Mais voilà qui est fait, Monsieur, je me rappelle très-bien ce que j'avais à vous dire. Il est certain que Zulime est femme, par conséquent susceptible d'amour ; et quand elle aurait le cœur aussi dur que les arches du pont d'argent, les soumissions du prince bossu l'emporteraient à la fin sur les enchantemens de la perfide baleine : ce que doit absolument vous tranquiliser.

Almanzor
Ce coquin est ivre ou ensorcelé. Quel est le démon qui t'a fourré dans la tête toutes ces extravagances ?

Arlequin
Le Barbier.

Almanzor. *Pendant qu'il parle, Arlequin s'éloigne insensiblement*.
Mais peux-tu me voir dans l'inquiétude où je suis, et t'occuper de pareilles misères ? Songes-tu bien que ma vie dépend du succès de mon amour, et ne devrais-tu pas du moins te montrer sensible ?... (*Arrétant Arlequin*.) Oh ! Pour le coup je t'y attendais. Voilà donc, double traître, l'attention que tu me prêtes ! Parle, réponds, où allais-tu ?

Arlequin, *avec crainte*.
Monsieur…

Almanzor
Parle, dis-je, ou je t'assomme.

Arlequin, *avec crainte*.
Eh bien ! Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, j'allais…

Almanzor
Où ?

Arlequin, *avec un soupir.*
Chez le Barbier.

Almanzor
Chez le Barbier, malheureux !

Arlequin
Oui, Monsieur ; je suis persuadé qu'il n'a pas encore achevé sa belle histoire de la tortue aux trois royaumes, et je voulais…

Almanzor
Maudit soit le bélître avec ses histoires !

Arlequin
Si vous me permettiez de vous la raconter ?

Almanzor
Te tairais-tu, bourreau ! Crois-tu que mon amour me permette ?...

Arlequin
Oui, votre amour ; et voilà précisément ce que vous reproche le Barbier.

Almanzor
Eh ! Que m'importe, dis-moi, le suffrage de ton misérable Barbier ?

Arlequin
Ce n'était pas ainsi que pensait monsieur votre père.

Almanzor
Approche, babillard insupportable, approche, que je me donne une fois le plaisir de te confondre. Eh bien ! Parle, que peut-on trouver à redire à mon amour ?

Arlequin
Vous aurez toujours raison contre moi ; mais si vous souhaitiez, j'irais…

Almanzor
Non, je t'écouterai de sang-froid, réponds.

Arlequin
Premièrement, Monsieur, il est clair que Zulime se moque de vous.

Almanzor
Eh ! Qui te l'a dit, traître, qu'elle se maquât de moi ?

Arlequin
Le Barbier.

Almanzor
Peste soit du maroufle !

Arlequin
Vous-même enfin, Monsieur, puisqu'il faut parler. Vos plaintes continuelles, vos imprécations, vos soupirs, et toutes ces pieces d'or que vous enlève cette coquine de Fatmé, ne voilà-t-il pas d'assez bonnes preuves que l'on se moque de vous.

Almanzor
Ah ! Je t'entends ; mes libéralités pour Fatmé te déplaisent. Si tu étais moins intéressé, tu me trouverais plus raisonnable. Il me semble pourtant que le rang que tu tiens dans ma maison, & les espérances que je t'ai données pour l'avenir, devraient suffir ton avidité.

Arlequin
Bon ! Des espérances ! Eh ! Qui les remplira ces belles espérances, si ce maudit amour continu de vous tourner la tête ? Vous n'avez qu'à retomber malade, comme dernièrement ; ne refusiez-vous pas tous les secours qu'on voulait vous donner ?

Almanzor
Mais si je te démontre, maraud, que ma passion même devient pour toi le véritable chemin de la

fortune, que répondras-tu ? N'est-il pas vrai que si j'ai le bonheur de plaire à Zulime, je l'épouse ? Si je l'épouse, il faudra que je lui fasse une maison, que je lui donne des esclaves, des eunuques ; et c'est toi, précisément sur qui j'avais jeté les yeux, toi que je destinais intérieurement à cette fonction bienheureuse…

Arlequin
Moi !

Almanzor
Oui, je me proposais de te faire le chef de mes Eunuques.

Arlequin
Chef des eunuques ! Oh ! Oh ! C'est sans doute quelque dignité considérable ?

Almanzor
Oui, qui t'eût donné tes entrées par-tout, dans mon sérail.

Arlequin
Mais d'un exercice peut-être bien pénible ?

Almanzor
Non, rien du tout à faire, même quand tu le voudrais.

Arlequin
Et je pourrais par conséquent boire, manger, dormir à mon aise ?

Almanzor
Tu te verrais engraisser à vue d'œil.

Arlequin
Ah ! L'excellente chose, l'excellente chose ! Je n'aurais de ma vie songé à cet emploi-là.

Almanzor
J'entends quelqu'un, c'est Fatmé. Que vient-elle m'apprendre ?

SCENE III

Fatmé, Almanzor, Arlequin.

Fatmé
Ouf ! Je n'en puis plus ; j'ai couru d'une vîtesse inconcevable : laissez-moi, s'il vous plaît, reprendre haleine.

Almanzor
Ma chere Fatmé, comment pourrai-je m'acquitter de tant de services ?

Fatmé
Il faut que l'intérêt que vous m'avez inspiré soit bien vif. Je ne m'occupe, en vérité, que de vos affaires.

Arlequin, *à part*.
La fine mouche !

Almanzor
Sois bien sûre aussi que je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance. Tu as parlé à Zulime, sans doute ?

Fatmé
Oh ! Je la crois dans des dispositions… (*Apercevant Arlequin, et riant*.) Mais quelle est cette plaisante figure ? Ha, ha, ha !

Arlequin
Voilà une fille qui me paraît bien joyeuse.

Fatmé
Comment donc ! Seigneur Almanzor, cela parle ! Ha, ha, ha, ha, ha, ha !

Almanzor
C'est un de mes esclaves noirs, qui se nomme Arlequin. Mais de grace, ma chère Fatmé, dis-moi…

Fatmé
Arlequin, dites-vous ! Ah ! La bonne figure ! Ha, ha, ha, ha !

Arlequin
Oui, Arlequin, Mademoiselle ; qu'y trouvez-vous donc de si risible ?

Fatmé
Ha, ha, ha, ha, ha !

Almanzor
Fatmé.

Fatmé
Non, je n'ai rien vu de si comique. Ha, ha, ha !

Arlequin
Voilà, par exemple, qui commence à devenir impertinant. Savez-vous, mademoiselle la Soubrette, que je n'entends pas raillerie ?

Fatmé
Ah ! La drôle de chose ! Pourquoi donc ne me l'aviez-vous pas encore montré ?... Je crois que j'en deviendrai folle ; ha, ha, ha !

Almanzor, *à Arlequin*.
Retire-toi, maraud.

Fatmé
Non, s'il vous plaît, qu'il ne s'en aille pas ; il est trop divertissant ; ha, ha, ha !

Almanzor
Ma chere Fatmé !

Fatmé
Le singe de Zulime n'est pas, à beaucoup près, si plaisant ; ha, ha, ha, ha !

Arlequin
Voyez un peu cette guenon-là, avec son singe ! Savez-vous bien à qui vous parlez, Mademoiselle ? Vous perdez le respect à un chef des eunuques, entendez-vous ?

Fatmé
Un chef des eunuques ! Ha, ha, ha ! Mais, oui, vraiment, il en a bien la mine ; ha, ha, ha ! Je n'ai jamais tant ri de ma vie : ha, ha !

Arlequin, *la contrefaisant*.
Ho, ho, ho, ho, ho ! Est-ce que vous croyez que l'on ne sait pas rire aussi bien que vous ?

Fatmé
Ha, ha, ha, ha !

Arlequin
Ho, ho, ho, ho!

Almanzor
Je n'y peux plus tenir moi-même. (*Ils rient tous trois*.) Eh bien, Fatmé ! Cette gaîté du moins est-elle d'un heureux présage pour mon amour ?

Fatmé
Quoi ! Je ne vous ai pas encore dit ?...

Almanzor
Vraiment, non.

Fatmé
Allons, seigneur Almanzor, de la vivacité, de la joie. Tout réussit au gré de vos espérances. Cette Zulime si fière vous l'accorde enfin ce rendez-vous si désiré. Elle vous attend chez elle dans une heure.

Almanzor
Ah ! Chère Fatmé, que je t'embrasse !

Fatmé
Son père sera sorti pour quelques affaires de son commerce. Vous vous présenterez à cette porte, où vous me trouverez pour vous recevoir. Convenez, seigneur Almanzor, que je n'ai pas la main malheureuse.

Almanzor
Je ne peux trop te payer une si bonne nouvelle. Tiens, Fatmé.
(*Il lui donne une bourse : Arlequin fait plusieurs lazzis pour s'en emparer.)*

Fatmé
Disposez toujours de même de mes petits services. Adieu, Monsieur le chef des eunuques.

Arlequin
Adieu, Soubrette infernale, adieu.

SCENE IV

Almanzor, Arlequin.

Almanzor
Allons ! Vite un Barbier. Dépêche-toi, je n'ai pas un moment à perdre.

Arlequin
Oui, Monsieur. (*Revenant sur ses pas*.) Mais le vôtre demeure fort loin ; si j'allais chercher l'autre ?

Almanzor
Qui, l'autre ?

Arlequin
Eh oui ! Celui dont je vous parlais ; notre voisin le Barbier.

Almanzor
Que m'importe ! Va où tu voudras, et reviens au plutôt.

Arlequin
Oui, Monsieur : ah ! Quel plaisir !

SCENE V

Almanzor, *seul*.
Enfin, je suis le plus heureux des hommes : je suis aimé de Zulime ! Mes peines passées ne sont plus qu'un songe, dont le bonheur est le réveil. Momens fortunés ! Que vous tardez encore mon amour. Ah ! Zulime, ma chère Zulime, par combien de caresses je vais vous faire expier vos rigueurs ! Mais ce traître d'Arlequin ne revient pas. Ce Barbier loge à ma porte, et le malheureux n'est pas encore ici ! Je crois que tout le monde s'est donné le mot aujourd'hui pour m'impatienter. Arlequin ! Ce maraud me fera perdre l'esprit. Maudit Arlequin ! Peste soit du faquin de Barbier !

SCENE VI

Le Barbier, Almanzor, Arlequin.

Arlequin. *Il entre à reculons, comme pour ne pas perdre le Barbier de vue, et se laisse tomber sur son maître. Le Barbier tombe aussi embarrassé dans les jambes d'Arlequin. Ce dernier se releve, et court vîte au secours du Barbier, avec un empressement qui tient du respect*.
Le voici, le voici le Barbier ! Vous prenez feu d'abord, comme si tout était perdu.

Almanzor, *se relevant*.
Voyez un peu ce butor ! Allons, maraud, dépêche-toi.

Le Barbier, *après de grandes révérences qui étonnent Almanzor*.
Béni soit, seigneur Almanzor, l'heureux jour qui m'approche de votre personne ; le fidele esclave qui est venu m'apporter vos ordres, et l'occasion fortunée qui me procure le précieux avantage de vous être utile.

Almanzor, *à part*.
Voilà bien des cérémonies !

Le Barbier
Ah ! Seigneur, la renommée ne ment point. Vous êtes en effet le vivant portrait du plus honnête et du plus vertueux père. Je crois le voir, l'entendre, et ce souvenir m'arrache encore des larmes.
(*Il pleure*.)

Almanzor
Consolez-vous, bonhomme, et songez que j'ai besoin de vous. Allons donc vîte, Arlequin, allons donc vîte !

Arlequin, *pleurant*.
Oui, Monsieur.

Le Barbier, *avec un profond soupir*.
Puisqu'il faut étouffer une douleur si juste, permettez-moi, Seigneur, de vous demander comment vous vous portez. Votre visage ne semble pas des meilleurs.

Almanzor, *avec une nuance d'impatience*.
Aussi ne fais-je que relever de maladie.

Le Barbier
Dieu veuille vous préserver de tous maux, et que l'esprit du Prophète vous conduise en toutes vos démarches !

Almanzor
Arlequin ?

Arlequin, *préparant un toilette au fond du théâtre*.
Tout est prêt, Monsieur, tout est prêt.

Le Barbier
Oserai-je à présent vous demander en quoi mon petit ministère peut vous être utile ? Est-ce le Médecin, l'Astrologue, ou le Barbier dont vous avez besoin ?

Almanzor
Quoi ! Ce traître ne vous a pas dit ?...

Le Barbier
Doucement, seigneur Almanzor, doucement, toute impatience est dangereuse après une grande maladie. Si vous êtes curieux de votre horoscope, j'ai mon astrolabe. S'il faut vous tirer du sang, voici mes lancettes…

Almanzor
Eh non ! Ce sont vos rasoirs qu'il me faut, et promptement, s'il vous plaît.

Le Barbier
Je vais donc les chercher, et je suis à vous dans le moment ; dans le moment je suis à vous.

SCENE VII

Almanzor, Arlequin.

Almanzor
Comment, double faquin, tu vas m'appeler ce Barbier, et tu ne lui dis pas ?…

Arlequin
Dans le moment il est à vous, Monsieur, dans le moment. Monsieur votre père n'était pas impatient comme vous, du moins ; mais tenez, le voilà déja, le Barbier ; le voilà !

SCENE VIII

Le Barbier, Almanzor, Arlequin.

Le Barbier. *Il passe gravement une serviette au col d'Almanzor, et s'approche comme pour commencer ; mais tout-à-coup il quitte ses rasoirs, ouvre une fenêtre, prend son astrolabe, et va consulter les astres*.
Je n'ai pas tardé, comme vous le voyez, à prendre mes rasoirs ; mon grand âge ne m'a point encore fait perdre de mon activité… Mais qu'allais-je faire ?

Almanzor
Quelle diable de cérémonie faites-vous donc là ?

Le Barbier
La plus essentielle de toues, celle sans laquelle l'homme raisonnable ne commence jamais aucune action.

Almanzor
Aurez-vous bientôt fini ?

Le Barbier
Voilà qui est fait. Vous serez, sans doute, fort aise d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au dix-huitième de la lune de Saphar, de l'an quatorze cent treize, de l'époque du grand Iskender aux deux cornes ; c'est-à-dire, que par la conjonction actuelle de Vénus et de Mercure, vous ne pouviez choisir d'heure plus commode, plus propice et plus salutaire, pour vous faire raser.

Arlequin
Ah, la belle chose ! La belle chose !

Almanzor
Savez-vous, seigneur Astrologue ?…

Le Barbier
Il est vrai que je dois vous prévenir aussi que la même conjonction vous expose…

Almanzor
Eh ! Je n'ai que faire de vos avis, ni de vos prédictions. Commencez, de grace, ou retirez-vous.

Le Barbier
Mais quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous que dans tout Bagdad vous ne trouveriez pas un Barbier qui me ressemble ? Un homme qui possède à fond (*Avec une volubilité prodigieuse*) la cosmométrie, la géométrie, la trigonométrie et l'arithmétique ! Qui soit plus versé dans la métallurgie, la chimie, l'anatomie, la zoologie, la musurgie, la myologie et la réthorique ! Qui ait plus approfondi la chiromancie, l'arithmancie, la géomancie, l'hydromancie, la gyromancie, la pyromancie, l'onomancie, la rabdomancie, la myomancie, la nécromancie et la grammaire ! Je ne parle point de la physiognomonie, de la métoposcopie, de l'onirocratie et de l'orthographe ! Il suffit de vous dire que vous voyez en moi la polymathie, ou plutôt l'encyclopédie des connaissances humaines.

Arlequin, *laissant tomber d'admiration le plat à barbe*.
Oh ! L'habile homme, l'habile homme !

Almanzor, *à part*.
Je crois que si j'étais moins pressé, ce bourreau parviendrait à me faire rire.

Le Barbier, *s'essuyant le visage*.
Ah ! Que votre honnête homme de père connaissait bien tout mon mérite ! Aussi…

Almanzor
Homme, Barbier, ou Diable, finiras-tu ? Je ne crois pas qu'il y ait dans tout la Perse un babillard de cette espece.

Le Barbier
Qui ? Moi babillard ? Vous me faites injure. J'avais six freres, à la vérité, qui pouvaient mériter ce nom. L'aîné se nommait Bacbouc ; le second, Bacbarac ; le troisième, Bacbac ; le quatrième, Alcouz ; le cinquième, Alnaschar ; et le sixième Schacabac. C'étaient d'insupportables parleurs ; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours : aussi m'avait-on surnommé le Silencieux…
(*Pendant ce dialogue, Arlequin et le Barbier se trouvent naturellement accoudés chacun sur une épaule d'Almanzor, qui les repousse avec violence*.)

Almanzor
Arlequin, donne-lui trois pièces d'or, qu'il s'en aille et me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser.

Le Barbier
Eh ! Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher ; c'est vous qui m'avez fait quitter ma boutique, et je jure, foi de Musulman, que je ne sortirai point d'ici que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute.

Almanzor, *abattu d'impatience*.
Non ! Il n'est pas possible qu'il y ait au monde un homme qui se fasse, comme vous, un plaisir de désoler les gens ! Au nom de Dieu ! Laissez là tous vos beaux discours…

Le Barbier
Je vais parier que vous avez quelque affaire très-pressante.

Almanzor
Eh ! Sans doute, il y a deux heures que je vous le dis.

Le Barbier, *commençant à le raser, et s'arrêtant alternativement*.
Allons ! Seigneur Almanzor, nous allons commencer ; mais, au lieu de vous mettre en colere, si vous m'appreniez la nature de votre affaire, je pourrais vous donner d'excellens conseils.

Almanzor, *à part*.
Que puis-je dire à ce misérable ? (*Haut.*) Des amis m'attendent à un festin qu'ils me donnent pour célébrer le retour de ma santé.

Le Barbier
Ah ! Seigneur, s'il est ainsi, je vous accompagne, et dès ce moment, je m'attache à votre service pour jamais. Je veux m'acquitter envers vous de tout ce que je dois à votre illustre père. Aussi bien ma profonde science, et ma profession me donnent à peine de quoi vivre : malgré cela, je n'engendre point de mélancolie. Nous sommes quatre ou cinq amis de la même humeur ; Zantou qui vend des fèves ; Aboumékarès qui arrose les rues, et Cassem de la garde du Calife, tous bon vivans, ni querelleurs, ni fâcheux ; silencieux, comme votre serviteur, et plus contens que le Calife lui-même. Chacun d'eux a sa petite danse ou sa petite chanson pour amuser les passans. Je crois me rappeler celle d'Aboumékarès qui arrose les rues. (*Il danse et chante avec Arlequin*.) Balaba, balachou, balaba, balada, balachou.

Almanzor, *en fureur*.
Maudit Barbier !... Traître d'Arlequin !... Peste soit de l'extravagant ! Barbier de malheur, finirez-vous ?

Le Barbier, *se remettant à l'ouvrage*.
Allez ! Seigneur Almanzor, quand vous aurez à votre suite un homme tel que moi…

Almanzor
Juste Ciel ! Je ne pourrai donc pas m défaire de ce fâcheux ! Au nom de Dieu ! Cruel Barbier, trève de discours : allez trouver votre Zantou et vos autres amis ; buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens…

Le Barbier
Non, je n'abandonnerai pas ainsi le fils de mon généreux bienfaiteur. Il ne sera pas dit qu'on puisse me reprocher, dans Bagdad, une pareille ingratitude. Vos amis ne peuvent pas trouver mauvais que je vous accompagne : d'ailleurs, c'est une chose résolue ; battez-moi, tuez-moi, je vous suivrai.

Almanzor, *à part*.
Ouf ! Dissimulons, et tâchons par la douceur d'éloigner ce misérable. (*Haut.*) Eh bien ! Voilà qui est fini, sans doute ?

Le Barbier
A l'instant même.

Almanzor
Remportez vos rasoirs, vos lancettes, votre astrolabe, je ne partirai point sans vous.

Le Barbier, *lui ôtant la serviette et lui faisant plusieurs révérences*.
Voilà une barbe qui m'a coûté bien des peines ! Je vais vite chez moi, Seigneur, prendre un équipage plus honnête, et je reviens sans vous faire attendre. (*Il sort en chantant*.) Balaba, balachou, balada.

SCENE IX

Almanzor, Arlequin.

Almanzor
Que la foudre t'accompagne ! Enfin, m'en voilà défait. Ah ! Scélérat d'Arlequin, rends grace au moment qui me presse, et qui m'empêche de t'assommer : oui de t'assommer, bourreau ! Mais à mon retour, quel orage de coups de bâton ! Allons ! Mon doliman, misérable : vîte ! Mes pabouches, mon turban. (*Il s'habille avec précipitation.*) Qu'on m'attende. (*Il veut sortir*.)

Arlequin, *l'appellant*.
Monsieur, Monsieur !

Almanzor
Qu'est-ce encore ?

Arlequin
Vous oubliez donc ?...

Almanzor
Quoi ?

Arlequin
Le Barbier.

Almanzor, *le battant*.
Attends-moi, traître, attends ! Tiens, voilà pour ton impertinence. (*Arlequin se sauve*.)

SCENE X

Almanzor, *à la porte de Zulime*.
C'est ici la maison de Zulime. Je ne vois personne paraître. Il me semble pourtant que Fatmé devait se tenir aux environs pour m'introduire. Frappons. Mais que vois-je ?... Ah ! C'est encore ce fâcheux, ce démon que l'enfer a détaché sur mes pas ! Fatmé ! Fatmé ! Il me prend fantaisie d'étrangler ce misérable. Je ne sais par quel pressentiment je crains sa présence. Fatmé ! Mais on ouvre, et je crois entendre la voix de Zulime.
(*Il entre, et ferme la porte au nez du Barbier qui accourt*.)

SCENE XI

Le Barbier, *accourant avec empressement*.
Seigneur Almanzor ! Seigneur Almanzor ! Ah ! Je vois ce que c'est. Il a quelque affaire chez le Cadi, dont il a voulu me faire un secret. Mais, non… le Cadi vient de sortir il n'y a qu'un moment… il a passé devant ma boutique… Ah, diable ! Mais il a une très-jolie fille. Ce sera, sans doute, cette Zulime dont Arlequin m'a parlé. Ah ! Ah ! Je ne m'étonne plus s'il m'a donné tant d'impatience. Peste ! L'amour le tenait éveillé de bon matin !... Mais pourquoi m'en faire un mystère ? Bon ! Demandez de la prudence aux jeunes gens ! J'aurais pu le servir, écarter les surveillans, les fâcheux… Si le Cadi allait rentrer ? Almanzor est très-heureux que je puisse observer ce qui se passe… Mais il me semble… non… Oui, je ne me trompe pas… C'est lui-même, c'est le Cadi. Ah ! Les pauvres amans, les pauvres amans ! Comment empêcher ce maudit vieillard de rentrer chez lui ? Si je voyais Arlequin… Il n'y a pas un moment à perdre, il faut l'aborder.

SCENE XII

Le Cadi, Le Barbier, Suite du Cadi.

Le Barbier
Justice, Seigneur Cadi, justice ! (*À part*.) Que diable lui dire ?

Le Cadi
Approchez, l'honnête homme, approchez ; que voulez-vous ?

Le Barbier, *à part*.
Arlequin est éloigné… bon ! Il me vient l'idée d'un stratagême.

Le Cadi
Rassurez-vous, et parlez. Croyez que tant que je vivrai, on n'aura pas fait impunément une injustice dans Bagdad. Levez-vous, bonhomme, levez-vous.

Le Barbier
Seigneur…

Le Cadi
Levez-vous, vous dis-je.

Le Barbier
Je sais trop…

Le Cadi
Je vous l'ordonne.

Le Barbier
Seigneur, je traversais à l'instant une rue détournée, chargé d'un panier plein de provisions pour la subsistance de ma famille. J'avais fait emplette de deux chapons gras, d'une oie, et sur-tout d'un morceau de fromage d'une saveur admirable. J'invitais déjà, dans ma tête, ceux de mes amis à qui je ferais part de ces mets délicieux, lorsqu'un esclave du seigneur Almanzor a passé près de moi.

L'occasion a tenté ce misérable. Voir mes provisions, se jeter sur elles, y démêler, comme par une espèce d'instinct, le moreau choisi dont je me régalais en espérance, et s'en emparer, fut l'affaire d'un instant. Voulant du moins lui disputer sa proie, je me suis au plutôt débarrassé de mon panier ; mais lui, sans paraître occupé de sa défense, tranquillement et comme pour me braver, a commencé par dévorer le fromage avec une avidité qui tient du prodige. La douleur me prêtait des forces : j'allais m'élancer sur lui ; déjà même je croyais le saisir, quand le traître, me passant sous le bras, a trouvé le moyen de s'emparer encore du panier ; et me laissant immobile d'étonnement, s'est mis à courir d'une vîtesse qui m'a fait perdre l'idée de le suivre.

Le Cadi
Le cas est grave. Il est un de ceux expressément condamnés dans l'Alcoran, chapitre sept, verset soixante. Revenez ce soir, mon ami, je vous ferai justice : une affaire pressante m'appelle actuellement dans ma maison.

Le Barbier, *à part, se mettant entre la porte et le Cadi*.
Vraiment, ce n'est pas là mon compte. (*Haut*.) Seigneur ?…

Le Cadi
Eh bien !

Le Barbier
Si vous différez de me faire justice, ce malheureux pourra s'évader et se soustraire au châtiment.

Le Cadi
Mais quel est-il encore cet esclave ? Le connaissez-vous ?

Le Barbier
Oui, Seigneur ; il se nomme Arlequin.

Le Cadi
Arlequin ! Je crois connaître cette figure-là.

Le Barbier
Vous avez pu cent fois l'apercevoir de vos fenêtres.

Le Cadi
Un balourd ?

Le Barbier
Justement.

Le Cadi
Homme fort laid ?

Le Barbier
C'est lui-même.

Le Cadi
Une physionomie très-remarquable ?

Le Barbier
C'est cela.

Le Cadi
Oui, je me le rappelle. Une figure assez patibulaire, d'ailleurs ?

Le Barbier
Précisément… *(Apercevant Arlequin*.) Mais que vois-je ? Ah ! Pauvre Arlequin, où viens-tu te fourrer ? (*Il lui fait toutes sortes de signes pour l'empêcher d'avancer*.)

Le Cadi
Il y a long-temps que j'ai des mémoires contre ce coquin-là.

SCENE XIII

Arlequin, Le Cadi et sa Suite, Le Barbier.

Le Barbier, *à part*.
Ah ! Pauvre Arlequin, pauvre Arlequin !

Le Cadi
Que murmurez-vous-là de ce misérable ?... Mais ne serait-ce pas ?... Eh ! Oui, je pense, c'est lui-même. La peine ne saurait fuir le criminel. Approche, malheureux, approche !

Arlequin
Ah ! Bonjour, monsieur le Cadi.

Le Cadi
Bonjour, monsieur le fripon, bonjour !

Arlequin
Fripon, Monsieur ?

Le Cadi
Oui, fripon, voleur même.

Arlequin
Ceci devient bien fort, au moins.

Le Cadi
Et que je ferai pendre dans mon premier moment de loisir.
Arlequin
Monsieur, Monsieur, voilà le Barbier…

Le Cadi
Eh ! Oui, je le sais bien, maraud, voilà le Barbier. (*À sa suite*.) Qu'on lui applique sur-le-champ la plus vigoureuse bastonnade.

Arlequin, *battu*.
Ah, ah, ah, ah ! Seigneur Cadi : ah, ah ! Doucement, Messieurs. Ah, ah, ah ! Monsieur le Barbier, à mon secours.

Le Barbier, *à Arlequin, d'un air de finesse*.
Paix ! C'est un stratagême.

Le Cadi
Une autre fois, faquin, cela t'apprendra à dérober les passans.

SCENE XIV

Le Barbier, Arlequin.

Arlequin
Que diable veut-il donc dire avec ses passans ?

Le Barbier
Ah ! Mon pauvre Arlequin, tu vois un homme au désespoir.

Arlequin
Quoi donc ?

Le Barbier
Tu me vois prêt à m'aller pendre.

Arlequin
Comment ? Vous aurait-on donné aussi la bastonnade ?

Le Barbier
Au contraire, mon cher Arlequin ; ce sont les coups de bâton que l'on t'a donnés dont je me plains. Ah, ah, ah !

Arlequin
Il est vrai que j'ai les côtes toutes rompues.

Le Barbier
Ah ! Ce ne sera rien, dès que je t'aurai appliqué les spécifiques convenables. Mais ce qui me désole, c'est que tu les aies reçus ces coups de bâton. Ah, ah, ah !
Arlequin
Ah ! L'honnête homme !

Le Barbier
Je voudrais qu'on me les rendît.

Arlequin, *se mettant en devoir de le battre*.
Absolument ?

Le Barbier
Oui, mon cher Arlequin. Tu ne sais peut-être pas encore qui t'a fait donner ces coups de bâton ?

Arlequin
Non.

Le Barbier
Devine.

Arlequin
Ma foi… cela m'est égal à présent.

Le Barbier
C'est moi.

Arlequin
Vous, monsieur le Barbier ?

Le Barbier
Oui, mon cher Arlequin. Tu m'en vois pénétré de douleur ; mais c'était le plus beau stratagême !

Arlequin
Comment donc cela, s'il vous plaît ?

Le Barbier
Ecoute ! Ton maître est actuellement chez la fille du Cadi ?

Arlequin
Eh bien !

Le Barbier
J'ai jugé qu'il y était pour une intrigue d'amour, et que le retour du Cadi allait le jeter dans le plus grand embarras. J'ai voulu empêcher ce maudit vieillard d'entrer chez lui, et pour l'en détourner, je lui ai conté l'histoire…

Arlequin
De la tortue ?

Le Barbier
Non ; mais celle d'un prétendu vol que tu m'avais fait : tu conçois combien cela devenait plaisant.
Arlequin, *riant*.
Oh, oh, oh, oh ! Oui, c'était effectivement une drôle d'invention.

Le Barbier
C'était le plus adroit stratagême que j'eusse imaginé de ma vie ! Mais, par malheur, tu es arrivé précisément pour recevoir cette grêle de coups de bâton…

Arlequin
Oui, voilà qui ne vaut rien, par exemple.

Le Barbier
Je regretterai toute ma vie ce stratagême-là. Il faut pourtant se consoler, mon cher Arlequin, et ne pas laisser ton maître dans la crise. Si ce malheureux Cadi venait à le découvrir…

Arlequin
Il n'en serait peut-être pas quitte pour une bastonnade ?

Le Barbier
Vraiment, non. Je suis dans une agitation, dans une inquiétude affreuse… N'entends-tu pas quelque bruit, mon cher Arlequin ? Approche-toi tout doucement de la porte du Cadi.

Arlequin, *s'approchant de la porte*.
Ah ! Monsieur le Barbier, l'excellente odeur de macarons !

Le Barbier
Ecoute ! Ecoute.

Arlequin
Voilà des macarons qui embaument !

Le Barbier
N'entends-tu rien ?

Arlequin
Oh ! Que si, j'entends.

Le Barbier
Quoi ?

Arlequin
Je me trompais ; ce n'est que le tournebroche.

Le Barbier
Tout est donc bien tranquille ?

Arlequin
Oh ! Pour le coup, j'entends quelque chose. Venez, venez écouter vous-même.

Le Barbier, *s'approchant*.
Je n'entends rien.

Arlequin
Ah ! Je l'entends bien, moi. Peste ! Quel sabat !

Le Barbier
Comment ?

Arlequin
Ce n'est rien, ce n'est rien ; c'est le petit chat qui miaule. (*Se retirant tout-à-coup, comme s'il était fort effrayé*.) Oh ! Oh ! Ce n'est plus un badinage, au moins.

Le Barbier
Qu'est-ce donc, mon cher Arlequin ?

Arlequin
J'entens un bruit épouvantable.

Le Barbier
Oh ! Il n'en faut plus douter ! C'est assurément ton maître qui est découvert. Pauvre jeune homme ! Que diable allait-il faire chez ce chien de Cadi ? Cours vîte, mon cher Arlequin. Cours chercher tous les esclaves du malheureux Almanzor. (*Arlequin sort*.) Au secours ! Mes voisins, au secours ! Au meurtre ! Ah ! C'est une chose abominable, et qui crie vengeance ! (*Arlequin rentre avec des esclaves*.) Ah ! Te voilà, mon pauvre Arlequin ! Frappons tous, mes amis ; brisons la porte de ce maudit vieillard.

SCENE XV

Le Cadi, le barbier, Arlequin, Esclaves d'Almanzor.

Le Cadi
Que veut donc dire tout ce tapage ? A-t-on jamais fait un pareil bruit à la porte d'un honnête homme ?

Arlequin

Ah ! Ah ! Monsieur le Cadi, vous croyez donc qu'il ne tient qu'à faire donner la bastonnade, et qu'il vous sera permis d'assassiner les gens ?

Le Cadi
Assassiner les gens ?

Le Barbier
Oui, méchant Cadi. Rendez-nous notre maître au plus vîte, ou nous allons brûler la maison.

Almanzor, *à la fenêtre, faisant inutilement des signes au Barbier*.
Quoi ! C'est encore ce malheureux ! Ce traître !...

Le Cadi
Votre maître, imposteur, votre maître ? Eh ! Quel sujet m'auroit-il donné de le maltraiter ? Est-ce qu'il est dans ma maison ?

Le Barbier
Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, vieil hypocrite. Je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous pendant votre absence…

Almanzor
Juste Ciel !

Le Barbier
Quelque démon vous en aura sans doute averti, vieux magicien ; vous les avez surpris ensemble, et vous…

Le Cadi
Cet homme me semblait tout-à-l'heure dans son bon sens. Quelque maligne vapeur, sans doute…

Arlequin
Oh ! Que nenni, Monsieur, oh ! Que nenni ; le Barbier n'a point de vapeurs.

Le Cadi
La tête tourne assurément à ces bonnes gens. Mes amis, si ce que vous dites est vrai, il n'est pas besoin de faire tant d'éclat. Entrez, voyez, cherchez, je vous le permets.

Le Barbier
Oui, oui, nous chercherons. Attendez-moi là seulement, mes amis. Le Calife sera informé de cette action, et il en fera bonne et briève justice.

Le Cadi
Entrez seulement sans tant de rumeur… Mais que vois-je ? C'est Almanzor lui-même : qu'on l'arrête à l'instant.

SCENE XVI

Les Acteurs précédens, Almanzor.

Almanzor
Il n'en est pas besoin, seigneur Cadi. Je viens moi-même me livrer à votre ressentiment. J'adore, il est vrai, la belle Zulime. Mon amour, ma constance, ont fléchi son insensibilité. Voudrez-vous faire deux malheureux ?...

Le Cadi
Vous en êtes aimé, dites-vous ?

SCENE XVII ET DERNIERE

Les Acteurs précédens, Zulime.

Zulime
Oui, mon père, j'ose vous l'avouer. Ma perte et ma grace sont entre vos mains ; mais Zulime vous est chère, et le même arrêt (*Montrant Almanzor*) qui lui donnerait la mort, entraînerait aussi la mienne. (*Ils tombent tous aux genoux du Cadi.)*

Le Cadi, *après un moment de silence*.
Levez-vous, mes enfans ! Je ne briserai pas des nœuds que le ciel même semble avoir pris plaisir à former.

Almanzor
Je suis au comble du bonheur. En faveur de cet événement, trouvez bon, seigneur Cadi, que je donne la liberté à mes esclaves. Je me charge de l'établissement de Fatmé, et même de ce malheureux Arlequin.

Arlequin
Et le Barbier ?

Almanzor
Je lui pardonne aussi ; mais ne m'en parle jamais.

Le Barbier
Mon zèle ne saurait se démentir. Je vais, seigneur Almanzor, faire tout disposer pour les apprêts de la nôce.

Zulica

(Tragédie, 1760)

Claude-Joseph Dorat

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François ordinaires du
Roi, le lundi 7 janvier 1760

Édition : DORAT, *Zulica*, Chez N. B. Duchesne, 1760.

PERSONNAGES

TIMUR, Empereur de Tartarie, M. Grandval
ZULICA, son favori, M. Le Kain
ZEHANGIR, Prince du sang de Timur, M. Brizard
AMETIS, Fille de Zéhangir, Mlle. Clairon
OMAR, Capitaine des gardes de Timur, M. Dubois
AZOR, Confident de Zéhangir, M. Blainville
GARDES.

La scène est à Samarcando dans le Palais de l'Empereur.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Zéhangir, Azor.

Zéhangir
Viens, cher Azor, suis-moi ; la nuit d'un voile épais
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.
As-tu vu les Emirs ? Leur cœur m'est-il fidele ?
Ne me déguise rien, réponds-tu de leur zele ?

Azor
A tes vastes desseins tout semble concourir,
Et les fers Géorgiens brûlent de te servir :
Je connois cette Troupe, & quel esprit l'anime ;
D'un Maître qui la brave orgueilleuse victime,
Elle est encor à craindre ; & ce feu renfermé
Embraseroit l'Etat, s'il étoit rallumé.
Mais quand mon amitié seconde ta prudence,
Que dois-je soupçonner d'un si terrible silence ?
Je croyois m'être acquis, en ce prochain danger,
Le droit d'en être instruit & de le partager.

Zéhangir
Eh bien, Azor, eh bien ! C'est trop longtems me taire,
Pénètre dans la nuit de ce sombre mystere ;
De mon ambition connois la profondeur,
Apprends tous mes secrets, & descends dans mon cœur.
Sorti du sang des Rois, je n'aspire qu'au Trône :
Timur m'oppose en vain l'orgueil de sa Couronne ;
Il dédaigne un mortel qu'il devoit accabler ;
Il m'a laissé le jour, c'est à lui de trembler.
Qu'il prévienne mes coups, ou sa perte est certaine.
Peut-être ignores-tu la source de ma haine ?
L'ordre du Trône alors t'éxiloit loin d'ici,
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine regnoit-il, qu'il jura de détruire
Nos coutumes, nos mœurs, & les Loix de l'Empire.
Ces vices déguisés, les sciences, les Arts,
Dans nos champs, à sa voix, volent de toutes parts.
C'étoit peu ; dépouillant la Majesté suprême,
De climats en climats il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix :
A la rébellion j'excitai les esprits ;
Je leur peignis Timur comme un Tyran barbare,
Et leur fis voir en moi le cœur d'un vrai Tartare.
Chaque jour appuyoit & flattoit mes desseins :
La Sceptre, cher Azor, passoit entre mes mains :
Je triomphois : soudain on vit Timur paroître ;
Tout ce peuple pâlit & reconnut son Maître.
Il revint entouré d'un cortège nombreux
D'hommes efféminés, d'Artistes dangereux,
Lâches, qui sans remords désertant leur Patrie,
Apportoient en ces lieux leur servile industrie.
De mes complots sans doute il étoit informé :

Mais d'un parti secret justement allarmé,
Il parut, affectant une fausse clémence,
Dédaigner le plaisir que donne la vengeance.
Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés !
Que de projets rompus, de vœux humiliés !
Je vois un Zulica, corrupteur politique,
Sous un Maître orgueilleux favori despotique,
Usurper sans rougir & mon rang & mes droits.
Il commande de l'armée ; il donne ici des loix.
Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la mollesse,
De nos antiques mœurs dégrader la noblesse ;
Et détestant l'éclat qui lui cache ses fers,
Le Tartare en secret regretter ses deserts.

Azor
Par ces Arts, cependant Samarcande, embellie,
Des peuples de l'Europe attire enfin l'envie,
Et l'Araxe & l'Euxin chargés de leurs trésors,
Par ces nouveaux tributs enrichissent nos Ports.

Zéhangir
O faste malheureux, qui produit l'esclavage !
Des Scythes nos ayeux imitons le courage.
Ces mortels généreux dans leurs plaines errans,
Avant ces vains tributs, avoient-ils des Tyrans ?
A ce Peuple avili je veux donner un Maître,
Qui maintienne ses Loix, digne en effet de l'être ;
Et si le Ciel seconde un légitime effort,
Ce jour de l'Empereur doit éclairer la mort :
Pour assurer mes coups, j'arme un Sujet qu'il aime,
Et je choisis la main de Zulica lui-même.

Azor
Quoi ! L'ami de Timur ?

Zéhangir
Cesse d'être surpris.
Ta sçais que l'Empereur s'est privé de son Fils :
Tu sçais que Zulica, sorti d'un sang illustre,
Par ses exploits encor lui donne un nouveau lustre.
Le Peuple l'aime enfin ; mais un tel attentat
Contre un lâche assassin va soulever l'Etat.
Tout alors contre lui paroitra légitime ;
Je pourrai sans danger le punir de mon crime.

Azor
Eh ! Comment prétends-tu le séduire en ce jour ?
Quel ressort, quel moyen employeras-tu ?

Zéhangir
L'amour ;
Cet amour teint de sang, dont l'ardeur effrenée,
Sous le joug du devoir n'est jamais enchaînée.
Ma Fille t'est connue. A peine ses attraits
Aux yeux de Zulica brillent dans ce Palais ;
Il pâlit, il soupire, & devient sa conquête :
Déja de leur hymen ils préparoient la fête.
Mais plein de mes projets, & me flattant qu'un jour
Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour,
Avant que l'Empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.
Par mon ordre Amétis, sous des prétextes vains,
Partît sans pénétrer quels étoient mes desseins.
Peins-toi de Zulica l'emportement extrême ;
Il vouloit, & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il vouloit… Mais Timur étoit absent alors :
Il me falloit du tems, je bravai ses transports.
Il aime, il brûle encor, & cette longue absence
D'un amour furieux accroît la violence.
Cette même Amétis, objet de tant de feux,
Avec l'Aurore, Ami, doit paroître en ces lieux.
Crois-tu qu'en ces momens de prestige & d'ivresse
Où le devoir s'égare, & cede à la tendresse,
Ce trop crédule Amant, par l'espoir ébloui,
Ose me refuser son bras & son appui ?
Je ne lui laisserai que le tems de répondre ;
S'il balance, à l'instant j'ai de quoi le confondre,
Et le réduire au choix nécessaire & cruel,
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.
Va, crois-moi, je sçaurai disposer de son ame ;
Je l'ai fait avertir, j'attends tout de sa flamme.

Azor
Ne crains-tu pas plutôt que loin de t'obéir,
Cet Esclave des Rois ne songe à te trahir ?

Zéhangir
Connois mieux Zulica : jeune, ardent & facile,
A mes impressions je le rendrai docile.
Vertueux par foiblesse, aimant avec fureur,
Toutes les passions vont entrer dans son cœur ;
Dans ce cœur égaré, devenu ma victime,
Même au sein des remords je porterai le crime.
Tu le verras flotter, trembler, se repentir,
Détester ses sermens, & pourtant les remplir.
Enfin, s'il balançoit, si son bras trop timide,
S'étonnoit des dangers de ce grand patricide,
De la révolte alors je ranime les feux.
Quoiqu'il arrive, Ami, tout répond à mes vœux.

Azor
Ainsi de ce secret, Amétis jeune encore…

Zéhangir
Toi seul sçais mes desseins, ma fille les ignore :
Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher,
A ses regards surtout j'ai voulu me cacher.
Dans son exil encore je l'aurois retenue !

Mais pour vaincre un Amant, j'ai besoin de sa vue.
Un regard le perda : de cet événement,
Il faut, sans le sçavoir, qu'elle soit l'instrument.
De mon ambition & victime, & complice,
Avec moi, si je meurs, il faut qu'elle périsse.
Voilà tous mes projets : ton utile amitié
Dans ce noble complot doit être de moitié.
Que le même intérêt aujourd'hui nous enchaîne :
Ainsi que notre espoir, unissons notre haine.

Azor
Ordonne, je suis prêt ; je m'abandonne à toi,
Jusqu'au dernier soupir je t'engage ma foi.
Tes services passés vivent dans ma mémoire,
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire !
De mon zele, en un mot, ne crains point d'abuser.
Qui me sauva la vie, a droit d'en disposer.

Zéhangir
C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.
J'entends du bruit, on vient ; sors, Zulica s'avance.

SCENE II

Zulica, Zéhangir

Zulica
Est-ce vous, Zéhangir ? Dans l'ombre de la nuit,
Quel motif au Palais m'appelle & vous conduit ?
L'intérêt de l'Etat nous rassemble sans doute ?

Zéhangir
Tu sçauras mes desseins : parle plus bas, écoute.
J'ouvre les yeux, ma haine est prête d'expirer,
J'ai causé tes malheurs, je veux les réparer.

Zulica
Les réparer ! Comment ? Et que viens-je d'entendre ?
Ah ! Seigneur, achevez… Ciel ! Que va-t-il m'apprendre ?

Zéhangir
De quel œil verrois-tu ma fille dans ces lieux ?
L'aimerois-tu toujours ?

Zulica
Que dites-vous ? Grands Dieux !
Moi si je l'aimerois ! Oui, le Ciel, que j'atteste,
Connoit toute l'ardeur d'un amour si funeste.
Je l'adore, Seigneur. Par l'obstacle irrité,
Ce feu dans son absence est encore augmenté
Vous seul avez détruit le bonheur de ma vie ;
J'obtenois Amétis, vous me l'avez ravie.
Arbitre redouté de mes destins affreux,
Jouissez du plaisir de faire un malheureux.
Poursuivez, j'ose encor défier votre haine ;
Je me livre en aveugle au penchant qui m'entraîne.
Amétis vous respecte ; & vous pouvez, Seigneur,
L'arracher de mes bras, mais jamais de mon cœur.

Zéhangir
Je te l'ai déjà dit, ce vain courroux expire :
J'approuve enfin l'amour que ma fille t'inspire ;
Et pour autoriser tes feux & mon espoir,
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

Zulica
La revoir !

Zéhangir
A l'instant, & l'Aurore naissante
A tes regards charmés doit offrir ton Amante.
Oui, tu peux aspirer à l'himen d'Amétis ;
De ton zele pour moi sa main sera le prix.

Zulica
J'obtiendrois ce que j'aime ! Et vous pourriez…

Zéhangir
Arrête :
Il faut en me servant mériter sa conquête.

Zulica
Comment ?

Zéhangir
J'ai des projets vastes & périlleux.
Veux-tu me seconder ?

Zulica
Qui, moi ? Si je le veux ?

Zéhangir
Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

Zulica
Me connoissez-vous bien ? Quel est donc ce langage ?

Zéhangir
Celui d'un Courtisan instruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir ;
Les plus grands cœurs souvent ont le plus de foiblesse.
Je t'offense peut-être, & ce soupçon te blesse :
Mais tu vois, Zulica, si l'effort est aisé,
Par le prix glorieux que je t'ai proposé.
Je t'impose en un mot un cruel sacrifice :

J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés.
Il s'agit de briser les nœuds les plus sacrés,
D'opposer aux remords une âme indifférente,
D'immoler d'un œil sec l'amitié gémissante,
De t'armer d'un poignard… Tu frémis ! Il suffit.
Je te laisse.

SCENE III

Zulica, *seul.*

Il m'échappe : ô Ciel ! Que m'a-t-il dit ?
Je demeure immobile. Une terreur secrette
A passé malgré moi dans mon ame inquiette.
Quoi ! M'armer d'un poignard ! Quel étoit son dessein !
Ah ! Barbare, il falloit le plonger dans mon sein :
Sans doute, en m'immolant tu m'épargnois des crimes.
Sous mes pas chancelans j'entrevois des abymes.
Où vais-je m'égarer ? Quels soupçons ! Et pourquoi
Vais-je encore redoubler mon trouble & mon effroi ?
Evitons un mortel qui pourroit me séduire ;
Déja sur mes esprits il n'a que trop d'empire.
L'éviter ! Lui, Grands Dieux ! Le pere d'Amétis !
Lui, par qui tous mes vœux seront bientôt remplis !
Non, je sens que l'Amour dans mon cœur est le maître ;
Il m'arrache à moi-même, il me perdra peut-être…
N'importe, je m'y livre ; & je veux dans ce jour
M'immoler tout entier à ce fatal amour.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Amétis, Zéhangir.

Zéhangir

Accusant ton destin & la rigueur d'un Pere,
Tu te plaignois à tort d'un exil nécessaire
Sans doute le devoir, & l'absence, & le tems,
Auront à la raison soumis tes sentimens.
C'en est fait, & je veux moi-même te l'apprendre :
A Zulica, ma Fille, il ne faut plus prétendre ;
Un tel espoir t'abuse, il me déplaît : enfin
Je veux dès aujourd'hui disposer de ta main.
Mon choix est déjà fait. Si ton cœur en soupire,
Et convient à ton rang, & tu dois y souscrire :
Et je crois qu'Ametis, aveugle sur ce choix,
Craindra de me déplaire une seconde fois.

Amétis

Ah ! Faudra-t-il, Seigneur, vous combattre sans cesse ?
Et le pouvoir d'un Pere éteint-il sa tendresse ?
O Fille infortunée ? Ô fatal souvenir ?
Qu'exiger-vous de moi ? Dussiez-vous m'en punir
Permettez qu'Ametis, par un aveu sincere,
Découvre à vos regards son ame toute entiere.
Le mortel après vous le seul cher à mes yeux,
Est celui que j'aimois quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeller, Seigneur, de cet asile,
Ou sans vous offenser, j'allois mourir tranquille ?
Pourquoi de mon amour quand j'allois triompher,
Ne rallumer ses feux que pour les étouffer ?
Pardonnez, mais enfin souffrez que je reclame
Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame.
Soyez pere, daignez, dans ces tristes momens,
Ne vous point dérober à mes embrassemens.
Laissez-vous désarmer. Eh quoi ! Rien ne vous touche !
Vous me montrez toujours un visage farouche… !
Ah ! Seigneur, désormais qui pourra vous fléchir,
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

Zéhangir

Qu'entends-je ? Du respect est-ce là le langage ?
Crois-tu désarmer, quand ton orgueil m'outrage ?
Au traître Zulica si j'ai promis ta foi,
J'ai dû changer enfin : tremble, ou change avec moi.

Amétis

Lui traître ! Lui, Seigneur, ce Héros dont le zele
Promet à cet Empire un défenseur fidele,
Lui qui formé par vous au grand Art des Guerriers,
A vu ceindre son front des plus nobles lauriers ;
Et qui pendant la paix cherchant une autre gloire,

Ministre couronné des mains de la Victoire,
Et de son Empereur secondant les projets,
Consacre son repos au bonheur des Sujets !
S'il a pu démentir cette vertu sublime,
Je ne le connois plus, apprenez moi son crime.

Zéhangir
Je ne m'explique point ; malgré tant de vertus,
Oubliez-le, vous dis-je, & ne répliquez plus.

Amétis
Quel est enfin Seigneur celui qu'on me destine ?
Me cache-t-on encor le bras qui m'assassine ?
Quel est donc cet époux ?

Zéhangir
Tu me presses en vain ;
Tu n'apprendras son nom qu'en lui donnant la main.

Amétis
Hymen ! Affreux hymen ! Devoir impitoyable !
Pourrez-vous le former, ce lien redoutable ?
M'ôter à ce que j'aime !

Zéhangir
Etouffe ce transport,
C'est à la politique à regler notre sort.

Amétis
Puisque vous le voulez, oui je vous sacrifie
Mon déplorable amour, mes sentimens, ma vie :
Mais en rompant des nœuds aussi chers à mon cœur,
Je n'en formerai point, qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien : quoi ! Mon Pere inflexible,
Toujours à ma douleur offre une ame insensible !...
J'obéirai Seigneur : qu'on m'entraîne à l'Autel.
Puisque vous m'imposer un devoir si cruel,
Je voie le remplir ; & dans le moment même,
J'immolerai ce cœur au seul mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeste jour,
Fidelle à la Nature, fidelle à l'Amour.

SCENE II

Zulica, au fond du Théâtre, Zéhangir, Amétis.

Zéhangir
Zulica vient : songez à ce qu'il faut lui dire :
Il vous cherche sans doute.

Amétis
Est-ce à moi de l'instruire ?
Je pourrois…

Zéhangir, *à part*.
Il le faut. Je prévois sa douleur,
Et reviens profiter du trouble de son cœur.
Il s'en va.

SCENE III

Zulica, Amétis.

Zulica
Je ne me trompe point ; c'est Ametis, c'est elle !
O jour heureux ! Après une absence cruelle,
Je vous revois enfin.

Amétis
Quels transports imprudens !
Crains plutôt ma présence.

Zulica
Est-ce vous que j'entends ?
Ah ! N'empoisonnez point ces momens pleins de charmes.
Au bonheur de vous voir, ne mêlez point d'allarmes.
Quoi ! D'un œil inquiet vous parcourez ces lieux !
Parlez, ai-je cessé d'être cher à vos yeux ?

Amétis
Arrête, Zulica ; ce reproche me blesse.
De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse ?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux,
Toujours tendre & constant, mais toujours malheureux.
Va, ne crains que le sort qui s'obstine à nous nuire,
Et renonce au bonheur où notre amour aspire.
Ce jour, qui de nos jours te sembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs sont comblés ; tremble, te dis-je, tremble,
Et déteste le lieu, l'instant qui nous rassemble.
Zéhangir aujourd'hui regle notre destin ;
Il va nous séparer, il a promis ma main.

Zulica
Qu'entends-je ? Le perfide ! Est-il bien vrai, Madame ?
O sort qui me poursuis !... Ah ! Déplorable flamme !
Si vous sçaviez…

Amétis
Eh ! Quoi ?

Zulica
Le barbare à l'instant,
Par un trompeur espoir abusoit votre Amant.

Il m'avoit tout promis, &… Dois-je encor me taire ?

Amétis
Acheve.
Zulica
Je redoute un horrible mistere.

Amétis
Mon malheur cependant est prêt de s'accomplir ;
Il menace, il ordonne, & tu m'en vois frémir ;
Mais pour mieux te punir, pour m'accabler encore,
Il me cache le nom d'un Rival que j'abhorre ;
Et d'un himen secret allumant le flambeau,
Le cruel sans horreur me livre à mon bourreau.

Zulica
Je ne me connois plus : ma tendresse, ma gloire
Veulent que je me venge, & je dois les en croire.
Jusqu'aux pieds des Autels, j'irai, dans ma fureur,
Affronter un Rival, & lui percer le cœur.
Que dis-je ? A cet himen avez-vous pus souscrire ?
D'un Tiran orgueilleux respectez-vous l'empire ?
Aimez-vous ce barbare & ce Pere inhumain,
Qui nous dicte ses loix un poignard à la main ?
Je ne sçais, mais son front ténébreux & sauvage
A mes yeux effrayés annonce quelqu'orage :
Sans doute il se prépare à de nouveaux forfaits,
Et veut nous immoler tous deux à ses projets.

Amétis
Qu'as-tu dit ? Où t'emporte une aveugle colere ?
Connois mes sentimens, & respecte mon Pere.
Tu sçais trop si jamais son insensible cœur
D'un regard caressant m'accorda la douceur :
Il m'exile, il m'arrache à tout ce que j'adore,
Sa haine me poursuit, & moi je l'aime encore.
Pour lui sauver le jour tu me verrois périr ;
S'il enfreint ses devoirs, j'ai les miens à remplir.
Ose donc m'imiter ; souffrons, mais sans murmure,
Et n'étouffons jamais les loix de la nature.

Zulica
O vertu ! Pardonnez, Madame, mes malheurs
Autorisent assez mon trouble & mes douleurs.
Quoi ! Depuis le moment qui m'enleva vos charmes,
Dans le sein des ennuis je dévore mes larmes.
L'Empereur m'offre en vain le sort le plus heureux,
Notre himen de mon cœur peut seul remplir les vœux ;
Et quand je vous revois, il faut que je vous céde,
Il faut qu'en ce jour même un autre vous possède !
Un farouche Mortel que rien ne peut fléchir,
A ses ordres affreux vous force d'obéir !
Moi, je pourrois souffrir un si cruel outrage !
Perfide Zéhangir, consomme ton ouvrage :
Viens, que veux-tu de moi ? Quel crime exiges-tu ?
Redoutez les transports d'un Amant éperdu…
Oui, pour vous obtenir je suis prêt à tout faire.

Amétis
Et quel est ton dessein ? Dieux ! J'apperçois mon Pere.

SCENE IV

Zéhangir, Zulica, Amétis.

Zulica
Seigneur, c'est donc ainsi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel est votre dessein ? Sans Amétis, sans elle ;
J'aurois déja vengé cette injustice cruelle :
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

Zéhangir
Va, je puis défier ton superbe courage.
Téméraire, oses-tu me tenir ce langage ?

Zulica
J'oserois encor plus.

Amétis
Cruels, que faites-vous ?

Zéhangir, *à Zulica*.
Je prétends te parler.

Amétis
Mon Pere…

Zéhangir
Laissez-nous.
(Amétis s'en va.)

SCENE V

Zéhangir, Zulica.

Zéhangir
D'où vient donc ce courroux ? Quelle est son injustice ?
Toi seul causes tes maux, seul tu fais ton supplice.
Ma fille étoit à toi, tu n'avois qu'à parler ;
Mais à l'aspect d'un fer mes yeux t'ont vû trembler.

Est-ce-là cette ardeur qu'elle devoit attendre ?
Glacé par les remords, est-ce à toi d'y prétendre ?
Oui, tu le peux encore, & ta noble fierté
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flatté.
Si tu le veux, ma fille à toi seul destinée,
Sous tes loix dès ce jour va se voir enchaînée.
D'autres motifs encor, de plus brillans appas,
Si la gloire te plait, doivent armer ton bras.
Après un tel aveu, décide-toi, prononce ;
Tu chéris Amétis, & j'attends ta réponse.

Zulica
Dans quel trouble nouveau me jette ce discours !
Je voudrois tout promettre, & balance toujours…
Oui, j'adore Amétis, & mon amour l'emporte ;
Oui, je frémis en vain, Amétis est plus forte.
Le plus grand des forfaits seroit de la trahir.
Que deviens-je ? Ordonnez, je suis près d'obéir.
D'obéir ! Et quel est le crime qu'on prépare ?
Non, je ne promets rien ; ne poursuis point, Barbare.
Avant que je succombe, ô Ciel, tonne sur moi !
Eclate ! La victime est digne encor de toi.

Zéhangir
Ce trouble en dit assez, je vois ce qu'il m'annonce,
Amétis t'adoroit, & ton cœur y renonce :
Tu ne l'aimais jamais : ne murmure donc plus,
Et cesse d'accuser un trop juste refus.
Tu seras satisfait ; les nœuds de l'hyménée
Au sort de ton Rival joindront sa destinée.
Orgueilleux de ton rang, fier de m'avoir bravé ;
Vois le jouir d'un prix qui t'étoit réservé.
Je vais tout préparer…

Zulica
O désordre ! Ô tendresse
Ah ! Cruel, arrêtez, & voyez ma foiblesse.
Par quel art vos discours, irritant ma fureur,
Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !
Vous triomphez enfin : je cède… Vers l'abîme
Vous entraînez mes pas sur les traces du crime :
Dans un gouffre d'horreurs, je vois l'Amour sanglant ;
Il présente à mes yeux un glaive étincelant…

Zéhangir, *lui donnant un poignard*.
Ose en armer tes mains. J'accepte ce présage ;
Démon de la vengeance, affermis son courage.
S'il seconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui,
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis est à lui.

Zulica
Qu'exigez-vous enfin ?

Zéhangir
Il faut servir ma haine.
Oui, depuis trop longtems un vain remords l'enchaine.
Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur,
Immoler un Tyran.

Zulica
Quel Tyran ?
Zéhangir
L'Empereur.

Zulica
L'empereur !

Zéhangir
Lui.

Zulica, *jettant le poignard*.
Mon Roi ! Qu'entends-je ? Est-il possible ?
Me voilà donc instruit de ce secret horrible !
Je n'écoute plus rien.

Zéhangir
Quoi, tu peux balancer !
A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?
Consulte-toi, résous… Tu te tais, & sans doute…
Connois tes intérêts, ton danger même… Ecoute.
L'amitié de Timur doit-elle t'aveugler ?
Peut-être qu'en secret il cherche à t'accabler.
Juge mieux de la Cour, & prévois son naufrage.
Le calme, dans ces lieux, est voisin de l'orage.
Un Favori des Rois, envié dans ses fers,
Au plus beau de ses jours, doit craindre les revers.
Illustre malheureux que la foudre environne,
Il doit toujours trembler en approchant du Trône.
La pâle jalousie, & l'inquiet orgueil
Veillent autour de lui pour creuser son cercueil :
L'éclat de la faveur sur sa perte :
On le flatte, il triomphe, & sa tombe est ouverte.

Zulica
Dieux !

Zéhangir
Tu peux éviter un semblable destin.
Il ne faut que tenter, le succès est certain.
De ce grand coup mon bras se fut chargé lui-même,
Mais tu connois du Roi à la vigilance extrême.
Objet de ses soupçons, à la Cour odieux,
A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
Enfin j'ai sur toi seul fondé mon espérance ;
Je remets à toi seul le soin de ma vengeance.

Zulica, *à part*.
Je pourrois…!

Zéhangir

Tu sais tout, tu peux me perdre, et moi
J'ose parler en maître et te faire la loi.
Oui, si tu me trahis, Amétis est perdue ;
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'est trop peu que l'hymen la donne à ton Rival,
Je brise ces liens qui me vengeroient mal.
Tu réponds de ses jours, ils sont en ta puissance.
Trompé dans mes projets, trahi dans ma vengeance,
Je puis permettre tout à mon juste courroux,
Et c'est ta lâcheté qui conduira les coups.
Frémis de ma fureur, crains pour elle.

Zulica

Barbare…
Où vas-tu m'engager ? Je sens que je m'égare ;
Oui, je te servirai, j'en atteste les Dieux.

Zéhangir

Eh bien ! Qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux ;
Tout sera prêt : je sors. Mais songe à ta promesse.

SCENE VI

Omar, Capitaine des Gardes, Zulica.

Zulica, *à part*.

Qu'ai-je promis ? Où suis-je ? & quelle est ma foiblesse ?
Tous mes sens sont glacés ! Malheureux ! Qu'ai-je fait ?
Le cruel, malgré moi, m'enchaîne à son forfait !
Que veux-tu, cher Omar, & que viens-tu me dire ?

Omar

De ses ordres Timur m'a chargé de t'instruire.

Zulica, *à part*.

Qu'entends-je ?

Omar

A son réveil il m'a fait avertir,
Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
Dans un sombre chagrin son ame ensevelie,
D'un projet important paroît être remplie.
Quel que soit son dessein, il t'aime, & c'est à toi…
Que vois-je…? Tu frémis ! Qui te cause ton effroi ?

Zulica, *à part*.

Perfide Zéhangir ! Serment que je déteste !

Omar

Qui donc t'a pu jetter dans ce trouble funeste ?
Je ne te connois plus.

Zulica, *troublé*.

Cher Omar, je te suis.
A part.
Pourrai-je lui cacher mon trouble & mes ennuis ?

ACTE III

SCENE PREMIERE

Timur, Zulica, Omar, suite de Timur.

Timur, *à ses gardes*.

Qu'on se retire. Et vous, dont l'amitié m'est chère,
Sur un grand intérêt il faut qu'elle m'éclaire.
Cet Empire est rempli de partis redoutés :
Le feu des factions renait de tous côtés.
Par vos soins, par les miens, en vain j'ai crû l'éteindre ;
Plus que mes ennemis, mes Sujets sont à craindre.
Accablé par la guerre & ses tristes succès,
La révolte m'attend dans le sein de la paix.
On murmure toujours. La fière Tartarie
Est libre sous mon régne, & se croit asservie.
Ces Arts, que dans son sein je voulois attirer,
La rendent plus barbare, au lieu de l'éclairer.
Faire pour l'esclavage, à la nuit destinée,
D'un jour trop beau pour elle elle semble étonnée.
On sçait ce que j'ai fait ; & s'il m'en a coûté
Pour imposer un frein à sa férocité,
Je ne fis point assez ; oui, je devois détruire
Ce Corps toujours fatal au bonheur de l'Empire ;
Ce redoutable amas de mortels facétieux,
Inutiles Soldats, Citoyens dangereux,
Ces Géorgiens enfin, que leur Maître déteste,
Et dont j'avois juré d'anéantir le reste.
Contre moi dès long tems ils élevent leur voix.
Ils réclament, dit-on, la fierté de leurs droits ;
Je veux sçavoir de vous quel parti je dois prendre.
Avez-vous des raisons qui puissent les défendre ?
Ne me les cachez point.

Omar

Par mon zèle animé,
Combattrai-je un dessein dont vous semblez charmé ?
N'importe, il faut parler, dussè-je vous déplaire.
Je sens que mon devoir me défend de me taire.
Quoi ! Mille factions déchirent vos Etats,
L'abîme chaque jour est ouvert sous vos pas ;
Et vous voulez, Seigneur, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups, & rouvrir nos blessures !
Le salut de l'Empire & celui de vos jours,
Tout d'un juste courroux doit enchaîner le cours.

Ah ! Daignez écouter la voix de la clémence.
Vous avez trop suivi celle de la vengeance.
Sans doute, il le falloit ; vos vœux sont satisfaits :
Il en est tems encor ; regnez par les bienfaits.
On n'aime pas toujours les mortels qu'on admire,
Et l'amour désormais doit fonder votre Empire.
Les Arts, dans vos Etats, naissans à votre voix,
Votre rare valeur, vos vertus, vos exploits,
Ces sublimes projets que le Destin feconde,
Tout annonce dans vous le plus grand Roi du monde ;
Mais il faut couronner tant de soins généreux ;
Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

Timur
Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple sauvage ?
Il m'a vû, dédaignant un fastueux hommage,
Défendre de mon Trône, & parmi les dangers
Lui chercher des Vertus & des Arts étrangers.
S'il se plaint de ses fers, lui seul se les prépare ;
Et je serois humain s'il n'étoit point barbare.
Des Monarques souvent on blâme les rigueurs ;
Mais toujours de leur Peuple on ignore les mœurs.
Que ne règne-je, hélas ! Dans ces climats paisibles,
Où les Rois adorés ont des Sujets sensibles ;
Où le sceptre en leurs mains déposé par la Loi,
Est le soutien du Peuple, & n'en est pas l'effroi !
Que j'envierois, ami, de pareils diadèmes !
Les Rois font des heureux, lorsqu'ils le sont eux-mêmes.
Pourquoi, craignant toujours de secrets attentats,
Je me vois sur le Trône, & je ne règne pas.
Cet Empire est un champ malheureux & stérile,
Qu'il faut couvrir de sang, pour le rendre fertile.

Zulica, *avec transport*.
Oui, sans doute, il le faut ; si jamais la douceur
Dans ce moment de trouble entre dans votre cœur,
Les traîtres vont saisir cet instant qu'on leur laisse,
Votre bonté bientôt passera pour foiblesse ;
Et la rébellion qui rampe dans la nuit,
De ses sombres complots peut recueillir le fruit.
Vous avez commencé, c'est à vous de poursuivre :
Tout Sujet qui murmure est indigne de vivre.
Exterminez ce Corps à ses Rois odieux :
Lui seul de la révolte il rallume les feux.
Bravez, Seigneur, bravez les discours de l'envie,
Elle voudroit en vain attaquer votre vie.
Votre nom, votre Règne est marqué par des traits
Que l'envie & le tems n'effaceront jamais.
Jusqu'ici vos rigueurs ont été légitimes.
Les plus grandes vertus ont souvent l'air des crimes ;
Et les tems & les lieux vous ont prescrit des loix.
Comme d'autres mortels doit-on juger les Rois ?

Timur
J'approuve cet avis, & j'en vois l'étendue :
A ces sages conseils ma confiance est dûe ;
Et je triomphe enfin, puisqu'un de mes Sujets
Saisit ma politique, & conçoit mes projets.
A Omar. *A Zulica*
Eloignez-vous, Omar. J'ai deux mots à te dire.
Demeure.

SCENE II

Timur, Zulica

Zulica, *à part*.
Quel dessein ! Oserai-je l'instruire ?

Timur
Tu l'emportes enfin : mais par quel changement
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment ?
Toi que j'ai vu cent fois, à mes desseins contraire,
Oser les traverser jusques à me déplaire ?

Zulica
Votre intérêt, Seigneur, m'animera toujours ;
Il guide tous mes pas, il dicte mes discours.
De vos fiers ennemis je connois l'insolence ;
Et je vous trahirois en prenant leur défense.

Timur
Qu'ils soient anéantis. Je sens que mon courroux
Ne peut plus s'arrêter, ni suspendre ses coups.
Dans les troubles présens j'ai besoin de ton zèle.
C'est craindre trop longtems cette Troupe rebelle.
Mais qui peut l'animer ? Quel Chef ambitieux
Enhardit son orgueil, & se cache à mes yeux ?
Le danger cesse, Ami, dès qu'on peut le connoître.
Dans cette Cour tâchons de découvrir le traître.
Seroit-ce Zéhangir, ce Prince abandonné,
Lui que je dûs punir, à qui j'ai pardonné ?

Zulica, *embarrassé*.
Après un tel bienfait, Seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait osé former une trame si noire ?...
Vos périls cependant, & ceux de vos Etats…
La clémence, Grand Roi, fait souvent des ingrats.

Timur
Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ;
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Otons aux Révoltés ce dangereux secours.
Je te remets ce soin & celui de mes jours ;
Sans cesse environné des pièges de l'envie,
Si tu m'aimes encor, je crains peu pour ma vie.

Par tes soins assidus, sur le Trône affermi,
J'oppose à mes dangers mon cœur & mon ami.
Il s'en va.

SCENE III

Zulica, *seul*.
O roi trop généreux ! O Sujet trop coupable !
Je mérite sa haine, & sa bonté m'accable.
Qui ? Moi l'assassiner ! Qui ? Moi de cette main
Je pourrois lui plonger un poignard dans le sein !
Non, je dois me livrer au transport qui m'anime,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois bien plus ; je dois, oubliant mon amour,
Révéler l'attentat, ou me priver du jouir…
Je perdrois Amétis ! Infortuné, j'adore
La Fille du coupable ; & l'Empereur l'ignore.
Que de foiblesse, o Dieux ! Sans cesse combattu,
Qu'il en coûte à mon cœur pour chérir la vertu !
Amétis… nom trop cher… Elle paroit, je tremble !
Dans ce triste moment quel destin nous rassemble ?

SCENE IV

Amétis, Zulica

Zulica
Eh ! bien, que vous a dit un Pere furieux ?
A-t-il osé ?...

Amétis
La joye étincelle en ses yeux ;
Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :
Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;
Tu l'auras sçu fléchir.

Zulica
Le fléchir, ce cruel

Amétis
Comment ?

Zulica
Ah ! Laissez-moi.

Amétis
Que je te laisse, ô Ciel !
Non, non, il faut parler.

Zulica
Que vous voulez-vous apprendre ?

Amétis
Quel est donc ce secret que je ne puis entendre ?

Zulica
Un secret plein d'horreur.

Amétis
Que dis-tu ? Je frémis.
Serois-tu criminel ?

Zulica
Sans doute, je le suis.

Amétis
Non, je ne le crois point ; Non, il n'est pas possible.
Mais dissipe ce trouble, & ce soupçon horrible ;
Au nom de notre amour, au nom de mes malheurs,
Eclaircis-moi de tout ; parle enfin, ou je meurs.

Zulica
Pouvez-vous me forcer à rompre le silence ?

Amétis
Je l'exige, cruel, & ton refus m'offense.

Zulica
A ce mystère affreux on attache vos jours.
Vous mourrez, si-je parle.

Amétis
Inutiles discours.
Est-ce ainsi que je puis disposer de ton ame ?
Que crains-tu d'Amétis ? Que crains-tu de ma flamme ?

Zulica
Eh ! bien, il est trop vrai qu'un hymen malheureux
Dans ce funeste jour croit nous unir tous deux.
Quel hymen, juste ciel ! Quel effroyable abîme,
Où la vertu devient le salaire du crime !
Pardonnez un aveu que vous m'avez surpris :
Oui, du plus noir forfait votre main est le prix.
Il faut, pour être à vous, être un monstre exécrable,
Il faut, (telle est la loi d'un Pere impitoyable,)
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras ensanglanté vous traîner à l'Autel.

Amétis
Tu me glaces d'effroi. Quel horrible mystere !

Zulica

Ce Roi que je chéris, que votre cœur révere,
Ce mortel généreux, qui par mille bienfaits
Prévient à chaque instant, & comble mes souhaits,
Lui que dans ses revers mon amitié console…
Chère Amétis…

Amétis

Eh bien ?

Zulica

On veut que je l'immole.

Amétis

Ai-je bien entendu ? Je ne sçais où je suis.
Acheve, malheureux, réponds, qu'as-tu promis ?

Zulica

Tout. Un Dieu de mes sens m'avoit ravi l'usage ;
L'Amour hélas ! L'Amour égaroit mon courage.

Amétis

Et tu vis ! Et tu peux te montrer devant moi !
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi !
Tu l'aimes, & tu veux attenter à la vie !
Perfide ! Loin de moi va porter ta furie.
De mes feux voilà donc le détestable effet !
J'étois, sans le sçavoir, la cause d'un forfait !
Mon déplorable Pere est l'artisan du crime,
Mon Amant l'assassin, & mon Roi la victime !
Nature, Amour, tous deux vous me faites horreur !
Oui, je sens tous vos droits expirer dans mon cœur.
Mais qu'osois-tu prétendre ! Offrir à ton Amante,
Du sang de l'Empereur ta main encor fumante ;
Et d'un sinistre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager son tombeau ?
Crois-tu donc qu'Amétis, aux forfaits enhardie,
Puisse applaudir au meurtre, armer la perfidie ?
Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;
Va, cours, va t'illustrer par des assassinats :
Va te placer au rang de ces fameux coupables,
Des fureurs des humains exemples mémorables.
Partage le supplice & l'opprobre éternel
De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé sans frémir un glaive patricide,
Sur le Trône où des Dieux la majesté réside ;
Monstres que la Vengeance a vomis des Enfers,
Pour immoler les Rois, & punir l'Univers.

Zulica

Qu'entends-je ! En ce moment Amétis m'abandonne !
Que vais-je devenir ! Tu me fuis. Ah ! Pardonne
Pardonne aux mouvements d'un cœur désespéré,
Qui de toi pour jamais s'alloit voir séparé.
O mon Roi, je suis loin d'attenter à ta vie !
Que la mienne soudain soit plutôt ravie.
Heureux ! Si par ma mort je pouvois réparer
L'instant, le seul instant où j'ai pû m'égarer !
Mais souvenir affreux & qui me désespere !
Faut-il que ton Amant aille trahir ton Pere ?

Amétis

Arrête, garde-toi d'accuser Zéhangir ;
Sans révéler son crime, il faut le prévenir.
Je t'impose une loi que ton amour doit suivre ;
Songe qu'à son Arrêt je ne pourrois survivre.
Mais je vais le trouver. Dieux, donnez à mes pleurs
Ce charme impérieux qui désarme les cœurs.

Zulica

Craignez plutôt sa rage. Où courez-vous, cruelle ?
Gardez de vous livrer au feu d'un si beau zele ;
Si vous dites un mot, sans son fatal transport
Zéhangir vous attend pour vous donner la mort.
Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Funeste confidence !
Je devois le prévoir, & garder le silence.
N'allez point abuser de ce secret affreux ;
Ou, sans sauver Timur, vous nous perdez tous deux.
Laissez-moi seulement parler à votre Pere ;
Au malheur qui l'attend je saurai le soustraire.
Mais redoutez enfin ses regards soupçonneux ;
Redoutez son approche, & restez dans ces lieux.

Amétis

Qu'oses-tu proposer ? Ah ! Fut-il plus coupable,
Dois-je me dérober au malheur qui l'accable ?
Mon Pere peut changer, j'embrasse cet espoir :
Mais dût-il m'immoler, je rentre en son pouvoir.

Zulica

Vous voulez donc périr ?

Amétis

On entre ; je te laisse.

Zulica

Vous courez à la mort.

Amétis

Que je crains ta foiblesse !
Ah ! Si mon Pere alloit nous surprendre en ce lieu !...
J'ai vu ton repentir ; je sors contente : adieu.

SCENE V

Omar, Zulica

Omar
Sommes-nous seuls ?

Zulica
Oui, parle.

Omar
On dit que l'on conspire,
Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.
Le Temple, trop crédule, adopte ces rumeurs.

Zulica
De ce complot affreux nomme-t-on les Auteurs ?

Omar
Les Géorgiens, dit-on, Ami, tu dois comprendre
Quel est mon désespoir d'avoir pû les défendre !
O trop fatal effet d'un avis dangereux !
Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.
Que l'amitié des Rois est un fardeau pénible,
Si le meilleur conseil peut leur être nuisible ;
Et s'il faut pour sauver leurs jours des assassins,
Contre leur peuple, helas ! Toujours armer leurs mains !

Zulica
Cesse de t'allarmer : l'Empereur équitable
Sût toujours distinguer un ami véritable.

Omar
Ses jours sont en danger.

Zulica
Ils sont en sureté ;
Il a commis sa Garde à ta fidélité :
Il faut la redoubler. Que ton zele inflexible
A ses meilleurs Sujets le rende inaccessible.
Veille dans le Palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre au dehors.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Zéhangir, Azor.

Zéhangir
Zulica dans ces lieux m'a promis de se rendre.

Azor
Aux portes du Palais, oses-tu bien l'attendre ?

Zéhangir
Par son propre intérêt, va, j'ai sû l'avertir.
Il ne peut m'accuser, crois-moi, sans se trahir,
Ni sans perdre Amétis que j'ai dans ma puissance,
Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.
D'ailleurs Timur encor n'est informé de rien,
Et ne soupçonne point ce secret entretien :
Mais comme il faut, Azor, se défier sans cesse,
Et toujours des mortels redouter la foiblesse ;
Comme souvent le crime, après de vains transports,
Expire dans un cœur à la voix des remords,
Attendons tout de nous, & soyons nous fideles.
Zulica vient. Va, cours disposer les rebelles.
Azor s'en va.

SCENE II

Zulica, Zéhangir.

Zéhangir
Enfin je te revois : as-tu choisi l'instant ?
Aux Autels préparé ton triomphe t'attend.
Déjà le jour s'avance, & Timur vit encore !
Qui prolonge les jours d'un Tyran que j'abhorre ?
Où portois-tu tes pas & tes vœux incertains ?
Ah ! J'ai cru te revoir un glaive entre les mains.

Zulica
J'ai promis, je le sçais, ma main vous doit un crime ;
Mais je m'arrête, helas ! Sur le bord de l'abîme.
Si je pouvois encor, par le Ciel inspiré,
Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;
Si je pouvois dompter cette farouche haine,
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne,
Avouez-le, Seigneur, je vous servirois mieux,
Qu'en osant immoler un grand homme à vos yeux.

Zéhangir
Comment ?

Zulica

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.
Quel mortel cependant voulez-vous que j'immole ?
Quoi ! Ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?
Soutiendrai-je ce front, environné de gloire,
Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?
Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,
La grandeur d'un Monarque, & l'ame d'un ami ?
Jettez un seul moment les yeux sur cet Empire ;
Ce spectacle touchant devroit seul vous suffire :
Dans ces lieux que l'horreur habitoit autrefois,
Voyez regner les mœurs, les vertus & les loix :
Songez qui nous étions, & voyez qui nous sommes.
Il nous chérit, nous aime ; & des Sujets ingrats,
Au lieu de l'adorer, ordonnent son trépas !

Zéhangir

Et je puis t'écouter ! & ta lâche foiblesse
Ose me retracer un tableau qui me blesse !
Ces travaux si vantés, ces monuments pompeux ;
Bien loin de les charmer ont offensé mes yeux.
Je déteste Timur ; & ton adresse-est vaine :
Sa gloire est dans mon cœur l'aliment de ma haine,
Et que m'importe à moi, qu'il ait changé l'Etat,
Si, par lui dédaigné, j'y languis sans éclat ?
Quel lien désormais m'attache à cet Empire,
Où l'on semble ignorer que Zéhangir respire ?

Zulica, *avec transport*.

Ah ! Si vous le voulez, je puis tout réparer.
Un instant dans vos droits peut vous faire rentrer.
Oui, je vous le promets ; d'une longue disgrace,
Les bienfaits de Timur vont effacer la trace ;
Je connois vos exploits, votre rang, vos vertus,
Je connois quels honneurs, & quel prix leur sont dûs.
Mais vous-même, Seigneur, que vous a-t-on vu faire,
Pour fléchir votre Roi, pour calmer sa colere ?
Est-ce à lui de céder ? Peut-être dans son cœur,
Ce Prince infortuné gémit de sa rigueur ;
Peut-être succombant à tous les soins du Trône,
Il regrette un Sujet utile à sa Couronne.
Quel triomphe pour moi, si je puis désarmer
Deux Princes généreux qui sont faits pour s'aimer !

Zéhangir

Pour s'aimer ! Quel discours ! Va, chéris l'imposture ?
Prononce des sermens que ta foiblesse abjure ;
Flatte la tyrannie, & rampe sur ses pas.
Dût le Ciel m'écraser, je ne changerai pas.

Zulica, *après un intervalle*.

Ah ! bien, puisqu'il le faut, puisque ma destinée
A ton ambition par toi fut enchaînée ;
Le tems presse, cruel ; parle, il faut m'éclaircir.
Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choisir ?
Aurons-nous des amis ? Es-tu sur de leur zele ?
Pourront-ils seconder cette main criminelle ?
Sans doute aux Géorgiens…

Zéhangir

J'ai sçu te pénétrer :
Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice est vain : il te sera funeste ;
Lâche, tu me trahis, mais Amétis me reste :
Sans doute, elle sçait tout ; je t'en garde le prix,
Tu m'entens, & tu sçais ce que je t'ai promis.

SCENE III

Amétis, Zéhangir, Zulica.

Zéhangir

Mais que vois-je ? Amétis !

Zulica

Quelle joye imprévûe !

Amétis

Je vous cherchois, Seigneur.

Zéhangir

Qui t'amene à ma vûe ?

Zulica

Ah ! Je respire enfin !

Amétis

Je viens pour vous fléchir,
Ou mourir à vos pieds.

Zéhangir

Connois mieux Zéhangir.
Non, tu voudrois en vain désarmer ma colere ;
Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Pere.
Malheureuse, suis-moi.

Zulica, *passant entre Amétis & Zéhangir*.

N'avance pas, cruel.
Oui, je la défendrai d'un pere criminel.
Avant de m'arracher le seul objet que j'aime,
Tu me verras périr, où t'immoler toi-même.

Amétis

Que vais-je devenir ?

Zéhangir
Ah ! C'est trop m'outrager ;
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger !

Zulica
Frappe.

Zéhangir, *mettant la main sur la garde de son épée*.
Je le devrois.

Amétis
Que faites-vous ?

Zéhangir, *à Amétis*.
Perfide !
Oses-tu bien trahir la fureur qui me guide ?
Mais obéis enfin.

Zulica. *Des Gardes paroissent*.
Hola ! Gardes, à moi.
J'ose vous commander au nom de votre Roi.
A Zéhangir.
Veillez sur Amétis : Fuis, malheureux ; ton Maître,
Peut ici te surprendre, il vient, il va paroître.
Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir ;
Je déteste ton crime, & devrois te punir,
Je devrois à l'instant… Mais je respecte encore
Le pere d'Amétis, de celle que j'adore.

Zéhangir
Dieux cruels ! Je le vois, tout s'oppose à mes vœux.
Eh ! bien, en frémissant j'abandonne ces lieux ;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la vengeance,
Les inonder de sang, confondez qui m'offense ;
Et d'un même poignard, conduit par la fureur,
L'immoler à tes yeux & te percer le cœur.

SCENE IV

Amétis, Zulica

Amétis
Cesse de m'arrêter, il faut que je le suive.
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

Zulica
Devois-je vous livrer à ce lache assassin,
Qui brûloit à mes yeux de vous percer le sein ?
Non, Madame, il n'a plus sur vous les droits d'un pere.
Il en a démenti le sacré caractère.

Amétis
Zulica, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds,
Ecarte de mon cœur des soupçons odieux ;
Dérobe Zéhangir au coup qui le menace ;
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grace.

Zulica
Sa grace ! De mon sang, puissè-je l'acheter !
Mais quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?
Je fais tout ; je le suis jusqu'au bord de l'abîme :
Dans l'ombre du secret j'ensevelis son crime.
Que vous dirai-je enfin ? Timur est en danger ;
Entre Amétis & lui, je me sens partager
Armez, si vous l'osez, le transport qui m'anime.
Ordonnez que Timur devenu ma victime,
Succombant sous la main d'un Sujet furieux,
Vienne, percé de coup, expirer à vos yeux.
Ordonnez, & j'y cours.

Amétis
Quel transport téméraire !

Zulica
Que voulez-vous ?

Amétis
Je veux que tu sauves mon pere.
L'Empereur vient, fuyons ses regards irrités.

Zulica, *aux Gardes*.
Prenez soin de ses jours ; qu'on la suive. Sortez.

SCENE V

Timur, Zulica.

Timur
Je sçais tout : on conspire, on attente à ma vie.
De ce Peuple indompté vois quelle est la furie.

Zulica
Envoyez-moi, Seigneur, les armes à la main,
Vous venger dans le sang de ce peuple inhumain ;
Souffrez…

Timur
De ce transport, la noblesse me flatte :
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Avant d'agir, il faut assurer le succès,
Chercher & découvrir l'Auteur de ces projets ;
On ne le nomme point, & c'est ce qui m'étonne.

Mais tu sçais trop quel est celui que je soupçonne.
Déjà vers son Palais, mes Gardes ont couru ;
Prévoyance inutile ! Il étoit disparu.

Zulica
Mais sa fille en ces lieux aujourd'hui revenue,
Par mon ordre à l'instant vient d'être retenue ;
Elle est ici. Ce frein, de Zéhangir, Seigneur,
Peut, s'il est criminel, enchaîner la fureur.

SCENE VI

Timur, Zulica, Omar.

Omar
Vos jours sont menacés : on trame votre perte :
Au tour de ce Palais la révolte est ouverte,
Zéhangir est le Chef.

Timur
Que l'on garde Amétis.
Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien, Amis.
A leurs regards confus je ne veux que paroître.
A Zulica.
Toi, suis-moi, viens combattre à côté de ton Maître.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Amétis, *seule*.
Impitoyables Dieux, ai-je épuisé vos coups ?
Qu'ai-je à prétendre encor, quand les nœuds les plus doux,
Qui des cœurs malheureux soulagent l'amertume,
Redoublent dans le mien l'horreur qui le consume ?
Ce tendre nom d'Amant, ceux de Pere & de Roi,
Sont à chaque moment un supplice pour moi.
J'entends des cris ; je vois, ô spectacle effroyable !
Zulica furieux… Mon pere inexorable…
Je les vois se chercher : quel sera le vainqueur ?
Barbares, arrêtez, vous déchirez mon cœur.
Volons à leur secours, Ah ! C'est trop me contraindre.
Mais on vient ; c'est Omar.

SCENE II

Amétis, Omar.

Amétis
Parle, que dois-je craindre ?

Omar
Timur est triomphant ; les rebelles pressés,
Par nos armes bientôt se sont vûs repoussés.
Le traître Azor expire.

Amétis
Et que devient mon pere ?
Tu ne me réponds rien. Ah ! Tout me désespère !

Omar
A la tête des siens, il s'est montré d'abord ;
Sa valeur a longtems balancé notre effort :
Mais voyant que Timur, dans l'ardeur qui l'entraîne,
Fixoit sous ses drapeaux la victoire incertaine,
Il semble méditer de sinistres projets,
Et tourne tout-à-coup ses pas vers le palais.
Va, cours, dit Zulica, je compte sur ton zèle :
Veille sur Amétis, tu me répondras d'elle.
Ce Prince avec Timur revient victorieux,
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
Qui porte ici ses pas ? C'est l'Empereur lui-même.

SCENE III

Timur, Zulica, Amétis, Omar.

Timur, *à Zulica*.
Viens, généreux vengeur d'un Souverain qui t'aime,
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour ;
Espere tout aussi de mon juste retour.
Que Zéhangir paroisse, il est en ma puissance…
Qu'on me l'amène, Omar.

Amétis
Ah ! Souffrez ma présence.
Je sais que je vous offre un objet odieux,
Et que mon triste aspect offense ici vos yeux.
D'un pere infortuné je déplore l'audace ;
Mais je ne prétends pas vous demander sa grace.
Si ce Prince, autrefois aimé dans votre Cour,
Par votre ordre, Seigneur, doit périr en ce jour,
Permettez seulement qu'avec lui réunie,
Sur le même échaffaud j'aille perdre la vie.

Timur
Vous meritiez, Madame, un pere vertueux ;
Je suis sensible aux pleurs qui coulent de vos yeux.
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

Amétis
Non, Seigneur, avec lui je me vois condamnée.
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le succès avoit favorise son crime,
De mon zèle pour vous j'eusse été la victime.
Je vous vengerois sur moi de mon pere inhumain,
Et rien n'auroit alors pû retenir ma main.
Il est seul à présent, Seigneur ; tout l'abandonne ;
Peut-être que sa mort doit affermir le Trône.
Il faut bien que sa fille, en ces affreux momens,
Tache, en les partageant, d'adoucir ses tourmens ;
Et dans ce jour terrible où le Destin l'accable,
Je vois un malheureux, & non pas un coupable.

Zulica
Quel langage ! Ah ! Seigneur ! & vous pourriez souffrir
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive ;
Quelque soit son destin, il faut que je le suive.
Je l'adore.

Timur
Qu'entens-je ! Au sang de Zéhangir,
Sans que j'en sois instruit, l'Amour a pû t'unir !
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes !

Zulica
Ah ! J'ai plus fait encor ; apprenez tous mes crimes…
Ciel ! Zéhangir paroît. Quel objet, Amétis !

Amétis
De quel trouble nouveau tous mes sens sont saisis !

SCENE IV

Zéhangir, enchaîné, Timur, Zulica, Amétis, Omar, Gardes.

Timur
Approche, malheureux. Quelle aveugle furie,
Après tant de bienfaits, t'armoit contre ma vie !
Tu prétendois régner ; te voilà dans les fers,
Et je puis te punir aux yeux de l'univers.
De ton ambition vois le terme funeste,
La honte, le remords, c'est tout ce qui te reste.

Zéhangir
La honte !... Mais jouis de la faveur du Sort.
Au fond de ton Palais je t'apportois la mort.
Accablé par les tiens, mon parti m'abandonne ;
La foudre m'a frappé sur les degrés du Trône :
Le Ciel en un moment renverse me desseins.
N'importe, je te laisse entouré d'assassins.
Puissent les noirs soupçons augmenter ton supplice !
Je ne veux ni trahir, ni nommer mon complice.
Tu frémis… Je triomphe… Ordonne mon trépas.
Conduisez-moi, j'y cours.

Timur
Retenez le, Soldats.
Quel est donc, Zulica, ce secret que j'ignore ?
Quel piège m'environne, & qu'ai-je à craindre encore ?
Quels sont ces assassins & ce complice ?

Zulica
Moi.

Timur
Tu me trahis ?

Zulica
Je tombe aux genoux de mon Roi.
Il est tems qu'à vos yeux je me fasse connoître,
Oui, je suis criminel, & je frémis de l'être.
A Zéhangir, Seigneur, pour vous percer le sein,
Pour vous assassiner, j'avois promis ma main :
Vous sçavez mon amour ; me poursuivant sans cesse,

Il surprit dans mon cœur un instant de foiblesse.
Je n'ai pu l'accuser, & je dois aujourd'hui,
Si vous le punissez, expirer avec lui.
Je mérite la mort, & ne veux point de grace.

Timur
Ton crime est oublié, ton repentir l'efface.

Zulica
Ah ! Ne séparez point deux coupables sujets :
Ou daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

Amétis
Laissez-vous attendrir, écoutez ma priere :
Vous me voyez encor tremblante pour un pere ;
Pourriez-vous rejeter dans ce funeste jour,
Les pleurs de la nature, & les pleurs de l'amour ?

Zéhangir
Va, cesse de tenter un effort inutile :
Je ne crains pas la mort, elle est mon seul asile.

Amétis
Seigneur…

Timur, *sortant de sa rêverie*.
A Amétis. *A Zéhangir.*
Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Zéhangir, quel est le sort des Rois.
Je porte en frémissant, alors que l'on m'envie,
Et le fardeau de Trône ; & le poids de la vie.
Environné d'écueils, accablé, sans secours,
Tout, jusqu'à l'amitié, s'arme contre mes jours.
Ose vouloir régner. Sujets ingrats que j'aime,
Arrachez de mon front ce sanglant Diadème ;
Ou pour mieux vous venger de mes justes rigueurs,
Venez dans mon Palais contempler mes malheurs.
Il s'arrête un moment.
Qu'on détache ses fers.

Amétis
Dois-je le croire encore ?
Quel espoir tout-à-coup dans mon cœur vient d'éclore ?

Timur, *à Zéhangir*.
Une seconde fois jouis de mes bontés ;
Je te pardonne.

Zéhangir
A moi ?

Zulica
Mes vœux sont écoutés.

Timur
Mais ce n'est pas assez ; jaloux de la Couronne,
Tu voulois me ravir & le jour & le Trône ;
Prends ce poignard ; tiens.

Zéhangir
Donne.

Amétis
O moment plein d'effroi !

Timur
Te voilà libre, frappe ; ose immoler ton Roi.

Zéhangir, *se frappant*.
Tu dictes mon Arrêt.

Timur
Ciel !

Zulica
Amétis !

Amétis
Mon Pere !

Zéhangir, *à Amétis*.
Cache tes pleurs ; j'ai fait ce que je devois faire.
Et toi, Timur, apprends qu'un cœur ambitieux,
Et même criminel, peut être généreux.
Humilié par toi je dois haïr la vie ;
Mais je rougirois trop de te l'avoir ravie.
Ta clémence a pourtant enchaîné mes fureurs ;
Va, le Trône t'est dû, je t'admire… Je meurs.
On l'emmene, Amétis sort avec lui.

SCENE V ET DERNIERE

Timur, Zulica.

Timur, *à Zulica qui veut la suivre.*
Respecte, Zulica, ses premieres allarmes.
L'Hymen & mes bienfaits peuvent tarir ses larmes,
Son désespoir me touche : allons, & que ce jour
Signale l'amitié, la clémence & l'amour.

Les Trois Sultanes ou Soliman second

(Comédie, 1762)

Charles-Simon Favart

Édition : *Répertoire général du Théâtre français, tome 46, composé des tragédies, comédies et drames des auteurs du premier et du second ordre, restés au Théâtre français*, H. Nicolle, 1818.

PERSONNAGES

SOLIMAN SECOND, *surnommé le Magnifique, empereur des Turcs*.
OSMIN, *kislar aga, ou chef des eunuques*.
ELMIRE, *Espagnole*.
DELIA, *Circassienne*.
ROXELANE, *Françoise*.
Eunuques noirs.
Bostangis.
Muets, et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand seigneur.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

SCENE 1

Soliman, Osmin.
Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.

Osmin.
Très gracieux sultan, votre esclave fidèle,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur ?

Soliman.
Dis-moi, mon cher Osmin :
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle
J' ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

Osmin.
Parbleu, c'est un rude travail.

Soliman, *continuant* .
Entre mille beautés, ces délices des âmes,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d' Elmire ?

Osmin.
Oh ! Non, seigneur, jamais :
Et puisque vous l'aimez...

Soliman.
Ah ! Dis que je l' adore.
Que je suis malheureux !

Osmin.
Fort bien.
Allez, allez, seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

Soliman.
Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante ;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L' instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit ; ô dieu, qu'elle était belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes !

Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D' une âme sensible au malheur.
Je m' abusois ; Osmin : enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas ! Dès ce moment
J' oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux ;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre ;
Mais, un mois seulement, demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir ?

Osmin.
Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme.
Autant que vous elle craint son départ.

Soliman.
Sur quoi le juges-tu ?

Osmin.
Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fière, mais tendre ;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

Soliman.
Tu lui fais tort.

Osmin.
Eh ! Non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

Soliman.
Oui, mais si froidement !

Osmin.
Pour mieux vous attirer ; manège de coquette,
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu' on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement ;
On veut les arranger soi-même.
Moi désintéressé, je sens le stratagême.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c' est un ruban qui coule ;
Elmire veut le rattacher,
Et d' un soulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l' attitude un peignoir s' ouvre ;
Elle s' en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d' un côté
Ce que de l' autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse ;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l' épingle : aye, aye ; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu' on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d' une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s' arrondit sans le secours de l' art.

Soliman.
Arrête, Osmin, apprends à mieux connaître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

Osmin.
Eh bien ! J'ai tort, je connais mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

Soliman.
Moi, je ne le veux point !

Osmin.
Mais non : c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

Soliman.
Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

Osmin.

Je le vois ;
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois
L' emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets ; enfin, c'est un sabat...

Soliman.
Elmire seule est digne de me plaire.

Osmin.
Eh bien ! Soyez moins délicat :
Gardez-la donc, puisqu' elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d' inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu' elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste ; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

Soliman.
C'est ton affaire ; et je veux qu'on s'accorde.

Osmin.
Ma foi, j'aimerais mieux quitter le gouvernail :
On ne tient plus dans le sérail.
Entr' autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout ;
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu' elle me pousse à bout.

Soliman.
À ce portrait je la devine :
N'est-ce point Roxelane ?

Osmin.
Oui.

Soliman.
Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie et l'examine,
C'est bien la plus drôle de mine !

Osmin.
Son nez en l'air semble narguer l'amour.

Soliman.
Il faut la contenir.
Osmin.
Oh ! Je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

Soliman.
Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela ; les présents pour Elmire
Sont-ils prêts ?

Osmin.
Oui, seigneur : puis-je ici l'introduire ?

Soliman.
Oui.

SCENE II

Soliman, *seul* .
Quel moment ! Quel funeste départ !
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas ! Faut-il que je soupire
pour un objet que je perds sans retour !
Elle vient...

SCENE III

Soliman, Elmire, Osmin, et plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.

Soliman, *à Elmire* .
Ah ! Je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois dans ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même ;
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

Elmire.
Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux ;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous

La bonté, la douceur ; et j' étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer,
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne ;
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

Soliman.
Et cependant Elmire m'abandonne !
Et ce jour va nous séparer !

Elmire.
Comment ! Déja le mois expire ?

Soliman.
Que dites-vous ? Se pourroit-il, Elmire ? ...

Elmire.
Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive ;
Et par égard je dois...

Soliman.
Si ce n'est que l'égard,
Partez ; de mon bonheur il faut que je me prive :
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c' étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie :
Allez embrasser vos parents ;
Vous devez en être chérie.

Elmire.
Souvent, sur notre sort, ils sont indifférents.
Leur amitié s' affoiblit avec l'âge ;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux :
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

Soliman.
Mon exemple doit être une règle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère :
(Montrant les présents que portent les esclaves.)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

Elmire.
Seigneur, je dois les refuser.

Soliman.
Quoi ! Vous me feriez cet outrage !
Quoi ! Vous m'humiliez jusqu' à les mépriser !

Elmire.
Je n'emporte que votre image ;
Vos traits, si ce n'est pas l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnaissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(Avec un sentiment joué :)
Adieu donc, Soliman.
Soliman.
Elmire... vous partez !
Elmire...

Elmire, *à part* .
Il s'attendrit, courage.

Soliman.
Et ces présents ne sont point acceptés !
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

Elmire.
Non, je n' accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

Soliman.
Eh bien !... Vainement je désire,
Vous être insensible aux peines que je sens.

Elmire, *avec un trouble affecté* .
Mais...

Soliman.
Achevez... Eh bien !... Partirez-vous, Elmire ?

Elmire.
Seigneur... j'accepte vos présents.

Soliman.
Quoi ! Mon bonheur...

Elmire.
Oui, c'est trop me contraindre
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

Soliman, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*
Ah ! Je n' espérois pas être sitôt heureux.
(À part.)
Osmin me l'a bien dit.

Elmire, *vivement* .

Vous m'aimez, je vous aime ;
Mon cœur se livre au plus ardent transport ;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(À part.)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCENE IV

Soliman, Osmin.

Osmin.
Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

Soliman.
Non, je n'aurais jamais pu croire
Qu' elle eût cédé si promptement.

Osmin.
Comment ! Depuis un mois qu'elle est à se défendre !
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur eût tardé si long-temps à se rendre.

Soliman.
Osmin, ne serait-elle pas
Plus ambitieuse que tendre ?
Je ne sais ; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

Osmin.
C'est se forger une chimère.

Soliman.
J' aurais voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j' aurois fait naître ;
Préparer mon bonheur, l' attendre, le connoître,
Combattre des refus, et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d' Elmire, et tout obstacle cesse ;
Ah ! Que son cœur encor ne s'est-il déguisé ?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

Osmin.
Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps ?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles ?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles :
On connoît le prix des instants.
Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes :
Croyons-en Mahomet, notre législateur ;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh ! Pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir ?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir ;
Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

Soliman.
Mon cœur se rend à ses attraits ;
Mais quoi ! Ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes ?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe !
Ah ! Si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

Osmin.
Il suffit.
Mon art vous sera favorable ;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCENE V

Elmire, Soliman, Osmin.

Elmire, *avec un habit plus riche* .
Seigneur, j'ai choisi cet habit ;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous ?

Soliman.
Ah ! Toujours adorable.

Elmire.
Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

Soliman.
Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure ;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...

Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire ?
Imitoit mieux votre beauté.

Elmire.
J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.
Osmin, *à part* .
Oui, oui ; c'est le ton qu'il faut prendre.

Elmire.
Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime ;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

Soliman, *l'interrompant* .
Elmire...

Elmire.
Ah ! Laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh ! Qui mérite mieux d'être aimé que vous même ?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

Osmin, *à part* .
Continue.

Soliman, *avec un peu d'impatience* .
Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

Elmire.
La louange vous embarrasse :
La craindre, c'est la mériter ;
Vous m'en êtes plus cher.

Soliman.
Quoi ! Toujours insister !

Osmin, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan* .
Seigneur, voulez-vous une fête ?

Soliman.
Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

Elmire.
Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête ! En est-il besoin ?
L'amour se suffit à lui-même :
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime ;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l' ame est inaccessible.
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

Soliman.
Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux ;
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

Osmin.
C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon, je vais faire danser vos esclaves.

Elmire.
Non, non.

Osmin.
C'est moi qui les enseigne.

Soliman.
Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail ; on vante son talent.

Osmin.
Je vais l'envoyer à l'instant.

SCENE VI

Soliman, Elmire.

Soliman.
Elmire, aimez-vous la musique ?

Elmire.
Mais... comme il vous plaira ; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique ;
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

Soliman.
Ah ! C'est me faire injure.

Elmire.
Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

Soliman.
Elle vient : si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.
(Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sopha de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia :)
Placez-vous. Comment donc ! Elle a de la figure.

Elmire.
Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits ;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCENE VII

Délia, Soliman, Elmire.
(Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa ; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.)

Délia, *au sultan* .
À tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulais m'entendre :
Je ne m' attendois pas à l'honneur sans pareil...

Soliman, *à Délia, froidement* .
Levez-vous et chantez.

Délia, *se levant* .
Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton âme soit indulgente.
(Elle chante.)
Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour à tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les feux du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

Soliman.
Par quel charme mon cœur se sent-il excité ?
Sa voix me transporte et m'enchante.

Elmire.
Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(À part, regardant Délia.)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

Soliman.
Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.
(À Elmire, en lui prenant la main.)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(En regardant Délia.)
Ah ! Que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour !

Délia.
Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

Elmire.
C'en est assez.

Soliman, *à Elmire* .
Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

Elmire, *se contraignant* .
Je me soumets.

Soliman, *à Délia* .
Chantez ; ce sera m'obliger.

Elmire, *à part* .
C'en est trop, je perds patience.

Délia *chante* .
Jeunes amants, imitez le zéphyr.
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,
Jamais son vol ne repose ;
Nouvel objet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours ;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune ;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

Soliman, *se levant* .
Rien n'est plus parfait à mon gré :
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille ;
(À Elmire.)
Qu'en pensez-vous ?

Elmire, *avec humeur* .
Son chant est trop maniéré.

Soliman.
Ah ! Vous avez raison : elle chante à merveille.

Elmire.
La réponse est très juste ; eh bien ! Écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(À part.)
Cachons-leur mon dépit.
(Elle sort.)

SCENE VIII

Soliman, Délia.

Soliman, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu' Elmire se retire .*
Ô belle Délia !
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu' Elmire...
Délia, *avec un petit air de satisfaction .*
Elle est sortie avec un air piqué.

Soliman.
Comment ! Je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCENE IX

Soliman, Osmin, Délia.

Osmin.
Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours ; oh ! C'est en vérité
Un prodige d' espièglerie.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaîté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême ;
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

Soliman.
Ce caractère est singulier !

Osmin.
Elle est d'une insolence extrême.

Soliman.
Je veux la voir.

Osmin.
J' étois dans son appartement ;
Je lui défends expressément
D' en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois :
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCENE X

Roxelane, Soliman, Osmin, Délia.

Roxelane.
Ah ! Voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave ? Eh bien ! Prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l' instant
(Montrant Osmin.)
Cet oiseau de mauvais augure.

Osmin.
Hem ! Le début est leste.

Roxelane.
Allons, allons, va-t-en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

Soliman.
Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D' un maître à qui tout doit obéir en silence.

Roxelane.
Ah ! Ah !

Soliman.
Vous n'êtes pas en France.
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,
Et croyez-moi, soumettez-vous ;
On punit au sérail le caprice et l'audace.

Roxelane.
Ce discours a fort bonne grâce !
Qu'un empereur turc est galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes ?
Vous devez enchanter leurs âmes ;
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, mais je vous trouve excellent.
(Montrant Osmin.)
Et de vos volontés voilà donc le ministre ?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir ;
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom ! Si vous le payez pour vous faire haïr :
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde ;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah ! Comme il était en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets !

Est-ce encor par votre ordre ? Eh ! Quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d' y respirer le frais ?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ?
Et quand cela serait, voyez le grand malheur !
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devrait ce miracle.

Osmin.
Eh bien, eh bien ! Seigneur,
Qu'en dites-vous ?

Soliman, *à Osmin, considérant Roxelane* .
Quel jeu de physionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

Roxelane.
Comment ! Vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie
Qu' il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser,
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser ;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(Montrant Osmin.)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes ?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule ; et si vous méritez
Qu' on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu' on vous en donne une autre.

Osmin .
Bon !
(A *Soliman :)*
Elle vous parle en souveraine.

SCENE XI

Soliman, Délia, Osmin.

Délia, *à Soliman* .
Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre ?
Soliman, *d'un ton sec* .
Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir, si je veux vous entendre.

Délia, *à part, en sortant* .
Il a le ton bien imposant ;
il a besoin d'une leçon nouvelle.

Osmin.
Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle ?
Comment dois-je punir ce mépris insultant ?

Soliman, *après un instant de réflexion* .
C'est une enfant, une petite folle,
il faut l' excuser.
(Il sort.)

Osmin.
Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCENE I

Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l' un porte une petite table d' or carrée, haute de six à huit pouces, et large d' un pied et demi environ ; l' autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisième y place une soucoupe d' or garnie de pierreries avec deux tasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d' un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s' est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les esclaves se retirent.

Soliman, *fumant par intervalles* .
Je ne sors point de mon étonnement ;
Une esclave parler avec cette arrogance !
(*Il fume.)*
Elmire, Elmire, ah ! Quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !
Osmin ne revient point ; je meurs d' impatience.
(Il fume.)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(Il fume.)
Et cette Roxelane.... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(Il fume.)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(Il fume.)
Osmin ne revient point. À la fin le voilà.
Eh bien ?

SCENE 2

Soliman, Osmin.

Osmin.
Seigneur, j'ai fait votre message.

Soliman.
Que t'a-t-on répondu ?

Osmin.
Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormait...

Soliman.
Parle sans verbiage.
Au fait, le sofa n' y fait rien.

Osmin.
Aussitôt on l'éveille ; elle me voit.

Soliman.
Eh bien ?

Osmin.
Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge ?
Dit-elle, en se frottant les yeux.
À ce compliment gracieux,
Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

Soliman, *vivement* .
Viendra-t-elle ?

Osmin.
Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

Soliman.
En effet...
Tu t' y prends toujours mal ; tu pouvais bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

Osmin.
Elle en a tant pour nous !

Soliman.
Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

Osmin, *avec ménagement* .
À vos yeux.

Soliman.
Sa vivacité, sa jeunesse...

Osmin.
Vous prenez sa défense, elle vous intéresse ;
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire ?

Soliman.
À Délia ? Non, rien.
Osmin.
Et votre tendre Elmire...

Soliman.
Elmire ! Ah ! Je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière ?*

* Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes ; mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

SCENE III

Soliman, Roxelane, Osmin.

Roxelane, *lestement* .
C'est moi.

Soliman.
Vous êtes la première...
(A part.)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés ;
(À Roxelane.)
Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l' imprudence
D' interrompre votre sommeil.

Roxelane.
Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis !

Osmin, *à part* .
Voyez l'impertinence.

Roxelane, *à Soliman, qui continue de fumer* .
Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

Soliman, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente* .
Très-volontiers, tenez.
(Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.)

Osmin.
Quel attentat !

Soliman, *se levant avec courroux* .
Comment ! Après un tel éclat...

Osmin, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman*
Qu'ordonnez-vous, seigneur ?

Soliman, *à Osmin, d'un ton foudroyant* .
Silence.
(Osmin se retire tout étonné.)
Roxelane...

Roxelane, *tranquillement* .
Fi donc ! Mais cela n'est pas beau.
Comment ! Comment ! Devant des femmes...
Vous qui faites la cour aux dames !
En vérité...

Soliman.
Tout cela m'est nouveau.
(À Roxelane.)
Qu'elle est folle ! Écoutez, Roxelane.

Roxelane.
J'écoute.

Soliman.
En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

Roxelane.
À peu près.

Soliman.
Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité ;
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

Roxelane.
Vous l'oubliez ? Tant pis.

Soliman.
Il faut qu'on me respecte.

Roxelane.
Tant pis encor.

Soliman.
Comment ?

Roxelane.
Sans contredit :
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh ! Comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige ?
Soliman.
Me corriger ? De quoi donc, s'il vous plaît ?

Roxelane.
De quoi ? De quoi ? Ces sultans me font rire,
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu' intérêt,
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce serait la haine,
Vous pourriez y gagner encor ;
La haine est franche, elle vaut un trésor :
Nous devons lui prêter l' oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.
Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille ;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe ; eh ! Faut-il l'épargner ?
Non...

Soliman, *à part* .
Cette femme est étonnante.
(À Roxelane, fièrement.)
Brisons là.

Roxelane, *respectueusement* .
Soit, ce serait vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

Soliman.
Soyez donc plus prudente.

Roxelane.
La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n' y sont pas faites.

Soliman.
Encor ! Vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

Roxelane.
Qui vous êtes, et qui je suis ?
Vous êtes grand seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

Soliman.
Oui, dans votre patrie.

Roxelane.
Ah ! Que n' y suis-je encor ? Quels dégoûts ! Quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous ; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l' aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.
Soliman.
À ce que je puis voir, vous seriez enchantée
Si vous pouviez vous séparer de moi.

Roxelane.
Assurément, je suis de bonne foi.

Soliman.
Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisait votre bonheur ?

Roxelane.
En quoi ?

Soliman.
Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur ?

Roxelane.
Non.

Soliman.
Vous dites cela d'un cœur ! ...

Roxelane.
Je le dis comme je le pense.

Soliman.
Cependant, j'ai quelque espérance...

Roxelane.
Détrompez-vous, c'est une erreur.

Soliman.
Vous ne me rendez pas justice ;
Quoi ! Jamais...

Roxelane, *minaudant* .
Oh ! ... Jamais ! ... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

Soliman.
Eh bien !
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi ?

Roxelane.
Je n'en ai nulle envie.

Soliman.
Je pense que c'est un honneur ;
Vous devriez...

Roxelane.
Je devrais ! Eh ! Seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

Soliman.
Allons, je le veux bien.

Roxelane.
C'est agir sensément,
En ce cas laissez-vous conduire ;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement :
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant :
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connaissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

Soliman.
Très volontiers. Osmin ?

SCENE IV

Soliman, Roxelane, Osmin entre.

Roxelane.
C'est à moi d' ordonner.
(À Osmin.)
Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines*
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l' instant.
Vole...
(Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.)

Soliman.
Obéis à Roxelane.
(Osmin sort.)

*Le Mout-pak Emini, intendant des cuisines du grand seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.

SCENE V

Roxelane, Soliman.

Roxelane.
N'avez-vous point quelqu' aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement ?
Tenez, il faut qu' Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

Soliman.
Oui... mais...

Roxelane.
Et Délia, cette Circassienne
Dont le gosier vous cause un doux ravissement ?
Il faudrait l'inviter.

Soliman.
Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

Roxelane.
Oui-dà !

Soliman.
J' y compte.

Roxelane.
Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCENE VI

Soliman, Roxelane, Osmin.

Osmin, *à Roxelane* .
Vos ordres sont donnés.

Soliman *tire Osmin à part, et lui dit tout bas :*
Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

Roxelane.
Que dites-vous ?

Soliman, *à Roxelane* .
Rien, rien.

(*À Osmin.)*
J'irai la voir.

Roxelane.
Quels secrets avez-vous à dire ?

Soliman, *à Osmin* .
Pars.

Roxelane.
Laissez-le moi, s'il vous plaît ;
J'en ai besoin.
Soliman, *à Osmin* .
Demeure.

Roxelane, *à Osmin* .
Et suis comme un arrêt,
Tout ce que je te vais prescrire.
(À Soliman.)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre Empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

Soliman, *à part* .
Non, je n'ai rien vu de ma vie,
De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.
(Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.)

SCENE VII

Roxelane, Osmin.

Osmin, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand seigneur* .
Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie :
Puisqu' elle prend faveur, faisons-lui notre cour ;
Son ascendant pourroit nous nuire :
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(À Roxelane.)
Enfin, vous triomphez.

Roxelane.
Eh quoi ! Cela t'étonne ?

Osmin.
Oh ! Point du tout, vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d' accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

Roxelane, *riant* .
Tout de bon !

Osmin.
Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

Roxelane.
Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous cannois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens ;
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelqu' avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l' orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents ;
Ils ne sont bons qu' à cet usage.*

Osmin, *à part* .
Elle me connoît trop pour ne pas l' écraser.
(Haut.)
Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

Roxelane.
Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia ; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

Osmin, *à part* .
Par la barbe d'Ali ! Tout cela me confond.

Roxelane.
Comment ! Tu ne pars pas encore ?
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

*Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif.

SCENE VIII

Roxelane et les esclaves.

Roxelane.
Oh ! Je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m' obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(Apercevant les esclaves.)
Qu' est-ce que je vois-là ? Des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque ! Oh ! Le plaisant usage !
Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises,
Suivez les coutumes françoises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien ! Ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies ;
Leur éclat nous suffit, il répand à l' entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose ;
Il nous faut du vin, songez-y.
(Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n' y a point de vin dans le sérail.)
Comment ! Ils ont horreur de ce que je propose !
Hem ! Quoi ! Plaît-il ? On n'en a point ici ?
Que l'on aille chez le muphti*,
On en trouvera, j'en suis sûre :
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin : c'est par là qu'il s' assure
Qu' aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

*Le Muphti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

SCENE IX

Osmin, Roxelane.

Osmin.
Étoile du sérail,
Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

Roxelane.
(A part.)
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(À Osmin.)
Je reviens à l'instant.

SCENE X

Elmire, Osmin.

Elmire.
Osmin, quelle est ma joie !
Il est donc vrai que Soliman t'envoie ?
Ah ! Je ne croyois que Délia...
Osmin.
Bon ! Bon ! Rassurez-vous ; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu' un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

Elmire.
Non ; elles ont un empire,
Qui, bien souvent mène au délire :
Par un aveuglement qu' on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n' est rien qu' on n' immole ;
Le premier des talents est celui d' amuser.
J'avais tout lieu de craindre.

Osmin.
Eh ! Non, non : sa hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCENE XI

Elmire, Roxelane, Osmin.
(*Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence ; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)*

Osmin, *continuant sans voir Roxelane*.
Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

Elmire.
Hélas !
Achève, Osmin.

Osmin, *sans voir Roxelane* .
C'est Roxelane.

Elmire.
Cette petite esclave ? Ah ! Je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane !

Osmin.
Elle serait peu de mon goût.

Elmire.
Un air vif, étourdi, décidé.

Osmin.
Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice :
Mais je crains l'effet du caprice.

Elmire.
Comment le prévenir ? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

Osmin, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein* .
De grand cœur, sans rien faire paroître.

Elmire.
Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles ;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux :
J' aurois trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi ;
En toute occasion rabaisse mes rivales :
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

Roxelane, *haut* .
Fort bien.

Osmin, *à part.*
(Bas, à Roxelane.)
Je suis perdu. Vous me croyez un traître :
En effet, j'en suis un pour vous servir.

Roxelane *se lève, et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit, en parodiant Elmire* :
Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
Ô toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J' aurois trop à rougir si j'avois des rivales ;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

Elmire.
Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur ; il n'importe à quel prix.

Osmin.
L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(À Elmire, bas.) *(À Roxelane.)*
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

Roxelane, *avec un souris moqueur*.
Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire ;
Je le permets.

Elmire.
Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

Roxelane.
C'est douter du succès, que de vous alarmer.

Osmin, *à part* .
Courage ! Allons ; j'aime assez les querelles ;
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.
(Il sort.)
(Pendant cet à parte d' Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane, d'un air fier et dédaigneux.)

SCENE XII

Roxelane, Elmire.

Roxelane.
Eh bien ! Comment suis-je à vos yeux ?

Elmire.
Comme un objet qui doit m'être odieux ;
Je ne le cache point.

Roxelane, *d'un air ouvert* .
Venez, ma chère amie :
Embrassez-moi ; gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie ?
Mais point du tout : allons, débarrassez-nous-en,

Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler ?

Elmire.
Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons ; je m'attends à vos trames.

Roxelane.
Eh bien ! Vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être ;
Mais mon amant ne sera point mon maître :
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits ; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

Elmire.
Je n' emploirois que ma tendresse.

Roxelane.
Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner
Avec votre sultan ; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner ;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(À la cantonade, en élevant la voix.)
Holà ! Faites venir ici le grand-seigneur.

Elmire, *à part* .
Veut-elle me tromper ? J'aurai les yeux sur elle.
(À Roxelane.)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

Roxelane.
Taisons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter aussi.

Elmire.
Quelle imprudence !

Roxelane.
Bon ! Bon ! La craignez-vous ? On s'en amusera.

SCENE XIII

Roxelane, Elmire, Délia.

Roxelane, *à Délia* .
Venez sur l'horizon, astre de Circassie :
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Etalez vos brillants appas ;
(À Elmire.)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas :
Point de flegme espagnol ; vive l'étourderie !
Le sentiment est beau ; mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia ?

Délia.
Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l' attention.
La nature a borné notre être ;
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits ; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

Elmire.
Compagnes.

Roxelane.
Maîtresses.

Délia.
Les hommes ont l'empire.

Roxelane.
Il faut leur commander.

Elmire.
Quels sont nos titres ?

Roxelane.
Leurs foiblesses.

Délia.
Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

Elmire.
Ne leur disputons rien ; n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts ?

Roxelane.
Pourquoi s'en alarmer ?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

Délia.
Et que savons-nous ?

Roxelane.
Les charmer.

Elmire.
C'est présumer beaucoup.

Roxelane.
Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un François,
Et l'amène à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre ;
Ce sera sans beaucoup d' efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

Elmire, *à part* .
Son insolence me rassure ;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.
Roxelane.
Sa hautesse paroît : cessons notre entretien.
(À la cantonade.)
Esclaves, servez-nous.

**Douze eunuques de l'has-oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la françoise et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du centre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs, et d'œufs d'autruches.*

SCENE XIV

Soliman, Roxelane, Elmire, Délia, Osmin.

Soliman, *à part* .
Ô ciel ! Je vois Elmire.
(Bas, à Roxelane.)
J'ai cru vous trouver seule ; encore Délia ?

Roxelane.
Oui, ce sont les objets que votre cœur désire :
(Soliman salue.) (Il salue plus bas.)
Saluez donc… Plus bas… Fort bien. Vous y voilà.
(À Elmire et à Délia.)
Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor ; mais il se formera.

Elmire, *à Roxelane* .
Cette saillie est un peu vive,
Roxelane, songez...

Soliman, *bas à Elmire* .
Laissez, laissez cela.
Elle m'amuse.

Roxelane.
Allons, placez-vous là ;
(À Elmire et à Délia.)
Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise ;
Car je fais les honneurs.

Soliman, *étonné de voir une table servie à la françoise* .
Quel est cet appareil ?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

Roxelane.
C'est un dîner à la françoise.
(Soliman s' assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.)
(L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.)
Que veut cet estafier ?

Soliman.
C'est l'écuyer tranchant.*

Roxelane.
Les dames serviront ; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante ;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(À Elmire, en lui présentant une volaille.)
Coupez, Elmire.

*L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la françoise, et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce

n’est point manquer à la coutume que d’introduire ici cet officier.

Soliman.
Oui, l’usage en est charmant.
(À l’écuyer tranchant.)
Je te supprime.

Roxelane, *à Délia .*
Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à sa hautesse.
(À Osmin.)
Donne le vin.

Soliman, *avec étonnement .*
Du vin !

Osmin, *avec un étonnement plus marqué .*
Du vin !

Roxelane.
Du vin.
C'est la source de l'allégresse.
C'est l'âme du plaisir.
(Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.)
(À Osmin.)
Pourquoi donc ce dédain ?
(À part.) *(À Osmin.)*
Commençons par l’esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l' étrenne.
(Roxelane remplit de vin un verre, et le présente à Osmin.)
Tiens.

Osmin.
Moi, goûter ce breuvage odieux !

Roxelane, *regardant Soliman .*
Il me désobéit.

Soliman, *à Osmin*.
Bois.

Osmin.
Ô ciel ! Je frissonne.
(À Soliman.)
Seigneur, un musulman...

Soliman.
Eh ! Fais ce qu’on t' ordonne.
Osmin *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire :*
Ô Mahomet ! Ferme les yeux.
(À part, après avoir bu.)
Bon ! Bon !

Soliman.
Je ris d' Osmin.

Osmin, *tendant son verre .*
Seigneur, je me résigne.

Roxelane, *à Osmin.*
(À Délia.)
C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

Elmire *tend le verre du sultan .*
Le voilà.
(Délia verse.)

Soliman.
Dispensez-moi.
Roxelane.
J’entends ; vos officiers sont là.
(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l’exception d' Osmin.)
(À Soliman.)
Éloignez-vous. J'approuve la décence.

Elmire.
Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France ;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence ;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s’amusent tout bas de votre extravagance ;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etablissent les droits de leur impertinence.

Soliman.
N'en sent-on pas la conséquence ?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime,
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

Roxelane.
Seigneur, vous gagnez mon estime ;
Mais on n’est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes ;
Pour qui serait la volupté,
Si l’on en privoit les grands hommes ?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaîté,
Eloigne cent plaisirs qu’un souverain ignore.
Ah ! Malheureux qui n’a jamais goûté

Les plaisirs de l'égalité !
(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

Elmire, *au sultan* .
Vous nous ferez raison.

Soliman.
Il faut vous satisfaire.
(Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette, à même le flacon.)

Roxelane.
Voilà le moyen de nous plaire.
(À Soliman, après qu'il a bu.)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux ?
(À Délia.)
Délia, vous rêvez ! Allons, animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

Délia, *d'un air réservé* .
Moi, je n'ai rien à dire.

Roxelane.
Et qu'importe, parlez toujours :
Lorsque la gaîté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

Elmire.
Eh ! Mais, oui : si j' en crois ce que l' on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d' un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée ;
On parle toujours bien lorsque l' on fait du bruit.

Roxelane.
Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,
Et l'on n'a jamais plus d' esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les français sont charmants.

Soliman, *d'un air complaisant pour Roxelane* .
Et surtout les françaises.

Roxelane, *montrant Elmire* .
Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

Soliman.
Sans doute.

Roxelane.
Allons, prenons nos aises,
Que la liberté règne ici ;
(Montrant Elmire.)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

Soliman, *à part* .
Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(Haut à Elmire.)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

Elmire.
Ah ! Seigneur, c'est un faible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

Roxelane.
Ah ! Nous allons tomber dans la langueur ;
Y pensez-vous de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.
Elmire.
Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

Roxelane.
Osmin, fais entrer la musique.
(Osmin fait un signal ; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)
(À Délia.)
Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

Délia *chante au son des instrumens turcs* .
Dans l'univers tout aime, tout désire ;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l' attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l' embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

Roxelane.
(A Délia.)
Ils sont tout occupés de leur amour transi.
(À un musicien qui tient une harpe.)
Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.
(On lui donne la harpe ; elle prélude. Le grand seigneur se lève, et va s'appuyer sur le dos de la

chaise de Roxelane. Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parle tout bas ; pendant ce temps les officiers enlèvent la table.)

Roxelane *chante, et s'accompagne sur la harpe .*
Ô vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux ?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire :
Mais tout l'éclat de votre gloire
S' anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
Ô vous, etc.

Soliman.
Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
(*A Roxelane, en lui donnant le mouchoir*.)
Acceptez…

Roxelane *prend le mouchoir et le présente à Délia*.
Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse ;
C'est le prix de votre talent.
Soliman, *à part*.
Quel mépris !

Délia, *s'inclinant devant le sultan*.
Quel bonheur !

Elmire, *se laissant tomber sur le sofa .*
J'expire.

Soliman, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*
Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire…

Elmire.
Ah ! Je renais.

Soliman, *à Roxelane*.
Ote-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.
(Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre.)

SCENE XV

Soliman, Osmin, Elmire.

Soliman.
Viens, Osmin : je suis furieux !
(Il veut sortir, Osmin lui fait apercevoir qu' Elmire l'attend.)

Osmin.
Mais Elmire, seigneur...

Soliman.
Il faut que je l'évite.

Osmin.
Mais vous l'aimez.

Soliman.
Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m' agite.
(Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.)

ACTE TROISIEME

SCENE I

Elmire, *seule* .
Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop ; il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane ;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! Je verrais... je verrois ma rivale
Jouir !.... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(Apercevant Soliman.)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(À Soliman.)
Seigneur...

SCENE II

Soliman, Elmire, Osmin.

Soliman *voit Elmire, et se retourne du côté d' Osmin* .
Osmin !

Elmire, *à Soliman* .
Quel sombre accueil

Soliman, *à Elmire* .
Rassurez-vous ; vous triomphez, Elmire.
(À Osmin.)
Un air altier, un fier coup-d' œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil ?
(À Elmire.)
J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas ! Vous êtes bien vengée.

Elmire.
Non, je ne la suis pas, si je n'ai votre amour.

Soliman.
Ah ! Vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour ;
Oui, sans retour pour une ingrate.

Elmire.
Pour une ingrate !

Soliman.
Elle n'est plus à moi :
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

Elmire.
Vous me l'abandonnez ?

Soliman.
Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

Elmire.
Je l'accepte, il suffit.

Osmin, *à part* .
Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger ; son caprice m'étonne.

Soliman.
Mérite-t-elle aucun égard ?

Elmire.
Non, puisqu' elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard ;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

Soliman, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane* .
Que voulez-vous ?

Elmire.
Ordonner son départ :
Du sérail qu'elle soit bannie.

Osmin.
Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

Soliman, *à Osmin* .
Attends, attends, je serois peu vengé ;
Elle n'est pas assez punie :
Va la chercher.

Elmire, *à Osmin* .
Arrête, Osmin.
(À Soliman.)
Seigneur, quel est votre dessein ?

Soliman.
Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous ;
Que devant elle je déclare,

Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(Plus vivement.)
De ce cœur qui l' aimoit, et qui vous était dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie ;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

Elmire.
Eh ! Laissons Roxelane.

Soliman.
Il est vrai, je m'égare ;
(Après un temps.)
N' y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(À Osmin.)
Va la chercher...
(Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.)

Elmire.
Un moment.

Soliman, *d'un ton à être obéi* .
Va, te dis-je.
(Osmin sort.)

SCENE III

Soliman, Elmire.

Soliman.
Qu'elle soit confondue, Elmire, je l'exige.

Elmire.
Et que voulez-vous exiger ?

Soliman.
Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

Elmire.
Croyez-moi, cessez d' y songer.
C' est une Françoise imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment ;
Qui croit que tout est fait pour son amusement ;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n' est point capable
D' un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaîté vive, un frivole enjoûment :
Mais ce n'est pas assez ; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

Soliman.
Ah ! Telle est Roxelane en sa frivolité :
Sa raison perce à travers sa gaîté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

Elmire.
Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

Soliman.
Non, je ne prétends point excuser Roxelane ;
Mais qu'appréhendez-vous ? N'êtes-vous pas sultane ?

Elmire.
L'orgueil est satisfait ; mais le cœur ne l'est pas.

Soliman.
Il le sera, croyez-en vos appas.
(Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave ; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.)
Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.
(À part.)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCENE IV

Soliman, Elmire, Roxelane.

Soliman, *à Roxelane* .
Approchez, approchez ; voilà votre maîtresse.
(À Elmire.)
Ordonnez de son sort.

Elmire.
Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

Soliman.
Ah ! Que ce sentiment augmente ma tendresse !
Je sors d'une honteuse ivresse.
(Regardant Roxelane.)
Je ne sais par quel art elle m'avait surpris.

De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit ; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(À Elmire tendrement.)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

Elmire.
On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé.
(D'un ton plus bas.)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

Soliman, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme* .
Il reprend sur le mien un éternel empire.
(Il examine Roxelane.)
J'excite ses regrets...
(*Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage:
leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)*
Ô ciel ! Je la vois rire.

Roxelane, *riant à gorge déployée* .
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Seigneur, vous allez vous fâcher ;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

Elmire.
Quelle nouvelle insulte !

Roxelane.
Ah ! Ah ! Ah !

Soliman.
Quelle audace !

Roxelane.
Ah ! Laissez-moi rire, de grâce.
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Soliman.
Je veux savoir pourquoi...

Roxelane.
Il se peut qu' Elmire vous aime ;
Mais vous ne l'aimez pas.

Soliman.
Qui donc aimé-je ?

Roxelane.
Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

Soliman.
Vous que je dois punir, qui m'osez outrager !

Roxelane.
Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi ; nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler ? Et quelle est votre attente ?
Espérez-vous un sort plus doux ?

Soliman.
Eh bien ! Préférez l' infamie
A toutes les grandeurs...

Elmire.
Laissez ce cœur abject.
(À Roxelane.)
Roxelane, sortez ; vous perdez le respect.

Roxelane.
Fort bien ; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(Elle veut se retirer : Soliman l'arrête avec colère.)

Soliman, *à Roxelane* .
Demeurez ! Demeurez...
(A Elmire.)
Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

Elmire.
Seigneur, je me retire ;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(À part, en sortant.)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCENE V

Soliman, Roxelane.

Soliman, *après un temps* .
Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort ;
Mais je fais grâce à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse :

Ton âme ne sent rien, ne connoît point son tort ;
Loin de gémir dans la tristesse...
(Roxelane sourit.)
Ah ! Tu mérites bien ton sort :
Ton cœur est fait pour la bassesse.
Roxelane, *fièrement* .
Tu te trompes, sultan : céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

Soliman.
Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
il cède, et lorsqu' il veut braver,
il se rabaisse, au lieu de s'élever.

Roxelane.
Moi, je ne brave rien ; ce n'est pas mon système :
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m' étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh ! Pourquoi s'affliger ?
(Gaîment.)
Le monde est une comédie ;
Malgré l'intérêt que j' y prends,
Je m'en amuse, et j' étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades ;
Jeux d'enfants que tous vos projets,
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

Soliman.
Achevez, achevez, épuisez les bontés
D' un maître que vous irritez.

Roxelane, *d'un ton plus grave* .
Oui, vous êtes mon maître ; à vous on m'a vendue :
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur ?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue ?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

Soliman.
Ah ! Roxelane, quelle image !
Me croyez-vous un barbare, un tyran ?
Ah ! Connoissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé ;
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé,
Je vous abandonne à vous-même.

Roxelane.
Que vous dites cela d'un petit air aisé !
(En minaudant.)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

Soliman.
Qu'espérez-vous ?

Roxelane.
Vous remettre l'esprit ;
Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(Avec sentiment.)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

Soliman, *à part*.
Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(À Roxelane, avec un peu d'émotion.)
Il est vrai, je vous chérissois ;
Mais à présent...

Roxelane, *tendrement* .
À présent on m'abhorre.

Soliman.
Oui, je t' aimois, ingrate. Ô dieux ! Je t'aime encore…
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés, que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

Roxelane.
Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié ;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

Soliman.
Eh ! Qui m'en empêche ?

Roxelane, *avec sentiment* .
Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime ;
Mais je vous plains d'être sultan.
À vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

Soliman.
Et vous avez aimé ?

Roxelane.
Pourquoi non, je vous prie ?
Croyez-vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu' à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant,
Pour qui ? Pour le Grand-Turc ? Mais quelle extravagance !
Je devois prendre patience ;
(En riant.)
Je devois vous attendre. Ah ! Vous êtes plaisant !

Soliman.
Quoi ! Vous avez aimé ? Ciel ! J'en aurai vengeance !
Ah ! Périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi !

Roxelane.
Pourquoi donc ces fureurs ?
Écoutez, écoutez ; ayez la complaisance
D' entendre un peu ma confidence.

Soliman.
Sortez.

Roxelane.
Vous me rappellerez ;
Car je vois que vous m' adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(Elle fait deux pas pour se retirer.)

Soliman, *à part* .
Elle est unique.
(À Roxelane.)
Restez.

Roxelane, *revenant* .
J'avais bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée :
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie ?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(D'un ton ferme et avec noblesse.)
À quoi s'occupe ici le plus brave des princes ?
L'Arabe révolté menace tes provinces,
Cours le punir, laisse gémir l'amour :
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

Soliman, *à part* .
De quel éclat frappe-t-elle mon âme !
Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir ?
(À Roxelane.)
Quel être êtes-vous donc ? Quel être inconcevable !
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.
Roxelane, *affectueusement* .
Je ne suis rien que votre amie.

Soliman.
Ah ! Soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie :
Jusqu' à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'amour et la vérité ;
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être !
Que votre cœur...

Roxelane.
Ah ! Je vous vois venir.
Eh bien ! Mon cœur ?

Soliman.
Pourrai-je l'obtenir ?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

Roxelane.
Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance ;
Ce sont ces gardiens si révoltans, si laids,
Supplices des yeux et des âmes.

Soliman.
Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu' ils doivent gouverner.

Roxelane.
Cinq cents !
Mais, entre nous, cinq cents ! ... cela m'étonne.

Soliman.
Ici c'est un usage établi de tout temps ;
Ce sont nos lois ; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

Roxelane.
Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses !
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses ?
Car vous êtes tout leur trésor.

Soliman.
On les voit à l' envi s’empresser à me plaire.

Roxelane.
Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même ;
Vous serez sûr alors que l’on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu' en cédant à l' ardeur la plus pure,
J' aimerais par orgueil ou par timidité ;
Je dois m' épargner cette injure,
L' amour devient suspect, s' il n' a sa liberté.

Soliman.
Oui, je sens que l’amour veut un juste équilibre ;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l’instant.

Roxelane.
Seigneur, ma maîtresse m’attend.

Soliman.
Qui donc ?

Roxelane.
Elmire.

Soliman.
Ah ! Soyez son égale.

Roxelane.
Vous m’avez soumise à sa loi.

Soliman.
Entre elle et vous il n’est plus d' intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

Roxelane, *du ton de la reconnaissance et du sentiment le plus tendre* .
Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m’éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n’ose dire ma bouche.
(Elle sort.)

SCENE VI

Soliman, Osmin.

Soliman *appelle Osmin.*
(A part.)
Osmin ? Enfin ce cœur farouche
De quelqu' espoir flatte mes vœux.
(A Osmin.)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

Osmin.
Oui, seigneur, la sultane Elmire...

Soliman.
Roxelane a sa liberté :
Je l’aime, j’obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité ?
Cet amour pur, né de l’égalité,
Que réciproquement l’un à l’autre on s’inspire,
Ce bien que j' ignorois, te l’imagines-tu ?

Osmin, *en soupirant* .
Non, seigneur.

Soliman.
Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m’entraîne vers elle, Osmin ; c’est la justice,
C’est la raison, c’est la vertu.
N’examinons plus rien, je l’aime ;
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur.
Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je ? Rien ne pouvait me charmer.
L’indifférence est le sommeil de l' âme.
Un feu triste et couvert cherchoit à s’animer ;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme :
Je lui dois le bonheur d’aimer.

Osmin.
Pauvre Elmire !

Soliman.
Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t’attend ; c’est pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j’ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m’exprimer :
Va, cours ; de mon bonheur tu viendras m’informer.

SCENE VII

Soliman, Un Muet, qui présente à genoux une lettre de la part d' Elmire.

Soliman.

Qu’est-ce ? C’est de la part de la sultane Elmire.
Lisons ; que peut-elle m’écrire ?
Je sens qu’elle doit s' alarmer.
(Il lit.)
« Sultan, ta parole est sacrée :
« Roxelane est à moi, je puis en disposer ;
« Je venge ton pouvoir, qu’on ose mépriser :
« Une saïque***** *préparée,*
« Pour jamais, à l’instant éloigne de ces lieux
« L’esclave que tu m’as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t’épargne ses adieux. »
(Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête :
Qu’on cherche Roxelane : allez, et qu’on l' arrête.
Je ne la verrai plus ! Ah ! Quelle trahison !
Je suis juste, Elmire a raison ;
J’ai donné Roxelane... Ah ! Trop barbare Elmire,
S’il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l’empire ;
Mais j’exige sa liberté.
(Au muet qui lui a apporté la lettre d' Elmire.)
Annonce-lui ma volonté.

*Navire turc.

SCENE VIII

Soliman, Osmin.

Soliman.
Osmin, je t' attendois avec impatience ;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité ?
Te suit-elle ?

Osmin.
Seigneur, elle m’a protesté
Que le respect, l’estime et la reconnoissance...

Soliman.
Ah ! C’est trop peu... trop peu...

Osmin.
Donnez-vous patience :
J’ai vu couler ses pleurs, et j’en suis pénétré ;
Elle vous aime.

Soliman.
Ô flatteuse espérance !

Osmin.
Elle s’embarque pour la France.

Soliman.
Elle s’embarque ! ... Ciel ! Je suis désespéré.
Courons.

Osmin.
Rassurez-vous, seigneur, on vous l’amène.

SCENE IX

Soliman, Roxelane.

Soliman.
Roxelane, venez ; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

Roxelane.
Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu’elle mérite ;
Nous étions d' accord sur ce point :
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C’est ma faute.

Soliman.
Et voilà quelle est ma récompense ?

Roxelane.
De quoi vous plaignez-vous ? Ai-je ma liberté ?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

Soliman.
Mais enfin, je m'étais flatté...

Roxelane.
J’entends ; vous exigez le prix de ce service.
C’est pour son intérêt que l’on est généreux.
Voilà les hommes.

Soliman.
Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

Roxelane.
Moi, que je m' avilisse
Jusqu' à les recevoir ! Ils ne sont pas pour moi ;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi ?

Soliman.
Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous ?

Roxelane, *avec trouble, embarras et tendresse* .
Non... laissez-moi vous fuir... peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

Soliman.
Je ne vous comprends pas.

Roxelane, *à part* .
Mon cœur est oppressé.
Soliman.
Achevez.

Roxelane.
Eh bien ! Quoi ? Quelle rigueur extrême !
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé ?

Soliman.
Quoi ! Vous m'aimez ?

Roxelane.
Laissez-moi.

Soliman.
Roxelane,
vous m'aimez ?

Roxelane.
Oui, mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j' y remédierai bien.

Soliman.
M'aimer, me fuir ; mais quelle inconséquence !

Roxelane.
L'amour aime la liberté,
il veut encor l'égalité :
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh ! Je dois m'assurer contre son inconstance ;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

Soliman.
Quoi ! Roxelane, y pensez-vous ?

Roxelane.
Si mon amant n'avoir qu'une chaumière,
Je voudrais partager sa chaumière avec lui.
Je soulagerois sa misère ;
Je le consolerois, je serois son appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment :
Mais mon amant possède un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

Soliman.
Vous me jetez dans un étonnement ! ...

Roxelane.
Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu' ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut ; adieu.

Soliman.
Pourrois-je y consentir ?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

Roxelane.
C'est une mauvaise raison.

Soliman.
Peut-être avec le temps...

Roxelane.
Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez ;
J'ai pris mon parti. Décidez.

Soliman.
Mais un sultan...

Roxelane.
Peut tout.

Soliman.
Mais nos lois...

Roxelane.
Je m'en moque.

Soliman.
Le muphti, le visir, l'aga...

Roxelane.
Qu'on les révoque.

Soliman.
Mon peuple...

Roxelane.
A-t-il le droit de gêner votre cœur ?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être ?
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur ?
Epouse d' un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l' infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protège l' innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable ?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque ;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l' amour.
Eh ! Quel autre aurait le courage
D' en offrir seulement l'image ?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu' à vous tromper, qu'à flatter vos défauts ?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

Soliman.
Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse ;
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE X

Soliman, Roxelane, Osmin, esclaves du sérail de l' un et de l' autre sexe, avec les officiers.

Osmin.
Seigneur, et vite, et vite.

Soliman.
Qu'est-ce donc ?

Osmin.
La sultane, en proie à ses chagrins...

Soliman.
Eh bien ?

Osmin.
A l'instant prend la fuite.
Elle part.

Soliman.
Elle part ? ...

Osmin.
Oui, seigneur.
Soliman.
Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi, dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône ;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(A Roxelane.)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence ;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

Roxelane.
Sultan, j'ai pénétré ton âme :
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l' enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour, tu vas me connoître :
Je t'aime, Soliman ; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté ;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise ;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

Soliman.
Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(Aux officiers et aux femmes du sérail.)
Ô vous, d'un si doux hyménée
Célébrez l'heureuse journée !

Roxelane.
S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

Soliman, *en lui présentant la main* .
J' y consens.

Osmin.
Me voilà cassé.
Ah ! Qui jamais aurait pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire ?

DIVERTISSEMENT

Le théâtre représente une salle du sérail superbement ornée. Soliman et Roxelane sont assis sur un trône ; tous les officiers du sérail et les principaux de l'empire viennent leur rendre hommage. Le muphti chante ces paroles :
Ariette.
Ô Mahomet ! Prends soin des destinées
Du plus grand des sultans :
Que le nombre de ses années
Soit égal aux fleurs du printemps ;
Mahomet ! Mahomet ! Prends soin des destinées
Du plus grand des sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu' il soit des musulmans le héros et l' appui ;
Qu' il marche sur les vents, qu' il souffle le tonnerre.
Que la terre
Tremble et se taise devant lui.
Mahomet ! Etc.
Mais pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paraisse comme l'aurore ;
Qu'il fasse régner les zéphirs,
Et que le char de la victoire,
Éclatant du feu de sa gloire,
Le ramène au sein des plaisirs.
Mahomet ! Etc.

Danse des derviches.
Ils commencent sur un air lent et mesuré au son de leurs tambours longs et de leurs flûtes : ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu' à ce qu'ils tombent en extase.

Le Muphti.
Ariette.
Hâtez-vous, ardente jeunesse ;
accourez, élèves de Mars,
disputer de force et d'adresse ;
de Soliman méritez les regards.
Aux femmes du sérail.
Du sérail brillant étoiles,
Jouissez de la liberté.
Pour animer leurs jeux, laissez tomber ces voiles
Qui font injure à la beauté.
Charmantes rivales des grâces,
Devenez le prix des vainqueurs ;
Lancez la flamme dans les cœurs ;
Que les plaisirs voltigent sur vos traces.

Une Odalisque et Un Officier.
Duo.
Heureux vainqueurs, faites un choix ;
L'amour nous soumet à vos loix.
Il est doux, après la victoire,
D'être couronné par l' amour.
Mais apprenez, en ce jour,
Qu'en unissant les plaisirs et la gloire,
Ils doivent régner tour à tour.
Heureux vainqueurs, etc.

Le Muphti, *à Roxelane*.
Ariette.
Fleur du printemps,
Ô reine de beauté,
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton ame est monté vers le trône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.
Les derviches se relèvent pour reprendre leur danse.

Le Muphti, *à Roxelane* .
Ariette.
Étoile étincelante,
Lumière de l'amour,
Que ta clarté naissante
Nous annonce un beau jour !
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur :
C'est l'astre de la guerre ;
Sois l'astre du bonheur.
Les odalisques et les esclaves du sérail, de l'un et de l'autre sexe, forment plusieurs danses variées. Entrée de baladins et baladines turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays. Proclamation

et couronnement de Roxelane. Contredanse générale, pendant laquelle les francs chantent :
Vivir, vivir sultana ;
Vivir, vivir Roxelana.
Et Les Turcs.
Gloire, gloire, félicité,
Salut, salut, honneur, honneur,
À notre sublime empereur,
À Soliman, miroir de la divinité,
Salut, gloire, félicité.

Alménorade

(Tragédie, 1768)

Louis Carrogis dit Carmontelle

Représentée pour la première fois en 1768 à Bagatelle chez Madame la Marquise de Mauconseil.

Édition : *Alménorade*, dixième proverbe, Carmontelle, Chez Sébastien Jorry (www.theatre-classique.fr)

PERSONNAGES

LE SULTAN
ALMENORADE, *Princesse.*
ORCANOR, *Général d'Armée.*
ELMIRE, *Confidente d'Alménorade.*
HASSAN, *Confident du Sultan.*
ORMIN, *Confident d'Orcanor.*
Deux gardes du sultan.
LE SOUFFLEUR.

La Scène est dans le Palais du Sultan.

SCENE PREMIERE

Le Sultan, Hassan.

Le Sultan
Écoute, cher Hassan, et sois comme une souche.
Sur ce que tu sauras, n'ouvre jamais la bouche.

Hassan
Seigneur, des confidents je suis le plus discret,
J'entends et ne dis mot, parlez, me voilà prêt.

Le Sultan
Tu connais de mes feux le douloureux martyre ;
Mais à toi, mon ami, je ne peux trop le dire ;
L'ingrate Alménorade, en consumant mon cœur,
Dans le Prince Orcanor, voit toujours son vainqueur ;
Je n'en saurais douter, son ardeur est extrême.

Hassan
Vous le croyez, Seigneur ?

Le Sultan
Tout prouve qu'elle l'aime ;
Mais pour m'en assurer, de cet ambitieux
J'avance le retour en ces lieux aujourd'hui.

Hassan
Quel est votre projet ? Comment ! Couvert de gloire,
Voulez-vous lui montrer, après cette victoires,
Que sur les Maroquins, il vient de remporter ?

Le Sultan
Lorsque je veux parler, veux-tu bien m'écouter :
Fait pour ramper, tu veux, ainsi que le vulgaire;
Pénétrer mes desseins ! C'est le sort ordinaire
De nos ingrats sujets fleurs ; leurs désirs curieux,
Sur les décrets du trône osent lever les yeux :
Quand le fer du fourreau, sortant brille et s'apprête,
On voit encor lever leur imprudente tête...
Mais j'entends Orcanor, il vient dans ce séjour
Aux yeux d'Alménorade exprimer son amour ;
De cent coups de poignard, tu vas quand tu te flatte,
Sentir percer ton cœur, âme vile, âme ingrate.
II met la main sur son poignard.

Le Souffleur
Mais Monsieur, ce n'est pas encore là le moment de tuer.

Le Sultan
Hé, Monsieur, je le sais bien, mêlez-vous de souffler et laisser-moi faire.
Il se redresse.
Voici quelqu'un, je crois. Je ne me trompe pas.
Ah, c'est Alménorade. Ô Dieux ! Qu'elle a d'appas !

SCENE II

Le Sultan, Alménorade, Elmire, Hassan.

Alménorade
Je vous cherchais, Seigneur, en ce jour plein
de charmes,
Pour vous féliciter sur le fort de vos armes.

Le Sultan
Il est pour moi bien doux ; puisque dans le butin,
Pour vos pantoufles, j'ai beaucoup de Maroquin :
En voyant à vos pieds cette marque de gloire,
Je goûterai bien mieux le prix de la victoire ;
Mais plus heureux encor, si formant chaque pas,
Elle les dirigeait pour venir dans mes bras :
En partageant mon trône et ma toute-puissance.
Vous verriez votre Roi, sous votre obéissance
N'avoir plus de désirs, ne former plus de vœux,
Que de voir de vos jours, tous les instants heureux.

Alménorade
Ô Dieux ! Qui, moi, Seigneur ? Je n'y dois point prétendre ;
Vous savez de mon cœur, que l'amour le plus tendre
Ne pourra s'effacer ; vous connaissez mes vœux,
Songez que vous avez approuvé ces beaux feux...

Le Sultan
Quoi, vous me résistez ! Vous méprisez ma flamme !
Ah, si je m'en croyais !... Je ne dis rien, Madame ;
Mais le Prince Orcanor, que vous allez revoir,
Ne doit plus près de vous, avoir aucun espoir.
Adieu.

SCENE III

Alménorade, Elmire.

Alménorade
Que m'a-t-il dit ? Quoi ce n'est pas un songe !
Dans quel abîme affreux un tel amour me plonge !
Le retour d'Orcanor, faisait tout mon bonheur,
Ce retour à présent me comble de frayeur ;
Je crains pour lui, pour moi, pour cet amour fidèle...
Je devrais l'éviter !... Quelle peine cruelle !
Te fuir, cher Orcanor ! Quand le plus tendre amour
Devrait te couronner avant la fin du jour !
Elmire, soutiens-moi... Quels conseils dois-je suivre ?
Pour toi, barbare affreux, non je ne saurais vivre.

Elmire
Dissimulez, Madame, et devant le Sultan,
Ayez ce doux regard qui flatte un tendre amant ;
Il est doux de tromper le tyran qu'on abhorre,
Quand c'est pour conserver l'amant que l'on adore.

Alménorade
Hé bien, cet art en moi va briller aujourd'hui,
Pour toi, cher Orcanor... mais, que vois-je ?
C'est lui ?

SCENE IV

Alménorade, Orcanor, Elmire, Ormin.

Orcanor
Oui, Madame, c'est moi, que la gloire ramène
Dans les fers de l'amour dont il chérit la chaîne ;
Lui seul sait des héros ; en soupirant pour vous,
Qui coupe tête et bras, goûte un plaisir bien doux !
De l'avare Achéron, en contentant l'envie,
J'espérais avec vous, rendre autant à la vie,
Que mon bras à la mort a livré d'ennemis...
Que vois-je ! Cet espoir ne m'est-il plus
permis ?

Alménorade
Que dites-vous, ô ciel !

Orcanor
Vous soupirez, Madame !
Vous répandez des pleurs, trahissez-vous ma flamme ?

Alménorade
Le croyez-vous, Seigneur ? Un vainqueur tel que vous,
D'aucun autre mortel peut-il être jaloux ?
Faites-vous cette injure à la plus tendre amante,
À ce cœur plein de vous, à mon ardeur constante ?

Orcanor
Si vous m'aimez toujours, qui peut vous alarmer ?
Les flambeaux de l'hymen, pour nous vont s'allumer,
Je ne vous comprends point : ah ! Ma chère Princesse,
Qui peut troubler ainsi ce moment d'allégresse ?

Alménorade
Le sort cruel, hélas ! Qui va nous séparer.
Ô Dieux ! Je sens mon cœur prêt â se déchirer !
Un amour trop fatal va faire notre perte ;
Quelle main à l'instant, cher Prince, m'est offerte !
Un maître impétueux, veut dans ce même jour,
Qu'en partageant ses feux j'approuve son amour.

Orcanor
Et vous y consentez ?

Alménorade
Ah ! Que sur moi la foudre
Plutôt tombe en éclats et me réduise en poudre,
Que de cesser jamais d'adorer et d'aimer,
Un Prince malheureux qui m'a trop su charmer !

Orcanor
Hé bien, venez, fuyons, il en est temps encore ;
Avant que je revoie un monstre que j'abhorre,
Même avant que l'ingrat apprenne mon retour,
Nous serons éloignés de ce fatal séjour.

Alménorade
J'entends du bruit ; c'est lui, calmez votre colère,
Comptez sur mon amour. Prince, et laissez-moi faire.

SCENE V

Le Sultan, Alménorade, Orcanor, Elmire, Hassan, Osmin, Gardes.

Le Sultan
Quand je vous ai mandé, lorsque je vous attends,
Occupé d'autres soins, ici je vous surprends,
Orcanor ; quel dessein en secret vous fait rendre
Auprès d'Alménorade ? Ici je viens l'apprendre ;
Parlez, et sans détours.

Alménorade
Il vous cherchait Seigneur.

Le Sultan
Non, je vois, malgré lui, le trouble de son cœur,
Tous ses soins sont pour vous, ignorant ma tendresse...

Alménorade
Ah, quelle erreur ! Connaissez ma faiblesse,
Il me trompait l'ingrat, et lorsque je l'aimais,
Que m'unissant à vous, de lui je m'occupais,
J'apprends que ce vainqueur aime une Maroquine,
Et qu'il veut épouser cette infâme coquine.
Par cet hymen affreux, puisqu'il sait m'outrager,
Sans hésiter je dois et je veux me venger.
Dans ces derniers regrets d'une douleur amère,
Pardonnez-moi, Seigneur, cette juste colère ;
En m'occupant de vous, je vais voir effacer
Le trait que son amour avoir su me lancer...

Le Sultan
Orcanor, est-il vrai ? Parlez ici sans feinte.

Orcanor
Seigneur, le tendre objet dont mon âme est atteinte,
Dont je suivrai toujours la trop charmante loi,
N'attends a pas longtemps pour recevoir ma foi.
Je vous l'ose assurer, même devant Madame,
Rien n'éteindra jamais cette divine flamme.

Le Sultan
Vous vous jouez ainsi de ma crédulité !
Non, non, ne comptez plus, ingrats, sur ma bonté ;
J'avais tout entendu, je sais ce qui se passe ;
Dans ma juste fureur, n'attendez point de grâce.
Il tire son poignard pour frapper Orcanor.
Vous périrez

Le Souffleur
Hé non, Monsieur,.

Le Sultan
Vous périrez.
Il se tourne du côté d'Alménorade.

Le Souffleur
Arrêtez donc, ce n'est pas cela.

Le Sultan
Mais, Monsieur, il faut bien que je tue quelqu'un.

Le Souffleur
Je vous dis que non.

Le Sultan
Mais c'est, dans la pièce.

Le Souffleur
Et c'est une faute d'impression…

Le Sultan
Comment, voyons ?

Le Souffleur, *sur le théâtre.*
Tenez, lisez vous-même.

Le Sultan
Mais à la fin.

Le Souffleur, *cherche.*
Ah ! Cela est vrai.

Le Sultan
Hé bien, pour mieux t'apprendre à lire l'errata,
Imbécile Souffleur, c'est toi qui périra.
Il le frappe.

Le Souffleur, dans les bras des Gardes.
Que je suis malheureux ! Je meurs, que l'on m'emporte ;
Mais qu'on rende à chacun son argent à la porte.

La Veuve du Malabar ou L'Empire des coutumes

(Tragédie, 1770)

Antoine Marin Lemierre

Édition: LEMIERRE Antoine Marin, *La Veuve du Malabar*, Édition Virtuelles Indes Réunionnaises, 2009.

Lemierre, né à Paris dans une famille pauvre en 1733 (1723 selon d'autres sources) et mort à Saint-Germain-en-Laye en 1793, fut élu à l'Académie Française en 1780 (ou 1781). Il est l'auteur de poèmes didactiques ainsi que de tragédies, notamment *Hypermnestre* (1758), *Guillaume Tell* (1766, pièce reprise en 1786), *Barnavelt* (1784), et cette œuvre, *La Veuve du Malabar*, datée de 1770 (1771 ou 1780 selon d'autres sources) et qui valut à l'auteur son plus grand succès.

Ce texte est publié avec l'autorisation de la bibliothèque électronique *Gallica*. L'orthographe est celle du texte d'origine.

Tragi-comédie plutôt que tragédie - au sens classique du terme - *La Veuve du Malabar* est une pièce instructive à plus d'un titre, ce qui contribuera à faire "passer" les faiblesses littéraires d'une œuvre typique du goût qu'avait son époque pour le pathétique et le mélodramatique souvent les plus outrés.

Instructive d'abord dans la mesure où elle véhicule une quantité de ces clichés, d'un exotisme frisant la caricature, qui sont finalement davantage révélateurs de ceux qui y ont recours que de ceux) qu'ils représentent. En ce XVIIIème siècle, des "Lumières" pourtant, l'ethnocentrisme qui ne connaît pas encore son nom règne pleinement sur les esprits, et l'on juge l'autre à l'aune du "nôtre". L'Inde des brâhmanes se limite à celle des palmiers et de la *satî* : celle où les veuves sont poussées à l'immolation dans les flammes, où la vie n'a pas plus de prix que chez tous ces autres peuples "sauvages" que la civilisation européenne - la seule ! - a donc le devoir d'extirper des ténèbres. Et d'ailleurs, tous ces barbares n'ont pas forcément un fond mauvais ! Se dit-on...

Instructive ensuite, justement, pour les connotations historiques qui parcourent le texte, et en particulier son dénouement, lorsque ce rôle civilisateur incarné par un général français prend tout le relief voulu par l'auteur. Militaire et amant, c'est les armes à la main que ce général aime l'Inde, une Inde fragile et sans défense contre ses propres démons, une Inde qu'il faut donc protéger contre ceux-ci. Et qui pourrait le faire mieux que le vainqueur, qui s'affiche fièrement "français" et qui pardonne dans toute sa grandeur d'âme ? Qui pourrait le faire mieux que ce grand, ce bon "Louis" (XVI) dont le général n'est finalement que l'instrument, "la main", selon ses propres termes ? Les vers de Le Mierre se font alors, sans détour, pure propagande, écornant probablement au passage, si l'on lit entre les lignes, l'ennemi anglais, porteur de « cruauté », d' « orgueil » et de « violence ».

Philippe Pratx

PERSONNAGES

LANASSA, *Veuve du Malabar*.	Mlle. Saintval.
FATIME, *confidente de la Veuve*.	Mde. Suin.
LE GRAND BRAMINE.	M. Vanhove.
LE JEUNE BRAMINE.	M. Monvel.
UN BRAMINE.	M. Marsi.
LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.	M. de la Rive.
UN OFFICEIR FRANÇAIS.	M. Dorival.
UN OFFICIER INDIEN.	M. Florence.

BRAMINES.

PEUPLE INDIEN.

OFFICIERS FRANÇAIS.

SOLDATS

ACTE 1

SCÈNE 1

La scène est dans une ville maritime, sur la côte de Malabar.

Le grand bramine, le jeune bramine, un bramine.

Le Grand Bramine

Un illustre indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas :
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la religion, jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces états divers,
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.
Le bramine sort.

SCÈNE 2

Le grand et le jeune bramines.

Le Grand Bramine

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

Le Jeune Bramine

Quoi ! Les européens, accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords ;
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre asile ;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs !
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,
Nous préparons encore un spectacle cruel,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel ;
Nous dressons ces bûchers, consacrés par l'usage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage.
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh ! Ne peut-on sauver la victime nouvelle ?
Son époux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle,
Elle ne l'à point vu dans ces derniers momens,
Si puissans sur notre ame et sur nos sentimens,
Où d'une épouse en pleurs, l'époux qui se sépare,
Exige de sa foi cette preuve barbare ;
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

Le Grand Bramine

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle ?
Pensez-vous que du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son époux, sa famille inquiète,
L'environne déjà pour exiger sa dette ;
L'affront dont en vivant elle se couvriroit,
Sur ses tristes parens à jamais s'étendroit,
Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée ?
Où seroit son espoir ? Sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languissans,
S'abreuveroit de pleurs et mourroit plus long-temps

Le Jeune Bramine

Il est vrai ; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes !
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux.
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi ! Pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère ?

Le Grand Bramine

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain ?
Observez le tableau des mœurs universelles,
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles :
L'empereur japonois descendant chez les morts,
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.
Les enfans pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le massagète immole, et c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan :
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre, un honneur étranger,
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

Le Jeune Bramine
Ainsi, l'exemple affreux des coutumes barbares,
Autorise et maintient des excès si bizarres ;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son ame frappée :
Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus,
Entendez-là crier d'une voix lamentable :
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
Hélas ! Déjà le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt ;
Et votre aveugle loi, votre ame injuste et dure,

Ajoute encor pour nous au joug de la nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

Le Grand Bramine
Quel langage inouï ! Quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur indien, ni bramine ?
La femme naît pour nous ; et par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
Prends-tu les préjugés des nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouemens :
L'appareil des bûchers et leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre et près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans le temps, et voit dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des veuves de Céteus le combat glorieux :
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste ;
L'autre, du gage même enfermé dans son sein ;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos lois,
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix !
Ici tout est extrême. Eh ! Vois nos solitaires,
Des fakirs, des joghis les tourmens volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;
Quelques-uns se jeter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, et sur la terre épars :
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure,

Tous braver la douleur et domter la nature.

Le Jeune Bramine
Ah ! Du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint ;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie ;
Il la force, en tyran d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devoit être assez pour la constance humaine,
De supporter les maux que la nature amène :
D'inexplicables lois, par de secrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connoître
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être.
Les dieux comme immortels, et surtout comme heureux,
A tout être sensible ont inspiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
A porté sur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il étoit né sous des dieux malfaisans,
Dont il dût à jamais repousser les présens.
Ah ! La secrète voix de ces êtres augustes,
Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes ;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
Cette haine de soi n'est-elle point coupable ?
Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable :
Et le ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi ?

SCÈNE 3

Le grand et le jeune bramines, un bramine.

Le Grand Bramine
Eh bien ! Qu'avez-vous su ? Cette veuve fidèle
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle ?
A-t-elle enfin promis ?

Le Bramine

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
Ses parens l'entouroient et ne l'ont point quittée ;
Mais leur voix ne l'a pas long-temps sollicitée :
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir ;
En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fière ou pusillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime ;

Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
Paroît à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

Le Grand Bramine

Je n'espérois pas moins ; et je vois sans surprise,
Surtout dans ces momens, sa conduite soumise.
Le siège avance, amis ; l'européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est près d'entrer en maître :
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple ?

Le Bramine

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

Le Jeune Bramine

Elle va donc mourir ! Hélas ! Que je la plains !
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah ! Qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandoit pas !
Des usages ainsi l'innocence est victime ;
Ce n'est point seulement par la haine et le crime,
Que la cruauté règne, et proscrit le bonheur ;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loi ; la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare ;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre :
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter ;
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

Le Grand Bramine

Entends une autre voix qui te parle et te crie :
Qu'attends-tu de ce monde ? Est-ce là ta patrie ?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu,
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.

De Brama, dans ce temple, entends la voix terrible :
Tu deviens sacrilège, et tu te crois sensible.

Le Jeune Bramine

Ah ! Si dans d'autres mains ici vous remettiez...

Le Grand Bramine

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidèle.
Le jeune bramine sort.

SCÈNE 4

Le grand bramine, un bramine, un officier du gouverneur.

Le Grand Bramine

Quel sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'Officier

L'ordre du gouverneur.

Le Grand Bramine

Eh bien ! Qu'annoncez-vous ?

L'Officier

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs ;
Il croit que ces momens sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,
S'élève entre le camp et les murs de la ville ;
Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleroient de trop près aux yeux des assiégeans.
Le gouverneur craindroit une cérémonie
Qui de l'européen révolte le génie.

Le Grand Bramine

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE 5

Le grand bramine et les bramines.

Le Grand Bramine, *aux bramines* **:**
Attendre ! Différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein ? Quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête ?
De sa fausse prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le siège un moment doive être suspendu,
Ah ! N'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices,
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices ?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêteroit-on ? Une coutume ôtée,
L'autre tombe ; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts.
Plus la coutume est dure, et plus elle est puissante ;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante,
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel respect auroit-on pour le bramine austère ?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence et d'erreur ;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit ;
L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermit.

ACTE 2

SCÈNE 1

La Veuve, Fatime.

Fatime
Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise ?
Je frémis d'y penser !

La Veuve
Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux ;
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre :
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre ;
Je n'en puis être exempte, et ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-temps par les feux des bûchers.

Fatime
Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

La Veuve
Mon époux ne vit plus ; de la terre il m'exile.

Fatime
Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,
Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour ?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible ?
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas !
Auroit-il exigé...

La Veuve
Tu ne m'entendois pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame ;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix ; c'est la loi qu'on nous fit.

Fatime
Elle est injuste, affreuse.

La Veuve
Elle existe, il suffit.

Fatime
Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière ?
Quelle femme assez foible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous ?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle ;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi ?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi ?

Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

La Veuve
Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas ! J'ai renoncé dès long-temps au bonheur ;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde,
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

Fatime
Qu'entends-je ? Ma surprise égale mon effroi.
Eh quoi ! Dans votre hymen vous n'étiez point heureuse ?

La Veuve
Non : tu ne connois pas mon infortune affreuse.

Fatime
Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs.

La Veuve
Le ciel n'a pas voulu...

Fatime
Parlez : quelle douleur trop long-temps renfermée...

La Veuve
Fatime, il est trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre où du Gange abandonnant les ports
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse ! Pourquoi dans les mœurs malabares,
Tous les européens nous semblent-ils barbares ?
Fatime, ah ! Que mon père avec un étranger,
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager ?
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hyménée ?

Fatime
Grands dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! Vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel ;
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine !

La Veuve
Ta plainte l'est bien plus.

Fatime
Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant ?

La Veuve
J'ignore son destin ;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il désira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Etouffer un amour que je ne pus éteindre ;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! Si j'étois née,
Je cessois d'être esclave, et d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras,
M'auroit laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurois eu quelque espoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire,
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère ;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu ;
Pour celui que j'aimois, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre :
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

Fatime
Ah ! Que m'apprenez-vous ?

La Veuve
J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime :
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé,
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas !
Que je te sois fidèle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

Fatime
Après un tel hymen, quel étrange partage !

La Veuve
Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah ! J'atteste le ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie ;
Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

Fatime
Ciel ! Je vois de ce temple avancer un ministre ;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE 2

La veuve, Fatime, le jeune bramine.

Fatime, *au jeune bramine* **:**
Eh bien ! Qu'annoncez-vous ? Sans doute le trépas,
Le deuil et la terreur accompagnent vos pas :
Venez-vous réclamer une affreuse promesse ?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

La Veuve
Laisse-nous.

SCÈNE 3

La veuve, le jeune bramine.

Le Jeune Bramine
Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parois trop sensible.
Ses regards, attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
Et devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui ;
J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort !
C'est moi qui dois, grands dieux ! Vous conduire à la mort,
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas ! Plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

La Veuve
Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi ?
Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi ?
Comment à ces autels celui qui se destine,
Prend-il l'engagement sans l'esprit du bramine ?
Ou comment, né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié ?

Le Jeune Bramine
Hélas ! De ses destins quel mortel est le maître ?
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras ?
Faut-il avoir si tôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père ?
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré.
Je trouve donc partout un usage sinistre ;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

La Veuve
Eh ! Qui vous poursuivoit ?

Le Jeune Bramine
L'usage meurtrier,
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile ;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr ! Où vont mes plaintes importunes ?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

La Veuve
Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! Quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar comme lui sur le Gange,

Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à son aurore et moi dans mon printemps.

Le Jeune Bramine
Votre frère, madame, il périt au Bengale ?
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

La Veuve
Dans Ougly ? Quel rapport !

Le Jeune Bramine
C'est là que je suis né.

La Veuve
C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

Le Jeune Bramine
Eh ! Qui donc êtes-vous ?

La Veuve
Lanassa fut mon père.

Le Jeune Bramine
Ah ! Ma sœur !

La Veuve
Dieux !

Le Jeune Bramine
Embrasse et reconnois ton frère.

La Veuve
Toi, mon frère ! Ô surcroît de rigueur dans mon sort !
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort !
Où sommes-nous ? Ah ! Dieux !

Le Jeune Bramine
Le ciel se manifeste.

La Veuve
En quel jour nous rejoint la colère céleste !
Ah ! Cruel ! Dont le sort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

Le Jeune Bramine
Que me dis-tu ?

La Veuve
Vois donc, vois quelle est ma misère !
Tu dois vouloir ma mort, si tu naquis mon frère.

Le Jeune Bramine
Moi ! Vouloir ton trépas ? Quel délire ! Ah ! Ma sœur !

La Veuve
Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice ;
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare :
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare ;
L'ordre de la nature est renversé pour nous :
Et de frère et de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

Le Jeune Bramine
Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours ;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois ? Que me fait votre usage ?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'assiègent aux autels.
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante ;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du sang auroit perdu ses droits !
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure :
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible et barbare,
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare ;
Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

La Veuve
Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère !
Le jour plus désirable et ma fin plus amère.
Crois qu'il m'en coûte assez, dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs :
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie ?
J'appartiens à la mort qui réclame sa proie.
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
Plus je te suis, et moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

Le Jeune Bramine
Qu'oses-tu m'annoncer ?

La Veuve

Viens, suis mes pas.

Le Jeune Bramine

Arrête.

La Veuve
De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

Le Jeune Bramine
Quoi ! Tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

La Veuve
La honte que je crains peut-elle être bravée ?

Le Jeune Bramine
Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

La Veuve
Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

Le Jeune Bramine
Cesse d'être ma sœur, si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille
Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

La Veuve
Et si l'européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma foiblesse et mes larmes ?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,
Je n'en mourrois pas moins et je mourrois trop tard !
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice :
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice.
J'ai promis, en un mot ; je ne puis désormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

Le Jeune Bramine
Eh bien ! Ma sœur, hé bien ! Terminons ce débat,
Change de destinée en changeant de climat :
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées ;
Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix :
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'océan entre nous et la honte ;
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des asiles pour nous ;
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
Que chez tous les humains la nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus,
Immuables partout, et partout reconnus,
Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni les temps ni les mers pour limites.

La Veuve
De quel frivole espoir ton cœur est animé !
Comment quitter ces bords ? L'univers m'est fermé :
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image, attachée à ma fuite,
Ne me suive partout où tu m'aurois conduite.

Le Jeune Bramine
Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas ! Moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle ! Il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! Le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester ;
J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE 4

La Veuve
Quel est donc son projet ? Que va-t-il entreprendre ?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre ?

SCÈNE 5

La veuve, Fatime.

Fatime
Ah ! Madame, une trêve avec ces étrangers
Arrête le carnage et suspend les dangers ;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;

Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trêve est bornée.
Dans nos murs la terreur et le trouble est partout :
Et sans doute à céder l'indien se résout.
Le général français, sans dépouiller l'audace,
Avec le gouverneur traite devant la place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plus tôt
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.
Et prête à voir changer la loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable !
Vous n'en pouvez douter, madame, vous vivrez,
Du moment qu'aux français ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine ?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

La Veuve

Ah ! Tu ne connois pas... cache bien ce mystère ;
Fatime, qui l'eût cru ? Ce bramine est mon frère.
Oui, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort ;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

Fatime

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances !
De vos autres parens les barbares instances,
L'emportent dans ce cœur tristement affermi !
Un frère en vain vous aime !

La Veuve

Hélas ! J'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire :
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur ;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur.
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère,
La voix de la nature et les secours d'un frère ?

Fatime

Eh ! Pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs ?
Pourquoi désespérer ? Tout vous presse de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé ; le dirai-je ! Un espoir
Plus cher à votre cœur et qu'il peut concevoir.
Eh ! Qui sait, dans le camp s'ils n'ont pas connaissance
De cet européen dont vous pleurez l'absence ?

La Veuve

Je saurois son destin ! ... Dieux ! Quel espoir m'a lui !
Heureuse Lanassa ! Tu pourrois aujourd'hui ! ...
Mon ame en ces momens ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein et perd de sa constance.
Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conserveroit son amour et sa foi ?
Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée ? ...
Fatime, où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ? ...
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié !
À quel espoir trompeur ton zèle me rappelle !
Tu veux me consoler ? Tu m'accables, cruelle !
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé ;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.
Respecte en ces momens ma constance, ma gloire,
Ma résolution ; enfin, laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune français,
A mon amour, à moi, fût ravi pour jamais ;
Epargne-moi le trouble où son seul nom me jette,
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

ACTE 3

SCÈNE 1

Le général français, un officier français.

Le Général
La trêve que je viens d'accorder à la ville,
A nos guerriers ici laisse un accès facile ;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis :
La foi de l'indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que partout on respecte.

L'Officier
Je sais que de ce temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré ;
Mais par le gouverneur la trêve demandée,
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée.
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou français, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage ?

Le Général
En mettant à la trêve un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite.
Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre ?
À regret, cependant, je vois ce peuple entier,
En esclave asservi par le bramine altier ;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune indienne ;
Que trois ans sont passés, depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père ;
Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour ;
Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée ;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise,
Par qui cette cité nous doit être soumise,
Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour,
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle ;
Son nom est Lanassa ; j'attends tout de ton zèle.

L'Officier
Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les lois de la guerre on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir ? ...

Le Général
Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile ;
Va, ne perds point de temps pour en être éclairci.
Il suffira pour toi de la nommer ici ;
La caste dont elle est, dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.
L'officier sort.

SCÈNE 2

Le Général Français, *seul* **:**
Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanassa ! Vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu rester libre ? Un cruel hyménée,
Sous son joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon pays, si je donne en ce jour,
Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanassa, si, troublant ton asile,
Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville ;
Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE 3

Le général français, un officier français.

Le Général
Eh bien ! Quel est son sort et que viens-tu me dire ?
Sais-tu si Lanassa...

L'Officier
Je n'ai pu m'en instruire.

Le Général
Qui peut donc t'arrêter ?

L'Officier
Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur ;
Le peuple, dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

Le Général
Comment ! Explique-toi, parle.

L'Officier
En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous ? Dans une heure, à nos yeux,
Ciel ! Une veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans les feux dévorans va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu ;
Elle suit son époux...

Le Général
Ah ! Dieu ! Que me dis-tu ?

L'Officier
Dans le temple déjà la victime est entrée ;
Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornemens dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamans, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine ;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

Le Général
Et la religion consacre leur furie !
Nous pourrions, nous, français, souffrir leur barbarie ?
Elle iroit à la mort, et j'en serois témoin ?

L'Officier
Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin...

Le Général
Oublions mon amour, l'humanité m'appelle ;
Ces momens sont trop chers, sont trop sacrés pour elle :
De ma défense, ami, l'infortune a besoin ;
Voler à son secours, voilà mon premier soin :
Et j'atteste le ciel et ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'Officier
Eh ! Que prétendez-vous ?
Que pouvons-nous pour elle ? Et quels droits avons-nous ?
Comment du fanatisme écarter les injures ?

SCÈNE 4

Le grand bramine, suivi de ses bramines *; le général français, les deux officiers français.*

Le Grand Bramine
Superbe européen, quels sont donc ces murmures ?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu ;
Au mépris de la trêve on répand les alarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes ;
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

Le Général
Ah ! Je les reconnois au vœu qui les enflamme !

Le Grand Bramine
Tu leur donnois cet ordre ?

Le Général
Il étoit dans leur ame.
À l'officier français.
Cours, suspends en mon nom les transports des français.
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE 5

Le grand bramine, le général français.

Le Général
Barbare, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité !
Des temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles ;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits :
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,
Et que le sacerdoce auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,
Tu fais des cruautés une loi de l'état,
Et l'apanage affreux de ton pontificat !

C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consument ;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux ;
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme !
Ton oreille entendra les cris de sa douleur !
Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je connois la pitié ; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible ;
Dans l'excès des tourmens elle est prête à périr,
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide,
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité :
Montalban, sur ces bords, fonda l'humanité.

Le Grand Bramine
Quelle est donc ton audace ?

Le Général
Apprends à nous connoître.

Le Grand Bramine
Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître ?

Le Général
Je parle en homme.

Le Grand Bramine
Et moi comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

Le Général
Tes dieux t'exciteroient à tant de barbarie !

Le Grand Bramine
Quel es-tu, pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi ?
Crois-tu déraciner de ta main foible et fière
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entière ?

Le Général
J'y porterai la hache. Et l'effort sera vain.
Le temps autour de l'arbre a mis un triple airain.

Le Général
Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique,
Plus il est temps qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare ! De quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi prêtre ! Toi bramine ! Et tu n'es pas même homme.
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tu,
Né dans nous, avec nous, et l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître ?
De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé ?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes,
De l'attendrissement jamais senti les charmes ?
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
Je te rends grâce, ô ciel ! Dont la voix tutélaire
M'appeloit dans ce temple, ou plutôt ce repaire.
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains ;
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

Le Grand Bramine
Eteindras-tu l'amour ? Éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux ?
Un généreux amour, conservé dans les âmes,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes ;
Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux,
Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous ?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines ?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines ;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert ;
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
Autant que la raison, l'équité l'autorise ;
Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris ?
Hâtoient par le poison la mort de leurs maris.

Le Général
Non, je ne te crois pas ; ces épouses fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime sur la terre est toujours étranger :
Comme tous les fléaux, il n'est que passager ;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare.
La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
Écoute, vos bûchers, vos spectacles d'horreur,
N'ont que trop justement excité ma fureur ;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre ;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous.
Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimait votre loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière.
Que dis-je ? Applaudis-toi, quand je lui tends la main ;
Laisse-là ta coutume, il s'agit d'être humain.

Le Grand Bramine
Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère ? Eh bien ! De la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé :
Ils domtent la nature, étouffe la pitié.

Le Général
Oui, tyran ! Je vois trop que ton ame inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce temple, ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé ;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire ;
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sauroit employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

SCÈNE 6

Le grand bramine, un bramine, le général français.

Un Bramine
La veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée ;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes.

Le Grand Bramine
Sortons.

Le Général
Arrêtez, inhumains !
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie ;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

Le Grand Bramine
Modère ce transport et quitte cet espoir ;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir :
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle :
Et dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

Le Général
Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible ! Ah ! Tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats !
Nos chevaliers français, remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchans,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout temps.

Le Grand Bramine
Et c'est où je t'arrête ; oui, c'est sa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort ; la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son ame et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur ;
Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCÈNE 7

Le général français, un officier français.

L'Officier
J'accours vers vous, seigneur ; ah ! Savez-vous les vœux ;
Les soins du gouverneur et ses complots affreux ?

Le Général
Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'Officier
O superstition ! L'indien fanatique
Ne demandoit la trêve, en ces funestes lieux,
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au bramine, impunément barbare,
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

Le Général
J'apprêtois ce triomphe au bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouoit ainsi !
Ah ! D'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon camp, et que la guerre achève
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers.
Allons : les perdre, amis, c'est servir l'univers...
Mais la trêve subsiste, et ma foi n'est point vaine.
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même temps
L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure ;
Que je veuille être humain, il faut être parjure ;
Que dis-je ? Exterminer cette triste cité,

Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité ?
Non ; du lâche bramine et de son artifice,
J'ai peine à croire encor le gouverneur complice ;
De tant de perfidie il n'a pu se noircir :
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir ;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime :
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux et montrons-nous français.

ACTE 4

SCÈNE 1

La Veuve, *vêtue de lin* **:**
Voilà donc mon destin ! Voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrète flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame ;
Et la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paroître heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle !
Ô toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi dont le souvenir, si cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE 2

La veuve, le grand bramine.

Le Grand Bramine
La parole, madame, à vos parens donnée,
Ne laisse aucun retour à votre ame enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond ;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déjà pris, dans ses devoirs pressans,
Un courage au-dessus des révoltes des sens ;
Elle s'élance aux cieux, où, pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs ;
Vous en raffermissez les profondes racines ;
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes ;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers ;
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers,
Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,

Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues,
Tandis que votre nom sur la terre vivra,
Du pays Malabare aux sommets d'Eswara,
Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves,
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

La Veuve
Sans savoir par quels biens un Dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur ; que dis-je !
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur ;
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur ;
Hélas ! En prononçant ma sentence mortelle,
Ils pourvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils voulaient ma mort à l'âge où je me voi
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurois pu différer d'un an mon sacrifice ;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice ;
J'ai craint que l'on n'osât, sur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme :
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

Le Grand Bramine
Qu'osez-vous souhaiter ? Qu'avez-vous dit, madame ?
Étouffez un tel vœu dans le fond de votre ame.
L'humanité ! Foiblesse ! Impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite,
De votre sacrifice affoiblit le mérite ;
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
Ces fiers européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système ;
Mais plus ces étrangers, nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes :
D'une ame haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE 3

La Veuve
Où fuir ? Où me sauver d'un horrible trépas ?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,
Je la sens... que de maux avant de cesser d'être !
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître !

SCÈNE 4

La veuve, le jeune bramine.

Le Jeune Bramine
J'accours vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort ;
Connois mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégeans la généreuse envie
Auprès du gouverneur hautement t'a servie :
Tu vivras, il l'exige ; un dieu consolateur
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

La Veuve
Il ne s'informoit point quelle étoit la victime ?

Le Jeune Bramine
Non ; l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous !
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une sœur ou sauver une amante.
À de si beaux transports je brûlois d'applaudir ;
Mais aux yeux du bramine à ce point m'enhardir,
C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain !
Hélas ! L'européen, ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le grand-prêtre.
Ah ! Combien j'en souffrois ! Il court au gouverneur ;
A te sauver la vie il a mis son honneur,
Et sans tes surveillans, dans sa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

La Veuve
Ah ! Détourne ses pas ; tu connois trop la loi,

Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime.
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien :
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connoître ?
À part.
D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être...

Le Jeune Bramine
J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté.
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trêve,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE 5

La veuve, Fatime, le jeune bramine.

Fatime
Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeans qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce guerrier se déclare.
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité ;
Le bramine jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime ;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux.
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.
Au jeune bramine.
Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

La Veuve
Eh quoi ! Malgré la trêve, il périroit, Fatime !
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

Fatime
O ciel ! Qu'allez-vous faire ?

Le Jeune Bramine
Et je le souffrirois !

La Veuve
Voyez à quels périls mon intérêt l'expose.
Il peut perdre la vie, et j'en serois la cause.
Je crains pour lui l'appui qu'il daigne me prêter ;
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter,
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux et lui mon bûcher pour rempart.

Le Jeune Bramine
Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

La Veuve
Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCÈNE 6

Fatime, le jeune bramine.

Le Jeune Bramine
Ne l'abandonnez pas : pour chercher le grand-prêtre,
Le général français ici va reparoître ;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.

SCÈNE 7

Le Jeune Bramine
Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes !
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter !

SCÈNE 8

Le jeune bramine, le général français.

Le Jeune Bramine
Seigneur, où courez-vous ? Je mérite peut-être...

Le Général
Que me veux-tu ?

Le Jeune Bramine
Qu'au moins vous daigniez me connoître.

Le Général
J'ai vu le chef des tiens, c'est te connoître assez.

Le Jeune Bramine
Ah ! Je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

Le Général
Que m'importe ?

Le Jeune Bramine
Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

Le Général
Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé ?
De toi tout m'est suspect et jusqu'à la pitié ;
Laisse-moi.

Le Jeune Bramine
Non, seigneur, que mon cœur vous révèle...
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle.
À la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous, et puis vous y servir.
Connoissez en un mot toute ma destinée :
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.
Le Général
Ta sœur ! Elle !

Le Jeune Bramine
Elle-même.

Le Général
Ah ! Dieu ! S'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

Le Jeune Bramine
Ils le sont moins, seigneur.

Le Général
Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

Le Jeune Bramine
Ne me confondez point, par grâce, avec les miens ;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens :
Ma sœur, prête à périr par des lois inhumaines,
Sur un bûcher ! Ah ! Dieux ! Son sang crie en mes veines;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, seigneur.

Le Général
Vous l'avez vue.
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

Le Jeune Bramine
Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
À son cruel devoir son cœur est attaché ;
Devoir d'autant plus dur à son ame asservie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
N'étoit point le lien que son cœur eût choisi.

Le Général
Et celui qu'elle aimoit, d'un lâche effroi saisi,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !
À la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle !
Son sort me touche, moi, qui lui suis étranger ;
Comme homme seulement je viens la protéger.
Le lâche ! Que fait-il ? Qu'est-ce qu'il appréhende ?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

Le Jeune Bramine
Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu :
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu :
Autant que je le puis, je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature :
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui, sur vos pas,
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie.
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie ;
Mais je suis trop heureux dans ces momens d'effroi,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne ;
Arrachons Lanassa...

Le Général
La foudre m'a frappé !
Quel nom !

Le Jeune Bramine
Quel cri, seigneur, vous est donc échappé ?

Le Général
Lanassa la victime !

Le Jeune Bramine
Elle vous est connue ?

Le Général
Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue !
Et j'ignorois mes maux, je venois de si loin

Pour être de sa mort l'infortuné témoin !
Je veux la voir.

Le Jeune Bramine
Seigneur...

Le Général
J'y vole à l'instant même.
Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime ?

Le Jeune Bramine
Vous l'aimeriez ? Qui, vous ?

Le Général
N'arrête point mes pas.

Le Jeune Bramine
D'impénétrables murs ne vous permettront pas...
Et la trêve interdit, seigneur, la force ouverte ;
Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains, par d'aveugles transports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

Le Général
Eh ! Que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?

Le Jeune Bramine
Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois ;
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente ;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trêve expire et le meurtre la suit ;
Si le bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au-dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

Le Général
Si près et si loin d'elle ! Ah ! Chaque instant me tue.
Je frissonne d'horreur ; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorans croit entendre ses cris.

Le Jeune Bramine
Ah ! Seigneur, commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortiroit bientôt la révolte publique ;
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien ;
Les esprits soulevés n'écouteroient plus rien.
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous ;
Dérobez-vous surtout à de perfides coups.

Le Général
Eh bien ! Je veux t'en croire et suis sans défiance :
Mais de ton zèle ici pour première assurance,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

Le Jeune Bramine
Que dites-vous ? Non, non ; il me faut, au contraire,
Feindre encor de garder ce fatal ministère :
Il seroit aussitôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous sert mieux contres des inhumains.

Le Général
Je cède à tes raisons ; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour ; cours servir la nature.

Le Jeune Bramine
Ma sœur me résistait ; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance ; adieu, seigneur ; je tremble
que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu, comptez sur moi.

SCÈNE 9

Le grand bramine, le général français.

Le Général
Vas-tu donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

Le Grand Bramine
Profane, crois-tu donc que sa vertu constante...

Le Général
Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

Le Grand Bramine
Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

Le Général
Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime ;
Tu ne connoissois pas le prix de la victime,
Cruel ! Tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la trêve en ces lieux je respecte la loi ;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Epargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violens où tu me vois livré,
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux partout ; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel ! Tous les tiens, tes autels, tes idoles,

Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE 10

Le grand bramine, les bramines.

Le Grand Bramine
Quel est donc cet excès de démence et de rage ?
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.
De la religion il attaque les droits ;
Pour sauver la victime il veut changer nos lois.
Ne perdons point de temps, écartons la tempête ;
Que dis-je, l'écarter ? Tournons-là sur sa tête,
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple et l'état.

ACTE 5

SCÈNE 1

Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers ; un bûcher est dressé au milieu de la place ; on voit au loin la mer.
Fatime, le jeune bramine.

Fatime
Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime ?

Le Jeune Bramine
Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime.
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port ;
Des traîtres corrompus par les dons du bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours ;
L'escadre européenne, à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

Fatime
Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

Le Jeune Bramine
De cet événement voyez déjà la suite ;
Le bûcher est dressé.

Fatime
Quel spectacle d'horreur !

Le Jeune Bramine
On va me commander d'y conduire ma sœur ;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.
Et loin d'elle au moment...

Le Jeune Bramine
Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, et surtout les secours
De cet européen qui protégeoit ses jours !
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier, j'empêcherai sa mort.

SCÈNE 2

Le Jeune Bramine
Dans un si beau dessein cet étranger succombe ;
Ma déplorable sœur dans l'abîme retombe.
J'espérois que son cœur, qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort et lui.
Cruelle ! Avec transport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre !
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un secours que le ciel rend si vain !

SCÈNE 3

Le grand et le jeune bramines, peuples indiens.

Le Grand Bramine
Peuples, soyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
De ces européens ardens à vous poursuivre ;
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminoit la trêve ;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordois la justice et la nécessité.
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives ;
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives,
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
Au premier bruit semé, que d'une main hautaine
Le chef des assiégeans prétendoit arracher
Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher ;
Brama qui la protège, et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie ;
Il repousse par moi d'audacieux mortels,
Il conserve vos murs, et venge vos autels.
Au jeune bramine.
C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime ;
Allez, ne tardez pas.

Le Jeune Bramine
Qui ! Moi ! Qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher ?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher ?
Tu violes la trêve et ces lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles ;
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un dieu libérateur !
Ah ! Lorsque ta fureur et ta haine couverte,
Du chef de ces français précipite la perte,
Connois-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

Le Grand Bramine
Qu'entends-je ? Tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter, toi, traître ?

Le Jeune Bramine
Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel ;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

Le Grand Bramine
Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton pays !

Le Jeune Bramine
J'en sauvois la moitié,
La moitié la plus foible, et la plus malheureuse ;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse ;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort ;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

Le Grand Bramine
Effroyable blasphème, outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

Le Jeune Bramine
Tu ne sais pas encor ce que j'osois ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa, je serois la nature,
La victime est ma sœur.

Le Grand Bramine
ô comble de l'injure !

Le Jeune Bramine
Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux ?

Le Grand Bramine
De nos lois, de nos mœurs, tu te faisais le juge,
Tu veux sa honte ! Un frère !

Le Jeune Bramine
Un vertueux transfuge,
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire :

Pour la sacrifier je ne suis point son frère,
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien ;
Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périsse sur ces bords ta coutume cruelle !
Je connois la nature, et je ne connois qu'elle.

Le Grand Bramine, *à un autre bramine. Au jeune bramine* **:**
Amenez la victime. Un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

Le Jeune Bramine
Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté ;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits :
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie ;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte et mon cœur m'est resté.

Le Grand Bramine
Impie ! Ah ! Lanassa, condamnant ton audace,
À la mort d'elle-même avance dans la place.

Le Jeune Bramine
Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains qui formez son cortège,
Et par ma foible voix quand le ciel la protège,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas :
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas ?

SCÈNE 4

La veuve, suivie de ses parens *; le grand bramine, le jeune bramine, peuple indien.*

La Veuve, *égarée* **:**
Où suis-je ? Où vais-je ? Dieux ! Autour de moi tout change.
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange ?
Quel fantôme voilé, ciel ! Je vois s'approcher ? ...
Fuyons ; il me saisit ; il m'entraîne au bûcher ;
Il se découvre : arrête, époux impitoyable.

Le Jeune Bramine
Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros...

Le Grand Bramine
Est tombé sous mes coups.

Le Jeune Bramine
Il venois t'arracher...

La Veuve
De qui me parlez-vous ?

Le Grand Bramine
D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

Le Jeune Bramine
De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

La Veuve
D'un guerrier ! Eh ! Pourquoi m'offrit-il son secours ?
Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours ?
Quel est-il, ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connoît pas et qui m'ose défendre,
Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?
Les français ont-ils tous le cœur de mon amant ?

Le Grand Bramine
Quel mot prononcez-vous ? Qu'avez-vous osé dire ?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer,
Oubliez un profane.

Le Jeune Bramine
Ah ! Tu dois le pleurer.

La Veuve
Le pleurer ! Eh, qui donc ? Ô douleur qui me tue !

Le Jeune Bramine
Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

La Veuve, *allant vers le bûcher* **:**
Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
À l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

Le Jeune Bramine
Peux-tu, cruelle ? Ah ! Quel horrible instant !
Ton frère est à tes pieds.

Le Grand Bramine
Votre époux vous attend.

Le Jeune Bramine
Ma sœur !

La Veuve
Laisse-moi, dis-je.

Le Grand Bramine
Arrêtez cet impie.

Le Jeune Bramine
Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie ?
Les bramines la séparent de son frère, elle monte sur le bûcher.

Le Grand Bramine
Quel bruit se fait entendre ?

Le Jeune Bramine
On pénètre en ces lieux.

Le Grand Bramine
Ai-je perdu mes soins ?

Le Jeune Bramine
M'exaucez-vous, grands dieux ?

Le Grand Bramine
Ô revers !

Le Jeune Bramine
Ô bonheur !

SCÈNE 5

Les précédens, le général français, à la tête de ses troupes.

Le Général, *montant sur le bûcher* **:**
Lanassa dans la flamme !

Le Grand Bramine
Notre ennemi vivant !

Le Général
Courons ! Vivez, madame.

La Veuve
Qui m'arrache à la mort ?

Le Général
Idole de mon cœur !
Lanassa !

La Veuve, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du général français avant de le nommer* **:**
Montalban ! Toi mon libérateur ?

Le Général
Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.
Le Jeune Bramine
C'est vous, seigneur, c'est vous, double faveur céleste !
Vous vivez, je vous vois, grands dieux ! Qui l'auroit cru ?

Le Général
Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
Un golfe abandonné nous a servi d'asile ;
Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel ! Un moment plus tard, quel eût été mon sort ?
Ainsi, l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon roi, les français, ton frère et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
Pour épargner le sang dans la place soumise !
Au grand bramine.
Toi dont le ciel confond les complots et les vœux,
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime étoit d'un lâche et n'a rien qui m'étonne ;
Mais français je l'oublie, et vainqueur je pardonne :
Je te laisse le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCÈNE 6

La veuve, Fatime, le jeune bramine, le général français, officiers français, le peuple indien, parens de la veuve, soldats.

La Veuve
C'étoit vous, Montalban, qui preniez ma défense !
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé ?
Ah ! Le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre !
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

Le Jeune Bramine
Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le ciel vous devoit la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

La Veuve
Cher Montalban !

Le Général

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
Louis, pour l'abolir, s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, et lui l'humanité.

FIN

Le Marchand de Smyrne

(Comédie, 1770)

Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort

Représentée pour la première fois le Vendredi 16 Janvier 1770.

Édition : *Le Marchand de Smyrne*, M. De Chamfort, Chez Delalain, Paris, 1770.

PERSONNAGES

HASSAN *Turc, Habitant de Smyrne* M. Molé.
ZAYDE, *Femme de Hassan*. Mlle Doligny.
DORNAL, *Marseillois*. M. Chevalier.
AMELIE, *promise à Dornal*. Mlle Hus.
KALED, *Marchand d'esclaves*. M. Préville.
NÉBI, *Turc*. M. Feulie.
ANDRÉ, *Domestique de Dorval*. M. Auger.
Un Espagnol.
Un Italien.
Un Vieillard, Turc, Esclave.

La Scène est à Smyrne dans un Jardin commun à Hassan & à Kaled, dont les deux Maisons font en regard sur le bord de la Mer.

SCENE PREMIERE

Hassan *seul.*
On dit que le mal passé n'est que songe ; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois Esclave chez les Chrétiens, à Marseille, & il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, & pourquoi faire ?... La Loi le permet… Heureusement, elle ne l'ordonne pas ; les François ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne sais pas s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur… La voici.

SCENE II

Hassan, Zayde.

Hassan
Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde.

Zayde
Je me suis amusée à voir du haut de mon Pavillon les Vaisseaux rentrer dans le Port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos Corsaires auroient fait quelque prise ?

Hassan
Il y a long-tems qu'ils n'en ont fait : & en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un Chrétien m'a délivré d'esclavage, & m'a rendu à ma chere Zayde, il m'est impossible de les haïr.

Zayde
Et pourquoi les haïr ? Parce qu'ils ne connoissent pas notre saint Prophête ? Ne sont-ils pas assez à plaindre ? D'ailleurs je les aime, moi ; il faut que ce soient de bonne gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

Hassan *souriant.*
Oui, mais en récompense…

Zayde
Quoi ?

Hassan
Rien. *À part.* pourquoi lui dire cela ? C'est détruire une idée agréable. *Tout haut.* J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait

quelques Esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le Ciel bénit ma reconnoissance.

Zayde
Que j'aime votre Libérateur, sans le connoître ! Je ne le verrai jamais… Je ne le souhaite pas au moins.

Hassan
Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame… Si vous aviez vu… On rachetoit quelques-uns de nos Compagnons ; j'étois couché à terre ; je songeois à vous & je soupirois ; un Chrétien s'avance, & me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une Maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, & je mourrai loin d'elle, faute de deux cens sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulerent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il ? Tiens, mon ami, voilà deux cent sequins, retourne chez toi, sois heureux, & ne haïs pas les Chrétiens. Je me leve avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse je prononce votre nom avec des sanglots ; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami ! Me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête. Permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, & il m'accompagna jusqu'à la Chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

Zayde
Puisse le Ciel le bénir à jamais, il sera heureux sans doute, avec une ame si sensible !

Hassan
Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

Zayde
Comme elle doit l'aimer !

SCENE III

Hassan, Zayde, Fatmé.

Zayde
Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer ? Tu parois hors d'haleine.

Fatmé
Il vient d'arriver des Esclaves Chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâchés d'être le voisin, & que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, & en a déjà vendu plusieurs.

Hassan
Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

Zayde
Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez ?

Hassan *souriant.*
Pourquoi ? Cela vous inquiette ; vous craignez que l'exemple…

Zayde
Non : je suis sans allarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez as. Sera-ce un homme ?

Hassan
Sans doute.

Zayde
Pourquoi pas une femme ?

Hassan
C'est un homme qui m'a délivré.

Zayde
C'est une femme que vous aimez.

Hassan
Oui… Mais, Zayde un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux ; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

Zayde
Soit, puisqu'il le faut.

Hassan
Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse, il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, & surtout devant un avare comme celui-là.

SCENE IV

Zayde, Fatmé.

Zayde
Mon mari a quelque dessein, ma chere Fatmé, il me prépare une fête, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit ; c'est suûrement Kaled avec ses Esclaves, je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, & exécute fidellement mes ordres.

SCENE V

Kaled, Dornal, Amélie, André, un Espagnol, un Italien, enchaînés.

Kaled
Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-tems qu'on n'avoit fait d'Esclaves. Il falloit qu'on fut en paix ; cela étoit bien malheureux.

Dornal
O désespoir ! La veille d'un mariage, ma chere Amélie !

Kaled *regardant autour de lui.*
Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage… Mauvais pays ! Aurois-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarassé de ce vieil Esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce Médecin François. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive, c'est Nébi ? Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette ?

SCENE VI

Les Précédens, Nébi.

Nébi
Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre Esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le Cadi.

Kaled
Pourquoi donc ? De quel Esclave parlez-vous ? Est-ce de cet Ouvrier, de ce Marchand ? Je consens à les reprendre.

Nébi
Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre Médecin François. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

Kaled
Comment ? Qu'a-t-il donc fait.

Nébi
Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon Sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

Kaled
Ma foi, non.

Nébi
L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

Kaled
Eh !... L'air natal… Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

Nébi
Quel Médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cent lieues de lui ? L'ignorant ! Il a bien fait d'éviter ma colere : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes Esclaves le poursuivent, & vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

Kaled
Votre argent ! Oh ! Le marché est bon. Il tiendra.

Nébi
Il tiendra ! Non, par Mahomet. J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un Médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année derniere quand vous m'avez vendu ce Savant.

Kaled
Quel Savant ?

Nébi
Oui, oui ! Ce Savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du bled, & qui m'a fait perdre six cent

sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

Kaled
Eh bien ! Est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des Savans ? Est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des Laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir, & les faire travailler. Regardez-le donc avec ses Savans.

Nébi
Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils ? Et quel est le Pere, & le Grand-Pere, & le Bisayeul ? Il appelloit cela, je crois, être Généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre moi du Grand-Visir Ibrahim.

Kaled
Voyez le grand malheur ! Quel tort cela vous fait-il ? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

Nébi
Vraiment, je le sais bien ; mais le prix…

Kaled
Eh bien ! Le prix : je vous l'ai vendu cher ? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-tems de cela. Je n'étois point alors au fait de commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, sont les plus inutiles ?

Nébi
Belle raison ! Cela est-il vraisemblable ? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe ?... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

Kaled
Excuse de fripon ! Des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce Baron Allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, & qui est encore là-dedans à manger mon pain ! Et ce riche Anglois qui voyageoit pour son Splin, dont j'ai refusé cinq cent sequins, & qui s'est tué le lendemain à a vue, & m'a emporté mon argent ; cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce Docteur, comme on l'appelloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus ? Et à a derniere foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un Procureur, & trois Abbés, que n'ai seulement pas daigné exposer sur la place, & qui sont encore chez moi avec le Baron Allemand.

Nébi
Maudit infidele, tu crois m'en imposer par des clameurs ! Mais le Cadi me fera justice.

Kaled
Je ne vous crain pas ; le Cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des Esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

Nébi
Ah çà ! Une fois, deux fois ; voulez-vous reprendre votre Médecin ?

Kaled
Non, ma foi.

Nébi
Eh bien ! Nous allons voir.

Kaled
A la bonne heure.

SCENE VII

Kaled, les Esclaves.

Kaled *aux Esclaves*.
Eh bien ! Vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! Il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'Acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui est-ce que j'entends. Est-ce un Chaland.

SCENE VIII

Un Vieillard Turc. Les Précédens.

Kaled
Bon ! Ce n'est rien. C'est un Esclave d'ici-près.

Le Vieillard
Bon jour, voisin : est-ce là vostre reste.

Kaled
Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

Le Vieillard
Je n'achèterai rien ? Oh ! Vous allez voir.

Kaled
Que veut-il dire ?

Dornal *à part.*
Je tremble.
Le Vieillard
Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

Kaled
Quel gaillard à son âge !

Le Vieillard
Eh ! Il n'y en a qu'une.

Kaled
Encore n'est-elle pas pour toi.

Le Vieillard
Pourquoi donc cela ?

Kaled
Je l'ai refusée à de plus riches.

Le Vieillard
Vous me la vendrez.

Kaled
Oui, oui.

Dornal
Seroit-il possible ! Quoi ! Ce misérable…

Le Vieillard
Combien vaut-elle ?

Kaled
Quatre cent sequins.

Le Vieillard
Quatre cent sequins ! C'est bien cher.

Kaled
Oh dame, c'est une Françoise cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

Le Vieillard.
Voyons-la.

Kaled
Oh ! Elle est bien.

Le Vieillard
Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une Chrétienne, cela est singulier. Trois cent cinquante.

Kaled
Pas un de moins.

Le Vieillard
Les voilà.

Kaled
Emmenez.

Dornal
Arrêtez… O ma chère Amélie !... Arrêtez.

Kaled
Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre ? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achettent point. Vous etes toujours à roder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

Dornal
Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans ?

Le Vieillard
Moi ? Non.

Dornal
Partout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas ! C'est ma femme.

Le Vieillard
Sa femme ! Cela est fort différent ; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

Dornal
Pour toute grace, achetez-moi du moins avec elle.

Le Vieillard
Hélas ! Mon ami, je le voudrois bien ; mais j'ai besoin que d'une femme.

Dornal
Je vous servirai fidelement.

Le Vieillard
Tu me serviras ! Je suis Esclave.

Kaled
Est-ce que tu les écoutes ?

André
Mes pauvres Maîtres !

Amélie
O mon ami, quel sort !

Dornal
Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

Le Vieillard
C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

Dornal *à Kaled.*
Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

Kaled
Différer ! On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

Dornal
Oh ciel ! Se peut-il… Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme ? Quel métier ! Quelles ames ! Trafiquer de ses semblables !

Kaled
Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des Negres ? Eh bien ! Moi, je vous vends… N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

Le Vieillard
En vérité, je n'ai pas le courage…

Kaled
Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent, emmene ta Marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

Amélie
Adieu mon cher Dornal !

Dornal
Chére Amélie !

Amélie
Je n'y survivrai pas !

Kaled
Cela ne me regarde plus.

Dornal
J'en mourrai !

Kaled
Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois ? *(Repoussant Dornal.)*

Dornal
Ah Dieu ! Faut-il que je sois enchaîné !...

André
O ma chére Maîtresse !

SCENE IX

Kaled, Dornal, André, l'Espagnol, l'Italien.

Kaled
M'en voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cent sequins. Un, deux, … Il n'y en a plus que quatre. Oh ! Je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCENE X

Les Précédens, Hassan.

Hassan *à Kaled.*
Eh bien ! Voisin, comment va le commerce ?

Kaled
Fort mal, le tems est dur. *À part.* il faut toujours se plaindre.

Hassan
Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. *À l'Espagnol.* De quel pays es-tu, toi ? Parle. Tu as l'air bien haut… parle donc.

L'Espagnol
Je suis Gentilhomme Espagnol.

Hassan
Espagnol ! Braves gens ! Un peu fiers à ce qu'on m'a dit en France… Ton état ?

L'Espagnol
Je vous l'ai déjà dit : Gentilhomme.

Hassan
Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu ?

L'Espagnol
Rien.

Hassan
Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer. *À Kaled*. Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

Kaled
Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé ? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui diroit Baron Allemand. C'est ta faute aussi, pourquoi vas-tu dire que tu es Gentilhomme, je ne pourrai jamais me défaire de toi.

Hassan *à l'Italien*.
Et toi, qui es-tu avec ta jacquette noire ? Ton pays ?

L'Italien
Je suis de Padoue.

Hassan
Padoue ! Je ne connois pas ce pays-là… Ton métier ?

L'Italien
Homme de Loi.

Hassan
Fort bien. Mais quelle est ta fonction particuliere ?

L'Italien
De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

Hassan
Bon métier ! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment ?

L'Italien
Sans doute ! La Justice est pour tout le monde.

Hassan
Et on souffre cela à Padoue ?

L'Italien
Assurément.

Hassan *riant*.
Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi, je m'imagine. *À André*. Et toi, qui es-tu ?

André
Moins que rien. Je suis un pauvre homme.
Hassan
Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

André
Hélas ! Je suis fils d'un Paysan, je l'ai été moi-même.

Kaled
Bon ! C'est sur ceux-là que je me sauve.

André
Je me suis ensuite attaché au service d'un bon Maître ; mais qui est plus malheureux que moi.

Hassan
Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit François que tu as là ?

André
Je le suis aussi.

Hassan
Tu es François ? Bonnes gens que les François, ils ne haïssent personne. Tu es François, mon ami ! Il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre !

André
Généreux Musulman ; si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni pere, ni mere, ni femmes, ni enfans. J'ai l'habitude du malheur ; ce n'est pas moi, qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre Maître.

Hassan
Ton Maître ! Qu'est-ce que j'entends ! Quelle générosité ! Quoi !... Ces François… Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela ?... Et où est-il ton Maître ?

André *lui montrant Dornal*.
Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

Hassan
Qu'il parle donc ! Il se cache, il détourne la vue. Il garde le silence. *Hassan avance, le considère malgré lui*. Que vois-je ! Est-il possible ! Je ne me trompe

pas. C'est lui, c'est lui-même, c'est on Libérateur ! *Il l'embrasse avec transport*.

Dornal
O bonheur ! Ô rencontre imprévue !

Kaled
Comme ils s'embrassent. Il l'aime, bon ! Il le payera.

Hassan
Je n'en reviens point. Mon ami ! Mon bienfaiteur !

Kaled
Peste ! Un ami, un bienfaiteur ! Cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

Hassan
Mais, dites-moi donc, comment se fait-il… par quel bonheur… Qu'est-ce que je dis ? La tête me tourne. Quoi ! C'est envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un Esclave Chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, & c'est vous…

Dornal
O ! Mon ami, connoissez tout mon malheur.

Hassan
Du malheur ! Il n'y en a plus pour vous. *Se tournant du côté de Kaled*. Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

Kaled
Cinq cent sequins.

Hassan
Cinq cent sequins… Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

Dornal
Quelle générosité !

Hassan *à Kaled.*
Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

Kaled
Que je suis une grande bête ! Bonne leçon !

Hassan
Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

Kaled
Oh ! Cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous ; allons, vous autres, suivez moi.

André *à Dornal*.
Adieu mon cher Maître.

Dornal.
Que dis-tu ? Peux-tu penser… *À Hassan*. Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible.

Hassan
Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

Kaled
Quel homme ! Comme il prodigue l'or ! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon Baron Allemand… Mais il ne voudra pas.

Hassan
Tenez, Kaled.

Kaled *regardant les sequins*.
En vérité, Voisin, cela ne suffit pas.

Hassan
Comment ! Cent sequins ne suffisent pas ! Un Domestique…

Kaled
Eh ! Mais… un Domestique… Après tout, c'est un homme comme un autre.

Hassan
Bon ! Voilà de la morale à présent.

Kaled
Eh puis, un Valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas Gentilhomme… en conscience.

Hassan *donnant quelques sequins*.
Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Kaled
Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain & à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur ; cela s'appelle un Baron Allemand, vous qui êtes si bon, vous devriez bien…

Hassan
Je ne puis pas délivrer tout le monde.

Kaled
A moîtié perte.

Hassan
Cela est impossible !

Kaled
Quand je disois que cet homme-là me resteroit ! Oh ! Si jamais on m'y rattrape… Allons, Homme de Loi, Gentilhomme, rentrez là-dedans ; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCENE XI

Hassan, Dornal.

Hassan
Mon cher ami ! Que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié ? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte ?

Dornal
Je l'ai perdue.

Hassan
Que dites-vous ?

Dornal
Je l'amenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

Hassan
Eh bien ! Est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

Dornal
Oui.

Hassan
Courons donc vîte.

Dornal
Il n'est plus tems ; le barbare l'a vendue.

Hassan
A qui ?

Dornal
Je l'ignore. Un Esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

Hassan
Ah malheureux ! C'est peut-être pour quelque Pacha. Est-elle belle ?

Dornal
Si elle est belle !

SCENE XII

Les Précédens, Zayde.

Zayde
Mon ami ! Vous me laissez bien long-tems seule. Et votre Esclave Chrétien ?

Hassan
Mon Esclave ? C'est mon ami, c'est mon Libérateur, que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

Zayde
Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCENE XIII

Les Précédens, Fatmé.

Fatmé
Est-il tems ? Ferai-je entrer ?

Zayde
Oui, tu peux…

SCENE XIV

Zayde, Hassan, Dornal.

Hassan
Quel est ce mystere ?

Zayde
Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonné de jalousie. Je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une Esclave Chrétienne. Je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCENE DERNIERE

Hassan, Zayde, Dornal, Fatmé, une Esclave Chrétienne, vêtue en Musulmane, avec un voile sur la tête.

Zayde
La voici, voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

Hassan s'approche, & leve le voile.
Qu'elle est touchante & belle !

Dornal
Amélie ! Ciel !... *Il vole dans ses bras*.

Amélie *avec joie*.
Que vois-je ? Mon cher Dornal !

Dornal
Ma chère Amélie, vous êtes libre ! Je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre Bienfaitrice, de mon Libérateur. *Il saute au col de Hassan, & veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie.*

Hassan *à Dornal*.
Embrassez ! Embrassez ! Il est honnête ce transport-là. *À Zayde, qui demeure confuse*. Ma chère amie, c'est la coutume de France.

Amélie *à Zayde*.
Madame, je vous dois tout ! Que ne puis-je vous donner ma vie !

Zayde
C'est à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, & je dois à votre époux la liberté du mien.

Amélie
Quoi ? C'est lui…

Hassan
Oh ! Cela est incroyable ! A propos, vous n'êtes point mariés ?

Dornal
Vraiment non, nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses Tantes nous accompagnoit ; elle est morte dans la traversée.

Hassan
Vîte, vîte un Cadi, un Cadi… Ah ! Mais à propos, on ne peut pas, c'est cet habit qui me trompe.

Dornal
Ma chére petite Musulmane, quand serons-nous en terre Chrétienne ? Ah ! Mon Dieu ! Nos pauvres Compagnons d'infortune ?

Hassan
Si j'étois assez riche… Mais, après tout, l'Homme de Loi, & cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas ?

Dornal
Ah ! Mon Dieu non, nous les aurons à bon marché.

Fatmé
Ah ! C'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien ; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

Dornal
D'ailleurs, moi, je suis riche, & je prétends bien…

Hassan
Allons, délivrons-les. À Fatmé. Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, & qu'ils nous pardonnent de porter un Doliman, au lieu d'un just-au-corps.
Fatmé amene l'Arménien, suivi des Esclaves qui ont paru dans la Piece, & de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet, & témoignent leur reconnoissance à Zayde, à Hassan & à Dornal.

FIN.

L'Indienne

(Comédie, 1770)

Nicolas-Étienne Framery

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 31 Octobre 1770.
La Musique est de M. Cifolelli, Maître de Chant & de Mandoline.
On retrouve les petits Airs, ainsi que la partition, au Bureau du Journal de Musique, rue de Sartine, près celle de Viarmes, à la nouvelle Halle.

Édition : *L'Indienne*, Nicolas-Étienne Framery, Chez la Veuve Duchesne, Paris, 1770.

AVERTISSEMENT

On a conservé, dans l'impression de cette Piéce, plusieurs des plaisanteries qui ont déplu à la premiere représentation, non pas pour choquer le jugement du Public, mais parce qu'elles tiennent au sujet, & qu'elles aident à le faire comprendre. L'appareil magnifique de cette Piéce peut en imposer d'abord, & répandre sur les personnages une dignité qui ne leur convient nullement. Ces plaisanteries déterminent leur caractere, & laissent voir dans les Brahmines de l'affectation sans noblesse en public, & dans le particulier la tournure la plus vulgaire. Ce n'est pas non plus par entêtement que l'on a rétabli la derniere Scène. Elle n'a point été du tout entendue à la premiere représentation ; & fût-elle décidément mauvaise, au moins elle lie les parties de la Piéce, qui, sans elle, n'est plus qu'un tissu de mots sans fond & sans sujet.

PERSONNAGES

CALEB, Grand-Prêtre.	M. Trial.
AZORA.	Madame Trial.
MENDÈS, Esclave Guèbre.	M. Nainville.
LE GRAND-PRÊTRE, successeur de Caleb.	M. Fargès.

SCENE PREMIERE

(Le Théâtre représente le Vestibule du Grand-Prêtre. Au fond, plusieurs Esclaves occupés à divers préparatifs ; les uns apportent des flambeaux, les autres des réchaux, d'autres de grandes aiguieres, des vases, des habits, &c.)

Ariette.

Mendès
Ah ! La maudite manie
Que de se faire brûler !
C'est, dit-on, gloire infinie
Qui doit bien nous consoler.
Mais moi, j'aime mieux la vie,
Ah ! La maudite manie
Que de se faire brûler.

Apprêtez donc les réchaux,
Et vous, portez les bandeaux,
Vous, préparez les flambeaux,
Et vous, songez aux fagots.

Quelle peine, quelle folie !
Et le tout pour s'immoler,
Ah ! La maudite manie
Que de se faire brûler.

Voilà qui est bientôt prêt !... Ce n'est que pour le coucher du Soleil, nous avons encore le temps… Mon pauvre Maître ! Brûler les morts, encore passe ; mais les vivans !... Oh ! Si-tôt qu'il aura fini son affaire, je serai libre, je désampe, j'irai chercher un pays où l'amour n'ait pas toujours un bûcher en perspective. Comment ose-t-on se marier dans celui-ci ? Si votre femme meurt, autant de rôti ; je ne veux pas que la vie de ma femme me soit si chere. Quand elle raisonnerait, je n'oserais seulement pas lui donner un soufflet… Oh ! Partons, partons.

SCENE II

Azora, Mendès

Duo

Azora
Ahi ! Ahi ! Ah ! Je me meurs.
J'étouffe… Quels malheurs !

Mendès
Eh ! Mais quelle disgrace ?
Pourquoi tant de douleurs ?

Azora
Mendès plains mes malheurs,
Ah ! Laisse-moi par grace.

Mendès
Mais dites-moi, de grace,
La cause de vos pleurs.

Azora
C'est…

Mendès
Quoi ?

Azora
Quelles douleurs ?

Mendès
Pourquoi tant de douleurs ?

Azora
Mon pauvre époux Arbace.

Mendès
Hé bien ?

Azora
Ah ! Je me meurs !

Mendès **Azora**
Ensemble
Dites-moi donc de grace, / Ah ! Laisse-moi par grace,
La cause de vos pleurs/ Mendès, plains mes malheurs.

Mendès
Enfin, je ne puis donc savoir ce que vous avez, ni ce qui vous amene ?

Azora
Ton Maître est il ici ? Pourrais-je lui parler ?

Mendès
Il y est ; mais vous ne savez donc pas son petit accident ; il va se brûler. Il a perdu sa femme il y a huit jours, & comme il est Grand-Prêtre, & qu'il veut donner le ton, il fait dresser son bûcher en grande cérémonie, selon votre belle coutume.

Azora
Je sais tout cela, & c'est précisément là dessus que j'ai à lui parler ; tu as vu quelquefois mon mari.

Mendès

Oui, & ce n'est pas pour vous flatter ; mais c'est un bien vilain homme.

Azora
Ah ! Je voudrais qu'il le fût encore. Tu sais comment il me traitait. Je ne pouvais pas avoir un Esclave bien fait qu'il n'y trouvât à redire. On aime toujours mieux un joli visage qu'un laid ; hé bien, c'étaient des querelles, c'étaient des coups, & s'il m'avait battue tout le jour, il me grondait encore la nuit ; mais devine ce qui m'arrive maintenant, c'est bien le coup le plus terrible, le plus cruel, le plus…

Mendès
Il vous a peut-être…

Azora
Non, il est mort.

Mendès
Fi, c'est malhonnête.

Azora
Tu sens à présent toute l'étendue de mon malheur. Il faudra que je me sacrifie.

Mendès
Pour votre mari ! Eh ! Vous ne pouviez le souffrir.

Azora
Ce n'est pas une raison. Est-ce que ton Maître aimait sa femme ?

Mendès
Mais il le dit toujours.

Azora
A la rigueur, je sais bien que je pourrais me dispenser de la cérémonie ; mais je serais déshonorée à jamais ; isolée, je ne retrouverais pas à me marier. Pas un homme ne voudrait me regarder. Pas un Esclave ne daignerait me servir. Autant vaut en finir tout de suite.

Mendès
Mais quel exécrable usage est donc le vôtre, & quel barbare a pu l'inventer ?

Azora
Je n'en sais rien ; toutes ces vieilles coutumes, dont on ignore l'origine, sont toujours respectées, si pernicieuses qu'elles soient. Voilà le peuple.

Mendès
Voilà un sot peuple. Pour moi, je ne suis qu'un Esclave, c'est-à-dire, de ces hommes que vous croyez vils comme le métal qui les paye ; mais, tel que vous me voyez, je ne me brûlerais pas le bout du doigt pour la Sultane favorite du Grand-Mogol.

Azora
Comment ! Est-ce que tu n'es pas Indien, & de la Secte de Brahma ou de Vistnou ?

Mendès
J'en serais bien fâché, je crains trop la brûlure ; je suis né en Perse, & de la Religion des Guèbres. Nous adorons le feu, mais nous ne nous y frottons pas.
Ariette
Nous adorons la lumiere éclatante
De ce Soleil qui réchauffe les airs,
Des feux du Ciel, la cohorte brillante,
Qui sert de guide, au milieu des déserts,
Sur nos Autels, le feu qui les imite,
A notre hommage, avec juste raison,
Mais nous le chassons bien vîte,
Quand il est à la maison.
Si nous brûlons de quelques flammes,
C'est de celles de la beauté,
Maus dès que la légereté
Nous ôte le cœur de nos femmes,
Nous savons bientôt dans nos ames
Éteindre la Divinité.

Azora
Vos femmes ne se brûlent point après votre mort ?

Mendès
Pas la pointe de leurs cheveux.

Azora
Et elles ont la liberté de se remarier ?

Mendès
Elles ont bien mieux que cela, elles ont celle de rester veuves.

Azora
Qu'elles sont heureuses, & que j'envie leur sort !

Mendès
Pardon ; mais mon Maître peut avoir besoin de moi : vous lui vouliez quelque chose ; c'est, sans doute, la permission de mourir avec lui ; je ne crois pas qu'il vous la refuse.

Azora

Arrête ; il n'est point du tout question de cela ; c'est, au contraire, un moyen de m'en dispenser que je demande.

Mendès
Ah ! Diable ; c'est plus difficile !

Azora
Cela dépend de ton Maître, comme tu n'es pas de ce pays-ci, tu en ignores les loix. Apprends que quand une femme devient veuve ; elle est honnêtement obligée de se sacrifier sous huitaine, à moins qu'un Brahmine, devenu veuf dans le même temps, ne veuille l'épouser tout de suite ; ton Maître est dans ce cas…

Mendès
Ah ! J'entends, vous venez lui offrir votre main pour sauver le reste. Le marché est raisonnable : mais vous avez du malheur, il y a cent mille hommes qui accepteraient votre proposition, & vous êtes tombée sur le cent mille & uniéme, il ne voudra jamais y consentir.

Azora
O Ciel ! Qu'est-ce que tu me dis là ?

Mendès
Une triste vérité. Je sais bien que la loi n'est pas rigoureuse pour les hommes comme pour les femmes, mais il en a la fantaisie, dans deux heures il sera en cendres.

Azora
Ah ! Ne me dis donc pas cela, tu vas me faire mourir de douleur.

Mendès
Quel attachement.

Azora
Oui, pour ma vie qui dépend de la sienne, je suis jeune, assez passable à ce qu'on dit, & ton Maître ne voudrait pas m'épouser. Je l'épouserai bien, moi.

Mendès
Que voulez-vous que je vous dise ? Je vais le faire descendre, vous lui parlerez vous-même, tâchez de lui donner dans la vûe, animez un peu vos propos. Songez que ceux que vous lui tiendrez seront autant d'oraisons pour la brûlure.

Azora
Va, mon cher Mendès, tâche de le déterminer en ma faveur.

SCENE III

Azora *seule*.
Brulée vive à vingt-deux ans ! – Cela est dur ! Si c'était pour un Amant bien-aimé… on y regarderoit à deux fois ; mais passe encore. Et si l'autre ne voulait pas de moi par malheur, que deviendrai-je ?... Oh ! Il en voudra ; il aimait bien sa femme, il m'aimera, il en voudra… au moins je m'en flatte.
Air.
Quel espoir enchanteur
Vient ranimer mon ame !
Amour, d'un trait vainqueur,
Enflamme encor son cœur :
Pour faire mon bonheur
Fais triompher ta flamme ;
Amour, d'un trait flatteur,
Enflamme encor son cœur.
Je l'entends, je crois, tenons-nous un peu à l'écart.

SCENE IV

Caleb, Mendès, Azora à part, troupe d'esclaves.

Mendès
Je vous assure, Seigneur, que vous ne sauriez mieux faire.

Caleb
Ah ! Ma pauvre femme !...

Mendès
Croyez-moi, c'est une meilleure action de sauver la vie à une femme jolie & jeune, que de mourir pour une vieille.

Caleb
Comme je l'aimais !

Mendès
Je le veux croire ; mais il vaut mieux réparer cette perte que d'en faire une plus grande.

Caleb
Elle était si aimable !

Mendès
Hé bien, soit… un peu méchante pourtant. Elle vous avait fait Grand-Brahmine. Dieu sait comment, encore vous le reprochait-elle ; celle-ci, au contraire, qui tiendra tout de vous, sera douce & reconnaissante.

Caleb
Ma chere Abesnagar !

Mendès
Mais il me semble que ce que je vous dis ne vous touche guères ; vous ne faites que vous plaindre, au lieu de m'écouter.

Caleb
Et de quoi t'avises-tu aussi de me parler d'autre chose que de ma chere épouse… & devant du monde encore ?

Mendès
Mais dame, j'ai cru…

Caleb
Les flambeaux, les parfums, les guirlandes, as-tu songé à tout cela ?

Mendès
Tout est prêt.

Caleb
En ce cas, va-t-en avertir le Grand-Collége des Brahmines de me venir chercher en grande cérémonie. Fais en sorte qu'il y ait beaucoup de monde à me voir passer ; enfin, mets ordre à tout, & que je n'attende pas après.

Mendès
Allons, puisque cela vous presse si fort, vous serez obéi.
(Il s'éloigne, & parle bas à Azora, pendant l'Ariette, après laquelle il sort.)

SCENE V

Caleb, Azora à part, les esclaves.

Ariette.
Caleb
Ah ! Ah ! Ah ! Ma pauvre femme !
Je ne te verrai donc plus !
Les regrets me percent l'ame,
Mes regrets sont superflus.
Sa voix était si touchante,
Même alors qu'elle grondait !
Sa mine était ravissante,
Même alors qu'elle boudait.
Ah ! Ah ! Ah ! Ma pauvre femme, &c.

Azora *avec timidité*.
Seigneur, je me jette à vos genoux.
Caleb
Commencez par mettre votre voile, avant que de me parler.

Azora
Mais, Seigneur, entre vous & moi…

Caleb
Je ne vous parlerai point que vous ne soyez voilée de la tête jusqu'aux pieds… Ah ! La vertueuse Abesnagar, ma défunte n'aurait pas parlé à Vistnou lui-même sans être voilée.

Azora, *après avoir mis son voile & toujours timide*.
Seigneur, vous avez perdu votre épouse ; mon mari vient de mourir, nos malheurs sont communs.

Caleb
Comment vous nommez-vous ?

Azora
Azora, veuve du Seigneur Arbace, Gouverneur de la Province d'Agra.

Caleb
Ah ! Malheureuse Azora, que je vous plains !

Azora, *plus vivement*.
En effet, Seigneur, je suis bien à plaindre, mais la pitié que vous paraissez sentir de mes maux, en diminue beaucoup le poids.

Caleb
Je les partage du meilleur de mon ame.

Azora *tout-à-fait rassurée*.
Ah ! Seigneur, il dépend de vous de les finir.

Caleb
Consolez-vous. Ils le seront aujourd'hui même, je vous en donne ma parole. Mon Esclave Mendès est allé avertir le Grand-Collége : il a dû préparer mon bûcher ; dès qu'il sera rentré, je lui dirai de dresser le vôtre, & vous aurez le bonheur d'être brûlée à ma gauche.

Azora
Comment Seigneur !...

Caleb
Il y a plus de cent cinquante ans que ce suprême honneur n'a été accordée à aucune femme dans toute l'étendue des Indes.

Azora
Mais je ne croyais pas…

Caleb
Aussi, c'est par considération pour le Seigneur Arbace ; réjouissez-vous d'avoir été choisie, sur toutes les femmes d'Agra, pour un si beau triomphe ; vous en ferez crever cinq cent de dépit.

Azora
Je ne suis pas glorieuse.

Caleb
Ah ! Cependant la gloire, la gloire !...

Azora
Parlons plus franchement, Seigneur. Est-il possible que vous ne sentiez pas le ridicule de cette coutume ? Toute Loi qui détruit l'humanité est nécessairement criminelle, songez…

Caleb
Impie que vous êtes ! Quels blasphêmes ! Allez, vous serez brûlée, mais vous le serez toute seule, en cachette, & personne ne vous verra.

Azora
Ne m'accablez pas de votre rigueur. Si je cherche à sauver ma vie, je veux en même temps sauver la vôtre. Vous savez la loi ; si vous m'épousiez…

Caleb
Ah ! Ma chere défunte, peut-on me proposer de t'oublier.

Azora
Mais soyez raisonnable & de bonne foi. Est-ce que vous aimiez votre femme… Elle était avare, pigrieche, impérieuse… Si vous vous brûlez, peut-être aurez-vous un peu de gloire ; si vous m'épousez, vous aurez certainement beaucoup de bonheur, & l'un vaut bien l'autre.

Caleb
Tout ce que vous me dites ne me touche point. J'ai dit que je me brûlerais, & je me brûlerai. Le Grand-Collège est averti. Toute la Ville est sur la place, mon parti est pris, c'est à vous de prendre le vôtre.

Duo.
Azora
Si la raison sur vous n'a point de droits,
Que la pitié du moins touche votre ame.

Caleb
Non, laissez-moi, non, rien ma chere femme,
Ne me fera renoncer à tes loix.

Azora
Si votre cœur était sensible,
Si vous l'aimiez de bonne foi ;
Vous ne seriez pas infléxible,
Et vous auriez pitié de moi

Caleb **Azora**
Ensemble
Non, non, mon cœur est trop sensible,
Mais votre cœur est insensible,
Je l'aimais de trop bonne foi.
Vous n'avez pas pitié de moi

Azora
Dieux ! Il faut donc me résoudre !
Il faut quitter pour jamais
Et la vie & ses attraits !

Caleb
Craignez le Ciel & sa foudre,
Elle tombe par éclats,
Quand on ne se brûle pas.

Caleb **Azora**
Ensemble
Non, non, mon cœur est trop sensible,
Ah ! Votre cœur est insensible,
Je l'aimais de trop bonne foi :
Vous n'êtes pas de bonne foi :
Je dois toujours être inflexible,
Hélas ! Vous êtes infléxible,
Et n'espérez plus rien de moi.
Vous n'avez pas pitié de moi.

SCENE VI

Caleb, Azora, Mendès.

Mendès, *qui est entré sur la fin du Duo, bas à Azora*.
Hé bien, qu'avez-vous obtenu ?

Azora *bas à Mendès*.
Rien du tout, je suis au désespoir.

Mendès *bas*.
Vous vous y êtes peut-être mal prise.

Azora
Eh ! Sûrement ; je lui ai parlé raison, cela l'a révolté. Je n'ai plus qu'une ressource, assez faible, hélas ! Mais c'est ma derniere, je cours m'y préparer.

SCENE VII

Caleb, Mendès.

Caleb
Hé bien ?

Mendès
Tout est prêt.

Caleb
Les Brahmines ?

Mendès
Ils vont arriver.

Caleb
A l'instant ?

Mendès
Dans la minute.

Caleb
Ah !… As-tu traversé la place publique ?

Mendès
Autant que me l'a pu permettre la foule qui la remplit.

Caleb
La foule ! Ah ! Je me doutais bien qu'il y aurait beaucoup de monde… Comment parle-t-on de moi ?

Mendès
En bien & en mal.

Caleb
En mal ! Et quel mal peut-on dire ?

Mendès
Pardon ; mais malheureusement ceux qui le disaient étaient les plus sages.

Caleb
Encore, que disaient-ils ?

Mendès
Qu'il n'est jamais permis de sacrifier à un frivole point d'honneur, une vie qu'on doit à l'Etat ; que ne pouvant vous supposer d'amour pour votre femme, il fallait bien vous accuser d'un orgueil ridicule.

Caleb *avec beaucoup d'humeur*.
C'est donc bien la peine de se brûler pour ces gens-là.

Mendès
Quelques uns admiraient votre courage…

Caleb
Ils admiraient !... Voilà le grand point. Je te l'avouerai, Mendès, il est doux de penser qu'on vivra dans l'avenir.

Mendès
N'y comptez pas ; la premiere action éclatante fera oublier la vôtre, si elle ne l'est auparavant ; & puis, qu'est-ce qu'un honneur chimérique en comparaison d'un seul moment de la vie ? Tenez, j'ai voyagé, j'ai vu par tout la gloire semblable à des Etoiles errantes, qui ne laissent après elles qu'une fumée d'un moment.

Caleb
Quand cela serait vrai, que veux-tu que j'y fasse ? Tout le monde m'attend, il n'est plus temps de reculer.

Mendès
Eh ! Mon cher Maître, il est toujours temps d'être sage. Ne mourrez pas, je vous en pris, vous en amenerez la mode.

Caleb
Il est trop tard, mon enfant ; je serais la fable de la Ville, & mon parti est pris.

Mendès
Eh ! Pourquoi m'avez-vous acheté ?... Oui, j'en jure par l'Etoile Syrius. Je mourrais pour vous avec

plaisir… (*Avec sentiment*.) S'il était un plaisir qui put dédommager de la vie.

Caleb
Je te sais gré de ces sentimens…

Mendès
Eh ! Quel cas pouvez-vous faire des discours d'un Esclave après avoir résisté à ceux de la plus jolie femme d'Agra ?

Caleb
De qui donc ? D'Azora ?

Mendès
Sans doute.

Caleb
Elle est jolie ?

Mendès
Charmante ; comment, est-ce que vous ne l'avez pas vue ?

Caleb *d'un air pensif*.
Non, je lui ai fait baisser son voile… j'ignorais qu'elle fut si jolie.

Mendès
Je l'ai vue, moi, elle ne s'est point cachée ; les plus beaux yeux, le plus beau teint… l'air noble & gai pourtant… & de la vivacité.

Caleb
Un peu trop peut-être.

Mendès
Bon, elle aurait dissipé cet air sombre que vous inspirait la défunte.

Caleb
En effet, j'étais beaucoup lié avec son mari, & j'en ai entendu parler comme d'une beauté mais… tu crois donc que je ferais mieux de ne pas faire le sacrifice ?

Mendès
Si je le crois !... Quel intérêt m'anime ?... Ai-je celui de vos successeurs, qui ne vous ont mis cela dans la tête que pour s'emparer de votre dignité.

Caleb *toujours pensif*.
Cela peut-être vrai… Eh bien ! Vas donc… vas… (*On entend le Tambour ; Caleb continue avec fermeté*.) Vas me chercher mes habits de cérémonie ; j'entends la marche qui s'approche.

Mendès *en sortant*.
Maudit contretemps, que fait donc Azora ? D'un mot elle l'eût déterminé.

SCENE VIII

(Marche sur laquelle les prêtres arrivent en ordre ; ils sont le tout du Théâtre ; le Grand-Prêtre, successeur de Caleb, est à leur tête : les Esclaves se joignent à eux, & portent, les uns *des urnes, les autres des réchaux, d'autres des vases, des flambeaux, le bois sacré, &c. les prêtres reçoivent des mains de Mendès les habits de cérémonie, dont ils doivent orner Caleb, & se les partagent entr'eux.)*
Le Grand-Prêtre, Caleb, Mendès.
(Après la marche, & que les prêtres se sont rangés sur les aîles du théâtre & les Esclaves au fond.)

Le Grand-Prêtre
Illustre & divin Brahmine, douze fois Saint & douze fois Illuminé, je vous salue au nom des douze Signes du Zodiaque & des douze révolutions de la Lune.

Caleb
Je vous le rend douze fois ; mais il me semble que vous arrivez de bonne heure.

Le Grand-Prêtre
Le Soleil est prêt de se coucher, & nous touchons à la douziéme heure du jour.

Caleb
Au reste, un peu plutôt, un peu plus tard, cela n'y fait rien, & quand vous vous trouverez dans le même cas, je souhaite qu'on ne vous fasse pas plus attendre.

Le Grand-Prêtre
Par les douze maisons du Soleil, cela ne sera pas de si-tôt, & pour la punition de mon ame, j'espere encore vivre un bon nombre d'années.

Caleb
A la bonne heure, mais finissons…

Le Grand-Prêtre
Ministres de Brahma, revêtez votre magnifique Seigneur de ses habits de cérémonie. Allons faire le tour du bûcher, & par douze festins bien complets, nous célébrerons votre heureuse destinée.

SCENE IX

Caleb, le Grand-Prêtre, Azora, Mendès.
(Les Prêtres & les Esclaves sortent sur la même marche, dont on ne répéte point les reprises. Caleb & le grand-Prêtre sont les derniers ; & quand ils sont prêts de sortir, Mendès arrive, suivi d'Azora, vêtue de deuil en blanc. Il arrête Caleb.)

Mendès
Seigneur, vous voyez à vos pieds Azora repentante ; daignez l'écouter.

Caleb
Azora !

Azora
Seigneur, ordonnez que nous soyons seuls : retardez d'un moment votre triomphe, peut être me trouverez vous digne de le partager.

Caleb *au Grand-Prêtre.*
En un jour aussi solemnel, je ne puis guères la refuser ; il ne faut pas l'empêcher de faire une bonne action. Revenez me prendre dans un moment.

Le Grand-Prêtre
Je vous donne douze minutes ; sur tout craignez les piéges.

Caleb, *avec grande expression.*
Eh ! N'ai-je pas pour m'en garantir le souvenir de ma chere épouse.

SCENE X

Caleb, Azora.

Caleb *avec familiarité.*
Nous sommes seuls, qu'avez-vous à me dire ?

Ariette.
Azora
Si la douleur la plus amere,
Pouvait jamais
Expier les plus grands forfaits,
Le repentir le plus sincere,
A vos genoux,
M'obtiendrait mon pardon de vous

J'ai dit, (ô crime irrémissible !)
Que votre ame était insensible,
Vous qui fûtes toujours si doux ;
J'osai, mille fois plus impie,
Avouer que j'aimais la vie
Après la perte d'un époux.

Ah ! Vengez-vous de votre injure,
Je dois, Seigneur,
Me soumettre à votre rigueur,
Non, tout le feu de la nature,
Ne peut jamais
Réparer de si grands forfaits.

Caleb
C'est prendre la chose bien à cœur, & peut-être l'ai-je moi-même portée un peu trop loin, consolez-vous !
Azora
Moi ! Seigneur ? Ah ! Jamais. Le bûcher seul peut tarir la source de mes larmes.

Caleb
Quand je vous ai parlé tantôt de la sorte, je ne savais pas… ce que je sais maintenant… Vous n'êtes pas si coupable… mais ôtez donc ce grand voile.

Azora, *avec beaucoup de prétention.*
Je m'en garderai bien. La sage Abesnagar, votre vertueuse épouse, n'a jamais ôté le sien devant aucun homme ; que puis-je faire de mieux que de l'imiter ?

Caleb *d'un air de confidence.*
Ah ! Ma femme, ma femme…

Azora, *toujours la même affectation.*
Ah ! C'était une bien digne femme !... D'une douceur, d'une sagesse…

Caleb
D'une sagesse, oui, sur la fin : pour la douceur, c'est autre chose ; à mesure qu'elle devenait vieille, son humeur s'aigrissait ; le dernier mois de sa vie elle était insoutenable.

Azora
Cela n'empêche pas qu'elle ne fût adorable, & que vous ne pleuriez à jamais sa perte, comme je pleurerai celle de mon cher Arbace.

Caleb
Votre mari ! Vous moquez vous… Je n'ai jamais connu d'homme si brusque.

Azora, *commençant à se familiariser.*
Il est vrai que le Seigenur Arbace était un peu brutal.

Caleb *à demi-voix*.
Et ma femme donc ; c'était la surveillante la plus insupportable…

Azora *du même ton*.
Et mon mari, qui était jaloux comme un tigre.

Caleb
Et ma femme qui épiait sans cesse la conduite.

Azora
Et mon mari qui me défendait de regarder un seul Esclave.

Caleb
Bon ! C'était bien pis…
Azora *avec la même affectation qu'auparavant*.
Ah ! N'importe, nous n'en avons pas moins fait une perte également sensible.

Caleb *du même ton.*
Oh ! Sûrement…
(*Avec familiarité*.)
Mais ôtez donc votre voile, ne faites pas l'enfant.

Azora
Non, Seigneur, daignez m'en dispenser. Que verriez-vous ? Une chair périssable, & digne du feu qui va la détruire.

Caleb *lui prenant la main*.
Oh ! Je n'en crois rien, si j'en juge par cette main…
Oh ! Qu'elle est charmante !

Azora
Elle est très-ordinaire… & ne méritait pas les soins que j'en prenais.

Caleb
Elle ne les méritait pas ! Et le bras, quelle blancheur, quelle rondeur. Ah ! Permettez… Et la taille, oh ! Qu'elle est adorable !

Azora
Elle est peut-être moins mal ; mais il vaut mieux la brûler avant quelle ne se gâte.

Caleb
Oh ! Ce serait un meurtre.

Azora *ôtant son voile entierement pendant la ritournelle*.
Et le visage lui-même était-il digne de mes regrets ?

Duo.
Caleb
Ah ! Je reste en extase !
Quel éclat & quel feu !
Ah ! Je sens qu'il m'embrase ;
Que je m'approche un peu.
O la belle bouche,
Les yeux enchanteurs,
Mais qu'elle est farouche !
Pourquoi ces rigueurs ?

Azora
Mais il faut brûler tout cela.

Caleb
Non, non, ce serait grand dommage.

Azora
Que faire donc de ces traits-là ?

Caleb
Les garder pour un autre usage.

Caleb **Azora**
Ensemble
Il faut conserver tout cela/Non, il faut brûler tout cela.

Azora
Cette bouche ?

Caleb
Elle est divine.

Azora
Cette œillade ?

Caleb
Elle est mutine

Azora
Et ce pied ?

Caleb
Qu'il est mignon !

Azora
Et ce bras ?

Caleb
Ah ! Qu'il est rond !

Caleb **Azora**
Ensemble
Oui, tout cela m'assassine,

Que votre humeur est badine,
Il faut conserver tout cela/Mais il faut brûler tout cela.

Caleb
Oh ! Il faut arranger cela absolument.

Azora
Vous voyez le peu que j'ai à perdre ; & d'ailleurs je n'avais qu'un moyen, j'ai eu la témérité de vous le proposer, mais je suis bien revenue de ma folie.

Caleb
Je ne demanderais pas mieux à présent, mais cela est difficile, les Brahmines sont déjà venus me chercher.

Azora
Sûrement… il est vrai qu'on pourrait leur faire un conte, qui, vrai-semblable ou non, vous tirerait toujours d'affaire, mais malgré cela…

Caleb
Quand ce ne seraient pas les Prêtres, le peuple…

Azora
Sans doute, c'est ce que je dis. Ah ! On pourrait répondre à cela que les sages vous approuveraient, & que vous ririez de l'opinion des autres, mais…

Caleb
Est-ce qu'il n'y aurait pas d'autre moyen ?

Azora
Pas d'autre que je voulusse accepter. Ah ! Je n'aurais chéri ma vie que pour la passer avec vous.

Caleb
Mais cette gloire ?

Azora
La gloire… sans doute. Ah ! Combien vous en allez acquérir, quand vous serez tout entouré de flammes. Vous affronterez la mort la plus horrible, & pourquoi la craindriez-vous : qu'avez-vous à perdre ? Vingt ou trente ans tout au plus.

Caleb
Vous croyez que je vivrais tant que cela ?

Azora
Vous, avec une femme complaisante & sensible ! La gaieté ne nous quitterait pas ; nous passerions notre vie à chanter, à rire…

Caleb
A rire, à chanter… un Brahmine ?...

Azora
Un Brahmine doit-il renoncer au plaisir ? Rappellez-vous cette chanson Persone.

Chanson.
Azora
C'est au plaisir qu'on doit la vie,
C'est pour lui qu'il la faut chérir ;
Et la passer sans en jouir,
C'est ingratitude & folie.
Suivons donc la voix du plaisir,
Et vivons avant de mourir.
(Elle prend Caleb par la main, le fait danser, & ils chantent tous deux ce même refrain.)
Suivons donc la voix du plaisir,
Et vivons avant de mourir.
(Pendant ce couplet, la Troupe des Prêtres arrive lentement, & se place au fond du Theâtre en silence. Le Grand-Prêtre est à la fin, & il a le temps d'arriver jusqu'à l'avant-scène avant qu'on l'ait apperçu.)

SCENE XI ET DERNIERE

Le Grand-Prêtre, Caleb, Azora, Mendès, Troupe de prêtres et d'esclaves.

Le Grand-Prêtre
Que vois-je ?

Caleb, *appercevant toute la Suite.*
O Ciel ! Où me cacher ?

Azora *bas à Caleb.*
Ne vous démontez pas & laissez-moi dire.
(Elle reprend le refrain de la Chanson, en forçant de danser tantôt Caleb, tantôt le Grand-Prêtre.)
Suivons donc la voix du plaisir,
Et vivons avant de mourir.

Le Grand-Prêtre
Par les douze transmigrations de Vistnou, je pense que vous extravaguez. Au lieu d'un grave Brahmine, qui doit être enseveli dans la douleur, & se préparer au grand sacrifice, je ne vois que deux fous…

Azora
Eh ! Quoi, Seigneur ? Ne savez-vous pas la cause de notre joie ? Est-ce que vous n'avez pas entendu le coup de tonnerre ?
Le Grand-Prêtre

Le tonnerre ! Il n'y a pas eu d'orage aujourd'hui à plus de douze mille d'Agra.

Azora
Ah ! L'orage était dans nos cœurs, & il n'a tonné que pour nous.

Le Grand-Prêtre
Caleb, qu'est-ce que cela veut dire ?

Caleb
Elle va vous l'expliquer.

Azora
J'étais venue ici, comme vous l'avez vu, pour prier le Seigneur Caleb de me disposer au grand sacrifice ; nous étions en prieres. Un coup de tonnerre terrible s'est fait entendre, mon ame a été saisie de crainte, celle de Caleb s'est exaltée. « Maître de la vie, a-t-il dit à Brahma, que veux-tu de moi ? » A ces mots, nous avons entendu une voix douce comme celle d'un Ange de lumière, & la voix a dit à Caleb : « Je réprouve vos sacrifices sanguinaires. Les tempêtes ne sont grossies que par les cendres humaines que vous livrez aux vents. C'est vous, Caleb, que je charge d'annoncer mes ordres ; dites à mon peuple qu'il change désormais les flambeaux funéraires en flambeaux d'hymenée, & comme il faut toujours prêcher d'exemple, commencez par faire votre épouse d'Azora, parce que je vous l'ai choisie, & faites-moi beaucoup de Serviteurs, & ne m'en détruisez plus. » Nous nous sommes jettés à genoux, comme vous le jugez bien, & nous nous sommes écriés : « Par quels accens, Seigneur, ferons-nous éclater notre reconnaissance ? » Et la voix a répondu : « Par les seuls accens du plaisirs. »

Le Grand-Prêtre
Ce qu'elle dit, Caleb, est-il possible ?

Caleb
Comment cela ne serait-il pas possible puisque cela est vrai ? & voilà la cause de notre yvresse.

Azora *bas à Caleb*.
Vous, songez à répandre cela dans le peuple. (*Haut.*) Vous, Esclaves, allez éteindre le bûcher, & vous, Brahmines, réjouissez-vous, il y a toujours moins à gagner à des funérailles qu'à des noces. Disposez tout pour les nôtres, & remerciez Brahma de ses bienfaits.

Le Grand-Prêtre
A la bonne heure, je vous unis ; puissiez-vous être douze fois heureux ensemble !

(Le Grand-Prêtre & ceux de sa suite se retirent dans le fond, pour allumer leurs flambeaux.)

Caleb
M'en voilà revenu de loin à tous égards.

Azora
Seigneur, j'ai peut-être trop hasardé dans ce que je viens de dire. Mais il est encore temps.

Caleb
Que dis-tu, ma chere Azora ? Je te dois la vie.

Azora
Ce que je veux que vous me deviez, c'est un bonheur dont vous n'avez pas encore joui.

Mendès
Que de ressources il y a dans l'esprit d'une femme ! Je ne m'étonnerai plus jamais de ce que je leur verrai faire.

Caleb
Belle Azora, nous lui avons des obligations.

Azora
Je le sais, il verra comment se témoigne ma reconnaissance.

Chœur
Caleb, Azora, Mendès, un prêtre.
Rendons grace au tendre Amour,
Qu'à nos voix chacune réponde,
Il fait les malheurs du monde,
Et ses charmes tour-à-tour,
Rendons grace au tendre Amour.

Mendès *seul*.
C'est lui qui réveille la guerre,
Et nous remplit de ses fureurs.
C'est lui qui, sur un char de tireurs,
Ramene la paix sur la terre.

Caleb et Azora.
C'est lui-même qui nous enchaîne,
Il nous réserve aux plus beaux nœuds.
Trop long-temps il fit notre peine,
Mais il nous réunit tous deux,
Pour nous rendre toujours heureux.

Tous les quatre ensemble.
Rendons grace au tendre Amour

Pierre Le Cruel

(Tragédie, 1772)

Pierre-Laurent Buirette
dit Dormont de Belloy

Nota. L'Auteur ayant fait à cette Pièce des corrections assez considérables, dont une même change tout-à-fait le dénouement, nous avons cru devoir mettre au bas des pages & à la fin de la Pièce les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.

Édition : *Œuvres complettes de M. de Belloy, de l'Académie Françoise, citoyen de Calais*, Tome Cinquième, Moutard, 1779.

PERSONNAGES

DOM PEDRE, *Roi de Castille*.
EDOUARD, *Prince Anglais*.
Le Connétable Du GUESCLIN.
HENRI DE TRANSTAMARE, *Frère naturel de Dom Pèdre*.
BLANCHE DE BOURBON, *Princesse Française*.
DOM FERNAND, *Ministre & Général de Dom Pèdre*.
ALTAIRE, *Chef des Maures*.
GARDES.

La Scène est en Castille, dans le Fort de Montiel, ou dans le Camp de dom Pèdre, près de ce fort.

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Tour, une Chambre assez vaste, dans le goût gothique, très-simplement meublée, & dont la fenêtre est garnie d'une grille de fer : cette Chambre a une grande porte dans le fond, une petite sur le côté.

SCENE PREMIERE

Une jeune princesse, *seule.*
Elle est vêtue sans éclat, assise dans l'attitude de l'accablement, & appuyée sur une table : après quelques instants de silence, elle lève les yeux, & dit :
L'ombre enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obscur séjour.
Ces murs me séparant de la Nature entière,
Me permettront du moins d'entrevoir la lumière.
Ah ! L'aurore & la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger sommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de son être.
O jour ! Depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain ; ô mort ! Mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée ;
O mort ! Délivre-moi du malheur d'être née.
(*Elle retombe dans sa première attitude ; puis de relevant.*)
Un instant sur la Trône, & pour jamais aux fers !
Hélas ! J'ai disparu de ce vaste Univers :
L'Espagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, & Paris l'a pleurée.
Pleurée ! – Oui, je le suis : dans mes tourmens secrets
J'ai le triste plaisir de coûter des regrets :
On plaignit, on vengea ma disgrace fatale ;
Tout m'aima sur la terre, - hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui seuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'est infortuné.-
Mais – de ces lieux déserts qui trouble le silence ?
(*Elle parait entendre du bruit en dehors.*)
La barrière du Fort s'ouvre avec violence ! –
Quel tumulte confus ? – Voyons.
(*Elle se lève & regarde à travers les barreaux de la fenêtre.*)
Sur ces remparts,
J'apperçois un drapeau, semé de léopards ! –
Quelqu'un marche avec bruit ! – L'effroi remplit mon ame.

SCENE II

Un chevalier *parlant hors de la chambre.*
Soldat, ouvre. – Obéis, ou tu meurs.

(*La porte du fond s'ouvre, le Chevalier entre avec deux Ecuyers*.)

La Princesse

Ciel !

Le Chevalier

(*À part.*) Madame,
Pardonnez. – Que d'appas ! Tout accroît mes soupçons.
(*Haut.*)
De mon audace heureuse apprenez les raisons.
Je vous suis inconnu, j'ignore qui vous êtes :
Je viens joindre le Roi qui fuit vers ces retraites ;
Et pour calmer l'Espagne en ses troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable asyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une ressource utile ;
Mais des refus suspects, des mots mystérieux
Ont enflammé soudain mes désirs curieux ;
J'ai pensé – que ces murs enfermaient l'innocence.
Vos Gardes m'opposaient en vain la résistance ;
Le vainqueur de Najarre & celui de Poitiers
Imprime le respect sans l'ame des Guerriers :
Dites un mot, Madame, & je romps votre chaîne.

La Princesse

Est-il bien vrai ? Je vois le Prince d'Aquitaine,
Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi !
Vous, Edouard !

Edouard

Mon nom vous répond de ma foi.
(*Il fait signe à ses Ecuyers de se retirer*.)

La Princesse

Votre aspect doit ici m'affliger - & me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon Père ;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

Edouard, *avec transport*.

Mon doute est éclairci. Vous vivez ! Quoi ! C'est vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille ?
Vous, Femme de dom Pèdre & Reine de Castille !

Blanche

Reine ! Vous le voyez.

Edouard *voulant se jeter à ses pieds*.

Ah ! Mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu
(*Toujours avec vivacité*.)
Que vous avez coûté de larmes à la terre !
Oui, votre Père & vous, chéris de l'Angleterre…
Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi ! Lorsque Pèdre & Padille
Du bruit de votre mort consternaient la Castille,
Sur vous, de leurs fureurs ils suspendaient le cours !
Ces deux ames de sang ont respecté vos jours !

Blanche, *plus vivement*.

Ils n'ont rien respecté. Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.

Edouard, *de même*.

Croyez, si ce mystère eût percé jusqu'à moi,
Que j'aurais exigé de ce superbe Roi,
Quand ma main sur son front remit le diadême,
Qu'il vous rendît justice & se la fît lui-même.
Une seconde fois son trône est renversé.
Pèdre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez mieux que moi réparer sa ruine :
Mais le daignerez-vous ? – Ah ! Dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours :
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours :
Mon ame, jusqu'ici, toujours mal informée
Par la voix de Dom Pèdre ou par la Renommée,
Aspire, pour vous-même, encore à s'éclaircir.
Edouard mieux instruit pourra mieux vous servir :
Qu'il sache à quel excès Pèdre offensa vos charmes.
Princesse, en ce grand jour, si je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens : -
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Blanche, *avec tranquillité*.

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Est due aux nobles soins d'un Héros que j'estime.
A mon époux, vous seul pouvez me réunir. –
Ah ! Pour lui, devant vous, que mon front va rougir !
Daignez prendre ce siége, & vous allez m'entendre.
(*Ils s'asséient*.)
Mais, Seigneur, pardonnez un souvenir trop tendre ;
Ici j'ignore tout. – Charle, époux de ma sœur,
D'un Roi trop courageux plus sage successeur,
Cette sœur même, hélas ! Si chère à mon enfance,
Dieu les conserve-t-il au bonheur de la France ?

Edouard

Tous deux règnent, Madame, & par leurs douces loix
Consolent leurs Etats du malheur des Valois :
Charle apprend aux Guerriers, que la valeur suprême,
Pour commander au sort, se commande à soi-même ;
Plus terrible pour Londre au fond de son Palais,
Que son père suivi de cent mille Français.

Blanche *en larmes*.
Ah ! Prince, qu'à ma sœur je dois porter en vie !
Elle mourra Française au sein de sa Patrie :
Et moi, dans d'autres Cours destinée à régner,
L'Hymen m'offrait par-tout mon malheur à signer.
(*Elle s'essuie les yeux*.)
Dom Pèdre me choisit de l'aveu de sa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me servait de père,
Quand mon troisième lustre à peine finissait.
Déjà sa cruauté sourdement s'annonçait.
J'avouerai qu'en sortant de la Cour la plus chère,
La sienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangère :
L'illustre Castillane[556], aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sexe, avait joint nos Maisons :
Son nom, que je portais, m'invitait à la suivre,
M'enflammait du désir de la faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur sang de ses Rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois :
Mon cœur se promettait, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un Epoux qu'on me peignait sauvage ;
Par de tendres vertus j'espérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la tristesse ;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ses douleurs,
Vient, m'embrasse, - & bientôt me baigne de ses pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir sa mère ;
Sous cent prétextes faux mon hymen se diffère.
Après de longs refus, Pèdre se montre enfin.
Il me mène à l'Autel avec un fier dédain :
Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La Cour, le Peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de son Roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche ;
Sort du Temple, & soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa Cour, & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur & l'effroi de mes esprits confus :
Etrangère au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter & mon trouble & ma plainte,
J'inspirais la pitié, mais la pitié contrainte.
Enfin on me révèle un mystère odieux,
Qui n'était un mystère hélas ! Que pour mes yeux :
J'apprends que, dans ce jour, où Pèdre avec instance,
Par ses Ambassadeurs pressait notre alliance,
Il avoit vu Padille, & qu'au prix de l'honneur,
Cette beauté si fière avoit gagné son cœur.
Me quittant aux Autels, le Monarque parjure,
Revolait dans ses bras consommer mon injure.
Tous deux en faisaient gloire ; & qui plaignoit mon sort,
Recevait pour salaire ou les fers ou la mort.
Mais bientôt, sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une ame vile au grand cœur qu'elle outrage,
On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi ;
Dom Pèdre me punit de la chérir en fille :
De prisons en prisons cachée à sa famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre… & ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoirs qu'il ne brave ;
Tyran pour tout son peuple, & pour Padille esclave,
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang. –
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes. –
Mais comment vous compter ses illustres victimes ?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait sans cesse & lassait les bourreaux ;
Le cruel – immola ses frères & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la sœur de son père ;
Sur sa mère… on retint son parricide bras ;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

Edouard
Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais… Dom Pèdre à vos pieds n'est jamais revenu ?

Blanche
Padille craignait trop les droits de la vertu :
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son Roi défendu ma présence.

Edouard
Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort ?
Quelle main vous sauva quel heureux coup du sort…

Blanche, *vivement*[557].
Quand le seul rejeton de sa triste famille,

[556] Blanche de Castille, mère se Saint Louis.

[557] Quand l'Espagne épuisée & touchant à sa perte,
Pour arrêter le sang dont elle était couverte,
De ce Roi destructeur brisait le joug affreux,
Et nommait Souverain son frère généreux ;
Ravi seul au bourreau de toute sa famille,
Transtamare adoré rentrait dans la Castille ;
La France armait pour moi ses Guerriers les plus fiers ;
Guesclin, deux fois vainqueur, allait briser mes fers ;
Malgré toute l'Afrique, & Grenade & Lisbonne,
Dom Pèdre se voyait arracher sa Couronne.
Alors voulant punir la France & les Bourbon,
Il me fit apporter un poignard, des poisons :
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime.
Edouard, *avec la chaleur de l'intérêt*.
O d'un Roi trop cruel, Ministre magnanime !
Fernand…
Blanche
Voit qu'un refus le perd, sans me sauver,
Il se charge du meurtre, & vient m'en préserver.

Transtamare son frère entrait dans la Castille ;
Couronné par le peuple, appuyé des Français,
Il volait pour briser les fers où je pleurais :
Pèdre, malgré l'Afrique & Grenade & Lisbonne,
Se voyant par Guesclin renversé de son trône,
Voulut punir sur moi la France & les Bourbons :
Il me fit apporter un poignard, des poisons.

Edouard, *avec la chaleur de l'intérêt*.
O d'un Roi trop cruel, Ministre magnanime !
Fernand…

Blanche
Voit qu'un refus le perd, sans me sauver,
Il se charge du meurtre, & vient m'en préserver.
Fernand qu'il en chargeait, n'eut que le choix du crime.
O d'un Roi trop cruel, Ministre magnanime !
Fernand voit qu'un refus le perd sans me sauver.

Edouard
Il se charge du meurtre ?

Blanche
Et vient m'en préserver ;
Cachant mon nom, mon rang, qui m'exposaient encore,
Sa prudence en secret m'envoya chez le Maure.
Mais lorsque votre bras par-tout victorieux
Eut rétabli Dom Pèdre au rang de ses aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux transportée,
J'ai revu la prison que j'avais habitée :
On m'y sert avec soin sans savoir qui je suis.
Morte à tout l'univers, seule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :
Ah ! Je croirais, sans vous, que la tour de Montiel
Est le tombeau fatal que m'a choisi le Ciel.

Edouard
Je le bénis ce Ciel ; sa faveur m'accompagne,
Lorsque pour vous sauver il m'amène en Espagne.
Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pèdre est criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu seul peut le punir, tout Roi doit le défendre.
Vers moi, dans son désastre, il vint jadis se rendre ;
Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains,
Il parut : & j'allai le servir de mes mains.
Pour régner à mon tour, le destin m'a fait naître ;
J'enseigne à respecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un Roi ;
Dans ma Cour, dans mes fers, il est un Dieu pour moi.
J'estimais Transtamare & sa valeur brillante ;
Son ame est grande & fière, humaine & bienfaisante,
Fidelle à l'amitié, ferme dans le malheur…

Blanche
Il a trop de vertus pour un usurpateur.

Edouard
Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frère.
Je viens les réunir par un accord sincère ;
Et vos jours conservés – appuieront ce dessein
Que la mort de Padille a fait naître en mon sein.

Blanche, *se levant*.
Quoi ! La mort de Padille ?

Edouard, *se levant aussi*.
Elle n'est plus, Madame.
Vous-même, libre encor, disposant de votre ame. ..

Blanche
Quel discours ? Ciel ! Fernand !

SCENE III

Edouard, Blanche, Dom Fernand.

Blanche *à Dom Fernand avec une noble confiance*.
O mon Libérateur !
Viens : si tu crains ton Roi, voilà ton protecteur.

Edouard, *embrassant Dom Fernand*.
Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoissance
Se charge du péril - & de la récompense.

Dom Fernand
Votre estime, Seigneur, est tout ce que je veux ;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, Madame, excusez l'excès de ma prudence,
Si toujours avec soin j'ai fui votre présence
Depuis l'instant heureux où je sauvai vos jours :
J'ai craint de vous offrir de dangereux secours,
Un entier abandon vous étoit nécessaire,
Un seul pas indiscret eût trahi ce mystère ;
A Padille en tous lieux tant de traîtres vendus,
Un seul courrier surpris, un confident de plus,
Exposaient votre tête à sa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étais dans Trémisène,
Des soldats Afriquains je pressais le départ :
(*À Edouard*.)
Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.
(*À Blanche*.)
Hier, à mon retour, je crus l'instant propice
Pour instruire le Roi de mon sage artifice :
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux dessein
De désarmer la France en vous rendant sa main :

Mais attaqué, surpris & vaincu par son frère,
De ces soins importans son cœur s'est vu distraire.
J'ai couvert la retraite : &, pour braver le sort,
Je viens d'asseoir son camp sous Tolède & ce fort :
Pour rompre ici vos fers lui-même va se rendre :
(*À Edouard*.)
Il vous cherche.

SCENE IV

Dom Pèdre, Edouard, Blanche, Dom Fernand, Gardes.

Dom Pèdre *à Edouard*.
O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la Reine & vous ! Mes revers vont finir.
Je vais tranquillement & régner & punir.
Voilà Paris & Londre unis pour ma querelle ;
Cimentons par le sang mon trône qui chancelle.

Edouard
Un projet plus humain m'amène ici, Seigneur :
J'y viens moins en Guerrier qu'en Pacificateur ;
Mais ferme en ma promesse & prêt à vous défendre ;
Vous êtes malheureux ; vous auriez dû m'attendre.

Dom Pèdre, *lui prenant la main*.
Digne Héros ! – Bourbon, détourne encor les yeux !
(*À la Princesse qui est un peu détournée*.)
Je viens vous arracher de ces funestes lieux :
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(*Montrant Edouard*.)
La vertu me protège & doit m'obtenir grace.
(*D'un ton d'humeur*.)
De votre époux du moins contemplez les regrets :
(*Elle le regarde ; il paraît frappé : il l'examine avec attention & plaisir*.)
Je sens mon cœur saisi… percé de mille traits.
Padille à tant d'appas me sembloit préférable ! –
Rarement l'œil voit bien quand le cœur est coupable.

Edouard
J'aime ce repentir : - mais j'en crains les effets.

Dom Pèdre
Pourquoi, Seigneur ? Je veux expier mes forfaits :
(*À Blanche*.)
Ils sont sans nombre…

Blanche
Hélas !

Dom Pèdre
Comptez-les par vos larmes.
(*À Edouard, avec le désordre d'une passion naissante*.)
Cette longue douleur n'a point terni ses charmes.
Autrefois à l'Autel, mon indomptable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'eusse pu la voir, ah ! L'aurais-je outragée !
(*À Blanche*.)
De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'ame de Bourbon va me faire une autre ame.
Je veux, après l'affront de mon hymen infame,
Aux yeux de ce Héros défenseur de mes droits,
Tour-à-tour le vainqueur & le vengeur des Rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillans d'un nouvel hyménée.
(*Il donne un coup d'œil à Edouard*.)

Blanche
Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, & doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour soit l'ouvrage d'un songe,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.
(*À Dom Pèdre*.)
Seigneur, par des remords si nouveaux & si prompts,
Croyez-vous qu'un moment efface tant d'affronts ?
De mon hymen fatal je révère la chaîne ;
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine.
J'oublierai par vertu l'arrêt de mon trépas.
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumant encore du sang de la Castille entière ? –
(*À Edouard*.)
Prince, il faut avant tout m'éclaircir un mystère.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur ;
Je suis libre… eh ! Comment ?

Dom Pèdre
Qu'avez-vous dit, Seigneur ?

Edouard
La vérité. – Madame, elle va vous surprendre.

Dom Pèdre
Quoi !...

Edouard
Les Princes sont faits pour la dire & l'entendre. –
Pensez-vous que, trompant sa vertu, sa candeur,
Je garde par faiblesse un silence imposteur ?
Je souffre qu'avec vous ; se croyant enchainée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée ?

Blanche
Ciel !

Edouard, *à la Princesse*.
Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avait sa foi par un hymen secret :
Et, lorsqu'à ses fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union hautement révélée,
Prouvée avec éclat aux Etats Castillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagemens :
En rougissant pour lui de sa première chaîne,
On reconnut Padille ; elle était femme & Reine.
Le Ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main ;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave & Reine ; elle est libre & Princesse.

Dom Pèdre, *voyant la surprise de Blanche*.
Ah ! Je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu.

Edouard
Je me perdrais, Seigneur, pour sauver sa vertu.

Blanche, *avec le saisissement & le délire de l'extrême joie*.
Qu'entends-je ? Se peut-il ?... Gloire, bonheur suprême !
Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré ! Que ne te dois-je pas ?
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit sur moi qu'à force d'imposture !
(Avec la plus grande fierté.)
Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté !
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime ;
Je te parle en Française, en fille de vingt rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître sous tes loix :
Pourquoi devant l'autel, que profanait ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avait reçue ?
Tu craignais qu'un refus, insultant pour mon nom,
Ne soulevât la France & ta propre Maison ?
Pourquoi donc, à l'instant, leur faire une autre offense,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence ?
Ah ! Mon plus grand bonheur… c'est l'insolent dédain,
Qui borna mon outrage au seul don de ta main :
Par-tout tu ravissais ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infame Cour j'échappe à l'infamie !
Va, j'aime trop mon sort pour vouloir t'en punir :
Dans les bras de ma sœur je cours m'en applaudir.
(*À Edouard, en courant à lui*.)
Vous, qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le sang des Capets coule aussi dans vos veines,
Prince, il faut assûrer ma retraite & mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos secours ;
Si des fers opprimaient votre épouse si chère,
Pensez-vous qu'un Bourbon rejetât sa prière ?

Edouard *lui présentant la main avec fermeté*.
Venez, Madame.

Dom Pèdre *l'arrêtant par l'autre bras*.
Quoi ! L'arracher de mes mains,
Et jusques dans mon camp ! Quels sont donc vos desseins ?
Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouse à mon frère qui l'aime ?
Sitôt qu'il crut sa mort, il vanta son ardeur…

Blanche
(*À part*.)
Il m'aime ! Ah ! Ce seul mot me fait lire en mon cœur.

Dom Pèdre *l'observant*.
Dieu ! S'il était aimé ! Si je pouvais le croire !...
Prince, j'ai respecté votre nom, votre gloire ;
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur ;
L'amour, même en naissant, est terrible en mon cœur.
(*Avec la plus grande violence*.)
Rien n'est sacré pour moi, quand le courroux m'égare ;
Malheur à qui me force à devenir barbare !

Edouard, *avec le ton d'une colère retenue*.
Modérez-vous, Seigneur : ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous servir.
Je suis armé pour vous contre un frère rebelle ;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connaissez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la passion qui soudain vous enflamme,
Est l'ivresse des sens, que dompte une grande ame :
D'un Monarque proscrit sachez le digne emploi ;
Pour remonter au trône il faut régner sur soi :
Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle seroit le nœud d'un traité salutaire :
Mais c'est elle, en un mot, & du Roi des Français
Que son sort dans mes mains dépendra désormais.
J'attends ici Guesclin que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me suivre ;
Il desire la paix, Henri suit tous ses vœux ;
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux. –
Madame, en attendant, de vous je vais répondre ;
Vous serez sous ma garde, en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux ;
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faste humilie ;
Et si je m'en souviens, c'est quand on les oublie.
(*Il emmène Bourbon*.)

Dom Pèdre, *les suivant*.
C'en est trop, & je cours…

SCENE V

Dom Pèdre, Dom Fernand, Gardes en dehors.

Dom Fernand, *arrêtant Dom Pèdre*.
Quel transport violent !
Il ne la ravit point ; il reste en votre camp :
Calmez-vous, demeurez.

Dom Pèdre
Oui ; dévorons ma rage. –
(*Se tournant vers la porte par où Edouard est sorti*.)
Tes bienfaits !... À mes yeux, sont ton premier outrage.
Qu'ils sont avilissans, ces droits d'un bienfaiteur !
(*Se promenant avec fureur*.)
Mais que dans ma Cour même on soit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge !... Et dans quel temps encore !
Penses-tu qu'aujourd'hui ma faiblesse t'implore ?
Non, non : je ne suis pas dans cet état honteux
Où j'allai mendier tes secours orgueilleux :
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défense,
Avec moins de hauteur, n'ont pas moins de puissance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux ?
Sur le bruit de ton nom, tu reviens en ces lieux
Seul, sans Cour, sans armée, avec ta faible garde ;
Et tu crois m'imposer ! Et ton orgueil hazarde
D'abuser des vains droits d'un service passé !
Tu ne peux plus m'en rendre, & tout est effacé.
Tu céderas, Bourbon, ou cesseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus ;
Ce frère, qui m'ôta, par ses fausses vertus,
Les cœurs de mes sujets, mes trésors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouse où j'aspire :
Et je préférerais, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival.

SCENE VI

Dom Pèdre, Altaire, Dom Fernand, Gardes hors la porte.

Dom Fernand
Les Maures nous ont joints ; voici le brave Altaire.

Altaire, *à Dom Pèdre*.
L'Empereur Afriquain, ton ennemi, mon père,
M'envoye ici des Rois venger la majesté :
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire ;
Nos glaives seront prêts. – Aux portes de Montiel,
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit point remis :
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un Héros semble agrandir mon ame.

Dom Pèdre, *en l'embrassant*.
Généreux Musulman, j'attends tout de ton bras :
(*À Dom Fernand*.)
Guidez-le dans ma tente, & j'y suivrai vos pas.
(*Altaire & Dom Pèdre sortent*.)
Guesclin semble arriver pour combler ma vengeance :
Il fit régner mon frère, il est en ma puissance !
Je sens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont je suis tourmenté.
C'est un torrent fougueux qui, malgré moi, m'entraîne :
Toutes mes passions ressemblent à la haine.
Je ne puis, - ni ne veux surmonter leur transport ;
Qui vient leur résister se dévoue à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II

Le Théâtre représente, dans le fond, tout le Camp de Dom Pèdre, au milieu duquel on voit le Fort & la Tour de Montiel : sur le devant sont deux Tentes, dont l'une plus avancée est celle d'Edouard, qui y arrive avec Du Guesclin.

SCENE PREMIERE

Edouard, Du Guesclin.

Edouard
Du camp de Dom Henri, ce Français va venir ;
Dans ma tente, Guesclin, daignez l'entretenir :
Qu'il y soit sans frayeur, ma foi sert d'ôtage.

Du Guesclin
Transtamare lui-même y viendrait sur ce gage.

Edouard
Dom Pèdre est plus tranquille : aux chefs des Musulmans
Il apprend ses desseins, il reçoit leurs sermens.
(*Montrant l'autre tente*.)
Bourbon, dans cette tente où vos yeux l'ont revue,
Peut être, en ce moment, par mon bras défendue :
Cependant, dites-moi quelle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon ;
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance ?

Du Guesclin
C'est moi qui de ses dons fis un juste refus ;
A l'Etat épuisé ma main les a rendus :
Dans les malheurs publics, un Monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme ?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique[558]
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux ;
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux :
« Tu vois, m'a-t-elle dit ; nos guerres intestines
« Ont rempli nos climats de morts & de ruines ;
« Avant mon triste sort, que je n'ai pu prévoir,
« A la Patrie en pleurs j'ai pensé tout devoir.
« Le bien de mes aïeux, égal à ma naissance,
« Que m'avait conservé leur modeste opulence,
« Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
« Fut le trésor du pauvre, & nourrit l'orphelin ;
« Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste ;
« Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reste ».

Edouard, *avec transport*.
C'est avoir plus encor que les trésors des Rois. –
Ah ! Sa bonté prodigue a prévenu tes loix.
Magnanimes époux, quel bonheur est le vôtre !
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

Du Guesclin, *affectueusement*.
Cher Prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse, elle-même, en nous cachat sa main,
Sous des noms supposés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeait votre père :
Mon erreur accepta ces secours imprévus.
Mais trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence, & respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssaient dans leurs chaînes
(*Vivement.*)
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.
Ils l'ignoraient, Seigneur, & vous devez le croire :
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Transtamare, ils ont su parvenir,
Et peut-être en est-ce un qui veut m'entretenir.

Edouard
Rien ne m'étonne en vous, mais tout me fait envie.
Quoi ! De vous imiter la douceur m'est ravie !
Mon père s'est bientôt repenti du traité,
Qui, même à si haut prix, mettoit ta liberté.
Il veut que ta rançon dans mes mains apportée,
Après les temps prescrits, ne soit plus acceptée.
Ce matin j'arrivais, & déjà Dom Henri,
En m'offrant tout son or, demandait son ami :
Mais les temps sont passés ; il faut que j'obéisse,
Que je fasse à mon père un si dur sacrifice :
Cet ordre est le premier de ce père adoré,
Oui, le seul dont mon cœur ait jamais murmuré.

Du Guesclin
Je n'espère pas moins ma prompte délivrance ;
Transtamare au lieu d'or emploîra la vaillance.
Il sait trop que lui seul a fait tout mon malheur :
Des chaînes de Guesclin vous lui devez l'honneur…
N'en parlons plus. – Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de respect & de reconnaissance,
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O Héros ! Protecteur des Héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous serviez de modèle :
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidèle !
Mais ce sont ses pareils qu'un grand cœur doit chérir ;
C'est Valois dans les fers qu'Edouard put servir :
Sachez que votre bras ici se déshonore,
S'il protège un tyran que l'Univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Edouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?

[558] Ancien nom de la Bretagne : Froissard appelait encore Du Guesclin, *l'Aigle de l'Armorique*.

Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée ?
De Musulmans, d'Hébreux, elle est toute formée ;
Et des dignes soldats de ce vil Navarrois[559],
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les Rois.
Quel intérêt vous dicte une telle alliance ?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France ?
Grace à la politique, à sa fausse grandeur,
La gloire des Héros n'est pas toujours l'honneur.

Edouard
Eh bien ! Terminons tout par l'accord le plus sage :
J'avais besoin de vous pour un si grand ouvrage.
Je vais revoir le Roi ; j'espère le fléchir.
(*Lui prenant la main*.)
Guesclin, nos longs débats vont enfin s'assoupir.

Du Guesclin, *vivement*.
Si pour jamais, Seigneur, nos Nations amies…

Edouard, *avec confidence*.
Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies :
Le monde entier trembla, quand le Roi des Anglais
Fut tout prêt de s'asseoir au trône des Français :
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables
Sous les mêmes drapeaux seraient trop redoutables ;
Et leurs sceptres un jour rassemblés dans ma main,
Rendraient mes successeurs les Rois du genre humain.
Le Ciel, en divisant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

Du Guesclin
C'est nous estimer trop : il est des Castillans,
Des Germains… Je crois voir le Français que j'attens.

Edouard
Je vous laisse.
(*Il sort de la tente avant que le Français y entre*.)

Du Guesclin regardant le Français.
Son casque est fermé ! Quelle crainte
Peut l'agiter ?

SCENE II

Du Guesclin, un chevalier inconnu.

Le Chevalier, *portant une écharpe blanche, & ayant la visière de son casque baissée*.
Ici sommes-nous sans contrainte ?

Du Guesclin
Oui. – Mais quel son de voix !

Le Chevalier, *levant la visière de son casque*.
Cher Guesclin !

Du Guesclin *effrayé*.
Dom Henri !
Dieu !... Que prétendez-vous ?

Dom Henri, *tranquillement en lui prenant la main*.
Imiter mon ami ;
Justifier son cœur par ma reconnaissance.

Du Guesclin
J'admire avec terreur sa sublime imprudence.
Risquer votre couronne !

Dom Henri
Eh bien ! Je te la doi.

Du Guesclin
Vos jours !

Dom Henri, *vivement*.
Cent fois Guesclin risqua les siens pour moi.
Va, d'un jeune Espagnol connaît le caractère ;
Notre orgueil, dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus ;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.
Penses-tu que Dom Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans son camp j'aurais osé me rendre ?
Son cœur soupçonne-t-il la générosité ?
L'audace du projet en fait la sûreté.
C'est pour toi que je tremble, & c'est ce qui m'amène :
Je connais trop mon frère & sa rage inhumaine,
Pour te voir dans ses mains sans en frémir d'effroi ;
Tu fis mon bonheur, il te hait plus que moi.

Du Guesclin
Qu'ai-je à craindre ? Edouard dont seul je dois dépendre…

Dom Henri
Edouard périra, s'il ose te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat ;
Puisqu'il sert un Tyran, il doit faire un ingrat.-
Ami, de mes trésors tu sais que l'offre est vaine,
Que les frayeurs de Londre éternisent ta chaîne :
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
J'ai formé ce dessein & saurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon Maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai su tout reconnaître :
A travers ce bois sombre & ces rochers affreux,
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,

[559] Charles le Mauvais, Roi de Navarre, digne Allié de Pierre le Cruel.

Où ramenant bientôt mon élite indomptable,
Je viens à sa prison ravir mon Connétable :
Et si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

Du Guesclin, *avec véhémence*.
Oui, Prince : c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir ms fers, mais on peut les briser ;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Enervé près d'un an par un repos infame,
Le besoin de la gloire a fatigué mon ame :
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé :
L'excès de l'avenir remplira le passé. –
Mais Bourbon viendra-t-elle… & peut-elle nous suivre ?
A la foi d'Edouard elle-même se livre…

Dom Henri
Ciel ! Que dis-tu ? Bourbon !....

Du Guesclin
Ce bonheur imprévu,
A votre oreille encor n'est donc pas parvenu ?

Dom Henri, *tressaillant d'inquiétude & de joie*.
Non : quel espoir confus égare ma pensée !
Dans mon cœur palpitant une joie insensée…
Bourbon !

Du Guesclin
Elle respire.

Dom Henri
O moment enchanteur !
Blanche, - tu vis encore ! - & tu n'es point ma sœur !
Je vouais à ton ombre une amour immortelle : -
Que mon cœur est heureux de se trouver fidèle !
Eh ! Qui l'a pu sauver ?

Du Guesclin
Le sage Dom Fernand.
Edouard de ses jours répond seul maintenant.

Dom Henri
C'est à moi d'en répondre. Ah ! Mes pleurs, mon ivresse,
Tous mes sens éperdus nagent dans l'allégresse :
Ami, courons vers elle.

Du Guesclin
Où vous exposez-vous ?
Craignez tous les regards. Je tremble ; on vient à nous :
(*En baissant la visière du casque de Dom Henri*.)
Cachez plutôt vos traits. – C'est la Princesse même :
Préparons-la du moins à sa surprise extrême.

SCENE III

Dom Henri, Blanche, Du Guesclin.

Blanche, *sortant de l'autre tente*.
Je ne crois pas ici troubler votre entretien ;
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(*À Dom Henri*.)
Si Henri sait mon sort, Seigneur, quelle est sa joie !

Dom Henri, *toujours couvert*.
Il le sait.

Blanche
Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé de vœux pressans de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé ;
Jadis j'ai vu son sang couler pour me défendre,
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

Du Guesclin
De celle qu'il hasarde, à vos yeux, je frémis :
Ici même, en secret, il voulait être admis.

Blanche, *effrayée, à Dom Henri*.
Ah ! Courez prévenir…

Dom Henri, *d'une voix tremblante, en lui prenant la main*.
Il n'est plus temps, peut-être.

Blanche
Ciel ! À son trouble… au mien… puis-je le méconnaître ?

Dom Henri, *levant la visière de son casque*.
Oui, c'est votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(*Il se relève*.)
Qui vous voit, vous adore, - & mourra votre époux.

Blanche, *tendrement*.
Insensé ! – Se peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère ?

Dom Henri, *avec la plus grande vivacité.*
Je vins pour l'amitié, j'ignorais mon bonheur :
Mais jugez pour l'amour ce qu'aurait fait mon cœur.-
Je le déclare enfin ce feu si légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime ;
Dès le premier regard que je levai sur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux :
Pour vous suivre à l'autel j'accompagnais mon frère ;
Sa froideur redoubla ma jalouse colère.
Quand il sortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne sai quel espoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obscur, une confuse image

Me montra mon bonheur, - dont elle était le gage.
Les vrais pressentimens sont un don de l'amour.
Je ne partageai point les regrets de la Cour ;
Moi, qui de tout mon sang voudrais payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'osai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut par-tout publié,
Je mourais de douleur – sans sa tendre amitié.
Guesclin, sauvant mes jours d'un désespoir funeste,
Pour vous, sans le savoir, en conserva le reste :
Le Ciel veut qu'en tous temps il soit de mon destin
De voir, dans mon bonheur, l'ouvrage de Guesclin.

Du Guesclin
Prince, un si noble aveu fait mon plus beau salaire. –
Reine, voilà l'époux choisi par votre frère :
Charle, avant que Dom Pèdre en eût semé le bruit,
De l'hymen de Padille en secret fut instruit :
Et, pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce Prince & de vous il conclut l'alliance :
Pour dot, sur la Castille il vous transmit ses droits,
Acquis à nos Bourbons, au défaut des Valois.
Quand le Prince, éprouvant une disgrace utile,
Dans l'asyle des Rois vint chercher un asyle ;
Roi sans trône, & dès-lors Citoyen de Paris,
Vingt fois pleurant vos jours que nous croyions finis,
J'ai vu Charle & Bourbon s'écrier sans mystère :
« Si Blanche respirait, ce serait-là mon frère ».
Le Ciel pour ce Héros vous sauva du trépas ;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats :
Par le sang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Espagne, à jamais joignez vos destinées.

Blanche
Cher Prince ! c'est pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle est encore à moi !
Quel sort heureux succède au sort le plus barbare !
Je crus être à Dom Pèdre & suis à Transtamare !
J'avouerai qu'en suivant votre frère à l'autel,
Je vous distinguai peu dans mon trouble mortel :
Et dès-lors par l'hymen me croyant asservie,
J'aurais dompter mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.
Mais songez à Tolède, à nos communs revers ;
A ce jour où le Peuple indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde sanglante,
Dans un asyle saint me déposa mourante.
(*À du Guesclin*.)
Pèdre y vole ; il apporte & le fer & le feux ;
Me vient, en rugissant, saisir par les cheveux ;
M'entraîne… Un bras s'oppose à sa fureur extrême ;
Un Héros le désarme ; - Henri, c'était vous-même.
Mais un soldat cruel donne son glaive au Roi,
Il frappe, & vous tombez palpitant près de moi :
J'expirais. – Pour souffrir, rappelée à la vie,
C'est depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en secret de mon cher défenseur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide & pur, qui s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et se livre au bonheur, seul fait pour me charmer
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

Du Guesclin
J'apperçois Edouard.

Blanche
Redoutez sa présence.

Dom Henri.
Jamais il ne m'a vu ; soyez en assûrance.

SCENE IV

Dom Henri, Edouard, Blanche, Du Guesclin.

Edouard
Dom Pèdre à mes desirs daigne enfin se prêter,
Madame : avec son frère il consent de traiter ;
Et des conditions qu'il a droit de prescrire,
(*À Dom Henri*.)
Chevalier, dans l'instant il viendra vous instruire.

Blanche, *épouvantée*.
Grand dieu !

Du Guesclin & Dom Henri
Pèdre !

Edouard
Il me suit.

Dom Henri, *à part*.
Il faut périr.

Blanche
Guesclin…

Edouard
Vous pâlissez tous trois ! Quel est l'effroi soudain…

Du Guesclin
Il est juste, Seigneur : vous voyez Transtamare.

Blanche, *à du Guesclin*.
Cruel, vous le perdez !

Dom Henri
Quoi ! L'ami le plus rare
Me livre…

Edouard
A ma foi, Prince ! & vous voilà sauvé.
Il me connaît.
(*À du Guesclin, en l'embrassant*.)
Jamais tu ne l'as mieux prouvé :
Ah ! Cette confiance & cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

Du Guesclin, *tranquillement.*
Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur ;
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

Edouard, *appelant un Anglais qui entre*.
(*À Dom Henri*.)
Névil ! – Eloignons Pèdre. Il peut, dans sa furie,
Me braver, & nous perdre… aux dépens de sa vie.
(*Vivement à l'Anglais*.)
Courez ; dites au Roi qu'un funeste devoir
Contraint ce Chevalier de partir sans le voir :
Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux de peur qu'on nous surprenne.
(*L'Anglais sort*.)

Blanche, *à Edouard*.
O Héros ! Qui, deux fois me sauvez dans un jour…

Edouard, *montrant Dom Henri*.
A sa témérité je reconnais l'Amour.

Du Guesclin.
Non : & ce que l'Amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce Prince l'inspire.
Il vint, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet ; - pour m'ôter de vos mains.
Dom Henri que, sans moi, couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire ;
Le Roi devient soldat pour servir son ami.
Eh bien ! Voilà le cœur que je vous ai choisi ;
Prince, mes deux Héros étaient faits l'un pour l'autre ;
Chérissez mon ami, – comparez-lui le vôtre ;
Ce tigre tout souillé de sang & de forfaits : -
J'ai placé, mieux que vous, l'honneur de vos bienfaits.

Dom Henri, *à Edouard*.
Seigneur, ma défiance est un outrage insigne,
Dont je rougis dans l'ame, & dont l'honneur s'indigne :
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous.
En est-il ? Ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs, c'est la reconnaissance.

Edouard
Je vous demande un prix bien digne de tous deux,
C'est la paix. Remplissez vos devoirs & mes vœux.
Craignez tous les malheurs des haines fraternelles ;
Aux plus affreux excès on est conduit par elles :
Deux cœurs, qu'un même sang forma pour se chérir,
Oseront s'immoler, s'ils osent se haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la Nature,
Nos fureurs sont sans frein, nos crimes sans mesure.
Prévenez sagement quelque scène d'horreur : -
Mais des conseils des Rois évitons la lenteur.
Tous trois (avec prudence) osons voir votre frère ;
Lui, Guesclin, vous & moi, calmons l'Europe entière.

Dom Henri
Moi ? Le voir !

Blanche, *impétueusement*.
Non, Seigneur.

Edouard
Non pas en ce moment.
Vous nous avez surpris par ce déguisement :
Sans doute il oserait, pour vous punir en traître,
Abuser du prétexte, & j'en serais peu maître.
Il faut, dans votre camp, retourner inconnu :
De là faites offrir un accord imprévu ;
Proposez l'entretien, prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir par mes justes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

Dom Henri
Sans l'aveu de Guesclin rarement je prononce,
Seigneur : mais dans ses yeux je crois voir sa réponse.

Du Guesclin
La paix, Seigneur : il faut tout lui sacrifier ;
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le Vainqueur est Homme & digne de sa gloire.

Dom Henri
Vos desirs sont ma loi ; je pars, & je revien…

Blanche
Juste Ciel !

Dom Henri
Sans espoir, tenter cet entretien.

Blanche
Vous allez vous remettre à la foi d'un Parjure,
Qui s'est fait en tout temps un jeu de l'Imposture.

Edouard

Un Parjure, à l'instant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer sa foi.

Dom Henri, *vivement*.
Quand même mon retour hazarderait ma vie,
Le bien de mes sujets, leur salut m'y convie ;
Si pour eux, dans ce camp, je m'expose aujourd'hui,
(*Montrant du Guesclin*.)
Je l'aurais fait pour vous, & je l'ai fait pour lui.

Blanche, *plus vivement encore*.
Je sais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes :
Et dois-je me flatter d'inspirer, par mes larmes,
Les frayeurs d'une femme aux cœurs de trois Héros ?
Vous allez vous placer sous le fer des bourreaux ;
Maître une fois de vous, ce monstre si sauvage,
Au seul assassinat bornera-t-il sa rage ?
(*À Edouard & du Guesclin, en leur montrant D. Henri*.)
Vous le verrez tous deux lentement déchirer,
Et vos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi ! Pèdre, pour régner, n'a besoin que d'un crime,
Et vous lui présentez sa dernière victime !
(*À Dom Henri*.)
Mais vos destins ici décideront mon sort ;
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirans je réserve la mienne ;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne ;
Et je ne servirai, grace à mon seul secours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

Edouard
Madame, où vous égare un désespoir extrême ?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même ?

Blanche, *avec la dernière chaleur*.
Oui, Seigneur, je le sais ; vous mourrez en Héros :
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux ?
(*Avec un frémissement soudain.)*
Hélas ! Sur ses périls lorsque je vous implore,
Le péril du moment est plus terrible encore.
Si Dom Pèdre venait ! – Hâtez-vous de partir :
Ah ! Deux fois de ses mains espère-t-on sortir ?

Edouard
Partez, Prince ; & bientôt vous me ferez apprendre
Quels otages, quels soins, quel temps vous voulez prendre.
Conduisez-le, Guesclin, jusqu'à ses pavillons :
Moi, je cours vers le Roi pour ôter tous soupçons.

Dom Henri, *à Edouard*.
Ses pleurs m'ont désolé ; mais mon cœur persévère.
(*À Blanche*.)
Puis-je trop m'exposer pour une paix si chère,
(*Montrant du Guesclin*.)
Dont j'attends votre main, - & qui rompra ses fers ?
Je hâte mon bonheur.

Blanche
Ou mon dernier revers.

ACTE III

Tente d'Edouard.

SCENE PREMIERE

Dom Pèdre, Edouard, Gardes au fond.

Edouard
Mes vœux sont-ils remplis ? & votre ame appaisée
A recevoir un frère est-elle disposée ?
Les intérêts du peuple à Guesclin sont remis :
Du pas qu'on fait vers vous sentez donc tout le prix.

Dom Pèdre
Quoi ! Henri, dans ces lieux refusait de paraître !
Ce rebelle, en son camp voulait mander son maître !

Edouard
Ce n'est pas Dom Henri, ce sont tous vos sujets,
Aujourd'hui ses soldats, qui, blâmant mes projets,
N'osaient le confier à vos mains vengeresses.

Dom Pèdre
Ces perfides sujets doutent de mes promesses !

Edouard
Mais leurs doutes, Seigneur, sont-ils si criminels ?
Rappelez, envers eux, vos sermens solemnels,
Lorsque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grace des rebelles :
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur ;
Je crus lui rendre un père, & fus son destructeur :
Je rendis vos bourreaux à l'Espagne indignée ;
De larmes & de sang vos fureurs l'ont baignée :
De tous vos vieux amis Fernand seul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour-à-tour
Grands, Ministres, Guerriers fameux par leurs services ;
La réponse est toujours le nom de leurs supplices.
Et Dom Pèdre est surpris d'inspirer de l'effroi !
Et Dom Pèdre est surpris qu'on doute de sa foi !
Ah ! Si selon mes vœux le Traité se consomme,
Sur le Trône à la fin, vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juste adversité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands Rois, leur volupté suprême ?
Eh ! Quels droits plus divins donne le diadême,
Que de pouvoir sans borne étendre ses bienfaits ;
Recueillir tous les jours les plaisirs qu'on a faits ;
Trouver à chaque instant, dans son ame adorée,
Le centre du bonheur d'une vaste contrée ?

Dom Pèdre, *avec impatience*.
Mon peuple m'était cher, quand j'en étais chéri :
Il m'a trahi par-tout, par-tout je l'ai puni.
Prince[560], punir en Roi, c'est châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire :
(*Il lui prend la main affectueusement*.)
Mon aïeul, comme vous, proscrit, dans l'abandon,
Méprisa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la seconde, hélas ! Fut la dernière :
Leçon, pour vous & moi, terrible & salutaire[561].
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous, sans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aisément les rappelle !
Que sans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir est pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en secret & les pousse au retour :
Un père, un Roi haï répugne à la nature ;
Demandez[562] qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

SCENE II

Dom Pèdre, Edouard, Altaire, Dom Fernand, Gardes.

Dom Fernand, *au Roi*.
Seigneur, le Prince arrive ; aux mains des ennemis
Les otages par moi viennent d'être remis.

Edouard
Au devant de ses pas, je vais soudain me rendre :
Prince, je le reçois ; Roi, vous devez l'attendre.
(*Il sort*.)

Altaire
Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets ;
Je vins pour la bataille, & consens à la paix ;
Quoique tous vos Chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire[563].
Au moins, l'hommage pur qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu :
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préférait mes soldats aux nobles de Navarre !
Tu ne l'as point permis, - & je crains ce refus :
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

---

[560] Il y avait ici ces autres vers :
Mais pour le châtier, fallait-il le détruire ?
Ah ! Prince ! à mes dépens je vais donc vous instruire.
Mon aïeul, une fois proscrit par ses Barons,
Méprisa du malheur les premières leçons.

[561] Mon respect pourrait-il parler mieux à mon père ?

[562] Permettez.

[563] Les princes Chrétiens ne faisaient jamais alors de Traité de paix entre eux, sans y stipuler expressement une Croisade contre les Infidèles.

(*Il sort*.)

SCENE III

Dom Pèdre, Dom Fernand, Gardes.

Dom Pèdre
Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes sur ma foi ?
Il faut être prudent, quand on est infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.
Toi, sous le nom d'arbitre, oppresseur insolent,
Qui m'écrases du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander sa grace :
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom Fernand
Et, malgré vos sermens, vous vous croyez permis…

Dom Pèdre
Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis.

Dom Fernand
Mais bientôt Edouard soulevant l'Angleterre,
Viendra…

Dom Pèdre
Je vais tarir les sources de la guerre.
Transtamare n'a point de fils pour successeur :
Lui mort, son parti tombe, & cède à la terreur.
Edouard & Guesclin resserrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs Rois les impuissantes haines.
(*Bas à Dom Alvar*.)
Henri vient ! Soyez prêt ; qu'il tremble de sortir :
Il n'a qu'un choix à faire ; obéir ou mourir.
(*Il fait signe à Dom Fernand de se retirer*.)

SCENE IV

Dom Pèdre, Dom Henri, Edouard, du Guesclin.

Edouard, *tenant Dom Henri par la main*.
(*À Dom Henri*.) (*À Dom Pèdre*.)
Voila votre roi, Prince: - Et voilà votre frère,
Sire.

Dom Pèdre, *à part, en regardant Dom Henri*.
Déjà mon sang bouillonne de colère.

Edouard
Embrassez-vous.
(*Dom Henri fait un pas vers son frère*.)

Dom Pèdre
Arrête ; avant cette faveur,
Sachons s'il en est digne. Ecoutons-le.
(*Il se jette sur son siége*.)

Dom Henri, *à Edouard*.
Seigneur,
Sa dureté…

Edouard, *avec dépit*.
Je suis le premier qu'elle offense.
Prenons place.
(*Ils s'asseyent*.)

Dom Henri
Je garde un reste d'espérance :
Je vois, avec un cœur & des yeux attendris,
Ce spectacle nouveau pour l'Univers surpris ;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la Couronne,
Avec les deux Héros protecteurs de leur Trône.

Dom Pèdre, *qui s'est levé avec fureur au mot de deux Rois*.
N'avilis point les Rois. C'est aux usurpateurs
A flatter, par besoin, d'orgueilleux défenseurs :
Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs ni maîtres ;
(*En montrant Edouard*.)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(*Il se rassied brusquement*.)

Edouard, *à Dom Pèdre*.
Seigneur, si chaque mot enflamme vos esprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis ? –
C'est moi qui vais parler, daignerez-vous m'entendre ?
(*À Dom Henri*.)
Mais je vais m'adresser à votre ame plus tendre.
Fils de roi, dès l'enfance on dut vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner :
Son être, sur la terre, en eux seuls se retrace ;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur.
Frère de votre Roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le Trône & la Nature ?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains. –
(*Dom Henri frémit*.)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant ;
Chef, soldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle :
Disputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle ;
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.

C'est par-là qu'Edouard, honoré sur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre :
Plus citoyen que Prince, & docile à mon Roi,
Ses plus simples desirs sont ma suprême loi ;
A son trône appelé du jour de ma naissance,
Le dernier des sujets a moins d'obéissance ;
Je voudrais de mon maître éterniser les jours ;
Je ne demande au Ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le sceptre à la main de son frère,
L'aurait-il respecté dans la main de son père ?
Pardonnez ; je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute son horreur.
(*Plus vivement*.)
Cher Prince, lavez-vous d'une tache si noire,
Qui va de siècle en siècle obscurcir votre gloire :
Admirez le moment que j'ai su vous choisir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ;
Il eût été honteux au vaillant Transtamare
D'abdiquer la couronne au sortir de Najarre.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats sanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,
Quand Pèdre voit enfin l'Empire qu'il possède
Réduit à ce seul sort, aux seuls murs de Tolède :
Vous, conquérant des biens que vous lui disputiez,
Prendre sceptre, couronne, & les mettre à ses pieds ;
Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inoui, dont vous seul êtes digne ;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos soldats,
La fortune & Guesclin ne partageront pas.
Ce n'est point tout. Je sais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu se suffit, est son prix elle-même :
Je viens pourtant offrir, à votre œil détrompé,
Un trône bien acquis pour un trône usurpé :
L'échange en est heureux ; il faut que je m'explique.
Vous voyez, comme moi, sous quel joug tyrannique
La moitié d l'Espagne expire en gémissant :
Vous savez par quel crime à jamais flétrissant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les despotes d'Afrique ont dépouillé vos Princes.
(*Avec chaleur, à du Guesclin*.)
O chrétiens insensés ! dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déserts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laisse l'empire !
Armons-nous, réparons un si honteux délire :
Que pour ce grand objet quatre Rois se liguans,
Aux fables de Ceuta rejettent ces brigands.
(*À Dom Henri*.)
Prenez un sceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure & non pas votre frère :
Sous vous, avec Guesclin, je marche le premier :
Nous sommes deux soldats, & lui seul est guerrier.
Confions sagement à l'œil de sa prudence
Les armes d'Angleterre & d'Espagne & de France :
Pèdre, dans ce projet, nous secondera tous :
Charle en fut l'inventeur, mon père en est jaloux ;
Même il m'a dit vingt fois : « Malgré nos longues haînes,
« Quand l'honneur parlera, Guesclin n'a plus de chaînes. »
Ainsi le sceptre heureux que je viens vous livrer,
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'assurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore,
Le Roi peut vous céder la beauté qu'il adore :
Vous allez satisfaire, honorer en ce jour
La vertu, l'amitié, la patrie & l'amour.
Prononcez.

Dom Henri

Je venais à vous, comme à mon frère,
Proposer ce projet, - sur un plan tout contraire :
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir ;
Mais me justifier est mon premier devoir.
Me punisse le ciel, si, par quelques intrigues,
Tramant contre mon roi d'ambitieuses ligues,
Et si, lui dérobant les cœurs de ses sujets,
J'osai jusqu'à son trône élever mes projets !
Mais, quand ses bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévasté la Castille,
Un peuple d'orphelins, levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendrissaient un Roi,
Et que jusqu'à son cœur, une main plus chérie
Ferait couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois troublant son calme affreux,
J'apporte à ses genoux des larmes & des vœux :
Savez-vous sa réponse ? Un poignard, - qu'on arrête,
Et que deux fois encore il lève sur ma tête :
Padille le désarme. – Et moi, toujours soumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère & mon pays.
Sa fureur me poursuit sur tout ce que j'adore :
En d'abreuvant de sang, il s'en altère encore ;
Et sans vous retracer mes amis, mes parens,
Mes cinq frères, hélas ! sous son glaive expirans,
Songez que ses bourreaux ont massacrés ma mère ;
Et voilà tous ses droits pour détester son frère.

Dom Pèdre

Ta mère, à ta naissance, a mérité la mort.
(*Edouard & du Guesclin font un mouvement d'indignation*.)

Dom Henri, *impétueusement*.

Vous l'entendez, Seigneur ; a-t-il quelque remord ?
Ce fut donc pour sauver les derniers de ma race,
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offrait sa place.
Si vos vaillantes mains surent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Espagne, retournant sous l'empire des crimes,
N'est qu'un vaste bûcher tout couvert de victimes :
Pour la sauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or & sans soldats, j'arrive, & je suis Roi.
Ainsi ses cruautés me donnent ses provinces ;
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers Princes :

Quels titres sont plus purs, plus justes, plus flatteurs ?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les cœurs.

Dom Pèdre, *toujours avec violence*.
Mon peuple est-il mon juge ? – Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puissance,
J'en dois compte à moi seul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre il fallait me fléchir ;
Mais de mes passions vous irritiez la flamme.
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon ame.
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon qu'ils m'offraient malgré moi
Ils proscrivaient Padille, elle m'en fut plus cher ;
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévère, & ne fus point cruel.
(*Plus impétueusement*.)
Rends-moi mon Trône, ou crains que plus sévère encore.

Dom Henri
Du Trône de Grenade on veut priver le Maure ;
Et je venais t'offrir mon armée & mon bras,
Pour te couronner Roi sur leurs riches états.
Rends ces peuples heureux : la Castille peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son scèptre alors, Henri te le rendrait,
Et l'Empire du Maure en ma main reviendrait.
(*Voyant l'air sérieux de Dom Pèdre*.)
Mais non : puisqu'Edouard m'offre avec cet Empire,
Une épouse, un ami, premiers biens où j'aspire,
Je suis prêt d'accepter…

Du Guesclin
Qu'allez-vous faire, ô Ciel !
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel ?
Si pour ma liberté, votre cœur sacrifice
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir : -
Et je fuirais un roi qui m'aurait fait rougir.
Pour Blanche ; c'est Valois dont elle doit dépendre ;
Son choix vous l'a donnée, & l'on veut vous la vendre ;
Quel droit son meurtrier prétend-il aujourd'hui ?
Il ordonna sa mort, elle est morte pour lui.

Dom Pèdre
Quoi ! Tu veux dans sa haine affermir ce rebelle ?
Il renonçait au crime, & ta voix l'y rappelle !
Traître, tu fus toujours aux conseils, aux combats,
Ou l'auteur, ou l'appui de tous ses attentats.

Du Guesclin
J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous fûtes l'assassin de la sœur, de mon maître ;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné :
Je respecte ce front, puisqu'il fut couronné :
Mais je sers un Monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défense.
De ce peuple expirant le reste ensanglanté
Ne veut plus de vos loix subir la cruauté :
Je le déclare au nom de la Castille entière,
Qui de ses droits ici me rend dépositaire ;
Au seul Trône du Maure aspirez désormais ;
Dom Henri veut en vain vous donner ses sujets.
Voici leurs propres mots : « S'il cède ou perd l'Empire,
« Un autre y va monter, & nous allons l'élire.
« Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
« Est-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois ?
« Quand on s'est séparé de la nature humaine,
« Que pour elle, d'un tigre on imite la haine,
« Comment des Nations réclame-t-on la foi ?
« Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de Roi. »

Dom Pèdre, *voulant mettre l'épée à la main*.
C'en est trop, & ton sang…

Edouard, *l'arrêtant*.
Qu'osez-vous entreprendre ?

Dom Henri, *s'élançant au devant de du Guesclin*.
C'est mon sang le premier qu'il faut ici répandre.

Edouard, *à Dom Pèdre*.
Un Guerrier désarmé, mon captif, mon ami !

Dom Pèdre
Lui ! Qui des droits du Trône éternel ennemi,
Vint d'avancer contr'eux une horrible maxime,
Redoutable à son maître, à tout Roi légitime ?

Du Guesclin
Vous outrager mon roi. Sur le sort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens :
De leur chûte effroyable il ne craint pas l'exemple :
Son cœur se rend justice alors qu'il se contemple,
Il sait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons :
Les Titus craignent-ils le destin des Nérons ?

Edouard, *arrêtant encore Dom Pèdre, qui fait un nouveau mouvement*.
Guesclin, vous oubliez la Majesté suprême…

Du Guesclin
Voulant m'assassiner, il l'oubliait lui-même.
(*Montrant Dom Henri*.)
D'ailleurs, il n'est ici qu'un Roi pour un Français.

Dom Pèdre
(*À du Guesclin*.) (*À Dom Henri*.)
Tremble. – Et toi, sors.

Dom Henri
Eh bien ! Plus d'accord, plus de paix ;
Moi ! J'allais te livrer un peuple qui m'adore !
Ah ! Je serais moins lâche en le livrant au Maure.
(*À Edouard*.)
Adieu, Prince : osez-vous être encor le vengeur
D'un barbare ?...

Edouard
Oui, je l'ose : oui, ma foi, mon honneur,
Mon père, ont garanti son sacré diadême :
Je vous en offre un autre ; il cède ce qu'il aime…

Dom Pèdre
Moi !

Edouard
(*À Dom Henri*.)
Tout, hors votre sceptre. – Et vous, vous acceptez.
Le peuple seul ici s'oppose à nos Traités :
Voyons s'il soutiendra les maîtres qu'il se donne,
Mieux que je ne soutiens ceux que le Ciel couronne :
Marchons à la bataille.

Dom Henri
Il est d'autres moyens,
En épargnant, Seigneur, le sang des citoyens,
De finir noblement cette grande querelle. –
(*Il regarde son frère*.)

Dom Pèdre
Oui, viens au champ d'honneur, ton Roi même t'appelle :
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

Dom Henri
Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler, sans immoler mon frère.
Mais je serais un monstre aussi cruel que toi,
Si j'osais dans ton sang me baigner sans effroi.
Tu ne m'as point compris. Pour éviter un crime,
Suivons des Chevaliers l'usage magnanime :
Deux amis avec nous tenteront ce hasard,
Viens combattre Guesclin, je combats Edouard.

Du Guesclin
O projet d'un Héros, d'une ame grande & pure,
Qui sert l'Humanité, la Gloire & la Nature !

Dom Pèdre, *à Edouard*.
Allons, Prince ;

Edouard, *fièrement.*
Arrêtez. Je ne suis pas suspect
(*À du Guesclin*.) (*À Dom Henri*.)
D'éviter un combat, de fuir à votre aspect.-
(*À tous*.)
Imitez d'un anglais le courage tranquille,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.
(*Aux deux Frères*.)
Si le sort, pour vainqueurs, choisit Guesclin & moi ;
En vous perdant tous deux, la Castille est sans Roi.
Mais si vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reste alors seul rival de son frère :
Et vous voilà, Seigneurs, tous prêts de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non ; il est juste ici que le peuple s'expose :
Armé contre les Rois, qu'il défende sa cause :
Qu'un combat général le force au repentir : -
Peut-être, de Najarre il va se souvenir.

Dom Henri, *vivement*.
J'y reçus des leçons que je brûle de rendre ;
Et qui perd des lauriers s'instruit à les reprendre.
Je me croirais certain de vaincre mon vainqueur,
(*Montrant du Guesclin*.)
Si j'avais ce Héros, - qu'il craint au fond du cœur.

Edouard
J'admire ce héros, je ne sais pas le craindre.

Dom Henri
Dans des fers éternels pourriez-vous le contraindre[564] ?
Si votre père & vous…

Edouard
Soyez libre, Guesclin.
(*Les trois autres Personnages témoignent la plus grande surprise*.)

Du Guesclin
Voilà mon vrai rival.

Dom Henri, *avec transport*.
Je règne donc enfin.
(*Il embrasse du Guesclin*.)

Dom Pèdre, *à Edouard*.
Votre père…

Edouard

[564] Dans des fers éternels quand on l'ose contraindre,
On craint sa liberté.

Eût rougi d'un soupçon téméraire :
Quand j'agis pour l'Honneur, j'ai l'aveu de mon père.

Du Guesclin, *à Edouard, en lui prenant la main*.
Ah, cher Prince ! Où trouver jamais d'aussi grands cœurs ?

Edouard, *affectueusement*.
Chez vos Français, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.
Dom Henri
Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

Edouard, *noblement*.
Eh ! Quel prix ? – En a-t-il ?

Dom Pèdre, *à Edouard*.
J'ai des droits sur sa tête,
Il fut pris dans mon camp… Mais vos vœux sont les miens ;
Qu'il parte, & finissons ces fâcheux entretiens :
(*Il appelle*.)
Alvar[565].

Dom Henri, *à Edouard*.
Prince, à Guesclin, que Bourbon soit remise.

Dom Pèdre
Pense-tu qu'Edouard manque à la foi promise ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

Edouard, *à Dom Henri*.
J'attends l'ordre de Charle, & ce sera ma loi.

Dom Pèdre, *d'un œil d'intelligence à Dom Alvar, qui est entré avec des Gardes.*
Conduisez-les, tous deux… vous m'entendez, peut-être ?

Guesclin, dans son armée, accompagne ce traître.
(*À Edouard, en lui prenant la main pour l'emmener*.)
Allons ranger la mienne, & volons aux combats :
(*À son frère*.)
Monarque d'un moment, la mort suivra tes pas.

Du Guesclin, *vivement à Edouard*.
Et de ma liberté c'est le premier usage,
D'aller contre vous-même exercer mon courage ?
Non ; je vais du combat différer le hasard ;
Pèdre ne peut long-temps être ami d'Edouard.
Dom Pèdre
Pèdre pourra bientôt punir tant d'insolence.
(*Bas, à Dom Alvar*.)
Va, j'emmène Edouard ; va remplir ma vengeance.
(*Il sort avec Edouard : dom Henri & du Guesclin sortent avec Dom Alvar & l'escorte*.)

Fin du troisième Acte.

---

[565] Dom Alvar
Dom Henri, *bas à Edouard, en lui prenant la main*.
Que Bourbon va condamner sa crainte !
Dom Pèdre, *à part, tandis que Dom Alvar s'avance avec des Gardes*.
Eloignons Edouard, pour frapper sans contrainte :
Quand je serai vengé, qu'importe sa fureur ?
(*Haut, à Dom Alvar*.)
Conduisez-les… tous deux.
(*Ces derniers mots sont ajoutés, en montrant du Guesclin avec un œil d'intelligence*.)
(*A Edouard*.)
Le temps presse, Seigneur.
Guesclin dans son armée accompagne ce traître ;
Daignez ranger la mienne, & me suivre.
Dom Henri, *à Edouard, en montrant du Guesclin*.
Ah ! peut-être,
Il faudrait que Bourbon fût remise à sa foi.
Edouard
J'attends l'ordre de Charle, & m'en suis fait la loi.

ACTE IV

Le Théâtre représente une Tente riche & vaste, qui est celle de dom Pèdre. Elle a deux issues ; l'une laisse voir la Tour de Montiel, dont elle est très-voisine ; & l'autre, le reste du Camp.

SCENE PREMIERE

Dom Pèdre, Dom Fernand.

Dom Fernand
Quoi ! Vous avez trouvé d'assez lâches mortels,
Pour se vendre sans honte à vos desirs cruels ?
O trop fidèle Cour du monstre de Navarre !
Contre la foi publique arrêter Transtamare !
Pour un tel attentat si vous m'aviez choisi,
Aux dépens de mes jours j'aurais désobéi.
Tandis que maîtrisant le destin des batailles,
Edouard, de Tolède, assûre les murailles ;
Que l'aspect d'un Héros ardent à vous servir
Y retient tous les cœurs déjà prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus sanglante injure ;
Vous manquez à sa foi, vous le rendez parjure ;
Et de mépris sans nombre osant flétrir son nom,
Vous enlevez sa Garde, & ravissez Bourbon !
Ah ! Quand il va savoir ce comble de l'outrage…

Dom Pèdre
Lui-même est observé. J'enchaînerai sa rage :
Il pense à tous ses vœux m'asservir d'un coup-d'œil ;
Mon orgueil est jaloux d'insulter son orgueil.
Le malheur m'imposa l'affront de me contraindre ;
Mais, le péril passé, j'abjure l'art de feindre.

Dom Fernand
Dieu juste ! – Et votre frère ? Ah ! Peut-être il n'est plus.

Dom Pèdre, *avec rage*.
Il vit : grace à Guesclin, mes coups sont suspendus.
Guesclin m'est échappé. Ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avait entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré :
Voilà, - pour un moment, - le seul frein qui m'arrête ;
Si, de l'usurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Castille, animés par Guesclin,
Menacent de nommer un autre Souverain ;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes ;
Pour racheter ses jours, il faut quitter les armes :
J'exige, sans délai, pour prix de son pardon,
Leur pleine obéissance, & la main de Bourbon.
Gardes, amenez-moi Transtamare & la Reine.
Je l'ai revue encore : & je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes sens allument ses attraits :
Il croît par ses mépris. Non, Padille & Pérès
N'avaient jamais porté dans le fond de mon ame
Ce feu tumultueux qui m'enivre & m'enflamme.
Je sens, à mes transports, que mon frère est heureux.
Eh bien ! Que leur amour me serve ici contre eux :
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cede lui-même.
(*Il fait signe à Dom Fernand de se retirer*.)

SCENE II

Dom Pèdre, Dom Henri enchaîné, Blanche enchaînée, Gardes.

Dom Henri, *entrant avant Blanche*.
J'attendais qu'un bourreau vînt finir mon destin :
Mais tes frères sont nés pour mourir de ta main.
(*Voyant Blanche arriver*.)
Frappe. Ah Dieu ! La Princesse aux fers abandonnée !

Blanche, *appercevant Henri*.
C'est vous ! Je me croyais la seule infortunée.
Et l'auguste Edouard vengeur des trahisons…

Dom Henri
Est la victime, hélas ! Du glaive ou des poisons :
(*À Dom Pèdre*.)
De ceux qui t'ont servi, c'est toujours le salaire.

Dom Pèdre
Ton sang aurait payé ce discours téméraire,
Si d'autres sentimens, qui domptent ma fureur,
Pour la première fois ne parlaient à mon cœur.
Ce changement, Madame, est votre heureux ouvrage ;
A lui laisser le jour, je souscris & m'engage,
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renouer à l'instant nos liens solennels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagemens ne pouvaient se remplir.
Mais lorsqu'enfin je puis, & veux les accomplir,
Maître de sa promesse, en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse, ou loi qui nous retienne.
Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers :
L'Espagne, à votre nom, sent expirer sa haine,
Et revient à son Roi par amour pour sa Reine ;
La France satisfaite appuiera ma grandeur ;
J'aurai Valois pour frère, & Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous, & m'arrache à moi-même :
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné ;

Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine & suspends ma vengeance,
J'écoute, & je conçois des projets de clémence.
Me les faire achever est un devoir bien doux,
Un honneur que le Ciel ne réservait qu'à vous :
Je n'épargnai jamais une tête rebelle ;
Je pardonne, pour vous, à la plus criminelle ;
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes sujets
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.
Osez répondre.
(*À Dom Henri*.)
Et toi, si tu prétends à vivre,
Le premier, vers l'Autel, presse-la de me suivre.

Dom Henri, *à Blanche vivement*.
Ainsi, depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet ma vertu.
(*Vivement*.)
Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous présente,
A Pérès qu'il ravit des bras de son époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous ;
Eh bien ! De cet hymen que la pompe s'apprête,
C'est par mon échafaud que finira la fête.

Dom Pèdre
Quoi ! Traître !...

Dom Henri, *à Blanche, très-rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu*.
Ignorez-vous comme il sait pardonner ?
Le jour que dans Tolède il vint m'assassiner,
Tout un peuple tombait sous sa main sanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour son père :
Pèdre accepte l'échange, & se croit généreux ;
Il s'en repent soudain, & les frappe tous deux.
Pressez-vous maintenant de mériter ma grace !

Dom Pèdre, *furieux*.
Les plus affreux tourmens pour prix de tant d'audace…
Qu'on l'entraîne…

Blanche, *éperdue*.
Arrêtez. – Que dois-je faire, hélas !
Souscrire à mon opprobre ? – Ordonner son trépas ? –
(*À Dom Henri*.)
Cruel, je l'ai prédit : nos maux sont votre ouvrage.

Dom Pèdre, *à Blanche*.
Vous l'aimez, je le vois : vous redoublez ma rage.
Il faut… Tremblez enfin de mon jaloux transport,
Ou me suivre à l'Autel, ou le suivre à la mort.

Blanche, *avec assûrance*.
Ah ! Tyran, ta menace a dissipé ma crainte.
Oui, je l'aime : en mourant je lui dis sans contrainte :
Et dans tout ton pays, grace à ta cruauté,
Mon cœur serait le seul qu'il ne t'eût point ôté ;
Je vois que ta noirceur s'est juré son supplice,
Que ton horrible hymen m'en rendrait la complice ;
Va, ne l'espère point : va, je saurai mourir ;
J'ai fait plus jusqu'ici, j'ai su vivre & souffrir.
Oui, de ma fermeté, je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ses beaux jours que je voudrais sauver
M'auraient fait consentir… Je rougis d'achever.
(*Avec la plus grande véhémence*.)
Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle,
Livreras-tu ton sang, si pur, si généreux,
A l'esclave du Maure, à l'ami des Hébreux ?
Mon cœur serait-il fait pour l'amant de Padille ?
(*Montrant Dom Henri*.)
Voilà le seul époux qui mérite ta fille ;
C'est un hymen de sang qu'on prépare à nos vœux,
Des bourreaux entre nous formeront ces saints nœuds.
Mais, adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle ;
Nos ames, sous les coups de ce vil assassin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton sein.

Dom Pèdre, *qui, pendant les derniers vers, a parlé bas à Dom Alvar*.
Otez-la de mes yeux : allez ; qu'on les sépare :
Qu'on l'enferme où j'ai dit : - laissez-moi Transtamare ;
(*À Blanche*.)
Tu ne le verras plus que mort & déchiré.
(*À d'autres Gardes*.)
Et vous, que l'échafaud soit soudain préparé.

Blanche[566], *ayant fait quelques pas, & se retournant vers Dom Henri*.
Adieu : depuis cinq ans, Prince, j'ai cessé d'être ;
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyait renaître :
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux ;
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.
(*On l'emmène*.)

Dom Henri, *à son frère*.
Ah ! Respecte son sang : tremble, Guesclin respire.
Mais, du sort d'Edouard ne veux-tu pas m'instruire ?

[566] Dom Henri, *avec violence, quand Blanche est sortie.*
Du destin d'Edouard, cruel, daigne m'instruire !
Dom Pèdre, *à ses Gardes*.
Quoi ! ce Chef Navarrois n'est rien venu nous dire ?
Voyez si dans Tolède il n'a pu le saisir,
Ou dans sa tente au moins s'il l'a su retenir.
(*Et c'est par ces vers que finissait la Scène*.)

Dom Pèdre, *à ses Gardes*.
Que ces chefs Navarrois sont lents à revenir !
Voyez si dans Tolède ils n'ont pu le saisir.

SCENE III

Dom Pèdre, Dom Henri, Edouard, Gardes.

Edouard
(*À Dom Pèdre*.)
Non, je suis libre encor. – (*À Dom Henri*.)
(*À Dom Pèdre*.) Vous allez bientôt l'être.
Un des miens dans ce trouble ayant su disparaître,
A volé jusqu'à moi ; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeait le Prince à l'aspect des deux camps,
Vos escadrons, sortis de ces épais ombrages,
Ont fondu sur l'escorte & ravi les otages.
Vous violez ma foi, j'en demande raison ;
Renvoyez Transtamare, & rendez-moi Bourbon,
A l'instant.

Dom Pèdre
De quel droit viens-tu, dans leurs Provinces,
Dicter arrogamment tes volontés aux Princes ?
Du rang de Roi des Rois qui t'a donc revêtu ?
Tu défends un coupable, & c'est-là ta vertu
Pour ta foi, ce Rebelle, en trahissant la sienne,
Envers lui, sans retour, a dégagé la mienne.
Quand tu viens de lui rendre, au mépris de mes droits,
Ce dangereux Guesclin qui m'a perdu deux fois,
Comment espères-tu que ma folle imprudence
Te laisse encore Bourbon pour la rendre à la France ?
Je t'arrêtais… par grace, & voulais prévenir
L'affront que tu me fais, & qu'il faudra punir.

Edouard
L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie !
Tu m'oses demander quel droit m'amène ici ?
(*Avec une chaleur rapide*.)
Je suis fils d'un Monarque ; & je vins comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne :
La vengeance est son droit, le mien ; & je m'en sers ;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnaissance :
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autres asyle que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devait m'être le gage.

Dom Pèdre, *revenant avec fureur de la confusion involontaire sont il se sent accablé*.
O Ciel ! De tant d'opprobre on ose me couvrir !
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir ?

Edouard
Et toi, Tyran, tu crois que je vais, sans murmures,
Voir compter mes sermens au rang de tes parjures ?
Que ton frère, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux ?
(*Prenant Dom Henri par la main*.)
Ah ! Fût-il attaqué par ton armée entière,
Il ne peut avant moi perdre ici la lumière.

Dom Pèdre
A tes yeux, à l'instant, sa tête va tomber.
(*Il fait signe aux soldats d'avancer*.)

Edouard, *mettant la main sur son épée*.
Viens. – Sous le nombre enfin, s'il nous faut succomber,
Qui meurt ainsi que nous éternise son être,
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.
(*Dom Pèdre tire l'épée*.)

SCENE IV

Dom Pèdre, Dom Henri, Edouard, Dom Fernand, Gardes.

Dom Fernand, *à Dom Pèdre*.
Vers Tolède, Seigneur, Guesclin force le camp.
Si vous ne paraissez, tout cède à ce torrent.

Edouard
Ah ! Je le reconnais.

Dom Henri
Crains son bras invincible.

Dom Pèdre, *d'abord un peu indécis*.
Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.
(*À ses soldats, en montrant les deux Princes*.)
Je reviens ; qu'on les garde.
(*Il sort avec Dom Fernand, les soldats restent*.)

SCENE V

Dom Henri, Edouard, Gardes.

Dom Henri, *avec le plus vif intérêt*.
Il peut vous massacrer

Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.
Tout son camp vous respecte : évitez sa colère ;
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse & d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez armer l'Anglais, & soyez mon vengeur.

Edouard, *avec véhémence*.
Moi, Prince ! & de quel œil me verrait l'Angleterre ?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la Terre :
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Dom Henri
Allez donc vers Bourbon : sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du Tyran ?...
(*Tout-à-coup il voit fuir les Gardes par la grande porte de la Tente*.)
Eh quoi ! tout prend la fuite !

SCENE VI

Dom Henri, Edouard, du Guesclin, suivi de quelques Espagnols.

Edouard, *appercevant du Guesclin, qui entre par l'autre issue, & lui présentant vivement Dom Henri.*
Guesclin ! Je te le rends ; tu me sauves l'honneur.

Du Guesclin, *d'un air tranquille & satisfait*.
Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.
(*À Dom Henri, avec rapidité*.)
Loin de nous votre camp donne une alarme vaine ;
J'ai formé, presque seul, cette attaque soudaine :
J'observais tout, j'ai vu qu'on vous traînait ici ;
Partons ; ou, dans l'instant, vous êtes investi.
(*Il le prend par la main, & veut l'emmener*.)

Dom Henri
Courons chercher Bourbon ?

Edouard
Fiez-vous à mon zèle.

Du Guesclin, *entraînant toujours Dom Henri*.
C'est le prix du vainqueur ; c'est le soin qui m'appelle.

Dom Henri, *à Edouard*.
Suivez-nous, Prince.

Edouard
Non. Il me reste un devoir.

SCENE VII

Edouard, *seul*.
Bourbon ! Dans quel péril !... J'aurais dû le prévoir ;
Quand le juste aux méchans tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp ; &, pour la découvrir…
Mais je crois voir Dom Pèdre & le Maure accourir.

SCENE VIII

Dom Pèdre, Altaire, Edouard, Troupes de Maures et de Navarrois, tous l'épée à la main, hors Edouard.

Dom Pèdre, *cherchant des yeux Dom Henri*.
Henri m'est enlevé ! Ciel ! Ô vengeance ! Ô rage !
(*À Edouard*.)
Tu répondras pour tous : sa fuite est ton ouvrage :
Qu'on le charge de fers.
(*Edouard met l'épée à la main*.)

Altaire, *aux soldats, en étendant son épée vers eux*.
Non, Soldats. – Brave Anglais,
Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.
(*À Dom Pèdre*.)
Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne ?
Enchaîner ce Héros ! Tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir !
(*À Edouard*.) (*À Dom Pèdre*.)
Tu peux te retirer. – Rends-lui sa faible escorte.

Dom Pèdre, *à un Officier Navarrois*.
Oui, va : mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

Edouard
Ne crois pas…

Altaire, *à Edouard*.
Sa fureur sert mon orgueil secret :
J'allais à tes côtés combattre avec regret :
Adieu ; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.
(*Edouard veut lui répondre, il le prévient*.)
Ecoute. Il nous a dit tes desseins contre nous :
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

Edouard, *à Altaire, après avoir remis son épée*.
Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :

Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.
(*Lui prenant la main*.)
Mais quoi ? Payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

Altaire

C'est bien connaître un Maure :
Qu'exiges-tu ?

Edouard

Bourbon.

Altaire

Comment ! Ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis, observant tous ses pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite…

Edouard, *avec éclat*.
Grand Dieu ! – Je pars content, & quitte envers l'honneur.
(*À Altaire*.)
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(*À Dom Pèdre*.)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage :
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir,
Je l'apprendrai sans gloire, & même sans plaisir.
(*Il sort avec l'Officier Navarrois*.)

SCENE IX

Dom Pèdre, Altaire, Gardes.

Altaire
Viens, & lave ta honte au milieu des alarmes ;
Tu ne connais d'honneur que la gloire des armes,
Viens vaincre à notre tête ; & si dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir :
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais, si dans ce grand jour le sort nous est contraire,
J'ai juré de ne point survivre à ton malheur :
Et la foi des sermens est mon premier honneur.
(*Il sort avec les Maures*.)

Dom Pèdre, *qui les a écoutés avec une joie secrete*.
Je brave leur menace & leur fière imprudence :
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance :
Et grace à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu :
(*Avec éclat*.)
Blanche est en mon pouvoir ; en vain le Ciel m'opprime ;
Vainqueur, je tiens ma proie ; & vaincu ma victime.

ACTE V

Le Théâtre représente la même Chambre que dans le premier Acte.

SCENE PREMIERE

Dom Pèdre, *seul.*
Il entre par la porte du fond : il est dans le plus grand désordre, tête nue, sans cuirasse : il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre, un poignard : il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, & va s'asseoir à l'autre bout du Théâtre.
Ciel ! Tu vois ta justice… ou ta haine assouvie[567] :
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie. –
Je fus donc en tous temps accablé par Guesclin ;
Il a pris & blessé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée ; il a su tout détruire ;
Ce Fort, cette prison, voilà tout mon Empire. –
(*Il se lève*.)
J'y suis maître de moi, de Bourbon, & du sort :
Je vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.
Ce cruel avantage est le seul qui me reste ;
Lui seul m'a fait survivre à ce combat funeste.
Poison, glaive, instrumens de mes crimes passés,
Vous servez les tyrans, & vous les punissez. –
O cœur nourri de sang, que la rage dévore,
A ton horrible soif le tien manquoit encore :
Il va l'éteindre enfin. – Mais à mon fier rival,
Le dernier de mes jours sera le plus fatal ;
Oui, son amante & moi nous périrons ensemble ;
Que la haine, l'amour & la mort nous rassemble.
(*Il marche vers la petite porte, & s'arrête en voyant entrer Dom Fernand*.)

SCENE II

Dom Pèdre, Dom Fernand.

Dom Pèdre, *avec embarras & impatience*.
Eh ! Que viens-tu chercher ? – Va trouver le vainqueur.
Va ; - tu me fus fidèle, il te doit sa faveur.
(*Il s'assied*.)

Dom Fernand
O mon Roi ! Vous savez, quand le sort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus respectable :
Ce cœur vrai, qui souvent combat vos volontés,

[567] O Ciel ! Enfin sur moi ta haine est assouvie !
Je touche au terme affreux de mon affreuse vie.

S'enchaîne à vos malheurs, fussent-ils mérités.
Je vous fis ce serment, lorsque je vous vis naître.
Exemple de constance & d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguste main laissez couler mes larmes,
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes :

Dom Pèdre, *le regardant avec le plus profond étonnement*.
Comment ! Il est un cœur que j'ai pu conserver ?
(*Un peu attendri*.)
J'en avais, tant hélas ! Dont j'ai su me priver :
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en suis vu l'amour & l'espérance ;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de sujets.
Malheureux, j'étais né pour le bonheur suprême :
On m'offrait sur le Trône un digne objet que j'aime ;
Je l'avais dans mes bras, & l'en ai rejeté !
(*Se levant*.)
Ah ! Dans cet Univers, où je suis détesté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre.

Dom Fernand
Seigneur, c'est Bourbon même en qui j'espère encore :
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir ;
Souffrez…

Dom Pèdre
(*À part*.)
Non. – Cachons-lui qu'elle est mon pouvoir.

Dom Fernand
Eh bien ! Aux assaillans Montiel inaccessible,
Est de tous vos Etats le Fort le plus terrible :
La garde en est nombreuse : & je pourrais, Seigneur,
Y retenir long-temps, & tromper le vainqueur.
Vous, fuyez avec art : sous cette roche antique,
Gagnez les bords du Tage, & voguez vers l'Afrique.

Dom Pèdre
Moi, chez des Rois heureux porter encor mes pas !
Montrer de Cours en Cours le plus grand des ingrats !
Quel Monarque insensé défendrait ce barbare,
Ce Pèdre, qui trahit le vainqueur de Najarre ?
Plus d'espoir, plus d'amis que puisse attendrir :
Il faut être Fernand pour me pouvoir souffrir.
(*En se promenant*.)
Ma rage à chaque instant s'enflamme & s'envenime ;
Je déteste à la fois, & respire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'est l'honneur des vaincus ;
Mais mourons dans le sang, ainsi que j'y vécus.
Laisse-moi seul. – Va ; crains un furieux qui t'aime,
Qui ne se connaît plus, - qui tremble pour toi-même.
Ciel ! Que vois-je ? Edouard !

SCENE III

Dom Pèdre, Edouard, Dom Fernand.

Dom Pèdre, *avec la plus grande violence*.
Venez-vous m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler ?
Qu'y manquait-il enfin ? Votre seule présence.
(*Il se rejette sur le fauteuil & sur la table*.)

Edouard, *avec le plus grand flegme*.
Qui, moi, vous insulter ? Vous êtes sans défense :
Je ne viens voir des maux que pour les soulager ;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger. –
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être :
Mais si ce sentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir :
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin, j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un Sage ;
Je veillais sur les jours de ce brave Africains,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin :
Mais du Roi mon aïeul j'ai craint pour vous l'exemple :
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple ;
Je veux que mon respect impose à son courroux,
Que l'on soit généreux, & non juste envers vous.
Quand on saura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le seul diadême & la domte & l'enchaîne,
Vos peuples sentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable est un objet sacré.
Bien plus : approuvez-vous le zèle qui m'anime ?
Henri, Bourbon, Guesclin m'accordent quelqu'estime ;
Et seul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom de Roi toute sa majesté.
La Tour où je vous vois protège cette place,
C'est l'autre extrêmité que le vainqueur menace,
J'y vole de l'assaut suspendre les apprêts :
Si Henri me refuse une équitable paix,
Je reviens, & défends votre personne auguste,
Comme je le vengeais, quand vous étiez injuste :
Il va me voir, pour vous, expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce discours vous étonne ;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Dom Pèdre
Je l'ai bien dit : mes maux sont comblés en effet :
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.
(*Il se lève*.)
Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,

En tombant à vos pieds, la majesté royale ;
Je sens trop qu'Edouard ne le souffrirait pas :
Allez, & disposez de moi, de mes Etats :
Qu'exigerait Henri dans sa fureur jalouse ?
Il m'a tout enlevé, mon trône & mon épouse.

Dom Fernand, *vivement à Dom Pèdre*.
Seigneur, près de ce Prince, agréez mes secours ;
Bourbon n'oubliera pas que je sauvai ses jours ;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Je serai trop payé d'avoir été fidèle.

Edouard, *à Dom Pèdre, en lui montrant Dom Fernand*.
O Dom Pèdre ! Et c'est qu'ainsi je vois servir !
Jugez comment on sert les Rois qu'on peut chérir.
(*Il sort en embrassant Dom Fernand qu'il emmène*.)

SCENE IV

Dom Pèdre, *seul*.
Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible !
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible ;
Qu'on m'amène Bourbon.
(*Un Garde qui est en dehors, arrive par la grande porte, traverse le Théâtre, & entre par la petite porte*.)
Ta vie est en mes mains.
Femme ingrate, c'est toi qui fis tous mes destins ;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause :
Ton hymen me perdit ; & tes seuls intérêts
Ont armé contre moi, la France, mes Sujets,
Mes amis, mon tuteur, ms frères & ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendrait ton salaire !
Je t'y verrais monter avec mon destructeur !
Je verrais dans ses mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi seul serait son seul partage !
Moi vivant, tous mes biens seraient son héritage ! –
Elle vient. – Je frémis en voyant sa beauté. –
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs… des pleurs de sang… tu mourras ; je t'abhorre.
Frappons. – Ah ! Lâche cœur ! Je sens que je l'adore.

SCENE V

Dom Pèdre, Blanche, enchaînée, Gardes en dehors.

Blanche, *arrivant par la petite porte*.
Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux :
Le Tyran veut me voir ; est-il victorieux ?
(*Dom Pèdre vient la prendre par le bras, en la regardant fixement*.)
Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière ?
Me traîner à l'autel dans le sang de ton frère ? –
Cruel, quel est son sort ?

Dom Pèdre, *la menant vers la table*.
Vainement autrefois
Du fer & du poison, je t'envoyai le choix ;
Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.
(*Il lui montre la coupe*.)
Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

Blanche, *tremblante*.
Tu m'offres le poison…
(*Elle regarde fixement Dom Pèdre, & tout-à-coup avec un éclat de joie, elle s'écrie* :)
Transtamare est vainqueur !

Dom Pèdre
S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains…
(*Il tire son poignard sans le lever*.)

Blanche, *prenant la coupe*.
Mort plus lente ! Ah ! Devant que j'exprime,
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire.
(*Elle porte la coupe sur ses lèvres*.)

SCENE VI

Dom Pèdre, Blanche, Edouard, Dom Fernand.

Edouard, *ouvrant la porte*.
Bourbon ! Vous, dans ces lieux !
(*Il court vers elle*.)

Blanche, *éperdue, & laissant tomber la coupe*.
Je me jette en vos bras.

Edouard
Que vois-je ? Cette coupe…

Blanche
Ah ! C'était le trépas.

Edouard, *à Dom Pèdre*.
Perfide !...

Blanche
Et Dom Henri ?...

Edouard

Maître de cette place…
Monstre ! Il va te punir.
(*Il arrache le poignard de Dom Pèdre, qui accablé tombe dans son fauteuil.)*
Blanche, *après avoir joui un moment de sa confusion*.
Je t'accorde ta grace.
Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.
(*Elle fait signe à Dom Fernand, qui ramasse la coupe, & la jette plus loin*.)

Edouard, *à Blanche*.
J'allais traiter pour lui : mais c'en est déjà fait.
Guesclin avait forcé par un assaut rapide,
Et Tolède, & ce Fort, & leur garde intrépide :
Il surpasse toujours ce qu'on attend de lui.

SCENE VII

Dom Pèdre, Blanche, Edouard, du Guesclin, Dom Fernand, Officiers espagnols.

Du Guesclin
(*À Blanche*.) (*À Edouard*.)
Vous vivez, je triomphe. – O vous, son digne appui !
Vous sauvez la vertu ; c'est la suprême gloire.
(*À sa suite*.)
Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire,
Les pleurs des Citoyens souilleraient nos lauriers :
Je protège le peuple, & combats les guerriers.
(*Une partie des Officiers se retirent*.)

Blanche
Mais Henri…

Du Guesclin
Loin de moi, dans le fort du carnage…

SCENE VIII, & DERNIERE

Dom Henri, Nouvelle suite, les acteurs précédens.

Dom Henri, *à Blanche, qui court vers lui*.
Chère Epouse !
(*À du Guesclin*.)
Et j'obtiens le prix de ton courage.

Blanche
Vous êtes tout sanglant : juste Ciel ! je frémis…

Du Guesclin
Sire, dans quel désordre…

Dom Henri, *qui est sans casque, & avec un bouclier tout en pièce*.
Il sied à ton ami,
Au sortir d'un assaut, en abordant son maître,
Voilà dans quel état ton Elève doit être.
(*À Blanche*.)
Sans lui, j'étais vaincu ; sans lui, vous périssiez.
(*Il donne son bouclier & sa lance à un Ecuyer*.)
Où donc est le Tyran ?
(*Appercevant Edouard*.)
Vous, qui l'abandonniez…
(*Edouard est près de Dom Fernand ; tous deux cachent à Dom Henri la vue de son frère*.)

Edouard, *d'un ton calme & ferme, à Dom Henri*.
Valois fut mon captif, & Dom Pèdre est le vôtre ;
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre[568].
(Il s'efface, & lui montre Dom Pèdre.)
Roi, contemplez un Roi.

Dom Henri, *après un peu de silence*.
Quel tableau du malheur !
O triste humanité ! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre ;
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre.
(*À Blanche & à du Guesclin*.)
Croyais-je que son sort me fît verser des pleurs ?

Du Guesclin
J'en avais deux garans : vos vertus, vos malheurs.

Blanche
Daigne lui pardonner…

Dom Henri
Je n'ai plus de colère ;
Le voilà malheureux, je redeviens son frère.
(*À Dom Pèdre*.)
Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.
Rends-moi ce titre saint que tu m'avais ôté :
Dom Pèdre, je suis Roi, ne cesse point de l'être ;
Va, tu n'es point sujet, lorsque ton frère est maître ;
Le sceptre de Grenade au mien devrait s'unir ;
Eh bien ! Je l'en détache ; & c'est pour te l'offrir.

Dom Pèdre, *se levant*.
O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il r'ouvre à la Nature un cœur fermé pour elle :
(*Il s'approche entre Edouard & Dom Fernand*.)
Je dois te l'avouer ; la terre à mon orgueil

[568] L'aïeul & le fils d'Edouard furent détrônés.

N'offrait que deux séjours, le trône ou le cercueil :
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler & mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissait Bourbon :
Tes yeux, sans Edouard, la verraient expirante,
Et, c'est un sceptre encor que Henri me présente !
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier Dom Pèdre, va rendre hommage à ton sujet.
(*En finissant le dernier vers, il passe devant Fernand & Edouard, pour aller à son frère*.)

Dom Henri, *faisant un pas pour l'embrasser*.
Non, viens dans mes bras.

Dom Pèdre, *arrachant le poignard qui est à la ceinture de Dom Henri, & voulant le frapper*.
Meurs.

Edouard
Arrête.
(*Il retient Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri tire l'épée, & se met en garde.)*
(Du Guesclin tire aussi l'épée pour défendre Blanche.)

Dom Pèdre, *menaçant Edouard de la frapper*.
O rage extrême !
Tremble.
(*Edouard recule un pas, met la main sur son épée ; alors Dom Pèdre se précipite sur son frère, en disant* :)
Mourons tous deux.
(*Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de Dom Henri, sans pouvoir le percer de son poignard, parce que ce Prince repousse le coup avec la main qui lui reste libre*.)

Dom Henri, *désolé, & retirant promptement son épée*.
Il s'est percé lui-même.

Blanche, *avec transport, en regardant Dom Pèdre, qui est tombé dans les bras des Gardes*.
Enfin, te voilà seul coupable de ta mort !

Dom Pèdre
Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon sort !
(*À Dom Henri*.)
Si j'avais vu du moins ton bras plus intrépide ;
Ton cœur digne du mien, souillés d'un fratricide,
J'expirerais content. – Je te laisse adoré,
Triomphant, vertueux ; je meurs désespéré.

Blanche, *toujours avec l'éclat de la joie*.
Quand tu punis le crime, ô suprême Justice !
Fais-lui voir la vertu ; c'est son plus grand supplice.

FIN.

Voici quel était d'abord le dénouement.

Dom Pèdre *en passant devant Edouard & Blanche, disait :*
Ah ! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de son sujet.
Dom Henri, *l'empêchant de se mettre à genoux*.
Non, viens dans mes bras…
Dom Pèdre, *tirant son poignard*.
Meurs.
Blanche, *lui saisissant le bras*.
Ciel !
Dom Pèdre, *se retournant et la frappant*.
Ou toi…
Dom Henri, *perçant Dom Pèdre, tandis que celui-ci tue Blanche*.
Meurs toi-même.
Blanche, *tombant dans les bras d'Edouard qui est accouru*.
Ah, Prince !
Dom Henri, *se précipitant sur elle*.
Eh ! je n'ai pu défendre ce que j'aime !
(Se relevant & regardant Dom Pèdre.)
Dieu ! j'ai tué mon frère ! ô patricide affreux !
(Retournant à Blanche.)
C'est pour moi que tu meurs !... que j'expire avec eux…
(A son frère.)
Prends ce fer, puni-moi.
(Du Guesclin saisit le poignard de Dom Henri, & Blanche retiens aussi Henri en étendant ses bras mourans.)
Dom Pèdre
Je t'ai puni d'avance ;
Mes yeux vont se fermer tout pleins de ma vengeance ;
Si tu me ressemblois, tu serois trop heureux.
Je le sens, j'ai flétri ta vie & ta mémoire,
Je t'enlève à la fois ton Amante & ta gloire.)
(Il meurt : on l'emporte, Dom Fernand le suit.)
Dom Henri, *éperdu, se jetant dans les bras de du Guesclin*.
Le crime & le malheur, voilà donc mon destin !
(Il retombe appuyé sur le fauteuil de Blanche.)
Du Guesclin
Une juste défense égara votre main,
Et, sans l'aveu du cœur, il n'est jamais de crime.
Blanche
Cher Prince, surmontez le sort qui nous opprime ;
Hélas ! depuis cinq ans vous pleuriez mon trépas ;
Pour elle, ni pour vous, Bourbon n'existait pas :
D'aujourd'hui seulement elle avait cru renaître ;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & se connaître ;
J'ai pu quelques momens vous nommer mon époux :
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.
(Henri se jette à genoux.)
Guesclin, quand vous verrez les lieux de ma naissance,
Ma sœur, le sage Roi qui forma mon enfance,
Dites que leur offrant les derniers de ses vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.
(A Dom Henri.)
Guesclin peut consoler, peut embellir ta vie :
Il va t'aimer long-temps, c'est son sort que j'envie.

(A Edouard.)
Et vous, qui n'avez pu vaincre mes noirs destins,
Je demande une grace au plus grand des Humains ;
Adoptez pour ami le Héros que j'adore…
Ciel ! quelle nuit profonde !... Ah ! je te vois encore,
Henri, mon cher Henri !... mon ame lutte en vain,
Je la sens qui m'échappe & passe dans ton sein.
(Elle expire entre ses bras.)
Dom Henri
Bourbon !... elle n'est plus ! je veux, je dois te suivre :
En horreur à soi-même, il est afreux de vivre.
(Il veut ramasser le poignard de son frère pour se tuer.)
Du Guesclin, *l'arrêtant avec Edouard*.
Non : quand le sort nous plonge en un gouffre de maux,
Souffrir & vivre utile est la loi d'un Héros.
Edouard, *très-vivement*.
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime,
Opposez à vos maux les soins du diadême,
De leurs propres douleurs accablés quelquefois,
C'est le bonheur public qui console les Rois ;
Un crime involontaire a souillé votre vie,
Qu'à force de vertus le Grand-Homme l'expie.
Du Guesclin, *avec la même vivacité*.
Ah ! mon ami doit être en paix avec son cœur ;
L'estime d'Edouard est le sceau de l'honneur.

Mustapha et Zéangir

(Tragédie, 1776)

Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort

Représentée sur le théâtre de la Comédie Française, le 15 décembre 1777.

Édition : *Œuvres complètes de Chamfort*, Troisième édition, Tome second, Maradan, Paris, 1812.

A LA REINE[569].

Madame, Monsieur, l'indulgente approbation dont VOTRE MAJESTÉ a daigné honorer la Tragédie de Mustapha & Zéangir m'avait fait concevoir l'espérance de lui présenter cet Ouvrage, & vos bontés ont rendu ce vœu plus cher à ma reconnaissance. Heureux, si je pouvais, MADAME, la consacrer par de nouveaux efforts, si je pouvais justifier vos bienfaits par d'autres travaux & trouver grâce devant VOTRE MAJESTÉ, par le mérite de mes ouvrages, plus que par le choix de leur sujet ! En effet, MADAME, le triomphe de la tendresse fraternelle, l'amitié généreuse & les combats magnanimes de deux héros avaient naturellement trop de droits sur votre ame, & peindre des vertus, c'était s'assurer l'honneur du suffrage de VOTRE MAJESTÉ,

Je suis avec un très-profond respect,
Madame, Monsieur, DE VOTRE MAJESTÉ,
Le très-humble, très-obéissant,
& très fidèle Sujet,
CHAMFORT.

Représentée sur le Théâtre de Fontainebleau, devant Leurs Majestés,
le premier Novembre 1776 & le 7 Novembre 1777 ;
A Paris, sur le Théâtre de la Comédie Française, le 15 Décembre 1777.
Dédiée à La REINE,
Par M. de Chamfort, Secrétaire des Commandemans de Son Altesse Sérénissime Monseigneur Le Prince de Condé, membre de l'Académie de Marseille.
Le prix est de 30 sols.

[569] Dans l'édition de *Mustapha et Zéangir*, chez la Veuve Duchesne, 1778.

PERSONNAGES

SOLIMAN, *empereur des Turcs*.
ROXELANE, *épouse de Soliman*.
MUSTAPHA, *fils ainé de Soliman, mais d'une autre femme*.
ZEANGIR, *fils de Soliman et Roxelane*.
AZEMIRE, *princesse de Perse*.
OSMAN, *grand-visir*.
ALI, *chef des Janissaires*.
ACHMET, *ancien gouverneur de Mustapha*.
FELIME, *confidente d'Azémire*.
NESSIR.
Gardes.

La scène est dans le sérail de Constantinople, autrement Byzance.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Roxelane, Osman.

Osman
Oui, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre ;
Les Hongrois sont vaincus, et Témesvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais, tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle ?

Roxelane
Eh quoi ! Vous l'ignorez !... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance ;
Le prince, dès ce jour, va paroître à Byzance.
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.
On saura si, toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encor attachera les yeux.

Osman
Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie !
J'osois vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnoit de saisir un fils victorieux,
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie.
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie :
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, par-tout idolâtré ;
Ma présence effrayoit leur tendresse alarmée,
Et, si le moindre indice eût instruit son armée
De l'ordre et du dessein qui conduisoit mes pas,
Je périssois, madame, et ne vous servois pas.

Roxelane
Soyez tranquille, Osman, vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,
De ses cruels aïeux déployé les fureurs ;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise ;
Mais, s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore si, d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans de mains de la victoire,
Sans regret par son fils un père est égalé ;
Mais le fils est perdu, si le père a tremblé.

Osman
Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise,
Par une main vénale entre vos mains remise,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts ?
Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue…

Roxelane
Cette lettre, visir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille, à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne, à ma prière, approuver l'hyménée,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu, jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Ecoutez : Du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le prince : idole de son père,
Il pouvoit devenir le vengeur de sa mère ;
Il pouvoit…, Cher Osman, j'en frémissois d'horreur.
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur ;
Du sérail, de l'état souverain paisible,
Je voyois dans le fond de ce palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la loi :
Chaque instant redoubloit ma haine et mon effroi.
Les cœurs voloient vers lui : sa fierté, son courage,
Ses vertus s'annonçoient dans les jeux de son âge,
Et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupoient ma prudence,
Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance.
Je triomphois, Osman, j'étois mère ; et ce nom
Ouvroit un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance ;
De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocens.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie ;
Et, tandis que mes soins l'exiloient prudemment,
Tout l'empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage,
De l'héritier du trône ordinaire apanage ;
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.

Mon fils, demeuré seul, attira tous les cœurs :
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire :
Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déjà, sans les connoître, il servoit mes desseins.
Je goûtois, en silence, une joie inquiète ;
Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,
Thamas à Soliman refusa les tributs,
Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus.
Il fallut pour arbitre appeler la victoire.
Le prince, jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du sultan l'honneur de commander :
Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
Eh ! Qui savoit, Osman, si la guerre inconstante,
Punissant d'un soldat la valeur imprudente,
N'auroit pu ?... Vain espoir ! Les Persans terrassés,
Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés ;
La fille de Thamas aux chaînes réservée,
Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée :
Ces rapides exploits l'ont mis dès son printemps,
Au rang de ces héros, honneur des Ottomans…
J'en rends grâces au ciel… Oui, c'est sa renommée,
Cet amour, ces transports du peuple et de l'armée,
Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons,
A ses regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu se contraindre ; et son impatience
Rappelle, sans détour, le prince dans Byzance :
Je m'en applaudissois, quand le sort dans mes mains
Fit passer cet écrit propice à mes desseins.
Je voulois au sultan, contre un fils que j'abhorre…
Il faut que ce billet soit plus funeste encore ;
Le prince est violent et son malheur l'aigrit ;
Il est fier, inflexible, il me hait… Il suffit.
Je sais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportemens qui serviront ma rage ;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

Osman
Hâtez-vous : qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son père ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils, madame, à son frère est lié ?
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

Roxelane
Eh quoi ! Falloit-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,
Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paroître ?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai ; mais c'est avec grandeur.
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur :
La politique même appuyoit sa prière :
Du trône sous ses pas j'abaissois la barrière.
Je crus que, signalant une heureuse valeur,
Il devoit à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh ! Comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourroit le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner ?
Mais, non : rassurez-vous ; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les foibles lueurs
Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs ?
Mon fils…

Osman
Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même :
Je déteste le prince autant que je le crains :
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un visir qui le brave et bientôt votre gendre.
D'Ibrahim qu'il aimoit il veut venger la cendre.
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler ; s'il règne, je suis mort :
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi ; mais redoutez son frère :
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

Roxelane
Zéangir !... Ciel ! Mon fils !… Il trahiroit mes vœux !
Ah ! S'il étoit possible… Oui, malgré ma tendresse…
Je suis mère, il le sait, mais mère sans foiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourroient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

Osman
Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que, dans ces lieux, cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

Roxelane
J'ai mes desseins, Osman. Captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père :
La fille de Thamas peut m'être nécessaire.
Vous saurez mes projets, quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils ; profitez des instans :
Assiégez mon époux ; sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire ;
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur :
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux ; il tremble sur le trône.

On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien,
Me dévoilant son cœur, va décider le mien.

SCENE II

Roxelane, Zéangir.

Roxelane
Mon fils, le temps approche, où, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Elevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière :
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis*,
Cent peuples, sous ses lois étonnés d'être unis,
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux…

Zéangir
Ah !... Je tremble pour lui.

Roxelane,
Qui ? Vous, mon fils !... (*À part*.) O cieux !

*Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le Golfe Persique.

Zéangir
C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfants des sultans (vous ne l'ignorez pas),
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père ;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé…

Roxelane
Et voilà de quels soins votre cœur est troublé !
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie !
Quand vous devez régler le sort de notre vie !

Zéangir
Moi !

Roxelane
(*À part.*)
Vous… Ciel ! Qu'il est loin de concevoir mes vœux !
(*Haut*.)
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

Zéangir
Le trône est à mon frère : y penser est un crime.

Roxelane
Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'état, vous n'y pouviez prétendre.

Zéangir
Qui ? Lui ! Trahir l'état ! Ô ciel ! Puis-je l'entendre ?
Croyez qu'en cet instant, pour dompter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venois-je implorer ! Quel appui pour mon frère ?

Roxelane
Eh bien ! Préparez-vous à blâmer votre père :
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié :
Que depuis son rappel, ses délais, qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

Zéangir
Quoi !... Non, je ne crains rien, rien que la calomnie.
Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
Il est indigne, affreux.

Roxelane
Modérez-vous, mon fils.
Eh bien ! Nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous sonne un empire.
Vous le sacrifiez : quel repentir un jour !...

Zéangir
Moi ! Jamais.

Roxelane
Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire !
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère ?
Savez-vous quels degrés, préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondoient votre bonheur ?
Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,
Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
Esclave, je parus aux yeux de Soliman :
Je lui plus : il pense qu'éprise d'un sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte,
Je briguerois moi-même une défaite prompte.
Qu'il se vit détrompé ! Ma main, ma propre main,
Prévenant mon outrage, alloit percer mon sein :
Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse :

Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi
Défendoit que l'hymen assujettit sa foi ;
Cette loi fut proscrite, et la terre étonnée
Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée :
Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur ;
Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,
Une langueur secrète empoisonna ma vie :
Je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
Répandit sur mes jours un charme renaissant ;
J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;
La gloire vint parler à mon âme agrandie ;
J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien ! Tous ces surcroits de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettoit d'avance ;
C'est pour toi que j'aimois et l'empire et le joue ;
Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

Zéangir
Ah ! Vous me déchirez… Mais quoi ! Que faut-il faire ?
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,
Moi qui voudrois pour lui voir le mien répandu ?

Roxelane
Quoi ! Vous l'aimez ainsi ? Dieux ! Quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

Zéangir
Le charme des vertus, de la reconnoissance,
Celui de l'amitié…Vous me glacez d'effroi.

Roxelane
Adieu.

Zéangir
Qu'allez-vous faire ?

Roxelane
Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
Ce cœur n'étoit pas fait pour en connoître d'autres.

Zéangir
Vous fuyez… Dans quel temps m'accable son courroux ?
Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux…

Roxelane
Comment !

Zéangir
Je tremble de le dire.

Roxelane
Parlez.

Zéangir
Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon cœur,
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés je n'y dois point prétendre ;
Je l'oserois par vous.

Roxelane
Je ne puis vous entendre ;
Mais, quel que soit ce bien pour vous si précieux,
Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême ;
Vous en voyez le fruit : et dans cet instant même
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur :
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur,
Et, sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCENE III

Zéangir, *seul*.
Quels assauts on prépare à ce cœur effrayé !
Craindrai-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié ?
O mon frère ! Ô cher prince ! Après un an d'absence !
Hélas ! Étoit-ce à moi de craindre sa présence ?
J'augmente ses dangers… je vole à ton secours…
Et c'est ma mère, ô ciel ! Qui menace tes jours !
Se peut-il que d'un cime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse ?

SCENE IV

Zéangir, Azémire.

Zéangir
Ah ! Princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Alloit à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont du prince environner les jours.

Azémire
Eh quoi ! Que faut-il craindre ? Et quel nouvel orage…

Zéangir
Souffrez qu'entre vous deux mon âme se partage,

Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le sais…

Azémire

Moi, seigneur !

Zéangir

Je ne me flatte point ; par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

Azémire

Par mon seul intérêt mon âme prévenue
A ses vertus, seigneur, n'a point fermé ma vue :
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux, dans son âme,
Vissent… quelle amitié pour son frère l'enflamme !

Zéangir

Ah ! Que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur ;
De tous ses sentimens connoître la grandeur !
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

Azémire

Je vous l'ai dit, seigneur ; j'admire votre frère ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ?

Zéangir

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, madame, il est d'intelligence.

Azémire

O ciel ! Qui peut ainsi flétrir son innocence ?

Zéangir

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon bonheur…

Azémire

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre ?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre ?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis ?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long règne, illustre par la guerre,
De leurs sanglans débats ont occupé la terre ;
Et, malgré ses succès, votre père, seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
Mais mon cœur, je le sens, gémiroit davantage,
Si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,
Me reprochoit l'espoir dont il s'est occupé.

Zéangir

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice,
Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassembler ;
Et, si dans vos refus votre âme persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

SCENE V

Azémire, Félime

Azémire

Dans le sein de son frère... ah ! Souvenir fatal !
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival !
Quelle épreuve ! Et c'est moi, grand Dieu ! Qui la prépare !

Félime

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare ;
Mais un mot, pardonnez, pouvoit les prévenir.
L'aveu de votre amour…

Azémire

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fut livré qu'à toi.
Il craignoit pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?
O ciel ! Que de dangers j'assemble sur ses pas !
Étrange aveuglement d'un amour téméraire !
Ces raisons qu'à l'instant j'opposois à son frère,
Contre le prince, hélas ! Parloient plus fortement ;
Je les sentois à peine auprès de mon amant !
Et quand plus que jamais ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue !

Félime

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux.
Eh ! Qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère ?

Azémire

Ah ! Loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité ;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ces nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers…
Fuyez, soupçons affreux ; gardez-vous de paroître !
Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,

Quand ton frère, à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parloit que de toi !
L'amitié dans son âme égaloit l'amour même :
Il te rendoit justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.
Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Le Prince, Achmet.

Le Prince
Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui ;
Toi de mes premiers ans et le guide et l'appui ?
Ah ! Puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups :
Un si fidèle ami…

Achmet
Prince, que faites-vous ?
D'un tel excès d'honneur mon âme est accablée.
Je voudrois voir ma vie à la vôtre immolée ;
Mais ce titre…

Le Prince
Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible.
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi ;
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
Où jadis !… Quel accueil après huit ans d'absence !
Tu le vois ; c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur !...
On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur
D'un peuple dont la joie honoroit mon entrée.
Une barque en secret, sur la mer préparée,
Aux portes du serrail me mène obscurément :
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

Achmet
Ecartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
N'enfoncez point les traits dont votre âme est blessée :
A vos dangers, au sort conformez votre cœur :
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur :
De vos exploits, surtout, bannissez la mémoire :
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire :
Et, d'un visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez au pied d'un trône affermi par vos mains.

Le Prince
Le lâche ! D'Ibrahim il occupe la place !
Un jour… Dirois-tu bien que sa superbe audace,
Dans mon camp, sous mes yeux, vouloit dicter des lois ?

Achmet
De vos ressentimens, prince, étouffez la voix.

Le Prince
Qui ! Moi ! Souffrir l'injure et dévorer l'offense !
Détester sans courroux et frémir sans vengeance !...
Je le voudrois en vain ; n'attends point cet effort…
Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport :
Je devrois, je le sens, vaincre ma violence…
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir ;
D'un cœur fait pour aimer, qu'on force de haïr.
Eh ! Qui jamais du sort sentit mieux la colère ?
Témoin, presqu'en naissant, des ennuis de ma mère,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amasie :
Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours :
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel ;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre, Achmet ; et quand ? Lorsque ma mère
A besoin de ma main pour fermer sa paupière :
A cet ordre fatal juge de son effroi ;
Expirante à mes yeux, elle a pâli pour moi ;
Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,
Remplissoient de terreur nos dernières tendresses :
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,
Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah ! Cette image encor me poursuit et m'accable ;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,
Je recueillois sa cendre et la baignois de pleurs,
Ici l'on accusoit mes coupables lenteurs :
On cherchoit à douter de mon obéissance :
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux,
Quelques momens perdus à lui fermer les yeux.

Achmet

Ah ! D'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme.
Si vostre cœur se livre au courroux qui l'enflamme,
De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect ?
Feindrez-vous devant elle une ombre de respect ?
N'allez point à sa haine offrir une victime ;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

Le Prince
Ah ! Voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer, de paroître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence,
Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance.
Mère de Zéangir, ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés…
Mais quoi ! Puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère…

Achmet
Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir :
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connoissez, redoutez votre fière ennemie.
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman,
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
Son âme aux profondeurs de ses déguisements
Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers musulmans.
Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
Ce frivole artifice et ces soins séducteurs
Par qui son foible sexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuse image
D'un héros avili dans un long esclavage.
De son illustre époux seconder les projets ;
Utile dans la guerre ; utile dans la paix ;
Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire ;
L'enflammer, le pousser de victoire en victoire,
Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
Eh ! Par quelle imprudence augmentant nos alarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes ?

Le Prince
Comment ?

Achmet
Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,
Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas ?
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence ?

Le Prince
N'accuse que des miens le transport indiscret.
Aux ordres du sultan j'obéissois, Achmet ;
J'annonçois mon rappel ; et le peuple et l'armée,
Tout frémit : on s'assemble, une troupe alarmée
M'environne, me presse et s'attache à mes pas.
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas :
Je m'arrache à leur foule : alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
Saisissent l'étendart, et d'un zèle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déjà devancé.
Pardonne : à tant d'amour, hélas ! Je fus sensible.
Et quel seroit, dis-moi, le mortel inflexible,
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Auroit fermé son cœur au plaisir d'être aimé ?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paroître.

Achmet
Il s'occupe de vous, quelque part qu'il puisse être.
De sa tendre amitié je me suis tout promis :
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

Le Prince
Hélas ! Nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos âmes se cherchoient alors comme aujourd'hui.
Un charme attendrissant régnoit autour de lui,
Et, le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appeloit au berceau de mon frère :
Tu le sais, tu le vis ; et lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle.
Il vint la partager. La victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits.
C'étoit le prix des miens, et mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux :
Sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux.
Aux regards du sultan je dois bientôt paroître :
Reviens… J'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux momens,
Oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

SCENE II

Le Prince, Zéangir.

Zéangir
Où trouver ?... C'est lui-même. O mon ami ! Mon frère !
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère !
Laisse-moi, dans tes bras, laisse-moi respirer,
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer !

Le Prince
Ah ! Que mon âme ici répond bien à la tienne !
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne !
Que ces épanchemens ont pris pour moi de douceurs !
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs !…

Zéangir
Je connois tes dangers, ils redoublent mon zèle.

Le Prince
Tu ne les sais pas tous.

Zéangir
Quelle crainte nouvelle ?...

Le Prince
Ecoute.

Zéangir
Je frémis.

Le Prince
Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avoient rempli mon cœur ;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme :
A ces deux sentimens dont s'occupoit mon âme,
Le ciel en joint un autre, et peut-être ce jour…

Zéangir
Eh ! Bien...

Le Prince
A ce transport méconnois-tu l'amour ?

Zéangir
Qu'entends-je ! Et quel objet ?...

Le Prince
Je prévois tes alarmes.

Zéangir
Achève.

Le Prince
Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit antre mes mains…

Zéangir
Azémire ?…

Le Prince
Elle-même.

Zéangir
O douleur ! Ô destins !

Le Prince
Je te l'avais bien dit : ta crainte est légitime :
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort.
J'en suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême…
En croirai-je ma vue ?... ô Ciel ! C'est elle-même.

SCENE III

Le Prince, Zéangir, Azémire.

Le Prince
Azémire, est-ce vous ? Qui vous ouvre ces lieux ?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux ?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour loin de vous accru dans le silence ?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourmens,
Des jours dont ma tendresse a compté les momens ?
J'ose encor m'en flatter ; mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire !
Je vois… Ah ! Pardonnez, ne craignez point ses yeux.
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.
Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant m'offre tout ce que j'aime ;
Mon bonheur est parfait…Vous pleurez… tu pâlis…
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis…

Zéangir
O tourmens !

Azémire
Jour affreux !

Le Prince
Quel transport ! Quel langage !
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage ?

Zéangir
Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime ; et pour mon rival il a choisi mon frère !

Le Prince
Cieux !

Zéangir

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piége fatal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la princesse ;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret,
Pour attendrir, hélas ! Un cœur qui t'adoroit.
Je venois, à tes yeux, dévoilant ce mystère…
Cruelle, eh ! Quel devoir, vous forçant à vous taire,
Me laissoit enivrer de ce poison fatal ?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?

Azémire

Je l'avouerai, seigneur, ce reproche m'étonne ;
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne :
J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déjà vous condamnez un transport indiscret.
(Au Prince.)
Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité :
Et me justifier, c'est vous faire une offense.
Mais, puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels sermens redoublés me forçoient à lui taire
Un secret…

Le Prince

Ciel ! Madame, un secret pour mon frère !
Eh ! Pouvois-je prévoir…

Azémire

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais ;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! Me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Craignant mon cœur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais, non, je lui parlois de vous, de vos vertus :
Enfin, je vous nommois : que falloit-il de plus ?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

Le Prince

Oui, sans doute ; et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance étoit encor ouverte :
C'en est fait ; je l'abjure ; et le ciel veut ma perte :
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

Zéangir

Ta perte !... Achève, ingrat, de déchirer mon cœur.
Il te falloit… Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie !
Ta perte !... Et de quel crime ?… Il n'en est qu'un pour toi ;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalousie ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse ;
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler partout les pleurs du désespoir ;
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime ?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même ?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné ?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné ?

Le Prince

Arrête ! Peux-tu bien me tenir ce langage !
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage ?
Cruel ! Quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler !
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné :
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,
Sentir tous les combats qui déchirent ton âme,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le seul désespoir de t'égaler jamais :
Ce supplice est affreux, si tu peux me connoître.

Zéangir

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus ;
Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre ;
Tu dois vivre et m'aimer ; moi, vivre et te défendre :
Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur :
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs… par ton amour lui-même.
(A Azémire)
Joignez-vous à mes vœux ; c'est à vous de fléchir
Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

Le Prince, *avec transport*.

C'en est fait, je me rends ; ce cœur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va ; ne crains point, ami, que ma fierté gémisse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,

Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié :
Eh ! Connoît-on l'orgueil auprès de l'amitié !

SCENE IV

Le Prince, Zéangir, Azémire, Achmet.

Achmet
Pardonnez, si déjà mon zèle, en diligence
A vos épanchemens vient mêler ma présence :
Mais d'un subit effroi le palais est tombé.
Déjà, près du sultan le visir appelé,
(Au Prince.)
Prodigue contre vous les conseils de la haine.
La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui…
Pardonnez… Dans vos cœurs mes regards ont dû lire ;
Mais une mère… hélas ! Je crains…

Le Prince
Qu'oses-tu dire ?

Zéangir, *transporté*.
Achève.

Achmet
Eh bien ! L'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence ;
Mais un bruit, dont surtout mon cœur est consterné…
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

Azémire
Ciel !

Achmet
On tremble, on attend cette grande entrevue :
On parle d'une lettre au sultan inconnue…

Le Prince
(*A Zéangir*)
Dieu ! Mon sort voudroit-il ?... Tu sauras tout…

Achmet

Seigneur,
Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre :
Le visir, je voudrois en vain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devoit vous arracher.

Le Prince
Que dis-tu ?

Achmet
Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grâce,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, et, loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première ;
Il aima votre enfance, il aima vos vertus.
Vous pourriez… Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

SCENE V

Zéangir, le Prince, Azémire.

Zéangir
Quel est donc ce péril dont je t'ai vu frémir ?
Cette lettre fatale… Ami, daigne éclaircir…

Le Prince
J'accroîtrai tes douleurs.

Zéangir
Parle.

Le Prince
Avant que mon père
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers, et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connois ; et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissans, quelle fut ma réponse ;
Mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses attraits…
Je t'arrache le cœur…

Zéangir
Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

Le Prince
O ciel !... Eh bien ! Brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvois, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelque espoir,
Et demander, pour prix d'une heureuse entremise,
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.

Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement ;
J'attendois son retour. J'apprends qu'en Assyrie,
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avoit succombé.

Zéangir
Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine :
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas ! De toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur…

Le Prince
Que dis-tu ? Quoi ! Tu crains…

Zéangir
Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un surtout… J'en frémis… Ecoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvois surprendre en mon âme indignée
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili… Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible ;
Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Soliman, Roxelane.

Soliman
Prenez place, madame ; il faut que dans ce jour
Votre âme à mes regards se montre sans détour :
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

Roxelane
Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

Soliman
J'entrevois par ce mot vos secrets sentiments ;
Vous jugerez des miens : daignez, quelques momens
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance ;
Et son retour, d'ailleurs, fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes ;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
Je n'examine point si pour mieux me confondre,
De concert avec lui… vous pourrez me répondre.
Hélas ! Il est affreux de soupçonner la foi
Des cœurs que l'on chérit, et qu'on croyoit à soi.
Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir.
Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir ;
Et, malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
A vos destins futurs n'est point indifférente.
Mais vous n'espérez point que pour votre repos
Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
Ce sérail, qui jadis, sous de cruels sultans,
Craignoit de leurs fureurs les caprices sanglans,
A connu, dans le cours d'un règne plus propice,
Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfans,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute ;
Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
Je dois, s'il faut porter un jugement cruel,
En répondre à l'état, à l'avenir, au ciel.

Roxelane
Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
De vous, de votre fils en secret occupée,
J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,

Muette, avec l'empire, attendre son arrêt.
Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
D'un silence affecté, trop semblable à la feinte,
De mon âme à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteste le prince, et j'adore mon fils ;
Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise :
Et, loin qu'avec effort ma haine se déguise,
J'ose entreprendre ici de la justifier,
Vous invitant vous-même à vous en défier.
Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre ?)
Que prompte en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un visir fidèle emprunté les avis,
Et moi-même éclairé les pas de votre fils.
Tout fondoit mes soupçons : un père les partage.
Eh ! Qui donc, en effet, pourroit voir sans ombrage
Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?
Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour
Fait douter de sa foi, douter de son retour,
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance ?
Qui, j'ose l'attester, et mes garans sont prêts,
Achète ici des yeux ouverts sur vos secrets,
Parle, agit en sultan ; et, si l'on veut l'entendre,
Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre ?
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

Soliman
Ciel !

Roxelane
D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite !
Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite ?
Est-ce dans ce séjour ?...Vainement, sous vos lois,
La clémence en ces lieux fit entendre sa voix ;
Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle,
La voix de ces sultans qu'une main criminelle,
Sanglans, a renversés aux genoux de leurs fils ;
La voix des fils encor qui, près du trône assis,
N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?
Sans doute mieux qu'un autre il connoît son pouvoir :
De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
Eh ! Qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse
Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
Et d'un héros, l'honneur des sultans, des guerriers,
Devant un fier soldat abaisser les lauriers ?
Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ?
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance ?
Un peuple de mutins, esclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux ?
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même,
Que rassurant Sélim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
Quand ces mêmes soldats, ardens à tout oser,
Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
Rebelles, prononçoient votre nom dans leur crime ?
On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,
Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
Echapper au malheur de détrôner un père.
Tel étoit le devoir d'un fils plus soupçonné :
Et votre exemple au moins l'a déjà condamné.

Soliman
Ce qu'à fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père ;
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des sultans vous me tracez l'image :
Je reconnois vos soins, madame, et je présage
Que, grâce aux miens peut-être, un sort moins rigoureux
Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui ; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux ?
Hélas ! Si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces souverains
Qu'on a vus, de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice ?
Malheureux qu'on veut plaindre et qu'il faut qu'on haïsse !
Quelqu'éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtimens le souvenir affreux,
Eternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire foiblesse,
Et voudroit par la haine irriter mes soupçons,
J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
L'intérêt de mon sang me dit, pour le défendre,
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre ;
Qu'adoré des soldats… Je l'étois comme lui.

Roxelane
Comme lui, des Persans imploriez-vous l'appui ?

Soliman
Des Persans !... Lui ! Grands dieux ! Je retiens ma colère :
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garans certains à mes yeux présentés,
Que le preuve à l'instant…

Roxelane

Je le veux.

Soliman, *se levant*.

Arrêtez.
Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent… Faites venir mon fils.
(Roxelane se lève, le visir paroît.)
Que veut-on ?

SCENE II

Soliman, Roxelane, Osman.

Osman

J'attendois le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et malgré son grand âge a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre ;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre :
Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendoit garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits…

Soliman

Qu'il paroisse.

Roxelane, *à part.*
Que veut-il ?

Soliman, *lui faisant signe de sortir*.

Vous savez quelle est votre promesse.

Roxelane
Je ne reparoîtrai que la preuve à la main.

SCENE III

Soliman, Osman, Ali.

Soliman
Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein ?
Veux-tu qu'il se retire ?

Ali

Il le faudroit peut-être.
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître ;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle,
Ils te révèrent tous. Mais ou craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah ! Du moins, disoient-ils, dans leur secret murmure,
« Ah ! Si la vérité confondoit l'imposture !
« Si détrompant un maître et cherchant ses regards,
« Elle osoit pénétrer ces terribles remparts !
« Mais la mort puniroit un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan ; d'un vieux guerrier ces restes languissans,
Ce sang dans les combats prodigué soixante ans,
Exposé pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvoient un héros, te serviroient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons :
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons ;
Il nous rend tes vertus, et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets, et surtout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

Soliman
J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel :
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

Ali
Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCENE IV

Soliman, Le Prince.

Soliman
Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

Le Prince
Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras…

Soliman

Elle n'est plus !... Je dois des regrets à sa cendre.

Le Prince
Occupée, en mourant, d'un souvenir trop tendre…

Soliman
C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,
Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence !

Le Prince
Ne me reprochez point leurs transports effrénés
Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
Ah ! Seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas ! Qu'à mon malheur :
C'est un funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

Soliman
Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins :
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets, de la Perse approuvés…

Le Prince
O ciel ! Le croyez-vous !

Soliman
Non, puisque vous vivez.

SCENE V

Soliman, le Prince, Roxelane

Roxelane
Sultan, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie ;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups :
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

Le Prince
A ce trait généreux j'avois droit de m'attendre.

Soliman, *prenant la lettre*.
Donnez.
« A vos désirs on refusa la paix :
« Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
« Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
« Le sultan voudra condescendre.
« Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,
« Je les tairai ; Nadir soit seul vous les apprendre. »
Que vois-je ! Avoûrez-vous cette lettre, ce seing ?

Le Prince
Oui, ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

Soliman
Holà ! Gardes.

Le Prince
Je dois vous paroître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffroit que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montroit tout entier…

Roxelane
(Au Prince.) (Au sultan.) (Au Prince)
Il le faut… Permettez….Vous n'avez rien à craindre ;
Parlez, Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

Le Prince
Barbare ! A cet opprobre étois-je réservé ?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
D'un père, d'un sultan déployez la puissance.
Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance :
Je puis chérir des coups que vous aurez portés ;
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire…

Soliman
Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi qui veux la flétrir, toi, l'ami des Persans !
Toi, qui devant leur maitre avilis mes vieux ans !
Qui, sachant contre lui quelle fureur m'anime…

Le Prince
Ah ! Croyez que son nom fait seul mon plus grand crime ;
Que, sans ce fier courroux, j'aurois pu… Non, jamais.
(Montrant Roxelane)
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusoit-elle,
Quand, d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp ?…

Soliman
Justes cieux !
Tu savois… Je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère ;
Il demande à Thamas des secours contre un père.

Le Prince

Quoi ! Ce secret fatal qu'à l'instant dans ces lieux…

Soliman
Traitre ! C'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCENE VI

Les précédens, Zéangir.

Le Prince, *voyant Zéangir*.
Ciel !

Zéangir
(*A part*)
Mon père, daignez… O mère trop cruelle !

Soliman
Quoi ! Sans être appelé ?

Roxelane
Quelle audace nouvelle !

Soliman
Qu'on m'en réponde, allez.

Zéangir
Suspendez un moment.

Le Prince
Ah ! Qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère :
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.
(Il sort.)

SCENE VII

Soliman, Roxelane, Zéangir.

Soliman
Quel orgueil !

Zéangir
Ah ! Craignez que dans votre vengeance…

Soliman
Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerois, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvoit être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déjà médite un parricide.
(A Roxelane.)
J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCENE VIII

Roxelane, Zéangir.

Zéangir
Quoi ! Déjà votre haine a frappé sa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

Roxelane
Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un instant.

Zéangir
Si vous n'aviez un fils, il seroit innocent.

Roxelane
Le ciel me l'a donné peut-être en sa colère.

Zéangir
Le ciel vous l'a donné… pour attendrir sa mère.
Je veux croire, et je crois que, prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer ;
Et l'amour maternel que dans vous je révère
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère),
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez ;
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

Roxelane
Dieu ! Quel aveuglement ! Le crime est manifeste,
Son père en a tenu le gage dans sa main.

Zéangir, *à part*.
Que ne puis-je parler !

Roxelane
Vous frémissez en vain.
Abandonnez un traître à son sort déplorable.
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.
Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente ;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers de vos lois docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux…

Zéangir

Sans doute elle m'anime.

Roxelane
Un trône ici la donne.

Zéangir
Un trône acquis sans crime.

Roxelane
Quel crime commets-tu ?

Zéangir
Ceux qu'on commet pour moi.

Roxelane
Des attentats d'autrui je profite pour toi.

Zéangir
Vous le croyez coupable et c'est là votre excuse.
Mais moi, qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse…

Roxelane
Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir…

Zéangir
A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir ?

Roxelane
J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse ;
Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion
T'écartant du sentier de son ambition…

Zéangir
Quoi ! Vous doutez…

Roxelane
Eh bien ! Je veux le croire, il t'aime :
Ainsi que toi, mon fils ! Il se trompoit lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains et votre propre cœur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras…

Zéangir
Un ami.

Roxelane
L'ami d'un maître ! Ô ciel ! Ah ! Quitte un vain prestige.

Zéangir
Jamais.

Roxelane
Les Ottomans ont-ils vu ce prodige ?

Zéangir
Ils le verront.

Roxelane
Mon fils, songes-tu dans quels lieux ?…
Encor, si tu vivois dans ces climats heureux,
Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères ;
Où, près du maître assis, brillans de sa splendeur,
Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
Ils vont à des sujets placés loin de sa vue
De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue ;
Et, marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ses pas !
Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux ! Mais toi !

Zéangir
Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère ?
Seroit-ce une vertu quelque part étrangère ?
Ai-je dû m'en défendre ? Eh ! Quel cœur endurci
Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici ?
Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles,
Un père, hélas ! Plus doux… des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui qui vers l'honneur appeloit ma jeunesse,
Encourageoit mes pas, soutenoit ma foiblesse ;
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachoit au trépas.
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui sembloit le trahir, et manquoit à ses vœux,
Si son éclat du moins ne nous couvroit tous deux.
Cent fois…

Roxelane
Ah ! C'en est trop : va, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

Zéangir
O ciel !

Roxelane
Oui, par mon sang : lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence

Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.
Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image ;
Et, lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si, pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

Zéangir
Je vais vous étonner : le plus fier des humains
Verroit, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre…
Je prévoyois qu'ici vous ne pourriez m'entendre ;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connois trop bien…

Roxelane
Insensé !

Zéangir
Votre cœur ne peut juger le sien ;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage ;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage.
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi ;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrois survivre.

Roxelane
J'entends… pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin ;
Et ramper, vile esclave, et rebut de sa haine,
En des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine !
Décidons notre sort, et daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avoit su me dicter.
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte ;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchoit ; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournoit ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il falloit s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'hymen fait les traités, et la main d'Azémire
Pourroit unir par vous et l'un et l'autre empire.

Zéangir
Par moi !

Roxelane
J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

Zéangir
Le bonheur ! Désormais est-il fait pour mon cœur ?
Si vous saviez…

Roxelane
Mon fils, je sais tout.

Zéangir
Que dit-elle ?

Roxelane
Vous l'aimez.

Zéangir
Je l'adore, et je fuis… Ah ! Cruelle
O ciel, dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCENE IX

Roxelane, *seule*.
Voilà donc de ce cœur quel est l'endroit sensible !
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé ;
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux, il porte un cœur trop tendre ;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons. Qui pourroit triompher en un jour
Des charmes d'un empire et de ceux de l'amour ?

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Zéangir, Azémire.

Azémire
Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle ;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté,
Aujourd'hui, de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte ; et, dans sa violence…
Quel entretien fatal et quelle confidence !
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous ; et, dans ma tendre estime,
J'ose encor implorer un rival magnanime :
Je tremble pour le prince, et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

Zéangir
J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés sur moi, me parlent contre lui ;
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.
Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse par vous à son projet cruel :
Il sera confondu. Déjà jusqu'à mon père
Une lettre en secret a porté ma prière :
On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé,
C'est par son ordre ici que je suis appelé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparoisse ;
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui ;
Et tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

Azémire
Je retiens les transports de ma reconnoissance.
Mais, par pitié peut-être, on me rend l'espérance :
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs ;
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
Que de périls pressans ! Le visir, votre mère,
Moi-même, cette lettre et ce fatal mystère ;
Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
Que sans fruit la sultane a même combattue !
Ah ! Si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du prince à mon cœur inspiroient moins d'effroi,
Je vous dirois : Forcez son généreux silence ;
Dévoilez son secret, montrez son innocence :
Heureuse si j'avois, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands, et la mort à braver.
Zéangir
Comme elle sait aimer ! Je vois toute ma perte.
Pardonnez ; ma blessure un instant s'est ouverte ;
Laissez-moi : loin de vous je suis plus généreux.
Le sultan va paroître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCENE II

Soliman, Zéangir.

Zéangir
Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

Soliman
Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers momens j'ai bien voulu t'entendre :
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat ?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre ?
Et de ma complaisance, hélas ! Que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui ?

Zéangir
Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire ;
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur ; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et conter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans éloigné de ces lieux,
On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

Soliman
Quoi ! Quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence !

Zéangir
Gardez de le juger sur son emportement,
D'une âme au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammoit son courage.
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

Soliman
De l'orgueil devant moi ! Menacer à mes yeux !
Dès long-temps…

Zéangir

Pardonnez, il étoit malheureux ;
Dans les rigueurs du sort son âme étoit plus fière :
Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrassez vos genoux, vous rendre votre fils,
J'en réponds.

Soliman

Eh ! Pourquoi réveiller ma tendresse,
Quand je dois à mon cœur reprocher ma foiblesse ;
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas ;
Quand son crime avéré…?

Zéangir

Seigneur, il ne l'est pas :
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime ;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
Quels que soient les garans qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.
Eh ! Qui sait, si, fermant la bouche à l'innocence…

Soliman

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh ! Peut-il démentir ce camp, dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

Zéangir

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

Soliman

Que dis-tu ! Ciel ! Qui ? Lui ! Qu'il paroisse à mes yeux !
Me voir encor braver par cet audacieux !

Zéangir

Eh ! Quoi ! Votre vertu, seigneur, votre justice,
De ses persécuteurs se montreroient complice ?
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire ! Ah ! Son père est trop juste.
Où seroit, pardonnez, cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans, près de vous éclipsés ?

Soliman

Eh ! Qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avoit pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain ?
D'ordonner que présent, et prêt à les confondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre ?
Hélas ! Je m'en flattois, et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui : réponds-moi, qui m'arrête ?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête ?
Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment,
Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh ! Qui sait si tantôt, secondant ta prière,
Ce reste de bonté, qui m'enchaine le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas ;
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime et le coupable ?
Hélas ! Il est trop vrai qu'un déclin de mes ans,
Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférens,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère ;
Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

Zéangir

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah ! Si vos yeux trop tard voyoient son innocence ;
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

Soliman

Oui. Je mourrois, mon fils, sans toi, sans tendresse,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté ;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fait voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône, et tremblant d'y monter.

Zéangir

Ah ! Si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance ;
Le temps les a serrés…, c'étoit votre espérance :
Ah ! Ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux ! Et bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenoit le coup qui le menace !
Quels vœux, s'ils contemploient le bars levé sur lui !
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui ?
Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus ! D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte, insultent leurs vainqueurs ?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant ?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils

Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs,
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

Soliman
Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah ! Qu'il soit innocent, et mes vœux sont remplis.
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

Zéangir
(*Aux gardes*.)
Mon père… demeurez… Ah ! Souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCENE III

Soliman, *seul.*
O nature ! Ô plaisirs trop long-temps oubliés !
O doux épanchemens qu'une contrainte austère
A long-temps interdits aux tendresses d'un père,
Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
Egalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc ! Ai-je oublié dans quels lieux je respire ;
Et par qui mon aïeul, dépouillé de l'empire,
Vit son fils ?... Murs affreux ! Séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons.
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osoit…Triste sort des sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfans !
Qui ? Moi ! Je souffrirois qu'arbitre de ma vie…
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie !
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéïssance ;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, sans effroi du moins, vous pouvez pardonner.

SCENE IV
Soliman, Le Prince, Zéangir.

Soliman
Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce ;
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas,
Est un crime qui seul méritoit le trépas.
Offrir la paix ! Qui ? Vous ! De quel droit ? À quel titre ?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
Sachez, si votre main combattit pour l'état,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

Le Prince
Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paroître,
Et mon sang prodigué…

Soliman
Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croiroit-il faire ici mes destins ?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour…

Le Prince
Mon frère ! Il me surpasse :
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

Soliman
Qu'entends-je ! À la grandeur joint-on la perfidie ?

Zéangir
En se montrant à vous, son cœur se justifie.

Soliman
Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas ?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance ?

Le Prince
Juste Ciel ! Ce soupçon me fait frémir d'horreur.
Si le crime un moment fût entré dans mon cœur
(Vous ne penserez pas que la mort m'intimide),
Je vous dirois : Frappez, punissez un perfide.
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait…

Soliman
Eh bien ! Je veux vous croire, expliquez ce billet.

Le Prince, *après un moment de silence.*
Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse ;
Mon respect s'y résout, sans espérer ma grâce :
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main… Seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,

Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

Soliman
Et pour qui ces terreurs ?

Le Prince
C'est écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour ; ordonnez mon trépas :
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

Soliman
Pour le sang de Thamas !

Le Prince
Oui, j'adore Azémire.

Soliman
Puis-je l'entendre, ô ciel ! Et qu'oses-tu me dire ?
Est-ce là le secret que j'avois attendu ?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu !
Quoi ! Tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance !

Zéangir
S'il mérite la mort, si votre haine…

Soliman
Eh bien ?

Zéangir
L'amour est son seul crime, et ce crime est le mien.
Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime :
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

Soliman
Ciel ! De mes ennemis suis-je donc entouré ?

Zéangir
De deux fils vertueux vous êtes adoré.

Soliman
O surprise ! Ô douleur !

Zéangir
Qu'ordonnez-vous ?

Le Prince
Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière,
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort.
Ne punissez que moi.

Zéangir
C'est perdre l'un et l'autre.

Le Prince
C'est votre unique espoir.

Zéangir
Sa mort seroit la vôtre.

Le Prince
C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

Zéangir
Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

Le Prince
Il m'immoloit l'amour qui seul peut vous déplaire.

Zéangir
J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

Soliman
Mes enfans, suspendez ces généreux débats.
O tendresse héroïque ! Admirables combats !
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse !
Mes yeux connoîtront-ils des larmes d'allégresse !
Grand Dieu ! Me payez-vous de mes longues douleurs ?
De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs ?
Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime
Parmi tant de vertus ait laissé place au crime.
Dieu ! Vous m'épargnerez le malheur…

SCENE V

Les précédens, Osman.

Osman
Paroissez :
Le trône est en péril, vos jours sont menacés.
Transfuges de leur camp, de nombreux Janissaires,
Des fureurs de l'armée insolens émissaires,
Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur ;
Séditieux sans chef, unis par la douleur,
Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.
En pâlissant de crainte, ils frémissent d'audace ;
Leur calme est effrayant, leurs yeux avec horreur
Des remparts du sérail mesurent la hauteur.
Déjà, devançant l'heure aux prières marquée,
Les flots d'un peuple immense inondent la mosquée,
Tandis que dans le camp un deuil séditieux
D'un désespoir farouche épouvante les yeux ;

Que des plus forcenés l'emportement funeste
Des drapeaux déchirés ensevelit le reste :
Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venoit d'anéantir leurs serments oubliés.
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

Soliman
J'y cours : va, pour toi seul un père s'épouvante.
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur ;
Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

Le Prince
Je fais plus ; sans frémir je deviens leur otage ;
J'aime à l'être, seigneur, je dois ce témoignage
A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects.
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah ! S'il m'étoit permis, si ma vertu fidèle
Pouvoit, à vos côtés, désavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre en signalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi !...

Soliman, *moment de silence*.
Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée
Des plus audacieux en tout temps révérée.
Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie,
Opposez vos guerriers vainqueurs de la Hongrie ;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement :
Veillez sur le sérail.

SCENE VI

Zéangir, Osman.

Zéangir
Arrêtez un moment.
C'est vous qui, de mon frère accusant l'innocence,
Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, et conçois vos desseins :
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des pièges qu'ici l'amitié me présente
Garantir par pitié ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours ;
Que, dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

Osman
Moi, seigneur, que mon âme à ce point abaissée…

Zéangir
Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoi qu'il en soit, visir, tâchez de me connoître :
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être ;
Sas dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même redoutez les fureurs de ma mère,
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère :
A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
Je vous en fais garant et vous m'en répondrez.

Osman, *seul*.
Quel avenir, ô ciel ! Quel destin dois-je attendre !

SCENE VII

Roxelane, Osman.

Roxelane
Viens, les momens sont chers : marchons.

Osman
Daignez m'entendre.

Roxelane
Eh quoi ?

Osman
Dans cet instant Zéangir en courroux…

Roxelane
N'importe. Ciel ! L'ingrat !... Frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence.
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

Osman
Quel projet ? Ah ! Craignez…

Roxelane
Quand un sort rigoureux
A voulu qu'un dessein terrible, dangereux,
Devint en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir ;
Et, si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

ACTE V

Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée : Nessir et les Gardes au fond du théâtre ; le Prince sur le devant, et assis au commencement du monologue.

SCENE PREMIERE

Le Prince, *seul*.
L'excès du désespoir semble calmer mes sens.
Quel repos ! Moi des fers ! Ô douleur ! Ô tourments !
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage ;
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage ;
A ton lâche visir dicte tous ses forfaits.
Le traître ! Avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveilloit la furie !
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité !
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes,
Ce deuil marqué du sceau de la religion,
C'étoit donc le signal de la rébellion !
Hélas ! Prier, gémir, est-ce trop de licence ?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence ?
Et le sultan le craint ! Il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur !
Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil, noirci presque opprimé,
A révérer son nom je les accoutumai ;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage ;
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
On ne vient point : ô ciel ! On me laisse en ces lieux,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux,
Où tant de criminels et d'innocens, peut-être,
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître !
Que tarde le sultan ? S'est-il enfin montré ?
A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré ?
Et Zéangir ! Mon frère ! Ô vertus ! Ô tendresse !
Mon frère ! Je le vois, il s'alarme, il s'empresse ;
De sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime :
Une seconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammoit sa générosité,
En se chargeant du crime à moi seul imputé !
Quels combats ! Quels transports ! Il me rendoit mon père ;
C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort ;
Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne.
Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit ! Ah ! Du moins… que vois-je ? Le visir !
Lui, dans un tel moment ! Lui dans ces lieux !

SCENE II

Le Prince, Osman.

Osman
Nessir,
Adorez à genoux l'ordre de votre maître.
(Il lui remet un papier.)

Le Prince, *assis et après un moment de silence*.
Et vous a-t-on permis de le faire connoître ?

Osman
Bientôt vous l'apprendrez.

Le Prince
Et que fait le sultan ?

Osman
Contre les révoltés il marche en cet instant.

Le Prince
(*A part.*) (*Haut.*)
Les révoltés ! Ô ciel ! Contraignons-nous. J'espère
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

Osman
Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

Le Prince, *à part*.
Zéangir éloigné ! Mon appui ! Justes cieux !
(*Haut.*)
Azémire…

Osman
Azémire à Thamas est rendue ;
Elle quitte Byzance.

Le Prince, *à part*.
O rigueur imprévue !
(Haut.)
Quel présage ! Et Nessir… cet ordre…

Osman
Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux.
Qui voudroit vous servir vous trahiroit peut-être.
Ce séjour est sacré ; puisse-t-il toujours l'être !

Souhaitez-le, et tremblez : vos périls sont accrus :
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus…

Le Prince

Cessez ; je sais le prix qu'il faut que j'en espère :
Roxelane avec vous les vantoit à mon père.
Sortez.

Osman

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

SCENE III

Le Prince, *seul*.

O ciel ! Que de malheurs à-la-fois annoncés !
Zéangir écarté ! Le départ d'Azémire !
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire !
Craignez de vos amis le secours dangereux !...
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.
(*À Nessir*)
Si l'on s'armoit pour moi, si l'on forçoit l'enceinte…
Tu frémis, je t'entends… D'où peut naître leur crainte ?
Leur crainte ! On l'espéroit : cet espoir odieux
Le visir l'annonçoit, le portoit dans ses yeux.
S'il ne s'en croyoit sûr, eût-il osé m'instruire ?
Viendroit-il insulter l'héritier de l'empire ?
Comme il me regardoit, incertain de mon sort,
Mendier chaque mot qui me donnoit la mort !
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave !
Le fils de Soliman bravé par un esclave !
Cet affront, cette horreur manquoient à mon destin ;
Après ce coup affreux, le trépas !… Mais enfin,
Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?
Qu'on attaque l'enceinte ? Et sur quelle apparence ?...
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis !
Parmi ces cœurs rampans, à l'intérêt soumis,
Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée ?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
A Roxelane ici tout a vendu sa foi…
Quel jour vient m'éclairer ? Si c'étoit la sultane...
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant,
C'est elle qui l'excite : elle effrayoit mon père,
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés ;
Les coups sont attendus ; les momens sont comptés.
Grand Dieu ! Si le malheur, si la foible innocence
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance ;
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits ;
Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante,
Par mon respect constant pour ce père trompé
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé,
Par ces vœux qu'en mourant t'offroit pour moi ma mère ;
Je t'en conjure… au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous, espérons : je respire ; mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs :
Le ciel…Qu'ai-je entendu ?...
(Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.)
Frappe ; ta main chancelle ;
Frappe.
(Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince, passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau, qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.)

SCENE IV

Le Prince, Zéangir.

Zéangir, *s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.*

Viens, signalons notre foi, notre zèle ;
Courons vers le sultan ; désarmons les soldats :
Qu'il reconnoisse enfin…
(En ce moment les gardes qui environnent le prince mourant, se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et au spectateur.)
O ciel ! Que vois-je ! Hélas !...
Mon frère ! Mon cher frère ! Ô crime ! Ô barbarie !
(Aux gardes.)
Monstres, quel noir projet, quelle aveugle furie !...
(*Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.)*
Qu'ai-je lu ? Qu'ai-je fait ? Malheureux ! Quoi ! Ma main…
O mon frère ! Et c'est moi qui suis ton assassin !
O sort ! C'est Zéangir que tu fais parricide !
Quel pouvoir formidable à nos destins préside !
Ciel !

Le Prince

De trop d'ennemis j'étois enveloppé ;
Ton frère à leurs fureurs n'auroit point échappé.
Je plains le désespoir où ton âme est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor ; je ne l'espérois pas ;
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

Zéangir
Tu meurs ! Ah ! C'en est fait.

SCENE V ET DERNIERE

Le Prince, Zéangir, Soliman, Roxelane.

Soliman
Tout me fuit, tout m'évite :
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
Que vois-je ! Se peut-il ?... Mon fils mourant, ô cieux !

Roxelane
Il n'est plus.

Soliman
Quoi ! Nessir, quel bras audacieux ?...

Zéangir, *se relevant au dessus le corps de son frère.*
Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable.
C'est Zéangir.

Soliman
O crime ! Ô jour épouvantable !

Roxelane, à *part*.
Jour plus affreux pour moi !

Soliman
Cruel ! Qu'espérois-tu ?

Zéangir
Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu ;
Des soldats désarmés arrêter la licence.

Soliman
Hélas ! Dans leur respect j'ai vu son innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,
Tout mon cœur s'écriroit : Vous me rendez mon fils ;
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes…

Zéangir, *hors de lui et s'adressant à Roxelane*.
C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas,
Qui, sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire…
(*A Soliman*.)
Pardonnez, je vous plains, je vous chéris… hélas !
Je connois votre cœur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense.
(*Regardant sa mère*.)
Mon supplice finit, et le vôtre commence.
(*Il se tue sur le corps de son frère*.)

Soliman
O comble des horreurs !

Roxelane
O transports inouïs !

Soliman
O père infortuné !

Roxelane
Malheureuse ! Mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait ; lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet, la récompense !
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord !
Pour lui j'ai tout séduit, ton visir, ton armée ;
Je t'effrayois du deuil de Byzance alarmée ;
De ton fils en secret j'excitois les soldats :
Par cet ordre surpris tu signois son trépas ;
Je forçois sa prison, sa perte étoit certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein…
Le musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable ;
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr,
Même en nous le montrant, nous force d'y courir :
J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote, et les fureurs d'un père.
Ma mort…
(Elle fait un pas vers son fils.)

Soliman
Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits.
Monstre ! De ses transports prévenez les effets.
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le Ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,
T'abandonne au courroux de ces mânes sanglans :
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs, ma haine et ta furie.

FIN DE MUSTAPHA ET ZEANGIR.

Vathek

(Comédie, 1779)

Félicité du Crest de Genlis

Édition : *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Tome quatrième, Lambert, Paris, 1785.

AVERTISSEMENT

Il y a eu en effet un Calife nommé Vathek, fils de Motassem. Ce Motassem, surnommé le *Huitainier*, fut le huitième Calife Abasside, & un très-grand Prince. On trouvera indiqués dans des Notes les traits de cette petite Pièce, qui sont tirés de l'Histoire des Arabes. Si les fictions d'un cœur sensible ont le droit d'émouvoir & d'attendrir, la vérité doit toucher encore davantage, & le plaisir de citer une bonne action vaut mille fois celui de l'inventer.

PERSONNAGES

Le Calife MOTASSEM.
VATHEK, Fils du Calife.
ALMANZOR, *Gouverneur de Vathek*.
LE VISIR.
OSMIN, *Fils du Visir*.
NASSER, *Ami du Visir*.
GIAFFER, *Ami d'Almanzor*.

La Scène est dans le Palais du Calife.

ACTE I

SCENE PREMIERE

Le Théâtre représente l'intérieur d'une des Salles du Palais.
Le Visir, Nasser.

Nasser
Arrêtons-nous ici ; le jeune Prince n'est point encore de retour de la chasse ; en l'attendant, nous pouvons nous entretenir en liberté. J'ai un important secret à vous apprendre : enfin, je crois que la fortune nous offre un moyen sûr de perdre notre ennemi commun, cet homme austère & sauvage dont le crédit, auprès du Calife, a détruit le mien & balance le vôtre…

Le Visir
Almanzor ?...

Nasser
Oui, lui-même…

La Visir
Ah, parlez…

Nasser
J'ai découvert le nom de l'Auteur de ces vers injurieux faits contre vous & le Calife…

Le Visir
Eh bien ?...

Nasser
Ce libelle infâme, qui ose outrager avec tant d'audace notre Souverain & son Visir, est l'ouvrage d'un parent & d'un ami d'Almanzor, de Boulaski ; j'en ai la preuve certaine.

Le Visir
Cette découverte peut être utile, d'autant mieux qu'Almanzor a depuis peu, vivement sollicité une place pour Boulaski, & vient de l'obtenir.

Nasser
Montrez ces vers au Calife ; apprenez-lui ce détail ; faites-lui sentir que l'intérêt d'Almanzor pour Boulaski, ne s'est manifesté que depuis que ces vers ont paru ; déclarez-lui que vous n'ignorez pas la haine qu'il a pour vous…

Le Visir
Je suis fâché que le Calife soit ainsi que moi déchiré dans ces vers ; il ne lui paroîtra pas naturel qu'Almanzor, le Gouverneur de son fils, ait voulu ternir sa gloire !...

Nasser
N'essayons pas de persuader qu'il les a faits, mais tâchons de prouver qu'il en a eu connoissance, & qu'en faveur du mal qu'on y dit du Visir, il a tout approuvé ; d'ailleurs, vous pouvez ajouter, qu'au fond de l'ame Almanzor, depuis un an, est mécontent du Calife : quand la place de Visir vint à vaquer, on prétend qu'il la préféroit à celle de Gouverneur du jeune Prince, & qu'il ne vous pardonna point d'avoir su l'obtenir. Enfin, rassemblez avec art toutes ces circonstances ; quand vous ne parviendriez qu'à jeter dans l'ame du Calife quelques légers soupçons, ce seroit encore beaucoup : les Princes passent bientôt de la défiance à l'aversion…

Le Visir
Le Calife est juste & pénétrant ; il estime Almanzor ; moi-même quelquefois, je l'avoue, j'approuve au fond du cœur l'amitié qu'il lui témoigne ; depuis dix ans Almanzor, occupé de l'éducation de Vathek, paroit n'avoir d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs ; ne se mêlant d'aucune affaire ; montrant le désintéressement le plus rare ; méprisant l'intrigue ; dédaignant la flatterie ; si l'on ne lui supposoit pas des desseins profonds & secrets, on seroit tenté de le regarder comme un modèle unique de philosophie, de sagesse & de vertu.

Nasser
Croyez-moi, ce n'est point à la Cour que ce modèle peut se trouver ; s'il existe, ne le cherchons pas dans un Courtisan. Soyez sûr que cette apparente modération d'Almanzor cache une ambition démesurée ; ne l'a-t-elle pas déjà bien servi ? Il ne demande rien ; mais les grâces viennent le chercher ; on lui donne souvent, sans qu'il paroisse le désirer, ce que nous sollicitons en vain ; il n'intrigue point ; eh, n'a-t-il pas l'art de s'insinuer chaque jour davantage dans la confiance du Calife ? Et ne s'est-il pas assuré pour jamais de celle de son successeur ? Avec quelle adresse n'a-t-il pas su gagner l'affection du jeune Prince ? J'ignore les ressorts secrets de la politique d'Almanzor ; mais, par son succès, je juge de sa profondeur, &, sans doute, elle l'emporte sur la nôtre : craignez d'en être la victime…

Le Visir
Je pense comme vous, mon cher Nasser ; je ne vois dans Almanzor qu'un rival d'autant plus dangereux, qu'il sait mieux qu'un autre dissimuler ses desseins & son ambition ; &, pour répondre à votre confiance, je

vous avouerai que j'ai pénétré un secret qui pourra, je l'espère, le démaquer entièrement aux yeux du Calife…

Nasser
Je brûle de l'apprendre…

Le Visir
Le jeune prince est amoureux de Zulica…

Nasser
De la fille d'Almanzor ?...

Le Visir
Oui, j'en suis certain ; mon fils a eu l'art d'arracher à Vathek cette importante confidence…

Nasser
Et c'est d'Osmin lui-même que vous tenez ce détail ?...

Le Visir
Oui ; & je ne le sais que d'hier…

Nasser
Ne doutons point qu'Almanzor n'ait en secret favorisé cette passion, & n'en conçoive d'ambitieuses espérances…

Le Visir
Tout semble le prouver.

Nasser
Mais comment Vathek a-t-il eu l'occasion de voir & de connoître Zulica ?...

Le Visir
Chez la Princesse, mère du Calife…

Nasser
Eh voilà donc la raison de l'attachement extraordinaire d'Almanzor pour cette princesse ?... Différons événemens avoient éloigné le Calife de sa mère ; Almanzor seul a su les rapprocher & les réunir…

Le Visir
Et pour prix d'un tel service, la Princesse a presque adopté Zulica pour sa fille ; elle ne peut s'en séparer un instant ; elle est sans doute instruite de l'amour de Vathek ; &, séduite par son favori, elle conçoit peut-être la folle espérance d'engager le Calife lui-même à l'approuver… Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le Calife desiroit donner une épouse au Prince, il y a quelques mois ; le choix qu'il avoit fait pouvoit être avantageux à l'Etat, mais la Princesse sa mère, & Almanzor, l'en ont détourné sous différens prétextes plus spécieux que solides, alléguant, entre-autres raisons, l'extrêmes jeunesse du Prince…

Nasser
Quel sera le ressentiment du Calife, lorsqu'il découvrira cette intrigue criminelle !... Ah, ne différez point à lui ouvrir les yeux ; voilà le premier de vos devoirs…

Le Visir
Je le remplirai… & je ne crois pas qu'Almanzor puisse échapper au piége adroit que j'ai su lui tendre… J'ai supplié le Calife ce matin de lui demander Zulica pour mon fils ; & s'il la refuse, comme je n'en doute pas, il est perdu…

Nasser
Embrassez-moi, mon cher Visir, vous me transportez d'admiration ; oui, je suis moins animé par la haine que j'ai pour Almanzor, que par la joie que doit m'inspirer l'éclatant service que vous allez rendre à l'Etat, en renversant les audacieux projets d'un ambitieux, qui, je le vois, est capable de tout. Enfin, nous serons donc témoins de la chûte de ce prétendu Philosophe, de cet homme superbe, à qui les complots & la haine ne semblent inspirer que l'indifférence & le dédain ; il perdra donc cette injuste supériorité qu'il avoit sur nous : comme sa fausse modération étoit piquante !... Nos oreilles ne seront donc plus fatiguées de l'ennuyeuse répétition de son éloge !... Par l'hypocrisie de sa conduite, il a forcé pendant quinze ans ses ennemis à le louer ou à se taire ; mais, grâces à votre zèle, à votre génie, nous allons être vengés…

Le Visir
Oui, oui, nous le serons ; mais conduisons-nous avec prudence, & cachons, par la dissimulation, de si justes ressentimens. Depuis quelque temps obligé de céder au torrent, & sur-tout à la volonté du Calife, j'ai paru me réconcilier avec Almanzor : maintenons-le dans cette erreur ; je desirerois que vous eussiez aujourd'hui même un entretien avec l'ami intime d'Almanzor, ce sombre & misantrope Giaffer ; cet homme caustique, qui ne vit à la Cour que pour en dédaigner les honneurs, pour en fronder les mœurs & les usages, & qui en semble être vertueux que pour avoir le droit d'être le censeur des autres. Voyez-le, parlez-lui ; tâchez de lui persuader que je souhaite véritablement l'amitié d'Almanzor…

Nasser

J'espère peu de cet entretien ; Giaffer est si méfiant, si rempli d'orgueil & de dédain pour nous !... Il a la sauvage austérité d'Almanzor, sans avoir sa douceur affectée, sa politesse & son adresse… Enfin, la grossièreté & la brusquerie de Giaffer sont si révoltantes…

Le Visir
Paix… J'entends du bruit ; c'est sans doute le Prince qui revient de la chasse ; allons au-devant de lui…

Nasser
Le voici…

SCENE II

Le Visir, Nasser, Vathek, Almanzor, Osmin, Giaffer.

Vathek
Je croyois mon Père ici.

Le Visir
Seigneur, il s'y rendra bientôt, & m'a donné ordre de vous prier de l'y attendre…

Osmin, *au Visir*.
Ah, mon Père, si vous saviez qu'elle action le Prince a faite ce matin à la chasse…

Le Visir
Quelque action de bienfaisance, sans doute ?

Osmin
Ah, c'est une histoire charmante… Si le Prince le permet, Almanzor pourroit vous la conter…

Almanzor
Volontiers ; la voici : le Prince, malgré ma prière, a pris les devans, & nous a laissés assez loin derrière lui…

Le Visir
Il a tant de vivacité !...

Nasser
Et elle lui sied si bien…

Osmin
Et il monte à cheval avec une telle hardiesse !...

Giaffer, *à part*.
Hom… Les bas flatteurs !...

Osmin
Personne ne peut le suivre…

Almanzor
Cela est vrai : il ne sait pas conduire son cheval, il en est toujours emporté, & de cette manière il va plus vite qu'aucun de nous.

Le Visir
Ah, la plaisanterie est charmante…

Vathek
Non, non, Almanzor ne plaisante point ; il me dit mes vérités ; il a mieux fait encore, il m'a appris à les entendre avec plaisir.

Almanzor
Pour revenir à l'histoire : le Prince a rencontré un Vieillard[570] dont la petite charrette étoit versée dans un fossé, & le pauvre Paysan faisoit de vains efforts pour l'en retirer…

Vathek
Dites-donc que ce bon Vieillard avoit la figure la plus intéressante & la plus vénérable ; de beaux cheveux blancs couvroient ses épaules ; la sueur inondoit son visage : appuyé contre un arbre, & accablé de fatigue & de douleur, il levoit au Ciel ses yeux remplis de larmes, & ses mains tremblantes ; quand j'arrivai près de lui, je le trouvai dans cette situation touchante… Pauvre bon homme ! Je crois le voir encore…

Almanzor
Vous devinez le reste : le Prince est descendu de cheval, il a prêté au Vieillard une main secourable ; il a retiré la charrette su fossé, & donné sa bourse au Paysan, qui, transporté de joie & de reconnoissance, remercioit & bénissoit, en pleurant, son bienfaiteur, lorsque nous sommes arrivés au lieu même où se passoit cette scène. Le Vieillard, en apprenant que ce jeune inconnu si charitable étoit le fils de son Souverain, est resté un moment immobile ; ensuite, joignant les mains et les élevant vers le Ciel : ô Dieu, s'est-il écrié, pour sa récompense, conserve-lui ce cœur compatissant & généreux !...

Giaffer
En effet, voilà le plus beau souhait que la reconnoissance & la vertu puissent faire pour un

[570] Cette Anecdote est entièrement tirée de l'Histoire des Arabes, & arriva au Calife Montassem, père de Vathek, dans sa première jeunesse. Voyez l'Histoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigny.

Prince !... Il vaut mieux que les plus pompeux éloges de tous les courtisans du monde !...

Vathek
Oui, Giaffer, j'en sens tout le prix : le cœur de ce bon Vieillard sera exaucé ; oui, j'en suis sûr, mon cœur ne changera jamais…

Le Visir
Je ne connois rien de touchant comme cette histoire : voilà, Seigneur, le fruit des leçons d'Almanzor…

Almanzor
Ce que le Prince a fait est si simple & si naturel, que je ne m'en attribue rien…

Giaffer
Oui, sans doute, Almanzor, il est naturel de secourir un malheureux vieillard réduit au désespoir, & qu'on peut rendre heureux si facilement. Mais, cependant, attendez-vous à voir paroître demain des vers, des Poëmes, composés à la louange de cette même action que vous trouvez si simple.

Le Visir
L'enthousiasme inspiré par la bienfaisance est toujours excusable.

Giaffer
Non, jamais l'exagération ne peut l'être ; je dis plus, elle est offensante, pour quiconque en est l'objet. Que signifient tous ces éloges prodigués à une action commune, sinon qu'on est surpris, confondu, que celui qui l'a faite en ait été capable, & qu'on étoit fort loin d'en attendre même un simple trait d'humanité ?...

Nasser, *à part*.
Haïssable misantrope !...

Le Visir
Pour moi, je vous avoue que l'action du prince me paroit digne de louanges…

Vathek
Non, non, Giaffer a raison ; je n'ai fait que remplir un devoir indispensable ; la preuve en est, que si je me fusse conduit autrement, Almanzor m'auroit sûrement blâmé…

Almanzor
Sans doute, Seigneur ; mais cependant, à votre âge, où les principes & la vertu ne peuvent encore être perfectionnés, il y a du mérite à faire son devoir ; ce qui augmente le vôtre dans cette occasion, c'est votre goût pour la chasse, votre ardeur à la suivre, que vous avez, sans balancer, sacrifié au plaisir d'être utile à ce pauvre Vieillard.

Nasser
En effet, la passion du Prince pour la chasse, donne un bien grand prix à ce sacrifice !

Giaffer
Ainsi donc il étoit fort simple que *la passion de la chasse* fût plus forte que la compassion & l'humanité, & que le désir de tuer un innocent animal, l'emportât sur celui de secourir un vieillard infortuné ?...

Almanzor
Giaffer, vous oubliez toujours que le Prince n'a pas seize ans : je crois que cette circonstance met la raison de notre côté.

Giaffer
Allons, vous vous rangez de l'avis des autres, je dois céder… (*à Vathek*.) Eh bien, Seigneur, puisque Almanzor le dit lui-même, croyez donc que vous avez fait une action admirable, sublime, qui n'eut jamais d'exemple, & qui efface les exploits réunis de tous les Héros de l'antiquité… Que trouvez-vous, Almanzor, de risible dans ce discours ? N'est-il pas conforme au vôtre ?... Moi seul ici aurai-je le malheur de paroitre ridicule en flattant ?

Almanzor
Vous plaisantez, & nous rions, nous ne pouvions vous répondre mieux…

Giaffer
Je plaisante !... Je plaisante ! Vous savez fort bien que je ne plaisante point… Je ne suis pas *plaisant* de mon naturel… & tout ce que je vois, tout ce que j'entends n'excite nullement ma gaieté ; mais je ne veux point troubler la vôtre ; divertissez-vous sans contrainte, je vous laisse le champ libre. (*Il sort brusquement*.)

SCENE III

Vathek, Almanzor, Le Visir, Osmin, Nasser.

Almanzor
Voilà de ses incartades ordinaires.

Le Visir

Il les rachette par tant de qualités estimables !...

Vathek
Sa mauvaise humeur ne vient que de sa franchise.

Almanzor
Seigneur, il faut être franc sans brusquerie ; il est absurde de croire qu'un vertue puisse donner le droit d'avoir un défaut insupportable dans la société au contraire, Seigneur, l'homme le plus vertueux est en général le plus indulgent, le plus doux & le plus modéré ; il n'affiche rien, ne déclame point, & chérit trop la vérité pour ne pas chercher à la rendre aimable, & pour risquer de la faire haïr par une austérité dure & désobligeante sans nécessité.

Vathek
Oui, voilà le portrait du véritable honnête homme, car c'est celui d'Almanzor.

Almanzor
Soyez sûr cependant, Seigneur, que Giaffer, malgré ses déclamations continuelles, & son défaut d'indulgence, possède les qualités les plus rares & les plus brillantes ; en général, défiez-vous de la probité des gens intolérans ; mais ne croyez pas impossible qu'il en puisse exister de vertueux : si nous n'admettions point d'exception dans les principes qui nous font juger les hommes, nous deviendrions injustes, & nous nous livrerions à toutes les erreurs de l'entêtement & de la prévention.

Le Visir
Voilà des préceptes également dignes de celui qui les reçoit, & de celui qui les donne… Mais je vais savoir si le Calife est informé du retour du Prince ; venez, Osmin, venez, Nasser…

Nasser
Nous vous suivons.
(*Le Visir, Osmin & Nasser sortent*.)

SCENE IV

Almanzor, Vathek.

Almanzor, *après un moment de silence*.
Seigneur, vous rêvez ?...

Vathek
Il est vrai… Je faisois de tristes réflexions.

Almanzor
Sur quel sujet ?

Vathek
Sur la flatterie ; je la hais, & souvent je m'apperçois qu'elle me trompe… Sans vous, Almanzor, combien déjà elle m'auroit abusé !...

Almanzor
Haïssez-la toujours, & vous n'aurez pas lieu de la craindre, elle ne vous séduira jamais.

Vathek
Mais quand elle prend le ton de l'amitié, elle est si persuasive, si dangereuse !...

Almanzor
Un moyen sûr d'éviter ses pièges, c'est d'apprendre à se connoître soi même, de réfléchir sur ses défauts, sur sa conduite, enfin de se juger avec sévérité ; & que les louanges qu'on reçoit sont au-dessus de l'opinion que nous avons de notre mérite, on peut bien être certain que la flatterie les a dictées… mais, je vous le répète, pour que ce moyen soit bon, il faut s'étudier avec soin, & se juger avec rigueur. Une autre manière de déconcerter la flatterie, c'est d'y paroître insensible, & de l'écouter avec froideur. Heureux le Prince qui sait en imposer assez pour la forcer au silence ; votre auguste Père vous offre cet exemple ; on n'ose le louer en face ; & le Courtisan le plus intrépide n'auroit pas la hardiesse de lui adresser directement une flatterie.

Vathek
Oui, je m'en aperçois ; ils sont obligés de prendre des détours. J'en ai vu un l'autre jour, (c'étoit Nasser) qui faisoit son éloge à quatre pas de lui ; mon Père s'est retourné, & Nasser a paru surpris & embarrassé ; mais c'étoit une feinte, il avoit parlé pour être entendu. Je l'avois bien remarqué ; vous m'avez appris toutes leurs petites ruses… Cela est singulier, je n'y suis plus trompé pour mon Père, mais je le suis encore quelquefois pour moi-même… Par exemple, Osmin, Osmin, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, sait déjà flatter, & avec un art !... Il paroît m'aimer, il est à-peu-près de mon âge, si vous ne m'en aviez point averti, je l'aurois cru sincère… Il ne m'aime pas, puisqu'il veut me tromper. Eh quoi, un Prince doit-il donc renoncer au bonheur d'avoir des amis ?...

Almanzor
Quand ils dédaigneront les flatteurs, quand ils paroîteront chérir la vérité, & qu'ils sauront

récompenser, non l'intrigue & l'assiduité, mais les talens & le mérite, ils trouveront des amis sincères & vertueux…

Vathek
Mais, Almanzor, vous savez combien j'aimois le fils de Giaffer ; je l'avois distingué de tous ceux qui m'approchoient ; il vous est cher, il fut élevé avec moi & par vous ; j'estimois son caractère, sa personne m'étoit agréable ; il possédoit toute ma confiance, & cependant je suis certain qu'il n'avoit pas pour moi une parfaite amitié ; je voyois facilement qu'il ne trouvoit pas dans nos entretiens le charme & la douceur que j'y trouvois moi-même ; il étoit souvent rêveur & distrait…

Almanzor
Peut-être en avoit-il quelque raison secrette…

Vathek
Mais pourquoi me la cachoit-il ?

Almanzor
Ah, sans doute par votre faute… Les Princes, en général, ne regardent ceux qu'ils honorent du nom d'amis, que comme des confidens ; ils pensent qu'il n'y a que leurs secrets de véritablement importans ; les petites intérêts qui nous touchent, leur paroissent trop minutieux pour y prêter une grande attention ; enfin, le plaisir de parler d'eux-mêmes les occupe uniquement ; ils accordent de la confiance, mais celle qu'on leur témoigneroit les ennuieroit, du moins ils ne la desirent pas ; ils ne peuvent donc l'inspirer, & ne sont aimés qu'à demi ; car l'amitié ne peut exister sans une confiance entière & réciproque.

Vathek
Je sens cela ; mais, cependant, je crois que j'étois exempt de ce défaut avec Nadir ; quand je le voyois préoccupé, je le questionnois, je lui demandois s'il ne desiroit rien, si je pouvois lui être utile, & je ne cessois de le presser qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne souhaitoit de moi aucun service.

Almanzor
Eh, faut-il avoir une grâce à demander pour se faire écouter de son ami ?... Comment, avec une ame sensible & délicate, pouviez-vous ne désirer qu'une espèce de confiance si intéressée ? Ignoriez-vous que du cœur seul viennent les plus pures consolations que l'amitié puisse recevoir, & que partager les peines qu'on lui confie, est son plus sûr moyen de les diminuer & de les adoucir ?

Vathek
Vous m'éclairez, Almanzor ; cependant, je l'avoue, j'éprouve une secrette honte qu'une semblable leçon m'ait été nécessaire : voilà la première de vous qui m'ait fait rougir !... Eh quoi, le cœur, ainsi que l'esprit, a donc besoin d'instruction !... Ah, pourquoi Nadir est il absent depuis six mois ; maintenant que je suis éclairé sur les devoirs de l'amitié, l'espoir de mériter la sienne, me fait désirer son retour plus vivement que jamais… Quand reviendra-t-il ?...

Almanzor
Je l'ignore… Mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours ?...

Vathek
Oui ; après vous, Nadir sera mon plus cher ami.

Almanzor
Je le desire, parce que je l'en crois digne.

Vathek
Pourrois je changer jamais pour l'ami que vous m'avez choisi ?...

Almanzor
Aimez-le, Seigneur, tant que votre gloire lui sera plus chère que votre faveur ; tant qu'il sera sincère & désintéressé ; mais s'il cesse d'être modéré dans ses désirs, s'il devient intrigant, s'il prend des détours pour vous dire d'utiles vérités, sans balancer, détachez vous de lui ; il ne seroit plus alors l'ami qu'Almanzor vous a choisi. Sans doute, si vous lui conservez vos bontés, on fera beaucoup d'efforts pour le perdre : instruisez-le des accusations qu'on formera contre lui ; ne le jugez point sans l'entendre, & sur-tout, méfiez-vous de la délation de quiconque demande le secret, & craint d'être nommé à celui qu'il noircit… Mais, Seigneur, pendant que nous sommes seuls, je veux encore vous donner un avis : j'ai remarqué que souvent devant vous Osmin ose se livrer à son naturel railleur & moqueur…

Vathek
Si j'écoute quelquefois ses plaisanteries, du moins je n'y prends jamais de part…

Almanzor
Ce n'est point assez ; vous ne devez pas les souffrir : les objets de la moquerie d'Osmin, en voyant que vous vous amusez des ridicules qu'il jette sur eux, doivent penser que vous approuvez le lâche courtisan qui cherche à vous plaire par un moyen si bas. La moquerie est toujours condamnable, mais dans un

Prince elle est cruelle, songez, Seigneur, que vous percez l'ame de celui dont vous vous moquez : vous ne l'attaquez que par une plaisanterie ; mais peut-il vous la rendre ? Et s'il en avoit l'audace, le souffririez-vous ? Il est donc sans défence, & vous l'accablez !... & vous donnez à cette injustice inhumaine le nom de plaisanterie, de gaieté ! Ah, Seigneur, le Prince qui abuse des droits de son rang, s'avilit & perd sa dignité ; la grandeur, sans la générosité, n'obtient que de vains hommages extérieurs, & celui des sentimens, le seul désirable, lui sera toujours refusé.

Vathek
Ah, le vrai bonheur d'un prince c'est d'être aimé : Almanzor, je vous le jure, voilà ma plus grande ambition !...

Almanzor
Voyez donc, Seigneur, si vous devez compter sur l'attachement d'Osmin, puisque, pour vous divertir quelques instans, il risque de vous faire haïr.

Vathek, *en soupirant*.
Me divertir !... Il seroit difficile de me divertir !... Depuis long-temps, depuis trois mois sur-tout…

Almanzor
Eh bien, Seigneur ?

Vathek
Rien ne m'amuse, rien ne me distrait…

Almanzor
Et… par quelle raison ?

Vathek
Vous le savez, j'en suis sûr.

Almanzor
Seigneur, j'aimerois mieux devoir vos secrets à votre confiance qu'à ma pénétration.

Vathek
Ah, vous avez dû me deviner… & si vous m'approuvez, vous m'épargnez un aveu que je n'ose faire… Vous ne répondez point ?...

Almanzor
Seigneur, je n'ai rien à vous dire…

Vathek
Eh bien, n'en parlons plus. (*Il tombe dans la rêverie*.)

Almanzor
Voulez-vous des conseils, je vous en donnerai… Mais, si vous espérez une lâche indulgence, en effet, Seigneur, il vaut mieux vous taire…

Vathek
Et pourquoi tant de sévérité ? Est-ce un crime d'être sensible ?...

Almanzor
C'en est un grand d'oublier la raison, les convenances, & sur-tout de se laisser maîtriser par ses passions. Mais, les portes d'ouvrent ; c'est le Calife…

Vathek
Almanzor, mon cher Almanzor, ah que vous m'affligez !...

Almanzor
Seigneur, le Calife s'avance.

SCENE V

Le Calife, Vathek, Almanzor.

Le Calife, *à sa suite*.
Laissez-nous… Almanzor, j'ai à vous parler, j'ai une proposition à vous faire, qui, je l'espère, ne vous sera point désagréable.

Almanzor
De quoi d'agit-il, Seigneur ?

Le Calife
Je crois que votre réconciliation avec le Visir est sincère.

Almanzor
Oui, Seigneur, je puis répondre qu'elle l'est de ma part…

Le Calife
Il m'a prouvé qu'elle l'étoit aussi de la sienne : il vous demande Zulica pour son fils.

Vathek, *à part*.
O Ciel !...

Almanzor
Seigneur, Zulica n'est point assez riche pour Osmin ; la fortune du fils unique du Visir doit le faire aspirer à une alliance plus avantageuse.

Le Calife
Et Zulica n'est-elle pas la fille de mon ami ?... & n'êtes-vous pas sûr que je rendrai sa fortune égale à celle de l'époux que vous lui choisirez ?...

Almanzor
Seigneur, la mienne suffit à mes désirs ; elle est honnête, je suis heureux…

Le Calife
Enfin, le Visir vous demande Zulica ; il fait plus, il vous supplie de garder les biens que vous lui destiniez ; il ne veut que former un nœud qui vous réunisse à jamais…

Almanzor
Seigneur, je ne puis lui donner ma fille.

Vathek, *à part*.
Ah, je respire…

Le Calife
Je vous ai toujours dit que je vous laisserois la liberté de disposer d'elle, même sans mon consentement, ainsi je n'insisterai point ; mais, je l'avoue, ce refus m'étonne.

Vathek
Mais, Seigneur, peut-être que la personne d'Osmin n'est pas agréable à Almanzor ; Osmin a des défauts qui peuvent lui déplaire ; il est flatteur, dissimulé…

Almanzor
Il n'a que dix-huit ans, il peut se corriger. Je n'ai point d'aversion pour lui…

Vathek
Mais, Almanzor… Vous savez peut-être qu'il ne conviendroit pas à Zulica ?...

Almanzor
Ma fille n'aura jamais d'autre volonté que la mienne. (*au Calife*.) Enfin, Seigneur, vous avez daigné me promettre de me laisser le seul maître de la destinée de Zulica, c'est l'unique grace que j'ai osé vous demander ; permettez-moi de vous le rappeler…

Le Calife
Il suffit ; n'y pensons plus. Je ne vous questionnerai même pas sur els causes de votre refus ; mais, je vous le répète, vous m'étonnez beaucoup… Je ne savois pas non plus que mon fils eût autant d'éloignement pour Osmin.

Vathek
Moi ! Seigneur, je ne le hais point ; mais je le connois, &…

Le Calife
Changeons d'entretien. On m'a dit, mon fils, que vous aviez quelques grâces à me demander…

Vathek
Oui, Seigneur, pour Omar & Hadi…

Le Calife
Les connoissez-vous beaucoup ? Les aimez-vous ?...

Vathek
Non, Seigneur ; mais ils me suivent souvent à la chasse ; & depuis trois mois, ils me prient avec tant d 'instances de vous parler en leur faveur, que pour me débarrasser d'eux…

Almanzor
Fort bien, Seigneur ; ainsi donc vous accordez à l'indiscrétion & à l'importunité, ce que vous auriez sans doute refusé au mérite modeste & retenu ?

Le Calife
Et parce qu'Omar & Hadi vous ennuient, il faut que je les récompense ?... Un autre fois, mon fils, avant de me solliciter, sachez deux choses : Si la grace qu'on vous demande n'entraînera point d'injustices, & si celui qui la desire est digne de l'obtenir… Mais, on vient, c'est sans doute le Visir ; je vais, Almanzor, lui rendre votre réponse ; allez…

Vathek, *à part, en s'en allant*.
O Zulica ! À quel heureux mortel êtes-vous destinée ! (*Ils sortent*.)

SCENE VI

Le Calife, *seul*.
Que signifie ce refus d'Almanzor, & l'intérêt que mon fils paroît y prendre ?... Ils ont rougi tous deux, Vathek sur-tout étoit hors de lui-même… & Almanzor, encore hier, m'a vivement détourné de marier mon fils… mille soupçons confus se présentent, malgré moi, à mon imagination… Eh quoi, je pourrois soupçonner Almanzor !... Je crains de manquer de prudence, ou d'outrager l'amitié… Non, je ne puis douter d'Almanzor. Quel est donc

l'homme qui oseroit compter sur la confiance d'un Prince, qui quinze ans de service & de fidélité ne peuvent l'obtenir ?... Ah, ne vaut-il pas mieux risquer d'être crédule que d'être ingrat ?...

SCENE VII

Le Calife, Le Visir.

Le Visir, *s'arrêtant*, (*à part.*)
Il paroît rêveur & troublé !... Almanzor a fait un refus…

Le Calife
Approchez, Visir, approchez…
Le Visir
Eh bien, Seigneur, oserois-je vous demander la réponse d'Almanzor…

Le Calife
Il est sensible à cette preuve de votre estime ; mais sans doute il a d'autres engagemens… Il ne peut vous accorder sa fille.

Le Visir
Qu'entends-je !... Ma surprise est extrême. Pour qui donc réserve-t-il Zulica ?... Ah ! Se pourroit-il ?...

Le Calife
Quoi ! Que voulez-vous dire ?

Le Visir
Permettez-moi, Seigneur, de me taire ; ce mot m'est échappé… Je vois qu'Almanzor est toujours mon ennemi ; mais je ne suis plus le sien : vous l'avez exigé, Seigneur, & je crois vous avoir prouvé ma bonne-foi…

Le Calife
Mais, que vouliez-vous me faire entendre tout-à-l'heure ?

Le Visir
Vous faire entendre !... Ah, Seigneur, ne me supposez point un art si criminel ; je me flattois que ma franchise vous étoit mieux connue. Quand je haïssois Almanzor, je ne m'en cachois point ; rappelez-vous, Seigneur, que j'osois vous entretenir de ses torts & de mes ressentimens avec une entière liberté…

Le Calife
Je m'en souviens ; mais croyez-vous, Visir, que déchirer son ennemi soit une preuve bien certaine de franchise ?...

Le Visir
Seigneur, l'homme adroit sait déguiser l'excès de ses ressentimens, afin d'arriver plus sûrement à son but ; & l'homme simple & vrai s'y livre sans feinte, & dédaigneroit une vengeance qui lui coûteroit un instant de dissimulation.

Le Calife
Revenons à la question que je vous faisois ; que pensez-vous du refus d'Almanzor ?

Le Visir
Seigneur, il me confond, & dans le premier mouvement de ma surprise, une folie… une extravagance, dont les ennemis d'Almanzor osent l'accuser, est venue, j'en conviens, s'offrir à mon imagination.

Le Calife
Quoi ?... Quelle folie ? Expliquez-vous… Mais non, je n'en veux pas savoir davantage ; je suis certain de la fidélité d'Almanzor…

Le Visir
Je me tais avec joie, sur une absurdité qui ne mérite en effet que le plus profond mépris. Almanzor dédaigne mes offres & refuse mon fils ; mais, tels que puissent être ses procédés avec moi, je ne croirai jamais que sa faveur l'ait rendu le plus téméraire & le plus insensé de tous les hommes. J'ai toujours pensé qu'il n'étoit pas sans ambition ; mais il a trop d'esprit & d'expérience pour former des projets absolument chimériques. Seigneur, permettez-moi de vous parler sur un autre sujet : on a répandu dans le Public, depuis quelques jours, un libelle infâme, contre votre personne sacrée ; j'y suis aussi traité avec indignité : mais ce n'est pas là ce qui me touche…

Le Calife
Je suis déchiré, dites-vous ?

Le Visir
Ah, Seigneur, de la manière la plus horrible…

Le Calife
Avez-vous cet écrit ?

Le Visir
Oui, Seigneur ; le voici.

Le Calife
Voyons : la haîne, quelquefois, peut donner d'utiles avis… (*Il lit tout bas*.)

Le Visir
Je sais le nom du criminel auteur de ces vers ; celui qui les a copiés l'a trahi, & le remords ou l'espoir d'une récompense, l'a engagé à m'apporter l'original, écrit de la propre main de l'auteur.

Le Calife, *après avoir lu*.
Nous[571] sommes en effet vous & moi cruellement traités dans cet ouvrage ; je suis offensé comme vous, & je désire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure.

Le Visir
Seigneur !...

Le Calife
Puisque vous pouvez me prouver de quelle main vient une méchanceté si noire… dites-moi quel en est l'auteur ; je veux qu'il sache que je suis instruit de son nom : c'est la seule vengeance que j'en puisse prendre.

Le Visir
Mais, Seigneur, cet excès d'indulgence ne peut-il pas devenir dangereux ? Un particulier doit être sensible à la calomnie ; il doit poursuivre le calomniateur : pourquoi donc un Souverain auroit-il plus de générosité ?

Le Calife
Un particulier poursuit le calomniateur pour le forcer à se rétracter ; il demande aux Lois de le punir, non pour sa vengeance, mais pour sa justification… Un Souverain est au-dessus de toute réparation ; il doit donc être aussi supérieur à l'offence… D'ailleurs, si l'on insulte sa personne, on ne peut rien sur sa réputation : eh, n'est-il pas obligé d'apprendre à pardonner, lui qui pourroit offenser impunément ? Et l'outrage obscur d'un insensé enflammeroit sa colère !... Il est si noble, il est si doux de confondre la haîne par la clémence & la générosité, & de changer en remords & en admiration, l'audace & la rage d'un impuissant ennemi ! Ah[572], si tous ceux qui m'ont offensé savoient combien j'aime à pardonner, conduits par le repentir & la tendresse, peut-être ils viendroient sans balancer m'avouer leurs fautes !

Le Visir
Seigneur, vous serez sans doute surpris en apprenant le nom de l'infâme auteur de ces vers…

Le Calife
Quel est-il ?

Le Visir
Un homme à qui vus avez daigné accorder, il y a quelques jours, une grâce importante… Boulaski, enfin…

Le Calife
Boulaski ?...

Le Visir
Oui, Seigneur, lui-même ; je plains Almanzor ; il sera sûrement bien affligé, malgré la parenté qui l'unit à Boulaski, d'avoir sollicité vos bontés en sa faveur.

Le Calife
Vous êtes dans l'erreur ; Almanzor ne m'a point sollicité pour Boulaski.

Le Visir
Comment, Seigneur !...

Le Calife
Le Visir que vous avez remplacé étoit ennemi de Boulaski ; il le noircit auprès de moi ; il me trompa, il me fit faire une injustice : voilà l'espèce de crime qu'un Prince ne peut jamais pardonner, & celui qu'il doit punir avec le plus de rigueur. Enfin, je dépouillai Boulaski de ses places ; je refusai d'entendre sa justification ; il quitta la Cour, en remettant ses intérêts entre les mains d'Almanzor, & conserva long-tems l'espoir d'être rappelé. Almanzor voulut vainement prendre sa défense, il ne put obtenir de moi une explication, & l'innocence fut opprimée pendant trois ans…Cependant la vérité, qui, même à la Cour, tôt ou tard se découvre, vint m'éclairer & me confondre : vous savez le reste ; je rappelai Boulaski ; je l'ai comblé de grâces ; on croit qu'il n'en a l'obligation qu'au crédit d'Almanzor, & il ne les doit qu'au cri de la conscience.

Le Visir, *à part*.
Je n'avois pas prévu ceci !...

[571] Cette réponse est presque mot pour mot dans l'Histoire, & fut faite dans la même circonstance par le Calife d'Égypte Agis, à son Visir.
[572] Ce dernier trait est tiré de l'Histoire. Le frère aîné de ce même Calife Motassem, le Calife Mammon, dit ces belles paroles, après avoir pardonné à son oncle, qui avoit conspiré contre sa vie.

Le Calife
A la fin, aigri par l'infortune & l'oppression, Boulaski a cru se venger en me calomniant ; quel remords de plus pour moi ! Il étoit vertueux, je l'ai rendu coupable ; la seule mauvaise action dont il ait souillé sa vie, est le fruit de mon injustice… Depuis quand ces vers sont-ils répandus dans le Public ?

Le Visir
Ils ont précédé de quelques jours le rétablissement de Boulaski.

Le Calife
Le malheureux ! Qu'il a dû rougir en recevant mes dons, en voyant ma douleur de l'avoir opprimé…

Le Visir
Enfin, Seigneur, vous lui conserverez ses places ?

Le Calife
Non ; l'auteur d'un libelle anonyme, est indigne d'en occuper aucune ; il a fait une noirceur, une lâcheté : désormais, nulle partie de l'administration ne peut lui être confiée ; mais je fus injuste, je lui dois des dédommagemens : qu'il jouisse de sa liberté, qu'il soit assuré de mon pardon, de ma pitié, & du regret que j'éprouve de ne pouvoir qu'avec de l'argent réparer mes torts avec lui. Je connois son écriture : apportez-moi ce soir l'original de ces vers écrit de sa main, & je vous donnerai mes derniers ordres sur ce qui le concerne. (*Il sort.*)

SCENE VIII

Le Visir, *seul.*
Almanzor n'avoit point de part à la faveur de Boulaski !... Qui l'eût pu penser ?... Mais enfin il a refusé mon fils ; n'en doutons plus, c'est à l'amour de Vathek qu'il réserve Zulica… j'ai vu le Calife interdit & troublé ; voici le moment d'achever de l'éclairer entièrement ; allons chercher Nasser & mon fils, & concerter avec eux les mesures qu'il faut prendre pour précipiter la chûte de cet orgueilleux favori. (Il sort.)

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Almanzor, Giaffer.

Giaffer
Oui, j'en suis sûr, on trame quelque nouvelle intrigue contre vous ; Nasser me recherche, me flatte, me parle de la véritable amitié du Visir pour vous ; tout cela cache quelque perfidie ; vous le verrez.

Almanzor
Eh bien, attendons que le temps nous le découvre, & n'ajoutons pas chagrin d'en être l'objet, celui de la prévoir.

Giaffer
Voilà votre prudence ordinaire ; vous vous croyez un Philosophe, & vous n'êtes que le plus indolent de tous les hommes.

Almanzor
Vous voyez tout en noir ; vous soupçonnez éternellement des embuches, des piéges, des conspirations ; vous savez cependant que mille fois vous vous êtes trompé en formant de semblables conjectures ; mais rien en vous corrige.

Giaffer
Eh bien, le Visir est charmé de votre faveur ; il est enchanté que vous ayez refusé son fils ; tous les Courtisans vous chérissent, personne ne vous envie ; à la bonne heure, mes craintes n'ont pas le sens commun.

Almanzor
Je sais bien que j'ai des ennemis, mais je ne les crois ni aussi noirs, ni aussi dangereux que vous me les dépeignez. Il semble, à vous entendre, que le seul sentiment qu'ils éprouvent, soit la haîne que je leur inspire ; & l'unique affaire de leur vie, le soin & l'occupation de me nuire ; & je ne trouve dans de pareilles idées, que de l'exagération & de la folie.

Giaffer
Le Visir n'est pas un méchant homme ?... Un homme capable de tout ?...

Almanzor
Non…

Giaffer
Non ?...

Almanzor
C'est un homme défiant & jaloux, mais qui n'est point décidément méchant. Il a même de grandes qualités ; il a des talens & de l'esprit ; il remplit les devoirs de sa place avec distinction ; enfin, il sert bien le Calife.

Giaffer
Et vous pensez qu'il ne vous déteste pas ?

Almanzor
Mais, savez-vous pourquoi il me hait ? C'est qu'il ne me connoît point. Il raisonne & juge en Courtisan ; il ne voit en moi qu'un ambitieux hypocrite. Pourquoi sa haîne m'irriteroit-elle, puisqu'elle seroit fondée si j'étois tel qu'il me suppose ?

Giaffer
Et vous imaginez que s'il vous connoissoit, il vous rendroit justice ?

Almanzor
Oui, parce qu'il cesseroit de me craindre.

Giaffer
Ainsi donc la vertu ne fera jamais d'envieux ?

Almanzor
Quand elle sera douce, indulgente, qu'on la croira dénuée d'ambition & d'orgueil, on finira par lui pardonner la gloire qu'elle procure…

Giaffer
En attendant, depuis dix ans on vous méconnoît, on vous hait, on vous calomnie…

Almanzor
Il est vrai qu'à la Cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la justice qui lui est due ; mais il doit à la fin détruire les préventions & confondre l'imposture ; & sans doute qu'un triomphe long temps attendu, n'en est que plus doux & mieux senti.

Giaffer
Jamais, jamais on en triomphe de l'aversion des méchans ; vous serez un jour, je le prévois à regret, la victime de votre sécurité, & de la perversité des Courtisans.

Almanzor
Perversité !... Quelle expression !

Giaffer
Oui, je vous soutiens qu'ils sont tous pervers, corrompus…

Almanzor
Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractérisent ; mais n'ont-ils pas aussi beaucoup d'excuses ? La vie dissipée d'un courtisan lui laisse à peine le temps de réfléchir ; & ce n'est que la réflexion qui peut assurer nos principes & nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de séduction un homme en place n'est-il pas exposé ? Il faut qu'il satisfasse à la fois l'avidité de ses parens, de ses amis, de ses créatures : cette foule mercenaire, dont il est sans cesse entouré, s'empresse à le corrompre par la plus basse adulation ; il n'en reçoit jamais un conseil désintéressé ; on ne l'entretient que de projets d'agrandissement ; on cherche à tourner tous ses desirs vers les honneurs & la fortune ; & sur-tout, chacun s'occupe avec soin à lui rendre odieux ses ennemis particuliers. Jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un Ministre, que le faste, la magnificence, & les grâces répandues avec profusion sur ses Protégés ; personne n'aura la noblesse de lui dire que dans un rang élevé, la seule marque de la véritable grandeur est la modération ; & l'unique gloire desirable, l'estime publique. Enfin, il est livré à plus de dangers qu'un Souverain ; il a comme lui tous les piéges de la flatterie à redouter ; il a de plus la tentation des richesses & des honneurs ; & il ne peut avoir (sur tout dans les commencemens de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon Prince. Cependant, malgré tant d'écueils, quoi que vous en disiez, Giaffer, depuis dix ans que je vis à la Cour, je n'ai point encore vu de Favori qu'on dût avec raison appeler un méchant homme ; j'ai vu beaucoup d'injustices & d'inconséquences, & la plupart produites plutôt par l'aveuglement & la foiblesse, que par la méchanceté ; en un mot, j'ai été témoin d'actions nobles, de procédés généreux, & jamais d'une seule atrocité.

Giaffer
Oui, ils feront le matin une action noble, & le soir une bassesse. Ils n'ont ni caractère, ni suite dans leurs idées.

Almanzor
Ils ne sont pas philosophes, j'en conviens ; tout homme qui ne s'est point étudié & réformé lui même, & qui ne s'est pas proposé un plan de conduite invariable, sera foible & inconséquent. Croyez-vous, Giaffer, que si vous & moi, nous n'eussions point passé une partie de notre vie dans la solitude & la méditation, nous serions ce que nous sommes ? Non,

sans doute. Excusons donc les défauts de ceux qui, jetés dans le tourbillon de la Cour dès leur plus tendre jeunesse, ont été privés des réflexions auxquelles nous devons la solidité de nos principes. Peut-être même faut-il nous étonner qu'ils ayent encore autant de vertus !... Cependant je crois qu'il existe quelques ames privilégiées, qui pourroient, sans le secours de l'éducation, & malgré les mauvais exemples, d'élever au-dessus de tout ce qui les environne. Parmi ces Courtisans, objets de vos mépris, soyez sûr, Giaffer, qu'il en est de véritablement estimables ; & leurs vertus sont d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils ne les doivent qu'à la bonté de leur naturel.

Giaffer
Du moins vous convenez que la vertu se montre ici rarement, qu'elle y est entourée d'écueils & de dangers ; & c'est dans ce séjour maudit que vous avez pu consentir à élever le jeune Prince ?

Almanzor
Quoi ! Vouliez vous que j'élevasse dans un désert, celui qui doit un jour conduire & gouverner des hommes, & dont, par conséquent, la plus importante étude est d'apprendre à les connoître ?...

Giaffer
A votre place, je ne m'en seroit point chargé, ou l'on m'auroit permis d'instruire sa jeunesse loin de l'intrigue & de la flatterie.

Almanzor
Dans une solitude, n'aurois-je pas été obligé de le prévenir de tous les dangers qui se trouvent ici ? Eh, quel récit peut valoir une observation ? Avec un Gouverneur attentif, vigilant & vertueux, un Prince ne peut être nulle part aussi bien élevé qu'à la Cour ; ce n'est que là qu'on peut lui dévoiler tous les artifices des Courtisans, dont les petites finesses sont si faciles à pénétrer ; c'est là qu'on lui peut enseigner à n'en être jamais la dupe, à détester le vice qu'on lui fait voir à découvert, & à chérir davantage, par le pouvoir du contraste, la vertu dont on lui donne l'exemple.

Giaffer
Je conviens que vous avez rempli vos devoirs aussi-bien que vous le pouviez ici ; mais votre ouvrage n'est encore qu'imparfait, & vous le laissera-t-on finir ?...

Almanzor
Comment pourroit-on m'en empêcher ?... En cessant d'être Gouverneur du prince, je ne cesserai point d'être son ami ; il me consultera toujours ; je lui donnerai des conseils, & je conserverai à jamais sur son cœur l'empire que doit assurer la confiance, l'estime & la reconnoissance.

Giaffer
Et quoi, Almanzor, votre projet est donc de ne jamais quitter la Cour ? Quoi ! Renonceriez-vous sans retour au repos ? Cette précieuse récompense des travaux de l'homme ; bonheur qui souvent fut préféré même à la gloire, & le dernier désir du sage. Après avoir consacré quinze ans au service de sa Patrie, n'est-il pas juste de vivre enfin pour soi, & rompant d'honorables, mais de pesantes chaines, d'aller chercher, dans la solitude, les seuls biens réels qui soient sur la terre, la paix & la liberté ?...

Almanzor
Qui, moi, Giaffer, je préférerois le repos au bonheur d'être utile à l'humanité ? Pouvant servir ma Patrie jusqu'au bout de ma carrière, j'abandonnerois lâchement ses intérêts ? Non, non ; la dette sacrée qu'en naissant j'ai contractée avec elle, ne peut s'acquitter qu'en lui consacrant ma vie entière ; c'est ici que le Ciel m'a placé ; il a daigné m'y conserver une ame pure, j'y dois rester sans doute : la Providence, en donnant à l'homme honnête & vrai l'amitié d'un Souverain, ne semble-t-elle pas lui imposer l'obligation de la cultiver à jamais, pour sa propre gloire & la félicité du genre humain ? Eh, dix ans du plus doux repos valent-ils la délicieuse satisfaction d'empêcher ou de prévenir une seule injustice ? Ah, Giaffer, pour un cœur noble & sensible, combien la place que j'occupe est importante & glorieuse ! Quel emploi sublime que celui de former les principes & le caractère d'un Prince qui doit régner un jour ! Chaque idée juste que j'offre à mon élève, chaque vertu que j'imprime dans son jeune cœur, sont autant de bienfaits que je répands sur ma Nation ; c'est elle qui doit recueillir l'heureux fruit de mes soins, de ma vigilance… Quels transports seront les miens, si dans ma vieillesse je puis me dire : « Vathek est équitable & bon ; il fait la félicité de ses peuples ; & ses succès, sa gloire & ses vertus sont mon ouvrages !... »

Giaffer
Eh bien, mon cher Almanzor, pour le bonheur de cette Patrie qui vous est si chère, craignez donc que l'envie ne parvienne à vous ravir la faveur & le crédit dont vous jouissez ; ne méprisez point mes avis ; soyez sûr qu'on médite contre vous quelque noir complot…

Almanzor

Certain de pouvoir toujours me justifier, quelle accusation ai-je à craindre ?

Giaffer
Mais du moins ayez plus de prudence : par exemple, pourquoi laisser Osmin entretenir le jeune Prince en tête-à-tête ? Osmin est le fils du Visir ; vous venez de lui refuser Zulica, il va chercher tous les moyens imaginables de vous nuire dans l'esprit du Prince…

Almanzor
Il le tenteroit en vain… Je suis sûr du cœur de Vathek. Je pense comme vous qu'Osmin, guidé par son père, entreprend quelque intrigue auprès de Vathek ; j'ai vu qu'il desiroit lui parler en secret…

Giaffer
Et vous les avez laissés ensemble !

Almanzor
Oui, afin de pénétrer ce mystère ; car sûrement Vathek m'en instruira.

Giaffer
Vous comptez trop, Almanzor, sur votre vertu ; tant de sécurité vous perdra.

Almanzor
Non, jamais l'honnête homme ne doit se défendre de l'intrigue par l'intrigue ; eh bien, après tout, si l'on me perd, j'aurai pour ma consolation le témoignage de ma conscience, & le souvenir du bien que j'ai fait. Avec de tels dédommagemens nulle disgrâce n'est accablante, & nul exil n'est rigoureux… Mais, on vient ; c'est le Prince.

Giaffer
Tenez, Osmin le suit encore…

Almanzor
Laissons-lui le temps d'achever de s'expliquer ; sortons.

SCENE II

Vathek, Almanzor, Osmin, Giaffer.

Vathek, *arrêtant Almanzor*.
Pourquoi sortez-vous, Almanzor ?

Almanzor
Seigneur, j'ai remarqué qu'Osmin, depuis ce matin, cherchoit une occasion de vous entretenir sans témoins, & je veux la lui procurer.

Vathek
Où allez-vous ?
Almanzor
Dans la grande galerie, Seigneur.

Vathek
J'irai bientôt vous rejoindre.
(*Almanzor & Giaffer sortent*.)

SCENE III

Vathek, Osmin.

Osmin
Oui, Seigneur, j'ose vous le protester, mon Père a demandé Zulica sans m'en prévenir ; quand il m'a fait part du refus d'Almanzor, j'ai senti qu'on vous réservoit Zulica ; & connoissant l'excès de votre passion, pour la servir, j'ai trahi votre secret : mon Père est dans vos intérêts, Seigneur ; il emploiera tout son crédit auprès du Calife à favoriser votre amour ; ainsi vous devez concevoir de justes espérances. Pourquoi donc, Seigneur, cet air sombre & chagrin ?

Vathek
C'est que la confiance que vous avez obtenue de moi, n'est pas entièrement volontaire. Hier vous m'avez arraché le secret de mes sentimens pour Zulica ; aujourd'hui, vous croyant mon rival, & coupable de la plus noire perfidie, le ressentiment & la colère m'ont fait désirer une explication ; vous m'avez satisfait, Osmin, vous êtes justifié ; je vous ai fait l'aveu de mon injustice, je me repens sur-tout de vous avoir accusé de dissimulation devant mon Père : mes torts vous donnent de grands droits à mon amitié ; mais, Osmin, c'est malgré moi que vous savez tous mes secrets ; je sens, je vous l'avoue, quelques remords de vous avoir confié ce que j'ai craint de dire à Almanzor. C'est à lui seul que je dois une entière confiance, puisque lui seul peut m'éclairer & me guider.

Osmin
Cette délicatesse, Seigneur, est digne de vous ; mais ne vous reprocher rien, & soyez sûr qu'Almanzor a lu dans votre cœur.

Vathek

Je le crois comme vous… Et vous pensez qu'il seroit possible qu'il ne me désapprouvât point ?

Osmin
Eh, sa conduite ne le prouve-t-elle pas ?...

Vathek
Il est vrai… Avec quelle fermeté il a rejeté l'offre du Visir, malgré le mécontentement visible de mon Père, & sans donner aucune raison d'un refus si extraordinaire !... Je me rappelle même qu'il avoit l'air contraint, embarrassé… O Zulica, seroit-il possible !... Hélas, l'idée de la peine que je souffrirois s'il falloit perdre une si douce erreur, cette prévoyance cruelle, m'ôte tous les charmes de l'espérance. Ah, je veux voir Almanzor, je veux le consulter…

Osmin
Gardez-vous bien, Seigneur, vous perdriez Zulica sans retour.

Vathek
Eh, pourquoi ?

Osmin
Almanzor ne peut agir pour vous ; il vous a fait assez connoître qu'il approuvoit vos sentimens : le Père de Zulica les favorise en secret, mais le Gouverneur du Prince doit les condamner ; il évite une confidence, parce qu'il seroit forcé de vous donner des conseils contraires à votre amour…

Vathek
En effet, pourquoi évitoit-il toujours avec tant de soin de me parler de Zulica !... Cependant, je ne puis croire qu'Almanzor ait autant d'indulgence pour une foiblesse… Osmin, si vous le soupçonniez d'ambition, quelle injustice seroit la vôtre !

Osmin
Moi, Seigneur, croire Almanzor ambitieux ! Ah, son caractère m'est connu ; mon Père m'a vanté si souvent l'austère vertu qui le distingue…

Vathek
Le Visir ? Est-il bien vrai ?

Osmin
Oui, Seigneur, il l'admire, il l'aime.

Vathek
Il fut autrefois son ennemi…

Osmin
Mais, Seigneur, aujourd'hui il lui demandoit Zulica, & ce soir il m'a donné sa parole de vous servir…

Vathek
Almanzor n'y consentira pas.

Osmin
Almanzor, Seigneur, est un Philosophe au-dessus des préjusgés vulgaires ; il voit en Zulica toutes les qualités qui peuvent vous rendre heureux ; il desire qu'elle soit votre épouse, non par ambition, mais pour assurer le bonheur de votre vie ; ce n'est pas sa fille qu'il souhaite élever à ce haut rang, c'est la personne qui, à ses yeux comme aux nôtres, paroît le plus digne de l'occuper.

Vathek
Si Almanzor ne blâme point ma passion, tels sont sans doute ses motifs & ses sentimens. Eh bien, mon cher Osmin, que ferai-je, quel parti dois-je prendre ?

Osmin
Il faut, Seigneur, déclarer votre amour au Calife…

Vathek
A mon Père ? Jamais je n'en aurai le courage…

Osmin
La Princesse sa mère chérit Zulica ; sûre de conserver à jamais les droits les mieux fondés à sa reconnoissance, elle desire passionnément qu'elle soit votre épouse ; la Calife ne consultera qu'elle & mon Père. Ainsi…

Vathek
Mais le Visir ! Est-il bien certain que je puisse compter sur lui ?

Osmin
Si vous n'en croyez pas sa parole, Seigneur, croyez-en l'intérêt qu'il trouve à vous servir ; & à s'assurer, par cette seule obligation, de vos bontés, de celles de votre épouse, & de l'amitié d'Almanzor.

Vathek
Vous me persuadez… mais, cependant, je ne puis me résoudre à faire une démarche si importante à l'insçu d'Almanzor…

Osmin
Eh, Seigneur, il ne peut y donner son consentement…

Vathek
Et si j'excite la colère de mon Père contre lui ?...

Osmin
Si vous agissiez de concert avec Almanzor, vous pourriez en effet irriter le Calife ; mais il ne verra dans votre conduite, que l'effet naturel d'une passion invincible…

Vathek
Allons, c'en est fait, je lui parlerai…

Osmin
Vous le pouvez, Seigneur, avec d'autant plus d'assurance, qu'il soupçonne déjà votre amour, & n'en paroît point surpris…

Vathek
Comment ?

Osmin
Ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit ici ; il va s'y rendre, Seigneur…

Vathek
O ciel, Osmin, où m'avez-vous engagé !... Ah ! Laissez-moi consulter Almanzor…

Osmin
Eh bien allez, Seigneur, je ne vous retiens plus ; peut-être, en effet, est-il plus sage de renoncer à Zulica ; si c'est là votre dessein, je suis loin de vous en détourner…

Vathek
Y renoncer !... Non, je ne le puis… Mon Père va venir ! Et sera-t-il avec le Visir ?...

Osmin
Oui, Seigneur ; j'ai conjuré mon Père de le pressentir avec adresse, & de l'amener ici…

Vathek
Ah, Dieu !...

Osmin
Enfin, je suis convenu d'un signe avec mon Père, par lequel il doit m'avertir des dispositions du Calife, afin, Seigneur, que je puisse vous encourager à parler, ou vous en détourner…

Vathek
Ainsi donc me voilà entièrement livré à vos conseils !...

Osmin
Seigneur, je vois couler vos larmes… Eh bien, abandonnez un projet peut être téméraire ; pardonnez l'excès d'un zèle sans doute indiscret…

Vathek
Almanzor !... Hélas ! Il me semble que je le trahis, que je vais me perdre…

Osmin
Venez, Seigneur, venez le retrouver…

Vathek
Il n'est plus temps…

Osmin
J'entends du bruit…

Vathek
Ciel ! C'est mon Père !...

Osmin
Seigneur, à quoi vous décidez-vous ?

Vathek
O, Zulica !... Osmin, je suivrai vos conseils.

Osmin
Voici le Calife.

Vathek
Osmin, observez bien votre Père.

Osmin
Oui, Seigneur.

SCENE IV

Le Calife, Le Visir, Vathek, Osmin.

Vathek, *à part*.
Je me trouble !

Le Calife, *dans le fond du Théâtre, à part, au Visir*.
Oui, je me contraindrai, je vous le promets…

Osmin, *bas au Prince*.
Seigneur, mon Père me fait signe que vous pouvez parler. Adieu. Armez-vous de courage… (*Il sort*.)

Vathek, *à part*.

Que dirai-je ?... Comment faut-il me conduire ?... Ah ! Sans Almanzor, je ne puis faire qu'une imprudence !...

Le Calife, *s'avançant*.
Osmin vous quitte, mon fils ; je sais que devant plusieurs personnes vous vous êtes emporté contre lui, & qu'ensuite vous avez eu une longue explication ensemble.

Vathek
Seigneur, il est vrai…
Le Calife
Eh, d'où vient donc votre colère contre Osmin ?

Vathek
Seigneur, elle est dissipée ; j'ai reconnu mon injustice.

Le Calife
Mais, quel en étoit le sujet ?

Le Visir
Parlez, Seigneur, parlez avec confiance au meilleur de tous les Pères…

Vathek, *se jetant aux pieds du Calife*.
Ah, Seigneur, j'implore votre indulgence, votre pitié… O mon Père, il est vrai, j'ai osé me livrer à des sentimens que vous condamnerez sans doute…

Le Calife
Vous aimez Zulica ?

Vathek
Oui, Seigneur, je l'avoue…

Le Calife, *froidement*.
Levez-vous.

Vathek, *à part*.
Quelle sévérité dans ses regards !...

Le Visir, *à part*.
Enfin, le coup est porté ! Mon projet a réussi…

Le Calife
Vous aimez Zulica !... Et depuis quand ?

Le Visir
Apparemment depuis l'enfance ?...

Vathek, *à part*.
Sans doute le Visir me conseille de répondre ainsi… Hélas, je ne sais plus ce que je dois dire !...

Le Calife
Répondez donc ?

Vathek
Oui, Seigneur… je l'aime depuis que je me connois.

Le Visir, *au Calife*.
Du moins, Seigneur, Zulica justifie par ses charmes, ses vertus & ses talens, la passion du Prince ; on dit qu'Almanzor s'est appliqué particulièrement à former son esprit & son caractère ; le Prince a trouvé en elle toute l'instruction qu'il a lui-même ; la beauté seule n'auroit pu le séduire : ce triomphe étoit réservé à l'assemblage rare des qualités qui brillent en Zulica.

Le Calife
Allez, mon fils, allez chercher Almanzor ; amenez-le ; je vous expliquerai mes sentimens devant lui : mais je vous défends de le prévenir.

Vathek
Je vous obéirai, Seigneur… Mais puis-je espérer le pardon…

Le Calife
Je n'ai contre vous ni colère ni ressentiment.

Vathek
Hélas, Seigneur, oserois-je le dire : la colère me glaceroit moins, peut-être, que cette froideur imposante & sévère…

Le Calife
C'en est assez.

Vathek
Ah, je suis perdu… O mon cher Almanzor, qu'ai-je fait !... (*Il sort*.)

SCENE V

Le Calife, Le Visir.

Le Visir
Eh bien, Seigneur, vous le voyez ; je ne me trompois pas dans mes conjectures… Malgré mon estime pour Almanzor, quand j'ai su de mon fils la manière dont le Prince l'avoit traité dans son premier mouvement, j'ai bien vu que l'amour seul en étoit la cause, & que

cet amour étoit l'ouvrage d'Almanzor. Vous l'avez entendu, le Prince avoue qu'il aime Zulica depuis l'enfance ; Almanzor est trop pénétrant pour n'avoir pas su lire dans un jeune cœur qu'il a formé ; il n'a point combattu cet amour ; au contraire, il semble qu'il ait mis tous ses soins à le fortifier ; enfin, il rejette avec dédain mon alliance ; il ne donne aucune raison de son refus ; & le Prince, toujours uniquement guidé par lui, vous déclare sa passion !... Est-il possible maintenant de douter des projets ambitieux & téméraires d'Almanzor ?

Le Calife
Épargnez-vous le soin de rapprocher toutes ces circonstances, elles se présentent d'elles-mêmes à mon esprit. J'attends Almanzor, & je ne veux point le juger sans l'entendre.

Le Visir
Eh, Seigneur, que pourra-t-il dire pour sa justification ?

Le Calife
Telles que puissent être les apparences, on doit écouter avant de condamner : voilà sans doute la première obligation de celui qui a le pouvoir de punir. Eh, tout-à-l'heure n'ai-je pas vu Boulaski, ne l'ai-je pas écouté ? J'avois cependant vu tracée de sa main la preuve de sa perfidie ; mais la pensée qu'il étoit possible qu'on eût pu en imiter le caractère, m'a fait résoudre à l'entendre ; enfin, je tiens de sa bouche l'aveu de sa noirceur, & ma conscience est tranquille… Ferai-je même pour Almanzor, pour un ami de dix ans… moi qui ne voudrois pas condamner légèrement, seulement au fond de mon cœur, le dernier de mes sujets ?

Le Visir
Je le vois, Seigneur, l'excès de mon zèle n'a servi qu'à m'égarer. J'ai cru qu'un tel avis pouvoit être utile ; j'ai moins consulté la prudence que mon devoir… Almanzor va nier qu'il eût connoissance de l'amour du Prince, &…

Le Calife
Et vous pensez qu'il lui sera facile de m'abuser ? Vous n'attaquez que mon esprit, vous ne craignez que la bonté de mon cœur : je vous pardonne sans peine. Mais, rassurez-vous ; si sa défense ne roule que sur sa prétendue ignorance des sentimens de mon fils, je ne le croirai pas ; car je suis certain qu'il les connoissoit.

Le Visir
Eh, quelle autre raison pourroit-il donner ?...

Le Calife
Je l'ignore ; mais, en un mot, je veux qu'il se défende lui-même… Je l'entends…

Le Visir
Seigneur, dois-je me retirer ?...

Le Calife
Non, restez… C'est lui… O Dieu ; si je suis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puisse se justifier !

Le Visir, *à part.*
Malgré moi cette explication m'inquiette.

Le Calife
Le voici, mon trouble est extrême…

SCENE VI

Le Calife, Le Visir, Almanzor, Vathek.

Vathek, *à part.*
Hélas, je respire à peine !

Le Calife
Venez, Almanzor… Mon fils vous a-t-il parlé ?

Almanzor
Non, Seigneur ; mais j'ai vu sur son visage un trouble dont j'espère que vous daignerez m'expliquer la cause.

Le Calife
Almanzor !... Est-il bien vrai que vous soyez sans inquiétude ?

Almanzor
Seigneur, vous êtes agité… le Prince tremble, je vois couler ses larmes ; je pénètre facilement qu'on a voulu me nuire auprès de vous, & je devine peut-être l'entière vérité… Mais, Seigneur, avant de me justifier par des faits, souffrez que je vous rappelle que depuis dix ans Almanzor est honoré du titre de votre ami ; votre grande ame, Seigneur, ne m'a-t-elle pas déjà justifié en secret ? Penseriez-vous possible qu'un ambitieux hypocrite pût feindre pendant dix ans la sincérité, la modération & le désintéressement ?... Non, Seigneur, je ne suis point intimidé ; je ne serois qu'affligé & surpris, si vous pouviez douter de ma foi.

Le Calife
Non, je n'en doute point ; non, mon cher Almanzor… je ne crains point de vous l'avouer, j'ai été plusieurs fois aujourd'hui troublé par un concours de circonstances qui semblent déposer contre vous ; mais toujours l'amitié l'emportoit sur la défiance ; & dans ce moment, convaincu de votre innocence, je ne desire une explication que pour vous voir triompher à tous les yeux.

Le Visir, *à part*.
J'ai peine à me contenir…

Vathek
O mon Père !...

Le Calife
Parlez donc, mon cher Almanzor… Mon fils aime Zulica, il m'en a fait l'aveu…

Almanzor
Ah, Seigneur, pardonnez-lui cette imprudence, elle ne vient pas de lui ; sans doute de mauvais conseils…

Le Calife
Mais, ignoriez-vous son amour ?

Almanzor
Non, Seigneur, je l'ai connu dès sa naissance…

Le Visir, *à part*.
Eh comment, à présent, pourra-t-il se justifier !...

Le Calife
Et vous avez refusé Zulica au fils du Visir… Almanzor, vous pouvez choisir dans ma Cour un époux pour Zulica ; je vous demande sa main pour celui que vous en jugerez digne ; mais j'exige que ce choix soit déclaré aujourd'hui…

Vathek, *à part.*
Ah, grand Dieu !...

Almanzor
Seigneur, il m'est impossible de vous obéir.

Vathek, *à part*.
Qu'entends-je !...

Le Visir, *bas au Calife*.
Eh bien, Seigneur, cet excès d'audace vous ouvre-t-il les yeux ?...

Le Calife, *après un moment de silence*.
Oui, l'amitié m'éclaire !... Almanzor a rempli son devoir ; Zulica n'est plus libre…

Almanzor, *se jetant aux pieds du Calife*.
O le meilleur des Princes ; quand toutes les apparences m'accusent, vous seul pouvez pénétrer la vérité qui me justifie !...

Le Visir
Comment !

Vathek
Quoi ! Zulica…

Almanzor
Zulica, depuis deux mois, est en secret l'épouse de Nadir, du fils de Giaffer.
Vathek
Ciel !...

Le Calife
Cher Almanzor !...

La Visir, *à part*.
Quel coup inattendu !

Le Calife
Mon fils !... Il pâlit, il chancèle…
Almanzor, *le soutenant dans ses bras*.
Ah, Seigneur !...

Vathek, *à Almanzor*.
Laissez-moi, cruel…

Almanzor, *à Vathek*.
Eh quoi, Seigneur, voulez-vous, par une indigne foiblesse, tromper l'espérance que j'avois conçue des vertus que vous annonciez ?... Ce qui me justifie peut-il vous désespérer ? L'amour est-il plus fort dans votre cœur, que l'amitié, que la reconnoissance ? Oui, la reconnoissance ; Seigneur, j'ose le dire, vous m'en devez : un attachement sans bornes est digne d'en inspirer.

Vathek
Almanzor, si je puis m'acquitter en vous aimant, vous n'avez rien à me reprocher… Mais, du moins, qu'il me soit permis de répandre des pleurs que je ne puis retenir…

Le Visir
Enfin, Almanzor, connoissez votre accusateur ; je vous ai cru coupable ; je vous ai dénoncé…

Vathek, *à part*.
Le perfide !...

Almanzor, *au Visir*.
Vous avez fait votre devoir.

Le Calife
Et je ferai le mien… Mais, Almanzor, achevez de satisfaire ma curiosité ; pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Zulica ?

Almanzor
Seigneur, la Princesse votre mère a desiré que je vous épargnasse le chagrin de connoître la foiblesse du prince : vous m'aviez laissé le maître absolu du sort de ma fille ; depuis longtemps je la destinois à Nadir, & comme il a peu de fortune, je craignois, je l'avoue que votre bonté pour moi ne vous fît blâmer cette alliance ; aussitôt que je m'apperçus de l'égarement du prince, je fis revenir secrètement Nadir ; il épousa Zulica, & repartit sur le champ. Par regard pour le Prince, je crus devoir lui cacher quelque temps cette union. Zulica devoit aller rejoindre son époux ; la maladie de la Princesse votre mère a retardé son départ ; enfin le jour en est fixé ; nous avions trouvé un prétexte à son voyage, & au bout de quelques mois d'absence, je comptois déclarer la vérité.

Le Calife
Mais, mon fils, vous m'aviez dit que vous aimiez Zulica depuis l'enfance ?

Vathek
Je ne vous cacherai plus rien, Seigneur, je croyois le Visir dans mes intérêts ; il vous aigrissoit & me trompoit…

Le Visir
Seigneur !...

Vathek, *au Visir*.
Du moins ne m'interrompez point… je ne veux que vous faire connoître : je pourrois peut-être désirer une autre vengeance ; mais, ne craignez rien ; Almanzor a su m'apprendre à pardonner les trahisons ; il ne manque à sa gloire que de me voir généreux. Soyez tranquille, cette idée seule peut tout sur moi, elle me préservera de la colère & du ressentiment.

Le Visir, *à part*.
C'en est trop, je ne puis souffrir tant de mépris !...
(*Il fait quelques pas pour s'en aller*.)

Le Calife, *au Visir*.
Restez ; écoutez-le : vous répondrez après.

Le Visir, *à part*.
Quelle affreuse contrainte !

Vathek
Trompé par une question artificieuse du Visir, que j'ai prise pour un conseil, je vous ai dit, Seigneur, que j'aimois Zulica depuis mon enfance ; &, sans le savoir, par cette réponse, je rendois Almanzor plus coupable à vos yeux ; mais ce malheureux amour ne m'occupe que depuis trois mois, & c'est Osmin, c'est le fils du Visir qui me l'a fait connoître ; sans lui peut-être je n'aurois jamais osé me l'avouer à moi-même. Osmin me vantoit sans cesse Zulica, ne me parloit que de ses charmes, de ses vertus, il me faisoit entendre qu'il soupçonnoit mes sentimens. Je l'écouai d'abord avec indifférence, ensuite avec embarras ; & bientôt ses discours me causèrent un trouble inexprimable. Il m'avoit appris que j'aimois ; il fit plus, il m'en arracha l'aveu. Hier, vaincu par ses importunités, je lui confiai ce malheureux secret, qu'il ne desiroit obtenir que pour le trahir aussi-tôt. Enfin, aujourd'hui, c'est lui qui m'a pressé, conjuré, Seigneur, de vous déclarer mes sentimens, en me persuadant de cacher cette démarche à Almanzor, & me promettant que le Visir m'appuyeroit de tout son crédit. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité.

Le Calife
Je vois, mon fils, que les insinuations d'Osmin sont les principales causes de votre foiblesse ; c'est ainsi que souvent les Courtisans flattent les passions des Princes, & même les font naître, afin de devenir leurs confidens, ou pour assurer le succès de quelque intrigue secrette.

Le Visir, *au Calife*.
Seigneur, je prévois facilement ma disgrâce, daignez me déclarer vos volontés ; je suis préparé à mon sort, & je saurai du moins le supporter avec courage.

Almanzor, *au Calife*.
Ah, Seigneur, songez aux services du Visir, songez que sa valeur fut plus d'une fois utile à l'État ; il a versé son sang pour vous ; il remplit avec éclat la place dont vous l'avez honoré : son inimitié particulière pour un seul homme, anéantiroit-elle à vos yeux le mérite de tant d'actions glorieuses ? Eh, qu'importe à la Patrie que le Visir haïsse Almanzor !... D'ailleurs, sa haine n'étoit fondée que sur son erreur ; il m'a cru capable d'un ambition insensée ; un jour il connoîtra, Seigneur, que la

réputation d'un prince tel que vous, peuvent suffire à l'ambition d'une grande ame. Mais mon zèle m'emporte & m'égare ; il m'a fait oublier un instant que je parle au Souverain le plus juste & le plus éclairé, & que de semblables conseils lui sont inutiles.

Le Calife, *au Visir*.
Tels furent toujours les discours d'Almanzor en votre faveur, & dans le temps même où vous laissiez paroitre toute votre haine pour lui ! Sa gloire & sa générosité le vengent assez de ses ennemis… Je dois de la reconnoissance à vos services, Visir ; conservez votre place ; & si vous désirez encore l'amitié de votre Souverain, imitez Almanzor ; il vous a donné l'exemple des vertus qui peuvent l'obtenir. Et vous, mon fils, suivez-moi chez ma mère ; venez lui montrer un courage qu'elle n'osoit attendre de votre jeunesse, & qu'on devoit cependant se promettre des soins d'Almanzor. Venez voir Zulica pour la dernière fois ; lui faire vos adieux ; lui promettre de chérir l'estimable époux qu'elle a choisi ; venez prouver enfin, par un généreux empire sur vous-même, que vous serez digne un jour de régner.

Vathek
Oui, Seigneur, vous ranimez mon ame !... Entre mon Père & Almanzor, que je serois vil si je manquois de courage & de générosité ! L'un & l'autre me font adorer les vertus qu'ils m'enseignent !... Oui, je verrai Zulica sans foiblesse ; oui, j'aimerai l'époux de Zulica !... Eh, pourrois-je envier le bonheur de Nadir !... De Nadir qui me fut si cher ! De Nadir, qui toujours m'a dit la vérité !... Allons, Seigneur, je brûle de vous suivre…

Le Calife
Venez, mon fils ; venez, mon cher Almanzor…

Vathek, *à part, en s'en allant*.
O Zulica ! Je vous prouverai, du moins, que je méritois d'être aimé !... (*Ils sortent*.)

SCENE VII ET DERNIERE

Le Visir, *seul, après un moment de silence*.
Voilà donc le fruit de ma politique & de toutes mes intrigues, le triomphe éclatant d'Almanzor !... Il a bouleversé toutes mes idées… la probité simple & constante doit-elle donc toujours anéantir les plus profonds complots de l'artifice ?... & pour être heureux, enfin, faut-il être juste ?... Mon fils !... Je l'ai perdu auprès du Prince ; il faut, pour quelque tems, l'éloigner de la Cour… Allons le retrouver… Ah, puisse du moins cette triste expérience le frapper comme moi, & le convaincre que l'homme droit & vertueux finira toujours pas déconcerter & confondre les détours, l'intrigue, l'envie & la haîne. (*Il sort*.)

FIN.

Arlequin odalisque

(Comédie-parade, 1789)

Louis-Simon Auger

Édition : *Arlequin odalisque, comédie-parade en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles*, par le citoyen Auger, au Magasin des pièces de théâtre, Paris, 1799.

PERSONNAGES

LE SULTAN	Saint-Légé.
ZULIMA, *sultane favorite*.	Mme Laporte.
ARLEQUIN	Bosquier-Gavaudan.
COLOMBINE	Mlle Delisle.
UN BOSTANGI	Bellement.
CHEF DES EUNUQUES	Huet.

Femmes blanches, femmes noires, et muets.

La Scène est à Constantinople, dans les jardins du grand-seigneur. On voit dans le fond, d'un côté, un kiosque, de l'autre un souterrain, fermé d'une grille, qui conduit à la mer.

COUPLET D'ANNONCE

Air : Trouverez-vous un parlement.
Chez le grand-turc, dans un instant,
L'auteur vous transporte et vous place ;
De l'Arlequin, qu'on aime tant,
Un acteur va suivre la trace.
Puissiez-vous dire ici dans peu,
L'auteur, l'acteur ont fait de sorte,
L'un dans ses vers, l'autre en son jeu,
Qu'ils nous ont retracé la Porte !

SCENE PREMIERE

Le Bostangi
(Il entre en scène demi-ivre, tenant un paquet de hardes sous le bras.)
Air : Quand je suis soûl dès le matin.
Peut-on savoir à quelle fin
Mahomet, cet homme divin,
De l'aimable jus du raisin
Proscrit l'usage ?
Le prophète n'était pas sage *(bis.)*
Quand il nous défendit le vin ;
Ce jour là, moi, j'aime à le croire,
Lui-même il venait d'en trop boire.
Voici le moment d'ouvrir le souterrain, et de donner à notre homme le signal convenu.
(Il donne un signal, et va ouvrir le souterrain ; Arlequin en sort.)

SCENE II

Le Bostangi, Arlequin.

Arlequin
Ah ! Seigneur Bostangi, qu'il me tardait de recevoir votre signal !

Le Bostangi
Encore fallait-il le tems. Ah ! Ca, mon ami, vous voilà dans le sérail de sa hautesse. Vous m'avez donné 60 sequins ; vous m'avez fait boire d'excellent vin… et beaucoup. Il n'y a pas eu moyen de tenir contre des procédés aussi délicats ; mais j'espère que vous vous comporterez ici de manière à ne pas me compromettre.

Arlequin
Soyez tranquille.

Le Bostangi
Voilà des habits de femme que je me suis procurés pour votre déguisement.

Arlequin
J'augure tout-à-fait bien de ce costume-là.
Air : Cet arbre apporté de Provence.
De la prudence et de l'adresse,
Du langage touchant et fin,
Amour forma dans sa tendresse,
Le lot du sexe féminin :
Du projet conçu par ma flamme
Le succès tient à cet habit ;
Sous les vêtements d'une femme,
N'a-t-on pas toujours de l'esprit ?

Le Bostangi
Quelle idée ! Quoi ! Vous croyez ?...

Arlequin
Je ne suis pas étonné que vous ne conceviez pas, comme moi, l'influence du costume, de ce qu'on appelle *robe* ; mais je viens d'un pays où elle était bien grande autrefois.
Air : Ton humeur est Catherine.
Chez Thémis certaine *robe*
Donnait sagesse et pouvoir ;
En Sorbonne, une autre *robe*,
Donnait vertus et savoir.
Bien plus, il a existé dans ce pays-là, il y a environ deux siècles, un fameux rieur, nommé *Rabelais*, médecin et curé de son métier…
Endossant sa vieille *robe*,
Nos apprentis assassins,
Sur-le-champ, grace à la *robe*,
Devenaient grands médecins.

Le Bostangi
C'est merveilleux, en vérité. Ah ! Ca, seigneur Arlequin, j'ai été trouver votre Colombine, et je lui ai dit, comme nous en sommes convenus, que si elle vouloit se faire dire la bonne aventure, il y avait une jeune esclave égyptienne nouvellement arrivée au sérail, qui feroit son affaire. Elle a accepté ma proposition avec joie. Je vous conduirai à elle quand il en sera tems.

Arlequin
Ah ! Tout de suite.

Le Bostangi
Comme vous êtes pressé ! Mais savez-vous bien que vous êtes un être rare dans l'espèce des gens de votre pays ?
Air : Si Pauline est dans l'indigence.
Pour être près de votre femme
Chez nous accourir de si loin !
Mon cher Arlequin, sur mon ame,
C'est prendre un bien étrange soin.
Car, parmi la race chrétienne,
On assure que maint époux,
Pour être éloigné de la sienne,
Ferait plus de chemin que vous.

Arlequin
Que voulez-vous ? Nos maris sont si constans ! Nos femmes si fidelles ! Ca fait de si bons ménages !

Le Bostangi
Que vous maris fassent comme nous, nous avons cent femmes, deux cents femmes, autant que nous voulons…

Arlequin
Eh bien ?

Le Bostangi
Eh bien, nous pouvons répondre de toutes. Un bon sérail bien haut muré, bien fermé, nous en fait raison.
Air : Du Vaudeville des Jumeaux de Bergame.
Malgré le nombre de nos femmes,
Malgré leur inconstante humeur,
Nous savons prévenir leurs trames,
Et mettre à couvert notre honneur.

Arlequin
Avoir tant de femmes et parvenir à les bien garder ! Chez nous un homme n'en peut épouser qu'une, et encore…
A la prendre s'il se hasarde,
De près il doit y regarder :
Car seule à l'époux qui la garde,
Elle en donne bien à garder.
Air : Du Vaudeville de L'Isle des Femmes.
Aussi voilà pourquoi, dit-on,
Le Français n'est pas polygame ;
Mais il a plus d'une raison
Pour ne posséder qu'une femme.
Le nombre dont vous faites cas,
Chez nous serait fort inutile ;
Chez nous…
Une femme a tous les appas
Qu'à peine vous trouvez dans mille.
Ah ça, seigneur Bostangi, il est tems qu'on m'habille ; on pourrait nous surprendre.

Le Bostangi
Vraiment vous avez raison. Tenez, Voici la clef de ce kiosque là-bas dans le fond à droite. Allez vous y enfermer et faire votre toilette ; moi je vais rôder à l'entour, de crainte de surprise.

Arlequin
Bon, j'y cours.

SCENE III

Le Bostangi, *seul*.

C'est que sa hautesse ne badinerait pas au moins… On vient de ce côté. Voyons qui ce peut être. C'est la sultane. Colombine est avec elle. Ces deux femmes là ne se quittent pas. Eloignons nous.

SCENE IV

Zulima, Colombine.

Zulima
Conçois-tu, chère Colombine, tout l'excès de mon malheur ? Donner ordre d'assembler le sérail dans une heure !

Colombine
Mais êtes vous bien sûre, belle Zulima, que ce soit dans le dessein de faire un choix ?

Zulima
Hélas ! Je n'en puis douter. Amant ingrat ! Qu'ai-je donc fait pour mériter de ta part un aussi cruel affront ?
Air : Souvent la nuit quand je sommeille.
C'est pour toi seul que je respire,
Seul tu fais palpiter mon cœur ;
T'aimer, le prouver, te le dire,
Voilà ma vie et mon bonheur.
Ton inconstance en vain m'outrage ;
Hélas ! Je brûle encor pour toi.
Ah ! Dis moi, toi-même dis moi
Si l'on peut aimer davantage.

Colombine
Je vais vous parler franchement. C'est ce même amour si constant, si persévérant, si uniforme, qui cause en ce moment votre disgrace.

Zulima
Que veux-tu dire ?
Colombine
Sans doute. Aimez moins le sultan, et le sultan vous aimera davantage.
Air : On compterait les diamans.
Vous lassez sa fidélité,
Par cette ardeur si complaisante ;
Il cherche avec moins de beauté
Une flamme moins exigeante.
Trop de constance en vos amours
Fait qu'aujourd'hui l'on vous délaisse ;
Le secret de plaire toujours
Est de ne pas aimer sans cesse.

Zulima
Hélas ! Je commence à le croire ; mais il est bien tard.

Colombine
Rassurez vous, belle Zulima ; le sultan ne peut pas vous être long-tems infidèle. C'est dans la possession d'une autre, qu'il sentira tout le prix de vos charmes ; mais entouré de tant de femmes qui ne cherchent qu'à lui plaire, est-il étonnant qu'il cède une fois a plaisir de changer ? On dit que c'en est un si grand pour les hommes.
Air : Vaudeville de l'Officier de fortune.
Cent beautés briguent son hommage ;
Peut-il ne pas être inconstant ?
Tel est le papillon volage
Au sein d'un parterre éclatant ;
Quoiqu'en se jouant il dépose
Quelques baiser sur chaque fleur,
Il revient toujours à la rose
Rapporter l'offre de son cœur.

Zulima
Puisses-tu dire vrai, ma chère Colombine !

Colombine
Ma prédiction s'accomplira, soyez en sûre.

Zulima
Je me retire dans mon appartement. Le sultan n'exigera sûrement pas que je vienne orner le triomphe de celle qu'il me préférera. Adieu, je vais cacher mes douleurs.

SCENE V

Colombine, *seule.*
Cette pauvre Zulima ! Elle est réduite à se plaindre, sans pouvoir punir l'ingrat qui veut l'abandonner. Voilà ce que c'est aussi que d'être dans un sérail.
Air : Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.
En France qu'un époux volage
De sa femme trompe les vœux,
Pour se venger de cet outrage,
Elle s'engage en d'autres nœuds ;
Mais hélas ! Ici l'inconstance
Peut braver l'amour sans danger :
Il faut s'y passer de vengeance,
Faute d'hommes pour en changer.

SCENE VI

Colombine, Le Bostangi.

Le Bostangi, *à part*.
Voilà Colombine seule. Abordons là. *(Haut.)* Madame, cette jeune esclave égyptienne dont je vous ai parlé tantôt, attend vos ordres. Puis-je vous la présenter ?
Colombine
Ah ! Oui ; vous m'obligerez.

Le Bostangi
Je vais vous l'amener.

SCENE VII

Colombine, *seule*.
Je vais donc savoir si Arlequin m'est resté fidèle. Que de risques je cours à m'en informer !

SCENE VIII

Colombine, Arlequin, le Bostangi.

Colombine, *à part*.
Ciel ! Quelle étonnante ressemblance !

Le Bostangi
Madame, voici notre diseuse de bonne aventure.

Colombine, *à part*.
Je n'en reviens pas. *(Haut.)* Bostangi, je vous serai obligée de nous laisser seules.

Le Bostangi
J'obéis.

SCENE IX

Arlequin, Colombine.

Arlequin, *à part*.
Comme je suis ému ! Contraignons-nous, s'il se peut, et assurons-nous de ses véritables sentimens.

Colombine, *à part*.
Ma surprise est au comble. (Haut.) Approchez-vous ; on dit que vous possédez à fond l'art de la divination ?

Arlequin
Oui, madame, et je l'exerçais avant d'entrer au sérail.
Air : La bonne aventure, ô gué !
A gens de toute façon,
De toute tournure,
De tout sexe, de tout nom,
De toute figure,
En un mot, à tout venant,
Je disais, pour son argent,
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure.
Par exemple, un neveu, dont l'oncle riche et vieux ne voulait pas mourir ; une femme, qui se trouvait gênée dans ses amours par un mari jaloux et brutal, venaient me demander quand finirait leur tourment ; je répondais au neveu :
Même Air.
Votre oncle décédera,
Moi, je vous le jure.
A la femme :
Votre époux trépassera,
La chose est très-sûre.
L'un disait : J'aurai l'argent.
L'autre : J'aurai mon amant.
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure.

Colombine
N'aviez-vous pas d'autres pratiques ?

Arlequin
Oh ! Je vous demande pardon. Ma plus forte branche de commerce était les amoureux.

Colombine
Cela est fort naturel.

Arlequin
Air : Il faut des époux assortis.
La tendre fille dont l'amant
Avait été séparé d'elle,
Venait me demander souvent
S'il lui serait toujours fidèle.
Quand la belle avait vos appas,
Vainqueurs du tems et de l'absence,
De son amant jusqu'au trépas

Je lui prédisais la constance.

Colombine, *à part*.
Qu'elle était heureuse ! *(Haut.)* Poursuivez.

Arlequin
Même Air.
Souvent aussi certain amant,
Qui vivait loin de sa maîtresse,
Venait s'informer, en tremblant,
S'il aurait toujours sa tendresse.
Cette belle avait vos appas,
Son amant redoutait l'absence ;
Je désirais et n'osais pas
Lui prédire de la constance.

Colombine, *vivement*.
Et pourquoi n'osiez-vous pas ? C'est fort mal.

Arlequin
Je m'en vais vous dire : c'est que la fidélité des femmes est une chose très-mobile, et que souvent elle échappe à notre art. Quand il s'agit d'un amant, nous sommes bien plus sûrs de notre fait.

Colombine
Ah ! Si cela est, vous allez me dire si je puis toujours compter sur la tendresse du mien.

Arlequin
Volontiers ; où est-il ?

Colombine
Mais en France, à Paris, sans doute.

Arlequin
Son nom ?

Colombine
Arlequin.

Arlequin, *à part*.
Cela commence bien. *(Haut.)* Donnez-moi votre main, que j'en observe les linéamens suivant les règles de la chiromancie.

Colombine, *à part*.
Encore une fois, c'est merveilleux. Je n'ai jamais vu entre deux personnes des rapports si frappans, si multipliés ; même figure, même taille, même son de voix.

Arlequin, *à part.*
Avec quelle attention elle m'examine !

Colombine, *à part*.
Duo du prisonnier
Hélas ! Il est loin de ces lieux.

Arlequin, *à part*.
De ce séjour qui nous rassemble,
L'air est pour moi délicieux.

Colombine, *à part*.
Voilà pourtant son teint, ses yeux.

Arlequin, *à part*.
A-la-fois j'espère et je tremble.

Colombine, *à part*.
On ne peut se ressembler mieux.

Ensemble

Arlequin, *à part*. **Colombine**, *à part*.
Le secret que veux surprendre,
Un trouble que je ne puis rendre,
Fera ma joie ou mon tourment.
Saisit mon cœur en ce moment.

Arlequin, *haut*.
Votre Arlequin vous est fidèle ;
Pour vous sa flamme est éternelle ;

Colombine, *haut.*
Rien n'est égal à mon bonheur.

Arlequin, *haut*.
A ses feux, malgré la distance,
Gardez-vous la même constance ?

Colombine, *à part*
Peut-il jamais perdre mon cœur ?

Ensemble

Colombine, *à part*. **Arlequin**, *à part*.
L'amant que mon cœur adore,
L'objet que mon cœur adore,
N'a point cessé de me chérir.
N'a point cessé de me chérir.
Si mes pleurs coulent encore,
Si mes pleurs coulent encore,
Cette fois-là c'est de plaisir.
Cette fois-là c'est de plaisir.

Colombine, *haut.*
Il m'aime encore ?

Arlequin, *haut.*

Il vous adore.

Ensemble

Colombine, *à part*. **Arlequin**, *à part*.
L'amant que mon cœur adore, L'objet que mon cœur adore,
N'a point, etc. N'a point, etc.

Arlequin
Oui, madame, votre amant vous est fidèle, et vous le sera toujours.

Colombine
En êtes-vous bien sûre ?

Arlequin
Comme de moi-même.

Colombine
Vous lui ressemblez à un point qui n'est pas croyable.

Arlequin
A-peu-près comme tu ressembles à Colombine.

Colombine
Quoi ?

Arlequin
Eh ! Oui.

Colombine
C'est toi ?

Arlequin
C'est moi.

Colombine
Et j'ai pu en douter un instant !

Arlequin
Tu m'aimes donc toujours ?

Colombine
Si je t'aime !... Je ne te ferai pas la même question ; ta présence ici ne peut me laisser aucun doute. Mais apprends-moi donc comment tu as fait pour t'y introduire.

Arlequin
Eh bien ! Ecoute. Resté sur le rivage, après t'avoir conduite au vaisseau qui devait te transporter en Italie, je te suivais des yeux, quand un corsaire vous attaqua presqu'au sortir du port, et vous prit. Juge de ma douleur ; on me dit que ce brigand enlevait partout des femmes pour le sérail du grand-seigneur. Désespéré, anéanti, je retournai sur-le-champ à Paris, dans le dessein d'y trouver une somme assez forte pour te racheter, s'il était possible, ou du moins pour pénétrer jusqu'à toi. Je n'en avais pas le premier sol ; je m'adressai donc à mes amis. Des amis ! Je n'en avais plus ; j'étais malheureux.
Air : Jeunes amans, cueillez des fleurs.
La soif d'un métal corrupteur
Des vertus a tari la source ;
A son ami, dans le malheur,
On ferme son cœur et sa bourse.
La compatissante amitié,
Patrimoine de l'infortune,
N'est plus qu'un nom presqu'oublié,
Dont le souvenir importune.

Colombine
Et que fis-tu alors ?

Arlequin
J'exerçai toutes sortes de professions.
Air : C'est un enfant.
Car en tout Arlequin, ma chère,
Hors en amour, est inconstant.
De métier et de caractère
Arlequin change à chaque instant.
Hélas ! Qu'on voit d'hommes,
Au tems où nous sommes,
Varier de soir au matin,
Comme Arlequin
Quoi qu'il en soit, je gagnai de l'argent, et je me mis en route pour Constantinople. Arrivé hier, j'ai rencontré aujourd'hui un honnête Bostangi qui aime bien l'or et le vin. Je lui ai donné soixante sequins, je l'ai enivré, et il m'a introduit ici sous ce déguisement. Voilà toute mon histoire ; et la tienne, ma chère Colombine ?

Colombine
La mienne se borne au récit de mes douleurs. Tu n'as pas d'idée de ce que j'ai souffert dans cette odieuse demeure. J'y périssais d'ennui au sein des plaisirs.

Arlequin
Pauvre Colombine !

Colombine
Le présent me fait oublier le passé ; mais l'avenir m'inquiète. Je ne peux plus vivre séparée de toi, et tu ne peux pas rester dans le sérail.

Arlequin
Non.

Colombine
Eh bien ! Il en faut sortir. As-tu encore de l'argent ?

Arlequin
Ah ! Mon Dieu, non ; j'ai tout donné à ce maudit Bostangi.

Colombine
Nous voilà bien avancés.
Air : Un jour Guillot trouva Lisette.
Comment donc franchir la barrière
De ce redoutable palais ?
En voilà pour la vie entière,
Et nous n'en sortirons jamais.

Arlequin
Quoi ! De l'argent pour que je sorte,
Quand j'en ai donné pour entrer !
Par-tout, lorsqu'on paie à la porte,
Gratis on peut se retirer.

Colombine
Bon pour toi, tu as payé ; mais c'est sans payer que je suis entrée ici, et, par la raison contraire, il faudrait que je payasse pour en sortir.

Arlequin
Tu as raison. Eh bien ! Je reste.

Colombine
Tu n'y penses pas. Si on te découvre.

Arlequin
Je me fais Musulman.

Colombine
A quoi cela t'avancera-t-il ?

Arlequin
Comme tel j'aurai droit au paradis de Mahomet et à toutes les jouissances qu'il y promet à ses élus, et je dirai au sultan.
Air : Vaudeville du Petit Matelot.
De son vivant votre hautesse
A cent femmes pleines d'appas,
Et moi je n'ai qu'une maîtresse,
De grace, ne me l'ôtez pas.
Après la mort on nous destine
Je ne sais combien de houris ;
Je vous cède pour Colombine
Toute ma part de paradis.
Tu crois que le sultan ne sera pas content de ce marché-là ?

Colombine
J'en doute : tu ne sais pas combien un sultan est délicat sur l'article.

Arlequin
A propos de cela.
Air : Tarare pompon.
Ma chère éclaircis-moi
D'un point qui m'intéresse.
Quel est chez sa hautesse
Ton état, ton emploi ?

Colombine
Je suis une de ses femmes.

Arlequin
O sort que je redoute !
Toi sa femme ?

Colombine
Fort bien

Arlequin
Lui ton époux ?

Colombine
Sans doute.

Arlequin
J'en tien.

Colombine
Rassure-toi, mon cher Arlequin, le sultan et moi, nous ne sommes encore que fiancés ; mais tu pourrais bien être arrivé pour les épousailles.

Arlequin
Explique-toi.

Colombine
Voici le fait. Depuis que je suis au sérail, sa hautesse a aimé sans partage la belle Zulima, qui a le rang et les prérogatives de sultane favorite. Mais dans quelques instans le sérail se rassemble par ses ordres, et on croit que las de Zulima, il va faire un autre choix. Si ce choix allait
tomber sur moi…

Arlequin
J'en ai une peur affreuse.

Colombine
Sois tranquille. Il y a dans ce sérail cent femmes plus dignes que moi de lui plaire.

Arlequin
Ne lui plais pas je t'en prie.

Colombine
Je suis loin de le craindre ; mais que puis-je faire pour l'éviter ?

Arlequin
Il n'y a que manière de s'y prendre.
Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.
Ta grace à qui tout rend les armes,
Du sultan fixerait les yeux.
Dérobe tes modestes charmes,
A ses regards trop curieux ;
Ainsi la chaste sensitive,
Qu'approche une indiscrete main,
Soustrait sa feuille fugitive
Et la renferme dans son sein.

Colombine
Ciel ! Nous nous sommes laissés surprendre. Tout le sérail vient vers nous. C'est sans doute à cette place même qu'il va s'assembler. Que faire ?

Arlequin
Je n'en sais rien.

Colombine
La retraite est impossible. Le tems te manque, on te remarquerait, tu deviendrais suspect. Reste avec moi tu te confondras dans la foule des esclaves noires qui font partie du sérail.

Arlequin
Bien imaginé. Tu es sûre qu'on ne me reconnaîtra pas ?

Colombine
Comment cela ? Tu n'as pas encore paru dans le sérail.

Arlequin
Ne peut-on pas me reconnaître pour quelqu'un qu'on n'a jamais vu ?
Air : Que ne suis-je la fougère.
Je tremble ma Colombine,
Que quelque turc indiscret,
N'ayant jamais vu ma mine,
Ne découvre mon secret.
Comment cacher ma figure ?
Encor si c'était le soir…

Colombine
Soir ou matin je t'assûre
Qu'on n'y verra que du noir.
L'amour nous protégera. Taisons-nous. On arrive.

SCENE X

Les précédens, Le Chef des Eunuques, Femmes, etc.
Air : Dorilas contre moi des femmes.
Vers ces lieux, le sultan s'avance :
D'une femme il va faire choix.
Venez briguer la préférence,
Belles, qui vivez sous ses lois.
Joignez à la gaieté légère,
L'abandon de la volupté,
On sait que le désir de plaire
Est la grace de la beauté.

Dans ces agréables demeures,
Asyle des plus doux loisirs,
Vous voyez vos tranquilles heures
S'écouler au sein des plaisirs.
Les pénibles soins, les allarmes,
De vous n'osent point approcher ;
Quand l'amour fait couler vos larmes,
L'amour prend soin de les sécher.

SCENE XI
Les précédens, le Sultan, Gardes, Muets.

Le Chef des Eunuques
Voici sa hautesse.

Le Sultan
Enfin je respire. Me voilà donc dégagé des fers de Zulima.
Air : Du vaudeville du petit Jockei.
Des femmes l'empire si doux
Devient une chaine importne,
En changeant, garantissons-nous
Du danger de n'en aimer qu'une.
Tendres belles, qui blâmez tant
Nos goûts légers, et peu durables,
Le ciel a fait l'homme inconstant,
En vous rendant toutes aimables.

Voyons sur laquelle de ces beautés, mes desirs s'arrêteront aujourd'hui.
(Il examine dédaigneusement, l'une après l'autre, les femmes rangées en demi-cercle. Arrivé vis-à-vis d'Arlequin, qui est tapi derrière un groupe de femmes noires, il fait autant de mouvemens pour l'appercevoir, que celui-ci pour n'être pas apperçu.)
Quelle est cette femme qui s'obstine à me cacher ses traits ? Elle pique ma curiosité.
Air : Oui, noir, mais pas si deable.
Eh quoi ! L'on se retranche !
Dieux ! Quel objet charmant !
La plus aimable blanche
Jamais ne me plus tant. *(bis)*
De ces fades beautés,
Mes yeux sont rebutés ;
Cette brune piquante
Me ravit et m'enchante ;
Oui, je veux pour amante,
Quoiqu'elle ait le teint noir,
L'avoir
Ce soir ;
Jettons-lui le mouchoir.
(Le mouchoir tombe aux pieds d'Arlequin, qui en le relevant, fait plusieurs lazzis pour exprimer l'étonnement.)

Colombine, *à part.*
Nous sommes perdus.

Le Sultan
Délicieuse, adorable, en vérité.

Arlequin
Un mouchoir ! A quel propos ?

Le Sultan
Quelle aimable ignorance de nos usages ! Ce trait la rend encore plus jolie à mes yeux.
Air : Ce mouchoir belle Raimonde.
Ce mouchoir, belle négresse,
Est le prix de la beauté.
Pour gage de sa tendresse
Ton maître te l'a jeté.
Que l'orgueil des blanches gronde,
Et jalouse ton succès,
Le teint le plus blanc du monde
Ne vaut pas tes noirs attraits.

Arlequin, *à part.*
Mais il extravague, ce sultan ; je crois, dieu me pardonne, qu'il me fait une déclaration d'amour.

Le Sultan
Que le sérail se retire.

Arlequin, *à part.*
Un tête-à-tête ! En voici bien d'un autre.

Colombine, *à part.*
C'en est fait, tout va se découvrir.

SCENE XII

Le Sultan, Arlequin.

Le Sultan
Je puis donc t'entretenir un moment en liberté de l'amour que tu m'as inspiré.

Arlequin
Mais seigneur…

Le Sultan
Je n'ai encore trouvé qu'en toi cette grace, cette beauté sans prétention…

Arlequin
Mais seigneur…

Le Sultan
Air : N'en demandez pas davantage.
Non, rien n'égale les appas
Dont tu présentes l'assemblage ;
Bouche vermeille, joli bras,
Œil assassin, gentil corsage,
Tels sont les attraits
Que j'apperçois, mais
J'en devine bien davantage.

Arlequin
N'en demandez pas davantage.
Croyez-moi, restons-en là.

Le Sultan
Ta retenue excite mon ardeur.

Arlequin
Vous n'y pensez pas, seigneur, je suis noir comme le diable.

Le Sultan
Air : Avec les jeux dans mon village.
De ce teint ne sois pas en peine,
Il a mille charmes pour moi ;
Dans les airs, sur un char d'ébène,

La nuit est noire comme toi,
Et cependant ses sombres voiles
Sont semés d'astres radieux.
Ah ! Tes beaux yeux sont des étoiles
Devant qui pâlissent leurs feux.

Arlequin
(A part.) Voilà un petit compliment turc qui n'est pas mal trouvé du tout. *(Haut.)* En vérité, seigneur, vous me confondez. Quand vous saurez…

Le Sultan
Adieu, ma toute belle ; dans une demi-heure j'espère te retrouver en ces lieux. Le jour va bientôt finir, et des affaires importantes m'appellent au divan. Il n'en faut pas moins pour me forcer à différer mon bonheur. Holà ! *(Les muets arrivent.)* Qu'on accompagne par-tout ses pas ; je veux qu'on lui rende tous les honneurs dûs à une sultane favorite.

SCENE XIII

Arlequin, Muets.

Arlequin
(A part.) Me voilà bien dans mes affaires avec son rendez-vous… et puis avait-il besoin de me donner cette vilaine escorte ? Si je ne parviens pas à m'en débarasser, je suis un homme perdu. *(Haut aux muets.)* Dites donc, mes amis, le sultan est bien honnête ; mais je n'ai que faire de vous ; vous pouvez vous en aller. Eh ! Bien, ils ne disent rien : voulez-vous bien répondre, quand on vous parle. *(Les muets font des signes.)* Qu'est-ce que c'est que toutes ces grimaces-là ? Est-ce qu'ils ne m'entendent pas ? *(Criant.)* Je vous dis que vous pouvez vous retirer, que je me passerai bien de votre compagnie. *(Les muets font encore des signes.)*
Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.
Ces magots, pour toute harangue,
Ne fout-il jamais que cela ?
(Il imite les signes des muets, qui en font à leur tour, pour montrer qu'ils n'ont pas de langue.)
Ciel ! Que vois-je ? Ils n'ont pas de langue.
Ce sont des muets ; m'y voilà.
Dans un endroit rempli de femmes
On doit n'avoir que des muets ;
Si d'autres parlaient que ces dames
Pourrait-on s'entendre jamais ?
Où donc est Colombine ? Je n'ai jamais eu si grand besoin de sa présence, de ses conseils. On vient, si ce pouvoit être elle…

SCENE XIV

Les Précédens, Colombine.

Colombine
Ah ! Mon cher Arlequin, quel malheur ! Le sultan sait-il ?...

Arlequin
Hélas ! Il ne sait rien encore ; mais il va tout savoir.

Colombine
Comment cela ?

Arlequin
Il vient de me donner un rendez-vous : ç'en est ici le lieu, et dans moins d'une demi-heure il doit venir m'y trouver.

Colombine
Mais il faut sortir du sérail ; tu n'as pas un moment à perdre.

Arlequin
C'est bien dit ; mais tiens, regarde. *(Montrant les muets.)* Ces vilains marabouts-là ont ordre de ne pas me quitter ; ma perte est inévitable.

Colombine
Hélas ! Il est trop vrai. Que venais-tu chercher en ces lieux ?
Air : Du Vaudeville de la soirée orageuse.
Cher amant, pour te voir périr,
Fallait-il te revoir encore ?

Arlequin
Venir de si loin pour mourir
Aux yeux de celle qu'on adore !

Colombine
Maudite erreur ! Fatal habit !

Arlequin
Vains attraits ! Funeste conquête !

Colombine
Je crois que j'en perdrai l'esprit.

Arlequin
Et moi que j'en perdrai la tête.

Colombine
Crois moi, quelque chose t'arrive, je partagerai ton sort. Si l'on t'arrache la vie, ma mort suivra de près la tienne.

Arlequin
Ecoute, ma Colombine, je suis bien sensible à cette preuve de ton attachement ; mais que ton desespoir n'ait pas de suites plus funestes que celui des femmes d'aujourd'hui, quand elles perdent leurs maris.
Air : Deux enfans s'aimaient d'amour tendre.
Quand un mari cesse de vivre,
Sa femme lui crie : attends moi,
Mon cher époux, je vais te suivre ;
Hélas ! Puis-je exister sans toi ?
Dans sa douleur en vain dit elle
Que la mort va finir ses jours,
Cette mort-là n'est pas mortelle,
Une femme en revient toujours.

Colombine
J'apperçois la sultane ; retire-toi promptement ; il serait imprudent de paraître devant elle.
(Arlequin sort suivi de ses muets. La sultane entre accompagnée des siens.)

SCENE XV

Colombine, Zulima, Muets.

Zulima
Eh ! Bien, ma chère Colombine, tu vois si mes soupçons m'ont trompée ; le sultan a fait un choix.

Colombine
Hélas ! Oui.

Zulima
Et quel choix ! Une esclave ! Une négresse ! Rien ne manque à sa honte et à la mienne. Une négresse ! La rivale heureuse de Zulima !
Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.
Si par sa beauté, sa noblesse,
Elle était digne de ses soins,
De l'affront fait à ma tendresse,
Ma vanité souffrirait moins ;
Mais hélas ! Pour mieux faire injure
A mon orgueil, à mon amour,
C'est au rebut de la nature
Qu'il me sacrifie en ce jour.

Colombine, *à part.*
Arlequin n'est pas flatté ; mais c'est une rivale qui parle.

Zulima
Quel outrage le cruel me réservait !

Colombine
Rassurez-vous, madame, ce n'est que l'infidélité d'un moment. Je vous suis caution qu'elle n'aura pas toutes les suites que vous imaginez.

Zulima
Je l'espère bien ; je vais poignarder à l'instant son infame maîtresse, ou la faire étrangler par les muets qui me sont dévoués.

Colombine
Quoi ! Madame, vous pourriez…

Zulima
Quel intérêt si pressant ?...

Colombine
Le vôtre ; vous allez vous perdre.

Zulima
J'ai perdu son amour, je n'ai plus rien à ménager.

Colombine
Mais, madame, cette malheureuse négresse n'est pas coupable.

Zulima
Elle n'est pas coupable et elle m'enlève mon amant !

Colombine
Elle n'a rien fait pour captiver sa tendresse. Pouvoit-elle y prétendre ?

Zulima
Eh bien ! Je consens à lui laisser la vie ; mais je vais à l'instant la faire enlever du sérail. *(Aux muets.)* Qu'on aille chercher le Bostangi ; je veux lui parler sur-le-champ.

Colombine, *à part.*
Ah ! Mon Dieu, je ne pensais pas à ces maudits muets. *(Haut.)* Madame…

Zulima
Eh bien !

Colombine
Le sultan, pour honorer sa nouvelle maîtresse, lui a donné des muets qui la suivent en tous lieux. Comment pourrez-vous ?...

Zulima
Cet obstacle n'est rien. Le chef des muets est ma créature, et je n'aurai qu'un mot à dire.

SCENE XVI

Les mêmes, le Bostangi.

Zulima
Bostangi, vous savez l'indigne choix que le sultan a fait aujourd'hui. Il faut qu'à l'instant même vous fassiez sortir du sérail l'esclave noire qui en est l'objet.

Le Bostangi
Madame…

Zulima
D'un côté ma haine, de l'autre mon amitié, avec 600 sequins que renferme cette bourse.

Le Bostangi, *à part.*
Je les donnerais pour que ce maudit Arlequin fût hors d'ici.

Zulima
Je prends tout sur moi ; je vais donner des ordres pour qu'on éloigne de cette femme les muets qui l'escortent, et qu'on vous l'amène ici sur-le-champ. *(Bas à Colombine.)* Toi, reste avec le Bostangi, pour surveiller l'exécution de mon projet, et pouvoir m'en rendre compte.

Colombine
Oui, madame.

SCENE XVII

Le Bostangi, Colombine.

Colombine, *à part.*
Si, par la même occasion, je pouvais… Bon, excellent idée ! *(Haut.)* Seigneur Bostangi.

Le Bostangi
Eh bien !

Colombine
Il faut que vous me rendiez service.

Le Bostangi
De quoi s'agit-il ?

Colombine
De me faire sortir du sérail avec Arlequin.

Le Bostangi
Vous plaisantez, je crois.

Colombine
Je ne plaisante pas. Je n'ai point, comme la sultane, 600 sequins à vous donner, pour vaincre votre résistance ; mais je vous donne…

Le Bostangi
Quoi ?

Colombine
Mon amitié.

Le Bostangi
Beau cadeau !

Colombine
Ou ma haine.

Le Bostangi
L'une m'importe aussi peu que l'autre.

Colombine
Vous ne voulez pas ?

Le Bostangi
Non.

Colombine
Eh bien ! Je vais dire au sultan que vous avez introduit un homme dans son sérail.

Le Bostangi.
Il va en sortir. Qui est-ce qui prouvera ?....

Colombine
Son évasion. Vous ne voulez pas le laisser ici ?

Le Bostangi, *à part.*
Je suis, ma foi, pris de tous les côtés. *(Haut.)* Mais songez…

Colombine
J'ai songé à tout. C'est à vous de vous décider.

Le Bostangi
Allons, j'y consens. *(A part.)* Je ne peux pas faire autrement.

SCENE XVIII

Les précédens, Arlequin, amené par un muet.

Arlequin
Peux-tu me dire, ma Colombine, ce que tout cela signifie ?
Colombine
Ne le vois-tu pas ? On va te faire sortir du sérail. La sultane, jalouse de toi à la fureur, vient d'en donner l'ordre au Bostangi.

Arlequin
Seigneur Bostangi, que vous êtes aimable !

Colombine
Tu ne sais pas encore combien de remerciemens tu as à lui faire ; il me fait partir avec toi.

Arlequin
Est-il possible ? Que je vous embrasse ! Tenez, Bostangi, dès que je serai arrivé à Paris, je vous enverrai cent bouteilles de vin d'Espagne, port franc. Vous l'aimez bien le vin d'Espagne.

Le Bostangi
Vous pouvez le garder pour vous ; il a manqué me porter à la tête d'une rude manière. Perfide liqueur ! On vous en offre, poliment vous en acceptez, vous en buvez…
Air : Du curé de Pompone.
Puis sa vapeur vient vous saisir,
Vous battez la campagne ;
Sottise, danger, repentir,
Voilà ce qu'on y gagne.
Non, je ne veux plus d'un plaisir
Que la crainte accompagne.
Il m'en souviendra,
Larira,
De votre vin d'Espagne.

Arlequin
Qui a bu boira, mon cher Bostangi.

Le Bostangi
Allons, ne perdons pas de tems davantage. Je descends au rivage louer une barque pour votre départ.

Arlequin
Et moi, je cours chercher ma batte et mon chapeau, que j'ai laissés dans ce kiosque.

SCENE XIX

Colombine, *seule*.
Je vais donc revoir la France ; quel heureux séjour !
Air : Dans cette maison à quinze ans.
On y voit toujours sur nos pas
Des plaisirs la troupe folâtre ;
Nous captivons par nos appas
Un sexe qui nous idolâtre.
Il ne consulte que nos goûts,
Il n'a de desirs que les nôtres,
Et maîtresses de nos époux. *(Bis)*

SCENE XX

Colombine, Arlequin.

Arlequin, *qui a entendu les derniers vers*.
Souvent aussi celles des autres.

Colombine
Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Arlequin ?

Arlequin
Oh ! Rien, ma bonne amie ; ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela. Tu aimeras toujours ton petit mari Arlequin, toi. Ah ça, me voilà prêt. J'ai là-dessous ma casaque. Quand nous serons hors du sérail, je jetterai cette maudite robe à la mer.

SCENE XXI

Les mêmes, le Bostangi.

Le Bostangi
La barque est louée et prête à vous recevoir. Il ne s'agit plus que de sortir d'ici. Prenons garde que votre départ ne soit apperçu de personne.
Air : N'entend on rien ? (d'Azémia.)

N'entend-on rien ?

Arlequin, Colombine
Non, rien.

Le Bostangi
Ecoutons bien.

Arlequin, Colombine.
Ecoutons bien ;

Tous trois
Il faut ici de la prudence,
Du soin et de la diligence.

Le Bostangi
Laissez-moi faire,
Tout ira bien.

Tous trois.
Il faut sur-tout du mystère ;
Tout ira bien.

SCENE XXII

Le Sultan, *seul*.
Voici le lieu et l'heure du rendez-vous. En le donnant ici, je ne pensais pas à me ménager une scène de nuit. Me voilà comme un Français qui veut tromper la surveillance d'une mère ou d'un époux. Je ne joue pas du tout là le rôle de Sultan… Je ne vois pas trop ma charmante maîtresse. Elle devrait être ici. Elle ne peut pas tarder à venir, patientons.

SCENE XXIII

Le Sultan, la Sultane.

La Sultane, *à part*.
Colombine n'est pas venu m'annoncer le départ de cette créature. Il faut bien que j'en vienne moi-même savoir des nouvelles ; je ne serai pas tranquille que je ne la sache hors du sérail. J'entends marcher, prêtons l'oreille.

Le Sultan
Mais voyez donc si elle viendra. Allons, pour completter l'aventure, je vais chanter à ma belle.
Air : Tandis que tout sommeille.
Je vois par tout s'étendre
Les ombres de la nuit.

La Sultane, *à part*.
De l'ingrat qui me fuit,
La voix se fait entendre.

Le Sultan
Viens, suis mes pas,
Viens dans mes bras.

La Sultane, *à part.*
Il attend la traîtresse.

Le Sultan
Profitons d'un si instant si doux.
La Sultane, *à part.*
Comment contenir mon courroux !

Le Sultan
Mais quelqu'un vient.

La Sultane, *à part.*
Approchons-nous.

Le Sultan
C'est la belle maîtresse.
(En lui saisissant le bras.)
Je la tiens.

La Sultane, *à part*.
Je le tiens.

Le Sultan
Tu as bien tardé. Sais-tu que si je t'aimais moins ?...

La Sultane
Vous m'aimez donc beaucoup ?

Le Sultan
A la folie.

La Sultane
Et la Sultane ?

Le Sultan
Oh ! Plus du tout, je t'assure.

La Sultane
Vous m'étonnez. Elle est jeune, assez jolie.
Air : Du Vaudeville de Panorama.
Elle mérite encore qu'on l'aime.

Le Sultan
Avec toi j'en tombe d'accord.

La Sultane
Pour vous sa tendresse est extrême.

Le Sultan
Je ne lui connais que ce tort.

La Sultane
Comment ?

Le Sultan
Oui, ma belle, entre amans…
Il faut un partage fidèle
De caresses, de soins rendus.
Elle a pris tout l'amour pour elle ;
Voilà pourquoi je n'en ai plus.
Cette femme-là aime trop.

La Sultane, *à part*.
Cruelle leçon !

Le Sultan
D'ailleurs, cette Zulima, dont tu vantes si généreusement les charmes…

SCENE XXIV

Les mêmes, le Chef des Eunuques.

Le Chef des Eunuques.
Sa hautesse est-elle ici ? Je la cherche par-tout.

Le Sultan
Maudit soit l'importun ! Oui, traître sa hautesse est ici. Que lui veux-tu à sa hautesse ?

Le Chef des Eunuques
Air : De la Fanfare de Saint-Cloud.
Je veux qu'elle soit instruite
Que j'ai vu de ce sérail
Deux femmes sortir bien vîte,
Sans bruit et sans attirail.
Franchement je crois que l'une
Est la négresse au mouchoir.
Bien que ce fût sur la brune,
J'ai remarqué son teint noir.
On s'est mis aussi-tôt à la poursuite des deux fugitives. Voilà qu'on vous les ramène.

SCENE XXV ET DERNIERE

Les précédens, Arlequin, Colombine, Esclaves portant des flambeaux.

Le Sultan
Me trompé-je ?

Arlequin
Nullement.

Le Sultan
Me diras-tu ?...

Arlequin
Je dirai tout. Voyons si vous aurez l'esprit de me comprendre. Je vous préviens que je serai le moins clair que je pourrai.
Air : Du Vaudeville de c'est l'un ou l'autre.
Ce qui chez moi vous a tenté,
Est-ce l'esprit ou la beauté ?
C'est l'un et l'autre.
Sous la robe étais-je un garçon ?
Sous cet habit, suis-je un tendron ?
C'est l'un ou l'autre.
N'allez pas dans votre courroux
Faire que je ne sois chez vous
Ni l'un ni l'autre.
(Montrant les eunuques.) Je n'envie pas du tout le sort de ces messieurs-là.

Le Sultan
Ciel ! C'est un homme !

La Sultane
Un homme !

Les Esclaves
Un homme !

Colombine
Un homme.

Le Sultan
Tu vas mourir.

Arlequin
(Il pleure.) Hi, hi, hi.

Le Sultan
Sa frayeur me divertit.

Arlequin
Allons, puisqu'il faut mourir, je vais, pour me mettre l'esprit en paix, faire mes petites dispositions

testamentaires. Ma chère Colombine, tu me survivras, je t'en nomme l'exécutrice ; je lègue :
Air : Mes chers amis pourriez-vous m'enseigner.
Mon masque à ceux dont la fausse candeur
Déguise les perfides trames,
Pour qu'à la fin, leur front par sa noirceur,
Accuse celle de leurs ames ;
Plus mon sabre de bois
A ceux dont les exploits
Sont moins fameux que la jactance ;
Plus mon habit de vingt couleurs
A ceux qui d'avis et de mœurs
Changent suivant la circonstance.
Je n'ai plus rien ; mes héritiers se partageront le reste.
Qu'on me mène à la mort.

Le Sultan
Arrêtez ; je lui fais grace.
Arlequin
Vraiment.

Le Sultan
Tu m'as fait rire pour la première fois de ma vie. La reconnaissance doit égaler le bienfait, et puis n'est-ce pas le cas d'avoir de l'indulgence, quand on en a tant besoin pour soi-même ? Belle Zulima, obtiendrai-je aussi mon pardon ?

Colombine
Ne vous l'avais-je pas bien dit ?

Le Sultan
Parlez, je vous supplie.

Zulima
Air : Souvent à l'accent je comprends.
Mon cœur pour vous brûle d'un feu
Dont l'excès éteignit le vôtre ;
Je vous en ai surpris l'aveu,
Ici, je vous en dois un autre,
Perfide ! Après l'affront sanglant
Qu'il faut que ma fierté dévore,
Je te hais trop en ce moment,…
Pour ne pas t'adorer encore.

Le Sultan
Je suis trop heureux.

Arlequin
Ah ! Ca, monsieur le sultan, grace complette, vous me laissez sortir du sérail avec ma Colombine. J'y étais venu pour l'en tirer.

Le Sultan
Je n'ai rien à refuser aujourd'hui.

Arlequin
Il est bon homme, ce sultan là.

Vaudeville

Air : Trouverez-vous un parlement.

Le Sultan
Dupe d'un dehors imposteur,
Un instant je fus infidèle.
En amour évitons l'erreur ;
La suite en peut être cruelle.
Des erreurs d'un volage époux
La femme à bon droit s'autorise,
Puis à ses dépens, entre nous,
Fait plus d'une tendre méprise.

Arlequin
Un instant j'ai séduit les yeux
Par une étrangère parure.
Que l'on voit d'hommes en tous lieux
User d'une telle imposture !
Des intrigans ont du crédit ;
Ce sont leurs dehors que l'on prise.
Des sots passent pour gens d'esprit,
Leur habit cause la méprise.

Zulima
J'aimais, et ma trop vive ardeur
Sans cesse voulait se produire ;
Mais je reconnais mon erreur,
Ce jour a trop su m'en instruire.
Paraître et ne se montrer pas,
De l'amour telle est la devise.
Tendres beautés, en pareil cas,
Souvenez-vous de ma méprise.

Le Chef des Eunuques
Ce sont les maris loups-garoux,
Qui font les femmes infidelles.
A tort on croit que les verroux
Répondent de l'honneur des belles.
C'est une erreur que parmi nous
Un constant usage autorise,
On sait de quel prix un époux
Chez vous paierait cette méprise.

Colombine, *au Public.*
En croyant vous faire plaisir,
Si l'auteur de ce badinage,

Trompé dans son plus cher desir,
N’a fait qu’un insipide ouvrage,
En faveur du motif puissant
Qui dirigea son entreprise,
Témoignez, en l’applaudissant,
Que vous excusez sa méprise.

FIN.

Le Menuisier de Bagdad

(Comédie, 1789)

Charles-Jacob Guillemain

Comédie en un acte, mêlée de vaudevilles,
représentée à Paris, pour la première fois, le Mardi 22 Décembre 1780.

Édition : *Le Menuisier de Bagdad*, Paris, Cailleau, 1790.

PERSONNAGES

FATME, *Femme du Serrail de Mohamed*.
Mlle. Constance Latour.
Plusieurs FEMMES Du Serrail de MAHOMED.
NOUREDIN, *Maître-d'hôtel du Serrail de Mohamed*.
M. Chéraut.
MIRZA, *Gardienne des Femmes de Mohamed*.
Mlle. Pichard.
HALI, *Menuisier de Bagdad*.
M. Latour.
GUZULBEK, *Femme d'Hali*.
Mlle. Brion.
Un COMMISSIONNAIRE *attaché à Mohamed*.
M. Dester.

Le Théâtre représente l'intérieur du Serrail de Mohamed.

SCENE PREMIERE

Nourédin, Mirza, entrant par le fond de la gauche.

Mirza, *parlant en entrant*.
T'ai je bien entendu, Nourédin ?

Nourédin
Oui, Mirza : le Calife, notre Souverain, est aujourd'hui un père, aux yeux de qui tous ses enfans sont égaux.

Mirza
Il a bien raison.
Air : Ici je fonde une Abbaye.
De celui qui mangea la pomme
Tout descend, Esclave & Bacha ;
S'il revenoit, le premier homme,
Nous dirions tous : bonjour papa !

Nourédin
Le Calife est si convaincu de cette vérité, qu'il n'a nullement épargné le Bacha Mohamed, notre maître.

Mirza
Tant mieux ! Comment ! Ce Menuisier qui a fait ici de si jolis meubles, & qui, pour son salaire, ne demande qu'un gain de quarante sols par jour, Mohamed trouve sa demande exhorbitante, & l'assomme de coups de bâton !

Nourédin
C'étoit, tu le sais, la coutume chez quelques Bachas : mais dorénavant :
Air : J'avois toujours gardé mon cœur.
Ceux qui donneroit en paiement
De pareilles espèces,
On leur rendroit fidèlement
La monnoie de leurs pièces.

Mirza
Le Menuisier n'a rien rendu, lui : mais le jugement du Calife le venge bien.

Nourédin
Oui, ce jugement le fait Bacha, & le rend maître de ces lieux : nous avons tous ordre de lui obéir : on est à le revêtir des habits qui conviennent à sa nouvelle grandeur : sa femme est aussi à sa toilette.

Mirza
Et Mohamed, lui, est condamné à vivre dans le pauvre manoir du Menuisier…

Nourédin

Avec ces quarante sols par jour, qu'il trouvoit si excessifs. Pour pourvoir à ses besoins, il a un Commissionnaire, à qui l'on fait vingt sols par jour, à part des quarante qui composent la fortune du maître.

Mirza
Comme je vais réjouir toutes les femmes de notre Serrail ! Sûrement ce bon artisan va leur donner la liberté.

Nourédin
Sans contredit : les petites gens n'ont pas le même appétit que le grand monde.
Air : Des fraises.
Le riche sans cesse va
De la blonde à la brune :
Il en faut cent au Bacha :
Mais souvent le pauvre en a Trop d'une.

Mirza
Monsieur badine… (*S'en allant par le fond de la droite.*) Je vais vite porter cette bonne nouvelle aux jeunes beautés dont Mohamed étoit le tyran.

SCENE II

Nourédin, *seul.*
Et nous, attendons ici notre nouveau Seigneur, pour prendre ses ordres en qualité de son maître d'hôtel… Justement le voici.

SCENE III

Nourédin, Hali, entrant par le fond.

Hali, *parlant en entrant, & d'abord sans voir Nourédin.*
Me v'là donc sous les caparaçons de la richesse & de la grandeur : le diable m'emporte, si je m'attendois à jamais les porter… faut avouer que j'ai reçu là des coups de canne bien propices. Je suis eune preuve que le tour de bâton enrichit l'-z-hommes… Me v'là donc le maître ici… Tout le monde m'y salue ventre à terre… (*Appercevant Nourédin qui le salue profondément.*) Témoin celui-ci.

Nourédin
Jasmin des Indes…

Hali
Hein ?...

Nourédin
Rose de l'Orient…

Hali
Plait-il ?

Nourédin
Renoncule de l'Asie…

Hali, *à part.*
Diable, v'là-z-eune éloquence ben fleurie ! (*Haut.*) Qu'est' que c'est que toutes ces fleurs-là, Monsieur ?

Nourédin
Délicieuse Tulipe, la coutume de l'Orient veut que vos humbles esclaves vous appellent des noms les plus agréables qu'ils peuvent inventer.

Hali
Vous n'en trouverez jamais qui me plaise autant que celui qu'il est de mon devoir de porter.
Air : Avec une flèche.
Le mari d'ma mère
Etoit le vertueux Hali :
C'étoit ben mon père :
J' dois m' nommer comm'lui.
C'n'est pas comme en France,
Où, dit-on, queuqu's fois l' fils d'un grand
D'vroit, en conscience,
S'appeler Saint-Jean.
Moi, vous pouvez à coup sûr m'appeler Hali.

Nourédin
En ce cas, Seigneur Hali, je suis votre Maître d'hôtel, qui vient prendre vos ordres pour le dîner.

Hali
Ah ! Bon… Et bien, mon ami, le pot-au-feu, rien de meilleur que ça.

Nourédin
Oh ! Rien de meilleur : ce n'est rien, ça : ça n'entre même pas dans le corps du dîner : ça n'en est que comme qui diroit la préface.

Hali
Je ne vous entends pas.

Nourédin
Un dîner est composé de plusieurs services, dans lesquels un Maître-d'hôtel s'évertue à satisfaire le goût & les yeux.

Hali
Les yeux ?
Nourédin
Oui, Seigneur. Les arts, vous le savez, se tiennent tous par la main. Celui qui a le plus de rapport avec le nôtre, c'est la danse.

Hali
La danse ?

Nourédin
Oui : vous est-il arrivé d'aller à l'Opéra de Bagdad ?

Hali
Oui, un jour qu'on jouoit gratis.

Nourédin
Vous vous rappellez les ballets.

Hali
Magnifique.

Nourédin
Et bien, un service de table c'est tout de même : pareil dessin.

Hali
Je ne m'en serois pas douté.

Nourédin
Le service du rôt, par exemple.
Air : Vaudeville de Rose & Colas.
Sur les côtés sont mes figurans :
Ce sont cailles, perdrix, bécasses :
Mon pas de deux, ce sont deux faisans :
C'est aux deux bouts qu'ils trouvent leurs places.
Deux poulets, une oie, un chapon,
Font un pas de quatre agréable :
Et dans le milieu de la table,
Mon pas seul est un dindon.
Hali
J'aurai à dîner toutes ces choses-là !

Nourédin
Oui, Seigneur.

Hali
Les riches mangent tant que ça !

Nourédin
Oui, Seigneur.

Hali
Air : Que ne suis-je la fougere.
Comment peut-on sur sa table
Voir prodiguer tant de mets,
Sans songer au misérable
Que l' besoin n' quitte jamais.
J' veux ben, au sein d'l'abondance
Cueillir la ros' du bonheur :
Mais toujours sur l'indigence
J' veux éparpiller la fleur.
Monsieur le pêcheur en eau trouble, je consens à ce que vous apprêtiez vot' déluge de fricasse : mais je connois dans l'quarquiet ben des gens qu'ont besoin, & …

SCENE IV

Nourédin, Guzulbek, Hali.

Guzulbek, *entrant par le fond, & parlant en entrant.*
Vot' servante, mon heume… (*À Nourédin.*) & la compagnie.

Hali
Bonjour, femme !

Guzulbek, *toisant Hali.*
Et ben ! Mais ça te va comme de cire : … on diroit que t'as été Bacha toute ta vie.

Hali
Vrai ?

Guzulbek
Foi de Femme !... (*Se carrant.*) & moi j'ai-t-y l'air d'une Bassechate ?

Hali
Comme un charme.

Nourédin
Les Houris du grand Prophête ne vous verroient pas sans jalousie.

Guzulbek
D'honneur ?

Nourédin
Leurs appas baisseroient pavillon devant les vôtres.

Guzulbek
Monsieur est connoisseur, je vois ça.

Hali
C'est notre Maître-d'hôtel.

Guzulbek
Ah !... (*Allant à Nourédin, & lui faisant une révérence*.) Monsieur voudra ben nous faire l'honneur de nous ben régaler.

Hali
Ah, ma chère Guzulbek ! N'aies pas de crainte que nous mangions tout : il vient de me défiler le chapeler de not' dîner : ça fait peur.

Guzulbek
Bah, peur ! Je m'accoutumerai ben vite à tout ça, moi ; car quiens, je ne sais pas, je me fis toujours senti des dispositions à devenir que' que chose : j'ai toujours-entendu-z-au-dedans de moi un je ne sais qu'est-ce qui me disoit : Guzulbek, t'es femme de Menuisier : c'est pas là ton posse : t'est faite pour un cran pus haut que ça. Aussi, comme je primois de dessus toutes les voisines du quarquiez ! Quand ce n'auroit-z-été que ma magniere de parler, on croyoit que j'avois-t-été-z au Collége… Mais par la vertu du grand Prophète, me voici-z-à ma place, & laisse faire, à la Cour…
Air : Quoi, ma voisine, es-tu fâchée.
J'aurai si ben l'air d'eun' princesse,
Qu' chacun dira :
Mais jamais on n' vit tant d' noblesse,
Qu' dans ste femm' là.
Oui, je veux te couvrir de gloire :
Et crois qu'bentôt
J'aurai-z-effacé la mémoire
De ton rabet.
Je voudrois y aller de bonne heure, à la Cour du Calife… (*À Nourédin*.) Le dîner sera-t-y bentôt prêt ?

Nourédin
Oui, Reine des Comètes : d'ailleurs je vais faire hâter vos trente-six Cuisiniers.

Guzulbek, *à part à Hali*.
Oh ! Trente-six !... (*Haut à Nourédin*.) Faut que ça soit cuit pourtant.

Nourédin, *s'en allant par le fond de la gauche*.
Ne craignez rien, Cousine de Saturne.

SCENE V

Guzulbek, Hali.

Guzulbek
Et ben l'homme ?

Hali
Et ben, femme ?

Guzulbek
V'là not' barque à bon port.

Hali
Et Mohamed, lui, vient de faire naufrage.

Guzulbek
Personne ne le plaint.

Hali
Pourquoi qu'il n'a pas su se faire aimer ? C'est si aisé aux grands !

Guzulbek
C'est vrai

Hali
Profitons de la leçon, nous.

Guzulbek
Oh ! Gnya pas de danger que je devenions jamais durs & insensibles. Si y a des riches qu'ont des cœurs de pierre-à-fusil, c'est qu'ils ont le malheur d'avoir toujours été heureux. C'est pas comme un de nos Souverains, dont on se souvient toujours avec tant de plaisir.
Air : De Joconde.
Tretins tretons, j' savons assez
Qu'il connut la disette ;
Qu'il eut souvent les coud's percés
Ni pus ni moins qu'un Poëte.
S'il vouloit tant qu' les paysans
L' Dimanch' fissiont bombance.
C'est qu'il avoit dans ses jeun's ans
Chez eux fait abstinence.

Hali
Sans doute ; & c'est pour ça qu'auprès de lui les malheureux étoient aussi ben venus que les belles ; car, s'il aimoit les uns, il aimoit diablement les autres.

Guzulbek
Que veux-tu, mon chou ? Grands & petits, tout est de not' appanage : je régnons su' le masculin généralement quelconque. Moi, par exemple, je t'ai donné dans l'œil, à toi, Menuisier : & ben, je ne serois point-z-étonnée de faire le même effet sur le Calife.

Hali
Ah ! Mais je dis…

Guzulbek
Pardine ! Queu conte ! C'est seulement pour te dire… mais toi, j'espère…

Hali
Je t'en donne ma parole… matrimoniale.

SCENE VI

Guzulbek, Hali, Mirza.

Mirza, *rentrant par le fond de la droite*.
Air : Brillantes fleurs.
Puissant Bacha,
Vous voyez, Mirza,
La gardienne de vos femmes :
Sublime Hali,
Vous ailez ici
Voir venir toutes ces dames.
De vos bosquets
Les roses ont moins d'attraits :
Le Paradis
A de moins belles Houris.
Puissant Bacha,
Tous ces objets-là
Vont vous faire don de leurs Cœurs.

Guzulbek, *à part*.
Qu'est' que c'est que ce trouble-ménage-là ?

Hali
Qu'entendez-vous par mes femmes ?

Mirza
Je parle de ces jeunes beautés renfermées dans votre Serrail. Vous voici Bacha, Seigneur : jouissez de tous les plaisirs que goûtent tous vos pareils.

Guzulbek
Dites donc, Mam-zelle ? Vous faites là un drôle de méquier.

Mirza
C'est celui que font ailleurs les Eunuques noirs. Mais Mohamed avoit confiance en moi : j'espere obtenir celle de Monseigneur Hali…

Guzulbek
Vous n'obtiendrez jamais la mienne : apprennez que je suis Guzulbek, (*Montrant Hali du doigt*.) sa femme.

Mirza
Tant mieux, Madame, abondance de bien ne nuit pas. Venez, aimable Guzulbek, venez dans le Serrail : j'ai tout prêt, pour vous y recevoir, un appartement délicieux : & quand votre tour viendra, quand sa Grandeur daignera se ressouvenir de vous, je vous apporterai le mouchoir ; & je vous ramènerai vers votre bien-aimé.

Guzulbek
Air : Où allez-vous, M. l'Abbé.
Je sens s'allumer mon courroux,

Mirza
Au Serrail il faut être doux :
Car sans cela, ma chere…

Guzulbek
Et bien ?

Mirza
Moi, je serois sévère :
Vous m'entendez-bien.

Guzulbek
Oubliez-vous-t-y que je suis la daronne d'ici ?

Mirza, *à Hali*.
C'est donc Madame qui aujourd'hui a le mouchoir ?

Hali
Et qui l'aura tous les jours, elle seule.

Mirza
Mais, Seigneur, le grand Prophète a dit que les grands, les riches, sur-tout les Bachas, auroient à son exemple plusieurs femmes, & …

Guzulbek
Mais queule abstination à fourer le doigt entre not'arbre & not'écoffe… On connoît son Alcoran tout aussi ben que vous, Mam-zelle : mais mon mari est comme ça, lui : gnyen faut qu'une… Mahomet a dit !... Pardine ! Il parloit à son aise, le Prophéte, qu'avoit reçu du Ciel tous les dons possibes.
Air : Des fraises.
On sait ben qu'il dit ça :
Mias il n'y oblig' personne :
Pour y forcer les Bacha,
Faudroit qu'il les m'sur' tous à
Son aune. *ter*.

Hali
Quand même il m'y mesuroit, j'aime Guzulbek : elle me tient lieu de tout.
Guzulbek
Oui, mam-zelle, à moi toute seule, je suis un Serrail pour lui.

Mirza
Ah ! C'est assez vous éprouver. Seigneur, Madame, quel bonheur pour ces beautés captives qui vont paroitre devant vous. L'amour que vous avez, l'un pour l'autre, m'est un sûr garant de leur liberté : & sans doute vous étendrez vos bienfaits sur la pauvre Mirza, qui se sent de même étoffe que les autres filles, & pour qu'un mari seroit un vrai cadeau.

Guzulbek
A la bonne heure : v'là ce qui s'appelle parler, que ne nous défiliez-vous ça tout de suite ? Où ce qu'ils sont, ces tendrons, qu'on leur donne la clé des champs ?

Mirza, *s'adressant à la cantonade, à droite.*
Air : Charmantes fleurs, &c.
Jeunes beautés, accourez rendre grâces :
Voyez ici vos deux libérateurs :
Tendres galans vont voler sur vos traces :
Hali vous rend maîtresses de vos cœurs. *bis.*
(*Les femmes du Serrail entrent, & font un profond salut à Hali & à Guzulbek.*)

Hali, *à part à Guzulbek.*
Elles sont jolies, dea !

Guzulbek, *à part à Hali.*
Hum ! La parure fait beaucoup : mais, comme tu dis, pas mal…

SCENE VII

Guzulbek, Hali, Fatmé, Femmes du Serrail, Mirza.

Fatmé, *à Hali.*
Air : Philis demande son portait.
Rien n'est égal à la faveur
Dont vous comblez vos femmes :
Hali, vous rendez le bonheur
A moi, comme à ces dames.
Vous savez que la liberté
Fut toujours chere aux belles :
C'est pour fuir la captivité,
Que l'amour a des aîles.

Ah ! Seigneur Mohamed, tyrannique amant, n'a jamais pu nous inspirer que de la haine : mais vous, en un moment, vous faites naître en nous un sentiment tout contraire : & nous rendre nos cœurs, c'est vraiment nous les prendre.
Guzulbek
Non, Mam'-zelle, il ne vous les prend pas : il n'en a que faire : il en a-t-un qu'en vaut-t-euze douzaine, c'est le mien.

Hali
Oui, mesm-zelles ; je suis Bacha ; mais c'est égal : je n'ai point-z-un désir banal. C'est pas que je ne voye à vue de nez, que vous êtes toutes des réservoirs de charmes ; mais j'ai ma source ; je n'irai point puiser-z-ailleurs : ainsi gardez vos cœurs, je n'en use pas.

Mirza
Quand ces dames disent leurs cœurs, c'est-à-dire, leur reconnoissance.

Guzulbek
Ah ! Bon, passe pour ça ; eh ben, Mesm-zelles, allez à la chasse aux maris, vous ne manquerez pas de gibier : & dans vos petits ménages, dans ces momens où-ce que vous serez le plus contentes, pensez à nous, & dites : Ah ! Queu plaisir, ah ! Queu bonheur ! Nous devons tout ça à Monsieur Hali, & à Mame Guzulbek. Là-dessus vous dégoiserez vos patenôtres à not' intention, pour que le Prophète nous soit propice.

Fatmé
Madame, nous n'y manquerons pas.

Guzulbek
Ben obligé.

SCENE VIII

Guzulbek, Hali, Nourédin, Femmes du Serrail, Fatmé, Mirza.

Nourédin, *entrant une serviette sous le bras, & parlant en entrant.*
Quand les Anges du Ciel viennent à Mahomet
Dire que tout est prêt au céleste banquet :
Et que l'on a servi la devine ambroisie,
Cette annonce, Seigneur, se fait en poésie.
Pour modèles je prends ces esprits bienheureux :
Je viens vous avertir en vers harmonieux,
Que des mets succulens, famans sur votre table,
Prodiguent dans les airs un parfum délectable :

Que des potages sains, & des ragoûts piquans,
Des civets bien vineux, des goujons bien croquans,
Des cailles, des levreaux, & de fines poulardes,
Sur leurs dos rissolés portant leurs rimes bardes,
Sont tous cuits bien à point : & qu'ils attendent tous
L'honneur d'être mangés par Madame & par vous.

Guzulbek
Allons, l'heume.

Hali
Et ces Dames ?

Nourédin
Il y a dans le Serrail un service particulier pour elles.

Guzulbek
En ce cas ; mesm-zelles, bon appétit. Après le dîner, promenez-vous dans Bagdad : vous avez chacune vos petits mérites ; ça vous vaudra d'-z-œillades ; après l'-z-œillades, des paroles ; & après les paroles, ce que je vous souhaite de tout mon cœur… Allons, Monsieur le Bacha, ne faisons point-z-attendre nos poulardes… vot'servante, Mesm-zelles.
(*Hali & Guzulbek sortent par le fond : Nourédin les suit.*)

SCENE IX

Fatmé, Femmes du Serrail, Mirza.

Fatmé, *aux Femmes du Serrail.*
Air : Vaudeville du Faux Serment.
Enfin notre esclavage cesse :
Plus de soucis, plus de tristesse :
Nos cœurs enfin peuvent s'ouvrir
Au doux plaisir. *ter.*
Dans ce monde, qui nous ignore,
Jeunes fleurs, nous allons éclore :
Mais prenons bien garde au zéphir.

Chœur des Femmes
Mais prenons bien garde au zéphir.

Fatmé
C'est un être aimable & volage,
Persuasif dans son langage :
Il promet tout pour obtenir
Le doux plaisir. *ter.*
Mais ce prometteur a des ailes,
Et souvent roses peu cruelles
Ont vu s'envoler le zéphir. *bis.*

Chœur, &c.
Une femme du Serrail
Eh ! Mais, Fatmé, comment donc faire ?
Si l'on se montre trop sévère,
C'est le moyen de faire fuir
Le doux plaisir. *ter.*

Fatmé
Eh bien, soyons au moins prudentes.

La Femme du Serrail
Sans être pourtant trop méchantes ;
Car il faut tâter du zéphir. *bis.*

Chœur
Car il faut tâter du zéphir. *bis.*

Mirza
Oh ! Oui : il faut toutes en passer par là. Allons Mesdames, courez toutes en faire autant qu'Hali & Guzulbek ; & hâtez-vous de jouir de la liberté qu'on vous accorde.
(*Toutes les Femmes du Serrail sortent gaîment par le fond de la gauche, excepté Fatmé.*)

SCENE X

Fatmé, Mirza.

Mirza
Vous ne suivez pas ces dames ?

Fatmé
Non : je veux réfléchir un moment sur l'usage que je vais faire de ma liberté.

Mirza
Je conçois que cela demande des réflexions ; pourrois-je vous aider dans vos spéculations ?

Fatmé
Ah, Mirza ! Dès que tu m'a fait connoître les intentions d'Hali, j'ai conçu un projet… l'approuveras-tu ?

Mirza
Pourquoi pas, s'il est raisonnable ?

Fatmé
Tu sais que dans le Serrail, la lecture étoit ma seule occupation.

Mirza
Si vous avez tout retenu, vous avez une mémoire richement meublée.

Fatmé
J'ai sur-tout pris plaisir à lire les voyages, & principalement celui de France. Ah ! Mirza, c'est la que notre sexe triomphe.
Air : Non, non, Doris, ne pense pas.
D'Apollon si les Favoris
Jadis avoient connu la France,
C'est là qu'ils auroient de Cypris
Imaginé la résidence.
On eût vu par la vérité
Fondé dans ce pays aimable,
Cet empire que la beauté
Dans Paphos ne dût qu'à la Fable. *bis*.

Mirza
Ce pays vous tente, je le vois : vous le préfériez au Paradis de Mahomet.

Fatmé
De beaucoup. Là, belle & déesse sont le même mot : on y prodigue l'encens aux Graces ; & sans nous flatter, toi & moi, nous pourrions bien en avoir quelques grains de tout cet encens-là.

Mirza
Vous me mettriez du voyage !

Fatmé
Oui, Mirza

Mirza
La proposition est plaisante… Mais à propos, vous n'y pensez pas : vous ne lisez donc pas les gazettes ?

Fatmé
Je les lis toutes.

Mirza
Eh bien, vous êtes instruite des troubles qui agitent la France : ce n'est pas le moment…

Fatmé
Plus que jamais… Quoi de plus beau que l'hommage d'un amant qui par sa valeur obtient sa liberté ?

Mirza
Oui : mais le pyrte ne fleurit qu'à l'ombre de la paix.

Fatmé
Cette paix sera bientôt rétablie dans l'Empire des lys : quelques méchants s'y opposent encore ; mais les loups vont laisser les brebis tranquilles ; le berger s'est remis au milieu du troupeau. Voici ce que marquent les papiers les plus nouveaux.
Air : Ce fut par la faute du sort.
Un tyran bouffi de fierté
Tiendroit la discorde éternelle :
Mais un Roi, rempli de bonté,
Va calmer un Peuple fidèle.
Tous les Sujets d'un Roi si doux
Prendront son heureux caractère :
Et bientôt l'on dira d'eux tous :
Les enfans ressemblent au pere. *bis*.

Mirza
Eh bien, charmante Fatmé, je suis prête à vous suivre.

Fatmé
C'est dit ?

Mirza
Je ne vous quitte pas.

Fatmé
Puisque j'ai une si aimable compagne, je n'hésite plus sur ce voyage. Courons nous y préparer.

Mirza
Allons, fouëtte postillon.
(*Elles sortent toutes deux par la droite*.)

SCENE XI

Hali, *seul, rentrant par le fond*.
Ma foi ! Tout ce monde à nous voir manger, ça m'interloque… ma femme, elle, ça l'amuse : ces esclaves, ste cérimonie, ste vaisselle, allé se mire dans tout ça, elle ; & moi ça me donne la brelue… Je n'ai même pas mangé à ma faim ; je me perds, moi, dans ce labyrinte de tricasse… & puis ce vin d'ici, il a beau être bon, je ne sais pas en le buvant, je pensois à ce pauvre Mohamed ; & m'étoit avis, qu'avec son vin, je bavois ses larmes… Qu'on est heureux quand on ne songe qu'à soi !

SCENE XII

Le Commissionnaire, Hali.

Le Commissionnaire, *entrant par la droite, & venant à la gauche.*
Monseigneur, pardon, excuse ! Je suis un nouveau débarqué de France.

Hali
Diable ! Y a loin.

Le Commissionnaire
C'est égal ; me v'là. Comme on n'est pas prophète dans son pays, je cherche à vivre ailleurs. Je gagne ici vingt sous par jour, auprès d'un Bacha, dans eune chambre, parmi des scies, des fermoirs, des rabots, des verlopes.

Hali
Vous êtes le Commissionnaire de Mohamed ?

Le Commissionnaire
Juste.

Hali
Queu mine qu'il fait ?

Le Commissionnaire
Ah ! Il voudroit cacher sa tristesse ; mais allé perce à travers son courage. Moi, qui me connois en chagrin, je dis que cet homme-là n'ira pas loin.

Hali
Vous croyez…

Le commissionnaire
J'en suis sûr… Monseigneur, je connois vot' histoire : vous avez été malheureux ; par ainsi vous êtes bon : un mot de votre parole adouciroit le Calife envers mon pauvre Maître… c'est pas lui qui m'envoie ; mais j'ai cru pouvoir venir.

Hali
Mon ami, je vous remercie de m'avoir cru humain… dans l'instant je pensois à Mohamed… Tenez, voici ma femme : laissez-moi faire.

SCENE XIII

Le Commissionnaire, Hali, Guzulbek.

Guzulbek, *rentrant par le fond.*
Pourquoi donc que tu quittes si-tôt la table ?

Hali
Ah ! Nous ne sommes pas habitués à y rester long tems… oh ! Je m'y ferai… dis donc ? As-tu renouvelle l'ordre de porter la desserre chez nos pauvres voisins ?

Guzulbek
Oui.

Hali
Tant mieux !... Tiens, c'est ce qui me fera le plus chérir l'opulence, le plaisir de la partager ; car nous, ne nous en faut pas.

Guzulbek
Sans doute : mais on ne peut pas non plus dîner comme des je ne sais qu'est-ce.

Hali
C'est juste : c'étoit bon aut's fois, que je n'avions que faire à l'étiquette. Quand l'argent rouloit un peu, nous allions sans gêne sur ces bords de l'Euphrate ; nous mangions ce qui se trouvoit ; nous riions, nous batifolions : comme t'étois gaie, toi ! Comme t'étois joviale ! T'en souviens-tu ?

Guzulbek
Air : De l'Anglaise à la Reine.
Nous partions dès le matin :
Propos gais abrégeoient le chemin :
Nous arrivions :
Nous nous asseoyions :
La pinte venoit :
L'gob'let s'emplissoit :
Verd feuillage nous ombrageoit :
Doux zéphir nous rafraichissoit :
Dîner simple, mais charmant,
Dont l'appétit faisoit l'assaisonn'ment.
Nous r'venions bras d'ssus, bras d'ssous ;
Dans le p'tit bois nous faisions les fous :
A la maison,
Le Dieu Cupidon
Couronnoit tout ça
D'un & cétera.

Hali
C'est ça : comme c'étoit agréyable, pas vrai ?

Guzulbek
Oui, mais ce collier de misère qu'il failoit reprendre le lendemain.

Hali
Femme, le travail donnoit plus de prix au plaisir.

Guzulbek
Oui, mais cet argent qu'avoir tant de peine à venir.

Hali
Ah ! V'là le hic… sans ça not' sort auroit dégoté un trône… & ça, sans tout ce fracas qu'il y a ici.

Guzulbek, *à part*.
Il n'est pas né pour la grandeur… ça n'a pas, ça n'a pas le goût relevé.

Hali, *à part au Commissionnaire*.
Je crois que je l'amererai à jubé.

Guzulbek
A propos d'ici, l'heume, ce Calife qui nous met sur le pinaque, faut y aller dire que je lui sommes ben obligés.

Hali
Je le veux ben, femme ; donnons un coup de rié à la Cour… allens y prendre la place de Mohamed… Le pauvre cher homme ! Il doit mourir de chagrin.

Le Commissionnaire, *à demi-voix*.
Ah !

Hali, *à part au Commissionnaire*.
Tâtons-là un peu.

Guzulbek
Je conviens qu'il est à plaindre.

Le Commissionnaire, *à demi-voix*.
Oh ! Sûrement.

Guzulbek, *à part*.
V'la les coups de canne qui s'oublient.

Hali
Si je parlions un peu en sa faveur : il a ben des torts envers nous, c'est vrai ; mais il est beau de rendre le bien pour le mal.

Le Commissionnaire
Monsieur, Madame, ça vous fera honneur : par-tout on parlera de votre bonté…
(*Guzulbek regarde le Commissionnaire avec l'air de demander qui il est*.)

Hali
C'est le Commissionnaire de Mohamed.

Guzulbek
Ah, ah !... Mon ami, vous venez donc demander not' protection.

Le Commissionnaire
Et je gagerois que je n'ai pas perdu mes pas.

Guzulbek
Monsieur le Bacha, un caillou-z-& moi, ça fait deux, vous le savez ; d'ailleurs ne n'est point-z-à moi à être rancuneuse ; c'est pas moi qu'ai reçu les coups… On parlera pour vot' Mohamed.

Hali
Ah ! Ma femme, queu bonheur pour moi de te voir un cœur de l'acabit du mien ! Courons au Calife… quiens… j'ai conçu un projet… je suis sûr que t'y consentiras… (*Au Commissionnaire*.) Mon ami, attendez-nous ici ; nous revenons dans l'instant… Viens, femme, viens prouver à la Cour, que les gens du peuple sont bons ; qu'on a tort de leur faire du mal, puisqu'ils ont du plaisir à le pardonner.

SCENE XIV

Le Commissionnaire, *seul*.
Que j'ai ben fait de venir ! Il ne m'auroit jamais envoyé, lui, Mohamed : dans ces cœurs-là il reste toujours un peu de fierté… Ah ! Ah ! V'là encore de belles dames.

SCENE XV

Le Commissionnaire, Fatmé, Mirza, rentrant toutes deux par la droite.

Fatmé, *un écrin à la main*.
Que je me fais bon gré de la résolution que je viens de prendre ! Elle attirera les bénédictions du prophète sur notre voyage en France.

Le Commissionnaire, *à part*.
En France !

Mirza
Et comptez pour beaucoup le plaisir d'obliger un malheureux.

Le Commissionnaire
Ces dames ne disent-elles pas qu'elles vont en France ?

Fatmé
Oui, mon ami.

Le Commissionnaire
J'en arrive, moi ; & si je trouvois queuque bonne occasion, j'y retournerois tout-à-l'heure.

Mirza
Mais il pourroit nous être utile.

Fatmé
La proposition est recevable… y étiez-vous, en France, à l'instant où la liberté a triomphée ?

Le Commissionnaire
Oui, Madame : Oh ! C'est eune fière histoire, allez, celle-là.
Air : C'est la petite Thérese.
Tout alloit comme j'te pousse :
Le gros mangeoit le petit :
V'là-t-y pas qu'une secousse
Met un frein z-à c't appétit.
L'petit se met dans la tête,
Qu' les cho's n'alliont pas d'travers :
L'petit qui n'est pas si bête,
Vous r'tourne l' monde à l'envers.

Fatmé
Le peuple est le faisceau de la Fable : les branches séparées se brisent aisément ; mais réunies, elles ont une force invincible.

Le Commissionnaire
Y'en a qui font la grimace :
Mais bentôt tout ça s'séch'ra :
Bentôt tretous d' bonne grâce
F'ront tout c'que faire y faudra.
P'tits marquis sans suffisance,
Gros Barons pas du tout fiers,
Receveurs sans opulence,
F'ront voir le monde à l'envers.
L' fit nomen avoit la pomme
Sa'l'talent qu'on méprisoit :
L' sot ach'toit l' droit d' juger l'homme :
Le plaideur le remboursoit.
L'Etat va payer d' sa poche
Des jug's pus savans qu' des Clercs,
A qui l'on n'f'ra pas le r'proche
D'rend'r la Justice à l'envers.

Mirza
Pour être Cadi, il faudra donc autre chose qu'une robe.

Le Commissionnaire
Mais on auroit eu beau faire :
Pour que tout n'aill'pas de guinguoi :
Falloit queuqu'-z-un qui préfère
Le nom d' Pere à celui d' Roi.
Pour payer c' doux sacrifice,
Faudroit l' trône d'l'Univers :
J'somm's tout prêts, pour son service,
A nous mett' l'ame à l'envers.

Fatmé
J'ai plus que jamais l'envie de voir ce charmant pays ; mais auparavant, Mirza, allons offrir à Mohamed les cadeaux que m'a faits son opulence.

Le Commissionnaire
Je suis son Commissionnaire.

Fatmé
Cela se trouve on ne peut mieux ; vous al'ez nous y conduire.

Le Commissionnaire
Un moment : j'attends ici Hali & Guzulbek, qui sont allés prier le Calife en faveur de mon pauvre maître.

Fatmé
Ah ! Les bonnes gens !... Si le Calife vouloit seulement changer la triste situation de Mohamed en une retraite paisible à la campagne, ce Bacha ne perdroit rien s'il est devenu sage.
Air : On compteroit les Diamans.
On ne pense plus aux lambris,
Quand on regarde la verdure :
Et les miroirs n'ont plus de prix,
Quand on se voit dans l'onde pure.
L'or ne cause plus de regret,
Quand on cueille jeune fleurette :
On ne songe plus au duvet,
Quand on est assis sur l'herbette.

Mirza
C'est là qu'il apprendroit à connoître les gens de la campagne ; il verroit qu'on a tort de ne pas les rendre plus heureux : que les Bachas ne devroient pas tout prendre au village, pour donner tout à la ville. On sait bien qu'il faut que les jolis talens de Bagdad viveat ; mais
Air : Nous sommes Précepteurs d'amour.
Faites leur la meilleure part,

Mais songez à l'agriculture ;
Que tout l'or ne soit pas pour l'art,
Et gardez-en pour la nature.

Fatmé
Ma chère, attendons aussi le retour d'Hali & de Guzulbek.

Le Commissionnaire
Et tenez, vous n'attendrez pas long-tems : les v'là.

SCENE XVI & dernière.

Commissionnaire, Hali, Guzulbek, Fatmé, Mirza.
(*Hali & Guzulbek rentrent par le fond : Hali tient en main une patente*.)

Hali
V'la Mohamed rendu au bonheur.

Guzulbek
Nous v'là débarrassés ; mais le bien qu'on fait, vaut mieux que celui qu'on a.

Le Commissionnaire
A présent que je sais mon maître heureux, Mesdames, je vais gaîment vous suivre en France.

Hali, *lisant la patente*.
« J'oublie tout : que Mohamed remonté à son rang : qu'il soit reconoissant envers Hali & Guzulbek ; il leur doit tout. »

Guzulbek
Oh ! Tout, nous ne lui demanderons pas ; ça seroit trop : rien, c'est pas-t-assez : queuque chose, c'est ce qu'il faut ; & il le peut : il a déjà ben de la dépense de moins ; v'là toutes ces Dames à qui j'avons ouvert la cage. En conscience, qu'est qu'il faisoit de tout ça ; c'est pas qu'on veuille rabaisser son mérite ; mais tenez, en dépit de la coutume d'Asie…
Air : De la Baronne.
Dans la volière,
Quand chaqu'serine a son serin,
Alors les œufs ne manquent guère :
Mais rien n'vient, quand il n'y a qu'un s'rin
Dans la volière.

Fatmé
Nous avons donc toujours notre liberté ?

Guzulbek
Sans contredit.

Hali
Ah ! Ca, femme, faut demander à Mohamed un petit bien-être honnête, avec une petite maison à la campagne.

Guzulbek
Ah, charmant ! J'ai toujours-t-évu-z-un cœur champêtre ; les bocages, les ruisseaux, les prairies, les collines, les montagnes, tout ça m'a toujours donné dans l'œil.

Hali
Allons tous porter cette bonne nouvelle à Mohamed, & nous l'inviterons à venir souvent nous voir dans ste petite maison que j'allons li demander : je l'y recevrons si ben, qu'il verra que les petits n'ont jamais cessé d'estimer la Noblesse ; & qu'on n'en veut qu'à l'arrogance & à la dureté.

Mirza
Et sans ces vices-là tout seroit toujours paisible.
Air : Trop de pétulance gâte tout.
Il faudroit être tous des fières
Unis par la simplicité,
Vivre tous en amis sincères,
Sans étiquette & sans fierté.
Bachas, ayez douces manières :
Dans vos regards moins de dédain :
Vous n'entendrez jamais le tocsin. *bis*.

Le Commissionnaire
C'est juste qu' chacun ait sa place :
Il n's'agit pas d' brouiller les rangs :
Mais, sans faire aux p'tits la grimace
On peut s'asseoir parmi les grands.
Noble qui souvrit avec grâce,
Du pauvre adoucit le chagrin :
Et v'la c' qui fait taire le tocsin. bis.

Fatmé
Mais, tous ces rangs-là disparoissent
Dans l'ame du meilleur des Rois.
Dont les douces bontés caressent
Pauvres & riches à la fois.
Autour de lui nos cœurs s'empressent :
Pour servir ce bon Souverain,
C'est l'amour qui sonne le tocsin. *bis*.

Hali
Les Laboureurs travaill'nt nos terres :
Le blé vient : ça les rend contents :
Ils gardent l' meilleur pour leurs frères :

N’ faut presque rien aux paysans.
V’la t-y pas qu’il vient des corsaires,
Qui vous manigançont not’ grain :
V’là c’ qui met en branle le tocsin. *bis*.

Guzulbek
Si l’ tems présent nous fait d’ la peine,
Ma foi ! L’passé n’valoit guer’s mieux ;
On voit sur la tragique scène
C’ massacre de nos bons Ayeux.
Et ben, sortant d’ chez Melpomène,
Messieurs, v’nez chez nous un p’tit brin :
Ça vous consolera du tocsin. *bis.*

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

École Doctorale 267 : Arts & Médias
Institut de Recherche en Études Théâtrales (IRET)
Laboratoire de recherche : SeFeA

Thèse de doctorat en Études théâtrales

Vanessa BOULAIRE

La rencontre de l'Autre dans le théâtre français, de la Saint-Barthélemy à la Révolution française : enjeux politiques et philosophiques (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles)

ANNEXES : CORPUS volume 2
AMÉRIQUE
AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Thèse dirigée par Madame le professeur Sylvie CHALAYE
soutenue le 28 mai 2013

Jury :
Mme Sylvie CHALAYE, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Gilles DECLERCQ, Professeur, Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3
M. Amos FERGOMBÉ, Professeur, Université D'Artois
M. Pierre FRANTZ, Professeur, Université Paris-Sorbonne, Paris 4
Mme Jacqueline RAZGONNIKOFF, Historienne du théâtre

SOMMAIRE

Acoubar ou La Loyauté trahie, Du Hamel (1586)
Les Portugaiz infortunez, Des Croix (1608)
Tragédie d'un more cruel, anonyme (1608)
Le Ballet du naufrage heureux, L'Estoile (1626)
L'Ambassadeur d'Affrique, Du Perche (1640)
Arlequin sauvage, Delisle de la Drevetière (1721)
Les Mariages de Canada, Le Sage (1734)
Les Indes galantes, Fuzelier (1735)
Alzire ou Les Américains, Voltaire (1736)
La Découverte du Nouveau Monde, Rousseau (1740)
Zulime, Voltaire (1740)
L'Isle sauvage, Poullain de Saint-Foix (1743)
La Colonie, Poullain de Saint-Foix (1749)
La Péruvienne, Rochon de Chabannes (1754)
Manco-Cápac, Le Blanc de Guillet (1763)
La Jeune Indienne, Chamfort (1764)
Hirza ou Les Illinois, Sauvigny (1767)
La Colonie, Framery (1775)
Le Français en Huronie, Dumaniant (1778)
Le Nègre blanc, Dorvigny (1783)
L'Habitant de la Guadeloupe, Mercier (1784)
Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs, De Gouges (1784)
L'Héroïne américaine, Arnould (1786)
La Négresse ou Le Pouvoir de la reconnoissance, Radet & Barré (1787)
Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant, anonyme (1789)

Illustration de couverture : *Alzire ou Les Américains* par Pierre Chasselat in *Collection des figures de Voltaire*, 1835 (Taylor Institution Library, Oxford).

Acoubar, ou
La Loyauté trahie
(Tragédie, 1586)

Jacques du Hamel

Édition : *Acoubar : tragédie tirée des Amours de Pistion et Fortunie en leur voyage de Canada*, par maistre Jacques Du Hamel, Imprimerie de R. Du Petit-Val, Rouen, 1611

EPISTRE

A MESSIRE PHILIPPES Des-Portes, Conseiller du Roy, en ses Conseils d'Estat & privé, Abbé de Thiron, & Bon-port.

Monsieur,
Les rayons de vostre grande renommee qui éclaire pour le jourdhuy les plus beaux esprits de la France redevable a vos vertus, au lieu de servir de Phare à mon esprit pour le conduire en la nuict de son ignorance, sembleroyent avoir aveuglé les yeux de mon ame pour rendre ma cognoissance oublieuse, & la fidélité de mon service, que je vous dedie, aucunement desloyale : si le commun hommage que chacun vous rend, ne m'incitoit a reverer vos merites avec tant d'autres que les publians s'eternisent par eux : veu que mesme une obligation particuliere force mon devoir a l'obeissance que je desire rendre volontiers à vos commandemens, qui estans dignes non d'un plus fidelle (car ambitieux de cet honneur, je ne le voudrois céder à personne) mais d'un plus grand & mieux capable que moy : font (sans neantmoins prendre congé d'eux) que je me retire ceste fois au Parnasse de vostre saveur, pour obtenir de vos Muses Françoises, & mignardes un passeport à la mienne grossiere, qui venant des isles de Canada où elle a chargé le sujet de son ouvrage, demeuroi et au port d'un eternel silence, comme estrangere, & impolie (qualitez qui la rendent de soy mal commode au trafic si l'affection du temoignage de mon humble desir, ne l'eust tiree du navire de ma crainte, flottant de long temps dans les vagues d'une doute irrésolue, pour vous l'offrir revestue du manteau de vostre excellence, & l'envoyer aux autres asseuree de vostre authorité qui luy ayant fait prendre, terre la recevra, comme j'espere entre ses bras, & la conduira heureusement au reste de son voyage auquel elle desire faire paroistre à tous le monde, que je suis à jamais,

Monsieur
Vostre très-humble, très-fidelle & très-obeissant subjet
DU HAMEL.

ARGUMENT

Acoubar Roy de Guylan avoit deux ans entiers respiré la venue de Fortunie, & soupiré son absence, quand pour éclaircir sa doute, il consulta la science des Magiciens de son pays, qui ayans appris des hurlemens de leurs démons forcez, ce qu'il n'avoyent peu sçavoir du rapport d'aucunes personnes libres, luy firent entendre, qu'Acoumat qui estoit celuy qu'il avoit envoyé vers le Roy d'Astracan, pour l'asseurer du désir de son alliance, & de la foy qu'il avoit donnée a l'Infante sa fille, au lieu de l'amener fidèlement, l'avoit ravie de force, & conduit en une terre estrangere où Mars & Venus (autant contraires qu'il sont aux autres pour le jourd'huy, comme jadis honteux en soy-mesme par la surprise de Vulcan) estoyent bénins & favorables : lequel oracle plus douteux que certain, apres avoir este résolu entendre les Isles de Canada, fit prendre à ce Prince une route plus agitée de flots, que conduite de zephirs, & moins assistée d'heur, qu'enflee d'esperance. Car abordé qu'il fust apres un naufrage tresgrand au milieu de son voyage, & apres la perte d'une bataille navale, ou plustost d'une surprise que firent les Sauvages de ce pays, conduits à leur Roy Castio, & assistez d'un jeune Seigneur François nommé Pistion, qui avoit depuis peu occupé la place des amours de Fortunie vacante de longtés, cuidant avoir gagné un Royaume nouveau, il perdit le sien, esperant donner la liberté à une qui ne la vouloit plus recevoir de sa main, il se mist en servage, & pensant oster la vie à son ennemy, il se donna la mort par sa créance. Car apres tous les essais qu'il avoit tentez pour aborder de force, voyant que le feu de son

courage, ne produisoit qu'une fumée de vanité, & que les Sauvages qui tenoyent le port estoyent plus asseurez de leur deffence, que luy puissant pour les assaillir : Il obtint de ses Magiciens, de l'enchantement desquels il se servoit, à défaut de secours plus certain, & combien qu'il eust ja cognu leur mensonge, & esprouvé la tromperie de leurs démons, un nuage grossier qui voilant le soleil, de son obscurité, & empeschant les yeux de l'ennemy de pouvoir descouvrir la surprise, luy permist de faire descendre ses gendarmes en seureté, & de les conduire sans soupçon, jusqu'aux barricades de Castio, qui se voyant assailli, & ne sçachant de quel costé l'ambuscade estoit faite, au lieu de se joindre aux siens se jetta dans les troupes d'Acoubar, qui ayans remarqué entre tant de rustiques sauvages, quelque espèce de majesté plus grande en cesluy-ci, se jetterent sur luy poussez d'une commune ambition de son desastre, qui faisoit tomber quand & soy la ruyne de tout son peuple, dont les uns se sauvèrent pour trainer plus long temps leur servage, les autres se rallièrent à Pistion, résolus de perdre la vie en ce jour mesme qu'ils devoyent perdre la liberté. Acoubar jà victorieux de la mort de leur Roy, se promist de triompher bien tost de la desroute de ceux qui voulans rejoindre nouvelles forces, n'avoyent ni le temps ni l'addresse, veu que leur chef François estoit mieux suivy qu'étandu de ces estrangers, & plus contemplé en ses beaux faits d'armes par ces nouveaux apprentis, que secondé en sa valeur, qui repporta à Fortunie jà certaine de la mort de Castio, mais douteuse de la sienne, les marques de sa promesse, qu'elle aima mieux graver dans son cœur que de les voir sanglantes sur son chef. Le remède fust prompt, ne voulant contempler un corps blessé, & luy nier son aide, elle qui pouvoit guerir d'une seule œillade les ames plus offencees. Il tient donc maintenant & son heur & sa vie de sa dame, puis que ses désirs furent n'agueres favorisez de sa grâce, & son corps présentement garenti de la mort : mais Acoubar qui estoit parti de si loin pour esteindre ses flammes, arrivant peu après, à elle au lieu de trouver un ruisseau de pitié, qui le rafresichisse, il se plonge dans une fournaise de feintes, quil le consume recevant un cautère sans le sentir, lors qu'il succe les baisers de celle qui le trahit meschamment en son cœur, folastrant mignardement pres de sa bouche. Ces premières délices (commencement d'un poison plus dangereux) durent peu ceste fois, à cause des nouvelles que Ergaste l'un de sens gens, luy apporta que son armée se débandoit si sa présence ne venoit arrester leur fuite qui recouroit aux vaisseaux pour le bruit qui estoit de sa mort. La partie fust facile à remettre de la part de Fortunie, plus fâcheuse de celle d'Acoubar, toutefois agréable, puis que le salut de tant de monde, le r'apeloit de la jouissance de si peu de plaisirs. Les soldats qui auparavant trembloyent de peur furent tellement r'asseurez voyans leur Roy en vie qu'ils n'aspirent plus qu'a le suyvre quelque part qu'il s'achemine. Ceste commune allégresse en causa une plus grande, car chacun fust d'avis de s'exercer en quelque honneste exercice & de luiter doresnavant pour l'honneur, eux qui avoyent n'aguere si bien combattu pour la victoire. Le Roy trouva bon d'obeir à leur envie, & voulant recognoistre la fidélité de ses gens, & honorer la veue de sa Fortunie, commanda qu'on apprestast une carrière pour au lendemain courre la bague. Tout fust prest à l'instant, veu qu'à grand peine la centiesme partie de ceux qui desiroyent ceste journée peurent mettre la main à l'ouvrage, qu'ils estimoyent (chacun pour son regard ne pouvoit estre assez beau & commode, s'ils ny employent leur industrie, autant prompte que belle. Le Heraut qui publia la jouste, la fist premièrement sçavoir à Fortunie qui ne demandoit que celle de Pistion : toutefois elle vouloit assister à l'une & l'autre, & pour avoir entre tant de gensd'armes dont la présence aussi bien que l'arrivee luy estoit tréfacheuse, un objet sur lequel elle peust dresser la faveur de ses yeux, elle revestit Pistion d'un accoustrement de Sauvage, sou la couverture duquel il entre dans la carrière, & sçent aussi bien mettre nans leur bague, comme il avoit fait dans celle de sa Maistresse : le prix luy estant deu aussi tost que l'honneur, il va recevoir le joyau des mains de sa Dame, & se retire sans parler dans une forest très obscure fuyuant le commandement de Fortunie, qui feignant de regretter le diamant qu'elle avoit donné a ce Sauvage, anima Acoubar de le poursuyvre, & de luy ravir si faire se pouvoit, le présent qu'elle croyoit & l'avoit ainsi desiré luy estre bien acquis, espérant qu'il ne retourneroit jamais de cette fuite. Acoubar qui avoit este eslevé de son Royaume par la violence de son amour, ne voulut demeurer plus long temps apres le commandement de sa Dame, mais partit incontinent pour le trouver, ce qu'ayant fait en peu d'heure il se vist tout soudain par l'assaut de Pistion privé à tout jamais des yeux de son infidèle, qui trahissant sa loyauté par cette feinte, envoya le Sauvage deguisé en la paisible possession de ses amours qui rendent par cette mort la cruelle Catastrophe de cette Tragedie, dont le sujet est traité avec une représentation plus naturelle, un discours plus poly, & une suite plus ample par le Sieur du Perier en ses amours de Pistion & de Fortunie.

ACTEURS

ACOUBAR, *Roy de Guylan*.
LE MAGICIEN.
FORTUNIE, *Infante d'Astracan*.
PISTION, *Cavalier François*.
CASTIO, *Roy de Canada*.
ERGASTE, *Gentilhomme d'Acoubar*.

Les Sauvages.
Les Gendarmes d'Acoubar.
Le Heraut d'Acoubar.

ACTE PREMIER

Acoubar. Le Magicien.

Acoubar
Sauvage, que te sert de refuser tes portes
Non jamais assièges à mes fières cohortes ?
Qui plustost derechef retarderont les eaux
De leurs corps renversez que rentrer aux vaisseaux,
Je resteray pied coy jusqu'à tans que l'armée
Aye de Canada remporté le trophée :
Plustost tout crevera que vainqueur dessus eux
Je ne bastisse icy un sains temple à mes dieux :
Je sçay bien que le sort d'une inique fortune
Fust n'aguere pour toy, mais si elle est commune,
Et si l'estat humain se manie en changeant,
Peuple, qui que tu suis-je t'en feray autant,
Celuy n'est pas vainqueur qui pourchasse la gloire
D'un combat commancé sans la tenir encore.
Mais celuy peut deux fois se joindre à l'ennemy
Qui luy monstra le dos surmonté à demy
Ne t'orgueillir point donc race non aguérie
D'avoir encommencé une telle tuerie.
Je m'en ressentiray pour venger tant de corps
Pasture des poissons qui n'agueres sont morts.
Parmy les flocs marins aux ondes infidelles,
Poursuyvis impareils de vos fleches bourelles
Ainsi comme l'on void trois lyons affamez
Espouvanter affreux autant d'enfans pasmez
Qui cuidans s'echaper par leur flute legere
Demeurent sans mouvoir mesme dans la carriere.
Ou ainsi que souvent en la froide saison,
Quand les maux obscurs brouillent nostre horizon,
Et que pour menasser les geans de la terre
Jupiter fait au ciel retentir son tonnerre,
La Laboureur en vain tasche d'aller devant
La gresle qui le suit legere comme vent,
Il redouble ses pas, il se met hors d'aleine,
Encore est-il surpris au milieu de la plaine.
Lors il change conseil, et voyant qu'il ne peut
Aller sec au logis, puis que desja il pleut ;
Il cherche les buissons pour s'il ne peut sa teste
Au moins sauver son dos du coup de la tempeste,
Mais le flot pluvieux qui par l'air va bruyant
Ne pardonne non plus à son dos qu'au devant :
L'orage estant passé, il ne juge partie
Qui ait peu échapper les froideurs de la pluye.
Mon courage pareil avois malgré le sort
Entrepris d'amener mes vaisseaux en ce port.
Les voiles mis au vent et l'ancre retirée
Animerent deslors le furieux Neree
Et deslors j'apperceu presage du meschef,
Un orage cruel tournoyer sur mon chef.
Les Zephirs (creve-cœur de mes plaintes tardives)
Me r'appelloyent fuard au sable de leurs rives

Deslors que je quittay pour me rendre aux plus grans
Cent mille fois maudits le respir de leur vens,
La vengeance des Dieux enceinte de colere
(Ainsi que je le croy) ne me pardonna guere,
Car d'un vomissement elle jette sur moy.
Et les miens innocens de la coulpe du Roy :
(Car ils n'ofencoyent point en faisant leur office)
Leur venin marqueté de haine et de justice,
Tout se bande mutin contre un qui ne veut rien,
N'est-ce pas la raison, que recouvrer son bien ?
Mon dessein n'estoit autre : autre chose ne prie
Les Dieux que de me rendre à toy ma Fortunie.
Neantmoins au milieu de ma route j'ay veu.
Mais ore qu'ainsi soit, puis qu'ainsy vous a pleu,
Tant de braves soldats de ma Guylan seconde
Par l'assaut de vos venes ensevelis dans l'onde,
Quoy ? Vous avez crucis vomy vostre courroux
Contre un Roy innocent, et vous vous dites doux.
Je croiray desormais voyant telle injustice
Qu'au ciel non plus qu'icy ne regne de justice :
Et apres que l'Astree eut quitté ces bas lieux
Qu'on luy fermast la porte, et l'entrée des cieux.
Vous qui par tant de fois promistes debonnaires,
Que vous seriez des Rois gardiens tutelaires.
Or ne vous souvient plus contre moy irritez
De rendre aux malfaisans leurs peines meritez
Que si mais je ne veux : non, je l'oseray dire,
Vous ne destournez point de ma teste vostre ire :
Je proteste, ennemy, des plus grands immortels,
Razer à mon retour le pied de vos autels.
Il ne restera rien chez moy de la memoire.
De ces grans Citadins envieux de ma gloire.
C'est affaire aux coüards de n'oser soucieux
S'attaquer offencez à la troupe des vieux :
Comme ces fers Geans pareils à un colosse
Qui vouloyent couronner Olympe du mont osse,
Je les aborderay quand un foudre venteux
Devroit choir sur mon chef, comme jadis sur eux
Le tonnerre grondant qui cassa la cervelle
De ces mutins, voulans mettre Dieu en tutelle.
Que me peut-il rester davantage, pervers
Que ce ravissement regretté de mes vers,
Deploré de mes cris, ondoyant de mes larmes
Et bagné dans le sang du sort de mes vacarmes !
Miserable Acoubar le plus funeste sort,
C'est en voulant mourir de ne trouver la mort.
Le rigoureux cizeau dont la parque menace
Les guerriers n'espouvante aucunement ta face.
Si fortune douteuse accompagne tes veux
Vivant, ô triste Roy, tu seras trop heureux :
Si comme elle a esté : elle t'est adversaire,
Et tu meurs au combat ta peine est bien legere.
Car c'est un doux trespas : en perdant ses amours
D'en perdre le desir, et la flame des jours.
Que fais-tu donc icy obey à l'envie
De ton ame qui veut courir à Fortunie.
Haste-toy donc, & si quelque amour est en toy,
Fay paroistre les feux d'une loyalle foy.
Depesche vitement : une chose remise
Ne succede souvent au desir de la prise.
Tu as esté vaincu, repoussé mis à bas :
Et tu n'ose poltron relever les combats.
Que dira Fortunie ? Helas que dira-elle ?
Que tu n'ose aborder une terre nouvelle ?
Elle soupçonnera que c'est pour se venger.
Qu'Acoubar hazardoit ses vaisseaux au danger,
Non point pour la ravir durement asservie
Au traistre qui l'avoit de son maistre ravie :
Ses premieres amours qui respiroyent à toy
Douteront desormais du serment de ta foy :
L'arbrisseau une fois ployé de sa torture
N'est facile a dresser quand l'escorce en est dure :
Je luy satisferay avant que ces esprits
Agitez de l'orage ayent ce soupçon pris,
Mais quoy ? J'ose beaucoup. Las ! Que pourray-je faire,
Si la terre, le ciel, & la mer m'est contraire ?
Ame de mes amours, helas ! Pardonne-moy,
Si comme je voudrois, je ne cours point à toy
Le chemin m'est bouché & la porte fermee,
Le hazard ennemy, la fortune esprouvee.
Entre tant de desirs & si peu de moyens
Seulement je recours à nos Magiciens.
En voicy un venir, ainsi que je presage
Resolu de mourir quoy qu'il soit le passage,
C'est le dernier essay, entre mille travaux
Qu'il me faut pratiquer pour sortir des vaisseaux :
Mes troupes dont le cœur la valeur & l'audace
Maugree despitant le port de cette place
Qui leur est deffendue, ainsi qu'un haut fossé
Arreste le cheval de son maistre poussé,
Car avec peu de gens j'ay descendu à terre
Lassé trois jours entiers d'une navale guerre,
Ma bouche respiroit les brouillars de la mort,
Si je n'eusse soudain mis le pied en ce port.
Mais d'aller plus avant, & de passer ces roches,
Castio, & ses gens sont campez icy proches,
Ils tiennent l'avenue, & la gardent si bien,
Que pour les aborder je ne contemple rien.
Ces horribles coupeaux incongnus & estranges
Espouvantent à voir mes plus braves phalanges.
Nul gendarme tant fier qu'il soit & courageux,
N'oseroit seulement se descouvrir à eux.
Vous sçavez ceste nuict quant gendarmes indices
Paressoyent au sommet de ces hauts precipices.
J'en frissonne de peur, non de peur : car jamais
Ma valeur ne trembla pour un si peu d'objets :
Mais de despit, de rage, & dire forcenee
De ne pouvoir contre-eux aprocher mon armee.

Le Magicien
Ayant peu commander aux demons qui à coup
S'aprochent de mes cris & me revelent tout.
Et ayant tant de fois fait rebrosser farouche
Le Soleil au repos de sa nuitiere couche.
Fait jaunir son visage & ses rayons couvers
De blanc, de noir, de rouge, entremeslez de verd,
Commandé (obey des animaux barbares)
A Pluton à Minos, aux spectres, & aux lares,
Congnu ce que les ans avoyent jà fait passer
Et preveu le destin que lon a peu penser
Au conseil plus secret de la bande celeste,
Autant qu'elle fust onc mon aide sera preste
A tes chastes desirs, flames d'un vray espoux,
Et te seray benin puis que tu crois à nous.

Acoubar
Tu sçais bien pour avoir d'un esprit trop volage
Obey à ta voix : que j'ay fait un naufrage
De gens & de vaisseaux : si horrible & nombreux
Qu'ils espouvanteront le naucher tenebreux
Fuitif dans sa nacelle, agitee de rames,
Pour se sauver peureux de ceste troupe d'ames.
Neantmoins essayant le reste encor un coup.
Hardy, je te suyvray & employeray tout.

Le Magicien
Prince ne doute point, j'ay la lune changee
En cent mille façons semblable à un Prothee.
J'ay retenu le cours de Titan dans les Cieux,
Et t'ay fait estonner tremblant sur les essieux
De son char embourbe que plus le cheval pense
Emporter de roideur, moins alors il avance.
Ainsi que la Remore attarde sous les eaux,
De sa dent affilee un monde de vaisseaux
Qui agitez du vent qui s'irrite & tempeste
Ne destient pourtant l'arrest qui les arreste :
Ce petit animal est plus brave chez soy
Que les flots debattans la force de leur Roy.

Acoubar
Ces faits sont incognus en la terre où nous sommes
Sinon à vos esprits les deitez des hommes.

Le Magicien
Ces demons infernaux, privez du tout amour
Qui me dirent le lieu, la place, le sejour,
Le pole, le pays, ou erroit Fortunie
Tant ils furent forcez du sort de ma magie,
C'est mesmes aujourd'huy, aujourd'huy que je veux
Estendre mon pouvoir (si aucun j'ay sur eux)
Conjureront mutins pour se monstrer fidelles
Au serment que j'en ay encontre ces rebelles.
Et ne veux pas qu'aucun averti du haut ton
De ma voix paresseux demeure chez Pluton,
Sus qu'ils accourent tost : cependant je vous prie
De ranger promptement vostre gendarmerie.

Acoubar
Quels sçadrons les premiers marcherons ? Que veux-tu
Que je range des flots traitement combatu
Engage dans les eaux, dessus l'onde marine
Fay luy donc un passage, afin qu'elle chemine.
Ou si quelque puissance est cachee en tes vers,
Fay que Neptun se fende, & les flots soyent ouvers.
Tu rengrege ma playe, & la rens plus horrible.
Peu profite en malheur de bailler l'impossible.
Ce qui plus me retarde en ce port, sçay-tu pas
Que c'est pour ne pouvoir mettre mes gens à bas ?
Ils ont prou de valeur, d'hardiesse & courage.
Mais quoy ? Que feront-ils au bord de ce rivage :
Dequoy me servira de voir un nombre grand
S'il luy est deffendu de passer plus avant ?
Si comme un Hannibal encor il falloit fendre
Les Alpes j'oserois sans doute l'entreprendre :
Mais mon ambition engageant mes soldats
Trouveroit en ces rocs de plus fermes rampars,
Inhumaine rigueur de voir que Fortunie,
Puisse moins s'aborder que la grande Italie.
Quels destroits ? Quels deserts ? Quels hazards sont autour
Du bien que l'on desire au combat de l'amour ?
Les vaisseaux aux rochers s'aprochent par les rames
Les princes en aimant se reculent des Dames.
Le cheval furieux qui martelle de coups
La terre, ayant le frein, en chemine plus doux.
Une femme agréable autant comme elle est belle
Adoree qu'elle est en devient plus cruelle.
L'orgueilleuse beauté dedagneuse d'amours,
Se flechit seulement plus humaine aux vieux jours.
Donc je t'accuse amie & cent fois je t'accuse,
Que tu n'accours à moy, t'eschapant d'une ruse :
Desja j'ay fait pour toy, ce que je n'eusse pas
Pour mon pere vivant s'il estoit icy bas :
Les Zephirs messagers de ma flame impareille
Ont jà de ma venue assourdi ton oreille,
Et tu demeure encor, ô fille d'Astracan
Negligente de voir le Prince de Guylan
Ton espoux tres loyal, & à qui la nature
T'obligeoit sans le fait d'un desloyal parjure.

Le Magicien
Retenez ces regrets tant que nous ayons veu,
Si mon enchantement quelque chose aura peu,
Je m'en vay conjurer sans tarder davantage
Mes demons de couvrir d'un obscurci nuage
Ces costes de la mer, pour pressant leur réveil
Les surprendre chacun enchantez de sommeil
Ou si les yeux ont jà surhaussé leur paupiere,
Qu'ils cherchent sans y voir de Phebus la lumiere.
Nos soldats qui ont bien remarqué le sejour,
Les environneront cependant à l'entour

Les presseront de pres là où ils puissent estre,
Et chargeront dessus sans y rien recognoistre.

Acoubar
Or soit à la bonne heure.

Le Magicien
Allez tost, & que tous
S'aprestent bien armez de force & de courroux
Pour la teste baissee aprocher ces sauvages,
Qui nous peussent tenir long temps en ces rivages,
Et honteux nous causer de reprendre en commun,
Le chemin trop divers des ondes de Neptun.

Acoubar
Que si Mars quelque peu nos prieres écoute,
Favorisant nos vœux les voila en desroute.

Le Magicien
Cependant mes demons, mes ombres, mes esprits
Acourez seconder mes desseins entrepris,
Par ces mains qui vous ont immolé tant d'offrandes
Je vous évoque tous des infernalles bandes :
Et tous je vous appelle à mille & milliers
Pour debatre l'honneur qui viendra des premiers.
J'entens un tintamarre : ils viennent, sus qu'en tone
Ma voix a esté ouye, ainsi que je l'ordonne.
Semez parmy Junon les nuages obscurs
De l'eternelle nuict enclose dans vos murs.
Courez-moy le Soleil, bandez moy son visage,
Et que parmy le ciel ne se voye qu'orage.
Qu'un ancien cahos difforme sans compas
Demeuré pour un temps : que le haut soit en bas,
Le feu dessus la terre & Thetis relevee
Se joigne a toy, ô Phebe ! En ses ondes bagnee.
Voila tout comme il faut : au reste que chacun
Se propose de n'estre à mes vœux importun :
Suyvez-moy compagnons & autour de mes eles.
Gardiens, maintenez des troupes infideles,
Nos soldats combatans sinon pour vostre foy
Pour obeir au moins au vouloir de son Roy.

Le Chœur
Las Combien sont les humains
Les desseins
Et contraires & volages,
Les uns se plaisent aux bois
Mille fois
Plus qu'ils ne sont aux rivages.
Les autres ambitieux
Enuieux
Des richesses de ce monde
Les vont cerchans nuict & jour
A l'entour
De ceste machine ronde.
Ne redoutans en la mer
D'abysmer
Ny la Charybde ne Scylle,
Ny les autres accidens,
Qui absens
Ne sont cognus dans la ville.
« Les autres vaincus des traits
« Et attraits,
« De la belle Ericienne,
« Vont bien souvent egarans
« Leurs parens,
« Et leur Cité ancienne.

« Car tant que l'ambition,
« Le brandon,
« Et le desir des richesses,
« Tant que l'envie d'avoir
« A pouvoir,
« Les vertus ne sont maistresses.

Et entre tous ces desirs,
Les plaisirs
De l'ame passionnee
Sont tous les plus dangereux
Entre ceux
Qui souvent l'ont accablee.

Combien fol & esventé
Mal tenté
Est celuy qui se recree
A tes apas & morceaux,
Les apeaux
Dont nous surprend Cytheree ?

« Pourveu que de nos desirs
« Les plaisirs
« Nous suyvent une journee,
« Nous estimons tous les maux
« Inegaux
« A cette douceur succree.

« L'amour n'aprehende rien
« Et le bien,
« Qu'il poursuit pour peu d'espace,
« Ne luy est trop cher vendu
« S'il l'a eu
« Avant que l'heure s'en passe.

ACTE II

Fortunie. Pistion. Castio. Les Sauvages. Acoubar. Les Gendarmes d'Acoubar.

Fortunie
Pistion tu veux donc, tu as donc cet envie
En mourant d'avancer la mort de Fortunie ?
Tu ne veux donc plus vivre afin que me chassant
Ombre je te seconde au sejour palissant ?
Tu respire ma mort en desirant la tienne
Avançant ta Cloton tu avance la mienne.
En courant au trépas Pistion je veux bien
T'avertir ce faisant que tu presse le mien.
Dédaignant les rayons de Titan porte flame
Tu méprise cruel le bonheur de ta dame :
Et te voulant jetter parmy les fers pointus
Des soldats d'Acoubar d'acier revestus,
Ton ambition n'est que vainqueur pour trophee
Triompher de ma mort Princesse infortunee,
Ou vaincu quand & toy d'une estrange façon
Au prince de Guylan me bailler à rançon,
Auroy-tu bien le cœur ? Auroy-tu bien l'envie
De trahir desloyal l'honneur de Fortunie ?
Que pense-tu amy seulette me laissant ?
Que pensera de toy mon esprit palissant ?
Et que croiront les Dieux autheurs de l'hymenee
De te voir nonchalant quitter ta bien aymee ?
Avant ton departir pour un dernier adieu
Ne me refuse point d'ensanglanter ce lieu :
Fay moy ce bon office : à jamais redevable
J'adoreray le coup de ton fer pitoyable :
Je t'en sçauray bon gré, hà, Pistion croy moy
Que je tiendray cela ottage de ta foy.
La glace dans mes os me seroit bien plus chere
Que l'absence de toy ma divine lumiere.
Tu ne t'estonne point, tu ne t'apreste pas
De roidir contre moy la force de ton bras :
Insensible Caphare : ô roches cent fois dures
Vostre plaisir consiste au bruit de mes murmures !
Vous n'estes point esmeu de mes cris langoureux
Ains semblez qu'a dessein vous esjouissez d'eux.
« Les idoles des Dieux (estrangeres merveilles)
« Quand nous les requerons ouvrent bien les oreilles
Et Pistion dedagne orgueilleux seulement
D'escouter mes regrets chose indigne d'Amant.

Pistion
Belle de qui le deuil m'est cent fois plus contraire
Que mon propre malheur, que ma propre misere :
Belle dont les souspirs : les regrets les sanglots
Penetrent violens aux plus creux de mes os :
Belle qui arrousant de larmes ton visage
Fais floter mon esprit proche de son naufrage.
Belle qui te plombant la poitrine de coups
Me meurtris, jà navre d'un funeste courroux
Contre mon esprit mesme : helas mon ame toute
Veux-tu qu'à Castio je face banqueroute ?
Ce Castio de qui les soldats aprestez
Deffendent en mourant nos propres libertez.
Veux-tu que je le quite ? À qui sa voix plaintive
Se pourra adresser s'il faut que je te suive ?
Quel desordre en son camp ? Que feront ces soldats
Peuple non aguerry aux traverses de Mars ?
De quel coste fuitif sauvera il sa vie
Si tu veux m'élever, ô chere Fortunie ?
Qu'une sainte douleur emparee de toy
Te face avoir regret du desastre d'un Roy.
Son ombre (si le sort sur sa teste devalle)
Se monstreroit tousjours à nos yeux triste passe,
A jamais une voix poussee au tour de nous
Nous iroit menaçant de l'eternel courroux.
Il me semble desja & desja je m'apreste
Aux tourmens forcenez du furieux Oreste.
M'amie permettez (puis que par son heraut
Acoubar nous assigne à peine de deffaut)
Que je marche premier & que par ma vaillance
Lon remarque les traits de la valeur de France.
Canada me recquiert de luy faire ce bien :
« A un peuple affligé on ne refuse rien.
Ce sera de l'honneur pour nous parmy ces Isles :
Quand apres la victoire on bastira des villes :
Lors chacun redevable en eslevant ses tours
Gravera le destin de mes chastes amours.
Leurs Louvres somptueux (Royalles entreprises)
Porteront à l'entour mes armes & devises.

Fortunie
Courant à l'incertain tu bastis sur les eaux :
Si tu meurs au combat, adieu Louvres royaux :
Adieu tes beaux palais : adieu l'honneur encore
Que tu vas respirant du vent de la victoire.
Pense-tu, Pistion, empescher ces soldats
Qui ont vescu tousjours sous les drapeaux de Mars ?
Pense-tu repousser par tes sauvages armes
Des plumes empanez un monde de Gendarmes
Qui sortiront malgré tes disciples nouveaux
Du ventre monstrueux d'effroyables vaisseaux,
Et dont le corps brillant vestu d'une cuirace
Promet espouvantable une pareille audace
Que jadis le Gregeois empreinte dans le cœur
Portoit, quand du troyen il demeura vainqueur ?
Vous n'estes point bastans contre si grande armee.

Pistion
Ma foy est neanmoins au combat engagee.

Fortunie
Que pouvez vous avoir plus precieux que moy ?

Pistion
Rien plus que vostre amour hors ma loyalle foy.

Fortunie
Elle m'est jà acquise, & la tiens la premiere.

Pistion
Il la faut donc fausser je n'y sçauray que faire.

Fortunie
Pour si peu de sujet n'obeir à mes vœux ?

Pistion
Un desastre commun m'appelle : je ne peux.

Fortunie
C'est vostre volonté qui vous presse maligne.

Pistion
Mais c'est le mesme sort des Dieux qui me destine.

Fortunie
Les Dieux ne causent point une desloyauté.

Pistion
Je n'en commets aucune : ainçois vostre beauté
Me convie a ce faire, or serois-je pas traitre
De promettre à un Roy & puis n'oser parestre ?
Le blasme qu'innocent j'endure, croyez moy
Madame, ce n'est pas pour manquer à ma foy.
Si j'esperoy, helas, qu'esgarez dans les roches
Nous pensions d'Acoubar eviter les aproches,
Nous garentir de luy, & sortir de ses mains
Je voudroy renoncer deslors à mes desseins,
Je quiteroy le Camp pour (sous vostre conduite)
Me ranger asseuré dans une antre petite.
Ce me feroit beaucoup de bien en vous suivant
De ne m'hazarder point au combat plus avant.
Mais s'ils m'ettent le pied dans cette Isle sauvage
Quel astre nous pourra garentir de l'orage ?
Tout le sort nous menace : & n'y a pas icy
Dame, qui plus que vous en doyve avoir soucy.

Fortunie
Or puis que je ne peux rompre ta fantaisie,
Adieu mon Pistion.

Pistion
Adieu ma Fortunie,
Adieu ma toute belle.

Fortunie
Adieu : & puisse-tu
Avoir les Dieux pour toy autant que la vertu.

Pistion
Quand Titan sommeillant dans l'Ocean se plonge,
Et que l'ombreux Morphe (divinité du songe)
Viens saisir les cerveaux, les troubler soucieux,
Confond le pesle-mesle, & renverser les Cieux :
Quand dis je les rayons se cachent dans la nuë,
La terre n'est point tant que mon ame esperduë.
Les fleurs qui alterez de ses feux ont produit
Au jour mille bouquets se reposent la nuit.
Les chevaux qui lassez a promener un coutre
Ont labouré les champs ne passent point plus outre.
L'artisan se retire, & jusqu'au l'endemain
Donne treve agreable au travail de sa main.
Toy seul (ô pauvre Amant) en perdant ta lumière
Tu demeure esperdu, & ne sçaurois que faire.
Helas te dois-je suivre ? À qui dois-je ranger
Mes armes & de qui deffendre le danger ?
Si Castio vivant laisse envahir sa terre,
Nous sommes sans reprise impareils en la guerre :
Si Fortunie aussi s'esgare de mes yeux
Vainqueur je ne pourray rester victorieux,
Car l'esperant sauver des mains de l'adversaire
Je luy seray-moy-mesme ennemy & contraire :
Je resteray coulpable & entre tant de morts
La sienne causera à mon ame un remors
Qui l'ira tenaillant d'une dent non lassee,
Comme on voit le vautour au corps de Promethee
Se repaistre glouton, tousjours recommençant
Le banquet preparé de son cœur renaissant.
Mais desja le conseil est pris de cet affaire :
Puis que je l'ay voulu il me faudra parfaire,
Tant de belles raisons sont pour me retarder.
« Celuy ne doute rien qui se veut hazarder.
Il me faut au plustost aprocher des gendarmes
Pour monstrer valeureux la force de mes armes
A ce peuple estranger, que je veux soustenir
En tant que je pourray, quoy qu'il doive advenir.

Castio *& ses gendarmes Sauvages*.
Amis, vous sçavez bien : ce n'est point ma folie
Qui a fait aborder cette gendarmerie
A nos havres lointains : car il m'est incognu
Pour & à quel dessein Acoubar est venu :
Mon desir de regner sur une autre province,
Et d'envahir ses ports n'as provoque ce Prince :
Car je ne sçache point de l'avoir offencé
Soit en luy mesfaisant ou en l'ayant pensé :
Neantmoins desirant s'emparer de ma terre
Il vient de gayete me declarer la guerre
Resolu de me perdre, & ainsi que l'on voit
Pretend en mon Royaune avoir eu quelque drois,
Menace feu & sang, & d'une rage extréme
Cuide jà accrocher mon Royal diadesme,
Le joindre avec le sien, comme estant sans danger
Permis au plus puissant devestir l'estranger.

Ambition gloutonne : insatiable bouche
Puisse devenir or tout cela que tu touche,
Puissent comme jadis à l'avare Tantal
Les viandes t'affamer transmuees en metal,
Tu declare la guerre à un Roy legitime
Te jugeant le plus fort, irreparable crime,
Mais si les Dieux hautains maintiennent l'equité
Tu te verras puny de ta temerité.
Xerxe plus grand cent fois que ta guerriere adresse
S'estoit ainsi promis la couronne de Grece,
Mais luy qui en allant couvroit toutes les eaux
Du passage Pontique avecque ses vaisseaux
Se sauva sans sejour parmy l'onde marine
Dedans un seul restant du jour de Salamine.
« Qui par trop entreprend n'en vient jamais à bout :
« Celuy n'avance point qui veut parfaire tout.
« Toujours hume le vent l'avare qui machine
« De son proche voisin la honteuse ruine.
« Tantal à tousjours soif, & jamais souffreteux
« Il ne trempe sa langue alteree de feux.

Les Sauvages
Ainsi en adviendra à ce Roy temeraire
Qui se veut emparer d'une terre estrangere,
Où ny luy, ny les siens jamais en ce destroit
Abordez ny venus ne pretendirent droit,
Et il vient reclamer d'une orgueilleuse audace
Un terroir incognu aux premiers de sa race :
Mais tandis que ces bras pourront roidir contre eux
Ils n'asserviront point un peuple belliqueux :
Tant que nos muscles gros aux veines estendues
Pousseront de nos arcs leurs fleches jusqu'aux nues
Tant que nous t'aurons Roy & que dessous tes loix
Tu nous voudras regir en l'ombre de nos bois :
Tandis que nous vivront nostre belle province
Ne s'asservira point à un estrange Prince.

Castio
J'approuve vostre cœur mais ce peuple guerrier
Aux charges ordinaire, au meurtre coustumier
Nous forcera peut estre, & montant sur nos breches
Redoutera fort peu la playe de vos fleches :
Ainsi qu'un haut rocher, ou qu'une grande tour
Ne s'esbranle des coups d'un zephir d'alentour.
Cequi plus me travaille & me tient davantage
C'est la crainte que j'ay durant ce noir ombrage
Qu'ils ne viennent à terre : ayant gagné le bord
Acoubar tout soudain resteroit le plus fort.
Nostre jour coustumier estoit bien ordinaire
De nous offrir plustost les rais de sa lumiere,
Je doute le surprise : allez tout à l'entour
Du camp, & commandez qu'on batte le tambour.
Chacun se tienne prest.

Pistion
Castio, qu'on se serre.
Ordonnez promptement Acoubar a pris terre.
Son armee s'avance, & jà de toutes parts
Au pied de nos rochers viennent les estendars.

Castio
Restirons nous un peu : entendons le murmure.

Acoubar *à ses Gendarmes*
Ils sont proches d'icy : mais enfans je vous jure
Que si vous me suyvez d'une loyalle foy,
Je vous feray present des largesses qu'un Roy
Peut libre departir en recompense d'armes
A ceux qui l'ont suivy invincibles Gendarmes.
Ne doutez rien : courage, aprochons que chacun.

Castio
Arme, arme, compagnons qu'il n'en reste pas un.

Acoubar
Eux-mesmes des premiers s'avancent, qu'on se range.

Pistion
Sus entrons. Acoubar. Tenez ferme.

Pistion
Aprochons, que je vange
Le meurtre de mon Roy.

Acoubar
Ils nesperent plus rien :
Qu'on les suyve de pres : marchons, tenons les bien.

Castio
Courage, Pistion, que ma mort ne vous donne
Un desespoir encor de sauver ma couronne.
Elle flotte mais quoy ? Ralie si tu peux
Mes gens pour la deffendre & te rejoindre mieux :
Quand à moy vostre prince, ombre je m'achemine
Au manoir de Pluton où la mort me destine.
Adieu brave François envié du malheur :
Pardonne moy d'avoir employé ta valeur
En un choc si funeste, & si mal t'en arrive
Tu te ressentiras dessus l'ombreuse rive
De ma temerité : car c'est en vain icy
Que j'ay de ton salut trop tard eu le soucy.

Les Gendarmes d'Acoubar
Tu es doncque le Roy ? Compagnon faisons tréve,
Gardons le seulement de peur qu'on ne l'enleve.
« La victoire est à nous en tout : ne pense pas
«Arrester le troupeau le berger mis à bas.
Nos gens vont cependant au reste des Sauvages
Cà & là esgarez au milieu des bocages.

O jour cent fois heureux : nos prophetes ainsi
L'avoyent jà revelé, & le croyois aussi.

Les Sauvages *& Pistion*
Le bruid s'espand par tout (Pistion) & l'armee
Le croit, que Castio dont la dextre asseuree
Avoit trop entrepris, est mort sous les chevaux
De l'ennemy vainqueur, qui versoit à monceaux
Nos soldats inpareils : ainsi que le tonnerre
Decoupe en un instant les espics de la terre,
Ou qu'une gresle rude espanduë en un clos
Vendange nos bons vins dans le raisin enclos.

Pistion
Or donnons derechef l'assaut, chargeons encore,
Poursuyvons le hazard, ou perdons la victoire.
Nous sommes presque esgaux : je voy de toutes parts
Des leur comme des miens un monde de soldats
Qui gisent dans les champs.

Acoubar *& ses gens***.**
Enfans je vous suplie
Cessez de plus piller, voila il se ralie :
Ne permettons jamais qu'un ennemy fuitif
Se rejoigne à ses gens ou nous eschape vif.

Pistion
Sus sus : il faut mourir arrache moy la vie,
Ou que j'aye la tienne amant de Fortunie.

Acoubar
Aproche Cavalier tu as trop de valleur
Pour loger dedans toy une troublante peur.

Pistion *blessé*.
Ainsi qu'Etheoclès mourant tua son frere
Ma mort t'adjournera son plus grand adversaire.
Je pantelle, je meurs, que dois-je devenir ?
Ha ! Dieux je reste seul, helas il me faut fuyr.

Acoubar
Ores suis-je vainqueur, & ne reste personne
Qui vueille maintenant debattre la couronne.
Castio leur grand Roy nous a laisse son corps
(Ainsi que l'on m'a dit) avecque tant de morts
Que les Corbeaux gloutons se repaistront encore
Six mois parmy les champs du prix de ma victoire.
Sacrifice agreable aux Dieux, dont les effets
Punissent ceux qui ont decelé les forfaits.
Canada vouloit donc (ô presomptueuse Isle)
A mon traitre fuitif servir de leur asile,
Le cacher dans ses tours, & mettre en seureté
Un desloyal qui a ravy la liberté
Non seulement de toy (ma chere Fortunie)
Mais de moy qui respire au seul bruit de ta vie.
Je t'apprendray mutin, & te feray sçavoir
(Si tu es ignorant) en quoy gist ton devoir.
Si tu es eschapé de ce commun orage,
Et tu reste vivant je t'en plains davantage.
Miserable je pleins touche à un repantir,
La peine qu'il faudra que je face sentir
A tes membres bruslez d'une telle maniere
Que ton corps ne sera en plusieurs qu'un cautere.
J'useray neantmoins encore de bonté
Puisqu'on ne peut donner à ta desloyauté
Un suplice pareil, quel estrange sauvage
Eust voulu comme toy honnir mon mariage ?
Frauder de son attente & le Roy D'Astracan,
Et ravir Fortunie au Prince de Guylan
Son espoux, qui t'avoit envoyé pour conduire
Sa Dame, que tu as forcee en son navire ?
Et sans te contenter de ces faits attentez
Tu la retiens, cruel, desja par deux Estez.
Rens-la moy en l'estat que tu me l'as ravie :
Ou bien telle qu'elle est rens-moy ma Fortunie.
Autrement de ce pas je sçauray si les Dieux
Te recellent aussi en l'ombre de ces lieux.

Le Chœur
La Déesse Astrée
Voyant jà long temps
Estre dechassee
Des villes, des champs
La foy, la Justice
Ceda a malice
Ses regnes meschans.

Depuis sa partie
Las, nous n'avons veu
L'heur de la patrie
Soustenu d'un Dieu,
Comme elle regnante
Estoit florissante
La paix en tout lieu.

L'inhumaine guerre
S'installa ça bas
Marchant sur la terre
D'un horrible pas.
Portant quand & elle
La peine cruelle,
La faim, le trépas.

O fainte Deesse
Que ne reviens-tu ?
Tu seras maistresse
Par tout : attendu
Que de nos malices
Desja les suplices
Nous ont eperdu.

La foy est perduë
« Il n'est rien icy
« Plus bas que la nuë
« Que traitre soucy :
« L'amitié juree
« N'est point de duree
« En ce siecle cy.

Le mal que je plore
Est de la façon :
Plus cruel encore
Pour double raison :
Une foy juree
Me fut desliee
D'une trahison.

Jupin nous tourmente
De ces maux divers :
N'ayant eu attente
Aux figues aperts
Qu'avant la misere
L'onde mariniere
Nous avoit ouverts.

Mesme par les songes
Que nous estimions
Des nuitiers mensonges :
Mais or nous voyons
« Que la nuict certaine
« Predisoit la peine
« Que nous endurons.

Toutefois legere,
Si le desloyal
Qui trahit naguere
Mon lict nuptial
Espreuve mon ire,
Que j'oseray dire
Un tourment fatal.

ACTE III

Fortunie. Pistion.
Acoubar. Ergaste.

Fortunie
Plore tout de nouveau Princesse infortunee,
Acompagne de cris la route de l'armee :
Poursuy en gemissant la fuite des soldats
De ton cher Pistion qui vaincus sont épars,
Regrette leur desastre, afin que la victoire
D'Acoubar ton haineur de toy triomphe encore.
Si tu n'as eu ce bien entre cent mille morts
A la mercy des coups de jetter ton beau corps :
Si tu n'as peu offrir ta poitrine poltronne
Aux serremens pointus d'une picque felonne,
Choisi-toy une peine, un tourment, une mort,
Un martyre cruel qui te gesne plus fort :
L'on te reprocheroit qu'au Martial carnage
Tu te retire à part, & te mets au bagage :
Ne demeure seulette entre tant de blessez
Contre qui les couteaux ne se soient adressez :
Et qui n'espreuve point nee sous meilleur astre
L'espouvantable horreur de ce commun desastre.
N'ennuie point ton heur. Fortunie mais croy
Qu'il n'y en a pas un plus tourmenté que toy :
Entre tant de soldats qui gisent sur la terre
Dont les corps sont sanglans par le fer de la guerre,
Et entre tant de chefs nos fideles amis
Qui ont souillé les pieds de leurs fiers ennemis.
Le plus miserable est (ou soit qu'il reste en vie
Ou mort) bien plus heureux que toy, ô Fortunie.
Il flote sans soucy sur le rivage pers
Qui neuf fois tournoyant vague pres des enfers,
Et passe dans le creux d'une barque petite,
Le vaisseau non émeu du sommeillant Coryte.
« Quand l'arrest de la mort nous a bannis d'icy
« Devestus de courroux nous sommes sans soucy.
Gens heureux mille fois qui n'avez autre cure
Apres le doux trespas que d'une sepulture.
Un regret pitoyable, va triste crevecoeur
(Ainsi comme je sens) ne vous ronge le cœur,
Et un cuisant remors laissé aux funerailles
Ne se rend derechef bourreau de vos entrailles.
Sur moy ceste fureur qui Medee enflama
Au sang de son sang propre & qui mere tua
La chair de sa chair mesme, & l'esprit de sa vie
R'allume les flambeaux de sa grand' tyrannie.
Aujourd'huy égalant la rage d'Ixion,
Il me semble de voir l'ombre de Pistion
Afreuse, paste, noire, & me donnant cruelle
Le reproche d'avoir este trop infidelle :
M'acuse de parjure, & apres son trespas
Me dit que je devoy par tout suyvre ses pas,

Me charge de sa faute, & reproche l'offence
Qui ne peut s'arrester dessus mon innocence.
Le blasme dont il veut ma clarté obscurcir
Retombe sur luy-mesme, & le vient renoircir.
Ainsi comme lon voit les Venitiennes glaces
Envoyer les rayons de Titan à nos faces.
Toy-mesme tu fus cause, & si ne voulus pas
Me permettre, obstiné, de courir au trespas,
Que j'iray talonnant d'une suite voisine,
Ta mort, si tu es mort, à la mort m'achemine.
N'en fis-je point instance ? & encore cent fois
Je me mis en efet de vestir le harnois,
Choisi le morion, dont la superbe creste
N'est digne que d'un chef pour ce monstrer en teste.
Les horribles Canons, qu'onques je n'ay tenté
Ainsi que tu croyois, m'eussent espouvanté.
Tu avois ce soupçon, tu m'estimois trop lâche
Pour porter sur l'aureille un ondoyant panache.
Et donc tu as voulu seul tenter le moyen
De rompre ce grand Roy mon haineur ancien ?
Seul tu l'as essayé : helas ! Estois-je indigne
De te voir en mourant panché sur ma poitrine ?
Je crains bien.

Pistion

Pistion, pour ta temerité
Tu reçois le loyer que tu as merité.
Sain de corps, mais navré des beaux yeux de t'amie
Tu as voulu courir malgré ta Fortunie,
Te mettre des premiers, & les troupes ranger
Et ore tu retourne en un double danger.
Naguere es-tu parti blessé d'un doux martire,
Maintenant d'un cruel que tu n'oserois dire,
Et ce qui plus encor rengrege mon malheur,
C'est que tout est perdu.

Fortunie

Que dis-tu ?

Pistion

Pour le seur

Fortunie

La pluspart de l'armee à veu la Parque blesme.

Fortunie

Et le Roy, que fait-il ?

Pistion

Et Castio luy-mesme,
Qui tonnoit furieux comme un foudre en Esté
Est tombé à mes pieds son tombeau apresté.
Le cuidant relever, la troupe qui s'aproche
Me ceint environne du pendant d'une roche,
Ou plus je me retire, alors cognus-je bien
Le malheur qui me presse. & là desja me tien :
Je m'enflame en moy-mesme & osant davantage
Je sens homme, & chevaux pour me faire passage,
Je r'alie ma suite, & voulant derechef
Esprouver le combat j'eu ce coup sur le chef,
Que je porte mourant à la troupe infernale
Pour gage le plus saint de ma flame loyale.
« Les guerriers genereux blessez au champ de Mars
« Non au dos mais au front, retournent plus gaillars,
« Car fraudez de l'honneur d'un inconstant trophee
« Ils remportent au moins leur valeur engrauce
« Dans la playe sanglante : ont poltron en enfer
« Ne descendit marqué de la pointe du fer,
« Que les Cyclopes noirs, & chassieux de braise
« Battent incessamment au pied de leur fournaise :
« Ou si le coutelas leur a cassé les os
« Faute de l'avoir veu ils furent pris au dos.

Fortunie

« Trop de temerité n'est tenuë à courage :
« On doit discrettement se sauver du naufrage.
Celuy qui au milieu des ondoyantes eaux
Sans mas ny gouvernail desancre ses vaisseaux,
Et à force de vœux sans rame ny pilote
Veut arrester apres son navire qui flote
Ne merite (deçeu en sis sots apetis
Qui le trainent grondans) les faveurs de Thetis.
Ainsi en fistes-vous.

Pistion

Ainsi veux-je, cruelle,
Endurer le tourment de ma faute mortelle :
Ainsi veux je languir, et rengreger tousjours
La playe qui me mine en l'Avril de mes jours
Ainsi veux-je en ces bois faire la penitence
Tant qu'il plaira aux Dieux, de mon outrecuidance,
Qui ne pourra jamais attendant le cercueil
Endurer plus de maux que pour ton propre deuil :
Ainsi veux-je seul et dans une grote basse
Verser mille ruisseaux pour laver mon audace.
Ordonne-moy conge de partir de ce lieu,
Pour gage de ma foy je te donne un adieu :
Rens-moy le reciproque : ô beaute amiable !
Ne monstre plus long temps à ma face coupable
Les rayons de tes yeux cache dans leurs rideaux
Ces beaux feux empruntez des celestes flambeaux.
Tu ne me respons mot, tu veux ma departie,
Tu l'acorde, say point ? Te taisant, Fortunie.

Fortunie

Que plustost mon esprit aille croistre les morts,
Qui descendent làbas devestus de leurs corps
Et un nombre pareil que lon voit sur les rives
De fueillages tombez aux Automnes tardives.
Que plustost je te perde, ô clair Soleil des Cieux,
Que mon cher Pistion s'absente de mes yeux.

Si tu fuis ma presence : à cet heure je prie
Toutes les deitez de vengez Fortunie.
Mon cœur ne manque point de courage : je sçay
Un remede fort prompt & si te guariray
Avant que le beau jour fuitif de nos carrieres
Se plonge dans le creux des ondes marinieres :
Attens-moy.

Pistion
Je le veux : & jusques à la mort
Proteste t'obeir.

Fortunie
Tu m'obligeras fort.

Pistion
Puisque je l'ay promis, je l'attendray : mais ombres
Decochez, adressez vos funestes emcombres
Sur mon chef miserable : helas ! Si quelque amour
Vous enflame, Demons, accourcissez le jour
Du plus triste mortel qu'aujourd'huy sous la Lune
Vous puissiez contempler esclave de Fortune :
Non point que je me lasse, hé Dieux ! C'est tout mon heur
De te suyvre tousjours : car aussi mon malheur
Sourd bien de plus avant : mais de voir trop felonne
La rage d'Acoubar qui ma route talonne :
Aspire au mesme bien que je possede heureux,
Et me veut abordé defrauder de mon mieux.
Ce fais me fait languir, & plus je me releve
Moins me peux-je donner de relache & de tréve.
Tu respire pourtant à qui de son outil
La Parque jà devroit avoir coupé le fil :
Tu respire encor l'air, ô toy qui leger ombre
Devrois avoir passé de Stix la rive sombre !
Ce n'est point le desir de vivre plus long temps,
« Qui me retient icy : c'est la foy des amans
Qu'on doit inviolable à jamais tenir scure.

Fortunie
Monstre-moy, Pistion, le coup de ta blessure,
Ne cele point ta playe à une, dont la foy
Voudroit avoir baille sa teste au lieu de toy.
Cet herbe que j'ay mise aux parties mal-saines
M'enseigna le pouvoir de ses forces certaines
Il y a jà long-temps : & depuis je n'ay veu
Arriver plus de mal à ceux qui en ont eu.
Soufre la quelque peu.

Pistion
O qu'elle est violente !
Je ne peux l'endurer tant elle me tourmente.

Fortunie
« Les remedes plus promts agissent bien plus fort,
« Il faut tout endurer pour n'endurer la mort.
Allez donner relasche a vos esprits une heure,
Cependant qu'Acoubar (dont le proche murmure
M'espouvante desja herissant mes cheveux)
Me viendra saluer.

Pistion
Laissons faire les Dieux,
Ils soutiendront le droit d'un hymen si tres-chaste.

Acoubar
Qu'aperçois-je icy près ? Ne vois-tu rien, Ergaste,
Dans ce petit fueillage ? & n'aperçois-tu pas
Une rare beauté qui avance ses pas
D'une gaye façon ? Je croy que c'est m'amie.

Ergaste
C'est elle sans douter : c'est vostre Fortunie,
Prevenez son abord.

Fortunie
O Prince de Guylan
Qui te force d'aimer l'infante d'Astracan
D'un amour si loyal, que tu ose aux rivages
De nostre Canada dépiter les Sauvages ?
Las ! Que peux-je jamais meriter en ma foy
Pour reciproque deu à l'office d'un Roy ?
Accoubar, que veux-tu pour ta bonté royale ;
Je n'ay rien de pareil : je n'ay rien qui l'egale.

Acoubar
Ce seul bien je requiers que nulle cruauté
Ne se loge jamais parmy vostre beauté.
Et autant que je suis bruslé de votre flame
Qu'autant le soyez vous de la mienne, Madame.

Fortunie
Je seroy une Louve, un Lyon, un rocher,
Un Carphare tortu insensible au toucher,
Un tronc inanimé & encor plus cruelle
Si je n'avoy le cœur d'une Dame fidelle,

Acoubar
Je le croy : mais Ergaste allez presentement
Vers mon Camp : que chacun s'y porte sagement,
Je ne suis point venu pour gaster ceste terre,
Je luy veux seulement faire une douce guerre.

Ergaste
Je vay donc de ce pas commander de par vous
Su peine d'encourir vostre juste courroux,
Que personne ne traite en vainqueur legitime
Ce peuple qu'Acoubar rend fauteur de son crime.

Fortunie
Sire, puis que le ciel favorable aujourd'huy

Vous rend malgré l'effort victorieux sur luy,
Puis qu'avec peu de morts vous avez le trophee
Contentez-vous du sang de la charge donnee.
N'allez point plus avant pour suyvre ces fuyars
Qui ne virent jamais de si rudes hazars
Nourris dans les forests.

Acoubar
Pour vous je leur pardonne,
Retenant neantmoins le sceptre, & la couronne,
Qu'ils retournent chez soy les filles, les enfans,
Les chefs, les colonels qui fuyent par les champs,
Les femmes, les soldats si la foy on me garde,
Seront en seureté dessous ma sauvegarde,
Acoumar sera seul traiste qu'il m'a esté
Qui n'éprouvera point ma grace, ny bonté.
Aux autres je remets leur rebelle furie
D'Acoumar seulement respire la vie.
L'estranger trouvera un prince gracieux,
Mon subjet desloyal un Tygre furieux.
Ceux qui ouvertement m'ont declaré la guerre
Ceront de mes amis quoy que Roy en leur terre.
Le parjure vassal qui m'a faussé sa foy
N'a que faire d'attendre une grace de moy.
Où est-il ? Que je sçache ou il erre ce traiste
Hà, je t'atraperay là où tu puisses estre.

Fortunie
Il faudroit donc, amy, faissant nostre amour
Prendre l'ombreux chemin de l'infernal sejour.
Ce qui n'arrive, ô dieux laissez sa trace noire,
Et ne l'empreschez point à son aise de boire
Au fleuve Letbean là où les trespassez
Oublient en beuvant les traits qui sont passez.
Il pourroit retourné se souvenir encore
De ses premieres mœurs ainsi que Pythagore
Toute haine & rancœur s'ils devestent mourant
Aussi le devons-nous, quoy que restions vivans.
Il n'est rien de si beau que remettre la peine
A celuy qui ne veut nous porter plus de haine.

Acoubar
Je ne peux, c'est en vain : s'il est parmy les morts
Je me veux assouvir au reste de son corps,
Il s'est mis à traverse, & craignant ma cholere
Luy mesme s'est meurtry ou bien se l'est fait faire.

Fortunie
Il y a jà six mois qu'un seigneur estranger
Que les flots orageux firent icy ranger,
Courtois comme il estoit, & voyant mon servage
Poignardé le jetta dans le creux du rivage.
Je le presse obligee en un grand devoir
De me dire son nom que je ne peux sçavoir :
Seulement il me dit à force de priere
C'est la France qui est ma nourriciere mere,
Et comme la valeur en ce peuple est, aussi
Des Dames nous avons la cure & le souci :
Plus qu'autre nation nous suyvons volontaires
Pour combatre invaincus l'ombre de leurs banieres.
A ces mots il se jette au vaisseau qui l'attend
S'esloignant de mes yeux par le soufle du vent.
Je le conduy de vœux, & luy à ce qu'il semble
De signes me rend grace : alors promte j'assemble
L'esprit de ma raison pour sçavoir une fois
La regle qu'il faloit tenir parmy ces bois :
Car voyant que seulette en ces ombres sauvages
J'auroy les oisillons (dont les simples ramages
Fredonnant curieux au Printems leur amour
Sous un air incognu aux chantres de la Cour)
Compagnons de ma voix : & que les boccageres
S'accorderoient peut estre au ton de mes miseres
Je pren nouvel advis en ces lieux desirant
T'imiter, Philomele, au regret de ton chant.
Dès ce temps j'ay vescu vesve sans mariage
Ainsi comme tu vois aux ombres d'un bocage :
Dès ce temps soupirant mon martyre cruel
Je t'ay offert mon cœur au pied d'un bel autel
Que je t'ay eslevé, & pour le sacrifice
Donné journellement les vœux de mon service.

Acoubar
O constance beauté ! La foy d'un vray époux
Quoy que grande, ne peut estre digne de vous :
Il n'est rien si parfait qui encore merite
De vostre chaste amour la flame plus petite.

Ergaste
L'armee se débande, & la crainte si fort
A saisi vos soldats, que tous vous cuident mort.
Si vous ne paroissez, vostre armee en desroute
Rentre dans les vaisseaux, & jà se sauve toute,
Le bruit y est commun : l'amour ne vous doit point
Causer de mettre bas toute crainte & tout soin :
Si l'ennemy venoit a rallier sa force
Nous serions en danger surpris de telle amorce,
Donnez encore treve à la Dame ce soir.

Acoubar
Adieu donc.

Ergaste
Et demain vous la viendrez revoir.

Fortunie
Voila un bon presage ? Ô que j'ay d'allegresse
De ce qu'il a encor une telle traverse :
Derechef cette nuict, Pistion, tu auras
Le bonheur de coucher toy seul entre mes bras.

Le Chœur
« Du petit enfant la fléche
« Est a craindre nuict & jour :
« Tousjours il fait quelque bréche
« Aux flames, & à l'amour,
« Volage il nous environne
« Soit que soyons en malheurs,
« Ou qu'ayons une couronne
« De laurier comme vainqueurs.

« Il n'a point esgard aux ages
« Aux volontez ny au temps :
« Veu que ses flames volages
« Bruslent mesme les enfans.
« Il embrase la vieillesse
« D'un feu aussi grandement
« Que nous voyons la jeunesse
« Estre eschauffee en aimant.

Les philosophes & sages
Qui pensent regir les mœurs
Par le fard de leurs langages,
Ne peuvent puissans vainqueurs
Triompher de Cytheree,
Qui maistrise princes, Roys,
Et la troupe gouvernee
De leurs politiques loix.

« Les jeunes, les vieux, les princes,
« Les Empereurs couronnez,
« Les magistrats de provinces,
« Et les Roys des astres nez,
« Le joyeux, gaillard, le triste,
« Le pleureux, le casannier
« Sont escrits en mesme liste
« Dedans l'amoureux papier.

Or Acoubar tu peux donque
Te dispenser du serment
Que tu avois juré doncque
N'aller les femmes aimant :
« Puis qu'il n'est en ta puissance
« De te pouvoir obliger
« A la foy de continence
« Que tu as fait de leger.

« Pour la perte d'une Dame,
« Te pouvois-tu garantir
« De cette amoureuse flame
« Qui jamais ne peut mentir ?
« Phoenix de son amour mesme,
« Car cessant en un sujet
« Elle revenge l'extréme
« Produisant un autre objet.

ACTE IIII

Acoubar. Ergaste. Le Heraut.
Pistion. Fortunie.

Acoubar
A donc peuple mutin tu voulois sans mot dire,
Et sans m'en avertir rentrer dans le navire ?
Vous avez eu (poltrons) cette temerité
De faire banqueroute à la fidelité
Que vous m'aviez juree ? Indigne de mes armes
Et du nom que portez vous n'estes point gendarmes.
Quelle glace coüarde est coulée en vos cœurs
Que vous tremblez de peur, & vous estes vainqueurs,
Que vous monstrez le dos, & naguere en vos rages
Vous avez mis à sac tant de braves Sauvages,
Qui ne virent jamais en ces bords estrangers
Surpris beaucoup de fois de semblables dangers ?
Que si j'eusse manque au combat ou vous fustes
(J'y marchois le premier) mes douleurs seroy injustes
Mais n'espargnant non plus mes bras que vostre chef
J'ay couru comme vous la risque du meschef.
Et vous me delaissez (ô desloyalles troupes)
Parmy ces hauts rochers aux effroyables croupes :
Vous n'avez point de soin des scadrons separé
Si un lyon m'assaut dans les bois esgaré,
Vous prenez du bon temps au peril de ma vie,
Cependant que je suis a chercher Fortunie,
Vous reposez sur l'herbe, & partans le butin
Laissez reprendre haleine au sauvage mutin
Qui viendra faire teste : ainsi qu'en la prairie
Deux fiers taureaux lassez du choc de leur envie
En fin restent égaux, quand revenans aux coups
L'un s'est trouvé dessus, puis à l'instant dessous,
Recommencez la garde, & tousjours en alarmes
Soyez prests de courage & saisis de vos armes.

Ergaste
Ces feux qui coustumiers de briller aux rampars
Durant la sombre nuict soudain que vos soldats
Se camperent voisins avant que les surprendre
Sont esteins maintenant, ou cachez dans la cendre,
Et leurs chefs genereux qui faisoyent tant d'efforts
Frissonnent des premiers, ou sont presque tous morts
De sorte que des gens de ces deux exercices
Qui parurent à nous, nul ne soit aux garites
Sans sçavoir neantmoins quel chemin plus certain
Les pourra garantir du coup de vostre main :
Les canons delaissez, & les bombardes seules
Nous espouvanteroyent seulement de leurs gueules :
Non, non, ne doutez point : nous ne sommes que bien
Parmy nos ennemis, & si ne craignons rien :
Car tous ceux qui ont peu eschaper la meslee
N'oseroyent attaquer le moindre de l'armee.

Et que faisons nous donc ? Que restons nous icy
Puisque tous leurs efforts ne tendent qu'à mercy ?
Avancez seurement, puis qu'en leur donnant vie
Ils recevront joyeux vostre Gendarmerie.
Que requerez vous plus d'un Sauvage deffais
Que se rendre à vos pieds comme un humble subjet
Respirez-vous sa mort ? Lui vouez-vous la corde
Vous qui par tant de fois fistes misericorde ?
Ayez quelque douceur : deposant tout esmoy,
Marchez non en vainqueur, mais en suite de Roy :
Les Dames du pays, Callie la premiere
Ayant jà oublié la parque de son pere,
Vous requiert d'une jouste, & tant d'autres soldats
Desirent s'exercer chagrins des feux de Mars.

Acoubar
Volontiers je t'escoute : or poursuy je te prie.

Ergaste
Vous devez ce bon-jour à vostre Fortunie :
Elle qui a vescu en tant d'austeritez
Non pour un peu de temps, mais depuis deux estez
Elle pour vostre amour qui a tant voulu faire
Merite bien qu'un coup on tire en sa carriere,
(Sienne puis que pour elle on bride les courtaux)
Que la lance on y porte aux ferremens royaux,
Et que pour l'honnorer les Dames par les ruës
Y soyent (mieux que devant) de fu d'or revestues.

Acoubar
Va porter la nouvelle : & luy baise la main
De ma part : que sans faute elle vienne demain :
Qu'elle prenne son teint & sa belle lumiere
Pour entre les beautez paroistre la premiere.
Quand à moy, je desloge, & en un autre champ
Je desire aprocher les troupes de mon camp :
Heraut, despeche toy, vistement à la haste
Va avertir le peuple, apres qu'avec Ergaste
Tu l'auras fait sçavoir à Madame & dis luy
Que ce sera demain n'ayant peu aujourd'huy.

Le Heraut
Mais quel prix le vainqueur en remportera, Sire ?

Acoubar
Sçache-le de m'amour : c'est à elle a le dire.
Au reste délogeons, qu'on batte le tambour,
Qu'on parte promptement tandis qu'on voit le jour.

Pistion & Fortunie
Encore cette nuict pour ma priere derniere
J'ay reçeu dans tes bras ma faveur coustumiere.
Encore cette nuict j'ay cucitly plusieurs fois
Le bien que l'on desire aux amoureuses loix.
Je ne m'attriste plus de la mort, qu'elle vienne
Prendre sa redevance ayant jà pris la mienne.

Fortunie
Et tu voulois mourir ?

Pistion
Faute d'avoir pensé
Qu'on se peust esjouir quand on est offencé.

Fortunie
Ainsi mon Pistion, ne perds point le courage.
Aujourd'huy un demain nous aurons davantage :
« Peu à peu lon s'avance, & jamais d'un plein saut
On n'a veu de Geant qui soit monte là haut.
Icare quoy que fol en ses emprises vaines
S'aprochoit de son vol aux carrieres hautaines,
Si les feux du Soleil pour sa temerité,
N'eussent point amoly l'ouvrage raporté
Que son pere Dedal dans les prisons de Crette
Luy avoit façonnez d'une ruse funeste.
Gouvernons nos Amours d'un visage si beau
Qu'on deçoyve Acoubar aveuglé du bandeau
De sa credulité, attendans qu'un bon Ange
Nous traine fugitifs en quelque terre estrange.

Pistion
Qu'espere-tu de moy aupres des yeux jaloux
(Puis qu'il t'estoit promis d'Acoubar ton époux ?
Je seray tres-joyeux que tu luy sois fidelle
Quand je seray party & qu'une onde cruelle
Que je veux pour sepulchre, en retournant mon corps
M'advertira flottant aux rives de ses bords
« Que tu l'aime forcee en la loy de nature
« Qui deffend de commettre à son mary injure.
Je me tiendray pour gloire ayant vescu çà bas
Qu'une Dame m'aima jusqu'au jour du trespas.
Car si tu ne veux point à deux estre maistresse
(Endure seulement) ma lame vengeresse
Te delivrera d'un : afin qu'un plus que moy
Roy te parface Reine estant fille de Roy.

Fortunie
Que dis-tu ? Quelle rage & quelle felonnie
Te force d'attenter au bon-heur de ta vie ?
Tu veux donc sans égard de ta fidelité
De partir triomphant de ma pudicité ?
Et en faire un Trophee aux autres qui infames
En riroyent comme toy ignorans de mes flames ?
Tant que tu m'aymeras Pistion je sçai bien,
Et l'espere de toy, que tu n'en feras rien,
Un François (comme toy) qui aura l'ame bonne
Ne commettra jamais trahison si felonne.
Quitter ta Fortunie ? & procurer ce mal
A celle qui t'adore ? Hà tu es trop loyal :
T'escarter de mes yeux d'une fuite infidelle

Ce sera Pistion sans conge de ta belle
Qui te desavoura prostetant en sa foy
Que tu es malheureux departy malgré soy.

Pistion
Quoy qu'un grand creve-cœur mes entrailles devor
Madame neantmoins je vous suivray encore.

Fortunie
Quel gage en donnez-vous ?

Pistion
Par le saint Cupidon.

Fortunie
Ainsi l'avoir juré Aereas à Didon,
Et ne laissa pourtant de quitter sa Carthage
Plus amoureux des flots que des bords du rivage,
Plus curieux de l'onde où il alloit suivant
L'espoir de l'Ausonie agitee du vent
Que de mille citez qu'on luy offroit paisibles
Proches sans traverser les Caphares horribles :
Si quelque astre benin vous promet d'estre Roy
En pays estranger : c'est peu que vostre foy.

Pistion
Je n'ay point le desir de chercher l'Italie
Ny les sceptres lointains au peril de ma vie.
Vaincue vous ayant sans force de soldats
Je ne veux esprouver en autre champ de Mars
Si le sort des grands Dieux (que d'un esprit volage
Je tenteroy) pourroit me donner davantage.
Content de ma fortune ay-je pas assez d'heur ?

Fortunie
« Les victoires gagnees enflament le vainqueur.

Pistion
Il jouyt de la prise, & s'arreste au trophee.

Fortunie
Rien moins, plus il poursuit sa route encommencee.

Pistion
Il n'est donc pas encor du tout victorieux.

Fortunie
C'est que l'heureux hazard luy fait esperer mieux.

Pistion
Je suis venu à bout : rien plus je ne desire.

Fortunie
Vous celez vostre mal, & ne me l'osez dire.

Pistion
Avoir autres pensees que les vostres jamais.

Fortunie
Nenny : ce n'est pas vous, je croiray desormais
Qu'ayant ouy je suis sourde, & durant la lumiere
Ayant veu Pistion que c'est une chymere :
Plustost j'estimeray tournant dessus dessous
En guise de Cahos que vous n'estes point vous,
Ains une autre personne, & puis qu'à la mesme heure
Vous reprenez subtil vostre antique figure.
Vos desirs sont les miens : & encor osez vous
D'un congé refusé me prier à genoux ?
« Cil qui veut doctement contrefaire les feintes
« Se doit bien souvenir des premieres atteintes.
Mais je trouve fort bon qu'ayant fait un faux pas
Vous relevez la bride, & n'y demeurez pas :
Or que veulent ceux-cy ? Desja le cœur me tremble
Je frissonne de peur, c'est un heraut ce semble
Seroit ce bien helas (mais Dieux faites que non)
Pour apeler encor au combat Pistion ?
Je les veux escouter.

Ergaste & le Heraut
Me voicy à la Roche
Où nous fusmes long temps sa tente est icy proche.
La voila elle mesme à propos.

Le Heraut
Nostre Roy
Qui vous baise les mains par Ergaste & par moy
Vous prie mille fois (& estes la premiere
Qui t'as sçeu de sa part) demain à la carriere
Qu'il a fait aprester pour des joustes nouveaux
Recreer vostre esprit embrouillé de travaux.

Ergaste
Madame, son desir est qu'à cette journee
Vous puissiez contempler la fleur de son armee,
Qu'il a pour vous ravir de son traitre ennemy
Levee en son pays épuisé qu'à demy,
La feste y sera grande au moyen qu'on espere
Que vostre majest : marcher a la premiere,
Pour remettre le cœur à ces chefs valeureux
Qui ne respirent plus que l'objet de vos yeux :
Et dont l'ambition ore n'a de visée
Qu'à recevoir de vous pour la bague emportee
Un riche diamant qu'il vous faut mettre a pris
(Ainsi veut Acoubar) comme lon a apris.

Fortunie
Puis que le Roy benin de sa grace me donne
Ce bon-jour desire plus cher que sa Couronne,
Je n'y manqueray point : soyez en sans soucy.
Mais les Sauvages, quoy ?

Le Heraut
Qu'ils y viennent aussi
Je les sommeray tous, descendus de leurs croupes
Pour debatre l'honneur avec toutes nos troupes
Mais de combien diray-je ?

Fortunie
Au vainqueur qui l'aura
Trente mille ducats, ou bien ce joyau là
Diamant tres-exquis, que la Reine plaintive
Me donna en partant de ma navalle rive :
Quoy que je l'aye cher, neantmoins je vous veux
(O suite d'Acoubar) recognoistre de mieux,
Puis que pour me sauver d'eternelles alarmes
Que je souffrois icy vous avez pris les armes.
« La Dame qui d'autruy a pris sa liberté
« Ne luy peut satisfaire, ou soit qu'il l'ait tenté
« Car tousjours nostre effet ne répond au courage.

Le Heraut
Vous viendrez.

Fortunie
Sans faillir.

Ergaste
Suyvons donc le voyage.

Pistion
Que s'il m'estoit permis (ô ciel que ne veux-tu)
De desployer contre eux ma Françoise vertu,
Ce seroit moy (maistresse à mes coups favorable)
Qui prendroit ce joyau de ta main equitable,
Ce seroit moy tout seul, & nul autre que moy,
Qui offriroit la bague, & la lance à ton Roy :
Ton Roy, dis-je, mais non : ton haineur adversaire
Dont j'aspire envieux une Parque legere :
Je n'oseroy paroistre au lieu où tu seras ?
Diane me luyra, & tu esclaireras
De tes plus beaux rayons une troupe rangee
De soldats malotrus qui ont l'ame tournee
Autrepart : comme on voit le Vulcan chassieux
T'œillader (beau Phebus) pour le mal de ses yeux.
O rage forcenee! Ô despit! Ô detresse!
N'oser suivre au tournoy les pas de sa maistresse.
Diray-je coüardise ? Hé non ce n'est point peur :
Davantage je crains que mon propre malheur.

Fortunie
Je considere icy une ruse fort bonne.

Pistion
Quelle ma Fortunie ?

Fortunie
Encore je soupçonne.

Pistion
Pourrois-tu garantir mon chemin de hazard ?

Fortunie
Il vous faut déguiser en Sauvage soldard,
J'en ay quelques habits, & en façon grossiere
Entrer comme ignorant, & courre en la carriere,
Puis haster d'esperons le cheval, qui dressé
Aussi bien que pas un, & des renes pressé
Fera croire à ceux-cy que l'escuyer habile
Est quelque deïté regnante dans cet isle
Ou que ce Bucephal monture d'un grand Roy
Ne peut porter fameux qu'Alexandre sur soy :
Apres mille destours conduit de l'esperance
De fraper à l'aneau vous baisserez la lance :
En ce premier essay remarquez seulement,
Au second l'emportant, venez soudainement
Me requerir du prix : l'ayant eu d'allegresser,
Retirez vous alors du milieu de la presse :
« L'envie suit l'honneur, & jamais on ne voit
« (Tant nous sommes pervers) vaincu qui ne conçoit
« De hayne contre ceux, qui mettent en trophee
« Pour un signe eternel sa gloire ravagee,
« Il respire leur mort : ainsi que le serpent
Blesse son nourricier de sa pointue dent.

Pistion
Puis qu'ainsi trouvez bon de monstrer mon courage
De François que je suis rendez-moy un Sauvage.
Non que je ne demeure en vivant sous vos loix
Celuy que je suis or tres-fidelle & courtois :
Sus que j'aye cet heur, que j'aye cette grace
D'estre paré de vous pour accroistre d'audace.
Ces mains qui armeroit ma force de la leur
Me rendront un Achile impareil en valleur.

Le Chœur
Venus, nous te rendons grace
Qu'entre cent mille travaux :
Tu as donné une place,
Et un asyle à nos maux :
Qui fait qu'une belle Dame
Assaillie de malheurs
Banit le soin de son ame,
Et de ses joües les pleurs.

Jupiter qui de sa dextre
Semble regir l'univers
Ne peut commander en maistre
Sur ces feux par trop divers :
Mais il faut qu'il obeisse
Aux attraits de son toucher :

Comme lon voit la genisse
Craindre les mains du boucher.

Neptune qui obtint l'onde
Quand il falut diviser
L'heritage de ce monde
N'y peut mesme reposer,
Sans y trouver resistance,
Et sans estre gourmandé
De celuy qui a puissance
Sur tout l'univers bandé.

Ce n'est donc chose nouvelle,
Si Cupidon qui tout nu
Par sa puissance immortelle
Vainquist ce nouveau venu :
Qui trompé de la caresse
De la Dame (dont la foy
Luy aparoistra menteresse)
Viendra esclave de Roy.

ACTE V

Le Heraut. Fortunie
Acoubar. Pistion.

Le Heraut
Voicy le Cavalier n'ayant point de semblable
Qui merite le prix : si d'un droit equitable
Vous estimez autant les Sauvages soldats
Que ceux qui sont rengez dessous vos estendars.
Madame, c'est luy seul qui adextre gendarme
Doit remporter vainqueur & l'honneur & la palme.
Entre tant de guerriers du Prince vostre époux
Nul ne va empeschant qu'il n'obtienne de vous
Le diamant promis, ains d'une voix commune
Admirent estonnez le bien de sa fortune.

Fortunie
Heraut, que me dis-tu ? Ose-tu orgueilleux
Presenter maintenant, ce Sauvage à mes yeux ?
Ose-tu impudent fauteur de son audace
Me l'adresser encor conduy en cette place ?
Tu te ligue pour luy : & d'un œil arresté
Tu contemple l'efet de sa temerité ?
Tu presente sa lance, & il devoit sufire
A ta hasarde voix seulement de le dire ?
Tu me viens reprocher desloyal & sans foy
Qu'un Sauvage a brave les troupes de mon Roy ?
Qu'il les a surpassez en adresse guerriere ?
Tu le vas publiant, & tu le devois taire :
Hà Ciel, je vous appelle, & vous atteste tous
Irreprochables Dieux tesmoins de mon courroux.
Pourquoy fus-je presente ? & pourquoy temeraire
Osas-tu aujourd'huy entrer dans la carriere ?
Non, non, ô impudent n'espere point de moy
Le joyau de la course, exempte de ma foy
Je m'en dispenseray, & croiray ton audace
Avoir trop presumé de s'offrir à ma face.

Acoubar
Il y pouvoit venir l'ayant fait publier.

Fortunie
Je ne le tien pourtant pour brave Cavalier.

Acoubar
« Dans les rustiques bois la valeur peut bien naistre.

Fortunie
Vaincu par-cy devant osoit-il bien parestre ?

Acoubar
Sous ma fidelité il s'y est avancé.

Fortunie
Ore vengez-vous donc puis qu'estes offencé.

Acoubar
Aujourd'huy n'est pas temps, ma foy est engagee.

Fortunie
Aujourd'huy neantmoins il poursuit le trophee.

Acoubar
Aujourd'hui il le peut, car le prix luy est deu.

Fortunie
Vous vous devez venger aujourd'huy l'ayant peu.

Acoubar
Il n'est point le moteur de la guerre, ains complice.

Fortunie
Il doit egallement endurer le suplice.

Acoubar
Chacun doit obeir à son Roy.

Fortunie
Et chacun
« Se venger quand il peut des haineux jusqu'à un.

Acoubar
Je ne sçay seulement s'il m'estoit adversaire.

Fortunie
Vous le pouvez penser estant si temeraire
Que venir affronter mesme dans vos rampars
Et l'adresse, & l'honneur de vos braves soldats,
Mais tien : je ne veux plus contester davantage :
Voila le diamant & trousse le bagage.

Acoubar
Heraut, fay-le sortir en toute seureté.

Fortunie
Sçache, sçache, Acoubar, qu'il est tout arresté
Que ce Sauvage fier retourne dans ses roches
Fera à ton honneur d'execrables reproches.
Superbe il tentera ore victorieux
D'animer contre nous & la terre & les cieux.
O que j'ay de douleur aux Princesses commune
Qu'il nous est arrivé une telle fortune.
Helas, que je suis triste ! Acoubar je prevois
Un desastre cruel pancher à ceste fois
Sur ton chef & le mien, ayant veu qu'un Sauvage
Devant tes propres yeux nostre gloire ravage,
Lors qu'il t'estoit permis de te venger de luy
Que ne me donnois-tu relache à mon ennuy ?
Que ne me faisois-tu en rendant la justice
A mes vœux requerans un si louable office ?
Car tu le pouvois bien.

Acoubar
Encore je le veux.

Fortunie
Mais tu ne le veux pas.

Acoubar
Qui plus est je le veux :
Sus, qu'on apreste tost mon cheval : qu'on aporte
Mon harnais flamboyant, & ma lance plus forte.
Je le suivray de pres, & d'un assaut soudain
Vainqueur luy raviray le joyau de la main.

Fortunie
Allez-y donc vous seul : car d'une telle offence
Il ne faut pas qu'aucun aye la cognoissance.

Acoubar
Mon bras est sufisant pour luy donner la mort ;
Ainsi grossier qu'il est, suis-je pas assez fort ?

Fortunie
Je le tien : il est pris, s'en est fait, & sa vie
Ne pend plus que de toy. Pistion je te prie
Si quelque doux zephir te r'aporte ma voix,
Venge-toy d'Acoubar à ton gré ceste fois.
Ne luy pardonne point : amy, si tu l'assomme
Tu feras aujourd'huy un œuvre digne d'homme.
Tu en seras absous par le Dieu Cupidon :
Ainsi gaigneras-tu cent mille ans de pardon,
Ce sera charité, & œuvre pitoyable
De sauver par la mort d'un Prince miserable
Une isle jà deserte : en signe de ta foy
Ce peuple t'élira doresnavant son Roy :
Il te reclamera, & moy ta Fortunie
Plus chere mille fois que leur propre Callie
Fille de Castio, qui prenant le suport
De ses pauvres subjets à tes pieds tomba mort.
Ayant bien commence ta valeur te conjure
De suyvre ton destin, & venger mon injure.
Employe ton courage, & n'espargne plus rien :
Monstre-nous un chef d'œuvre & paracheve bien.
Pourveu que tu le vueille, il n'est rien impossible
A tes bras invaincus dont la dextre terrible
Rangeroit sous le joug de sa guerriere main
Le plus fier Rodomont, & l'Hector plus hautain.

Pistion
Parmy ces grands desers parmy ces noires ombres,
Parmy ces lieux obscurs, parmy ces landes sombres,
Dans ces antres voisins qui portent sur le front

Les horribles coupeaux de quelque estrangemont,
Je ne contemple icy refuy de la fortune
Favorable jadis ny Titan ny la Lune.
Une nuict sans cesser m'environne à l'entour
Et fuis incessamment apres l'ombre du jour.
Si j'entens les oyseaux fredonner leur ramage :
Je tourne çà & là esperans davantage :
Il me semble que c'est m'amie, dont la voix
Me r'appelle égaré dans l'ombre de ces bois.
Bref, rien ne s'offre à moy que tousjours je ne die,
C'est elle sans douter, voicy ma Fortunie.
Je cours à son image : & ainsi qu'Ixion
Tu n'aperçoy que vent malheureux Pistion :
Tu embrasse une nue, encore trop legere,
Tu ne la tiens que peu, & ne l'adores guere :
Si ce n'est que suyvant sa fuite pas à pas
Tu appelle tousjours Fortunie au trespas
De son cher Pistion, qui honteux de sa gloire
Deteste abominable, & maudit sa victoire,
Qui luy donnant le prix luy ravit a ses yeux
Ta celeste beauté qu'il estime bien mieux.
Que ne suis-je laquais d'un soldat porte-pique
Ou de toy Acoubar esclave domestique ?
Je te verroy, ma belle, & ore en mes ennuis
Je ne te peux chercher ne sçachant où je suis.
Que si quelque Demon cognoit ce paysage
Et m'en veut retirer, je luy feray hommage,
Je luy seray fidele, & avecque mes vœux
Offriray a ses pieds une couple de bœufs.
Ces mains ayant ouvert le ventre de la terre
Mettront le fondement d'une premiere pierre
Pour luy bastir un temple, & d'un humble devoir
Recognoistray tousjours son sacre-saint pouvoir.
« Lors qu'il est question de l'amour d'une Dame,
« Il faut franchir le pas, & élargir son ame.
« Il ne faut plus douter a dementir sa foy :
« Rien n'est si violent que l'amoureuse loy.
Pour elle je voudroy d'une emprise mutine
Au prince des enfers ravir sa Proserpine,
Et sçavoir si au Ciel, plein de temerité,
L'on pourroit dérober le feu de Promethé.
« Pour servir une Dame en beauté acomplie
« Le vendroy mon honneur, & trahiroy ma vie.
Mais que te sert cela, Pistion & tu vois
Que personne n'entend ta douleur en ces bois ?
A qui la conte-tu ? Aux bocageres seules ?
Ou bien aux sangliers dont les sauvages gueulles
Irritees de tes cris à l'effroyable ton
Te viendroyent devorer comme le jeune Adon ?
Va plorer ton desastre en une grotte herbue
Or dans le creux muet de quelque antre bossues
Emprisonne-toy la Sauvage revestu
Pour y fixer tes ans.

Acoubar
Sus demeure : où vas-tu ?
Arreste toy poltron : autrement a cet heure
Impareil à mon bras il faudra que tu meure,
Rens-toy à ma mercy & ne recule pas :
Baille le dimant : pose les armes bas.

Pistion
Desloyal, peux-tu bien avoir tant de courage ?

Acoubar
Un joyau de tel prix n'est deu à un Sauvage.
Ta premiere valeur ne m'a point estonné

Pistion
Je n'ay rien qui soit tien : car on me l'a donné
Acoubar l'a voulu, & sous sa foy loyale
Me suis acheminé à la jouste royale,
Toy, toy, qui que tu sois obey à ton Roy.

Acoubar
Moy-mesme je le suis : c'est moy mesme, c'est moy,
« Rien n'oblige les Rois a garder leur promesse.

Pistion
Tu veux donc m'offenser d'une lame traistresse !
Tu me presse desja : or puis que tu es Roy,
Certe, c'est la raison que j'aproche de toy.
Tu as de l'interest (comme moy en ta vie)
Que j'aye plus long temps l'amour de Fortunie.

Acoubar
Quel Sauvage voicy ? Ô qu'il a bien apris
Les traverses de Mars, & les mots de Cypris !
Je doute : j'ay grand peur, je crains bien, je pantelle,
Que je ne sois trahy d'une Dame infidelle,

Pistion
Tu soupçonne ton mal : tu es pris à ce coup.

Acoubar *blessé.*
A l'aide, je suis mort : il me fasche beaucoup
De demander la vie.

Pistion
En vain ceste priere,
Je veux avoir la perte, ou la victoire entiere,

Acoubar
Ne me poursuy plus tant amy je suis à toy,
Je me dy ton vassal, je te confesse Roy,
Je te cede, Madame : au reste je te prie
Donne-moy (en prenant ma couronne) la vie.
Fay-moy ceste bonté d'un office pieux.
N'es-tu pas à ton gré encor victorieux ?

Qu'espere-tu de plus ? D'une triste requeste
Je te vay supliant le salut de ma teste.
Voila ce qui me reste.

Pistion

O Roy ! Il fasche fort
A un Prince bien ne de te donner la mort,
Ma volonté repugne : & neantmoins forcee
Mon ame se transporte à ta mort avance :
« Tu sçais bien que le sort des pauvres amoureux
« Est de n'avoir jamais compagnon avec eux.

Acoubar

Tu aime Fortunie, helas, je te la cede.

Pistion

Ainsi j'en diroy bien, si j'estoy sans remede.

Acoubar

Franchement je la quite.

Pistion

Et franchement aussi
De visiter Pluton tu prendras le soucy.

Acoubar

Tu aurois ce courage ? Ô desloyales Dames !
Asseurez desormais les hommes de vos flames :
Protestez, jurez tost mal-habiles pourtant
Qui croiront vostre foy qui les va enchantant.
Ma devois-tu ourdir ceste triste furie ?
Me devois-tu ainsi decevoir Fortunie ?
T'avois-je oncques causé un despit dans le cœur
Si ce n'est en entrant que je restay vainqueur ?
Plus heureux mille fois si au milieu des armes
J'eusse laissé sans Roy mes scadrons de Gendarmes.
Mourant je t'eusse creu, tres-fidele, & je vois
Que tu m'as abusé de tes propos courtois,
Ainsi que la Syrene, afin que mon navire
Trebuschast dans le creux de ton courroux plein d'ire

Pistion

Voila trop accuser, Madame, c'est en vain
Que tu te veux parer de l'assaut de ma main :
Tu as voulu troubler nostre saint hymenee.

Acoubar *mourant*.

Cavalier, tu auras ta peine meritee
Quand lassee de toy pour un moindre dépit
Quelque nouveau viendra te tuer en ton lict.
Pour moy, je te pardonne, & sçay bien que ta Dame
Te commanda de faire un acte si infame.

Le Chœur

Cache petit Cupidon
Ton brandon
Et tes flames Cytherées
Maintenant que nous voyons
Et oyons
Les peines par toy données.

Tu as causé une mort
Et à tort :
Parquoy devenus plus sages,
Desormais redouterons :
Et craindrons
De tomber en tes nuages.

« Fol qui espere de toy
« Sans émoy,
« Et sans douleur subsequente,
« L'allegresse & les plaisirs
« Que tu dis
« Donner aux troupes amantes.
« Autour du Dieu des amours
« Tous les jours
« Lon voit perir un grand nombre
« D'amoureux infortunez
« Destinez
« A perir par cet encombre.

Pistion

Tu es mort neantmoins : desormais je peux bien
Jouyr de Fortunie & ne craindre plus rien.
Je suis Roy du pays : & sans doute de guerre
Pourray doresnavant gouverner ceste terre :
Je n'ay plus de pareil, duquel l'ambition
Se voulut égaler au sort de Pistion.
Car pour toutes ses gens, ils n'ont pas le courage
De tenir icy ferme apres un tel orage.
Je les estonneray en mettant ceste nuit
Acoubar dans leur camp par mes troupes conduis :
Et si demain quelqu'un apres que la lumiere
Les aura éclairez reste encore derriere,
Il verra le courroux d'un Prince qui benin
Luy aura fait sçavoir le trouble de sa fin :
Je ne pardonneray à pas un des Gendarmes
Si pour me resister ils se mettent en armes :
« J'estime bien que non : ayant frape le chef
« Les membres en ont peur, & craignent le mechef.
Le Lyon qui a peu malgre les voix hurlants
Des dogues éveillez, passer jusques aux tentes
Du berger endormy, lors qu'il l'a devore
Demembre puis apres le troupeau à son gré.

FIN.

Les Portugaiz infortunez

(Tragédie, 1608)

Nicolas Chrétien des Croix

Édition :DES CROIX Nicolas, *Les Portugaiz infortunez*, Droz, Genève, 1991.

A Reverend En Dieu Messire

Claude du Bellay, Abbé de Sauvigny

Monsieur,

Comme vous cherissez les Muses, elles vous prodiguent leurs ouvrages. Si la vertu vous éleve au sommet de l'honneur, elles ne prisent que vôtre gloire. Vos actions toutes portées à la Pieté parmi tant de perfections civiles, les obligent à celebrer vôtre nom comme elles ont eternisé celuy de vos illustres Ayeux, que les armes, & le sçavoir ont couronnez de lauriers : heritier de leurs rares vertus, les Esprits qui malgré l'envie de ce siecle puisent les douces liqueurs d'hypocréne, vous choisissent pour leur fatal Ancycle, meritant seul les labeurs qu'ils sacrent à l'immortalité. Ainsi ces grands Heros que l'antiquite vante, favorisant les lettres, reçeurent le digne loyer de leurs bien-veillances, ces vierges Sœurs afranchissant leur nom de l'oubli. Imitant ceux dont les plumes hardies ont peint vôtre merite sur l'Autel de l'Eternité, contraint aussi de mon devoir, je vous presente ces Portugaiz Infortunez, que le sacré troupeau des Muses m'a fait tirer de l'Ethiopie pour vous offrir. A vous seul ils sont deubs, puis qu'ennemi du mensonge, & de tous sujets prophanes, ils ne vous entretiendront de fabuleuses vanitez. Si le don n'est de tel que ceux que vous recevez si parfaits, Jupiter ne voit tousjours des Hecatombes sur ses Autels, mais quelquefois une moindre victime. Agreez donc, s'il vous plaist, ce Poëme ou je represente sous le deplorable estat de ces povres Chretiens, les Inconstances des grandeurs mondaines : je les fay revivre sous vôtre nom, avec une protestation de n'emploier ma plume, ny mes jours que pour vous témoigner que je suis,

Monsieur,
Vostre tres-humble & tres-fidele serviteur,
N. Chrétien des Croix.

Sujet de la tragédie

Emanuel Sose, surnommé Sepulvede, Seigneur Portugaiz, Riche & Magnifique Lieutenant pour le Roy de Portugal en la Citadelle de Dï, és Indes Orientales, ou pour lors estoit Vice Roy Garzias Sala, dont il épouse la fille nommée Eleonor, ayant lon temps jouy de grands honneurs, & de beaucoup d'heur en Orient ; desireux de retourner en Portugal, s'embarque à Cochin renommé port voisin de Calecuth, dans un grand Navire chargé de Richesses, & d'environ six cens personnes : sa Femme, ses Enfans, Pantaleon Sala, & d'autres Gentilshommes Portugaiz, avec plusieurs Mariniers, & une troupe de Serviteurs, & Esclaves le suivent. Le commencement de Janvier, est le temps propre pour des Indes venir en Portugal, la saison des vents, & la pratique de la Navigation l'enseignent ainsi : Toutesfois Sose ne part qu'au mois de Fevrier. Le treiziesme d'Avril, ils découvrent le bord de Cafrario, de là, tirent aux environs du Cap de bonne Esperance ; un vent contraire leur fait teste, qui les resout de retourner és Indes, mais incontinent ils sont poussez vers la Terre à Naufrage inevitable, la Mer engloutissant ce qui restoit dans leur Vaisseau, fors quelques personnes qui se sauvent demi morts. Apres que Sose, sa Femme, leurs Enfans, & quelques uns des principaux se furent sauvez dans de petits Esquifs, & ce qu'ils peurent porter de pecune, & pierrerie avec leurs plus precieux joyaux : les voilà dans une Coste d'Ethiopie destituez d'Esperance de recouvrir leur perte, & cent dix de leurs Compagnons noyez. Sose laisse reposer le reste de cette Infortunee troupe, & fait medicamenter les blessez du heurts des Coffres, & meurtriz aiz, & Clous du Navire, faisant alumer des feux pour rechaufer les engourdiz de froid, à cause que cette Region est distante du cercle de l'Equateur de trente & un degré, puis fait departir echarsement à chacun du Riz demi pourry. N'y ayant de commerce avec cette Nation cruelle, & inacostable, ils decampent

de ce lieu sterile, pour s'acheminer vers une Riviere que Laurens Marchese Portugaiz avoit autrefois découverte, & nommee, du saint Esprit, éloignée de là, de cent quatre vingt lieuës. Ils cheminent ainsi à petites tournées par des lieux infectez des courses des habitans de Madagascar, Caffres, & de plusieurs Sauvages & cruels Animaux. Le quatriesme Mois ils arrivent à la Riviere du saint Esprit, ne le sachant, parce qu'aucun d'eux ne counoist la Region. Ils troeuvent un Roy d'un naturel fort doux afectionné aux Portugaiz, pour avoir eu trafic equitable avec eux. Il les veut retenir chez luy jusques à ce qu'il arrive des Marchands de Cefala, ou Mosambique, pour les secourir. Sose doutant de la tromperie sous les promesses de ce Roy, part avec sa troupe qui reste de six vingt personnes, & traversent la Riviere du saint Esprit dans des Nacelles que ce Roy leur fait bailler. Il advertit Sose se garder d'un Roy son voisin plus puissant que luy, né au brigandage, & du tout Impie. Ils ne cheminent long temps, que deux cens Ethiopiens armez de longs bois, perches, & zagaies, les abordent, à l'un desquels ils font entendre par signes, & gestes leur Infortune, demandant des vivres pour leurs outils de fer, joyaux, & Clous arrachez des Tables du Navire. Le Roy leur fait defendre l'entrée de la ville, & ordonner des Arbres pour se rafraischir ; puis les fait desarmer, dépoüiller, & chasser tous nuds à coups de baston, comme vagabonds. Ceux qui restent en vie combatus, & demi morts de faim, de soif, & de tristesse, en un païs sablonneux, & inculte, acablez de frayeur, & de vergongne, stupides pour voir une revolution si étrange, & indigne : baissent les yeux en terre, n'osant de honte se regarder l'un l'autre. Eleonor Femme honorable, se souvenant de sa Race, voyant ces Barbares dépoüiller son Mary, ses Enfans, & Elle, oubliant son sexe, & sa dignité, les provoque à coups de poin, & de souflets, les irritant par tous moyens pour la tuer. Ils la laissent comme les autres toute nuë. Cette chaste Dame à qui la lumiere aporte plus d'horreur & de tristesse que la Mort, s'enterre dans su sable, & pour couvrir ce qui se peut voir de sa chair nuë, confusément épand ses cheveux sur ses épaules ; & sa poictrine. Une profonde tristesse terre de douleur le cœur, & la bouche de ose, si bien qu'il est comme frapé d'un esclat de foudre, ou comme une statuë. Le soin de ses Enfans, & de sa Femme le reveille tout à coup, puis s'en va dans une prochaine forest chercher quelque nourriture. De retour, il treuve le plus petit de ses Fils decedé, & sa Femme qui avoit esté trois jours sans boire, ny manger, toute acablée de tristesse, & de larmes. Il retourne à la queste : Revenu, il void sa Femme, & son autre Fils expirez, & les Servantes à grans cris se lamenter autour de ces povres Corps. Il fait retirer ces Femmes, puis se jette par terre apuyé quelque temps sur le bras droit estendu de sa Femme trépassée, qu'après, à l'aide des servantes, il enfoüille dans le sable, & son Enfant aussi, sans proferer une seulle parole. Il retourne dans la forest, ou quelque animal sauvage le devore, n'ayant depuis esté veu. Le reste de cette povre Troupe (environ cent) errans vagabonds par diverses adventures reduits à vingtsix, sont pris Esclaves, & rachetez, par un Pilote Portugais, qui pour acheter l'yvoire en cette contree, estoit parti de Mosambique. Entre ceux là fut Pantaleon Sala, qui mourut depuis à Lisbonne d'une apoplexie. Voilà le triste succez de la fortune de Sose, ou Maffee, Bergamesque, Jesuiste, deduit amplement au 16. Livre de ses histoires des Indes, en termes Latins si choisiz, & elegans, qu'on ne les peut lire sans épandre des larmes de pitié, y voyant les revolutions, & miseres de la vie humaine, & les traits d'une puissante prosperité parestre en un tableau vivement rehausse de ses couleurs. Cette Histoire du tout pitoyable, pleine de calamitez, & d'estonnement, memorable entre toutes autres, arriva 1553. Voy ce qu'en escrit Jean Botero Benese, en ses relations universelles ; le Docteur Camerarius au 2. Volume de ses Meditations Historiques livre 3. Chap 17. & Goulard en ses Histoires admirables.

Entreparleurs

PROLOGUE
GENIE, *ou Demon du Cap de Bonne Esperance*.
L'ANGE RAPHAËL, *Tuteur des voyagers*.

BLANCS
ANDRÉ VASCO, *Patron de Navire*.
PANTALEON SALA, *Gentilhomme Portugaiz*.
CHŒUR, *de Matelots*.
SOSE SEPULVEDE.
ELEONOR, *Femme de Sose.*
Les Enfans.
Gouvernante d'Eleonor.
Chœur de filles Portugaises.

NOIRS
MAIMANES, *Pontife Sarrazin*.
MOCONDEZ, *Roy de Manique*.
SERIF, *Lieutenant de Mocondez*.
TAVAR, *Seigneur Manicain*.
CHŒUR *d'Ethiopiens*.
MELINDE, *Reine, femme de Mocondez*.
PALYTE, *Dame d'honneur de Melinde*.
CHŒUR *d'Ethiopiennes*.

PROLOGUE

Genie. L'Ange Raphaël.

Genie
Inconnu si long tems, par tout s'espand ma gloire,
Et le fameux renom de mon haut Promontoire :
Tutelaire Demon des confins du Midy,
Je fay voir maintenant l'univers agrandy :
J'ay la clef d'Orient, et des tresors du monde,
Et qui les veut avoir flotte dessus mon onde.
Je produits vers l'Arctiq les fontaines du Nil
Pour rendre le terroir des Nubiens fertil.
Je ne diray mon nom soustien de ma puissance,
Mais mon sejour est dit Cap de bonne Esperance,
Lieu des lieux plus heureux terrestre paradis
Que n'avoient découvert les hommes de jadis,
Qui pensant tout sçavoir estoient pleins d'ignorance,
Puis que de ce païs ils n'avoient counoissance.
Sous une seulle Zone ils se tenoient enclos
Estimant le surplus de demeure forclos :
Là, par ambition, pour un poulce de terre
Animez de fureur ils se sont fait la guerre,
Ont forgé des grandeurs, des sciences, des arts,
N'osant de l'ocean éprouver les hazarts,
De peur que le soleil d'une ardeur violente
Ne consumast leurs corps sous la Zone brulante :
Ou bien que la froideur par un autre costé
En leur glaçant le sang tint leur cours arresté ;
Ainsi ces soufreteux opulens pensoient estre
Et, combien que coüards, hardis vouloient parestre.
Mais les seuls Portugaiz d'un cœur plus relevé
Comme nouveaux Typhis un moyen ont treuvé
En seillonnant le dos de la plaine liquide
Passer la Zone froide, et la Zone torride,
Doubler aussi mon Cap ; et se rendre vaincueurs
D'AEole, et de Thetis qui n'etonnent leurs cœurs,
Plantent sur le sommet une Croix pour remarque
Du souverain pouvoir qu'y pretend leur Monarque.
D'effet, par cette voie avec étonnement
Le Monde ils ont ploié sous leur gouvernement.
Tout passe par leurs mains, devant leurs citadelles
De toute marchandise ils tirent les gabelles :
D'Alexandre, et Cesar les effets sont bien peu
Si ceux d'Albuquerque on s'est l'esprit repeu,
Capitaine indomté dont le courage brave
Dans peu de jours rendoit la Mecque son esclave ;
Ses vaillans successeurs conservent son acquest
Et font en l'Orient presque ce qui leur plaist.
Ce courage si haut, cette guerriere adresse
D'un costé m'esjoüist, d'autre part m'interesse :
Je suis content de voir mille, et mille vaisseaux
Chargez d'hommes divers flotter dessus mes eaux,
Dont mes habitans noirs en échange de vaches
Reçoivent des miroirs, des cloches, et des haches :
Mais je me deplais fort de la subjection

Où reduire me veut si grande ambition.
Je ne tiens plus à rien ; Cefala, Mosambique,
Vont éprouvant desja leur pouvoir tyrannique,
Une religion de jour en jour y croist
Qui ruinant mon culte un seul Sauveur counoist.
Me reste de ce Cap la fertile étenduë,
Où semble que le Ciel sa manne ait répanduë :
Les fleuves de l'Infante, et du Lac tant vantez
De peuples m'honorans sont encor habitez,
Je les veux conserver comme ma sœur Syrie
Gardoit ses pommes d'or au jardin d'Hesperie.
Je veux enfler les vens d'orages non ouis,
Faire mugir les flots, et de la mer les rages
Pour de ces convoiteux empescher les voiages.
Ces rivages flanquez de sourcilleux rochers
De crainte font pallir les superbes nochers ;
Ces trombes, ces oiseaux, qui sur mes ondes nagent
Un bref temps seulement de bonace presagent.
Je veux, je veux sans plus d'un horrible courroux
Empescher ces hautains de voir l'Orient doux,
Puisque l'orageux sein de la bleuë Amphitrite
De mugissans boüillons par tout mon Cap j'irrite.
Je veux que l'air venteux noirci de tourbillons
Eleve jusqu'au Ciel les humides seillons,
Et que mille Demons de leurs voix effroyables
Eloignent de mon port ces gens insatiables.
Jà Diaz est payé pour m'avoir découvert,
Il pensoit estre encor flottant pres le Cap vert,
Et vouloit que son nom sur le mien eust victoire,
Mais en le submergeant, j'ay submergé sa gloire :
Ceux qui suivent ses pas vogant sur ceste mer
Se verront comme luy tristement abismer,
Ou sentiront des miens la fureur homicide,
Comme leur general qu'ils nommoient Alméïde.
Endure qui voudra marquez dessus son dos
Americ, Magellan riches d'un fameux los,
J'empescheray pour moy qu'on tire de mes veines
Le metal qui leur couste un million de peines.
Plus redouté je suis, car pour mon Cap doubler
De six cens mille il faut dextrement reculler.
Le Lyon de la mer par contrainte on m'apelle
A cause des effets de ma rage cruelle.
Si comme moy chacun eust fait de son costé,
Ils n'eussent tant de lieux du monde empieté,
On eust bien reprimé leur ardeur temeraire,
Ceste audace eust servy de notable exemplaire.
Que vont-ils recherchant ? Leur païs n'est il pas
Riche d'assez de fruicts pour leur donner repas ?
Sont-ils pressez de faim ? Ou si leur entreprise
Se conduit seulement de folle convoitise ?
Les barbares qu'ils sont ! Privez d'humanité,
Ravagent nos pays par leur impieté.
Que leur profite l'or que les plonger au vice
Source de tous malheurs de l'infame avarice ?
De luy ne sont exempts Espagne et Portugal,
Leurs fleuves vont roulant ce desiré metal :
Mais ils prennent plaisir qu'estans rendus esclaves
Nous le tirions poudreux de ses obscures caves ;
Nos montagnes creusant, et tout à nos despens
Pour espargner, subtils, leurs mines et leurs gens.
Autrefois les Romains leur ont fait le semblable
Menant eux, et leur or, en triomphe honorable.
Il leur vaudroit bien mieux souspirer leurs amours,
Exempts d'ambition, ou le Tage a son cours,
Conduire leurs troupeaux parmy les belles plaines,
Boire les douces eaux de leurs claires fontaines ;
Humer leur air natal, et n'avoir qu'un soleil,
Bornant leur horizon de son lustre vermeil,
Que forcer la nature, et de rames, et voilles,
Chercher peuples nouveaux, et nouvelles estoilles.
Vous qui prenez le soin et de l'air, et des cieux,
Gardez-vous desormais de ces ambitieux,
Qu'ils n'entassent des monts, et qu'avec des eschelles
Ils n'aillent rechercher l'origine des gresles,
Et les causes des vents, et que d'un cœur mutin
Ils n'aillent découvrir les secrets du destin.
Voyez ces ventres creux, ces legeres machines
Qui leur servent d'hostels sur les ondes marines,
L'esclair n'est pas plus prompt que leur vif mouvement,
Et les dauphins en l'eau ne vont plus seurement :
Ces pilotes nouveaux sçavent guider leur course
Par le moyen d'un fer tousjours pointé vers l'Ourse.
O folle ambition que tu causes de maux !
Sous couleur de chercher je ne sçay quels metaux
Tu rends foible l'honneur des legitimes princes,
De pestilents discords tu remplis leurs provinces,
Tu changes des humains le naturel benin,
Et leur fais avaller un deguisé venin,
Qui broüille, qui confond pesle mesle le monde,
Destourné par les arts de sa franchise ronde.
Que chacun ne se tient en son propre manoir ?
Qu'a l'homme blanc à faire avec le rouge ou noir ?
Ceux sont sages vraiment qui ces tireurs à rames,
Ces escumeurs de mer estiment des infames.
N'ont-ils assez de terre à les fournir de pain ?
Quoy ? Ne suffit l'Europe à repaistre leur faim ?
Aux Gardes n'ont-ils pas pour signaler leurs bornes
Ces Colonnes planté qui resserrent leurs cornes ?
Et s'ils veulent encor boire ou le beau soleil
En achevant son cours se dérobe à leur œil,
De Mexique, et Cuba, les ondes blondorées
Peuvent bien assouvir leurs bouches alterées :
Non, ils veulent toucher de leurs doigts sa chaleur,
Et ces mines treuver qu'il teint de sa couleur :
Et non contens encor, pour voir lorsqu'il se leve,
Passent par Manicongue, et costoient ma greve.
C'est tresbien entrepris si je l'endure ainsi,
Mais je garderay bien qu'ils m'evoquent d'ici
Pour en leurs regions faire de moy trophée,
Et porter dans un char mon idole étoffée.

L'Ange Raphaël
Engeance de l'Erebe, execrable Demon
Pourquoy malencontreux recelles-tu ton nom ?
C'est pour tousjours montrer cette maudite haine
Que ton Lucifer porte à cette gent humaine.
Et pourquoy miserable ainsi remply d'horreur
Contre les passagers aigris-tu ta fureur ?
Puisque tu reconnois t'estre chose impossible
De changer du grand Dieu le vouloir indicible ?
Miserable imposteur ! Et sçay-tu pas qu'il faut
Que l'Averne obeysse au pouvoir du Treshaut ?
Et qu'à tous les Demons de l'infernalle bande
Comme aux Esprits heureux tout puissant il commande ?
Ta jalouse rigueur ne servira de rien
Pour empescher d'aller au terroir Indien
Peuplé de nations de qui la foy chretienne
Abolira du tout la folle loy paienne,
Dieu le veut, Dieu l'ordonne, et moy son messager
Raphaël qui conduis le pieux étranger
Escorteray tousjours ceux qui auront envie
De prodiguer pour luy leur richesse et leur vie.
Magellan a franchy d'un courage indomté
L'ocean, et vaillant son courroux surmonté,
De mesme qu'Americ sous ma seure conduite
Ne craignit des Demons la colere maudite ;
En dépit des rigueurs de Neptun courroucé
De l'un à l'autre monde ils ont heureux passé.
Les François fils de Mars d'un invaincu courage
Ont aussi defié son orgueilleuse rage,
Plantant leurs fleurs de Lis depuis l'Indois sejour
Jusqu'où Phoebus le soir leur derobe le jour ;
Et tant d'autres encor, dont l'immortelle gloire
A jamais se lira sur l'autel de memoire.
Sus donc, méchant Genie, ennemy des humains,
Conserve de ton Cap les rivages peu sains,
Et ne t'avienne plus de troubler, execrable,
Des peuples baptisez l'entreprise honorable,
Ton cauteleux pouvoir n'est si grand que tu dis,
Combien que dans tes flots Diaz tu perdis,
Mais j'avais en ce tems sa flotte delaissée,
Parce que d'avarice il eut l'ame poussée.

Genie
Quoy ? Tant de Portugaiz et d'Espagnols hautains,
Ont-ils pas fait naufrage en ces flots inhumains ?
Sepulvede avec eux sentira ma puissance
Dont chacun à jamais aura la counoissance.
Et mille, et mille encor dont les noms periront
Quand ces flots escumeux leurs jours accourciront.
Sose ce povre fol ! D'une ame ambitieuse,
Gendre du vice Roy de l'Inde precieuse,
Guerrier adventureux, et d'un cœur gros d'honneur,
A ressenti combien je donne de terreur,
Et comme grand Demon la mer je bouleverse,
Pour engloutir les nefs dedans son onde perse.

L'Ange Raphaël
Esprit forge-peché, vray fleau du genre humain,
Je rendray desormais ton pouvoir du tout vain,
Et feray que ton Cap sera libre passage
A tous ceux qui voudront faire aux Indes voyage
Pour y semer de Dieu la juste, & sainte loy :
Rien ne te servira leur donner de l'effroy.

Genie
Non il ne sera pas ; plustost du noir Averne
Sortiront les Esprits que Lucifer gouverne,
Megere, et ses deux sœurs, Cerbere au triple chef,
Les Gorgonnes, les Sphynx, brigade aime-mechef,
Et tout ce que l'Enfer dans ses cachots resserre,
Pour empescher l'abord de l'indienne terre,
La tempeste excitant les foudres, les éclairs,
Les orages grondans, et les Borez trouble-airs,
Puis le sein ondoiant de ceste mer dépite
De bouillons quand je veux horriblement j'irrite :
J'auray plaisir de voir ces rivages affreux
Faire perdre cent naufs dedans leurs gouffres creux.
Ce brave Sepulvede, a treuvé temeraire
Combien de hauts desseins subtil je puis defaire,
Luy qui dans l'Orient tant d'honneur avoit eu,
Maintenant de puissance et de los depourveu,
S'en voulant retourner chez sa gent portugaise
« A rencontré qu'un bien est suivy d'un malaise.
L'ocean gemissoit sous ses riches vaisseaux
Chargez de lingots d'or et de mille joyaux,
D'hommes bien aguerris et de hardis pilottes,
Sa femme et ses enfans enrichissant les flottes.
Il arrive à ces bords, cuidant le mal-heureux
Passer hors de saison ces flots impetueux,
Ne me redoutant point, mais tout soudain j'excite
Avec mille Demons la tempeste subite
Qui faisoit voir au Ciel le sable de la mer
Ou miserable il veid ses vaisseaux abismer,
Ne luy restant sinon l'esperance certaine
De voir finir ses maux d'une mort inhumaine :
Il verra devant luy sans pouvoir secourir
Sa femme et ses enfans de faim bien tost mourir,
Puis dans quelque forest sauvage et tenebreuse,
Il sera le repas de quelque beste afreuse,
Jà son suplice est prest chez ce barbare Roy
Qui les fiers Manicans regist dessous sa loy.

L'Ange Raphaël
Quoy ? Superbe ennemy de la race Chrestienne,
Crois-tu que Sose encor si malheureux se tienne,
Pour avoir fait naufrage à ton sinistre bord
Que son celebre nom soit sujet à la mort ?
Plustost ce que tu tiens pour insigne victoire
Luy sera pour jamais une parfaite gloire,
Les siecles advenir sa valeur chanteront
En son cœur genereux par tout admireront.

Rien ne te sert d'aigrir l'inclemence des ondes
Et mouvoir de Tethis, les cavernes profondes
Pour dans leur sein flottant faire tant submerger
D'hommes et de vaisseaux sur ce bord estranger,
Car les Esprits de ceux dont tu esteins la vie
Dans ces flots, aboians par haine et par envie,
S'envolent dans les Cieux leurs antiques sejours
L'esprit tenant du feu qui vers l'air tend tousjours.
Ce n'est rien que la mort, sinon un seur passage
Pour aller posseder l'Eternel heritage.
Un million d'humains garnis d'un noble cœur
Hazardent leurs moiens, leur vie et leur honneur
En cent divers perils pour avoir cette gloire
Que la posterité celebre leur memoire.
« Car un fameux renom qu'on s'aquiert ici bas
« N'est pas trop acheté de cent et cent trépas,
« Heureuse donc la mort qui donne une autre vie
« Au renom de celuy qui les vertus envie.
Tant de brave Heros et vaillans, et hardis,
Ont vescu genereux aux siecles de jadis
Dont le nom s'est enclos dans la tombe poudreuse
Pour n'avoir pas souffert une mort hazardeuse,
Que s'ils eussent ainsi comme Sose entrepris
Un voiage lointain effet de rare prix,
Et que les flots bruians de la Mer inconstante
Les eust si durement frustrez de leur attente,
Leur los seroit vivant, et l'impiteux trépas
Dessus luy son pouvoir exercé n'auroit pas.
Voilà race d'Enfer, comme en pensant mal-faire
Au genre humain tu rends un bien tres necessaire.
« Car rien que la vertu ne le rend bien-heureux
« Et tousjours elle suit les actes genereux.
Que donc tous les Demons troublent l'onde écumeuse
Témoignant avec toy leur rage venimeuse,
Que les flots, les éclairs, les tempestes, les vents,
Aillent les voiageurs de malheur poursuivans,
Et que tout l'arsenal du tenebreux abisme
A leur nuire tousjours horriblement s'anime.
Je seray leur Ancile, et leur guide asseuré
Pour defier l'orgueil de Neptun coleré,
Et les rudes effors du serrail Plutonique.
Un fleuve est pres d'ici non loin de Mosambique
Honoré de mon nom, par quelques étrangers
Qui ont pour m'invoquer evité tous dangers :
Ce fleuve renommé rabaisse ton audace
Et celuy qui m'invoque asseurement y passe

Genie
Ni tes fleuves gouffreux et ton pouvoir hautain
Ne m'empescheront pas de troubler l'air serain,
Et faire que la mer dans son giron dormante
Les nochers plus hardis de crainte n'épouvente.
Voy le Ciel tout noirci d'orage, et les éclairs
Affreusement percer les gros nuages pers,
Ecoute, écoute un peu ce grommeleux tonnerre
Qui retentit en l'air, et fait trembler la terre,
C'est moy qui meus ceci, ce sont mille Demons
Qui l'air, et l'ocean, quand il nous plaist troublons.

L'Ange Raphaël
Va, va, retire toy pernicieuse engeance,
Bouleverse Nerée, exerce la puissance
Que le moteur du Ciel t'a donné seulement
De troubler quelquefois le venteux Element,
Et susciter encor la tempeste, et l'orage
Comme de l'onde aussi la furieuse rage,
Car il a ton pouvoir instement limité
Deslors que du haut Ciel tu fus precipité.
Tu ne peux plus voler dans les celestes flames,
Encor moins exercer ton pouvoir sur les ames.
C'est pour les mariniers seulement menasser
Qui malgré toy pourront en l'ocean passer.
Ton Cap doresnavant sera libre passage
Pour voir de l'ocean l'un et l'autre rivage,
Et pour aller encor prescher en chacun lieu
De ce rond univers l'Evangile de Dieu.

ACTE I

SCENE I

André Vasco. Pantaleon. Chœur de Portugaiz. Pontife Sarazin.

André Vasco

Que l'homme est bien heureux qui content de sa terre,
Ne va chercher errant ou la mort, ou la guerre,
Qui dans son pauvre toict exemt d'ambition
Voit tousjours de son Nord mesme elevation,
Et qui ne sent encor fureter dans ses veines
L'avare faim de l'or source de mille peines.
Il vit franc du soucy qui ronge les esprits
De ceux qui d'avarice et d'orgueil sont espris,
Il ne voit chacun jour dessus son front dépeinte
Comme font ces hautains la mort engendre-crainte,
Avare il ne veut point l'Amerique aller voir,
Ny du riche Orient l'opulence sçavoir.
Il n'a jamais apris les mots du navigage,
Ramer, cingler, gauchir, mast, voilles et cordage,
Il ne va chacun jour nouveau noms apprenant
Des vents de l'Est, du Sud, de l'Oest, du Ponant.
Il ignore que c'est de la marine aiguille,
De boussole, d'aimant, de pompes, et de quille.
Sa champestre maison est son vray brigantin
D'où sans peril il voit le soir, et le matin.
Dans l'horloge solaire imprimé sur l'ardoise
Il voit son Midy seur, et son Pole à son aise :
Les ruisseaux serpentans dans ses prés verdoyans.
Sont ses seins, ses detroits, ses gouffres ondoyans,
Et bref ses petits champ, et sa cassine basse,
Sont ses mondes nouveaux, ses mers, et sa pinasse.
Heureux cent mille fois, et mille fois encor
Celuy qui vit content de son petit thresor,
Et qui d'un vol hardy sans crainte des AEolles
Ny des Tritons enflez ne counoist les deux Polles.
Celuy qui telle vie heureuse sçait treuver,
Ne doit tant de dangers hazardeux esprouver,
« Mais une ame hardie altierement desdaigne
« Ce qui d'oisiveté laschement s'accompagne,
« Sachant que dans les cœurs de plaisirs abattus
« Ne reluisent jamais l'honneur, ni les vertus :
« Les perils, les travaux, les dangers, les traverses
« N'enfantent moins de los que de gloires diverses,
« Si contre les efforts du sinistre malheur
« On ne courbe le chef s'avillissant le cœur.
Semblable à ces rochers que les filles des ondes
Battent incessamment sur leurs rives profondes,
Ne s'estonnans non plus de leurs coups impiteux,
Que si Neptun dormoit dedans son lict moiteux :
Les tonnerres, les vents, les esclairs, les tempestes
Ne peuvent esbranler leurs sourcilleuses testes,
Ils demeurent constans, immobiles, et forts,
Contre la mer, les vents, et leurs rudes efforts.
Moy qui de ma jeunesse ay méprisé la vie
Qui n'est ni de valeur, ni de grandeur suivie,
Dédaignant les ébats, les delices, les jeux,
Où se plaisent coüards les esprits ocieux,
J'entrepris de voguer sur l'Element humide,
Aiant ma vertu seulle, et ma valeur pour guide.
Je voulus gros d'honneur et de gloire amoureux
Traverser de Tethis les gouffres dangereux,
J'apris parfaitement l'art qu'un hardi pilotte
Doit sçavoir pour conduire une superbe flotte,
Je sçay ce qui dépend de cet art merveilleux,
Pour cingler sur le dos de Neptun l'orgueilleux.
Des Pôles les hauteurs en tous lieux je sçay prendre,
De l'Equateur je puis tous les degrez comprendre,
Les quatre fois huit vents me sont aussi counus,
Pour voguer à mon gré dessus les flots chenus.
J'ay veu de l'Occident les Indes opulentes,
Et celles d'Orient et riches, et plaisantes ;
Dessous le Pôle Arctiq j'ay veu lamer glacer,
Et jusqu'au Sud brulant j'ay bien osé passer ;
J'au veu cent et cent fois se mutiner les ondes
Pour mes nefs abismer dans leurs vagues profondes :
Et tant et tant de fois j'ay gauchi de dangers
Traversant çà et là, les païs étrangers
Sans voir mon art vaincu par la rude tempeste
Qui nous a tous reduits à ce mal heur funeste,
Funeste voirement, et desastreux encor
Au povre Sepulvede et son Eleonor :
Povre seigneur, helas ! Que je plains la misere,
Et les aflicions de ta famille chere !
De pitié j'en sanglote, et me sens tout émeu
Que vous ayez par moy tel encombre receu.
Déplorable Princesse ! Aujourd'huy la fortune
Trop malheureusement traitresse t'importune.
Peut estre vous croyez qu'ignorant de mon art
Eviter je n'ay peu ce sinistre hazart.

I. Chœur

Pourquoy Pilote expert, garni d'un grand courage,
Doutez vous que l'on croie un si piteux naufrage
Faute d'experience à nous estre arrivé ?
Non non, cela de vray ne peut estre treuvé.

2. Chœur

Quoy ? Tant d'écueils franchis au milieu des tourmentes,
Tant traversé de mers, aux regions ardantes,
A l'Oest, au Ponant, au Peru precieux,
Et partout l'ocean porté son nom fameux,
Est-ce pour maintenant nous donner la croiance
Que ce malheur nous soit par vostre insufisance ?
Non, non, Sose sçait bien, et nous tous comme luy
Qu'en cet art, sans pareil vous estes aujourd'huy.

3. Chœur
Et qu'eussiez-vous peu faire ? Et le ciel, et l'orage,
Ou quelque Deïté conspiroient ce naufrage,
Typhis ni tous ceux-là qui voguerent sur l'eau
Eviter n'eussent peu cet accident nouveau :
Jamais les nautonniers depuis l'heure premiere
Qu'on osa voiager sur l'onde mariniere
N'avoient veu tel danger, la Mer se montagner,
Les nuages épois dans les flots se baigner,
Les flots sembler éteindre un écler dans la nuë,
Et perdre à tous momens de nos vaisseaux la veuë,
Durant telle tourmente est inutile l'art,
Il faut mettre le tout dans la main du hazart.

André
Il est vray, compagnons, toute humaine industrie
N'eust pas peu s'oposer contre cette furie :
Je croy que le moteur de l'Astre firmament
Nous a pour nos pechez donné ce chastiment,
Car les quatre Elements assemblez pesle mesle
Comme dans un cahos, nous batoient de la gresle,
De tempestes, d'esclairs, de bancs, de flots bossus,
Et chacun desiroit emporter le dessus.
Or nous voici reduits, pauvre troupe esgarée,
En un pays stérile, inconnuë contrée,
En un lieu sablonneux, ou ne croist aucun fruict,
Et où rien d'aliment la terre ne produict :
Plusieurs jours nous ont veus sans prendre nourriture
Que de ce que la mer jettoit de pourriture,
Et voici le tiers jour que de faim languissons,
Sans treuver pain ni chair, racines ni poissons.
Il se faut consoler, car Dieu nostre bon pere
De son œil de pitié verra nostre misere,
Cette Croix le signal que nous suivons sa loy
Nous est un reconfort en ce lugubre esmoy.

Pantaleon
Magnanime pilotte, en ce malheur extresme
Plus que tous les ennuis nous combat la faim blesme,
Sepulvede, sa femme, et leurs petits enfans,
Sur le sable couchez sont de faim languissans,
Taschons à descouvrir quelque Ville, ou village,
Pour en vivre eschanger le reste du naufrage
Nos pierres, nos joiaux, et les cous arrachez
Des tables du navire en cent parts recherchez :
Ici ces Caffres noirs nous donneront peut estre
En eschange la chair dont ils se doivent paistre.
Sepulvede, et sa femme ont encore sauvé
Quelques petits estuits, et mesmes j'ay treuvé
Ce miroir, ces cuilliers, avec ceste clochette,
Dont ils nous bailleront de ce qu'avons disette.

André
Voyons si quelques uns nous pourrons rencontrer
Des Caffres, paravent que dans la ville entrer,
Au moins d'apprendre d'eux come il nous faut produire,
Et nous faire à leur Roy fidellement conduire.

Pantaleon
Mais voilà ce me semble un homme à nous venir.
Quels sont ses vestemens ! Allons l'entretenir.

André
Nous sommes étrangers qu'un horrible naufrage
A jettez en ce lieu sterillement sauvage,
Quatre mois sont passez que par lieux inconnus,
De pasle faim mourans sommes ici venus,
Si quelque humanité loge en ceste contrée,
Qu'elle nous soit pour Dieu fidellement montrée,
Nous ne demandons rien sinon quelque aliment
Pour donner à nos corps un peu d'alegement.

Pontife
Quel malheur vous a fait aborder ceste terre ?
Est-ce de vos pays la famine, ou la guerre ?
Vos habits, vostre voix, et vostre poil aussi
Sont asseurez tesmoins que vous n'estes d'ici,
Outre, ceste blancheur, s'elle n'est d'artifice,
De vos pays lointains est un certain indice,
Aprochez-vous un peu que je voie vostre peau.
Elle ne s'en va point, je croy que la nature
Vous aporte naissans ceste blanche teinture.

Pantaleon
D'Europe les climats temperement feconds
Produisent comme nous hommes et femmes blonds,
De mesme qu'en l'Indie, et la Zone rostie,
On en void de plombez, et de noirs en partie.
Mais sçavez-vous d'où vient vostre noire couleur ?
Est-ce point du Soleil la brulante chaleur,
Qui dessechant la peau, la rend comme brulée,
Ou bien l'aridité de la terre hallée,
Ou bien que la semence, et le sang par trop cuit
Cause que vostre chair si noirement reluit ?
Ou quelqu'autre raison encor non aparente,
Ou de tous ces sujets la cause efficiente ?

Pontife
Nous ignorons cela, combien que quelquefois
Nous avons entendu qu'il est venu des rois
D'un estrange païs qui nous ont donné l'estre,
Dont on voioit la chair toute noire parestre.

André
Quand les fils de Noé peuplerent l'univers
Le partageant entr'eux, en trois lots tous divers,
Sem, comme aisné, choisit la terre Orientalle,
Cham celle là du sud, Japhet l'Occidentalle :
Voilà comme de nous vous aprendez comment
Pour estre descendus de Cham directement

Vous portez cette marque en vostre chair emprainte.

Pontife
Pourveu qu'en vos discours il n'y ait point de feinte
Ce m'est un grand plaisir d'entendre tout ceci.

Pantaleon
Il ne dit rien de faux, mais contez nous aussi
Les mœurs de cette terre, et si quelque esperance
Nous avons d'y treuver à nos maux allegeance.

Pontife
Ici les étrangers ne sont pas bien venus,
Toutesfois je feray qu'y serez reconnus
Pour n'estre de ceux là qu'on appelle corsaires,
Et qui pillent les biens en diverses manieres.
Les larrons on punist, avecques les sorciers,
Comme tout adultere, et perfides meurtriers.
Nous croions Mosini le grand moteur du monde
Parce qu'il est du bien une source feconde :
Les habitans ne sont aucunement courtois
Mais avec tout respec ils honorent leurs rois :
L'on ne tient point encor pour actions infames
Qu'un homme ait tant qu'il peut entretenir de femmes :
Nous célébrons aussi deux choses seulement,
Le naistre de nos rois, et leur enterrement,
De sept jours, en sept jours nous faisons d'eux memoire,
Et meme des deffunts nous festivons la gloire.
Se decevoir l'un l'autre à chacun est permis,
Et l'on n'est recherché pour un delict commis.
Nous avons bien encor d'autres ceremonies,
Mais les deductions en seroient infinies,
De mesme contez moy vos façons, et vos mœurs.

André
Nous adorons un Dieu, le Seigneur des Seigneurs,
Qui de rien a creé le ciel, la terre, et l'onde,
Et tout ce qui se void dans le contour du monde.
Un Jesus Christ qui s'est pour nous rendu mortel
Bien qu'il soit de nature impassible, immortel :
Il voulut endurer de la croix le suplice
Pour de son sacré sang nettoyer nostre vice.
Trois jours apres sa mort il se resuscita,
Puis dans les cieux brillans tout divin il monta,
Nous vous en conterons encore davantage
Mais que puissions ici rencontrer quelque hostage.
Tousjours dans nos païs les povres étrangers
Nous exemtons, pieux, d'ennuis et de dangers,
Leur donnant de quoy vivre, et des vestemens mesme
Pour les garder du froid, et de la faim extresme :
Ainsi recevez-nous en ce triste malheur,
Et vous en tirerez du profit, et honneur.
Voiez ces beaux miroirs, ces estuits, ces sonnettes,
Ces cuillers, ces cyseaux, ces montres si bien faites :
Tout cela nous donrons à vostre brave Roy
S'il prend quelque pitié de nostre triste esmoy,
Et qu'il nous face avoir quelque peu de pitance :
Vous en aurez aussi fort bonne recompense,
Et desja ce couteau vous donnons de bon cœur,
Attendant un present de plus grande valleur
Lors que nous aurez fait à quelqu'autres counoistre,
Qui nous eschangeront de quoy nos corps repaistre.

Pontife
Quels ouvrages gentils ! Tout cela m'est nouveau,
Onques je n'ay rien veu qui me semblast si beau !
Que je les voie encor : vrayment cela j'admire,
Or je m'en vais au Roy tout ces miracles dire
Pour vous faire apporter des vivres à foison,
D'avoir pitié de vous, c'est vrayment la raison :
N'y a-il que vous seuls eschapez du naufrage ?

Pantaleon
Sepulvede est ici prince vaillant et sage,
Sa femme, et leurs enfans pauvres, alangourez,
De travail et de faim tristement martirez,
Nous les allons treuver, cependant qu'en la ville
Vous irez procurer secours à sa famille,
Et nous faire amener pour nos riches joyaux,
Pain, bœufs, vaches, moutons, ou quelques fruits nouveaux
Ou que tost reveniez asseurement nous dire,
Si devant vostre Roy vous nous pouvez conduire.

Pontife
Ne vous ennuiez pas bien tost je reviendray,
Et sans vous decevoir ma promesse tiendray.

Pantaleon
Mais devons nous avoir en cet homme asseurance ?

André
Autrement ne pourrons avoir nulle assistance.

Chœur
Les Mores sont tousjours remplis de trahison.

Pantaleon
Mais que pouvons nous faire en si triste saison ?

André
Plustost chercher errans quelque meilleure terre

Chœur
Mais la faim, et la soif estroitement nous serre.

Pantaleon
Au sort ne pouvons-nous endurer que la mort.

André
Faut suporter constans nostre sinistre sort.

Chœur
Sose je plains bien fort, ses enfans et sa femme.

Pantaleon
C'est leur seul desplaisir qui traverse mon ame.

André
Si contre nous ces Noirs se veullent irriter.

Chœur
Nostre rencontre il faut à Sose raporter.
Et prendre advis de luy, s'il faudroit les combatre.

Pantaleon
Ce vilain Sarazin nous augure un desastre,
Par sa façon, son geste, et son regard affreux.

André
De vray tout est suspec aux hommes malheureux.

Chœur
Apres tant de malheurs que devons nous plus craindre.

Pantaleon
La plus cruelle mort, plus que nos maux, est moindre,
Or allons Sepulvede, et tout son train revoir.

André
Nostre rencontre il faut luy faire tost sçavoir.

Chœur de Matelots
La navigation est un Art sans semblable,
Et qui le rend encor sur tout autre estimable,
Les autres il comprend en sa perfection,
Comme l'arithmetique, avec l'astrologie.
Et les traicts figurez de la geometrie :
Il est digne de l'os, et d'admiration.

Est-il rien de pareil à l'asseuré pilotte
Qui conduit par son art si dextrement sa flotte
Qu'il n'egare sa nef ni de jour, ni de nuit ?
Sans trace de chemin, son chemin recounestre
Sçavoir ou sont les bancs, qui ne se font parestre,
C'est où du Tout-Puissant la sagesse reluit.

Quelle subtilité ! Conduire une machine
Contre le gré des vents, sur l'Amphitride échine,
Par cet art nompareil en ses regles certain ?
Tournoyer tout le monde, et avoir counoissance
De ce qui est utile, ou qui porte nuisance :
C'est avoir un esprit bien plus divin qu'humain.

Cet art est plus que tous aux hommes necessaire
Des Indes aportant ce qu'à l'Europe à faire,
Et d'Europe portant ce que n'a l'Indien,
Autre art que cestuy-ci n'enseigne pas à l'homme,
Eviter les dangers qu'il ne voit pas : en somme
De la societé c'est un seur entretien.

De son antiquité chacun à counoissance,
Dieu commande à Noé bastir pour l'asseurance,
De toute sa famille, un navire puissant :
Et Salomon aussi jusqu'en Tharse en envoie,
Les Gregeois en avoient douze cens devant Troie,
De long temps Portugal est de nefs joüissant.

Mais de tous ceux qui ont sur la mer fait voiage
André nostre Patron à seul cet advantage
D'avoir tousjours fait teste aux tempestes, et flots ;
Si son art fut veincu par le vouloir celeste
En ce dernier effet nostre mal-heur funeste,
Si est-il toutesfois l'honneur des matelots.

De tout ce qui presage une tempeste horrible
Nous n'aperçeusmes rien qu'un nuage terrible
Porté des vens siflans encontre nos vaisseaux,
Mille fois nous avions par force et industrie
Des bourrasques d'AEolle evité la furie
Nos navires sauvez de la rage des eaux.

Avant que sur la mer un voiage entreprendre
On doit la faim, la soif, et tout peril atendre,
L'inconstance du sort à toute heure est sur l'eau,
Ainsi consolons-nous en ce que la fortune
Est autant aux grands roys qu'aux petits importune,
Sose et sa femme en sont un exemple nouveau.

ACTE II

Serif. Tavar. Chœur d'AEthiopiens. Sose. André. Pantaleon. Chœur de Portugais.

Serif
Depuis que Mocondez le grand Roy de Manique,
M'a choisi pour veiller dessus sa Republique,
Je me suis aquité de ce juste devoir
Voulant bien que chacun counoisse mon pouvoir.
Desja par tant de fois j'ay fait que cette terre
Libre n'a ressenti l'injure de la guerre,
Et pour la garentir de sinistres dangers
Je veille incessamment dessus les estrangers,
Sur de certaines gens qui ont blanche la face
Et dont toute la peau la nege encor surpasse.
Ils viennent de pays fort éloignez d'ici
Pour emporter nos biens, et nous domter aussi.
J'empescheray fort bien leur avare entreprise :
Sous pretexte d'avoir de riche marchandise
Ils aportent, subtils, de petits instrumens
Qui ne peuvent servir qu'à nos esbatemens,
Puis quand ils ont counu quelque riche contrée,
Et qu'ils y ont aquis une facile entrée,
Des forts ils font bastir, et povres fugitifs,
Par leur invention ils nous rendent captifs,
Ils ont conquis ainsi Cefala, Mosambique :
Mais je les garderay d'aprocher de Manique.

Tavar
Le Roy n'eust peu choisir un plus brave seigneur
Pour de sa Royauté maintenir la grandeur,
Tant que vous y serez l'estat sera tranquille,
Plus que tous ses vassaux vous luy estes utille,
Et nous autres aussi subjets d'un si grand Roy
Observerons tousjours fidellement sa loy :
Chacun d'aise est rempli pour voir qu'en ceste terre
Vous empeschez les Blancs nous y faire la guerre.

Serif
Voici nombre de gens qui se vont esjoüir,
Attendons-les ici, faut leurs discours ouir.

Chœur d'AEthiopiens
Sus, que chacun de vous d'une gaillarde dance
Solemnise ce jour en toute esjoüissance.

Autre du Chœur
Comme avez de coustume, ensemblement chantez,
Femmes, et à vos voix nos pas seront contez.

Autre du Chœur
Quels hommes sont-ce là qui ont blanche la face ?
Ce sont quelques larrons, fuyons de ceste place.

Sose, André, Pantaleon, Eleonor, Chœur de Portugais.

Sose
Ainsi que dans la mer tous les fleuves s'escoulent,
Les malheurs dessus moy sinistrement se roulent :
Je ne sçay plus que faire en ce gauche accident
Sinon de jour en jour le trépas atendant :
Nous avons fait, devots, mille vœux, mille ofrandes
Mais nos ofences sont vers nostre Dieu trop grandes.
Il ne faut murmurer contre sa volonté,
Mais atendre constans l'effet de sa bonté.

André
Quand un pilote void que l'ocean s'irrite,
Que l'impiteux Boré contre luy se dépite,
Que l'orage, les flots, les tonnerres, les vens,
Pour enfondrer sa nef se vont entresuivans,
Il faut que le nocher releve son courage
Pour de son art expert faire teste à l'orage,
Aumoins s'il ne conduit son navire à bon port
Il ait en se perdant ce dernier reconfort
De n'avoir épargné ni son art, ni sa peine,
Pour se sauver des flots de la Mer inhumaine :
De mesme il ne faut pas en cette mer de maux,
Naufrager malheureux apres tant de travaux :
« Il convient tout tenter, la marastre fortune
« Un magnanime cœur en tout temps n'importune.

Sose
Je n'ay manque de cœur, je n'aprehende pas
Ni l'envieux destin, ni le palle trépas,
Mais tristement je plains la cruelle misere
Où je vous voy reduits, et ma famille chere.
Compagnons ! Et faut-il que pour m'avoir suivi
Tout bon-heur, et plaisir vous soit ores ravi ?
Eleonor ! Mon ame ! Enfans ma chere vie !
Je vous ay seul ourdi cette peine infinie.

Eleonor
Ce que je sens d'ennuy n'est que pour voir ainsi
Vostre esprit travaillé d'un onereux souci,
Et pleindre nostre mal, dont la seulle origine
Est dans le Cabinet de l'Essence divine.

Pantaleon
Invincible Sosa, nous portons constamment
De ce commun méchef le triste évenement ;
N'aiez souci de nous, ni de nostre infortune
Qui ne nous est, sinon que pour vous, importune :
Il faut tous se resoudre à suporter constans
Les volontez d'enhaut et l'injure des tems,
Nous vous assisterons d'un indomté courage
Jusqu'à ce que Clothon nous décoche sa rage.

Chœur de Portugais
Peut estre que bien tost nos malheurs prendront fin,
« L'inconstance du sort change soir et matin,
Le soleil n'est si tost obscurci d'un nuage
Qu'il me monstre riant son lumineux visage,
Ainsi quand ces ennuis nous auront tourmentez,
Dieu nous departira de ses felicitez.
De ces malheurs, l'autheur vous ne pouvez pas estre
C'est un fleau rigoureux de la divine dextre,
Que ce penser pour Dieu ne bourrelle vos sens,
Pour nous voir travaillez d'encombres si cuisans,
Faut plustost advisez un moien salutaire
De soulager un peu cette dure misere.

Sose
Nous pourrons de ces Noirs quelques vivres avoir,
Mais de combatre il faut se mettre en bon devoir,
Car comme ils sont méchans, s'ils vouloient d'aventure
Par force, ou par traison, nous faire quelque injure
Nous les repousserons, et valleureusement
Treuverons à nos maux quelque soulagement.

Eleonor
Cependant qu'en ce lieu vous les allez atendre
Je m'en vay prier Dieu, nos oraisons entendre,
Qu'il plaise à sa bonté nos travaux aleger
Et nos adversitez en un bon-heur changer :
Allons mes fils, allons, allons de nos prieres
Ce grand Dieu provoquer à cesser nos miseres,
« Car les prieres sont filles du Tout-Puissant
« Qui les reçoit alors que d'un cœur innocent
« Et d'une ame pieuse elles luy sont offertes :
« Puis ses mains sont tousjours pour les petits ouvertes.

Sose
Qu'on se dispose tous à repousser l'effort
De ces Noirs s'ils vouloient contre nous faire effort.

Pantaleon
Il faut attendre ici qu'ils se facent parestre,
Ils seront tresjoyeux nous aborder peut estre.

André
Nous leur proposerons des vivres nous donner
Et que long temps chez eux ne voulons sejourner.

Chœur de Portugais
Nous serons cependant cachez en sentinelle
Pour voir s'ils nous voudroient forger quelque querelle.

Sose
Vous les aborderez André, qui curieux
De tous peuples les mœurs et façons sçavez mieux,
Puis vous avec desja tenu quelque langage
A l'un d'eux, luy contant nostre piteux naufrage :
Pantaleon encor vous y assistera,
Chacun tout son pouvoir j'estime apportera.

André
Nous avons nos cuillers, nos estuits, nos sonnettes,
Et nos montres encor que nous tiendrons secrettes
Jusqu'à tant qu'ayons veu s'ils les voudront changer
En choses qui la faim nous puisse soulager.

Sose
Moy je regarderay s'ils vouloient par cautelle
Susciter d'Alemans quelque promte querelle.
Pour vous donner secours s'il vous est de besoin :
De vous tenir tous prests aiez aussi le soin,
Avecques moy restez, et de vos harquebuses
Ces Mores estonnez rendant veines leurs ruses.

Chœur
Nous avons au soleil la poudre fait secher
Qui restoit du naufrage.

Sose
Or il se faut cacher
Et s'afuster ici, ranimant son courage,
Et mourir paravant qu'il nous soit fait outrage.

Chœur
Voilà venir les Noirs de leurs longs bois armez,
Ils portent mine d'estre au combat animez.

Sose
Il ne les faut tuer, mais qu'on les épouvente :
Que chacun au combat fierement se presente.

Pantaleon
Combattons bravement à la charge, à l'assault,
Plustost qu'estre veincus ici, mourir il faut.

Sose
Courage, compagnons, ils sont presqu'en déroute.

Chœur
Les voila subjuguez, ils sont à nous sans doute.

Sose
Le bruit de nos canons les a tous étonnez,
Ils sont fuis ainsi que moutons écornez,
Ou que lievres peureux quand l'éclat du tonnerre
Fait retentir grondant et les airs, et la terre.
Leur crainte me presage un sinistre malheur
« Car tousjours la traison loge en un lasche cœur,
« Jamais homme coüard n'eut l'ame bien fidelle :
Cette action ici me ronge la cervelle :
Car de nous en aller un autre lieu chercher,
Ma femme, et mes enfans ne peuvent plus marcher
Tant la faim les acable, et tant la dure peine

Qu'ils ont du long chemin étrangement les geine :
Et vous mesmes encor regermez ma douleur
De vous voir constamment endurer ce malheur.

André
Il n'y a que tenir, puisque du grand Dieu l'ire
Contre nous desastrez journellement conspire,
Il n'y pend que mourir, ou de coups, ou de faim,
« L'homme le plus heureux n'est seur du lendemain.

Pantaleon
Ce Pontife tiendra peut estre sa parole,
Faut sa response atendre, et que l'on se console
« En ce que l'Esperance aux povres malheureux
« Est de plus n'esperer se revoir bien-heureux.

Sose
Encor si nous avions de ce lieu counoissance,
D'avoir quelque secours nous aurions esperance.

André
Ce prestre sarazin nous a bien découvert
Qu'à nul des étrangers ce païs n'est ouvert
Nous promettant encor, et de voix, et de geste,
En vivres échanger de nos joiaux le reste,
Et mesme raporter au Roy nostre malheur
Qui, peut estre, touché s'en verra de douleur.

Pantaleon
Il faut si nous pouvons encor un peu l'atendre
Car il desire fort nos ustencilles prendre :
De sorte il admiroit tous ces petits joiaux
Les treuvant si gentils, si precieux, et beaux,
Qu'il ne manquera pas d'emploier sa puissance
Pour s'en voir, curieux, de quelqu'un joüissance,

Sose
Il faut aux grands malheurs toutes choses tenter,
Et au vouloir de Dieu toutesfois s'arester,
« Bien souvent qu'on se pense estre plus miserable,
« C'est lors qu'à nos clameurs il se montre ploiable.
Faut quelqu'un envoier à ce Roy proposer
S'il nous permettra bien ici nous reposer,
Luy conter librement, et sans ceremonie
Le déplorable estat de cette compagnie.

André
C'est tresbien advisé, s'il n'est né d'un rocher
Ou que d'une ourse fiere il n'ait tiré sa chair,
Nostre necessité luy sera si sensible
Que de nous repousser ne luy sera possible :
Peut estre Dieu fera qu'aiant de nous pitié
Il nous témoignera quelques traits d'amitié,
Et j'espere qu'en bref s'apaisera son ire
Pour adoucir un peu nostre cruel martire.
« Au fort d'un grand ennuy bien souvent il advient
« Qu'un secours favorable incontinent survient
« Qui rend non atendu la misere allegée
« D'une ame tristement d'encombres assiegée.
Comme le bleu Neptun dans ses flots irrité,
Quand des courriers d'AEole il se sent agité,
Bouleverse une nef, tantost jusqu'aux estoilles
Portant d'une bourrasque, et son mast et ses voilles,
Puis d'un mont d'eau courbé senble tost l'abismer
Dans les goufres profonds de son giron amer :
Ores deçà, delà, cette nef est portée,
N'atendant qu'estre au fonds de la mer emportée.
Le nautonnier alors palle, tremblant de peur,
Croit estre le butin de l'Element trompeur,
N'atend aucun secours, croit que la Parque fiere
Luy dresse son tombeau dans l'onde mariniere :
Quand tout en un instant les flots sont acoisez,
Un saint Esme rendant les vents aprivoisez ;
Le Pilote mi-mort rempourpre son visage,
Phoebus chassant des airs, la tempeste, et l'orage,
Tethis semble glacée, et son humide sein
Rend le Nocher gaillard et d'asseurance plein.
Ainsi sans y penser verrons-nous en peu d'heure
Changer nostre misere en fortune meilleure.
Ce Roy, s'il est courtois, nous favorisera
Et joieux de nous voir, d'aventure sera.

Sose
Mais si c'estoit ce Roy barbarement impie
Dont nous eusmes advis de fuir sa patrie
Lors que chez Alagos, Roy doucement courtois,
Nous fusmes rafraichis, estant à nostre chois
D'y rester plus long temps, et que luy debonnaire
Taschoit nous retenir de sa puissance entiere,
« Il faudroit s'en aller : un advertissement
« Ne doit estre jamais receu negligemment.

Pantaleon
Alagos ce bon Prince humainement traitable,
Qui dans l'AEthipie encor n'a de semblable,
Plus que tous les Rois Noirs d'un naturel acort,
De fuir son voisin nous admonesta fort.
Mais comme n'ayant pas du païs counoissance
Nous doutons si ces lieux sont dessous sa puissance.
Car chacune province a son prince, et son roy,
Dont elle tient fidelle étroitement la loy.
Et depuis qu'Alagos nous fist dans ses nacelles
Passer du saint Esprit le fleuve aux ondes belles,
Nous avons traversé plusieurs steriles lieux,
Où les rochers sembloient porter leur chef aux cieux,
Où de goufres profonds et de noires fondrieres
Nous faisoient de fraieur herisser les crinieres.
Ainsi nous ignorons si ce Prince impiteux
Commande absolument sur ces incultes lieux :
Resolvons-nous en fin patiemment atendre,

S'on nous vient ataquer, faut encor se defendre,
Et tascher si pouvons nostre méchef forcer :
« Par la force, la force il convient repousser,
Où pourrions nous aller ? Vostre troupe éperdue
S'est dessous le travail, et sous la faim rendue.

Sose
Et c'est ce qui m'aflige, et voudrois estre seul
Comme je vous ay dit à suporter ce deul :
Avec moy vous restez plus de six vingt personnes
Qui avez enduré des cruautez felonnes.
Qui avez enduré pas nul secours aporter
Ni contre les éforts du malheur resister,
« J'ay fait ce que j'ay peu, mais quoy ? La force humaine
« Contre le veil de Dieu fragilement est veine.
Au milieu des travaux, des douleurs, des ennuis,
S'il n'y avoit que moy, comme un sapin je suis
Sur un mont baise-nue, à qui des vents la rage
Font la cime ploier ébranslant son feuillage,
Tantost jouet de l'Est, et tantost de l'Ouest,
Or son chef touche à terre, or mi rompu parest :
Le Nort contre le Sud renforçant leur furie
Luy veulent étoufer sa vegetalle vie,
Mais contre leurs éforts brusque se roidissant
Sa perruque tousjours droite se va haussant.
De mesme les malheurs qui contre moy s'obstinent,
Ni ce que les Daemons de traverses machinent,
Ni mesme ce que peut le destin conjurer,
Ne peuvent contre Dieu me faire murmurer,
Tousjours d'un front constant et d'une ame hautaine
J'endureray l'ennuy, la faim, et toute peine,
« Aussi faut-il tousjours avoir le cœur entier
« Et plus estre afligé les malheurs defier.
Il est bien vray qu'il n'est ame si relevée
Qui quelquefois ne soit trop sensible treuvée
Aux coups d'un grand méchef, lors qu'on voit ses amis
A tant et tant d'ennuis sinistrement soumis,
Voilà ce qui me griéve, et c'est la seulle cause
Qui ces fascheux pensers fatalement me cause.

André
Mais quoy ? Tous ces discours ne font qu'aigrir nos maux,
Vous ne nous avez pas fait naistre ces travaux,
C'est une afliction, une perte commune,
Qui vient du Tout-Puissant, et non de la fortune.
La chance en est jettee, il n'y faut plus songer.
Pensons tant seulement nostre faim soulager.
Envoier vers ce Roy sçavoir si favorable
Il changera benin nostre estat miserable :
Vous l'avez proposé, c'est l'advis le meilleur,
Rien ne nous sert de pleindre ici nostre malheur.
« Un conseil estant pris, ne faut paresseux estre
« D'en faire promtement les effets aparestre.

Sose
Mais qui pourray-je bien deleguer pour ce fait
Veu que d'ici les mœurs aucun de vous ne sçait ?
Mes esclaves non plus n'en ont pas counoissance.

Pantaleon
Il fait user de vray d'une grande prudence,
Car nous avons desja ces Mores étonnez,
Qui pour ce fait seront contre nous obstinez.

Sose
Vous irez donc, André, dépescher cette affaire,
Car vous entendez mieux qu'aucun comme il faut faire,
« On doit aux grands effects des hommes emploier
« Dont le cœur ne soit veu sous les travaux ploier :
Menez avecques vous ceux qu'avez counoissance
Qui pourront en ce fait vous donner assistence.
Rencontrez ce Pontife, et que par son moien
Le Roy soit stimulé de nous faire du bien :
Qu'il tasche aussi donner à la Reine une envie
De voir ma Leonor de ses enfans suivie.
« Les femmes quelquefois racontant leurs douleurs
« Des tygres plus felons amoliroient les cœurs.
Or à vostre retour, que nous allons atendre,
Nous verrons quel conseil il nous conviendra prendre.

Pantaleon
Si Vasco ne nous peut quelque bien procurer
Il ne faudra long temps en ce lieu demeurer :
Mais où tourneron-nous ? Et en quelle contrée
Pourrons-nous bien avoir facilement l'entrée ?
Car ne counoissant pas ces regions ici,
C'est encor agraver nostre ennuieux souci.

Sose
Si nous avons aussi quelque chose pour vivre,
Nous pourrons plus avant nostre chemin poursuivre
Tirant vers Mosambique, ou bien vers Cefala,
Où de nos Portugaiz pour commercer sont là,
Et l'onde costoiant, apercevrions peut estre
Quelque nef où pourrons en seureté nous mettre,
« S'il y a d'asseurance aux vens, et à la mer.

Pantaleon
Plus que tous nos ennuis je plains le deuil amer
De vos petits enfans, de vostre Epouse chere,
Et des autres qui sont foibles en la misere.

Sose
Ce deuil me point si fort qu'immobile je suis
Alors que je les voy tant acablez d'ennuis.
Or cependant qu'André reviendra, je vous prie
Allez à ces povrets servir de compagnie,
Donnez leur esperance, et consolation
De voir en bref la fin de nostre afliction.
Contez leur que la charge à Vasco j'ay donnée
D'aller le Roy treuver, pour rendre terminée

Nostre dure langueur et que d'autre costé
Dans ce proche hallier je me suis transporté
Pour quelques fruits chercher, ou tuer quelque beste
Si parmi ces deserts de hazard il en reste.

Chœur de Portugaiz
O Portugaise Nation
Que tu portes d'afliction !
Que le Ciel de malheurs te verse !
Il ne s'est jamais veu de maux
Comparables à tes travaux
Sur terre et dessus l'onde perse.

Apres avoir en tant de lieux
Semé ton renom glorieux,
Comblé d'honneur et de richesse,
Te voici langoureux troupeau
A qui les os percent la peau
De faim, de soif, et de tristesse.

Du grand Dieu c'est un jugement
Qui nous frape si rudement
Pour chastier nostre avarice,
Car la cupidité d'avoir,
L'Orient nous fist aller voir,
Passant l'un et l'autre Solstice.
Que nous ont servy les tresors
Conquis aux Mosambiques bors,
Et dedans l'Inde Orientalle,
Que pour en enrichir la mer
Et nous combler de deuil amer
Voyant à tous coups la mort palle ?

Encore de quelqu'autre desir
Sans danger on a du plaisir
Et l'ame heureusement contente,
Mais celuy d'avoir de l'argent
Va l'homme d'ennuis surchargeant,
Et tout genre de peril tente.

O malheureuse faim de l'or,
Qui, pour amasser maint tresor
Prodigues cent fois nostre vie,
Que nous serions bien plus heureux
Si Sose d'un cœur genereux
N'eust onc bruslé de cette envie.

Sose, ton infelicité
L'Eternel seul a suscité,
Contre luy toute force est veine,
Si le malheur est infini,
Faut de cœur estre autant garni
Comme violente est la peine.

Car nous voions en un moment
En tous estats un changement
Le mal tousjours le bien escorte,
Sose, et sa femme se sont veuz
De richesse, et gloire pourveuz
Or tout malheur les deconforte.

ACTE III

Mocondez. Melinde. Chœur d'AEthiopiens. Chœur d'AEthiopiennes. Sose. Eleonor. André. Pantaleon. Gouvernante. Enfans. Chœur de Portugaiz.

Mocondez
Ce flambeau lumineux qui là haut fait son cours,
Vray nourricier des corps et pere de nos jours,
Cet œil de l'univers, cette planette claire,
Qui depart à chacun sa brillante lumiere
Ne voit rien de pareil, quoy qu'il œillade tout
Ce qui d'un bout du monde est jusqu'à l'autre bout,
A ma grandeur royalle. Il semble que les astres
N'osent mesme répandre en ce lieu leurs desastres,
Tant mon pouvoir estonne et la terre et les cieux.
Et tant ma Roiauté l'on redoute en tous lieux.
Je ne sçay quelles gens, tous nez au brigandage,
Sur les rois mes voisins exercent le pillage,
Des hommes étrangers qui ont blanche la peau,
Et que journellement on voit floter sur l'eau,
Des corsaires qui n'ont autre but, autre envie
Qu'emporter les tresors d'une riche patrie.
Mais ils n'ont pas osé de Manique aprocher :
Telle temerité leur cousteroit trop cher.
Au bruit de mon renom ils tremblent en la sorte
Qu'un enfançon qui void un serpent à sa porte,
Aussi n'ont-ils encor abordé mon sejour
Sachant bien y treuver un funereux estour,
Mes peuples en repos vivent libres de crainte,
Que de celle qu'ils ont de moy sur le front peinte.
Je jure Mosini, j'ateste les clers feux,
Que le premier des Blancs qui viendra dans ces lieux
Ressentira soudain que le Roy de Manique
Sçait prudent maintenir son Estat pacifique.
« C'est ne sçavoir regner, ou bien manquer de cœur
« De permettre l'entrée à ce peuple trompeur.
Ils osent bien venir jusqu'au Cab des Courantes,
Qui ceint ma region de roches efroiantes
Du costé de la Mer, et ne craignent passer
Ce fleuve qui Neptun semble ores menasser
Par ses rapides flots, fleuve qui ceint ma terre
Du costé du Midi, que d'un nom bien biserre
Ils appellent grossiers fleuve du saint Esprit :
Mais d'aprocher des monts ou le beau soleil rit
Quand il sort de sa couche et mes Regions dore,
Ils n'ont, ils n'ont pas eu la hardiesse encore ;
Ces monts de Manica qui menassent les nuës
Du costé d'Orient empeschent leurs venuës.
Comme estant à passer du tout tres-malaisez ;
Dessous le Capricorne ils sont droit oposez.
De Monomotapa l'Empereur heroïque
Qui commande par tout au deçà du Tropique
Je ne m'estonne peu, qu'à ces Blancs vagabonds
Il permet emporter ses metaux jaunes-blonds.
Il tient un grand païs, où plusieurs braves princes
Commandent sous son nom chacune des provinces,
Ils ne sont neanmoins de personne empeschez
D'y tenir quelque fois librement leurs marchez.

Serif
C'est le bien du païs, car ce peuple barbare
Leur apporte tousjours quelque chose de rare,
Mille riches outils, si beaux, si precieux,
Qu'ils peuvent contenter et l'esprit et les yeux,
Par un bœuf, un mouton ou pour de la Castille
Ils baillent promptement quelque riche ustencille.

Pontife
Plusieurs de ces gens là sont arrivez ici
Tristement éperdus de peine et de souci.

Mocondez
Par où sont-ils entrez ? Viste, qu'on les desarme.

Chœur
Ils sont desja venus nous donner une alarme.

Tavar
Voire, et se sont montrez au combat furieux.

Mocondez
Qu'ils soient incontinent repoussez de ces lieux.

Pontife
Je les ay veuz de pres, c'est une povre trope
Sortie d'un païs que l'on apelle Europe.

Mocondez
Que viennent-ils chercher ? Et que demandent-ils.

Pontife
Des vivres seulement pour leurs riches outils.

Mocondez
Mais encor, comme ont-ils abordé cette plage ?

Pontife
Malencontreusement par un triste naufrage.

Mocondez
Sont escumeurs de mer au brigandage nez
Que la faim de nos biens a seulement menez.

Pontife
Plustost croy-je que c'est quelque peuple qui erre
Dechassé par la faim de sa natalle terre.

Mocondez
Tout païs peut-il pas tout son peuple nourrir ?

Pontife
La faim en plusieurs lieux en fait beaucoup perir.

Mocondez
Mais je ne veux permettre à telle gent foraine
En mes terres venir pour soulager sa peine.

Pontife
Ce n'est pas leur dessein d'y beaucoup sejourner.

Mocondez
Il les faut promptement faire autre part tourner.
Sus, que l'on coure apres, qu'on leur donne la chasse,
« Chez soi ne faut tenir une estrangere race.

André
Monsieur, je suis venu vous prier derechef
Avoir compassion de nostre dur méchef,
Nous vous avons desja nos desirs fait entendre,
Prenez compassion de nostre dur esclandre.

Pontife
Je m'en suis souvenu.

André
Faites nous la faveur
Que nous puissions au Roy conter nostre douleur,
Et que nostre Princesse Eleonor dolente
De voir la Reine aussi par vous ait quelque atente,
Ce luy sera plaisir une estrangere voir
Reduite povrement sous son alme pouvoir.

Pontife
La loy de ce païs ne le peut pas permettre :
Nul étranger ne peut devant le Roy parestre :
Toutesfois me donnant de vos joiaux de prix,
Fidelle j'emploiray ma force, mes esprits,
Et mes inventions, pour procurer la grace
Contre l'ordre commun de le voir face à face,
Et que vostre Princesse aura mesme l'honneur
La Reine entretenir de son triste malheur.

André
Je n'ay rien avec moy qu'une belle sonnette,
Et ce miroir qui luist ainsi qu'une planette.
Nostre grand vice Roy le genereux Sosa
Mille et mille joiaux bien plus precieux a,
Si de parler à luy le Roy prend quelque envie,
Il les échangera selon sa fantaisie
En rafraichissement, en chair, en ris, en pain,
Ou pour quelqu'autre chose à contenter la faim.

Pontife
Attendez la response, et je vay rendre peine
Que vostre adresse à moi vous ne treuverrez veine.

Mocondez
Qu'entenday je parler ? Quel son melodieux ?
Je veux sçavoir que c'est : qui le me dira mieux ?

Pontife
SIRE, ce sont ces Blancs qui viennent miserables
Hommager s'il vous plaist vos grandeurs honorables,
Si vostre Roiauté les honore vous voir
Leur desastre piteux ils vous feront sçavoir.

Mocondez
Qui leur a fait ces lieux aborder temeraires ?

Pontife
L'esperance d'avoir secours en leurs miseres.

Mocondez
Ha ! Ce sont des brigands, des traistres, des mutins,
Sinistrement conduits par de méchans destins,
Je les feray punir, allez en diligence,
Tascher de leurs desseins avoir la counoissance ;
Amenez-les à moy, tous, tous, je les veux voir,
Et les mœurs en pareil de leur païs sçavoir
Dont j'en ay desja sçeu par les miens quelque chose,
Sus, qu'à les m'envoier viste l'on se dispose.

Pontife
SIRE, ils sont un grand nombre, hommes, femmes, enfans,
D'une mourante faim tristement languissans,
Ils m'ont fait voir beaucoup de choses precieuses,
Qui peuvent contenter des ames curieuses,
Pour quelque peu de vivre ils les échangeront,
Et vous venant treuver ils les aporteront.

Mocondez
Faut adviser comment avec eux il faut faire.

Pontife
Il conviendroit avoir pitié de leur misere.

Chœur
Ce sont méchans volleurs qui nous ont ataquez,
Et au sanglant combat fierement provoquez :
Nous esbatant ensemble ils ont fait pesle-mesle
Pleuvoir des coups sur nous aussi dru que la gresle :
Ils ont une arme longue, et croche par un bout
Dont une flame sort, qui fait un bruit en tout
Semblable à ces éclers qu'un nuage desserre,
Faisant grondement bruire un éclatant tonnerre.

Mocondez
Ils seront chastiez, et des ores je veux
Que sans nulle pitié vous courez tous sur eux ;
Quoy ? D'estre si hardis de venir en ma terre,
Et indiscrettement aux miens faire la guerre ?

Ha ! Je leur aprendray que leur temerité
Se devoit faire voir en un autre costé,
Permettre ce seroit dedans cette contrée
A ces barbares blonds à jamais une entrée,
Je les feray punir d'une telle façon
Qu'aux autres vagabonds ils feront la leçon :
Ils sentiront combien le grand Roy de Manique
Sçait fort bien exercer sa puissance heroique.

Serif
Qui ne tiendroit la main contre ces estrangers
Nous pourrions encourir de sisnistres dangers,
Mais si vostre grandeur qui ça bas n'a d'égalle,
M'aiant counu d'une ame excellement legalle
M'a du tiltre honoré de vostre lieutenant,
J'iray vos volontez fidelle entretenant ;
J'auray l'œil de si pres sur cette blonde race
Que la faim de nostre or de son lieu natal chasse,
Qu'en vos terres entrans ils voudroient n'avoir pas
Pour ces regions voir fait seulement un pas.

Mocondez
Ainsi je le desire, et veux qu'il n'y ait faute.

Serif
Craindre je leur feray vostre Majesté haute.

Pontife
Quelle incommodité peuvent-ils aporter ?

Mocondez
Ils voudroient à mes loix indiscrets resister.

Serif
Ils ne treuveroient pas leur entreprise aisée,
Ma vigilance estant à leur veil oposée.

Pontife
C'est un prince estranger abordé par malheur
Avecques sa famille en ce sejour plein d'heur
Qui ne demande rien que quelque peu de vivre.

Mocondez
Mais ils ont jà voulu les miens à mort pour suivre.

Pontife
Peut estre se voians des vostres ataquez,
Ils se sont défendus se voiant provoquez.

Serif
Ils nous maitriseroient s'ils avoient la puissance.

Pontife
De déplaire à personne ils n'ont pas l'asseurance.

Mocondez
Pour vous tromper, ils font les necessifs ainsi.

Pontife
Qu'eschanger leurs joiaux, ils n'ont autre souci.

Serif
Il les leur faut oster, avec toutes leurs armes.

Pontife
Ouy bien, s'ils nous vouloient donner quelques alarmes.

Mocondez
Je ne doi leur montrer aucun trait de faveur.

Pontife
« C'est l'ornement d'un roy la clemence, et douceur.

Serif
« Aux grands rois la clemence est souvent dommageable.

Pontife
« Rien tant que la douceur ne rend leur estat stable.

Mocondez
« Un Roy n'est obey qui n'est plus craint qu'aimé.

Pontife
« Un roy trop redouté n'est jamais estimé.

Serif
« Un regne sans le fer beaucoup de temps ne dure.

Pontife
« La clemence en tout tems un grand Estat asseure.

Mocondez
Bon, d'estre à mes subjects, et courtois, et clement.

Pontife
Il faut aux estrangers l'estre pareillement.

Serif
Non pas à des voleurs qui ont la peau si blanche.

Pontife
« Faut à l'endroit de tous faire voir l'ame franche.

Mocondez
La pitié qui leur faut, c'est les devaliser.

Pontife
Cela des autres rois vous feroit mépriser.

Serif
SIRE, c'est un moyen pour vous faire peu craindre.

Pontife
« L'estat des malheureux, encore doit-on plaindre.

Mocondez
Non de ceux-là qui ont leur malheur procuré.

Pontife
Contre ces povres gens le Ciel a conjuré.

Serif
Mais la cause ils en sont par leur salle avarice.

Pontife
Je croy qu'ils ne sont point toxiquez de ce vice.

Mocondez
Pourquoy de leur païs sont-ils donques sortis ?

Pontife
Ils en sont pour la faim d'aventure partis.

Serif
Un prince ne peut pas endurer la famine.

Pontife
Si fait bien, quand le Ciel conspire sa ruine.

Mocondez
Qu'on ne m'en parle plus, je veux resolument
Leur faire ressentir un rude chastiment,
Sous un mielleux apast il les faudra surprendre :
Deux langues vous avez, pour leur donner entendre
Que je leur veux bien faire, et les desire voir
Pour à leur grand besoin de vivres les pourvoir.
Serif faites donc tost que tous on les desarmes,
Promettez qu'à chacun on luy rendra son arme,
Puis quand les aurez mis en un tel desarroy
Et qu'ils n'auront plus d'arme, amenez-les à moy.

Serif
SIRE, je le feray. Voici venir la Reine.

Mocondez
Et bien Madame, quoy ?

Melinde
Sire je suis en peine
De ce qu'on m'a conté, que quelques vagabonds
Sont arrivez ayant tous les visages blonds
Et ont à vos subjects donné quelques alarmes.

Mocondez
Je vay presentement leur faire oster leurs armes,
M'amie, n'ayez crainte, ils seront estonnez
Comme les criminels au suplice menez,
Le tout est arresté !

Melinde
Mais j'auroy bonne envie
Si vostre Majesté ce bien ne me denie,
De voir comme ils sont faits, et leurs femmes aussi,
Car de ce Prince on dit que la femme est ici :
« C'est un contentement avoir la counoissance
« Des mœurs de ceux qui sont sous une autre puissance.

Mocondez
Vous les contemplerez tout à vostre loisir
Car je vien d'envoyer leurs armeures saisir,
Et tout ce qu'ils avoient pour se cuider defendre,
Puis ils viendront ici tous desarmez se rendre.

Melinde
On dit qu'ils ont aussi de riches ornemens
Qui miraculeux ont de subtils mouvemens,
Si artificieux, si beaux, si admirables
Qu'on n'en a jamais veu cette part de semblables.
Les uns rendent plaisans un son armonieux,
Les autres sont luisans comme les feux des cieux :
Vous pourrez bien avoir toutes ces gentillesses
Des vivres leur donnant, ou plustost par finesses :
Que vostre Majesté, Sire, m'en face avoir,
Puisque cela dépend de vostre alme pouvoir.

Mocondez
Je les vous donneray ma compagne, m'amie,
Vous en aurez bien tost contente vostre envie ;
Desarmez qu'ils seront je feray leur oster
Tout cela qu'ils ont peu de richesse aporter :
Tous ces rares presens dont vous faites estime.
Ils ont pour decevoir un cœur non magnanime,
Mais je ne suis de ceux qui si mal advisez
Se laissent abuser à ces Blancs trop rusez ;
J'ay l'esprit trop fecond en adresses subtiles
Pour me laisser surprendre aux hommes plus habiles.
« C'est un art d'un grand roy de sçavoir atraper
« Ceux-là qui finement le desirent tromper.
Ces estrangers auront une certaine preuve
Que jamais dépourveu d'astuce on ne me treuve.
Attendant le retour de Serif promtement,
Il nous faut aller prendre un peu d'ébatement.

Sose. André. Pantaleon. Chœur de Portugaiz. Eleonor et sa suitte. Serif. Chœur d'Aethiopiens.

Sose
Quoy donc ? Apres avoir d'un invaincu courage

Vaillamment defié d'Amphitrite la rage,
Apres avoir de Mars les effets surmontez,
Et cent mille guerriers superbement domtez,
Rendu mainte cité sous nos loix tributaire,
Et valeureusement conservé l'Inde entiere ;
Diü sera témoin jusqu'à l'Eternité
Que son Sose luy a mille honneurs aquesté :
Je me verray reduit povrement miserable
Sous un fort ennemy fierement indomtable,
Dessous la blesme faim, qui si fort nous étraint,
Que de ploier sous elle il faut estre contraint.
O rigoureux Destin ! Envieuse Fortune !
Vostre front gracieux change comme la lune,
Que ne me voy-je encor au milieu d'un combat
Renverser courageux maint genereux soldat ?
M'amie ! Ma moitié ! Je ne plains que vous mesme
Et nos petits enfans en ce malheur extresme.

Eleonor
Et moy que vous, Monsieur, et ces povres petits
En nos funebres maux, encores aprentifs :
Ce bon Dieu, s'il luy plaist, apaisera son ire,
Et pourra moderer en bref nostre martire,
En luy je me console, il est doux et clement,
Et les desseins des rois il change en un moment,
Possible que ce Roy, touché de nos détresses,
De vivres nous pourra faire quelques largesses.
Voilà venir André qu'aviez envoié voir
Si nous pourrions ici quelque secours avoir.

Sose
Et bien quelque nouvelle ? André, quelle esperance
D'avoir à nos ennuis promtement alegeance ?

André
J'ay treuvé le Pontife, et luy ay fait present
D'une belle sonnette, et d'un miroir luisant
Dont il a fait grand cas, et m'a fait la promesse
De s'emploier pour nous, mesme que la Princesse,
Leonor vostre épouse, aura moien par luy
A la Reine conter son déplorable ennuy,
Et davantage encor fera vostre excellence
Contre l'ordre commun voir du Roy la presence,
Vous entendre parler, et la face luy voir
Qu'aucun mesme des siens à grand peine à pouvoir.

Sose
Quand pourra ce bien estre ? Et quelle oportune heure
Pour aller devers luy trouverons-nous meilleure ?

André
Il nous doit envoier un advertissement
De l'heure que pourrez y aller seurement.

Eleonor
O la bonne nouvelle ! À croire il est facile
Que Dieu rendra ce Prince à nostre bien utile,
Puis qu'il vous veut parler, et que la Reine aussi
En si triste saison de me voir à souci :
« Car ordinairement la gent la plus sauvage
« S'adoucit entendant un gracieux langage,
S'ils entendent au long nos langueurs raconter
A la compassion les pourrons exciter.
« L'ame la plus cruelle, est de douleur atainte
« Quand d'une autre elle entend la piteuse complainte.

Sose
Vous ferez à la Reine entendre vos douleurs,
Car je ne puis m'aider de sanglots ni de pleurs,
J'entrediendray le Roy de mes actes de guerre,
Et comme par malheur je suis dessus sa terre.

Eleonor
Le bon Dieu nous conduise et face que ce Roy
Prenne compassion et de vous et de moy,
Son aide j'atendray, j'en suis la resolüe,
Nostre secours dépend de sa grace absolüe.

Le I. Enfant
Ma mere, helas, pour Dieu que j'aye un peu de pain,
Je ne puis plus porter cette bourrelle faim.

Eleonor
Mon fils il faut avoir un peu de patience,
En bref nous treuverons à nos maux alegeance.

Le 2. Enfant
Il y a si long tems que je n'ay point mangé,
Ma mere à tout le moins que je sois soulagé,
De quelque peu de fruits, à faute d'autre vivre,
Je suis mi-mort de faim, je ne puis plus vous suivre.

Eleonor
Ha ! Mes petits mignons, vous me percez le cœur
Pour vous voir tendres d'ans suporter ce malheur !
Mes fils ! Mes nourrissons ! Ma plus soigneuse cure !
Rien ne m'aflige tant que vostre peine dure.

Sose
Hé ! Quel cruel suplice ! Et quelle autre douleur
Peut jamais égaller ce desastré malheur ?
Voir mes petits enfans en un âge si tendre
A faute d'aliment la mort cruelle atendre ?
Pourquoy, Ciel inhumain au milieu des combas
Ne m'as-tu fait sentir un violent trépas ?
Ou bien, quand mes vaisseaux firent piteux naufrage,
Que ne fus-je englouti dans la liquide plage ?
Une fois seulement j'eusse éprouvé la mort,
Où mille fois je jour j'endure son éfort.

Povre Princesse helas ! Que tu as de traverses !
Enfans ! Que vous soufrez d'aflictions diverses !
Ha ! Ma chere compagne ! Hé ! Mes tendres enfans
Je ne puis plus de faim vous voir si languissans.

Eleonor
Monsieur, consolez vous, n'aiez pour nous de peine,
En si triste malheur toute complainte est veine.

Sose
Mais de voir ces enfans de faim alangourez,
C'est ce qui mes esprits rend de soin martirez.

Le I. Enfant
Ma mere cachez-moy, de peur helas je tremble,
Voilà vers nous venir des Cafres ce me semble.

Le 2. Enfant
Mon pere, sauvez-moi de ces Mores vilains.

Sose
Ne soiez, mes enfans, d'aucune crainte attains,
Ces hommes que voiez vous donneront peut estre.
Du pain, du riz, des fruits, de quoi pourrez repaistre.

Eleonor
Ils viennent droit vers nous.

Sose
Laissons les aprocher,
Peut estre n'est-ce nous qu'ils desirent chercher,
Qu'on se tienne tous prests les repousser de force
S'il s'en treuve quelqu'un qui vous nuire s'éforce.

Serif. Chœur d'AEthiopiens
Le grand Roy de Manique, aiant sçeu qu'en ces lieux
Vous estiez arrivez tristement soucieux,
Pour en vivre échanger maint beau petit bagage,
Vous commande donner de vostre foy le gage,
Pour avec seureté devant luy vous treuver
Vos armes il nous faut.

Sose
Plustost, plustost crever :
Un prince desarmer ? Il n'y a d'aparence,
Nos armes on n'aura que par la violence.

Serif
Si vous ne les rendez, vous n'aurez point l'honneur
De parler nullement au Roy nostre Seigneur,
Une faveur si grande il n'a jamais permise
A personne vivant sur sa terre en franchise,
« D'un païs ou l'on est faut les loix observer,
« Et ce que veut un roy sainement aprouver.

Sose
Je suis porté du tout à son obeissance,
Mais mes armes luy rendre, il faut qu'il me dispense.

Serif
Il vous faut donc d'ici déloger promtement.

André
De luy nous n'aurons pas assistence autrement.

Eleonor
Vous ne devez sejour un repentir atendre
Si vous vous resolvez vos armes ainsi rendre,
Car si de nous tromper ceux-ci n'avoient desir,
Pourquoy se voudroient-ils de vos armes saisir ?

Serif
Madame je vous pri', n'aiez aucune crainte
D'apercevoir jamais qu'en nous il y ait fainte,
De ce païs ici c'est une antique loy
De ne point aprocher de la cour du grand Roy
Sans estre desarmé.

Sose
C'est une loy trop dure,
Et plustost je mourray qu'un tel afront j'endure.

Serif
N'esperez donc jamais aucun secours de nous,
Ou sans plus dilaier d'ici retirez-vous.

André
Et bien, il vaut donc mieux sans plus long temps atendre
Nos armes leur donner, s'ils les nous veulent rendre.

Eleonor
Si vous vous desarmez, helas ! J'ay belle peur
Que soions le butin de ce peuple trompeur,
Tenez ferme tousjours.

Sose
Mais quoy ? Ma chere vie,
La faim à ce méchef tristement nous convie.

Serif
Vos armes rendez-nous, car je suis trop long tems,
Ce n'est qu'en atendant qu'on vous rendra contens,
Et qu'on vous pourvoira de logis, et de vivre,
Le Roy l'entend ainsi.

Sose
Vostre advis je veux suivre,
Compagnons, baillez donc vos armes en depost,
Puis qu'il promet ainsi les vous rendre bien tost.

Serif
Il faut que nous aions de mesme vostre épee.

Sose
Elle sera plustost dedans mon sang trempée,
Le Roy ne l'entend pas.

Serif
Et c'est sa volonté.

Sose
Mon épée jamais ne quitte mon costé.

Serif
Si vous voulez du Roy recevoir courtaisie
Il faut luy obeir selon sa fantaisie.
C'est la loy du païs, que jamais étranger
Sans estre desarmé ne s'y pourra loger.

Sose
Les princes sont exemts de Loix si rigoureuses.

Serif
Ils ne doivent ici les tenir vergongneuses,
Le Roy l'entend, le vent, c'est son commandement,
Je n'oserois vers luy retourner autrement.

Sose
Espée qui cent fois flamboiant dans ma dextre
M'a fait en mille lieux pour un Mars recounestre,
Maintenant le malheur me fait t'abandonner :
« Dieu peut comme il luy plaist de nous tous ordonner :
Pour le moins je fay foy dessus vostre promesse
Que quand nous aurons eu vers le Roy quelque adresse
Nos armes aussi tost vous nous redonnerez.

Serif
Sans les avoir aussi vous ne retournerez.
Je vay sa Majesté treuver tout à cette heure
Pour vers vous revenir sans plus longue demeure.

Sose
Attendant son retour, allons nous disposer
Pour dextrement au Roy nos desseins proposer.

Eleonor
J'ay peur qu'à nostre bien ceci ne reüssisse,
Car tout ce peuple noir est rempli de malice.

Chœur de Portugaiz
On dit bien vray, quand le malheur acable
Le chef tremblant d'un pauvre infortuné,
De jour, en jour on voit le sort muable
Contre ses vœux se rendre mutiné.

L'on a beau faire un million d'ofrandes
Pour apaiser l'ire du Tout-Puissant,
Qui courroucé de nos fautes trop grandes
Severement nous les va punissant.

Tant de mortels endurent mille peines,
Et comme nous de sinistres malheurs,
Et toutesfois leurs prieres sont veines
Continuant le cours de leurs douleurs.

Ce sont secrets de l'Eternité sainte
Que l'on ne peut comprendre aucunement,
Faut les malheurs suporter par contrainte
Et prendre en gré tout triste évenement.

Comme un berger au milieu d'une plaine
Void se former un orage noirci,
Renge à l'abri son troupeau porte-laine
En atendant que l'air soit éclairci :
Il faut de mesme écarter de Dieu l'ire,
Baisser le chef et ne point murmurer,
Quand une fois ses verges il retire
Tout semble apres en bon-heur prosperer.

Mais l'on n'a veu de pareille misere
A celle-ci, qui croist de jour en jour,
Car bien souvent un tourment si severe
Long tems ne reste à parfaire son tour.

Il est certain que toute violence
Si longuement ne peut pas subsister,
Et ce malheur que le Ciel nous élance
Nous avons veu long tems nous molester.

Depuis le tems de nostre dur naufrage
La mort nous a talonnez pas à pas,
Que pouvons nous endurer davantage
Que tous les jours accourir au trépas ?

Ces Caffres noirs nous ont fait la promesse
Nous desarmant, de vivres nous aider,
Mais j'ay grand peur que leur ame traitresse
Plutost nous vueille au desespoir guider.

Sose devoit leur faire resistance
Et non si tost nos armes leur donner :
Sa Leonor estoit en défiance
Qu'il ne falloit ainsi s'abandonner.

Force nous est de constamment atendre
Ce qui nous peut arriver de ceci,
Ne se pouvant d'un ennemi defendre
On est contraint se rendre à sa merci.

ACTE IIII

Melinde. Palyte. Chœur d'AEthiopiennes.

Melinde
Ainsi que les sapins aux sourcilleux coupeaux
Surpassent en beauté les autres arbrisseaux,
Ou comme on void encor la troupe peinturée
A l'aigle faire joug parmi la plaine aërée,
De mesme sont les rois, qui tiennent souverains
Sous leur authorité tous les autres humains,
Les peuples sous leurs loix se rengent tributaires
Counoissans leurs grandeurs à leur bien salutaires,
De Manique le Roy mon cher époux loial,
Qui tient tout ce païs sous son pouvoir roial,
Est redouté de tous, et parest magnifique
Digne de commander à tous les rois d'Afrique,
Nul roy tant soit-il grand n'a tant que luy de los,
C'est la perle et l'honneur des plus braves heros.
Moy sa seule compagne en cent façons heureuse
Je suis participante à sa gloire fameuse :
Je voy tout m'obeïr, les dames, les seigneurs,
Et le vulgaire aussi me portent mille honneurs :
Qu'en dites-vous Palyte ?

Palyte
Au monde il n'est princesse
Garnie autant que vous d'honneur, et de richesse,
Madame vous tenez enchainez tous les cœurs
Sous le gracieux joug de vos rares douceurs,
Autant qu'en vos grandeurs vous estes redoutable,
Autant vous rendez-vous benigne et favorable,
Le Roy vostre mari souverain Empereur
Des bons est le support, des méchans la terreur ;
Au bruit de sa valeur les barbares corsaires
N'osent dans ces païs aborder temeraires,
Comme ils vont fourager aux Roiaumes voisins
Pour emporter, brigands, quelques riches butins.
« Et c'est bien au monarque une grande prudence
Ne donner de sa terre aux forains counoissance.

Melinde
Quelques uns neanmoins sont arrivez ici.

Palyte
Ces pauvres vagabons n'ont cure ni souci
Que des vivres avoir ; la tempeste et l'orage,
Les a fait malheureux aborder cette plage :
Non le desir d'avoir les precieux tresors
Que ce païs enserre en ses redoutez fors.

Melinde
Tout cela je sçay bien, et n'en suis mal contente
Car le Roy m'a donné de les voir quelque atente,
Et mettre entre mes mains plusieurs riches joiaux
Qu'à peine ils ont sauvez de la rage des eaux.

Palyte
Madame croyez moy, si je ne suis deçeüe
Vous aurez de ces Blancs promtement une veüe,
Le Pontife vers vous semble les amener.

Eleonor. Pontife.

Eleonor
Puissiez-vous aujourd'huy nos malheurs terminer,
Et faire que la Reine escoute pitoiable
De nos calamitez le discours lamentable,
Qu'elle ait compassion de nostre aspre douleur
Qu'elle peut soulager par sa grande douceur.

Pontife
La voilà bien à point, et son train avec elle,
Or allons, je m'en vay vous y mener fidelle ;
Atendez quelque peu, pendant, je vay sçavoir,
Si c'est sa volonté que vous la puissiez voir.

Melinde
Qui a t'il de nouveau, Maimanes, qui vous meine ?

Pontife
Un soucieux desir de soulager la peine
De ces Blancs desolez, qui desirent l'honneur
Vous faire s'il vous plaist entendre leur douleur :
La femme de leur chef, déplorable princesse
M'a prié luy donner vers vos grandeurs adresse :

Melinde
Qu'elle vienne sans crainte.

Pontife
Aprochez hardiment,
La Reine vous permet luy parler librement.

Eleonor
Reine, qui n'avez point en l'univers d'égalle
Soit en rares vertus, ou en grandeur roialle,
De qui la majesté reluit comme un soleil
Les tenebres chassant à son heureux reveil,
Je viens devant vos pieds povre, triste, éplorée,
Garir de mille soins mon ame alangourée.
Ces petis enfançons qui trancissent de faim,
Vous tendent, comme moy, honteusement la main ;
Aiez pour Dieu pitié de nostre dur esclandre.

Melinde
Tres-volontiers je veux vos encombres entendre,
Mais levez-vous, Madame, et serenez vos pleurs,
Je desire aporter secours à vos douleurs.
Les femmes blanches ont petites les mammelles,

Que je taste pour veir si vous les avez telles,
En ce païs ici longues nous les avons,
Mais les vostres encor plus belles nous treuvons.
Je les voudrois bien voir.

Eleonor

Excusez moy Madame,
Si ce n'est en secret, j'en aquerrois du blasme.
Comme en divers climats diverses sont les mœurs,
Tout de mesme les teints variez de couleurs :
Chacun est en pareil de grandeur diferente,
De ce qui plaist à l'un, l'autre ne se contente.

Melinde

Je ne vous veux déplaire, ains je vous donne foy
D'alleger, si je puis, promtement vostre émoy.

Eleonor

Que le Ciel vous bénie, et que vostre famille
Soit en felicitez à tout jamais fertile.

Melinde

Au vray raportez-moy qui cause vos langueurs,
« Les ennuis decelez modérent leurs rigueurs.

Eleonor

Emanuel de Sose, autrement Sepulvede,
Qui toutes les vertus divinement possede,
Mon cher époux loial, de qui j'ay ces enfans,
De travail et de faim, pallement languissans,
Lieutenant de son roy dans une citadelle
Que du nom de Diü le peuple Indois apelle :
Curieux retourner en son païs natal,
Comme moy l'y poussant d'un desir tout égal,
Quatre ans se sont passez qu'en l'indienne terre
Pour son Prince il a fait maint brave exploit de guerre.
Il s'embarque à Cochin, havre richement beau,
Avecques six vaisseaux calfeutrez de nouveau.
Nous estions bien alors six cens de cette flote,
Esclaves, serviteurs, et maint expert pilote.
La mer sembloit bonace à nostre partement,
Mais elle enfle, ô malheur ! Son sein en un moment.
Excusez-moy, Madame, helas ! Je perds courage,
Quelqu'autre mieux que moy vous dira ce naufrage.

Melinde

D'un déplaisir passé le souvenir est doux,
Si le trop de douleur vous presse, acoisez-vous.

Eleonor

Puis qu'il vous plaist sçavoir nostre malheur funeste,
De gentilhomme ici vous discourra le reste.
Pantaleon, contez le plus succintement
De nos communs méchefs le triste évenement.

Pantaleon

Puisqu'il vous plaist entendre, ô Reine sans pareille
Le recit de nos maux, ce vous sera merveille.
Ceux qui se veulent mettre à la merci des eaux
Se doivent proposer toutes sortes de maux,
D'endurer faim et soif, diverse maladie,
Chaud et froid, et tousjours voir en peril leur vie,
Ce qui souvent arrive ; et toutesfois ne faut
Succomber souz le faiz, mais d'un courage haut
Ces malheurs défier, et contre les tempestes
Hardiment se roidir, et ne courber les testes.
Pour du païs Indois aller en Portugal,
Sejour delicieux nostre terroer natal,
De l'art de naviguer la claire experience
Aprend qu'il faut partir lors que janvier commence,
Et des vens la saison, et la marée aussi,
De long tems éprouvez le requierent ainsi.
Sose ce tems eust pris, sinon qu'il vit la vente
Malaisée à Coulan, et la mer inconstante,
Qui nous tarde à partir jusqu'au mois de fevrier
« A la mer, et aux vens, il ne se faut fier !
Le treizieme d'avril, nous découvrons la terre
Du Cafrarien bord que l'ocean enserre,
Puis plus outre tirant avec un vent plus doux,
Sans ressentir en rien de Thetis le courroux,
Veismes ce lieu qu'on dit Cap de bonne esperance.
Lors un vent du Ponent avecques violence
Bouleverse nos nefs ; le tonnerre grondant,
Et mille éclers qui vont les nuages fendant
Horriblement épois, la tempeste et l'orage
Nous augurent ensemble un sinistre naufrage,
La mer donc courroucée enfle son vague sain,
Et d'inombrables flots se mutine soudain.
Les vagues ressembloient des montagnes horribles,
Qui nous menaçoient tous de mille morts terribles.
Nos vaisseaux agitez de ces énormes flots
Nous étonnent, et font douter les matelots
Si les voiles calant ils atendroient en place
Que la rude tempeste eust cessé sa menace.
Mais la mer s'aigrissant les efroye plus fort,
Et leur oste l'espoir d'arriver à bon port
Et de passer le Cap : nous resolvons à l'heure
Aux Indes retourner ; mais l'étrange adventure !
Les vens de l'Orient bourrasquent inclemens
Nostre nef jà cassée, et puis à tous momens
L'ocean impiteux ouvre chaque navire ;
Le vent brise le mast, et les voiles déchire.
Pour empescher les naufs dans les flots abismer,
Plusieurs riches joiaux nous jettons dans la mer,
Mais l'art est inutile en si forte tourmente,
Plus l'on pense esquiver, plus le danger s'augmente.
En fin on moüille l'ancre, et d'une, et d'autre part,
Mettant nostre salut en la main du hazart :
Ne pouvant, hors d'espoir, éviter le naufrage,
Dans de petits esquifs, pour gagner le rivage

Sose met ses enfans avec sa Leonor,
Plusieurs des principaux s'y retirent encor
Non sans tres grand peril, car la mer irritée
Estoit sur le rivage à gros boüillons portée.
Ceux qui n'eurent moien de se sauver ainsi,
Veulent de l'ocean éprouver la merci :
Les uns prennent des aiz, les autres quelque coffre,
Bariques, et faisceaux, et tout cela qui s'offre
Pour lors cuider leur vie afranchir du danger.
Alors vous eussiez veu les richesses nager
Et les hommes ensemble, avec les ustenciles
Qui sont dedans les naufs à mariner utiles.
Quarante Portugaiz perirent de ce coup,
Et d'autres nations il s'en perdit beaucoup,
Les uns couverts de flots, sont jettez sur le sable,
Les autres sont meurtris du heurt inevitable
Des coffres, des barils, et des cloux des vaisseaux,
Tant qu'en fin demi-morts ils sont sauvez des eaux.
La principalle nef fut tost à nostre veüe,
En cent mille morceaux par les vagues rompüe.
Ce desastre piteux presqu'en un desespoir
D'aucun salut de vie, à l'heure nous fait choir :
Car nous avions dessein des restes du naufrage
Faire une caravelle, et mettre pour l'usage
Des voilles nos habits ; pour dedans peu de jours
Envoier demander à Cefala secours,
Ou bien à Mosambique, ou la gent Portugaise,
Tranquillement sejourne, et trafique à son aise.
L'automne estoit passé, jà l'hyver commençoit,
Et avecques la faim, un grand froid nous pressoit,
Car cet inculte lieu de tous fruits est sterille.
De tout ce qui restoit à chacune famille
De ce piteux naufrage, un fort nous construisons,
Et ce qu'avions à faire alors nous advisons.
Cependant treze jours tristement se passerent
Que les foibles blessez un peu se r'enforcerent :
Nous décampons de là, pour ce fleuve treuver
A qui l'on voit les champs de Manique abreuver,
Du nom de saint Esprit chacun de nous l'apelle,
Et non pas loin d'ici conduist sa course belle.
Il y avoit de là six cens mil de chemin
Dont nous sommes venus avec grand peine à fin,
Nostre chef Sepulvede ainsi d'ordre nous renge,
Luy, sa femme, et enfans, femme d'un cœur estrange,
Divinement rempli de resolution !

Eleonor
Helas, que miserable est ma condition !
Madame, excusez moy, je vous suis importune,
Ne pouvant m'empescher de pleindre ma fortune.

Melinde
Consolez-vous un peu, ne vous déconfortez ;
Puis que tous ces malheurs vous avez suportez
D'en oüir le discours il ne vous peut déplaire.

Eleonor
A cela qui vous plaist je veux bien satisfaire.

Melinde
Reprenez vostre dire, et le continuez.

Pantaleon
De vivre estant plustost que de cœur desnuez,
Sose marche devant, et toute sa famille :
Quatre vingts Portugaiz le suivent à la fille,
Et six vingts serviteurs, le Pilote y estoit
Qui d'un cœur magnanime une grand'Croix portoit.
La sage Eleonor fut quelque jours portée
Dessus une charrette, et sa chere portée,
Ses petits enfançons, qui n'ont encor de soin,
Estoient des serviteurs soulagez au besoin :
Chacun de son pouvoir aidoit cette Princesse.
Mes mariniers apres, suivoient pleins de tristesse,
Les servantes aussi, puis le foible troupeau,
D'infirmes travaillez du naufrage nouveau.
Quelques autres, et moy faisions l'arriere garde,
Fermant soigneusement cette triste brigade ;
Nous cheminions ainsi de crainte épouventez
Pour ne voir ces païs d'aucuns hommes hantez ;
Mais bornez de rochers, de vallons efroiables,
Sans trace de chemin, rien que halliers, que sables,
Que fonds affreux de bouë et d'horribles torrents,
Des cruels animaux de peur nous martirans.
La mer nous costoions, et pour treuver passage
De plus de six vingts mil, nous quittons le rivage :
Ignorans le chemin, nous faisons cent retours,
Tantost nous allions droit, puis apres à rebours,
Si que de trois cens mil devoiez d'aventure,
Voici que tout d'un coup nous faut la nourriture.
Nous soustenons la faim, faisant boüillir des peaux
Que mollies en l'eau nous mengions par morceaux :
Des poissons à coquille, et costes de balene,
Excremens que la mer jettoit dessus l'arene,
Des charongnes, des os calcinez dans le feu,
Et encor, ô chetifs, en avions nous trop peu.
Tout ceci nous manquant, quelques pommes sauvages
Ou des graines encor, relevoient nos courages,
Et non tant seulement nous bourreloit la faim,
Mais la soif nous estoit un suplice inhumain.
Quelques uns ne pouvant endurer ceste entorse
Meurent par le chemin. Sepulvede s'efforce
Les foibles consoler, mais de sa Leonor
La faim, et le travail le tourmentent encor.
De l'aide d'un chacun se voyant desnuée,
Pour estre ainsi long temps la troupe atenuée,
Elle parest hommace, et porte entre ses bras
Ses enfans que la faim aproche du trépas.
Or le quatriéme mois treuvasmes la riviere
Que cherchasmes durant cette saison entiere,
Ignorant toutesfois que ce fust elle, ou non,

Telle ne la voyant quelle avoit le renom.
Par trois canaux divers la contrée elle bagne,
Puis en un certain lieu, l'un l'autre s'acompagne
Qui forment un grand fleuve, et delà chez Naptun,
Va rendre à flots courbez le peage commun.
Nous n'avions truchement d'esclaves ni de maistre,
Qui cette Region seulement peust counestre.

Melinde
Et comme pouviez-vous resister si long temps
A tant de durs travaux, et vous et vos Enfans ?

Eleonor
Madame, nostre Dieu jamais les siens ne laisse
Degarniz de secours en leur forte detresse.

Melinde
Achevez, je vous pry, Madame, croyez moy
Que j'ay du déplaisir de vostre triste esmoy.

Pantaleon
« Donc, comme lors qu'on croit n'avoir plus d'esperance
« Ce grave Moteur du Ciel demonstre sa puissance,
« Que tous moyens humains aux siens estant ostez
« Il leur donne secours en leurs calamitez.
Un roy doux et benin nous reçoit debonnaire,
Qui nous veut retenir comme à son ordinaire :
D'effet, quelques marchands de nostre nation
Le commerce avoient eu dedans sa region.
Il nous cherist, nous aime, et promet assistance
Contre ceux qui voudroient nous aporter nuisance.
Quand il nous eut chez luy bien reçeuz et traitez :
Ses païs nous avons contre son veil quitez,
Sose croiant treuver quelques nefs portugaises
Venant ou de l'Europe, ou des terres Indoises.
Ce bon Prince, Alagos est le nom de ce Roy,
D'un naturel courtois et d'une entiere foy,
Voyant nostre dessein de quiter sa demeure,
Tasche nous retenir, pieux, il nous asseure
Qu'un roy de là n'est loin au brigandage né,
Bien plus que luy puissant à tout mal destiné,
Que puis qu'en son païs ne restons davantage,
Nous gardons d'aborder un terroir si sauvage,
Et tant plus nous estions priez de demeurer,
Tant plus Sose vouloit instamment demarer,
Doutant que souz le miel de tant de courtaisie
Il n'y eust quelque fiel de mal, et perfidie,
« Comme la trahison se loge plus souvent
« Dans ceux qui ne vont pas les loix de Christ suivant.

Melinde
Et quelle est cette loy ? Qui est ce Christ de mesme ?

Pantaleon
C'est celuy qui de rien a fait ce ciel supresme,
Les eaux, le feu, la terre, et tous les animaux,
Qui vivent par les airs, sur terre, et dans les eaux.

Melinde
Vous m'en entretiendrez à quelqu'heure oportune,
Cependant achevez conter vostre infortune.

Pantaleon
Ce roy nous fait conduire, et pour nous passer l'eau
Du fleuve saint Esprit nous preste maint bateau.
Puis à cinq jours de là treuvasmes de ce fleuve
L'autre rapide bras qui ce païs abreuve,
Où quelques uns estant que croions vos vassaux,
Pour le passer en bref nous loüent des vaisseaux.
Ainsi nous avons fait depuis nostre naufrage
Douze cens mil de terre, et encor davantage.
Et de plus de six cens qu'au partir nous estions,
A grand peine six vingts de reste nous voions.
Tant la calamité nous pressoit inhumaine,
Et tant estoit facheuse a porter cette peine :
Vos terres abordant vos subjects sont venus
Nous charger vivement ne leur estant counus :
Et peut-estre ont au Roy fait autre chose entendre,
Pour, s'il leur permettoit, au dépourveu nous prendre.

Melinde
Ne craignez point cela ; le Roy, mon cher époux
A bien ouy parler en bons termes de vous.
Est-ce là le succes de tout vostre voiage ?

Pantaleon
Je le vous ay tout dit en mon rude langage.

Melinde
Vraiment je plains bien fort vos infelicitez,
Et voudroy subvenir à vos necessitez.

Eleonor
Helas ! Vous le pouvez, Princesse debonnaire,
Priant pour nous le Roy ne nous estre severe,
Ains pour nous reposer un lieu nous ordonner,
Et pour tous nos joiaux des vivres nous donner.
« La loy des gens le veut, l'hospitalité sainte
« Ne doit aucunement estre d'aucun enfreinte.
Aiez quelque pitié de nostre affliction,
Et que nostre langueur vous meuve à passion :
Vous pouvez redonner à ces petits la vie,
D'une cruelle faim mortellement suivie,
Non à eux seulement, mais vous pouvez helas,
Mon époux, et nous tous garentir du trépas.

Melinde
J'emploiray vers le Roy ce que j'ay de puissance,

Pour de vostre desir vous donner joüissance :
Combien qu'il n'ait permis onques à d'estranger
De quelque lieu qu'il fust, en ses terres loger.

Eleonor
Nous ne voulons sinon que quelques jours y estre,
Pour nous y reposer sans le lieu recounestre,
Puis en partir soudain tirant vers Cefala,
Ou bien à Mosambique, où en ces quartiers là
Nous esperons treuver de nos compatriotes,
Qui pour y trafiquer y conduisent leurs flottes.
J'offriray cependant à vostre Majesté
Ce present qui nous fut de l'Europe aporté.
Mon pere, vice Roy de la terre Indienne
Prodigue vous seroit de la richesse sienne
Comme nous en pareil, si tel gauche accident
Vous contraignoit d'aller nos faveurs qu'aimandant :
Ce qui ne vous advienne, ô Princesse excellente
En qui nous avons mis maintenant nostre attente.

Melinde
J'accepte vostre don, que j'admire bien fort :
Mais que peut-il servir ?

Eleonor
Par maint petit ressort
Dextrement compassé vous pouvez recounaistre
Quelle heure chacun jour le soleil fera naistre.
Voyez tout le secret ; ces roüest agencez
Avec le balancier, ont les jours compassez
En deux fois douze parts, que nous apellons heures ;
Necessaire instrument aux royalles demeures,
Afin de mesurer chacun jour en tout temps
A dormir, et menger, prendre ses pasetemps,
Pour ainsi departir égalle la journée
Aux choses où nostre ame est la plus adonnee.

Melinde
Ce precieux joyau je veux bien conserver,
Et je m'en vay le Roy tout maintenant treuver
Pour le soliciter n'avoir desagreable
A vos necessitez se montrer secourable.

Eleonor
Que les astres benis d'un million d'honneurs
Augmentent à jamais vos royalles grandeurs.

Mocondez. Melinde.

Mocondez
Ces écumeurs de mer, ces deloiaux corsaires
Souz couleur de chercher secours à leurs miseres
Viennent de ces païs la Richesse espier,
Puis leur donnant loisir de s'y fortifier,
Ils raviront nos biens, nous suscitant la guerre,
Et se rendront encor seigneurs de ceste terre,
Comme ils ont fait ailleurs, où sous la pieté
Cauteleux, maint roiaume ils ont empieté,
Et perfides, conquis plusieurs belles provinces
En aiant dechassé tous leurs naturels princes :
Ils sortent de leur terre afin de brigander,
« Il ne faut de volleurs en son païs garder,
Ils n'ont pas rencontré ces roitelots timides
Qui ne sont ni d'honneur, ni de gloire cupides.
Je suis tout autrement, une bouillante ardeur
De conserver tousjours entiere ma grandeur
Le courage m'enflame, et ne puis pas permettre
Qu'on me tienne autrement que pour des Rois le Maistre :
Ils pensent frauduleux ainsi nous abuser
Pour, en leur donnant pied, me cuider maistriser.
Je les engarderay, je jure l'eau, la terre,
Et tout ce que le ciel de feux brillans enserre
Qu'avant que le soleil ait son cours achevé,
Chacun d'eux voudroit bien ne s'estre ici treuvé.

Melinde
Sire pardonnez-moy, ceste troupe afamée
N'a dessein faire tort à vostre renommée,
C'est un peuple estranger que la necessité
Contraint chercher remede à sa calamité.
De leur pauvre seigneur la femme alangourée
M'a conté que leur troupe est de faim martirée,
Et ne demandent rien qu'en vivres échanger
Ce qu'ils ont de richesse, en apres d'éloger.
Elle m'a fait present de ceste piece belle
Qui se meut d'elle mesme, une montre on l'apelle.
Sire je vous supli, qu'ils ne soient mal traitez,
Aiez quelque pitié de leurs calamitez.

Mocondez
Je ne veux rien sinon qu'estant gens de pillage
Les faire dépoüiller, et prendre leur bagage,
« C'est un droit d'equité punir les malfaicteurs
« Du suplice dont mesme on les counoist autheurs.

Melinde
Que vostre Majesté ne leur soirt si severe,
C'est un povre troupeau tout chenu de misere.
« L'infortune d'autruy doit nos cœurs émouvoir
« A luy donner secour, selon nostre pouvoir.
« Le sort n'est pas tousjours à chacun favorable,
« Tantost on est heureux, et tantost miserable.

Mocondez
Qu'on ne m'en parle plus, je veux qu'à l'advenir
L'on die que j'ay sçeu les pirates punir :
Qu'ils sont bien arrivez ? Pensant d'un vain langage
Me piper pour ici faire voir leur pillage.
Ha, je les tiens fort bien, les brigands, les volleurs,

Rien ne leur serviront les plaintes ni les pleurs.

Melinde
Plus povres et chetifs vous ne les pouvez rendre,
Que quand ils sont venus en vos terres descendre :
Encore cette fois je vous pri' de bon cœur,
Avoir compassion de leur triste langueur.

Mocondez
Il est tout resolu qu'ils sentiront la peine
Que dessert telle gent de larcin toute pleine,
Ce que j'en fay n'est pas pour vostre déplaisir.
Serif, qu'on s'aille tost de tous les Blancs saisir,
Qu'on leur ravisse tout, les laissant sans chemise,
Puis vous m'aporterez ce qu'aurez fait de prise.

Melinde
Si mes prieres n'ont sur vous rien sçeu gaigner,
Faites à tout le moins leur Princesse épargner.
Elle est femme d'un prince, et de princes yssuë
Qui mérite bien estre humainement reçeuë.

Mocondez
Ne m'en discourez plus, retirez-vous d'ici,
Ce que j'ay desseigné se doit passer ainsi.

Melinde
Sire, souvenez-vous qu'il n'est que la clemence
Qui face redouter la roialle puissance.

Mocondez
Aprenez que ce n'est aux femmes se mesler
Des affaires d'Estat : mais de coudre, et filer.

Melinde
Le respec, et l'honneur, Sire, que je vous porte,
Me fera donc fermer à mes propos la porte :
Je vous suis importune, au moins excusez-moy,
Si de ces povres Blancs je vous ay dit l'emoy.

Mocondez
Retirez-vous, allez, je n'ay desagreable
Que vous soiez monstrée envers eux pitoiable.
Serif ne tardez donc, allez diligemment
Avecque vos soldats aborder dextrement
Ces brigans au teint blond, dites-leur qu'en la ville
Ils ne peuvent loger : d'une façon subtille
Vous les sépareriez cinq à cinq, six à six,
Deux fois trois jours y a qu'ils se tiennent assis
Sous des arbres épois exerçant leur commerce
Avecques mes sujets, de dentée diverse,
Et s'ils ont quelque peu rassasié leur faim,
Ils se pourroient jetter sur vos armes soudain,
« Et vous donner la charge. Il faut user de ruse
« A l'endroit de celuy qui de cautelles use.
Ils sont tous désarmez, il ne reste sinon
Les separer d'ensemble, et le veillent ou non ;
Prendre tout ce qu'ils ont de chose plus exquise
Jusques à les laisser desnuez de chemise :
Ni l'âge, ni le sexe, excepter je ne veux,
Pour frivoles venez leurs prieres, et vœux.

Serif
Nous vous raporterons avant qu'il soit une heure
Tout cela qu'ils auront de dépoüille meilleure ;
Vostre veil sera fait, et tout presentement
Nous allons mettre fin à vostre mandement.

Sose. Leonor.

Sose
Languirons-nous tousjours, povre troupe éplorée,
De faim, de froid, de soif, dedans cette contrée ?
Treuverrons-nous point fin à nos tristes malheurs ?
Seront tousjours nos metz de sanglots et de pleurs ?
Et sera point le Ciel à nos desirs propice ?
Ne treuverons-nous point de Foy ni de Justice ?
Païs malencontreux ! Peuple pernicieux
Indigne d'oeillader le bel azur des Cieux !
Ha ! Que j'ay de douleur ! Portugaise cohorte
De vous voir maintenant reduits en telle sorte,
Que la faim vous bourelle, et tous autres travaux !

Eleonor
Nos pechez ont causé nos peines et nos maux.
J'ay toutesfois espoir que le tems nous ameine
Plus heureuse saison ; j'ay langagé la Reine :
Pantaleon luy a tout le discours conté
Comme sommes reduits à cette extrémité.
Elle en a prins pitié, puis nous a fait promesse
Dire elle mesme au Roy l'ennuy qui nous opresse,
Et qu'elle taschera de luy persuader
Qu'il veille de logis et vivres nous aider.
Je luy ay fait present d'une monstre assez belle :
Elle ne nous sera, que je pense, infidelle.

Pantaleon
Comme je luy contois tout au long nos malheurs
Elle se faisoit voir sensible à nos douleurs,
Ses actions aussi m'ont donné l'esperance
D'avoir par son moien à nos maux allegeance.

André
Ces peuples noirs tousjours sont de cautelle pleins,
Ne tenant pas de Dieu les commandemens saints.
« Puis ou la Foy defaut, à tout genre de vice
« Ces infidelles gens prennent leur exercice.
En voici quelques uns, attendons-les pied coy.

Serif. Chœur d'AEthiopiens
Nous venons vous treuver de la part du Grand Roy
Pour vous faire sçavoir qu'il ne veut pas permettre
Que tant de vagabonds puissiez ici vous mettre,
Par ce que ses sujets sont en crainte de vous.

Sose
Nos armes vous avez ; et que vous pouvons-nous ?

Serif
Faut tous vous separer, la charge il m'a donnée
Que chaque troupe soit en certain lieu menée,
Où quelques uns auront de vous traiter le soin,
Et vous administrer de ce qu'avez besoin :
Venez avecques moy, je vous choisiray place.

Sose
Allons je vous suivray.

Eleonor
Ha, diabolique race !
Engence de Pluton, de la terre excrement !
Faites-nous endurer le plus cruel tourment,
Et me tuez plustost que rendre ma chair nüe,
Non, vous n'en ferez rien ; faut que je m'évertüe !
Miserables volleurs, traistres, pernitieux,
Je vous arracheray la prunelle des yeux.
Ha, detestable gent ! Race malitieuse !
Plus brutalle cent fois qu'une ourse furieuse :
Ne vous suffit-il pas, nostre bien emporter
Sans encor, Lestrigons, nos habits nous oster ?

Serif
Qu'il n'en eschape un seul qui ne soit sans chemise,
Viste, depeschez-vous.

Pantaleon
Est-ce là la franchise,
Dont vous devez user, Busires inhumains ?
Vous estes le vray fleau des afligez humains.

André
Et qui jamais a veu de cruauté si grande ?
Oster les vestemens à cette pauvre bande ?

Eleonor
Laissez cela, bourreaux, tygres, loups enragez,
Que vous avons-nous fait qu'ainsi nous sacagez ?
Ha, bon Dieu, que feray-je ?

Serif
Ils se mettent en fuite,
Qu'ils soient tous mis en blanc, courez, depeschez viste,
Puis allons presenter leurs dépoüilles au Roy,
Ce chastiment sera pour d'autres une loy.

Chœur de Portugaiz
Pouvons nous rester en vie
Au milieu de tant de maux ?
Prendra point la Mort envie
De terminer nos travaux ?
Il n'y a point d'esperance
De voir nostre estat changer,
Si la Parque ne s'avance
Dans le tombeau nous ranger.

De nos cruelles miseres
La fin fera le trépas,
Mais à nos humbles prieres
Il retarde trop ses pas :
Ainsi du monde la gloire
Finit par tourmens divers,
Pour tousjours avoir memoire
De l'Autheur de l'Univers.

Les prosperitez mondaines
Bien qu'elles durent si peu,
Nous font oublier soudaines
Ce qui est au grand Dieu deu,
L'adversité nous éleve
L'Esprit insolent à luy,
Qui, soit en guerre, ou en tréve
Doit estre seul nostre apuy.

Mais sa Majesté divine
Nous punit severement :
Le naufrage, et la famine,
Nous causeroit un grand tourment,
Toutesfois cette infortune
D'estre tous nuds et chassez,
Nous est bien plus importune
Que tous nos travaux passez.

Le povre Sose et sa femme,
Treuvent ces ennuis cuisans,
Pour voir traverser leur Ame
Des plaintes de leurs enfans :
Helas, que cette famille
Est abandonnée au deuil !
Rien ne leur est plus utile
Maintenant que le cercueil.

La grandeur et la richesse,
Sont bien un joüet du sort
Qui tant plus qu'il nous caresse,
Et plus nous menace fort ;
C'est un blanc ou sans relasche
Les traits des adversitez
Lors que l'Eternel se fasche
Directement sont jettez.

Voiez sur les ondes perses
Un navire perissant,
Les prosperitez diverses
Sont de mesme finissant,
Ce vaisseau plein de richesse
Sembloit défier la mer
Quand l'inconstance Déesse
Le fait soudain abismer.

Qui s'est veu du sort muable
Plus que nous autres chery ?
Qui s'est veu plus miserable
Un bon heur si tost peri ?
Du printems les fleurs plus belles
Qui fennissent à l'instant,
Montrent des choses mortelles
Tout le succez inconstant.

ACTE V

Sose. André. Pantaleon. Chœur de Portugaiz. Eleonor. Les Enfans. Gouvernante. Nuds.

Sose
Dieu qu'est-ce que de l'homme ! Helas que de traverses
Acompagnent ses jours, d'aflictions diverses !
Ce n'est qu'une fumée, une ampoule sur l'eau,
De fortune un joüet, un verre clair, et beau ;
Une fleur épanie, en la saison nouvelle
Qui semble à nos yeux rire agreablement belle,
Et nous semondre ainsi doucement l'adorer
Et son teint delicat en pareil honorer,
Que la pluie, le vent, la gresle ou la tempeste,
Rendent toute flétrie et luy brisent la teste.
Ce n'est rien qu'une boüe, un azile de maux,
Un arcenal muni de peines et travaux.
En fin ce n'est qu'un rien, la moindre fueille en somme
Est plus solide encor que tout l'estat de l'homme.
Voiez que les grandeurs, les honneurs, les estats,
Sont quand il plaist à Dieu du destin les ébats,
Je me suis veu tenir à solde la fortune,
Défier les perils de Mars et de Neptune,
Cheri du sort benin, de chacun redouté
Portant mon nom fameux jusques au Ciel voûté.
Ores de tous costez le desastre m'acable ;
Ores de toutes parts je me voy miserable,
Ores tout m'est contraire et l'implacable sort
Contre moy malheureux fait son dernier efort.
Un prince qui cent fois d'un courage si brave
A maint prince rendu sous son pouvoir esclave,
Un prince qui à veu marcher à ses costez
Tant de vaillains soldats au combat indomptez,
Un prince renommé dont l'invaincu courage
A tant de fois reduit de peuples à son servage,
Tant veincu d'ennemis, tant fait d'exploits guerriers,
Et couronné son front de verdoians lauriers,
Estre si necessif et malheureux encore
Que la cruelle faim tristement le devore !
Estre devalisé, plus qu'esclave tenu.
Ha ! Dieu quel creve-cœur ! Et de se voir tout nu,
Desnué de secours, en un païs étrange,
Où tout genre de mal de tous costez se range :
Voir sa femme de mesme, et ses petits enfans
Tous nuds, palles de faim, de crainte gemissans,
N'atendant que la mort pour terminer leurs peines :
Ha, que ces cruautez me semblent inhumaines !
Et ne pouvoir encor secours leur aporter
Helas, pourray-je bien à ceci resister ?
Ma Leonor ! Mon Ame ! Ou estes-vous m'amie ?
Pourray-je bien encor vous voir pleine de vie ?
Ou bien, si vous vivez parmi tant de douleurs,
Vous pourray-je bien voir sans me perdre de pleurs ?

Combien que les sanglots, les souspirs, et les larmes
En un si dur méchef sont de trop foibles armes,
« Et qu'il n'est pas seant à un prince invaincu
« De mesme qu'une femme estre des pleurs vaincu.
Et vous mes petits fils, ma chere geniture
Pourrez-vous suporter ceste cruauté dure ?
Pourray-je mes enfans, helas ! Vous voir mourir
Et vostre mere, et vous ne pouvoir secourir ?
Ha ! Non, le Ciel est sourd à nos cris et nos plaintes,
Faut que nos vies soient ensemblement éteintes.

Pantaleon
Où est ce grand courage ? Estes-vous transporté ?
Où est ce qui vous a tant d'honneur aporté ?
Ces resolutions du monde les merveilles
Qui de tous atiroient le cœur par les oreilles
Les entendant conter ?

Sose
Pantaleon, je suis
Si comblé maintenant de tristesse et d'ennuis
Pour jamais n'esperer à nos maux de remede,
Qu'à la juste douleur ma patience cede.
Ma femme, mes enfans, et vous tous comme moy
N'estes pas moins touchez de tristesse et d'esmoy.
Ce dernier coup d'esclandre à rabaissé mon ame
Si fort qu'au desespoir presque je me reclame,
Car de salut nous est tout le moien osté
Puisque sommes reduits à telle extremité,
Que n'avons pas de quoy couvrir nostre chair nuë,
Mais où est maintenant ma femme retenuë ?

André
Ceste pauvre Princesse aboiant le cercueil
Toute confite en pleurs, en sanglots et en deuil,
Pour se voir toute nuë : et encor vergongneuse
Qu'aucun de nous la veist ainsi calamiteuse.
Jusques à la ceinture elle à voulu sa chair
Dans un monceau de sable honteusement cacher :
Et de sa chevelure, elle couvre le reste
De ce qui se peut voir du nombril à la teste,
Sa poitrine, son sein, ses épaules, ses bras,
C'est un spectacle encor pire que le trépas.

Sose
Et où sont mes enfans ?

André
Ils sont tous proches d'elle,
Leur povreté rendant sa peine plus cruelle.
Les povres enfantets sont tous nuds comme nous
Gemissans le malheur qui nous acable tous,
Et encore la faim plus que tout les tourmente
Tant cette affliction les presse vehemente.
Ses servantes y sont, les esclaves aussi
Avec vos serviteurs acablez de souci ;
Chacun est estonné, comme apres que l'orage
A ravagé les champs de quelque beau village,
Que la gresle un espy n'a dans le champ laissé
Sans que de son grain vuidé, il ne soit terrassé,
Le laboureur voyant sa perte irreparable
Plaint sa condition povrement miserable,
Demeure tout stupide, et pres qu'en un moment
Voudroit calamiteux descendre au monument :
La faim, la nudité, si fortement les presse
Qu'ils ne peuvent long temps porter cette detresse.

Sose
Je les veux aller voir, ils ne sont d'ici loin.

André
Vous verrez vostre femme en ce petit recoin
Dans le sable enterrée.

Sose
Hé non ! Ce n'est pas elle ?

André
C'est vostre Leonor.

Sose
Si, j'aperçoy pres d'elle
Mes deux petits enfans ! Ha, cruelle douleur !
Ma mignonne ! Mon tout ! Ma vie ! Mon cher cœur.

Eleonor
Las, mon loyal époux, je ne vivray plus guere
Non plus que vos enfans que demande la biere,
J'ay seulement encor quelque vie aux ennuis
Mais à toute esperance ores morte je suis ;
Sinon en celle là que Dieu me fera grace,
Au rang des bien heureux me donner une place.

Sose
Quelles douleurs je sens, j'ay le cœur tout transi.

Pantaleon
Encor ne se faut-il desesperer ainsi.

Sose
Mais puis-je sans mourir voir ce piteux spectacle ?

André
Pour estre des douleurs un triste receptacle,
Il faut jusqu'à la mort de la constance avoir.

Sose
D'avoir plus de constance il n'est en mon pouvoir.

Pantaleon
Il ni pend que la mort, faut resolus l'atendre.

Eleonor
Je suis preste mon ame à mon Createur rendre.

André
C'est nostre dernier but que l'implacable mort.

Sose
Je plains qu'elle n'a fait dessus moy son effort.

Pantaleon
Ne la faut souhaiter, mais en atendre l'heure.

Eleonor
La mort aux afligez ses pas trop longs mesure.

André
Rien n'est plus incertain que l'heure et le moment.

Sose
Nous n'ignorons qu'il faut mourir asseurément.

Pantaleon
Pourquoy donc semblez-vous perdre au besoin courage ?

Eleonor
Plus que je n'ay de cœur j'en fay voir davantage.

André
Madame, vos douleurs augmentent nos travaux.

Sose
Je ne plains que pour vous tant de sinistres maux.

Pantaleon
Et bien, il faut mourir, c'est chose resolüe.

Eleonor
Las, ce qui plus me griesve est d'estre toute nüe.

André
Madame ne craignez, nous vous assisterons.

Sose
Et que pouvons-nous plus ? Las ! De faim nous mourrons.

Pantaleon
Ou de glaive ou de faim, la mort est tousjours une.

Eleonor
Que de mes fils je plains l'encombreuse fortune !

André
Nous courons tous ensemble un pareil sort que vous.

Sose
Qu'ay-je fait pour sentir du Ciel tant de courroux ?

Pantaleon
Hé ! Ne murmurons pas contre le veil celeste.

Eleonor
L'ennuy de mes enfans plus que tout me moleste.

André
Mais il faut toutesfois en Dieu se consoler.

Sose
Qui plus a de sujet que moy se desoler ?

Pantaleon
Dieu de ceux qu'il aflige a reconnu la force.

Eleonor
Ha ! Mon époux ! Mes Fils ! Quelle cruelle entorse.

André
C'est à ce coup qu'il faut resister au malheur.

Sose
Mais à l'on jamais veu de pareille douleur ?

Pantaleon
Tant plus grand est le mal plus grand est le merite.

Eleonor
Hé bon Dieu ! De me voir à tant de maux réduite.

André
Dieu ses amis éprouve au milieu des ennuis.

Sose
Ma femme, mes enfans, hé ! Qu'esperdu je suis.

Pantaleon
Un grand prince ne doit lamenter sa misere.

Eleonor
Helas, pourquoy jamais fus-je espouse, et puis mere ?

André
Le grand Dieu l'a voulu, c'est pour vostre salut.

Sose
O mort, vien m'attaquer, je n'ay plus d'autre but.

Pantaleon
Reprenez vos esprits, songez ce que vous estes.

Eleonor
Je ne soufre une mort, mais mille morts funestes.

André
Madame, en ce desastre il n'est besoin de pleurs.

Sose
Mais encor, quel remede à ces tristes douleurs ?

Pantaleon
C'est n'y en point treuver, faut avoir patience.

Eleonor
De plus porter ce mal je n'ay pas la puissance.

André
Les sanglots, et les pleurs vous ostent tout pouvoir.

Sose
A pitié je n'ay peu les astres émouvoir.

Pantaleon
Dieu fait sa volonté, non la nostre il octroie.

Eleonor
Que ne suis-je desja de la Parque la proïe ?

André
Dieu sçait l'heure qu'il faut nous apeler à luy.

Sose
Mais encor que faut-il que facions aujourd'huy ?

Pantaleon
A vostre passion faut premier donner tréve.

Eleonor
Vostre peine, mes fils, plus que toutes me gréve.

André
Ils seront en mourant bien plus heureux que nous.

Sose
Nos advis il faut donc ensemble joindre tous.

Pantaleon
Faut tascher descouvrir quelque petit bocage.

Eleonor
Que m'est amer le fruit de nostre mariage,
O mon fidelle époux ! Et que vostre douleur
De mille traits aigris m'outreperce le cœur.

Sose
Que vostre ennuy m'aflige, ô mon ame demie
Vous voyant et nos fils je suis presque sans vie.
Non, si mille serpents, mille horribles dragons,
Crocodils, leopards, Busires, Lestrigons,
Nous eussent attaquez pour vous rendre afligée,
J'eusse telle escoüade à l'instant saccagée,
Ou bien je fusse mort vous tesmoignant ma foy,
Pour ne plus remourir quand telle je vous voy.
Que n'ay-je mon épée, et vous encor vos armes
Fidelles compagnons, invincibles gendarmes ?
Nous irions ataquer jusques dans sa maison
Ce bourreau d'innocens, rempli de trahison.
Je luy arracherois le cœur de la poitrine.

Pantaleon
Que cette passion vostre esprit ne domine,
Plustost faut se resoudre à quelque part chercher
Pour nos corps langoureux, et nourrir, et cacher

Eleonor
Las, que treuverez-vous en des lieux si sauvages ?

André
Quelques herbes, du fruict, ou bien quelques fueillages.

Sose
De tous moyens on s'aide en une extremité :

Pantaleon
Cependant, n'allons pas tous d'un mesme costé,
Separons-nous l'un l'autre, et si par adventure
Treuvons fueilles, ou fruits, ou quelque autre pasture
Faut l'aporter ici pour ensemble manger.
Le mal d'un autre peut un autre soulager.

Eleonor
Or, allez de par Dieu qui seurement vous guide,
Tandis je resteray dans ce fable languide
Avec mes deux enfans, et tout ce reste ici.

Sose
Et que de vous quiter je suis en grand souci,
J'aime mieux toutesfois abandonner ma vie
De vivres vous querant, que vous voir si transie
Mon épouse fidelle ! Ha, je ne puis partir,
Et vous voir mille maux avec la faim partir,
Que je vous baise au moins, et vous race chetive,
Qui me faites mourir de vostre voix plaintive,
Que je vous baise tous.

Le I. Enfant
Mon pere, où allez-vous ?
Sans vivres et tous nuds nous delaisserez-vous ?

Sose
Je ne sçay que je suis, tant ce malheur m'acable.

Le 2. Enfant
Voulez-vous pas tirer ma mere de ce sable,
Et nous conduire encor comme vous avez fait ?

Sose
Hé Dieu, qu'ont ces enfans contre le Ciel forfait ?

Pantaleon
Ne depensons le temps, vous n'aurez point de cesse
Pendant que ces enfans vous pleindront leur detresse.

Sose
Que je vous baise encor, ma femme ! Mes enfans !
Je suis l'astre fatal de vos maux languissnas.

André
Madame, en attendant bien tost nostre venuë
Soiez en vos sanglots un peu plus retenuë.

Le I. Enfant
Ma bonne mere helas, helas que j'ay grand faim,
Hé, pourquoy baignez-vous de larmes vostre sein ?

Le 2. Enfant
Mais tousjours vous pleurez, pour Dieu ma bonne mere
S'il vous plaist moderez vostre douleur amere.

Eleonor
Mes mignons, mes enfans, vos sanglots et vos pleurs,
Font encor regermer mes cruelles douleurs.
Ha ! Mes fils ! Puis-je voir sans avoir l'œil humide
La palissante faim estre vostre homicide ?
Puis-je, mes nourrissons, vous voir soufrir ces maux
Sans plus fort rengreger mes infini travaux ?
O mon plus cher tresor ! Que je suis à mal aise
De vous voir tant soufrir, venez que je vous baise.
Hé non ! Cessez vos pleurs, ne sanglotez plus tant,
De touts maux nous serons privez en un instant.
Que je vous serre encor, helas chetive race,
Que je vous baise encor avant que je trepasse.

Le I. Enfant
Ma mere, voulez vous sans plus nous secourir
Vous laisser en ce lieu si tristement mourir ?
Non, non ne mourez pas, ne mourez pas encore.

Eleonor
Vostre langueur, mes fils, tout le cœur me devore.

Le 2. Enfant
Ma mere ! Ma mignonne ! Et pourquoy pleurez-vous ?
Reviendra pas bien tost mon pere avecques nous,
Et vous fera-il pas aporter quelques vivres ?

Eleonor
Par tes mignards discours, aux Parques tu me livres,
Mon petit fils, mon cœur, aproche qu'à loisir
Je puisse à te baiser contenter mon desir.

Gouvernante
Madame, ces enfans augmentent vos detresses,
Faites-leur donner tréve à leurs douces caresses,
« Les baisers enfantins au fort d'un grand malheur
« Sont bourreaux martirans d'une femme le cœur,
Madame, hé quoy ? Comment ? Perdez-vous le courage ?
Elle est evanouye : il faut qu'on la soulage :
Filles approchez-vous, donnez ici la main,
Soustenez-la bien fort, ne decouvrez son sein,
Laissez sa chevelure, ô malheur deplorable.

Le I. Enfant
Veut donc ma mere helas ! Me laisser miserable ?

Gouvernante
Taisez-vous mes mignons, Madame ne meurt pas.

Le 2. Enfant
Vous vous moquez, ma mere est proche du trépas.

Gouvernante
Enfans, pour quelque tems faut avoir patience,
Reposez-vous pres moy ; je vous donne asseurance
Que bientost vostre mere heureuse vous verrez
Apres tous ces ennuis, et contens vous serez.

Le I. Enfant
Mais je vous pri au vray, dites, ma grand amie,
Si ma mere n'est donc simplement qu'endormie.

Gouvernante
Elle est evanouye, et vos pleurs, et vos cris,
Ont avec ses douleurs assopi ses esprits

Le 2. Enfant
Je ne luy seray donc importun de ma vie,
Mais je mengerois bien, car j'ay grand faim m'amie,
Le cœur me fait bien mal.

Le I. Enfant
Si fait-il bien à moy.

Eleonor
Ha, ha, quelle douleur ! Quel triste desarroy,
Quel venimeux serpent rampe dans mes moüelles
Qui me fait endurer ces passions cruelles ?
La faim, bourrelle faim ! Insuportable fleau
Nous veut faire descendre en la nuict du tombeau.
Pourquoy suis-je si tost en mes sens revenuë ?
Puis-je encor regarder du Ciel la face bleüe ?

Ha femme miserable ! Et ces enfans mes fils
De faim, de povreté tristement deconfits.

Le I. Enfant
Le cœur m'afoiblist bien, je me sens bien malade
Je ne puis resister à cette faim rongearde
Helas ma chere mere !

Eleonor
Hé quoy mon fils : comment,
Reprenez vos esprits, las, quel forcenement !
Qu'elles fureurs du Ciel.

Le I. Enfant
Helas ma douce mere !

Eleonor
Mon fils, prenez courage.

Le I. Enfant
Helas, que puis-je faire ?

Eleonor
Mon mignon, mon ami, m'amour, mon petit cœur,
Vous allez voir en bref finir vostre langueur,
Vostre pere bien tost terminera nos peines.
Le pauvre enfant trépasse, ô douleurs inhumaines !
Ciel sourd à nos clameurs ! Il est mort ! Il est mort !
Mon fils parlez à moy, las ! Quel desastre sort
L'a fait sentir si jeune une mort si cruelle,
Et je ne puis finir ma douleur immortelle ?

Gouvernante
Qu'y feriez vous Madame, et vos pleurs, et vos cris
Ne pourront dans ce corps ramener les esprits.
La mort le fait joüir de l'eternelle vie
Où vous rester ici de tous malheurs suivie :
Il est bien plus heureux cent mille fois que nous,
Car il va dans le Ciel joüir d'un repos doux,
Où tousjours faut qu'un jour la Parque nous envoie
Pour avoir comme luy ceste eternelle joie,
Mais voila vostre époux qui s'aproche d'ici.

Sose
Que j'ay le cœur outré d'un angoisseux souci
Cette place abordant, ô bon Dieu ! Quel encombre !
Mon fils est donc allé des morts croistre le nombre ?

Eleonor
Il vient presentement rendre son ame à Dieu.

Sose
Je voudroy mon enfant ores estre en ton lieu,
Consolez-vous m'amie, et mangez ces fueillages
Et des rejettons des arbrisseaux sauvages,
C'est tout ce que j'ay peu dans ces deserts treuver,
Taschons à tout le moins nostre autre fils sauver.

Eleonor
Mon ami j'ay grand peur qu'il suive en bref son frere.

Sose
Mon fils, consolez-vous avecques vostre mere
Ces fueilles vous seront comme à elle un repas,
Mengez-en, mon enfant, ne les refusez pas.

Le 2. Enfant
Je le veux bien mon pere, ha ! Qu'elles sont ameres.

Sose
Elles vous nourriront, avallez-les entieres,
Il faut ce petit corps au moins ensevelir
Avant que retourner de ces fueilles cueillir.

Eleonor
Il faut, ô creve-cœur, l'enfoüiller dans le sable,
Car je n'ay de linceul, tant je suis miserable.

Gouvernante
Monsieur, que je vous aide, attendez s'il vous plaist.

Eleonor
Que ce reste fascheux de vie me deplaist !
Ne le portez bien loin, car il faut que j'arrose
De mes humides pleurs la fosse où il repose.
Filles, laissez moy seule, allez toutes aider
En son dernier repos ce petit corps guider

Gouvernante
Nous y allons Madame, encore que bien dure
Ceste charge nous soit.

Eleonor
Quels suplices j'endure !
Quels tourmens, quels ennuis, Dieu ! Grand Dieu, permettrez
De voir bien tost la fin de mes calamitez.
Que mon petit enfant dans la biere je suive
Et ne me laisser plus à tant de douleurs vive,
Aussi bien ô grand Dieu celuy là ne vit pas
Qui comme moy sans cesse aboye le trépas.
Prenez pitié de moy chetive creature,
Et retirez mon ame en la haute vouture.
Sainte Vierge ! Priez vostre Fils mon Sauveur,
Que son œil de pitié regarde ma douleur,
Ou si c'est son plaisir que vivante je reste
A subir son vouloir je seray toute preste,
Qu'il face surjonner des torrens de mes yeux,
Car mes pleurs sont taris par mes cris furieux.

Sose
Nous avons nostre Fils enfouillé dans le sable,
Il se faut consoler, un mal inevitable
« Ne se peut pas guarir, qu'en pensant qu'on ne peut
« Eviter ce que Dieu par sa puissance veut.
Mon ame ! Mon souci ! Ma compagne fidelle
Serenez quelque peu vostre douleur cruelle,
Le long temps que soufrons nous doit avoir apris
Contre nostre malheur relever nos esprits,
Et la palme imiter, qui plus elle est batuë
De la tempeste, et plus son chef baise la nuë,
« Ainsi ma chere espouse il faut roidir son cœur
« Et plus avoir d'espoir, plus on a de malheur.

Eleonor
Mon ame, je en suis aux ennuis aprentive,
Contre le veil de Dieu povrette je n'etrive.

Sose
Or tandis qu'atendons le secours de sa main
Je vay querir encor dans ce hallier prochain
Des fueilles, des bouts d'arbre, avec quelques racines,
Pour tromper de la faim les angoisses malignes.
Pantaleon, André pres de vous resteront
Et ces femmes aussi qui vous assisteront.

Eleonor
Dieu tousjours nous assiste, allez à la bonne heure.

Sose
Je seray de retour bien tost je vous asseure,
Consolez-vous en Dieu tous unanimement,
Luy seul peut à nos maux donner allegement.

Eleonor
En fin il faut mourir quoy que je puisse faire
Le trépas seul sera mon repos salutaire,
Je sens faillir ma force, et ma vitale humeur
Desja s'est écoulée en mon continu pleur :
Mon cœur tout pantelant soustient ma vie à peine,
Et mes foibles poulmons ne poussent plus d'haleine,
O desiré trépas.

Enfant
Helas ma mere, adieu,
Je sens bien que je vay departir de ce lieu,
Le cœur me faut, je meurs, verray-je plus mon pere ?
Helas que je vous pleins, adieu ma bonne mere.

Eleonor
Mon fils, mon fils helas, m'amour, mon cher souci,
Parlez encor à moy ! Il a le cœur transi
Le povret ! Il est mort ! Et moy je le vay suivre,
Car la debilité ne me permet plus vivre.
Je sens bien acourcir la trame de mes jours
Et n'atens plus d'ailleurs que du trépas secours :
C'est fait, c'est fait de moy : povre Sose, ta femme
Ne te reverra plus qu'au sejour porte-flame.
Vous autres gens de bien, de vous mesme aiez soin
D'avoir cure de moy, las ! Il n'est plus besoin.
A Sose vostre chef que le malheur acable
Vous avez vostre foy monstrée inviolable,
Jusqu'ici vous l'avez fidelles assisté
« Les amis on counoist en l'infelicité.
Allez, et si quelqu'un arrive en la partie
Où tendrement je feu par mes parens nourrie,
Raportez-leur au vray l'estat de nos malheurs,
Et comme vous voyez que povrement je meurs,
Qu'à ces extrémitez mes pechez m'ont reduite,
Avecques mes enfans, mon époux, et sa suite :
Pourvoiez donc à vous, et me laissez ici.
Adieu povre Sosa mon amoureux souci !
Adieu mes bons amis, la foiblesse m'emporte !
Ouvrez moy Seigneur Dieu de vostre Ciel la porte,
Pardonnez moy grand Dieu, je commande en vos mains
Mon Ame qui s'envolle en vos Cloistres sereins,
Adieu mes bons amis ! Filles prenez la cure
Vous seules me porter dedans la sepulture,
Ha, ha ! Soustenez moy.

Gouvernante
Madame, helas bon Dieu,
Jesus ! Elle trépasse ! Ô detestable lieu !
Malencontreusement, barbare, et inhumaine.

Chœur de Filles
S'en est fait ! Elle est morte, elle n'a plus d'haleine,
Et son poust ne bat plus, ses beaux yeux sont ternis.

André
Que tu as enduré de travaux infinis.
Povre Princesse, helas, tu as esté l'unique
A suporter le mal d'une force heroïque,
Les siecles avenir s'estonneront comment
A ces maux tu as peu resister longuement.

Pantaleon
A jamais ta vertu par tout sera prisée,
Et ta belle constance encor eternisée,
Princesse dont l'honneur faisoit teste au renom
Des grands heros qui ont perpetué leur nom,
Ton ame au Ciel reçoit la recompense deuë
A ton rare merite, et ta vertu counuë.

Gouvernante
Que feray, ô bon Dieu ! Que deviendray je plus,
Où iray-je chetive ? En quel autre reclus
M'iray-je garantir atendant la mort blesme
Pour suivre ma maistresse en la voûte supresme ?
Mes amis que feray-je ? Helas ! Nulle douleur

N'a jamais aproché de mon triste malheur :
Voir ma maistresse morte, et ses Fils aupres d'elle,
Qui la depüille sont d'Atrope la cruelle !
Mes Amis que feray-je ? Et vous mes cheres sœurs
Rien ne nous servent plus les sanglots ni les pleurs.

Pantaleon
Filles il faut de Dieu le saint vouloir atendre,
Levez à luy vos cœurs, qu'il vueille merci prendre
De vous et de nous tous : ne faut plus esperer
Aucun secours humain.

Gouvernante
Nous allons enterrer
Ma maitresse, et son fils.

André
Faut Sepulvede attendre
Et tous ensemble unis son sage conseil prendre.

Gouvernante
Helas, quel deplaisir ce pauvre Prince aura,
Quand de sa Leonor le trepas il sçaura.

Pantaleon
« Un courage elevé nul accident estonne,
« D'un constant zele il prend ce que le Ciel luy donne.

Gouvernante
Le cœur plus magnanime est sensible aux douleurs
« Quand Dieu sur luy desserre un gouffre de malheurs.

André
Le long temps que Sosa soufre tant d'infortune,
Fait qu'aucune douleur il ne treuve importune.

Gouvernante
Dieu, le voici venir ! Quel il est, mes amis !
Faut-il qu'un si grand prince en tel estat soir mis ?
Un prince qui s'est veu dans l'Indienne terre
Absolu commander, en paix comme en la guerre,
Soit ores si chetif de n'avoir seulement
Pour couvrir sa chair nuë un vil acoutrement,
Helas quelle pitié !

Sose
Donc pour neant j'aporte
Ces fueilles puisque helas ma Leonor est morte,
Et l'autre de mes fils, loué soit le bon Dieu !
Je voudrois qu'il m'eust prins à ceste heure en leur lieu.

Pantaleon
Voici de nostre mal une derniere chryse.

Sose
Ames, vous estes donc maintenant en franchise,
Et moy je reste ici le joüet du destin,
Que je porte d'envie à vostre heureuse fin.
Ma Leonor ! Mes fils ! Je ne tarderay guere
A vous accompagner dans la funebre biere,
La fin de nos ennuis n'est qu'en la seule mort,
Car je ne puis sans vous avoir nul reconfort.

André
Faut attendre qu'au Ciel ceste heure soit frapée
Pour de nos fraisles jours voir la trame coupée.

Sose
Je suis doresnavant insensible à tous maux,
Les astres ne pourront m'acabler de travaux,
Pleuve le Ciel sur moy des torrens de misere,
L'Enfer vomisse encor contre moy sa colere,
Rien ne peut m'afliger, plus je seray batu,
Plus je veux aux malheurs oposer ma vertu.
Ostons ces corps d'ici, portons-les dans le sable
S'est-il veu de malheur à mon malheur semblable ?

Gouvernante
Ha ma chere maistresse ! Et faut-il qu'aujourd'huy
Je vous porte au tombeau languissante d'ennuy ?

Sose
André, Pantaleon, et vous filles dolentes
Oubliez pour un peu vos douleurs violentes,
Et m'aidez à porter dans le sable ces corps.

André
C'est un œuvre pieux ensevelir les morts.

Pantaleon
De ces Filles aidé vous porterez Madame,
Comme Vasque avec moy ce petit corps sans ame.

Gouvernante
O charge par trop dure !

Sose
O trop pesant fardeau !
Jamais eussay-je creu te porter au tombeau ?

Pantaleon
Est-ce pas grand pitié qu'en son adolescense,
Cet enfant ait senti du destin la puissance ?

Chœur de Portugaiz, *hommes et femmes*.
Encor n'est-ce le but de nos adversitez,
En ce malheur nos maux ne sont pas limitez,
La mort sera la fin de nos cruelles peines,
Et tant que nous vivrons nos douleurs sont certeines.
Leonor et ses fils sont mille fois heureux,
D'estre ores afranchis des tourmens douloureux,

Où nous sommes reduits, jusqu'à tant que nostre ame
Quite ce mortel corps le butin d'une lame.
Nous avons provoqué l'ire de Dieu sur nous,
« Plus il tarde à lancer son redouté courroux,
« Sur nos coulpables chefs, plus sa dextre puissante
« Nous ressentons pecheurs rudement punissante.
Aussi le chastiment qu'il nous donne en ces lieux
Est tesmoignage seur qu'il nous ouvre les Cieux,
Quand aux aflictions nous prenons patience,
C'est de son Paradis s'aquerir jouyssance.
Comme l'orfevre expert éprouvé l'or au feu
Par les adversitez nous connoist ce grand Dieu,
Il veut que le pecheur à luy se convertisse
Pour n'éprouver l'aigreur de sa sainte justice.
Si donc tous ces malheurs qui nous sont advenus
D'un courage constant ont esté soustenus,
Il ne faut pas douter que n'aions jouyssance,
Quittant ce monde ici, d'une ample recompense.
Tousjours faut-il mourir, et nul de ceste loy
S'est jamais exempté, le subjet ni le roy :
Faut tous sentir l'effort de la Parque meurtriere,
Heureux ceux qui plustost passent ceste carriere.
Il est vray que pendant qu'au monde nous restons
Mille et mille travaux jour et nuict nous sentons :
Nous n'avons de repos ; l'ame la plus contente
C'est celle qui du tout met en Dieu son atente.
Eust-il pas mieux vallu qu'entrant dans le berceau
Nous eussions rencontré le funebre tombeau
Qu'estre restez butin des ennuis et traverses,
Nous travaillant sur terre, et sur les ondes perses ?
Si nous avions porté ces ennuis constamment
Nous aurions envers Dieu merité grandement,
Mais rien ne nous conduit en l'Indien rivage
Que pour sur les Indois exercer le pillage.
Dieu, pour nous chastier du desir violant
Qui nous poussoit d'aller des biens acumulant,
De porter là sa foy prenant un faux pretexte
Nous a fait encourir ce desastre funeste.
Ses jugemens divins sont aux mortels cachez,
Nos esprits sont par trop à la terre atachez,
Pour l'ocean sonder de ceste prescience,
Qui d'un poids tout égal nos actions balence.
Mais remettons en luy nostre espoir tout certain,
Puisque l'heur, et malheur dependant de sa main,
Voions que nous ferons en ce peril extréme,
Car il faut tant qu'on peut éviter la mort blesme.
Comment, si nous n'avions quelque chose à menger,
Pourrons-nous malheureux nostre vie alonger ?
Leonor, et ses fils faute de nourriture,
Sont maintenant gisans desouz la sepulture.
Sose nous atendrons pour prendre avis de luy
Ce que nous deviendrons en ce lugubre ennuy,
Pour moi, je croi qu'il faut pour la chose meilleure
Soit à bien, soit à mal, quitter cette demeure.
C'est mon opinion, voici nos gens venir,
Sepulvede excepté, faut le conseil tenir,
Povre troupe eplorée ! Ô douleur inhumaine !
Quelle dure pitié ! Quelle cruelle geine !

Pantaleon
Enfans, que chacun pense à se sauver d'ici,
Fuions ou nous pourrons, je prendray le souci
Et Vasque avecques moi, desormais vous conduire :
Car nous ne pouvons plus treuver fortune pire.

André
Mes amis, suivez-nous, car Sepulvede est mort,
Et n'avons peu treuver avec tout nostre éfort
Son corps pour l'enterrer, une beste sauvage
Le vient de devorer en ce petit bocage
Où il estoit allé comme desesperé,
Apres avoir sa femme, et son fils enterré,
Un esclave me vient d'aporter ces nouvelles
Pour augmentation à nos douleurs cruelles.

Chœur
Rien ne nous peut plus nuire, allons treuver la mort,
Aussi bien n'avons-nous qu'en elle reconfort.
Nous ne serons long temps vagabonds sur ce sable
Sans treuver à nos maux Atrope secourable.

André
Or prions tous à Dieu qu'il nous veille assister,
Et nous faire constans à ces maux resister.

Pantaleon
Grand Dieu, qui prens le soin de toutes creatures,
Voy de ton œil piteux nos tristes adventures,
Ne delaisse au besoin ce Portugaiz troupeau
Que tu vois languissant s'encourir au tombeau,
Assiste-le tousjours de ta divine grace,
Et fay qu'apres sa mort il puisse voir ta face,
Ou bien si tu permets qu'il vive encor un peu,
Souvien-toy que la nuict tu guides par un feu
Et le jour par la nuë, aux deserts d'Arabie,
Les Enfans d'Israel pour garentir leur vie,
Leur envoiant du Ciel la manne, pour nourrir
Leurs corps qui le trépas estoient prests d'encourir.
Ce n'est pas, ô Seigneur ! Que ne soions indignes
Jouyr aussi bien qu'eux de tes graces insignes ;
Mais nous sommes helas tes humbles serviteurs,
Qui le chef abaissons sous le fais des malheurs :
Nous voici le jouët d'une gent plus brutale
Qu'œillade le soleil, faisant sa course egale :
En un païs desert, où nous presse la faim,
Seigneur, assiste-nous de ton pouvoir hautain.

André
Or acheminons-nous et rendons toute peine,
Le rivage aborder de la mer plus prochaine.

Pantaleon
Allons, soions tousjours en la garde de Dieu.

Gouvernante
Que jamais abordé n'eussions-nous en ce lieu.

Pantaleon
Pour le moins que chacun l'un l'autre se soulage,
Dieu nous renforcera s'il luy plaist le courage.

FIN.

Tragedie francoise d’un More cruel envers son seigneur nomme Riviery, gentilhomme espagnol, sa damoiselle & ses enfans.

(Tragédie, 1608)

Anonyme

Édition : *Tragedie francoise d'un more cruel envers son seigneur nommé Riviery, gentil homme espagnol, sa demoiselle et ses enfans*, A. Cousturier, Rouen, 1620.

ARGUMENT DE LA TRAGEDIE DU MORE

Riviery gentil-homme Espagnol, pensant avoir la fortune si favorable qu'il luy sembloit que le Ciel ne luisoit que pour son seul sujet, ayant faict construire un Chasteau sur le bord de la mer : se delibere d'y faire quelque sejour, un certain esclave nourry de long-temps en sa maison, se ressouvenant de plusieurs coups de bastons que son maistre luy avoit fait endurer du temps de ces premiers services proteste s'en venger, l'occasion venant opportune ce Seigneur mettant soubz le voille doubli les vieilles rancoeurs de son Esclave le met en plaine liberté, qui ocasionna lafriquain de dessimuller son entreprise : un jour son maistre envoye quelques vivres au Chasteau sa femme & ces enfans le tout conduits par lesclave, où les ayant en sa possession ferme la forteresse prend la damoiselle à force luy donne plusieurs coups, prend les enfans les tuë l'un apres l'autre en la presence de son seigneur qui estoit nouvellement revenu de la chasse qui voiant un si piteux spectacle supplie à jointes mains au More de lui redonner sa femme ce qu'il accorde, au moien que ce pauvre miserable ce couppe le nez ce qu'il fit pour obeïr à ce cruel qui apres se mocquant de lui ne laisse d'envoier la pauvre damoiselle par force de coups de poignard haut en bas du Chasteau, avec ces pauvres petits, & le traistre de peur de ne tomber vif entre les mains de son maistre ce precipite du haut de la tour dans la mer. Ce sujet est tiré des Histoires tragiques de Bendel trente & un-iesme Histoire.

LES ENTRE-PARLEURS

Le More
Riviery
La Damoiselle
Premier Chasseur
Deuziesme Chasseur
La passant Godard
Le Fils.

ACTE PREMIER

Le More, Riviery, la Damoiselle sa Femme.

Le More *Commence.*
O prophete mahon qui as soubz ta conduitte
Tout le peuple qui tient ta loy qui est escrite,
Regarde par pitié & par compassion
Celuy qui est tenu en telle extortion
Aye pitié de moy Saint Prophete & regarde :
Cil qui est magasin de mille bastonnades
Ayde, ayde à me venger de ce cruel tirant,
Qui sur mon pauvre corps ainsi bourrellement
A versé son couroux, & qui de fureur aygre
Ma ainsi tourmenté pour choses si tres maigres
Tu scais que j'ay esté ton humble serviteur :
Et à ta saincte Loy, nullement Infracteur
Me faut-il donc helas ! Endurer telle chose
Sans faire de son corps une Metamorphose,
Non je m'en vengeray, car à la verité
Je ne lay offencé pour avoir merité
Que c'est homme cruel jette son feu Inique
Contre moy son Esclave & pauvre domestique,
Je ne souffriray point qu'il me soit reproché
De par mes compagnons d'avoir esté touché
D'un maistre si meschant sans avoir pris revenche
Et luy avoir rendu bien vivement son change,
Un maistre ne doit point eslancer ces fureurs
Sy rudement sur ceux qui sont serviteurs :
Ha ! Je monstreray bien à c'est Espagnol brave
Que ce n'est pas ainsi que l'on traicte un esclave,
Au fort j'ayme bien mieux mourir en me vengeant
Que porter à mon cœur un si cruel tourment,
Afin qu'à tout jamais je laisse une memoire
A la posterité digne de telle gloire :
Or pour bien me venger je veux d'oresnavant
Me monstrer devant luy le plus obeissant,
Que faire se pourra, si que par ma feintise
Il ne cognoisse point ma secrette entreprise
Et lors que je verray la saison & le point,
A bien executer ce don j'ay bonne envie
Sois donc à mon secours Mahon je te supplie :
Assiste à mes dessains & d'un œil dépité
Permets que ce tirant soit par moy chastré.

Riviery, sa Femme, & ses Enfans.
Riviery, mal-heureux homme remply denuie
Convaincue de soucis trancy de facherie,
Attristé (vray sujet) de nous autres humains
D'estre pour peu de cas cruelz & inhumains :
Comme je l'ay esté, & je suis quand j'y pence
De ce que l'autre jour par ma lourde ignorance
D'une ire transporté & armé de couroux,
Je donnay à mon More un grand nombre de coups,
Dont je men repens fort, mais quoy la repentance
Ne nous peut aporter qu'une extreme nuisance
Qui attriste nos cœurs & nous fait ressentir
Chasque jour mille fois un cruel repentir
La faute n'estoit pas envers luy si cruelle
Pour prendre sur son corps vengeance si mortelle
Mais quoy ? Il est trop tard mon repentir est vain
Japrens à n'estre plus vers luy tant inhumain,
Las ! Le pauvre captif depuis son infortune
Ma tant esté venin, que de parole aucune
Ne ma peu esmouvoir à couroux nullement
Et c'est tousjours porté en fidelle servant
Or je veux qu'il soit libre & que hors de cheine
Il soit presentement pour estre exempt de peine,
Car d'autant qu'il estoit rude grossier matin
D'autant plus il est doux gracieux & benin,
Son maintient me plaist fort & m'est tant aggreable
Doncques sur c'est advis mon cœur conseillez moy
Et regardez de luy ce que faire j'en doy.

La Damoyselle sa Femme
Puis qu'ainsi vous plaist & que le voulez dire
Je n'aurois pas l'honneur de vous y contredire.
Faites à vostre gré jamais ne me deplaist
Que ne fassiez amy tout cela qu'il vous plaist
Vous ne m'avez jamais de cela je me vante
Veue en tous vos dessains esté contrevenante,
Mais ce n'est d'aujourd'hui que beaucoup de malheurs
Sont adveneuz a ceux qui à leurs serviteurs
Se sont par trop fiez j'en ay icy bien emple
Une Hystoire & discours qui servira dexemple :
Souvienne vous amy pour lors que dans Millan,
Y residoit Labé de sainct Simplician,
Homme sage & acord paisible en toute chose
Qui des biens de ce monde avoit l'ame forclose :
Lequel ayant baillé seullement un soufflet
A un Gen serviteur More qui le servoit
La nuict mesme ensuivant, ô cruauté barbare
Ce meschant More usant d'une cruauté rare
Ne se souvenant point que de vingt ou trente ans
Monsieur Labé l'avoit nourry à ces despens,
Ce cruel toute fois, enflamé de colere
Suivy de l'ennemy actif à nous mal-faire :
Entre dedans sa chambre environ la minuict
Le trouvant estendu sommeillant en son lit
Tire son Coutelas, ô cruauté ressente ;
Et droict dans le gosier le perfide luy plante :
Or voyez je vous prie l'horrible cruauté
Ne vous hastez dont point de donner liberté
A vostre More, estant la playe encor feignante
Des coups qu'il à receuz de vostre main pesante.

Riviery
Non, non je n'ay point peur que cette affliction
Tombe sur nostre Chef, car ma correction
A fait que le pauvret à bien changé visage

Et plus qu'au paravant a un autre courage,
Doncques ne craignez point car Dieu qui conduit tout
Parfera nos dessains jusques au dernier but :
C'est pourquoy je desire & veux sans demeurance
Que mon More soit mis en plaine delivrance.

La Damoiselle
Las ! Je doute bien fort l'histoire ramenant
Que ce mauvais garçon, tel que cil de Millant,
Ne nous jouë quelque tour a la façon Moresque,
Car rien n'est si meschant que la gent Barbaresque
Si quelqu'un les avoit d'injures outragez
Où de quelque autre cas & n'en fussent vengez,
Ils se turoient plustost car combien qu'ils attendent
Si viennent ils au but des mal heureurs qu'ils pretendent.

Riviery
N'ayez je vous supplie plus de cela soupçon
Ma mye je tiens tant de ce pauvre garçon
Qu'il ne voudroit avoir commis la simple chose
Pour nous causer ennuy, par ce je me dispose,
Le mettre maintenant comme j'ay arresté
Plus qu'il ne fut jamais en plaine liberté.

La Damoiselle
Tout ce que je ay dit n'est pas pour introduire
Que vostre volonté ne se parface, Sire
Faites en tout ainsi que bon vous semblera
Car à vostre vouloir le mien sacordera
Car lescriture dit que chose bien conjointe
N'est pas trop aisement separee ny desjointe
Ainsi cette union & vouloir tant joyeux
Fera que nos dessaints s'en porteront trop mieux
Mais la chose qui est desjointe est divisee
Ce pere soudainement en lair comme fumee
Vostre advis est le mien il ny faut plus penser
C'est chose qui n'est point encore à commencer
Parquoy soions unis de cœur & de pensee
Et nostre volonté ne soit point divisee.

Riviery
Or allons donc fier hors de captivité
Celuy à qui je veux octroier liberté.

ACTE DEUXIEME

Le More, Riviery, la Damoiselle.

Le More
Vis que fortune à tant aidé à mon dessain
Que je suis delivré d'un jong tant inhumain
Et que je suis dehors d'un puis plain de miseres
Et suis guery du tout de mes plaie é visaires
Il me faut maintenant inventer le moien
Que mon maistre cruel soit pris dans mon lien
Il pense m'apaiser mosttant de la cadene
Où jestais enchainé en si cruelle peine
Pense-til pense-til , que je sois incensé
Et que jaye oublié comment il ma blecé
Pense til que je sois quelque roche bien dure
Pour n'avoir point senty les coups que sans mesure
Gresloient dessus mon dos, alors que forcene
Il estoit dessus moy tellement acharné
Or il faut finement pourvoir à la revenche
Luy faisant recevoir bien tost un contre eschange
Je ne suis despourveu de sens ny de raison
Pour faire mon dessain jay le contre poison
Car les tors qu'ils ma faits, et la grand tirannie
Me fera ressentir tout le temps de ma vie
Or je suis dechainé me voila en bon point
Il ne reste si non que d'atendre le point
Le temps & la saison loisible pour parfaire
Et pour mettre en effait ce que je pretens faire
Soit à mettre le feu premier en la maison
Apres dessus le reste user de la poison
Car jamais je nauray au cœur resjouissance
Que je ne sois vengé de si cruelle offence.

Riviery, La Damoyselle, Allonce, le More.
Il me prend un desir en voyant le beau temps
De monter à cheval & daller par les champs
Faire lever un Cerf, à la teste rameuse
Où bien quelque Senglier, à la dent escumeuse
Mon passe temps ne git que d'abiter ces lieux.
Jamais on ne s'atriste on est toujours joyeux
Car toujours le plaisir la joye & la liesse
Domaine par-dessus le chagrin é la tristesse
Combien de passe-temps ont ceux qui escartez
De toute ambition delaissent les citez
Où se nourrit lennuy le chagrin & Lenuie
Pour passer par les champs joieusement leur vie
De ceci nous fait foy le docte Zenophon
Lequel estant chassé en autre region
Que celle ou il estoit, eslut sa demeurance
Aux lieux les plus desers, & la vigilance
Se logeant enson cœur fit tant par son sçavoir
Qu'encores à present ces escrits on peut voir
Et rendent un chacun certain de sa science
C'est pourquoy je m'y plaits, sçachant lexperiance

Que je ay eu souvent d'aller parmy les bois
Faire courir mes chiens qui laschant leurs abois
Feront hors de son toit levez source effroyable
Qui à moy & aux mieux trouverrons agreable
Dont chacun en sa charge & en fait urgent
S'apreste pour partir avec moy diligent.

La Damoyselle
Differez mon amy pour ce jour cette chasse
Qui n'est qu'un seul plaisir qui quant & quand ce passe
Car sil estoit ainsi que quelque illusion
Se passat devant nous sans aprehension
Où qu'ils fussent pourveuz d'un chacun veritables
Ainsi qu'anciennement tant de gens venerables
Les avoient pour certains il faudroit esviter ;
Les destins presageux & d'icenx sexempter.

Riviery
Avez-vous donc songé quelque mauvais presage
Menassant nostre chef d'un cinistre dommage.

La Damoiselle
Ouy, & voicy comment, dormant il me sembloit
Que jestois dans un bois & qu'un grand ours sortoit
D'un autre fort obscur qui au lieu de pasture
Chargea dessus son dos moy & ma geniture
Apres qu'en cest estat il nous eut promenez
En plusieurs lieux esparces, lors nous fusmes menez
Par cest Ours affamé & beste tres mauvaise
Tout au plus haut sommet d'une roide falaise
Respondant sur la mer, lors estant au coupeau
Il nous poussa tous trois & jetta dedans leau
Vous estant adverty de si pauvre nouvelle
Vintes pour vous venger de chose si cruelle
Mais cest ours trop felon en vous ruant en bas
Vous arracha les yeux les jambes & les bras
Or voila le discours du songe espouventable
Dieu ne permettez pas qu'il soit fait veritable.

Riviery
Pensez vous à cela non non ne craignez point
Que tombions vous & moy en si dangereux point
Il ne faut donner foy à ces horribles songes
Qui bien souvent ne sont que frivolles & mensonges
Considerant que Dieu est le seul protecteur
De nous & de nos cœurs le maistre & conducteur.

La Damoiselle
Las ! Ne craignez vous point cette forest ombreuse
Ou l'on void bien souvent que la dent furieuse
D'un senglier herissé dechire les humains
Esvitez je vous prie ces indices certains
Helas ! N'avons-nous pas temoignage assez ample
De la mort D'adouis pour vous servir d'exemple
Pour mon songe, esvitez ce jour faut seullement
C'est peu de cas au pris de mon deuil vehement
Plusieurs Seigneurs ayant cette chasse affectee
Non pas s'empescher la fiere destinee
De tomber sur leurs chefs mille & mille mal-heurs
Gardons nous je vous prie que ne soions autheurs
De nostre propre mal.

Riviery
O la belle à parence
Que ce songe menteur vous vienne en evidence
Par une illusion, non non n'adjouter foy
A ces ombreux discours, car fermement je croy
Que Dieu garde ceux la soubz sa sainte puissance
Qui d'un humble debvoir luy font obeissance
Ma vie est elle mieux assuree soubz ce toict
Qu'au millieu des forestz ou en quelque autre endroit
Nul ne peut empescher que la cruelle parque
Ne la passe bien tost dans la fatalle barque
Quand son jour est venu, car le nocher caron
Nous attent tous les jours pour passer lacheron
De craindre c'est abus c'est le commun proverbe
Que n'ull naille aux forestz qui aura peur de l'herbe
Nos jours sont limitez quand il plaist au destin
Il faut bon gré mal gré marcher à nostre fin
Parquoy jay resolu avant que ce jour passe
Prendre mon passe temps coutumier de la chasse
Et jordonne que vous avecque nos Enfans
Vous vous alliez esbatre & prendre passe temps
Tandis qu'avec mes gens degaillarde entreprise
Nous prendrons aux forests le cerf que plus je prise
Esbatre en ce Château que jay fait enfermer
Depuis bien peu de temps sur le bord de la mer
Prenez avecque vous mon More qui promesse
Ma fait, de vous mener en cette forteresse.

La Damoiselle
Je doute ce garçon qui ce voulant venger
Des coups quil à receuz ne nous mette en danger.

Riviery
Vous n'avez point de cœur vous este trop peureuse
Pensez vous quil voulut faire chose outrageuse
Je m'en voy lappeler afin qu'incontinent
Il face sans delay le mien commandement
Viença More di moy à tu pas bonne envie
M'honorer & servir le reste de ta vie
Ainsi, qu'en tous endrois on void un serviteur
Obeir aux esdits de son maistre & seigneur
Sans mille trahison.

Le More
Quoy mon seigneur & maistre
Mestimez vous tel que de vouloir commettre
Aucune trahison, estimez vous autrement
De moy, car à present & tout ressentement

Vous m'avez delivré de grande servitude
Je me veux desormais mettre en mon estude
Sinon qua vous servir, cela madviendroit mal
De vous rendre monsieur pour un bien le mal
Plustost helas ! Plustost la parque meurtriere
Travaille aux bas enfers mon ame prisonniere
Parquoy ne doutez point que je ne sois tout prest
Dexecuter bien tost tout cela qu'il vous plaist.

Riviery
J'espere bien de toy, or prens donc en ta garde
Ceux icy que je metz dessoubz ta fauve garde
Fais ce qui est en toy, sois sage à ladvenir
Et de tout le passé ne se ressouvenir
Maine moy ces enfans en cette forteresse
Que je t'ay desja dit.

Le More
Je vous faits la promesse
Que je les maineray ou bon vous semblera
Commandez mon Seigneur tout ce qu'il vous plaira.

Riviery
Tu seras diligent de parter en la place
Une colation au retour de ma chasse
Combien en tout endroit je me fie tu le vois
Ne me trompe dont point soubz une feinte vois.

Le More
Si je faux qu'une ardante & horrible tempeste
Entremellée desclairs mescarbouille la teste.

Riviery
Va doncques taprester je vay avec mes gens
Qui à courir le Cerf sont promptz & diligens.

ACTE TROISIEME

Le More, la Damoiselle, & ses enfans.

Le More
Or je puis maintenant me venger du grand tort
Que mon maistre ma fait, car je puis mette à mort
Madame & ces enfans, quand est de mon parjure
L'heure assez tost viendra qu'il payera l'usure,
Des maux que j'ay souffers : venez doncques Pluton,
Megere, Tisiphone & sa sœur Allecton,
Dastez vous vittement tous je vous appelle
Pour me tenir Escorte à ma juste querelle :
Si je suis favory de vous, je vous requers
Qu'acourez vitement & que foudre & Esclairs,
Accompagnent vos pas, fus Megere puante
Tarde tu à venir avec ta torche ardante :
Venez à moy aussi ô Fantosmes hurlans
Vous Demons, vous Esprits, vous chiés d'Enfer hurlans
Et estant assemblez faites moy la promesse
De m'accompagner tous en cette forteresse :
Où ce brave Espagnol ma commandé d'aller
Il est temps de partir, rien ne sert reculer
Encor n'est-ce pas tout, ssi faut il que j'advise
Comme je parviendray à si haute entreprise
Premierement je veux lerrer ce gros cordeau
Qui me pourra servir & ce large cousteau
Qui pousse d'une main agité d'une rage
Esgorgeront ceux là qui ne mont fait outrage
Car j'aurois grand douleur & au cœur grand dedain
Si l'effait ne sortoit à mon premier dessain,
Mais comment ces petits payeront il l'offence
De celuy la duquel je veux prendre vengeance
Et feroice la raison, n'auroige pas grand tort
Si à ces Innocens j'avois donné la mort :
Non, je ne veux user de fureur violente
Sur ce pauvre troupeau de jeunesse innocente
Qui ne ma fait nul mal, hé ; quoy donc cet infait
Vivra il impuni d'un si lasche forfait
Quoy ? Se vantera il en toute compagnie
De m'avoir fait souffrir si grande ignominie
Et ne m'en ressentir, plutost je feray fait
Plus blanc & plus vermeil que le corail ou laict
Non, il n'aura l'honneur d'avoir batu un More,
Sans qu'il lui ait laissé leternelle memoire
Pour cognoitre qu'il faut chastier les humalos :
Non comme les jumens & les jeunes poulains,
A qui est dedié l'esperon, la houcinne
Pour les dompter, de peur leur rage maline
Il faut macheminer, furies & horreurs
Venez maccompagner avec foudre & terreurs
Conduisez mes desains en cette forteresse
Et aidez à l'effait de ma main vainqueresse
S'en est faict autant vaut rien ne mempeschera
Que je ne face deux tout ce qu'il me plaira.

La Damoiselle & ses Enfans.
Approchez mes enfans que je vous delibere
Lexprez commandement que ma fait vostre pere,
De vous mener jouer dedans son fort Chasteau
Qu'il a depuis deux ans fait bastir de nouveau
La vous orrez autour le Tambour la trompette
Le Pifre, le haut Bois, la gaye Chansonnette,
Que les gais Mathelos chantent pour resjouir
Ceux qui d'un franc vouloir veullent leurs champ tenir
Puis apres vous orrez que le Canon ne cesse
De tirer, abordant de cette forteresse
Vous voyez les vaisseaux courir sauter voller
Ainsi que les oiseaux qui vollent parmi l'air,
Et bref c'est un plaisir que d'estre en cette place
Transportons nous y donc avant que ce jour passe
Allons prendre plaisir dans cette belle tour
Et voir mille vaisseaux qui voguent à l'entour,
Depeschons il est temps rien ne nous empesche ore
De cheminer, sinon que nostre esclave More,
Mais il viendra bien tost entrons donc ce pendant.

Le More
Sont ce pas la mesgens que je voy la dedans
Selont ils, se sont ils sus More pren courage
Eveille tes esprits & qu'une horrible rage
N'espargne ton vouloir, sus donc ne tarde plus
D'invoquer le regent des infernaux palus
Pratique maintenant tout ce que tu sçais faire
Puis qu'en ce jour icy tu peux y satisfaire
Execute en ce lieu ce que par tant de fois
Tu taschois d'acomplir, mais lors je ne pouvois
Fais que par ton moyen chacun puisse cognoitre
Tes fais prodigieux, fais à chacun paroistre
Que ce que tu pretens n'est de faire sinon
Que pour rendre à ton maistre un immortel guerdon,
Et que pour le loyer de t'avoir fait offence
Tu prens sur ces enfans une insique vengeance,
Et sur sa femme aussi encor qe toutefois
Les pauvres Innocens, confesser je le dois
Ne mont endommagé : mais l'offence du pere
Tombera dessus eux & mesme sur la mere,
Protestant si lui mesme estoit en ce danger
Il porteroit seulet l'offence, car nager
Je le feroys sousdain, haut en bas de la place
Au fond de locean pour punir son audace
Mais puis que se n'ay pas aujourd'huy le moyen
D'envoyer son Esprit au champs plutonien
Il faut sur ces enfans assouvir ma colere
Alons y de ce pas, arriere de moy arriere
Tont soucy ton chagrin la crainte & toute peur
Affin de chatier mon d'esloyal trompeur
Voicy commencement il faut de cette corde
Les estrangler tous trois & sans misericorde
Car puis que je ne puis avoir austre restor
Que dessus ces pauvretz quesse que je tarde, or
Sus il me faut hater de peur qu'il ne survienne
Quelqu'un pour destourner cette entreprinse mienne,
O Profeste Mahon, voit au profond des cœurs
Ceux là qui ont esté tes meilleurs serviteurs
Profeste c'est à toy a qui je me reclame
C'est à toy a qui j'ay du tout voué mon ame,
C'est à toy Mahommet en qui du tout j'ay mis
Ma force, tout ainsi comme tu as promis
O Seigneur je te rends une grace infinie
D'autant que j'aperçois que ta bonté sallie
A mon simple vouloir, Seigneur j'aperçois bien
Que tu m'as fait icy venir pour mon grand bien,
Et que tu ne veux pas permettre telle injure
Sans mestre revengé au double par usure,
C'est assez, c'est assez Mahon ma entendu
Il faut aller exprez faire le residu,
Madame c'est a vous à vous que je m'adresse
Pour me faire raison de ce mal qui opresse
Ainsi mon pauvre cœur, car lors qu'il me souvient
De ton polletron Mary, il semble qu'on me tient
Derechef enchainé : lié en la cadene
La ou j'ay mainte fois enduré bien grand pecune,
Mais puis que je vous tiens ici bien a propos
Il faut à mon esprit donner quelque repos,
Car le jour est venu que j'auray la vengeance
Et de toy, & des tiens sans espoir d'alegeance
Or il faut qu'en ce lieu puis que j'ay le loisir
D'executer cela dont j'ay fort grand desir.

La Damoiselle
Hà ? Cruel desloyal né de race meurtrière
Meschant que me veux tu quesse que tu veux faire,
Esternel Dieu du Ciel envoye moi secours.

Le More
Tu las beau invoquer s'il vient à ton recours
Or puis que je te tiens sujette soubz ma grace
Il convient que tu sois couverte de ma race
Rien ne peut m'empescher.

La Damoiselle
De toy monstre Infernal
Dieu ne permetez pas ce traistre desloyal
Aprocher de mon corps qui est chaste & pudique :
Ce tartare cruel ce chien salle & inique
Desflorez mon honneur, plutost ô Seigneur Dieu,
Tout en un mesme instant je meure en ce lieu
Las ! Je laime bien mieux je ne prise ma vie
Pourveu que l'on ait point ma chasteté ravie.

Le More
Voila bien harengué encor n'est-ce patout
Madame si faut-il que je parvienne au bout
De mes pretentions ne faites la farouche
Faut que j'aye de vous lamoureuse escarmouche,

C'est un faire le faut pour mon contentement
Rien ne vous sers ici tout vostre forcement
Il faut ore essayer qui aura plus de force.

Le fils Aisné
Au secours mes amis, au secours à la force
Secourez nous bon Dieu nous sommes tous perdus,
Nostre More nous a tous esclavés rendus
Liez & garrottez d'une inhumaine carde
Misericorde, ô Ciel ô Ciel misericorde,
Ce meschant ce cruel ce barbare felon
Defflore nostre Mere hà, infame zelon
Miserable Enfans, miserable Journée
O d'un Pere chetif pitoyable himenée,
Chasseurs ou-estes vous abandonnez vos retz
Pour venir en ce lieu tristes & esplourés
Voir le piteux estat, & la douleur amere
Que souffrons maintenant avecque nostre Mere

Le Chasseur Messager
Quel bruit est ce que jos d'où provient cette voix
Si plaintive que j'aye entendu par deux fois.

Le fils Aisné
Secourez nous amy, de l'extresme misere
Où nous sommes à present par ce traistre adversaire
Depeschez vitement môntez ici a mont.

Le Chasseur Messager
Je ne puis mon Enfant, pour autant que le pont
Du Chasteau est levé vous le voyez vous mesme
D'où vous vient maintenant cette maniere extresme

Le Fils
Nostre More.

Le Chasseur Messager
Bon Dieu, je vous dis sans mentir
Que trente avecque moy ne pourrois guarantir
Vostre Mere ny vous & ne sçaurions tant faire
Que ce barbare Turc nexerce sa colere,
En faisant de vous tous tout à sa volonté
Car son cœur est selon & plain de cruauté :
Mais je men vay courant le long de ce rivage
Porter à vostre Pere un si triste message :
Je m'en vay vittement qu'il ne vous ennuye poinct.

Le Fils
Depeschez vittement & qu'il ne tarde poinct.

ACTE QUATRIESME

Deux Chasseurs, Riviery, la Damoiselle, Le More, Le Fils, Le Messager Chasseur.

Premier Chasseur
Des-jà le clair Phebus à la perruque blonde
Deux heures sont passez qu'il esclaire le monde,
Des-jà le paisant endurciaux travaux
Pour entamer la terre à mis hors ces chevaux
Le Cerf est ja sorti de sa sombre taniere,
Pour ce ressociller au bas de la Bruiere
Il est temps compagnon de demeller nos rets
Pour faire nostre enseinte au tour de la forets
Des-jà nos chiens japans ennuyeux de leur queste
Abbayent, aspirant le frais de quelque beste,
Nos harpaux & leuvriers acouplez deux à deux
Sanuyent qu'ils ne font au peril hazardeux
Hastons nous il est temps monsieur nous le commande

Deuxiesme Chasseur
A propos de Monsieur, un peu je te demande
A til pas delivré son esclave Rusé
Je trouve à mon advis qu'il bien abusé,
C'est un homme meschant un animal un traistre
Qui pourroit bien un jour ce venger de son maistre,
Je me suis estonné & ne say que penser
Qu'il à fait a Monsieur, afin de dechasser
Son couroux animé.

Premier Chasseur
Son fidelle service
La forcé de l'oster de ce creux precipice,
Le cuisant repentir qu'il luy veu porter
De l'avoir offensé la contraint de l'oster
Du tourment contineu & de l'extresme peine
Qu'il souffroit tous les jours, reduit a la cadesne.

Deuxiesme chasseur
Tel pardon meritoit estre mieux consulté.

Premier chasseur
Le conseil n'estoit rien cestoit sa volonté.

Deuxiesme chasseur
Le vouloir doict tousjours ce brider de sagesse.

Premier chasseur
La sagesse est tousjours où ne gist la rudesse.

Deuxiesme chasseur
Que luy peut ce meschant d'asseurance donner.

Premier chasseur
Quel fait luy peut de luy faire en rien soupçonner.

Deuxiesme chasseur
A un barbare Turc ny à point d'asseurance.

Premier chasseur
Son service asseuré luy en donne esperance.

Deuxiesme chasseur
Un outrage tousjours couve en foy quelque mal.

Premier chasseur
Et quel mal feroit il or qu'il fut desloyal.

Deuxiesme chasseur
Je ne sçay, mais j'ay peur de ce facheux martire.

Premier chasseur
La peur ne fera point dedans luy son empire.

Deuxiesme chasseur
Il ne se faut fier qu'à ceux de nostre Loy.

Premier chasseur
Pour moy je sçay fort bien que fidelle est sa foy

Deuxiesme chasseur
Quel fait luy peut avoir donné si grande indice.

Premier Chasseur
Son indice est fondé sur son loyal service.
Sur l'honneur qui luy porte & sur le repentir.
Des coups qui lui à fait miserable sentir.

Deuxiesme Chasseur
On void souvente fois qu'une outrage soufferte
Cache tousjours au cœur la vengeance secrette,
Tu voyois l'autre jour comment il murmuroit
Et comme un Crocodil abuseur il ploroit.

Premier Chasseur
Souvenez vous aussi qu'il à pour cette injure
Enduré à l'instant une vengeance dure.

Deuxiesme Chasseur
Jey augure pour tant du mal à l'advenir.

Premier Chasseur
Pour du mal il ne faut jamais s'en resouvenir
On dict communement que par un doux langage
Des hommes plus cruels on gaigne le courage,
Un bien fait souvent empesche le couroux
Et le dueil qu'on pourroit avoir conçeu de nous.

Deuxiesme Chasseur
Parlons de nostre Chasse allons en diligence.

Godart Messager *sort*
Mais quel homme vers nous a essayé s'avance.

Godart Messager
Hastez vous mes amis, helas ! Tout est perdu
Riviery mal-heureux à ce coup est vendu :
Par cest incirconcy par son esclave More
La parque de frayeur ma pauvre ame devore
Madame & es enfans sont captifs au Chasteau,
Que bastir il a fait sur le bord de cette eau :
Ces enfans effrayez crient misericorde
La mere presque morte a leur plainte sacorde
De hazard me voyant mont demandé secours
Ne leur pouvant aider, vers mon Seigneur je cours
Pour lui conter dolent la piteuse nouvelle
Que son More à usé de frayeur je pantelle.

Deuxiesme Chasseur
Allons dans la forest l'advertir du mal-heur.

Godart Messager
Depeschons vitement de peur que la douleur
De cette desolee & miserable Mere
Ne reçoive le coup de la parque meurtriere
Par ce traistre cruel, ne perdons point le temps
Mais que veut cette trompe, hà c'est lui que j'entens.
Ils s'en vont
Faut sonner une Trompe derriere.

La Damoiselle *dans le Chasteau avec le More, & les Enfans.*
Hà cruel hà, Tirant, cœur remply de feintise
Quelle faute dy moy ay-je envers toy commise,
Pour me traiter ainsi, meschant que t'ay je faict
Pour avoir sur mon corps fait si lasche forfaict
Quel creue cœur ami ainsi que je supose
Vous sentirez, sachant vostre loyalle espouse
Avoir esté forcée au mescontentement
Et de vous & de moy, par le faux traitement
De c'est incirconcis, cette horrible furie,
..pris d'une rancœur & de forcenerie
Que n'este vous icy mary plain de bonté
Pour punir ce pervers de sa temerité
Escoute carnacier plain de forcenerie
Acheve de moccir, acheve je te prie
Puisque tu as donné un tel commencement.
Ravisant l'honneur que tant songneusement
Je gardois & tenois plus cher que ma vie mesme
Et toy en la robant, ô cruauté extresme
Tu ravis mon honneur & vie tout d'un coup
Tiens donc escorge moy, hà tu tarde beaucoup
Je me tiendray heureuse ainsi qu'au sacrifice

Innocente on conduit la debile genisse
Tu ne sçaurois si tost ma vie detramer
Que preste je ne sois de la desanimer
La mort est mon soulas la mort mest agreable,
Ayant perdu l'honneur, chose tant honorable
Mais fais moi ô bourreau le pis que tu pourras
Arrache moi les yeux arrache moi les bras
Mets en pieces mon corps tenaille moi deschire
Mon cœur en mille pars, c'est ce que je desire
Depesche vitement je ne crains point la mort
Pourveu qu'à mes enfans tu ne face aucun tort.

Le More
N'y pour ce que j'ay fait ni encor pour la vie
Ne sera toute fois ma vengeance assouvie
Car je me veux venger bien d'une autre façon,
Que Medee ne fit du parjure zafon
Voici, voici la main qui sera la meurtriere
Ensemble des enfans & aussi de la mere.

La Damoiselle
Ores japerçois bien mes pauvres enfançons
Qu'il vous convient souffrir de cruelz ameçons
Car je vois le destin rigoureux qui sapreste
Pour vous faire heritiers du partage celeste,
Mes petits innocens combien ay-je de tort
D'estre l'ocasion de vostre tendre mort
Pour avoir trop esté de vous peu curieuse
Fortune combien tu nous es ennuyeuse
Las comme tu cours sus aux Innocens, combien
Tu mallaise ceux-là lesquels sont gens de bien
Afin de bien heurer les traistres adversaires
Et ceux là dont les cœurs sont pires que viperes
Vous qui deviez un jour mes fidelles enfans
Estre de nostre bien paisibles triomphans
Je cognois mais trop tart, et par ma malveillance
Qu'il vous faudra servir d'une injuste vengeance
A ce chien enragé a ce traitre animal
De nostre foy chrestienne ennemi capital
Au moins pauvres enfans encor plains d'inocence
Si ma mort suffisoit pour vostre delivrance
Si ce More cruel encor se contentoit
Si de m'avoir rompu mon honneur il estoit
Aucunement repeu, que hors de servitude
Et sans vous faire tort il n'estoit plus si rude
S'il vouloit par ma mort, son couroux apaiser
Volontiers mes enfans lui tendrois le gosier
Mais je me doute fort que je ne sois deceuë
Car je croy fermement qu'une puaraille issuë
Nous ferons vous & moi & croy quesgallement
Un chacun portera sa peine & son tourment,
O toy grand Dieu du Ciel qui cognois bien l'injure
Qu'à tort & sans raison ce meschant nous procure
A toy je me reclame à toy j'ay mon recours
Car je n'ay nul espoir d'autre ny de secours
Envoye s'il te plaist par ta fainste influence
Jusques à mon mari la piteuse asseurance,
Où nous sommes à present, hà mes petits enfans
Prenez encor de moy ces doux embrassemens
Permettez permettez ô douloureuse couche
Que ce dernier baiser à tout le moins je touche
Rebaisez moi encor acollez moi aussi
Helas ! Mes chers enfans je vous requers merci
O de mon songe vrai effait trop veritable
O Pere mal-heureux à Mere miserable
Voici ô cher espoux le cruel animal
Qui dormant me sembloit nous faire tant de mal
Voici pour ce Chasteau la tres haute falaise
D'où nous precipitant me tenoit amalaise
O Sauveur des humains veillez moy secourir
Je voy bien qu'au jourd'huy il nous convient mourir
Je voy bien maintenant la derniere journee
Que ce doit separer nostre saint himenée.

Le More
Est-ce assez discouru est ce assez caqueté
Natu pas à ton christ encore barbeté
Que veux-tu maintenant qu'il te face a cette heure
Tes plaintes, tes regrets ne sont rien je tasseure,
Non, non ne pense pas que pour le requerir
Il retire ma main de te faire mourir,
Et si tu n'as autruy vers moy qui te feconde
Tu peux, tu peux bien dire a dieu à tout le monde,
Sur mon cœur il te faut de tout point pratiquer
Quelque nouveau mal-heur, il te faut appliquer
Ton scavoir ton pouvoir & ce que tu scais faire
A punir le forfait de ton faux adversaire,
Mais que tarday je tant puis qu'il me faut venger
Ay-je peur de quelqu'un crains-je dendommager
Un polletron un matin qui à dessus ma teste
Tant de fois fait plouvoir sa rage & la tempeste
Non, non ne doute rien ne teffraye mon cœur
Tu seras aujourd'huy le principal vainqueur
De tes fiers ennemis, faut que tu tevertuë
Si tu te veux venger, car ton heure est venüe.

ACTE CINQUIESME

Riviery, Premier Chasseur, La Damoyselle, Le More.

Riviery
Ha, meschant que je suis, hà cruel qu'ai-je fait
Helas ! Qu'ay-je commis ô estrange forfait
Hà Pere mal heureux hà pere miserable,
Qui cause à ta famille un fait si lamentable
Mal-heureux qu'ay-je fait où me suis-je amusé
De m'estre ainsi fié à ce More rusé
D'avoir comme l'on dit ô peine languissante
Baillé au loup cruel la brebis innocente
Hà, traistre desloyal s'une fois je te tiens
Captif dessoubz ma main je te monstreray bien
Qu'elle offence tu fais, je te feray cognoistre
Combien l'esclave faut de luirer à son maistre
Car je te puniray d'un si cruel tourment
Que d'autres y prendront bon advertissement.

Premier Chasseur
Monsieur je vous suplie ne vous fachez point tant
Retrenchez vos soupirs lesquelz vont tourmentant
Vostre esprit, & prenez quelque bonne esperance
D'avoir avec le temps l'entiere jouissance
De ce que pretendez ne desesperez point
Celui qui conduit tout ramenera a point
Vos enfançons captifs & mesme vostre espouse.

Riviery
Helas ! Mon grand ami à ce que je supose
Ils sont en grand danger & je n'estime point
Que ce More cruel les tenant en ce point
Ne vomisse a loisir sa boülante colere
Sur ces petits enfans & mesme sur la mere.

Premier Chasseur
Mais encor Vous faut il avoit encor quelque vigueur
Et contre la fortune avoir plus vaillant cœur,
Monstrez vous plus constant & avec bonne grace
Parlez luy doucement n'usez point de menaces
Il convient quelque fois avec un doux baiser
Embrassez le poignet que dedans le brasier
On voudroit voir brusler.

Riviery
Moy que je le caresse
Que je porte faveur a cette gent traistresse
Avant que je le face on verra locean,
Ce tarir à veue d'œil, on verra le millan
Conforme à la Coulombe, & la Biche peureuse
Au Sanglier herissé a la dent escumeuse
Hà je suis bien aprins a ne my plus fier
Ce meschant me le fait assez testifier.

Premier Chasseur
Aprochons ce pendant de cette forteresse
Taschons de secourir cette noble princesse
Et ces petits enfans.

Riviery
Je suis de cest advis.
Ne faisons en ce lieu plus long temps devis
Asseure toy paillard avant que ce jour passe
Je t'aprendray d'user vers moy de telle audace
Car je te fais serment tu lacheteras cher
Faisant ton meschant corps en si haut lieu brancher
Que les mores passant retournans du nauffrage
Te verront de cent lieux en ce bel esquipage
Monstrant à l'advenir les execrables faits
Que tu as miserable a ton bon maistre fais,
Dessent bas & me vient soudain ouvrir la porte
Et abatte le Pont.

Le More
Tout beau tout beau quelle sorte
De heurter est ce là, est ce ainsi qu'il vous faut
Assaillir ce Chasteau & le prendre d'assaut
Tout beau Monsieur tout beau, mettez de vous arrière
Vostre bouillante ardeur & vostre aspre colere
Qu'avez-vous a crier estes vous incensë,
Dequoy vous trouvez vous de moy tant offencé
Pensez vous que je sois troublé de Frenaisie,
Pensez vous que je sois homme sans fantasie
Mestimez vous si fol de ne me souvenir
Des coups que vous m'avez fait autre fois souffrir,
Non non, ne pensez pas que cette lourde offence
Soit jettée par moy au fleuve doubliance
Car je vous feray voir avecque un maintient
Quel pouvoir j'ay sur vous, puis que ceux cy je tient,
En ma possession, car vostre tiranie
Sera en ce jourd'huy de par moi seul punie
Pour ce qui est passé afin de te laisser
Un couroux infini, il te convient penser
Que j'ay à mon plaisir en contentant mon ame,
Abrevé mes desirs de l'honneur de ta femme
C'est le commencement il ne t'en faut facher
Encore que cela te contente un peu bien cher
Car je t'ay sans basteau fait faire le nauffrage
Et fait passer à gay liste de cocuage.

Riviery
Hà, ques-ce que j'entens cela est il certain
Que tu aye meschant fait acte si villain,
Bon Dieu permetez vous que cette vilanie
Soit faite à mon endroit sans qu'elle soit punie.

Le More
Courage ce n'est rien si bien tost tu ne meurs
Tu verras bien sur toy tomber d'autres mal heurs.

Premier Chasseur
Hà, More que dis tu, ne te suffit il point
De ce que tu as fait, puis qu'en si piteux poinct
As ainsi violée l'honneur de cette Dame,
Contente toy ami rassasie ton ame
Aye je te suplie quelque compassion
Et ne mets les enfans à telle destruction.

Le More
Ne me requerez point de cela je vous prie
Car je vous monstreray avec qu'elle industrie
Quel pouvoir j'ay sur luy & que ceux que je tiens
Prisonniers garrotez avecques mes liens
Porteront en bref temps sur le bord du noir haute
Les coups que sur mon dos par un cote innombrable
Ce meschant ma donne, pour apprendre que cest
De batre un serviteur un bien petit aquest.

Premier Chasseur
Hé comment voudroit bien, ce maudit adversaire
Dessus vostre famille estre si temeraire
More je te suplie pour luy à deux genous,
Que veilles apaiser ce violent couroux
Voy ce Pere dolent quasi à demimort
De tristesse & d'ennuys avec un grand remord
De t'avoir offencé, voy seulement son geste
Qui confirme assez bien tout ce que je tateste.

Le More
Vos mots emmiellez n'auront pas le pouvoir
Deffacer ce qui est encré en mon vouloir,
Dont ne m'en parlez plus cette sotte priere
Ne me fait quatifer une ardante colere
Mon dessain est borné il faut qu'il passe ainsi
Ils verront aujourd'huy le royaume noircy,
Voici pour commencer la belle tragedie
Voila l'acte premiere.

Riviery
Hé More je te prie
Te vouloir contenter, n'exerce d'avantage
Dessus ces Innocens de meurtre & de carnage.

Le More
Taisez vous je vous prie car ce qui est encré
Au creux d mon cerveau ne sera desencré
Qu'avec un bon tesmoins & un sufisant gage,
Car tout ce que j'ay fait cela ne me soulage
Parquoy Riviery le sort predestiné
Te fera voir en bref sauter ton premier né.
Du haut de ce Chasteau aye dont la veuë ferme
Et garde en c'est assaut de faire fausse allarme.

Riviery
Hà quesse que j'ay veu le courage me faut.

Le More
Et comment pensez-vous me prendre ainsi d'assaut
O le brave Soldat le brave Capitaine,
Pour un petit enfant, ainsi faillir dalaine
Elle la le chemin d'ainsi faillir de coeur
Des le premier abord.

Riviery
Hà cruel creve cœur.

La Damoiselle
Te suffisoit-il point tirant abominable
De m'avoir despouilié de ma tant honorable
Et chere Chasteté, sans que tes have dans
Bourrelassent ainsi ces pauvres Innocens
Vien, vien chien enragé traverse cette lame
Au travers de mon corps, afin que ma pauvre ame
Sorte pour s'en aller au Trosne triomphant,
Je ne requiers plus vivre apres ces Innocens
Fais moy finir mes jours mets fin à mon martire.

Le More
La mort n'est en ton chois tu ne la peux eslire
Car quand il me plaira j'ay tout seul les moyens
De te faire passer les champs elisiens.

Riviery
More contente toy oublie oublie l'offence
Commise en ton endroit par mon outre cuidance
Las mon ami c'est moy qui suis cause de tout
Aussi sera ce moi qui payera du tout
Apaise seulement ton couroux & ton ire,
Et ne tacharne plus pour ma race destruire
Choisis tout le meilleur de mon or & argent,
Souhaite que tu veux & donne seulement
La vie au demeurant de toute ma famille.

Le More
Si tu me prens ainsi tu seras bien abille
Ta pensée est trompée ô le fin oiseleur
Car tu ne me prendras par ton accent pipeur
Pense tu mon ami que si jeusse eu envie
De vivre en ta maison le reste de ma vie,
Que j'eusse entreprins un si riche labeur
A ta honte pourtant & a moy un bonheur
Pour derniere raison, il faut que je te die
Que tu verras la fin de cette tragedie.

Premier Chasseur
Esclave que dis tu pour un homme mortel
Faut-il qu'en son endroit tu te montre cruel
Ne sois si rigoureux regarde sa misere
Considere l'estat de cette pauvre Mere.

Le More
Or puisqu'il est ainsi doncques que vous voulez
Que je preste l'oreille aux mots emmiellez
Et que je redorme au son de vostre melodie
Et que je face tout a vostre fantasie
Il faut que m'accordiez premier une requeste,
Qui n'est pas de ce grand poix, austrement je proteste
Que ce qui reste ici d'enfans sans differer
Iront faire labas compagnie au premier.

Riviery
Que veux-tu mon amy demande en diligence
Tout ce que tu voudras & donne delivrance,
A ces pauvres captifs que maintenant tu tiens
En ta possesion.

Le More
Or ça ça je vous tiens
Je veux que sans delay fournissant la promesse
Que faire vous m'avez, que cette main traistresse
De laquelle autrefois mes rains enbastonnez
Ont esté durement, vous vous couppez le nez.
C'est peu de cas au pris de ceste multitude
Que je tiens maintenant dessous ma servitude
Voila le seul remaide afin de decharger
Costre femme & enfans les tirant de danger
Autrement j'en feray pareille boucherie
Que de celuy qui gist labas à la voirye.

Riviery
Je te jure ma foy qu'il sera fait en bref
Puisque je te le dis, mais jure derechef
Qu'apres que j'auray fait cette cruelle ouvrage
A ma Femme & Enfans decloras le passage.

Le More
Je jure le haut Dieu que soudain sera fait
Tout ce que j'ay promis & serez satisfaict
Si je faux qu'une horrible & ardante tempeste
Entre-mellée descliars mescarbouille la teste.

Riviery
More c'est assez dict, or ça luisant cousteau
Tu sois de ma beauté le juge & le bourreau
Acheve vistement, hà Dieu qu'elle destresse
S'en est fait, souviens toy More de ta promesse.

Le More
Ha à ce que je voy tu n'as d'orenavant
Que faire de mouchoir, puis que si bravement
Tu as ainsi dolé ton reluisant visage
Vrayement Riviery tu es de grand courage
Je n'eusse pas pensé qu'un miracle si beau
Ce fut executé d'un debile cerveau
Que plust à Mahommet qu'en deusses autant faire
Au travers de ton cœur comme tu viens de faire
Je serois contenté je serois satisfait
Ayant veu de mes yeux un si fort bel exploit
Puis donc que ta main de ta main si propice
Tu as fait dessus toy ce plaisant sacrifice
Plus constant tu verras faire le dernier saut
Au reste de tes gens.

Riviery
O grand Dieu de la haut
Comment peux tu souffrir, comment peux tu entendre
Ces propos outrageux ce pitoyable esclandre.

Le More
Or ça au demeurant il est predestiné.

Riviery
Contente toy d'avoir tué mon premier né
Hà qu'elle cruauté hà trahison mauvaise
Il la precipité du haut de la falaise

Le More
Tien voila tout tes fils encor n'est-ce pas tout
Il me faut achever jusques au dernier bout
Aussi bien je suis mort s'il advient qu'il m'atrape.

Riviery
Quel orage esse-cy, je croy que soubz la cappe
De ce rond azuré depuis que je suis né
Homme ne fut jamais plus que moy fortuné
Voy-je point ce cruel ce meschant qui se baigne
Des-ja dedans le sang de ma chere compagne
Helas ! Je n'en puis plus j'ay tout le cœur tranci
Hé More mon amy helas fais luy mercy.

Le More
Rien il est arresté il convient qu'elle meure
Au creux de ce fossé sa derniere demeure.

La Damoiselle
Helas ! Mon cher espoux quel estrange meschef
Est aujourd'huy tombé sur nostre innocent chef
Hà ; maison qui jadis florissoit en noblesse
Ton heur est bien changé en piteuse tristesse
Jestois à ce matin Mere à trois beaux Enfans
Esperant en tirer dessur mes foibles ans
Quelque support, & vous Pere plain de prudence
Vous voyla donc privé de semblable esperance
Partant donc de ce monde amy je vous aprens
De ne vous plus fier à telles sortes de gens
Car ils ne vallent rien, ils montrent à leur veuë
Beau semblant, & au cœur de mortelles sansuë
Or à Dieu mon amy avec un grand regret
Que j'ay de vous laisser.

Le More

Or susesse pas fait
Que servent tes regrets, que servent tes complaintes
Que te peut profiter ces soupirs & ces plaintes
N'as-tu encor assez blasonné en ce lieu.

La Damoyselle

Laisse moy presenter mon oraison à Dieu
Avant que de mourir.

Le More

Or sus donc depeche
Que te sert de ton Dieu l'impuissante recherche.

La Damoyselle

O Sauveur des humains qui au pris de ton sang
Nous à tous rachetez de l'infernal estang
Ou estions embourbez par la faute execrable
Du premier Pere Adan, voy cette miserable
Et pauvre Damoyselle aye de moy pitié
Regarde moy des yeux de ta sainte amytié
Ne veuille ballencer au poix de ta justice
O souverain Seigneur le nombre de mon vice
Que je n'ay pas tousjours ainsi que tu l'entens
Ensuivy & gardé tes saints Commandemens
Je sçay que j'ay failly, il faut que je confesse
Que je t'ay offencé, que je suis pescheresse
Parquoy ? Ô tout puissant devant ta majesté
Je te requiers mercy en toute humilité
Te suppliant Seigneur par ta seinte Influence
De me faire pardon, du m'effait & offence
Que j'ay commis vers toy, transgressant ton vouloir
Plaise toy, ô Seigneur de vouloir recevoir
Mon ame entre tes mains, ô Dieu fais moy la grace
Que je puisse un jour voir la splandeur de ta face.
A Dieu mon cher Mary.

Riviery

A dieu chere moytié
Helas ! Quel accident, n'esse pas grand pitié
De voir, ô cruauté à mes yeux à ma face
Tant de cruels forfaits sans esperer de grace
Cette pauvre captive & ne la secourir
Helas ! Le cœur me faut.

Le More

Or sus il faut mourir
Sus à coup depeschez, preparez vous ma Dame
De recevoir le coup de cette claire lame
Elle est morte c'est fait, il ne faut oublier
De l'envoyer la bas en ce fangeux bourbier
Avecque ces Enfans.

Riviery

Hà ; bourreau execrable
Qu'as-tu fait desloial meschant abominable
Je ne puis vivre apres un si cruel tourment.

Le More

Or sus il faut donner quelque contentement
A vos tristes langueurs, or ça l'heure est venue
Qu'il me faut dire àdieu à la voulte estendue
Il faut partir d'icy puis que je suis content
D'avoir executé ce que desirois tant
C'est à vous ô Mahon à qui je sacrifie
Aux vagues de la mer ma miserable vie
Et mes cruels malheurs, puis qu'il me faut quiter
Celuy qu'avecque moy je ne puis emporter
C'est assez discouru, à dieu te dis le monde
A dieu tous les humains, car cette vaquese onde
M'engloutira soudain & le nocher Caron
Me mande tout exprez pour allez chez Pluton
A dieu en general.

Riviery

Hà ; cruelle Journée
Hà ; Pere mal'heureux perverse d'estinée
Pourquoy ; Helas ! Pourquoy ; ô gracieux Soleil
Monstre-tu à mes yeux ton visage vermeil
Me voilà demeuré sans Enfans & sans Femme
Qui auray desormais de cruel pere blasme
D'avoir veu devant moy assasiner mon sang
Par c'est esclave More homicide & senglant
Helas ! Si j'eusse creu aux songes de ma femmes
J'eusse bien esvité tout ce doute & ce blasme
O nous nous aveuglez Gentils-homme & Seigneurs
De tenir ces meschants Mores pour serviteurs
Desquels la cruauté est cent fois plus felonne
Que n'est celle d'un Tigre, où de quelque Lionne.

Premier Chasseur

Cela ne sert de rien il nous faut essayer
De retirer Madame hors de ce vil bourbier.

Riviery

Depesche donc amy, & que tost on procure
Pour elle, & ces Enfans honneste sepulture.

FIN DE LA TRAGEDIE DU MORE.

SONNET SUR LE SUJET DE LA TRAGEDIE

Riviery se voyant au haut de sa fortune
Fait bastir un Chasteau sur le bord de la mer
Mais son noir Renegat luy fait bien renfermer
Son dessain, le plongeant au gouffre de Neptune.

Car luy se ressentant des coups que par rancune
Ce cruel luy donnoit proteste un jour s'armer
Contre luy, de mal'heur se Seigneur fait ramer
Sa Femme & ces Enfans en ce lieu d'infortune.

Ce More les ayant en sa possession
Fait de Femme & son train briesve execution
Puis les jetta aux yeux de son maistr en furie.

Luy pour ne tombe vif és mains de son Seigneur
Se precipite en mer, de rage & de douleur
Qui ferme le sujet de cette Tragédie.

Le Ballet du Naufrage heureux

(Ballet, 1626)

Claude L'Estoile

L'ESTOILE Claude de, *Le Ballet du naufrage heureux*, 1626.

RECIT D'UN MARCHAND.

Ou suis-je ? Ô Dieux que de beautez
Que cette nuict à de de clartez
Que de feux brillent dans ses voiles
Par quels miracles nompareils
Les tenebres au lieu d'estoilles,
Ont elles de si beaux Soleils.
Beautez, beaux Astres de la cour,
Qui d'une nuict faictes un jour,
Et descouvrez tant de richesses :
Tout cedde au pouvoir de vos coups,
Et qui n'a point veu les Déesses
N'a rien veu de pareil à vous.
Du couroux des vents & des eaux,
Les richesses de mes Vaisseaux,
N'ont pu jamais estre sauvées ;
Mais un plus grand bien m'est rendu,
Et je croy vous ayant trouvées
Que j'ay plus gaigné que perdu.
Mon pilote & mes matelots,
Et ceux qu'ils menoient sur les flots
Viendront bien tost vous rendre hommage,
Et seront excellens nochers,
S'ils ne font un second naufrage
En voyant de si beaux rochers.
C'est en vous que tous les tresors
Soit de l'esprit, où soit du corps,
Ont des merveilles incroyables,
Et si comme les Immortels
Vous pouviez estre pitoyables,
Vous auriez comme eux des autels.
Mais, ô belles Reines des cœurs,
Que vos appas ont de rigueurs
Et qu'on souffre en vostre servage,
On y treuve rien qui soit doux,
Et la roche où j'ay fait naufrage,
N'estoit pas plus dure que vous.
Mais vous avez beau m'outrager,
Pour fuir un si beau danger,
Je n'ay pas une ame assez basse,
Et vous veoir m'est un tel honneur
Que puis qu'il vient de ma disgrace,
Ma disgrace m'est un bon-heur.

Pour un Pilote.

Je tire de ma perte un si grand advantage,
Et j'ay fait un si beau naufrage,
Que le plus grand des Roys a desiré d'avoir,
Le plaisir de le veoir.

Pour les Mattelots,
Aux Dames.

Thresors de la terre & des Cieux,
Beautez ou tant de grace abonde
Pour nous perdre au feu de vos yeux,
Les Dieux nous ont sauvez de l'Onde.
Les vents ont esté nos vainqueurs,
Nous venons de faire naufrage,
Et n'avons plus rien que nos cœurs ;
Dont nous puissions vous faire hommage.

Pour un preneur de Tobac.

Cher object de mes sacrifices
Regardez par quels artifices
Je trompe les yeux d'un chacun
Puis que sous l'espaisse fumée
Qui sort par ma pipe allumée,
Et qu'on croit venir du petun,
Je cache celle de la flame
Que vous allumez dans mon ame.

Pour les Francs-Bourgeois.

Nous ne treuvons point nos delices,
A ne penser qu'à des malices,
Comme font tant d'autres Amans,
Beautez, beaux subjects de nos flames
Nous monstrons par nos vestemens,
La simplicité de nos ames.
Nous ne pouvons user de feinte,
N'y sans suject faire de plainte
Comme ces Muguets de la cour,
Ils n'ont que des cajolleries,
Et pour vous n'ont pas tant d'amour
Qu'ils en ont pour vos pierreries.
De vous aymer font ils promesse,
Sy vous ne leur donnez sans cesse,
Vous ne les pouvez arrester,
Mais nous avons dequoy despendre,
Et venons pour vous acheter,
Comme ils vont à vous pour se vendre.
Les Bourgeois en rien ne ressemblent,
A tant de Courtisans qui tremblent
A la rencontre d'un Sergent,
Aussi tost ils prennent la course,
Ils sont couverts d'or & d'argent,
Et n'en ont point dedans la bourse.

Pour le Mondain.

Bien que le Monde ait en tout temps,
Pour rendre mes desirs contens,
Des felicitez sans secondes,
J'en sortiray bien-tost si selon mon dessein
Je ne me rends vainqueur de ces petits Mondes,
Que ma Cloris à dans le sein.

Pour les Fantosmes.

Nul tourment n'est pareil au nostre,
Despechez vous de nous guerir :
Car si vous nous faictes mourir,
Nostre mort causera la vostre,
En cet affreux habillement
Nous sortirons du monument,
Et faisant une triste plainte,
Beautez plus belles que le jour,
Nous vous ferons mourir de crainte,
Comme nous serons morts d'amour.

Pour le Furieux.

Bien qu'aujourd'huy je ne m'accoste,
Que de ceux qui pour trop aymer,
A S. Mathurin vont en poste,
A ton suject de m'emblasmer,
Puis qu'une beauté sans secondé,
Estant la plus sage du monde,
Ma rendu le plus fol de tous,
Possible m'est ce un tesmoignage,
Qu'il faut que je hante les foux,
Afin que je devienne sage.

Pour un porteur de Parasol.

Que je suis fou de rechercher,
Un Parasol pour empescher
Que le chaud du jour ne m'outrage :
Car après qu'un bel œil vainqueur,
A reduit en cendre mon cœur,
Dois-je avoir soin de mon visage.

Pour les Pandoriens couverts de Miroirs.

Cheres beautez dont les thresors,
Brillent d'inevitables charmes,
Les Miroirs qui couvrent nos corps,
Sont faicts du cristal de nos larmes,
Si vous y voyez seullement ;
Combien vostre grace est extréme,
Vous advoürez qu'injustement,
Vous deffendez que l'on vous ayme.

Pour des Hommes à trois visages,

Aux Dames.

A vous aymer & vous servir,
Vos yeux qui sçavent tout ravir,
Enflament si fort nos courages,
Que sans doute chacun de nous,
Voudroient avoir trois cœurs comme il a trois visages,
Afin qu'il pûst mourir plus d'une fois pour vous.

Pour des Hommes vestus des quatre Elemens.

L'Amour fait souffrir tant d'ennuy,
Et met tant de feu dans les ames,
Que vous voyez comme aujourd'huy
La violence de ses flames
A chassé les quatre Elemens
Du corps de ces pauvres Amans.

Pour des petits Monstres.

Aux Dames.

Sy l'imcomparable rigueur,
Que vous cachez dedans le cœur
Estoit visible à tous les hommes,
Tous les hommes espouvantez
Advoüroient que vos cruautez,
Sont plus Monstrées que nous ne sommes.

Pour les Mores

Beautez a qui rien n'est pareil,
Vos yeux plus beaux que le Soleil,
Plus que luy nous ont fait d'outrages,
Cet Astre a bien moins de rigueurs,
Il n'a noircy que nos visages,
Et vous avez bruslé nos cœurs.

Recit de l'Alchimiste.

J'ay pour resjoüir tous les cœurs,
Une recepte sans seconde,
Et par de secrettes liqueurs
Je sçay multiplier le Monde.
Les plus sçavans suivent mes pas,
Mon art vous doit bien faire envie,
Je puis vous garder du trespas,
Jusqu'à la fin de vostre vie.
Je suis l'honneur des beaux espris,
Je merite que l'on m'adore,
Sans qu'on m'ait jamais rien appris,
Je sçay tout, fors ce que j'ignore.
Je sais que nul homme vivant,
Ne se leve quand il se couche,
Et ne peut parler en beuvant,
N'y manger sans ouvrir la bouche.
Je fais distiller nuict & jour,
Des eaux pour faire des pommades,
Qui peuvent guerir nuict & jour,
Tous ceux qui n'en sont point malades.
Enfin j'ay des secrets divins
Pour donner a mort, ou la vie,
Et n'est pas jusqu'au quinze vingts,
Qui de me veoir n'ayent envie.

Second recit de l'Alchimiste.

Je veux fondre dans mes fourneaux,
Ces pauvres Amans miserables,
Et rendray ces Mores plus beaux,
Qu'ils ne semblent desagreables.
Je veux que charmant tous les yeux,
Ils soient vainqueurs de leurs Maistresses,
Et bien qu'ils ne soient pas des Dieux,
Ils possederent ces Déesses.

DIALOGUE DE L'ALCHIMISTE ET des Mores,

qu'il fond dans son fourneau.

L'Alchimiste
Pauvres mans, que dans ces flames
Vous souffrez un cruel tourment,

Les Mores
Le feu d'Amour est dans nos Ames,
Qui nous brusle bien autrement.

L'Alchimiste
Si les plaisirs naissent des peines,
Vous en devez bien esperer.

Les Mores
Las ! Pour flechir nos inhumaines,
Que ne doit-on point endurer ?

L'Alchimiste
Courage, ces Dames si belles
Contenteront vostre desir,

Les Mores
Un seul plaisir de ces cruelles
Nous feroit mourir de plaisir.

Pour un porteur de Charbon.
Emportant ce Charbon, je tremble à tous momens,
Et soudain tout plaisir loing de moy se recule ;
Car ce Charbon n'est fait que des cœurs des Amans
Que l'Amour a bruslez, comme encore me brusle.

DE L'ESTOILLE.

L'Ambassadeur d'Affrique

(Comédie, 1640)

Nicolas Du Perche

Édition *: L'Ambassadeur d'Affrique*, par le Sieur Du Perche, Vernoy, Moulins, 1666.

A Madame de Ris.

Madame,

Vous avez des lumieres si justes pour le discernement des belles choses, que je dois avoir bien de la confusion, lors que j'ose vous presenter un ouvrage d'aussi peu de valeur que l'est cette petite Comedie : Mais MADAME son peu de merite avoit trop de besoin du vostre pour me pouvoir raisonnablement dispenser de luy procurer un si haut appuy, & n'estimant pas par ma propre connoissance , qu'elle se pût soustenir d'elle mesme je me suis persuadé que pour luy donner du credit, & la deguiser aux yeux de mes senseurs, je devois la voiller d'un nom aussi glorieux que le vostre. Ouy MADAME, vostre illustre Nom luy tiendra lieu d'un cristal dont la pureté rendant les objets tels qu'il les reçoit, ne laisse pas de les adoucir : Cette mesme pureté que chacun considere en Vous, comme l'Astre qui conduit toutes vos actions, luy servira de deffence contre les atteintes de la Medisance, & les Rayons de vostre Beauté reflechissans sur ses défauts, on luy trouvera des agréments que de moindres charmes m'auroient pû luy desvoiller. Je suis si convaincu de cette verité MADAME, que je me figure desja la voir dans la Boutique de son Imprimeur disputer des belles places, avec les plus puissans volumes, toute glorieuse de porter vos couleurs, & d'avoir attiré à son Autheur la qualité de

Madame,

Vostre tres-humble & très obéissant serviteur, DU PERCHE.

ACTEURS

LELIE, *Amoureux de Lucresse*.
CRISPIN, *Valet de Lelie*.
LUCRESSE, *Maistresse de Lelie, Pupille de Geronte*.
BEATRIS, *Servante de Lucresse*.
ARISTE, *Docteur amoureux de Lucresse*.
L'ALLEMAND, *Valet de géronte*.
TIRBAUTES, *Valet en habit Affriquain*.
Suitte d'Affriquains.

La Scene est à Paris.

SCENE I

Beatris, Lelie, Crispin.

Beatris
Ma foy vos affaires vont mal
Monsieur, vous avez un Rival,
A qui Geronte en vostre absence
A donné beaucoup d'esperance
Je crains pour vous parler sans fard
Que vous soyez revenu tard
Et qu'il n'aist desja fait promesse
A ce fortuné mal-autrû.

Lelie
Ah ! Beatris, que me dis-tu ?

Beatris
Je dis qu'il n'est pas temps de rire
Et qu'il faut songer à destruire
Un si prompt, & si grand revers
Les chemins vous en sont ouverts
Par l'advis que je vous donne,
Faittes qu'aucun ne me soupçonne
De vous avoir rien descouvert.

Lelie
Beatris, tu me prends sans vert,
Quoy se pourroit-il que Lucresse
Eust manqué pour moy de tendresse.

Beatris
Non ne vous en alarmez point
Elle vous ayme au dernier point :
Mais son tuteur tout au contraire
Vous haïssant, la desespere
Il l'advertit hier au soir
Qu'il la vouloit demain pourvoir,
Et que pour ne la point surprendre.
Elle ne devoit point s'attendre
A vous, jugez de son ennuy
Si ce rival vient aujourd'huy
C'est une affaire qui vaut faitte
Songez donc à quelque deffaitte
Qui vous puisse mettre tous deux
Un jour au comble de vos vœux.
Nostre vieux reste de voirie,
Est allé voir sa mestairye
Il â mesme opportunément
Avec luy mené l'Allemant
De sorte que par mon adresse
Vous pourrez parler à Lucresse
Si vous le voulez.

Lelie
Mais dis-moy
De ce rival quel est l'employ ?

Beatris
C'est je pense un viel pedagogue
Issu de quelque Sinagogue
Le premier jour qu'il vint chez nous
Faire à Lucresse les yeux doux
Il avoit la teste pelée
Mais comme dans une assemblée
Le mesme jour on le tailla
Sur son amour, & sur cela
Il a pour suivre le grand monde
Pris depuis la perruque blonde
Mais d'un blond de telle couleur
Que malgré vostre triste humeur
Quand vous verrez ce viel satyre
Vous ne vous tiendrez pas de rire
Enfin c'est un original
De masque en temps de carnaval
Et vous n'avez point veu paroistre…

Lelie
Et son nom le sçais-tu ?

Beatris
Peut estre
Attendez… Ma foy je le tiens
C'est Ariste je m'en souviens

Lelie
Ariste ?

Beatris
Ouy.

Lelie
Ce ridicule
Qui en connoit que sa ferrule
Songeroit à ce marier ?

Beatris
Ouy, n'est-ce pas un bel ouvrier
Pour une pareille besogne.
Je voudrois bien qu'un tel Jean-logne
S'adressant à moy pour cela.

Crispin
Tu chanterois Alleluya
Double mastine.

Beatris
Je vous jure
Que je l'envoyrois turelure
Et luy casserois le museau.
C'est bien viande pour son oyseau

Sesmon ma foy.

Crispin
La bonne peste

Lelie
Nous n'avons pas de temps de reste,
Adieu Beatris, laisse moy
Je vais mediter comme quoy
Par violence ou par addresse
Je pourray deslivrer Lucresse
Des poursuittes de ce Docteur.

Beatris
Il m'a mise en mauvaise humeur
Ce bouquin de plus d'une race.

Lelie
Va, va Beatris quoy qu'il fasse
Crois que j'en viendray bien à bout
Advertis Lucresse de tout
Cependant, tu peux faire conte
Qu'avant le retour de Geronte
Que tu m'as dis estre dehors
J'auray fait de puissans effors
Pour destruire nostre adversaire
Comme je le connois, l'affaire
N'est pas si penible qu'on croit.
Adieu.

SCENE II

Lelie, Crispin.

Lelie
Crispin, en cet endroit
Il faut que tu fasses paroistre
Si tu scais bien servir un maistre
Car il y va de mon trespas.

Crispin
Quoy vous voulez mourir ?

Lelie
Non pas
Mais enfin je ne sçaurois vivre
Si ton secours ne me deslivre
D'un rival que j'ay sur les bras.

Crispin
Mettez-le à terre, estant à bas
Il ne vous fera plus de peine.

Lelie
Quoy Crispin me voit a la gesne
Et loin de m'offrir son secours
Il pert le temps en vains discours
Et rit du tourment que j'endure
C'est avoir une ame bien dure
Et peu sensible a l'amitié.

Crispin
Vous vous trompez de la moitié
Monsieur, sauf correction de vostre
Je suis vostre amy plus qu'un autre.
C'a déclarez moy vostre mal.
Quelle beste est-ce qu'un rival ?

Lelie
Pécore ! Un rival c'est un homme.

Crispin
Et vous voulés que je l'assomme
Affin qu'il n'en soit plus parlé ?

Lelie
Que t'on esprit est r'avalé
Quoy, coquin ! M'as veu capable
De faire une action semblable ?

Crispin
Non monsieur, mais je croy
Que vous voulez que ce soit moy
Vous n'estes pas si sanguinaire
Et puis pour ne vous le pas taire,
Vous aymeriez mieux entre nous
Que je fusse pendu que vous.

Lelie
Sçais-tu bien que tant de sottise
Aupres de moy n'est pas de mise
Et que si tu ne rompts le cours
De cet impertinant discours
Tu m'attraperas quelques choses.

Crispin
Moy Monsieur,

Lelie
Ouy toy, si tu l'oses
Continue, & fais le gauffeur.

Crispin
Vous vous mocquez de moy monsieur

Lelie
En veux tu ? Sans ceremonie

Crispin
Ah ! Monsieur, je vous remercie.

Lelie
Tu n'as qu'à parler si tu veux.

Crispin
Ah ! Vous estes trop genereux.

Lelie
Vois tu, je n'ay qu'une parolle,
Si tu veux poursuivre ton rôle,
Tu verras si je suis menteur.

Crispin
Ah ! Je suis vostre serviteur.

Lelie
Tréve donc de bouffonnerie,
Il ne s'agit point de tuerie,
Il n'est seulement question
Que de trouver l'invention
De destruire aupres de Geronte
Un viel Docteur, qui fait son compte
D'espouser Lucresse demain.

Crispin
Et pensez vous d'un tournelain,
Qu'une affaire si chatouilleuse ?...

Lelie
Une entreprise merveilleuse
Que je viens de me figurer
M'en fait beaucoup mieux esperer
Un Ambassadeur d'Affrique
Touchant quelque affaire publicque
Est icy depuis quinze jours.
Je puis, ayde de ton secours
M'en servie en cette occurrence.

Crispin
Je nay point de Correspondance
En Affrique, & ne veux en avoir
Rien a faire à cette Homme noir
Vuidez vos affaires vous mesme

Lelie
Ah ? Crispin la beauté que j'ayme
A pour moy de si doux appas
Que je souffriray le trepas
Si quelqu'autre en fait sa conqueste
Ouy Crispin, ouy ma mort est preste
S'il la faut ceder.

Crispin
Trépassez

Lelie
Helas ! Quand nos sens sont blessez
Mourir pour finir sa souffrance,
Est une petite alegeance.

Crispin
Ne trépassez pas

Lelie
Ah ! Crispin
Mon trépas est un mal certain.

Crispin
Trépassez donc.

Lelie
Que je trépasse,
Et qu'un autre occupe ma place ?
C'est ce que je ne puis souffrir.

Crispin
Prenez donc garde de mourir,
Car ce n'est pas un badinage.
La mort tout ainsi qu'un fromage
Qu'on affine sous un cuvier
Dans une cave : ou le bouvier
Lors qu'il revient de la charûe,
Va chercher à pas de tortue
De quoy raffraichir ses poulmons,
Fait que qui s'engage aux demons
N'est pas dans une bonne route.
Or quand on meurt on ne voit goute
Si bien que si vous estiez mort
Par violence, ou sans effort
Et que vostre bierte fut preste
Vous n'auriez plus mal à la teste.
Je conclu donc que pour vous guerir
Qu'il faut s'il se peut entr'ouvrir,
Par un ressort qui… qui penestre
La chose par le dismettre.
Le centre dont est la question.
Je suppose la tention.
A ce, requise & necessaire ?
De cette façon vostre affaire
Ne prendra pas un mauvais ply
Et vous aurez l'ors accomply
Tout ce qu'un rival vous dispute
Juste & quaré comme une fluste

Lelie
Quel diable de raisonnement ?
Le plus subtil entendement

Perdoit sa peine à le comprendre.
Tesmoignons pourtant de l'Entendre
Et flattons encor aujourd'huy
Ce brutal, jay besoin de luy.
En effet c'est fort bien conclure.
Tu ne manque pas de lecture.
A ce que je voy.

Crispin
Je sçay tout l'Espiegle par Cœur

Lelie
Ce seroit assez pour me plaire
Si tu voulois me satisfaire
Et travailler de ton costé
A ce que j'ay premedité
Touchant l'Ambassadeur d'Afrique
Pour peu que ton zele s'aplique
A me servir a ses despens,
Mon rival donnera dedans

Crispin
Moy ! Puis-je aux despens de l'Affrique.
Trâmer quelque sourde pratique ?

Lelie
Ouy

Crispin
J'ay chez elle du pouvoir ?

Lelie
Non.

Crispin
A t'elle eu l'heur de me voir ?

Lelie
Non dis-je

Crispin
Ay-je sa despendance ?

Lelie
Encore moins.

Crispin
Mon ordonnance.
A t'elle en ce lieu du credit ?

Lelie
Nullement

Crispin
Qui vous a donc dit
Qu'a ses frais par mon artifice
Je pouvois vous rendre service

Lelie
La ressemblance de vos trais
Car je n'ay jamais veu portrait
Mieux imitez

Crispin
Estez vous sage
Monsieur de tenir ce langage
Moy je resemble a ce demon
Ah ! Je gagerois bien que non.

Lelie
Je dis par les trais & la taille.
Non pas en couleur.

Crispin
Tout coup vaille.
Quand j'aurois la taille & le port
D'un qui peut sans luy faire tort
Estre bastard de feu mon pere
Cela ne fait pas vostre affaire
Et de l'Affrique jusqu'icy
Le Chemin le plus racourcy,
N'est pas plus long si je m'esplique
Que d'icy jusques en Affrique
Or donc pour vous convaincre mieux
Par vos raisons & par vos yeux
Crispin n'ayant point de commerce
En Affrique ny dans la Perse
Conclud concluant de bon cœur
Qu'il est bien fort son serviteur

Lelie
Tu n'as l'esprit de comprendre
Mon sens

Crispin
Comment diable l'Entendre
Monsieur si vous n'en avez pas.
Raisonnez ? Peut estre en ce cas
Expliqueray-je vostre Envie

Lelie
Mais je pretends la voir suivie
Quand je t'auray dit

Crispin
Vrayment
Je ne l'entends pas autrement

Lelie *à l'Oreile de Crispin*.
Il faut donc…

Crispin
Je vays faire rage

Lelie
Et…

Crispin
N'en dites pas d'avantage

Lelie
Il doit dans peu venir icy
Prosner son amoureux soucy
Tu voys par la que le temps presse
Fais en sorte par ton adresse
De t'y trouver au mesme instant.
Je l'amuseray cependant
Et conduiray si bien la chose
Que je suis certain…

Crispin
Bouche Close
J'en scay plus que vous & dans peu
Nous allons je croy voir beau jeu.

SCENE III

Lelie, *Seul*.
Grâce au ciel jay bonne esperance
Du sucez de la manigance
Puisque Crispin l'ambrasse ainsi.
Si mon Docteur venoit icy,
Le Ciel me seroit bien prospere.
Mais tout vient comme je l'espere
Le voicy comme au rendéz vous.
Avant que luy tâter le poulx,
Taschons d'ouyr ce qu'il medite,
Il me sera facille esuitte.

SCENE IV

Lelie, le Docteur.

Le Docteur
O ! Dieux qu'Ovide à bien descrit
Le mal qui trouble mon esprit
Eust-on cogité qu'une verue
D'amour, rendit mon ame ferue
Que l'emplumé fils de Venus
Fût venu chez moy *sicut mus*
Pour me naurer de sa dardelle
Et de mon antique cervelle
Faire un brasier *ex abrupto*
Qui l'auroit jammais crû ? *Nemo.*
Tamen verum est hodie.
Donc je seray congedié
D'Helicon, & de la Fontaine
Ou l'on boit les eaux d'Hypocrene
Mercure m'abandonnera
Minerve me délaissera
Apollon me fera la moue,
Et ses sœurs poussans à la roue
Pour blasmer mes vœux imprudens
Riront a moy du bout des dents.
Que dis-je on blasmera a flamme
Ay-je lieu de craindre du blâme
Pour aymer, *Plusquam perfecto*.
Un objet parfait, *ut octo* ?
Non puisque celle que j'adore
A comme la divine Aurore,
Des attrais dans comparaison,
Je serois orbe de raison.
Si je n'en ressentois l'atteinte,
L'unique motif de ma crainte,
Doit estre que cette beauté,
Qui ma ravi ma liberté,
Ne me desdaigne, & ne mespise,
La conqueste de ma franchise.
Mais pourquoy craindre de rechef ?
Chacun me connoit pour le chef,
De la sçavante discipline.
Je parle la langue latine,
Ad unguem, je possede aussi
Le grec, assez bien Dieu Mercy
Je sçay quand on me le propose
Par l'effet decider la cause,
Je connois les évenemens
Et les vertus des Talismans
J'entends des mieux l'Astrologie
La blanche & la noire magie
Les proprietez des metaux,
Des plantes, & des minéraux,
Je sçais la Methoposcopie,
La Geomence & Nomancie,
Les causes du flux de la mer,
Et des Meteores de l'air.
D'ailleurs s'il faut en docte prose
Desduire une metaporphose
Pousser la fleurette en Phoebus
Ou debiter quelque rebus,
On sçait fort bien qu'il n'est point d'homme,
Qui m'ose disputer la pomme.
Mais c'est assez faire recit
Des qualitez de mon esprit
Descendons à la corporelle :
Je suis fait sur un beau modelle,

Et dois estre au conseil choisi
S'il est vray qu'*ad fornam nasi*
L'esprit d'un homme se mesure
Mon port est exempt de censure
J'ay la main belle, & le pied beau
Je suis gay comme un sautereau,
Item, je dance comme un maistre
Et je suis vif comme le salpestre,
Bref, on peut dire de mon fait
Nunquam genitiva caretn
Ainsi ma peur est superflue.

Lelie
Si je souffre qu'il continue,
Il n'aura pas finy ce soir
Abordons-le, peut-on sçavoir
Comment se porte vostre muse
Grand Docteur ?

Le Docteur
Ma muse s'amuse,
Amuser sur certain museau
Dont les yeux m'usent le cerveau,
M'eussiez-vous crû sans interprette
Esmeu de pareille amusette.

Lelie
Quoy vous aymez ;

Le Docteur
Asseurement.

Lelie
J'en ay bien de l'estonnement,
Et ce bel objet qui vous grisle,
Quel est-il ?

Le Docteur
Qui ? C'est une fille.

Lelie
Je le pense, & vous la nommez ?

Le Docteur
Lucresse.

Lelie
Ma foy desdamez
Vous pouvez changer de rubricque.

Le Docteur
Pourquoy ?

Lelie
L'Ambassadeur d'Affrique,
La doit espouser aujourd'huy.

Le Docteur
Qui vous la dit ?

Lelie
Estant a luy,
Je sçay la chose est certaine.

Le Docteur
Depuis quand ?

Lelie
De cette sepmaine
Par le moyen de mes amis,
Et de la langue du pays,
Que j'ay pourtant apprise en France,
J'ay de sa maison l'Intendance.
Jugez si je dois estre instruit,
De la verité qui vous nuit
Et si quelqu'autre que moy mesme
Peut mieux connoistre ce qu'il ayme ?
Il la demanda hier au soir,
Et son tuteur ravy d'avoir,
Un si recommandable gendre,
Ne le fist pas beaucoup attendre,
Il mit d'abord tout a son choix
Et pris heure entre deux & trois
Aujourd'huy pour ce mariage.
C'est un homme de grand courage
Et son credit en cet Estat
Luy donnant rang de Potentat,
Il n'est aucune résistance
Qui ne le cedde a sa puissance :
C'est pourquoy, craignant son courroux
Vous ferez bien de filer doux.
C'est un advis que je vous donne
Pour vostre bien, mais je m'estonne
De ne le point voir, car exprès
Il m'avoit mandé…

SCENE V

Crispin en habit d'Affriquain & sa suitte. Lelie, le Docteur.

Crispin *dans l'aisle.*
Holà haïs,

Lelie *au Docteur.*
Le voicy.

Crispin
Faquins, qu'on me suive.
Le plus petit homme qui vive,
N'est pas si mal servy je croy
Holà ho truans, suivez moy.
He bien monsieur, l'avez vous veue
Celle dont le bel œil me tue ?

Lelie
Non Seigneur.

Crispin
Pourquoy maistre fat
Vous avois-je pas dit, pied plat,
De l'advertir de ma visitte
Pour n'exposer pas mon merite
A luy descliner qui je suis.

Lelie
Ouy.

Crispin
Qu'avez-vous donc fait depuis
Que je vous ay donné cet ordre ?

Lelie *au Docteur*.
Vous voyez qu'on n'ose desmordre
Devant luy, je tremble de peur,
Pour vous de sa mauvaise humeur
S'il veint a sçavoir vostre flâme,
Vous estes perdu sur mon ame.
Taschez à desguiser si bien,
Qu'il ne vous soupçonne de rien.

Crispin
A la fin je perds patience
Dictes Monsieur, vostre intendance
Agrera-telle de m'ouyr ?
Quoy, vous pensez vous resjouyr,
Lors que d'Amour la tyrannie,
Me reduict presque a l'agonnie
Et me rostit jusqu'aux boudins
Par la ventre singry gredins,
Si jamais en pareil mistere,
Vous me faittes mettre en colere,
Je vous avalleray tous vifs.
Si jammais vous estes oisifs,
A me sérvir pres de Lucresse…

Le Docteur
Quoy Seigneur, c'est vostre maistresse ?

Crispin
Un peu si vous le trouvez bon.
Mais qui vous fait maistre barbon
Fourrer le nez dans mon affaire.

Le Docteur
Je n'avois pas creu vous desplaire.

Crispin
Ventre, vous deviez l'avoir creu,
Sçachez qu'un homme de mon crû,
S'abbaisse en vous prestant l'oreille,
D'estalez, ou, *Kamdem SKoreille*
Horleam scanem tourtoury.

Le Docteur
Que dit-il ?

Lelie
Il est fort marry
De vous avoir veu tant d'audace,
Et veut qu'à l'instant on vous chasse.
Si vous voulez le rappaiser
Il faut estre humble, & peu jaser,
A moins qu'il ne vous le commande.

Le Docteur
J'incide que ma coulpe est grande :
Mais cuidez m'en donner pardon,
Je prieray le Ciel, pour guerdon
De l'octroy de cette indulgence
Qu'il vous donne entière puissance,
Sur vos plus mortels ennemis.
Le rang, ou les Dieux, vous ont mis
Me fait appréhender le l'estre,
Je sçais que vous estes mon maistre,
Et j'approuverois les effects
De vos vertus, si pour jammais
Vostre ame envers moy benevolle,
Me vouloit donner sa parolle,
De se désister d'un objet
Pour vous trop bas & trop abject.

Crispin
Plaist-il ? Je ne puis vous entendre.

Le Docteur
Quoy Seigneur, ne puis-je pretendre,
Qu'un present a mon cœur si doux,
Me destine un jour tout à vous.

Crispin
Vous voulez estre a mon service ?
Auriez vous l'esprit d'estre suisse ?
Ce métier veut de hauts talens.

Le Docteur
Seigneur…

Crispin
Est-il bon pres des grands ?
Le retiendray-je ?

Lelie
Il en est digne.

Crispin
Aymez-vous le jus de la vigne ?

Le Docteur
Seigneur…

Crispin
Soufflez vous le petun

Le Docteur
Seigneur…

Crispin
Vous trouve-t'on à jeun,
Par fois ? Estes-vous famélique ?

Le Docteur
Seigneur…

Crispin
De l'exercice de la picque,
Praticquez-vous quelque leçon,
Car pour estre joly garçon,
Il faut de la pointe, & du manche
Sçavoit porter la botte franche.

Le Docteur
Je ne suis point…

Crispin
Vous n'estes pas
Voulez-vous dire un fier à bras
Mais en revanche à la cuisine,
Vous estes un diable.

Le Docteur
Ah ! Seigneur…

Crispin
Male-peste qu'el avaleur
De pois gris, je croy qu'il fait rage.
A l'assaut d'un plat de potage.

Le Docteur
Quoy ne pouvoir respondre un mot ?

Crispin
Que murmurez-vous idiot,
Respondez-moy gros sac à trippe.
N'exacrimés vous point de la grippe,
Car qui dit portier dit… Mais non
Les Suisses n'ont pas ce renom,
Les portiers de la Commedie,
Leur disputent cette partie,
L'experience nous apprent
Mais venons au point important
Des questions qu'ils vous faut faire,
Dittes-moy, sçavez-vous vous taire
Quand on vous charge d'un secret
Sçavez-vous rendre le poulet,
Sans vouloir connoistre la poulle.
Car Messieurs les culs de siboulle
Pour avoir joué de ces tours,
N'ont plus d'ambassades d'amours,
Mais je vous estime plus sage,
Et puis vous estes dans un age,
Ou la plus forte passion
Donne peu de suspition.

Le Docteur
Les beaux emplois qu'il me destine.
Ah ! Maudit amour. Ah ! Lutine
Qui fit exclorre mes désirs,
Pour me causer ces desplaisirs,
Je renonce a ta servitude,
Et veux desormais que l'estude
Soit mon unique passion.

Crispin
Ouy j'y faisois refflection.
Vous serez justement mon homme,
Comment est-ce que l'on vous nomme ?

Le Docteur
Moy Seigneur ! Vous le sçavez bien
Vostre esprit n'ignore de rien.

Crispin
Il est tout vray, mais on oublye
Quelque fois.

Le Docteur
Une ame accomplie
Comme la vostre l'est Seigneur
Nest point sujette a cette erreur,
Vous avez une connoissance
Consonnante à vostre naissance,
Vos vertus sont dans un degré…

Crispin
Vous me connoissez a mon gré.
Bien mieux que je ne sais moy mesme,
Car cette science supreme,

Ces vertus, & tous ces appas
Qu'en moy vous trouvez à tous pas
Ne m'estoient en aucune sorte
Connus, ou le diable m'emporte.

Le Docteur
Elles sont toutesfois d'un rang
Si noble, si hault & si grand…

Crispin
Il faut donc qu'elles soient si hautes,
Que je ne les vois pas, Tirbautes.

Un Valet, *En habit d'Affriquain*.
Ben d'harleK.

Crispin
Gooth danKem cum vir,
Salcardy bucdemeK satir
Et voldrecam.

Le Docteur. *à Lelie*.
Qu'est-ce qu'il chante
Par ces mots ?

Lelie
Il s'impatiente
De ce qu'il ne voit point venir
Lucresse, & l'envoye querir.

Le Docteur
Pour conclure le mariage ?

Lelie
Sans doute.

Le Docteur
Ah ! Derechef j'enrage,

Lelie
Taisez vous.

Crispin
Enfin je la voy,
Le ciel soit loué sir ma foy,
Ma grandeur se lassoit d'attendre.

SCENE VI

Lucresse, Beatris, Crispin, Lelie, Le Docteur. Suittes.

Crispin
Bon-jour blondine à l'ame tendre.

Beatris
Madame les plaisans mâtins,
Voyez-vous tous ces diablotins,
Ils me font peur,

Lucresse
Taisez vous beste.
Rentrez vous troubleriez la feste.

Crispin
Suisse, je vous fais harangueur,
Vous avez l'habit d'un Docteur,
Faictes moy promptement paroistre,
Si vous estes digne de l'estre.
Voyons sans attendre plus tard,
De vostre eau dans un cocquemard,
Faictes concevoir à Madame,
Que ses yeux ont produict ma flâme,
Que son port, son geste & sa voix
Ont reduict mon cœur aux abois,
Enfin dictes ce qu'il faut dire,
Pour luy déclarer mon martire.

Le Docteur
Il faudroit avoir vostre esprit,
Seigneur.

Crispin
Faictes ce qu'on vous dict.

Le Docteur
Mais Seigneur…

Crispin
Mais, sans préambule.

Le Docteur
Mais quoy…

Crispin
Mais quoy teste de mulle,
Vous demeurez jusqu'au soir,
A consulter vostre avisoir
Si vous ne chantez d'autre sorte
Je vais vous remettre a la porte.

Le Docteur
Je m'acquiteray mal…

Crispin
Tant mieux
Jazez animal chassieux.
Ca prestement.

Le Docteur
Quelle est ma peine.

Crispin
Ferons nous icy quarantaine ?

Le Docteur
Madame… helas !

Crispin
Peste du sot,
Qui soûpire, & n'a dit qu'un mot
Continuez.

Le Docteur
Jaçoit Madame
Que l'œil soit le miroir de l'ame,
Ceux de ce grand Ambassadeur
Vous doivent exhiber son cœur
Et vous dire qu'il vous adore
Mais helas !

Crispin *d'un ton ridicule*.
Mais helas ! Pecore,
Qui ne peut faire un compliment
S'il ne soûpire incessamment
Ah ! Docteur en souppe salée,
Vous avez la teste feslée,
Poursuivez, & vantez luy bien
L'ardeur que jay de me voir sien.

Le Docteur
Ouy cet Ambassadeur illustre,
Pour multiplier vostre lustre,
Et prouver à tout l'Univers,
Qu'il fait gloire d'estre en vos fers,
Veut que ma débile eloquence,
Vous extolle la violence,
Du désir qu'il â d'estre a vous,
Et de devenir vostre espoux,
Mais helas !

Crispin
Mais helas ! De grace,
Pourquoy cette sotte grimace
Mais helas !

Le Docteur
Mais Seigneur, peut-on
Parler d'Amour sans soupirs ?

Crispin
Non.
Mais il faut d'un temps à l'autre,
De vostre voix virer la peautre,
C'est à dire tantost plus hault,
Et puis plus bas selon qu'il faut,
Par exemple escoutez nouice.
À Lucresse.
Holà future ambassadrisse,
Je vous ayme & suis cependant,
Ambassadeur ambassadant,
Pour estre vostre camarade,
Faut que je me desambassade
Car un illustre ambassadeur,
Ne peut sans trahir sa grandeur
Vous aymer en ligne directe,
Donc pour montrer que je respecte
Vos yeux frippons qui m'ont vaincu,
Je mets mon ambassade à cul,
Aouf… Et bien que vous en semble.

Le Docteur
Ah !

Crispin
Respondez-moy vous.

Lucresse
Je tremble,
Seigneur, à l'aspect de vos yeux,
Un air grave & majestueux.
Y brille avec tant d'advantage
Qu'alors que je vous envisage,
Je suis dans l'admiration :
Mais Seigneur ma condition
Me défend l'espoir temeraire
De posseder l'heur de vous plaire,
Et vous sçavez qu'un rang trop bas.

Crispin
Mon enfant je n'en doute pas,
Je sçay que c'est me faire tache :
Mais encore que je le sçache.
Noir comme un diable, il m'est bien doux.
D'esperer estre aymé de vous.

Le Docteur
Quoy je souffriray qu'on me tonde,
Et je…

Crispin
Hibou dont le cœur gronde
Taisez vous.

Le Docteur
Ou sui-je reduit.

SCENE VII

Beatris, Lucresse, Crispin, Lelie, Le Docteur.

Beatris
Madame l'Allemand me suit,
Et si son maistre l'accompagne
Pour vous le diable est en campagne
Rentrons.

Lelie
Non non n'en faittes rien,
Madame, je sçay le moyen
D'appaiser le mal qui le picque.

Crispin
Garre l'Ambassadeur d'Affrique
Je crains bien que ce viel pénard,
Ne devine ou gist le renard :
Mais tresve de melancolie
Voicy son valet.

Lucresse
Ah ! Lelie
J'ai bien peur…

Lelie
Non ne craignez rien,
Encore un coup tout ira bien.

SCENE VIII

Lelie, Lucresse, Crispin, L'Allemend, Beatris, Le Docteur.

Lelie
Ton Maistre vient-il camarade.

L'Allemand
T'ou fientre sti piau mascarate ?
Fous tonc ainsi passer le temps,
Quant fous croire monser aux champs ?
Mon foye ch'afoir pien tes novfelles
A fous tire, Montame.

Lucresse
Et qu'elles ?
Géronte vient-il aujourd'huy ?
Pourquoy n'est tu pas avec luy.

L'Allemand
Tiaple, chey non point moy t'enfie
Le pon tieu me carte mon fie,
Che n'afoit point trop long fescu.

Lucresse
Explique toy. Quoy ? Que dis-tu ?

L'Allemand
Puisque sous fouloir qu'on fous tire,
Fous pien poufoir cesser te rire
Fostre tuteur il est mouru.

Lucresse
Que veux-tu dire esprit bourru,
Géronte est mort ?

L'Allemand
Mon foye sans fautes,
Il estre au royaume tes taupes.

Lucresse
Et comment par quel accident ;

L'Allemand
Chel tire fous tout incontenant,
Sous sçavoir plis que tafantage,
Que monser aymer la ramache.
Des oisiaux, O pien sti matin,
Il aller tiran la chattin
Pour tesnicher tessus un pranche
Un nid qu'il foir l'autre timanche.
Mon foye l'y n'estre point en haut
Qu'il tompet tout preti pretaut
Te pranche en pranche à la renverse.
Sur sti chosse que sous pelle un herse.
Party trois crands morciaux te pois.
Entri tans son fantre trois fois.

Lucresse
N'a t'il point parlé.

L'Allemand
Non mon tame.
Il tire s'ilment en lerentant l'ame,
Le tiaple emporte les moyneaux.

Lelie
Le ciel à finy nos travaux
Madame, cette mort vous laisse
Lieu d'accomplir vostre promesse
Et j'espere qu'un nœud si doux…

Lucresse
Ouy Lelie je suis a vous
Et quoy que vostre amour pretende…

Crispin
Vous allez bien viste a l'offrande
Toubeau, patience un moment

Vous ne faictes pas compliment
Et ne demandez pas ausuisse
S'il le veut bien.

Lucresse
Tays toy jocrisse
Và te promener avec luy

Crispin
Ah non pas si'l vous plaist messuy
On ne fait pas ainsi la nicque
Aux Ambassadeurt de l'Affrique
Qu'il aille au diable j'y consens
Mais pour moy ma foy je pretends
Que Beatris paye ma peine
Et que j'en fasse une Affriquaine.

Beatris
Va, va, cela ne te peut fuir.

Crispin
Sus allons donc nous resjouyr,
Adieu Suisse ou Docteur.

Docteur
Au diable,
Traistre, imposteur, fourbe execrable.

Crispin
Adieu Messieurs. L'Ambassadeur
D'Affrique, est vostre serviteur.

FIN.

Arlequin sauvage

(Comédie, 1721)

Louis-François Delisle de La Drevetière

Comédie en trois actes, représentée par les Comédiens Italiens de S.A.R. Monseigneur le Duc d'Orléans, régent le 17 juin 1721 au Théâtre de l'Hotel de Bourgogne.

Edition : *Arlequin Sauvage*, Sieur D***, Charles-Estienne Hochereau, Paris,
1810

ACTEURS de la Comedie.

LELIO, *Amant de Flaminia*.
MARIO, *autre Amant de Flaminia*.
PANTALON, *pere de Flaminia*.
FLAMINIA, *Amante de Lelio*.
VIOLETTE, *Suivante de Flaminia*.
ARLEQUIN, *Sauvage*.
SCAPIN, *Valet de Lelio*.
UN MARCHAND.
UN PASSANT.
L'HYMEN.
L'AMOUR.
TROUPE d'Amours.
TROUPE de Plaisirs.
TROUPE d'Archers.

La Scene est à Marseille.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Lelio, Scapin.

Lelio
As-tu tout préparé pour mon départ ?

Scapin
Le Felouque est arrêtée, & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

Lelio
Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marseille : tous les momens que je passe loin de Flaminia me semblent des siècles ; & je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempetes, si elles me poussoient vers cette Belle avec plus de rapidité.

Scapin
Laissons-là les tempetes, c'est une voiture trop incommode ; l'experience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu vôtre Sauvage sur cela.

Lelio
Il est vrai que sa frayeur étoit grande ; & si j'avois pû rire dans le péril où nous étions, je me serois diverti de sa colère, & des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

Scapin
Il fut pourtant le moins embarassé ; dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage, & fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissoit.

Lelio
A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé ?

Scapin
Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, & vous ririez de son étonnement.

Lelio
Je l'imagine assez : c'est pour m'en ménager le plaisir, que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit qui brilloit dans l'ingénuité de ses réponses, me firent naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la nature toute simple opposée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraste sans doute sera singulier.

Scapin
Des plus singuliers.

Lelio
Vas tout préparer pour demain ; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II

Mario, Lelio.

Mario
Je commence à croire serieusement, que les mariages sont écrits dans le Ciel, & qu'il s'acomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & son pere me l'accorde : voilà mener les choses du bon pied. Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oui, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

Lelio
Ah ! Mon cher ami, est-ce vous ?

Mario
Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement. Votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne ?

Lelio
J'y devois tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'est pas considerable.

Mario
Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flater, & je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle avanture êtes-vous dans cette Ville ?

Lelio
Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage ; le pere me l'avoit accordée, & nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche succession. Comme je trouvai les choses en regle, j'y eus bientôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette Ville, pour passer d'ici en Italie.

Mario
Je suis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je suis amoureux aussi, & que je vais me marier.

Lelio
Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en felicite de tout mon cœur.

Mario
La personne est aimable, riche & d'un bon caractere.

Lelio
C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette Ville ?

Mario
Non, elle est Italienne ; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appelle ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plû, je l'ai dit au pere, il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon histoire.

Lelio
Je souhaite que la possession de cette charmante personne, & le temps que vous aurez de vous mieux connoître, ne fasse qu'augmenter vos feux.

Mario
J'espere d'estre heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma nôce.

Lelio
Je m'y convierois de moi-même, si je pouvois. Vous aimez, & vous connoissez l'inquietude des amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment ; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour ma justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, ausquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

Mario
Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.

SCENE III

Lelio, Arlequin.

Lelio
Allons. Mais voilà Arlequin.

Arlequin
Les sottes gens que ceux de ce pais : les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches, on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

Lelio
Le voilà dans les reflexions, il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bon jour, Arlequin.

Arlequin
Ah ! Te voilà : bon jour, mon ami.

Lelio
A quoi penses-tu donc ?

Arlequin
Je pense que voici un mauvais Pays, & si tu m'en crois, nous le quitterons bien vite.

Lelio
Pourquoi ?

Arlequin
Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres, & s'en font servir, & que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

Lelio
Tu loueras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

Arlequin
Je ne sçai ; mais vous me paroissez de sots animaux.

Lelio
Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoutes, tu n'es plus parmi des Sauvages, qui ne suivent que la nature brute & grossiere, mais parmi des Nations civilisées.

Arlequin
Qu'est-ce que cela, des Nations civilisées.

Lelio
Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

Arlequin
Sous des Loix. Et quels Sauvages sont ces gens-là.

Lelio
Ce ne sont point des Sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes sages & honnêtes gens.

Arlequin
Vous naissez donc fous & coquins dans ce pays ?

Lelio
Pourquoy le penses-tu ?

Arlequin
Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de Loix pour être sages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement : cela est clair.

Lelio
Bon : nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes. La raison seule soutenue d'une bonne éducation peut les reformer.

Arlequin
Vous avez donc de la raison ?

Lelio
Belle demande ! Sans doute.

Arlequin
Et comment est faite votre raison ?

Lelio
Que veux-tu dire ?

Arlequin
Je veux sçavoir ce que c'est que votre raison.

Lelio
C'est une lumiere naturelle, qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

Arlequin
Eh mor-non de ma vie, votre raison est faite comme la nôtre.

Lelio
Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

Arlequin
Mais puisque vous avez de la raison, pourquoi avez-vous besoin de Loix, car si la raison apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela suffit, il n'en faut pas davantage.

Lelio
Tu n'en sçais pas assez pour comprendre l'utilité des Loix : elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous & pour nos freres ; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens & de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

Arlequin
Cela est drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je scache ce que c'est.

Lelio
Supposons que je te veux donner à dîner.

Arlequin
Fort bien.

Lelio
Au lieu de te dire grossierement : Arlequin, viens dîner avec moi ; je te salue poliement, & je te dis : mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy.

Arlequin
Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy. Ah, ah, ah ! La drôle de chose qu'un compliment !

Lelio
Vous ne serez pas traité aussi-bien que vous le méritez.

Arlequin
Cela ne vaut rien, ôtes-le de ton compliment.

Lelio
Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

Arlequin
Eh-bien ! Fais-la moi meilleure, & laisse tout ce discours inutile.

Lelio
Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere ; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toy.

Arlequin
Tu me crois donc bien friand. Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasse bonne chere ; quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'eusse dit sans façon, que tu me vas bien traiter.

Lelio
C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

Arlequin
A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

Lelio
Elle nous rend humains & charitables.

Arlequin
Bon cela.

Lelio
Elle nous fait entrer dans les peines d'autruy.

Arlequin
Bon bon.

Lelio
Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

Arlequin
Cela est excellent.

Lelio
A protéger l'innocence, à punir les vices. C'est par elle que dans ce pays l'on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & sur le champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

Arlequin
Quoi ! L'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même.

Lelio
Sans doute.

Arlequin
Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous ; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton Pays : pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

Lelio
Je le sçay. Retourne au Logis : je te diray le reste une autre fois.

Arlequin
Ce Pays-cy est original : qui diable auroit jamais deviné qu'il y eut des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ?

SCENE IV

Pantalon, Flaminia, Violette, Arlequin.

Pantalon
Que dites-vous de ce pays-cy, ma fille ?

Flaminia
Qu'il est charmant, mon Pere.

Pantalon
Aimeriez-vous à y rester ?

Flaminia
Beaucoup, mon Pere.

Pantalon
Eh bien, vous y resterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ay promise.

Flaminia
Ciel ! Que m'apprenez-vous ? Et Lelio ?

Pantalon
Il le faut oublier ; il a perdu son bien par un naufrage, & son estat ne vous permet plus de penser à luy, ni luy à vous.

Flaminia
Et qu'importe de son estat, s'il m'aime toujours, & s'il est toujours aimable ? Il peut avoir perdu son bien, mais son merite luy reste.

Pantalon
C'est perdre son merite que de perdre son bien.

Flaminia
Ouy, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune, pour luy rendre par celles de l'amour ce que la tempete luy a ravi.

Pantalon
Consultez moins votre cœur que votre raison ; ce n'est que d'elle dont vous avez besoin aujourd'huy.

Flaminia
Mon cœur & ma raison sont d'accord.
Arlequin pendant cette Scene se promene sur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalon.

SCENE V

Arlequin, Pantalon, Flaminia, Violette.

Arlequin
Ah, le plaisant animal ! Je n'en ay jamais vû comme celuy-là. Ah, ah, ah, la ridicule figure !

Pantalon
Qui est cet impertinent ?

Arlequin
Dis-moy, comment appelles-tu cette beste-là ?

Flaminia
Vous estes un insolent, c'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups, si vous n'y prenez garde.

Arlequin
Luy, un homme : ah, ah, ah, la drôle de figure ! Dis-moy, Barbette, de quelle diable d'espèce est-tu donc ? Car je n'ay jamais vû d'hommes, ni de bestes faits comme toy.

Pantalon
Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

Arlequin
Quels diables de gens sont donc ceux-cy ? Ils se fâchent de tout : je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

Violette
Ne lui faites point de mal, Monsieur, ne voïez-vous pas que c'est un pauvre innocent ?

Arlequin
Elle est bonne celle-là ; elle sçait apparemment mieux les Loix que les autres.

Flaminia
Le pauvre homme a l'esprit troublé.

Arlequin
Vous en avez menti ; je suis un homme sage, un ignorant à la vérité, un âne, une bête, un sauvage qui ne connoît point de Loix, mais d'ailleurs un très galand homme, plein d'esprit & de merite.

Flaminia
Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

Pantalon
Un homo savio, de spirito, un ignorante, un asino, una bestia, ma pur homa de grand merito, ah, ah, ah !

Flaminia
Il y a quelque chose de singulier en luy. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

Arlequin
Moi ? Je suis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne sçavent pas un mot de Loix ; mais qui sont bons naturellement. Ah ah, nous n'avons pas besoin de leçons nous autres, pour connoistre nos devoirs ; nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

Flaminia
Si cela est, vous en sçavez beaucoup. Mais comment êtes-vous venu ici ?

Arlequin
Je suis venu dans un grand canot long, long, pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

Flaminia
Sa simplicité est extrême : c'est un Sauvage, comme il le dit, qui ne sçait rien encore de nos mœurs.

Arlequin
Oh pour cela pas un mot : tout ce que je sçai, c'est que vous naissez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent sages & honnêtes gens. C'est le Capitaine qui me l'a appris ; il scait bien lui les Loix. Les sçais-tu bien aussi toi ?

Flaminia
Sans doute.

Arlequin
Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir ?

Flaminia
Tu me fais bien de l'honneur.

Arlequin
Je crois que cette grâce-là les sçait mieux que toi.

Flaminia
Pourquoi ?

Arlequin
Parce qu'elle est bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fis du mal. Dis-moi, je la trouve jolie, crois-tu qu'elle m'aime ?

Flaminia
Elle vous aimera si elle vous trouve aimable : essayez. (*à part*) Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

Arlequin
Elle est appétissante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en vérité.

Violette
Vous êtes bien obligeant, Monsieur.

Arlequin
Je ne suis point Monsieur, je m'appelle Arlequin.

Violette
Arlequin : que ce nom est joli !

Arlequin
Oui. Et le vôtre est-il aussi joli que vous. Dites-le moi, je vous en prie.

Violette
Je me nomme Violette.

Arlequin
Violette, le charmant petit nom : il vous convient bien ; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

Flaminia
Comment ! Cela est dit avec esprit.

Pantalon
J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par metaphore.

Flaminia
Il est fort joli.

Arlequin *à Violette*.
Vous entendez bien, cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

Violette
Oui.

Arlequin
Vous m'aimez donc ; car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

Violette
On n'aime pas si facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choses.

Arlequin
Eh que faut-il de plus ? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas ; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne sçai qu'aimer, s'il faut quelque autre chose pour se rendre aimable, aprenez-le moi, & je le ferai.

Violette
Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

Arlequin
Pour des caresses, je sçai ce que c'est, & je vous en ferai tant que vous voudrez. Quand aux jolies choses, je ne les sçai pas en vérité ; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aye apris le reste.

Violette
Non pas cela ; il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa Maîtresse, & obtenir d'elle la permission de luy faire des caresses.

Arlequin
Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses ? Je ne les sçai pas : aprenez-les moi, & je vous les dirai.

Violette
Ce n'est point à moy à vous les apprendre.

Arlequin
Eh comment ferai-je donc ?

Flaminia
Le voilà bien embarrassé. Ecoute, dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa Maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses feux & la sincerité de l'amour que l'on sent pour elle.

Arlequin
Eh ventre de moi, nous en disons donc de jolies choses, lorsque nous sommes dans nos bois. Peste de ma bétise : écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez, écoutez bien.

Violette
J'écoute.

Arlequin
Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le Soleil & la Lune lorsqu'ils se levent : votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre visage une plaine charmante, où l'on voit naître des fleurs de tous les côtez. Eh bien ! Cela n'est-il pas joli ?

Violette
Pas trop : je serois horrible, si j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne, si je ferois peur.

Arlequin
Vous ne trouvez donc pas cela beau.

Violette
Non.

Arlequin
Je ne sçai qu'y faire ; je n'en sçai pas davantage. Tenez, cela me brouille, donnez-moi le temps d'aprendre ces jolies choses que je ne sçai pas ; & en attendant, faisons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

Flaminia
Arlequin a raison, Violette ; tu dois faire l'amour à sa maniere, jusqu'à ce qu'il sache la tienne.

Arlequin
Oui, car ma maniere est facile : on la sçait, celle-là, sans l'avoir apprise. Allons, dans mon pays on presente une allumette aux filles : si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles voulent vous accorder leurs faveurs ; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays ; elle abrege tous les discours inutils.
Il allume une allumette.

Pantalon
Que dis-tu de la conqueste de Violette ?

Flaminia
Elle n'est pas brillante ; mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautez se flatent.
Arlequin avec l'allumette.

Arlequin
Voici une ceremonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays.
Il presente l'allumette, Violette la souffle.
Ah ! Quel plaisir ! Allons, ne perdons point de tems : Il ne s'agit plus de complimens icy, venez ma belle.
Il l'emporte dans ses bras.

Violette
Ah ! Ah ! Monsieur, au secours.

Pantalon
Tout beau, Arlequin, ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

Arlequin
Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

Pantalon
Parce que la violence n'est pas permise.

Arlequin
Je ne luy fais pas violence, elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

Pantalon
Tu vois pourtant qu'elle crie.

Arlequin
Bon, elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

Flaminia
On ne va pas si vite dans ce pays.

Arlequin
Qu'est-ce que cela me fait ; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

Flaminia
Oui, mais non pas pour l'allumette, cela feroit tort à Violette.

Arlequin
Eh pourquoi ? N'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui luy fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne ?

Flaminia
Non, cela est défendu.

Arlequin
Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaisir.

Flaminia
Ecoute, si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maison ?

Arlequin
Oui.

Flaminia
C'est là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du pays.

Arlequin
Allons.

Flaminia
Non pas à present, tu viendras une autre fois.

Arlequin
Eh pourquoi pas à present ?

Flaminia
Parce que Violette a des affaires.

Arlequin
Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

Flaminia
Je le crois ; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaisance pour elle.

Arlequin
Cela est-il joli, d'avoir de la complaisance ?

Flaminia
Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

Arlequin
Allez donc faire vos affaires ; mais faites vite ; car je suis pressé.

Violette
Adieu, Arlequin.
Arlequin reste seul.

SCENE VI

Arlequin, un Marchand.

Le Marchand
Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose ?

Arlequin
Eh.

Le Marchand
Si vous voulez de ma marchandise, voyez.
Il déploye sa boutique.

Arlequin
Pourquoi me fais-tu voir cela ?

Le Marchand
Afin que vous voyiez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

Arlequin
Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras.

Le Marchand
Avec joye, je ne demande pas mieux.

Arlequin
Le Capitaine a raison, il ne ment pas d'un mot. Et tu vas donc par le pais porter ces choses, pour acheter des gens qui les prennent ?

Le Marchand
Oui, Monsieur, il le faut bien.

Arlequin
Les bonnes gens ! Les bonnes gens ! & la belle chose que les Loix !

Le Marchand
Voyez donc, Monsieur, ce qu'il vous plaira.

Arlequin
Cela me passe : voyons.
Il regarde avec beaucoup de jeu : il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme veritable.
Ah ! Qu'est-ce que cela ? Une femme ? Qu'elle est petite !

Le Marchand
Elle est jolie, n'est-ce pas ?

Arlequin *la caresse*.
Petite ma mour. *Il la caresse*.
Qu'elle est gentille ! Mais comment diable l'a-t'on pû faire tenir là ?

Le Marchand
Ah, ah ! Vous vous divertissez.

Arlequin
Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir de si petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

Le Marchand *luy montre un pinceau*.
Voilà avec quoi on les fait.

Arlequin
Eh comment nommes-tu cela ?

Le Marchand
Un pinceau.

Arlequin
Ah, ah, ah ! La plaisante chose, & les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique ici les hommes : ah ! Ma foi, ce pais est original en toute chose. Dis-moi mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

Le Marchand
Moi ?

Arlequin
Toi.

Le Marchand
Moi ! Si l'on m'a fait avec un pinceau ? Ah, ah, ah, ah ! Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

Arlequin
Lon ? Je suis d'un pais d'ignorans, ignorantissimes, où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sçauroient faire d'autres sans femmes.

Le Marchand
Effectivement, voilà une grande ignorance, nous en sçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

Arlequin
Le diable m'emporte, si j'y comprends rien.

Le Marchand
Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

Arlequin
Tout me fait plaisir.

Le Marchand
Eh bien, prenez tout.

Arlequin
Mais tu n'auras rien après.

Le Marchand
Tant mieux ; un Marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

Arlequin
Tu te nommes donc un Marchand ?

Le Marchand
Oui.

Arlequin
Je suis bien aise de sçavoir le nom d'un si bon homme. Donne. Voilà une bonté sans exemple : le Capitaine est trop aimable, de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.
Il prend tout.

Le Marchand
Mais combien m'en voulez-vous donner ?

Arlequin
Moi ? Je n'ai rien à te donner, & j'en suis bien fâché ; car je suis naturellement bon, quoique je ne sache pas les Loix.

Le Marchand
Ce n'est pas là mon compte, il me faut cinq cens francs.

Arlequin
Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sçai seulement ce que c'est.

Le Marchand
Rendez-moi donc ma marchandise.

Arlequin
Bon, tu veux rire.

Le Marchand
Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

Arlequin
Eh à qui !

Le Marchand
Au Juge.

Arlequin
Quel animal est-ce que cela ?

Le Marchand
C'est un honnête homme qui fait exécuter les Loix, & pendre ceux qui y manquent, entendez-vous ?

Arlequin
Ainsi si tu manquois à la Loi, il te feroit pendre.

Le Marchand
Sans doute.

Arlequin
Il feroit fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait estre bons par force.

Le Marchand
Allons, Monsieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez-moi ma marchandise.

Arlequin
Je meure, si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs. Quel diable de galimatias est-ce cela ?

Le Marchand
Ah ! Que de raisons.

Arlequin
Pourquoi te fâches-tu ? Tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir, & à present tu te mets en colere contre moi, si cela est vilain.

Le Marchand
Vous n'êtes qu'un fripon ; & si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je…

Arlequin
Holà ho ! Si tu ne t'en vas bien vite, je t'assomemerai.

Le Marchand
Comment, est-ce ainsi que l'on paye les gens ? Au voleur.
Il se jette sur Arlequin, qui le charge.
Au secours, misericorde.

Arlequin
Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.
Il leve le sabre, & le Marchand abandonne sa perruque en fuyant.

Le Marchand
Ah mon Dieu ! Me voilà ruiné.

SCENE VII

Arlequin *seul*.
Ah, ah ! Qu'est-ce donc que cela ? Cette chevelure n'est point naturelle… Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, & tout est emprunté chez eux, la bonté chez eux la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons trouver le Capitaine, pour sçavoir de lui ce que c'est que tout cela.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE

Arlequin *seul*.
Le Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables ; cela viendroit-il de mon ignorance ?

SCENE II

Arlequin, Troupe d'Archers, le Marchand.

Un Archer
Voilà un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour, mon ami.

Arlequin
Bonjour
Il tourne autour d'eux, & les regarde.

Arlequin
Voilà des Sauvages de mauvaise mine.

L'Archer
N'avez-vous point vû passer un Marchand ?

Arlequin
Qui portoit de la marchandise pour attraper les passans.

L'Archer
Cela peut bien estre.

Arlequin
Un petit vilain homme.

L'Archer
Justement.

Arlequin
Ah, ah ! Je l'ai vû ; il m'a joué un tour du diable.

L'Archer
Voyez ce coquin.

Arlequin
Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable ; mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on se moque de moi.

L'Archer
Vous avez raison. Voyez si ce n'est pas un fripon : il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, & que vous n'avez pas voulu la luy payer.

Arlequin
Il vous l'a dit ?

L'Archer
Oui.

Arlequin
J'en suis bien aise, il vous a dit la verité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'Archer
Oui, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

Arlequin
Cela me surprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai prise pour luy faire plaisir : après cela ce belître vouloit que je lui donnasse des francs. Si j'en avois eu, je lui en aurais donné de bon cœur ; mais je ne sçai pas même ce que c'est. Il s'est fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendisse sa marchandise : cela m'a mis en colere, parce que je voyois qu'il se mocquoit de moi ; ainsi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois assommé s'il n'avoit pas pris la fuite.

L'Archer
Fort bien.

Arlequin
Oh le voilà : écoutes, belître, n'est-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise ?

Le Marchand
Oui : eh bien que voulez-vous dire ? Messieurs, c'est-là le voleur.

Arlequin
Que je l'ai prise.

Le Marchand
Oui.

Arlequin
Qu'après cela tu voulois que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise.

Le Marchand
Assurément, j'en voulois cinq cent francs, & c'étoit son prix.

Arlequin
Écoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

Le Marchand
Oui.

Arlequin
Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

Le Marchand
Oui.

Arlequin
Ne n'es-tu pas fâché, parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

Le Marchand
Assurément que je me suis fâché, n'avois-je pas raison ?

Arlequin
Ecoutez bien, écoutez bien, Messieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cens francs, cinq cens coups de bâton ?

Le Marchand
Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien souvenir.

Arlequin
Eh bien, vous voyez que je ne mens pas d'un mot ; je ne le fais pas parler.

L'Archer
Nous le voyons.

Le Marchand
Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs, que sa propre confession.

L'Archer
Nous sommes suffisamment instruits, & l'on vous rendra justice.

Arlequin *à l'Archer*.
Écoutez, ce fripon ne sçait la Loi qu'à moitié : sçavez-vous ce que je veux faire ?

L'Archer
Que voulez vous faire ?

Arlequin
Je veux aller trouver le Juge, pour luy faire donner encore une leçon de Loix.

L'Archer
Vous avez raison : venez avec nous, nous allons vous y mener.

Arlequin
Je ne puis pas à present.

L'Archer
Il faut bien que vous le puissiez ; car cela est nécessaire.

Arlequin
Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'Archer
Vous les ferez une autre fois.

Arlequin
Oh non, la chose presse ; je suis amoureuse d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vûe, je vous irai trouver, si je le puis.

L'Archer
Allons, Monsieur le fripon, vous faites l'innocent ; je vous connois, marchez.

Arlequin
Que veux donc dire cela ?

L'Archer
Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

Arlequin
Je n'y veux pas aller moi.

L'Archer
On vous y fera bien aller.

Arlequin
Si tu me fâches, je prierai le Juge de te donner aussi une leçon des Loix.

L'Archer
Marche : il va t'en donner une, après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

Arlequin
Je ne veux pas de ses leçons moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix sans luy.

L'Archer
Il s'y est pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure, tu seras dûement pendu & étranglé.

Arlequin
Moi !

L'Archer
Oui toi.

Arlequin
Eh pourquoi ?

L'Archer
Pour toutes les gentillesses que tu viens de nous raconter.

Arlequin
Ecoute, si tu me fais mettre en colere, je t'assommerai, toi, & tous les coquins qui te suivent.

L'Archer
Allons, qu'on le saisisse.
Les Archers se jettent sur Arlequin, & l'enlevent malgré sa résistance. Sur ces entrefaites Lelio arrive.

SCENE III

Lelio, Arlequin, les Archers, le marchand.

Lelio
C'est Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque sotise. Messieurs, où menez-vous cet homme ? Il m'appartient.

L'Archer
C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

Le Marchand
Oui, Monsieur, il m'a volé.

Arlequin
Ah ! Damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous atraper, & vous faire ensuite étrangler : ah ! Scélérat,

ne m'as-tu mené de si loin que pour me jouer ce tour ?

Le Marchand
Il fait ainsi l'innocent : je luy ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise, & puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la luy donner : il faisoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

Lelio
Eh ! Messieurs, ce pauvre homme est un Sauvage que j'ai mené avec moi : il n'a aucune connoissance de nos usages ; & ce matin pour me divertir de son ignorance, je luy au dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont on avoit besoin sans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent : il a pris ce que je luy ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en sçavoit pas davantage ; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux la réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'Archer
Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez seulement ce Marchand & ramenez votre Sauvage chez vous.

Le Marchand
Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

Lelio
As-tu encore les choses que tu luy as prises ?

Arlequin
Oui, je les ai, mais je ne les veux plus, je serois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'Archer
Voilà un procès bientôt fini.

Le Marchand
Nous sommes tous contens, mais votre Sauvage ne l'est peut-être pas. Je voudrois bien pour qu'il n'eût rien à me reprocher, luy rendre les coups de bâton qu'il m'a donnez.

Arlequin
Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

L'Archer
Monsieur, je suis votre serviteur.

Ils s'en vont.

Arlequin
Allez vous en a tous les diables.

SCENE IV

Lelio, Arlequin faisant mine au Parterre, sans rien dire, ni regarder son Maître.

Lelio
Le voilà bien fâché : je veux me donner la comedie toute entiere : eh-bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens sont fort aimables comme tu vois.
Arlequin le regarde sans répondre.

Lelio *continue*.
Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier, de t'avoir empêché d'être pendu.

Arlequin
Que le diable t'emporte, toi, tes frères & ton pays.

Lelio
Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort ?

Arlequin
Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir n'est qu'un piege que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

Lelio
C'est que tu ne sçais pas encore ce qu'il faut sçavoir pour nous trouver aimables, mais je veux te l'apprendre.

Arlequin
Tu es un babillard, & c'est tout ; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie : aussi-bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'est pas un fripon.

Lelio
Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts : chacun y a son bien, & nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient ; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer ; & c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

Arlequin
Fort bien. Mais que donne-t'on pour ce que l'on prend ?

Lelio
De l'argent.

Arlequin
Qu'est-ce que cela de l'argent ?

Lelio
En voilà.

Arlequin
C'est-là de l'argent, c'est drôle.
Il le porte à la dent.
Ahi ! Il est dur comme un diable.

Lelio
On ne le mange pas.

Arlequin
Qu'en fait-on donc ?

Lelio
On le donne pour les choses dont on a besoin ; & l'on pourroit presque l'appeler une caution, puisqu'avec cet argent on trouve partout ce que l'on veut.

Arlequin
Qu'est-ce qu'une caution ?

Lelio
Lorsqu'un homme a donné une parole, & que l'on ne se fie pas à luy, pour plus grande sûreté on luy demande caution, c'est-à-dire un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

Arlequin
Fi au diable, éloignes-toi de moi.

Lelio
Pourquoi ?

Arlequin
Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

Lelio
Je n'en ai pas besoin, moi.

Arlequin
Je n'en sçai rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'est pas un homme, & par consequent il ne peut donner de paroles ; comment donc peut-on servir de caution ?

Lelio
Il en sert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

Arlequin
Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries ; mais je n'en serai plus la dupe : & si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

Lelio
Je le veux : en voilà.

Arlequin
Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui ; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à present.

Lelio
Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune & universelle, qui se change contre toutes choses, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

Arlequin
Quoi ! En donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a besoin.

Lelio
Sans doute.

Arlequin
Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

Lelio
On ne le boit, ni on ne le mange ; mais on trouve avec de quoi boire & de quoi manger.

Arlequin
Cela est drôle : tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

Lelio
Oui, avec de l'argent on ne manque de rien.

Arlequin
Je trouve cela fort commode, & bien inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre : aprens-moi donc vite où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision.

Lelio
On n'en donne point.

Arlequin
Eh-bien, où faut-il donc que j'aille en prendre ?

Lelio
On n'en prend point aussi.

Arlequin
Aprens-moi donc à le faire.

Lelio
Encore moins ; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pieces.

Arlequin
Eh comment diable en avoir donc ? On n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire : je n'entends rien à ce galimatias.

Lelio
Je vais te l'expliquer. Il y a deux sor de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

Arlequin
Fort bien.

Lelio
Ainsi pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligez de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

Arlequin
Et que font les riches, tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

Lelio
Ils dorment, ils se promènent, & passent leur vie à se divertir & faire bonne chere.

Arlequin
Cela est bien commode pour les riches.

Lelio
Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

Arlequin
Pourquoi ?

Lelio
Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire ; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les devorent : le travail & l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

Arlequin
Mais si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

Lelio
Tu as raison.

Arlequin
Ecoutes, veux-tu que je te dise ce que je pense des Nations civilisées ?

Lelio
Oui. Qu'en penses-tu ?

Arlequin
Il faut que je te lise la verité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des foux qui croyez être sages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des esclaves qui croyez être libres.

Lelio
Eh pourquoi le penses-tu ?

Arlequin
Parce que c'est la verité. Vous êtes foux ; car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles : vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans de l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos frères, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous passer de Loix comme nous.

Lelio
Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des foux, mais des foux réduits à la necessité de l'être.

Arlequin
Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligez d'être foux.

Lelio
Mais que veux-tu que nous fassions ? Il faut du bien pour vivre ; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

Arlequin
Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent moi, & par consequent je suis donc pauvre.

Lelio
Sans doute que tu l'es.

Arlequin
Quoi ! Je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre.

Lelio
Tu n'en dois pas douter.

Arlequin
Que le diable t'emporte. Pourquoy donc, scelerat, m'as-tu tiré de mon pais pour m'apprendre que je suis pauvre ? Je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi ; je ne connoissois dans les forêts ni les richesses, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy, mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable & un esclave. Répons-moi, scelerat, homme sans foi & sans charite.
Il pleure.

Lelio
Consoles-toi, mon cher Arlequin, je suis riche moi, & je te donnerai tout ce qui te sera necessaire.

Arlequin
Et moi je ne veux rien recevoir de toi, comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possede tous, tu voudrois que je me donnasse moi-même, & que je fûs ton esclave, comme ces malheureux qui te servent : je veux être homme, libre, & rien de plus. Ramene-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

Lelio
Ne t'allarmes point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

Arlequin
Bon ! Belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela.

Lelio
Eh bien, je te donnerai des cautions.

Arlequin
Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes frères, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

Lelio
Violette, dis-tu ? La Suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vû cette Violette ?

Arlequin
Là où tu m'as trouvé tantôt.

Lelio
Comment est-elle faite ?

Arlequin
Ah ! Elle est bien belle.

Lelio
Grande.

Arlequin
Pas trop.

Lelio
Brune, ou blonde ?

Arlequin
Blonde.

Lelio
Etoit-elle seule ?

Arlequin
Non ; elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un homme fait, ah ! Si tu le voyois, tu creverois de rire : il a une robe noire & du rouge dessous, un couteau à sa ceinture, & une barbe, longue, longue & pointue : ah, ah, ah ! Je n'ai jamais vû une figure si ridicule.

Lelio
C'est assurément Pantalon, voilà son portrait, & Flaminia est avec luy. Par quelle avanture se

trouveroit-elle à Marseille. Mais quoi ! Mario m'a dit qu'il se marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel ! Eloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'aprofondisse cette avanture, & que je revoye Mario.

Arlequin
Que dis-tu là ?

Lelio
Rien.

Arlequin
Violette avoit souflé mon allumette ; mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à luy dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de luy faire des caresses ; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas ?

Lelio
Oui. L'ingrate me trahiroit-elle.

Arlequin
Eh tu parles tout seul.

Lelio
Oui, oui.

Arlequin
Oui, oui. Il est fou. Tu m'apprendras ces jolies choses.

Lelio
Oui tantôt. Je suis dans une agitation où je ne me possede pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCENE V

Mario, Lelio, Arlequin.

Mario
Je vous rencontre heureusement.

Lelio
J'allois chez vous de ce pas : la précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulièrement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne, dites-vous.

Mario
Oui.

Lelio
Puis-je vous demander de quel endroit ?

Mario
De Venise.

Lelio
Je connois cette Ville. Quelle est sa famille ?

Mario
C'est la fille d'un riche Negociant de ce Païs-là.

Lelio
Son nom.

Mario
Il se nomme Pantalon, & elle Flaminia.

Lelio
Ah Ciel !

Mario
D'où vient cette surprise. La connoissez-vous ?

Lelio
Oui.

Mario
N'est-elle pas une fille bien estimable ?

Lelio
Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre, cette Flaminia est la même personne que j'allois chercher.

Mario
Vous !

Lelio
Oui moi : vous pouvez juger par la passion que je vous ai fait voir pour elle, quelles doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-je ! Je l'adore, & je perdrai la vie, plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enleve.

Mario
Vous me surprenez, & je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

Lelio
Je m'attendois encore moins d'en voir un en vous, c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me frapper ;

mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti ; il me faut céder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

Mario
Je ne m'attendois pas que nôtre entrevûe dût finir par un combat ; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami : si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu.
Ils mettent l'épée à la main.

Arlequin
Holà ai ! Que faites-vous ?
Il se jette entre eux.

Lelio
Ote-toi de là.

Mario
Je te passe mon épée à travers le corps, si tu ne t'éloignes.

Arlequin
Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah ! Les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

Lelio
Laisse-nous libres, nous avons nos raisons.

Arlequin
Et quelles raisons, je les veux sçavoir.

Lelio
Il faut s'en défaire, nous vuiderons notre différend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle sera que nous nous battons.

Arlequin
Eh-bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

Lelio
Mais nous voulons l'épouser.

Arlequin
Ah, ah ! Je ne sçavois pas cela : effectivement, vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

Mario
Et c'est pour sçavoir qui l'épousera que nous nous battons. Ote-toi de là.

Arlequin
Ah les sottes gens ! Mais dites-moi, celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille ?

Mario
Oui.

Arlequin
Oui : sçavez-vous si elle le voudra ? Elle aime l'un ou l'autre ; ainsi il faut lui demander avant que de vous battre celui qu'elle veut que l'on tue.

Lelio
Mais.

Arlequin
Mais, mais. Oui, bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime, & que tu le tue, elle te haïra davantage, & ne te voudra pas.

Mario
Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

Lelio
Il n'a peut-être pas tant de tort.

Arlequin
Tenez, vous êtes deux ânes, au lieu de vous battre, allez trouvez cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut : celui-là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

Lelio
Arlequin n'est qu'un Sauvage ; mais sa raison toute simple lui suggere un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages. Voulez-vous que nous le suivions ?

Mario
Nous serions plus Sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, & si elle me préfere à vous, vous ne me la disputerez plus.

Lelio
J'en serois bien fâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle, pour ne la revoir de ma vie.

Mario
Et moi je vous declare, que si elle vous aime encore, je renonce à elle.

Lelio
Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

Mario
Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire espérer : le peu de temps que je l'ai vûe, ne m'a pas permis encore de connoître son cœur ; mais son pere m'assure de son obéissance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

Lelio
L'ingrate au moins me le disoit, & son pere approuvoit mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne à son ame interessée ; mais si Flaminia a este capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le temps ; il faut éclaircir la chose.

Mario
Mais si vous paroissez, & que votre presence dissipe les bruits de votre malheur, l'interest qui vous estoit contraire estant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaistre sa tendresse pour vous par le seul objet de son interest.

Lelio
Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure & aussi desinteressée que la mienne.

Mario
Faisons-la donc expliquer sans paroitre ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

Lelio
Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

Mario
Il est tout trouvé : je dois donner ce soir un fête à Flaminia, & je vais là disposer pour notre dessein. Nous y paroitrons sous des habites déguisez, & par un moyen que j'imagine nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

Lelio
Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer ; & toy, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons obligation d'estre devenus plus sages.

Arlequin
C'est-là du compliment, mais celui-ci vaut mieux que celuy que tu m'as fait tantôt.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE

Arlequin *seul, en Petit Maître.*
Me voilà drôlement beau ; une chevelure empruntée, un habit beau à la verité ; mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautez ne sont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau : ah, ah, ah ! Le Capitaine est fou ; il trouve des impertinences de fort belles choses. Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les Loix de ce pais ; j'en suis faché, car dans le fond il est bon homme.

SCENE II

Arlequin, un Passant.

Le Passant
Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

Arlequin
Cet homme-là est fâché.

Le Passant
Heureux mille fois les Sauvages ! Qui suivent simplement les Loix de la nature, & qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartolle.

Arlequin
Oh, oh ! Voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des belîtres dans ce pais.

Le Passant
A qui en veut ce drôle-là ?

Arlequin
Dis-moi la verité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

Le Passant
Vous êtes un sot, on ne pend pas des gens de ma sorte.

Arlequin
Pardi tu me la donne belle : on en pend qui valent mieux ; & sans aller plus loin, sçais-tu bien que j'ai failli à être branché moi, il n'y a qu'un moment.

Le Passant
Vous !

Arlequin
Oui, moi-même, en propre personne.

Le Passant
On avoit apparemment de bonnes raisons pour cela.

Arlequin
On n'avoit que des raisons de ton pais, c'est-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'offrir sa marchandise : moi je l'ai prise de bonne amitié ; il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'argent. Je n'en avois point : il s'est fâché & moi aussi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avoit : cependant ce fripon en est allé chercher d'autres pour m'étrangler ; & mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût tiré de leurs mains.

Le Passant
Il ne me manquoit plus que cette rencontre, un voleur de grand chemin qui a sa bande & son Capitaine dans le voisinage.

Arlequin
Que dis-tu là ?

Le Passant
Je dis que ce Marchand a tort.

Arlequin
Sans doute, c'est un faquin.

Le Passant
Assurément, & vous avez raison d'être en colere ; car c'est une affaire serieuse que d'être pendu.

Arlequin
Comment morbleu, des plus serieuses ; & quand j'y songe, j'entre dans une colere que je ne me possede pas.

Le Passant
Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer. Adieu, Monsieur.

Arlequin
Où vas-tu ?

Le Passant
Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

Arlequin
Non, je veux que tu demeure : je suis bien aise de causer avec toi.

Le Passant
Je n'ai pas le temps.

Arlequin
Il faut le prendre, je le veux moi.

Le Passant
Je serai bienheureux si j'en suis quitte pour la bourse.

Arlequin
Dis-moi, es-tu honnête homme ?

Le Passant
J'en fais profession.

Arlequin
Et comment veux-tu que je te croye, si tu ne me donne pas des cautions ; car vous en avez tous besoin dans ce pais : allons, donne-m'en, & après nous causerons.

Le Passant
Où voulez-vous que je les prenne ?

Arlequin
Fouille dans ta poche, c'est là où vous les mettez.

Le Passant
La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

Arlequin
Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuerois ; car je suis honnête homme moi, & qui n'est pas sujet à caution.

Le Passant
Je le vois bien, Monsieur. Adieu.

Arlequin
Arrête.

Le Passant
Encore. Ciel ! Tirez moi de ce pas.

Arlequin
Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu estime les Sauvages.

Le Passant
Plût au Ciel que je fusse né parmi eux, je ne serois pas exposé à tous les maux qui me suivent.

Arlequin
Voilà tes cautions : je te crois honnête homme sur ta parole, puisque tu voudrois être Sauvage.

Le Passant
Mais, Monsieur.

Arlequin
Sçais-tu bien que je suis un Sauvage moi.

Le Passant
Vous.

Arlequin
Oui. Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y suis, j'y ai vû plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

Le Passant
Je le crois. Dieu soit loué, je respire.

Arlequin
Dis-moi donc ce qui te fâche.

Le Passant
C'est la perte d'un procès.

Arlequin
Quelle bête est-ce là, un procès !

Le Passant
Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

Arlequin
Et comment est faite cette affaire ?

Le Passant
Mais elle est faite comme un procès. Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce pais ?

Arlequin
Oui.

Le Passant
Ces Loix sont administrez par les gens sages & éclairez.

Arlequin
Que l'on appelle des Juges, n'est-ce pas ?

Le Passant
Oui. Or si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raisons & les siennes pour vous juger ; & l'on nomme cela un procès.

Arlequin
Je comprends à présent ce que c'est.

Le Passant
Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs ; & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens differens.

Arlequin
Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire ?

Le Passant
A cause des incidens que la chicane fait naître.

Arlequin
La chicane ? Qu'est-ce que cela ?

Le Passant
C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incomprehensibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé six mois.

Arlequin
Et qu'est-ce qu'un Avocat & un Procureur ?

Le Passant
Ce sont des personnes instruites des Loix & de la formalité.

Arlequin
De la formalité. Je ne sçai pas ce que c'est.

Le Passant
C'est la forme & l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

Arlequin
C'est bon cela ; ainsi avec cette forme on ne craint plus de surprise.

Le Passant
Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

Arlequin
Et pourquoi ?

Le Passant
Parce que c'est d'elle que la chicane emprunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

Arlequin
Mais puisque les Juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicanne ?

Le Passant
Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la Loy, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise a donné lieu.

Arlequin
Il faut donc que cette Loy & cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, & que vous sçavez que ces Avocats & ces Procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez ? Par la mort, si j'avois un procès, & que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doit, je les assommerois.

Le Passant
Il n'est pas possible de s'en passer ; ce sont des gens étables par les Loix, par le ministere desquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous même.

Arlequin
Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

Le Passant
Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne sçavez pas la formalité.

Arlequin
Quoi ! Parce que je ne sçai pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

Le Passant
Non.

Arlequin
Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour le prix de ton impudence ; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te mocquer de moi ?

Le Passant
Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la verité : les Loix sont sages, les Juges éclairez & honnêtes gens ; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soûtenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres d'épuisent.

Arlequin
Quoi ! Vous donnez de l'argent.

Le Passant
Sans doute, il le faut toûjours avoir à la main ; sans quoi Themis est sourde, & rien ne va.

Arlequin
Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

Le Passant
On la donne quant au fond ; mais la forme coûte bien cher ; & la forme chez nous emporte toûjours le fond : je me suis épuisé pour soûtenir mon procès ; & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

Arlequin
Et cela te fâche.

Le Passant
Belle demande !

Arlequin
Pardi tu es un grand sot ; tu dois en être bien aise.

Le Passant
Pourquoi !

Arlequin
Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdu il y a dix ans : pour moi je t'assure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jette dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs ?

Le Passant
Oui.

Arlequin
Je suis bien fâché que tu l'aye perdu ; si tu l'avois encore, je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise, & je lui donnerois ton procès en payement, pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

Le Passant
Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réflexions charment mes ennuis, & je suis bien fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus longtems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toûjours conserver cette innocence & cette simplicité.

Arlequin
Adieu. Si tu es sage, n'aye plus de procès.

SCENE III

Arlequin *seul.*
C'est une détestable chose qu'un procès : j'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas ; mais c'est les biens qui en sont la cause. Oh, oh ! J'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien ; ainsi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veuillent se donner la peine d'embrouiller mes affaires.

SCENE IV

Flaminia, Violette, Arlequin.

Flaminia
Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage ?

Violette
Bonjour, Arlequin.

Arlequin
Ah ! Bonjour, Violette.

Violette
Vous êtes bien beau.

Arlequin
Vous me trouvez donc beau comme cela ?

Violette
Assurément.

Arlequin
J'en suis bien aise. (*à part*) Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

Flaminia
Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela.

Arlequin
Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille rien du mien.

Flaminia
Ainsi tu te mocque de Violette, de dire que tu es beau.

Arlequin
Je ne me mocque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau ; mais je ris de la folie du Capitane, qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple il m'a dit, ah, ah, ah, ah !

Flaminia
Et bien, que t'a-t-il dit ?

Arlequin
Il m'a dit que les jolis gens de ce pays étoient faits comme me voilà. Ah, ah, ah !

Flaminia
Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

Arlequin
Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah, ah, ah ! Il me croit assez simple pour y ajoûter foy.

Flaminia
Cela est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le merite.

Arlequin
Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût ; qui ne crevât de rire, s'il sçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du merite des hommes par les habits.

Flaminia
Ils auroient raison.

Arlequin *à Violette*.
Je suis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

Violette
Je vous suis bien obligée de vos soins.

Arlequin
Ah, ah ! Ce n'est pas là tout, & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.
Il contrefait le Petit Maître.

Flaminia
Assurément, voilà un drôle d'original.

Violette
Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

Arlequin
Oh que non : il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez. Mademoiselle, je rends grâce à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amerique pour… pour… des forêts de l'Amerique pour…

Violette
Eh-bien. Pour…

Arlequin
Pour ne rien dire du tout. Foin de ma memoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

Violette
J'en suis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

Arlequin
Eh comment ferai-je donc ?

Violette
Je n'en sçai rien en verité.

Arlequin
Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans rien vous dire.

Violette
Quoi ! Vous ne sçavez pas me dire que vous m'aimez.

Arlequin
Je vous le dirois bien dans les bois, mais ici je suis bête comme un cheval.

Flaminia
Il est trop plaisant. Crois-moi, Arlequin, laisse là ces jolies choses, & dis-luy seulement ce que tu pense, cela vaudra encore mieux.

Arlequin
Vous avez raison, & je l'aime mieux aussi ; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choses que je ne pensois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'est pas vrai ; ainsi j'étois faché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait que je ne suis pas si faché de l'avoir oublié.

Flaminia
Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

Violette
Je le suis aussi beaucoup.

Arlequin
Je puis donc vous épouser sans plus de cérémonies.

Flaminia
Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche ?

Arlequin
Non, je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit ; car je n'en sçavoit rien.

Flaminia
Tant pis : mon pere de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

Arlequin
Comment faire donc ? Ecoute, je suis pauvre à la verité, mais je ne vais rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage.

Flaminia
Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme…

Arlequin
Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

Flaminia
Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, & si tu n'en veux pas gagner.

Arlequin
Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

Violette
Fi donc.

Arlequin
Eh-bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud moi.

Flaminia
Cela n'est pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites Maisons.

Arlequin
Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuie.

Flaminia
Oui ; mais les Petites Maisons sont des endroits où l'on ne met que les foux.

Arlequin
C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un vilage entier pour une seule personne ?

Flaminia
Tu as raison ; mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

Arlequin
Ah ! Les vilaines gens que ceux de ton pais : écoute, Violette, m'aimes-tu ?

Violette
Oui.

Arlequin
Eh-bien, viens-t'en avec moi, je te mènerai dans un pais où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être sages : notre amitié fera tout notre bien, & la raison toute notre Loy : nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

Flaminia
J'aime trop Violette pour la laisser aller ; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien moi, & je ferai en sorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

Arlequin
Me le promettez-vous ?

Flaminia
Oui.

Arlequin
Es-tu sujette à caution comme les autres ?

Flaminia
Non, tu peux te fier à ma parole.

Arlequin
Je le crois, puisque tu n'aime pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préferent l'argent à leurs amis qui ayent besoin de cautions.
Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse. Il s'y voit, & croit d'abord que c'est encore un portrait.
Ah, ah ! Tu portes aussi des hommes en poche : il est bien joli celui-là, il remue.
Arlequin diverti par les mouvements de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bizares.
Ah, ah, ah ! Ce drôle-là est boufon.
Il continue à faire des grimaces.
Pardy voilà un plaisant original, regarde un peu, Violette, il se moque de moi.
Violette regarde, & Arlequin surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.
Oh ! Est-ce que tu es double ? Te voilà dans deux endroits tout à la fois.

Violette
C'est ma figure.

Arlequin
Mais comment diable est-elle venue là ?

Violette
Ah, ah, ah, ah !

Arlequin
Regarde, regarde, elle rit aussi, ah, ah, ah ! & cet autre aussi : ah, ah, ah !
Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à mesure qu'il se voit rire.
Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû ; ils font tout comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi.
Il la baise.

Flaminia
Voilà une plaisante scene.

Arlequin
Vois, vois, comme ils se baisent : ah, ah, ah !
Il regarde derriere le miroir, pour voir où ils sont.

Flaminia
Que cherches-tu ?

Arlequin
L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir sa place.
Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette :

Ah ! & où diable est allée cette fille qui te ressembloit ?

Flaminia
Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace refléchit : & il en fait de même de toutes les choses qui lui sont presentées.

Arlequin
Voilà un fort beau secret : mais dis-moi, puisque vous sçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui representent votre ame & ce que vous pensez, ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

Flaminia
Effectivement, de tels miroirs seroient beaucoup plus utiles.

Arlequin
Sans doute, & si j'en avois eu un lorsque mon fripon de Marchand est venu pour m'atraper, je l'aurois regardé dedans, & connoissant ses mauvais desseins, je n'en aurois pas été la dupe.

Violette
Cela seroit bien necessaire.

SCENE V

Pantalon, Flaminia, Violette, Arlequin.

Flaminia
Ah ! Mon pere, si vous étiez venu un moment plûtôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vûe d'un miroir & de ses effets : il nous a donné la comedie.

Pantalon
Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroitre, je vous prie de faire les choses de bonne grace.

Flaminia
Il sera content de ma politesse.

Pantalon
Voici la fête.

LA FESTE
SCENE V

L'Hymen, L'Amour, Troupe de Jeux & de Plaisirs, les Acteurs precedens.

L'Amour
Mon frere, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune & les vains brillans dont vous séduisez les ames plûtôt que vous ne les gagnez, & ne recevrez point de cœurs sous vos loix, si l'Amour même ne vous les livre.

L'Hymen
Il est vrai que je le devrois, mais c'est votre faute & non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me presentez : depuis longtems vous êtes conjuré contre mon Empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'Amour
Finissons aujourd'huy nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio ; vous lui destinez Mario : pour accorder notre differend sur cela, souffrez que je lui presente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons nous à son choix.

L'Hymen
A cette condition je consens de me racomoder sincerement avec vous.

L'Amour *à Flaminia*.
Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous ; Mario est tendre & riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs & sinceres que je lui ai inspirez pour vous : choisissez, l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

Flaminia
Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrètement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes sentimens pour luy.

Pantalon
Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontez, & que c'est Mario qui vous donne cette fête.

Flaminia
Je ne perds point de vûe mes devoirs ; mais je sçai que tout est reciproque, entre les peres & les enfans, comme entre le reste des hommes : il est sans doute juste que les enfans respectent leur pere en tout, mais il n'est pas moins juste que les pères bornent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs prétentions.

Pantalon
Ce n'est point vous sacrifier, que de vouloir vous rendre heureuse.

Flaminia
Vous croyez me rendre heureuse, & moi je dis le contraire : ainsi vous & moi sommes parties, & il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider, choisissons-en un.

Pantalon
Ce seroit un plaisant arbitrage.

Flaminia
Qu'Arlequin nous juge.

Pantalon
Voilà assurément un Juge bien grave.

Flaminia
Écoutons-le, cela ne coûte rien.

Pantalon
Tu es folle.

Flaminia
Il aime la verité, & la dit toûjours lorsqu'il la connoît : il ne faut que luy bien expliquer la chose, & je suis assurée qu'il décidera sainement.

Pantalon
Voyons.

Flaminia
Ecoute, Arlequin, j'aime un amant depuis longtems : mon pere m'avoit promis de me le donner : il étoit riche lorsque je commençai à l'aimer ; aujourd'hui il est pauvre, dois-je l'épouser, quoiqu'il n'ait point de bien ?

Arlequin
Si tu n'aimois que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

Flaminia
Oui, mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

Arlequin
C'est que ton pere n'aimoit que son bien.

Flaminia
Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toûjours le premier.

Arlequin
Et cela te fâche.

Flaminia
Sans doute.

Arlequin
Ecoute, fais perdre encore à celui-ci son bien, & ton pere ne te le voudra plus donner.

Flaminia
Cela n'est pas possible. Que dois-je donc faire ? Obéirai-je à mon pere, en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai-je, en prenant celuy que j'aime ?

Arlequin
Te marie-tu pour ton pere, ou pour toi ?

Flaminia
Je me marie pour moi seule apparemment.

Arlequin
Eh-bien prens celui que tu aime, & laisse dire ce vieux fou.

Pantalon
Le Juge & la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

Flaminia
Je ne luy ai pas dicté ce qu'il vient de me dire ; mais au terme de fou près, c'est la nature & la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

Pantalon
La nature & la raison ne sçavent ce qu'elles disent, & vous n'êtes qu'une sote ; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans le mariage.

Mario
Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, & vous devez vous rendre

à ses vœux ; quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lelio.

Pantalon
Vous prenez, Monsieur, votre parti en galand homme, & moi je sçaurai le prendre en pere sage, & qui sçait ce qui convient à sa fille.

Mario
Voicy un homme qui vous rendra plus traitable.
Il lui présente Lelio.

Lelio
Si il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous ayent indisposé contre moi, il est facile de les détruire ; je suis plus riche que je n'ai jamais été : & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma felicité.

Pantalon
Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

Lelio
Non, Monsieur, un naufrage que j'ai fait sur les Côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits : vous pouvez lorsque vous voudrez approfondir la verité.

Pantalon
Je me rends : ma fille a raison.

Lelio
Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

Flaminia
Levez-vous, Lelio, je suis si saisie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

Pantalon
Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous faisois ; oubliez les, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

Arlequin
A ce que je vois, les amans valent mieux ici que les autres ; ils sont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

Mario
Des meilleurs, mon cher Arlequin.

Arlequin
Je connois que tout ce que vos Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous sommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

Flaminia
Tu as raison.

Arlequin
Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'est-à-dire, sans songer à l'argent, donnez-la moi.

Flaminia
Je le veux, si Violette y consent.

Violette
Mais il est bien joli.

Lelio
Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

Mario
Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.
Les Jeux & les Plaisirs font un Ballet, après lequel on chante les Vers suivans.

AIR

Les pompeux nuages
De nos vanitez,
Dans tous nos usages
Nous rendent sauvages ;
Et des lueurs de verité
Font tout le lustre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs
S'élevent de brillans mensonges :
Leur vif éclat séduit nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous consacrons des songes

COUPLETS
Vous achetez vos Maîtresses,
Chez vous sans or, point d'amour ;
On y vend jusqu'aux tendresses,
Tandis que les ours
Dans les antres sourds
Donnent leurs caresses.

On voit ici la plus belle
Cacher ses traits sous le fard ;

Mais la guenon naturelle,
Sans rouge, sans art,
Au singe camard
Ne plaît que par elle.

ARLEQUIN
Laissez le rouge des femmes,
Il ne produit point d'erreurs ;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui masquant vos cœurs,
Les rend plus trompeurs
Que le fard des Dames.

ARLEQUIN au Partere.
Je ne cherche qu'à vous plaire,
Et j'en fais tout mon objet ;
Si mon discours trop sincere
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je sçaurai me taire.

FIN.

Les Mariages de Canada

(Vaudeville, 1734)

Alain-René Le Sage

Pièce en un acte, représentée à la Foire Saint-Laurent en 1734.

Édition : *Œuvres choisies de Le Sage*, Tome seizième, Imprimerie de Leblanc, Paris, 1810.

PERSONNAGES

DAMIS, *amant de Lucile*.
CLITANDRE
LE CHEVALIER
Madame BOURDON, *directrice.*
LUCILE, *amante de Damis*.
CLARISSE, *maîtresse du chevalier*.
COLOMBINE
MEZZETIN, *époux de Colombine*.
BONIFACE, *portier de madame Bourdon*.
UN NOTAIRE.

La scène est à Québec.

Le Théâtre représente la ville de Québec. On voit dans le fond un grand hôtel dont la mer bat les murs, et des maisons dans les aîles.

SCENE PREMIERE

Damis, Mezzetin.

Mezzetin
Air : Voulez-vous savoir qui des deux ? N°13.
Malgré tous les périls divers
Que l'on peut courir sur les mers,
Par une divine assistance
De tout accident préservés,
Enfin dans la nouvelle France
Nous voici tous deux arrivés.

Damis
Air du Cap de Bonne-Espérance. N° 9.
Tu sais bien ce qui m'amène
A Québec, cher Mezzetin :
De mon amoureuse peine
Je viens y chercher la fin.
Mais, hélas ! Sur ce rivage,
Triste fruit de mon voyage !
Je crains de trouver un sort
Plus malheureux que la mort.

Mezzetin
Je suis votre valet. Il n'y a point de plus grand malheur que celui de mourir.

Damis
Si tu étois dans la situation violente où je me vois…

Mezzetin
Air : Nos plaisirs seront peu durables. N° 445.
Devenez, monsieur, plus tranquille.
Dans ces lieux vous allez revoir
Aujourd'hui l'aimable Lucile ;
Flattez-vous de ce doux espoir.

Damis
Quand Lucile seroit encore à Québec, qui m'assurera qu'on ne l'a point encore mariée ?

Mezzetin
C'est ce que nous saurons bientôt. Adressons-nous à quelque domestique de cette grande maison, où sont logées les personnes que l'on envoye de France en Canada.

Damis
J'en vois un à la porte.

Mezzetin
Il faut lui parler.

SCENE II

Damis, Mezzetin, Boniface.

Mezzetin, *à Boniface.*
Air : Faites boire à triple mesure. N° 277.
N'êtes-vous point par aventure
De cet hôtel un officier ?
A votre grassette encolure
Je vous en crois le cuisinier.

Boniface, *sur le ton du dernier vers*.
Non, je n'en suis que le portier.
Mon nom est Boniface.

Damis
N'est-ce pas chez vous que demeurent les personnes qui arrivent de Paris ?

Boniface
Oui.
Air : Un jour dans un plein repos. N° 522.
Toute fille de Paris,
Ou laide ou jolie,
Qu'on amène en ce pays,
Pour la Colonie,
On la fait loger céans ;
Et puis, sans perdre de temps,
On vous la,
Talera, lera,
Lera, tala, talera lala,
On vous la marie.

Mezzetin
Au premier venu sans doute ?

Boniface
Non pas, s'il vous plaît. C'est à celui que veut lui donner madame Bourdon, la directrice de cet hôtel.

Damis
Air : Amis, sans regretter Paris. N° 21.
Si cette madame Bourdon
Fait d'heureux mariages,
Je crois qu'elle fait pour un bon
Mille mauvais ménages.

Boniface
Oh ! Que non ! Diable ! C'est une femme d'un grand discernement.
Air : C'est à boire qu'il nous faut. N°385.
A la laide, à la gentille
Elle trouve leur ballot :
Qu'elle envisage une fille,
Ho !
La bonne dame aussitôt
Sait le drille, drille, drille,
Sait le drille qu'il lui faut.

Damis
Elle est donc bien pénétrante cette madame Bourdon ?

Boniface
Cela n'est pas concevable.
Air : Comme un coucou que l'amour presse. N° 27.
En regardant une mignonne,
Elle sait s'il faut lui donner
Un épouseur qui la bâtonne,
Ou qui s'en laisse bâtonner.

Mezzetin
Quelle connoisseuse !

Damis
Mais, monsieur Boniface,
Air : Pour passer doucement la vie. N° 59.
Parmi ces filles malheureuses
Que l'on envoye en Canada,
On en peut voir de vertueuses.

Boniface
J'en ai vu peu de celles-là.

Mezzetin
Il y en a pourtant. A telles enseignes que nous venons ici en réclamer une, et une fille de Paris encore.

Damis
Air : O reguingué ! Ô lonlanla ! N°4.
C'est une fille qui n'a pas
Moins de sagesse que d'appas.

Boniface
D'où vient qu'elle est dans ces climats ?

Mezzetin
La pauvre fille ! Son voyage
D'une belle-mère est l'ouvrage.

Boniface
Les méchantes femmes que les belles-mères ! Il y en a qui sont capables de tout. Comment appelez-vous votre innocente Parisienne ?

Damis
Lucile.
Air : J'entends déjà le bruit des armes. N° 43.
De cette dame infortunée
Le déplorable sort est tel,
Que j'ai grand'peur que l'hyménée

N'ait, dans ce redoutable hôtel,
Déjà lié sa destinée
Au sort d'un indigne mortel.

Boniface
Et c'est apparemment ce que vous souhaitez de savoir ?

Damis
Oui, monsieur Boniface. Je vous prie de vous en informer.
Air : Pour faire honneur à la noce. N° 50.
Tirez-moi d'inquiétude ;
Que je vous doive mon repos.
Vous savez que de tous les maux
Le plus grand est l'incertitude.
Tirez-moi d'inquiétude :
Que je vous doive mon repos.

Boniface, *froidement*.
Volontiers.

Mezzetin
Faites ce plaisir, de grace, à monsieur Damis.

Boniface
Oui-dà, je ferai ce que je pourrai pour le contenter.

Damis, *lui présentant une bourse*.
Ne rejetez pas ma prière.

Boniface
Je ne rejette rien.
Air : Le vin a des charmes puissants. N°292.
Monsieur, je trouve en vérité
Vos manières trop engageantes :
J'aurois grand tort de mon côté
De n'en avoir pas d'obligeantes.
Je vais tout-à-l'heure découvrir ce qu'est devenue votre Lucile ; et il y aura bien du malheur, si je n'y puis réussir.

Damis
Vous me rendrez la vie.

Boniface
Air : Vive Michel Nostradamus. N° 90.
Je vous en promets des nouvelles ;
Comptez sur ce que je vous dis.
J'en vais demander au commis
Qui tient registre de nos belles.
Attendez un moment ici,
De tout vous serez éclairci.
(*Boniface s'en va*.)

SCENE III

Damis, Mezzetin.

Damis, *déclamant*.
Dans quel état cruel Boniface ma laisse !
Que je crains son retour !

Mezzetin, *déclamant à son exemple*.
Seigneur, point de foiblesse.
Il vous faut préparer à tout événement.
Air : Quand on a prononcé ce malheureux oui. N° 215.
Je veux qu'en pareil cas un amant s'évertue.
Si Boniface dit que Lucile est pourvue,
Au-lieu d'en concevoir une sotte douleur,
Il faut en philosophe apprendre ce malheur.

SCENE IV

Damis, Mezzetin, Le Chevalier.

Le Chevalier, *chantant et dansant*.
Ton relon ton ton
Tontaine la tontaine ;
Ton relon ton ton,
Tontaine la tonton.

Damis, *à part*.
Ho ! Ho ! Quel homme est-ce que j'aperçois ?

Le Chevalier, *à part*.
Qui sont ces gens-ci ? Il me semble que je les connois.

Mezzetin
Air : Attendez-moi sous l'orme. N°541.
Ah ! Que vois-je paroître !
Quel est cet homme-là ?
Je crois le reconnoître ;
Oui, ma foi, le voilà.
C'est ce fils de libraire,
Qui, quoique roturier,
Prend d'un air mousquetaire
Le nom de Chevalier.

Damis
Justement, je me le remets. C'est un original.

Mezzetin
Qui n'est pas sans copie.

Le Chevalier, *après avoir envisagé Damis et son valet*.
Je ne me trompe point. C'est Damis. C'est Mezzetin.

(*Ils s'embrassent.)*

Mezzetin
Air : O turlutaine ! N° 643.
Bon jour, mon beau capitaine !
De vous revoir je suis ravi
Si loin des bords de la Seine,
O turlutaine !
Le chevalier Moreri !
Turlutu tantaleri.

Le Chevalier
Par quel Hazard vous trouvez-vous à Québec ?
Pour moi, si j'en ai fait le voyage,
Air : Belle brune, belle brune. N° 139.
C'est mon père,
Qui, dans sa mauvaise humeur,
Malgré moi, me l'a fait faire.

Mezzetin
Le bon père !
Le bon père !

Le Chevalier
Oui ; mais je me suis bien vengé de sa tyrannie…
(Il rit de toute sa force.)

Damis
Comment cela ?

Le Chevalier
La veille de mon départ de Paris je me glissai la nuit dans sa bibliothèque, où je fis un désordre effroyable.
Air : Sens-dessus-dessous. N° 176.
Les plus célèbres écrivains, (bis)
Ma foi, passèrent par mes mains. (bis)

Mezzetin
Je vois bien de quelle manière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
Vous mîtes les volumes tous
Sens-devant-derrière
Sens-dessus-dessous.

Le Chevalier
Ho ! Vous n'y êtes pas. J'ôtai de chaque tome vingt ou trente feuilles, sans respect pour aucun auteur ancien ou moderne, profane ou sacré. Je couvris le plancher de leurs dépouilles.

Damis
Quelle vengeance !

Mezzetin
Malepeste !

Le Chevalier
Air des Trembleurs. N° 17.
Sans façon je fis main-basse
Sur Denis d'Halicarnasse,
Sur Plutarque, sur le Tasse ;
Je les mis tous en lambeaux.

Damis
Qu'avez-vous fait ? Quel ravage !

Mezzetin
Ah ! Quel horrible carnage !

Le Chevalier
Je mutilai dans ma rage
Cent auteurs vieux et nouveaux.

Mezzetin
Ventrebleu !

Le Chevalier
Air : J'ai fait souvent résonner ma musette. N° 62.
Je déchirai Cléopâtre et Clélie,
Je n'épargnai pas même le Sethos ;
Et dans l'excès de ma juste furie
Du grand Cyrus je troublai le repos.

Mezzetin
Quel dommage !

Damis
Air de la besogne. N° 105.
Ceux dont vous n'avez seulement
Oté que l'avertissement,
Ils n'ont reçu, je vous assure,
Qu'une très-légère blessure.

Mezzetin
Non, ma foi ; ils en sont quittes à bon marché.

Le Chevalier
Air : Le fameux Diogène. N°11.
Orateurs et poëtes,
Voyageurs, interprètes,
Savants commentateurs,
Tous les dictionnaires,
Et même mes grammaires
Ont senti mes fureurs.

Mezzetin
Quel enragé !

Le Chevalier
Air : Je ne suis né ni roi ni prince. N° 36.
Ravi d'avoir dans ma colère
Joué ce beau tour à mon père,
Avant l'aurore je partis.
Ainsi mes mains autoricides
En une nuit de son logis
Firent un hôtel d'invalides.
(Il se remet à rire.)
Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe aux grimaces que mon père a dû faire après mon départ, en considérant les blessés.

Mezzetin
Et en calculant ce qu'il lui en coûtera pour leur guérison.

Damis
Mais, Chevalier, pourquoi votre père vous a-t-il éloigné de lui si désagréablement ?

Le Chevalier
Air : Quitte ta houlette. N° 429.
J'aimois une fille
Fort sage et fort gentille,
J'aimois une fille
Du faubourg St.-Germain.
J'étois fidèle
A cette belle,
J'allois chez elle
Soir et matin :
Je voulois l'épouser enfin.

Damis
Air : Que je regrette mon amant. N° 648.
Mais cette personne avoit donc
Une humeur bien réjouissante ?

Le Chevalier
Et de l'esprit comme un démon.
Avec cette folle amusante
Un jour me sembloit un moment.

Mezzetin
C'étoit donc un ravissement.

Le Chevalier
Je me proposois d'en faire ma femme ; mais…

Damis
Mais le papa n'y voulus pas consentir, apparemment ?

Le Chevalier
Il fit plus. Le cruel me défendit de fréquenter Clarice. C'est le nom de ma princesse.

Mezzetin
Vous ne laissâtes pas de continuer à la voir malgré sa défense ?

Le Chevalier
Belle demande !

Damis
Votre père perdit patience.

Le Chevalier
Vous y voilà. Et pour me séparer de Clarice, il m'a brusquement envoyé dans ce pays-ci.

Mezzetin
Il y a des pères bien malins.

Le Chevalier
Tout ce que je crains, c'est que Clarice est une orpheline sans bien et sans appui.
Air : Ahi, ahi, ahi ! Jeannette. N° 279.
Mon père la gâtera
Dans l'esprit de la police.
Il est bien homme à cela ;
Car je connois sa malice.

Mezzetin
Ahi, ahi, ahi ! Clarice,
Clarice, ahi, ahi, ahi !

Le Chevalier
A cela près, je me console d'être hors de Paris. Je suis bien aise de voir le monde. Les voyages font bien les jeunes gens.

Mezzetin
Et particulièrement les Parisiens.

Damis
Chevalier, je vous conseille de faire tous vos efforts pour oublier Clarice.

Le Chevalier
C'est mon dessein.

Mezzetin
Vous en viendrez à bout.

Le Chevalier
Je n'en désespère pas.

Mezzetin
Je vous en réponds.
Air : Voyelles modernes. N° 407.
Les enfants de familles
Sont envoyés ici, i, i, i,
Pour oublier les filles.
L'eau de Mississipi, i, i, i,
En fait perdre la mémoire :
C'est un fleuve d'oubli

Le Chevalier
Biribi,
J'en veux boire !
J'en veux boire !
Pour bannir plus facilement Clarice de mon souvenir, je me suis déterminé à prendre pour femme une fille que madame Bourdon me destine.

Damis
C'est fort bien fait.

Le Chevalier
Je ne l'ai pas vue ; mais c'est un joli sujet, à ce que m'a dit la directrice.
Air : Changement pique l'appétit. N° 508.
C'est une fille appétissante,
Qui danse, qui saute et qui chante
D'une manière qui ravit.

Mezzetin
Changement pique l'appétit.

Le Chevalier
Jusqu'au revoir, messieurs.
Air : Quand le péril est agréable. N° 2.
Je vais prier la directrice
De vouloir hâter cet hymen
Je crois qu'un tendron de sa main
Vaudra bien ma Clarice.

Damis
Je n'en doute nullement.

Le Chevalier
Je me sens par avance de l'amour pour ce tendron.
(Il s'en va en dansant et en chantant.)
Fin de l'air : Turlurette, turluron. N° 536.
Pour ce tendron,
Turlurette,
Pour ce tendron,
Turluron.

SCENE V

Damis, Mezzetin.

Damis
Air : Baise-moi donc, me disoit Blaise. N° 454.
Si nous jugeons sur l'étiquette,
Je crois (*bis*) Clarice une coquette,
Qui devroit être dans ces lieux.

Le Chevalier
Oui, vraiment, ce beau domicile
A Clarice conviendroit mieux
Mille fois qu'à votre Lucile.

SCENE VI

Damis, Mezzetin, Boniface.

Damis
Ah ! Voici M. Boniface.
Air : Adieu, paniers, vendanges sont faites. N° 164.
Hé bien ! Dites-nous si vous êtes
Du sort de Lucile éclairci ?

Boniface
Vous arrivez trop tard ici :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

Mezzetin
Ouf !

Damis
O ciel !

Boniface
Air : L'autre nuit j'aperçus en songe. N° 166.
Voici ce que je viens d'apprendre :
Lucile, m'a dit le commis,
Est venue ici de paris
Avec un appelé Clitandre.
Ils disent qu'ils sont sous les lois
Du Dieu d'hymen depuis six mois.

Damis, *étonné*.
Mezzetin !

Mezzetin
Monsieur !

Damis
Lucile, mariée depuis six mois ! Il n'y a pas d'apparence à cela.

Mezzetin
Avec un homme que nous ne connoissons point ! Il ya de l'impossibilité là-dedans.

Damis
Air du vaudeville du Nouveau Monde. N° 318.
Cette Lucile n'est donc pas
Celle dont nous suivons les pas.

Mezzetin
Ce ne sauroit être la nôtre.

Damis
Ma Lucile a trop de candeur,
Pour avoir trompé mon ardeur.

Mezzetin
Encore une fois c'est une autre.

Damis
J'en suis persuadé. Cependant je serois curieux de voir cette Lucile qui se dit femme de Clitandre.

Boniface
Je l'ai vue un moment. Le commis me l'a montrée, comme elle passoit avec son mari.

Damis
Air : Tes beaux yeux, ma Nicole. N° 66.
Puisque vous l'avez vue,
Dépeignez-nous-la donc.

Boniface
Elle est grande, menue,
Et droite comme un jonc :
Elle est toute charmante,
Elle a les traits mignons,
Une gorge naissante,
Deux yeux des plus fripons.

Mezzetin, *à Damis*.
Monsieur, voilà une Lucile qui ressemble diablement à la vôtre.

Damis
D'accord ; mais je suis sûr que ce n'est pas elle.

Mezzetin
Je le crois comme vous ; mais…
Air : Le cabaret est mon réduit. N° 216.
Pour un moment dépouillons-nous
De tout préjugé l'un et l'autre.
Peut-être, que savez-vous,
Cette Lucile est la nôtre.
Cette Lucile est…
Cette Lucile est la nôtre.

Damis
Je gageois bien que non. Monsieur Boniface, procurez-moi le plaisir de voir un instant cette dame.

Boniface
Ne vous éloignez pas d'ici. Je contenterai votre curiosité, sitôt que j'en trouverai l'occasion.
(Damis et Mezzetin s'en vont.)

SCENE VII

Boniface, *seul*.
Est-ce qu'il y auroit effectivement ici une autre Lucile que celle qui se dit femme de Clitandre ? Je ne le crois pas.
Air : Tant que nous y sommes. N° 243.
Il n'en est aucune
Dans cette maison ;
Ou s'il s'en trouve quelqu'une,
Elle a donc changé de nom.
Mais voici celle que j'ai vue. Courons en avertir Damis.

SCENE VIII

Lucile, Clitandre.

Clitandre
Air : On n'aime point dans nos forêts. N° 32.
En nous disant unis tous deux
Par les liens du mariage,
Nous évitons le sort affreux
Qui fait l'infaillible partage
Des François par force amenés
Dans ces climats infortunés.

Lucile
Air : L'autre jour dessous un ormeau. N° 570.
Nous avons tous deux le bonheur,
Par cette fable,
D'avoir paré la rigueur,
L'éternelle douleur,
Le désespoir, l'horreur
D'un hymen effroyable ;
D'accord : mais je suis, hélas !
Dans un autre embarras !

Clitandre
Dans quel embarras ?

Lucile, *d'un air embarrassé*.
Je crains…

Clitandre
Hé quoi ?
Air : Ton humeur est, Catherine. N° 144.
Que votre bouche s'explique.

Lucile
Vous passant pour mon époux,
Il faudra, par politique,
Que je demeure avec vous.
J'en frémis, lorsque j'y pense.

Clitandre
Votre crainte, en vérité,
Lucile, fait une offense
A ma générosité.
Je suis honnête homme. Ne craignez pas que j'abuse jamais de la situation fâcheuse où vous êtes réduite.
Air : Le démon malicieux et fin. N° 326.
Vous avez de quoi tout enflammer,
On ne peut vous voir sans vous aimer ;
Mais soyez cependant sans alarmes.
Malgré les dons que vous ont fait les cieux,
Mon respect sans cesse sur vos charmes
S'efforcera de me fermer les yeux.

Lucile
Air : Oh ! Que si : oh ! Que nenni ! N° 314.
En vain vous parlez ainsi ;
De troubler mon repos, Clitandre,
Vous ne pourrez vous défendre.

Clitandre
Ho ! Que si !

Lucile
C'est promettre, téméraire,
Plus que vous ne sauriez faire.

Clitandre
Ho ! Que nenni !
Air : Quand je tiens de ce jus d'octobre. N° 3.
D'une amitié pure et parfaite
Goûtant avec vous la douceur,
Je vivrai dans notre retraitre
Comme un bon frère avec sa sœur.

Lucile
Air : Je le crois bien ; je n'en crois rien. N° 450.
Près d'une fille de mon âge
Qu'un garçon soit quelque temps sage,
Je le crois bien ;
Mais qu'il puisse avoir la constance
De garder toujours le silence,
Je n'en crois rien.

SCENE IX

Lucile, Clitandre, Damis, Mezzetin, Boniface.

Boniface, *montrant Lucile à Damis*.
Tenez, regardez. Est-ce là votre Lucile ?

Damis
Air du Menuet de M. de Grandval. N° 7.
Oui, juste ciel ! C'est elle-même !

Lucile, *apercevant Damis*.
Ah ! Quel objet s'offre à mes yeux !
Damis ! Ma surprise est extrême !
Damis, vous êtes dans ces lieux !

Damis
Air : Je me ris de qui fait le brave. N° 81.
Ah ! Lucile, ingrate, traîtresse,
Vous avez donc trompé mes feux !
Quand vous écoutiez ma tendresse,
Quoi ? J'avois un rival heureux !
Ah ! Lucile, ingrate, traîtresse,
Vous avez donc trompé mes feux !

Lucile
Air : Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ? N° 247.
Vous me condamnez sans m'entendre.

Damis
L'hymen vous tient sous sa loi
Depuis six mois avec Clitandre.

Lucile
Non, non, non, je vous garde ma foi.

Damis
Seroit-il possible ?

Lucile
Air du pouvoir. N° 16.
Clitandre n'est point mon époux,
Damis, détrompez-vous. (*bis*)

Damis
Comment ? Je serois dans l'erreur !
O grands dieux ! Quel bonheur !

Lucile
Je suis venue ici de Paris avec Clitandre, qui comme moi a été injustement envoyé en Canada. Nous nous

sommes fait une mutuelle confidence de nos affaires ; et nous avons jugé à-propos de nous dire mariés ensemble. Sans ce mensonge favorable,
Air : Qu'on apporte bouteille. N° 20.
Pour vous j'étois perdue ;
Et madame Bourdon
Peut-être m'eût déjà pourvue
De quelque époux de sa façon.
Mais le ciel m'a du-moins sauvée de ce malheur.

Damis
Jugez de ma joie par la vôtre.
Air : Vous brillez seule en ces retraites. N° 253.
Je suis venu dans ces retraites
Plus que jamais épris de vos appas.
Damis ne se plaît qu'où vous êtes,
Et par-tout il suivra vos pas.
Sitôt que j'ai su l'injustice de vos parents, à votre égard, j'ai vendu à Paris tous mes effets, pour venir vous épouser en Canada, et passer mes jours avec vous dans une agréable habitation que je suis en état d'acheter.
Air : Viens, charmante Annette. N° 493.
C'est dans cet asile,
Ma chère Lucile,
Que mille plaisirs
Combleront vos désirs.

Lucile
Que cette promesse
Flatte ma tendresse !
A ce lieu charmant
Rendons-nous promptement.

Clitandre
Air : Ma raison s'en va beau train. N° 165.
De votre époux il faut donc
Que j'abandonne le nom ?

Damis, *à Clitandre*.
Oui, je suis jaloux
De ce nom si doux ;
Cédez-le-moi, Clitandre.

Clitandre
Damis, il n'appartient qu'à vous
C'est à vous de le prendre,
Lonla,
C'est à vous de le prendre.
Voilà Lucile hors d'affaire ; mais je ne le suis pas encore, moi. Quand madame Bourdon saura que je ne suis point marié, elle voudra que je le sois. Heureusement, je connois le secrétaire du gouverneur. Je vais le trouver. Je crois qu'il voudra bien entrer dans mes intérêts.

Lucile
N'en doutez pas ; et il aura du-moins le crédit de vous préserver du malheur de recevoir une belle des mains de la directrice.

Damis
Oh ! Qu'oui !

Clitandre
Air du vaudeville des Fêtes du Cours. N° 427.
J'aime mieux sur mon ame
Rester toujours garçon,
Que d'avoir une femme
Marquée à son poinçon.
Si jamais je faisois un pareil mariage,
J'aurois peu d'agréement,
Vraiment ;
On n'en a même pas,
Hélas !
Dans le meilleur ménage.

SCENE X

Lucile, Damis, Mezzetin.

Lucile
Air : Quand on a prononcé ce malheureux oui. N° 215.
Pour nous qui souhaitons que l'hymen nous unisse,
Allons sans différer chercher la directrice.

Damis
Contons-lui nos amours, et la pressons tous deux
D'achever dès ce jour le bonheur de nos feux.
(Lucile et Damis sortent.)

SCENE XI

Mezzetin, *seul, rêvant*.
Les voilà qui vont se marier. Le ciel en soit loué ! Je meurs d'envie d'en faire autant… Mais doucement, monsieur Mezzetin, vous oubliez que vous avez une femme à Paris.
Air : Perrette étant dessus l'herbette. N° 473.
Ah ! Morbleu ! Cela me chagrine !
Je suis l'époux de Colombine ;
Mais personne ici ne le sait.
D'ailleurs, d'un garçon j'ai la mine.
Sur ma foi, risquons le paquet.

Pourquoi non ? Je ne reverrai jamais mon épouse, trop de mers nous séparent. Rien ne doit m'arrêter. Au reste,
Air : Je ne suis né ni roi ni prince. N° 36.
Je crois que cette bonne dame
Mérite un mari polygame.
Ma foi, de notre éloignement
Je jurerois que la volage,
De son côté dans ce moment,
Fait à-peu-près le même usage.
(Il s'en va.)
Le fond du théâtre s'ouvre, et représente une salle en forme de temple. On voit comme dans une chaire de régent, un notaire bizarrement vêtu, qui écrit sur un registre, et madame Bourdon habillée d'une manière modeste.

SCENE XII

Madame Bourdon, Lucile, Damis, Le Notaire.

Madame Bourdon, *à Damis*.
Air : Ma pinte et ma mie, ô gué ! N° 37.
Pour Lucile, enfin, monsieur,
L'amour vous enflamme.

Damis
Pour elle une vive ardeur
Dévore mon ame.
Daignez faire mon bonheur.

Madame Bourdon
Vous voulez donc de bon cœur
La prendre pour femme,
O gué !
La prendre pour femme ?

Damis
Air : Allons, gai ! N° 28.
C'est ma plus chère envie.

Madame Bourdon, *à Damis*.
Votre main.

Damis, *la donnant*.
La voilà.

Madame Bourdon, *à Lucile*.
Et la vôtre, ma mie,

Lucile, *la donnant*.
La voici.

Madame Bourdon, *la mettant dans celle de Damis*.
Touchez là.
Allons gai,
D'un air gai, etc.
Air : Ah ! Que j'étois insensée. N° 548.
Allez, votre affaire est faite ;
Enfans, vous pouvez sortir
De cet hôtel, et partir
Tous deux pour votre retraite.
Vous êtes, tendres époux,
Unis des nœuds les plus doux.

Damis
Air : Bergères de Maintenon. N° 337.
Madame, adieu. Je vais avec Lucile
Dans un séjour agréable et tranquille.

Madame Bourdon
Mais aimez-vous toujours dans votre asile.
Air : Ce sont les amours qui font les beaux jours. N° 446.
D'un amour sincère
Sans cesse enflammés,
Soyez animés
Du soin de vous plaire.
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.
(Damis et Lucile saluent madame Bourdon, et se retirent.)

SCENE XIII

Madame Bourdon, Mezzetin.

Madame Bourdon
Air : Dondaine, dondaine. N° 39.
Mais, que me veut dire ce gros garçon ? (*bis*)

Mezzetin, *saluant madame Bourdon*.
Salut à madame Bourdon,
Dondaine, dondaine.

Madame Bourdon
Apprends-moi sans façon
Ce qui t'amène.

Mezzetin
Air : Voyelles anciennes. N° 293.
Pendant que vous êtes en train
D'apparier, ma bonne dame,
Je veux aussi de votre main
Avoir, s'il vous plaît, une femme,
Faites-moi cette grâce-là ;
Je me sens une forte envi, iiiiiie

De demeurer en Canada,
Pour renforcer la coloni, iiiiiie.

Madame Bourdon
Oui-dà, mon ami, il faut te satisfaire, puisque tu es de si bonne volonté. Mais quel talent as-tu pour subsister ici ; car tu n'es pas riche apparemment ?

Mezzetin
Air : Je suis la fleur des garçons du village. N° 160.
J'ai pour tout bien deux bons bras en partage ;
Je bêcherai, je piocherai :
Pour faire aller rondement mon ménage
Jour et nuit je travaillerai.

Madame Bourdon
Cela suffira.
Air : Hé ! Non, non, non ! Je n'en veux pas davantage. N° 537.
Avoir le cœur à l'ouvrage,
C'est tout ce qu'il faut ici.

Mezzetin
J'entends bien le jardinage,
Et le labourage aussi.
Pour vivre en ce lieu sauvage
Faut-il que j'en sache plus long ?

Madame Bourdon
Hé, non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.
Comment vous appelez-vous ?

Mezzetin
Mezzetin.

Madame Bourdon, *au notaire*.
Ecrivez ce nom, monsieur Griffon.

Mezzetin, *à madame Bourdon*.
Air : Je ne suis né ni roi ni prince. N° 36.
Oui ; mais donnez-moi, je vous prie,
Pour ragoûter ma seigneurie,
Quelque minois qui soit mignon,
Une fille de riche taille ;
En un mot, madame Bourdon,
Distinguez-moi de la canaille.

Madame Bourdon
Cela est juste. Tu me parois mériter cette distinction.
Air : Commèr' j'ai un bon mari. N° 449.
Je vais à mon magasin
Moi-même chercher du fin,
Une fille de mise :
Je vais t'amener enfin,
De bonne marchandise.
(Elle rentre.)

SCENE XIV

Mezzetin, *seul*.
Air : Amis, sans regretter Paris. N° 21.
Que cette madame Bourdon
A l'humeur obligeante !
De sa main j'attends un trognon
D'une beauté charmante.
Cela m'est hoc
Air : Allons voir. N° 418.
Je vais voir, je vais voir, je vais voir
Dans un moment ma future ;
Je vais voir, je vais voir, je vais voir
Qu'ell'mine elle peut avoir.
Ha ! La voici.
Fin de l'air : J'entends le moulin taqueter. N° 649.
Ah ! Déjà je sens, tique, tique, taque,
Oui, je sens mon cœur taqueter.

SCENE XV

Mezzetin, madame Bourdon, Colombine, voilée.

Madame Bourdon
Air : Vous avez bien de la bonté. N° 319.
Tiens, je t'amène, mon poulet,
Une aimable poulette.

Mezzetin
De prime abord son air me plaît.
La drôlesse est bien faite.

Madame Bourdon
Tu serois par trop dégouté
Si tu ne trouvois cette fille
Toute gentille.

Mezzetin
Madame, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Madame Bourdon
Je vous crois tous deux bien assortis.

Mezzetin
Ah ! Pour cela oui.
Air : Un certain je ne sais qu'est-ce. N° 340.

Par la jarni ! Plus je la voi,
Plus elle m'intéresse !
Je frémis déjà de tendresse ;
A sa vue, en dépit de moi,
Je sens un certain je ne sais qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sais quoi.

Madame Bourdon
Cà, donnez-vous la main… Découvrez-vous, mademoiselle, vous êtes mariée.
(Colombine ôte son voile.)

Mezzetin, *reconnoissant sa femme*.
Hoïmé !

Madame Bourdon
Air : Diablezot. N° 285.
Vois-tu ce petit air mutin.

Mezzetin
Ha ! Ventrebleu, c'est Colombine !

Madame Bourdon
Mais qu'as-tu donc, cher Mezzetin ?
Tu me parois faire la mine.
Rends grace au ciel de ton destin.
Cette fille a de quoi te plaire,
Il vient de t'écheoir un bon lot,
Te voilà bien en ménagère.

Mezzetin
Diablezot !

Madame Bourdon
Mais qu'avez-vous donc tous deux ? Vous changez de visage l'un et l'autre ?

Colombine
Air du Menuet de M. Grandval. N° 7.
Ah ! C'est donc toi, vilain ivrogne !

Madame Bourdon.
Le compliment me paroît doux.

Mezzetin
C'est vous, madame la carogne !

Madame Bourdon
Ce sont sans doute deux époux.

Colombine
Air des fraises. N° 73.
Qui croyoit en Canada
Trouver ce misérable ?

Mezzetin, *la menaçant*.
Sans madame que voilà…

Colombine
Je voudrois ce coquin-là
Au diable, au diable, au diable.

Mezzetin
Je le crois. Je juge de vous par moi-même.

Madame Bourdon
Air : Quand Iris prend plaisir à boire. N° 345.
Laissez là ces paroles vives,
Ces fureurs et ces invectives ;
Perlez-vous d'un air plus poli.
(A Colombine.)
Même dessein vous tenoit en cervelle,
Vous vouliez un nouveau mari,
Et le drôle vouloit aussi
Prendre aujourd'hui (*bis*) femme nouvelle.
Vous n'avez rien à vous reprocher. Croyez-moi, mes amis, faites de nécessité vertu. Reconciliez-vous de bonne-foi.

Mezzetin
J'y consens.

Madame Bourdon, *à Colombine*.
Et vous ?

Colombine, *d'un air froid*.
Je ne m'y oppose pas ; mais…

Mezzetin, *d'un air brusque*.
Quoi ! Mais ?...Il n'y a rien encore de fait.

Colombine, *à madame Bourdon*.
Air : Hé ! Mariez-vous donc ? N° 597.
Vous voulez que je me remette
Avec cette tête mal faite,
Pleine de souris et de rats ?

Mezzetin
Ne vous remettez pas.

Colombine
Malgré pourtant ma répugnance,
Je veux enfin, par complaisance,
Me raccommoder tout de bon.

Mezzetin
Raccommodons-nous donc ?

Madame Bourdon
Embrassez-vous tous deux sans rancune.

Mezzetin
Soit. Je ne veux plus me ressouvenir du passé.

Colombine
Ni moi non plus.

Mezzetin, *à Colombine*.
Air : J'entends déjà le bruit des armes. N° 43.
Faisons la paix, ma Colombine.

Colombine
Tu viens d'apaiser mon courroux.

Mezzetin
Tu rallumes mes feux, coquine.

Colombine
Je reviens à toi, cher époux ;
Puisque la fortune s'obstine
A nous rejoindre malgré nous.

SCENE XVI

Madame Bourdon, Mezzetin, Colombine, Le Chevalier.

Le Chevalier
Air : Pietr' Bagnolet. N° 57.
Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-moi donc.
Vous m'avez assuré, madame,
Que c'est un objet tout mignon,
Un beau tendron,
Un blond chignon.
Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-la-moi donc.

Madame Bourdon
Air : Je suis un précepteur d'amour. N° 281.
A servir votre empressement,
Chevalier, je suis toute prête ;
Vous allez voir dans un moment
L'objet dont je vous ai fait fête.
Attendez ici. Je suis à vous dans un instant.
(Elle rentre.)

SCENE XVII

Le Chevalier, Mezzetin, Colombine.

Mezzetin
Air : Talalerire. N° 77.
Elle va remplir votre attente ;
C'est sur quoi vous devez compter.

Le Chevalier
D'avoir une épouse charmante
Je crois que je puis me flatter.

Mezzetin
En la voyant vous allez dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

Le Chevalier
J'ai un pressentiment que je vais voir une belle personne.

Mezzetin
J'en suis persuadé. Oh ! Madame Bourdon sert bien les jolis hommes… (*Lui montrant Colombine*)… Par exemple…
Air : J'ai bien la plus sobre femme. N° 574.
Cette belle est mon partage.

Le Chevalier
Tu dois en être content.
Oui, ventrebleu ! Ce visage
Me paroît tout ragoûtant.
Avec femme si jolie
Un garçon de ton humeur
Va faire à la colonie,
J'en suis sûr, beaucoup d'honneur.

SCENE XVIII

Le Chevalier, Mezzetin, Colombine, Madame Bourdon, Clarice, voilée.

Mezzetin
Vous serez aussi-bien partagé que moi.

Le Chevalier
Je le souhaite.

Mezzetin, *lui montrant Clarice*.
Je vous en réponds. Tenez, regardez.
Air : Ha ! Vous avez bon aire. N° 645.
Voyez cette pouponne.

Le Chevalier
La gentille personne !
Tudieu ! Qu'elle est mignonne !
Quelle grace elle a !
(A Clarice.)
Plus on vous considère,
Plus vous plaisez, ma chère.

Ha ! Vous avez bon aire !

Clarice
Vous m'aimez déjà !

Le Chevalier
Air : Ma belle diguedon. N° 330.
Vous avez un port de reine,
Belle diguedig', diguedon, dondaine.
Je rends grace à madame Bourdon,
Ma belle diguedig', ma belle diguedon,
Du tendron qu'elle m'amène,
Belle diguedig', diguedon, dondaine.

Madame Bourdon.
Air : Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment. N° 451.
Vous applaudissez, chevalier, à mon choix
Vos yeux sont satisfaits, je le vois.

Le Chevalier, *considérant Clarice*.
Quelle vive allure !
L'aimable figure !
Parbleu, je m'enflamme à la voir seulement,
Et je me sens tout je ne sais comment.

Madame Bourdon
Air : Le cabaret est mon réduit. N° 216.
Déjà vous en êtes épris ?

Le Chevalier
Oui, déjà je lui rends les armes.

Madame Bourdon
Vraiment, ce sera bien pis,
Quand vous verrez tous ses charmes,
Quand vous verrez tous (ter) ses charmes.

Le Chevalier
Vous irritez l'envie que j'ai de les voir.

Madame Bourdon
Je vais vous contenter.
Elle prend les mains de Clarice et du Chevalier, en disant à la dame :
Air : La mirtanplain. N° 315.
Pour époux ce jouvenceau
A vous se présente ;
Je vous joins d'un nœud si beau.

Clarice, *ôtant son voile*.
La mirtanplain, lantirelarigot.
J'en suis bien contente.

Le Chevalier
Air : N'y a pas d'mal à ça. N° 271.
Ma chère Clarice,
Hé quoi ! Vous voilà.
Ciel ! Quelle injustice !
Vous en Canada !

Mezzetin
N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

Le Chevalier
Air : Ha ! Qui vous a, qui vous a, qui vous a. N° 543.
Vous Clarice, dans ces lieux !
Hélas ! Ce triste voyage
De mon père furieux
Ne seroit-il point l'ouvrage ?
Ha ! Qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a donc fait cet outrage ?

Clarice
Oui, c'est le papa Moreri, dont vous n'avez pas moins que moi sujet de vous plaindre.
Air : Tu croyois en aimant Colette. N° 24.
Mais le dieu puissant de Cythère,
L'appui des amants malheureux,
Pour nous venger de notre père
Nous a rejoints ici tous deux.

Le Chevalier
Mon père est assez puni.
Air : Je vous avois cru belle. N° 560.
Pardonnez-lui, Clarice,
Son injuste rigueur.
Perdons le souvenir de sa malice,
Puisqu'elle fait enfin notre bonheur.
Ne nous occupons ici que de notre tendresse.

Clarice
Ne songeons qu'à nous aimer.
Air : Ha ! Phylis, je vous aimerai tant. N° 653.
C'est un emploi fort amusant,
Cher époux, je vous aimerai tant !

Le Chevalier
Et moi, je vous paîrai comptant :
Je vous vois, je vous ai, je vous aimerai tant.
(Ensemble.)
Cher époux/ Clarice Je vous vois, je vous aime,
Ah ! Je vous ai, je vous aimerai tant !

Madame Bourdon
Ho çà, mes amis, apprenez votre destination. Il vous est ordonné de vous établir sur les bords du fleuve Saint-Laurent avec ceux qui ont été mariés dans cette maison depuis trois jours. Partez tous ensemble. Vous

trouverez près du rivage, le vaisseau qui doit vous porter au canton où vous ferez votre demeure.
Air : Tout le long de la rivière. N° 484.
Vite qu'on s'assemble.
Adieu, mes enfants ;
Allez tous ensemble
Joyeux et contens
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lonlanla,
Tout le long de la rivière,
Ah ! Qu'il fait bon là !

SCENE XIX ET DERNIERE

Mezzetin, Colombine, Le Chevalier, Clarice, Troupe d'hommes et de femmes mariés.
On danse, et la danse est coupée par ces deux couplets.

Mezzetin
Air de M. Gillier. N° 650.
Eloignons-nous gaîment du port ;
S'affliger est une foiblesse :
Mes amis, allons sans tristesse
Où nous appelle notre sort.
Par toute la terre habitable,
Lorsque l'on a l'esprit joyeux,
On est toujours moins misérable,
Si l'on ne sauroit être heureux.

Colombine
Air de M. Gillier. N° 651.
N'appréhendons pas des hurons
Les farouches visages :
Ou nous les apprivoiserons,
Par nos plus doux usages ;
Ou, plus heureux, nous deviendrons
Peut-être aussi sauvages.
On reprend la danse, et l'on chante le vaudeville.

Vaudeville
Premier couplet
Mezzetin
Air de M. Gillier. N° 652.
Dans un désert, où la nature
Ne fourniroit pour nourriture
Que de l'eau claire et du pain,
Un amant avec sa maîtresse
Oublîroit le genre humain :
Contentement passe richesse.

Second couplet
Colombine
Nous aurons dans notre chaumière
Une liberté toute entière ;
Dans nos bois le long du jour,
Ne respirant que la tendresse,
Nous pourrons faire l'amour :
Contentement passe richesse.

Troisième couplet
Un époux
Là, soutenant avec constance
Une supportable indigence,
Suivis des ris et des jeux,
Nous nous divertirons sans cesse ;
Est-il des jours plus heureux ?
Contentement passe richesse.

Quatrième couplet
Un autre époux
Dans une honorable famille,
J'ai vu marier une fille
A certain riche barbon.
L'épouse eût péri de tristesse,
Sans le secours d'un Gascon :
Contentement passe richesse.

Cinquième couplet
Une femme
Certaine fille, dans l'attente
D'héritier, vivoit chez sa tante :
La tante étoit un dragon.
La nièce a de cette diablesse
Abandonné la maison :
Contentement passe richesse.

Sixième couplet
Mezzetin, *au public*.
L'auteur, messieurs, voudroit vous plaire ;
Sensible à la gloire, il préfère
Votre estime à votre argent.
Pour lui quel sujet d'allégresse,
Si le public sort content !
Contentement passe richesse.

FIN

Les Indes galantes

(Ballet, 1735)

Louis Fuzelier

Ballet héroique représenté par l'Académie royale de Musique ; pour la première fois, le mardy 23 aoust 1735.
Remis avec la nouvelle entrée des Sauvages, le samedy dixième mars 1736.

Édition : Fuzelier Louis, *Les Indes galantes*, de l'imprimerie de Jean-Baptiste-Christophe Ballard, 1736.

AVERTISSEMENT

Un Auteur occupé du soin de plaire au Public a-t'il tort de penser qu'il faut quelquefois essayer de le divertir sans le secours des Dieux & des Enchanteurs ? Peut-être en présentant à ce Public indulgent pour la Nouveauté, des Objets choisis dans les climats les plus reculez, accordera-t'il son suffrage à la singularité d'un Spectacle qui fournit à ERATO & à TERPSICHORE l'occasion d'exercer leur génie.

Quoyque la passion favorise des Heros célebrez par la Déesse de l'Harmonie inspire les mêmes sentimens sous les deux Poles, il existe de la difference dans le langage qui les exprime. Exceptons celuy des yeux qui s'entend par tout, & qui empêche l'Amour d'être étranger dans aucuns pays : l'Univers est sa Patrie. Mais quoyque les Amants suivent tous la même loy, leurs Caracteres nationaux ne sont pas uniformes ; cela suffit pour répandre dans un Poëme Lirique cette variété si necessaire, à present que la source des Agrémens simples & naturels semble épuisée sur le Parnasse.

La première Entrée du Ballet qu'on hazarde aujourd'huy est copiée d'après un illustre Original. C'est le grand-Visir Topal Osman, si connu par l'excés de sa generosité. On peut en lire l'Histoire dans le Mercure de France du mois de Janvier 1734.

J'espere que l'on conviendra que le Modelle respectable que j'ay choisi pour former mon vertueux Bacha, autorise les traits que j'ay donnez à la Copie : Un Turc semblable à Topal Osman, n'est pas une Héros imaginaire ; & quand il aime, il est susceptible d'une tendresse plus noble & plus délicate que celle des Orientaux. Son cœur est capable des efforts les plus magnanimes.

La seconde Entrée remplie par les Incas du Perou, n'a pû être enrichie par la pompeuse Décoration de leur Temple du Soleil détruit par les heureux Conquerants de l'Amerique, ces Vainqueurs couverts des lauriers les plus dorez qu'on ait jamais cueillis sur les pas de Bellone.

Garcilasso de la Véga, Inca, Historien du Perou, né à Cusco (Capitale du Pérou) peut satisfaire les Curieux sur les détails de ce riche Empire ; ils s'instruiront chez cet Auteur Indien de tout ce qui concerne les Incas ; On y apprend que leurs Parents les plus éloignez se paroient du même Titre ; Celuy de Palla appartenoit à toutes les Princesses. On ne tiroit que de la famille Royalle les principaux Ministres de la Religion aussi étenduë que le pouvoir du Monarque. Les Cerémonies & les Festes des Peruviens étoient superbes.

Le Volcan qui sert au Nœud de cette Entrée Américaine n'est pas une invention aussi fabuleuse que les Opérations de la Magie. Ces Montagnes enflamées sont communes dans les Indes. Le Mexique est fameux par celle de Popocatépee, qui égale le Vésuve de Naples & le Gibel de Sicile : Quant au Perou il est fort sujet aux tremblements de terre. Bien des Voyageurs estimez attestent qu'ils ont rencontré de ces fournaises souterraines composées de bitume & de souffre qui s'allument facilement, & produisent des incendies terribles lorsqu'on fait rouler un seul morceau de rocher dans leurs Gouffres redoutables. Les Naturalistes les plus habiles appuyent le témoignage des Voyageurs par des raisonnemens Phisiques, & par des Experiences plus convainquantes encor que les Arguments. Me condamnera-t'on, quand j'introduis sur le Théatre un Phénoméne plus vray-semblable qu'un Enchantement ? & aussi propre à occasioner des Symphonies Cromatiques ? Un Sacrificateur payen, aveuglé par la jalousie & guidé par la fureur, se sert de ce dangereux Phénoméne pour réussir dans ses projets criminels ; Quels artifices ne risque pas l'Amour entraîné par le desespoir, & l'imposture cachée sous le manteau sacré de la Religion ? Phani n'est pas encore assez desabusée des erreurs de son culte, pour n'être pas frappée d'une terreur superstitieuse à la vuë d'un embrasement effroyable qu'on lui assure être une menace celeste ; cependant son antipatie pour Huascar lui inspire une fermeté que ne luy auroit jamais procuré la raison ; les idées que cette Princesse Indienne a des Espagnols, de leurs armes & de leurs Vaisseaux, la caractérisent. Antoine de Solis, & Augustin de Zarate, Relateurs les plus connus des Conquestes du Mexique & du Perou, seront les garands de cette proposition.

Le Divertissement de la Troisième Entrée n'y est pas adapté sans fondement. Les Asiatiques aiment fort les Fleurs. Les Turcs & les Persans leur consacrent des jours dans la plus riante saison de l'année ; & ces jours sont embellis non-seulement par l'exposition des Fleurs favorites rangées avec choix dans des vases façonnez au Japon & à la Chine, mais encore par des illuminations brillantes dès que la nuit vient couvrir de ses voiles ces aimanbles trésors des Jardins ; ainsi, j'ay pû faire transporter l'inclination fleuriste dans les Indes par un Prince de Perse.

On n'a pas oublié dans toutes ces Entrées le goût que le Public montre à present pour les Ballets dansants, où il découvre un Dessein raisonné & Pitoresque. Goût judicieux qui devoit naître plûtôt dans un siecle éclairé, dans un siecle témoin du progrez des talens qu'il voit chaque jour, conduits par des Principes seurs, acquerir de la science sans perdre des graces.

PROLOGUE

ACTEURS CHANTANTS

HEBE, *Divinité de la Jeunesse*,	Mlle Eeremans.
BELLONE,	Mr Cruignier.
L'AMOUR,	Mlle Petitpas.

ACTEURS DANSANTS

LES ALLIEZ
Mr Bontemps}
Mlle Fremicourt} François.
Mr Javillier-C}
Mlle Petit} Italiens
Mr Dumay}
Mlle Thybert} Espagnols
Mr Dupré}
Mlle Rabon} Polonois

GUERRIERS
Messieurs Matignon, Malter-C, Savar.

JEUX ET PLAISIRS
Mlle Le Breton, messieurs Malter-L, Hamoche, mesdemoiselles Courcelle, Centuray, Binet, Saint-Germain.

La Scene est dans les Jardins d'HEBE.

Le Theâtre représente les Jardins du Palais d'HEBE.

SCENE PREMIERE

Hébé
Vous, qui d'Hebé suivez les loix,
Venez, rassemblez-vous, accourez à ma voix.
Vous chantez dès que l'Aurore
Eclaire ce beau séjour :
Vous commencez avec le jour
Les Jeux brillans de Terpsicore ;
Les doux instans que vous donne l'Amour
Vous sont plus chers encore.
Vous, qui d'Hebé, &c.

SCENE II

Hébé, Troupe de Jeunesse Françoise, Espagnole, Italienne & Polonoise, qui accourt & forme des Danses gracieuses.

Hébé
Musettes, résonnez dans ce riant Boccage,
Accordez-vous sous l'ombrage
Au murmure des ruisseaux,
Accompagnez le doux ramage
Des tendres Oiseaux

Chœur
Musette, résonnez dans ce riant Boccage,
Accordez-vous sous l'ombrage
Au murmure des ruisseaux,
Accompagnez le doux ramage
Des tendres Oiseaux.

Danse d'Amants & d'Amantes de la suite d'Hébé.

Hébé
Amants, seurs de plaire
Suivez votre ardeur,
Chantez votre bonheur,
Mais sans offenser le mistere.
Il est pour un tendre cœur
Des biens dont le secret augmente la douceur,
Songez qu'il faut les taire.
Amants seurs de plaire,
Suivez votre ardeur,
Chantez votre bonheur,
Mais sans offenser le mystere.

Danses interrompues par le bruit des Tambours.

Hébé
Qu'entens-je ? Les Tambours font taire nos Musettes !...
C'est Bellonne : Ses cris excitent les Heros :
Qu'elle va dérober de Sujets à Paphos !

SCENE III

Bellonne, Hébé, & sa suite.
Bellonne arrive au bruit des Tambours & des Trompettes qui la précedent avec des Guerriers portants des Drapeaux. Elle invite la Suite d'Hébé à n'aimer que la gloire.

Bellonne, *à la suite d'Hébé.*
La Gloire vous appelle ; écoutez ses Trompettes,
Hâtez-vous, armez-vous & devenez Guerriers.
Quittez ces paisibles retraites,
Combattez ; il est temps de cueillir des Lauriers :
La Gloire vous appelle, &c.

Danse des Guerriers Joüants du Drapeau. Ils appellent les Amants des Nations alliées. Ces Amants genereux épris des charmes de la Gloire, se rangent près de Bellonne & suivent ses Etendarts.

SCENE IV

Hébé
Pour remplacer les Cœurs que vous ravit Bellone,
Fils de Venus lancez vos traits les plus certains ;
Conduisez les Plaisirs dans les climats lointains
Quand l'Europe les abandonne.

Chœur
Traversez les plus vastes Mers,
Volez Amours, portez vos armes & vos fers
Sur le plus éloigné Rivage.
Est-il un cœur dans l'Univers
Qui ne vous doive son hommage.
Traversez les plus vastes Mers,
Volez, Amours, portez vos armes & vos fers
Sur le plus éloigné Rivage.

Les Amours s'envolent pendant le Chœur, & se dispersent loin de l'Europe dans les differents Climats des Indes.

FIN DU PROLOGUE.

LES INCAS DU PEROU

PREMIERE ENTREE

ACTEURS CHANTANTS

HUASCAR-INCA, *Ordonnateur de la feste du Soleil*,
Mr Chassé.
PHANI PALLA, *de la Race Royale*,
Mlle Antier.
DOM CARLOS, *Officier Espagnol, Amant de Phani*,
Mr Jelyote.

ACTEURS DANSANTS

INCAS ET PERUVIENS
Monsieur D-Dumoulin ;
Messieurs Malter-C, Javillier-L, Bontemps.
Messieurs Dupré, Dumay, Savar, Javillier-C.
Mesdemoiselles Petit, Carville, Rabon, Fremicourt, Le Breton.

Le Scene est dans un Desert des Montagnes du Perou terminé par un Volcan.

Le *Théâtre représente un Desert du Perou, terminé par une Montagne aride. Le sommet en est couronné par la bouche d'un Volcan, formée de Rochers calcinez couverts de cendres.*

SCENE PREMIERE

Phani Palla, Dom Carlos, Officier Espagnol.

Carlos
Vous devez bannir de vôtre ame
La criminelle erreur qui séduit les Incas ;
Vous l'avez promis à ma flâme :
Pourquoy differez-vous ? Non, vous ne m'aimez pas…

Phani
Que vous penetrez mal mon secret embaras !
Quel injuste soupçon !... Quoy, sans inquiétude,
Brise-t-on à la fois
Les liens du sang & des Loix ?
Excusez mon incertitude.

Carlos
Dans un culte fatal, qui peut vous arrêter ?

Phani
Ne croyez point, Carlos, que ma raison balance ;
Mais, de nos fiers Incas je crains la violence…

Carlos
Ah ! Pouvez-vous les redouter ?

Phani
Sur ces Monts leurs derniers aziles,
La fête du Soleil va les rassembler tous…

Carlos
Du trouble de leurs Jeux, que ne profitons nous ?

Phani
Ils observent mes pas…

Carlos
Leurs soins sont inutiles,
Si vous m'acceptez pour Epoux.

Phani
Allez, pressez ce moment favorable,
Délivrez-moy d'un sejour détestable ;
Mais, ne venez pas seul… quel funeste malheur !
Si vôtre mort… le Peuple est barbare, implacable,
Et quelquefois le nombre accable
La plus intrépide valeur.
Allez ; ma crainte est pardonnable ;
Empruntez du secours, rassemblez vos Guerriers ;
Conduisez leur courage à de nouveaux lauriers.

SCENE II

Phani Palla
Viens, Hymen, viens m'unir au Vainqueur que j'adore ;
Forme tes nœuds, enchaine-moy.
Dans ces tendres instants où ma flâme t'implore,
L'Amour même n'est pas plus aimable que toy.
Viens, Hymen, &c.

SCENE III

Phani Palla, Huascar Inca

Huascar, *à part.*
Elle est seule…parlons ; l'instant est favorable…
Mais je crains d'un Rival l'obstacle redoutable.
Parlons au nom des Dieux pour surprendre son cœur ;
Tout ce que dit l'Amour est toujours pardonnable,
Et le Ciel que je sers doit servir mon ardeur.
À Phani
Le Dieu de nos climats dans ce beau jour m'inspire :
Princesse, le Soleil daigne veiller sur vous,
Et luy-même dans notre empire,
Il prétend par ma voix vous nommer un époux.
Vous frémissez… d'où vient que vôtre cœur soupire ?
Obéissons sans balancer
Lorsque le Ciel commande.
Nous ne pouvons trop nous presser
D'accorder ce qu'il nous demande ;
Y reflechir, c'est l'offenser.
Lorsque le Ciel commande,
Obéissons sans balancer.

Phani
Non, non, je ne crois pas tout ce que l'on assure
En attestant les Cieux ;
C'est souvent l'imposture
Qui fait parler les Dieux.

Huascar
Pour les Dieux & pour moy quelle coupable injure !
Je sçais ce qui produit vôtre incredulité,
C'est l'amour. Dans vôtre ame, il est seul écoûté.

Phani
L'Amour ! Que croyez-vous ?

Huascar
Ouy vous aimez, Perside,
Un de nos Vainqueurs inhumains…
Ciel ! Mettras-tu toujours tes armes dans leurs mains ?

Phani
Redoutez le Dieu qui les guide.

Huascar
C'est l'or qu'avec empressement,
Sans jamais s'assouvir, ces Barbares dévorent,
L'or qui de nos Autels ne fait que l'ornement,
Est le seul Dieu que nos Tyrans adorent.

Phani
Témeraire ! Que dites-vous !
Révérez leur puissance & craignez leur couroux.
Pour leur obtenir vos hommages,
Faut-il des miracles nouveaux ?
Vous avez vu de nos Rivages,
Leurs Villes voler sur les eaux ;
Vous avez vu dans l'horreur de la guerre,
Leur invincible bras disposer du tonnerre…

SCENE IV

Huascar Inca, un Inca son confident.
On entend un Prélude qui annonce la Fête du Soleil.

Huascar, *à part.*
On vient, dissimulons mes transports à leurs yeux…
A l'Inca qu'il appelle.
Vous sçavez mon Projet. Allez ; qu'on m'obéisse…
À part.
Je n'ay donc plus pour moy qu'un barbare artifice,
Qui de flâme & de sang peut inonder ces lieux ?
Mais, que ne risque point un amour furieux !

SCENE V

Feste du Soleil.

Huascar Inca, Phani Palla *ramenée par des Incas*, Pallas et Incas, Sacrificateurs, Peruviens et Peruviennes.

Huascar
Soleil, on a détruit tes superbes aziles,
Il ne te reste plus de temple que nos cœurs :
Daigne nous écouter dans ces deserts tranquilles,
Le zele est pour les Dieux le plus cher des honneurs.

Les Pallas & les Incas font leur adoration au Soleil.

Huascar
Brillant Soleil, jamais nos yeux dans ta carriere,
N'ont vû tomber de noirs frimats !
Et tu répands dans nos climats
Ta plus éclatante lumiere.

Chœur
Brillant Soleil, &c.
Danse de Peruviens et Peruviennes.

Huascar
Clair Flambeau du monde,
L'Air, la Terre & l'Onde
Ressentent tes bienfaits.
Clair Flambeau du monde,
L'Air, la Terre & l'Onde
Te doivent leurs attraits.

Chœur
Clair Flambeau, &c.

Huascar
Par toy, dans nos champs tout abonde ;
Nous ne pouvons compter les biens que tu nous fais !
Chantons-les seulement : Que l'Echo nous réponde,
Que ton nom dans nos Bois retentisse à jamais.

Chœur
Clair Flambeau, &c.

Huascar
Tu laisses l'Univers dans une nuit profonde
Lorsque tu disparais !
Et nos yeux en perdant ta lumiere féconde,
Perdent tous leurs plaisirs ; la Beauté perd ses traits.

Chœur
Clair Flambeau, &c.

Huascar
Permettez, Astre du jour,
Qu'en chantant vos feux nous chantions d'autres flâmes ;
Partagez, Astre du jour,
L'encens de nos ames,
Avec le tendre Amour.
Le Soleil en guidant nos pas
Répand ses appas,
Dans les routes qu'il pare ;
Raison, quand malgré tes soins
L'Amour nous égare,
Nous plaît-il moins ?
Vous brillez, Astre du jour,
Vous charmez nos yeux par l'éclat de vos flâmes ;
Vous brillez, Astre du jour ;
L'Astre de nos ames
C'est le tendre Amour.

On danse. La Fête est troublée par un tremblement de terre.

Chœur
Dans les abimes de la Terre,
Les vents se declarent la guerre !
L'Air s'obscurcit, le tremblement redouble,
Le Volcan s'allume, & jette par tourbillons
Du feu & de la fumée.

Chœur
Les Rochers embrâsez s'élancent dans les airs !
Ils portent jusqu'aux Cieux les flâmes des Enfers !

L'épouvante saisit les Peruviens, l'Assemblée se disperse, Huascar arrête Phani, & le tremblement de terre semble s'apaiser.

SCENE VI

Phani Palla, Huascar Inca.

Huascar, *à Phani qui traverse le Théatre en fuyant*.
Arrêtez. Par ces feux le Ciel vient de m'apprendre,
Qu'à son Arrêt il faut vous rendre,
Et l'hymen…

Phani
Qu'allez-vous encor me réveler !
O jour funeste ! Dois-je croire
Que le Ciel jaloux de sa gloire
Ne s'explique aux Humains qu'en les faisant trembler ?

SCENE VII

Phani Palla, Huascar inca, Dom Carlos, Officier Espagnol.

Huascar, *l'arrêtant encore*.
Vous fuyez, quand les Dieux daignent vous appeller !
Eh bien, Cruelle, eh bien ! Vous allez me connoître,
Suivez l'Amour jaloux…

Carlos
Ton crime ose paroître !

Phani
Le Soleil jusqu'au fonds des Antres les plus creux
Vient d'allumer la Terre, & son couroux présage…

Carlos
Princesse, quelle erreur ! C'est le Ciel qu'elle outrage.
Cet embrâsement dangereux
Du Soleil n'est point l'ouvrage ;
Montrant Huascar.
Il est celui de sa rage.
Un seul Rocher jetté dans ces Gouffres affreux,
Y reveillant l'ardeur de ces terribles feux,
Suffit pour exciter un si fatal ravage…
Le Perfide esperoit vous tromper dans ce jour,
Et que votre terreur serviroit son amour ;
Sur ces Monts mes Guerriers punissent ses complices,
Ils vont trouver dans ces noirs précipices
Des tombeaux dignes d'eux…
À Huascar.
Mais, il te faut de plus cruels suplices.
À Phani.
Accordez vôtre main à son Rival heureux,
C'est-là son châtiment.

Huascar
Ciel ! Qu'il est rigoureux !

Ensemble
Phani & Carlos
Pour jamais l'Amour nous engage,
Non, non, rien n'est égal à ma félicité !

Huascar
Non rien n'égale ma rage !
Je suis témoin de leur félicité.

Phani & Carlos
Ah ! Mon cœur a bien mérité
Le sort qu'avec vous il partage.

Huascar
Faut-il que mon cœur irrité
Ne puisse être vangé d'un si cruel outrage ?

Ils reprennent le Rondeau. Phani & Carlos s'adressent l'un à l'autre les Paroles de ce Trio ; Huascar chante les siennes à part.

SCENE VIII

Le Volcan se rallume, & le Tremblement de terre recommence.

Huascar
La flâme se rallume encore…
Loin de l'éviter, je l'implore…
Abîmes embrâsez, j'ay trahy les Autels,

Exercez l'employ du Tonnerre ;
Vangez les droits des Immortels ;
Déchirez le sein de la Terre ;
Sous mes pas chancelans,
Renversez, dispersez ces arrides Montagnes ;
Lancez vos feux dans ces tristes Campagnes,
Tombez sur moy, Rochers brûlans.
Le Volcan vomit des Rochers enflâmez qui écrasent le criminel Huascar.

LE TURC GENEREUX

DEUXIEME ENTREE

ACTEURS CHANTANTS

OSMAN, *Bacha d'une Isle Turque, de la Mer des Indes*, Mr Dun.
EMILIE, *jeune Provençale, Esclave d'Osman*, Mlle Pellicier.
VALERE, *Officier de Marine, Amant d'Emilie*, Mr Jelyote.

ACTEURS DANSANTS

ESCLAVES AFFRIQUAINS
Messieurs Saar, Javillier-C, Dumay, Dupré.

MATELOTS
Monsieur Malter-z ; Mademoiselle Mariette.
Messieurs Hamoche, Dangeville, P-Dumoulin, F-Dumoulin.
Mesdemoiselles Petit, Carville, Fremicourt, Thybert.

La Scene est dans le Port d'une Isle Turque de la Mer des Indes.

Le *Théatre représente les Jardins d'Osman Bacha, terminez par la Mer.*

SCENE PREMIERE

Emilie, Osman.

Emilie
C'est Osman qui me suit, ne luy cachons plus rien ;
Pour arrêter son feu, découvrons-luy le mien.

Osman, *à Emilie*.
Cherchez-vous toûjours & l'ombre & le silence ?

Emilie
Je voudrois de mes maux cacher la violence.

Osman
Ciel ! Qu'entens-je !

Emilie
Apprenez mon destin rigoureux.
Dans le séjour témoin de ma naissance
J'épousois un Amant digne de ma constance ;
Sur un bord solitaire on commençoit les Jeux,
Lorsque des Ravisseurs perfides
Paroissent le fer à la main ;
La terreur un instant ferme mes yeux timides,
Ils ne s'ouvrent qu'aux cris d'un Corsaire inhumain,
Bien-tôt les Vents & le Ciel même
Complices de son crime, éloignent ses Vaisseaux,
Et je me vois captive sur les eaux,
Près de ce que j'abhore, & loin de ce que j'aime.

Osman
Qu'en peignant vos malheurs vous redoublez mes maux !
Dissipez vos ennuis sur cet heureux Rivage.

Emilie
J'y subis, sous vos loix, un second esclavage.

Osman
Me reprocherez-vous de gêner vos desirs ?
L'unique loy qu'icy vous prescrit ma tendresse,
C'est de permettre aux plaisirs
De vous y suivre sans cesse ;
Répondez à mes vœux ; couronnez mes soupirs.

Emilie
Contre mes Ravisseurs, ardent à me défendre,
Mon Amant a risqué ses jours ;
Lorsque pour prix de son secours
Peut-être un coup fatal l'a forcé de descendre
Dans l'affreuse nuit du tombeau,
Mon cœur ingrat, d'un feu nouveau
Se laisseroit surprendre !

Osman
Ah ! Que me faites vous entendre ?
C'est trop m'outrager par vos pleurs !
Cessez d'entretenir d'inutiles douleurs.
Il faut que l'Amour s'envole
Dès qu'il voit partir l'espoir.
A l'ennuy la constance immole
Le cœur qui la croit un devoir.
Il faut que l'Amour s'envole
Dès qu'il voit partir l'espoir.
Je vous quitte, belle Emilie,
Songez que le nœud qui vous lie
Vous cause chaque jour des tourmens superflus ;
Vous aimez un Objet que vous ne verrez plus.

SCENE II

Emilie
Que je ne verray plus !... Barbare
Que me présage ce discours ?
Ah ! Si de mon Amant le trépas me sépare,
Si mes yeux l'ont perdu, mon cœur le voit toujours.
Le Ciel se couvre de nuages sombres, les vents sifflent, les flots s'élevent.
La nuit couvre les Cieux ! Quel funeste ravage !
L'obscurité & la tempeste redoublent.
Vaste Empire des Mers où triomphe l'horreur,
Vous êtes la terrible image
Du trouble de mon cœur.
Des vents impetueux vous éprouvez la rage,
D'un juste desespoir j'éprouve la fureur.
Vaste Empire des Mers où triomphe l'horreur,
Vous êtes la terrible image
Du trouble de mon cœur.
La Tempête continue avec la même violence.

Chœur de Matelots *qu'on ne voit point.*
Ciel ! De plus d'une mort nous redoutons les coups !
Serons-nous embrasez par les feux du Tonnere ?
Sous les Ondes perirons-nous
A l'Aspect de la Terre !

Emilie
Que ces cris agitent mes sens !
Moy-même je me crois victime de l'orage.
La Tempête diminue & la clarté revient.
Mais le Ciel est touché de leurs perils pressants,
Le Ciel, le juste Ciel calme l'onde & les vents ;
Je souffrois dans le port les tourments du naufrage.

Chœur, *qu'on ne voit point, de Matelots de l'Escadre de Valère, échapez du naufrage & pris par les Turcs.*
Que nous sert d'échaper à la fureur des Mers ?
En évitant la mort nous tombons dans les fers.

Emilie
D'infortunez Captifs vont partager mes peines
Dans ce redoutable séjour…
Sils sont Amants, ah ! Que l'Amour
Va gemir sur ces bords dans de barbares chaînes !

SCENE III

Emilie, Valère en Esclave.

Emilie, *à part*.
Un de ces malheureux approche en soupirant !...
Helas ! Son infortune est semblable à la mienne !
Quel transport confus me surprend ?
Parlons-luy. Ma Patrie est peut-estre la sienne.
L'abordant. *Le reconnoissant.*
Etranger, je vous plains… Ah ! Valere ! C'est vous

Valère *la reconnoissant*.
C'est vous ! Belle Emilie !

Ensemble
Emilie… Ah ! Valere ! C'est vous !
Valère… C'est vous ! Belle Emilie !
Je vous revois ! Que de malheurs j'oublie !
De mon cruel destin je ne sens plus les coups.

Emilie
Par quel sort aujourd'huy jetté sur cette Rive…

Valère
Depuis l'instant fatal qui nous a separez
Dans cent climats divers mes soupirs égarez
Vous cherchent nuit & jour… je vous trouve captive.

Emilie
Et ce n'est pas encor mon plus affreux malheur.

Valère
O Ciel ! Achevez.

Emilie
Non, suspendez ma douleur :
De vôtre sort daignez enfin m'instruire.

Valère
Un Maître que je n'ay point vû,
Dans ce Palais m'a fait conduire…

Emilie
Votre Maître est le mien.

Valère
O bonheur imprévu !

Emilie
Valere, quelle erreur peut ainsi vous séduire ?
Mon Tyran m'aime…

Valère
O desespoir !
Non, vous ne sortirez jamais de son pouvoir !
Quoy ! Valere ne vous retrouve
Que pour vous perdre sans retour ?
Notre Tyran vous aime !

Emilie
Et ma douleur le prouve,
Je ne demandois pas ce triomphe à l'Amour.

Valère
Ah ! Sçait-on vous aimer dans ce cruel séjour !
Sur ces bords une ame enflâmée
Partage ses vœux les plus doux ;
Et vous meritez d'être aimée
Par un cœur qui n'aime que vous.

SCENE IV

Emilie, Valère en Esclave, Osman Bacha.

Emilie, *à Valère*.
Il vous entend, hélas ! Comment fuir sa colere ?

Osman, *à Emilie*.
Ne craignez rien ; je dois trop à Valere ;
Montrant Valère.
Osman fût son Esclave, et s'efforce aujourd'huy
D'imiter sa magnificence…
Dans ce noble sentier, que je suis loin de lui !
Il m'a tiré des fers sans me connaître…

Valère, *l'embrassant*.
Mon cher Osman, c'est vous ! Osman étoit mon Maître.

Osman
Je vous ay reconnu sans m'offrir à vos yeux ;
J'ay fait agir pour vous mon zele & ma puissance.
Les Vaisseaux de Valère, avancent & paroissent chargez des presens du Bacha, portez par des Esclaves Africains.
Vos Vaisseaux sont rentrez sous vôtre obéissance.

Valère, *surpris*.
Que vois-je ? Ils sont chargez de vos dons précieux !
Que de bienfaits !

Osman
Ne comptez qu'Emilie.

Valère
O Triomphe incroyable ! Ô sublime Vertu !

Emilie, *à Osman*.
Ne craignez pas que je l'oublie.

Osman
Estimez moins un cœur qui s'est trop combatu.
On entend les Tambourins des Matelots de Valère. Avec douleur.
J'entens vos Matelots… allez sur vos Rivages,
Mes ordres sont donnez… allez, vivez contens…
Souvenez-vous d'Osman…

Valère, *l'arrêtant*.
Recevez nos hommages.

Emilie, *à Osman*.
Ecoûtez…

Osman
Hésitant, s'en allant.
Quoy !... Mais, non, c'est souffrir trop long-temps,
C'est trop à vos regards offrir mon trouble extrême…
Je vous dois mon absence, & la dois à moi-même.

SCENE V

Valère, Emilie.

Valère
Fut-il jamais un cœur plus genereux ?
Digne de nôtre eloge, il ne veut pas l'entendre…
Au plus parfait bonheur il a droit de prétendre,
Si la vertu peut rendre heureux.

SCENE VI

Emilie, Valère, Provençaux et Provençales de leur Escadre, Esclaves Africains d'Osman.

Emilie et Valère
Volez, Zephirs, volez jeunes Amants de Flore ;
Si vous nous conduisez, tous nos vœux sont remplis.
Rivages fortunez de l'Empire des Lys,
Ah ! Nous vous reverons encore.

Chœur
Volez, Zephirs, volez jeunes Amants de Flore ;
Si vous nous conduisez ; tous nos vœux sont remplis.
Rivages fortunez de l'Empire des Lys,
Ah ! Nous vous reverrons encore.

Danse des matelots.

Emilie
Fuyez, fuyez Vents orageux,
Calmez les Flots amoureux
Ris & Jeux.
Charmant Plaisir, fais nôtre sort
Dans la route comme au Port.
Si quittant le Rivage
La raison fait naufrage
Thetis dans ce beau jour,
N'en sert que mieux l'Amour.
Fuyez, fuyez Vents orageux,
Calmez le Flots amoureux,
Ris & Jeux.
Charmant Plaisir, fais nôtre sort
Dans la route comme au Port.
On danse.

Emilie
Regnez Amours, Regnez, ne craignez pas les flots ;
Vous trouverez sur l'Onde un aussi doux repos
Que sous les myrthes de Cythere ;
Regnez Amours, Regnez, ne craignez pas les flots ;
Ils ont donné le jour à vôtre aimable Mère.
On danse.

Emilie
Partez, on languit sur le Rivage,
Tendres Cœurs, embarquez-vous :
Voguez, bravez les vents & l'orage,
Que l'espoir vous guide-tous.
Partez, on languit sur le Rivage,
Tendres Cœurs, embarquez-vous.

Le chœur avec Emilie, chante cette Parodie en Dialogue.

LES FLEURS

TROISIEME ENTREE

ACTEURS CHANTANTS

TACMAS, *Prince Persan, Roy dans les Indes*. Mr Tribou.
FATIME, *Sultane Favorite, déguisée en Esclave Polonois*. Mlle Petipas.
ATALIDE, *Sultane*. Mlle Ecremans.
ROXANE, *Confidente d'Atalide*, Mlle Bourbonnois ;

ACTEURS DANSANTS

ZEPHIRE, Monsieur D-Dumoulin.
BOREE, Monsieur Javillier-L.
LA ROSE Mademoiselle Sallé.

DIFFERENTES FLEURS
Mesdemoiselles Le Breton, Fremicourt, Thybert, Petit, Courcelle, Centuray.

La Scene est dans le Jardin du Palais de Tacmas.

Le Théatre représente les Jardins de Tacmas.

SCENE PREMIERE

Roxane, Fatime en Esclave Polonois.

Roxane, *la considerant*.
Vous offrez à nos yeux un Esclave charmant !
Mais, ne craignez-vous point Fatime,
Qu'on ne vous fasse un crime
De ce déguisement ?

Fatime
La Fête qui bien-tôt doit être célébrée,
De nos Jardins permet l'entrée ;
Pour me cacher ainsi, j'ay saisi ce moment.
J'aime Tacmas, & je le crois volage ;
Je ne puis resister à mes transports jaloux…
Je viens chercher sous cet ombrage,
Les funestes Attraits qui causent mon couroux.
Je soupçonne Atalide…

Roxane
Atalide est aimable ?

Fatime
Cet Objet redoutable
A mes regards encor ne s'est pas presenté ;
Et peut-être ma crainte ajoute à sa Beauté !
Dans ce jour où des Fleurs on prépare la Fête,
J'espere la trouver sous ces sombres Ormeaux ;
Et me livrant au soin qui dans ce bois m'arreste…
Hélas ! Je vais guerir ou redoubler mes maux !

Roxane
Ah ! Vôtre Amant peut-il être infidelle ?
Pour le croire constant, il suffit de vous voir.
Un cœur où vous regnez, a-t-il donc le pouvoir
De prendre une chaîne nouvelle ?
Ah ! Vôtre Amant peut-il être infidelle ?

Fatime
L'Hyver dans ces Jardins n'ose outrager les Fleurs ;
Sous cette immortelle verdure
Il n'ose des ruisseaux suspendre le murmure,
Et jamais, de l'Aurore il n'y glace les pleurs ;
Sans cesse dans nos Prez, Flore arreste Zephire,
Et jamais, l'Aquilon ne nous ôte un beau jour ;
Tout rit dans ce charmant séjour :
Faut-il que seule j'y soupire ?
Je brûle d'éclaircir le sort de mon amour…

SCENE II

Fatime en Esclave Polonois, Roxane, Atalide.

Fatime
On vient.

Roxane, *se retirant*.
C'est Atalide. Evitons sa présence.

Atalide, *à part, examinant Fatime*.
Cet Esclave est nouveau… risquons ma confidence.
Mon foible cœur est las d'enfermer son secret ;
Parlons, quand je devrois trouver un indiscret,
Je ne puis plus garder un funeste silence.

Fatime, *à part, examinant Atalide*.
Plus je vois ma Rivale, & plus je sens d'effroy,
Ses charmes, de Tacmas me prouvent l'inconstance.

Atalide, *à Fatime.*
Aimable Esclave, apprenez-moy
Si vous suivez Tacmas…

Fatime
Je vis sous sa puissance,
Je l'ay vû fort long-temps se fier à ma foy.

Atalide
Vous possedez sa confiance ?
Que vous êtes heureux de pouvoir chaque jour
Luy marquer vôtre zele !

Fatime
Vous l'aimez ! Vos soupirs trahissent vôtre amour…

Atalide
Ouy, Tacmas est l'objet de mon ardeur fidelle…

Fatime, *saisie*.
Vous l'aimez…

Atalide
Je l'adore & mon cœur enflâmé
N'a jamais tant aimé !
La chaîne qui m'engage est faite
Pour n'en briser jamais les nœuds.
Ma tendresse est aussi parfaite
Que le cher Objet de mes vœux.
La chaîne qui m'engage est faite
Pour n'en briser jamais les nœuds.

Fatime, *à part*.
Elle aime trop, hélas ! Pour n'être point aimée…
Vivement à Atalide.
Ah ! C'est d'un Inconstant que vous êtes charmée !
Un Inconstant devroit-il être heureux ?
C'est un crime que sa victoire ?
Plus il trahit de tendres feux,
Plus il se croit comblé de gloire.
Un Inconstant devroit-il être heureux ?
C'est un crime que sa victoire ?

Atalide
Un Inconstant ! Que dites-vous ?
Le Prince n'aime que Fatime…
Ses discours, ses soupirs, ses regards, tout l'exprime :
Croyez-en mes transports jaloux…

Fatime, *vivement.*
Tacmas n'est point volage ! Ô Ciel ! Est-il possible !

Atalide, *surprise.*
J'esperois que mes maux vous trouveroient sensible,
Je comptois sur vos soins pour toucher mon Amant,
Et vous semblez jouir de mon cruel tourment !

SCENE III

Fatime, en esclave Polonois, Atalide, Tacmas.

Atalide
Tacmas approche. Amour, c'est toy seul que j'implore,
Tu dois servir mon cœur de même qu'il t'adore.

Tacmas, *examinant Fatime*.
Un Esclave inconnu dans ces lieux ose entrer !
Quoy ! Fatime, c'est vous !

Atalide, *à part*.
Ciel ! C'est à ma Rivale,
Que je suis venu declarer
Son triomphe éclatant, & ma peine fatale…

SCENE IV

Tacmas, Fatime, en Esclave Polonois.

Tacmas
Fatime, expliquez-moy vôtre déguisement.

Fatime
Au repos de mon cœur il étoit necessaire.
De ce cœur fidelle & sincere,
Il vient de calmer le tourment…
Je craignois vôtre changement.

Tacmas
Eh quoy ! Trop injuste Fatime,
Vous m'avez soupçonné d'un crime,
Vous vous êtes livrée à des soupçons jaloux !
Pour accuser mes feux, quelle preuve avez-vous ?

Fatime
La jalousie est-elle sage ?
L'aimable Aurore, envain se leve sans nuage,
Et nous promet un jour charmant ;
Pour troubler l'Univers, il ne faut qu'un moment,
Nos cœurs comme les flots sont sujets à l'orage.

Ensemble
Après l'orage, un doux repos
Calme les cœurs comme les flots.
On entend le Prélude de la Fête.

Tacmas
Fatime, ces Concerts nous annoncent la Fête
Qu'à la gloire des Fleurs, dans ce Bois on aprête :
Allons-y ; près de vous, je ne la verray pas ;
Près de vous, on ne peut penser qu'à vos appas.

SCENE V
La Feste des fleurs.

La Ferme s'ouvre ; alors tout le Théatre représente des Berceaux illuminez & décorez de Guirlandes, & de Pots de Fleurs. Des Symphonistes & des Esclaves chantants font distribuer dans des Balcons de feuillages. D'aimables Odalisques de diverses Nations de l'Asie portent dans leurs coëffures & sur leurs habits, les Fleurs les plus belles : L'une, a pour parure, la Rose ; L'autre la Jonquille : Enfin, toutes se singularisent par des Fleurs differentes.

Chœur
Dans le sein de Thetis précipitez vos feux,
Fuyez, Astre du jour, laissez regner les ombres ;
Nuit, étendez vos voiles sombres ;
Vos tranquiles moments favorisent les Jeux.

Tacmas, *à Fatime.*
C'est vous qui faites mes beaux jours,
Que de Fleurs sous vos pas vont s'empresser de naître !
Que de Zephirs, en les voyant paraître,
Vous voler près de vous, & suivre les Amours !
On danse.

Roxane
Triomphez, agreables Fleurs,
Répandez vos parfums, ranimez vos couleurs.

Chœur
Triomphez, &c.

Roxane
C'est parmi vous qu'Amour cache sous la verdure
Ses feux les plus ardents, ses plus aimables traits :
Le Printemps vous doit ses atraits,
Vous parez la Saison qui pare la Nature.

Chœur
Triomphez, &c.

Roxane
Vous tenez le rang suprême
Sur les bords de nos Ruisseaux ;
Et vous embellissez dans les jours les plus beaux,
La Beauté même.

Chœur
Triomphez, etc.

Fatime
Regnez Amours, volez Zephirs,
De nos Bois vous faites les charmes…
Fuyez soupçons fâcheux, fuyez tristes allarmes,
Gardez-vous d'occuper le séjour des plaisirs.
Regnez Amours, volez Zéphirs ;
De nos Bois vous faites les charmes.
On danse.

Fatime
Papillon inconstant, vole dans ce Bocage,
Arrête-toy, suspens le cours
De ta flâme volage.
Jamais si belles fleurs sous ce naissant ombrage,
N'ont merité de fixer tes amours.
Papillon inconstant, vole dans ce Bocage,
Arrête-toy, suspens le cours
De ta flâme volage.

Ballet des Fleurs

Ce ballet represente pittoresquement le sort des Fleurs dans un Jardin. On les a personifiées ainsi que Borée & Zéphire, pour donner de l'ame à cette Peinture galante, executée par d'aimables Esclaves de l'un & de l'autre sexe. D'abord les Fleurs choisies qui peuvent briller davantage au Théatre, dansent ensemble, & forment un Parterre qui varie à chaque instant. La Rose leur Reine, danse seule. La Feste est interrompuë par un orage qu'amene Borée ; les Fleurs en éprouvent la colere, La Rose résiste plus long-temps à l'ennemy qui la persecute ; les Pas de Borée expriment son impetuosité & sa fureur ; les attitudes de la Rose, peignent sa douceur & ses craintes ; Zéphire arrive avec sa clarté renaissante ; il ranime & releve les Fleurs abatues par la tempête, & termine leur Triomphe & le sien par les hommages que sa tendresse rend à la Rose.

LES SAUVAGES,
NOUVELLE ENTREE

ACTEURS CHANTANTS

DAMON, *Officier François d'une Colonie dans l'Amerique*, Mr Jelyote.
DOM ALVAR, *Officier Espagnol d'une Colonie dans l'Amerique*, Mr Dun.
ZIMA, *Fille du Chef d'une Nation Sauvage*, Mlle Pellicier.
ADARIO, *Amant de Zima, Commandant les Guerriers de la Nation Sauvage*, Mr Cuvillier.
Sauvages & Sauvagesses, Guerriers François, Amazones Françoises.

ACTEURS DANSANTS

SAUVAGES ET SAUVAGESSES
Monsieur Dupré ;
Monsieur Malter-z. Mademoiselle Mariette.
Messieurs P-Dumoulin, F-Dumoulin, Dangeville ;
Mesdemoiselles S. Germain, Thybert, Fremicourt.

AMAZONES FRANCOISES
mesdemoiselles Carville, Rabon, Durocher.

GUERRIERS FRANCOIS
Monsieur Javillier, Savar, Javillier.

La Scene est dans un Bois de l'Amérique, voisin des Colonies Françoises & Espagnoles.

Le Theâtre représente un Bosquet d'une Forêt de l'Amerique, voisine des Colonies Françoises & Espagnoles, où doit se célébrer la Ceremonie du grand Calumet de Paix.

SCENE PREMIERE

On entend les Fanfares des Trompettes Françoises.

Adario, *Commandant les Guerriers de la Nation Sauvage*.
Nos Guerriers, par mon ordre unis à nos Vainqueurs,
Vont icy de la paix célébrer les douceurs ;
Mon cœur seul dans ces lieux trouve encor des allarmes :
J'y vois deux Etrangers illustres par les armes,
Epris de l'Objet de mes vœux ;
Je crains leurs soupirs dangereux,
Et que leur sort brillant, pour Zima n'ait des charmes.
Rivaux de mes Exploits, Rivaux de mes Amours,
Helas ! Dois-je toûjours
Vous céder la victoire ?
Ne paroissez-vous dans nos Bois
Que pour triompher à la fois
De ma tendresse & de ma gloire ?
Rivaux de mes Exploits, Rivaux de mes Amours,
Helas ! Dois-je toûjours
Vous céder la victoire ?
Les apercevant.
Dieux ! Ils cherchent Zima… voudroit-elle changer ?
Cachons-nous… découvrons ce que je dois en croire ;
Sachons & si je dois, & sur qui me vanger.
Adario se cache, à l'entrée de la Forest & les observe.

SCENE II

Damon, Officier de la Colonie Françoise, Dom Alvar, Officier de la Colonie Espagnole. Adario, Commandant les Guerriers de la Nation Sauvage, caché.

Alvar
Damon, quelle vaine esperance
Sur les pas de Zima vous attache aujourd'huy ?
Vous outragez l'Amour & vous comptez sur luy !
Croyez-vous ses faveurs le prix de l'inconstance ?

Damon
L'inconstance ne doit blesser
Que les attraits qu'elle abandonne ;
Non, le fils de Venus ne peut pas s'offenser
Lorsque nous recevons tous les fers qu'il nous donne.
Un cœur qui change chaque jour,
Chaque jour fait pour luy des Conquestes nouvelles ;
Les fidelles Amants font la gloire des Belles,
Et les Amants legers font celle de l'Amour.
Dans ces Lieux fortunez c'est ainsi que l'on pense ;
De la tiranique constance
Les cœurs n'y suivent point les loix.

Alvar, *aperçevant Zima*.
Tout les prescrit au mien, c'est Zima que je vois.

SCENE III

Zima, fille du Chef de la Nation Sauvage, Damon, Officier d'une Colonie Françoise, Dom Alvar, Officier d'une Colonie Espagnole, Adario, Commandant les Guerriers de la Nation Sauvage, caché.

Alvar, *à Zima.*
Ne puis-je vous fléchir par ma perséverance ?

Damon, *à Zima.*
Ne vous lassez-vous point de vôtre indifference ?

Zima
Vous aspirez tous-deux à mériter mon choix ;
Aprenez quel amour sçait plaire dans nos Bois.
Nous suivons sur nos bords l'innocente nature,
Et nous n'aimons que d'un amour sans art.
Notre bouche & nos yeux ignorent l'imposture ;
Sous cette riante verdure,
S'il éclate un soupir, s'il échape un regard,
C'est du cœur qu'il part.
Nous suivons sur nos bords l'innocente nature,
Et nous n'aimons que d'un amour sans art.

Alvar et Damon
Vous décidez pour moy ; j'obtiens vôtre suffrage ;
Ah ! Quel heureux instant !

Alvar
La Nature qui seule attire vôtre hommage
Nous dit qu'il faut estre constant…

Damon
Elle prouve à nos yeux qu'il faut être volage.
La Terre, les Cieux, & les Mers
Nous offrent tout-à-tour cent spectacles divers ;
Les plus beaux jours entr'eux ont de la difference ;
N'est-il deffendu qu'à nos cœurs
De gouter les douceurs
Que verse par tout l'inconstance.
À Zima.
Voilà vos sentimens : dans vos sages Climats
L'inconstance n'est point un crime.

Zima
Non, mais vous oubliez, ou vous ne sçavez pas

Dans quel temps l'inconstance est pour nous légitime.
Le cœur change à son gré dans cet heureux séjour ;
Parmi nos amants c'est l'usage
De ne pas contraindre l'Amour ;
Mais dès que l'Hymen nous engage
Le cœur ne change plus dans cet heureux séjour.

Alvar, *montrant Damon*.
L'Habitant des bords de la Seine
N'est jamais moins arrêté
Que lorsque l'Hymen l'enchaîne ;
Il se fait un honneur de sa legereté.
Et pour l'Epouse la plus belle
Il rougiroit d'être fidelle.

Damon, *montrant Alvar*.
Les Epoux les plus soupçonneux,
Du Tage habitent les rives ;
Là mille Beautez plaintives
Reçoivent de l'hymen des fers & non des nœuds ;
Vous ne voyez jamais autour de ces Captives
Voltiger les Ris & les Jeux.
Belle Zima, craignez un si triste esclavage…

Alvar, *à Zima.*
Cédez, cédez enfin à mes soins empressez.

Zima
Je ne veux d'un Epoux ni jaloux ni volage.
À l'Espagnol *au François.*
Vous aimez trop, Et Vous, vous n'aimez pas assez.

SCENE IV

Zima, Damon, Alvar, Adario, sort avec vivacité de la Forest, Zima charmée de son transport, luy présente la main.

Alvar, *les apercevant*.
Que vois-je ?

Zima
C'est l'Amant que mon cœur vous préfere.

Alvar, *à Zima*.
Vous osez prononcer un Arrêt si fatal.

Zima
Dans nos Forests on est sincere.

Alvar, *montrant Adario*.
Je sçauray m'immoler un odieux Rival.

Adario, *fierement à Alvar*.
Je craignois ton amour, je crains peu ta colere.

Alvar, *l'approchant*.
C'en est trop.

Damon, *arrêtant Alvar*.
Arrêtez.

Alvar, *surpris*.
Damon, y pensez-vous ?
Quoy, c'est vous qui prenez contre moi sa défense !

Damon, *à Alvar*.
J'ay trop protegé l'inconstance
Pour ne pas m'opposer à l'injustice couroux
Qui vous est inspiré par la perséverance.
On entend un Prélude qui annonce la Feste.
Déjà dans les Bois d'allentour
J'entends de nos Guerriers les bruyantes Trompettes,
Elles n'allarment plus ces aimables retraites,
Leurs Concerts de la Paix annoncent le retour.
À Alvar.
A vos tristes regrets dérobez ce beau jour ;
Que le plaisir avec nous vous arrête…

Alvar, *s'éloignant*.
Helas ! Je dois cacher un malheureux amour !

Damon, *le suivant*.
Venez plûtôt l'amuser à la Fête.

SCENE V

Adario, Zima.

Adario
Je ne vous peindrai point les transports de mon cœur,
Belle Zima, jugez-en par le vôtre.
En comblant mon bonheur
Vous montrez qu'une égale ardeur
Nous enflâme l'un & l'autre.

Zima
De l'amour le plus tendre éprouvez la douceur,
Je vous dois la préference.
De vous à vos Rivaux je vois la difference.
L'un s'abandonne à la fureur,
Et l'autre perd mon cœur avec indifference ;
Nous ignorons ce calme & cette violence.
Sur nos Bords l'Amour vole & prévient nos désirs.
Dans nôtre paisible retraite
On n'entend murmurer que l'Onde & les Zéphirs ;

Jamais l'Echo n'y répete
De regrets ny de soupirs.
Sur nos Bords l'Amour vole & prévient nos désirs.

Adario
Viens, Hymen, hâte-toy, suis l'Amour qui t'appelle.

Ensemble
Hymen, viens nous unir d'une chaîne éternelle ;
Viens encor de la Paix embellir les beaux jours ;
Je te promets d'être fidelle ;
Tu sçais nous captiver & nous plaire toûjours.

SCENE VI

Zima, Adario, Françoises en habits d'Amazones, Guerriers François & Sauvages, Sauvagesses ; Bergers de la Colonie.

Adario, *aux Sauvages*.
Bannissons les tristes allarmes,
Nos Vainqueurs nous rendent la Paix :
Partageons leurs plaisirs, ne craignons plus leurs armes ;
Sur nos tranquiles Bords qu'Amour seul à jamais
Fasse briller ses feux, vienne lancer ses traits.

Chœur *des Sauvages*.
Bannissons, &c.
Danse du grand Calumet de Paix, executée par les Sauvages.

Zima, et Adario.
Forêts paisibles,
Jamais un vain desir ne trouble ici nos cœurs :
S'ils sont sensibles,
Fortune, ce n'est pas au prix de tes faveurs.

Chœur *des Sauvages*.
Forêts paisibles, &c.

Zima, et Adario
Dans nos Retraites,
Grandeur, ne viens jamais
Offrir tes faux attraits,
Ciel ! Tu les as faites.
Pour l'innocence & pour la paix.

Chœur *des Sauvages*.
Forêts paisibles,
Jamais un vain désir ne trouble ici nos cœurs :
S'ils sont sensibles,
Fortune, ce n'est pas au prix de tes faveurs.

Zima et Adario
Jouissons dans nos aziles,
Jouissons des biens tranquilles :
Ah ! Peut-on être heureux
Quand on forme d'autres vœux ?

Chœur *des Sauvages*
Forêts paisibles, &c.
Danse des Françoises en Amazones.

Zima
Regnez Plaisirs & Jeux ; triomphez dans nos Bois :
Nous n'y connoissons que vos loix.
Tout ce qui blesse
La tendresse
Est ignoré dans nos ardeurs.
La Nature qui fit nos cœurs.
Prend soin de le guider sans cesse.
Regnez Plaisirs & Jeux ; triomphez dans nos Bois,
Nous n'y connoissons que vos loix.

L'entrée finit par un Ballet general des Guerriers François & Sauvages, des Françoises en Amazones, des Bergers & Bergeres de la Colonie, au bruit des Trompettes, & au son des Musettes.

Alzire ou Les Américains

(Tragédie, 1736)

Voltaire

TRAGÉDIE REPRÉSENTÉE SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 27 JANVIER 1736

Édition : www.Voltaire-integral.com

AVERTISSEMENT DE MOLAND.

A la fin de décembre 1734, Mme du Châtelet vint à Paris; elle apportait une nouvelle tragédie de Voltaire à d'Argental, à qui l'auteur écrivait: « Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux (le public), c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion et que j'ose recommander à votre amitié. »

Il voulait garder et ne point garder l'*incognito:* « Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen secrètement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation: je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentiments très religieux dans un autre, mais qui, chez moi, seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre. »

Déjà, l'année précédente, il avait lu quelques scènes ébauchées de son nouvel ouvrage au comédien Dufresne et à Crébillon fils. Ils avaient été indiscrets. Un jeune poète gascon, Lefranc de Pompignan, qui venait de débuter assez brillamment au théâtre par une tragédie de *Didon,* avait entendu parler du sujet d'*Alzire,* et, séduit par ce sujet, il s'était mis à le traiter de son côté et à composer une *Zoraïde* qui, pour le fonds, devait ressembler à *Alzire.* Voltaire, ne voulant pas que son œuvre fût déflorée, écrivit au mois de novembre 1735 une lettre aux comédiens français, que l'on trouvera dans la *Correspondance.* Il demandait qu'*Alzire* passât la première. Il s'alarmait trop tôt. *Zoraïde* n'était pas reçue définitivement; les comédiens n'entendaient se prononcer qu'après une seconde lecture. L'auteur, très présomptueux et très arrogant, se fâcha de cette condition qu'on lui imposait. Il écrivit aux comédiens: « Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde.* Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez longtemps des vôtres pour ne pas m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents. »

Il ne fut plus question de *Zoraïde,* et *Alzire* fut représentée, le 27 janvier 1736, avec un très grand succès. Dans sa nouveauté, cette tragédie eut vingt représentations consécutives qui rapportèrent ensemble 53,630 livres. Elle fut jouée à la cour à deux reprises, le 21 février et le 15 mars, et fut accueillie avec une égale faveur. Le poète Linant célébra ce succès par une ode, et Gresset adressa ce compliment poétique à l'auteur d'*Alzire:*

Aux règles, m'a-t-on dit, la pièce est peu fidèle.
Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle:
Le cœur décide mieux que les réflexions.

La critique fut favorable. *Alzire* a toujours été placée au premier rang des chefs-d'œuvre de Voltaire; Geoffroy lui-même en reconnaissait quatre: *Mérope, Zaïre, Mahomet, Alzire.* « Le brillant des situations, la beauté des vers, la force et l'impétuosité des passions, disait-il de cette dernière pièce entraînent les spectateurs et ne leur laissent pas le temps de réfléchir. »

La harpe est enthousiaste d'*Alzire:* « *Zaïre* est plus touchante, dit-il; *Mahomet* est plus profond; *Mérope* est plus parfaite dans son ensemble qu'*Alzire* ne l'est dans le sien; mais il me paraît qu'*Alzire* est sa production la plus originale, celle qui est de l'ordre le plus élevé. Et ce qui, sous ce point de vue, la met au-dessus de toutes les autres, c'est que, grâce au choix du sujet et à la manière dont l'auteur l'a embrassé, les mœurs, les caractères, les passions, les discours des personnages, sortent de la sphère commune et mêlent aux émotions qu'elle fait naître une admiration continuelle. »

Les censeurs, d'autre part, ne manquèrent pas plus que de coutume. La critique la plus spirituelle qui fut faite de la nouvelle tragédie se trouve dans ces couplets qu'on chantait sur l'air du menuet d'Exaudet:

Pour Montez
Alvarez
Est en peine:
Car son fils fier et brutal
Traite horriblement mal
La race américaine.

Vers pompeux,
Deux à deux,
Il débite;
D'ailleurs tout manque au sujet:
Clarté, vraisemblance et
Conduite.
Tendre Alzire, tu déplore
Ton triste hymen, quand Zamore
Sort d'un trou:
Mais par où?
On l'ignore.
Mis au cachot, il arma
Dans les bois mille Ma-
Tamores.
En amour,
C'est un tour
Trop précoce
Qu'aller, loin de son époux,
Courir le guilledoux
La nuit même des noces.
Mal en prend
A Gusman
Qui, pour preuve
De foi chrétienne en sa fin,
Lègue à son assassin sa veuve.

Une anecdote se rattache à *Alzire*. L'abbé de Voisenon raconte que, se trouvant un jour chez Voltaire à une lecture d'*Alzire,* Louis Racine, qui était présent, crut reconnaître au passage un de ses vers; il répétait constamment entre ses dents: « Ce vers-là est à moi. » Impatienté, l'abbé s'approcha de Voltaire et lui dit à l'oreille: « Rendez-lui son vers, et qu'il s'en aille! » Voisenon oublie de citer ce vers, que Louis Racine aurait revendiqué avec tant d'insistance.

AVERTISSEMENT DE BEUCHOT.

Voltaire parle d'*Alzire* dès 1734; voyez sa lettre à Formont. Dans une lettre de novembre 1735, il dit que Lefranc de Pompignan, ayant eu connaissance du sujet d'*Alzire,* composa une *Zoraïde* dont il fit lecture aux comédiens fiançais. Voltaire demanda qu'*Alzire* fût jouée avant *Zoraïde. Alzire* fut jouée le 27 janvier 1736. *Zoraïde* ne l'a pas été; mais Voltaire a souvent parlé du mauvais procédé de Lefranc (1).

Une *Épître à M. de Voltaire sur sa nouvelle tragédie d'Alzire,* in-8° de 7 pages, est datée du 27 février 1736. Ce fut le 5 mars que les comédiens italiens jouèrent *les Sauvages, parodie de la tragédie d'Alzire,* par Romagnesi et Riccoboni, qui eut deux éditions à Paris la même année.

Une autre parodie intitulée *Alzirette,* par Panard, Parmentier, Pontau et Marmontier, fut jouée, sans succès, le 18 février 1736, sur le théâtre Pontau, situé cul-de-sac des Quatre-Vents. Elle n'est point imprimée. M. de Soleinne en possède un manuscrit.

Une autre parodie, intitulée *la Fille obéissante,* fut jouée sur le théâtre des Marionnettes. M. de Soleinne possède un manuscrit qui en contient une analyse très succincte, avec un seul couplet cité.

ÉPÎTRE A MADAME LA MARQUISE DU CHÂTELET(2).

Madame,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du publie et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité.

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées; enfin, aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'âme: y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse!

Tel est votre génie, madame: il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartuffe,* il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages, si bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition parce qu'elle voyait en secret Roberval et Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay et des Clairaut; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'Astrée, et les *Contes de la reine de Navarre,* était une savante. Les Deshoulières et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre des *Mondes,* et les *Dialogues sur la Lumière*(3) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes.*

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès; mais, madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est

celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre(4), l'épouse de Georges II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé(5), dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, longtemps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique?

Eh! Pourquoi rougir de son mérite! L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consommons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instruments de notre fortune: c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui(6):

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté, et de l'éloquence(7): « Les lettres forment la jeunesse, et font les charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante; l'adversité en reçoit des consolations; et dans nos maisons, dans celles des autres, dans les voyages, dans la solitude, en tout temps, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poète philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues:

Heureux qui, retiré dans le temple des sages(8),
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!
Ô vanité de l'homme! Ô faiblesse! Ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité,

et de la vertu. J'ai essayé de peindre(9) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'âme qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis, avec un profond respect, etc.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE(10)

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèles aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur: voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. — Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles la jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes

dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum,* des Maladies des Artistes(11). La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes les petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: *Il faut que je vive*(12).

De quelque source que partent ces outrages; il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques(13), car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boccalini: « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route: il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage; les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier: *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas(14).

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion(15): une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans *Oedipe,* Jocaste dit ces vers:

> Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense:
> Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*(16), dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien. Ou renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? Comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui: je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre,* qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière: ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié(17).

(18) J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments: quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.

PERSONNAGES

D. GUSMAN, *gouverneur du Pérou*.
D. ALVAREZ, *père de Gusman, ancien gouverneur*.
ZAMORE, *souverain d'une partie du Potoze*.
MONTÈZE, *souverain d'une autre partie*.
ALZIRE, *fille de Montèze*.
ÉMIRE, *suivante d'Alzire*.
CÉPHANE, *suivante d'Alzire*.
D. ALONZE, *officier espagnol*.

Officiers espagnols.
Américains.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

Noms des acteurs qui jouèrent dans *Alzire* et dans *la Famille extravagante,* de Legrand, qui l'accompagnait: Dangeville, Dufresne (Zamore), Legrand, La Thorillière, Armand, Dubreuil, Sarrazin, (Alvares), Grandval (Gusman), Dangeville jeune, Fierville; Mmes Jouvenot, Dubreuil, Lamotte, Du Boccage, Dangeville jeune, Gussin (Alzire), Grandval. ¾ Recette: 4,220 livres. (G.A.)

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.
DURESNEL, trad. de Pope.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Alvarez, Gusman.

Alvarez
Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique(19)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux:
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mou fils, ont obscurci leur gloire(20),
Et j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

Gusman
J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

Alvarez
Non, non, l'autorité ne veut point de partage(21).
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encor au conseil, et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

Gusman
Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;

Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte(22).
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux(23).

Alvarez
Ah! Mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer, sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas, si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous(24)?
Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:
Vivez; aux malheureux servez longtemps de père:
Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! Vous gémissez: je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! Si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir;
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

Gusman
Eh bien! Vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens
Ainsi le veut la loi: quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie;
A la religion gagnons-les à ce prix:
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

Alvarez
Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Gusman
Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! Puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie(25).
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;

Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Alzire:
En un mot parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

Alvarez
C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes;
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II

Alvarez, Montèze.

Alvarez
Eh bien! Votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

Montèze
Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fier Castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimions dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos États.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

Alvarez
Ah! Puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels:
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III

Montèze
Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protège de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste:
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCÈNE IV

Montèze, Alzire.

Montèze
Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde;
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs;
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère(26);
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnol, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

Alzire
Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

Montèze
Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur;
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

Alzire
Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil le redoutable empire!
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

Montèze
Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

Alzire
Au même jour, hélas! Le vengeur de l'État,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

Montèze
J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens;
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

Alzire
Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir;
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur:
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez voire fille au fier tyran qui l'aime(var7);
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis;
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

Montèze
Ah! Que dis-tu, ma fille? Epargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée;
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi; voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

Alzire
Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V

Gusman, Alzire.

Gusman
J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce;
Ils sont en liberté; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

Alzire
Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond:
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère: et jamais mon visage

N’a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi;
C’est un art de l’Europe: il n’est pas fait pour moi.

Gusman
Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
Ce cacique(27) obstiné, vaincu dans les combats,
S’arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l’ai dompté mort, doit-il être à craindre(28)?
Cessez de m’offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

Alzire
Ayez moins de colère et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d’envie;
Je l’aimai, je l’avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l’espoir:
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m’aima: son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d’oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s’il se peut, un cœur aussi fidèle.

SCÈNE VI

Gusman
Son orgueil, je l’avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l’Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici, tout m’est soumis, il ne reste plus qu’elle;
Que l’hymen en triomphe, et qu’on ne dise plus
Qu’un vainqueur et qu’un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I
Zamore, Américains.

Zamore
Amis, de qui l’audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l’infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N’obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu’a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! Dieux vains de nos vastes contrées
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n’avez plus d’autels, et je n’ai plus d’empire;
Nous avons tout perdu: je suis privé d’Alzire.
J’ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante et du milieu du monde,
L’astre du jour(29) a vu ma course vagabonde
Jusqu’aux lieux où, cessant d’éclairer nos climats,
Il ramène l’année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
À mes vastes desseins ont rendu l’espérance;
Et j’ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l’amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J’arrive, on nous saisit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? Ne pourra-t-on m’instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d’Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S’il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m’apprendre un destin que j’ignore?

Un Américain
En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n’avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d’un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t’aimer et dignes de te suivre.

Zamore
Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur:
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II

Alvarez, Zamore, Américains.

Alvarez
Soyez libres, vivez.

Zamore
Ciel! Que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

Alvarez
Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

Zamore
Quel est donc ton destin(30), vieillard trop généreux?

Alvarez
Celui de secourir les mortels malheureux.

Zamore
Eh! Qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

Alvarez
Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

Zamore
Dieu? Ta religion? Quoi! Ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

Alvarez
Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

Zamore
A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point: c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

Alvarez
Que me dit-il? Approche. Ô ciel! Ô providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! Avez-vous pu le chercher si longtemps?
(Il l'embrasse.)
Mon bienfaiteur! Mon fils! Parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

Zamore
Mon père, ah! Si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire... hélas! Tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

Alvarez
Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre;
C'est de l'amitié la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

Zamore
Le verrai-je?

Alvarez
Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

Zamore
Quoi! Montèze, dis-tu…

Alvarez
Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III

Zamore, Américains.

Zamore
Des cieux enfin sur moi la bonté se déclarent;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère;
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
Ô jour! Ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie!
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'âme de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! Me gardes-tu
Celte fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV

Montèze, Zamore, Américains.

Zamore
Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? Parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

Montèze
Cacique malheureux! Sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre âme était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! Quel dessein t'a conduit dans ces lieux?

Zamore
La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

Montèze
Que dis-tu?

Zamore
Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements
Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants(31);
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
Ou démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

Montèze
Je te plains; mais hélas! Où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

Zamore
Moi, fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,

Pouvaient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.(32)

Montèze
Le ciel est contre toi: calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

Zamore
Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

Montèze
Zamore infortuné!

Zamore
Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

Montèze
Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire(33);
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

Zamore
Que dis-tu! Quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

Montèze
Elle n'est point esclave.

Zamore
Ah, Montèze! Ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

Montèze
N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

Zamore
Quoi! Ta religion? Quoi! La loi de nos pères?

Montèze
J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

Zamore
Quelles vertus! Cruel! Les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

Montèze
Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

Zamore
Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V

Montèze, Zamore, Américains, Gardes.

Un Garde, *à Montèze.*
Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

Montèze
Je vous suis.

Zamore
Ah, cruel! Je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

Montèze
Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

Zamore
Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

Montèze
Pardonne à mes soins paternels.
(Aux gardes.)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI

Zamore, Américains.

Zamore
Qu'ai-je entendu? Gusman, ô trahison! Ô rage!
O comble des forfaits! Lâche et dernier outrage!
Il servirait Gusman! L'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? Que résoudre et que faire?

Un Américain
J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure:
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! Nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siège de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

Zamore
Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez
Qu'il meure... mais hélas! Plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Alzire
Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! Où tu n'es plus(34).
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II

Alzire, Emire.

Alzire
Eh bien! Veut-on toujours ravir à ma présence(35)
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

Émire
Ah! Plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

Alzire
Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée(36)?
Quoi! Presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! J'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCÈNE III

Alzire, Emire, Céphane.

Céphane
Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

Alzire
Ah! Qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis mon âme est attendrie:
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! Faut-il qu'un seul demande à me parler?

Céphane
Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

Émire
Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son âme enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

Céphane
On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

Alzire
Quel éclat, chère Émire! Et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! Quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourments que j'endure;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! Dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV

Alzire, Zamore, Emire.

Zamore
M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

Alzire
Ciel! Tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(*Elle tombe entre les bras de sa confidente.)*
Zamore!... Je succombe; à peine je respire.

Zamore
Reconnais ton amant.

Alzire
Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

Zamore
Non: je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon âme!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

Alzire
Ô jours! Ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Zamore
Tu gémis et me vois.

Alzire
Je t'ai revu trop tard.

Zamore
Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis: tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

Alzire
Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

Zamore
Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! Quoi, ta foi!

Alzire
Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

Zamore
Ah, Montèze! Ah, cruel! Mon cœur n'a pu te croire.

Alzire
A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

Zamore
Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

Alzire
Eh bien! Vois donc l'abîme où le sort nous engage:
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

Zamore
Alzire!

Alzire
Ce Gusman...

Zamore
Grand Dieu!

Alzire
Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

Zamore
Lui?

Alzire
Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

Zamore
Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

Alzire
Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux(37), qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! Tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

Zamore
Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

Alzire
Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels:
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

Zamore
Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! Si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

Alzire
O ciel! C'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V

Alvarez, Gusman, Zamore, Alzire, Suite.

Alvarez, *à son fils*.
Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(A Zamore.)
Ô toi! Jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

Zamore
Qu'entends-je? Lui, Gusman! Lui, ton fils, ce barbare?

Alzire
Ciel! Détourne les coups que ce moment prépare.

Alvarez
Dans quel étonnement...

Zamore
Quoi! Le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

Gusman
Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

Zamore
Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

Gusman
Toi!

Alvarez
Zamore!

Zamore
Oui; lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux;
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre(38);
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils.

Alvarez, *à Gusman*.
De ce discours, ô ciel! Que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous
répondre?

Gusman
Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.
(A Alzire.)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;

Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

Alzire
(*A Gusman.) (A Alvarez.)*
Cruel!... Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père...
(*A Zamore.)*
Toi, jadis mon espoir, en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.
(*En montrant Zamore.)*
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers;
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours;
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

Gusman
Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt: mon rival va périr.
Holà, soldats.

Alzire
Cruel!

Alvarez
Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! Mes fils! De ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI

Alvarez, Gusman, Alzire, Zamore, D. Alonze, Officier Espagnol.

Alonze
Paraissez, seigneur, et commandez;
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés;
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
À ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

Gusman
Allons, à leurs regards il faut donc se montrer;
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous; vous l'êtes pour la gloire;
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

Zamore
Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

Gusman
Qu'on l'entraîne.

Zamore
Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(*Aux Espagnols qui l'entourent.)*
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

Gusman
Obéissez.

Alzire
Seigneur!

Alvarez
Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

Gusman
Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII

Alvarez, Alzire.

Alzire, *se jetant à genoux.*
Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie;
Hélas! Peut-on deux fois se donner dans sa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour;
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

Alvarez
Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils:
Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.

Alzire
Hélas! Que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Alvarez, Gusman.

Alvarez
Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! N'ensanglantez point le prix de la victoire;
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

Gusman
Ah! Vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? Le barbare est aimé.

Alvarez
Il en est plus à plaindre.

Gusman
A plaindre? Lui, mon père!
Ah! Qu'on me plaigne aussi, la mort me sera chère.

Alvarez
Quoi! Vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

Gusman
Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! Ce juste transport dont mon âme est saisie,
Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

Alvarez
Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

Gusman
Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que, sous un front serein déguisant mon outrage,

A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage(39)?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

Alvarez
Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler: tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

Gusman
Eh! Que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

Alvarez
Je ne veux que du temps.
(Il sort.)

Gusman, *seul*.
Quoi! N'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! Ô ciel!

SCÈNE II

Gusman, Alzire, Emire.

Alzire
C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux s'il en est qui tiennent lieu d'amour (40).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs(41);
Je n'ai point leurs attraits et je n'ai point leurs mœurs
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
Eu voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

Gusman
Eh bien! Si les vertus peuvent tant sur votre âme,
Pour en suivre les lois; connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre âme à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III

Alzire, Emire.

Émire
Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

Alzire
S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! Je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

Émire
L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

Alzire
Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! Ne perds point de temps: tu balances encore!

Émire
Mais aurait-on juré la perte de Zamore?

Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...

Alzire
Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! Peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point; qu'il tarde à m'obéir!

Émire
Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre(43)
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

Alzire
Allons, que ce soldat nous conduise à la porte;
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte!

Émire
Il vous prévient déjà; Céphane le conduit;
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

Alzire
Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu;
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
À suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV

Alzire, Zamore, Emire, un Soldat.

Alzire
Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs;
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide,
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

Zamore
Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! J'obéirai; mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

Alzire
Ah! Qu'était-il sans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon âme va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais, seule en ces lieux où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

Zamore
Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! Ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
Quoi! Ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres?

Alzire
J'ai promis: il suffit; il n'importe à quel dieu.

Zamore
Ta promesse est un crime, elle est ma perte; adieu
Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abhorre !

Alzire
Arrête: quels adieux! Arrête, cher Zamore!

Zamore
Gusman est ton époux!

Alzire
Plains-moi, sans m'outrager.

Zamore
Songe à nos premiers nœuds.

Alzire
Je songe à ton danger.

Zamore
Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

Alzire
Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule: ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore...

Zamore
C'en est fait.

Alzire
Où vas-tu?

Zamore
Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

Alzire
Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

Zamore
Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse:
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V

Alzire, Emire.

Alzire
Je succombe, il me laisse:
Il part; que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi! C'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire;
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.
(Émire sort.)
Un noir pressentiment m'afflige et me saisit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connais peu tes lois; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux:
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts.
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européans(44) sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore: ô ciel! On m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient: ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI

Alzire, Emire.

Alzire
Chère Émire, est-ce toi? Qu'a-t-on fait? Qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

Émire
Ah! N'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux:
J'entends dire: « Qu'il meure! » On court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

Alzire
Ah! Chère Émire, allons le secourir.

Émire
Que pouvez-vous, madame, Ô ciel!

Alzire
Je puis mourir.

SCÈNE VII

Alzire, Emire, D. Alonze, Gardes.

Alonze
A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

Alzire
Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

Alonze

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

Alzire

Ô sort! Ô vengeance trop forte!
Cruels! Quoi! Ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Alzire, Gardes.

Alzire

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, ou ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes palissent;
Tout s'émeut à ce nom: ces monstres en frémissent.

SCÈNE II

Montèze, Alzire.

Alzire

Ah! Mon père!

Montèze

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! Nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore:
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux;
Par ce déguisement la vue était trompée.
A peine entre ses mains j'aperçois une épée
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père(45):
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et, tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils:
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai venge mon injure;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

Alzire

Vous pourriez!...

Montèze

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

Alzire

Ma grâce! À mes tyrans? Les prier! Vous, mon père?
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

Montèze

O ciel! Inspire-moi, j'implore ta clémence!
(*Il sort.)*

SCÈNE III

Alzire

O ciel! Anéantis ma fatale existence.
Quoi! Ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! J'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! Quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux(46),
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! Du calice amer d'un malheur si durable(47)
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV

Zamore, enchaîné; Alzire, Gardes.

Zamore

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

Alzire

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, ou je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue;
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

Zamore

Ah! Le voici; les pleurs inondent son visage.

Alzire

Qui de nous trois, ô ciel! A reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V

Alzire, Zamore, Alvarez, Gardes.

Zamore

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? Et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu seul parmi nous par la clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

Alzire
Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

Alvarez
Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!… Oui, je te dois des jours que je déteste:
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne: il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

Zamore
Je peux sauver Alzire?
Ah! Parle, que faut-il?

Alvarez
Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est de sang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel! Pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

Zamore, *à Alzire.*
Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La rachèterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
(A Alvarez.)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! Lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

Alvarez
J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

Zamore
Dieux! Quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(A Alzire.)
Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

Alzire
Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse:
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie
Par mon âme en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche et non pas une erreur:
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère et le Dieu que l'on quitte:
C'est mentir au ciel même a l'univers à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Zamore
J'ai prévu ta réponse: il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se déshonorer.

Alvarez
Cruels! Ainsi tous deux vous voulez votre perte;
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI

Alvarez, Zamore, Alzire, Alonze, Américains, Espagnols.

Alonze
On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII

Alvarez, Gusman, Montèze, Zamore, Alzire, Américains, Soldats.

Zamore
Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

Alzire
Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

Alvarez
Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

Zamore, *à Gusman*.
Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

Gusman, *à Zamore*.
Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(A Alvarez.)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil;
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.
(A Montèze, qui se jette à ses pieds.)
Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(A Zamore.)
Des dieux que nous servons connais la différence(48):
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Alvarez
Ah! Mon fils, tes vertus égalent ton courage.

Alzire
Quel changement, grand Dieu! Quel étonnant langage!

Zamore
Quoi! Tu veux me forcer moi-même au repentir!

Gusman
Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États,
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(A Alvarez.)
Daignez servir de père à ces époux heureux:
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte;
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

Zamore
Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! La loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(Il se jette à ses pieds(49).)

Alzire
Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée

Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

Gusman
Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père;
Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère!
Zamore, sois chrétien; je suis content; je meurs.

Alvarez, *à Montèze*.
Se vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne(50).

FIN D'ALZIRE.

NOTES.

Note_1 D'après les *Annales dramatiques* de MM. Clément et Delaporte, 1775, les plaintes étaient réciproques: « M. Lefranc, disent-ils, se plaignit très vivement et très amèrement que M. de Voltaire lui eût dérobé le sujet d'*Alzire,* disant qu'il le lui avait confié pour qu'il lui en dit son sentiment. D'autres ajoutaient même que M. Lefranc avait remis la tragédie entièrement faite dans les mains de M. de Voltaire; que celui-ci abusa du dépôt, pilla M. Lefranc, et donna *Alzire* au théâtre. » Les auteurs des *Annales dramatiques* veulent bien trouver le fait peu vraisemblable. Ils ajoutent ce trait d'ailleurs spirituel: « Quelques personnes faisaient courir le bruit qu'*Alzire* n'était pas l'ouvrage de M. de Voltaire. Je le souhaiterais, dit un homme d'esprit. — Et pourquoi? Lui demande quelqu'un. — C'est, reprit-il, que nous aurions deux bons poètes au lieu d'un. »
Note_2 « Si j'étais La Fontaine, écrit Voltaire à Thiériot, et si Mme du Châtelet avait le malheur de n'être que Mme de Montespan, je lui ferais une épître en vers où je dirais ce qu'on dit à tout le monde; mais... il faut raisonner avec elle et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié, et ce sont tous ces sentiments que je veux lui peindre. »
Note_3*Il Newtonianismo per le Dame,* d'Algarotti. (K.)
Note_4 Guillelmine-Dorothée-Charlotte de Brandebourg-Anspach, femme de Georges II, morte le 1er décembre 1737, à cinquante-quatre ans; c'était à elle que Voltaire avait dédié *la Henriade.* (B.)
Note_5 La duchesse du Maine.
Note_6 Dans ses *Épîtres,* liv. II, ép. ii, v. 51.

. . . . . Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Note_7 « Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium praebent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. » Cicer. *Orat. Pro Archia poeta.*
Note_8 Dans son article Curiosité des *Questions sur l'Encyclopédie,* Voltaire a donné le texte et la traduction de ces vers, et de quelques autres de plus.

Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quaerere vitae,
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes alque dies niti praestante labore,
Ad sommas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! O pectora caeca!
Lucret., lib II. v.7.

Note_9 Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection. (K.)
Note_10 D'après la lettre à Thiériot, du 6 février 1736, ce *Discours* devait être adressé à Thiériot, et placé à la fin de la tragédie. Voltaire même l'appelle *Postface* dans sa lettre du 10 mars. Mais dans la première édition d'*Alzire,* c'est en tête et non à la fin de la tragédie qu'il est placé. Voltaire, dans sa lettre à Thiériot, du 1er mars 1736, appelle ce discours l'*Apologétique*

de Tertullien. Dans d'autres lettres il l'appelle simplement l'*Apologétique.*
Plusieurs passages du *Discours préliminaire* se retrouvent dans un *Discours en réponse aux invectives et outrages de ses détracteurs,* qui fait partie des *Pièces inédites,* 1820, in-8° et in-12. Il se pourrait que le *Discours en réponse* fût une première version du *Discours préliminaire.* (B.)
Note_11 Bernardin Ramazzini, dans son *De Morbis Artificum diatriba,* 1701, in-8°, 1713; in-4°, traite des maladies des *artisans.* (B.)
Note_12 Ce fut l'abbé Guyot-Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'État de la guerre (1764). — A quoi le comte d'Argenson répliqua: « Je n'en vois pas la nécessité. » (K.)
Note_13 Voltaire redit cela en 1759. (B.)
Note_14 Dans l'édition originale, on lisait de plus ici:
« Il y a une de ces calomnies répétée dans vingt libelles au sujet de la belle édition anglaise de *la Henriade.* Il ne s'agit ici que d'un vil intérêt. Ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant. On trouvera chez Bauche, libraire, une réponse satisfaisante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser. »
Ce passage fut supprimé, dès 1730, dans l'édition faite à Amsterdam chez Jacques Desbordes.
« On trouvera chez Bauche une réponse satisfaisante. » Il s'agissait peut-être des souscriptions à *la Henriade* qu'avait reçues Thiériot, et dont Voltaire remboursa le montant.
Note_15 Dans le *Discours en réponse,* dont j'ai parlé page 379, Voltaire dit que ce fut un nommé Bellechaume qui, dans une critique imprimée d'*Oedipe,* dit, à l'occasion des vers sur les prêtres: « Voilà la confession de foi d'un athée ». Or dans la *Réponse à l'Apologie du nouvel Oedipe,* on lit après les deux vers sur les prêtres: « Cela s'appelle n'avoir aucun reste de religion. » D'où l'on peut conclure que c'est Bellechaume qui est auteur de la *Réponse à l'Apologie.* (B.)
Note_16 Dans la seconde édition de la *Bibliothèque janséniste* (par le P. de Colonia), 1731, in-12, on a placé, page 256, *la Ligue, ou Henri le Grand.* C'est sous ce titre que parut, en 1723, la première édition de *la Henriade;* mais *la Henriade* ne figure plus dans l'édition de la *Bibliothèque janséniste* donnée par Patouillet en 1753, quatre volumes in-12. (B.)
Note_17 Dans l'édition de J. Desbordes, 1736, on lisait en note ce qui suit:
« L'auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du poète Rousseau, homme ennemi de tout mérite, calomniateur de profession, reconnu et condamné pour tel, livré par la justice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un criminel qu'il est permis de disséquer pour l'utilité publique. »
Je n'ai trouvé cette note que dans l'édition de Desbordes. (B.)
Note_18 Dans toutes les éditions de 1736 et dans celles de 1738,1740, 1741, 1742, 1746, avant cet alinéa on lisait ici dans le texte:
« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du nouveau monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »
C'est de 1748 que date la suppression de cet aliéna, qui concerne Lefranc de Pompignan; voyez mon Avertissement. (B.)
Note_19 L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535 (*Note de Voltaire*).
Note_20 On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou. (*Note de Voltaire*.)
Note_21 Racine avait dit dans *la Thébaïde,* acte Ier, scène v:

On ne partage pas la grandeur souveraine;

Vers que Voltaire a placé dans *Rome* sauvée, acte II, scène iii. (B.)
Note_22 On eut peine à tolérer Gusman lors de la première représentation. Grandval, qui jouait ce rôle, outrait encore le caractère et le rendait féroce. (G. A.)
Note_23 On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition. **(Note de Voltaire.)**
Note_24 On trouve un pareil trait dans une relation de la Nouvelle-Espagne. **(Note de Voltaire.)**
Note_25 Vers répété dans *Mahomet,* acte Ier, scène ii. (B.)
Note_26 Voyez, dans *la Mort de César,* la note de al page 324.
Note_27 Le mot propre est *inca;* mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde. **(Note de Voltaire.)**
Note_28 Dans une variante d'*Ériphyle,* il y a:

Vivant, je l'ai vaincu; mort, est-il dangereux?

Note_29 L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. Ou traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices. **(Note de Voltaire.)**
Note_30 C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1736, 1748, 1768, 1775. Feu Decroix proposait de mettre:

Quel est donc ton dessein? (B.)

Note_31 Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil. **(Note de Voltaire.)**
Note_32 Dans son ode sur le Dix-Août, Lebrun a dit:

Qu'ils combattent pour l'esclavage;
Nous vaincrons pour la liberté.

Note_33 On voit que Montèze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa religion.

La Découverte du Nouveau Monde

(Tragédie, 1740)

Jean-Jacques Rousseau

Éditions : *Œuvres complètes de J.J. Rousseau*, Nouvelle Edition avec les notes historiques et critiques de tous les commentateurs augmentée d'un appendice aux confessions d'une table raisonnée des matières, Dictionnaire de musique, tome II, Didier Libraire, Paris 1834.

PERSONNAGES

LE CACIQUE de l'île de Guanahan, *conquérant d'une partie des Antilles*.
DIGIZE, *épouse du cacique*.
CARIME, *princesse américaine*.
COLOMB, *chef de la flotte espagnole*.
ALVARD, *officier castillan*.
LE GRAND-PRETRE des Américains.
NOZIME, *Américain*.
Troupe de sacrificateurs américains.
Troupe d'espagnols et d'espagnoles de la flotte.
Troupe d'américains et d'américaines.

La scène est dans l'île de Guanahan.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la forêt sacrée où les peuples de Guanahan venaient adorer les dieux.

SCENE I

Le Cacique, Carime.

Le Cacique
Seule, en ces bois sacrés ! Eh ! Qu'y faisait Carime ?

Carime
Eh ! Quel autre que vous devrait le savoir mieux ?
De mes tourmens secrets j'importunais les dieux ;
J'y pleurais mes malheurs : m'en faites-vous un crime ?

Le Cacique
Loin de vous condamner, j'honore la vertu
Qui vous fait près des dieux chercher la confiance
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent présages affreux, troublant notre assurance,
Semblent du ciel annoncer le courroux ;
Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous
En faveur de votre innocence.

Carime
Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux ?
Cruel ! Vous insultez à mon sort déplorable.
Ah ! Si l'amour me rend coupable,
Est-ce à vous blâmer mes feux ?

Le Cacique
Quoi ! Vous parlez d'amour en ces momens funestes !
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi ?

Carime
Quand l'amour est extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime ?
Si Digizé vous vantait son ardeur,
Lui répondriez-vous de même ?

Le Cacique
Digizé m'appartient par des nœuds éternels ;
En partageant mes feux elle a rempli mon trône ;
Et, quand nous confirmons nos sermens mutuels,
L'amour le justifie, et le devoir l'ordonne.

Carime
L'amour et le devoir s'accordent rarement :
Tour à tour seulement ils règnent dans une âme.
L'amour forme l'engagement,
Mais le devoir éteint la flamme.
Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,

Redoublez avec moi ses doux engagemens :
Mon cœur consent à ce partage :
C'est un usage établi parmi nous.

Le Cacique
Que me proposez-vous, Carime ? Quel langage !

Carime
Tu t'offenses, cruel, d'un langage si doux !
Mon amour et mes pleurs excitent ton courroux !
Tu vas triompher en ce jour.
Ah ! Si tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour ?

Le Cacique
Cessez de vains regrets, votre plainte est injuste :
Ici vos pleurs blessent mes yeux.
Carime, ainsi que vous, en cet asile auguste,
Mon cœur a ses secrets à révéler aux dieux.

Carime
Quoi ! Barbare, au mépris tu joins enfin l'outrage.
Va, tu n'entendras plus d'inutiles soupirs ;
A mon amour trahi tu préfères ma rage ;
Il faudra te servir au gré de tes désirs.

Le Cacique
Que son sort est à plaindre !
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien
Ses pleurs étaient bien plus à craindre.

SCENE II

Le Cacique
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
Dieux, calmez un peuple égaré,
De ses sens effrayés dissipez ce délire ;
Ou, si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je frissonne ;
Une sombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la première fois ton courage s'étonne ;
La crainte et la frayeur se font sentir à toi.

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
Rassurez un peuple égaré,
De ses sens effrayés dissipez ce délire ;
Ou, si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.

Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles ?
Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugissemens des idoles,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
Ah ! N'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de si faibles coups ?
Gloire frivole ! Eh ! Sur quoi comptons-nous ?
Mais je vois Digizé. Cher objet de ma flamme,
Tendre épouse, ah ! Mieux que les dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon âme.

SCENE III

Digizé, Le Cacique.

Digizé
Seigneur, vos sujets éperdus,
Saisis d'effroi, d'horreur, cèdent à leurs alarmes ;
Et, parmi tant de cris, de soupirs et de larmes,
C'est pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que soit le sujet de leur terreur mortelle,
Ah ! Fuyons, cher époux, fuyons, sauvons vos jours.
Par une crainte, hélas ! Qui menace leur cours,
Mon cœur sent une mort réelle.

Le Cacique
Moi fuir ! Leur cacique ! Leur roi !
Leur père enfin ! L'espères-tu de moi ?
Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse,
Moi, fuir ! Ah ! Digizé, que me proposes-tu ?
Un cœur chargé d'une faiblesse
Conserverait-il ta tendresse
En abandonnant la vertu ?
Digizé, je chéris le nœud qui nous assemble ;
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi :
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi,
Et la vertu plus que tous deux ensemble.

SCENE IV

Nozime, Le Cacique, Digizé.

Nozime
Par votre ordre seigneur, les prêtres rassemblés
Vont bientôt en ces lieux commencer le mystère.

Le Cacique
Et les peuples ?

Nozime
Toujours également troublés,
Tous frémissent au bruit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux les enfans du soleil
Doivent bientôt descendre en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul ; et ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves.
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits…

Le Cacique
Laissez-nous, Nozime : c'est assez.

Digizé
Grands dieux ! Que produira cette terreur publique !
Quel sera ton destin, infortuné cacique ?
Hélas ! Ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

Le Cacique
Mon sort est décidé, je suis aimé de toi.
Dieux puissans, dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver et la foudre et vos traits.
Déployez contre moi votre injuste vengeance,
J'en redoute peu les effets :
Digizé seule en sa puissance
Tient mon bonheur et mes succès.
Dieux puissans, dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver et la foudre et vos traits.

Digizé
Où vous emporte un excès de tendresse ?
Ah ! N'irritons point les dieux :
Plus on prétend braver les cieux,
Plus on sent sa propre faiblesse.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! Des faibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi ?
Du plus parfait amour la flamme légitime
Aurait-elle offensé tes yeux ?
Ah ! Si des yeux si purs devant toi sont un crime,
Détruis la race humaine et ne fais que des dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! Des faibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi ?

Le Cacique
Chère épouse, suspends d'inutiles alarmes :
Plus que de vains malheurs tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verses des larmes,
De plus grands maux à redouter ?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés,
Les prêtres vont paraître :
Gardez-vous de laisser connaître
Le trouble auquel vous vous livrez.

SCENE V

Le Cacique, le Grand-Prêtre, Digizé, troupe de prêtres.

Le Grand-Prêtre
C'est ici le séjour de nos dieux formidables ;
Ils rendent en ces lieux leurs arrêts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint respect !
Tout doit frémir à leur aspect.

Le Cacique
Prêtres sacrés des dieux qui protègent ces îles,
Implorez leur secours sur mon peuple et sur moi ;
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles
Evoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

Le Grand-Prêtre, *alternativement avec le chœur*.
Ancien du monde, être des jours, »
Sois attentif à nos prières ;
Soleil, suspends ton cours
Pour éclairer nos mystères.

Le Grand-Prêtre
Dieux qui veillez sur cet empire,
Manifestez vos soins ; soyez nos protecteurs.
Bannissez de vaines terreurs,
Un signe seul vous peut suffire :
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inspire ?

Chœur
Ancien du monde, être des jours,

Sois attentifs à nos prières ;
Soleil, suspends ton cours
Pour éclairer nos mystères.

Le Grand-Prêtre
Conservez à son peuple un prince généreux :
Que, de votre pouvoir digne dépositaire,
Il soit heureux comme les dieux,
Puisqu'il remplit leur ministère,
Et qu'il est bienfaisant comme eux !

Chœur
Ancien du monde, etc.

Le Grand-Prêtre
C'en est assez. Que l'on fasse silence.
De nos rites sacrés déployons la puissance.
Que vos sublimes sons, vos pas mystérieux,
De l'avenir, soustrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inspiré portent la connaissance.
Mais la fureur divine agite mes esprits ;
Mes sens sont étonnés, mes regards éblouis ;
La nature succombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles…
Non, des transports nouveaux affermissent mes sens ;
Mes yeux avec effort percent la nuit des temps…
Ecoutez du destin les décrets inflexibles…
Cacique infortuné,
Tes exploits sont flétris, ton règne est terminé :
Ce jour en d'autres mains fait passer ta puissance :
Tes peuples, asservis sous un joug odieux,
Vont perdre pour jamais les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du soleil, vos triomphez de nous ;
Vos arts sur nos vertus vous donnent la victoire :
Mais, quand nous tombons sous vos coups,
Craignez de payez cher nos maux et votre gloire.
Des nuages confus naissent de toutes parts…
Les siècles sont voilés à mes faibles regards.

Le Cacique
De vos arts mensongers cessez les vains prestiges.
(Les prêtres se retirent, après quoi l'on entend le chœur suivant derrière le théâtre.)

Chœur, *derrière le théâtre*.
Ô ciel ! Ô ciel ! Quels prodiges nouveaux !
Et quels monstres ailés paraissent sur les eaux !

Digizé
Dieux ! Quels sont ces nouveaux prodiges ?

Chœur, *derrière le théâtre*.
Ô ciel ! Ô ciel ! Etc. ;

Le Cacique
L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide ;
Allons apaiser ses transports.

Digizé
Seigneur, où courez-vous ? Quel vain espoir vous guide ?
Contre l'arrêt des dieux que servent vos efforts ?...
Mais il ne m'entend plus, il fuit. Destin sévère !
Ah ! Ne puis-je du moins, dans ma douleur amère,
Sauver un de ses jours au prix de mille morts ?

Fin du premier acte.

ACTE SECOND

Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres et de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte espagnole, au son des trompettes et des timbales.

SCENE I

Colomb, Alvar, troupe d'espagnols et d'espagnoles.

Chœur
Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde !
Donnons des lois à l'univers :
Notre audace en ce jour découvre un nouveau monde ;
Il est fait pour porter nos fers.

Colomb, *tenant d'une main une épée nue, et de l'autre l'étendard de Castille*.
Climats dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux,
Perdez la liberté :
(*Il plante l'étendard en terre*.)
Mais portez sans murmure
Un joug encor plus précieux.
Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Eternisa son nom dans les champs de Colchos :
Aux rives de Gadès l'impétueux Alcide
Borna sa course et ses travaux :
Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense Océan notre troupe intrépide
A l'égal de tous ces héros ?
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Entrez, par les plaisirs, au chemin de la gloire ;
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts ;
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

Chœur
Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.
(*On danse*.)

Alvar
Fière Castille, étend partout tes lois,
Sur toute la nature exerce ton empire ;
Pour combler tes brillans exploits
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons dans ces lieux la terreur, le ravage ;
Le ciel en fit notre partage
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fière Castille, etc.
(*Danses guerrières*.)

Une Castillane
Volez, conquérans redoutables,
Allez remplir de grands destins :
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes sont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun se couronne à son tour.
Guerriers, vous y portez l'empire d'Isabelle,
Nous y portons l'empire de l'Amour.
Volez, conquérans, etc.
(*Danses*.)

Alvar et la Castillane
Jeunes beautés, guerriers terribles,
Unissez-vous, soumettez l'univers.
Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

Colomb
C'est assez exprimer notre allégresse extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux transports.
Allons aux habitans qui vivent sur ces bords
De leur nouveau destin porter l'arrêt suprême.
Alvar, de nos vaisseaux ne vous éloignez pas ;
Dans ces détours cachés dispersez vos soldats :
La gloire d'un guerrier est assez satisfaite
S'il peut favoriser une heureuse retraite ;
Allez, si nous avons à livrer des combats,
Il sera bientôt temps d'illustrer votre bras.

Chœur
Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde ;
Portons nos lois au bout de l'univers :
Notre audace en ce jour découvre un nouveau monde ;
Nous sommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II

Carime
Transports de ma fureur, amour, rage funeste,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas ?
C'est assez déchirer mon cœur par vos combats ;
Ah ! Du moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas,
Mais je l'espère en vain, l'ingrat y règne encore :
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager ;
Je reconnais toujours, hélas ! Que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, etc.
Mais que servent ces pleurs ?... Qu'elle pleure elle-même…

C'est ici le séjour des enfans du soleil,
Voilà de leur abord le superbe appareil ;
Qu'y viens-je faire, hélas ! Dans ma fureur extrême ?
Je viens leur livrer ce que j'aime,
Pour leur livrer ce que je hais !
Oses-tu l'espérer, infidèle Carime ?
Ils détesteront tes forfaits.
Mais s'ils avaient aimé… s'ils ont des cœurs sensibles…
Ah ! Sans doute ils le sont, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour ?

SCENE III

Alvar, Carime.

Alvar
Que vois-je ? Quel éclat ! Comment tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déserts ?
Que serviront ici la valeur et les armes ?
C'est à nous d'y porter les fers.

Carime, *en action de se prosterner*.
Je suis encor, seigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit…

Alvar, *la relevant*.
J'en puis avoir reçus ;
Mais où brille votre présence
C'est à vous seule qu'ils sont dus.

Carime
Quoi donc ! Refusez-vous, seigneur, qu'on vous adore ?
N'êtes-vous pas des dieux ?

Alvar
On ne doit adorer que vous seule en ces lieux ;
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour
Si mon cœur, en ce lieu sauvage,
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'Amour.

Carime
Vous séduisez le mien par un si doux langage,
Je n'en attendais pas de tels en ce séjour.

Alvar
L'Amour veut, par mes soins, réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de désavantage :
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous ;
Daignez nous suivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

Carime
Je ferai plus encore ; et je veux que cette île
Avant la fin du jour reconnaisse vos lois.
Les peuples effrayés vont d'asile en asile
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois.
Le Cacique lui-même, en d'obscures retraites,
A déposé ses biens les plus chéris.
Je connais les détours de ces routes secrètes.
Des otages si chers…

Alvar
Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur suffit pour nous la procurer.
Vos soins ne serviraient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux assurer.

Carime
Ainsi tout se refuse à ma juste colère !

Alvar
Juste ciel ! Vous pleurez ! Ai-je pu vous déplaire ?
Parlez, que fallait-il ?...

Carime
Il fallait me venger.

Alvar
Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire ?

Carime
Le Cacique.

Alvar
Il mourra : c'est fait de son destin.
Tous moyens sont permis pour punir une offense.
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul chemin,
Il en est cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs et vos appas.
Mais mon zèle empressé n'est pas ici le maître :
Notre chef en ces lieux va bientôt reparaître ;
Je vais tout préparer pour marcher sur vos pas.
(*Ensemble*.)
Vengeance, Amour, unissez-vous,
Portez partout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne résiste à vos coups.

Alvar
La colère en est plus ardente
Quand ce qu'on aime est outragé.

Carime
Quand l'amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.
(*Ensemble.*)
Vengeance, Amour, unissez-vous, etc.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME

Le théâtre change, et représente les appartemens du Cacique.

SCENE I

Digizé
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, crainte fatale,
Tristes pressentimens, vous voilà donc remplis !
Funeste trahison d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, restez-vous impunis ?
Hélas, dans mon effroi timide,
Je ne soupçonnais pas, cher et fidèle époux,
De quelle main perfide
Te viendraient de si rudes coups.
Je connais trop ton cœur, le sort qui nous sépare
Terminera tes jours :
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, crainte fatale,
Tristes pressentimens, etc.
Cacique redouté, quand cette heureuse rive
Retentissait partout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verrait ton épouse captive
Dans le palais de tes aïeux ?

SCENE II

Digizé, Carime.

Digizé
Venez-vous insulter à mon sort déplorable ?

Carime
Je viens partager vos ennuis.

Digizé
Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

Carime
Je ne connais point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs ;
Mais mon cœur commence à vous plaindre,
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence :
Quand le cœur se croit outragé,
A peine a-t-on puni l'offense
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

Digizé
Quand le remède est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez ;
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y fallait être sensible.
(*Ensemble*.)
Amour, Amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus chères douceurs ?
Nos tourmens font-ils tes délices ?
Te nourris-tu de nos pleurs ?
Amour, Amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?

Carime
Quel bruit ici se fait entendre !
Quels cris ! Quels sons étincelans !

Digizé
Du Cacique en fureur les transports violens…
Si c'était lui… Grands dieux ! Qu'ose-t-il entreprendre ?
Le bruit redouble : hélas ! Peut-être il va périr.
Ciel, juste ciel, daigne le secourir !
(*On entend des décharges de mousqueterie qui se mêlent au bruit de l'orchestre*.)
(*Ensemble*.)
Dieux ! Quels fracas ! Quel bruit ! Quels éclats de tonnerre !
Le soleil irrité renverse-t-il la terre ?

SCENE III

Colomb, suivi de quelques guerriers ; Digizé, Carime.

Colomb
C'est assez. Epargnons de faibles ennemis.
Qu'ils sentent leur faiblesse avec leur esclavage ;
Avec tant de fierté, d'audace et de courage,
Ils n'en seront que plus punis.

Digizé
Cruels ! Qu'avez-vous fait ?... Mais, ô ciel ! C'est lui-même !

SCENE IV

Alvar, Le Cacique, désarmé, Colomb, Digizé, Carime.

Alvar
Je l'ai surpris qui, seul, ardent et furieux,
Cherchait à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

Colomb
Parle, que voulais-tu dans ton audace extrême ?

Le Cacique
Voir Digizé, t'immoler et mourir.

Colomb
Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juste colère ?

Le Cacique
Je n'attends rien de toi ; va, remplis tes projets.
Fils du soleil, de tes heureux succès
Rends grâce aux foudres de ton père,
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'aurait trouvé que le trépas.

Colomb
Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même.

Carime
Calmez votre colère extrême ;
Accordez aux remords prêts à me déchirer
De deux tendres époux la vie et la couronne.
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer :
Ou, si votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

Colomb
Daignent-ils recourir à la moindre prière !

La Cacique
Vainement ton orgueil l'espère,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les dieux.

Carime, *à Alvar*.
Obtenez ce bienfait si je plais à vos yeux.

Carime, Alvar, Digizé.
Excusez deux époux, deux amants trop sensibles ;
Tout leur crime est dans leur amour.
Ah ! Si vous aimiez un jour,
Voudriez-vous à votre tour
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles ?

Carime
Ne vous rendrez-vous point ?

Colomb

Allez, je suis vaincu.
Cacique malheureux, remonte sur ton trône.
(*On lui rend son épée*.)
Reçois mon amitié, c'est un bien qui t'est dû.
Je songe, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(*A Carime*.)
Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née.
Sensible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée,
Quand on pourrait punir, de savoir pardonner.

La Cacique

C'est toi qui viens de le donner ;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle.
Tes armes n'avaient pu dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr, dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidèle.

Colomb

Je te veux pour ami, sois sujet d'Isabelle.
Vante-nous désormais ton éclat prétendu,
Europe ; en ce climat sauvage,
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous que des deux bouts du monde
Le destin rassemble en ces lieux !
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux :
Qu'à vos concerts l'écho réponde ;
Enchantez les cœurs et les yeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux sont les enfans des arts,
Et le monde en est la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous que des deux bouts du monde
Le destin rassemble en ces lieux !
Venez former d'aimables jeux.

SCENE V

Colomb, Digizé, Carime, Le Cacique, Alvar, peuples espagnols et américains.

Chœur

Accourons, accourons, formons d'aimables jeux ;
Qu'à nos concerts l'écho réponde :
Enchantons les cœurs et les yeux.

Un Américain

Il n'est point de cœur sauvage
Pour l'amour ;
Et dès qu'on s'engage
En ce séjour,
C'est sans partage.
Point d'autres plaisirs
Que de douces chaînes :
Nos uniques peines
Sont nos vains désirs,
Quand des inhumaines
Causent nos soupirs.
Il n'est point, etc.

Une Espagnole

Voguons,
Parcourons
Les ondes,
Nos plaisirs auront leur tour.
Découvrir
De nouveaux mondes,
C'est offrir
De nouveaux myrtes à l'Amour.
Plus loin que Phébus n'étend
Sa carrière,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumière,
L'amour fait sentir ses feux.
Soleil, tu fais nos jours ; l'Amour les rend heureux.
Voguons, etc.

Chœur

Répandons dans tout l'univers
Et nos trésors et l'abondance ;
Unissons par notre alliance
Deux mondes séparés par l'abîme des mers.

Air
Ajouté à la fête du troisième acte.

Digizé

Triomphe, amour, règne en ces lieux ;
Retour de mon bonheur, doux transports de ma flamme,
Plaisirs charmans, plaisirs des dieux,
Enchantez, enivrez mon âme ;
Coulez torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité,
Mais c'est toi qui la rends constante.

Fin de La Découverte du nouveau monde.

Zulime

(Tragédie, 1740)

Voltaire

Tragédie représentée, pour la première fois, le 8 juin 1740.

Edition : *Théâtre Classique des Français*, Tome XIX, Théâtre choisi de Voltaire, Tome Troisième, Chez Treuttel et Würtz, Paris, 1831.

AVERTISSEMENT des éditeurs de l'édition de Kehl*

Cette tragédie fut représentée, pour la première fois, en 1740, reprise en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive, que M. de Voltaire a désavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime est le même sujet que Bajazet et qu'Ariane. Dans Ariane, tout est sacrifié à ce rôle : Thésée, Phèdre, Oenarus, Pirithous, ne sont pas supportables : l'ingratitude de Thésée, la trahison de Phèdre, n'ont aucun motif : ils sont odieux et avilis ; mais le rôle d'Ariane fait tout pardonner. Dans Bajazet, Roxanne n'est point intéressante ; elle trahit Amurat, son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée ; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de Bajazet, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'Acomat et Atalide l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'Atalide est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles qu'Atalide, Monime, Junie, Iphigénie, Bérénice. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient digne des vers de Racine ; mais ils feront toujours les délices des âmes tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de Voltaire admirait le rôle d'Acomat. Ce rôle et celui de Burrhus sont encore de ces beautés dont Racine n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de Zulime, sa révolte contre son père, sont des crimes ; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Hermione, Roxane, Phèdre, intéressent par leurs malheurs, et surtout par l'excès de leur passion ; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des âmes vertueuses. Les emportements de Zulime, au contraire, sont ceux d'une âme entrainée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies ; et M. de Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut, celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénoûment heureux. M. de Voltaire a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de Bajazet, est elle susceptible de plusieurs dénoûments. Le cinquième acte, et la catastrophe de Zulime, telle qu'elle est dans cette édition, est d'une grande beauté ; et ce vers de Zulime, en arrachant le poignard à sa rivale :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime,
Vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

cette préface est de Condorcet

EPITRE à Mademoiselle Clairon.

Cette tragédie vous appartient, mademoiselle ; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talents comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que, sans les grands acteurs, une pièce de théâtre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'âme. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue : et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Mlle de Champmélé de jouer Chimène, lorsque Augustin Courbé et Mabre Cramoisy, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse ; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de Cicéron dût déplaire mortellement à certaines personnes qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on en lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talents extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles, et les yeux ; ils sont tous enfants du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même des inflexions de voix ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture ; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talents.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; et Bénassar son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec Bajazet ; et, pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat : mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible ; pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées : enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt ; mais le rôle de Ramire m'a toutjours paru très-faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage : ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pêche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions ; mais je voudrais que, sur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnable ; mais ce n'est pas assez ;

Et que l'amour, souvent de remords combattu,

Paraisse une faiblesse, et non une vertu :

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir ; il cesse dès lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui, de tous nos écrivains, est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est surtout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentiments les plus touchants et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane ; et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différents.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures, non-seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que, le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraitrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans Athalie, qu'un grand prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet Oreste qui venge son père, et qui tue sa mère ; dans Mérope, qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même ; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit ; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans Ariane serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans la parricide d'Oreste. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, els déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal : elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société ; mais les vraies passions sont faites pour la scène, et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES

BENASSAR, shérif de Trémizène.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, ministre de Bénassar.
RAMIRE, esclave espagnol.
ATIDE, esclave espagnole.
IDAMORE, esclave espagnol.
SERAME, attachée à Zulime.
Suite.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique

ACTE PREMIER

SCENE I

Zulime, Atide, Mohadir.

Zulime, *d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.*
Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie :
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie :
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraine.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène,
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage et je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

Mohadir
Qui ? Lui ! Vous oublier ! Grand Dieu, qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ?
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi ! Dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie !
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
Ah ! Ne l'irritez point, revenez dans mes bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas ;
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce.

Zulime
Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse :
C'est tout ce que je puis ; et c'est t'en dire assez.

Mohadir
Vous pleurez, vous, Zulime ! Et vous le trahissez !

Zulime
Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage :
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts ;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

Mohadir
Hélas ! Suivez-le encore.
Il revient ; revenez, dissipez tant d'ennuis :
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

Zulime

Je ne puis.

Mohadir

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages,
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts, et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renait, et va revoir son maître :
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats :
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

Zulime

Ah ! Reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

Mohadir

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penser, sans honte et sans horreur,
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

Zulime

Ramire esclave !

Mohadir

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers, vaincus par nos aïeux ?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage ;
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

Zulime

Ramire esclave ! Lui ?

Mohadir

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc ! Un Espagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître ;
A peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire en s'indignant votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

Atide

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle ;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclaves ; et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus, qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober sa tête au fer des Turcomans.
C'est lui qui comme un dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée,
Bénassar avec peine assemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves ;
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

Mohadir, *à Zulime.*

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé ?

Zulime

Oui, je l'avoue.

Mohadir

Ah Dieu !

Zulime

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper… Tel est mon caractère.

Mohadir

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné, qui touche à son tombeau ?

Zulime

Vous me faites frémir.

Mohadir

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi votre cœur n'est point né pour le crime.

Zulime
Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentas qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez : votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir… ah partez.

Mohadir
Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime.

Zulime
Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez : votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir… ah ! Partez.

Mohadir
Hélas ! Je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître !

SCENE II

Zulime, Atide.

Zulime
Ah ! Je succombe, Atide ; et ce cœur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père : Atide ! Ah ! Qu'il en coûte !
Que de retours sur moi ! Que de tristes efforts !
Je n'ai dans mon amour senti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire : il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit : hélas ! Si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant : de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

Atide
Hélas ! Ramire et moi nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie ;
Le Ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose : et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez, est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
Mais Ramire ! Un héros du ciel abandonné ;
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même ;
Enfin, que vous aimez…

Zulime
Atide, si je l'aime !
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés.
C'est toi qui les nourris, chère Atide ; et peut-être
En me parlant de lui, c'est toi qui les fis naître.
C'est toi qui commenças mon téméraire amour ;
Ramire a fait le reste, en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parents, peuple, empire ;
Et frémissant encor de ses périls passés,
Je crains dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant, loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête ;
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler !

Atide
Ah ! Ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence ?

Zulime
J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi si long-temps…?

Atide
A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse ;
Un moment peut nous perdre et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet Océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

Zulime
Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va presser ce départ nécessaire :
L'ordre dépend de lui, tout est entre ses mains :
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il ? Est-ce vous, est-ce moi qu'il évite ?

Atide
Le voici… Ciel, témoin du trouble qui m'agite,
Ciel, renferme à jamais dans ce soin malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux !

SCENE III

Zulime, Atide, Ramire.

Ramire
Madame, enfin des Cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même ;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi ! Vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

Zulime
Et pouvez-vous penser que je suis sans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul… Ah ! Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'égouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas ! Cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

Ramire
Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, Madame, et nos cœurs
N'ont, pour vous rassurer dans vos défiances,
Qu'un hommage inutile et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers ;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagemens…

Zulime
Pour me prouver vos feux, vous faut-il des serments ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort : puis-je vous soupçonner ?
Ah ! Les serments sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

Ramire
Que mes jours immolés à votre sûreté…

Zulime
Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible ;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible :
Vous-même ; devant moi, triste, sombre, égaré ;
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

Atide
Vous vous faites tous deux une pénible étude.
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités.
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile :
Le vaisseau vous attend ; Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits sur nous… et sur son cœur !
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuse !

Zulime
Je dois l'être ; et l'hymen qui va nous engager…

SCENE IV

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

Idamore
Dans ce moment, Madame, on vient vous assiéger.

Atide
Ciel !

Idamore
On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
D'étendards menaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

Ramire
Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien ! Pour vous servir le Ciel m'ouvre une voie ;
De vos peuples unis je brave le courroux :
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre ;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

Zulime
Que dis-tu ? Contre un père ! Arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?

Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

Ramire, *à Atide.*
Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCENE V

Ramire, Atide.

Atide
Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie :
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie ;
Que Valence dans vous redemande un veneur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur ;
Quittez, sans plus tarder, cette rive fatale ;
Partez, vivez, régner, fût-ce avec ma rivale.

Ramire
Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs ;
Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être ;
Voulez-vous me changer ? Chéririez-vous un traître ?
J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux ;
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte ?
Quel supplice effroyable alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

Atide
Eh bien ! Allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens : mais, cruel, n'exposez que ma vie ;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

Ramire
Je vous adore, Atide ; et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame :
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous ; et vous seule en doutez.
Ah ! Mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle :
Ce cœur est un perfide ; et c'est pour vous, cruelle !

Atide
Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux ;
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! Peut-on s'étonner que vous ayez su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumit un cœur, prompt à se désarmer ?
Ah ! Le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

Ramire
Eh ! Pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous ?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
Ah ! Cruelle ! A quel prix le jour m'est conservé !

Atide
Eh bien ! Punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est plus le seul coupable ;
J'ai parlé comme lui ; comme lui condamnable
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter ;
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure ;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit… Ciel ! Quel tumulte affreux !

Ramire
Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux :
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole…

Atide
Je vous suis ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? Vous êtes en danger.

Ramire
Ah ! Ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez…

Atide
Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND

SCENE I

Ramire, Idamore.

Idamore
Oui, Dieu même est pour nous ; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde, et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénie apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques moments
Pouvait de ce palais briser les fondements.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir : et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez…

Ramire
Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu ; c'est assez, Idamore.

Idamore
Comment ! Quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

Ramire
L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis ?

Idamore
Non, sans doute, Seigneur, et ce crime est infame.

Ramire
Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége, et de l'abandonner ?

Idamore
Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services ?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

Ramire
Eh bien ! Qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi, j'irai l'en punir !
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

Idamore
Rougissez de tarder ; Valence vous appelle :
Les moments sont bien chers, et si vous hésitez…

Ramire
Non, je vais m'expliquer et lui dire…

Idamore
Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égarements
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez, pour un temps plus sûr et plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez ;
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

Ramire
Je dépends de l'honneur ; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

Idamore
Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

Ramire
Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours le dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer, j'assurerai sa fuite.

Idamore
Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.

Mais non ; votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! Qu'on la veuille outrager ?
Son ame toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil…

Ramire
Que je crains le moment de son affreux réveil !

Idamore
Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie… On approche : c'est elle.

Ramire
Va, cours après Atide ; et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II

Zulime, Ramire, Sérame.

Zulime
Oui, nous touchons, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instants qui nous sont accordés :
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés ;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne est unie,
Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels ;
Mais que bientôt, Seigneur, au pied de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté ;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte et la douce espérance.

Ramire
Ah ! Vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits.

Zulime
Eh ! Qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire ?
Les chagrins sont pour moi ; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parents, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin…

Ramire
Pourrais-je vous trahir ?
Non, je ne puis.

Zulime
Hélas ! Je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

Ramire
Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

Zulime
Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

Ramire
C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles…

Zulime
Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits ?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! De plus sacrées :
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

Ramire
Je suis loin d'être ingrat ; non, mon cœur ne peut l'être.

Zulime
Sans doute…

Ramire
Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,

Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

Zulime
Un obstacle !

Ramire
Une loi formidable, éternelle.

Zulime
Vous m'arrachez le cœur ; achevez, quelle est-elle ?

Ramire
C'est la religion… Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise,
Désormais parmi nous est un crime odieux ;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes Etats m'appelle au rang suprême ;
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

Zulime
Je t'entends ; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur ;
Pour ma religion j'ai connu ton horreur :
J'en ai souvent gémi ; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses !)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang sont je sors :
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre Dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs : tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement, ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels,
Qu'Atide y soit présente : elle approche ; elle m'aime :
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

Ramire
C'en est trop ; et mon cœur déchiré…

SCENE III

Zulime, Ramire, Atide, Sérame.

Atide
Madame, dans ces murs votre père est entré.

Zulime
Mon père !

Ramire
Lui !

Zulime
Grands Dieux !

Atide
Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes ;
N'ont pas cru vous trahir, en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

Zulime
Ô mon père ! Ô mon roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

Atide
Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

Ramire
Donnez-lui tout mon sang ; je vous le sacrifie :
Mais conservez du moins…

Zulime
Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance !
Allez, Atide ; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire, et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime ;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

Atide
Qu'entends-je ? son époux !

Ramire
On vient, suivez mes pas ;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCENE IV

Zulime, Bénassar, Sérame.

Zulime
Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent !

Sérame, soutiens-moi.

Bénassar

C'est elle.

Zulime

O désespoir !

Bénassar

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir ?

Zulime

Je me meurs ! Ah, mon père !

Bénassar

O toi qui fus ma fille !
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus ?

Zulime, *à genoux.*

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse ;
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

Bénassar

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime
m'accable ?

Zulime

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

Bénassar

J'aurais pu te punir ; j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

Zulime

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

Bénassar

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée…
Lève-toi, ta douleur commence à m'attendrir ;
(Elle se relève.)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule ; et jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus…
Je n'ai que trop vécu : ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces Etats, que je quittais pour toi ;
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces :
Et c'est dans ces moments que fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur ?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
Ah, Zulime ! Ah, mon sang ! Par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

Zulime

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux ; ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux :
Mais ce crime si cher à sur moi trop d'empire ;
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

Bénassar

Que dis-tu ? Malheureuse ! Opprobre de mon sort !
Quoi ! Tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort ?
Qui ? Ramire ! Un captif ! Ramire t'a séduite !
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite !
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu ! Suivrait un sort si beau !
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible salaire !
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père ?
Repens-toi, suis mes pas ; viens sans plus m'outrager.

Zulime

Je voudrais obéir ; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous ;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés ;
Qu'il est du sang des rois ; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux…

Bénassar

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! Que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur !
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvements sont suivis du parjure.
Puissent la perfidie et la division
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'espère que le Ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux : perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

SCENE V

Zulime, Sérame.

Zulime

Seigneur… Ah ! Cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi !
Tu me plaindras sans doute… Ah ! Passion funeste !
Quoi ! Les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler !
Dieu, je me livre à toi ; si tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME

SCENE I

Zulime, Atide.

Zulime

Hélas ! Vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! J'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je ? L'outrager ! J'avance son trépas :
Malheureuse !

Atide

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez ; mais je sens qu'en de tels déplaisirs
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier…

Zulime

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaine à Ramire !
A quels conseils, grand Dieu ! Faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? Ose-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare !
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

Atide

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,
Vous disiez ainsi, mon cœur me démentait.

Atide

Qui ne connait l'état d'une ame combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue ;
Et ma triste amitié…

Zulime

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas ! M'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux ?

Atide

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume ;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice ?

Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais ?

Zulime
Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux,
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II

Zulime, Atide, Idamore.

Idamore
Madame, votre père appelle ses soldats ;
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilège appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage ;
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

Zulime
Ramire, dites-vous ?

Idamore
Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir ; surtout il veut vous voir.

Zulime
Ah ! Je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus ;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis ; je craignais, et l'on m'aime !
Ah ! Prince…

SCENE III

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

Idamore, *à Ramire.*
J'ai parlé, Seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre cœur les justes sentiments ;
Zulime en est bien digne ; achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance ;
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.
(Il sort.)

Ramire
Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maitre ;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords ;
Venez, ne craignez point ses impuissants efforts.

Zulime
Moi craindre ! Ah ! C'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix :
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir, en partant votre épouse.

Ramire
C'est braver votre père, et le désespérer ;
Pour le salut des miens, je ne puis différer…

Zulime
Ramire !

Ramire
Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

Zulime
Tu promis davantage.
Que m'importait un trône ?

Atide
Eh ! Madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants ?
Songez…

Zulime
De ce péril soyez moins occupée ;
Il en est un grand. Ciel ! Serais-je trompée ?
Ah ! Ramire !

Ramire
Attendez qu'au sein de ses Etats

L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

Zulime
Qu'entends-je ? Quel discours à tous les trois funeste !
Ramire ! Attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite ?

Ramire
Je vous y mène en reine ; et mon peuple à genoux,
Avec son souverain, fléchira devant vous.

Atide
Croyez que vos bienfaits…

Zulime
Ah ! C'en est trop, Atide :
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide ;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais ! Et pour qui ? Malheureux !
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
Mais il reste un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père ; il a plaint mes erreurs :
Il est sensible, il m'aime ; il vengera mes pleurs :
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! Ta mort ? Non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

Atide
Madame !

Ramire
Atide ! Ô ciel !

Atide
Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel ?
C'est votre ouvrage, hélas ! Que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi ! Vous balancez,
Ramire !

Zulime
Madame, épargnez-vous ces transports empressés ;
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense ;
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié :
Vous m'en payez le prix ; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naitre ;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus ;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus :
Laissez-moi.

Ramire
Non, madame, et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez…

Zulime
Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
Tu m'outrages pour elle ! Ah ! Vil couple d'ingrats !
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas ;
Vous expirez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver : je cours vous en punir…
Tu me braves encore ; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés :
Tu te trompes, barbare… A moi, gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père :
Que mon sang satisfasse à sa juste colère ;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants
Contemplent deux ingrats à mes yeux expirants.

SCENE IV

Atide, Ramire.

Ramire
Ah ! Fuyez sa vengeance, Atide, et que je pleure.

Atide
Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure ;
Ramire, il faut me perdre, et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

Ramire
Vous !

Atide
Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre… et je renonce à vous.

Ramire
Vous, Atide !

Atide
Il le faut ; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissants liens ;

Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

Ramire
Vos bienfaits sont affreux ! L'idée en est un crime.
Ô chère et tendre épouse ! Ô cœur trop magnanime !
Il faut périr ensemble ; il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

Atide
Je mourrai, j'y consens ; mais espérez encore,
Tout est entre vos mains ; Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? Tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité ;
Confiez-vous à moi, mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte ;
Souffrez…
(Elle sort.)

Ramire
Non… je vous suis.

SCENE V

Ramire, Bénassar.

Bénassar
Demeure, malheureux !
Demeure.

Ramire
Que veux-tu ?

Bénassar
Cruel, ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

Ramire
Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

Bénassar
Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré,
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie ;
Eh bien ! Prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pas.
Le Ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru sans doute une indigne terreur,
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir ?
Que veux-tu ? Je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie ;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne réponds rien, barbare !

Ramire
Ecoute-moi :
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous ;
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

Bénassar
Toi, Ramire ?

Ramire
Zulime est un objet sacré
Que mes profânes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite,
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste ; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour :
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime…

Bénassar
Ah ! Si je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? Conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
Moi, ne la plus chérir ! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime.
Va, tout est oublié ; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'est point parjure ?
Quel cœur n'est point ingrat ?

Ramire

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux ; Atide est comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlants du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide :
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse : peux-tu me donner ta parole ?
Peux-tu me seconder ?

Bénassar

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maitre, et sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes soupçons.

Ramire

Va, ne soupçonne rien ;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

Bénassar

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

Ramire

Adieu ; reçois la mienne.

SCENE VI

Ramire, Atide.

Atide

Ah ! Prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger ; l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée ; et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond ;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage ;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant, favorable à la fuite :
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite ;
J'ai hâté vos amis : la moitié suit mes pas ;
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats ;
On n'attend plus que vous : la voile se déploie.

Ramire

Ah ciel ! Qu'avez-vous fait ?

Atide

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé ; vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

Ramire

Quoi ! Vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste ?

Atide

Elle vous y demande.

Ramire

O puissance céleste !
Elle part, dites-vous ?

Atide

Oui, sauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

Ramire

Atide ! En ce moment c'est fait de votre vie ?

Atide

Eh ! Ne savez-vous pas que je la sacrifie ?

Ramire

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ :
Tout est perdu.

Atide

Comment ?

Ramire

Où courir, et que faire ?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

Atide

Que dites-vous ? Quel crime, et quel engagement ?

Ramire

Ah ciel !

Atide

Qu'ai-je donc fait ?

SCENE VII

Ramire, Atide, Idamore.

Idamore

En ce même moment,
Bénassar vous poursuit, vous Atide et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux la flamme dans les mains :
Il attestait le Ciel vengeur des souverains ;
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ;
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons… Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violé ?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux :
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naitre un revers si prompt et si funeste ?

Ramire

Allons le réparer ; le désespoir nous reste :
Sauvons du moins Atide ; et le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suive-moi. Dieu puissant ! Daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

Atide

O Ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

Ramire

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

ACTE QUATRIEME

SCENE I

Zulime, Sérame.

Sérame

Remerciez le Ciel, au comble des tourments,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

Zulime, *jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.*

O jour ! Tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs ! Mort douce et passagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? Et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu ?
(Se relevant.)
Où sui-je ? Qu'a-t-on fait ? Ô crime ! Ô perfidie !
Ramire va périr ! Quel monstre m'a traie ?
J'ai tout fait, malheureuse ! Et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi ! Mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

Sérame

Plus le combat, Madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

Zulime

Qu'est devenu Ramire ?

Sérame

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

Zulime

Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! N'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste Ciel ! Je partais, et sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !...
N'importe : apprends-moi tout ; ne me déguise rien :
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole, et revien.

Sérame
Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

Zulime
Va, dis-je. Ah ! J'en mérite encor de plus cruelles !

SCENE II

Zulime, *seule.*
M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! Les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice :
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! De Ramire ainsi se peut-on séparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCENE III

Zulime, Sérame.

Zulime
Eh bien ! Que t'a-t-on dit ?
Parle.

Sérame
Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
On se rassemble, on court, on combat au hasard.
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide,
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
Atide…

Zulime
Atide ! Ô Ciel !

Sérame
Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

Zulime
Ramire vit encore, et ne vit point pour moi !
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
Et c'est Atide !... Allons, le charme est dissipé ;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé :
Je revois la lumière, et je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel, quel tissu d'horreurs ! Ah ! J'en avais besoin.
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance.
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
C'en est fait.

SCENE IV

Zulime, Mohadir, Sérame.

Zulime
Mohadir, parlez ; que fait mon père ?
Puisse sur moi le Ciel épuisant sa colère
Sur ces jours vertueux prodiguer sa faveur !
Qu'il soit vengé surtout.

Mohadir
Madame, il est vainqueur.

Zulime
Ah ! Ramire est donc mort ?

Mohadir
Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse.
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maitre irrité.
Je ne vous nîrai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maitre de son courroux,
Respecter votre père, en détournant ses coups ;
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

Zulime
Lui !

Mohadir

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous,
Qu'il trompait à-la-fois et Bénassar et vous.
Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité ;
Votre repentir seul est votre sûreté ;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

Zulime

Il me suffit : je sais ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

Mohadir

Retenez cette ardeur indiscrète ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

Zulime

Mohadir ! Et c'est vous qui m'osez arrêter ?

Mohadir

Respectez la défense heureuse et nécessaire
D'un père au désespoir, et d'un maitre en colère.
Vous devez obéir, et surtout épargnez
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai ; mais après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même : un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel ;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être…
Osez-vous bien penser que je protège un traitre ?

Mohadir

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.
(Il sort.)

SCENE V

Zulime, Sérame.

Zulime

Ah ! J'attends le trépas. Juste ciel, qu'ai-je fait ?

Sérame

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix.

Zulime

Dieu ! Qu'Atide est coupable !

Sérame

Tous deux seront punis ; ne songez plus qu'à vous :
D'un père infortuné désarmez le courroux ;
Détournez…

Zulime

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
Il ne sait point, hélas ! Combien je suis punie.
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

Sérame

Eh bien ! De leurs forfaits séparez votre cause.
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce est sûre.
Unissez-vous à lui pour venger son injure ;
Abandonnez les jours, justement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

Zulime

De Ramire !

Sérame

De lui. Son indigne artifice
Vous faisait sa victime, ainsi que sa complice.

Zulime

Je ne le sais que trop. Hélas ! Que de forfaits !

Sérame

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais !
Des pleurs que vous versiez, sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

Zulime

Sérame, je l'adore.

Sérame

Qui ? Vous !

Zulime

Un dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur :
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même ;
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,

Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré ;
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant ;
S'il eût insulté même à mon dernier moment ;
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi ! C'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit !
Et c'est moi qui le perds ! C'est par moi qu'il périt !
Non… je le sauverai, le parjure que j'aime ;
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée !

SCENE VI

Zulime, Atide, amenée par des gardes.

Zulime

Ah ! Qu'est-ce que je voi ?
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

Atide

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale.
Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups ;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

Zulime

Avez-vous vu Ramire ?

Atide

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre ;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
Vous le voulez, Madame, et vous serez contente.
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

Zulime

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

Atide

Ah ! Si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame ; vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour :
Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le Ciel pour appui ;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore, échappés au carnage,
Vendent bien cher leur vie, et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

Zulime

Et vous me commandez encor de vous servir ?

Atide

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? Parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

Zulime

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, Madame ; il le faut, et j'y cours.
Mais vous me répondrez…

Atide

Ah ! C'en est trop, barbare !
Eh bien ! J'aime Ramire ; oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez !
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie !
Quel temps pour le reproche ! Il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figure pas que ma douleur timide
S'exhale en vains serments qu'arrache le danger :
Je jure encor ce Ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifirais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime ?
Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
Non, pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire ; ayez-en l'avantage.

Zulime
Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage ;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage ;
Ce courage intrépide autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement ; je vous ferai connaitre
Que je sais tout tenter, et même pour un traitre.
Je devrais l'oublier, je devrais le punir :
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame ! Quelle horreur a glacé ton visage ?

SCENE VII

Zulime, Atide, Sérame.

Sérame
Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage ;
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grâce :
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourments cruels
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

Zulime
Il ne mourra pas seul ; et devant qu'il expire…

Sérame
Madame, ah ! Gardez-vous d'un téméraire effort !

Atide
Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
Oubliriez-vous ainsi la grandeur de votre ame ?

Zulime
Je préviens vos conseils, n'en doutez point, Madame.
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIEME

SCENE I

Bénassar, Mohadir.

Mohadir
Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce cime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte encor plus que punie ;
Et si votre bonté parlait à votre cœur…

Bénassar
Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence ;
Ciel, tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau, chargé d'ignominie.
Ah ! L'homme inexorable est le seul respecté :
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Egaler ma justice à mes bontés passées.

Mohadir
Je frémis comme vous de tous ces attentats
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
En tous lieux dangereux, il est ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu ;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détournés loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un si terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

Bénassar
Ah ! Que n'a-t-il plutôt, dans ce malheureux flanc,
Recherché de ses mains le reste de mon sang !
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour, à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé ;
Et se précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je ? Au moment même où tu viens en son nom
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis ;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connait plus de frein :
Zulime contre un père ose lever sa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! Courons, et nous-même immolons la perfide.

SCENE II

Bénassar, Zulime, suivie de ses soldats, dans l'enfoncement, Mohadir, Suite.

Zulime*, jetant ses armes*.
Non, n'allez pas plus loin, frappez ; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime et ne la vengez pas.
Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort ; méritez votre grâce.
Sortez, dis-je.

Bénassar
Ah, cruelle ! Est-ce toi que je voi ?

Zulime
Pour la dernière fois, Seigneur, écoute-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée :
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime ;
La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs :
Le fer m'est échappé ; je n'ai plus que des pleurs ;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
Ah ! Peut-être il est loin d'en être le complice ;
Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est que pour moi.
Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire :
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire ;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas ! Le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire ;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire :
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

Bénassar
Ô Ciel, qui l'entendez ! Ô faiblesse d'un père !
Quoi ! Ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie !
L'une est ma fille, hélas ! L'autre a sauvé ma vie ;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, et Ramire et les seins.

Mohadir
Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! Pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCENE III

Bénassar, Zulime, Atide, Ramire, Mohadir, Suite.

Ramire, *enchaîné.*
Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers ;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon ouvrage avili la noblesse ;
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi :
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
Tu m'as trop mal connu ; c'est ta seule injustice :

Que ce soit la dernière ; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

Bénassar
Le Ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaitre en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés ;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste.
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille.
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; et, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort, ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes Etats.

Ramire
Moi !

Zulime
Mon père !

Atide
Ah ! Grand Dieu !

Bénassar
Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'Etat l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle et pour moi ; sois mon fils, sois mon gendre.

Zulime
Ah, Seigneur : ah, Ramire ! Ah, jour de mon bonheur !

Atide
O jour affreux pour tous !

Ramire
Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grâce
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des Etats conquis par mes aïeux :
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi :
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi ;
Le Ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères ;
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits :
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Venge-vous sur moi seul ; Atide est mon épouse ;

Zulime
Ton épouse ? Perfide !

Ramire
Elevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers moments,
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps ;
Et la loi du secret nous était imposée.

Zulime
Ton épouse ! A ce point ils m'auraient abusée !
Ils auront triomphé de ma crédulité !
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté !
Vous souffririez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
Vengez-moi, vengez-vous de ses traitres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux ?

Atide
Vous devrez me punir : mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent ; qu'il juge, et qu'il prononce.

Zulime
O Ciel !

Atide
Ramire et moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(A Zulime.)
Je l'avoue à vos pieds : et moi pour récompense,
Je vous coûte à-la-fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits ;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :

Mais j'aimais comme vous ; ce mot me justifie :
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus ; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout ; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant :
J'ai promis de servir votre fatale flamme ;
Le serment est affreux, vous le sentez, Madame !
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand ; vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse ;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux :
Le voici.
(Elle tire un poignard pour se tuer.)

Ramire, *la désarmant avec Zulime*.
Chère Atide !

Zulime*, se* saisissant du poignard.
O ciel ! Que faites-vous ?

Bénassar
Hélas ! Vivez pour lui.

Zulime
Suis-je assez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle et Zulime est vaincue.
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.
(A Atide.)
J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.
(A Ramire et à Atide.)
Eh bien ! Soyez unis : eh bien ! Soyez heureux,
Aux dépens de ma vie ; aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste ;
Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.
(Elle tombe sur sa confidente.)

Atide
Nos deux cœurs sont à vous.

Ramire
Vivez sans nous haïr.

Zulime
Moi te haïr, cruel ! Ah ! Laisse-moi mourir ;
Va, laisse-moi.

Bénassar
Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

Zulime
Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :
Hélas ! Vous n'aurez plus de reproche à me faire.

Bénassar
Mon amitié t'attend ; mon cœur s'ouvre.

Zulime
O mon père !
J'en suis indigne.
(Elle se frappe.)

Bénassar
O ciel !

Ramire et Atide
Zulime ! Ô désespoir !

Bénassar
Ah, ma fille !

Zulime
A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plus plus tôt… Pardonne à Zulime…
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

Fin de Zulime.

L'Isle sauvage

(Comédie, 1743)

Germain-François Poullain de Saint-Foix

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Juillet 1743.

Edition : *Œuvres complettes de M. De Saint-Foix, Historiographe des Ordres du roi*. Tome premier, chez la Veuve Duchesne, Paris, 1778.

ACTEURS

BEATRIX, *Dame Espagnole*.
LEONOR, *Fille de Béatrix*.
ROSETTE, *Fille de Béatrix*.
FELIX, *jeune Espagnol*.
OSMARIN, *Sauvage noir*.
D. GUSMAN, *père de Félix, personnage muet*.
Troupe de Matelots Espagnols.

La Scene est dans une Isle Sauvage.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Léonor, Rosette, Félix.

Léonor
Comment vous appelez-vous ?

Félix
Je m'appelle Félix.

Léonor
Êtes-vous un homme ?

Félix
Oui.

Rosette, *à Léonor*.
Je ne crois pas ; car il ne ressemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette île.

Félix
Vous ressemblez encore bien moins l'une & l'autre, aux femmes que je viens de quitter.

Léonor
Sommes-nous plus à votre gré ?

Félix
Quelle comparaison ! Voici la première fois de ma vie que j'ai véritablement du plaisir à voir, à entendre ; je n'en connoissois point d'autre que la pêche & la chasse.

Rosette
Quoi ? Dans votre île vous n'aviez point quelques jeunes personnes comme nous…

Félix
Vous êtes les premières blanches que j'aie jamais vues ; vous êtes les seuls objets qui m'aient enchanté ; je n'avois que des sauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon père pour me gronder.

Léonor
Oh ! Personne ici ne vous grondera.

Félix
Mon père est Espagnol.

Rosette *vivement*.
Espagnol ! Notre mère est du même pays.

Félix
Je n'avois que quatre ans ; lorsque nous fimes naufrage.

Rosette
C'est par un naufrage que nous nous trouvons parmi les sauvages ; & nous n'avions qu'à peu-près cet âge-là, ma sœur & moi.

Félix
Quelle conformité dans nos aventures !

Léonor
Ne vous fait-elle pas plaisir ?

Félix
Oui, en vérité. Allons, dites-moi donc aussi comment vous vous nommez ?

Léonor.
Je m'appelle Léonor.

Rosette
Et moi, Rosette.

Félix *les caressant.*
Ma chère Léonor ! Ma belle Rosette ! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet instant à celui où j'étois il y a une heure, lorsqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon père… Ah, si je ne craignois pas pour lui, je seroi bien aise à présent de mon accident !

Rosette
Il faut espérer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura aussi échappé à la tempête.

Félix
Plût au Ciel ! Je voudrois en être sûr, mais cependant sans l'aller retrouver ; je ne veux plus sortir d'ici.

Léonor
Vous êtes donc bien content avec nous ?

Félix
Oh ! Si content, que je ne puis l'exprimer… Je voudrois vous embrasser.

Léonor
Nous embrasser ! L'embrasserons-nous, ma sœur ?

Rosette *vivement.*
Eh pourquoi non, ma sœur ?

Félix *les embrassant.*
Ah, que cela est délicieux ! Ah, que je fais bon gré à la tempête !

Léonor
Laquelle aimez-vous le mieux de Rosette ou de moi ?

Félix
Oh ! Je n'ai pas le tems de choisir ; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

Léonor.
Félix est honnête.

Félix
Non, je parle naturellement. Il faut désormais ne nous plus quitter ; & si mon père, ayant aussi échappé à la tempête, comme je l'espère, vient à savoir que je suis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre île, vous viendrez toutes deux avec moi…

Rosette
Félix, cela n'est pas possible ; nous sommes auprès d'une mère que nous aimons tendrement, & que nous serions bien fâchées d'abandonner ; nos jours & les siens ont été conservés par la protection d'un sauvage qui nous a prises en amitié & qui nous sert de père.

Félix
Votre mère est donc cette blanche qui m'a secouru dans mon évanouissement ?

Rosette
Oui ; & cet homme noir qui étoit avec elle, est le sauvage dont nous vous parlons.

Léonor
Nous soupirons depuis dix ans après le passage de quelque vaisseau qui puisse nous rendre à notre patrie ; seules dans cette île, vous pouvez juger de notre impatience ; mais je sens que je vais désormais attendre plus tranquillement. En tout cas, Rosette, nous emmenerions Félix avec nous ; ma mère n'auroit pas la barbarie de le laisser ici.

Rosette
Non, certainement ; ma mère ne cherche que ce qui peut nous faire plaisir.

Félix
Dans mon île, j'attendois aussi toujours un vaisseau ; mais je m'en passerai bien volontiers désormais. Ne suis-je pas au comble du bonheur, puisque je ne dois plus vous quitter ?

Léonor
J'apperçois ma mère & Osmarin qui viennent de ce côté ; éloignons-nous.

Rosette
Pourquoi ? Allons leur faire part de la joie que nous ressentons.

Léonor
Tu as raison… Cependant… Attends…Il me semble que la présence de ma mère nous gêneroit sur bien de petites questions que nous avons encore à faire à Félix ; éloignons-nous, te dis-je ; si ma mère a besoin de nous, elle nous appellera.

SCENE II

Béatrix, Osmarin.

Osmarin
Non, Madame, non, je ne saurois trop vous le répéter ; nous serons les victimes de la complaisance que j'ai eue pour vous, d'arracher ce jeune blanc à la mort ; il causera notre perte.

Béatrix
Pouvions-nous laisser périr cet infortuné sous nos yeux ? C'est un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un seul instant.

Osmarin
Mais, songez donc aux loix de cette île : on y éprouva long-tems les fureurs & la tyrannie des blancs : depuis que nous avons secoué leur joug, plus de grace à espérer pour eux ; nous tâchâmes d'en exterminer la race ; nous préserve le Ciel d'en voir renaître une nouvelle ! Lorsque vous fûtes jettée sur cette côte, souvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inspirer de la pitié pour votre sexe… Madame, nous serons impitoyablement massacrés, si l'on découvre que nous avons reçu & conservé un blanc parmi nous.

Béatrix
Mais, Osmarin, ce n'est que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de blancs, qui rend les sauvages si barbares : pensez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la seule compassion m'intéresse, puisse être un objet digne de mon alliance, & que j'aie jamais le dessein d'unir ce jeune homme à l'une de mes fille ?

Osmarin
Eh ! Madame, il les épousera, peut-être toutes deux : treve de vanité dans une île sauvage ; il n'y a point ici d'inégalité de rang ; le penchant, les desirs forment toute la convenance de nos mariages ; & l'amour en a bien-tôt réglé les cérémonies.

Béatrix
En vérité, Osmarin…

Osmarin
En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laisser périr, & ne pas nous exposer tous à des supplices cruels & inévitables, si nous sommes découverts.

Béatrix
C'est un danger de peu de jours. Nous savons déjà que l'île qu'il habite, n'est éloignée de celle-ci que de quelques lieues. On viendra sans doute s'informer de lui ; en attendant, il nous est aisé de le cacher ; notre habitation est écartée ; les sauvages y viennent rarement…

Osmarin
Mais, en attendant, s'il aime vos filles ? S'il s'en fait aimer ?

Béatrix
Oh ! Bannissez cette crainte, mon cher Osmarin ; je réponds de mes filles ; elles sont trop bien nées…

Osmarin
Voilà une expression que je n'entends pas.

Béatrix
Je suis sûre qu'elles ne se livreront point à des desirs, dont il m'est aisé de leur faire sentir toute la honte.

Osmarin
Peut-être n'est-il déja plus tems de leur parler.

Béatrix
Je ne me suis occupée que de leur éducation…

Osmarin
Je vais encore vous répondre en Sauvage ; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation. Ces enfans sont aimables ; ils se sont vus ; ils se verront. Ils étoient ensemble, quand nous sommes arrivés en cet endroit ; ils ont fui à notre approche. Chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer : dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

Béatrix
Allez, Osmarin ; fiez-vous à moi, vous dis-je, & soyez tranquille ; parcourez la côte ; quelque barque viendra sans doute réclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles ; & vous verrez, par leur conduite, quelle est parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites si peu de cas.

Osmarin, *en s'en allant*.
Eh bien, Madame, nous verrons ; je souhaite, plus que je ne l'espère, que mes craintes soient mal fondées.

SCENE III

Béatrix, *seule*.
Le pauvre Osmarin raisonne en sauvage qui ne connoît que la Nature ; faisons venir mes filles. Une défense sévère de parler à ce jeune homme, seroit ici d'une exécution impossible ; je me conduirai avec elles, suivant les découvertes que je ferai dans leur cœur… (*Elle appelle*) Léonor ?... Rosette ?...

SCENE IV

Béatrix, Léonor, Rosette, Félix.

Léonor & Rosette, *accourant*.
Ma mère ?

Béatrix
Mes enfans, j'ai à vous parler ; Félix, éloignez-vous.

Léonor, *vivement*.
Eh ! Ma mère, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigne ?

Rosette
Qu'avez-vous à nous dire où il puisse être de trop ?

Félix
Je ne saurois quitter mes bonnes amies.

Béatrix
Allez, Félix… Allez, vous dis-je, obéissez.

SCENE V

Béatrix, Léonor, Rosette.

Béatrix
Je remarque avec chagrin, mes enfans, l'impression que fait sur vous ce jeune étranger ; vous n'êtes occupées que de lui ; vous avez de la peine à le quitter un instant.

Rosette
Est-ce que cela peut vous fâcher, Madame ? Entourées sans cesse de ces vilains noirs, la rencontre de ce jeune blanc est un plaisir si nouveau, si charmant pour nous…

Béatrix
Je sais que tout ce qui est nouveau, est en droit d'exciter votre curiosité ; mais cette curiosité satisfaite, il faut bannir toute familiarité entre vous & ce jeune homme, reprendre les occupations que je vous ai prescrites pour votre journée, ne le voir qu'aux heures où il pourra vous servir ; enfin ne le regarder que comme quelqu'un fait pour être votre domestique, & non pour être votre compagnie.

Léonor, *vivement*.
Mais, ma mère, je voudrois qu'il ne me servit qu'à être ma compagnie : sa figure, le son de sa vois, sa conversation, en lui tout me plaît, tout m'enchante…

Béatrix
Léonor, votre vivacité m'effraye. Ma fille, ma chère fille, à quels chagrins, à quels malheurs vous vois-je prête à vous livrer ?

Léonor
Moi, Madame ! Qu'ai-je à craindre ?

Béatrix
La plus funeste de toutes les passions ; l'Amour.

Léonor
L'Amour, une passion funeste ? Hélas ! Depuis que je suis née, je n'ai connu d'autre plaisir que de vous aimer, vous & ma sœur.

Béatrix
Il n'est pas question de cette tendresse si légitime, de ce sentiment si pur que la Nature inspire, que le devoir entretient, que l'âge & la raison augmentent dans les cœur vertueux, qui est le charme de la vie & le lien de toute société ; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux, où les foibles cœurs se laissent surprendre à la vue des hommes ; de cette inclinaison, de ce penchant fatal dont notre sexe ne sauroit trop se

défendre & qu'il semble que Félix commence à vous inspirer.

Léonor, *timidement*.
Il m'a plus, je l'avoue ; & je sens qu'après ma mère & ma sœur, il me seroit…

Béatrix
Eh ! Vous voilà sir le bord du précipice ! Elevée dans ce desert, trompée par votre sensibilité naturelle & votre innocence, vous confondez l'amour & l'amitié ; vous ne distinguez pas les mouvemens qu'il faut suivre, d'avec ceux qu'il faut rejetter ; Félix, votre sœur & moi, occupons également votre cœur ; mais, songez donc que ce Félix, étranger, inconnu, n'est peut-être qu'un vil esclave. Filles d'un des plus grands Seigneurs d'Espagne, vous êtes destinées, si nous revoyons jamais notre patrie, à des époux du rang le plus distingué. Quelle honte pour vous, pour moi, si l'éducation que je vous ai donnée, si le noble orgueil que tant d'illustres ancêtres doivent avoir transmis dans votre ame, ne vous défendoient pas contre une indigne passion ! D'ailleurs, sachez, mes enfans, qu'il n'est plus de bonheur, plus de joie, plus de repos pour un cœur dont l'amour s'est emparé ; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où votre ignorance pouvoit vous exposer ; je vous laisse y réfléchir. Puissions-nous enfin voir un terme à nos malheurs !
(*Elle sort.*)

SCENE VI

Léonor, Rosette.

Léonor
Rosette, je suis accablée de ce que je viens d'entendre ; mille idées confuses me troublent, m'agitent, se combattent, me désolent.

Rosette
Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cause, ma mère nous trompe certainement ; je ne me suis jamais sentie si contente, si gaie, que depuis l'arrivée de Félix ; j'imagine mille plaisirs que sa compagnie nous procurera ; cette île si triste, si déserte, où je me trouvois si désoccupée, me paroît, depuis ce matin, peuplée, animée ; il me semble que la verdure en est plus riante, & que désormais j'aurai toujours quelque chose à faire.

Léonor
J'éprouve tout ce que tu dis ; mais je sens encore… Tiens, Rosette ; ma mère n'a pas tant de tort sur le désordre que l'amour cause en nous, supposé que j'aie de l'amour ; car quoique je trouve, ainsi que toi, tout embelli dans cette île depuis que Félix y est ; quoique je goûte un plaisir inexprimable à le voir, à l'entendre, cependant toute ma gaieté ne m'invite point à rire ; je suis rêveuse malgré moi ; si je m'éloigne de lui un instant, je desire quelque chose ; je viens le retrouver ; & je crois d'abord que c'est cela que je desirois ; mais quand je suis avec lui, que je le regarde, que je lui parle & que je luis fais bien des amitiés, je desire encore ; & alors j'ai beau chercher, m'interroger sur ce que je veux, je ne l'imagine point ; & cela me fait tomber dans une mélancolie… Entends-tu ce que je veux dire ?

Rosette
Non… pas trop bien ; mais parlons de ce que j'imagine. Tu vois avec quelle sévérité, quelle chaleur, ma mère nous a parlé sur le malheur d'aimer ; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a ; & je crois que j'en devine le motif. Tu sais qu'elle nous entretient sans cesse de la différence prodigieuse que la naissance met entre les hommes ; qu'en Europe on ne vit qu'avec les personnes de sa sorte…

Léonor
Il est vrai qu'elle nous le redit souvent.

Rosette
Eh bien, toute sa crainte est que Félix ne soit de ces espèces de gens qu'on y appelle des gens de rien.

Léonor
Oui, Rosette, voilà sans doute ce qui l'a engagée à nous faire tant de peur ; mais à quoi tout cela se réduit-il ? A savoir au plutôt quelle est la condition de Félix ; il y a plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par sa naissance : allons le chercher ; allons vîte éclaircir un fait si important à notre bonheur.

Fin du premier Acte

ACTE II

SCENE PREMIERE

Béatrix, Osmarin.

Osmarin
Vous m'avez dit, Madame, que vous parleriez à vos filles, & que vous préviendriez, par vos avis & vos précautions, les malheurs que je ne cesse point de vous prédire.

Béatrix
Je leur ai parlé, mon cher Osmarin ; je les ai instruites de la honte où les exposeroit un malheureux penchant ; & je me flatte d'avoir écarté ces dangers qui vous paroissoient presque inévitables.

Osmarin
Pour étouffer leur inclination naissante, leur avez-vous dit, Madame, de donner à ce jeune Blanc les témoignages de la plus vive tendresse ? Je viens de les surprendre au bord de la mer, tressant ses cheveux, les ornant de fleurs qu'elles arrachoient de leur propre parure, l'embrassant …

Béatrix
Osmarin, qu'entends-je !... Mais c'est ma faute ; je ne leur en ai pas dit assez ; j'ai craint de les instruire par mes remontrances mêmes, & de perdre leur précieuse innocence, par trop de précautions ; je leur ai permis de s'intéresser à des malheurs semblables aux nôtres ; elles ne comprennent pas la conséquence de ces caresses dont vous avez été le témoin.

Osmarin
Fort bien, & tout innocemment, sans y rien comprendre, leur petite inclination ira son train.

Béatrix
Ah, de grace ! N'achevez point de m'accabler.

Osmarin
Eh, de grace ! Madame, ne différons donc plus ; & cédons à la nécessité. J'ai parcouru deux fois la côte ; j'espérois, comme vous, que de l'île voisine on viendroit s'informer si ce jeune Blanc n'étoit point sauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos alarmes ; mais notre attente est vaine. Il faut un prompt remède à des maux qui nous menacent de si près ; il faut que l'Etranger périsse : je dois me charger de ce soin cruel ; préparez-y vos filles ; & défaites-vous vous-même d'une dangereuse pitié.

Béatrix
Osmarin, vous me faites frémir ! Non, je ne souscrirai point à ce barbare sacrifice ; mais construisez au plutôt une barque où nous abandonnerons cette innocente victime aux caprices de la fortune & de la mer. N'est-ce pas être assez barbare ? Cependant pour empêcher que mes filles, dans ce court intervalle, n'achevent de se livrer à un amour qui leur seroit à jamais funeste, je vais, au lieu de remontrances & de préceptes, leur faire part du danger que nous courons ; je vais leur présenter leur mort, & celle de ce jeune homme, dans toute son horreur…

SCENE II

Béatrix, Osmarin, Léonor, Rosette.

Rosette, *vivement*.
Vraiment, Madame, Félix n'est point du tout indigne de votre alliance ; vous en aviez jugé bien vîte.

Béatrix
Ma fille, il ne faut plus penser à Félix.

Rosette
N'y plus penser ? Mais, Madame…

Béatrix
Mais, voyons, que vous a-t-il donc dit ?

Rosette
Il nous a positivement dit qu'il ne savoit pas qui il étoit.

Béatrix
Et c'est sur ce qu'il vous a assuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez…

Rosette
Sans doute nous décidons, & nous devons décider qu'il sort d'un sang très-noble. Oh ! Comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot nous réfléchissions mûrement ma sœur & moi…

Béatrix
En vérité, ma fille…

Rosette
De la patience & de la vertu, voilà ce que son père lui recommandoit chaque jour. Or, vous voyez bien, Madame, que pour lui inspirer de la patience, il ne falloit pas l'instruire de la noblesse de son origine, & des avantages & des plaisirs qu'il devoit espérer en

Espagne : ces idées n'auroient servi qu'à le rendre encore plus malheureux dans une île sauvage, & plus impatient de revoir sa patrie. Voilà sans doute pourquoi son père lui a toujours caché l'éclat de sa naissance. D'ailleurs à un homme de rien, né pour servir, & pour ne faire que les volontés des autres, à quoi bon tant recommander la vertu, une chose si belle ? On lui recommanderoit de s'accoutumer au travail, à la fatigue. Il me semble que ce que nous vous disons, c'est raisonner.

Béatrix
Non, mes filles, c'est aimer. Ah ! Mes enfans, combattez, étouffez un amour trop funeste. La malheureuse pitié qui m'a engagée à sauver les jours de Félix, nous expose à chaque instant aux plus cruels dangers. Telle est la haine, telle est l'horreur des Sauvages pour les peuples d'Europe, que s'ils découvroient ici un Espagnol, ils le massacreroient impitoyablement, & nous avec lui pour l'avoir sauvé. Je dois aux bontés d'Osmarin, que j'ai eu bien de la peine à fléchir, le seul choix qui soit permis à ma compassion. Il faut voir immoler Félix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots : jugez à présent de la douleur que votre amour doit me causer. Allons, Osmarin ; venez construire la barque ; & vous, mes enfans, ne vous écartez pas de notre habitation ; dites à Félix de se tenir caché ; & redoutez la moindre approche des Sauvages. (*Elle sort avec Osmarin*.)

SCENE III

Léonor, Rosette.

Rosette
C'est pour le coup qu'un vaisseau passeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

Léonor
Demain nous ne verrions plus Félix ! Ah, Rosette !

Rosette
Ecoute ; Félix est fort joli ; mais il est fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

Léonor
Que tu as le cœur insensible !

Rosette
Non, & si je voyois quelque moyen…

Léonor
Il me vient une idée.

Rosette
Eh ! Quelle ?

Léonor
Tu connois cette grotte écartée où nous allons quelquefois prendre le frais ; menons-y Félix.

Rosette
Tu as raison.

Léonor
Nous lui préparerons une demeure tranquille dans les détours obscurs de la grotte.

Rosette
Fort bien.

Léonor
Nous lui ferons un lit.

Rosette
Oui ; un lit.

Léonor
Nous ornerons sa chambre de fleurs, de coquillages ; nous lui porterons à manger.

Rosette
A merveille.

Léonor
Nous passerons-là, avec lui, les momens les plus délicieux.

Rosette
Certainement.

Léonor
Cet asyle sera impénétrable aux Sauvages : nous y serons à l'abri de toute crainte ; nous pourrons même quelquefois, les soirs, l'amener promener dans ces sombres & jolis boccages qui joignent notre habitation : une de nous fera sentinelle pour avertir au moindre bruit.

Rosette
Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

Léonor
Tu approuves donc mon projet ? Que je t'aime ! Allons, allons vîte le chercher… Mais le voici.

SCENE IV

Léonor, Rosette, Félix.

Léonor
Félix, savez-vous tous les dangers que nous courons pour l'amour de vous ?

Félix
Votre mère vient de m'en instruire. Seroit-il possible que mon arrivée dans cette île, qui sembloit m'annoncer de si beaux jours, attirât de si grands malheurs ?

Léonor
Nous avons tout à craindre ; mais cependant, par les mesures que nous allons prendre, j'espère que nous serons tout en sûreté, sans qu'il soit besoin de vous éloigner de nous.

Rosette, *à Félix*.
Il faudra que vous nous amusiez bien, pour reconnoître toutes les obligations que vous nous aurez.

Félix
Si vous vous plaisez toujours, l'une & l'autre, à rendre quelqu'un parfaitement heureux, ce plaisir, le seul que je puisse vous procurer, ne vous manquera jamais.

Léonor
Félix, apprenez que votre reconnoissance ne doit pas être si égale entre nous : c'est moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici ; Rosette ne trouvoit d'autre remède à nos craintes, que le passage d'un vaisseau qui nous remenât tous en Espagne.

Rosette
Sans doute ; & Rosette pense encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de sûr. D'ailleurs, je l'avoue, Félix m'a donné une envie de voir l'Espagne, que tous les regrets & les pompeuses descriptions de ma mère, ne m'avoient jamais inspirée.

Léonor
Félix produit en moi un effet tout contraire. L'Espagne, qui jusqu'à ce jour a été l'objet de tous mes desirs, me devient indifférente ; et je sens que ma patrie sera désormais par-tout où je le verrai.

Rosette, *d'un ton dédaigneux*.
Il faut que vous ne le trouviez guère aimable, pour ne pas souhaiter d'être dans des climats où tout le monde lui ressemble ?

Léonor, *du même ton*.
Il faut que vous l'aimiez bien peu, puisqu'il ne remplit pas seul tous vos souhaits.

Rosette, *du même ton*.
Félix me plaît beaucoup ; & je crois qu'il doit m'avoir obligation de l'envie qu'il me donne de voir son pays.

Léonor, *du même ton*.
Il doit donc me savoir bien mauvais gré ; car je pense tout différemment… En vérité, ma sœur, vous avez des raisonnemens…

Rosette
Qui valent bien les vôtres.

Félix
Voilà une belle dispute ! Vous êtes toutes deux d'accord, si vous m'aimez.

Léonor, *d'un ton piqué*.
Vous êtes content de tout. Vous nous aimez donc bien également ? Eh bien ! Félix, il faut choisir.

Félix
Pourquoi choisir, lorsque vous me plaisez l'une & l'autre, & que cependant… mes sentimens ne sont pas les mêmes ?

Léonor
Expliquez-vous ; je ne vous entends pas.

Félix
Comment me faire entendre ? Ai-je eu le tems de m'expliquer à moi-même des sentimens tout nouveaux pour moi ? Sûrement, à vous deux, vous occupez tout mon cœur ; mais c'est d'une manière différente : l'une enchante mon ame ; l'autre y porte la gayeté, l'enjouement ; je voudrois toujours rencontrer Rosette, & ne quitter jamais Léonor.

Rosette
Je suis assez contente de mon partage.

Léonor
Je ne le suis pas du mien. En un mot, Félix, si Rosette & moi partions chacune de notre côté, laquelle suivriez-vous ?

Félix
Ah ! J'irois, sans balancer, avec vous… passer notre vie à regretter Rosette.

Léonor
Ses réponses me désolent ; & je ne saurois m'en fâcher.

Rosette
Comment ? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi ?

Léonor, *avec impatience*.
De la haine ? Mais, ma sœur, je ne sais à qui vous en avez aujourd'hui ; vous êtes d'une humeur que je ne vous ai jamais vue.

Félix
Ah ! Léonor, ne vous chagrinez pas !... Je vous aime… de préférence à tout.

Léonor, *gaiement*.
Voilà répondre. Rosette, je te demande pardon ; allons, ma petite sœur, allons tout préparer, pour l'exécution de notre projet.

Rosette
Oh ! Puisqu'il vous aime de préférence à tout, & que vous êtes si fâchée qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'est à vous seule à le cacher : je serois bien sotte d'exposer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

Félix
Rosette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

Léonor, *la caressant*.
Ma chère Rosette, aurois-tu le cœur assez dur pour voir partir Félix, faute de m'aider ? Dès qu'il me consulte pour t'aimer, je veux désormais qu'il t'aime à la folie.

Rosette
Je suis trop bonne ; je me sens attendrir, je ne sais comment, sans être persuadée ; car songes donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous risquons notre vie…

Léonor
Oh ! Tu fais des réflexions à présent…

Rosette
C'est peut-être une cruauté pour Félix même ; que de le retenir.

Léonor
Félix, qu'en pensez-vous.

Félix
Quels périls n'affronterois-je pas pour passer un instant de plus avec vous ?

Léonor, *prenant Rosette sous un bras, & Félix sous l'autre*.
Allons, allons, ma Rosette ; ne perdons pas des momens précieux.

Fin du second Acte

ACTE III

SCENE PREMIERE

Béatrix, *seule*.
Demain la barque sera achevée ; demain nous abandonnerons Félix à la merci des flots ; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles ! Léonor surtout, dont l'ame me paroît plus sensible, mourra peut-être de douleur dans mes bras. Que faire, que lui dire encore pour calmer le désespoir dont elle sera saisie ? Il me reste une ressource dans cet amour propre si naturel à notre sexe ; l'ignorance & l'extrême simplicité de ces enfans m'en fournissent l'idée : séparées, presqu'en naissant, du reste de l'Univers, elles n'ont jamais vu que ce désert… les voici ; employons cet utile & bizarre stratagème.

SCENE II

Béatrix, Léonor, Rosette.

Rosette
Je commence à croire qu'Osmarin est jaloux de Félix ; il travaille à la barque avec une ardeur…

Léonor
Ma mère, je vous aimerai ; je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie ; mais c'est ordonner ma mort, que de vouloir me séparer de Félix. Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asyle impénétrable au fond d'une grotte ; d'ailleurs, vous savez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation ; de grace, ma mère, laissez-vous fléchir.

Béatrix
Non, ma fille, non ; l'arrêt est irrévocable ; Félix, partira demain. (*Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise*.) Hélas ! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse exposées, s'il restoit ici, je vois déjà sur votre visage, à l'une & à l'autre, l'indispensable nécessité de presser son éloignement.

Léonor
Sur notre visage !

Rosette
Eh ! Qu'y voyez-vous ?

Béatrix
La blancheur de votre teint commence à s'altérer ; & certainement je n'attendrai pas que des signes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

Léonor
Mais, que voulez-vous dire, ma mère ?

Rosette
Vous m'effrayez !

Béatrix
Ah ! Mes enfans, dans ces Sauvages, dont la figure vous paroît si étrange, vous voyez tous les jours les funestes effets du poison que l'amour veut vous présenter.

Léonor
Comment ?

Rosette
Quoi, ce seroit l'amour qui les rendroit si noirs, si laids ?

Béatrix
Eh ! Qui pourroit causer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieuse & la plus dévorante de toutes les passions ? Apprenez que le feu que l'amour allume dans l'ame, est d'une telle ardeur, qu'il se manifeste bien-tôt au dehors…

Léonor
O Ciel !

Rosette
Ah, ma mère !

Béatrix
Jugez tout ce que j'ai souffert, depuis que je vous vois sans cesse au moment d'y livrer votre cœur.

Rosette
Le changement que vous remarquez en nous, est-il déja bien sensible, bien choquant ?

Béatrix
Non, je ne veux point vous tromper ; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéressés que les miens ; mais, dès qu'il commence, le progrès en est rapide.

Rosette
Un vrai repentir répareroit-il le désordre qui est déja fait ?

Béatrix
Oui, sans doute.

Léonor
Mais, ma mère, ne nous avez-vous pas dit mille fois, qu'en Europe on étoit blanc ? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là ?

Béatrix, *embarrassée*.
Il en est… peu d'exemples ; & il est… aisé de vous en rendre raison. Dans un pays policé, en réfléchissant sur les inconvéniens des passions, en s'affermissant de bonne heure dans des principes de vertu & de modestie, on parvient aisément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur ; d'ailleurs, une fuite continuelle d'occupations toujours variées, des assemblées, des spectacles, des plaisirs de toute espèce, des objets nouveaux qui se succèdent à l'infini, n'y permettent guère de s'occuper long-tems & uniquement du même objet : on y jouit donc ordinairement toute la vie de la paix de l'ame & des avantages de la beauté ; au lieu que des Sauvages, noyés dans l'ennui, plongés dans les horreurs de la solitude, privés d'éducation, se livrent sans réflexion à l'instinct aveugle de la Nature.

Rosette
Oh ! Que désormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation !

Béatrix
Heureusement, le sentiment que vous éprouvez pour Félix, ne tient qu'à la nouveauté, à la curiosité ; c'est ce qu'on appelle un goût passager ; mais, dans ce désert où vous n'avez rien qui puisse vous distraire, aucuns amusemens, aucuns plaisirs, ce goût passager pourroit devenir une vraie passion, & toute aussi dangereuse, & toute aussi violente qu'elle l'est dans les Sauvages.

Léonor
Madame, ce changement que l'amour cause, est-il plus long-tems à paroître dans les hommes que dans nous ?

Béatrix, *malignement & d'un ton ingénu*.
C'est ordinairement par eux, comme de raison, qu'il commence ; il n'est point de femme assez mal née pour aimer la première ; j'ai été surprise de ne remarquer aucun changement dans Félix.

Léonor, *avec dépit & douleur*.
Il ne m'aimoit point !...

Béatrix
Je vous laisse, mes enfans ; vos visages sont encore assez jolis pour me rassurer contre les risques d'un seul jour. Je vais examiner sur la côte, s'il ne paroît point quelque barque ; j'espère toujours qu'on viendra réclamer ce jeune homme.

SCENE III

Léonor, Rosette.

Rosette
Me voilà bien corrigée de mon empressement à retenir Félix. Vous voyez, ma sœur, comme je me suis prêtée, en votre faveur & sans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit de ma mère ; mais ces jolis gens-là sont trop dangereux ! Comment donc ? Ils plaisent, ils amusent ; on prend du goût pour eux, on s'y livre ; & bien-tôt on devient noire, hideuse pour le reste de ses jours ; oh ; il peut partir.

Léonor
Ah, Rosette, qu'il parte ! Je ne l'ai jamais vu si joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

Rosette
Pardi, nous l'avons échappé belle, si nous l'avons échappé ; car attends… Voyons… Tourne-toi… Regarde-moi bien… Je te parlerai vrai…Tu me semble la même. Et moi, Léonor ? Parle-moi avec la même sincérité ; ne me trouve-tu rien, rien du tout d'extraordinaire ?

Léonor
Non.

Rosette
Tant mieux ; m'en voilà donc sauvée… Le voici ; je ne veux pas même hasarder de le regarder.

Léonor, *d'un ton de dépit*.
Oh ! Je le regarderai, moi, & je t'assure qu'il n'y aura pas de risque, tandis qu'il sera aussi beau.

SCENE IV

Félix, Léonor, Rosette.

Félix
Je viens de rencontrer votre mère : je me suis jeté à ses pieds ; je lui ai demandé la mort que je préfère à mon éloignement ; je l'obtiendrai d'Osmarin ; & je n'aurai du moins quitté cette île délicieuse qu'avec la vie.

Léonor, *à part*.
Quelle fausseté ! Il embellit à vue d'œil. Ah ! Qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un instant !

Rosette
Tenez, Félix ; vous êtes à présent bien affligé, je veux le croire ; mais c'est l'affaire de peu de jours ; la moindre dissipation vous consolera.

Félix
Rosette, que veux dire ce ton ironique ? Mais d'où vient la froideur de Léonor ? Ah ! Ma chère Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

Léonor, *d'un ton piqué*.
Je ne vous reproche rien. Conservez, conservez votre jolie figure ; je tâcherai aussi que la mienne ne change pas ; je rougis du risque que j'ai couru ; & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

Félix
Que voulez-vous dire, Léonor ? Avec quelle aigreur vous parler à Félix.

Rosette, *vivement*.
Je vais vous expliquer tout ceci ; car vous vous disputeriez quatre heures sans vous comprendre. Nous venons d'apprendre le secret de l'Amour, que nous ignorions ; quand on se cherche sans cesse, & qu'on n'a de plaisir qu'à se voir, à se parler, à être ensemble, on a de l'amour ; or, quand on a de l'amour, on devient noir & tout-à-fait hideux ; voilà pourquoi tout le monde est ici noir & vilain, parce que ce sont des Sauvages grossiers ; mais en Europe, presque tout le monde est blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation.

Félix
Quel conte ! Mon père ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'Amour.

Rosette
Vraiment, ma mère ne nous en avoit aussi jamais parlé ; elle vient de nous l'apprendre par forme de conversation, & seulement à cause de l'occasion.

Félix
Comment le puis-je croire, si Léonor me trouve encore blanc ?

Léonor, *d'un ton piqué*.
Oh ! Félix, vous l'êtes.

Rosette
Vous voyez à présent pourquoi ma sœur est fâchée ; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli ; & c'est une preuve que vous mentez.

Léonor
Rosette, en voilà trop ; Félix part demain ; le plaisir d'avoir une figure charmante, le consolera sans doute ; & j'espère que je n'aurai pas la honte qu'il me voie enlaidie.

Félix
Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi ; & je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Mais quel est donc le sentiment qui donne la force de mourir plutôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir ?

Rosette
C'est un goût passager.

Félix
Ce goût passager est bien vif. Quoi ? Léonor, si je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage !

Léonor
Ingrat, en pouvez-vous douter, puisque je vous aime encore, tout charmant que vous êtes ?

Félix
Eh, puis-je n'avoir pas tous les signes de l'amour, lorsque je le sens vivement dans mon cœur !... Béatrix vous trompe ; elle abuse de votre innocence.

Rosette
Eh ! Mon Dieu, non ; car enfin ce n'est plus pour nous empêcher de vous aimer ; c'est au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour ; si ce n'étoit pas une expérience, seroit-il naturel que ma mère ?...

Léonor
Mais, Rosette, je fais une réflexion ; ma mère est blanche.

Félix
Et mon père est blanc.

Léonor
Cependant ils ont été mariés.

Rosette
Oui, vraiment… Cela se contredit… Mais, non ; vous verrez que c'est qu'elle n'a point eu d'amour pour son mari, non plus que le père de Félix pour sa femme.

Léonor
Est-ce qu'on se marie sans s'aimer ?

Rosette
Il faut bien que cela soit ; apparemment qu'il suffit d'un goût passager…
(*On entend beaucoup de bruit derrière le Théâtre*.)
Mais qu'entends-je ? Quel bruit ?...

Léonor *effrayée*.
O ciel ! Seroit-ce les Sauvages ? Où cacher Félix ? Ils vont l'immoler à mes yeux !

SCENE V

Béatrix, Léonor, Félix, Rosette.

Béatrix, *dans les transports de la joie la plus vive, embrassant ses filles & Félix*.
Félix !... Mes filles !... Mes enfans ! Mes chers enfans !... Tous nos malheurs sont finis ! Le ciel a surpassé mes vœux. Je me promenois sur le rivage ; j'apperçois une chaloupe ; elle aborde ; elle est remplie d'Espagnols ; le père de Félix est à leur tête…

Félix
Le ciel me rend mon père !

Béatrix, *rapidement*.
Oui, mon cher Félix ; & il semble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jeté par les vagues sur un rocher, votre illustre père y succomboit à sa douleur, lorsqu'il apperçoit un vaisseau ; il fait des signaux ; on envoie à son secours ; quelle heureuse surprise ! Ce vaisseau est Espagnol & ramène des Indes le Vice-roi qui lui avoit succédé. Il se sert de la chaloupe pour venir à cette île ; il n'ose se livrer & ne peut se refuser à l'espoir de vous retrouver. Jugez de ma joie, de mon ravissement en reconnoissant en lui D. Gusman de Mendoce, un ancien ami, un parent. Je lui rends un fils ; je lui donne une fille ; car, mes enfans, vous pouvez désormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant ; il est d'accord avec l'honneur ; Léonor est l'aînée ; elle m'a paru la plus tendre…

Félix
Ah ! Madame, quoique mon cœur soit bien éloigné d'être coupable, puis-je espérer que Léonor me pardonnera, lorsque les apparences sont contre moi ?...

Béatrix
Quelles apparences contre vous ? Quel pardon ? Que voulez-vous dire ?

Rosette
Eh ! Regardez-le ; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux. Ma soeur à qui vous avez dit qu'elle étoit déjà un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuse de ses avances ?

Béatrix
Pardonnez, mes enfans, une innocente tromperie dont ma tendresse ingénieuse s'est avisée pour intéresser votre amour-propre à l'éloignement de Félix.

Léonor
Quoi, ma mère, vous nous trompiez ? On peut aimer sans devenir laide ?

Béatrix
Un véritable & légitime amour, loin de défigurer les traits, donne de nouvelles grâces à la beauté.

Rosette, *à Béatrix*.
L'Espagne m'offrira sans doute des partis dignes de votre approbation ; & puisqu'on peut aimer sans cesser d'être jolie, je sens que j'aimerai tout comme une autre.

SCENE VI ET DERNIERE

Osmarin, D. Gusman, Béatrix, Léonor, Félix, Rosette, Troupe de Matelots Espagnols.

Félix, *courant à D. Gusman*.
Ah, mon pere !

D. Gusman, *l'embrassant*.
Mon fils ! Mon cher fils !...
(A Béatrix, qui lui présente ses filles.)

Madame, quels heureux momens ! Osions-nous les espérer !

Osmarin
Vous aurez tout le tems de vous féliciter dans le vaisseau. Ces Matelots, avant de vous embarquer, veulent célébrer par une petite fête cet heureux évènement. Allons, mes amis, commencez ; rions, chantons, dansons, divertissons nous.

Fin du troisième & dernier Acte.

La Colonie

(Comédie, 1749)

Germain-François Poullain de Saint-Foix

Comédie en trois actes avec un prologue, représentée par les Comédiens François le 25 Octobre 1749.

Edition : *Œuvres complettes de M. de Saint-Foix*, Tome premier, Duchesne, Paris, 1778.

EXTRAIT du Mercure de France.

Premier & second Volume du mois de Décembre 1749.

Le 25 Octobre, les Comédiens François donnèrent la première représentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée la *Colonie*, & qui fut suivie de la première représentation du *Rival supposé*, autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du *Rival supposé* nous à paru à tous égards un de ses meilleurs Ouvrages ; & nous avons trouvé celle de la *Colonie* très-ingénieusement imaginée, conduite avec beaucoup d'art, & remplie de bon comique. Quelque sévèrement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a reproché d'être trop licencieux, nous n'y avons rien aperçu qui dût blesser les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la représentation, le Ministre de Paris & le Procureur-Général, informés du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à plusieurs endroits de ma Pièce, envoyèrent chercher le manuscrit des Comédiens, & le double qu'on avoit déposé à la Police, suivant l'usage. Ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obcénité, & firent dire aux Comédiens de continuer les représentations. Cet ordre suffisoit pour ma justification. Je retirai ma Pièce ; j'avois été trop indignement accusé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai aussi le *Rival supposé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de succès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (feu Poisson) étoit ivre ; que sa mémoire d'étoit brouillée ; qu'il avoit bredouillé, & plus chargé son jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques gestes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jeta-t-on le blâme sur cet Acteur, que lorsque la Pièce parut imprimée, & que l'on sut l'ordre que le Ministre, le procureur-Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?

LETTRE

A Paris, ce 28 Octobre 1749.

Vous pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie de la Colonie* (*Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le 2 Novembre, huit jours après la représentation.) ; à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licencieux, leur imposture a été bientôt confondue. Le Ministre & les deux Magistrats, qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Pièce est absolument dans le genre comique, genre périlleux, & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Paysan & deux Valets, dans la bouche de qui un Auteur du siècle passé auroit peut-être cru, sans craindre de scandaliser personne, pouvoir risquer certaines plaisanteries. Je n'ai eu garde de penser qu'on pouvoit les hasarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne sont si délicates, que lorsque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs sont parvenues à leur comble. Je sais qu'il y aura des gens intéressés à soutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à persuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'estime, à ceux que je respecte, qu'elle est imprimée telle qu'elle a été représentée, sans que j'y aie ajouté ou retranché un seul mot : ils me croiront. Je suis, Monsieur, votre très-humble serviteur.

ACTEURS du prologue

L'Auteur.
La Cabale.

PROLOGUE

SCENE PREMIERE

L'Auteur, *seul*.
J'avois fait un Prologue qui, je crois, auroit plu ; hier on envoie me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on puisse le donner ; cela est cruel ! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée ; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu… Ah, le maudit métier !

SCENE II

L'Auteur, La Cabale, vêtue bizarrement.

La Cabale
Que fais-tu ici ?

L'Auteur
J'y souffre.

La Cabale
Me connois-tu ?

L'Auteur
Non, mais si vous êtes le diable qui se présente sous une figure agréable pour m'aider à sortir d'embarras, soyez le bien arrivé.

La Cabale
Qui es-tu ?

L'Auteur
Un homme qui vivroit assez content, assez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

La Cabale
Tu es Auteur ; & la Cabale ne t'est pas connue ?

L'Auteur, *lui faisant une profonde révérence*.
C'est une justice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je suis votre très-humble serviteur.

La Cabale
Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été représentées ?

L'Auteur
Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réussir : deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

La Cabale
Et sans que je m'en sois mêlée ?

L'Auteur
Certainement.

La Cabale
Tu es bien vain !

L'Auteur
Non, c'est sans vanité ; je crois que le succès de l'Oracle & des Grâces n'a été dû ni à vous ni à moi.

La Cabale
A qui donc ?

L'Auteur
Aux deux Actrices qui y ont joué.

La Cabale
Tu me parois si singulier, que j'aurois presque envie d'être de tes amies.

L'Auteur, *avec embarras*.
Tenez… Madame… En vérité… Cette amitié-là me seroit inutile ; je ne l'emploierois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame assez basse pour l'employer contre les autres.

La Cabale
Es-tu donc indifférent sur la réussite de tes Ouvrages ?

L'Auteur
Moi, indifférent sur la réussite de mes Ouvrages ! Non, parbleu, je ne le suis pas ; pourquoi en serois-je ?

La Cabale
Pourquoi donc refuser mon secours ?

L'Auteur
Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de personnes que je vois ici, & qu'il y a de certains succès sans estime dont je ne serois pas flatté.

La Cabale
Ecoute ; je ne te dissimulerai point que ce sont tes deux Comédies qui m'amènent…

L'Auteur
Eh Madame !...

La Cabale
Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'aies pas le sens commun. Réponds-moi ; ta Pièce en trois Actes n'est-elle pas absolument dans le genre comique ?

L'Auteur
Oui.

La Cabale
Est-il possible que tu n'aies pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été si délicat qu'il l'est à présent, rien par conséquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire ?

L'Auteur
Mais je vois qu'il rit tous les jours assez aisément…

La Cabale
Aux Pièces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuser : aux nouvelles, il vient pour juger ; & cela fait une disposition d'esprit dont tu dois sentir toute la différence. Les gens mal intentionnés sont à l'affût de la moindre plaisanterie un peu hasardée ; ils font souvent pis que d'empêcher d'entendre, en faisant entendre de travers ; & comme aux spectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence, cède bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne ; & telle Pièce qui remise un an après fait plaisir, n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L'Auteur
Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique ?

La Cabale
Mais… Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus, & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite Pièce [(1) Le Rival supposé.] ; elle est dans un genre tout opposé ; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même : tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languissamment filée par des Scènes de sentimens alambiqués, & qui, sans amuser le cœur, ne peuvent au plus que faire sourire de tems en tems l'esprit.

L'Auteur, *vivement*.
Voilà bien parler en cabale ! Je soutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux caractères neufs au théâtre [(2) Ceux de Dom Félix & de Florine.], & assez bien contrastés pour jeter de la variété sur le fond le plus simple & le plus uniforme.

La Cabale, *du même ton*.
Voilà bien répondre en Auteur. Mais supposons (ce n'est qu'une supposition du moins) que tes deux Comédies soient passables, n'as-tu pas dû penser que plus on riroit à la première, & plus la seconde paroîtroit froide ?

L'Auteur
Madame, deux jeunes personnes entrent dans le monde ; la gaité de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu sérieux & retenu de la cadette ? Non, & si elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ses partisans ; je vous assure même que malgré leur caractère opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

La Cabale, *d'un ton ironique*.
Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là-bas.

L'Auteur, *courant après elle*.
Vous n'irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre*.) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie, pour la souffrir parmi vous.

ACTEURS de la comédie

Le Gouverneur.
Valère.
Henriette.
Rustaut.
Crispin.
Frontin.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Le Gouverneur, Rustaut.

Le Gouverneur
Bonjour, mon cher Rustaut, bon jour.

Rustaut
Votre serviteur, M. le Gouverneur.

Le Gouverneur
As-tu quelqu'affaire qui t'amène à la ville ?

Rustaut
D'abord l'honneur de vous faire la révérence ; vous êtes mon protecteur, mon bienfaiteux…

Le Gouverneur
Je dois l'être ; je n'oublierai jamais ce combat où, sans toi, j'aurois perdu la vie.

Rustaut
Morgué, vous vous ressouvenez toujours de ce petit service-là, comme si vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le disons à qui veut l'entendre ; vous avez l'ame toute aussi bonne, toute aussi reconnoissance qu'un simple particulier.

Le Gouverneur
Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

Rustaut
J'en sommes contens, très-contens ; je l'avons bien amélioré ; mais…

Le Gouverneur
Quoi ?

Rustaut
On m'a chiffonné l'imagination ; ils disent que si vous veniez à mourir, on pourroit me chicaner sur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me baillissiez une patente…

Le Gouverneur
Tu en auras une ; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

Rustaut
Morguenne, parlez-lui vous-même ; il a tant d'affaires ! Il me renverroit à ses Commis qui sont la plûpart des impartinens…

Le Gouverneur
Comment donc ?

Rustaut
Oui, M. le Gouverneur, des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous ; qu'ils prennent une physionomie sèche & morgante, & qu'à peine saluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclination de tête ? On rit un tems de leur fatuité & de leur suffisance ; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils visages.

Le Gouverneur
Je suis charmé du portrait que tu m'en fais.

Rustaut
Il est, morgué, d'après nature.

Le Gouverneur
J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

Rustaut
Et vous ferez bien ; la haine qu'inspirent les façons mal léchées de ce petit ours-là, ne laisse pas de rejaillir un tantinet sur le Maître.

Le Gouverneur
Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

Rustaut
Que vous êtes un brave homme ! Oserois-je raisonner encore un moment avec vous sur une autre manière ? Vous allez faire bien des mariages ?

Le Gouverneur
Oui.

Rustaut
Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez, me causent dans la tête un embrouillamini… Daignez m'expliquer un peu les choses.

Le Gouverneur
Volontiers.

Rustaut
Je vous écoute.

Le Gouverneur
Sur la relation qui fut présentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de la découverte d'une île, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très-avantageuse, tu sais que

le Ministre résolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

Rustaut
Je sais cela, & que vous voulutes bien en être le conducteux.

Le Gouverneur
Après avoir eu, pendant près de deux mois, un vent favorable, nous fûmes tout-à-coup accueillis d'une furieuse tempête…

Rustaut
Oh ! La plus furieuse qui fut jamais ; je vivrions cent ans, que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

Le Gouverneur
Ecartés de notre route, jetés dans des mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en faisant naufrage ; notre vaisseau se brisa sur cette côte ; heureusement elle est basse ; tout le monde put s'y sauver, & personne ne périt.

Rustaut
Oh ! Personne, qu'une servante, un singe & un apprenti douanier.

Le Gouverneur
Lorsque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon…

Rustaut
Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été si bien au lieu de notre destination.

Le Gouverneur
Malgré les Sauvages, nous nous y fortifiâmes ; & nous nous y sommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre sexe qui y sont nés, commencent à avoir seize à dix-sept ans ; il falloit songer à les marier : j'ai imaginé un projet par lequel, en contribuant à la satisfaction des riches & au soulagement de ceux qui n'ont pu encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'espère que je continuerai d'entretenir cette union & cette espèce d'égalité, si nécessaires dans un nouvel établissement. J'ai fait publier une première Loi, par laquelle les filles sont absolument exclues de toutes successions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leurs père & mère.

Rustaut
Ainsi les voilà toutes aussi pauvres les unes que les autres.

Le Gouverneur
Ensuite j'ai ordonné que celles qui sont en âge d'être mariées, s'assembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai suivant leur degré de beauté.

Rustaut
J'entends ; selon la gentillesse de la fille, celui qui voudra l'épouser, sera obligé de donner plus ou moins. Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

Le Gouverneur
Cet argent ne me restera pas ; il sera distribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

Rustaut
A merveilles ! Voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; ensuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle simplement des agréables ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; ensuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corsage, rachettent un peu la difformité de leur physionomie. La somme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, & ainsi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté… N'est-ce pas cela ?

Le Gouverneur
Oui.

Rustaut
Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

Le Gouverneur
Voyons.

Rustaut
J'avons souvent vu, en Europe, des gens riches être assez avaricieux, pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas : croyez-vous qu'il n'en sera pas de même ici ?

Le Gouverneur
J'y ai pourvu ; dès qu'on sera en âge de se marier, personne de la Colonie ne pourra s'en dispenser, & les riches seront toujours obligés de choisir parmi les belles, ou du moins parmi les jolies : d'ailleurs

puisque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'est-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-dessus du commun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de superbes équipages ? Eh bien, on se piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que sa possession y deviendra une marque d'opulence : on peut compter sur le succès d'une loi, quand la fatuité des hommes est intéressée à s'y conformer… Mais j'apperçois le jeune Valère ; on m'a dit que la crainte de perdre sa maîtresse le met au désespoir : éloignons-nous, pour ne pas l'exposer à manquer au respect qu'il me doit.

Rustaut, *en s'en allant*.
Morgué, quand j'y pense, la plaisante foire ! & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne sera cependant toujours que la même !

SCENE II

Valère, Frontin.

Valère, *entrant sur le Théâtre avec toutes les démonstrations d'un homme au désespoir.*
Eh laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

Frontin
Mais, Monsieur…

Valère
Mais, fut-il jamais un sort aussi cruel que le mien ! J'aime, je suis aimé ; rien ne sembloit s'opposer à mon bonheur, lorsqu'il plaît à ce tyran d'imaginer une loi barbare… Ah ! Frontin, songe donc que ma chère Henriette est tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau !

Frontin
Elle est fort jolie.

Valère
Qu'elle sera par conséquent mise au plus haut prix…

Frontin
Je n'en doute pas…

Valère
Que ma fortune est médiocre…

Frontin
Malheureusement…

Valère
Et qu'ainsi voilà ma chère Maîtresse perdue pour moi !

Frontin
Il y a toute apparence.

Valère
Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

Frontin
Il est sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'est de se tuer. En vérité, Monsieur, seriez-vous capable de vous livrer à un pareil désespoir ?

Valère
Ah ! La vie ne peut plus être qu'à charge, quand on est privé de ce qu'on aime !... Crispin ne revient point ?

Frontin
Il n'a pas encore tardé.

Valère
Dans la cruelle agitation où je suis, que les momens sont longs !

Frontin
Mais, Monsieur, je fais une réflexion : Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouser ensuite secrètement…

Valère
Tu ne sais donc pas qu'un des articles de la Loi porte, que toute fille qui refusera de se marier, devant être regardée, non-seulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, sera chassée de la Colonie, & exposée dans les bois à la merci des sauvages ?

Frontin
Je ne savois pas cela. Que diable, par toutes les mesures qu'a prises le Gouverneur pour qu'ici tout le monde se marie, il paroît qu'il a furieusement à cœur la propagation de la Colonie !

Valère, *avec impatience*.
Je vais au-devant de Crispin.

Frontin
Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III

Valère, Frontin, Crispin.

Valère
Eh bien, Crispin ?

Crispin
Eh bien, Monsieur, j'ai trouvé Mademoiselle Henriette chez elle.

Valère
Que faisoit-elle ?

Crispin
Elle s'habilloit ?

Valère
Elle s'habilloit.

Crispin
Sans doute. N'est-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur ? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle sorte, & pour sortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille ?

Valère
Ah, je t'entends ! Elle craint de ne pas assez briller dans ce funeste jour, qui sera le dernier de ma vie ! L'infidelle se paroit !

Crispin
Je ne m'en suis pas apperçu ; mais comptez, Monsieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal, qui prendra soin de sa parure sans qu'elle y pense : c'est presque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes seules.

Valère
Etoit-elle triste ?

Crispin
Oh ! Très-triste. Je lui ai dit que vous souhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

Valère
Hélas !

Crispin
En revenant, j'ai passé au château ; j'y ai vu beaucoup de monde assemblé autour du Gouverneur ; je me suis approché ; il disoit que s'il se présentoit plusieurs rivaux pour la même personne, ils ne pourroient point enchérir les uns sur les autres ; mais qu'elle seroit la maîtresse de choisir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu qu'il payât la somme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; ensuite il a fait publier ce tarif. Oh, ma foi, il est criant ! Les filles y sont d'une cherté !... Pour en avoir une tant soit peu passable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piastres ; & devineriez-vous à combien est la plus belle ? (*Criant*.) A dix mille.

Valère
Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes-tu point ?

Crispin
Non ; à dix mille piastres, vous dis-je.

Valère
O Ciel, je respire !... Quoi je pourrois me flatter… Grands Dieux ! Me serois-je jamais imaginé, que ma chère Henriette ne seroit mise qu'à ce prix ? Ah ! On voit bien que le Gouverneur est âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

Crispin
Parbleu, il me semble cependant que c'est avoir les yeux assez jeunes, que de mettre une seule fille à pareille somme.

Valère
Mes amis, il ne me sera pas difficile de trouver les dix mille piastres. Il est vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien…

Crispin
Ah Monsieur !...

Valère
Il me restera une petite terre ; nous irons y vivre, ma chère Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la possession de nos cœurs…

Crispin
Belle richesse !

Valère
Est-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux ? Non, & lorsqu'on s'aime…

Crispin
Mais on ne s'aime pas toujours.

Valère
L'amour qui nous unit est trop pur, trop tendre, trop sincère, pour que le tems puisse jamais l'affoiblir ; c'est un présent du Ciel…

Crispin
C'est une tentation du diable, que de vouloir se mettre mal à son aise.

Valère
Oh ! Trève de remontrances, je t'en prie.

Crispin
Trève donc de folies, je vous en conjure.

Valère
Ma résolution est prise.

Crispin
Il faut en changer.

Valère
Je me donnerois la mort, plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

Crispin
La mort est bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage ; considérez…

Valère, *appercevant Henriette*.
Considère toi-même que voici ma chère Henriette ; que je ne suis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, si tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV

Valère, Henriette, Crispin, Frontin.

Valère
Avec quelle impatience je vous attendois ! J'apprends dans l'instant, que pourvu que je donne dix mille piastres, quelques offres que fassent mes rivaux, vous serez la maîtresse de couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me sera aisé de trouver cette somme. Parlez, prononcez ; mon bonheur ne dépend plus que de vous.

Henriette
Vous ne devez pas douter que pour l'assurer, je ne sacrifiasse ma vie avec plaisir ; mais…

Valère
Quoi ?

Henriette
Mon cher Valère…

Valère
Eh bien ?

Henriette
Irai-je vous exposer à vous repentir un jour…

Valère
Me repentir, moi !

Henriette
Votre passion ne vous laisse à présent envisager que la douceur d'être uni à ce que vous aimez. L'objet le plus ardemment desiré, dès qu'on le possède, commence à perdre de ses charmes ; l'illusion de l'amour se dissipe ; les réflexions succèdent…

Valère
Qu'entends-je, ô Ciel ! Est-ce donc Henriette qui me parle ?

Henriette
Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur ; c'est une amante qui devenue votre épouse, seroit sans cesse inquiète. La moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je ? La moindre distraction de votre part, m'alarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets ; & mon ame déchirée…

Valère
Ah ! Cessez, cessez ces vains détours ! Je lis au fond de votre ame perfide : jamais le pur & sincère amour n'y a régné ; la vanité seule l'occupe ; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faste, & tous les vains amusemens du monde ; le peu de fortune qui me resteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cause de vos refus.

Henriette
Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de justice ; & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

Valère
Je suis aimé ; & vous voulez ma mort ! Je jure qu'à l'instant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer ce cœur infortuné…

Henriette
Vous me faites frémir !... Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ?

Frontin, *à part, la contrefaisant*.
Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ? Voilà la chûte ordinaire des femmes. (*Se mettant entr'eux*.) Ecoutez-moi l'un & l'autre : il me semble que j'imagine un moyen de vous unir, sans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque physionomie baroque, bien ridicule, bien maussade, bien vilaine… Eh justement, nous l'avons sous la main ; celle de Crispin fera notre affaire à merveilles.

Crispin
La mienne !

Frontin
Oui.

Crispin
Haie, faquin !

Frontin, *à Valère*.
Monsieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouser les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à se procurer des maris ?

Valère
Telle est la loi.

Frontin
Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'est que depuis hier au soir ici ; son plat visage n'y est pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou six ans, à cette petite terre, où l'on sait que vous avez une cousine infirme, qui sort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie ; nous le ferons passer pour elle : il n'est pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conséquent les dix mille piastres que vous vous serez engagé à donner pour Mademoiselle, lui reviendront ; vous vous chargerez de les lui remettre…

Valère
J'entends ; cette idée me plaît assez, & peut réussir. (*A Henriette*.) Qu'en dites-vous ?

Henriette
Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

Valère, *à Crispin*.
Allons, viens mon cher ami ; viens vîte que nous t'habillons.

Crispin
Comment ? Comment ?... Quoi ? Monsieur, vous croyez… En vérité, il me semble que sans se piquer d'être régulièrement beau, on a certain air, certains traits…

Valère
Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je serai charmé de voir briller sous une coëfure de femme. (*Lui donnant une bourse*.) Refuseras-tu ces deux cents piastres que je te donne pour me procurer ce plaisir ?

Frontin
Et refuseras-tu de profiter de la seule occasion de ta vie, où tu puisses avoir une physionomie heureuse ?

Valère, *l'emmenant.*
Finissons, dépêchons ; nous n'avons pas un moment à perdre.

Crispin
Mais, Monsieur…

Valère
Mais, le tems nous presse, te dis-je ; viens donc.

Crispin
Parbleu, vous serez bien attrapé, si le Gouverneur me met au rang des jolies ?

Frontin
Tiens, si cela arrive, je me condamne à t'épouser.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Valère, Henriette.

Valère
Je suis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Crispin la plus laide ; les dix mille piastres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre stratagème a réussi ; rien ne s'oppose plus à mon bonheur. Concevez-vous bien, ma chère Henriette, tout le ravissement & tous les transports de mon ame ?

Henriette
Vous ne devez pas doutez mon cher Valère, que je ne les partage.

Valère
Je vais vous posséder ; je vais posséder ce que j'adore, & tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'est élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales ; elles ont dans l'instant cessé de l'être ; & c'est en lisant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

Henriette
Quand on brûle d'une flamme sincère, on ne connoît d'autre prix de la beauté, que l'hommage du cœur de l'amant aimé ; & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne servoit qu'à redoubler mes alarmes. Que serois-je devenue, si notre stratagême eût été découvert, & qu'il m'eût fallu renoncer à vous ?

Valère
Ma chère Henriette, ne pensons plus à ces cruels instans ; & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare… Il me semble que j'apperçois notre bienfaiteur… Oui, c'est lui-même.

SCENE II

Henriette, Valère, Frontin, Crispin, en femme.

Valère
Approche, viens, mon cher Crispin ; viens que je t'embrasse ; tu es un garçon charmant d'être une fille aussi laide.

Crispin
Avouez, Monsieur, que ma physionomie a joué de bonheur.

Valère
Joué de bonheur ? Ah ! Mon ami, elle jouoit à coup sûr.

Crispin
Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

Frontin
Il est certain qu'il y avoit-là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible ; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât ; & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

Valère
Et moi aussi.

Crispin
Cela est obligeant.

Valère
Tiens, je n'ai eu d'inquiétude, que tandis que tu dansois.

Crispin
Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grâce ?

Valère
Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours régner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenue, de la modestie ? En vérité par tes bonds, tes saults & tes cabrioles, tu me faisois craindre à chaque instant, que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

Crispin
Vous aviez tort d'avoir peur. Le Gouverneur a vécu long-tems à paris ; & j'ai entendu dire vingt fois à feu mon père qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au moins jusqu'au genou ; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvu qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

Valère
Fort bien ; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

Crispin
Ce soir ? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement ? Je vous réponds que je vais le quitter ; que dès qu'il fera nuit, je retourne à la campagne, & que de long tems on ne me reverra ici.

Valère
Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

Crispin
Et pourquoi ? Mon rôle doit être fini.

Valère
Il est vrai ; cependant…

Crispin
Cependant ? Cependant ?... Monsieur, vous connoissez le Gouverneur ; c'est un homme dur, fier, sévère, avec qui l'on ne badine point : si quelque accident alloit malheureusement découvrir notre supercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce seroit fait de moi ; ainsi donc… mais morbleu, tenez ; que diable ? Justement le voici ; que cherche-t-il ?

SCENE III

Le Gouverneur, Henriette, Valère, Crispin, Frontin, Rustaut.

Le Gouverneur, *à Valère & à Henriette*.
Je viens vous faire mon compliment, & vous assurer du vrai plaisir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon discernement y étoit intéressé ; (*à Crispin*) mais la cousine m'a quelqu'obligation : j'ai fait pencher la balance en sa faveur, il y en avoit deux ou trois, qui pouvoient peut-être lui disputer la préférence.

Crispin, *d'un ton de prude*.
Sans être trop vaine, j'ai bien senti, M. le Gouverneur, que votre intégrité avoit quelques petits reproches à se faire.

Rustaut, *à part*.
Morgué, si tous les Juges n'avoient pas la science plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice !

Le Gouverneur, *à Valère.*
J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

Valère
Je ne sais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté ; & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

Le Gouverneur
Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut…

Frontin, *à part*.
Miséricorde !

Valère, *à part*.
Nous sommes perdus !

Henriette, *à part*.
Tout va se découvrir !

Crispin
Frontin, soutiens-moi !

Le Gouverneur, *à Crispin*.
Comment ? Qu'est-ce donc, Mademoiselle ? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur ?

Crispin, *toujours d'un ton de précieuse*.
Ah ! Monsieur le Gouverneur !... Tenez… c'est qu'en vérité… je suis d'une santé si délicate… le mariage me fait trembler.

Le Gouverneur
Vous ! Eh fi, fi donc ! Avec cette physionomie large & massive, vous sied-il d'affecter ces airs de mignardise ?

Crispin
L'idée de devenir femme, me paroît si extraordinaire…

Rustaut
Ce sera notre affaire, de vous y accoutumer.

Crispin
Cela vous seroit impossible ; & vous verriez que vous seriez obligé de me répudier.

Valère
Monsieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M.

Rustaut, & lui donner une somme avec laquelle il trouvera aisément…

Le Gouverneur
Non, non ; quand j'ai dit une chose, je veux qu'elle s'exécute. Rustaut m'a sauvé la vie ; je trouve l'occasion de lui faire une petite fortune ; votre cousine l'épousera, ou nous verrons.

Valère
Mais…

Le Gouverneur
Mais, finissons. (*A Crispin*.) Mademoiselle, je vous laisse avec votre futur ; songez que je n'aime pas qu'on me résiste. (*A Valère, à Henriette, & à Frontin*.) Vous autres, suivez-moi.
(*Ils suivent le Gouverneur ; leur air, leurs gestes, & les mines que leur fait Crispin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils sont tous les quatre*.)

SCENE IV

Crispin, Rustaut.

Rustaut
Sans être un galand de profession, j'avons toujours, par-ci, par-là, un peu vécu avec le beau sexe ; je connoissons l'humeur des filles ; je savons que devant le monde elles font des simagrées, & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déja tenir. Ça, la petite, nous voici seuls ; arrangeons-nous.

Crispin, *d'un ton précieux*.
Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

Rustaut
Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

Crispin
Je veux dire…Je veux dire que vous êtes aussi grossier dans vos expressions que dans votre procédé.

Rustaut
Quand à nos expressions, je les avons comme elles nous viennent ; & pour ce qui est de notre procédé, dès que c'est pour le mariage que je vous parlons, il nous semble qu'il n'a rien que de très-honnête.

Crispin
En effet, il est fort honnête, de vouloir se servir de l'autorité du Gouverneur pour m'épouser malgré moi ?

Rustaut
Et pourquoi est-ce malgré vous ? & quelles raisons avez-vous de nous refuser ?

Crispin
Quelles raisons ?... C'est qu'en un mot, il est décidé que je n'aurai jamais de mari.

Rustaut
Mais songez donc que la loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

Crispin
Je ne compte pas aussi mourir fille.

Rustaut
Ah ! Parguenne, l'aveu est drôle ! Vous n'aurez jamais de mari ; & cependant vous ne comptez pas mourir fille ! N'avez-vous point de honte ?...

Crispin, *vivement*.
N'avez-vous point de honte vous-même, de me pousser, de me presser, de me persécuter, & de me mettre, comme vous le faites, à ne savoir ce que je dis ? Fi, cela est criant.

Rustaut
Tenez, je devinons à peu-près l'enclouure. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune étourniau, à qui vous seriez bien aise de faire la fortune : grande sottise ! Vous verriez, que bientôt après les nôces, il se moqueroit de vous, auroit des maîtresses, mangeroit votre dot, vous planteroit-là ensuite ; & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des ressources. Je sommes, nous, un homme meur, sage, rangé, & qui ne nous soucions plus des femmes, qu'autant que pour n'être pas toujours le seul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez. Le Gouverneux sera son parrain, nous continuera sa protection ; & avec cette protection & vos dix mille piastres, je nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas ; vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries…

Crispin, *d'un ton ironique*.
Des pierreries à Madame Rustaut ?

Rustaut
Oui : oh ! Fatigué, sans être glorieux, je serons bien aise qu'on ne confonde pas notre femme avec la

bourgeoise : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main là.

Crispin, *toujours d'un ton de précieuse*.
Ah ! Cessez donc de me tourmenter !

Rustaut
Mais…

Crispin
Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions sur ma personne ; & comptez qu'elle n'est pas faite pour perpétuer la race des Rustauts.

Rustaut
Cela suffit : j'allons retrouver M. le Gouverneux ; il est diablement tenace dans ce qu'il a résolu : préparez-vous à sa visite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

Crispin, *à part*.
Ah ! Cette maudite visite me fait trembler ; tâchons… (*D'une petite voix douce*.) Rustaut ? Rustaut ?

Rustaut, *s'arrêtant*.
Eh bien ?

Crispin
En vérité, vous êtes d'une vivacité…

Rustaut
C'est vous qui n'êtes qu'une barguigneuse.

Crispin
Je ne sais pas avec quelles femmes vous avez vécu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

Rustaut, *se rengorgeant*.
Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

Crispin
Croyez-vous donc qu'une jeune personne qui a de la pudeur, puisse se déterminer ainsi, tout d'un coup, à se jeter entre les bras d'un homme ?...

Rustaut
Je croyons que plus une fille a toujours été sage, plus elle a d'impatience d'être épousée.

Crispin
Je ne vous défends pas d'espérer.

Rustaut
Je n'espérons jamais, de peur de nous tromper.

Crispin
Je vous dirai plus ; votre figure ne me paroît point aussi ridicule qu'une autre pourroit la trouver…

Rustaut
Vous êtes bien honnête !

Crispin
Et je sens même qu'avec le tems, je pourrai me résoudre à couronner vos vœux.

Rustaut
Eh, morguenne ! Il ne s'agit ni de vœux ni de couronne ; & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas grue ; on ne nous mène pas par le nez : tenez en un mot comme en mille ; je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choses de bonne grâce ; après lequel tems, si vous ne vous êtes pas mise à la raison, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux : c'est un diable d'homme quand on lui résiste ; je vous laissons y penser ; jusqu'au revoir, la petite.

Crispin, *seul*.
Si tu me revois, je serai bien trompé. Je n'en puis plus ; non, non, une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée…

SCENE V

Crispin, Frontin.

Frontin
Eh bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur ?

Crispin
Où j'en suis, morbleu ? Où j'en suis ? C'est le manant le plus vif, le plus pressant, qui va le plus vîte en besogne… Il veut que dans deux heures au plus tard je sois sa femme ; il parle déjà d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur sera le parrein… Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jeté !

Frontin
Oh ! Ne m'accuse point mal-à-propos.

Crispin
Mal-à-propos ? Comment n'est-ce pas toi qui as conseillé de me mettre en femme ?

Frontin
Il est vrai ; mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel assez déterminé, assez hardi pour penser à t'épouser ?

Crispin, *se rengorgeant*.
Tu vois, cependant.

Frontin
Oui, je vois à présent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouseroient le diable pour avoir de l'argent.

Crispin
Eh ! Finis tes mauvaises plaisanteries ; viens vîte m'aider à me débarrasser de tout ce maudit attirail ; le jour commence à baisser ; je serai bien aise de décamper dès qu'il fera nuit.

Frontin
Quoi ? Tu serois capable d'abandonner notre Maître, lorsqu'il est plus que jamais dans l'embarras ?

Crispin
Que lui est-il donc arrivé de nouveau ?

Frontin
Le Gouverneur vient de lui déclarer, qu'il n'épousera point Mademoiselle Henriette, que ton mariage ne soit fait avec Rustaut.

Crispin
Quelle tyrannie !

Frontin
Cela est horrible ; & tu vois bien qu'il seroit d'un mauvais cœur de penser à la fuite, & de ne pas rester ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans persécutés, & qui nous récompenseront généreusement. Allons, mon ami ; plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'industrie ; roidissons-nous contre les obstacles ; opposons la ruse à la force : voyons, cherchons, inventons…

Crispin
Ecoute, je ne sais si c'est une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas si vîte ; mais il me semble qu'il me vient tout-à-coup à l'esprit une fourberie qui pourroit… Où as-tu laissé M. Valère ?

Frontin
Il se promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiselle Henriette.

Crispin
Cherchons-les : chemin faisant, je t'expliquerai mon idée.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Crispin, *seul & toujours en femme*.
J'ai affecté d'aller au château ; je m'y suis promené assez long-tems ; ensuite j'ai passé chez Mademoiselle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaisir de voir que Rustaut avoit l'œil sur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours suivi de loin, & que je tâcherai de profiter de la nuit pour m'enfuir, il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monsieur Valère & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter ; & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.
(*Il sort*.)

SCENE II

Rustaut, *seul.*
La voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa fuite ; tant je nous sommes finement conduit pour observer toutes ses allées & ses venues. Elle a beau tournaïer, elle ne nous échappera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant, quand j'y pense, qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme !... J'entends du bruit… On sort… Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III

Valère, Frontin, Rustaut, au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.

Valère.
Ma vilaine cousine t'envoie, dis-tu, chez Cléon ?

Frontin, *à voix basse, lui montrant Rustaut.*
Le voyez-vous ?

Valère, *bas*.
Je le vois.

Frontin, *haut*.
Oui, elle m'envoie chez M. Cléon, pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

Valère
Frontin, cela me confirme dans mes soupçons.

Frontin
Eh que soupçonnez-vous ?

Valère
Tu sauras que je l'ai rencontrée au château, & que je lui ai déclaré nettement, que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut, il étoit inutile de prétendre résister plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami, son dessein est de nous échapper ; & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon, que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

Frontin
Cela se pourroit bien.

Valère
Cléon est de nos parens ; mais c'est moins par cette raison qu'elle s'adresse à lui, que parce qu'elle sait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle espère qu'il se prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me causer de la peine & de l'embarras.

Frontin
Ecoutez donc ; ma foi, il vous en causeroit ; vous auriez beau protester de votre innocence ; le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conséquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiselle Henriette.

Valère
La Maudite cousine ! & que je la donne de bon cœur à tous les Diables !

Frontin
Vous ne leur faites pas un beau présent.

Valère
Lui convient-il de faire la délicate sur le choix d'un mari, & de mépriser Rustaut ?

Frontin
Non en vérité ; car enfin il a l'air grossier, je l'avoue ; mais d'ailleurs il est homme d'honneur : chacun l'aime & l'estime dans la Colonie ; & il s'est toujours distingué dans les différens combats que nous avons eu à soutenir contre les Sauvages : à l'égard de sa

naissance, je ne sais pas s'il est de la même famille ; mais j'ai connu en France des Rustauts qui occupoient des places assez considérables.

Valère
Il me vient une idée ; comme elle n'est que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

Frontin
Non.

Valère
Si nous lui supposions quelqu'un, que tu lui amenerois comme étant lui ?

Frontin
J'entends.

Valère
Que nous aurions instruit ?

Frontin
Fort bien.

Valère
Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper, refuseroit non-seulement de favoriser son dessein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés, elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut ? Qu'en dis-tu ?

Frontin
Je dis que cela me paroît bien imaginé.

Valère
Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon ?

Frontin
Attendez… Je connois un de mes amis… Moyennant de l'argent, j'espère… Il ne loge qu'à deux pas d'ici ; je vais lui parler.

Valère
Vas vîte.

Frontin
J'y cours ; rentrez, vous aurez bientôt réponse.

Valère
Je rentre.

Frontin, *à part, en s'en allant*.
Faisons semblant d'aller chercher l'ami en question ; Mons Rustaut, si vous ne gobez pas l'hameçon, je serai bien trompé.

SCENE IV

Rustaut, *seul*.
Je ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre. Oh ! Ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage se terminera, même sans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'espérions. Quel plaisir quand je nous verrons avec dix mille piastres ! Il est vrai que d'un autre côté, je serons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoissons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conscience qui est encore bien plus vilaine ! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher sur l'acquisition de notre opulence… Il me semble que j'entends venir quelqu'un… Seroit-ce déja Frontin et son ami ? La nuit est si noire…

SCENE V

Rustaut, Frontin.

Frontin, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe*.
Qui va-là ? Qui va-là ?

Rustaut
Paix, paix, c'est nous.

Frontin
Qui, nous ?

Rustaut
Quoi, ne nous reconnoissez-vous pas M. Frontin ?

Frontin
Ah ! Je crois que c'est la voix de M. Rustaut ?

Rustaut
Et sa personne aussi.

Frontin
Parbleu, votre personne est bien dure ! J'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

Rustaut
Il est vrai que je sommes assez ferme sur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez-vous trouvé votre homme ?

Frontin
Quel homme, & que voulez-vous dire ?

Rustaut
Ce que je voulons dire ? Je voulons dire, que je n'avons pas perdu un mot de la converstion que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître ; j'étions-là.

Frontin
Vous étiez-là ?

Rustaut
Oui, & une preuve de cela, c'est que je sommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui fait rendre justice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon présent de noces.

Frontin
Oh ! M. Rustaut, vous avez trop de bonté ; & je voudrois trouver les occasions…

Rustaut
Laissons-là les remercîmens ; revenons à la petite manigance que M. Valère a imaginée, & sur laquelle vous voyez bien qu'il seroit inutile de faire le discret avec nous.

Frontin
Très-inutile, puisque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître sont liés.

Rustaut
Votre homme étoit-il chez lui ?

Frontin
Je l'ai trouvé à sa porte.

Rustaut
Fera-t-il notre affaire ?

Frontin
Non.

Rustaut
Eh pourquoi ?

Frontin
Parce qu'il est si ivre, qu'il n'est pas possible de s'en servir.

Rustaut
Que diantre ?... Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

Frontin
Vîte courir ? Vîte courir ? M. Rustaut, ce jour-ci est un jour de réjouissance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chère ; peut-être qu'à présent vous seriez vous-même ivre, si vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

Rustaut
Cela se pourroit bien.

Frontin
Il y a toute apparence que tous mes amis le sont ; j'ai toujours connu celui de chez qui je viens, pour un des plus sobres.

Rustaut
Comment feront-nous donc ?

Frontin
Je ne sais.

Rustaut
Ce petit stratagême de votre Maître étoit si bien imaginé !

Frontin
Très-bien imaginé… Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

Rustaut
Je venons si rarement à la ville, que je n'y connoissons personne.

Frontin, *feignant de rêver*.
Que diable… j'ai beau chercher ?... Ecoutez, je pense…

Rustaut
Quoi ?

Frontin
Sauriez-vous déguiser votre voix ?

Rustaut
Pourquoi nous demandez-vous cela ?

Frontin
Parce que notre Demoiselle, n'ayant jamais vu M. Cléon, on pourroit vous faire passer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

Rustaut
Moi ! Et comment lui déguiser mon visage ?

Frontin
Cela ne seroit pas difficile ; j'irois lui dire que je lui amène M. Cléon ; mais qu'il l'attend ici, parce qu'étant brouillé avec M. Valère, il ne veut pas entrer dans sa maison ; or dans l'obscurité, avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la physionomie, je crois que vous seriez absolument méconnoissable.

Rustaut
Je le crois aussi.

Frontin
Il n'y a donc que votre voix.

Rustaut
Que cela ne vous inquiète pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête sur la conduite de notre défunte femme ; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas ; je nous étions masqué en vrai freluquet ; je nous approchâmes d'elle, en déguisant notre voix ; je vantîmes ses charmes ; je lui fîmes entendre que je jouissions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, seroit à son service. Elle nous répondit qu'il falloit que je fussions un impudent pour oser lui parler sur ce ton-là ; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit ; & même, à certaine privauté que je voulûmes prendre, elle nous bailla un soufflet…

Frontin
En vérité ?

Rustaut
En vérité : or craignez-vous à présent que je ne puissions pas déguiser notre voix, lorsque notre femme, notre propre femme…

Frontin
Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve aussi peu équivoque…

Rustaut
Trouvez seulement les habits ; & ne vous embarrassez pas du reste.

Frontin
Ils seront bien-tôt trouvés ; je vais les chercher.

SCENE VI

Rustaut, *seul*.
Jarni, je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été ivre. Outre qu'on manie toujours mieux soi-même ses affaires, que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre Prétendue que si elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance ; je pourrons, dis-je, lui faire finement de petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser. Je ne sommes naturellement ni soupçonneux, ni jaloux ; & elle a d'ailleurs toute la physionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée ; mais cependant, lorsque M. le Gouverneur lui a proposé notre mariage, elle a paru si diantrement ahurie…

SCENE VII

Rustaut, Frontin, apportant des habits.

Frontin
Voilà tout ce qu'il vous faut.

Rustaut
Bon : aidez-nous à présent. (*Après que Frontin lui a aidé à se déguiser*.) Eh bien, qu'en dites-vous ?

Frontin
Je dis qu'il n'y a que le diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer.
(*Il sort*.)

Rustaut
Ramenons les deux bouts de la perruque en devant, pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de tousser de tems en tems ; & j'appuyerons lentement sur nos paroles.

Frontin, *à Crispin qu'il amène*.
Mademoiselle, voilà M. Cléon.

Crispin, *à Frontin*.
Allez ; laissez-nous.

SCENE VIII

Rustaut, Crispin.

Crispin, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scène.*
C'est moins, Monsieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous : vous passez pour un si honnête homme, si charitable, si compatissant, que je me suis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

Rustaut
Je serons charmé de vous être utile ; & vous pouvez nous parler en toute confiance.

Crispin, *soupirant*.
Par où commencer ?

Rustaut
Ordinairement l'on commence… par le commencement.

Crispin
Vous savez, Monsieur, que j'ai toujours vécu à la campagne.

Rustaut
Oui.

Crispin
Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante, qui sert à cultiver les grâces du corps & de l'esprit, en revanche, je puis dire que du côté de la sagesse, j'étois élevée sous l'aîle d'une mère… (*Sanglotant*.) Ah, Monsieur !

Rustaut
Ne pleurez donc pas.

Crispin
La pauvre femme ! Il sembloit qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ? Je commençois à peine à parler, qu'elle me répétoit sans cesse, qu'il falloit chasser d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux. Plus je grandissois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monstres. Vaines précautions ! & qui me feroient presque croire qu'à la vertu il y a de la destinée comme à toute autre chose !

Rustaut
Il ne faut pas croire cela, ma parente.

Crispin
Ah ! Mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles, qui dès l'âge de douze à treize ans, se mirent, se regardent, qui cherchent les hommes, leur sourient, les agacent, enfin qui s'exposent sans cesse à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y tombent pas ; & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modestie…

Rustaut
Eh bien vous, vous y avez été prise ?

Crispin
Hélas !... Ce soupir vous en dit assez ; épargnez à ma pudeur un détail…

Rustaut
Ah ! Je n'avons pas besoin du détail ; je le devinons de reste.

Crispin
Si vous aviez vu l'ingrat à mes genoux ; si vous aviez entendu tous les sermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi ; & si vous vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs sont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monsieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

Rustaut, *à part*.
Il faut avouer qu'il y a des hommes qui ont bien le diable au corps ; & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclatons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*A Crispin*.) Vous êtes à plaindre ; voyons quel est le service que vous voulez que je vous rendions.

Crispin
Le voici : entre nous, notre cousin Valère n'est qu'un freluquet, impatient de posséder sa peronnelle, & à la discrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je pense même que Rustaut n'auroit pas une grande considération pour lui ; au lieu que lorsqu'une personne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne fasse attention à ce qu'elle lui dira. Je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouserai jamais d'autorité ; mais que s'il veut ne point trop presser les choses, vous espérez manier mon esprit de façon, que dans un mois, ou un mois & demi au plus tard, je serai sa femme.

Rustaut
Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce tems-là ?

Crispin
Oui.

Rustaut
Cela est obligeant pour lui, après votre aventure.

Crispin
Après mon aventure ? Quand j'en aurois eu dix ; il me semble qu'il seroit encore trop heureux de m'avoir.

Rustaut
Certainement ; il n'y a qu'une chose qui est embarassante. Je connoissons Rustaut ; si malheureusement, après les noces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal, & seroit homme à vous tordre le cou ; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui propose de votre part cinq mille piastres, à condition qu'il renoncera entièrement à vous.

Crispin
Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari ? & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

Rustaut, *ôtant la perruquet & l'habit qui le déguisent*.
Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas. Me reconnoissez-vous ? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

Crispin
Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite !

Rustaut
Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser ?

Crispin
Mais, après tout, seriez-vous donc le premier…

Rustaut
Taisez-vous, effrontée ; & promettez-nous vîte les cinq mille piastres ; sans quoi j'allons vous timpaniser d'importance.

Crispin
Que veut donc dire cet insolent ? & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ! Apprenez, faquin ; je ne crains point vos discours ; ma réputaion est trop bien établie. D'ailleurs personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser ; & l'on sait assez qu'un amant piqué, quand il est malhonnête homme, est capable de tout. Il convient bien à un manant de vouloir se venger comme un Petit-maître ! Allez, & renoncez à jamais à l'espoir de me posséder.

Rustaut
Quelle impudence ! Je ne sais qui me tient… Morguenne, il ne sera pas dit que je serons entièrement la dupe de ceci. Tenez, je voulons bien rabattre à deux mille piastres ; mais si vous barguinez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux : il nous aime ; & j'obtiendrons qu'il fasse examiner vos allures, d'ici à quelque tems, afin de voir si j'aurons été un calomniateux.

Crispin, *à part*.
Perdons quelque chose, plutôt que de nous jeter dans un nouvel embarras.

Rustaut, *voyant venir le Gouverneur*.
Justement, le voici.

Crispin
Je vous promets les deux mille piastres ; mais du moins je compte sur votre discrétion.

Rustaut
Oh ! Je vous verrions épouser notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE IX ET DERNIERE

Le Gouverneur, Henriette, Valère, Frontin, Rustaut, Crispin.

Le Gouverneur
Eh bien, êtes-vous d'accord ?

Rustaut
A peu-près, M. le Gouverneux. Elle demande du tems ; je lui en accordons. Peut-être l'épouserons-nous ; peut-être ne l'épouserons-nous pas : bref, je sommes content ; & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valère, de qui je n'avons que sujet de nous louer.

Le Gouverneur
Si tu es content, cela suffit. Je ne considérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi, pour faire célébrer les différens mariages arrêté dans ce jour. (*A Valère & à Henriette*.) Venez, suivez-moi ; on va vous unir.

Frontin
Monsieur Rustaut, vous m'avez promis un présent de noces ?

Rustaut
Il est vrai, mon ami ; marie-toi ; & je t'assure celui que Mademoiselle me destinoit.

Crispin, *aux spectateurs*.
Je parois hors d'affaires ; mais je suis plus embarrassé que jamais, Messieurs, si vous n'applaudissez.*

* Les Comédiens redonnèrent plusieurs représentations de cette Comédie, il y a quelques années ; j'eus sujet d'être très-content de l'accueil que lui fit le Public.

FIN.

La Péruvienne

(Opéra-comique, 1754)

Marc-Antoine Rochon de Chabannes

Représentée le samedi 23 mars 1754 à la Foire Saint-Germain.

Édition : Rochon de Chabannes, *La Péruvienne*, Duchesne, Paris, 1754.

ACTEURS

La Péruvienne ou Zilia,	Me le Moine.
La Fée Bagatelle,	Mlle Villiers.
Un petit Maître,	Mr le Moine.
Arpagine, *Joueuse*,	Mlle de Lorne.
Deterville, *Amant de Zilia*,	M. la Ruette.
Un Capitaine de l'Isle,	M. Paran.
L'Amour,	Mlle Prudhomme.
Suite de l'Amour	
Suite de la Bagatelle	
Troupe de fous.	

La Scene est dans l'Isle de la Frivolité.

SCENE PREMIERE

Le Théâtre représente une Isle, & la Mer dans l'enfoncement. La Scene au lever de l'Aurore.
La Piéce commence par une Tempête. On voit arriver le vaisseau de la Péruvienne ; il est agité par les vents & fait naufrage.
La Péruvienne entre sur le Théâtre avec calme.

La Péruvienne
Recitatif.
Le calme enfin regne sur l'ocean ;
Mais tout son trouble a passé dans mon ame.
Echappée au naufrage, & loin de mon amant,
J'ignore mon destin, & celui de ma flamme.
Air. J'ai perdu tout mon bonheur.
J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur,
La mer nous sépare.
Hélas, renonçons au jour,
Il n'est beau qu'avec l'amour.
O destin barbare !
J'ai perdu, &c.
Ici on entend derriere le Théâtre un grand bruit de guerre.
Air. De la ceinture.
Mais quel bruit a frappé mes sens,
Je me croyois seule en cette Isle.
Me fierai-je à ses habitans,
Dois-je chercher un autre azile.

SCENE II

Ici le bruit redouble. Un Capitaine du Régiment de la Folie, entre avec sa Compagnie. Marche de la Troupe. Elle passe devant la Péruvienne, & se range à droite & à gauche.
La Péruvienne, le Capitaine & sa Compagnie.

Le Capitaine
Air. Non je ne ferai pas.
Quel air embarassé ! Quel vêtement sauvage ?
La crainte & le chagrin son peints sur son visage.
À la Péruvienne.
Cessez de soupirer, & calmés votre effroi.

La Péruvienne
Je ne m'occupe ici, ni de vous ni de moi.

Le Capitaine
Air. Et riez, riez donc.
Montrant sa Compagnie
Devant ces beaux garçons,
Allons, qu'on s'évertue.
C'est faire des façons

Que de baisser la vue.
Et riez, riez donc
Mon aimable inconnue,
Et riez riez donc
Voilà le bon ton.

La Péruvienne
Air. Voulant faire un voyage.
Echapée aux alarmes
D'un cruel élément ;
Je dois donner des larmes
Au sort de mon amant.

Le Capitaine
D'une pareille perte
On peut vous consoler.
L'Isle n'est point déserte,
Vous n'avez qu'à parler.

La Péruvienne
Air. Tu croyois en aimant Colette.
A Determille tout me lie,
Ses procedés & mon penchant.
Une Indienne jamais n'oublie
Son bienfaisteur, ni son amant.
Air. Vous voulez me faire chanter.
L'Isle de la Frivolité
Etoit son hémisphere.
Soumise à son autorité
Par les loix de la guerre,
Il a sans cesse respecté
Une triste étrangere,
Et de sa générosité
Mon cœur fut le salaire.
Air. L'occasion fait le larron.
Pour son pays, tous deux nous faisions voile
Quand sur ces bords la mer nous a jetté.

Le Capitaine
Admirez donc, ma chere, votre étoile,
Ce malheur vous a profité.
Air. Quand le péril est agréable.
Vous êtes par la diligence
Venue en cette Isle aujourd'hui.
Le hazard nous conduit ici
Mieux que l'expérience.
Air. Partout en ce jour.
Je vais, mon amour,
Au son du Tambour
Faire annonçer le jour
Dans cette Isle aimable.
Il est enfin tems
Que nos habitans
Quittent tous, les brelans,
La danse & la table.
On veille la nuit,
Le jour on se tient au Lit.
C'est là le trantran des gens de la ville.
Au tambour. Allons cher ami
Battez la retraite ici.
A la Péruv. Tout sans vous dans l'Isle
Seroit endormi.
On bat la retraite sur l'air qui vient d'être chanté.
Air. Nous venons de Barcelonette.
A tous les habitans de l'Isle
Je vais annoncer votre sort ;
Quelqu'un pourra vous être utile
Si vous sçavez prendre l'effor.
On reprend la marche du régiment ; le Capitaine & sa compagnie sortent.

SCENE III

La Péruvienne
Air. Des Folies d'Espagne.
Cher Determille, est-ce là ta patrie,
Je ne croyois changer que de climats.
Tout porte ici le sceau de la folie,
Tout m'offre un sort pire que le trépas.

SCENE IV

La Péruvienne, un Petit-Maistre en Domino & un Masque à sa main.
La Péruvienne à l'aspect du Petit-Maître se retire un peu à l'écart.

Le Petit-Maistre *sans appercevoir la Péruvienne.*
Air. Noté N°1.
Ma foi, vive, vive le Bal ;
L'entrée en est éblouissante,
Tout le détail original,
Et la sortie intéressante.

La Femme de Condition
Y va souvent pour se confondre :
Son masque la met sur le ton
D'écouter tout, & d'y répondre.

La Bourgeoise y vient sans espoir,
L'Actrice pour être pourvûe ;
La premiere à dessein de voir,
Et la seconde d'être vûe.

Ma foi, vive, &c.

Dans une Loge un Allemand,
Reçoit les sermens de Céphile ;
Cette Belle en le caressant,
Adroitement le dévalise.

Plus loin, le plaisant quiproquo,
L'histoire est neuve sur mon ame ;
Un Mari sous le Domino
Surprend un aveu de sa Femme.

Ma foi, vive, &c.

Un Petit-Maître en ce séjour
Amuse, éblouit, intéresse :
Il fixe la ville & la Cour,
On ne connoit que son espéce.

Au sortir de là cent Beautés
Lui proposent le tête à tête ;
Affaibli de tous les côtés,
Il ne sçait à qui faire fête.

Ma foi, vive, &c.

La Péruvienne
Air. De s'engager, il n'est que trop facile.
Chaque habitant ! Nouvelle extravagance,
Qu'ils me font bien sentir tout mon malheur !
Ici le Petit-Maître l'apperçoit, va au-devant d'elle, & l'arrête.
Eloignons-nous, évitons leur présence
La solitude est faite pour mon cœur.

Le Petit-Maistre *en l'arrêtant*.
Que craignez-vous, charmante Reine,
On n'a point d'ennemis quand on a tant d'attraits.

La Péruvienne *d'un air naïf.*
Air. Et j'y pris bien du plaisir.
Je ne fuyois point par crainte,
Vous n'en sçauriez inspirer.
Pour soupirer sans contrainte,
Je voulois me retirer.

Le Petit-Maistre
Je suis instruit de vos peines,
Et frappé de vos beaux yeux.
L'Amour nous offre des chaînes,
Qui pourront nous rendre heureux.
Vaudeville Du Poirier.
Jeunes tous deux, tous deux aimables,
On ne peut songer qu'à s'aimer.
Vos vœux me seront favorables,
Ai-je tort de le présenter ?

La Péruvienne
Ne comptez pas sur ma tendresse,
Je dois gémir dans ce séjour.
Mon cœur est plein de sa tristesse.

Le Petit-Maistre
Il en recevra mieux l'amour.

La Péruvienne
Air. Qu'importe à mes tendres desirs.
Vous espérez en vain.

Le Petit-Maistre
Eh quoi !
Donneriez-vous dans le scrupule ?
Tenez, reposez-vous sur moi,
Je guéris de ce ridicule.
Air. Non je ne ferai pas, &c.
Comme un colifichet d'espéce précieuse,
Nous regardons ici la femme vertueuse.
Peu de gens sont jaloux de ce frivole bien,
Si c'est fort singulier, cela n'est propre à rien.

La Péruvienne
Air. La nuit dans les bras du repos.
Si dans mon cœur indifférent,
Vous cherchez à porter la haine ;
Gardez cet air impertinent,
Vous y réussirez sans peine.

Le Petit-Maistre
Quand votre Sexe trompeur,
Contre un homme se déchaîne,
Ce dépit lui fait honneur,
L'indifférence est sans fureur.
Air. Quand son desir est satisfait.
Oui, je me crois déja vengé,
C'est un aveu que cette injure.
Vous ne tenez qu'au préjugé,
Mais tient-il contre la nature ?
Vaudeville d'Epleure.
Un arbre en fleurs est la figure
D'une Beauté dans son printems,
C'est là sa premiere parure,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le caresse,
La fleur tombe, & le fruit paraît :
Voilà l'effet de la tendresse,
La Vertu meurt, quand l'Amour naît.

La Péruvienne
Air. Babet que t'es gentille.
Vous ne connoissez pas

Les sentimens de l'âme ;
Je fais bien plus de cas
D'une timide flamme.
Un coup d'œil craintif,
Blesse un cœur au vif :
Un libre aveu l'offense.
L'Amour dans un sincére Amant
Doit avoir les traits d'un enfant ;
Il ne peut être triomphant
Sans cacher sa puissance.

Le Petit-Maistre
Menuet *de Grandval*.
Changez aujourd'hui de système,
Vous avez besoin d'un Amant.

La Péruvienne
La perte de l'objet qu'on aime
N'en ôte pas le sentiment.

Le Petit-Maistre
Air. Pour soumettre mon ame.
La frileuse hyrondelle,
Est l'image du plaisir ;
Le Printems la rappelle,
L'Automne la fait partir.
Prevenons par l'inconstance
Les premiers froids de l'Amour :
En changeant tout recommence,
Deux Amans n'ont qu'un beau jour.

La Péruvienne
Air. De l'Amour, je subis les loix.
Vous effarouchez les plaisirs,
Le sentiment nourrit la flamme.
Contraignez un peu vos desirs,
Laissez les passer dans votre ame.
Vous imitez le papillon
Qu'attire une flamme perfide :
Il périt près du tourbillon,
Qui de loin avoit été son guide.

Le Petit-Maistre
Air. Tout roule aujourd'hui dans le monde.
L'inconstance est inévitable,
Tirons parti de toute ardeur,
Un feu discret & raisonnable
Eprouve le même malheur.
L'Amour est un oiseau sauvage,
Dont on ne peut fixer le sort :
Il meurt, sitôt qu'il est en cage,
Quand il est libre, il prend l'essor.

La Péruvienne
Air. *Ah Lizon de tant d'alarmes*.
La plaintive Tourterelle
Gémit, sans jamais changer.
De mes foeux c'est le modele,
Rien ne peut me dégager.
Air. Noté N°2.
Notre cœur ne forme qu'une chaîne,
Et le goût en assortit les nœuds,
Nous nommons un premier choix sans peine,
Le second nous paroît seul honteux.
Nos amans doutent de leur victoire,
Ils mettent leur gloire
Dans un tendre aveu.
Un rival quand l'amour nous engage
Toujours nous outrage
S'il nous peint son feu.

Le Petit-Maistre
Air. De l'amour tout subit les loix.
Cet effort
Vous fait bien du tort,
Vous perdez le fruit de mon choix,
Je voulois par quelques hommages
Mettre à la mode ce minois.
Je pouvois sans trop avancer
En huit jours vous bien annoncer :
La dessus
J'ai des avantages
Qui sont fort reconnus.

La Péruvienne
Il vaut mieux quand on est sensé
Etre inconnu que méprisé.

Le Petit-Maistre
Eh mais, en faisant mon bonheur
Vous débuteriez avec honneur.
Une intrigue où je suis nommé
Eternise l'objet aimé.
Nous faisons l'entretien de l'Isle,
Tous nos jours coulent sans ennui.
Que de Belles sont dans l'oubli
Pour n'avoir pas eu mon appui.
A mes vœux rendez-vous docile,
C'est un conseil d'ami.

La Péruvienne
Air. O l'heureux tems, jeune Silvie.
Soyez simple en votre conduite,
L'orgueil sert à nous abaisser.
Ce n'est qu'avec peu de mérite
Qu'on a besoin d'en imposer.
Nous fuyons un pavot superbe,
Son odeur nuit à son éclat.
La violette nait sous l'herbe ;
Mais elle flate l'odorat.

Le Petit-Maistre
Air. De Catinat.
Ce trait vif & méchant me prive de mes soins,
C'est un défaut de plus, c'est un travers de moins.
Vous n'avez pour briller que deux tons à choisir,
L'esprit de médisance ou le goût du plaisir.
Air. Quel plaisir de voir Claudine.
À part.
Mais Arpagine s'avance.
À la Péruvienne *À part.*
Je vous laisse… Eloignons-nous,
La fuite en cette occurrence
Rend suspect un rendez-vous.

SCENE V

La Péruvienne, Arpagine
Arpagine entre d'un air furieux, & tenant à sa main un jeu de cartes à moitié déchiré.

La Péruvienne *sans la voir.*
Air. Bouchez, Nayades, &c.
Il part, je suis enfin tranquile,
Pensons à mon cher Deterville.
Appercevant Arpagine.
Que vois-je ! Une femme en fureur,
Hélas, je soupçonne qu'elle aime.
Ah ! Si c'étoit là son malheur,
Qui la plaindroit plus que moi-même.
En s'avançant auprès d'Arpagine
Air. Pour passer doucement la vie.
Puis-je vous prier de me dire
Le sujet de votre tourment.
D'où vient que votre cœur soupire,
Regreteriez-vous un Amant ?

Arpagine
Ariette
Un Amant ! Un Amant !
Serois-je si chagrine,
Le jeu fait mon tourment,
C'est un qui m'assassine :

Maudit Brelan, maudit Brelan,
Ton couroux ne peut-il s'éteindre.
Si le malheur est accablant
Tes dons sont encor plus à craindre.

Tantôt, le coup est inoui :
J'en frémis, quand j'y pense,
J'ai Brelan favori,
De cent louis je relance.
Va, cinq cens,
Repond un Petit-Maître.
J'y consens,
Il redouble, le traître.

Je tiens les mille, & rien de plus.
La pitié m'en détourne.
Il offre à mes yeux confondus,
Trois Rois, & celui de retourne.

Ce coup épouvantable,
Rend mon cœur furieux.
Je renverse la table,
Je déchire les jeux.
Et je viens dans ma colere
L'apprendre à toute la terre.

La Péruvienne
Air. Nous sommes Précepteurs d'Amour.
Je ne sçai pas quels sont vos jeux,
Mais votre état fait leur censure.
Vous jouiriez d'un sort heureux
S'ils étoient pris dans la nature.

Arpagine
Air. Des Trembleurs.
Mille louis, il faut se pendre,
Où les trouver, où les prendre ;
Courtisans, époux & gendre,
Tous par moi sont ruinés.
Fortune, ton accueil tendre,
Ne pourra plus me surprendre,
Mon état va me défendre
De tes traits empoisonnés.
Elle sort.

SCENE VI

La Péruvienne, la Bagatelle & sa suite.
La Joueuse sort d'un côté, & la Fée Bagatelle entre de l'autre avec sa suite. Elle est composée de ses Gens & de ses Courtisans.
Ses Courtisans sont un Petit-Collet, un Militaire, un Financier ; ils ont chacun une attitude.

La Bagatelle, *à sa Suite sans l'enfoncement du théâtre.*
Air. La nouveauté vous appelle.
Sujets de la Bagatelle,
Accourez sur ces bords,
Et quittez tout pour elle,

Les Suivants
Et quittons tout pour elle.

La Bagatelle *à la Péruvienne, d'un ton ironique*.
Air. De tous les Capucins du monde.
Etes-vous ce singulier être
Que je viens exprès pour connoître

La Péruvienne
Si la vertu donne un travers
A vos maximes, je déroge.
Je préfére dans mes revers
Votre critique à votre éloge.

La Bagatelle
Air. Du Favoris de la Gloire.
Il est des erreurs de mode,
Dont il faut s'accommoder ;
Une sagesse incommode,
Aveugle, loin de guider.
Etouffant un vain murmure,
Suivez les écarts reçus.
Le préjugé dénaturé
Les vices & les vertus.

La Péruvienne
Air. Noté N°3.
Dès le moment qu'à bien vivre
L'usage ne peut porter ;
C'est un travers de le suivre,
Un bien de s'en écarter.
Si le préjugé me fronde,
Mon cœur dompte cet ennui ;
L'insensé vit pour le monde,
Et le sage vit pour lui.

L'Abbé
Air. Nous venons de Barcelonettes.
Erreur, erreur, il faut paroître,
C'est un article convenu.

Le Petit-Maistre
On ne vit pas pour se connoître,
Mais on vit pour être connu.
Vaudeville de la Coupe Enchantée.
Fuir le bons sens, au bel esprit prétendre ;
Parler beaucoup, & penser peu ;
Rougir du mot, sur la chose s'étendre ;
Prêter l'oreille à tout aveu :
Changer d'amis, de plaisirs & de mode ;
Chercher l'éclat, captiver les regards ;
Se faire un nom, même par des écarts,
Voilà notre unique methode.

Le Financier
Air. Réveillez-vous belle endormie.
Suivez le plan que l'on vous dresse,
Ce sont là les vertus du tems,
Les sentimens de la noblesse, …

La Péruvienne
Et non les nobles sentimens.

La Bagatelle
Air. Un mouvement de curiosité.
D'un trait d'humeur je ne suis pas blessée ;
À part.
Attaquons-là par un autre côté.
à ses gens.
Que l'on m'apporte une Toilette dressée :
À part.
Découvrons-lui l'art d'embellir sa beauté.
L'effet est sur, toute femme sensée
Pour ses attraits a de l'humanité.
Ici vient la Toilette.
Air. La fanfare de S. Cloud.
L'amour propre rend coquette,
Commençons par l'allumer.
La Bagatelle mene la Péruvienne au miroir.
Venez à cette Toilette
Belle apprendre à vous aimer.
La Péruvienne en se voyant dans le miroir, croit appercevoir une de ses compagnes, elle court dessus pour l'embrasser.

La Péruvienne
Quelle rencontre imprévue :
Une fille du Soleil !
Ici son attitude l'empêche de se voir.
Mais elle échappe à ma vue,
O prestige sans pareil !

La Bagatelle
La Fée Bagatelle éclate de rire, les yeux de la Péruvienne retombent sur le miroir, elle regarde devant & derriere avec étonnement ; la Bagatelle s'avance auprès d'elle pour la tirer de son ignorance.
Air. Tout roule aujourd'hui dans le monde
Que votre étonnement se passe,
Faites vos yeux à ces effets.
Montrant le miroir.
Vous êtes devant un espace.
Qui réfléchit tous les objets.

La Péruvienne
Eh quoi ! Cela me représente.

La Bagatelle
La bagatelle s'approche de la glace, et montre à la Péruvienne sa figure, auprès de la sienne.
Jugez-en par moi…M'y voilà.

La Péruvienne
La Péruvienne après avoir confronté la Bagatelle & quelqu'un de sa suite en face & dans le miroir, dit :
L'invention est ravissante.

La Bagatelle
Le miroir opere déja.
La Péruvienne s'asseoit & se regarde avec complaisance.

Le Petit-Maistre
Air. La queue de mon chat.
La Toilette est le trône des belles,
Le caprice & l'art en sont l'appui.
Le plaisir au sortir des ruelles
Y conduit l'Amant, & jamais le mari.
Le miroir tend les traits du visage,
Un galant en faits sentir l'usage.
On s'admire,
Un sourire
Paye le sot qui soupire.
La Toilette, &c.

L'Abbé *en s'appuyant sur le fauteuil de la Péruvienne.*
Air. Nous sommes précepteurs d'amour.
Comment trouvez-vous vos appas.

La Bagatelle
On peut vous rendre encor plus belle.

La Péruvienne
Ce secret ne me flatte pas.

La Bagatelle
Vous feignez de m'être rebelle.
A sa Suite.
Air. D'Epicure.
Fameux heros de la Toilette,
Mes directeurs dans ce bel art ;
Venez lui placer une aigrette,
Lui mettre du rouge & du fard.
Employez dans cette entreprise
Tout votre plus profond sçavoir.
Pour mieux jouir de sa surprise
Je vais abbaisser le miroir.
Ici les trois personnages de la suite de la Fée Bagatelle viennent auprès de la Toilette. Sçavoir un Abbé, un Militaire, un Financier ; il ouvrent toutes les boïtes.

Le Militaire *en s'emparant du rouge.*
Air. Vous boudez.
Que d'attraits.

La Péruvienne *jette le rouge que le Militaire veut lui mettre.*
Quels apprêts,
Tout m'étonne.

La Bagatelle
L'effet vous fera plaisir,
Laissez-les tous agir
Ainsi que je l'ordonne.
À sa Suite.
Poursuivez.
À la Péruvienne d'un ton haut.
Vous devez
Leur permettre…

La Péruvienne
Je me rends, c'est mon destin.

Le Financier
Ici on arrange la Péruvienne suivant l'intention de la Bagatelle.
On vous peut donc enfin
Soumettre.

Le Militaire
Le bel œil, la bel bouche,
Plaçons auprès une mouche.

L'Abbé
Nous baisons
Sans façons
Cette belle.
Elle le repousse, il lui saisit la main & la baise.
Je tiens au moins une main,
Ah vengeons-nous soudain
Sur elle.

La Bagatelle *à sa suitte.*
Tout va bien,
Son maintien
Seul m'assomme.
Elle s'approche de la Péruvienne, & la fait agir.
Tournez vous de tous côtez,
Souriez, clignotez,
Agacez-moi votre homme.
Ce ton là
Vous vaudra
Leur conquête.
Vous avez tout ce qu'il faut
Pour leur tourner bientôt
La tête.

La Bagatelle prend le miroir, & fait voir à la Péruvienne le changement que l'Art a fait sur son visage.

La Péruvienne *en se regardant.*
Air. Bouchez, Nayades, vos fontaines.
Ah que vous m'avez rendu laide !
La Péruvienne prend son mouchoir & se débarbouille.

La Bagatelle *avec dépit.*
Quoi, l'Art à la nature cede !

La Péruvienne
Si j'avois encor mon amant
Je concevrois quelques allarmes.
Crainte de le rendre inconstant
Je serois sensible à mes charmes.

La Bagatelle
Air. Ah Maman sue je l'échape belle.
Ce trait là me courousse & m'étonne ;
Le bizarre effet :
Ah, c'en est fait,
Je l'abandonne.
Ce trait là me courousse & m'étonne :
Mépriser le fard !
A l'affront tout mon sexe a part.

SCENE VII

La Péruvienne, la Bagatelle, sa Suite, le Capitaine du régiment de la Folie.

Le Capitaine *à la Bagatelle.*
Air. Ici sont venus en personne.
Un fol préservé du naufrage,
Vient d'aborder à ce rivage,
Reine, je vous en donne avis.
Son extravagance est nouvelle,
L'Amour lui tourne la cervelle :
Des accès de cet Amadis
Mes sens sont encor interdits :
Absent de celle qui le touche,
Son nom est toujours dans sa bouche :
Il va la demandant aux flots,
A nos forêts, à nos échos.
J'ordonne de vous le conduire,
Et je viens pour vous en instruire…
Il paroît…

SCENE VIII

Deterville est amené par une Troupe de Fous. Son premier mouvement est de saluer la Reine ; il se retourne vers la Péruvienne, en entendant le son de sa voix, ils tombent dans les bras de l'un de l'autre.
Deterville, la Péruvienne, la Bagatelle, sa suite, le Capitaine du Régiment de la Folie.

La Péruvienne
Suite de l'air.
Quel enchantement !

Deterville
C'est Zilia…

La Péruvienne
C'est mon Amant.
Pendant cette Scene de reconnoissance, les Acteurs s'entregardent, chuchettent, éclatent de rire, ont un air d'étonnement & de mépris.

Deterville
Air. Quel voile importun.
Quel moment pour ma tendresse !
Mes vœux sont remplis,
Je te vois & tu vis.

La Péruvienne
Je succombe à mon ivresse,
Dieu de nos amours
Viens ranimer mes jours.

Deterville
Air Noté. Quand un doux penchant nous entraine.
Puisons dans un regard sincére,
Les sentimens de notre cœur.
Vois à quel point tu sçais me plaire
Ne me cache pas mon bonheur. Bis.

La Péruvienne
Air. Beautés, qu'on ne peut trop chérir.
Oui, je veux qu'il te soit connu,
Jouis de mon amour extréme.
On ne trahit point sa vertus,
En se rendant à ce qu'on aime.
Les éclats de rire redoublent.

Deterville *en se jettant aux genoux de sa Maîtresse.*
Air. Aimer est nécessaire.
Que cet aveu m'enchante,
Je tombe à tes genoux.
Brûlons d'une flamme constante,
C'est assez de vivre pour nous.

La Bagatelle
Air. Ton humeur est Catherine.
Que de fadeurs, quel délire,
Aux siens.
J'approuve fort tous vos ris.
Leur conduite ne m'inspire,
Que de semblables mépris ;
Mais comme en toute occurrence
L'exemple est pernicieux ;
Il est de notre prudence
De les bannir de ces lieux.

La Péruvienne et Deterville
Air. Amour pour amour.
Bravons tous deux dans ce beau jour ;
Leur raillerie & leur colere ;
La vie est assez chere,
Quand il reste amour
Pour amour. Bis.

SCENE IX & derniere.

L'Amour, la Péruvienne, la Bagatelle, Deterville, le Capitaine du régiment de la Folie, suites de l'amour et de la Bagatelle.
On entend un prélude de Symphonie, & on voit l'Amour descendre dans une Gloire.

La Bagatelle
Air. Amis sans regreter Paris.
Quels sons doux & mélodieux !
Quel éclat de lumiere !

L'Amour *en descendant dans une Gloire.*
C'est un Dieu qui quitte les cieux,
Pour le bien de la terre.

Menuet d'Isis.
Connoissez l'Amour, peuple léger,
Sous mes loix, je viens pour vous ranger,
Pénétré de votre aveugle ivresse,
Je veux donner de l'âme à vos plaisirs ;
Qu'ils naissent de la délicatesse,
Conservés les toujours par les desirs.

Air. Ne vla-t'il pas que j'aime.
Vous, Amans, à qui je n'ai plus
De nouveaux dons à faire ;
Regnez pour prix de vos vertus
Surtout cet hemisphère.

Air. Quand le coup part, adieu la flamme.
Si vous voyez ce changement
Avec un peu de répugnance :
Avouez-le moi franchement,
Je vous ferai conduire en France.

La Bagatelle
Air. Palsambleu, M. le Curé.
Je le veux, oui, j'y vais voler,
Je connois cette puissance :
Je perds un trône, il faut s'en consoler,
J'aurai des autels en France.

Menuet de Roland.
Adieu donc, sans rancune,
Vous me voyez partir !
Elle sort.

L'Amour
Vous y ferez votre fortune,
Le Goût vient d'en sortir.

Le Petit-Maistre
Air. De tous les capucins du monde.
Pour nous, demeurons où nous sommes,
L'exemple sert de loix aux hommes :
Si notre esprit n'est plus gouré,
Le changement sera facile.
Moins par goût que par vanité,
On est ridicule en cette isle.

L'Amour
Air. Cà qu'on prépare la noce.
Vous qui peuplez ce rivage,
Venez reconnoître mon choix.
De ces Amans suivez les loix,
Rendez-leur un sincére hommage.
Vous qui peuplez ce rivage,
Applaudissez tous à mon choix.
Les peuples arrivent.

Les Amans, *Duo.*
Chantons l'Amour, chantons ses flammes,
Nous triomphons de nos malheurs.
Plaisirs, renaissez de nos pleurs,
Enchaînez à jamais nos ames.
Regnons dans ces lieux enchanteurs,
Plus par l'amour que par la crainte.
Un Roi jouit d'un bonheur sans atteinte,
Quand sa puissance est dans les cœurs.

Un Ballet général termine la Piéce.

Manco-Cápac,
Premier Ynca du Pérou

(Tragédie, 1763)

Antoine Blanc dit Leblanc de Guillet

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Rois, le 12 Juin 1763.

Édition : *Manco-Capac, premier Ynca du Pérou*, Le Blanc, Belin, Paris, 1782.

ACTEURS

MANCO-CAPAC, *premier Ynca du Pérou*.
M. Brizard.
IMZAE, *Niece de Manco*. Mademoiselle Thenard.
ZELMIS. M. Fleuri.
TAMZI, *Grand-Prêtre du Soleil*. M. Vanhove.
HUASCAR, *Chef des Antis, peuple sauvage*.
M. Delarive.
IDAMORE, *Grand de l'Empire du Pérou, attaché à Manco*. M. Dorival.
MIRZIME, *Prêtre du Soleil, attaché à Tamzi*.
M. Dunant.
Plusieurs chefs et le peuple des Antis
Chefs et peuple péruviens.
Satellites du Temple du Soleil.
Gardes, &c.

La Scène est à Cusco, première Ville du Pérou, fondée par Manco, dans un Vestibule commun au Temple du Soleil & au Palais de l'Ynca.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Manco, Idamore, Chefs péruviens, Guerriers.

Manco
Chers enfans du Soleil, peuple que j'ai formé,
Eclairé par mes loix, par mon zèle animé,
Qui, daignant la venger, avouez ma puissance,
Arrêtez le carnage, annoncez ma clémence.
Ne désespérez pas ces malheureux Antis.
Que nos Soldats vainqueurs qui les ont investis,
Désarment, s'il se peut, leurs fureurs sanguinaires,
Et respectent en eux leurs égaux & leurs frères.
(*Les Guerriers sortent*.)

SCENE II

Manco, Idamore, Chefs péruviens.

Manco
Et vous qui les premiers, reconnoissant mes loix,
Avez, d'un libre aveu, justifié leurs droits ;
Vous dont le zèle actif, veillant à leur défense,
Leur a de l'Univers gagné l'obéissance ;
Vous savez qu'avant nous, errans & séparés,
Comme de vils troupeaux au hazard égarés,
Les humains, sous le poids d'une obscure existence,
Ignoroient l'art de vivre au sein de l'abondance.
Aveugles sur les biens qui naissoient sous leurs pas,
Ils possédoient la terre & n'en jouissoient pas.
Nés, comme eux, dans les bois, mais prompts à nous connoître,
Réclamant & le titre & les droits de notre être,
Nous avons rappelle dans leurs cœurs étonnés,
Et ce titre & ces droits trop long-tems profanés.
On a vu, par nos soins, s'élever une ville,
Des arts & des vertus noble & superbe asyle.
Des forêts à l'envi, sortis de toutes parts,
Leurs obscurs habitans ont peuplé ces remparts,
Et les nœuds fortunés d'un commerce facile,
A l'homme toujours foible, ont rendu l'homme utile.
Mais, à peine assemblés, le choc des passions
Les eut livrés encore à leurs divisions.
Pour lier sans effort cette famille immense,
On remit en mes mains la suprême puissance :
Je lui donnai des loix &, sur sa liberté,
L'homme dès ce grand jour n'eut qu'un droit limité.
De la Société pour jamais réunie,
Par ce ressort actif j'assurai l'harmonie.
Bientôt on vit nos champs, secondant d'heureux soins,
Répondre à tous les vœux, servir tous les besoins,
Le crime confondu, l'innocence vengée,

La timide vertu chérie & protégée,
Et les Arts empressés, prévenant les désirs,
Ouvrir un champ fertile à de nouveaux plaisirs.
Ce changement soudain qu'un Dieu même seconde,
Fut le sceau de la gloire & du bonheur du monde ;
Mais que, pour affermir ce pénible bonheur,
Il en coûta sans celle, il en coûte à mon cœur !
Je n'ai jusqu'à ce jour, régné que par la guerre,
Moi qui, toujours sensible aux malheurs de la terre,
N'ai prodigué mon sang, n'ai formé de souhaits
Que pour y ramener la justice & la paix.
Mais que pouvois-je ? Hélas ! Une race inhumaine,
Nourrissant contre nous une éternelle haine,
Cherchoit à renverser, dans se férocité,
Ce monument auguste & si bien cimenté.
Les Antis, échappés de ces grottes profondes,
Invincibles remparts de la terre & des ondes,
Seuls toujours révoltés contre le frein des mœurs,
Dans l'univers tremblant répandoient leurs fureurs.
En quels torrents cent fois, débordés sur nos rives,
En ont-ils repoussé nos troupes fugitives ?
Avec quelle furie, élancés dans nos murs,
Les a-t-on vus cent fois, par des détours obscurs,
Porter le désespoir dans nos tristes familles,
Enlever nos enfans, nos femmes & nos filles ?
Moi-même, à les gagner de tout tems occupé,
De quels coups, par leurs mains, les Dieux m'ont-ils frappé !
O perfidie ! Ô crime ! Ô fureurs que j'abhorre !
Dans ce palais sanglant je crois les voir encore,
Portant par-tout la flamme & l'horreur du trépas,
Et mon malheureux fils emporté dans leurs bras…
Mon fils ! Sans respecter sa touchante innocence,
Avez-vous pu, cruels, immoler son enfance ?
Ah ! Ce tableau sanglant me glace encor d'effroi.
Ma gloire, dès ce jour ne fut plus rien pour moi.
Et que me servira, dans la nuit éternelle,
Ce bruit trompeur & vain d'une gloire infidèle,
Si, de mon triste fils, il n'est point entendu,
Et ne peut, dans son cœur, enflammer la vertu ?
Heureux encore, heureux, dans un sort si contraire,
Qu'ayant ravi depuis la fille de mon frère,
Leur cruauté farouche ait respecté ses jours,
Que le ciel ait, sur elle, étendu ses secours,
Et que, dans ces forêts où je la crus perdue,
Le reflux des destins me l'ait enfin rendue !
Percé de tant de traits, aigri par tant d'horreurs
Dont l'effrayante image irrite encor vos cœurs,
Je pourrois me venger. Le destin de la guerre
Abandonne en mes mains ces enfans de la terre.
Ce grand événement, sur moi, de toutes parts,
Suspend tous les esprits, fixe tous les regards.
L'univers, si long-tems occupé de ma gloire,
M'observe, avec terreur, au sein de la victoire,
Incertain si je suis son Tyran ou son Roi.
Ce doute épouvantable est un affront pour moi.
C'est trop le dévorer. Peuple fier & terrible,
Je rends grâce à ta haine, à ta rage inflexible
De me laisser encore un exemple à donner.
Oui, c'est peu de te vaincre, il faut te pardonner,
Et j'y cours.

Idamore

Ah, Seigneur, que cet effort sublime
Dévoile bien un cœur que la sagesse anime !
Et que du monde, heureux sous vos augustes loix,
Il va bien, en ce jour, justifier le choix !

Manco

Quel effort ! En est-ce un d'écouter la nature,
D'abandonner son ame à ce tendre murmure,
De repousser la haine & ses transports cruels ?
O Dieux, juges des Rois ! Ô malheureux mortels !
Atomes d'un moment dévoués à la vie
Elle est de tant de maux sans cesse poursuivie ;
Tant d'ennemis secrets s'arment contre nos jours,
Devons-nous, l'un par l'autre, en abréger le cours ?
Quelque grand intérêt qu'un Roi puisse défendre,
Vaut-il jamais, hélas, le sang qu'il fait répandre ?
Ah, si dans leurs forêts, livrés à leurs erreurs,
Ils ont dégradé l'homme en leurs féroces cœurs,
Pour mieux les rappeller à leur grandeur premiere,
Des arts & des vertus prêtons-leur la lumiere,
Et, par ce doux attrait où leurs yeux vont s'ouvrir,
Au vrai bonheur enfin sachons les conquérir.

Un Chef péruvien

Mais ce peuple, Seigneur, inquiet & farouche,
Que nul frein ne retient, que nul bienfait ne touche,
Pourra-t-il sans retour oublier ses forêts ?
Je tremble…

Manco

Je saurai leur en fermer l'accès.
Mais cachons leur ce soin. Qu'ignorant leur contrainte,
Ils ne soient point ici retenus par la crainte.
Vous serez les garans de l'auguste union
Qui va joindre ce peuple à notre Nation,
Et le rendre au bonheur dont la douce influence
Doit seule en tous les cœurs consacrer ma puissance.
Allez.

SCENE III

Manco, Idamore.

Manco

Sage Idamore, il n'est plus qu'une loi.

Qu'un trône, qu'un autel, & qu'un peuple, & qu'un Roi.
Dieu qu'aux cœurs vertueux dévoile la nature,
Laisse-moi m'enivrer d'une gloire si pure !

Idamore
Je conçois vos transports. Mais qu'ordonnez-vous
De ce jeune Guerrier qui, brûlant de courroux,
Emporté dans nos rangs au fort de la tempête,
A fait trembler le camp pour votre auguste tête ?

Manco
Ah ! Si tu l'avois vu, dans ces momens affreux,
Elancé dans la foule, ardent, impétueux,
Pour l'intérêt des siens noblement téméraire,
Tu n'en jugerois pas par les yeux du vulgaire.
Nul n'a paru plus grand à mes regards surpris.
Ce jeune homme, enivré de l'erreur des Antis
Ne croyoit voir en moi qu'un oppresseur impie ;
Pour le repos du monde il immoloit sa vie.
Et qu'ai-je fait moi-même ? & quel autre intérêt,
Dans le cours de mes ans, m'a conduit en secret ?
Et tu veux, qu'admirant un effort si sublime,
J'ose punir en lui la vertu qui m'anime ?
Ah ! L'humanité seule eût retenu mon bras.
Non, ma clémence, ami, ne l'exceptera pas.
Tantôt, lorsqu'en nos rangs il s'est laissé surprendre,
Aux siens, qu'il appelloit, j'ai cru devoir le rendre.
Il viendra recevoir, dans ce temple, avec eux,
Aux yeux de tout mon peuple, un pardon généreux.
Puisse-t-il les gagner ! Puissent-ils tous connoître
Que je vois les humains plus en pere, qu'en maître !
Mais que veut le Pontife ?

SCENE IV

Manco, Idamore, Tamzi.

Tamzi
Ah ! Seigneur, qu'ai-je appris ?
Sûr de votre vengeance & maître des Antis,
Vous allez adopter ce peuple inexorable,
Des mortels éperdus tyran infatigable,
Quand les Dieux, à vos coups, semblent
l'abandonner ?

Manco
Ciel ! Et qu'a ce pardon qui vous doive étonner ?

Tamzi
Eh quoi ? Dans ses fureurs cette race indomptée
Aura rempli d'effroi la terre épouvantée.
Et, quand, pour prévenir ses forfaits renaissans,
Un sort heureux la livre à nos bras triomphans,
Nos champs ensanglantés, nos plaines ravagées,
En déserts effrayans, par eux, presque changées,
Nos peuples redoutant de nouveaux attentats
Demanderoient vengeance & ne l'obtiendroient pas ?

Manco
Je sçais qu'ils ont par-tout étendu leurs outrages ;
Mais, lorsqu'abandonnant ses retraites sauvages,
L'homme de son destin se reposa sur moi,
Enchaîné, sans retour, par ce grand nom de Roi,
Je promis, je jurai d'écarter les tempêtes
Qui pourroient désormais s'élever sur vos têtes,
De défendre le peuple, & le trône & l'autel.
Attentif à remplir ce serment solemnel,
De ses fiers oppresseurs j'ai vengé la patrie ;
J'ai prodigué, pour vous, mon repos & ma vie
Je ne devois pas moins ; mais ai-je aussi promis
D'écraser des vaincus désarmés & soumis ?
Non, je dois à leurs yeux, justifiant ma gloire,
Par la clémence enfin consacrer la victoire.
La victoire eut envain couronné mes travaux ;
Combattre est d'un soldat ; triompher d'un héros ;
Pardonner est d'un homme.

Tamzi
Une juste vengeance…

Manco
Moi me venger ! Qui ? Moi ! Quelque bras qui m'offense,
Je pourrois m'oublier jusqu'à tremper mes mains
Dans un sang cher aux Dieux, dans le sang des humains,
Et frappant, sans remords, un peuple de victimes,
Par un crime plus grand, justifier leurs crimes ?

Tamzi
Ce qui fut crime en eux est, en vous, équité.

Manco
Et que feroit de plus le sauvage indompté
A détester les loix devons-nous le contraindre,
Et le désespérer quand il faudroit le plaindre ?
Au frein qu'on lui présente il faut l'accoutumer
Et lui cacher sa chaine ou l'instruire à l'aimer.

Tamzi
Mais craignez qu'abusant d'une aveugle clémence…

Manco
Aveugle ! Vous verrez quelle en est la puissance ;
Que les cœurs les plus durs sont ouverts à sa voix ;
Que c'est par elle enfin qu'on fait régner les loix,
Et qu'un Roi qui veut voir leur trône inébranlable
Doit, ennemi du crime, éclairer le coupable.

Tamzi
Ainsi ces fiers Antis…

Manco

Instrumens du destin,
Ils m'ont ravi mon fils, je le sçais ; mais enfin
Du jour que je montai sur le trône du monde,
Je compris qu'en ce rang où son bonheur se fonde,
Il falloit m'immoler. Il falloit, malgré moi,
Renoncer à moi-même & n'être plus que Roi.
Combien, pour ce grand nom, j'ai répandu de larmes !
Que d'ennuis, de dégoûts, de combats & d'allarmes !
Mais ce nom nécessaire en impose aux humains
Qui respectent, en moi, l'ouvrage de leurs mains.
Je connois tout le prix de ce honneur insigne ;
Et, si j'en abusois, je m'en croirois indigne.

Tamzi

En abuser, Seigneur ! Par ce sang détesté,
Vous en allez plutôt sceller la sainteté.
Vous allez, étouffant le foyer des orages,
Prévenir pour jamais leurs funestes ravages.
Et pourquoi, si le glaive en vos mains fut remis
Pour opposer la force à nos fiers ennemis,
N'oseriez-vous d'un coup remplir notre espérance ?
La foiblesse pardonne & non pas la puissance.
Est-ce donc un sang vil qu'un Roi doit ménager,
Et quiconque peut tout craint-il de se venger.
Devez-vous ?... Pardonnez si mon zele m'égare.

Manco

Cachez-moi les transports de ce zele barbare.
Pensez-vous qu'être Roi c'est régir d'un coup-d'œil
Des esclaves tremblans, jouets de notre orgueil ?
Que le néant retienne, ou que le ciel confonde
Ces tyrans qui vivroient pour le malheur du monde.
Sachez que l'homme enfin ne s'est donné des Rois
Que pour venger, par eux, la nature & ses loix ;
Ses loix sont des humains les arbitres suprêmes,
Mais ne règnent par nous qu'en régnant sur nous-mêmes.
Je ne le lierai point, ce féroce courroux,
Soif ardente du sang, doit m'étonner en vous.
Du sauvage abruti la féroce ignorance
Adore au fond des bois les Dieux de la vengeance ;
Le Dieu du citoyen, dans la société,
Doit être un Dieu de paix, d'amour, d'humanité ;
Et vous qui le premier lui portez notre hommage,
Vous en qui tout un peuple honore son image,
Vous osez ?...

Tamzi

Eh ! Ce peuple attend leur châtiment.

Manco

S'il l'ose demander sa vertu se dément.
Je dois l'y rappeller. Si ce pardon auguste
Peut l'étonner encore, il n'est pas assez juste,
Nos chefs & nos soldats, touchés de mes bontés,
M'ameneront ici ces sauvages domptés.
Vous, assemblez ce peuple, & qu'unis dans ce temple,
Les vainqueurs, les vaincus, instruits par mon exemple,
Apprennent à s'aimer & portent aux autels
Un hommage épuré digne des immortels.

Tamzi (*à part en sortant*.)

Ah Dieux ! Tout me confond.

SCENE V

Manco, Idamore.

Manco

Quelle rage inhumaine
Anime ce Pontife, inspiré par la haine ?
Avec quelle furie & quel emportement
Il ose ici presser cet affreux châtiment !

Idamore

Seigneur, ou je me trompe, ou ce Prêtre féroce
A conçu dans son sein quelque projet atroce.
Zèle ou fureur, en lui tout est trompeur & faux.
Qui sait si le perfide, abusant un Héros,
Ne venoit point ici demander ce carnage
Pour vous charger du crime &, par un lâche outrage,
Sur vous, aux yeux du peuple, en rejetter l'horreur ?

Manco

Que dis-tu ? Quoi, Tamzi ?...

Idamore

Je connois sa fureur.
Daignent les justes Dieux démentir ces présages !
Mais, lorsque, nous tirant de nos antres sauvages,
Pour mieux lier le foible au nouveau joug des loix,
Vous rendîtes le ciel protecteur de leurs droits,
Quand, par un culte auguste, ignoré de nos pères,
Sa pompe, sa splendeur, ses fêtes, ses mystères,
On vous vit établir un rapport glorieux,
Nécessaire peut-être, entre l'Homme & les Dieux ;
Vous deviez, en tous lieux imposant au vulgaire,
Régner & sur le trône & dans le sanctuaire.
Sans partager les droits du suprême pouvoir,
Retenir en vos mains le sceptre & l'encensoir,
Et ne point, à nos yeux, livrer l'obéissance
Aux dangers, aux retours, aux chocs d'une balance
Où l'intérêt du ciel peut mettre un poids fatal,
Donner au Prince un maitre ou du moins un égal.

Manco

Oui. Je vois mon erreur ; & quelque jour peut-être
Je saurai ;… cependant observe ici ce traitre,

Ami, veille sur lui, marche sur tous ses pas ;
Et, s'il se peut enfin, préviens ses attentats.

SCENE VI

Manco
Quel jour épouvantable a passé dans mon ame !
Ciel, se pourroit-il bien qu'un séducteur infâme,
Pour s'élever lui-même abusant de ton nom !...

SCENE VII

Manco, Imzaé.

Imzaé
Il est donc vrai, Seigneur, un généreux pardon,
Aux yeux du Ciel, auteur de vos destins prospères,
Va joindre, pour jamais, les Antis à nos frères !
Qu'un spectacle si doux que hâtoient mes désirs,
A mes yeux attendris prépare de plaisirs !

Manco
Tendre & dernier espoir d'une triste famille,
Vous que j'ai tant pleurée, ô mon sang, ô ma fille !
Vous par qui sont plus chers à mon cœur trop heureux
Les succès de ce jour qui vous rend à mes vœux !
Qui, vous, par les Antis de ces lieux enlevée,
A leurs affreux autels peut-être réservée,
Trois ans, dans leurs forêts, livrée à tant d'horreurs,
Vous ne détestez pas vos cruels ravisseurs !

Imzaé
Moi les haïr, Seigneur, haïr des misérables !
Et le pourrois-je, hélas, quand ils seroient coupables !
Mais ils ne le sont point. Plus hardis que cruels,
S'ils vouloient de vos loix affranchir les mortels,
Une profonde nuit, sur leurs yeux répandue
En cachoit l'avantage & la gloire à leur vue.
Mais rien n'éteint en eux la sensibilité
Soutien de la justice & de l'humanité.
Je l'éprouvai moi-même ; &, tandis qu'éplorée,
De vous, dans leurs déserts, j'ai vécu séparée,
L'un d'eux... ô souvenir ! Ô charme de mon cœur
Que n'effaceront point le temps ni mon bonheur !
L'un d'eux…

Manco
Hé bien ?

Imzaé
Seigneur, en ce jour effroyable
Où, jusque dans le Temple, un vainqueur implacable
Osa braver nos Dieux &, d'un bras inhumain,
M'arracher des Autels que j'embrassois envain,
Je demeurai sans voix & ma bouche expirante
Ne put donner passage à ma plainte innocente.
Des ombres de la mort mes yeux furent couverts
Et je ne les r'ouvris que pour voir ces déserts,
Ces antres, ces forêts où, pâle & consternée,
Mes sombres ravisseurs m'avoient abandonnée.
Je remplissois les airs de mes cris douloureux.
Il m'entend. Il accourt. Sensible, généreux,
Il s'attendrit sur moi. Je ne sais, à sa vue,
Quel charme pénétra mon ame encore émue,
Mais soudain ces forêts, séjour de la terreur,
Semblèrent, à mes yeux, dépouiller leur horreur.
Tout parut s'embellir à sa seule présence.
Je ne vis plus que lui. Ses soins, sa complaisance
Que sa bonté, Seigneur, ne démentit jamais
Dans mes esprits troublés ramèneront la paix,
Et mon cœur…

Manco
Vous l'aimiez !

Imzaé
J'en étois adorée
Et ce triste Univers dont j'étois séparée,
Ces biens, ces faux plaisirs corrompus par l'ennui,
Fortune, éclat, grandeur, je trouvois tout en lui.

Manco
Ah ! Que me dites-vous ?

Imzaé
Quel désespoir horrible,
Seigneur, a dû saisir une ame si sensible,
Lorsqu'il m'a cru perdue en ce funeste jour !

Manco
Sait-il que votre cœur répond à son amour ?

Imzaé
Hélas ! Lorsqu'à mes yeux il dévoiloit sa flame,
Il devoit le comprendre au trouble de mon ame.
La rougeur de mon front le lui déguisoit mal,
Mais ma bouche jamais n'en fit l'aveu fatal.
Soit qu'ainsi l'ordonnât ma tendresse timide,
Soit que, quelque penchant, quelqu'attrait qui nous guide,
Cette noble pudeur, cette heureuse fierté
Qui, de notre être, en nous soutient la dignité,
Jamais ne se démente en notre ame, allarmée
D'avouer même un feu dont elle est trop charmée.

Manco
Ô charme ! Ô doux empire ! Ô voix de la candeur !
Ô vertu ! Quel pouvoir prenez-vous sur mon cœur !
Dieux puis-je condamner, dans une ame si belle
De votre feu vainqueur la plus vive étincelle !

Imzaé
Ah, Seigneur !

Manco
Il le faut, sous l'empire des loix.
Fille trop chere ! Hélas, tu n'es plus dans les bois
Où, sans les passions, une utile ignorance
Auroit, en nous, peut-être, affermi l'innocence.
Le Ciel daigne te rendre à la société.
Le Sauvage stupide, en sa férocité
Peut, à tous ses penchans s'abandonner sans crainte.
Ici la loi commande. Une utile contrainte
Enfante l'harmonie entre les Citoyens,
Et ce n'est point à toi d'en briser les liens.
Je suis loin de blâmer une si pure flame.
Ta foiblesse à mes yeux honore encor ton ame ;
Mais en toi doit renaître, & pour des jours plus beaux
Un arbre infortuné brisé dans ses rameaux ;
Ton Amant vertueux, mais loin du rang suprême,
Ne peut jamais ici s'égaler à toi-même,
Et tu dois… quel arrêt ! Puis-je le prononcer ?

Imzaé
Quoi, Seigneur ?

Manco
Pour jamais tu dois y renoncer.

Imzaé
Y renoncer ! Qui ? Moi ? Quand le sort le ramene ?
Quand, par vos soins heureux ?...

Manco
Quelque espoir qui t'entraine,
Tu dois, en l'oubliant, te montrer comme moi,
Digne de l'Univers qui m'a nommé son Roi.

Imzaé
Quel sacrifice !

Manco
Il est affreux, mais nécessaire.

Imzaé
Le crime peut-il l'être ?

Manco
Ah, ma fille !

Imzaé
O mon père !

Manco
Tu pleures malheureuse, & frémis dans mes bras !
Va, raffermis ton ame & ne m'attendris pas.
Crois qu'il en coûte assez à ma tendresse extrême
De voir ton cœur brisé, de le briser moi-même ;
Mais tel est mon devoir. Le tien, par cet effort,
Est d'honorer mes loix.

Imzaé
Vous me donnez la mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Manco, Idamore, Chefs péruviens.

Manco
Pere de la nature, ame & soutien du monde,
Vive image d'un Dieu dont la bonté féconde
Embrasse les mortels de ses faveurs comblés,
Soleil qui vois ici tes enfans rassemblés,
Toi dont j'ose imiter l'auguste bienfaisance,
D'un regard protecteur honore ma clémence.
Verse en toute famille, en toute nation
Ce sentiment si doux de paix & d'union
Par qui, dans l'Univers tes rayons salutaires
Ne doivent désormais éclairer que des frères.

Idamore
J'apperçois ces Captifs conduits par vos soldats.

Manco
Dieux, daignez mettre un terme aux fureurs des combats !

SCENE II

Les mêmes. Huascar, Zelmis, les Antis, Guerriers péruviens.

Manco (*aux Antis*.)
Approchez ; trop long-tems, par le feu de la guerre,
Vos criminelles mains ont désolé la terre.
Par votre châtiment justement mérité
Je pourrois satisfaire au monde épouvanté ;
Vous braviez seuls des loix l'autorité suprême ;
Je vous ai combattus pour votre bonheur même ;
J'ai triomphé. Vivez.

Huascar
Homme, & quels sont tes droits
Pour nous parler en maître & nous donner des loix ?

Manco
Mes droits sont la fierté de cœurs tels que les vôtres,
L'injustice des uns, l'oppression des autres,
L'épouvantable abus de votre liberté,
Le suffrage du monde & sur-tout l'équité.
Rappelle-toi ces bois, ces antres, ces rivages,
Qu'aux plus vils animaux, peut-être moins sauvages,
Disputent des humains errans, infortunés,
A leur féroce instinct, sans guide, abandonnés
Et dans qui l'œil confus a peine à reconnoître
L'homme, presqu'effacé par l'oubli de son être.
A ce sanglant théâtre où règnent tant d'horreurs,
Compare un peuple heureux par ses loix & ses mœurs.
Vois-tu, dans ces palais, dans ces brillans asyles,
Ces mortels fortunés, ces citoyens tranquiles,
Eux qui, toujours en butte aux fureurs du plus fort,
Ou, par des coups plus sûrs, prévenant son effort,
Marchand de crainte en crainte ou de crimes en crimes,
Seroient dans les déserts ou tyrans ou victimes ?
L'homme a besoin d'un frein. Rarement, à son choix,
Il est juste sans crainte & vertueux sans loix,
Et ne peut être heureux que sous le joug propice
Qui, malgré ses penchans, l'attache à la justice.
C'est ce joug fortuné que les tristes humains,
Lassés de tant de maux, ont reçu de mes mains.
C'est ce joug que t'impose aujourd'hui ma victoire.
J'y suis soumis moi-même & j'ose en faire gloire.
Apprends à le porter, & tes amis & toi,
Vivez dans ces remparts libres, mais sous la loi.
(*À Zelmis*.)
Eh bien, de cet effort, me croyois-tu capable ?
Suis-je encore à tes yeux un Tyran détestable ?
Et ton courroux ardent, à me perdre obstiné,
M'osera-t-il punir de t'avoir pardonné ?
Tu vois ce que je puis, tu le craignois peut-être :
(*Se tournant vers les Antis*.)
Mais que, si votre cœur avoit su me connoitre,
Nous aurions épargné de pleurs à l'Univers !
Il en est tems encor, réparons ses revers.
Sachons au bien commun sacrifier nos haines.
Roi, vainqueur, je suis loin de vous donner des chaines,
Non. Il n'en est pour vous que les Loix & les Dieux.
Soumis à leur empire, en tout tems, en tous lieux,
Oppresseurs, opprimés, sachez que leur justice
Etend sur vous sa main foudroyante ou propice.
De la Société respectez les liens.
Aimez les Dieux dans l'Homme, & soyez Citoyens.
(*Manco rentre d'un côté avec ses Chefs & ses Gardes. Les Antis sortent de l'autre*.)

SCENE III

Huascar, Zelmis, Chefs des Antis.

Huascar (*arrêtant les Chefs des Antis comme ils sont prêts à sortir avec leur Peuple*.)
Arrêtez. Citoyens ! Est-ce ainsi que sa rage
Prétend, dans tous les cœurs, éteindre le courage ?
(*Se tournant vers le côté par où Manco est sorti*.)
Ah c'est trop imposer à l'homme intimidé,
Et sous ton joug honteux il s'est trop dégradé.
Grands Dieux ! Il n'est donc plus, il n'est plus sur la terre,
De ces mortels hardis, élevés pour la guerre,
Libres, indépendans, maîtres de leurs destins,

Riches de leurs travaux, tenant tout de leurs mains !
Un Tyran dangereux, par sa coupable adresse,
De l'Univers qu'il trompe a surpris la foiblesse ;
En a détruit la force ; & ses coupables soins,
Sous le nom de plaisirs, lui donnant des besoins,
Ont su former par eux cette effroyable chaine
Où la liberté tombe & languit incertaine.

Un Chef sauvage
Quel est donc ce vainqueur ? Par quel charme fatal,
L'homme a-t-il sur lui-même élevé son égal ?
Il combat, il triomphe &, las de nous poursuivre,
Nous abandonne encore à la honte de vivre !

Huascar
O comble de l'outrage ! Oui, ce cruel bienfait,
A mes yeux irrités est son plus grand forfait,
Et si, trop éblouis d'un pardon si perfide,
Devant ce fier vainqueur baissant un front timide,
Vous n'en ressentiez pas le plus brûlant dépit,
Si j'avois pu le craindre, Huascar vous eut dit :
Lâches cédez, pliez, rampez dans l'esclavage,
Frémissez & mourez dans la honte & l'outrage.
Seul & maître de moi, dans ce vaste univers,
J'irai, du fond des bois, insulter à vos fers.
Il est sous d'autres cieux, des terres inconnues
Où ses chaines encor ne sont point étendues,
Où je pourrai jouir, loin d'un maître odieux,
Des pressens de la terre & l'aspect des cieux.
Mais, puisque, respirant une juste vengeance,
Vous n'avez point frustré ma superbe espérance,
Le Ciel, en tous les tems, ne la trompera pas.
Osons tenter encor le destin des combats.
Osons affranchir l'homme avili par un traître,
Et que l'on dise un jour : la terre avoit un maître ;
Des humains, dignes seuls de ce nom respecté,
Ont, de ses attentats, vengé l'humanité.
Je ne veux point sur vous usurper un empire
Que j'abhorre moi-même & qu'il nous faut détruire.
Votre égal, votre ami, mon sort ne peut changer,
Et je n'appelle à moi que le plus grand danger.
Que ne puis-je moi seul, dans ma haine profonde,
Opposer un bras sûr à la chute du monde !
Ou, tombant écrasé sous ses vastes débris,
Entrainer nos Tyrans, avec nous, engloutis !
Venez.

Un Chef Sauvage
Allons.

Zelmis (*à Huascar.*)
Arrête. O ciel ! Que vas-tu faire ?
Malheureux, où t'engage une aveugle colère ?
Quoi, toujours emporté par ton ressentiment,
Tu vas donc rallumer un vaste embrasement
Dont la flamme, en nos bois si longtems répandue,
Est désormais éteinte ou du moins suspendue ?
Ah ! Prends pitié des maux qu'ont souffert tes amis.
Crois-moi, cher Huascar, l'univers s'est soumis.
Soit foiblesse ou vertu, sa prompte obéissance
A trop de son vainqueur affermi la puissance,
Et dût-il aujourd'hui, par l'effort de ton bras,
Etre précipité dans la nuit du trépas,
Bientôt avec effroi tu le verrois renaître
En un maître nouveau, plus dangereux peut-être.

Huascar
Je sçais trop que, du jour où les foibles humains
Ont, au pouvoir d'un seul, confié leurs destins,
L'orgueil qui sçut s'ouvrir une immense carrière
Ne dut plus, dans son cours, rencontrer de barrière.
Je sçais trop qu'il iroit, libre dans son essor,
De tyrans en tyrans se ranimer encor ;
Et c'est pour prévenir cette honte éternelle
Qu'à de nouveaux combats mon courage m'appelle,
Qu'il faut sauver le monde & rompre pour jamais,
Dans le premier tyran, la chaine des forfaits.

Zelmis
Combien la haine impose à ton ame inflexible !
Tyran ! Manco !

Huascar
Lui-même.

Zelmis
Un Roi juste & sensible !
Qui, maître de nos jours, libre de se venger,
N'offre que des bienfaits à qui l'ose outrager,
Et qui, s'il a des Dieux usurpé la puissance,
N'en imite du moins que l'auguste clémence !
Je ne sçais, mais déjà, vaincus par ses bontés,
Par l'espoir le plus doux, en ces murs arrêtés,
De ces palais brillans admirant la structure,
Nos amis, à leur sort, se livrent sans murmure.
Je l'ai vu dans leurs yeux, ils sont pleins d'un bonheur
Qu'ils ne conçoivent pas, mais qui flatte leur cœur.

Huascar
Voilà par où Manco cherchoit à nous séduire.
De je ne sçais quels arts il prétend nous instruire.
Et qu'avons-nous besoin de ces arts dangereux ?
Et que peut-on apprendre à qui sçait être heureux ?
Nous l'étions dans nos bois. Cette pompe inconnue,
Cet éclat imposant qui frappe ici la vue,
Sont l'ivresse de l'homme & non pas son bonheur.
Ah ! S'il peut le trouver, ce n'est que dans son cœur,
Ce n'est que dans ce bien qu'il falloit mieux défendre,
Qu'un tyran nous arrache & que je veux vous rendre,
La liberté. Content d'enchainer l'univers,

Si ce fier oppresseur nous laissoit nos déserts,
Je vous dirois : partons &, plaignant sa foiblesse,
Abandonnons le monde à sa honteuse ivresse
Puisqu'enfin sous un maître on l'a pu voir fléchir,
Il ne mérite plus qu'on l'en daigne affranchir.
Mais qu'abjurant notre être & ses titres suprêmes,
Nous puissions à ce joug nous enchaîner nous-mêmes !

Zelmis
Hélas ! Qu'opposeront tes malheureux soldats
Qui n'ont que notre exemple, & leur cœur & leurs bras
A ces nouveaux efforts d'une horrible industrie,
Armes dont nul mortel ne soutient la furie ?

Huascar
N'avons-nous pas nos arcs, nos glaives foudroyans,
De la nécessité redoutables enfans ?
S'ils sont formés sans art, l'arbitre de la gloire
A-t-il, à cet art seul, enchaîné la victoire ?
Et, sans ce secours même, & sans ces vains apprêts,
Les rameaux arrachés, dépouilles des forêts,
Les débris des rochers que nous offre la terre,
Voilà les traits vainqueurs des enfans de la guerre ;
Nos mains même, ces mains dont les efforts puissans
Nous vengent dans nos bois des monstres frémissans,
A tout l'art des tyrans, voilà ce que j'oppose.

Zelmis
Je ne le nierai point. Ta fierté m'en impose.
Tantôt, tu l'as pu voir, ton courage emporté,
Le sentiment profond de notre liberté,
Un intérêt plus cher qui peut tout sur mon ame,
En moi, de tes fureurs, avoient transmis la flame.
Je voulois, d'un seul coup terminant nos combats,
Venger des maux cruels que tu ne connois pas ;
Mais quel remords ! Ô ciel ! Ô sagesse suprême !
A reconnoitre un Roi m'appelliez-vous moi-même ?
J'ai cru voir un héros, arbitre des humains,
Qui du monde, à son gré, balançoit les destins,
Un maître à qui les Dieux, dont il étoit l'image,
Ont transmis pour jamais leurs droits sur notre hommage,
Et, plein de leur grandeur que j'admirois en lui,
J'étois prêt, à ses pieds, d'implorer son appui.

Huascar (*à Zelmis*.)
Va. – Ce n'est pas de toi que j'attends ma vengeance.
(*Aux autres Chefs*.)
Venez, dignes soutiens de notre indépendance,
Courrons à nos guerriers dans ces murs avilis
Leur rappeller leurs droits injustement ravis ;
Et, s'il faut qu'au tyran la fortune réponde,
Sauvons-nous, dans la mort, du joug honteux du monde.

SCENE IV

Zelmis
Il n'attends pas, dit-il, sa vengeance de moi !
Mais pourquoi n'ai-je pu, glacé d'un prompt effroi,
Moi-même ici tantôt punir la main hardie
Par qui m'est enlevé le seul bien de ma vie ?
Et qu'est-il donc pour moi ce Roi, ce ravisseur ?
Ce qu'il est pour son peuple, un pere, un bienfaiteur
Dont le cœur, attendri par ma douleur extrême,
Sans doute, en ce séjour, me rendra ce que j'aime,
Si je puis à ses yeux déployer tout le mien.
Si…

SCENE V

Zelmis, Imzaé.

Zelmis (*voyant entrer Imzaé qui ne le voit pas d'abord*.)
Mais que vois-je ? Ô ciel ! Daigne être mon soutien.
Dans ces brûlans transports de joie & de tendresse,
J'ai peine à me connoître & tout à mon ivresse…
(*Il va à elle*.)
Imzaé !

Imzaé
Ciel ! Ô ciel !

Zelmis
C'est moi. C'est ton amant
Qui, du sein du tombeau, renaît en ce moment.
C'est moi qui te rapporte un cœur toujours fidelle.
Quel trait, quel coup affreux, quelle douleur mortelle,
Lorsqu'un bras ennemi t'a surprise sans moi,
A dû frapper ton cœur déjà rempli d'effroi !
Quel profond désespoir, à mon retour funeste,
M'a pénétré moi-même ! Ô puissance céleste
Dont la voix effrayante a daigné m'arrêter !
Où m'emportoit ma rage, & qu'allois-je attenter ?

Imzaé
Ah ! Malheureux !

Zelmis
Mais quoi ? Pleins de trouble & de crainte,
Tes yeux encor sur moi tombent avec contrainte !
Quoi, dans l'heureux moment où je te suis rendu,
Voudrois-tu te soustraire à mon cœur éperdu,
Repousser ma tendresse, & m'opposer encore
Cette gloire, ces loix, ces devoirs que j'ignore ?
Ah ! C'est trop m'abreuver des poisons de la mort.
Il faut, il faut enfin déterminer mon sort.

Je n'ai voué qu'à toi ma vie infortunée,
D'un mot, d'un seul regard fixe ma destinée.
Tu vois le désespoir où mes sens sont noyés ;
Daigne avouer ma flâme, ou je meurs à tes pieds.

Imzaé
A peine je respire. O ! Dieux que je révère,
Pardonnez à mon cœur ce trouble involontaire !
Que fais-tu, malheureux ? Hélas ! En quel séjour
Viens-tu me demander l'aveu de mon amour ?
Sçais-tu que, de ces loix, la puissance inhumaine,
Ici, plus que jamais, m'épouvante & m'enchaine,
Et qu'innocent peut-être au fond de nos forêts,
Ce feu seroit un crime en ce triste palais.

Zelmis
Un crime ! Que dis-tu ? Cette flamme touchante
Sur toi, malgré toi-même, en secret si puissante,
(Car, malgré ton courroux, cette aimable rougeur,
Ce trouble, à mon aspect, élevé dans ton cœur
M'est un gage assuré d'une ardeur mutuelle.)
Et ce trouble charmant te rendroit criminelle !
Est-ce donc un opprobre ? & les foibles mortels
Substituant leurs loix aux décrets éternels,
Et démentant les Dieux à nos vœux si propices,
Ont-ils fait, à leur gré, des vertus & des vices ?

Imzaé
Eh ! Qui ne l'eût point cru que les Dieux dans nos cœurs,
En nous les inspirant, épuroient nos ardeurs ?
Peut-être étoit-ce ainsi lorsque, Roi de lui-même,
L'homme n'obéissoit qu'à leur pouvoir suprême.
Mais dès que, pour ces murs, il eût quitté les bois,
Il plia tout son être au nouveau joug des loix.
L'amour, l'amour fléchit sous un pouvoir si juste.
Le père sur le fils reprit un droit auguste.
Il régla ses penchans, ses passions, ses mœurs ;
Et ce droit paternel qui prévient tant d'erreurs
Fut le premier lien d'une union si chère.
Manco, dans tous les tems, m'a tenu lieu de père ;
C'est à lui seul, à lui qu'appartient, sans retour,
Le droit, ce droit sacré d'avouer mon amour.

Zelmis
Eh bien ! Que peux-tu craindre ? Il est ton pere, il m'aime,
Si ton cœur est au mien par un charme suprême,
Va, cours lui déclarer que le mien n'est qu'en toi,
Qu'il faut…

Imzaé
Qu'ose-tu dire ?

Zelmis
Ou plutôt conduis-moi.
Viens, courons à ses pieds implorer sa justice.
S'il écoute sa voix, il faut qu'il nous unisse,
Qu'il nous rende à la vie, & ne sépare plus
Deux cœurs, par le ciel même, à jamais confondus.

Imzaé
Plût aux Dieux !... Mais on vient. O ciel ! Que dois-je faire ?
Tu m'as perdue.
(*Elle fuit*.)

Zelmis (*courant après elle*.)
Arrête. Où fuis-tu ?

SCENE VI

Zelmis, Tamzi, Mirzime.

Tamzi (*arrêtant Zelmis*.)
Téméraire,
Où porte-tu tes pas ?

Zelmis
Ah, tu vois mon effroi.
Dans ses sombres douleurs mon cœur n'est plus à soi.
J'aime. Je viens chercher une amante adorée ;
De profondes terreurs son ame est pénétrée.
A ma flamme, à la sienne elle oppose des loix,
Des devoirs, des vertus, inconnus dans nos bois.
Quels sont donc ces devoirs que je ne puis comprendre ?
Ami, tu les connois, daigne me les apprendre.

Tamzi
Son devoir est ici de ne point écouter
Les vœux d'un vil mortel qui doit la respecter,
Et, sous la main d'un Roi, sur sa tête étendue,
Ne point, jusqu'à son sang, oser porter sa vue.

Zelmis
Vil ! Ton égal ! Un homme & l'ouvrage des Dieux !
Comme elle, & plus que toi, je suis grand à leurs yeux.
Malheur à qui dans moi ne veut point voir son frère.
Ton Roi plus généreux que la nature éclaire
Daignera mieux l'entendre & l'honorer en moi.

SCENE VII

Tamzi, Mirzime.

Tamzi
Ah ! C'est trop m'accabler de ce grand nom de Roi.
Mais quel est ce mortel qui m'ose méconnoitre ?
N'est-ce pas ce guerrier qu'on a vu, contre un maître,

Dans le combat tantôt, enflammé de courroux…

Mirzime
C'est lui-même.

Tamzi
Quel bras a retenu ses coups ?
Que ne m'a-t-il vengé d'un rival que j'abhorre ?
Que n'a-t-il pu ?... Tu sçais quel orgueil me dévore.
Tu sçais, lorsque je vis le sceptre des humains,
Cet éclat, ces grandeurs tomber en d'autres mains,
Quand je vis s'élever cet édifice immense,
Tous ces ordres divers, ces rangs, cette puissance,
Combien ce nom de Roi, jusqu'à nous ignoré,
Frappa mon cœur altier en secret déchiré.
Je frémis, en voyant l'égalité rompue,
Que mon ambition, qu'un autre a prévenue,
Me laissât, loin du trône, à l'ombre des autels,
Dans le premier degré, le second des mortels ;
Mais je compris bientôt que, de ce degré même,
Je pouvois balancer l'autorité suprême ;
Et peut-être, régnant sur les esprits déçus,
Au nom sécré des Dieux, m'élever au-dessus.
Je remportai bientôt cette grande victoire.
Il ne me restoit plus, pour assurer ma gloire,
Pour monter sur ce trône où m'éblouit Manco,
Qu'à le précipiter dans la nuit du tombeau,
Les sauvages surpris, après vingt ans d'orages,
Dévoient de tout leur sang expier leurs outrages.
Parmi les cris confus de tant de malheureux,
Il devoit, sous ton bras, succomber avec eux.
Tu me l'avois promis, & ce coup nécessaire,
Trompé par mes discours, l'imbécile vulgaire
Ne devoit l'imputer qu'au châtiment des Dieux
Vengeants sur son auteur ce massacre odieux.
Tantôt brûlant & fier de hâter mon ouvrage,
Moi-même, auprès de lui, j'ai pressé ce carnage.
Vains efforts ! Il pardonne, & devenu plus grand,
Rendu plus cher encore au peuple qu'il surprend,
Peut-être pour jamais confond mon espérance.

Mirzime
Eh ! Que se promet-il d'une vaine clémence ?
Je connois les Antis. Prompts à se révolter,
Vainement dans nos murs il croit les arrêter,
S'il prétend à nos loix soumettre leur courage,
Cette seule contrainte est pour eux un outrage,
Un opprobre honteux qu'ils voudront effacer
Au prix de tout leur sang qu'on a craint de verser.

Tamzi
Oui. Tu m'ouvres les yeux. Il faut, avec prudence,
Du féroce Huascar aigrir la violence.
Va le trouver. Dis-lui que, pour son intérêt,
Je veux, en ce parvis, lui parler en secret.
Va. Dans les grands forfaits, alors qu'on tient la foudre,
Au tribunal du peuple on est sûr de s'absoudre.
De ce sauvage ardent irritons le courroux,
Et, par son bras enfin, portons les derniers coups.

FIN SU SECOND ACTE.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Huascar & les Chefs sauvages.

Huascar
Oui, le Ciel se prépare à venger notre outrage.
Un de ces vils mortels, flétris par l'esclavage,
D'un injuste pouvoir, méprisables soutiens,
Qu'en ces honteux remparts on nomme Citoyens,
Pour s'élever lui-même, ardent à nous défendre,
Veut ici sans témoins me parler & m'entendre.
N'en doutez point. Cent fois, en ces lieux introduit,
Des mœurs de vos vainqueurs mes revers m'ont instruit.
En tyrans, l'un de l'autre, érigés par leur maître,
Je ne sais quel orgueil que ce lâche a fait naître
Enflamme tous les cœurs de l'espoir dangereux
D'asservir leurs égaux & de régner sur eux.
Puissent-ils, dans l'ardeur de cette horrible ivresse,
Oppresseurs, opprimés, traîtres, trahis sans cesse,
Puissent-ils invoquer le secours de nos bras
Et se punir, par nous, de leurs longs attentats !
Ou, si le sort nous trompe & s'obstine à confondre
Vos efforts & les miens dont j'ose vous répondre,
Puissions-nous voir du moins, dans la société,
L'orgueil contre l'orgueil fièrement révolté,
Pour ce titre usurpé de maitre de la terre,
S'armer des traits du crime & des feux de la guerre ;
Tyrans contre tyrans, de leurs sanglantes mains,
S'arracher à l'envi le sceptre des humains,
Et forcer l'homme enfin, battu par tant d'orages,
A regretter encor ses retraites sauvages !
Mais j'ose espérer mieux de nos braves amis.
Vous avez vu leurs cœurs dans leur haine affermis,
Lorsqu'à leurs yeux, frappés d'une vaine apparence,
Nous avons rappelle leur noble indépendance,
Premier bien que des Dieux reçut l'humanité.
Allez &, soutenant ce courage indompté,
Attendez, avec eux, que ma voix vous rappelle
Pour venger votre gloire ou mourir avec elle,
Et me laissez ici préparer vos succès.

SCENE II

Huascar, Tamzi, Mirzime.

Tamzi (*à Mirzime dans le fond.*)
Viens, il faut, avec art, épier ses secrets.

Huascar (*sur le devant.*)
Ce mortel, dans son ame inquiette, oppressée,
Semble rouler ici quelque vaste pensée.
Pourroit-il craindre, ô Ciel ! De s'en ouvrir à moi ?
À Tamzi.
Qui que tu sois, approche & parle sans effroi.

Tamzi (*à Mirzime.*)
Nulle crainte ne peut ébranler son courage,
Avançons, il est tems d'en irriter la rage.
À Huascar.
Que mon cœur est flatté de revoir ce Héros
Dont la terre étonnée admira les travaux ;
Ce Héros dont le bras eût rétabli sa gloire
Si le courage seul eût fixé la victoire !
Oui, le Ciel m'est témoin que, dans ce jour d'effroi,
Instruit de tes desseins, j'ai fait des vœux pour toi ;
Et, si ma foible voix eût fléchi sa justice,
Le destin des combats vous eût été propice.

Huascar
Qu'entends-je ? Me trompé-je ? Est-ce lui que je vois ?
Tamzi ! Le fier Tamzi que j'ai vu, dans nos bois,
De son Maître orgueilleux envier la puissance,
Et des humains trompés briguer l'obéissance !
Est-ce lui qui me parle, & plaignant l'univers,
Eût voulu, par nos mains, en voir briser les fers !

Tamzi
Lui-même. Ah, désormais qu'un autre esprit m'anime !
Qu'une épreuve funeste, en ce séjour de crime,
Depuis ces tems heureux, a bien changé mon cœur !
Qu'au prix de tout mon sang, expiant mon erreur,
Je voudrois renverser, vainqueur par la mort même,
Ce pouvoir que tu hais, qui m'écrase & qu'on aime !

Huascar
Ecoute, jusqu'ici libre dans les forêts,
Je ne connois point l'art de ces piéges secrets.
Dans la Société tout n'est qu'adresse ou feinte,
Et, près d'un Citoyen je ne suis pas sans crainte.
Mais, si de l'homme en toi tu reconnois les traits,
Si la gloire, à tes yeux, a repris ses attraits,
Si cette liberté, la grandeur de notre être,
Tu ne l'as point vendue à ton indigne Maître,
A l'espoir d'y rentrer ose élever ton cœur.
Je peux t'ouvrir un champ digne de ta valeur.
Unissons nos chagrins sans foiblesse & sans crainte.
Tu connois les détours de cette vaste enceinte ;
Conduis nos pas, seconde un généreux dessein.
Nous volons au tyran, je le frappe, & soudain,
Avec tous nos amis qu'un même espoir rassemble,
Sans obstacle, en nos bois, nous revolons ensemble.

Tamzi
Vous pourriez ?...

Huascar

Ils sont prêts, ranimés par ma voix,
Et n'attendent que nous pour reprendre leurs droits.

Tamzi

C'est sans doute en secret le bonheur où j'aspire ;
Mais, par ce grans espoir, voudrois-tu me séduire ?

Huascar

Moi, tromper ! C'est un art de la société.
Mais au fond de ton cœur, je te vois agité !
Tu frémis ! Je t'entends. Nourri dans l'esclavage,
Tu ne peux concevoir un si noble courage.
C'est toi qui viens ici, par tes discours trompeurs,
Surprendre mon courroux, épier mes fureurs.
Qu'un si lâche artifice est bien digne d'un traître,
D'un mortel assez vil pour se donner un Maître,
En qui le sceau des fers qu'il aime à déployer,
Doit avoir, dès long-tems, effacé l'homme entier ;
Et qui peut-être encore, en son orgueil extrême,
Ne sert son fier tyran que pour l'être lui-même !
Mais crois-tu, si son fils respiroit en ces lieux,
Qu'il te laissât monter à ce rang odieux ?
Eh bien, si cet espoir peut te flatter encore,
Sers mon courroux, perfide, ou de ce fils qu'on ignore,
Qui coûta tant de pleurs à son pere éperdu,
Va renaitre à ma voix, & lui sera rendu.

Tamzi

Que dis-tu ? Quelle horreur m'oses-tu faire entendre ?
(*À part à Mirzime*.)
Quel effrayant secret viens-je encor de surprendre ?
Mon sang se glace. O Ciel ! Zérophis, dont les droits
M'excluroient pour jamais de ce haut rang des Rois,
Zérophis est vivant !
(*À Huascar*.)

Trompé dans ta vengeance,
Tu n'as point à tes Dieux immolé son enfance ?

Huascar

Moi, des crimes du pere oser punir le fils !
Peux-tu bien le penser ? Ces forfaits inouïs
Sont faits pour une main dans les fers avilie ;
Je connois la vengeance & non la perfidie.
J'ai soustraits cet enfant au droit injurieux
Qui l'appeloit au trône en ces funestes lieux,
Mais j'ai dû respecter sa liberté première,
Son titre à la vertu, son droit à la lumière.
Aux humains inconnu, mais libre, généreux,
Et s'ignorant lui-même, il en est plus heureux.
Mais puisque ton adresse a surpris ce mystère,
Je vais, pour t'en punir, l'annoncer à son père,
Et fier d'éteindre enfin ce sang impur des Rois,
Reviens, avec les miens, vous immoler tous trois.

Tamzi

Je ne sais si je vis. Dans ma surprise extrême…
Zérophis conservé ! Lui ! Zérophis !

Huascar

Lui-même,
Lui que de ce Palais mes mains ont enlevé.
A trompé ton orgueil peut-être réservé.

Tamzi (*après un moment de réflexion*.)

Cesse d'ouvrir ton ame à tant de méfiance.
Je ne balance point à servir ta vengeance.
Mon cœur, comme le tien, s'ouvre à l'auguste voix
Du monde gémissant qui réclame ses droits ;
Mais un remords profond m'arrête & m'intimide.

Huascar

Toi !

Tamzi

Le fils de Manco, sans lumière & sans guide,
Mêlé parmi les tiens, respire en ces remparts ?

Huascar

Oui.

Tamzi

Dans ce jour de sang, dans ce champ des hasards,
Dont j'aspire sans doute à t'ouvrir la barrière,
Pouvons-nous l'exposer à massacrer son père ?
L'osons-nous ?

Huascar

Que dis-tu ? J'en frissonne d'horreur.
Ton remords, faux ou vrai, glace en effet mon cœur.
Non, ce n'est point à moi de tromper la nature :
Je n'en puis en mon ame étouffer le murmure.
Non, la liberté même, en ce jour malheureux,
Achetée à ce prix, n'auroit rien que d'affreux.

Tamzi

Nous pourrions prévenir ce honteux parricide.

Huascar

Nous ?

Tamzi

On peut observer ce jeune homme intrépide
Qui peut-être, à ce crime, aspire avec fureur.

Huascar

Qui, lui ? Non.

Tamzi

Qu'en sais-tu ?

Huascar

Soit instinct, soit terreur,
La nature l'allarme & s'explique peut-être ;
Mais n'importe. Il pourroit…

Tamzi

Oui, je dois le connoître.
Mon cœur à ce seul prix, peut t'engager sa foi.

Huascar

Me trompes-tu toujours quand je me livre à toi ?
Peut-on bien, à ce point, démentir sa noblesse,
Qu'à ces détours honteux on descende & s'abaisse ?
Ce doute m'épouvante. Ah, si c'est la vertu
Qui commande en effet à ton cœur combattu,
Devant ce ciel vengeur, notre Juge suprême,
Je t'avoue & plus juste & plus grand que moi-même.
Mais si tu n'es qu'un traître, objet de son effroi,
Sans doute il n'en voit point de plus fourbe que toi.
Avant donc que sa main récompense ou punisse,
Ose, si tu le peux, attester sa justice
Que, me tendant sans honte un piége ténébreux,
Tu n'en imposes pas à mon cœur généreux.

Tamzi

Ciel, si je le trahis, puisses-tu me confondre !

Huascar

Ce garant de ta foi saura bien m'en répondre.
Ecarte ce témoin.

Tamzi

Mirzime, éloigne-toi.
Eh bien ?
(*Mirzime s'écarte.*)

Huascar

Ce Zérophis, le vrai sang de ton Roi…

Tamzi

Parle. C'est ?

Huascar

Ce guerrier dont la main sanguinaire
Tantôt, dans le combat, alloit frapper son père.

Tamzi

Dieux !

Huascar

Juge si sa rage a dû m'épouvanter.

Tamzi

(*À part.*) (*À Huascar.*)
C'est donc lui ? C'est assez. Je saurai l'écarter.
Va, cours dès cet instant assembler tes cohortes.
Ma main, de ce palais, va leur livrer les portes.
Vole. Frappe Manco. Délivre enfin mes yeux
D'un tyran qui m'opprime & d'un joug odieux.

Huascar

Si les Dieux, à son bras, n'ont prêté leur tonnerre,
Avant que le soleil descende sous la terre,
Tu le verras tomber, expirant sous mes coups.

SCENE III

Tamzi, Mirzime.

Tamzi

Où suis-je ? Ô ciel ! Où suis-je ! Ô vengeance ! Ô courroux !
Zérophis vit encore ! Ah ! Sa perte est certaine.
Zérophis ! Conçois-tu tout l'excès de ma haine ?
Par son nom, par ses feux, trahi de tout côté,
Tout s'arme contre lui dans mon cœur révolté.

Mirzime

Comment ?

Tamzi

C'est ce guerrier brûlant pour la Princesse…

Mirzime

Quoi ! Vous seriez jaloux…

Tamzi

Une indigne foiblesse
N'amollit point mon cœur plein de si grands desseins.
Mais la fille des Rois unie à mes destins,
De ma grandeur naissante instrument nécessaire,
M'eut été le garant de la foi du vulgaire.
On est grand par soi-même, on n'est Roi que par lui,
Et Zérophis, ô ciel ! Pour m'ôter tout appui,
Renverseroit encor, par son amour funeste,
Le dernier fondement de l'espoir qui me reste !
Ah, je suivrai partout la trace de ses pas.
Il sera le premier qu'immolera mon bras.
Va, cours ouvrir la scène à ces sanglans orages.
Dans ce palais horrible introduis les Sauvages.
Abandonnons le père aux fureurs des Antis.
Va, je prends sur moi seul de m'affranchir du fils,
Et je vole…

SCENE IV

Tamzi, Imzaé.

Imzaé

Arrêtez, Seigneur. Daignez m'entendre.
Daignez, d'un cœur sensible & malgré lui trop tendre,
Recevoir à vos pieds le triste épanchement.
Digne organe d'un Dieu, père juste & clément
Qui voit d'un œil égal, & soutient, & console
Tous les êtres divers, enfans de sa parole,
Si, leur ouvrant aussi votre cœur généreux,
Vous êtes, sous le ciel, l'appui des malheureux,
J'ai quelque droit, du moins à ce triste funeste,
A la tendre pitié de ce Dieu que j'atteste,
A la vôtre.

Tamzi

Qui, vous ? Vous, la fille des Rois ?
Vous dont le sort…

Imzaé

Seigneur, j'ai vécu dans les bois.
Vous ne l'ignorez pas, ma triste destinée,
Trois ans, loin de ces murs, m'y retint enchaînée.
Je touchois à cet âge aveugle & dangereux
Où le cœur, sans objet, forme pourtant des vœux,
Et ne pouvois encore assez bien me connoître
Pour rougir d'un attrait… qui vient des Dieux peut-être.
Je crus, dans ces déserts, libre du joug des loix,
Pouvoir, toute à mon cœur, n'écouter que sa voix.
Et Manco la condamne &, malgré la justice,
Exige de mes yeux le cruel sacrifice !
Ah, peut-il demander cet effroyable effort ?
J'ai cru, dans cet arrêt, voir l'arrêt de ma mort.
Je n'ai pu lui répondre &, dans ce moment même,
Plus que jamais, livrée à ce charme suprême
Que, de mon cœur mourant, rien ne peut effacer,
En lui portant mes pleurs, je crains de l'offenser.

Tamzi

O ciel ! &, de ma voix, que pouvez-vous attendre ?

Imzaé

Tout ce que, d'un cœur noble, on a droit de prétendre.
Daignez le voir, Seigneur, à ses yeux attendris
Daignez peindre le trouble où flottent mes esprits.
S'il m'aime & si, pour lui, ma vie est encor chere,
Daignez…

Tamzi

Moi seconder un amour téméraire !
Mais vous-même, en secret, ne rougissez-vous pas
De vous laisser surprendre à ce honteux appas ?

Imzaé

En rougir ! Moi, Seigneur ? Rougir de cet empire
Que prend sur moi mon cœur qu'un Dieu propice inspire !
La honte est dans le crime, & ce cœur, en ce jour,
Ne me reproche rien, pas même mon amour.

Tamzi

Quoi vous, au plus haut rang, par le sort destinée,
Par un indigne amour lâchement entrainée,
Vous lui sacrifierez ces titres glorieux,
Ces grands noms dont l'éclat vous distingue à nos yeux ?

Imzaé

Ah, Seigneur ! Ces grands noms que l'orgueil a fait naître
Distinguent cet orgueil sans élever notre être,
Et grand par sa vertu, quels que soient ses destins,
Sans le secours pompeux de tous ces titres vains
Qui laissent aux cœurs vils leur bassesse profonde,
Mon Amant, à mes yeux, est le premier du monde,
Je lui sacrifirois & le trône & mon sang.

Tamzi

Ces transports, ce mépris de votre auguste rang,
Tout me surprend en vous & peut-être m'offense
Moi qui, des loix sur-tout, dois prendre la défense,
Moi dont le cœur altier que vous semblez braver,
Seul ici, jusqu'à vous, digne de s'élever,
Peut-être eut en secret osé prétendre au vôtre.

Imzaé

Vous, Seigneur, demander un cœur où règne un autre ?
Un cœur qui n'est plus libre & ne vit plus en soi ?
Pourriez-vous, sans remords, m'arrachant à ma foi,
Vous le vengeur d'un Dieu, l'auteur de la nature,
M'aimer contre son ordre & jouir d'un parjure ?

Tamzi

Non, je vois qu'il est temps d'étouffer tout espoir ;
Je vois &, dans mon cœur, je frémis de le voir,
Qu'on ne peut me couvrir d'un affront plus insigne ;
Mais vous qui m'accablez de ce mépris indigne,
Tremblez de ma vengeance, & que ce vil Amant
N'expie & cet outrage & votre égarement.

SCENE V

Imzaé

Quel coup de foudre ! Ô Ciel, quel courroux ! Quel langage !
Qui sait à quels excès peut s'exposer sa rage !
Quoi, mon amour funeste, à mon Amant trahi,
Par trop d'emportement, suscite un ennemi,
Un ennemi puissant qui, par son caractère,

Séduit, ébranle, irrite, entraine le vulgaire !
Il peut, contre le foible armer le bras des Dieux,
Par eux, malgré le Roi, l'immoler à mes yeux,
Et déployant sans honte un zèle sanguinaire
Nous…

SCENE VI

Imzaé, Zelmis.

Zelmis

Je viens de tomber aux genoux de ton père.
Plein d'espoir, devant lui j'ai déployé l'ardeur
Qui, de ton cœur sensible a passé dans mon cœur,
Et tes vœux & les miens & nos tendres alarmes.
Croirois-tu que ses yeux se sont baignés de larmes ?
Leve-toi, m'a-t-il dit, ton ingénuité
Prend trop d'empire encor sur mon cœur agité.
Leve-toi. J'aurai soin d'adoucir tes misères.
Je te vois du même œil dont je vois tous tes frères,
D'un œil plus doux encor. Va, mais, s'ils te sont chers,
Si tu gémis long-tems des maux qu'ils ont soufferts,
L'infléxible Huascar, dédaignant ma clémence,
Excite encor, dit-on, leur bras à la vengeance.
A la paix, s'il se peut, ramene enfin leur cœur,
Et laisse moi le soin de ton propre bonheur.
Juge, sur cet espoir, du zèle qui m'anime.

Imzaé

Ah, fui plutôt ces murs habités par le crime.

Zelmis

Que dis-tu ? Quel effroi ?... Moi fuir ! Moi te quitter !

Imzaé *regardant de tous côtés*.

Dieux ! Si, dans ces lieux même il venoit l'arrêter !
Va, pars & laisse-moi l'horreur qui me dévore.

Zelmis

Moi ! Mais quel piege ici peut-on me tendre encore ?
Je ne partage point, avec vos Citoyens,
Ces frivoles trésors qu'ils appellent leurs biens.
On dit que, de ces biens, le funeste partage
A, de l'un contre l'autre, armé souvent la rage.
Je ne les connais pas. Je sais les mépriser.
Mon bras pour me défendre, & mon cœur pour l'oser,
Voilà mes seuls trésors, le soutien de ma vie.
Par où puis-je irriter les fureurs de l'envie ?
Quel intérêt ?...

Imzaé

Ainsi rien ne peut t'ébranler,
Ton danger ni mes pleurs que tu peux voir couler !
Eh bien, jouis enfin du spectacle barbare
Qu'à tes yeux effrayés mon désespoir prépare,
Cruel ; car si le jour t'est odieux sans moi,
Pense-tu qu'Imzaé puisse l'aimer sans toi ?
J'ai voulu prévenir & ma mort & la tienne,
Tu veux périr, viens donc, que rien ne te retienne,
Immole ton Amante &, couvert de mon sang,
Cours te livrer aux coups du traitre qui t'attend.

Zelmis

Arrête. C'en est trop ; & quel est donc ce traître ?
N'oses-tu le nommer ? Ne puis-je le connoître,
Ou crains-tu que mon bras, prompt à le prévenir,
De ses lâches forfaits ne puisse le punir ?
Mais d'où nait, contre moi, son injuste colere ?
Ah, je pénetre enfin cet horrible mystère ;
Dieux, l'aurois-je dû craindre ? Ô vengeance ! Ô fureur !
Le traître, quel qu'il soit, m'ose envier ton cœur.
Nomme-le moi. Je vole & venge mon injure.
Nomme-le moi, te dis-je, où je te crois parjure.

Imzaé

Qu'ai-je entendu ? Grands Dieux ! Quand je frémis pour lui,
C'est lui, de ses soupçons, qui m'accable aujourd'hui !
Est-ce ainsi que Zelmis apprit à me connoître ?
Eh, que me serviroit de te nommer le traitre,
Si sa mort, quoique juste, est un crime pour toi,
Et t'expose toi-même aux rigueurs de la loi ?

Zelmis

Quoi, toujours m'opposer cette loi que j'abhorre !
Peux-tu bien, entre nous, la rappeller encore,
Barbare ? Ah, pour punir ton silence odieux,
Je cours servir ton Roi, dût cent fois, à tes yeux,
Me surprendre la main, la main lâche & hardie,
Que tu peux me cacher pour l'horreur de ma vie.
Adieu.

Imzaé (*seule*.)

Ciel ! Où vas-tu ?... Reviens… apprends… je meurs.

SCENE VII

Imzaé, Manco.

Manco (*dans le fond en entrant sans voir Imzaé*.)

Zelmis ! Pourra-t-il seul désarmer leurs fureurs ?

Imzaé

Ah, c'est vous que j'implore en ma douleur extrême.
Seigneur, daignez défendre un malheureux qui m'aime.
Daignez sauver Zelmis des coups d'un furieux.

Manco
Zelmis !

Imzaé
Oui. Le Pontife, au mépris de ses Dieux,
Le cherche, le poursuit, & brulant de colère…

Manco
Eh d'où peut naître, ô ciel ! Ce transport sanguinaire ?
Que veut-il ?

Imzaé
Je ne sai. Mais, s'il n'est prévenu,
C'en est fait. Ah, Seigneur, sur ce cœur éperdu,
Si, d'un amour fatal, vous condamnez l'empire,
Vous ne demandez pas que l'innocent expire,
Qu'un Héros, à vos yeux, soit puni de m'aimer…

Manco
Mo ! Quand, par lui, mon cœur semble se ranimer !
Ah, plutôt !

SCENE VIII

Manco, Imzaé, Zelmis.

Zelmis (*accourant à Manco*.)
Arme-toi. Cours. Songe à te défendre.
Nos Antis soulevés sont prêts à te surprendre.
Un des tiens entre même en ce complot affreux.
Vole.

Manco
Qu'entens-je encor ? Monarque malheureux !
Un citoyen !

SCENE IX

(Les mêmes.), Idamore.

Manco (*à Idamore qui entre*.)
Sais-tu quelle horreur me déchire ?
Un traître…

Idamore
C'est Tamzi. Je viens vous en instruire.
Avec ce fier sauvage en ces murs retenu,
Longtems ici tantôt il s'est entretenu.
J'ai compris qu'en secret ils formoient quelque orage.

Manco (*à des Gardes*.)
Qu'on le saisisse, allez. Qu'on prévienne sa rage.

Zelmis (*à Manco*.)
Mais c'est peu de te perdre, on te cache ton fils.

Manco
Mon fils !

Zelmis
Oui. Confondu parmi nos fiers Antis…

Manco
Est-il possible ?

Zelmis
Il vit, ignorant sa naissance.

Manco
Zérophis !

Zelmis
Huascar en a seul connoissance.
Tous les miens m'ont instruit de ces affreux secrets.

Manco
Ah Dieux ! (*À Idamore, en lui montrant Zelmis*.)
Veille sur lui dans ce triste palais.
Sauve au moins ce Héros des surprises d'un traitre,
De complices obscurs trop appuyé peut-être.
(*À Imzaé*.)
Et vous, allez, ma fille.

Imzaé
Ah, malgré mon effroi ;
J'observerai ce traitre.
(*Elle sort*.)

Manco
Accourez. Suivez-moi,
Guerriers, vengeurs du trône, invincibles cohortes.
(*Des Guerriers en armes entrent sur la scène*.)
(*À une partie de ces Guerriers*.)
Vous, volez aux remparts. (*À l'autre*.)
Vous, qu'on ferme les portes.
(*À une troisième*.)
Nous courons, à l'instant, arrêter les Antis.
O Dieux ! Sauvez mon peuple & rendez-moi mon fils.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Zelmis, Idamore.

Zelmis
On combat. Le sang coule. O ! Vengeurs que j'implore,
Grands Dieux ! (*À Idamore*.)
Et dans ces murs tu me retiens encore !
Mon Roi, mon bienfaiteur ! Peut-être il va périr !
Je frissonne. Et mon bras ne peut le secourir !
Ah ! Tu vois mes terreurs & l'espoir qui me guide.
Tu sais si, menacé des fureurs d'un perfide,
En ces momens cruels je peux trembler pour moi.
Mais quel autre perfide attaque ici son Roi ?
S'il en fut offensé, je n'oserois le croire,
D'où vient que, d'un bras sûr défenseur de sa gloire,
Il ne se venge pas à la clarté des cieux ?
Pourquoi souffler dans l'ombre un feu séditieux ?
Ce n'est point par cet art, ces trahisons obscures,
Qu'au sein de nos déserts nous vengeons nos injures.
Ah ! Si, de ces remparts les lâches habitans,
Si prompts à nous couvrir de mépris insultans,
Si fiers d'une police inutile ou perfide,
N'en ont appris enfin que cet art parricide
D'assassiner leur frère en lui cachant leurs traits ;
Ne valoit-il pas mieux rester dans les forêts ?

Idamore
Hélas ! Ici du moins la loi poursuit le crime.

Zelmis
Voilà donc tout l'effet de cette loi sublime !
On punit l'attentat qu'il falloit prévenir,
Et la société n'a fait que l'enhardir.

Idamore
Mais enfin, dans les bois, l'homme est-il moins coupable ?

Zelmis
Il l'est sans art du moins.

Idamore
Va, cet art détestable
Confondu tôt ou tard…

Zelmis
Et cependant, ô Dieux !
Emporté dans les flots d'un combat furieux,
Manco, s'il n'est vainqueur, poursuivi par un traître,
Sous ce bras inconnu va succomber peut-être !
Et la vertu, du monde & la gloire & l'amour,
Auroit le fort du crime en ce funeste jour !
Non. Dût enfin sur moi retomber la tempête,
Je saurai la défendre ou la venger.
(*Il sort avec précipitation*.)

Idamore
Arrête.
Il m'échappe. Ah ! Courons.

SCENE II

Manco, Idamore, Gardes.

Manco (*arrêtant Idamore & se jettant tout éperdu dans ses bras*.)
Ne m'abandonne pas,
Cher ami, je me meurs, j'expire dans tes bras.

Idamore
Seigneur !

Manco
Non. Je ne puis soutenir la lumière
De ce flambeau des cieux honteux, dans sa carrière,
Honteux de m'avoir vu, du pur sang des humains,
Malgré lui, malgré moi, souiller deux fois mes mains.

Idamore
Quoi ces cruels, Seigneur, ont osé se défendre ?
Quoi leur fureur ?...

Manco
Hélas ! Je croyois les surprendre.
J'allois leur pardonner. Ils s'avançoient vers nous.
Il a fallu combattre & repousser leurs coups.
Ah ! Je succombe encore à cette horrible image.
Et sur moi seul, sur moi retombe enfin leur rage !
O père déplorable ! Ô tourmens inouïs !
J'ai perdu tout espoir de retrouver mon fils,
Si, des Dieux irrités épuisant la colere,
Il n'est déjà tombé sous les coups de son père !

Idamore
Ciel !

Manco
Maître des humains qui me vois confondu,
N'aurois-tu fait briller à mon œil éperdu
L'espoir de retrouver ce soutien de mon être
En qui seul aujourd'hui, par qui j'ai cru renaitre,
Que pour mieux tourmenter, mieux déchirer mon cœur,
Et me rendre à moi-même un spectacle d'horreur !

Idamore
Ah ! Si mon bras pouvoit !... Si, propice à mon zèle,
Le ciel daignoit permettre !... Ainsi ce fier rebelle,
Obstiné dans sa haine, Huascar n'a rien dit !

Manco
Je n'ai pu lui parler. Enflâmé de dépit,
Dès qu'il a vu plier ses troupes frémissantes,
Frappant au loin les airs de clameurs effrayantes,
Emporté dans nos rang, terrible, furieux,
Défiant à la fois les hommes & les Dieux,
Tout à son désespoir dont l'ardeur le maîtrise,
C'en est fait, a-t-il dit, toujours par la surprise,
L'univers est vaincu, mais je ne le suis pas.
A ces mots. Il s'élance, & tout cede à son bras.
Parmi le sang, les morts, les glaives, le carnage,
Sa rage chercher encore à s'ouvrir un passage.
Je le suis. Je l'appelle &, s'il me rend mon fils,
Lui promets, à leurs bois, de rendre les Antis.
Vains efforts. Il s'avance à la porte sacrée
Où, de l'astre des jours, l'image est adorée,
En massacre la garde &, courant pour jamais
Se perdre encore au sein de ses vastes forêts,
D'un pere inconsolable emporte l'espérance.

Idamore
O ; de tant de bonté, funeste récompense !

Manco
Et le cruel me laisse, insultant à mon sort,
A ce doute accablant plus affreux que la mort !
Ah ! Dieux ! En ces horreurs dois-je mourir ou vivre ?

Idamore
Mais nos guerriers, Seigneur, n'ont-ils pu le poursuivre ?

Manco
On le poursuit envain. Dans ces bois ténébreux,
Ces rochers escarpés, ces sentiers tortueux,
Des pas de ce barbare où retrouver la trace ?
Cependant les Antis, ranimant leur audace,
Toujours plus furieux, plus fiers, plus indomptés,
Par nos soldats vainqueurs pressés de tous côtés,
Les repoussent encor. Leur constante furie,
Malgré mon ordre exprès de respecter leur vie,
Va, du coup que je crains, s'il n'est déja porté,
Peut-être…

Idamore
Espérez mieux du ciel dont l'équité
Pour la vertu, Seigneur, tôt ou tard se déclare.

SCENE III

Manco, Idamore, un Chef Péruvien.

Manco (*au Chef Péruvien*.)
Ah ! Que vient-on m'apprendre & que fait ce barbare ?

Le Chef
Seigneur, on l'a surpris, & nos braves soldats,
En ces lieux, malgré lui, vont entrainer ses pas.
Partout enveloppé, dans un étroit passage,
Vainement à la force il joint encor la rage.
En quelque horrible effort qu'elle puisse éclater,
Désarmé par le nombre, il ne peut résister.
Et bientôt, à vos pieds, son audace abattue…
Je l'entends.

Manco
C'est lui-même, & mon ame éperdue…

SCENE IV

Manco, Idamore, Huascar, Troupe de Guerriers.

Huascar (*en entrant & faisant effort pour se dégager des mains de ceux qui le tiennent*.)
Vil rebut des mortels qui trompez ma valeur,
Traîtres, laissez-moi libre, ou craignez ma fureur.
(*À Manco en s'élançant vers lui & toujours retenu*.)
Et toi que me veux-tu ? Par quelle loi cruelle ?...

Idamore
Chefs, soldats, retenez cet esclave rebelle.

Huascar (*à Idamore*.)
Esclave ! Il n'est ici d'autre esclave que toi.
Comme à tous les humains, la terre est toute à moi.
Je suis homme.

Manco
Sans doute, & puisse ta colere
En respecter, en moi, l'auguste caractère,
En moi qui t'aime, en moi que ton cœur prévenu
Déteste trop peut-être & n'a jamais connu.

Huascar
Je ne connois que moi. Né pour l'indépendance,
Implacable ennemi d'une injuste puissance,
Les disgrâces du sort ne m'ont point abattu.
Sous le nombre accablé, je ne suis point vaincu.
Je perds ma liberté, mais sans perdre ma gloire,
Et ma chûte, pour toi, n'est point une victoire.
Ne me regarde point de cet œil menaçant

Dont tu vois, à tes pieds, le monde obéissant.
Par l'adresse & la force enchainant son courage,
Ton orgueil téméraire a surpris son hommage.
Tu sus combattre & vaincre, & l'on reçut ta loi.
La crainte enchaina l'homme, & le vainqueur fut Roi…

Manco
La crainte ! Dis l'amour, & ce pouvoir auguste,
Scellé du monde entier, ne sauroit être injuste.

Huascar
Il l'est puisque mon cœur ne le reconnoit pas,
Que, pour le renverser, le ciel armoit mon bras,
Qu'il éleve mon ame au-dessus de la crainte
Qu'inspire de tes loix l'odieuse contrainte,
Et qu'enfin désarmé, mais toujours indompté,
Du rang d'esclave encor je suis seul excepté.

Manco
Justes Dieux fléchissez cette affreuse constance.
Va, je suis loin, sur toi, d'étendre ma puissance ;
Mais dis-moi s'il est vrai qu'en ces lieux enlevé,
Mon fils, jusqu'à ce jour, ait été conservé.

Huascar
Oui, ton fils vit encore.

Manco
O tendresse ! Ô nature !
Eclaire donc mes yeux dans cette nuit obscure.
Montre à mon cœur tremblant ce fils si souhaité.
A quelque excès affreux que ta férocité,
En ce jour de forfaits, ait porté ta vengeance,
Si vous avez tantôt éprouvé ma clémence,
Si, tout prêt à frapper, j'ai retenu mon bras,
En faveur de mon fils que n'obtiendrez-vous pas ?
Ta grâce est prononcée.

Huascar
Ah, c'est un nouveau crime.
Ma grâce ! C'est à toi dont le bras nous opprime,
C'est à tes vils sujets à l'attendre de moi.

Manco
O désespoir ! Ô jour de douleur & d'effroi !
Malheureux, pour punir ton horrible injustice,
Pour confondre ta haine, est-il quelque supplice ?...

Huascar
Va, tu peux me livrer au plus affreux tourment.
J'ai subi, du destin, le plus grand châtiment.
J'en frémis.

Manco
Quel est-il ?

Huascar
Ma chûte & ta victoire.

Manco
Tu n'en auras point d'autre. Il suffit à ma gloire.
Rends-moi du moins mon fils.

Huascar
Tes bourreaux sont-ils prêts ?
Vas-tu bientôt, consommer tes forfaits ?
Tu le peux. Je l'attends. Mais avant qu'à ma bouche
Il échappe un seul mot du secret qui te touche,
Mon cœur s'offre à tes coups, si tu veux l'arracher,
Frappe, Tyran, c'est-là que tu dois le chercher.

Manco
Cruel !

Huascar
Oui. Viens jouir du plaisir sanguinaire
De voir périr un homme & d'immoler ton frère.
Mais respecte ma gloire & n'attends point de moi
Des regrets pour le jour qui luit encor pour toi.
Tu peux m'anéantir, mais je ne peux te craindre.

Manco
Va. Je t'ai pénétré. Tu voudrois me contraindre
A rallumer ici la fureur des combats,
Me voir déshonorer & ma gloire & mon bras
En les fouillant du sang d'une race parjure,
Et tout fier de ma honte…

Huascar
Oui. Comble la mesure.
De sang & de carnage inonde l'Univers.
Détruits tous les humains. Change en tristes déserts,
Ce séjour malheureux où le ciel les fit naître
Pour fléchir sous tes loix & ramper sous un maître.
Du moins, en périssant, ils en sont affranchis.
Et ce vaste incendie, engloutissant ton fils,
Par ton dernier forfait, te punit & nous venge.

Manco
De rage & de grandeur quel horrible mélange !
Barbare, je t'admire, en plaignant tes erreurs.
Tu creuses sous tes pas un gouffre de malheurs.
Tremble.

Huascar
Tremble toi-même. Au bord du précipice,
Ce danger a-t-il rien dont un mortel frémisse,
S'il peut y tomber libre & vainqueur de son sort ?
Va. Ce n'est qu'à l'esclave à redouter la mort.
Elle étonne le foible & le brave l'affronte.
Dans les coups du destin je ne crains que la honte.

La mort va m'y soustraire, en m'arrachant à toi.
C'en est assez.

Manco

La mort ! L'attendrois-tu de moi ?
Peux-tu me faire encor cette cruelle injure ?
La mort ! Ah ! Dans ton cœur je sens trop la nature.
Cruel, mais si jamais, dans tes sens attendris,
Sa voix terrible & chere a parlé pour un fils,
Peux-tu ne pas frémir de ma douleur profonde ?

Huascar

Ta douleur fait ma joie. Elle venge le monde.
Tu sens, en ce moment, que quelqu'éclat trompeur
Dont l'attrait imposant ait pu remplir ton cœur,
De quelque nom brillant qu'en ces lieux on te nomme,
A tes yeux, malgré toi, tu n'es enfin qu'un homme.
Asservi, comme nous, aux retours du destin,
Tu fis trembler le monde, & tu trembles enfin.
Tyran, puisse ta cendre, à la terre rendue,
Dans la foule, au hazard, se trouver confondue !
Que la mort te replonge en cette égalité
Dont sortit un instant ton orgueil indompté,
Et qu'elle éteigne enfin, dans une nuit profonde,
Ce nom de Roi, l'opprobre & la terreur du monde ?

Manco

Inflexible mortel ! C'est donc ce nom de Roi,
Qu'en me cachant mon fils, tu veux punir en moi !
Mais de quel front toi-même affectois-tu l'empire
Que tu craignois en moi, que tu voulois détruire ?
Les humains, de leurs droits, n'ont-ils pu disposer,
Sans te voir aussi-tôt, ardent à tout oser,
Briser le joug heureux qu'ils s'imposent eux-mêmes ?
As-tu plus de droit qu'eux, en tes fureurs extrêmes,
Sur cette liberté dont leur choix glorieux
A remis en mes mains le dépôt précieux ?

Huascar

Sans doute. Et, si l'erreur leur fit choisir un maître,
J'ai dû les éclairer & leur faire connoître
Que ce premier des biens, en tes mains déposé,
Est un présent des Dieux dont ils ont abusé.

Manco

Abuse ! Juste ciel ! La raison qui t'éclaire
Te permet donc de voir l'abus qu'on en peut faire !
Et c'est toi cependant qui prétend me punir
Des loix que je ne fis que pour le prévenir.
Ah ! Sors de ton erreur. Une ame si sublime,
Dans un si grand bienfait, ne doit point voir un crime.
Mieux que toi, dans ton cœur, je lis en ce moment.
Je vois ta vertu même en ton aveuglement.
Crois-moi ? Si les mortels, guidés par la nature,
Suivoient, ainsi que toi, cette lumière pure,
Je me serois soustrait à l'honneur de leur choix.
Des cœurs tels que le tien n'ont pas besoin de loix.
L'humanité te parle, & c'est sa voix sévère
Qui devroit t'effrayer aux allarmes d'un père.
Hélas ! Tu l'as pu voir. Dans l'horreur des combats
Vainqueur de tes guerriers, renversés sous mes pas,
Quand j'ai pu, dans ton sang, éteindre enfin ta rage,
Un charme inconcevable a glacé mon courage.
Un sentiment profond qui triomphoit de moi
Me disoit : c'est un homme ; il est sacré pour toi.
J'ai senti dans mon ame expirer ma colère.

Huascar

La haine, dans la mienne, étoit plus étrangère.
Si tu n'avois voulu, dans ton orgueil jaloux,
Maître de l'Univers, régner aussi sur nous,
Mon cœur, par tes vertus, se fut laissé surprendre.
Oui. Dans l'égalité, l'amitié la plus tendre,
Au fond de nos déserts, nous auroit réunis ;
Mais tu veux des sujets & non pas des amis.
Ah, croi-moi. Retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls & premiers asyles
Où le Sauvage errant, sans travaux & sans soins,
Vit au hazard des fruits offerts à ses besoins,
Sans droit que ces besoins, sans loix que la nature,
Ignorant, de vos arts, la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété,
Et souverain du monde avec égalité.
C'est le dernier moment que le destin te laisse.
Suis-moi. Ton intérêt & ton ami t'en presse.
Oui ; je suis ton ami. J'oublierai mes revers,
L'horreur de mes affronts, l'opprobre de mes fers,
Et les malheurs du monde, & jusqu'à ta victoire,
Si tu daignes chercher une plus juste gloire.
Je te vois ébranlé ! Viens, sans délibérer.
Du grand corps des Humains, c'est trop te séparer.

Manco

Mais quoi ?

Huascar

Viens. Hâtons-nous. Courons à l'heure même ;
Viens abjurer ce nom de Monarque suprême.
Soudain tous les Mortels deviennent tes amis.
Soudain je suis ton frère, & je te rends ton fils,
Ton fils, ce fils si cher que j'ai voulu soustraire
Au droit d'être un tyran, qu'il eut reçu d'un père,
Ton fils enfin…

Manco

Poursuis.

Huascar

Qui me doit sa vertu.

Manco
Comment ?

Huascar
Dont le cœur même, en secret combattu,
Mais plus brûlant encor du courroux qui m'anime,
Si le ciel qui voit tout eut pû permettre un crime.
Auroit… que dis-je ?

Manco
O ciel ! Quel trait, quel jour nouveau
Frappe mes yeux, sortis de la nuit du tombeau ?
J'entrevois… ce guerrier… Dieux seroit-il possible !
O Dieux n'abusez pas un pere trop sensible.
Zelmis !... (*À Idamore*.)
Qu'en as-tu fait ? Je te l'ai confié !
Des complots d'un cruel justement effrayé,
Je l'ai mis en tes mains.

Idamore
Seigneur…

Manco
Parle ou j'expire.

Idamore
Seigneur, sur ce Héros l'effroi n'a point d'empire.
La mort, dans le combat, sembloit vous assiéger,
Son cœur, tremblant pour vous, n'a vu que ce danger.
Il m'a fui. Je courois, je volois sur ses traces,
Lorsqu'arrêté par vous…

Manco (*À Idamore*.)
Ô dernieres disgrâces !
En est-ce assez grands Dieux ?... Suis ses pas… hâte-toi…
Je succombe… avec lui, reviens me rendre à moi.

SCENE V

Les mêmes hors Idamore.

Manco
Tendres pressentimens dont la voix m'est si chère,
Vous ne pouvez tromper mon cœur, le cœur d'un père.
(*À Huascar*.)
Tu vois qu'il n'est plus tems de me rien déguiser ;
Acheve de m'instruire, ou m'aide à m'abuser.
Acheve. Est-ce Zelmis ?

Huascar
Je n'ai rien à répondre.

Manco
Malheureux ! Jusqu'au bout tu veux donc me confondre !
Mon espoir & mes jours, tout n'est enfin qu'en toi.
Parle & tous mes bienfaits…

Huascar
Avec ce nom de Roi,
Ta haine ou ton amour, tes faveurs, tes supplices,
Tous les raits réunis de tes lâches complices
Ne m'arracheroient pas ce secret abhorré,
Châtiment éternel de ton cœur déchiré.

Manco
Ah, c'en est trop.

SCENE VI

(Les mêmes.) Imzaé.

Imzaé (*toute éperdue*.)
Seigneur !

Manco
Quel effroi vous égare,
Ma fille ?

Imzaé
On entraînoit ce Pontife barbare
Dont tantôt la menace a glacé mes esprits.
Une troupe féroce, accourue, à ses cris,
Scélérats que lui-même avoit armés peut-être,
Au nom sacré des Dieux attestés par ce traître,
Vole, écarte le peuple, affronte vos soldats,
Et, malgré leurs efforts, l'arrache de leurs bras.

Manco
Il est libre ! Ô surcroit à mes vives allarmes !
Mon fils !... Il va peut-être…
(*À une partie des Gardes*.)
Ah ! Vous voyez mes larmes.
Qu'on le cherche. Courez.
(*Ses Gardes sortent*.)
Plus de paix pour mon cœur.
(*À une autre partie*.)
Vous, de ce fier sauvage, enchaînez la fureur.
Qu'on ne le quitte pas, mais respectez sa vie.
(*À Huascar*.)
Cruel, même sur toi mon ame est attendrie.
(*On emmene Huascar*.)
(*À Imzaé*.)
Vien, ma fille, & du moins qu'en ce trouble odieux,
Si mon fils m'est ravi, ta main ferme mes yeux.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Manco, Gardes.

Manco
Huascar, dites-vous, s'obstine en son silence !
Sauvé par des cruels armés pour sa défense,
Tamzi brave son Maître &, dans l'ombre, avec eux,
Trame peut-être encor quelque complot affreux ;
Et je ne revois point le prudent Idamore !
Zelmis, ni mon ami, rien ne paroit encore !
Un Citoyen perfide, un Sauvage irrité,
Jouissent des horreurs où je suis emporté.
Connoîtrai-je enfin l'homme ? O science funeste !
Plus je l'aprofondis, plus mon cœur la déteste.
Lumière que je crains ! Jour affreux que je hais !
Ne puis-je être éclairé qu'au flambeau des forfaits ?
Je t'ai vu dans les bois, homme, & ta barbarie,
Des monstres tes rivaux surpassoit la furie.
N'aurois-tu donc appris, dans la société,
Que l'art de mettre un voile à ta férocité,
Et, de tes passions, éternelle victime,
Ou civil, ou sauvage, es-tu né pour le crime ?
Non, je ne puis le croire &, malgré mon effroi…

SCENE II

Manco, Idamore, Gardes.

Manco
Mon cœur désespéré vole au devant de toi.
Mais quoi ? Seul !

Idamore
Ah, Seigneur, ce héros que j'admire
Est toujours…

Manco
Ciel ! Acheve, & dis-moi s'il respire.

Idamore
S'il respire ! Ah, grands Dieux ! Il est seul aujourd'hui,
De votre auguste trône, & la gloire & l'appui.
Dans le camp des Antis, ouvert à son passage,
Je l'ai trouvé, Seigneur, enflammé de courage,
A leurs yeux effrayés retraçant leurs forfaits,
A leurs esprits troublés rappellant vos bienfaits.
Il parle. Il intimide. Il ébranle. Il entraine.
Il inspire l'amour. Il étouffe la haine.
Dès qu'il m'a reconnu. Va, cours dire à ton Roi
Que, pour sa gloire, ici, retenu malgré moi,
A ses regards charmés je ne veux reparoitre
Que lorsque des Antis je l'aurai rendu maître,
Et qu'enchaînés enfin par le même lien,
Tous les cœurs, à ses loix, soumis, comme le mien,
Nous irons, à ses pieds, en porter tous l'hommage.

Manco
O mon fils ! Ô héros, ma gloire & mon image !
Dois-je te reconnoitre à ces traits généreux ?
Mon cœur semble, en secret, justifier mes vœux.
Ah, d'un sang étranger, si le Ciel t'a fait naître,
Si tu n'es pas mon fils, tu méritois de l'être.
Je l'adopte, il vivra pour essuyer mes pleurs.
Vain espoir qui ne peut abuser mes douleurs !
Ami, tout me replonge en mes sombres alarmes.
Prends pitié de mon fils. Prends pitié de mes larmes.
Le Héros, le Monarque, & le Législateur
Doivent céder au pere en ce moment d'horreur.
La nature, en mon cœur, l'emporte sur la gloire.
Il faut sacrifier les droits de ma victoire.
Il faut, dans leurs forêts, renvoyer les Antis ;
A ce prix, s'il se peut, obtenir d'eux mon fils ;
Retenir ce guerrier qu'anime un si beau zele.
Tu vois que, pour fléchir cette race rebelle,
Pour la gagner aux loix, il fait de vains efforts.
Laissons ces fiers humains en proie à leurs remords.
Du malheur, tôt ou tard, la triste expérience
Leur fera ; de ces loix, réclamer la puissance.
(*À quelques Gardes*.)
Qu'on amene en ces lieux ce sauvage emporté.
(*Les Gardes sortent*.)
Dieux, imposez silence à sa férocité.

SCENE III

Manco, Idamore, Huascar enchaîné, Gardes.

Manco
Tu l'emportes, cruel. Jouis de ma misère.
Triomphe, mais pardonne aux allarmes d'un père
Qui plaint tes préjugés, qui n'a pu t'attendrir,
Qui voudroit t'éclairer, & qui craint de t'aigrir.
Rien ne peut amollir vos féroces courages.
Cours donc, avec les tiens, dans tes antres sauvages.
Ardent perturbateur du repos des humains,
Rends-moi mon fils, je vais t'en ouvrir les chemins.

Huascar
Que dis-tu ? Ciel ! Mais, non. Je prévois trop, barbare,
Quel indigne destin ton orgueil nous prépare.
Non, tu rougirois trop s'il étoit, sous les cieux,
Des mortels affranchis de ton joug odieux.
Va, cesse d'insulter à notre sort funeste ;

Si la mort nous attend, notre gloire nous reste.
Tu ne peux nous poursuivre au-delà du trépas ;
Viens nous voir triomphans nous sauver dans ses bras,
Et jouir, malgré toi, du coup qui nous accable.

Manco
Mortel toujours injuste & toujours implacable,
Et que ferois-tu donc si, toujours irrité,
Je pouvois, un moment, oublier ma bonté ?

Huascar
Plût aux Dieux ! Aussi bien, si tu te crois mon maître,
Si tu veux m'avilir jusqu'à le reconnoître,
Vainement ta pitié prendroit soin de mes jours.
Je saurois me sauver de ce honteux secours.
Oui, tyran, oui, mon cœur ne craint que ta clémence.
Chargé de fers, déchu de mon indépendance,
Si tu me la rendois, je punirois sur moi
L'affront, l'indigne affront de la tenir de toi.

Manco
Eh bien, éprouvons donc si ta fierté féroce
Osera s'emporter à cet excès atroce.
Sans t'avoir offensé, par toi, par ta fureur,
Je me vois confondu, désolé, plein d'horreur.
J'en appelle à ton ame aussi noble que pure.
Homme, je t'abandonne aux loix de la nature,
Et crois pouvoir ici t'affranchir, sans effroi,
D'un poids dont, en secret, je rougis plus que toi,
Et que nul ne reçut de mes mains triomphantes.
(*À Idamore, en ôtant les chaines à Huascar*.)
Viens m'aider à briser ces chaines flétrissantes.
J'attends tout d'un Héros ; il est né vertueux ;
Je ne veux rien devoir qu'à son cœur généreux.
Te voilà libre, parle.

Huascar
Ah !... Tu sais me connaître.
Oui… je voudrois t'aimer.

Manco
Et tu le dois peut-être.
Tu vois mon cœur.

Huascar
Allons, tu demandes ton fils.
Il te sera rendu devant tous nos amis,
Sitôt que mes regards leur auront vu reprendre
Leur triste liberté qu'ils n'ont pas su défendre.
Viens.
(*Comme ils sont prêts à sortir, Zelmis arrive à la tête des Antis*.)

SCENE IV

(Les mêmes) Zelmis & les Antis.

Zelmis (*à Manco*).
Enfin je triomphe, & mes frères vaincus
Viennent tous, à tes pieds, adorer tes vertus.
(*Les Antis se prosternent aux pieds de Manco*.)
Les voilà ces guerriers dont le cœur s'abandonne
Aux loix d'un pere tendre & d'un Roi qui pardonne.

Manco
O triomphe ! Ô retour trop heureux pour mon cœur !
(*Aux Antis en leur faisant signe de se relever*.)
Amis ! (*À Zelmis en l'embrassant*.)
Digne mortel, viens dans mes bras.

SCENE V

(Les mêmes) Imzaé

Imzaé (*accourant avec précipitation*).
Seigneur,
Accourez, prévenez, confondez la furie
D'un peuple qui s'égare & sert la perfidie.

Manco
Que dites-vous ? Quel peuple & quel nouvel effroi ?

Imzaé
Le barbare Tamzi s'est fait proclamer Roi.

Manco
Ciel !

Huascar
Il est Roi ! Tamzi ! Quel jour affreux m'éclaire !
Ainsi, de ce perfide, esclave involontaire,
J'allois, de ses forfaits, devenir l'instrument !

Manco
Qui toi ?

Huascar
Son attentat m'a rendu mon serment.
Venez, braves Antis, & courons le confondre.
(*À Manco*.)
Je vais t'en affranchir & j'ose t'en répondre.
Tu peux te confier en ce bras redouté.

SCENE VI

Manco, Idamore, Imzaé, Zelmis, Gardes.

Manco
Quelle grandeur, ô Ciel ! Mais quelle atrocité
Dans ce pontife !... Allons nous montrer aux rebelles.

Idamore
Seigneur, craignez plutôt leurs fureurs criminelles.

Manco
Moi craindre, cher ami, des traîtres ténébreux ?

Idamore
Et que leur opposer ?

Manco
C'est que j'ai fait pour eux.
Marchons, à quelque excès qu'ils portent l'insolence,
Voyons si leurs regards soutiendront … l'offense.

SCENE VII

Imzaé, Zelmis.

Zelmis (*prêt à suivre Manco*.)
Ah je te suis par-tout où tes jours menacés…

Imzaé (*l'arrêtant.*)
Arrête, quel transport ! Tous mes sens sont glacés.

Zelmis
Tu me retiens envain.

Imzaé
Veux-tu braver la foudre ?
Dans la main d'un cruel…

Zelmis
Je n'ai point à résoudre.
C'est mon Roi qu'on attaque.

Imzaé
Et c'est moi, si tu meurs,
C'est moi qui vais périr.

Zelmis
Impuissantes frayeurs.
C'est trop tarder.
Comme il est prêt à sortir en s'arrachant des mains d'Imzaé, Mirzime entre par le fond avec les Satellites du temple, & l'arrête.

SCENE VIII

Imzaé, Zelmis, Mirzime, Les Satellites du temple.

Imzaé (*voyant entrer Mirzime*.)
O Ciel !

Mirzime (*arrêtant Zelmis*.)
Arrête.

Zelmis
Quelle rage ?...

Mirzime
Viens, au Pontife Roi, tu dois servir d'otage.

Zelmis
Moi !

Imzaé
Lui !
(*Elle l'embrasse avec transport, & l'entraîne jusqu'au bout du Théâtre sur le devant*.)
Non, de mes bras, rien ne peut l'arracher ;
Que ma mort…

Zelmis
Chere Amante ! (*Aux Satellites*)
Osez donc approcher.
(*Les Satellites font un mouvement comme pour venir à lui*).

Imzaé (*se jettant au devant d'eux*).
Barbares !... Mais qu'entens-je, & quel tumulte encore ?
(*Voyant entrer Tamzi*).
Tamzi !... C'en est donc fait !

SCENE IX

(Les mêmes) Tamzi.

Tamzi (*entrant tout éperdu, sans voir d'abord Zelmis*).
Jour affreux que j'abhorre !
Manco paroit. Le peuple, Huascar, les Antis,
Tout le suit ! Tout me quitte ! Il triomphe & je fuis !
Je fuis ! Huascar même ! O destin qui m'opprime !
Traître !
(*Appercevant Zelmis & tirant son poignard*).
(*A Mirzime*).
Ah ! Tu m'as du moins réservé ma victime.

Zelmis
Perfide !

Imzaé
O désespoir !
(*Comme Tamzi court à Zelmis pour le poignarder ; Huascar arrive & poignarde le Pontife lui-même.*)

SCENE X

Imzaé, Zelmis, Manco, Huascar, Les Antis, Les gardes, &c.

Huascar (*courant à Tamzi & le frappant*).
O forfaits inouïs !
Meurs, traître. (*À Manco.*)
Toi triomphe & reconnois ton fils.

Manco
Mon fils !

Huascar
Il l'immoloit, j'ai prévenu sa rage.
(*Montrant Tamzi mourant dans les bras des Guerriers qui l'entraînent.*)
Voilà l'homme civil, reconnois le sauvage.

Manco (*embrassant Zelmis.*)
Mon fils !

Zelmis - Zérophis
Ah, dès long-temps, je l'étois par mon cœur.
Mon pere !

Huascar (*à Manco.*)
Tu le vois, le lâche, en sa fureur,
Après m'avoir trahi, trahissoit la nature.

Manco
Toi-même, tu vois donc, qu'en une ame parjure,
Souvent les passions en effacent la loi.

Huascar
Ah, j'en rougis pour l'homme.

Manco
Il falloit donc un Roi.
Il falloit qu'un pouvoir, par l'espoir ou la crainte,
Y ramenât du moins les cœurs qui l'ont éteinte.
Mais tu me rends mon fils ; je t'ai donné ma foi ;
Je ne te retiens plus. Va, pars, mais souviens-toi
Que, trop cher à mon cœur, si quelque main hardie,
Conduite par la haine, attentoit à ta vie,
Même au fond des déserts, ce pouvoir que tu hais,
De tes jours innocens assurera la paix.

Huascar
O vertu dont envain je voudrois me défendre !
O charme ! & qui t'inspire un intérêt si tendre ?

Manco
Le devoir le plus saint & le moins respecté.

Huascar (*fort troublé.*)
Quel est donc ce devoir ? Réponds.

Manco
L'humanité.

Huascar
Ah, vers toi, pour jamais, ce mot seul me ramene.
Envain résisterois-je à sa voix qui m'entraine.
C'est la voix du Ciel même… eh bien, je suis vaincu.
Je bravois ta valeur… j'adore ta vertu.
(*Il se jette à ses pieds & se releve aussi-tôt*).
Voi le fier Huascar à tes pieds qu'il embrasse,
Non pour te demander, pour obtenir sa grâce,
Mais pour désavouer ses honteuses fureurs.
Ta bonté, ta sagesse éclairent mes erreurs.
J'aimai l'humanité, tu l'aimes davantage ;
Son repos, son bonheur, sa gloire est ton ouvrage.
Je vois que l'univers avoit besoin d'un Roi,
Et n'en pouvoit choisir un plus jute que toi.
Régne. Ce bras vainqueur armé pour te détruire,
Si ta vertu l'excite & daigne le conduire,
Ce bras, dès ce moment, n'est armé que pour toi.
Je défendrai ton fils. Sois désormais mon Roi ;
Sois plus, sois mon ami.

Manco (*l'embrassant*).
Je le suis, je dois l'être.
Puisqu'enfin ton grand cœur apprend à me connoître,
(*Montrant Zérophis*).
Et voilà mon garant.

Zérophis
O mon pere !

Imzaé
Ah, Seigneur !
Ce garant, pour tous deux, l'est aussi de mon cœur.

FIN.

La Jeune Indienne

(Comédie, 1764)

Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort

Édition : *Œuvres de Chamfort*, Tome II, Chez le Directeur de l'Imprimerie des Sciences et Arts.

ACTEURS

BETTI
BELTON
MOWBRAI
MYLFORD
UN NOTAIRE
JOHN, *Laquais*.

La scène est à Charlestown, Colonie Anglaise de l'Amérique Septentrionale.

SCENE PREMIERE

Belton, Mylford.

Mylford
A Charlestown, enfin, vous voilà revenu :
L'ami que je pleurais à mes vœux est rendu.
Je vous vois, vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
J'arrive au moment même : en entrant dans le port :
J'apprends votre retour : j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le Ciel me renvoie :
Je vous trouve abbattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer ; ouvre-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile,
D'un père avant trois jours vous comblerez les vœux…

Belton
Ah ! J'ai fait son malheur ! Comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours perdus dans la misère.
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvait me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-tems, chez Mylford, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père et le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une île sauvage :
Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
J'allais périr, hélas ! Sans eux, sans leur secours :
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours !
Leur chasse me nourrit : leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma faiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis !
J'avais passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avaient sauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie !
Il faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste ?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste ?
Prodigue de ses biens, et même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours ?

Mylford
L'amour et l'amitié vont d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

Belton
L'amour ?...

Mylford
Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux ? Eh ! Vous l'aimiez, je crois.

Belton
Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :
Mais quand Mowbrai formait cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'était pas le prix.
Votre oncle affermissait une amitié sincère
Qui joignait ses destins aux destins de mon père ;
Mais croyez-vous encor qu'il voulut aujourd'hui
Après cinq ans passés…

Mylford
Quoi ! Vous doutez de lui ?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse.
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour :
Je lirai dans son cœur ; il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle ; il est d'un caractere
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La secte dont il est, tranche les complimens ;
Les Quakers, comme on sait, ne sont pas fort galans.

Belton
Eh ! Depuis si long-tems vous croyez qu'Arabelle…

Mylford
Répondez-moi de vous, je réponds presque d'elle.

Belton
Revenez au plutôt : un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher : je l'aime, mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage
De ces épanchements à l'amitié si doux :
Mon cœur en a besoin, et les garde pour vous.

SCENE II

Belton, *seul*.
Je revois ce séjour ! Je vis parmi des hommes !
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes ?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrace, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage :
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'Univers.
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage ?
Etais-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.
O Ciel ! Je possédais, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfait du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre !
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté.
Le mépris, ce tyran de la société,
Cet horrible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurais bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable…
Ma foiblesse à Betti paraîtra pardonnable,
Quand elle connaîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état, et nos communs malheurs.

SCENE III

Mowbrai, Belton
(Belton lui fait une profonde révérence.)

Mowbrai
Laisse-la tes saluts, mon cher, couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déjà dit, et le dis de nouveau ;
Aime-moi, tu le dois ; mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse,
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin, je lui rendrai son fils.

Belton
Mais, Monsieur…

Mowbrai
Heum ! Monsieur ! C'est Mowbrai qu'on me nomme.

Belton
Pensez-vous !...

Mowbrai
Penses-tu ; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en, et parle au singulier.

Belton
Tu le veux : eh bien, soit. Je vais vous… tutoyer.
Mon père est indulgent ; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner.
Le penses-tu ? Peut-il encor me pardonner ?

Mowbrai
Tu ne sais ce que c'est que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,
On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égarait, t'éloignait des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osais prévaloir,
Je te mépriserais sans retour ; mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux ;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misere…
(Ici Belton frémit.)
Ta misère !... Oui ; voyez un peu la belle affaire !
Regardez comme il est confus, humilié,
Pour ce mot de misère… O Ciel ! Quelle pitié !
De ton père envers moi l'amitié peu commune,
Dernièrement encore a sauvé ma fortune ;
Je perdis deux vaisseaux, presqu'au port, sous mes yeux ;
On me crut sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme et que j'aille en justice,
Par un serment coupable autant que solemnel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Eternel.
A l'Etre Tout-Puissant faire une telle injure !
J'allais m'exécuter, la faillite était sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

Belton *prend le billet et lit*.
« Monsieur,

Mowbrai
Ah ! Sans doute.

Belton *continue*.
« Je viens d'apprendre le malheur
Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
A quelque arrangement. Je vous demande en grace
D'accepter de ma part cinquante mille écus,
Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
Si la fortune un jour vous redevient propice,
Je les réclamerai. Conservez ce billet :
Il est votre quittance, et je suis satisfait. »

Mowbrai, *reprenant le billet*.
Ton père de ce trait me parut seul capable.
C'est en effet à lui que j'en suis redevable…
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre,
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre ;
Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations.
Je suis tout uni, moi. Sois donc de la famille :
Dès ce jour, mon neveu te présente à ma fille…

Belton
Votre…. Ta fille !...

Mowbrai
Eh ! Oui. Tu sembles t'étonner ?
A ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

Belton
Dès long-tems en faveur d'une amitié fidelle,
Ta bouche à mon amour promettait Arabelle.
J'aspirais à ces nœuds ; et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, était cher à mon cœur.
Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû peut-être, éteindre
Cet espoir dont jadis mon cœur s'était flatté.
Je sens que cet hymen entre nous concerté,
Serait le seul moyen de me rendre à mon père,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

Mowbrai
Va, mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois.
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruit de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups ;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu… Bon, glisse donc le pied, la révérence.
(À part.)
Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas ; il est toujours poli.
(Haut.)
La franchise, mon cher, voilà la politesse.
Les bois t'en auraient dû donner de cette espèce.
(Il veut sortir et revient sur ses pas.)
A propos, j'oubliais… Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant ?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature !

Belton
C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.

Elle était avec moi lorsque ton capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit sur son bord.

Mowbrai
Ah ! Ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnaissance ;
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.
(Il sort.)

Belton *seul.*
Hélas ! Puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits ?

SCENE IV

Betti, Belton.

Betti
Ah ! Je te trouve enfin. L'on m'assiège sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empresse ?
On me fait à la fois cinq ou six questions.
J'écoute de mon mieux, à toutes je réponds :
On rit avec excès ; que faut-il que j'en croie,
Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ?...

Belton
Tu leur as fait plaisir…

Betti
Oh ! Bien si c'est ainsi,
Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi ?
On te croirait fâché.

Belton
J'ai bien raison de l'être.

Betti
Quelle raison ? Dis-moi, ne puis-je la connaître ?
Tu parais inquiet…

Belton
Je le suis… Non pour moi.

Betti
Pour qui donc, mon ami ?

Belton
Le dirai-je ? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

Betti
Tu m'aimes, il suffit : que puis-je avoir à craindre ?

Belton
Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque chose de plus…

Betti
Que faut-il en ces lieux ?

Belton
La richesse.

Betti
A parler tu m'instruisis sans cesse ;
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'était la richesse.

Belton
Eh ! Peut-on se passer…

Betti
Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour ?

Belton
On s'aime ; mais souvent l'amour laisse connaître
Des besoins plus pressans…

Betti
Eh ! Quels peuvent-ils être ?

Belton
L'amour sans d'autres biens…

Betti
L'amour sans la gaieté
Ne peut guère suffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre ?

Belton
Il faut, pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Etre riche.

Betti
Eh ! Dis-moi, suis-je riche, Belton ?

Belton
Toi ? Non, tu n'as point d'or.

Betti
Quoi ? Ce métal stérile
Que j'ai vu ?...

Belton
Justement.

Betti

Il te fut inutile.
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connais bien des gens ;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire :
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

Belton

Ecoute-moi, Betti, tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux, sont soumis à des lois.
Le besoin les rapproche et les unit ensemble.
Ces mortels opposés que l'intérêt rassemble
Voudraient ne voir admis dans la société,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

Betti

Mais… Cela me paraît tout-à-fait raisonnable.

Belton *à part*.

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(Haut.)
Betti… La pauvreté… m'inspire un juste effroi.

Betti

La pauvreté !... Mais… C'est manquer de tout, je crois ?

Belton

Oui.

Betti

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père.
Quoi ! Nous pourrions ici manquer du nécessaire ?

Belton

Non, mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différens besoins :
Ils naissent chaque jour ; chaque instant les ramène ;
Et lorsque par hasard, la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné…

Betti

Je ne te comprends pas…
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté ! Je n'en connais pas d'autre.

Belton

Voilà la tienne, hélas ! Connais quelle est la nôtre !

Betti

Une autre pauvreté ! Vous en avez donc deux ?
On doit dans ce pays être bien malheureux !

Belton

C'est peu de contenter les besoins de la vie :
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, ne nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage ;
Et d'éternels besoins un funeste assemblage…

Betti

Oh ! Cette pauvreté… C'est votre faute aussi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?
Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Etait de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait, et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or ?

Belton

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père.
Du crime trop souvent il devient le salaire ;
Mais la vertu par fois a produit…

Betti

Que dis-tu ?
Avec de l'or ici vous payez la vertu ?

Belton

Contre le besoin d'or l'infaillible remède…

Betti

Eh bien !

Belton

C'est de servir quiconque le possède ;
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses lois.

Betti

Oh Ciel ! J'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi ! Quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire ?

Belton

Souvent.

Betti

En laissez-vous aux mal-honnêtes gens ?

Belton

Plus qu'à d'autres.

Betti

De l'or dans les mains des méchants ?
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage :
N'en pourraient-ils pas faire un dangereux usage ?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchait ta nourriture,
Etait, entre mes mains, moins terrible et moins sûre.

Belton
Chacun suivant son cœur s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfouit en secret et le rend à la terre…

Betti
Ah ! Fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller :
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons ;
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

Belton
Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisent qu'à peine aux habitans des villes…

Betti
Tant pis, car j'aurais bien travaillé.

Belton
Dans ces lieux
On épargne à ton sexe un travail odieux.

Betti
C'est que vos femmes sont languissantes, débiles :
J'en ai vu deux tout-à-fait immobiles ;
Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

Belton
Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes :
L'usage le défend.

Betti
Le permet-il aux hommes ?

Belton
Sans doute il le permet.

Betti *avec joie.*
Belton, embrasse-moi.

Belton
Quoi donc ?

Betti
Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

Belton
Ah ! C'est trop prolonger un supplice si rude !
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déjà regretté ton pays :
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas ! Nous devons nous attendre !
Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous.
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains ;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints,
Tout aigrira nos maux jusqu'à notre tendresse.
Nous haïrons l'amour ; nous craindrons la vieillesse ;
En d'autres malheureux reproduits chaque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

Betti
Ciel !

SCENE V

Betti, Belton, Mylford.

Mylford *à Belton.*
Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire…

Betti *à Mylford.*
Aimes-tu Belton ?

Mylford
Oui.

Betti
Bon ! Il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or…

Belton *à Mylford.*
Ô Ciel ! Oseriez-vous penser !...

Mylford
Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connaissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle,
Je sais l'heureux devoir de l'amitié fidelle :
Tout mon bien est à vous.

Belton *bas à Betti.*
A quoi me réduis-tu :

Betti *à Belton.*
Mais il t'offre son or ; que ne le reçois-tu ?
(À Mylford.)
Nous ne prendrons pas tout.

Belton *à Mylford.*
Souffrez que je l'instruise.
(À Betti.)
Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.

Il m'offre tout son bien, je dois le refuser,
Ou de son amitié ce serait abuser.
Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

Betti
Quoi ! L'on rejette ici les dons de l'amitié ?

Belton
Souvent qui les reçoit excite la pitié.

Betti
Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole.
Des cris dans nos forêts parlaient plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi ! Tu veux que les dons puissent être une tache ?
Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache ?
Que la main d'un ami… Non, tu t'es abusé ;
J'en suis sûre : jamais je ne t'ai méprisé.

Mylford
Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami, vous m'aviez fait injure.
(À Betti.)
Je voudrais lui parler, Betti, retire-toi.

Betti
Pourquoi donc ? Ne peux-tu lui parler devant moi ?
Est-il quelque secret que l'on doive me taire ?
(À Belton qu'elle regarde tendrement.)
Quand je t'en confiais, éloignais-je mon père ?
Tu le veux ?...
(Belton lui fait un signe de la tête.)
Allons donc !
(Betti en sortant soupire, et regarde plusieurs fois Belton.)

SCENE VI

Belton, Mylford.

Mylford
Enfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables :
« Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
« Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis :
« Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
« Je déplorais sa mort, le Ciel nous le renvoie ;
« Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser ?
L'amitié doit savoir…

Belton
Ah ! C'est trop l'offenser.
Connaissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée…
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur.
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle :
Elle a tout fait pour moi.

Mylford
Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux ;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage ;
Observez que déjà vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous, par cet hymen, la fortune est fixée ;
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

Belton
Je le sens, vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine, il les admet ; mais mon cœur les détruit.
Qui ? Moi, trahir Betti ! La rendre malheureuse !
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas ! Si vous saviez tout ce que je lui dois !
Mais qui peut le savoir ? C'est elle, je la vois.
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCENE VII

Betti, Belton, Mylford.

Betti *à Belton*.
As-tu quelque secret à me cacher encore ?
Hélas ! Oui… Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! Je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler ?

Mylford *à Belton*.
C'est mon oncle lui-même.

Betti
Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

Mylford
Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant :
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

Betti *à Belton, lui montrant Mowbrai*.
Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là ?

Moi, j'aime ce vieillard, je reste.

SCENE VIII

Betti, Belton, Mowbrai.

Mowbrai

Te voilà !
Je te cherchais. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et les vœux d'Arabelle.
Le contrat est tout prêt.

Belton

Une telle faveur…
Autant qu'il est en vous… peut faire mon bonheur.

Betti *à Mowbrai, avec ingénuité.*
Bien obligé…

Mowbrai

Betti, Tu serviras ma fille ;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

Betti
Oh ! Pour moi je ne veux servir que mon ami.

Mowbrai *à Belton.*
Combien tu dois l'aimer ! Je me sens attendri ;
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet hymen assorti,
A ma fille…

Betti

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille ? Et qu'importe ?

Mowbrai *à Belton.*

Eh ! Daigne lui répondre.

Belton *à part.*
Dieux ! Quel affreux moment ! Que je me sens confondre !

Mowbrai
Son amitié mérite un meilleur traitement,
Et tu dois avec elle en user autrement.
Et quand elle saurait qu'un prochain hymenée
De ma fille à ton sort joindra la destinée ;
Elle prend part assez…

Betti

Bon vieillard, que dis-tu ?

Mowbrai *à Belton.*
Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu ?
(À Betti.)
Dès aujourd'hui ma fille…

Belton *à part.*

Il va lui percer l'ame.

Mowbrai
Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

Betti
Sa femme ! Votre fille !...

(À Belton.)

Est-il bien vrai, cruel !
Aurais-tu bien formé ce projet criminel ?
Quoi ! Tu pourrais trahir l'amante la plus tendre ?
Ô malheur ! Ô forfait que je ne puis comprendre !
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois ;
J'ose les implorer, tu m'y forces, perfide ?
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide ;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

Mowbrai
(À part.) *(À Betti.)*
Qu'allais-je faire ? O Ciel !... Je serai ton appui.
Mais mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain…

Betti

Quoi ! Par vos lois il peut trahir ma flamme !
Il pourrait oublier… Dieu ! Quels affreux climats !
Dans quels pays, ô Ciel ! As-tu conduit mes pas ?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure :
Exécrable séjour, asyle du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage…
De la fidélité quel est ici le gage ?...
Quel appui…

Mowbrai

Des témoins, sûrs garans de l'honneur

Betti *vivement.*
Oh ! J'en ai…

Mowbrai

Quels sont-ils ?

Betti

Moi, le Ciel et son cœur.

Mowbrai
Si par une promesse auguste et solemnelle…

Betti
Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidelle.

Mowbrai
A-t-il par un écrit ?...

Betti
O Ciel ! Qu'ai-je entendu ?
Quoi ! Tu peux demander un écrit ? L'oses-tu ?
Un écrit ! Oui, j'en ai… Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire :
Par-tout à chaque pas l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
Qu'un tigre ou que la faim t'aurait cent fois ravie ;
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour…
Entre mon père et lui partageant mon amour…
Mon père !... Ah ! Je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermaient la paupière,
Nous dire : mes enfans, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre : oui je te le promets.
(Se tournant vers le Quaker.)
Tu t'attendris…

Belton *à part*.
Ô Ciel ! Quel homme impitoyable
Pourrait…

Mowbrai
De la trahir serais-tu bien capable ?

Betti *à Belton*
Que ne me laissais-tu dans le fond des forêts ?
J'y pourrais sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savais-je s'il était des malheureux au monde ?
Ah ! Combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus !
Eh bien ! Puisqu'à jamais nos liens sont rompus…
Tires-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère,
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi les malheureux,
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

Belton *se tournant tendrement*.
Betti !...

Betti
Tu m'as donné ce nom que je déteste.
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait, hélas ! Mon malheur aujourd'hui,
Jadis il me fut cher : il me venait de lui.
A ce nom qu'il aimait, autrefois sa tendresse
Daignait joindre le sien, les prononçait sans cesse ;
Se faisait un bonheur de les unir tous deux :
Prononcés par ma bouche ils rallumaient ses feux :
Son affreux changement pour jamais les sépare.

Mowbrai *à part.*
Mon cœur est oppressé…
(À Belton.)
Quoi ! Tu pourrais, barbare…

Belton
Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.
Ah ! Crois-en les sermens de mon ame attendrie !
(À Betti.)
L'indigence et les maux où j'exposais ta vie,
Seuls à t'abandonner pouvaient forcer mon cœur :
Même en te trahissant, je voulais ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage.
Je brave ces besoins qui pouvaient m'alarmer :
Je n'en connais plus qu'un : c'est celui de t'aimer.
Je te perdais ! O Ciel ! Que j'allais être à plaindre !
(Il se jette à ses pieds.)
Voudras-tu pardonner…

Betti
Ah ! Tu n'as rien à craindre,
Cruel, tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il…

Belton
Chère Betti ! Quel cœur j'aurais perdu !
(Ils s'embrassent.)

Mowbrai
O spectacle touchant ! Tendresse aimable et pure !
L'amour porte en mon sein le cri de la nature !
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;
Je les sens, et mon cœur les partage avec vous.
(À Belton.) *(À Betti.)*
Tu fus vil un instant… Et toi, que tu m'es chère !
(Il va vers la coulisse.)
John, John.

SCENE IX

Betti, Mowbrai, Belton, John.

Mowbrai
Ecoute.

John
Quoi !

Mowbrai
Fais venir le notaire.
(John sort.)
Belton, rends grace au Ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé ;
Et que ton ame un jour puisse égaler la sienne.

Betti
Egale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.
(À Mowbrai.)
Cesse de l'accabler par un cruel reproche ;
Il m'aime…

Mowbrai
Quelqu'un vient : c'est le Notaire.

SCENE DERNIERE

Betti, Belton, Mowbrai., le Notaire.

Mowbrai
Approche.

Le Notaire
Serviteur.

Mowbrai
Assieds-toi… C'est pour ces deux époux.

Betti *à Belton*.
Quel est cet homme-là ?...

Belton
Cet homme vient pour nous.

Le Notaire *à Mowbrai*.
Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle ;
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

Mowbrai
Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

Le Notaire
Betti !...

Mowbrai
Vite, dépêche…

Le Notaire
Allons, soit… J'ai fini.

Belton
Signons.

Le Notaire
C'est bien dit ; mais, avant la signature,
Il faudrait mettre au moins la dot de la future.

Mowbrai
Allons, mets : ses vertus.

Le Notaire *laisse tomber sa plume*.
Bon, tu railles, je croi.

Mowbrai
Ses vertus.

Le Notaire
Allons donc, tu te moques de moi.
Qui jamais aurait vu ?...

Mowbrai, *avec impatience*.
Mets ses vertus, te dis-je.

Le Notaire
Tout de bon ! Par ma foi, ceci tient du prodige !
N'ajoute-t-on plus rien ?

Mowbrai
Est-il rien au dessus ?...
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

Le Notaire
Cinquante mille écus, si tu veux ! L'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

Belton *à Betti*.
Il nous comble de biens ! Ah ! Courons dans ses bras…

Betti
Ah ! Sur-tout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

Mowbrai
Que dit-elle ?

Betti
Je sais que chez vous on méprise
Quiconque en recevant des dons…

Mowbrai
Autre sottise.
Où prend-elle cela ? Serait-ce toi, Belton,
Qui peux la prévenir de cette illusion ?
De rougir des bienfaits ton ame a la faiblesse ?
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien :
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

Le Notaire *à Belton*.
Signez. *Belton signe*.
(À Betti.)
A vous…

Betti
Qui ? Moi, je ne sais point écrire.

Belton
Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

Betti
Et le cœur et la main, Belton, tout est à toi.

Belton
Votre cœur en aimant ne le cède qu'à moi.

Betti
Eh bien ! C'est donc fini ! Que cela veut-il dire ?

Belton
Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire ;
Vous m'assurez l'objet qui m'avait su charmer.

Betti
Quoi ! Sans cet homme noir je n'aurais pu t'aimer !
(Au Notaire.)
Donnez-moi cet écrit.

Le Notaire
Il n'est pas nécessaire.
Cet écrit doit toujours rester chez le Notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de…

Betti
Ce que j'en ferais ?
S'il cessait de m'aimer, je le lui montrerais.

Le Notaire
Peste ! Le beau secret qu'a trouvé là Madame !

Belton
En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

Mowbrai
Par les nœuds les plus saints je viens de vous unir.
Ton père l'aurait fait, j'ai dû le prévenir.
Il approuvera tout ;
(En montrant Betti.)
Et voilà notre excuse.
Instruisons mon ami que sa douleur abuse.
Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier :
Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN.

Hirza ou Les Illinois

(Tragédie, 1767)

Sauvigny

Puisse de Monréal l'exemple malheureux
Arracher à vos yeux des larmes salutaires
Henr.

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Mercredi 27 Mai 1767.

Édition : *Hirza,* tragédie par M. Billardon de Sauvigny, Paris, Chez la veuve Duchesne, Libraire, 1767.

PREFACE

Le desir de la vengeance, l'ambition, l'amour, la jalousie ont souvent fait traîtres, & l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir passager, a presque toujours occasionné le malheur des peuples qui, loin des yeux du Souverain, sont dans la dure nécessité de leur obéir.

Frappé de cette grande vérité, j'ai voulu la mettre sur la scene ; mais des raisons malheureusement invincibles m'ont empêché d'exécuter mon plan d'une maniere aussi étendue que je l'avois conçu. Elles m'ont même arrêté quelques tems ; cependant le plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux l'a emporté ; j'ai cru qu'il en résulteroit peut-être quelques beautés que je devrois au sujet. Plus je l'ai médité, plus j'ai senti mon enthousiasme croître et mon ame s'élever, plus le sujet m'a paru vraiment tragique & moral ; deux choses que l'on doit réunir autant qu'il est possible.

Pour mettre en opposition les mœurs des Sauvages avec celles du peuple le plus policé de l'Europe, j'ai choisi deux hommes de chaque Nation ; l'un a les vertus, l'autre les vices de son pays ; & j'ai voulu, en déployant leurs caracteres, faire marcher de front ces quatre personnages.

Plusieurs Officiers du Canada que j'ai consultés, m'ont assuré que les Sauvages, accoutumés à vivre avec les Européens & si souvent trompés par eux, sont devenus très-méchans, & tels à-peu-près que j'ai cherché à peindre Oukéa.

Les autres, qu'on nomme les Sauvages *d'en-haut*, avec moins de passions & de besoins, sont plus désintéressés, plus francs ; ils suivent presque machinalement les impulsions subites du cœur, ces premiers mouvemens de la pitié qui vous rendent généreux & bons ; car, comme dit un Auteur célèbre, « qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables ou à l'espèce humaine en général » ?

Ces sauvages, uniquement occupés de la chasse ou de la guerre, ne connoissent à-peu-près que le physique de l'amour[(a)]. Si j'ai donné un sentiment plus tendre à la femme, son amour est l'ouvrage d'un François.

Ce n'est point dans la vue de faire des vers pompeux, mais seulement pour peindre avec des couleurs plus vraies, que j'ai donné un langage figuré à mes Sauvages. Je n'ai voulu employer, autant qu'il m'a été possible, que les images qui leur sont propres & qui ne choquent point nos idées.

J'ai mis en usage le Calumet & les Colliers, parce que le *Calumet* est une sorte de passe-port, & les *Colliers* sont les garants de tous les traités qui se font ; les *Manitous* sont à-peu-près comme les Dieux Pénates des Payens ; chaque Sauvage s'en choisit un à sa fantaisie, & le port toujours sur soi. Il fait gloire de vaincre la douleur & les tourmens ; il ne pleure la mort de ses parens qu'un an après les avoir perdus : c'est au plus célèbre Guerrier à faire l'éloge d'un Guerrier qui vient de mourir, en rappellant ce qu'il a fait de plus mémorable. Ils ont des chansons de guerre & de mort, telles à-peu-près que celles qui finissent le I^{er} acte.

J'entrerai dans de plus grands détails à ce sujet dans un petit Ouvrage sur le Canada, que je ferai paroître incessamment. Je dirai en passant que les Sauvages qui veulent faire l'éloge d'un Européen, lui disent, *tu es un homme comme nous*. Ils n'attribuent point les mauvaises actions des hommes à la méchanceté du cœur, mais à la folie, à l'égarement de l'esprit ; c'est peut-être une des choses qui prouve le mieux que l'homme n'est pas né méchant.

J'avois imaginé qu'un fils voyant le fer levé sur son père, & se précipitant au-devant du coup pour le recevoir, pourroit ne pas déplaire. Je croyois que, loin de passer pour un *escamotage*, cette action seroit trouvée naturelle & convenable : j'ose le croire encore ; & si ce dénouement n'a pas plû, c'est qu'il n'etoit pas amené avec assez d'art, & que, loin d'intéresser pour Hirza, il la rendoit odieuse. J'ai donc été obligé d'en revenir au premier dénouement que j'avois imaginé & que je croyais devoir faire moins d'effet, parce qu'il était plus simple. Puisque le Public l'a agréé, je m'en applaudis : Hirza en est devenue plus intéressante. Je conçois que c'est l'intérêt qui doit être le premier mérite d'un Ouvrage fait pour être représenté.

Je mets ici la première Approbation de ma Piece, qui a été reçue sous le titre des *Sauvages*.

(a) M. Rousseau, égalité des conditions. Le physique de l'amour est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui, du moins, lui donne, pour cet objet préféré, un plus grand degré d'énergie : or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin, pour établir leur empire & rendre dominant le sexe qui devroit obéir… Le Sauvage écoute le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pû acquérir.

PERSONNAGES

HIRZA	M^lle. Dubois.
MONREAL	M. Molé.
HIASKAR, *Chef de Guerre*.	M. Le Kain.
MONREAL, *pere*.	M. Brizard.
OUKEA, *Chef du Conseil des Vieillards*.	M. D'Auberval.

ACTE PREMIER

On voit dans l'enfoncement le Saut de Niagara. D'un côté, des rochers, des cabanes & quelques arbres ; de l'autre, un tombeau élevé sur des piliers matachés, & décoré de chevelures en forme de trophée ; au pied du tombeau est un Autel sur lequel sont les armes du Défunt, ses flèches, son casse-tête & son manitou. Hiaskar est appuyé & paroit consterné ; les autres Guerriers, le Conseil des Vieillards, Oukéa & plusieurs Femmes sauvages sont épars çà & là dans des attitudes de douleur & de désespoir : Hirza est au milieu. Elle regarde le tombeau de son pere, et laisse voir plus de colere que d'abattement.

SCENE PREMIERE

Hiaskar, Hirza, Oukéa, Vieillards, Guerriers, Femmes Sauvages.

Hiaskar

Sur ta tombe, ô Thamar, les Illinois gémissent !
Ces huttes, ces rochers de leurs cris retentissent !
Et nos Dieux sont par nous vainement implorés !
Ils ont vu les François de ton sang enivrés,
Sans pouvoir t'arracher à leur glaive homicide !
Appui du Canada, notre Chef intrépide,
Aussi prompt que les vents, eût fait voler la mort
Des remparts de Québec aux monts du Labrador :
C'est du sang des François qu'il cimentoit sa gloire ;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.
Triste Niagara, séjour craint de nos Dieux,
Vous, rochers menaçans, & vous, flots furieux,
Qui des monts inégaux couvrant les vastes cimes
Tombez en mugissant d'abîmes en abîmes,
Vous avez vu briser le calumet de la paix,
Par un monstre animé sous la main des François :
Un vaisseau qui des flots s'élevant jusqu'aux nues
Agitoit dans les airs ses ailes étendues,
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ses flancs
Frappoient d'un bruit affreux les monts retentissans :
Sous tes pieds, ô Thamar, tu sens trembler la terre ;
Tu cours, la flamme en main, défiant le tonnerre,
Abîmer dans les eaux ce colosse odieux,
Qui de son poids énorme eût accablé ces lieux.
Nous étions sous ta garde, à l'abri des tempêtes :
La hache des François vient de frapper nos têtes.
Pleurons, amis, pleurons, notre soutien n'est plus :
L'Europe est triomphante & nos Dieux sont vaincus.

Hirza

Quoi ! Ta bouche, Hiaskar, est ouverte à la plainte !
Compagnon de Thamar, connoîtrois-tu la crainte ?
Garde-toi d'avilir, par un si lâche effroi,
Tes Dieux & ton pays, & nos Guerriers & toi.
Du moins imite Hirza. Thamar étoit mon pere :
Hélas ! Moi qui l'aimois, moi qui lui fut si chere,

Ai-je fait sur sa tombe éclater mes douleurs ?
Que le sang des François y coule avant nos pleurs.
J'embrasse cet espoir ; il plaît à mon courage.
Apprenez d'une femme à repousser l'outrage ;
Venez, Guerriers : un Dieu de notre honneur jaloux,
Un Dieu qui m'a parlé, marchera devant vous.
Mais que vois-je ? Un revers aura pu vous abattre !
Ciel ! Eh quoi ! Vous pleurez, vous qui pouvez combattre !
Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs,
Dans leur barbare joie, insulter à vos pleurs ?
Vous ne voyez donc pas les mânes de mon pere,
Dans l'ombre de la mort frémissant de colere,
Retracer à vos yeux ce qu'il a fait pour vous !
Quand nos Chefs revenoient sanglans, percés de coups,
Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes,
Ne leur prodiguoit-il que d'impuissantes larmes ?
Il couroit les venger : imitez sa valeur ;
Et sacrifiant tout à ma juste fureur,
Allez, pour appaiser son sang qui fume encore,
Frapper, exterminer des monstres que j'abhorre.

Hiaskar
Si je perdis l'espoir de remplir tes souhaits,
Je t'avouerois ma honte, & je m'en punirois.
Va, crois en Hiaskar ; étouffe un vain murmure :
Ta fureur est aveugle & ma haine est plus sûre.
Courir en téméraire au devant du danger,
C'est hâter sa défaite, & non pas se venger.
Nos Vainqueurs sont armés par un pouvoir céleste,
Veux-tu de nos Guerriers voir immoler le reste ?
Veux-tu voir enchaîner par ces Tyrans heureux,
Nos femmes, nos enfants, & toi-même avec eux ?

Hirza
Que dis-tu ? Des François moi subir l'esclavage !
S'ils ont le bras d'un Dieu, j'ai le cœur d'un Sauvage ;
Je sais mourir.

Oukéa
Arrête. Il ne nous suffit pas
De mourir : il faut vaincre ; il faut dans nos combats,
Consultant la prudence autant que le courage,
Ne rabaisser jamais l'orgueil du nom Sauvage.
L'adresse contre nous fait plus que la valeur ;
Que l'exemple nous serve, & qu'un peuple trompeur,
Lui-même sous ses pieds creusant un précipice,
Soit la victime enfin de son propre artifice.
Il est tems de venger ton pere & nos climats.
L'Europe a des Tyrans qui nous tendent les bras,
L'un à l'autre opposons ces fléaux de la terre,
Et qu'ils soient seuls en bute aux horreurs de la guerre.

Hiaskar *(à Hirza.)*
Tu dois prêter l'oreille aux discours d'Oukéa.
Au Conseil des Vieillards sa vertu le plaça ;
Thamar l'y consultoit, & sa voix y préside :
Que sa lumiere, Hirza, désormais soit ton guide.
(A Oukéa.)
Et toi, daigne te rendre aux vœux des Illinois.
Nos Vieillards, nos Guerriers te parlent par ma voix.
Tous, d'un commun suffrage honorant ta prudence,
De Thamar en tes mains remettent la puissance,
(Montrant Hirza.)
Jusqu'au jour, où son choix tombant sur un de nous,
Fera revivre enfin Thamar dans son époux.

Oukéa
Je crains trop, Illinois, que dans mon caractere
La rudesse inflexible & l'équité sévere,
En voulant vous servir, ne révoltent vos cœurs.

Hirza
Qu'importe, si tu peux réparer nos malheurs ?

Oukéa, *montrant Hiaskar*.
Tu le veux, j'y consens. Mais il t'aime ; & j'espere
Que l'offre de sa main…

Hirza
A-t-il vengé mon pere,
Lui, qui l'a vu mourir ? Je connois mon devoir.
Quand les Chefs ennemis seront en mon pouvoir ;
Quand, mes yeux les voyant au milieu des tortures,
Je pourrai de mes mains déchirer leurs blessures ;
Quand leurs crânes sanglans sur sa tombe entassés
Calmeront de Thamar les mânes courroucés,
Alors mon choix est fait.

Hiaskar
Je pénetre ton ame.
Et ce jeune François qu'un fol honneur enflamme,
Qui, poursuivi des siens s'est jetté dans nos bras,
Est celui qu'en secret…

Hirza
Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Monréal, sa valeur m'a dû plaire.
Et j'ai du moins, ingrats, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de Guerriers un seul n'ose aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égaler à lui.
Monréal vous apprit l'art sanglant de la guerre ;
Assez les Alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé sa gloire en tombant sous ses coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous :
Puisque vous trahissez ma plus chere espérance,
C'est de lui seul ici que j'attends la vengeance.

Oukéa
Eh quoi ! Sur des François ?

Hirza

Oui sans doute, sur eux.
Ce Guerrier opprimé par leur Chef orgueilleux,
A droit de s'en venger, autant que moi peut-être.
Fils malheureux, la France à peine le vit naître,
Que son pere, à regret s'arrache de ses bras,
Vint chercher parmi nous la gloire & les combats.
Le Tyran de Québec, éveillé par l'envie,
Fontalbar a noirci, persécuté sa vie :
Et pour comble d'horreurs, arrivé en ces lieux,
Le fils n'éprouve pas un sort moins rigoureux.
Oukéa, j'attends tout de ce héros que j'aime ;
Il vengera mon pere, & le sien & lui-même.
Ma main est à ce prix.

Oukéa

O Ciel ! Lui, ton époux !
Notre Chef, un François !

Hirza

Il ne l'est plus pour nous.
Et s'il peut à mon gré…

Oukéa

Quel horrible langage !
Avant qu'à ton pays tu fasses cet outrage,
Dans son sang ennemi…

Hirza

Tu plongerois ton bras !
Songe à tous ses exploits.

Oukéa

Je crains ses attentats.

Hirza

Quoi ! L'ami de Thamar…

Oukéa

Est-il digne de l'être ?

Hirza

Sans doute, s'il nous venge.

Oukéa

En est-il moins un traître ?
Quelque ressentiment qui puisse l'animer,
Plus il fera pour toi, moins tu dois l'estimer.

Hirza

Quoi ! Parmi les écueils, & la foudre, & les ondes,
Pour retrouver un pere il parcourt les deux mondes,
Il arrive, il apprend que son pere est aux fers,
Que Québec l'abandonne aux complots des pervers,
Et qu'en secret peut-être on a tranché sa vie ;
Il voit même, à son tour, la sienne poursuivie ;
Et quand, réduit à fuir, il échappe au trépas,
Il n'aura pas le droit de punir des ingrats,
De venger son ami ; son amante, son pere !
J'en appelle à ton cœur ; il est juste & sincere.
Depuis cinq ans entiers il a vaincu pour nous ;
S'il fut vil à vos yeux, pourquoi l'adoptiez-vous ?
Deux cents de nos Guerriers, guidés par son courage,
Chez les Onontaguès ont porté le ravage :
Revenant triomphant, ce généreux François
Se verra donc puni de ses propres bienfaits ?

Oukéa

Non, sans doute ; & l'on doit honorer sa vaillance ;
Mais faut-il sur lui seul fondant ton espérance,
Braver au même instant l'Algonkin, le Huron,
Et l'Iroquois farouche, & Québec & Boston ?
Quoi ! Trente Nations, à s'armer toutes prêtes,
De cent lieux différens menaceront nos têtes,
Et tu crois, sous son ombre, être à l'abri des coups
De ces vents opposés qui vont fondre sur nous !
Et tu veux, avec lui sur ces bords arrêtée,
Partager de Thamar la natte ensanglantée,
En nous précipitant dans de nouveaux combats !
Non, ces Guerriers, ni moi, n'y consentirons pas.

Hiaskar

Puisqu'aux murs de Québec il faut porter la guerre,
Entre l'Anglois & nous applanissons la terre ;
Nous le verrons bientôt à nos voix accourir :
Alors nous reviendrons, & s'il nous faut périr,
Nous signalant du moins par des faits magnanimes,
Nous mourrons en Héros & non pas en victimes.

(Ils sortent.)

SCENE II

Hirza, Femmes sauvages.

Hirza

Mon pere, toi qu'Hirza porte au fond de son cœur,
Inspire à nos Guerriers cette intrépide ardeur,
Par qui tu fus toujours si vaillant, si terrible.
Tu connois de mon cœur le penchant invincible ;
Il n'en sera pas moins dans sa haine affermi.
Monréal est François ; mais il est ton ami ;
Et, ta fille en ce jour réclamant sa tendresse,
L'amour attisera sa fureur vengeresse…
Mais si, n'osant tenter le hasard des combats,
L'Ennemi dans un piége eût arrêté ses pas,
Ah Dieux !...L'air retentit de cent cris d'allégresse.
Mon Vengeur va paroître : il accourt, il s'empresse.

(Elle le voit.)
Volons…À son aspect que mes sens sont émus !
Comment lui dire, hélas ! Que mon pere n'est plus.

SCENE III

Monréal, (précédé de beaucoup de Guerriers, & suivi des Iroquois qu'il a vaincus.), Hirza, Femmes sauvages

Monréal
Le cœur brûlant d'amour, & plein d'impatience,
Je reviens triomphant après deux ans d'absence,
Pour mériter ta main, pour obtenir ce prix,
Qu'ici Thamar, ton pere, à mes vœux a promis.
J'ai combattu long-tems l'Iroquois intrépide,
Rien n'a pu m'arrêter dans ma course rapide.
Je marchois secondé de tes fiers Illinois.
Le Nord du Canada tremblant à nos exploits,
A vu fuir devant nous cette horde sauvage,
Que l'Anglois façonnoit au frein de l'esclavage :
Et ces nombreux Guerriers, que mon bras a soumis,
Ont quitté leurs tyrans pour suivre des amis.
Tu peux seule à mes yeux embellir la victoire :
C'est de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

Hirza
Sans doute, Monréal, tu connois comme moi
L'ascendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi.
Tu m'as fait éprouver ce charme, que ton âge
Sait donner au malheur, & sur-tout au courage :
Oui, ce grand caractere & ce mépris des maux,
Ce noble orgueil empreint sur le front des Héros,
Et tes premiers exploits, & le vœu de mon pere,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais sais-tu cependant que, malgré tes hauts faits,
Du Conseil des Vieillards les regards inquiets
Déjà tombent sur toi ?

Monréal
J'ai vu leur défiance.
Quel est donc à leurs yeux mon crime ?

Hirza
Ta naissance.
Apprends que Fontalbar, le Chef de tes François,
A coupé les rameaux de l'arbre de la paix.

Monréal
Hirza, que m'apprends-tu ? Se peut-il que la guerre…

Hirza
La hache des Guerriers reposoit sous la terre ;
Thamar l'a retirée, hélas ! Pour mon malheur.

Monréal
Qu'entends-je ? Ciel ! Thamar…dissipe ma frayeur.
Je ne l'ai point revu. D'où vient que ton silence…?
(Il détourne ses regards & voit le tombeau.)
Que vois-je…? Ce tombeau…Que faut-il que je pense ?

Hirza
Que ton ami n'est plus.

Monréal
O sort ! Ô coup affreux !
O perte irréparable ! Ami trop malheureux !

Hirza
Tu m'aimes ; ma fureur ne peut être trahie.
Ecoute, Monréal, le serment qui me lie,
Que Thamar a reçu dans nos derniers adieux,
Et que je renouvelle à la face des Dieux.
Si ce jour voit tomber une tête si chere,
Ma main te vengera, je le jure, ô mon pere !
Ou je ferai couler le sang de ton bourreau,
Ou quarante François te suivront au tombeau.

Monréal
Et moi, par notre amour & tes Dieux j'atteste,
Je jure qu'au Vainqueur ce fer sera funeste.
De tes pleurs & des miens Fontalbar a joui ;
Mon cœur ne fut jamais malheureux que par lui.
On dit que ce Tyran a fatigué la France :
Que mes yeux jouiront d'une pleine vengeance
Je sens qu'elle est trop lente au gré de ma fureur.
J'arracherai mon pere à son lâche oppresseur.
Que m'importe quel sang vengera mon injure ?
Est-il donc des liens plus saints que la nature ?
Croit-on qu'impunément un Tyran détesté
Dans tout ce qui m'est cher m'aura persécuté ?

Hirza
Dans le fond de son cœur il nous croit sa conquête ;
Que ce torrent rapide à ton aspect s'arrête.
La liberté tremblante au fond de nos déserts
Voit des Dieux ennemis, tonnant du haut des airs,
D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi sur elle :
Sous leurs coups redoublés le Canada chancelle :
Force tous ses enfants, libres par tes exploits,
D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
Mais, que veut Hiaskar ?
(L'on entend un bruit d'armes.)

SCENE IV

Hiaskar, Monréal, Hirza, Femmes sauvages, Troupes de Guerriers de la suite de Monréal, Troupes de Guerriers de la suite d'Hiaskar.

Hiaskar

Faisons tête à l'orage ;
Amis, voici l'instant de montrer un courage
Qui triomphe du fort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux se déploie ;
Et le François superbe, en contemplant sa proie.
D'un triomphe assuré semble déjà jouir :
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier soupir ;
Et je vendrai si cher la victoire & ma vie,
Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie.

Monréal

Il ne l'est pas encor.
(A Hirza.)
Va, compte sur ma foi.
Je dois vaincre sans doute en combattant pour toi.
(Il sort.)

SCENE V

Hiaskar, Hirza, Troupes de Guerriers Sauvages, Femmes sauvages.

Hiaskar

Sortez de vos tombeaux, mânes de nos ancêtres.
L'Europe ose aspirer à nous donner des maîtres :
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir,
Venez voir vos enfans triompher ou mourir.
(Il sort.)

SCENE VI

Hirza, Femmes sauvages.

Hirza

Grands Dieux, réveillez-vous au cri de la vengeance ;
Voyez le Canada privé de sa défense.
Le sein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en suppliant ses bras ensanglantés.
Pourquoi céderiez-vous l'Empire de la terre ?
A des Dieux étrangers, arrachez le tonnerre ;
Faites baisser leurs fronts sous vos pas triomphans ;
Relevez vos Autels & vengez vos enfants.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Oukéa, Hiaskar

Oukéa

Qu'Hirza, de Monréal admirant les exploits,
Sur l'Amant qui la venge ait fait tomber son choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant sa foiblesse ;
J'applaudis à la cause & pardonne à l'ivresse :
Mais que tous nos Guerriers, pour un foible succès,
Aient sur leurs boucliers élevé ce François,
Qu'il nous ait fait si-tôt oublier qui nous sommes,
Que sous cet Esclave ait vû fléchir des hommes,
Que mon Chef soit un traître, aux siens même en horreur,
Je sens que cet affront rallume ma fureur,
Je saurai l'en punir.

Hiaskar

Tu fouilleras ta gloire.
Songes-tu qu'à son bras nous devons la victoire ?
Nos Frères terrassés trembloient de toutes parts ;
Mais lui les ranimant du feu de ses regards,
Soudain ils ont repris leur audace premiere.
Que son arme me plaît ! Qu'elle est sensible & fière !

Oukéa

Crois-moi, quand au combat ce jeune ambitieux
Des rayons de sa gloire éblouissoit tes yeux,
Il flattoit les vaincus, du moins je l'en soupçonne ;
J'ai surpris sa pitié, qui m'indigne & m'étonne :
De leur sang tout couvert, il voloit dans leur rangs,
Et retenir nos bras qui déchiroient leurs flancs.
Alors cent prisonniers assuroient la vengeance :
Nous allions des François vaincre la résistance :
A l'aspect de leurs corps sanglans & déchirés,
Desséchés dans la flamme & par nous dévorés,
Monréal a frémi, j'ai vû couler ses larmes ;
Je l'ai vû, s'élançant au milieu de nos armes…
« Arrêtez, crioit-il, j'ai creusé leur tombeau :
« Arrêtez ; par vos mains je deviens leur bourreau.
« Le sang m'unit peut-être à ces tristes victimes :
« Faut-il que leur trépas soit le fruit de mes crimes ?
Le désordre à ces mots a regné parmi nous.
Nos vieillards n'écoutant que leur juste courroux,
Opposoient à ses cris un cœur inéxorable ;
Quand soudain s'est formé ce parti redoutable,
Que son bonheur enivre, & qui cherche aujourd'hui
L'honneur honteux de vaincre & de ramper sous lui.
Il peut avec sa gloire accroître sa puissance :
Quel frein l'arrêtera, lui qui trahit la France ?
Corrompu par le luxe & par la vanité,
Pourra-t-il s'élever jusqu'à la liberté ?
Non, sa fierté naissante a plié sous un maître :

En épousant Hirza, songez qu'il voudra l'être.
Il faut le prévenir par un dernier effort :
Puisqu'il veut notre honte, il faut vouloir sa mort.
Un bras sûr cette nuit à mes pieds va l'abattre.

Hiaskar
Pourquoi l'assassiner, quand on peut le combattre ?
Quel indigne Guerrier sera son assassin ?
Qui d'un forfait si bas voudra souiller sa main ?
Qu'il paroisse, & c'est lui que je prends pour victime :
Dans son infâme sang je cours laver son crime.
Eh quoi ! La trahison, ce vice des ingrats,
Du plus grand des Guerriers hâteroit le trépas ?
Je suis loin d'applaudir à la haine implacable :
Armé contre les siens, sans doute il est coupable :
Mais, combattant pour nous, peut-il l'être à nos yeux ?
S'il a porté trop haut ses vœux ambitieux,
Soit que l'espoir l'aveugle, ou que l'amour l'enflamme,
C'est à moi de le plaindre & d'éclairer son ame.
Si rien ne peut fléchir son orgueil indompté,
S'il est sourd à ma voix, j'entends la liberté
Qui me crie « arme-toi : viens te couvrir de gloire :
« Des mains de ce Héros arrachant la victoire,
« Fais-lui voir en ce jour que, si son bras vainqueur
« Te surpasse en adresse, il te céde en valeur.

Oukéa
Hé bien ! Puisque tes yeux sont fermés sur ce traître,
Cher Hiaskar, écoute ; apprends à le connoître.
C'est au nom du Conseil que je te parle ici.
Ses desseins sont connus, & tout est éclairci.
Quand le vaillant Thamar & sa Horde guerriere,
Tombant sous Fontalbar, ont mordu la poussiere,
Monréal triomphant chez les Onontaguès,
Monréal en secret revoyoit des François :
Ils lui sont encor chers : il nous hait ; il balance.
Devenu notre Chef, il va servir la France ;
Douze de ses Guerriers ont surpris ses discours ;
Et plus il fait pour nous, plus je crains ses détours.
Connois l'Européen ; connois sa politique,
Son cœur faux, & sur-tout son esprit tyrannique.
Son œil paroît blessé de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.
S'il falloit aux complots de ce tyran perfide
N'opposer qu'un Guerrier généreux, intrépide ;
Je te dirois « Ami, tu peux, quand tu voudras,
« Déployer contre lui la force de ton bras.
Mais des jeunes Guerriers tes yeux ont vu l'ivresse.
Crois que, s'il succomboit sous ta main vengeresse,
Leur fier ressentiment retomberoit sur toi.
Nos partis divisés, dans le trouble & l'effroi,
Tourneroient contre nous leurs fureurs sanguinair.
On verroit les enfans armés contre les peres,
Repoussant la nature en ces momens affreux,
Leur demander vengeance, ou la prendre sur eux.
Crois-moi, n'armons plutôt qu'une main ennemie :
Qu'elle frappe le traître & qu'elle en soit punie.
Que nous importe à nous ? Nous serons satisfaits.
Tu retiens sous ta hutte un prisonnier François,
Qui du sang Illinois vient de rougir la plaine ;
Tu connois sa valeur. Que son ame hautaine,
En servant son Pays, serve notre courroux :
Dans l'espoir d'être libre il combattra pour nous.
J'entends des cris guerriers. Monréal va paroître.
Nos Amans par l'hymen viennent s'unir peut-être :
Je sauroi m'opposer un moment à leurs vœux.
Et toi, que la pitié sollicite pour eux,
Tu peux voir Monréal, & lui parler encore.
Mais s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCENE II

Les mêmes, Hirza, Monréal, Guerriers, Femmes sauvages.

Hirza
Heureux le jour où sur nos ennemis
Mon Amant a vengé mon pere & mon Pays !
Ils nous enveloppoient dans un piége perfide,
Déja grondoit sur nous leur tonnerre homicide,
Déja nous menaçoient leurs sanglans coutelas ;
C'est lui, c'est ce Héros dont l'invincible bras,
Dans nos cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaste rivage,
Et vengeur de Thamar, par ses heureux exploits,
A satisfait ma haine & mérité mon choix.

Monréal
Hirza, pour appaiser les mânes de ton pere,
Si mon zele aujourd'hui mérita de te plaire,
Achéve mon bonheur ; que le plus doux des nœuds
Au pied de ce tombeau nous unisse tous deux.

Oukéa *(à Hirza)*
On doit beaucoup sans doute à son noble courage :
Mais, s'il faut qu'avec lui qu'un nœud sacré t'engage,
Du droit de commander nous privons ton époux.

Hirza
De ce frivole droit il fera peu de jaloux.
(À Monréal)
Mon cœur est le seul prix où ton amour aspire ;
Il est digne du tien, ce cœur doit te suffire.
Si l'on reconnoît mal les efforts de ton bras,
Redouble de vertu pour punir des ingrats.
Mon pere, unique objet pour qui coulent mes larmes,
Pardonne si ce jour a pour moi tant de charmes ;
Ton sang fumoit encore, il falloit un vengeur,

Et je voyois l'espoir prêt à fuir de mon cœur :
Nos Dieux ont fecondé l'amour & la nature ;
Laisse-moi m'enivrer d'une volupté pure :
Daigne approuver un nœud qui m'unit pour jamais
A l'Ami qui te venge, au Héros que j'aimois.

Oukéa
Penses-tu que Thamar exauce ta priere ?
Nos freres tous sanglants, épars sur la poussiere,
Des ombres de la mort s'élévent contre nous :
Crains d'attirer sur toi les traits de leur courroux.
Ainsi qu'à ce François tu leur dois la victoire ;
Viens donc par un trophée honorer leur mémoire.
De leurs mânes plaintifs apaise les clameurs :
Tu sais que tu leur dois des soins consolateurs.

Hirza
Ah ! Crois que cet oubli n'étoit pas volontaire.
Tu fais luire à mon cœur un rayon qui l'éclaire.
(En montrant Monréal.)
O mon cher Oukéa, tu l'aimois autrefois ;
Toi, qui viens d'admirer sa gloire & ses exploits,
Oses-tu me blâmer d'avoir un cœur sensible ?
Peux-tu combattre encore un penchant invincible ?
(A part.)
Hélas ! Pour un moment qui suspend mon bonheur,
Je ne sais quel effroi vient pénétrer mon cœur…
(À Monréal.)
Ami, nous reviendrons sous de meilleurs auspices
Aux Dieux de nos climats offrir des sacrifices :
Et sur ce tombeau même élevant leurs autels,
Nous rendrons nos serments encor plus solennels.
(Elle sort suivie des Guerriers & des femmes sauvages.)

SCENE III

Monréal, Hiaskar

Monréal
Bravo Hiaskar, tu vois que mon bonheur s'apprête.
Soyons toujours unis. Suivons leurs pas.

Hiaskar
Arrête.
Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Monréal léve au Ciel un front victorieux,
Je l'honore. Est-il vrai que son ame attendrie
Aux prisonniers François vouloit sauver la vie.

Monréal
Sans doute…

Hiaskar
Je le blâme, & je le plains.

Monréal
Pourquoi ?

Hiaskar
On a juré sa mort.

Monréal
On l'oseroit ! Qui ?

Hiaskar
Moi.
Si ton ambition dès ce jour ne s'arrête,
Cette hache à mes pieds fera tomber ta tête.

Monréal
Je t'ai cru mon ami.

Hiaskar
Si je t'aimai jamais,
Je fus juste. Aujourd'hui je t'admire, & je te hais.

Monréal
Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace ?

Hiaskar
Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi ! Malgré nous, d'Hirza tu deviendrois l'époux !
Toi, notre Chef !

Monréal
Eh bien ! En serois-tu jaloux ?

Hiaskar
Je rougis qu'un François ose aspirer à l'être.

Monréal
Nul ici, plus que moi, n'en est digne peut-être.

Hiaskar
Ton orgueil le prétend.

Monréal
Ma valeur fait mes droits.

Hiaskar
De ta foi quels garants avons-nous ?

Monréal
Mes exploits.

Hiaskar
Le Soleil de l'Europe éclaira ta naissance,

Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défense,
Et ce sont donc des François qui tombent sous tes coups !
Tu fus traître envers eux, tu dois l'être envers nous.
Loin de justifier le courroux qui t'anime,
Tous nos cœurs en secret frémissent de ton crime.
Moi-même, si j'ai pu, sensible à ton malheur,
Forcer long-tems mes yeux à te voir sans horreur,
Je respectois en toi, non ce bras qu'on renomme
Et qui trahit les siens, mais l'ami d'un grand homme,
Mais l'ami d'un Héros la terreur des François,
De Thamar, qui sans doute ignora tes projets,
De Thamar, que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit, s'il respiroit encore.

Monréal
Va, Thamar étoit juste ; il connoissoit mon cœur,
Il savait d'un ami respecter le malheur ;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que, ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repousser des traits injurieux.
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat surpasser mon courage,
Pour mériter Hirza vaincre ses ennemis,
Et d'un joug assuré délivrer ton pays.

Hiaskar
Oses-tu rappeler ton crime & tes services ?
Vois-tu ce sein couvert de nobles cicatrices ?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux est jaloux,
C'est de te punir, toi, qui veux régner sur nous.
Toi, qui devrois cacher ton front dans la poussiere,
Esclave, as-tu pensé qu'une ame libre et fiere
Trembleroit sous le poids de ton autorité ?
Le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté :
Elle est d'un prix pour nous, que tu n'as pû connoître.
Du jour que tu naquis, tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand.
Tu n'as su qu'obéir, tu serois un tyran.

Monréal
J'écoute avec mépris ce discours qui me brave ;
C'est le lâche qui rampe & qui seul est esclave.
Un cœur tel que le mien, qui fait braver la mort,
Peut obéir aux Rois & commander au sort :
Né sujet, il n'a point ta farouche rudesse ;
Mais comme il est sans crainte, il fléchit sans bassesse.
Toi, dont l'orgueil ici veut m'imposer des loix,
Tu crus que Monréal trembleroit à ta voix.
Tu le verras aux pieds d'une épouse adorée,
Former ici les nœuds d'une chaîne sacrée ;
Et, si ton cœur encor peut en être jaloux,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.
(Il sort.)

SCENE IV

Hiaskar *seul*.
Mortel présomptueux, tu crois braver ma haine :
Tremble ; elle est à son comble, & ta mort est certaine.

SCENE V

Oukéa, Hiaskar

Hiaskar *à Oukéa*.
Vainement j'ai parlé ; l'indigne Monréal
Soupçonne ma franchise & me croit son rival.
Si je n'eusse écouté que ma juste colere,
J'aurois de ses soupçons puni le téméraire.

Oukéa
Il doit l'être, il le faut ; mais par un autre bras.
Ecoutons le François qui marche sur mes pas.
C'est ce fier prisonnier dont la valeur hautaine.
A fait long-tems flotter la victoire incertaine :
C'est le seul, après toi, digne de nous venger :
A punir Monréal je prétends l'engager.

SCENE VI

Les mêmes, Monréal, pere, un François qui porte un Calumet & des Colliers ; Vieillards.

Monréal, *pere.*
Courageux Illinois, une étroite alliance
Fut autrefois jurée entre vous & la France.
Fontalbar excita l'ouragan furieux,
Qui porta, malgré moi, le ravage en ces lieux :
Vous lui vendîtes cher sa derniere victoire,
Mes yeux l'ont vu mourir dans le champ de la gloire.
Et moi, pour vous rouvrir le cœur de nos François,
Le Calumet en main je vous portois la paix ;
Ma bouche l'annonçoit. Vos flèches meurtrieres
Autour de moi soudain ont fait tomber mes freres.
Le bruit jusqu'en Europe en ira retentir.
Prévenez-en l'éclat par un prompt repentir.
Du Monarque François n'armez point la colere :
Vous étiez ses enfans, il vous aimoit en pere :
Son tonnerre pourroit foudroyer vos climats ;
Mais du haut de son trône il vous ouvre ses bras.
Laissez fleurir la paix dont je vous offre un gage,
Et venez reposer sous son heureux ombrage.

Oukéa
Cet ombrage nous cache un appas dangereux.
Le François nous connoît simples & généreux ;
Et s'il vient nous flatter, c'est pour mieux nous détruire,
Incertain de nous vaincre, & sûr de nous séduire.

Hiaskar
Sans le triste abandon de nos Dieux en courroux,
Sans ces glaives tranchans inconnus parmi nous,
Et vos barbares Dieux, ministres des tempêtes,
Et ces foudres brûlans qui grondent sur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément, mortel audacieux,
Je t'aurois vu jamais mettre un pied dans ces lieux ?
Déja le Canada balance la victoire.
Notre intrépidité fait seule notre gloire ;
Seule elle arrêtera la fougue des François ;
Et ces foibles rameaux, dépouillera des forêts,
Briseront dans leurs mains les flèches du tonnerre,
Dompteront leur orgueil & vengeront la terre.
Tu crus nous mettre aux fers, cesse de t'en flatter.
Ton art a pu nous vaincre & non pas nous domter.
Tu vois que Fontalbar, dont l'audace est punie,
En efforts impuissans y consuma sa vie.
Que nous veux-tu ? Pourquoi désoler nos climats ?
Cette terre est à nous : creuse-la sous tes pas,
Vois-y les ossemens de nos braves ancêtres,
Ils attestent assez quels en sont les vrais maîtres.
De quel droit viens-tu donc habiter nos déserts ?
Allons nous vous troubler au bout de l'univers ?
Enfans de l'Océan, élevés sur ses ondes,
De vos bras étendus vous pressez les deux mondes.
Souvent le chêne altier, dont le front touche aux cieux,
Ebranlé par les vents est tombé sous mes yeux.

Monréal, *pere.*
Téméraire, oses-tu, dans ta coupable audace,
Me prodiguer ainsi l'injure & la menace ?
Si du fond des tombeaux s'élevoient vos aïeux,
Qu'ils rougiroient pour vous à l'aspect de ces lieux !
Tout y retrace encor, malgré votre inconstance,
Nos travaux, nos bienfaits & leur reconoissance.
Ici, du Canada les Peuples réunis
Pour arbitre suprême ont reconnu Louis :
C'est ici qu'ils venoient, à leurs sermens fideles,
Réclamer tous les ans ses bontés paternelles.
Quand, moins ingrats que vous, ils savoient mériter
Qu'au rang de ses enfans il daignât les compter.
Je les revois ces lys, je vois ces caracteres.
Imprimés sur l'airain & si chers à vos peres :
Au pies de ce rocher, voilà ces monumens,
Ces Autels de vos Dieux garans de vos sermens :
Devant eux, devant moi baissez les yeux, parjures !
C'est ici que la Salle, en bure à vos injures,
Se vit trahi par vous : là, furent ses vaisseaux
Par la hache entr'ouverts, engloutis dans les eaux.
Combien le sang François a-t-il rougi la terre
Depuis que Fontalbar chez vous porta la guerre :
Ingrats, pourquoi confondre, en votre horreurs pour lui,
Un Peuple qui vous aime & qui fut votre appui ?
Hélas ! De ce cruel j'éprouvai la furie ;
Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie,
Me plongeant dans les fers où j'ai langui cinq ans.
Il immola mon fils à ses ressentimens.
On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire,
Foible soulagement pour un malheureux pere !
Oublions, Illinois, dans le sein de la paix,
Vos malheurs & les miens, sa honte & ses forfaits.

Oukéa
Nous sommes délivrés d'un Tyran que j'abhorre.
Il en est pour nous plus dangereux encore.

Hiaskar *à Oukéa*.
Je veux, s'il doit tomber, que ce soit sous mes coups.

Oukéa, *bas à part*.
Tu porterois le trouble & la mort parmi nous.
Laisse fondre sur lui l'orage qui s'apprête.
Ce n'est qu'un ennemi qui hasarde sa tête.
(À Monréal, pere)
Veux-tu sauver les tiens & venger ton pays ?

Monréal, *pere.*
Sans doute.

Oukéa
Tu le peux ; mais écoute à quel prix.
Connois-tu l'Ennemi, dont la haine implacable,
Plus que la nôtre encore, est pour toi redoutable ;
Et qui, par son adresse, assurant le succès,
Nous guidoit au combat ?

Monréal, *pere.*
Quel est-il ?

Oukéa
Un François.

Monréal, *pere.*
Un François contre nous leve un bras parricide,
Et je peux l'en punir ; il mourra le perfide.

Oukéa
De l'astre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira sur ces rochers, viens près de ce tombeau ;
Pour épouser Hirza, c'est-là qu'il doit se rendre.
Si tu oses combattre, arme-toi, viens l'attendre :
Attaque avec valeur ce jeune audacieux,
Reproche-lui son crime & qu'il meure à tes yeux.

Hiaskar
François, que ce combat va te couvrir de gloire !
Ton rival en ce jour a fixé sa victoire,
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomissent la mort :
Votre Chef autrefois osa lui faire injure,
Il s'est vengé sur vous.

Monréal, *pere.*
Le lâche ! Le parjure !
Quel est-il ce Guerrier, qui prompt à murmurer,
Pour servir son pays ne fait rien endurer ?
O faux intérêt de gloire ! Ô France ! Ô ma patrie !
Faut-il par tes enfans te voir ainsi trahie !
Hélas ! Que leur constance égale leur valeur,
Tout fléchira bientôt sous ta vaste grandeur !
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon Maître.
Heureux ! Si son trépas frappe d'un juste effroi
Quiconque auroit trahit sa patrie & son Roi.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE

Monréal, *fils*, *seul*.
Hirza ne paroît point… Quel obstacle l'arrête ?
Veut-on suspendre encor notre hymen qui s'apprête ?
Quand l'amour, la victoire ont comblé tous mes vœux,
J'éprouve un sentiment pénible, douloureux.
Hiaskar m'accablant de sa fierté farouche,
S'offre sans cesse à moi le reproche à la bouche ;
Ainsi de mes exploits la honte est donc le prix ?
Juste & fatal objet du plus affreux mépris,
J'inspire & je ressens l'horreur & l'épouvante.
Pour l'Auteur de mes jours quand mon âme tremblante
Vent de son triste sort pénétrer les secrets,
Je frissonne & recule à l'aspect d'un François.
Je ne sais quelle voix, en m'effrayant, me crie :
Rends-moi compte du sang qu'a versé ta furie.
Ah ! Cruel Fontalbar ! Tu fis tout mon malheur…
Mais pourquoi de mon crime exagérer l'horreur ?
Est-ce à moi d'en rougir ? Il étoit nécessaire.
Je punis des ingrats, je te venge, ô mon pere !
Mon hymen accompli, je vole à ton secours ;
Et si tu vis encor, je réponds de tes jours.

SCENE II
Oukéa, Monréal, pere, Monréal, fils.

Oukéa, *à Monréal, pere*
Du haut de ces rochers j'aurai sur toi la vue.
La fille de Thamar, au Conseil retenue,
Ne sauroit avant moi reparoître en ces lieux,
Et le François lui seul doit s'offrir à tes yeux.
Va combattre.

SCENE III
Monréal, père ; Monréal, fils.

Monréal, *fils.*
Quel bruit vient de se faire entendre ?
Il redouble… Ecoutons.

Monréal, *pere.*
C'est là qu'il doit se rendre :
C'est-là que dans son sang je plongerai mon bras.
Voyons si le perfide a devancé mes pas.

Monréal, *fils.*
Dans son sang… Est-ce moi qui seroit ce perfide ?
Je ne sais, à l'aspect de ce lâche homicide,
Je sens pâlir mon front & palpiter mon cœur.
Est-ce à moi d'éprouver cette indigne terreur ?
Avançons. Est-ce moi que tu cherches ?

Monréal, *pere.*
Oui, traître.

Monréal, *fils.*
Cette voix que j'entends, je crois la reconnoître.

Monréal, *pere, mettant le sabre à la main*.
A son horreur pour toi, reconnois un François,
Ton Général.

Monréal, *fils*.
O Ciel ! Tu combles mes souhaits !
(Mettant le sabre à la main & s'adressant à lui.)
A ma juste fureur rien ne peut le soustraire ;
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere ?

Monréal, *pere*.
Son pere ! Fontalbar ! Me serois-je trompé ?

Monréal, *fils.*
Tu l'as chargé de fers.

Monréal, *pe*re.
Dieu ! Quel jour m'a frappé !

Monréal, *fils.*
Tu l'accablas d'affronts, tu proscrivis ma tête ;
Mon bras va t'en punir.

Monréal, *pere.*
Arrête.

Monréal, *fils.*
Meurs.

Monréal, *pere*.
Arrête.
De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits ?

Monréal, *fils.*
Non… Mais mon cœur frémit… Cruel, de tes forfaits
Sans doute… Qui peut donc retenir ma colere ?
Toi-même tu gémis…

Monréal, *pe*re.
O trop malheureux pere !
Ai-je pu mettre au jour un si coupable fils ?

Monréal, *fils*, *jetant son sabre.*
Moi, votre fils ? Ah Dieux !...

Monréal, *pere.*
Il m'émeut… J'en frémis !
Ah ! Que n'ai-je plutôt par la mort la plus prompte
Effacé dans ton sang tes forfaits & ma honte !
Mon bras à ton aspect eût-il dû s'arrêter ?
Je devois te punir & non pas t'écouter,
Traître ! Par cent aïeux l'honneur et le courage
Dans mes veines transmis furent mon seul partage :
Et ce sang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce sang qui fut si pur, est donc souillé par toi !
Par toi, cruel ! Ô honte ! Ô fureur ! Ô supplice !
Et je suis en ce jour ton Juge, ou ton complice !
Il faut, ou t'immoler…

Monréal, *fils.*
Eh bien ! Que tardez-vous ?
Je serai trop heureux de mourir par vos coups.
Il est vrai que ma main, pour vous sauver la vie,
Combattit Fontalbar, & non pas ma patrie.
Mais si mon zele aveugle a pu trahir vos vœux,
Si j'ai fait le malheur d'un pere vertueux,
D'un sang trop criminel ne soyez point avare,
L'honneur le veut, frappez.

Monréal, *pere*. *En laissant tomber son épée*
Eh ! Le puis-je, barbare ?
Ah ! Que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs ?
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs ?

Monréal, *fils.*
Eh bien ! S'il est ainsi, mon attente est remplie.
Que votre bras s'apprête à m'arracher la vie.
Il faut à vos regards dévoiler mes secrets :
Vous ne savez encor que mes moindres forfaits.
Regardez cet Autel. Ici ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma patrie ;
Et sur ce même Autel, & dans ce même instant,
Sans vous, je me liois par un nouveau serment.
Du feu le plus ardent mon ame est dévorée.
J'ai fais mon Dieu d'Hirza, je l'ai seule adorée,
Et dans mon cœur encor, ni vous ni mes remords,
Ne pouvez de l'amour balancer les transports.
Un jour affreux me luit dans le fond de l'abîme ;
Mais mon cœur s'y complait ; j'aime jusqu'à mon crime ;
Je le préfére au Ciel, à ma patrie, à vous :
Et si ce n'est assez pour mériter vos coups,
Que par pitié du moins votre bras nous délivre,
Vous des affronts d'un fils, moi de l'horreur de vivre.

Monréal, *pere.*
Qu'entends-je ? Je frémis ! Quoi ! Tu peux à mes yeux
Insulter dans ta rage & la terre & les Cieux !
D'un amour insensé ton ame possédée,

De ton Dieu, de ton Prince auroit perdu l'idée ?

Monréal, *fils.*
Frappez donc : vengez-vous de tous mes attentats ;
Vous les connoissez.

Monréal, *pere.*
Non, non, je ne te crois pas :
Ton amour te trompoit. Quoiqu'en effet coupable,
Ton cœur de tant d'horreurs ne peut être capable ;
Et l'univers entier l'affirmeroit en vain.
Mon fils n'a point perdu tout sentiment humain.
Si tu mis dans l'oubli ton culte & ta patrie,
Je t'en ai vu gémir ; & ton ame attendrie,
Contre un amour fatal luttant avec effort,
Détestoit sa faiblesse & demandoit la mort.
Va, tu triompheras d'une funeste flamme.
Je l'y retrouve encor, il redouble à ma voix,
Et la nature enfin va reprendre ses droits :
Oui, ton cœur est sensible aux larmes de ton pere :
Ce soupir adoucit l'excès de sa misere.
Hélas ! Tu n'as que trop, par une folle ardeur,
Affligé sa tendresse & déchiré son cœur :
L'abandon malheureux où ton ame s'oublie,
Ne fait que trop déja le tourment de sa vie :
Songe qu'en prolongeant l'horreur de son destin,
Tu lui portes, mon fils, un poignard dans le sein.
Mais ton silence accroît la douleur qui me presse.
Il faut ou que ma vie, ou que ma honte cesse.
Ton pere ne peut point survivre à son honneur.
Cruel ! Rends-moi mon fils, ou m'arrache le cœur.

Monréal, *fils.*
Hélas ! Avec bonté daignerez-vous m'entendre ?
Ce fils que vous cherchez, l'honneur va vous le rendre.
Mais pourquoi ? Mais comment étouffer mon amour ?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je ? Il va servir à vous, à ma patrie :
C'est lui qui fit mon crime, & c'est lui qui l'expie.
En épousant Hirza, je commande en ces lieux :
Souffrez que cet hymen s'accomplisse à vos yeux.
La paix réunira ces peuples à la France :
Vous verrez mes exploits passer votre espérance,
Vous verrez si ma gloire…

Monréal, *pere.*
Insensé que dis-tu ?
Si tu connois un Dieu, ta gloire est la vertu.
Quoi ! C'est ici l'Autel où ta bouche parjure
Veut encor blasphémer l'Auteur de la nature !
Quoi ! Ces Dieux recevroient tes sermens & les siens !
Moi, je verrois former de si honteux liens !
Mais, malheureux ! Sais-tu que ce peuple sauvage,
Par mépris pour nos mœurs, met à profit ta rage ?
Sais-tu qu'ici sur-tout, un traître fait horreur ?
Qu'on se sert de ton bras en détestant ton cœur ?
Que, pour rompre les nœuds de cet hymen impie,
Hiaskar cette nuit dut t'arracher la vie ;
Mais qu'un autre a voulu prévenir son dessein ?

Monréal, *fils.*
Quel autre ?

Monréal, *pere.*
Moi. Sais-tu pourquoi j'ai sur mon sein
De la foi des Chrétiens ce respectable gage,
Cette croix, dont mon Prince honora mon courage ?
Apprends que Monréal fit serment de punir
Quiconque en sa présence oseroit les trahir.
Et tu veux, malheureux ! Qu'il voye un infidelle,
Epouse d'un Chrétien plus idolâtre qu'elle !
Tu crois qu'il souffriroit un si sanglant affront ?

Monréal, *fils.*
Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un pere épuisé la tendresse,
Pour la derniere fois pardonnez ma foiblesse.
J'abjure mon amour, mes transports, mes combats ;
Que vous faut-il encor ?

Monréal, *pere.*
Que tu suives mes pas ;
Que l'honneur, la vertu renaissant dans ton ame,
En écartant l'objet d'une coupable flamme ;
Qu'un ferme repentir t'élève jusqu'à moi ;
Que tu serves ton Dieu, ta Patrie, & ton Roi ;
Et que tu fasses voir, par des faits magnanimes,
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV

Les mêmes, Hiaskar, Oukéa

Oukéa
C'est trop attendre ; enfin, sachons quel est son sort.
(À Monréal, pere.)
François, je te revois ; Monréal est donc mort ?

Monréal, *pere.*
Mon fils, vous l'entendez ?

Oukéa
Que dis-tu ? Toi, son pere ?

Monréal, *fils.*
Sans doute ; & mes remords ont fléchi sa colere.

Monréal, *pere.*
(À Hiaskar.)
Toi, guerrier valeureux, qui, jurant son trépas,
L'eusses voulu combattre, au défaut de mon bras,
Si ta haine naquit de l'horreur de son crime,
Elle cesse en voyant le remords qui l'anime.
Et vous, avec la paix recevez nos adieux.

Hiaskar
François, j'aime à t'entendre, & pour te prouver mieux
Que nous savons répondre à tes offres sinceres,
Nous devions immoler nos prisonniers, tes freres ;
Ils te seront rendus : mais Thamar veut du sang ;
Livre-nous le François qui déchira son flanc.
Par le serment d'Hirza pour nous inviolable,
La mort des prisonniers, ou celle du coupable,
De l'ombre de Thamar doit appaiser les cris.

Monréal, *pere.*
Tu dis que les François sont libres à ce prix ?

Hiaskar
Oui.

Monréal, *pere*, *à Oukéa.*
Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire ?

Oukéa
Tu reçois sa parole ; elle doit te suffire.

Monréal, *pere.*
Thamar va s'appaiser. Faites venir Hirza.

Hiaskar
Que dis-tu ?

Monréal, *pere.*
Vous voyez la main qui l'immola.

Monréal, *fils.*
Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.
Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire,
(Reprenant son sabre.)
Non ; ma fureur, portée aux plus sanglans éclats,
Oseroit tout ici pour venger son trépas.
Vous m'entendez ; craignez…

Monréal, *pere.*
Arrêtez, téméraire.

Monréal, *fils.*
Qui ? Moi !

Monréal, *pere.*
Respectez mieux la volonté d'un pere.

Monréal, *fils.*
Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bienfaits,
Ils vous percent le cœur ! Ne l'attendez jamais.

Monréal, *pere.*
Et tu veux donc, toujours perfide à ta Patrie,
Que tes Concitoyens pour moi perdent la vie ?

Monréal, *fils.*
Quoi ! Pour un sang obscur…

Monréal, *pere.*
Qu'entends-je ? Justes Cieux !
Un sang cher à la France est obscur à tes yeux !
Quoi ! Le sang des soldats ! Quand j'en dois être avare,
Je le prodiguerois ! Malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les siens, quand ils sont sous les loix,
Qu'un instrument servile & fait pour ses exploit !

Oukéa, *à Monréal, pere.*
Que ta voix au Conseil vienne se faire entendre.

Monréal, *fils.*
C'est là que, malgré vous, je prétends vous défendre.

Hiaskar, *à Monréal, pere.*
De ta haute vertu que mon cœur est jaloux !
François, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

Hirza, Hiaskar.

Hirza
Eh quoi ! Ce meurtrier cruel & sanguinaire,
Que ma bouche a juré d'immoler, c'est son pere !
Quoi ! Grands Dieux ! Quoi ! Thamar est tombé sous ses coups !

Hiaskar
On craint que Monréal, dans ses transports jaloux,
Ne s'arme pour un pere & ne brise sa chaîne.
Du conseil contre lui tu vois la sourde haine.
La crainte d'être en bute à la fureur des Dieux,
Ou souillera ton bras de ce meurtre odieux,
Ou d'un peuple crédule armant le zele impie…

Hirza
Va, je sens mon malheur, & j'abhorre la vie.
Va, si je m'en croyois, dans ce cœur déchiré
Cent fois j'aurois plongé mon bras désespéré.
Fais venir Monréal. Que je suis malheureuse !
Ma haine a dû blesser ton ame généreuse.
Quand le don de mon cœur n'est plus en mon pouvoir,
Quand tu peux te venger, toi seul es mon espoir.

Hiaskar
Ne crains rien d'Hiaskar, il n'a point tes foiblesses :
Est-il fait pour l'amour & ses molles tendresses ?
Son cœur, dont rien jamais n'abaissa la fierté,
Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.
Il aimeroit pourtant ton orgueil, ton courage,
Et le sang de Thamar, & ce noble avantage
De voir nos Compagnons, secondant ses exploits,
S'occuper de sa gloire & marcher sous ses loix.
Adieu. Ton cœur, Hirza, m'étoit bien dû peut-être ;
Et j'en serois jaloux, si le mien pouvoit l'être.

Hirza
Je rends grace à ton zèle, ami trop généreux.

SCENE II

Hirza, *seule*
Hélas ! Fut-il jamais un sort plus malheureux ?
La hache de la mort a fait tomber mon pere ;
Et, mon cœur s'abreuvant de sa douleur amere,
J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
Il falloit qu'un François, embrassant ma défense,
S'immolât tout entier au soin de ma vengeance :
Il falloit que l'amour, plus puissant que nos Dieux,
Armât contre les siens son bras victorieux :
Lui, qui par les bienfaits dut enchaîner mon ame,
Hélas ! Sait-il quel prix je réserve à la flamme ?
Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
Quand il venge mon pere, assassiner le sien.
Dieux ! Quelle sombre horreur de mon ame s'empare !
Monréal, tu verras ton amante barbare,
Insensible à tes pleurs, sourde à tes cris affreux,
Traîner sur ce tombeau ce vieillard malheureux ;
Et, levant sur son sein la main qui te fut chere,
Faire jaillir sur toi tout le sang de ton pere !
Avant de l'accomplir ce serment plein d'horreur,
Tombe sur moi la foudre & le Ciel en fureur !
Pourquoi sacrifier l'amour à la nature ?
Est-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure ?
Que dis-je ? J'ai juré d'adorer mon amant ;
Et Monréal enfin eut mon premier serment…
Ah ! Que de maux affreux vont fondre sur ma tête !
Mais si je prévenois le malheureux qui s'apprête…
Thamar peut voir encor ses mânes satisfaits.
Je tiens en mon pouvoir les prisonniers François ;
Ils sont nos ennemis, il faut qu'on les immole ;
Tout leur sang répandu dégage ma parole ;
J'appaise mon amant, & mon pere, & les Dieux.
Si-tôt que de l'hymen j'aurai formé les nœuds,
J'accomplis mon serment. Ombre chere & sacrée,
Pardonne ce détour à ta fille éplorée.
Tu chéris Monréal, ton choix tomba sur lui ;
C'est ton vengeur, ton fils, mon amant, mon appui ;
Tu renais dans son pere ; & désormais leur vie
Est un dépôt sacré que le Ciel me confie.
Mais je vois Monréal ; la mort est dans ses yeux.

SCENE III

Monréal, Hirza

Monréal
Ah ! Pardonne aux transports d'un amant furieux.
On ne versera point le sang qui m'a fait naître :
Quelque grand à tes yeux que son crime puisse être,
Songe au moins que ce crime est l'ouvrage du sort :
Songe qu'au même instant ma mort suivra sa mort.
J'implore à tes genoux & sa grace & la mienne.

Hirza
Sa grace ?

Monréal
De ta bouche il faut que je l'obtienne.

Il faut que par mes pleurs…

Hirza

Monréal, lève-toi.
Sais-tu que ta priere est un affront pour moi ?
Ah cruel ! Est-il rien sur la Terre, au Ciel même,
Qui puisse dans mon cœur balancer ce que j'aime ?
S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi ?

Monréal

Chere Hirza, prends pitié du tourment que j'endure :
Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

Hirza

Rassure-toi. Formons un éternel lien ;
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

Monréal

Instant que je craignois ! Ô tyrannique flamme !
Hélas !… Quel ascendant elle a pris sur mon ame !

Hirza

Approche ; & pour jamais consacre ici ta foi,
Aux Dieux de mes ayeux, à mon pays, à moi.
Mais d'où naît, Monréal, ce trouble qui m'étonne ?

Monréal

Il faut que pour jamais…

Hirza

Acheve. Je frissonne.

Monréal

Je ne puis…

Hirza

Je le veux. Que vois-je ? Tu frémis !
Tu détournes de moi tes regards interdits.

Monréal

O Dieu !

Hirza

Fais donc cesser cette horreur que j'endure.
De ton silence, hélas ! Que faut-il que j'augure ?

Monréal

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux ;
Mais, que dans ton amant tu vois un malheureux
Que tes yeux prévenus avoient sçu mal connoître ;
Que je suis un parjure, un sacrilége, un traître ;
Que perdre ce que j'aime est l'arrêt de ma mort,
Que mon malheur le veut, qu'il faut céder au sort.

Hirza

Que ton malheur le veut ! Ah ! Que dis-tu, barbare ?
Quel est-il ce malheur, ce sort qui nous sépare ?
Hélas ! Que t'ai-je fait ? Pourquoi changer ? Mais non,
Ta crainte pour un pere égare ta raison.
J'ai reçu ta parole, elle est inviolable.
Est-ce de trop aimer que ton cœur est coupable ?
Tu parles de remords, de tourmens, de forfaits ;
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Cesse donc, Monréal, si tu m'aimes encore,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

Monréal

Cesse plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah cruelle ! Où prends-tu ce charme impérieux,
Ce charme qui commande à la volonté même ?
Tu vois donc sans pitié mon désespoir extrême ?
Si tu l'oses, réponds : qu'exiges-tu de moi ?
Je n'aime, je ne sens, je ne vis que par toi :
Ordonne & j'obéis : mais laisse à ta victime
La honte & les remords qui sont les fruits du crime.
Armé contre les miens, mon patricide bras
Ne s'est-il pas souillé des plus noirs attentats ?
Tandis qu'il fume encore du sang de ma patrie,
Aux Autels de tes Dieux tu veux qu'il sacrifie !
Je sais trop que cent fois mes sacriléges mains
Ont encensé tes Dieux, l'objet de mes dédains :
Mon cœur y répugnois ; n'importe, il falloit plaire,
A toi que j'idolâtre, à ton peuple, à ton père.
L'amour faisoit mon crime, il m'en cachoit l'horreur :
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.
A ma patrie, au Ciel il faut un sacrifice :
C'en est fait.

Hirza

Je t'entends. Dépouille l'artifice.
Quand tu vois échouer tes vœux ambitieux,
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit, je n'aurois pu le croire.
L'amour n'entra jamais dans une ame si noire ;
Non, traître, non jamais… Quel est-il ce devoir,
Plus saint que tes sermens, qui fait mon désespoir ?
Qu'oses-tu me parler de Ciel & de Patrie ?
Quoi ! Tu l'abusois donc ton amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage imposteur,
Un hommage a ses Dieux, démenti par ton cœur ?

Monréal

Vois par-là, vois combien mon amour est extrême :
Il m'a fait tout enfreindre.

Hirza

Il n'est donc plus le même,
Ingrat ?

Monréal

Quoi ! Mon amour ? Ah ! J'en atteste…

Hirza

Qui ?
Tes sermens ? Tu les romps ; ton Dieu ? Tu l'as trahi
Tu connois mal encor l'ame d'une Sauvage :
Tu verras si son bras sait venger un outrage,
Si ton pere à son cœur est plus cher que le sien.
Traître, suis ton devoir ; je vais remplir le mien.

SCENE IV

Les mêmes, Hiaskar, Oukéa.

Oukéa *à Hirza.*
Du Conseil des Vieillards reçois l'ordre suprême.
Fidèle à ton serment, tu dois, dès ce jour même,
Au tombeau de ton pere, immoler de ta main
Le coupable François qui fut son assassin.
Ton cœur s'y résout-il ?

Hirza

Si je veux qu'il périsse ?
Oui sans doute ; & je cours préparer son supplice.

SCENE V

Hiaskar, Oukéa, Monréal

Monréal *suivant Hirza qui sort.*
Arrête. Ecoute au moins. Quoi ! Tu pourrois… Ah Dieux !
Hirza, quoi ! De mon sang t'abreuver à mes yeux !
(Aux Sauvages.)
Et vous, monstres jaloux, quand mon malheureux pere
Eût été de Thamar meurtrier volontaire,
Tant de braves François, expirans sous vos coups,
N'ont-ils pas appaisé ses mânes en courroux ?
Mais si ce n'est assez, si votre infâme rage
Est affamée encor de meurtre, de carnage,
Venez, tigres, venez épuiser dans mon flanc,
Dans le flanc de son fils, un trop coupable sang :
Frappez, & je rends grace à votre barbarie,
Si vous sauvez mon pere & m'arrachez la vie.

Hiaskar
François, tu nous vois tous honteux de ta fureur.
Nous avons dû t'apprendre à vaincre la douleur,
Souviens-t-en. Si tu peux justifier ton pere,
Nous allons t'écouter ; parle, mais sans colere.
Parle.

Monréal

Eh bien ! Si par vous autrefois adopté,
Au rang de vos Guerriers Monréal fut compté,
Lui sera-t-il permis, malheureux & coupable,
De réclamer un droit chez vous inviolable,
Le plus cher à mon cœur, le plus saint pour un fils ?

Oukéa, *lui donnant un collier.*
Oui, s'il ne sauroit nuire aux loix de mon pays.
Ce gage t'en assure.

Monréal *remettant son épée.*

Ami, qu'à sa patrie
Mon pere soit rendu, j'offre pour lui ma vie.
Je fais plus. En son nom, je jure que son bras
Ne vengera jamais ses fers, ni mon trépas.

Oukéa
François, nous t'approuvons de mourir pour un pere.

Hiaskar
Venger Thamar sans doute est juste & nécessaire…

Monréal *à Oukéa.*
De l'Auteur de mes jours va donc briser les fers.

Oukéa
Tu seras satisfait.
(Il sort.)

SCENE VI

Monréal, Hiaskar.

Monréal, *à lui-même.*

Après tant de revers,
Je pourrai donc…

Hiaskar

Veux-tu m'entendre & me connoître ?
Ton cœur doit m'estimer, quelque grand qu'il puisse être.
Cent fois plus que les miens j'ai vanté tes hauts faits ;
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté ; dès que j'ai craint pour elle,
J'ai résolu ta mort & la voulois plus belle.
Mais s'il faut qu'une femme, aujourd'hui ton bourreau,
De tes jours dévoués éteigne le flambeau,
Nous avilissons trop un Guerrier intrépide.
Est-ce à toi de tomber sous un bras si timide ?
Envers Thamar, Hirza dégageant notre foi,
Peut encor le venger sur d'autres que sur toi :
Laisse agir seulement le zele qui m'anime.
Le sang des prisonniers…

Monréal

Sois vrai, sois magnanime.
Quand mon pere aujourd'hui s'est dévoué pour eux,
J'ai vu ton cœur frappé de ce trait généreux.
Eh ! Pourquoi me donner un conseil si contraire
Aux vertus que toi-même admirois dans mon pere ?

Hiaskar

Pour épargner aux miens la honte de ta mort,
Pour sauver un Guerrier, digne d'un meilleur sort,
Hirza croit de ton pere apprêter le supplice ;
Je cours me faire entendre, il faut qu'elle en rougisse ;
Et bientôt Hiaskar t'épargnera l'horreur
De subir une mort indigne d'un grand cœur.
(*Il sort.*)

SCENE VII

Monréal *seul.*

Tes vœux seront trompés. Oui, si je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au sang qui m'a fait naître.
O mes concitoyens, pardonnez mes forfaits ;
Je reprends les vertus & l'ame d'un François.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE

Hirza, Guerriers.

Hirza

Il faut donc l'accomplir ce funeste serment !
Et sur qui ?... J'en frémis ! Quels apprêts ! Quel moment !...
Non jamais, quel que soit le devoir qui me lie,
Ma main à ce vieillard n'arrachera la vie…
Mais c'est trop balancer… Etouffons nos regrets…
(Aux Guerriers.)
Amenez en ces lieux les prisonniers François ;
Allez, amis.
(Les Guerriers sortent.)

SCENE II

Hirza *seule.*

Je sais qu'ambitieux, parjure,
Tu trahis, Monréal, la flamme la plus pure :
Je sais que tout conspire à te fermer mon cœur,
Je ne t'aimai jamais avec tant de fureur.
Et l'ingrat, abusant d'un cruel avantage,
Ose faire à mes feux le plus sensible outrage !
Le voilà donc, grands Dieux, ce cœur si bien épris,
Cet amour si constant, ce bonheur tant promis !
Le voilà ! C'en est fait : pour prix de mes tendresses,
Nos nœuds presque formés, ses sermens, ses promesses,
Tout est évanoui : malheureuse ! & mes pleurs,
Et d'un cœur déchiré les mortelles douleurs,
Et de l'amour jaloux les transports, la furie,
Le salut de son pere & le soin de sa vie,
Rien n'a pu le changer, ni même l'attendrir,
Rien n'a pu de son ame arracher un soupir.
O toi, que j'avois cru si constant & si tendre,
Cher amant ; ah ! Du moins si tu pouvois m'entendre,
Si tu voyois combien il en coûte à mon cœur,
Pour remplir un serment qui me glace d'horreur,
Par pitié pour mes maux, tu gémirois peut-être
De l'excès de ce feu que toi seul as fait naître.
Des prisonniers François quand je hâte la mort,
Tu ne l'imputerois qu'à mon malheureux sort.
Dans ces lieux cependant ils tardent à se rendre.
Que vois-je ? Oukéa seul ! Dieux ! Que vient-il m'apprendre ?

SCENE III

Oukéa, Hirza.

Oukéa
Hirza, préparons-nous à de nouveaux revers.
Les prisonniers François ont tous brisé leurs fers.
De nos jeunes Guerriers sollicitant le zele,
Ton amant, soutenu de leur troupe rebelle,
Vers le lieu du Conseil précipiteroit ses pas ;
Il réclamoit les siens, il excitoit leurs bras :
Tout un peuple indigné contr'eux soudain s'avance ;
Déjà la flèche vole, & le combat commence.
Des meres, s'élançant entre les deux partis,
Leur découvrent le sein qui les avoit nourris ;
Et leurs cris douloureux, leurs sanglots & leurs larmes
Ont ému tous les cœurs & fait tomber les armes.
Dans ce désordre affreux les prisonniers François
Auront su, par la fuite, échapper à nos traits ;
Hiaskar les poursuit. Monréal & son pere,
Des Vieillards entourés, en bute à leur colere,
Presqu'au sein de la mère, semblent d'un œil content
Envisager l'horreur du sort qui les attend.

Hirza
Quand, malgré mon serment, pour lui seul je differe
A remplir les devoirs d'un sanglant ministere,
Il le voit ! & le lâche a le plaisir affreux
De me désesperer, de dédaigner mes feux !
Malgré sa perfidie & son indifférence,
Dans le fond de mon ame un rayon d'espérance,
Il le faut avouer, soutenoit mon amour :
J'ai cru qu'un feu si pur le toucheroit un jour.
Quel horrible avenir mon malheur me prépare !
A quelle extrémité me réduis-tu, barbare !
Eh quoi ! Contre ton pere irritant ma fureur,
Tu forces donc mon bras à lui percer le cœur ?

Oukéa
Non, tu n'as plus, Hirza, de pouvoir sur sa vie.
C'est ton amant qu'il faut que ta main sacrifie.

Hirza
Qu'entends-je ? Qu'as-tu dit ?

Oukéa
Par nous tous avoué,
Monréal, pour son pere, ici s'est dévoué.

Hirza
Monréal ?

Oukéa
Oui, lui-même.

Hirza
Hélas ! Tu vois mon trouble,
Pardonne ; la pitié malgré moi le redouble.
Quel coup affreux du sort ! Quel horrible serment !

Oukéa
Il le faut accomplir ; ton salut en dépend.

Hirza
Quoi ! Tu l'oses penser, que ma main sanguinaire
Pourroit…

Oukéa
Dans ce tombeau regarde, téméraire,
Thamar ensanglanté, menaçant, furieux,
De ta promesse ici prendre à témoin nos Dieux :
Vois tous ces Dieux, sur nous grossissant les tempêtes,
Aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.

Hirza
O mon pere, ô mes Dieux, qu'exigez-vous de moi ?

Oukéa
Ton devoir. Songes-tu qu'il a trahi sa foi,
Qu'en secret il nous hait, qu'il te trompe & t'outrage ?

Hirza
O mânes de Thamar, soutenez mon courage !
Je vois l'abîme affreux où m'a plongé le sort…
Puisqu'il s'est dévoué, ma main lui doit la mort :
Je veux du même fer, qui doit trancher sa vie,
Percer ce cœur qui l'aime avec idolâtrie :
Ma main qu'il dédaigna, que le Ciel croit punir,
Malgré le Ciel & lui, saura nous réunir.

Oukéa
Je le vois ; cache-lui le poison qui te tue.

SCENE IV

Monréal, pere, Monréal, fils, Hirza, Oukéa, Guerriers, Conseil des Vieillards, Femmes Sauvages.

Hirza
Quel froid pénetre au fond de mon ame abattue !

Monréal, *fils*, *à son pere.*
Ah ! Laissez-moi mourir, vous ne connoissez pas
La fureur de mes feux, mes forfaits, mes combats ;
Je vous dois mes remords, mais sans votre présence
L'amour auroit cent fois emporté la balance…
Lorsque le ciel permet que je meure pour vous,
Ne plaignez que la main qui va porter les coups.

Oukéa, *à Hirza, tenant une épée.*
Que l'aspect de ce fer redouble ta colere :
Il étoit enfoncé dans le flanc de ton pere,
Ma main l'en arracha ; fais de même en ce jour,
Arrache de ton cœur un criminel amour ;
Que tout, jusqu'à son nom, sorte de ta pensée :
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offensée,
Fais-en le sacrifice, il en sera plus beau.
Je dépose ce fer au pied de ce tombeau :
Teint du sang de ton pere, il soutient ta constance ;
Instrument de sa mort, qu'il serve à sa vengeance :
(Il met l'épée sur l'autel.)
Viens, armes-en ton bras.

Monréal, *fils, à Hirza.*
J'ai mérité mon sort.
Frappe ; comme un bienfait je recevrai la mort.

Hirza
Lâche & perfide amant, nul espoir ne te reste :
Périssent dans ton sang des feux que je déteste.

Monréal, *pere.*
Arrête, & vois sur qui doit tomber ta fureur.
Ma main tua ton pere, il en fut le vengeur.
Si la mort de Thamar à tes yeux est un crime,
Si le sang doit couler, connois mieux ta victime,
La voici. De mon fils je dégage la foi.
Mon fils sans mon aveu n'a pu s'offrir pour moi.

Hirza
L'un a tué mon pere, & l'autre m'a trahie :
Ma main à l'un des deux doit arracher la vie,
Je les vois d'un front calme, en attendant la mort,
Insulter l'un & l'autre à mon malheureux sort.
(A Monréal, fils.)
Oui, (je lis dans ton cœur,) ma douleur fait ta joie ;
Tu t'abreuves des pleurs où mon ame se noie ;
Et, bravant les effets de mon vain désespoir,
Tu comptes sur un feu que j'ai trop laissé voir.
Ne crois plus abuser du foible de mon ame :
Mes yeux s'ouvrent enfin. Je rougis de ma flamme,
Je déteste nos nœuds, je les romps pour jamais ;
Et, plus tu me fus cher, ingrat, plus je te hais,
Plus je veux me venger… ma douleur est cruelle.
J'en mourrai, je le sens, oui ; mais tremble, infidele.
(Allant a l'autel, & prenant le poignard.)
Mânes chers & sacrés, vous serez satisfaits.

SCENE V ET DERNIERE

Les mêmes, Hiaskar

Hiaskar
Arreste, arrête, Hirza ; j'ai rempli tes souhaits.
Les François à nos coups avoient cru se soustraire :
Mais j'ai vengé sur eux les mânes de ton pere.
L'un d'eux, en expirant, m'a dit que Fontalbar,
(En montrant l'épée qui est sur l'autel.)
Lui-même, de ce glaive, avoit frappé Thamar.
(A Monréal, pere.)
Ainsi, brave guerrier, tu prodiguois ta vie ?

Monréal, *père.*
Non, j'épargnois un sang utile à ma patrie.

Hirza, *la main appuiée sur l'autel.*
Et moi qui vois la honte ou m'abaissent mes feux,
Moi qui devoit remplir un serment malheureux,
Moi pour qui désormais la vie est un supplice,
Je t'aime encore, ingrat ! Que ce fer m'en punisse.
(Elle se frappe.)

Monréal, *fils.*
Arrête, chere Hirza !... Pour te prouver ma foi…
(Il saisit le fer.)

Monréal, *pere, se précipitant entre Hirza & son fils, lui arrachant le fer & le repoussant.*
Ah, mon fils !

Monréal, *fils, à Hirza.*
Va, tu meurs moins à plaindre que moi.

Monréal, *pere.*
Songe que ton devoir est d'aimer ta patrie,
De lui sacrifier ton amour & ta vie.
Tu vainquis une fois, en osant la trahir ;
Ne t'en souviens jamais que pour la mieux servir ;
Conserve cet espoir : &, si tu fus rebelle,
Tu peux si bien mourir en combattant pour elle !

FIN

La Colonie

(Comédie, 1775)

Nicolas-Etienne Framery

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens le 16 août 1775.

Édition : *La Colonie*, comédie en deux actes imitée de l'italien, Nicolas-Étienne Framery, Chez la Veuve Duchesne, 1775.

NOMS des personnages et des acteurs.

FONTALBE, *Gouverneur de l'Isle* M. Julien.
BELINDE, *Amante de Fontalbe* Mme Colombe.
MARINE, *Jeune Jardinière* Mlle Le Fevre.
BLAISE, *Jardinier, amant de Marine* M. Narbonne.

La scène se passe dans une Isle nouvellement habitée.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une avenue dans une forêt. Au bout de l'avenue un pavillon, et la mer dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE

Fontalbe *seul*.
Air
Dès ce soir l'hymen m'engage,
Tendre Amour plus de rigueur ;
Jeune objet, aimable et sage,
Va me rendre le bonheur.
Une ingrate, une infidelle,
Trop longtems fit mon malheur ;
J'ai fait choix d'une autre belle
Qui partage mon ardeur.
Que Bélinde était charmante !
Tant d'attraits ! Tant de noirceur !
Souvenir qui me tourmente !
Malgré moi cette inconstance
Est encor chere à mon cœur.
Oui le sort en est jetté, j'épouse Marine. Qu'importe sa naissance ? Ce cœur simple que les mœurs de la ville n'ont point corrompu, peut seul me faire oublier la trahison de l'infidèle Bélinde. Mais voici ma jolie villageoise.

SCENE II

Fontalbe, Marine.

Marine
Bonjour, Monsieur le gouverneur.

Fontalbe
Bonjour, ma belle enfant. Hé bien, c'est aujourd'hui que vous allez faire un heureux.

Marine
Est-ce qu'il y a déjà huit jours que je suis dans votre isle ?

Fontalbe
Oui, le huitième jour expire. Il faut faire un choix ou partir.

Marine
Partir ! Et qué'que-vous voulez que je devienne ? Se marier, du moins on sait à quoi s'en tenir.

Fontalbe
Par quel hazard êtes-vous abordée ici ? Car il ne m'a pas encore été possible de vous le demander.

Marine
J'étais Jardinière en France. Notr'maître et notr'maitresse avaient affaire en Martinique. Ils m'emmenèrent ; nous arrivons ; point du tout, v'la qu'au retour, comme on était devant vot'isle, v'la un vent, une tempête, des éclairs, le tonnerre… V'la le vaisseau qui se fracasse contre les rochers, v'la que tout périt, et mon pauvre maître et ma pauvre maitresse noyés au fond de la mer. Pour moi j'eux le bonheur de me sauver, je ne sais comment, pleurant leux accident, et surtout la mort de ce malheureux Blaise qui nous accompagnait.

Fontalbe
Quel était donc ce Blaise ?

Marine
Ah ! Blaise ? C'était le Jardinier ; mais il est mort.

Fontalbe
Enfin ?

Marine
Enfin, après bien des peines, je suis parvenue à votre nouvelle ville. On m'a présentée à vous, parce qu'ous êtes le Gouverneur ; on m'a dit votre loi qui ordonne à toutes les jeunes filles qui arrivent de prendre un mari sous huitaine ou bien de s'en aller. Je voulais partir d'abord, mais à présent j'aime mieux rester.

Fontalbe
Qui peut donc suspendre si longtems votre choix ? Est-ce le souvenir de Blaise ?

Marine
Non ; mais mon choix aurait qu'à ne pas plaire à celui qu'il regarde.

Fontalbe
Vous êtes trop aimable pour craindre ce danger. D'ailleurs la loi vous soumet tous les jeunes gens de cette isle. Avec quel plaisir je me suis mis moi-même sur les rangs !

Marine *(avec un air de confusion jusqu'à la fin de l'air.)*
Vous, Monsieur Fontalbe !

Fontalbe *(vivement.)*
Oui, belle Marine, je vous aime, et vous pouvez d'un mot me rendre heureux.

Marine *(toujours confuse.)*
Hé bien, je vais donc vous dire… Ah ! Mais ne me regardez pas comme cela en face ; cela me rend toute confuse.
Air
Oui ma honte en est extrême,
Mon visage est tout en feu,
Ah ! Détournez-vous un peu.
Oui le seul objet que j'aime,
S'il veut bien m'aimer de même.
C'est vous, vous-même,
J'en fais l'aveu.

Fontalbe
Quelle grace ! Elle est extrême !
Quel bonheur ! Marine m'aime ;
J'en reçois le tendre aveu.

Ensemble
Le Dieu d'Amour qui nous enchaîne,
Est favorable à nos désirs,
Sans nous faire sentir la peine,
Il nous offre les doux plaisirs.

Marine
Mais c'est une drôle de loi, que la vôtre, car enfin, si on ne voulait pas prendre de femme ou de mari… Ah ! Vous me direz, on a toujours besoin de ça.

Fontalbe
Pour bien comprendre cette loi, il faut que vous sachiez l'histoire de notre arrivée dans l'isle. J'aimais Bélinde et je m'en croyais aimé. Une succession l'appelait à la Martinique ; j'armai trois frégates, et je l'y conduisais avec deux de ses parentes. Une nuit l'infidèle disparut avec un de nos vaisseaux que commandait Dorval mon ami. Une lettre m'apprit qu'elle était mariée. Le lendemain ce malheur fut suivi d'un autre. Nous échouâmes contre cette isle que nous trouvâmes belle et fertile. Ne pouvant en sortir, nous résolûmes de l'habiter. J'étais Commandant de la flotte, je fus Gouverneur de la Colonie. Comme il n'y avait presque point de femmes parmi nous, il fut résolu que toutes celles qui aborderaient auraient huit jours pour se choisir un mari parmi nos jeunes gens… car il faut songer à l'essentiel.

Marine
Ah ! C'est naturel et bien pensé.

Fontalbe
Sinon, qu'elles s'en iraient dans une de nos petites barques où il plairait aux vents et à la mer irritée de les conduire.

Marine
Hé bien, je parie qu'elles se marient toutes.

Fontalbe
Cela n'a pas encor manqué. Jusqu'ici toujours occupé du souvenir de Bélinde je me suis excepté du choix des nouvelles arrivées ; mais on murmurait de mon célibat ; je songeais à y renoncer ; je vous vis paraître et vous me déterminâtes.

Marine
Vous êtes bien poli ; mais j'ai peur que c'te Mam'sel Bélinde…

Fontalbe
Je ne la verrai sans doute jamais, et tout entier à vous puis-je m'occuper d'une autre idée ?

Marine
Mais vous n'êtes pas encor tout entier à moi.

Fontalbe
Nous serons dès ce soir unis l'un à l'autre. Je voudrais ne te quitter jamais.
Air
Dis-moi donc quand je te quitte,
Quelle peine en moi s'excite !
Je ne sais ce qui m'agite ;
Je soupire malgré moi.
Ah ! Je devine
Chere Marine…
C'est mon cœur que je te donne,
C'est mon cœur qui m'abandonne
Pour voler auprès de toi.
Daigne l'entendre
Ce cœur si tendre.
Daigne le prendre
En amitié.
Ce cœur implore ta pitié.

SCENE III

Marine et ensuite Blaise.

Marine
Je vais donc me marier aujourd'hui… à un Gouverneur ! Cela est-il croyable. Qui m'aurait dit il y a six semaines seulement, dans six semaines tu seras grande Dame, tu seras Princesse, quasi Reine… Bah ! J'aurais cru qu'on se serait moqué de moi… Ce pauvre Blaise ! S'il était ici… Oh ! Celui-ci vaut mieux. D'abord parce que c'est un Monsieur… et puis il est ben gracieux, ben poli. Mais aussi je n'oserai pas le gronder, le tarabuster comme Blaise, car nous avions des querelles !... Ah ! Je l'aimais bien… mais il est mort, il n'y faut plus songer.

Blaise (*qui est entré sur la fin du monologue examinant avec étonnement tout ce qu'il voit.)*
C'est une avenue… voilà un pavillon… j'ons vu des maisons par là bas… Allons, faut espérer que je n'en mourrons pas, et que je trouverons à qui parler… Mais v'la-t-il pas… eh !... C'est… c'est elle. C'est toi, ma chere Marine !

Marine
Ah ! Ciel ! Ah ! Tu m'a fait une peur ! Eh ! Mais c'est toi, Blaise ! Eh ! Tu n'es donc pas mort ?

Blaise
Moi mort ! Non pas que je sache. Je sis v'nu ici de rochers en rochers, et je ne me somm' pas sauvé tout seul, non. J'ons tiré avec moi eune malle toute pleine d'argent, de linge, d'habit galonnés, je vendrons tout ça dans le pays pis qu'il y a du monde, et s'il y fait bon, je nous y établirons… Mais dis moi donc, m'n'enfant, dis-moi comment t'es-tu sauvée ? Je t'ont bian cru au fin fond de la mer ; je r'ons bian pleurée. Mais que je t'embrasse ! Je sis si aise de te voir… et toi tu ne dis rien, est-ce la joie qui te rend muette ?

Marine
Surement… je m'attendais si peu… (*À part*) Comment li conter tout ça.

Blaise
Ça se peut bian, ça me fait ç't'effet là queuquefois. Par exemple, quand j'ons vu que les poissons ne me vouliont pas dans leux compagnie, j'étions la sur le rivage, tout ébahis, comme ça, ah !

Marine (*soupirant.*)
Tu seras ben plus ébahi quand tu sauras tout.

Blaise
Hé bien, conte-moi donc vite, conte, conte. Connais-tu déjà queuques-uns ici ?

Marine (*un petit air de vanité*.)
Oui, je connais le Gouverneur, et d'un.

Blaise
C'est bon ça. Hé bien, faut li dire qu'il me fasse son jardinier, et tu seras sa jardinière.

Marine (*un peu de fierté*.)
Sa jardinière dea ! Oh ! Je serai mieux que ça.

Blaise
Hé ben, qu'il te fasse sa cuisinière, sa dame d'honneur, qu'il te fasse tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il nous marie.

Marine (*avec embarras*.)
Qu'il nous marie… mais… il se marie aussi, lui.

Blaise
Tant mieux. J'irons à la nôce, j'y danserons ensemble. Ne seras-tu pas ben aise d'y venir ?

Marine (*toujours un peu de vanité au travers de son embarras*.)
Vraiment, il faudra bien que j'y aille. Mais c'est que… Tu ne sais pas qui il épouse.

Blaise
Ma foi non ; ça m'est égal ! Tout comme à toi.

Marine
Ça t'est… ça t'est égal… c'est que… (*Avec impatience*) c'est que tu es venu bien tard aussi.

Blaise
Comment ben tard ! Depuis huit jours que j'ons fait naufrage, j'ons fait bien des pas. Ce sont des chemins de diable, quand on ne connaît pas sa route. Je me sis perdu pus de cent fois ; mais je te trouve et je sis content ; queuque nous fait le reste ?

Marine
Ca fait, c'est que… il y a une loi ici, que tu ne sais pas.

Blaise (*avec impatience*.)
C'est que, c'est que, hében queu loi ? Y'la un quart-d'heure que t'as l'air embarassé, que tu ne sais que dire. Explique-toi donc.

Marine
Faut ben que j'm'explique, tu le saurais toujours. Les filles qui arriv'ici sont obligées de prendre un mari… c'est pas ma faute… je voulais putôt mourir, on ne l'a pas voulu ; je voulais m'en aller, on ne l'a pas voulu, et puis dans une petite barque grande comme la main. (*Elle indique une qui est sur le rivage*.) La dessus le Gouverneur est venu, il m'a fait bien des politesses, il m'a dit qu'il m'aimait, m'a priée de le choisir…

Blaise
Hé bien, hé bien…

Marine
Dame, je t'ai cru mort, noyé, mangé des loups, je ne sais quoi, et…

Blaise
Et tu l'as choisi !

Marine (*vivement et comme soulagée de son embarras*.)
Oui tiens, il m'attend, je m'en vais le trouver.

Blaise (*l'arrêtant.*)
Attends, attends, scélérate, infidelle !

Marine
Ah ! Blaise, ne te fâche pas ; ce n'est pas ma faute.
Air
Le Ciel sait que toujours j'ai dit non,
Mais la loi le voulait tout de bon.
Il fallait faire un choix sans façon
Ou quitter à l'instant le canton.
Par de noires d'affreuses baleines,
Je t'ai cru dévoré sur ma foi,
Aussitôt tout mon sang dans mes veines
Et s'arrête et se glace d'effroi.
Mais bientôt dans le fond de mon ame
Cette glace devient une flamme.
Un beau prince me prend pour sa femme ;
Il m'attend, adieu donc, laisse-moi,
Adieu, console-toi.

SCENE IV

Blaise (*seul.*)
Hé mais… je n'en reviens pas !... La scélérate !... Oh ! Je vas trouver le Gouverneur, je vas crier, je vas (*S'arrêtant*) oui pour qu'il me renvoie avec la petite çaramonie (*Faisant le geste de donneur de coups de bâton*.) Morgué !... Mais après tout, je sommes ben sot.
Air
N'est-ce point une folie,
Quand l'ingrate ainsi m'oublie,
De gémir, de m'affliger ?
Il est vrai, mais la coquine,
Si je vois encor sa mine,
Le pourrai-je sans enrager ?
Pauvre Blaise, enrage, enrage.
Mais n'est-il pas cent fois plus sage
De montrer un plus grand courage ?
Qu'un nouvel objet nous engage,
A mon tour devenons volage

Et brisons nos premiers nœuds.
Vengeons-nous de ses nouveaux feux.
Oui sans doute, ô bonne cervelle !
Punissons cette infidelle
J'étais bête d'y songer,
Je fais bien de m'en venger.
Mais quelle est cette belle Dame que j'apperçois dans le bois ? Je crois la reconnaître… oui je l'ons vue dans notre vaisseau… c'était elle qui était toujours si triste, qui avait eune tante… Elle est morgué gentille… Pardi laissons-la venir, faut voir… Ah ! Si ce n'était pas eune si grande Dame !... (*Il s'éloigne*.)

SCENE V

Bélinde et ensuite Blaise
Air
Ciel où suis-je ? Dieux quelles craintes !
Echo seule redit mes plaintes.
Que me faudra-t-il devenir ?
Je mourrai de ma détresse ;
Mais mourante, j'irai sans cessee,
Malgré même les vents jaloux,
Sur les traces de mon époux.
Ah ! Fontalbe, Fontalbe, ô toi que je chéris !
A mon amour quel lieu te dele ?
Entends de Bélinde fidele
Les soupirs et les cris.
Sur un faible soupçon le cruel me délaisse ;
Pour lui j'ose braver et la mer et les vents.
Faut-il envain le chercher si longtems ?
Je cede à ma faiblesse.
A peine hélas je me soutiens.
Jamais, jamais, doux repos, tu ne viens
Dissiper de mon cœur les ennuis et les craintes.
Echo seule redit mes plaintes.
Que me faudra-t-il devenir ?
Lieux paisibles ! Leger zéphir,
Toi qu'agite ma voix plaintive,
Vois ma peine, rend la moins vive,
Ou rend moi l'objet de mon désir.

Blaise (*s'approchant avec timidité*.)
Madame, j'ons l'honneur…

Bélinde (*avec effroi*.)
Que voulez-vous ? (*Se rassurant*.) Ah ! Je crois vous avoir vu… N'est-ce pas vous ?...

Blaise
Oui, madame, c'est Blaise, qui a fait le passage avec vous, qui eu l'honneur de vous rendre de petits services, et tout disposé à vous servir encore.

Bélinde
Blaise, j'accepte vos offres avec bien de la joie. Dans un pays inconnu, sans guide, sans secours, que deviendrais-je si vous m'abandonniez ?

Blaise
N'ayez pas peur. Madame est toute fine seule apparamment ?

Bélinde
Hélas oui ; j'ai perdu dans le naufrage les deux parentes qui m'accompagnaient. Mais commencez par me dire où je suis ; quel est ce pays ? Quel est le peuple qui l'habite ?

Blaise
J'arrivons comme vous ; mais j'ons déjà eu le tems d'apprendre que ma maitresse, eune coquine dont je voulions faire ma femme, va m'être enlevée par le Gouverneur.

Bélinde
Enlevée ! Est-ce que ces gens sont des Pirates ?

Blaise
Ca se pourrait bien. Tant y a qu'il l'épouse. Ah ! C'est qu'il y a eune loi ici.

Bélinde
Quelle est-elle ?

Blaise
Ah ! Eune loi indigne. C'est… (Mais ça ne vous fera peut-être rien à vous.) C'est que toutes les filles qui arrivent dans l'isle, sont obligées d'y prendre un mari sous huitaine ou de s'en aller.

Bélinde
Que m'importe !

Blaise
Oh ! Je l'ai ben dit.

Bélinde
Je n'ai pas envie de rester plus de huit jours et je partirai.

Blaise
Ah ! C'est eune aut'affaire. Mais voyez-vous cte petite nacelle qu'est là sur le rivage ? C'est-là dedans

qu'on s'en va. Ainsi à la première bourasque, votre serviteur.

Bélinde
Tout est contre moi !... Je partirai, je mourrai, que m'importe ?

Blaise
Mourir ! Ca sart de rien… Je songe à un moyen… t'nez, ayez confiance en moi. Je somm'un bon vivant ; commencez par me dire le sujet de votre voyage.

Bélinde
Hélas ! Je n'ai pas d'intérêt à vous le cacher. L'année dernière j'allais en Amérique dans un vaisseau dont le Commandant était prêt de m'épouser. Nous fûmes séparés par la trahison la plus atroce. Dorval, son ami intime, vint une nuit sous un faux prétexte et nous persuada de passer dans un autre vaisseau qu'il commandait. J'apperçus bientôt que j'étais trahie. Je fus vengée par le ciel. Dorval tomba dans la mer comme il était sur le tillac. Le vaisseau reprit alors la route de l'Amérique qu'il avait quittée, mais je n'y trouvai point Fontalbe. Sans doute il me croit infidele. Peut-être a-t-il échoué comme moi dans cette isle ; s'il est sauvé, c'est mon espoir, ses soupçons ne tiendront pas contre mes larmes.

Blaise
Oh ! Pardi quand eune femme pleure, al'fait de nous ce qu'all'veut.

Bélinde
S'il est ici, sans doute il est connu du Gouverneur ; allez le prévenir de mon arrivée… Mais cette loi, comment l'éviter ?

Blaise
C'est à quoi j'en voulais venir. Faites semblant d'être mariée avec moi. La loi ne vous regardera plus, et vous pourrez rester ici tant que vous voudrez.

Bélinde
Je compte sur votre honnêteté, Blaise, et je me fie à vous. Vous consentez donc à faire tout ce que je vous demanderai.

Blaise
Tout comme si j'étions vot'mari véritable : et pour qu'on le croie mieux, je vas mettre un bel habit qu'était dans eune valise que j'ons sauvée avec nous. Je nous requinquerons dans not'langage, on le croira de reste, allez, laissez faire. Je ne serions pas le premier benêt qui aurait épousé une si belle femme.

Air
Etre aux ordres de Madame,
Sera ma plus douce loi.
Un mari près de sa femme
Serait moins humble que moi.
(À part.)
D'être unis ayons la mine,
Pour faire enrager Marine
D'avoir méprisé ma foi.
(Haut.)
Un mari près de sa femme
Serait moins soumis que moi.
(À part en sortant.)
Elle enragera dans l'ame
D'avoir méprisé ma foi.

SCENE VI

Bélinde ensuite Fontalbe

Bélinde
Le ciel se lassera-t-il de me persécuter ? J'ai perdu mes parens, ma fortune, toute ressource… J'ai perdu mon Amant qui m'aurait tenu lieu de tout… Mais que vois-je ? Serait-il possible ! Mes yeux me trompent-ils ?... Ah ! Non, j'en crois mon cœur. C'est lui…

Fontalbe (*à part*)
Ciel ! Bélinde en ces lieux ! Elle ne m'y attendait pas l'infidèle ! Feignons de ne la pas connaître.

Bélinde (*à part.)*
Dieux ! Quelle froideur ! Il m'a vue et n'a pas volé dans mes bras !... (*Haut*) Monsieur je suis… (*À part*) je ne puis parler.

Fontalbe
(*A part*.) Quelle fausseté ! (*Haut*) Madame que desirez-vous de moi ?

Bélinde
Daignez me venger d'un ingrat qui sur un simple soupçon, sans daigner m'entendre, m'abandonne, me méprise…

Fontalbe
Madame ! S'il est vrai qu'on vous outrage injustement, comme je suis Gouverneur de cette Isle…

Bélinde *(avec surprise et douleur*.)
Vous êtes…

Fontalbe
Gouverneur de l'Isle.

Bélinde
Ciel ! Et vous vous mariez aujourd'hui. Ah Fontalbe, il est donc vrai que tu m'abandonnes.

Fontalbe
Qu'osez-vous dire infidele ? Venez-vous ici me braver ? Venez-vous avec votre époux ?...

Bélinde
Mon époux ! Hélas ! Un seul homme au monde pouvait l'être, mais cet homme est un barbare…

Fontalbe
(*Hésitant.*) Vous n'êtes point mariée !... (*À part.*) Cette lettre, sa suite…(*Haut.*) N'esperez pas me tromper. Vous êtes infidele j'en ai des preuves certaines ; je ne dois plus m'exposer à vous voir et je vais tout ordonner pour votre départ.

Bélinde
Air
Oui, je pars au désespoir,
Pour jamais ne te revoir…
Mais écoute un mot encore ;
Sache au moins que je t'adore ;
Et suis moi, si tu m'abhorre,
Je ne veux, n'attends plus rien.
Peut-on être plus à plaindre ?
Non jamais on n'eut à craindre
Un supplice égal au mien.
Tu me quittes…mais écoute.
Ne me laisse pas ce doute.
Ah ! Cruel ! Encore ! Ajoute…
Cruel ajoute à mon malheur.
Ah ! Ma peine est trop forte
Le désespoir m'emporte ;
Je cede à ma douleur.

Fontalbe (*la serrant dans ses bras*.)
Bélinde ! Rassurez vos sens, je vous écoute. Serait-il bien possible que tu ne fusses pas mariée !

Bélinde
Mais qui t'a dit cette imposture ? Un autre que Fontalbe ! Peux-tu le penser ?

SCENE VII

Fontalbe, Bélinde, Blaise (en habit galonné et tout l'air d'un marin.)

Blaise (*accourant*.)
Ma chere femme, je n'ons pas trouvé…

Fontalbe
Sa femme !

Bélinde
O ciel ! Dans quel moment !... (*Elle lui fait des signes*.)

Blaise
(*À part*.) C'est apparamment le Gouverneur, appuyons. (*Haut*) Non, ma chere femme : et je te dirai, ma chere femme… Monsieur le Gouverneur, si c'est vous présentons ma femme. (*Bas à Bélinde*.) Oh ! J'entends bien vos signes.

Fontalbe (*à Blaise qui reste stupéfait*.)
Malheureux !

Bélinde
Ne croyez pas… un moment de grace.

Fontalbe
Infidele ! Puis-je encor vous entendre ?... (*Il sort furieux*.)

Bélinde (*voulant l'arrêter et retombant dans les bras de Blaise*.)
Fontalbe !

Blaise
Heben, heben, v'la qu'a'se trouve mal, à présent. Qu'est-ce donc que tout ça veut dire ? Portons là dans ce pavillon. Aurez-vous ben la force d'aller jusque-là ? (*Il l'entraîne dans le pavillon*.)

SCENE VIII

Marine et ensuite Blaise.

Marine
Monsieur Fontalbe ! Monsieur le Gouverneur ! Où est-il donc ? Je le cherche partout. Un jour de nôce ! Qu'il ne devrait pas me quitter… Je ne sais pas, mais je commence à craindre…

Quartetto
Tout succède à ma tendresse,

Tout m'invites à l'allégresse ;
Pourquoi donc cette tristesse
Dont je ne suis pas maîtresse,
Trouble-t-elle ainsi mon cœur,
Quand je suis près du bonheur ?

Blaise (*sortant du pavillon*.)
La voilà cette volage !
Je veux l'accabler d'ouvrage
Et lui bien dire son fait.
Tu n'es qu'une personnelle ;
J'ai fait choix d'une autre belle,
Je te quitte tout-à-fait.

Marine
Mais écoute ; point de colère.
Dis-moi, Blaise, qu'ai-je pu faire ?
A ma place, qu'aurais-tu fait ?

Blaise (*toujours furieux*.)
Ton audace, volage,
Accroît ma rage.
Si j'écoute mon courage
Je veux faire ici tapage.
Tien tu voi…(*Il entend du bruit*.)
De la prudence.
Monseigneur ici s'avance ;
Décampons en déligence ;
Il n'y fait pas bon pour moi. (*Il s'éloigne.)*

Marine (*ironiquement*)
Ah ! Le brave personnage,
Tu me quittes, bon voyage.
N'est-ce pas un grand dommage ?
Grand dommage ah ! Par ma foi.

SCENE IX

Fontalbe, Marine, ensuite Bélinde.

Fontalbe
L'amour enfin me ramene.

Marine
Il vient finir ma peine.

Ensemble
Mon ame de sa chaine
Attend tout son bonheur.

Fontalbe
C'est lui qui nous couronne.

Marine
A vous je m'abandonne.

Ensemble
Le même instant vous donne
Et ma main et mon cœur.

Bélinde (*sort du pavillon et paroît tout-à-coup au milieu d'eux en les séparant.*)
Arrête cœur infidèle !
Du ciel Crains le couroux.

Marine
Que veut Mademoiselle ?

Fontalbe
Pourquoi s'occuper d'elle ?

Fontalbe et Marine
Mais, mais rassurez-vous. / Mais, mais expliquez-vous.

Bélinde
Malheureuse, mais innocente,
Trop facile et trop faible Amante,
Si ma flamme fut constante,
En voilà donc le retour !
La tempête ici me jette.
Sans parens et sans retraite.
C'est toi seul que je regrette…
Tu méprises mon amour…
Hé bien, cruel quitte-moi si tu l'oses.
Mais songes bien aux maux que tu me caches.
Et si ton ame peut s'y resoudre
Du ciel la foudre
Me vengera.

SCENE X

Les mêmes, Blaise (qui s'est approché au commencement du dernier morceau de Bélinde.)

Blaise
Trop facile et trop fidele
J'eus le diable au corps pour elle.
Mais c'est une personnelle
Et je veux la laisser là.

Marine
Imbéciles que vous êtes !
Trouble-t-on comme vous faites,
Troubles-t-on des gens honnêtes ?
Loin d'ici, partez tous deux.

Bélinde
Loin d'accabler une Amante,
Croyez-moi, soyez prudente,
Loin d'accabler une Amante,
Reprenez vos premiers nœuds.

Fontalbe
Terminons et point d'injure.
Oui, Marine est ma future.
(*À Bélinde lui montrant Blaise*.)
Vous, suivez-le sans murmure
Puisqu'il est votre mari.
Infidèle ! Cœur parjure !
Qui veux m'abuser ainsi,
Tous les deux sortez d'ici.

Marine
Qu'est-ce traitre ? C'est donc ta femme.

Blaise
Pourquoi pas ?

Marine
Comment infâme !

Bélinde
Ecoutez…

Fontalbe
Sortez, Madame.

Bélinde
Vous voulez m'arracher l'ame
Mais, écouter moi d'abord.

Ensemble
Blaise
Vous voulez m'arracher l'ame
Mais, écouter moi d'abord.

Bélinde
Il n'est plus à ma disgrace
De remede que la mort

Fontalbe et Marine
Comment avez-vous l'audace
Mais comment as-tu l'audace
De dire un seul mot encor.

ACTE II

SCENE PREMIERE

Le pavillon du fond est ouvert, et parait destiné à célébrer les nôces de Fontalbe. On y voit en étalage une grande parure pour Marine.
Fontalbe, Marine.

Fontalbe
Quoi, cet homme, dont l'air est grossier, quoiqu'il soit assez richement mis, c'est Blaise, ce jardinier que vous aviez pour amant !

Marine
Lui-même. Mais qu'est-ce que ça nous fait ? Nous parlions de notre mariage.

Fontalbe
J'y songe ; mais il appelle Bélinde sa femme.

Marine
Je n'y conçois rien ? Mais encore une fois qu'est-ce que ça nous fait ? Etes-vous jaloux de lui ?... Tenez, m'est avis que vous ne m'aimez plus du tout.

Fontalbe (*assez froidement*.)
C'est m'outrager, chere Marine.

Marine
Non, cette Demoiselle qui est venue là, que vous aimiez avant moi, malgré son infidelité, vous trotte toujours par la tête.

Fontalbe (*plus tendrement*.)
Rassure-toi chere Marine ; je n'y songe plus. Je ne veux aimer que toi. Quelles preuves en veux-tu ?

Marine
Mais… les plus fortes.

Fontalbe
Tu vois que je songe aux préparatifs de notre hyménée. Voilà déjà tes habits de noce, en attendant le reste.
Air
(Pendant cet air Marine examine les étoffes.)
A tes charmes cette parure
Ca donner un nouvel essor :
L'art seconde la nature,
Et la rend plus belle encor.
Mais quelle flamme ! Quelle lumière ! (*Elle essaie les diamans*.)
Je crois être dans les cieux.
Le soleil qui nous éclaire

Brille moins que ses beaux yeux.
Conserve un trait de cette flamme ;
Ne lance pas tout dans mon cœur.
Qu'elle embrase aussi mon ame
Et partage mon ardeur.

Marine
Si vous pensez tout ce que vous dites, ça me rassure un petit brin. Mais je ne serai bien tranquille, que quand nous serons mariés tout-à-fait, tout-à-fait.

Fontalbe
J'en vais hâter le moment : je te rejoins pour ne te plus quitter.

SCENE II

Marine et ensuite Blaise.

Marine
Oh ! Il m'aime ! Il m'épousera. J'en serai charmée ; quand ce ne serait que pour faire enrager ce brutal de Blaise, qui n'a tant seulement pas pleuré ma perte. Oh ! Je ne lui pardonnerai jamais ça. Le voici ! Comme je vais le traiter !
(Elle se retire au fond pour examiner ses parures.)

Blaise
(*A part*.) Ouf !... Je ne la voyons jamais sans un certain je ne sais quoi, tout comme du tems que je nous aimions. Oh ! Ca se passera.

Marine
C'est assez drole… et puis des diamans ! Oui ça m'ira fort bien.

Blaise
Diable ! Voilà qu'est beau. Ce sont les présens de nôce ?

Marine (*d'un ton précieux et affecté*.)
Ah ! Bon jour, mon ami. Vous trouvez ça beau ?

Blaise (*à part.)*
Mon ami ! Ca prend déjà des tons.

Marine
Ah ! À propos, dites-moi donc, depuis quand est-ce que vous êtes mariés ?

Blaise
Queuque ça vous fait ?

Marine
Ah ! Rien du tout… Votre femme n'est pas trop jolie, mais c'est encor trop bon…

Blaise (*à part*.)
Elle est ma foi charmante, jusque dans son impertinence.

Marine
Hein ! Que dites-vous là ?

Blaise
Je dis que je partons ce soir, et que je vians vous dire adieu.

Marine
Vous partez ! C'est fort bien fait. Adieu, mon ami ! Je suis ben aise de vous avoir vu… mais vous ne partez que ce soir, c'est bon. Je vous enverrai par mes gens un petit cadeau, pour que vous vous souveniez de moi.

Blaise (*n'y pouvant plus tenir*.)
Un petit cadeau !... Tien… Madame, point de ces tons-là ; vous vous valiez mieux… Quand tu n'étais qu'une petite paysanne. Ton mariage n'est pas si sur que tu crois. Si nos deux Amans brouillés veniont à te raccommoder…

Marine (*beaucoup de fierté*.)
Mais vous vous oubliez, je pense ! Vous m'avez dit adieu, partez ; partez vous dis-je.
Air
Qu'est-ce donc qui vous arrête ?
Allez Blaise vous pourvoir.
Ce propos me rompt la tête,
Renoncez à tout espoir.
Hein ? Mais vous faites la mine !
Non, je ne sois plus Marine.
Je ne dois jamais vous voir.
Dès ce soir j'épouse un Prince,
Et bientôt cette province
Sera toute en mon pouvoir.

SCENE III

Bélinde, Marine, Blaise.

Bélinde
Blaise, j'ai un mot à vous dire.

Marine
Blaise, votre chere femme vous appelle, je vous laisse ensemble.

Bélinde
Air
Quel sort t'amene
Ame inhumaine ?
Pour toi ma peine
A des appas
(*Marine lui fait une grande révérance et sort*.)
O sort funeste
Que je déteste !
Il ne me reste
Que le trépas.

SCENE IV

Bélinde, Blaise.

Blaise
Bon. Laissez-là dire, espérez toujours. Ils ne sont pas encore mariés.

Bélinde
Non, Blaise, je n'espère plus. J'ai vu tous les préparatifs de cette union ; dans une heure… Mais je ne l'attendrai pas. Ecoute… C'est toi qui m'as perdue… mais ce n'est pas ta faute. Depuis ce moment le cruel ne veut plus m'entendre ; mais je ne mourrai point sans être justifiée.

Blaise (*allarmé*.)
Comment, comment ! Il ne faut pas mourir.

Bélinde
Prends ce billet…

Blaise
Ah ! Madame, je ne souffrirons pas…

Bélinde
Ecoute-moi, te dis-je, sans m'interrompre. Tu vois cette petite barque sur le rivage ; je vais m'y confier au gré des flots… Ils ne seront peut-être pas plus cruels que mon Amant. Prends ce billet, porte le à Fontalbe. Il y verra mon innocence… Je ne pourrai plus être à lui, mais il saura du moins que je méritais son cœur.

Blaise (*très attendri*.)
Non, tenez ; si vous voulez partir absolument… attendez-moi ici ; je nous embarqierons ensemble.

Bélinde
Non, Blaise, j'en ai plus besoin de tes services. Je puis risquer ma vie qui m'est odieuse ; je ne dois pas souffrir que tu exposes la tienne. Laisse-moi ; va promptement ; c'est le dernier service que tu pourra me rendre.

Blaise (*à part en sortant*.)
Oh ! Il faut empêcher… il ne faut pas qu'alle meure.

SCENE V

Bélinde (*seule*.)
Si le ciel est inexorable,
A la peine dont il m'accable ;
Que la mort plus favorable,
Me délivre enfin du jour.
Ah ! Cette heure ma dernière ;
Le jour fuit de ma paupière.
Mes yeux perdent la lumière,
Mais il me reste encor l'amour.
J'entends du bruit, évitons tous les regards.
(*Elle sort*.)

SCENE VI

Fontalbe ensuite Marine.

Fontalbe (*d'abord seul et rêvant*.)
Cet homme qui se dit le mari de Bélinde est Blaise, un jardinier ! Il est clair que ce mariage n'est qu'une feinte… oui, je l'ai traitée avec trop de rigueur ; je devais au moins l'entendre.

Marine
Me voilà, hé bien tout est-il prêt ? Ne me ferez-vous plus attendre ?

Fontalbe (*assez froidement*.)
Non, Marine, tout est prêt… mais je voudrais savoir… où est Bélinde.

Marine
Comment, Bélinde, et que vous importe ?

Fontalbe
C'est que je vois que sa présence vous inquiette, et je voudrais la faire partir sur le champ.

Marine
A la bonne heure. Tenez, voici quelqu'un qui vous en dira des nouvelles. (*À Blaise qui arrive*.) Où avez-vous donc laissé cette belle Dame ?

SCENE VII

Les précédents, Blaise.

Blaise (*tristement*.)
Qui ? Bélinde ? Ah ! Je la crois bien loin à présent.

Fontalbe
Comment, bien loin ! Où donc ?

Blaise
Où ? Parguenne, au fond de la mer, peut-être.

Fontalbe
Au fond de la mer ! Elle s'est jettée ?...

Blaise
Non ; v'la comment ça s'est fait… All'a dit qu'all'vous aimait trop pour vous voir à eune autre, et qu'alle aimait mieux s'en aller. Pour ça, elle avait arrêté eune de vos petites barques. J'ons voulu à toutes forces, l'en empêcher ; al'ne m'a pas écouté. J'ons couru à la ville pour vous le dire ; vous n'y étiais pas. Pendant ce tems-là, il a fait un coup de vent terrible ; et en revenant, j'ons regardé de dessus ce rocher, et j'ons vu la petite nacelle sens dessus dessous, au milieu de la mer.

Fontalbe (*qui a écouté ce récit avec intérêt*.)
Mais il fallait du moins… ô Dieux !

Blaise
Au reste, all's'y attendait. A l'm'avait chargé de vous dire qu'alle était toujours fidele, et pour preuve, al'vous envoyait ce papier.

Fontalbe (*voyant le seing*.)
Dorval ! Mon ami ! C'est en effet son écriture. Voyons (*Il lit*) (*L'intérêt croît dans la manière de lire, à mesure qu'il s'assure de la fidelité de Bélinde*.) « Je n'ose m'exprimer moi-même, charmante Bélinde, et je vous écris. Pardonnez à mon amour, une trahison qu'il m'a suggérée. C'était renoncer à mon bonheur que de vous laisser au pouvoir de Fontalbe. Il vous croit infidele et vous êtes à moi, voilà mon crime. La passion la plus violente en sera-t-elle l'excuse ? De quel œil verrez-vous le malheureux Dorval ?... » La monstre ! Bélinde est innocente, ô ciel ! Et j'ai causé sa mort !... Gardes, Matelos, Habitans ! Que tout se rassemble à ma voix. Courez, cherchez Bélinde, je ne puis vivre sans elle. Si je ne la retrouve, je m'en prends à toute la nature, à toi traître… (*Vers Blaise*)

Blaise
Moi, Monseigneur !

Fontalbe
Oui tu es la cause de mon malheur. Si Bélinde m'est ravie, si Fontalbe ne peut réparer son injustice, n'attens ici que la mort la plus affreuse. (*Il sort*.)

Blaise (*à genoux pleurant*.)
Mais Monseigneur est-ce ma faute ? Marine, prie pour moi.

Marine
Mais, Monseigneur, notre mariage ?...

SCENE VIII

Blaise (*seul.*)
Récitatif obligé
Me voila bien chanceux !
Demain peut-être hélas, on va me pendre,
Mais le destin me poursuit donc toujours !
Malheureux Blaise ! Ah ! Devais-tu t'attendre
Dans cette isle maudite, à terminer tes jours ?
Décampons…sauvons-nous…où trouver de secours ?
Mon cœur palpite et la mort m'est présente.
La mort effrayante
Terrible menaçante.
Suis-je dans les prisons ?
L'ombre m'épouvante.
Fuyons.
O ciel ! Qu'entends-je ?
De verroux et de fers
Un bruit étrange.
C'en est fait, pauvre Blaise, adieu tout l'univers.
La colère fut la face
C'est le juge qui vient là.
De son doigt il me menace ;
Ecoutons ce qu'il dira.
« Téméraire ! Quelle audace !
« Qui t'amene en ces climats ?...
La tempête ici me chasse ;
Mais je vous demande grace,
Paix-là, paix-là, je m'en vas.
Loin d'entendre rien ne l'arrête,
Il crie, il jure, tempête,
La vengeance suit ses pas.
Tu vois bien que l'on apprête,
Pauvre Blaise, ton trépas.
Mais on vient, c'est le Gouverneur, décampons…
Que vois-je ? Il a retrouvé Bélinde, oh ! J'en serons donc quitte pour la peur.

SCENE IX

Fontalbe et ensuite Bélinde, Blaise, matelos, Gardes.

Fontalbe
C'est toi !... C'est toi que je presse.
Rend-moi toute ta tendresse ;
Et je veux garder sans cesse,
Mes sermens et nos amours.

Bélinde
Si ton cœur reprend sa chaîne,
Si l'amour vers moi t'amene,
Je n'ai plus souffert de peine ;
Je ne songe qu'à nos amours.

Fontalbe
Je fus cruel.

Bélinde
Ah ! Je t'adore.
Je suis trop heureuse encore,
Si tu veux m'aimer toujours.

Ensemble
Que ta main qu'ici je presse,
Soit garant de ta tendresse.
Défendons à la tristesse
De troubler d'aussi beaux jours.

Bélinde
Ah ! J'ai peine à soutenir l'excès de ma joie.

Fontalbe
Viens te reposer dans ce pavillon… ce jour est le plus beau de ma vie.

Blaise (*resté seul*.)
Bon !... V'la qu'est donc raccommodé ! Ah ! Ma pauvre Marine, je te tenons ! Je te ferons enrager à mon tour. La voici ! Gardons not'fier, jusqu'à ce que je n'y puissions plus tenir.

SCENE X

Marine, Blaise.

Marine (*qui a vu Fontalbe et Bélinde dans le pavillon*.)
Il la donc retrouvée !... Et v'la mon regne fini… revenir à Blaise, et surtout revenir la première !... C'est dur.

Blaise (*à part*)
Al'se consulte.

Marine (*d'un ton fort radouci*.)
Ah ! Blaise, te voilà !

Blaise (*avec ironie*.)
Oui, Madame, prêt à recevoir vos ordres.

Marine (*à part*.)
Il se moque de moi, il me rend le change.

Blaise (*l'ironie la plus marquée*.)
Qu'est-ce que Madame desire ? M'apporte-t-elle le petit cadeau qu'elle m'avait promis.

Marine (*avec un soupir et d'un ton fort doux*.)
Non.

Blaise (*toujours ironiquement*.)
Madame veut-elle que j'aille avertir Monsieur Fontalbe, son futur époux ?...

Marine
Fontalbe ! Je ne me soucie guerre de lui. Je l'épousais, parce qu'il m'y forçait, par la circonstance, la loi ; mais je ne l'aimais pas.

Blaise
Cependant, Madame l'avait choisi sur tous les autres.

Marine
Vraiment oui. Il est M. le Gouverneur, on est ben aise d'être Madame la Gouverneuse… Mais le cœur… ah ! Quand le cœur s'est donné une fois…

Blaise (*d'un de raillerie chargée*.)
Heben, le cœur, qu'est-ce qu'il deviant ?

Marine
La vanité ne vaut pas l'amour ; il en revient toujours à son premier choix.

Blaise (*à part*.)
La bonne friponne !

Marine (*à part*.)
Je crois que ça le touche.

Blaise
Mais oui, ça se voit quelquefois. Par exemple, Fontalbe et Bélinde s'aimont mieux que jamais à présent.

Marine
Ah !... Et comment l'a-t-il donc retrouvée ? Ce coup de vent…

Blaise
C'est justement ça qui nous l'a rendue. Ce coup de vent a détaché la nacelle au moment qu'alle allait s'y mettre, et Bélinde est restée sur le rivage où on l'a trouvée.

Marine
Je suis fort aise qu'ils se raccommodent… c'est un grand plaisir de se raccommoder ! (*Sans le regarder*.)

Duetto
Je n'ai pas une ame méchante ;
Que l'on m'aime, qu'on se repente,
Je suis bonne ; je suis constante ;
Toi tu n'es qu'un amant trompeur.

Blaise (*d'un air ironique*.)
Est-ce moi ?

Marine
Vous ! Non je vous jure,
Non, je parle d'une autre injure :
Vous ne méritez pas mon cœur.

Blaise (*avec raillerie*.)
Si tu n'es plus inconstante,
Si tu veux qu'on se repente,
Sois encore mon Amante ;
Viens, approche, reprends mon cœur.

Marine (*avec joie*.)
Est-ce moi ?

Blaise
Vous ! Non Madame.
Non je parle d'une autre flamme.
Vous aimer est trop d'honneur.

Marine (*impatientée*.)
Voyez l'imbécile
Qui fait l'homme habile !

Blaise (*se moquant d'elle*.)
Que Madame excuse.
C'est que je m'amuse
De votre souci.

Marine
Perfide, volage,
Va-t-en loin d'ici ;
As-tu le courage
De railler ainsi

Ensemble

Marine	**Blaise**
J'étouffe de rage.	
Envain les amans	J'étouffe de rire.
Promettent l'empire ;	Faisons quelque tems
Ils ne font que rire	Durer son martire.
De tant de sermens.	Qu'elle apprenne à rire
Ton cœur me rejette !	Mais à ses dépends.
J'ai fait mon malheur.	La nôce s'aprête,
Fillette jeunette	Je vais à la fête ;
Veut être coquette ;	Danser de bon cœur.
Bientôt la pauvrette	
Connaît son erreur.	

SCENE XI

Marine (*seule.*)
Fort bien ! V'la deux Amans de perdus en un jour !... (*Vivement*) Avec tout ça, je ne veux pourtant pas rester fille.
Quartetto finale.
D'une chimere vaine,
J'ai perdu tout espoir.
Quels maux l'amour l'entraîne !
Vers Blaise il me ramene,
Encor trop incertaine
S'il veut me recevoir.

SCENE XII

Fontalbe, Bélinde, marine.

Fontalbe et Bélinde
D'amour goutons les charmes,
Sans crainte et sans allarmes.
L'ivresse après les larmes,
En a plus de douceur.

Fontalbe
C'est toi !

Bélinde
J'en doute encore.

Fontalbe
Je t'aime !

Bélinde
Ah ! Je t'adore.

Ensemble
De la plus douce aurore
L'éclat luit à mon cœur.
Il annonce le bonheur.

SCENE XIII

Blaise, les Précédens.

Blaise
Je vous fais ma révérence ;
Qu'avez-vous à m'ordonner ?
Au pays de ma naissance
Je suis prêt de retourner.

Fontalbe
Adieu donc, mais que ta femme
De ces lieux parte avec toi.

Blaise
Qui ? Marine ? Non, sur mon ame,
Ne m'en faites pas la loi.
Elle veut être Madame,
Tout est dit entre elle et moi.

Marine
Ah ! Blaise daigne m'entendre.
Si tu veux encor me reprendre,
Je serai fidele et tendre ;
Mais si tu me tiens rigueur,
Je mourrai de ma douleur.

Marine et Bélinde
Quand je reviens la première ;
Elle revient la première ;
Ton ame est aussi trop fiere.
Que l'amour triomphe enfin.

Blaise
Il faudrait avoir l'ame de pierre,
Pour ne pas terminer son chagrin.
Tien, la paix, je te donne ma main.

Tous en chœur
Regne, regne à jamais la constance
Qui nous donne les jours les plus beaux.
L'amour peut tourmenter l'innocence,
Mais il met toujours fin à ses maux,
Regne, regne à jamais la constance,
Qui nous donne les jours les plus beaux.

Le Français en Huronie

(Comédie, 1778)

Antoine-Jean Bourlin *dit Dumaniant*

Édition : DUMANIANT, *Le Français en Huronie*, Chez Cailleau, Paris, 1787.

PERSONNAGES

VALCOUR, *jeune Officier Français*. St. Clair.
DORVAL, *ami de Valcour, aussi Officier Français*. Le Bel.
UN SAUVAGE. Michot.
FRONTIN, *Valet de Valcour*. Bordier.
LA FLEUR, *Valet de Dorval*. Boucher.
ZAMIRE, *jeune Sauvage, Amante de Valcour*. Mlle Foret.

La Scène est dans un Bois, en Huronie.

Le Théâtre représente un lieu sauvage ; on doit voir dans le fond une montagne, sur un des côtés une caverne, & un grand arbre à la seconde ou troisième coulisse, à la droite des Acteurs.

SCENE PREMIERE

Frontin, Valcour.
(*Ils sortent de la Caverne.*)

Frontin
C'est un triste séjour, Monsieur, que l'Huronie.
Oh ! Vous avez beau dire en ces lieux je m'ennuie,
On est mieux à Boston ; tâchons d'y retourner.
Tenez, je me fais fort de vous y ramener.

Valcour, *inquiet, sans écouter Frontin*.
Zamire ne vient point.

Frontin, *à part*.
O Ciel ! Toujours Zamire.
Peste soit de l'amour !

Valcour
Ah ! Quel cruel martyre !

Frontin
Martyre est bien le mot. Je me meurs de frayeur.

Valcour
Poltron !

Frontin
Oh ! Poltron soit. Je voudrais de bon cœur,
Vous voir enfin défait de l'amour qui vous lie ;
Cet amour tous les jours expose votre vie :
Au milieu de ces bois, sans amis, sans secours ;
Ah ! Que prétendez-vous ?

Valcour
L'idolâtrer toujours,
Jusqu'au dernier soupir lui conserver ma flamme.

Frontin
Mais vous ne voulez point en faire votre femme ?

Valcour
Quelle autre peut jamais à la noble candeur
Réunir plus d'attraits pour m'offrir le bonheur.

Frontin
Vous ! Épouser Zamire ? Ah ! Quelle extravagance !
Vous voulez donc, Monsieur, renoncer à la France,
Habiter ces climats & devenir Huron !
L'amour jusqu'à ce point trouble-t-il la raison !

Valcour
Peux-tu donc oublier que l'air que je respire,
Est un bienfait, hélas ! De la tendre Zamire.
Egarés dans ces bois, sans ses soins généreux,
Sans ses secours, Frontin, nous périssions tous deux.
A sa compassion je dois mon existence,

Étouffant dans mon cœur toute reconnoissance,
Je pourrais la trahir, la fuir, l'abandonner ?
Sont-ce là les conseils que tu dois me donner ?
Si j'en avais conçu la fatale pensée…
Mais non, de trop d'amour mon ame est embrâsée.
Ces rochers menaçants, l'épaisseur de ces bois
Plaisent plus à mes yeux que le palais des Rois.
Je n'y vois que Zamire, elle est partout présente,
Tout ici sait m'offrir mon adorable amante.
Ses bienfaits sont partout tracés en ce séjour,
Et j'y suis à jamais enchaîné par l'amour.

Frontin, *à part*.
O Ciel ! (*Haut*.) Quittons des lieux à nos vœux si contraires.
Où nous ferions, je crois, assez mal nos affaires ;
Où l'on estime peu l'esprit & les talents,
Où le mérite seul est de courir les champs,
De traverser les lacs, de gravir les montagnes,
Où l'on en fait l'amour qu'au milieu des campagnes,
Parmi le froid, la neige, entouré d'animaux,
Tous moins cruels encor que Messieurs vos rivaux,
Gens fort mal éduqués, qui par galanterie,
Avant de s'expliquer nous arrachent la vie,
Qui nous ayant hachés comme chair à pâtés,
Dans nos crânes après boivent à nos santés.
Hier au soir encore, à travers le feuillage
Je vis roder, Monsieur, un grand & gros sauvage,
Dont l'air rébarbatif me glaça de terreur.

Valcour
Poltron !

Frontin
J'entends du bruit. Si c'est lui par malheur !
Sauvons-nous.

Valcour
Malheureux !

Frontin
Hélas ! Quelqu'un s'avance.
On vient à nous. O Ciel ! Prends-nous en ta puissance.

Valcour
N'es-tu point avec moi ?

Frontin, *se cachant le visage avec ses mains*.
C'est mon dernier moment.

Valcour
Que vois-je ! Des Français ?

Frontin
Se peut-il ? Oui vraiment.

SCENE II

Frontin, Valcour, Dorval, La Fleur.

La Fleur, *de loin, voulant empêcher son maître d'avancer*.
Oui, ce sont des Anglais, abandonnons la place.

Dorval, *courant embrasser Valcour*.
Est-ce toi, Chevalier, est-ce toi, que j'embrasse ?

Valcour
Dorval !

Dorval
Valcour !

Frontin, *examinant La Fleur, qui se tient éloigné*.
La Fleur ! Ne me trompé-je pas ?

Dorval
C'est donc toi, mon ami, que je tiens dans mes bras !
Toi, que j'avais cru mort, dont j'ai pleuré la perte.

La Fleur, *après avoir bien examiné*.
Mais parbleu ! C'est Frontin. L'heureuse découverte !
(Ils courent s'embrasser, & un moment après chacun passe à côté de son maître.)

Dorval
Je te revois encor, j'en rends grâce au hazard,
Un jour de plus sans doute il eût été trop tard.
Mais quel bonheur, Valcour, que vers ce lieu sauvage,
Pour tromper l'ennemi nous cherchions un passage.
Quel moment pour ton oncle ! Il a jusqu'à ce jour,
Pour te faire chercher différé son retour.

Valcour
Quoi ! Nous allons partir.

Dorval
Le combat qui s'apprête,
Jusqu'à demain encor dans ces lieux nous arrête.

Valcour
Jusqu'à demain ! Ah Ciel ! Si tu m'aimas jamais.

Dorval
Quel langage ! Ah Valcour, tu sais si je t'aimais.
Mon cœur n'est point changé. Qu'as-tu ? Parle sans crainte.

Valcour, *avec feu*.
Je me reprocherais un seul moment de feinte.
Toi qui connais si bien ce qu'on doit à l'honneur,
Sois mon juge, Dorval, j'en appelle à ton cœur,

Ma vie est en ces lieux pour jamais enchaînée.

Dorval
Cher Valcour, qu'as-tu dit ?

Valcour
Connois ma destinée.
Je sortis de Boston pour chasser dans ces bois.
Je m'égarai bientôt, & réduit aux abois,
Après trois jours entiers d'une marche inutile,
J'attendois le trépas comme mon seul azile.
Un matin, accablé de peines, de douleurs,
Couché sur le gazon, je le mouillais de pleurs,
Quand j'entendis soudain du bruit dans le feuillage,
Je me levai rempli de dépit & de rage.
Qui que tu sois, viens, dis-je, & perce moi le cœur :
Je suis ton ennemi, crains tout de ma fureur,
Préviens mes coups : j'allais dans mon délire extrême,
Hors de moi, massacrer tout ce que mon cœur aime.
Mon bras était levé, je veux donner la mort ;
Mais je trouve un vainqueur plus puissant & plus fort.
Un coup d'œil me désarme ; étranger, me dit elle,
Que t'a donc fait Zamire & quelle ardeur cruelle
Te portait à vouloir lui déchirer le flanc ?
Parle ? Qui t'a donné cette soif de mon sang !
Interdit, étonné, je ne sais que répondre.
Tout, dis-je, en ce moment, tout sert à me confondre,
Zamire, pardonnez, je suis un malheureux ;
Mais je vais m'en punir, ce fer. –Vis, je le veux,
Dit-elle, avec douceur : dans ce climat horrible,
Étranger, crois qu'on peut trouver un cœur sensible.
Née au milieu des bois & sur ces bords lointains,
Je connais le premier des devoirs humains,
La sensibilité, l'amour de son semblable.
Je tombe à ses genoux. O femme respectable !
M'écriai-je, reçois l'hommage d'un mortel.
Est-on si généreux pour n'être point cruel,
Dit-elle ? Leve-toi, trop heureuse sans doute,
Si j'adoucis les maux que ton malheur te coute.
Que te dirai-je encor ! Je sentis dans mes sens
Naître un amour vainqueur de l'absence & du tems,
Je sentis qu'à jamais je lui serais fidèle ;
Pour moi dans l'univers tout disparut, hors elle.
L'aimer est mon seul bien. Depuis cet heureux jour,
Tout raffermit, redouble & nourrit mon amour.

Dorval
Tu ne la perdras point cette amante si chère.
Ton oncle est généreux, il te chérit en père.
Et tes jours qu'il lui doit, me sont un sûr garant
Que de ton hyménée il hâtera l'instant.
La douleur dans la tombe entrainait sa vieillesse,
Viens, vole dans ses bras, & que sa peine cesse,
Avec son régiment il est près de ces lieux,
Viens, Valcour, viens tarir les larmes dans ses yeux.

Valcour
Zamire dans ce bois devait bientôt se rendre,
L'heure approche, Dorval, & laisse-moi l'attendre.

Dorval
Veux-tu quand le combat va bientôt s'engager,
Que l'on t'accuse, ami, d'éviter le danger ?
Laisse ici ton valet, qu'il attende Zamire.

Frontin
Laissez plutôt La Fleur.

La Fleur
Cela te plaît à dire,
Tu connais les chemins, je ne les connais pas.

Frontin
Mais toi, tu viens du camp.

Dorval
Pour finir vos débats,
Restez-y tous les deux. Aussi tôt que Zamire
Paroitra, vous viendrez

La Fleur
Oui, j'irai vous le dire.

Frontin
Ah ! Nous irons ensemble.

Valcour
Ah ! Dis lui bien, Frontin,
Que vivre son amant fait toujours mon destin.
Peins-lui tous les transports de ce cœur qui l'ordre,
Dis-lui que pour la voir j'ai dévancé l'aurore,
Dis-lui que je m'arrache à regret de ces lieux,
Et que bientôt l'amour va me rendre à ses yeux.

SCENE III

Frontin, La Fleur.

La Fleur
Depuis que dans ces bois tu fais ta résidence,
Avec quelques Hurons as-tu fait connaissance ?

Frontin
Oui, parbleu ! Mons la Fleur, même par le bon bout.

La Fleur
On dit que ces Messieurs nous trouvent de leur goût ?

Frontin
Pas mal ; hier encore à cette même place
De deux de ces Goulus j'ai remouché l'audace.
Ils voulaient me happer pour me croquer rôti ;
Ils en ont eu, mon cher, le plus fier démenti.

La Fleur
Hélas ! Je crains toujours que quelqu'un ne m'accroche.

Frontin
Ne crains rien avec moi.

La Fleur
Frontin, quelqu'un approche.

Frontin, *à part*.
O Ciel ! Que devenir ? Où nous cacherons-nous ?

La Fleur
Le parti le plus sûr serait de filer doux.
Ne fais pas le méchant, & tempère ta bile,
Je t'en pris.

Frontin, *à part*.
Oh ! Cela n'est pas fort difficile.

La Fleur
S'il leur faut de l'argent, tiens, voilà tout le mien.

Frontin, *allant de côté & d'autre*.
La Fleur, tu t'es trompé, pour moi je ne vois rien.
S'il faut te l'avouer, je ne suis point tranquille.
Ah ! Que j'aime bien mieux le séjour de la ville.
Là dans une anti-chambre assis au coin du feu,
On attend le patron en s'amusant au jeu ;
On caresse Lisette, on rit, on boit, on danse ;
Mais dans ces tristes bois, ah ! Quelle différence !
On y rencontre à peine un minois gracieux.
La mort de tous côtés s'y présente à vos yeux.
On voit que Hurons, Iroquois, & leur clique,
Qui n'ont jamais pitié que d'un humain étique ;
Qui d'un œil en dessous lorgnent un garçon gras,
Et pour l'escamotter je suivent pas à pas.
Pour toi, de ce côté, tu ne crains pas grand chose,
Tu n'as point comme moi ce teint couleur de rose,
Cet air frais & vermeil, cet embonpoint charmant.

La Fleur
Hélas ! Pour mes péchés, je suis trop ragoutant.
Je me passerais bien d'une santé si belle.

Frontin
Je voudrais être sec comme une sauterelle ;
Mais on est beau garçon, on a quelques appas.

(En se retournant il aperçoit quelqu'un, & fait un grand mouvement de frayeur.)

La Fleur
Mais Frontin, qu'as-tu donc ?

Frontin
Comment, tu ne vois pas ?

La Fleur
Et quoi ?

Frontin
Regarde !

La Fleur
Qui ?

Frontin
Vois-tu ce grand Sauvage ?

La Fleur
Il vient de ce côté, ranime ton courage,
Bat-toi, moi je m'enfuis.

Frontin
Ah ! Je meurs de frayeur.

La Fleur
Ah ! Frontin, je me sens enchaîné par la peur.
Je ne peux m'en aller.

Frontin
Il traverse la plaine.

La Fleur
Ciel ! Il court droit à nous. Huchons-nous sur ce chêne,
Peut-être il passera sans regarder en haut.
Je ne saurais grimper, aide-moi donc.

Frontin, *déjà sur l'arbre*.
Nigaud !
Tu me feras pincer avec ta maladresse.
Mets-toi dans un fossé, cache-toi, le tems presse.

La Fleur
Enfin, m'y voilà donc.

Frontin
Il redouble le pas,
Sans doute il nous a vus.

La Fleur
Eh ! Parles-donc plus bas,
Ton babil à présent n'est pas fort nécessaire.

Frontin
C'est Zamire, parbleu !

La Fleur
Frontin, veux-tu te taire.

Frontin
Que crains-tu ! Montrons-nous.

La Fleur
Attendons quelque tems,
Il pourroit bien venir quelqu'un de ses amans.

SCENE IV

Zamire, la Fleur, Frontin, sur l'arbre.

Zamire
Je ne vois point Valcour. Où pourrait-il donc être ?
Eh bien ! Voilà Zamire, accours, ose paraître ;
Mais je le cherche en vain. Qu'est-il donc devenu ?
J'éprouve un sentiment à mon inconnu.
S'il pouvait m'oublier ? Valcour serait perfide ?
Non… Vole rassurer une amante timide.
L'heure est déjà passée où j'aurais dû venir.
Chaque jour mon amant a su me prévenir ;
Il me cherche peut-être : hé bien ! Je vais l'attendre.

Frontin, *à La Fleur*.
Montrons-nous.

La Fleur
Attends.

Zamire
Qu'est-ce ? & que viens-je d'entendre ?
Serait-ce-toi, Valcour ? Mais je n'entends plus rien.
Je me trompe : écoutons… Quel tourment est le mien ?
Je ne sentis jamais émotion plus vive.
Des Bataillons Français ont paru sur la rive.
Quel odieux soupçon vient effrayer mon cœur !
Il les aura réjouir, il trompait ma candeur.
Cruel, si dans l'Europe une amante outragée
D'un lâche Séducteur ne se voit point vengée
Et reste sans secours en proie à son chagrin ;
Apprends qu'ici jamais on le l'offense en vain.
Ne crois point te soustraire aux regards de Zamire.

Frontin
Oh ! Sa douleur me peine & je vais tout lui dire.
Zamire.

Zamire
Non, cruel.

Frontin
Zamire, écoutez-moi.

Zamire, *sans voir Frontin*.
Qui vient de m'appeler ! Cher amant, est-ce toi ?
Viens, cours, vole, parais. Mais quelle erreur cruelle
Vient d'abuser mes sens.

Frontin, *paraissant alors & descendu de dessus l'arbre*.
Votre amant est fidèle,
Il vous aime toujours & je suis son garant.

Zamire
Qu'est-il devenu ? Dis ?

Frontin
Écoutez un moment.
Je vais tout vous conter.

Zamire
Quelle crainte m'agite ?

Frontin
Comme nous attendions ici votre visite,
Ainsi que vous pensez en discourant tous deux
Fort amoureusement sur l'objet de ses feux,
Des Français tout d'un coup s'offrent à notre vue.
A leur aspect, j'ai crû que j'avais la berlue,
M'étant frotté les yeux j'ai reconnu La Fleur.

Zamire
Qu'ont-ils fait ces Français ! Dissipe ma frayeur.
Les aurait-ils suivis ! Tu crains de me le dire.
Je vois tout mon malheur.

Frontin
Rassurez-vous, Zamire,
De perdre votre amant n'ayez aucun souci,
Il reviendra bien-tôt. Je l'attendais ici.
Et pour pouvoir plus loin découvrir dans la plaine,
Nous avions tous les deux monté sur ce vieux chêne.
(Il montre La Fleur qui est aussi descendu.)

Zamire
Affreux pressentiment que je ne peux bannir.

Frontin
Ne craignez rien, vous dis-je, il va bien-tôt venir.
Lorsqu'il quittait ces lieux, pour lui si pleins de charmes,
Que n'avez-vous pu voir sa douleur & ses larmes !
Il poussait des soupirs qui me perçaient le cœur.

Ah ! Frontin, m'a-t-il dit, peins-lui bien mon ardeur,
Dis-lui… tout ce qu'on dit quand, d'un amour extrême,
On aime une personne encor plus que soi-même ;
Mais il s'est vu contraint à partir sans délais,
Il va revoir un Oncle & battre les Anglais ;
Mais pour voler bien-tôt aux genoux d'une amante.

Zamire
Ah ! Ne m'abuse point. Vaine & frivole attente !
Tout me l'annonce, hélas ! Je ne dois plus le voir.

Frontin
Eh ! Doit-on sur un rien ainsi perdre l'espoir !
Chassez cette frayeur, votre amant vous adore.
Je suis sa caution. Faut-il plus faire encore,
Faut-il pour rassurer votre cœur éperdu,
Hâter l'heureux instant qu'il vous sera rendu.
Parlez, dites un mot. Je vais tout d'une haleine,
Le chercher & soudain à vos pieds je l'amène.

Zamire
Ah ! Tu me rends le jour.

Frontin, *bas à La Fleur*.
La Fleur, tu me suivras,
Tirons-nous de ce lieu.

Zamire
S'il ne revenait pas ?

Frontin
Il viendra ; mais chassez la crainte qui vous glace,
Tenez, je reviendrais plutôt prendre sa place.

SCENE V

Zamire, *seule*.
Non, non, rien ne saurait dissiper mon effroi.
Tout m'épouvante, hélas ! Valcour est loin de moi.
Le Cruel ! S'il m'aimait tout autant que je l'aime,
Pourrait-il un instant causer ma peine extrême ?
Il connaît bien Zamire, il sait bien que sans lui,
Mon cœur faible & craintif languit privé d'appui ?
Ah ! S'il m'abandonnait, y pourrais-je survivre ?
Je ne vois plus Frontin. Ah ! J'aurais dû le suivre,
Voler vers mon amant, l'entraîner en ces lieux,
Le toucher, le fléchir ou mourir à ses yeux.

SCENE VI

Zamire, Frontin.

Frontin, *de derrière le Théâtre*.
Au secours, au secours !

Zamire
Ciel ! Qu'entends-je ?

Frontin *vient en courant du haut de la Montagne aux pieds de Zamire*.
Zamire !
Daignez me protéger, me défendre ; ou j'expire.

SCENE VII

Frontin, Zamire, Le Sauvage.

Le Sauvage, *une massue à la main*.
Vas, tu cherches en vain un azile en ces lieux,
Et je vais sans pitié t'immoler à ses yeux.

Frontin
Daignez le retenir.

Zamire
Parle ? Quel est son crime.

Le Sauvage
Ma haine, ton amour. Ma rage est légitime.
Il va périr.

Frontin
Hélas ! Très-illustre Huron,
Tremblant à vos genoux, je demande pardon.
Je n'eus jamais dessein de vous faire une injure
Acceptez mon argent, mes meubles, mon armure,
Renvoyez-moi tout nu ; mais laissez-moi la peau.
Ah ! Je serais pour vous un trop mauvais morceau,
Je suis trop maigre encor, je serais coriasse.
Priez pour moi Zamire, obtenez-moi ma grâce.

Le Sauvage, *avec dédain*.
Voilà donc ce Français qui l'emporte sur moi,
Celui pour qui Zamire a dédaigné ma foi ?

Zamire
Ce n'est point mon amant.

Frontin
Non, le Diable m'emporte.
Je ne l'aimai jamais. C'est mon maître…

Le Sauvage
Qu'importe !

Frontin
Tout. Car vous n'en voulez qu'au rival adoré,
Et je n'ai pas l'honneur d'être le préféré.
C'est mon maître qu'on aime. –Oh ! Demandez !

Le Sauvage
Ton maître ?
Parle ? Qu'est-il ! Qu'il vienne !

Frontin
Il va bientôt paraître,
C'est un jeune Seigneur, beau, vermeil, bien portant
Je cours vous le chercher.
(Il se lève pour s'enfuir.)

Le Sauvage, *lui barrant le passage*.
Non, demeure un moment.

Frontin, *retombant à genoux*.
Que voulez-vous de moi chétive Créature.

Le Sauvage
Tu n'es pas son amant !

Frontin
C'est la vérité pure.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un autre que moi.

Zamire
D'où vient cette fureur ? Eh ! Que t'importe à toi ?
Quels sont tes droits enfin ? Ma foi t'est-elle acquise ?

Le Sauvage
Mes droits ? Sont mon amour, l'amour que l'on méprise,
L'amour au désespoir, indigné, furieux.
Sans l'immoler verrai-je un rival odieux
M'insulter, me braver, me ravir mon amante ?
Si sa flamme est égale à ma flamme brulante,
Qu'il vienne, qu'il paraisse & dispute ton cœur,
Et que Zamire enfin soit le prix du vainqueur.
Mais il est sans amour, puisqu'il est sans courage.

Frontin
Vous êtes dans l'erreur, il l'adore à la rage.

Le Sauvage, *d'un ton menaçant*.
Tu l'oses dire ?

Frontin
Hélas ! Je réponds toujours mal.
Ce n'est pas moi du moins qui suis votre rival.
Quel serment voulez-vous ?

Le Sauvage, *avec mépris*.
Va, j'en crois ta bassesse.
Un cœur aussi rampant, connaît-il la tendresse ?
Mais cet autre Français qui m'a ravi sa foi,
Aussi lâche, aussi vil s'enfuyait avec toi ?

Frontin, *tremblant*.
Ah ! Ce n'était pas lui, vous vous trompez sans doute.
Cet autre était La Fleur.

Zamire, *fièrement*.
Mon amant fuir ! Ecoute,
Il faut quelque vertu pour enchaîner ce cœur :
Valcour sut me charmer par ses traits, sa candeur,
Pour me plaire, il n'eût pas besoin d'une victoire
Mais s'il l'avait fallu, Zamire aime à le croire,
Valcour tout comme un autre, eut su vaincre ou mourir.

Le Sauvage
S'il t'aime, en cet instant qui peut le retenir ?
Dis ?

Zamire
Qui le retient ? Tout, l'honneur & la nature.

Frontin
Il sera bientôt-là, c'est moi qui vous l'assure,
Des Français, ce matin ont paru sur ce bord.

Le Sauvage, *avec une sorte de joye*.
Il les a joints ?

Frontin
Seigneur, il reviendra d'abord.

Le Sauvage, *avec fureur*.
Il reviendra ?

Zamire, *avec force*.
Sans doute.

Frontin, *vite*.
Il me l'a dit lui-même.

Le Sauvage, *à Zamire*.
Vas, vas l'Européen ignore comme on aime.
Reconnais-tu l'amour à ce trait odieux ?
Il t'adore & te laisse ! Ouvre à la fin les yeux.
(*À Frontin*.)
Et toi, vil imposteur, n'abuse plus Zamire.
Avoue, ou cette main…

Frontin, *à part*.
Grand Dieu ! Que faut-il dire ?

Hélas ! Ce diable d'homme a juré mon trépas.

Le Sauvage, *à Zamire*.
Oses le croire encor. Vois-tu son embarras ?

Frontin
Je suis embarrassé, je ne puis vous le taire.
Pour vous plaire Seigneur, quel aveu faut-il faire ?
Ordonnez, prescrivez.

Le Sauvage
L'avouer à l'instant
La fuite & le forfait de son perfide amant.

Frontin, *à part*.
Puisqu'à mentir, hélas ! Il veut donc me contraindre,
Mentons pour nous sauver. (*Haut.*) S'il faut cesser de feindre.
Je vous dirai, Seigneur, qu'il est vrai que Valcour
Pour n'y plus revenir a quitté ce séjour.

Zamire
O Dieu ! Qu'ai-je entendu. Malheureuse Zamire !
La Barbare, il me fuit ! Tout mon cœur se déchire.

Le Sauvage, *à Zamire*.
Oublie un vil parjure. (*À Frontin.*) Et toi, fuis loin d'ici.

Frontin, *à part*.
O trop heureux mensonge ! (*Haut.*) Ah ! Seigneur, grand merci.

SCENE VIII

Zamire, Le Sauvage.

Zamire
Que vais-je devenir ! Le Cruel me délaisse,
Est-ce donc là le prix de toute ma tendresse !
Je lui sauvai la vie, il m'arrache le jour.
Ne crois pas m'échapper, infidèle Valcour,
Je te suivrai par-tout, & même en ta patrie.
Aux Français étonnés contant ta perfidie,
Je leur inspirerai ce mépris, cet effroi,
Cette horreur que fait naître un monstre tel que toi.

Le Sauvage
Laisse ces vains projets, & songe à la vengeance.
D'un rival que je hais, d'un ingrat qui t'offence,
Ce bras avec plaisir ira percer le cœur.
Je vole dans son camp guidé par ma fureur,
Et bientôt à tes pieds sa dépouille sanglante…

Zamire
Arrête, qu'as-tu dis ?

Le Sauvage
Ma rage impatiente
Brûle d'avoir puni ce farouche Etranger.
Adieu.

Zamire
Demeure. Ciel ! Quoi ! Tu cours l'égorger ?

Le Sauvage
Quel sentiment pour lui peut te parler encore ?

Zamire
Malgré sa perfidie, apprends que je l'adore.
Il peut vouloir ma mort, je peux le pardonner.
Mais bientôt le remords va me le ramener.
Que dis-je ? En cet instant nous l'accusons peut-être ;
Non, mon cœur me le dit, Valcour n'est point un traître,
On ne feint pas l'amour, il m'aime, il reviendra.

Le Sauvage
Tu l'excuses en vain : je l'abhorre, il mourra.

Zamire
Qui t'a remis, Cruel, le soin de ma vengeance.
Penses-tu me servir ? Quelle est ton espérance ?
Si ta haine te porte à répandre son sang,
Ta main du même coup déchirera mon flanc.
Valcour fait mon destin. S'il perdait la lumière,
Tout finirait pour moi dans la nature entière,
Quelques soient ses forfaits, qu'il vive ! Je le veux.
Eh ! – Si loin de Zamire, il pouvait être heureux,
Sans doute en l'apprenant, je serais moins à plaindre.
Ses malheurs sont les seuls qui pour moi soient à craindre.
Et s'il me laisse enfin en proie à mes douleurs,
Je puis trouver encore un charme dans mes pleurs.

Le Sauvage
Ce funeste Etranger qu'ici l'on me préfère.
Apprends-moi par quel art il parvint à te plaire ?
Quels sont donc les périls qu'il a courus pour toi,
Est-il plus généreux ou plus vaillant que moi ?
Sait il donc mieux aimer ? – Mais, non, je l'en défie,
Je ne sacrifierais & ma gloire & ma vie,
Il n'est rien que pour toi je n'osasse tenter ;
Mais il est des affronts que ne peut supporter
Ce cœur fier & jaloux qui plein d'impatience
Ne desire, en voit, n'attend que la vengeance !
Le sort en est jette, c'en est fait, & Valcour
Tombera sous mes coups ou m'ôtera le jour.

Zamire, *l'arrêtant avec force*.
Le hazard d'un combat peut servir ton attente ;
Mais quand tu le vaincrais, crois-tu que son amante

Couronnerait en toi son odieux vainqueur.
Je t'ai plaint de m'aimer, je t'aurais en horreur.
Non ; ce n'est que par lui, pour lui que je veux vivre,
Par cet égarement où mon ame se livre,
Par mes affreux transports, vois quel est mon amour.
Prends pitié de Zamire, & sois juste à ton tour.
Eh ! Dépend-il de moi de maitriser la flamme
Qui brûle en même tems & déchire mon ame ?
Que te reviendra-t-il d'avoir comblé mes maux ?

Le Sauvage, *avec fureur*.
Le plaisir que l'on sent d'immoler ses rivaux ?
Plus tu me peins l'ardeur qui pour lui te dévore,
Plus ma fureur s'accroît & plus mon cœur l'abhorre.
Je porterai l'amour jusqu'à la cruauté.

Zamire
L'amour peut-il donner tant de férocité ?
Si tu m'aimes…

Le Sauvage
T'aimer ! Non, non, je te déteste,
Ma flamme s'est éteinte & ma rage me reste.
Il t'est cher & je vais, en le faisans périr,
Te rendre tous les maux que tu m'as fait souffrir.
(Il remonte le Théâtre pour sortir, il voit arriver Valcour & il s'arrête au fond.)

SCENE IX

Valcour, Zamire, Le Sauvage.

Le Sauvage
C'est lui-même.

Zamire
Ah ! Grands Dieux.

Valcour, *courant à Zamire*.
Zamire !

Le Sauvage, *s'avançant à Valcour*.
Non. Arrête,
A mes justes fureurs ne soustrait point ta tête.
Ma haine voit en toi mon rival abhorré,
De la soif de ton sang tu me vois dévoré.
Viens recevoir la mort.

Valcour
La fureur qui t'égare
Va recevoir le prix que je lui dois, Barbare.
La haine parle seule en ton cœur irrité,
Et je vais te punir de ta férocité.
Approche, viens, celui que Zamire préfère,
Peut braver ta menace ainsi que ta colère
Qui combat aimé d'elle, est sûr d'être vainqueur.

Le Sauvage
Qui combat dédaigné, combat avec fureur.
Et je vais te l'apprendre en t'arrachant la vie.
(Il leve sa massue, s'avance sur Valcour qui met l'epée à la main.)

Zamire, *se précipitant au milieu*.
(De la main gauche elle retient la massue du Sauvage, & de la droite elle éloigne Valcour.)
Barbares, arrêtez, calmez cette furie.
Ou si mes pleurs, mes cris ne peuvent rien sur vous,
Prenez-moi tous les deux pour l'objet de vos coups.
Frappez.

Valcour
M'ordonnez-tu de souffrir un outrage ?

Zamire, *à Valcour*.
Modère cette ardeur & ce bouillant courage.
Valcour ! Est-ce l'instant où tu dois te venger ?
Dans les champs de la gloire un plus pressant danger
Demande en cet instant ton bras & ta vaillance.
Va de tes ennemis confondre l'arrogance :
Voilà ton vrai devoir, j'ai vu tous vos Soldats
Abandonner leur camp & voler aux combats,
Serais-tu dans ce jour si peu jaloux de gloire
Que tu ne veuilles point partager leur victoire ?
(Au Sauvage.)
Et toi, brave guerrier, allié des Français,
Tu leur dois ta valeur contre ces fiers Anglais :
Désunis par l'amour, que l'honneur vous rassemble.
Il vous parle : volez & triomphez ensemble.

Valcour, *au Sauvage*.
Je suspends mon courroux & mon ressentiment.
L'honneur le veut. Je cours où l'ennemi m'attend.
Nous nous verrons après, je te ferai connaître
Si l'amant de Zamire était digne de l'être.
Et je te prouverai qu'un Officier Français
Sait combattre un rival & ne le craint jamais.

Le Sauvage
Viens, je vais te montrer le chemin de la gloire,
Et ton trépas sera ma seconde victoire.

SCENE X

Valcour, Zamire.

Valcour, *au Sauvage*.
Je te suis.
(Se retournant, à Zamire qui le suit.)
Où vas-tu ?

Zamire
Je ne puis te quitter.

Valcour, *la ramenant sur le devant de la scène*.
Non, demeure en ces lieux.

Zamire
Cesse de m'arrêter.
Ne puis-je partager les dangers que tu braves,
D'un préjugé honteux, vos Françaises esclaves
N'osent accompagner leurs amants aux combats,
Mais l'amour me permet d'y suivre ici tes pas,
J'y veillerai sur toi, je suis sans épouvante.
Valcour y défendra les jours de son amante :
Ou si le sort trompait nos efforts généreux,
Du moins en succombant nous péririons tous deux.

Valcour
Laisse-moi courir seul où mon devoir m'appelle
Ou j'abjure à tes pieds une gloire cruelle.
Ah ! Je te demande au nom de notre amour.
Je l'exige de toi.

Zamire
Le puis-je, cher Valcour !

Valcour
Je tombe à tes genoux.

Zamire
Je t'obéis, Barbare,
Je reste, songe aux maux que ce coup me prépare,
Songe aux tourments affreux qu'éprouvera mon cœur.
Ah ! Valcour.

Valcour
Ne crains rien, je reviendrai vainqueur,
Digne enfin d'obtenir le seul bien où j'aspire,
Et cueillir des lauriers, c'est mériter Zamire.

SCENE XI

Zamire, *seule*.
Je le laisse échapper, & je reste en ces lieux !
Je ne suis point ses pas ! Ô moments douloureux !
Jamais l'on n'éprouva de supplice plus rude.
L'horreur de ces déserts & cette solitude,
Ces antres, ces rochers, ces vallons isolés.
Impriment la terreur dans mes esprits troublés.
Ce silence effrayant de toute la nature,
De tout ce que je crains me semble être l'augure.
Rien ne se fait entendre & le cri du malheur
Retentit cependant jusqu'au fond de mon cœur.
Que fais-je dans ces bois ? C'est donc ainsi que j'aime ?
Je me borgne à gémir en ce péril extrême.
Mon amant l'a voulu. Qu'importe ? Si Valcour
Se fut trouvé lui-même à ma place en ce jour,
Aurait il imité ma lâche complaisance ?
Il aurait écouté son cœur & sa vaillance.
Hé bien ! De mon amant soyons digne aujourd'hui,
Secourons-le, ou du moins sachons mourir pour lui.
(Elle fait une fausse sortie & s'arrête au bruit qu'elle entend.)
Je tremble. Juste Ciel ! Quel bruit se fait entendre ?
D'une juste terreur je ne puis me défendre.
Si Valcour ?... Quel tourment !

SCENE XII

Frontin, Zamire.

Zamire
Ah ! Que vois-je ? Frontin,
Valcour vit-il ? Réponds, éclaircis mon destin ?
Tu te tais ? – Il est mort !

Frontin
Je le crains.

Zamire
Ah ! J'expire !
Il n'est plus ? & ce jour éclaire encor Zamire !

Frontin
Mon pauvre maître ! Hélas ! Je l'ai vu malgré moi,
Parmi les ennemis s'enfoncer sans effroi.
J'ai voulu quelque tems m'attacher à suite,
Au milieu des Soldats je l'ai perdu bien vite.
La poussière, le vent, le fusil, le canon,
Font un tapage horrible, un affreux carillon.
On se mêle, on se pousse, on s'assomme, on se tue,
Je ne sais trop comment parmi cette cohue,
Parmi tant de battans, au milieu du fracas,
J'ai pû conserver sains mes jambes & mes bras.
Il faut, ou que la peur m'ait rendu plus alerte,
Ou qu'un genie heureux ait détourné ma perte.

Zamire
Et mon amant n'est plus ! Pourquoi lorsqu'il est mort,
Le coup qui l'a tué n'a-t-il fini mon sort ?
Il n'est plus !

Frontin
En ce jour, pour prix de sa vaillance,
Son oncle généreux comblait son espérance.
Il consentait lui-même à sa félicité.

Zamire
Les pleurs, la mort. Voilà tout ce qui m'est resté.
Par quels traits accablants mon ame est déchirée !
Aux portes du bonheur je meurs désespérée.
Hélas ! J'ai tout perdu.

SCENE XIII, & DERNIERE

Le Sauvage, Valcour, Zamire, Dorval, Frontin.

Le Sauvage
Dissipe tout effroi.
Reconnais ton amant, il est digne de toi.

Zamire
Que vois-je ? Quel prodige !

Le Sauvage
Écoute-moi, Zamire,
Et sois fière d'aimer le Héros que j'admire.
Je volais au combat, furieux, égaré,
Et méditant la mort d'un rival préféré,
Lorsqu'un gros d'ennemis m'attaque avec furie,
Assailli, renversé, j'allais perdre la vie :
Aussi prompt que l'éclair, Valcour vole, & son bras
Défend, sauve mes jours, disperse les soldats.
Il ranime les siens ; la terreur le précède,
La victoire le suit, tout fléchit, tout lui cède ;
Il combat ; il triomphe, & le Français vainqueur
Voit en lui son Héros, moi, mon libérateur.
(En disant le dernier Vers, il embrasse Valcour.)

Zamire, *avec enthousiasme*.
Voilà quel est l'amant pour qui l'amour m'enflamme !
Voilà quel est Valcour ! Voilà quelle est son ame !
Quel bonheur est le mien ! Qu'on est fière en aimant
De voir ses rivaux même admirer son amant.

Le Sauvage
Il a dompté la haine en me sauvant la vie,
Je dompte mon amour, j'éteins ma jalousie.
Qu'il t'obtienne, il le faut, il était né pour toi.
(A Valcour.)
Ce n'est plus un rival que tu verras en moi,
Tu m'apprends des vertus, ta grande ame m'éclaire ;
Sois mon ami, Valcour, & mon guide, & mon frère.

Valcour
J'ai rempli mon devoir & tu ne me dois rien.

Le Sauvage
Je publierai ta gloire, & c'est remplir le mien.

Valcour
Ton triomphe est plus beau, céder ce que l'on aime,
Commander à ses sens, voilà l'effort suprême.
(A Zamire.)
La nature & l'amour, par un accord heureux,
S'empressent à l'envi de combler tous mes vœux.
Suis ton époux, & viens montrer à ma Patrie
La touchante vertu par la grâce embellie.

Frontin
Oserai-je espérer, tombant à vos genoux
De pouvoir par mes pleurs fléchir votre courroux.
Je suis un malheureux ; mais vous êtes si bonne !

Zamire
Va, tout est oublié.

Frontin
Vivat, on me pardonne !
Et pour comble de biens nous quitterons ces lieux.
Bois, séjour de la peur, vous, rochers sourcilleux,
Je vous tire à jamais mon humble révérence :
Nous allons au bonheur, nous retournons en France.

FIN.

Le Nègre blanc

(Comédie, 1783)

Louis-François Archambault *dit Dorvigny*

Comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles, devant LEURS MAJESTES.
Et à Paris, sur le Théâtre des Variétés Amusantes, le 28 Juin 1780.

Édition : *Le Nègre blanc*, Dorvigny, Cailleau, Paris, 1783.

PERSONNAGES

Madame SIMPLEX, *Mère d'Angélique*.	M^elle^ Prieur.
ANGELIQUE.	M^elle^ Sarny.
VALERE, *Amant d'Angélique*.	M. Sarny.
M. DEFAUT, *procureur*.	M. Beaubourg.
LISETTE, *Suivante d'Angélique*.	M^elle^ Destrée.
CRISPIN, *Valet de Valère*.	M. Dorvigny.

La Scène est à Paris.

Le Théâtre représente une Salle de la maison de Madame Simplex.

SCENE PREMIERE

Lisette, Crispin.

Lisette
En vérité, Monsieur Crispin, le début est fort agréable.

Crispin
Perfide !

Lisette
Le mieux du monde !

Crispin
Traîtresse !

Lisette
Courage !

Crispin
Déloyale !

Lisette
Eh ! C'est donc pour me dire toutes ces douceurs que vous revenez d'Amérique ?

Crispin
Je reviendrais exprès du bout du monde, pour te reprocher ta perfidie.

Lisette
Mais à qui diable en as-tu ? Que veux-tu dire ?

Crispin
Ce que je veux dire, ingrate ! Descends dans la profondeur de ton ame ; sonde tous les replis de ta conscience, & vois si ton cœur est tranquille & ne rougit pas à l'aspect du mien.

Lisette
Sais-tu bien, Mons Crispin, qu'après t'avoir laissé dire toutes tes impertinences, ma patience échappe ; sais-tu bien encore qu'après un an d'absence, lorsqu' se revoit, c'est à la femme à quereller la première ; & qu'il est inconcevable qu'un magot comme toi m'ait fermé la bouche…

Crispin, *baissant de ton*.
Doucement, Madame, doucement. Si nous crions tous deux, nous ne nous entendrons plus. Expliquons-nous de sang-froid.

Lisette
Ah ! Monsieur commence à devenir raisonnable !... Eh bien ! Peut on savoir à présent d'où vient cet

honnête compliment dont tu m'as régalé à ton arrivée ? Que fait ton maître ? Où est-il ?

Crispin
Mon Maître est dans une Auberge ici près, où il s'amuse à se désespérer.

Lisette
La belle occupation ! Et à propos de quoi ce désespoir ?

Crispin
A propos ?... De l'infidélité de ta Maitresse.

Lisette
Eh ! Qui vous a dit que ma Maitresse était infidèle ?

Crispin
Qui ? Eh ! Parbleu, tout le quartier, qui ne parle d'autre chose que de son mariage avec un certain Provincial… qui a, sans doute, aussi son Valet. Le drôle t'en conte, apparemment ; & toi, perfide, tu l'écoutes ; & voilà tout d'un coup deux infidélités pour une.

Lisette
Ah ! Que vous le mériteriez bien !

Crispin
Mon Maître, en apprenant ces nouvelles, voulait repartir aussi-tôt pour la Chine, & se noyer en chemin ; mais comme je suis un homme de tête, je lui ai donné un excellent conseil.

Lisette
Eh ! Quel est ce beau conseil ?

Crispin
C'est de venir ici tous deux vérifier la double trahison qu'on nous a fait ; d'assommer chacun notre Rival, d'étrangler chacun notre Maitresse, & de nous pendre après par compagnie.

Lisette
Il faut convenir que je suis bien folle d'écouter toutes tes extravagances. Et si je te prouvais en deux mots que tes nouvelles, ton maître & toi vous n'avez pas le sens commun ?

Crispin
Oh ! Alors, je te pardonnerais tout. Voyons ; parle.

Lisette
Apprends donc que depuis votre départ pour l'Amérique, tout a bien changé de face. Premièrement, nous ne sommes plus sous la tutelle de Madame Argant, tante d'Angélique, & chez qui ton maître avait accès.

Crispin
Comment ! Serait-elle morte ?

Lisette
Non pas. Mais Monsieur Simplex, père d'Angélique, qui vivait en Province avec sa femme, est mort. Sa veuve ; se trouvant assez riche pour quitter le commerce, et revenue à Paris, & c'est elle qui loge maintenant ici.

Crispin
A merveille ! Mais cela ne parle pas du Provincial.

Lisette
Si tu m'interromps toujours, je n'y viendrai jamais.

Crispin
Allons, abrège.

Lisette
Comme elle n'entend pas les affaires, elle a amené avec elle un Procureur pour arranger les siennes…

Crispin
Un Procureur pour arranger ses affaires !

Lisette
Le bien de la mère & les charmes de la fille ont attendri son ame…

Crispin
L'ame d'un Procureur !

Lisette
Il a demandé Angélique en mariage. La mère y a consenti ; mais Angélique, pour se conserver à ton Maître, a tant prié Madame Simplex de différer, que l'on a remis de jour en jour. Bref, le Procureur a reçu ces jours-ci une lettre de Touraine, qui le demandait en diligence ; on est convenu de ne faire le mariage qu'à son retour, & il est parti d'hier.

Crispin
Et son Valet ?

Lisette
Et son Valet était plus honnête que toi, & tu me le feras bientôt regretter.

Crispin
Ouf ! Je suis un peu soulagé ! Je sens renaître le calme dans mon ame… Mais, diable ! Cela va déranger nos affaires. Cette Madame Simplex, mère d'Angélique, n'a jamais vu mon Maître ; & quand elle saura qu'il n'a que la cape & l'épée, jamais elle ne voudra lui donner sa fille… Quelle espèce de femme est-ce ?

Lisette
Oh ! C'est un caractère assez difficile. Douce en apparence, mais emportée comme le diable quand on la contrarie ; voulant tout savoir ; parlant de tout à tort & à travers ; ayant, pardessus tout, la manie des choses rares, & faisant ses délices d'un Cabinet d'Histoire naturelle, pour lequel elle se ruine, pendant qu'elle ne donnerait pas un ruban à sa fille.

Crispin
C'est dans l'ordre. Sur ce pied-là, cela doit faire une assez mauvaise condition pour elle & pour toi.

Lisette
Mais, pas tant. Nous la prenons par son faible… Quand nous avons envie d'une éventail, d'un fichu, d'une coëffure… nous la suivons dans son Cabinet, nous vantons ses coquilles, ses oiseaux, ses poissons ; nous lui faisons cent contes ridicules, nous déraisonnons ensemble pendant une heure, sur un papillon, sur une mouche… Elle est enchantée de voir que nous pensons comme elle ; & par reconnaissance du respect que nous affectons pour son goût, nous en tirons toujours quelque petit meuble à notre usage.

Crispin
Les adroites commères !... Mais, effectivement, on pourrait tirer de ce caractère-là.

Lisette
Ne pense pas rire. Il n'y aurait que ce seul moyen. Comme elle est d'une crédulité inconcevable, en lui parlant de curiosité, & sur-tout de voyage sur mer, on fait d'elle tout ce qu'on veut ; & même nous, si nous ne sommes pas déjà mariées, mon enfant, c'est le peu de complaisance que le procureur a pour ses coquilles, qui nous a servi de prétexte.

Crispin
Voilà qui est fort heureux ! Cela me donne une idée. Il faudra lui présenter mon Maitre, comme un Voyageur curieux, un Capitaine de Vaisseaux qui vient voir son Cabinet. Il a de l'esprit ; en flattant son goût & en lui faisant des contes, il viendra peut-être à bout de s'en faire aimer, & l'occasion fera le reste.

Lisette
C'est bien dit : mais prends garde ; si elle va se défier de ton Maître, il n'aura pas d'occasion de parler à Angélique ; elle le guettera si bien… Il vaudrait mieux que tu… J'entends quelqu'un. C'est Madame Simplex.

Crispin
Où me fourrerai-je ?

SCENE II

Madame Simplex, Lisette, Crispin.

Madame Simplex
Lisette, est-on venu m'apporter ?... (*Appercevant Crispin*.) Quel est cet homme-là ?

Lisette
C'est…

Crispin, *avec des révérences*.
Madame, je suis votre serviteur.

Madame Simplex
Ah ! C'est peut-être pour ces coquilles…

Crispin
Non, Madame, je suis…

Lisette
C'est un Capitaine de Vaisseaux…

Madame Simplex
Un Capitaine de Vaisseaux, avec cet habit-là ?

Lisette
Oui. Monsieur est étranger. C'est un Capitaine Espagnol que la curiosité…

Madame Simplex
Espagnol ! Ah ! Monsieur, je suis votre servante bien humble.

Crispin
Madame, très-humble serviteur. Oui, c'est de la part de …

Madame Simplex, *d'un air de satisfaction*.
Ah ! Monsieur est Capitaine de Vaisseaux ?...

Crispin
Moi ! Non pas. C'est…

Lisette, *bas à Crispin, voyant que sa Maitresse prend le change*.
Si-fait.

Madame Simplex
Un Vaisseau Marchand ?

Crispin
Non, Madame, c'est…

Lisette, *bas à Crispin.*
Dis donc oui.

Madame Simplex
Ah ! Vaisseau de Guerre ?

Lisette, *bas à Crispin.*
Oui. (*Haut*.) Oui.

Crispin
Oui. (*Bas à Lisette*.) Mais, diable !... Oui, Madame, je suis Capitaine des Gallions. J'arrive du Mexique, & suis encore dans l'uniforme, comme vous le voyez… Comment le trouvez-vous ?

Madame Simplex
Superbe, Monsieur, superbe.

Lisette
Et curieux, même.

Madame Simplex
Lisette, donne un fauteuil à Monsieur de Capitaine.

Crispin
Madame, ce n'est pas la peine.

Madame Simplex
Monsieur, je vous en prie.

Crispin
Sans cérémonie.

Lisette, *bas à Crispin*.
Assieds-toi donc.

Madame Simplex
Plaît-il ?

Lisette
Je dis à Monsieur le Capitaine que voilà son fauteuil.

Madame Simplex, *s'asseyant*.
Je crois que c'est un beau pays que le Mexique.

Crispin, *assis*.
Oh ! Je vous en réponds. C'est un pays où j'ai vu de belles choses.

Madame Simplex
Je le crois bien. Faites-m'en donc quelque petit détail ; cela doit être fort curieux. N'est-ce pas un pays où l'on dit qu'il y a des Géans, des mines d'or, des…

Crispin
Justement, Madame, des mines d'or ; vous y voilà.

Madame Simplex
Oh ! J'ai un peu d'idée de tout cela, moi. Eh ! Dites-moi, comment cela est-il fait, une mine d'or ?

Crispin
C'est fait comme qui dirait… N'avez vous pas vu des carrières ?

Madame Simplex
Oui : à Montmartre.

Crispin
Ah bien ! C'est à-peu-près la même chose.

Lisette
Oui. Excepté qu'au lieu d'en tirer des pierres, c'est de l'or.

Madame Simplex
Peste ! Cela doit faire un pays bien riche ! Si j'étais homme j'irai tout-à-l'heure. Il y a longtems que j'ai cette envie-là. Mais c'est que la mer… Cela ne badine pas… C'est une terrible chose que la mer, n'est-ce pas, Monsieur le Capitaine ?

Crispin
Madame, c'est suivant… Moi, je cous conseillerais d'y faire un petit voyage.

Lisette
Oui. Vous profiteriez d'un beau tems, & vous nous laisseriez ici.

Madame Simplex
Oh ! Je ne m'y fie pas. La mer est tranquille, à présent ; mais tout d'un coup il vous vient une tempête, & votre servante. J'ai lu souvent de ces Livres-là… des gens qui faisaient naufrage… Et puis le vent… & puis la mer… & puis un orage terrible… & le vaisseau qui se brise contre un rocher, & tout le monde qui se noye… Seulement de lire cela, les cheveux m'en dressent à la tête.

Lisette
Il ne faut pas tout prendre au sérieux.

Crispin
Non, sans doute. On n'est pas toujours malheureux. Moi, par exemple, j'ai fait cinq ou six fois le tour du monde, & me voilà prêt à recommencer.

Madame Simplex
Vous avez donc bien vu du pays ?

Crispin
Oh ! Terriblement !

Madame Simplex
Vous devez avoir rapporté bien des choses curieuses de vos voyages ?

Lisette, *pour aider la réflexion de Crispin*.
Assurément.

Crispin
Oui, Madame ; beaucoup.

Madame Simplex
Avez-vous vu de ces grands poissons de mer, qu'on appelle des…

Crispin
Des baleines ?

Madame Simplex
Non. Des…

Lisette
Des syrènes ?

Madame Simplex
Non, non. Des… Il n'y a rien de si curieux. Des… des marins…

Crispin
Des veaux marins ?

Madame Simplex
Non. Des… des hommes marins. J'ai lu dans un certain Livre où cela se trouve ; mais c'est bien rare ! Si j'en pouvais avoir un, mon Cabinet serait complet.

Lisette, *pour aviser Crispin*.
Ce serait un beau coup, si Monsieur en avait apporté un.

Madame Simplex
Oh ! Je le payerais ce que vous voudriez.

Crispin, *d'un air de suffisance*.
Madame, je n'ai pas apporté un homme marin ; mais j'ai quelque chose qui est peut-être encore plus curieux…

Madame Simplex
Est-il possible ?

Crispin
Avez-vous lu par hasard que dans…

Madame Simplex
Si j'ai lu ! Ah ! Je vous en réponds. En fait de voyages & de curiosités, j'ai lu tout ce qu'on peut lire… A propos de cela, je veux vous montrer ma bibliothèque ; elle est toute neuve.

Lisette, *pour ramener Crispin à son idée*.
Eh bien, Monsieur le Capitaine ?

Crispin
Je demandais à Madame si elle a lu que dans un certain pays de l'Afrique, habité par des Nègres, il arrive quelquefois, par une espèce de prodige, qu'il en vient au monde qui sont tous blancs, comme s'ils étaient né en France, & qui ne deviennent jamais noirs.

Madame Simplex
Oui. J'ai lu cela ; mais je l'ai toujours regardé comme une fable.

Lisette
Ah ! Madame, si c'est écrit, ce n'est pas une fable. Il faut le croire.

Crispin
Comment, une fable ! Madame… Oh bien ! Moi, je l'avais cru comme vous ; mais j'en suis convaincu par mes propres yeux, & j'en ai rapporté un avec moi, qui fait l'admiration de tout Paris.

Madame Simplex
Un Nègre blanc ?

Crispin
Oui. Un Nègre blanc.

Lisette
Ah ! La merveilleuse chose !

Madame Simplex
Je serais bien curieuse de le voir… Eh ! Quelle langue parle-t-il ?

Crispin
Quelle langue ? (*A part.)* Oh ! Diable !... (*Haut*.) Cela ne parle pas.

Madame Simplex
Comment ! Cela ne parle pas ?

Crispin
Non, Madame. C'est encore une singularité de plus. Ces sortes de gens sont ordinairement sourds & muets.

Madame Simplex
Sourds & muets ! C'est particulier !

Crispin
Oui, Madame. La circulation violente du sang est cause que la nature faisant un effort pour… varier la couleur… elle s'affaiblit d'un autre côté ; en sorte que l'articulation vient à manquer… & il en résulte que… ces gens-là se trouvant muets… ils ne sauraient parler.

Lisette
Cela est admirable !

Madame Simplex
Ce que vous m'en dites, pique ma curiosité ; & si j'osais vous prier…

Crispin
Comment donc ! Vous vous moquez, Madame. Je vais l'aller chercher moi-même ; trop charmé de trouvé cette occasion de faire connaissance avec vous, & de vous prouvez que… en fait de curiosités… & de choses rares… Certainement, Madame, je vais vous l'amener tout-à-l'heure.
(*Il sort*.)

SCENE III

Madame Simplex, Lisette.

Madame Simplex
Qu'en dis-tu, Lisette ? Voilà une chose bien extraordinaire ! Un Nègre blanc !

Lisette
Extraordinaire, Madame ; c'est une chose impayable ! Vous devriez vous en accommoder avec lui, à tel prix que ce soit. Cela serait la plus belle pièce de votre Cabinet.

Madame Simplex
Tu as raison. Je lui ferai voir toutes mes raretés, & s'il y en a quelqu'une qui lui fasse plaisir, je lui proposerai le troc tout de suite.

Lisette
Voilà une occasion bien heureuse ; il en faut profiter. D'ailleurs, le Capitaine paraît fort honnête.

Madame Simplex
C'est que cela va attirer tout Paris chez moi. Mais dans le commencement nous ne le laisserons pas voir à tout le monde.

Lisette
Il faudra le tenir renfermé. (*A part*.) J'y aurai l'œil.

Madame Simplex
Va tout disposer là-dedans ; moi, je vais attendre ici le Capitaine.

Lisette *sort, en disant à part* :
Bon ! Je m'en vais prévenir ma Maitresse.

SCENE IV

Madame Simplex, *seule, & avec satisfaction*.
Eh bien ! Qu'on me dise à présent que tout ce qu'on lit des pays étrangers sont des contes & des romans ! Voilà pourtant bien la preuve que tout cela est vrai & les Sauvages, & les Hommes Marins, les Patagores, les Turcs !... Ah ! Si j'avais voyagé sur mer, moi, j'aurais voulu rapporter de tout cela exprès.

SCENE V

Madame Simplex, M. Défaut, un bras en écharpe.

Madame Simplex
Eh quoi ! C'est vous, Monsieur Défaut ! Encore à Paris ! Je vous croyais déjà en Touraine.

M. Défaut
Ma foi, Madame, je devrais y être, sans un accident qui m'est arrivé en route.

Madame Simplex, *du ton de la curiosité*.
Un accident ! Mais, effectivement, vous avez le bras en écharpe ; aurait-il été cassé ?

M. Défaut
Non, malheureusement ; il n'est que foulé. J'en ai été quitte pour quelques écorchures parci, par-là, & quelques bosses à la tête.

Madame Simplex
Malheureusement ?

M. Défaut
Oui, parbleu ! Si j'avais seulement eu le bras cassé, je vous réponds que cette affaire-là m'aurait valu plus de dix mille francs, mais, là, là, patience, j'ai arrangé les choses de manière que tout ne sera pas perdu.

Madame Simplex
Mais, en vérité, cela doit faire une aventure extraordinaire.

M. Défaut
Vous savez bien cette chaise de renvoi qu'on était venu m'offrir ? Je l'ai accepté, parce qu'elle ne coûtait rien ; c'est tout naturel ; mais je viens d'apprendre qu'elle appartenait à un homme à qui j'ai fait perdre un procès.

Madame Simplex
Bon !

M. Défaut
C'est un tour qu'on m'a voulu jouer. Tout était arrangé. Le Postillon était gagné ; je me suis livré innocemment comme une pauvre brebis, sans penser à mal. Je me suis enfermé dans la chaise, & nous voilà parti. A peine avions-nous fait une lieue, cric, crac, les ressorts cassent, la caisse tombe que le pavé ; le Postillon & les chevaux, d'accord, prennent le mord aux dents, & entrainent le brancard qui culbute le coffre sans dessus dessous. J'avais beau crier en dedans, tout était sourd. On m'a traîné de cette manière pendant près d'un quart de lieue ; enfin, la voiture est restée dans une ornière, & moi avec ; & j'y aurais passé toute la nuit, sans des Paysans qui m'ont retiré tout moulu pour me porter chez un Chirurgien. Mais, morbleu ! Je n'ai pas voulu souffrir qu'on me pansât, avant d'avoir, au préalable, dressé un bon procès-verbal, où j'ai chargé bien criminellement le Maître, le Postillon & les chevaux… Oh ! Cette affaire-là ira loin, Madame, je vous en réponds.

Madame Simplex
Mais, vraiment ! Cela pourrait vous valoir de bons dédommagemens, &, en ce cas-là, voilà une chûte bien heureuse pour vous. Vous ne pouviez pas arriver plus à propos. Il va me venir ici la chose la plus rare que vous ayez jamais vu.

M. Défaut
Vous pensez donc toujours à vos curiosités ?

Madame Simplex
Que voulez-vous ? Chacun a son plaisir. Le vôtre est de penser sans cesse à la chicanne, le mien est de m'orner l'esprit par l'étude & la connaissance des merveilles de la nature.

M. Défaut
Ma foi, Madame, je ne connais rien de plus merveilleux que de savoir défendre son bien, &, en cas de besoin, attaquer celui d'autrui. Il n'y a pas de coquille qui vaille cette science-là.

Madame Simplex
Vous dites cela, parce que vous n'êtes pas curieux, mais si vous aviez vu…

M. Défaut
Curieux ! Madame : au contraire, je l'ai été plus qu'un autre ; mais j'ai tant vu de choses, que maintenant je ne trouve plus rien d'étonnant. Savez-vous bien qu'étant jeune, j'ai fait un voyage sur mer ?

Madame Simplex
Tout de bon ?

M. Défaut
Oui, parbleu ! J'ai tiré jusqu'a terre-Neuve… Nous avons, ma foi, essuyé une rude tempete… Parlez-moi de cela, par exemple, voilà du curieux ! Nous avons manqué de périr vingt fois… Et des bancs de glace que bous avons rencontré… & basbord, & tribord, & vent arrière… Bon ! Je savais tous les termes ; mais depuis que je me suis adonné à la pratique, j'ai négligé tout cela.

Madame Simplex
Mais vous avez eu tort. C'est toujours agréable à savoir… Eh ! Avez-vous vu, par hasard, des Nègres blancs ?

M. Défaut
Des Nègres blancs ! Oh ! Sûrement… C'est comme qui dirait… des Nègres blancs… Sur ces papiers de la Chine, on en voit.

Madame Simplex
Eh bien ! Il va m'en venir un tout-à-l'heure. C'est un Capitaine de Vaisseau qui doit me l'apporter… Mais justement le voilà.

SCENE VI

Madame Simplex, M. Défaut, Crispin, Valère, habillé en Nègre, & avec une trousse & un collier, &c.

Crispin
Madame, je reviens à vos ordres… (*Appercevant le procureur, il dit à part :)* Quelle est cette figure-là ? (*Il l'examine avec inquiétude*.)

Madame Simplex
Votre servante, Monsieur le Capitaine. Eh bien ! Votre Nègre, où est-il ?

Crispin
Le voici, Madame.

Madame Simplex
Quoi ! C'est là lui ? Mais, il est tout blanc !

Crispin
Sans doute. C'est comme je vous ai dit, un Nègre blanc… Mais Monsieur ?...

Madame Simplex
C'est un de mes amis. Monsieur est un connaisseur.

Crispin
Un connaisseur ! Tant mieux ! (*A part.*) Tant pis, morbleu !

Madame Simplex
En vérité, voilà qui est admirable ! Voyez donc, Monsieur Défaut ; on jurerait que c'est un homme comme vous & moi. (*Elle l'examine*.) Ce sont les mêmes traits, le même air, la même figure… Et moi-même, si je ne savais pas ce qui en est, je parierais que c'est un blanc.

Crispin
Je le crois bien. Il y en a bien d'autres qui s'y attrapent.

Madame Simplex
Cela est merveilleux ! Dans quel pays dites-vous que cela vient ?

Crispin
C'est en Afrique.

Madame Simplex
Voilà un singulier pays que l'Afrique, de produire des Nègres comme cela ! Qu'en dites-vous, Monsieur Défaut ?

M. Défaut
Mais, Madame, on voit des choses plus rares que cela tous les jours.

Madame Simplex
Comment ! Plus rares ?

Crispin
Monsieur a-t-il aussi voyagé ?

M. Défaut
Si j'ai voyagé ? Ah ! Parbleu, je vous crois. J'aurais été marin, moi, tel que vous me voyez… Mais l'Étude est plus lucrative, &, ma foi, l'argent passe par-dessus tout.

Crispin, *d'un air de conséquence*.
Je le crois bien, Monsieur… Mais les mers de France ne sont rien ce sont les mers d'Espagne qu'il faut voir.

Madame Simplex
Cela doit être curieux !

M. Défaut
A qui parlez-vous d'Espagne ? Je connais l'Espagne comme je vous connais. J'ai été à Cadix… Voilà ce qui s'appelle un beau pays ! Est-il vrai, Monsieur le Capitaine ?

Crispin
La peste ! Je vous en réponds.

M. Défaut
Ces plaines qui sont à perte de vue !...

Crispin
Ces rochers sur le bord de la mer !…

M. Défaut
Ces montagnes sont un bel effet !...

Crispin
Et ces vaisseaux sont un superbe coup-d'œil !...

M. Défaut
Et ces rivages… là… qui… Ma foi, c'est une belle Ville ! Il n'y en a pas comme cela en France.

Crispin
Oh ! Il n'est rien de tel que de voyager pour connaître le monde.

Madame Simplex
C'est bien vrai, ce que vous dites… Aussi depuis que je suis revenue de la Touraine, j'ai déjà visité tous les environs de Paris ; cela forme bien l'esprit, au moins.

Crispin
Tubleu ! Cela donne de l'ouverture.

Madame Simplex
Je veux voir un peu ce que ma fille dira de votre Nègre… Et Lisette ; je parie qu'elles s'y trompent.

Crispin
Assurément. Il faut en être prévenu.

Madame Simplex
Nous allons voir. (*Elle appelle.*) Lisette ! Lisette ! Angélique !

SCENE VII

Les précédens, Angélique, Lisette.

Lisette, *à Angélique, en entrant.*
Bon ! C'est Valère. (*Haut.*) Que voulez-vous, Madame ?

Madame Simplex
Approche, Angélique ; & toi, Lisette, regarde… Allons, dites-nous un peu ce que vous voyez-là ?

Angélique, *d'un air simple.*
Ma mère, c'est… un homme.

Crispin, *à Madame Simplex, d'un ton précieux.*
Elle n'y est pas.

Madame Simplex, à *Crispin.*
Bon, bon ! (*A Angélique.*) Mais encore…

Angélique
Mais, c'est… (*Ici le Procureur fait un mouvement qui le découvre.*)

Lisette, *qui l'apperçoit, s'écrie* :
Ah ! C'est le diable !

Angélique, *qui l'apperçoit aussi.*
Ah ! Ciel !

Madame Simplex
Quoi donc ! Qu'est-ce ?

Lisette
Monsieur le Procureur.

Crispin, *à part, avec la plus grande surprise.*
Le Procureur ! Quelle diable d'aventure !

M. Défaut, *à Angélique.*
Vous ne vous attendiez pas de me revoir si-tôt, Mademoiselle ?

Angélique
Non, Monsieur, en vérité.

Lisette
Peut-on savoir ce qui vous ramène ?

M. Défaut
C'est une chûte que j'ai faite en route.

Crispin, *à part.*
Puisses-tu t'être rompu le col !

Madame Simplex
Nous parlerons de cela tantôt… (*Montrant Valère.*) Eh bien ! Angélique, dis donc ce que tu vois là ?

Lisette
Mais c'est un homme comme les autres, comme Monsieur le Capitaine ?

Crispin, *à madame Simplex, d'un air précieux.*
Elle ne s'en doute pas.

Madame Simplex
Vous voyez, Monsieur Défaut. Et toi ma fille, qu'en dis-tu ?

Angélique
Moi, ma mère ! La même chose.

Madame Simplex
Ah ! Je l'aurais parié. Ah ! Ah ! Ah ! Tu dis que c'est un homme, n'est-ce pas ? Un blanc ?

Angélique
Oui, ma mère.

Lisette
Il ne faut que des yeux pour voir cela.

Madame Simplex
Eh bien ! Vous n'y êtes ni l'une, ni l'autre… (*Avec emphase.*) C'est un Nègre. Ah ! Ah ! Ah ! (*Elle rit beaucoup.*)

Angélique & Lisette, *feignant la plus grande surprise*.
Un Nègre !

Madame Simplex
Oui. Mais, peste ! Cela n'est pas commun. C'est un Nègre blanc : cela vient en Afrique ; c'est Monsieur le Capitaine qui a rapporté celui-là.

Crispin, *à Angélique*.
Oui, mademoiselle, à votre service. (*Bas à Lisette*.) Et le procureur ?

Lisette, *bas à Crispin*.
Tais-toi donc. (*Haut*.) C'est quelque chose de bien curieux !... Mais voyez donc, Mademoiselle ; qui est-ce qui se douterait que c'est-là un Nègre ?

Angélique
Personne, assurément.

M. Défaut
Ma foi, moi, je ne m'y tromperais pas.

Madame Simplex
Oh ! Vous connaissez tout, vous, Monsieur Défaut ?

M. Défaut
Mais, à-peu-près.

Crispin
Monsieur en a tant vu !

Madame Simplex
Pour moi, je l'avouerai j'en suis enchantée, de bonne-foi… Mais remarques-tu, Angélique, qu'il n'est pas comme les autres Nègres qui sont vilains ? Celui-là, est bien fait, d'une jolie figure ! Heim ! Dis donc, comment le trouves-tu ?

Angélique[573]
Fort bien, ma mère.

Madame Simplex
On dirait qu'il souffre de ne pouvoir parler.

Lisette
C'est bien dommage aussi que cela soit sourd & muet !

Madame Simplex
Ah ! Dame ! C'est la règle dans le pays… C'est la nature… la couleur… & puis la langue… C'est Monsieur le Capitaine qui explique bien cela.

Angélique
Est-ce que vous l'avez acheté, ma mère ?

Lisette
Monsieur le Capitaine en retrouvera d'autres ; il devrait vous céder celui-là.

Madame Simplex
Ah ! Monsieur le Capitaine…

Crispin
Madame, s'il vous fait plaisir, vous pouvez en disposer.

Madame Simplex
Cela est trop honnête.

Crispin
Tout ce que je vous recommande, c'est de la bien traiter, & d'avoir des égards pour lui ; car c'est un homme distingué dans sa façon. Tel que vous le voyez, c'est le fils d'un des Rois du pays. Il ne faudra pas le faire beaucoup travailler.

Madame Simplex
Vous vous moquez, travailler ! Je ne suis pas si dupe. Je veux qu'il soit nourri à bouche que veux-tu, & qu'il ne fasse dans la maison que ce qu'il voudra. Angélique, Lisette, je vous charge d'en avoir soin.

Lisette
Laissez-nous faire, il est en bonnes mains.

Madame Simplex
Vous, Monsieur le Capitaine, venez voir mon Cabinet ; & si quelque chose peut vous flatter, faites-moi la grâce de l'accepter.

Crispin
Tout ce qu'il vous plaira, Madame.
(Ils sortent. Crispin donne la main à Madame Simplex, & tourne la tête pour faire signe de l'autre à Lisette & à Valère, de profiter de l'absence de la mère, &c.)

[573] Pour rendre la situation du faux Nègre moins désagréable pour lui & plus intéressante pour le Public, il faut que Lisette, sous prétexte de l'examiner de plus près par curiosité, s'en approche, & lui parle toutes les fois qu'elle en aura l'occasion. Ce jeu muet animera la Scène.

SCENE VIII

Angélique, Valère, M. Défaut, Lisette.

Lisette, *au Procureur*.
Vous ne les accompagnez pas, Monsieur ?

M. Défaut
Non. J'ai vu cela vingt fois ; je vais tenir compagnie à Mademoiselle.

Angélique
Ne vous gêner pas, Monsieur. Cette complaisance pourrait vous coûter…

M. Défaut
Point du tout, Mademoiselle. Je vais vous raconter l'accident qui m'est arrivé en route.

Lisette
Nous ne sommes pas curieuses.

M. Défaut
Savez-vous bien, belle Angélique, que votre futur a pensé avoir le bras cassé ?

Lisette
Quel dommage ! C'eût été un Procureur manchot ; on vous aurait rayé du Catalogue.

M. Défaut
Ma foi, peu s'en est fallu… J'en ai toujours bien pour un bon mois, sans pouvoir écrire… c'est bien triste, au moins !

Lisette
Bon, bon ! C'est une espèce de réparation pour tout le mal que vous avez pu écrire auparavant ? Si tous vos Confrères en avaient autant, avec une bonne paralysie sur la langue, le pauvre genre humain resterait bien tranquille.

M. Défaut, *riant*.
Ah ! Ah ! Ah ! Te voilà, Lisette ! Toujours fâchée contre les Procureurs ! Tu ne te raccommoderas donc jamais avec la Robe ?

Lisette
Non. C'est une antipathie naturelle… Mais, pour vous prouver que nous prenons à vous plus d'intérêt que vous ne le croyez, je vous conseille d'aller faire panser votre bras ; la chaleur de la conversation pourrait vous être dangereuse.

M. Défaut
Je te remercie. Il me vient une bien meilleure idée. Je vais relire mon procès-verbal, & voir si je n'ai rien oublié… Sans adieu, belle Angélique. Pardon, si je vous laisse avec votre Nègre ; c'est une compagnie bien maussade ! Mais ne vous ennuyer pas, je reviendrai bientôt.

Angélique
Non, Monsieur ; ne vous pressez pas.

Lisette
Allez vite, Monsieur, allez.
(*M. Défaut sort*.)

SCENE IX

Angélique, Valère, Lisette.

Lisette
Enfin, nous en voilà quittes ! Maudit bavard, à tous les diables !

Valère
Ah ! Ma chère Angélique, concevez-vous bien l'excès des tourmens que sa présence m'a fait souffrir ?

Angélique
Oui, Valère, & je partageais vivement votre situation.

Valère
Chaque mot que vous disait le Procureur, était un coup de poignard dont il me perçait le cœur. J'aurais voulu pouvoir lui couper la parole, & le réduire lui-même au silence où j'étais condamné.

Lisette
C'aurait été faire un acte méritoire ! Mais pourquoi diantre aussi Crispin s'est-il avisé de vous faire sourd & muet ?

Valère
C'est pour que Madame Simplex se méfie moins de moi. D'ailleurs, il m'a dit qu'il avait en tête un certain projet pour lequel il n'attendait qu'une occasion favorable, & que cela pourrait y donner lieu.

Angélique
Ah ! Valère ! J'ai peur que notre amour ne nous cause bien des chagrins.

SCENE X

Angélique, Valère, Lisette, Crispin.

Crispin, *accourant*.
Ah ! Mes enfans, tout est perdu ! Tout est désespéré ! Ce Procureur, ce maudit manchot, que le Diable nous renvoyé exprès pour nos péchés…

Lisette
Eh bien ! Ce procureur ?

Crispin
Vient d'aller trouver Madame Simplex. Il est à causer avec elle…

Lisette
Voyez le grand malheur !

Valère
Mais, que lui dit-il donc de si funeste ?

Crispin
Ce qu'il lui dit, Monsieur ? Votre condamnation, votre sentence de mort, & celle de Mademoiselle.

Angélique
Ah ! Crispin, tu me fais trembler !

Lisette
Allons, dépêche donc, oiseau de mauvais augure.

Crispin
Il devait épouser Mademoiselle, en revenant de Touraine ; il dit que sa chûte, qui l'a forcé à revenir si-tôt, lui semble un avertissement pour ne pas différer plus long-tems son mariage.

Lisette
La belle inspiration !

Crispin
En un mot, il veut vous emmener avec lui dans trois jours, & il presse votre mère de faire signer aujourd'hui le contrat.

Lisette
Miséricorde ! Voilà le coup de grâce !

Angélique
Ah ! Valère !

Valère
Ah ! Ma chère Angélique, est-il possible ! Mes enfans, qu'allons-nous devenir ?

Lisette
Hélas ! Ma chère Maitresse, vous seriez donc Madame la Procureuse ?

Angélique
Ah ! Ciel ! Plutôt mourir !... Je vais me jetter aux pieds de ma mère, lui avouer notre amour, & la conjurer…

Lisette
Fi donc ! Mademoiselle ! Voulez-vous tout perdre ? Quand elle saura que Monsieur est un cadet sans fortune… Gardez-vous-en bien ; soutenons plutôt la ruse…

Angélique
Mais, Lisette, je ne puis me résoudre à la tromper.

Lisette
Bon ! Mademoiselle, point de scrupule ! Formons une ligne offensive & défensive envers & contre tous. Trompons Madame votre mère, puisqu'elle veut l'être ; répudions le Procureur, puisqu'il nous déplaît, & gardons-nous pour nos fidèles Amans, puisqu'ils le méritent. Nous avouerons après ; c'est le plus sûr. Voilà mon avis.

Crispin
Excellente conclusion ! Ton courage rappelle le mien. Et moi, Mademoiselle, je vous engage ma parole de Capitaine & de Crispin, que ne serai qu'une bête, ou qu'avant la fin du jour j'aurai mis votre barque à bon port.

Valère
Allons, les amis, je me recommande à vous ; soyez sûr de toute ma reconnaissance.

Crispin
Laissez-moi faire ; je m'en vais m'attacher de telle sorte au procureur & à Madame Simplex, que je profiterai de la crainte de l'une, & de la sotte présomption de l'autre. Toi, Lisette, tu serviras comme troupe légère ; tu garderas les dehors, tu dresseras les embuscades, & tu m'avertiras de tout. Vous, Monsieur, ne me quittez non plus que mon ombre, & tâchez, s'il vous plaît, de m'entendre à demi-mot. Et vous, Mademoiselle, tenez-vous prête au moindre signal, & secondez bien tous nos mouvemens… Voilà, je crois, tous les postes distribués ; vienne l'Ennemi quand il voudra, nous pouvons commencer l'attaque.

Lisette
Alerte ! Voilà le Procureur & votre mère. (*A Valère.*) Allons, Monsieur, redevenez sourd & muet.

SCENE XI

Les précédens, Madame Simplex, M. Défaut.

Madame Simplex, *au Procureur, en entrant.*
Nous parlerons de cela, Monsieur, Défaut… Votre servante, Monsieur le Capitaine… Eh bien ! Ma fille, notre Nègre, qu'en dis-tu ?

Angélique
Rien, ma mère.

Madame Simplex
Comment ! Rien !… Et toi, Lisette ?

Lisette
Ma foi, Madame, pas grand'chose. Que voulez-vous qu'on dise d'un homme qui ne parle pas, & qui n'entend rien ? C'est ennuyeux !

Madame Simplex
Petits esprits que vous êtes ! (*A Crispin.*) Cela ne connaît rien. Pourvu qu'elles soient devant un miroir, & qu'elles babillent, voilà tout ce qu'il leur faut.

Crispin
C'est bien pardonnable.

M. Défaut
Oui. Mademoiselle n'a pas comme vous, Madame, étudié l'Histoire naturelle.

Angélique
Vous n'avez rien à me dire, ma mère ?

Madame Simplex
Où allez-vous, Mademoiselle ?

Lisette
Nous allons visiter notre Cabinet de toilette.

Madame Simplex
Dépêchez-vous, j'aurai à vous entretenir d'une affaire importante … Monsieur Défaut, allez la disposez vous-même en votre faveur.
(Angélique & Lisette sortent, le procureur les suit.)

SCENE XII

Madame Simplex, Crispin, Valère.

Madame Simplex
Monsieur, le Capitaine, je vous demande pardon de son impolitesse.

Crispin
Point du tout, Madame.

Madame Simplex
Eh bien ! Que dites-vous de ce que je vous ai fait voir ?

Crispin
Je vous en fais mon compliment. Foi de Capitaine, j'ai vu des choses d'une rareté… d'une curiosité !...

Madame Simplex
Sans vanité, je suis assez bien assortie ? J'achète tous les jours quelques nouveautés, & je suis à l'affut de tous les Voyageurs, pour me perfectionner le goût, par les relations des pays étrangers.

Crispin
Voilà le vrai moyen de vous rendre… profonde.

Madame Simplex
Vous ne sauriez croire la vénération que j'ai pour ces gens-là ! Ils voyent tant de choses, & il leur arrive des aventures si extraordinaires, qu'il y a beaucoup à profiter avec eux.

Crispin
Considérablement !

Madame Simplex
Oh ! Je ne néglige rien.

SCENE XIII

Les précédens, M. Défaut.

Madame Simplex
Eh bien ! Monsieur défaut, comment a-ton reçu votre proposition ?

M. Défaut
Madame, en me voyant, Mademoiselle Angélique s'est trouvé un peu incommodée ; elle m'a priée de la laisser seule, & j'ai remis ma déclaration à tantôt.

Madame Simplex
C'est bon ; je m'en charge… Ah ! Ca, Monsieur le Capitaine, vous trouvez donc mon Cabinet ?...

Crispin
Précieux ! Voilà le mot.

Madame Simplex
Tout le monde en dit autant ; mais, ma foi, il faut en convenir, il n'y a rien qui vaille votre Nègre blanc : j'en suis enchantée !... C'est pourtant dommage, comme dit ma fille, que cela soit muet ! S'il parlait Français, par exemple, tout le monde s'y tromperait.

Crispin, *qui cherche maintenant à tirer parti de tout*.
S'il parlait !... Oui, comme vous dites, ce serait prodigieux !

Madame Simplex
Assurément. N'est-il pas vrai, Monsieur Défaut ?

M. Défaut
Ma foi, non ; je ne trouverais pas cela surprenant.

Madame Simplex, *un peu piquée*.
Oh ! Vous, rien ne vous étonne.

M. Défaut
Savez-vous ce que je voudrais avoir, & dont je ferais plus de cas que toutes vos raretés ?...

Crispin, *cherchant à pénétrer le Procureur*.
Dites, Monsieur le Procureur.

M. Défaut
C'est Mademoiselle Angélique qui me semble un peu froide, qui me rappelle cette idée-là… C'est un certain secret qu'on avait trouvé jadis, pour se faire aimer des personnes qu'on voulait, par le moyen d'un breuvage… de…

Crispin
Un secret pour se faire aimer ! Un Procureur !

Madame Simplex
Cela doit être difficile.

M. Défaut
Mais, non ; pas tant. Il s'agit de certaines drogues… par exemple, si vous saviez cette composition-là, cela vaudrait mieux cent fois que votre Nègre blanc.

Crispin, *préparant son affaire*.
Monsieur, payeriez-vous bien cher un pareil secret ?

M. Défaut
Je le payerais au poids de l'or… (*A part*.) Cela ferait bien mon affaire auprès d'Angélique.

Madame Simplex
Je le crois bien. Mais, bon ! C'est impossible !

Crispin, *précieusement.*
Impossible, Madame !

M. Défaut, *d'un ton absolu & capable*.
Pardonnez-moi, Madame. Vous autres femmes, vous êtes étonnées de tout, parce que vous n'avez rien vu ; mais, moi, je crois tout, parce que j'ai vu des choses encore plus extraordinaires.

Crispin, *appuyant exprès*.
Oh ! Tous les jours.

Madame Simplex
Plus extraordinaires ! Cela me paraît bien incroyable.

Crispin
Bon, Madame ! Sans aller plus loin : un Marin qui entend raison, un procureur qui a de la conscience, voilà des phénomènes encore plus rares.

M. Défaut
Mais, ne croyez pas rire… Dans ma partie seulement, j'ai vu des choses bien plus merveilleuses ; des causes désespérées, des procès où il n'y avait pas l'apparence… pas l'ombre de raison, un petit présent fait à propos, une visite, une bague, un rien les a fait gagner… Combien de fortunes faites par un mot ! Combien de familles ruinées par un coup-d'œil !... J'ai vu tout cela moi.

Crispin
Monsieur le Procureur a raison, Madame il en parle savamment.

Madame Simplex
Je conviens qu'un procès est une chose terrible.

M. Défaut
Terrible ! Merveilleuse, Madame !

Madame Simplex
Oui ; mais un secret pour se faire aimer, je ne le croirai jamais que je ne l'aie vu.

Crispin
Eh ! Madame, cela se voit par-tout. Combien de magots se sont adorer à commandement par les plus jolies femmes ! En combien de branches n'a-t-on pas

subdivisé ce secret merveilleux ! L'un éblouit par la vertu d'un habit bien brodé, l'autre réussit par de belles dentelles ; le Militaire séduit par ses sermens, le Robin par ses beaux cheveux, le petit Abbé par ses anecdotes & ses couplets, le Financier par ses écus ; voilà la recette ordinaire. Hommes & femmes, chacun la met réciproquement en œuvre ; le jargon en fait tout le mérite, & la magie n'y est pour rien.

M. Défaut
A merveille, Monsieur le Capitaine.

Madame Simplex
Mais ce n'est pas de ces secrets-là que Monsieur Défaut parle.

M. Défaut
J'en conviens, Madame ; mais la vérité des uns marque la possibilité des autres ?

Crispin
Assurément. Au reste, j'ai de quoi cous convaincre, Madame, & donner gain de cause à Monsieur le Procureur.

Madame Simplex
Eh ! Comment cela ?

Crispin
J'ai un anneau dont un Mandarin m'a fait présent en Chine, qui a la double vertu de rendre amoureuse la personne qui le porte au doigt, & de faire parler un muet… sur-tout en France ; car vous savez bien qu'ici, être amoureux & se taire, c'est à-peu-près la chose impossible.

Madame Simplex
Ah ! Monsieur le Capitaine, c'est un trésor.

Crispin, *le tirant de sa poche*.
Le voici, Madame ; il ne paraît pas grand'chose, mais croyez qu'il est bien précieux.

M. Défaut, *avec affirmation*.
Comment donc ! Il n'y a pas de diamant qui vaille cet anneau-là ! (*A part*.) Si je pouvais l'avoir, je le donnerais à Angélique pour présent de nôce.

Crispin
J'ai souvent fait l'épreuve de sa vertu.

M. Défaut
Parbleu ! Je serai curieux de voir cela.

Crispin
Rien n'est plus facile. Voulez-vous l'éprouver sur vous-même, voulez-vous devenir amoureux ?

M. Défaut
Moi ! Mais je le suis autant que je puisse l'être.

Madame Simplex
Oui. D'ailleurs, vous n'êtes pas muet, vous, & je voudrais voir les deux expériences à la fois… Mais, tenez, voilà une belle occasion… Votre Nègre blanc, qui ne peut parler…

Crispin, *d'un air indifférent, pour en donner plus d'envie*.
Mon Nègre !

Madame Simplex, *qui croit l'embarrasser.*
Ah ! Pour le coup, Monsieur le Capitaine, nous vous tenons ; vous ne pouvez pas reculer. Je veux me donner ce plaisir-là moi-même… Approche, mon garçon. (*Elle fait signe à Valère*.)

Crispin, le *retenant*.
Volontiers !... Mais vous voulez le rendre amoureux ; eh ! De qui ? De vous ?... Le respect…

Madame Simplex, *minaudant*.
De moi ! Oh ! Non. Mais je vais appeler Lisette.

Crispin
Non pas. Il faut toujours garder un peu de proportion… Je vous ai dit que c'était le fils d'un des Rois du pays, & une Femme-de-chambre… vous comprenez bien… Appelez votre fille, & vous en verrez l'effet.

M. Défaut
Monsieur le Capitaine a raison.

Madame Simplex
C'est bien dit… Angélique ! Angélique !

Crispin, *à part, à Valère*.
Vous devinez bien ce qui vous reste à faire.

Valère, *à Crispin.*
Ne t'inquiètes pas.

M. Défaut
Ah ! Parbleu, nous allons bien rire.

Madame Simplex
C'est ma fille qui va être bien surprise !

Crispin
Oh ! Je vous en réponds.

SCENE XIV ET DERNIERE

Les précédens, Angélique, Lisette.

Madame Simplex
Arrive, arrive, Angélique Tiens, mets-toi là, & ne dis mot… Toi, Lisette, regarde bien… Et toi, mon garçon, approche. (*Elle met l'anneau au doit de Valère*.)

Lisette
Quelle cérémonie est-ce donc là, Madame ?

Crispin, *à Lisette*.
Motus.

Madame Simplex
Chut ! Écoutez.
(*Tout le monde fixe les yeux sur Valère qui semble s'animer par degrés, avec différens gestes qui expriment la passion qui se fait sentir à son âme. Il tourne enfin les yeux sur Angélique avec transport, se jette à ses genoux, & lui dit* :

Valère
Adorable personne !

Angélique, *jouant la surprise.*
Ah ! Ciel ! Ma mère !

Lisette, *de même*.
Miséricorde !

Madame Simplex, *enchantée*.
Ah ! Monsieur le Capitaine, la merveilleuse chose !

Crispin, *d'un air précieux au Procureur*.
Eh bien ! Qu'en dites-vous, Monsieur le Procureur ?

M. Défaut, *d'un air persuadé & non pas étonné*.
C'est cela… Voilà positivement ce que je voulais dire… Vous voyez bien, Madame, ce que c'est que les connaissances… Je vous le disais bien, moi ; il n'y a rien d'impossible.

Angélique
Mais, ma mère…

Madame Simplex
Laisse donc, laisse donc. C'est l'anneau ; tu ne vois pas ?... C'est miraculeux ! (*A Valère*.) Fort bien, mon garçon ; continue, continue.

Valère, *aux genoux d'Angélique*.
Quel pouvoir surnaturel, ou quel Dieu bienfaisant me fait goûter auprès de vous l'idée d'un bonheur que je ne connaissais pas ? Mon âme, engourdie jusqu'à ce moment, se sent agitée des transports les plus vifs ; & ma langue, fidelle interprête de mon cœur, trouve enfin la liberté de vous exprimer les tendres sentimens que vous m'inspirez.

M. Défaut, *charmé*.
Comment, diable ! Mais c'est qu'il parle comme un Livre !

Angélique
Faut-il que je réponde aussi, ma mère ?

Madame Simplex
Oui. Voyons un peu. (*A Valère*.) Lève-toi, mon garçon.

Angélique
Monsieur, je suis surprise de vous entendre faire si librement devant ma mère l'aveu d'une passion qui nous offense toutes deux… &…

Madame Simplex
Eh quoi ! Vas-tu le gronder ?

Crispin
Ah ! Mademoiselle !

Lisette
Le pauvre garçon ! Voyez, vous l'avez tout déconcerté.

M. Défaut
C'est, ma foi, dommage ! Il allait si bien !

Crispin
Il recommencera, si vous voulez.

Madame Simplex
En vérité, je n'en reviens pas !

M. Défaut
Monsieur le Capitaine, si vous voulez vous défaire de cet anneau-là, vous pouvez n'en demander tout ce que vous voudrez.

Crispin
Monsieur, ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne. J'ai déjà trouvé vingt occasions pour une. J'aurais faits des marchés de l'or, si j'avais voulu.

M. Défaut
Écoutez : j'ai là un diamant de deux mille écus ; c'est tout ce qu'on peut voir de plus beau : s'il vous fait plaisir, il est à vous pour l'anneau.

Crispin, *prenant la bague*.
Monsieur, je ne peux rien vous refuser. L'anneau vous appartient : je vous en fait le sacrifice.

M. Défaut
Je vous remercie de tout mon cœur. (*A Valère*.) Donne, mon garçon, donne ta main. (*Il veut lui prendre la main, Valère le repousse*.)

Valère
Ah ! Ciel ! Que me proposez-vous ? Qui ? Moi, vous rendre cet anneau, d'où dépend le bonheur de mes jours ! Cet anneau, qui m'a fait trouver l'usage de mon cœur & de ma parole ! Cet anneau, à qui je suis redevable d'un amour qui m'est plus précieux que moi-même ! Non, cruel, ne l'espérez pas ; je ne le céderai qu'avec ma vie.

Lisette
En voici bien d'un autre !

Madame simplex
De mieux en mieux, Monsieur le Capitaine !... On dirait qu'il est amoureux tout de bon.

M. Défaut
Allons, Monsieur le Capitaine, prenez-lui donc.

Valère, *à Crispin*.
Cruel ! Que vous ai-je fait ? Quel plaisir barbare trouvez-vous à me rendre malheureux ? Songez-vous qu'en m'ôtant cet anneau, vous m'ôtez tout ce qui peut me rendre la vie agréable ? Mon amour, & le pouvoir de l'exprimer. (*Il se jette aux genoux de Madame Simplex*.) Et vous, mère injuste, contentez-vous de ma liberté, je vous l'abandonne, aussi-bien je ne pourrais la conserver ; les charmes de votre fille me retiennent dans un esclavage mille fois plus cher à mon cœur.

Lisette
Ah ! Madame, cela me perce l'âme !

Madame Simplex, *à part*.
Quel dommage que ce soit là un Nègre !... (*Haut*.) En vérité, Monsieur le Capitaine, ses discours m'attendrissent… Et toi, Angélique ?

Angélique
Moi, ma mère, j'en suis toute émue.

Crispin
Et moi, tout Marin que je suis, ce pauvre garçon me fait compassion.

M. Défaut.
Compassion !... Comment donc faire ? Je serais pourtant bien charmé d'avoir l'anneau.

Crispin
Écoutez : je m'avise d'un expédient.

M. Défaut
Voyons.

Crispin
Il est question de l'engager à vous le rendre ; en le perdant, il va redevenir sourd & muet ; mettez-vous à sa place. C'est douloureux ! Pour le porter à vous faire un pareil sacrifice, il faut profiter de la situation actuelle. Il aime Mademoiselle ; servez-vous de cet amour passager pour le tromper ; proposez-lui de l'épouser : sa passion l'aveuglera sur le danger qu'il court, & il consentira à tout.

M. Défaut
Vous avez raison. C'est très-bien imaginé.

Madame Simplex
Mais je n'y consentirai pas, moi.

Crispin, *au Procureur*.
Allons, monsieur, c'est vous que cela regarde maintenant. Engagez Madame à permettre…

M. Défaut
Moi !

Lisette
Oui, Monsieur, il est question de triompher ; vous devez être doublement en fond, & comme rival, & comme Procureur.

M. Défaut
Eh bien ! Madame, je vous en conjure. Prêtez-vous à sa faiblesse ; donnez–moi cette satisfaction-là.

Madame Simplex
Eh bien ! Mon garçon, tu aimes ma fille ; je consens que tu l'épouses, à condition que tu rendras l'anneau. Es-tu d'accord ?

Valère
Ah ! Madame ! Que ne donnerais-je pas en échange de son cœur ! Daignez confirmer votre promesse par un écrit.

Madame Simplex
Comment ! Un écrit !

Crispin
Oui. Que risquez-vous ?

Lisette
Sans doute. Souvenez-vous donc qu'il redeviendra muet.

M. Défaut
Au surplus, s'il parlait, nous le plaiderons… Mais, attendez… Il me vient la plus belle idée du monde : au mieux d'un contrat, faites-lui un dédit ; c'est matière à chicane.

Crispin
Oui-dà ! Un dédit, à merveille ! Et pour rassurer Madame, vous vous rendrez solidaires l'un pour l'autre.

M. Défaut
Comment ! Solidaires !

Crispin
Laissez donc… Et pour vous rassurez tous deux, je me chargerai du dédit moi-même, & je vous rendrai votre bague pour nantissement.

M. Défaut
Ma foi, on ne peut rien de plus honnête. Écrivez, je vais vous dicter. (*Il dicte, on écrit*.) Sus Blaise-Innocent Défaut, procureur, & Dame veuve Ildephonse-Modeste Simplex, d'une part, &c. (*Le reste bas*.)

Lisette, *à Valère*.
Allons, Monsieur, courage ! Voilà qu'on dresse l'article de la capitulation. Vous entrerez bientôt dans la place.

Madame Simplex, *après l'avoir écrit, le donne à Crispin*.
Tenez, Monsieur, le voilà.

Crispin, *rendant la bague*.
Et voilà le diamant.

Madame Simplex, *à Valère*.
Eh bien ! Mon garçon, es-tu content ?

Valère
Ah ! Madame, je suis au comble de mes vœux… ma chère Angélique, quel bonheur !... Monsieur, voilà l'anneau.

M. Défaut
Voyons un peu l'effet… Eh bien ! Mon enfant, tu dis donc que… Motus ! Ah ! Parbleu, voilà qui est excellent !... Eh bien ! Madame, je parie que vous êtes encore étonnée.

Angélique, *aux genoux de sa mère*.
Ah ! Ma mère !

Valère, *de l'autre côté*.
Ah ! Madame, nous pardonnerez-vous la ruse que l'amour nous a inspiré ?

M. Défaut, *très-étonné*.
Comment donc ! Il parle !

Lisette
Eh quoi ! Cela vous étonne… Ah ! Voilà donc la première fois ?

Madame Simplex
Que veut dire ceci, ma fille ?

Crispin
Madame, en quatre mots, voici l'affaire. Monsieur est un Nègre blanc de Paris, bon gentilhomme, & amoureux de Mademoiselle votre fille. Moi, je suis un Espagnol de Vaugirard, & Lisette m'a fait Capitaine ; l'Amour & le hasard ont fait le reste.

M. Défaut, *en colère*.
Ah ! Messieurs les frippons !

Madame Simplex
C'est-à-dire, Monsieur Défaut, que nous sommes pris pour dupes ?

Lisette
Dupes ! Point du tout, Madame, vous faites une excellente affaire ; & quand vous ne gagneriez à ce marché-là que d'être un peu désabusée des Charlatans, & d'avoir fait le bonheur de deux personnes, cela vaut mieux vingt fois que la vertu de l'anneau que vous regrettez.

M. Défaut
Comment ! Morbleu ! Jouer un Procureur !

Madame Simplex
Eh bien ! Monsieur Défaut, conseillez-moi donc. Vous voyez mon embarras.

M. Défaut
Morbleu, Madame, c'est bien fait. Voilà les beaux fruits de votre aveugle curiosité… Avec votre Nègre blanc !

Madame Simplex
C'est plutôt avec votre esprit fort, & votre rage de vouloir vous faire aimer…C'est votre anneau magique !

M. Défaut
Eh bien ! Il n'y a encore rien de gâté ; nous le plaiderons, madame, Nous le palisserons.

Crispin
Oh ! Nous avons votre dédit.

Madame Simplex
Oui : c'est encore une merveille de votre invention ; mais heureusement vous êtes solidaire, ainsi arrangez-vous.

M. Défaut
Parbleu, madame, je suis tout arrangé. Vous le payerez vous-même, c'est vous qui l'avez signé ; cela vous apprendra à perdre votre tems après vos coquilles & vos plantes marines, plutôt que de songez à votre ménage… je vous l'avais bien prédis que votre crédulité vous ferait du tort ; mais vous voulez faire la savante !

Lisette
Ah ! Ah ! Madame !

Madame Simplex, *outrée*.
Oui ! Monsieur Défaut ; vous le prenez sur ce ton-là ! Eh bien ! Apprenez que je n'ai que faire de vos conseils, & que je veux pensez à mes coquilles tant qu'il me plaisra ; pour vous prouver que je me moque de votre chicane, je consens au mariage de ma fille avec monsieur.

Valère
Ah ! Madame, que de grâce !

Angélique
Ah ! Valère !

Crispin, *à Lisette.*
Vivat ! Madame Simplex.

M. Défaut
Oui-dà ! Oh bien ! Cette affaire-là n'est pas finie. Je pars pour la Touraine ; mais je vais vous intenter à tous un bon procès, & nous verrons si les Nègres blancs feront la barbe aux Procureurs. Serviteur.

Lisette
Bon voyage ! Sur-tout ne prenez point de chaise de renvoi.

Madame Simplex, *à Valère*.
Vous, Monsieur, pour me dédommager du tour que vous m'avez joué, j'exige au moins que vous me racontiez vos voyages.

Crispin
A la bonne heure ! Le lendemain des nôces.

L'Habitant de la Guadeloupe

(Comédie, 1784)

Louis-Sébastien Mercier

Edition : MERCIER Louis-Sébastien, *L'Habitant de la Guadeloupe*, Poinçot, 1785.

AVERTISSEMENT

Le fond de cette piece est tiré d'un roman anglois, intitulé, Miss Sidney Bidulph ; il renferme un trait de morale si important, & dont l'application peut se faire si souvent dans le monde, que l'auteur n'a pu resister à l'envie de le développer davantage, en le mettant sur la scene. Il y a ajouté tous les accessoires propres à faire ressortir les caracteres principaux. C'est au grand jour du théâtre qu'il a cru devoir exposer les maximes que lui offroit le sujet de son ouvrage ; son but a été de livrer la guerre à la dureté de cœur & d'honorer les vertus compatissantes qui se cachent dans les rangs obscurs de la Société.

PESONNAGES

M. DORTIGNI, *financier*.
Madame DORTIGNI, *sa femme*.
Madame MILVILLE *veuve, sœur de M. Dortigni*.
VANGLENNE, *Cousin-Germain de M. Dortigni*.
MULSON, *agent de change*.
BRIGITTE, *attachée à madame Milville*.
DEUX ENFANS *en bas âge*.
UN NOTAIRE.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La scene est à Paris.

ACTE I

SCENE PREMIERE

M. Dortigni, Madame Dortigni.
(*M. Dortigni est devant un secrétaire couvert de papiers. Madame Dortigni en déshabillé & dans une chaise longue.*)

Dortigni
Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, madame ; je ne vous confierai plus mon argent.

Madame Dortigni
Que vous êtes maussade !... Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

Dortigni
Il ne faut jamais perdre, madame… entendez-vous ?

Madame Dortigni
Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis ; nous ferons de moitié. Je jouerai avec Artémise : c'est la folle la plus étourdie… Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, & nous partagerons.

Dortigni
A la bonne heure : choisissez vos adversaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent tous les coups : faites la partie des têtes évaporées, des gens distraits… Voilà les bons joueurs.

Madame Dortigni
Oh ! Laissez-moi faire.

Dortigni
Mais, madame, il est tems que je vous fasse une très-sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses.

Madame Dortigni
Mais, monsieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épousé que pour écarter la gêne sous laquelle j'étois avant de me marier ?

Dortigni
Madame, je ne veux vous ravir aucun des privileges que donne l'état de femme mariée… Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez ; mais, de grace, ménagez ma bourse… C'est le point essentiel

Madame Dortigni
Votre extrême économie ne regarde que moi… Et votre table, monsieur… votre table ?

Dortigni
N'en jouissez-vous pas, madame ?... J'ai bien des raisons pour me conduire comme je fais, & vous en conviendrez. On attire ainsi du monde, on prend un nom, un rang… Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires, sans mot dire à table, qu'à la bourse… Mais vos parures, madame, cela est effroyable.

Madame Dortigni
Parle-t-on de cela ?

Dortigni
Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

Madame Dortigni
Il faut bien soutenir un luxe nécessaire, & écraser ces femmes de conseillers, de présidens, qui sechent de dépit en me voyant.

Dortigni
Heureusement que rien ne me rebute, & que pour gagner un écu je ne trouve rien de difficile.

Madame Dortigni
Je vous seconde de tout mon pouvoir… Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis… Lui avez-vous prété ?

Dortigni
Oui.

Madame Dortigni
Avec caution, intérêts d'avance.

Dortigni
Oui, madame, & qui plus est, nantissement. Je songe à tout.

Madame Dortigni
A merveille.

Dortigni
Point d'intendant, vous le savez : je fais valoir moi-même tout mon bien, & j'y veille avec la plus scrupuleuse attention… Mais à quoi sert mon travail obstiné, si vous continuez la dépense énorme ?... Que ne prenez-vous sur vos épargnes ?

Madame Dortigni
Vos reproches m'excedent… De mon côté j'agis assurément. Quelle femme est plus attentive que moi à déterrer les vieux malades qui paient les complaisances ? Mes soins assidus auprès de ce moribond pendant trois semaines que je l'ai dorloté, m'ont valu mes nouvelles boucles d'oreilles… Elles sont superbes. Quelqu'autre malade paiera l'aigrette.

Dortigni
Ne les prenez que bien mourans, madame : qu'ils n'aillent point traîner ou en revenir ; car ceux qui en reviennent perdent ordinairement la mémoire de tout ce qu'on a fait pour eux.

Madame Dortigni
J'en couche un en joue, & je vous proteste que j'en attraperai un bon legs. Il n'ira pas plus de quatre mois.

Dortigni
Bien, bien… De mon côté, je vous annonce, madame, que cette paire de flambeaux vermeils que vous avez vus, ne me coûtent pas un sol.

Madame Dortigni
Voilà qui est admirable.

Dortigni
C'est une nouvelle curatelle qui m'a valu cela… Il n'y a rien de si lucratif.

Madame Dortigni
Vous avez des momens où vous êtes un homme vraiment à citer… Bien vu ; on a entre les mains des sommes considérables, & on les fait travailler.

Dortigni
J'ai dressé mes batteries ; & dans ce moment je cours de toutes mes forces après quatre ou cinq tuteles, parce que l'une, selon mes plans, servira à l'entretien de mon équipage, l'autre à ma maison de campagne, la troisieme à mon jardin.

Madame Dortigni
Votre jardin ! Cette idée me fait frémir… Cette fantaisie est bien coûteuse.

Dortigni
D'accord ; mais j'y ferai venir des fruits, & dans la primeur j'en enverrai des présens aux gens en place : ces petites choses-là les captivent.

Madame Dortigni
Et moi, que je trouve l'occasion d'être couchée sur un testament, & je ne craindrai pas d'appliquer de mes mains les flanelles sur les membres souffrans du testateur goutteux.

Dortigni
Mais à propos, madame, j'ai à vous consulter ; car vous avez le sens si droit… Sur quelle tête placerons-nous cet argent ? Il a été décidé entre nous que ce seroit à fonds perdu.

Madame Dortigni
Oui, monsieur, s'il vous plaît… Je le veux…

Dortigni
Cherchons un individu bien vivace.

Madame Dortigni
Ils sont rares ; mais je vais en indiquer un qui me paroît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc.

Dortigni
Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame ?

Madame Dortigni
C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, & n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-tems & en pleine santé.

Dortigni
J'admire la justesse de votre coup-d'œil.

Madame Dortigni
C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

Dortigni
Allons : demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

Madame Dortigni
Suivez toujours mes conseils… Ne hantez jamais que les riches, & point d'autres ; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

Dortigni
Je le sais bien.

Madame Dortigni
Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, & vous moquer ensuite de tout le monde.

Dortigni
C'est bien mon projet.

Madame Dortigni
Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en regle, & sur-tout dans les plus petites choses ; les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

Dortigni
Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier ; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence… Il y a des gens qui, dans l'effusion de leur ame, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes sortes d'aveux. Ils paient cher leur franchise. Au bout de quinze ans une petite lettre bien acquise, bien conservée, dont ils ne se souviennent seulement pas, sert de preuve contr'eux, & on les tient ainsi en respect… Je garde tout, je numérote tout très-exactement.

Madame Dortigni
Ainsi fait un homme d'ordre ; qui lit dans l'avenir ; il veille sur tout ce qu'il écrit, & fait mettre à profit l'imprudence ou l'indiscrétion de ceux qui ne prévoient rien.

Dortigni
Ma correspondance est suivie jour par jour, madame ; je suis bien en regle, je vous assure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en revisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous ? Elle date de près de vingt & un ans ; elle est d'un mien cousin-germain, qui fut vers ce tems-là chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Madame Dortigni
Et comment savez-vous qu'il est mort ?

Dortigni
C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Madame Dortigni
Oh ! Cela équivaut à un extrait mortuaire.

Dortigni
C'étoit un de ces gens d'esprit qui ne savent point gagner de quoi avoir du pain.

Madame Dortigni
Grand esprit, par ma foi !

Dortigni
Il brilloit à Paris, dans les sociétés ; on citoit ses bons mots, ses saillies ; il se mêloit de faire des contes agréables, des petits vers ; on l'entendoit raisonner sur tout ; il dédaignoit la fortune, & puis il est mort de misere.

Madame Dortigni
Mais il me semble qu'il avoit assez de ressemblance avec votre chere sœur qui se pique de connoître les livres & d'être au fait de la littérature… C'est ma bête. A propos, avez-vous de ses nouvelles ?

Dortigni
Oui, elle va mieux.

Madame Dortigni
Soit… A-t-elle rendu les livres que je lui avois prêtés ?

Dortigni
Oui.

Madame Dortigni
Qu'elle n'en demande plus… Je vous en avertis, je ferme ma bibliotheque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûteroit rien ; & quand je lui avois prêté un ouvrage, elle sembloit, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon tems à suivre toutes ces folles, ces sottes idées-là ! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

Dortigni
Elle ne m'a rien fait demander, & je l'ai prise au mot.

Madame Dortigni
C'est une bégueule, entendez-vous, & qui m'ennuie étrangement !

Dortigni
Mais nous ne la voyons plus, & chacun de son côté me semble fort satisfait… Ainsi…

Madame Dortigni
A son aise… Elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mere, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mene par-tout. J'ai bien besoin de cela, moi ! Elle semble dire : voyez comme je les éleve, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance !... Vous ne faites pas de même, ma belle-sœur… Oh ! On ne sauroit y tenir… D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique ! Soupirant toujours après son époux défunt.

Dortigni
Elle a lieu de soupirer: le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique ; mais elle l'a voulu. Je le lui avois prédit : j'eus beau lui dire dans le tems, il n'est pas riche, ma sœur, prenez garde, c'est bien le plus grand défaut qu'un homme puisse avoir. Elle me répondoit : il est aimable, il est plain de droiture, il est vertueux. Et avec cette belle tendresse & ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrieme étage ; & je ne sais pas même, si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

Madame Dortigni
Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point cas des richesses, comme s'il y avoit effectivement quelqu'autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fiere au milieu de sa pauvreté.

Dortigni
Elle l'a toujours été un peu, il est vrai…

Madame Dortigni
Oh bien, qu'elle étale sa dignité & toute sa philosophie entre quatre murailles… Je ne veux plus la voir.

SCENE II

M. Dortigni, Madame Dortigni, un Laquais.

Le Laquais
Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, & qui demande à vous parler de la part de M. de Vanglenne.

Dortigni
Vanglenne !... Voilà du nouveau : est-ce bien ce nom-là ?... Voyez si vous ne vous seriez pas trompé. (*Le laquais sort*.) C'est le nom du cousin ; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Madame Dortigni
Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très-éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent à l'infini !

Le Laquais
Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix de la part de M. de Vanglenne, votre cousin-germain, qu'il a vu derniérement en Amérique.

Dortigni
Oh ! Pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne… Cela m'étonne à un tel point !

Madame Dortigni
Il n'est donc pas mort ?

Dortigni
Je ne sais, madame ; mais j'ai toujours des pressentimens de tout ce qui doit m'arriver… Faites entrer… Parbleu ! Je suis curieux…

SCENE III

M. Dortigni, Madame Dortigni, Vanglenne.
(*Vanglenne attend pour parler, que le domestique soit sorti*.)

Madame Dortigni, *à part*.
Ah, mon Dieu, quel messager ! Qu'il est sec !

Dortigni
Eh bien, monsieur, parlez : qu'avez-vous à me dire ?

Vanglenne
Dieu soit loué, mon cher cousin ! Que j'ai de joie à vous revoir ! M'auriez-vous entiérement oublié ?

Dortigni
Quoi, monsieur, vous seriez… Je ne vous remets pas.

Madame Dortigni, *à part*.
Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là ? C'est un gueux.

Vanglenne
Je m'appelle Vanglenne… Je suis votre proche parent.

Dortigni
Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom ; mais nous l'avons tous cru mort.

Vanglenne
Il vit, hélas ! & c'est moi.

Dortigni
Il y a si long-tems, monsieur, que vous me pardonnerez de ne point rappeler des traits…

Vanglenne
Oh ! Je vous reconnois bien, moi ; mais je suis changé que vous, & cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger… Mon ton de voix, du moins, au défaut de mes traits…

Dortigni
Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

Vanglenne
Je vous ai souvent pressé dans mes bras… Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

Dortigni
Amitié de college, d'enfance… oui, nous avons souvent polissonné ensemble… Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plait ?... Quels ordres, Monsieur, avez-vous à me donner ?

Vanglenne
Je n'en ai point, mon cher cousin… Le pauvre, hélas ! Les reçoit & n'en donne point.

Madame Dortigni, *à part*.
Oh ! Il va lui demander de l'argent… Je chasse mon pottier. Cet animal ! Laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalieres…

Vanglenne
J'étois établi à la Guadeloupe.

Dortigni
A la Guadeloupe, soit, Monsieur. (*À part*.) Va, retourne aux antipodes…

Vanglenne
J'avois amassé quelque chose avec beaucoup de peine… Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme & mon fils, & n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parloit vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne ; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

Madame Dortigni
Ah, quel insupportable début !

Vanglenne
Mon vaisseau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui satisfaisoit à mes désirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne… J'ai tout perdu ; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne… Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Madame Dortigni
Ils sont après tout fort heureux, puisqu'ils n'avoient plus rien au monde… Autant vaut…

Vanglenne
Vous avez bien raison, Madame ; ce ne sont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après foi d'humiliations ! Mais je me suis armé de constance & de courage. J'arrive & je m'informe de vous… Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance ! Que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix…

Madame Dortigni
L'aisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris !... Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

Vanglenne
Pardonnez, Madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit…

Madame Dortigni
Hé bien, monsieur, l'on est comme tout le monde… vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

Vanglenne
Celui qui manque du nécessaire fait, malgré lui, des remarques sur tout ce qui le frappe ; il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

Madame Dortigni, (*À part*.)
Ah ! Je suis sur les épines… Il n'aura pas l'esprit de le congédier.

Dortigni
Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite est fort étrange envers nous : vous vous introduisiez ici par supercherie ; vous prenez un faux nom, sous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

Vanglenne
J'ai cru, sous cet habit qui ne révele que trop mon indigence, ne devoir point me faire connoître à vos domestiques… C'est par discrétion, mon cher cousin,

par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachoit ma détresse

Dortigni
Vous pouviez m'écrire…

Vanglenne
Une lettre n'auroit jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même & vous exposer de vive voix ma triste & douloureuse situation…

Dortigni
J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, & moi j'en serai responsable à Paris… Vous viendrez au bout de vingt ans me dire me voici, secourez-moi.

Vanglenne
Oui, j'ai cette priere à vous faire… Je ne vous le déguise point.

Madame Dortigni
Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau ?

Vanglenne
Hélas ! Oui, madame.

Madame Dortigni
Cela est fort imprudent ; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris… Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à notre commandement ; & malgré tout le desir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le restituer.

Vanglenne
Je le sais, madame… mais… Je suis encore bon à quelque chose, & je viens implorer votre bienfaisance, votre générosité

Dortigni
Dans votre jeunesse, monsieur, vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes, tandis que les autres piquant l'escabelle, travailloient assidument chez le procureur, chez le notaire… On paie cela tôt ou tard.

Vanglenne
J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue ; je ne fuis pas à m'en repentir ; j'étois bien jeune alors, & la séduction des plaisirs…

Dortigni
Vous êtes parti en laissant force dettes.

Vanglenne, *vivement*.
Ah ! Mon cousin, elles ont été toutes fidélement acquittées depuis… Je vous le proteste.

Dortigni
Vous étiez d'un caractere assez disposé à faire des plaisanteries, à jouer des tours hasardés.

Vanglenne
Fort innocens, vous l'avouerez, mon cher cousin, & qui n'ont nui à personne.

Dortigni
Toutes ces niaiseries annonçoient en vous un caractère & un esprit peu solides.

Vanglenne
Vous l'avez reçu en partage, cet esprit : votre fortune solidement établie en fait foi. J'ai été plus mal favorisé, & j'en porte la peine.

Dortigni
Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

Vanglenne
Ah, que dites-vous, mon cher cousin ! Cela n'est pas.

Dortigni
Mais, mais, cela n'est pas : voilà un démenti formel, monsieur.

Madame Dortigni
Cela est bien insolent…

Vanglenne
Pardonnez, madame, mon dessein n'est pas d'offenser ?

Dortigni, *avec courroux*.
Comment, monsieur…

Vanglenne
Excusez ; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout tems des preuves constantes de son amitié… Il a daigné m'écrire plusieurs fois… J'ai de ses lettres sur moi… (*Il tire un porte-feuille*.) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimoit.

Dortigni
Je n'ai pas besoin de les voir.

Vanglenne
Ses lettres disent que, sans deux enfans qu'il avoit, & auxquels il devoit comme de raison toute préférence, il m'auroit fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui ne sont pas de l'argent, & qui obligent plus que de l'argent… La mémoire de votre pere, mon cher cousin, me sera à jamais chere & sacrée.

Dortigni
Mon pere étoit d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire… N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ ?

Vanglenne
Il est vrai, c'étoit pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

Dortigni
Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur ! Libertinage ! Inconduite caractérisée !... Oublier ses héritiers légitimes & naturels ! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

Vanglenne
Je le crains ; mais considérez que tout cela ne vient que d'une seule & même faute… La légéreté de mes premieres années, je l'ai depuis cruellement expiée. Je n'ai manqué ni à l'honneur, ni à la probité ; & si je suis pauvre, je n'ai rien fait qui puisse vous faire rougir, ou vous déterminer à me repousser de votre sein

Madame Dortigni, *faisant des nœuds*.
Mon mari fait quelquefois des aumônes… Mais tout ce qu'il peut donner en ce moment est placé.

Vanglenne
Je ne prétends point être à charge, madame ; j'implore seulement de l'emploi : pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change : mon écriture est convenable ; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude… J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, & je serai bientôt placé

Madame Dortigni
Bientôt placé ! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, & même par les Puissances.

Dortigni
Il est vrai, monsieur.

Madame Dortigni
On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour, & le nombre des solliciteurs est immense.

Dortigni
A l'infini.

Madame Dortigni
D'un coup de pied sur le pavé de Paris ; l'on fait naître un régiment de clerc, de commis, de secrétaires, de scribes.

Dortigni
On en a cent pour un, qui vous assiegent.

Madame Dortigni
Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci… Tout reflue sur la capitale, & de-là sur la finance ; & s'il y avoit des vaisseaux qui abordassent de la lune, il nous en arriveroit ici, je crois, des colonies…

Vanglenne
Oh, madame ! J'intercede un emploi qui ne nuise à personne : il y en a de tant de sortes ! Mais si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi… Je serai laborieux, exact… J'implore cette faveur avec le plus vif empressement, parce que, madame, … Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail est le seul gage de ma subsistance… Je ne recourrai point à des gémissemens pour vous attendrir… Demain je ne manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à même d'en gagner… Je n'ai que vous de parens dans cette immense ville que je ne reconnois plus… Je me consacre à tout : mais au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

Dortigni, *bas à sa femme*.
Je vais me débarrasser de lui, en lui jetant un écu de six livres.

Madame Dortigni, *l'arrêtant*.
Non, non… Voilà le langage accoutumé de tous ces mendians… Congédiez-le promptement & avec fermeté… Quai-je besoin moi, d'une pareille entrevue ?... Joli parent par ma foi !

Dortigni
Allons, monsieur, l'on verra… Je parlerai, je vous le promets… Repassez… repassez…

Vanglenne
Vous parlerez pour moi ? Vous me permettez de repassez ?

Dortigni
Oui, je parlerai.

Vanglenne
Ah ! Ne trompez pas mon espérance : c'est mon unique soutien, accablez-moi plutôt, dites je ne puis rien… Alors ne prenant conseil que de mon désespoir…

Dortigni
Je vous proteste que je ferai tout ce qui sera en moi.

Vanglenne
Je suis malheureux ; je me contente des promesses que vous m'offrez. Mais si ces promesses ne devoient pas se réaliser, il vaudroit mieux me présenter sur-le-champ la triste vérité, toute cruelle qu'elle seroit : car je ne m'attacherois plus à un fantôme d'espérance…

Dortigni
Je ferai l'impossible, je remuerai ciel & terre ; & s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

Vanglenne
Vous remuerez ciel & terre !... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure.

Dortigni
Ah !... Oui… oui… Eh bien, votre demeure ?...

Vanglenne
Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Madame Dortigni
Rue de la Huchette ! Quelle horreur !... Peut-on demeurer rue de la Huchette !... Il ne s'en ira pas.

Vanglenne
Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire ?...

Dortigni
Non, je la retiendrai très-bien.

Vanglenne
Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

Dortigni
Oui… oui… oui…

Vanglenne
Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller*.)

Madame Dortigni
Enfin nous en voilà quittes… Il revient… Ah, quel supplice !... Je n'y tiens plus.

Vanglenne, *revenant sur ses pas*.
Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, & que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

Dortigni, *avec humeur*.
Point de préambule, monsieur : voyons… de grace, finissons.

Vanglenne
Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chere sœur, que j'ai vue enfant, & qui sembloit dès-lors bien noble, bien compatissante.

Dortigni
Il y a long-tems qu'on ne l'a vue ici, monsieur ; elle ne cultive point ses parens, elle vit singuliérement… D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle ? Elle mene une vie fort obscure, isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

Vanglenne, *avec intérêt*.
Elle a deux enfans !

Dortigni
Oui.

Vanglenne
Ah ! Tant mieux, tant mieux.

Dortigni
Comment, tant mieux !... Et qu'est-ce que cela vous fait ?

Vanglenne
Je voulois dire que je serai bien charmé de les voir, de les embrasser, de… Je vous demande son adresse avec la plus vive instance ; car je suis impatient de lui rendre ma visite, & j'irai de ce pas…

Dortigni
Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, soit ; on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé ; vous perdrez vos pas ; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

Vanglenne
Si elle est pauvre, elle fera ce qu'elle pourra ; & si elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins ensemble : elle a connu l'infortune ; elle sera sensible à la mienne… Je vais donc demander au portier son adresse de votre part.

Dortigni
Oui, car je ne la sais pas exactement ; elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien…

Vanglenne, *marche à reculons*.
Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (*A voix basse*.) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort… Je souffre… (*Mad. Dortigni secoue la tête.*) Rien… Allons… Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation ; je suis homme, & j'en conserverai la dignité. Je sais d'ailleurs que je n'ai pas le droit d'exiger de vous le moindre secours. (*A madame Dortigni*.) Pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise grace, quand le cœur est dans la peine. Me convenoit-il de venir attrister les douceurs de votre vie !... (*A M. Dortigni*.) Je souhaite, monsieur, que vous ne connoissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence : je vous ai décelé ma misere ; mais si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés… Je me retire… (*M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre ; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.*)

SCENE IV

Dortigni, Madame Dortigni, Mulson.
(*Mulson en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixement Vanglenne, recule, regarde, recule encore*.)

Mulson, *à part*.
En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris.

Dortigni, *à part*.
Mes recommandations seroient, ma foi, bien placées !... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la derniere fois que j'y serai pris.

Mulson, *regardant sortir Vanglenne*.
C'est parbleu lui !

Dortigni
Vous venez me délivrer à propos… Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

Mulson, *à part*.
On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le salue à peine. Me serai-je trompé ?

Dortigni
Eh bien, les effets à combien ?... Je suis impatient…

Mulson
Attendez. (*Allant à la porte*.) Mais c'est lui, il n'y a pas à en douter ; c'est lui-même sous cet habit…

Dortigni
Et les actions des fermes baissent-elles ?

Mulson
Connoissez-vous cet homme qui sort de chez vous ?

Dortigni
Foiblement.

Mulson
Oh ! Je le vois bien.

Dortigni
A combien sur Hambourg ?

Mulson
Cent quatre-vingt-cinq… Mais cela est incroyable…

Dortigni
Mais que dites-vous, incroyable ? C'est le cours ordinaire…

Mulson
Madame, je vous salue ; pardonnez, j'avois quelque chose en tête.

Dortigni
Et les actions des fermes ? Je vous l'ai déjà demandé…

Mulson
Elles baissent.

Dortigni
Bon ! Que ne disiez-vous tout de suite, nous en acheterons ?

Mulson
Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure ?

Dortigni
Pardonnez-moi.

Mulson
Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage ?

Dortigni
Vous voulez rire.

Mulson
Non, parbleu, je ne ris pas.

Dortigni
A combien sur Livourne ?

Mulson
Quatre-vingt-dix-huit… Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner… Je mettrois ma main au feu que vous ne le connoissez pas.

Dortigni
Je vous dis que je le connois… A combien sur Amsterdam ?

Mulson
Cinquante-quatre… Et vous le traitez ainsi… un des plus riches particuliers du royaume ?

Dortigni
Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit ?

Mulson
Oui, son habit m'a un peu surpris ; mais il est original dans sa conduit, & cela n'empêche point que sous cet habit ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

Dortigni, *riant*.
Ah, ah, ah ! Comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme se nomme Vanglenne & sa fortune est des plus minces.

Mulson
Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connois l'individu, & cet individu est riche & opulent.

Dortigni
Et moi je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême ; qu'il en a le maintien, l'accent, le geste & le langage…

Mulson
Je soutiens, moi, le contraire.

Dortigni
C'est un gueux, vous dis-je…

Mulson, *vivement*.
Souhaitez d'être gueux comme lui… Je connois son visage comme je connois le mien… Il a été marié deux fois ; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, & jouit d'une fortune immense.

Madame Dortigni, *se levant*.
Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson ; prenez garde… Une fortune immense & point d'enfans !

Mulson
Oui, madame, point d'enfans, & d'une fortune immense. Je l'ai vu il y a trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, & je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnoître.

Madame Dortigni
Oh ! Nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi… Eh bien, je vais vous le dire ; c'est que cet homme riche de vos libéralités venoit à la lettre de nous demander l'aumône.

Mulson
Il a pu vous demander l'aumône pour se divertir. Mais il est plus riche à lui seul, que vous & tous vos voisins.

Dortigni
Il a fait naufrage sur les côtes d'Espagne, montant le vaisseau la Licorne. Je me rappelle effectivement avoir vu dans la gazette, en prenant mon café…

Mulson
Quand il auroit essuyé ce naufrage, il lui en resteroit encore assez pour être six fois plus riche que vous ne l'êtes.

Dortigni
Faut-il vous dissuader entiérement ? Car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde, & qui me tombe sur

les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

Mulson
C'est votre cousin ?

Dortigni
Oui.

Mulson
Eh bien, il venoit pour vous éprouver.

Madame Dortigni
Nous éprouver ?

Mulson
C'est dans son caractere… Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espece, & tous plus plaisans les uns que les autres.

Madame Dortigni
Je sens un trouble, une inquiétude… O combien vous m'effrayez, monsieur Mulson !

Mulson
Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait personnellement quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître… j'ai négocié de son papier… Papier doré, ma foi… Il a une marque au-dessous de l'œil, un petit signe sur la joue droite, la main potelée & bien faite.

Madame Dortigni
Seroit-il possible ? Ah ! Je frissonne… Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avoit donc changé de nom ?

Mulson
Il s'y nommoit Dourville… Mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

Dortigni
Je le croyois mort depuis vingt ans… Et revenir mendier !...

Mulson
Il est d'un caractere enjoué, prompt ; vif, aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises.

Madame Dortigni
O ciel ! Est-il possible ?

Mulson
De plus, libéral, même manifique.

Dortigni
Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

Mulson
S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, & cela se sera terminé de part & d'autre par de grands éclats de rire ?

Dortigni
Mais… je l'ai reçu un peu froidement.

Mulson
J'en suis fâché : il est sensible aux bons comme aux mauvais procédés.

Madame Dortigni
Mon mari avoit des affaires en tête.

Mulson
C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi pour ceux qu'il n'aime pas…

Madame Dortigni, *à part*.
Chaque mot me déchire l'ame.

Dortigni, *bas*.
Je suis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets… (*Haut.*) Monsieur Mulson, il faut ne vous rien déguiser, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritoit sans doute…

Mulson
Mais à votre âge est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent, fût-il couvert de haillons ? Mais quelque chose parle… Il est bien étonnant…

Madame Dortigni
Nous n'avons pas fait grande attention à sa personne…

Mulson
Mais c'est fort mal, madame, fort mal… Combien vous demandoit-il à emprunter ?... Cinq cents louis ?...

Dortigni
Il ne s'agit pas de cela.

Mulson
Pardonnez-moi… L'auriez-vous refusé ? Que diable ! Refuser au fameux Dourville douze mille francs, cela ne se conçoit pas.

Dortigni
Au nom de l'amitié, puisque vous le connoissez, tâchez de raccommoder tout cela.

Madame Dortigni
Nous avons besoin de votre médiation en ce moment, mon cher monsieur Mulson. Les gens du Nouveau-Monde croient être accueillis ici, comme ils accueillent là bas. Cela est bien différent, comme vous le savez.

Mulson
Mais que voulez-vous que je lui dise ?

Madame Dortigni
Que mon mari, en le recevant, avoit mille choses en tête, qui l'obsédoient ; que vous connoissez son cœur & son amitié pour ses parens ; que vous en répondez ; que moi, de mon côté, j'étois de mauvaise humeur ; que j'avois grondé mes gens ; que nous l'estimons ; que nous le chérissons ; que nous lui rendrons visite dès demain, & qu'il nous verra tout autres.

Mulson
Vous me chargez là d'une assez singuliere commission. Mais s'il ne vous en veut pas, ma médiation devient superflue.

Madame Dortigni
Il pourroit conserver quelque ressentiment de notre inattention.

Mulson
S'il n'y a eu que de l'inattention, il est bon, franc, humain, sans petitesse, d'un caractere vif, mais excellent… Il sera le premier à en plaisanter.

Madame Dortigni
De grace, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui… Si vous saviez combien cela est important !

Mulson
D'abord je le verrai pour affaires, puisqu'il est à Paris. S'il veut placer six cents mille francs avec avantage, je suis son homme. Il y a trente pour cent à gagner… C'est une opération sûre ; & s'il étoit en colere, je ferai tout pour l'appaiser. (*A M. Dortigni*.) Et notre revirement de partie, Monsieur ?

Dortigni
Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

Mulson
Mais il faudroit vous décider… je reviendrai ce soir… Adieu, madame, je verrai Dourville. Je suis bien votre très-humble serviteur.

SCENE V

M. Dortigni, Madame Dortigni.

Dortigni
Eh bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences… Vous ne risquez pas moins de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu, il est veuf & sans enfans.

Madame Dortigni
Taisez-vous, homme dur, insensible ; vous n'avez jamais su donner à propos. Etoit-il mon parent, cette homme-là ? Le connoissois-je ? Etois-je au fait de son caractere que vous deviez connoître ? Je ne m'y serois pas trompée comme vous… Vous voilà puni de votre sottise, & cent fois plus que moi.

Dortigni
N'allois-je pas lui donner quelqu'argent, lorsque vous m'avez retenu la main ?

Madame Dortigni
Je t'ai fait plaisir alors… avoue-le… Il étoit bien tems, après l'indignité de toutes tes paroles !

Dortigni
Si j'ai agi ainsi, Madame, c'étoit pour me conformer à votre façon dure, avide, qui craint de hasarder une obole. Je rougis quelquefois & me fais violence ; mais vous, en refusant avec inhumanité, vous n'avez rien à combattre.

Madame Dortigni
Lâche, que dis-tu ? Tu ne sais pas même refuser avec courage : tu étois timide & honteux en sa présence ; tu tremblois devant un homme qui, d'après les dehors, sembloit n'avoir pas un denier. Tu n'as pas eu la présence d'esprit de le congédier en forme.

Dortigni
Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront sur-tout aigri. Je lui parlois poliment moi… Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous, & comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (*Avec force*.) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Madame Dortigni
Comment, je répondrai de tes propres sottises ?

Dortigni
S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous, je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

Madame Dortigni
Comme l'avarice te domine !

Dortigni
Comme l'argent est ton éternel bourreau !... Pour épargner un misérable écu, voir porter à d'autres une succession immense !

Madame Dortigni
Va, le plut sot des hommes & le plus mal-adroit, va réparer ton insigne bévue… Va te jetter à ses pieds, lui baiser humblement la main ; va lui demander pardon : tu n'en auras pas encore la force.

Dortigni
C'est à vous, madame, d'y aller, & de ce pas, ou je me sépare de vous. Une femme a toujours de l'empire sur un homme : allez le fléchir. Je ne veux point de consolation : ramenez-le, disposez-le à me coucher sur son testament, ou dans ma fureur je me sens capable de tout.

Madame Dortigni
Je sais ce que j'ai à faire, je ne prendrai point conseil de toi ; je ne connois pas d'homme plus mal affermi dans ses principes. Tu ne sais ni parler ni agir ; & hors de l'agiotage obscur où tu excelles, tu es un être absolument nul.

Dortigni
Soit, je ne veux pas d'autre science ; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute… je vous le répete.

Madame Dortigni
C'est moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le sais… Je ne devrois pas faire un seul pas dans cette affaire ; mais je veux bien m'exposer pour toi, & te prouver que, sans mon génie, tu serois sans rang, sans crédit, sans existence… Va, & laisse-moi…

SCENE VI

Madame Dortigni, *seule*.
Comment réparer ?... Il faut du front, de la présence d'esprit, de la souplesse… Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses… Cela n'est pas impossible… Dieu ! Si j'avois pu soupçonner l'opulence de cet homme ! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé… je le tiendrois présentement dans mes filets. Oui, prévenance, affection, douceur, tendresse, rien ne m'auroit coûté… Que n'ai-je pu deviner !... Quand je songe que tout cela dépendoit d'un soupçon, d'un trait de lumiere ! Où étoit alors ma pénétration ?... Ah ! Fortune, tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin : mais je reviens sur le coup ; & comme tu favorises l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

ACTE II

(*La scene se passe chez madame Milville*.)

SCENE I

Madame Milville, Brigitte.
(*Madame Milville est devant un métier de broderie, occupée à travailler*.)

Brigitte *entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.*
Ma chere maîtresse, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante, & qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterois… Tenez, serrez cela. (*Elle remet de l'argent à sa maîtresse.*)

Madame Milville
Il n'y a point de honte, ma chere Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, sur-tout lorsqu'on est mere de famille… Mais tu me feras plaisir de te charger toujours du soin de la vente… C'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyoit pas, hélas ! Me laisser dans une pareille situation.

Brigitte
Toutes les fois que je rencontre votre frere traîné dans un superbe équipage, & que je songe qu'il vous abandonne ici sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous les passans : voyez cet homme si brillant ; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur & ses nieces en bas âge.

Madame Milville
Non, ma bonne amie, non, point d'excès ; conservons le calme que l'infortune ne sauroit ôter aux ames élevées. Mon frere n'est point né dur ; mais il dépend d'une femme avide & hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne desirois que leur amitié.

Brigitte
Qu'ont-ils donc à vous reprocher ?

Madame Milville
De n'être point riche, & tout leur déplaît en moi… Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des sentimens plus fraternels.

Brigitte
Votre belle-sœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur…

Madame Milville
Point de haine, ma chere Brigitte. C'est un sentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit.

Brigitte
Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer savoir qu'une seule fois de vos nouvelles, pour apprendre sans doute que vous n'étiez plus !... Ne pas vous rendre une seule visite !... Une inimitié ouverte, une guerre déclarée seroit préférable à cette cruelle indifférence.

Madame Milville
Le riche, malgré les nœuds étroits du sang, rompt ordinairement tout lien avec le pauvre… Il l'éloigne & par instinct & par réflexion. Cela se voit par tout. Je me trouve dans l'ame une certaine dignité qui me rend insensible, ou plutôt supérieure à l'insulte.

Brigitte
Vous êtes bien heureuse d'avoir cette philosophie ; je vous en félicite ; mais je me sentirois portée, moi, à une certaine violence, à rendre publique leur indignité, à la leur faire sentir…

Madame Milville
Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage ; ce seroit le moyen d'éterniser les inimitiés. La douceur & la patience viennent à bout quelquefois de désarmer la dureté & l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mere. Mon frere peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits, & touché de ma modération, reconnoître d'autant plus ses torts.

Brigitte
Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux… Ah ! Je mourrois contente, ma chere maîtresse, si je pouvois voir un tel exemple s'accomplir sous mes yeux.

Madame Milville
Ma chere Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Tout est ordonné ici-bas par la main d'en haut. J'ai trouvé en vous une fille au-dessus de son état, par le cœur noble & le caractere heureux. Avec la fermenté l'on surmonte le malheur. Confions-nous en la Providence, & gardons-nous de nourrir le triste sentiment de la haine. Que nous importe l'arrogance des riches ? Détournons les yeux, ne les appercevons pas. Cela est si aisé ! Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu, & mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

Brigitte
Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'étoit néanmoins de bons partis… Avez-vous fait sagement ?

Madame Milville
Oui, à ce que je m'imagine ; un second mariage leur auroit donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

Brigitte
Combien je les aime ! Ils annoncent une ame semblable à la vôtre… Il leur échappe mille traits naïfs qui relevent la bonté de leur caractere.

Madame Milville
Puisque tu m'aides, ma chere Brigitte, dans l'ouvrage important de leur éducation, ne me cache aucun de leurs défauts, afin que je puisse les étouffer dans leur naissance. Accoutume-les sur-tout au travail, & même à certaines privations ; car ils ne sont pas nés pour l'indépendance & l'oisiveté. L'amour maternel est tendre & courageux ; mais il ne peut créer l'aisance où elle n'est pas : je ne suis ni timide ni trop confiante. C'est dans l'adversité que l'on voit le monde sous son vrai jour, & je connois par expérience les revers de la vie.

Brigitte
J'ai toujours dans l'idée, ma chere maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Madame Milville
Mais je ne suis pas malheureuse, ma chere Brigitte ; je parois, il est vrai, un peu mélancolique.

Brigitte
Oui, vous soupirez souvent, & je n'ose alors vous demander la cause de vos soupirs.

Madame Milville
Je m'attendris sur mes enfans ; je songe au tems où leurs besoins augmenteront avec l'âge : mais me reposant bientôt sur la Providence & sur la base de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut… Crois-moi, la paix est au fond de mon ame.

Brigitte, *avec sentiment*.
Bien vrai !... C'est que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie si frugale…

Madame Milville
Je te l'assure ; il est une tristesse douce & pénétrante, qui remplit mon ame à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans en ce moment. Sais-tu quelle est la joie d'une mere dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se forment sur leurs levres, dans l'aspect gracieux de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils étendent vers moi leurs petits bras, & qu'ils veulent embrasser celle dont leur bouche a sucé le lait ? Tel est le premier gage de reconnoissance que nous en recevons, & il nous pénetre de délices pures. C'est alors que nous pressons avec transport l'enfant chéri contre notre sein, & que ce moment de joie qu'il éprouve, passe au centuple dans notre cœur, profondément agité & rempli d'émotions douces, nouvelles & inconnues.

Brigitte
Ah ! Vous êtes la meilleure des maîtresses, & la plus excellente des meres. (*On frappe à la porte.*)

Madame Milville
On frappe, Brigitte… Allez voir… (*Brigitte sort*.)

Brigitte, *rentrant*.
Madame, c'est un homme qui n'est plus jeune, & qui demande à vous parler.

Madame Milville
Je ne sais qui ce peut être… Vous savez que je ne reçois aucun homme chez moi… Qu'en pensez-vous ?...

Brigitte
Il a l'air d'un bien honnête homme…

Madame Milville
Eh bien donc, qu'il entre.

SCENE II

Vanglenne, Madame Milville, Brigitte.
(*Quand Vanglenne se présente, madame Milville se leve & reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir*.)

Vanglenne
Mon abord vous étonne, madame ; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire… J'aurois quelque chose à vous communiquer en particulier.

Madame Milville, *étonnée*.
A moi, monsieur ?

Vanglenne
Oui, madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en supplie… (*Il cherche de l'œil une chaise.*)

Madame Milville
Asseyez-vous, monsieur. (*Elle fait signe à Brigitte de se retirer. On entend les enfans qui jouent dans la chambre prochaine*.) Brigitte, faites taire les enfans ; qu'ils fassent moins de bruit.

Vanglenne, *assis*.
Je vois, madame, que vous ne me reconnoissez pas.

Madame Milville
Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur…

Vanglenne
Vous m'avez vu, madame ; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, & ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le tems, sut-tout quand le malheur les a beaucoup altérés… Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique il y a environ vingt ans ?

Madame Milville, *vivement*.
Oui, monsieur, je m'en souviens très-bien. Mais ce parent… depuis on nous l'avoit dit mort.

Vanglenne
On s'étoit arrangé pour cela dans la famille, avant que vous eussiez l'âge de raison… Vous voyez ce cousin, cet infortuné… Il est devant vos yeux.

Madame Milville
Vous, monsieur… vous seriez…

Vanglenne
Je suis, après votre frere, votre plus proche parent. Votre pere, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, étoit le frere unique de ma mere.

Madame Milville
Ah ! Monsieur, ma joie égale ma surprise… Oui, vous fûtes toujours cher à mon pere, & il connoissoit bien les hommes… Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférance & habité si long-tems ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

Vanglenne
Je vous dois, madame, un tableau fidele de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

Madame Milville
Ma pitié, monsieur ! Ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

Vanglenne
Vous l'avez déjà appris, madame ; j'eus une jeunesse fougueuse & même inconsidérée, j'en fais l'aveu devant vous. Orphelin dans l'enfance, & sous la tutele de votre pere, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, & dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus & suivis ! Voulant enfin réparer mes folies par un travail sérieux, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré pere répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut ! Quel pere ! Quel ami ! Quelle perte pour moi ! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, & l'on parut m'oublier n Europe.

Madame Milville
Vous n'écrivîtes donc point à mon frere ?

Vanglenne
Pardonnez-moi ; mais huit à dix lettres au moins demeurerent sans réponse. Je pensai que c'étoit le souvenir de mes fautes passées, qui liguoit contre moi ma parenté ; & les croyant suffisamment expiées par le malheur & l'expatriation, je passai à une autre extrêmité. Je cessai de mon côté d'écrire ; on sema comme on voulut le bruit de ma mort, on me peignit sous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeois l'habitation, & il m'accorda en peu de tems toute sa confiance. Il avoit une fille à laquelle je ne déplus point ; je l'obtins en mariage. Le pere enchanté de cette union, & qui n'avoit point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. Je promis & je tins parole. Mon triste nom avoit été l'objet du mépris & du dédain, & le négoce se continua sous un nom connu & accrédité… La mort m'enleva mon beau-pere & mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque tems veuf, & je me remariai à une femme qui me fit connoître l'amour & m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis… C'est-là une blessure profonde, & que le tems ne guérit point.

Madame Milville
O mon cousin, ce sont-là les coups qui déchirent & accablent !

Vanglenne
Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyois seul à quarante-sept ans, seul, après avoir aimé ; & tous les objets qui m'entouroient, me rappelloient une perte irréparable… L'amour de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France… Hélas, madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage !

Madame Milville
Vous perdîtes tout, mon cher cousin ?

Vanglenne
Tout, ma chere cousine, & sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez… La plaie est encore fraîche ; mais j'ai appris de votre généreux pere, que la fermeté & la constance doivent être les premieres vertus d'un homme qui veut surmonter le malheur… Oui, je saurai le supporter.

Madame Milville
Que votre récit m'a pénétrée !... Vous avec tout perdu ?

Vanglenne
Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas passer sous silence les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque tems de ses faveurs passageres. Hélas ! C'est un songe que je voudrois pouvoir effacer de ma mémoire. Je suis réduit maintenant à solliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car personne au monde n'est dans le cas, madame, d'en avoir plus besoin que moi.

Madame Milville
Ecoutez, mon cher cousin : j'ai essuyé aussi des revers & je suis pauvre ; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

Vanglenne
Ah, madame !

Madame Milville
Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille & cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

Vanglenne
Que vous êtes compatissante !

Madame Milville
Je vois très-peu de monde, je ne sors presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connoissance, capables de vous rendre service & de vous procurer de l'emploi… Quoique timide, je me sens décidée, & même hardie, quand j'intercede pour autrui.

Vanglenne
Vous me rendez l'espérance & la vie, ma chere cousine.

Madame Milville
Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné… Voudriez-vous accepter mon déjeûner !

Vanglenne, *vivement*.
Volontiers, madame ; car j'ai beaucoup couru, & je suis à jeûn.

Madame Milville, *élevant la voix*.
Vous êtes à jeûn ! Brigitte, apportez le café.

Brigitte, *paroissant*.
Il est tout prêt, madame.

Madame Milville
Versez. (*Brigitte apporte deux tasses, des petits pains & du café. Vanglenne mange & boit avidement*.)

Madame Milville
Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

Vanglenne
Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge, & dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passez.

Madame Milville
J'aurai aussi tout le plaisir ; car vous, vous ne serez que l'obligé.

Vanglenne
Vous joignez la grace à la générosité… Mais vous, qui vous intéressez tant à mon sort, me seroit-il défendu de savoir quel fut le vôtre ? Car si j'abusois… (*A un geste de madame Milville il n'acheve pas*.) Que d'orages assiegent la vie de l'homme dans un aussi court espace !

Madame Milville
Une vie pénible & orageuse, voilà la destinée ordinaire des humains… On compte ici-bas les heureux… Je bravois les revers ; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutois le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorois. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune qui commençoit à me sourire, s'est ensevelie avec lui. Ce n'est pas cette derniere perte qui m'a coûté des larmes ; il ne m'est resté pour toute consolation, que deux enfans en bas âge…

Vanglenne, *avec intérêt*.
Deux petites filles ?

Madame Milville
Oui, cousin.

Vanglenne
Je les ai entrevues en entrant…

Madame Milville
Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendoit. Je recueillis les débris de ma mince fortune, & résolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches… J'ai vécu entiérement retirée, cherchant dans l'économie la richesse qui me manquoit ; & comme c'est à Paris sur-tout que l'on cache son peu d'aisance & que l'on vit sans attacher le regard curieux & insultant de ceux qui vous environnent, je crus devoir y vivre de préférance. J'oubliai facilement dans la retraite ces plaisirs qui étourdissent plus qu'ils ne flattent. Je mis mon opulence dans la diminution des besoins inutiles & dans le contentement que la raison peut créer. Les vrais besoins sont bornés, & l'on peut trouver dans le degré de sensibilité dont le cœur est susceptible, la compensation des voluptés dont s'enorgueillissent tant les riches. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurois ignoré toute ma vie dans ses rigueurs utiles.

Vanglenne
Que j'aime à vous entendre !... Vous avez reçu de votre pere cette philosophie de l'ame, si supérieure à celle des mots & si nécessaire dans la carriere de la vie, c'est-à-dire, du malheur… Près de vous j'oublie mes infortunes, & je me sens un nouveau courage.

Madame Milville
Mais puis-je demander, cher cousin, de quelle maniere vous avez découvert ma demeure ? Je la croyois à-peu-près ignorée de tout le monde.

Vanglenne
C'est chez M. votre frere, madame, qu'on me l'a donnée.

Madame Milville, *vivement*.
Chez mon frere ? Quoi, vous l'avez vu ?

Vanglenne
Oui, madame…

Madame Milville
Eh bien ?

Vanglenne
J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer sans son appartement, je lui ai fait à-peu-près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Madame Milville
Qu'a-t-il répondu ?... Qu'a-t-il fait ?... (*Un silence*.) Ciel, mon frere !

Vanglenne
Votre frere, madame, paroît occupé de grandes & importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance ; c'est une occupation profonde, & qui l'absorbe tout entier… Il a été un peu distrait… Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paroît jouir de son état… Ils sont plus qu'aisés, je pense ?

Madame Milville
Oh ! Certainement.

Vanglenne
A Paris cependant, les apparences sont quelquefois trompeuses. Il se pourroit qu'il fût gêné, avec l'éclat de l'opulence… Je me suis hasardé à leur demander de vos nouvelles.

Madame Milville
Qu'ont-ils dit ?

Vanglenne
Que vous étiez peu fortunée, & absolument hors d'état de m'être utile à quelque chose… Les malheureux esperent toujours… Je n'ai pas perdu la confiance ; &, graces au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Madame Milville
Quoi ! Mon frere n'a rien fait pour vous ? Est-il possible ? Rien ?

Vanglenne
Non, madame… Je n'en murmure point… Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, & maître de ce qu'il possede.

Madame Milville
Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées ; je suis bien sûre que vous m'entendez, & qu'à sa place…

Vanglenne
J'aurois pu à sa place… Mais il ne me devoit rien… j'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement… Je ne rougis pas de le dire devant vous… je n'ai que celui-là… Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avoit présenté quelque secours, je l'eusse accepté.

Madame Milville, *à voix basse*.
Ah, mon frere, mon frere !

Vanglenne
Cette faveur du ciel, je vous le confesse, seroit venue fort à propos ; car le pavé de Paris est brûlant, sur-tout pour un étranger qui débarque… Depuis dix jours j'ai beaucoup dépensé, & me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureusement les personnes chez qui je loge sont d'honnêtes gens & qui m'ont promis d'attendre.

Madame Milville, *tirant sa bourse avec grace & noblesse*.
Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frere ; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis… C'est une dette que je paie avec joie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je ; il est offert de bon cœur.

Vanglenne
Généreuse parente, vous n'êtes guere plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnoissance, c'est assez… Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer…

Madame Milville, *insistant*.
Prenez, cher cousin.

Vanglenne
Vous vous privez, en ma faveur, de ce qui vous seroit absolument nécessaire. (*Elle lui met le double louis dans la main*.) Je ne sais si je dois accepter…

Madame Milville
Gardez, gardez, vous dis-je. (*En essuyant une larme*.) Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

Vanglenne
Vous pleurez de compassion, chere cousine !... Et moi… ah ! Ah ! Ah ! (*Il soupire, il pleure, il s'écrit, baisant le louis d'or* :) Cette piece m'est précieuse !... Je la garderai toute ma vie.

Madame Milville, *à part*.
Toute sa vie ! Que dit-il ?

Vanglenne, *sanglotant*.
Oui… toute ma vie ; mais, mais, mais… (*Baisant la main de Mad. Milville*.) Pardonnez, cher cousine… je ne puis plus tenir l'émotion… (*Se levant*.) Pardonnez-moi…

Madame Milville, *interdite*.
Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger ?

Vanglenne, *avec le cri de l'ame*.
Léger ! Ah ! Pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur-tel que le vôtre.

Madame Milville
Je ne vous comprends pas…

Vanglenne
Vous êtes bien la fille de votre pere… Cette bonté noble & compatissante… allez… vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier… J'ai reçu votre don… (*Il tire un porte-feuille*.) Recevez le mien… Je l'exige… Voici pour vous & pour vos enfans. Je ne suis point indigent ; je suis un millionnaire, mais je n'ai point endurci mon cœur… Non, il ne l'est pas ; je pleure de joie & de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Madame Milville
Je demeure interdite, étonnée.

Vanglenne
Soyez, soyez mon héritiere.

Madame Milville
Moi ?

Vanglenne
Eh ! Quelle autre rempliroit mes vues ? La Providence m'a comblé de biens, j'ai cru devoir en faire un digne usage : mais je n'ai point voulu être

trompé en obligeant des parens insensibles ou ingrats ; mon cœur a voulu en trouver un autre… L'espoir de la fortune ne rend que trop souvent le visage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaisance. J'ai voulu lire à nu la pensée, & j'ai conçu en Amérique l'idée que j'exécute aujourd'hui, Elle consistoit à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, & dans la véritable posture d'un indigent ; à fonder en cet état les caracteres. Le naturel percera, me disois-je, dans cette premiere apparition inattendue, & je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse & la sensibilité ; car je n'estime pour vrais parens, que ceux dont l'ame sait compatir aux maux des infortunés. J'étois bien résolu à répudier les autres, en les abandonnant à leur froid égoïsme. Il n'y a de réel dans tout ceci, chere cousine, que mon naufrage, & je n'y ai pas perdu la cinquantieme partie de mes richesses… je l'ai donc trouvé ce cœur généreux & sensible que je cherchois ! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, & je rejette à jamais mon indigne cousin.

Madame Milville
Ah ! Ne le rejetez point… Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde… Mais il peut revenir.

Vanglenne
Eh ! Comment êtes-vous du même sang ?... Je ne vous ai pas tout dit, chere cousine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie senti le dernier terme de l'humiliation & de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par surprise. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai supplié, je me suis mis tout entier à la place de l'homme souffrant ; j'avois son ton, sa voix, son accent ; il doit être toujours sacré, quand il gémit & soupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas mensonges. La morgue, l'insolence, la froideur insultante caractérisoient ses moindres expressions ; il avoit la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'est pas. Sa femme plus hautaine encore, me toisoit d'un œil dédaigneux, plus dure, plus insolente dans sa plate arrogance… je leur aurois peut-être pardonné ; car le riche est si sot !... Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'est leur dureté envers vous. Comment ! Un frere, du milieu de l'abondance, aura pu voir sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans ! Il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur !

Madame Milville
Je ne lui demandois rien.

Vanglenne
Vous le jugiez donc bien insensible, cousine ? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche…

Madame Milville
Ah ! Croyez que je ne l'accuse point. Non, non…

Vanglenne, *avec enthousiasme*.
Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis, qui n'existent que pour eux ! Puisque les loix ne savent point punir l'insensibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus sévere pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent & flétrissent. C'est à l'homme ferme que la société a remis sa vengeance ; il doit l'exercer en juste appréciateur, sans haine & sans colere. Si l'occasion s'en présente, il doit humilier à son tour ceux qui humilioient autrui… Que ce personnage financier, que sa petite femme orgueilleuse, sentent…

Madame Milville
Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

Vanglenne
On oublieroit bientôt la vertu, si l'on perdoit sa juste indignation contre le vice. Eh, qui distingueroit désormais l'homme honnête & sensible de l'homme dur & superbe, si on les accueilloit d'un front égal, si à leur approche l'hommage devenoit le même ?... Je le répete : tout ami de l'humanité est vengeur des vices que nos loix imparfaites ont oublié de punir. Tout homme vertueux a son code particulier pour repousser & flétrir les procédés que le méchant & le lâche croient pouvoir se permettre sans danger. Mais, chere cousine, où sont-ils ces deux enfans, qui dès ce moment deviennent les miens ? Faites-les venir, je vous prie ; que je soulage mon cœur en leur présence, que je les embrasse, ces précieux rejetons…

Madame Milville, *attendrie*.
Vous allez les voir ; ils vous connoîtront avec le tems. (*Elle va chercher les enfans & les amene*.)

Vanglenne
Les voici donc, ces aimables créatures qui auront un jour votre cœur ! (*Il les souleve, les embrasse, les presse contre son sein*.) Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies ; mais vous avez une bonne mere, & moi qui vous adopte !... Nous veillerons ensemble sur votre vie entiere. (*Les posant à terre*.) Allons, ma chere cousine, vous êtes dès ce moment ma trésoriere… Je vais vous charger d'un emploi qui plaira sûrement à votre ame, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-

les ; ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi… Je crois, ainsi que vous, aux plaisirs intimes de la confiance… Mon hôtel est prêt ; venez l'embellir, car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié. Qu'elle y regne, qu'elle y dicte ses loix. C'est à vous de me consoler de ce que j'ai perdu… Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-sœur. Vous le dédaignez, je le sais : mais elle, elle aura la bassesse de sécher de dépit ; car les petites ames sont misérables en tout… Oui, mon aimable cousine, cessez de vous en défendre… ce que j'ai est à vous. J'ai pris votre déjeûner, nous finirons la journée par souper ensemble.

Madame Milville
Avant de sortir, cousin, reprenez votre porte-feuille.

Vanglenne, *avec beaucoup d'expression, & lui prenant la main respectueusement*.
Je vous le laisse ; soyez-en dépositaire… Si vous voulez me le rendre… songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition… (*Il lui baise la main*.) Adieu, aimable cousine.

SCENE III

Madame Milville, *seule*.
Veillai-je… Est-ce un songe ?... Je suis tentée de le croire… Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disoit mort, dont on ne parloit même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans sous sa protection, les presse dans ses bras, les adopte : & pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité… Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaisance, lui qui est né généreux ? Pourquoi préconise-t-il si hautement un léger service ?... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractere ? Comme il possede le vrai langage de l'ame ! Comme il la répand ! Je me sens disposée à le chérir… Mais quoi, ne seroit-ce pas sa générosité que je chérirois en lui ? Ce qu'il se promet de faire pour mes enfans… Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui, c'est lui que j'aime. Le noble & honnête homme !

SCENE IV
Madame Milville, Brigitte.

Brigitte, *entrant tout-à-coup*.
Ah, ma chere maîtresse !... Je l'ai reconduit de l'œil, ce digne homme… Ah ! Ah ! Ah !

Madame Milville
Eh bien, ma chere Brigitte… qu'as-tu ? Tu pleures !

Brigitte
Ah ! Je n'ai pas été maîtresse de ne point tout entendre… O ma chere & bonne maîtresse !... Pardonnez : je n'en puis plus, la joie me suffoque.

Madame Milville
Tu as pu soutenir mon adversité, & tu ne supportes pas mon bonheur ?

Brigitte, *pleurant toujours de joie*.
Non, non, non, il m'est trop sensible… Je vous l'avois bien dit que la Providence vous récompenseroit.

Madame Milville
Remets-toi, de grace remets-toi.

Brigitte
Ah ! Je mourrai contente à présent… Ah… ah… ah… il faut que je pleure, laissez-moi pleurer… J'ai du plaisir à pleurer… Ah, mon Dieu !... Il faut que je pleure long-tems. (*Elle pleure en sanglotant*.)

Madame Milville
Mais j'entends un certain bruit : vois ce que ce peut être. (*Brigitte sort*.)

Brigitte, *rentrant avec de grandes exclamations*.
Madame, madame, un équipage… de grands valets… Ah, madame, madame, miracle, miracle !...

Madame Milville
Quoi donc ?

Brigitte
C'est madame votre belle-sœur qui monte en personne à votre quatrieme étage.

Madame Milville
Ma belle-sœur !... Ce jour est fait pour m'étonner.

SCENE V

Madame Dortigni, Mad. Milville.

Madame Dortigni, *sautant au cou de sa sœur.*
Bonjour, ma sœur. Il y a long-tems que nous ne nous sommes vues.

Madame Milville
En effet, vous me surprenez, madame, étrangement ; je ne m'attendois pas à cette visite, je vous l'avoue…

Madame Dortigni
Ah ! Si vous saviez tous les détails, vous me pardonneriez ; mais cela ne peut se raconter… Eh bien, comment cela va-t-il ?

Madame Milville
Beaucoup mieux… graces au régime plutôt qu'aux remedes.

Madame Dortigni
Je suis ravie… Je voulois vous envoyer mon médecin… Il est tombé lui-même malade, & je crois qu'il en mourra… Je n'ai pu venir vous voir… D'ailleurs, j'avois des précautions extrêmes à prendre, à cause de mon mari… C'étoit une fievre maligne, dont vous étiez atteinte ?

Madame Milville
Non, madame, c'étoit une fievre ordinaire…

Madame Dortigni
Mais que m'a-t-on dit ! On m'avoit assuré qu'il y avoit de la malignité… Et vos enfans n'ont-ils pas eu la petite vérole dans ce tems-là ?

Madame Milville
Point du tout, une petite rougeole volante.

Madame Dortigni
Voilà comme tout se confond… Les valets n'entendent rien ; mais, graces à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

Madame Milville
Ma convalescence a été assez longue.

Madame Dortigni, *la caressant.*
Votre santé en sera plus raffermie… Je vous trouve un excellent visage. Les tems ont été affreux, vous le savez, je n'ai pu sortir… Les migraines m'assiégent… J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns… C'en est fait : je renonce à ce tracas. C'est un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, & que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde…

Madame Milville
Ils devroient l'être au moins…

Madame Dortigni
Ma chere sœur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir ?... Vous avez plus de tems que moi.

Madame Milville
Le reproche est admirable ! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte ; vous n'étiez pas visible.

Madame Dortigni
Pour vous, ma chere sœur, pour vous ?... Ah ! Vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez, si j'avois donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier, le plus lourd butor… Venez nous voir ; oublions le passé… Si je vous parois coupable, prenez-vous-en à votre frere ; c'est un tyran, en vérité… J'y perdrai la vie.

Madame Milville
Mon frere ?

Madame Dortigni
Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la semaine.

Madame Milville
C'est n'être jamais à soi.

Madame Dortigni
Rien n'est plus cruel, ma sœur, que de donner tous les jours son bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus, & de faire par-dessus le marché encore les frais éternels de la représentation.

Madame Milville
On dit que tel est le supplice des riches… Il faut que tout soit compensé.

Madame Dortigni
Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuse… paisible dans votre chere solitude, toute à vous… la lecture vous occupe toujours ?

Madame Milville
Infiniment : c'est mon unique plaisir, & ce plaisir étant peu coûteux, est à ma portée.

Madame Dortigni
Oh ! Je vous ferai passer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le tems, en vérité, d'y jetter les yeux. J'attrape à la volée quelques extraits par lambeaux ; mais de cette manière on ne peut juger que bien superficiellement.

Madame Milville
C'est ainsi néanmoins que l'on juge dans le monde, & l'on n'en prononce pas moins… vous l'avouerez.

Madame Dortigni
Il est bien vrai… Quand jouirai-je d'un peu de loisir, pour m'occuper à mon aise des délices ineffables de la littérature !... Ah ! C'est là que réside le vrai contentement de l'ame. On n'a point de remord de ces jouissances-là ; elles sont au-dessus de tout. Votre vie est fortunée, paisible, ma sœur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, que l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succedent, c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On ne peut plus connoître les hommes. On accueille mal ou bien, comme au hasard… A propos, ma sœur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique ?

Madame Milville
Oui, il sort d'ici.

Madame Dortigni
Il sort d'ici ?... Oh ! Il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original. C'est un drôle de corps.

Madame Milville
Comment donc ?

Madame Dortigni
Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un mendiant, un gueux, un vagabond, prêt à être enfermé au *dépôt*. Dans ce moment mon mari venoit de recevoir de fâcheuses nouvelles ; il étoit environné de ses papiers… J'étois de mauvaise humeur… Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement : mais sans doute il oubliera ce malheureux quart-d'heure ; car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente ; on ne surprend point ainsi les gens… A-t-il usé envers vous de la même feinte ?...

Madame Milville
Oui, ma sœur… Il s'est offert à moi comme étant dans la peine & cherchant un emploi.

Madame Dortigni
Un emploi ! Cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris… On ne voit que recommandations… Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

Madame Milville
Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté & à l'humanité.

Madame Dortigni
Ah ! Vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, sous son habit plus que modeste ?

Madame Milville
Non, je vous l'assure.

Madame Dortigni
Personne ne vous avoit avertie ?

Madame Milville
Personne.

Madame Dortigni, *grimaçant*.
Ah ! Vous avez le coup-d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

Madame Milville
Je n'avois rien prévu de ce qui est arrivé… Quand je lui eus fait mon présent, qui étoit bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, & m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens… Il m'a remis ensuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, & pour mes enfans… Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Madame Dortigni, *avec empressement*.
Voyons, voyons ce qu'il renferme…

Madame Milville
Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Madame Dortigni, *après avoir ouvert le porte-feuille*.
Mais, ma sœur, ma sœur, ma sœur ! Voilà des effets pour plus de six cents mille livres… Ah, mon Dieu ! Voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment ! Il vous a donné cela pour une tasse de café ? Cela est incroyable… J'avois pris moi, malheureusement, mon chocolat.

Madame Milville
Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, & rien de plus

Madame Dortigni
Oui, autrement le monde jaseroit. Ah çà, ma chere sœur, je suis enchantée de l'espece de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité. D'ailleurs, ses bontés ne pouvoient être mieux placées… J'espere qu'il vous les continuera. On ne doit cependant compter que médiocrement sur un esprit aussi bizarre. Ces caracteres singuliers, pour ne pas dire extravagans, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre.

Madame Milville
Il m'a fait mille protestations d'amitié… que je crois sinceres… Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.

Madame Dortigni
Gardez-vous-en bien, ma sœur ; vous n'êtes point d'un âge… Il faut redouter les langues médisantes…

Madame Milville
Je ne les crains point ; mais croyez que je serai toujours très-sévere sur l'article des bienséances.

Madame Dortigni
Il faut si peu de chose pour ternir sa réputation !... Les dons qu'il vous a faits, si vous m'en croyez, doivent même n'être sus de personne ; car on en tireroit quelque conséquence…

Madame Milville
Ma sœur, je vous proteste que je n'accepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

Madame Dortigni
Vous êtes veuve, jeune ; on parlera.

Madame Milville
Le monde, tout méchant qu'il est, reconnoît & respecte la véritable vertu… On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Madame Dortigni
Je le crois ; mais à propos, je sais déjà ce que vous ignorez peut-être… Mes informations ont été sûres & promptes : savez-vous où il demeure ?

Madame Milville
Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

Madame Dortigni
Eh bien, je vous l'apprends ; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train !... Et venir sous un pitre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion… Ah ! Cela est d'une singularité choquante.

Madame Milville
Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

Madame Dortigni
Cela ne devroit pas être toléré, ma sœur, pas plus que le déguisement de son sexe ; car si cette mode s'introduisoit une fois dans le monde, on ne sauroit bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Madame Milville
On prendroit le parti alors, d'en avoir pour tous les hommes.

Madame Dortigni
Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur ; mais il y a dans la société, des rangs, des classes, une subordination nécessaire, vous en conviendrez.

Madame Milville
Je ne prétends point dire le contraire.

Madame Dortigni
Ah çà, ma chere sœur… vous avez tout crédit sur son esprit… Vous êtes bonne, vous êtes éloquente… Faites ma paix.

Madame Milville
J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Madame Dortigni
S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts… Attendez ; il faudroit lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, & que le connoissant riche, nous avons voulu… aussi… de notre côté… jouer la comédie… Qu'en dites-vous ?

Madame Milville
Cela ne prendra pas.

Madame Dortigni
Eh bien, dites-lui que mon mari avoit la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts-d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche ; que moi, j'avois grondé mes gens à mon levé, & l'impression m'en étoit demeurée… Ajoutez, chere sœur, que les hommes qui ont des

bureaux, sont tristes le matin, & qu'on ne rit à Paris que le soir.

Madame Milville
Je vous promets d'employer, & les raisons, & les prieres, pour que le passé soit enséveli dans le silence.

Madame Dortigni
Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer… Quand ce ne seroit que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendroit cher… (*Se levant.*) Ménagez-vous bien… prenez soin de votre santé, je vous en conjure… Et les chers enfans ? Ils s'amusent. L'heureux âge ! Où l'on est sans souci, sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie ; point du tout, c'est une visite de bonne & franche amitié… Depuis un mois, je guettois l'instant d'être libre… Adieu, adieu… Ne bougez pas ; l'air est froid. A tantôt, nous nous reverrons. (*En la baisant.*) Adieu… nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

SCENE VI

Madame Milville, Brigitte.

Brigitte
Eh bien, est-elle assez impudente, assez menteuse, assez basse ? & l'orgueil encore ! Je l'observois ; chaque mot de votre bouche étoit pour elle un coup de poignard. Elle a frémi du porte-feuille ; elle a éprouvé le plus violent dépit ; elle se déguise habilement, mais son regard la trahit malgré elle. Elle n'a que le remord de l'avarice. Je la détestois ; mais je lui rends plus de justice à présent, je la méprise.

Madame Milville
Plains-la plutôt : elle est assez punie d'être privée de ce sentiment intime & doux qui sait goûter les plaisirs de l'ame, les seuls qui méritent d'être appellés de ce nom.

Brigitte
Quelle créature ! Quand elle vous appelle sa sœur, mon oreille est déchirée. Vous, sa sœur ! Non, non, il y a une distance infinie entre vos ames.

Madame Milville
C'est assez, Brigitte… Tous les vices & les travers naissent d'un seul vice, de la cupidité. Malheur aux cœurs livrés à cette passion triste ! Ils se tourmentent eux-mêmes, & l'on n'a rien à ajouter au supplice dans lequel ils vivent… Il faut les plaindre, vous dis-je. & non les outrager.

ACTE III

(*Le théâtre représente l'hôtel de Vanglenne, hôtel riche & magnifique. Vanglenne doit avoir un habit d'écarlate galonné, une canne à pomme d'or ; il conduira madame Milville par la main*)

SCENE PREMIERE

Vanglenne, Madame Milville.

Vanglenne
Vous voici chez vous, chere cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner… Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront… Votre société sera la mienne, si vous me le permettez. Votre esprit répond à la noblesse des sentimens… Je vous entendrai toujours avec le plaisir que donne l'admiration…

Madame Milville
Ah, cousin, quel éclat ! Quelle magnificence ! Et vous me destinez…

Vanglenne
Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger, l'argent à la main ; & avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement & à souhait… Je n'ai fait part de mon projet à personne, & je m'en applaudis ; mon secret n'a point été trahi. Allons, prenez possession… Je suis chez vous, cousine.

Madame Milville
A moi, cet hôtel !... Vous me croyez donc sensible à ce luxe ? C'est m'affliger.

Vanglenne
Que votre belle-sœur, qui affecte des airs hautains, vous voie ici dans l'opulence, & vous apperçoive monter dans un équipage plus élégant que le sien ; & comme c'est une petite ame attachée à ces miseres, que le dépit la tourmente au point d'en sentir les convulsions de l'orgueil humilié…

Madame Milville
J'ai repris à peine mes sens… C'en est trop… Vous pensez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels bienfaits. Modérez-les si vous voulez que j'en use. Je vous remercie de la prudence & de la discrétion dans l'arrangement des logis.

Vanglenne
L'hôtel est coupé en deux, & sans aucune communication… Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent & votre meilleur ami.

Madame Milville
Mais comptez-vous me le prouver avec cette profusion ? Si elle convient à votre opulence, elle ne convient nullement à ma situation, qui repousse l'éclat… Je ne refuse point vos dons, je vous offenserois ; mais qu'ils s'accordent avec la modestie, qui doit être mon élément & mon premier devoir. Vous savez comme je vivois ; quelque chose de plus suffira pour compléter mon bonheur.

Vanglenne
Vous m'avez promis, cousine, de condescendre à toutes mes idees… Dans six mois vous serez parfaitement libre de vivre à votre guise ; mais j'exige que vous ayiez pour moi cette complaisance jusqu'à ce terme.

Madame Milville, *tirant de sa poche le porte-feuille*.
Jusqu'à ce terme ?... Et votre porte-feuille ?... Reprenez-le… Je l'exige.

Vanglenne
Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande ; c'est encore là ne de nos conditions, cousine. (*En souriant*.) N'êtes-vous pas ma trésoriere ?

Madame Milville
Vous voulez que je garde un don exorbitant ?

Vanglenne
Laissez-moi achever, vous dis-je, & ne me chagrinez point… Cet oncle, dont la mémoire m'est précieuse, dont j'ai connu l'ame si semblable à la vôtre, votre pere m'ordonne du fond de sa tombe d'agir ainsi. Oui, c'est lui qui m'inspire en ce moment. Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches, pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à se souvenir que dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui étoit au sommet, & éleve celui qu'ils appercevoient au dernier rang… Que cette leçon, s'il est possible, réprime l'insolence trop commune aux riches. (*Appelant tous les gens de la maison*.) Voilà vos domestiques, madame ; vous les trouverez tous à leur poste & instruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui est ici est à vous sans réserve. (*Aux domestiques*.) Allez. (*Les domestiques sortent*.) Je ne m'inquiete plus de l'emploi que vous en ferez. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle*.) Cette piece que je garderai précieusement tant que je vivrai (& vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai prononcé,) cette piece qui m'auroit en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela auroit pu être ; voilà le gage irrécusable, qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

Madame Milville
J'ai supporté la pauvreté avec courage, & la supporterois encore de même ; mais en ce moment, où le bonheur me sourit enfin, je ne vous déguiserai point le fond de mon ame… Non… ce n'est pas sans un secret plaisir que je retrouve, après tant de traverses, cette douce aisance à laquelle j'étois accoutumée, & que mes chers enfans vont partager avec moi ; mais l'aisance aussi me suffit. Je suis vraie avec vous comme avec moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon ame se trouve remplie.

Vanglenne
Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre ; tout autre dissimuleroit… Mais vous me serez utile, chere cousine, vous m'aiderez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie. Pensez-y mûrement. Je ne reconnois plus Paris ; plus de gaieté, tout se plaint, tout souffre… Une foule de nécessiteux… Ce spectacle me déchire l'ame ; vous m'indiquerez les véritables honnêtes gens qui se cachent… Je commence à renaître depuis que je vous connois… Je ne puis retenir l'aveu du plaisir doux, profond, que je ressens en votre présence ; le chagrin qui obsédoit mon cœur s'éclipse, je retrouve des jours plus sereins. (*La regardant tendrement & lui touchant le bras*.) A propos, restez comme vous êtes ; ne changez rien à votre habillement… Vous êtes bien… Que je vous voie toujours comme je vous ai vue pour la premiere fois dans votre retraite. Délicieuse, pure & touchante image, je ne t'oublierai point !... Laissez, cousine, laissez les diamants à celles qui n'ont pas votre beauté… J'ai couru tout Paris depuis quinze jours ; j'ai les yeux d'un autre monde, direz-vous. Mais, me disois-je en parcourant les promenades & les spectacles, caché dans la foule, ne prendra-t-on jamais dans la maniere de s'habiller, au lieu de ces ajustemens recherchés, le goût simple & délicat, qui seme les graces dans les plis qu'il forme, qui rend la toile legère & la fleur des champs une parure naïve ? Ce goût naturel pourroit remplacer avantageusement ce luxe somptueux, qui en s'attirant le regard, trahit l'attention que mérite une physionomie touchante. Comment les femmes, si expertes en l'art de plaire, ne sentent-elles pas que les diamans cessent de briller, quand tout le reste annonce la décoration, & que, pour fixer l'œil, il ne faut qu'un ornement modeste ? Car l'œil se plait à détailler les graces simples, & n'est qu'ébloui par le faste & la richesse.

Madame Milville
Dieu ! Oserai-je lui parler de mon frere !... J'attends le moment…

SCENE II

Vanglenne, Madame Milville, un domestique

Le domestique
Monsieur, on étoit allé vous demander chez vous ; c'est M. Mulson, qui voudroit absolument vous parler.

Vanglenne
Ah, Mulson l'agent de change ?... Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici ? Faites entrer…

SCENE III

Vanglenne, Madame Milville, Mulson
(*Mad. Milville s'assied dans un coin de la salle*.)

Mulson, *étendant les bras*.
Qui l'auroit cru ! Vous en Europe ! Et tout le monde l'ignore ; on eût été au devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

Vanglenne
C'est que je suis ruiné… J'ai fait naufrage.

Mulson
Ah ! Vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paroît.

Vanglenne
On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli à me noyer tout de bon.

Mulson
En sauvant votre personne, il n'y avoit rien de perdu… La mer est bien avide ; mais malgré sa profondeur, elle ne pouvoit pas tout engloutir.

Vanglenne
Il me reste encore quelque chose pour moi & mes amis.

Mulson
Je le crois… Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ?... J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par le nœud du sang, & de plus fort attachées.

Vanglenne
Et qui donc, s'il vous plaît ?

Mulson
Monsieur & madame Dortigni… Honnêtes gens, braves gens au fond… Je suis un de leurs principaux agens.

Vanglenne
C'est donc vous qui leur avez dit que j'étois ici ?...

Mulson
Eh ! Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnoître au premier coup-d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux… Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une foible impression… Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu… Votre crédit…

Vanglenne
Mon crédit ? (*Montrant Mad. Milville.*) Connoissez-vous madame ?

Mulson, *saluant.*
Je n'ai pas cet honneur.

Vanglenne
Comment, vous ne connoissez point madame ?... Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni ?

Mulson
Depuis quatre ans j'ai cet avantage, & presque tous les jours… J'y mange fréquemment.

Vanglenne
Et vous ne connoissez pas madame ?

Mulson
Non, monsieur… Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

Vanglenne
C'est sa sœur.

Mulson, *étonné.*
Quoi ! M. Dortigni a une sœur ?... Madame, permettez que je vous présente mon respect.

Vanglenne
Présentement, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

Mulson
Je suis un peu interdit… Je sais tout ce qui s'est passé ; ils ont eu quelque tort avec vous…

Vanglenne
Quelque tort !... Vous êtes très-bien informé.

Mulson
Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractere facile & généreux, vous oublierez quelques petites inadvertences.

Vanglenne
Inadvertences !

Mulson
Oui, ils veulent réparer… On a des distractions à l'infini dans le monde.

Vanglenne
Mais, quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourse, a-t-il des distractions alors ? Commet-il beaucoup d'inadvertences ?

Mulson
Oh ! Non… Mais entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni ; car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

Vanglenne
J'entends.

Mulson
De plus, il est très-bien aujourd'hui avec le ministre mais très-bien. Il est fait pour prospérer, pour aller loin, pour monter…

Vanglenne
Je le crois de même… Il doit monter, comme vous dites.

Mulson
Il ne faut jamais se brouiller entiérement avec ces hommes-là ; car on ne sait pas ce qui peut arriver dans la suite… On a vu… Vous savez…

Vanglenne, *à part.*
Je reconnois Mulson, il ne peut pas supposez un seul homme exempt d'ambition. (*Haut.*) Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

Mulson
Justement. Ils sollicitent la grace de vous rendre une visite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ses droits… Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine ?

Vanglenne
Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

Mulson
Oh ! Sans doute… C'est ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connoisse… Ah çà, cela est donc arrangé ?... Vous revenez comme si de rien n'étoit ?... J'en suis content, charmé… J'espere, monsieur, vous proposer quelques affaires d'une solidité… Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

Vanglenne
Nous verrons cela, monsieur Mulson.

Mulson, *à part*.
Mais j'ai réussi à merveille, & le plus heureusement du monde. (*Haut*.) Je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation ?

Vanglenne
Oui, monsieur Mulson.

Mulson
Ils y seront très-sensible, je vous assure.

Vanglenne
Eh bien, je les attends.

Mulson
A merveille… Ils en seront enchantés, vous dis-je. (*A part*.) Bon ! Tout va bien. (*Haut*.) Je vous offre bien mes respects.

SCENE IV

Vanglenne, Madame Milville.

Vanglenne
Ils oseront venir !... Cela est fort… En ce cas j'aurai mon tour… Métal corrupteur, ô malheureux argent, que n'obtiens-tu pas des hommes ! Ton aspect raffine leurs vices & transforme leur cupidité en hypocrisie… Métal funeste ! Pourquoi existes-tu ? Pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins & l'agent de nos crimes ?

Madame Milville
Cher cousin, bon & généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frere assez malheureux déjà de méconnoître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

Vanglenne
Vous prétendez à tout force l'excuser ; cela est à sa place, & digne de vous : mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Madame Milville
Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre…

Vanglenne
Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est le pauvre, oui, le pauvre caché sous l'habit que je portois ; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, & mon ressentiment est juste. De quel droit un homme accable-t-il son semblable du fardeau du mépris, de ce fardeau insupportable ? & de proche en proche, quel rang seroit à l'abri du dédain outrageant, si celui qui occupe un gradin un peu plus élevé, se croyoit en droit de fouler celui qui occupe un gradin plus bas ?... Pour un rôle éphémere que chacun joue ici-bas en passant, & tandis que nous sommes tous égaux par la nature, la souffrance & la mort, le riche, du sein de ses jouissances que les loix lui assurent, au lieu de compâtir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repoussera d'une manière injurieuse, lui fera sentir le mépris, l'outragera dans son infortune ? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri, & l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchoit sur la tête de son frere soit à son tour humilié.

Madame Milville
Je ne prétends pas excuser sa conduite ; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

Vanglenne
Quand le premier mouvement du cœur humain n'est pas bon, le second devient pire encore ; & la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération & de la pitié… Qui l'étouffe, est mort au bien.

Madame Milville
Ne m'avez-vous pas dit que mon frere alloit vous donner quelque secours, & que sa femme l'en avoit empêché ?

Vanglenne
Oui, six francs peut-être, pour se débarrasser de moi, pour me congédier, pour se dérober à mes gémissemens importuns.

Madame Milville
Vous voyez qu'il se laisse entiérement gouverner par elle, & que moins coupable…

Vanglenne
Vice de plus, si résistant au bien, il n'a pas la force de faire le mal tout seul, s'il a besoin d'un complice… J'avoue toutefois, qu'il est le moins méchant des deux.

Madame Milville
Elle ne le rend pas heureux… Il y a beaucoup à dire.

Vanglenne
Je ne comprends pas, il est vrai, comment on peut résister au malheur de l'avoir pour femme… Il faut donc que son mari soit digne d'elle, & qu'il ne soit pas plus malheureux avec cette femme petite & avide, qu'il ne seroit heureux s'il en possédoit une tendre & généreuse… Ces deux ames du moins sympathisent heureusement, & rien n'est gâté.

Madame Milville
Hélas !... Il y aura donc entre vous une séparation éternelle ?

Vanglenne
Oui, & de tout l'intervalle qui se trouve entre nos ames. Je ne lui veux point de mal ; mais comme il se fait petit pour l'or, il m'est permis de rire de sa bassesse, & je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance ; elle est légitime : d'ailleurs je dispose de ce qui m'appartient : tout se passera sans les offenser ; les meilleures vérités glissent sur les cœurs avares ; on les siffle, ils s'applaudissent encore. Et qui les oblige, après tout, de venir s'exposer aux coups ?

Madame Milville
Ah ! Modérez votre indignation, je vous supplie…

SCENE V

Vanglenne, Madame Milville, Dortigni, Madame Dortigni

Madame Dortigni
Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un joli espiegle. Est-ce au nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante…

Vanglenne
Vous a-t-elle fait rire, madame ?

Dortigni
Vous avez très-bien joué votre rôle.

Vanglenne
Et vous, monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert…

Dortigni
Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer & de vous offrir nos excuses.

Madame Dortigni
Oui, malin, mais charmant… Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli ; & nous venons…

Vanglenne
Mais ce n'est pas ici mon domicile, madame.

Madame Dortigni
Comment donc ?

Vanglenne
Vous le savez, je demeure au Cadran bleu ; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Madame Dortigni
Bonne folie ! Vous plaisantez encore ?

Vanglenne, *sérieusement*.
Je ne plaisante point, madame. Si vous voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, & que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur. (*Il s'éloigne, se jette dans un fauteuil, & prend un livre qu'il lit négligemment*.)

Madame Dortigni
J'ai déjà vu la chere sœur ; elle nous a annoncé votre générosité ; je l'en ai félicitée sincérement… Elle étonneroit de la part de tout autre ; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

Vanglenne
Je connois d'autres êtres plus rares encore, qui ne manquent ni un vice, ni un ridicule.

Madame Dortigni, *s'assied à côté de sa sœur, & lui fait mille caresses*.
Je vous trouve le meilleur visage du monde, chere sœur, un air content, satisfait.

Vanglenne
Oui. Oh ! Cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

Madame Dortigni
Et les chers enfans comment se portent-ils ?

Madame Milville
Très-bien… Ils sont ici… Croyez-vous que je puisse les abandonner ?

Madame Dortigni
Oh ! Vous les aimez trop. Je brûle de les embrasser… Ils sont charmans…

Vanglenne, *toujours dans un certain éloignement*.
Ils ont eu le tems de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Madame Milville
Et les vôtres, ma sœur ?

Madame Dortigni
Ils se portent bien.

Vanglenne, *toujours assis, brusquement*.
Vous avez des enfans, madame ?

Madame Dortigni
Oui, cousin ils sont au college.

Vanglenne
Vous ferez bien de les y laisser, madame.

Madame Dortigni
C'est mon intention.

Vanglenne
Et de prendre garde sur-tout de les élever vous-même.

Madame Dortigni
Vous voudrez bien remarquer, monsieur, que je ne saurois leur montrer du latin ; car on ne nous l'enseigne point.

Vanglenne
Du latin ! Oh, qu'ils n'en sachent pas un mot, & qu'ils aient le sens droit, & sur-tout le cœur sensible & bon ! Voilà l'essentiel ; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

Madame Dortigni
Le cher cousin a encore un peu du ressentiment de l'aventure de tantôt.

Dortigni, *se levant*.
Nous avouons nos torts, & si nous venons ici, c'est pour les réparer… Je ne sais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de son extérieur. C'étoit un sage ; il n'y fut pas sensible.

Vanglenne
On lui fit, à ce que je me rappelle, scier ou fendre du bois… On l'employa, du moins, & on le crut bon à quelque chose ; on ne le congédia point.

Dortigni
Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

Vanglenne
Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale ? Ils vous doivent un remerciement…

Madame Dortigni, *à sa sœur*.
Chere sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Madame Milville
C'est l'objet de tous mes vœux… & je ne desire rien tant.

Madame Dortigni
Représentez au cher cousin combien nous sommes désolés & repentans. Nous comptons effacer, par le dévouement le plus absolu & l'assiduité la plus constante, les erreurs de cette fatale matinée.

Madame Milville
J'ai fait & je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tout soit oublié.

Madame Dortigni, *après un silence*.
On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain & agréable, que l'eau y est renommée comme pure & salutaire… Les Anglois ne s'en sont-ils point emparés ?... (*Après un silence*.) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paroît… Je prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliotheque… J'en ai de fort estimés… car je n'achete de livres qu'après avoir lu les extraits.

Vanglenne
Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme… Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut ; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir. (*Il continue de lire*.)

Madame Dortigni
Celui que vous tenez paroît vous occuper fort. Pourroit-on savoir ce que c'est ?... Est-ce une nouveauté ?... Il y en a peu d'agréables.

Vanglenne
Je ne sais ; c'est un assemblage de vers. Celui-ci est intitulé : *Le plus joli des recueils*.

Madame Dortigni
Des vers ! Des vers ! On ne voit que cela.

Dortigni
C'est une collection, mais, en vérité, des plus détestables.

Vanglenne
Je suis assez de votre avis ; je n'aime pas trop en général les vers françois… Selon moi, ils ont tué la poésie : notre versification est d'une marche si égale, si monotone, qu'elle m'endort le plus souvent… Puis il y a de très-jolis cers qu'on pourroit comparer à la toile d'araignée ; ils sont fins, tissus avec beaucoup d'art, & inutiles. Mais dans ce tas de frivolités vuides de sens, je viens de tomber par hasard sur une piece qui me fait rire malgré moi.

Madame Dortigni
Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

Vanglenne
Epître à mon habit.

Dortigni
Oh ! Monsieur, je connois cela ; c'est du plus mauvais goût, du plus mauvais genre !

Vanglenne
Vous connoissez la piece, monsieur ?

Dortigni
Oui, j'ai lu autrefois cette fadaise.

Vanglenne
Mauvais goût, mauvais genre, soit… Mais c'est ce que j'ai encore vu de mieux dans ce recueil.

Dortigni
On ne loue guere cela, même dans les journaux.

Vanglenne
Je ne puise point ma doctrine dans les jugemens d'autrui ; en fait de littérature, je m'en rapporte à moi, & tout le monde devroit en faire autant.

Dortigni
Les journaux sont néanmoins les soutiens éternels du bon goût, les dispensateurs de la vraie renommée.

Vanglenne
Cela se peut, je ne dispute point là-dessus… je dis seulement que je lis les ouvrages, au lieu de lire les extraits qu'on en fait, & ce dans la crainte d'être trompé.

Dortigni
Mais enfin, monsieur, il faut un tribunal, pour savoir si tel ouvrage est de bon goût, ou de mauvais goût.

Vanglenne
Ira au tribunal qui voudra, je n'empêche ; je juge pour moi ; mon juge suprême est ma sensation, & je n'admire que lorsque je suis affecté… Je ne ferai point comme cet écolier qui demandoit à son gouverneur, à la promenade : monsieur, dites-moi, ai-je bien du plaisir ?

Madame Dortigni
Mais, mon ami, le cher cousin a raison ; ce qu'il dit est fort censé. Il est ridicule d'aller demander à un autre son sentiment sur tel ouvrage, lorsqu'on peut le lire & le juger par soi-même. Le plaisir qu'on reçoit, est le garant infaillible de la valeur d'un ouvrage ; tout ce qu'on écrit périodiquement, au nom des regles, ne prouve pas que le censeur a raison, & qu'on a tort d'applaudir. Ainsi laissez là cette discussion.

Vanglenne
Liberté entiere, madame. En fait de littérature, la tolérance est le droit, la discussion permise… Les opinions sont libres… Tous les débats que leur diversité fait naître sont fort innocens. Examinons donc sensément la piece.

Dortigni, *à part*.
Comment ce livre s'est-il trouvé là ? C'est à bon droit que je hais les auteurs ; ils ne tendent qu'à faire naître des idées dont on se passeroit bien.

Vanglenne
Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, à des filles d'opéra… J'aime ce titre… *Epître à mon habit*.

Dortigni
L'épître n'a pas fait fortune… je vous en préviens… Je ne l'ai point vu citée comme un modele.

Vanglenne
Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte… A lui permis, je pense. Puisqu'il y a à Paris presqu'autant de livres qu'il y a de lecteurs, il est licite de choisir à son gré les ouvrages, comme on choisit ses amis.

Madame Dortigni
Tout ce que me dit le cousin est d'une vérité, d'une justesse surprenante, & je ne sais pourquoi vous voulez contredire des choses aussi lumineuses… Vous ne voyez que par les journalistes. Et que sont-ils eux, pour s'établir juges & critiques ?

Vanglenne
Madame, le combat est engagé ; & chacun pour défendre son opinion. Voyons donc.
Ah, mon habit, que je vous remercie !
(*Prenant le galon de son habit*.)
Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité & de sel.
Ah, mon habit, que je vous remercie !
Que je vaux aujourd'hui, grace à votre valeur,

Dortigni
Vaux, valeur.

Vanglenne
Soit…
Je me connois ; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
Qu'en dites-vous, monsieur l'aristarque ?... Voyons, exercez toute votre adresse… Je vous devine ; *gagner* n'est peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœur ; ils restent toujours ce qu'ils sont, faux, doubles, trompeurs ; mais l'habit leur impose des apparences contraires. *Amadouer* seroit le mot ; mais je soupçonne que gagner, qu'en pensez-vous ? Devient un trait ironique. Laissons-le…
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! Quels égards, quel accueil !
Auprès de la maîtresse & dans un grand fauteuil.
Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit.
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.
Toujours prêts à sourire ! Cela est d'une expression vivante… Des yeux qui mentoient d'ailleurs… Qu'importe ?... Le poëte peint les dehors.
J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.
Parler sans rien dire ! Il y avoit de quoi parler cependant ; il parloit probablement. Mais tel s'endurcit le cœur & les oreilles. Cela revient au même.
Cette femme à grands falbalas.
Ah, ah, ah ! Je ne puis m'empêcher de rire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage.
Je passe quelques vers.
Ce que je décidai fut le nec plus ultra…
On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !
Ah, ah ! Je ne puis m'empêcher de rire.
C'est vous qui me valez cela.
Oh ! Je l'apprendrai par cœur, cette piece. Elle est semée de traits heureux, de saillantes vérités.

Dortigni
La connoissance du monde y manque.

Vanglenne
La connoissance du monde !... Ecoutez ceci, monsieur.
Ce marquis, autrefois mon ami de college,
Me reconnut enfin, & du premier coup-d'œil
Il m'accorda par privilege
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs, que rien ne dérégla…
On ne compte point ici de légeres fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah, mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Cette épître est unique. *Me reconnut*, est un hémistiche qui vaut pour moi le *qu'il mourût* de Corneille. *Me reconnut enfin*. Oui, je soutiendrai cette piece envers & contre tous ; je la soutiendrai contre les feuillistes, les folliculaires, les scholiastes, les périodistes, les journalistes, les jugeurs… Pardonnez ; le plaisir m'emporte.

Dortigni
Je n'admire pas tant que vous… Cela peche par le style.

Vanglenne
Le style ? Mais le style, qu'est-il autre chose que les idées, s'il vous plaît ? Voyez comme ceci est charmant, & même bien écrit.
J'entrois jadis d'un air discret ;
Ensuite, suspendu sur le bard de ma chaise,
J'écoutois en silence, & ne me permettois
Le moindre-si, le moindre mais.
Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,

Et moi je ne l'étois jamais.

Dortigni
Prosaïque, mal rimé, commun, trivial. C'est mon avis, monsieur, & celui des gens de goût.

Madame Dortigni
Mais, mon mari, vous voulez juger des vers, & vous savez que vous ne vous y connoissez pas… Passe peut-être pour de la prose.

Vanglenne
Madame, chacun est juge né des ouvrages de littérature. Monsieur a quelque raison de se récrier. *Sur le bord de ma chaise*, me semble en effet mis là pour la rime. On ne fait pas asseoir un pareil homme ; non, jamais ; on le fait tenir debout une heure ; il n'est pas assis, vous dis-je… Il a le corps penché, le chapeau sous le bras, les mains croisées ou suppliantes, dans l'attitude… Vous ne comprenez ?...

Madame Milville, *peinée.*
Ma sœur, que je souffre !

Madame Dortigni
J'aime mieux le voir évaporer ainsi son feu… Plus cela est vif, moins cela durera.

Vanglenne
Un rien auroit pu me confondre.
Un regard, tout m'étoit fatal ;
Je ne parlois que pour répondre ;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un sot provincial, arrivé par le coche,
Ou de plus loin.
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.

Dortigni
Dans sa peau ! Quelle expression !

Vanglenne
Je me mouchois presqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau,
(Ici Vanglenne éternuera profondément, il répondra d'un coup de tête.)
On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit.
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Madame Dortigni
Monsieur lit à merveille.

Vanglenne
C'est que je ne sens pas mal, madame.
Mais à présent, mon cher habit.
Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
L'auteur fait mention ici de la Hollande, où *le galon qu'on renomme n'attire point l'hommage des adorateurs de l'or*, & dit en parlant de nos usages, ces deux vers qui peuvent faire proverbe :
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit.
Et il conclut :
Mais chez nous, peuple aimable, où les grace, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé par sa fleur ou son fruit ;
On le juge sur son écorce.
Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Il n'y a point là de faux brillant, d'enluminure, de bel-esprit, tel qu'en affectent des écrivains maniérés : c'est du bon, du solide esprit, de la raison, & c'est là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment se nomme l'auteur de cette épître ?

Dortigni
Je ne sais, monsieur ; je m'occupe fort peu de ceux qui écrivent ou n'écrivent pas.

Vanglenne
Moi, je voudrois avoir le plaisir de faire sa connoissance, pour lui témoigner combien son bon sens me charme… Mais, monsieur, puisque la discussion est entamée, & que le champ est libre aux demandes & aux réponses, quel est, selon vous, le résultat de cette piece ?

Dortigni, *avec humeur*.
C'est qu'il faut, monsieur, s'accommoder aux mœurs reçues ; & puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point ; par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

Vanglenne
Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monsieur, & moi je vais plus loin, c'est que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (& l'habit signifie ici, dans son acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, &c.) je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or ; qu'il n'y a que cela de desirable, d'estimable au monde ; qu'il faut sans pudeur être son esclave, tourner tous ses vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche basse ou honteuse, dans l'espoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles : conséquemment je soutiens qu'il ne faut point

communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractere, insolent par principe, & raisonner même l'insensibilité à son égard. Telles sont les loix suprêmes & sacrées de l'intérêt personnel, qui doit tout écarter, tout envahir, tout étouffer sans remord. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, & il doit voir comme s'il n'existoit pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

Madame Dortigni
Je vous réponds, monsieur, que ces principes me semblent affreux, odieux, abominables, que je ne crois pas qu'ils puissent être adoptés de personne ; je ne vois pas non plus, qu'il faille rabaisser jusqu'à ce point l'humanité.

Vanglenne
Et moi je vous soutiens, madame, (& je frémis en le disant) je soutiens qu'il existe des envieux du bien fait à autrui, des envieux forcenés, qui gémissent lâchement (quoique déjà partagés des biens de la fortune) de voir la richesse passer devant leurs mains tendues & ouvertes, qui voudroient tout rassembler pour eux seuls, tout envahir, frustrer leurs voisins, leurs amis, leurs parens, jouir exclusivement, & fermant ensuite leur porte, endurcir leur oreille aux cris de leurs besoins, s'ils ne jouissent pas intérieurement de leurs privations.

Madame Milville, *à part*.
Ah, Dieu ! Comme il s'enflamme !... Que je voudrois être loin !

Madame Dortigni
Quel affreux tableau vous venez de tracer, monsieur !... Non, ces monstres n'existent point… Ils sont le produit de votre imagination…

Dortigni
Mais, monsieur ne veut faire ici assurément aucune application.

Madame Dortigni
Oh ! Il est trop judicieux, trop honnête pour cela : mais pour dissuader entiérement le cher cousin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai sa défense.

Vanglenne
Vous, madame ?

Madame Dortigni
Oui, monsieur ; & pour éloigner de votre esprit les nuages qui peuvent encore l'offusquer, j'oserai me citer en exemple.

Vanglenne
Vous, madame ?... En exemple !...

Madame Dortigni
J'ai cru vous entendre, mon cher cousin, permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'apperçois ici est à ma belle-sœur ; vous la comblez de vos largesses ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur, & dans ce moment je ne veux, ne desire, ne demande, n'implore que son amitié & la vôtre.

Vanglenne
Vous aimez votre belle-sœur, madame ? Vous demandez son amitié, vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait, & que je lui prépare ? Vous voulez être son amie sincérement ?

Madame Dortigni
Oui, mon cher cousin, (*Embrassant madame Milville*.) je l'aime, & je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions… Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

Vanglenne
Vous l'aimez, & vous me l'assurez ?... Ah ! Prenez garde ; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs… Tenez-vous bien… Si je me suis trompé, comme cela se pourroit, si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre ame, & que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par les distractions du monde, les usages journaliers que le luxe commande, que le faste établit, j'oublierai tout ; j'en suis capable ; je reviendrai véritablement à vous & sans aucun ressentiment… Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif ; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous, sans être étouffés, & qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du cœur de l'homme, foible, mais bon, chez le grand nombre. Hélas ! Nous avons tous trop besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la foiblesse du vice & l'erreur de la dureté… Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité, & il me sera bien cher… S'il est ainsi, tout sera oublié, & vous retrouverez en moi un parent. (*Il sonne un domestique*.) Faites entrer.

SCENE VI

Acteurs précédens, un notaire.
(*Le notaire entre & donne un papier à Vanglenne*.)

Vanglenne, *se levant*.
Voici une donation entière de mes biens, que je fais à ma cousine. Elle est motivée parce qu'il y a de plus juste, l'amitié, l'estime, la reconnoissance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle, & pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la manière généreuse & noble dont j'ai été accueilli dans ses humbles foyers ; & tout le monde, je pense m'applaudira. Il est licite sans doute de faire du bien à une parente vertueuse, sur-tout lorsqu'elle est veuve, & qu'elle a des enfans à élever ; mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachoit à tout, bouleversoit tout, dévoroit tout, que l'on cassoit les actes des vivans dès qu'ils étoient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entiere, la plus complette, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissoit tous ces points divers, & j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

Madame Dortigni, *à part*.
O dépit, ô rage ! Voilà ce que je redoutois… Contraignons-nous.

Vanglenne, *s'avançant vers Mad. Milville*.
Madame, nos ames se connoissent ; elles sont désormais unies l'une à l'autre… je vous offre ma main… Vous pourriez aimer la personne sans les richesses, comme les richesses sans la personne… Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, & la seule manière de mettre le porte-feuille en communauté… Gardez-le, ou daignez signer.

Madame Milville
La surprise m'a ôté la voix… Ah, mon bienfaiteur ! Vous méritez une femme plus accomplie que moi… Ne pouvons-nous vivre sous les loix de l'amitié ? Voilà ce que vous m'aviez promis.

Vanglenne
Je comptois vivre ainsi avec vous, chere cousine, & je n'aurois eu alors d'autre titre pour jouir de ce bonheur, que celui de votre ami ; mais pensez-vous que la médisance nous eût épargnés ? En vain nous vivrions dans l'innocence ; la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderoit pas à fouiller la pureté de notre amitié, & elle y supposeroit des liens qui nous déshonoreroient… Je veux la faire taire à jamais, parce que je connois sa langue, d'abord fausse, caressante, puis envenimée… J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis bien sûr d'estimer à jamais.

Madame Milville
Vous m'avez choisie… Je vous dois tout… Eh bien ! Je donne un pere à mes enfans.

Vanglenne
Oui, je vous le jure, & j'en atteste le ciel & l'honneur.

Madame Dortigni, *à part*.
Je me sens suffoquée… J'étouffe… Comment domter ?...

Vanglenne, *signant après madame Milville.*
Notre hôtel n'en sera plus qu'un.

Madame Milville, *avec sentiment*.
Ainsi que nos cœurs…

Madame Dortigni, *à part*.
Je vais m'évanouir, je le sens…

Vanglenne
Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation ; elle sera entiere de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface… Signez le bonheur de votre sœur & le mien… Tenez, prenez, voilà la plume ; & vous, monsieur, après, s'il vous plait.

Madame Dortigni, *prenant la plume*.
Ah ! De tout mon cœur. (*Approchant de la table*.) Pourrai-je me vaincre ?... Essayons. Ah ! (*Elle grincera des dents, jetera un cri de rage étouffé, & tombera sans connoissance*.) Dieu ! Je n'en puis plus… Je me meurs…
Madame Milville, *jetant un cri*.
Est-il possible !... Il faut du secours. (*Elle appellera*.)

Dortigni
Elle est quelquefois sujette à ces accidens-là.

Madame Milville
Elle ne revient point.

Vanglenne, *froidement*.
Qu'on la transporte. (*On l'emmene évanouie ; son mari & madame Milville la suivent*.) (*Seul*.) Femme cruelle & lâche ! Tu n'étois pas même digne de ma vengeance… Je la regrette. Oublions dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensibles & envieux.

FIN.

L'Esclavage des Noirs ou L'Heureux Naufrage

(Drame, 1784)

Olympe de Gouges

Édition : De Gouges Olympe, *Zamore et Mirza ou L'Esclavage des Noirs*, Librio, coll. « Théâtre », 2007.

PRÉFACE

DANS les ſiècles de l'ignorance les hommes ſe ſont fait la guerre ; dans le ſiècle le plus éclairé, ils veulent ſe détruire. Quelle eſt enfin la ſcience, le régime, l'époque, l'âge où les hommes vivront en paix ? Les Savans peuvent s'appéſantir & ſe perdre ſur ces obſervations métaphyſiques. Pour moi, qui n'ai étudié que les bons principes de la Nature, je ne définis plus l'homme, & mes connoiſſances ſauvages ne m'ont appris à juger des choſes que d'après mon âme. Auſſi mes productions n'ont-elles que la couleur de l'humanité.

Le voilà enfin, ce Drame que l'avarice & l'ambition ont proſcrit, & que les hommes juſtes approuvent. Sur ces diverſes opinions quelle doit être la mienne ? Comme Auteur, il m'eſt permis d'approuver cette production philantropique ; mais comme témoin auriculaire des récits déſaſtreux des maux de l'Amérique, j'abhorrerois mon Ouvrage, ſi une main inviſible n'eût opéré cette révolution à la-quelle je n'ai participé en rien que par la prophétie que j'en ai faite, Cependant on me blâme, on m'accuſe ſans connoître même l'*Eſclavage des Noirs*, reçu en 1783 à la Comédie Françoiſe, imprimé en 1786, & repréſenté en Décembre 1789. Les Colons, à qui rien ne coûtoit pour aſſouvir leur cruelle ambition, gagnè-rent les Comédiens, & l'on aſſure… que l'interception de ce Drame n'a pas nui à la recette ; mais ce n'eſt point le procès des Comédiens ni des Colons que je veux faire, c'eſt le mien.

Je me dénonce à la voix publique ; me voilà en état d'arreſtation : je vais moi-même plaider ma cauſe devant ce Tribunal auguſte, frivole… mais redou-table. C'eſt au ſcrutin des conſciences que je vais livrer mon procès ; c'eſt à la pluralité des voix que je vais le perdre ou le gagner.

L'Auteur, ami de la vérité, l'Auteur qui n'a d'autre intérêt que de rappeller les hommes aux principes bienfaifans de la Nature, qui n'en reſpecte pas moins les loix, les convenances ſociales, eſt toujours un mortel eſtimable, & ſi ſes écrits ne produiſent pas tout le bien qu'il s'en étoit promis, il eſt à plaindre plus qu'à blâmer.

Il m'eſt donc important de convaincre le Public & les détracteurs de mon Ou-vrage, de la pureté de mes maximes. Cette production peut manquer par le talent, mais non par la morale. C'eſt à la faveur de cette morale que l'opinion doit revenir ſur mon compte.

Quand le Public aura lu ce Drame, conçu dans un tems où il devoit paroître un Roman tiré de l'antique féerie, il reconnoîtra qu'il eſt le tableau fidèle de la ſituation actuelle de l'Amérique. Tel que ce Drame fut approuvé ſous le deſpotiſme de la preſſe, je le donne aujourd'hui ſous l'an quatrième de la liberté. Je l'offre au Public comme une pièce authentique & néceſſaire à ma juſtification. Cette production eſt-elle incendiaire ? Non. Préſente-t-elle un caractère d'inſurrection ? Non. A-t-elle un but moral ? Oui ſans doute. Que me veulent donc ces Colons pour parler de moi avec des termes ſi peu ména-gés ? Mais ils ſont malheureux, je les plains, & je reſpecterai leur déplorable ſort ; je ne me permettrai pas même de leur rappeller leur inhumanité : je me per-mettrai ſeulement de leur citer tout ce que j'ai écrit pour leur conſerver leurs propriétés & leurs plus chers intérêts : ce Drame en eſt une preuve.

C'eſt à vous, actuellement, eſclaves, hommes de couleur, à qui je vais parler ; j'ai peut être des droits inconteſtables pour blâmer votre férocité : cruels, en imitant les tyrans, vous les juſtifiez. La plupart de vos Maîtres étoient humains & bienfaiſans, & dans votre aveugle rage vous ne diſtinguez pas les victimes innocentes de vos perſécuteurs. Les hommes n'étoient pas nés pour les fers, & vous prouvez qu'ils ſont néceſſaires. Si la force majeure eſt de votre côté, pourquoi exercer toutes les fureurs de vos brûlantes contrées ? Le poiſon, le fer, les poignards, l'invention des ſupplices les plus barbares, & les plus atroces ne vous coûtent rien, dit-on. Quelle cruauté ! Quelle inhumanité ! Ah ! Combien vous faites gémir ceux qui vouloient vous préparer, par des moyens tempérés, un ſort plus doux, un ſort plus digne d'envie que tous ces avantages illuſoires avec leſquels vous ont égarés les auteurs des calamités de la France & de l'Amérique. La tyrannie vous ſuivra, comme le crime s'eſt attaché à ces hommes pervers. Rien ne pourra vous accorder entre vous. Redoutez ma prédiction, vous ſavez ſi elle eſt fondée ſur des baſes vraies & ſolides. C'eſt d'après la raiſon, d'après la juſtice divine, que je prononce mes oracles. Je ne me rétracte point : j'abhorre vos Tyrans, vos cruautés me font horreur.

Ah ! Si mes conſeils vont juſqu'à vous, ſi vous en reconnoiſſez tout l'avantage, j'oſe croire qu'ils calmeront vos eſprits indomptés, & vous ramèneront à une con-corde indiſpenſable au bien de la Colonie & à vos propres intérêts. Ces intérêts ne conſiſtent que dans l'ordre ſocial, vos droits dans la ſageſſe de la Loi ; cette Loi reconnoît tous les hommes frères ; cette Loi auguſte que la cupidité avoit plongée dans le chaos eſt enfin

ſortie des ténèbres. Si le ſauvage, l'homme féroce la méconnoît, il eſt fait pour être chargé de fers & dompté comme les brutes.

Eſclaves, gens de couleur, vous qui vivez plus près de la Nature que les Eu-ropéens, que vos Tyrans, reconnoiſſez donc ſes douces loix, & faites voir qu'une Nation éclairée ne s'eſt point trompée en vous traitant comme des hommes & vous rendant des droits que vous n'eûtes jamais dans l'Amérique. Pour vous rapprocher de la juſtice & de l'humanité, rappellez-vous, & ne perdez jamais de vue, que c'eſt dans le ſein de votre Patrie qu'on vous condamne à cette affreuſe ſervitude, & que ce sont vos propres parens qui vous mènent au marché ; qu'on va à la chaſſe des hommes dans vos affreux climats, comme on va ailleurs à la chaſſe des animaux. La véritable Philoſophie de l'homme éclairé le porte à arracher ſon ſemblable du ſein d'une horrible ſituation primitive où les hommes non-ſeulement ſe vendoient, mais où ils ſe mangoient encore entr'eux. Le véritable homme ne conſidère que l'homme. Voilà mes prin-cipes, qui diffèrent bien de ces prétendus défenſeurs de la Liberté, de ces boute-feux, de ces eſprits incendiaires qui prê-chent l'égalité, la liberté, avec toute l'autorité & la férocité des Deſpotes. L'Amérique, la France, & peut-être l'Univers, devront leur chûte à quelques énergumènes que la France a produits, la décadence des Empires & la perte des arts & des ſciences. C'eſt peut-être une funeſte vérité. Les hommes ont vieilli, ils pa-roiſſent vouloir renaître, & d'après les principes de M. *Briſſot*, la vie animale convient parfaitement à l'homme ; j'aime plus que lui la Nature, elle a placé dans mon âme les loix de l'humanité & d'une ſage égalité ; mais quand je conſidère cette Nature, je la vois ſouvent en contradic-tion avec les principes, & tout m'y paroît ſubordonné. Les animaux ont leurs Em-pires, des Rois, des Chefs, & leur règne eſt paiſible ; une main inviſible & bienfaiſante ſemble conduire leur adminiſtration. Je ne ſuis pas tout-à-fait l'ennemie des principes de M. *Briſſot*, mais je les crois impraticables chez les hommes : avant lui j'ai traité cette matière. J'ai ôſé, après l'auguſte Auteur du Contrat Social, donner le Bonheur Primitif de l'Homme, publié en 1789. C'eſt un Roman que j'ai fait, & jamais les hommes ne ſeront aſſez purs, aſſez grands pour remonter à ce bonheur primitif, que je n'ai trouvé que dans une heureuſe fiction. Ah ! S'il étoit, poſſible qu'ils puſſent y arriver, les loix ſages & humaines que j'établis dans ce contrat ſocial, rendraient tous les hommes frères, le Soleil ſeroit le vrai Dieu qu'ils invoqueroient ; mais toujours varians, le Contrat Social, le Bonheur Primitif & l'Ouvrage *auguſte* de M. *Briſſot* ſeront toujours des chimères, & non une utile inſtruction. Les imitations de Jean-Jacques ſont défigurées dans ce nouveau régime, que ſeroient donc *celles* de M^me^*de Gouges* & *celles* de *M. Briſſot* ? Il eſt aiſé, même au plus ignorant, de faire des révolutions ſur quelques cahiers de papier ; mais, hélas ! L'expérience de tous les Peuples, & celle que font les François, m'apprennent que les plus ſavans & les plus ſages n'établiſſent pas leurs doctrines ſans produire des maux de toutes eſpèces. Voilà ce que nous offre l'hiſtoire de tous les pays.

Je m'écarte du but de ma Préface, & le tems ne me permet pas de donner un libre cours à des raiſons philoſophiques. Il s'agiſſoit de juſtifier l'*Eſclavage des Noirs*, que les odieux Colons avoient proſcrit, & préſenté comme un ouvrage incendiaire. Que le public juge & prononce, j'attends ſon arrêt pour ma juſtification.

PERSONNAGES

ZAMORE, *Indien Instruit*.
MIRZA, *jeune Indienne, amante de Zamore*.
M. DE SAINT-FRÉMONT, *Gouverneur d'une Isle dans l'Inde*.
M^me^ DE SAINT-FRÉMONT, *son épouse*.
VALÈRE, *Gentilhomme François, époux de Sophie*.
SOPHIE, *fille naturelle de M.de Saint-Frémont*.
BETZI, *Femme de Chambre de M^me^ de Saint-Frémont*.
CAROLINE, *Esclave*.
UN INDIEN, *Intendant des Esclaves de M. de Saint-Frémont*.
AZOR, *Valet de M.de Saint-Frémont*.
M. DE BELFORT, *Major de la Garnison*.
UN JUGE.
UN DOMESTIQUE *de M.de Saint-Frémont*.
UN VIEILLARD INDIEN.
PLUSIEURS HABITANS INDIENS des deux sexes, & Eſclaves.
GRENADIERS ET SOLDATS FRANÇOIS

La Scène se passe, au premier Acte, dans une Isle déserte ; au second dans une grande Ville des Indes, voisine de cette Isle, & au troisième, dans une Habitation proche de cette Ville.

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente le rivage d'une Isle déserte, bordée & environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on aperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés en avant est l'ouverture d'une cabane entourée d'arbres fruitiers du climat ; l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paraît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempête agite les flots : on voit un navire qui vient se briser sur la côte. Les vents s'apaisent et la mer se calme peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE

Zamore, Mirza.

Zamore
Dissipe tes frayeurs, ma chère Mirza ; ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs : autant que je puis en juger il est français. Hélas ! Il vient de se briser sur ces côtes, personne de l'équipage ne s'est sauvé.

Mirza
Zamore, je ne crains que pour toi ; le supplice n'a rien qui m'effraie ; je bénirai mon sort si nous terminons nos jours ensemble.

Zamore
Ô ma Mirza ! Que tu m'attendris !

Mirza
Hélas ! Qu'as-tu fait ? Mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuse Mirza tu n'aurais jamais fui le meilleur de tous les Maîtres, & tu n'aurais pas tué son homme de confiance.

Zamore
Le barbare ! Il t'aima, et ce fut pour devenir ton tyran. L'amour le rendit féroce. Le tigre osa me charger du châtiment qu'il t'infligeait pour n'avoir pas voulu répondre à sa passion effrénée. L'éducation que notre Gouverneur m'avait fait donner ajoutait à la sensibilité de mes mœurs sauvages, et me rendait encore plus insupportable le despotisme affreux qui me commandait ton supplice.

Mirza
Il fallait me laisser mourir ; tu serais auprès de notre Gouverneur qui te chérit comme son enfant. J'ai causé tes malheurs et les siens.

Zamore
Moi, te laisser périr ! Ah ! Dieux ! Eh ! Pour-quoi me rappeler les vertus et les bontés de ce respectable Maître ? J'ai fait mon devoir auprès de lui : j'ai payé

ses bienfaits, plutôt par la tendresse d'un fils, que par le dévouement d'un esclave. Il me croit coupable, et voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne sait point quel monstre il avait honoré de sa confiance. J'ai sauvé mes semblables de sa tyrannie ; mais, ma chère Mirza, perdons un souvenir trop cher et trop funeste : nous n'avons plus de protecteurs que la Nature. Mère bienfaiſante ! Tu connais notre innocence. Non, tu ne nous abandonneras pas, et ces lieux déserts nous cacheront à tous les yeux.

Mirza
Le peu que je sais, je te le dois, Zamore ; mais dis-moi pourquoi les Européens et les Habitants[574] ont-ils tant d'avantage sur nous, pauvres esclaves ? Ils sont cependant faits comme nous : nous sommes des hommes comme eux : pourquoi donc une si grande différence de leur espèce à la nôtre ?

Zamore
Cette différence est bien peu de chose ; elle n'existe que dans la couleur ; mais les avantages qu'ils ont sur nous sont immenses. L'art les a mis au-deſſus de la Nature : l'instruction en a fait des Dieux, et nous ne sommes que des hommes. Ils se servent de nous dans ces climats comme ils se servent des animaux dans les leurs. Ils sont venus dans ces contrées, se sont emparés des terres, des fortunes, des naturels, des îles, et ces fiers ravisseurs des propriétés d'un peuple doux, et paisible dans ses foyers, firent couler tout le sang de leurs nobles victimes, se partagèrent entre eux les dépouilles sanglantes, et nous ont faits esclaves pour récompense des richesses qu'ils ont ravies, et que nous leur conservons. Ce sont leurs propres champs qu'ils moissonnent, semés de cadavres d'habitants, et ces moissons actuellement arrosées de nos sueurs et de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheureuse s'est habituée à ces châtiments. Ils ſe gardent bien de nous instruire. Si nos yeux venaient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, et nous pourrions secouer un joug aussi cruel que honteux ; mais est-il en notre pouvoir de changer notre sort ? L'homme avili par l'esclavage a perdu toute son énergie, et les plus abrutis d'entre nous ſont les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à mon maître ; mais je me suis bien gardé de faire connaître ma façon de penser à mes camarades. Dieu ! Détourne le présage qui menace encore ce climat, amollis le cœur de nos tyrans, et rends à l'homme le droit qu'il a perdu dans le sein même de la nature.

[574] Les Indiens

Mirza
Que nous sommes à plaindre !

Zamore
Peut-être avant peu notre sort va changer. Une morale douce et consolante a fait tomber en Europe le voile de l'erreur. Les hommes éclairés jettent sur nous des regards attendris : nous leur devrons le retour de cette précieuse liberté, le premier trésor de l'homme, et dont des ravisseurs cruels nous ont privés depuis si long-temps.

Mirza
Je serais bien contente d'être aussi instruite que toi ; mais je ne sais que t'aimer.

Zamore
Ta naïveté me charme ; c'est l'empreinte de la Nature. Je te quitte un moment. Va cueillir des fruits. Je vais faire un tour au bas de la côte pour y rassembler les débris de ce naufrage. Mais, que vois-je ! Une femme qui lutte contre les flots ! Ah, Mirza ! Je vole à ſon ſecours. L'excès du malheur doit-il dispenser d'être humain ?
(*Il descend du côté du rocher*.)

SCÈNE II

Mirza, *seule*.
Zamore va sauver cette infortunée. Puis-je ne pas adorer un cœur si tendre, si compatissant ? À présent que je suis malheureuſe, je sens mieux combien il est doux de soulager le malheur des autres.
(Elle sort du côté de la forêt.)

SCÈNE III

Valère, *seul, entre par le côté opposé à celui où Mirza est sortie.*
Rien ne paraît sur les vagues encore émues, ô ma femme, tu es perdue à jamais ! Eh, pourrais-je te survivre ? Non : il faut me réunir à toi. J'ai recueilli mes forces pour te sauver la vie, et j'ai seul échappé à la fureur des flots. Je ne respire qu'avec horreur : séparé de toi, chaque instant redouble mes peines. En vain je te cherche, en vain je t'appelle. Ta voix retentit dans mon cœur, mais elle ne frappe pas mon oreille. Je te suis.
(*Il descend avec peine et tombe au fond du théâtre*

appuyé ſur une roche.)
Un nuage épais couvre mes yeux, ma force m'abandonne ! Grand Dieu, accorde-moi celle de me traîner jusqu'à la mer ! Je ne puis plus me ſoutenir.
(*Il reste immobile d'épuisement.*)

SCÈNE IV

Valère, Mirza.

Mirza, *accourant et apercevant Valère.*
Ah, Dieu ! Quel est cet homme ? S'il venait pour se saisir de Zamore et me séparer de lui ! Hélas! Que deviendrais-je ? Mais non, il n'a peut-être pas un si mauvais deſſein, ce n'eſt pas un de nos perſécuteurs. Je ſouffre… Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le ſecourir. Je ne puis plus longtemps le voir en cet état. Il a l'air d'un Français. (*À Valère*) Monsieur, monsieur le Français… Il ne répond point. Que faire ? (*Elle appelle.*) Zamore, Zamore (*Avec réflexion.*) Montons ſur le rocher pour voir s'il vient. {*Elle y court et en redeſcend auſſitôt,*) Je ne le vois pas. (*Elle revient à Valère.*) Français, Français réponds-moi ? Il ne répond pas. Quels ſecours puis-je lui donner ? Je n'ai rien, que je ſuis malheureuſe ! (*Prenant le bras de Valère et lui frappant dans la main.*) Pauvre étranger, il eſt bien malade, et Zamore ne revient pas : il a plus de force que moi ; mais allons chercher dans notre cabane de quoi le faire revenir. (*Elle ſort.*)

SCÈNE V

Valère, Zamore, Sophie.

Zamore, *entrant du côté du rocher, et portant ſur ſes bras Sophie qui paraît évanouie, vêtue d'une robe blanche à la lévite, avec une ceinture et les cheveux épars.*
Reprenez vos forces, Madame, je ne ſuis qu'un eſclave Indien, mais je vous donnerai du ſecours.

Sophie, *d'une voix expirante.*
Qui que vous ſoyez, laiſſez-moi. Votre pitié m'eſt plus cruelle que les flots. J'ai perdu ce que j'avais de plus cher. La vie m'eſt odieuſe. Ô Valère, ô mon époux, qu'es-tu devenu ?

Valère
Quelle voix ſe fait entendre ? Sophie !

Sophie, *l'aperçoit.*
Que vois-je ?…… C'eſt lui !

Valère, *ſe levant et tombant aux pieds de Sophie.*
Grand Dieu, vous me rendez ma Sophie ! Ô chère épouſe, objet de mes larmes et de ma tendreſſe, je ſuccombe à ma douleur et à ma joie.

Sophie
Providence divine, tu m'as ſauvée ! Achève ton ouvrage et rends-moi mon père.

SCÈNE VI

Valère, Zamore, Sophie, Mirza.
Mirza apportant des fruits et de l'eau ; elle entre en courant, et ſurpriſe de voir une femme, elle s'arrête.

Zamore
Approche, Mirza, ne crains rien. Ce ſont deux infortunés comme nous ; ils ont des droits ſur notre âme.

Valère
Être compatiſſant, à qui je dois la vie et celle de mon épouſe, tu n'es point un ſauvage ! Tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette île ?

Zamore
Non, mais nous l'habitons ſeuls depuis quelques jours. Vous me paraiſſez français. Si la ſociété d'eſclaves ne vous ſemble pas mépriſable, c'eſt de bon cœur qu'ils partageront avec vous la poſſeſſion de cette île, et ſi le deſtin le veut, nous finirons nos jours enſemble.

Sophie, *à Valère.*
Que ce langage m'intéreſſe ! (*Aux Eſclaves.*) Mortels généreux, j'accepterais vos offres, ſi je n'allais plus loin chercher un père que peut-être je ne retrouverai jamais ! Depuis deux ans que nous errons ſur les mers, nous n'avons pu le découvrir.

Valère
Eh bien, reſtons dans ces lieux : acceptons pour quelque temps l'hoſpitalité de ces Indiens, et ſois perſuadée, ma chère Sophie, qu'à force de perſévérance nous découvrirons l'auteur de tes jours dans ce continent.

Sophie
Cruelle deſtinée ! Nous avons tout perdu, comment continuer nos recherches ?

Valère
Je partage ta peine. (*Aux Indiens.*) Généreux mortels, ne nous abandonnez pas.

Mirza
Nous, vous abandonner ! Jamais, non, jamais.

Zamore
Oui, ma chère Mirza, consolons-les dans leurs infortunes. (*À Valère et à Sophie.*) Reposez-vous sur moi ; je vais parcourir tous les environs du rocher : si les pertes que vous avez faites sont parmi les débris du vaisseau, je vous promets de vous les apporter. Entrez dans notre cabane, étrangers malheureux ; vous avez besoin de repos ; je vais tâcher de rendre le calme à vos esprits agités.

Sophie
Mortels compatissants, que de grâces nous avons à vous rendre ! Vous nous avez sauvé la vie, comment m'acquitter jamais envers vous ?

Zamore
Vous ne me devrez rien. En vous secourant, je ne fais qu'obéir à la voix de mon cœur.
(*Il sort*.)

SCÈNE VII

Mirza, Sophie, Valère.

Mirza, *à Sophie.*
Je vous aime bien, quoique vous ne soyez pas esclave. Venez, j'aurai soin de vous. Donnez-moi votre bras. Ah, la jolie main ! Quelle différence avec la mienne ! Asseyons-nous ici. (*Avec gaieté*.) Que je suis contente d'être avec vous ! Vous êtes aussi belle que la femme de notre gouverneur.

Sophie
Oui ? Vous avez donc un gouverneur dans cette île ?

Valère
Il me semble que vous nous avez dit que vous l'habitiez seuls ?

Mirza, *avec franchise.*
Oh, c'est bien vrai, et Zamore ne vous à point trompés. Je vous ai parlé du gouverneur de la colonie, qui n'habite pas avec nous. (*À part.*) Il faut prendre garde à ce que je vais dire ; car s'ils savaient que Zamore a tué un Blanc, ils ne voudraient pas rester avec nous.

Sophie, *à Valère.*
Son ingénuité m'enchante ; sa physionomie est douce et prévient en sa faveur.

Valère
Je n'ai pas vu de plus jolie négresse.

Mirza
Vous vous moquez, je ne suis pas cependant la plus jolie ; mais, dites-moi, les Françaises sont-elles toutes aussi belles que vous ? Elles doivent l'être, car les Français sont tous bons, et vous n'êtes pas esclaves.

Valère
Non, les Français voient avec horreur l'esclavage. Plus libres un jour, ils s'occuperont d'adoucir votre sort.

Mirza, *avec furprife*
Plus libres un jour ? Comment ? Est-ce que vous ne l'êtes pas ?

Valère
Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pesants. Depuis plusieurs siècles, les Français gémissent sous le despotisme des ministres et des courtisans. Le pouvoir d'un seul maître est dans les mains de mille tyrans qui foulent son peuple. Ce peuple un jour brisera ses fers, et reprenant tous ses droits écrits dans les lois de la nature, apprendra à ces tyrans ce que peut l'union d'un peuple trop longtemps opprimé, et éclairé par une saine philosophie[575].

Mirza
Oh, bon Dieu ! Il y a donc partout des hommes méchants !

SCÈNE VIII

Zamore, Sophie, Valère, Mirza.

Zamore*, sur le rocher***.**
C'en est fait, malheureux étrangers, vous n'avez plus d'espoir. Une vague vient d'engloutir le reste de l'équipage avec toutes vos espérances.

Sophie
Hélas, qu'allons-nous devenir ?

Valère
Un vaisseau peut aborder dans cette île.

[575] Ce dialogue sur la liberté n'était pas dans la première édition de 1788.

Zamore
Vous ne connaissez pas, malheureux étrangers, combien cette côte est dangereuse ! II n'y a que des infortunés comme Mirza et moi, qui aient osé s'en approcher et vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne sommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde ; ville que je ne reverrai jamais, à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher d'ici pour nous faire éprouver le supplice auquel nous sommes condamnés.

Sophie
Le supplice !

Valère
Quel crime avez-vous commis, l'un et l'autre ? Ah, je le vois, vous êtes trop inſtruit pour un esclave, et votre éducation a sans doute coûté cher à celui qui vous l'a donnée.

Zamore
Monsieur, n'ayez point sur moi les préjugés de vos semblables. J'avais un maître qui m'était cher, j'aurais sacrifié ma vie pour prolonger ses jours ; mais son intendant était un monstre dont j'ai purgé la terre. Il aima Mirza ; mais ſon amour fut méprisé. Il apprit qu'elle me préférait, et, dans sa fureur, il me fit éprouver des traitements affreux mais le plus terrible fut d'exiger de moi que je devinsse l'instrument de sa vengeance contre ma chère Mirza. Je rejetai avec horreur une pareille commission. Irrité de ma désobéissance, il courut sur moi, l'épée nue ; j'évitai le coup qu'il voulait me porter ; je le désarmai, et il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le temps d'enlever Mirza et de fuir avec elle dans une chaloupe.

Sophie
Que je le plains, ce malheureux ! Quoiqu'il ait commis un meurtre, son meurtre me paraît digne de grâce.

Valère
Je m'intéresse à leur sort ; ils m'ont rappelé à la vie, ils ont sauvé la tienne : je les défendrai aux dépens de mes jours. J'irai moi-même voir leur gouverneur : s'il est français, il doit être humain et généreux.

Zamore
Oui, monsieur, il est français, et le meilleur des hommes.

Mirza
Ah ! Si tous les colons lui ressemblaient, nous serions moins malheureux.

Zamore
Je fus à lui dès l'âge de huit ans ; il se plaisait à me faire instruire, et m'aimait comme si j'eusse été son fils ; car il n'en a jamais eu, ou peut-être en est-il privé ; il semble regretter quelque chose. On l'entend quelquefois soupirer ; sûrement il s'efforce de cacher quelque grand chagrin. Je l'ai surpris souvent versant des larmes ; il adore sa femme, et elle le paie bien de retour. S'il ne dépendait que de lui, j'aurais ma grâce ; mais il faut un exemple. Il n'y a point de pardon à espérer pour un esclave qui a levé la main sur son commandeur.

Sophie, *à Valère.*
Je ne sais pourquoi, ce gouverneur m'intéresse. Le récit de ses chagrins oppresse mon cœur ; il est généreux, clément : il peut vous pardonner. J'irai moi-même me jeter à ses pieds. Son nom ? Si nous pouvions sortir de cette île…

Zamore
Il se nomme M. de Saint-Frémont.

Sophie
Hélas ! Ce nom ne m'est point connu ; mais n'importe, il est français : il m'entendra, et j'espère le fléchir. (*À Valère.*) Si avec la chaloupe qui les a sauvés, nous pouvions nous conduire au port, il n'y a point de péril que je n'affronte pour les défendre.

Valère
Je t'admire, ma chère Sophie ! J'approuve ton dessein : nous n'avons qu'à nous rendre auprès de leur gouverneur. (*Aux Eſclaves.*) Mes amis, cette démarche nous acquitte faiblement envers vous. Heureux si nos prières et nos larmes touchent votre généreux maître ! Partons… Mais que vois-je ? Des esclaves qui nous examinent et qui viennent avec précipitation vers nous. Ils apportent des chaînes.

Sophie
Malheureux, vous êtes perdus !

Zamore, *se retourne et voyant les esclaves.*
Mirza, c'en est fait ! Nous sommes découverts.

SCÈNE IX

Les mêmes, un Indien, Esclaves.
Plusieurs esclaves descendent du rocher en courant.

L'indien, *à Zamore.*
Scélérat ! Enfin je te trouve ; tu n'échapperas pas au supplice.

Mirza
Qu'on me fasse mourir avant lui !

Zamore
Ô ma chère Mirza !

L'indien
Qu'on les enchaîne !

Valère
Monsieur, écoutez nos prières ! Qu'allez-vous faire de ces esclaves ?

L'indien
Un exemple terrible.

Sophie
Vous les emmenez pour les faire mourir ? Vous nous ôterez plutôt la vie, avant de les arracher de nos bras.

Valère
Que fais-tu, ma chère Sophie ! Nous pouvons tout espérer de l'indulgence du gouverneur.

L'indien
Ne vous en flattez pas. M. le gouverneur doit un exemple à la colonie. Vous ne connaissez point cette maudite race ; ils nous égorgeraient sans pitié, si la voix de l'humanité nous parlait en leur faveur. Voilà ce qu'on doit toujours attendre, même des esclaves qu'on instruit ! Ils sont nés pour être sauvages et domptés comme les animaux.

Sophie
Quel affreux préjugé ! La nature ne les a point faits esclaves ; ils sont hommes comme vous.

L'indien
Quel langage tenez vous-là, madame ?

Sophie
Le même que je tiendrai à votre gouverneur. C'est par reconnaissance que je m'intéresse à ces infortunés, qui connaissent mieux que vous les droits de la pitié ; et celui dont vous tenez la place était sans doute un homme atroce.

Zamore
Ah ! Madame, cessez de le prier ; son âme est endurcie et ne connaît point l'humanité. Il est de son emploi de signaler tous les jours cette rigueur. Il croirait manquer à son devoir, s'il ne la poussait pas jusqu'à la cruauté.

L'indien
Malheureux !

Zamore
Je ne te crains plus. Je connais mon sort et je le subirai.

Sophie
Que leur malheur les rend intéressants ! Que ne ferais-je point pour les sauver !

Valère. *à l'Indien.*
Emmenez-nous, monsieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer d'ici. (*À part,*) J'espère fléchir le gouverneur.

L'indien
J'y consens avec plaiſir, d'autant plus que le danger pour sortir de cette île n'est pas le même que pour y arriver.

Valère
Mais, monſieur, comment avez-vous pu y aborder ?

L'indien
J'ai tout risqué pour le bien de la colonie. Voyez s'il est poſſible de leur faire grâce. Nous ne sommes plus les maîtres de nos esclaves. Les jours de notre gouverneur sont peut-être en danger, et ces deux misérables ne seront pas plutôt punis que le calme renaîtra dans les habitations. (*Aux Nègres.*) Nègres, qu'on tire le canon, et que le signal convenu annonce au fort que les criminels sont pris !

Zamore
Allons, Mirza, allons mourir.

Mirza
Ah, Dieu ! Je suis cause de ta mort.

Zamore
La bonne action que nous avons faite en sauvant ces étrangers jettera quelques charmes sur nos derniers moments, et nous goûterons au moins la douceur de mourir ensemble.
On emmène Zamore et Mirza ; les autres personnages les suivent, et tous vont s'embarquer. Un instant après on voit passer le navire qui les porte.

Fin du premier Acte

ACTE II

Le théâtre change et repréſente un Salon de compagnie meublé à l'indienne.

SCÈNE PREMIÈRE

Betzi, Azor.

Betzi
Eh bien, Azor, que dit-on de Mirza et de Zamore ? On les fait chercher partout.

Azor
On parle de les faire mourir sur le rocher de l'habitation ; je crois même qu'on fait les préparatifs de leur supplice. Je tremble qu'on ne les trouve.

Betzi
Mais M. le gouverneur peut leur faire grâce. Il en est le maître.

Azor
Il faut que cela soit impossible ; car il aime Zamore, et il dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre de lui. Toute la colonie demande leur mort, et il ne peut la refuser sans se compromettre.

Betzi
Notre gouverneur n'était point fait pour être un tyran.

Azor
Comme il est bon avec nous ! Tous les Français sont de même ; mais les naturels du pays sont bien plus cruels.

Betzi
L'on m'a aſſuré que dans les premiers temps nous n'étions pas esclaves.

Azor
Tout nous porte à le croire. Il y a encore des climats où les nègres sont libres.

Betzi
Qu'ils sont heureux !

Azor
Ah, nous sommes bien à plaindre.

Betzi
Et personne ne prend notre défense ! On nous défend même de prier pour nos semblables.

Azor
Hélas, le père et la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du ſupplice de leur fille !

Betzi
Quelle férocité !

Azor
Voilà comme on nous traite.

Betzi
Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamore a-t-il tué l'intendant ?

Azor
On m'a assuré que c'était par jalousie. Tu sais bien que Zamore était l'amant de Mirza.

Betzi
Oui, c'est toi qui me l'as appris.

Azor
Le commandeur l'aimait aussi.

Betzi
Mais il ne devait point le tuer pour cela.

Azor
Il est vrai.

Betzi
Il y avait d'autres raisons.

Azor
Cela se peut bien, mais je les ignore.

Betzi
Si on pouvait les faire échapper, je suis sûre que M. et Mme de Saint-Frémont n'en seraient pas fâchés.

Azor
Je le crois bien, mais ceux qui les serviraient s'exposeraient beaucoup.

Betzi
Sans doute ; mais il n'y aurait pas punition de mort.

Azor
Peut-être. Je sais bien toujours que je ne m'y exposerais pas.

Betzi
Il faudrait du moins parler à leurs amis ; ils pourraient gagner les autres esclaves. Ils aiment tous Zamore et Mirza.

Azor
On parle de faire mettre le régiment sous les armes.

Betzi
Il n'y a plus d'espoir.

Azor
Nous devons au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéiſſance.

Betzi
Tu as raison : fais-le si tu peux, car je n'en aurais jamais la force.

SCÈNE II

Les mêmes, Coraline.

Coraline, *en courant.*
Ô mes chers camarades, quelle mauvaise nouvelle je viens vous apprendre ! On assure qu'on a entendu le canon et que Zamore et Mirza sont pris.

Azor
Allons donc, cela n'est pas possible, Coraline !

Betzi
Grand Dieu !

Coraline
J'étais sur le port au moment qu'on annonçait cette malheureuse nouvelle. Plusieurs colons attendaient avec impatience un navire qu'on découvrait dans le lointain. Il est enfin entré au port. Et aussitôt tous les habitants l'ont entouré, et moi, toute tremblante, je me suis enfuie. Pauvre Mirza ! Malheureux Zamore ! Nos tyrans ne leur feront pas grâce.

Azor
Oh, je t'en réponds bien ! Ils seront bientôt morts.

Betzi
Sans être entendus ? Sans être jugés ?

Coraline
Jugés ! Il nous est défendu d'être innocents et de nous juſtifier.

Azor
Quelle générosité ! On nous vend, par-dessus le marché, comme des bœufs.

Betzi
Un commerce d'hommes ! Ô Ciel ! L'humanité répugne…

Azor
C'est bien vrai : mon père et moi avons été achetés à la côte de Guinée.

Coraline
Bon, bon, mon pauvre Azor, va. Quel que soit notre déplorable sort, j'ai un pressentiment que nous ne serons pas toujours dans les fers, et peut-être avant peu……

Azor
Eh bien, qu'est-ce que nous verrons ? Serons-nous maîtres à notre tour ?

Coraline
Peut-être ; mais non, nous serions trop méchants. Tiens, pour être bon, il ne faut être ni maître ni esclave.

Azor
Ni maître, ni esclave ! Oh, oh! Et que veux-tu donc que nous soyons ? Sais-tu, Coraline, que tu ne sais plus ce que tu dis, quoique nos camarades assurent que tu en sais plus que nous ?

Coraline
Va, va, mon pauvre garçon, si tu savais ce que je sais ! J'ai lu dans un certain livre, que pour être heureux il ne fallait qu'être libre et bon cultivateur. Il ne nous manque que la liberté. Qu'on nous la donne, et tu verras qu'il n'y aura plus ni maîtres ni esclaves.

Azor
Je ne t'entends pas.

Betzi
Ni moi non plus.

Coraline
Mon Dieu, que vous êtes bons, l'un et l'autre ! Dites-moi, Zamore n'avait-il pas sa liberté ? A-t-il pour cela voulu quitter notre bon maître ? Nous ferons tous la même chose. Que les maîtres donnent la liberté, aucun esclave ne quittera les ateliers. Insensiblement, les plus sauvages d'entre nous s'instruiront, reconnaîtront les lois de l'humanité et de la justice, et nos supérieurs trouveront dans notre attachement, dans notre zèle, la récompense de ce bienfait.

Azor
Tu parles comme un homme ! Je crois entendre M. le

Gouverneur… Oh, qu'il faut avoir de l'eſprit pour retenir tout ce que les autres disent ! Mais, voici madame.

Betzi
Voici Madame, taisons-nous.

Coraline
Il ne faut pas dire à madame que l'on craint que Zamore ne soit pris. Cela lui ferait trop de peine.

Azor.
Oh, oui !

SCÈNE III

Les mêmes, Mme De Saint-Frémont.

Mme De Saint-Frémont
Mes enfants, j'ai besoin d'être seule. Laissez moi, et n'entrez point que je ne vous appelle, ou que vous n'ayez quelque nouvelle à m'annoncer. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Mme De Saint-Frémont, s*eule.*
Mon époux est sorti pour cette malheureuse affaire : il est allé dans une des habitations où l'on demandait sa présence. Depuis cette catastrophe la révolte règne dans l'esprit de nos esclaves. Tous soutiennent que Zamore est innocent, et qu'il n'a tué le commandeur que parce qu'il s'y est vu forcé ; mais les colons se sont réunis pour demander la mort de Mirza et de Zamore, et on les fait chercher partout. Mon mari voulait bien faire grâce à Zamore, quoiqu'il ait prononcé son arrêt, ainsi que celui de la pauvre Mirza, qui doit périr avec son amant. Hélas ! L'attente de leur supplice me jette dans une tristesse profonde. Je ne suis donc pas née pour être heureuse ! En vain je suis adorée de mon époux : mon amour ne peut vaincre la mélancolie qui le consume. Depuis plus de dix ans il souffre, et je ne puis deviner la cause de sa douleur. C'est le seul de ses secrets dont je ne sois pas dépositaire. Il faut, lorsqu'il sera de retour, que je redouble d'efforts pour le lui arracher. Mais je l'entends.

SCÈNE V

M^me^ De Saint-Frémont, M. De Saint-Frémont.

Mme De Saint-Frémont
Eh bien, mon ami ! Votre présence a-t-elle dissipé cette fermentation ?

M. De Saint-Frémont
Tous mes esclaves sont rentrés dans leur devoir, mais ils me demandent la grâce de Zamore. Cette affaire est bien délicate. (*À part.*) Et pour comble de malheurs, je viens de recevoir de France des nouvelles qui me déchirent le cœur.

Mme De Saint-Frémont
Que dis-tu, mon ami ? Tu sembles te faire des reproches. Ah, si tu n'es coupable qu'envers moi, je te pardonne tout, pourvu que ton cœur me reste. Tu détournes les yeux ; je vois couler tes larmes. Ah, mon ami ! Je n'ai plus votre confiance ; je vous deviens importune ; je vais me retirer.

M. De Saint-Frémont
Toi, me devenir importune ! Jamais, jamais. Ah ! Si j'avais pu m'écarter de mon devoir, ta seule douceur me ramènerait à tes pieds, et tes grandes vertus me rendraient encore plus amoureux de tes charmes.

Mme De Saint-Frémont
Mais tu me caches un secret ennui. Avoue-le-moi. Tes soupirs étouffés me le font ſoupçonner. La France te fut chère ; c'est ta patrie… Peut-être une inclination…

M. De Saint-Frémont
Arrête, arrête, chère épouse, et ne viens point rouvrir une plaie qui s'était fermée auprès de toi. Je crains de t'affliger.

Mme De Saint-Frémont
Si je te fus chère, il faut m'en donner une preuve.

M. De Saint-Frémont
Laquelle exiges-tu ?

Mme De Saint-Frémont
Celle de révéler les causes de ton affliction.

M. De Saint-Frémont
Tu le veux ?

M^me^ De Saint-Frémont
Je l'exige ; fais-toi pardonner, par cette complaisance, ce secret que tu m'as gardé longtemps.

M. De Saint-Frémont
J'obéis. Je suis d'une province où des lois injustes et inhumaines privent les enfants cadets du partage égal que la nature donne aux enfants nés du même père et de la même mère. J'étais le plus jeune de sept ; mes parents m'envoyèrent à la Cour pour y demander de l'emploi ; mais comment aurais-je pu réussir dans un pays où la vertu est une chimère, et où l'on n'obtient rien sans intrigue ni bassesse ? Cependant, j'y fis la connaissance d'un brave gentilhomme écossais qui y était venu dans le même dessein. Il n'était pas riche et avait une fille au couvent : il m'y mena. Cette entrevue nous devint funeste à tous les deux. Le père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée : il me recommanda d'aller voir sa fille, et dit même qu'on pouvait me la confier quand elle voudrait sortir. Ce brave ami, ce bon père, ne prévoyait pas les suites que son imprudence occasionna. Il fut tué dans une bataille. Sa fille resta seule dans le monde, sans parents et sans connaissances. Elle ne voyait que moi, et paraissait ne désirer que ma présence. L'amour me rendit coupable : épargne-moi le reste. Je fis le ſerment d'être son époux ; voilà mon crime.

Mme De Saint-Frémont
Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé vous-même à l'abandonner ?

M. De Saint-Frémont
Qui, moi ? Avoir abandonné une femme si intéressante ? Ah, la plus longue abſence ne me l'aurait jamais fait oublier. Je ne pouvais l'épouser sans le consentement de tous mes parents. Elle devint mère d'une fille. On découvrit notre liaison ; je fus éloigné. On obtint pour moi un brevet de capitaine dans un régiment qui partait pour l'Inde, et l'on me fit embarquer. Peu de temps après, on me donna la fausse nouvelle que Clarisse était morte, et qu'il ne me restait que ma fille. Je te voyais tous les jours ; ta présence affaiblit avec le temps l'impression que l'image de Clarisse faisait encore sur mon cœur. Je sollicitai ta main, tu acceptas mes vœux, et nous fûmes unis ; mais par un raffinement de barbarie, le cruel parent qui m'avait trompé m'apprit que Clarisse vivait encore.

Mme De Saint-Frémont
Hélas, à quel funeſte prix j'ai le bonheur d'être ton épouse ! Mon ami, tu es plus malheureux que coupable. Clarisse elle-même te pardonnerait, si elle était témoin de tes remords, il faut faire les plus vives recherches, pour que ton bien et le mien puissent t'acquitter envers ces infortunées. Je n'ai point d'autres parents que les tiens. Je fais ta fille mon héritière ; mais ton cœur est un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir de céder à une autre.

M. De Saint-Frémont
Ah, digne épouse ! J'admire tes vertus. Hélas, je ne vois que Clarisse qui eût été capable de les imiter. C'est donc aux deux extrémités du monde que j'étais destiné à rencontrer ce que le sexe a de plus vertueux et de plus aimable !

Mme De Saint-Frémont
Tu mérites une compagne digne de toi ; mais, mon ami, songe qu'en t'unissant avec moi tu consentis à prendre le nom de mon père, qui, en te donnant son nom , n'avait d'autre but que de te céder sa place comme à son fils adoptif. Il faut écrire à tes parents, surtout à tes plus fidèles amis. Qu'ils fassent de nouvelles recherches, et qu'ils nous donnent promptement des nouvelles de ces infortunées. Je crois, mon ami, que j'aurai la force de m'éloigner de vous pour aller chercher moi-même celle à qui vous avez donné le jour. Je sens que j'ai déjà pour elle des entrailles de mère ; mais en même temps je frémis ! Ô mon ami, mon ami, s'il fallait me séparer de vous ! Si Clarisse t'arrachait de mes bras !… Ses malheurs, ses vertus, ses charmes… Ah, pardonne, pardonne à mon désespoir ! Pardonne-moi, cher époux. Tu n'es pas capable de m'abandonner et de faire deux victimes pour une.

M. De Saint-Frémont
Chère épouſe, ô moitié de moi-même ! Cesse de déchirer ce cœur déjà trop affligé. Clarisse ne vit plus sans doute, puisque depuis deux ans on me fait repasser tous les fonds que j'envoie en France pour elle et pour ma fille. On ignore même ce qu'elles sont devenues… Mais l'on vient ; nous reprendrons cette conversation.

SCÈNE VI

Les mêmes, un Juge.

Le Juge
Monsieur, je viens vous apprendre que les criminels sont pris.

Mme De Saint-Frémont
Comment, si tôt ? Le temps aurait pu effacer leur crime.

M. De Saint-Frémont, *affligé*.
Quel affreux exemple je suis obligé de donner !

Le Juge
Rappelez-vous, Monsieur, dans cette circonstance la disgrâce de votre beau-père. Il fut contraint de quitter sa place pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

M. De Saint-Frémont, *à part*.
Malheureux Zamore, tu vas périr ! Je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au supplice. *(Haut.)* Que mes soins lui deviennent funestes ! Si je l'avais laissé dans ses mœurs sauvages, il n'aurait peut-être pas commis ce crime. Il n'avait point dans l'âme des inclinations vicieuses. L'honnêteté et la vertu le distinguaient dans le sein de l'esclavage. Élevé dans une vie simple et laborieuse, malgré l'instruction qu'il avait reçue, il n'oubliait jamais son origine. Qu'il me serait doux de pouvoir le justifier ! Comme simple habitant, j'aurais pu peut-être adoucir son arrêt ; mais comme gouverneur, je suis forcé de le livrer à toute la rigueur des lois.

Le Juge
Il est nécessaire qu'on exécute sur-le-champ leur arrêt, d'autant plus que deux Européens ont excité une révolte générale parmi les esclaves. Ils ont dépeint votre commandeur comme un monstre. Les esclaves ont écouté avec avidité ces discours séditieux, et tous ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

M. De Saint-Frémont
Quels sont ces étrangers ?

Le Juge
Ce sont des Français qu'on a trouvés sur la côte où ces criminels s'étaient réfugiés. Ils prétendent que Zamore leur a conservé la vie.

M. De Saint-Frémont
Hélas, ces malheureux Français sans doute ont fait naufrage, et la reconnaissance a produit seule ce zèle indiscret.

Le Juge
Vous voyez, monſieur le gouverneur, qu'il n'y a point de temps à perdre, si vous voulez éviter la ruine totale de nos habitations. C'est un mal désespéré.

M. De Saint-Frémont
Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats ; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les âmes sensibles ! Ce n'est point votre faute si les mœurs de votre pays vous ont familiarisé avec ces traitements durs que vous exercez sans remords sur des hommes qui n'ont d'autre défense que leur timidité, et dont les travaux, trop mal récompensés, accroissent notre fortune en augmentant notre autorité sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les souverains rendent leurs peuples heureux ; tout citoyen est libre sous un bon maître, et dans ce pays d'esclavage il faut être barbare malgré soi. Eh, comment puis-je m'empêcher de me livrer à ces réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon cœur : « Sois bon et sensible aux cris des malheureux » ? Je sais que mon opinion doit vous déplaire ; l'Europe, cependant, prend soin de la justifier, et j'ose espérer qu'avant peu il n'y aura plus d'esclaves. Ô Louis, ô monarque adoré, que ne puis-je en ce moment mettre sous tes yeux l'innocence de ces proscrits ! En accordant leur grâce, tu rendrais la liberté à des hommes trop longtemps méconnus. Mais n'importe : vous voulez un exemple, il se fera, quoique les Noirs assurent que Zamore est innocent.

Le Juge
Pouvez-vous les en croire ?

M. De Saint-Frémont
Ils ne peuvent m'en imposer et je connais plus qu'eux les vertus de Zamore. Vous voulez qu'il meure sans être entendu ? J'y consens avec regret ; mais vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi les intérêts de la colonie.

Le Juge
Vous le devez, monsieur le gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous sommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes sous les armes.

M. De Saint-Frémont
Suivez-moi ; nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

Mme De Saint-Frémont
Mon ami, je vous vois sortir avec peine.

M. De Saint-Frémont
Ma présence est nécessaire pour rétablir l'ordre et la discipline.

SCÈNE VII

Mme De Saint-Frémont, *seule.*
Que je plains ces malheureux ! C'en eſt fait ! Ils vont mourir. Quel chagrin pour mon époux. Mais un plus grand chagrin m'agite de nouveau. Tout ce qui porte le nom de Française m'épouvante. Si c'était

Clarisse ? Oh, malheureuse, quel serait mon sort ? Je connais les vertus de mon époux, mais je suis sa femme. Non, non ; cessons de nous abuser ! Clarisse, dans le malheur, a de plus grands droits sur son âme. Cachons le trouble qui m'agite.

SCÈNE VIII

Mme De Saint-Frémont, Betzi.
Betzi accourant

Mme De Saint-Frémont
Qu'y-a-t-il de nouveau, Betzi ?

Betzi, *avec exaltation*.
M. le gouverneur n'est point ici ?

Mme De Saint-Frémont
Non, il vient de sortir, parle donc !

Betzi
Ah ! Laissez-moi reprendre mes sens… Nous étions sur la terrasse ; de temps en temps nous jetions tristement les yeux vers l'habitation. Nous voyons arriver de loin le père de Mirza avec un autre esclave ; au milieu d'eux était une étrangère, les cheveux épars et la douleur peinte sur son visage. Ses yeux étaient fixés vers la terre, et quoiqu'elle marchât vite, elle avait l'air fort occupée. Lorsqu'elle a été près de nous, elle a demandé Mme de Saint-Frémont. Elle nous a appris que Zamore l'a sauvée de la fureur des flots. Elle a ajouté : « je mourrai aux pieds de M. le gouverneur, si je n'obtiens sa grâce. » Elle veut implorer votre secours. La voici.

SCÈNE IX

Les mêmes, Sophie.
Tous les esclaves suivent.

Sophie, *se jetant aux genoux de Mme de Saint-Frémont.*
Madame, j'embrasse vos genoux. Ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui doit tout à Zamore, et n'a d'autre espoir qu'en vos bontés.

Mme De Saint-Frémont, *à part.*
Ah ! Je respire. (*Haut, en la relevant.*) Levez-vous, madame, je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir. (*À part.*) Sa jeunesse, sa sensibilité touchent mon cœur à un point que je ne puis exprimer. (*À Sophie.*) Étrangère intéressante, je vais tout employer pour vous faire accorder la grâce que vous exigez de mon époux. Croyez que je partage vos douleurs. Je sens combien ces infortunés vous doivent être chers.

Sophie
Sans le secours de Zamore, aussi intrépide qu'humain, je périssais dans les flots. Je lui dois le bonheur de vous voir. Ce qu'il a fait pour moi lui assure dans mon cœur les droits de la nature ; mais ces droits ne me rendent point injuste, madame, et le témoignage qu'ils rendent à vos rares qualités fait assez voir qu'ils ne sont point reprochables d'un crime prémédité. Quelle humanité, quel zèle à nous secourir ! Le sort qui les poursuit devait plutôt leur inspirer la crainte que la pitié ; mais loin de se cacher, Zamore a affronté tout péril. Jugez, madame, si avec ces sentiments d'humanité, un mortel peut être coupable ; son crime fut involontaire, et c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

Mme De Saint-Frémont, *aux esclaves.*
Mes enfants, il faut nous réunir avec les colons, et demander la grâce de Zamore et de Mirza. Nous n'avons pas de temps à perdre. (*À Sophie.*) Et vous, que je brûle de connaître, vous êtes française, peut-être pourriez-vous… Mais les moments nous sont chers. Retournez auprès de ces infortunés. Esclaves, accompagnez ses pas.

Sophie, *transportée.*
Ah, madame, que de bienfaits à la fois ! Hélas ! Je voudrais, autant que je le désire, vous prouver ma reconnaissance. (*Elle lui baise les mains.*) Bientôt mon époux viendra s'acquitter envers vous de son devoir. Cher Valère, quelle heureuse nouvelle je vais t'apprendre ! (*Elle sort avec les esclaves*.)

SCÈNE X

Mme De Saint-Frémont, Betzi, Coraline.

Mme De Saint-Frémont, *à part.*
Je trouve dans les traits de cette étrangère une ressemblance… Quelle chimère ! (*Haut*.) Et vous, Coraline, faites venir le secrétaire de M. de Saint-Frémont.

Coraline
Ah, madame ! Vous ignorez ce qui se passe : il vient de faire fermer vos portes par ordre de M. le gouverneur. Tout est livré aux flammes… Entendez,

madame… On bat la générale… et le son des cloches… (*On doit entendre la générale dans le lointain.*)

Mme De Saint-Frémont, *allant avec frayeur au fond du théâtre.*
Malheureuse, que vais-je devenir ? Que ſait mon mari ?

Betzi
Je tremble pour mes camarades.

Mme De Saint-Frémont, *livrée à la plus grande douleur.*
Dieu, mon époux est peut-être en danger ! Je vole à son secours…

Coraline
Rassurez-vous, madame, il n'y a rien à craindre pour M. le gouverneur. Il est à la tête du régiment. Mais, quand même il serait au milieu du tumulte, tous les esclaves respecteraient ses jours. Il en est trop chéri pour qu'aucun voulût lui faire du mal. C'est seulement à quelques habitants que les esclaves en veulent : ils leur reprochent le supplice de Zamore et de Mirza ; ils assurent que sans eux on ne les aurait pas condamnés.

Mme De Saint-Frémont, *agitée.*
Comment ? On va les faire mourir ?

Coraline
Hélas ! Bientôt mes pauvres camarades ne seront plus.

Mme De Saint-Frémont, *avec empressement.*
Non, mes enfants, ils ne périront point. Mon mari sera touché de mes larmes, du désespoir de cette étrangère qui, peut-être mieux que moi, saura l'émouvoir. Son cœur n'a pas besoin d'être sollicité pour faire le bien. Mais il peut tout prendre sur lui. (*À part.*) Et si cette Françaiſe lui donnait des renseignements sur sa fille ! Grand Dieu ! Il devrait tout à ces victimes que l'on traîne au supplice. (*Haut.*) Allons, Betzi, il faut joindre mon mari, lui dire… Mais dans ce moment, comment entrer en explication ? Il faut que je le voie moi-même. Où est-il maintenant ?

Coraline
Je ne sais précisément avec quel régiment il est : toute l'armée est dispersée. On dit seulement que M. de Saint-Frémont ramène le calme et remet l'ordre partout où il passe. Il serait bien difficile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation, si déjà on ne nous y a pas devancées. Mais les chemins sont rompus ou coupés. On conçoit à peine qu'on ait pu faire tant de dégâts en ſi peu de temps.

Mme De Saint-Frémont
N'importe. Je ne crains ni le danger ni la fatigue, quand il s'agit de sauver les jours de deux infortunés.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III

Le théâtre représente un lieu sauvage où l'on voit deux collines en pointes et bordées de touffes d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé, dont le sommet est une plate-forme, et dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène. On y monte du côté d'une des collines, de manière que les spectateurs y peuvent voir arriver tous les personnages. On voit deçà et delà quelques cabanes de nègres éparses et on aperçoit dans le fond le coucher du soleil qui fait un bel horizon.

SCÈNE PREMIÈRE

Valère, Zamore, Mirza.

Valère
Vous voilà libres. Je vole à la tête de vos camarades. Mon épouse ne tardera pas longtemps à reparaître à nos yeux. Elle aura sans doute obtenu votre grâce de M. de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un instant, et ne vous perds point de vue.

SCÈNE II

Zamore, Mirza.

Zamore
Que notre sort est déplorable, ô ma chère Mirza ! Il devient d'autant plus affreux que je crains que le zèle de ce Français à vouloir nous sauver ne le perde lui-même ainsi que son épouse. Quelle idée accablante !

Mirza
Elle me poursuit aussi : mais peut-être sa digne épouse aura pu fléchir notre gouverneur. Ne nous affligeons point avant son retour.

Zamore
Je bénis mon trépas, puisque je meurs avec toi, mais qu'il est cruel de perdre la vie en coupable ! On m'a jugé tel. Notre bon maître le croit : voilà ce qui me désespère.

Mirza
Je veux voir moi-même M. le gouverneur. Cette dernière volonté doit m'être accordée. Je me jetterai à ses pieds ; je lui révélerai tout.

Zamore
Hélas, que pourras-tu lui dire ?

Mirza
La cruauté de son commandeur et son amour féroce.

Zamore
Ta tendresse pour moi t'aveugle ; tu veux t'accuser pour me rendre innocent. Si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours ? Non, ma chère Mirza, il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si je ne le partage avec toi.

Mirza
Je pense de même, je ne pourrais plus vivre sans te voir.

Zamore
Qu'il nous aurait été doux de prolonger nos jours ensemble ! Ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que le tyran a reçu la mort ; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La nature semble en ces lieux être en contraste avec elle-même. Jadis elle nous paraissait riante : elle n'a rien perdu de ses attraits ; mais elle nous montre à 1a fois l'image de notre bonheur passé et de l'horrible sort dont nous serons les victimes. Ah, Mirza, qu'il est cruel de mourir quand on aime ! Hélas, le soleil précipite sa course avec nos derniers moments. *(S'inclinant.)* Astre parfait, tu vas être témoin de notre fin cruelle. Ta puissance divine pourra-t-elle permettre cette injustice ? Ton feu ranime tout ; il pénètre jusqu'au centre de la terre. Tu l'éclaires, et tu laisses ensevelir notre innocence dans les ténèbres !

Mirza
Que tu m'attendris ! Ne m'afflige pas davantage. Je sens que mon courage m'abandonne. Mais ce bon Français revient à nous ; que va-t-il nous apprendre ?

SCÈNE III

Zamore, Mirza, Valère.

Valère
Ô mes bienfaiteurs ! Il faut vous sauver. Profitez de ces instants précieux que vos camarades vous procurent. Ils bouchent les chemins, répondez à leur zèle et à leur courage ; ils s'exposent pour vous, fuyez dans un autre climat. Il se peut que mon épouse n'obtienne pas votre grâce. On voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici : vous avez le temps d'échapper par cette colline. Allez, vivez dans les

forêts : vos semblables vous ouvriront leur sein[576].

Mirza
Ce Français a raison. Viens, suis-moi. Il nous aime ; profitons de ses conseils. Cours avec moi, cher Zamore ; ne crains point de revenir habiter dans le fond des forêts. À peine tu te rappelles nos lois, et bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image.

Zamore
Eh bien, je cède. Ce n'est que pour toi que je chéris la vie. *(Il embrasse Valère.)* Adieu, le plus généreux des hommes !

Mirza
Hélas ! Il faut donc que je vous quitte sans avoir le bonheur de me jeter aux pieds de votre épouse !

Valère
Elle partagera vos regrets, n'en doutez point ; mais fuyez des lieux trop funestes.

SCÈNE IV

Les mêmes, Sophie, Esclaves.

Sophie, *se précipitant dans les bras de Valère.*
Ah, mon ami ! Remercions le Ciel, ces victimes ne périront point. Mme de Saint-Frémont m'a promis leur grâce.

Valère, *avec joie.*
Grand Dieu, quel comble de bonheur !

Zamore
Ah ! Je reconnais à ce procédé sa belle âme. (*À Valère.*) Étrangers généreux, que le Ciel comble vos désirs ! L'Être suprême n'abandonne jamais ceux qui cherchent à lui ressembler par la bienfaisance.

Valère
Ah, que vous rendez nos jours fortunés !

Mirza
Que nous sommes heureux d'avoir secouru ces Français ! Ils nous doivent beaucoup, mais nous leur devons encore plus.

Sophie
Mme de Saint-Frémont a fait rassembler ses meilleurs amis. Je l'ai instruite de leur innocence ; elle met tout le zèle possible à les sauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéresser en leur faveur ; son âme est si belle, si sensible aux maux des malheureux !

Zamore
Son respectable époux l'égale en mérite et en bonté.

Sophie
Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

Zamore, *alarmé.*
Que vois-je ? Des soldats qui arrivent en foule ! Ah, c'en est fait ! Vous vous êtes abusés, généreux Français, nous sommes perdus.

Sophie
Ne vous alarmez point, il faut savoir…

Valère
Je les défendrai au péril de ma vie. Hélas ! Ils allaient se sauver lorsque tu es venue les rassurer. Je vais savoir de l'officier qui commande ce détachement, quelle est sa mission.
(*Une compagnie de grenadiers et une de soldats français se rangent au fond du théâtre, la baïonnette au bout du fusil. En avant d'eux se place une troupe d'esclaves avec des arcs et des flèches ; ils ont à leur tête le major, le juge et l'intendant des esclaves de M. de Saint-Frémont*.)

SCÈNE V

Les mêmes, le Major, le Juge, le Commandeur indien, les Soldats français, plusieurs esclaves.

Valère
Monsieur, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici ?

Le Major
Une cruelle fonction. Je viens faire exécuter l'arrêt de mort prononcé contre ces malheureux.

Sophie, *troublée.*
Vous allez les faire mourir ?

Le Major
Oui, madame.

Valère
Non, cet affreux sacrifice ne s'exécutera point.

[576] Ce passage fait référence à Jean-Jacques Rousseau et à la théorie du bon sauvage : « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. »

Sophie
Mme de Saint-Frémont m'a promis leur grâce.

Le Juge, *durement.*
Cela n'est pas en son pouvoir. M. le gouverneur lui-même ne pourrait la leur accorder. Ainsi, cessez de vouloir vous obstiner à les sauver. Vous rendriez leur supplice plus terrible. (*Au major.*) Monsieur le major, exécutez les ordres qui vous ont été donnés. {*Aux esclaves.*) Et vous, menez les criminels sur le haut du rocher.

Le Commandeur indien
Tendez vos arcs !

Valère
Arrêtez !
(*Les esclaves n'écoutent que Valère.*)

Le Juge
Obéissez.
(*Le major fait signe aux soldats ; ils courent avec la baïonnette, qu'ils présentent à la poitrine de tous les esclaves, dont aucun ne remue.*)

Zamore, *accourant au-devant d'eux.*
Que faites-vous ? J'ai seul mérité la mort. Que vous ont fait mes pauvres camarades ? Pourquoi les égorger ? Tournez vos armes contre moi. (*Il ouvre sa veste.*) Voilà mon sein ! Lavez dans mon sang leur désobéissance. La colonie ne demande que ma mort. Est-il nécessaire de faire périr tant d'innocentes victimes qui ne sont pas complices de mon crime ?

Mirza
Je suis aussi coupable que Zamore ; ne me séparez point de lui : par pitié, ôtez-moi la vie ; mes jours sont attachés à sa destinée. Je veux mourir la première.

Valère, *au Juge.*
Monsieur, suspendez, je vous prie, leur supplice. Je puis vous assurer qu'on s'occupe de leur grâce.

Le Major
Monsieur, nous pouvons prendre ceci sur nous ; attendons le gouverneur.

Le Juge, *durement.*
Je n'écoute rien que mon devoir et la loi.

Valère, *furieux.*
Barbare ! Quoique ta place endurcisse l'âme, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les lois ne te l'ont prescrit.

Le Juge
Monsieur le major, faites conduire cet audacieux à la citadelle.

Le Major
C'est un Français : il rendra compte de sa conduite à M. le gouverneur, et je n'ai pas, à cet égard, d'ordres à recevoir de vous.

Le Juge
Exécutez donc ceux qui vous ont été donnés.

Sophie, *avec héroïsme.*
Cet excès de cruauté me donne du courage. (*Elle court se placer entre Zamore et Mirza, les prend tous les deux par la main, et dit au juge :*) Barbare ! Ose me faire assassiner avec eux ; je ne les quitte point : rien ne pourra les arracher de mes bras.

Valère, *transporté.*
Ah, ma chère Sophie ! Ce trait de courage te rend encore plus chère à mon cœur.

Le Juge, *au Major.*
Monſieur, faites retirer cette femme audacieuse : vous ne remplissez pas votre devoir.

Le Major, *indigné.*
Vous l'exigez ; mais vous répondrez des suites. (*Aux soldats.*) Séparez ces étrangers de ces esclaves.
(Sophie jette un cri perçant, en serrant Zamore et Mirza contre son sein.)

Valère, *furieux, courant après Sophie.*
Si l'on emploie la moindre violence contre mon épouse, je ne respecte plus rien. (*Au juge.*) Et toi, barbare, tremble d'être immolé à ma juste fureur.

Un Esclave
Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.
(*Les esclaves se rangent autour d'eux et forment un rempart. Les soldats et grenadiers s'en approchent avec la baïonnette.*)

Le Major, *aux soldats.*
Soldats, arrêtez. (*Au juge.*) Je ne suis point envoyé ici pour ordonner le carnage et pour répandre du sang, mais pour ramener l'ordre. Le gouverneur ne sera pas longtemps à paraître, et sa prudence nous indiquera mieux ce que nous devons faire. (*Aux étrangers et aux esclaves.*) Rassurez-vous ; je n'emploierai pas la force; vos efforts seraient inutiles, si je voulais l'exercer. (*À Sophie.*) Et vous, madame, vous pouvez vous retirer à l'écart avec ces malheureux ; j'attends M. le gouverneur.

(*Sophie, Zamore et Mirza sortent avec quelques esclaves.*)

SCÈNE VI

Valère, le Major, le Juge, l'Indien, Grenadiers et Soldats, Esclaves.

Valère, *au major.*
Je ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Faites tous vos efforts auprès de M. de Saint-Frémont. Je n'ai pas besoin de vous recommander la clémence ; elle doit régner dans votre âme. Un guerrier fut toujours généreux.

Le Major
Reposez-vous sur moi ; retirez-vous, et vous paraîtrez quand il en sera temps.
(*Valère sort.*)

SCÈNE VII

Les mêmes, excepté Valère.

Le Major, *au juge.*
Voilà, monsieur, le fruit d'une trop grande sévérité.

Le Juge
Votre modération perd aujourd'hui la colonie.

Le Major
Dites-mieux ; elle la sauve peut-être. Vous ne connaissez que vos lois cruelles, et moi, je connais l'art de la guerre et l'humanité. Ce ne sont point nos ennemis que nous combattons ; ce sont nos esclaves ou plutôt nos cultivateurs. Pour les réduire, il eût fallu, suivant vous, les faire passer au fil de l'épée, et, dans cette circonstance, une imprudence nous mènerait sans doute plus loin que vous ne pensez.

SCÈNE IV

Les mêmes, M. de Saint-Frémont, Valère, Grenadiers, Soldats, Esclaves.
M. de Saint-Frémont entre d'un côté et Valère de l'autre. Deux compagnies de grenadiers et de soldats conduisent plusieurs esclaves enchaînés.

Valère, *à M. de Saint-Frémont.*
Ah, monsieur ! Écoutez nos prières, vous êtes français, vous serez juste.

M. De Saint-Frémont
J'approuve votre zèle ; mais dans ce climat il devient indiscret. Il a même produit beaucoup de mal. Je viens d'être témoin de l'attentat le plus affreux exercé sur un magistrat. Il a fallu, contre mon caractère, employer la violence pour arrêter la cruauté des esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux; mais vous n'avez pas le droit de les défendre, ni de changer les lois et les mœurs d'un pays.

Valère
J'ai du moins le droit que la reconnaissance donne à toutes les belles âmes ; quelle que soit votre sévérité simulée, mon cœur en appelle au vôtre.

M. De Saint-Frémont
Cessez de me prier, il m'en coûte trop pour refuser.

Valère
Votre digne épouse nous avait fait tout espérer.

M. De Saint-Frémont
Elle-même, monſieur, est convaincue de l'impossibilité absolue de ce que vous demandez.

Valère
Si c'est un crime d'avoir tué un monstre qui faisait frémir la nature, ce crime, au moins, est excusable. Zamore défendait sa propre vie, et la défense est de droit naturel.

Le Juge
Vous abusez de la complaisance de M. le gouverneur. On vous l'a déjà dit. Les lois les condamnent comme homicides, pouvez-vous les changer ?

Valère
Non ; mais on pourrait les adoucir en faveur d'un crime involontaire.

Le Juge
Y pensez-vous bien ? Les adoucir en faveur d'un esclave ! Nous ne sommes pas ici en France, il nous faut des exemples[577].

M. De Saint-Frémont
C'en eſt fait, il faut que l'arrêt s'exécute.

[577] Les lois appliquées à la repression des esclaves étaient sans commune mesure avec celles qui régissaient la vie es colons, ce que la Société des Amis des Noirs dénonça, entre autres.

Valère
Ces paroles glacent mon sang, et mon cœur oppressé… Chère épouse, que vas-tu devenir ? Ah, monſieur ! Si vous connaissiez sa sensibilité, ses malheurs, vous en seriez touché ; elle avait mis toutes ses espérances dans vos bontés ; elle se flattait même que vous lui donneriez des renseignements sur le sort d'un parent, son unique appui, dont elle est privée depuis son enfance, et qui doit être établi dans quelque partie de ce continent.

M. De Saint-Frémont
Soyez assuré que je vous servirai de tout ce qui sera en mon pouvoir ; mais quant aux criminels, je ne puis rien faire pour eux Malheureux étranger, allez la consoler : elle m'intéresse sans la connaître. Trompez-la même, s'il est nécessaire, pour qu'elle ne soit pas témoin de cet affreux supplice : dites-lui que l'on veut interroger ces malheureux, et qu'il faut les laisser seuls : que leur grâce dépend peut-être de cette sage précaution.

Valère, *pleurant.*
Que nous sommes à plaindre ! Je ne survivrai pas à leur perte.
(*Il sort*.)

SCÈNE IX

Les mêmes, excepté Valère.

M. De Saint-Frémont
Que ce Français m'afflige ! Ses regrets en faveur de ces infortunés augmentent les miens. Il faut donc qu'ils meurent, et malgré mon penchant à la clémence… (*Avec réflexion.*) Zamore a sauvé cette étrangère ; elle est française, et si j'en crois son époux, elle cherche un parent qui habite ce climat. Aurait-il craint de s'expliquer ? Sa douleur, ses recherches, ses malheurs… Infortunée, si c'était… Où la nature va-t-elle m'égarer ! Et pourquoi m'en étonner ? L'aventure de cette étrangère a tant de rapport avec celle de ma fille, et mon cœur ulcéré voudrait la retrouver en elle. C'est le sort des malheureux de se bercer d'espérance, et de trouver de la consolation dans les moindres rapports.

Le Juge
Monsieur le major, faites avancer vos soldats. (*À l'Indien.*) Monsieur le commandeur, conduisez les esclaves, et faites-les ranger suivant l'usage.
(*L'Indien sort avec les esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres viennent se jeter aux pieds de M. de Saint-Frémont.*)

SCÈNE X

Les mêmes, excepté l'Indien.
Les esclaves armés sont remplacés par les esclaves sans armes.

Un Esclave, *à genoux.*
Monseigneur, nous n'avons pas été du nombre des rebelles. Qu'il nous soit permis de demander la grâce de nos camarades ! Que pour racheter leur vie on nous fasse éprouver les châtiments les plus terribles ! Qu'on augmente nos travaux pénibles, et qu'on diminue nos aliments ; nous supporterons cette punition avec courage... Monseigneur, vous vous attendrissez, je vois couler vos pleurs.

M. De Saint-Frémont
Mes enfants, mes amis, que me proposez-vous ? (*Au juge.*) Que voulez-vous que je réponde à ce trait d'héroïsme ? Ah, Ciel! Ils montrent tant de grandeur d'âme, et nous osons les regarder comme les derniers des humains[578] ! Hommes civilisés, vous vous croyez supérieurs à des esclaves ! De l'opprobre et de l'état le plus vil, l'équité, le courage, les élèvent en un instant au rang des plus généreux mortels. Vous en avez l'exemple devant les yeux.

Le Juge
Ils connaissent bien votre cœur ; mais vous ne pouvez céder à votre penchant sans compromettre votre dignité. Je les connais mieux que vous ; ils promettent tout dans ces moments ; d'ailleurs, ces criminels ne sont plus en votre puissance, ils sont livrés à la rigueur des lois.

M. De Saint-Frémont
Eh bien, je vous les abandonne. Hélas, les voici ! Où me cacher ? Que ce devoir est cruel.

SCÈNE XI

Les mêmes, L'Indien, Zamore, Mirza, Esclaves.
Les esclaves sont armés.

Zamore
Il n'y a plus d'espérance ; nos bienfaiteurs sont entourés de soldats. Embrasse-moi pour la dernière fois, ma chère Mirza !

Mirza
Je bénis mon sort, puisque le même supplice nous réunit. (*À un vieillard et une vieille esclave.*) Adieu,

[578] On retrouve, ici encore, les thèses de Rousseau qu'Olympe, qui ne reçut qu'une éducation médiocre, avait faites siennes.

chers auteurs de mes jours ; ne pleurez plus votre pauvre Mirza, elle n'est plus à plaindre. (*Aux esclaves de son sexe.*) Adieu, mes compagnes.

Zamore
Esclaves, colons, écoutez-moi ; j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort ; ne regrettez point mon supplice, il est nécessaire au bien de la colonie. Mirza est innocente ; mais elle chérit son trépas. (*Aux esclaves particulièrement.*) Et vous, mes chers amis, écoutez-moi à mon dernier moment. Je quitte la vie, je meurs innocent ; mais craignez de vous rendre coupables pour me défendre : craignez surtout cet esprit de faction, et ne vous livrez jamais à des excès pour sortir de l'esclavage ; craignez de briser vos fers avec trop de violence ; attendez tout du temps et de la justice divine, remplacez-nous auprès de M. le gouverneur, de sa respectable épouse. Payez-les par votre zèle et par votre attachement de tout ce que je leur dois. Hélas ! Je ne puis m'acquitter envers eux. Chérissez ce bon maître, ce bon père, avec une tendresse filiale, comme je l'ai toujours fait. Je mourrais content, si je pouvais croire du moins qu'il me regrette ! (*Il se jette à ses pieds.*) Ah, mon cher maître, m'est-il permis encore de vous nommer ainsi ?

M. De Saint-Frémont, *avec une vive douleur.*
Ces paroles me serrent le cœur. Malheureux ! Qu'as-tu fait ? Va, je ne t'en veux point, je souffre assez du fatal devoir que je remplis.

Zamore, *s'incline et lui baise les pieds.*
Ah, mon cher maître ! La mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous me chérissez encore, je meurs content. (*Il lui prend les mains.*) Que je baise ces mains pour la dernière fois !

M. De Saint-Frémont, *attendri.*
Laisse-moi, laisse-moi, tu m'arraches le cœur.

Zamore, *aux esclaves armés.*
Mes amis, faites votre devoir.
(*Il prend Mirza dans ses bras, et monte avec elle sur le rocher, où ils se mettent à genoux. Les esclaves ajustent leurs flèches.*)

SCÈNE XII

Les mêmes, Mme de Saint-Frémont, Esclaves, Grenadiers et Soldats français.

Mme De Saint-Frémont
Arrêtez, esclaves, et respectez la femme de votre gouverneur. (*À son époux.*) Grâce, mon ami, grâce !

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE

Les mêmes, Valère, Sophie.

Sophie, *à Valère.*
Tu me retiens en vain. Je veux absolument les voir. Cruel, tu m'as trompée. (*À Mme de Saint-Frémont.*) Ah, madame, mes forces m'abandonnent.
(*Elle tombe dans les bras des esclaves.*)

Mme De Saint-Frémont, *à son mari.*
Mon ami, vous voyez le désespoir de cette Française ; pourriez-vous n'en être pas touché ?

Sophie, *revenant à elle, et se jetant aux pieds de M. de Saint-Frémont.*
Ah, monsieur ! Je meurs de douleur à vos pieds, si vous ne m'accordez leur grâce. Elle est dans votre cœur et dépend de votre pouvoir. Ah, si je ne puis l'obtenir, que m'importe la vie ! Nous avons tout perdu. Privée d'une mère et de ma fortune, abandonnée d'un père depuis l'âge de cinq ans, je mettais ma consolation à sauver deux victimes qui vous sont chères…

M. De Saint-Frémont, *à part, dans la plus vive agitation*.
Quels souvenirs, quels traits, quelle époque… son âge… Quel trouble s'élève dans mon âme ? *(À Sophie.)* Ah, madame ! Répondez à mon empressement, puis-je vous demander les noms de ceux qui vous ont donné le jour ?

Sophie, *s'appuyant sur Valère*.
Hélas !

Valère
Ô ma chère Sophie !

M. De Saint-Frémont, *plus vivement*.
Sophie… *(À part.)* Elle fut nommée Sophie. *(Haut.)* Quel nom avez-vous prononcé… Parlez, répondez-moi, de grâce, madame, quelle fut votre mère ?

Sophie
Quel trouble l'agite ?... Plus je l'examine… *(Haut.)* La malheureuse Clarisse de Saint-Fort fut ma mère.

M. De Saint-Frémont
Ah ! Ma fille ! Reconnais-moi. La nature ne m'a point trompé. Reconnais la voix d'un père trop

longtemps séparé de toi et de ta mère.

Sophie
Ah ! Mon père ! Je me meurs.
(*Elle tombe dans les bras des soldats.*)

M. De Saint-Frémont
Ô ma fille ! Ô mon sang !

Sophie
Qu'ai-je entendu ? Oui, oui, c'est lui… Ses traits sont restés gravés dans mon âme… Quel bonheur me fait retrouver dans vos bras! Je ne puis vous rendre tous les sentiments qui m'agitent. Mais ces malheureux, ô mon père, leur sort est dans vos mains. Sans leur secours, votre fille périssait. Accordez à la nature la première grâce qu'elle vous demande. Habitants, esclaves, tombez aux genoux du plus généreux des hommes ; c'est aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence.
(*Tous se mettent à genoux, excepté le juge et les soldats.*)

Les Esclaves
Monseigneur !

Les Habitants
Monsieur le gouverneur !

M. De Saint-Frémont
Qu'exigez-vous de moi ?

Tous
Leur grâce.

M. De Saint-Frémont, *attendri.*
Mes enfants, mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

Tous
Quel bonheur !
(*Grenadiers et soldats fléchissent le genou, et se remettent tout de suite.*)

Le Major
Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité ; il épure le courage et ne l'avilit pas.

Mirza
Grand Dieu, vous changez notre malheureux sort ; vous comblez notre félicité ; votre justice ne cesse jamais de se manifester.

M. De Saint-Frémont
Mes amis, je vous donne votre liberté, et j'aurai soin de votre fortune.

Zamore
Non, mon maître ; gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre cœur est de nous laisser vivre auprès de vous et de tout ce que vous avez de plus cher.

M. De Saint-Frémont
Quoi ! Je retrouve ma fille, je la serre dans mes bras ! Un sort cruel a donc fini de me poursuivre ! Ô ma chère Sophie, que je crains d'apprendre le sort cruel de votre mère.

Sophie
Hélas, ma pauvre mère n'est plus. Mais, mon père, qu'il m'est doux de vous voir ! (*À Valère.*) Cher Valère !

Valère
Je partage ta félicité.

Mme De Saint-Frémont
Ma fille, ne voyez en moi qu'une tendre mère. Votre père connait mes intentions, et vous les apprendrez bientôt vous-même. Ne nous occupons plus que du mariage de Zamore et de Mirza.

Mirza
Nous allons vivre pour nous aimer. Nous serons toujours heureux, toujours, toujours.

Zamore
Oui, ma chère Mirza ; oui, nous serons toujours heureux.

M. De Saint-Frémont
Mes amis, je viens de vous accorder votre grâce. Que ne puis-je de même donner la liberté à tous vos semblables, ou du moins adoucir leur sort ! Esclaves, écoutez-moi ; si jamais on change votre destinée, ne perdez point de vue l'amour du bien public, qui jusqu'à présent vous fut étranger. Sachez que l'homme, dans sa liberté, a besoin encore d'être soumis à des lois sages et humaines, et sans vous porter à des excès répréhensibles, espérez tout d'un gouvernement éclairé et bienfaisant[579]. Allons, mes amis, mes enfants, qu'une fête générale soit l'heureux présage de cette douce liberté.

Le spectacle se termine sur un ballet analogue à la

[579] Olympe de Gouges voulait croire à la supériorité de la raison sur la violence, à laquelle elle s'opposait absolument. Elle s'offrit même à assurer la défense du roi pendant son procès car elle refusait la peine de mort. Cette courageuse attitude pèsera lourd contre elle lors de son propre procès.

circonstance. On porte Zamore et Mirza sur un palanquin. Il y a une marche de nègres qui doit produire un effet intéressant. La Comédie-Française avait parfaitement imité les mœurs, les usages champêtres de l'Amérique, et le maître de ballet avait rempli exactement les intentions de l'auteur. Le théâtre qui représentera cette pièce devrait se procurer la partition de la musique et le programme du ballet. Aucun spectacle, excepté l'Opéra, n'aurait jamais mieux exécuté cette fête qu'elle ne l'a été par la Comédie-Française. Je ne saurait trop faire l'éloge du compositeur de la musique et du maître des ballets.

F I N.

L'Héroïne américaine

(Pantomime, 1786)

Arnould

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique,
à la Foire Saint-Germain, le 16 Mars 1786.

Édition : Arnould, *L'Héroïne américaine*, chez Guillot, Paris, 1786.

AVERTISSEMENT

Le trait suivant, rapporté dans l'Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes, a fourni le sujet de cette Pantomime. Voyez tome V, page 271. « Des Anglois débarqués sur les Côtes du Continent pour y faire des Esclaves, furent découverts par les Caraibes qui servoient de butin à leurs courses. Ces Sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jetta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrétement, & le reconduisit après quelque temps sur les bords de la mer. Ses Compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, qui lui avoit donné son cœur avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la Nation Angloise, un de ses Poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité ce monument infâme d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des Nations. »

On a suivi, le plus qu'il a été possible, ce sujet historique ; les changemens qu'on s'est permis, étoient nécessités par l'action théatrale.

PERSONNAGES

INKLE,	Le S^{r} Talon.
UN CAPITAINE de Vaisseau Anglois,	Le S^{r} Jaimon.
JARIKA,	La D^{lle} Julie.
UN CHEF de Sauvages,	Le S^{r} Varennes.

Troupe de Soldats Anglois.
Troupe de Sauvages.

La Scène est en Amérique.

ACTE PREMIER

Le Théatre représente un Forêt. Dans le fond, & sur le côté gauche, est une Cabane.

SCENE PREMIERE

Inkle, à la tête de quelques Soldats, conduit deux Femmes Caraïbes enchaînées. Ils traversent la forêt, & dirigent leurs pas du côté de la mer.

SCENE II

Jarika sort avec précaution de sa cabane, & cherche d'où provient le bruit qu'elle a entendu. Elle aperçoit Inkle arrêté dans sa marche par les Sauvages, & se retire promptement dans sa cabane.

SCENE III

Inkle, les cheveux en désordre, & son épée rompue dans les mains, revient sur ses pas, & traverse précipitamment la forêt, poursuivi par une troupe de Sauvages.

SCENE IV

Jarika sort de sa cabane, & suit des yeux l'Officier Anglois, au sort duquel elle paroit par degrés prendre le plus vif intérêt. Son geste exprime combien elle appréhende qu'il ne tombe entre les mains de ses ennemis. Le moment lui paroissant favorable, elle s'élance dans la forêt, dans le dessein de le délivrer.

SCENE V

Les Sauvages, qui étoient à la poursuite d'Inkle, reviennent & paroissent furieux de ce que l'ennemi leur est échappé. Après avoir visité la cabane de Jarika & ses environs, ils disparoissent en continuant leurs recherches.

SCENE VI

Jarika s'avance, & suit de l'œil les Sauvages. Sa joie éclate en voyant qu'elle a sauvé les jours de celui qu'elle aime.
Elle retourne aussi-tôt sur ses pas, & revient en conduisant Inkle par la main.

SCENE VII

Touché de la beauté de la jeune Américaine, & pénétré de reconnoissance pour le service qu'elle vient de lui rendre, Inkle lui donne des témoignages de l'amour le plus tendre. Jarika est enchantée de voir son amant répondre à sa tendresse. Elle le prend par la main, & le conduit à sa cabane, où elle l'invite à prendre quelque repos, pendant qu'elle ira dans les bois pourvoir à sa nourriture. Elle s'arme de son arc, & s'enfonce dans la forêt, en recommandant à son amant de ne point s'exposer à la fureur des Sauvages, en sortant avant son retour de l'endroit où elle le laisse.

SCENE VIII

Inkle semble oublier le sort dont il menacé, pour ne s'occuper que du plaisir de revoir bientôt l'objet de sa tendresse. Enfin, accablé, épuisé de fatigue, il se couche sur une natte de jonc qui est à l'entrée de la cabane, & essaye de prendre quelque repos.

SCENE IX

Jarika accourt ; elle apporte du gibier & des fruits. Arrivée près de la cabane, elle s'arrête tout-à-coup en apercevant Inkle endormi. Elle s'approche en observant de faire le moins de bruit possible, dans la crainte de troubler son repos, s'assied à ses pieds, & le considère avec l'attention la plus affectueuse.
Peu-à-peu Inkle s'éveille. Jarika tressaille de joie ; elle se hâte de lui présenter des fruits, & l'engage, de la manière la plus tendre, à en manger. Elle court ensuite à un ruisseau voisin, & lui apporte de l'eau pour le désaltérer.
Un bruit confus se fait entendre au loin. Jarika tremblante pour les jour de son amant, & voyant les

Sauvages s'avancer, conduit promptement Inkle dans une grotte voisine pour le dérober à leur poursuite.

SCENE X

Les Sauvages paroissent. Désespérés de voir que leur ennemi a disparu, & persuadés que la jeune Américaine l'a soustrait à leurs regards, ils se saisissent d'elle, & la menacent de la mort si elle ne leur découvre l'endroit où l'Etranger s'est retiré. Jarika n'est point intimidée de leurs menaces. Les Sauvages ont déjà le sabre levé sur sa tête : prête à recevoir le coup de la mort : plutôt que de trahir son amant, elle se jette à genoux, se couvre les yeux de ses deux mains, & attend courageusement le sort qui lui est préparé.
Inkle paroit à l'entrée de la grotte. Effrayé du spectacle qui s'offre à ses yeux, il rentre promptement dans le creux du rocher.

SCENE XI

Survient à l'instant le Chef des Sauvages ; il leur défend de frapper, & leur ordonne de s'éloigner. Ils obéissent.

SCENE XII

Il s'approche de Jarika, en l'asseurant qu'elle n'a plus rien à craindre. Il l'examine, lui déclare qu'il la trouve belle, & l'engage à s'attacher à lui. Elle lui répond avec franchise qu'elle a déjà donné son cœur, & que rien ne seroit capable de lui faire changer de sentiment.

SCENE XIII

Plusieurs Sauvages accourent, & annoncent à leur Chef l'arrivée d'un second vaisseau. Il quitte promptement Jarika, en lui disant qu'il va tâcher, par son courage, de mériter le bonheur de lui plaire, & court avec ses compagnons du côté où ils ont aperçu l'ennemi.

SCENE XIV

Jarika vole à l'endroit où elle a fait cacher son amant. Elle lui apprend l'arrivée d'un vaisseau de sa Nation, l'invite à se rendre avec elle sur le bord de la mer, & lui demande avec les plus vives instances la permission de partir avec lui, si elle parvient à le conduire au vaisseau. Inkle y consent avec plaisir. Ils sortent tous deux par un chemin opposé à celui des Sauvages.

Fin du premier Acte.

ACTE II

Le Théatre représente un Paysage aride ; dans le fond, une chaine de rochers contre lesquels la mer vient se briser. On aperçoit dans le lointain un Vaisseau Anglois à l'ancre.

SCENE PREMIERE

Jarika conduit Inkle par la main, en prenant toutes les précautions possibles pour n'être point aperçue des sauvages. Arrivés au bord de la mer, elle s'empresse de lui montrer le vaisseau qu'on aperçoit au loin. Inkle l'ayant reconnu pour un vaisseau de sa nation, s'abandonne aux transports de la joie la plus vive, & assure l'Américaine de toute sa reconnoissance, pour les services signalés qu'elle vient de lui rendre.
Un bruit confus se fait entendre. Ce sont les Sauvages qui viennent reconnoître l'ennemi. Jarika entraîne Inkle parmi les rochers, pour le dérober à leurs regards.

SCENE II

Dans la crainte d'être surprise par les Anglois, dont le débarquement vient de se faire, le Chef des Sauvages ordonne à ses compagnons de le suivre pour se préparer à les combattre.

SCENE III

Un régiment Anglois s'avance en bon ordre. Le Capitaine en forme trois divisions, qu'il envoie à la découverte en différens endroits.

SCENE IV

Le Chef des Sauvages, qui s'est aperçu de la manœuvre de l'ennemi, fait avancer ses compagnons, dont il forme aussi trois divisions, auxquelles il ordonne de prendre le même chemin que les Anglois.

SCENE V

Une des trois divisions Angloises revient sur ses pas pour observer les mouvemens des Sauvages ; mais elle se reploie bien-tôt sur elle-même pour se mettre en embuscade, & attendre un moment plus favorable de fondre sur l'ennemi.

SCENE VI

Inkle, qui, dans sa fuite avec Jarika, a été rencontré par les Sauvages, arrive, poursuivi par cinq d'entr'eux, qui l'entourent, & contre lesquels il ne lui reste plus aucun moyen de défense.

SCENE VII

Jarika paroit furieuse, elle s'élance sur un des Sauvages, lui enlève sa massue, & se range à côté d'Inkle, qu'elle couvre de son corps en s'exposant aux coups qu'on lui porte. A cette action fière & généreuse, le courage d'Inkle se ranime ; & joignant ses efforts à ceux de l'Américaine, ils forcent bientôt à eux deux seuls, les quatre Sauvages à prendre la fuite.

SCENE VIII

Deux divisions Angloises arrivent, poursuivies de près par les Sauvages. Alors la division qui étoit en ambuscade sort & fond impétueusement sur eux & les prennent en flanc. On attaque & on se défend de part & d'autre. La victoire, après avoir resté quelque temps indécise, se déclare enfin en faveur des Anglois. Les Sauvages prennent la fuite, à leur tour, & se retirent en désordre, poursuivis par les Anglois.

SCENE IX

Un détachement Anglois revient en conduisant une troupe de Sauvages qui ont été faits prisonniers, & qui sont enchaînés deux à deux. Le Capitaine ordonne qu'on les conduise au vaisseau.

Scène X

Inkle vient trouver le Capitaine à qui il se fait connoître. Il lui présente Jarika comme une personne qui lui a rendu les plus grands services. Touché de la beauté de la jeune Américaine, le Capitaine devient jaloux du bonheur d'Inkle. Il ordonne à ses troupes de se préparer à une seconde expédition contre les Sauvages. Elles défilent par différens chemins, & le Capitaine, Inkle & Jarika se retirent pour aller prendre quelque repos.

Fin du second Acte.

ACTE III

Même décoration qu'au second Acte.

SCENE PREMIERE

Jarika est endormie au pied d'un arbre. Inkle, assis près d'elle, paroit plongé dans une rêverie profonde.
On entend au loin deux coups de canon qui partent du vaisseau.
Inkle se lève, en observant de faire le moins de bruit possible, dans la crainte d'éveiller Jarika, & fait quelques pas du côté de la mer.

SCENE II

Le Capitaine, accompagné de quelques soldats, vient avertir Inkle que le vaisseau va bientôt mettre à la voile. Jarika endormie frappe ses regards. Il s'en approche & paroit indécis sur le parti qu'il doit prendre. Un soldat qui croit s'apercevoir de ce qui se passe dans son ame, lui propose d'enchaîner l'Américaine, & de la conduire sur son bord. Le Capitaine hésite.

SCENE III

Inkle revient sur ses pas. Etonné de l'action à laquelle se dispose le soldat, il veut en témoigner son ressentiment au Capitaine, lorsque celui-ci présente une bourse, en lui proposant de lui vendre Jarika comme esclave. Inkle hésite, le Capitaine s'en aperçoit & profite de cet instant pour le décider, en lui mettant une seconde bourse dans la main. Ebloui par la quantité d'or que renferment les deux bourses, & vaincu par les instances du Capitaine, Inkle consent enfin à abandonner celle qui lui a sauvé la vie en exposant plusieurs fois la sienne.
Le soldat saisit cet instant pour passer, avec beaucoup de précaution, un anneau de la chaine au bras de Jarika, dans la crainte de l'éveiller.

SCENE IV

Le Chef des Sauvages paroit sur le haut d'un rocher, & examine avec l'attention la plus marquée ce qui se passe.
Jarika s'éveille, aperçoit Inkle à quelques pas d'elle, se lève précipitamment, & court à l'objet de toute sa tendresse. Elle veut le serrer dans ses bras ; la chaine dont est chargée sa main frappe ses regards ; interdite, effrayée, ses yeux se fixent sur ceux d'Inkle, qui dans l'instant détourne les siens, & semble vouloir se dérober à sa vue. L'infortunée Américaine ne peut se persuader que son amant soit assez lâche pour l'avoir vendue à son ami. Elle veut se jetter à ses genoux ; mais Inkle, en s'éloignant, lui déclare que tout est rompu entr'eux, & qu'elle appartient au Capitaine. Tremblante, les yeux baignés de larmes, elle tend les bras vers son amant ; sa douleur lui laisse à peine la force de se soutenir ; elle ne cherche plus qu'à exciter du moins sa compassion… Inkle est inflexible, & le Capitaine ordonne à Jarika de se préparer à le suivre.
Le Chef des Sauvages, révolté de cette atrocité, se retire en se promettant d'en tirer une prompte vengeance.

SCENE V

On vient annoncer au Capitaine qu'il n'est point en sûreté dans cet endroit ; que les Caraïbes reprennent les armes, & se disposent à recommencer le combat. Il remet l'Américaine entre les mains de quelques soldats, en leur ordonnant de se rendre promptement au vaisseau, & se retire avec Inkle.

SCENE VI

Le Chef des Sauvages paroit. Ses compagnons arrivent de différens côtés. Il les rassemble, les range en pelotons, se met à leur tête, & court à l'ennemi qui se dispose à se rembarquer.

SCENE VII

Une troupe de Femmes sauvages arrive. Elles semblent craindre les suites du combat qui se prépare ; elles regardent au loin, & annoncent par leur différens mouvemens l'impression de crainte ou d'espérance que fait sur elles le combat dont le bruit se fait entendre dans le lointain : peu-à-peu ce bruit augmente les combattans s'approchent, & les femmes se retirent.

SCENE VIII

Une troupe de Sauvages revient sur ses pas, poursuivie par un détachement anglois. Ils s'enfoncent dans la forêt.

SCENE IX

Quelques femmes sauvages reviennent & paroissent dans la plus cruelle agitation.
Arrive le Chef, tenant la jeune Américaine d'une main, & son sabre de l'autre. Il lui ôte ses chaines, lui rend généreusement la liberté, & la remet entre les mains des femmes sauvages pour veiller à sa sûreté

SCENE X

Inkle accourt pour reprendre Jarika. Il fond impétueusement sur le Chef des Sauvages ; les femmes se retirent & emmennent l'Américaine presque malgré elle.
Il se livre un combat vif & opiniâtre entre Inkle & le Chef ; celui-ci est sur le point d'être victorieux ; Inkle commence à s'affoiblir.

SCENE XI

Survient tout-à-coup le Capitaine, qui se joignant à Inkle, rend la partie trop inégale pour que le Chef puisse résister plus long-temps. Il est au moment d'être massacré, lorsqu'arrive aussi-tôt une troupe de Sauvages qui le dégage, & enveloppe Inkle qui est fait prisonnier & que l'on entraîne.

SCENE XII

Le Capitaine qui a trouvé le moyen de se débarrasser, reparoît sur le champ à la tête d'un détachement de ses troupes ; mais trouvant une résistance opiniâtre dans le Chef & ses compagnons, il est enfin obligé de céder & de prendre la fuite.

SCENE XIII

Les Sauvages restés maîtres du champ de bataille, se rassemblent & se remettent en ordre.
L'instant d'après, on entend quelques coup de canon qui annoncent le départ du vaisseau.
Un Sauvage vient annoncer que les ennemis ont disparus, & que leur vaisseau vient de mettre à la voile.
Les Sauvages demandent au Chef la mort d'Inkle, pour les venger des incursions & des cruautés des Anglois. Il la leur promet, & se retire avec eux.

SCENE XIV

Jarika réduite au désespoir par la perfidie de son amant, quitte les femmes qui tâchoient d'adoucir ses chagrins, & vient chercher quelque endroit écarté où elle puisse, en liberté, se livrer tout entière à sa douleur.
Une fête bruyante qui s'annonce au loin, & qui paroit s'approcher, l'oblige à se retirer.

SCENE XV

Marche composée de Sauvages, hommes & femmes. Ils arrivent en dansant. On prépare le poteau où doit être attaché le prisonnier.
Inkle enchaîné, est conduit par quatre Sauvages, dont deux sont armés, l'un d'un scalpel, & l'autre d'un casse-tête.
Cérémonies ordinaires des Sauvages lorsqu'ils se disposent à faire mourir un prisonnier.
Il est conduit & attaché au poteau. On allume le feu. Le Chef est au moment de donner le signal pour commencer les tourmens qu'ils ont coutume de faire souffrir à leurs prisonniers, lorsque Jarika éperdue, accourt & lui retient le bras. Elle le supplie avec les plus vives, les plus tendres instances de lui accorder la grâce de son perfide amant. Le Chef, après avoir hésité sur le parti qu'il doit prendre, finit par la lui refuser. Voyant que ses prières sont vaines, elle s'éloigne, tire un poignard & menace de se donner la mort, s'il ne lui accorde pas sa demande. Le Chef, effrayé de son action, court à elle, la désarme, & lui reproche son amour pour un traître qui, pour prix de sa tendresse a eu la cruauté de la livrer à l'esclavage. Pour tout réponse, Jarika tombe à ses genoux & redouble ses instances. Le Chef attendri, touché de la générosité de la jeune Américaine, pour laquelle il conserve toujours la passion la plus vive, se laisse fléchir, & lui accorde enfin la grâce qu'elle demande.
Tous les Sauvages font un mouvement de mécontentement ; mais le Chef, d'un seul regard, leur en impose & les réduit au silence.
Jarika tressaille de joie, elle vole à son amant, & lui ôte avec le plus vif empressement ses chaînes. Elle les considère un instant, frémit en se rappellant que ce sont les mêmes dont on s'est servi, lorsqu'il l'a vendue au Capitaine, & les jette au loin avec effroi.
Inkle confus, humilié de trouver tant de générosité dans une femme qu'il a si cruellement outragée, tombe à ses genoux qu'il veut embrasser. Elle frisonne, le repousse avec dédain, en lui faisant sentir quelle différence elle met entre l'infamie de sa conduite & la noblesse de celle du Chef des Sauvages. Elle *voue une haine éternelle à lui & à sa nation* ; offre sa main au Chef, qui la reçoit avec la plus vive reconnoissance, & ordonne froidement à Inkle de s'éloigner. Il veut essayer de la fléchir, mais quelques Sauvages s'avancent & le contraignent à se retirer. Il part, le cœur déchiré par ses remords.
Les Sauvages témoignent par un geste qu'ils approuvent l'Américaine & leur Chef ; ils se livrent à la joie, & se préparent à célébrer leur union.

Un divertissement général termine la Pantomime.

La Négresse ou
Le Pouvoir de la reconnoissance

(Comédie, 1787)

MM. Radet & Barré

Représentée pour la première fois par les Comédiens italiens Ordinaires du Roi, le Vendredi 15 juin 1787.

Edition : *La Négresse ou le pouvoir de la reconnoissance*, Radet & Barré, Brunet, Paris, 1787.

PERSONNAGES

ZILIA, *jeune Négresse*, Mlle Corline.
ZOE, *sa sœur*, Mlle Renaud *cadette*.
DORVAL, fils, *jeune François*, M. Michu.
DORVAL, *son pere, Capitaine du Vaisseau Marchand*, M. Courcelle.
FRONTIN, *valet de Dorval fils*, M. Trial.
PASQUIN, *valet de Dorval pere*, M. Valleroy.
UN MATELOT, M. Dufresnoy.
TROUPE DE MATELOTS.
NEGRES ET NEGRESSES.

Le Théâtre représente un désert. Au fond, une chaine de rochers escarpés ; sur le devant une grotte dont l'entrée est cachée par des arbres. Tandis que l'Orchestre joue l'ouverture, une troupe de Negres armés pour la chasse traverse le Théâtre.

SCENE PREMIERE

Dorval, Frontin.
(*Dorval sort de la grotte & suit les Negres de vue ; Frontin reste à l'entrée. Tous deux sont armés de pistolets*.)

Frontin
Air : Sous un Ormeau.
N'avancez pas,
Car s'ils revenoient sur leurs pas,
Mon cher maître, hélas !
Ah !
D'effroi mon cœur s'en va.
Ah !

Dorval
Ils sont loin, je les vois
Tout là-bas s'enfoncer dans les bois.
Ne crains point leur retour ;
A chasser ils seront tout le jour.

Frontin, *avançant en tremblant & suivant aussi les Negres de vue*.
Mais en effet,
Pour aujourd'hui,
Oui,
C'en est fait :
Enfin nous voilà
Défaits de ces Messieurs-là.
Ah !
(*Ils accrochent leurs pistolets à des branches d'arbres, près de la grotte*.)

Dorval
Allons, mon pauvre Frontin, de la patience.

Frontin
Il le faut bien, vraiment ; qui sait quand nous sortirons de cette Isle ? La crainte d'être découverts par les Negres qui l'habitent, ne nous permet pas même de nous promener au bord de la mer pour y attendre le passage de quelque vaisseau.

Dorval
Ce n'est pas-là ma plus grande inquiétude. O mon pere ! Aurez-vous échappé à l'horrible tempête qui sépara nos deux vaisseaux ? Le ciel aura-t-il pris soin de vos jours ?... Ah ! Je ne me plaindrois pas de mon sort si je pouvois être tranquille sur le vôtre.

Frontin
Oh ! Le bâtiment que commandoit Monsieur votre pere, étoit plus que le nôtre en état de résister au vent ; & puis il ne se sera peut-être pas brisé contre un rocher.

Dorval
Quelles seroient en ce moment ses alarmes s'il pouvoit connoître notre situation !

Frontin
Il faut y être pour en avoir une idée.
Air : Des Trembleurs.
Depuis qu'un cruel naufrage
Abîmant notre équipage,
Nous jetta sur le rivage
De ces funestes climats,
Je crains qu'un Tigre sauvage,
Ou qu'un Lion plein de rage,
Ou qu'un Negre antropophage
De nous ne fasse un repas.

Dorval
Cette grotte nous met à l'abri des bêtes féroces ; & quant aux Negres, que pouvons-nous en craindre, éloignés de toute habitation ? La chasse, il est vrai, les amène quelquefois par ici, mais ils ne s'y arrêtent jamais ; d'ailleurs, ne sommes-nous pas bien armés ?

Frontin
Oui ; nous avons chacun deux pistolets ; mais quand ils seront vuides, avec quoi les recharger ? Nous n'avons ni poudre ni bales. Il faudra en venir aux mains, & que pourrons-nous alors, vous & moi, contre tous les habitans de cette Isle ?

Dorval
Air : De Catinat.
Nous pourrons, mon ami, leur vendre cher nos jours.

Frontin
Sans doute, ce moyen est d'un puissant secours.
Oui ; mais à quelque prix que l'on vende tes jours,
Sur un pareil marché, Monsieur, on perd toujours.

Dorval
Va, va, dissipe tes frayeurs.

Frontin
Vous savez bien que ces maudits Negres ont juré de sacrifier tous les blancs qui aborderoient dans leur Isle. Est-ce notre faute à nous, si nous ne sommes pas noirs comme eux ?

Dorval
Ce n'est point-là le motif de leur aversion pour nos semblables. Jadis ils ont accueilli les Européens ; ils les ont reçus dans leur Isle avec douceur & amitié. En chantés de les voir, empressés à leur plaire, ils leur offroient des secours avec la plus naïve joie ; mais les cruautés & les perfidies des blancs les ont bientôt fait chasser sans retour par les habitans du pays, dont les mœurs ne sont pas naturellement cruelles. Nous en pouvons juger par Zilia, cette charmante Négresse…

Frontin
Oh ! Ce ne sont pas les femmes que je redoute.
Air : Guillot un jour trouva Lisette.
Aisément la pitié s'empare
D'un sexe né pour la douceur ;
Chez le peuple le plus barbare
Je n'en craindrois point de rigueur.
La bienfaisance est son partage,
Et si par un autre langage
Le naturel est déguisé,
Sous l'extérieur d'une Sauvage
On trouve un cœur apprivoisé. *bis*.

Dorval
Que d'obligations n'avons-nous pas à celle-ci.
Air : Dans cette aimable solitude.
Depuis six mois sur ce rivage,
Séjour de la férocité,
Zilia nous offre l'image
De la candeur, de la bonté ;
Douce, paisible,
Tendre, sensible,
Heureuse du bien qu'elle fait,
Son ame pure,
De la Nature,
Est l'ouvrage le plus parfait. *bis*.

Frontin
C'est la bonté même.

Dorval
Second Couplet.
Nous allions périr dans cette Isle
Sans Zilia, sans son secours ;
Elle nous donne un sûr asyle,
Y conserve en secret nos jours.
Douce, paisible, &c.

Frontin
C'étoit fait de nous sans elle.

Dorval
Troisième Couplet.
Chaque jour sa bonté nouvelle
Prévient nos besoins, nos souhaits,
Et chaque jour un nouveau zèle
Ajoute un charme à ses bienfaits.
Douce, paisible, &c.

Frontin
C'est bien dommage qu'elle soit noire… les traits les plus réguliers, la plus jolie petite taille… des grâces, de la gentillesse…

Dorval
Une voix si douce, si touchante…

Frontin
Et que sa façon de parler le François, que vous lui avez appris, rend encore plus agréable… « Bon ami, vous dit-elle souvent, moi voudrois bien toi pas ennuier chez ma Nation. »

Dorval
Malgré les dangers & les désagrémens d'un pareil séjour, elle m'y fait trouver des charmes, & près d'elle, j'oublie tous mes malheurs.

Frontin
Moi, j'ai aussi enseigné le François à sa petite sœur Zoé, qui, en revanche doit me procurer des moyens… Mais les voici l'une & l'autre… Elles nous apportent nos provisions pour aujourd'hui… Comme elles accourent !

SCENE II

Les mêmes, Zilia, Zoé, venant du haut de la montagne.

Zilia
Air : Ca, ça, que je mérite.
Faut aller bien vite,
Sœur à moi petite ;
Faut aller bien vite,
Pour voir lui bientôt.

Zoé
Bon ami tantôt
Fera danser petite.

Toutes deux
Faut aller bien vite
Pour voir lui bientôt.

Dorval, *allant à Zilia, & la débarrassant d'une corbeille qu'elle porte.*
Ma chere, ma bonne Zilia, que de peines je te cause !

Zilia
Non, moi jamais sentir peine quand c'est pour bon ami.

Dorval
Comment pourrai-je reconnoître…

Zoé
Bon jour, Dorval.

Dorval
Bon jour, ma petite Zoé.

Frontin, *à Zoé.*
Avez-vous apporté…

Zoé
Oui ; dans ça. (*Montrant une corbeille qu'elle a posée.*) Noir beaucoup.

Frontin
Noir beaucoup ? Bien.

Zoé
Avec habit de ma nation.

Frontin
Enfin je pourrai donc aller à la découverte sans crainte d'être reconnu. Allons vite nous ajuster.
(*Il entre dans la grotte, & emporte la corbeille.*)

Zoé
Vous deux causer tranquilles ; moi guetter tout au tour.
(*Elle se retire pour veiller à ce qu'ils ne soient point surpris.*)

SCENE III

Dorval, Zilia.

Dorval
Chere Zilia, que de bonté !

Zilia
Air : D'l'instant qu'on nous mit en ménage.
Oh non, non, parole mauvaise ;
Dis pas à moi, que de bonté !
Dis seulement, dis, toi bien aise,
Et cœur à moi bien plus flatté.
Bon ami, bon ami, moi toujours m'empresse ;
Moi voudrois toi toujours servir,
Toujours, & puis encor sans cesse ;
Pour Zilia c'est tout plaisir.

Dorval
Même air.
Zilia, pour ma jouissance,

Ah ! Laisse, laissez-moi du moins
T'exprimer la reconnoissance
Que méritent ces tendres soins.
Je le dois, je le dois, & mon cœur m'en presse ;
Te rendre grâce est mon desir ;
A tes bienfaits songer sans cesse,
Pour ton ami c'est tout plaisir.

Dorval **Zilia**
Te rendre grâce, &c. Moi voudrois toi, &c.

Zilia
Bon ami, toi trouver moi bien mise aujourd'hui ?

Dorval
Fort bien.

Zilia
Voudrois bien habiller moi comme femme chez ta maison ; mais moi pas pouvoir.

Dorval, *remarquant une guirlande de coquilles que porte Zilia*.
Quelle singuliere parure ? Il me semble ne t'avoir jamais vu…

Zilia
Oh ! Non. Moi porter aujourd'hui premiere fois. Toi pas deviner ça ?

Dorval
Non.

Zilia
Moi pas savoir comme toi écrire sur papier ; moi écrire avec coquilles. Moi expliquer.
Air : L'autre/avare main je vis Thémire.
Tiens, d'abord coquille premiere,
Veut dire jouer si beau pour moi,
Où mauvais tems, venus en colère,
Ont fait à moi
Présent de toi.
Puis vois-tu couleur pas brillante :
Ces jours-là, toi chagrin bien grand,
Mais après, coquille éclatante ;
C'est premier jour où tu content.

Dorval
Charmante !

Zilia
Cette autre rappelle de même,
Jour pour moi bien cher à jamais,
Où moi, pour dire à toi je t'aime,
Apprendre premier mot français.
Veux-tu derniere plus jolie ?
Marquer jour avant celui-ci…
Moi songerai toute ma vie…
Et toi bien souvenir aussi.

Dorval
Oh ! Oui, toujours.

Zilia
A présent parure finie ;
Toujours la porter sur mon cœur :
Si toi plus m'aimer bonne amie,
Moi toujours la peine & douleur.

Dorval
Non, ma chere Zilia, non, tu n'auras jamais à te plaindre de mon ami.

Zilia
Moi suis bien moi malheureux chez ma maison.

Dorval
Air : Un bandeau couvre les yeux.
Si jamais j'éprouve ici
Chagrin, en peine, en souci,
Ce n'est qu'en ton absence.
Je te vois, plus de douleur,
Et je sens… je sens que mon bonheur
Dépend de ta présence.

Zilia
Apprends à moi, bon ami,
Discours si joli,
Discours tant joli :
Moi vous dire de même à toi ;
Toi comme moi,
Moi comme toi.

Dorval
Dis avec moi :

Tous deux, *alternativement*.
Si jamais j'éprouve ici, &c.

Zilia
Ah ! Joli, joli ! Moi souvent répéter encore une autre fois. Mais toi pas jouer aujourd'hui avec flûte ?

Dorval
Serois-tu bien aise de m'entendre ?

Zilia
Oui, bon ami ; moi charmée beaucoup.

Dorval
Je n'ai de plaisir à jouer que lorsque ma Zilia prête l'oreille à mes sons.

Zilia
Oh bien, moi écouter toujours davantage.
(*Dorval joue sur sa flûte*.)

Zilia
Bon ami, moi trouver flûte bien jolie, bien douce ; mais moi mieux aimer encore quand toi chanter pour Zilia.

Dorval
Que sa tendre naïveté m'enchante !
Air : Daigne accueillir, charmant bouton de rose.
J'ai fui l'Amour, j'ai craint son esclavage,
Et j'ai bravée les plus charmans appas ;
Mais aujourd'hui le cœur d'un Sauvage /
M'apprend enfin que le mien ne l'est pas. / bis.

Zilia
Ah ! Oui, voix à toi plus douce encore que flûte… Mais moi bien fâchée.

Dorval
Pourquoi donc ?

Zilia
Moi voulois… pas possible.

Dorval
Comment ?...

Zilia
Moi voudrois entendre voix à toi & flûte à toi ensemble.

Dorval
Il est vrai que cela ne se peut pas… Mais attends… Il me vient une idée… Tu joueras tandis que je chanterai.

Zilia
Mais moi pas savoir.

Dorval
Tu souffleras seulement. Tiens, essaye.
(*Elle souffle dans la flûte*.)
Bon, tu vas voir.
(*Dorval est assis à côté de Zilia ; il a les doigts placés sur la flûte tandis que Zilia ne fait que souffler dans l'instrument, ce qui fais l'accompagnement du couplet suivant*.

Dorval
Même Air que le précédent.
En tous climats l'amour veut qu'on s'engage.
Dans tes regards il parle, & j'obéis.
Ah ! Différens de mœurs & de langage, /
Deux vrais amans sont de même pays. / *bis*.

Zilia
Bien, bien. Moi apprendre d'abord pour jouer ensemble.

SCENE IV

Les mêmes, Frontin, sortant de la grotte en Negre, Zoé, venant du fond du Théâtre.

Dorval, *prenant Frontin pour un habitant de l'Isle*.
Oh ! Ciel !

Zilia
Ah ! Malheur !

Frontin
Air : Monsieur Charlot.
Suis-je bien noir ? Ai-je bien la figure,
Et l'air & la tournure ?...

Dorval, Zilia
C'est Frontin !

Frontin
Oui,
Vraiment, c'est lui.
(*Tous lui rient au nez*.)

Zoé, *à Frontin*.
Toi, bien joli,
Toi, bien noirci.

Frontin
Moi, sans crainte aujourd'hui,
Me promener ici.

Dorval
Eh ! Tu as imaginé cela…

Frontin, *montrant Zoé*.
Avec mon Teinturier.

Dorval
Mais, butor, comment as-tu pu te résoudre…

Frontin
Est-ce qu'un homme doit tenir à sa figure ? Fi donc ! Cela n'appartient qu'à nos petites maîtresses.
Air : Guillot a des yeux complaisans.
Lise aux dépens de sa santé,
Veut être fraiche & belle ;
Lise fait tout pour la beauté,
Le reste est bagatelle.
Mais ici craignant d'être atteint
De quelque coup funeste,
Frontin a dû risquer son teint
Pour conserver le reste.

Dorval
Quelle extravagance !

Frontin
Même Air.
Lorsque l'on est chez l'Etranger,
Il faut suivre l'usage.
Tenez, cela me fait songer
Aux paroles d'un Sage :
Celui qui veut plaire aujourd'hui,
En toute conjoncture,
Doit d'abord sur celle d'autrui
Composer sa figure.

Dorval
Beau raisonnement.

Frontin
Je vous ai conservé du noir, & vous ferez fort bien de m'imiter, nous ne risquerions plus d'être reconnus.

Dorval
Tais-toi, imbécile.

Frontin
Je suis sûr d'ailleurs que Zilia vous aimeroit davantage : demandez-lui plutôt ?

Zilia, *à Dorval.*
Air : Loin de toi, tendre Thémire.
Toi changer pour bonne amie !
Zilia non point vouloir.
Moi, jamais pareille envie,
Jamais désirer toi noir.
Ah ! C'est changement contraire
Qui feroit bonheur de moi.
Voudrois, pour à toi mieux plaire,
Que moi blanche comme toi. *bis.*

Dorval
De cette métamorphose
Ne desire point l'effet.
Crois qu'en moi rien ne s'oppose
A l'amour le plus parfait.
Tu reçus de la nature
Tout ce qui fait le bonheur ;
Ta belle ame est ta parure,
Et ta beauté c'est ton cœur. *bis.*

Zoé, *accourant du fond du théâtre.*
Sœur, sœur, venir toutes… là, tout près.

Dorval
Que veut-elle dire ?

Frontin
Ah ! Malheureux ! C'est fait de nous.

Zilia
Pas mauvais, bon ami : moi dire à toi. Compagnes à moi deux jours avant aujourd'hui, voir homme blanc & moi ensemble ; mais toutes promis à moi secret si elles pouvoient connoître toi.

Frontin
Voilà ce que j'ai toujours craint.

Dorval
Eh, si elles manquoient au secret.

Zilia
Non, non, pas pouvoient.
Air : Dans ces désertes campagnes.
Dans nos désertes campagnes,
Pas jamais mauvaise foi.
Moi, répondre pour compagnes
Quand promis secret à moi.
Si nature bonne mere
Refuser à nous beauté :
Nous donner faveur plus chere,
Franchise & fidélité.

Frontin
Monsieur, moi je tremble.

Dorval
Poltron !

Frontin
Air : Je ne sais pas écrire.
Hélas ! Mille autres comme moi,
En ces lieux sentiroient l'effroi
S'emparer de leurs ames.
Quoi ! Voir sa conversation
Soumise à la discrétion
De vingt ou trente femmes !

Dorval
Eh ! Que risques-tu ? N'es-tu pas naturalisé ?

Frontin
Hom !
(*Pendant le couplet suivant les Négresses paroissent, & s'arrêtent en considérant Dorval avec intérêt, mais sans oser s'avancer, quoique Zoé les y engage.*)

Zilia, *à Dorval.*
Air : Non, non, Doris, ne pense pas.
Venir compagnes par ici,
Voir homme blanc tout auprès d'elles :
Entendre instrument si joli,
Et chansons à toi bien plus belles.
Toi, leur enseigner quelques mots.
Pour que François puissent comprendre :
Puis après dormir en repos ;
Bien aimer toi, moi leur apprendre.

Frontin, *appercevant les Négresses au fond du Théâtre.*
Ahie ; ahie ! Les voilà.

SCENE V

Les mêmes, plusieurs Négresses.

Zilia
Bon ami, compagnes à moi pas oser approcher. Toi, jouer avec flûte, alors toute venir tout près & bien contentes.
(*Dorval joue l'air :* Viens dans mes bras, mon aimable Créole. *Les Négresses écoutent avec grand plaisir, s'approchent petit-à-petit de Dorval, & se mettent à danser. Frontin se tient à l'écart. Zoé le prend par la main & le conduit tout tremblant près des Négresses, à qui elle fait entendre qu'il s'est ainsi barbouillé la figure pour n'être pas reconnu pour un blanc, ce qui les fait rire.*)

Frontin, *faisant de profondes révérences aux Négresses qui l'entourent en dansant le calenda.*
Air : Du calenda.
Je suis votre ami.

Les Négresses
Koui, koui, koui.

Frontin
Comment vous en va ?

Les Négresses
Koui, koui, koua.

Frontin
Aimables brunettes,
Salut & santé ;
Gentilles fillettes,
De votre gaîté
Frontin est enchanté.
Je suis votre ami.

Les Négresses
Koui, koui, koui.

Frontin
Comment vous en va ?

Les Négresses
Koui, koui, koua.

Frontin
Frontin est bon diable,
D'excellente humeur ;
Pour se rendre aimable,
Il a de bon cœur
Choisi votre couleur…
Je suis votre ami.

Avec les Négresses
Koui, koui, koui.

Seul
Songez bien à ça.

Avec les Négresses
Koui, koui, koua.

Seul
Vous aimez la danse,
Frontin dansera ;
Toujours en cadence
Sans cesse il rira,
Et vous amusera…
Je suis votre ami, &c.
Si dans cet asyle
Quelque beau matin,
Les Bourgeois de l'Isle
Nous trouvoient enfin,
Parlez bien pour Frontin…
Je suis votre ami, &c.
(*On entend des cris au fond du Théâtre.*)

Frontin, *avec effroi.*
Ah ! Je suis mort !

SCENE VI

Les mêmes, un Negre, & successivement plusieurs autres.

Zilia, *effrayée*.
Oh Ciel ! (*À Dorval*.) Toi, pas craindre, bon ami, nous bien cacher.
(*Dorval se trouvant sur la scène du côté opposé à la grotte, ne peut y retourner sans s'exposer à être aperçu au cas que quelqu'un vienne. Toutes les Négresses l'emmènent pour le cacher au milieu d'elles. On voit sur la montagne au fond du Théâtre, un Nègre que poursuit un tigre*.

Dorval, *l'appercevant*.
Ciel ! Un homme poursuivi par un tigre !
(*Il se débarrasse des Négresses qui le cachent, & court à ses armes qu'il a déposées près de la grotte*.)

Frontin, *à Dorval*.
Monsieur ! Qu'allez-vous faire ?... Il ne m'écoute pas… Ah ! Grands Dieux ! Nous sommes perdus !
(*Dorval va droit au tigre qui est sur le Negre, & lui tire un coup de pistolet : l'animal blessé s'élance sur Dorval, qui de plusieurs coups de lance, l'étend mieux. Il va enfin … au Negre, l'aide à se relever. Ce malheureux fixe son bienfaiteur, se prosterne à ses pieds, & lui donne toutes les marques de la plus vive reconnoissance. Pendant cette pantomime, toutes les Négresses inquiètes de ce qui va se passer, & retiennent Zilia qui veut s'élancer après Dorval. Frontin tremble de tout son corps. Les Negres qui chassoient avec le Roi, arrivent, & paroissent très-surpris de voir un homme blanc. Le Roi leur montre le tigre qui alloit le dévorer sans les faveurs de l'homme blanc ; ils viennent sur le devant de la scène en poussant des cris de joie qui font frémir Frontin*.)

Zilia, *arrivant à Dorval qui descend la montagne*.
Ah ! Bon ami ! Bonheur ! Grand bonheur ! Toi sauver chef ma nation. Lui (*Montrant le Negre*) maître à tous, Roi chez nous.

Dorval
Je n'ai vu qu'un homme prêt à périr.

Zilia, *à Dorval*.
Toi, bon ami, plus rien craindre jamais, lui faire amitié, protéger toi. A présent toujours bien heureux.

Frontin, *à Zoé*.
Le Monarque est-il bienfaisant ?

Zoé
Lui, bon, humain ; toujours aimer faire bien à nous. Nous l'aimer beaucoup.

Frontin
Il nous doit bien de la reconnoissance. Nous avons couru un grand danger pour sauver la vie de sa majesté.
(*Tous les Negres font des caresses à Dorval & dansent devant lui. Cette espèce de divertissement très-court, est interrompu par un coup de canon. Tous prêtent l'oreille ; au second coup se fait entendre Frontin qui jusques-là s'est tenu loin des Negres, monte précipitamment la montagne, & s'écrie avec la plus grande joie* :
Ah ! Monsieur ! Quel bonheur ! Un vaisseau !

Dorval
Un vaisseau !

Frontin, *toujours sur la montagne*.
Oui, Monsieur… mais… O surcroît de bonne fortune !... Je ne me trompe point… Non, vraiment… Vivat ! Pavillon François.

Dorval
Est-il possible !

Frontin, *ayant l'air de regarder par-delà la montagne*.
Il est à l'anose… La chaloupe se détache… On vient de ce côté… Vivat.
(*En achevant ces mots, il court à toutes jambes du côté qu'il a entendu le canon*.)
(*Cependant plusieurs Negres qui ont été à la découverte semble confirmer ce qu'a dit Frontin. Le Roi & les autres negres paroissent craindre que Dorval n'ait l'intention de les trahir*.)

Dorval, *aux Negres, s'appercevant de leur méfiance*.
Mes amis, je vais aller moi-même à l'arrivée de ces étrangers.

Zilia
Eux pas comprendre. Moi expliquer.
(*Zilia semble expliquer aux Nègres ce qu'a dit Dorval*.)

Dorval, *toujours aux Negres*.
S'ils sont François, je suis garant, que vous n'en recevrez qu'amitié & bons traitemens. (*Il sor*t.)
(*Zilia continue d'expliquer ce qu'a dit Dorval. Cette explication, & l'intérêt qu'on voit qu'elle prend à l'étranger, la rendent suspecte aux yeux de ses*

compatriotes, qui murmurent, & paroissent fort agités. (Ils sortent.)

Zoé
Sœur, eux peut-être fâchés contre nous, à cause nous aimer Dorval.

Zilia
Air : Laisse tes agneaux.
Moi sauver bon ami,
C'est tout que moi desire :
Lui plus passer pour ennemi ;
Eux à lui pouvoient pas nuire.
Pour moi point chagrin, point souci.
Quand nous eux moi maudire,
Moi connoître jamais regret,
Jamais regret.
Cœur à moi là dit : toi bien fait.

Avec Zoé
Eux à lui pouvoient pas nuire, &c.
(*Elles sortent.*)

Scène VII

Frontin *seul, revenant sur ses pas.*
Air : de la Catacoua.
Juste Ciel ! Cela peut-il être ?
Grands Dieux ! L'heureux événement !
Eh, quoi ! Le pere de mon Maître
Débarque en ces lieux à l'instant !
Tous les Soldats de l'équipage
Vont être ici nos défenseurs,
Nos protecteurs,
Nos bienfaiteurs…
Mes chers François, vous calmez ma frayeur :
Je sens renaître mon courage,
Et je vais reprendre couleur.
J'apperçois mon Maître & son père ; allons vite nous disposer à partir. Comme nous n'avons rien à emporter, nos malles seront bientôt faites.
(*Il entre dans la grotte.*)

Scène VIII

Dorval pere, Dorval fils, Pasquin, Matelots.

Dorval pere, *aux Matelots.*
Oui, mes enfans, vous êtes ici en toute sûreté : mais songez que la plus grande circonspection dans votre conduite doit être le prix de cette confiance, & que chacun de vous répond sur sa tête des désordres auxquels il pourroit donner lieu par imprudence ou autrement. Dès que le vent sera bon, nous mettrons à la voile.
(*Pasquin & les Matelots vont & viennent au fond du Théâtre. Dorval fils & Dorval pere s'avancent sur le devant de la scène.*)

Dorval fils
Ah ! Mon pere, quelle heureuse journée !

Dorval pere
C'est la première pour moi depuis que le sort nous sépara.

Dorval fils
Mais par quel prodige sommes-nous donc réunis ?

Dorval pere
Arrivé au lieu de notre destination, & n'ayant aucunes nouvelles de toi, je ne doutai point que ton vaisseau n'eût péri ; mais j'espérai en même-tems que tu aurois pu te sauver & prendre terre dans quelqu'une des Isles d'Afrique. Enfin, toujours inquiet sur ton sort, je me remis en mer dès que les vents me le permirent, & après plusieurs descentes infructueuses, le hasard, ou plutôt le Ciel, m'a fait aujourd'hui débarquer en ces lieux, où lui-même a pris soin de tes jours.

Dorval fils
Oui, mon pere, dans une grotte solitaire au milieu de ce peuple sauvage, votre fils a trouvé tous les secours de la tendre humanité.

Dorval pere
Ce que tu m'as dit de cette bonne Zilia me touche & m'intéresse vivement, mais ne me surprend pas, mon fils. J'ai vu tous les pays, parcouru tous les climats, connu tous les peuples ; par-tout les hommes sont les mêmes ; par-tout on en voit de bons & de méchans, qui, malheureusement, sont obligés de vivre ensemble.

Dorval fils
Air : O toi, qui suis toujours mes pas.
Depuis six mois dans ces climats
A me servir elle est constante.
Le froid, ni la chaleur brûlante,
N'ont jamais arrêté ses pas.
Ici trouvant mon sort prospere,
Et sans me plaindre du destin,
Je n'éprouvois d'autre chagrin
Que de me voir privé d'un pere.

Dorval pere
Combien je l'aime !... Mais pourquoi ne l'ai-je pas encore vue ?

Dorval fils
Voici sa petite sœur Zoé… Comme elle paroit affligée !... (*Il va au-devant d'elle.*)

SCENE IX

Les mêmes, Zoé.

Dorval
Qu'as-tu donc, ma petite Zoé ?

Zoé, *tristement.*
Air : Languedocien.
Malheur !
Ah ! Grand malheur…
Ah ! Moi douleur
Toujours davantage.
Hélas !
Toi savois pas…
Ta Zilia
Bientôt gémira.

Dorval fils, *vivement.*
Tu me fais trembler.

Zoé
Avec Blancs
Sœur en esclavage…
Eux bien méchans
Pour peuple sauvage…
(*À Dorval fils, bien tendrement.*)
François,
Ah ! Toi serois
Beaucoup mauvais
Si l'abandonnois.

Dorval fils
Moi, l'abandonner ! Jamais…

Dorval pere, *à Zoé.*
Quel est donc le danger qui la menace ?

Zoé
A cause sœur à moi cacher fils à toi long-tems, ma nation aujourd'hui assembler… grand nombre, & tous eux condamner Zilia à être vendue & livrée aux hommes blancs, pour servir esclave.

Dorval fils
Zilia esclave ! Ah ! Mon pere…

Zoé
Pauvre sœur !... Bien tranquille à présent… pas savoit encore si grand malheur.

Dorval pere
Ce ne sera point un malheur pour elle… Viens, mon fils ; allons acheter cette brave & généreuse fille ; je me charge d'assurer son sort.
(*Il va pour sortir.*)

Zoé, *à Dorval pere, le ramenant.*
Ah ! Bien…
Air : *Des femmes & le secret.*
Pere à Dorval ;
Toi libéral,
Acheter aussi petite ;
Partir ensuite,
Emmener moi :
L'esclavage pour servir toi
Sera douce loi
Près de sœur à moi.

Dorval pere
Par des sentimens
Si touchans,
Combien elle m'intéresse !
A tes vœux ici je souscris,
Tu dois de ta tendresse
Recevoir le prix.

Dorval pere, Dorval fils, Zoé.
Ensemble
Fuis ces climats, / Ah ! Sur tes pas
Viens sur nos pas ; / Tu me verras
Suis une sœur si chérie :/Suivre gaîment sœur chérie :
Dans ma patrie, / Dans ta patrie,
Elle avec toi, / Auprès de toi,
Vous serez heureuses par moi ; / Toujours rester de bonne foi,
Je m'en fais la loi ; / Et bien aimer toi
J'en donne ma foi. / Comme pere à moi.

SCENE X

Frontin, Pasquin, Matelots.

Frontin, *qui a entendu le dernier couplet.*
Ah ! Tant mieux, je suis bien aise que cette bonne Zilia soit du voyage… Son sort me faisoit une peine… Quoi ! Pour nous avoir sauvé la vie… Oh !

Les vilaines gens… Mais, chut ! Avant de reprendre ma couleur naturelle, j'ai voulu voir si ces Matelots s'appercevoient que je ne suis pas un Negre. Laissons-les venir.
(*Pasquin & les Matelots s'approchent du devant de la scène*.)

Un Matelot, *à Pasquin, comme par suite de conversation*.
Il a bien des obligations à cette femme généreuse.

Pasquin
Oh ! Elle en sera bien récompensée par mon Maître… Mais que dis-tu de la peur de Frontin ?

Un Matelot
Qui s'est barbouillé la figure ?

Pasquin
Oui… (*Voyant Frontin qui le salue par différentes grimaces & postures ridicules à l'imitation des Negres*.) Eh, parbleu !... Attendez donc… Justement… Je crois que le voilà.

Frontin, *à part*.
Ils me prennent pour un habitant de l'Isle… Bon.

Pasquin, *à part aux Matelots*.
Mes amis, n'ayons pas l'air de le reconnoître.

Un Matelot
Soit.

Pasquin, *à Frontin*.
Air : C'étoit un Capucin.
Serviteur, mon ami.

Frontin, *imitant les Negres*.
Koui, koui.

Un Matelot
Que veut dire cela ?

Frontin, *idem*.
Koui, koua.

Pasquin
Le plaisant personnage !

Frontin, *idem*.
Koui, koui, koui, koui.
Koui, koui, koui, koua.

Un Matelot
Est-ce là le langage
Que chacun parle ici ?

Frontin, *idem*.
Koui, koui.

Pasquin
Qui nous l'expliquera ?

Frontin, *idem*.
Koui, koua.
(*À part*.)
Pasquin même ne me reconnoît pas… c'est charmant. Il faut les tirer d'erreur.
Air : Charmante Gabrielle.
Messieurs, à l'apparence
Vous vous trompez ici.

Pasquin & Les Matelots, *avec une surprise feinte*.
Il parle François.

Frontin
Oui, je naquis en France,
Malgré mon teint noirci.
(*À Pasquin*.)
Mon cher, en juge integre,
Daigne une voix.
Je ne suis pas si Negre
Que je suis noir.

Un Matelot
Qu'est-ce qu'il dit donc ?

Frontin
Dans un instant vous allez me voir venir avec ma véritable couleur.
(*Il va prêt d'une fontaine qui est au pied de la montagne, prend de l'eau dans sa main, & essaye de se débarbouiller*.)

Pasquin
Oh ! La bonne figure… C'est Frontin lui-même : son Maître m'a mis au fait de la métamorphose. (*Voyant que Frontin se lave inutilement le visage*.) Ah ! Ah ! Il paroit qu'il ne peut pas enlever la couleur dont il s'est noirci… Tant mieux ; n'ayons pas l'air de le connoître.

Un Matelot
Volontiers. Le drôle a voulu se moquer de nous avec les grimaces : prenons notre revanche.

Frontin, *s'essuyant vainement la figure*.
Air : Quand un …
A me frotter je perds l'esprit
Hélas ! Ma peine

Est vaine.

Pasquin
Qu'il paroit noir sous cet habit !
C'est comme de l'ébene.

Tous les Matelots, *faisant tourner Frontin*.
Qu'il est charmant !
Qu'il est galant !

Frontin
D'accord, Messieurs ; mais je suis blanc,
Vraiment.

Tous les Matelots
Oh ! Oh !oh oh ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Le joli blondin que voilà
Là là.

Frontin, *impatienté.*
Air : Que j'aime mon Arlequin.
De grâce, parlons tout de bon.

Tous les Matelots, *faisant encore tourner Frontin*.
Ah ! Qu'il est drôle.

Pasquin
Je gagerois que ce garçon
Est le bouffon de ce canton

Frontin
Messieurs, sur ma parole…

Pasquin
On voit que le rusé fripon
Sait bien joué son rôle.

Frontin, *d'un air bien suppliant*.
Air : des Pendus.
Ouvre les yeux, mon cher Pasquin.

Pasquin
Mon cher Pasquin !... Mais ce faquin !

Frontin
Hélas ! Bien moins faquin qu'un autre.

Pasquin
Comme tu fais le bon apôtre.

Frontin
De toi Frontin est reconnu !

Pasquin
Quoi ! Frontin que j'ai cru…

Frontin
Perdu.
(*Humblement.*)
Me voilà, mon bon ami.

Pasquin
Oui ; je me rappelle un Frontin… Joli garçon vraiment, de la plus charmante figure.

Frontin
C'est moi.

Pasquin
Le teint sur-tout… Ah ! Le teint d'une fraicheur admirable.

Frontin
C'est moi.

Pasquin
D'ailleurs, un mauvais sujet… Tous les défauts… paresseux, ivrogne, joueur, poltron… Oh ! Poltron…

Frontin
Eh bien ! Oui, j'en conviens… C'est moi.

Pasquin
Toi ?

Frontin
Mon Dieu, oui.

Pasquin
Allons, tu te moques de nous.

Frontin
Mon Dieu, non, je t'assure que…

Pasquin
C'est bien, c'est bien ; oui, tu es un beau garçon, aimable, charmant… Mais laisse nous. Allons, mes enfans, rejoignons notre Capitaine. (*À Frontin.*) Adieu l'ami.

Frontin
Mais, Messieurs, je dois partir avec vous.

Pasquin, *avec ironie*.
Oui ! Eh bien, nous viendrons te chercher.

Un Matelot, *idem*.
Attends-nous ici.

Pasquin, *idem*.
On ne mettra pas à la voile sans toi.

Frontin
Parbleu ! Je l'espere.

SCENE XI

Frontin, *seul*.
Air : Nous jouissons dans nos hameaux.
Prêt à partir, content, joyeux,
Quand je me vois renaître,
Pas un seul François dans ces lieux
Ne veut me reconnoître.
Je parle à tous d'un ton soumis,
On répond d'un ton aigre ;
Et le meilleur de mes amis,
Me traite comme un Negre.

SCENE XII

Frontin, Zilia.

Zilia
Air : L'avez-vous vu ?
Dorval, hélas ! Paroit jamais.
Moi grande impatience.
Lui trouver hommes blancs François ;
Plus chercher ma présence.

Frontin
Eh ! Quoi ! Vous ne savez donc pas !...
Son pere le serre en ses bras.

Zilia
Le pere a lui ?

Frontin
Eh ! Vraiment oui.

Zilia
Moi non plus jalousie.
Lui n'a pas tort ;
Pere d'abord,
Puis après bonne amie.

Frontin
Tout a bien tourné pour vous, & votre punition devient une récompense. Mon Maître vous achete.

Zilia
Moi partir avec bon ami ?

Frontin
Vous serez son esclave ; vous le servirez.

Zilia
Ah ! Bien, bien… Moi grand plaisir à servir bon ami.

Frontin
Air : Le Barbier du Village.
Vous allez voir la France ;
C'est un pays enchanté,
Où regne avec l'abondance,
Le plaisir & la gaîté.
Sans doute un grand mariage
Attend mon Maître là-bas :
A son épouse, je gage
Que vous ne déplairez pas.
Vous allez, &c.
Des enfans, si l'hymen leur en donne,
Zilia sera la Bonne.
Mon enfant, je vois en effet,
Que chez nous votre sort est fait.
Vous allez, &c.

Zilia
Lui prendre autre femme encore ?

Frontin
Ne faut-il pas qu'il se marie ? Mais votre condition n'en sera pas plus mauvaise. Nos femmes blanches aiment beaucoup une femme noire à côté d'elles.

Zilia
Air : On le savoit dans le Village.
D'abord trouvois joli voyage ;
Mais à présent beaucoup mauvais.
Dorval aller pour mariage,
Moi plus aimer pays François.
Moi plus serois sa bonne amie !
Avec lui non jamais partir ;
Non, moi voulois finir ma vie
Où vient d'empêcher lui mourir. *bis*.

Frontin
Il ne faut pas vous chagriner ; croyez que M. Dorval…

SCENE XIII

Les mêmes, Zoé.

Zoé
Air : C'est Suzon la camarde.
Grande réjouissance !

Là-bas sur le bord,
Beaucoup hommes de France
Et tous bon accord.
Eux & nous chacun semble
De même pays ;
Eux & nous chacun boire ensemble
Comme bons amis.

Frontin
Oh ! Nous autres François, nous sommes les meilleurs gens du monde.

Zoé
A présent chacun ici bien aimer hommes blancs François. Ma nation plus fâchée du tout, plus vouloir punir Zilia à cause elle sauver Dorval… Mais, sœur, toi pleurer… d'où vient donc ? Nous plus malheur… plus esclaves…

Frontin, *prenant Zoé en particulier*.
Ecoutez donc, petite, qui m'avez si bien accommodé la figure.
Air : Nous autres bons Villageois.
Je ne puis venir à bout
De me déteindre le visage.

Zoé
Pour ça faut long-tems beaucoup.

Frontin
Combien ? Six mois ?

Zoé
Davantage.
Moi t'avois donné de bon cœur
Couleur que moi savois meilleur.

Frontin
Oh ! C'est charmant… en vérité…
Vous avez bien de la bonté.

Zoé
Toi bon rire chez ta nation. Toi passer pour homme noir.

Frontin
Cela sera fort agréable !

Zoé, *à Zilia*.
Viens voir pere à Dorval, sœur, viens ; nous deux aller ensemble.

Zilia
Allons. (*À part*.) Moi dire adieu à lui pour toujours.

Frontin
Le voici justement, & mon Maître avec lui.

SCENE XIV

Les mêmes, Dorval pere, Dorval fils.

Zilia, *courant à Dorval fils*.
Ah ! Bon ami, moi trouver toi enfin.

Dorval fils
O ma chere Zilia, viens embrasser un pere que le ciel m'a rendu.

Dorval pere, *à Zilia*.
Fille généreuse & sensible, je sais tout ce que tu as fait pour Dorval, & mon cœur t'en garde la récompense.

Zoé
Moi bien soin aussi.

Dorval pere
Oui, ma petite, je le sais. (*Les prenant toutes deux par la main*.) Vous êtes orphelines, m'a-t-on dit ?

Zilia
Hélas ! Oui.

Zoé
Nous plus pere, plus mere.

Dorval pere
Pardonnez-moi, mes enfans. Vous me rendez un fils, je veux vous rendre un pere. Venez en France ; vous n'y serez point esclaves ; je suis riche, la moitié de ma fortune est à vous. Vous devez la partager, puisque vos soins généreux m'ont conservé le seul bien dont la perte ait pu me coûter des larmes.

Dorval fils
Ah ! Mon pere, votre cœur a prévenu le mien.

Zoé
Vieillard, toi bon homme.

Zilia
Bon pere, moi bien aise toi trouver fils à toi ; mais moi point partir avec.

Dorval pere
Quoi ! Vous refuseriez…

Dorval fils
Air : Ma tendre Zénobie.
A me suivre, ma chere,
Qui te fait hésiter ?
Est-ce l'aspect d'un pere
Que tu dois redouter ? *bis*.
Son cœur qui te rassure,
Connoît tes soins chéris.
L'Amour & la Nature
T'en réservent le prix.

Zilia
Toi suivre tendre pere ;
Mais moi rester ailleurs.
Pour toi destin prospere ;
Pour moi chagrin & pleurs ; *bis*.
Toi revoir ta patrie,
Moi rendre à toi ton cœur.
Françoise bien jolie
Doit faire à toi bonheur. *bis*.

Dorval fils
Sans toi, point de patrie !
Je possède ton cœur.
Toi seule, ô mon amie !
Dois faire mon bonheur.*bis*.

Zilia
Toi revoir ta patrie,
Moi rendre à toi ton cœur ;
Françoise bien jolie
Doit faire à toi bonheur.

Dorval pere, *à part*.
Je ne me trompois pas, il y a ici plus que de l'amitié.

Zilia
Frontin a bien dit à moi. Toi aller prendre femme chez ta nation, & Zilia pour servir elle.

Dorval fils
Quoi ! Zilia, tu pourrois penser… Mon pere…

Dorval pere
Air : Mon petit cœur à chaque instant soupire.
Je vois mon fils quelle est ton espérance,
Et je ne puis, hélas ! Combler tes vœux.
Malgré les loix de la reconnoissance,
Que diroit-on si nous formions ces nœuds ?

Dorval fils
Ma Zilia, sensible, bienfaisante,
Du préjugé pour nous triomphera.
Si le Public la trouve intéressante,
Je suis certain qu'il nous approuvera :
Oh ! Oui, mon pere, il nous approuvera.

Dorval pere
Elle t'a sauvé la vie, rien ne doit te séparer d'elle.

Dorval fils, *avec transport*.
Ah ! Mon pere.

Zoé
Entends-tu, sœur.

Zilia, *à Dorval pere*.
Toi pas trompé moi ?

Dorval pere
Mon enfant, je n'ai jamais trompé personne.

Zilia
Ah ! Bon pere, toi rendre Zilia bien heureuse.

Dorval fils
Zilia, reçois le serment que je fais entre les mains de mon pere, de ne jamais me séparer de toi.

Zilia
Air : Viens dans mes bras, mon aimable Créole.
Voudrois répondre à … douce promesse…
Donner ta main à tendre Zilia.
(*Elle la place sur son cœur.*)
Là, là,
Que ta main posée
Toujours ainsi cœur pour toi parlera.

Dorval
Ah ! Pour jamais ce désire nous rassemble ;
Ma Zilia, je t'en donne ma foi.

Zilia
Toi, moi,
Toujours ensemble.
Ainsi que moi,
Trouveras-tu douce loi ?

Dorval
Oui, près de toi sera mon bien suprême.
Pour être heureux,
Il suffit d'être deux.

Zilia
Deux ?

Dorval
Deux.

Zilia
Amour troisieme

Dorval
Et ces trois-là n'en font toujours que deux.

Ensemble
Deux, deux,
Amour troisieme;
Et ces trois-là n'en font toujours que deux.

SCENE XV ET DERNIERE

Les mêmes, Pasquin, Frontin, ensuite Negres et Négresses.

Frontin
Messieurs, le Roi, accompagné des principaux Seigneurs de sa Cour, vient vous faire ses adieux.

Zoé, *à Dorval, fils*.
Eux apporter à toi pressens beaucoup… grandes richesses.

Dorval pere, *à un Matelot*.
Ecoute, toi. Ce que je t'ai demandé ?

Le Matelot
Tout est là.

DIVERTISSEMENT-PANTOMIME

(*Le Roi, au son des instrumens du pays, arrive précédé de tous les Negres & de toutes les Négresses qu'on a vus au premier acte. Les uns sont chargés de corbeilles remplies des productions de l'isle les plus précieuses, d'autres portent en triomphe la dépouille du tigre qu'a tué Dorval, à qui l'on fait hommage de tout au nom du Roi & au bruit des fanfares*.
Dorval pere fait présent au Roi d'une épée, d'un fusil & d'une assez grande quantité de poudre & de plomb pour la chasse. Il paroit fort satisfait. Le fusil sur-tout le réjouit infiniment.
On distribue aux Négresses des colliers de verre de différentes couleurs, & aux Nègres, quelques bagatelles de peu de valeur ; mais précieuses pour eux. On joint à cela quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont ils boivent en dansant & se réjouissant pendant le Vaudeville.)

Pasquin, *à Dorval pere*.
Monsieur, le vent est tel que nous le désirions, & l'on n'attend plus que votre présence pour lever l'ancre.

Dorval pere
Allons, mes enfans, partons. Venez, Zilia, venez en France montrer un modele de bienfaisance & d'humanité.

Dorval fils
Et moi, donner un exemple de fidélité & de reconnoissance.

VAUDEVILLE

Frontin
Air : La gaîté de nos ayeux.
L'homme dans le changement
Aime à passer sa vie ;
Il veut noir, puis il veut blanc,
Selon sa fantaisie :
Il change du matin au soir,
Et son ame incertaine
Du noir au blanc, du blanc au noir,
A chaque instant le mene.

Dorval pere
Quelle est pourtant notre erreur,
Injustes que nous sommes !
S'ils sont d'une autre couleur,
Nous méprisons des hommes.
Soyons moins durs, daignons les voir
D'une ame plus humaine :
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Que l'amitié nous mene.

Zoé
François, si bien aimer nous,
Si vous francs & sinceres,
Nous aussi bien aimer vous,
Et tous vivre en bons freres,
Que parmi nous si cher devoir
Douce paix entretienne.
Nous aimer blanc, vous aimer noir,
Que tous bon cœur nous mène.

Frontin
Faut-il pour aimer le blanc
Donner le noir au diable
Voyez ce plumet galant,
Ce Robin estimable,
L'un le matin, l'autre le soir,
Sont reçus chez Ismene.
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le caprice la mene.

Pasquin
Je trouve d'un bon effet
Ces deux couleurs ensemble ;
Chacune d'elle me plaît
Quand mon œil les rassemble.
Sur un front blanc que j'aime à voir
Un beau sourcil d'ébene !
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le plaisir me promene.

Dorval fils
On applaudit un couplet,
L'Auteur est dans l'ivresse ;
Ensuite un autre déplaît ;
Il est dans la tristesse.
Il connoît dans un même soir
Le plaisir & la peine.
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Le parterre le mene.

Zilia, *au Public*.
Moi suis noire en ces instans,
Mais demain serai blanche,
Et tâcher être en tout tems,
Simple, naïve & franche.
Aujourd'hui si daignez avoir
Indulgence ordinaire,
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Passerai pour vous plaire.

Chœur
Du noir au blanc, du blanc au noir,
Nous passons pour vous plaire.

Un Divertissement termine la Pièce.

Les Sauvages Civilisés ou Le Roi bienfaisant

(Opéra, 1789)

Anonyme

Opéra national, présenté à l'Académie Royale de Musique, en trois actes et en vers libres.

La Nation doit être consultée,
Avant qu'un éternel lien
De cette paix fasse une loi sacrée.
C'est le droit de tout Citoyen.
Act. III, Sc. II.

Édition : *Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant, Chez Godefroy*, Paris, 1789.

AVERTISSEMENT

Les Sauvages Américains ne ressemblent pas mal aux François policés. Les caractères ne seront pas difficiles à saisir, ainsi que le plan de l'ouvrage. Qui, par exemple, dans les Osages ne reconnoîtra pas les Aristocrates, & dans Roanoke la véritable Noblesse de cet Empire ?

Voltaire a dit : Le premier qui fut Roi ; fut un Soldat heureux.

Mais au troisième acte, on verra que ce beau vers ne servira plus qu'à peindre le Génie qui l'enfanta.

Le cri du Roi à Cherbourg, Vive mon Peuple, Vive mes Enfans ! Ce cri, qui fit connoître le Monarque à tout son Peuple, est précieusement enchâssé dans ma Pièce. Puisse-t'elle contribuer à la liberté, au bonheur des Rois, & à la tranquillité de mes chers & respectables Concitoyens.

Le produit net d'un tiers sera remis ; par l'Auteur, au très-honorable Colonel-Général des Milices Parisiennes, M. le Marquis de La Fayette, qui sera prié de faire remettre cette somme aux Familles qui ont perdu de leurs Membres à l'attaque de la Bastille.

PERSONNAGES

LOUISE, *femme d'Artamon, Chef des Chérokis, mort dans un combat contre les Illinois*.
IDAMIR, *fils d'Artamon*.
ESRAIM, *fils d'Artamon*.
FLORIDA, *Illinoise, sauvée par Louise & sa fille adoptive*.
OTAMBO, *Chef des Vieillards Chérokis. Les Anciens sont les Pontifes de ces Sauvages*.
ALPHANOR, *fils d'Alphanor, Chef des Illinois, qui a péri dans le combat, ainsi qu'Artamon*.
VIEILLARDS, GUERRIERS & FEMMES des Chérokis, onze ILLINOIS, GUERRIERS, OSAGES.

La Scène est auprès de Chérok, bourgade principale des Chérokis, en Amérique.

ACTE PREMIER

DECORATION du premier Acte.
L'Aurore. Vaste terrain, inégal, bordé d'arbres de l'Amérique.
A droite, sur l'avant-Scène, tronc d'arbre qui supporte un trophée d'arcs, de flèches & de casse-têtes.
A gauche vis-à-vis, fontaine jaillissante d'un rocher, où sont suspendus des rames, des calumets & des coquillages.
Au centre, pierre triangulaire, haute de deux pieds.
Dans le fonds, montagne à gauche, vaste horizon à droite.
Le village de Chérokis, situé au pied de la montagne s'élève de gauche à droite.
Calumet de guerre, rouge orné de plumes noires.

SCENE PREMIERE

Otambo, Esraim, Guerriers, Femmes, Vieillards.
(Les cabanes s'ouvrent ; trois lignes, la première composée de Guerriers, la seconde de Vieillards, la troisième de Femmes, sortent majestueusement du Village.)

Otambo *posant sur la pierre le calumet de guerre.*
(Au Soleil.)
O bienfaiteur de ces climats sauvages !
Toi qu'en tout temps & sous des noms divers,
L'homme adora, toi le père des âges,
Brillant Soleil, auteur de l'Univers,
A tes Enfans accorde la lumière ;
Des Illinois appaise les fureurs,
Rends l'Epoux à l'Epouse, & le Frère à son Frère,
La paix à nos foyers, & l'Amante au bonheur.

Chœur de Femmes
De nos Guerriers hâte donc le retour,
En leur faveur décide la victoire.
Ah ! Puissions-nous, avant la fin du jour,
Voir Artamon couvert de gloire,
Se reposer dans le sein de l'Amour.

Otambo *effrayé.*
(On entend dans le lointain des cris & une marche militaire.)
Des Illinois entendez-vous les cris ?...
Leur musique sombre & sauvage
Nous annonce des ennemis
Prêts à s'abreuver de carnage.

Chérokis
A leur rage,
Opposons notre courage.

Vieillards
Soyez dignes de vos Aïeux !

Esraim *aux Vieillards.*
Le partage
De votre âge
Est de prier les Dieux… *(Otambo & les Vieillards gravissent tristement la montagne.)*
(Aux Chérokis.)
Vendons cher notre vie,
Disputons nos foyers au féroce Illinois ;
Esraim périra, mais avec la Patrie…
Embusquons-nous dans ce bois,
Réduisons aux abois
La cohorte ennemie.

SCENE II

Acteurs précédens, Idamir & Guerriers Chérokis, Alphanor, Roanoque, onze Illinois, Louise, Florida.
Guerriers Chérokis nuds, ceintures de palmes, arcs, carquois, casse-tête, défilent trois à trois de la droite, & s'y développent sur une ligne. Si-tôt qu'ils sont formés, ceux de la gauche, poussant un cri, sortent en mesure, sur une seule ligne, entre les arbres, la hache levée. Les armes tombent ; ils reconnoissent leurs frères.
Alphanor & ses Illinois se placent devant le trophée de la droite : quatre Guerriers Illinois portent le corps d'Artamon, couvert de fourures & de branches de cyprès, & le posent sur la pierre du centre. Les Chérokis de la gauche & de la droite se rangent & le dérobent à la vue des spectateurs.
Louise & Florida arrivent du côté de la fontaine.

Louise
Idamir, ces captifs présagent la victoire.
Sur les fronts abaissés de nos fiers ennemis,
De mon époux brille la gloire ;
Mais je sens que je frémis…
(À Idamir.)
D'un mot dissipe mes ennuis,
Parle, éclaircis ce mystère :
Qu'as-tu fait d'Artamon ? Qu'est devenu ton père ?

Idamir, *levant les yeux au ciel.*
Au nom des Dieux, ne m'interrogez pas.

Louise
Qu'est devenu ton père ?

Idamir
Trop cruel embarras !

Louise
Artamon est-il mort ?

Idamir
O destin trop funeste !

Alphanor, *rompant la ligne des Chérokis*.
De ton époux voilà ce qui te reste,
De la main de mon père, il a reçu la mort.

Chérokis
Il ne succomba pas, il obéit au sort.

Louise, *à Alphanor*.
Ciel !... Je me meurs… Barbare,
Tu viens de me percer le sein.
(Elle s'évanouit.)

Chérokis
Ton supplice se prépare…

Alphanor
Je vais périr. Ah ! Quel heureux destin !

SCENE III

Acteurs précédens. Femmes des Chérokis forment un grand cercle autour de Louise ; Idamir, Esraim, Florida sont à ses pieds.

Quatuor

Idamir, Florida, Esraim.
O ! Malheureuse mère,
Ecoute nos accens ;
Aux cris touchans,
De tes enfans,
Reviens à la lumière.

Alphanor.
Ce qui les désespère
Est pour moi ravissant ;
Ayant vengé mon père,
Je meurs, je meurs content.

Florida
Tu me sauvas des horreurs de la mort,
Tu m'adoptas pour fille ;
Je me comptois de ta famille,
Si tu ne vis, tu me rends à mon sort.

Idamir, Florida, Esraim, *en trio*.
O malheureuse mère…

Louise, *revenant de son évanouissement*.
Quels sons !... Quelle douce harmonie !...
Ranime en moi les sources de la vie ?
(Chérokis par des gestes marquent leur attendrissement.)
Ah ! Vous obtenez tout, mon cœur vous est rendu,
Je ne puis résister au cri de la Nature…
Le Ciel n'a pas comblé de mes maux la mesure !
A vivre pour vous seul ce cœur est résolu.

SCENE IV

Acteurs précédens, Otambo, douze Vieillards portant des calumets de guerre, les arbres & la montagne se couvrent de Curieux.

Roanoke
Chérokis, pourquoi tant attendre ?
Les enfans d'Illinois vont voler à la mort,
Trop heureux de mêler leur cendre
A celle d'Alphanor…

Illinois
Terminez notre sort.

Florida *à Idamir*.
De la vertu que tu m'as fait connoître,
Sur tous ces malheureux épanche la bonté ;
(À part.)
Je nâquis Illinoise… Ah ! Si l'humanité
Chez les Sauvages pouvoit naître !

Idamir *haut.*
L'aimable Florida s'intéresse à leur sort ;
(Bas.)
O bonheur ! Que viens-je d'entendre ?

Illinois
Pourquoi tant attendre
Ne différez plus notre mort.

Ontario
Il est temps de partir… Voici l'heure terrible,
Alphanor…

Alphanor
Je l'attends & ne la presse pas.
Mourir sur un bûcher, mourir dans les combats,
Telle est la fin de la course pénible
De tout Guerrier. Amis, je suis vos pas ;
Aux douleurs, aux tourmens, je suis inaccessible.

Otambo
Qu'on dresse les bûchers. *(Il se fait un mouvement pour conduire les Illinois au supplice.)*

Idamir
Arrêtez, Chérokis ;
Qu'en nous ces Prisonniers retrouvent des amis.

Otambo
La volonté des Dieux, nos pertes, la justice,
Exigent le trépas de ces hommes pervers.

Louise
Ah ! Si nos Dieux aimoient ce sacrifice, ils régneroient sur des déserts.

Idamir
De ces Dieux que créa la féroce imposture,
Les barbares de sang arrosent les autels ;
Mais sur l'autel de la Nature,
Le Sauvage innocent protège les Mortels.

Otambo
Le trépas d'Artamon nous demande vengeance ;
Pouvons-nous la différer ?

Idamir
Mon père, en expirant, demanda la clémence,
Je lui promis de vous la faire aimer.

Chérokis
Tu nous a tous séduits. Une infernale rage
Cède à l'humanité qui parle par ta voix ;
Nous méconnoissions ses droits ;
Tu viens les rétablir ; nous leur rendons hommage.

Otambo
Ils sont tes ennemis…

Idamir
Eh ! Qu'importe ?

Chérokis
Vivez !

Alphanor
Qu'entends-je, oh ! Dieux. Nous, recevoir la vie,
Recevoir le pardon d'ennemis détestés !
Mais que vois-je ? Quelle infamie !
Mes Compagnons sont à leurs pieds !
Idamir, je vivrai. Je pars ; tu vas connoître
Celui que tu viens de sauver ;
Ah ! Si jamais je suis ton maître,
Souviens-toi qu'Alphanor ne sait point pardonner.

Idamir
Oublie qu'Idamir a pu te protéger.
(Il sort suivi des Illinois.)

SCENE V

Acteurs précédens, excepté Alphanor, Roanoke & les Illinois.

Otambo
Du héros Artamon, l'auguste sépulture,
Chérokis, doit nous occuper ;
Par nos chants de douleur attristons la nature…

Louise
Ah ! Je puis donc enfin pleurer !

Chœur
Artamon, reçois l'hommage,
Qu'on rend à la Divinité ;
Quand des Dieux l'homme est l'image,
Comme eux il est adoré ;
S'il en vient un plus grand, son culte est préféré.
Cérémonie des funérailles.

Fin du premier Acte.

ACTE II

DECORATION de l'Acte second
Dans le lointain, deux montagne, l'une chauve, l'autre d'une belle verdure, & laissant échapper une source du sommet.
Entr'elles, le fleuve Ohia tombe avec bruit d'une cascade effrayante. Un pont de lianes élastiques, joint au-dessus les deux montagnes. Au pied de l'Ohia, quelques pirogues : ce fleuve couvre la plaine & borde le fonds du Théatre, qui est en gazon.
A la droite du fleuve, à mi-côteau, une cabane appuyée contre un rocher qui pose sur une pointe à terre ; sa patrie supérieure évasée, sert de cuvette à un ruisseau qui se précipite dans l'Ohia.
Près de l'avant-scène, une statue du Mars des Américains, d'Areski sur un piédestal orné de pelleteries.
A la gauche plus reculé, le tombeau d'Artamon en gazon & orné de fleurs ; le trophée de ses armes sur le dessus ; & au côté, une large pierre gravée d'hyérogliphes.

SCENE PREMIERE

Louise, Florida.

Louise, *au mausolée d'Artamon.*
Cher Artamon, daigne m'entendre,
De Louise, en ce jour, apaise les douleurs ;
Sur le tombeau de l'époux le plus tendre,
Elle a besoin de répandre des pleurs.
(Elle se prosterne.)

Florida
Victime infortunée !

Louise
De tes enfans éloigne les malheurs ;
A vivre de chagrins, si je suis condamnée,
Que de la paix ils goûtent les douceurs !

Florida
Ah ! Si j'osois, j'embrasserois ma mère…

Louise, *se relevant & se collant au mausolée.*
Ecoute-tu ma fervente prière ?

SCENE II

Acteurs précédens, Otambo, Idamir.

Otambo
Pourquoi vous replonger dans les plus noirs soucis ?
Ah ! Bannissez une funeste image.
Je viens vous apporter les vœux des Chérokis ;
Ils desirent le mariage
De l'aîné de vos fils.

Idamir
(À Florida.) *(À sa mère.)*
Aimable Florida... Ah ! Consentez ma mère…

Louise, *à Idamir.*
C'est à vous de lui plaire.

Idamir, *à Florida.*
En ma faveur,
Dispose de ton cœur ;
Mais ce silence,
Le dois-je à l'indifférence ?

Florida, *à Idamir.*
Ah ! Tu le dois au charme du plaisir !

Idamir
Quelle joie dans mon ame,
Par cet aveu se fait sentir !
Florida partage ma flamme,
A mon sort elle va s'unir.

Louise
(Idamir & Florida aux pieds de Louise.)
Que jamais de sombres querelles
Ne flétrissent vos cœurs ; soyez toujours constans,
Que vos ardeurs soient éternelles !
Ainsi vous répandrez le bonheur sur mes ans.
Aimez Dieu, la Patrie ; écoutés la Sagesse ;
Entourés de nombreux enfans,
Vous jouirez d'une douce vieillesse.

SCENE III

Acteurs précédens, Esraim, Guerriers, Chérokis.

Chœur
Idamir, Esraim, remplissez vos carquois,
Qu'Illinois, aujourd'hui, rentre dans les ténèbres,
Peignez-vous des couleurs funèbres
Qui portent la terreur ; que les échos des bois
Frémissent de nos chants de guerre,
Du sang des ennemis, allons baigner la terre,
Sur leurs corps expirans élevons nos pavois.

Esraim
Dieux ! Je vais donc, pour la première fois,
Parcourir du guerrier la carrière brillante.

Idamir
Amis, de ces emportemens
Modérés l'ardeur trop bouillante,
Je vous avertirai quand il en sera temps ;
Le jour où brille la clémence,
Est-il bien noble à nous d'appeler la vengeance ?
Il ne faut pas toujours écouter sa valeur,
Allons, de nos vieillards, consulter la sagesse,
Nous l'avons vu souvent dans les champs de l'honneur,
Ses conseils ne sont pas dictés par la foiblesse.
(Ils sortent.)

SCENE IV

Alphanor, Altemar, Guerriers Osages.
Les Osages portent d'énormes casse-têtes ; leurs cheveux peints en rouge sont entrelacés de plumes jaunes & noires. Des serpens & des peaux de tigres leurs servent de ceintures-carquois, décorée d'arbre, arcs & boucliers, avec la figure Dareski.

Alphanor
Braves & cher Altemar, tu ne m'as point quitté,
De tous mes compagnons, toi seul m'es resté !
Illinois, en ce jour, consent à l'esclavage,
Et nous sommes réduits au secours de l'Osage ;
De ce peuple qui vit au fond de nos forêts,
Et s'abreuve du sang des captifs qu'il a fait.
Le pardon d'Idamir à fléchi le courage
Des Illinois ; le front humilié,
Ils portent, dans Chérolk, le signe d'amitié.
(Aux Osages.)
Braves guerriers j'abjure une patrie
Qui n'a plus pour moi d'appas ;
J'abandonne des ingrats
Dont j'ai cent fois sauvé la vie,
Et je me jette entre vos bras.

Un Osage
Tu peux compter sur nos services ;
Nous allons opposer à de vains artifices,
L'invincible loi du plus fort ;
Nous porterons par-tout le carnage.

Alphanor *à Altemar.*
Leur horrible fureur en impose à ma rage.

Altemar
Cher Alphanor le sort en est jeté.
J'eus préféré des nôtres le courage…
Mais d'eux, hélas ! Tu fus abandonné.
Ne te souvient-il plus qu'Illinois t'a chassé.

Alphanor
Des lâches Chérokis, cet affront est l'ouvrage.

Altemar
Qui pourra t'en venger mieux que le fier Osage ?

Alphanor
Dans une heure, au plus tard, la paix doit se jurer,
Ici, sur ce tombeau… lisons ces caractères…
(Il lit.)
Artamon… Dieux vengeurs !... Ah ! C'est trop m'offenser ;
Ils n'accompliront leurs infâmes mystères.

Altemar
Sais-tu que ton rival épris d'une étrangère,
Va dans ce même jour,
Aux sermens d'une paix sincère,
Unir les sermens de l'amour.

Alphanor
Tu ne finiras point, jour affreux qui m'éclaire,
Sans avoir satisfait ma trop juste colère :
Mon père… Ah ! Souviens-toi de ton malheureux fils,
Ton Alphanor ne put te fermer la paupière ;
Mais je serai fidèle à ce que j'ai promis.
Grand Areski[580], vengeur inexorable,
Divinité toujours impitoyable,
Accours à tes festins, on va verser du sang…
Tes autels vont fumer de plus d'un sacrifice ;
A mon bras sois propice :
Les plaintes des mourans,
Des femmes, des vieillards, les vains gémissemens,
Seront la pompe du supplice.

Altemar
Un courage indiscret & trop précipité,
De succès plus certains a détruit l'espérance…
Au nom de la prudence,
Enchaîne ta témérité ;
Artamon est ici révéré :…
Vois-tu cette brillante armure ?
(Il montre celle qui est sur le tombeau d'Artamon.)

Alphanor
Que prétends-tu ?...

Altemar
M'en décorer.
Dans ce bois il faut vous cacher.
Laissons signer la paix ; mais lorsqu'à Florida,
Idamir jurera de consacrer sa vie,
Du fonds de ce tombeau tu me verras sortir,
Et d'Artamon imitant l'ombre,

[580] Le Mars des Américains.

Je dirai d'une voix sombre :
MINISTRE DE LA MORT ? HATEZ-VOUS DE PUNIR…
A ces mots, levez-vous, fondés avec furie
Sur le peuple épouvanté ;
Alphanor que ta main aux combats endurcie,
Fasse sentir le bras d'une divinité.

Alphanor
D'un aussi grand projet tu n'eus pas la pensée ;
Dans l'ame d'Altemar, elle fut inspirée
Par un Dieu…

Altemar, *donnant la main à Alphanor*.
Tu la dois à ma vive amitié.
Ne perdons pas de temps, on pourroit nous connoître.

Alphanor
Osages, dans ce bois, tenez-vous embusqués ;
Dans peu les Chérokis dans ces lieux vont paroître.
(Altemar va se cacher derrière le tombeau d'Artamon, après en avoir saisi une armure. Alphanor se cache dans le bois, derrière la statue d'Areski.)
Danses Américaines.

ACTE III

Même décoration de lieu qu'au second Acte.

COSTMES.
Idamir. Bleu céleste & or à bandes, carquois d'or, pennons de flèches, blancs
Otambo. Blanc & pourpre ; bonnet de peau blanche, orné de plumes blanches ; soleil d'or sur la poitrine, soutenu par un collier de coquillages ; bâton d'or, surmonté d'un soleil.
Esraim. Bleu céleste, avec des fleurs ; carquois d'argent ; pennons de flèches bleues.
Louise. Blanc, & feuilles de peuplier ; cheveux épars ; ceinture herminée ; collier de coquillages blancs & roses.
Florida. Argent & rose à bandes ; cheveux entrelacés de plumes blanches ; couronnée de roses ; collier & pendans de coquillages roses & blancs ; bras nuds, ornés de coquillages noirs.
Roanoke. Peau de marthe ; carquois de bois de dentelle, garni d'argent ; pennons de flèches roses ; calumet de corail, orné de plumes, de fleurs & de coquillages.
Vieillards. Comme Otambo, excepté le soleil ; & à la place du bâton d'or, un bâton blanc.
Femmes. Rose & blanc ; cheveux entrelacés de plumes roses ; couronnes de fleurs blanches ; bouquets d'une main, & portant une longue guirlande.
Illinois. Comme Roanoke, excepté l'argent & le calumet ; des javelots.
Chérokis. Comme Idamir ou Esraim, excepté l'or & l'argent des javelots.
On voit des Chérokis dans des pirogues, aborder le rivage. Ils remplissent le fonds du théatre, & la droite & la gauche du fonds. Otambo est sur le premier degré du tombeau, ayant douze Vieillards à ses côtés.

SCENE PREMIERE

Otambo, Chœur.

Otambo *au Peuple*.
Descendans de Chérok, bénissez les Destins ;
Aujourd'hui vont finir les maux de la Patrie.
La vengeance & la haine, hélas ! L'ont trop flétrie ;
La paix vient assûrer le bonheur des Humains.

Chœur
Consacrons notre vie
A la Paix, à l'Amour ;
Que la Guerre & l'Envie
Disparoissent sans retour.

Otambo
Qu'on observe, en ces lieux, le plus profond silence.
D'Illinos les Ambassadeurs
Viennent ici proposer alliance ;
Amis, qu'on les comble d'honneurs.

SCENE II

Acteurs précédens, Roanoke, douze Illinois, Altemar.

Roanoke, *portant le calumet de paix*.
Notre tribu de l'Amérique,
Braves Guerriers, sages Vieillards,
Trop long-temps une guerre inique
A séparé nos étendards.
Que la vertu soit notre seule idole,
Des Illinois telle est la volonté ;
De la paix, en leur nom, j'apporte le symbole,
Vous la devez à votre humanité.

Otambo *aux Illinois.*
La Nation doit être consultée,
Avant qu'un éternel lien
De cette paix fasse une loi sacrée ;
C'est le droit de tout Citoyen.
Nous respectons ici l'honorable vieillesse,
La valeur sans fierté, la vertu sans éclat ;
Nous demandons conseil à la jeunesse,
On a droit d'opiner, si-tôt qu'on est soldat.
(Le vieillard Otambo descend, reveille les suffrages & remonte à sa place.)
Le ciel, pour ajouter à la solennité,
Nous accorde la paix à l'unanimité… *(L'Assemblée lève les mains au ciel)*

Otambo, *prenant le calumet de paix de Roanoke & l'élevant vers le ciel*.
Tremblés voisins jaloux, tremblés hordes rivales,
Osages, Iroquois, barbares Cannibales,
(Avec enthousiasme.)
Les braves de Chérolk, les guerriers d'Illinos,
Désormais vont former un peuple de héros.

Chœur (*On fait la chaîne des mains.)*
Astres du jour, reçois notre prière,
Nous jurons, devant toi, d'être unis à jamais ;
Sur l'un & l'autre hémisphère,
Daigne étendre tes bienfaits ;
Qu'en Europe & dans ces forêts,
L'homme dans l'homme trouve un frère.

Otambo
Attendés tout des Dieux,
A la vertu soyés fidelles
Et vous recevrez d'eux
Des faveurs toujours nouvelles…
Qu'aux sermens de la paix succède le plaisir ;
Approches Floridie, & vous cher Idamir…
(Il les enlace dans une guirlande de fleurs & unit leurs mains.)
Généreux Idamir, aimable Floridie,
De l'hymen, avec moi, répétés le serment… *(Ils sont censés le prononcer.)*
Que la mort seule délie
Cet auguste engagement ;
Mais s'il étoit contraire au bien de la patrie,
Qu'Artamon, du tombeau, sortant avec furie…

Altemar *(paroissant sortir du tombeau.)*
Adopter, sur ma tombe, une caste avilie,
Déshonorer mon sang par une fête impie,
Fils ingrats, Chérokis, je ne puis le souffrir…
Ministres d'Areski, hâtez vous de punir.
(Le Peuple fait, à l'exception de quelques Chérokis, qui se battent en retraite.)

SCENE IV

Les Acteurs précédens, Alphanor, Osages, Vieillards Chérokis prisonniers

Chœur de Chérokis. **Chœur d'Osages.**
Sauvons-nous, Frappons tous,
Leurs mains lancent le tonnerre ;
De sang arrosons la terre,
Défendons-nous. Assurons nos coups.

Idamir *à Almanzor*.
Tu vas être puni, fabricateur d'oracles…
Frappons, n'épargnons pas ces faiseurs de miracles…

Alphanor *aux Osages*.
Courage !... Dieux vainqueurs !... Profitons de l'effroi,
Que d'Idamir on respecte la vie.

Idamir *(dont le bras est arrêté par Altemar.)*
C'en est fait de Chérok.

Altemar *(présentant Idamir à Alphanor.)*
Idamir est à toi.

Idamir
Je meurs content, j'ai sauvé Floridie.
Monstre ! Ta lâche perfidie
A reussie ; mais, au fond de ton cœur,
Car tu n'es pas insensible à la gloire ;

Tu sens, cruel, que ta victoire
Imprime sur ton front le sceau du déshonneur.

Alphanor
Tu périras… Je le dois à mon père,
A mon pays ingrat, à ma juste colère.
(Des Osages empilent leurs casse-têtes devant la statue d'Areski ; & préparent le bûcher.)
Ne crois pas exciter ma générosité ;
Idamir, je t'entends, je te vois sans pitié.

Altemar
Le succès remplit notre attente ;
Tes soldats, dans Chérok, répandent l'épouvante.
Leurs couteaux par la rage avec art appliqués,
Sur le front des mourans enlèvent des couronnes…

Alphanor
Chérok, tes superbes colonnes,
Tes Pontifes & tes Guerriers,
Gémissent donc sous nos lauriers !

Idamir
Tu ne les dois qu'à l'imposture.

Alphanor, *avec mépris & fierté.*
Sont-ils moins beaux ? Va, crois moi, cette injure…
(Avec férocité.)
Mais, Altemar, pourquoi ces prisonniers ?
(Les Vieillards marchent à pas lents.)

Altemar, *montrant les Vieillards*.
Leur blanche chevelure,
Pour des fronts belliqueux, n'est pas une parure.

Vieillards Chérokis
La mort, la mort n'est qu'un instant,
(À Alphanor.)
La gloire nous appelle, & l'opprobre t'attend.

Altemar
Ordonne leur supplice.

Alphanor
Il faut nous occuper d'un plus grand sacrifice…
Idamir, tu m'entends… qu'on le mène au bûcher.

Idamir
J'y cours… Apprends comme on doit y monter.

SCENE V

Acteurs précédens, Esraim, Roanoke, Chérokis, Illinois ; un triple cordon de Chérokis séparent les Osages de leurs Chefs ; les Illinois sortent par le côté du mausolée d'Artamon.

Esraim, *sautant au bûcher, & sauvant son frère*.
Non, tu ne mourras point… Je viens te délivrer.

Alphanor
O ciel !... Suis-je trahi !

Roanoke, *poignardant Alphanor.*
Tombe à mes pieds, perfide.
Aux manes d'Artamon, je viens de l'immoler.

Idamir, à *Roanoke, qui leve le poignard sur Altemar*.
Suspens ta fureur homicide.

Roanoke, *à Altemar*.
Monstre dénaturé !...

Altemar, *à genoux*.
Accordes-moi la vie…

Roanoke, *avec mépris*.
Eh ! L'as-tu mérité ?

SCENE VI

Acteurs précédens, Florida, Louise, Otambo, Peuple Chérokis.

Florida, *accourant dans les bras d'Idamir, après y être restée quelques instans.*
Cher objet que j'adore,
Mon ami, mon époux,
Je te revois encore !

Idamir
Est-il un instant plus doux ?
Je te tiens dans mes bras, charmante Floridie !

Florida
Est-ce bien toi, toi que j'ai cru perdu ?
(Au Peuple.)
Ah ! Quel bonheur !

Idamir
Ton Amant t'est rendu.

Florida
Ne quitte plus ton amante chérie.

Idamir
Et ma mère… ah ! Je n'ose demander…

Louise *(accourant.)*
Mon fils, elle vient t'embrasser.
(Montrant les Osages.)
Pour échapper à leur furie,
Femmes, enfans, Guerriers, nous marchions au hasard,
Abattus, consternés. Mais ce sage Vieillard,
L'ami de Dieu, conseille à nos Sauvages
De t'arracher des mains barbares Osages…
Ce projet salutaire est par tous adopté,
Par eux, dans un instant, il est exécuté.
O destin trop prospère !
Otambo ta sauvé… il te rend à ta mère.
(Idamir & Otambo se donnent la main.)

Otambo
Altemar a causé les maux de la Patrie,
Les Dieux veulent son sang.

Roanoke
(À Altemar.) Nous sommes indignés !...
Tu naquis Illinois, & ton ignominie…

Idamir
Les Dieux trop grands ne sont point offensés ;
Le souffle de l'impur ne ternit point leur gloire,
Les remords dans son cœur le tourmentent assez.

Esraim
Périsse à jamais sa mémoire !

Otambo
Une prompte sévérité
Prévient souvent des attentats coupables ;
Par des exemples mémorables
Le méchant dans le crime est toujours arrêté.

Idamir
La paix qui vient d'être jurée,
Rétablit une loi qui chez nous est sacrée ;
Sur Altemar nous sommes sans pouvoir.
Il naquît Illinois… Notre premier devoir
Est de le rendre à sa patrie,
Qui punira sa perfidie.
Que par ses Pairs il soit jugé ;
Tout jugement qui couvre d'infamie,
Par les Pairs seuls doit être prononcé.
Il n'en est pas ainsi du Peuple Osage…
Echangeons leurs captifs avec ces Africains,
Courbés sous les fardeaux des Planteurs inhumains.
Amis, que le Sauvage
Fasse honte à l'Européen,
Et lui fasse abolir un indigne servage.
Qu'instruit par vos vertus, il se convainque enfin
Que le bonheur existe où réside le sage.
Que le premier des arts, l'utile labourage,
Imprime à tous les droits du Citoyen.

Florida
Tu me fais verser des larmes ;
Ta douce & sainte humanité,
A mon époux prête ses charmes…

Idamir
Si de ma Nation j'ai suspendu les armes,
Florida, mon succès n'est dû qu'à ta beauté.

Chérokis
Reçois de nous la couronne,
Nous voulons vivre sous tes loix ;
C'est l'amour qui te la donne,
Tu seras le premier des Rois.

Idamir
Me proposer une couronne,
Chérokis, vous n'y pensez pas ;
Que je gouverne vos Etats ?...
Idamir monter sur le trône !

Chérokis
Reçois de nous la couronne.

Otambo
Le premier qui fut Roi ne fut pas conquérant,
Peut-être il fut soldat, mais soldat bienfaisant.
Le choix seul des guerriers, la volonté des braves,
Peuvent donner un maître à des troupeaux d'esclaves…
Mais le peuple vaincu, par les temps éclairé,
Reconnoît ses tyrans, reprend sa liberté,
La cède avec transport au Prince qui la donne,
Et sur un front humain affermit sa couronne…
D'être francs nous avons l'honneur ;
Nous sommes libres sans licence,
A toi nous devons ce bonheur.
Nous couronnons en toi, la vertu, la valeur,
La bonté, la bienfaisance
Qu'Idamir bienfaisant soit Roi législateur.

Chérokis
Vive le Roi !

Idamir
Vive mon peuple ! Mes enfans !
Je ne puis résister, à vos vœux je me rends.

Chœur
Que Florida toujours à notre Roi soit chère,
Qu'ils s'aiment & règnent long-temps ;

De nos vieux ans,
Qu'ils éloignent la misère ;
Idamir, Florida, recevez nos sermens.
(Cérémonie de couronnement d'Idamir & ballets entremêlés de chants.)

Idamir
L'Amérique devient un immense héritage
Appartenant à tous & jamais divisé,
Sur lequel le Sauvage
Et l'homme civilisé,
Rappelleront la simplicité
Des vertus du premier âge.

Guerriers Illinois
Nous renonçons
Aux sanglantes conquêtes ;
Nous préférons
De plus paisibles fêtes.
Que la sainte humanité
Soit la pénate du ménage,
Et que celui qui, sans partage,
La servira, survive à la postérité.

Chœur général
Astre du jour, reçois notre prière ;
Nous jurons, devant toi, d'être unis à jamais.
Sur l'un & l'autre hémisphère,
Daigne étendre tes bienfaits ;
Qu'en Europe & dans nos forêts
L'homme dans l'homme trouve un frère.

FIN.